

LE MAGASIN PITTORESQUE

Typographie de J. Best, rue des Missions, 15.

LE MAGASIN
PITTORESQUE

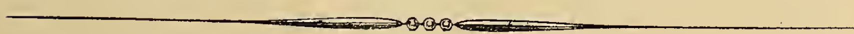
PUBLIÉ, DEPUIS SA FONDATION, SOUS LA DIRECTION DE

M. ÉDOUARD CHARTON

QUARANTE-TROISIÈME ANNÉE

1875

Prix du volume broché,	pour Paris	....	7 fr.
	pour les Départements	. . .	8 fr. 50
Prix du volume relié,	pour Paris	....	8 fr. 50
	pour les Départements	. . .	10 fr. »



PARIS
AUX BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE
29, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 29

M DCCC LXXV

MAGASIN PITTORESQUE

XLIIIe ANNÉE. — 1875.

LA FONTAINE DES MOINES

A LA CHARTREUSE DE PAVIE.



La Fontaine des Moines, à la Chartreuse de Pavie. — Dessin de E. Lechevallier-Chevignard.

On a déjà les yeux tout éblouis de merveilles lorsque, visitant la Chartreuse de Pavie, on arrive devant une porte de marbre dont le pinacle enserre les médaillons des sept duchesses de Milan. Cette porte conduit à une

salle située à la droite du chœur. Une fresque de Bernardino Luini arrête d'abord le regard : c'est la Vierge, c'est l'Enfant Jésus cueillant un œillet; sujet éternel et toujours charmant dans sa simplicité! Mais presque aussitôt on est attiré au fond de la salle par l'admirable petit monument que représente fidèlement notre gravure.

Un arc plein cintre abrite une fontaine de marbre où les moines venaient baigner leurs mains avant de se rendre aux offices. L'ensemble est d'un effet délicieux : les lignes sont pures, les ornements riches, variés, ingénieux, délicats, d'une élégance exquise; les marbres, le bronze, les ncrustations, y concourent sans confusion à donner à tous les détails, vases, fleurs, feuillages, les doux et gracieux reliefs qui portent la valeur de chacun d'eux à la perfection, tout en conservant à l'œuvre entière son unité et son harmonie.

Un buste surmonte la fontaine. Si l'on demande quel est le personnage dont il consacre la mémoire, le bon *certosino* qui sert de guide répond d'ordinaire : — *Non si sa* (On ne sait). Ce n'est pas que cette effigie ait été oubliée dans les études nombreuses que l'on a faites sur la Chartreuse de Pavie. Quelques écrivains supposent que l'on doit y voir le portrait d'Enrico Gamodio (Heinrich von Gmunden), qui aurait commencé la cathédrale de Milan et la Chartreuse de Pavie. Mais on est loin d'avoir la certitude que cet architecte allemand ait donné les premiers dessins de la Chartreuse : on lui oppose, entre autres noms, ceux de Marco et de Jacopo da Campione et de Nicolò da Selli d'Arezzo [1]. On objecte, de plus, qu'il n'était guère dans les habitudes du moyen âge de donner une place aussi apparente au buste ou à la statue d'un simple constructeur. Pourquoi, d'ailleurs, sur une fontaine? Pourquoi plutôt Gmunden qu'Ambrogio da Fossano, l'auteur de la riche façade de l'église? Un artiste distingué, l'auteur même du dessin que nous avons fait graver, M. E. Lechevallier-Chevignard, propose une autre attribution, qui a l'avantage de s'appuyer sur une comparaison possible avec un monument figuré. — « Il existe, dit-il, une belle médaille de Pisano [2] représentant Filippo-Maria Visconti, second fils de Gian Galeazzo, dont les traits offrent une réelle ressemblance avec ceux du buste. Filippo-Maria avait eu en partage le comté de Pavie, puis le duché, en 1413, à la mort de son frère Giovanni-Maria. C'était un prince lâche et dissimulé que le meurtre de sa femme Beatrice Tenda a rendu tristement célèbre. Avec lui s'éteignit, l'an 1447, la famille des Visconti en tant que princes souverains de la Lombardie. Or l'exemple de son père, Gian Galeazzo, prouve que ces ducs milanais étaient de grands bâtisseurs, comme la plupart des despotes, et croyaient racheter leurs crimes en comblant de leurs dons les établissements monastiques. Le règne du dernier des Visconti coïncide parfaitement avec le caractère des sculptures de cette partie de la Chartreuse, et en rapprochant la médaille de Pisano du buste dont il s'agit, il semble naturel de croire que la fontaine des Moines, construite aux frais de Filippo-Maria, porte en effet le buste du donateur. »

LA CLEF.

M. Esménard, ami de mon père, était un habile mécanicien : c'était aussi ce qu'on appelait alors un philosophe. Il avait connu quelques-uns des plus grands savants du commencement de ce siècle, et s'était à peu près enrichi en faisant d'utiles applications de leurs découvertes. Il avait connu Saint-Martin, l'auteur de *l'Homme de désir*, et il avait écrit un traité de morale, copié à un très-petit nombre d'exemplaires, intitulé : *l'Étincelle*.

Presque chaque année, vers l'automne, il venait passer une semaine ou deux dans ma famille.

Tout enfant, j'avais été très-étonné de lui entendre dire souvent, à propos de quelqu'un de nos parents ou de nos amis qui nous avait rendu visite :

— Il (ou elle) a la clef.

Ou bien :

— Il (ou elle) n'a pas la clef.

Mon père et ma mère, qui savaient ce que cela signifiait, se contentaient de sourire. Pour moi, qui n'y comprenais rien, je restais tout ébahi.

Ce fut seulement vers l'âge de treize ou quatorze ans qu'un jour j'eus la hardiesse de demander à notre vieil et respectable ami :

— Quelle est donc, je vous prie, cette clef dont vous parlez si souvent, et que quelques-uns ont tandis que tous les autres ne l'ont pas?

Il me prit la main, et, d'un air assez solennel, me conduisit à un banc de pierre de notre jardin qu'ombrageait un berceau de chèvrefeuille.

— Cher enfant, me dit-il, nous avons tous, intérieurement, au fond de nous-mêmes, un petit sanctuaire plein de trésors. Chacun de nous peut y entrer, s'il le veut, à toute heure, et jouir librement de tout ce qu'il renferme. Il faut seulement en avoir la clef; il n'est pas difficile de la trouver, elle est à la portée de toutes les mains : il suffit de la désirer et de la prendre. Cependant on voit qu'un grand nombre d'hommes n'ont pas même l'instinct de chercher à savoir ce qu'il y a dans leur sanctuaire : ils s'arrêtent sur les marches, et, toute leur vie, ils y restent assis ou couchés comme des lazzaroni. C'est de ceux-là que je dis : « Ils n'ont pas la clef. »

Et, sans ajouter une seule parole, il se leva, me laissant rêver, sous le chèvrefeuille, au sanctuaire de notre âme et à ses trésors.

C'est un des plus nobles devoirs de la vieillesse que de faire naître les grandes curiosités de l'esprit chez les jeunes générations qui doivent lui succéder et continuer, après elle, l'œuvre humaine.

LA MARIONETTE, MONNAIE.

On nommait ainsi une monnaie d'or que l'on fabriquait en Lorraine et en quelques lieux d'Allemagne. Ce nom venait probablement de ce que la pièce portait la figure soit de la vierge Marie, soit d'une princesse Marie. Jal suppose qu'elle devait être petite, ce qui l'avait fait désigner par le diminutif de Marie, ou Marion.

HISTOIRE
D'UN HOMME QUI N'A JAMAIS RIEN VU.

I

Cette histoire, Messieurs, puisque c'est la mienne, je ne la ferai point écrire par Merlin l'enchanteur; je l'écrirai moi-même, le moins mal, le plus exactement et le plus simplement qu'il me sera possible. J'espère qu'on aura quelque indulgence.

Ce que j'ai de plus singulier à dire, c'est que, parvenu au bel âge de cinquante-trois ans, dans un siècle de vie effrénée comme il n'en fut jamais, de remue-ménage universel, de voyages, de guerres lointaines, etc., je suis

[1] Il faut rayer du nombre des compétiteurs Marco da Campione, mort six ans avant 1396. C'est seulement le 8 septembre de cette année que Gian Galeazzo Visconti, comte *di Virtù* ou Vertus, premier duc de Milan, posa la première pierre de la Chartreuse de Pavie.

[2] Voy. le *Trésor de numismatique*.

resté étranger à tout cela, et que même je n'ai que peu ou point quitté le lieu de ma naissance. Trente kilomètres au plus seraient le rayon du cercle où s'est développée toute mon existence.

Que va-t-on penser, et comment faire à mes contemporains un tel aveu? Je n'ai jamais vu Paris, ni aucune grande ville... tant d'événements terribles arrivés de nos jours, je ne les ai pas vus davantage : révolutions, guerre étrangère, guerre civile, invasions, je ne vous ai connues que de loin... Est-ce pourtant un réel avantage que de n'avoir eu aucun de ces frémissements terribles et féconds inhérents à la vie universelle? J'en doute.

Je doute qu'il soit sain pour l'âme de vivre ainsi à l'écart de la grande mêlée.

Aussi n'ai-je pas été volontairement éloigné des agitations de mon temps; les circonstances m'ont fait cette destinée...

II

Entre douze et treize ans, à la suite d'une grave maladie, je perdis une jambe

Heureusement, avec la jambe, je ne perdis ni l'esprit, ni la gaieté; mais je restai si longtemps grabataire, que la jambe saine perdit elle-même l'habitude de l'exercice. Depuis cette époque, l'idée seule de changer de place a toujours été pour moi un supplice, supplice physique et moral; promener misérablement sur deux béquilles ma personne disloquée, m'était en horreur... bien moins encore ai-je pu m'habituer à la jambe de bois. On me l'a reproché souvent; mais, à tort ou à raison, la chose est ainsi, je dois la confesser; et si le lecteur ne demande qu'une suite ininterrompue d'actes de sagesse, il peut arrêter ici sa lecture : ce n'est pas dans le récit de ma vie qu'il trouvera satisfaction.

III

Mon père et ma mère, fabricants de bas dans une toute petite ville, n'avaient d'autre héritier que moi; l'héritage était fort modeste, mais l'héritier l'était aussi, et les choses, de ce côté, n'ont pas été trop boiteuses.

La longue maladie qui avait amené l'amputation de ma jambe décida mes parents, bien que jeunes encore, à vendre leur établissement. Ils se retirèrent à deux kilomètres de la ville, dans une campagne délicieuse. C'est là que je suis encore à vous écrire ces Mémoires.

IV

De sept à douze ans, j'avais suivi les classes à l'école communale, dirigée heureusement par un excellent instituteur. J'y étais déjà un des élèves les plus avancés, lorsque je fus près de deux ans condamné à garder le lit. Mais dans mon lit (la même chose était arrivée à Walter Scott) je fus pris d'une rage de lecture, d'écriture, de dessin, de calcul, qui maintenant encore est loin de s'être beaucoup modérée.

Il y avait au logis, heureusement, une assez bonne bibliothèque que ma mère avait héritée d'un oncle médecin et bibliophile, et qu'elle avait eu le rare bonheur de conserver à mon intention, bien que je n'eusse alors que quatorze mois.

Il y avait dans la bibliothèque du grand-oncle, outre des livres de médecine, les classiques des seizième, dix-septième et dix-huitième siècles, et puis Linné, Lamarck, Humboldt, Biot, Laplace, Arago, Bichat, etc.; ajoutez à cela quelques curiosités et raretés.

V

Ne vous figurez pas que vous trouveriez une bibliothèque pareille chez tous les marchands de bas. Je suis au contraire persuadé que je vous signale ici un fait unique.

Cette bibliothèque, fouillée et lue presque tout entière, exerça sur moi une influence profonde.

Mais je dois dire aussi que de bonne heure j'avais appris à lire ailleurs que dans les livres; car avant les livres de mon oncle, tout enfant, comme Linné je tâchais de déchiffrer sur les choses mêmes le secret de leur existence, et comme Linné j'eusse pu dire : « Le créateur a écrit là-dessus quelque chose, nous essayerons de le lire. » Voilà pourquoi les livres d'histoire naturelle eurent tout de suite ma préférence.

Je n'ai compris que plus tard qu'avant l'histoire naturelle doivent prendre place les mathématiques, point de départ de toute science, puis l'astronomie, la physique, la chimie.

Je ne m'en tins pas à la bibliothèque de famille; j'empruntai des livres partout. On m'en apporta de bien ennuyeux, de bien fades, de bien ridicules, de bien niais; néanmoins il s'en trouva quelques-uns, dans le nombre, de très-intéressants. Un jeune clerc d'huissier me fit lire tout le théâtre contemporain et nos poëtes les plus en renom. Je connus, grâce à lui, Hugo, Lamartine, Béranger, Casimir Delavigne, Brizeux, Barbier, etc.

Un peu plus tard, quand j'eus quitté le lit et la chambre, un de nos voisins, horticulteur habile, m'inocula le goût du jardinage.

Je vécus ainsi, innocent et tranquille, entre mon père et ma mère, jusqu'à l'âge de seize ans.

Mon infirmité, ma vie sédentaire, mes habitudes studieuses et singulières, le plaisir que j'éprouvais à vivre seul au milieu de mes fleurs, de mes livres et de mes insectes, étaient cause que je n'avais eu jusque-là aucun camarade de mon âge. Ceci ne fut pas sans me rendre parfois un peu mélancolique; mais deux heures de lecture ou de jardinage suffisaient à me rendre la sérénité.

VI

Je venais d'entrer dans ma dix-septième année, lorsque mon père mourut presque subitement. La douleur fut terrible pour ma mère et pour moi : jamais je n'avais éprouvé rien de comparable. Les livres en restèrent pour quelque temps fermés, et ceci fut cause que je m'attachai de plus en plus au jardinage.

Je commençai entre autres occupations, cette année-là, à me livrer à la culture des phlox; et cette culture me valut bientôt, dans la contrée, une véritable réputation.

VII

Cette réputation, je ne l'avais pas cherchée. Je n'avais, en effet, que pour mon plaisir cultivé cette jolie plante. Mais le plaisir devint une passion, à mesure que je vis mes phlox se métamorphoser sous mes yeux : les pétales s'élargissaient d'année en année, s'arrondissaient et prenaient les couleurs les plus vives, les plus variées.

Le succès fut tel que, pressé par mon voisin l'horticulteur, je dus trafiquer de ma conquête, et j'en eus presque du regret. Me voilà donc, à peu près malgré moi, devenu marchand de phlox, et, ma foi, je ne laissai pas que d'en vendre, dès la première saison, pour plus de trois cents francs.

Ce petit succès d'amour-propre et d'argent décida de ma destinée. Je sentis que moi aussi je m'enracinais sur le domaine paternel, et je résolus de ne m'en pas tenir aux phlox.

Ma mère fut heureuse de me voir prendre goût à la vie rustique; car la pauvre femme avait toujours craint, sans en rien dire, que quelque jour je ne me trouvasse, comme

tant d'autres, attiré vers la ville, et surtout vers Paris. Elle se mit donc, dans sa joie, à soigner les phlox avec moi, et bientôt, d'un commun accord, nous décidâmes d'agrandir le jardin et de donner plus d'importance à notre jardinage.

VIII

Cependan j'approchais de ma vingtième année; et je n'avais encore rien vu que mes livres, mes fleurs et le petit coin où j'avais pris naissance, et où j'avais été, jusque-là, retenu par mon infirmité d'abord, par l'habitude ensuite.

Le jeune clerc d'huissier dont j'ai parlé, qui me prêtait des œuvres de théâtre, était de trois ans plus âgé que moi; il s'appelait Valentin Deshaies. C'était un garçon honnête et simple, laborieux, timide, mais plein de fermeté et de distinction. Son petit emploi de clerc d'huissier évidemment ne lui plaisait guère; mais il s'en contenta durant plusieurs années, parce que, dans les intervalles que lui laissait la copie des rôles, il trouvait moyen de satisfaire sa passion pour la lecture. J'avais fini, malgré ma sauvagerie, par m'habituer à lui, et l'habitude, à cet âge, ne tarda pas à devenir une sincère et très-vive amitié. Nous nous réunissions le plus que nous pouvions pour causer; et si j'arrivai par lui à connaître nos poëtes contemporains, il arriva par moi à connaître quelques livres de science.

Fils unique de veuve, il était tout heureux, disait-il, de n'avoir pas à se préoccuper de la conscription, non pas que Valentin ne fût très-courageux et très-brave, mais son amour de l'indépendance l'emportait sur tout.

Difficilement donc vous eussiez trouvé deux garçons plus dégagés que nous de tous les soucis de ce monde. Nous allions devant nous dans la vie, dans les livres et dans nos rêves, comme de purs esprits.

Heureux âge! et que nous nous entendions bien ensemble! Seulement, il faut tenir compte de cette différence : Valentin avait ses deux jambes, et quelles jambes, Messieurs! la force, la souplesse, l'élasticité de l'acier. Aussi, pendant que je restais immobile des mois entiers sans quitter l'enclos paternel, lui se livrait à des courses toujours nouvelles. Il faut ajouter que son esprit avait pris les allures de ses jambes.

Sa mère était morte il y avait trois ans déjà, alors justement qu'il venait d'accomplir sa vingt et unième année. L'excellente femme lui avait laissé une maisonnette avec pré, verger, petit champ, vigne et jardin. Valentin avait vendu tout cela, s'en était fait une vingtaine de mille francs, et s'en était allé l'année d'ensuite pour Paris. On pense bien que, possesseur d'une telle somme, il ne s'en était pas allé vers la capitale sans de vastes projets.

IX

Valentin était parti depuis près d'un an, et moi je restais toujours seul avec ma mère à cultiver les phlox. Cette culture a tenu trop de place dans ma vie pour que je n'entre pas ici dans quelques détails.

J'ai eu plus tard et j'ai encore une très-belle collection de ces plantes; mais tout de suite j'avouerai que pour la compléter j'ai dû recourir à quelques autres horticulteurs, et particulièrement à M. Lierval, auteur d'une très-intéressante et très-utile brochure sur cette culture florale.

Mais, à l'époque dont je m'occupe, ma collection, déjà brillante et variée, était le résultat de ma seule culture, et ces variétés, nombreuses et diverses, étaient la descendance d'une seule plante. Cette plante, à fleur misérable et chétive, je la conserve aujourd'hui comme un témoignage du progrès qu'une culture attentive et patiente peut obtenir d'une plante que jamais personne n'eût pu croire susceptible de métamorphoses si nombreuses et si complètes!

Voici l'histoire de ces métamorphoses :

J'avais semé, étant très-jeune encore, une pincée des graines du phlox primitif. Je repiquai et cultivai avec grand soin les petites plantes au nombre d'environ cinquante. Quarante-cinq au moins furent, à très-peu de chose près, la reproduction de la plante mère; plusieurs même avaient dégénéré. Les unes et les autres furent mises au fumier; quatre seulement méritèrent d'être conservées.

Dans l'une, la fleur avait légèrement renforcé son coloris primitif, qui était une sorte de violet-lilas; dans l'autre, au contraire, la teinte avait pâli.

Chez la troisième, les pétales s'étaient un peu élargis. La quatrième s'était modifiée de taille : feuilles et tiges avaient diminué de hauteur et d'ampleur.

Or, voici de quoi je m'avisai :

Sur chacune de ces plantes je marquai les deux ou trois fleurs les plus caractéristiques du changement qui s'était produit, c'est-à-dire que sur la plante devenue plus foncée je choisis les fleurs les plus fortement colorées; sur la plante pâlie, je choisis les plus pâles, et ainsi des autres.

Chacune de ces variétés fut semée à part, et quand vint la floraison, je recommençai parmi les fleurs foncées à prendre les plus foncées, les plus pâles parmi les pâles, etc.

Dès qu'une tendance se produisait vers quelque autre particularité, je continuais, par un choix attentif, à pousser dans la voie nouvelle.

J'arrivai ainsi à un résultat instructif et lucratif. Je ne tardai pas d'appliquer le même procédé à d'autres végétaux, notamment à des végétaux utiles, et toujours cela me fut d'un grand amusement, et parfois d'un excellent rapport.

J'ai lu depuis lors de bien beaux livres sur la sélection (c'est le nom que l'on donne à ce procédé de culture, procédé qui se peut appliquer à l'élevage et à la transformation des animaux de toute espèce), mais seul dans mon pauvre village j'avais su très-bien la mettre en pratique.

La suite à la prochaine livraison

UN PORTRAIT DU SEIZIÈME SIÈCLE.

Ce portrait était l'un des plus admirés à la belle exposition d'œuvres d'art qui, organisée par des personnes généreuses et bien inspirées pour venir en aide aux pauvres Alsaciens-Lorrains, a attiré, l'an dernier, tant de visiteurs au palais Bourbon (¹).

On voyait toujours quelque groupe arrêté devant la calme figure de cette jeune femme qui devait être aussi intelligente qu'aimable, et qui a depuis si longtemps disparu de ce monde.

On s'interrogeait en se la montrant.

Voici un dialogue que nous avons entendu :

— Sait-on en quelle année elle vivait?

— Certainement vers 1557; c'est la date que porte le tableau.

— Le catalogue dit que c'est le portrait d'Élisabeth d'Autriche, femme de Charles IX.

— Ce serait difficile, Élisabeth d'Autriche étant née en 1554 et n'ayant épousé qu'en 1570 Charles IX, né en 1550. Cette jeune personne doit être d'ailleurs une princesse française : elle n'a rien du type germanique des Habsbourg d'Espagne.

(¹) Appartements du président du Corps législatif.

— Connaît-on le peintre?

— On attribue cette œuvre, qui a beaucoup de mérite, à Pierre Porbus ou Pourbus.

— Ne faudrait-il pas plutôt l'attribuer à Antonis Mor, qu'on appelle d'ordinaire Antoine Moro?

Et la discussion continuait. Pour nous, sans prendre parti, nous nous disions :

— Qu'importe, après tout, si l'on ne peut parvenir à connaître avec certitude les noms? Le modèle était charmant, le peintre habile. Heureux mille fois le possesseur



Galerie de M. Rothan. — Portrait de femme attribué à Pierre Porbus. — Dessin de H. Rousseau.

de cette agréable image, qui inspire des sentiments si délicats et fait descendre dans l'âme une si douce sérénité!

UN EXEMPLE DE LA LENTEUR DES PROGRÈS.

ALIÉNÉS.

Lorsque le célèbre Philippe Pinel fit tomber les fers dont on chargeait les aliénés et substitua un traitement humain, raisonné et bienfaisant, aux violences et aux tortures dont on usait sans remords envers eux, le dix-neuvième siècle n'était pas encore commencé. On était en plein sous le régime de la terreur. Mais les progrès sont si lents à s'infiltrer dans la population, même éclairée, qu'un médecin envoyé en inspection, en 1843, trouva encore, dans une maison de fous de la Vendée, quinze femmes et vingt hommes nus enchaînés dans leurs loges! Il y avait cependant un demi-siècle que Philippe Pinel avait fait déchaîner les fous furieux de Bicêtre! Déjà, en 1819, une circulaire ministérielle avait insisté auprès des directeurs des établissements d'aliénés sur la réforme

entreprise à la fin du dernier siècle et dont on avait constaté l'efficacité.

Cette lenteur dans l'accomplissement des progrès serait désespérante si l'on ne réfléchissait sur les difficultés qui se révèlent successivement toutes les fois qu'il s'agit d'introduire une amélioration. Un progrès dans les choses exige un progrès correspondant chez les hommes, et réciproquement. Tout se tient : pour modifier fortement la moindre circonstance, il faut en modifier plusieurs autres. L'application du système de Philippe Pinel exige des fonctionnaires doués de qualités spéciales en patience et en prévoyance, en douceur et en fermeté, en justice et en perspicacité : hommes rares ! Il faut qu'ils soient pénétrés de la même foi que le réformateur, dévoués à la recherche des moyens nouveaux que nécessite chaque cas particulier. En voici un exemple applicable aux cas de nature analogue.

Une fois il arriva qu'on ne pouvait venir à bout sans violences extrêmes d'un fou furieux qui refusait de prendre un bain salutaire. Le directeur et le médecin imaginèrent de faire avancer vers lui huit ou dix vigoureux infirmiers dans l'attitude de la force et de la résolution. L'insensé recula. Un instinct lui révélant l'inutilité de sa résistance en face d'une force si supérieure à la sienne, il se sentit dominé, céda, et prit tranquillement son bain avec un seul baigneur. L'apparition matérielle d'une volonté irrésistible fut ainsi un moyen de triomphe paisible et une ressource pour se passer de la contrainte violente ; elle fit renaître un moment de raison et d'obéissance dans un cerveau détraqué.

LA SCIENCE A BON MARCHÉ.

COMMENT ON PEUT CONSTRUIRE SOI-MÊME LES INSTRUMENTS D'OBSERVATION.

Ne semble-t-il pas extraordinaire qu'un si grand nombre d'hommes, surtout en province, où la vie est moins agitée et où les loisirs sont moins rares que dans les grandes villes, laissent passer leur jeunesse, s'écouler leur âge mûr, arriver leur vieillesse, sans s'être jamais souciés d'étudier la nature qui les entoure? La science a-t-elle donc les abords si difficiles et si arides qu'on puisse s'expliquer cette indifférence? Apprendre, comprendre, s'instruire, développer ses facultés, orner son esprit, étendre son intelligence, est-ce donc là quelque chose de si peu de valeur?

Mais il est certain que, chez beaucoup de personnes, la cause de cette apathie n'est point l'incuriosité. Il arrive souvent qu'étant isolé, sans guide, on ne sait par quel côté prendre la science : elle effraye ; par exemple, on suppose qu'il faut, avant tout, être véritablement ce qu'on appelle un savant. C'est une erreur.

L'amateur n'est point nécessairement obligé de se préoccuper des recherches théoriques, de les discuter ou de les vérifier. S'il n'a pas la volonté ou la possibilité de se livrer à de fortes études préliminaires, il n'a qu'à considérer la science comme toute faite et à en accepter les préceptes avec confiance. Quand elles avanceront, il avancera avec elles.

Que lui faut-il donc? Les moyens de suivre la marche des phénomènes, de vérifier les lois, de saisir les manifestations. Qu'une fois au courant des faits, il tire de leur marche, de leurs incidents, des déductions qui lui soient propres, rien de mieux. Qu'il applique même à ses recherches les enseignements qui lui semblent les conséquences de ce qu'il a vu, observé, on ne pourra qu'applaudir à ses efforts ; il sera dans la bonne voie. L'expérience vaut les professeurs.

Nous avons employé les mots : *étudier la nature*. Ils semblent peut-être vagues ; cependant ils représentent tout ce que l'amateur voit et sent autour de lui, tout ce qu'il peut se proposer pour but de ses observations.

L'ensemble du tableau de la nature est si vaste, si varié, qu'il peut d'abord lui paraître insaisissable, confus ; mais qu'il approche sans crainte, qu'il regarde de près, et tout s'éclaircira ; la nature se divisera tout simplement par lui en objets éloignés et en objets qui sont à sa portée.

Les objets lointains sont les astres : on les atteint avec une lunette ou un télescope, tous deux aujourd'hui à bon marché [1] ; rien n'est plus intéressant et moins difficile. Une fois qu'on y a mis l'œil, on a fait descendre le ciel près de soi.

Quant aux objets qui nous entourent immédiatement, il suffit de la loupe et du microscope pour nous familiariser avec leur structure intime, leurs rapports, etc.

Tout cela est, en somme, plus aisé que les travaux ordinaires de toute profession. Il ne faut pas se laisser effrayer par les grands noms scientifiques ! Avec la lunette et une bonne carte, on fait de l'*astronomie ;* avec la loupe et le microscope, on peut être *naturaliste ;* avec les instruments par lesquels nous allons commencer, on fait de la *météorologie.*

Les instruments nécessaires à ces dernières études sont bien peu coûteux, et, en suivant les idées que M. J.-J. Silbermann, vice-président de la Société de météorologie, a bien voulu nous communiquer lui-même, nous allons voir que tous, excepté le thermomètre, — et encore ! — peuvent être construits par l'observateur lui-même. Or, le thermomètre (fig. 1) coûte de 65 à 95 centimes !

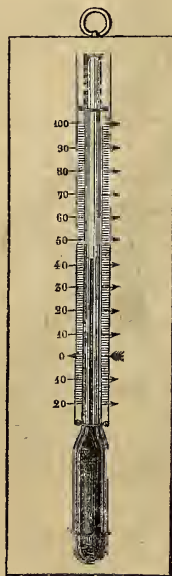


FIG. 1.

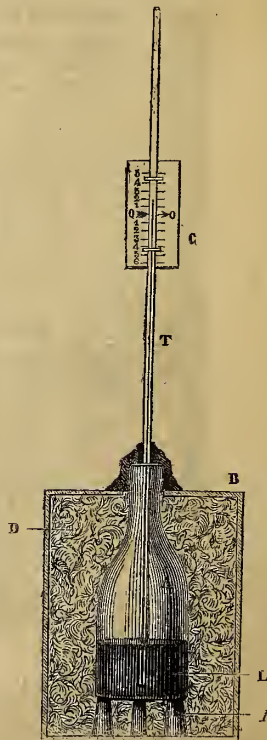


FIG. 2.

Donc le thermomètre, nous l'achèterons (fig. 1), ou nous le ferons d'après le système de Drebbel. Le baromètre, nous le remplacerons par le baroscope Babinet (fig. 2), d'une exquise sensibilité ; la boussole, nous la construirons de toutes pièces (fig. 3).

Pour construire notre baroscope (fig. 2), nous prenons un bout de tube en verre T, de 0m.60 de long ; nous lui faisons traverser un bouchon fermant bien une simple bou-

[1] Voy. la lunette astronomique populaire, t. XXXIX, 1871, p. 403.

teille A, à demi remplie d'eau rougie par une teinture quelle qu'elle soit, fût-ce du vin. Revêtons de cire à bouteilles le bouchon et le goulot. Plaçons la bouteille sur deux tasseaux de bois ou sur trois bouchons, dans une petite caisse B, remplie de laine D, de sciure de bois, de plume, ou de toute autre matière semblable mauvaise conductrice de la chaleur. Fermons la caisse et soufflons dans le tube T jusqu'à ce que le liquide monte à peu près à moitié. Découpons un petit papier C portant quelques divisions, d'après un modèle; plaçons-le sur le tube et arrêtons le liquide à un zéro marqué à une des divisions médianes. Le baroscope est fait, et marquera, par l'oscillation du liquide, tous les changements de pression atmosphérique : c'est une balance d'eau qui indique à chaque instant le poids de l'atmosphère.

Pour construire la boussole, prenons un petit bouchon et passons au travers (fig. 3) une aiguille à tricoter ordinaire que nous aurons aimantée en la plaçant N.-S., et en

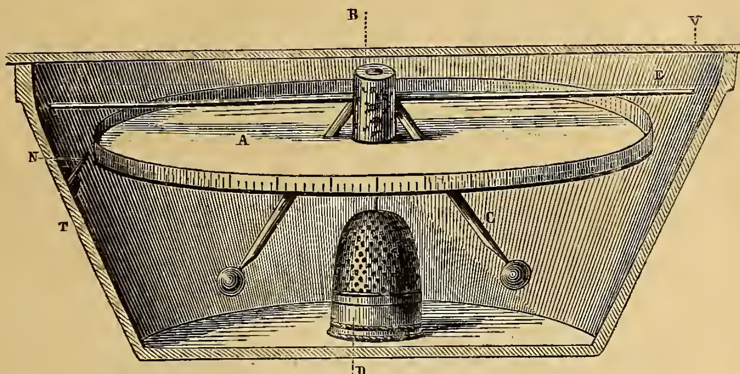


Fig. 3.

la frottant doucement et toujours dans le même sens au moyen d'un de ces petits aimants en fer à cheval, de 65 centimes, dont s'amusent les enfants. Une fois l'aiguille E traversant le bouchon, vous implantez dans ce bouchon une aiguille à coudre, ou mieux une épingle dont la pointe posera dans l'un des trous, couvrant la partie supérieure d'un dé de femme, cuivre ou os, valant 25 centimes. Pour faire tenir l'aiguille aimantée en équilibre, vous enfoncerez une allumette C dans le bouchon, de chaque côté, comme la figure 3 le montre, et vous ferez adhérer à l'extrémité de chacune des allumettes une boulette de cire d'abeilles. Vous équilibrerez tout ensemble l'aiguille, les balles, l'épingle, de manière que tout tienne bien ainsi que le dessin l'indique : c'est l'affaire de cinq minutes. Comme il est très-important qu'avec un instrument aussi sensible l'agitation de l'air soit évitée, vous placerez votre dé au fond d'une terrine vulgaire de terre cuite BDT, et vous la fermerez avec une vitre V. Si vous voulez sacrifier au luxe, vous ferez couper la vitre en rond, et vous la fixerez, avec du papier collé tout autour, au bord de la terrine.

Auparavant, il faut graduer notre boussole. Pour cela, on décrit, avec un compas, sur un papier un peu résistant, un cercle à peu près du diamètre représenté par l'aiguille aimantée. Sur ce cadran, on trace des divisions suffisamment rapprochées, seulement aux environs de l'extrémité nord de l'aiguille, puis on fixe le papier au-dessous comme la figure 3 l'indique. On colle ensuite, avec une boulette de cire, une allumette appointie N vis-à-vis l'extrémité nord de l'aiguille, dans l'intérieur de la cuvette, et on ferme le tout. On possède alors une boussole aussi sensible qu'un compas de marine de 500 francs.

Plaçons ici cette remarque essentielle, que si l'on veut rendre ses expériences comparables à celles des autres observateurs, il est toujours facile d'obtenir ce résultat en observant la concordance des instruments qu'on s'est construits avec les baromètres, thermomètres et boussoles que l'on trouve partout gradués à la manière ordinaire.

Il est quelquefois utile de consulter un hygromètre pour se rendre compte du degré de saturation de l'air. L'un des plus simples, tout le monde le connaît, c'est le traditionnel capucin (fig. 4). La figure 5, qui montre l'envers de cet instrument, permet de comprendre comment il est construit. EF est un tube de fer-blanc percé pour que l'air y entre librement. Dans son intérieur, un bout de corde à



Fig. 4.

boyau est fixé au bouchon G immobile; mais son autre extrémité porte le capuchon du bonhomme, tournant très-aisément autour de l'axe B. Si l'air est humide, la corde à boyau se détend; mais comme elle est fixée inamovible en G, l'autre bout tourne et emporte le capuchon en C, B ou A, couvrant la tête de la figurine, d'autant plus qu'il fait plus humide et qu'il y a plus de chance qu'il tombe de l'eau. Par les jours secs, l'effet est inverse. Il serait imprudent de dire que les indications que fournit le capucin sont aussi sûres que celles des autres hygromètres; elles ne concordent presque en aucun point de leur

marche : tout au plus serait-il juste de compter qu'il sera d'accord avec lui-même pour une étendue suffisante de l'échelle de saturation. Nous ne l'indiquerons ici que pour fournir une approximation.

Nous aurons un instrument bien supérieur en construisant nous-mêmes un hygromètre (fig. 6) au moyen d'une barbe d'avoine. Toutes les espèces sauvages de cette graminée, et plusieurs même parmi les cultivées, portent à l'extrémité de l'une des paillettes lancéolées de la glume une barbe ou arête longue et coudée. On fait choix des grains qui semblent porter une barbe coudée à angle droit, on coupe le grain et les enveloppes en deux, A, et on colle le tout au fond d'une boîte ronde et peu profonde comme une boîte commune à bonbons. Cela fait, on choisit une petite paille mince et légère P, beaucoup plus longue que la barbe, et on la colle sur celle-ci au moyen d'une goutte



Fig. 5.

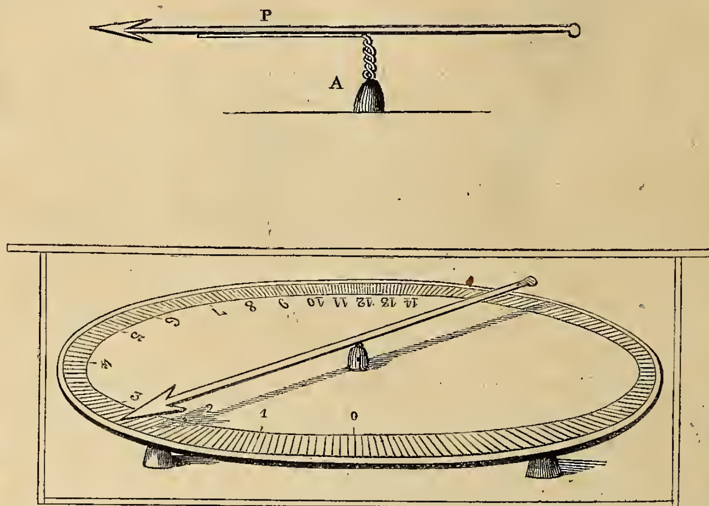


Fig. 6.

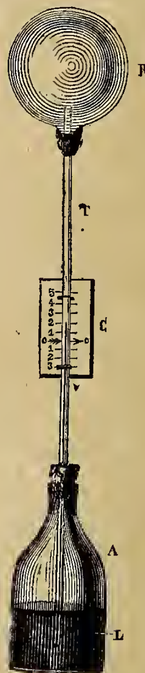


Fig. 7.

de gomme. On peut l'enjoliver d'une flèche de papier et l'équilibrer au moyen d'une boulette de cire; on obtiendra ainsi une aiguille qui marchera d'une façon très-appréciable quand la portion naturellement tordue de la barbe se dilatera ou se contractera, selon l'humidité abondante ou rare de l'air. On prépare un morceau de verre pour fermer la boîte imparfaitement.

Il s'agit ensuite de graduer l'instrument. Pour cela, on place dans une grande terrine l'hygromètre préparé et des morceaux de chaux vive; on ferme bien la terrine, au moyen d'un couvercle et de mastic ou de terre; on attend au moins 48 heures, puis on ouvre rapidement et l'on marque sur le fond le point où l'aiguille s'est arrêtée : on y écrit *O*, zéro. Cela fait, on jette la chaux et on la remplace par des chiffons mouillés. On referme la terrine, et, 48 heures après, on ouvre et l'on marque le nouveau point où s'est portée la même pointe de l'aiguille en paille : on écrit 100, ou 50, ou 20 à cet endroit, et l'on divise en 100, en 50 ou en 20 parties égales l'arc de cercle parcouru. L'hygromètre est prêt à servir; il n'a rien coûté qu'un peu de soin.

Si, maintenant, l'observateur veut un thermomètre plus sensible que celui qu'il peut acheter à 65 centimes, nous allons construire ensemble un thermomètre à air de Drebbel (fig. 7). C'est l'un des premiers inventés, s'il n'est le premier, et c'est encore l'un des plus sensibles; seulement, il ne faut pas oublier que, de même que le baroscope Babinet dont il se rapproche, il ne donne que des indications *différentielles*, jamais absolues. Pour le construire, on choisit un tube d'environ 1 millimètre de diamètre T; on le fixe dans un bouchon emplissant le col du ballon de verre B, et parfaitement luté dessus : il ne faut pas que l'air passe. D'autre part, on choisit un flacon A à demi plein d'eau teintée. On aspire aussi fortement que possible, avec la bouche, dans le tube et dans le ballon; par cela même, on fait le vide dans les deux; on pose le doigt sur l'extrémité du tube, dans la bouche, pour empêcher la rentrée de l'air, puis on lève le doigt alors que l'on a placé l'extrémité du tube dans le liquide du flacon L. Aussitôt le liquide coloré monte en C, tandis que le niveau de L descend un peu; mais on prend soin que le bout du tube T n'en sorte point. Cela fait, au moyen d'un bouchon fermant d'une manière incomplète, on consolide le tube dans le goulot du flacon. On a fait passer, avant tout, un indicateur C, en papier, le long du tube, et le thermomètre est fait.

Plus la température s'élève, plus l'air du ballon B se dilate, plus il repousse le liquide; par conséquent, la colonne baisse à mesure que la température monte. C'est le contraire du thermomètre ordinaire. En le comparant à un bon instrument, on graduera assez bien celui qu'on aura construit pour éviter la correction continuelle qu'il faudrait faire, en tenant compte évidemment de la pression atmosphérique variable qui presse sur le liquide et fait équilibre à une portion de la force verticale, agissant sur la surface en sens inverse de la température quand celle-ci augmente, ou s'ajoutant à son effet lorsque celle-ci diminue. Mais n'oublions pas que l'amateur n'a point besoin pour les observations auxquelles nous le convions de données absolues; dans le cas où il en voudrait faire, il trouverait dans tous les traités de physique les corrections numériques à faire subir à ses instruments, qui n'en resteraient pas moins bons pour cela.

La fin à une prochaine livraison.

LES CHARMEURS DE SERPENTS DE L'INDE.



Charmeurs de serpents de l'Inde. — Dessin de Sellier.

Quelques savants considèrent aujourd'hui comme probable qu'à une époque reculée toute la partie méridionale du continent asiatique a dû être habitée par une race noire, sauvage, de petite taille, et offrant une certaine analogie avec la race africaine sans cependant s'y rattacher directement. Ces peuples noirs ont disparu complétement sous l'influence des invasions de races blanche et jaune, aryenne et touranienne, venues des régions centrales et septentrionales de l'Asie. L'absorption de ces races inférieures a été si complète, que ce n'est qu'à force de recherches que les anthropologistes modernes ont pu constater leur existence sur quelques points isolés de l'Inde et de l'Indo-Chine; et ces découvertes pourraient elles-mêmes être encore plus contestées qu'elles ne le sont, si ces peuples n'avaient laissé une trace qui paraît caractéristique de leur passage dans une antiquité des plus reculées.

On croit en effet que la première religion de ces aborigènes de l'Asie méridionale a été le culte du serpent; et comme ce culte se retrouve à la base de toutes les religions qui ont une origine asiatique, on est porté à en conclure sans trop de témérité que ces peuples ont dû se trouver, à un moment, répandus en nombre considérable dans les pays où se sont développées ces diverses religions.

Aujourd'hui le culte du serpent n'est plus pratiqué que par les sauvages Nagas des montagnes de l'Assam et par les nègres de la Haute-Guinée. Mais il en est resté dans l'Inde même de nombreux souvenirs.

C'est ainsi qu'une des fêtes les plus populaires parmi les Hindous brahmaniques est encore la fête des Serpents, ou *Naga Pantchami*. Ce jour est consacré à faire des offrandes aux serpents, à se les rendre favorables par des prières, à s'assurer leur protection contre les piqûres mortelles.

Sur une des places principales de la ville sont rangés deux ou trois cents *sâpwallahs* ou charmeurs de serpents, ayant chacun devant soi une corbeille contenant une vingtaine de cobras; les pieux Hindous leur apportent des jattes de lait de buffle, dont ces reptiles sont très-friands. Bientôt chaque jatte est entourée d'un cercle de cobras, qui, la tête plongée dans le liquide, restent dans un état de parfaite immobilité; de temps en temps, le sâpwallah en retire une pour faire place à une autre, et il est curieux de voir la fureur de l'animal dépossédé, qui se dresse, gonfle son capuchon et frappe tout ce qui l'entoure. Le cercle des charmeurs est environné d'une foule de curieux; ces reptiles, ces hommes demi-nus ou couverts d'oripeaux de couleur, qui manient les reptiles sans la moindre crainte, sont vraiment d'un effet très-original. Ce singulier manége dure toute la journée, et deux ou trois mille cobras sont amplement repues de lait; le lendemain matin, les charmeurs quittent la ville et lâchent charitablement leur collection de serpents dans la jungle.

Ces charmeurs sont un des types les plus curieux de l'Inde; ils forment une caste à part, considérée comme impure par les brahmanes, et qui se recrute spécialement parmi les représentants actuels des anciens aborigènes. Les procédés qu'ils emploient pour charmer les reptiles remontent à la plus haute antiquité, peut-être à une époque où leurs ancêtres étaient les prêtres du culte national.

Le serpent qui se prête le plus facilement à leurs tours est précisément le serpent sacré par excellence, le grand *naga*, mieux connu sous son surnom portugais de *cobra capello*. Ce serpent est peut-être le plus redoutable des reptiles; sa piqûre foudroie en quelques minutes un enfant, et en une heure l'homme et les plus grands quadrupèdes.

Long d'un à deux mètres, il est muni de chaque côté de la tête d'une membrane mobile qu'il a la faculté de déployer lorsqu'il est irrité ou charmé, et sur laquelle sont dessinés deux cercles reliés entre eux à peu près comme

un lorgnon; d'où le nom de serpent à lunettes qui est donné parfois au reptile.

Les charmeurs prennent les cobras, leur enlèvent les crochets à venin et les habituent à se dresser et à se balancer au son de la flûte. Pour faire croire à l'existence d'un danger que leurs sortiléges suffisent à surmonter, ils ont soin cependant de laisser aux serpents les dents qui accompagnent les crochets, et qui ne produisent qu'une piqûre sans conséquence.

Mais c'est surtout dans la capture de ces reptiles que ces gens déploient une adresse vraiment surprenante.

« Me trouvant à Sangor, dans l'Inde centrale, en 1867, dit M. Rousselet, je reçus la visite de deux *sâpwallahs* faisant le commerce des reptiles. Ne voyant pas de *cobra* dans leur collection, qui était du reste fort complète, je leur en fis la remarque. « A quoi bon nous encombrer, » me répondirent-ils, d'un serpent que nous pouvons » nous procurer dès qu'on nous le demande? En désirez- » vous un? La cour même de votre bungalow va nous le » fournir. »

» Ma curiosité était piquée, et je les mis au défi de me trouver un serpent dans un espace de temps aussi court qu'ils paraissaient le supposer. Aussitôt l'un des sâpwallahs se dépouille de ses vêtements, à l'exception du *langouti*, et, saisissant son *toumril* (flûte des charmeurs), il m'invite à le suivre. Arrivé derrière le bungalow, où s'étend un terrain couvert de ronces et de pierres, il embouche son instrument et lui fait rendre des sons perçants entrecoupés de modulations plus douces; le corps tendu en avant, il scrute chaque herbe, chaque buisson. Au bout d'un instant, il m'indique un point du regard; j'y porte les yeux et je vois une tête de serpent sortir de dessous une pierre. Rapide comme l'éclair, le charmeur laisse tomber son instrument, et, saisissant avec une incroyable adresse le reptile, le lance en l'air, et le saisit par la queue au moment où il retombe à terre. Après examen, il se trouve n'être qu'une inoffensive couleuvre. Le sâpwallah continue sa recherche; bientôt même mimique : en moins d'une seconde, le toumril tombe, le reptile vole en l'air, retombe, et, avec un flegme triomphant, l'Indien me présente par la queue une effrayante cobra noire de plus d'un mètre de long. Le hideux reptile se débat; mais, d'un mouvement rapide, le charmeur lui a saisi le derrière de la tête, et, ouvrant la gueule, me montre ces terribles crochets qui distillent la mort. C'est une preuve qu'il n'y a pas eu supercherie, car les serpents que transportent les charmeurs sont toujours édentés. Prenant alors une petite pince, notre homme arrache avec soin chaque crochet, et met ainsi l'animal hors d'état de nuire. Cependant, soit accident, soit bravade, il s'est piqué légèrement et le sang coule sur un de ses doigts; sans s'émouvoir, il suce fortement la plaie et y applique une petite pierre noire poreuse qu'il m'offre comme un antidote sûr contre les morsures de cobra. Je lui en achetai un morceau; mais, après analyse, je découvris que cette pierre n'était qu'un os calciné, d'une texture très-fine.

» Parmi les tours que les charmeurs indiens exécutent avec des serpents, il en est un qui offre une ressemblance frappante avec le miracle de Moïse devant le Pharaon. Le jongleur, ne conservant pour tout vêtement que son langouti, choisit un serpent d'espèce inoffensive et le place ostensiblement dans un panier, qu'il recouvre d'une couverture. Il se relève en agitant les bras en l'air et en chantonnant quelques paroles cabalistiques que son compagnon accompagne sur un tambourin. Soudain il s'arme d'une baguette flexible, la fait tourner quelques instants autour de sa tête et la lance brusquement à nos pieds, où elle arrive sous la forme d'un serpent. Malgré l'attention la plus soutenue, il me fut impossible, à deux reprises différentes, de saisir le moment où la baguette est échangée contre le serpent. Le tour est si prestement fait que des gens crédules jureraient que la transformation a été véritable.

«Voici l'explication la plus plausible de ce tour. Le charmeur, faisant semblant de placer le serpent sous la couverture, le glisse dans les plis de son langouti, où le reptile, préalablement dressé, s'enroule et reste parfaitement immobile. Il ne s'agit plus alors que d'opérer sous les yeux du spectateur la substitution du serpent à la baguette. D'un seul geste, le jongleur doit rejeter en arrière la baguette que ramasse son compagnon, et envoyer en avant le reptile enroulé autour de ses reins. Ceci ne doit pas réclamer une adresse plus surprenante que celle que le sâpwallah déploie dans la chasse à la cobra, où il a à saisir, avec la promptitude de l'éclair, la tête du reptile, offrant une prise de quelques centimètres seulement en dehors de son trou. »

HISTOIRE

D'UN HOMME QUI N'A JAMAIS RIEN VU.

Suite. — Voy. p. 2.

X

Nous avions réussi à perfectionner nos plantes. Nous réussîmes à perfectionner nos bêtes : poules, pigeons, lapins... On discutait encore dans les académies sur la possibilité (généralement niée) d'obtenir le lièvre-lapin ou léporide (*Lepus Darwini*), alors que chez nous il se multipliait d'année en année.

J'avais pour nos bêtes, pour nos plantes, un livre de généalogie tenu avec un soin parfait, qui m'a fourni, sur la marche des modifications obtenues, les renseignements les plus précieux.

J'atteignis ainsi, sans y penser, ma vingt-cinquième année, n'ayant connu ni les villes, ni leurs plaisirs; même les fêtes du pays, je ne les fréquentais pas. Je n'avais jamais vu danser, et j'avais une appréhension terrible d'être témoin de ce divertissement, qui m'eût, de façon trop poignante, fait sentir mon malheur.

Vous voyez à quel horizon étroit mon existence était réduite.

Malgré cela, je n'éprouvais aucun ennui. J'avais une disposition à tout observer, à tout admirer, et, le dirai-je? à tout aimer. Ce spectacle de la vie universelle où moi-même je me sentais plongé, me causait des émerveillements, des émotions inexprimables.

Le côteau que nous habitions était pour moi aussi une source de joies : les aspects différents du ciel, les effets du brouillard dans la vallée, les levers et couchers de soleil, les bruits du vent et du feuillage, le chant des oiseaux, tout cela me remplissait d'allégresse. J'étais d'ailleurs, à part mon infirmité, d'une santé parfaite, et malgré l'ennui qui parfois me prenait au souvenir de ma jambe perdue, j'étais doué d'un grand fonds de gaieté, qui pourtant n'excluait pas parfois quelque mélancolie. J'eusse pu très-bien dire comme la Fontaine :

. . . . Il n'est rien
Qui ne me soit souverain bien,
Jusqu'au sombre plaisir d'un cœur mélancolique.

XI

Pendant que nous vivions ainsi tranquilles, des événements formidables s'accomplissaient : 1848, avec son cortége de révolutions et de guerres, ébranlait le monde. Mais à peine, dans notre retraite, le bruit nous arrivait-il

de ces commotions. Je n'appris que le 1er mars, dans un voyage à la petite ville voisine, les événements du 24 février. J'étais alors à tailler mes arbres, à repiquer nos choux, à soigner nos fraisiers et nos artichauds; je n'interrompis pas un instant ma besogne.

Nous ne recevions, dans notre solitude, aucun journal. L'agitation et le trouble qui s'emparaient de tant d'esprits alors ne put donc se communiquer jusqu'à nous.

Je ne dis pas, je le répète, qu'il soit bien de vivre ainsi dans l'isolement des grandes émotions publiques; je constate seulement cette circonstance singulière de ma vie. Quant à en tirer vanité, hélas! je m'en garderai bien.

Pour vivre comme j'ai vécu, il faut n'avoir pas de jambes; mais ceux qui en ont, qu'ils aillent et qu'ils courent, c'est pour eux la sagesse.

XII

Celui qui avait bien couru pendant tout ce temps-là, c'était Valentin. Ses lettres me faisaient aller de surprise en surprise.

« Je t'ai écrit du Caire et des Pyramides, me disait-il au mois d'août de cette même année 1848; me voici maintenant en Nubie, campé à peu de distance de la cataracte de Wady-Alfa. Quel pays! Rien n'est exagéré dans les récits des voyageurs touchant la beauté, la pureté du ciel; mais aucun d'eux n'a dit assez la splendeur des nuits, les magnificences et les délices du clair de lune. La nuit est le moment de vivre et d'agir dans cette contrée.

» Les Nubiens sont un très-beau peuple, malgré leur teinte brunâtre de vieil acajou. Les traits sont délicats, le nez droit et mince, les lèvres fines, les dents petites et presque transparentes de blancheur, les cheveux non pas crépus comme ceux des nègres, mais ondulés doucement.

» Ah! l'horreur! sais-tu de quoi ces gens-là s'avisent! ils naissent beaux et resteraient tels; mais leur plus grand soin, toute leur vie, est de s'enlaidir. Ils s'égratignent, se déchirent, se font des entailles, des plaies, d'affreuses cicatrices. Les épines malsaines, les ventouses, les poudres corrosives, voilà leurs ingrédients de toilette et leurs remèdes contre tous les maux.

» Et comment se coiffent les femmes! les cheveux, enroulés en bandeau autour de la tête, sont inondés ou plutôt empâtés d'une épaisse gomme arabique qui sèche et reluit au soleil, ne formant plus qu'une masse compacte et solide, où cheveux et gomme mastiqués ensemble résistent des jours et des nuits. Cette coiffure est même la plus recherchée des élégantes du pays. »

XIII

Quelques mois plus tard, je recevais de l'Afrique centrale une nouvelle lettre de Valentin :

« Me voilà donc par delà la Nubie! Si j'en reviens, quelles séances nous ferons dans ton ermitage ou le mien! car plus je m'éloigne du pays natal, plus j'ai le désir d'y retourner un jour, et de m'y établir le plus près de toi qu'il me sera possible. Nous goûterons alors la félicité de mêler l'acquis moral de ta vie sédentaire avec ce que mes voyages m'auront acquis d'expérience. Je vois bien qu'à rester chez toi tu enrichis ton âme; mais à tout ce que j'ai vu la mienne non plus ne s'est pas appauvrie.

» Aussi, le croiras-tu? Après l'Afrique, le projet m'est venu de visiter l'Asie, et même, si c'est possible, je ne m'en tiendrai pas là;

Voir, c'est avoir. . . . .

dit très-bien le poëte. Tu auras, je l'espère, toujours de mes nouvelles; mais, en retour, il m'en faut des tiennes et de notre cher village où je n'ai plus que toi. Quand tu reçois mes lettres, prends une carte et marques-y par des points mon itinéraire. Dans vingt ans, assis dans ton jardin ou près de ton feu, nous le reverrons ensemble, cet itinéraire;

Je dirai : J'étais là, telle chose m'avint.
Vous y croirez être vous-même.

» On se *doutait* (et ce fut autrefois le sujet de bien des conversations entre nous); on se *doutait*, dis-je, que l'intérieur de l'Afrique offrirait un jour aux explorateurs qui pourraient y pénétrer un spectacle d'une richesse et d'une variété infinie. L'attente est dépassée. Il y a là, en effet, de quoi satisfaire tous les genres de curiosité, tous les genres d'étude, tous les genres d'industrie et de commerce. Plus j'avance, plus mon étonnement redouble, et vraiment je suis parfois saisi d'une sorte de vertige.

» Que de renseignements (dont je prends note) pour les diverses branches de l'histoire naturelle, pour la biologie surtout, et pour l'anthropologie!

» Ah! mon ami, j'ai traversé des tribus humaines bien hébétées; mais tant de circonstances terribles ont contribué à cet hébétement, et, malgré tout, tant d'autres tribus sont restées inoffensives, sociables et intelligentes; qu'au total l'humanité, même en ses races inférieures, gagne à être visitée, comme je le fais, en détail.

» Une condition cependant est nécessaire pour bien voir, c'est de voir avec bienveillance, c'est de ne laisser soupçonner jamais une pensée de dénigrement. Du reste, la nature, dans ces régions, offre partout de si grands spectacles, que cette vue seule entretiendrait la piété dans l'âme.

» Et puis, à tant de maux, à tant d'ignorance et de misères chez tous les peuples se mêle tant d'héroïsme, qu'en vérité la pitié est le sentiment qui peu à peu l'emporte...

» ... Si tu aimes toujours à être informé des mœurs des animaux, je t'en donnerai des nouvelles : éléphants, lions, buffles, hippopotames, crocodiles, etc., je les ai vus en leurs libres et terribles allures, jeux, chasses ou combats. C'est un spectacle qui recommence et se diversifie à l'infini... »

La lettre avait dix grandes pages. Je ne saurais dire l'intérêt, la joie que j'eus à la lire et relire.

J'avais connu Valentin autrefois un peu sceptique et railleur; tel encore on a pu le voir dans ses réflexions sur la Nubie; mais véritablement, cette fois, il s'élevait à plus de simplicité et de candeur.

Durant plusieurs semaines, je portai sa lettre sur moi pour la relire à tous mes loisirs.

Ceux-là seuls qui ont vécu solitaires comprendront bien cela.

La suite à une autre livraison.

LA TABLE DE PEUTINGER.

Nous donnons un fragment de la Table de Peutinger qui représente la plus grande partie de la France.

A l'aspect de cette carte, on ne reconnaît cependant guère notre cher pays. Où est ce joli hexagone qu'il forme et que connaissent nos plus humbles écoliers? Où est sa pointe avancée du nord? Où est son contour harmonieux sur la Manche? Que devient la convexité du golfe du Lion?

C'était donc, va-t-on dire, un bien ignare géographe que ce Peutinger qui a dessiné une telle carte, où tout paraît informe, brouillé, sans proportions.

Attendez; ne vous pressez pas de jeter l'anathème sur

ce document, un peu bizarre, il faut en convenir, mais qui est un des plus précieux restes des connaissances géographiques des anciens. Et, d'abord, remarquez que Peutinger n'est nullement l'auteur de la Table à laquelle il a donné son nom.

Voici l'histoire de ce monument scientifique, désigné quelquefois sous le nom de « Table Théodosienne », parce qu'on l'a attribué, mais à tort, à l'époque de Théodose le Grand.

C'est un manuscrit sur parchemin conservé à la Bibliothèque impériale de Vienne. Il a été exécuté au treizième siècle par un moine de Colmar. Ce religieux n'avait fait que copier un document beaucoup plus ancien, malheureusement perdu aujourd'hui, et composé probablement sous les empereurs romains, entre Auguste et l'extinction de la famille de Constantin.

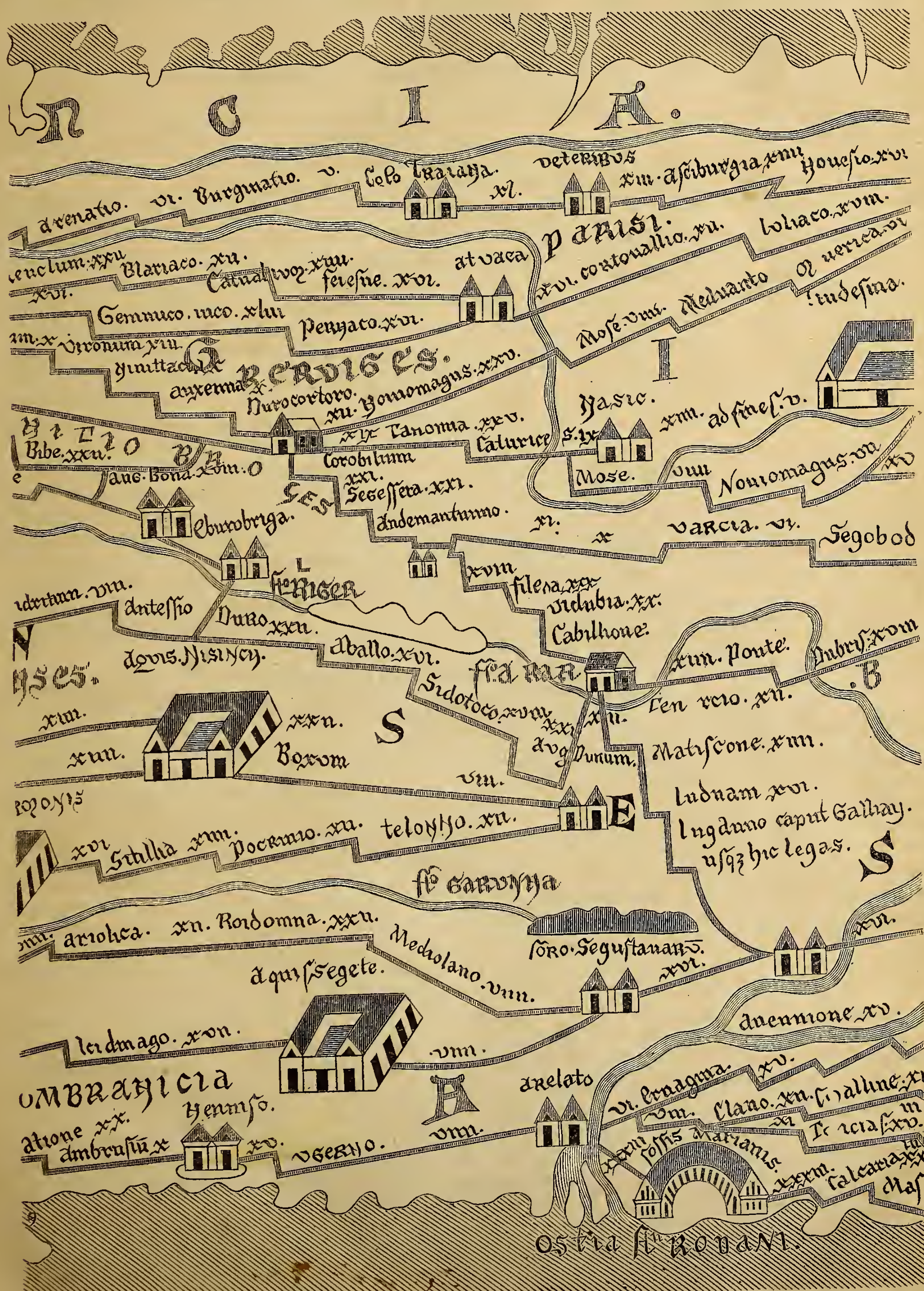
Bibliothèque impériale de Vienne. —

La carte passa en la possession de Conrad Meissel (ou Celtis Protucius), qui la découvrit à Worms; celui-ci la

donna, en 1507, à un antiquaire d'Augsbourg, Conrad Peutinger, qui la conserva soigneusement et y consigna quelques remarques.

Après la mort de ce savant, survenue en 1564, le document fut acquis par la Bibliothèque impériale de Vienne, et on lui conserva le nom de son précédent propriétaire.

Welser en publia des fragments en 1591 ; une édition complète fut mise au jour par Scheyb, en 1773 ; une autre, qui n'est que celle de Scheyb avec quelques modifications et des commentaires, fut donnée par Mannert,



Fragment de la Table de Peutinger.

en 1824. Cependant d'assez nombreuses erreurs s'étaient glissées dans ces publications, et l'on sentait le besoin d'une édition plus correcte.

En 1867, M. Ernest Desjardins, épigraphiste éminent, et l'un de nos géographes les plus distingués, alla étudier à Vienne cette œuvre si curieuse ; il en prit un calque et une photographie, il la lut et relut avec un soin minutieux ; puis, apportant à Paris le fruit de cette étude, il l'a fait

graver, colorier, l'a accompagné d'un savant texte explicatif, et le tout a été publié en un magnifique in-folio par le ministère de l'instruction publique.

La Table entière, telle qu'on la possède aujourd'hui, se compose de onze segments, dont l'ensemble s'étend depuis l'océan Aquitanique (golfe de Gascogne) jusqu'aux bouches du Gange et à l'île Taprobane (Ceylan); mais il devait y avoir quelque chose de plus à l'ouest, c'est-à-dire la partie représentant presque toutes les îles Britanniques, l'Hispanie et le nord-ouest de l'Afrique; ce morceau est perdu, et le copiste de Colmar ne l'a probablement pas connu lui-même.

La carte dépasse de beaucoup, à l'orient, les frontières de l'empire romain, quoique son objet principal soit l'itinéraire de cet empire. Car c'est avant tout un itinéraire, et presque rien de plus : aucune forme de pays, aucune orientation; pas de direction de fleuves, pas de situation acceptable des montagnes, ni même de la plupart des peuples. Mais les villes offrent entre elles des indications extrêmement précieuses de distances, tantôt en lieues gauloises, tantôt en milles romains. Tout est marqué en lieues (1); on le voit par la note inscrite à côté de Lyon : *Lugduno, caput Galliay (Galliæ), usque hic legas;* c'est-à-dire : « Lyon, capitale de la Gaule, jusqu'ici ce sont des lieues. »

La carte originale a des couleurs assez variées : les mers et les fleuves sont en vert; les chaînes de montagnes, tour à tour en rouge, en jaune et en noir; les routes sont en rouge; les lieux sont marqués de rouge et de jaune, et quand il s'agit d'établissements thermaux, une teinte bleue est étendue sur les piscines. Beaucoup de noms de pays et de peuples sont en rouge.

Les signes qui représentent les lieux principaux sont de diverses sortes; le plus souvent, c'est un double bâtiment, à toits rouges et aigus et à murs jaunes, tantôt offrant l'image de simples guérites, quelquefois ayant à leur base une plate-forme circulaire, quelquefois, enfin, présentant l'aspect d'un petit castel, comme on le voit pour Sammarobriva (Amiens) dans la première feuille, à gauche.

Ailleurs s'offre une maison en perspective, partie jaune, partie rouge; ce sont les endroits célèbres par un monument religieux, par un temple païen ou chrétien : ainsi, Durocortoro (Reims) et Cabillione (Châlon-sur-Saône).

Mais les plus apparents de tous les signes, ceux sur lesquels les auteurs (car c'est évidemment une longue suite d'auteurs à qui l'on doit ce monument) ont voulu le plus attirer l'attention, ce sont ces grands bâtiments carrés, dessinés en perspective et montrant une piscine dans l'intérieur. On reconnaît là les établissements thermaux, chers aux Romains, et qui étaient pour eux non-seulement des bains où l'on pouvait recouvrer la santé, mais des buts de pèlerinage, des lieux sacrés, que telle divinité, telle nymphe, tenait sous sa protection et illustrait de ses prodiges.

On remarque, par exemple, dans notre carte, Aquis Segeste, entre Agetincum (Sens) et Cenabo (Orléans), à vingt-deux lieues de l'une et de l'autre. Quelles sont ces eaux minérales? Il n'y en a point d'importantes aujourd'hui dans cette partie de la France; les distances conduisent assez bien à Ferrières (dans le Loiret), qui a des sources minérales, mais froides et sans réputation de nos jours. On remarque ensuite Aquis Bormonis, ainsi nommée du dieu Bormo, Borvo ou Borbo, protecteur des eaux minérales, et qui a donné naissance aux dénominations Bourbon, Bourbonne, Bourbonnais. Ces thermes sont aujourd'hui Bourbon-l'Archambault. Aquis Calidis, c'est-à-dire eaux chaudes, est certainement Vichy. Aquis Nisincij correspond à Saint-Honoré (dans la Nièvre), suivant les uns; à Bourbon-Lancy (dans Saône-et-Loire), suivant les autres.

Nous trouvons un Aquis Segeste dans le bas de la carte. Par les distances qui l'accompagnent, on peut croire que c'est Montbrison, qui a des eaux minérales, aujourd'hui peu connues, il est vrai, mais qui ont pu être renommées autrefois, comme les restes d'un temple d'une déesse païenne le feraient supposer.

Sur la marge de droite de notre deuxième feuille apparaissent les thermes de Lindesina, dont on a de la peine à trouver l'identification; M. E. Desjardins ne voit guère que Bourbonne-les-Bains qui puisse y répondre.

Examinons maintenant les stations désignées par un double bâtiment. Déjà nous avons cité Sammarobriva (Amiens), sur le bord occidental de la première feuille. Avançons-nous à l'est, toujours dans le haut de la carte, et nous trouvons, dans la première feuille, Casaromago (pour Cæsaromago), aujourd'hui Beauvais; — Aug. Suessoy, ce qui veut dire Augusta Suessorum (mais le nom plus correct serait Augusta Suessonum) : c'est notre Soissons actuel; — Bacaconervio (pour Bacaco Nerviorum), qui, importante autrefois, est devenue la modeste petite ville de Bavay, dans le département du Nord; — Noviomagi (Nimègue).

Au milieu de la feuille, voyez Autricum (Chartres); Subdinnum (le Mans), Cenabo (Orléans), Avaricum (Bourges), Lemano (Poitiers); et dans le bas, Segodum (Rodez), Augusto Nemeto (Clermont-Ferrand); Narbone, qui est déjà presque le nom actuel Narbonne.

A la deuxième feuille, remarquons, dans le haut, Colo Traiana (Colonia Trajana), qui est aujourd'hui probablement Xanten, dans la province prussienne du Rhin; — Veteribus, peut-être Birten, dans la même province; — Atuaca, qui est devenue Tongres, en Belgique; — Durocortoro, une des plus importantes villes de la Gaule, et qui est encore une des plus grandes villes de France sous le nom de Reims; — Nasic (pour Nasium), qui est aujourd'hui le village de Naix, dans le département de la Meuse.

Dans le milieu de cette feuille, distinguons Aug. Bona (Augustobona), la Troyes actuelle; — Eburobriga, qui est le village d'Avrolles, dans le département de l'Yonne; — Audemantunno (Langres); — Cabillione (Châlon-sur-Saône, qui diffère d'orthographe de Châlons-sur-Marne, laquelle, d'ailleurs, n'apparaît pas dans cette carte); — Aug. Dunum (pour Augustodunum), qui est devenue Autun.

Dans le bas de la feuille, enfin, nous rencontrons Lugduno, cette capitale de la Gaule, *caput Galliæ*, suivant la carte, et qui est bien sur le Rhône, mais trop loin de la Saône; — Foro Segustavarum (mis pour Foro Segusiavorum), qui a donné son nom au Forez, et qui est aujourd'hui la petite ville de Feurs; — Nemnso (pris pour Nemuso ou pour Nemauso), une des plus belles et des plus grandes villes de la Gaule romaine : c'est aujourd'hui Nîmes; — Arelato (ou mieux Arelate), l'Arles moderne. La célèbre Masilia (plus généralement Massilia ou Massalia), notre Marseille, se montre sur la marge droite de la carte.

Nous ne voulons pas parler en détail des villes qui ne sont que nommées sans signes caractéristiques; ce serait une nomenclature fastidieuse. Nous ne ferons une exception qu'en faveur des trois lieux qui intéressent particulièrement les Parisiens : Luteci (pour Lutetia), notre Paris, qui a sur la carte une modeste apparence et une bien mauvaise situation, au bord de la Loire; — Meteglo (pour Mecledo, Mecledum), qui est aujourd'hui Melun; — Bruusara, pour Brivisara ou plutôt pour Briva Isara, dont Pontoise traduit exactement le nom, car Briva, en celtique, signifiait pont, et l'Isara était l'Oise.

(1) La lieue gauloise, en latin *lega*, *leuga* ou *leuca*, était de 50 au degré.

Nous devons dire quelque chose des noms de pays écrits en gros caractères, en caractères droits et capitaux. On lit dans le haut de la carte le mot *Francia;* ce n'est pas la France actuelle qu'on veut désigner ainsi, mais le pays des Francs avant leur invasion en Gaule ; c'est leur séjour à droite du Rhin.

A côté, un peu sur la gauche, vous lisez la fin d'un nom, VIA ; c'est la terminaison du mot PATAVIA, mis pour *Batavia*, la Batavie, à laquelle la carte donne évidemment trop d'importance.

Un peu plus bas s'étend le nom de la Belgique (*Belgica*), dont le milieu LGI se montre seul sur nos feuilles.

Les *Lugdunenses* (dont le nom n'est pas non plus complet sur notre carte) s'offrent ensuite. Cela rappelle les cinq Lyonnaises entre lesquelles était réparti le milieu de la Gaule sous les empereurs romains.

Dans le bas, ces deux grosses lettres IA, qu'on voit près de la mer, appartiennent à la fin du nom d'*Aquitania*, l'Aquitaine.

La géographie physique est, il faut l'avouer, horriblement maltraitée dans ce document. Voyez-vous le Rhin, dont le nom, Rhenus, n'est marqué que sur une feuille que nous n'avons pas ici, courir directement de droite à gauche dans la partie la plus haute de la carte? Il ne vous rappelle guère ce fleuve aux vastes contours.

La Meuse, qui vient ensuite, ne porte pas le nom de Mosa, comme chez la plupart des géographes anciens ; elle se nomme (sur la partie occidentale de la carte) Patabus, pour Batavus, le fleuve Batave.

Mais quel est le fleuve qui vient ensuite sans aucun nom? A son importance, on le prendrait pour la Seine ; mais en voyant sur ses bords Sammarobriva (Amiens), on peut penser que c'est la Somme.

La Seine, alors, va se trouver omise sur la Table ; ce qui est un peu humiliant pour notre beau fleuve national.

La Loire, que la carte appelle Riger (et non Liger, comme les autres auteurs anciens), est assez longuement représentée. Mais quelles hérésies déparent son cours! Luteci (Paris) est sur ses bords, Cenabo (Orléans) en est assez loin, Autricum (Chartres) est baignée par ses eaux!

La Garunna (Garonne) a un cours plus long que celui de la Loire, ce qui est contraire à la vérité ; et, fautes encore plus graves, elle descend des montagnes du pays des Segusiaves, c'est-à-dire du Forez, et elle coule entre Bourbon-l'Archambault et Vichy. Il est probable que la Table, en faisant venir ce fleuve des régions orientales de la France, prend la Dordogne pour la Garonne, ce qui n'a rien d'extraordinaire ; et un fleuve sans nom, que nous voyons ensuite plus au midi, est évidemment la Garonne, mais une Garonne bien étrange encore, qui descendrait de montagnes voisines de Vichy et passerait à Clermont (Augustonemeto). Convenons que cette carte, d'ailleurs si précieuse, est l'enfance de la topographie.

Nous trouvons un peu plus de justesse dans le cours de l'Arar (Saône) et dans celui du Rhône, dont les bouches se présentent sur la marge méridionale de notre feuille, à droite, avec l'indication *Ostia fl^{ii} Rodani*.

A l'est de ces bouches est représenté, sous le nom de *Fossis Marianis* et sous la forme d'une voûte majestueuse, le canal que Marius fit faire du Rhône à l'étang de Berre.

Les noms des peuples sont en caractères semi-gothiques, assez gros ; on les trouve dispersés presque au hasard. C'est ainsi que les Parisi (les Parisiens) sont placés entre la Meuse et le Rhin, vers les frontières de la Germanie, loin de Luteci leur capitale ; — les Rutènes (Ruteni), qu'on voit aux bords de la Garonne, se trouvent bien éloignés aussi de leur capitale, Segodum (Rodez) ; — les Nitiobroges (nommés Nitiobriges par la plupart des auteurs anciens) se rencontrent, sur notre carte, entre la Loire et la Meuse ; ils devraient être à cent lieues de là, aux bords de la Garonne, vers Agen leur capitale, qu'on trouve sous le nom d'Aginnum dans une autre feuille.

Qu'est-ce que les *Cambiovicences*, qui s'étendent, en gros caractères, entre les thermes de Segeste, de Nisincij, d'Aquis Bormonis et d'Aquis Calidis? Le nom, assez obscur aujourd'hui, de Chambon (département de la Creuse) paraît leur correspondre.

Les *Volcetectosi* (les Volces Tectosages d'autres auteurs) sont vers la Méditerranée, aux environs de Narbonne. Il n'y a rien à dire.

Les *Nerviges*, que nous apercevons dans le voisinage de Durocortoro et d'Atuaca, sont évidemment les Nerviens, peuple très-important de l'ancienne Belgique.

Les *Cadurci*, dont vous voyez apparaître la fin du nom sur le bord gauche de notre première feuille, sont à peu près à leur vraie place, entre la Loire et la Garonne. Le Quercy actuel et Cahors, chef-lieu du Lot, rappellent leur nom.

L'Umbranicia, qui se montre comme un pays assez important dans le bas de notre deuxième feuille, n'a pas de synonymie connue. Pline est, avec la Table, le seul auteur ancien qui en fasse mention. Où est-elle exactement?

La *Gallia Comata*, c'est-à-dire la Gaule chevelue, occupe évidemment un espace trop restreint : on dirait que cette Gaule ne s'étendait que vers la Garonne ; mais c'était, en réalité, toute la Gaule au delà de la province romaine, c'est-à-dire le pays des vrais Gaulois portant les cheveux longs.

Ceux de nos lecteurs à qui le latin est familier ne manqueront pas d'être frappés du *cas* attribué à presque tous les noms des villes ; ce cas est l'*ablatif* et non le *nominatif*, qui paraîtrait plus naturel : c'est ainsi qu'on voit *Lugduno*, et non *Lugdunum;* — *Cabillione*, et non *Cabillio;* — *Matiscone*, et non *Matisco* (Mâcon) ; — *Durocortoro*, et non *Durocortorum;* — *Aquis Calidis*, et non *Aquæ Calidæ;* — *Cenabo*, et non *Cenabum;* — *fl^o* (fluvio) Garunna, pour *fluvius* Garunna ; — *fl^o* Arar, pour *fluvius* Arar, etc.

Cependant on trouve au nominatif Autricum, Subdinnum, Avaricum et plusieurs autres. Luteci (notre Paris) n'est à aucun cas : on aurait dû mettre Lutecia. Nous ne pouvons nous rendre compte de cette diversité de formes.

On remarquera aussi combien souvent se trouve répété le nom de lieu *Fines, ad Fines*, ce qui indique des confins, des localités placées sur les limites de deux populations, de deux provinces ; il y avait généralement des colonnes milliaires en ces endroits. Les noms actuels de Fins, de Feins, de Fîmes, rappellent quelques-unes de ces situations frontières.

LES GAZELLES.

« Elles ont une utilité esthétique », dit Brehm.

Ces animaux sont, en effet, du nombre des plus séduisants de la création ; ils contribuent à l'embellir. Qui peut voir sans les admirer et même les aimer ces bêtes dont le regard est si doux, la tête si fine, les allures si vives, toutes les formes si bien proportionnées? [1]

UNE CHIMÈRE DEVENUE RÉALITÉ.

Strada parle, dans une de ses Prolusions [2], d'une correspondance chimérique qu'entretenaient deux amis au

[1] A. Gaudry.

[2] *Prolusiones*, publiées en 1617.

moyen d'une pierre aimantée dont la vertu était telle que si l'on en touchait deux aiguilles, lorsque l'une de ces aiguilles ainsi touchée commençait à se mouvoir, l'autre se mouvait en même temps et dans le même sens, quelque éloignée qu'elle fût de la première. Il dit que les deux amis, s'étant munis chacun d'une de ces aiguilles, firent une espèce de cadran marqué des vingt-quatre lettres de l'alphabet. Ils adaptèrent leurs aiguilles sur chacun de ces cadrans, de manière qu'elles pussent tourner sans obstacle et correspondre successivement à chacune des vingt-quatre lettres. En se séparant l'un de l'autre, ils convinrent de se retirer dans leur cabinet à une certaine heure du jour et de s'entretenir ensemble par le moyen de cette invention. En conséquence, lorsqu'ils se trouvaient à quelques centaines de milles de distance, chacun s'enfermait dans son cabinet à l'heure convenue et jetait les yeux sur son cadran. Si l'un des deux voulait écrire quelque chose à son ami, il dirigeait son aiguille sur les lettres qui formaient les mots dont il avait besoin, en faisant une petite pause à la fin de chaque mot ou de chaque phrase, pour éviter la confusion. L'ami, cependant, voyait son aiguille sympathique tourner d'elle-même vers les lettres que son correspondant marquait de la sienne. Par ce moyen, ils s'entretenaient ensemble à travers tout un continent et se communiquaient leurs pensées, qui franchissaient en un instant les villes et les montagnes, les mers et les déserts. (1)

DÉFIEZ-VOUS DE L'ÉTINCELLE.

Un charbon embrasé s'échappe d'une pelle à feu ou de la pincette qui emporte un tison, et tombe sur un tablier, une robe, un jupon. Il fait un trou dans l'étoffe, et c'est tout. Le mal ne va pas au delà; ce n'est qu'une perte d'argent.

Mais une légère étincelle s'élance d'un brasier ardent sur les vêtements d'une dame endormie depuis quelque temps tout contre la cheminée; aussitôt la malheureuse est enveloppée par les flammes : elle est perdue!

Combien de fois chaque hiver les journaux ne racontent-ils pas d'accidents de cette nature!

Les victimes, qui avaient certainement vu les effets insignifiants d'un morceau de braise sur une étoffe *froide*, ne se doutaient pas des effets funestes d'une étincelle sur une masse de vêtements *très-chauds*.

On est frileuse, on s'est rapprochée le plus possible d'un bon feu ardent; on est seule, on s'ennuie; on est gagnée par le sommeil, on s'endort sans s'être reculée. Au bout de peu de temps les vêtements s'échauffent fortement et dans toute leur épaisseur; les portions les plus proches du foyer deviennent brûlantes à la main; elles sont prêtes à roussir et à émettre des éléments gazeux. Qu'une étincelle arrive; elle décide une petite explosion sur le point touché; il y naît à l'instant une bulle de flamme qui se propage comme sur une traînée de poudre par toute la surface des vêtements surchauffés. Cruel réveil, et mortel!

Le même fait peut avoir lieu lorsqu'une dame se rapproche de la glace de cheminée, et s'y attarde pour rattacher une boucle d'oreille défaite ou réparer un dérangement de coiffure.

A plus forte raison y a-t-il danger lorsqu'une petite fillette monte sur le garde-feu, s'accroche à la tablette de la cheminée, et s'exhausse pour admirer son chapeau neuf ou mettre des fleurs dans ses cheveux. N'y eût-il qu'un tison presque éteint dans les cendres, il suffira qu'il soit touché par le bas du jupon d'étoffe légère *échauffée* dans l'air chaud du foyer, pour que le feu se communique au vêtement à la vue des parents, qui ne parviendront presque jamais à sauver leur infortunée jeune fille.

(1) Traduction extraite des *Beautés du* SPECTATEUR. Paris, in-12, F. Louis, libraire, 1804. Pages 321 et suiv.

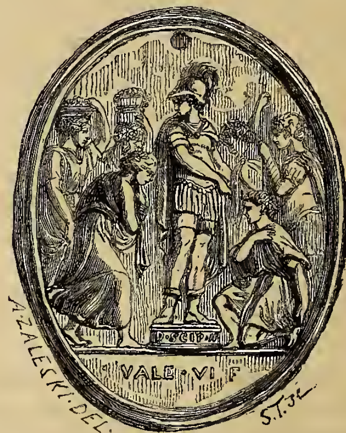
UNE PLAQUETTE EN BRONZE.

On donne le nom de *plaquettes* à de petits bas-reliefs en métal, le plus souvent en bronze, qui sont très-recherchés par les amateurs, et forment une branche parfaitement caractérisée de la petite sculpture.

Les quinzième et seizième siècles nous ont laissé de gracieux spécimens de ces petits tableaux en bas-relief, destinés soit à servir d'ornements isolés, soit à orner des coffrets, soit à être présentés comme *Paix* (Pax) à l'adoration des fidèles. De célèbres artistes de la renaissance, tels que Pollajolo, Francia, Belli et Jean de Bologne, n'ont pas dédaigné de travailler à des *plaquettes*, que leur petitesse ne défend pas de rapprocher des grandes œuvres de ces mêmes maîtres.

Au milieu du petit ovale ici gravé, Scipion est debout. (Sur le petit piédestal qui le supporte, on lit : P. SCIP. AFR.) Il remet au roi africain sa femme captive.

A sa droite est la captive inclinée et les mains jointes; à sa gauche, l'époux tombant à genoux, la main appuyée sur son cœur. Sur le second plan sont quatre figurines, dont deux portent sur leurs têtes des vases, et deux autres semblent représenter des guerriers romains, dont l'un est appuyé sur sa lance. Au bas, on lit la signature habituelle du maître : VALE . VI . F. (*Valerius Vicentinus fecit*).



Scipion, plaquette en bronze, par Valerio Belli; grandeur de l'original.

Valerio Belli, dit Valerio Vicentino, est un célèbre orfévre né à Vicence vers la fin du quinzième siècle, très-connu dans l'histoire de l'art italien et mentionné par Vasari. Il était surtout célèbre par ses camées. Un coffret en cristal de roche, avec vingt-quatre scènes de la vie du Christ gravées en creux, est un de ses plus beaux ouvrages; c'est le plus bel ornement du cabinet des gemmes, dans la galerie des Offices, à Florence.

La plaquette en bronze dont nous donnons la reproduction paraît être aussi l'épreuve d'une gemme ou d'une intaille; elle est d'une délicatesse exquise et porte le cachet des œuvres du maître : un style correct et sévère, peut-être un peu trop empreint d'une monotonie classique dans les têtes et les draperies, qui se ressemblent et se répètent trop.

Les plaquettes de ce maître sont très-recherchées, bien qu'elles ne soient point très-rares; elles portent tantôt tout son nom, tantôt des abréviations diverses, tantôt les simples initiales de V. V. F.

GILDAS MORENO, LE FABRICANT DE BALAIS.

ANECDOTE.



Le Fabricant de balais, à Valence (Espagne). — Dessin de Sellier.

Aussi bien que les bons exemples, les mauvais et même les pires, pourvu qu'on se garde de les suivre, ont leur utilité. Il en est de ceux-ci comme de ces lumières placées, durant la nuit, au bord des fossés et des fondrières; elles signalent les passages dangereux au voyageur qui s'égare, et lui prouvent la nécessité de changer de route.

Ceci est dit à propos de Gildas Moreno, un compatriote de ce José Torrès dont le *Magasin pittoresque* a l'an dernier raconté l'histoire. (¹)

Si l'humble charbonnier de Valence nous apprend, par le récit de sa vie laborieuse, comment le petit commerce, prudemment entrepris et continué avec intelligence et probité, peut mener progressivement aux plus importantes opérations commerciales, et, peu à peu, de l'extrême pauvreté à une grande fortune; par contre, ce fut, comme on va le voir, l'absence ou plutôt le mépris des vertus nécessaires à la marche ascendante vers la prospérité légitime, qui fit tomber de l'opulence dans la misère notre Gildas Moreno, prédestiné, par droit de naissance, à jouir d'un riche héritage.

Dans le pays *où fleurit l'oranger* (²), l'industrie, florissante alors, alimentait le commerce terrestre et maritime par les produits de ses grandes fabriques de papier, de savon et de soieries. L'une de celles-ci avait pour chef Miguel Moreno, le père de Gildas. Grâce au soin rigoureux qu'il mettait dans le choix de ses ouvriers, dans la qualité supérieure des matières qu'il livrait à leurs mains habiles; grâce surtout à sa parfaite loyauté en affaires, laquelle était généralement connue, sa marque de fabrique imposait partout la confiance et lui était un titre d'honneur sur les marchés de l'Europe ainsi que dans les comptoirs du nouveau monde. On vit souvent le même jour une caravane de mulets chargés de soieries fabriquées chez Miguel Moreno faire sonner ses clarines sur la route qui conduit à la frontière de France, tandis qu'une autre cargaison de la même provenance, mais destinée à quelque pays d'outre-mer, se dirigeait vers la Méditerranée, par l'*Alameda*, cette magnifique avenue de palmiers et de grenadiers qui relie Valencia au port de Grao.

Né simple artisan, Miguel Moreno était demeuré le premier ouvrier de sa fabrique, même quand l'âge avancé et la fortune acquise l'eurent autorisé à prendre du repos. Né fils de maître, Gildas Moreno supposa que la fortune créée par son père le dispensait de tout labeur, quelles que fussent les aptitudes de son intelligence et les forces de son corps. L'excessive indulgence de sa mère, qui trouva toujours un motif d'excuse pour ce penchant à la paresse, et la complicité des valets, intéressés à encourager les vices que l'oisiveté fait naître, préparèrent pour ainsi dire sourdement la ruine de l'opulente maison dont Gildas fut l'héritier indigne.

L'incapable venait d'atteindre à peine l'âge de sa majorité quand il perdit ses parents. Il ne fut pas insensible au double malheur qui venait de le frapper; les dernières recommandations de son père l'émurent au contraire à ce point qu'il se sentit d'abord comme transformé moralement. Il promit au mourant d'employer tous les efforts de son intelligence et toute l'activité dont une volonté sincère le rendrait capable, pour conserver les bonnes traditions dans la fabrique et l'honorabilité du nom paternel au dehors.

Cette promesse, qu'il devait oublier un jour, il avait pris la ferme résolution de la tenir quand il la fit, devant

(¹) Voy. t. XLII, 1874, p. 180.

(²) C'est le plus ordinairement à l'Italie que font allusion ces paroles empruntées à Gœthe.

Dieu, à son père et à lui-même. Sa conduite, durant la première année, donna lieu d'espérer qu'il y serait fidèle, car les choses marchèrent comme par le passé dans la fabrique. Elle était, il est vrai, montée de telle sorte, qu'il suffisait de laisser les rouages se mouvoir librement pour que leur jeu continuât à produire ses fructueux effets.

Son rôle de chef de maison lui était, d'ailleurs, rendu facile par le dévouement et l'expérience des divers contremaîtres vieillis dans la fabrique, et qui avaient su mériter la confiance de son père. Gildas, qui n'aurait pu résoudre la moindre question de détail, se résigna sagement d'abord à prendre, en toute circonstance, conseil des vieux serviteurs de Miguel Moreno; ainsi, soit qu'il s'agît d'acheter, de vendre, d'expédier une commande ou d'en refuser la livraison, il les consultait et décidait toujours dans le sens de leur opinion.

Par suite de cette bonne entente entre le maître et les chefs d'atelier, les comptes de fin d'année, de même que sous l'administration du défunt, accusèrent un accroissement de bénéfices. Au lieu de faire honneur de ce succès à l'activité intelligente de ses auxiliaires, l'orgueil de Gildas n'hésita pas à s'en attribuer le mérite. C'était à la fois se rendre coupable d'une grande injustice et commettre une grave erreur, puisque, loin de pouvoir aider par lui-même à sa fortune, il ne pouvait que la compromettre.

Dispensé de ses propres devoirs, si bien remplis par les autres, sa chère oisiveté l'avait insensiblement ramené à ces vices coûteux qui furent le déshonneur de sa jeunesse. Le droit, qu'on ne pouvait lui contester, de puiser à discrétion et sans prévoyance dans la caisse que son père lui fermait souvent autrefois, lui fit naturellement beaucoup d'amis nouveaux et lui rendit les anciens et dangereux compagnons de débauche que sa fugitive résolution de sagesse avait éloignés de lui pendant les premiers mois de son deuil. Les uns et les autres s'attachèrent au jeune héritier comme à une proie, et, pour l'exploiter plus librement, ils intéressèrent sa vanité à se séparer des braves gens qui pouvaient croire que les services rendus leur donnaient le droit de remontrance. Gildas, mal conseillé, s'empressa de saisir le premier prétexte pour s'affranchir de l'entourage utile que ses flatteurs lui représentaient comme une humiliante tutelle. Le personnel de la fabrique fut entièrement changé; les procédés de fabrication le furent aussi : sous la direction de contre-maîtres moins habiles et moins consciencieux que les premiers, la maison Gildas Moreno ne livra plus à ses nombreux correspondants que des produits également inférieurs sous le rapport de la qualité et de la main-d'œuvre. Les marchandises non acceptées furent renvoyées à l'expéditeur. Afin d'essayer de rétablir l'équilibre entre les profits vainement espérés et les pertes effectives, Gildas osa appeler la fraude à son aide, ce qui acheva de discréditer la maison. Si l'on ajoute à ces causes de ruine une crise commerciale que le prévoyant Miguel Moreno eût supportée sans fléchir, mais à laquelle son fils devait succomber, on comprendra comment il se trouva un jour chassé par autorité de justice de sa maison, où il ne laissait en partant qu'une caisse entièrement épuisée par ses folles dépenses et ses pertes au jeu.

Éconduit par ceux qui avaient vécu à ses dépens, trop fier pour se mettre au service d'un maître, incapable de faire œuvre de ses doigts pour vivre, et honteux de montrer sa misère à ceux qui avaient abusé de son opulence, il sortit furtivement de la ville, n'emportant que les habits qu'il avait sur le corps. Le fugitif, qui marchait sans but, arriva au bourg de Grao, où la nécessité de payer son gîte et son souper le contraignit d'échanger contre un vêtement de moindre valeur celui qu'il portait. Cette ressource lui permit de subvenir pendant quelque temps aux premiers besoins de la vie. Ce temps passé, Gildas ne se voyant, au delà, aucun moyen d'existence, s'indigna à la pensée de mendier son pain, bien qu'il fût d'un pays où la mendicité, autorisée par les mœurs, est respectée par les lois. Dans l'impossibilité où il se trouvait de satisfaire un jour de plus aux exigences de son hôte, il quitta un matin la modeste hôtellerie de Grao, comme il avait quitté quelques semaines auparavant sa belle fabrique de Valence.

Il n'avait nullement l'intention de revoir le toit paternel; le chemin qu'il prit fut cependant celui qui devait l'y conduire. Arrivé en vue d'une des portes de la ville, il tomba épuisé, non de fatigue, mais de besoin, et, croyant mourir, il s'endormit.

Un brave homme, nommé Nugnès Calvalos, qui conduisait une petite charrette pleine de balais qu'il allait vendre à Valence, passa par là au jour naissant : il aperçut le malheureux étendu sur le sol et dont les faibles soupirs annonçaient le pénible réveil. L'homme à la charrette arrêta sa mule et vint au secours de Gildas, qui n'était pas un inconnu pour lui. Non-seulement la maison Moreno avait fait, de longue date, partie de la clientèle de Nugnès Calvalos, mais ce dernier était resté l'obligé de feu Miguel, qui, l'ayant vu tout enfant laborieux et capable, lui avait généreusement facilité les moyens de s'établir.

Un moment après la rencontre que nous avons dite, le mourant était relevé, puis ranimé par quelques gouttes du vin que contenait la gourde suspendue à la ceinture du marchand de balais. Il avait pu, avec l'aide de celui-ci, se hisser dans la charrette; la mule tourna bride, et son maître, se résignant à manquer la vente ce jour-là, ramena chez lui le fils de son premier client.

Ce n'était pas un grand commerce que celui de Nugnès Calvalos : il suffisait seulement à faire vivre lui, sa mère et sa vieille mule. Dans ce pays, où les instruments de propreté sont considérés, surtout chez le petit monde, comme des objets de luxe, il est rare que l'emploi trop souvent répété du balai exige un remplaçant. De là le résultat parfois insignifiant des voyages du marchand à la ville. Cependant il ne s'effraya pas du surcroît de dépense qu'allait lui occasionner la présence d'un pensionnaire à titre gratuit, que la reconnaissance lui faisait un devoir de recueillir.

Quand Gildas, revenu tout à fait à lui, mais encore bien faible, se vit à table devant l'*olla podrida* fumante que la mère avait préparée, il dit à Nugnès :

— Devrais-je accepter votre hospitalité, moi qui ne sais pas si je pourrai jamais la payer?

— Votre père a payé pour vous, répliqua vivement son hôte. Je sais le compte de ce que je lui dois pour mon établissement : ainsi, faites ici comme vous feriez chez vous; je vous préviendrai quand nous serons quittes.

Six mois se passèrent durant lesquels Gildas, ne pouvant plus avoir pour tuer le temps ni les défis au jeu, ni les occasions de débauche, se fit un moyen de distraction du métier de Nugnès, qui était à la fois marchand et fabricant de balais; d'abord apprenti inhabile, l'héritier de Miguel Moreno prit si bien goût au travail, qu'un jour son hôte émerveillé put lui dire :

— Associons-nous; car je craindrais de vous avoir pour concurrent.

— Mais, objecta Gildas, qui commençait à savoir calculer, le bénéfice est déjà si faible pour un seul! jugez combien la part de chacun sera maigre quand nous serons deux à la partager.

— Je crois plutôt qu'il y aura double profit pour vous et pour moi. Tandis que vous travaillerez ici, près de ma mère, je pourrai prolonger mes voyages et me créer de nouvelles pratiques dans les villes où la nécessité de ne

faire que de courtes absences ne me permettait pas d'aller offrir ma marchandise. Rien ne coûte d'en essayer; si nous ne réussissons pas, il sera toujours temps de nous séparer.

Gildas Moreno et Nugnès Calvalos ne se séparèrent pas.

LE TEMPS.

Pour la nature, le temps n'est rien, il n'est jamais une difficulté : elle l'a toujours à sa disposition, et c'est pour elle un moyen sans bornes avec lequel elle fait les plus grandes choses comme les moindres. LAMARCK.

LA SCIENCE A BON MARCHÉ.

COMMENT ON PEUT CONSTRUIRE SOI-MÊME LES INSTRUMENTS D'OBSERVATION.

Voy. p. 6.

L'histoire naturelle est la science de tout ce qui nous entoure, de tout ce qui, animé ou inanimé, nous sert ou nous nuit à chaque instant de notre existence; de ce qui nous abrite, nous défend, nous vêt, nous nourrit. C'est la science que tous devraient aimer et cultiver, c'est celle que trop de personnes négligent.

Il s'agit surtout de regarder, d'observer. Nous apprenons bien des choses avec nos yeux; cependant un ami de la nature, curieux de la bien connaître, s'aperçoit bientôt que ses organes, faits surtout pour des vues d'ensemble et des préhensions générales, ne sont pas assez aigus pour atteindre les organes vivants des plantes et des animaux emplissant l'espace autour de lui. Il comprend alors la nécessité de remédier à cette infirmité naturelle à l'aide d'instruments. Il y parvient, par exemple, en s'aidant du microscope pour voir, de la pince pour saisir.

Le meilleur microscope est la loupe, et la loupe n'est point un instrument moderne, tant s'en faut! La loupe était connue des anciens et fort employée par eux; la preuve en est facile. Il suffit d'aller à la collection des antiques grecs du Louvre pour voir des mosaïques lilliputiennes, des pierres gravées de même taille, sur lesquelles des personnages d'un millimètre de hauteur ont les muscles du corps parfaitement indiqués et l'expression du visage très-aisément reconnaissable. Tout nous démontre que les artistes qui ont exécuté ces merveilles savaient employer usuellement des grossissements considérables, et qu'ils possédaient non-seulement le microscope simple ou la loupe, mais même peut-être le microscope composé. Ces instruments étaient sans doute construits empiriquement, mais d'une manière simple et ingénieuse : il n'est pas inutile d'indiquer ce qu'elle pouvait être.

Tout le monde sait qu'une goutte d'eau suspendue par sa périphérie prend une forme délimitée par des surfaces courbes peu différentes de portions sphériques, et constitue une lentille très-bombée, par conséquent à très-court foyer et susceptible d'un fort grossissement. On sait de même que si, au lieu d'employer l'eau, on pouvait se servir d'un liquide aussi transparent qu'elle, mais plus réfringent, les lentilles seraient de plus court foyer encore, et, par conséquent, fourniraient un plus fort grossissement pour la même grandeur d'ouverture.

On croit que ce fut le miel que les artistes anciens employèrent d'abord, en ayant soin de ne prendre que la partie la plus pure et la plus transparente renfermée au milieu de l'alvéole.

Pour les imiter en cela, on peut monter sur un pied quelconque une lame très-mince de métal; l'argent serait préférable au cuivre et au fer. On y pratiquera des trous de très-petite dimension, depuis un millimètre jusqu'à la grosseur d'une piqûre d'aiguille à broder. Puis, avec une pointe d'épingle, on déposera une goutte d'eau ou de miel dans un de ces trous. C'est au travers de cette lentille admirable que l'on regardera les petits objets : il faut les approcher, ainsi que l'œil, très-près de la lentille et les faire tenir autant que possible immobiles.

Nul doute que l'on ne puisse essayer avec succès, pour créer ces lentilles éphémères, d'un certain nombre de corps nouveaux dont la chimie s'est enrichie dans ces derniers temps, et parmi lesquels nous citerons la glycérine.

Le point délicat est de trouver, d'une manière commode, le point ou foyer auquel il convient d'arrêter l'objet pour pouvoir l'étudier suffisamment ou le dessiner : la main vacille et ne peut servir. Le moyen le plus simple est de monter, sur le support même de la feuille percée, une tige glissant de bas en haut et soutenant une lame de verre mince, sur laquelle on dépose l'objet à étudier. On l'approche ainsi, peu à peu, et avec précaution, de la lentille, dont la lame métallique doit toujours rester horizontale.

On peut faire varier à volonté le pouvoir grossissant de ces lentilles éphémères. Pour cela, il suffit d'ajouter ou d'enlever, avec une pointe d'aiguille, un peu de matière. La viscosité du miel rétablit immédiatement la continuité de la surface et l'adhérence de la partie ajoutée à celle qui existait déjà.

L'observateur ne perdra pas de vue que, pour une même ouverture, plus on mettra de miel, c'est-à-dire plus la goutte sera grosse, plus sa surface deviendra convexe, plus elle fournira un fort grossissement, plus le foyer sera court. On allongera, au contraire, le foyer autant que possible, en laissant dans l'ouverture la plus petite quantité de miel que l'on pourra, ce qui formera une lentille très-plate.

Ce n'est pas tout encore : les anciens nous paraissent avoir su composer des doublets et des triplets au moyen de cette curieuse fabrication de lentilles; l'empirisme et l'expérience les guidaient. Avec deux ou trois feuilles métalliques percées parfaitement l'une au-dessus de l'autre, ce qui est très-facile, et glissant le long de la même tige verticale, ils ont pu doubler et tripler le système des lentilles, faisant varier, à volonté, et leur grandeur et leur convexité, pour arriver à les rapprocher suffisamment et à obtenir ainsi des grossissements considérables. Ce procédé ne vaut pas assurément nos microscopes composés actuels, et demande une grande habileté de main; mais ces instruments primitifs peuvent encore rendre beaucoup de services à l'amateur de la nature, s'il est patient et adroit.

Nous n'avons pas à nous appesantir ici sur les autres instruments qui pourraient servir à l'étude de l'histoire naturelle; ils se réduisent d'ailleurs, pour la géologie et la minéralogie, à quelques marteaux, à un petit aimant en fer à cheval, et à une loupe commune grossissant quatre à six fois en diamètre; pour l'étude de la botanique, à une ou deux petites pinces fines, dites *presselles* ou *bruxelles*, permettant de saisir et de détacher les organes délicats que nos doigts ne sont pas aptes à tenir; pour la zoologie, à ces mêmes pinces, et à un ou deux scalpels, nécessaires pour interroger l'intérieur des organes. [1]

Tous ces objets n'excèdent pas une dépense totale de *vingt francs*. Sans doute, c'est beaucoup pour bien des gens; mais combien de savants sont devenus les gloires de l'humanité, qui ne possédaient pas cette modeste somme, et qui sont parvenus à l'économiser peu à peu sur leurs besoins les plus pressants!

[1] Nous avons déjà donné des conseils pour quelques-unes de ces études. — Voy. les Tables.

PROGRÈS DES MŒURS.

L'INTEMPÉRANCE AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

Ceux qui ne veulent pas reconnaître que, peu à peu, les mœurs s'améliorent, ne tiennent pas assez compte des enseignements de l'histoire. Si l'on prenait à part chaque passion ou chaque vice, on remarquerait ce fait important, qu'on les voit pour la plupart s'atténuer de plus en plus dans les classes aisées à mesure qu'elles s'éclairent et se policent. Prenons aujourd'hui pour exemple l'intempérance. Le détestable vice de l'ivrognerie était certainement beaucoup plus commun au dix-septième siècle, parmi les personnes les plus élevées par la fortune et le rang, qu'aujourd'hui. Mme de Sévigné parle de membres de la noblesse « passant la nuit à ivrogner. » Le grand prieur de Vendôme se vantait de ne s'être pas couché une seule nuit, pendant quarante ans, sans être ivre. Un grand nombre de femmes de la noblesse avaient un goût excessif pour les liqueurs fortes. Une duchesse de Mazarin faisait un usage immodéré des vins blancs, de l'eau-de-vie, de l'absinthe, de l'anis et du vin de Sillery. Une duchesse de Vendôme mourut, dit Saint-Simon, « de s'être blasée de liqueurs fortes dont elle avoit son cabinet rempli. » Les cafés, aux premiers temps de leur établissement, furent fréquentés, surtout la nuit, par des femmes appartenant à la société polie. On sait combien l'intempérance était ordinaire, en Angleterre et dans la plupart des pays du Nord, parmi les gens riches et dans les cours. Qui peut refuser d'admettre que la classe noble et la bourgeoisie se sont insensiblement corrigées de ces honteuses habitudes? Pourquoi? N'est-ce point grâce aux progrès des lumières et de la raison publique? Le sens commun, la conscience, protestent contre ces grossièretés et les forcent à disparaître. Et ne peut-on pas espérer que ces mêmes progrès s'étendront également à toutes les classes à mesure qu'on verra se répandre les bienfaits de l'éducation? (1)

LES PRODUITS DE L'ALGÉRIE.

Dans les bonnes années, l'Algérie exporte des millions d'hectolitres de blé. Elle fournit au midi de la France une très-grande quantité de moutons pour la première boucherie. La vigne, qui n'y était cultivée que pour les raisins de table, y fournit du vin en quantité croissante, et les vignobles de l'Algérie vont désormais faire concurrence à ceux de l'Espagne. Les oranges de Blidah et autres lieux alimentent un commerce important. L'Algérie exporte une grande quantité de tabac en feuilles. Les primeurs, tant fruits que légumes, s'y produisent en quantité croissante pour la satisfaction des consommateurs de Paris et même de Londres. Le palmier nain, regardé d'abord par les colons comme un ennemi acharné à leur ruine, s'exploite largement aujourd'hui avec avantage pour le crin végétal qu'il fournit. L'*alfa*, plante qui vient en Algérie spontanément, sans la moindre culture, et qui était signalé par les savants, qu'on n'écoutait pas, comme donnant une pâte à papier de la première qualité, est enfin récolté et va l'être bien plus encore. Un chemin de fer, destiné à être suivi de plusieurs autres, va être construit pour amener les balles d'alfa de l'intérieur à la mer. Un des arbres les plus merveilleux du monde par sa rapide croissance et par la beauté des planches qu'on en tire, l'*eucalyptus* de l'Australie, s'accommode parfaitement du climat algérien, et les colons le multiplient. A Paris, on vend sous le nom d'onyx un marbre algérien qui sert à la fabrication des coupes, à la monture des pendules, etc. Enfin la mine de fer de Mokta-el-Hadid, près de Bone, donne un minerai d'une qualité remarquable. (1)

(1) Voy. sur ce sujet un mémoire de M. H. Baudrillart dans le *Compte rendu des séances et travaux de l'Académie des sciences morales et politiques*. Juillet 1874.

(1) Michel Chevalier.

MÉDAILLON DE L'ORIGINAL DU *MISANTHROPE*.

CHARLES DE SAINTE-MAURE, DUC DE MONTAUSIER.

Il existe beaucoup de portraits gravés du duc de Montausier, mais on ne connaissait pas encore de médaille à son effigie, lorsque la Bibliothèque nationale fit, en 1866, l'acquisition du médaillon de bronze qui paraît ici pour la première fois. On en ignore l'auteur; quel qu'il fût, c'était un habile homme, qui a parfaitement rendu la sévérité de traits et la physionomie un peu triste qui ont peut-être valu à ce personnage, plus encore que son caractère, l'honneur de passer pour avoir servi de modèle à l'Alceste de Molière.

Le médaillon n'a pas de revers; le relief est très-doux; il a été modelé et fondu. Le duc de Montausier y est représenté avec la cuirasse; la légende, abrégée sur la



Cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale. — Médaillon du duc de Montausier.

médaille, doit être lue ainsi : *Charles de Sainte-Maure, duc de Montausier, gouverneur de monseigneur le Dauphin*. Sous le bras, on lit la date 1677. Le duc de Montausier avait alors cinquante-sept ans, et il y avait six ans qu'il était veuf de la célèbre Julie-Lucie d'Angennes de Rambouillet. Les biographies de ces personnages sont dans tous les dictionnaires; il est donc inutile de les retracer ici. Notons seulement quelques faits et quelques dates qui ne se trouvent pas partout.

Charles de Sainte-Maure, duc de Montausier, pair de France, marquis de Rambouillet et de Pisany du chef de sa femme, chevalier des ordres du roi, gouverneur de Louis Dauphin de France, fils unique de Louis XIV; premier gentilhomme de la chambre; gouverneur des provinces de Saintonge, Angoumois et Normandie, naquit le 6 octobre 1610. Il épousa, en 1645, Mlle de Rambouillet, qui fut gouvernante de la personne du Dauphin et première dame d'honneur de la reine, et mourut, le 15 novembre 1671, à l'âge de soixante-quatre ans. Créé duc et pair en 1664, gouverneur du Dauphin en 1668, le duc de Montausier mourut à Paris le 17 mai 1690; sa fille, Marie-Julie de Sainte-Maure, épousa le duc d'Uzès, et c'est ainsi que la

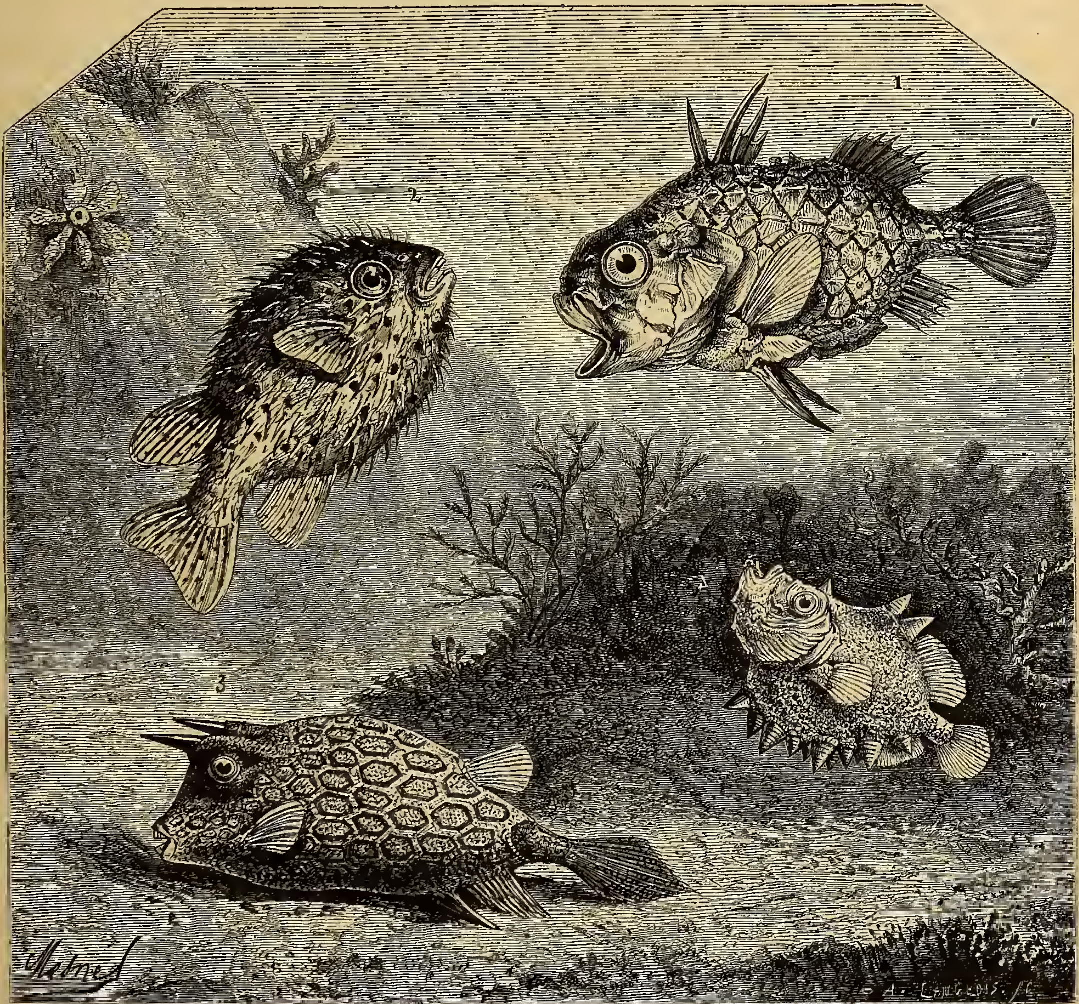
fameuse *Guirlande de Julie* passa dans la maison de Crussol d'Uzès.

POISSONS BIZARRES.

Les poissons que nous mettons sous les yeux du lecteur semblent rivaliser entre eux pour la bizarrerie de la forme : c'est à qui s'éloignera davantage de l'aspect ordinaire des poissons.

Le *monocentre du Japon* est couvert de larges écailles anguleuses, épaisses, d'une dureté osseuse, qui forment une véritable cuirasse. Sa tête est sillonnée de replis, qui sur le crâne et le front représentent des espèces d'ogives gothiques. La première nageoire dorsale se compose de cinq ou six épines, articulées de façon à pouvoir se coucher les unes sur les autres; lorsqu'elles se redressent, les unes se dirigent à droite, les autres à gauche. La nageoire ventrale consiste dans une autre grosse épine qui tantôt se serre le long du corps, tantôt se fixe dans une position perpendiculaire et devient une défense formidable. La taille de ce poisson est d'environ quinze centimètres.

Le *diodon* est encore plus extraordinaire. Il est couvert d'épines, et il a la propriété de se gonfler comme un ballon en absorbant de l'air. Quand il est dans cet état, il flotte sur l'eau, il roule en tous sens sans pouvoir se diriger, et ses épines hérissées, animées d'un mouvement constant de vibration, menacent la main qui voudrait le saisir.



1. Monocentre du Japon. — 2. Diodon ou Orbe épineux. — 3. Ostracion à cornes. — 4. Oréosome conifère. — Dessin de Mesnel.

Ces poissons, appelés aussi *orbes épineux*, habitent les mers tropicales; ils se tiennent assez ordinairement dans le voisinage des côtes. Ils se nourrissent de petits poissons, d'oursins et de mollusques, dont ils brisent la coquille avec leurs fortes mâchoires. On les pêche au filet ou avec des hameçons; on est obligé de les assommer pour pouvoir les prendre sans danger. Quelquefois, après être restés longtemps gonflés, ils expulsent avec bruit l'air qu'ils avaient avalé, ils abaissent leurs épines et deviennent tout à coup flasques et mous; mais si l'on avance la main pour y toucher, ils s'enflent et se hérissent de nouveau.

L'*ostracion à cornes* dépasse encore les deux précédents par la singularité de son aspect. Il est revêtu d'une cuirasse osseuse formée en apparence de compartiments hexagones soudés entre eux. Cette cuirasse représente une sorte de boîte ou de coffre dans lequel le poisson est enfermé, et qui laisse passer par des ouvertures les nageoires, la queue et les mâchoires, seules parties mobiles de l'animal. De là le nom de *coffre* donné à l'ostracion par plusieurs naturalistes.

Dans certaines espèces, ce coffre osseux est triangulaire; les deux faces latérales se réunissent sur le dos et forment une arête plus ou moins aiguë. Dans d'autres, une quatrième face, horizontale, recouvre le dessus du corps.

L'ostracion qne nous représentons est caractérisée par la forme triangulaire de sa carapace et par les quatre aiguillons dont il est armé. Deux de ces aiguillons sont placés au-dessus des yeux et dirigés en avant; les deux

autres, tournés en arrière, sont situés à l'extrémité de l'abdomen.

Ces poissons se trouvent dans les mers chaudes des deux continents. Leur taille atteint de trente à quarante centimètres.

Enfin, le petit poisson appelé *oréosome conifère* est un véritable monstre. Son nom d'oréosome signifie poisson montagneux, et cette qualification est justifiée par les grosses boursouflures qui couvrent son corps et le font ressembler à la carte en relief d'un pays hérissé de montagnes et de volcans. Ces boursouflures sont coniques et striées de cercles parallèles à leur base. Elles sont un produit de la peau, dont toute la surface est grenue, et se détachent facilement.

Une autre bizarrerie de l'oréosome est d'avoir la bouche fendue verticalement sur le museau, et plus haute que l'œil.

CONSTANTINOPLE.

SAINTE-SOPHIE. — L'ÉGLISE. — LA MOSQUÉE.

I. — FONDATION DE CONSTANTINOPLE.

Avec Constantin, le christianisme devint la religion de l'empire, et cette révolution dans l'ordre religieux devait entraîner nécessairement un changement complet dans le gouvernement et dans la société. C'est pourquoi, comprenant combien les lieux ont d'influence sur les idées et les sentiments, Constantin renia l'ancienne Rome, toute pleine de souvenirs républicains et païens, et alla fonder une autre Rome, destinée à faire déserter et oublier la première. Il choisit pour emplacement de la nouvelle capitale les bords enchantés du Bosphore.

Constantinople (la ville de Constantin) s'éleva sur le terrain de Byzance, dans une admirable position. On commença à y travailler en 326. Constantin y établit un sénat, des tribus, des curies; il fit placer au centre de Constantinople le milliaire d'or d'où partaient toutes les grandes voies publiques; et, non content de faire de la nouvelle cité la première de toutes par la puissance et la domination, il voulut qu'elle fût aussi la première par la magnificence. On y construisit un cirque, un forum, des bains publics. On dépeça les plus beaux monuments de la Thrace et de la Propontide, et l'on se servit de leurs débris pour faire de nouveaux et imposants édifices, tels qu'églises, palais, arcs de triomphe. Italie, Grèce, Asie, tout fut mis à contribution, tout fut dépouillé pour embellir, pour enrichir Byzance; et comme les chefs-d'œuvre des anciens maîtres ne suffisaient pas, que d'ailleurs le goût perdait de sa simplicité, et que la richesse devenait une des conditions de la beauté, l'empereur fit exécuter un nombre considérable de statues en marbre, en bronze et même en or; les murs furent décorés d'une foule de bas-reliefs, de peintures et de mosaïques, genre d'ornement qui désormais devait faire fureur. Et ce n'est pas seulement à Constantinople que se déployait un pareil luxe : beaucoup d'autres villes de l'empire furent dotées d'églises embellies et enrichies de la même manière.

II. — PREMIÈRE ÉGLISE DE LA SAINTE-SAGESSE (SAINTE-SOPHIE) SOUS CONSTANTIN.

Vers la vingtième année de son règne, Constantin fonda à Constantinople une église dédiée à la *Sagesse divine* (en grec, *tî Aghìa Sophìa*, à la Sainte-Sagesse). Voilà l'origine du nom de cette église, plus tard refaite sur un plan immense, et qui n'était pas consacrée à une sainte, mais à un des attributs de Dieu, la *Sagesse* (Sophìa).

A cette époque, on pouvait déjà remarquer dans l'art quelques-uns des principaux traits dont les temps ultérieurs offrirent le complet développement. Ainsi, en tant que style architectural des églises ou basiliques, on constate l'abandon des lignes droites, des surfaces carrées, des frontons angulaires, tels qu'on les voit dans les anciens édifices d'Athènes, par exemple. Le bandeau rectiligne devient arc; le toit à pentes en surfaces planes devient dôme ou coupole : lignes courbes et surfaces curvilignes règnent partout. Comme style décoratif, nous l'avons dit, la profusion des ornements, la richesse des matériaux, la variété chatoyante des couleurs, remplacent la noble et grande simplicité des Ictinos, des Callicratès, des Phidias et de leurs disciples. Faire grand, faire riche, tel est le rêve; faire beau n'occupe plus autant. Aussi voit-on naître et se propager un goût désordonné pour les étoffes somptueuses, les tissus brodés et brochés, les meubles précieux, les marqueteries de pierres, de métaux, de bois, de verres colorés : la mosaïque, cette œuvre qui demande surtout temps, patience et argent, devient l'élément indispensable de toute ornementation. Le grand art plastique, la sculpture, qui avait produit tant de merveilles dans la Grèce et ses colonies, ne produit plus que des œuvres barbares. On n'observe plus, on n'étudie plus les belles lignes humaines : c'en est fait de la beauté idéale de la forme.

La basilique élevée par Constantin en l'honneur de la *Sagesse divine*, et qui devait être conçue d'après le nouveau style, fut agrandie par l'empereur Constance. On donna de plus vastes proportions à la nef, et l'édifice fut même réédifié en partie.

Au commencement du cinquième siècle, en 404, ce temple fut brûlé par les Ariens à la suite d'une des émeutes religieuses si fréquentes dans l'empire d'Orient. L'empereur Théodose le fit réparer; mais l'incendie le détruisit de nouveau sous le règne de Justinien, en 532. Voici à quelle occasion.

La ville était partagée, comme l'on sait, en factions qui prenaient fait et cause pour les *verts* et les *bleus* dans les courses du cirque. L'empereur Justinien et l'impératrice Théodora s'associaient à ces querelles et augmentaient encore l'ardeur de ces ridicules et honteuses rivalités; disputes de cochers qui devaient faire couler le sang à flots!

Ces amusements passionnés n'empêchaient pas le peuple de souffrir de l'aggravation des charges publiques, et ne faisaient que rendre les esprits plus irritables par le contraste des plaisirs et de la misère. Une sédition éclata : plus de trente mille hommes y périrent, si l'on en croit les auteurs, et Sainte-Sophie fut brûlée.

III. — LA NOUVELLE SAINTE-SOPHIE SOUS JUSTINIEN.

Justinien se mit aussitôt à l'œuvre pour la réédifier, et déclara que ce serait « le plus magnifique monument qu'on eût fait depuis la création. » Il fit rechercher dans toutes les provinces de son empire les marbres, les colonnes, les sculptures, qui pouvaient lui être utiles. Les édifices religieux et civils de l'Orient et de l'Occident furent dépouillés. Marcia, dame romaine, envoya de Rome, embarquées sur des radeaux, huit colonnes qui venaient du grand temple du Soleil, bâti par Aurélien à Balbeck. Huit autres colonnes de marbre vert tacheté de noir, enlevées sans doute au fameux temple de Diane, furent expédiées d'Éphèse.

Justinien rassembla une armée d'ouvriers venus de tous les pays [1], et chargea de la direction des travaux deux architectes grecs alors en grande réputation, An-

[1] « Artifices coegit toto in orbe. »

thémios de Thralles et Isidôros de Milet. L'empereur mit une ardeur incroyable à suivre et à surveiller les travaux. L'emplacement de l'église n'était pas éloigné de son palais. Il fit construire une galerie qui conduisait du palais impérial à l'enceinte où s'élevait l'église, afin de pouvoir venir promptement, à tout instant et sans être vu, s'assurer par ses propres yeux de l'assiduité des travailleurs. On sait même quel était le costume qu'il portait à cette occasion : il avait une mauvaise tunique de lin, un mouchoir roulé autour de la tête, et un bâton à la main. Réprimandes, punitions, et aussi fréquentes récompenses, tout était mis en œuvre.

Les deux architectes avaient sous leurs ordres cent maîtres maçons, et chaque maître maçon dirigeait une troupe de cent ouvriers. Cinq mille ouvriers travaillaient au côté droit, et cinq mille au côté gauche.

On établit d'abord une couche d'un béton dur comme du fer et d'une épaisseur de vingt pieds. C'est sur cette couche inébranlable que furent posées les premières fondations des piliers. Les murs furent construits en briques; mais pour les piliers on employa de gros blocs de pierre calcaire, qui furent reliés par des crampons de fer, ainsi que les plaques de marbre qui formaient le revêtement de tout l'édifice.

On était arrivé au point où devait commencer le dôme, cette partie caractéristique du nouvel art grec ou byzantin, comme on l'appelle dans l'histoire de l'architecture. Rhodes fut chargée de confectionner les briques destinées à cette œuvre si importante et si difficile, à cause de l'audace du plan. L'empereur ne s'en remit pas à la bonne foi des fabricants de briques, et poussa la précaution jusqu'à envoyer trois de ses familiers, avec mission de surveiller le travail des briquetiers. Les briques étaient d'un travail si fin et d'une terre si légère, que douze d'entre elles ne pesaient pas plus qu'une brique ordinaire. Chacune portait l'inscription suivante : *C'est Dieu qui l'a fondée, Dieu lui portera secours.* On les rangeait par couches bien alignées; de douze en douze assises on mettait des reliques et l'on faisait des prières. Enfin, le dôme fut achevé heureusement.

Il restait à décorer l'édifice. On déploya alors une magnificence inouïe. Dorures, peintures à l'encaustique, revêtements de marbres précieux, mosaïques, tout fut prodigué. Pas une surface qui ne fût couverte, pas une saillie qui ne fût peinte ou dorée. La coupole fut rehaussée d'une immense mosaïque dorée et colorée. Ce fut de toutes parts comme un ruissellement de lumières et de rayons. Toutes les peintures étaient sur fond d'or. Du reste, on sait que c'était une habitude des décorateurs et peintres byzantins, et l'on retrouve ce procédé dans beaucoup d'églises d'Italie et de Sicile, et même de France, datant des onzième et douzième siècles : peinture byzantine, style byzantin, sont des expressions fort usitées, et dont personne, pour ainsi dire, n'ignore le sens.

L'énumération des vases sacrés et des candélabres en or massif, dont nous trouvons le détail dans les historiens, fait penser aux splendeurs féeriques des Mille et une nuits. Les auteurs deviennent poëtes quand ils parlent du merveilleux spectacle qu'offrait l'immense basilique avec ses candélabres et ses lampes suspendues à des chaînes d'airain. Il y en avait tant, « que ces lampes semblaient nager dans un océan de feu. »

Le revers de la médaille, c'est que l'empereur se ruina et ruina l'empire à cette œuvre gigantesque. Impôts des provinces, tributs et dépouilles des Barbares, furent absorbés par le gouffre sans le combler. Il fallut augmenter les charges publiques déjà lourdes, retenir les traitements des fonctionnaires au mépris de tous les droits. On faisait argent de tout; on utilisait tout. On alla jusqu'à fondre les tuyaux de plomb qui conduisaient l'eau aux fontaines de la ville, et on les remplaça par des tuyaux en terre.

Enfin la basilique fut achevée. On avait employé sept ans et demi à rassembler les matériaux, et huit à bâtir l'édifice. L'empereur en fit la dédicace avec une pompe incroyable. On tua d'abord, en signe de réjouissance, des milliers de bœufs, de moutons, de cerfs, de porcs, de poules et de poulets, qu'on distribua au peuple. Puis l'empereur, accompagné du patriarche, marcha vers le temple, et, franchissant les portes solennellement ouvertes, s'élança vers l'ambon, et là, exalté par la vue de ces prodigieuses splendeurs qui l'entouraient de toutes parts, il s'écria dans un transport de joie, d'admiration et d'orgueil : « Gloire à Dieu, qui m'a jugé digne d'accomplir cet ouvrage! Je t'ai vaincu, Salomon! » Alors commencèrent, pour durer quatorze jours, les prières, les festins publics, les distributions de pièces d'or et d'argent.

La fin à une autre livraison.

EXEMPLES DE LONGÉVITÉ

AU SEIZIÈME SIÈCLE.

Jérôme Lippomano, ambassadeur de Venise en France en 1577, fait le plus grand éloge de la salubrité et des bonnes conditions climatériques de ce royaume.

« Il n'y fait pas, dit-il, trop froid en hiver, pas trop chaud en été, si ce n'est par accident. Aussi les habitants y auraient-ils une très-longue vie, s'ils ne se ruinaient pas l'estomac et les entrailles en mangeant trop, comme les Allemands et les Polonais en buvant trop. »

Puis il ajoute : « En effet, les femmes, qui ont plus de tempérance que les hommes, et qui boivent rarement du vin, ou bien le boivent avec de l'eau, dépassent l'âge de quatre-vingts ans, et *beaucoup même vont jusqu'à cent ans.* »

Nous avons plus d'une fois déjà cité des exemples de cette longévité de nos aïeux; mais il serait difficile d'en apporter de plus frappants que celui qui nous est fourni par le vénérable chroniqueur dieppois David Asseline, dans ses *Antiquitez et chroniques de la ville de Dieppe*, rédigées en l'année 1682, et qui viennent d'être publiées.

Relatant des faits accomplis en 1579 :

« C'est, dit-il, ce qu'une fille, nommée Anne Cauchie, a vu et rapporté à celuy de qui je l'ai appris, de sorte qu'il n'y a pas lieu d'en douter le moins du monde, bien que cette fille fût âgée de cent cinq ans, pour avoir esté de la bonne terre et avoir tenu cet avantage de son père, qui fut un des soldats de M. de Ricarville (capitaine du château de Dieppe, assassiné en 1562), et avoit vescu jusqu'à l'âge de cent vingt et quatre ans, c'est-à-dire onze ans de plus que son frère, lequel mourut âgé de cent treize. »

POINT DE ROIDEUR.

Pliez votre humeur de bonne heure, et vous préviendrez les plus grands maux.

Traité du vrai mérite de l'homme.

SUR L'AUMONE.

PROBLÈME DE MORALE.

M. Paul Janet, dans son excellent traité sur « la morale », exprime cette opinion, en apparence paradoxale, que la valeur morale d'un acte n'est pas toujours en proportion du mérite qui y est attaché; et que souvent le de-

voir exige que nous nous privions d'une vertu. Il en donne un exemple.

« Dans les anciennes idées sur la charité, dit-il, le plus grand bien que l'on pouvait faire à ses semblables était le don ou l'aumône. Dans des idées plus éclairées, on ne doit avoir recours à l'aumône qu'à la dernière extrémité : le travail, le prêt, tout ce qui tend à exciter la responsabilité personnelle doit être préféré quand cela est possible; cependant il y a plus de vertu à donner qu'à prêter, à faire l'aumône qu'à faire travailler. Je suppose un homme qui veuille assurer le bonheur de cent familles. Il sait qu'en leur donnant la moitié de sa fortune, il les fera vivre pendant un an; mais il sait aussi qu'en établissant une manufacture avec ce même caractère, il les fera vivre pendant un temps indéfini : par le premier moyen, il ne fait que des pauvres; par le second, il fait des hommes laborieux. Qu'ordonne ici la morale? Évidemment de préférer le second moyen au premier. Et cependant, dans le second cas, il double sa fortune, tandis que dans le premier il la sacrifie.

» Un acte peut donc être le meilleur en soi, même moralement, sans exiger la même sorte de vertu, c'est-à-dire de sacrifice, qu'un autre acte moralement moindre. Il peut même arriver, comme c'est le cas ici, que l'acte conforme à notre intérêt soit meilleur, absolument parlant, que l'acte désintéressé. »

SUR LA FAMILLE DE PIC DE LA MIRANDOLE.

Au Directeur du MAGASIN PITTORESQUE.

L'article que vous avez publié dans votre numéro du mois d'août 1874 sur Pic de la Mirandole ferait croire, d'après Pompeo Litta, que la famille de ce nom est éteinte depuis 1807 : ce serait une erreur. Une de ces branches, qui vivait en France bien avant que l'illustre maison s'éteignît en Italie, a formé de nombreux rameaux dont plusieurs se sont éteints aussi sans doute. Mais quel que soit le nombre d'années écoulées depuis l'arrivée en France d'un fils du comte François Pic de la Mirandole (Italie), la famille n'en subsiste pas moins toujours; le passé s'est relié au présent. Il y a, en effet, quelques années, M. H.-S. Pic, qui habite aujourd'hui le département de l'Ain, ayant établi sa filiation, la ville de la Mirandole lui a conféré, pour lui et ses descendants, le titre de « citoyen de la Mirandole », et lui en a envoyé le diplôme en parchemin en mémoire du nom des anciens chefs qui firent sa réputation et sa gloire.

Il suffit d'ajouter que l'auteur de la branche existante fut Bernard Pic de Blais de la Mirandole, celui-là même dont parle l'article, et qui avait épousé, en 1650, une demoiselle Jeanne de Bordes dont il eut plusieurs fils. C'était la cinquième génération depuis le fondateur de la famille en France.

TÊTE ANTIQUE DU MUSÉE D'ARLES.

Ce beau fragment fut trouvé, en 1823, sur l'emplacement du théâtre d'Arles, qu'il avait contribué à embellir. Depuis ce temps, un autel de la *Bonne Déesse* lui sert de base, et il a une place d'honneur au milieu de l'ancienne église Sainte-Anne, transformée en musée.

Le gardien du lieu ne manque pas de vous signaler l'excellence de ce morceau grec, et, après avoir engagé le visiteur à le considérer de profil, il pose un petit morceau de carton devant la partie mutilée. Grâce à l'heureuse conservation du reste du visage, cet expédient, pourtant assez naïf et de peu d'agrément, permet d'en reconstituer l'ensemble par la pensée, et d'apprécier plus aisément le mérite de l'exécution.

Bien peu de statues antiques nous sont parvenues sans avoir subi de graves lésions, et c'est une rare fortune lorsqu'on les retrouve, comme le *Germanicus* du Louvre, privées seulement de quelques doigts. — Faut-il les restaurer? — De quelle manière convient-il d'en opérer la restauration? — Partiellement ou en totalité? — Ces questions ont soulevé, dans ces derniers temps, des controverses assez vives. Pour l'artiste, que ses études spéciales mettent à même de suppléer aux lacunes d'un objet d'art, — pour le savant, qui recherche avant tout les sources d'information d'une incontestable pureté, il est préférable de voir les monuments tels que le temps et la main des hommes les ont laissés. — Le public pense différemment. Aussi la plupart des statues de nos grandes collections européennes ont-elles été réparées en vue de ce désir général du complet et de l'achèvement. Mais on est allé souvent trop loin dans cette voie. Sous Louis XIV, par exemple, Girardon ne se contentait pas de remplacer les fragments perdus de la fameuse Vénus trouvée dans ce même théâtre d'Arles, il la grattait à fond et lui enlevait son épiderme antique. Nos lecteurs se rappelleront la gracieuse figure de Polymnie (voy. t. VIII, 1840, p. 337), due, on peut bien le dire, au ciseau d'Agostino Penna, sculpteur romain du seizième siècle. De la figure antique il ne restait que quelques parties des membres inférieurs et de la draperie; ce fut donc moins une restauration qu'une *restitution* presque intégrale.

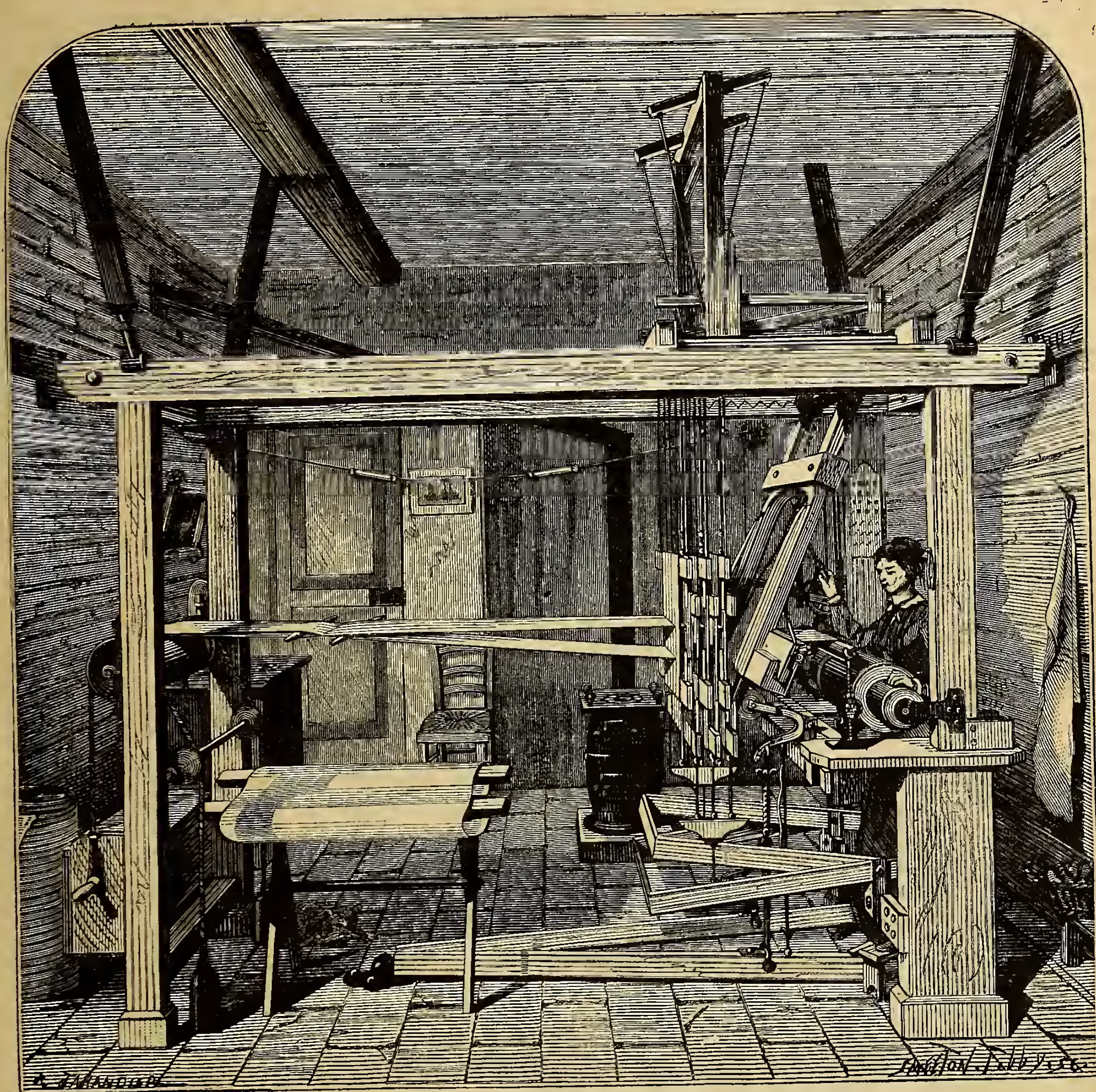


Tête antique, au Musée d'Arles. — Dessin de Chevignard.

Sur cette question comme sur tant d'autres, la vérité se trouve entre les opinions extrêmes, et le goût demeure le souverain arbitre. Sans doute il convient de ne pas toucher aux nobles débris d'un Parthénon; mais il est telle mutilation à laquelle on doit remédier par respect même pour le chef-d'œuvre qu'elle dénature. Où est le critique assez rigide pour blâmer la restauration du nez de la Vénus de Milo? Pas une parcelle de marbre n'a été enlevée dans cette opération exécutée avec du plâtre, et, du moins, si nous avons à déplorer la perte irréparable des bras de cette belle statue, nous pouvons admirer dans leur complète sérénité les traits augustes de la déesse. Nous croyons qu'on pourrait se permettre une semblable réparation de la tête antique du Musée d'Arles, sans s'exposer à trop soulever les protestations des archéologues, et même à trop faire regretter à l'honnête *cicerone* l'emploi de son singulier stratagème.

MÉTIER A FABRIQUER LES ÉTOFFES DE SOIE UNIES.

Voy. les Tables, et notamment le t. XXIII, 1855, p. 60, 75, 203.



Atelier de tissage, à Lyon. — Dessin de Jahandier, d'après Victor Grilat.

Ce métier est au *pas ouvert*, c'est-à-dire représenté au moment où l'ouvrier, ayant enfoncé la marche et par ce fait produit l'écartement des fils de la chaîne, va lancer la navette et ainsi passer un coup de trame.

La *chaîne* est cette partie de l'étoffe qui avant d'être tissée se trouve tendue suivant toute la longueur du métier.

La *trame* s'enroule sur de petits *tuyaux* en bois ou en carton, de manière à former une sorte de petites bobines appelées *canettes*, que l'on place, au fur et à mesure, dans un instrument, le plus ordinairement en buis, long d'une trentaine de centimètres, large de trois, et spécialement creusé au centre ; c'est la *navette*. Il est construit de façon à pouvoir glisser entre l'écartement des fils de la chaîne, et, dans ce trajet, laisser se dérouler derrière lui un fil qui, après l'abaissement du battant, constitue le *coup de trame*.

La chaîne, en sortant de chez l'*ourdisseuse*, est donnée à l'ouvrier sur une *cheville* en bois. Dans cet état, il la porte chez le *plieur*, qui, au moyen de l'appareil dont nous avons donné le dessin (¹), la *plie* ou l'enroule sur le rouleau que l'on voit à l'arrière du métier.

(¹) Voy. t. XXIII, 1855, p. 61.

Cette opération faite, il en vient une autre qui paraît de prime abord extrêmement difficile et compliquée, mais qui, exécutée par des femmes dont c'est la spécialité, appelées *remetteuses*, semble plutôt un jeu d'enfant. Cette opération se nomme le *remettage*. Il s'agit de prendre les fils dont se compose la chaîne, et de les passer un à un, en commençant par la gauche du métier, dans les mailles correspondantes des lisses, sans qu'il échappe la moindre erreur, sous peine de recommencer.

Les *lisses*, qu'on aperçoit vers le milieu du métier, contre le battant, sont plus ou moins nombreuses suivant la quantité de fils qui entre dans la chaîne pour une largeur donnée. On emploie quelquefois quatre lisses, le plus souvent six, huit, dix, et même très-fréquemment plus encore, mais toujours en nombre pair, comme on s'en rendra compte par la suite. La réunion du nombre voulu de lisses pour tel compte de chaîne se nomme *remisse*.

En parlant du remettage, nous avons dit que chaque fil de chaîne est passé dans la maille correspondante du remisse, en commençant par la gauche ; nous allons expliquer comment. On fait pour cela usage de deux méthodes : la méthode du *remettage suivi* et la méthode du *remettage*

amalgamé. Le remettage suivi étant de beaucoup le plus usité, nous l'exposerons seul.

Le remettage suivi s'exécute en passant le premier fil de la chaîne dans la première maille de la première lisse (celle qui regarde le rouleau de derrière), le second fil dans la première maille de la seconde lisse, et ainsi jusqu'à la dernière lisse; après quoi l'on revient à la seconde maille de la première lisse, puis à la seconde de la deuxième, et de même par rangs de mailles jusqu'au dernier fil, chaque lisse fournissant de la sorte successivement sa maille.

Les fils de la chaîne passés dans le remisse, il s'agit ensuite de les passer dans le peigne.

Le *peigne* est un instrument que l'on s'imaginera aisément, bien que difficile à distinguer dans le dessin. Il se trouve enchâssé dans une rainure pratiquée dans la largeur du battant, à l'endroit où l'on voit les fils de la chaîne traverser ce dernier. La poignée du battant le maintient à sa partie supérieure, en sorte qu'il est comme dans une espèce de cadre. Le peigne se compose de petites lames d'acier poli placées verticalement et extrêmement minces, ce qui permet d'en disposer un grand nombre sur la largeur de l'étoffe. Cependant il n'est pas utile qu'il y en ait dans cette largeur autant que de fils, attendu que, la soie étant très-fine, et conséquemment les fils de la chaîne très-nombreux, on passe au moins deux fils, souvent trois, quatre, cinq et même plus, dans chaque dent.

Le passage des fils de la chaîne dans le peigne, ou *piquage en peigne*, quoique beaucoup plus facile que l'opération du remettage, exige deux ouvrières : l'une se place entre le remisse et le peigne, et choisit les fils; l'autre se place derrière le peigne et, au moyen d'un crochet plat et très-mince, appelé *passe-fils*, qu'elle introduit successivement dans chaque dent, attire à elle les fils que la première ouvrière lui présente.

Après avoir passé la chaîne au remisse et au peigne, on la *noue*. Cette opération consiste à nouer les fils devant le peigne par petites parties, afin qu'ils ne puissent plus s'échapper. Chaque nœud doit être bien rigoureusement sur la même ligne transversale que les autres, afin qu'en les fixant au rouleau de devant il ne se forme pas dans la chaîne des parties plus lâches ou plus tirantes que d'autres.

Le *rouleau de devant*, celui sur lequel s'enroule l'étoffe fabriquée, s'appuie à gauche du métier sur un support en fer ou en fonte que l'on appelle la *patte du régulateur*, et, de l'autre côté, le tourillon vient reposer dans un support d'un autre genre qui porte le nom de *régulateur* et qui mérite quelques explications. C'est un cadre en fonte, à la partie inférieure duquel est pratiquée l'ouverture propre à supporter le tourillon du rouleau. La partie supérieure porte deux roues. Celle d'en haut est une roue en cuivre à rochet, munie d'une manivelle invisible dans le dessin, et de deux cliquets qui la laissent tourner librement de gauche à droite, mais non pas dans l'autre sens. Cette première roue communique à la seconde par un pignon; enfin celle-ci à une troisième plus grande, fixée solidement au rouleau. De cette façon, en tournant la manivelle de la roue à rochet dans le sens naturellement où elle peut tourner, le rouleau est entraîné de gauche à droite et tend à enrouler la chaîne en l'attirant à lui. On comprend que la partie enroulée ne puisse plus retourner en arrière.

Nous allons montrer maintenant comment la chaîne peut rester tendue et comment on peut régler cette tension.

On voit à l'arrière du métier une caisse en bois suspendue à deux cordes. Ces deux cordes sont enroulées chacune trois fois sur le rouleau de derrière, dans une gorge pratiquée à cet effet, et viennent se terminer à leur seconde extrémité par un contre-poids en pierre ou en fonte. En mettant dans la caisse des pierres ou tout autre objet pesant, on arrive à contre-balancer les contre-poids, et bientôt tout ce qu'on ajoute dans la caisse est supporté par la chaîne et contribue à lui donner une certaine tension qu'il importe de savoir approprier au genre d'étoffe que l'on veut obtenir. Dans cette opération, les contre-poids s'étant soulevés, si l'on tourne la manivelle du régulateur, la chaîne s'enroule sur le rouleau de devant, la caisse est alors entraînée avec elle; mais, les contre-poids venant à reposer à terre, les cordes auxquelles ils sont fixés se détendant et diminuant ainsi le frottement qu'elles exerçaient sur le rouleau, la caisse retombe en arrière de la quantité de chaîne enroulée. Ainsi, la caisse donne une tension sensiblement uniforme, et, quoique le rouleau tourne, reste toujours à la même hauteur.

Les lisses correspondent aux marches par leur partie inférieure au moyen d'un système bien compréhensible dans le dessin : toutes celles qui portent un numéro impair correspondent à une marche; celles qui portent un numéro pair, à l'autre. En appuyant le pied sur l'une des marches, les lisses qui lui correspondent s'abaissent, et avec elles les fils de la chaîne passés dans leurs mailles, tandis que les autres lisses s'élèvent d'une quantité égale à l'abaissement des premières, et avec elles également les fils qui passent par leurs mailles. A leur partie supérieure, les lisses communiquent, au moyen de tiges métalliques, à un appareil placé sur le métier qui porte le nom de *carrette*, lequel, au moyen d'un mouvement d'oscillation très-simple, soulève les lisses que la marche n'abaisse pas.

Dans le dessin, le remisse ayant six lisses, tous les fils impairs de la chaîne passent dans les mailles des lisses portant les numéros 1, 3, 5; tous les fils portant un numéro pair passent dans les mailles des lisses portant les numéros 2, 4, 6. Cela posé, si l'on enfonce l'une des deux marches, la chaîne se partage en deux parts égales, dont l'une s'abaisse et l'autre s'élève, de telle façon qu'un fil qui s'abaisse se trouve entre deux fils qui s'élèvent, et réciproquement. Quand on viendra à lâcher cette marche pour enfoncer l'autre, tous les fils qui s'élevaient premièrement se trouveront abaissés, et ceux qui s'abaissaient élevés, ainsi de suite. On comprend dès lors qu'à chaque enfoncement de marche, passant la navette, le coup de trame qui en résulte lie le précédent par un entre-croisement des fils de la chaîne invisible à l'œil, qui constitue l'étoffe, et de ce qui n'était que des fils isolés dans le principe fait un tout parfaitement homogène.

Au-dessous du rouleau de devant, on voit une barre de bois transversale au métier, fixée à l'une de ses extrémités, commandée à son centre par les marches, et correspondant à l'autre extrémité, par une corde, à un levier muni d'un cliquet ayant action sur la roue à rochet du régulateur. A chaque coup de trame passé, c'est-à-dire chaque fois qu'une marche est enfoncée, ce levier est soulevé et fait tourner la roue à rochet d'une quantité déterminée qui correspond à la hauteur d'un coup de trame dans l'étoffe. Ainsi, l'étoffe s'enroule d'elle-même sur le rouleau au fur et à mesure du tissage, sans que l'ouvrier ait besoin de s'en occuper.

Entre le battant et le rouleau de devant est un petit rouleau qu'on peut, à l'aide de support à vis, hausser ou baisser suivant le besoin. Il n'a pour but que de maintenir l'étoffe à une hauteur constante. Il constitue une amélioration importante; car, avant cela, le rouleau de devant grossissant, il fallait trop souvent élever le battant et le remisse à mesure que l'étoffe s'élevait elle-même. Cela était cause de beaucoup d'imperfections.

Il est vrai de dire que, pour la fabrication des étoffes de soie, la moindre irrégularité dans l'arrangement des pièces d'un métier peut l'empêcher de fonctionner; un

rien occasionne à l'étoffe des défauts très-apparents. L'observateur étranger, comprenant aisément la marche d'un mécanisme aussi simple, a peine à croire qu'il faille être né tisseur pour en tirer parti avec quelque avantage. Et, chose plus extraordinaire encore, quand vous voyez des machines d'une grande complication donner de magnifiques résultats au moyen des moteurs hydrauliques ou à vapeur, le métier à tisser les étoffes de soie (et notez que nous ne parlons que de l'uni), malgré d'ingénieux appareils, n'a encore pu donner que des résultats inférieurs à ceux obtenus à la main par la grande moyenne des ouvriers lyonnais. Le système de métier que reproduit le dessin n'est que le résultat d'améliorations incessantes obtenues avec peine, mais dont il est vrai de dire que les principaux perfectionnements datent d'une époque peu éloignée.

Le *battant à bouton* et *au marcheur* peut compter parmi les plus importants de ces perfectionnements. Le battant est cette pièce que l'on remarque entre le remisse et l'ouvrier. Il se compose essentiellement d'une espèce de cadre à deux *montants*, d'une traverse inférieure au-dessous de l'étoffe appelée *masse*, et d'une traverse supérieure servant uniquement à maintenir l'écartement des deux montants. Le peigne est placé dans une rainure pratiquée sur la masse, et maintenu par une troisième traverse mobile, qui est la poignée du battant. On donne aux montants et à la masse plus ou moins d'épaisseur, suivant le poids que doit avoir le battant pour telle étoffe à fabriquer. La masse, étant plus longue que l'étoffe n'est large, porte à ses extrémités les deux *boîtes* où vient se réfugier la navette après chaque passée de trame. Une petite pièce, munie d'un anneau de buffle, reçoit la navette; elle glisse dans une rainure et commande cette dernière en lui communiquant son mouvement de va et vient. Pour cela, des cordes, venant passer dans une poulie fixée à la traverse supérieure et aboutir à un bouton que l'ouvrier tient à la main, sont fixées à ces petites pièces mobiles qui lancent la navette chaque fois que l'ouvrier tire à lui le bouton. Au-dessous du battant est adaptée une petite planchette contre laquelle s'appuie une poulie pouvant osciller à l'extrémité d'un levier que les marches font agir. Chaque fois que l'ouvrier enfonce une marche, le battant se recule automatiquement d'une quantité déterminée, puis retombe sur l'étoffe pour battre le coup de trame de tout son poids quand on lâche la marche. Comme il est important que le battant pèse un poids déterminé pour une tension donnée à la chaîne, on y arrive soit en ajoutant au-dessous de sa masse, à l'aide de boulons à oreilles, de petites barres de fer plus ou moins lourdes, soit en sortant un peu de tension à la chaîne, suivant le cas. Ces battants donnent de très-bons résultats : d'abord, la navette, n'étant plus lancée à la main, donne au fil de trame une tension beaucoup plus régulière; ensuite, le battant, se reculant et retombant automatiquement, frappe l'étoffe d'un poids constant qui contribue à lui donner plus de régularité et, partant, plus de lustre.

Le battant oscille à sa partie supérieure au moyen d'une traverse en bois indépendante, qui vient s'appuyer au métier, et à laquelle le battant est accroché.

Le métier proprement dit est la carcasse en bois, qui se compose des quatre pieds (les deux de devant en forme de *banque* ou de table), des deux traverses longitudinales, et des deux traverses transversales, appelées *clefs*, parce qu'elles règlent le plus ou moins d'ouverture du métier. Ces pièces de bois doivent être solidement ajustées, bien d'équerre, de façon que les rouleaux soient rigoureusement horizontaux et parallèles l'un à l'autre. Le métier est, en outre, fortement immobilisé, en vue de lui procurer la plus grande rigidité, par des pièces de bois nommées *ponteaux*, qui viennent s'appuyer aux murs et au plafond.

Quant à l'opération du polissage, elle consiste uniquement à frotter l'étoffe sur son envers, à l'aide d'un instrument appelé *polissoir*, dans le but de l'assouplir et d'ajouter encore à sa régularité.

VOLONTÉ.

La seule force dont nous ayons conscience, c'est la volonté. H. SAINTE-CLAIRE-DEVILLE.

PROVERBES PROVENÇAUX.

Qu noun travaillo poulin, travaillo roussin.
Celui qui ne travaille pas jeune, travaillera vieux.

Per faïre uno bouano journado si foou levar matin.
Pour faire une bonne journée il faut se lever matin.

Trabail es tresor.
Travail c'est trésor.

Ouvragi ben ourdouna, mita fach.
Ouvrage bien ordonné, moitié fait.

Lou champ doou perevous es plen de maleis herbos.
Le champ du paresseux est rempli de mauvaises herbes.

Oou labouraïre perevous leis garris mangeou la semenço.
Au laboureur paresseux les rats mangent la semence.

Lou bouen pastre fa lou bouen avé.
Le bon berger fait le bon troupeau.

PROGRÈS MATÉRIELS.

1867-1872.

Pendant la période quinquennale de 1867 à 1872, la longueur des lignes télégraphiques a été portée de 49 000 milles géographiques à 66 000; ce qui équivaut à une augmentation continue de près d'un tiers.

Les télégrammes circulent sur la surface du globe, de San-Francisco jusqu'en Europe ([1]), à travers le continent et l'océan Atlantique; de là jusque dans l'Inde, à travers l'Asie Mineure et le golfe Persique, et jusqu'au fleuve Amoûr et l'extrême-Asie, à travers les steppes de la Sibérie. Des lignes latérales enferment dans ce cercle le Japon ainsi que l'Australie.

Le réseau de voies ferrées, qui en 1867 s'étendait, pour le globe entier, sur une longueur d'un peu plus de 21 000 milles géographiques, occupe aujourd'hui une surface de 32 000 milles géographiques. Ces chemins de fer traversent la chaîne des Alpes en Europe, aussi bien que les Cordillères d'Amérique, et s'élancent d'un bout à l'autre de ces continents. On calcule qu'il circule par jour, en moyenne, sur le réseau ferré, 4 millions à 4 millions et demi de voyageurs, et qu'on y transporte 40 millions de quintaux de marchandises.

La poste fournit aussi son contingent. On évalue à 2 300 millions de lettres le nombre des correspondances échangées sur la surface du globe de 1865 à 1867; d'après les derniers relevés, la poste en expédie annuellement 3 300 millions, ce qui fait 9 millions un quart de lettres par jour.

L'augmentation de la flotte à vapeur des marines marchandes complète le tableau de l'accroissement des moyens de communication. Le statisticien Kolb a pu évaluer à 15 000 millions de florins (le florin d'Autriche vaut 2 fr. 50 cent.) le total de toutes les valeurs mises en circulation, en 1860, pour les importations et les exportations.

([1]) La ligne du Brésil vient d'être inaugurée.

On l'évalue pour 1870-1871, c'est-à-dire dix ans après, à 23 170 millions de florins. Donc, c'est une augmentation de 54 pour 100 pour le commerce extérieur; en d'autres termes, dans une période de dix ans, l'économie générale sur le globe a doublé d'intensité.

ASCENSION DE L'AIGUILLE VERTE
(HAUTE-SAVOIE).

1865.

Parmi les sommités que l'on aperçoit du Montanvert [1], et qui se dressent de l'autre côté de la Mer de glace, il en est deux qui attirent d'abord le regard : ce sont le grand obélisque de granit qu'on nomme l'*aiguille du Dru*, et qui n'a pas d'histoire, et, derrière, l'*aiguille Verte*, beaucoup plus élevée, quoiqu'elle paraisse l'être moins.

L'ascension de l'aiguille Verte a été faite pour la première fois, paraît-il, en 1864, par M. Édouard Whymper [2], accompagné des deux guides Almer et Biener.

« Nous partîmes de Chamonix le 28 juin 1864, dit M. Whymper [3], pour aller attaquer notre aiguille. Nous avions pris un porteur.

» Il nous fallut d'abord traverser la Mer de glace...

» Nous campâmes sur le Couvercle (2 377 mètres), à l'abri d'un grand rocher.

» Le lendemain matin, à trois heures quinze minutes, nous en partîmes pour faire l'ascension de notre aiguille, laissant la tente et nos provisions, hélas! à la garde du porteur. En deux heures de marche, sur une neige cassante, nous avions monté de 1 220 mètres, et nous étions à moins de 487 du sommet. C'est la direction dans laquelle on peut s'en approcher le plus près et le plus facilement. Mais, à partir de cet endroit, la montagne devient très-escarpée.

» Almer cherchait du regard, tout en marchant, un chemin praticable : les rochers inférieurs du pic terminal de l'aiguille Verte étaient peu engageants.

» Nous arrivâmes en face d'un grand couloir de neige qui conduisait tout droit du glacier de Taléfre sur la crête de l'arête qui relie le sommet de l'aiguille Verte à la montagne nommée les Droites. C'était bien là le chemin que je voulais suivre; mais Almer me fit remarquer que le couloir se rétrécissait à sa partie inférieure, et que s'il y tombait des pierres nous courrions grand risque d'avoir la tête brisée. Cette bonne raison nous obligea d'aller encore plus à l'est du sommet pour y chercher un autre couloir plus petit parallèle au grand.

» Nous traversâmes, à cinq heures trente minutes, la Schrund, qui protégeait la base du pic supérieur; quelques minutes après, nous découvrions le sommet et tout l'espace qui nous en séparait encore.

» — O aiguille Verte, vous êtes morte, et bien morte! s'écria Almer avec enthousiasme.

» Dans son vocabulaire, cela signifiait qu'il se sentait absolument certain d'arriver au sommet.

» Almer est d'ordinaire très-silencieux : c'est une grande qualité chez un guide. Les guides bavards donnent des distractions qui peuvent coûter cher. De plus, ils sont souvent altérés, et les guides qui boivent sont de véritables calamités.

» On recommande parfois aux touristes qui gravissent les montagnes de sucer des cailloux pour empêcher leur gorge de trop se dessécher. Les cailloux ne valent pas grand'chose par eux-mêmes, mais on ne peut les sucer et en même temps tenir la bouche ouverte : voilà pourquoi la gorge ne se dessèche pas; mieux vaut donc garder tout simplement la bouche fermée, et ne pas s'exposer à avaler de petits cailloux. C'est une observation générale, que les touristes novices n'ont jamais la bouche fermée : ils marchent ainsi un peu plus vite, mais ils deviennent tout haletants; leur langue et leur gorge se dessèchent; ils boivent et transpirent outre mesure; quand ils sont exténués, ils s'en prennent à la sécheresse et à la raréfaction de l'air.

» Le vrai montagnard doit garder le silence et tenir sa bouche fermée.

» Arrivés au sommet du petit couloir, nous traversâmes les roches intermédiaires qui le séparaient du grand couloir, que nous suivîmes tant que nous y trouvâmes de la neige. Quand la glace remplaça la neige, nous retournâmes à gauche sur les rochers. On n'en saurait trouver de plus favorables; c'était une espèce de granit dont le grain retenait parfaitement les clous.

» Nous les quittâmes à neuf heures quarante-cinq minutes pour achever l'ascension, en suivant une petite arête de neige qui descendait dans la direction de l'aiguille du Moine.

» A dix heures quinze minutes, nous avions atteint le sommet (4 127 mètres), où nous dévorâmes un peu de pain et de fromage avec un appétit féroce.

» Du sommet de l'aiguille Verte, notre vue embrassait des vallées, des villages, des champs cultivés, des chaînes interminables de montagnes, des lacs; nous entendions, dans la limpide atmosphère de la montagne, le tintement argentin des clochettes des troupeaux et le grondement formidable des avalanches. Le dôme gigantesque du mont Blanc dressait, au-dessus de tout ce qui nous environnait, sa cime éclatante; ses glaciers étincelants descendaient entre les contre-forts sur lesquels ils s'appuient; ses neiges, éblouissantes de blancheur, devenaient de plus en plus immaculées à mesure qu'elles s'éloignaient de la terre.

» Le sommet de l'aiguille Verte est un dôme de neige sur lequel on pourrait danser un quadrille. L'extrême élévation des Droites me surprit; mais je crois qu'elle est en réalité inférieure de très-peu à celle de l'aiguille Verte elle-même.

» Le temps changea subitement; de gros nuages sombres s'amoncelaient de tous côtés, et nous descendîmes au plus vite. Une neige très-épaisse se mit à tomber avant que nous eussions pu quitter les rochers. La trace de nos pas, souvent effacée, fut parfois entièrement perdue; enfin la montagne devint tellement glissante et difficile, que la descente nous prit autant de temps que la montée.

» A trois heures quarante-cinq minutes du soir, nous traversâmes de nouveau la Schrund, et nous redescendîmes au galop au Couvercle, dans l'espoir d'y faire un bon repas dont nous avions grand besoin; mais à peine avions-nous tourné le coin de notre rocher, que nous poussâmes tous trois un hurlement en voyant que le porteur avait plié la tente et se disposait à l'emporter :

» — Arrêtez! Que faites-vous là?

» Il répondit tranquillement qu'il nous avait crus morts ou tout au moins égarés, et qu'il s'en retournait à Chamonix pour y faire part de ses suppositions au « guide-chef. »

» — Dépliez la tente sur-le-champ, et donnez-nous nos provisions.

» Au lieu d'obéir, il se mit à tâter ses poches.

» — Allons, donnez-nous vite nos provisions.

» — Les voilà, répondit notre digne porteur, en nous

(1) Pâturage élevé de 1 908 mètres au-dessus de Chamonix.

(2) C'est le courageux touriste qui a échappé à la terrible catastrophe du mont Cervin, en 1865.

(3) *Escalades dans les Alpes*; trad. par M. Adolphe Joanne.



L'aiguille du Dru et l'aiguille Verte, en face du Montanvert. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie de M. Quetier.

montrant un morceau de pain très-malpropre, gros comme un petit pain d'un sou.

» Nous regardâmes en silence l'imperceptible reste de nos provisions. Le misérable avait tout englouti : gigot, miches, fromage, vin, œufs, saucisson ! Il était inutile de récriminer et de nous arrêter. Le poids de notre dîner ne nous gênait guère pour marcher, mais le porteur était aussi chargé à l'intérieur qu'à l'extérieur. En nous sui-

vant, il ruisselait de sueur : tout ce qu'il nous avait mangé s'évaporait en grosses gouttes et assaisonnait le glacier. Quand nous arrivâmes au Montanvert, l'infortuné était trempé comme s'il eût marché sous la pluie.

» Nous fîmes une petite halte dans l'auberge pour y prendre un peu de nourriture, et à huit heures quinze minutes nous rentrions à Chamonix, au milieu des salves d'artillerie et des démonstrations de joie des aubergistes. »

Dans le tarif de Chamonix, le prix de l'ascension de l'aiguille Verte, auparavant tentée inutilement, est fixé à cent francs par guide.

HISTOIRE
D'UN HOMME QUI N'A JAMAIS RIEN VU.

Suite. — Voy. p. 2, 10.

XIV

Comment Valentin s'était-il trouvé transporté si loin? La vraie raison de ce voyage et de tant d'autres fut *le désir de voir et l'humeur inquiète*, comme dit si bien l'auteur des *Deux pigeons*. Je pourrais dire qu'il avait trouvé pour but à son expédition de pourvoir d'animaux un naturaliste anglais, fournisseur des principales collections d'Europe; mais je n'écris pas l'histoire de Valentin; la mienne me suffit, et sans doute Valentin lui-même quelque jour publiera ses Mémoires. Lisez-les, mes amis, je vous en conjure; c'est là que vous trouverez agrément et profit.

XV

Je venais d'achever ma vingt-cinquième année, quand ma mère, atteinte brusquement d'une fluxion de poitrine, mourut en quelques jours. Elle s'éteignit en pleine connaissance, avec une sérénité d'âme unique : son dernier baiser fut accompagné d'un sourire. Ce sourire de ma mère expirante fut la leçon, et j'ose dire la révélation la plus forte que j'eusse jamais reçue.

XVI

Je restai plusieurs jours dans un état indescriptible : je ne voyais, n'entendais que ma mère. Une fièvre me prit, je tombai malade gravement.

Une vieille voisine, appelée Madelon Finet, me soigna, et, deux mois seulement après la mort de ma mère, je faisais au jardin ma première promenade, soutenu par l'excellente Madelon.

Je pus reprendre les occupations habituelles; mais quelle solitude! et combien de larmes ont coulé silencieuses au jardin, au foyer, à la petite table! Je restai d'ailleurs persuadé durant quelque temps que ma fin était proche, et je la voyais venir presque avec volupté.

M'étant néanmoins, un jour, senti plus doucement revivre, j'écrivis à Valentin une longue lettre où je lui disais mon malheur.

Ah! Messieurs, c'est ici qu'il faut bien avouer qu'il y a dans la vie de singuliers rapprochements.

Ma mère, née à la campagne, d'une famille de cultivateurs, avait appris, dans son enfance, à siffler les vaches. De cet art de siffler les vaches elle s'était élevée, avec une très-grande habileté, à l'imitation du chant des oiseaux. Souvent elle m'avait charmé par cette imitation, poussée à un degré vraiment extraordinaire.

Il arriva donc, le lendemain du jour où j'avais écrit à Valentin, qu'une fauvette vint chanter près de ma fenêtre au moment où je m'éveillais. Je crus si bien entendre ma mère, que moi-même, en sautant du lit, je me mis à chanter. Chanter avait été dans mes habitudes autrefois; mais cette habitude, je l'avais absolument perdue.

XVII

Voilà comment je fus, par un chant d'oiseau, rappelé de la mort à la vie.

Il y avait eu jusque-là, devant notre chaumière, un joli gazon vert; l'idée me vint, cette année-là, de remplacer le gazon par un champ de myosotis. L'effet fut ravissant, et j'eus bientôt un grand nombre d'imitateurs.

Je commençai aussi à cultiver les giroflées. Un vieux jardinier m'avait enseigné les procédés de l'*essimplage*, et je pus ainsi rivaliser avec les jardiniers d'Erfurt, si fort en réputation pour cette culture.

Je ne laissai pas que de vendre tout de suite une centaine de ces plantes.

Je m'avisai d'une autre culture encore : celle du pissenlit, que je n'eus pas de peine à perfectionner, et dont j'obtins, en le faisant blanchir à la façon des chicorées, une salade exquise et très-saine. Malheureusement, comme il s'agissait d'une culture utile, le produit que j'en tirai me fit à peine rentrer dans mes frais.

Je crois n'avoir pas encore dit que pour le transport de nos denrées nous avions un âne, et que cet âne (j'en demande pardon) s'appelait Aristote. Ma mère et moi, traînés par Aristote dans une superbe carriole, nous allions à la petite ville régulièrement une fois par semaine vendre nos produits.

Depuis la mort de ma mère, je me faisais accompagner dans ces courses par la vieille Madelon, car, avec mon infirmité, j'étais incapable de m'en tirer seul.

Voilà quelle était ma situation au moment d'entrer dans ma vingt-sixième année, époque à laquelle de grands changements allaient avoir lieu dans ma vie.

XVIII

Mais laissez-moi vous raconter les choses comme elles se passèrent; je ne fais ici ni bucoliques, ni églogues; Florian et Segrais ont été d'agréables esprits; leur style, cependant, serait funeste dans ce qui va suivre. Encore moins nous faut-il les paysanneries de roman ou d'opéra comique.

Parlons, s'il vous plaît, la langue du paysan, qui est la bonne langue. Si vous en doutez, lisez de F. Génin les *Variations du langage français*.

Or donc, j'avais depuis longtemps l'expérience que l'élevage du porc est une des opérations rurales les plus aisées et les plus lucratives; et j'élevais des porcs, et je les vendais bel et bien aux charcutiers de la contrée.

J'en avais un jour livré deux très-beaux à un charcutier domicilié dans la petite ville où se tenait le marché. Ce charcutier, qui était un homme très-cordial et de belle humeur, n'eut pas de repos qu'il ne m'eût emmené déjeuner chez lui. Il était bien rare que j'acceptasse ces sortes d'invitation; mais je me laissai aller cette fois à l'entrain de l'amphitryon. Je déjeunai donc dans sa famille, composée de sa femme, de lui, d'un garçon de douze ans, et de quatre filles de seize à vingt-trois. C'était la première fois que m'arrivait une telle aventure. Je faillis en perdre la raison, ou plutôt je ne faillis pas, je la perdis réellement. Je n'osai ni parler, ni lever les yeux, ni seulement remuer. Je me croyais, avec mes béquilles, un objet de risée et de dégoût. Je quittai en toute hâte cette famille aimable et n'eus plus, à dater de ce jour, qu'un idéal : ne plus voir personne; et croira-t-on que pendant trois mois je mis en pratique cette superbe idée? Je restai tout ce temps sans sortir de chez moi. Madelon et le fidèle Aristote se rendaient seuls au marché.

Je souffrais amèrement, néanmoins, à la pensée de rester seul toute ma vie, sans famille; mais l'isolement et

l'abandon me paraissaient être la conséquence inévitable de mon infirmité. Aussi était-elle à mes yeux, cette infirmité, comme une malédiction prononcée sur ma vie entière. Il se mêlait à ma tristesse des mouvements de colère... Et savez-vous contre qui surtout éclatait ma colère? contre le père de cette heureuse famille, à qui j'en voulais de m'avoir rendu ma misère plus sensible.

XIX

Dans ces entrefaites, je reçus de Valentin une réponse à la lettre où je lui annonçais la mort de ma mère. Il était de retour au Caire, et c'est là qu'en très-peu de temps il avait appris la triste nouvelle.

Sa lettre était on ne peut plus affectueuse pour ma mère et pour moi.

Je fus bien étonné d'y trouver ce passage :

« Qui te remplacera une telle mère, un tel guide, d'esprit si fin, si pénétrant? Quelle femme pourrait, sans danger pour elle et pour toi, supporter tout de suite la comparaison avec ta mère? Je crains qu'autour de toi l'on ne te conseille le mariage... Non, non, mon ami, ATTENDS...

» A ta place, en ce moment, je voyagerais; je n'irais pas rejoindre ton ami Valentin aux bords du Nil; mais à ton âge, avec ton instruction et ton intelligence, je voudrais, étant Français, connaître au moins la capitale de la France, ses musées, ses collections, ses jardins, son musée d'histoire naturelle. Qui donc, en effet, connaîtra ces trésors, sinon ceux qui en sont dignes? »

Il ne s'en tenait pas là; il voulait que je visitasse l'Angleterre, l'Italie, la Suisse; rien que cela, et il ajoutait :

« N'oublie pas, mon ami, que pour l'éducation de notre âme, nous devons employer tout ce qui est à notre portée, et que voyager console, fortifie, élève, agrandit l'esprit... »

XX

Vous allez être bien surpris : je fis vœu de partir, tant m'avait ému la lettre de Valentin. Et puis, en m'en allant si loin, je reverrais le monde, sans être exposé à rencontrer le charcutier; le charcutier, juste ciel! qui de nouveau pouvait m'attirer chez lui!

Malheureusement on était en avril; je ne pouvais, dans un tel moment, abandonner mon jardin. Je dus ajourner le départ. Jamais, d'ailleurs, le printemps ne s'était annoncé plus magnifique : fleurs, fruits, légumes, récoltes de tous genres, promettaient une abondance exceptionnelle.

Mes voyages, bien évidemment, ne pourraient avoir lieu avant l'hiver; mais, à cette époque, certainement Valentin aurait satisfaction.

La suite à la prochaine livraison.

LES TSCHÉRÉMISSES
(RUSSIE D'EUROPE).

En descendant de Nijni-Novgorod vers Kasan, sur la rive gauche du Volga, on rencontre des villages de Tschérémisses, peuplade d'origine finnoise ou tschoude qui était autrefois nomade.

Le baron Auguste de Harthausen (¹) a donné des détails intéressants sur les habitations, le caractère, les usages et les mœurs de ces rares représentants d'une race, la plus ancienne de celles qui ont habité le nord de l'Europe et de l'Asie, et qui s'éteint peu à peu au contact de la civilisation.

(¹) *Études sur la situation intérieure, la vie nationale et les institutions rurales de la Russie.* Hanovre, 1847.

Cependant on évalue encore le nombre des Tschérémisses, hommes et femmes, qui vivent en Russie, à environ 155 000 (¹).

Les villages de cette peuplade, dit M. de Harthausen (à l'occasion d'une visite au village tschérémisse Koulikalowo), donnent à la contrée une physionomie particulière. La population russe est principalement établie sur le Volga et ses affluents; tandis que les Tschérémisses habitent de préférence l'intérieur des terres, le fond des vallées ou la pente des collines. Par opposition aux villages russes, construits sur une ligne, ceux des Tschérémisses sont bâtis sans ordre ni régularité, et ne forment pas de rues. Dans les premiers, on ne trouve ordinairement pas un arbre, pas le plus petit buisson ou la moindre haie vive; ici, au contraire, on ne voit que verdure et ombrage : de tous côtés s'élèvent des bouquets de chênes, de bouleaux et de tilleuls. Aussi l'irrégularité pittoresque des habitations, posées çà et là dans ces masses de verdure, est-elle infiniment plus agréable à la vue que l'alignement monotone des villages de la Grande-Russie.

Par suite d'une coutume ancienne, la porte d'entrée de chaque maison est toujours tournée vers l'Orient. La même coutume se rencontre chez les Tschouwasses et les Tartares.

Dans les vergers, il y a des arbres fruitiers de différentes espèces, des framboises, des fraises, des groseilles, des cerises, etc.; et dans les potagers, des choux, des navets, des haricots, des pois, etc. L'agriculture n'est pas négligée. On ensemence le champ d'hiver de seigle; celui d'été, d'un tiers d'orge et de froment, et les deux tiers restants d'avoine et de lin. Les champs sont très-larges, et chaque lot est séparé des autres par une bande de gazon.

A l'entrée du village, nous vîmes, fichés en terre, un grand nombre de pieux, sur lesquels on étale le blé pour être séché. Dessous on fait du feu, et au bout de quelques heures les gerbes sont complétement sèches. Ces pieux sont appelés *tamjama*. A côté se trouvait une aire pour battre le blé.

Les prairies sont bonnes et fertiles; le foin y est à bon marché; il se vend de 5 à 7 copecks (environ 8 cent.) le poud (40 livres).

La bière étant la boisson principale des habitants, on y cultive beaucoup de houblon. Le miel que produisent les abeilles de ces contrées est délicieux.

Les Tschérémisses sont d'une taille moyenne, mais élancés et robustes. Ils ont le visage large, le nez retroussé, les cheveux et la barbe d'un noir de jais, la bouche grande, les yeux très-foncés, surtout chez les enfants. Les cheveux châtains sont rares; quant aux blonds, je ne me souviens pas d'en avoir vu (²).

Les femmes sont petites et laides.

Les Tschérémisses ne se marient jamais avec les Russes ou les Tartares du voisinage; ces unions sont même très-rares avec les Tschouwasses, peuplade de la même origine qu'eux.

L'habillement des hommes ne diffère presque plus du costume russe. Celui des femmes se compose d'une longue robe de laine blanche (*meshar*), avec une bordure noire en bas; d'une chemise (*togora*) et d'un caleçon (*jelash*) en toile, dont l'archine se vend à 20 copeks assign., et de *lapti*, espèce de sandales en écorce d'arbre (*jedal*). L'é-

(¹) Ils sont répartis dans les gouvernements de Kostrowa, Nijni-Novgorod, Wiatka, Kasan et Orenbourg.

(²) Pallas, Georgi, Falk, Lepechin, Rittschkow, etc., dépeignent les Tschérémisses comme étant blonds avec fort peu de barbe. C'est tout l'opposé de ce que le baron de Harthausen a observé. Il est possible que les Tschérémisses de l'autre côté du Volga soient tels que le disent ces voyageurs.

toffe de la robe coûte de 6 à 7 roubles assign. Les individus des deux sexes s'enveloppent les jambes d'un vilain morceau de tissu de laine noire (*tschtir*). Les jours de fête, les hommes portent des bottes (*kehm*) et une petite redingote rouge (*kaptal*) descendant jusqu'aux genoux. Les femmes ornent leur cou de larges colliers en perles de verre, entremêlées de pièces de monnaie et de rubans (*schirosch*). Au doigt, elles portent ordinairement un anneau d'une forme particulière.

La femme qui oserait se montrer nu-pieds serait déshonorée pour le reste de ses jours. Les filles portent leurs cheveux retombant par derrière en deux tresses. Après le mariage, elles s'entourent la tête d'un mouchoir (*scherdan*); car il serait honteux qu'un homme, et particulièrement leur beau-père, pût voir leur chevelure. Aux grandes occasions, elles se parent d'un bonnet élevé, orné de franges d'or, de coraux et de monnaies.

Le nom de Tschérémisses leur a été donné par les Russes; quant à eux, ils s'appellent, depuis un temps immémorial, *Méri*, *Mari* (hommes). L'épouse n'appelle jamais son mari par son nom de baptême, mais *mari*, c'est-à-dire homme ou Tschérémisse. De son côté, le mari appelle sa femme *wata* (femme).

Le mari achète son épouse moyennant une certaine somme nommée *olon*, et qui s'élève quelquefois jusqu'à 100 roubles argent. La dot des filles consiste ordinairement en un certain nombre de chemises; mais à la mort de leur père, elles héritent encore d'une certaine partie des biens meubles.

Les fils se marient le plus tôt possible, et forment dès lors un ménage séparé. A moins d'une décision expresse du père, c'est toujours le plus jeune des fils qui hérite de la maison.

Lorsqu'il s'établit, chaque fils reçoit de la commune une portion égale à celle de son père. Dans tous les villages que j'ai visités, les travaux des champs se faisaient en commun. A l'époque de la fenaison ou de la récolte, hommes, femmes, vieillards et enfants, se rendent aux champs et y travaillent jusqu'à ce que tout soit terminé. Personne ne peut rester à la maison ou se reposer pendant que les autres travaillent. Quand la récolte est faite, la commune s'assemble et procède au partage égal des fruits entre les membres.

Les Tschérémisses habitent ordinairement des villages de dix, vingt ou trente maisons. Deux ou trois villages forment une commune, ayant des champs non séparés. Il paraît que cette division par commune repose sur une ancienne coutume se rattachant à quelque idée religieuse. Les Tschérémisses appellent la commune *kérémeth*, qui est aussi le nom par lequel ils désignent les anciennes places destinées aux sacrifices et entourées d'arbres sacrés. *La fin à une prochaine livraison.*

CONFISCATIONS POUR CAUSE DE SUICIDE.

D'après les Établissements de saint Louis (1270), les meubles de ceux qui « s'estoient homicidés eux-mêmes » devaient être confisqués.

« Se il advenoit que aucuns hons se pendist ou noyast, ou s'occist en aucune manière, li meubles seroient au baron, et aussi ceux de la femme. »

Cette coutume se perpétua.

On lit dans les Mémoires de Dangeau :

« Aujourd'hui, le roi a donné à Madame la Dauphine un homme qui s'est tué lui-même. Elle espère en tirer beaucoup d'argent. »

Il s'agissait d'un graveur nommé Perrot qui avait été condamné à la détention perpétuelle dans la Bastille pour offenses à la cour.

Dangeau dit encore ailleurs :

« Madame la duchesse d'Harcourt demande et obtient la succession d'un nommé Foucault qui s'est donné la mort. »

LE DIABLE JAPONAIS.

La statuette en bronze dont voici le dessin a été rapportée du Japon par M. Marron, industriel et artiste. C'est un échantillon précieux de l'art statuaire au Japon, où, comme dans tout l'Orient, l'artiste s'inspire des mythes et des traditions.

Le seigneur Sama, au Japon, n'est pas le simple démon qui étrangle les mariés le jour de leurs noces. Il est non-seulement Arihman, qui couvre le monde de ténèbres, mais encore Satan, le mal moral. Il est hideux comme les gnomes de la Scandinavie, grotesque et petit comme les nains de l'Oural. Les faunes et les satyres lui ont transmis leurs pieds de bouc; il est grimaçant et il menace. Sa poitrine est recouverte d'un tam-tam sur lequel il frappe avec un ossement humain. Cette vibration sonne pour les mortels l'heure suprême. Un papyrus que déroule son autre main crochue porte la liste des âmes qui lui reviennent de droit. Il est non-seulement le symbole du mal, mais aussi le destin.



Statuette en bronze représentant le Diable japonais. Dessin de Féart.

LA PEINTURE A FRESQUE.



Préparation de l'enduit pour une peinture à fresque. — Dessin de L.-Chevignard, d'après Andrea Pozzo.

Sur une muraille déjà crépie d'un mortier de chaux, de gros sable et de tuiles pilées, le maçon vient de passer plusieurs couches de chaux éteinte alliée à du sable fin de rivière. Une couche encore, polie avec soin, et cet enduit humide, appelé par les Italiens *intonaco*, sera prêt à recevoir le travail du peintre qui dirige l'opération au bas de l'échafaudage. Tout est disposé d'avance à cet effet : les longs et souples pinceaux de soies de porc ; les *albe-*

relli, petites sébiles pleines de couleurs à l'usage des fresquistes; enfin, la palette de fer-blanc, dont les bords relevés doivent retenir les matières colorantes à l'état liquide, tandis que l'eau contenue dans la cavité du manche permet de délayer rapidement les tons trop consistants. L'eau est ici l'unique agent pour la manipulation des couleurs. Sa présence n'est pas moins nécessaire dans l'enduit destiné à les recevoir, et la peinture ne sera durable qu'autant qu'elle sera posée quand le mur est frais, *fresco;* d'où le nom de peinture à *fresque*.

La scène empruntée par nous au Traité de perspective d'Andrea Pozzo (*Prospettiva de' Pittori ed architetti*, Rome, 1693) ne nous montre que les préliminaires d'une décoration murale, le labeur de l'ouvrier, non la tâche délicate de l'artiste. Nous avons donc à ajouter quelques explications complémentaires.

Le peintre a d'abord exécuté un dessin ou carton de même grandeur que la paroi qu'il doit orner; suivant son degré d'habileté, il s'est contenté d'une indication au fusain ou au crayon, ou bien il a disposé un modèle lui offrant aussi tous les effets de coloration. Ce dessin est coupé en plusieurs parties. Le maçon commence à enduire la muraille, mais seulement la superficie que le maître pense couvrir dans les sept ou huit heures pendant lesquelles l'*intonaco* restera humide. Le fragment de carton est alors appliqué sur le mur ainsi préparé, puis, avec une pointe de métal ou d'ivoire, l'artiste suit tous les contours de son dessin, de manière à en retrouver les traits principaux légèrement empreints dans l'enduit, une fois le papier enlevé. Pour obtenir une finesse plus grande, quelques fresquistes ont recours au poncis et à la poudre de charbon. Le maître a maintenant liberté entière de peindre son morceau, sous la condition de le terminer le jour même. Toute partie inachevée ou non couverte est abattue le soir, aussi le travail doit-il être limité de préférence aux contours d'une figure ou de quelque pli de draperie, afin de faciliter, le lendemain, la juxtaposition d'un nouvel enduit et la reprise de l'œuvre.

On comprend par ce qui précède combien il est difficile de conserver l'harmonie générale dans un travail ainsi morcelé, et sans les ressources ordinaires de l'ébauche. La fresque exige donc une idée parfaitement nette du but à atteindre, une grande sûreté de coup d'œil et une véritable habileté manuelle. Les retouches sont impossibles; quelques artistes des quinzième et seizième siècles ont essayé de corriger leurs ouvrages à sec, avec des couleurs préparées au jaune d'œuf ou à la gomme; mais les altérations que l'on constate dans leurs peintures sont, le plus souvent, causées par l'emploi de ces moyens accessoires et peu sûrs dont le temps a promptement raison dans les lieux exposés aux intempéries de l'air. Mieux vaut encore abattre les parties jugées défectueuses, et, recourant à un *compagnon* intelligent et adroit, les reprendre à nouveau.

La palette des fresquistes est assez bornée : la chaux dévore les couleurs végétales et celles tirées de divers oxydes; les laques, la céruse, le minium, certains bleus, sont de nul usage. L'artiste se trouve réduit au blanc de chaux ou de coquilles d'œufs, aux ocres, à la terre verte et à l'outremer tiré du lapis-lazuli. Les bruns se composent de terre d'ombre, d'ocre rouge et de terre noire de Venise. Voilà cependant les simples moyens qui ont produit les œuvres les plus élevées de la peinture murale, les incomparables merveilles des *Stanze* et de la Sixtine. Si la fresque est restée pendant longtemps le procédé favori des maîtres, c'est qu'elle est parfaitement appropriée aux édifices qu'elle décore, soit par sa légèreté et ses douces harmonies, soit par sa solidité quand elle est conduite avec les précautions commandées. On a tenté quelquefois, mais sans succès, du moins quant à la durée, de lui substituer la peinture à l'huile. L'histoire des arts nous en fournit un exemple douloureux : le chef-d'œuvre de Léonard de Vinci, la grande Cène, peinte à l'huile dans le réfectoire de Sainte-Marie des Grâces, à Milan, entre les années 1494 et 1497, était déjà presque ruinée quand Vasari la visita, en 1536, tandis que le Crucifiement qui lui fait face, ouvrage contemporain assez médiocre, de Donato Montorfano, mais peint à bonne fresque, se trouve encore en suffisant état de conservation. Léonard y avait ajouté les figures de Ludovic le More et de sa famille, peintes à l'huile comme la Cène; c'est à peine si l'on distingue la place qu'elles occupaient, et la fresque de Montorfano a reparu tout entière. La raison en est claire : l'enduit à base de chaux subit sans résistance les vicissitudes du mur sur lequel il est apposé; les corps gras, comme l'huile ou la cire, tendent au contraire, sous les mêmes influences de sécheresse ou d'humidité, à se décomposer, se noircir, et ils finissent toujours par se détacher d'un corps qui leur est étranger.

La pratique de la fresque est à peu près abandonnée en France depuis le dix-huitième siècle; nos peintres semblent avoir reculé devant les difficultés de ce mode de peinture. Le fait est regrettable, car c'est la décoration monumentale par excellence, et quelques travaux exécutés dans notre pays sont là pour prouver qu'elle est tout aussi adaptée à la nature de notre climat qu'aux plaines humides et souvent très-froides de la Lombardie, où brillent encore d'une certaine vivacité tant d'œuvres de Luini et de Gaudenzio Ferrari. Citons, à Paris seulement, les remarquables pendentifs de Bertholet Flemalle, dans l'église des Carmes de la rue de Vaugirard (¹); le grand plafond de Romanelli, dans la galerie du palais Mazarin, maintenant bibliothèque nationale, 1641; et la coupole du Val-de-Grâce, peinte par Mignard en 1664.

Un traité fait par le crime sera rompu par le crime.

SÉNÈQUE.

INFLUENCE DE L'INSTRUCTION

SUR LA QUALITÉ DU TRAVAIL.

ENQUÊTE.

On entend souvent dire qu'il n'est pas besoin de savoir lire et écrire pour conduire une charrue ou manier un rabot, et qu'on peut être un excellent ouvrier sans avoir été à l'école. Cela n'est vrai que par exception. Il est au contraire démontré que l'instruction est, en général, un avantage même dans les états manuels, où il semble qu'il n'y ait qu'à faire emploi des forces physiques.

Les Américains, qui étudient dans tous leurs détails les questions relatives à l'instruction primaire, n'ont pas négligé ce point de vue essentiellement pratique.

Une enquête a été ouverte par le Bureau central d'éducation qui a son siége à Washington, et M. Eaton, *commissioner*, a adressé un questionnaire aux chefs d'usines, d'ateliers, aux ouvriers, et en général à toutes les personnes qui pouvaient fournir des renseignements sur l'influence de l'instruction dans l'exercice des professions industrielles.

(¹) Flemalle a également représenté, à la voûte qui surmonte ces pendentifs, le prophète Élie enlevé au ciel sur un char de feu, et ses disciples qui reçoivent son manteau. Ces nobles fresques, qu'on croirait sorties du pinceau de Lesueur, ont beaucoup souffert, non du fait de leur exécution, mais par suite du mauvais entretien du toit de la coupole : il est évident qu'à un moment donné les eaux pluviales ont pénétré dans l'intérieur de l'église.

Soixante-quinze personnes ont répondu à ce questionnaire.

PREMIÈRE ET DEUXIÈME QUESTIONS.

Avez-vous observé qu'une aptitude à être plus habile et à produire davantage fût le résultat d'une meilleure instruction?

Ceux qui savent lire et écrire ont-ils par ce fait seul plus d'habileté professionnelle et plus de moralité que ceux qui ne le savent pas?

S'ils ont une certaine supériorité, à combien peut-on l'évaluer, et quelle est l'augmentation de salaire qui en résulte?

RÉPONSES.

M. Samuel Thomas (extraction et fabrication du fer, à Zanesville, État d'Ohio) :

« Personne chez nous ne met en doute la supériorité des hommes qui savent lire et écrire sur ceux qui ne le savent pas. Les ouvriers qui ont reçu quelque instruction n'ont pas besoin d'être aussi surveillés; l'économie de ce chef pour les chefs d'industrie est au moins de 10 pour 100. Ils ont toujours à se plaindre des ouvriers illettrés, dont l'ouvrage est mal fait et qui travaillent moins. J'évalue encore à 10 pour 100 l'économie qu'ils réalisent avec de bons ouvriers. »

M. Bartlett, industriel à Lowell, État de Massachusetts (filature de coton) :

« Nos ouvriers savent tous lire et écrire; ceux qui ne le savent pas sont généralement des Irlandais ou des Français du Canada. »

M. Harris, manufacturier à Boylston, Massachusetts (filature de laines) :

« Je ne trouve que peu ou pas de différence au point de vue de l'habileté entre les ouvriers instruits et les ouvriers illettrés. Mais il y en a une très-grande au point de vue de l'assiduité au travail : ceux qui ont été à l'école sont bien moins enclins à « flâner » et à perdre leur temps en disputes.

» J'ajoute que le jour de la paye, il est plus agréable d'avoir affaire à ceux qui peuvent faire leur compte qu'à ceux qui, en étant incapables, se croient toujours trompés. »

M. Adams, cordonnier, membre de sociétés coopératives, à Cleveland, Ohio :

« Ceux de nos ouvriers qui ont de l'instruction sont plus habiles et ont de meilleurs procédés de travail; les ignorants sont toujours enclins à la routine.

» Ceux qui savent seulement lire et écrire sont de meilleurs ouvriers que les illettrés; ils sont plus consciencieux et produisent 25 à 30 pour 100 davantage. »

M. Thomas Bonnsill, entrepreneur de maçonnerie en Angleterre et à New-York :

« En principe, les ouvriers instruits sont les meilleurs, surtout pour les travaux difficiles; mais pour porter l'*oiseau*, je préfère celui qui ne sait ni lire ni écrire. Bien certainement, celui qui a reçu de l'instruction fera un meilleur mortier que celui qui est illettré, et sa connaissance des ciments lui permettra de demander et d'obtenir un salaire plus élevé. »

M. Howell, à Covington, Pensylvanie (fabrique de cristaux) :

« Les ouvriers qui savent lire et écrire, alors même qu'ils n'ont pas d'autre instruction, montrent plus d'habileté que les illettrés. On a moins de peine avec eux; ils comprennent plus vite, et leur travail est meilleur. »

M. John Cooper, ouvrier plombier, à Albany, État de New-York :

« L'homme qui sait lire et écrire est généralement préférable à celui qui ne le sait pas. Il est plus facile de lui faire comprendre ce qu'il doit faire, et si l'on n'est pas constamment près de lui, on peut lui donner des instructions par écrit, ce qui évite les ennuis d'une surveillance continuelle; c'est là un résultat très-désirable, et qui suffirait pour faire rechercher davantage les ouvriers instruits »

M. Hodgkins, président de la société de *Trades' Union*, à Détroit, Michigan :

« Un ouvrier qui ne sait ni lire ni écrire s'élève rarement au-dessus de la situation des ouvriers ordinaires. Il faut au moins l'instruction primaire pour mettre un homme ou une femme en état de diriger ou de surveiller un atelier, et même pour faire des ouvriers habiles. Dans la plupart des professions, les salaires sont en rapport avec l'habileté et l'intelligence de chacun. »

M. Owen, à Indianapolis, Indiana (ouvrages en fer) :

« Membre actif des sociétés ouvrières depuis plus de vingt ans, j'ai toujours observé que le meilleur ouvrier est celui qui a le plus d'instruction.

» Il est très-rare que les ouvriers qui travaillent le fer ne sachent ni lire ni écrire; mais leur travail est si pénible et si prolongé, qu'ils ne peuvent guère pousser plus loin leur culture intellectuelle. »

M. J. M. Mundella, membre du Parlement anglais pour le canton de Sheffield (tissage de laines) :

« Je puis dire qu'un homme instruit apprend toujours plus facilement son métier et exige moins de surveillance que celui qui est illettré. S'il ne sait que lire et écrire imparfaitement, l'avantage n'est pas considérable; mais s'il peut le faire couramment, cette connaissance lui est très-utile dans son métier comme dans toutes les affaires de la vie.

» On a signalé au Parlement anglais de graves accidents survenus dans la teinture, la blanchisserie, etc..., qui ont eu pour cause des erreurs dans des manipulations chimiques, et qui n'auraient pas eu lieu si les ouvriers avaient su lire...

» Je pense qu'il est impossible de dire exactement de combien l'instruction peut augmenter le taux des salaires; cela dépend de la nature du travail.

» ... L'homme un peu instruit comprend mieux le fonctionnement des lois économiques auxquelles son travail se trouve soumis. Mes observations personnelles m'ont amené à penser que la plupart des grèves d'ouvriers sont la conséquence d'une ignorance profonde, et que presque partout les actes de violence et d'intimidation sont le fait de gens sans instruction.

» Il arrive souvent que plus les machines employées sont perfectionnées, plus il faut d'intelligence de la part de ceux qui les dirigent. On a observé en Angleterre que pour manier les nouvelles machines agricoles l'intelligence était beaucoup plus nécessaire qu'avec les anciennes. Un ouvrier instruit obtiendra toujours d'une bonne machine plus de résultats qu'un ignorant, parce qu'il saura la faire travailler dans de meilleures conditions. »

M. Salomon Phineas, fabricant de cigares, à Boston et à New-York :

« A quelques exceptions près, les ouvriers les plus intelligents et les plus adroits sont ceux qui ont reçu de l'instruction.

» En général, les illettrés ont des habitudes moins régulières et sont plus souvent adonnés à l'ivrognerie, ce qui amène naturellement la démoralisation et la négligence dans le travail. Les ouvriers intelligents sont, en définitive, ceux qui produisent le plus, et, d'après ma propre expérience, j'évalue cette différence à 25 pour 100.

Ils ont un sentiment plus élevé de leur responsabilité, et font plus d'efforts pour se perfectionner et pour ne pas perdre leur place. »

M. White, pasteur, dans différents districts industriels :

« Ceux qui savent lire et écrire sont meilleurs ouvriers; mais la différence n'est pas aussi sensible que lorsqu'ils ont reçu une instruction plus étendue.

» Pour l'extraction des minerais de fer et leur réduction, un travailleur intelligent vaut 25 à 50 pour 100 de plus que celui qui ne l'est pas. Dans les mines et les manufactures, le travail de ceux qui ne savent ni lire ni écrire est à vil prix. »

M. Mac-Carthy, mécanicien, à Saint-Clair, Pensylvanie :

« Il m'est arrivé d'avoir à diriger la machine à vapeur d'un moulin destiné à briser le charbon. J'ai remarqué que les jeunes garçons qui n'avaient pas été à l'école et ne savaient ni lire ni écrire étaient plus disposés à mal faire; ils essayaient plus souvent d'abîmer la machine en mettant des clous dans les engrenages, que ceux qui avaient reçu même une faible instruction.

» Nous avons ici un grand nombre d'émigrants, et j'ai toujours vu que parmi eux les plus ignorants étaient les plus misérables.

» Les illettrés se livrent beaucoup plus souvent au désordre, et s'ils avaient le moyen d'acheter de l'eau-de-vie, il serait plus grand encore. Il y a parmi eux plus de tendances au vice et même au crime (1).

La suite à une prochaine livraison.

SIFFLETS PÉRUVIENS.

Il y a déjà longtemps que l'on a fait une remarque fort juste à l'égard de la musique rudimentaire des Péruviens et des Mexicains : c'est que ces peuples faisaient un usage presque exclusif des instruments à vent et à percussion, et qu'aujourd'hui encore, sur l'immense étendue des pays qu'ils habitaient, rien n'est plus rare que de rencontrer un instrument à cordes, si grossier qu'il soit. C'est précisément le contraire de ce qui a été constaté dans la portion de l'Afrique où les peuples européens n'ont jusqu'à ce jour introduit ni leurs arts, ni leur industrie. Dès les temps les plus reculés, la harpe, bien perfectionnée déjà, figure dans les peintures égyptiennes : on la retrouve en Abyssinie. Rien de pareil, à notre connaissance, n'existe dans ce que l'on est convenu d'appeler l'antique empire du Pérou, dont le morcellement moderne est connu de tout le monde.



Musée de Sèvres. — Sifflet péruvien trouvé dans un tombeau; face et profil. Sifflet péruvien trouvé dans un tombeau.

La grande flûte des anciens Péruviens prenait le nom de *qqueina* dans l'idiome quichua : elle servait primitivement à accompagner ces chants nationaux si mélancoliques que l'on a désignés sous le nom expressif de *Yaravis* ou de *Tristes* (1). La qqueina n'a pas cessé de faire retentir les Andes de ces douloureux accents. On rencontre également dans ces montagnes la flûte de Pan, si célèbre dans l'ancienne mythologie de la Grèce. Un voyageur français bien connu, M. Weddell, a décrit, dans son ouvrage sur le Pérou, une vaste flûte de ce genre, rendant des sons presque aussi grandioses que ceux de l'orgue primitif.

L'ouvrage de MM. Rivero et Tschudi donne plusieurs spécimens d'instruments à vent remontant à l'époque des Incas; mais ces flûtes ou ces flageolets de genres divers seraient infiniment plus nombreux, à coup sûr, si l'on avait prétendu introduire dans cette collection les sifflets très-perfectionnés que les potiers des temps incasiques adjoignaient souvent, avec beaucoup d'artifice, aux vases innombrables qu'ils confectionnaient, en les ornant la plupart du temps de figures d'animaux fantastiques. Quelques-uns de ces vases sont disposés avec assez d'art pour que l'eau qu'ils doivent débiter simule, en s'échappant du goulot, un sifflement, le chant des oiseaux.

Des deux sifflets dont notre gravure offre une représentation fidèle, et qu'on peut voir à la Manufacture nationale de Sèvres, le plus compliqué par sa forme est muni d'un appareil destiné à produire l'espèce de gazouillement sonore que nous venons de signaler, c'est-à-dire qu'il présente une sorte de cavité qu'on devait remplir d'eau pour en faire usage, le refoulement du liquide par l'air étant indispensable pour obtenir l'effet désiré. Ceci est certainement bien primitif, j'allais dire bien puéril; mais la forme du petit instrument est à coup sûr des plus originales.

Le second sifflet, trouvé, comme le premier, dans une tombe antique, est fabriqué également en terre noire, et

(1) Il résulte des rapports de la justice criminelle en France que les criminels sont quatre fois plus nombreux parmi les illettrés que parmi ceux qui ont de l'instruction. Ce n'est pas que l'instruction donne toujours directement plus de moralité; mais, d'une part, l'instruction permet plus d'échapper à la misère, cause principale des crimes; et, d'autre part, elle agit sur l'intelligence, elle conduit à mieux raisonner, elle donne une connaissance plus exacte du pouvoir de la justice. La moralité vaut mille fois mieux; mais, lors même que l'on voudrait à tort nier l'influence morale de l'instruction, on devrait toujours désirer sa propagation dans l'intérêt général de la société.

(1) Voy., sur ces poésies péruviennes, deux articles de M. Ferdinand Denis dans la *Bibliographie musicale* de M. Pottier de Lalaine, numéros de septembre 1872 et de juillet 1873.

représente un torse sans tête, revêtu d'un vêtement étroit à manches, couvert d'une sorte de broderie.

Ces deux sifflets ont fait partie de la célèbre collection de Clapisson.

A CANCALE.

Ce léger coquillage, que vous tenez entre vos doigts, va procurer à votre sens du goût une jouissance délicate d'une seconde : ne vous dit-il rien de plus? peut-être non! Mais que de souvenirs il éveille dans l'esprit du voyageur! Il le transporte dans la petite ville de Cancale, d'où le regard embrasse un si vaste horizon; sur ce rocher à peine haut de 50 mètres, et plus célèbre cependant que des milliers de monts superbes, sans nom et sans histoire, épars sur le globe. En bas, voici le port de Cancale, le village de la Houle, presque aussi populeux que la ville. Là se succèdent à toute heure des scènes d'étude qui intéressent aussi bien l'artiste que le savant : c'est là que M. Eugène Feyen a vu cette longue procession de jeunes femmes et de jeunes filles, rapportant des bateaux ce que la drague a moissonné au fond de la mer. Il y a du charme dans cette scène villageoise, et le regard se repose avec plaisir sur ces sveltes et sereines figures se mouvant, non sans une grâce qui n'a rien d'affecté, dans ce beau cadre du ciel et de la mer que dorent les douces lueurs d'un soir d'automne. L'artiste n'eût peut-être pas trouvé sur ce rivage, il y a quinze ou vingt ans, une inspiration aussi



Les Cancalaises au retour des bateaux, tableau d'Eugène Feyen. — Dessin de Sellier.

heureuse. Vers ce temps, les pêcheurs ne ramenaient souvent au port que des bateaux vides. L'inquiétude attristait leurs familles : les bancs se dépeuplaient. On accusait les ennemis naturels de l'huître, l'hermelle, ver à sang rouge, le bigorneau perceur, l'anomie; mais il fallait bien reconnaître que le plus terrible ravageur des bancs était cet impitoyable couteau de la drague, qui, raclant brutalement le fond de la mer, arrache tout ce qu'il y rencontre, ou envase et fait périr les jeunes mollusques, espoir des pêches futures. On dut songer sérieusement à prévenir la ruine d'une industrie si précieuse. Un savant, M. Coste (1), proposa d'emprunter aux anciennes traditions les moyens de repeupler les bancs, en pavant le fond des baies d'écailles d'huître ou en y coulant des fascines pour aider la semence ou le « naissain » à s'y fixer. On eut aussi recours à des règlements plus sages sur le mode et sur les saisons de pêche, sur les coupes réglées des exploitations par zones successives. A Cancale, toutes les huîtres qui n'ont pas la taille déterminée par les règlements sont réservées pour être élevées dans les parcs et les étalages. Grâce à ces divers moyens, on espère arrêter le déclin des bancs.

Certes, il y a sur la terre et dans la terre, dans l'air, dans les fleuves et les mers, plus de richesses qu'il n'en faut pour servir à l'alimentation de tous les habitants du globe; mais elles se répartissent entre eux inégalement, en proportion de ce qu'ils ont de culture intellectuelle et morale. La paresse et l'ignorance ne s'enrichissent guère; l'imprévoyante cupidité dissipe et détruit; le travail intelligent et prudent sait seul, non-seulement s'approprier les biens naturels, mais encore les conserver et les accroître.

(1) Voy. t. XXII, 1854, p. 199; t. XXXVII, 1869, p. 388; etc.

HISTOIRE
D'UN HOMME QUI N'A JAMAIS RIEN VU.

Suite. — Voy. p. 2, 10, 30.

XXI

Ah! la belle rumeur quand on sut, au pays, mes projets de voyage! Du reste, je ne tardai pas à les propager moi-même par mes préparatifs de départ. Jamais voyageur

n'avait pris à l'avance de telles dispositions. Lambert, préparant son expédition au pôle nord, a dû certainement être moins affairé, moins agité.

D'abord, il fallut chercher dans toute la contrée un artiste capable de faire des béquilles comme on n'en avait jamais vu, légères, solides, élégantes. J'en voulais deux paires, dont une de rechange en cas d'accident; mais j'en commandai quatre chez quatre menuisiers différents, afin de choisir dans ces quatre les deux plus belles paires.

Je dessinai moi-même le plan de deux malles monumentales; sur quoi l'on se figura que j'allais me livrer aux pérégrinations les plus fantastiques. Manteaux, sacs de voyage, arrivaient de tous les côtés, ainsi que les coiffures les plus impénétrables au froid, à l'air, à l'eau, au soleil. Je n'avais qu'un pied à chausser, vous le savez, mais pour ce pied il me fallut des houseaux à désespérer saint Crépin. N'en trouvant pas dans le département d'assez solides, d'assez propres, d'assez chauds, j'en fis venir de Paris.

Je fis venir de Paris également des cartes de géographie, des plans et indicateurs de chemins de fer, des guides Joanne pour la France, la Suisse, l'Italie.

Une vieille tante qui habitait à vingt lieues de chez nous, informée de cette soudaine ardeur, m'envoya vite une invitation de l'aller voir, voulant, disait-elle, profiter de mes dispositions qui peut-être ne dureraient guère.

J'assurai cette bonne tante que ma résolution était inébranlable, et qu'à l'automne elle pouvait compter sur moi.

XXII

La nuit, dans mes rêves, je me retrouvais avec mes deux jambes. Il me sembla même plusieurs fois que je planais dans l'air avec des ailes, comme les oiseaux; ou bien des béquilles fées m'emportaient à travers l'espace.

Voyages, navigations lointaines, étaient l'unique sujet de mes conversations et de mes réflexions. Nul héroïsme n'égalait à mes yeux celui des investigateurs de pays inconnus. Il n'existait plus pour moi qu'un seul genre de littérature, celle des voyages.

Et pourquoi ne me ferais-je pas, moi aussi, une réputation dans ce genre? Il n'est pas nécessaire pour cela, me disais-je, de parcourir les cinq parties du monde. Chapelle et Bachaumont se sont illustrés par une promenade dans le midi de la France; Xavier de Maistre s'est acquis plus de réputation encore par son *Voyage autour de ma chambre;* je pensais aussi au *Voyage sentimental* de Sterne, et me promettais bien de raconter aussi mes pérégrinations, qui peut-être ne s'arrêteraient pas au programme tracé par Valentin. Je me sentais maintenant prêt à aller, aller... j'eusse pris, je crois, ma course à cloche-pied.

Je lus, vers cette époque, la correspondance de Victor Jacquemont; cette correspondance m'enchanta; j'en fis des extraits comme quelqu'un qui se fût disposé à visiter lui-même Cachemire et Lahore. Immédiatement après Jacquemont, et pour comparer entre eux les deux récits, je lus le voyage de Bernier, qui précéda Jacquemont de deux siècles dans ces contrées. L'histoire si bien racontée de l'empereur Aureng-Zeyb me mit en plein rêve, et je me crus, moi aussi, devenu médecin de cette majesté. Je le (ou la) rajeunissais comme Jacquemont, depuis, a rajeuni Runjeet-Sing, tant et si bien s'étaient confondus et mêlés dans ma cervelle tous ces souvenirs d'Orient.

XXIII

Le jardinage, véritablement, souffrait un peu de tous ces projets, et plus d'une fois je négligeai ou d'arroser, ou de tailler, ou de repiquer à temps.

Et puis, l'esprit d'initiative n'était plus aux occupations horticoles. J'étais tout à mes voyages.

Valentin m'avait écrit une nouvelle lettre, m'engageant plus que jamais à partir. Ma tante, de son côté, renouvelait son invitation à la venir voir.

L'automne approchait; nous étions en septembre. Les cueillettes en tout genre touchaient à leur fin. Mais il était arrivé que, mes préparatifs ayant été faits si longtemps à l'avance, j'avais eu, dans les derniers temps, à m'occuper beaucoup moins de mon voyage. Il y eut donc des jours où, tout naturellement, j'y pensai moins aussi. Dans ces jours-là, si je n'étais pas très-occupé de mes cultures ou de mes élevages, je me sentais inquiet, incertain, flottant dans l'irrésolution et le vague, ce qui parfois me rendait fort triste. Au contraire, je reprenais la gaieté quand je me trouvais occupé, je dis occupé manuellement ou des affaires rustiques, ou des préparatifs du départ.

Un certain dimanche que je m'en étais allé à plus de cinq cents mètres de mon ermitage, et que je me promenais seul, à mi-coteau, le long d'une hêtrée, je m'assis tout pensif au soleil, près d'un fourré de genévriers et de houx. Une jolie scabieuse balançait près de moi sa mélancolique fleur bleue. Le grillon, sous l'herbe, faisait retentir ses cymbales. L'air était embaumé du parfum des fruits; les oiseaux chantaient; les bestioles de toute espèce circulaient dans l'herbe.

Ravi et comme en extase devant ce spectacle de la vie universelle, je regardais, j'écoutais... Une voix jeune, pure, charmante, se fit soudainement entendre derrière le buisson de houx. Cette voix chantait une chanson dont chaque parole eut son écho au plus profond de mon cœur.

Viens, m'ont dit vingt chars rapides;
Le feu nous pousse à travers
Bois épais, cités splendides,
Monts et prés, champs et déserts.
Faisant honte aux hirondelles,
Tu croiras, sur nos essieux,
Que la terre a pris des ailes
Pour passer devant tes yeux.

Viens, me crie un beau navire,
Voir l'homme en tous les climats,
Voir en germe quelque empire,
Des ruines voir l'amas.
Par un caprice de l'onde,
Tu peux, voguant avec moi,
Ajouter un nouveau monde
A ceux dont le nôtre est roi.

Des astres je sais la route;
Viens, dit un aérostat;
Monte à la céleste voûte,
Pour en juger mieux l'éclat.
Sur maint problème à résoudre,
Dans mon vol audacieux,
Viens, au-dessus de la foudre,
Sonder l'abîme des cieux.

— Partez tous. Ici je reste,
Heureux d'un monde borné;
D'oiseaux, de fleurs, monde agreste,
D'ombrages environné.
Quand la nuit étend son voile,
Et qu'au ruisseau transparent
Vient se mirer une étoile,
Oh! que l'univers est grand!

XXIV

Aussi vite que je pus, j'allai regarder derrière le buisson... j'y trouvai un grand collégien occupé à cueillir des champignons.

Ce n'était pas, pour sûr, ce collégien qui avait chanté. Je m'en aperçus bien lorsque je l'entendis me saluer d'une voix rauque et me dire :

— Je vous connais, Monsieur, je suis presque votre voisin, et l'on m'a dit dans le pays que vous vous occupiez

de botanique. Serait-ce une indiscrétion de vous demander si vous avez fait une étude particulière des champignons?

Je répondis que je connaissais à peu près les grosses espèces indigènes, mais que c'était tout.

— Eh bien, dit-il, nous pourrons nous entendre : j'en suis à mes débuts, et, si vous le permettez, j'irai quelquefois vous demander de m'aider pour la dénomination et le classement...

— Très-volontiers, mon jeune ami, si, ne vous connaissant pas, je puis...

— Oh! pardon, Monsieur! Je suis le fils de M. Berthais, professeur de mathématiques au collége Chaptal. Mon père a loué tout récemment une maisonnette dans ce village, pour y venir chaque année passer les vacances loin de Paris. Nous y voilà installés depuis un mois, et comme j'aime la botanique, et que l'automne est le printemps des champignons...

— Mais on chantait tout à l'heure près de ce buisson.

— Vraiment oui; c'était ma sœur Florine, qui se plaît à courir avec moi dans la campagne. La voici là-bas sous les hêtres, occupée à ramasser les plus belles faînes pour une collection de fruits que nous faisons ensemble.

— Mademoiselle votre sœur chantait une bien jolie chanson.

— Ah! oui, la chanson des *Voyages*, de Béranger. C'est mon père, ami du chansonnier, qui la lui a fait apprendre.

Florine, un instant après, vint rejoindre son frère; c'était une belle fille de dix-neuf à vingt ans. Je saluai, honteux, le croiriez-vous, et rougissant de ma jambe absente, comme j'eusse rougi d'une faute qu'on eût pu me reprocher; puis je les vis l'un et l'autre reprendre en courant le chemin de la maison paternelle.

XXV

Voilà, lecteur, comment je vis, pour la première fois, celle qui a bien voulu devenir la femme du malheureux infirme.

A l'heure où j'écris ceci, nous sommes mariés depuis vingt-quatre ans; sept enfants sont nés de notre union. Six vivent, et tous avec deux jambes! le plus jeune a douze ans et l'aîné vingt-deux.

Bien des événements se sont passés depuis cette époque, et cependant rien ne m'a fait oublier cette première entrevue.

Comment se fit notre mariage? De la façon la plus simple. La famille Berthais était une famille excellente : le père et la mère, à cause de leur fils qui m'avait pris en affection, m'accueillirent avec bonté, avec cordialité. Je m'habituai à eux, ils s'habituèrent à moi; l'estime devint réciproque; nous avions d'ailleurs, de part et d'autre, le goût de l'étude.

Vingt-neuf ans, c'était mon âge, et vingt-deux celui de Florine, au moment de notre mariage.

Je reprendrai les choses en détail dans un instant; mais tout de suite je peux dire que la paix n'a pas été un seul jour sérieusement troublée dans notre pauvre famille. Je dis *pauvre famille* à tort, puisque jamais il n'y eut maison plus riche de sérénité et de gaieté que ne le fut la nôtre.

La suite à la prochaine livraison.

UNE TABLE
DE LA FIN DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

Parmi les beaux meubles réunis l'an dernier à l'hôtel de la présidence du Corps législatif pour l'exposition organisée au profit des Alsaciens-Lorrains [1], on remarquait, dans la salle numéro 14, une petite table, chef-d'œuvre d'exécution, travail essentiellement français, que l'ébéniste et le fondeur ont traitée comme un vrai bijou et qui mérite un examen spécial. Cette table est d'acajou massif, munie de rebords assez élevés. Le devant, mobile, s'abaisse ou se relève à volonté, fermant et s'ouvrant à l'aide d'un petit loquet. Les pieds, maintenus et réunis en bas par un X décoré de bronze ciselé, sont composés d'une colonnette d'acajou cannelé d'étain, d'un vase allongé en bronze doré et d'une tige d'étain. Sur l'X, deux dauphins adossés soutiennent de leurs queues une boule au-dessus de laquelle est figurée une fleur de lis. Dans la salle consacrée au dix-huitième siècle, ce meuble portait, sur le Catalogue de la première série des objets exposés, le numéro 29, et sur le Catalogue de la deuxième série, le numéro 22. Dans les deux catalogues, il était ainsi désigné : « Table de travail de Mesdames de France, filles de Louis XV. » Voici enfin ce que M. Albert Jacquemart en disait dans la *Gazette des beaux-arts*, numéro du 1er juin 1874, page 562 : « Un autre chef-d'œuvre de facture est la petite table exposée par M. Double, et qui appartenait aux filles de Louis XV, Mesdames de France : ce meuble faisait partie du mobilier du château de Meudon. »

Mais d'où vient cette tradition rapportée par M. Jacquemart? Peut-on l'accepter sans réserve? C'est en 1865, dans la *Revue universelle des arts*, tome XXII, page 20, qu'elle a été émise pour la première fois. On lit, en effet, dans un article intitulé *Un mobilier historique des dix-septième et dix-huitième siècles :*

« J'ai devant moi une table d'étude qui a servi aux quatre filles de Louis XV. Elle est en bois de rose, ornée de bronzes dorés qu'on peut dire inimitables. Cette jolie table fut achetée, en 1794, au château de Meudon, par M. d'Arblay, capitaine général des gardes du corps, qui se souvenait d'avoir vu Mesdames Victoire, Adélaïde et Sophie, travailler près de ce meuble adorable, où l'on a découvert des doubles fonds... Le général d'Arblay, qui n'avait jamais voulu se séparer de son meuble, le légua en mourant à son ami M. Lenoir, secrétaire de l'Athénée. Celui-ci ne céda qu'à de pressantes instances pour renoncer à ce meuble auquel il attachait un souvenir d'amitié. »

Examinons la valeur réelle de quelques-unes de ces assertions.

On affirme que « la table fut achetée à Meudon. » A part ce point de fait, tout nous paraît inexact dans le passage que nous venons de transcrire. Il paraît bien impossible que M. d'Arblay ait vu Mesdames Victoire, Adélaïde et Sophie, travailler à Meudon près de cette table, attendu que les filles de Louis XV n'ont jamais habité le château de Meudon. Elles habitaient Bellevue (ce qui est bien différent), c'est-à-dire l'ancien château agrandi de Mme de Pompadour. D'ailleurs on sait que Meudon, après la mort du grand Dauphin, fils de Louis XIV, fut abandonné par la famille royale et réuni au domaine de la couronne par un édit de Louis XV daté de septembre 1726.

Le château ne reçut d'hôtes royaux qu'à l'époque où Louis XVI affecta cette résidence à l'habitation de son fils aîné, le Dauphin Louis, né en 1781, mort à Meudon en 1789. Il paraît également impossible que Mme Sophie ait jamais travaillé à Meudon ou ailleurs près d'une table semblable, étant morte en mars 1782, et le travail de la table paraissant être au moins d'une année ou deux postérieur à cet événement : il date tout à fait de la dernière période du style Louis XVI, du moment où ce style passe du caractère lourd au caractère grêle et fluet. Il est légé-

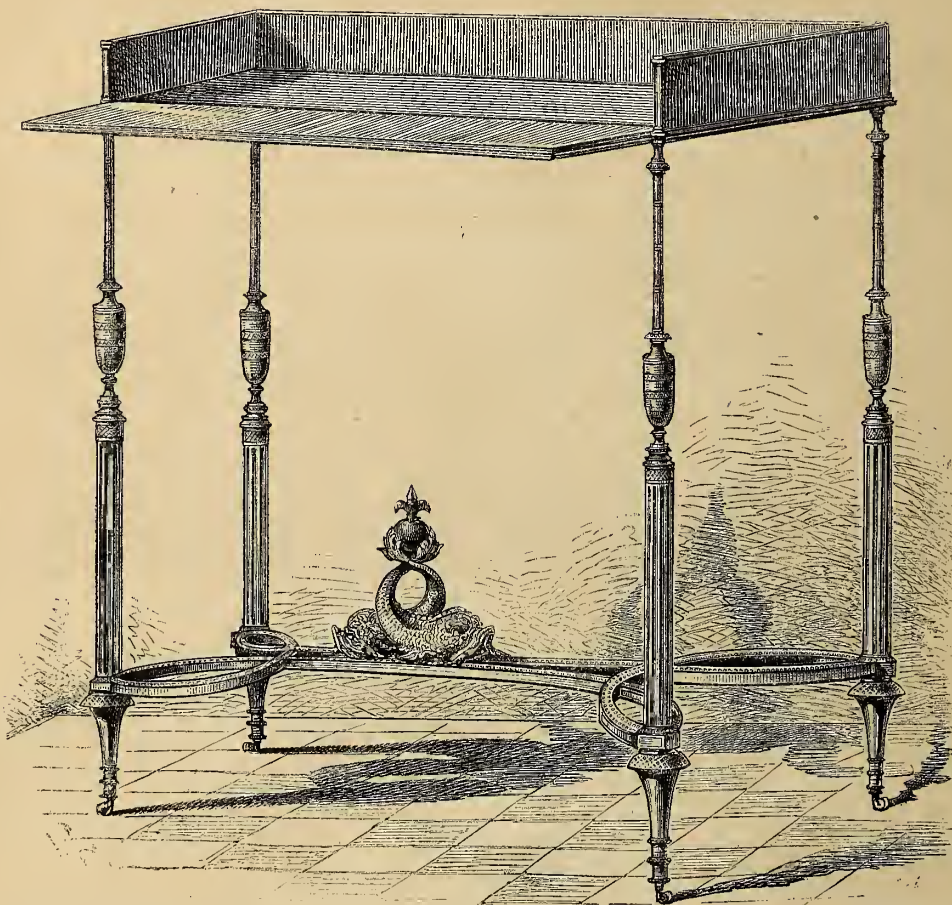
(1) Voy. p. 3.

rement postérieur aux dessins de meubles de Boucher, de Lalonde et de Lafosse. Il possède tous les signes particuliers qui ont marqué la dernière étape du goût Louis XVI avant l'avénement du style de la république. Mais pourquoi insister? Quant aux doubles fonds, le lecteur, qui a sous les yeux l'objet gravé lui-même, pensera sans doute qu'il faut beaucoup d'imagination pour supposer des doubles fonds à une table pareille.

Il reste à essayer de dater avec précision ce produit de l'art français de la fin du dix-huitième siècle.

On sait combien sous l'ancienne monarchie l'étiquette était sévère, et comment se conservaient les traditions du symbolisme ornemental. On peut affirmer que quand un meuble destiné à la famille royale présente le *dauphin* comme motif unique ou principal de décoration, ce meuble a dû être fabriqué pour le fils aîné du roi de France ou pour sa femme. Il est donc plus que probable que la table qui nous occupe, destinée évidemment par la supériorité de sa fabrication et par les attributs de sa décoration à la famille régnante, a été exécutée pour un Dauphin ou pour une Dauphine de France. Or, dans la deuxième moitié du dix-huitième siècle, il y a eu en France trois Dauphins seulement :

1° Louis XVI, né en 1754, d'abord duc de Berry jusqu'à la mort de son père, fils de Louis XV, marié en 1770, Dauphin de 1765 à 1774;



Collection de M. Double. — Table qu'on suppose avoir appartenu aux filles de Louis XV ou au fils aîné de Louis XVI. Dessin de Sellier.

2° Le fils aîné de Louis XVI, né en 1781, Dauphin depuis cette date jusqu'à sa mort, arrivée le 4 juin 1789;

3° Louis XVII, né en 1785, duc de Normandie jusqu'à la mort de son frère aîné, Dauphin depuis le 4 juin 1789 jusqu'en 1795.

Quel est celui de ces Dauphins à qui la table a pu être destinée? Il ne faut songer ni à Louis XVI, ni à Marie-Antoinette, car, devenus roi et reine de France, ils avaient cessé depuis plus de dix ans d'être Dauphins quand on exécuta ce petit travail. Il est inutile, sans doute, de démontrer que son style est très-sensiblement postérieur à 1774. Il ne faut pas davantage songer à Louis XVII. Quand ce prince devint inopinément Dauphin, au milieu de l'explosion de la révolution, la liste civile, considérablement réduite, n'avait pas d'argent à consacrer à l'ameublement d'un enfant qui héritait tout de son frère aîné. Reste seulement le fils aîné de Louis XVI; et nous croyons que ce doit être nécessairement pour lui qu'on a fait ce meuble. Le style de la table convient d'ailleurs tout à fait à la période de temps comprise entre les années 1783 ou 1784 et 1789. On peut dire aussi qu'elle semble, par sa forme, avoir été dessinée à l'usage d'un enfant. On peut encore affirmer qu'elle a fait partie du somptueux mobilier dont, selon la tradition, on dotait chaque fils de France lorsqu'il était parvenu à l'âge de sept ans et qu'on montait sa maison. Enfin, une dernière considération paraît conduire à l'évidence. La table provient de Meudon, c'est-à-dire de la résidence habituelle du fils aîné de Louis XVI. Cette belle pièce peut être datée approximativement de l'année 1787.

Un autre meuble appartenant à M. Double, et offrant avec celui-ci de nombreux points de ressemblance, la console exposée dans la même salle, sous les numéros 28 (première série) et 21 (deuxième série), doit avoir la même origine et a eu certainement la même destination.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 15. Le Gérant, J. BEST.

ARA ET SOUBRETTE.



Ara et Soubrette, tableau par Villa. — Dessin de J. Lavée, d'après une photographie de Reitlinger.

Il y avait une fois, dans un joli petit hôtel de la rue de Verneuil, un marquis, une marquise, une soubrette et un ara. Un philosophe fréquentait l'hôtel en qualité de familier.

Le marquis était joueur; selon qu'il était en veine de gain ou de perte, il était brusque ou aimable avec Mme la marquise. Par une conséquence toute naturelle, les jours où monsieur avait été brusque avec madame, madame, qui était d'un caractère faible et vain, rudoyait Marton, qui rendait la vie dure au malheureux ara. Les jours où M. le marquis avait été aimable avec Mme la marquise, madame était charmante avec Marton, et la comblait de

petites confidences et de menus cadeaux; Marton, de son côté, appelait l'oiseau *petit mignon*, et lui prodiguait les gimblettes et le vin sucré.

L'ara, oiseau de grande apparence et de peu de cervelle, ne savait plus sur quelle patte danser, ni quelle conduite tenir. Rêveur sur son perchoir, il se demandait pourquoi madame, qui l'avait accueilli avec une véritable frénésie de tendresse, l'avait peu à peu négligé et même dédaigné, au point de le reléguer dans l'antichambre; pourquoi Marton le traitait tantôt comme le dernier des perroquets gris, tantôt comme le plus brillant représentant de la race fastueuse des aras. Ses notions sur le bien et le mal, sur le juste et l'injuste, se brouillaient dans sa tête biscornue. Il perdait peu à peu de vue les bons principes d'éducation qu'il avait reçus de ses premiers maîtres. Il en vint à conclure de ses observations de chaque jour que la race humaine est une race capricieuse, sur l'amitié de laquelle un ara qui se respecte ne peut faire aucun fond; que puisque tout le monde agissait par fantaisie avec lui, il pouvait agir par fantaisie avec tout le monde. « Ce n'est pas déjà si difficile, se dit-il pour conclure, de s'abandonner à l'humeur du moment. »

A partir de ce jour-là, il cessa de se contraindre. Maintes fois il tourna le dos aux avances de Marton, et répondit à ses agaceries par les plus gros mots de son répertoire. N'étant point prisonnier sur parole, et ayant secoué tous les scrupules qui, autrefois, mieux que sa chaînette, le retenaient au perchoir, il profita, chaque fois qu'il le put, de la moindre négligence de Marton pour faire des escapades et de folles équipées.

Un jour, il entra dans le boudoir de madame et fit tressauter dans sa corbeille de satin blanc le bichon favori, en imitant avec trop d'art l'aboiement brutal d'un gros mâtin en colère. Madame tomba en faiblesse, sans négliger toutefois de sonner Marton pour expulser l'intrus. Trois grands jours madame eut ses vapeurs et fut entre la vie et la mort, du moins à ce qu'elle a raconté depuis.

Un autre jour, il salua d'un rire narquois M. le marquis au moment où il descendait le grand escalier, son lampion sous le bras, secouant d'un geste délicat quelques grains de tabac épars sur la dentelle de son jabot. M. le marquis, superstitieux comme tous les joueurs, regarda le salut mal-appris du *petit mignon* comme un sinistre présage. Quoi qu'il en soit, il perdit de grosses sommes, et s'en prit à madame, qui s'en prit à Marton, qui s'en prit à l'oiseau, qui lui tourna irrévérencieusement le dos et se demanda à haute voix « s'il avait bien déjeuné ! » Cette simple question qu'il se faisait à lui-même, par une vieille habitude, lui rappela aussitôt qu'il n'avait pas déjeuné du tout, et que Marton l'avait fort négligé.

Jadis (et j'entends par jadis l'époque où il était encore un perroquet bien élevé), il se serait résigné à attendre, ou, dans tous les cas, il aurait demandé poliment à manger.

Dans l'état d'esprit où il était, il trouva beaucoup plus simple de se servir lui-même. Il sauta donc lourdement sur la table de la salle à manger, au grand détriment de la vaisselle, et gauchement se percha sur un pâté de Chartres à peine entamé.

Marton accourut au bruit; elle demeura d'abord muette d'horreur, et, quand elle eut enfin recouvré la parole, s'écria : « A bas ! odieuse bête ! »

Entre les deux termes *petit mignon* et *odieuse bête!* la différence est cruelle et faite pour indigner un cœur bien placé. Un seul petit mot d'amitié eût décidé l'oiseau à descendre, d'autant plus qu'il était en équilibre instable sur le pâté de Chartres, et par conséquent fort mal à son aise. En présence d'une injure, son cœur de perroquet s'endurcit; s'il eût été un kakatoès au lieu d'être un ara, je ne doute pas que sa huppe ne se fût hérissée d'horreur. Il prit son air le plus froid et le plus insultant, et répondit en faisant une pirouette assez gauche : *Tarare, pompon!*

Marton fit deux pas en avant, l'oiseau se mit sur la défensive; elle fronça les sourcils, il ouvrit le bec; elle leva la main, il étendit ses ailes pour parer le coup.

Que serait-il arrivé? Nul ne le sait, car les deux adversaires étaient possédés d'une rage aveugle.

Le philosophe entra, et d'un coup d'œil vit à quel point critique les choses en étaient venues. Marton, honteuse d'être surprise par un philosophe dans un accès de colère, baissa aussitôt la main. L'oiseau replia ses ailes, et se rengorgea en marmottant je ne sais quelles injures.

— Petit mignon! dit le philosophe, soyons sage, mon bon ami; venez ici.

Et il lui tendit résolûment son poing fermé.

Après une courte hésitation, l'ara sauta lourdement sur le poing du philosophe, s'y carra fort à son aise pour narguer Marton, et, lui jetant de son gros œil rond un regard de bravade, il se mit à imiter la trompette.

— Cette bête-là nous fera tous mourir de chagrin! s'écria Marton en portant son petit tablier à ses yeux et en essayant de sangloter.

— Juste retour, Marton, des choses d'ici-bas!

dit le philosophe en souriant. *Petit mignon* est juste ce que vous l'avez fait; il pratique ce que vous lui avez appris; il se conduit comme vous l'avez élevé à se conduire.

Il ajouta entre ses dents :

— Quand je dis « vous », j'entends non pas vous seule, mais votre maître et votre maîtresse. J'ai essayé de vous parler à tous raison et philosophie. Vous avez été tous plus fous les uns que les autres; le moins fou des quatre, c'est encore l'oiseau.

En qualité d'ami de la maison, il avait maintes fois, voyant ce qui se passait, essayé de prêcher la sagesse. M. le marquis lui avait tapé familièrement sur l'épaule, et lui avait dit : « Connu; à d'autres! » Mme la marquise, à chaque tentative du philosophe, avait bâillé derrière son éventail et s'était plainte de ses vapeurs. Marton avait froncé son petit nez, et avait répondu d'un petit ton d'humilité tout plein d'impertinence « qu'elle était trop bête, et qu'elle n'entendrait jamais rien à la philosophie. »

L'oiseau seul avait bien pris les avances de l'ami de la sagesse, et, voyant qu'il était d'humeur toujours égale, il s'était décidé à lui accorder d'abord sa confiance, ensuite son amitié.

Le philosophe, en remettant son ami sur son perchoir, se mit à ricaner en faisant allusion à des gens qui commencent par mal élever leurs enfants et se plaignent ensuite avec amertume de ce que leurs enfants sont mal élevés.

L'oiseau comprit-il l'allusion? En vérité, je n'en sais rien. Tout ce que je sais, c'est qu'il se mit à rire à gorge déployée.

HISTOIRE

D'UN HOMME QUI N'A JAMAIS RIEN VU.

Suite. — Voy. p. 2, 10, 30, 37.

XXVI

Dans tout cela, qu'étaient devenus mes projets de voyages? Mes projets de voyages? ils ne furent pas seulement abandonnés; ils furent, Messieurs, complétement oubliés...

Jamais je ne m'étais senti attaché au cher village par des liens aussi puissants qu'après le petit épisode raconté dans les trois précédents chapitres.

Un an seulement aprés cet épisode eut lieu notre mariage. Je ne dirai pas quels bons jours nous avons passés ensemble à nos cultures toujours mêlées d'étude. *Mêlées d'étude?* Ne serait-il pas plus juste de dire que notre vie était une étude incessante? Quel livre, en effet, que celui de Nature à qui sait le tenir ouvert sous ses yeux! Florine prit très-bien les habitudes de la vie rustique; c'était elle qui maintenant, dans le char aux légumes, aux fleurs et aux fruits, traîné par Aristote, m'accompagnait au marché.

Le beau-père, M. Berthais, qui était lui-même originaire de la campagne, avait eu le rare, le très-rare bon sens de conserver à sa famille les habitudes agrestes. Florine n'avait jamais été mise en pension, ce qui ne l'avait pas empêchée de recevoir, entre son père et sa mère, une bonne instruction, dont avaient fait partie les soins du ménage. Il n'y avait point de domestiques chez son père, les enfants et la mère vaquaient aux soins du ménage. Le jardin et le petit verger, à la campagne, étaient soignés par toute la famille.

Florine avait été ainsi, dès la naissance, préparée pour le genre de vie que nous devions avoir ensemble.

XXVII

Lorsque j'épousai Florine, je me sentais pour elle une affection qui me semblait ne pouvoir jamais devenir plus profonde. Quel enfantillage! Est-ce qu'alors je la connaissais? est-ce qu'alors je devinais l'entrain, le courage, le dévouement complet, la gaieté même qu'elle mettrait à partager ma tâche? est-ce qu'alors je savais à quel point elle enchanterait et sanctifierait ma vie?

Une année entière devait suffire à peine à me le faire soupçonner.

Et, même au bout de cette année, étais-je bien à même d'apprécier ce cœur d'or? Que sait-on d'une femme qui n'a pas encore été mère?

XXVIII

Il est nécessaire que je retourne ici de quelques pas en arrière, afin d'exposer deux circonstances indispensables à l'intelligence de ce qui doit suivre.

Valentin, notre voyageur Valentin, voyageait toujours; mais du Caire, où nous l'avons laissé, il était revenu à Londres, préparer, avec son négociant naturaliste, de nouvelles excursions; et c'est à Londres qu'une lettre de moi l'avait informé de mon mariage. Il allait, le lendemain, s'embarquer pour Bombay, et de là pénétrer, s'il le pouvait, jusque dans la haute Asie, en vue surtout d'en rapporter des lépidoptères.

Tout occupé des préparatifs de ce nouveau départ, il ne m'écrivait qu'un mot en toute hâte pour nous dire, à ma femme et à moi, la part qu'il prenait à notre bonheur. Il ne désespérait pas, ajoutait-il, d'en être bientôt témoin; car, après cette course en Asie, il comptait rentrer en France, et peut-être s'établir tout près de nous, au village natal; car lui aussi eût bien voulu se créer une famille, et même il me chargeait de trouver pour lui, comme je l'avais fait pour moi, une femme excellente.

Son idéal, en ce moment, disait-il, était de revenir vivre avec nous du fruit de son jardinage, auquel ne s'ajouterait pas sans avantage le revenu du petit capital qu'il s'était acquis, en dépit du proverbe :

Pierre qui roule
N'amasse mousse.

Cette perspective de réunion et de vie en commun avec un ancien camarade m'eût causé une grande joie, si je n'avais pensé que peut-être il en serait des projets de retraite de Valentin comme il en avait été de mes projets de voyage.

XXIX

J'ai dit que deux circonstances devaient être indiquées ici, pour l'intelligence de ce qui va suivre. Je viens d'exposer la première; voici la seconde :

M. Berthais occupait, on l'a vu, dans notre village, une maisonnette où, chaque année, avec sa famille, il venait passer les vacances. Mais à quoi bon cette maison maintenant? la nôtre, à Florine et à moi, n'était-elle pas assez grande pour toute la famille?

En conséquence, il fut convenu que beau-père, belle-mère et beau-frère, auraient chez nous, désormais, leur maison de campagne.

Celle qu'ils occupaient auparavant fut remise à son propriétaire; mais M. Berthais trouva lui-même, pour l'habiter, un nouveau locataire. C'était un de ses amis, vieux journaliste, fatigué de luttes et de polémiques, qui se décidait à vivre en saint Antoine. Il s'appelait M. Soufflanbise, approchait de la soixantaine, et n'avait jamais été marié, en vue, disait-il, de simplifier sa vie. Homme d'esprit et d'une grande droiture, mais agacé d'abord, puis aigri par la vie batailleuse, il commençait de tourner à la misanthropie.

L'étude et le travail eussent pu le « remettre en nature », comme dit si bien Rabelais; mais il en avait perdu le goût. Il ne voulait plus que deux choses : se reposer et passer agréablement le temps.

On verra, par la suite, comment il y réussit.

En attendant, comme c'était un fort honnête homme, instruit et aimable malgré son dégoût du monde, nous nous liâmes avec lui, et peu de jours se passaient sans qu'il vînt quelques instants nous voir au jardin; et souvent, le dimanche, soit chez lui, soit chez nous, on se réunissait à dîner.

XXX

Qui avait eu, dans tout ça, un grand désappointement? C'était ma tante Michu, laquelle avait avait fait, quatre mois à l'avance, des préparatifs pour me recevoir, et qui tout à coup avait appris qu'au lieu de me mettre en voyage, je me mettais en ménage.

La bonne femme, cependant, ne me garda pas rancune; car, bien que je fusse l'héritier naturel de tous ses biens, meubles et immeubles, elle m'institua par testament son légataire universel, me chargeant de servir une rente viagère à Perpétue, sa domestique, qui, presque aussi vieille qu'elle, l'avait servie vingt ans.

Le chien, le chat, les poules, quatre tourterelles, un poisson rouge, onze ruches d'abeilles, nous étaient légués, à Florine et à moi, pour être par nous hébergés, nourris, soignés jusqu'à leur mort naturelle. Les poules seules étaient exceptées de cette clause, et nous en pouvions disposer absolument. Pauvres poules!

Quant au mobilier, il devait être partagé entre Perpétue et nous. Mais ma tante, pour le partage, s'en remettait à ma loyauté, avec injonction à Perpétue d'accepter sans réclamation d'aucune sorte la part qui lui serait faite.

Confiant à mon tour en la loyauté de la vieille servante, je lui laissai, sa vie durant, l'usage du mobilier complet et celui de la maison qui appartenait à ma tante. Aussi quelles révérences m'a faites, *sa vie durant,* la bonne Perpétue! et quels soins elle a pris pour conserver intact le mobilier et même pour l'améliorer!

XXXI

Ce qu'il y avait d'original dans le testament de ma tante Michu, pour bien le comprendre, il faut savoir ceci :

Ma tante, malgré ses soixante-douze ans, vivait d'un

petit commerce d'œufs et de beurre, heureusement assez lucratif; car, en dehors de ce commerce, elle ne possédait, avec sa maisonnette, que six cents francs de rente tout au plus. Or je devais servir à Perpétue une rente de douze cents livres. Ma tante avait donc voulu que sa domestique fût, après sa mort, plus riche qu'elle-même (au moins quant au revenu), et c'était moi, l'héritier de la nue propriété, qui devais suppléer à ce qui eût manqué à la pauvre vieille.

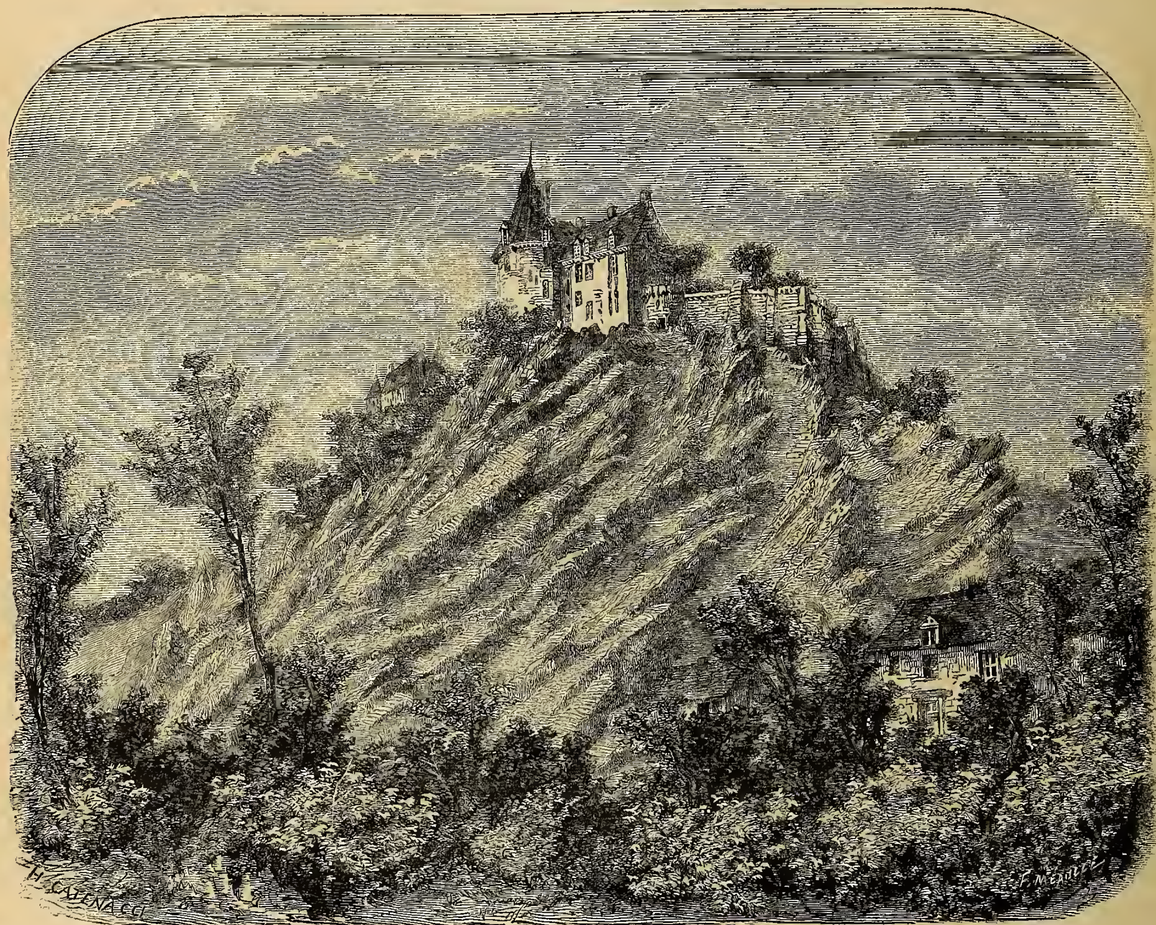
Quoi de plus équitable qu'un tel arrangement!

La suite à une prochaine livraison.

LE CHATEAU DE SAINTE-SUZANNE

(MAYENNE).

Sur le parcours du chemin de fer de Paris à Rennes, à la demi-distance entre le Mans et Laval, si le voyageur, ayant quitté le train à la station d'Évron, s'achemine dans la direction du sud-est, il voit, après une heure de marche, se dresser devant lui un mamelon isolé, entouré de vallées profondes. L'Erve coule au pied de ce mamelon, anneau détaché de la chaîne dite des *Coévrons* (les monts boisés), qui forme un trait d'union entre la Normandie et l'Anjou.



Château de Sainte-Suzanne (Mayenne). — Dessin de Catenacci.

Le château de Sainte-Suzanne couronne l'étroit plateau où s'arrête la montée presque à pic, qui n'est praticable que du côté du nord-ouest.

Défendu par sa position pour ainsi dire inaccessible, il eut souvent à repousser les Bretons et les Anglo-Normands au temps de leurs entreprises contre la France. Ce ne fut qu'en 1593, quand la Ligue eut été presque partout vaincue, que le château de Sainte-Suzanne cessa d'être un poste militaire. Plus d'une fois démantelé et battu en brèche dans les siéges qu'il eut à soutenir de 1080 à 1589, ce vieux nid d'aigle, tant éprouvé autrefois par la guerre, et depuis rongé, ruiné par le temps, ne se composait plus que des débris encore debout aujourd'hui, lorsque, en 1820, le prince de Beauveau, son propriétaire, le vendit pour la somme de dix mille francs.

Un savant explorateur des Alpes Mancelles a écrit, à propos des restes du château de Sainte-Suzanne : « Perle perdue au milieu des genêts du bas Maine, précieux fleuron de la couronne du moyen âge, peu d'anciennes villes, même en Bretagne, offrent une physionomie plus originale, plus pittoresque, un plus heureux mélange des beautés de la nature toujours jeune et souriante, et de celle des ruines poétisées par la destruction même. »

Bien qu'il demeure impossible de préciser l'époque à laquelle il faut faire remonter l'édification d'un château fort au sommet du monticule de Sainte-Suzanne, les fragments de murailles bâties de pierres vitrifiables en fusion attestent que les ruines du vieux manoir ont pour base celles d'une place de guerre contemporaine de ces *castles-glass* ou *vitrified forts* (châteaux de verre ou forts vitrifiés) [1] de la vieille Calédonie.

Henri II, vicomte de Beaumont, s'était rendu maître du château de Sainte-Suzanne par droit de conquête; Guillaume le Roux, duc de Normandie, fils de Guillaume le Conquérant, ayant essayé de le lui reprendre, sa tentative échoua complétement, grâce à l'escarpement des rochers et à l'épaisseur des vignes. Le moine chroniqueur de Saint-Évroul, Orderic Vital, dit en parlant de ce siége,

[1] Voy. la Table de quarante années au mot CHATEAUX DE VERRE.

qui eut lieu en 1080 : « Les Normands n'y gagnèrent que les flèches qui restèrent fichées dans leurs plaies. »

Moins heureux que le vicomte de Beaumont, Ambroise de Loré, qui tenait garnison au château de Sainte-Suzanne, dut céder aux ravages causés par les dix canons de fer récemment apportés du siége d'Algésiras par le comte de Salisbury son adversaire; forcé de livrer la place aux Anglais, ce ne fut qu'au prix de 2 000 écus d'or qu'il obtint la vie sauve pour les six cents hommes qui avaient héroïquement défendu le château.

Quelques années plus tard, Ambroise de Loré, grâce à la connivence d'un soldat anglais nommé Jean Ferrement, marié à une Française, rentrait sans coup férir dans Sainte-Suzanne dont il faisait la garnison prisonnière. La fortune des armes y réintégra bientôt les Anglais. Ceux-ci, au mépris du traité conclu le 15 mars 1447, qui fixait la date où le château devait faire retour à la couronne de France, refusèrent de le rendre quand la date de la reddition fut échue; une victoire décisive remportée par Ambroise de Loré à Croisilles non-seulement délivra Sainte-Suzanne, mais toute la province du Maine, et contraignit les Anglais de se retirer en Normandie.

Cette place, qui appartint ensuite à la reine de Navarre Marguerite de Valois, fit plus tard partie du domaine privé de Henri IV. Les ligueurs l'assiégèrent en 1589; chargé de la défendre contre eux, M. de Bouillé la conserva à son maître. Il lui restait à subir les ravages d'un dernier siége : l'année même où Henri IV abjura le calvinisme (1593), le grand bastion du château de Sainte-Suzanne tomba sous le canon de la guerre civile.



Château de Sainte-Suzanne ; vue intérieure. — Dessin de Catenacci.

Telle était l'importance attribuée autrefois à cette place, qu'elle mérita l'honneur d'être nommée le boulevard de la liberté en Europe.

LES TSCHÉRÉMISSES

(RUSSIE D'EUROPE).

Fin. — Voyez page 31.

Chaque village a un chef, nommé *kashtan*, qu'on choisit ordinairement parmi les plus sages et les plus considérés de la commune. Après lui viennent les *asbari*, élus pour maintenir l'ordre et la tranquillité. Ces asbari et ce kashtan forment une hiérarchie parfaitement déterminée, placée sous l'autorité unique du kashtan suprême de la nation, qui réside dans le gouvernement de Wiatka.

Chaque kashtan choisit son successeur; seulement il est obligé de fixer son choix sur celui que l'opinion publique désigne comme le plus digne. Il doit venir en aide à ses subordonnés par son argent, ses conseils et son savoir comme sorcier ou magicien. Son pouvoir personnel est très-étendu, et s'accroît encore de l'influence que lui donne le droit exclusif de faire le commerce et de vendre les produits de la commune, les membres isolés ne pouvant faire pour leur compte aucune affaire de ce genre. On n'excepte de cette règle que les objets de première nécessité, qui ne sont pas livrés au chef. Il en résulte que, parmi eux, le commerce ne se fait qu'en gros, et l'on prétend que c'est pour eux un avantage; car, dit-on, le paysan, livré à lui-même, se voit quelquefois obligé de vendre ses produits au-dessous de leur valeur réelle et à une époque peu favorable pour la vente, tandis qu'au contraire le chef peut, par ses relations avec tous les autres kashtans du voisinage, attendre, pour conclure ses marchés, une hausse dans les prix, et profiter sagement de toutes les circonstances propices. On peut douter néanmoins que ce système soit préférable à celui de la liberté. Il y a beaucoup d'ordre en apparence. Le kashtan a un livret de compte pour chaque paysan, auquel il remet, après la vente, la somme qui lui revient, en retenant un

cinquième pour acquitter l'impôt public, pour frais de commission, pour son salaire, etc. Ce prélèvement peut donner lieu à des abus. Il y a même un signe que le travail des paysans n'est pas peut-être aussi équitablement rémunéré qu'il devrait l'être : c'est que, bien qu'ils soient obligés de livrer une grande partie de leurs bénéfices au chef suprême, les kashtans sont tous très-riches.

Les Tschérémisses sont d'un naturel simple, honnête, et peu actif; d'une humeur mélancolique, quelquefois fantasque.

Ils considèrent le vol comme le plus grand des crimes. L'individu qui s'en rend coupable est forcé de se faire soldat, ou bien le chef refuse de vendre les produits de ses champs; ses égaux le repoussent et le fuient, personne ne veut l'aider, et il tombe dans la misère. Quelquefois le voleur disparaît subitement, sans laisser de traces.

Les portes n'ont ni cadenas ni serrure.

On assure que ce peuple possède un alphabet secret, et qu'à Kasan on a même imprimé avec ces lettres un petit livre dont on ne comprend point le contenu.

Un fort petit nombre de Tschérémisses parlent le russe; ils se sont toujours refusés à apprendre à lire et à écrire.

Il est d'usage que les nouveaux mariés habitent, pendant les premiers jours de leur union, un magasin à blé. Par ce singulier moyen, ils croient se rendre la fortune favorable et arriver par la suite à la richesse.

A l'époque de la fleuraison du blé, ils chôment, par superstition, pendant trois semaines. La seule occupation qu'ils croient permise pendant ce temps, c'est de sarcler les mauvaises herbes. A la fin de cette fête prolongée, les Tschérémisses, même ceux qui sont chrétiens, se rendent dans la forêt, aux endroits anciennement destinés aux sacrifices, et ils y immolent des vaches, des moutons et de la volaille.

Cette fête a lieu en l'honneur de Youm, Youma (leur divinité supérieure).

Au milieu d'une clairière de la forêt, un arbre, ordinairement un chêne, désigne le champ sacré, le *kéréméth*. Il est entouré d'une petite balustrade avec trois portes, s'ouvrant, l'une à l'est, la seconde au midi, et la troisième à l'ouest. Le peuple se rassemble sur cette place et y reste trois jours, pendant lesquels il lui est sévèrement défendu de fumer ou de prendre du tabac, de boire de l'eau-de-vie ou de la bière. La seule boisson permise est l'hydromel; encore faut-il qu'il soit préparé sur les lieux mêmes, non loin du chêne sacré. Tous les assistants doivent avoir contribué à l'achat des victimes.

Le *moushan* supérieur ou *kart* (sacrificateur, prêtre-sorcier, médecin, etc.) allume, sur une ligne allant du nord-ouest au sud-est, sept feux, et étend devant chacun une nappe sur laquelle on dépose les offrandes, consistant en gâteaux et en différentes boissons. Le premier feu est consacré à Youma, le second à Youma-Awa, sa mère, et ainsi de suite. Le sacrificateur supérieur, placé toujours devant le feu de Youma, prend d'une main une assiette avec un pain, et de l'autre un bocal avec de l'hydromel, et, les élevant au-dessus de sa tête, il commence la prière. Derrière lui, la tête découverte et le visage tourné vers le feu, se tient chaque habitant de la commune. De temps en temps on se prosterne en disant : *Amen*. On place ensuite les victimes devant les feux, et on leur verse de l'eau froide sur le dos. Celle qui frissonne à cette aspersion inattendue est jugée bonne au sacrifice et agréable à la divinité; mais cette expérience doit se répéter sept fois de suite, et avoir toujours le même résultat.

Devant le feu de Youma on place un étalon, et devant celui d'Awa, une génisse. Quand ces apprêts sont terminés, les sacrificateurs immolent les victimes, en s'efforçant toutefois de faire jaillir le sang sur le feu. Quelquefois ils le recueillent dans un vase et le versent ensuite dans le feu. La chair est placée dans des chaudrons suspendus sur les foyers.

Pendant la cuisson, le moushan supérieur s'approche de l'arbre sacré et y place un cierge allumé; les assistants imitent son exemple, et bientôt tout le chêne est illuminé.

Puis toute la commune se prosterne, et récite à haute voix une prière composée de dix-huit souhaits dont voici la traduction littérale :

1. — Que Dieu accorde la santé et le bonheur à celui qui lui offre un sacrifice.

2. — Aux enfants qui viennent au monde, donne, ô Youma, la plénitude des biens, de l'or, du pain, du bétail et des abeilles.

3. — Pendant la nouvelle année, fais essaimer nos abeilles et donne-leur beaucoup de miel.

4. — Bénis notre chasse aux oiseaux et aux bêtes.

5. — Donne-nous à satiété de l'or et de l'argent.

6. — Permets, ô Youma, que nous nous rendions maîtres des trésors enfouis dans la terre de tout le globe terrestre.

7. — Permets que, par la vente, nous retirions trois fois la valeur de nos produits et de nos marchandises.

8. — Donne-nous les moyens d'acquitter l'impôt de l'État.

9. — Permets qu'aux approches du printemps les trois espèces de bétail se rendent au pâturage par trois chemins différents, et préserve-les des ours, des loups et des voleurs.

10. — Féconde nos vaches.

11. — Fais que les vaches maigres s'engraissent pour le bonheur de nos enfants.

12. — Accorde-nous la grâce de pouvoir vendre d'une main nos vaches stériles, et de toucher de l'autre un grand argent.

13. — Envoie-nous, ô Youma, un ami bien intentionné et sincère.

14. — Quand nous voyageons au loin, préserve-nous, ô Youma, des méchants, des maladies, des sots, des mauvais juges et des langues trompeuses.

15. — De même que le houblon s'élève et s'emplit de parfum, accorde-nous, ô Youma, la grâce de grandir par le bonheur et d'embaumer par la raison.

16. — De même que le cierge brûle en éclairant, daigne, ô Youma, nous faire vivre dans la joie et la santé.

17. — Que notre existence soit aussi douce et aussi régulière que les cases d'un rayon de miel.

18. — Permets, ô Youma, que celui qui demande obtienne l'objet de sa prière.

Quand cette prière est terminée, le sacrificateur met sur un plat la tête, le cœur, les poumons et le foie de la victime, et en fait l'offrande à sa divinité en récitant devant le feu une prière. Après en avoir mangé, les Tschérémisses recommencent à prier; et ainsi de suite pendant les trois jours et les trois nuits qu'ils passent dans la forêt. Ce qui n'a pas été consommé est jeté, avec les os et les entrailles des victimes, dans le feu, qu'on entretient sans cesse.

Les Tschérémisses croient qu'au delà du tombeau les morts continuent à vivre comme ici-bas, et sont heureux ou malheureux, selon le bien ou le mal qu'ils ont fait sur la terre. Les hommes méchants deviennent des êtres malfaisants et reviennent pour tourmenter les vivants. Cette crainte est si grande et si générale, qu'ils n'emploient habituellement que de forts cercueils en chêne, garnis de fer. Plus le défunt est réputé dangereux, plus est solide le cercueil qui contient ses dépouilles. Pour plus de sûreté, ils lui enfoncent quelquefois des clous dans la plante des pieds et à travers le cœur. Ces idées superstitieuses semblent avoir de l'analogie avec la croyance aux vampires, généralement répandue parmi tous les peuples d'origine slave. Le cercueil est descendu en terre, ayant le côté de la tête tourné vers le levant; intérieurement on place près du corps différents ustensiles.

Quand on a fermé la bière, les parents, les amis et les connaissances placent sur le cercueil des cierges allumés, et mangent, avec lamentations, un gâteau dont ils po-

sent toujours trois bouchées sur le couvercle, en disant : « Ceci est pour toi. » Après cette offrande, ils conseillent au mort de rester en paix avec ses voisins, et le prient de ne pas venir parmi les vivants pour les tourmenter. Trois offices des morts ont lieu pour chaque trépassé : le troisième, le septième et le quarantième jour après le décès. Outre le service pour le repos des âmes en particulier, la commune s'assemble une fois par an pour assister à une cérémonie commémorative en l'honneur des morts.

INFLUENCE DE L'INSTRUCTION
SUR LA QUALITÉ DU TRAVAIL.

ENQUÊTE.

Suite. — Voy. p. 34.

TROISIÈME QUESTION.

Des connaissances spéciales dans les sciences et les arts qui touchent à chaque profession, telles que des notions pratiques d'arithmétique, d'algèbre, de tenue de livres, de dessin, etc., n'ont-elles point pour effet d'augmenter l'habileté professionnelle des ouvriers et d'élever leurs salaires?

RÉPONSES.

M. Samuel Thomas, industriel, à Zanesville, Ohio (extraction et réduction des minerais de fer) :

« Des notions scientifiques sur la chimie, la géologie, le travail des mines, et sur les sciences en général, seraient très-précieuses pour nos ouvriers mineurs et métallurgistes. Je n'espère pas qu'ils puissent devenir des savants, mais avec l'instruction reçue à l'école et la lecture, ils pourraient acquérir les éléments de ces sciences. Dans beaucoup de cas, ceux qui auraient cette supériorité produiraient davantage sans dépenser plus de travail, et leurs salaires en seraient nécessairement augmentés. »

M. J.-M. Mundella, membre du Parlement anglais pour le canton de Sheffield (tissage des laines) :

« Je crois que l'éducation professionnelle a une grande importance, et que les progrès industriels accomplis en Allemagne depuis une trentaine d'années ont pour cause l'instruction élémentaire qu'on y donne aux ouvriers, et qui a l'avantage de comprendre un enseignement scientifique professionnel.

» L'enseignement artistique en Angleterre a eu de merveilleux résultats pour le perfectionnement de tous les produits manufacturés où il est nécessaire d'avoir un certain goût, tels que la fabrication des tapis, des dentelles, des étoffes, des faïences, des meubles, de tout ce qui se rattache à l'art décoratif. »

M. Bartlett, industriel, à Lowell, État de Massachusetts (filature de coton) :

« Une culture intellectuelle étendue n'offrirait pas d'avantages directs à ceux de nos ouvriers qui dirigent des métiers à coton. Le travail qu'on leur demande exige peu d'efforts d'intelligence. Mais pour les artisans, la connaissance des sciences et des arts qui se rapportent à leur métier ne peut qu'augmenter leur habileté professionnelle et élever leurs salaires. »

M. Salomon Phineas, fabricant de cigares, à Boston et à New-York :

« Des notions sur les arts et les sciences n'ont pas assurément d'application directe à la fabrication des cigares, et cependant ces connaissances n'y seraient pas inutiles; celui qui les posséderait deviendrait bientôt contre-maître ou patron. »

M. Gager (industries diverses) :

« Mon expérience des ouvriers m'a conduit à penser que le degré d'habileté d'un individu est toujours en rapport avec son instruction. Vous ne faites qu'employer les bras de l'homme ignorant; tandis que chez un homme instruit, vous faites travailler à la fois les bras et l'intelligence.

» L'ouvrier instruit est moins sujet à gâter la matière qu'il travaille; il raisonne mieux ses mouvements; il est plus adroit et produit davantage; on peut dire qu'il gagne une fois de plus que l'homme illettré. »

La fin à une prochaine livraison.

JOHN FOSTER.

Suite. — Voy. les Tables du tome XLII et la Table de quarante années.

Foster avait parfaitement conscience qu'il n'était pas doué de qualités supérieures, surtout comme écrivain. Il était le premier à le reconnaître, et il regrettait de ne pas avoir plus de talent d'écrire, parce qu'il pensait que c'était là un obstacle au bien qu'il eût désiré faire.

Il était pourtant loin d'être aussi médiocre qu'il voulait bien le dire. Quoiqu'il ne possédât pas ces grandes qualités d'écrivain qu'il enviait tant aux autres, son excellente morale, la hauteur de son caractère, lui tenaient lieu, en quelque sorte, de talent. Quand un homme possède à un aussi haut degré le besoin passionné d'ennoblir la vie humaine, en y répandant la lumière et en y faisant pénétrer le sentiment du devoir et de l'idéal, l'infériorité relative de l'esprit est, plus qu'on ne le croit, d'une importance secondaire. Cette infériorité tenait aux désavantages d'une éducation incomplète et au milieu inculte des artisans et des petits bourgeois de province où s'était passée la première partie de la jeunesse de Foster; mais il se refit une éducation par la lecture, par la réflexion, et aussi au contact d'une société plus choisie. « La lecture seule, écrit-il, est insuffisante pour développer l'intelligence; il faut y ajouter des conversations intéressantes, des échanges d'idées, l'observation des caractères, et mille détails qui naissent des relations de société bien choisies. »

En 1800, près de Bristol, il se trouva en rapport avec plusieurs hommes instruits et distingués dont il fut apprécié. Dans ce monde nouveau pour lui, son goût se forma, son esprit s'assouplit sans rien perdre de sa vigueur et de ses qualités sérieuses. Trois ans plus tard, il commença la publication de ses *Essais*.

Encouragé par le succès de cet ouvrage, et atteint vers cette même époque d'une affection de la gorge qui lui rendait la parole difficile, il résolut d'abandonner la chaire pour se vouer tout entier à des travaux littéraires. Il envoya divers articles à la *Revue éclectique*. Sa plume était, du reste, devenue son unique ressource, et il se voyait forcé, pour vivre, de redoubler d'efforts et d'activité. Loin de s'en affliger, il se réjouit de cette nécessité de travail qui l'obligeait à mettre en œuvre toute son énergie morale.

La vie solitaire, qu'il avait tant affectionnée et recherchée dans sa jeunesse, avait fini par l'attrister. Lorsque, déjà connu, il fut assuré de ne point manquer de travaux lucratifs, il se maria. Il avait trente-huit ans. Son union fut en tout point heureuse, comme on peut en juger par quelques fragments de sa correspondance à cette époque.

« La joie de me retrouver auprès de ma chère épouse, après quelques jours de séparation, ne peut être comparée qu'à celle que j'ai éprouvée en m'unissant à elle. Tous les jours nous remercions Dieu ensemble de ce bonheur, et nous le prions de nous le continuer jusqu'à la mort et encore au delà du tombeau. Nous sommes d'accord presque sur toutes choses. Nous jugeons, nous sentons, nous pen-

sons de la même façon sur tout ce qui importe le plus à la vie. Quand par hasard il survient entre nous quelque différence d'opinion, nous la discutons et l'examinons à fond, sans que notre tendresse ou notre respect mutuels en soient le moins du monde affaiblis. Je crois, en vérité, que jamais homme ne fut si heureux. »

A l'affection conjugale vinrent s'ajouter les joies de la paternité. Foster aimait et comprenait les enfants; il se mêlait avec entrain aux jeux et aux amusements de son petit monde. Malgré la gravité de son esprit, il avait sur l'éducation des vues trop saines et trop sensées pour être partisan d'un système de contrainte et de sévérité. Il estimait que, pour gagner la confiance de leurs enfants et se faire comprendre d'eux, les parents ont pour premier devoir de s'en rapprocher en tâchant de se faire aussi jeunes que possible.

« Les pères se trompent, écrit-il, quand ils se retranchent, vis-à-vis de leurs enfants, dans une attitude de froide sévérité et de roideur solennelle. La distance qui vient de l'âge est suffisante; gardons-nous de la rendre plus grande encore par notre faute. Pour moi, je suis heureux de redevenir enfant au milieu des miens; quand je m'amuse avec eux, leur mère prétend que c'est moi qui fais le plus de tapage. »

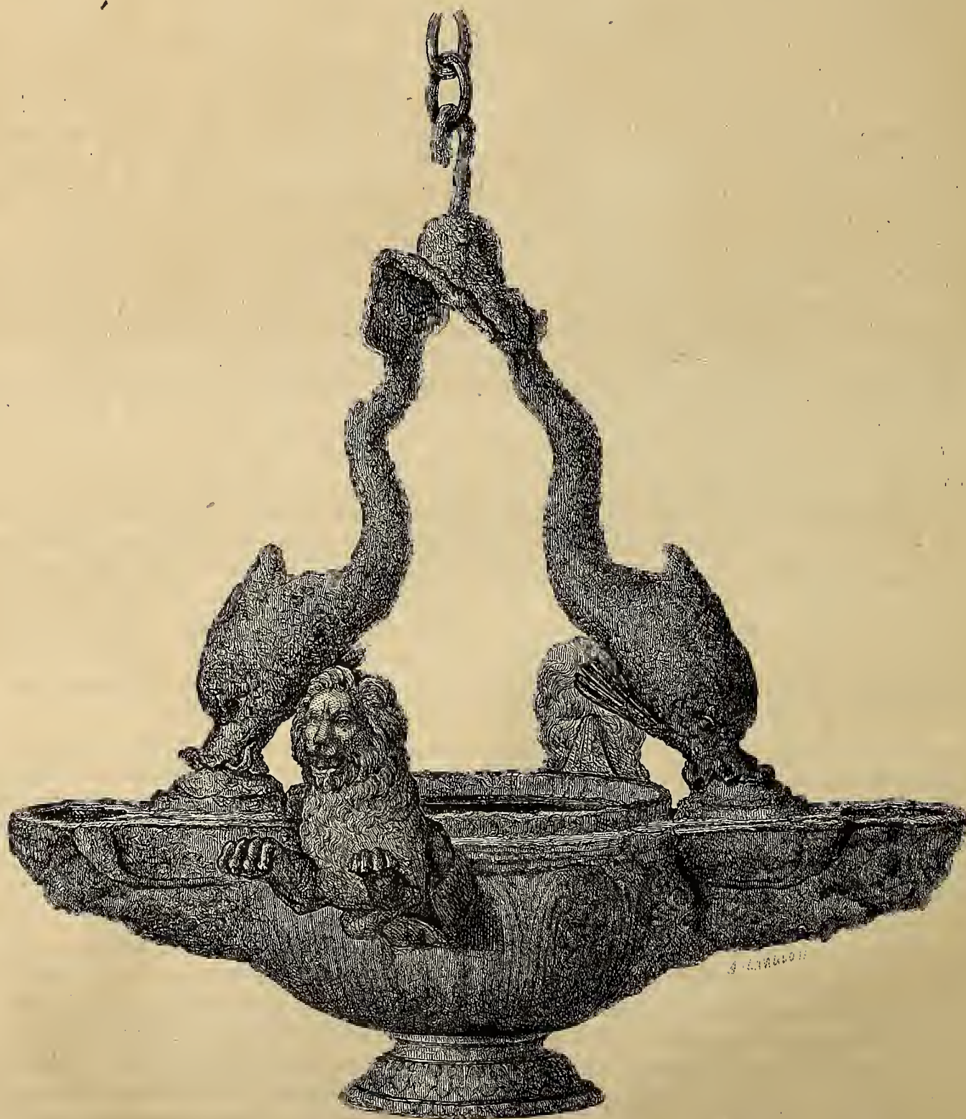
Cette existence douce et sereine fut malheureusement troublée par la mort d'un fils.

La suite à une prochaine livraison.

LAMPE ANTIQUE EN BRONZE
TROUVÉE A PARIS.

Cette lampe, qui n'a pas moins de 36 centimètres de hauteur, a été trouvée à Paris, en 1863, lors de la construction de la rue des Écoles, dans une sorte de *columbarium* qui renfermait aussi de nombreuses poteries et plusieurs autres objets en bronze.

Elle offre cette particularité remarquable, que les deux



Collection de M. Arthur Forgeais. — Lampe antique en bronze. — Dessin d'Édouard Garnier.

lions qui ornent les faces antérieure et postérieure sont d'un travail moins artistique et de beaucoup inférieur à celui du corps même de la lampe; ils ont été appliqués après coup et s'en détachent du reste facilement; l'ornementation circulaire apparaît alors sans interruption, rappelant, par sa disposition et la finesse de l'exécution, visible encore malgré les scories que le temps a déposées sur la surface, ce que l'art romain a produit de plus pur.

Les yeux des dauphins et ceux des deux têtes qui servaient d'orifice aux mèches sont en argent

L'ÉCOLE COCHIN.



Salon de 1874; Peinture. — Une Leçon de dessin à l'école Cochin, par A. Truphème. — Dessin de L'Hernault.

Parmi les noms que l'oubli ne saurait atteindre, protégés qu'ils sont par la reconnaissance publique, Paris, depuis un siècle et plus, signale à la vénération de ses enfants celui d'une famille où la même ardente charité se transmet de génération en génération comme un titre de noblesse.

C'est de la famille Cochin qu'il s'agit.

A l'époque où l'abbé Jacques-Denis Cochin fut appelé à la cure de Saint-Jacques du Haut-Pas, en 1756, la paroisse qu'il venait administrer à l'âge de trente ans était en grande partie habitée par des ouvriers qui exploitaient les carrières situées dans le voisinage du faubourg Saint-Jacques. Leur périlleux métier les exposait journellement à des accidents d'une extrême gravité, auxquels s'ajoutait l'impossibilité de secours immédiats. Il n'existait aucune infirmerie dans le quartier où l'on pût recevoir et soigner les blessés; il fallait, quel que fût le pitoyable état de ceux-ci, leur faire subir la torture d'un transport depuis le lieu de l'accident jusqu'à l'Hôtel-Dieu, transport chanceux et trajet si long que plus d'une victime n'arriva pas vivante au terme de cette voie douloureuse. Le digne curé, ému de compassion pour ces martyrs du travail, aliéna tout ce qu'il possédait, stimula la charité publique, et l'hôpital qui porte son nom fut fondé. Son frère Claude-Denis Cochin fut, ainsi que leur père, promu par l'élection à tous les emplois gratuits et charitables que pouvait alors conférer l'honorable titre de bourgeois de Paris. Il légua à son fils Jacques-Denis Cochin l'exemple de ses vertus modestes et de ses bonnes actions, et l'héritier se montra digne de cette glorieuse portion de son patrimoine. Puis vint le plus illustre de ces bienfaiteurs de Paris, Jean-Denis-Marie Cochin. Nommé maire du douzième arrondissement, il fut profondément touché de la misérable condition des petits enfants pauvres que leurs mères, ouvrières à la journée, étaient forcées d'abandonner pendant les heures de travai à l'atelier. Il suffisait qu'une infortune frappât ses yeux pour faire jaillir de son esprit, toujours porté vers le bien, une inspiration généreuse. De là l'origine des salles d'asile, dont il fut le fondateur [1].

Une autre misère des enfants, qui est encore aujourd'hui celle de bien des hommes, le défaut d'instruction primaire, intéressa aussi la philanthropie de M. Cochin. Il fit construire à ses frais, sur des terrains achetés par lui dans l'un des quartiers les plus déshérités de Paris (le quartier Croulebarbe), une école pour les enfants pauvres des deux sexes; sous le nom de salle d'asile modèle, elle devait former la première division d'un grand établissement d'instruction primaire. Plus tard, quand la ville de Paris prit la direction des salles d'asile et des écoles communales, le fondateur lui fit don des bâtiments et du terrain, à condition que, continuatrice de son œuvre, elle conserverait aux deux écoles de filles et de garçons, désormais séparées, le nom d'Écoles Cochin. Celle dont l'une des classes est représentée par notre gravure est située rue Saint-Hippolyte, entre les rues Mouffetard et de Lourcine; elle est fréquentée par quatre cents élèves; le programme de l'enseignement est celui de l'Hôtel de ville. A la mort du fondateur, son fils feu M. Augustin Cochin a étendu sa généreuse et intelligente protection sur l'œuvre

[1] Nous commettrions une omission regrettable en ne faisant pas remarquer ici que le directeur de la première salle d'asile, choisi en 1827 par M. Cochin, la dirige encore aujourd'hui. Les quatre-vingt-deux ans de M. Kerguidec n'ont rien diminué de son zèle et de son énergie.

paternelle. Cette protection lui survit; elle est continuée par sa veuve et ses deux fils, qui, en fait de bonnes œuvres, semblent avoir pris pour devise : *Nom de famille oblige*.

LA PAGE 115.

NOUVELLE.

I. — PREMIÈRE DÉCEPTION.

Sur la rive droite du canal qui descend de la barrière de la Villette à la Seine, dans la direction des fossés de la Bastille, précisément à la hauteur de la rue des Trois-Bornes, on voyait encore, en 1845, se dresser les hautes cheminées d'une importante usine créée trente ans auparavant. De là, le fer, apporté en barres et en blocs, sortait forgé, taraudé et laminé, prêt à servir à tous les besoins de l'architecture civile ou navale, ainsi qu'à toutes les exigences des arts industriels et de la mécanique.

Le chef de cet ancien et vaste établissement se nommait André Coubertin. Fils d'un simple ouvrier qui fut le fondateur de ladite usine, s'il n'avait pas, comme son père, l'ardente activité qui pousse à tout entreprendre, il était doué, en revanche, de l'esprit de suite, de la prévoyance instinctive et de la rectitude de jugement qui permettent de tout conserver. Partisan des innovations et des perfectionnements, pourvu qu'ils fussent expérimentés ailleurs que chez lui, il était toujours l'avant-dernier à les adopter quand l'usage en avait constaté le mérite. Ce prudent industriel n'occupait pas moins de trois cents ouvriers dans ses nombreux ateliers.

L'un d'eux, Pierre Jousselin, jeune homme sérieux et méditatif, vivait, pour ainsi dire, à part au milieu de ses camarades. Il n'avait de rapports avec eux que pour ce qui concernait le travail en commun. Aux heures des repas, alors que les compagnons se réunissaient à l'auberge voisine, Pierre Jousselin avait soin de s'isoler au fond de quelque atelier, et là, mangeant discrètement son pain coupé en gros dés, qu'il arrosait d'un verre d'eau puisé à la fontaine de l'arrière-cour, il passait l'heure réglementaire du repos à tracer sur des morceaux de papier ramassés çà et là, envers d'affiches, factures ou prospectus, des lignes d'écriture que la multiplicité des abréviations rendait indéchiffrables, et des figures bizarres dont lui seul avait le secret. A force d'y regarder, on devinait ici une poulie, plus loin une hélice, ailleurs des roues dentelées : c'était, comme après la dissection, les ossements non encore rattachés d'un squelette. A chacun de ces détails, seulement indiqués, l'auteur avait ajouté un chiffre ou un signe correspondant à sa pensée.

Les autres ouvriers de l'usine, qui n'avaient qu'une seule préoccupation, fournir strictement au patron la somme de travail qui lui était due, faisaient du rêveur l'objet de leurs perpétuelles moqueries, et, par dérision, ils l'appelaient le Géomètre. A ce surnom railleur, qui, loin de le blesser, flattait sa vanité de penseur, Pierre Jousselin souriait doucement, et, l'heure du repas écoulée, il reprenait sa place à l'établi, après, toutefois, avoir soigneusement enfoui dans la profondeur de ses poches les esquisses et les brouillons qu'il venait de crayonner. Et le soir, quand la cloche annonçait la sortie des compagnons, on ne voyait jamais le Géomètre s'attarder avec ceux qui entraient au cabaret, ni prendre, comme les autres, le chemin du logis.

Si quelque indiscret se fût avisé de le suivre, le curieux l'aurait vu traverser le pont du canal, et, après quelques pas au delà, s'engager dans une étroite allée au fond de laquelle s'ouvrait une porte ornée à l'extérieur de cette inscription : « École du soir. — *Cours de dessin* pour les adultes. »

— Il faut croire, se disaient les compagnons de l'usine Coubertin, que le Géomètre a un vice caché, et que sa paye de la semaine glisse par une pente invisible dans quelque gouffre mystérieux : personne n'a encore pu le décider à risquer aux cartes le prix d'une bouteille, ni à accepter une partie de billard. A quoi donc peut-il dépenser ce qu'il gagne?

Le vieux bouquiniste qui avait, à cette époque, son étalage au coin de la rue des Filles-du-Calvaire et du boulevard, aurait pu donner le mot de cette énigme : le jeune ouvrier se ruinait en achats de livres. Tout ouvrage ancien ou moderne qu'il rencontrait ayant trait à l'art du dessin ou à la mécanique, il fallait qu'il le possédât; quant à ceux dont il entendait seulement parler, si l'étalagiste ne les possédait pas, son client assidu le chargeait de les lui procurer. Pierre Jousselin passait à étudier ses livres les soirées où le cours de dessin n'avait pas lieu; il ne se séparait d'eux, le dimanche, que durant les heures de sa visite accoutumée au Conservatoire des arts et métiers.

Cependant celui qu'on avait malicieusement surnommé le Géomètre, enfoncé de plus en plus dans la méditation, en était venu à s'y oublier au point que son travail manuel à l'usine restait parfois en souffrance; on le surprenait alors, immobile et les yeux en l'air, regardant dans le vide comme s'il voyait s'y mouvoir les rouages imaginaires d'une machine fantastique.

Chaque jour, depuis quelque temps, Pierre Jousselin venait rôder vers la partie des bâtiments occupés par le maître. Naturellement timide, il n'osait se hasarder à tourner le bouton de la porte, et lorsqu'il voyait cette porte s'ouvrir, il se hâtait de revenir à l'atelier, où il rapportait plus vif encore son désir de parler à M. Coubertin.

Ce n'était pas que celui-ci fût inabordable; mais, afin d'éviter des réclamations auxquelles il ne lui eût pas été toujours possible de répondre favorablement, il avait pris l'habitude de déconcerter tout d'abord, par un froncement de sourcils et une parole sévère, l'ouvrier qui, au mépris de la subordination hiérarchique imposée par le règlement, s'adressait directement à lui.

Un matin, après que la cloche eut sonné l'heure du déjeuner, Pierre Jousselin, qui était revenu ce jour-là du côté des appartements, rencontra M. Coubertin au moment où il sortait de chez lui : le timide s'enhardit assez pour lui demander un moment d'entretien.

— S'il s'agit d'une plainte, demanda le maître, prenant aussitôt son ton de mauvais accueil, parlez à votre chef d'atelier; c'est par lui seulement qu'elle doit me parvenir.

— Je n'ai à me plaindre de personne, répondit l'ouvrier, s'efforçant de parler avec assurance. Si je prends la liberté de m'adresser à vous, c'est parce que vos conseils et votre appui me sont indispensables pour mener à bonne fin un projet duquel dépend mon avenir.

Sans être affectueux avec ses ouvriers, l'usinier s'occupait de leurs besoins, s'intéressait à ce qui pouvait améliorer leur sort, et même il avait aidé à l'établissement de plusieurs d'entre eux. Supposant que le jeune compagnon voulait lui demander un service du même genre, il cessa de sourciller, invita Pierre Jousselin à entrer dans son cabinet, lui désigna un siége, puis s'assit devant son bureau pour recevoir la confidence du solliciteur.

Celui-ci avait cru facile de faire comprendre à un autre, quel qu'il fût, un projet qu'il s'expliquait si clairement à lui-même; mais, tout habitué qu'il était à développer intérieurement sa pensée, il lui fut impossible de rendre lucide, pour l'intelligence de son auditeur, ce qu'il voyait, lui, lumineux comme le soleil. Aussi, sentant bien, après

avoir bégayé quelques mots d'explication, qu'il ne s'en tirerait jamais avec des phrases, il dit, répondant à un mouvement d'impatience de M. Coubertin :

— Voici la chose.

Et, fouillant dans ses poches, il exhiba, d'une part, un rouleau de papier entièrement écrit, et de l'autre, une poignée de morceaux de fer-blanc façonnés en rondelles, en plaques carrées et en roues d'engrenage.

— Que signifie tout cela? demanda le maître à la vue de ces différentes pièces éparses sur la tablette de son bureau.

— Ça, c'est mon invention, répliqua Pierre Jousselin; et, sans remarquer le sourire de pitié provoqué par ces mots : « mon invention », il continua : — On s'occupe beaucoup de chemins de fer depuis le terrible accident arrivé, il y a trois ans, sur celui de Versailles. Durant ces trois ans-là, j'ai cherché le moyen de prévenir de pareilles catastrophes. A force d'y penser le jour et d'en rêver la nuit, j'ai trouvé plus que je ne cherchais. Par mon système, j'épargne la vie des hommes, je facilite la marche des trains sur toutes les courbes, et je réalise une économie notable sur le combustible. Vous allez comprendre cela.

Et il allait se mettre en devoir de placer sur le bureau ses morceaux de fer dans la position voulue pour rendre sa démonstration intelligible, quand M. Coubertin l'arrêta :

— N'est-ce vraiment que pour me parler de votre invention que vous m'avez demandé une audience?

— Oui, Monsieur, rien que pour cela.

— En ce cas, n'allons pas plus loin, car vous perdriez vos paroles. Il s'agit d'un progrès, dites-vous, c'est-à-dire d'une chose contestable tant que l'expérience ne l'a pas consacrée. Or, cessez de compter sur un appui que je me reprocherais de vous avoir donné; j'ai trop à me louer de la routine pour vouloir jamais encourager quelqu'un à se lancer dans l'inconnu.

— Cependant, Monsieur, répliqua le jeune inventeur, fermement convaincu de l'utilité de son système, il y a à la fois, dans mon projet, gloire et fortune pour celui qui l'a créé, service incalculable rendu à l'humanité, et immense bénéfice pour les compagnies qui se décideront à l'appliquer.

— Je ne disconviens pas de tous les avantages que peut offrir votre projet, répondit froidement le maître; mais puisqu'ils ne font pas doute pour vous, soumettez-le à l'Académie des sciences, proposez-le à l'adoption de ces grandes compagnies qui ont, comme on dit, les reins assez forts pour supporter des pertes énormes; quant à moi, qui n'ai ni les connaissances nécessaires pour apprécier le mérite de votre invention, ni la volonté d'agir en aveugle, je vous le répète, ne comptez pas sur moi pour la favoriser : je ne m'intéresse qu'à ce que je comprends.

Cette fin de non-recevoir n'avait pas complétement découragé Pierre Jousselin; il osa ajouter :

— Il me reste une prière à vous adresser, Monsieur. Sans prendre autrement part à mon invention, voulez-vous me fournir les moyens nécessaires pour faire exécuter chez vous les pièces de mon modèle?

L'usinier répondit, en le regardant fixement :

— Vous doutez-vous seulement de ce que cela pourra coûter?

— D'après mes calculs, repartit l'inventeur, la machine montée et prête à marcher ne dépassera pas six mille francs.

— Six mille francs! répéta M. Coubertin, où les prendrez-vous, malheureux? Car il faudra bien que vous les trouviez quelque part, attendu que je n'ai pas plus envie de perdre une pareille somme que vous n'avez, vous, le moyen de la payer.

— Ainsi, Monsieur, vous refusez?

— Positivement, mon ami. J'en ai repoussé bien d'autres, de ces pauvres inventeurs illusionnés sur leurs découvertes et affolés de leurs rêves. Oui, je refuse dans votre intérêt; car vous encourager, ce serait vous rendre un détestable service. Laissez ceux qui n'ont pas besoin de travailler pour vivre employer leurs loisirs à chercher ce que votre manque de fortune vous empêcherait de réaliser alors même que vous l'auriez trouvé. Au temps où nous sommes, on meurt à la peine quand on n'est pas assez riche pour prouver qu'on a du génie. Lisez, à ce sujet, l'Histoire des inventeurs célèbres.

— Je l'ai lue, Monsieur, répondit fièrement l'ouvrier.

— Alors vous savez quelle a été leur destinée.

— Je le sais, riposta Pierre Jousselin avec une certaine animation. Comment pourrais-je l'ignorer, puisque leurs noms immortels sont universellement connus? Je sais que toutes les portes se sont fermées devant eux, et que, bafoués, traités d'insensés, on les a emprisonnés comme tels dans les cabanons de Bicêtre, ou laissés mourir de misère. Qu'importe? le monde entier profite de leurs bienfaits et le pays s'honore de les avoir vus naître.

Le prenant sur un ton moins fier, il ajouta :

— Ma vanité ne va pas jusqu'à me comparer à ces hommes illustres : je n'ai rien inventé; j'ai voulu seulement ajouter à une invention merveilleuse un perfectionnement qui pourra sauver des milliers d'existences.

M. Coubertin, sur qui la ferme conviction de l'inventeur touchant le mérite de son œuvre n'avait nullement eu prise, termina ainsi l'entretien :

— Vous êtes venu à moi pour me demander un conseil; voici le meilleur que je puisse vous donner : Ne vous absorbez pas plus longtemps dans ces calculs et dans ces songeries qui ont juste la valeur des châteaux bâtis sur les brouillards. Si vous persistez à vous abandonner aux illusions d'une idée fixe, vous perdrez certainement les qualités d'habileté et d'exactitude qui faisaient de vous un excellent ouvrier. Quand on se croit doué du génie de l'invention, on n'est pas loin de dédaigner la besogne facile qui donne le pain quotidien. La recherche des procédés inconnus conduit presque toujours à la misère; le travail vulgaire enrichit.

Pierre Jousselin se leva, ramassa sur le bureau ses rondelles et ses carrés de fer-blanc; il roula son cahier de papier, et dit, en prenant congé du maître :

— Je vous demande pardon de vous avoir dérangé.

— Il n'y a pas de mal, répondit M. Coubertin; j'avais du temps à perdre. (1)

La suite à la prochaine livraison.

CONSTANTINOPLE.

SAINTE-SOPHIE. — L'ÉGLISE. — LA MOSQUÉE.

Fin. — Voy. p. 22.

IV. — DESCRIPTION DE SAINTE-SOPHIE.

Examinons maintenant en détail la disposition des différentes parties de Sainte-Sophie. Étudier Sainte-Sophie, c'est apprendre à connaître tous les monuments de l'art religieux byzantin, dont cette basilique est le type le plus riche, le plus complet et le plus grandiose.

(1) Le problème de mécanique qui est ici l'objet des études de notre Pierre Jousselin a été, paraît-il, résolu par un habile serrurier mécanicien. Son ingénieux système contre les déraillements et pour l'isolement instantané des wagons, système dont il est l'inventeur breveté, réalise, comme moyen de sécurité, tout ce que peut prévoir la prudence humaine. L'importante modification que nécessiterait dans le matériel des chemins de fer l'application de ce projet aurait été, dit-on, jusqu'à ce jour, un obstacle à son adoption.

Sainte-Sophie est orientée d'après le rite grec, c'est-à-dire avec le chevet du côté de l'orient et les portes du côté de l'occident. Cette orientation existe, du reste, pour toutes les églises du moyen âge ; une idée religieuse s'y

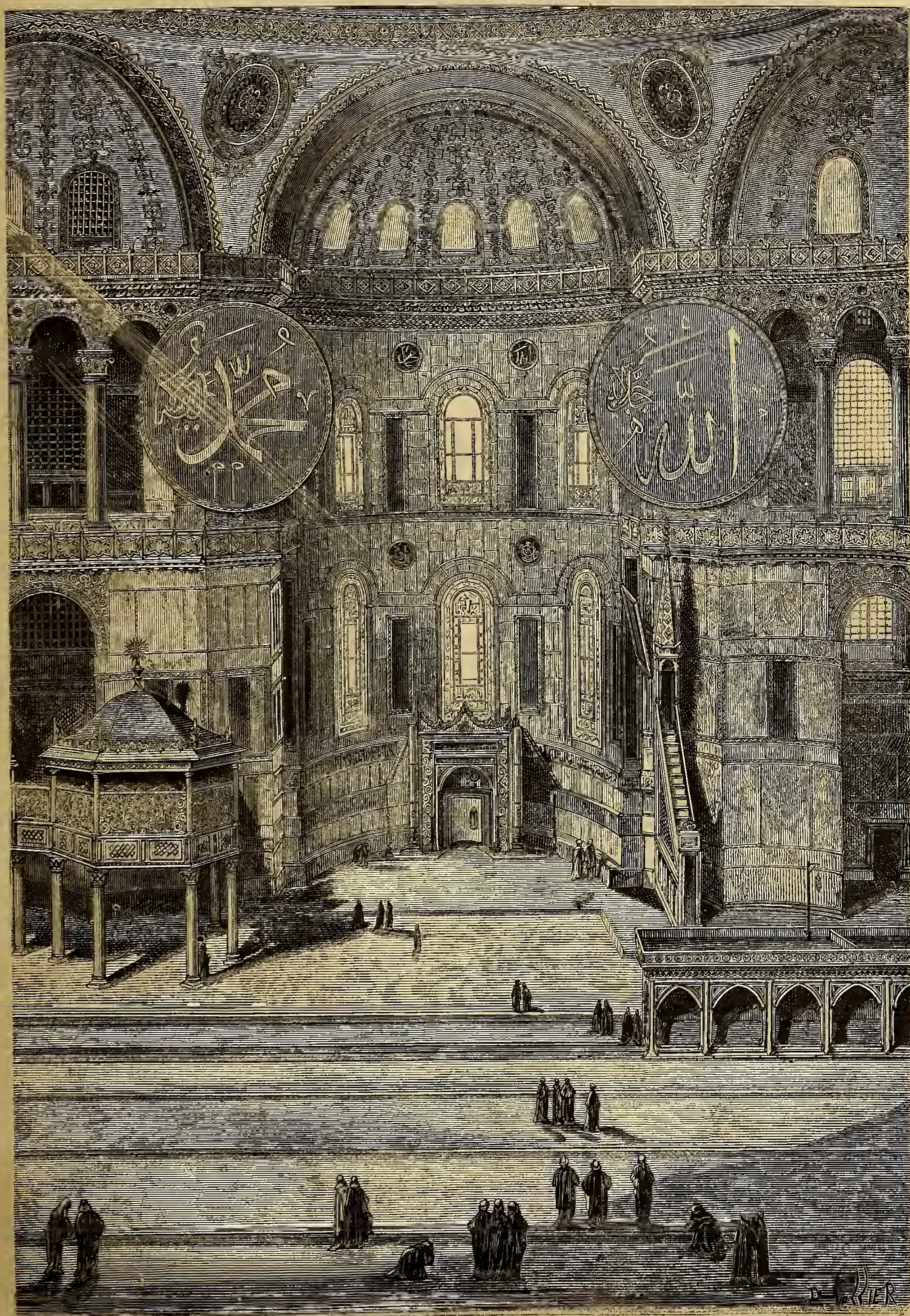


Vue intérieure de Sainte-Sophie, à Constantinople. —

rattache : on voulait que le prêtre, à l'autel, fût tourné du côté de Jérusalem, du côté du tombeau du Christ. Depuis, cette règle a été souvent oubliée par les architectes modernes. Sainte-Clotilde, à Paris, a sa façade au nord ; la Trinité a sa façade au sud.

La basilique de Justinien présentait dans son plan gé-

néral la figure d'un carré long. En arrivant du côté de la façade occidentale, on rencontrait d'abord un *atrium*, ou cour rectangulaire, avec des portiques tout autour, et au milieu un bassin d'où jaillissait un jet d'eau. Ce bassin



Dessin de Sellier, d'après une photographie de J. Laurent.

servait aux ablutions des pieds, du visage et des mains. Venait ensuite un grand vestibule répondant au *pronaon* ou *pronaos* des temples païens. Ce vestibule, dans les édifices chrétiens, était simple ordinairement : on l'appelait *narthex*. A Sainte-Sophie, il était double. On nommait naturellement *exonarthex* (narthex extérieur) le narthex

qui ouvrait sur l'atrium, et *esonarthex* (narthex intérieur) le narthex qui se trouvait entre l'*exonarthex* et l'intérieur de l'église. C'est dans l'exonarthex que les fidèles déposaient leurs chaussures; cette salle était construite en briques et sans ornements. L'esonarthex avait un soubassement de marbre et une voûte ornée de mosaïques, dont l'une représentait l'archange saint Michel faisant la garde, son épée nue à la main.

Neuf portes conduisaient de l'esonarthex dans la nef et les bas côtés de l'église. Ces portes étaient enrichies d'ivoire, d'ambre et d'argent.

L'église proprement dite est, à peu de chose près, un carré parfait : 81 mètres de long sur 69 de large. Elle est divisée en trois par la nef du milieu et deux bas côtés latéraux. Au milieu de la grande nef, c'est-à-dire au centre du carré, s'élève la coupole. Cette coupole repose sur quatre grands arcs dont les extrémités s'appuient sur des piliers. Les quatre angles curvilignes qui se trouvent entre les quatre arcs font quatre pendentifs, et transforment par conséquent le plan carré déterminé par les piliers en un plan circulaire sur lequel porte la coupole. Sur les deux arcs perpendiculaires à l'axe de la nef s'appuient deux voûtes en quart de sphère, dont la projection hémicirculaire donne au plan de la nef l'aspect d'une ellipse. Chacune de ces demi-coupoles donne naissance à deux autres demi-coupoles plus petites, soutenues par des colonnes. Cette superposition de coupoles, qui, par suite de l'agencement des arcs, font l'effet de se tenir sans points d'appui, donnait à la grande coupole centrale une légèreté inimaginable. Elle semblait littéralement suspendue dans les airs.

Disons tout de suite qu'un tremblement de terre, survenu dix-sept ans après, ébranla ce dôme qui s'écroula en partie. L'empereur Justin ordonna de le reconstruire. L'architecte chargé de ce travail fit la coupole surbaissée et elliptique, de sphérique qu'elle était. Toutes les précautions furent prises. On se servit encore de briques de Rhodes, comme solides et légères à la fois. Les échafaudages ne furent enlevés qu'au bout d'un an, quand le travail fut achevé, afin que le mortier eût tout le temps de sécher. Quand il fallut enlever toutes ces grandes poutres, on alla même jusqu'à transformer l'église en un vaste bassin, que l'on remplit d'eau à la hauteur de quatre aunes, de façon que les grosses pièces de bois en tombant ne pussent causer d'ébranlement au sol. On renforça aussi les quatre gros piliers du centre par d'énormes murs qui les soutenaient latéralement.

La nef destinée aux fidèles partait de l'esonarthex et dépassait un peu le point correspondant au centre du dôme. Le pavé était en marbre vert, aux veines ondoyantes, et disposé de manière à figurer quatre fleuves. Au milieu de la coupole était une gigantesque image en mosaïque du Père éternel. Les pendentifs étaient également décorés de figures représentant les apôtres, disent les uns, des chérubins, disent les autres. A la base de cette coupole régnait une corniche de marbre blanc, d'où partaient des nervures aboutissant au centre du dôme. La coupole était percée de quarante-quatre fenêtres cintrées et couverte de lames de plomb primitivement dorées.

Les bas côtés étaient séparés de la nef par de grosses colonnes. Sur ces colonnes s'appuyaient des arcs en plein cintre, aux archivoltes ornées de feuillages. Les chapiteaux et tailloirs n'appartenaient à aucun ordre, et, comme silhouette, offraient des lignes un peu massives; mais les feuillages, les moulures, les croix, les inscriptions qui les garnissaient leur donnaient un caractère particulier, que l'on retrouve, du reste, dans les chapiteaux de l'architecture appelée romane. Ces bas côtés étaient divisés dans le sens de la longueur en trois compartiments, communiquant entre eux par de grands arcs et formant des chapelles. A droite et à gauche du dôme, des portiques coupaient ces mêmes bas côtés perpendiculairement à leur axe. Ces deux portiques conduisaient au *gynæconitès* (tribune des femmes), où il y avait également des places pour les catéchumènes. Le gynæconitès était une longue galerie construite au-dessus des bas côtés. Nos gravures peuvent faire très-bien comprendre une partie de cette disposition des lieux. Les deux galeries du gynæconitès faisaient un angle en retour à leur extrémité occidentale et se trouvaient reliées par une troisième galerie ménagée au-dessus de l'esonarthex.

Les bas côtés étaient éclairés par des fenêtres cintrées garnies de vitraux. Les fenêtres du gynæconitès étaient plus grandes, et fermées en bas par des lames de talc ou pierre spéculaire, et en haut par des vitraux. Au bout des bas côtés se trouvaient, à gauche, la place des empereurs, et à droite, celle des impératrices.

Au delà du dôme, à l'entrée de la demi-coupole qui précédait le sanctuaire, s'élevait l'*ambon* (pupitre, chaire). Il était fait de marbres précieux, et surmonté d'un dais en dôme soutenu par des colonnes dorées. Au sommet du dais se dressait une croix d'or constellée de perles fines. Derrière l'ambon était un espace libre, et au bout de cet espace se trouvait le sanctuaire ou *bêma*. Ce sanctuaire était protégé par un mur en bois de cèdre, divisé par douze colonnes accouplées et revêtues d'argent. Des médaillons représentant la Vierge, les apôtres, les prophètes et le Christ, et des monogrammes de Justinien et de Théodora, complétaient la décoration. Trois portes fermées avec des voiles d'une grande richesse servaient à pénétrer de la nef dans le sanctuaire.

Le sanctuaire s'arrondissait en hémicycle, et se terminait en haut par un enfoncement en quart de sphère, à la façon des autres demi-coupoles : c'est la voûte en cul-de-four que l'on trouve plus tard fréquemment dans les chapelles absidales des églises romanes. Ce sanctuaire était éclairé par trois fenêtres qui recevaient les premiers rayons du soleil levant. Les légendes racontent que Justinien dans son plan avait d'abord marqué une seule fenêtre pour l'abside, puis qu'il se décida à en mettre deux; mais qu'au moment où on allait suivre ces dernières indications, un ange vêtu de la pourpre impériale apparut aux architectes et leur dit : « Je vous ordonne d'éclairer l'autel par trois fenêtres, en l'honneur du Père, du Fils et du Saint-Esprit. »

La table de l'autel était faite, disait-on, d'un mélange de perles et de diamants, d'or et d'argent, de fer et de platine, fondus ensemble. Tous les autres objets du sanctuaire, colonnes, arcs, petites coupoles faisant dais, ciborium, fleurs de lis, globe, croix, trône du patriarche et siéges des prêtres, étaient en or ou en argent, ou en argent doré.

Nous laissons de côté certains détails relatifs à des parties accessoires de l'église; mais nous en avons assez dit pour donner une idée de la richesse éblouissante que dut offrir Sainte-Sophie sous les empereurs grecs.

V. — LA LÉGENDE DE SAINTE-SOPHIE. — DESCRIPTION DE L'ÉGLISE ACTUELLE.

Au quinzième siècle, toute cette splendeur, toutes ces merveilles devinrent la proie des Barbares. Il ne restait plus que Constantinople de tout l'empire d'Orient. Mahomet II finit par s'en emparer; et quand ses hordes victorieuses se furent répandues comme un torrent dans les rues de la ville, lui, le chef triomphant, arriva devant les portes du temple chrétien. Alors, dans son arrogance musulmane, il lança son cheval à travers la nef remplie

de fidèles effrayés et suppliants, et les foula sous les sabots sanglants de son coursier. Puis, parvenu jusque devant l'autel, il sauta à bas, et proclama la victoire de l'islamisme en criant de sa voix puissante : « Dieu est la lumière du ciel et de la terre ! »

Voilà l'histoire.

Voici la légende. Elle est trop belle et trop poétique pour ne pas être racontée.

Lorsque les bandes des Barbares forcèrent les portes de Sainte-Sophie, un prêtre était à l'autel et y célébrait la messe. Ni les hurlements féroces des Turcs, ni les clameurs d'épouvante de la foule écrasée et massacrée, ni le bruit sacrilége des sabots des chevaux retentissant sur les dalles saintes, ne troublèrent le calme du prêtre. Seulement, pour que l'auguste sacrifice ne fût pas souillé, il l'interrompit, et, prenant les vases sacrés, se dirigea d'un pas grave et solennel vers une porte pratiquée dans une des galeries latérales. Les soldats allaient l'atteindre; les cimeterres étaient levés, lorsqu'il disparut par la porte, qui se trouva tout à coup miraculeusement fermée par un mur de pierre impénétrable.

Quelquefois, continue la légende, on entend de vagues bruissements, semblables à de lointaines psalmodies, sortir des profondeurs de la muraille; c'est le prêtre qui continue ses prières. Et quand Sainte-Sophie sera rendue au culte chrétien, la muraille s'ouvrira d'elle-même, et le prêtre, sortant de sa retraite mystérieuse, viendra, de son même pas impassible et solennel, achever à l'autel la messe commencée il y a plus de quatre cents ans.

Aujourd'hui Sainte-Sophie est bien changée. Le plan primitif, dont l'ensemble majestueux se déployait autrefois, disparaît au milieu d'un chaos de bâtisses difformes et parasites qui enserrent et étouffent l'édifice, et en détruisent les lignes. Les murailles ébranlées par les tremblements de terre avaient été déjà bien transformées, grâce aux énormes contre-forts, nécessaires du reste, construits par les ordres d'Amurat III. Mais ce que l'on en voyait encore est de nos jours complétement masqué ou défiguré par des échoppes, des boutiques, des bains, des écoles, des tombeaux. Nous avons d'ailleurs dans des pays chrétiens plus d'une cathédrale admirable dont le pied et les flancs sont ainsi cachés par des baraques grossières, et dont les fenêtres aux délicieuses sculptures disparaissent çà et là derrière les masures qui remplissent l'intervalle des contre-forts.

Aux quatre coins s'élèvent quatre minarets d'un caractère médiocre, et entre les minarets apparaît la coupole de Justin, plus aplatie que celle de Justinien, et encore alourdie par tout ce qui l'entoure. L'impression première de tous les voyageurs à la vue du dehors de Sainte-Sophie se traduit par le même mot : déception. Heureusement, le dedans, malgré tous les changements et toutes les mutilations qu'on lui a fait subir, a gardé ses grandes lignes et sa beauté d'ensemble.

L'effet, quand on entre, est tout d'abord du genre de celui qu'on éprouve en pénétrant sous les voûtes de Saint-Marc, à Venise. C'est la même école et le même style : la différence est du petit au grand, ou plutôt au colossal, à l'immense.

N'y cherchez pourtant plus les riches ornements et les splendeurs du passé. L'islamisme a beaucoup enlevé et beaucoup détruit. Les mosaïques à fond d'or et leurs saintes images ont disparu sous une couche de badigeon périodiquement et impitoyablement renouvelée, et, comme si ce n'était pas assez, on les arrache morceau à morceau pour les vendre aux étrangers. Des quatre gigantesques chérubins des pendentifs, il ne reste que les ailes; les figures ont disparu sous une large rosace d'or : la religion mahométane proscrit tout ce qui est reproduction de la figure humaine. Au fond du sanctuaire, l'image colossale de la *Sainte-Sagesse* a été badigeonnée; on aperçoit encore confusément des lignes que la chaux n'a pu complétement recouvrir, mais c'est tout.

Les statues ont été enlevées. L'autel, fait de ce métal étrange et précieux dont nous avons parlé, a été enlevé aussi et remplacé par une dalle de marbre rouge, orientée dans la direction de la Mecque. Au-dessus pend un objet sacré pour les musulmans : c'est un des quatre tapis sur lesquels s'agenouillait le prophète pour faire sa prière.

D'immenses disques verts, — nos gravures en donnent la forme et les dimensions, — sont suspendus aux murs : ce sont les présents de différents sultans. Ils portent écrits en gigantesques lettres d'or des versets du Coran ou des maximes pieuses.

On voit aussi, adossée à un des piliers qui supportent les pendentifs, la chaire du haut de laquelle le mufti lit le Coran tous les vendredis. Il y monte, le livre saint d'une main et le sabre de l'autre, toujours en souvenir de la conquête.

On arrive à la chaire par un étroit escalier, roide comme une échelle, et dont les deux balustrades sont découpées à jour comme une fine dentelle.

En face de la chaire, de l'autre côté de l'hémicycle, se trouve une tribune soutenue par des colonnes et garnie de grillages d'or : c'est la place du sultan quand il vient à la mosquée.

Les belles dalles de marbre, semblables à des fleuves figés, disparaissent en été sous des nattes de jonc, en hiver sous des tapis. Ces nattes ou tapis sont posés dans la direction de la Mecque, et forment de grandes lignes obliques d'un singulier effet quand on les rapporte aux lignes architecturales de l'édifice.

Les milliers de lampes et de candélabres précieux qui formaient jadis un « océan de feu » n'y sont plus pour toutes sortes de raisons. A leur place se trouvent des cordons attachés à la voûte, auxquels pendent des houppes de soie et des œufs d'autruche. Ils descendent jusqu'à une dizaine de pieds du sol, et soutiennent des cercles de fil de fer garnis d'une couronne de veilleuses en façon de lustre. Dans la plupart des mosquées on trouve cet objet avec les mêmes houppes et les mêmes œufs d'autruche.

Du reste, le mobilier des temples musulmans en général et de Sainte-Sophie en particulier se réduit à peu de chose : des inscriptions, une chaire, des nattes; des pupitres, comme ceux de nos cartons à gravures, dispersés çà et là et portant des manuscrits du Coran; des plates-formes élevées sur des colonnes de marbre précieux, garnies de garde-fous à jour et disposées à chaque point d'intersection des nefs. Voilà tout ce qu'on trouve, tout ce qui est permis.

Inutile de dire que les chapelles des bas côtés ne sont plus des chapelles; mais ce qui est étrange, c'est l'usage qu'on en fait. Les musulmans qui partent pour un voyage ou qui craignent les voleurs à domicile font transporter dans ces galeries latérales à la grande nef leurs valeurs ou objets précieux et les mettent sous la garde de Dieu; et, chose curieuse, pour ne pas dire incroyable, il y a là des richesses considérables à peine enfermées dans des malles ou dans des sacs, et personne n'ose y toucher.

Il n'y a pas très-longtemps, Sainte-Sophie, ébranlée, fatiguée, lézardée, menaçait de s'affaisser sur elle-même. Un architecte de talent et d'audace, M. Fossati, par des constructions et substructions nouvelles, par des crampons, des armatures et de puissants anneaux de fer, reconsolida les murailles et raffermit les piliers de la vieille basilique. En exécutant ces travaux, il eut besoin et envie

de laver les mosaïques primitives de leur couche de chaux; mais avant de les recouvrir, comme le veut la loi, il les copia avec le plus grand soin. Espérons que cette copie permettra de répandre un jour ou l'autre d'autres copies de ces œuvres, si importantes dans l'histoire de l'art, et qu'une circonstance exceptionnelle a fait sortir de la nuit où elles étaient depuis des siècles et dans laquelle elles ont été replongées. Ces mosaïques sont celles de la grande coupole et des demi-coupoles de la nef. Quant aux autres qui se trouvaient sur les parties inférieures de l'édifice, elles sont dégradées, arrachées et vendues tous les jours pièce à pièce aux touristes, qui entendent ainsi la manière de garder un souvenir de ce qui leur a plu.

Quoi qu'il en soit, badigeonnée, dépouillée, mutilée, la basilique de Sainte-Sophie est encore une des plus merveilleuses choses qu'il y ait au monde. Montez aux galeries supérieures; que votre regard, après s'être envolé jusqu'au sommet de ces dômes majestueux, s'abaisse vers cette nef immense aux colonnes de jaspe et de porphyre, aux piliers gigantesques, alors vous sentirez l'idée du grandiose et l'émotion de l'infini envahir votre âme, « avec la coupole inouïe de hardiesse au-dessus de vous, et au-dessous de vous l'abîme clair et paisible. »

AVIS SUR LES GRAINES.

La graine est en quelque sorte l'œuf de la plante. Pour que la plante en sorte belle et solide, il faut naturellement que l'œuf provienne d'une belle race et ne soit pas trop vieux pondu.

On n'est jamais aussi sûr d'avoir de bonne graine que quand on la récolte soi-même; sinon, il faut l'acheter dans une maison de confiance et la payer sans marchander.

Les colporteurs, les marchands ambulants, ne sont pas tous très-honnêtes. Il y en a qui mêlent une petite quantité de graines fraîches à beaucoup de vieilles graines qu'on leur a cédées presque pour rien. On les sème : quelques graines, les bonnes, poussent; le reste ne germe pas. Si le marchand revient et si l'on se plaint, il accuse les intempéries, la mauvaise qualité du sol, les insectes. D'autres se contentent de frotter des graines mortes avec de l'huile pour leur donner un air de jeunesse. [1]

J'aime celui qui rêve l'impossible. GŒTHE.

LA LÉGENDE DU ROITELET EN NORMANDIE.

On professe dans les campagnes normandes une sorte d'idolâtrie affectueuse pour le roitelet, que l'on appelle aussi reblet-bacatin, et auquel on a donné le surnom caressant et protecteur de *poulette au bon Dieu*. C'est que, d'après une légende, le roitelet a rendu un bien grand service à l'humanité.

Il fallait un messager pour rapporter le feu du ciel sur la terre : le roitelet, tout faible et délicat qu'il est, consentit à accomplir cette mission périlleuse. Peu s'en fallut qu'elle ne devînt fatale au courageux oiseau; car durant le trajet le feu consuma tout son plumage, et atteignit jusqu'au léger duvet qui protégeait son corps fragile. Émerveillés d'un dévouement si merveilleux, tous les oiseaux, d'un commun accord, vinrent offrir au roitelet une de leurs plumes, afin de revêtir sa chair nue et frissonnante. Le hibou seul, en philosophe chagrin, se tint à l'écart et refusa d'honorer par ce faible don un acte d'héroïsme qu'il

(1) P. Joigneaux.

n'eût point exécuté. Mais l'insouciance cruelle du hibou excita contre lui l'indignation des autres oiseaux à tel point qu'ils ne voulurent plus désormais le souffrir en leur compagnie : aussi est-il obligé de se soustraire à leur rencontre pendant tout le jour, et c'est seulement quand la nuit est venue qu'il se hasarde à sortir de sa triste cachette. [1]

MÉDAILLON DE LA COMTESSE DE LA FAYETTE,
AUTEUR DE *LA PRINCESSE DE CLÈVES*.

Ce médaillon n'est pas de la même main que celui du duc de Montausier, dont nous avons parlé page 20; son auteur, qui nous est inconnu, n'était pas aussi habile que celui-là; mais on peut cependant le considérer comme ayant été fait du vivant de l'original, ou tout au moins peu de temps après sa mort. C'est aussi un médaillon sans revers, qui, après avoir été modelé, a été fondu en bronze. Mme de la Fayette y est représentée en buste. On lit ses noms et ses titres en français, mais maladroitement abrégés. Voici comment il faut lire cette légende : « Marie-Madeleine Pioche de la Vergne, comtesse de la » Fayette. » Il n'est pas nécessaire de faire ici la biographie



Cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale. — Médaillon de la comtesse de la Fayette.

de la comtesse de la Fayette; on la trouverait, comme celle du duc de Montausier, dans tous les dictionnaires. L'amie de la marquise de Sévigné et du duc de la Rochefoucauld, la personne qui avait réformé le cœur de l'auteur des *Maximes* et qui confessait que ce grand esprit avait formé le sien, l'auteur de *la Princesse de Clèves* et d'autres charmants écrits, était fille d'Aymar Pioche de la Vergne, maréchal des camps et armées du roi et gouverneur du Havre de Grâce, et de Marie de Pena. Mme de la Vergne, qui avait épousé en secondes noces le chevalier de Sévigné, « notre oncle », comme le nomme la marquise de Sévigné dans une de ses lettres, mourut en 1676; et c'est alors seulement, dit encore Mme de Sévigné, que la comtesse de la Fayette hérita de sa mère. Mlle de la Vergne, née en 1632, avait épousé, en 1655, François Motier, comte de la Fayette; elle mourut en 1693, âgée de soixante et un ans, laissant deux fils dont l'un fut d'église et l'autre servit dans les armées, ainsi que la plupart des membres de cette noble famille, et notamment le plus célèbre de ses descendants, le général marquis de la Fayette, l'ami de Washington.

(1) Voy. *la Normandie romanesque et merveilleuse*, traditions et légendes.

A PROPOS D'UN PAYSAGE.



Salon de 1874; Peinture. — Une Soirée de septembre dans la forêt de Fontainebleau, par Lavieille. — Dessin de Lavieille.

Ce n'est déjà plus le jour et ce n'est pas la nuit encore. Le crépuscule, lumière voilée, que le soleil disparu pour nous envoie du fond de l'abîme des cieux sur notre zone tempérée, enveloppe comme d'une gaze diaphane les objets immobiles et les êtres errants. La saison d'automne est venue. Tiède encore des derniers feux de l'été, la terre rayonne peu à peu cette chaleur empruntée vers l'espace infini qui ne la lui renvoie plus. Les arbres de la forêt n'ont rien perdu de leur opulent feuillage; mais çà et là les rameaux verts commencent à se teindre de toutes les nuances du prisme. Les sentiers à ciel ouvert disposent mieux à la mélancolie; sous les dômes ombreux, les ténèbres sont plus épaisses, et les pensées qu'elles inspirent viennent plus profondément de l'âme.

Dans sa belle méditation sur l'automne, Lamartine a dit :

> Oui, dans ces jours d'automne où la nature expire,
> A ses regards voilés je trouve plus d'attraits;
> C'est l'adieu d'un ami, c'est le dernier sourire
> Des lèvres que la mort va fermer pour jamais.

Dans cette solitude que le silence semble agrandir, le voyageur timoré passe vite; mais ce qui pour l'homme est un motif de terreur est au contraire pour le fauve, prompt à s'alarmer, une cause de sécurité. Personne aux environs et aucun bruit au loin, donc pas d'ennemi à craindre, aucun péril à éviter.

Ainsi, dans le paysage de M. Lavieille, le cerf, inquiet d'abord, s'est prudemment arrêté; il écoute, et si, comme le peintre Hubert perdu dans les catacombes de Rome, il n'entend que le silence, alors, rassuré, il va se lirver aux ébats habituels d'un *dix cors jeunement* (cerf de cinq ans et demi); puis, la nuit complètement tombée, il choisira son lit de mousse pour dormir jusqu'au lendemain.

Le verra-t-il tout entier ce lendemain? On est en octobre : la grande chasse est ouverte; la forêt silencieuse retentira peut-être de la fanfare menaçante des sonneurs de cor et des abois de la meute. Alors le cerf épouvanté s'enfuira de sa retraite, et après plusieurs heures d'une course folle, toujours poursuivi, traqué de toute part et criblé de morsures, il ira se jeter, comme suprême refuge, dans quelque pièce d'eau, où les dernières gouttes de son sang se mêleront à ses dernières larmes.

HISTOIRE
D'UN HOMME QUI N'A JAMAIS RIEN VU.

Suite. — Voy. p. 2, 10, 30, 37, 42.

XXXII

La tante Michu était morte quelques mois seulement après notre mariage, et Perpétue ne lui avait survécu que deux ans.

Mais, dans cet intervalle, un fils nous était né, ce qui fut pour moi comme le signal d'un nouvel épanouissement. Je sentis au fond de mon être s'augmenter la vie et la joie.

La nature elle-même semblait avoir une puissance, un charme, une fécondité dont jamais je n'avais eu l'idée. Et Florine, son enfant dans les bras, quelle grandeur morale elle prenait à mes yeux!

La naissance n'a pas lieu seulement pour l'enfant; le père et la mère sentent bien qu'ils naissent avec lui à une vie nouvelle, vie meilleure et plus sainte.

Ce que le bébé apporte avec lui de richesses est incalculable.

Pour fêter sa venue, le lait divinement se prépare au sein de la mère... Mais sait-on ce qui se passe dans le sang et dans le cœur du père?

XXXIII

Il n'était pas jusqu'au pauvre âne Aristote qui ne semblât partager la joie de la famille. Le docile animal redoublait, lui aussi, de zèle et d'attentions. Quelquefois, pour aller au marché, nous prenions dans la charrette notre petit Alain, et, visiblement, Aristote était fier de porter l'enfant, surtout quand celui-ci, vers l'âge de trois ans, fut en état de tenir les rênes et de crier : *Hue!*

Du reste, fleurs, fruits, légumes, se vendaient très-bien, et les cochons encore mieux. Je n'avais plus peur du charcutier ni de ses quatre filles; nous étions avec cette famille en rapport d'affaires plus que jamais, et même Florine s'était liée d'amitié avec une des quatre sœurs, personne excellente et sensée, mariée à un cultivateur de nos environs.

Voilà quels étaient notre intérieur et nos relations.

Ajoutez, je vous prie, que, deux ans après la naissance d'Alain, il nous était venu une petite Odette.

XXXIV

Ce fut un nouveau bonheur. Le spectacle de deux enfants qui jouent et qui s'aiment, les instincts protecteurs de l'aîné pour le plus jeune, ses étonnements naïfs et ses joies aux signes d'intelligence du petit : voilà, pour le plus humble ménage, une source de félicités que jamais écrivain n'essaya d'exprimer... En quels termes eût-on pu le faire?

Les plus grands peintres, tels que Raphaël, le Corrége et Rembrandt, ont pu seuls réussir en de tels sujets.

Connaissez-vous cette description d'une *Sainte Famille* de Rembrandt? Elle se trouve aux premières pages d'un petit livre trop peu connu, publié en 1850 sous ce titre : *la Foi nouvelle cherchée dans l'art.*

« ... Pendant que saint Joseph, habit bas, travaille et menuise, la Vierge, près du feu, découvre son sein pour allaiter l'Enfant; sainte Anne démaillote et admire. Il entre un rayon de soleil couchant, rayon d'or qui échauffe, nourrit cet intérieur, lumière et chaleur de Dieu...

» L'Enfant est nu pour recevoir ce soleil qui le fera croître, garanti par sa grand'mère, pour qu'il puisse mieux boire le lait que la mère fait sortir de son sein avec une attention si sérieuse.

» Qu'on l'appelle la *sainte Famille* ou le *Mariage du menuisier*, qu'importe? Cet intérieur est divin.

» Il n'y a rien dans cette maison que les plus pauvres ne puissent avoir, car elle n'est pleine que de la grâce de Dieu. »

XXXV

Puisque j'ai parlé des peintres qui surent reproduire les charmes de l'enfance, je voudrais dire encore ceci :

Au temps que je vivais avec ma mère et même quand je vécus seul, je ne trouvais rien dans la nature qui, pour la grâce, la fraîcheur, la beauté, pût être comparé aux fleurs et aux fruits. Une pommerolle, un myosotis, une anémone, une grappe de groseille ou de raisin, une pomme, me tenaient en admiration...

J'ai vu depuis que l'enfant est une fleur qui efface toutes les autres fleurs.

Je parle de l'enfant même dans le sommeil; mais s'il s'éveille en souriant, comment peindrez-vous cela?

Quatre ou cinq grands maîtres au plus l'ont osé.

XXXVI

Ah! lecteurs, que de réflexions on peut faire et que de choses on peut voir sans sortir de chez soi!

Donc, pour nous résumer, tout allait bien dans notre colonie : après Alain et Odette était venue la petite sœur Germaine. Nous voilà donc en tout six, en comptant Aristote; et ce nombre s'élevait à huit durant les vacances, quand nous avions M. et Mme Berthais.

Quant à Maurice, le frère de Florine, avec qui j'étudiais autrefois les champignons, il ne faisait plus chez nous que de rares et rapides apparitions, employé qu'il était, comme ingénieur, dans une compagnie de chemin de fer.

Notre petit revenu et les produits de notre jardinage ne suffisaient que juste à l'entretien, à l'éducation, au bien-être de tout ce petit monde. Heureusement, l'idée me vint de cultiver les asperges et les fraises, ce qui nous fut, les fraises surtout, d'un très-bon rapport.

J'ai entendu souvent des jardiniers se plaindre du peu d'avantage qu'ils trouvaient à cette culture : leur insuccès n'a d'autre cause que leur incurie. Voyez, en effet, leurs fraisiers plantés les uns sur les autres, renouvelés quand ils meurent ou à peu près. Aussi, quels fruits récoltent-ils, et en quel petit nombre!

Les fraisiers, chez nous, suffisamment écartés les uns des autres, fumés généreusement, soignés, surveillés, renouvelés tous les trois ans, nous donnent des récoltes qui font l'étonnement même des jardiniers.

Nous avons compté souvent, sur un seul fraisier, plus de quatre cents fraises.

La culture florale aussi continuait à nous être d'un très-bon rapport.

Notre voisin, M. Soufflanbise, venait souvent nous voir au milieu de nos jardinages et de nos élevages, et quelquefois, quand la besogne ne poussait pas trop, nous causions.

XXXVII

Un matin, dès l'aube, Florine et moi nous étions à cueillir des groseilles; Alain, déjà grandet, cueillait avec nous, et tous les trois nous chantions :

Quand l'oiseau s'éveille,
Cueillez la groseille, etc.

Ce n'était pourtant pas sans difficulté ni sans fatigue que, pour cette cueillette, je me tenais accouvé sur mon unique jambe. Il est vrai que j'usais pour cela, comme pour le sarclage, d'un béquillon sous le bras qui aidait à me soutenir.

Mais voilà que, nos paniers déjà pleins, nous aperçûmes, fumant sa pipe à l'entrée du jardin, l'ancien journaliste Soufflanbise; il s'avançait mélancoliquement vers nous avec de grands soupirs.

Jamais encore nous ne lui avions vu un air si triste; jamais non plus nous ne l'avions vu si matin.

— J'admire, nous dit-il, que vous puissiez ainsi chanter; il me semble qu'à votre place, un travail si fastidieux me ferait plutôt pleurer.

— Pleurer en cueillant des groseilles! Ne tenez pas de pareils propos devant cet enfant, cher voisin; vous le feriez rire!

En parlant ainsi, j'emmenais Alain vers la maison, où déjà sa mère nous avait devancés. Mais le pauvre voisin, de son air toujours triste, ajouta :

— Il faut que vous ayez reçu en naissant une dose de gaieté bien extraordinaire pour qu'il ait pu vous en rester encore au milieu des soucis du ménage. Moi aussi, parbleu! j'ai été un garçon de belle humeur autrefois; mais aujourd'hui, me voilà hargneux et misanthrope, malgré ce

que j'ai mis de soin à préserver ma vie de toute charge et entrave.

— Eh bien, voyez le miracle! Dans ma jeunesse, au contraire, moi, pauvre sans jambe, j'étais souvent en proie à la mélancolie, et voilà qu'aujourd'hui je chante accroupi sur un béquillon, avec charge de femme et enfants...

Ce commencement de conversation eût pu nous mener loin; mais le voisin était ce jour-là plongé dans ses idées noires; et nous le vîmes disparaître comme il était venu, lançant dans l'air, par bouffées monotones, la fumée de sa pipe. *La suite à une prochaine livraison.*

ÉGALITÉ DES AMES.

Mon idée favorite, mon idée chérie, c'est que la *même éducation morale* peut et doit s'appliquer à toutes les conditions; que, sous l'empire des circonstances extérieures les plus diverses, dans la mauvaise et dans la bonne fortune, au sein d'une destinée petite ou grande, monotone ou agitée, l'homme peut atteindre, l'enfant peut être amené à un développement intérieur à peu près semblable, à la même rectitude, à la même délicatesse, à la même élévation dans les sentiments et dans les pensées; que l'âme humaine porte en elle de quoi suffire à toutes les chances, à toutes les combinaisons de la condition humaine, et qu'il ne s'agit que de lui révéler le secret de ses forces et de lui en enseigner l'emploi. Mme Guizot.

FURETIÈRE.

LE ROMAN BOURGEOIS.

Furetière (Antoine), né à Paris en 1620, mort en 1688, est surtout connu par son Dictionnaire de la langue française et par son *Roman bourgeois.*

Il avait été reçu membre de l'Académie française en 1662. Ses confrères, ayant appris qu'il s'occupait de rédiger un Dictionnaire qui ferait concurrence à celui de l'Académie, le forcèrent à abandonner son fauteuil. Il s'ensuivit des procès et des libelles. Furetière mourut deux ans avant que son dictionnaire, qu'on a longtemps consulté avec profit, eût été imprimé.

Le *Roman bourgeois* n'est pas, à proprement parler, ce qu'on appelle aujourd'hui un roman : c'est plutôt, comme l'auteur le dit lui-même dans une préface, un « récit de petites histoires et aventures arrivées en divers quartiers de la ville, qui n'ont rien de commun ensemble. » Furetière, toutefois, a cherché à les rapprocher les unes des autres autant qu'il lui a été possible; mais l'unité manque, et aussi l'intérêt.

Le seul mérite de cet ouvrage est de peindre avec une certaine vérité comique les mœurs de la bourgeoisie en un temps où les auteurs ne s'intéressaient guère qu'à celles de la cour. Plus d'un de nos contemporains y a puisé, sur les usages du dix-septième siècle, des détails qu'il aurait vainement cherchés ailleurs. Monteil le cite souvent (¹).

Voici, par exemple, une page où Furetière, tout en plaisantant, a dressé une sorte de tableau hiérarchique assez curieux de beaucoup de professions, charges ou titres, qui se rapportent au milieu de la seconde moitié du dix-septième siècle.

L'auteur feint qu'il existe un tarif indiquant les partis auxquels les jeunes filles peuvent prétendre selon leur dot :

« Sçachez, dit-il, que la corruption du siècle ayant introduit l'usage de marier un sac d'argent avec un autre sac d'argent en mariant une fille avec un garçon, comme il s'étoit fait un tarif, lors du décri des monnoies, pour l'évaluation des espèces, aussi, lors du décri du mérite et de la vertu, il fut fait un tarif pour l'évaluation des hommes et pour l'assortiment des partis. » Voici la table qui en fut dressée :

Tarif ou évaluation des partis sortables, pour faire facilement les mariages.

Pour une fille qui a deux mille livres en mariage, ou environ, jusqu'à six mille livres.	*Il lui faut un marchand du Palais, ou un petit commis, sergent, ou solliciteur de procès.*
Pour celle qui a six mille livres et au-dessus, jusqu'à douze mille livres.	*Un marchand de soye, drapier, mouleur de bois, procureur du Châtelet, maître d'hôtel, et secrétaire de grand seigneur.*
Pour celle qui a douze mille livres et au-dessus, jusqu'à vingt mille livres.	*Un procureur en Parlement, huissier, notaire, ou greffier.*
Pour celle qui a vingt mille livres et au-dessus, jusqu'à trente mille livres.	*Un avocat, conseiller du trésor ou des eaux et forêts, substitut du parquet, et général des monnoyes.*
Pour celle qui a depuis trente mille livres jusqu'à quarante-cinq mille livres.	*Un auditeur des comptes, trésorier de France, ou payeur des rentes.*
Pour celle qui a depuis quinze mille jusqu'à vingt-cinq mille écus.	*Un conseiller de la Cour des aydes, ou conseiller du Grand conseil.*
Pour celle qui a depuis vingt-cinq mille jusqu'à cinquante mille écus.	*Un conseiller au Parlement, ou un maître des comptes.*
Pour celle qui a depuis cinquante jusqu'à cent mille écus.	*Un maître des requêtes, intendant des finances, greffier et secrétaire du conseil, président aux enquêtes.*
Pour celle qui a depuis cent mille jusqu'à deux cent mille écus.	*Un président à mortier, vrai marquis, sur-intendant, duc et pair.*

L'auteur ajoute :

« On trouvera peut-être que ce tarif est trop succinct, vu le grand nombre de charges qui sont créées en ce royaume, dont il n'est fait ici aucune mention. Mais en ce cas il faudra seulement avoir un extrait du registre qui est aux parties casuelles, de l'évaluation des offices. Car sur ce pied, on en peut faire aisément la réduction à quelqu'une de ces classes. La plus grande difficulté est pour les hommes qui vivent de leurs rentes, desquels on ne fait ici aucun état, comme de gens inutiles, et qui ne doivent songer qu'au célibat. Car ce n'est pas mal à propos qu'un de nos auteurs a dit qu'une charge étoit le chausse-pied du mariage; ce qui a rendu nos François si friands de charges, qu'ils en veulent avoir à quelque prix que ce soit, jusqu'à acheter chèrement celles de mouleur de bois, de porteur de sel et de charbon. »

En parlant ainsi, Furetière n'exagérait pas autant qu'on pourrait le croire. La vénalité des offices et des charges, si profitable à la fois au trésor royal et au tiers état, prit de son temps, et après lui, des proportions extraordinaires. Afin de multiplier les ressources de la fiscalité, on créa en grand nombre, sous le règne du grand roi, des offices inutiles ou ridicules. Il y eut ainsi des charges de vendeurs d'huîtres, de contrôleurs-visiteurs des suifs, de crieurs héréditaires d'enterrements, de contrôleurs des perruques, etc. Cet expédient de finances s'appliquait à

(¹) *Histoire des Français des divers états.*

tout; mais ce qui exaspérait surtout la haute noblesse, c'était la vénalité des offices de judicature et des offices « anoblissant », tels que les offices de conseiller au Parlement, les offices de la couronne, les charges de secrétaires du roi, et autres. Saint-Simon s'écrie : « C'est une gangrène qui ronge depuis longtemps tous les ordres et toutes les parties de l'État! »

La fin à une autre livraison.

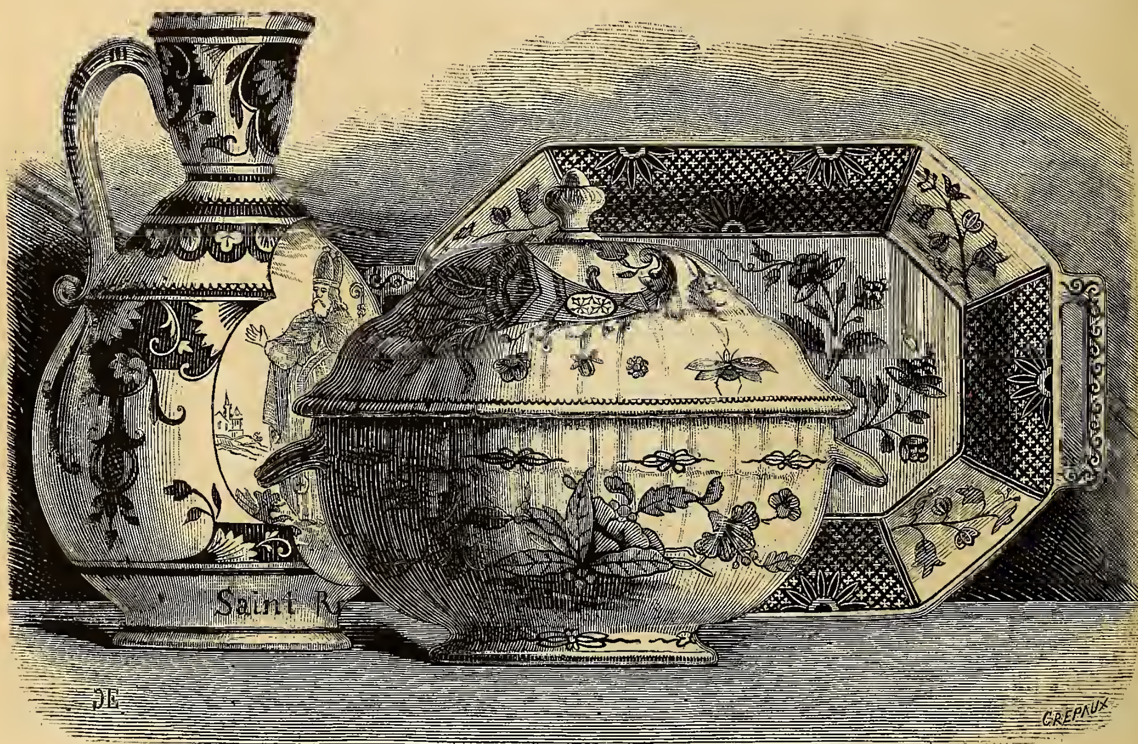
ÉTUDES CÉRAMIQUES.

Suite. — Voy. les Tables des tomes XLI et XLII, 1873 et 1874.

LES FAÏENCES DE ROUEN.

Fin.

La décoration à *style rayonnant* et à *lambrequins* subsista longtemps à Rouen; mais, vers le milieu du dix-huitième siècle, les fabriques se multiplièrent, et la nécessité de produire vite et à bon marché fit bientôt adopter un nouveau mode de décor qui demandait une moins grande pureté de dessin, et permettait l'emploi de motifs reproduits au moyen de *poncifs* et empruntés de nouveau aux porcelaines orientales; mais là encore l'originalité se fait sentir, et ces motifs sont plutôt interprétés que copiés servilement.



Faïences de Rouen; décor polychrome. — Dessin d'Édouard Garnier.

La fabrique de *Guillebeaux* ou *Guillibaud* notamment se distingue par la variété de ses sujets : des Chinois, des pagodes, des paysages fleuris, occupent le fond des plats et des assiettes, dont la bordure, à dessins quadrillés verts et rouges, accompagnés de fleurs détachées ou en bouquets, est du plus gracieux effet.

Mais le goût purement français reprend bientôt le dessus, et les artistes rouennais s'inspirent pour décorer leurs œuvres du *genre rocaille*, si fort à la mode dans la dernière moitié du règne de Louis XV. L'application de ce décor dans la céramique de cette époque consiste dans une ornementation à bordure irrégulière et dans l'emploi, comme ornementation intérieure, de carquois et de torches enflammées, de trophées d'armes ou d'instruments de musique, d'arcs, de flèches, etc. Le décor dit *au carquois* est surtout celui qui doit être considéré comme le type de ce genre de fabrication.

L'ornementation subit bientôt une nouvelle et dernière transformation, et l'on voit apparaître le décor *à la corne*, qui, d'après la quantité de pièces conservées dans les musées et les collections particulières, dut jouir d'une grande vogue. Ce décor est formé par une sorte de *corne d'abondance* d'où s'échappent des tiges de fleurs accompagnées d'insectes et de papillons peints généralement en couleurs vives et crues, où le jaune et le rouge dominent. Les peintres rouennais l'ont varié à l'infini, et la *corne* elle-même subit de nombreuses transformations jusqu'au jour où la fabrication de la faïence fut abandonnée définitivement, c'est-à-dire jusqu'à l'époque où l'emploi de la porcelaine dure commença à se généraliser, et où le traité de commerce conclu en 1794 avec l'Angleterre permit l'introduction en France de la vaisselle en *demi-faïence* ou *terre de pipe*.

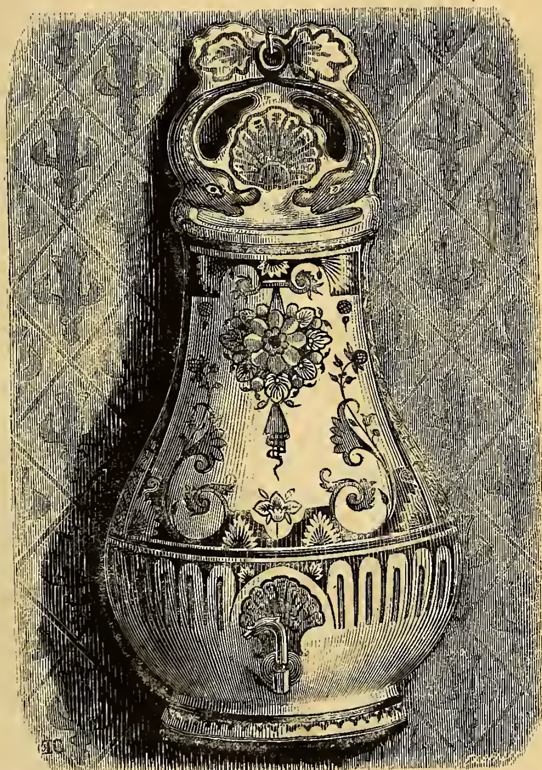
Quelques fabricants, voulant lutter contre le goût nouveau, tentèrent sur faïence l'imitation des peintures sur porcelaine; mais ils reconnurent bientôt l'infructuosité de leurs efforts, et à Rouen comme à Nevers les manufactures de faïences cessèrent complétement d'exister au commencement de notre siècle.

Dans ce rapide exposé de la fabrication à l'un des centres les plus importants de la production céramique en France, nous n'avons pu qu'esquisser les principaux caractères de l'ornementation à différentes époques. Rouen a fait cependant quelques autres tentatives, parmi lesquelles nous mentionnerons surtout les belles et rares pièces décorées d'arabesques se détachant sur fond jaune ocré, et les plats à fond bleu-lapis rehaussés de décors blancs et jaunes, qui avaient acquis une si grande célébrité aux fabriques de Nevers. Mais ce qui est surtout remarquable, c'est la grande variété d'objets que les ma-

nufactures de Rouen ont produite. Il semble que la matière docile se soit prêtée à toutes les combinaisons, et la faïence a été employée pour tous les objets d'usage domestique ou de décoration : bustes, gaînes, consoles, chambranles de cheminée, lampes d'église, petites commodes, encriers, râpes à tabac, globes terrestres et célestes, crucifix, brocs à cidre, etc., Rouen a tout fabriqué, et ses décorateurs savaient orner ses différents produits d'une façon toujours appropriée à leurs formes, avec une fécondité d'invention qui n'a jamais été surpassée : aussi plusieurs fabriques cherchèrent-elles à attirer les artistes rouennais et à imiter un genre de décoration qui jouissait d'une si grande vogue. Sinceny et Quimper surtout eurent des manufactures qui rivalisèrent avec Rouen sans pouvoir l'égaler. La Hollande elle-même, qui avait fourni à l'industrie normande ses premiers modèles, fut forcée de



Faïence de Rouen. — Sucrier; décor à fond jaune ocré. Dessin d'Édouard Garnier.



Faïence de Rouen. — Fontaine applique; décor polychrome. Dessin d'Édouard Garnier.

lui emprunter ses beaux décors *à lambrequins*, auxquels elle ne sut cependant pas conserver leur caractère, ni surtout la vigueur d'exécution qui les distingue.

LA PAGE 115.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 50.

II. — LE MÉNAGE DE L'INVENTEUR.

L'ouvrier était sorti, pâle, abattu, le cœur brisé, du cabinet de M. Coubertin. Si encore son maître lui avait laissé quelque espérance; mais loin de là : il venait de le repousser froidement, sans pitié, dans sa condition d'artisan manœuvre, d'homme de peine à la journée, lui qui se flattait d'avoir non-seulement réalisé un progrès industriel, mais d'être le créateur d'une œuvre utile à l'humanité. Cependant il alla reprendre sa place à l'atelier; mais jusqu'au soir il ne travailla que par saccades, tantôt avec l'emportement du désespoir, tantôt avec l'apathie du découragement. La nuit suivante fut mauvaise; l'insomnie lui donna de pernicieux conseils, desquels néanmoins sa nature foncièrement honnête triompha. Il résulta pourtant de la lutte qu'il eut souvent à soutenir contre lui-même que ses distractions devinrent plus fréquentes et ses mains moins habiles. Il écoutait mal, exécutait à contre-sens, manquait ou brisait des pièces. Parfois, pris de vertige, on eût dit, bien qu'il continuât à boire de l'eau, que son cerveau était envahi par l'ivresse.

L'insuccès de sa démarche auprès du maître de l'usine n'avait aucunement ébranlé sa foi dans l'importance de son œuvre; mais l'impossibilité de la mettre en lumière lui faisait prendre en dégoût le travail et même la vie. Peut-être allait-il rouler sur une pente fatale, quand il s'avisa de penser à épouser sa voisine Nancy Germain, jeune fille honnête, douce, laborieuse, et si avenante que le charme de son sourire la rendait jolie. Nancy savait que Pierre Jousselin était bon sujet; elle se plut à croire qu'il la rendrait heureuse, et elle devint sa femme.

Ce nouvel élément de bonheur pour l'ouvrier fit aussitôt diversion aux tristes préoccupations que lui causait son idée fixe, et changea si complétement le cours de ses pensées qu'il sembla, durant toute une année, avoir perdu le souvenir de son grand projet. Au bout de ce temps, Nancy mit au monde une mignonne petite fille; la naissance de sa chère enfant emplit de tant de joie le cœur de la jeune mère qu'elle osa se dire : « Je n'ai plus rien à demander à Dieu! »

Quant à Pierre, sa félicité paternelle, qui fut d'abord aussi vive, eut moins de durée. Soit que l'enfant occupât trop Nancy et le privât d'une partie du temps qu'elle avait pris l'habitude de lui consacrer, soit que la passion de l'étude eût repris sur lui son empire tyrannique, il éprouva le sentiment du vide au milieu de son ménage, et se persuada que les joies de la famille, si réconfortantes pour l'artisan

ordinaire, ne suffisent pas à remplir la vie d'un penseur. Cette conclusion l'amena à tirer un jour de l'armoire les livres qu'il lisait assidûment avant son mariage. Le lendemain, il consulta ses cahiers, puis il vérifia ses anciens calculs et recommença ses dessins; la semaine suivante il avait entièrement repris le cours de ses méditations et de ses absorbants travaux d'autrefois.

Lorsque Nancy, le voyant ainsi occupé chez lui, l'interrogeait sur ses journées à l'atelier et sur le surcroît de bien-être qu'elle en pouvait espérer pour la maison, son mari lui imposait silence de la main, mais toutefois sans colère, de façon pourtant à ce qu'elle ne le troublât plus.

La jeune mère nourrissait sa fille; souvent l'enfant pleurait. Les gémissements de Valentine, l'air que Nancy fredonnait pour l'apaiser, faisaient perdre à l'inventeur le fil de ses idées. Il ne s'en plaignit pas d'abord; mais un jour qu'il était moins disposé à la résignation, un geste d'impatience lui échappa. Nancy n'eut cette fois qu'une émotion de surprise; plus tard, elle s'attrista. Enfin, un soir que, distrait de son calcul mental, l'infatigable chercheur venait de céder à un véritable emportement, Nancy, tout en larmes, s'écria :

— Maudit soit ce travail qui vous absorbe au point de vous rendre méchant envers un enfant qui souffre!

Il comprit la cruauté qu'il y avait de sa part à répondre à une violente crise de dents par un brutal accès de colère. Honteux de n'avoir pu rester maître de lui, il s'excusa sur l'importance du résultat qu'il se voyait au moment d'obtenir quand les cris de Valentine l'interrompirent.

— Vingt millions! dit-il.

— Vingt millions! répéta Nancy avec stupeur.

Elle supposa que son mari venait de perdre tout à coup la raison.

Il faut dire qu'après deux ans de mariage elle ne savait rien de ce qui l'occupait pendant les longues soirées qu'il dépensait à lire, à écrire et à rêver silencieusement auprès d'elle. Ce n'était pas que Pierre Jousselin ne souffrît point lui-même du mystère qu'il faisait à sa femme de son éternelle préoccupation; mais l'idée que Nancy ne pourrait se rendre compte d'un projet dont l'utilité avait échappé à l'intelligence de M. Coubertin, arrêtait la confidence sur ses lèvres. L'exclamation d'épouvante plutôt que de surprise poussée par la jeune femme à ces mots : «Vingt millions!» décida l'inventeur à parler.

La digue du silence rompue, son secret lui échappa comme un torrent qui se précipite, et parce que Nancy l'écoutait avec admiration, il crut qu'elle le comprenait. S'animant de plus en plus à mesure qu'il développait son projet, l'inventeur finit par faire partager son enthousiasme à celle qui ne demandait qu'à croire en lui sans examen.

— C'est beau, n'est-ce pas? disait-il.

— C'est admirable! répondait-elle.

— Tu ne te doutais pas de ce qu'il y a là-dedans, ajoutait-il en portant la main à son front.

— Comment aurais-je pu le savoir? tu ne me disais rien; il me suffisait de te savoir bon : pardonne-moi de n'avoir pas deviné que tu es grand par le génie.

— Le monde aussi ignore ce que je suis; mais, sois-en sûre, il m'appréciera quand mon invention sera connue.

— Il faut te hâter de la faire connaître.

— Sans doute, je le voudrais; mais il y a une difficulté qui m'arrête.

— Laquelle?

— C'est de trouver quelqu'un qui consente à m'avancer les fonds nécessaires pour faire exécuter en grand le modèle de ma machine.

— Que ne t'adresses-tu à M. Coubertin? on dit qu'il aime à protéger ses ouvriers.

— M. Coubertin! répliqua sourdement Pierre Jousselin; je lui ai parlé de mon projet, il m'a refusé son appui.

— Ah! fit Nancy avec surprise.

Puis elle ajouta naïvement :

— C'est peut-être que ton invention n'est pas aussi bonne que tu le supposes.

— Si fait, elle est excellente, affirma l'inventeur blessé du doute que hasardait la jeune femme; la preuve, c'est que je te l'ai expliquée tout à l'heure et que tu l'as trouvée admirable.

— J'ai cru ce que tu me disais, voilà tout. Mais si un homme comme M. Coubertin ne t'encourage pas, poursuivit Nancy, il est à craindre que tu te sois trompé; dans ce cas-là, mon ami, il ne faudrait pas perdre ton temps à poursuivre l'impossible, car, au lieu des millions dont tu m'as éblouie, ce serait la misère que nous rapporterait ton invention.

Pierre Jousselin baissa tristement la tête, et, depuis ce jour-là, il ne parla plus à sa femme de cette merveilleuse machine qui roulait sans dérailler dans son imagination.

Si la mère de Valentine put supposer que l'inventeur n'y pensait plus, elle se trompa. Il cherchait encore, et avec d'autant plus d'activité et de persévérance qu'une nouvelle idée s'était greffée sur celle qu'il avait mûrie pendant plusieurs années : il rêvait l'emploi de la vapeur perdue.

Nancy ne se plaignit pas de le voir revenir, quelques jours après cette scène de ménage, à ses cahiers et à ses petits modèles de roues et d'hélices. Elle considérait ses études du soir comme le délassement nécessaire et la récompense légitime de ses journées loyalement employées à l'usine de la rue des Trois-Bornes. Mais, quelques semaines plus tard, on vit l'inventeur venir moins exactement s'atteler à sa besogne journalière; il commença à prendre l'habitude de rester chez lui le lundi. Nancy ne fit d'abord aucune observation à ce sujet. Elle crut que son mari était fatigué et souffrant; elle ne s'alarma que lorsqu'elle vit se renouveler périodiquement les jours de repos, et la paye de la semaine, toujours amoindrie, déranger ses calculs de ménagère. Elle risqua à ce sujet une observation timide.

— Connais-tu un seul des ouvriers de la maison Coubertin qui ne fasse pas le lundi? lui demanda son mari.

— J'en connaissais un, dit-elle avec l'expression du regret : c'était toi, Pierre. Pourquoi as-tu changé de conduite? la tienne était la bonne.

— Elle me faisait du tort auprès des camarades.

— Encore si ce lundi perdu n'était qu'une non-valeur, objecta la jeune femme; mais c'est une journée de dépense. Tu achètes des livres, des estampes, que sais-je?

— Je dépenserais bien davantage, repartit brusquement l'ouvrier, si j'allais au cabaret comme les autres.

Nancy jeta sur son mari un regard douloureux; puis elle prit Valentine dans ses bras et la promena en fredonnant.

La première pierre noire venait de tomber dans le lac bleu du ménage.

Possédé du démon de l'invention, Pierre Jousselin travaillait d'autant moins régulièrement à l'atelier qu'il veillait plus tard chez lui. L'huile coûte cher, et la lumière empêchait l'enfant de dormir. Nancy, qui n'avait souvent que des nuits blanches, arrivait à un excès de fatigue qui menaçait sa santé. En outre, les yeux de l'inventeur devenaient rouges et gonflés; le sang affluait à son cerveau avec une telle violence, qu'il pouvait croire parfois que son crâne allait éclater. Il avait perdu, il perdait l'apétitp. Toujours doux et paisible chez lui, honnête et conciliant

au dehors, l'intelligent compagnon d'autrefois n'était plus qu'un détestable ouvrier. Le contre-maître lui adressa des reproches et le caissier lui fit des retenues, de sorte qu'à l'aisance qui régnait jadis dans le jeune ménage succéda la gêne, puis la pauvreté, et enfin la misère. Nancy traîna des haillons, Valentine eut froid.

La mère, qui jusqu'alors s'était résignée à souffrir, parla avec fermeté, puis avec violence; elle réclama, moins pour elle que pour son enfant, la part de bonheur qui lui avait été promise, et que chaque jour, depuis quatre ans, elle avait vu s'amoindrir, si bien que cette part de bonheur n'était plus qu'un regrettable souvenir. Nancy pleura sur le passé et maudit le jour où le prêtre avait prononcé leur mariage.

Pierre Jousselin sortit. Les reproches de sa femme l'avaient mal disposé à écouter patiemment ceux que dans l'occasion le contre-maître pourrait avoir à lui faire. Malheureusement cette occasion ne tarda pas à s'offrir. Sur une observation qu'il jugea blessante pour son orgueil, l'ouvrier, ordinairement pacifique et poli, s'emporta, et le soir, au retour dans son ménage, il eut à annoncer à Nancy que l'usine Coubertin lui était fermée.

— Q'allons-nous devenir? demanda-t-elle.

— Je ferai autre chose; d'ailleurs, je ne te demande que huit jours pour achever les études relatives à mon système de chauffage au moyen de la déperdition de la vapeur. Sois tranquille, je n'attendrai pas que je puisse exploiter le procédé moi-même, je le vendrai : ainsi nous n'avons plus que huit jours à souffrir.

— Va pour huit jours, dit avec résignation la jeune femme.

Quinze jours après, on portait les matelas et les couvertures du ménage au mont-de-piété.

La suite à une prochaine livraison.

SOUVENIRS D'UN PETIT JARDINIER.

Un écrivain populaire, agronome éminent ([1]), fait de justes réflexions sur le tort qu'on a de ne pas toujours prendre assez au sérieux les travaux et les désirs des enfants.

« Je n'oublierai de ma vie, dit-il, combien j'eus de peine à obtenir un tout petit coin de terre pour y mettre les fleurs que je sollicitais de l'amitié de mes camarades d'école. Je l'obtins cependant sous un pommier du jardin, où l'ombre du feuillage me gênait fort. L'endroit était mauvais pour la culture; c'était, pensa-t-on, tout ce qu'il fallait pour loger des fleurs.

» Mes succès, on le pense bien, n'étaient pas brillants; mais, si petits qu'ils fussent, ils me remplissaient de joie. Les charmantes fleurs que j'ai vues depuis n'ont jamais produit sur moi le genre d'émotion que je ressentais devant un œillet mignardise, un œillet de poëte, une juliette blanche, un rosier pompon ou quelques pieds d'alouette élevés par mes soins.

» Je me souviens de mes débuts dans la culture des légumes. Même impatience, même joie, mêmes impressions que dans la culture des fleurs.

» J'entrais alors dans ma dixième année et j'étais pensionnaire à l'école primaire de Serigny, en compagnie de huit ou dix enfants de cultivateurs des environs. Les plus jeunes avaient huit ans; les plus âgés en avaient un peu plus de douze.

» Il y avait là, à l'exposition du levant, contre le vieux mur de notre dortoir, une large plate-bande divisée en autant de compartiments qu'il y avait de pensionnaires. Chacun de nous disposait ainsi d'un jardinet clos de pierres plates posées de champ, et chacun était libre d'y cultiver ce qui lui était agréable. Mais, en général, nous n'y semions que de la laitue, afin de nous mettre au mieux avec notre vieux maître, M. Girod père, qui aimait la salade et qui avait reçu de son fils la mission de nous surveiller en dehors de l'école et de nous diriger dans la culture de nos jardinets. Il nous procurait la graine et nous disait : — Voyons, mettez-vous à la besogne; je suis curieux d'apprendre quel est celui de vous autres qui arrivera le premier à faire les plus grosses salades.

» Et c'était à qui ne négligerait rien pour arriver le premier.

» Il ne me reste qu'un souvenir vague, presque effacé, du plaisir que me causaient les jeux de l'enfance; le souvenir de mes joies de petit jardinier est, au contraire, aussi frais que s'il datait d'un jour ou deux.

» J'en suis à me demander si la plupart des écoliers ne recevraient pas la même impression aussi vivement que je l'ai reçue, et si chaque famille le pouvant n'aurait pas intérêt à donner à ses enfants un coin de terre au jardin et à les encourager à le cultiver.

» Quand vous le pourrez, ne donnez pas seulement le coin de terre à l'enfant; donnez-lui ou laissez-lui prendre ce qu'il faut pour en tirer partir. Après cela, dans un endroit perdu dont vous ne faites rien, bâtissez-lui en pierres, en briques ou en planches, des cabanes pour élever des lapins, des cochons d'Inde, des poules de Bentam, une volière pour un ou deux couples de pigeons. Vous aurez ainsi une miniature de ferme. — A petit fermier, petit domaine, petites étables et petits animaux. »

([1]) P. Joigneaux, *Petite école d'agriculture.*

TROIS COLÉOPTÈRES.

CARABE DORÉ, CICINDÈLE CHAMPÊTRE,
CALANDRE DES BLÉS.

Les deux premiers de ces insectes sont utiles, le troisième est très-nuisible.

Le carabe doré (*Carabus auratus*) est un insecte d'assez grande taille, d'un beau vert métallique, qu'on rencontre l'été dans les champs et les jardins, où il fait une guerre acharnée aux chenilles, hannetons et autres destructeurs de végétaux. Sa couleur, qui lui permet de passer inaperçu dans les gazons et dans les prés, la forte odeur qu'il exhale lorsqu'on le prend, le protégent contre la voracité des oiseaux et des reptiles.

La cicindèle champêtre (*Cicindela campestris*) est également d'un beau vert, mais d'une nuance plus foncée et plus veloutée que le carabe doré. Plus agile que lui à la course et volant avec une extrême facilité, elle s'attache aux petites proies dédaignées par le carabe. Sa larve, aussi carnassière qu'elle, creuse dans les champs, près des bois, un puits profond et étroit; elle en dissimule l'orifice avec sa tête large et cornée : lorsqu'un insecte vient à passer sur ce fatal pont, elle se laisse tomber au fond du trou en entraînant sa proie.

Autant ces deux insectes rendent de services à l'homme, autant la calandre des blés (*Setophilus granarius*) lui cause de dommages. C'est un coléoptère de petite taille, allongé, couleur brun-chocolat. La femelle dépose sur les grains un œuf duquel naît une larve qui s'introduit dans l'intérieur de la semence, et qui la détruit entièrement en ne laissant que la pellicule extérieure Les quantités de blé ainsi détruites sont considérables. Néanmoins cet insecte, par ses ravages mêmes, a amélioré jusqu'à un certain point la condition du peuple des campagnes au moyen âge; il a empêché que les seigneurs n'exigeassent en redevance une

quantité de blé plus grande qu'ils n'en pouvaient consommer dans l'année, attendu que ce qui eût été réservé serait devenu infailliblement la proie des calandres. Mais à notre époque ce service involontaire est devenu inutile, et les ravages de l'insecte ont continué à anéantir les moissons. Une espèce voisine, le *Setophilus orizæ*, agit de même à l'égard du riz.

Les moyens inventés pour détruire la calandre sont en général peu efficaces; la larve étant renfermée à l'intérieur des grains, ce qui pourrait tuer l'insecte gâte en même temps le blé. Tout ce que l'on peut essayer, c'est d'éloigner les femelles des grains.

L'AFFICHEUR COLLAT.



Collat l'Afficheur. — D'après les œuvres du comte de Caylus.

Ce personnage n'a jamais existé que dans l'imagination du comte de Caylus, plus recommandable comme antiquaire qu'à son titre de littérateur; mais il est probable que le grand seigneur archéologue et publiciste a prétendu symboliser, dans cette fiction, les misères d'une classe de la société dont on s'était peu occupé avant lui. Voici un abrégé de son récit :

« Simon Collat dit Placard, maître afficheur, donneur » d'avis, et juré crieur de choses perdues », avait une sœur qui exerçait la même profession que lui et était très-ingénieuse.

» Elle avait entre autres choses inventé et exécuté deux sortes d'échelles brisées, toutes deux solides et légères, et de si peu de volume qu'elle les portait sous le bras dans un sac à ouvrage. L'une de ces échelles était une espèce de zigzag assez semblable à ceux dont les écoliers se servent pour des malices de carnaval. Les deux extrémités de ce zigzag étaient plates, et, en mettant au bout de chacune une affiche enduite de colle au revers, elles se plaquaient toutes seules, comme deux tableaux en pendants, à l'endroit où elles étaient dirigées. L'autre était une échelle de sangle à ressort, qui s'élevait ou s'abaissait en un instant comme nos meilleurs stores, et avec cette échelle elle posait et affichait en un clin d'œil tout ce qu'on voulait jusqu'à la hauteur d'un second étage; elle en donnait quelquefois le plaisir aux curieux, et ce qui l'augmentait beaucoup, c'est que sur le dernier échelon elle chantait et dansait aussi librement qu'elle l'aurait fait dans sa chambre. »

Collat dit le Placard profitait de ces inventions, mais surtout de celle du zigzag, et il avouait assez effrontément qu'un des avantages de ce petit mécanisme très-simple était de lui donner le moyen de gagner double salaire en apposant parfois des affiches suspectes, hors de la portée du guet.

L'office très-plébéien d'afficheur n'était pas sans danger au dix-huitième siècle. A une époque où la liberté de la presse faisait défaut pour tous les genres de publications, il y avait des matins où l'on voyait certaines affiches politiques ou satiriques apparaître tout à coup et à la fois dans les rues les plus fréquentées ou les carrefours, et elles causaient souvent plus d'émotion que les journaux. Malheur alors à l'afficheur s'il était pris sur le fait! Une ordonnance du lieutenant de police pouvait le claquemurer dans une prison pour plusieurs mois ou même pour la vie.

« Un jour, entre chien et loup, dit Collat, je fus enlevé à quatre pas du logis par des alguazils, qui me jetèrent dans un fiacre et me menèrent à la Bastille, où en arrivant on me mit dans une basse fosse au pain et à l'eau. Je n'aspirais qu'au moment d'être interrogé, et je ne le fus qu'au bout de trois jours. Mon interrogatoire fut précédé d'une espèce de sermon sur la nature du crime dont j'étais accusé. Le premier point m'annonçait que je pourrais bien aller droit à la Grève (c'est-à-dire être pendu) en cas d'obstination, de réticence et de mauvaise foi [1]; le second m'offrait en perspective une punition légère si j'avais le bon esprit de me rendre la justice favorable par un aveu sincère. On pense bien que ce fut le parti que je pris. »

Quelques jours après, on annonça au pauvre diable qu'un nouveau magistrat viendrait l'interroger.

« Il vint en effet, accompagné de quatre commissaires qu'il s'était fait donner pour adjoints par un arrêt d'attribution qu'il avait demandé pour me juger en dernier ressort. On m'amena en leur présence; on me mit sur la sellette, et je ne prévins le nouvel interrogatoire qu'on voulait me faire subir qu'en présentant ma déclaration par écrit. Le greffier la lut à haute voix; ces messieurs parurent satisfaits. On me fit passer à la geôle du greffe pendant qu'ils devaient se consulter. Peu d'instants après on me ramena pour entendre prononcer la sentence qui me condamnait à une prison perpétuelle. C'est à ce beau titre-là que je suis depuis dix ans à la Salpêtrière. »

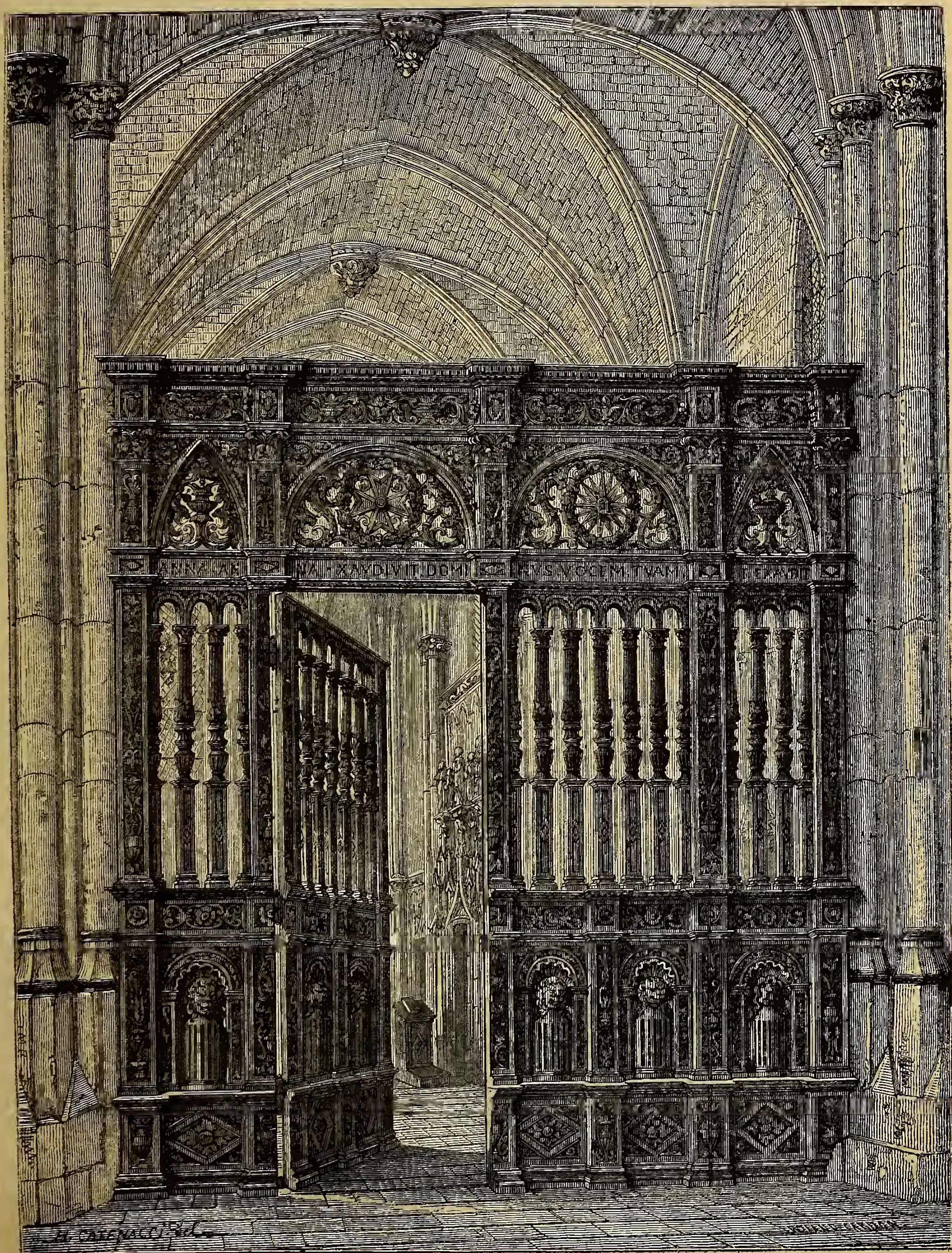
Comme il était arrivé souvent au dix-septième siècle et au commencement du dix-huitième que des afficheurs invoquaient leur ignorance absolue de la lecture comme moyen de défense, un arrêt du conseil, publié le 13 septembre 1722, exigea qu'aucun d'entre eux ne fût complétement illettré. On ordonna en outre que tout afficheur installât à sa porte un tableau indiquant son nom. Il devait porter, de plus, une plaque de cuivre indiquant sa profession.

D'après l'art. 283 du Code pénal, on peut condamner à un emprisonnement de six jours à six mois tout afficheur qui pose des affiches sans nom d'auteur ni d'imprimeur.

[1] On avait pendu des libraires coupables d'avoir publié des ouvrages satiriques contre quelques personnes de la cour. Guy Patin, dans ses lettres, en cite un exemple.

LA CATHÉDRALE DE LISIEUX

(CALVADOS).



Clôture du chœur (en bois de chêne) de la cathédrale de Lisieux. — Dessin de Catenacci.

La cathédrale de Lisieux, commencée par Herbert, évêque et comte du Lieuvin, terminée par Hugues d'Eu, consacrée à saint Pierre, dans le concile de 1055, par Hermenfroid, le légat du pape, fut incendiée en 1136 et réédifiée par Arnoult, dont le tombeau orne l'église des chanoines de Saint-Victor, à Paris.

Quoiqu'il ait été altéré en certaines parties sous l'influence de Pierre Cauchon, le juge de Jeanne Darc, évêque de Beauvais et de Lisieux, le style du monument est remarquable par son caractère d'unité, par son vaisseau qui présente la forme d'une croix latine, ses arches aiguës ou ogives, ses nombreux et saillants contre-forts, ses fenê-

tres larges et ramifiées, l'élévation de ses tours, ses aiguilles de charpente, la délicatesse de ses dentelures et de ses sculptures. Un goût remarquable a présidé à l'ornementation, et on ne peut qu'en admirer les autels, couverts de gracieuses images, les stalles aux piédestaux sculptés eux-mêmes de bas-reliefs, les consoles aux rinceaux et aux feuillages délicats, les figurines d'accoudoirs et de tympans. Tous ces admirables ouvrages de hucherie, appelés miséricordes, et qui représentent Abraham donnant l'hospitalité aux anges, ou saint Martin partageant son manteau avec un pauvre, sont, avec les vitraux, les tapisseries, les serrureries, autant de précieux témoignages de l'habileté et du goût des artistes. Malgré mille causes de destruction et les actes de vandalisme commis dans les guerres religieuses, l'ameublement de la cathédrale, les fonts de baptême, les confessionnaux, les chaires, les stalles, le jubé, sont arrivés jusqu'à nous en grande partie intacts. La clôture du chœur que nous reproduisons, et qui est en bois de chêne, sculptée au seizième siècle, en est un exemple. C'est le portail particulier du chœur et du sanctuaire, comme le portail est la clôture de l'église entière. Le portail ferme l'enceinte commune, tandis que derrière ces sculptures, si fines et si élégantes, s'ouvre l'enceinte réservée où l'on aperçoit le tabernacle. Dans sa savante symétrie et dans la liberté de ses détails, on sent l'inspiration de la renaissance française. Un sentiment exquis règne dans toute cette ornementation, où s'harmonisent les fenêtres rayonnantes ou ogivales variées et percées sur chaque face, les frontons dont les remparts et le sommet sont ornés de feuillage, les colonnettes pleines de sveltesse et d'élégance, les découpures nombreuses, les cordons de sculptures servant d'archivolte à des niches de statuettes absentes, mais remplacées par des têtes d'anges et de démons.

MACHINES A COUDRE.

LES INFORTUNES DE BARTHÉLEMY THIMONNIER.

Voy. t. XLII, 1874, p. 148, 349.

La société fondée pour exploiter l'invention de Thimonnier fut profondément ébranlée, lorsqu'elle vit les ouvriers, ameutés, détruire eux-mêmes avec fureur ses machines à coudre dès la première application qu'elle essayait. On ne pourrait imaginer rien de plus décourageant à l'origine d'une industrie. L'affaire était sapée par sa base : d'une part, les bailleurs de fonds, qui jugeaient l'invention incomplète, ne s'étaient associés que sous l'influence de savants ingénieurs et avec l'espoir de perfectionnements prochains suggérés par la pratique; d'autre part, ces perfectionnements étaient d'avance condamnés en présence de l'émotion populaire si violemment excitée par la simple apparition d'une machine rudimentaire, qui ne pouvait faire encore une concurrence sérieuse aux travailleurs à l'aiguille.

La position de l'inventeur devenait insoutenable : la société l'avait engagé pour quinze ans, avec des appointements, afin qu'il donnât tous ses soins aux perfectionnements de la machine dans les ateliers; mais comment remplir cette tâche, après ce qui s'était passé? Comment n'être point paralysé par des menaces suivies de voies de fait?

Thimonnier n'avait donc qu'à se retirer; il en fit la proposition à la société, qui lui rendit sa liberté par acte du 11 juillet 1831, et lui donna même une indemnité de 1500 francs pour qu'il pût retourner dans sa famille.

On a souvent déploré l'abandon dans lequel nos capitalistes laissaient les inventeurs; on a cité maintes fois des inventions importantes, françaises d'origine, que des étrangers avaient relevées, améliorées et mises en faveur chez eux, tandis que nous les avions dédaignées. Tel n'est point ici le cas : des ingénieurs de premier ordre, des fonctionnaires élevés, des capitalistes solides, avaient accueilli les essais imparfaits de Thimonnier; ils avaient consenti à en faire l'application et les mettaient ainsi sur la voie du succès. On ne peut douter que la pratique n'eût indiqué des modifications importantes aux habiles ingénieurs qui protégeaient l'inventeur : du crochet à la navette il n'y avait qu'un pas; il paraît même que Thimonnier en eut l'idée en 1832. Quoi qu'il en soit, l'invention de la machine à coudre eût été propagée en France trente ans plus tôt, et ne serait point demeurée stationnaire pendant cette longue période, si un mouvement populaire aveugle ne se fût jeté à la traverse, n'eût dispersé des éléments toujours difficiles à associer, et n'eût découragé la science et les capitaux!

Quant à Thimonnier, rien ne pouvait dompter le démon de l'invention dont son esprit était possédé; rentré chez lui, il ne cessa de rêver et d'imaginer des améliorations; mais il n'était pas mécanicien de profession, et il n'avait plus d'argent pour faire traduire ses idées et en payer les frais.

Bientôt cependant il revint à Paris (1834) et y chercha du travail à façon chez les tailleurs; mais il ne trouva pas d'encouragement chez ses confrères. Loin de là! Un de ses jeunes contemporains, qui faisait son apprentissage à cette époque, nous a confirmé le mauvais accueil que le malheureux Thimonnier reçut des ouvriers tailleurs et des maîtres. Injurié, presque chassé des ateliers par les premiers, traité de fou par les seconds, qui craignaient de compromettre la réputation de leurs maisons par le mot malsonnant de *couture mécanique*, l'inventeur fut encore obligé de quitter Paris, mais cette fois dans le dénûment le plus absolu. C'était en 1836; M. Beaunier, devenu conseiller d'Etat, était mort le 20 août de l'année précédente. Thimonnier, sans ressources, fut réduit à faire à pied la route de Paris à Amplepuis. Il portait sa bien-aimée machine sur son dos, et la montrait pour vivre comme on montre une marmotte. Il cousait sous les yeux des curieux, en plein air ou dans les auberges, pour payer son gîte et son souper avec les menues pièces de monnaie qu'il obtenait de la générosité du public.

Ces infortunes ne parvinrent pas à le détourner de sa voie. Il construisit quelques machines et en vendit dans les environs d'Amplepuis.

Son brevet de 1830 étant expiré en 1845, il demanda, le 21 juillet de la même année, un brevet de perfectionnement sous le titre de : *métier à coudre au point de chaînette*. Dans son mémoire, il déclarait que « durant le cours des quinze ans écoulés depuis le premier brevet, un usage pratique et journalier de sa machine l'avait conduit à des améliorations et changements successifs, en telle sorte que le nouveau mécanisme paraissait avoir surmonté tous les inconvénients qui avaient paralysé le succès de l'ancien... et durent entraîner sa ruine. »

Dans ce même mémoire, Thimonnier dénonce avec la plus grande franchise le défaut essentiel de la couture au point de chaînette. « Lorsque cette couture est sujette à éprouver des tensions, le fil pourrait se briser en un point et se défaire alors jusqu'à son départ, si on le tirait par une de ses extrémités. Pour parer à cet inconvénient, ajoutait-il, on passe un fil avec l'aiguille ordinaire dans la tresse de la couture à chaînette, de deux en deux centimètres environ. Une petite fille suffit pour cet arrêtement. »

Cette confidence de Thimonnier jette un jour sur toute l'histoire de sa machine; en la voyant travailler, on était

étonné d'abord et séduit; mais on réfléchissait et on se calmait. Nos lecteurs peuvent ainsi se rendre compte de la cause principale qui a nui à la découverte française de la couture au point de chaînette.

Peu de temps après la prise de son brevet de perfectionnement, Thimonnier eut encore une bonne chance, celle de rencontrer à Amplepuis un des premiers avocats du barreau de Villefranche, qui venait y passer ses vacances, et dont l'imagination se monta en entrevoyant la révolution que le métier à coudre devait produire dans toutes les industries se rattachant à la couture. C'était Jean-Marie Magnin, qui fit d'abord associer avec Thimonnier son jeune frère. Malheureusement ce frère mourut au bout de quelques mois. L'avocat s'attacha lui-même alors à l'invention et se prit de passion pour elle, malgré les obstacles qu'il éprouvait du côté de ses amis, disposés à le taxer d'utopiste, ainsi que du côté de sa profession, dont les devoirs s'alliaient mal avec la condition d'un mécanicien improvisé pour l'exploitation d'une machine de tailleur. Néanmoins, les nombreuses modifications de détail apportées par Thimonnier, et celles que M. Magnin inventa lui-même, les conduisirent tous deux à prendre ou à faire prendre une patente en Angleterre (9 février 1848) et un nouveau brevet de perfectionnement en France (4 août de la même année).

Ils firent tous deux un voyage à Londres, et leur machine fut exhibée dans l'une des salles de l'Institution royale.

Le *Morning Post* du 14 février 1848 en parla avec de grands éloges. Il fit connaître à ses lecteurs que le feu ayant pris à l'amphithéâtre de l'Institution, l'illustre professeur Faraday avait dû annoncer la suspension du cours ordinaire; mais que le public avait trouvé une compensation de la perte de la leçon dans l'exposition d'un métier à coudre qui avait excité un grand intérêt et retenu la société jusqu'à dix heures du soir; que les principes de l'invention avaient été expliqués par M. Schmidt et la machine mue par M. Magnin; qu'on pouvait facilement faire 300 points par minute et augmenter ou diminuer instantanément la longueur du point à l'aide d'un écrou; qu'il était impossible au travail manuel d'approcher de la beauté et de la précision du travail de cette machine, qui cousait, piquait et faisait des ourlets par le même mouvement. Le *Morning Post* terminait en disant : « De même que l'invention Arkwright a anéanti la filature à la couture et à la main, de même l'invention du métier à coudre doit supplanter la couture à la main. »

Malheureusement pour nos deux compatriotes, la machine au point de chaînette n'était pas destinée à produire cet immense résultat, que l'avenir réservait à la machine au point de navette, dont les Etats-Unis d'Amérique peuvent incontestablement revendiquer l'heureuse idée.

Quelle a été la suite de la brillante soirée à l'Institution royale de Londres? Nous pouvons le présumer en retrouvant Thimonnier à Manchester, le 28 janvier suivant. D'après une lettre de lui, dont copie nous a été donnée par M. Jules Meyssin, notre inventeur aurait trouvé dans cette ville industrielle quelques jours de satisfaction et de bonheur; enregistrons-les bien vite, car ils ont été bien rares dans sa vie.

« Toute cette semaine, écrit-il à sa femme (28 janvier 1849), j'ai eu la visite de messieurs et de dames qui m'ont apporté des pantalons et d'autres pièces à faire. Si les éloges m'avaient rempli les poches, je ne les aurais pas eues assez grandes... Toute la semaine, j'ai fait des échantillons qui s'enlevaient aussitôt... Enfin, j'ai bien rempli ma tâche; tous ont été contents de moi. Mon patron de Londres est venu et a amené avec lui un Américain qui doit acheter quantité de machines et prendre le brevet pour l'Amérique... J'ai reçu 250 francs pour ma paye de quinzaine, etc. »

Cette tentative ne paraît point avoir eu de suites favorables, car nous apprenons que Thimonnier revint en France en 1849, et rompit toutes relations avec M. Magnin. Il est permis de présumer que les machines *à navette*, pour lesquelles Elias Howe avait pris un brevet en Amérique dès 1846, vinrent jeter des doutes, dans l'esprit des Anglais, sur l'avenir de la machine *à chaînette*.

Depuis lors, Thimonnier demeura fixé à Amplepuis. Nous savons par un de nos amis, grand agriculteur de ce pays, que cet infortuné chercheur continua ses travaux d'invention et s'occupa de machines à dévider le coton; il fabriquait des navettes pour la soie et la mousseline et allait les vendre aux fabricants. « C'était un vrai type d'inventeur, nous écrit notre ami, toujours pensant et réfléchissant, ne faisant nulle attention à ce qui l'environnait, ne s'inquiétant ni du manger, ni du boire, ni du chaud, ni du froid, ni surtout du lendemain. »

Enfin, épuisé, usé, pauvre, il mourut le 5 août 1849, laissant dans une situation déplorable sa veuve infirme et de nombreux enfants. Il était fils d'un teinturier de Lyon et était né à l'Arbresle, dans le département du Rhône, en 1793.

Nous devons, en terminant, signaler les généreux efforts de la Société des sciences naturelles de Lyon, en 1866, pour revendiquer les titres de Thimonnier dans l'histoire de l'invention de la machine à coudre, et appeler l'intérêt des autorités lyonnaises sur sa veuve, qui l'a rejoint depuis dans le séjour des morts.

Le système dont il est l'inventeur est la base du *couso-brodeur* de son ancien associé M. Magnin, qui, après beaucoup de perfectionnements de détail, fut couronné, avec de grands éloges, à l'Exposition universelle de 1855, à Paris.

FURETIÈRE.

LE ROMAN BOURGEOIS.

Fin. — Voy. p. 59.

Un fait assez curieux, qui est bien en relief dans le roman de Furetière, c'est qu'au dix-septième siècle, la circulation dans Paris était fort restreinte, et que la grande cité était comme une agglomération de petites villes. Entre autres causes, le mauvais état des rues était pour beaucoup dans l'habitude des petits bourgeois de ne pas s'éloigner souvent du quartier qu'ils habitaient.

Un des personnages du roman, un marquis, étant venu visiter la famille d'un avocat du tiers ordre (1), avait été éclaboussé dans son carrosse même. « Un petit valet de maquignon poussoit à toute bride un cheval, qu'il piquoit avec un éperon rouillé attaché à son pied gauche; et comme la rue étoit étroite et le ruisseau large, il couvrit de boue le carrosse et le marquis. » A l'occasion de cette mésaventure, la conversation s'engagea naturellement sur la malpropreté des rues.

« *Le Marquis.* — J'éprouve bien aujourd'hui qu'on s'en sauve avec bien de la peine, puisque le carrosse ne m'en a pu garantir; et je me range à l'opinion de ceux qui soutiennent qu'il faut aller en chaise pour être propre. L'ancien proverbe qui, pour exprimer un homme propre, dit qu'il semble sortir d'une boëte, se trouve bien vrai maintenant, et c'est peut-être ce proverbe qui a donné lieu à l'invention de ces boëtes portatives.

(1) C'est-à-dire un pauvre avocat qui gagnait sa vie à faire des rôles d'écriture assez mal payés.

» *La Bourgeoise.* — Mais tout le monde ne s'y peut pas faire porter; car les porteurs vous rançonnent, et il en coûte trop d'argent. Je ne m'y suis voulu faire porter qu'une fois, à cause qu'il pleuvoit, et ils me demandoient un écu pour aller jusqu'à Notre-Dame.

» *Le Marquis.* — Il est vrai que la dépense en est grande, et ne peut pas être supportée par ceux qui sont dans les fortunes basses ou médiocres, comme sont la plupart des personnes d'esprit et de sçavoir; c'est ce qui fait qu'ils sont réduits à ne voir que leurs voisins, comme dans les petites villes, et ils n'ont pas l'avantage que Paris fournit d'ailleurs. Car on y pourroit choisir, pour faire une petite société, les personnes les plus illustres et les plus agréables; si ce n'étoit que le hazard et les affaires les dispersent en plusieurs quartiers fort éloignez les uns des autres.

» *Une autre Bourgeoise.* — Encore, ce seroit beaucoup s'il ne falloit qu'être propre, car c'est une qualité nécessaire à un honnête homme; mais on veut qu'il y ait dans les vêtemens de la diversité et de la magnificence. C'est selon l'habit qu'aujourd'hui l'on donne presque partout le rang aux hommes. On met l'homme vêtu de soie au-dessus de celui qui n'est vêtu que de camelot, et celui qui est vêtu de camelot au-dessus de celui qui n'est vêtu que de serge. On juge du mérite des hommes à proportion de la hauteur de la dentelle qui est à leur linge; et on les élève par degrez depuis le Pontignac jusqu'au pont de Gennes. »

Il est visible que le marquis, fourvoyé dans cette petite société de bourgeoises et de bourgeois de la place Maubert, s'amuse un peu à leurs dépens. L'entretien venant à se tourner vers les modes, il dit qu'à son avis « il seroit trés-important de créer dans le royaume un grand conseil de modes, et qu'il seroit aisé de trouver des officiers pour le remplir.

» Car, dit-il, premièrement, des six corps des marchands on tireroit des procureurs de modes, qui en inventeroient tous les jours de nouvelles, pour avoir du débit. Du corps des tailleurs on tireroit des auditeurs de modes qui, sur leurs bureaux ou établies, les mettroient en état d'être jugées, et en feroient le rapport.

» Pour juges on prendroit les plus légers et les plus extravagans de la cour, de l'un et de l'autre sexe, qui auroient pouvoir de les arrêter, de les vérifier et de leur donner autorité et crédit.

» Il y auroit aussi des huissiers-porteurs de modes, exploitans par tout le royaume de France.

» Il y auroit enfin des correcteurs de modes, c'est-à-dire de bons prud'hommes, qui mettroient des bornes aux extravagances, et qui empêcheroient, par exemple, que les formes des chapeaux ne devinssent hautes comme des pots à beure, ou plattes comme des calles, chose qui est fort à craindre, lorsque chacun les veut hausser ou applattir à l'envi de son compagnon, durant le flux et reflux de la mode des chapeaux. Ils auroient soin aussi de procurer la réformation des habits et les décris nécessaires, comme celui des rubans, lorsque les garnitures croissent tellement qu'il semble qu'elles soient montées en graine.

» Enfin, il y auroit un greffe ou un bureau établi, avec un estalon et toutes sortes de mesures, pour régler les différens qui se formeroient dans cette jurisdiction; avec une figure vêtuë selon la dernière mode, comme ces poupées qu'on envoye à ce dessein dans les provinces (¹). Tous les tailleurs seroient obligez de recourir à ces modelles, comme les appareilleurs vont prendre les mesures sur les plans des édifices qu'on leur donne à faire.

(¹) On envoyait aussi de ces poupées habillées à la dernière mode dans toutes les grandes villes de l'Europe. Les journaux de modes ont mis fin à cet usage; mais aujourd'hui encore les poupées de nos petites filles exportées en Asie y exercent une influence réelle sur les modes.

» Il y auroit pareillement en ce greffe une pancarte ou tableau où seroient spécifiées en détail les manières et les règles pour s'habiller, avec les longueurs des chausses, des manches et des manteaux; les qualitez des étoffes, des garnitures, des dentelles, et autres ornemens des habits; le tout de la même forme que les devis de maçonnerie et de charpente.

» Et voici le grand avantage que le public en retireroit : c'est qu'il arrive souvent qu'un riche bourgeois, et surtout un provincial ou un Allemand, aura fait une grande dépense pour s'habiller le mieux qu'il lui aura été possible, sans y pouvoir réussir, quelque soin qu'il ait pris de consulter les personnes qu'il aura cru propres pour résoudre ses difficultez. Car il se trouvera souvent que si l'habit est bien fait, il n'en sera pas de même des bas ou du chapeau. Enfin, il vivra toujours dans l'ignorance et dans l'incertitude; au lieu que s'il est en peine de sçavoir, par exemple, si la forme de son chapeau est dans la régle, il n'aura qu'à le porter au bureau des modes, pour le faire jauger et mesurer, comme on fait les litrons et les boisseaux qu'on marque à l'Hôtel de Ville. Ainsi se faisant estalonner et examiner depuis les pieds jusqu'à la tête, et en ayant tiré bon certificat, l'on auroit la conscience en repos de ce côté-là, et l'honneur seroit à couvert de tous les reproches que pourroit faire la coquette la plus critique.

» — C'est dommage, dit une jeune bourgeoise, que vous n'êtes associé avec la personne qui a inventé ce parti, vous le feriez bien valoir. Je croi qu'il y a beaucoup d'officiers en France moins utiles que ceux-là, et beaucoup de réglemens moins nécessaires. »

Dans le cours du récit, on rencontre çà et là de petits détails qui, indifférents alors, prennent quelque valeur aujourd'hui pour les esprits curieux. On y voit que, vers 1666, on allait, par partie de plaisir, faire des collations de petits pois et de fraises au Petit-More, à Vaugirard; que les dindons de la Durier, à Saint-Cloud, étaient renommés; qu'on allait acheter des cabinets d'ébène à la foire Saint-Germain, pour en faire présent; qu'il n'y avait pas de libraires seulement rue Saint-Jacques et au Palais, mais que plusieurs des plus fameux habitaient le quartier du Puits-Certain; que des auteurs faméliques traitaient avec les libraires d'un livre dont ils n'avaient fait que le titre (ce qui s'est vu de nos jours); etc.

A propos de littérature, on émet des maximes de ce genre :

« Le premier pas pour aller à la gloire est le madrigal; le premier pour en déchoir est le grand poëme. »

C'est une assurance de succès si l'on parvient à faire des vers de commande pour les filles de la reine; mais le mieux est d'avoir assez de crédit pour faire les vers d'un ballet du roi.

« Car c'est une fortune que les poëtes doivent autant briguer, que font les peintres pour le tableau de may, qu'on présente à Notre-Dame (¹). »

Les personnages du *Roman bourgeois* traitent aussi de questions diverses de morale : par exemple, on y critique fort la manière dont on élève les enfants. C'est aujourd'hui un thème ordinaire de la conversation, que les enfants ne respectent plus l'autorité paternelle : « Il en était autrement, assure-t-on souvent, il y a seulement un siècle. » Mais Furetière nous montre qu'on disait précisément la même chose il y a deux siècles, sous Louis XIV :

« *M. Vollichon*, procureur au Châtelet. — Ah! que le

(¹) Tableau votif offert par la corporation des orfévres de Paris à Notre-Dame. Il restait exposé devant le portail les premiers jours du mois, et pendant le reste de mai il était suspendu dans la chapelle de la Vierge. Les tableaux de mai sont décrits dans la *Description historique de Paris*, par Piganiol de la Force. — Voy. aussi notre tome VII, 1839, p. 120.

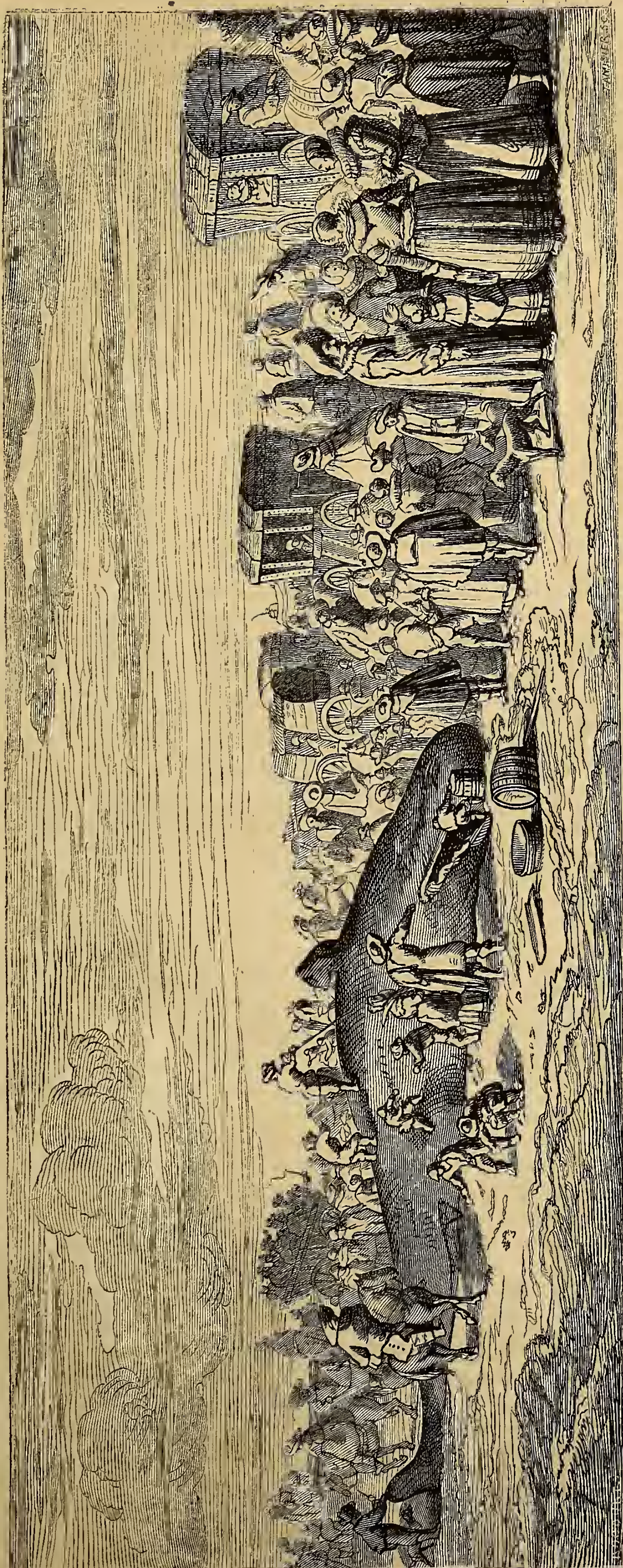
siècle d'aprésent est perverti! Voyez le peu d'autorité qu'ont maintenant les pères sur leurs enfants! Je me souviens encore de la manière dont j'ai vécu avec feu mon pere (que Dieu veüille avoir son ame!) (¹). Nous étions sept enfans dans son étude, tous portans barbe; mais le plus hardi n'eût pas osé seulement tousser en sa présence; d'une seule parole il faisoit trembler toute la maison. Vraiment, il eût fait beau voir que moi, qui étois l'aîné de tous, et qui n'ai été marié qu'à quarante ans; moi, dis-je, j'eusse résisté à sa volonté, ou que je me fusse voulu mêler de raisonner avec lui! J'aurois été le bien venu et le mal reçu; il m'auroit fait pourrir à Saint-Lazare ou à Saint-Martin.

» *Madame Vollichon*, interrompant son mari. — Hélas! Mouton (c'étoit le nom de caresse qu'elle donnoit à son mari, qui, de son côté, l'appelloit Moutonne), il n'est que trop vrai que le monde est bien corrompu! Quand nous étions filles, nous observions tout ce qui étoit dans notre Civilité puérile, et, par modestie, nous n'aurions pas dit un petit mot à table : il falloit mettre une main dans sa serviette, et se lever avant le dessert; si quelqu'une de nous eût mangé des asperges ou des artichaux, on l'auroit montrée au doigt; mais les filles d'aujourd'hui sont presque aussi effrontées que des pages de cour. Voilà ce que c'est que de leur donner trop de liberté! »

En remontant plus haut encore, on trouve les mêmes plaintes dans les fabliaux et les sotties.

LA BALEINE ÉCHOUÉE (²).

On sait que les baleines, qu'il faut, de nos jours, aller surprendre dans la baie de Behring et même jusqu'aux dernières limites praticables du pôle arctique, ont fréquenté autrefois les parages européens de l'Océan, d'où elles s'aventuraient dans la Manche pour remonter par la mer du Nord vers leur point de départ. Quelques-unes ne suivaient pas exactement le même chemin; Pline affirme que de son temps on en rencontrait parfois dans la Méditerranée. Leur passage près des côtes de l'Angleterre est attesté par un statut de l'an 1324, dans lequel le roi Edouard II déclare que toutes les baleines qui seront prises en mer ou qui échoueront sur les côtes de son royaume lui appartiendront. Un article de ce même statut, dit William Blackstone dans son *Commentaire des lois anglaises*, attribue personnellement au roi la tête de la baleine pêchée ou échouée, et la queue à la reine.



Baleine échouée. — Dessin de Bocourt, d'après une estampe de la collection Mouilleron.

L'échouement d'une baleine en Europe, événement des plus rares aujourd'hui, pouvait passer pour un accident commun à l'époque où les marins flamands et hollan-

(¹) Ce devait être sous la régence d'Anne d'Autriche.

(²) Voy. la Table de quarante années, aux mots BALEINE, PÊCHE, etc.

dais allaient les harponner presque en vue de la plage.

Les histoires locales nous ont transmis le souvenir des échouements les plus remarquables ; voici la date de quelques-uns :

En 1404, huit baleines échouèrent sur les côtes d'Ostende.

Le 3 février 1598, on trouva échouée, entre Katwick et Scheveningue, une baleine qui mesurait 70 pieds et fut vendue 127 florins. Le célèbre Grotius, jeune homme de quinze ans alors, dut se mêler aux curieux qui, de la Haye, de Leyde et de Harlem, venaient rendre visite au monstre couché sur le sable ; quoi qu'il en soit, Grotius rapporte que plusieurs de ceux qui vinrent voir la baleine échouée périrent suffoqués par l'insupportable odeur qu'exhalait la décomposition de ces chairs. L'affluence de piétons, de cavaliers et de gens en carrosse que l'artiste a groupés dans l'original de notre gravure, nous autorise à supposer qu'il a pris pour sujet l'événement du 3 février 1598.

En 1606, une baleine, longue de 72 pieds et de 8 pieds de circonférence, s'échoua sur un banc de sable près de Brouwershaven, en Zélande.

En 1615, les ennemis de l'illustre Barneveldt virent un présage de sa chute dans l'échouement d'une baleine à peu de distance de la Haye.

Le 2 décembre 1723, dix-sept baleines furent jetées par la mer dans le voisinage de Hambourg.

Dans notre siècle, on ne citait, en 1830, que trois faits de cette nature : plusieurs baleines échouèrent, en 1802, sur les côtes de la Bretagne ; en 1809, on en prit une de 75 pieds de long dans la Tamise, auprès de l'un des ponts de Londres ; enfin Necker de Saussure rapporte que, durant l'hiver de 1806, quatre-vingts jeunes baleines furent jetées par la tempête sur le rivage de Tiry, l'une des Hébrides.

LA FOURDERAINE.

C'est le nom que l'on donne, dans le nord de la France, à une liqueur de ménage faite avec les prunelles des haies cueillies, lorsqu'elles sont bien mûres, après les premières gelées. Ailleurs on l'appelle eau de prunelle.

On ne tire pas assez parti du prunellier des haies et des broussailles : on peut greffer sur cet arbuste des pêchers, des abricotiers, des pruniers, qui restent de petite taille, mais portent de bons fruits.

SUR UNE TOMBE.

J'errais seul, un dimanche, au cimetière du mont Valérien.

De loin je vis une jeune femme en deuil assise au bord d'une tombe. Un enfant de huit ou dix ans jouait près d'elle. Elle écrivait sur la pierre.

Quand j'approchai, elle s'était levée et s'éloigna avec son fils.

Passant devant la tombe, je me penchai, et je lus ces mots tracés au crayon :

« Mon Dieu, fais que mon fils ait les talents de son » père ! »

Je me détournai, le cœur attristé.

Une heure après, traversant de nouveau le cimetière, mon regard chercha la même tombe. Le mot *talents* était raturé, et, au-dessus, la même main avait écrit *vertus*. La jeune mère s'était repentie d'avoir si peu demandé à la Grâce éternelle ; elle était revenue la prier de donner avant tout à son enfant le nécessaire.

D'un peu plus haut je l'aperçus une dernière fois dans le crépuscule, descendant d'un pas léger vers Longchamp, la main dans la main de son fils qui chantait.

PHÉNOMÈNES ASTRONOMIQUES EN 1875.

Il n'y aura cette année que deux éclipses, c'est-à-dire le nombre minimum, et, comme c'est inévitable dans ce cas, deux éclipses de Soleil. La première, à la date du 5 avril, sera totale, mais invisible en France : la ligne centrale part du cap de Bonne-Espérance, traverse l'océan Indien et finit en Chine. La seconde, à la date du 27 septembre, sera annulaire et en partie visible en France, mais seulement comme une éclipse partielle : la ligne centrale commence dans l'Amérique du Nord, descend à travers l'océan Atlantique et passe au-dessous de l'Espagne pour traverser l'Afrique. La grandeur de l'éclipse ne sera égale, à Paris, qu'aux 126 millièmes du diamètre solaire.

Nous n'aurons pas, comme l'année dernière, d'occultations de planètes par la Lune visibles en France ; mais nous aurons un phénomène presque aussi curieux, l'occultation de deux étoiles de première grandeur. Le 28 février, à 7 h. 15 m. du matin, et le 21 mai, à 4 h. 12 m., la belle étoile Antarès, du Scorpion, sera éclipsée par la Lune. Le 24 novembre, ce sera le tour de l'Épi de la Vierge, à 7 h. 38 m. du matin. Une autre étoile, de troisième grandeur, β de la Vierge, sera occultée le 22 novembre, à 2 h. 57 m. du matin. Il y en aura encore quelques autres, moins brillantes, que les amateurs pourront trouver intéressant d'observer : l'étoile σ du Lion, de quatrième grandeur, sera occultée le 17 avril, à 3 h. 0 m. du matin, et le 25 octobre, à 5 h. 43 m. du matin ; l'étoile δ du Bélier, de quatrième grandeur, sera éclipsée par la Lune le 12 février, à 10 h. 11 m. du soir ; l'étoile ε du Capricorne, de même grandeur, le sera également le 23 juin, à 2 h. 47 m. du matin, et le 6 novembre, à 8 h. 10 m. du soir ; l'étoile ζ des Poissons, de même grandeur aussi, sera dans le même cas le 21 août, à 1 h. 31 m. du matin, et le 14 octobre, à 5 h. 26 m. du soir ; enfin, l'étoile ζ du Bélier, de même éclat, sera occultée par le bord de la lune le 16 octobre, à 9 h. 24 m. du soir, et le 10 décembre, à 7 h. 37 m. du soir.

Avant de quitter la Lune, nous ne saurions trop recommander aux amateurs d'astronomie de diriger leur télescope vers cet astre, si voisin et si curieux, pendant les belles soirées qui précèdent ou qui suivent le premier quartier. Lors même qu'ils n'auraient à leur disposition qu'un très-modeste instrument, ils seront témoins de spectacles plus nouveaux et plus intéressants que beaucoup d'autres que l'on va chercher fort loin et fort chèrement sur la Terre.

Les époques d'observation favorable pour la planète *Mercure*, c'est-à-dire celles de ses plus grandes élongations du Soleil, le soir, seront : le 10 juin, époque où la planète se couche 1 h. 44 m. après le Soleil, et le 5 octobre, où son retard est de 1 h. 20 m. Ses plus grandes élongations du matin auront lieu le 28 mars, époque à laquelle Mercure précède le Soleil de 1 h. 35 m. ; le 26 juillet, où l'avance est de 1 h. 17 m., et le 15 novembre, où elle est de 1 h. 29 m. C'est à ces dates qu'il faudra chercher la planète la plus rapprochée du Soleil, si l'on désire être plus heureux que Copernic, qui est mort sans avoir pu la découvrir.

Vénus, qui est passée devant le Soleil pendant la nuit du 8 au 9 décembre dernier, s'en éloigne maintenant de plus en plus. C'est le 7 février qu'elle a atteint sa plus

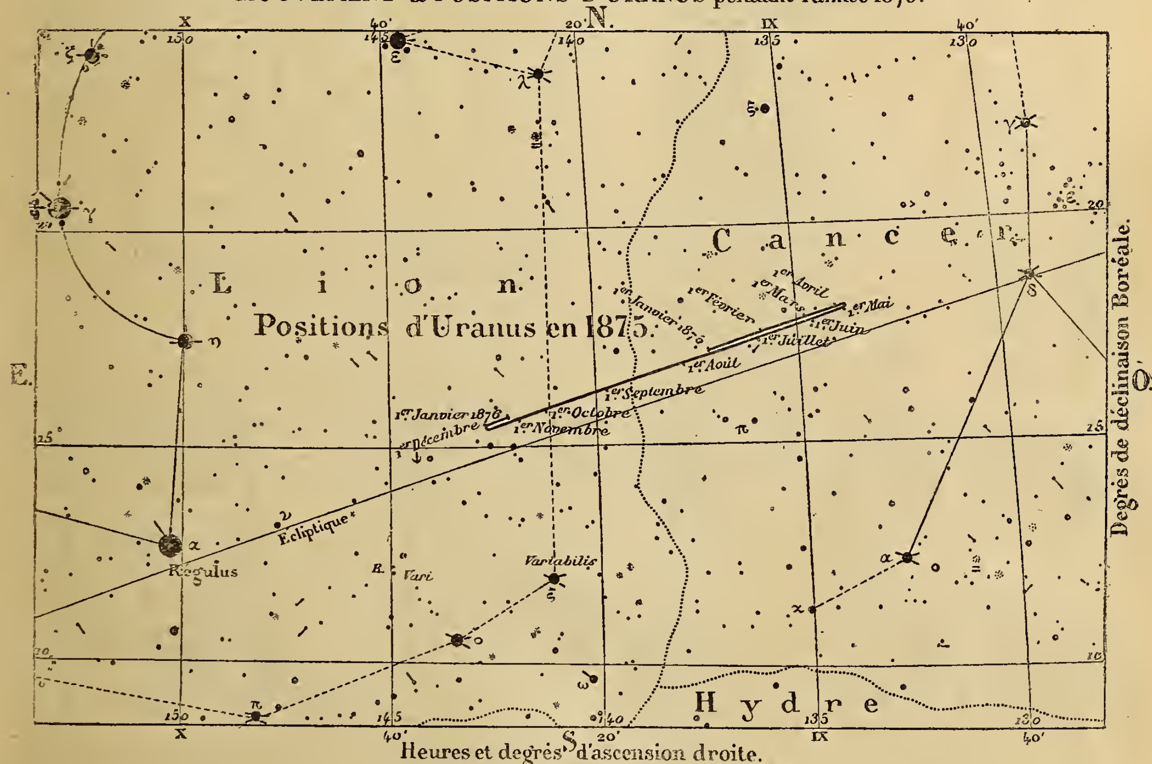
grande élongation ; à cette époque, elle s'est levée 3 heures avant le Soleil; puis elle va se rapprochant de l'astre du jour, derrière lequel elle passera le 23 septembre. Elle aura donc été étoile du matin pendant le printemps et l'été. Elle deviendra étoile du soir à partir du milieu de novembre environ, en retardant de 40 minutes environ sur le coucher du Soleil, d'une heure entière au 1er décembre, d'une heure et demie vers le 17, et de près de deux heures au commencement de l'année 1876.

Plusieurs observateurs ont suivi, l'année dernière, à partir du milieu de septembre, les phases de Vénus que nous avions annoncées ici, et ont pu, tous les beaux soirs, se rendre compte de la marche de la planète s'avançant insensiblement pour arriver à passer juste sur le Soleil le 9 décembre. Le prochain passage de Vénus sur le Soleil, en 1882, sera visible à Paris et dans toute la France.

Cette année 1875 sera favorable à l'observation de *Mars;* mais l'année 1877 sera encore préférable, parce que la planète se rapprochera alors de la Terre à sa distance minimum. Son opposition arrivera le 20 juin, c'est-à-dire qu'à cette époque la Terre se trouvera entre Mars et le Soleil, de sorte que Mars passera au méridien à minuit. A partir de la fin d'avril, on pourra le chercher dans les constellations de la carte que nous donnons, et jusqu'au mois de septembre il se trouvera dans les meilleures conditions d'observation. Le 15 de ce mois, il passe au méridien à 6 h. 54 m. du soir, et forme déjà avec la Terre et le Soleil un angle presque droit, de sorte que son disque n'est plus entièrement éclairé par le Soleil, et que, de plus, sa distance est très-augmentée, en même temps que son diamètre a diminué de 25 secondes à 15. Nous espérons continuer en mai, juin et juillet, l'étude de sa surface, que nous avons commencée il y a plusieurs années, surtout en 1871 et 1873, et dont les résultats ont déjà été consignés dans le *Magasin pittoresque.*

L'opposition de *Jupiter*, en 1875, arrivera le 17 avril; c'est donc à cette date qu'il sera le plus favorablement situé pour l'observation de l'habitant de la Terre, passant

MOUVEMENT & POSITIONS D'URANUS pendant l'année 1875.



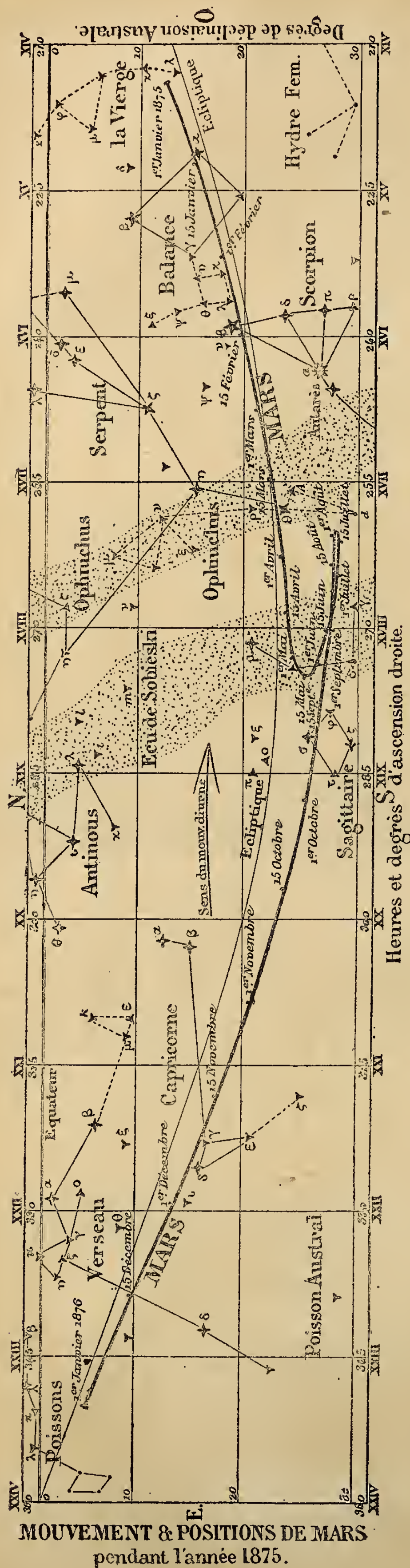
Heures et degrés d'ascension droite.

au méridien à minuit, étant à sa distance minimum et offrant un disque de 45 secondes de diamètre. On peut l'étudier à partir de maintenant, et déjà nos lecteurs ont remarqué son brillant éclat : le 1er mars, il passe au méridien à 3 h. 20 m. du matin et se lève à 10 heures du soir ; le 1er avril, il se lève dès 8 heures et passe au méridien à 1 heure du matin ; le 1er mai, sa plus grande hauteur au-dessus de notre horizon arrive à 11 heures du soir, et le 1er juin, à 8 h. 45 m.; au 1er juillet, son passage au méridien a lieu à 6 h. 45 m. : c'est déjà un peu tôt, et la planète est déjà trop éloignée pour permettre des observations intéressantes. Ainsi, ce sont les mois d'avril, mai et juin, que les amateurs d'astronomie devront choisir, s'ils désirent examiner la surface atmosphérique si variable de ce monde immense, et voir les jeux de ses quatre satellites autour de lui.

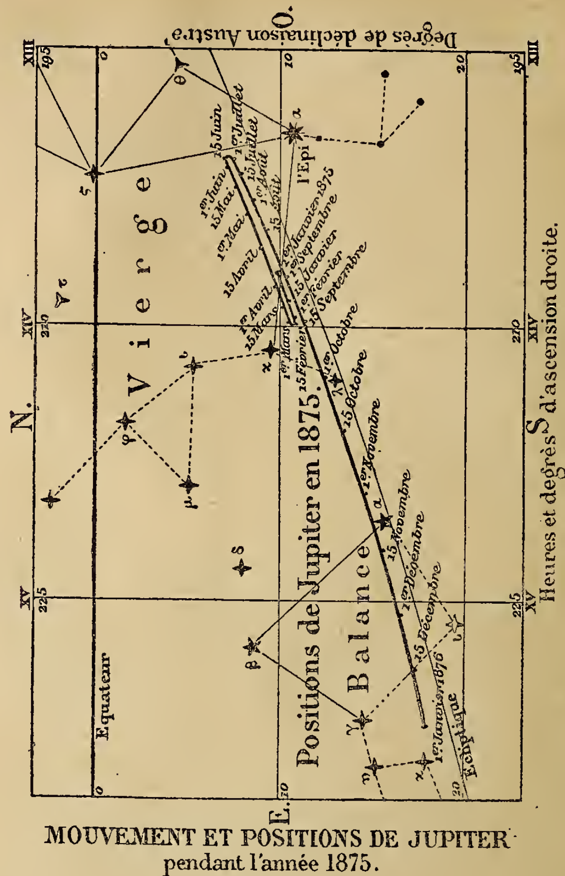
La merveilleuse planète de *Saturne*, dont les anneaux vont en se fermant de plus en plus, sera en opposition le 16 août. C'est donc en juillet, août et septembre qu'elle sera le plus accessible aux observations du soir, et en même temps le plus proche de la Terre. Il faut d'excellents instruments pour distinguer ses satellites ; mais des lunettes, même faibles, montrent parfaitement cette mystérieuse ceinture qui l'environne d'un cercle de feu. Pour les profanes, le plus surprenant spectacle qu'un astronome puisse leur offrir est certainement de mettre Saturne dans le champ de la lunette, en ayant soin que la vision soit nette pour l'œil de l'observateur, ce qui, par parenthèse, n'arrive presque jamais pour le commençant qui ne sait pas se servir de l'instrument.

C'est au milieu de février que la planète *Uranus*, toujours dans la constellation du Cancer, est passée à son opposition. Elle va cependant quitter cette constellation zodiacale pour entrer dans le Lion. Elle est si faible, qu'il faut absolument savoir au juste où elle est pour la trouver; notre petite carte est indispensable pour cela. On pourra diriger une lunette sur ce petit disque pendant les mois de mars et avril. En mai, elle sera en quadrature, et il sera déjà trop tard.

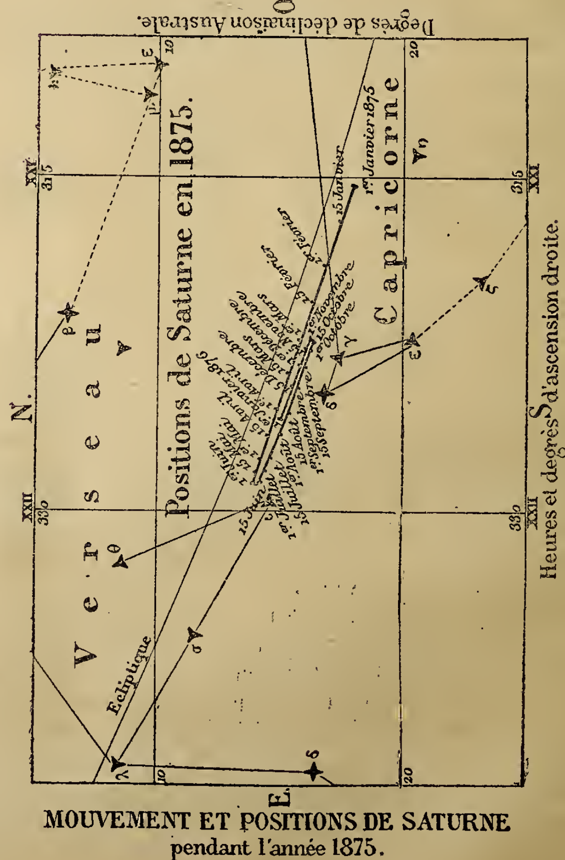
Telles sont les principales observations à faire pendant



MOUVEMENT & POSITIONS DE MARS
pendant l'année 1875.



MOUVEMENT ET POSITIONS DE JUPITER
pendant l'année 1875.



MOUVEMENT ET POSITIONS DE SATURNE
pendant l'année 1875.

l'année 1875. Nous ne parlerons pas de Neptune, ni des petites planètes situées entre Mars et Jupiter, actuellement au nombre de 138, ni des comètes périodiques; car ces astres sont trop faibles pour être suivis dans des instruments d'amateur, et sont en dehors du cadre des observations de l'astronomie populaire.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 15. Le Gérant, J. BEST.

ÉGLISE NOTRE-DAME, A VITRÉ,

ET CHAIRE A PRÊCHER EXTÉRIEURE.



Église Notre-Dame, à Vitré (Ille-et-Vilaine). — Dessin de Catenacci.

On n'apprendra peut-être rien de nouveau au lecteur en lui disant que Vitré est une des villes les plus curieuses de France en général et de Bretagne en particulier. Dès la campagne, avant même qu'on ait franchi les portes, l'œil est frappé par la longue ligne de remparts et de tours derrière laquelle semblent s'abriter les maisons étagées sur la colline dans le désordre le plus pittoresque, et dominées fièrement par les ruines du château fort. Entre-t-on dans la ville? il faut parcourir ces rues et ces ruelles étroites, sombres, tortueuses, mal percées, mal pavées, aux vieilles maisons de pierre ou de bois, grossièrement cuirassées d'ardoises et bizarrement revêtues de lichens

et de mousses; il faut regarder ces étranges constructions, qui se penchent et s'appuient les unes sur les autres; il faut passer sous ces ténébreuses galeries aux piliers à peine équarris; il faut sonder du regard ces boutiques aux sombres transparences, qui font songer aux légendes d'autrefois, et où il semble que doivent habiter des êtres d'un autre âge, vendant des marchandises inconnues ou exerçant des métiers fantastiques.

Certes, on ne trouvera là ni gaieté, ni élégance, ni symétrie; mais ce qu'on y trouvera, c'est une impression étrange et profonde, et l'on se laissera involontairement prendre à cette image si vraie du passé, comme on se laissera toujours prendre, du reste, à tout ce qui est souvenir ou écho sincère de la vie de ceux qui nous ont précédés.

Malheureusement pour le poëte et pour l'artiste, cette empreinte que le moyen âge a laissée sur la vieille cité bretonne tend à disparaître de jour en jour, et ses portes fortifiées, son château, ses anciens monuments, qui avaient résisté à la guerre et aux efforts de la destruction, ne résisteront certainement pas aux efforts bien autrement hostiles d'une civilisation mal entendue.

Profitons donc de ce qui reste encore de cette époque où la ville était riche, active et puissante. Au quinzième et au seizième siècle, on a beaucoup construit à Vitré, et l'on trouve à y étudier des choses intéressantes, tant au point de vue des habitations bourgeoises que des édifices publics. Notre gravure représente un de ces derniers : c'est l'église Notre-Dame.

Jadis elle appartenait à un prieuré dépendant de l'abbaye de Saint-Melaine de Rennes. Elle est, comme le style de son architecture l'indique, des quinzième et seizième siècles. Que l'on jette les yeux sur notre dessin, et on lira la date sur ces pignons à crochets, sur ces contreforts artistement travaillés, garnis de gracieuses arcatures et terminés par des pinacles flamboyants. Flamboyantes aussi sont les lignes des meneaux qui garnissent les ogives des fenêtres, et qui sont bien de leur époque par leurs enlacements tordus et leurs sinuosités capricieuses. Mais ce qui est une véritable curiosité, c'est la chaire extérieure adossée à un des contre-forts. Construite en pierre, elle est surmontée d'un dais important, en forme de pyramide, dont les arêtes sont richement garnies de fleurons et dont la base est entourée d'une couronne de petits frontons triangulaires habilement fleuronnés et fouillés. Des têtes d'anges la soutiennent. Les rebords semblent se rabattre en façon de dentelle, et le pied qui supporte le tout va s'évasant d'après un dessin de moulures fort élégantes. Cette chaire est un charmant spécimen de la sculpture décorative du seizième siècle, et, selon la tradition du pays, elle aurait été élevée pour opposer la prédication catholique publique à la prédication calviniste, alors puissante en cette ville.

L'histoire semble, du reste, donner raison à cette tradition. En effet, à l'époque des guerres de religion, Vitré prit le parti de la réforme, ce qui peut paraître extraordinaire aujourd'hui, quand on connaît l'état actuel des esprits dans cette province. Mais les faits sont là et expliquent d'une manière indiscutable quand et comment se fit ce changement des idées.

La baronnie de Vitré fut réunie par mariage, vers la fin du treizième siècle, au comté de Laval. Or nous trouvons par la suite des temps, comme héritières de ces deux domaines réunis, les maisons de Rieux et de Coligny, qui introduisirent le protestantisme à Vitré au seizième siècle, et gagnèrent aux idées nouvelles particulièrement les gentilshommes et les bourgeois dépendants des susdites seigneuries : aussi voit-on, pendant les guerres de la Ligue, Vitré servir de centre d'action et de place d'armes aux protestants. Ils y établirent même un prêche, qui ne disparut qu'au moment de la révocation de l'édit de Nantes, en 1685.

Les Mémoires du temps ont gardé le souvenir de l'énergie avec laquelle une femme, la belle, intelligente et courageuse Christine de Rieux, soutint la nouvelle cause. Elle était tutrice du jeune baron de Vitré, âgé de quatre ans. Elle fit partager son ardeur non-seulement aux hommes, mais encore et surtout aux femmes de Vitré, lorsque le duc de Mercœur, chef de la Ligue en Bretagne, vint assiéger la ville avec une armée de dix mille hommes, qu'appuyaient vingt mille paysans des environs. Le siége fut bravement supporté pendant cinq mois par les Vitréens et les Vitréennes, et le prince de Dombes, qui arriva au secours des assiégés, força finalement Mercœur à se retirer; en sorte que la ville demeura jusqu'à la paix sous l'obéissance du roi. La foi catholique subsista du reste toujours dans ce pays, et dès lors la présence de la chaire extérieure s'explique tout naturellement comme une nécessité.

Les chaires extérieures semblent de nos jours une curiosité, et, en effet, elles sont assez rares; mais ce qui est au moins aussi curieux dans l'histoire de l'art, c'est l'indétermination ou plutôt le silence de la règle liturgique à l'égard de cet objet, qui paraît, à première vue, tellement indispensable à l'exercice du culte, que nous ne pourrions de nos jours concevoir une église sans chaire à prêcher.

L'histoire nous montre pourtant que la forme, la place et même la présence de la chaire, n'ont pas toujours été des choses absolues. Ainsi, dans les églises primitives, il n'y avait pas de chaire à prêcher proprement dite, mais deux *ambons* (en grec *ambôn*, lieu élevé) ou pupitres, placés des deux côtés du chœur pour lire l'épître et l'évangile. Au douzième siècle, cependant, il semble qu'outre les ambons, il existe parfois aussi un pupitre spécial à prédication. Ce pupitre, le plus souvent, était une simple estrade mobile, dont on se servait soit dans l'église, soit dans le préau du cloître.

Dans les églises italiennes, on trouve des chaires à prêcher d'époques anciennes, du treizième et du quatorzième siècle, en pierre, en marbre ou en bronze; mais, en France, aucune ancienne église, d'après toutes les probabilités, n'a conservé de chaire à prêcher ou de pupitre ayant la même destination, d'une date antérieure au quinzième siècle. A partir du douzième siècle surtout, l'usage, dans les églises du Nord, était d'établir un *jubé* à l'entrée du chœur. Ce jubé remplaçait l'ambon primitif : on y lisait l'épître et l'évangile, et le prêtre, du haut de cette galerie, exhortait aussi les fidèles.

Cependant la position trop élevée du prédicateur avait des inconvénients, et l'idée vint de placer des chaires portatives sur l'un des côtés de la nef, dans un endroit approprié de l'église. C'étaient de petites estrades ou tribunes en bois, fermées de trois côtés, c'est-à-dire sans dossier, ayant un pupitre et au besoin un siége, et garnies par devant de quelques étoffes ou tapis. Au treizième siècle, les ordres prêcheurs sont établis contre l'hérésie, et la prédication, d'accidentelle qu'elle était, devient régulière et fréquente. La chaire, désormais objet de nécessité absolue, entre forcément dans les plans des architectes : elle sera fixe à l'avenir et fera partie de la construction même de l'église. Il y a des pays où on la met sur des colonnes; mais, en général, elle formait une espèce de balcon saillant à l'intérieur de l'église, porté en encorbellement et accompagné d'une niche prise aux dépens du mur; le prédicateur recevait ordinairement la lumière

par de petites fenêtres. On montait à la chaire par un escalier ménagé dans l'épaisseur de la construction. Plusieurs églises et anciens réfectoires de couvent offrent de beaux et intéressants modèles de ce système d'installation.

La forme des chaires se modifie avec le temps. On les voit plus tard tantôt simplement adossées, tantôt suspendues en encorbellement à un pilier, et cette dernière disposition les fit souvent construire en bois, surtout à l'époque moderne.

Il y avait aussi des prédications en plein air, et l'un des souvenirs les plus intéressants de ce genre de prédication remonte au commencement du douzième siècle.

En 1109, un morceau considérable de la vraie croix fut rapporté de Jérusalem à Paris par la Grèce, la Hongrie, l'Allemagne et la Champagne. On le déposa provisoirement à Fontenet-sous-Louvre, puis on le transporta en grande cérémonie à Saint-Cloud. Le 1er août devait avoir lieu la réception solennelle dans la cathédrale de Paris. Depuis lors, tous les ans, le deuxième mercredi de juin, le morceau de la vraie croix était apporté dans la plaine qui s'étend entre la Chapelle, Aubervilliers et Saint-Denis, afin d'être exposé à la vénération des fidèles; on le rapportait ensuite à la cathédrale.

« Au sortir de Notre-Dame, dit l'abbé Lebeuf dans son *Histoire du diocèse de Paris*, on passait au cimetière de Champeaux, dit depuis des Innocents. Après une pause faite en ce lieu, et employée à quelques prières pour les morts, l'évêque commençait la récitation du Psautier, qui était continuée jusqu'au lieu indiqué ci-dessus. Là, après une antienne de la croix, l'évêque ou une autre personne en son nom, « étant en haut d'une tribune dressée exprès », faisait un sermon au peuple; après quoi, le même prélat, aidé de l'archidiacre, donnait la bénédiction à toute la multitude avec la croix apportée de Paris, se tournant d'abord à l'orient, d'où cette relique est venue, puis au midi, vers Paris, ensuite au couchant, et enfin au septentrion, du côté de Saint-Denis. »

Cet exemple de prédication en plein air n'est pas le seul; mais bornons-nous à en citer un auquel se rattache un des plus grands noms de l'histoire religieuse. Quand saint Bernard prêcha devant l'armée des croisés, en présence de Louis le Jeune, du haut de la colline de Vézelay, il était sur une estrade. On sait que cette estrade était une petite plate-forme sans garde-corps. Dans un vaste espace, en plein air, devant une foule considérable, on comprend que le prédicateur devait être vu en pied. Une chaire ou tribune ordinaire, qui n'aurait laissé voir que le haut du corps, aurait produit un effet ridicule. En Italie, du reste, on sait que les prédications en plein air, sur une estrade, sont encore d'usage.

Les prédications en plein air semblent avoir été fréquentes au moyen âge; mais au moment de la réformation, en beaucoup d'endroits, il se produit un fait assez caractéristique : les prédicateurs renoncent à la prédication dans la rue ou sur la place publique et se renferment dans l'église. En effet, dans les localités où les protestants étaient assez nombreux pour être puissants, il pouvait se trouver des contradicteurs parmi la foule assemblée : c'était un scandale et un danger; or ce scandale était possible dans un champ, sur une place, bref, dans un endroit libre et accessible à tous, tandis qu'il devenait impossible dans une église. Il y avait pourtant des villes où, malgré la présence des réformés, non-seulement les prédicateurs catholiques ne reculèrent pas, mais encore combattirent leurs adversaires avec leurs armes, opposant prédication publique à prédication publique, et se tenant évidemment prêts à la discussion et à la riposte, si besoin en était.

La tradition de la chaire extérieure de Vitré, qui date justement du seizième siècle, a donc parfaitement sa raison d'être; du reste, soit pour lutter contre les réformés, soit pour prêcher à une plus nombreuse assistance, soit pour pratiquer simplement un usage aujourd'hui perdu, on installa en plusieurs villes, dans des angles de carrefours, ou dans des cloîtres, ou dans des cimetières, des chaires fixes en pierre adossées à un bâtiment. Dans certains cas, la chaire s'appuyait à un mur ou à un contrefort de l'église. On en trouve d'antérieures au seizième siècle. Les chaires extérieures fixes les plus connues et les plus dignes de l'être sont, avec celle de Vitré, la chaire du quinzième siècle qui se trouve sur la rue à l'un des angles de l'église Notre-Dame de Saint-Lô; celle qui est dans l'épaisseur d'un contre-fort de l'église Saint-Aubin de Guérande; celle qui est restée à l'église du Guerno, dans le Morbihan; celle que l'on voit à Saint-Dié, dans le préau du cloître de la cathédrale, et qui est du commencement du seizième siècle.

Le couronnement ou dais que l'on remarque sur la chaire de Vitré n'était pas un simple ornement, mais un *auvent* destiné à garantir le prédicateur contre les rayons du soleil, et en même temps à rabattre sa voix et à l'empêcher de se perdre dans les airs. Ce système fut, du reste, adopté aussi pour les chaires intérieures des églises, qui ont toutes, ou peu s'en faut, un *abat-voix* de ce genre. Ajoutons que la plus grande partie des chaires construites depuis le seizième siècle sont en bois.

CHARLES DICKENS.

Suite. — Voy. les Tables du t. XLII, 1874.

PREMIER VOYAGE EN AMÉRIQUE.

Suite.

Très-sensitif à l'endroit de sa nationalité, Dickens supporte mal l'arrogante supériorité que s'arroge l'Amérique sur la mère patrie. Déguisé sous des formes à peu près polies chez les gens bien élevés, ce sentiment universel s'étale avec grossièreté dans le peuple. Voyageant par un temps exécrable, trempé jusqu'aux os par une pluie torrentielle, il voit se dresser sur l'impériale de la diligence un petit drôle qui, du haut de ses trois pieds six pouces, l'apostrophe : « Hein! étranger, voilà qui vous rappelle votre pays! » Une dame complimente Mme Dickens sur sa voix et sa manière de parler, qui ne sont pas d'une Anglaise, mais qui pourraient la faire passer pour Américaine. Un libraire adresse au romancier une demande de secours, motivée sur ce qu'ayant publié ses œuvres en concurrence de plusieurs autres éditeurs, il a contribué à le faire connaître aux États-Unis! Il termine par des menaces à l'auteur, qui, s'il ne fait pas droit à sa requête, *s'en repentira!*

> On voit au front de ceux que la gloire environne
> Qu'elle fait payer cher ce qu'on croit qu'elle donne.

Dickens écrit de New-York : « Je vais enfin quitter cette ville, où je ne puis rien faire de ce que je veux faire, rien voir de ce que je veux voir, ni aller où je désire aller. Si je descends dans la rue, je suis traqué par la foule; si je rentre, la maison devient un champ de foire; si je visite une institution publique, les directeurs me guettent au passage et me débitent un interminable *speech;* si je vais à une réunion du soir, j'y suis cerné, étouffé à perdre haleine, quelque part que je me réfugie; si j'accepte un dîner, il me faut parler de toutes choses et à toutes gens. Je vais à l'église chercher du repos, il y a aussitôt une poussée de toute la congrégation vers le banc que j'oc-

cupe, et le ministre me prend à partie; je monte dans un wagon, où jusqu'au conducteur m'interpelle. Je ne peux pas boire un verre d'eau à une station qu'une centaine de curieux n'inspecte mon gosier pour voir comment j'avale. Imaginez un tel supplice! Chaque courrier m'apporte des masses de lettres insignifiantes, toutes requérant une réponse immédiate. Un homme s'offense de mon refus d'habiter chez lui; un autre est furieux que je ne veuille pas aller dans quatre maisons par soirée. Je n'ai ni paix ni trêve, et suis dans un état perpétuel de fièvre qu'entretiennent le climat et l'intolérable chaleur des poêles chauffés au rouge, dans des appartements hermétiquement clos, dans les voitures, dans les bateaux, partout. » Le manque d'air, joint à la sécheresse de l'atmosphère extérieure, est un des fléaux dont il se plaint. Il ne se résigne pas non plus à l'habitude des naturels d'expectorer toujours et en tous lieux, à une certaine rusticité native, à l'amour du lucre, au culte du dollar, à l'excessive cherté de la vie. Cependant les habitudes qu'il réprouve ne l'empêchent pas de rendre justice aux qualités réelles de la nation. « Les Américains, dit-il, sont affectueux, hospitaliers, doués d'aptitudes diverses. Leurs préventions sont moindres qu'on ne le suppose; ils sont envers les femmes d'une politesse chevaleresque, courtois, obligeants, désintéressés. Quand ils prennent un homme en affection (ainsi que j'en ai fait l'épreuve), ils lui sont tout dévoués. L'État agit en père avec le peuple. Il a un soin paternel des enfants pauvres, des femmes enceintes, des vieillards, des malades. Dans la rue, les passants vous renseignent, vous viennent en aide, et refusent toute offre d'argent : le désir d'obliger est général. Je n'ai jamais voyagé dans une voiture publique sans y faire quelque aimable connaissance dont je me séparais à regret. Néanmoins je n'aime pas le pays. Pour rien au monde n'y voudrais-je vivre; il m'est adverse. Je crois impossible qu'un Anglais y soit heureux. Les causes de cette opinion sont trop nombreuses pour les énumérer. »

Après une excursion dans les États du Sud, où sévissait alors l'esclavage, une visite aux cataractes du Niagara, dont l'effet sur lui fut une sensation de calme, d'éternel repos, de bonheur indicible sans mélange d'effroi, il atteignit le Canada. Il s'y retrouvait dans son élément. Il y était attendu, et avait promis aux officiers des gardes en garnison à Montréal d'y jouer la comédie avec eux sur un théâtre de société. Il tint parole, monta la pièce, dressa les acteurs, se chargea de deux rôles comiques, et s'en acquitta aux applaudissements frénétiques de l'auditoire. L'époque fixée pour son retour arrivait; il était temps : ses enfants, ses amis, lui manquaient; sa pensée et son cœur se tournaient sans cesse vers eux : « Plus l'heure du départ approche, plus la fièvre du logis me tient. Embrassez nos chéris! Nous nous reverrons bientôt, s'il plaît à Dieu, et nous serons plus heureux, plus gais que nous ne l'avons été de toute notre vie... *Home! home! home!* »

VOYAGE SUR LE CONTINENT.

Ses *Notes sur l'Amérique*, publiées peu après son retour, furent écrites avec amertume, sous l'influence d'illusions perdues. Quoiqu'il y eût à dessein évité le brûlant sujet de la propriété littéraire, elles soulevèrent dans la presse des États-Unis une tempête de récriminations et de reproches; mais quand la première cuisson causée par la verge fut calmée, ses critiques les plus acerbes furent reconnues justes. Il put le constater vingt-cinq ans plus tard, à son second voyage. Les ridicules signalés par lui avaient en partie disparu, les habitudes cyniques ne se montraient plus que dans les dernières classes; le point de vue s'était élargi; les mœurs publiques avaient plus d'aménité, sauf en politique, où les esprits étaient toujours montés au plus violent diapason.

Dickens était en pleine maturité de génie lorsqu'il commença *Martin Chuzzlewit*, admirable peinture d'hypocrisie mondaine dans le mielleux Picksniff, d'égoïsme juvénile dans Martin, de brutale et criminelle convoitise dans Jonas, d'adorable et candide bonté dans Pinch; et quels personnages secondaires que Mark Tapley, l'incomparable Mrs Gamp, et son imaginaire confidente et admiratrice mistress Harris, portraits vivants devenus des types de caractères! Ce roman est un monde dont chaque acteur a sa physionomie, et trahit par ses gestes, sa voix, son regard, la passion dominante qui le fait agir; drame plein d'incidents aussi imprévus que ceux de la vie, révélations spontanées et en quelque sorte magnétiques.

« La façon dont les personnages se dévoilent à moi est un des procédés les plus surprenants de l'esprit. Ce que l'auteur sait étant donné, ce qu'il ne sait pas lui est révélé à mesure. Je suis certain que cela se passe ainsi, aussi certain que je le suis de la loi de la gravitation, et peut-être plus encore, si c'est possible. »

Ce remarquable ouvrage ne fut point accueilli au début avec autant de faveur que les précédents; soit que le public se fût refroidi, ainsi qu'il arrive après de grands succès, soit que le mode de publication par livraisons mensuelles suspendît trop longtemps l'intérêt, la vente des premiers numéros ne dépassa pas vingt mille. Ce fut un désappointement et un échec comme gain, car les éditeurs en prirent occasion de réduire les droits d'auteur. Dickens avait à subvenir, par son seul travail, aux dépenses d'une lourde maison et aux exigences souvent renouvelées des membres de sa famille paternelle, exigences contre lesquelles il ne se révolta jamais. La perspective de dettes écrasantes l'effrayait; il songea sérieusement à passer sur le continent et à y faire un séjour de quelque durée. Il y voyait un moyen d'économie, un renouvellement d'idées et un plus vaste champ d'observation. « J'ai confiance en moi, écrivait-il à un ami; je sais qu'avec de la santé je puis maintenir mon rang dans l'esprit des penseurs; mais combien y a-t-il de lecteurs qui prennent la peine de penser? Combien en est-il qui, sur la foi de fripons ou d'idiots, proclament qu'un homme écrit trop, qu'il est à bout de verve! » *La suite à une prochaine livraison.*

LES JUGES ET LA JUSTICE

DANS L'ANCIENNE FRANCE.

LES ANCIENNES JURIDICTIONS. — LES MISSI DOMINICI. — TRAITEMENTS DES MAGISTRATS. — VÉNALITÉ DES OFFICES. — LES ÉPICES. — LA SABBATINE. — LA VIE DES MAGISTRATS AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

C'est dans la section des dessins, et sous le numéro 292, que le riche Musée de Dresde conserve le précieux original de l'estampe ci-contre, l'une des pièces les plus importantes qu'ait produites le crayon facile de notre peintre graveur François Chauveau. On peut juger, par ce luxe de pages escortant la chevauchée des gens du roi, quel pompeux appareil le cérémonial du dix-septième siècle imposait à la magistrature, dans toutes les occasions où elle devait se montrer publiquement en corps.

Au temps où nous reporte la *Promenade des magistrats*, dessinée par le fécond élève de Laurent de la Hire, la lumière commençait seulement à pénétrer dans le chaos des juridictions ecclésiastiques, royales et seigneuriales, lesquelles se disputaient souvent les justiciables et se les arrachaient quelquefois par la violence.

Avant que la célèbre ordonnance criminelle d'août 1670 eût simplifié les formes de la procédure et fixé

la compétence des juges, le plaideur ainsi que l'accusé étaient exposés à n'obtenir un arrêt définitif que lorsqu'ils avaient, le premier porté sa plainte, et l'autre présenté ses moyens de défense devant cette série de siéges de justice nommés Viguerie ou Prévôté, Bailliage ou Sénéchaussée. Souvent ceux-ci les renvoyaient du Présidial au



Musée de Dresde. — Promenade de magistrats à Paris, au dix-septième siècle, dessin de François Chauveau. — Dessin de Bocourt.

Parlement de la province, et finalement devant le Grand Conseil ou Conseil des parties, sorte de tribunal d'appel souverain dont l'institution contenait en germe celle de notre Cour de cassation.

Le Conseil des parties remplaçait, mais à l'état permanent et sédentaire, les *missi dominici*, les envoyés royaux, délégués par Charlemagne pour apprécier souverainement l'équité des sentences rendues soit par le seigneur suzerain en personne, soit par son viguier (*vicarius*, lieutenant ou juge suppléant). *Les missi dominici* avaient pour devoir de s'établir chez le seigneur haut justicier, et d'y vivre à discrétion jusqu'à ce que satisfaction eût été donnée au plaignant arbitrairement lésé et à l'innocent injustement condamné.

Cette immixtion de la couronne, comme pouvoir supérieur, dans les procès soumis préalablement aux décisions de la justice seigneuriale, prouve qu'à l'époque la plus florissante de la féodalité, le consentement mutuel avait admis ce principe, sanctionné par l'Assemblée constituante dans la loi du 24 août 1790 : « La justice émane du chef de l'État. »

Cette même loi, relative à l'organisation de la justice, dit aussi : « La justice est gratuite, les magistrats sont salariés par l'État. »

Si le bienfait de la gratuité proclamée par l'Assemblée constituante rompt la chaîne des temps quant aux traditions de la justice, l'usage de rémunérer ceux à qui l'État confie la mission de prononcer sur la fortune, l'honneur et la vie des citoyens, n'était point une innovation. Pour ne citer qu'un exemple, nous rappellerons que, sous Charles VI, les maîtres des requêtes de l'hôtel touchaient chacun 272 livres par an ; ils avaient en outre la table, le feu, la lumière, des robes et des manteaux. L'avocat du roi au Châtelet touchait 125 livres. L'ensemble des gages de la magistrature montait, en 1742, à la somme de cinq millions de livres. Mais, bien loin que la multiplicité des gagés fût onéreuse pour la caisse de l'État, le souverain dont les finances étaient embarrassées accueillait avec empressement toute proposition d'en augmenter le nombre. La création de nouveaux offices fut souvent, sous l'ancienne monarchie, le plus puissant moyen pour battre monnaie.

C'est au temps de saint Louis, où l'on vit des offices de bailli se vendre pour le compte du roi, qu'il faut faire remonter la vénalité des charges. On sait qu'en 1316 Philippe le Long autorisa les baillis et sénéchaux à investir les sergents de leurs juridictions de provisions moyennant finance, à condition qu'ils n'en retiendraient rien pour eux et qu'ils en tiendraient compte au trésor du roi (1). Louis XII usa de cette ressource à l'époque des guerres d'Italie ; François Ier mit à l'encan vingt nouvelles places de conseiller au Parlement de Paris, pour payer les Suisses ; Henri IV ne créa pas de charges nouvelles, mais il imposa aux titulaires une redevance annuelle qui devait leur garantir, non plus seulement la possession viagère de leurs offices, mais le droit de les transmettre par voie d'hérédité ou à prix d'argent (2).

Dès le règne de Henri II, les charges de conseiller au Parlement de Paris s'achetaient 12 000 livres ; sous Henri IV, elles en coûtaient 30 000 ; pendant les dix-septième et dix-huitième siècles, elles montèrent de 80 à 150 000 ; les présidents à mortier payèrent la leur jusqu'à 500 000, et les procureurs généraux, 700 000.

A part l'honneur inestimable de rendre la justice, et à ne considérer que la modicité du gage annuel, on pourrait croire qu'en achetant si cher cet honneur les acquéreurs plaçaient mal leur argent ; ce serait faire erreur : outre les gages, il y avait les épices, d'abord légers présents de dragées, de confitures et autres menus objets d'épicerie, qui ne devaient point, dit l'ordonnance de 1351, excéder la consommation du jour ; mais bientôt ces dons volontaires furent convertis en taxe pécuniaire obligatoire. « Pour quelques magistrats, dit l'avocat général Henri Bourguignon, ces épices s'élevaient à vingt-cinq et à trente mille livres par année. » Les épices furent supprimées par les lois du 4 août 1789 et du 24 août 1790.

On pourrait citer, comme supplément au produit des épices, les droits que percevaient les juges pour leurs rapports et vacations extraordinaires, ou *tours de sabbatine*. Il est nécessaire d'expliquer cette locution.

« A l'époque de l'établissement des cours de justice, a écrit M. de Bastard, les audiences se tenaient de huit à dix heures du matin, et depuis deux heures jusqu'à cinq heures ; bientôt le nombre des affaires devint de plus en plus considérable ; alors on s'avisa d'ajouter aux audiences ordinaires des séances extraordinaires, à des jours et à des heures non employés. Comme ces séances avaient été indiquées le samedi, elles furent nommées sabbatines, du latin *sabbatum*, et ce nom leur resta alors que plusieurs jours de la semaine leur eurent été consacrés. On décida que le travail supplémentaire des magistrats serait payé par les plaideurs. Quand le temps employé aux affaires fut la base de la rétribution de la magistrature, il devint important d'en déterminer la longueur ; on prit pour unité du calcul chaque épuisement du sablier parlementaire, dit *la sabbatine* ; puis on appliqua à la séance elle-même le nom de l'instrument qui en mesurait la durée. A l'expiration de l'heure, le président disait à l'huissier : « Tournez la sabbatine. » Chaque heure de travail s'appela un tour de sabbatine ; chaque tour se payait deux écus à chacun des deux présidents, et un seul écu pour chaque conseiller.

La vie du magistrat, au dix-septième siècle, était ainsi remplie : à sept heures du matin, audience au palais ; cent ans auparavant, le tribunal siégeait à cinq heures, l'audience durait deux heures. A neuf heures, les lundi, mardi et jeudi, audiences publiques de la grand'chambre ; celles-ci étaient closes à onze heures. Le vendredi soir, la Grand'chambre donnait audience dite de relevée, et la Tournelle le mercredi et vendredi matin ; le reste du temps était consacré à la préparation des rapports, à la rédaction des arrêts, à la visite des prisons, à la distribution des aumônes, aux conférences chez les présidents de chambre ou aux séances extraordinaires dites sabbatines, et, quand possible était, à l'étude.

C'est par cette laborieuse existence, sauvegarde des bonnes mœurs, que notre ancienne magistrature justifiait la vénération qu'elle inspirait.

(1) De Bastard d'Estang, *les Parlements de France*.
(2) Voy. la Table de quarante années, au mot PAULETTE.

LA PAGE 115.

NOUVELLE.

Suite. — Voyez pages 50, 61.

III. — CATASTROPHE.

A quelque temps de là, la petite Valentine eut une assez grave indisposition. Cette enfant était la consolation, la seule joie de Nancy, depuis que son mari s'absorbait dans ses livres. Dès la première atteinte du mal, la mère eut recours aux conseils d'une gardeuse d'enfants dont le savoir et l'expérience étaient en grand renom dans le quartier ; mais, cette fois, l'état de plus en plus inquiétant de la pauvre petite donna un démenti à la soi-disant efficacité des remèdes de la bonne femme.

Un matin que Pierre Jousselin se disposait à continuer ses élucubrations quotidiennes, un profond soupir de Nancy, qui se tenait depuis la veille auprès du

lit de la malade, lui fit tourner la tête du côté de sa femme et de sa fille; il les regarda de loin un moment, comme au sortir d'un rêve, puis il se leva brusquement, ramassa en bloc les volumes et les cahiers épars sur la table, et alla les jeter pêle-mêle dans un placard ouvert, qu'il referma avec violence.

— On ne peut même plus soupirer sans te mettre en colère, murmura Nancy.

— Oui, je suis furieux, reprit l'ouvrier; mais ce n'est pas contre toi, pauvre chère victime; c'est à moi que j'en veux. Je le vois bien maintenant, j'ai été jusqu'à présent un mauvais mari, un mauvais père... Il m'a fallu du temps pour m'en apercevoir... mais tout à l'heure je t'ai entendue... tu n'avais jamais soupiré ainsi, ç'a été pour moi comme un éclair... j'ai compris mes torts... mon crime! Si tu souffres, ma Nancy, si notre fille est malade, c'est parce que je vous laisse manquer de tout... Je m'épuise follement à vouloir vous rendre riches, et j'oublie que mon premier devoir est de vous faire vivre. Misérable! poursuivit-il en s'apostrophant, on ne te demande pas d'être un inventeur célèbre; sois un honnête ouvrier, nourris ta femme et ton enfant!

La jeune femme, qui n'avait jamais entendu son mari parler ainsi, se jeta à son cou, qu'elle enlaça de ses deux bras, et dit, en pleurant d'attendrissement :

— Ne te reproche plus rien, Pierre, nous serons heureux, puisque tu vas chercher de l'ouvrage.

— Oui, je te le promets. Pas plus tard qu'aujourd'hui.

Les deux époux s'approchèrent ensemble du lit de Valentine.

En ce moment, la pauvre petite paraissait n'avoir plus que le souffle; un violent accès de fièvre avivait ses joues ordinairement pâles et rendait trop brillants ses grands yeux bleus, qu'estompaient les souffrances.

— Je vais appeler la gardeuse d'enfants, dit le père.

— Non... c'est un médecin qu'il faut... un vrai médecin.

— Je cours en chercher un, et quand il m'aura promis de venir, j'irai d'atelier en atelier demander de l'ouvrage.

Pierre Jousselin endossa sa veste, prit son chapeau, et sortit après avoir donné un baiser à la malade.

Une heure s'écoula, puis une autre; Valentine devenait de plus en plus brûlante, sa mère la tenait dans ses bras, essayant d'arrêter les progrès de la fièvre qui l'épuisait.

Enfin, le médecin arriva; il examina l'enfant, eut un mouvement d'épaules inquiétant, écrivit une ordonnance, et, sans répondre aux pressantes questions de la mère, il dit :

— Que ceci soit porté tout de suite chez le pharmacien; vous entendez, il n'y a pas un moment à perdre.

Il laissa l'ordonnance sur la table. Nancy ne pouvait quitter sa fille; par bonheur, une voisine qui guettait le départ du docteur rouvrit la porte, et demanda à la jeune femme si l'on n'avait pas besoin d'elle

— Oh! oui, j'ai grand besoin de vous, répondit Nancy.

Et, montrant le papier, elle ajouta :

— Il faudrait que cette ordonnance fût déjà chez l'apothicaire.

La voisine prit le papier, descendit rapidement les cinq étages de l'escalier, et revint peu après.

— Vous avez les remèdes indiqués? demanda Nancy.

— Hélas! non, voisine; l'apothicaire ne veut les donner que contre de l'argent.

— Mon mari va rentrer, il en rapportera sans doute... Au fait, combien ces remèdes?

— Six francs, ma pauvre voisine

— Six francs! et je n'ai pas un sou! Mon anneau de mariage, le bijoutier me l'a acheté la semaine dernière; encore s'il me restait les reconnaissances de tout ce que j'ai mis au mont-de-piété... mais non, elles sont vendues aussi, vendues pour payer le terme... Et le médecin a dit : « Il n'y a pas un instant à perdre. » Oh! mon enfant, mon enfant bien-aimée, il faut que je te laisse mourir faute de six francs! Il doit y avoir dans ce monde quelqu'un qui me les donnerait; mais je n'ai pas même le temps d'aller les mendier!

Au moment où Nancy déplorait ainsi sa misère, une voix montant de la cour cria : « Avez-vous des vieux chiffons, des vieux papiers à vendre? »

La voisine, qui connaissait les habitudes du ménage, ouvrit le placard dans lequel Pierre Jousselin entassait ses livres et ses brouillons, et elle dit à Nancy :

— Il doit bien y en avoir pour six francs là dedans?

— Les papiers de mon mari! balbutia avec hésitation la jeune femme.

Mais, cessant aussitôt d'hésiter, elle reprit :

— Au fait, ce sont eux qui ont fait notre malheur; qu'ils m'aident du moins à sauver mon enfant!

Elle n'avait pas fini de parler que la voisine, penchée sur l'appui de la fenêtre, criait au marchand : — Montez!

On entendit presque aussitôt les marches de l'escalier gémir sous la pesanteur des souliers ferrés de l'enfant du Cantal. Celui-ci entra dans la mansarde, tenant d'une main sa balance romaine et de l'autre un grand sac de toile.

La suite à une prochaine livraison.

L'IMMORTALITÉ.

Le désir de la gloire, de la renommée immortelle, la poursuite constante du savoir, si habituelle chez tous les jeunes esprits ardents et curieux, sont pour moi autant d'indices de la nature progressive et infinie de l'intelligence. Nos espérances, qui souvent restent infructueuses ici-bas, appartiennent à une nature plus élevée, qui ne peut avoir son complet développement que dans une existence meilleure. (1)

ANIMAUX COMESTIBLES DE NOS COTES.

Voy. les Tables.

ASCIDIE ET HOLOTHURIE.

Les animaux dont il s'agit ici sont nus, appliqués aux rochers par une sorte d'appendice, un pied cartilagineux qui s'encroûte de sable et de petits coquillages morts, ou d'autres substances analogues de petites dimensions.

De Lamarck a donné à ces êtres singuliers le nom de *tuniciers*, Milne-Edwards celui de *molluscoïdes;* le premier, à cause de la membrane résistante qui revêt leur corps comme une enveloppe flexible; le second, parce qu'il les regarde comme un passage naturel des mollusques aux zoophytes. Quand on observe, en effet, ces animaux élémentaires, on est bien vite frappé de leur ambiguïté : on y voit des points de transition insensibles vers d'autres classes d'êtres, et l'esprit s'arrête indécis souvent sur la véritable détermination de ces créations indéterminées.

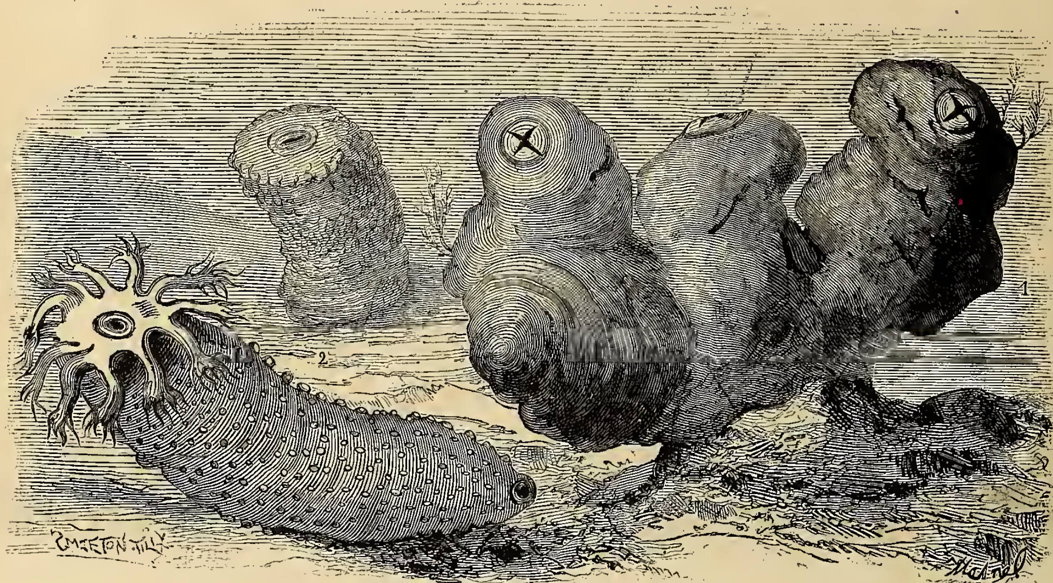
On était généralement persuadé, il y a une vingtaine d'années encore, que la cellulose ne se rencontre jamais dans les tissus animaux. On la regardait comme exclusivement propre aux végétaux, dont elle constituait une grande partie de la substance; par conséquent, on en concluait que son absence chez les uns et sa présence chez les

(1) Humphry Davy.

autres était un caractère absolument et radicalement distinctif à établir entre le règne animal et le règne végétal. Maintenant, MM. Schmidt, Lœvig et Kœlliker ont démontré que la cellulose existe dans les enveloppes des ascidies et des autres tuniciers, et qu'elle y constitue, comme chez les plantes, des membranes cellulaires, des fibres, etc.

Les ascidies appartiennent-elles à la fois aux deux règnes? Sont-elles réellement une transition des animaux aux algues? Déjà, chez ces derniers êtres, les semences sont animées de mouvements propres : elles se dirigent au moyen de cils vibratiles et ne deviennent plantes qu'au moment où, rencontrant un corps solide, elles se fixent à sa surface et perdent instantanément leur appareil locomoteur. Malheureusement, les ascidies ne sont encore que très-imparfaitement connues dans leurs transformations successives; mais tout fait pressentir que l'avenir réserve là des surprises nouvelles. On sait seulement que la reproduction a lieu de deux manières différentes, tantôt par des œufs, tantôt par une sorte de bouture, de segmentation spontanée.

En général, les ascidies rappellent par leurs formes, comme leur nom l'indique, une petite outre, une sorte de vessie, de bourse. Entre leur enveloppe et les viscères, l'eau s'introduit et sert à la fois à la respiration et à la nutrition, en apportant les animalcules microscopiques dont les molluscoïdes, ainsi que la plupart des mollusques, se nourrissent. Quand on presse l'animal, il lance au dehors, par une contraction de ses tissus, l'eau qu'il contient. Cela semble être son seul moyen de défense.



Holothurie élégante. H. tuberculeuse. Ascidie petit monde.

Les ascidies se fixent isolément sur les rochers et autres corps sous-marins, généralement à de grandes profondeurs. Leur couleur est sombre. Elles sont assez nombreuses dans toutes nos mers, mais c'est seulement sur les côtes méditerranéennes qu'on les fait servir à la nourriture de l'homme. On cueille surtout l'espèce appelée « ascidie petit monde » (*Ascidia microcosmus* Redi, ou *A. sulcata* Coq),dont le sac branchial est plissé en long.

Les holothuries appartiennent aux zoophytes et à la grande division des radiaires, parmi lesquels nous avons déjà rencontré l'oursin. On leur donne, en quelques endroits, le nom de *cornichons de mer*. Que l'on se figure un animal allongé, tantôt cylindrique, tantôt pentagonal, droit ou arqué, ressemblant à un gros ver disgracieux et court, le corps couvert de sortes de papilles saillantes. Ces papilles sont ses ambulacres ou pieds, creux, extensibles, quelquefois placés symétriquement, et toujours terminés par une ventouse en miniature. La bouche est placée à une extrémité du cylindre; chez certaines espèces, comme l'holothurie élégante (*H. elegans* O.-F. Müll.), elle est entourée d'une couronne de tentacules élégamment ciliés; d'autres fois, comme dans l'holothurie tuberculeuse, c'est un simple bourrelet frisé. Les plus grands de ces animaux ont, dans nos pays, 0m.30 de long.

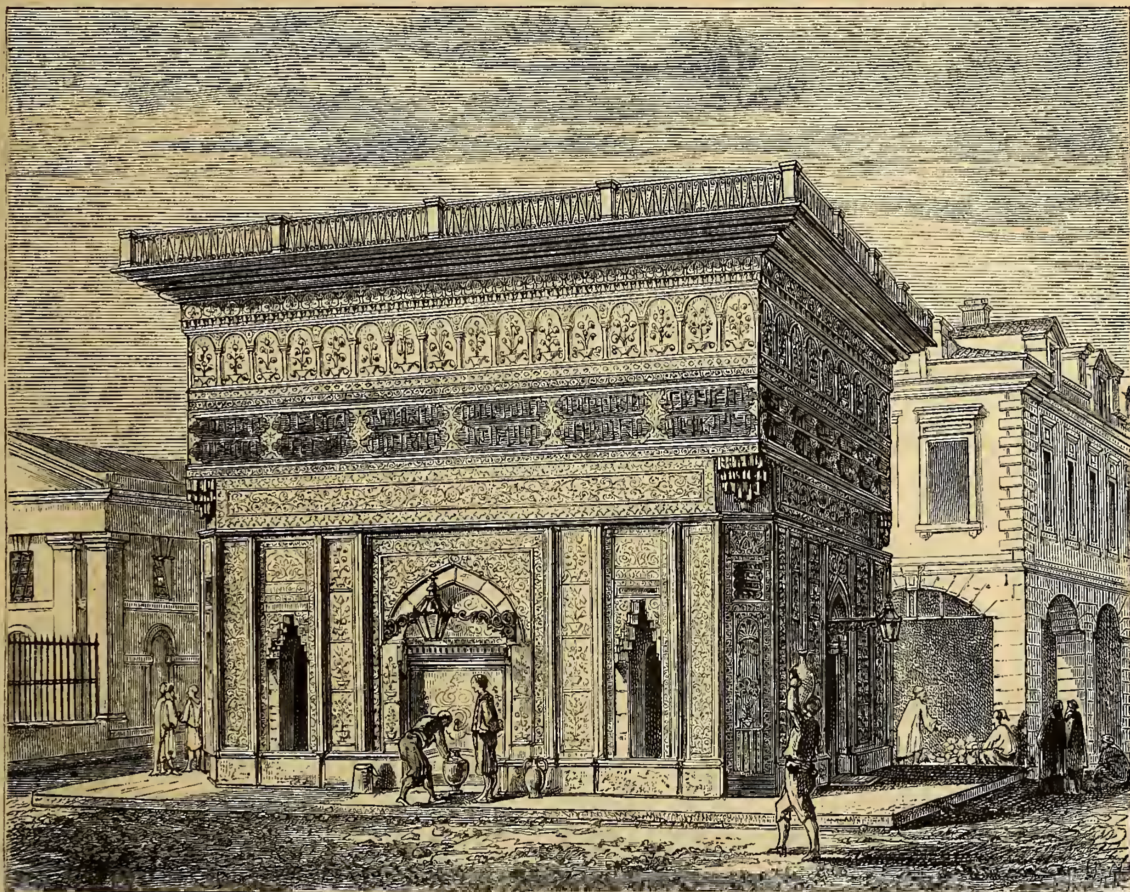
Quelquefois, quand on les irrite, les holothuries rejettent brusquement et volontairement leurs viscères. On s'attendrait à les voir périr, et cela arrive quelquefois, mais pas toujours. Le docteur Johnson avait oublié pendant deux ou trois jours une holothurie dans un vase rempli d'eau non renouvelée. Elle devint malade et, sans qu'on pût comprendre pourquoi, elle vomit tout à la fois ses tentacules, son appareil buccal, son tube digestif et une partie de ses ovaires, qui tombèrent autour d'elle. Cependant sa vie n'était pas éteinte : sa peau vide se contractait au moindre attouchement. L'animal, dit J. Delyell, reproduisit peu à peu de nouveaux viscères : cette grande opération dura près de quatre mois, au bout desquels l'holothurie recommença sa vie habituelle.

Sans doute ces phénomènes sont extraordinaires, mais la multiplication de ces singuliers animaux n'est pas moins remarquable. Rymer Jones a vu une holothurie demeurer quelque temps immobile, chacune de ses extrémités s'élargissant et s'aplatissant peu à peu. En même temps, la partie moyenne devenait de plus en plus amincie, se réduisant à un fil très-mince qui se rompit enfin et laissa isolées deux demi-holothuries à peu près de même grosseur. Plus tard, chaque organisation se compléta dans un repos réparateur, et il en résulta deux animaux parfaitement semblables au premier qui leur avait donné naissance.

Ce sont les holothuries que les Chinois désignent sous le nom de *trépang* ou *tripang* : ils les coupent en filaments et en font un potage qui ne le cède point, dit-on, à la fameuse soupe à la tortue.

LA FONTAINE DE TOP-HANÉ,

A CONSTANTINOPLE.



La Fontaine de Top-Hané, à Constantinople. — Dessin de Sellier.

Au temps de Colbert, qui s'en émerveillait avec raison, on comptait à Constantinople cinq mille neuf cent trente-cinq fontaines; et un vieux voyageur français, qu'on ne consulte plus assez, nous explique en termes excellents pourquoi la grande cité musulmane jouissait alors de ce luxe hydraulique, inconnu à cette époque à la plupart des villes de la chrétienté [1].

« Comme la loy des Turcs leur deffend de boire du vin, dit-il, la dévotion des bons musulmans s'exerce à faire conduire des eaux en plusieurs endroits, pour y avoir des fontaines, afin d'éteindre la soif des passants. »

Les Turcs, à vrai dire, sont assez peu partisans de la statistique, et nous ne savons pas d'une façon bien certaine si ce nombre prodigieux de fontaines, énuméré en 1680, a beaucoup augmenté depuis le temps où Louis XIV se faisait décrire la Turquie par son spirituel dessinateur Joseph Grelot. Ce qu'il y a d'assuré, c'est qu'un habile général, excellent ingénieur du premier empire, ne nous a pas laissé de doute sur les facilités prodigieuses que les envahisseurs de l'antique Byzance rencontrèrent, grâce à la nature du terrain conquis, pour approvisionner d'eau leur capitale. Il nous apprend aussi que la science raisonnée n'y fut pour rien et que les constructeurs de fontaines, à Constantinople, s'en rapportent bien plus à un heureux instinct pour exécuter leurs travaux, qu'à des calculs positifs dont ils ne se sont jamais fort embarrassés [2].

Ces eaux si abondantes dont font usage les Turcs, et qui alimentent des milliers de canaux dont l'antiquité usait déjà avec une rare magnificence, viennent toutes de Belgrade et d'un village voisin, localités qui ne se trouvent pas à plus de vingt ou vingt-quatre kilomètres de Constantinople.

Ces innombrables édifices, d'une utilité si évidente, sont élevés en général devant les mosquées : on les voit toujours entourés de sackats ou porteurs d'eau, qui remplacent par des outres en cuir nos seaux de fer-blanc. Deux de ces fontaines jouissent d'une telle réputation d'élégance, qu'on n'ouvre pas un seul volume de touriste sans les y voir tout au moins mentionnées.

La fontaine du sultan Abdoul-Ahmed III et la fontaine de Top-Hané sont, en effet, de véritables œuvres d'art. La première fut élevée par un prince qui s'est rendu célèbre par son faste, mais que les Turcs nomment plutôt parmi leurs poëtes que parmi leurs guerriers, et qui mourut en l'année 1617; la seconde est d'une date plus récente; elle a subi une funeste dégradation qui lui a enlevé quelque chose de son élégance primitive.

C'est sur la place des Canons ou, si on l'aime mieux, de l'Arsenal, en face la mosquée de Kilid-Ali-Pacha, que se trouve la fontaine de Top-Hané, « l'un des plus gracieux spécimens de l'art turc. » Les quatre faces, délicieusement sculptées, sont couvertes de versets du Coran,

[1] *Relation nouvelle d'un voyage à Constantinople*, par J. Grelot. Paris, 1680, in-4°, avec fig. nombreuses.

[2] Andréossy (A.-F., comte d'), *Voyage à l'embouchure de la mer Noire, ou Essai sur le Bosphore et sur le delta de Thrace*, comprenant le système des eaux qui abreuvent Constantinople. Paris, 1818, in-8, avec atlas. — Andréossy est mort en l'année même où parut son excellent ouvrage.

de vers turcs et d'arabesques autrefois peintes et dorées; elle a perdu le toit à la chinoise qui la recouvrait jadis. Ce toit, si essentiellement original par sa courbure élégante, excite les regrets du spirituel écrivain que nous venons de citer [1]. Il ne peut voir sans regret la disgracieuse balustrade en fer creux qui règne maintenant autour de l'édifice, et qui en change tout l'aspect primitif. Mais ce qu'il approuve fort, en revanche, c'est la pieuse sollicitude du fondateur à l'égard des passants altérés : elle se perpétue jusqu'à nos jours, et tout promeneur qui, passant devant la fontaine de Top-Hané, demande une tasse d'eau fraîche, la reçoit aussitôt d'une main bienveillante qui se fait jour à travers un treillis.

Rappelons ici qu'il n'y a pas, à proprement parler, de style architectonique inventé par la race ottomane. Les plus beaux monuments de Constantinople ne procèdent pas d'une architecture essentiellement propre aux Turcs; ces édifices reflètent, ou le génie éteint de Byzance, ou le caractère parfois si charmant et si élevé qu'on remarque, par exemple, dans certains monuments de Bagdad, de Damas, du Caire ou de Tlemcen.

« L'art si fin, si élégant et si pur des Arabes a laissé, dit Théophile Gautier, peu de traces chez les Turcs. »

(1) Théophile Gautier, *Constantinople*. Paris, 1856, 3e édit., 1 vol. post in-8.

CONSEILS.

Rappelle-toi, quand tu seras tenté de rester trop longtemps au lit, qu'il est de ta nature propre d'aller t'acquitter de quelque devoir social, au lieu que le sommeil t'est commūn avec les animaux.

La joie de l'esprit humain consiste à faire ce qui est le propre de l'homme. Or le propre de l'homme est d'aimer son prochain, de mépriser tout ce qui affecte les sens, de distinguer le spécieux du vrai, et de contempler la nature universelle et ses œuvres. MARC AURÈLE.

HISTOIRE
D'UN HOMME QUI N'A JAMAIS RIEN VU.

Suite. — Voy. p. 2, 10, 30, 37, 42, 57.

XXXVIII

Les causeries avec le beau-père, M. Berthais, roulaient sur de tout autres sujets.

Mais il avait été fait entre nous une convention que je dois dire.

M. Berthais appartenait depuis sa jeunesse à un parti politique qu'il est inutile de désigner ici. Or j'avais le malheur, moi son gendre, de n'avoir jamais pu complétement m'attacher à ce parti, ni à aucun autre; tout au plus avais-je une vague idée de ce que voulaient ces partis... En philosophie, j'en étais précisément au même point; ce qui cadrait avec mes instincts, ici ou là, je le prenais; mais de m'attacher à telle ou telle secte, j'en étais incapable.

On ne m'approuvera pas en ceci, je le sais, et sans doute on aura raison; mais réfléchissez à ma situation singulière, à mon isolement, à mon éternel tête-à-tête avec la nature; songez que, même aujourd'hui, avec mes cheveux blancs, j'en suis encore à mettre le pied dans une ville de trois mille âmes. Rappelez-vous que c'est ici l'*Histoire d'un homme qui n'a jamais rien vu*, et peut-être serez-vous indulgent pour cette faiblesse de mon esprit.

Du reste, je puis, sans danger pour les autres, faire l'aveu de cette faiblesse; elle ne sera pas, je crois, contagieuse [1].

Il avait donc été convenu entre M. Berthais et moi que jamais, dans nos conversations, il n'y aurait place à la politique qui divise; nous devions nous en tenir aux sciences naturelles, qui sont, à cette heure, un des plus grands éléments de concorde qu'il y ait au monde.

Voilà pour la partie purement intellectuelle de nos entretiens; quant au reste, nous avions, pour l'aimer ensemble, la guider et l'instruire, une même famille. Quelle folie (et quel crime) eût-ce donc été que de ne pas vivre cordialement!

Il résulta de cette convention qu'en dehors des rapports de famille, nous ne touchions jamais qu'aux questions scientifiques.

Volontiers j'eusse abordé les arts; mais, chose singulière, M. Berthais n'y était nullement disposé. Musique, peinture, poésie, ne l'intéressaient que peu ou point.

Sur cela, je m'entendais mieux avec le voisin Soufflanbise; je lui trouvais cependant des tendances trop marquées vers certaines écoles et trop d'antipathie pour certaines autres. Il semblait ne rien craindre tant que d'ouvrir toutes ses fenêtres.

Rester en toute chose purement et simplement (mais complétement) un homme, n'était donc possible à personne?

Pour moi, je ne savais que trop, hélas! qu'il me manquait une jambe, et j'en éprouvais une grande tristesse; mais aussi quelle joie de se dire que Florine et moi nous avions moralement toutes nos cordes vibrantes! C'est alors que je plaignais les autres; et puis, pensant à notre ménage, à nos enfants, à nos fleurs, à notre goût pour toute science et tout art, je chantais au fond de mon cœur: *Hosannah!*

XXXIX

Cependant ces conversations avec M. Berthais, avec le vieux journaliste Soufflanbise, étaient une mine inépuisable pour ma curiosité, qui de plus en plus s'étendait à toute chose.

Le beau-père possédait un très-grand savoir quant aux sciences exactes : mathématiques, physique et chimie; il avait même autrefois professé cette dernière science, mais la passion pour les mathématiques l'avait emporté. On lui doit même pour l'enseignement un traité élémentaire de géométrie fort estimé.

Quant au mélancolique et bilieux Soufflanbise, son savoir du côté des sciences était fort restreint; mais il était, beaucoup plus que le beau-père, versé aux choses de la littérature et des arts; non pas qu'il pût, même en ces matières, passer pour un érudit : son savoir était d'autre nature.

En sa qualité de journaliste, il s'était trouvé en relation avec tous les hommes qui, dans les trente dernières années, ont joué quelque rôle soit politique, soit littéraire... Il savait sur les contemporains les histoires les plus intéressantes, les plus instructives. C'était comme un Saint-Simon vivant qui, dans l'intimité, s'épanchait de tous ses souvenirs, au lieu de les écrire.

Jamais, dans aucun recueil biographique, je n'eusse puisé des renseignements d'une telle valeur, d'une telle vérité de touche.

Si bien que, grâce à ces révélations, j'assistais du fond de mon jardin aux épisodes les plus émouvants de notre

(1) Soyons indulgents, mais faisons nos réserves. Cette sorte d'indifférence commode, vraie ou apparente, n'est pas chose aussi rare ni toujours aussi modeste que semble le croire cet honnête homme.

histoire contemporaine. Souvent même il me semble, à moi qui n'ai jamais rien vu, que personnellement j'ai été mêlé à tout ce qu'il nous raconte.

Aussi, que de fois je me suis rappelé cette pensée d'un sage :

« A qui vécut curieusement, l'univers rend visite dans la solitude. »

XL

Avançons, je vous prie, de quelques années, car le lecteur ne peut pas s'attendre qu'une existence sans aventures lui sera retracée jour par jour.

Eh! mes amis, comment cela serait-il possible, alors que des années entières ont passé dont à peine je pourrais retrouver quelques traces dans mes souvenirs? Et parmi ces souvenirs, combien en est-il qui ne sauraient intéresser nul autre que moi?

Voici donc ceux qui me sont restés du temps qui suivit ce que j'ai raconté.

On se rappelle peut-être que nous avions trois enfants : Alain, Odette, Germaine; mais il nous vint encore, après eux, Marcel, Henriette, Albert et Agnès.

C'était en tout sept; avec le père et la mère, cela faisait neuf personnes à la colonie; si je ne compte plus Aristote, c'est que le pauvre animal nous avait quittés : il était mort de vieillesse ou à peu près.

Un petit cheval l'avait remplacé, que nous appelions Rosette, car ce petit cheval était une jument intelligente et docile.

L'humble budget commençait à devenir d'autant plus mince, que les subsistances, que les impôts, que les frais de tous genres augmentaient, et qu'un capital de vingt-cinq mille francs avait été perdu dans une banque qui tout à coup sombra.

Cependant nous avions, Florine et moi, supporté philosophiquement ce malheur, et nous restions gais au milieu de nos sept enfants joufflus et vigoureux.

On faisait au logis un peu plus maigre chère, on portait ses habits un peu plus longtemps, on donnait un peu moins d'avoine à Rosette, on tâchait surtout de tirer du jardin d'année en année un peu plus, et vraiment tout allait bien. Il n'y avait de triste chez nous que le malheureux Soufflanbise, et Soufflanbise cependant venait de faire un petit héritage.

La suite à une prochaine livraison.

LE PORT DE BREST.

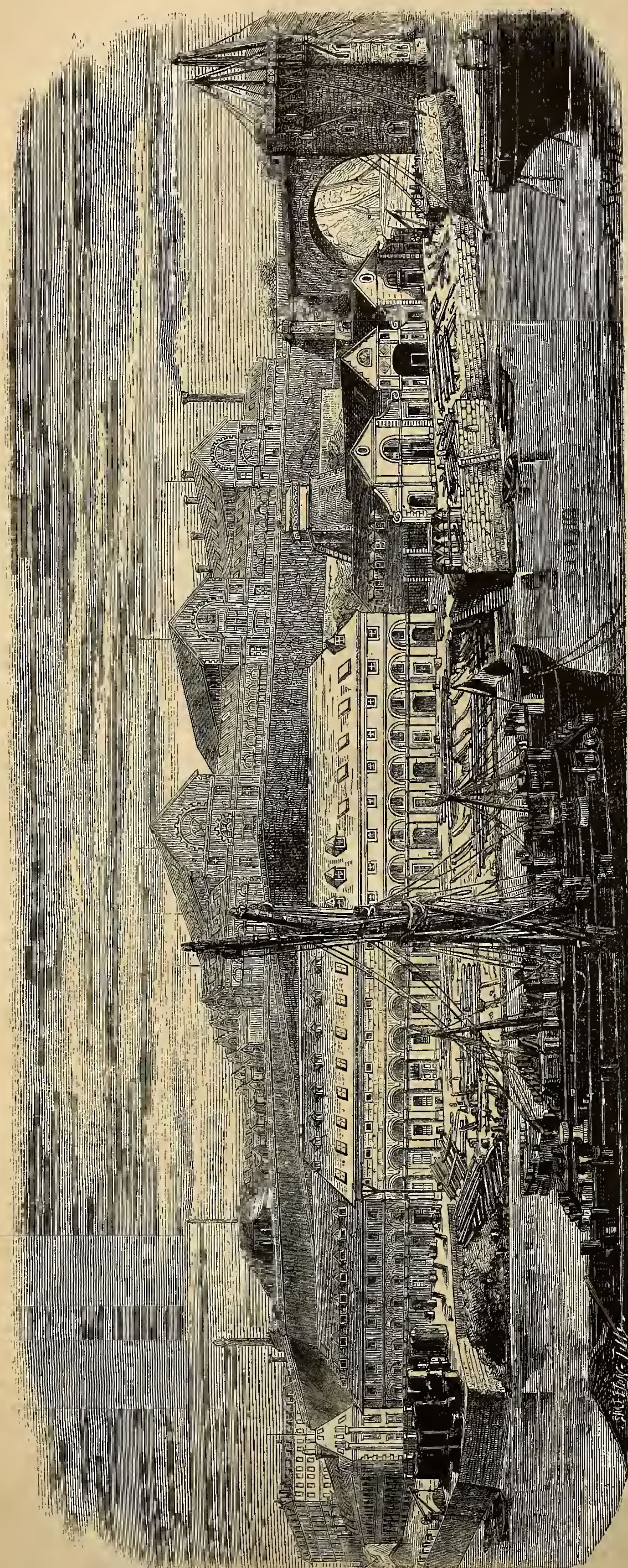
Suite. — Voy. t. XLII, 1874, p. 332.

Les constructions reproduites dans le dessin de la page suivante sont situées sur la rive droite de la Penfeld, entre les formes de Pontaniou et le viaduc de la Grue. Ce sont d'abord, faisant face à ces bassins, les grandes forges des constructions navales, qui datent de 1789, et où l'on a établi un ventilateur desservant quarante-sept feux simples, quatre feux doubles, un martinet de la force de quatre chevaux, trois marteaux-pilons de 500 kilogrammes chacun, etc. Au premier étage de ces forges est la limerie proprement dite, desservie, comme les ateliers de la chaudronnerie et du petit ajustage, par deux machines à vapeur de douze chevaux chacune, et pourvue d'un outillage des plus complets, car il comprend une trentaine de machines. Derrière les grandes forges, et adossé à sa façade nord, est un hangar construit en 1843, dont la première partie renferme une presse hydraulique servant à l'épreuve des objets ouvrés en bois, fer et chanvre, particulièrement à celle des câbles-chaînes. La seconde partie contient le banc d'épreuve de la machine; la troisième sert de magasin de dépôt des fers à mettre en œuvre. A l'extrémité nord de la rue parallèle aux grandes forges, on remarque une série d'ateliers construits de 1841 à 1847. C'est, en premier lieu, l'ancien atelier du zingage, où l'on a monté récemment un marteau-pilon de 8000 kilogrammes; puis les ateliers du petit ajustage, des marteaux-pilons et des martinets. Nous donnerons une idée de l'importance de ces derniers, en disant que six cent cinquante ouvriers y ouvrent annuellement un million de kilogrammes de fer, et qu'ils mettent en œuvre un matériel composé des principaux objets suivants : un marteau vertical ou pilon de 2 500 kilogrammes; un marteau automoteur pesant, avec son appareil, 3 500 kilogrammes; un autre marteau vertical de 500 kilogrammes, quatre martinets, deux ventilateurs, deux machines à vapeur, une chaudière, quatre fours à réverbère, quatorze feux fixes, un feu roulant, un conduit de flamme, et un établi de limeur.

Viennent ensuite les ateliers de la Madeleine, ainsi nommés du pénitencier qui, avant l'incendie de 1782, en occupait l'emplacement; ils sont situés au nord-ouest des bassins de Pontaniou, avec lesquels ils communiquent par la levée de Pontaniou, large chaussée construite de 1807 à 1809. Sous cette levée sont les magasins de la direction des travaux hydrauliques; derrière, les ateliers; au sud, la prison de Pontaniou, lieu de détention pour les marins et les ouvriers de l'arsenal. Les ateliers du plateau des Capucins sont situés sur l'emplacement qu'occupait l'ancien couvent de ce nom, acheté par Louis XVI, en 1789, et attribué à la marine en 1791; ils ont été fondés en 1841 et 1845, et plus que doublés de 1858 à 1864. Ils occupent une superficie de 2 hectares et demi, et, par leur mode de construction, leurs dispositions intérieures, leur outillage, ils forment un établissement grandiose et qui a certainement peu de rivaux en Europe. Le sol du plateau est élevé de 25 mètres au-dessus du niveau des quais; mais cet inconvénient, qu'on n'a pu éviter à cause de l'impossibilité où l'on était de trouver ailleurs un emplacement suffisant, est atténué, non-seulement par la proximité des grandes forges et autres ateliers des constructions navales, mais encore par l'établissement d'une rampe praticable aux voitures, ainsi que par celui de grues reliées aux ateliers par un réseau complet de voies ferrées. Cet établissement se compose de trois grandes halles parallèles, larges de 16 mètres, longues de 150, séparées les unes des autres par des bâtiments plus bas dits annexes. On les appelle, en raison de leur destination, halles de fonderie, d'ajustage et de montage. A l'est de cette dernière, les bâtiments annexes prennent une grande importance et sont occupés par la grosse chaudronnerie.

Cette grosse chaudronnerie, où se confectionnent les chaudières des bâtiments à vapeur, est sillonnée par trois voies ferrées, qui communiquent avec le réseau et pénètrent de 30 mètres dans l'atelier. Cet atelier peut contenir de quarante à cinquante corps de chaudières de cent vingt chevaux chacun. Au-delà des 30 mètres, sur une seule ligne parallèle à la façade, sont rangés seize autels de forge, ayant chacun sa cheminée. Environ vingt machines-outils à percer, buriner, cintrer, etc., sont alimentées, ainsi que les souffleries des forges, par deux machines de la force de vingt chevaux chacune, dont une seule suffit, à la rigueur, au service de l'atelier, qui n'est jamais exposé à chômer. Enfin, un four à réchauffer les tôles, d'un nouveau modèle, complète l'outillage. Dans les bâtiments voisins de l'atelier se trouvent ses dépendances, c'est-à-dire la chaudronnerie de cuivre, contenant quatre autels de forge et quelques machines-outils, une

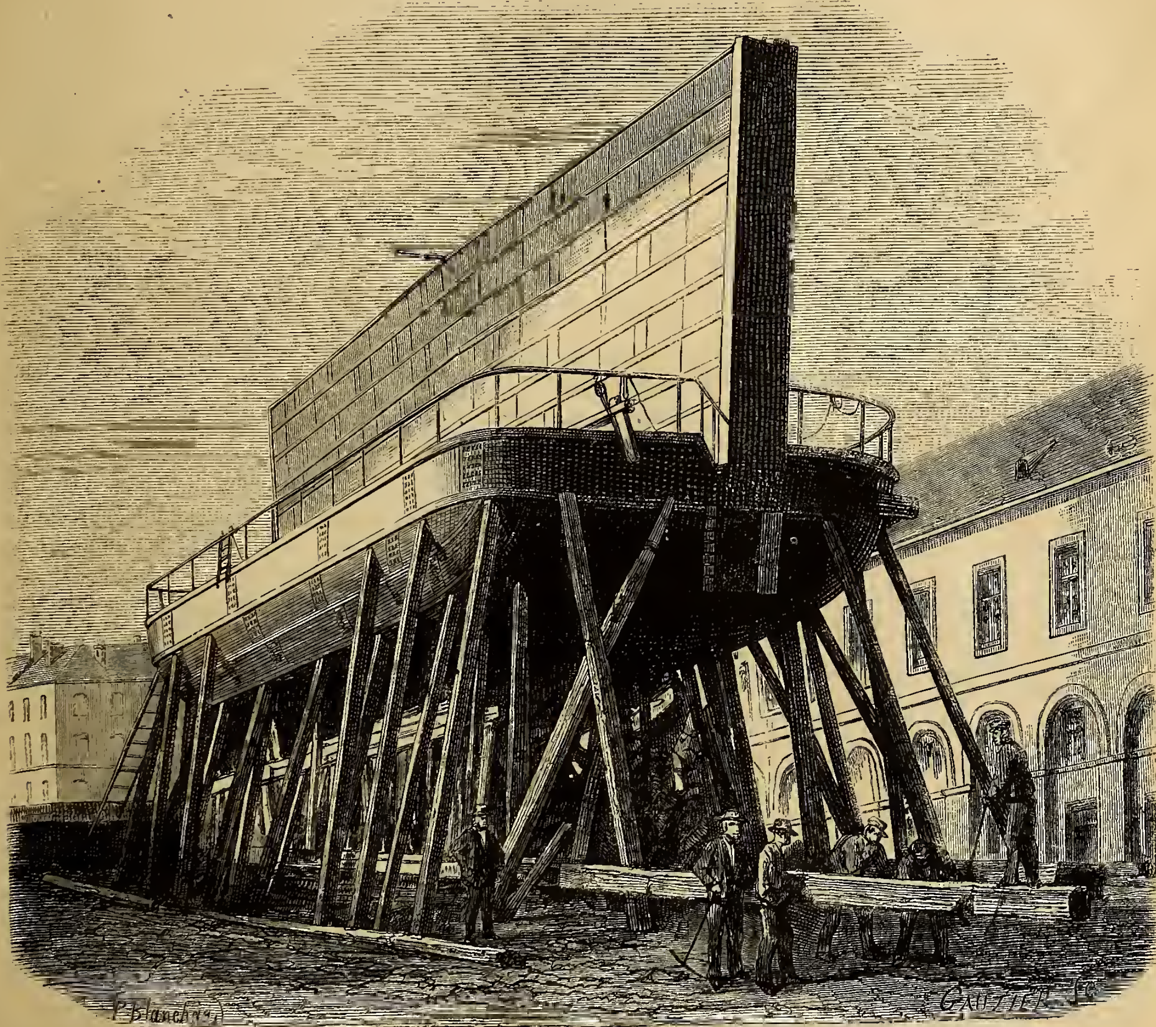
salle d'épure des chaudières. Trois cents hommes environ forment le personnel de cet atelier; mais l'outillage permet d'en utiliser quatre cents. Les halles du montage et de l'ajustage sont désignées, avec leurs annexes, sous le nom spécial d'atelier des machines. A leur sortie des forges ou de la fonderie, les pièces de fonderie, préalablement tracées dans la halle du montage, sont envoyées dans celle de l'ajustage, où elles sont tournées, rabotées, burinées, etc.; et quand tous les organes d'une machine ont été ainsi préparés isolément, on fait le montage de la machine avant de l'envoyer au navire auquel elle est destinée. L'outillage de la halle de montage se compose d'un chariot destiné au transport et à la manœuvre des pièces d'un très-grand poids, qu'il faut présenter les unes aux autres avec beaucoup de précision; ce chariot pèse 61 tonnes et peut manœuvrer facilement un poids de quarante tonnes. Sa translation et l'élévation du poids se font au moyen d'une corde sans fin qui transmet au chariot, en quelque endroit de sa course qu'il se trouve, le mouvement des machines. Deux autres chariots, de 12 tonnes chacun, sont mus à bras, et transportent des charges de 3 tonnes. Une ligne de rails qui traverse l'atelier dans toute sa longueur aide à la facilité des manœuvres. Les grandes machines-outils à raboter et à buriner, placées à l'extrémité sud de la halle de montage, appartiennent de fait à l'ajustage, mais elles n'ont pu y être établies, à cause de leurs grandes dimensions. L'ajustage, occupant la grande halle centrale et ses annexes, est divisé dans sa largeur par deux rangées de colonnes, laissant entre elles une rue de 10 mètres et supportant deux étages de planchers. Plus de quatre-vingts machines à tourner, raboter, buriner, etc., occupent le rez-de-chaussée, ainsi que le premier étage et leurs annexes. Tous ces outils sont disposés de manière à pouvoir être mis en mouvement par une seule machine, dont la force se transmet jusqu'à 200 mètres, au moyen d'un système d'arbre de couche à grande vitesse, dont l'ensemble présente un développement de plus de 500 mètres. Les ateliers du montage et de l'ajustage emploient 800 ouvriers, que l'outillage permettrait de porter à douze cents. Les chambres des machines motrices, de la force de quarante-huit chevaux chacune, sont placées, avec leurs chaudières, dans la cour située entre l'atelier de montage et la fonderie. Chacune de ces deux chambres est munie de deux citernes, dans lesquelles sont recueillies les eaux pluviales, jusqu'à concurrence de 786 mètres cubes pour celles du sud et de 576 pour celles du nord. Ces eaux sont filtrées et destinées à l'alimentation des chaudières. La fonderie, qui occupe la troisième grande halle, d'une superficie de 3 600 mètres carrés, ses annexes comprises, est pourvue de deux grands fours Wilkinson, pouvant contenir chacun 4 500 kilogrammes de métal; de quatre pe-



Port de Brest. — Vue prise en face du ponton à bigues et de l'atelier des chaudières. — Dessin de Sellier.

tits, susceptibles d'en fondre 2 500 kilogrammes chacun, et de deux fours à réverbère, les deux plus vastes qui soient à Brest, et pouvant contenir jusqu'à 10000 kilogrammes de métal chacun. Les six premiers ont chacun leur cheminée. Les souffleries de ces fours sont alimentées par un canal souterrain, qui reçoit le vent d'un ventilateur mû par les machines de l'ajustage. La fonderie est encore pourvue de huit grues, dont quatre peuvent élever chacune de 25 à 30 000 kilogrammes, et les autres 22 000 kilogrammes aussi chacune. Avec son outillage actuel et un personnel de cent trente ouvriers, l'atelier peut fondre des pièces de 20000 kilogrammes et produire par mois 45000 kilogrammes. Un outillage complet et un personnel augmenté permettraient d'élever la production mensuelle à 130000 kilogrammes.

Aux extrémités sud et nord de ces ateliers sont deux môles en maçonnerie, celui de la maçonnerie et celui du viaduc, où sont établies des grues puissantes. Ce dernier môle est relié au terre-plein du plateau par une arche en plein cintre de 30 mètres d'ouverture, toute en pierre de taille, exécutée de 1848 à 1857. Une voie de fer, établie sur le plateau du viaduc et s'embranchant sur le réseau des ateliers, amène les pièces ouvrées sur la plate-forme, où une grue en métal, dite du viaduc, capable de porter



Port de Brest. — Bateau-porte en fer [1]. — Dessin de Ph. Blanchard.

des poids de 40 tonnes, vient les saisir, puis, roulant sur ses galets, va les porter à 10 mètres de distance sur les navires, ou les enlève desdits navires avec la même facilité. Cette grue peut encore servir avec avantage de machine à mâter.

Sur le quai attenant aux grandes forges se dresse le grand bâtiment de la menuiserie, bâti en 1743; il est terminé à son extrémité par deux pavillons affectés, celui du sud, qui fait retour sur l'anse de Pontaniou, aux bureaux de la comptabilité des constructions navales; celui du nord, au bureau du commissaire des travaux, de l'inspecteur de ce détail et au poste du chirurgien en chef de l'arsenal, chargé de porter les premiers secours aux ouvriers blessés sur les travaux. Entre ces deux pavillons sont de grands magasins, puis les bureaux des ingénieurs des travaux hydrauliques et des constructions navales.

Entre cet atelier de menuiserie et le viaduc sont les ateliers de calfatage, de sculpture et peinture, qui datent de 1692; puis l'atelier des cabestans ou grosses œuvres et le magasin aux mâts, construits de 1692 à 1705. La salle des modèles a été établie en 1826, au premier étage

[1] Lorsqu'on remonte le cours de la Penfeld et qu'on a dépassé le pont National, on arrive bientôt, en suivant le quai qui borde les ateliers de l'artillerie, devant les *formes de Pontaniou.* C'est l'un des bateaux-portes qui servent aujourd'hui d'écluses à ces bassins que notre dessin représente. Leur installation est la dernière construction de quelque importance à laquelle aient été employés, à Brest, les condamnés aux travaux forcés. Les formes de Pontaniou constituent aujourd'hui un vase de 75 mètres de longueur sur 20 de largeur et 9 de profondeur, vase d'un seul bloc et pouvant contenir environ 13 500 mètres cubes d'eau.

de la sculpture. Au premier étage de la peinture est l'école élémentaire du port, suivie par une moyenne de trois cent cinquante apprentis des diverses directions.

La suite à une prochaine livraison.

INFLUENCE DE L'INSTRUCTION

SUR LA QUALITÉ DU TRAVAIL.

ENQUÊTE.

Fin. — Voy. p. 34, 47.

QUATRIÈME QUESTION.

Quels sont les effets de l'instruction au point de vue social et au point de vue de la moralité des individus?

Les ouvriers instruits n'habitent-ils pas, en général, des maisons plus confortables et plus agréablement construites?

Sont-ils plus ou moins portés à la paresse et à la dissipation que les illettrés?

Quelle différence y a-t-il entre les ouvriers instruits et les ouvriers ignorants sous le rapport du caractère, de l'économie, de la moralité et de l'influence sur leurs compagnons?

RÉPONSES.

M. John Browning, à New-York, président de la société de *Trades' Union* des maçons en briques :

« J'ai toujours trouvé que ceux qui ont l'habitude de lire sont bien vite au courant de ce qui se passe, et s'intéressent plus sérieusement aux faits contemporains. Il en résulte qu'ils ont plus d'estime et de respect pour eux-mêmes; ils sont plus actifs, plus prévoyants, et s'efforcent toujours d'améliorer leur condition. Leur influence sur leurs camarades est également plus grande.

» Je suis très-désireux de voir ouvrir gratuitement des écoles pour les enfants, des classes du soir pour les apprentis, et des bibliothèques pour tous ceux qui veulent s'instruire.

» Je suis convaincu que cela ajouterait beaucoup à notre prospérité industrielle, et que notre niveau social en serait élevé; cela nous rendrait plus moraux, plus religieux et meilleurs citoyens. »

M. Mundella, membre du Parlement anglais pour le canton de Sheffield (tissage des laines) :

« En général, plus un homme est instruit, plus il a de ressources dans l'intelligence et moins il est disposé à se livrer aux plaisirs grossiers et à se laisser aller à l'intempérance et aux excès. Les professions qui en Angleterre ont le plus de penchant pour l'ivrognerie sont celles où se trouve le moins d'instruction.

» J'ai moi-même employé des ouvriers intelligents dont le salaire était inférieur à celui d'autres ouvriers ignorants qui faisaient un travail plus fatigant. Malgré cela, l'homme intelligent élevait bien ses enfants, habitait une maison confortable, et savait entourer son existence de jouissances honnêtes, tandis que l'illettré, avec des salaires plus élevés, s'adonnait à l'ivrognerie, négligeait sa femme et ses enfants, et avait un intérieur moins heureux sous tous les rapports.

» En Angleterre, les ouvriers instruits se font remarquer par leur esprit d'ordre et d'économie. Ils sont à la tête de toutes les associations utiles; c'est parmi eux que l'on trouve des professeurs pour les écoles du dimanche et des fondateurs pour les sociétés coopératives. »

M. John Stephenson, industriel, à New-York (construction de machines) :

« La culture intellectuelle n'accroît pas seulement l'habileté professionnelle, elle développe encore les bons sentiments, elle améliore la condition sociale de ceux qui l'ont reçue et augmente le charme de l'intérieur domestique. L'ouvrier instruit s'occupe davantage de sa femme et de ses enfants; il habite une maison plus propre et plus commode; il apprécie mieux la valeur du temps, et apporte plus d'économie dans ses dépenses.

» Je pense qu'il y a un véritable intérêt national pour les États-Unis à instruire le peuple et à augmenter ainsi la puissance de production des ouvriers. Il en résultera une élévation de salaires pour les individus et une amélioration dans leur situation. Cela assurera, en même temps, un écoulement plus considérable de nos produits industriels sur les marchés étrangers. »

M. Adams, cordonnier, membre de sociétés coopératives, à Cleveland, Ohio :

« L'ignorance se reconnaît partout; ici même, à Cleveland, vous pouvez voir beaucoup de jolies petites maisons (*cottages*) entourées d'un jardin bien tenu; entrez-y, et vous trouverez une famille d'ouvriers qui a reçu une certaine instruction. Plus loin, si vous rencontrez une misérable habitation où tout respire la misère, le vice, l'ivrognerie, demandez à ceux qui l'habitent de signer leur nom; soyez sûr qu'ils n'ont qu'une croix pour signature. »

MM. E. M. Davis, C. H. Tuchner, M. Donelan, membres du conseil de l'association *the Labor Assembly*, de Cincinnati :

« Nous considérons l'instruction comme très-avantageuse; elle épure et élève les sentiments; elle met l'homme en état d'employer son intelligence à résister au mal et à faire le bien; elle lui assure l'aisance et lui procure le bonheur.

» Plus l'homme a une instruction élevée et solide, plus il a une idée claire et juste de la valeur du temps et de l'argent, et mieux il sait s'en servir; sa moralité est plus grande et son influence sociale plus étendue.

» Nous sommes convaincus que le rang des nations se mesure d'après le niveau d'instruction qu'ont atteint leurs populations laborieuses. L'ignorance entraîne le despotisme, la démoralisation, le vice et la misère; l'instruction, au contraire, assure la liberté d'un peuple et lui donne la prospérité et la vertu. »

M. Charles Pearson, menuisier, à Charlestown, Massachusetts :

« Chez les Américains comme chez les autres peuples, la culture intellectuelle adoucit et épure les mœurs; elle tend toujours à perfectionner l'homme.

» Je connais des ouvriers qui travaillent tout le jour comme menuisiers, et qui parlent et écrivent plusieurs langues; ce sont des *gentlemen* dans toute l'acception du mot. »

M. Sanborn (a été à même de voir fonctionner diverses industries) :

« Les hommes ont l'esprit d'imitation, et ils ne font le plus souvent qu'adopter les idées émises par d'autres. Il en résulte que les plus instruits, ayant plus de facilité pour exprimer les idées qu'ils ont acquises ou qui leur sont propres, ont par là même une grande influence sur les autres. »

M. Bingham (industries diverses) :

« Je pense que la culture intellectuelle améliore les habitudes des ouvriers, mais je crois que l'exercice éclairé et assidu d'une profession contribue puissamment aussi à ce résultat. Aussi, selon moi, l'État devrait établir dans les écoles publiques un enseignement professionnel; les études littéraires n'auraient pas à en souffrir, et nous y trouverions un élément de grandeur et de prospérité nationales. Je voudrais en outre que l'instruction fût rendue obligatoire, et que partout où il y a une prison il y eût en même temps une école pour les vagabonds et les gens sans

aveu (*reform schools*), dans laquelle on leur apprît à travailler en même temps qu'à lire et écrire. »

M. Gayer (travaux d'agriculture, de charpente, etc.) :

« Les gens instruits ont des goûts plus relevés, plus de tenue dans leur personne, plus de soin dans l'arrangement intérieur de leur maison. L'éducation procure aux jeunes gens une précieuse source de distractions; ils restent chez eux avec leurs livres, au lieu d'aller chercher leurs plaisirs dans les cabarets et au milieu de mauvaises compagnies. Pour combattre le vice et l'immoralité, une bonne éducation et des goûts littéraires sont un moyen plus efficace que toutes les lois répressives. »

M. Ed. Geary, pasteur :

« Les salles de lecture, les cercles, les conférences qui existent aux États-Unis pour les ouvriers, contrastent avec les tavernes et les établissements de bas étage qu'ils fréquentent en Angleterre. Comme habitation, comme ameublement, comme tenue et comme situation, l'ouvrier américain a une supériorité qui est un puissant argument en faveur du développement de la culture intellectuelle et morale. Il faut instruire le travailleur par tous les moyens possibles, afin que la science dirige sa main et que la lecture vienne le distraire de ses fatigues. Il apprendra ainsi à mieux connaître ses droits et ses intérêts, et en se rendant compte des rapports du travail et du capital, il appréciera l'importance de l'ordre et de la paix, en même temps que la morale et la religion viendront lui enseigner ses devoirs et l'éclairer sur sa destinée future. »

On peut juger par ces extraits de la pensée qui domine dans les réponses provoquées par le questionnaire du Conseil d'éducation des États-Unis. Sauf quelques légères divergences d'appréciation, tous les déposants patrons et ouvriers, bien qu'appartenant aux industries les plus diverses, sont également convaincus de l'importance et de l'utilité de l'instruction populaire.

On a vu que la plupart d'entre eux estiment à 25 pour 100, au point de vue de la production, la supériorité de l'ouvrier qui sait lire et écrire sur celui qui est illettré. Sans doute il est difficile de donner à cet égard des chiffres précis, mais l'avantage que l'homme instruit a sur l'ignorant, même sous ce rapport, paraît incontestable.

Le point le plus important de l'enquête est peut-être celui qui a mis en lumière l'influence de l'instruction sur la moralité des individus. L'ignorance, bien loin de préserver du vice, a presque toujours pour effet de le développer.

Les conditions du travail sont les mêmes partout, et les observations faites en Amérique peuvent s'appliquer à la France; mais une enquête semblable à celle des États-Unis, faite chez nous par des esprits habitués à l'analyse des faits économiques, serait sans doute plus complète et plus approfondie. Elle constaterait, à un point de vue à la fois élevé et pratique, cette grande vérité, que si la science est nécessaire aux progrès de la civilisation, l'instruction élémentaire, bien comprise et bien dirigée, n'est pas moins indispensable pour assurer le bien-être, l'intelligence, la moralité des individus, et pour développer la prospérité d'une nation.

LA PATRIE.

La patrie, c'est la terre où nous sommes nés et où dorment nos ancêtres couchés dans leurs tombeaux. Ils ont versé leurs sueurs pour la rendre forte ; ils ont répandu leur sang pour la faire libre, et dans leurs travaux, dans leurs luttes, ils pensaient à nous, qui devions continuer leur œuvre ; ils nous appelaient la postérité, et ils travaillaient pour nous!

La patrie, c'est le grand lien fraternel unissant tous les hommes qui parlent une même langue et sont soumis aux mêmes lois. C'est le passé, c'est le présent, c'est l'avenir de nos cœurs et de nos intelligences. (1)

CAISSE D'ASSURANCES
EN CAS D'ACCIDENTS (2).

Les travaux agricoles ou industriels exposent souvent les ouvriers à des accidents entraînant une incapacité permanente de travail.

Pour se mettre à l'abri de ce danger, il leur suffit de s'assurer, moyennant un versement annuel de 3, 5 ou 8 francs. Cette faible somme, représentant de 1 à 3 centimes par jour de travail, donne droit, suivant l'âge de l'assuré au moment où il est blessé :

A une rente de 150 francs pour une cotisation de 3 fr.
— 200 francs — 5 fr.
— 313 francs — 8 fr.

Quand l'assuré est âgé, cette rente est plus forte; et s'il peut gagner sa vie en modifiant son genre de travail, la moitié de la rente lui reste acquise pour la durée de son existence.

ASSURANCES EN CAS DE DÉCÈS.

Un chef de famille vivant de son travail et ne possédant pas d'épargnes laissera sa famille dans la misère, s'il meurt avant d'avoir amassé quelque bien.

Il peut assurer aux siens *immédiatement* un capital payable le jour de son décès, en s'engageant à verser une prime annuelle.

Voici le taux des versements à faire annuellement :

De 16 à 17 ans, 13 fr. 20 donnent droit à 1 000 francs après décès;

De 35 à 36 ans, 20 fr. 20 donnent droit à 1 000 francs après décès;

De 55 à 56 ans, 43 fr. 60 donnent droit à 1 000 francs.

On peut également s'acquitter par une prime unique; ainsi :

A 16 ans, 259 fr. 60, une fois payés, donnent droit à 1 000 francs après décès.

Et à 56 ans, 548 fr. 10, une fois payés, donnent droit à 1 000 francs après décès.

Les versements sont reçus à Paris, à la Caisse des dépôts et consignations; dans les départements, chez les trésoriers-payeurs généraux et les receveurs particuliers des finances.

Il sont reçus également, en ce qui concerne les Caisses d'assurances en cas de décès et en cas d'accidents, chez les percepteurs des contributions directes et les receveurs des postes.

Les sociétés de secours mutuels préserveront les ouvriers de la gêne résultant des frais occasionnés par la maladie.

Les caisses dont nous venons de parler les mettront à l'abri de la misère en cas d'accident grave ou d'incapacité de travail résultant de la vieillesse.

Enfin, la mort prématurée du chef de famille n'amènera pas nécessairement la misère dans son intérieur s'il est assuré en cas de décès.

Exemple. — Un jeune homme, consacrant 60 centimes par jour à ces diverses assurances offertes par l'État et par les sociétés de secours mutuels, obtiendrait :

1° Les soins du médecin et les médicaments nécessaires en cas de maladie;

(1) Mlle Mélanie Bourotte, *Au village.*

(2) Voy., sur la Caisse de retraites et pensions viagères pour la vieillesse, t. XIX, 1851, p. 307, et t. XXXVIII, p. 382.

2° Une rente de 330 francs en cas d'accident grave;

3° Une autre rente de 750 francs à partir de l'âge de cinquante-cinq ans;

4° Un capital de 5000 francs à recevoir après son décès.

COLONIES PÉNALES.

UNE RÉVOLTE PACIFIQUE. — UN CONDAMNÉ DEVENU MAGISTRAT.

Parmi un grand nombre de faits curieux dont abonde l'histoire des colonies pénales de l'Angleterre, et qu'a recueillis M. Michaux dans sa remarquable étude sur la question des peines, on en distingue deux qui éclairent d'un jour assez vif les causes du succès de la colonisation australienne.

La première population, débarquée en 1788, ne se composait que de criminels entièrement à la charge de l'État; les éléments les plus impurs y dominaient sans autre frein qu'une petite force armée. Bientôt, sous l'influence moralisante du travail agricole, en présence d'une nature féconde qui promettait de beaux fruits, avec l'espoir d'une libération plus prompte ou de la possession d'un coin de terre, il se fit naturellement un partage entre les incorrigibles gangrenés jusqu'à la moelle, et les repentants jaloux de racheter leur passé. Une multitude de nuances s'interposait entre ces extrêmes; mais, dans la balance, le plateau des bons finit par l'emporter de beaucoup.

Cela n'eût point suffi, cependant, si le gouverneur Phillip ne se fût attaché, dès les premiers temps, à former un noyau de colons libres, d'abord en s'adressant au personnel des navires de transport, puis en attirant d'Angleterre des recrues, qu'il favorisa par des concessions de terrain et par la location de la main-d'œuvre des déportés. Ce fut là le nœud de la colonisation et la maîtresse clef du succès.

L'état moral s'améliora singulièrement. Le noyau honnête déborda sur la population criminelle d'origine, et celle-ci s'épura par l'exemple. Moins de quinze ans après l'arrivée du premier convoi, le quart du revenu de la colonie était consacré à l'instruction publique, et une maison de refuge était créée pour soixante orphelines! C'étaient des signes frappants d'une régénération générale.

En 1806, arriva un nouveau gouverneur, précédé par la réputation d'une sévérité inflexible. Ce fut une erreur du ministère anglais. Des conflits s'élevèrent; les résistances et les répressions s'accentuèrent; une issue fatale semblait inévitable, lorsqu'un matin, sans bruit, sans lutte, le gouverneur se trouva prisonnier dans son hôtel, où il fut tenu renfermé jusqu'à ce qu'une occasion s'offrît de l'embarquer pour l'Angleterre!

Cette révolte mesurée, quoique très-décisive, n'est-elle pas surprenante de la part de tels hommes, dont on aurait plutôt attendu des excès de vengeance? Bannis de leur patrie pour avoir méconnu les lois d'une société normale, ils se bornent à y renvoyer le chef qui se montre inhabile à gouverner une société exceptionnelle engagée dans les épreuves de l'expiation. C'est en quelque sorte de la déportation renversée, et comme une réponse, non sans malice, aux partisans d'une répression à outrance.

Ce premier fait appartient à la colonie australienne; le second est de l'autorité métropolitaine, et mit en relief la sagacité du colonel Macquerie, le nouveau gouverneur dont le nom vivra longtemps dans la mémoire des Australiens.

« Son début fut hardi. Un libéré, signalé pour sa bonne conduite, fut pourvu d'un *office de magistrature*. Cette audace était profondément habile, dit M. Michaux; on y reconnaît à la fois un grand sentiment de philosophie et un grand sens pratique. La rédemption du péché originel était tout entière dans cette sorte d'antithèse : l'homme jugé devenant juge. »

On peut tirer, rien que de ces deux faits, un enseignement sérieux : c'est, en premier lieu, que le ministère anglais, après avoir fait son choix avec maturité, laisse une grande latitude au gouverneur; que ce chef laisse à son tour une grande latitude à l'initiative et à l'activité personnelle des colons; qu'enfin les colons, étant déjà, par la nature de leur race, disposés à agir de leur propre mouvement, ils puisent dans la conduite du gouverneur à leur égard de nouveaux motifs pour se gouverner eux-mêmes en hommes sensés.

POUDRIÈRE ARABE EN BOIS DE CÈDRE.



Poudrière arabe en bois de cèdre.

Cette poudrière en bois de cèdre fait partie de la riche collection d'antiquités arabes de M. L. Costa, de Constantine.

Il est difficile de déterminer, même approximativement, l'époque de la fabrication de ces objets sculptés, encore en usage chez quelques tribus nomades. L'ornementation arabe s'est distinguée de tout temps par une grande unité. Tandis que l'art subissait de nombreuses variations chez les peuples latins, passait du style romain et byzantin au style ogival, et de celui-ci aux styles multiples de la renaissance, les éléments de l'art arabe sont restés à peu de chose près les mêmes. Le précepte du Coran : *Tu ne feras pas d'images*, interdisant aux Arabes la reproduction de motifs puisés au contact direct de la nature, les a forcés à se renfermer presque exclusivement dans l'ornement géométrique, composé de lignes savamment arrangées, et toutefois d'un bel aspect décoratif, malgré leur apparente complication.

HUYGENS [1].



Huygens. — Dessin d'Édouard Garnier, d'après Edelinck.

Le mathématicien hollandais Huygens, célèbre par de grandes découvertes astronomiques et physiques, naquit à la Haye, le 14 avril 1629. Après avoir reçu de son père une solide éducation, il étudia le droit à l'Université de Leyde, tout en se consacrant à l'étude des mathématiques et des sciences physiques, qui offraient à son esprit un irrésistible attrait. Il se fit bientôt remarquer, très-jeune encore, par des mémoires importants sur les courbes géométriques. A l'âge de vingt-quatre ans, il vint en France, où il se fit recevoir docteur en droit à la Faculté protestante d'Angers. A son retour en Hollande, il se livra, de concert avec son frère Constantin, à l'étude de l'optique et de l'astronomie. Il parvint à confectionner lui-même une belle lunette astronomique, à l'aide de laquelle il découvrit le premier satellite de Saturne.

« L'an 1655, le 25 mars, dit Huygens dans son bel ouvrage *De Saturni Luna*, en regardant Saturne avec mon tube dioptrique (lunette de 12 pieds), j'aperçus, en dehors des anses ou bras de la planète, à l'occident et à une distance d'environ trois *scrupules* (minutes), une petite étoile située à peu près dans le plan des anses (anneau de Saturne). Me doutant que ce pourrait bien être là un corps dans le genre des quatre lunes de Jupiter, je marquai la position respective de Saturne et de cette petite étoile. Je ne m'étais pas trompé : le lendemain, elle avait bougé, et je pus ainsi mesurer, les jours suivants, son déplacement dans un temps donné. »

On sait que, depuis cette époque, on a découvert six autres satellites de Saturne; mais Huygens n'en a pas moins l'honneur d'avoir frayé la voie à ses successeurs. Il eut encore le mérite de démontrer que l'*armille* mince et plate de Saturne, c'est-à-dire l'anneau, n'adhère pas à la planète, comme on le croyait alors, mais qu'un intervalle annulaire l'en sépare. Il n'est peut-être pas sans intérêt de dire comment Huygens annonça cette observation. Par une tradition ancienne, les astrologues par-

[1] L'orthographe de ce nom a été contestée. Huygens signait ses écrits en latin *Hugenius*. Dans plusieurs ouvrages de son époque, son nom est indifféremment écrit *Huyghens* ou *Hughens;* mais dans des lettres écrites de sa main on lit la signature *Huygens*.

laient presque toujours un langage énigmatique, et se plaisaient à cacher le sens de leurs écrits sous une sorte de rébus indéchiffrable. Huygens fit de même pour l'étude de l'anneau de Saturne. Il proposa aux savants ses contemporains l'anagramme suivante :

aaaaaaa cccc d eeeee g h iiiiiii llll mm nnnnnnnnn oooo pp q rr s ttttt uuuu

Personne ne devina cette énigme. Huygens n'en donna le sens que trois ans après, dans son *Systema Saturninum ;* elle se traduisait ainsi :

Annulo cingitur, tenui, plano nusquam cohærente, ad eclipticam inclinato.

(Il est entouré d'un anneau léger, n'adhérant à l'astre en aucun point, et incliné vers l'écliptique.)

On voit que les savants de cette époque avaient encore de singuliers modes de publication. Mais un esprit tel que Huygens devait dépouiller la science de son fatras habituel ; après avoir découvert la grande nébuleuse d'Orion, il écrivit un livre admirable, le *Cosmotheoros,* où il donne l'essor à son génie. Il décrit successivement toutes les planètes et entreprend de démontrer qu'elles sont habitées; l'idée qu'on se faisait alors d'une terre pour laquelle l'univers entier est créé, répugnait à son esprit; il sait accumuler les raisonnements ingénieux en faveur de sa doctrine.

« Est-il bien raisonnable, s'écrie Huygens, de penser que des corps célestes, parmi lesquels notre terre occupe un rang si infime, n'aient été créés qu'afin que nous autres, petits hommes, puissions jouir de leur lumière et contempler leur situation et leur mouvement? »

Le grand astronome popularisa ainsi la science astronomique, jusque-là confinée dans les observatoires; il excellait à se faire comprendre par des comparaisons. Il publia des calculs ingénieux sur le temps qu'emploierait un boulet de canon, faisant 100 toises par seconde, pour passer des planètes sur le soleil.

Les travaux mathématiques et physiques du grand savant hollandais ne sont pas moins importants que ses recherches astronomiques. On lui doit de beaux mémoires sur le *Calcul des probabilités*, sur la *Réflexion* et la *réfraction de la lumière,* sur la célèbre *Théorie des développées.*

Huygens inventa encore le micromètre, pour mesurer le diamètre apparent des planètes; il sut perfectionner la machine pneumatique et le baromètre; il donna la vraie théorie des lunettes; enfin, il construisit un *Planétaire* qui le conduisit à trouver une remarquable propriété des fractions continues.

Mais ce qui rendit surtout populaire le nom d'Huygens, ce fut la découverte des horloges à pendule. Avant lui, les clepsydres et les sabliers étaient les seuls instruments connus pour mesurer le temps; en appliquant le *pendule* de Galilée à des rouages bien combinés, il rendit à l'astronomie et à l'humanité tout entière des services sur l'importance desquels il est inutile d'insister.

Huygens, de 1655 à 1663, fit de fréquents voyages en France et en Angleterre; il fut appelé à Paris par Colbert, qui venait de fonder l'Académie des sciences, et ne tarda pas à faire partie de la docte assemblée. Il reçut, en outre, une pension de Louis XIV, en récompense de ses grands travaux, et fut logé à la Bibliothèque du roi. Grande époque que celle de ce brillant dix-septième siècle, où la France attirait ainsi à elle tout ce que le monde comptait de célébrités et d'intelligences!

Malheureusement, comme il était protestant, il s'éloigna de la France lors de la révocation de l'édit de Nantes. Ce fut en vain que le roi, la cour, l'Académie, voulurent le retenir. Huygens cessa toute relation avec Paris. Il adressa désormais ses mémoires à la Société royale de Londres, et alla même séjourner en Angleterre, où il fit la connaissance de Newton, dont il tenta de réfuter quelques doctrines.

Huygens mourut à l'âge de soixante-six ans. Comme ses contemporains Descartes, Leibniz et Newton, il ne se maria pas. Ses derniers instants furent très-tristes; dès l'année 1695, il perdit complétement l'usage de ses facultés, et ne conserva que quelques moments lucides jusqu'à l'époque de sa mort. Il avait toujours joui d'une fortune considérable; appelé par sa naissance à vivre à la cour, où il savait briller par l'éclat de son esprit, il préféra le calme de la retraite, le charme de la campagne, où il passa la plus grande partie de sa vie dans les méditations et le travail.

LES CONIFÈRES ET LE REBOISEMENT.

Sous le nom de *conifères*, on comprend la plupart des espèces désignées vulgairement par les expressions vagues d'*arbres résineux*, *arbres toujours verts.*

Tels sont les *pins* et les *sapins.*

Ces deux conifères sont très-souvent confondues; rien n'est plus facile cependant que de les distinguer.

Dans les sapins, les feuilles ou *aiguilles* sont toujours *implantées isolément* sur les rameaux.

Dans le pin, les aiguilles sont toujours *engaînées* deux par deux, trois par trois, quatre par quatre et même cinq par cinq.

Enfin, le *mélèze*, qui est l'une des conifères les plus importantes, se reconnaît immédiatement à ses fines aiguilles groupées en houppes élégantes. Ces aiguilles tombent chaque hiver; autrement dit, le mélèze n'est pas un arbre *à feuilles persistantes.*

Depuis un demi-siècle, les conifères ont pris une importance capitale pour le reboisement des plus mauvaises terres, *les seules d'ailleurs qu'il y ait intérêt à reboiser.*

Les *essences feuillues* indigènes, qui peuplent la majeure partie de nos forêts, ne donnent que des résultats médiocres ou nuls quand on les propage sur des friches brûlées par le soleil ou sur des rocailles compactes.

Il n'en est pas de même pour les conifères, qui vivent *de l'air* bien plus que *du sol.* Ces végétaux puissants s'emparent complétement du sol au bout d'une dizaine d'années; sous leur ombre, aucune plante ne peut vivre, excepté quelques champignons dans la saison humide. Le sol se couvre d'une épaisse couche d'aiguilles, qui forme à la longue un *humus* ou terreau, dans lequel les graines des conifères se sèmeront naturellement. Quand on coupera la forêt, le repeuplement se fera de lui-même, à l'aide des graines qui lèvent déjà chaque année, mais ne peuvent prospérer sous l'ombre épaisse des conifères.

Il est d'ailleurs utile de remarquer que les forêts doivent être soumises à un véritable *assolement*, comme les champs en culture; seulement, c'est par milliers d'années qu'il faut compter quand il s'agit d'un assolement forestier.

La terre se fatigue à produire indéfiniment les mêmes essences. C'est ainsi que le Danemark était autrefois couvert en grande partie d'arbres résineux, qui sont maintenant presque partout remplacés par des forêts de hêtres.

Au contraire, les forêts enfouies et transformées en couches de *lignite* dans plusieurs de nos départements (notamment dans l'Yonne) n'étaient composées que d'arbres résineux. Au-dessus de ces couches de lignite vivent, depuis des milliers d'années, des forêts d'essences feuillues (hêtre, charme, chêne, etc.).

De nombreuses *clairières* se forment souvent dans nos forêts, même quand elles sont absolument interdites au pâturage. Ces clairières sont fréquemment couvertes de jeunes chênes provenant du semis naturel. Toutefois ce peuplement devient inutile, le chêne reste le plus souvent stationnaire; mais que des graines de genièvre viennent à tomber dans la clairière, aussitôt cet arbre résineux se propagera vigoureusement à la place du chêne; et les conifères, qui croissent beaucoup plus rapidement, arriveraient encore plus vite à prendre possession du sol.

Quand on reboise des clairières ou des champs abandonnés, à l'aide d'essences feuillues mélangées d'une façon intelligente, on n'obtient un produit passable qu'à l'âge de quarante à cinquante ans.

Les conifères permettent d'obtenir des résultats bien supérieurs, quand on connaît bien les essences et qu'on suit les règles rigoureuses, indispensables au succès des semis et plantations de conifères.

Ces règles sont d'ailleurs très-différentes de celles qu'on adopte pour les essences feuillues.

Parmi les pins, les seuls qu'on puisse recommander comme ayant été semés ou plantés sur une échelle suffisante sont les suivants :

Le Pin maritime, Pin des landes, Pin de Bordeaux (*Pinus maritima* ou *Pinaster*), est un arbre de croissance rapide, qui atteint 12 mètres dès l'âge de vingt ans. A cinquante ans, il est dépassé par le Pin sylvestre et paraît toujours moins élancé que ce dernier.

Le Pin maritime se distingue immédiatement à ses aiguilles longues de 20 centimètres, d'un beau vert foncé, engaînées deux par deux. Il porte des cônes volumineux remplis de grosses graines.

Cet arbre ne se plaît guère que dans nos départements du midi et de l'ouest. On l'a propagé jusque dans les environs de Paris, notamment à Fontainebleau, où il a bien réussi. Mais il suffit d'un hiver très-rude pour tuer le Pin maritime cultivé trop en dehors des conditions de sa vie normale.

C'est surtout par les semis que l'on propage le Pin maritime. Il réussit très-bien dans les landes assainies. Dès l'âge de quatre ans, les semis atteignent près de 2 mètres. A sept ans, on *éclaircit* de manière à laisser un mètre en tous sens entre les jeunes pins. Le produit des éclaircies est utilisé à la fabrication des fagots ou des échalas (nommés *caraçons* dans le Midi).

Le Pin maritime donne un bois assez médiocre et une résine abondante, de laquelle on retire par distillation l'*essence de térébenthine*. Le résidu de cette distillation n'est autre que la *colophane*, employée, comme l'essence, à une foule d'usages.

C'est à l'aide de semis de Pin maritime, abrités par des branchages fixés au sol et protégés par des semis d'autres plantes, que l'immortel Brémontier a réussi à *fixer* les dunes de Gascogne, qui s'avançaient chaque année sur les terres et engloutissaient des villages entiers.

Le Pin sylvestre (*Pinus sylvestris*) est un Pin à deux feuilles comme le précédent; mais les aiguilles, d'un vert clair, sont deux fois plus courtes et les cônes beaucoup plus petits, ainsi que les graines. Cet arbre est souvent nommé *Pin du Nord*, *Pin de Riga*, *de Haguenau*.

En forêt, le Pin sylvestre atteint 40 mètres et au delà, surtout dans les régions du Nord. Il fournit de bonnes mâtures et des bois de sciage excellents, désignés improprement sous le nom de *Sapins du Nord*. Il se plaît dans les sables siliceux, frais et profonds; mais il est peu difficile sur le terrain et donne encore de bons produits sur les coteaux brûlants et dans les plaines arides de la Champagne. Depuis cinquante ans, les plantations de Pin sylvestre ont transformé ces régions, désignées sous le nom de *Champagne Pouilleuse*.

Le Pin sylvestre résiste d'ailleurs aux plus rigoureux hivers. Il se propage aisément par le semis. On peut aussi en faire des plantations, mais en suivant les règles spéciales dont nous parlerons plus loin.

Le Pin noir d'Autriche et le Pin Laricio sont encore des pins à deux feuilles, à longues aiguilles d'un vert foncé. Dans le premier, les aiguilles sont droites et roides; dans le second, elles sont toujours un peu recourbées. Ces deux espèces sont d'ailleurs extrêmement voisines, à ce point qu'on les a regardées comme deux variétés d'une même espèce. Elles conviennent toutes deux à nos climats et résistent aux plus rudes hivers.

Le Pin noir et le Laricio croissent très-rapidement, plus vite même que le Pin maritime; ils dépassent le Pin sylvestre et atteignent en forêt 50 mètres de hauteur sur 2 à 3 mètres de circonférence. Le bois n'est pas aussi serré, aussi élastique que celui du sylvestre; il ne conviendrait pas à la mâture, mais il est propre à tous les autres usages.

Le Pin noir d'Autriche se plaît dans les terrains calcaires; il réussit jusque dans la craie pure, et améliore promptement le sol par la chute de ses nombreuses et fortes aiguilles.

Citons encore, parmi les pins à deux feuilles, le Pin a crochets (*Pinus uncinata*), très-bel arbre, à croissance fort lente, donnant un bois de bonne qualité. Le Pin chétif, mugho (*Pinus pumilio*), est une variété qui se couvre de branches rampantes, entrelacées, et permet de tirer parti des tourbières et des marais, où il se plaît particulièrement, dans les hautes régions montagneuses.

Le Pin cembro ou *alvier* est un pin à cinq feuilles, commun dans le Briançonnais et les Alpes Tyroliennes, mais de croissance trop lente pour qu'il y ait intérêt à le propager.

Le Pin weymouth, Pin du lord, Pin du Canada, Pin blanc (*Pinus strobus*), est encore un pin à cinq feuilles. Il prospère dans les terrains frais, assainis, sur le bord des rivières, où il peut former des plantations d'alignement. Il ne se couvre pas de branches touffues, comme les autres pins plantés isolément, mais il *file* bien droit, et les branches latérales ne prennent presque pas de développement.

Il est impossible de propager en grand le weymouth, à cause du prix élevé de la graine. Il serait intéressant néanmoins de continuer des essais, car cette espèce de pin pourrait souvent remplacer le peuplier, en donnant de meilleurs produits. Le bois du Pin weymouth est blanc, à peine résineux, presque semblable au bois de peuplier.

La fin à une prochaine livraison.

ÉNIGMES GRECQUES (1).

I

Je suis l'enfant noir d'un père lumineux; oiseau sans ailes, je m'élève jusqu'aux nuages, jusqu'au ciel. Je fais pleurer, sans motif de chagrin, les pupilles que je rencontre. A peine suis-je né que je me dissipe dans l'air.

II

J'étais d'abord de couleur bise; mais, battu, je suis devenu plus blanc que neige. J'aime le bain et la pêche, et le premier je me trouve à la réunion des convives.

(1) Tirées de l'*Anthologie grecque*. — Voy. t. V, 1837, p. 278; t. IX, 1841, p. 344.

III

La lumière m'avait fait perdre la lumière; mais un homme s'approchant de moi me l'a rendue afin de faire plaisir à mes pieds.

IV

Je naquis sur les montagnes : un arbre est ma mère; le feu est mon père. Je suis une masse compacte et noirâtre; mais si mon père me fait fondre dans un vase de terre, je guéris les profondes blessures du char maritime.

V

Tu m'as pris jeune; peut-être as-tu répandu et bu mon sang. Maintenant que le temps m'a vieilli, que je suis couvert de rides et entièrement desséché, déchire ma peau et mange ma chair.

VI

Je ne possède rien à l'intérieur, et je renferme au dedans toutes choses; tout le monde peut jouir gratuitement de mon mérite.

VII

Quiconque voit ne me voit pas; ne voyant pas, on me voit. Je parle sans parler; sans bouger, je cours. Je suis un menteur; quelquefois je dis vrai. (1)

ANDREA BRIOSCO
(RICCIO)
ARTISTE PADOUAN.
1460-1552.

Si ce buste est bien, comme on a de justes motifs de le croire, une œuvre originale où Andrea Briosco s'est figuré lui-même, il justifie certainement le surnom de *Riccio* que ses contemporains lui avaient donné par allusion à sa chevelure bouclée. Il s'est mis en scène, avec la



Collection du baron Davillier. — Buste en bronze d'Andrea Briosco, dit Riccio, par lui-même.

même abondance de cheveux, dans un des douze bas-reliefs en bronze des portes du chœur de l'église Saint-Antoine de Padoue, représentant diverses scènes de l'Ancien Testament. Ce fut lui qui donna le dessin de la curieuse chapelle de Saint-Antoine, dans cette belle église où l'on montre aussi l'un de ses chefs-d'œuvre, le candélabre en bronze du cierge pascal, haut de 3m.92, qui lui fut payé 3720 livres, ce qui équivaudrait aujourd'hui à près de 20000 francs. Les figures qui décorent ce candélabre, exécuté de 1507 à 1515, offrent, comme dans beaucoup d'œuvres de la renaissance, un mélange d'inspirations païennes et chrétiennes.

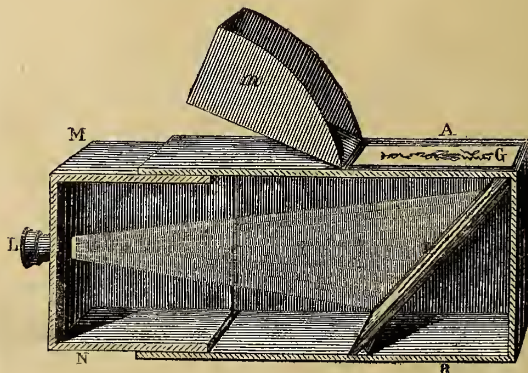
Briosco ne fut pas seulement un éminent sculpteur. Il donna le modèle en bois d'après lequel fut construite, en 1521, la vaste et admirable église de Sainte-Justine à Padoue.

On croit qu'il mourut en 1542. Nous possédons à Paris des bas-reliefs de ce maître encastrés dans la porte de bronze de la salle des Cariatides, au Musée du Louvre.

(1) L'explication de ces énigmes sera dans une prochaine livraison.

UNE CHAMBRE NOIRE PORTATIVE.

Notre gravure représente une petite chambre que l'on construit facilement soi-même, et qui est d'un précieux usage pour exécuter des vues de paysages.



Chambre noire portative.

On se munit d'une petite lentille de verre convexe, celle d'une lanterne magique par exemple; on en détermine la distance focale en la tenant devant une bougie allumée, dont on projette l'image sur une feuille de papier que l'on éloigne peu à peu jusqu'à ce que cette image ait une grande netteté. La distance entre la lentille et le papier permet de déterminer la dimension de la chambre noire. On façonne deux boîtes : l'une, MN, glisse dans l'intérieur de l'autre boîte, AB, de telle façon que l'observateur puisse prendre son point. La lentille est fixée en L. Elle projette l'image extérieure sur un miroir I placé dans la boîte et incliné à 45 degrés. Sur le haut de la boîte on découpe une ouverture carrée G, où l'on fixe une glace en verre dépoli, qui sert à copier, à calquer en quelque sorte, le paysage ou l'objet réfléchi par le miroir. L'écran *m*, formé d'un drap noir fixé sur un cadre, est destiné à empêcher la lumière de venir frapper le verre dépoli. L'intérieur de la chambre noire doit être peint en noir, afin de donner à l'image une remarquable netteté et une clarté particulière.

LE PIED-GRALLINA.

L'oiseau auquel on a donné le nom de pied-grallina habite l'Australie; il y est très-répandu. Il est particulièrement intéressant par sa vivacité, par la gentillesse de ses mouvements et par sa tendance à se familiariser avec l'homme, car il visite très-fréquemment les vérandas et les toits des maisons. Ses habitudes sont cependant assez nomades; il change de localité selon la saison, selon l'a-

bondance ou la rareté de la nourriture qu'il recherche, et qui consiste en vers, en sauterelles, en insectes de toute sorte; mais il retourne volontiers aux endroits qu'il connaît et où il a niché. Un petit sifflement aigu, mélancolique, annonce sa présence.

Son nid est une construction très-singulière et sans analogue en Australie; il consiste en une coupe à parois épaisses que l'oiseau fabrique avec du limon, mou d'abord, mais bientôt durci par l'air. Sa couleur varie; elle dépend de la matière dont il est formé. Quand le petit architecte n'a à sa disposition qu'une terre noire, de peu de consistance, et qui en se desséchant deviendrait friable, il a soin d'introduire dans sa maçonnerie des herbes, des tiges de plantes qui en assurent la solidité. Il garnit l'intérieur de cette coupe d'une couche de graminées sèches et de plumes.

Ces nids sont établis sur une assez forte branche horizontale, qui est comprise dans la construction et sert de fondement à l'édifice; souvent la branche choisie par l'oiseau, et qui est plus ou moins dépouillée de feuilles, s'étend au-dessus de l'eau.

Les œufs sont au nombre de deux, quelquefois de



Le Pied-Grallina (*Grallina australis*) et son nid. — Dessin de Freeman.

quatre. Ils offrent aussi de notables différences, tant pour la forme que pour la couleur : les uns sont allongés, les autres plus ronds; beaucoup ont une teinte gris-perle, plusieurs sont d'une nuance chamois; les mouchetures dont ils sont tachés, tantôt se rassemblent sur le gros bout, tantôt se dispersent également sur la surface tout entière.

Le pied-grallina est à peu près de la taille du merle. Son plumage est mélangé de noir et de blanc; le noir couvre le dessus de la tête, le dos, la poitrine, une grande partie des ailes et la queue; le blanc entoure l'œil et les côtés du cou, forme une longue bande sur l'aile, se répand sur tout le ventre et remonte sur le croupion. La femelle a, en outre, au front et à la gorge, une tache blanche qui manque au mâle; c'est à cette marque qu'on la distingue.

LA PAGE 115.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 50, 61, 78.

Le placard était vide; livres, estampes et manuscrits jonchaient le carreau de la chambre.

— Combien donnez-vous de tout cela? demanda Nancy.

Le marchand remua du bout de son soulier la masse de

papier; il eut un regard de convoitise en avisant les volumes; cependant il dit d'un ton dédaigneux :

— C'est de la pauvre marchandise, bonne tout au plus à faire des cornets. Au poids, ça ne vaut que six liards le demi-kilo; à vue de nez, je donne cinq francs du tas tel qu'il est.

— Il nous en faut dix, riposta vivement la voisine, tandis que la jeune mère, désolée de l'offre insuffisante du marchand, était retournée auprès du lit de sa fille et la contemplait avec terreur.

— Voulez-vous cinq francs dix sous? reprit l'Auvergnat.

— Non, dix francs, insista la voisine; c'est à prendre ou à laisser.

— Je prends le lot pour six francs, mais je ne mets pas un centime de plus.

— Soit, six francs; donnez! s'écria Nancy, revenant la main tendue pour recevoir le prix des médicaments qui devaient soulager Valentine.

Le marchand poussa un feint soupir de regret en comptant les six francs qu'il se reprochait intérieurement d'avoir offerts avec trop de précipitation. Pendant qu'il entassait les livres et les cahiers dans son sac, la voisine était redescendue chez le pharmacien, d'où elle revint si promptement que l'Auvergnat, attelé aux brancards de sa petite charrette, recommençait seulement à crier dans la rue : « Avez-vous de vieux papiers à vendre! » Et déjà Nancy avait administré à son intéressante malade la première des potions ordonnées par le docteur.

Pierre Jousselin ne rentra que vers la tombée du jour; sa femme eut à lui annoncer une heureuse nouvelle : la fièvre s'était calmée, et depuis quelque temps l'enfant dormait d'un sommeil paisible.

— Tout va bien, dit l'ouvrier, car j'ai trouvé de l'ouvrage; par exemple, je ne suis embauché qu'à partir de lundi, pour commencer la semaine.

— D'ici là? demanda Nancy.

— Sois tranquille, j'ai reçu une avance.

— De ton nouveau patron?

— Non, mais d'un mécanicien ajusteur à qui j'ai parlé de mon système de chauffage... Il consent à s'associer avec moi... Mais il faut que je rassemble mes notes, que je les recopie; l'affaire sera conclue dès que j'aurai refait mes calculs et trouvé un dernier chiffre qui me manque encore.

Il alla vers le placard, et vit sur la cheminée des fioles de diverses grandeurs.

— Tu as fait des dettes, dit-il en souriant à sa femme.

— On a refusé de me vendre à crédit... j'ai payé.

— Très-bien, répondit-il machinalement, sans se demander comment elle avait pu se procurer de l'argent; et il ouvrit le placard. Il recula, comme frappé d'étourdissement, à la vue de la place vide.

— Mes livres, mes manuscrits, où sont-ils?

— L'enfant allait mourir, répondit la pauvre mère en tressaillant; j'ai tout vendu pour acheter les remèdes qui l'ont sauvé.

Le regard de Pierre Jousselin flamboya, et ce fut d'une voix étranglée qu'il s'écria :

— Tu as fait cela?

— Eh bien, oui, je l'ai fait! répliqua Nancy, indignée que la pensée du danger de mort de sa fille ne l'emportât pas sur les autres préoccupations de l'inventeur. C'est la première fois, ajouta-t-elle, que ces malheureuses paperasses auront été bonnes à quelque chose.

— Mais ce que tu as vendu, c'est mon sang, c'est ma force, c'est ma vie, c'est mon âme!

Et Pierre Jousselin regardait sa femme avec égarement; il secouait ses frêles poignets à les briser sous son étreinte.

— J'aurais tout souffert, murmura Nancy; mais il s'agissait de Valentine, aucun sacrifice ne pouvait me coûter.

L'ouvrier n'écoutait pas, ne comprenait rien; il disait des mots sans suite; sa voix avait la terrifiante sonorité du râle de l'agonisant; tout son corps tremblait, et ses prunelles nageaient dans un fluide qui les faisait briller d'une clarté sinistre.

Alors Nancy se demanda si en sauvant sa fille elle n'avait pas sacrifié son mari. Elle se laissa glisser lentement aux genoux du malheureux, et, les mains jointes, elle le regarda sans oser dire un mot.

Pierre Jousselin serrait son front à deux mains; un cri sourd sortit de sa poitrine comprimée, ses jambes fléchirent, et il tomba évanoui sur un escabeau. Quand les soins de Nancy l'eurent rappelé à la vie, il regarda sa femme comme s'il ne la reconnaissait pas; puis, lui montrant du doigt le placard ouvert et vide, il poussa un éclat de rire : l'inventeur était fou.

IV. — UNE PROTECTRICE.

La généreuse nature de Nancy lui permit, après qu'elle eut usé son désespoir et épuisé ses larmes, de résister à l'abattement qui devait résulter de l'épouvantable malheur dont elle venait d'être frappée. Se voyant condamnée à la double tâche d'élever une toute jeune enfant et de fournir à l'existence d'un fou, qu'il fallait protéger contre tout et contre lui-même, elle envisagea le présent sans faiblesse et osa ne pas désespérer de l'avenir. Elle se dit que le même sentiment qui l'avait portée à sacrifier son mari à sa fille lui commandait de s'immoler elle-même pour tous les deux.

La jeune femme avait de bons voisins : ceux-ci ne sont pas rares dans les quartiers habités par les pauvres artisans. L'habitude qu'ils ont de vivre les portes ouvertes établit entre eux un courant d'intimité favorable, au moment du besoin, à la réciprocité de mille petits services qui coûtent peu à ceux qui les rendent, et qui sont inappréciables pour ceux qui les reçoivent.

Ce fut donc à qui viendrait en aide à la courageuse gardienne du malheureux inventeur, soit pour lui procurer du travail, soit pour la remplacer chez elle auprès des chères créatures qu'elle appelait ses deux enfants. Quelqu'un s'offrait toujours à les garder quand il lui fallait s'absenter pour reporter en ville l'ouvrage qu'elle avait terminé.

Au milieu de ses peines, une consolation lui avait été réservée : la santé de Valentine se raffermissait; bientôt l'incarnat velouté de ses joues annonça son rétablissement complet.

Après deux ans passés depuis l'événement qui le priva de sa raison, Pierre Jousselin, sans être autrement malade, s'obstinait à se tenir constamment au lit; là, presque toujours silencieux et recueilli, le pauvre fou essayait de ressaisir et de renouer les fils brisés du passé. Il n'échappait à la fatigue de ce travail mental que lorsque Nancy, s'armant de courage, répétait certaine romance populaire qu'il aimait autrefois à lui entendre chanter. Il écoutait avec attention, presque avec intelligence, et quand elle avait fini, lui, comme les enfants qu'on essaye d'endormir en fredonnant une berceuse, disait : « Encore, encore! » C'était évidemment, pour son esprit en désarroi, un soulagement précieux; ce lui fut un ravissement inexprimable quand il entendit pour la première fois se mêler à la douce voix de Nancy la voix frêle de Valentine. La charmante enfant, douée à la fois de facilité à apprendre et de mémoire, avait, sans mettre sa mère dans son secret, retenu l'air et les paroles de la chanson favorite de son père.

L'effet de ce touchant duo fut si salutaire, que Nancy put croire qu'en le renouvelant tous les jours elle en obtiendrait la guérison de son mari. Cette espérance ne devait pas se réaliser; mais, du moins, le moyen infaillible d'apaisement et de distraction était trouvé.

Dans l'intérêt de Valentine, il fallut que sa mère se résignât à l'envoyer à l'école. L'enfant, au milieu de ce petit monde remuant et causeur, qu'une mouche qui vole semble emporter à sa suite, se fit remarquer par son application à l'étude. Quand Nancy recevait des compliments à propos des remarquables progrès de sa fille, elle ne pouvait s'empêcher de soupirer.

— De quoi lui serviront-ils, ces progrès? se disait-elle; ne faudra-t-il pas, dans deux ou trois ans, interrompre ses études pour lui faire commencer son apprentissage? quand je dis apprentissage, c'est déjà trop; elle fera ce que je fais moi-même, des ouvrages de couture qui rapportent juste assez pour empêcher l'ouvrière de mourir de faim. Quant à lui faire apprendre un métier lucratif, il ne m'est pas permis d'y penser; il faut payer cher pour cela, et, de plus, sacrifier trois ou quatre années de son temps. Et si je venais à manquer ici, pensait-elle avec terreur, en regardant du côté du lit où songeait vaguement l'aliéné, qui le garderait? qui le soignerait? Elle n'osait ajouter : Qui le nourrirait?

Plus d'une fois on conseilla à Nancy d'envoyer Pierre Jousselin dans une maison de charité destinée au traitement des fous; mais, quel que fût son découragement au moment où un tel conseil lui était donné, il ravivait son énergie.

— Quand je l'ai pris pour compagnon de ma vie, disait-elle, il était sain d'esprit, bon mari et brave travailleur; je le garderai près de moi jusqu'à ce que son intelligence se réveille et rende le courage à son cœur, la force à ses bras. S'il doit recouvrer l'une et l'autre, c'est à moi, c'est à notre enfant qu'il les devra.

En effet, Nancy n'était plus la seule qui fût nécessaire à Pierre Jousselin; la présence de Valentine était aussi un besoin pour lui : il s'attristait quand il la voyait, son petit panier au bras, partir pour l'école; le retour de sa fille à la maison mettait un rayon de joie dans ses yeux.

Une dame, bienfaitrice des enfants pauvres, venait parfois visiter l'école; elle ne tarda pas à remarquer cette jolie blondine, qui paraissait faire du travail un plaisir, et dont les rapides progrès émerveillaient tous ceux qui pouvaient les constater. La visiteuse s'informa de la situation des parents de Valentine, et redoubla de sympathie pour l'élève modèle, quand on lui eut appris quel affreux malheur avait privé Pierre Jousselin de sa raison.

Un soir, à l'heure où les petites écolières quittaient la classe, Mme Grandmaison, qui avait souvent interrogé Valentine, plus charmée encore ce jour-là de ses réponses, attendit son départ et lui dit :

— Mène-moi chez ta mère.

L'enfant saisit la main que la dame lui tendait, et la conduisit jusqu'à la pauvre maison de la rue Saint-Maur-Popincourt, où demeuraient ses parents.

Nancy éprouva un léger trouble en voyant entrer dans sa mansarde une dame mise avec élégance et bon goût.

— C'est la bonne dame de qui je t'ai souvent parlé, s'empressa de dire Valentine.

Puis elle alla embrasser et rassurer son père, qu'inquiétait la présence d'une inconnue.

La fidèle compagne du fou dit, en offrant une chaise à Mme Grandmaison :

— Ma fille m'a appris que vous étiez assez bonne pour vous occuper d'elle et pour vous intéresser à nous.

— J'ai un double motif pour prendre intérêt à votre douloureuse position, répondit l'autre; je suis, comme vous, mère d'un enfant qui donne les plus belles espérances, et, comme vous aussi, je suis la femme d'un inventeur, plus heureux que votre mari; mais le mien ne peut tarder à être de l'Académie; en outre, il doit aux brillants avantages de sa naissance de n'avoir pas besoin de compter son génie comme un unique moyen de fortune... Mais, pardon, c'est de l'homme éminent à qui j'appartiens que je vous parle, quand je suis venue ici pour ne parler que de ce qui vous touche; de vous surtout, un ange de patience et de dévouement pour ce martyr obscur de la science.

— Ah! Madame, soupira Nancy, je ne puis accepter vos éloges... Si vous saviez... c'est moi qui suis cause de l'irréparable malheur.

— Oui, une vente de papiers... dans un moment de gêne... on m'a conté cela, reprit la charitable dame; mais il s'agissait, je crois, de sauver votre enfant. Si ce que vous avez fait est une faute, pauvre femme, vous ne pouviez pas hésiter à la commettre : en pareil cas, la mère absout l'épouse.

Voyant que Nancy pouvait à peine retenir ses larmes, Mme Grandmaison s'empressa d'en venir à l'objet de sa visite.

— Mon intention, dit-elle, en demandant à vous voir, était de m'entendre avec vous sur le moyen d'améliorer votre sort.

— Puisque vous voulez du bien à ma fille, répondit la mère de Valentine, tout ce que je puis vous demander, Madame, c'est de ne penser qu'à elle.

— M'intéresser à vous, c'est aussi m'occuper de la chère petite. Vous travaillez, m'a-t-on dit, pour quelques magasins?

— En effet, Madame; mais à si bas prix! Encore si on avait toujours de l'ouvrage!

— Soyez tranquille, vous n'en manquerez plus; mes amies et moi nous vous en fournirons : voilà pour ce qui vous concerne personnellement. Maintenant, dites-moi, que comptez-vous faire de Valentine?

— Une ouvrière comme moi, dit humblement Nancy.

— Elle est bien délicate pour qu'on ose l'astreindre à l'assiduité qu'exige le travail à la journée, objecta Mme Grandmaison; d'ailleurs, je voudrais pour elle un moyen d'existence mieux en rapport avec ses aptitudes. Valentine a une écriture superbe, une de ces écritures qu'on dirait tracées par le burin, et telles que les savants, qui griffonnent si horriblement, les recherchent pour la copie de leurs mémoires. Si la mignonne voulait embrasser bravement la profession de copiste, la haute situation de mon mari lui permettrait de procurer beaucoup de travail à ma protégée, travail qu'elle pourrait faire chez elle, près de vous; si bien qu'au lieu d'aller épuiser ses forces dans quelque atelier, nécessité dont sa santé et sa nature distinguée auraient également à souffrir, elle gagnerait davantage et ne vous quitterait pas.

— Ah! Madame, c'est un trop beau rêve!

— Qui peut être une réalité; mais, continua Mme Grandmaison, il serait urgent que Valentine apprît un peu de dessin, afin de pouvoir rendre l'aspect d'une figure, la silhouette d'un objet : dans leurs manuscrits, ces messieurs ont souvent besoin de joindre l'image à la démonstration.

Il fut convenu entre la mère et la protectrice que Valentine se perfectionnerait dans la calligraphie, et qu'elle apprendrait assez de dessin pour copier, d'après les auteurs, les ouvrages qui nécessitaient des esquisses au trait.

Les mois, puis les années, se suivirent. Ainsi qu'elle l'avait promis, Mme Grandmaison procura à Nancy des

travaux lucratifs. Les dettes furent payées; on put descendre de la mansarde à l'étage inférieur. Sans pouvoir l'apprécier, Pierre Jousselin se ressentait du bien-être que le ménage devait à la protection de la femme du futur académicien. Cette protection, Valentine la justifiait par le soin qu'elle prenait chaque jour d'ajouter à son instruction, et par ses efforts pour mettre à profit les leçons de dessin que Mme Grandmaison payait pour elle. Nancy ne croyait pouvoir mieux prouver à la généreuse femme combien elle était digne de ses bienfaits, qu'en s'épuisant au travail. Elle commença à sentir des déchirements intérieurs; puis vint la toux opiniâtre, et enfin la phthisie, qui ne pardonne pas, se déclara. Quand la martyre comprit qu'elle était condamnée, elle fit appeler Mme Grandmaison.

— Dieu ne permet pas que j'achève ma tâche, dit Nancy; soyez une seconde mère pour ma fille, mais ne la séparez pas de son père : il a tant besoin d'elle!

— Je veillerai sur tous les deux, répondit l'inspectrice. Puis, voyant l'inquiétude qui se peignait dans les regards de la mourante, elle lui demanda d'exprimer sans crainte le désir qui visiblement la tourmentait.

— J'aurais voulu ne pas mourir avant de savoir que Pierre m'a pardonnée.

Depuis leur changement de domicile, l'inventeur consentait chaque jour à quitter le lit pendant quelques heures; ces heures-là, il les passait accroupi dans un angle de la chambre à coucher, occupé à tracer sur le carreau de briques, avec un morceau de craie, des signes compris de lui seul. Valentine, témoin de l'entretien de sa mère avec Mme Grandmaison, alla, étouffant ses larmes, chercher son père, toujours accroupi dans son coin; il se laissa conduire jusqu'au lit de mort, et l'enfant lui cria, dans un sanglot : « Dis à maman que tu lui pardonnes. » L'insensé sourit doucement, sans comprendre; mais, cédant à l'impulsion produite par un mouvement de Valentine, il se pencha vers l'oreiller, et ses lèvres effleurèrent le front de Nancy.

Une heure après, la femme de Pierre Jousselin mourait, fortifiée par la foi chrétienne contre les angoisses de l'heure suprême.

Le jour où Valentine prit le deuil, elle comptait quatorze ans accomplis. *La suite à une prochaine livraison.*

TRAVAIL ET CAPITAL.

Le capital est du travail accumulé, et le travail est du capital en germe. COBDEN.

LA BEAUTÉ DANS LES ŒUVRES D'ART.

A la fin de sa vie, le sculpteur Flaxman [1] disait à Schorn :

« L'œuvre de Dieu est toujours supérieure à l'œuvre des hommes, et la nature, quoique imparfaite dans le détail individuel, reste toujours au-dessus de leur atteinte. L'artiste résume dans ses ouvrages ce qu'il a observé en elle de plus beau; mais la beauté accessible aux sens n'est pas le degré suprême de la beauté, c'est la beauté de la pensée qui plane au-dessus, et Platon a dit vrai : La beauté du corps dépend de la beauté de l'âme. C'est pourquoi toute beauté créée par les artistes leur est personnelle, non pas seulement parce qu'elle leur apparaît ainsi dans les individus, mais parce qu'elle émane du caractère particulier de chacun d'eux, et est, pour ainsi dire, la fleur des nobles facultés qui sont en lui, et qu'il doit garder et développer avec soin. »

(1) Voy. la Table de quarante années.

JETON.

DAVID ASSELINE.

Nous reproduisons le jeton de la municipalité de Dieppe au siècle dernier.



Jeton de la municipalité de Dieppe au dix-huitième siècle.

Œuvre du célèbre graveur Duvivier, il porte à la face l'effigie royale, et au revers les armes de la ville, qui sont : *parti de gueules et d'azur au vaisseau d'argent.* L'écusson est supporté par deux sirènes et surmonté d'une tête d'ange aux ailes éployées.

Ce revers, dont le dessin est correct et fort gracieux, a été pris comme marque distinctive par les éditeurs de la *Bibliothèque dieppoise,* et figure au titre de leur première publication : *les Antiquitez et Chroniques de la ville de Dieppe, par David Asseline Prestre;* Dieppe, 1874, 2 vol. in-8°.

La légende inscrite sur le jeton dieppois, au-dessus des armes de la ville, est si belle et si patriotique, que nous la recommandons à l'attention de nos lecteurs : CIVICO FŒDERE PRODERIT (l'union des citoyens assurera le progrès). Vraie de tout temps, cette généreuse pensée nous semble plus appropriée encore à l'heure présente, et s'adresser comme une prière à nos contemporains.

Dans l'exergue, on lit ces mots : ÆDIL(IVM) DEPPÆ COMIT(IUM) (assemblée des édiles de Dieppe), et la date 1762.

Les personnes qui recevaient un jeton de présence étaient autorisées à le garder, mais pouvaient aussi en réclamer la valeur, contre remise de la pièce, à la compagnie.

Celui de Dieppe était payé « quarante-quatre sols » par la municipalité.

Nous citions tout à l'heure le nom de David Asseline; ajoutons quelques mots sur ce modeste écrivain.

Né à Dieppe vers 1619, Asseline fit ses études chez les pères de l'Oratoire établis en cette ville, et embrassa la carrière ecclésiastique.

Ses goûts le portant vers les travaux historiques, il s'attacha comme prêtre habitué à l'église Saint-Jacques de Dieppe, et consacra tous ses loisirs à réunir d'innombrables matériaux concernant l'histoire de sa ville natale.

En 1682, il en forma l'ouvrage manuscrit qui vient d'être publié.

La chronique d'Asseline n'intéresse pas seulement les Dieppois; elle touche largement à l'histoire de la haute Normandie, et même est appelée à jeter quelques lumières sur l'histoire générale de la France.

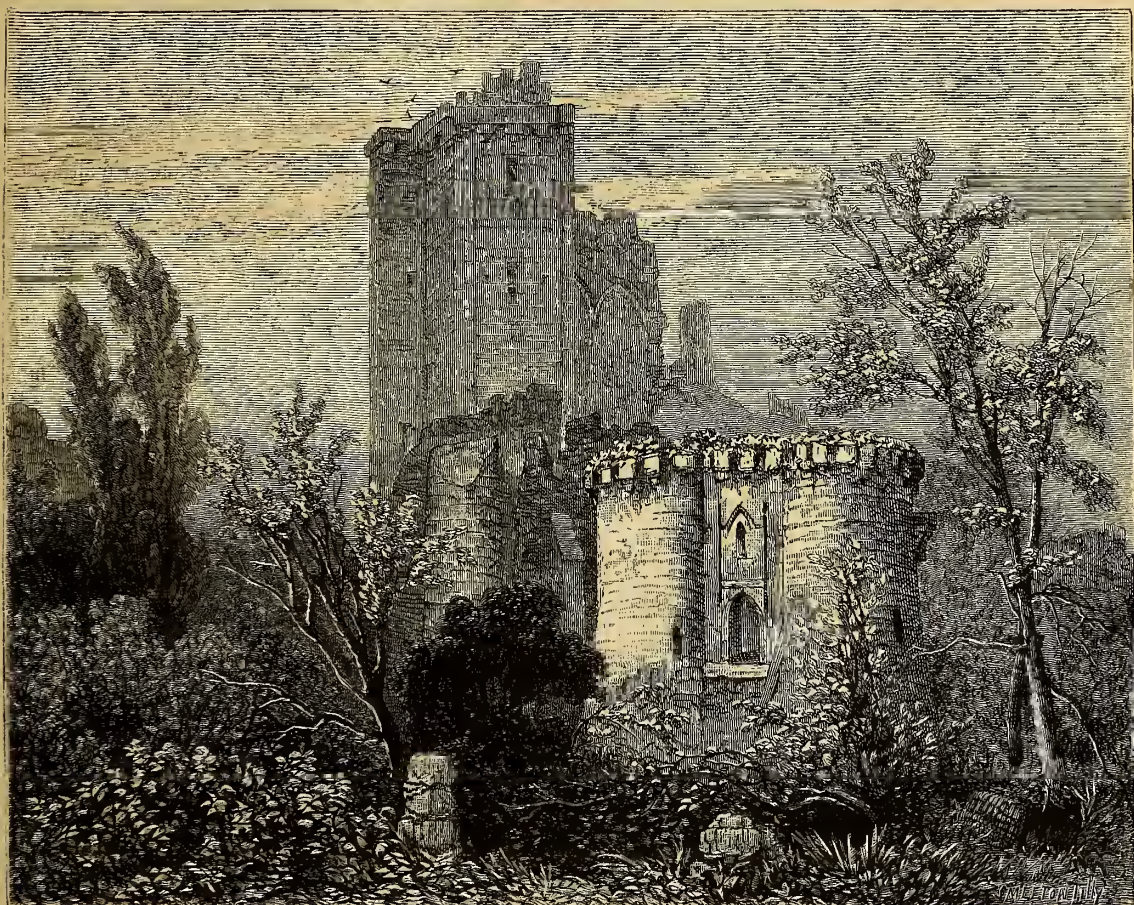
C'est, d'autre part, une mine précieuse, dans laquelle ont à puiser tous ceux qui s'intéressent aux gloires maritimes de nos ancêtres.

On trouverait difficilement, croyons-nous, parmi les chroniques manuscrites que recèlent les bibliothèques municipales, une œuvre aussi importante que celle-ci.

Peu de temps après l'avoir terminée, David Asseline se retira au village de Longueil, sur les rives de la Saane, et y mourut au mois de septembre 1703.

LE CHATEAU DE LAVARDIN

(LOIR-ET-CHER).



Le Château de Lavardin. — Dessin de Tirpenne.

La tradition rapporte qu'au temps des Gallo-Francs de la période mérovingienne, alors que les druides accomplissaient encore les rites de leur culte dans la mystérieuse profondeur des forêts, il existait déjà, sur la rive droite du Loir, une place forte située à deux kilomètres au delà de Montoire. Ce fut sur les ruines de cette vieille forteresse, nommée *Turris Dominica* (la Tour Royale), qu'on vit s'élever, vers le milieu du onzième siècle, le premier château de Lavardin. Bâti sous le règne de Henri Ier (de 1031 à 1060), il formait l'un des points principaux de la ligne de défense destinée à faire obstacle à la jonction des Normands de la Loire avec les Normands de la Seine.

Commandant une vallée richement boisée et situé sur le troisième palier d'un promontoire qui surplombe le Loir, le château de Lavardin, par sa situation élevée et par les accidents naturels du sol qu'il dominait, était inabordable par eau aussi bien qu'inattaquable par terre.

Le premier possesseur de Lavardin que mentionne l'histoire locale se nommait Salomon; on lui attribue la fondation d'un prieuré dédié à saint Martin, dont il ne reste plus de vestiges.

Comme fief relevant d'une autorité supérieure, Lavardin était, suivant l'expression du vocabulaire féodal, dans la mouvance immédiate du comté de Vendôme. Les seigneurs de Lavardin avaient, ainsi que les seigneurs de Montoire, le titre de forestiers ou gardiens administrateurs de la forêt de Gastine.

La lignée directe des premiers maîtres de Lavardin s'étant éteinte vers la fin du douzième siècle, dans la personne du baron Jean, celui-ci eut pour successeur Bouchard, son neveu, lequel était fils du comte Jean de Vendôme.

De cette époque date la restauration du château, dont Richard d'Angleterre (Richard Cœur-de-Lion) essaya vainement de s'emparer en 1188.

C'est à Lavardin restauré pour la seconde fois, deux siècles plus tard, par Jean de Bourbon, comte de Vendôme, qu'en 1447 le roi de France Charles VII vint habiter avec sa cour pendant le siége du Mans. L'une des grottes que l'on rencontre sur la route de Montoire à Lavardin a, dit-on, servi d'habitation aux filles d'honneur de la reine, et l'opinion populaire veut qu'elle doive à cette circonstance son nom de grotte des Vierges; mais comme on la nomme aussi la grotte des Fées, on peut supposer que celle-ci fut, ainsi que celles qui l'avoisinent, habitée par les druidesses, dont la disparition n'eût lieu que vers la fin du sixième siècle.

Un sinistre événement, mis à la charge de la mémoire du roi Louis XI, se passa, le 6 janvier 1477, au château de Lavardin. Jean VIII de Bourbon y mourut subitement en ouvrant une lettre que le roi lui adressait : on a prétendu, mais sans pouvoir le prouver, que cette lettre était imprégnée d'un poison subtil.

Les ligueurs qui occupaient le château de Lavardin en furent délogés, en 1589, par François de Bourbon, prince de Conti.

A partir de sa soumission au pouvoir royal, le château

de Lavardin cesse d'ajouter à la célébrité qu'il avait acquise comme monument historique. Le fief, qui n'avait autrefois que le titre de baronnie, fut érigé en marquisat, en 1601, par Henri IV, qui récompensa ainsi les services que lui avait rendus son ancien coreligionnaire, Jean Beaumanoir, baron de Lavardin. On ne saurait citer le nom de cet ancien maréchal de France sans rappeler qu'il était un des seigneurs assis dans le carrosse de Henri IV quand ce prince fut assassiné.

HISTOIRE

D'UN HOMME QUI N'A JAMAIS RIEN VU.

Suite. — Voy. p. 2, 10, 30, 37, 42, 57, 82.

XLI

Alain avait treize ans environ lorsqu'il fut atteint d'une maladie terrible qui le mit en quelques jours à l'agonie.

Je me garderais de rappeler ces moments cruels, s'ils n'avaient été pour moi la révélation de ce qu'est une mère auprès d'un enfant menacé de mort.

Il y eut une nuit, entre autres, où, le médecin perdant espoir, je vis Florine conserver seule le courage; on eût dit que, souffle après souffle, elle voulût retenir cette âme près de nous échapper.

Penchée sur le lit, silencieuse, attentive, prête à tout sacrifice, était-elle, avec l'enfant, en communion ou de vie ou de mort? Reviendrait-il avec elle? S'en irait-elle avec lui?...

Il y eut une crise suprême, suivie d'un calme où je crus tout fini. Le malade sommeillait; un signe de Florine nous rendit immobiles. Cela dura quatre heures, après quoi Alain s'éveilla, regarda sa mère... Il revenait à la vie...

Oh! je ne dirai pas nos impressions pendant la convalescence, en voyant le cher malade de jour en jour, pour ainsi dire, renaître : assis sur son lit, calme et souriant au milieu des fleurs, des livres, des crayons, des images, son regard tendre et profond nous causait la plus pure, la plus ineffable des voluptés humaines.

De quelle tendresse nouvelle Florine et moi maintenant nous nous sentions unis! et combien tous nos enfants, en même temps qu'Alain, nous étaient devenus plus chers!

Soufflanbise lui-même, il nous semblait que nous allions désormais l'aimer davantage; et de même nos animaux, de même notre jardin, nos plantes et la nature entière.

XLII

Mais Soufflanbise restait inconsolable et sa misanthropie augmentait : aussi continuait-il de se lamenter à propos des angoisses que nous avions traversées. Nous autres, nous n'y pensions plus, et très-sagement nous nous laissions aller au bonheur de voir Alain tout à fait rétabli.

Le voisin ne l'entendait pas ainsi; il n'y avait point, pour son imagination malade, de repos entre deux malheurs : le passé, l'avenir, le troublaient également.

Pétrarque, dont la vie s'était passée à pleurer dans la solitude, Pétrarque disait :

> . . . Le cose presenti e le passate
> Mi donne guerra, e le future ancora. (1)

Soufflanbise, s'il eût parlé en vers, ne l'eût pas dit autrement.

J'avais osé, un jour, manifester devant lui cette opinion que la terre n'est pas assez peuplée, et que vraiment il y aurait plaisir à voir, comme au temps de Deucalion, les pierres devenir des enfants.

(1) Le passé et le présent me font la guerre, et l'avenir aussi.

— Que ne puis-je, au contraire, s'écriait Soufflanbise avec indignation, changer les enfants en pierres!

— Vous ne feriez pas au moins cette belle expérience sur les nôtres! ripostait Florine.

Et nous en arrivions à des polémiques sans fin... Il est vrai que nous cédions toujours, car Soufflanbise finissait, quand on le poussait, par tomber dans un véritable désespoir.

XLIII

Heureusement, il avait une consolation : c'était d'être resté célibataire.

— Oh! s'écriait-il parfois, je me reprocherais d'avoir donné naissance même à une mouche.

Et cependant l'infortuné, de jour en jour, poussait de plus profonds soupirs, tandis que, de notre côté, c'étaient des éclats de rire en voyant gambader les enfants. Parmi eux il n'y avait pas d'estropiés : aussi comme ils couraient, comme ils sautaient et grimpaient dans les arbres! et quelle joie pour moi de voir cabrioler cette belle nichée! C'était comme si j'eusse moi-même couru sur toutes ces chères jambes.

XLIV

La dernière de nos petites filles, Agnès, avait alors vingt-six à vingt-huit mois; elle eût suffi seule à mettre en joie toute la famille, par sa gentillesse, sa gaieté, sa fraîcheur, sa grâce.

Un enfant qui s'essaye à la vie, qui apprend à parler, à courir, à voir, à sentir, éprouve des étonnements, des contentements quelquefois silencieux, mais le plus souvent accompagnés de cris d'une indicible allégresse.

Pour lui, dans la nature, tout est vivant, parlant, aimant et aimé. Quels sourires! L'enfant ne semble-t-il pas avoir, en de certains moments, des révélations mystérieuses? A qui vont ces regards caressants, ces mots tendres, ces conversations à voix basse?

Un insecte, une fleur, un oiseau : quelles amitiés soudaines! Lorsque, la surveillant à distance, sans la troubler dans ses contemplations, je voyais la petite dans l'herbe déposer ses baisers sur les marguerites, faire ses petits discours aux coccinelles, il me montait au cœur des effluves de félicité, de fierté, de reconnaissance... Ah! qui n'envierait, en ces moments-là, de chanter comme les oiseaux?

XLV

Et quels bonheurs la nature sait donner à l'enfant, avec une fraise, avec une groseille!

Jamais père a-t-il vu ce spectacle sans un sentiment d'adoration?

Mais qu'est-ce donc pour la mère?...

XLVI

Agnès, un matin, au milieu des fleurs, croquait une pomme avec délices, plus heureuse de sa pomme qu'un millionnaire ne l'est de ses millions.

Occupés, Florine et moi, pendant ce temps, à dégarnir de ses fruits un vieux cep mêlé aux rameaux d'un rosier immense qui entoure notre chaumière, nous observions de loin la petite, et vraiment, nous aussi, nous nous sentions riches des trésors de l'enfant.

Valentin, autrefois, m'avait appris des vers de Hugo qui maintenant me revenaient en mémoire, et tout bas, en cueillant nos raisins, je les redisais à Florine :

> Sur les chaumières dédaignées
> Par les maîtres et les valets
> La nature jette à poignées

Les fleurs qu'elle vend aux palais.

Son luxe aux pauvres seuils s'étale :
Ni les parfums, ni les rayons,
N'ont peur, dans leur candeur royale,
De se salir à des haillons.

Sur un toit où l'herbe frissonne,
Le jasmin veut bien se poser ;
Le lis ne méprise personne,
Lui qui pourrait tout mépriser.

. . . .

Alors l'âme du pauvre est pleine ;
Humble, il bénit ce dieu lointain,
Dont il sent la céleste haleine
Dans tous les souffles du matin.

L'air le réchauffe et le pénètre ;
Il fête le printemps vainqueur.
Un oiseau chante à sa fenêtre ;
La gaieté chante dans son cœur.

La suite à une prochaine livraison.

LES BALLES DE FRONDE ROMAINES AVEC INSCRIPTIONS.

Les anciens se servaient, comme on sait, de la fronde, arme assez meurtrière et qui joue un grand rôle dans toutes les guerres et même dans l'histoire des siéges. La fronde était composée de lanières de cuir dans lesquelles on plaçait soit une pierre, soit des balles de plomb de la forme d'une olive. On sait quelle réputation d'adresse avaient acquise certains peuples dans l'art de manier la fronde ; les habitants des îles Baléares surtout y étaient passés maîtres : aussi les Romains les employèrent-ils souvent comme auxiliaires. Les frondeurs engageaient d'ordinaire l'action ; ils n'avaient pas de rang dans l'ordre de bataille, et la facilité de mouvements requise par l'emploi de l'arme dont ils se servaient exigeait qu'on leur laissât une entière liberté. Dès que les soldats proprement dits qui composaient les rangées et les lignes de bataille étaient aux prises, les frondeurs se ralliaient derrière les combattants et continuaient à envoyer leurs projectiles à l'ennemi. On a retrouvé dans différents pays, et notamment en Grèce, en Sicile et en Italie, un assez grand nombre de ces balles de fronde en plomb. Beaucoup d'entre elles portent des inscriptions grecques ou latines Celles qui ont été trouvées en Italie ont dû être employées généralement avant l'époque impériale, car les dernières luttes auxquelles elles aient pu servir dans ce pays sont : — la guerre sociale, ou guerre des Italiens ligués contre Rome pour obtenir le droit de cité (de 90 à 88 avant notre ère) ; — la guerre servile, ou guerre des esclaves révoltés à la voix de Spartacus (de 73 à 71) ; — et la guerre civile d'Octave contre la famille et les amis d'Antoine, guerre dont l'épisode le plus saillant a été le siége et la prise de Pérouse par le fils adoptif de César, héritier de son nom et de sa fortune (l'an 40 avant J.-C.).

Jusqu'à ces derniers temps, on n'avait pu établir le classement ni déterminer le sens de la plupart des légendes gravées ou plutôt frappées en relief sur les balles de fronde de la république. Un élément essentiel faisait défaut aux savants archéologues qui s'en étaient occupés : c'était la connaissance exacte de la provenance de ces petits monuments, que leur volume rend très-portatifs, ce qui empêche, par conséquent, d'en retrouver avec certitude le lieu d'origine.

Dans ces deux dernières années, des travaux de terrassement ayant été exécutés sous les remparts romains d'Ascoli (l'ancienne *Asculum* du *Picenum*), on a trouvé, dans les terres remuées par les ouvriers, et surtout dans le lit du petit *fiume di Castello*, qui se réunit au *Tronto* sous les murs même de cette ville, un assez grand nombre de balles de fronde portant toutes des inscriptions ; leur nombre s'élève présentement à plus de trois cents. Elles ont été acquises par MM. Rollin et Feuardent, et composent une collection jusqu'à ce jour d'un intérêt unique. Ces messieurs ont bien voulu les communiquer à M. Ernest Desjardins, qui les a soumises à une étude attentive et minutieuse. Il a fait part à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, à deux reprises différentes, du résultat de ses recherches.

Il s'est convaincu d'abord que toutes ou presque toutes ces balles avaient servi plusieurs fois, car elles portaient des frappes et des surfrappes de mains différentes. Il est naturel de penser, en effet, qu'après ou même pendant l'action, on ramassait les projectiles envoyés par l'ennemi, qu'on leur donnait une nouvelle marque, à l'aide sans doute d'un marteau et d'une matrice composant un appareil analogue à celui dont se servaient jadis les douaniers pour frapper leurs plombs, puis qu'on les renvoyait aux adversaires, qui en usaient de même. On peut, en effet, distinguer sur la même balle deux, trois et jusqu'à quatre frappes différentes. Il va sans dire que la dernière empreinte est toujours la plus lisible, la seconde l'est un peu moins ; quant aux plus anciennes, elles ont subi un écrasement qui en rend la lecture fort difficile, souvent même indéchiffrable.

Toutes les balles d'Ascoli étant *palimpsestes* (c'est-à-dire portant des caractères provenant de frappes différentes), on comprend quel intérêt nouveau s'attache à ces monuments, qui peuvent nous fournir ainsi les plus curieuses révélations sur les armées opposées.

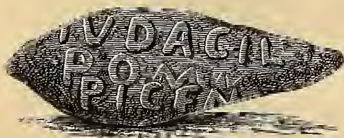
Les inscriptions qui se lisent sur ces balles sont relatives soit aux noms des chefs, soit aux désignations des peuples, des villes, des corps militaires qui les avaient frappées et surfrappées ; quelquefois elles font connaître des devises, des injures adressées à l'ennemi, ou des confidences qui lui sont faites par des traîtres.

L'histoire classique ne parle que d'un seul événement militaire mémorable accompli à *Asculum-Picenum ;* mais les balles trouvées sous ses murs en révèlent deux autres, suppléent ainsi au silence des textes, et constituent, par conséquent, de véritables pages restituées à l'histoire par l'archéologie.

On peut classer chronologiquement les balles d'Ascoli en trois groupes distincts : l'un relatif à la guerre sociale, le second à la guerre servile, le troisième à la guerre civile de l'an 40 avant J.-C. Les auteurs classiques ont raconté en détail les événements accomplis à *Asculum* pendant la première de ces guerres. On sait que c'est cette ville qui donna le signal de l'insurrection des Italiens confédérés contre Rome, et qu'elle fut assiégée par le consul Cn. Pompée, qui fut battu par les troupes italiennes, obligé de lever le siége et de courir s'enfermer dans *Firmum* (aujourd'hui Fermo) ; qu'il revint encore à la charge, c'est-à-dire fit un second siége d'*Asculum*, et qu'il serra fort étroitement la ville, ce qui n'empêcha pas le plus héroïque des défenseurs de la liberté italienne, Judacilius, de forcer ses lignes de se jeter dans la place et de s'y défendre avec vigueur. On sait aussi que, plus fier ou plus heureux que Vercingétorix, voyant toute résistance impossible, Judacilius alluma un bûcher sur le forum et s'y fit consumer avec ses braves compagnons. Cn. Pompée entra dans la ville, en fit massacrer tous les habitants en état de porter les armes, et envoya les femmes et les enfants à Rome pour y servir à son triomphe. Parmi

ces petits enfants se trouvait l'Asculan Ventidius, qui fut plus tard le lieutenant d'Antoine en Orient.

Tels sont les seuls événements que les historiens classiques nous rapportent sur le rôle d'*Asculum* pendant la guerre sociale. Les inscriptions des balles de fronde relatives au même événement nous donnent les noms des chefs, ceux des corps de troupes, les numéros des légions, les villes italiennes qui avaient envoyé des secours aux assiégés, etc. On voit figurer sur la même balle le nom de Pompée et celui de *Judacilius*, accompagné du mot *Picenum* (voy. fig. 1). On remarquera que le nom de *Pompeius*, qui a été frappé d'abord par les Romains, est moins lisible que ceux de *Judacilius* et *Picenum*, attendu que la dernière frappe, la plus en relief, par conséquent, est celle des Asculans. Une autre balle, que nous donnons aussi comme spécimen, porte *Fricas Rom(anos)*; littéralement, s'adressant au projectile lui-même : *Tu frottes les Romains* (fig. 2). Le mot *frotter*, emprunté dans ce sens à notre langage le plus familier, traduit très-exactement l'idée que les Italiens devaient attacher à cette expression vulgaire *fricas*. D'autres, par contre, portent *Fricas Pi(centes)*; — Tu frottes les Picentins. Les historiens nous apprennent que les Italiens soulevés s'étaient donné deux chefs suprêmes qu'ils avaient décorés du titre de consuls : le nom d'un de ces consuls, le célèbre *C. Papius Mutilus*, s'est retrouvé sur plusieurs de nos balles; mais, circonstance remarquable, on a dû en faire une espèce de cri de guerre ou de signe de ralliement, car on a employé pour l'écrire des caractères empruntés à la vieille langue des Osques (voy. fig. 5). Il est écrit au rebours, suivant l'usage de cette ancienne écriture italiote, et signifie : *C(aius) Paapi*, *Cai (filius)*; — C. Papius, fils de Caius. Sur cette même balle, le nom *Pison(is)*, de Pison, d'une frappe antérieure et romaine, concerne sans doute le père du consul contre lequel Cicéron prononça une harangue célèbre, dans laquelle il rappelle précisément que le père de ce consul avait eu l'entreprise de la fabrique des armes pour la guerre sociale. Parmi les noms des chefs romains, nous avons le célèbre *C. Marius*, qui prit part, comme on sait, à la guerre sociale (fig. 3).



Balles de fronde romaines. — Fig. 1.



Fig. 2.

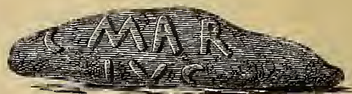


Fig. 3.

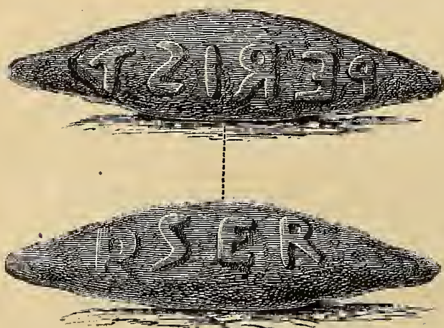


Fig. 4.

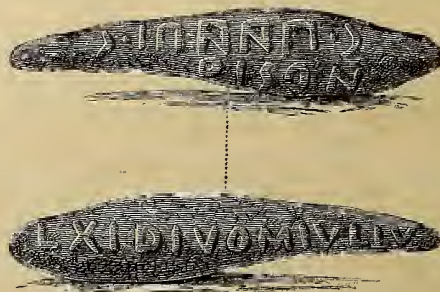


Fig. 5.

La seconde série historique des balles d'Ascoli concerne la guerre des esclaves; la légende *Peristis servi!* — Mort aux esclaves! qu'on lit sur plusieurs balles (voy. fig. 4), ne peut laisser aucun doute à cet égard. Sur une autre, on voit : *Feri Cassium!* — Frappe Cassius! et ce Cassius a été précisément un chef romain, chargé de combattre les bandes de Spartacus. Une autre porte ces belles paroles : *V(indicamus) justa*, — Nous demandons ce qui est juste. Les auteurs classiques avaient bien marqué qu'un épisode important de cette guerre avait eu lieu dans le Picenum, mais sans préciser l'endroit de la lutte; les balles d'Ascoli nous prouvent qu'elle fut localisée sous les murs de cette ville.

La fin à une autre livraison.

LES JEUX UTILES.

Les jeux des enfants ont plus d'importance qu'on ne leur en attribue en général. Ils sont quelquefois une révélation de leurs goûts, de leurs aptitudes naturelles; ils sont le plus souvent une imitation des exemples qu'ils ont sous les yeux; ils sont toujours un commencement d'habitudes. Une petite fille qui verra dans sa famille des mœurs simples et laborieuses, prendra plaisir à faire elle-même les vêtements de sa poupée, et ainsi se formera à l'adresse et au travail, tandis qu'une autre, témoin d'une vie de luxe et d'oisiveté, voudra pour la sienne des toilettes toutes faites qui ne lui coûteront aucune peine et qu'elle ne songera qu'à changer pour de plus belles. Cette dernière contractera en jouant des dispositions à l'inertie, à l'inconstance et à l'ennui. Les jouets les plus communs, les moins compliqués, ceux qui sont de simples matériaux exigeant, pour prendre une forme et un sens, de l'initiative, de l'application, de l'industrie, sont les meilleurs. Qui n'a observé que du sable, de la terre, des morceaux de bois, qui ne sont rien par eux-mêmes, mais qui se prêtent à tout, sont pour les enfants d'inépuisables sources d'amusement?

Les pauvres enfants des campagnes sont, sous ce rapport, mieux partagés que ceux des villes, et c'est une heureuse compensation de tant d'avantages qui leur manquent. Ils s'amusent plus et mieux. Les jouets qu'ils désirent, ils les créent, et le plaisir de l'effort s'ajoute au résultat obtenu. Les enfants du jardinier jouent à bêcher des plates-bandes, à tracer des allées, à semer des graines, à planter avec ordre des rameaux en guise d'arbres dans un petit terrain qui prend à leurs yeux les proportions d'un parc ou d'un verger. Ceux du bûcheron se construisent une hutte sur la lisière d'un bois; les garçons, qui déjà manient la serpe

et la hachette, taillent et dressent les supports, fixent les traverses avec des liens d'écorce, forment le toit de quelques brassées de copeaux ou de fougères sèches, tandis que les fillettes allument un feu de broussailles et font cuire des pommes de terre arrachées du champ voisin, ou des châtaignes ramassées sous la futaie. Entre les mains du petit paysan, le jonc et l'osier deviennent des paniers, des corbeilles; les rameaux de saule ou de noisetier se



Les Enfants du bûcheron. — Composition et dessin d'Alfred Beau.

transforment en sifflets; le talus sablonneux du fossé se creuse en fours, en cavernes; la terre et les pierres s'élèvent en maison; le ruisseau, rétréci par un barrage, précipite son cours ou, coupé par des rigoles, se répand dans la prairie. Ainsi l'enfant fait par plaisir ce qu'il fera un jour par devoir; ses jeux sont une sorte d'éducation qu'il se donne à lui-même, un apprentissage volontaire de la vie qu'il est appelé à mener plus tard.

LES ENNEMIS DES LIVRES.

Voy. t. XLII, 1874, p. 187.

LES PRISEURS. — LES FUMEURS. — CEUX QUI DÉJEUNENT SANS PRÉCAUTION. — LES FAISEURS DE CORNES.

S'il y eut un habile lexicographe au seizième siècle, ce fut certainement Jean Nicot, sieur de Villemain, l'auteur du fameux Dictionnaire de la langue française que l'on cite encore à bon droit; ce fin diplomate fut également un bibliophile zélé, et, voyez quelles sont parfois les voies détournées qui conduisent au déshonneur des plus belles éditions : Nicot, sieur de Villemain, fut aussi, en 1560 [1], l'introducteur en France de la *médicée*, de l'*herbe à la royne*, de l'*herbe au prieur*, de la *nicotiane*, et, pour tout dire enfin, du tabac, l'implacable maculateur des beaux livres!

Amateurs passionnés des elzéviers, des aldes, des étiennes, des cramoisys, des plantins et des baskervilles, vous frémissez d'indignation, n'est-il pas vrai? quand, en ouvrant un livre respecté, vous apercevez, au passage enchanteur dont votre esprit veut savourer à loisir les pures délices, une large maculature d'un ton jaune foncé qui, sans voiler d'une façon absolue les caractères élégants que vous préférez, forme une tache indélébile dont vous ne pourrez peut-être jamais effacer l'empreinte, et dont vous devinez aisément l'origine très-peu poétique.

Qu'un priseur, aussi passionné dans ses lectures qu'il est parfois peu soigneux, s'arrête, en effet, par pure contention de l'intellect, sur un passage dont son esprit ne s'est jamais lassé, une gouttelette presque limpide, fruit peut-être de l'émotion, se montre d'abord d'une façon discrète à l'extrémité de son respectable aquilin; elle se colore peu à peu, elle grandit, hélas! L'enthousiasme la détache, et voilà un admirable volume à tout jamais déshonoré!

Les successeurs immédiats des Gutenberg et des Ulrich Gering ne connaissaient point ce fléau des éditions rarissimes sorties de leurs presses, et que l'on couvre d'or aujourd'hui, quand il s'en rencontre dans les ventes! Il ne fallut pas moins que la découverte d'un nouvel hémisphère pour en multiplier les ravages... Et encore, si l'historien compatissant pour les faiblesses humaines pouvait borner à ce délit solitaire de bibliophilie les torts de la nicotiane! mais qu'un éternument malencontreux fasse tout à coup explosion chez ce priseur, qui se croit, par ses précautions infinies, à l'abri de tout reproche, et voilà qu'une page admirable, jusqu'à ce moment d'une blancheur immaculée, se trouve jaspée d'innombrables petites taches jaunes qui défieront par leur nombre le plus habile des laveurs de livres.

Je ne vous dirai rien ici des amas de tabac laissés par un priseur inattentif entre les pages d'un précieux volume, c'est le péché véniel du dix-huitième siècle; mais comment caractériser ici les méfaits des fumeurs? Sous le prétexte que leur passion est une des sources principales des richesses de l'État, les fumeurs, on le sait, ne respectent plus rien aujourd'hui; comment respecteraient-ils les livres, eux qui ne respectent pas toujours les personnes? Avec de la patience et parfois un art infini, on fait disparaître une maculature de tabac; on ne saurait restaurer ce que le feu a consumé.

— Voyez cet Homère, publié par Démétrius Chalcondyle à Florence, en l'année 1488, me disait un vieux successeur des Debure. C'est la première édition du poëte immortel qui ne peut plus compter les générations de ses enfants; ce n'est pas précisément un livre rarissime en librairie, mais son prix est coté parfois de 600 à 1100 francs. Eh bien, voyez ces brûlures arrondies qui ont dévoré le début du septième chant, dans lequel Hector se montre si rempli de majesté!... Poursuivez votre examen, et vous trouverez, hélas! bien d'autres méfaits du même genre, attribués à un professeur émérite qui passait sa vie à glorifier Homère, mais aussi à fumer sans relâche. Ce beau livre lui avait été prêté, voyez ce qu'il en a fait. Le possesseur de ce précieux volume en est presque tombé malade!... Quel est l'helléniste passionné, en effet, qui a pu voir sans douleur son *Iliade* traîtreusement noircie, parfois brûlée, précisément à l'endroit sublime où Troie vient d'être réduite en cendres? Vous le voyez, le génie d'Homère est précisément la cause de cette nouvelle catastrophe; paralysé par son admiration, le studieux érudit auquel cette édition précieuse avait été confiée n'a pu retenir l'étincelle d'un cigare qui s'est échappée de son souffle embrasé!... le texte en a été compromis. Toutes les larmes d'un amateur ne répareront point ce funeste incendie; il faut fermer ce livre avec désespoir, jamais il ne recouvrera sa gloire primitive : c'est le tabac à fumer qui l'a perdu.

Au moyen âge, où l'Amérique ne nous avait pas encore imposé un impérieux besoin, auquel il paraît être difficile de se soustraire, le livre en lui-même était toujours l'objet du plus saint respect; presque toujours il demeurait isolé sur un pupitre; on le regardait avec vénération, on le touchait à peine. C'est ainsi que des livres respectés, portant la date du temps de Charlemagne, nous sont parvenus pour ainsi dire immaculés. La multiplicité des volumes sur la terre a non-seulement amené leur dépréciation, mais elle a fait tomber le respect qu'on avait pour eux, et il y a là un mal dont on n'apprécie pas suffisamment les conséquences. Le volume qu'on lisait, par exemple, au réfectoire, dans les grandes salles de l'abbaye, était religieusement posé sur un large pupitre à pivot, devant le moine attentif qui en faisait solennellement lecture, loin de ce qui pouvait amener un fâcheux accident pour le précieux ouvrage, serré d'ailleurs avec soin dès que le repas monastique était achevé. Aujourd'hui il n'y a point d'homme condamné à un déjeuner solitaire qui n'ait un livre dans sa poche, et qui ne l'ouvre sans précaution aucune dès que son appétit a parlé. Que ce soit un alde qu'il consulte sur un auteur de l'antiquité, que ce soit tout simplement un charmant cazin lui débitant quelque chronique frivole du siècle dernier, le précieux volume qui a coûté tant de soucis à son éditenr n'en est pas moins en péril. Il ne s'aperçoit pas, le profane, qu'en brisant la croûte d'une flûte artistement rôtie, il fait jaillir parfois sur les feuillets du volume, tout grand ouvert, une multitude de mies de pain acérées, dont le moindre inconvénient est de percer les feuillets de son volume favori, s'il l'a fermé sans précaution? Que de beaux livres déshonorés par ce manque de réflexion! Que de marges irréprochables présentent ainsi l'aspect d'une sorte de râpe où s'encastrent de petits croutons! Heureux quand une beurrée perfide n'est pas tombée sur le volume! plus heureux encore si un onctueux chocolat ne l'a point bruni de ses teintes tropicales, ou bien si une large tache de moka n'a point figuré un lac où le lecteur devait rencontrer la description d'une vallée. Nous évitons de multiplier ici les petites catastrophes qu'amène nécessairement le contact d'un livre avec les mets ou avec les fruits, effroi des bibliophiles. L'auteur d'un dommage irréparable lui-même ne s'aperçoit pas toujours du funeste accident dont il est la cause; il ferme le livre, s'il est distrait, et ne constate bien souvent le dommage dont il est l'auteur unique

(1) Cinq ans, toutefois, après le cordelier voyageur André Thevet, qui l'introduisit à Paris dès l'année 1555 ou 1556, et le préconisa grandement comme une sorte de panacée universelle.

qu'au moment où il vante à un amateur l'exemplaire splendide dont il est si fier, et que lui seul a déshonoré.

Ecartons ces détails vulgaires ; entrons dans un lieu où tout convie à l'étude ; plaçons-nous, si vous le voulez, dans la bibliothèque d'un archéologue ou d'un savant de profession. Vous avez peut-être, en entrant, admiré ces beaux livres alignés de façon irréprochable sur les rayons d'une bibliothèque modèle? La poussière en a été écartée, et la reliure de ces volumes est parfois splendide. Tout vous fait supposer que vous êtes au milieu de trésors intellectuels dont un esprit vénal n'ose lui-même évaluer le prix. A la première vue, votre pensée est fondée; mais, sachez-le bien, l'ennemi le plus cruel de cette riche collection est enfermé au milieu des trésors que nous venons de vous signaler, et chaque jour il la déprécie sans avoir le sentiment intérieur du crime qu'il accomplit. Ce savant, cet écrivain si vanté, est atteint de la monomanie la plus funeste : il corne et recorne ses livres, et, non content de cette énormité, il ploie parfois les marges, le malheureux! et, ne se doutant pas du rôle funeste qu'il joue, il se vante effrontément de la mémoire qu'il a conservée, et qui lui fait trouver un passage curieux entre des centaines de volumes que l'on ose à peine feuilleter. Mais l'esprit de l'homme est ainsi fait, qu'au bout de quelques mois toutes ces cornes s'accentuent dans le vide, qu'on me pardonne l'expression, et que bien souvent l'esprit le plus subtil ne peut se rappeler le fait qu'il prétendait constater. Est-ce un papier vélin, tant soit peu épais, à pâte sans liaison et sans consistance, la corne se détache de la marge, et le livre est à peu près perdu.

Les distraits, les impatients, les enthousiastes, sont des fléaux également redoutables pour les livres, lorsqu'il s'agit de fixer dans leur mémoire rebelle un fait, une date, parfois un passage entier, qui ont illuminé rapidement leur esprit. Pour avoir acquis la réputation de savant en renom, ou, si l'on aime mieux, d'écrivain distingué, on n'est pas toujours un bibliophile, un véritable ami des livres. Par cela même que l'attraction vers une pensée a été plus vive, ou qu'un fait consigné quelque part s'est présenté d'une façon plus inattendue, le délit devient plus rapide et le lecteur se montre plus inconscient du mal irréparable qu'il commet sans réflexion. Fût-ce un alde ou un elzévier, le livre est corné spontanément, et, ce qu'il y a de plus déplorable à dire, sans profit, nous l'avons prouvé, pour le délinquant. Heureux encore lorsqu'une main sacrilége ne trace pas à l'encre, tout le long du passage admiré, une ligne du plus beau noir avec une encre indélébile que rien ne peut effacer! Nombre d'érudits, nous le savons, se contentent d'employer pour cette triste opération le crayon de plombagine, que la gomme élastique peut aisément effacer : il y a ici circonstance atténuante si ce moyen est discrètement employé; mais malheur à l'insouciant lecteur qui fait usage du crayon rouge! presque toujours la gomme étale sur le papier ce grossier vermillon, et donne une teinte rosée à la page qu'on a prétendu glorifier ainsi.

Il faut aussi parler des faiseurs de notes, traitant au hasard de toutes les questions et salissant toutes les marges. Sous prétexte d'un travail intelligent, ceux qui multiplient ces commentaires ou ces remarques sont les pires ennemis des livres.

La suite à une autre livraison.

LA PAUVRETÉ EN FRANCE.

D'après une statistique de 1865, on comptait à cette époque, en France, 1 500 000 individus en état d'indigence, et 1 700 000 autres individus exempts de contribution personnelle et mobilière à cause de leur état de gêne. Ce seraient donc trois millions de Français réduits à la pauvreté, c'est-à-dire près du tiers de la population au-dessus de vingt ans. Mais ce chiffre même doit être de beaucoup augmenté si l'on suppose, selon la vraisemblance, qu'un nombre notable de ces Français sont chefs de famille. Assurément, il y a loin de là à la pauvreté qui couvrait une partie si considérable de la France aux siècles précédents, d'après les témoignages incontestables de Vauban, de Bois-Guilbert, d'Arthur Young, et de tous les historiens et économistes qui se sont occupés de cette douloureuse question. Il n'en est pas moins évident qu'il reste à faire de grands efforts pour forcer ce chiffre de plusieurs millions à décroître insensiblement. Le perfectionnement de certaines parties de la législation y peut beaucoup; l'extension de l'esprit d'association et de secours mutuels également; mais, dût-on nous considérer comme étant sous l'empire d'une idée fixe, nous répéterons que l'un des moyens les plus efficaces de diminuer la misère est de répandre et de fortifier l'instruction afin de rendre les hommes plus capables de travaux intelligents et productifs, de les mettre à même de tirer un meilleur parti de leurs forces afin de stimuler leur initiative privée et de les détourner, en leur donnant des goûts plus élevés, des habitudes grossières et des vices ruineux où les entraîne trop souvent l'ignorance. Plus des deux tiers des trois millions que la statistique signale à notre pitié sont complétement illettrés.

BONTÉ ET BEAUTÉ.

Un doux visage promet une douce humeur ; on ne lui pardonne pas d'avoir menti ; cela semble une trahison.

La bonté est déjà presque une beauté. Son influence répand sur tous les traits, sur toute la personne, un charme touchant qui parle au cœur. La bouche sourit plus gracieuse, l'œil rayonne plus doux, la physionomie a plus de sérénité, les mouvements plus d'harmonie.

On l'a dit avec raison : il y a d'agréables laideurs, il y a de laides beautés.

Voulez-vous être vraiment belle? Avant tout soyez bonne.

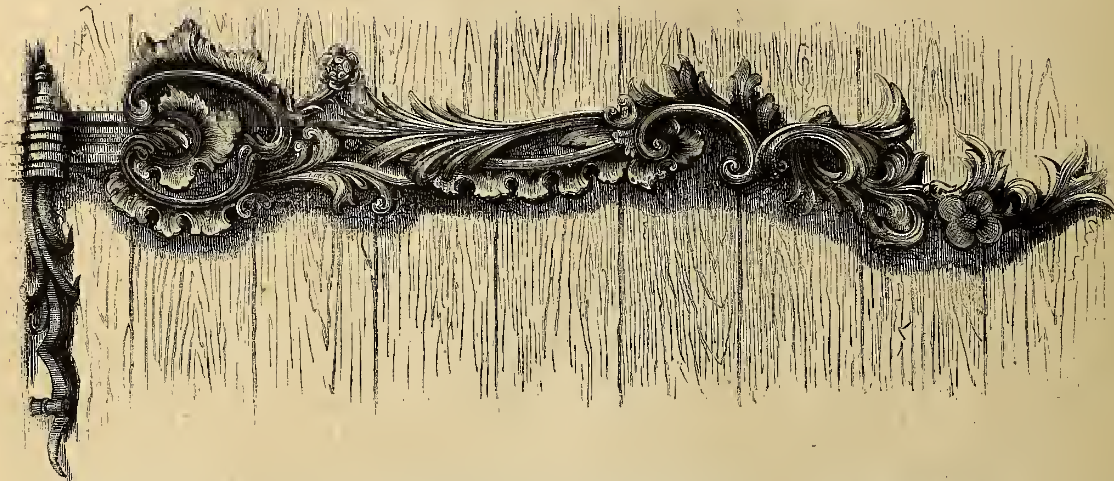
S.-A. Berville [1].

L'ART DE LA FERRONNERIE
AU SIÈCLE DERNIER.

Nous donnons, page 104, deux pièces forgées provenant d'une ville secondaire de la Hongrie, Temesvar, capitale du banat de ce nom. Ces deux pièces sont, l'une du temps de Marie-Thérèse, et l'autre d'une époque quelque peu plus ancienne. La première est une *penture* intérieure de la porte principale de la cathédrale catholique; la seconde, une enseigne de cabaret. C'est surtout par la perfection du travail du forgeron-ciseleur que se distingue la penture, et par la composition élégante du dessin et la finesse déliée du ciseau que se recommande l'enseigne. De remarquables spécimens d'un art certainement en décadence aujourd'hui, sont fort répandus en Europe, et nous avons tiré ceux-ci d'un des pays les plus éloignés des grands centres artistiques, c'est-à-dire de la France et de l'Italie, pour faire mieux comprendre à quel point les bonnes traditions et les excellents procédés de la renaissance s'étaient encore conservés dans toute l'Europe au siècle dernier.

[1] Avocat célèbre de notre siècle, auteur de poésies agréables. Il était né à Amiens.

On sait que la ferronnerie, qui ne fut jamais un métier industriel à cette époque, mais bien un art, surtout en Italie, où il avait pris naissance, reçut un magnifique développement en France au temps des derniers Valois. Tout le monde connaît le chef-d'œuvre de la ferronnerie au seizième siècle : c'est la fameuse grille du château d'Anet, qui se voit aujourd'hui au Louvre, à la galerie d'Apollon, dont elle forme l'entrée. L'Espagne a surtout perfectionné la ciselure appliquée aux pièces forgées, dans les nombreux ouvrages connus sous le nom de *stilo plateresco.* La finesse des œuvres du seizième siècle, le soin apporté à leur exécution, indiquent d'abord qu'elles appartiennent à la *décoration intérieure;* au dix-septième siècle, avec moins de goût et plus d'ampleur peut-être, la belle ferronnerie fut employée surtout à la décoration extérieure : on ne peut qu'admirer les grilles de la cour



Pièce forgée, à la porte d'entrée de la cathédrale catholique de Temesvar (Hongrie). — Dessin d'Édouard Garnier, d'après l'album de M. Ernest Desjardins.

d'honneur, à Versailles. Puis les deux genres de décoration furent employés avec un égal succès pendant le dix-huitième siècle, jusqu'à la révolution. La fameuse table de communion de Saint-Germain l'Auxerrois était un chef-d'œuvre, dont la *Revue d'architecture* a donné l'ensemble et les détails pour l'instruction technique des hommes spéciaux. Mais la nécessité du bon marché, qui est une des conditions essentielles de la production industrielle de nos jours, a porté à l'art de la ferronnerie un coup dont il aura peine à se relever. Il en est malheureusement de même de la plupart des anciens arts usuels, qui, en présence d'un luxe moyen plus généralement répandu et de fortunes heureusement plus divisées, ont dû renoncer aux procédés longs et dispendieux et s'éloigner des sévères



Enseigne en fer forgé, à Temesvar. — Dessin de Garnier, d'après l'album de M. Ernest Desjardins.

traditions du passé par un compromis devenu nécessaire avec le goût public, moins pur et moins exigeant à mesure qu'il s'est étendu et généralisé. De là ces écarts regrettables dans les applications détournées d'un art qui devait être exclusivement consacré à la décoration, et qui s'est fourvoyé dans la reproduction des figures : nous avons déjà un exemple avant-coureur de cette déviation du goût dans les personnages grêles et grossièrement ébauchés de l'enseigne de Temesvar. Mais ce qui a surtout compromis l'art de la ferronnerie, c'est la fonte, qui donne à bon marché des œuvres lourdes, empâtées, sans lignes serrées, sans vives arêtes, n'ayant pas la qualité essentielle du métal, la solidité, ni ce qui faisait l'agrément des pièces forgées aux siècles passés, le goût et la finesse du dessin. Comment préparer une nouvelle renaissance? Est-ce impossible? Nous ne le croyons pas; déjà de généreux efforts pour lier plus intimement l'art et l'industrie ont fait pressentir des succès dont l'on avait trop désespéré d'abord : il ne s'agit que de vouloir et de persévérer.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 15. LE GÉRANT, J. BEST.

LE CANON DÉMONTÉ.



La Nature reprend toujours ses droits. — Dessin de Giacomelli.

I. — LA CHANSON DU PRINTEMPS.

Le ciel est d'un bleu humide et profond, l'air est doux et triste; dans les rameaux d'une aubépine en fleurs, un petit oiseau a caché son nid.

Perché sur la plus haute branche, l'oiseau, par ses chants joyeux, charme ses petits, qui n'ont pas encore assez de plumes pour prendre leur essor. Il leur dit, dans son petit langage tout plein d'allégresse et de reconnaissance, comme Dieu est bon, comme il s'occupe de la plus faible de ses créatures, comme la terre est grande et féconde, et combien elle produit de bonnes choses pour

les petits oiseaux: Il leur apprend tout doucement ce qu'ils devront savoir le jour où ils auront des ailes, sur quels arbres, sur quels arbrisseaux ils trouveront la nourriture la plus abondante.

« Quand l'homme au sarrau bleu, leur dit-il, se penchera sur sa charrue, et que le soc étincelant s'enfoncera dans le sol, suivez-le pas à pas, et profitez sagement des trésors que la charrue aura déterrés exprès pour vous. Oh! la belle chose qu'un champ bien retourné, où l'on trouve en abondance les vermisseaux et les insectes! Oh! la belle chose qu'une moisson qui verdoie comme un pré au clair soleil du printemps! Elle est plus belle encore quand elle frissonne au souffle de la brise d'été. Mes chers petits, voyez comme la vie est une douce chose, et rendez gloire à Dieu qui nous l'a donnée. »

Quand l'oiseau se taisait par intervalles, les petits, du fond de leur retraite, entendaient le bourdonnement des abeilles, le bruit des travailleurs, les mugissements des bœufs et les propos joyeux qui s'échangeaient de loin pardessus les haies; car les cœurs étaient à la joie; la moisson promettait d'être belle, les arbres étaient tout blancs de fleurs; il faisait bon à vivre pour tout le monde.

II. — LA BATAILLE.

Le ciel est bas et triste; de gros nuages sombres, emportés par le vent d'hiver, touchent presque la cime des grands arbres qui frissonnent. Dans les rameaux noirs et noueux de l'aubépine, il y a un nid abandonné où tombent les feuilles mortes : les petits se sont dispersés aux quatre vents du ciel. L'oiseau se tient immobile sur une branche et regarde avec effroi la campagne déserte. Que sont devenus les hommes dont le travail, même en hiver, donne encore quelque vie à la plaine immense? Pourquoi ces femmes fuyaient-elles ce matin, en emportant leurs enfants dans leurs bras? Au loin, un chien hurle et pleure dans une ferme abandonnée; les cheminées n'envoient plus leur fumée vers le ciel. Une charrue a été laissée au milieu d'un champ; le soc se rouille, enfoui dans un sillon commencé. Des bandes de corbeaux planent au-dessus de la campagne, en poussant des cris de joie qui font frémir. N'est-ce pas un orage que l'on entend gronder par intervalles de l'autre côté de l'horizon?

Tout à coup, d'un chemin creux débouchent des soldats haletants. L'oiseau s'enfuit effarouché. Un officier, d'un regard rapide, explore le terrain, et dit d'une voix brève : « Mes enfants, c'est là! » Aussitôt les soldats, au milieu du plus profond silence, creusent le sol et rejettent la terre tout autour de l'aubépine et de la vieille barrière de bois.

D'autres soldats apparaissent, montés sur des chevaux qui traînent une lourde pièce de canon. L'attelage fait un circuit jusqu'à ce que le canon présente sa gueule menaçante à la haie d'aubépine. Les chevaux sont dételés, les hommes poussent de toutes leurs forces à la roue; le canon est en place.

A l'horizon apparaissent des masses d'hommes, noires et profondes, qui envahissent la plaine comme une marée montante. L'homme aux épaulettes d'or crie : Feu! On voit un éclair, la terre tremble; dans la masse noire, là-bas, une trouée se fait et se referme aussitôt. A chaque coup, une trouée!

Mais bientôt des éclairs partent de la masse noire; l'ennemi rend coup pour coup, ou plutôt il rend vingt coups pour un. Les obus éclatent de tous côtés et font à la terre d'affreuses déchirures. Un à un tombent les servants de la pièce. Un jeune soldat, presque un enfant, s'écrie en tombant pour ne plus se relever : « O mon Dieu! si nous étions au moins vainqueurs! » — « Nous sommes vaincus, répond l'officier, en tombant à son tour, mais nous avons fait notre devoir. Vive la France! »

Dans la forêt obscure où l'oiseau a cherché un asile, il se dit tristement : « Plus jamais la terre ne reverdira; plus jamais ne refleurira l'aubépine! »

III. — ESPOIR.

La terre a reverdi, l'aubépine est en fleur; l'herbe épaisse couvre de son manteau les déchirures de la terre et les tertres sous lesquels dorment ceux qui ont succombé le jour de la grande bataille. L'aubépine, de ses branches épanouies, voile le canon démonté qui reste incliné sur sa roue brisée. Partout la vie surabonde; les plantes à la taille élancée ont poussé entre les montants de l'affût et les jantes des roues. Des papillons volent çà et là, enivrés par la lumière du ciel et le parfum des fleurs. L'oiseau a quitté la forêt, il est revenu à son ancien nid. Perché sur une des roues du canon, il entonne pour sa nouvelle couvée l'éternelle chanson du printemps.

Mais plus son chant est rempli d'allégresse, plus mon âme s'attriste à l'entendre. « Comme la nature se rit de nos douleurs, et comme Dieu s'est retiré de nous! » Voilà les pensées qui naissaient de l'amertume de mon cœur. Mais à mesure que l'oiseau chantait, un charme étrange agissait en moi : mes pensées devenaient moins amères. Cette douce musique, par une force à laquelle je résistais en vain, m'attirait peu à peu hors de ma tristesse; elle emportait mon âme vers des régions plus élevées et plus sereines où j'entrevoyais un rayon de la vérité. Non, la nature ne se rit pas de nos malheurs, et Dieu ne se retire que de ceux qui le repoussent. Nos larmes, notre désespoir, nos plus affreuses catastrophes, sont, entre ses mains puissantes, comme les germes de notre bonheur à venir. Jamais, sur cette terre, le sang de l'homme n'a été versé en vain. Ici même a coulé notre sang le plus pur; ce n'est pas une vaine rosée que la terre a pu boire en une heure, c'est l'holocauste qui doit nous purifier et nous racheter. Ceux qui reposent sous ces tertres fleuris ont acquis en un jour la gloire la plus belle et la plus pure où l'homme puisse aspirer, car ils sont morts pour la patrie, et Dieu sera pour eux un juge indulgent. Notre devoir est de les honorer en suivant leur exemple. Est-ce suivre leur exemple que de nous laisser amollir par la douleur et de nous attendrir sur nous-mêmes?

Élève-toi, mon cœur! cherche Dieu; fais ton devoir, partout, toujours. Du dévouement le plus obscur, aussi bien que de la gloire la plus éclatante, se compose la grandeur de la patrie.

Ces pensées avaient germé dans mon âme aussi naturellement que l'herbe sur la glorieuse tombe de nos chers morts. Plus l'oiseau chantait, plus mon cœur devenait vaillant, et je sentis bientôt s'épanouir en moi la fleur divine de l'espérance.

LA PAGE 115.

NOUVELLE.

Suite. — Voyez pages 50, 61, 78, 93.

V. — L'AUTRE INVENTEUR.

M. Saturnin Grandmaison n'avait pas toujours habité à Paris; il y était même venu assez tard, déjà marié et père de famille. Au sortir du collége départemental où il avait conquis peu de couronnes, bien qu'au dernier concours il se fût promis le prix d'honneur qu'il eut le déplaisir de voir décerner à son cousin Léon Gérard, le jeune Grandmaison était revenu à son lieu de naissance.

Cette petite ville, notable comme centre manufacturier, est cachée plutôt que protégée par les hautes montagnes qui lui bornent de toutes parts l'horizon. Avant que le chemin de fer eût ouvert sa tranchée dans le pays étroitement encaissé, et mis en communication avec le monde extérieur une population nécessairement arriérée, on vivait au fond et sur le pourtour de ce gigantesque entonnoir, comme certaines plantes qui croissent sur les ruines, comme certains oiseaux qui nichent dans les trous. Là, les moyens de distraction étaient peu nombreux et toujours les mêmes. L'unique café de la localité comptait à peine une douzaine d'habitués; on ne lisait guère que le journal de la sous-préfecture, qui paraissait deux fois par semaine. En fait de jeu, les vieilles gens en étaient encore au nain jaune et à la mouche; les jeunes femmes et les jeunes filles utilisaient leurs heures de loisir en exécutant des travaux de tapisserie, et, parmi les jeunes gens, ceux qui ne se livraient pas à l'étude de l'entomologie et de l'ornithologie faisaient de l'art du tourneur en bois leur occupation favorite; Saturnin Grandmaison avait la prétention d'y exceller.

Son père, en mourant, lui légua dix mille livres de rente et l'atelier de tourneur le plus richement outillé de toute la ville. Il avait alors vingt-cinq ans. Le seul parent qui lui restât était ce cousin Léon Gérard, son heureux condisciple. Orphelin, comme Saturnin, Léon avait eu pour héritage l'usine paternelle. Élevé dans sa première enfance au milieu de rudes travailleurs, il aimait le bruit des marteaux, les ronflements de la forge, et vivait au milieu de son peuple de cyclopes comme un souverain dans ses États. C'était d'ailleurs un robuste garçon; il s'était fait un devoir d'apprendre vite et bien au collége pour revenir au plus tôt dans le milieu industriel où il se sentait le mieux vivre. Habile à tous les métiers qu'exerçaient les hommes placés sous ses ordres, il avait aussi l'art de persuader et de pacifier par la parole; on en eut la preuve le jour où, affrontant une révolte d'ouvriers, il lui suffit de prononcer quelques mots pour convaincre les égarés qu'ils se nuisaient à eux-mêmes en s'écartant de la voie du devoir.

Sans doute on avait une grande estime pour Saturnin Grandmaison, mais c'était de l'admiration qu'on ressentait pour Léon Gérard; on disait de lui : « Il sera du conseil général, il sera notre député. »

Incapable de méchanceté, Saturnin apprit à connaître l'envie. En entendant parler de Léon, il éprouva un furieux désir de faire parler de lui. Ses morceaux de bois façonnés au tour ne pouvaient suffire à lui faire éclipser la popularité de son cousin; il crut ne pouvoir y parvenir qu'en se jetant dans la science : ce qu'il fit en aveugle, apprenant non pour savoir, mais pour apprendre, sans choix, sans ordre et sans méthode.

Une catastrophe qui attrista la petite ville apprit à l'ambitieux de célébrité que son cœur était bon à autre chose qu'à jalouser son cousin.

L'un des plus estimables habitants du pays, M. Amelot, avait placé sa fortune entre les mains d'un notaire de Lyon qui venait de passer en Angleterre, laissant derrière lui un passif considérable. Ce départ ruinait complétement M. Amelot et sa fille Caroline, jeune personne instruite et charmante, mais à qui les habitudes du pays interdisaient les ressources d'une profession lucrative. Même dans les plus riches familles, chacune des dames et des demoiselles confectionnait elle-même ses robes et ses chapeaux; quant à faire une éducation particulière, c'était chose introuvable; il n'y avait place nulle part pour l'emploi d'institutrice à domicile : toutes les jeunes filles étaient élevées au couvent.

La sympathie qu'inspiraient Caroline et son père ne tarda pas à se manifester : d'un côté, M. Amelot reçut l'offre d'une place de commis chez un manufacturier; d'autre part, une vieille dame que son médecin envoyait pour une année en Italie, fit proposer à Caroline de l'emmener en qualité de demoiselle de compagnie.

Le père et la fille ne manquaient pas de courage : la perspective, pour l'un, de subvenir à ses besoins par le travail; pour l'autre, d'accepter une condition servile, ne les effrayait pas; mais l'idée de la séparation les mettait au désespoir. Cependant ils allaient se résigner à la rigoureuse nécessité de vivre loin l'un de l'autre, eux qui ne s'étaient jamais quittés, quand Saturnin Grandmaison, dont l'habitation touchait à la maison de M. Amelot, se fit annoncer chez son voisin. Aussitôt introduit, il dit avec une certaine émotion au père de Caroline :

— Vous vous disposez, je crois, à partir ce soir?

— Non pas ce soir, mais dans deux heures; ma fille achéve de fermer sa malle et, vous le voyez, les miennes sont déjà prêtes, expliqua M. Amelot, en jetant un regard douloureux sur ses préparatifs de départ.

— Dans deux heures! répéta Saturnin, visiblement contrarié. Puis il reprit timidement : — Si j'osais vous demander un sursis?

— Un sursis! et pourquoi, cher voisin?

— Pour que vous puissiez prendre le temps de consulter Mlle Caroline sur une proposition que je vous prierai de lui faire en mon nom.

M. Amelot regarda avec étonnement Saturnin, qui paraissait de plus en plus se troubler devant ce regard.

— Une proposition de votre part, à Caroline? Je ne vous comprends pas; de quoi s'agit-il?

— Monsieur, dit alors résolûment Saturnin, comme s'il prenait son élan pour franchir un pas difficile, j'ai l'honneur de vous demander la main de mademoiselle votre fille.

— Vous n'y pensez pas! Je suis ruiné.

— Je n'ai pensé qu'à une chose : c'est qu'ayant le choix entre se séparer de vous et me prendre pour mari, il serait possible qu'elle me donnât la préférence.

La pensée du jeune voisin était juste, car le père et la fille ne partirent pas, et le soir même un billet affectueux appelait Saturnin Grandmaison chez M. Amelot.

On compta bientôt un heureux ménage de plus. Caroline se trouvait digne de la généreuse affection qui était venue au-devant d'elle. Les circonstances dans lesquelles son mariage avait été arrêté lui rendaient son mari doublement cher; elle vit en lui un sauveur et se regarda comme son éternelle débitrice. L'année suivante, la naissance d'un fils mit le comble à sa félicité. Quant à Saturnin Grandmaison, souvent importuné par le bruit de la réputation de son cousin, il persistait dans son projet d'avoir une idée; mais, gardant un prudent silence auprès de sa femme et de son beau-père sur l'inutilité de ses efforts intellectuels, il répondait à M. Amelot, qui l'interrogeait parfois sur le résultat de ses méditations :

— Patience, beau-père; l'invention est un œuf à qui l'incubation est nécessaire, une lente incubation. Soyez tranquille, l'œuf éclôra. Notre cher Armand sera le fils d'un grand homme.

Caroline, pour qui sa croyance en son mari égalait sa croyance en Dieu, attendait l'éclosion promise, et, certaine de la saluer un jour, elle ne se lassait pas de l'attendre.

M. Amelot ne devait pas voir ce grand jour; il s'éteignit en plein bonheur, entre sa fille, le petit Armand et Saturnin, les remerciant d'avoir donné à sa vieillesse le repos de l'esprit et la joie du cœur.

Peu de temps après que l'année de deuil se fut écoulée, M. Grandmaison dit un jour à Caroline :

— Dans l'intérêt de mes travaux et dans celui des études d'Armand, qui a maintenant sept ans accomplis, nous ferions sagement, il me semble, d'aller habiter à Paris; trouves-tu quelque grave empêchement à abandonner ce pays?

— Je te suis reconnaissante d'y avoir laissé vivre et mourir mon père, répondit Mme Grandmaison; maintenant, où tu iras je me trouverai bien.

La famille Grandmaison partit le jour même où le *Moniteur* publiait l'ordonnance du roi qui élevait, dans sa petite ville, Léon Gérard à la dignité de maire.

Laissons passer dix ans. Saturnin et Caroline occupent, à l'extrémité du quartier latin, un appartement sur la place de la Vieille-Estrapade; leur fils Armand, élève de l'École navale, est parti comme enseigne de vaisseau pour faire un voyage en Chine, et l'inventeur en espérance est toujours à la recherche d'une idée.

Après avoir exploré les bibliothèques publiques et les étalages des bouquinistes qui meublent le parapet des quais de la rive gauche, il avisa un jour, dans le voisinage de l'église de Saint-Germain des Prés, le magasin d'un marchand de vieux papiers, qui achetait au poids et au comptant tout ce que ses confrères ambulants, portant la hotte ou traînant la charrette, ramassaient durant leurs tournées dans Paris et sa banlieue. En fait de papier maculé par la plume, il n'était rien qu'on ne trouvât dans ce pandémonium des choses écrites : drames inachevés, études sur l'histoire, dissertations paléontologiques, mémoires sur le mouvement perpétuel, critique de beaux-arts, essais sur les hiéroglyphes, etc., etc. Le marchand et son commis soumettaient chaque jour la pacotille de la veille à un triage scrupuleux, et tous ceux des manuscrits qui paraissaient, d'après leur étendue, avoir une certaine valeur, étaient rangés dans des casiers méthodiquement étiquetés. Saturnin Grandmaison ne manqua pas de s'arrêter longtemps devant les deux casiers qui portaient ces inscriptions : *Inventions, Découvertes.*

— Combien tout cela? demanda-t-il, en désignant du bout de sa canne le contenu des deux casiers objets de sa convoitise. Le marchand, qui flairait un collectionneur à exploiter, demanda du double lot une somme assez importante pour faire hésiter Saturnin Grandmaison, bien qu'il se fût dit : « Il est impossible que ce que je cherche ne soit pas là dedans. » Cependant il n'hésita pas et ne marchanda que pour la forme. Le besoin de se révéler au monde était devenu plus impérieux et plus pressant depuis qu'il avait lu, dans une lettre écrite de sa petite ville : « M. Léon Gérard a été nommé chevalier de la Légion d'honneur. » Au mouvement de dépit qu'il ne put alors réprimer devant sa femme, celle-ci répondit avec confiance :

— Quand tu auras fini le grand ouvrage auquel tu travailles depuis tant d'années, tu seras nommé commandeur.

Par suite de sa visite chez le marchand de vieux papiers, M. Grandmaison rentra chez lui accompagné d'un commissionnaire qui ployait sous le poids de sa charge. Il fit jeter le tout pêle-mêle dans son cabinet de travail, où il s'enferma pour consulter et classer ses richesses. Mais un jour ne suffisait pas pour débrouiller le chaos; il s'y employa toute une semaine, sans prendre un moment de répit, ne permettant pas à sa femme d'entrer chez lui, où il demeurait porte close. Caroline, qui voyait à peine son mari aux heures des repas, et s'était aperçue qu'il dormait à peine quelques heures, commençait à s'inquiéter pour sa santé de cette ardeur au travail, lorsque enfin elle le vit, après huit jours de cette occupation écrasante, venir à elle rayonnant de joie, et s'écrier : *Eurêka!*

— Ce qui signifie? demanda-t-elle.

— J'ai trouvé! reprit-il triomphant.

La suite à une prochaine livraison.

PRÉJUGÉS POPULAIRES.

LES FAMINES.

L'ignorance a la vue courte et le jugement prompt: aussi lui arrive-t-il souvent de déraisonner. Une de ses erreurs ordinaires, par exemple, est, lorsque deux faits se suivent et se touchent pour ainsi dire, de conclure que le second est la conséquence du premier (1). Ainsi, une comète paraît, presque aussitôt après une guerre survient : donc la comète a annoncé la guerre. Combien de gens croient encore que c'est l'étoile canicule (Syrius) qui est la cause des grandes chaleurs, bien que son lever ne coïncide même plus avec elles! Une année la terre s'est couverte de riches moissons : Vive le gouvernement! L'année suivante la récolte a manqué : A bas le gouvernement! On a vu un étranger se pencher sur une citerne; le soir ou le lendemain une épidémie se déclare : nul doute, l'étranger a empoisonné l'eau; si l'on peut se saisir de lui, on l'assomme.

Il en est de même du boulanger.

Le pain est cher; c'est le boulanger qui le vend; donc le boulanger est un coquin qui veut s'enrichir en affamant le peuple : pendons le boulanger!

Au moment où on lui met la corde au cou, le boulanger s'écrie : — Mais, bonnes gens, si je vends le pain cher, c'est que le meunier me fait payer cher la farine.

— Au fait, c'est possible; nous n'y avions pas songé. Allons pendre le meunier!

Le meunier! Mais, si c'est lui qui est en effet le marchand, il ne vend cher la farine que parce qu'on lui a vendu cher le blé.

— Alors, mort au marchand de grains!

— Mais moi-même, dit le marchand au désespoir, j'ai acheté cher au fermier le froment, l'orge et le seigle. Voici les quittances.

— Sus! sus au fermier!

Le fermier se récrie à son tour :

— La terre a été stérile, ou l'intempérie a détruit les récoltes. Il a fallu payer le loyer de la ferme, les impôts, les engrais, les serviteurs, nourrir les bestiaux, pourvoir au déficit de l'année dernière. On a vendu jusqu'au grain nécessaire pour l'ensemencement prochain. Il en faudra racheter d'autre à prix d'or (2). Devions-nous refuser d'accepter le juste prix qui nous était offert? Le laboureur sera-t-il condamné à labourer par charité? et s'il n'y a pas de blé, sera-t-il responsable?

Mais voila des raisonnements trop compliqués pour la foule ameutée : la passion ne les comprendra pas (3). Eh quoi! boulangers, meuniers, marchands de grains, fermiers, seraient tous innocents si on les voulait croire! A

(1) C'est le sophisme appelé en philosophie *Post hoc, ergo propter hoc;* — Après cela, donc à cause de cela; — Cela est arrivé à la suite de telle chose, donc cette chose en est la cause.

(2) Voy., sur la situation du fermier aux temps de disette, le chapitre VI du livre de M. Victor Modeste intitulé : *De la cherté des grains et des préjugés populaires*, etc. — Chez Guillaumin.

(3) « Les blés ont manqué dans toute la France, excepté en Normandie, au Perche et sur les côtes de Bretagne, où l'on espère avoir de quoi faire la semence, encore ne sera-ce que par endroit. En sorte que du blé de 1709 il n'en sera point du tout mangé. » (Journal de Jean Bouvart.) — Voy. notre t. XXII, 1854, p. 170, *la Misère de 1709*.

qui donc pourrait-on s'en prendre? Il faut cependant que quelqu'un soit coupable!

Les causes réelles échappent à tous ces malheureux qui souffrent et n'ont aucune notion claire de la vérité des faits.

On peut bien supposer que pendant les disettes de 1684, 1693-1694, et surtout pendant l'horrible famine de 1709, où tant de milliers de Français expirèrent au milieu des souffrances les plus affreuses, en ces temps si-



Le Secours du potage, à Paris, pendant la famine de 1709. — Dessin de Sellier, d'après une estampe du dix-huitième siècle.

nistres que nous avons déjà décrits [1], plus d'une mère, pressant sur son sein amaigri son enfant près d'expirer, murmurait tout bas : — Le roi ne sait donc pas que nous mourons de faim!

En 1709, le roi le savait. Son conseil, le Parlement, le lieutenant de police (d'Argenson), toutes les juridictions mettaient la main à l'œuvre pour modérer le fléau. Une chambre de justice avait été instituée pour juger les contraventions aux lois et aux règlements sur les subsistances : on punissait ceux qui achetaient le blé pour le revendre, c'est-à dire qu'on croyait bien faire en empêchant le commerce des grains.

« Les magistrats, écrivait d'Argenson à Desmarets, veulent tout mettre en règle, et les marchands veulent tout laisser à la liberté. » [1]

On avait établi dans les provinces une taxe extraordi-

[1] Tome X, 1842, p. 166; t. XXIV, 1856, p. 50.

[1] « Nous savons aujourd'hui, mais après combien d'épreuves! qui,

naire pour la subsistance des pauvres. On avait ouvert des ateliers publics, ce qu'on a appelé de notre temps des ateliers nationaux, et, afin de faire travailler les ouvriers moyennant un peu de pain médiocre pour salaire, on leur donna à abattre une butte assez élevée qui séparait les portes Saint-Denis et Saint-Martin. Cela n'empêcha pas des émeutes fréquentes : celle du 20 août s'étendit du faubourg Saint-Martin au faubourg Saint-Antoine.

« Il ne nous reste qu'une ressource, dit d'Argenson, c'est d'obliger tous les boulangers à mettre au moins une moitié d'orge dans tout le pain. — J'ai fait arrêter huit ou dix paysans qui avaient acheté de l'orge dans les fermes, et le Parlement en murmure déjà. » (1)

« Partout les mesures les plus arbitraires accrurent, suivant l'usage, la violence du mal, et les distributions de blé, de pain et d'argent n'y remédièrent que faiblement. » (2)

Les estampes du temps nous apprennent que l'on avait distribué à Paris, non-seulement du pain (3), mais des soupes. Celle que nous reproduisons aujourd'hui est l'une des plus intéressantes. On lit au-dessous ce mauvais quatrain, dont nous respectons l'orthographe :

LE SECOURS DU POTAGE.

L'indigent secouru d'un zele charitable,
D'une soupe apprestée on luy remply son pot.
En arriuant chez luy il peû se metre a table,
Toute chauche (*sic*) quelle est la manger sans dire mot.

(A Paris, chez Leroux, à la place aux Veaux, au bout du pont Marie, a ljmage Ste Geneuieue, avec Pril. du Roy.)

Quand enfin les misères vinrent à être plus supportables, quand le prix du pain commença à baisser, on vit paraître d'autres estampes, où le peuple en allégresse affirmait encore ses préjugés, sa haine surtout contre les boulangers, mais en même temps chantait les louanges du grand roi, qui, par un acte de sa volonté (quoique un peu tardif), avait fait renaître l'espérance et la joie. Nous avons sous les yeux une de ces estampes, assez rares : elle représente des gens du peuple mangeant, buvant, chantant et dansant au son du violon; au-dessous on lit une *Chanson nouvelle sur le rabais du pain*, sur l'air : *Je n'iray plus*, etc. Les couplets n'ont pas grand mérite, mais ils nous semblent avoir une valeur historique : ils témoignent bien de l'état des esprits.

Dans tous les endrois de France,
L'on va voir à cette fois
Chacun sortir de souffrance
Par les soins de nostre grand roi.
Nous mangerons du pain blan,
Grâce à Dieu et Mr. du Pille (4).
Nous mangerons du pain blan
A six liards, deux sols, six blans.

Hommes, femmes, garçons, filles,
Réjouissons-nous maintenant :
Chacun dedans sa famille
Aura du soulagement.
Nous mangerons du pain blan, etc.

Malgré vos ruses et malices,
Tous vsuriers boulangers,
Qui faisiez par artifice
Toujours rencherir le bleds.
Nous mangerons du pain blan, etc.

Vous couriez de ville en ville
Et de marché en marché,
Chez Guillaume, Iaques, Gille,
Leur faire cacher les bleds.
Nous mangerons du pain blan, etc.

Vous vouliez faire une somme,
Et boursoyant tour à tour
Tous boulangers, méchans hommes,
Croyant empescher les fours.
Nous mangerons du pain blan, etc.

Quel désespoir! quelle misère!
Se disent les boulangers;
Les fours du Louvre, faut croire,
Vont fournir tous les quaré.
Il nous faudra à present
Ensemble serrer la botte,
Il nous faudra à present
Demeurer les bras balans.

S'il y alloit dans vos boutiques
Des pauvres acheter du pain,
Vous les chassiez au plus viste,
Comme des vrais inhumains;
Mais nous mangerons du pain blanc, etc.

Faut prier Dieu qu'il preserve
Le Roy et nostre Dauphin,
Et en tous lieux il conserve
Le grand Duc d'Orléans.
Nous mangerons du pain blan,
Grâce à Dieu et Mr. du Pille.
Nous mangerons du pain blan,
A six liards, deux sols, six blans.

Aujourd'hui, sur plus d'un point de notre pays, l'ignorance pourrait encore tenir à peu près le même langage; heureusement les progrès qui se sont accomplis depuis le dernier siècle dans la législation, l'administration, la science économique, et surtout dans l'agriculture, ne lui en donneront plus guère l'occasion. L'instruction, en se répandant de plus en plus, dissipera en même temps les préjugés et les brutalités qui sont la honte d'un peuple.

Nous ne voulons toutefois parler en ce moment que des progrès qui se rapportent au sujet de cet article, c'est-à-dire à la production du blé et à la vente du pain. C'est une satisfaction de pouvoir démontrer ces progrès plutôt par les faits eux-mêmes que par des raisonnements.

Remarquons d'abord que la production du blé en France est, d'une manière absolue, très-supérieure en quantité à ce qu'elle était avant ce siècle. Les agriculteurs, mieux éclairés, ne laissent plus de repos inutiles à la terre et lui font rendre davantage dans les années de culture. Avant 1789, il y avait plus de 11 millions d'hectares en jachères; aujourd'hui il y en a à peine 6 millions, et l'alternance des cultures tend de plus en plus à ne laisser aucune terre en non-valeur. (1)

L'agriculture a aussi perfectionné ses procédés et acquis plus de ressources. On s'entend mieux aux engrais, au drainage; les instruments de travail, la charrue, la herse, se sont améliorés. On épargne sur la semence qu'on prodiguait sans profit.

En moyenne, le même hectare qui rendait 7 hectolitres sous Louis XIV, et 8 en 1789, en rend aujourd'hui 16.

Mais la production ne s'est pas seulement accrue en quantité, elle s'est améliorée dans sa nature et, de plus, partagée en un plus grand nombre de produits. Le froment a pris la plus grande partie de la place qu'occupaient le sarrasin et les céréales inférieures : il a gagné 49 pour cent.

L'introduction de nouvelles cultures conjure aussi les dangers de disette, les intempéries ne frappant pas toutes

des magistrats ou des marchands, avait raison», a dit M. Pierre Clément, de l'Institut, dans son bel ouvrage de *la Police sous Louis XIV*.

(1) « Convenons que le Parlement n'avait pas tort d'en *murmurer*. » (Pierre Clément.)

(2) *Idem.*

(3) Voy., t. X, 1842, p. 168, l'estampe représentant une distribution de pain au Louvre.

(4) Nous n'avons pas encore découvert ce qu'était ce M. du Pille. Quelqu'un de nos lecteurs nous l'apprendra peut-être, et alors nous le ferons savoir à tous les autres.

(1) Victor Modeste.

les natures de récoltes à la fois : si le froment et le seigle viennent à manquer, les populations peuvent trouver des ressources dans 86 millions d'hectolitres de pommes de terre, produit que nos pères ignoraient, et aussi dans 6 millions de légumes secs et dans l'horticulture.

Il faut signaler encore les progrès de la meunerie, mieux outillée, plus active, plus intelligente. Avec la quantité de grains qui ne rendait, il y a cent ans, que 100 en farine blanche, la meunerie obtient aujourd'hui 150 au moins, et jusqu'à 180 et même 190.

Est-ce tout? La rareté des disettes dans notre siècle n'a-t-elle point d'autres causes? Non, sans doute.

Autrefois, dès que la famine sévissait dans une ville, dans une province, l'administration songeait naturellement, comme aujourd'hui, à faire venir à tout prix des grains des pays où les récoltes avaient été bonnes ou qui avaient des réserves considérables. Mais, pour acheter, il faut avoir de l'argent ou du crédit; or le gouvernement était le plus souvent très-pauvre : qui sait un peu l'histoire ne saurait songer un moment à le nier. Il y avait apparence de grande richesse à la cour, mais pénurie dans la caisse de l'État et misère dans le reste de la nation (¹). D'autre part, en admettant même la possibilité de se procurer de l'argent ou du crédit en payant d'énormes intérêts, restait la nécessité de venir à bout de mille obstacles matériels. Quelles difficultés dans les communications, dans les transports! Nos fleuves et rivières ne permettaient qu'une navigation lente, interrompue, souvent périlleuse. Les chemins de vicinalité n'existaient point; on n'avait, dans les campagnes, que les chemins de culture, dont on ne pouvait se servir que si la saison et le temps étaient favorables. L'état même des routes royales et départementales était le plus généralement mauvais. Le matériel roulant était d'une imperfection que l'on comprend à peine aujourd'hui, et l'on ne comptait pas plus de 2 millions de bêtes de somme pour une surface de 27 000 lieues carrées.

On a calculé que pour qu'une commande de grains fût faite par écrit et répondue de Strasbourg à Nantes ou de Lyon à Marseille, il fallait à la poste quinze ou dix-huit jours; mais des mois entiers étaient nécessaires pour transporter d'un de ces points à l'autre un million d'hectolitres de blé.

Aujourd'hui, grâce aux chemins de fer qui sillonnent la France et toute l'Europe, on peut amener, de quelque point que ce soit de l'Allemagne, de la Belgique ou de l'Italie, la même quantité de blé et plus, en trois fois seulement le temps que met un voyageur sans bagages.

Les pays les plus riches en grains sont aujourd'hui l'Égypte, le territoire de l'ancienne Pologne, la Russie méridionale et les États-Unis d'Amérique. La vapeur, la perfection du personnel maritime, la destruction de la piraterie, rendent les rapports avec ces diverses contrées infiniment plus faciles et plus rapides qu'autrefois. La lenteur de la navigation à voiles était souvent cause que le blé germait en route, et qu'à l'arrivée des navires il n'y avait plus que les couches inférieures du grain que l'on pût livrer au commerce.

Est-il besoin enfin de rappeler que les marchandises, surchargées de droits, étaient arrêtées, non-seulement aux frontières du pays, mais à celles des provinces? Et, comme on l'a vu plus haut, on n'était pas libre d'acheter. L'idée de la liberté du commerce ne faisait encore que poindre. Aujourd'hui, dès qu'on prévoit une disette, il y a émulation de toutes parts pour faire arriver les provisions de blé nécessaires. Sans doute, on est et l'on sera peut-être toujours exposé à payer le pain plus cher à certaines époques qu'à d'autres; mais on peut dire sans témérité que désormais, en temps de paix, les famines sont impossibles.

(¹) Voy. les Tables, et notamment les articles sur Vauban.

ÉDIT DE 1536 CONTRE L'IVROGNERIE.

« Tout homme convaincu de s'être enivré est condamné, pour la première fois, à subir la prison au pain et à l'eau; pour la seconde, il sera en outre fouetté; pour la troisième, il le sera publiquement, et, en cas de rechute, il sera banni, avec amputation des oreilles. »

S'il suffisait de lois rigoureuses pour faire disparaître un vice, assurément, depuis cet édit de François Ier, il n'y aurait plus guère d'ivrognes en France; mais ces moyens réussissent peu quand ils n'ont pas un appui suffisant dans l'opinion et dans les mœurs. On ne voit pas que l'édit de 1536 ait été longtemps appliqué, et il en fut de même de l'édit du même roi qui, pour réprimer la mauvaise littérature, avait interdit, d'une manière absolue, le commerce de la librairie.

LETTRES DE GRACE

ACCORDÉES PAR PHILIPPE LE HARDI, DUC DE BOURGOGNE, A UN TROUPEAU DE POURCEAUX.

On trouve assez fréquemment dans les archives de Bourgogne la mention de procès criminels intentés, en vertu de la loi de Moïse, à des animaux accusés de meurtre, de maléfices, etc. Beaucoup de ces faits, cités par Courtépée, rappellent l'exécution en plusieurs lieux, aux quinzième et seizième siècles, de pourceaux coupables, par exemple, d'avoir mangé des enfants au berceau. Le même fait, au rapport de M. Lacroix, se produisit à Mâcon; on l'a trouvé signalé dans les archives de la petite ville d'Is-sur-Tille. On peut rappeler aussi une question soumise par la mairie de Montbard à celle de Dijon, au sujet du mode de procédure à suivre contre un cheval qui avait tué un homme, ainsi que l'excommunication prononcée au seizième siècle, à la requête de la ville de Dijon, contre les insectes destructeurs de la vigne.

On n'exécutait pas toujours les animaux ainsi judiciairement condamnés : on leur accordait quelquefois des lettres de grâce ou de rémission. On a découvert, il y a peu d'années, un document de ce genre dans une série de pièces produites en 1444 aux assises de Jussey, devant le bailli « d'Amont, au comté de Bourgogne », par le procureur du duc, qui en requérait une copie authentique pour le maintien de certains droits du souverain.

Voici dans quelles circonstances ces lettres de grâce furent rendues :

Le 5 septembre 1379, comme Perrinot Muet, fils de Jean Muet, dit *Hochebet*, porcher commun de la petite ville de Jussey, aidait son père à remplir son office dans les pâturages de la commune, trois truies accourues au cri d'un pourceau se jetèrent sur lui, le renversèrent et le mordirent avec tant de fureur, que quand son père et le porcher du prieur, qui gardait son troupeau non loin de là, accoururent à la rescousse, il ne put que balbutier quelques paroles et expira tout aussitôt. Au bruit de l'événement, le prieur de Saint-Marcel-lez-Jussey, Humbert de Poutiers, seigneur haut justicier, ne voulut point laisser aux officiers du duc la connaissance de l'affaire; il prescrivit au maire d'emprisonner les coupables, sans même en excepter son propre troupeau, qui, dans la bagarre, s'était mêlé à l'autre, et de commencer aussitôt leur procès. Mais quand les deux troupeaux furent en

fourrière, et qu'on eut ainsi donné cette première satisfaction à la vindicte publique, le prieur et la commune comprirent bientôt que leurs intérêts allaient se trouver singulièrement compromis, si, comme cela était à peu près certain, le procès aboutissait à une exécution capitale. En effet, tout animal supplicié était considéré comme impur, et par conséquent indigne de servir à l'alimentation publique : aussi, quand on ne le brûlait pas, devait-il être immédiatement enfoui. Le pauvre porcher avait bien désigné en mourant les trois truies comme ses meurtrières; mais la justice ducale, toujours prompte à intervenir dans les affaires des juridictions inférieures, admettrait-elle ce suprême témoignage, et ne considérerait-elle pas les deux troupeaux comme complices? Le cas était douteux. Or, comme il n'y avait point un instant à perdre, Humbert de Poitiers courut à Montbard, où le duc Philippe le Hardi se trouvait alors; il parvint jusqu'au prince, auquel il exposa que s'il avait cru devoir faire incarcérer les deux troupeaux, il n'y avait de réellement coupables que les trois truies; que quant au sien propre, on ne pouvait que lui reprocher de s'être mêlé à celui de la commune. Le duc « oye sa supplication », et inclinant à sa requête, voulut bien y acquiescer. En conséquence, il manda aussitôt au bailli du comté de Bourgogne que, moyennant l'exécution des trois truies et d'un des pourceaux du prieur, il consentait « à la mise du demeurant des troupeaux en délivre, nonobstant qu'ils eussent esté à la mort du porcher. » [1]

LE VERRE D'EAU DU GRAND SEIGNEUR.

Avant de nous donner la collection de ses voyages en Orient, J.-B. Tavernier, baron d'Aubonne, dont on connaît l'exactitude et la sincérité, avait dédié au roi, son protecteur, une relation de l'intérieur du sérail, dont il avoue naïvement avoir recueilli les détails dans ses entretiens familiers avec deux renégats longtemps employés au service du palais. C'est un livre de près de 300 pages; on y voit qu'en comparaison de l'étiquette ottomane celle de la cour de Louis XIV n'était que de la simplicité. Écoutons notre vieux voyageur :

« Entre le trésor et une galerie voûtée et obscure, longue de quinze ou vingt pas, qui conduit à une porte de fer par où l'on va aux jardins, on trouve à main gauche l'appartement des pages du *kilar* ou de l'échansonnerie : c'est le lieu où l'on prépare les sorbets et autres breuvages pour la bouche du Grand Seigneur, et où l'on tient le vin, s'il arrive qu'il en boive, comme faisoit le sultan Amurath... C'est une ancienne coutume que lorsque le Grand Seigneur demande de l'eau pour boire hors du repas, chaque fois qu'il boit il lui en coûte dix sequins. Voicy la cérémonie que l'on y apporte : dans la chambre appelée *haz-oda*, qui est l'appartement des quarante pages qui sont toujours près de la personne du Grand Seigneur, il y en a incessamment un de garde à l'entrée qui regarde la porte de l'échansonnerie, où deux pages de ce quartier-là sont de mesme en sentinelle. Quand le Grand Seigneur est altéré et qu'il demande de l'eau, le page de l'haz-oda fait incontinent signe aux deux du kilar, dont l'un s'avance vers le kilar-bachi ou grand échanson, en criant : *Sou!* qui signifie de l'eau, pour l'avertir que le prince demande à boire; et l'autre court à la porte de l'haz-oda, où le plus vieux des quarante pages lui donne les dix sequins. Ce page est le trésorier de la chambre, et c'est lui qui paye les petites sommes que le Grand Seigneur ordonne, ce que nous appellerions en France le trésorier des menus plaisirs. L'eau est portée tantost dans une tasse d'or, tantost dans une tasse de porcelaine, posée sur une grande soucoupe d'or d'environ deux pieds de diamètre, et enrichie de pierreries dedans et dehors : elle passe pour une des plus riches pièces du serrail. Le grand échanson, qui est un eunuque blanc, la porte en cérémonie, suivy de cent pages du kilar qu'il a ordinairement sous sa charge, et soutenu sous les bras par deux d'entre eux qui marchent à ses côtez, car il faut qu'il la tienne élevée plus haut que la teste, ne pouvant voir son chemin que par-dessous. Quand il est à la porte de l'haz-oda, les pages du kilar qui l'ont accompagné ne passent pas outre et l'attendent jusqu'au retour, excepté les deux qui lui soutiennent les bras et les pages de la chambre qui vont avec luy jusqu'en la présence du Grand Seigneur. »

[1] Garnier.

BRULE-PARFUMS CHINOIS.

Ce vase, en émail cloisonné, élégant de forme, est charmant de couleurs et d'une harmonie qui ne se rencontre guère dans les productions chinoises modernes. Les ornements sont entourés d'un filet d'or; leur champ est vert cobalt, rouge sanguin, bleu d'outre-mer, lilas tendre, et noir. Le fond est d'un bleu un peu pâle.



Brûle-parfums chinois antique, en émail cloisonné. (Collection de M. C. Gon, de la Rochelle.) — Dessin de Lancelot.

ÉNIGMES GRECQUES.

Voy. p. 91.

EXPLICATION.

I. La fumée. — II. Le lin. — III. Une lanterne. — IV. Le goudron. V. Le raisin. — VI. Un miroir. — VII. Les songes.

SAINTES

(CHARENTE-INFÉRIEURE).



Les Arènes et le clocher de Saint-Eutrope, à Saintes. — Dessin de Lancelot.

Saintes, ville d'environ 12 000 habitants, commerçante et riche, agréablement située, est traversée par la rivière la Charente. L'antiquité de sa fondation et son importance à l'époque gallo-romaine et au moyen âge sont constatées par de nombreux monuments de différents âges.

Dans l'ère celtique, c'était *Mediolanum civitas Santonum*, la cité des Santones, agglomération gallique formée de trente-deux peuplades d'origine et d'intérêts communs, mais de mœurs et d'habitudes différentes.

On reconnaît l'emplacement de la ville gauloise sur le coteau de Saint-Vivien, au nord de la ville actuelle.

Dans l'ère gallo-romaine, c'était un municipe se gouvernant par ses propres lois, sous la suzeraineté de Rome, où un défenseur était chargé de ses intérêts. Quelques

pans de murs indiquent encore la place de son capitole, qui resta debout jusqu'au treizième siècle. Les ruines de son amphithéâtre, qui étonnent encore par le vaste emplacement qu'elles occupent; un arc de triomphe dédié à Tibère, à Germanicus et à Drusus, malheureusement déplacé et trop restauré; des vestiges de thermes, d'importants restes d'aqueduc; de nombreuses voies antiques encore reconnaissables, des hypogées, des pierres sépulcrales, des vases, des débris antiques de toutes sortes conservés au Musée, témoignent de la grandeur et de la richesse de la cité antique.

Les monuments du moyen âge, bien conservés, ne sont pas moins remarquables. Les plus intéressants sont : la crypte de Saint-Eutrope, ancienne église paroissiale, et la plus vaste de France après celle de Chartres. Précédée d'un vaste narthex, dont les murs seuls appartiennent à la fin du onzième siècle, elle présente, dit M. Viollet-le-Duc, cette particularité remarquable, qu'elle est vivement éclairée et que ses chapiteaux sont richement sculptés. C'est un large vaisseau (large pour une crypte) de $5^{m}.40$, terminé par un rond-point, avec collatéral pourtournant et trois chapelles rayonnantes. Les murs des collatéraux ont été repris à la fin du onzième siècle et au treizième, ainsi que les voûtes des deux chapelles latérales; la chapelle absidiale a été reconstruite.

L'église de Saint-Eutrope, ancienne abbatiale de l'ordre de Cluny, fut bâtie à la fin du onzième siècle; le pape Urbain II en consacra l'autel principal en 1096. Ce qui reste du chœur primitif est de toute beauté. Le clocher, de style flamboyant, est de 1482; il a 70 mètres de hauteur (1).

L'église de Sainte-Marie, abbatiale fondée en 1047 par Geoffroy Martel et Agnès de Bourgogne sa femme, est en croix latine avec une seule nef; la façade et le portail sont d'un style très-pur du douzième siècle; la nef seule est du temps de la fondation; le clocher, du onzième siècle.

L'église paroissiale de Saint-Pallais est aussi du douzième siècle. L'église de Sainte-Colombe, aujourd'hui chapelle des Dames carmélites, est du quinzième siècle. L'église paroissiale de Saint-Pierre est remarquable par un admirable portail du seizième siècle. « Cette église, dit M. l'abbé Lacurie, accuse quatre reconstructions successives; les dernières assises de la tour du clocher datent de la première fondation, sous Charlemagne; le transept droit est un reste de la reconstruction par Pierre de Confolens, en 1117; la nef principale est due à Nicolas Cornu de la Courbe de Brée, en 1582, et le sanctuaire a été bâti par Louis de Bassompierre, vers la fin du dix-septième siècle. Les bas côtés et les arcs-boutants en ruine que l'on remarque à l'extérieur sont les restes de la magnifique construction de Guy de Rochechouart, au quinzième siècle, ruinée par les protestants en 1562. »

C'est le clocher de Saint-Eutrope qui, dans notre dessin, domine de si haut les blanches constructions de la cité moderne. Il les domine plus encore par l'élégance des lignes, l'harmonie des proportions, la richesse des détails, si bien mêlées dans sa hardie silhouette, que par ses amples dimensions.

Des massifs de maçonnerie obstruent, sur un large espace, le sol; des voûtes épaisses en surgissent, des corridors s'y enfoncent brusquement, tout festonnés de lierre : ce sont les restes de gigantesques arènes qui abritaient vingt-cinq mille spectateurs avides de jeux sanglants. Ce premier plan, symbolique autant que pittoresque, sollicite vivement l'attention; l'œil ne suit pas sans plaisir ses différents aspects, l'esprit ne s'arrête pas sans profit au grand contraste et au grand souvenir qu'ils évoquent.

(1) Le dessin qui accompagne cet article est la reproduction réduite d'une gravure à l'eau-forte de notre collaborateur M. Lancelot, qui a entrepris de reproduire les monuments et les sites historiques ou remarquables du département de la Charente-Inférieure. L'arrondissement de la Rochelle est achevé (65 eaux-fortes, avec un texte historique et descriptif).

POËMES COMIQUES.

Voy. les Tables.

BERTOLDO ET BERTOLDINO.

Suite. — Voy. t. XI, 1843, p. 321, 339.

Si le conte passablement burlesque de Giulio-Cesare Croci (1), reproduit jadis en vers par l'Académie della Crusca, a conservé, à Bologne surtout, une réputation de bonne humeur qui le fait rechercher encore des lettrés, il n'en est pas de même de l'artiste qui a illustré ce poëme facétieux. On peut dire qu'aujourd'hui il est presque complétement inconnu; et cependant les figures si franches et si animées de Crespi n'ont pas peu contribué à rendre populaire l'œuvre du vieux chanteur, qui se délassait des fatigues attachées à son métier de forgeron en entonnant dans un carrefour ses histoires désopilantes. Comme Cesare Croci, notre joyeux dessinateur mérite un souvenir.

CRESPI, L'AUTEUR DES DESSINS.

Crespi, qui tenait à une très-bonne famille, est né à Bologne en 1674, et paraît avoir reçu une bonne éducation. Il se fit de bonne heure un nom parmi les artistes bolonais, et, en étudiant les maîtres du seizième siècle, il se livra à la grande peinture. C'était, paraît-il, un observateur passionné de la nature; il possédait une *camera lucida*, ustensile fort rare alors, et copiait sans relâche les moindres détails qui lui étaient révélés par cet instrument.

En même temps qu'il était peintre renommé, il était homme du monde, et l'artiste éminent qui savait si bien prendre sur le fait, dans ses habitudes familières, le paysan bolonais, se piquait d'une toilette si recherchée et avait l'air si grave, que ses compatriotes l'avaient surnommé *lo Spagnuolo*.

Crespi, après avoir étudié sous Mantegna, se préparait à entreprendre les œuvres sérieuses qui lui ont valu une réputation parmi ses contemporains, lorsqu'il lui prit fantaisie d'aborder certains sujets comiques qui lui permettaient de se délasser des grands travaux qu'il avait entrepris; dès lors, ses bambochades acquirent une certaine célébrité; et, lorsque des poëtes distingués de son pays se mirent à versifier les légendes populaires de Croci, il ne dédaigna point de les illustrer de son crayon, toujours facile et parfois plaisant.

Crespi se maria et poussa loin sa carrière laborieuse. Il mourut en 1747. Son renom avait été toujours croissant; il fut nommé chevalier. L'un de ses fils, artiste comme lui, nous a laissé maints détails sur sa vie, que Lanzi s'est contenté de nous indiquer.

SUITE DU POËME.

Nous avons déjà fait remarquer que la tradition primitive et vraiment comique du personnage de Bertoldo, telle qu'elle se conservait dans les souvenirs populaires

(1) Ou Croce; c'est l'orthographe dont il a été fait usage dans le premier article (t. XI, 1843, p. 321). La dernière des quatre éditions du poëme, publiée en 1737, a adopté le nom de Croci. Cette réimpression, faite avec soin, donne la liste exacte des poëtes divers, presque tous nés à Bologne, qui ont versifié avec plus ou moins de bonheur les contes de Croci.

de Bologne, s'arrêtait à la mort du héros, dont on décrit les funérailles. Lorsque ce badinage académique fut publié, il s'arrêta au septième chant, dû à la verve du docteur Ferrante Borsetti, Ferrarais. On entreprit ensuite, avec moins de succès, de raconter les aventures de la burlesque famille qui avait déjà acquis une si joyeuse réputation. La verve était un peu tarie; néanmoins, le marquis Ubertino Landi se chargea de chanter les hauts faits de Bertoldino, dont on reconnaît sans peine la filiation [1].

Voici donc le récit :

Après la mort de Bertoldo, il n'y avait eu qu'une voix sur le mérite si complétement désintéressé de cet humble conseiller du roi. Alboïn le regrettait plus que tous ses courtisans réunis; et, se rappelant que, selon les lois de la nature, le fils d'un lion ne saurait être un lièvre, il entreprit de découvrir ce que pouvait être devenue la famille de ce paysan narquois, mais avisé, qui lui avait fourni tant de preuves d'un excellent esprit.

Grâce aux perquisitions de son honnête notaire Cerfoglio, il apprend que Bertoldo a laissé une veuve nommée Marcolfa et un digne héritier ayant nom Bertoldino. Il appelle le chef de ses gardes Erminio, et lui ordonne de se mettre à la tête d'une troupe résolue et d'agir de telle façon que le sort de la famille d'un homme qui lui fut si cher ne soit pas plus longtemps ignoré.

Erminio se met immédiatement en campagne, non sans s'être abondamment pourvu de vivres. Il traverse des champs incultes, gravit des collines dénudées, et arrive enfin dans une sorte de désert où s'élève une pauvre cabane. C'est là qu'habite la veuve infortunée de Bertoldo, soignant sans relâche l'enfant bien-aimé qui lui est resté de son union avec l'ancien conseiller du roi. La mère est affreuse et l'enfant n'est certes pas beau; il est, de plus, d'une telle sauvagerie qu'il n'a jamais vu de cavaliers dans les âpres montagnes où il garde les chèvres. Aussi la vieille tradition des centaures de l'antiquité naît-elle dans son esprit à la vue des compagnons d'Erminio :

« O ma mère! s'écrie-t-il, de tels monstres ne se sont jamais vus parmi nous dans les forêts! Qu'allez-vous faire avec de tels animaux qui sont moitié hommes et moitié bêtes? Que chacun s'en retourne à son gîte!... J'ai plus de peur d'eux que des loups qu'on voit parmi nos rochers... Comme ils doivent être légers à courir avec leurs six jambes! Il ne ferait certes pas bon leur montrer le dos et fuir devant eux, ils vous auraient bien vite attrapé, et alors, pauvre de moi! qui pourrait m'empêcher d'être mordu et me sauver de ces bouches terribles qui dévorent le fer tout cru comme chez nous on mange les chevreaux! »

C'est ce charmant enfant qui se laisse persuader qu'il vaut mieux habiter le palais du roi Alboïn avec son aimable mère, qu'une cabane en ruine au milieu des rochers.

Bertoldino et la Marcolfa sont reçus triomphalement à la cour du roi des Lombards. Le brave Alboïn veut les faire revêtir de costumes conformes à la dignité qu'il leur prépare; mais le rustre petit drôle résiste opiniâtrément à tout ce qu'exige l'éducation d'un garçon quelque peu morigéné. Le tailleur de la cour s'enfuit en maugréant contre le roi lui-même, qui lui a ordonné de prendre mesure à un enfant si mal élevé. La résistance de Bertoldino est telle qu'on est obligé de décider qu'on le couvrira seulement d'un sarrau, parce qu'il mettrait en pièces toute autre espèce de vêtement.

Ainsi que l'a voulu le grand roi Alboïn, Bertoldino est installé avec sa tendre mère dans une villa, sorte de métairie où tout abonde, où les écus d'or même ne font point défaut, l'intendant du roi en ayant rempli un grand coffre. Pièces d'eau, grasses prairies, boulingrins, où les oiseaux de la basse-cour prennent leurs ébats, rien ne manque dans ce séjour délicieux, envié par maint courtisan.

Tout irait donc à merveille dans ce lieu enchanté, même après le départ de la cour, si le fils du grand Bertoldo pouvait se soumettre à la sage direction d'une mère prudente; mais celle-ci est obligée en mainte occasion de s'éloigner et d'abandonner son fils à ses étranges inspirations. Or la vieille légende italienne a fait de Bertoldino une sorte de Jean Bête, plus inventif et plus malin toutefois que le Jean Bête français, dont les enfants de nos campagnes ne se lassent point d'écouter les récits.

LES GRENOUILLES. — L'OIE QUI COUVE. — LES GRUES.

Le premier exploit de Bertoldino, par exemple, est d'imaginer que les grenouilles qui coassent dans la pièce d'eau de sa métairie lui reprochent de ne posséder que quatre écus dus à la générosité du roi, en répétant sans cesse en chœur le mot *quattro*. Indigné, il va chercher le coffret qui renferme ses richesses, et il accable les grenouilles dans l'eau à coups d'écus, puis il va faire à sa mère désolée l'aveu de ce bel exploit. Or Marcolfa elle-même n'a pas beaucoup plus de sens parfois que son fils; elle veut faire en sorte que ces sottes grenouilles n'insultent plus son enfant bien-aimé. Il y a dans la cité prochaine des pêcheurs qui, au moyen d'un friand *boccone*, d'un appât infaillible auquel ne résistent jamais les grenouilles, savent s'emparer d'elles et en nettoyer un étang; elle va les trouver et les engage à servir la vengeance de Bertoldino.

De son côté, l'aimable enfant, livré à lui-même, fait une judicieuse réflexion : il devine ce que peut être le *boccone* qu'emploient les pêcheurs de grenouilles, et aussitôt il jette à l'eau toutes les miches de savoureux pain blanc qui sont dans la huche maternelle; au lieu de grenouilles, des myriades de poissons accourent et gobent à l'envi l'appât qui leur est offert. Nouvelle fureur de Bertoldino! il faut alors aveugler les poissons. La farine mise en réserve dans le grenier servira à leur juste punition; il va chercher plusieurs sacs de fleur de farine et couvre l'étang d'une blanche écume, toute pareille à la neige.

Après ce bel exploit, il lui semble opportun de prendre quelque repos; mais au moment où il entre dans le poulailler contigu à la maison, il aperçoit une oie qui couve. Chasser l'oiseau criard, prendre sa place et couver à son tour, tout cela est l'affaire d'un instant, et doit amener la prospérité de la métairie en multipliant les oisons.

En ce moment, Marcolfa arrive de la cour, où elle a vu le grand Alboïn, qui veut causer avec Bertoldino. Elle frappe à la porte à coups redoublés; mais tout ce que peut faire le malencontreux couveur, c'est de répondre d'une voix criarde qu'il est cruellement empêché; que l'oie est en sentinelle devant lui; qu'en un mot, il ne peut aller ouvrir.

Les cris de la bonne femme redoublent. Le roi Alboïn a parlé, le moindre retard n'est plus possible. Bertoldino se décide enfin à obéir; mais, hélas! quand il s'élance vers sa mère irritée, une immense omelette orne son sarrau. Il ne peut aller à la cour dans un état pareil; il faut le laver à grande eau.

[1] Cette première portion du poëme trouva beaucoup de lecteurs en France; elle parut en 1752 sous le titre suivant : *Histoire de Bertoldo, traduction libre de Julio Cesare Croci*. La Haye, Paris, 2 tomes en 1 vol. in-18. — Ce livre est devenu rare; la Bibliothèque nationale en possède un exemplaire. La suite que nous donnons n'a point trouvé de traducteur.

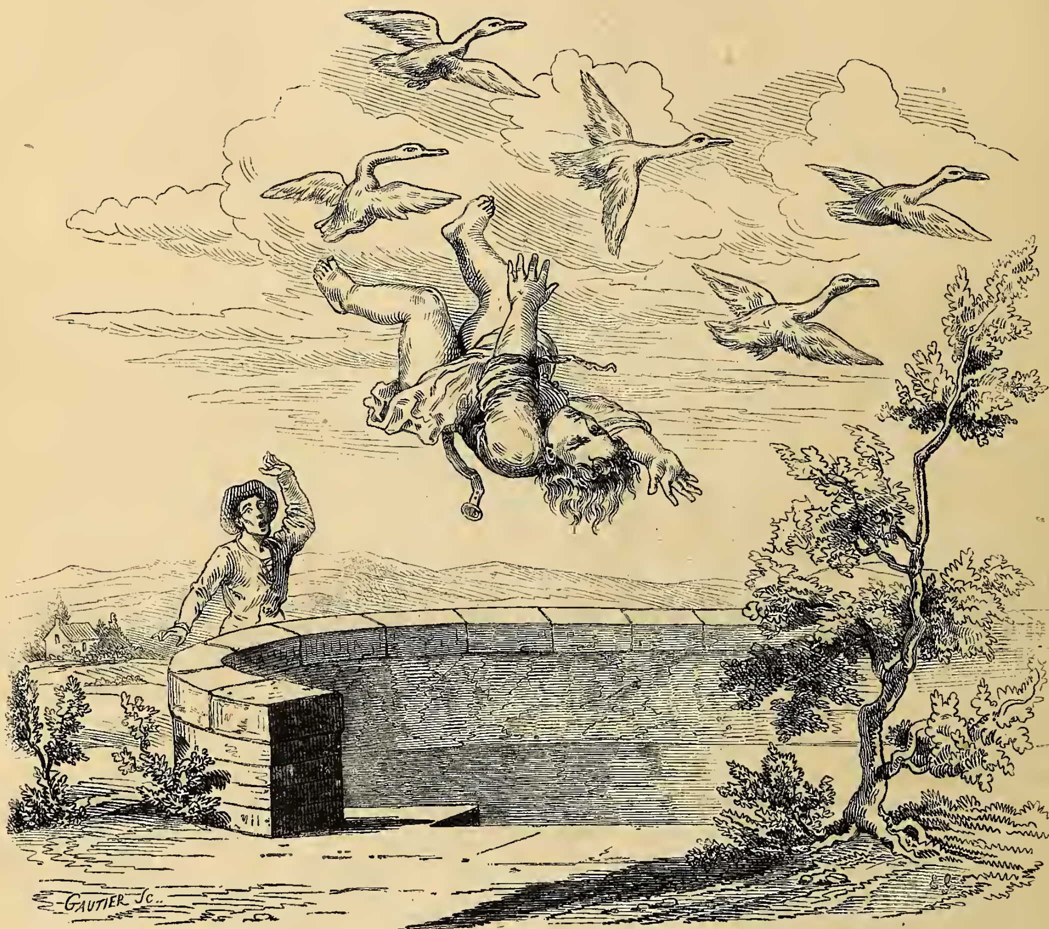
Alboïn, ce roi des Lombards, dont tout le monde connaît la fin tragique, aimait à rire, nous dit Croci, et Dieu sait s'il rit en écoutant les aventures nouvelles du fils de Bertoldo, qui, par obstination, reste muet devant le monarque!

« Non, non! s'écrie le brave roi, il y a longtemps que je n'ai eu un tel passe-temps! Demandez tout ce que vous voudrez, continue-t-il, en s'adressant à Marcolfa et à son fils. Vous aurez pour toute votre vie du pain, de la farine, des oies et des écus. »

Sur une promesse si riante, nos bonnes gens retournent à leur maison des champs; mais auparavant ils vont faire leur cour à la reine, et là encore Bertoldino donne des preuves de son esprit bouffon qui réjouit singulièrement les grandes dames de la cour.

Il arrive ensuite que la reine s'éprend d'une sorte de passion pour Marcolfa, et elle lui ordonne un beau jour de la venir trouver.

Bertoldino est alors livré à lui-même, et cet abandon nouveau devient la cause de sa plus merveilleuse aventure.



La chute de Bertoldino. — Dessin d'Édouard Garnier, d'après l'édition de Bologne.

Livré seul à ses pensées étranges, notre gardeur de chèvres avait remarqué les manœuvres aériennes de certaines grues, qui, partant d'un toit à porcs, venaient se désaltérer aux seaux réunis près du bassin de la métairie. Une idée subite lui traverse le cerveau. Si son projet réussit, il va se rendre maître d'une bande de ces grands oiseaux et en tirer profit. Il entre aussitôt dans la maison, et va chercher à la cave un petit baril d'excellent *vernaccia*, vin blanc exquis, fort capiteux, que le roi avait envoyé à Marcolfa pour les grandes occasions; elle avait eu soin de le renfermer dans son caveau, mais la bonne dame, hélas! avait laissé la clef à la disposition de son fils bien-aimé.

Bertoldino n'a pas plutôt le fameux baril sous la main que, nettoyant les seaux immondes du toit aux porcs, il les emplit du vernaccia écumant, dont l'odeur délicieuse se répand bientôt dans les airs; puis il se cache et attend mesdames les grues, dont il connaît de longue main les habitudes.

Son espérance n'est point trompée : les oiseaux au long bec arrivent à tire d'aile et goûtent à loisir ce délicieux vin blanc; la liqueur produit son effet; elles s'enivrent, laissent tomber leurs ailes et gisent autour des seaux comme privées de vie. Bertoldino ne se sent pas de joie. Il éclate de rire en poussant des cris d'allégresse. Sa mère va venir; quel plaisir de se montrer à elle entouré de ces trophées épars sur le terrain! Il saisit les grues par leur long cou, et les attache la tête pendante à sa ceinture. Mais voici que bientôt les grues, revenant de leur étourdissement, emportent, d'un vigoureux coup d'aile, le fils infortuné de Bertoldo!

Quelle douleur pour cette tendre mère, lorsqu'elle voit son fils voyager ainsi dans les airs! Quant à lui, conservant sa gaieté, il lui crie qu'elle n'a pas lieu de se lamenter, qu'il va au pays des grues, et même au pays de Cocagne; que d'ailleurs il est au frais, et qu'au retour il saura parler le gru!... (1)

Tandis qu'il se flatte de s'élever même jusqu'à l'empyrée, les maudits oiseaux se détachent de la ceinture, et

(1) « Me n'andrei volontieri in Cuccagna;
» Io me ne sto quà su godendo il fresco,
» E quando torno parlero gruesco. »

Bertoldino tombe au fond du puits de la métairie en poussant un long hurlement.

Heureusement les eaux n'étaient point trop profondes; elles se montrérent clémentes, et notre héros en fut quitte pour un bain d'eau fraîche.

La légende burlesque va plus loin : elle affirme que Bertoldino descendit jusqu'au fond avec l'espérance d'y reprendre les écus qu'il avait naguère jetés aux grenouilles dans la pièce d'eau voisine, mais qu'il n'atteignit pas son trésor, et qu'un gros poisson l'ayant mordu, il remonta aussitôt à fleur d'eau pour s'accrocher aux mains de sa tendre mère.

Le héros de Cesare Croci, le chanteur populaire, nous est maintenant bien connu; nous savons jusqu'où peut aller sa burlesque audace. La légende bouffonne nous le montre bientôt animé de sentiments fort différents de ceux qui le conduisaient si résolûment vers l'empyrée, et sa fantaisie, à laquelle il ne met jamais un frein, le pousse jusqu'à commettre une action quasi tragique. Morigéné par sa mère, qui lui représente avec une comique énergie les tristes résultats de son irréflexion et de sa pétulance, il s'emporte de plus belle et prétend que sa conduite dans la ferme doit demeurer absolument secrète, afin que son royal protecteur n'en soit jamais instruit.



Bertoldino et le baudet. — Dessin d'Édouard Garnier, d'après l'édition de Bologne.

« La nature entière t'accuse! s'écrie Marcolfa; tous les êtres de la création s'élèvent contre toi et font connaître au bon roi Alboïn tes faits et gestes. »

LES OREILLES DU BAUDET.

Par hasard, l'honnête baudet d'un jardinier voisin a été témoin paisible de cette scène de famille; et, malheureusement pour lui, le pauvre animal dresse ses longues oreilles aux cris de Marcolfa, comme s'il y entendait malice. Ce signe, purement instinctif, élève au plus haut degré la colère de Bertoldino. Il a en horreur les espions et les délateurs, et sa résolution est bientôt prise. Sa mère, lasse de gronder, n'a pas plutôt tourné les talons, qu'il s'en va chercher un de ces grands ciseaux qu'on nomme des *forces* et qui servent à débarrasser les brebis de leur toison; puis, d'une main trop bien assurée, il coupe à l'âne d'abord une oreille, puis la seconde.

Plein de satisfaction après avoir achevé ce bel exploit, notre *bambonaccio*, comme l'appelle la chronique rimée, laisse braire à loisir le pauvre animal, et garde dans ses mains, avec une joie secrète, son sanglant trophée.

Peu charmé de l'opération, comme on doit le croire, l'animal ne cesse pas de braire d'une lamentable façon; le jardinier accourt, et, à la vue de son fidèle compagnon mutilé, il lance contre Bertoldino les plus violentes imprécations que lui fournisse l'argot populaire; puis il se rend sans retard, accompagné du baudet déshonoré, auprès du grand Alboïn dont il invoque humblement la justice.

L'équitable monarque, comme on le pense bien, ne veut point porter de jugement sans avoir entendu les deux parties. Bertoldino est aussitôt mandé à la cour; il s'y rend dans son costume champêtre, et plaide sa cause avec l'entrain bouffon qui lui est ordinaire.

Après ce plaidoyer divertissant, le monarque, dont la bonne humeur est toujours clémente, décide que le bambin sera reconduit triomphalement à la ferme sur la triste monture du jardinier. Mais comme un arrêt pareil ferait

peut-être tort à la réputation d'équité que s'est acquise le roi des Lombards, quelques beaux florins d'or accordés au jardinier arrangent l'affaire, et tout le monde s'en retourne content, à l'exception cependant du baudet.

Le retour à la métairie commence, et il est fertile en événements. L'agilité de Bertoldino y est mise à de rudes épreuves; une chute malheureuse et peut-être préméditée que l'âne fait dans un fossé, termine cet épisode. Le triste cavalier se voit privé des dents de devant dont il faisait un si bon usage. Désormais, noisettes et châtaignes s'offriront vainement à lui. Tout meurtri, couvert de sang, il est posé sur le bât de l'âne comme un sac de blé, et c'est en cet état que l'aimable enfant est ramené à sa mère; elle le reçoit en sanglotant des mains du jardinier.

En fin de compte, Marcolfa, qui parfois, on a pu le voir, est une femme de sens, comprend que l'air de la cour est malsain pour Bertoldino. Elle prend une ferme résolution. Après avoir recommandé son fils bien-aimé à un sien compère, elle va trouver le roi, lui fait un tableau charmant de la vie champêtre qu'elle menait jadis, loin des grandeurs dont il l'a comblée, et lui demande la permission de retourner dans sa chaumière avec le fils du grand Bertoldo, ce second Ésope qu'il avait eu en si grande estime!

Avec une bonne nature de roi comme nous le montre la légende de Croci (on sait ce qu'en dit l'histoire), les choses s'arrangent sans difficulté, et Marcolfa retourne avec Bertoldino dans le village d'où jamais elle n'eût dû sortir.

Ici finit l'histoire du fils de Bertoldo; on pourrait la rappeler un jour, en faisant connaître aussi le facétieux Cacasenno, qui continue sa postérité. (1)

(1) Le poëme en vingt chants intitulé: *Bertoldo con Bertoldino e Cacasenno in ottava rima*, a été réimprimé plusieurs fois; il a gardé toute sa popularité durant le dix-huitième siècle.

HISTOIRE
D'UN HOMME QUI N'A JAMAIS RIEN VU.

Suite. — Voyez pages 2, 10, 30, 37, 42, 57, 82, 98.

XLVII

Agnès donc était toute à sa pomme, et moi, pendant ce temps, en cueillant le raisin, je récitais ces vers à Florine. De leur côté, les autres enfants, au verger, se battaient pour des poires.

J'y courus mettre ordre, et j'en revenais, riant en moi-même et me préparant à réjouir Florine du récit de la bataille; mais Soufflanbise était accouru :

— Ah! les enfants! les enfants! Si, du moins, en faisant le tourment de leur famille, ils préparaient leur propre bonheur! Mais non, c'est le malheur aussi qui les attend... Ah! trop d'enfants, trop d'hommes sur la terre, trop de bouches affamées pour si petite pitance!... Aussi quel beau ménage! Chacun ne pouvant trouver à suffisance sa pâture, c'est l'antagonisme, la haine, la guerre à perpétuité de l'individu contre l'individu, des classes contre les classes, des nations contre les nations!...

— Bravo, voisin! m'écriai-je en riant; mais la haine, la faim, l'antagonisme social étaient-ils pour quelque chose dans la bataille que se livraient ces enfants? Voyez! les voici tous réunis à leur mère, jouant gaiement autour d'elle, plus unis que jamais, et, ne vous en déplaise, mon cher Soufflanbise, très-disposés à rire de vos lamentations sur leur compte... Mais raisonnons, monsieur le philosophe, et voyons s'il se faut affliger de voir les hommes se multiplier. La terre, dites-moi, est-elle aujourd'hui plus peuplée, oui ou non, que dans les temps primitifs?

— Eh! justement! voilà ce qui est triste; les hommes se sont répandus sur une plus vaste superficie de ce malheureux globe.

— Mais, avec la population, la vie moyenne ne s'est-elle pas augmentée?

— Hélas! oui, les victimes sont aujourd'hui plus nombreuses et le supplice plus long.

— *Supplice!* d'accord; mais en quoi le *supplice* s'est-il aggravé?

— En tout.

— La réponse est trop générale; voyons les choses en détail. Vous avez parlé du manque de subsistances pour les hommes devenus trop nombreux; les hommes, moins nombreux aux temps primitifs, étaient-ils donc mieux pourvus?

— Leur misère était telle, le sol était si peu productif de ce qui pouvait les nourrir, et ce peu leur était disputé par des animaux si nombreux et si terribles, que les hommes affamés, cachés dans des cavernes, se dévoraient les uns les autres; l'anthropophagie était universelle.

— Quand cette anthropophagie a-t-elle disparu?

— Quand on commença de cultiver la terre.

— C'est-à-dire quand on commença de travailler.

— Admettons que l'anthropophagie ait disparu de quelques pays; mais, pour la remplacer, n'a-t-on pas inventé la guerre et l'esclavage?

— Quelque horreur que vous puissiez avoir de la guerre et de l'esclavage, pensez-vous qu'on leur doive préférer l'anthropophagie? Et d'ailleurs, de ces deux fléaux, le plus humiliant et le plus terrible, chez quel peuple civilisé le retrouvez-vous de nos jours?

Le travail, en se généralisant, a supprimé l'esclavage, après avoir antérieurement fait disparaître l'anthropophagie; mais le travail aurait-il dit sitôt son dernier mot? Que savons-nous si les hommes, au lieu de se faire mutuellement la guerre en s'appauvrissant les uns les autres, n'auront pas un jour plus d'intérêt à demander à la nature, par le travail, l'abondance qui leur a manqué jusqu'ici?

— Ta, ta! je n'en crois rien; mais vraiment ça m'importe peu, vu l'intérêt que m'inspire la sotte engeance humaine.

— Ah! voisin...

— Je vois venir vos phrases...

— Vraiment non, car je n'ai rien à dire; mais, à part moi, je pense que, sans doute, pour s'intéresser à l'humanité, il faut *l'avoir à soi.*

— Qu'entendez-vous, bon Dieu! par une telle parole : *avoir à soi l'humanité?*

— J'entends l'avoir à soi comme père de famille, se l'attacher par des liens vivants... Voilà ce qui vous a manqué : la pensée normale, l'état sain et vrai des facultés humaines, n'est possible qu'à cette condition, en y joignant l'activité, la...

O ciel! un cri perçant vient nous interrompre! C'est la voix de Florine. Nous courons éperdus.

Quel spectacle devant la maison!

XLVIII

— Marcel est mort! le poulain l'a tué! s'écriait-elle.

— Non, non! le cœur bat, disait Soufflanbise, arrivé avant moi auprès du pauvre enfant.

Florine et lui l'avaient relevé; il n'était pas mort, en effet, mais un coup de pied du poulain lui avait fracassé le crâne.

— Vite! un médecin! criait Soufflanbise; on peut le sauver.

Le blessé déposé sur un lit, tout le monde s'empressait et courait... Moi seul, misérable infirme, je ne pouvais rien faire... Oh! jamais autant que ce jour-là je ne sentis l'horreur de ma mutilation.

Le médecin arriva; il avait peu d'espoir, mais enfin tout n'était pas perdu.

Le pansement se fit sans complication. Le blessé, qui n'avait pas un seul instant repris connaissance, parut s'endormir; mais la nuit il y eut de l'agitation, du délire...

Abrégeons cette funèbre histoire.

L'enfant succomba. C'était le second de nos fils, un vigoureux garçon de onze ans, le plus alerte de tous et peut-être le plus aimant.

Il ne nous reste plus aujourd'hui qu'Alain et Albert, avec nos quatre filles.

XLIX

Je n'ai pas parlé de la mère et de sa douleur profonde. Qu'aurais-je pu en dire?...

Je ne veux consigner ici qu'un seul fait : Soufflanbise ne nous avait pas quittés un instant dans ces affreuses circonstances; il avait aidé à panser l'enfant, il nous avait aidés, sa mère et moi, à le déposer dans son cercueil; avec nous, il l'avait entouré de fleurs. Par son assistance courageuse, il nous avait aidés à rester calmes. A plusieurs reprises, nous avions vu les larmes dans ses yeux.

Depuis ce moment, jamais plus personne ne l'a entendu se plaindre. Il était devenu pour tous plein d'affection, se plaisait avec les enfants; il se fit pour eux professeur, et jamais professeur ne mit plus de soin à ses leçons. Quelquefois aussi, le matin, il venait arroser ou sarcler avec nous; et voilà même qu'à présent il cultive, lui tout seul, son propre jardin.

L.

On ne causait plus beaucoup, on riait moins encore; chacun faisait son travail en silence. Agnès et Albert cependant avaient repris leurs jeux, et, des plus jeunes aux aînés, la vie reconquérait peu à peu ses droits.

Nous avions eu la visite très-rapide du beau-frère Maurice, récemment marié, et sa jeune femme l'avait accompagné; mais Maurice, lancé maintenant dans les grandes affaires industrielles et financières, semblait pour nous, en vérité, venir d'une autre planète.

Le père et la mère, depuis quelques années, n'étaient plus, et leur fils n'avait maintenant que très-peu de relations avec nous; cependant, à la mort du pauvre enfant, il crut nous devoir cette visite.

Mais qu'était devenu en lui le collégien botaniste? Moi, quelquefois encore, aux heures de loisir, j'observe les champignons; mais, lui, combien il rougirait aujourd'hui de donner un quart d'heure à ces futilités! Son brave père, toujours préoccupé de questions scientifiques, jusqu'à son dernier jour était resté fidèle à ses études favorites, les mathématiques et la chimie. Oh! le financier Maurice, à son dernier jour, aura d'autres soucis!

La suite à une prochaine livraison.

UN RESSORT CACHÉ

DES FORCES PRODUCTIVES DE LA FRANCE.

La rapidité prestigieuse avec laquelle la France répare ses désastres au lendemain de ses crises intérieures et de ses défaites est un sujet d'étonnement pour ses voisins et pour elle-même. C'est qu'en effet, en dehors des causes patentes de son rétablissement, telles que la faveur du climat, la fécondité du sol, une position à la fois continentale et maritime; en dehors de ce fait considérable, que la plus grande partie de la terre cultivable est possédée par le paysan travailleur à outrance et sordide épargneur; en dehors, disons-nous, de ces causes générales, il existe des causes moins apparentes, et parmi lesquelles notamment se trouvent la *sobriété*, le *goût artistique*, et la *gaieté*, signes de courage et de confiance.

Parlons d'abord de la sobriété française.

Elle est évidente par comparaison pour quiconque séjourne dans certains pays du Nord. Les masses de pommes de terre, de choux, de victuailles amoncelées devant les convives, la fréquence des repas, les interminables séances dans les brasseries, ne permettent pas l'ombre d'un doute. On pourrait dire, il est vrai, que le Français, en partie méridional, a peu de mérite à être sobre; mais ce ne serait pas lui rendre une justice exacte, car si son tempérament mixte a pu être le point de départ de sa sobriété, c'est par sa volonté qu'il en a conservé l'habitude.

Le corps humain est ainsi fait qu'il jouit d'une grande élasticité à l'endroit de la nourriture; chacun de nous a pu le constater sur lui-même dans des circonstances opposées : tantôt entraîné à faire une grande consommation pendant une assez longue période; tantôt contraint à se contenter d'une courte pitance, sans que ni la santé ni le travail aient souffert de ces alternatives. On comprend donc que tel peuple ait pris l'habitude d'une plus forte ration que tel autre. Or, si l'on considère qu'une simple différence moyenne de cinq centimes seulement par tête et par jour, produirait, sur 38 millions d'habitants, une épargne annuelle de près de 700 millions, on se rendra compte de l'énorme accroissement de richesses accumulées en peu d'années par la sobriété de notre race.

Ainsi peut s'expliquer en grande partie la facilité avec laquelle nous avons supporté le surcroît d'impôts, les destructions de la guerre, les expéditions lointaines, les frais généraux de 1870, 1848, 1830, sans parler de tous les désastres antérieurs.

Passons maintenant au goût artistique, universellement répandu en France.

C'est un puissant instrument entre les mains des classes ouvrières pour attirer chez nous une partie des richesses disponibles du dehors. Voici un fait qui en est une preuve incontestable.

La ville de Paris se livre à un très-grand commerce avec les États-Unis d'Amérique. D'après les déclarations des exportateurs eux-mêmes, elle a expédié, elle seule, chaque année, depuis 1871, pour 180 à 200 millions de marchandises, parmi lesquelles on peut compter 140 ou 150 millions en articles de nouveautés et en objets d'habillement. L'Allemagne tout entière, en 1872, n'accusait que 180 millions environ pour son commerce d'exportation avec le même pays. Que serait-ce si l'on ajoutait au chiffre de Paris les sommes que dépensent les riches particuliers américains, qui viennent chaque année en grand nombre visiter notre capitale et y contribuer largement à l'achat des objets artistiques créés par la fantaisie originale et gracieuse des ouvriers parisiens?

Mais ce n'est pas seulement aux Américains que Paris et le reste de la France livrent les productions du goût et de l'imagination; tous les peuples du monde sont nos tributaires. Ainsi, une qualité morale qui ne pourrait se chiffrer dans notre inventaire national, est d'une puissance inouïe pour le rapide accroissement de notre fortune tangible, visible et mesurable.

Notre bon goût provient en partie de longues habitudes traditionnelles, de notre manière de vivre en dehors et au grand jour; mais il tient surtout à la culture de notre esprit nourri par la conversation, à l'éducation mutuelle qui résulte du contact fréquent de toutes les classes sociales entre elles; enfin, à nos facultés intellectuelles.

L'influence de ce don de la Providence, enrichi par l'étude, le travail et l'hérédité, ne se borne point à attirer les acheteurs de tous les coins de l'univers par des produits artificiels supérieurs; mais elle pénètre dans l'intérieur du pays, et *répartit le travail* national dans des proportions très-favorables aux progrès de la production. Tous les hommes n'ont pas les mêmes aptitudes : à côté de la série des forts et des robustes, à côté des terrassiers, des portefaix et des manœuvres, il y a la série des santés délicates, des membres chétifs, des yeux sensibles au beau et à la grâce, des esprits songeurs, des chasseurs de découvertes. Les mêmes travaux ne conviennent pas également à deux séries si différentes, et tel ouvrier de la seconde aurait beau s'épuiser de fatigue, il n'obtiendrait pas, en remuant des cailloux, la somme nécessaire à sa vie, tandis qu'il gagnerait quatre fois le salaire d'un terrassier en s'appliquant à une œuvre d'art qui n'userait point sa santé.

La variété et la multiplicité des travaux qu'exigent la fabrication et le commerce des objets de goût et de luxe permettent donc d'offrir des moyens d'existence à une foule d'individus qui périraient de mort lente dans les gros travaux de l'agriculture et de l'industrie, et nuiraient à leurs camarades par la concurrence, au lieu qu'en recevant une riche rémunération, ils deviennent, au contraire, eux-mêmes, des consommateurs qui contribuent à élever les salaires des ouvriers de grosses œuvres. Un plus grand nombre de facultés humaines sont en jeu, et la fortune nationale s'augmente par un emploi plus complet des forces et des qualités de chaque individu.

Nous voici au chapitre de la bonne humeur et de la gaieté, qui semblent avoir particulièrement élu leur séjour en France. Cet état général de la nation ne joue point un rôle indifférent dans la prompte réorganisation matérielle du pays.

Tous les étrangers s'accordent à reconnaître que les Français sont éminemment doués de cette bonne humeur qui jette un si grand charme sur les relations; de leur propre aveu, ils ne rencontrent nulle part aussi vives qu'en France ces qualités aimables qui mettent tout d'abord à l'aise, qui multiplient en toute rencontre des visages avenants, et qui sont le meilleur assaisonnement d'un bon accueil. Ils ne tardent pas à se trouver chez nous comme s'ils étaient chez eux, entourés de connaissances et d'amis, dans un courant de rapports agréables.

Mais notre bonne humeur et notre gaieté n'ont pas seulement le mérite d'attirer les étrangers et d'accroître le nombre des visiteurs qui viennent nous porter leurs économies, elles témoignent surtout d'un vif sentiment de confiance en nous-mêmes et d'un grand fonds d'espérance en l'avenir. Travaillerait-on avec énergie si l'on craignait de ne pas jouir du fruit de ses labeurs? Travaillerait-on avec entrain, si l'on ne sentait qu'une semblable foi en l'avenir anime tous les cœurs autour de soi?

Sobriété, goût, imagination, gaieté, bonne humeur, ces qualités fécondes qui excitent aux prouesses, que nous devons admettre comme des agents incontestables de notre production nationale et de l'accroissement de nos richesses, tiennent surtout au côté spirituel de notre nature. Ne pourraient-elles se résumer dans ce grain d'*esprit* que la France semble posséder à un si haut degré, ou plutôt (car ce mot ne rend pas exactement notre pensée) dans la disposition spéciale qui la porte à *spiritualiser* les éléments matériels, à considérer surtout l'idéal, à s'enflammer pour des idées?

Tel serait le *ressort caché* des forces productives de la France, que nous avons placé pour titre à ce chapitre.

Mais est-ce un avantage sans mélange de dangers? Est-ce un bien qui ne se paye pas quelquefois un peu cher? L'esprit ne pousse-t-il pas à la vanité? ne sert-il pas trop souvent à masquer, par des raisons spécieuses, les inspirations du bon sens? C'est ce qu'il faudrait examiner de près; et on pourrait, d'un semblable examen, conclure qu'il est peut-être aussi important pour une nation de veiller sur ses qualités que sur ses défauts, sur les dons qui lui ont été départis que sur les maux naturels dont elle peut avoir à souffrir.

L'ANCIENNE ÉCOLE DE MAITRE CHEEVER,
A BOSTON.

Cette école avait été inaugurée le 22 décembre 1670, en présence de l'honorable Richard Billingham, gouverneur de la ville, des magistrats et des notables de la cité. La classe pouvait contenir cent cinquante élèves. L'instituteur, maître Ézéchiel Cheever, y exerça pendant trente-cinq ans ses modestes fonctions, et vit passer sur ses bancs à peu près toute la jeunesse bostonienne de ce temps.

En 1748, la vieille école fut démolie pour permettre d'agrandir la chapelle qui se trouvait à côté. Cette mesure donna lieu à une lutte locale des plus vives.



La plus ancienne École de Boston.

Nous représentons l'école de maître Cheever d'après une vieille carte de Boston datée de 1729, qui en reproduit les principaux monuments, et dont un exemplaire est actuellement en la possession de M. Pulsifer, de Boston.

On voit combien étaient modestes les premières maisons d'école de ce pays, qui devait plus tard donner un développement si remarquable à ses établissements scolaires. Maître Cheever a travaillé aux progrès de ces écoles, dont il ne soupçonnait pas la grandeur future; il repose dans un coin ignoré du cimetière de Boston, mais son nom et ses services n'ont pas été oubliés : l'*American Journal of education* lui a consacré une notice.

ULYSSE ALDROVANDI.



Ulysse Aldrovandi. — Dessin d'Édouard Garnier.

Né en 1522, à Bologne, de parents pauvres, Ulysse Aldrovandi, que nous nommons Aldrovande, fut d'abord page d'un grand seigneur, puis il devint apprenti négociant et se fit remarquer par son étonnante facilité pour les calculs les plus difficiles. Un jour, emporté par sa passion pour la contemplation de la nature, il laissa là le comptoir et suivit à Notre-Dame de Compostelle un pèlerin qui lui offrit de partager sa misère; puis il revint à Bologne chargé de plantes rares, aspirant surtout à en rassembler de nouvelles. Bientôt après, il part pour Rome et y devient, comme par plaisir, archéologue. Il publie un petit volume, encore recherché, sur les monuments qu'il a sous les yeux. En 1553, il est médecin.

Tout vrai savant (et ses études incessantes l'avaient dès lors rendu tel) a une ambition suprême au début de sa carrière. Aldrovande a celle de devenir *illustrator naturæ* (illustrateur de la nature ou, plus modestement sans doute, interprète de ses secrets), et pour cela il s'environne de grands artistes.

Poursuivi par des pharmaciens ignorants qui l'accusent de nuire à leur négoce, parce qu'il a créé un jardin botanique à Bologne, il s'adresse, pour faire cesser leurs clameurs, au souverain pontife, et ce pape savant, Grégoire XIII, qui bientôt réformera le calendrier, réforme d'abord une profession utile; il crée Aldrovande inspecteur des pharmacies. Dès lors notre naturaliste ne met plus de bornes à son zèle pour enrichir les jardins confiés à ses soins; peu lui importe que les vendeurs de drogues étrangères lui cherchent dispute, parce qu'ils vendent moins de thériaque, disent-ils; il les condamne, par son exemple, à l'étude patiente et à l'expérience réitérée. Il voyage, il a des aventures; la moins agréable de toutes est celle où intervient l'inquisition en l'accusant de luthérianisme et le jetant en prison. Il sort de captivité et il étudie encore; il a étudié même sous les verroux.

Avant notre siècle, où la critique a fait tant de progrès en biographie comme en histoire, une légende mensongère accompagnait presque toujours la vie des grands hommes; celle d'Ulysse Aldrovandi le faisait mourir épuisé par l'âge, par la maladie et surtout par la pauvreté, dans un hôpital d'Italie. Rien de cela ne paraît approcher de la vérité. Fière du savant qu'elle avait investi d'utiles fonctions, et qui l'avait dotée, à son tour, d'institutions scientifiques d'une réelle importance, la cité de Bologne avait rémunéré d'une façon très-large le grand naturaliste; et quand on le vit avancé en âge, on doubla son traitement; de plus, quarante mille couronnes lui avaient été accordées comme indemnité. Lié avec les premiers savants de son siècle, il comptait parmi ses protecteurs, avec Grégoire XIII, Sixte-Quint et Ferdinand Ier, dont on connaît la générosité. Ces faits importants sont le résultat des investigations faites dans les archives de Bologne par Fantuzzi, et ils éclairent la fin de la vie de l'homme éminent déclaré par Buffon « le plus laborieux et le plus savant des naturalistes. »

On sait d'ailleurs que ses obsèques furent célébrées

avec pompe aux frais de l'État; Urbain VIII composa son épitaphe. On voit son tombeau dans l'église de Saint-Étienne, à Bologne.

Mort le 10 novembre 1607, Ulysse Aldrovandi avait vécu jusqu'à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. Ses ouvrages imprimés ne forment pas moins de quatorze volumes in-folio; on estime le nombre de ceux qui n'ont pas été imprimés à deux ou trois cents. Les manuscrits d'Aldrovandi, conservés pendant un temps assez limité au Muséum d'histoire naturelle de Paris, sont retournés à Bologne depuis 1815. Pour les imprimés, c'est l'édition de Bologne, ornée de belles figures, que l'on préfère; elle est très-supérieure à celle de Francfort. L'herbier qu'avait su rassembler cet infatigable travailleur ne se compose pas de moins de soixante volumes in-folio. C'est également sa ville natale qui en est aujourd'hui en possession.

La vérité nous oblige à dire qu'Aldrovande ne fut pas précisément ce qu'on peut appeler un grand naturaliste; par exemple, Gessner, son contemporain, mort en 1565, lui fut supérieur. Mais Aldrovande était un vulgarisateur sincère, un observateur consciencieux de la forme, un iconographe en histoire naturelle, qui établit, pour les savants du seizième siècle, une base qu'on n'avait point avant lui; si on les compare à ceux de ses contemporains, ses livres renferment des planches innombrables que rien ne peut suppléer.

Bien peu de gens savent aujourd'hui ce qu'il a fallu d'études préparatoires pour qu'au dix-neuvième siècle on eût une notion à peu près certaine de la forme extérieure des divers animaux épars dans les cinq parties du monde.

Aldrovande, à ce point de vue, a rendu de grands services. Les vrais observateurs demeurent parfois surpris de la forme artistique sévère, de la minutieuse observation des détails (bien surpassée depuis, sans aucun doute), qu'il a su donner à ses figures d'animaux. Quelle force de critique et de résolution ne fallait-il pas alors pour dégager le vrai du fantastique! L'immortel Cuvier, qui était lui-même un si habile dessinateur des productions de la nature ([1]), a travaillé durant une vie dont rien n'égale l'activité à encourager cette fidélité de représentation qui fait en partie la gloire séculaire du vieil Aldrovande.

LA PAGE 115.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 50, 61, 78, 93, 106.

VI. — UNE LACUNE.

Saturnin Grandmaison ne manquait absolument ni de savoir ni de probité; seulement il ne possédait pas le génie de l'invention, sorte de luxe interdit à nombre d'honnêtes gens qui vivent fort bien sans cela. Il s'en affligeait au point de considérer cette impuissance comme un malheur. Né bon garçon et foncièrement loyal, sa jalousie contre son cousin avait seule gâté son excellent naturel. La pensée des succès de Léon Gérard le harcelait, comme les flèches barbelées qu'on enfonce dans le flanc des taureaux pour les surexciter jusqu'à la fureur. Incapable lui-même d'inventer, il avait nourri l'espoir de découvrir quelque invention injustement dédaignée autrefois ou tout à fait ignorée, afin de la mettre en lumière, ce qui n'était pas une mauvaise pensée; mais il voulait se l'attribuer: voilà le crime! Cependant sa conscience, qui se fût révoltée à l'idée de voler un sou à un vivant, n'éprouvait aucun scrupule à dévaliser un mort.

Pour être juste, il faut dire que le besoin de l'emporter en renommée sur son cousin, même au prix d'un triomphe frauduleusement obtenu, n'était pas le seul mobile de sa coupable intention; un sentiment plus avouable le poussait à vouloir impérieusement illustrer son nom. La profonde admiration qu'il inspirait, de confiance, à sa femme, l'opprimait comme un remords; forcé de s'avouer qu'il était en réalité impuissant à la mériter, il n'avait rien de plus à cœur que de la justifier, du moins en apparence, fût-ce au prix d'un audacieux plagiat. De là le transport de joie qui lui arracha un cri semblable à celui d'Archimède, quand il eut rencontré dans la masse de papiers achetés chez le voisin de Saint-Germain des Prés plusieurs cahiers d'une même écriture, dont l'examen rapide lui révéla l'importance. Après tant d'années d'inutiles efforts pour découvrir l'objet de ses recherches, il possédait enfin *son* invention; oui, la *sienne*, au même titre qu'étaient *siens* les sermons de l'abbé Roquette, desquels le satirique a dit:

> Moi qui sais qu'il les achète,
> Je soutiens qu'ils sont à lui.

La teinte jaunâtre du papier, de nombreuses taches de moisissure dues évidemment à un long séjour dans le magasin humide, indiquaient que ce manuscrit d'un mémoire relatif aux déraillements sur les voies ferrées n'était pas de date récente; aucune signature, pas même un simple monogramme, ne pouvaient faire connaître ou deviner l'auteur. Saturnin Grandmaison se crut en droit de raisonner ainsi:

« Vu l'endroit où j'ai déterré cette perle, il est présumable qu'elle aura glissé inaperçue ou inappréciée dans un lot de paperasses, à la vente après décès de quelque génie méconnu mort à l'hôpital ou peut-être par le suicide. Son œuvre était perdue pour tout le monde; en la publiant, je ne fais de tort à personne, et je rends à l'humanité et à l'industrie un incontestable service; de plus, en m'appliquant le mérite de l'invention, je reste grammaticalement dans le sens exact du mot inventer; mon dictionnaire dit: « Inventer un trésor », c'est-à-dire le trouver. »

Complétement rassuré par l'élasticité de ce double sens lexicologique sur la légitimité de son usurpation, il porta, comme on sait, la bonne nouvelle de sa trouvaille à Mme Grandmaison; puis il revint s'enfermer de nouveau dans son cabinet, afin d'examiner ces cahiers, qui n'étaient autres que ceux vendus plus de douze ans auparavant par Nancy Jousselin, dans un moment de désespoir maternel.

Déjà, depuis quelques heures, il lisait attentivement et méditait les pages écrites autrefois par l'obscur inventeur, étudiait avec soin les détails contenus dans chaque paragraphe, se pénétrait l'esprit de l'idée générale, et, pour ainsi dire, il se l'assimilait, quand tout à coup il interrompit sa laborieuse étude et étouffa un cri de stupéfaction.

Entre la page qu'il venait de lire et celle qui la suivait immédiatement, il y avait une lacune; il vérifia les folios et lut 114, puis 116: le feuillet 115 manquait! Cette solution de continuité était d'autant plus regrettable qu'on pouvait considérer comme la clef du système de l'inventeur la démonstration contenue dans la page absente.

« Mais cette page! s'écria-t-il, en se pressant le front

([1]) Rappelons qu'au début de sa carrière, et alors qu'il habitait les côtes de l'Océan en Normandie, Georges Cuvier faisait sa plus aimable distraction de l'aquarelle, appliquée surtout à l'entomologie. Ces dessins de jeunesse ont été conservés, et rien n'égale leur perfection. Ce goût pour le dessin ne l'abandonna jamais. Quand l'occasion se présentait sans dommage réel pour les livres (et il en achetait dans ce but de dépareillés), il découpait les figures et les conservait religieusement, pour atteindre enfin à la vérité d'une naïve reproduction dans l'iconographie de l'histoire naturelle.

de ses deux mains, c'était l'âme même de mon invention! Ce qui suit ne renferme que des généralités oiseuses, et, faute de cette malheureuse page, ce qui précède devient inintelligible. Après avoir tant trouvé, il faut donc que je cherche encore!... Impossible de m'en dispenser; ce que j'ai dit à Caroline m'impose le devoir de ne pas laisser *mon* ouvrage incomplet. »

A partir de ce jour, il parcourut tous les livres traitant de la vapeur, du chauffage des trains, de la traction des convois. Il travaillait avec fièvre, avec rage, le jour, la nuit; il restait presque invisible, même pour sa femme. Celle-ci, sans se rendre compte de ce labeur persistant, le qualifiait de colossal, de sublime, et elle prodiguait à son mari ces soins qui sont si nécessaires aux travailleurs de la pensée.

Dans un des jours où Saturnin s'essayait avec une infatigable ardeur à recompléter l'œuvre de Pierre Jousselin, Armand Grandmaison, qui venait de terminer sa première campagne de mer, arriva inopinément de Brest à Paris.

Les jeunes marins, privés plus que tous les autres enfants de la vue et des caresses des objets de leur affection, absorbent au retour les joies de la famille comme la terre desséchée boit la rosée; leur avidité de tendresse les rend singulièrement expansifs; à mesure qu'ils avancent vers le foyer paternel, tous les bons souvenirs du passé leur reviennent et ravivent en eux le sentiment de la reconnaissance.

Ce fut Mme Grandmaison qui reçut les premiers baisers de son fils. Armand, dans l'expansion de son ravissement, dit à sa mère, comme si c'était lui qui l'eût attendue :

— Te voilà donc enfin! c'est toi, c'est bien toi!

En la retrouvant pâlie par les inquiétudes de l'absence, et rendue plus chère par les pleurs amers du départ et la douceur des baisers au retour, Armand contemplait sa mère avec une expression de tendresse ineffable; quant à Mme Grandmaison, elle ne pouvait se lasser d'admirer ce grand et beau jeune homme, chez qui la franchise du cœur se manifestait dans la vivacité du geste, la limpidité du regard et la sonorité du timbre de la voix.

Quand le premier moment d'effusion fut passé, l'heureuse mère dit, en prenant les mains d'Armand :

— Quelle bonne surprise tu vas causer à ton père!

— Je cours l'embrasser.

— Il vaut mieux que je le prévienne de ton arrivée, car je craindrais qu'une émotion...

— Serait-il malade?

— Tu ne m'as pas laissé finir. Ton père travaille; il serait dangereux de le distraire brusquement de ses calculs. Lui-même me l'a dit vingt fois : il suffirait de le distraire un moment pour retarder de dix ans l'achèvement de son grand ouvrage.

Armand arrêta sur sa mère un regard empreint d'une tendre compassion; puis, lui saisissant les mains, il les porta à ses lèvres, en disant : — Vous êtes la plus sainte des femmes!

Dans sa correspondance avec sa famille, et dans les quelques lettres de ceux de ses amis qui fréquentaient la maison de son père, il avait suffi au jeune marin de quelques mots confidentiels pour concevoir des doutes sérieux sur la valeur réelle des travaux de M. Grandmaison, et pour comprendre combien était respectable l'erreur de sa mère.

La digne femme usa de tant de ménagements pour annoncer à son mari l'arrivée de leur cher enfant, que le soi-disant homme de génie n'eut d'autre émotion que celle d'une joie sincère.

La première réunion de famille eut lieu à l'heure du déjeuner. Saturnin fit à son fils le sacrifice du reste de la journée; il ne retourna que le soir dans son cabinet de travail. On passa des heures qui parurent trop rapides à causer, à rire, à pleurer d'attendrissement. Armand raconta ses voyages, et son père s'étendit complaisamment sur le mémoire dont il allait enrichir la science et l'industrie. Caroline, assise entre son mari et son fils, ne savait lequel des deux elle devait admirer davantage. — Tu seras amiral! disait-elle à Armand. — Ta place est marquée à l'Institut, ajoutait-elle en s'adressant à Saturnin.

Cet entretien intime, qui avait été un double enivrement pour la mère et pour l'époux, convainquit le jeune homme de la parfaite inutilité des travaux de l'inventeur, dont il ne pouvait suspecter la bonne foi. Les connaissances spéciales d'Armand et la lucidité de son esprit ne lui permettaient aucune illusion sur ce point; il respectait, il adorait son père, et il trouvait si touchante la confiance aveugle de son intelligente mère, qu'il aurait cru commettre une mauvaise action en laissant échapper un seul mot qui pût la désabuser. Croyant son père livré uniquement à ses propres forces, autant le rêve de celui-ci lui paraissait puéril, autant l'admiration de sa mère lui semblait sainte : aussi garda-t-il pour lui seul son inébranlable conviction.

La suite à une prochaine livraison.

SUR UNE STATUE DE LA DÉESSE ISIS, A PARIS, AU SEIZIÈME SIÈCLE.

On lit dans le *Tableau de Paris*, édition anonyme de 1782, cette curieuse remarque archéologique : « Les antiquaires regrettent beaucoup une statue de la déesse Isis, qu'on avait laissé subsister à la principale porte de l'abbaye Saint-Germain des Prés, à raison de son antiquité. En 1514, une bonne femme ayant pris cette figure pour celle de la Vierge Marie, et étant venue y brûler une touffée de chandelles, l'abbé de Saint-Germain la fit mettre en pièces, afin de prévenir l'idolâtrie, et l'on mit à sa place une grande croix qui y est encore. »

LE ROCHER DE CAYLUS,
PRÈS DE SAINT-AFFRIQUE
(AVEYRON).

Sur la hauteur d'un promontoire rocailleux dominant Saint-Affrique, s'élève à pic, découpée dans le ciel, une ruine qui attire l'attention des voyageurs.

En approchant de la ville par la charmante vallée de la Sorgues, on croirait voir les derniers vestiges de quelque grande forteresse féodale : un donjon avec ses tours et ses courtines, entouré de murailles.

La forme, la couleur des pierres, tout fait illusion.

C'est une ruine de la nature, formée par des bancs de roches dénudées et isolées par l'action prolongée des eaux, et que l'on appelle le rocher de Caylus.

Sur les versants des montagnes voisines, des rochers de même nature se montrent en escarpements abrupts. Des formes toujours profondément découpées, à cassures anguleuses, et des teintes roussâtres, leur donnent toutes les apparences de véritables ruines et leur ont fait donner le nom caractéristique de « calcaires ruiniformes. »

Avant les bouleversements terrestres qui ont donné au sol sa configuration actuelle, tous ces bancs provenaient d'une seule formation et se composaient d'assises continues.

Ces assises constituent la base du terrain jurassique, dont les étages successifs, dans leur superposition jus-

qu'au Causse ou plateau du Larzac, ont une hauteur totale de plus de 500 mètres. Elles reposent sur les assises supérieures du terrain du trias, qui, au-dessous du rocher de Caylus, s'en distinguent très-nettement par leur stratification et par les bandes aux couleurs vives et variées des marnes irisées alternant avec les bancs de grès.

C'est au milieu de ces dernières assises qu'à Saint-Affrique est creusée la vallée de la Sorgues.

La situation exceptionnelle du rocher de Caylus devait de tout temps être remarquée, surtout dans les premiers âges, où le soin de la défense personnelle était la préoccupation constante des hommes.

Au pied même du rocher, on a trouvé de nos jours des fragments d'armes anciennes, des hachettes et des flèches en silex, et divers instruments en bois de cerf dont plusieurs sont déposés au Musée préhistorique de Bordeaux.

Le nom de Caylus, que l'on fait dériver de *Castri locus*, plus tard, au moyen âge, *Castlus*, indique que cette position fut occupée par les armées romaines.

C'est à la rencontre des chemins se croisant sur le plateau qui précède le rocher, que Fric ou Affrique, évêque de Comminges, et Hilaire, évêque d'Arles, fuyant la persécution des Ariens, se séparèrent vers l'an 440, et que le premier de ces deux évêques vint se fixer dans la ville qui depuis porte son nom.



La Rocher de Caylus, près de Saint-Affrique (Aveyron). — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie de M. Roques.

Une inscription latine gravée sur une croix moderne placée au pied de la colline rappelle ce fait historique :

« En ces lieux, comme la tradition l'a conservé, au sommet de cette colline, les SS. évêques Hilaire d'Arles et notre Affricain se dirent à Dieu vers l'an du Seigneur 440. — En mémoire de ce fait, une croix en bois fut érigée sur ce carrefour. — Ce souvenir de la religion fut rétabli et restauré avec ses propres deniers l'an du Seigneur 1869, par Antoine Blanc, chanoine de Rodez, avant et pendant plusieurs années le curé bien-aimé de notre ville. »

Au temps de la féodalité, sur ce même emplacement s'élevait un château fort.

« Un autre château remarquable, dit le baron de Gaujal [1], était celui de Caylus, près de Saint-Affrique, lequel dominait cette ville, dont le roi, l'évêque de Vabres et la maison de Caylus avaient la seigneurie en paréage.

» Il était bâti sur un rocher inabordable du côté du sud, où il présente une élévation d'environ 66 mètres; d'épaisses et hautes murailles le défendaient des autres côtés. Celles qui sont vers l'est sont les seules qui subsistent, et on y voit une porte bien bâtie, par où l'on entre dans une rue qui traversait le fort de l'est à l'ouest; mais



Vue générale de Saint-Affrique (Aveyron). — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie de M. Roques.

les maisons qui composent cette rue indiquent, par leur construction peu soignée, qu'elles ne servaient qu'à loger la garnison.

» L'empierrement de la route de Saint-Affrique à Millau, en 1808, fut l'occasion de fouilles au château de Caylus. On y trouva des tronçons de colonnes de 18 pouces de diamètre, grossièrement travaillées, et des pierres percées de trous de la même dimension. A 10 ou 11 pieds au-dessous du sol, et dans l'intérieur d'une maison, l'on

(1) *Tableau historique du Rouergue*; 1819.

découvrit un coffre de bois en pourriture, une clef d'une forme extraordinaire et onze sous melgoriens en argent. En d'autres endroits on trouva des dards, des flèches, des javelots, des débris d'armes, un lambeau de cotte de mailles d'acier d'un beau travail, des morceaux de cuivre très-bien dorés et qui paraissaient avoir servi d'ornement à des armures, une grande clef attachée à une chaîne de fer, et trois autres clefs plus petites de la même forme. »

Aujourd'hui toute trace de ce château antique a disparu. Le sol environnant, remué, épierré, ameubli par la petite culture jusqu'à l'escarpement du rocher et dans ses plus petits replis, a été transformé et planté en vignes, vergers et jardins étagés en terrasses. La végétation et la verdure qui les tapissent font, par un saillant contraste, d'autant mieux ressortir la nature sauvage de la masse rocheuse dont elles sont couronnées.

L'époque de la fondation de Saint-Affrique est inconnue; c'est une des plus anciennes villes du Rouergue.

Le calvinisme, en se propageant en France, fit de nombreux adeptes parmi sa population.

Bien que mal située pour la défense, elle soutint un siége avec succès, alors que le cardinal Richelieu, voulant l'abaissement des calvinistes, avait déjà obtenu la reddition de places beaucoup plus importantes derrière les remparts desquelles ils s'abritaient.

« Saint-Affrique, dit le duc de Rohan dans ses Mémoires, est une petite ville entre deux montagnes, qui la dominent de telle façon qu'il est impossible d'y faire aucune pièce qui ne soit enfilée ou vue par revers, et jamais personne n'avait songé à la fortifier. Néanmoins, l'importance d'icelle pour la communication du haut et du bas Languedoc avait obligé d'y remuer la terre, assez maniable; mais elle n'eût jamais attendu l'honneur d'être attaquée du premier prince du sang. La rivière de la Sorgue passe le long de ses murailles et la sépare du faubourg qui est du côté de Vabres, lequel il fallut fortifier parce que c'est l'avenue des ennemis, et que la rivière qui bat contre les murailles de la ville empêche qu'on ne puisse la fortifier en cet endroit-là. Tout l'ouvrage de ce faubourg consiste en tenailles et petits flancs dont les fossés ont 4 toises de large, et l'épaisseur parapet à l'épreuve du canon; il ne lui reste derrière qu'une banquette au lieu d'un rempart. Tout ce qui faisait espérer de s'y défendre était qu'on avait assez de place pour s'y retrancher derrière. Au surplus, l'assiette est si bizarre, que sans une grande armée il est difficile d'empêcher le secours, tant du côté de Millau et de Saint-Rome de Tarn que du Pont de Camarès. »

Ce fut le 29 mai 1628 que les armées réunies de Condé et du duc d'Épernon, comptant cinq à six mille hommes de pied et huit cents chevaux, commencèrent le siége de Saint-Affrique.

Dans trois assauts successifs, les assiégeants furent repoussés; ils perdirent quatre cents hommes, dont quarante officiers, et eurent trois cents blessés; les assiégés n'eurent que vingt-huit morts et soixante blessés, dont cinq étaient des femmes.

Voyant l'inutilité de ses efforts, le prince de Condé leva le siége malgré l'arrivée des troupes de renfort.

Toutes les autres places fortes du calvinisme avaient fait leur soumission lorsque, en 1632, Saint-Affrique, se trouvant isolée, ouvrit ses portes et eut ses murailles rasées en même temps que celles de Saint-Rome de Tarn et du Pont de Camarès, qui n'avaient pas encore été démolies.

Saint-Affrique, à l'époque du siége, ne se composait que de cinq cents maisons. Aujourd'hui sa population est d'environ six mille habitants.

Elle tire son importance de sa situation au centre de contrées agricoles enrichies par l'entretien de nombreux troupeaux de brebis, avec le lait desquelles se préparent ces fromages connus et expédiés dans tous les pays du monde, et qui acquièrent leurs qualités si estimées par leur séjour dans les caves du village de Roquefort, situé à 11 kilomètres de distance.

Le long des cours d'eau voisins de Saint-Affrique sont établies des usines où l'on fabrique des draps communs, des mégisseries, des chamoiseries pour la préparation des peaux destinées à la confection des gants, industrie très-répandue dans toute la partie méridionale du département de l'Aveyron.

LE PÉDANT JOUÉ.

COMÉDIE.

A dix-huit ans, durant son cours de philosophie, Molière eut pour compagnons d'étude Chapelle, Bernier, Hesnault, Cyrano de Bergerac, qui tous devaient s'illustrer : Bernier, par ses voyages en Syrie, en Égypte et chez le Grand Mogol (voyages dont on lit encore le récit avec intérêt et profit); Hesnault et Chapelle, par leurs poésies; Cyrano de Bergerac, par son génie excentrique et sa bravoure. Ils avaient pour maître Gassendi, ami de Galilée, avec lequel il était en correspondance suivie, et qui le tenait au courant de ses découvertes.

Cyrano, un peu plus âgé que ses condisciples (né en 1620, deux ans avant Molière), sortait du collége de Beauvais, dirigé par un certain Grangier, sur le compte duquel ses récits ne pouvaient tarir. Chaque jour Cyrano rappelait quelque nouvelle ânerie de ce personnage. On s'en donnait à cœur joie, tant et si bien qu'on résolut d'en faire une comédie qu'on jouerait entre soi. Cyrano et Molière se mirent en besogne et firent *le Pédant joué*.

Les critiques habiles croient pouvoir distinguer, dans les cinq actes du *Pédant joué*, la part de Molière.

Cyrano fit le premier, le troisième, le quatrième et le cinquième actes; suivant eux, Molière écrivit le deuxième. Dans ce deuxième acte apparaît le paysan Matthieu Gareau, plein de proverbes, comme Sancho.

Cyrano, pour bien observer, avait trop de fougue dans l'âme; et, de même, pour faire parler à la fois plusieurs personnages, il tenait trop à s'exprimer lui-même; il n'avait pas pour cela dans l'esprit assez de flexibilité. Doué d'une sorte de pressentiment dans les sciences, sa philosophie se laissait trop dominer par une imagination impatiente et déréglée. Les personnages qu'il met en scène dans *le Pédant joué* sont presque tous hors de sens. Voici, par exemple, les folies qu'à l'exemple de certains auteurs espagnols, imités plus d'une fois en France, il met dans la bouche de Châteaufort (le capitan) :

Je suis le fils du Tonnerre, le frère aîné de la Foudre, le cousin de l'Éclair, l'oncle du Tintamarre...

Mais écoutez le paysan Matthieu Gareau, au deuxième acte, si différent du reste de la pièce. Il raconte, à la manière de Tabarin ou de Gros-Guillaume, son voyage en Turquie avec M. de Marsilly :

O donc, je voyagîmes vers l'Or riant sur la Mardi terre année.

CHATEAUFORT.

Tu veux dire vers l'Orient sur la Méditerranée.

GAREAU.

Eh bian, je me reprends, un var se reprend bian. Mais guian si vous pensiais que je devièmes entendre tous ces tintamarres-là comme vous autres latiniseurs, dame ! nanain. Et vous, comme guiebe débarnachez-vous votre philosophie? J'arrivîmes itou aux deux trous de Gilles le Bâtard, dans la Transylvanie, en Bethlian de Galilène, en Harico, et pis au pays... au pays... du Beurre.

CHATEAUFORT.

Que diantre veux-tu dire, au pays du Beurre?

GAREAU.

Oui, au pays du Beurre. Tantquia que c'est un pays qui est mou comme beurre, et où les gens sont durs comme la piarre. Ah! c'est la Graisse. Eh bian, les gens n'y sont-ils pas bian durs, pisque ce sont des Grés? Et pis après cela je nous en allîmes, révérence parler, en un pays si loin, si loin! je pense que mon maître appelait cela le pays des Bassins, où le monde est noir comme des Antechrists. Ardé, je crois finiblement que je n'eussièmes pas encore cheminé deux glieues, que j'eussièmes trové le Paradis et l'Enfer. Mais, tenez, tout ce qui me semblit de pus biau à voir, c'est ces petits Sarrasins d'Italise; cette petite graine n'est pas pus grande que savéquoi, et ils savont déjà parler italian.

Enfin, les voilà parvenus

Tout au bout du monde, dans la Turquie... Quelle vilanie! tous ces Turcs-là sont tretous huguenots comme des chiens...

Mais M. de Marsilly leur faisait de beaux sermons.

CHATEAUFORT.

Ton maitre savait donc l'idiome turc?

GAREAU.

Eh! vraiment oui, oul savet tous ces géromes-là; les avet-il pas vus dans le latin? Son frère itou étet bian savant, mais oul n'étet pas encore si savant... oul n'avet appris le latin qu'en français.

Écoutez encore cette scène :

CHATEAUFORT.

Où vas-tu, bonhomme?

GAREAU.

Tout devant moi.

CHATEAUFORT.

Mais je te demande où va le chemin que tu suis.

GAREAU.

Il ne va pas, il ne bouge.

CHATEAUFORT.

Pauvre rustre!... Ce n'est pas cela que je veux savoir... Je te demande si tu as encore bien du chemin à faire aujourd'hui.

GAREAU.

Nani dà! je le trouverai tout fait.

Il faut citer encore ce raisonnement par lequel Gareau prétend établir qu'il a droit à la *sussion* (succession) de Nicolas Girard, « le père de ce petit Louis Girard qui étet si sémillant. »

Ne vous sauriez-vous recorder? C'est li qui s'allit neyer à la grand' mare. O bian, son père est mort, et si je l'avons conduit en tarre, s'il a plu à Guieu, sans reproche, comme dit l'autre. Ce pauvre guiebe étet allé dénicher des pies sur l'orme de la mère Massée. Dame! comme il étet un copiau, le v'là, bredi breda, qui commence à griller tout avau les branches et cheit une grande escousse, pouf! à la renvarse. Guieu bénit la créquianté! je crois que le cœur li escarbouillit dans le ventre, car oul ne sonit jamais mot, ne grouillit, sinon qu'il grincouit en trépassant. Guiebe set de la pie et des piaux! O donc, là il étet mon compère, et sa femme ma commère. Or ma commère, pisque commère il y a, auparavant que d'avoir épousé mon compère, avet épousé en premières noces le cousin de la bru de Piarre Olivier, qui touchet de bian près à Jean Hesnault, de par le gendre du biau-frère de son onque. Or cely-ci, retenez bian, avet eu des enfants de Jacqueline Brunet qui moururent sans enfants; mais il se trouve que le neveu de Denis Gauchez avet tout baillé à sa femme par contrat de mariage, à celle fin de frustriser les hériquiers de Thomas Plancou qui devaient y rentrer, pisque sa mère n'avet rian laissé aux mineurs de Denis Vanel l'aîné. Or il se trouve que je sommes parents en queuque manière de la veuve de Denis Vanel le jeune, et par conséquent ne devons-je pas avoir la sussion de Nicolas Girard?..... C'est une petite sussion, qui est vraiment bian grande dû.....

Mais Châteaufort déclare qu'il ne voit vraiment goutte en l'affaire.

GAREAU.

Oh! Monsieur, je m'en vas vous l'éclaircir, aussi finement claire que la voix des enfants de chœur de notre village. Acoutez donc. Il faut que vous sachiais que la veuve de Denis Vanel le jeune, dont je sommes parent en queuque manière, étet fille du second lit de Georges Marquiau, le biau-frère de la sœur du neveu de Piarre Brunet, dont j'avons tantôt fait mention. Or, il est bian à clair que si le cousin de la bru Piarre Olivier, qui touchet de bian près à Jean Hesnault de par le gendre du biau-frère de son onque, étet père des enfants de Jacquelaine Brunet, trépassés sans enfants, et qu'après tout ce tintamarre-là on n'avet rian laissé aux mineux de Louis Vanel le jeune, j'y devons rentrer, n'est-ce pas?

Ce *n'est-ce pas?* est un coup de maître... Et voilà comment Molière, encore au collége à dix-huit ans, s'essayait par amusement dans ce grand art où bientôt il dépassera tous les maîtres, et où déjà il se montre si supérieur au camarade Cyrano. Car Cyrano, quoiqu'il eût alors vingt ans, était loin de cette franchise et de cette plénitude de style qu'il n'eut, du reste, jamais. Il aura plus tard des traits de génie; il n'a encore que la plaisanterie; il n'a que le *mot*, comme on dirait aujourd'hui, celui-ci, entre autres, au premier acte :

La première objection que je fais (à votre mariage avec ma fille), c'est que vous êtes Normand : Normandie, c'est-à-dire venu du Nord pour mendier.

La fin à une prochaine livraison.

LE COURAGE.

Tu es dans un accablement profond; quelqu'un vient et te dit : « Ami, laisse tes larmes et tes plaintes inquiètes; un jour tu seras heureux dans le pays où ne coule aucune larme; tu y vivras l'éternité!... » Ces mots arrêtent aussitôt tes pleurs; tu te sens raffermi; tu lèves vers celui qui t'a parlé un regard ami.

— Que t'a donné cet homme?... Ton malheur est-il diminué?... — Non, non pas! — Ne dois-tu plus mourir? — Oh! si; certes, si! — Eh bien, vois, il ne t'a rien donné que l'espérance, et l'espérance, elle, ne t'a rien donné que du courage; mais le courage de souffrir la mort et le malheur t'apprend en un instant à te rire de tous les mauvais rêves; il te replace dans la vraie nature d'homme, et met sur ton front la belle couronne de la dignité virile. Léopold SCHEFER.

CITHARE DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

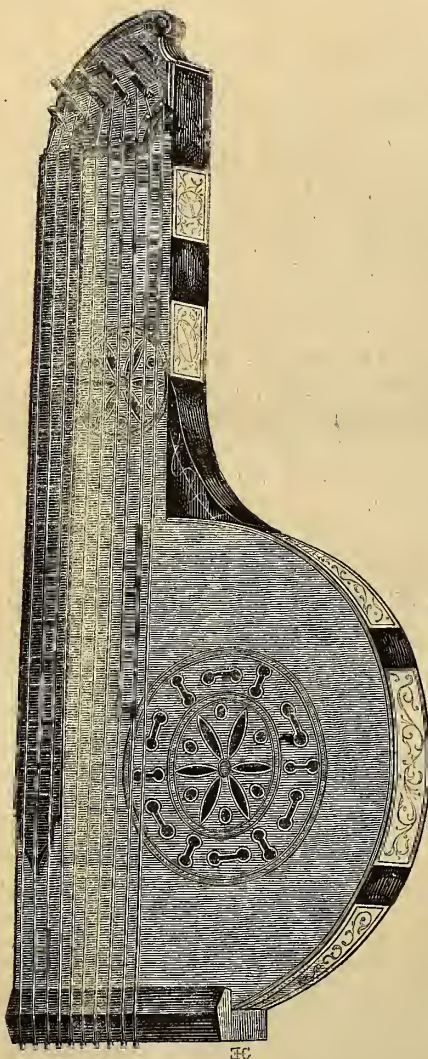
Le mot *cithare* est fort connu de tous ceux qui lisent les auteurs anciens. On le trouve à chaque instant dans les poëtes latins et grecs; malheureusement, il faut bien l'avouer, il n'est pas employé par les susdits poëtes avec toute la précision désirable. Ils ne lui donnent pas l'exactitude technique que l'archéologue souhaiterait, et en font plutôt un synonyme de *lyre*. Du reste les termes *lyre*, *cithare*, *barbiton*, *chelys*, *phormynx*, etc., sont indifféremment employés dans les anciens textes l'un pour l'autre, et désignent d'une manière générale la grande famille des instruments à cordes, soit pincées avec les doigts, soit mises en vibration avec le *plectrum*.

Tous ces termes devaient pourtant avoir chacun un sens spécial, et les érudits ont de bonne heure cherché à déterminer ces différences. Certains détails ont été fixés, mais le plus grand nombre est resté dans le vague, et, pour ne parler que de la cithare, par exemple, les opinions les plus opposées ont été soutenues à son sujet. On sait qu'elle s'appelait en grec *kithara* et en latin *cithara;* c'est pour ainsi dire la même chose, et il n'est pas démontré que les Latins ne prononçaient pas le *c* comme un *k* dans certaines occasions. Les poëtes et les mythologues en attribuaient l'invention à Apollon. Quant à sa forme et à sa taille, on est réduit aux conjectures. Elle ressemblait à un triangle, disent les uns; à un croissant, disent les autres. Ce n'était qu'une lyre, affirme celui-ci; c'était un instrument différent de la lyre, soutient celui-là. Tantôt on pré-

tend qu'elle n'avait pas de *magas* ou caisse de résonnance, tantôt on déclare que la caisse de résonnance était son attribut distinctif.

Ce qu'il y a de certain, c'est que le nom a pourtant survécu, et qu'en passant à travers les âges il n'a jamais cessé de désigner un instrument à cordes pincées. Dans les temps plus modernes, le mot *cithare* a été appliqué à un instrument parfaitement caractérisé, dont la tablature ne peut avoir aucun rapport avec celle des instruments anciens, mais dont il n'est pas impossible que la forme, abstraction faite des modifications apportées par le temps et les progrès de la musique, ait conservé quelque chose de l'instrument ancien de ce nom. La persistance du terme *cithare* pendant des siècles est un fait qu'il ne faut pas absolument dédaigner. Ensuite, l'étymologie semble fournir un curieux renseignement.

Prenez, en effet, le mot grec *kithara* joint à l'article mis à l'accusatif, et prononcez-le, non pas à la façon des



Collection de M. Achille Jubinal. — Cithare du dix-septième siècle. Dessin d'Édouard Garnier.

colléges, mais à la façon des Grecs modernes, qui, sur bien des points, doivent prononcer comme les Grecs anciens : au lieu de *tènn kitharann*, vous aurez *tînn ghitharann*, c'est-à-dire *guitare*. Or l'essence de la guitare est d'avoir une boîte de résonnance. On peut avancer, sans trop de présomption, que la cithare antique a peut-être été le type d'où la guitare moderne est née.

Quoi qu'il en soit, la cithare, au moyen âge et dans les temps modernes, était un instrument à cordes pincées, avec une boîte de résonnance et un manche. Le manche n'était pas connu des Grecs. Chaque corde de leur lyre avait un son, mais on ne pouvait pas modifier ce son par la pression des doigts, ce qui restreignait singulièrement l'échelle des notes. Il semblerait que les Égyptiens ont connu les instruments à manche : du reste, ce peuple a toujours été regardé comme possédant en musique des connaissances assez étendues. C'est, à proprement parler, un peuple oriental ; or les instruments à la fois à cordes pincées et à manche paraissent originaires de l'Orient. Le luth, le théorbe, la pandore, la cithare, la guitare, la mandoline, sont les différentes espèces du genre en question.

Le mécanisme et le jeu de la cithare sont faciles à comprendre. Les cordes sont tendues au-dessus d'une caisse sonore, dans laquelle le son entre par des ouvertures taillées et découpées d'après un dessin de fantaisie, et d'où il ressort amplifié précisément par la résonnance de cette caisse. Ces cordes sont de deux sortes. Les unes se trouvent juste au-dessus du manche, divisé par un certain nombre de *sillets*, de façon qu'en appuyant avec les doigts sur les cordes et en les pressant sur les sillets on puisse à volonté raccourcir ou allonger la partie vibrante de la corde, et par conséquent obtenir des notes plus ou moins hautes. Les autres cordes sont accordées entre elles d'après des lois déterminées, et servent à faire des batteries, ou des arpéges, ou toute espèce d'accompagnement qu'il plaira, pendant que sur les autres cordes, mises en contact avec les différents sillets, on exécute la partie principale, grâce à la quantité de notes dont on dispose. Le jeu de la guitare peut donner une idée approximative de celui de la cithare.

De toute cette famille d'instruments cités plus haut, il ne reste plus guère aujourd'hui que la guitare et la mandoline dans les musiques européennes. L'Orient, au contraire, les a conservés, et ils jouent, dans les concerts des peuples orientaux, le rôle qu'ils jouaient en Europe, au seizième et au dix-septième siècle, dans la musique de chambre, et même dans la musique d'opéra, à l'origine de l'opéra.

Il existe pourtant aujourd'hui un instrument de musique à cordes pincées, fort répandu dans un certain nombre de provinces de l'Allemagne, qu'on appelle *zither*, et qui est exactement calqué sur la cithare. Le nom lui-même, *zither*, n'est pas autre chose que le mot *cithare* très-légèrement altéré. Cet instrument est de petite dimension. On le pose à plat sur une table ou un meuble quelconque ; de petits pieds isolent la caisse sonore et empêchent le son de se perdre. Il a plusieurs cordes, en métal, fines et vibrantes. On joue l'air sur les unes en modifiant le son par la pression des doigts, et l'on accompagne sur les autres. Comme ces cordes sont coupantes, à cause de leur finesse et de leur matière, on s'adapte au doigt un anneau d'acier garni d'une petite pointe, qui fait véritablement l'office du *plectrum* antique, que bon nombre d'écrivains, dans leurs traductions en vers des poëtes anciens, persistent, par erreur, à appeler *archet*. Le son de la *zither* (zither est aussi le nom de la guitare en allemand) est cristallin, sympathique et fort agréable. Il ne faut pas abuser de cet instrument (car la monotonie viendrait bien vite) ; mais son format commode, la facilité de son jeu, son caractère intime, sa sonorité délicate, méritent qu'on ne l'abandonne pas. Tout le monde ne peut pas avoir un piano ou une harpe, et quand on les a, on ne peut pas les transporter partout ; tandis qu'une zither est ce qu'il y a de plus portatif, et l'on peut être parfois bien aise de se désennuyer en s'en servant pour accompagner un lied ou un chœur de famille chanté à demi-voix.

UN COTTAGE, PAR CONSTABLE.



Le Cottage, peinture, par Constable; donné au Musée du Louvre par M. Wilson. — Dessin de Lepère.

Des trois tableaux de Constable que possède le Musée du Louvre, *le Cottage*, modeste par les dimensions comme par le sujet, est celui qui nous paraît exprimer de la façon la plus complète le talent du célèbre peintre anglais. (¹)

Constable est de l'école de Ruysdaël, d'Hobbema, ou, pour mieux dire, il n'est d'aucune école; comme nos paysagistes français contemporains, il est un disciple de la nature; il l'aimait, il l'étudiait dans ses moindres détails, et il la rendait sans parti pris, telle qu'il l'avait vue et sentie. Il ne recherchait pas les vastes ensembles, les grands effets; il ne combinait pas ses réminiscences pour composer des scènes plus grandioses, plus frappantes; les sites et les aspects les plus ordinaires de la campagne étaient assez pour lui : un bouquet d'arbres, une mare, un moulin, un coin de pré, lui suffisait. Les critiques anglais lui ont reproché d'être timide, étroit et monotone; ils l'ont comparé à un limaçon se traînant sur le sol et portant toujours sa maison sur son dos. Constable ne niait pas la

(¹) Voy., sur la vie, les œuvres et les théories de Constable, t. XVIII, 1850, p. 137, et t. XXIII, 1855, p. 266 et 342.

modestie de son goût, et il n'en avait pas honte. « Le grand n'est pas fait pour moi et je ne suis pas fait pour le grand, disait-il. Mon art limité se trouve sous chaque haie, dans chaque sentier. Qu'on en pense ce qu'on voudra, du moins il m'est propre. J'aimerais mieux vivre dans le moindre petit domaine, fût-ce une chaumière, qui fût à moi, que d'habiter un château appartenant à autrui. »

C'est pénétré de ce sentiment que Constable semble avoir peint la scène si franchement rustique, si profondément intime, intitulée *le Cottage*. Une maisonnette à toit de chaume blottie sous un groupe d'arbres; des arbustes, des buissons touffus l'enveloppant de toutes parts; à côté, un autre toit non moins humble, et dont la cheminée laisse échapper un mince filet de fumée, apparaissant vaguement parmi le feuillage; une palissade en bois brut marquant la limite du petit enclos; devant, un terrain tapissé de gazon, un sentier sinueux, à peine foulé, qui traverse, sur une arche de pierre, un étroit ruisseau; et, ce qui domine tous ces détails, une lumière pâle tombant d'un ciel chargé de nuages, une verdure grise, crue, uniforme, une fraîcheur humide qui se dégage de tout cet ensemble et dont on se sent peu à peu pénétré : tel est ce paysage, un peu triste, un peu morne, mais plein de calme, de paix, de recueillement, et d'un charme irrésistible pour ceux qui, comme Constable, sont sincèrement épris de la campagne et savent trouver des trésors dans ses retraites les plus cachées.

CHARLES DICKENS.

Suite. — Voy. p. 75.

VOYAGE SUR LE CONTINENT.

Suite.

L'été fut, par exception, pluvieux et maussade en Italie. « J'ai vu dans le sud de la France des cieux beaucoup plus purs, et d'un bleu plus foncé. En revanche, la verdure des vignes qui ondulent sous mes fenêtres, et les belles teintes lilas qui s'interposent entre moi et les collines, sont ce que je n'ai vu nulle part. Aucun tableau, aucune description élaborée, et par suite assommante, ne m'avaient non plus donné l'idée de l'azur intense, solennel, impénétrable de la Méditerranée. Cette mer silencieuse, absorbante, profonde, me fait songer au Styx. Il semble que ce que l'on en pourrait puiser et boire dans le creux de la main effacerait toutes choses de votre intelligence, et n'y laisserait qu'un grand vide bleu. Quand le soleil y descend, par un ciel pur, c'est splendide. La vaste mer, les villas, les montagnes, se jonchent de feuilles de roses; tout est baigné, trempé, teint du rose le plus vif. Cela dure un moment; le soleil, impatient et fougueux (comme tout ici), plonge tête baissée dans l'abîme. Courez chercher votre chapeau, il est nuit! Clignez de l'œil aux ténèbres, il fait jour. Tout va ici à l'extrême! Il y a un insecte qui chante du matin au soir. J'en ai un près de ma fenêtre. Son chant est très-haut; on croirait entendre une cigale de Brobdingnac. Cette créature est née pour chanter, et elle chante de plus en plus haut, jusqu'à ce qu'elle s'exhale en un dernier souffle bruyant; c'est sa vie et sa mort. Tout est à l'unisson. Le jour se fait de plus en plus lumineux jusqu'à ce qu'il s'éteigne; l'été, de plus en plus brûlant jusqu'à ce qu'il éclate; le fruit, de plus en plns mûr, jusqu'à ce qu'il tombe et pourrisse. »

Dickens avait loué pour l'hiver, à Gênes, un véritable palais, aux murs couverts de fresques, entouré de jardins et de fontaines jaillissantes; mais dans ce séjour princier, il avait la nostalgie des rues enfumées de Londres.

« Mettez-moi sur le pont de Waterloo, à huit heures du soir, libre d'errer au gré de ma fantaisie, et je reviendrai au logis pantelant du désir de travailler. A Gênes, je me sens étranger et ne peux m'établir à l'ouvrage. »

Un matin pourtant il s'y était mis, un peu à contre-cœur. Il cherchait un titre pour son deuxième conte de Noël, lorsqu'un changement de vent lui apporta la sonnerie des nombreux clochers de la ville au-dessous. La vibration sonore, discordante, saccadée, de toutes les cloches mises en branle, l'agaça des pieds à la tête, mais son titre était trouvé : *the Chimes* (les Carillons). Dans ce plaidoyer puissant, tendre et gai, en faveur du pauvre, il essayait de convertir la riche société anglaise à l'idée que son bonheur, comme celui des individus, consiste dans la pratique de la miséricorde et de la charité d'accord avec la justice. L'antagonisme des classes lui était odieux; il espérait le combattre en leur apprenant mutuellement à se mieux connaître, et, par suite, à se rapprocher. Ce fut l'ambition de toute sa vie; il y mettait un zèle passionné, fort au-dessus de toute vanité d'auteur :

« Je suis dans un état d'excitation fébrile à propos des *Carillons*. Je me lève à sept heures. Avant déjeuner je prends un bain froid, puis je compose à toute vapeur jusqu'à trois heures de l'après-midi. Là s'arrête ma tâche quotidienne, à moins qu'il ne pleuve.»

Son conte terminé, il voulut savoir ce qu'en penseraient ses amis; le 6 novembre il partait pour Londres, accompagné de son fidèle Roche, la perle des courriers, recruté à Avignon. Il passa par Venise, qu'il proclame la plus splendide des réalités. « Les fantastiques visions des *Mille et une Nuits* pâlissent auprès de la place Saint-Marc. Rien ne se peut comparer à la magie de cette ville; elle a pris possession de mon cerveau. Je me reproche de n'avoir pas emmené ma femme et sa sœur : c'est cruel et mal à moi. Jamais auparavant je n'avais rien vu que je ne me sentisse capable de décrire, mais décrire Venise est impossible. »

Après avoir traversé Lodi, Milan et le Simplon, il arrivait à Londres le 2 décembre, et lisait à l'élite des littérateurs et des artistes, réunis chez M. Forster, les épreuves de son manuscrit. L'émotion fut générale. Le célèbre critique Jeffrey lui écrivait : « La tribu des égoïstes, des lâches, des hypocrites, sera contre vous. Vous serez accusé d'exagération malfaisante, d'excitation au mécontentement; mais n'en prenez souci : les bons et les braves sont avec vous. »

Il ne passa qu'une semaine à Londres, où le ramenèrent bientôt de nouveaux projets, et où Mme Dickens mit au monde son sixième enfant, un quatrième fils. En 1845, il publia *le Grillon du foyer*, et fit paraître ses *Peintures de l'Italie* dans le *Daily News*, qu'il venait de fonder. Mais la tâche d'éditeur dépassait ses forces. Il avait des étourdissements, sa vue s'affaiblissait. Il retourna en Suisse, et y commença *Dombey*. Des compatriotes distingués habitaient Genève; leur vive sympathie le ranima, et la nouvelle d'un succès acheva de le remettre. Trente-trois mille exemplaires du premier numéro de *Dombey* avaient été enlevés en huit jours. La guerre civile qui éclata, lors de l'expulsion des Jésuites, entre les cantons catholiques et protestants, décida son départ pour Paris.

« L'éclat, le brillant de cette ville m'effraye. » Il décrit l'hôtel fantaisiste qu'il avait loué rue de Courcelles. « Une pièce est une tente; une autre, un bosquet. Les chambres à coucher sont de vraies loges d'opéra. Il y a une petite cour, un petit jardin, une petite maison de portier, un petit cordon pour ouvrir la porte; bref, une miniature de logis parisien. Le temps est détestable (décembre 1846); il neige fort, mais personne ne s'en inquiète. Il n'y a pas ici, ni dans tout Paris, une porte ou une fenêtre qui ferment; pas une fente, dans des millions de fentes, qui

puisse être bouchée pour défendre l'accès du vent et du froid. Vous en jugerez, ainsi que de l'absurde salle à manger inventée par Henri Bulwer, qui, à la vue de son œuvre accomplie, s'enfuit épouvanté. »

Trop Anglais pour bien juger les mœurs et les usages étrangers, Dickens critique les défauts de la population parisienne, qu'il taxe d'insouciance, d'inexactitude à tenir une promesse, d'un esprit d'insubordination invétéré; il croit déjà voir des symptômes de révolution. « Ils aiment trop à jouer au soldat et à la parade. » L'ami Forster, qu'il attendait, vient le rejoindre. Ils visitent ensemble la prison de Saint-Lazare, le Louvre, Versailles, Saint-Cloud; ils assistent aux Français à une représentation de *Don Juan*, pour l'anniversaire de la naissance de Molière, à une leçon de Samson au Conservatoire, à une pièce de Ponsard à l'Odéon, à *Gentil Bernard* aux Variétés, où « quatre grisettes semblent sortir d'une toile de Watteau » ; ils voient au Gymnase *Clarisse Harlowe*, jouée par Rose Chéri, modèle de pure et noble sensibilité, et, comme contraste, *Lucrèce Borgia*, à la Porte-Saint-Martin ; au Cirque, des scènes de la révolution et toutes les batailles de Napoléon ; au Palais-Royal, une revue où figure Alexandre Dumas dans son cabinet de travail, à côté d'une pile d'in-quarto de cinq pieds de haut : premier tableau du premier acte de la première pièce représentée sur son nouveau théâtre, l'*Historique*, « qu'on dit toucher à son déclin. »

« Nous soupâmes, dit M. Forster, avec M. Dumas en personne, Eugène Sue, Théophile Gautier, Alphonse Karr ; nous vîmes aussi Lamartine, et nous eûmes fort à nous louer de l'accueil cordial de Scribe. Rue du Bac, nous trouvâmes Chateaubriand, vieux et malade; puis, passant à l'autre pôle politique, nous étions une heure après dans l'atelier du républicain David d'Angers. La journée s'acheva chez Victor Hugo. Le grand écrivain occupait alors le premier étage d'un noble hôtel de la place Royale, ancien quartier de Ninon de Lenclos et de la Régence, que rappelaient les fastueuses tapisseries, les plafonds peints, le vieil ameublement doré, et jusqu'à un dais gothique emprunté à quelque résidence royale du moyen âge. Le maître du logis était assurément ce qu'il y avait de mieux à voir chez lui, et il m'est difficile d'associer l'attitude qu'il a prise depuis avec sa grâce sobre et sa dignité calme il y a vingt-cinq ans. Il nous parla de son enfance en Espagne, où son père était gouverneur du Tage sous Napoléon. Il exprima avec chaleur son sentiment sur la littérature anglaise, fit une allusion bienveillante à Ponsard, dont on massacrait la tragédie à l'Odéon, et se montra très-sympathique à la nouvelle entreprise de Dumas. Il accueillit Dickens avec beaucoup de courtoisie, et lui adressa des éloges flatteurs du meilleur goût. » (1)

La suite à une autre livraison.

LES BALLES DE FRONDE ROMAINES
AVEC INSCRIPTIONS.

Fin. — Voy. p. 99.

Les auteurs nous ont laissé ignorer qu'après la prise de Pérouse par Octave, les partisans d'Antoine tinrent encore la campagne dans le Picenum, et précisément à Asculum. Mais si l'on ramassait dans une même guerre les projectiles afin de les faire servir plusieurs fois, il est naturel de penser qu'on les faisait servir à une autre guerre lorsque les munitions n'avaient pas été épuisées : c'est ainsi que l'on a trouvé à Ascoli des balles qui avaient été visiblement frappées pour le siége de Pérouse; bien plus, nous sommes obligés d'admettre que certains projectiles, sans doute relevés sur d'anciens champs de bataille, pouvaient être employés avec une nouvelle frappe longtemps après : c'est ainsi que, sur la même balle qui porte le nom du consul italien *C. Paapius Mutilus*, on lit une légende certainement frappée par les soldats d'Octave en l'an 40, c'est-à-dire cinquante ans après la guerre sociale. Octave est, en effet, le seul qui ait pu frapper des balles avec cette inscription : L. XI. DIVOM IULIUm (*ob*) (fig. 5), ce qui se lit : *Legio undecima. Divum Julium*, c'est-à-dire : « Onzième légion. (En mémoire) du divin Jules. » Le divin Jules, c'est le grand César, père adoptif d'Octave. Le mot *divus* signifie qu'il avait reçu l'apothéose, par conséquent que la devise était postérieure à sa mort; il était mort, en effet, en 44, et la guerre dans laquelle a servi ce projectile eut lieu quatre ans après l'an 40. Octave avait eu pour adversaire à Pérouse *L. Antonius*, le frère d'Antoine, lequel était alors en Asie; or on a trouvé à Ascoli des balles portant : *L. Antoni, peristi!* « Mort à L. Antonius ! » (fig. 6). Mais,



FIG. 6.

bien que le triumvir Antoine fût absent de l'Italie, son nom dut être un signe de ralliement pour ses partisans : aussi trouve-t-on des balles portant : *Marcus Anton*(*ius*) *imp*(*erator*); « Marc Antoine, général » (fig 7). D'autres



FIG. 7.

balles encore, trouvées en grand nombre à Ascoli, nous permettent de suppléer au silence des écrivains sur un épisode fort intéressant de la guerre civile de l'an 40.

Tout le monde connaît le fameux *Labienus*, lieutenant de César pendant la guerre des Gaules. On sait qu'après la soumission de ce pays et au début de la guerre civile, Labienus, qui avait servi César avec talent et fidélité tant qu'avait duré la guerre contre les ennemis de Rome, abandonna la cause de son ancien chef pour suivre celle de Pompée, qu'il trouvait sans doute plus conforme à la légalité : il mourut pendant cette première guerre civile. Il laissait un fils qui s'appelait *Q. Labienus*. Lorsque éclata la guerre des triumvirs contre les assassins de César, en 43, ce *Q. Labienus* prit parti pour *Brutus*, et, avant la bataille de Philippes, il fut envoyé par ce dernier en Asie, pour y faire des recrues et tâcher de lui créer des partisans. Il pénétra même jusque chez les barbares pour accomplir cette mission, et alla demander des secours au roi des Parthes Orodes. Ce dernier jugea prudent de ne pas s'engager dans une lutte dont il était difficile de prévoir l'issue; il n'accorda rien et retint à sa cour Q. Labienus, attendant ainsi que la victoire d'Octave et d'Antoine eût ruiné le parti de Brutus et de Cassius. Pendant ce temps, Q. Labienus eut l'art de gagner la confiance d'Orodes et l'amitié de son fils Pacorus. Lorsque Antoine eut obtenu l'Asie en partage, lors de l'accord conclu avec Octave, Q. Labienus persuada sans peine au roi Orodes qu'il était de son intérêt de combattre Antoine, qui se présentait alors aux Parthes comme un adversaire fort menaçant, et il entreprit, avec Pacorus, pour le

(1) *Vie de C. Dickens*, par Forster.

compte d'Orodes, une campagne qu'il dirigea avec un rare bonheur, car il soumit une partie de la Syrie, la Cilicie et plus de la moitié de l'Asie Mineure. Il prit alors le titre de préteur et le surnom fastueux de Parthique; il fit même frapper monnaie, et le cabinet de France possède un exemplaire de cette pièce aussi rare que curieuse, sur laquelle on lit : *Q. Labienus imperator*, et qui représente son buste.

C'est au moment où il était au comble de sa fortune militaire qu'éclata en Italie la guerre civile de Pérouse, entre Octave et les partisans d'Antoine. Si nous trouvons les projectiles des frondeurs de Q. Labienus à Ascoli, lorsque nous savons que ce personnage n'a pas quitté l'Asie, où il éprouva, bientôt après, de terribles revers suivis de sa mort, c'est évidemment qu'opposé à Marc Antoine en Asie, il dut envoyer des secours à Octave en Italie; aussi bien ses balles portent-elles à peu près la même légende que la monnaie susnommée. On lit, en effet, sur ces projectiles : *Q. Labien(us) Part(hicus)*; sur d'autres, le mot *prœtor* est ajouté à *Parthicus;* sur celle

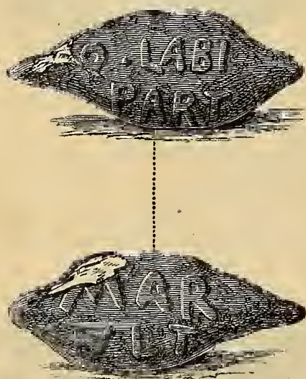


Fig. 8.

que nous donnons (fig. 8), on lit au revers : MAR VLT, c'est-à-dire : *Marti Ultori*, « à Mars vengeur. »

Parmi les chefs qui soutinrent la cause d'Antoine en Italie contre Octave était le célèbre *Ventidius*, le même qui, tout enfant, avait été enlevé du sac d'*Asculum* par Cn. Pompée et avait été traîné avec sa mère au triomphe du consul destructeur de sa ville natale. L'enfant devint homme, et, cinquante ans plus tard, nous le retrouvons dans le Picenum, soutenant la cause d'Antoine contre Octave. Une des balles d'Ascoli porte son nom (fig. 9);



Fig. 9.

elle semble prouver que le célèbre Asculan avait excité sa patrie à se soulever contre le vainqueur de L. Antonius, et cette balle explique peut-être comment *Asculum* devint le théâtre de la lutte qui suivit la reddition de Pérouse. Tout cela n'est pas dit par les auteurs.

Nous terminerons par les deux légendes les plus curieuses. Nous savons, par deux passages des textes classiques, que les balles de fronde pouvaient servir de signes propres à éclairer l'ennemi. Appien et Hirtius nous apprennent que des traîtres, l'un dans Athènes assiégée par Sylla, l'autre dans Astegna, ville d'Espagne assiégée par César, avertirent les assiégeants, à l'aide de balles de fronde, de l'état où se trouvaient ces places, serrées de près par un blocus. Nous avons, dans deux balles d'Ascoli, la confirmation parlante de ces procédés employés par l'espionnage ou la trahison; il est évident que ces deux projectiles avaient été frappés pour le siége de Pérouse, dont la famine était devenue et est demeurée proverbiale. Elles auront été conservées comme munitions et employées peu après à *Asculum*, dans l'épilogue de cette guerre civile. L'une porte : (S)INE MASA (fig. 10). *Masa*

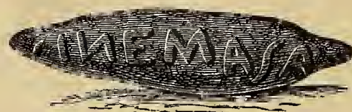


Fig. 10.

ou *mazza* est un mot grec qui signifie blé, farine, provision de siége; il est même employé tout spécialement dans ce sens par Diodore de Sicile. Si un mot grec est accolé à un mot latin dans notre légende, on en devine facilement le motif : il fallait que ce signe, convenu sans doute avec le chef des assiégeants, ne fût pas parfaitement compris de tout le monde et le fût sûrement de lui. Il était facile de s'accorder d'avance sur la direction et le point de la campagne où devaient être envoyées les balles révélatrices. Octave assiégeant Pérouse aura été ainsi averti de l'extrémité où se trouvait la place, par ces mots : *Sine masa!* « Nous sommes sans pain ! » Le bruit dut s'en répandre dans l'armée octavienne, et pour ajouter le découragement à la détresse des assiégés, on fit fondre et frapper des balles avec cette autre légende : *Esureis et*

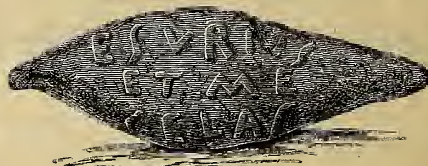


Fig. 11.

me celas! « Vous mourez de faim, et vous nous le cachez » (fig. 11).

LA GRANGE AUX DIMES,
A PROVINS
(SEINE-ET-MARNE).

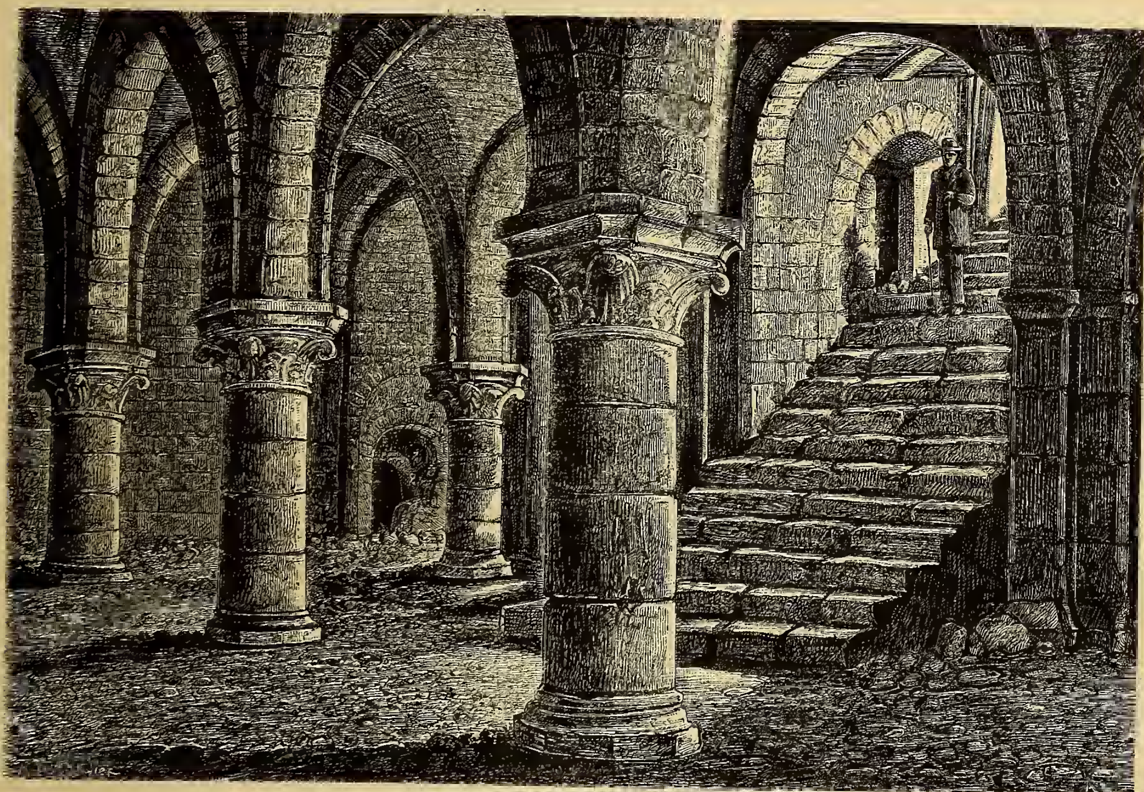
Provins, ville aujourd'hui peu florissante, était, au moyen âge, une des plus industrieuses cités de France. Les comtes de Brie et de Champagne, qui résidaient dans ses murs, avaient contribué à donner à son commerce une énergique impulsion. Les rues étaient alors animées par une cour fastueuse et toute une population de gentilshommes; les bourgeois, les marchands, les artisans, y étaient nombreux.

De cette ancienne prospérité il reste des vestiges, précieux débris que l'archéologue aime à visiter au milieu des anciens remparts démantelés. Au temps du célèbre comte de Champagne Thibault le Chansonnier, c'est-à-dire au commencement du treizième siècle, Provins comptait environ 70000 habitants, dont la plupart descendirent ensuite peu à peu dans la vallée, sur le bord des cours d'eau qui la sillonnent. La ville haute a conservé sa physionomie du moyen âge. On y retrouve de toutes parts des maisons bien conservées, dont les façades et même quelquefois les dispositions intérieures n'ont pas été modifiées depuis six

cents ans. Autour de la grande église de Saint-Quiriace notamment, on admire un grand nombre de constructions anciennes qui servaient probablement de résidence aux chanoines.

Une des plus curieuses richesses archéologiques de Provins est le souterrain d'un grand édifice situé rue Saint-Jean, près de la porte de ce nom : l'ancienne charte de Henri le Libéral (1176) en fait mention sous la désignation de For-Cadas. Il est presque certain que cet édifice, originairement destiné au chapitre de Saint-Quiriace, devint, à la suite des temps, le lieu où se livrait quelque tribut en nature, peut-être les dîmes dues au clergé. Sa construction rappelle le style de la meilleure période ogivale. Les colonnes du vaste sous-sol sont surmontées de chapiteaux simples, mais élégants, qui se distinguent par la sobriété de leurs ornements; un grand nombre d'ouvertures latérales sont pratiquées au niveau de la voie publique, et il est à présumer qu'elles servaient jadis à y descendre les produits et les denrées, à l'aide des escaliers de pierre dont notre dessin représente un des principaux. Au-dessus du sous-sol est la salle haute, qui est au niveau de la rue Saint-Jean : c'est une vaste pièce, fort bien éclairée par sept fenêtres géminées. De chaque côté de l'embrasure des fenêtres des bancs de pierre sont creusés dans l'épaisseur du mur. A l'extérieur on remarque, dans la maçonnerie, des corbeaux taillés dans la pierre, et qui servaient, pense-t-on, à soutenir les poutres d'un auvent nécessaire pour abriter les marchandises.

Une animation bruyante devait jadis faire retentir ces murs, ces souterrains aujourd'hui abandonnés, où les pas



Souterrain de la grange aux Dîmes, à Provins (Seine-et-Marne). — Dessin d'Albert Tissandier.

du touriste et de l'antiquaire troublent seuls un silence de plusieurs siècles.

HISTOIRE

D'UN HOMME QUI N'A JAMAIS RIEN VU.

Suite. — Voy. p. 2, 10, 30, 37, 42, 57, 82, 98, 118.

LI

Une année à peine s'était écoulée depuis que le malheur nous avait frappés.

Or, par une belle matinée d'avril, nous étions, Florine, les enfants et moi, à refaire un massif de phlox. Une lettre arrive : c'était Valentin qui, de Londres, nous annonçait son retour en France, et retour définitif.

Il renonçait aux voyages et comptait, pour le prochain été, s'établir dans notre voisinage.

J'étais chargé de lui trouver, de lui préparer sa demeure. Si le petit domaine ne se trouvait pas qui lui pût convenir, il fallait le créer.

J'avais carte blanche pour l'achat et pour les frais ou de restauration ou de construction, moyennant toutefois que cela ne dépassât pas une cinquantaine de mille francs.

Le domaine devait être surtout productif; là serait pour lui, Valentin, le véritable agrément. Il avait des rentes, mais il voulait s'en créer encore, ne comprenant pas qu'une propriété et qu'un propriétaire pussent rester improductifs.

Quant aux *meubles meublants*, il les voulait aussi simples, aussi peu nombreux que possible : une table dans chaque pièce et quelques chaises en paille.

Deux chambres d'ami;

Une petite salle à manger;

Une vaste pièce, parquetée, chaude, sèche et bien aérée, bien éclairée, pour ses livres, ses instruments et ses collections.

Quant aux lits, linges, ustensiles de ménage, etc., tout cela serait organisé par lui au moment de son installation.

Il tenait surtout à n'avoir aucunement à s'occuper, non pas même par lettre, des acquisitions ni des constructions;

il s'en remettait entièrement à moi et désirait que tout fût prêt pour son arrivée, vers la fin du mois de mai de l'année suivante. S'il advenait, le tout étant peut-être à créer, que les constructions ne fussent pas terminées entièrement, eh bien, il s'installerait pour quelques semaines avec nous.

En attendant, il partait pour une petite promenade, disait-il, dans le nord de la Suède et peut-être jusqu'en Laponie; il allait clore par cette excursion la série de ses voyages, et puis il passerait le reste de ses jours à nous raconter ce qu'il avait vu dans ses courses à travers le monde. Où trouverait-il un meilleur auditeur que moi, qui jamais ne perdis de vue les coteaux du village natal?

En *post-scriptum*, il m'annonçait qu'un crédit de cinquante mille francs m'était ouvert chez un banquier de Paris dont il m'indiquait le nom et l'adresse; une procuration devait m'arriver et m'arriva, en effet, quelques jours plus tard.

LII

Il n'y avait donc plus qu'à se mettre à l'œuvre.

Le difficile était de trouver le domaine. Il en existait bien un que je désirais entre tous; mais, depuis quelques années déjà, un ancien pharmacien de la contrée s'y était installé. La propriété achetée par cet ancien pharmacien se composait primitivement d'une jolie maisonnette placée au milieu d'un assez vaste jardin, terminé lui-même par une cour et par un verger; tout cela très-agréablement situé et sur un terrain fertile.

Le pharmacien avait eu la bonne idée de conserver la maisonnette, à laquelle il ajouta un corps de bâtiment d'un étage plus haut; puis, par amour du parallélisme, il accompagna ce nouveau bâtiment d'une autre aile toute semblable à l'ancienne, et dont il fit une remise, une buanderie, etc.

Quant à l'ancien bâtiment, il n'en modifia point la disposition intérieure, qui consistait en une très-belle cuisine et en une grande chambre.

Notre pharmacien, une fois installé là dedans, s'était donné des airs de grandeur qui ne tardèrent pas à lui valoir le titre de maire.

Il en exerça les fonctions avec tant d'éclat qu'il se créa, comme tout grand souverain, des ennemis secrets, peu bruyants, mais irréconciliables.

Un riche épicier du village, appelé Demicard, avait sourdement organisé contre monsieur le maire, aux dernières élections, une telle opposition, que l'ancien pharmacien ne fut pas même renommé du conseil municipal; et, pour comble de disgrâce et d'humiliation, Demicard lui fut donné comme successeur.

Ce n'est pas tout. Il y avait dans la commune un vitrier-peintre qui avait grandement aidé à l'élection de Demicard; ce peintre était en réputation dans toute la contrée pour son talent à peindre les enseignes. Il fit entendre à Demicard qu'il devait renouveler la sienne et la mettre en rapport avec sa situation nouvelle. Il était ridicule, en effet, que le premier magistrat de la commune se contentât d'une planchette au-dessus de sa porte, avec cette inscription : DEMICARD, ÉPICIER.

Il lui fallait maintenant quelque chose d'apothéotique.

Voici donc ce qu'on put voir bientôt sur la nouvelle enseigne. L'Épicerie, sous la figure d'une déesse mythologique, s'élevait majestueusement de l'urne électorale, aux applaudissements de la foule enthousiasmée. Dans le lointain, on voyait s'enfuir et disparaître un personnage armé d'un énorme pilon. Au-dessous de ce chef-d'œuvre, on lisait en belles lettres d'or : AU TRIOMPHE DE L'ÉPICERIE FRANÇAISE.

J'étais loin de m'attendre que cette enseigne ferait un jour mon bonheur et surtout celui de Valentin. C'est pourtant ce qui eut lieu, comme on va voir.

LIII

N'être plus maire, ne pouvoir plus passer dans la principale rue du village sans y voir cette enseigne... C'en était trop.

Le pharmacien n'y pouvait plus tenir. N'osant sortir, enfermé chez lui, la tristesse et la rage le rongeaient. On le disait atteint de la jaunisse, lui qui jadis en guérissait les autres. Le bruit même s'était répandu que volontiers il quitterait le pays s'il pouvait trouver à vendre sa maison.

Je pris quelques informations, qui parurent confirmer ce qu'on m'en avait dit. Enfin, j'allai le voir, et, résultat final, j'achetai la maison moyennant une somme de trente-deux mille francs, contrat en main.

Ne l'avez-vous point deviné? cette maison était celle qu'avait habitée la mère de Valentin; c'est là qu'elle était morte, c'est là qu'était né notre voyageur.

Lorsqu'il avait quitté le village, Valentin, qui n'avait voulu rien vendre de la chambrée de sa mère ni de ses ustensiles de ménage, avait tout déposé chez nous.

Il me fut donc possible, moyennant quelques réparations, de remettre dans leur état primitif la cuisine et la chambre de l'excellente femme. Le lit où Valentin l'avait embrassée pour la dernière fois fut disposé comme si la pauvre morte allait y revenir tout à l'heure. Une seule réparation fut faite : elle consista en un plancher neuf où le sapin fut remplacé par du chêne disposé en lamelles.

Les autres pièces, bâties par le pharmacien, très-convenables d'ailleurs, furent laissées vides : je réservais à Valentin le soin de les meubler et disposer à sa fantaisie.

J'avais acheté la maison aux derniers jours d'avril; en octobre, le pharmacien l'avait laissée libre. En janvier, tout était prêt, et Valentin ne devait arriver qu'en mai.

LIV

Oh! combien il nous tardait à tous de voir arriver ce mois de mai? Florine, Soufflanbise, aucun de nos enfants, ne connaissaient Valentin; en revanche, tout le monde chez nous ne parlait que de lui et de ses voyages. C'était pour nos enfants un héros, presque un demi-dieu. Ses lettres, dont je leur avais lu des passages, ses aventures, quelquefois singulières, toujours intéressantes, et qui presque toujours aussi témoignaient d'une grande intrépidité, d'une grande ardeur de connaître; tout cela faisait de lui, parmi nous, l'homme le plus désiré, le plus impatiemment attendu.

Soufflanbise, les enfants, Florine (et moi donc!), nous comptions bien l'accabler de questions : Soufflanbise, sur l'état politique et sur l'insuffisance des subsistances dans les contrées qu'il avait parcourues; les enfants, sur les animaux féroces, sur les tempêtes en mer et sur les peuples sauvages; et moi, sur la flore des différentes zones terrestres. Florine avait à lui demander ses aventures personnelles, les dangers qu'il avait courus et la manière dont il y avait échappé.

Malheureusement l'hiver approchait, nous étions en novembre, et depuis sa procuration, reçue en avril, nous n'avions plus eu de ses nouvelles.

Allait-il, ô ciel! passer l'hiver en Suède ou en Laponie?... Il en était capable.

Comment pouvait-il être resté tout ce temps sans écrire, sans seulement s'informer du résultat de mes recherches pour lui trouver un domaine auprès du nôtre?

Lui était-il arrivé quelque mésaventure dans le Nord?

Il est vrai que la Suède, en été, est un pays plein de charme et de grâce ; mais il y a les montagnes, les glaciers, les grottes, les cavernes, les précipices ; et puis, n'avait-il pas parlé de Laponie?

Quelle singulière idée de voyager dans un tel pays! J'écrivis au naturaliste de Londres; mais Valentin ne voyageait plus pour son compte, il n'avait donc point de ses nouvelles. Il avait appris cependant qu'un touriste hollandais l'avait rencontré au fond du golfe de Bothnie.

Il était donc en Suède et paraissait très-réellement se diriger, comme il l'avait dit, vers les Lapons; mais depuis lors, qu'était-il devenu?

La suite à une prochaine livraison.

L'AME.

Toutes les énergies physico-chimiques, aussi bien que les énergies analogues de la vie, ne nous apparaissent, à de rares exceptions près, que revêtues de cet uniforme qu'on appelle la matière. Une seule de ces énergies se montre dépouillée de ce vêtement et nue. Elle domine toutes les autres, parce qu'elle les connaît toutes, sans que celles-ci le sachent. Elle n'est pas seulement puissance, mais encore conscience. C'est l'âme. Comment la définir autrement que la force en sa plus pure essence? (¹)

GRANDEUR DE L'HOMME.

Que le pouvoir de l'homme est grand! Il lui est libre de ne rien faire que ce qu'il sait bien que Dieu approuvera, et de recevoir avec résignation tout ce qu'il plaît à Dieu de lui envoyer. MARC-AURÈLE.

LA POUPÉE DE LA MERCERIA
A VENISE.

Au seizième siècle, chaque année, à Venise, le jour de l'Ascension (la *Sensa*), au retour des fiançailles du doge avec l'Adriatique, les Vénitiens se portaient en foule dans le quartier de la *Merceria*, pour y voir, à l'étalage d'un marchand, dans la petite rue qui conduit de l'horloge de la place Saint-Marc au Rialto, une poupée ou *poupina* de grandeur naturelle, habillée à la dernière mode de la cour de France.

Le vertugadin s'était-il amplifié ou rétréci? Quelle était la dimension des collerettes? Portait-on encore les manches à crevés de satin, ou serrées, ou bouffantes? Que de questions se posaient à l'avance les Vénitiennes de tout rang, de toute condition! Ce n'était pas qu'elles voulussent abandonner entièrement leurs costumes pour adopter servilement ceux des dames françaises, mais elles en prenaient ce qui leur convenait; et d'ailleurs la curiosité seule eût bien suffi pour expliquer leur empressement.

Pendant le cours de l'année, la poupée changeait sans doute plus d'une fois de vêtements; cependant elle n'était réellement le moniteur des modes qu'à la *Sensa*.

Nous avons dit qu'on envoyait aussi de semblables poupées de Paris dans les villes de province, en France. (²)

DESTRUCTION DES ANIMAUX MALFAISANTS.
LES PIÉGES.

Mammifères nuisibles. — Le nombre des animaux carnassiers, en France, est considérable. En premier lieu viennent le loup, le renard, la loutre; puis de plus petits, qui sont tout aussi féroces de mœurs : la fouine, la martre, le putois, la belette, l'hermine; enfin le chat sauvage, et toute la grande famille des rongeurs : rats, souris, lapins, etc.

Les moyens employés pour prendre au piége les gros animaux sont simples; mais plus la population devient dense, plus l'emploi de ces moyens tend à disparaître, parce qu'ils sont dangereux pour les hommes.

Ainsi, autrefois on employait contre le loup la fosse, le tour et la chambre; maintenant on considère ces piéges comme mettant trop en péril la vie des boissiers et des bûcherons, qui sont d'ailleurs devenus plus nombreux.

Toutefois, les engins passés de mode peuvent quelquefois servir. La *fosse*, ou trappe, est aussi vieille que le monde. Celle que l'on creuse pour y faire tomber le loup doit avoir au moins trois à quatre mètres de profondeur, pour qu'il n'en sorte pas, et encore faut-il la faire plus large au fond qu'à l'entrée. C'est un travail assez long dont le résultat peut être la mort d'un homme ou d'un animal non malfaisant.

Avant tout, le trappeur doit se souvenir que le loup est doué de sens très-fins. Son odorat surtout est merveilleux. Une louve accompagnée de ses louveteaux suivait la nuit une grande route sur un coteau, à l'automne, allant droit vers des moutons enfermés dans un parc clos de murs, à 6 kilomètres de distance; elle sautait par-dessus le mur, égorgeait une dizaine des pauvres bêtes, en emportait une en franchissant la muraille, et la dépeçait à ses petits qui l'attendaient dans le fossé voisin.

L'ouïe et la vue de ces animaux ne sont pas moins remarquables. Leur vigueur est énorme : un loup ne se force pas, il n'est jamais fatigué.

Le *tour* à loup pouvait être employé avec succès du temps de Xénophon, qui l'indique; mais on peut douter beaucoup de son efficacité vis-à-vis des loups infiniment plus défiants de notre époque moderne.

Il faut en penser autant de la *chambre*, qui ne diffère pas beaucoup du tour. Ce que nous disons du loup, on doit l'entendre, à plus forte raison, du renard et de la loutre.

Rappelons que si l'on attendait que les animaux se prissent par hasard, on ne serait que bien rarement récompensé de ses soins; l'art consiste à amener l'animal à se faire prendre, en excitant sa convoitise et en endormant sa méfiance. Cette manœuvre s'appelle *établir* ou *faire la traînée;* c'est en elle que consiste le vrai talent du piégeur. Pour l'odorat si fin des animaux sauvages, l'homme est lui-même un animal très-aisé à suivre et à reconnaître; la moindre émanation laissée à une branche, à une feuille, suffit. Aussi est-il de tradition que le piégeur doit masquer son odeur propre par une autre odeur prise dans la nature, familière au loup et capable de lui plaire.

Le principe de la traînée est, du reste, le même pour tous les animaux; il peut servir aussi bien pour les petits et les moyens que pour les grands; l'appât seul varie.

C'est une erreur de croire qu'un piége doit être tendu sous bois. Il vaut bien mieux le mettre à cent ou deux cents mètres de tout obstacle derrière lequel l'animal puisse soupçonner un ennemi caché, mur, tas de pierres, haie, fumier même. Il faut le placer en rase campagne; le loup et ses confrères aiment à voir de loin, car ils se défient toujours, quelque soin que l'on prenne. On pourra choisir un champ ras, dans une jachère; on dessinera sur la terre la figure du piége, et l'on creusera avec une piochette la place même de l'engin. Il faut que l'instrument soit juste encastré dans le sol, sans cependant y être gêné dans ses mouvements. La terre déplacée sera emportée dans un linge et répandue à la volée dans les environs; on doit

(¹) Fernand Papillon, *la Constitution de la matière.*
(²) Voy. p. 68, aux notes.

apporter le soin le plus méticuleux à faire disparaître toute trace de travail, et même éviter de piétiner et de fouler le sol autour du *placeau*.

Seconde règle générale : l'hiver est la seule saison propre à piéger les grands animaux. Pendant les autres saisons, le gibier, les troupeaux, les animaux morts, leur fournissent une nourriture suffisante; d'ailleurs, l'élevage des jeunes dérange aussi les maraudes des vieux.

Le piége, quelque bien tendu qu'il soit, ne doit jamais passer la journée en place. On l'apporte et on ne le pose qu'à la nuit tombante. Le lendemain matin, dès l'aube, à six heures, il doit être enlevé, rapporté à la maison et nettoyé à fond pour être replacé le soir, et ainsi de suite. Or, ce nettoyage est une des grandes conditions de succès; non-seulement il a pour but d'effacer de l'instrument toute odeur et toute trace suspecte, mais surtout de le maintenir en état de partir comme la double détente du pistolet de

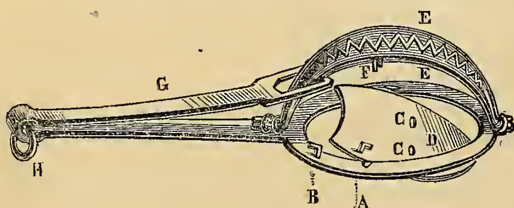


Fig. 1. — Traquenard à ressort.

A, Arrêt d'oreillettes. — B. Crochet à pivot pour maintenir les branches ouvertes en tendant le piége. — C, C. Trous pour attacher l'appât. — D. Planchette ou bascule. — E, E. Branches en fer munies de dents aiguës. — F. Oreillettes. — G. Le ressort. — H. Anneau d'attache.

Fig. 2

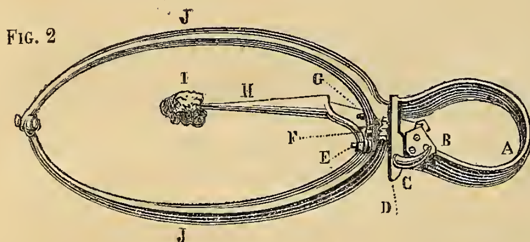


Fig. 3

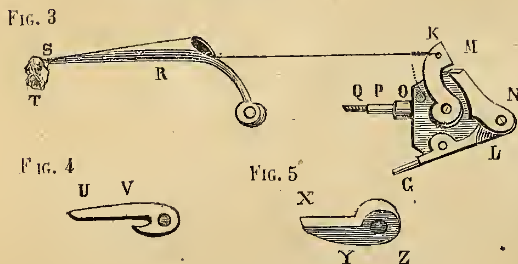


Fig. 2. — Traquenard à détente.

A. Le ressort de fermeture. — B. La détente. — C. L'appui. — D. Crochet d'appui. — E. Vis du porte-amorce. — F. Queue de la détente. — G. Vis. — H. Le porte-amorce. — I. L'amorce. — J. Les branches.

Fig. 3. — Détails de la détente, plaque supérieure enlevée.

CL. Appui. — MN. Bascule. — K. Gâchette. — SK. Ficelle de l'amorce, passant dans la pipe ou porte-amorce R. — T. Amorce. — L'appui porte snr la pièce D (fig. 1) et la maintient, ce qui empêche le piége de se fermer. La bascule M retient l'appui en L et empêche qu'il ne se soulève; elle soutient elle-même la gâchette K par son cran; ces trois pièces ont quelque analogie avec la batterie d'un fusil. — OPQ. Vis qui permet de faire tenir l'appareil à détente entre les branches du ressort A (fig. 2).

Fig. 4. — Pièce d'arrêt qui maintient celle de la fig. 5.

tir le mieux entretenu. On emploie, depuis le moyen âge, le *piége à planchette*, ou *traquenard* ordinaire, que tout le monde connaît; mais, depuis quelque vingt ans, on lui a substitué un *piége à détente* perfectionné, beaucoup plus puissant, beaucoup plus instantané, et qu'il faut préférer.

Tout piége doit être maintenu, jusque dans ses plus petites vis, aussi poli qu'un miroir; la moindre tache de rouille est une cause d'insuccès. Outre que la rouille a une odeur, elle s'imprégne, en qualité de corps poreux, de l'odeur de l'homme; il n'en faut pas davantage pour éloigner le loup ou le renard. Si la rouille a piqué le fer, on repolira la place à la lime douce et au papier de verre à l'émeri. Ce n'est pas tout. Si le piége a pris un animal, il faut le démonter tout à fait, laver chaque pièce petite ou grande à l'eau bouillante, la polir avec soin, et la passer au drap enduit d'une graisse spéciale. C'est au moins deux heures de travail après chaque prise. Si le piége est resté intact, on le passera avec le plus grand soin au drap gras, et on ne le maniera que la main toujours enveloppée dans un linge spécial, lavé à grande eau, sans savon. On ne saurait jamais être trop minutieux.

Graisse pour les piéges. — « On fait fondre, dans un vase de terre vernie neuf, 125 grammes de graisse de porc; on y ajoute un oignon fendu en quatre, que l'on retire à peine roux. On ajoute alors gros comme une noisette de camphre, et quatre fortes pincées de poudre d'iris; on remue le tout avec un brin de noisetier vert. Une fois le tout fondu et bien incorporé, on jette dans la graisse une petite poignée de tiges vertes de douce-amère (*Solanum dulcamara*), plante commune dans les haies, où elle se reconnaît à ses petites fleurs bleu foncé pendantes et à ses fruits rouges en grappes. Ce sont des pousses d'un à deux ans auxquelles on enlève l'écorce brune extérieure, et que l'on coupe en morceaux. Laissez frire dans la graisse jusqu'à ce que celle-ci brûle; retirez du feu et mêlez un demi-verre de jus de fumier de cheval; remettez au feu jusqu'à évaporation, filtrez la graisse dans un linge et conservez, en y mêlant, avant qu'elle ne fige, dix gouttes d'essence d'anis, rendue liquide par la chaleur. »

Nous avons voulu laisser à cette recette la tournure empirique qui fait une partie de son mérite aux yeux des gardes qui l'exécutent; elle remonte fort loin dans le moyen âge. Malgré cette vénérable antiquité, nous croyons qu'on peut la simplifier. Quel est le but de la préparation? C'est de renfermer dans une graisse des odeurs, ou familières au loup parce qu'elles existent un peu partout dans la campagne, ou d'autres assez fortes pour masquer entièrement l'odeur de l'homme qui pourrait s'y trouver mêlée. Nous pensons qu'il vaudrait mieux indiquer une forte décoction de douce-amère, en même temps que le jus de fumier; le tout s'évaporerait à la fois; il serait préférable de n'ajouter le camphre en poudre que vers la fin; on en perdrait moins par la chaleur. Rien n'empêche également de faire un peu brûler la graisse, si ce goût est nécessaire, dès le commencement, après l'oignon. Néanmoins, et malgré nos critiques, il faudrait ne s'avancer que prudement dans les réformes, parce que la vieille recette a pour elle la seule sanction qui importe au *piégeur* : elle réussit.

La suite à une prochaine livraison.

PLAT DE FAÏENCE

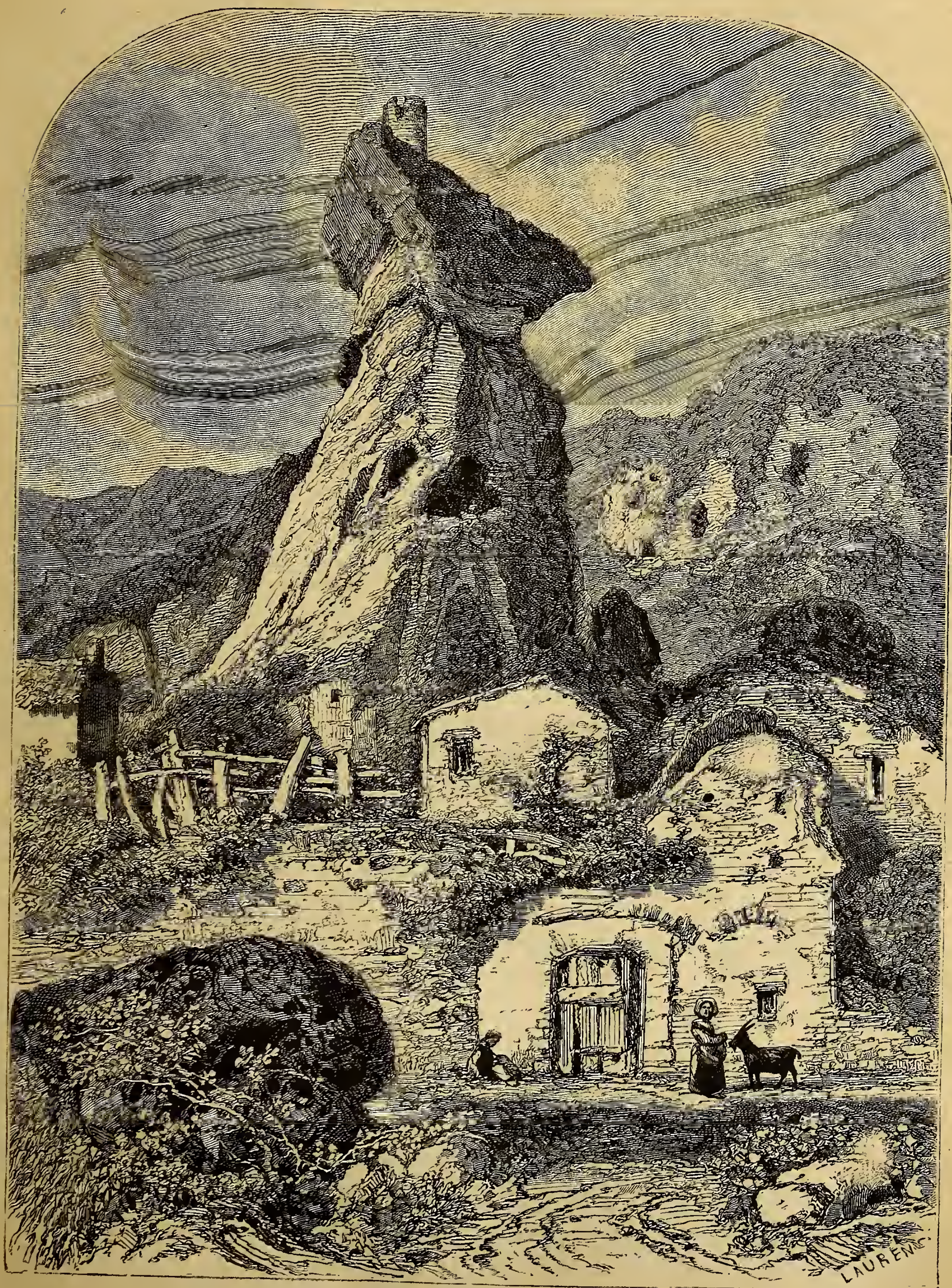
AUX ARMES DE JÉSUS-CHRIST.

V. t. XLII, 1874, p. 207, 404.

La publication de cette faïence nous a fait découvrir qu'elle n'est pas unique comme on le croyait. Non-seulement il en existe une variante au Musée de Douai, mais on a trouvé la moitié d'un plat tout semblable au nôtre dans les démolitions d'une ancienne maison d'Orléans.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 15. Le Gérant, J. Best.

LA TOUR DE MAURIFOLET
(PUY-DE-DOME).



La Tour de Maurifolet, près d'Issoire (Puy-de-Dôme). — Dessin de J.-B. Laurens.

Presque au sortir d'Issoire (Puy-de-Dôme), la route qui mène aux célèbres bains du Mont-Dore longe, pendant environ quatre kilomètres, un plateau volcanique bien connu des géologues par les formes et les accidents singuliers que le temps a produits sur la pente de ce plateau. Ce sont des cônes, des cylindres, des pyramides, des masses informes creusées de grottes qui ont été et qui sont même encore en partie habitées par quelques pauvres gens.

Ces masses, avec leurs trous de portes ou de fenêtres, avec ces traces de la main de l'homme accusées par des plaques de chaux ou de plâtre sur le fond noir de la roche volcanique, concourent à produire l'effet effrayant de gigantesques têtes de mort. Il y aurait beaucoup de dessins à faire de ces curiosités bizarres de la nature; nous

offrons ici seulement l'image d'une seule de ces curiosités, celle appelée *la Tour de Maurifolet*. C'est une masse restée isolée, comme plusieurs autres, par suite du délitement du terrain qui l'entourait; vers le sommet d'une espèce de piédestal conique on voit une bande noire, trace d'une première déjection volcanique. Sur cette couche de roche noire s'est répétée la roche inférieure, qui paraît être une marne gris-jaunâtre; et finalement une couche volcanique plus épaisse a laissé pour témoignage de son arrivée une forme qui rappelle celle d'un chapeau, de manière que l'ensemble a l'aspect d'un champignon.

Ainsi que notre dessin le montre, cette masse en roche friable a eu des habitants; il y a porte, fenêtres, terrasse, et à l'intérieur un escalier qui mène à la tour qu'on voit au sommet du monument.

On ne sait guère l'époque de la construction de cette tour, et l'on sait encore moins l'époque où toutes les grottes de cette singulière localité ont été habitées. On y a trouvé, dit-on, des fossiles. On n'a de souvenirs et de documents précis que sur un éboulement qui, en 1737, détruisit le village de *Pardines*, dont on trouve quelques pans de murailles au milieu d'un chaos de terrains volcaniques.

LA PAGE 115.

NOUVELLE.

Suite. — Voyez pages 50, 61, 78, 93, 106, 122.

En dépit de sa tendresse pour son fils, ou plutôt à cause de cette tendresse même, M. Grandmaison se remit avec un redoublement d'ardeur au travail. A son arrivée, Armand avait dû prévenir ses parents que son séjour à Paris pourrait être abrégé par un ordre d'embarquement immédiat, et Saturnin voulait, avant le nouveau départ de son fils, avoir restitué, par un effort de génie dont il était incapable, la page qui manquait dans le manuscrit de Pierre Jousselin.

On venait d'atteindre au cœur de l'été; une chaleur torride dévorant Paris y multipliait les accidents de tout genre; l'insolation foudroyante faisait chaque jour quelques victimes. Les travaux de l'esprit étaient signalés comme offrant les plus graves dangers. Cependant Saturnin, que rien ne pouvait arracher à sa laborieuse tâche, commençait à souffrir sans vouloir l'avouer.

Un matin, à l'heure où la servante apportait à son maître le modeste déjeuner qu'il prenait rapidement sans interrompre son travail, elle trouva le savant étendu sur le sol, au pied de son fauteuil, d'où il avait glissé, frappé soudainement par la congestion. Au cri que poussa la servante, Armand et sa mère accoururent.

— Un médecin! allez vite chercher un médecin! s'écria Mme Grandmaison.

— Du calme, je t'en supplie, dit le jeune homme; Catherine et moi, nous allons transporter mon père sur ton lit, et, tandis qu'elle courra chez le docteur, j'aviserai au plus pressé.

Armand souleva dans ses bras robustes le corps roidi et inanimé, le posa sur le lit de Mme Grandmaison, ouvrit à coups de ciseaux une manche du paletot et de la chemise de son père; puis, tirant une lancette de son étui, il approcha la lame du bras nu et sans mouvement.

— Que vas-tu faire? demanda la mère avec épouvante.

— Essayer de le sauver, répondit Armand.

Et, raffermissant son cœur, que l'émotion filiale faisait bondir, il piqua la veine d'une main assurée: une goutte de sang noir parut, elle coula lentement; ensuite on vit, lentement encore, tomber d'autres gouttelettes; enfin, un flot jaillit, pur et limpide. Armand tomba à genoux devant sa mère, et dit, en lui baisant les mains:

— Il vivra, je t'en réponds, il vivra!

Peu après, M. Grandmaison ouvrit les yeux. D'abord il ne comprit pas ce qui se passait autour de lui; mais la vue de son bras entouré de bandelettes, et de la cuvette où le sang qu'on lui avait tiré se coagulait déjà, réveilla ses souvenirs.

— Ah! fit-il, j'ai failli ne vous revoir jamais!

Sa seconde pensée fut pour son œuvre: — Si j'étais mort avant d'avoir trouvé!

Le docteur entra. Il félicita Armand sur son sang-froid et sur son adresse, et dit en se retirant, après avoir écrit son ordonnance: — Ce ne sera rien; mais évitez les rechutes... Pour cela, il ne faut que du calme et un repos absolu.

Le malade se remit rapidement; mais, à partir de ce moment, il eut peur: l'accident pouvait se renouveler. L'unique crainte de Saturnin n'était pas de mourir avant que le mémoire fût achevé; il lui importait surtout de ne laisser aucune trace du travail de l'auteur inconnu; mais avant de détruire le manuscrit trouvé chez le marchand de vieux papiers, M. Grandmaison voulait que, même incomplet, il lui comptât dans la postérité; tant d'illustres auteurs, sans compter Virgile dans l'antiquité et lord Byron chez les modernes, sont morts sans avoir terminé leur œuvre principale! Quelques jours devaient suffire pour prendre copie du manuscrit de Pierre; mais à qui confier ce travail que le père d'Armand ne pouvait entreprendre? car depuis son attaque d'apoplexie ses mains étaient affligées d'un perpétuel tremblement convulsif, qui ne laissait plus à ses doigts la possibilité de tenir une plume. Il songea que son fils, héritier de son nom et de sa gloire, pouvait seul l'aider à mettre au jour la découverte destinée à illustrer son nom.

Il confia son embarras et son désir à Armand, qui répondit aussitôt:

— Quand commencerai-je, mon père?

— Les malades, tu le sais, n'ont pas le temps d'attendre; je voudrais que ce fût demain.

— Demain, soit.

Le soir même, un ordre du ministre rappelait sans délai Armand Grandmaison à son bord.

VII. — LA COPISTE.

Le départ d'Armand avait été si fatal à son père que Mme Grandmaison dut maîtriser sa douleur maternelle pour ne s'occuper que de son mari.

Celui-ci reçut avec une apparente résignation les adieux du jeune marin; mais quand il entendit s'éloigner la voiture qui emportait le seul être assez discret, assez dévoué pour qu'il osât lui confier la transcription de *son* œuvre, il jeta un regard de désespoir vers le manuscrit, mis en ordre sur son bureau, puis le sang afflua violemment à son cerveau, bourdonna dans ses oreilles, injecta ses yeux, et, de nouveau succombant à la congestion, il s'affaissa dans son fauteuil.

— Une rechute! dit le médecin appelé en toute hâte.

Il examina le malade, lui donna les soins nécessaires; puis il secoua la tête d'un air inquiétant.

Mme Grandmaison, qui avait suivi avec anxiété tous les mouvements du docteur, s'écria entre deux sanglots:

— Dites-moi donc que vous le sauverez!

Le médecin, qui observait attentivement l'effet de ses soins, fit longtemps attendre sa réponse; enfin il prononça le terrible mot: « paralysie! »

La pauvre femme, éplorée, s'abandonna à une explosion de douleur.

Une paralysie presque complète avait effectivement glacé le corps et privé de mouvement les membres du malheureux Saturnin; il ne devait plus lui rester de vivant et de libre que le regard et la pensée.

Quand Mme Grandmaison eut acquis la déplorable certitude que le mal était irrémédiable, elle trouva dans son amour conjugal la force nécessaire pour élever son courage à la hauteur de ses devoirs.

A quelque degré d'impuissance que l'eût réduit la paralysie, la coupable ambition du plagiaire demeurait en lui aussi impérieuse, aussi persistante; il ne pouvait renoncer à un espoir qu'il payait, pour ainsi dire, du sacrifice de sa vie.

Caroline, garde-malade assidue, ne quittait son mari ni le jour ni la nuit. Il ne pouvait exprimer sa volonté que par le langage des yeux; mais elle le comprenait aussi bien que s'il eût parlé.

Quelques jours après qu'Armand eut quitté Paris, elle vit un matin, à son réveil, le paralytique arrêter longtemps sur elle un regard suppliant qu'il dirigea ensuite sur le manuscrit resté à la même place.

— Oui, dit Mme Grandmaison, tu penses à ton mémoire qu'Armand s'était engagé à copier, et tu voudrais qu'un autre se chargeât du travail qu'on ne lui a pas même laissé le temps de commencer.

Les yeux de Saturnin répondirent affirmativement.

— Un autre; mais qui? reprit Caroline... Moi? c'est impossible... Ma petite écriture presque illisible ne saurait convenir, hélas!

« Hélas! » répéta le regard du paralytique; et son front s'assombrit. Tout à coup un souvenir frappa l'esprit de Mme Grandmaison, et elle prononça le nom de Valentine Jousselin.

Ce n'était pas la première fois que le chercheur d'inventions entendait parler de la petite protégée de sa femme; il avait eu même l'occasion de la recommander, comme copiste, à quelques membres de l'Académie des sciences qu'il recevait à sa table. Dès que Mme Grandmaison eut dit le nom de Valentine, un éclair de joie brilla dans les yeux de son mari, et le mouvement de ses paupières fut un signe d'approbation.

Heureuse de son inspiration, Mme Grandmaison laissa le cher malade aux soins éprouvés de leur servante, et courut chez la jeune fille.

Sans doute, depuis qu'elle était devenue grande et qu'elle subvenait par son travail aux dépenses nécessitées par l'état de Pierre Jousselin, Valentine voyait rarement sa protectrice; mais elle lui gardait un souvenir reconnaissant. Le logement qu'elle occupait avec son père indiquait, par son irréprochable propreté et par son ornement modeste, mais de bon goût, qu'il y avait là une ménagère douée de l'amour de l'ordre et d'une intelligence d'artiste.

Au moment où Mme Grandmaison entra chez Valentine, elle fut accueillie par un cri de joie de sa protégée; le pauvre fou lui-même eut comme un éclair de raison : il se leva, humble et doux, pour saluer d'un signe de tête affectueux la charitable visiteuse d'autrefois, que sa fille, d'ailleurs, avait soin de ne pas lui laisser oublier.

— Mon enfant, dit Mme Grandmaison à Valentine, il s'agit de me rendre un service.

— Je vous remercie de m'en fournir l'occasion.

— Il faudrait venir chez moi pendant quelques jours pour vous occuper d'une copie très-pressée.

— Vous pourriez me la confier, Madame; j'ai souvent ici des manuscrits fort importants, et jamais on n'a eu à me reprocher ni un accident, ni une erreur.

— Oui, je vous sais soigneuse et attentive; mais un malheur pourrait arriver sans qu'il y eût de votre faute.

— Vous redoutez l'état mental de mon père, répondit Valentine, expliquant l'arrière-pensée de Mme Grandmaison; rassurez-vous, le pauvre homme n'est ni gênant ni dangereux. Quand je travaille, il vient s'asseoir près de moi, regarde courir ma plume; puis il prend un crayon et passe des journées entières à faire des calculs, toujours les mêmes.

La femme du paralytique apprit alors à Valentine comment son mari, victime, ainsi que Pierre Jousselin, du travail excessif de la pensée, se trouvait forcé d'avoir recours à une main étrangère pour mettre au net son savant mémoire. — Jamais, ajouta-t-elle, il ne permettra que l'œuvre à laquelle il a consacré sa vie sorte de sa maison; s'il ne l'avait pas sous les yeux, il la croirait perdue, et cette angoisse serait capable de lui donner la mort.

— Je n'hésite pas, Madame, répondit la jeune fille; mais mon père...

— Une de vos voisines ne peut-elle le garder pendant les heures que vous passerez chaque jour loin de lui?

— Je saurai cela dans une minute.

Valentine sortit, et revint un moment après.

— Tout s'arrange pour le mieux, dit-elle; la petite Berthe est retenue chez elle pour toute la semaine par une forte commande de fleurs, elle transportera ici son établi et ses ustensiles.

— Ainsi, je puis compter sur vous?

— Tous les jours, à partir de demain matin.

Le lendemain, Valentine prépara rapidement le déjeuner; elle servit Pierre Jousselin avec les attentions et les câlineries habituelles, passa une robe de toile éclatante de fraîcheur, et ouvrit la porte à la petite voisine Berthe, qui, son léger établi de fleuriste sur les bras, et un refrain de chanson sur les lèvres, vint s'installer dans l'embrasure d'une fenêtre.

Valentine entoura de ses deux bras le cou de son père, et lui dit lentement, afin de faire pénétrer dans son esprit le sens des paroles.

— Il faut que je vous quitte... mais je reviendrai ce soir... Voici des crayons, du papier, des pastels. Ne soyez pas inquiet... ne vous ennuyez pas... Berthe reste ici... vous aimez à l'entendre... elle chantera.

Sans attendre qu'on l'en priât, la jeune fleuriste laissa éclater comme une fusée le premier couplet d'une joyeuse chansonnette.

Pierre Jousselin vint s'asseoir près de l'établi de Berthe.

Après un dernier baiser donné à son père, Valentine partit.

Il y avait loin de chez elle à la place de la Vieille-Estrapade. Son arrivée mit fin à l'inquiétude de Mme Grandmaison, qui craignait que l'état de Pierre Jousselin eût mis obstacle au départ de Valentine. Le paralytique reposait encore; quand il ouvrit les yeux, il aperçut la protégée de sa femme établie devant son bureau et préparant déjà les feuillets de papier blanc nécessaires à sa copie.

Pendant tout le jour elle écrivit et dessina; car souvent l'image au trait d'un détail de machine se trouvait en regard de la démonstration.

Saturnin Grandmaison ne cessa pas de suivre de son lit le travail de la copiste, et un éclair de joie jaillissait de sa prunelle à chaque feuillet qui s'ajoutait aux feuillets déjà terminés.

Le soir, Valentine revint chez elle; son père était très-calme, les refrains d'oiseau de la gentille fleuriste l'avaient assez égayé pour qu'il perdît la conscience du temps écoulé depuis le départ de sa fille.

Huit jours se passèrent ainsi; encore quelques heures, et Valentine arrivait à la fin de sa tâche. Une visite im-

portante dans l'intérêt du grand ouvrage de son mari appelait ce soir-là Mme Grandmaison hors de chez elle. Avant de sortir, elle dit à Valentine : — Vous serez sans doute partie quand je reviendrai. Prenez ce portefeuille, c'est un souvenir ; j'y ai mis cent francs, mais je ne me crois pas quitte envers vous.

— Ah ! Madame, reprit Valentine, si je me suis trouvée capable de faire ce travail, n'est-ce pas à vous que je le dois?

Mme Grandmaison embrassa l'intelligente copiste, elle installa sa servante au chevet du paralytique, et partit pour aller faire sa visite obligée. Le malade s'endormit doucement, et Valentine reprit sa place devant le bureau.

Il lui importait de terminer sa copie le soir même, car sa voisine Berthe s'était engagée à aller travailler en journée à compter du lendemain ; or, la fleuriste partie, elle ne connaissait personne qui lui inspirât assez de confiance pour lui remettre le soin de la remplacer auprès de son père.

Le jour baissait; elle pria Catherine, la servante, d'aller chercher une lampe allumée.

Catherine s'empressa d'apporter la lampe; mais au moment où elle la posait sur le bureau, elle fit un brusque mouvement et la lampe se renversa.

Valentine étouffa un cri de stupeur quand Catherine mit sur pied la lampe, qui ne s'était pas complétement éteinte.

— Qu'y a-t-il? demanda Catherine; ai-je donc causé un dommage?

— Vous avez gâté plusieurs pages du manuscrit, et la nuit tout entière me suffirait à peine pour réparer cet accident.

— Quel malheur ! mais c'est la faute de monsieur.

— De monsieur? répéta Valentine, qui ne pouvait accepter cette excuse invraisemblable.

— C'est positif, Mademoiselle; figurez-vous que, la clarté de la lampe tombant sur son lit, j'ai cru le voir remuer; alors, vous comprenez, le saisissement...

— Je comprends et je ne vous en veux pas... j'en serai quitte pour recopier les feuilles gâtées.

— Vous allez donc passer la nuit ici, pauvre demoiselle!

— Impossible; la voisine qui garde mon père a besoin de sa nuit pour dormir, et je ne puis le laisser seul.

— Alors je ne vois qu'un moyen d'arranger cela. Monsieur dort, c'est un grand bonheur pour nous; emportez chez vous le cahier endommagé, et si vous ne pouvez le rapporter demain matin, renvoyez-le d'assez bonne heure pour que je puisse le remettre à sa place dans le tiroir où vous avez l'habitude de serrer vos papiers.

La copiste approuva l'idée de Catherine, prit avec le manuscrit quelques feuillets de papier blanc, fit du tout un rouleau qu'elle cacha sous son mantelet; puis elle partit après qu'elle eut enfermé le travail terminé dans le tiroir indiqué par la servante.

Le malade continuait à dormir immobile et rigide sous ses couvertures. *La suite à une prochaine livraison.*

LES FAUX NOBLES

I. — UNE ANCIENNE ESTAMPE.

L'INCOMPARABLE MONSIEUR DU BOIS.

L'estampe dont notre gravure peut donner quelque idée, est taillée avec largeur et non sans esprit; elle a de hauteur quarante centimètres. Nous n'avons pas rencontré d'autre exemplaire que celui que nous possédons. Elle manque au riche cabinet d'estampes de la Bibliothèque de la rue Richelieu, et elle ne faisait point partie de la collection de M. Hennin. Le nom de l'auteur était certainement gravé au bas de notre gravure; mais on l'a gratté, et on peut supposer qu'un amateur ou un marchand a fait disparaître ce nom, ainsi que la date peut-être, pour laisser croire à la vérité d'une inscription au crayon que l'on lit en marge, et qui est ainsi conçue : « Cardinal Dubois. Mort le 10 aoust 1723 : 67 ans. »

L'écriture et l'orthographe du mot « aoust » permettent de soupçonner que cette petite supercherie, dont ce serait temps perdu de chercher à deviner le motif, date d'assez loin.

La coiffure du personnage, sa chaussure, son costume, le style de l'artiste, tout démontre que l'on a sous les yeux une estampe du temps de Louis XIII.

Les pieds (on ne voit que le haut des souliers) sont supposés être cachés, dans l'œuvre originale, par un cartouche où sont gravés les mauvais vers suivants :

> Ceux qui sont partagez d'Esprit,
> Voyants cette figure et lisants cet escrit,
> Descouuriront bientost où est le mot pour rire;
> Mais le Lourdaut à qui il faut tout dire,
> Et qui ne peut rien décider,
> Singerera de demander
> Quel est ce rare Personnage,
> Drosle en escrit comme en Image;
> Par vn jmpromptus tout adroit,
> On luy dira comme on le doit :
> Le demandeur est vne Cruche,
> Et Monsr du Bois est vne Busche.

Au-dessous du cartouche, il y a encore quelques centimètres de gravure où l'on voit un tronc d'arbre ou souche, des branches mortes à terre, et un bout de scie.

Les mots du second vers :

> . . . . et lisants cet escrit,

font allusion à deux colonnes de texte gravées à la droite de l'estampe et encadrées dans une bordure de petites bûches et de lierre.

Voici ce texte, fort mal orthographié :

« Le meritte est vn grade de peu de consequence parmy les hommes si la fortune ne le soustient et si la renommée n'en fait la publication, ce qui fait que les personnes Remarquables ont autant d'obligations à leurs escriuains qu'aux parties qui les rendent recommandables; le temps auroit effacé et destruit l'jmage des hauts faicts de ces anciens tant renommez s'il ne se fut trouué des Restaurateurs de leur memoire qui l'ont fait reuiure par la vigueur de leur Eloquence ainsi que ie prétends faire pour Monsr du Bois en faueur duquel ie fais cet Eloge et le portrait sans fard.

» Il nasquit au pays de forest — son Pere se nommoit Monsr de la Racine et sa Mere Madame de la Souche. (1) —

(1) Molière, par hasard, aurait-il eu en l'esprit cette caricature lorsqu'il écrivit, en 1661, ces vers de *l'École des femmes*?

> CHRYSALDE.
> Je me réjouis fort, seigneur Arnolphe...
> ARNOLPHE.
> Bon!
> Me voulez-vous toujours appeler de ce nom?
> CHRYSALDE.
> Ah! malgré que j'en aie, il me vient à la bouche,
> Et jamais je ne songe à monsieur de la Souche.
> Qui diable vous a fait aussi vous aviser
> A quarante-deux ans de vous débaptiser,
> Et d'un vieux tronc pourri de votre métairie
> Vous faire dans le monde un nom de seigneurie?
> ARNOLPHE.
> Outre que la maison par ce nom se connaît,
> La Souche plus qu'Arnolphe à mes oreilles plaît.
> CHRYSALDE.
> Quel abus de quitter le vrai nom de ses pères
> Pour en vouloir prendre un bâti sur des chimères!
> Etc., etc.

Il éclatta en ses commencemens mais le cours de sa vie s'est terminé en pourriture et quoyquil eut comme on dit ordinairement les pieds terreux son mauuais destin ne les a enuironnés que de poignantes ortyes. Les branches sont ses enfans, qui apres auoir esté separés de luy, perdirent par lartifice des hommes leur taille naturelle qui de droits quils estoient deuinrent courbez; — ses parents estoient des plus grands de la contrée et quoyquils vescussent sans



L'incomparable Monsr du Bois. — Fac-simile d'une estampe du dix-septième siècle.

reproche Ils portoient pourtant ombre à des uoisins qui en receuoient souuent du soulagement sans reconnaissance tant les creatures sont suiettes à lingratitude.

» On remarqua que dès son enfance comme vn prodige ou sort extraordinaire, Il eut les cheueux blancs qui deuinrent verds en sa Ieunesse, roux en sa virilité, bruns en sa viellesse, et s'estant accoustumé à la maxime espagnole, il a tousiours été plus vestu l'esté que l'hyuer. Il fit de bonne heure des vœux à Harpocrates le dieu du silence et à la constance, car on lui coupa les Iambes sans quil criast ny sen plaignit en aucune façon, ce qui l'a obligé a porter des bottes pour cacher ses deffauts — des coups

quil en receut il tomba du haut mal auquel il est quelquefois suiet restant immobile comme vn morceau de bois et n'a peu proffiter depuis ce temps la que par des attributs artificiels. Cette insensibilité denotant quil auoit la teste fort dure fist qu'on ne l'enuoya pas de bonne heure au collége mais apres auoir voyagé sur les eaux il fut à lescole et quoy comme i'ay desia dit quil fut estropié il se mit en mauuaise compagnie dont la pluspart de ses camamarent furent bruslés.

» Ie ne diray le pour quoy et pour cause mais comme les malheurs ne sont pas tousiours extresmes on cognut en sa Phisionomie quelque ie ne sçay quoy qui luy fit prolonger ses Iours. On tourna ses infirmités sur le ridicule on le mena au Carnaual ou il deffraioit les compagnies a faire rire sans quil ait iamais perdu son serieux Aussi son temperament est si bien reiglé que la bile ne le scauroit prouocquer à la colere, cassez des incommodités de ses voyages. Il a pris vne Perruque engalantée qui luy donne l'air d'vn braue Routier, la Longueur et la largeur de son Nez sont de forte intelligence, son dos porte vn tiltre eminent et c'est l'endroit par ou il a plus de mouuement et de vie d'autant quil en recoit tout son soutien Finissant la description de cet Incomparable ie remets a vne autre saison l'acheuement de l'exposition de son tout ensemble dont ie macquitteray quand il en sera temps. »

II. — UN EXEMPLE MODERNE.

Par ce qui précède, on voit que la manie fort commune de se donner de la noblesse en dépit d'une naissance très-roturière, ne date pas de nos jours.

Le hasard (et c'est cela même qui nous a déterminé à acheter assez cher l'estampe) veut que nous ayons connu, dans notre enfance, un certain Dubois qui avait eu de même l'idée de signer et de se faire appeler du Bois. Presque tous ses concitoyens savaient que son père avait été menuisier ébéniste et avait fait preuve de talent dans sa profession : on montrait, à la cathédrale, une stalle sculptée qui en avait remplacé une plus ancienne brisée et qu'on avait toute raison de lui attribuer; mais comme, après s'être un peu enrichi par héritage, il avait vécu retiré pendant vingt ans et plus dans une petite maison de campagne, le fils s'était imaginé qu'on avait oublié cette tache originelle. D'ailleurs, si quelqu'un était assez osé pour lui rappeler que son père avait manié le vilebrequin et le rabot, il répondait avec assurance qu'il l'ignorait absolument, mais qu'il fallait donc que ce fût pendant les mauvais jours de la révolution française, alors que quelques-uns des représentants des plus illustres familles de France étaient réduits à gagner leur pain à la manière de l'Émile de Jean-Jacques. Il avait, du reste, disait-il, ses titres en règle, et, il était prêt à les montrer à qui les voudrait voir. Ce n'était pas chose impossible : au commencement de la restauration, il y avait à Paris des gens dont la profession, assez lucrative, était de fabriquer des généalogies de toutes sortes et à juste prix; nous en avons vu qui étaient construites avec une habileté singulière; on s'en servait souvent pour solliciter des places ou des croix.

Malheureusement pour M. du Bois, il y avait encore des vieillards qui avaient été les contemporains non-seulement de son père, mais de son grand-père et de ses oncles, simples et honnêtes artisans. Il s'en tirait assez mal, insinuant que ces bonnes gens radotaient, ou que c'était l'envie et le dépit de ne pas « être nés » qui leur faisaient inventer ces malveillances.

Je me souviens que c'était assez la coutume de se railler de lui dans les conversations, et qu'une personne que j'aimais et respectais beaucoup mettait ordinairement fin à ces propos, en disant :

— Que voulez-vous? c'est une manie du pauvre homme; mais elle ne nous importe guère. Cela lui fait plaisir et, après tout, ne fait de mal à personne. C'est bien innocent.

Non, pas si innocent, hélas! Le mensonge ne l'est jamais. L'existence de ce M. du Bois ne fut pas des plus heureuses.

Il avait un fils et deux filles.

Le fils, qui tenait probablement du grand-père, avait un goût très-prononcé pour la sculpture. Tout petit, il taillait dans le bois, avec son couteau, des figurines d'une étonnante vérité.

— C'est une vocation, avait dit un ancien architecte du palais de Versailles, qui habitait notre ville. Eh! monsieur du Bois, il se peut que votre fils devienne un jour célèbre.

— Artiste! s'était écrié M. du Bois. J'aimerais mieux le voir mourir. Oubliez-vous que je n'ai que ce fils, et qu'il a le devoir de soutenir le nom de la famille? Mon fils ne peut que porter l'épée ou entrer dans la marine, à moins que ce ne soit dans la diplomatie.

Le jeune homme avait pour l'état militaire, la marine et la diplomatie, une répugnance égale à son amour pour l'art. Cependant il se soumit à la volonté de son père.

N'ayant pas réussi à ses examens, force lui fut de s'engager. A la vérité, s'il n'avait aucune passion pour la vie des camps ou des casernes, ce n'était pas qu'il manquât de courage. Il se trouva au régiment un de ses anciens condisciples qui, à la fin d'un repas où les têtes étaient un peu échauffées, eut le mauvais goût de le plaisanter sur les fausses prétentions nobiliaires de son père M. Dubois. De là une affaire d'où il se tira à son honneur. Mais la même cause amena plus tard un autre duel où il fut assez gravement blessé pour ne plus pouvoir rester au service. Il revint estropié, et végéta le reste de sa vie, triste, découragé, silencieux, faisant un peu d'art pour se distraire, mais sans y exceller assez, faute d'études premières.

Des deux filles, il y en eut une, la dernière, à laquelle on persuada, lorsqu'elle n'était encore qu'à peine adolescente, qu'elle devait se sacrifier et se faire religieuse, ainsi qu'il est d'usage, lui disait-on, dans beaucoup de familles nobles, afin d'augmenter la part de la fortune du fils aîné, le protecteur futur de la descendance. De sa vocation il ne fut pas plus question que de celle de son frère : elle fut cloîtrée; on n'en entendit plus parler : seulement M. du Bois insinuait de temps à autre, d'un air mystérieux, qu'on apprendrait un jour qu'elle était devenue abbesse.

Quant à l'aînée, elle avait pris au grand sérieux la noblesse paternelle. Aussi, lorsque vint l'âge de se marier, elle ferma résolûment son cœur à toute inclination roturière et repoussa successivement plusieurs bons partis bourgeois; il lui fallait, pour le moins, un comte ou un marquis. Elle arriva ainsi à plus de trente ans, et, de guerre lasse, épousa un vieux sot titré, ladre et d'humeur jalouse.

Après quelques années, le mari, qui ne cherchait que prétextes à séparation, s'avisa qu'on l'avait trompé, qu'on l'avait induit au mariage en lui donnant comme noble la petite-fille d'un menuisier.

Il fit ridiculement grand bruit de sa découverte : le scandale fut énorme et réveilla toutes les anciennes épigrammes en prose et en vers. On exhuma d'une vieille petite gazette, morte depuis longtemps, de médiocres chansons satiriques, et on se divertit méchamment à en inonder, avec force épîtres anonymes (un des fléaux de certaines petites villes), les maisons du mari et du beau-père.

Or, ce dernier avait quelque idée que ses titres généa-

logiques pourraient bien ne pas faire trop bonne figure devant un tribunal; et après tout, quoiqu'il n'eût pas à craindre sérieusement l'issue du procès, car sa fille était une honnête femme, il se sentait au fond coupable d'une espèce de dol. Où se cacherait-il, où irait-il fixer ses jours, si l'avocat du demandeur déchirait les voiles?

Il se résigna au sage parti de vider une bonne partie de sa bourse dans celle de son gendre afin de l'apaiser; c'était le prendre par son faible. De plus, il dut s'engager à garder chez lui sa noble fille, chaque année, pendant neuf mois sur douze : elle était médiocrement contente de son sort et un peu acariâtre..

En fin de compte, qu'avait-il gagné à changer son nom de Dubois en celui de du Bois?

LE PÉDANT JOUÉ.

COMÉDIE.

Fin.—Voy. p. 126.

Après la première représentation des *Fourberies de Scapin*, quelqu'un faisait observer à Molière que la scène où Scapin invente le conte de la galère était imitée d'une scène du *Pédant joué*, de Cyrano; Molière répondit : « Il est permis de reprendre son bien partout où on le trouve. »

Les commentateurs, pendant deux cents ans, ont répété ce mot sans le comprendre. Il signifiait tout simplement que Molière avait repris dans la pièce de Cyrano une scène qu'il y avait écrite lui-même. Il y reprit aussi la scène où l'on raconte au vieillard, avec d'interminables éclats de rire, la fourberie dont il vient d'être dupe.

Lorsque Molière écrivit *les Fourberies de Scapin*, il y avait près de vingt ans que Cyrano était mort, et presque autant de temps que ses œuvres avaient été publiées. *Le Pédant joué* était déjà bien oublié du public. Mais Molière se le rappelait avec plaisir. Ces quelques scènes, ces personnages qu'il avait à peine esquissés, il voulut les refaire : Granger, le pédant, devint Géronte, Corbinelli fut Scapin, Pasquier fut Sylvestre, Genevote fut Zerbinette.

Le père et le fils, dans *le Pédant*, prétendent l'un et l'autre à la main de Mlle Genevote, qui, tout naturellement, incline vers le fils; le père, pour éloigner son rival, veut l'exiler à Venise, auprès d'un oncle qui habite cette ville. Déjà il l'envoie acheter pour cet oncle quelques curiosités qui ne soient point chères à Paris, et qui soient rares à Venise. Voici la scène qui en est la suite; nous la reproduisons d'après l'édition publiée à Rouen, en 1618, par Jean B. Besongne, libraire, rue Écuyère, *au Soleil royal*.

CORBINELLI.

Hélas! tout est perdu! votre fils est mort.

GRANGER.

Mon fils est mort! Es-tu hors de sens?

CORBINELLI.

Non, je parle sérieusement; votre fils, à la vérité, n'est pas mort, mais il est entre les mains des Turcs.

GRANGER.

Entre les mains des Turcs! Soutiens-moi, je suis mort.

CORBINELLI.

A peine étions-nous entrés en bateau pour passer de la porte de Nesle au quai de l'École...

GRANGER.

Et qu'allais-tu faire à l'école, baudet?

CORBINELLI.

Mon maître s'étant souvenu du commandement que vous lui avez fait d'acheter quelque bagatelle qui fût rare à Venise et de peu de valeur à Paris, pour en régaler son oncle, s'était imaginé qu'une douzaine de cotrets n'étant pas chers, et ne s'en trouvant point par toute l'Europe de mignons comme en cette ville, il devait en porter là; c'est pourquoi nous passions vers l'École pour en acheter, mais à peine avons-nous éloigné la côte que nous avons été pris par une galère turque.

GRANGER.

Et, par le cornet retors de Triton, dieu marin, qui jamais ouït parler que la mer fût à Saint-Cloud, qu'il y eût là des galères, des pirates, ni des écueils?

CORBINELLI.

C'est en cela que la chose est plus merveilleuse; et quoique l'on ne les ait point vus en France que cela, que sait-on s'ils ne sont point venus de Constantinople jusqu'ici entre deux eaux?

PASQUIER.

En effet, Monsieur, les Topinambours, qui demeurent quatre ou cinq cents lieues au delà du monde, vinrent bien autrefois à Paris; l'autre jour encore, les Polonais enlevèrent bien la princesse Marie en plein jour, à l'hôtel de Nevers, sans que personne osât branler.

CORBINELLI.

Mais ils ne se sont pas contentés de ceci, ils ont voulu poignarder votre fils.

PASQUIER.

Quoi! sans confession?

CORBINELLI.

S'il ne se rachetait par de l'argent.

GRANGER.

Ah! les misérables! C'était pour inciter la peur dans cette jeune poitrine.

PASQUIER.

En effet, les Turcs n'ont garde de toucher l'argent des chrétiens, à cause qu'il a une croix.

CORBINELLI.

Mon maître ne m'a jamais pu dire autre chose, sinon : « Va-t'en trouver mon père et lui dis... » Ses larmes aussitôt suffoquant sa parole m'ont bien mieux expliqué qu'il n'eût su faire la tendresse qu'il a pour vous.

GRANGER.

Que diable aller faire aussi dans la galère d'un Turc? d'un Turc!

CORBINELLI.

Ces écumeurs impitoyables ne me voulaient pas accorder la liberté de vous venir trouver, si je ne me fusse jeté aux genoux du plus apparent d'entre eux : « Eh! monsieur le Turc, lui ai-je dit, permettez-moi d'aller avertir son père, qui vous enverra tout à l'heure sa rançon. »

GRANGER.

Tu ne devais pas parler de rançon; ils se seront moqués de toi.

CORBINELLI.

Au contraire; à ce mot, il a un peu rasséréné sa face : « Va, m'a-t-il dit; mais si tu n'es de retour dans un moment, j'irai prendre ton maître dans son collége, et vous étranglerai tous trois aux antennes de mon navire. » J'avais si peur d'entendre quelque chose de plus fâcheux, ou que le diable ne me vînt emporter en la compagnie de ces excommuniés, que je me suis promptement jeté dans un esquif pour vous avertir des funestes particularités de cette rencontre.

GRANGER.

Que diable aller faire dans la galère d'un Turc?

PASQUIER.

Qui n'a peut-être pas été à confesse depuis dix ans.

GRANGER.

Mais penses-tu qu'il soit bien résolu d'aller à Venise?

CORBINELLI.

Il ne respire autre chose.

GRANGER.

Le mal n'est donc pas sans remède. Pasquier, donne-moi le réceptacle des instruments de l'immortalité, *scriptorium scilicet*.

CORBINELLI.

Qu'en voulez-vous faire?

GRANGER.

Écrire une lettre à ces Turcs.

CORBINELLI.

Touchant quoi?

GRANGER.

Qu'ils me renvoient mon fils, parce que j'en ai affaire; qu'au reste, ils doivent excuser la jeunesse, qui est sujette à beaucoup de fautes, et que s'il lui arrive une autre fois de se laisser prendre, je leur promets, foi de docteur, de ne leur en plus obtendre la faculté auditive.

CORBINELLI.

Ils se moqueront, par ma foi, de vous.

GRANGER.

Va-t'en donc leur dire de ma part que je suis tout prêt de leur répondre par-devant notaire que le premier des leurs qui me tombera entre les mains, je le leur rendrai pour rien. (Ah! que diable, que diable aller faire en cette galère?) Ou dis-leur qu'autrement, je vais m'en plaindre à la justice. Sitôt qu'ils l'auront remis en liberté, ne vous amusez ni l'un ni l'autre, car j'ai affaire de vous.

CORBINELLI.

Tout cela s'appelle dormir les yeux ouverts.

GRANGER.

Mon dieu! faut-il être ruiné à l'âge où je suis? Va-t'en avec Pasquier; prends le reste du teston que je lui donnai pour la dépense il

n'y a que huit jours. (Aller sans dessein dans une galère!) Prends tout le reliquat de cette pièce. (Ah! malheureuse géniture, tu me coûtes plus d'or que tu n'es pesant!) Paye la rançon, et ce qui restera, emploie-le en œuvres pies. (Dans la galère d'un Turc!) Bien, va-t'en. (Mais, misérable, dis-moi, que diable allais-tu faire dans cette galère?) Va prendre dans mes armoires ce pourpoint découpé que quitta feu mon père l'année du grand hiver.

CORBINELLI.

A quoi bon ces fariboles? Vous n'y êtes pas : il faut tout au moins cent pistoles pour sa rançon.

GRANGER.

Cent pistoles! Mon fils ne tient-il qu'à ma vie pour conserver la sienne? Mais, cent pistoles! Corbinelli, va-t'en lui dire qu'il se laisse pendre sans dire mot; cependant qu'il ne s'afflige pas, car je les en ferai bien repentir.

CORBINELLI.

Mademoiselle Genevote n'était pas trop sotte, qui refusait tantôt de vous épouser, sur ce qu'on l'assurait que vous étiez d'humeur, quand elle serait esclave en Turquie, de l'y laisser.

GRANGER.

Je les ferai mentir. S'en aller dans la galère d'un Turc! Eh! quoi faire, de par tous les diables, dans cette galère? O galère! galère! tu mets bien ma bourse aux galères!

On croit reconnaître suffisamment Molière dans cette scène. Lorsqu'en écrivant vers la fin de sa vie cet admirable rôle de Scapin, il eut en vue de refaire un des personnages de ses premières pièces (le Mascarille de *l'Étourdi*), il paraît naturel qu'il ait voulu aussi reprendre ce trait si heureux imaginé autrefois par lui pour le rôle de Corbinelli.

LE PÈRE LACHAISE ARCHÉOLOGUE.

Le père Lachaise paraît avoir été un antiquaire zélé ou tout au moins un amateur éclairé de médailles grecques et romaines. Jacob Spon, voyageur renommé, lui dit dans la dédicace de son livre :

« Après les recherches que vous avez faites et l'inclination que vous avez témoignée pour les bijoux antiques, il n'y a personne qui n'accepte V. R. pour un juste arbitre en cette matière. »

Ajoutons que Jacob Spon, compagnon de Wheler, qui commença à publier ses intéressants voyages en Grèce dès l'année 1676, n'avait point le caractère d'un flatteur; on s'en aperçoit à la façon dont il traite quelques-uns de ses contemporains, et surtout plusieurs de ses compétiteurs.

MODÉRATION DES DÉSIRS.

N'avoir pas beaucoup, mais avoir assez, voilà le bonheur.

ZIMMERMANN.

EXPÉRIENCE CURIEUSE.

Voy. t. XLII, 1874, p. 180.

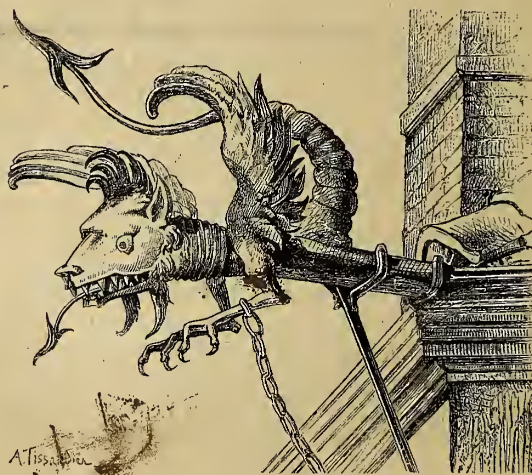
Un abonné nous envoie ces lignes sur une petite expérience, sans doute connue de la plupart de nos plus jeunes lecteurs.

Placez-vous en face et auprès d'une porte. Attachez un cordon à chacune des branches d'une pincette, dans le haut. Enroulez un de ces cordons autour de l'un des doigts de votre main droite (l'index est généralement choisi) et l'autre autour du doigt correspondant de la main gauche. Bouchez-vous fortement les deux oreilles avec le bout des doigts qui supportent les cordons. Mettez votre corps en mouvement de manière à imprimer à la pincette un balancement de va-et-vient d'arrière en avant et réciproquement. Approchez-vous alors assez de la porte pour qu'à chaque oscillation de la pincette les bouts aillent légèrement frôler ou frapper le panneau, et vous percevrez les sons d'une grosse cloche mise en branle. Le timbre et l'intensité de la cloche varieront selon la pincette et la nature du corps frappé et la force du balancement : porte, mur, plancher, meuble. Il vous semblera parfois que vous avez un clocher dans la tête.

LES GARGOUILLES.

Jusqu'à la fin du douzième siècle, l'eau de la pluie ruisselait sur les toits et tombait en cascades dans les rues des villes, en s'écoulant sur la saillie des corniches. Vers 1210, les eaux pluviales sont conduites, sur les terrasses et les toits de la cathédrale de Paris, dans des rigoles qui font saillie en dehors du monument. Ces gargouilles prennent la forme d'animaux fantastiques; peu à peu elles se multiplient à l'extérieur des édifices gothiques; elles sont pour les sculpteurs l'occasion d'exercer leur verve et la bizarrerie de leur imagination; elles affectent une variété de formes vraiment prodigieuse. « Beaucoup de ces gargouilles, dit M. Viollet-le-Duc, sont des chefs-d'œuvre de sculpture; c'est tout un monde d'animaux et de personnages composés avec une grande énergie, vivants, taillés hardiment par des mains habiles et sûres. Ces êtres s'attachent adroitement aux larmiers, se soudent à l'architecture, et donnent aux silhouettes des édifices un caractère particulier, marquant leurs points saillants, accusant les têtes des contre-forts, faisant valoir les lignes verticales. »

Les chéneaux en plomb des monuments civils et religieux devaient plus tard, au seizième siècle surtout, porter leurs gargouilles de métal. Celle que nous représentons existe encore dans une vieille maison de Neuchâtel,



Gargouille du seizième siècle, à Neuchâtel (Suisse). — Dessin d'Albert Tissandier.

et date du seizième siècle; elle figure un dragon ailé, dont la queue hérissée dresse un dard menaçant au-dessus de la tête du monstre, à la façon du scorpion; les eaux sont vomies par la bouche entr'ouverte du fantastique animal.

A l'Hôtel de ville de Lausanne, on voit aussi deux remarquables gargouilles de métal de dimensions considérables; elles sont entièrement couvertes de peintures brillamment rehaussées d'or.

Les gargouilles sont nombreuses en France, dans les édifices anciens de l'Ile-de-France, de la Champagne, de la basse Loire.

On en trouve plus rarement en Bourgogne, dans le centre et le midi.

LE VIEIL ORME DE SALERNES
(VAR).



Le vieil Orme de Salernes (Var). — Dessin de Tirpenne.

Cet orme a été planté en 1683, en face d'une église construite du temps de la reine Jeanne. En notre siècle un savetier y a établi sa demeure. Un jour, en 1868, une étincelle échappée du poêle de ce pauvre homme mit le feu aux parties mortes du bois. L'orme brûla pendant vingt-quatre heures; on le tenait pour mort. Or, il arriva au contraire que, débarrassé de ses rugosités et rajeuni en quelque sorte, il ne s'en porta que mieux. Son feuillage d'un vert sévère est un sujet d'admiration pour les étrangers et d'orgueil pour les habitants.

On ne croit pas, du reste, qu'il se rattache à sa plantation et à sa vie aucune légende ou anecdote digne d'intérêt. On snppose qu'un bon échevin l'aura fait planter simplement pour donner de l'ombre à la place. Aucun poëte ne l'a chanté, et il n'est guère cité que dans ces lignes d'un *guide* moderne :

« De la place du *Pré*, dit M. Bunel [1], on entre dans une autre plus petite, *le Marché*. Un orme deux fois séculaire élève, au milieu de la place, sa tête vénérable; il montrait naguère à la génération présente son front chauve, ses flancs creux et desséchés, comme pour lui reprocher de ne pas protéger la vieillesse de celui qui, jadis, avait protégé les danses et les jeux de ses ancêtres. Ce langage muet a été compris. Un toit en zinc est venu couvrir les plaies du vieillard, et pour lui éviter les affronts d'une jeunesse mal élevée, un savetier, en plaçant sa

[1] *Promenades pittoresques, descriptives et historiques du département du Var* (année 1853).

boutique dans le creux de l'arbre rustique, s'en est constitué le gardien. Le soir, en même temps qu'il préserve de toute profanation cet étroit réduit, il y enferme son baquet, son tabouret et sa manique. »

ESPÉREZ !

Au lieu de ces paroles de désespoir que le Dante a écrites en lettres sombres sur la porte de l'Enfer :

Laissez toute espérance, vous qui entrez !

Écrivons, au seuil de tout lieu où des coupables subissent leur peine, en lettres blanches pendant le jour, en lettres lumineuses la nuit :

Prenez espérance, vous qui entrez ! [1]

LES CONIFÈRES ET LE REBOISEMENT.

Fin. — Voy. p. 90.

Parmi les sapins, l'un des plus importants est le Sapin des Vosges, de Normandie, Sapin argenté, Sapin commun (*Abies pectinata*).

C'est un arbre qui atteint dans nos forêts 25 et même 30 mètres. Il préfère les sols profonds, gras et un peu frais, mais non humides. Il ne réussit pas dans les sables et dans les terres calcaires.

Le Sapin des Vosges fournit un bois de très-bonne qualité et des produits accessoires, tels que la térébenthine de Strasbourg.

Cet arbre ne convient pas aux climats à la fois précoces et gélifs, par exemple, aux coteaux et aux plaines brûlantes du centre et de l'est de la France. Aux premières chaleurs du printemps, il se met à bourgeonner ; les gelées blanches, très-redoutables dans ces régions, détruisent les bourgeons, et le sapin languit de plus en plus en se couvrant de lichens.

Le Sapin des Vosges se reconnaît immédiatement à son écorce lisse, d'un gris clair, à son feuillage d'un beau vert foncé en dessus, vert clair en dessous. Les aiguilles sont étalées comme les dents d'un peigne, d'où le nom d'*Abies pectinata*.

Au contraire, le Sapin épicéa, Sapin rouge (*Picea excelsa*), présente une écorce un peu rougeâtre, très-rugueuse ; le feuillage est d'un vert noir ; les aiguilles (isolées, comme dans tous les sapins) sont implantées tout autour des rameaux, et non pas étalées comme dans le précédent.

L'épicéa se plaît dans les terrains de toute nature, mais un peu profonds, meubles et mêlés de pierrailles. Il résiste à toutes les inégalités de nos saisons et croît très-rapidement. Dans nos forêts, il atteint 30 et 35 mètres et fournit un bois de très-bonne qualité. La *poix de Bourgogne* est encore un produit de l'épicéa.

Dans les terres crayeuses de la Champagne et de la Touraine, l'épicéa est souvent frappé de mort subite, même à l'âge de vingt ou trente ans.

Planté dans les rocailles compactes, l'épicéa boude pendant de nombreuses années ; son feuillage jaunit, il pousse mal, et arrive cependant à se rendre maître du sol, mais seulement au bout d'une douzaine d'années. Au contraire, dans les remblais de routes ou de chemins de fer, dans les carrières remplies de déblais, etc., l'épicéa croît avec la plus grande rapidité. Il lui faut donc, avant tout, un sol perméable à ses racines ; tandis que les pins (*sylvestre*, ou *noir d'Autriche*, ou *laricio*) prospèrent même dans les rocailles compactes.

Parmi les autres sapins qu'il serait bon d'essayer en grand, nous ne citerons que la *Sapinette blanche* et la *Sapinette noire*, communes dans l'Amérique du Nord. Ces deux espèces n'atteignent guère que 20 mètres de hauteur ; elles fournissent un excellent bois, propre aux constructions navales et spécialement à la confection des vergues. Les grandes pièces de charpente, nommées improprement *sapinettes*, sont des pins ou des épicéas équarris dont la longueur dépasse souvent 40 mètres.

La Sapinette blanche fournit de très-bons abris contre les vents de mer ; on en forme un premier rideau derrière lequel on peut planter les autres essences qui ne résisteraient pas aux vents.

Le Mélèze (*Larix europœa*) est un arbre de première grandeur (40 mètres et au delà). Il est très-répandu dans les Alpes, les Carpathes, etc. Depuis cinquante ans, on l'emploie avec raison pour les reboisements effectués sur une grande échelle.

Le Mélèze préfère les sols un peu meubles et profonds. Il redoute les argiles compactes et les terrains marécageux. On doit le planter de préférence aux expositions froides ; il est souvent frappé de véritables coups de soleil à l'exposition du midi, sur les collines peu élevées.

Le bois du Mélèze est d'excellente qualité. Il se conserve sous l'eau comme le bois de chêne ; les échalas de Mélèze sont, pour ainsi dire, indestructibles, ce qu'on doit attribuer à la grande quantité de résine dont le bois est pénétré. Le Mélèze fournit la *térébenthine de Venise*. C'est aussi sur les feuilles du Mélèze qu'on recueille la *manne de Briançon*.

De toutes les essences résineuses, c'est le Mélèze qui croît le plus vite et qui améliore le plus promptement le sol par la chute complète de ses aiguilles au commencement de l'hiver : aussi le Mélèze est-il préconisé par tous les planteurs. Mais hâtons-nous de dire que, hors de ses stations naturelles, le Mélèze s'arrête souvent à trente ou quarante ans, surtout dans les sols argileux, ou trop légers, ou trop humides. Il ne faut donc pas compter sur la création de vieilles futaies de Mélèze en dehors des hautes montagnes ; néanmoins, le Mélèze est fort utile pour les boisements, car un sujet de trente ans fournit déjà une belle pièce de charpente, et même du bois de sciage.

Dans les autres familles d'arbres résineux, il y aurait certainement plus d'une conquête à faire au point de vue de la sylviculture, notamment celle du Cyprès chauve (*Cupressus disticha*), qui prospère dans les sols marécageux et donne un bois d'excellente qualité. Le Cyprès chauve est, avec le Mélèze, le seul arbre résineux qui perde complétement ses feuilles chaque année.

Citons aussi le *Sequoia géant* ou *Wellingtonia*, originaire de Californie. Cet arbre dépasse 100 mètres de hauteur et croît de plus d'un mètre par an ; il résiste à tous nos hivers et se multiplie aisément par le marcottage des branches inférieures.

RÈGLES GÉNÉRALES POUR LA PROPAGATION DES CONIFÈRES.

1° *Choix de l'essence.* — D'après ce qui précède, on donnera la préférence à l'épicéa pour les terrains un peu meubles, même quand ils seraient secs, pourvu qu'ils ne soient pas entièrement calcaires. Le plus souvent on préférera le pin noir d'Autriche ou le laricio, surtout dans les terrains calcaires.

Dans les sables maigres, comme ceux de Fontainebleau, les semis de pins sylvestres donnent les meilleurs résultats.

Il n'y a pas avantage à planter ou à semer les conifères en mélanges. L'observation de la nature nous donne des

[1] Ortolan.

indications précieuses : les forêts de résineux ne contiennent généralement qu'une seule essence.

Le seul mélange que nous croyons pouvoir recommander, c'est un mélange à nombre égal de mélèzes et d'épicéas. Le mélèze croît beaucoup plus vite que l'épicéa et protége ce dernier de son léger couvert. A vingt-cinq ou trente ans, on coupe tous les mélèzes, et on a une jeune futaie d'épicéas très-bien garnie.

Mais l'épicéa planté avec les pins dépérit sous leur ombrage, car il est promptement dépassé.

Les mélanges de conifères et d'essences feuillues ne sont pas très-recommandables, bien qu'on en use fort souvent au nord de la Champagne.

Le choix des essences n'est pas assujetti à des règles tout à fait absolues. Dans chaque région, on consultera avec fruit la pratique locale, en mettant à profit les erreurs aussi bien que les succès des planteurs précédents.

2° *Semis.* — On donnera la préférence au semis sur la plantation, quand il s'agira de propager le pin maritime ou le pin sylvestre sur des sables ou des terres en culture. Le semis réussit très-bien aussi sur les pelouses gazonnées, qu'on se garde bien de défricher; il suffit d'enterrer la graine par un simple coup de herse.

Dans les terres en culture, il est bon de semer avec la graine de conifère des graines de céréales, de l'avoine, par exemple, qui sert à ombrager le jeune plant, et qu'on peut récolter en la fauchant un peu haut.

Les semis de pin maritime peuvent être éclaircis à sept ans et donner déjà de bons produits, notamment des échalas; mais, le plus souvent, l'éclaircie des semis de pin sylvestre ne paye pas la façon. Comme le prix de la graine augmente de plus en plus et qu'il en faut au moins 10 kilogrammes à l'hectare, on abandonne de plus en plus les semis de pin sylvestre pour les plantations.

Quoi qu'il en soit, tous les jeunes sujets venus de semis doivent être ramenés, par l'éclaircie, à un mètre de distance au plus à l'âge de sept ans.

On pourrait croire que les éclaircies peuvent fournir du plant de bonne qualité; mais il n'en est rien, à moins que le sol ne soit un sable très-meuble, qui permette d'arracher les plants à la bêche sans faire souffrir les racines.

3° *Plantations.* — Les progrès réalisés dans l'art des plantations ont permis de réussir les plantations de conifères presque à coup sûr : aussi les semis sont-ils de plus en plus abandonnés.

La première condition du succès, c'est d'avoir d'excellent plant, dont pas une racine ne soit endommagée. Pour obtenir de tels plants, il faut semer dans une terre sablonneuse très-meuble, comme la terre de bruyère. Des pépiniéristes spéciaux, à Angers, à Semur, à Bulgnéville, sèment les conifères par millions et livrent les plants d'un an au prix de 2, 3 ou 4 francs le mille. Mais quand il s'agit de reboisements importants, on peut très-bien faire soi-même les semis en pépinière, pourvu qu'on dispose d'un sol bien meuble et qu'on arrose abondamment pendant les grandes chaleurs.

Le plant doit toujours être emballé soigneusement avec de la mousse, et transporté par grande vitesse.

Aussitôt arrivé, on doit le déballer et le mettre en *jauge.* On ne sort de la jauge que la quantité de plants qui peut être mise en place dans une journée.

Il suffit d'une heure d'exposition à l'air sec pour tuer le meilleur plant. Les ouvriers planteurs doivent toujours entourer d'un linge plié en quatre les racines de la botte de jeunes plants qu'ils tiennent à la main.

Contrairement à la pratique suivie pour les essences feuillues, il ne faut jamais rien retrancher aux racines ou à la tige des conifères. La moindre suppression de racines serait mortelle.

Quant à l'âge du plant, il y a tout avantage à n'employer que des plants d'un an, longs de 10 à 15 centimètres, racines comprises. Les plants plus âgés ne doivent être employés que pour regarnir les vides. Cependant l'épicéa se plante bien à tout âge; et si l'on ne craint pas trop la dépense, il est quelquefois utile de regarnir des clairières avec des épicéas de huit ou dix ans.

L'époque de la plantation doit être choisie avec le plus grand soin.

A l'inverse des essences feuillues, qu'on doit toujours planter hors séve (de novembre à mars), les conifères doivent toujours être plantés pendant la séve, c'est-à-dire du 15 mars au 15 octobre.

Les plantations de printemps sont très-bonnes dans les terrains un peu frais ou sur les coteaux exposés au nord ou au nord-ouest, par conséquent à l'abri des grandes sécheresses.

Mais sur les coteaux exposés à l'est et au sud, sur les plateaux balayés par les vents, les jeunes plants, repris au printemps, mourraient en été. Dans ces conditions, il est nécessaire de planter en septembre et octobre, et après d'abondantes pluies; cette dernière condition est rigoureuse.

Il est tout à fait inutile d'ameublir le sol, soit à la pioche, soit même à la charrue.

Inutile aussi de faire des trous à l'avance; ce moyen n'est bon que pour des plantations d'ornement; il est trop coûteux pour les reboisements. Voici la méthode la plus sûre et la plus économique :

Un ouvrier donne un seul coup de pioche pour ouvrir le sol, gazonné ou à l'état de friche nue, peu importe. Il appuie sur le manche de l'outil de manière à laisser un vide en avant du fer.

Un aide (vieillard, femme ou enfant) place dans le trou le jeune plant, en ayant soin de faire descendre les racines jusqu'au fond, et d'enterrer le plant jusqu'à un ou deux centimètres au-dessous des premières feuilles.

L'ouvrier retire sa pioche et appuie fortement la terre avec le pied contre le plant.

Il fait alors un pas d'un mètre, et recommence, de manière à espacer tous les plants à un mètre en tous sens.

Ce mode de plantation est très-économique : un ouvrier exercé peut, avec son aide, planter deux mille sujets dans une journée de dix heures.

La reprise du plant se fait surtout, non pas dans la partie tranchée par la pioche, mais bien dans la partie arrachée par le mouvement de bascule donné au manche de l'outil.

Il est absolument nécessaire de remplacer, dès l'année suivante, les sujets morts, qui sont toujours au nombre de cinq à dix sur cent, même dans les plantations les mieux réussies. On emploie pour cet usage du plant de deux ans. De même, les vides de l'année suivante seront garnis avec du plant de trois ans.

Les conifères ne se lancent bien et ne donnent de bons produits qu'à la condition essentielle de constituer des massifs bien serrés et formés de sujets de même grandeur : c'est le seul moyen d'obtenir un bon couvert pour le sol et d'y entretenir une fraîcheur suffisante, même sur les sols les plus rocailleux.

Les arbres résineux, serrés en massifs, s'élaguent naturellement et reforment leurs tiges quand elles sont brisées par accident ou coupées par le *bostryche,* insecte qui s'attaque surtout aux pins.

Au contraire, les mêmes arbres, isolés ou plantés en avenues, se chargent de branches et ne donnent jamais des fûts bien droits.

Les soins à donner aux plantations se réduisent à y faire bonne garde contre les bestiaux, et surtout contre les moutons et les chèvres, dont la dent est mortelle pour les jeunes conifères.

Dans les pays de grandes forêts, les sangliers et les cerfs détruisent beaucoup de pins et de sapins de l'âge de cinq à douze ans. Ces animaux, attirés par la résine, frottent leurs défenses ou leurs bois contre les tiges des jeunes arbres et leur font ainsi des plaies mortelles. Ces ravages sont beaucoup plus sensibles sur les petites plantations que sur les grandes. En effet, les sangliers et les cerfs ne sont jamais assez nombreux pour détruire dix mille pins par hectare; tandis que, dans une petite plantation de 20 ou 30 ares, ils choisiront quelques victimes sur lesquelles ils s'acharneront jusqu'à la mort, et continueront à attaquer les survivants.

Certains propriétaires, trop zélés, ont cru bien faire en donnant aux plantations de résineux plusieurs *façons* ou cultures à la pioche pendant les premières années. Loin de profiter de ce traitement si convenable pour la vigne, les arbres fruitiers et même pour les essences forestières ordinaires, les conifères languissent d'autant plus qu'ils sont plus cultivés.

Rien n'est donc plus commode que de soigner un bois de conifères, puisque tout se réduit à une garde sévère.

Dans les pays où le bois est rare, comme dans certaines parties de la Champagne, on trouve avantageux d'élaguer les jeunes bois de pins. On en obtient de bons fagots et cotrets qui payent, et au delà, les frais d'élagage. Mais cette opération ne doit être faite qu'avec beaucoup de discrétion : on ne doit couper à chaque arbre qu'une ou deux couronnes au plus. Il faudrait bien se garder d'imiter les élagages pratiqués sur les pins des remblais de Nanterre ou des tranchées de Ville-d'Avray.

Il faut interdire absolument le ramassage des aiguilles qui jonchent le sol des bois résineux; on empêcherait ainsi la formation de l'*humus* à la surface du sol; on détruirait l'espoir de la forêt.

PRODUIT MOYEN DES BOISEMENTS RÉALISÉS PAR LES CONIFÈRES.

Le prix du terrain à boiser varie depuis 15 francs jusqu'à 300 francs l'hectare; au delà de cette valeur, il n'y a plus guère d'intérêt à boiser. Si l'hectare de terre vaut plus de 300 francs, c'est qu'on peut le cultiver, et il vaut mieux le laisser en culture. Toutefois, dans une partie de la Champagne et du Poitou, les cultivateurs eux-mêmes trouvent avantage à semer ou planter en pins certains champs fatigués par la culture. Au bout de vingt ans, on défriche le bois, et le terrain donne de bonnes récoltes pendant plusieurs années.

Pour les boisements définitifs, nous admettrons, comme prix maximum du terrain, 300 francs l'hectare. Le semis coûte de 100 à 120 francs. La plantation ne revient pas à plus de 75 francs, y compris le remplacement. Soit, en total, environ 400 francs.

Une pareille somme, placée à intérêts composés, doublerait en quatorze ans, soit 800 francs: elle quadruplerait en vingt-huit ans, soit 1 600 francs.

L'hectare de conifères nourrit dix mille pieds d'arbres, espacés à un mètre en tous sens. A vingt ans, on en coupe la moitié, soit cinq mille, qui sont vendus pour échafaudages, montants d'échelles, perches à houblon et même poteaux de télégraphe. Le prix de chaque sujet varie entre 75 centimes et 1 franc. Supposons la plus faible valeur, 75 centimes : le total du produit réalisé à vingt ans sera 3 750 francs. Mais il faut déduire les impôts, les frais de garde (1 franc par hectare et par an), l'assurance contre l'incendie. Pour se garder de toute illusion, évaluons seulement le produit à 3 000 francs net; on voit que la plantation rapporte beaucoup plus que le placement à intérêts composés.

Il est à peine nécessaire de faire observer que les cinq mille pieds d'arbres réservés valent beaucoup plus que les cinq mille enlevés. Vingt ans plus tard, chacun de ces arbres vaudra de 5 à 10 francs, soit, en moyenne, 35 000 francs par hectare.

EXEMPLES DE BOISEMENTS REMARQUABLES.

Un grand nombre de propriétaires habiles ont réussi à boiser, à l'aide des conifères, des terrains absolument improductifs, et ont pu constater l'exactitude des données précédentes. Dans plusieurs départements, de très-petits cultivateurs ont suivi d'abord avec beaucoup d'attention les essais plus ou moins heureux des riches propriétaires; puis ils ont profité de l'expérience acquise et ont boisé avec succès leurs mauvaises terres. Dans la Côte-d'Or, l'Aube, l'Yonne, la Haute-Marne, il y a entraînement général vers le reboisement.

Afin de ménager la modestie des planteurs émérites, nous ne citerons aucun nom propre, excepté celui de la ville de Chaumont (Haute-Marne), qui a transformé 200 hectares de friches et de rocailles en une magnifique forêt de pins, épicéas et mélèzes.

On aperçoit une partie de ces reboisements, mais non pas la plus importante, quand on arrive à Chaumont par le magnifique viaduc de la vallée de la Suize (600 mètres de long sur 60 mètres de hauteur). Les collines *chauves* qui entourent la ville et lui ont donné le nom qu'elle porte, offrent maintenant l'aspect d'une véritable forêt noire.

Les premières plantations des terrains communaux de Chaumont remontent à quarante ans seulement. On les doit à l'initiative d'un excellent maire, doué de cette foi robuste qui transporte les montagnes ou plutôt les transforme. Il ne craignit pas d'avancer à la ville les frais des premières plantations, effectuées au milieu des rocailles les plus arides. Il fut raillé et même chansonné. Mais, au bout de quelques années, les résultats étaient si manifestes que chacun se rendit à l'évidence. L'impulsion était donnée; la ville continua les travaux, les particuliers se mirent à l'œuvre, et des milliers d'hectares sont actuellement couverts de plantations dans tout le département.

En présence de cette extension si rapide de la culture des conifères, on pourrait se demander s'il n'y a pas à craindre de produire au delà des besoins de la consommation. Mais nous sommes encore très-loin de suffire à ces besoins : chaque année nous importons des quantités considérables de bois de pin et de sapin, non-seulement pour le sciage et la charpente, mais même pour les poteaux de télégraphe, dont le nombre s'accroît chaque année dans une forte proportion.

LA FÊTE DU MONT BEUVRAY

(SAONE-ET-LOIRE).

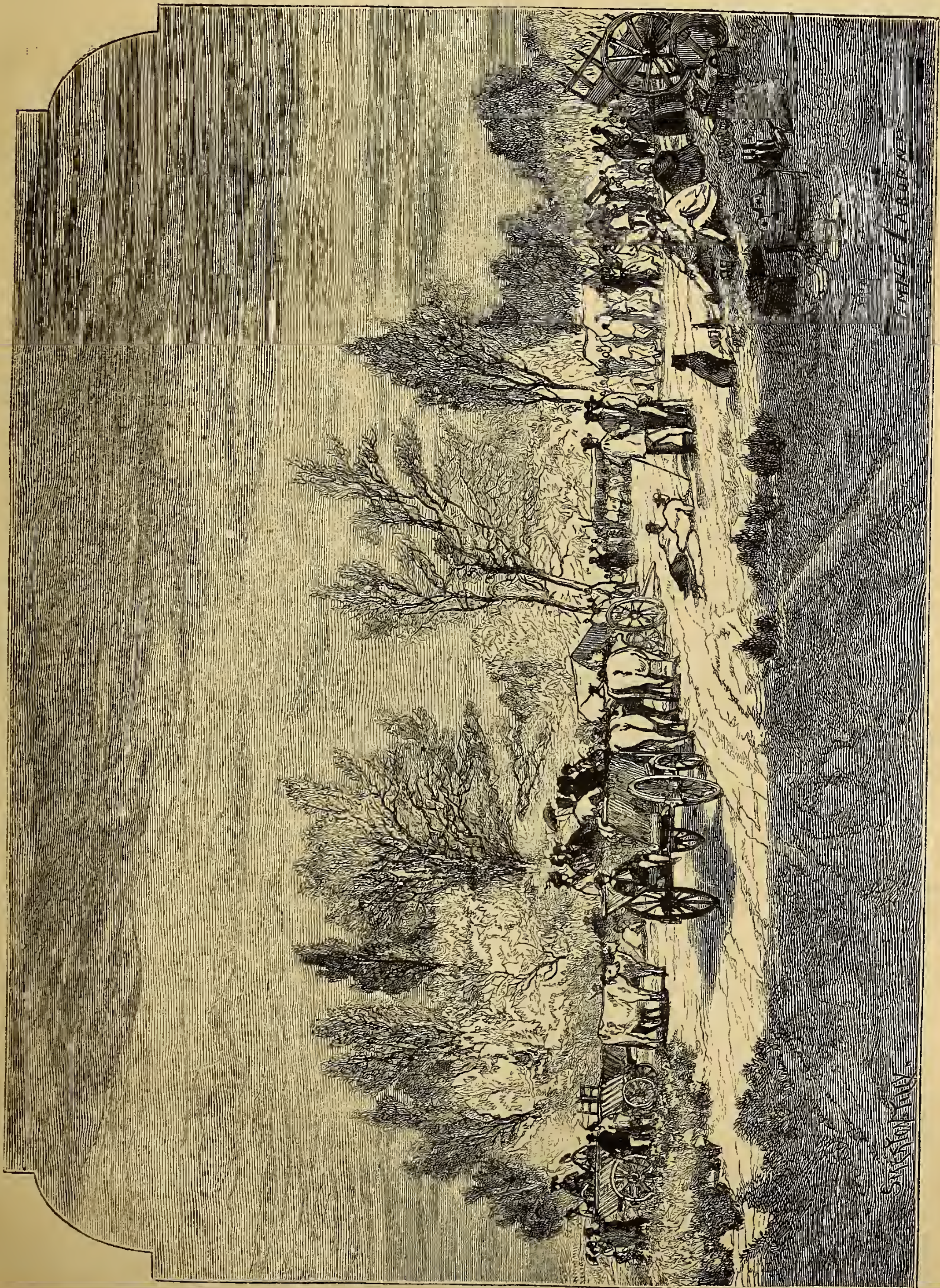
Sur le plateau du mont Beuvray, où sont des vestiges de pierres celtiques et des traces de la domination romaine [1], un grand nombre d'habitants des environs viennent, chaque année, le premier mercredi de mai, pour y accomplir des vœux, se livrer à diverses pratiques religieuses, et aussi pour se divertir. Le matin, les femmes vont faire leurs dévotions à différentes fontaines d'où

[1] Des archéologues ont pensé que le plateau du Beuvray était l'emplacement de l'ancienne Bibracte, que d'autres placent à Autun.

sortent des ruisseaux limpides; elles laissent tomber au fond des sources, comme offrandes, des œufs et quelque menue monnaie. Ensuite elles vont prier au pied de la croix érigée, le 10 septembre 1851, par la Société archéologique, sur l'emplacement d'une chapelle dédiée autrefois à saint Martin, qui évangélisa le pays en 376. Là, elles déposent des fleurs et leurs jarretières, dans l'espoir de conjurer ainsi la fièvre : les hommes passent derrière leur épaule une baguette de coudrier.

Jadis, c'était une foire en même temps qu'une fête : on y vendait de nombreux troupeaux de moutons. Aujourd'hui, on y mêle seulement les divertissements aux actes pieux.

Vers les dix ou onze heures on allume des feux et on fait cuire des victuailles, surtout des œufs au lard. La chaleur de ces foyers n'est pas d'ailleurs à dédaigner sur un plateau qui a 810 mètres d'altitude et où l'air est très-vif encore au commencement de mai. Les arbres, penchés un peu comme au bord de la mer, témoignent des luttes fréquentes qu'ils ont à soutenir contre les vents. Dès la veille, des chars à bœufs ou des charrettes à âne ont monté des tonneaux de vin et de bière qu'on tire à la canelle, sans les descendre des voitures dételées; tout auprès sont des tentes et des tables qu'on ne voit jamais désertes. Les plus riches habitants arrivent dans des chariots enguirlandés, attelés de bœufs dont le joug est décoré de rameaux de feuillage. La famille et les invités sont placés sur ces chars primitifs, qui servent à l'exploitation des terres, et qu'en ce jour solennel on pourrait



Fête du mont Beuvray, près d'Autun (Saône-et-Loire). — Dessin d'Émile Laborne.

comparer aux chars mérovingiens. On a eu soin de se pourvoir d'opulentes provisions et des vins des meilleurs crus, et l'on dîne sur l'herbe à quelques pas des joyeux couples de jeunes gens qui dansent au son des cornemuses.

Les garçons et les filles qui viennent pour la première fois au Beuvray portent des rubans attachés au côté.

Il y a une trentaine d'années, les familles nobles des environs se mêlaient aux paysans, et la fête avait un caractère particulier qu'elle a perdu.

Un autre usage, moins regrettable, était de se diviser par bandes et de se battre. Les habitants d'un côté de la montagne, ne vivant que dans les bois, ont un caractère plus sauvage et des formes plus grossières que ceux qui habitent de l'autre côté ; de là naissaient des rivalités traditionnelles. On est aujourd'hui plus enclin à la paix; ces rixes sont fort rares.

HISTOIRE

D'UN HOMME QUI N'A JAMAIS RIEN VU.

Suite. — Voy. p. 2, 10, 30, 37, 42, 57, 82, 98, 118, 133.

LV

— C'est singulier, et vraiment je n'y comprends rien, me dit Soufflanbise; j'éprouve une telle impatience de l'installation près de nous de votre ami Valentin, que souvent la nuit je n'en dors pas. Je ne l'ai pourtant jamais connu que par vos récits; et peut-être, lui et moi, quand nous nous serons vus, n'éprouverons-nous qu'antipathie l'un pour l'autre. Mais votre amitié pour lui est devenue, à tous ici, contagieuse. Et qui sait cependant si vous-même, en le revoyant, vous retrouverez en lui le Valentin d'autrefois? La vie a de si étranges métamorphoses, qu'en fait de changements, on peut s'attendre à tout d'un homme qui a subi l'influence de tant de climats.

— Sans doute; mais la vie n'a fait que développer, mûrir et améliorer Valentin. J'ai suivi d'année en année, dans ses lettres, la marche de son esprit. D'ailleurs, s'il n'était resté fidèle aux instincts de l'enfance, aux sentiments de la jeunesse, songerait-il à revenir ici? Oh! mon souci n'est pas de prévoir en quelle disposition morale il reviendra ; c'est de savoir s'il reviendra. Ce golfe de Bothnie et cette Laponie me font peur.

— J'ai rêvé, disait Florine, qu'il était de retour et qu'il nous apportait une cargaison de fourrures.

— Oh! s'écriait Albert, le plus jeune de nos fils, s'il nous rapportait un petit renne vivant!

Enfin, de toutes les manières et à toute occasion, nous ne parlions que de Valentin.

Nos enfants lui devaient d'être tous très-forts en géographie. Depuis des années nous le suivions sur la carte dans tous ses voyages, et même quelquefois nous lui en supposions qu'il ne faisait point. Il est si aisé sur le carton de parcourir les terres les plus infranchissables! Mais ce besoin d'avoir toujours, à cause de lui, des cartes sous les yeux, n'avait fait qu'augmenter depuis que nous le supposions dans cette étrange Laponie.

Plus le temps approchait où nous devions le voir revenir, plus nous étions disposés à l'inquiétude sur son compte.

Et, de fait, nous touchions à la fin de novembre, et les nouvelles continuaient de nous faire défaut.

Comment au moins ne montrait-il pas quelque empressement à connaître le résultat de mes démarches pour lui trouver un asile? C'est là surtout ce que vingt fois par jour je me demandais.

LVI

Aussi, quels cris de joie éclatèrent lorsque eut lieu ce que je vais dire!

Le facteur ne passait chez nous que vers midi; mais il arrivait souvent qu'Alain, maintenant grand garçon, allait, pour me faire plaisir, dès six heures du matin, au bureau de poste, éloigné de quatre kilomètres, et nous en rapportait les lettres et les journaux; il mettait d'ailleurs à profit ces courses pour les commissions de sa mère.

Un matin donc, je vois Alain accourir à toutes jambes, élevant en l'air une lettre avec des démonstrations folles, et je l'entends qui s'écrie : *De Suède ! de Suède !*

Oh! si je l'avais pu, comme j'eusse couru moi-même au-devant de cette lettre! Je fis quelques pas cependant; j'appelai Florine; les enfants en deux bonds sautent chez Soufflanbise. Nous voilà tous réunis, haletants; j'ouvre la lettre et je lis d'une voix émue :

Kautokeino, 4 septembre.

« Mes amis,

» Au moment où vous recevrez la présente, je serai probablement sous terre; ne vous effrayez pas, il ne s'agit que d'un hivernage en Laponie; car j'y suis, dans ce pays gelé, je m'y plais, et je compte y passer l'hiver après y avoir passé une partie de l'été.

» Ceci vous fait comprendre tout de suite que je n'ai eu, jusqu'ici du moins, qu'à me louer de ce voyage polaire.

» Que direz-vous pourtant du projet de terminer ma carrière d'excursioniste par un séjour d'hiver en Laponie, dans ce village impossible de Kautokeino?

» Je vous dois, à cet égard, une explication. Depuis vingt ans j'ai navigué sur toutes les mers, sur tous les fleuves; j'ai couru presque tous les chemins du monde, emporté sans repos d'un continent à l'autre. Je crains d'avoir perdu complétement, dans ces voyages, l'habitude et même la possibilité de la vie sédentaire. Je veux la reprendre ici, et la reprendre de manière d'abord à ne m'en pouvoir dédire de toute une saison, et de manière aussi à ce qu'ensuite je ne puisse manquer de me trouver bien partout.

» Un hiver chez les Lapons, quelle préparation à la vie encasée!

» Et puis, ayant visité notre planète en plusieurs points de l'équateur, je ne suis pas fâché de l'entrevoir en ses régions polaires.

» Ah! mes amis, quel spectacle que celui de cet interminable jour où l'on voit un soleil immense rouler pour ainsi dire sur le sol en faisant incessamment le tour de l'horizon. A midi il se soulève un peu, et s'abaisse légèrement à minuit, mais sans disparaître... Quels effets de lumière! et quel enchantement sur ces maigres et pauvres et dénudés paysages!... J'aurai dans quelques mois le spectacle contraire : celui d'une nuit éternelle...

» Mais réservons tout cela pour nos causeries du prochain hiver, que je compte passer non plus chez les Lapons, mais au milieu de vous, chers amis.

» Je ne demande pas où tu en es de tes recherches pour me trouver une cabane et un champ; je suis sûr qu'en ce moment même tout est déjà prêt et que notre vieille amitié t'aura fait faire quelque miracle.

» D'ailleurs, tout me sera bon, pourvu que j'aie au village natal un petit coin avec un toit sur la tête, pas trop éloigné du tien.

» Malheureusement, il est douteux que je puisse partir d'ici avant la fin d'avril.

» Il ne faudrait donc pas m'attendre avant la première quinzaine de juin.

» Ce petit retard m'afflige et t'affligera; mais il faut excuser un voyageur qui, faisant sa dernière promenade, la prolonge de quelques instants. D'ailleurs, il y a ici force majeure.

» Oh! oh! oh! quel pays, et combien je vous réjouirai tous quand je vous ferai le portrait de mes hôtes!

» Je dois aujourd'hui vous affirmer seulement que ce sont d'assez innocentes, je veux dire d'assez inoffensives créatures.

» Si je vous racontais comment je suis logé, couché, régalé, vêtu, éclairé, blanchi, vous ririez d'abord aux éclats, et puis vous seriez pris de commisération; rassurez-vous, les vrais voyageurs ont le don précieux d'être toujours un peu du pays qu'ils visitent. Votre ami Valentin est devenu à moitié Lapon. J'ai eu toute ma vie horreur de la fumée, et voici que je m'y habitue à Kautokeino!

» Je ne suis pas venu ici seul, mais je vais y rester seul. Un voyageur hollandais rencontré en Suède m'a accompagné en Laponie; mais il retourne à Stockholm et de là dans son pays; c'est à lui que je confie cette lettre pour qu'il vous l'expédie de Suède.

» Mes instructions, prières et recommandations pour l'arrangement de ma cabane restent telles que tu les as reçues; je n'y veux rien modifier. D'ailleurs, je laisse cet établissement entièrement à ta discrétion, prenant l'engagement de tout approuver.

» T'ai-je dit que, pour ne pas trop rompre avec mes habitudes de locomotion, je me propose d'avoir cheval et voiture? ah! ah! il faudra bien que tu te promènes avec moi.

» Fais en sorte, par conséquent, qu'avec la maisonnette il y ait écurie et remise.

» Maintenant, te dirai-je avec quelle impatience et quelle fièvre j'aspire après le moment où je pourrai te revoir; où je pourrai connaître et embrasser ta femme ainsi que tes chers enfants; où je pourrai, enfin, serrer la main cordialement au vieil ami Soufflanbise dont tu me parles si bien et dont je me fais chaque jour un portrait nouveau? Ne serait-ce pas un gros petit bonhomme à visage farouche, avec des yeux pleins de vivacité, de douceur et de tendresse? C'est ainsi souvent qu'est faite la vraie bonté, celle qui se cache et se fait un peu sauvage.

» Enfin, avant dix mois, je pourrai refaire ce portrait d'après nature.

» En attendant ce jour, le plus désiré qu'il y ait eu dans ma vie, je vous embrasse tous du fond du cœur, chers et bien chers amis. — A moins de quelque malencontre dans ce royaume ou plutôt dans cet enfer du froid, comptez sur moi vers le milieu de juin. »

LVII

C'étaient de bonnes nouvelles, puisqu'il se portait bien, puisque son voyage s'accomplissait au mieux et que rien n'était changé dans ses résolutions; mais ce retard d'un mois empêchait que notre joie ne fût complète. Nous n'étions qu'en décembre, et nous devions attendre encore six mois!...

Tant de choses, en six mois, pouvaient encore survenir! Mais comment s'était-il fait que sa lettre eût été trois mois à nous parvenir? C'est un point que seul le voyageur hollandais eût pu nous expliquer.

Peut-être des mésaventures étaient survenues à ce voyageur; et qui pourrait dire que des retards du même genre ne remettraient pas encore le retour de Valentin?

Nous en eûmes, sur cette lettre, pour huit jours de commentaires.

Soufflanbise était tout heureux de penser que bientôt il serait édifié par Valentin sur la situation générale du monde et sur son excès de population.

Les enfants et leur mère continuaient de rêver aux raretés que rapporterait le voyageur; et moi j'étais d'avance tout au plaisir de le revoir et de lui raconter, en retour de ses récits de voyage, le détail de tout ce qui s'était passé au pays depuis son départ.

Il serait plaisant qu'un reste-en-place comme moi pût intéresser un court-le-monde tel que lui.

Autrefois, Valentin et moi nous étions d'accord sur tous les sujets importants; continuerait-il d'en être de même?

Tant voyager n'est pas sain à tous les esprits. Mais Valentin, au physique, au moral, semblait destiné aux courses incessantes. Son cerveau, comme tout le reste de son organisme, se délectait dans la translation.

Qu'éprouverait-il en se retrouvant dans la maison de sa mère?

A quoi s'occuperait-il dans cet ermitage? Ne serait-il pas repris quelque jour du désir de se remettre en route?

Voilà quelles étaient nos pensées à cette heure même où le malheureux Valentin était englouti sous la neige et les glaces dans une nuit éternelle.

La suite à une prochaine livraison.

LA PÊCHE DU TRÉPANG.

Voy. p. 79.

La pêche du trépang se fait surtout autour des îles de la Malaisie, aux dépens d'une espèce appelée *Holothuria edulis,* type du genre *Thyone* (Oken). Cette pêche exige beaucoup de patience et de dextérité: les Malais, penchés sur le devant de leur embarcation, ont dans leurs mains plusieurs longs bambous disposés de manière à s'adapter les uns à la suite des autres, et dont le dernier est garni d'un crochet acéré. A l'époque favorable, c'est-à-dire pendant les temps de calme, les yeux de ces pêcheurs exercés percent la profondeur des eaux et aperçoivent avec facilité, jusqu'à une distance qui, assure-t-on, n'est pas moindre que 35 mètres, l'holothurie accrochée aux coraux ou aux rochers. Alors le harpon, descendant doucement, va frapper sa victime, et rarement le Malais manque son coup. Quelquefois les trépangs se retirent loin des côtes, ou bien la rareté des calmes rend la pêche très-peu productive: aussi croit-on que les Malais se rendaient jadis, pour pêcher ces animaux, jusque sur les côtes de la Nouvelle-Hollande, et cela longtemps avant que les Européens eussent abordé ces parages.

Quelquefois la pêche des trépangs se fait plus simplement encore, ainsi que nous le rapporte le baron de Wogan dans son Voyage à Bornéo:

« Aussitôt que l'ancre de la proa que nous montions, — engin composé de bois dur et d'une simple pièce, — fut mouillée sur son lieu de pêche, tout l'équipage, avec une dextérité remarquable, disparut dans l'empire de Neptune. Une minute s'était à peine écoulée, qu'ils reparaissaient successivement à la surface des flots, tenant deux ou trois trépangs serrés dans chaque main. Avec la dextérité et la grâce du singe, ils les jetèrent alors dans la proa, puis ils replongèrent sans prendre à peine le temps de faire une nouvelle provision d'air.

» J'examinai, puis je disséquai un de ces mollusques. C'est un animal mou, sans vertèbres, mais ayant, malgré cela, un cœur et des vaisseaux. Il s'attache au fond de la mer, mais comme il est très-lent dans ses mouvements, un plongeur habitué au métier le saisit facilement et l'arrache sans peine. Ces trépangs avaient environ $0^{m}.16$ de long sur $0^{m}.07$ de diamètre.

» Avant de les jeter dans la chaudière, les Malais les éventraient au moyen d'un couteau, les débarrassant ainsi

de leurs intestins; puis, après leur avoir fait faire quelques bouillons dans l'eau de mer, après leur avoir fait rendre ainsi la grande quantité d'eau et de sable qu'ils ont dans le corps, ils les fumaient, et enfin les faisaient sécher sur des claies de branchages.

» L'opération terminée, on les empile dans des barriques pour les expédier en Chine et sur les nombreux marchés de l'Océanie où se trouvent dispersées des colonies chinoises. »

ÉRUPTIONS VOLCANIQUES
ET JETS D'HYDROGÈNE DU SOLEIL (1).

On sait que la couche lumineuse qui donne au globe du Soleil un si immense pouvoir de rayonnement paraît être si mince, par rapport au volume de l'astre, qu'elle représente à peine pour ce globe la pellicule d'un fruit.

On sait aussi que les taches sont dues à des lacunes ou à des déchirures de cette couche lumineuse qui couvre la surface du noyau, et qui est elle-même entourée d'une première atmosphère incandescente d'hydrogène, atmosphère basse, tourmentée, où se produisent fréquemment des injections de vapeurs métalliques, provenant du corps solaire.

Enfin cette première atmosphère hydrogénée est surmontée elle-même d'une dernière enveloppe contenant également l'hydrogène, mais à un degré de rareté excessive, enveloppe qui s'étend à des distances énormes du Soleil.

Des émissions gazeuses, des jets d'hydrogène partant du noyau, traversent la photosphère (couche lumineuse) et les atmosphères hydrogénées, et s'élèvent jusqu'à des hauteurs de dix, vingt, trente mille lieues.

Ces mouvements s'exécutent souvent avec une rapidité qui confond l'imagination.

Tous les astronomes qui ont observé ces phénomènes ont été frappés de leur analogie avec nos éruptions volcaniques terrestres. Mais quelle différence d'échelle! Notre terre serait à peine assez grosse pour figurer une des petites pierres rejetées par ces éruptions solaires.

(1) Voy. *la Chimie céleste*, par J. Janssen, de l'Académie des sciences.

HABITATIONS RUSTIQUES PRÈS D'ANNONAY
(ARDÈCHE).

C'est à Vidalon-lez-Annonay, dans une usine fondée au dix-septième siècle, que les Montgolfier firent, en 1775, les premières tentatives en France de fabrication des papiers vélin et y introduisirent les usines et les procédés hollandais ; cette papeterie reçut le titre de manufacture royale le 15 avril 1784. C'était l'année précédente, le 5 juin 1783, qu'avaient eu lieu, en présence des États du Vivarais, les premiers essais d'aérostation qui ont immortalisé le nom de Montgolfier (1). Depuis lors, l'usine s'est étendue et produit actuellement plus de deux millions de kilogrammes de papier par année. L'importance de cette



Habitations rustiques près d'Annonay (Ardèche). — Dessin de J.-B. Laurens.

production a amené des organisations ouvrières, des sociétés de secours. Il y a là une rivière qui coule en cascade, des blocs de granit admirablement coupés, une végétation luxuriante d'arbres, de plantes grimpantes, de fougères, de mousses, de lichens. La plupart des bâtiments de l'usine, avec leurs ponts, leurs galeries, leurs hautes cheminées, entreraient avec honneur dans un tableau de maître. Il y a des habitations luxueuses et des cabanes en bois comparables aux chalets suisses les plus pittoresques.

(1) Voyez les Tables.

PARMENTIER,

PHARMACIEN, MEMBRE DE L'INSTITUT.



Parmentier. — Dessin d'Édouard Garnier, d'après un portrait gravé par Dutilloir.

Le corps des pharmaciens, qui a donné à la France et à l'Europe un si grand nombre d'hommes illustres, n'en présente peut-être aucun dont le nom mérite mieux d'être conservé dans la mémoire du peuple que l'homme vénérable dont nous donnons aujourd'hui le portrait.

C'est Parmentier qui a dissipé en France les préjugés enracinés contre la pomme de terre. Les agriculteurs croyaient qu'en la cultivant on nuisait à la terre, et tout le monde s'imaginait qu'en l'admettant au nombre des aliments on favoriserait les maladies et notamment la lèpre.

Pour montrer la persistance de la défaveur avec laquelle la pomme de terre était considérée dans les localités écartées, celui qui écrit ces lignes peut raconter une petite discussion à laquelle il assista bien jeune, vers 1808, entre son père, ami du progrès, et une vieille tante qui n'avait jamais quitté la maison du grand-père, dans le village de Barbaste (1), situé aux confins des Landes, arrondissement de Nérac. Voyant des pommes de terre magnifiques, le neveu, qui habitait Bordeaux après avoir séjourné plusieurs années à Paris, demandait qu'on en servît sur la table. La tante s'indignait et finit par s'écrier : « Non, jamais! tant que Louise tiendra la maison de son frère, jamais une pomme de terre n'entrera dans un plat; ce n'est bon que pour les cochons. »

C'est encore en continuation de ce dédain que les opposants aux Bourbons, après 1814, croyaient insulter Louis XVIII en l'appelant *gros mangeur de pommes de terre!*

On peut juger par ces faits, si voisins de nous, quelle était la résistance à l'emploi de la pomme de terre sur la fin du règne de Louis XV, lorsque Parmentier se mit en tête de la faire entrer dans l'alimentation ordinaire; l'idée lui en était venue pendant qu'il était prisonnier en Allemagne, pendant la guerre de Sept ans.

Parmentier, né en 1737, à Montdidier (Somme), avait embrassé la carrière de la pharmacie. Travaillant avec ardeur pour échapper à la pauvreté, il se trouvait, à l'âge de vingt ans, commissionné pharmacien dans les hôpitaux de l'armée de Hanovre. Il ne se préoccupait point de sa sûreté lorsque le service exigeait ses soins : aussi se laissa-t-il prendre cinq fois, et chaque fois il mit sa captivité à profit pour rechercher ce qu'il pourrait importer dans

(1) Voy., sur Barbaste, t. VII, 1839, p. 121. Ce gros village est connu par les quatre tours que Henri IV y fit bâtir pour servir de moulin à quatre sœurs, ce qui lui valut le surnom de *mouley* (meunier) *de Barbasto.* Il aimait parfois à prendre lui-même ce titre. La tradition raconte que, guerroyant loin de la Gascogne, et son armée étant au bord d'une petite rivière, on vint lui dire que depuis un quart d'heure on entendait, de l'autre côté de l'eau, une voix obstinée chantant à tue-tête en gascon, et répétant sans cesse les mêmes paroles dont on ne pouvait deviner le sens. Henri IV s'y rendit. *O mouley de Barbasto,* disait la voix, *den tres cops tres hores la gata bay gata* (dans trois fois trois heures la chatte va chatter). Il comprit, et leva le camp qui était en partie miné. — Dans un des nombreux dialectes du gascon, *gata* veut dire à la fois une *chatte* et une *mine.*

sa patrie. Obligé de se nourrir de pommes de terre, très-employées en Allemagne, il eut tout le temps d'apprécier cet aliment et d'en reconnaître la parfaite innocuité sur le corps humain; il put également suivre tous les détails de la culture.

Il ne négligeait point cependant les travaux de sa profession : s'étant appliqué à la chimie sous les yeux d'un célèbre pharmacien de Francfort, il ne tint qu'à lui d'en devenir le successeur et d'en épouser la fille; mais la patrie parla plus haut que l'intérêt; il refusa ces offres brillantes pour rentrer en France, où, après avoir suivi les cours de Nollet, de Jussieu et de Rouelle, il obtint, au concours, la place d'apothicaire adjoint à l'Hôtel des Invalides. Il s'y fit remarquer, et fut plus tard pourvu du titre d'apothicaire en chef, lequel, bien qu'il n'en exerçât point les fonctions par suite d'un conflit, entoura son nom d'une grande autorité scientifique.

En 1771, l'Académie de Besançon couronna un mémoire de lui où il indiquait les substances alimentaires susceptibles d'atténuer les disettes, et où il donnait la liste des plantes nombreuses dont on pouvait extraire de l'amidon; naturellement la pomme de terre était du nombre, et c'était elle qui pouvait le mieux répondre au but du mémoire. Ce fut de là que Parmentier partit pour donner un nouvel essor aux idées qu'il n'avait cessé de nourrir depuis sa captivité. Il s'attacha dès lors plus étroitement à la propagation de ce tubercule; mais il ne tarda pas à reconnaître que des faits positifs et des expériences incontestables pourraient seuls avoir raison des préjugés. Aussi se mit-il en état de publier (1778) un examen chimique des éléments de la pomme de terre; puis, pour donner au public parisien une démonstration irrésistible des facilités que la culture de cette plante pourrait offrir aux agriculteurs, il en ensemença, aux portes de Paris, dans la plaine des Sablons, une surface de 54 ares, considérée jusqu'alors comme tout à fait stérile. Quand les fleurs parurent, il eut l'idée, à la fois gracieuse et ingénieuse, d'en former un bouquet et de venir le déposer aux pieds du roi Louis XVI, très-partisan de ses idées, et dont la protection ne lui avait point manqué. Le roi mit les fleurs à la boutonnière de son habit, et les courtisans, aussitôt convertis, tinrent en considération le but que se proposait le savant philanthrope.

Tous les moyens possibles et imaginables de propagande furent employés par le *bon* et *excellent* Parmentier, comme le qualifie Henri Martin dans sa grande Histoire de France. Il ne craignit pas de donner à des savants et à des notabilités un dîner demeuré célèbre, où la pomme de terre figura seule, dit-on, et fut accommodée de toutes les manières, ayant même fourni les éléments d'une liqueur.

Ces efforts aussi persévérants qu'adroits furent couronnés du succès le plus éclatant, et, grâce à cet homme de bien, la pomme de terre devint l'une de nos plus importantes richesses, celle qui, dans l'alimentation humaine, vient immédiatement après les céréales.

Le portrait de Parmentier répond bien à l'idée que l'on peut se faire de lui. L'intelligence unie au bon sens respire dans cette physionomie sympathique; on y voit, au premier coup d'œil, cette finesse particulière qui accompagne la bonté chez les philanthropes pratiques éloignés des utopies.

Nous nous bornons aujourd'hui à signaler le principal titre de Parmentier à la reconnaissance publique. Nous aurions à faire connaître aussi les autres services qu'il a rendus, soit dans l'art de la boulangerie, soit comme pharmacien, soit comme administrateur; peut-être trouverons-nous d'autres occasions pour nous acquitter envers sa mémoire; mais n'eût-il à son compte que l'heureuse introduction de la pomme de terre dans la culture et dans l'alimentation du peuple français, demeuré à cet égard en arrière de l'Allemagne du Nord, il aurait bien mérité du pays!

LA PAGE 115.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 50, 61, 78, 93, 106, 122, 138.

VIII. — LA PAGE 115.

Quand Valentine rentra, son père courut à elle avec une vivacité fébrile qu'elle ne lui avait jamais connue. Berthe ramassa prestement ses outils et ses fleurs, et dit à sa voisine :

— Vous revenez bien tard aujourd'hui, ce qui fait que le pauvre cher homme ne tenait plus en place; mes chansons le crispaient, je ne savais plus comment le distraire, d'autant plus que je tombais de sommeil.

Cela dit, la fleuriste s'empressa de rentrer chez elle. Dès qu'elle fut partie, Valentine disposa comme il le fallait sa table-bureau pour réparer le malheur causé par la frayeur de Catherine. Ces préparatifs achevés, elle dit doucement à son père :

— Me voilà près de vous; ainsi il n'y a plus à vous inquiéter pour moi. Vous êtes fatigué, il faut dormir.

Pierre Jousselin fit, en signe de refus, un léger mouvement de tête, et s'assit dans l'ombre à quelques pas en arrière de la table devant laquelle Valentine s'était établie pour écrire. La jeune fille n'avait pas l'habitude de s'opposer aux innocentes fantaisies de l'insensé; d'ailleurs, heureuse de se retrouver près de lui, elle n'insista pas, et, le laissant où il se trouvait bien, commença aussitôt son travail.

Pendant quelques minutes, son père demeura tranquillement à la même place, regardant sa fille et lui souriant d'un sourire empreint d'une enfantine bonté; puis, cédant à une irrésistible attraction, il quitta sa chaise, et lentement, sans bruit, il s'approcha de la table sur laquelle Valentine se tenait penchée. Pierre Jousselin, courbé vers la charmante tête blonde que si souvent, autrefois, il avait tenue dans ses mains et caressée de ses lèvres, ne vit d'abord qu'elle; puis il regarda le papier, les crayons, le tire-ligne, et suivit des yeux le mouvement de la plume; Valentine copiait toujours.

Tout à coup, le pauvre inventeur, jusqu'alors silencieux comme un fantôme, poussa un cri rauque, un cri non de souffrance, mais de joie et de triomphe; dernier cri enfin de la folie expirante. En même temps, d'un geste rapide comme la pensée, il saisit le manuscrit placé devant Valentine, et, l'élevant en l'air, il répéta, d'une voix entrecoupée par la suffocation :

— Pas perdu! il n'était pas perdu!

Valentine se leva d'un bond :

— Mon père, dit-elle, je vous en supplie, rendez-moi ces papiers!

Mais lui continuait à les agiter au-dessus de sa tête, et ses lèvres tremblantes murmuraient :

— Retrouvés! je les ai retrouvés!

La jeune fille essayait de lui saisir les mains; mais, voyant l'inutilité de ses efforts, et surtout épouvantée d'une lutte qui révoltait sa tendresse filiale, elle se mit à genoux :

— Écoutez-moi, mon père; ce manuscrit que vous venez de me prendre, c'est un dépôt qu'on m'a confié; si je ne le rends pas, je suis perdue, déshonorée...

— Déshonorée? toi! parce que tu me rapportes mon bien, mon honneur, notre fortune! Ta mère m'avait pris

tout cela, ma fille me le rend... C'est Dieu qui l'a voulu ainsi, parce que c'est juste.

Il disait cela librement et d'une voix ferme ; son visage n'exprimait plus l'égarement de l'esprit. C'était un homme en pleine possession de sa raison qui parlait à sa fille. Mais Valentine savait que la folie emprunte souvent l'apparence de la raison. Elle se crut en droit de supposer que ce changement d'attitude et de langage n'était qu'une autre forme de l'aliénation mentale causée par la terrible secousse que son père avait subie autrefois. D'un autre côté, elle se rappelait que sa mère lui avait raconté l'histoire des manuscrits vendus, et elle se demandait avec terreur si la pensée de l'inventeur brusquement dépouillé de son œuvre n'était pas spontanément redevenue lucide en retrouvant ce qu'il croyait à jamais perdu. A l'expression de doute qui se peignait dans le regard de sa fille, Pierre Jousselin devina une partie de ses pensées. Il cacha sur sa poitrine le manuscrit qu'elle n'eût pas tenté de lui reprendre ; puis, s'approchant d'elle, le regard limpide et le visage souriant, il lui dit :

— Chère enfant, pendant de longues années, à la suite d'une scène terrible, il me semble que j'ai dormi d'un lourd et pénible sommeil. Le jour ne m'apparaissait qu'à travers un voile grisâtre ; les hommes se mouvaient devant mes yeux comme des ombres errantes à travers les nuages ; j'étais souvent pour moi-même comme une illusion, comme un fantôme ; je ne me sentais vivre qu'auprès de toi, et c'est toi seule que je voyais vivante. Le même coup imprévu qui m'avait plongé dans les ténèbres me rend subitement la lumière... et toi qui m'écoutes en joignant les mains, car, je le vois bien, tu pries pour moi ; toi qui me regardes à travers tes larmes, tu ne vois encore en moi qu'un de ces malheureux qui pensent et qui parlent comme on rêve ; mais, crois-le, Valentine, ces papiers que tu voulais me disputer sont bien ceux que ta mère a vendus pour te sauver. L'écriture de ce manuscrit est bien la mienne, c'est bien moi aussi qui ai tracé l'ébauche informe de ces dessins que tout à l'heure encore ta main exercée rectifiait avec tant d'intelligence et de fermeté... Tu me crois, n'est-ce pas? Dis, me crois-tu?

La jeune fille, incertaine d'elle-même et trop émue pour s'interroger, s'émerveillait de la lucidité de son père : la franchise de son regard, la fermeté de sa voix, la charmaient.

— Ne me demandez rien, mon père bien-aimé, dit-elle ; mais parlez, parlez-moi encore.

— A cette heure, reprit-il, j'en ai la conscience et la certitude, j'ai été fou... mais un instinct puissant et, j'ose le dire, sacré, survivait à la perte de ma raison ; je parle de l'idée avec laquelle j'avais vécu si longtemps seul à seul ; cette idée, mon invention, m'était toujours présente... Quand j'ai saisi le manuscrit que tu copiais là, sous mes yeux, tu as cru à la monomanie d'un insensé ; tu as pris mon cri de joie pour celui du délire, et pourtant c'était la raison que je recouvrais, la sainte raison, pure comme la lumière ; pour te convaincre, il te faut une preuve : je vais te la fournir.

Tout en parlant, Pierre Jousselin étala sur la table le manuscrit qu'il avait tenu jusque-là soigneusement pressé sur sa poitrine, et il feuilleta le cahier :

— Si ce manuscrit est le mien, il doit y avoir une lacune ; regarde toi-même si ce n'est pas la page 115 qui manque.

Valentine tourna rapidement les feuillets :

— 111, 112, dit-elle, je n'avais copié que jusque-là.

— Continue, dit impatiemment son père.

Elle compta :

— 113, 114!

— Après! après! s'écria plus impétueusement encore Pierre Jousselin.

Ce fut avec hésitation que Valentine tourna ce feuillet 114, et, d'une voix brisée par l'excès de la surprise, elle lut tout haut le chiffre 116.

Tandis que, pâle de saisissement, elle demeurait immobile et muette, le regard fixé sur le chiffre qu'elle venait de nommer, Pierre Jousselin, qui n'avait pas mis en doute le résultat de la vérification, courait vers la cheminée. A l'un des côtés était suspendu un travail à l'aiguille, exécuté par Valentine à l'époque où elle suivait les cours de l'école. Ce tableau avait pour pendant un cadre de bois noir renfermant sous son verre bombé la couronne de fleurs d'oranger portée par la pauvre Nancy le jour de son mariage. Il détacha ce cadre de la muraille, enleva la feuille de carton maintenue derrière par de légers clous fixés dans l'épaisseur du bois. La feuille de carton se dédoubla et s'entr'ouvrit comme le pli d'un portefeuille ; le père de Valentine en tira un papier jauni et plié en quatre, qu'il développa et vint mettre sous les yeux de sa fille.

— Regarde, lui dit-il avec l'accent du triomphe ; la voici, cette page 115!

Comparée avec le manuscrit, c'était bien le même papier de qualité inférieure, la même encre légèrement blanchie, la même écriture lourde et mal assurée trahissant l'inhabileté d'une main habituée à manier le marteau.

Plus Valentine regardait et mieux elle était convaincue. Elle plaça le feuillet restitué entre les folios 114 et 116, et ses derniers doutes s'évanouirent. Alors elle tomba à genoux devant le pauvre inventeur que la douleur avait rendu fou, et, couvrant ses mains de baisers, elle s'écria :

— Oh! mon père, je comprends maintenant combien vous avez dû souffrir!

— Je ne souffrirai plus ; ma fille croit en moi... et j'ai reconquis mon œuvre, le rêve fiévreux de mes nuits et de mes jours... ma fortune!... mon idée!

Sans attendre que Valentine le lui demandât, il se hâta d'expliquer comment la page absente du manuscrit se trouvait, après tant d'années, cachée sous le cadre dont la copiste, par un sentiment d'amour filial, avait fait l'un des ornements de sa chambre de jeune fille.

— Même au milieu de ma folie, dit-il, j'ai toujours gardé le souvenir de mes travaux perdus ; je n'avais aucun espoir, et cependant je cherchais sans cesse et partout. C'est, je crois, en furetant au fond d'un placard que j'ai retrouvé ce feuillet de mon manuscrit ; de peur qu'on ne le prît comme le reste, je le cachai derrière le bouquet de ta mère... J'avais oublié cela depuis longtemps, il a fallu la vue de mon ancien travail pour me rendre la mémoire.

Tant d'heures s'étaient écoulées depuis le retour de Valentine, qu'elle entendit sonner minuit au moment où Pierre Jousselin demandait qu'elle lui expliquât comment le manuscrit était tombé entre ses mains. Elle éprouvait de l'embarras à répondre, sachant maintenant que le mémoire dont M. Grandmaison se disait l'auteur était l'œuvre de son père. La reconnaissance envers sa protectrice lui faisait un devoir de ne rien divulguer avant de l'avoir revue. Elle prétexta l'accablement du sommeil pour éviter de prolonger l'entretien.

— Soit, dit l'inventeur remis en possession de son travail, tu me conteras cela demain ; moi-même, après les émotions de cette soirée, j'ai besoin de repos.

Lorsqu'il fut couché et aussitôt endormi, Valentine alla pieusement glisser le manuscrit sous l'oreiller de son père.

— Là, se dit-elle, on ne le lui reprendra pas ; d'ailleurs, j'en suis la gardienne à présent.

Elle se jeta sur son lit de jeune fille; mais le jour avait paru qu'elle ne dormait pas encore.

La suite à la prochaine livraison.

CITRON
NOM DE CHIEN.

De nos jours, il est rare qu'on entende appeler un chien *Citron*, bien qu'il y en ait à poil jaune tout comme autrefois. Il paraît, d'après quelques passages de différents auteurs, que ce nom était assez usité aux seizième et dix-septième siècles. C'était, par exemple, celui d'un chien qui avait appartenu à Henri IV, et qu'on mit sur son passage, avec une inscription au cou, lorsqu'il vint à Agen. Cette inscription était un sonnet d'Agrippa d'Aubigné, qui se plaignait de l'ingratitude de ce roi, devenu catholique, envers ses anciens coreligionnaires. Voici le sonnet :

Sire, vostre Citron, qui couchoit autrefois
Sur vostre lit sacré, couche ores sur la dure.
C'est ce fidèle chien qui apprit de nature
A faire des amis et des traistres le choix.

C'est luy qui les brigands effroyoit de sa voix,
Des dents, les meurtriers. D'où vient donc qu'il endure
La faim, le froid, les coups, les desdains et l'injure,
Paiement coustumier du service des rois?

Sa fierté, sa beauté, sa jeunesse agréable,
Le fit chérir de vous, mais il fut redoutable
A vos lasches ennemis par sa dextérité.

Courtisans, qui jettez vos desdaigneuses veües
Sur ce chien délaissé, mort de faim par les rues,
Attendez ce loyer de la fidélité.

Dans sa comédie des *Plaideurs*, Racine a donné le nom de *Citron* au chien de Dandin :

PETIT-JEAN.
. . . . Tout est perdu... Citron,
Votre chien... vient, là-bas, de manger un chapon.
Rien n'est sûr devant lui : ce qu'il trouve il l'emporte.

Et à l'acte suivant, l'Intimé, défenseur du chien, s'écrie :

Et quand il serait vrai que Citron, ma partie,
Aurait mangé, Messieurs, le tout, ou bien partie
Dudit chapon : qu'on mette en compensation
Ce que nous avons fait avant cette action.
Quand ma partie a-t-elle été réprimandée?
Par qui votre maison a-t-elle été gardée?
Quand avons-nous manqué d'aboyer au larron?
Témoin trois procureurs dont icelui Citron
A déchiré la robe : on en verra les pièces.

LE CHEVAL DE TROIE.
CE QU'IL POUVAIT ÊTRE.

Comment devons-nous nous figurer le fameux cheval de bois à l'aide duquel les Grecs s'emparèrent de Troie?

On connaît la légende dont les principaux traits sont fournis par Homère, dans l'Odyssée; des poëtes grecs dont les œuvres sont aujourd'hui perdues, Stésichore, Arctinus, Leschès et d'autres, en avaient ajouté de nouveaux, et Virgile l'a reprise à son tour dans l'Énéide.

Après dix ans de siége, Troie restait imprenable. Les Grecs, à l'instigation de Minerve, eurent recours à un dernier stratagême. Un cheval de bois de taille gigantesque, aux flancs creux, capable de contenir cent hommes, fut construit par Epeius. Dans l'intérieur se cachèrent Ulysse, Ménélas, le fils d'Achille, Néoptolème, et l'élite des héros grecs, tandis que l'armée entière faisait voile pour Ténédos, après avoir brûlé ses tentes, et semblant avoir renoncé au siége. Les Troïens, transportés de joie, sortirent de la ville et s'approchèrent avec étonnement de la machine que leurs ennemis avaient laissée derrière eux. Ils furent longtemps incertains sur ce qu'ils devaient en faire, et les héros inquiets entendaient de l'intérieur les avis donnés alentour. Beaucoup de Troïens désiraient consacrer le cheval aux dieux, dans la ville, comme un gage de reconnaissance; mais les plus circonspects engageaient leurs concitoyens à se défier du présent de l'ennemi. Laocoon, prêtre de Neptune, manifesta son aversion en frappant le cheval de sa lance, et le son qu'il rendit fit connaître que ses flancs étaient creux. Mais les Troïens négligèrent cet avertissement. Laocoon, victime de la colère des dieux hostiles à Troie, mourut misérablement avec ses deux fils : ils furent étouffés par deux serpents sortis du sein des flots. Cet effrayant spectacle et les perfides conseils de Sinon, traître que les Grecs avaient à dessein laissé sur le rivage, déterminèrent les Troïens à traîner la fatale machine dans leurs murs. Ils le firent en triomphe et avec une joie tumultueuse. La nuit suivante, tandis qu'ils s'abandonnaient à leurs transports, Sinon alluma le feu qui devait servir de signal aux Grecs à Ténédos, et ouvrit les verroux du cheval de bois, d'où descendirent les guerriers qui y étaient enfermés. La ville, attaquée à la fois au dedans et au dehors, fut entièrement saccagée et détruite; ses héros, son peuple, furent massacrés ou réduits en captivité.

Tel est, résumé en peu de mots, le récit des poëtes. Les monuments antiques où est représentée la prise de Troie ne peuvent nous être d'aucune aide, si nous cherchons à nous former une idée précise de la construction d'Epeius. Dans quelques bas-reliefs et sur des pierres gravées, on voit le cheval de bois, grossièrement ou naïvement dessiné, quelquefois fixé sur une planche à roulettes, et tout semblable à un jouet d'enfant. Ces ouvrages sont de bas temps et peu importants pour l'art. Il y avait à Athènes, sur l'Acropole, un colosse de bronze qu'on appelait le cheval *Durien*, ce qui veut dire le cheval de bois : on voyait sortir de ses flancs des héros de l'Attique que l'orgueil athénien se plaisait à compter au nombre des vainqueurs de Troie. Le piédestal existe encore, et porte même une inscription qui fait connaître les noms de Chérédème qui l'avait consacré, et de Strongylion qui était l'auteur du colosse. Nous ne savons rien de plus sur le cheval Durien; mais quand bien même il nous aurait été conservé, œuvre conventionnelle plus habilement exécutée, mais d'une manière aussi simple et aussi abrégée que les ouvrages insignifiants qui nous restent, il est probable qu'il ne nous instruirait pas mieux sur ce que pouvait être une œuvre pareille au temps d'Homère.

Laissons de côté la question, si longuement et si souvent discutée, de savoir à quelle époque ont été composés les poëmes qui portent le nom d'Homère. Quelque date qu'on leur assigne, il est constant qu'ils dépeignent une société arrivée à un certain degré de civilisation, d'avancement dans les arts et les industries indispensables pour l'exécution d'une œuvre telle que le cheval de Troie.

Dans l'âge décrit par Homère, il n'y avait encore parmi les Grecs, même parmi ceux de l'Asie Mineure, qui cependant devançaient ceux d'Europe, ni sculpteur habile à imiter les modèles offerts par la nature, ni statuaire en état de fondre et de jeter en moule une grande figure de métal semblable au cheval Durien; mais certainement on eût trouvé déjà des ouvriers capables d'en travailler séparément les diverses parties en les repoussant au marteau, pour les assembler ensuite. Toutefois, peut-on comparer un colosse tel que nous est dépeinte l'œuvre d'Epeius, aux œuvres de petites proportions qui représentent pour nous le

savoir-faire des artistes primitifs? Nous savons d'ailleurs que le cheval était en bois. Les héros d'Homère étaient charpentiers et menuisiers habiles. Imaginons donc une puissante charpente que pouvaient sans peine fabriquer des hommes qui savaient construire des vaisseaux. Il n'était pas plus malaisé de dresser une coque sur quatre po-



Salon de 1874; Peinture. — Le Cheval de Troie, par Motte. — Dessin de Sellier.

teaux équarris en forme de jambes, que de la renverser et d'y planter des mâts; et les mêmes ouvriers, qui avaient appris des Phéniciens, sans doute, à donner à l'extrémité de leurs navires une courbe gracieuse imitant le col flexible des oiseaux aquatiques, pouvaient aussi bien façonner, sans beaucoup d'art peut-être, le cou et la tête d'un cheval.

Par-dessus cette construction, rien n'empêche de supposer qu'ils avaient appliqué des plaques de cuivre ou même de bronze, fixées à l'aide de clous de même métal, comme celles qui revêtaient les parois intérieures du trésor de Mycènes. L'art de travailler le bronze était en grand honneur au temps d'Homère, et déjà arrivé à une assez grande perfection : on savait aussi forger, polir et tremper le fer pour en faire des outils et des armes. On étendait l'or en couche légère sur d'autres métaux, aussi bien que sur le bois, la corne ou l'ivoire. Il est donc possible que le harnachement du cheval ait été imité par ce moyen, à moins qu'on ne lui eût passé dans la bouche un mors de bronze, et autour du cou des rênes de cuir découpé et teint, comme chacun apprenait à en faire pour son usage.

Pour qui voudrait pousser jusqu'au bout cette analyse, les poëmes d'Homère et les témoignages conservés par les écrivains postérieurs fourniraient, on le voit, les éléments suffisants d'une étude pleine d'intérêt sur l'industrie de l'âge homérique.

UN SOLITAIRE CONTEMPORAIN DE LA THÉBAÏDE

CHEIK SELIM.

La légende chrétienne est remplie de pieux personnages qui ont passé leurs jours dans un exil volontaire, loin des lieux habités; tels le prophète Élie, saint Antoine, saint Hilarion, sainte Marie Égyptienne, et tant d'autres. La plupart de ces solitaires ont poussé l'esprit de mortification jusqu'à martyriser cruellement leur corps; quelques-uns vivaient entièrement nus, comme on nous peint saint Jérôme; le cardinal Baronius raconte que saint Siméon Stylite est demeuré plus de quatre-vingts ans debout sur une colonne. Les contrées préférées de ces anachorètes furent les montagnes de la Syrie et les déserts de la Thébaïde dans la haute Égypte.

Bien que la retraite au désert puisse trouver une explication suffisante dans les persécutions dont les chrétiens des premiers siècles furent l'objet, et surtout dans le dégoût du monde que devait inspirer aux âmes élevées le spectacle de la société romaine durant la décadence, de pareilles vocations ne laissent pas de nous paraître aujourd'hui étranges. Pourtant, la pratique de la vie érémitique n'a point cessé. Aux lieux mêmes qui virent ces exemples devenus célèbres dans l'hagiographie chrétienne, il y a toujours eu, il existe encore de nos jours des solitaires.

Dans un voyage en Égypte, au commencement de 1859, j'en ai vu quelques-uns, et même le plus fameux de tous : Cheik Selim, dont la renommée s'étend du Delta jusqu'aux cataractes. C'est notre rencontre avec ce dernier que je veux raconter.

C'était à une centaine de lieues au delà du Caire, vers Farchout. Nous avions le matin tué un petit crocodile d'un mètre et demi de longueur qui fuyait à travers les oseraies du rivage, et nous étions très-fiers de notre capture. Le soleil touchait déjà l'horizon, lorsque notre dahabieh jeta l'ancre devant une plage sablonneuse.

Bien qu'il se fît tard, la nuit succédant sans transition au jour sous ces latitudes, l'empressement de nos matelots nous porta à ne pas différer la visite que, dans leur ferveur, ils voulaient faire au saint homme. Depuis midi, ils avaient revêtu leurs plus belles robes et roulé autour de leur tête des turbans d'une entière blancheur; en un mot, ils avaient mis leurs habits, non du dimanche, mais du vendredi; le vendredi étant, comme on sait, le dimanche des musulmans. Chacun d'eux s'était muni d'une offrande.

Au bout de quelques minutes de marche dans les sables, nous arrivâmes au bord d'une sorte de trou circulaire au fond duquel se tenait accroupi, devant un feu de roseaux, un homme tout nu. Il se chauffait de fort près, car nous étions en janvier et la soirée était froide.

Les matelots descendirent à la file dans l'enceinte, le reïs ou capitaine en tête, et, s'approchant avec respect, ils baisèrent dévotement les mains de l'homme accroupi, qui causait avec trois ou quatre individus proprement vêtus de grandes robes, et assis sur le premier gradin de cette espèce de cirque, dont les talus élevés formaient un abri contre la bise.

De taille athlétique, les cheveux crêpus et déjà grisonnants, le corps noir de crasse et de fumée, les jambes excoriées par le feu, Cheik Selim abandonnait ses mains tannées aux hommages des matelots, et répondait à leurs compliments par un *salam!* plein de dignité. Chacun, en passant, lui remettait son offrande : le reïs donna un grand sac de tabac; les autres, de l'argent, des pièces d'étoffe, ou quelques menus objets. Mais le solitaire voulut une robe; aussitôt, un jeune matelot se dépouilla de la sienne, une jolie robe blanche, vraiment, agrémentée de broderies. Cheik Selim en fit cadeau à l'un de ceux qui lui tenaient compagnie. Les assiduités de ces fidèles croyants ne nous parurent pas absolument désintéressées; comme tous les courtisans, les visiteurs habituels de l'ermite devaient vivre à ses dépens, c'est-à-dire aux dépens des pèlerins.

Nous regardions d'en haut cette scène qu'éclairait la blanche flamme des roseaux. Quels motifs avaient pu déterminer l'homme que nous avions devant les yeux à embrasser un pareil genre de vie? On raconte qu'il a été fou, qu'il l'est encore. Son nom de *Selim*, qui signifie « innocent », vient sans doute de là. Les musulmans professent un grand respect pour la folie, qui leur semble être une marque de sainteté. Un malheureux a perdu la raison : « C'est que son esprit est au ciel », disent-ils. La plupart des santons célèbres ont été des hommes frappés de démence, et leur renommée a grandi par les extravagances qu'ils ont faites. A l'époque de la guerre de Crimée, un santon qui se tenait à une des portes du Caire passait pour s'en aller chaque nuit, sur un cheval ailé, combattre les Russes. Le vice-roi lui fit présent d'un magnifique cheval. Le santon renvoya le lendemain au palais le pauvre animal éreinté, fourbu, preuve évidente de la rude campagne qu'il lui avait fait faire la nuit précédente contre les Infidèles. La foule cria au miracle.

Cheik Selim était donc simplement un insensé. Involontairement, je comparais ce fakir indécent et malpropre aux simples croyants que nous avions souvent aperçus faisant la prière au bord du fleuve, après les ablutions prescrites, et dont l'attitude m'avait si vivement frappé. Soigneusement vêtus pour l'accomplissement de l'acte religieux, un tapis sous leurs pieds afin d'éviter toute souillure, ils paraissaient abîmés dans la contemplation de la souveraine grandeur, et rien ne pouvait détourner leur attention. Quelle dignité dans le maintien! Comme on sentait en eux la force d'une foi profonde! Et quelle différence avec cet être plus voisin de la brute que de l'homme!...

Cependant le reïs avait demandé une prière et du beau temps pour le reste de notre voyage. Cheik Selim, tournant alors la tête de notre côté, nous fit inviter à descendre. J'avoue que mon premier mouvement fut de m'en aller; la cérémonie du baise-main se présentait à mon imagination avec force détails repoussants que j'avais eu le temps d'apercevoir ou de deviner; mais mon compagnon voulut voir de plus près, et je le suivis, tout en me tenant à une distance prudente.

Nous pensions en être quittes pour quelques piastres turques, lorsque tout à coup le solitaire nous fit demander le poulet qui était à la broche pour notre souper. L'un des matelots, peut-être celui qui avait révélé à Selim ce détail, s'offrit aussitôt pour l'aller chercher à la barque. Pendant que l'assistance entière affectait de s'extasier sur la faculté divinatoire du saint homme, celui-ci souriait béatement, à la pensée de se régaler avec ses fidèles; car la loi de Mahomet, sévère contre le vin et la viande de porc, ne défend point le poulet rôti.

Mais nous étions loin de compte. L'air frais de la nuit, l'heure avancée, avaient aiguisé notre appétit, et nous n'inclinions nullement à faire le sacrifice de notre souper.

— Quoi! pour un poulet? dira-t-on.

— Certes! sur le Nil, en face du désert, quand il est neuf heures du soir et qu'on a tué un crocodile le matin, un poulet est chose sérieuse.

Nous refusâmes donc, et même avec une nuance d'impatience hautaine, comme des particuliers pressés de montrer qu'ils ne partagent point la croyance commune. — A dire vrai, cela n'était ni nécessaire, ni bienséant. Pourquoi froisser ainsi ces braves gens dans leur foi? Quel droit aurions-nous, après cela, de réclamer pour nous une tolérance que nous ne savions pas pratiquer à l'endroit d'autrui? Les hommes sont bien partout les mêmes.

Nos matelots semblaient profondément scandalisés de la réponse. Refuser un poulet à Cheik Selim! Quelle impiété! quelle imprudence surtout! Un saint personnage qui commande aux vents et à l'orage, sait brider les chacals et traverse le Nil sur le dos des crocodiles!...

Nous les laissâmes à leur étonnement, et après avoir fait remettre quelques pièces d'argent au solitaire par le drogman, nous reprîmes le chemin de la barque.

On remit à la voile pendant que nous soupions, la station où nous devions passer la nuit n'étant plus qu'à deux heures de marche. Nous étions encore à table, lorsque nous sentîmes que la barque oscillait assez fortement; en même temps, un grand bruit s'élevait sur l'avant. Comme nous sortions afin d'en savoir la cause, nous vîmes le drogman aux prises avec l'équipage. Le vent s'était élevé tout à coup; il secouait la barque dont la grande voile était déjà à moitié déchirée, tandis que les vagues venaient frapper avec violence le long du bord. Les matelots, au lieu de chercher à parer le danger, criaient tous à la fois que c'était une punition du ciel, que Cheik Selim nous envoyait cette tempête pour se venger de nous. Bref, nous nous trouvions en présence d'une véritable révolte, et cela au moment d'un danger qui pouvait devenir sérieux.

Heureusement notre drogman, Antoine Risgala, était un chrétien de Syrie, très-brave de sa personne et qui ne s'étonnait pas facilement. Il alla chercher sa courbache; mon compagnon avait déjà saisi son fusil.

— Restez ici, Messieurs, nous dit Antoine; j'en viendrai à bout tout seul. Il ne faut pas avoir l'air de les craindre.

Et, sans perdre de temps, il tomba à coups de courbache sur les plus mutins. L'ordre se rétablit comme par enchantement. Le reïs s'était empressé de retourner au gouvernail, et la barque mieux dirigée reprit sa route, tandis qu'on serrait la voile afin de laisser moins de prise à la bourrasque, qui d'ailleurs ne tarda pas à s'apaiser.

— Vous voyez bien, nous disait Antoine d'un air triomphant, en montrant sa courbache, que ceci a encore plus de vertu que les sortiléges de leur vieux fou.

Je regardai la courbache. C'était une longue et épaisse cravache, souple et flexible comme un nerf de bœuf; elle était d'un seul morceau et taillée en plein dans une peau d'hippopotame.

— Savez-vous, lui dis-je, que cela doit laisser de cruelles marques sur le dos de ces pauvres diables?

— Bah! fit le drogman en haussant les épaules; ces gens-là ont la peau si dure!

Ainsi finit ma première entrevue avec Cheik Selim. Dix années plus tard, je l'ai revu, lors de l'inauguration du canal de Suez. Il était toujours nu et accroupi sur le rivage; seulement, à force de rester dans cette posture, ses membres s'étaient ankylosés, et l'on était obligé de le porter pour le changer de place. Toutes les misères de la décrépitude l'avaient envahi; la malpropreté autour de lui était absolument repoussante.

Cependant sa réputatien de sainteté n'avait fait que grandir. Il avait des serviteurs pour venir en aide à son impotence; il avait même un secrétaire, ou plutôt un disciple.

A la mort de Cheik Selim on lui élèvera, selon l'usage, un tombeau avec une petite coupole, et ce disciple s'en établira le gardien, faisant des miracles et récoltant des aumônes au nom du saint défunt dont il aura pris la survivance et se sera fait un revenu.

PORT DE BORDEAUX.

Tous les voyageurs qui arrivent à Bordeaux, en venant du nord, doivent passer sur le magnifique pont de pierre de la Bastide pour gagner la ville, située sur la rive gauche de la Garonne. En traversant le fleuve, ils sont saisis d'admiration à la vue de la vaste pièce d'eau qui s'étend en face des quais sur une longueur d'environ cinq kilomètres, et sur une largeur moyenne d'un demi-kilomètre, offrant ainsi à l'œil une surface de plus de 2 millions de mètres carrés. On croirait que toutes les flottes commerciales des États européens pourraient se caser dans ce vaste espace. Hélas! on se tromperait étrangement. Les bancs de sable, cachés sous l'eau, réduisent tellement le mouillage où peuvent se placer les navires tirant de 4 à 6 mètres d'eau, qu'en 1872, le port de Bordeaux ne pouvait contenir plus de 200 navires en rade, et 60 environ amarrés le long des rives, sans compter, bien entendu, les chasse-marées et les bateaux qui naviguent sur la Garonne et sur la Gironde.

Malheureusement, les bancs ont tendance à s'accroître et à réduire de plus en plus la partie utile du fleuve. Les envahissements par les sables ont pris dans ces dernières années un développement considérable, pendant que, d'un autre côté, le mouvement maritime commercial s'accroissait.

Ainsi, l'étendue du mouillage pouvant recevoir des navires tirant 4 mètres d'eau était encore, en 1847, de 816 000 mètres carrés; il s'est réduit successivement chaque année, et n'était plus, en 1872, que de 588 000, ayant perdu plus du quart de son étendue. De même, le chenal, qui peut recevoir des navires tirant 6 mètres d'eau, et qui est compris dans ce mouillage, a passé de 317 000 mètres carrés en 1847, à 151 000 en 1872, se réduisant à peu près de moitié.

Cependant le tonnage de la navigation maritime a suivi une marche inverse; car, de 747 200 tonnes en 1857, il s'est élevé progressivement à 1 310 781 tonnes en 1872, augmentant ainsi de 50 pour cent. Les bateaux à vapeur contribuent à ce résultat pour près de la moitié.

Ni les ingénieurs du ministère des travaux publics, ni les autorités locales, ni le commerce, ne sont demeurés impassibles en présence de cette situation. Ils ont donné leurs soins au dragage de la rade, à l'extension des quais verticaux et des cales inclinées, qui présentent ensemble

un développement de plus de quatre kilomètres; mais ces mesures ont été insuffisantes, et le port s'est trouvé plusieurs fois encombré à tel point, que de nombreux navires étaient obligés d'attendre leur tour dans les passes du fleuve. Des bateaux à vapeur n'ont pu même décharger immédiatement leurs marchandises pour en prendre d'autres aussitôt; c'est grave, car la rapidité et le renouvellement fréquent de leurs opérations est le seul moyen de compenser le prix élevé des transports qu'ils effectuent.

On a conçu alors le projet de construire un bassin à flot (voy. t. VIII, 1840, p. 291) dont l'établissement a été déclaré d'utilité publique, et pour lequel la chambre de commerce de Bordeaux s'est engagée à avancer successivement au Trésor jusqu'à concurrence de dix millions de francs, afin d'accélérer les travaux, qui ont commencé en 1869.

Ce bassin avec ses dépendances occupera une superficie de 520 000 mètres carrés. La portion destinée à recevoir les navires pourra en contenir soixante-seize, et présentera une surface d'environ 100 000 mètres carrés. Elle sera alimentée par les eaux de la Garonne, qui s'y introduiront lorsque la marée atteindra une hauteur déterminée.

Éloigné seulement de deux kilomètres et demi du palais de la Bourse, ce bassin se rattachera par de larges voies charretières et par des rails aux rues de la ville, aux quais et aux gares des chemins de fer du Midi, d'Orléans et du Médoc.

UN DINER BOURGEOIS
AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

INVITATION A DINER. — LE POËTE SCARRON AU PEINTRE MIGNARD.

Dimanche, Mignard, si tu veux,
Nous mangerons un bon potage,
Suivi d'un ragoût ou de deux [1],
De rôti, dessert et fromage.
Nous boirons d'un vin excellent,
Et contre le froid violent
Nous aurons grand feu dans ma chambre.
Nous aurons des vins de liqueur,
Des compotes avec de l'ambre,
Et je serai de bonne humeur.

JUSTICE. — SAGESSE. — CHARITÉ.

La justice est une charité conforme à la sagesse. — La sagesse est la science de la félicité. — La charité est une bienveillance universelle. LEIBNIZ.

SCEAU DÉCOUVERT A LONGUEVILLE.

En 1871, le jardinier de Mme Fenestre, propriétaire à Rouen, découvrit dans sa maison de Longueville un sceau matrice caché dans une ancienne muraille. Ce sceau était évidemment du quinzième siècle, et le style de son ornementation le faisait autant connaître que l'écriture. Ce sceau, en cuivre jaune, était admirablement conservé: sa forme était ovale; il avait 6 centimètres de long sur 4 de large. On remarquait, sous une arcade très-ornée, un personnage habillé en diacre, et qui tenait un gril à la main. C'était évidemment saint Laurent, martyr. Sous cette figure on distinguait parfaitement un écusson qui contenait une arme parlante. Cet écu était mi-parti d'une coupe ou calice et d'un chêne chargé de glands. On lisait autour : S : D : ROBERTI COUPEQUESNE VICARII DE LONGUAVILLA (Sceau de Robert Coupequesne, vicaire de Longueville).

[1] Pas d'entremets; il n'y en avait que sur les tables des riches.

On ne sait vraiment quel était ce Robert Coupequesne, ni en quoi consistait sa dignité de vicaire de Longueville. Ce que l'on peut affirmer, c'est que le sceau est du quinzième siècle, et que la famille Coupequesne existait et était puissante à cette époque. Nous connaissons un Nicolas Coupequesne qui habitait la vallée de la Scie et qui, vers 1420, fut présenté par Henri V à la cure d'Yvetot. Le même ecclésiastique devint chanoine de Rouen et l'un des juges de Jeanne Darc.

Dans les titres de Longueville, le nom de Coupequesne revient souvent. En 1219, dans une charte latine, on voit Aubin, fils de Geoffroy Malvenu, donner aux religieux de Longueville trente-cinq sols de rente annuelle à prendre sur la masure que Jean Coupequesne tenait de lui sur le perré de Dieppe, proche le marché [1].

En 1507, Pierre Mauniard, curé de Claville, prend à ferme pour trois ans, de dom Jean Coupequesne, sacristain du prieuré de Longueville, une pension que celui-ci avait sur la cure de Saint-Nicolas de l'Heure [2]. Cette paroisse fait aujourd'hui partie de la ville du Havre.



Sceau de Robert Coupequesne, découvert à Longueville.

C'est entre ces deux personnages qu'il faut placer le sceau qui nous occupe.

Quant à la dignité de vicaire de Longueville, il nous est malaisé d'en donner toute la valeur. Nous ne croyons pas que par ce titre il faille entendre le vicaire amovible de la localité; nous croyons plutôt qu'il s'agit du curé qui était le vicaire perpétuel des moines, lesquels se considéraient comme les curés primitifs du bourg [3]. La splendeur du sceau serait de nature à nous prouver que Robert Coupequesne était un personnage important et qu'il n'était pas un vicaire ordinaire, comme nous le comprenons aujourd'hui.

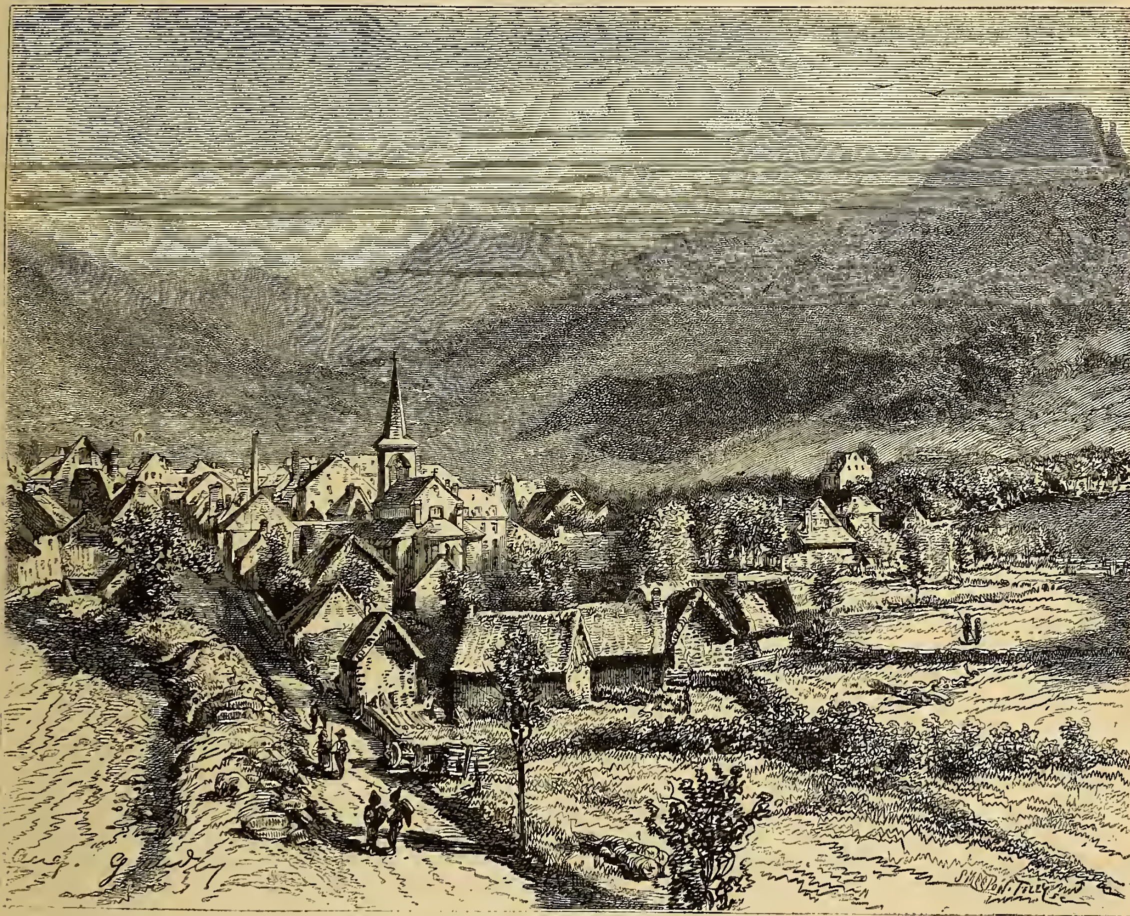
Nous ne croyons pas qu'il y ait eu alors de vicaire général pour le prieuré de Longueville, bien qu'au quinzième siècle le prieur de Longueville figure parmi les juges de Jeanne Darc. Cependant, pour des causes qui nous sont inconnues, nous voyons un grand vicaire figurer au commencement du dix-septième siècle. En effet, l'inventaire des titres de ce prieuré nous montre, en 1627, Guillain Élie, grand vicaire du prieuré de Longueville [4]. Mais nous ne pensons pas que cela ait existé au quinzième siècle. Toutefois, la découverte que l'on a faite de ce sceau nous ferait croire qu'il a servi à un personnage politique dont on cherchait à cacher ou à effacer le souvenir.

[1] Inventaire des titres du prieuré de Longueville, p. 255 (manuscrit de la Bibliothèque de Dieppe).
[2] *Idem, ibid.*
[3] *Idem*, p. 15, Aveu de 1692.
[4] *Idem*, p. 141, *ibid.*

UN COIN DE LA BASSE AUVERGNE.

QUELQUES LOCALITÉS ET QUELQUES LÉGENDES DU PUY-DE-DÔME.

I



Vue du village de Mont-Dore-les-Bains. — Dessin de Gaudry.

Faisons d'abord observer, à propos de la vallée du Mont-Dore, que le village de ce nom, son précieux établissement thermal, ainsi que les merveilles orographiques qui l'environnent, ont été amplement vulgarisés par d'excellents guides-manuels, au premier rang desquels il faut citer ceux d'Adolphe Joanne, le conducteur le mieux instruit et le plus exact des touristes en France.

Rappelons aussi que nous avons nous-mêmes déjà renseigné nos lecteurs sur les curieuses localités où, faibles ruisseaux, la Dore et la Dogne prennent naissance ([1]). On sait que celles-ci, unissant bientôt leurs noms et leurs eaux, forment cette belle rivière, la Dordogne, qui va se jeter dans la Gironde après un parcours de 430 kilomètres.

Mais nous voici bien loin de la vallée du Mont-Dore. Remontons, même au delà, jusqu'à la montée romaine qui conduisait autrefois les baigneurs d'*Augusto Nementum*, la capitale des Arvernes (Clermont), aux sources salutaires nommées alors *Aquis calidis*. Il est dit que cette voie antique, dont le tracé a été retrouvé sur plusieurs points par de savants explorateurs du sol, avait sa direction par Saint-Amant-Tallende, Olloix, Baume-le-Froid, le lac Chambon et Diane, puis venait aboutir au Puy de l'Angle, à la base duquel s'adossent les bains modernes, construits sur l'emplacement des vieilles piscines. C'est cette route que suivit la belle Flavia, fille de Marcus Vindex, propréteur de la Gaule, quand elle arriva de Nementum, portée en litière par ses esclaves et pompeusement escortée, pour voir une amie malade à qui les eaux salines chlorurées du Mont-Dore avaient été prescrites par le médecin.

Nous ne quitterons pas la chaussée antique sans nous arrêter à Olloix, où, avons-nous dit, cette route passait.

LE REPENTIR D'UNE OGRESSE.

Olloix dispute à Issoire, à Pontgibaud et à Orcival le triste honneur d'avoir été l'habitation favorite d'une certaine comtesse Brayère, sorte de Croquemitaine femelle dont le nom légendaire est encore un épouvantail pour les enfants du pays.

Elle aimait la chair fraîche; celle des nouveau-nés surtout était son plus fin régal. Dès qu'elle apprenait que dans quelqu'une des pauvres familles de son domaine seigneurial un enfant était venu récemment au monde, elle dépêchait son maître queux chez les parents de l'infortuné bébé. Le pourvoyeur de la noble anthropophage avait ordre de le réclamer au nom et pour la bouche de sa suzeraine; si on hésitait à le lui livrer, il l'arrachait au sein de sa mère, puis il emportait au château sa proie humaine pour la servir bouillie ou rôtie au prochain repas de l'irrassasiable ogresse.

Ce n'était pas sans éprouver parfois de violents remords que le complice obligé de la comtesse Brayère satisfaisait

([1]) Voy. la Table de quarante années, aux mots Mont-Dore, Sources du Mont-Dore, Creux de Sancy, Lac Pavin.

au monstrueux appétit de sa maîtresse. Comme il ne pouvait, dans sa condition de serf, résister ouvertement aux ordres de celle qui avait sur lui droit de vie et de mort, il résolut de la tromper. Un jour donc, le maître queux, ne voulant pas surcharger sa conscience d'un nouveau crime, s'avisa de substituer à l'enfant qu'on lui avait désigné un veau qui venait de naître dans une étable voisine. La gloutonne le trouva si bien accommodé qu'elle envoya quérir son chef de cuisine pour le féliciter pendant qu'elle était encore à table. Il arriva tout tremblant, craignant que la redoutable châtelaine n'eût découvert sa supercherie; mais au lieu du châtiment dont il se croyait menacé, le coupable par humanité reçut de tels éloges qu'il dut se dire intérieurement : « Je recommencerai. »

En ce moment, des gémissements se firent entendre dans la cour du château, précisément sous les fenêtres de la salle à manger. La comtesse ayant demandé quelle était la cause de ces cris plaintifs, il lui fut répondu que c'étaient ceux d'une vache qui venait de rompre ses liens et de quitter son étable pour venir chercher jusque dans la cour d'honneur du château son veau qu'on lui avait ravi. L'appétit satisfait rend, dit-on, l'âme sensible. La châtelaine, largement repue, s'émut du désespoir de la vache; elle ordonna qu'on fît des recherches pour retrouver son veau et pour le lui rendre.

Profitant de ce moment de compassion, le maître queux, à qui elle venait de signifier directement ses ordres, lui répondit :

— Les recherches sont inutiles : ce veau qu'elle pleure, c'est moi qui le lui ai pris; mais je ne peux plus le lui rendre, puisque vous l'avez mangé.

Et, tombant aux genoux de sa maîtresse, il lui avoua que sa conscience révoltée lui avait inspiré l'idée de cette substitution. La comtesse, frémissante de colère, allait appeler pour qu'on vînt châtier sous ses yeux le misérable serf qui l'avait abusée; mais lui, bravant la menace, continua :

— Vous vous êtes attendrie tout à l'heure, lui dit-il, parce que vous avez vu la douleur d'une pauvre vache; si vous aviez pu voir celle des mères dont vous avez dévoré les enfants, vos remords égaleraient les miens, et vous auriez cessé d'exiger d'elles le tribut de sang qu'elles vous payent.

Ces paroles ouvrirent au repentir le cœur de la comtesse, et comme ceci se passait à une époque où les plus grands coupables croyaient que la multiplicité des fondations pieuses suffit pour expier tous les crimes, l'ogresse d'Olloix se jugea si criminelle qu'elle fonda une église à Issoire, un monastère à Mont-Ferrand, et donna à la miraculeuse Notre-Dame d'Orcival une belle prairie nommée la Prade.

LA GROTTE DE LA BONNE-FEMME.

Orcival, dont il vient d'être parlé, est un des points principaux de la route la plus fréquentée de Clermont-Ferrand à la vallée du Mont-Dore. L'image vénérée de la Vierge, que la comtesse Brayère crut se rendre favorable en lui cédant la propriété d'une pièce de terre dans ses vastes domaines, repose encore aujourd'hui dans la crypte de l'église du village, au-dessus du maître-autel. La tradition populaire l'attribue à saint Luc, le patron des artistes. Si d'Orcival vous descendez jusqu'au hameau de la Bourboule, situé sur la rive droite de la Dordogne, et célèbre par la vertu de ses eaux, il vous sera certainement parlé de la *Grotte de la Bonne-Femme*. Il ne s'agit pas de l'habitation fantastique d'une fée du bon vieux temps, mais du très-modeste réduit d'une contemporaine. On le décrit ainsi : La maison est creusée dans le roc; elle s'adosse au rocher de granit qui domine le hameau. Une porte et deux fenêtres sont les seules ouvertures de la maison. Au-dessus de la porte s'étalent quelques touffes de genêts et de digitales, des massifs d'œillets sauvages et de campanules. La chambre d'entrée est assez grande; on remarque au plafond les traces laissées par la pioche qui l'a creusée. Le mobilier se compose de caisses fermant à charnières, qui servent de buffets, et de bancs. Au fond de la cheminée est une cage de bois dans laquelle sèchent les fromages. Il y a deux lits fortement encaissés : celui de la bonne femme et de sa nièce, son enfant d'adoption; derrière ces lits est la provision de foin pour les chèvres qui fournissent le fromage. Celles-ci occupent, avec le bûcher, la moitié de cette première chambre. Dans la pièce du fond, quelques bandes de byssus d'un vert éclatant, attachées aux parois, annoncent l'humidité de la seconde moitié du local. C'est à la fois la fontaine et le lavoir. L'eau qui découle continuellement du plafond est reçue dans une cavité creusée dans le rocher; une rigole reçoit le trop-plein, qui va se déverser dans une autre cavité voisine de la première. Cette cuve naturelle sert pour laver les légumes, rincer le linge et faire boire les chèvres. L'eau toujours fraîche et limpide de cette source étant la meilleure du hameau, la bonne femme, qui en est propriétaire, ne permet qu'à ses amis seuls d'y puiser. Un jardin potager, situé au-dessus de l'habitation, fournit aux besoins du ménage. Leur métier de fileuses ne serait point une ressource suffisante pour les habitantes de la grotte, n'était la saison des eaux, durant laquelle la charité des visiteurs ajoute le supplément nécessaire pour équilibrer leur budget. La Grotte de la Bonne-Femme a coûté 80 francs, prix de trente-deux journées de travail.

Pour nous orienter, avant de poursuivre notre course fantaisiste, franchissons l'espace qui sépare la Bourboule du village de Mont-Dore; adossons-nous à l'église, en regard du groupe de montagnes qui borne l'horizon. Au centre est le pic le plus élevé des monts Dore : le Puy de Sancy; on voit, à droite, le gigantesque monolithe dit le Capucin, aiguille détachée du mont qui l'avoisine et qui figure un moine en prière; enfin, à gauche, le célèbre Puy de l'Angle, qui descend jusqu'à l'établissement des bains.

La suite à une autre livraison.

LE PREMIER JOUR DE MAI.

J'ai toujours aimé à marquer d'un signe, en passant, cette date du 1er mai, mois adorable de jeunesse et de pureté, comme on met une fleur, en passant aussi, dans un livre.

Une fois de plus le grand mot de la résurrection a été dit à la terre : « Lazare, lève-toi! » Et une fois de plus la nature, endormie dans ses voiles de mort, a secoué son linceul de neige, et, lentement, dans sa pâleur d'hiver, s'est soulevée de son tombeau, en triomphe, avec une divine splendeur! La vie, une fois de plus, a vaincu la mort.

La nature soumise a obéi à Dieu, et l'homme a adoré Dieu.

J'aime cette heure entre toutes, ce grand signe de la résurrection qui nous attend, nous, plantes humaines aussi, mais qui n'avons qu'un seul printemps sur terre. Notre vie à nous nous attend là-haut. Nous aussi, quand l'heure de la vie sera venue, nous franchirons la mort d'un seul élan de foi pour entrer dans la patrie, la seule vraie, la seule affranchie des douleurs que font les hommes insensés qui gâtent la terre.

O terre! Dieu t'a faite et donnée à nous belle et douce.

Tes harmonies sont un chant, tes parfums une pure ivresse, tes splendeurs un inestimable présent aux plus déshérités du bonheur des hommes. Nos douleurs ne parviennent pas, dans leurs détresses mêmes, à effacer du grand livre de vie ces pages célestes de la nature. Le cœur le plus mort à la vie te regarde et sait se relire encore. Au fond de ce cœur désolé tu pénètres, tu parles et tu consoles, et dans tes fleurs tu nous fais des amies, quand il n'en reste plus à aimer aux malheureux.

Une fois de plus, l'ascension des fleurs a commencé depuis l'épine noire, qui a marbré de sa neige légère les buissons encore noirs et nus sous le souffle d'hiver. L'ascension s'est faite soudaine, spontanée, prodigieuse dans son mystère comme toutes les œuvres divines. La vie a éclaté de toute part. Les draperies vertes de la nature se sont déployées sur la terre avec une royale profusion.

Il y a quelques jours à peine, cette adorable vapeur verte des premières feuilles était doucement teintée des flocons blancs des cerisiers, ravissante transparence des premières feuilles, voilant les tons fauves des arbres nus encore, mais qui déjà ont pris cette teinte chaude où l'on sent monter la séve endormie frissonnante avant le réveil.

Tout ce premier rêve du réveil est déjà passé. Les bois commencent à perdre cette vaporeuse transparence pour s'envelopper plus richement des larges feuilles tendres, ombrées encore de tons incertains. Les fleurs des cerisiers se sont effeuillées vite au vent, comme fond une dernière neige au souffle tiède du printemps.

A peine a-t-on le temps de voir, d'aimer et de bénir ce printemps guérisseur. La nature hâtive emporte et puis rapporte à flots pressés une teinte après une teinte, un parfum après un parfum. La fleur qui finit est toujours regrettée. On les voudrait garder toutes à la fois, ces fleurs, ces splendeurs enchantées. La serre serait trop belle alors. Le regard en oublierait presque de se lever du côté du ciel.

Nature, secoue tes parfums sur ceux qui souffrent; ils ont besoin de ta vie, ceux qui n'entendent plus que toi. Prends-les dans ton sein, berce-les et écoute. Chanteleur ta douce et belle chanson de résurrection qui console! Celle-là ils l'entendent avec calme et douceur, et un sourire leur reste encore aux lèvres pour toi. Prends-les donc, ceux qui pleurent, et ne leur laisse regarder que toi.

L'aubépine a remplacé l'épine noire aux buissons, les fleurs montent, les lilas secouent leurs hautes gerbes déjà pâlies. Les neiges rosées des pommiers me font songer à l'aube de la jeunesse, aux joues teintées de pudeur des jeunes filles sous leur voile de mariée.

Une merveilleuse glycine enguirlande ma terrasse de ses cascades de grappes lilas. A regarder toutes ces douces choses, on oublie presque de souffrir.

Il est des joies comme des douleurs qui font jaillir la voix; il en est d'autres qui la replient et la ferment en nous, comme la source contenue sous les neiges glacées.

Ce matin, les aubépines aux buissons, tout le long de mon chemin, m'ont mis le cœur en voix. Ce parfum sans nom qui s'exhale des herbes et des feuilles imprégnées de séve, cette jeunesse printanière qui renaît, donne à l'âme, aussi endormie dans l'hiver, l'idée de renaître. Ces champs de colzas en fleur qui sont nos landes d'or à nous, la terre un peu humide des pluies d'hiver qui exhale son parfum aussi, ce ciel voilé du matin, les lointains bleus des Alpes à l'horizon dressant leurs hauteurs de neiges éternelles (¹), des chants d'oiseaux sur toutes ces beautés et ces parfums, tout ce bruissement charmant de la nature à l'aube printanière, semble chanter son cantique des cantiques. Et quelque chose aussi chante dans mon cœur. Dieu nous rend, par instant, la plénitude de la vie; il relève le brin d'herbe le plus petit et le plus frêle. L'âme qui regarde, écoute... Est-on sur terre, ou est-ce déjà d'en haut? On ne sait pas. L'âme échappée de nous-mêmes, il semble, se lève, monte et suit l'adorable vision du printemps dans sa radieuse pureté; le cœur ému dit merci à Dieu, et la croix du malheureux, un instant soulevée, laisse chanter à la terre et à l'âme le cantique de l'action de grâces et de l'amour.

(¹) Ces lignes nous viennent d'un ami qui habite les bords de la Saône.

L'ADMIRATION.

C'est un grand signe de médiocrité que de louer toujours modérément. — VAUVENARGUES.

Pour admirer et louer hautement ce qui est digne d'admiration et de louange, il faut des qualités peu communes.

Il faut une âme sensible à ce qui est beau, excellent, élevé;

Il faut rendre justice à qui de droit, en dehors de toute obligation positive;

Il faut avoir le cœur fermé à ces petites passions qui s'offusquent de toute supériorité découverte chez les autres.

Il n'y a que des âmes d'élite capables de ce culte désintéressé de la beauté morale. (¹)

LE CHAGRIN ET LA JOIE.

Le tonnerre gronda dans l'immensité, et des éclairs sillonnèrent le ciel.

Alors, du sein ténébreux de la terre, à l'appel du Destin, le Chagrin sortit. Il gémissait péniblement, et sur son passage s'élevaient des rocs escarpés et pullulaient des plantes vénéneuses.

Soudain un arc-en-ciel apparut le long des nuées. Une seconde fois le Destin fit un signe, et une tendre vierge aux joues roses descendit des cieux; l'Aurore l'accompagnait, et autour d'elle naissaient des fleurs.

Et le Chagrin s'avança vers elle avec colère du fond de ses noirs rochers, et lui dit :

— Va-t'en à gauche, j'irai à droite, afin que nos chemins ne puissent jamais se rencontrer! Mon cœur te hait d'une haine puissante.

La Joie répondit en souriant :

— J'irai à gauche, va-t'en à droite, et que jamais nos chemins ne se rencontrent! J'aime la lumière sacrée du soleil, et je fuis ton visage maussade.

Elle dit. Alors s'étendit au ciel un nuage d'un rouge sombre, et une voix en tomba :

— Vous suivrez l'impulsion immuable du Destin, et vos deux routes s'entrelaceront l'une à l'autre en croisements serrés. Ainsi, quoique séparés par la haine, vous vous rencontrerez sans cesse, et à vous deux vous ferez, par la sévérité et par l'amour, l'éducation de mes enfants. Voilà comme de l'échange de vos leçons pourra fleurir une race virile. — NONNE.

ÉTUDES CÉRAMIQUES.

Suite. — Voy. p. 60.

MOUSTIERS ET MARSEILLE.

La fabrication de la faïence, qui avait pris à Rouen et à Nevers une si grande extension vers la fin du dix-septième siècle, devait bientôt se répandre partout. Les difficultés et la cherté des transports augmentaient nota-

(¹) H. Corne.

blement le prix des nouveaux produits céramiques dont l'usage devenait de plus en plus général, et de nouvelles manufactures ne tardèrent pas à s'établir dans les contrées éloignées du centre de la France. Une des plus importantes est sans contredit celle de Moustiers, petite ville du département des Basses-Alpes, perdue pour ainsi dire au milieu d'une contrée montagneuse et peu accessible. (1)

Les faïences de Moustiers, remarquables par leurs qualités décoratives et la pureté de leur émail, furent longtemps attribuées aux fabriques de Rouen; plusieurs écrivains du siècle dernier, Piganiol de la Force, l'abbé Delaporte, l'avocat Fournay, etc., les avaient cependant mentionnées avec éloges dans leurs écrits, et l'on a peine à comprendre l'oubli profond dans lequel elles étaient tombées; M. Riocreux (1), le savant conservateur du Musée céramique de Sèvres, est le premier qui ait mis les amateurs sur la voie de cette fabrication, que devait faire connaître complétement, quelques années plus tard, M. le baron C. Davillier dans son excellente *Histoire des faïences et porcelaines de Moustiers et Marseille.*

C'est à la fin du dix-septième siècle que Pierre Clérissy, issu d'une famille de potiers, sut créer à Moustiers « l'industrie de la faïence, qui, dit M. Davillier, devait valoir à lui la fortune, à ses descendants l'anoblissement, et à son pays un siècle de prospérité. » Son neveu, qui lui succéda en 1728, et qui portait le même nom que lui, fut anobli par le roi Louis XV en 1743, et prit le titre de seigneur de Trévans. Nommé, en 1747, secrétaire du roi en chancellerie près le Parlement de Provence, il s'associa Joseph Fouque, habile décorateur, et lui céda sa fabrique qui n'occupait pas alors moins de vingt-deux peintres, et qui resta la première et la plus importante de celles que des concurrents établirent bientôt après à Moustiers et dans quelques localités voisines. Ses produits avaient acquis à cette époque une réputation justement méritée et qu'elle sut conserver longtemps, puisque l'abbé Delaporte, dans son *Voyageur français*, publié à Paris en 1788, en parle en ces termes : « Il y a dans la petite ville de Moustiers une manufacture de faïence, qui passe pour être la plus belle et la plus fine du royaume. »



Grand plat en faïence de Moustiers; décor bleu. — Dessin d'Édouard Garnier.

On peut admettre deux époques bien distinctes dans la décoration des pièces fabriquées à Moustiers : la première est surtout caractérisée par des sujets de figures que les peintres reproduisaient dans le fond des plats ronds ou ovales, sur des vases ou des bassins très-profonds, à bords droits, destinés à faire rafraîchir le vin. La plupart de ces sujets sont empruntés à l'œuvre considérable d'*Antoine Tempesta*, célèbre graveur florentin, mort à Rome en 1630, et représentent presque toujours des combats ou des chasses aux bêtes féroces; quelques scènes mythologiques sont copiées d'après *Frans Floris*, le peintre d'Anvers, que ses compatriotes avaient surnommé le *Raphaël flamand.*

La seconde époque, dont les spécimens, beaucoup moins rares, sont plus connus, se distingue par la pureté de l'émail, d'un beau blanc laiteux ou quelquefois légèrement rosé, et surtout par une délicatesse extraordinaire dans la décoration, empruntée au style de Bernard Toro, sculpteur du roi, qui composa vers le commencement du siècle dernier des dessins très-remarquables que plusieurs

(1) Voyez sur Moustiers, tome XXVI, 1858, p. 121.

(1) Voy., sur Denis Riocreux, t. XLI, 1873, p. 4.

graveurs ont reproduits et qui, malheureusement, ne sont pas assez connus. Ce sont de gracieux entrelacs au milieu desquels se jouent quelques figures de nymphes, de satyres et d'amours, et qu'accompagnent des baldaquins, des cariatides, des gaînes, des lambrequins, etc., arrangés avec autant de goût que de hardiesse. Le grand plat du Musée de Sèvres que représente notre gravure est un des plus remarquables produits de la fabrication de Moustiers à cette époque.

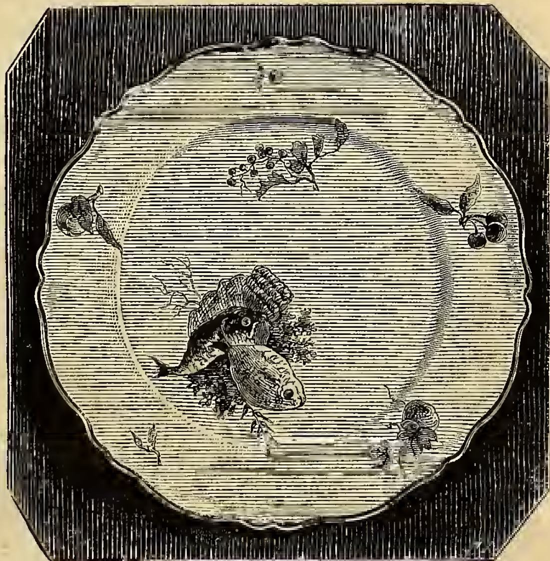
Nous devons aussi mentionner dans cette seconde période les décors, un peu moins soignés comme exécution, de *grotesques* et de caricatures reproduits au poncis, et peints tantôt en vert mélangé de noir, tantôt en jaune et vert, quelquefois en camaïeu jaune ou vert; quelques-uns de ces *grotesques* sont empruntés à Callot; mais, le plus souvent, ce sont des fantaisies dues à l'imagination et au talent des peintres du pays (fig. 2).

Très-éloigné des grands centres de production, Moustiers ne pouvait que suivre difficilement le mouvement artistique de Paris; le goût y était peu changeant, et ses fabricants n'eurent guère à lutter contre les influences extérieures ou à copier les produits des autres faïenceries. Quelques imitations très-rares des décors rouennais y furent faites cependant à une époque encore indéterminée; ce sont les seuls spécimens sur lesquels on remarque l'emploi du rouge; encore est-il de beaucoup inférieur à celui dont les manufactures de la vieille cité normande possédaient presque seules le secret.

Parmi les autres fabriques du midi, nous mentionnerons seulement celles de Marseille. Quelques-unes, notamment celles de *Savy* (placée sous la protection de Monsieur, frère du roi, comte de Provence, plus tard Louis XVIII), de *Robert* et de la veuve *Perrin*, produisirent des pièces remarquables presque toutes imitées des



Assiette de Moustiers; décor à grotesques.



Assiette de Marseille.

— Dessins d'Édouard Garnier. —

orfévreries de l'époque et décorées de paysages et de natures mortes (fig. 3), peintes en diverses couleurs avec une perfection remarquable.

LA PAGE 115.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 50, 61, 78, 93, 106, 122, 138, 154.

IX. — RÉCLAMATION PRÉVUE.

La chambre de Pierre Jousselin était séparée du cabinet de travail où Valentine avait son lit par une petite pièce d'entrée servant de salle à manger. Après une nuit sans sommeil passée à se demander comment le manuscrit de son père était tombé entre les mains du mari de sa protectrice, la jeune fille, pressée de savoir en quel état se trouvait l'intéressant malade d'esprit spontanément rendu à la conscience de lui-même, sauta à bas du lit où elle s'était jetée tout habillée, et, ouvrant discrètement les portes, marchant sur la pointe des pieds, elle alla jusque auprès du lit de son père, se pencha vers son oreiller, puis se retira avec les mêmes précautions : elle venait de s'assurer qu'il reposait paisiblement.

Au moment où elle traversait de nouveau l'antichambre, elle fut arrêtée par le bruit de trois petits coups frappés à la porte qui donnait sur le corridor extérieur. A cette façon de s'annoncer, Valentine reconnut la jeune fleuriste et s'empressa de lui ouvrir.

— Entrez, Berthe, et parlez bas, lui dit-elle.

— Ce n'est pas moi qui vous demande, c'est une dame qui se trompait de porte; elle a heurté à la mienne, croyant frapper chez vous.

La petite voisine s'effaça pour faire place à la dame annoncée, et rentra aussitôt chez elle.

Valentine se trouva alors en présence de Mme Grandmaison. Celle-ci s'avança brusquement, lança, en passant devant sa protégée, un regard d'indignation, et dit d'une voix où vibrait la colère :

— Je viens vous demander une explication, Mademoiselle.

Avant qu'elle eût parlé, Valentine avait déjà deviné ce qui l'amenait de si loin à pareille heure, et, le cœur affermi par l'excuse qu'elle pouvait opposer aux reproches de la femme du soi-disant inventeur, elle lui dit :

— Veuillez, Madame, passer dans ma chambre; le bruit de nos voix pourrait réveiller mon père, et il a tant besoin de repos!

Quand la copiste fut seule avec Mme Grandmaison, cette dernière reprit la parole :

— Vous avez, je le vois, compris le but de ma visite, puisqu'elle ne vous étonne pas : contre mon désir et ma

volonté, vous avez furtivement emporté le manuscrit qui ne devait pas sortir du cabinet de mon mari.

— En effet, Madame; mais si j'ai pu penser d'abord que je commettais une faute, je n'ai plus maintenant à m'en repentir.

Trompée par l'attitude calme de Valentine sur le sens de ses paroles, Mme Grandmaison répliqua d'un ton moins sévère :

— Vous dites cela, sans doute, parce que, grâce à votre travail de cette nuit, vous avez réparé la maladresse de Catherine... Elle m'a raconté l'accident : une lampe renversée sur vos pages de copie; mais ne valait-il pas mieux revenir aujourd'hui chez moi que de nous exposer aux suites terribles que peut avoir votre imprudence?

— Ces suites que vous redoutez, je ne les crains pas, moi!

En parlant de la sorte, Valentine pensait à son père; l'autre, uniquement occupée de son mari, continua :

— Vous ignorez ce qui s'est passé longtemps après votre départ, malheureuse enfant! Quand je rentrai, M. Grandmaison dormait encore; il ne tarda pas à se réveiller, et son regard qui vous cherchait prit une expression d'anxiété en ne vous voyant plus assise devant le bureau sur lequel vous avez l'habitude d'écrire près de lui. Il avait hâte de savoir si votre copie était ou non terminée. Je compris son désir, et j'ouvris le tiroir où vous serriez tous les soirs votre travail, ainsi que le précieux manuscrit.

— Bien précieux, en effet! interrompit Valentine.

— Je constatai d'abord, poursuivit Mme Grandmaison, qu'il manquait un grand nombre de pages, et je ne parvins pas à trouver ce manuscrit, que le regard de M. Grandmaison réclamait avec une impatience croissante; impossible de lui cacher la vérité : il l'avait devinée à mon geste de stupéfaction et à la pâleur de mon visage. Soudain, comme si l'énergique puissance de la pensée venait de galvaniser le corps, il se dressa sur son séant, et ses bras, tendus vers moi, me redemandèrent, hélas! ce que je ne pouvais pas lui donner. Vous comprenez ma douleur, mon désespoir, mon épouvante. Pendant que j'essayais de le calmer, Catherine, que j'avais appelée à mon aide, m'avoua ce qui s'était passé. La commotion qui avait désenchaîné les membres de mon pauvre paralytique avait aussi délié sa langue; ses premiers mots, quand la servante eut achevé son récit, furent :

— Mon manuscrit!

— Il a dit : Mon manuscrit? demanda Valentine, avec un sourire légèrement ironique.

— Tu l'auras demain, lui répondis-je; vous deviez le renvoyer ce matin; mais depuis quelques heures il souffre trop de l'attendre, et je viens le chercher.

En ce moment décisif, la fille de Pierre Jousselin, assurant sa voix pour lui donner l'accent d'une résolution inébranlable, répliqua :

— Pardonnez-moi, Madame, si je me vois forcée de vous répondre par un refus. Ce manuscrit, que vous croyez avoir le droit de me réclamer, il m'est impossible de vous le rendre.

— Impossible! répéta Mme Grandmaison, sans remarquer que la copiste lui contestait un droit; vous l'avez perdu, malheureuse!

— Si ce n'était que cela, vous n'auriez pas longtemps à le regretter. La personne qui l'eût ramassé derrière moi saurait à qui le rapporter. Sur la première page du mémoire, votre mari a eu soin d'écrire : « Par Saturnin Grandmaison, place de la Vieille-Estrapade, n° 59. »

— Puisqu'il n'est pas perdu, qu'en avez-vous fait?

— Il est ici, sous ma garde.

— Vous êtes folle ou bien audacieuse, Valentine; vous vous avouez effrontément capable de commettre un abus de confiance, un vol!

— Êtes-vous bien sûre, Madame, que ma résistance mérite les noms que vous lui donnez? Je respecte en vous l'épouse complice ou non du mensonge de son mari; mais n'insultez pas en moi la fille qui défend contre vous l'œuvre de son père.

A cette accusation de mensonge portée contre M. Grandmaison, sa femme eut un geste d'emportement qu'elle réprima devant la fermeté du regard et l'accent irrésistiblement sincère des dernières paroles de Valentine.

Pendant que Mme Grandmaison, suffoquée par l'émotion, attendait, haletante, que la jeune copiste lui donnât l'explication de ces mots : « Je défends contre vous l'œuvre de mon père », celle-ci, se reprochant le mal qu'elle venait de causer à la pauvre femme qui fut sa bienfaitrice, disait en pleurant :

— Ah! Madame, il faut que ce que je viens de vous apprendre soit bien vrai, et que ma douleur de vous l'avoir appris soit bien profonde, puisqu'il m'inspire un vœu impie. Oui, je voudrais, au prix d'un éternel remords, qu'il me fût encore possible de nier la découverte qui a rendu la raison à mon père.

— Il n'est plus fou? s'écria Mme Grandmaison.

— Non, Madame, il ne l'est plus depuis qu'il a vu là, sur cette table, le manuscrit que j'avais emporté hier de chez vous. Il me disait : « C'est à moi, c'est mon bien, c'est mon idée. » Et moi qui avais entendu ses cris de joie, moi qui voyais bien que son égarement avait cessé, je refusais de le croire; je l'ai forcé de me prouver qu'il ne se trompait pas, et la preuve que je lui demandais, il me l'a donnée... Une page manquait au dernier cahier du manuscrit; cette page, que votre mari n'a jamais connue, mon père l'avait conservée, elle est maintenant à sa place; et, si le doute était possible, elle témoignerait devant la justice en faveur de mon père.

— Mon Dieu! mon Dieu! murmura Mme Grandmaison en tombant accablée de douleur sur un siége; mon mari en mourra, et sa dernière parole sera pour me maudire, parce que j'ai eu le malheur de me rappeler que tu existais et de t'introduire chez moi.

Sa voix se brisa dans un sanglot, et elle cacha son front dans ses mains.

Certes, Mme Grandmaison était une noble femme, incapable de satisfaire un désir ambitieux au prix d'un mensonge : aussi ce n'était pas au faux savant privé de son auréole que s'adressaient ses larmes, mais à l'excellent mari qui l'avait choisie malgré sa pauvreté. Depuis vingt ans elle avait vécu des illusions entretenues dans son esprit par l'orgueil de Saturnin Grandmaison. Elle avait gardé, comme un devoir, l'espérance de voir rayonner le nom de son mari parmi ceux des princes de la science, et tout à coup, sans préparation, elle apprenait que sa gloire eût été usurpée et que la vanité lui tenait lieu de génie. Une autre femme eût sans doute senti son cœur se révolter, et la haute estime faire place au profond mépris pour cet usurpateur de réputation, ce spoliateur des idées d'autrui; elle ne se souvint que du passé qui la liait à l'homme généreux qui fut le sauveur de son père et qui était lui-même le père de son enfant. La confiante admiration qu'elle avait pour le génie n'entraîna pas en tombant la reconnaissance qu'elle devait à l'inépuisable bonté de l'homme qui avait fait son bonheur. Elle ne comprit qu'une chose, c'est que la certitude de voir le mensonge dévoilé et son rêve évanoui pourrait tuer M. Grandmaison, et que son devoir, à elle, était de le sauver à tout prix.

Elle écarta ses mains de son visage où ruisselaient les pleurs, et elle dit à Valentine :

— Souviens-toi que je t'ai aimée toute petite, que mes soins ont calmé le désespoir de ta mère ; que je vous ai protégées toutes deux... Je ne te dis pas cela pour m'en faire un mérite ; j'obéissais à l'impulsion de mon cœur ; le tien doit t'ordonner de me venir en aide pour conserver les jours de mon mari.

— Je vous l'ai dit, Madame, je n'ai rien oublié de tout ce que je vous dois ; je suis prête, pour vous, à faire tous les sacrifices, excepté celui du manuscrit de mon père.

— Non, je comprends, tu ne peux me le rendre à présent que ton père l'a revu ; mais, ajouta-t-elle comme frappée d'une inspiration, tu peux me le prêter, ne fût-ce que pour un jour ?

Puis, développant son idée à mesure qu'elle la concevait, Mme Grandmaison continua :

— Si, à ton tour, tu me confies ce manuscrit, mon mari en le revoyant sera complétement rassuré ; puis, sous prétexte de l'adresser à l'Académie, je te le remettrai. Si l'épreuve que le cher malade a subie hier a réellement commencé sa guérison, il me sera facile de lui faire croire que son mémoire a été égaré ou perdu avant d'avoir pu être soumis à un examen qu'on peut, m'a-t-on dit, faire attendre plusieurs années... Si, au contraire, mon malheur veut qu'il succombe à une rechute, il mourra tranquille sur l'avenir de l'œuvre à laquelle il voulait attacher son nom, et comptera jusqu'à la fin, pour sa tombe, sur des couronnes que notre respect seul y déposera.

Malgré les chaleureuses instances dont Mme Grandmaison accompagnait la confidence de son projet, Valentine hésitait encore à lui livrer, même seulement pour un jour, le manuscrit de son père.

A bout de prières, la suppliante trouva un mot qui vainquit la résistance de la jeune fille.

— Ce que j'espère de toi, je te le demande au nom de ta mère.

— Attendez-moi, reprit Valentine. Et elle courut vers la chambre de son père. En passant devant la porte de sortie, elle s'étonna de la trouver ouverte. « Je croyais bien l'avoir fermée », se dit-elle ; puis, sans y réfléchir davantage, elle continua son chemin. Arrivée à quelques pas de l'alcôve, elle s'arrêta saisie d'un tremblement, comme si elle allait commettre un crime ; mais le souvenir de sa mère que Mme Grandmaison avait invoqué fortifia son courage ; elle s'approcha du lit et demeura stupéfaie : Pierre Jousselin n'était plus là. Elle souleva l'oreiller, le manuscrit avait disparu...

La fin à la prochaine livraison.

EXCELSIOR !

Triste temps ! sombres nuages !

Élevez vos pensées. Au delà de ces nuages il y a le beau temps éternel, les rayons du soleil radieux. Le monde est inondé de rayons de lumière qui ne sont interceptés que passagèrement par l'ombre de la nuit ou des nuages. De même, le temps des douleurs et des tristesses n'est que passager.

THÉODORE PRODROME

POÈTE DE LA COUR DES COMNÈNES

(Douzième siècle).

SON ÉPITRE A ANDRONIC COMNÈNE.

Parmi les poëtes du douzième siècle qui vivaient à la cour de Byzance, il en est un dont l'on a conservé quelques poésies curieuses en ce qu'elles donnent des détails sur la vie domestique du temps. On remarque entre autres une épître en style familier, comme celles que Marot adressait à François Ier ; mais on y trouve beaucoup moins de grâce et d'esprit. Elle est, paraît-il, antérieure à l'année 1142.

Le poëte y fait un triste tableau de sa position, afin d'émouvoir la compassion de son puissant bienfaiteur :

« Prenez-moi en pitié, dit-il, si vous ne voulez pas que je succombe. Sans doute, quand je me rappelle vos générosités, je reconnais que vous me donnez beaucoup. Mais dix misérables mesures de blé, que je reçois tous les quatre mois, sont bien loin de me suffire, car, je ne sais comment cela se fait, nous en consommons treize par mois.

» Ne me faut-il pas du bois à brûler, du charbon et quelques vivres une fois la semaine ? Ne faut-il pas aux miens des chaussures, à moi des souliers pour mes courses d'hiver, un justaucorps court et épais pour me garantir du froid ? Ne demande-t-on pas chez moi du lin, du coton, des peaux fraîches et vieilles, du savon, du miel, du vinaigre, du sel, etc. ?

» Ne faut-il pas, enfin, à ma femme un vêtement pour les fêtes de Pâques, à ma mère un manteau et des bas ? Et si je voulais parler des autres objets, tels que vases, cruches, etc., je n'en finirais pas. Il me faut donner ici, donner là, donner pour la marmite, pour le crible, pour des rats de cave, des allumettes. Puis il faut faire venir le chirurgien, parce qu'il y a toujours quelqu'un à saigner.

» Monsieur, la corde du puits est cassée, qu'on la change ; — le tonneau ne tient plus l'eau, qu'on en achète un autre ; — notre porte est démontée, que le serrurier l'arrange ; — l'enfant s'est blessé, vite que l'on achète de la meilleure huile de camomille, du vinaigre et autres ingrédients, et qu'on fasse un onguent pour la blessure avant que l'inflammation ne s'y mette.

» Vous voyez, mon illustre bienfaiteur, dans combien de dépenses je suis entraîné ; tout ce que j'ai, tout ce que je reçois, tout y passe. Établissez le compte de ce que vous me donnez, et si vous trouvez que je n'en fais pas un bon usage, blâmez-moi comme un prodigue et appelez-moi *gâcheur d'oignons*. N'ajoutez pas foi aux calomnies de quelques envieux qui cherchent à me nuire auprès de vous.

» Ce que je viens d'énumérer doit entrer chaque année dans la maison de tous, que l'on soit riche ou pauvre, serviteur ou maître, religieux ou laïque, vieux ou jeune, chacun suivant ses moyens et sa position. Ceux qui reçoivent en héritage le bien-être et la prospérité, ceux-là seuls peuvent jouir de tout ce que la terre et la mer produisent de bon. Quant aux autres, pauvres et affamés comme moi, qui n'ont reçu en partage que la misère, ils ont beaucoup de dépenses et peu de revenus. Aussi se trouvent-ils bientôt réduits à la dernière extrémité. Ils finissent par manquer même de vêtements. Ils vont et viennent comme des gens ivres, regardant sans voir, bayant aux étoiles et comme frappés de la foudre.

» Telle est ma situation. Atteint par cette maladie qu'on nomme l'indigence, j'ai vu, malheureux que je suis, j'ai vu tout mon avoir se consumer. Si vous ne m'ouvrez la porte de votre miséricorde, si vous ne venez à mon secours, je finirai par manger mon immeuble, ce qui pour moi sera pire que la mort.

» Mon très-illustre protecteur, ne vous laissez pas abuser, cependant, par mon titre de *Ptochoprodrome* (pauvre Prodrome) ; n'allez pas croire que je me nourris d'herbes de montagne. Je ne mange ni sauterelles ni racines. Ce qu'il me faut, c'est un ragoût riche et varié ; ce sont des pâtisseries légères et feuilletées et un rognon de mouton bien gras. Songez à toutes mes dépenses ; rappelez-vous

que je tiens le ménage de toute ma maison. Si vous ne venez promptement à mon aide, je succomberai, je mourrai, et alors vous serez privé du poëte qui chaque jour vous saluait d'une louange nouvelle. »

Par ce dernier passage, et par une autre pièce plus considérable (mise en lumière par M. E. Miller, de l'Institut), on voit que Théodore Prodrome était un poëte famélique de peu de dignité. Il était, à son gré, mal marié; mais on peut croire que sa femme était plus à plaindre que lui : il paraît qu'il se complaisait dans la paresse, était gourmand et quelque peu ivrogne.

RÈGLE.

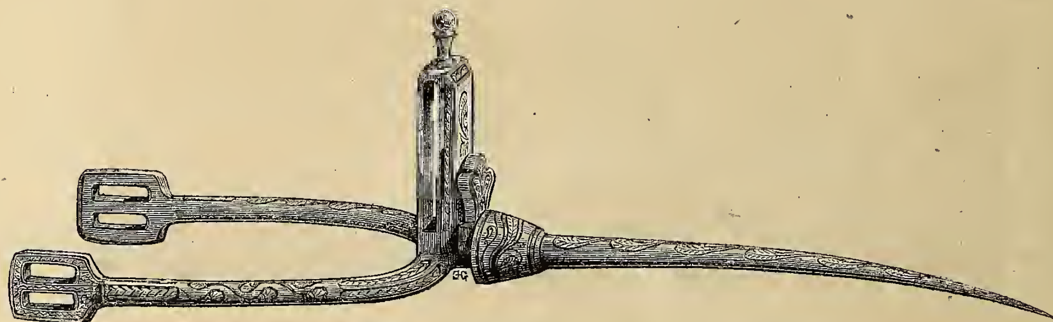
Une vie bien réglée multiplie le temps. ***

L'ÉPERON ARABE.

Si cet instrument eût été mis sous les yeux du vénérable Huzard (1), de cet homme de bien qui fit tant pour l'art du vétérinaire et que la science regrette depuis près de quarante ans, il eût certainement éprouvé un sentiment d'effroi, de pitié et d'indignation : il eût maudit ce formidable engin que l'impitoyable Orient a inventé pour hâter la course de ses admirables coursiers. Cependant l'Arabe, on ne l'ignore point, traite le cheval avec une sollicitude quasi paternelle; il conserve la généalogie de la noble bête qui fait la gloire de sa tribu, et il l'inscrit dans sa tente. Les périls sans pareils du désert peuvent seuls expliquer comment il s'est armé de ce dard formidable, qu'il n'emploie, d'ailleurs, qu'avec la circonspection la plus intelligente.

Nos soldats d'Afrique ont adopté bien des parties de l'équipement arabe; ils ont toujours rejeté l'usage du *chabir* ou de l'éperon arabe. Le général Daumas, qui fait si justement autorité en ces sortes de matières, a dit : « Nos spahis français se trouvaient très-bien de la selle arabe, ainsi que du mors arabe, qui est simple, puissant, solide, et employé maintenant par tous les officiers d'Afrique; ils n'avaient pas adopté l'éperon arabe, qui est d'un effet très-énergique, mais dangereux pour le cheval parfois, et impossible à porter à pied. » (1)

Voici ce que disent les Arabes à nos cavaliers à propos de leurs éperons : « Quel effet, dans un cas où il s'agit de la vie, en obtiendrez-vous avec un cheval très-fatigué? Ce n'est bon qu'à chatouiller les chevaux et à les



Éperon arabe en acier, avec incrustations de cuivre et d'argent. — Dessin d'Édouard Garnier.

rendre rétifs; avec nos chabirs, nous suçons le cheval; tant que la vie est en lui, nous allons l'y chercher : ils ne sont impuissants que devant la mort. »

Cet éperon, dont se servait avec une admirable dextérité l'émir Abd-el-Kader, est, dans certaines occasions, d'une grande ressource pour réduire les animaux les plus rétifs, les bêtes les plus vicieuses. Un cheval a-t-il résisté à tous les moyens employés pour le dompter, on emploie la puissance des éperons; on les aiguise, on recourbe leur pointe en forme de crochet légèrement arrondi, et on fait au cheval, sur le ventre et les flancs, de longues raies ensanglantées qui finissent par lui imposer une terreur telle qu'il n'est pas rare de le voir devenir doux comme un mouton et, semblable au chien, suivre son maître à la piste.

Nous savons par un autre voyageur, auquel on doit d'excellentes études sur le cheval dans l'intérieur de l'Afrique, que l'Arabe a, pour domestiquer cet intelligent animal, des moyens plus sûrs peut-être et qu'approuve l'humanité. « L'Arabe, dit M. d'Escayrac de Lauture, adonné aux soins des troupeaux, passant sa vie à cheval ou à dromadaire, possède, comme tous les écuyers et comme tous les pasteurs, un langage particulier formé de quelques mots, ou plutôt de quelques sons brefs et rauques, qui indiquent à ses montures tout ce qu'il en exige. Il a un cri pour activer la marche des chevaux, un autre pour arrêter leur élan, un autre pour les encourager, un autre pour leur promettre l'orge et le repos. » (2)

Il y a, en effet, un bon proverbe arabe qui dit : « Au-dessus des éperons, il n'est que l'orge. »

Les éperons figurent, comme les autres armes, dans les chants funèbres des Arabes.

Les *Niddabat*, aux obsèques d'un guerrier, dit encore le général Daumas, chantent sur un rhythme lugubre les lamentations suivantes :

Où est-il?
Son cheval est venu, lui n'est pas venu.
Son sabre est venu, lui n'est pas venu.
Ses éperons sont là, lui n'est pas venu.
Où est-il?

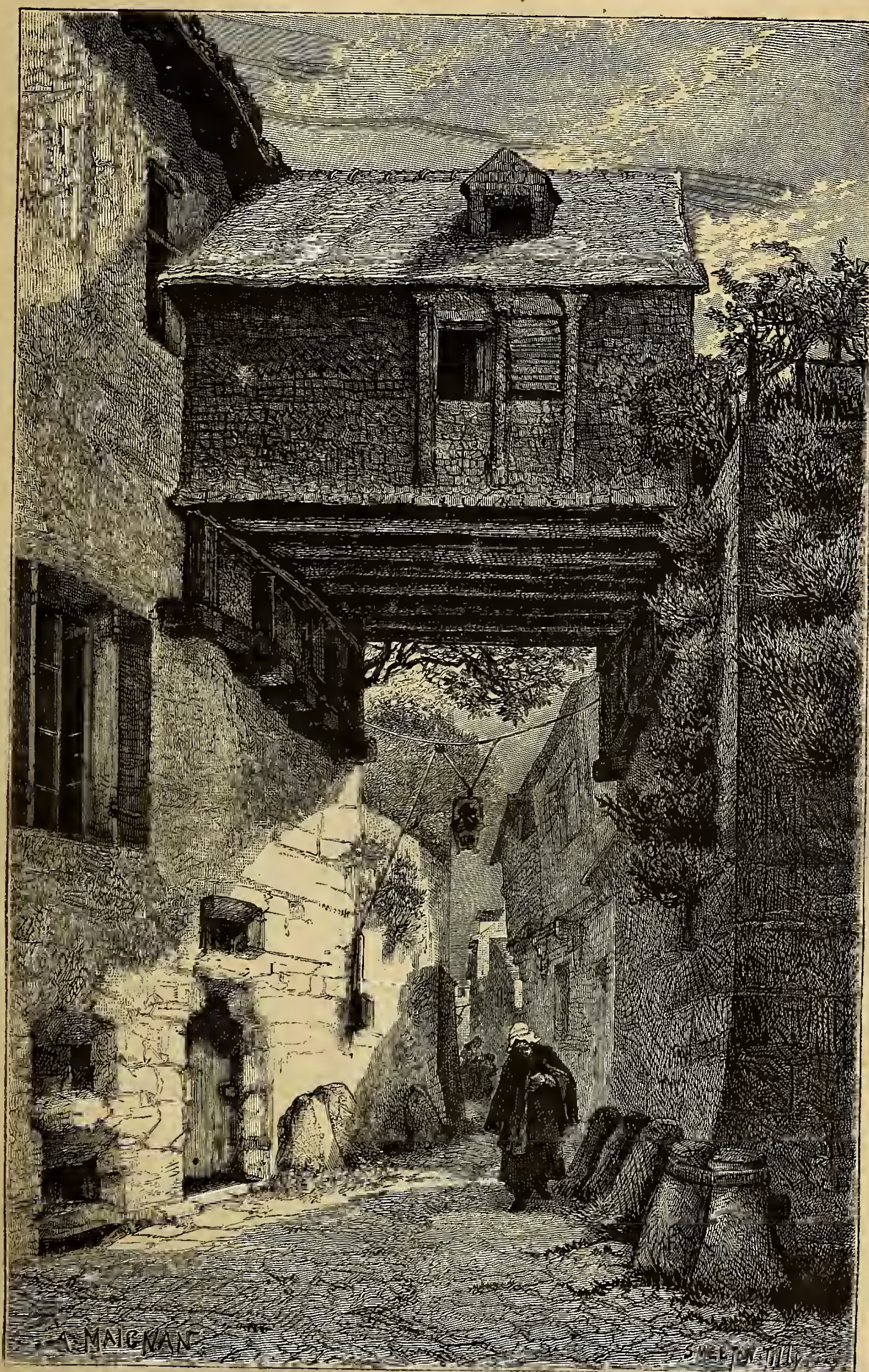
Les Mores introduisirent les éperons à longues tiges dans la Péninsule. Un splendide manuscrit de la Bibliothèque nationale de Paris renferme un traité qu'on ne lit guère, et qui est cependant l'œuvre d'un roi; l'*Arte de bem cavalgar*, de D. Duarte, appartient au quinzième siècle, et le père d'Alphonse l'Africain s'y exprime ainsi : « Il faut que les éperons soient forts, en fer, à gonds et à courroies, pour qu'on les chausse avec grande justesse, et quand ils sont tels, on en tire souvent un puissant secours. »

(1) Huzard, membre de l'Institut et directeur de l'École d'Alfort, était parvenu à former une bibliothèque de 40 000 volumes traitant de l'art vétérinaire. Il est mort en 1838.

(1) *Les Chevaux du Sahara.* Paris, 1858, 1 vol. in-18.
(2) *Le Désert et le Soudan*, 1 vol. gr. in-8, fig., p. 279.

LE MANS.

RUE SAINT-PAVIN-LA-CITÉ. — IMPRESSIONS DE VOYAGE.



Rue Saint-Pavin-la-Cité, au Mans. — Dessin de Maignan.

Voilà une pauvre petite rue, où certes bien des gens ont dû passer sans lui faire la faveur d'un regard bienveillant. Les uns l'auront trouvée trop étroite, les autres trop sombre, les autres trop tortueuse, les autres trop mal pavée, dans les endroits où il y a encore quelques pavés. Les personnes correctes auront été choquées par les plantes et les fleurs sauvages qui poussent çà et là entre les pierres des murs et font des taches de verdure sans symétrie et sans utilité. J'en connais même qui feraient un détour plutôt que de s'exposer à être blessées par la vue de ce chemin sans trottoirs, sans ruisseaux bien alignés, sans élégantes lanternes, qui semble appartenir à quelque village abandonné, et non à une grande et riche ville.

Mais vienne un artiste, un ami de la ligne indépendante et de la couleur, il s'arrêtera, il regardera, il cherchera, il trouvera. Dans ce petit coin si dédaigné par les autres, il verra un tableau, il en verra dix, selon l'heure de la journée, selon les teintes du ciel, selon les nuances des nuages, selon les jeux de la lumière et de l'ombre.

Le matin, toute la rue est dans l'ombre bleuâtre; l'extrémité se perd dans des brumes violettes; l'humble réverbère lutte avec les lueurs naissantes du jour, et sa petite lumière pâlissante ne paraît plus qu'à peine sur le ciel qui commence à s'éclaircir. Une porte s'ouvre, puis une autre; il en sort quelque ouvrier, qui descend vers les champs ou qui monte vers la ville, et son pas lourd résonne nettement dans la rue encore silencieuse et déserte. Peu à peu le jour grandit; les toits s'éclairent de la belle lumière que répand le soleil à son lever. Les tuiles fendues, les cheminées aux briques fumeuses, les ardoises couvertes de mousse, tout cela brille, se colore, se dore, s'empourpre. Cette misère devient richesse et splendeur. Les ravenelles, les feuilles transparentes de la vigne, les brins d'herbe flexibles, se mettent à se balancer doucement au premier souffle de la brise du matin, se baignent dans la lumière, la renvoient, la multiplient et se transforment en pierreries étincelantes. Pauvre petite rue! que de belles choses tu montreras à ceux qui sauront les voir!

Mais le jour s'avance; les volets s'ouvrent; les femmes sortent des maisons: les unes vont à l'ouvrage, les autres aux provisions; les petits enfants jouent dans la rue. Ils sont en guenilles, ils sont nu-pieds; que leur importe? La rue est pauvre comme eux; elle leur est familière, ils n'y sont pas gênés; ils s'amusent naïvement, librement. Ils ne le pourraient pas dans une large rue, aux belles maisons, aux riches boutiques. Heureuse petite rue! comment te trouver triste, toi qui retentis des frais éclats de rire et des cris joyeux des petits enfants!

Quant à ceux qui disent que tu es noire et froide, qui se demandent comment on n'a pas encore démoli cette masure qui te recouvre comme un pont, qu'ils viennent donc à l'heure de midi, quand quelque malheureux, fatigué de la route poudreuse et du soleil brûlant, gagne cette rue qu'il connaît bien, cette rue d'où personne ne le chassera. Pauvre petite rue hospitalière! comment te trouver sombre, toi, où le pauvre peut venir s'asseoir à l'ombre et sécher sa sueur?

Et quand le jour diminuera, quand le soleil s'abaissera vers l'horizon, les splendeurs du matin reparaîtront, mais pour s'affaiblir peu à peu avec un charme pénétrant. Ce ne sera plus la lumière, la vie qui montera; ce ne sera plus l'appel au travail, à l'activité : ce sera le repos, l'apaisement, qui descendra comme une consolation céleste. Et l'ouvrier qui rentrera dans son humble demeure ne trouvera pas sa pauvre petite rue trop étroite et trop sombre; car les ténèbres de la pauvre petite rue ne feront que mieux ressortir là-haut la beauté du ciel et le doux scintillement des étoiles de Dieu!

CE QUE J'AI VU SUR UNE PAGE.

..... Tout à coup un incident, qui n'était pas du fait de l'auteur, captiva toute mon attention.

La page que je lisais était sillonnée d'une incroyable multitude de zigzags décrits par un grain de couleur pourpre, mais dont il me fut impossible de deviner la forme et l'espèce en raison de sa course effrénée. Parfois, cependant, cette furibonde activité se calmait tout à coup, et, bien certainement, ce petit être, frappé d'une *idée* soudaine, se rappelait alors un projet momentanément perdu de vue peut-être; ou bien il cherchait à retrouver le chemin que sa précipitation fiévreuse lui avait fait oublier; car, à coup sûr, un obstacle insurmontable, quelque montagne, un précipice, un ravin, ne pouvait entraver sa marche; ce temps d'arrêt résultait donc, à n'en pas douter, d'une réflexion subite dont, à mon grand regret et malgré ma bonne volonté, je n'ai pu deviner le premier mot. Au surplus, les pensées, dans un cerveau pareil, doivent naître et mourir en même temps, et je n'eus pas le loisir d'élucider cette question, car la course au clocher recommença de plus belle de droite à gauche, de bas en haut, et je m'imaginais cet animalcule se disant : « Ah! que de moments et de pas perdus! de grâce, ne m'arrêtez point, laissez-moi passer, je n'ai pas un instant à perdre!... » Sa vertigineuse activité expliquait tout cela, jusqu'au moment où, tel qu'un aérolithe, tomba aux pieds de ce petit mouvement perpétuel un nouvel acteur, tout de noir habillé, et dont la chute inattendue foudroya de stupeur le grain rouge.

Le dernier venu, qui semblait doué d'un caractère fortement trempé et d'une grande expérience de la vie, s'affermit sur ses six pieds, et son premier soin, après en avoir correctement replié les membranes, fut de rentrer sous de petites élytres, espèces de fourreaux mobiles qui se soulevèrent à cet effet, deux ailes microscopiques qui s'y casèrent insensiblement à l'aide des mouvements saccadés de la partie postérieure du corps.

Après s'être considérés un quart de seconde, autant qu'il en fallait à de semblables personnages, le premier, poussé sans doute par un sentiment de frayeur bien naturel, s'enfuit à toutes jambes, et, dans l'intention bien évidente de faire perdre sa trace, il multipliait l'inextricable labyrinthe de ses pas. Le survenant, au contraire, qui semblait ne s'étonner de rien, après avoir imprimé à ses antennes un mouvement circulaire, commença la visite de la page de mon livre sans précipitation, avec mesure, et en apparence comme un voyageur désireux d'explorer et de connaître à fond la région qu'il va parcourir; mais probablement la monotonie du voyage et du pays engendra en lui un sentiment d'ennui profond qu'il manifesta tantôt en s'arrêtant d'un air de lassitude morale, tantôt en ralentissant sa marche, afin d'avoir le temps de pousser vers le ciel, sa véritable patrie, quelques soupirs d'aspiration ou de regret : élans que j'ai soupçonnés sans les avoir entendus, je le confesse, mais dont la probabilité passa soudain à l'état de certitude quand je remarquai des signes évidents de malaise, les mouvements désordonnés, les saccades des élytres d'où les ailes étaient à peine sorties que, fatigué du séjour de la terre, le petit amphibie les secoua, les étendit en leur imprimant un mouvement rapide, et se perdit dans l'espace.

Quant à ma première connaissance, que je tenais à fixer s'il était possible, je pris le parti de lui barrer le passage à l'aide d'un brin d'herbe; mais j'avais compté sans mon hôte : en effet, à peine cette barrière que je croyais infranchissable était-elle tendue, que mon coureur escalada la barricade; pour déjouer cette manœuvre je l'enlevai tout à coup et je croyais bien le tenir, lorsque, sans hésiter, il déconcerta mes calculs en se laissant glisser le long d'un câble qu'il filait à mesure. J'avais affaire à une sorte d'araignée.

A bout de patience et résolu de mettre un terme à ce mouvement perpétuel, j'usai, que dis-je? j'abusai de ma force de roi de la création, sinon des animaux, et j'eus la cruauté de noyer dans une goutte de rosée cet inoffensif et pauvre petit être. Voulant mettre ma victoire à profit, je transportai ma victime dans mon cabinet où, à l'aide d'un microscope, elle m'apparut vêtue, de la tête aux pieds, d'un costume froncé de velours nacarat; elle avait huit jambes, ce qui expliquait la rotation de ses mouvements, et une tête dont l'incroyable petitesse excusait à la fois l'indécision et l'étourderie de ses actions; car l'imperceptible cervelle d'une araignée ne saurait, sans injustice, faire

condamner en elle ce qui pour nous serait une excuse ou, tout au moins, une circonstance atténuante.

Mon assassinat accompli, car c'en était un, et ma vaine curiosité satisfaite, après avoir soulevé un tout petit coin du voile qui cache à nos yeux débiles ces impénétrables mystères, ces preuves merveilleuses de la toute-puissance de Dieu qui se manifeste en tout et partout, du cèdre à l'hysope, du ciron abrité par le repli d'une feuille au colosse qui parcourt les abîmes de la mer, je me suis senti, plus que jamais, pénétré d'une humilité sincère et profonde; et ces infiniment petits, perdus ainsi que moi dans l'immensité de la création, m'ont donné une leçon nouvelle de modestie, de pitié pour les faibles et de sévérité envers moi-même, que je m'efforcerai dorénavant de mettre mieux en pratique, en me souvenant et surtout en me persuadant qu'il n'est jamais trop tard pour bien faire.

AVEUGLE.

Les merveilles de la création, racontées à un aveugle-né, doivent lui paraître merveilleuses et occuper souvent sa pensée, tandis que la plupart des voyants sont tellement habitués à voir toutes ces merveilles, qu'elles ne frappent plus leur imagination, et qu'elles sont à peu près pour eux comme si elles n'existaient pas.

CHARLES DICKENS.

Suite. — Voy. p. 75, 130.

VOYAGE SUR LE CONTINENT.

Suite.

Il venait de terminer son premier conte de Noël; répondant à la lettre d'un gentilhomme qui lui racontait l'effet qu'avait produit la lecture de l'ouvrage sur une réunion de pauvres gens assistés par la commune, il écrivait : « J'aurais désiré être là. J'ai grande foi dans les pauvres. J'ai toujours tâché, du mieux que j'ai pu, de les montrer aux riches sous un jour favorable, et je ne cesserai pas, jusqu'à ma mort, de plaider pour qu'on les rende aussi heureux et aussi sages qu'ils le peuvent devenir. Je m'évertue à mériter leur intérêt; toute preuve de leur confiance et de leur approbation m'est précieuse et me va au cœur. »

Le voyage d'Italie une fois résolu, il en hâta les préparatifs. Le 14 juillet 1844, il arrivait à Marseille dans une espèce de maison-voiture à quatre chevaux, contenant toute la caravane. L'influence du changement de lieux agissait déjà : « Je me sens comme si j'avais une tête neuve accolée à la vieille. » Quatre jours après, il s'installait à la villa Albaro, dans un faubourg de Gênes. La maison était peu logeable et les dépendances hantées de vermine : « Je m'attends tous les jours à voir notre équipage sortir de la remise, traîné par des légions de puces travailleuses ayant endossé le harnais de leur plein gré. » La volubilité des Génois l'amuse et le confond : « Deux amis causant amicalement dans la rue semblent sur le point de se poignarder, et un étranger est stupéfait qu'ils n'en viennent pas là. »

Malgré ces distractions, le roman de *Dombey* progressait. Le séjour du petit Paul au bord de la mer, la fin prématurée de cette douce et poétique enfance qui s'efface et s'éteint avec les derniers rayons du soleil couchant, furent écrits à Paris. Appelé en Angleterre pour juger des illustrations, sur lesquelles il se montra toujours très-difficile, aucun dessinateur ne pouvant atteindre à son idéal, Dickens employa toute son activité à venir en aide à un auteur endetté et malheureux. Il monta deux pièces, dont lui et ses amis se partagèrent les rôles. La recette de neuf représentations, tous frais déduits, dépassa soixante-trois mille francs. Ce succès décida les amateurs à se faire acteurs ambulants. Ils jouèrent à Édimbourg, à Glascow, à Manchester, à Liverpool, non plus au profit d'un seul homme, mais au bénéfice d'un fonds de secours pour les gens de lettres. Au sortir d'une assemblée où Dickens avait parlé avec chaleur de l'utilité de cette fondation, on lui annonça la mort subite de sa petite fille Dora, enlevée par des convulsions. Il était alors sous le coup du chagrin que lui avait causé la perte de son père et de sa sœur aînée, Fanny, qu'il aimait tendrement.

Ces chocs répétés, en altérant sa santé, ravivèrent son penchant à changer de lieux; il habita tour à tour Broadstairs, à l'embouchure de la Tamise, l'île de Wight, le continent, Londres, point central vers lequel le ramenaient sans cesse ses affections et ses intérêts. Il y créa, en 1850, *Household Words*, journal hebdomadaire, qui devait prendre place au foyer de chaque famille et mettre l'auteur populaire en communication directe avec son public. Il y pouvait librement réclamer les réformes d'un état social où se passaient des scènes telles que celle-ci. Par une froide nuit de novembre, errant à travers les rues, absorbé dans la pensée d'un nouveau roman, Dickens, frappé d'un étrange spectacle, s'arrêta près de la porte d'un refuge. Contre le sombre enclos du sombre lieu, sous une pluie diluvienne, gisaient adossés ce qui lui sembla être sept tas de haillons, « horreurs informes, muettes, ruisselantes, sphinx dressé contre ce mur morne, sans que personne prît souci de résoudre l'énigme avant le jugement dernier. » Il sonna, et envoya sa carte au directeur. Ce dernier n'était pas en faute : le refuge était plein, la place manquait. Les tas de haillons étaient de jeunes filles. Dickens leur donna à chacune un schelling. L'une d'elles, âgée de vingt ans environ, n'avait pas mangé depuis vingt-quatr eheures. « Regardez-moi ! » dit-elle, comme elle s'emparait avidement de la pièce; et elle s'éloigna sans remercier. Les autres firent de même; pas une ne dit merci. Une foule d'êtres presque aussi misérables s'était rassemblée; mais quoiqu'ils vissent l'aumône des sept schellings, ils ne demandèrent rien pour eux; s'effaçant devant une misère plus grande, ils s'écartèrent en silence pour laisser passer Dickens.

C'étaient là les terribles maux auxquels il prêtait une voix, les pauvres déshérités pour lesquels il demandait de l'air, de l'eau, du pain, une place au soleil. « Allégez la lourde atmosphère où languit l'esprit et le corps; enlevez le cadavre de la chambre où habitent les vivants, et où cette malsaine proximité détruit le respect de la mort. Alors (mais pas avant), ils seront disposés à entendre parler de Celui dont les pensées étaient toutes aux malheureux, et qui avait pitié de toute douleur humaine. » [1]

De 1847 à 1852, Dickens termina *Dombey*, composa *la Vie est une bataille* et *l'Homme hanté*, son dernier conte de Noël, contribua pour une large part à la rédaction de son journal, et commença *Copperfield*, son chef-d'œuvre. C'est la nature prise sur le fait; on ne saurait méconnaître les traits de ressemblance du héros avec l'auteur. « Les réalités de ce roman m'oppressent, écrivait-il. Elles me causent joie et douleur. Il me semble m'être détaché d'une partie de moi-même et l'avoir dépêchée dans le pays des ombres. » Les autres portraits étaient si frappants que certains modèles se reconnurent et lui firent des reproches.

« Il m'est arrivé ce matin la plus singulière aventure, une lettre de miss Moucher en personne » (l'original de

[1] Discours en faveur de la réforme sanitaire.

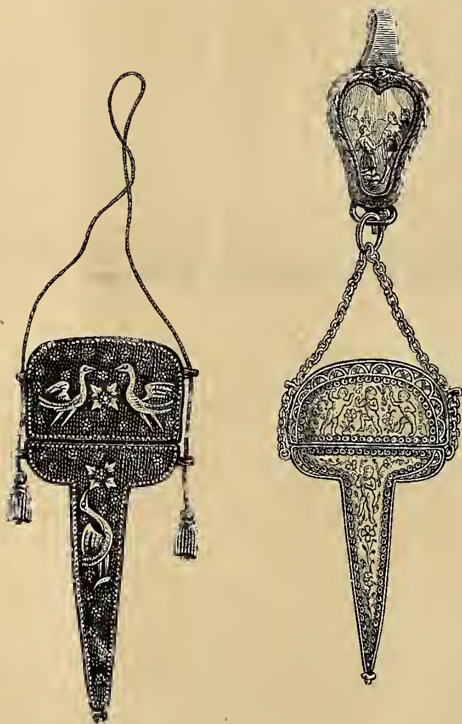
la petite naine, décrite dans *Copperfield* grimpée sur une table pour peigner et parfumer la chevelure de Steerforth). « L'épître est d'un sérieux comique, mais il n'est pas douteux qu'on a tort de se laisser aller à ces abus de pouvoir. » Surpris et repentant de la peine qu'il avait infligée involontairement, il écrivit pour s'excuser, alléguant que la physionomie de ses personnages était empruntée à plusieurs individus, jamais à un seul. Il avait eu d'abord l'intention de présenter miss Moucher sous un jour peu favorable; mais il modifia le caractère, au risque de diminuer l'intérêt.

La suite à une prochaine livraison.

ETUIS A CISEAUX
DES SEIZIÈME ET DIX-SEPTIÈME SIÈCLES.

Ces deux petits étuis à ciseaux, qui font partie de la collection de M. Ach. Jubinal, datent du temps de Henri IV et de Louis XIII.

Le plus ancien, en fer damasquiné d'argent en haut relief, représente des oiseaux. Le second est en filigrane d'argent qui enchâsse et retient des plaques d'émail à fond blanc sur lesquelles de petits génies jouent au milieu des



Étuis à ciseaux des seizième et dix-septième siècles.. (Collection de M. Achille Jubinal.) — Dessin d'Édouard Garnier.

fleurs. Sur la plaque du crochet, d'un travail extrêmement soigné, on voit un personnage à genoux devant un autre vêtu d'un manteau d'hermine et tenant à la main une épée.

Ces étuis se suspendaient à la ceinture, et les dames les portaient autant en guise d'ornements que comme petits nécessaires. Cet usage semble avoir cessé vers la fin du dix-septième siècle.

EXEMPLES D'EMPLOI DU FER MÉTÉORIQUE.

Le fer des aérolithes ou météorites tombés sur la terre a été travaillé et employé en divers pays.

Améric Vespuce raconte que les Indiens de la Plata fabriquaient des flèches et d'autres instruments avec des morceaux provenant de masses tombées du ciel.

Un empereur du Mogol, D'gehan-Guir, avait fait fabriquer deux sabres, un couteau et un poignard, avec une masse de fer du poids de deux kilogrammes et demi qui, vers la fin de l'année 1620, tomba à 100 milles environ de Lahore.

« Les Esquimaux, dit M. Lubbock, brisent des fragments d'aérolithes de fer qu'ils aiguisent à coups de marteau et qu'ils fixent ensuite dans un manche de corne ou d'os. »

La collection de météorites du Muséum d'histoire naturelle possède, en effet, une petite hachette en fer météorique travaillée par les Esquimaux.

Pallas rapporte aussi que certaines tribus sibériennes font des lames de couteau avec le fer qu'elles détachent des aérolithes.

On a vu de semblables exemples de l'emploi du fer météorique en Laponie.

Bolivar, suivant un récit de M. Boussingault, avait une épée d'honneur faite en métal céleste.

On dit que l'empereur de Russie en a une semblable. (1)

L'ATMOSPHÈRE.

L'atmosphère retient la chaleur du soleil; sans elle, toute vie animale et végétale disparaîtrait de notre globe.

L'atmosphère permet à la vapeur d'eau produite par les rayons du soleil dardant sur les mers de s'élever et d'aller, conduite par les vents, retomber en pluies bienfaisantes sur les continents et les îles; ces pluies fournissent à l'homme, aux animaux et aux végétaux l'eau qui leur est indispensable, et forment ensuite les sources et les rivières, qui ramènent leur excédant aux grands réservoirs des mers.

L'atmosphère, enfin, contient les gaz que respirent l'homme, les animaux et les végétaux, et qui sont nécessaires à leur existence.

Voilà donc trois qualités essentielles de notre atmosphère, toutes trois d'une absolue nécessité à la vie telle qu'elle est organisée sur notre globe. Si l'une de ces trois qualités venait à manquer, la terre, au lieu de son aspect riant, varié et animé, ne serait plus qu'un globe aride et désert.

LES FLAMMES CHANTANTES
ET LE PYROPHONE.

Quand on enveloppe d'un cylindre de verre, ouvert aux deux extrémités, une flamme du gaz hydrogène brûlant à l'extrémité d'un petit tube, on entend un son plus ou moins aigu qui varie selon le diamètre et la longueur du cylindre. Ce phénomène est dû à la combinaison de l'hydrogène avec l'oxygène de l'air; la flamme, ainsi entourée, s'anime d'un mouvement vibratoire qu'elle communique au cylindre. A l'appareil usité dans les cours de chimie lorsqu'on y fait cette curieuse expérience on donne le nom d'*harmonica chimique*, et à la flamme qui vibre dans ces conditions particulières celui de *flamme chantante*.

Ces notions élémentaires sont trop connues pour qu'il nous semble nécessaire d'y insister plus longuement; mais il n'en est pas de même de l'application récente qui a été faite des flammes chantantes par un jeune physicien, M. Frédéric Kastner.

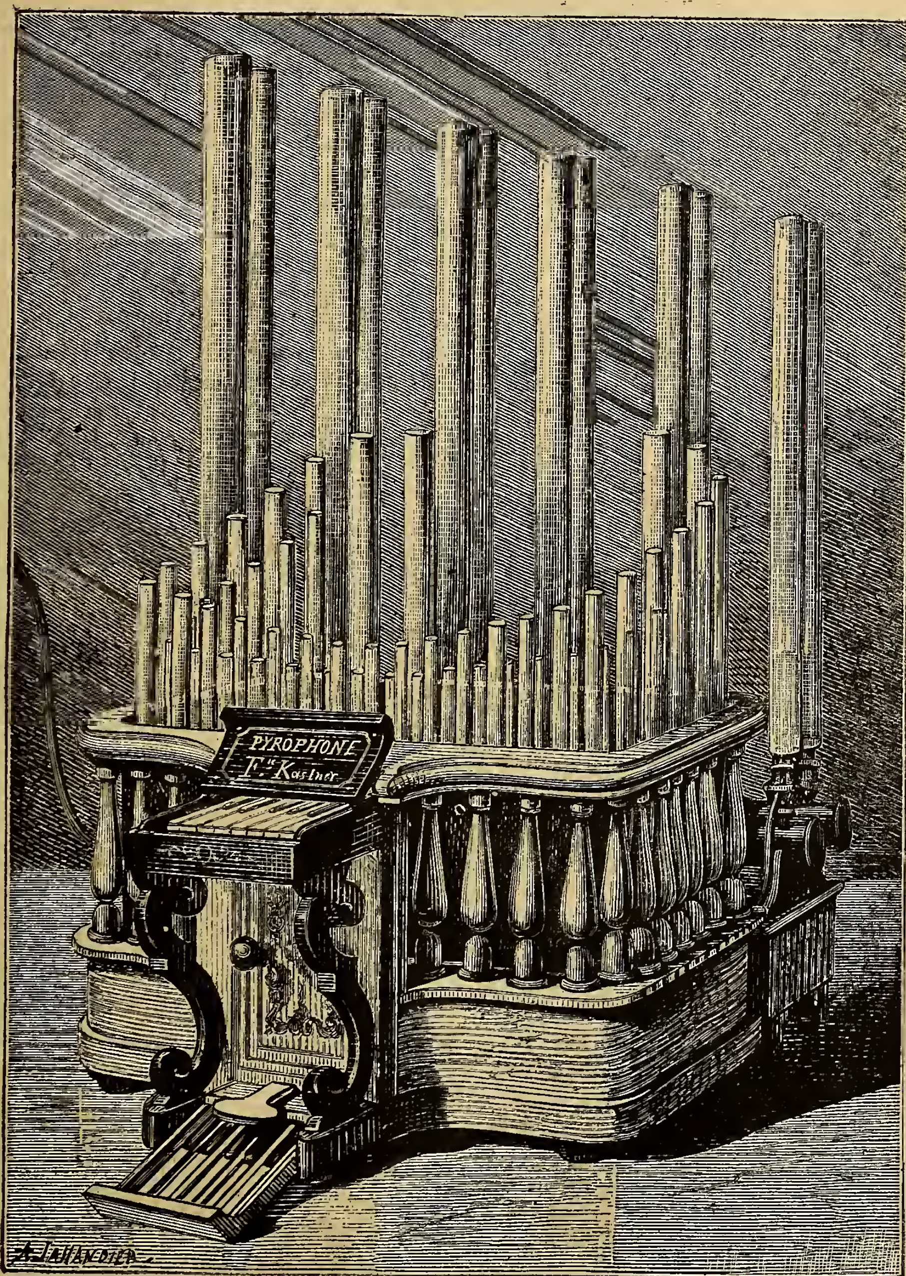
Grâce à de savantes considérations théoriques, à des expériences ingénieuses, ce physicien est arrivé à construire

(1) Stanislas Meunier, *le Ciel géologique*.

un appareil où les flammes chantantes, combinées entre elles, fournissent au musicien un instrument nouveau dont les effets sont tout à fait remarquables, et que son inventeur a appelé le *pyrophone*.

M. Kastner, dans les études qu'il a faites des flammes chantantes, a découvert un nouveau théorème d'acoustique. En examinant les effets produits dans un cylindre de verre par deux ou plusieurs flammes conjuguées, l'expérimentateur est arrivé à déduire de ses recherches et de ses calculs la loi suivante :

Si, dans un tube de verre ou d'autre matière, on introduit deux ou plusieurs flammes isolées de grandeur convenable, et qu'on les place au tiers de la longueur du tube, comptée à partir de la base inférieure, ces flammes vibrent à l'unisson. Le phénomène continue de se produire tant que les flammes restent écartées; mais le son



Le Pyrophone.

cesse aussitôt que les flammes sont mises en contact. (1)

Partant de ce principe, M. Kastner a construit l'instrument que représente notre gravure, et qui se compose de trois claviers s'accouplant, comme dans l'orgue. Chacune des touches du clavier est mise en communication, à l'aide d'un mécanisme fort simple, avec les conduits abducteurs des flammes dans les tuyaux de verre. Lorsqu'on presse sur ces touches, les flammes se séparent, et le son se produit aussitôt; dès qu'on cesse d'agir sur les touches, les flammes se rapprochent, et le son cesse immédiatement. Le timbre du son, sa hauteur et son intensité, dépendent des dimensions des tubes, qui sont associés dans l'instrument de telle façon que le musicien ait entre les mains les ressources que lui fournirait un orgue. Mais ce qu'il y a de particulièrement remarquable dans le pyrophone, c'est le timbre exceptionnel des sons qu'il pro-

(1) *Comptes rendus de l'Académie des sciences.* — Séance du 17 mars 1873.

duit : la musique est suave et pure, et se rapproche singulièrement de la voix humaine.

Le pyrophone d'abord construit par son inventeur avait un grave inconvénient; il nécessitait l'emploi de gaz hydrogène pur, et exigeait, par conséquent, un gazomètre spécial. M. Kastner a étudié les moyens de substituer le gaz de l'éclairage à l'hydrogène pur, et ses tentatives ont été couronnées d'un succès complet. Le jeune physicien n'a eu qu'à modifier les dispositions de son appareil primitif, et à employer dans le même tube, au lieu de deux flammes d'hydrogène, quatre, cinq ou six becs de gaz de la houille. Il a de plus indiqué un procédé nouveau pour faire cesser le son produit par les flammes chantantes brûlant dans un tube. « Supposons, dit-il, qu'une ou plusieurs flammes, placées dans un tube au tiers de la hauteur, à partir de la base inférieure, déterminent la vibration de l'air contenu dans ce tube : si l'on perce un trou au tiers du tube, compté à partir de la base supérieure, le son cesse. On pourrait, en appliquant cette observation, construire un appareil musical qui serait une espèce de flûte fonctionnant avec les flammes chantantes. » (¹)

On croit que le pyrophone peut devenir un instrument pratique.

LA PAGE 115.

NOUVELLE.

Fin. — Voy. pag. 50, 61, 78, 93, 106, 122, 138, 154, 165

X. — LE PLAGIAIRE ET SA CONSCIENCE.

Peu de temps après l'événement qui venait, comme par miracle, de ranimer le paralytique et de rendre à son corps longtemps immobile les forces de la vie active, le docteur, que Catherine avait été chercher le soir même, seconda par un traitement intelligent l'heureux effet de la violente commotion. Il resta jusqu'au jour, étudiant avec une attention soutenue ce cas extraordinaire du retour spontané des facultés motrices. Le médecin, ordinairement peu communicatif, s'affranchit, cette fois, de sa réserve accoutumée, et dit en partant quelques paroles rassurantes. Ce fut seulement alors que Mme Grandmaison se décida à quitter son mari pour aller réclamer à Valentine le manuscrit que celle-ci avait emporté chez elle.

Dès que la servante se trouva seule avec le malade, elle s'installa dans le fauteuil que sa maîtresse venait de quitter; à peine y était-elle assise, que sa fatigue durant la nuit passée alourdit ses paupières, et la fit insensiblement tomber de l'invincible somnolence dans le sommeil profond.

Saturnin Grandmaison, qui ne se sentait plus garrotté par la paralysie, reposait paisiblement dans son lit, mais il ne dormait pas. Silencieux, bien qu'il ne fût plus affligé de mutisme, il suivait intuitivement les progrès du phénomène moral qui se produisait dans sa pensée, à mesure qu'il sentait l'amélioration physique se manifester davantage. Retournant vers le passé, il se rappela que la mort l'avait, deux fois, menacé sérieusement. Or, ce n'est jamais impunément que la main glacée de la mort se pose sur une créature humaine; la sinistre sensation qui a fait frissonner notre épiderme à son contact, peut bien, quand la puissance vitale nous est rendue, s'effacer à la surface, mais elle laisse dans l'âme une impression ineffaçable.

Le plagiaire, qui avait en ce moment le sentiment de cette impression, se demanda : « Mais qu'est-ce donc que notre âme? » Puis, de la terreur que nous inspire cet impénétrable mystère, il en arriva à ce mystère plus terrifiant encore : « Que deviendra mon âme quand elle sera devant Celui qui doit la juger? »

Il s'interrogea, et, devançant l'arrêt souverain, il se jugea lui-même. Tout ce qu'on refuse obstinément d'écouter quand c'est de soi qu'on se parle, il faut bien se résigner à l'entendre quand c'est la conscience qui nous le dit. Voici ce que lui disait la sienne :

« L'incapacité devait te faire humble, l'aveuglement de la jalousie a fait de toi un misérable ambitieux; afin de capter l'admiration des autres, tu t'es rendu indigne de leur estime; faute de te bien connaître, on te cite comme un honnête homme; mais qu'es-tu, en effet? un hypocrite, un larron! Voleur de renommée, spoliateur de gloire, tu prétends continuer le mensonge sacrilége même au delà de ta vie! As-tu jamais fait une sérieuse démarche pour savoir qui tu dépouillais? Et celui-là peut-être vit quelque part, obscur et besoigneux; peut-être, réduit à la mendicité, t'a-t-il tendu la main, et tu te seras cru charitable en lui jetant une aumône. Et s'il est mort, si sa famille est plongée dans la misère, crois-tu qu'il ne soit pas de ton devoir de faire au moins une tentative pour lui rendre son héritage? Cet héritage, tu ne le lui as pas frauduleusement dérobé, il est vrai, c'est le hasard qui te l'a fait trouver; mais c'est le hasard aussi qui nous fait ramasser sur notre chemin la bourse qu'un passant a perdue, et cependant, si celui qui l'a trouvée se l'approprie, l'opinion publique le réprouve et la loi le condamne. Toi qui te juges, oserais-tu t'absoudre? »

Ce raisonnement de sa conscience était à la fois pour le faux inventeur une épreuve et un châtiment; il subit le châtiment et ne résista pas à l'épreuve. Il réfléchit longuement au moyen de tenter une restitution qui ne permît pas qu'on incriminât son passé, et qui pût même lui faire honneur dans l'avenir. Cette réserve lui était inspirée par un reste d'orgueil peut-être, mais surtout par le désir de ne laisser après lui que d'honorables souvenirs dans la mémoire de son fils. A force de chercher ce qui pouvait être le moins compromettant, il s'arrêta à l'idée de faire publier par les journaux une note rédigée de telle sorte qu'il fût possible d'y laisser supposer l'intention de rendre service à un inconnu. Cette résolution prise, il voulut la mettre à exécution avant le retour de sa femme.

Curieux d'essayer ses forces, il se glissa hors du lit sans réveiller la dormeuse, s'enveloppa dans sa robe de chambre, et, chancelant sur ses jambes qui avaient été si longtemps privées de mouvement, il arriva péniblement à son fauteuil; parvenu enfin à s'asseoir devant le bureau où il avait compté tant de jours passés à rêver une gloire usurpée, il prit la plume, non plus pour continuer la spoliation, mais pour restituer. Sa main d'abord tremblante se raffermit, et, de ses doigts désengourdis, il put écrire l'annonce suivante :

« Un écrivain, connu dans le monde savant, a dû au hasard d'une rencontre d'avoir eu sous les yeux un mémoire manuscrit, qui traite particulièrement du déraillement sur les chemins de fer et du chauffage par la vapeur. Il désire, dans l'intérêt de l'auteur anonyme de ce mémoire, lui faire une importante communication. Prière à cet auteur ou, s'il est décédé, à sa veuve ou à ses héritiers, de se faire connaître. Répondre à M. S. G., poste restante, à Paris. »

Saturnin Grandmaison achevait de rédiger cette note, dont il ne désirait peut-être pas aussi sincèrement le succès que sa conscience l'eût voulu, quand un coup de sonnette à la porte d'entrée de l'appartement réveilla Catherine en sursaut. La servante resta ébahie en voyant

(¹) *Comptes rendus de l'Académie des sciences.* — Séance du 7 décembre 1874.

son maître levé et tenant encore la plume. Il ne lui laissa pas le temps d'exprimer son étonnement.

— Allez ouvrir, c'est Madame qui rentre sans doute.

— Non, Monsieur, ce ne doit pas être elle; car, de peur de vous réveiller en sonnant, elle a eu soin d'emporter la clef.

— Allez donc! réitéra impatiemment le maître.

Catherine sortit. Un moment après, elle rentra et annonça : « Monsieur Pierre Jousselin. »

Le nom de famille de la jeune copiste avait été assez souvent prononcé devant M. Grandmaison pour qu'il se le rappelât. Sa première pensée, en entendant annoncer le visiteur, fut que celui-ci était un envoyé de Valentine, chargé de rapporter le manuscrit.

« Mme Grandmaison et cet homme se seront croisés en chemin », dit à part lui Saturnin.

Sans s'informer si l'on était disposé à le recevoir, Pierre Jousselin, qui avait suivi pas à pas la servante, passa devant elle quand elle l'eut annoncé, pénétra dans le cabinet du faux savant, et, debout près de lui, il dit en l'examinant avec attention :

— Pardon, je dois me tromper; vous n'êtes pas M. Grandmaison l'*inventeur*.

Il appuya singulièrement sur ce mot.

— Pourquoi en doutez-vous?

— J'avais entendu parler d'un malade cloué dans son lit, et je vous vois là.

— Vous ignorez, mon ami, qu'aussi bien qu'il y a des maladies foudroyantes, on peut citer des exemples de guérisons subites.

— Non, certes, je ne l'ignore pas, puisque moi-même...

Pierre Jousselin n'acheva pas; mais bientôt, changeant de ton, il reprit :

— Puisque vous êtes bien la personne à qui je voulais parler, il me reste à vous dire ce qui m'amène.

— Ce rouleau de papier que je vois dans votre main me l'a déjà dit : vous venez de la part de Mlle Valentine Jousselin, votre parente, sans doute?

— Je suis son père, riposta vivement l'ouvrier. Et comprenant, au regard d'inquiétude que M. Grandmaison jeta sur lui, qu'il avait entendu parler de son aliénation mentale, Pierre Jousselin s'empressa de lui dire :

— Rassurez-vous, c'est bien passé. Vous savez ce que nous disions des guérisons subites : vous et moi nous en sommes la preuve; c'est déjà un bon rapport entre nous, et il est impossible que nous ne finissions pas par nous entendre.

— Nous entendre? répéta M. Grandmaison.

— Oui, à propos de ce manuscrit auquel il manquait une page, et que je vous rapporte complet.

A l'exclamation de surprise que cette nouvelle arracha à son maître, Catherine, qui se tenait sur le seuil du cabinet, accourut effrayée; mais Saturnin, dominant son émotion, la repoussa :

— Retirez-vous, Catherine, lui dit-il; M. Jousselin et moi, nous avons à causer ensemble. Que personne, pas même ma femme, ne vienne nous interrompre.

Aussitôt que Catherine eut obéi, il demanda au père de Valentine :

— Ainsi, vous l'avez, cette page? Vous pouvez me la montrer?

Et quand Pierre Jousselin la lui eut mise sous les yeux, il la parcourut d'un regard; puis, s'arrêtant à la solution du problème qu'il avait laborieusement cherchée, il se prit le front à deux mains, et dit avec découragement :

— Oui, je comprends, mais je n'aurais pas trouvé!

Après cet aveu de son impuissance que lui arrachait soudainement la force de la vérité, il reprit :

— Mais cette page, de qui la tenez-vous?

— De l'inventeur en personne.

— Vous le connaissez?

— Depuis que je me connais moi-même.

— Moi aussi je veux le connaître.

— Il est devant vous!

Par un mouvement dont il ne se serait pas cru capable, M. Grandmaison se leva de son fauteuil, et, droit sur ses jambes, et découvrant son front qu'abritait un bonnet de velours, il salua l'inventeur.

— J'étais venu ici pour demander justice d'une imposture, dit Pierre Jousselin avec émotion; mais je commence à croire que vous êtes un honnête homme.

Pour toute réponse, M. Grandmaison lui fit lire la note qu'il venait de rédiger.

— Ainsi, quand je me préparais à soutenir une lutte contre vous, votre intention était de rendre ce manuscrit à son auteur.

— J'espérais, du moins, m'arranger avec lui.

— Pour qu'il vous le cédât à prix d'argent? demanda le père de Valentine.

— Je n'obtiendrais pas de vous un pareil sacrifice, je le vois bien, dit l'autre; mais le monde accepte volontiers l'idée du travail en commun.

— Un partage! s'écria Pierre Jousselin; vous comprenez bien que je ne peux pas l'accepter. L'œuvre est de moi seul, à moi seul en appartient l'honneur; d'ailleurs, je vous condamnerais pour toujours à rougir devant moi si j'avais la faiblesse de consentir à un pareil marché.

— Mais, après ce que je dis de mes travaux depuis tant d'années, je suis déshonoré aux yeux de mes amis si ce mémoire, qui ne peut manquer d'être couronné, paraît sous votre nom. Pour que cette honte ne me soit pas réservée, je vous offre la moitié de ma fortune, et je réserve à votre fille une récompense plus précieuse encore.

En achevant de parler, M. Grandmaison montra du doigt un cadre placé au-dessus de son bureau : il renfermait le portrait de son fils.

L'amour du père l'emporta sur l'orgueil de l'inventeur.

— Je ne vous vends pas mon œuvre, dit-il, je ne vous cède pas une part de l'honneur qu'elle peut me faire; mais je me souviens des bienfaits que nous avons reçus de Mme Grandmaison; je me souviendrai aussi, quand il en sera temps, de l'offre que vous m'avez faite pour ma fille; mais afin qu'on ne puisse nous accuser, vous d'être un plagiaire, moi d'avoir conclu un marché déshonorant, il faut que ce manuscrit n'existe plus.

Pierre Jousselin le lança dans l'âtre de la cheminée, où le bois flambait en petillant.

— Que faites-vous? s'écria Saturnin Grandmaison, quand il vit la flamme dérouler et mordre les pages du manuscrit.

— Je sauve votre honneur au prix de ma gloire, pour qu'il n'y ait ici ni un malheureux ni un ingrat.

Le mémoire achevait de se consumer quand Valentine et sa protectrice arrivèrent; elles avaient été mises sur les traces de Pierre Jousselin par une voisine; elle l'avait vu arrêter un fiacre qui passait devant la porte, et entendu crier au cocher : « Place de la Vieille-Estrapade, numéro 39. »

L'inventeur avait lu cette adresse écrite de la main de Saturnin sur la première page du manuscrit.

Trois ans plus tard, Armand Grandmaison, en épousant Valentine, avait, au moins envers elle, acquitté la dette de son père.

DE LA LECTURE

DES CARTES TOPOGRAPHIQUES.

Rien ne paraît plus facile que de lire une carte. Et c'est, en effet, une chose fort simple lorsque, comme sur le plan que nous donnons ici, on a écrit les noms à côté des signes conventionnels.

Mais supprimez ces noms, et, sur plus d'un point, le lecteur inexpérimenté pourra se trouver dans l'embarras et sera exposé à des erreurs. Citons seulement, pour exemples, les différentes sortes de ponts, les gués, les moulins, les landes, les marais, les tourbières, les diverses espèces de bois; comment les distinguera-t-on et les nommera-t-on immédiatement avec sûreté si aucune écriture ne les désigne et si l'on n'a pas, par avance, appris au moyen de quelles lignes ou de quels points on est convenu de les indiquer.

Il est vrai, et c'est une chose fâcheuse, que jusqu'ici ces signes conventionnels n'ont pas toujours été uniformes; on ne peut guère se fier entièrement aujourd'hui qu'à ceux qui ont été adoptés par notre état-major dans ses belles cartes de France.

Voici comment on désigne quelques-uns des détails les plus nécessaires dans une carte en noir :

Fleuves et rivières. — On indique par deux traits plus ou moins irréguliers les sinuosités des rives, puis on marque les eaux par d'autres traits parallèles plus écartés les uns des autres à mesure qu'ils s'éloignent du rivage. Une ancre sert à désigner les cours navigables.

Ruisseaux, ravins. — On se borne à tracer une ligne sinueuse.

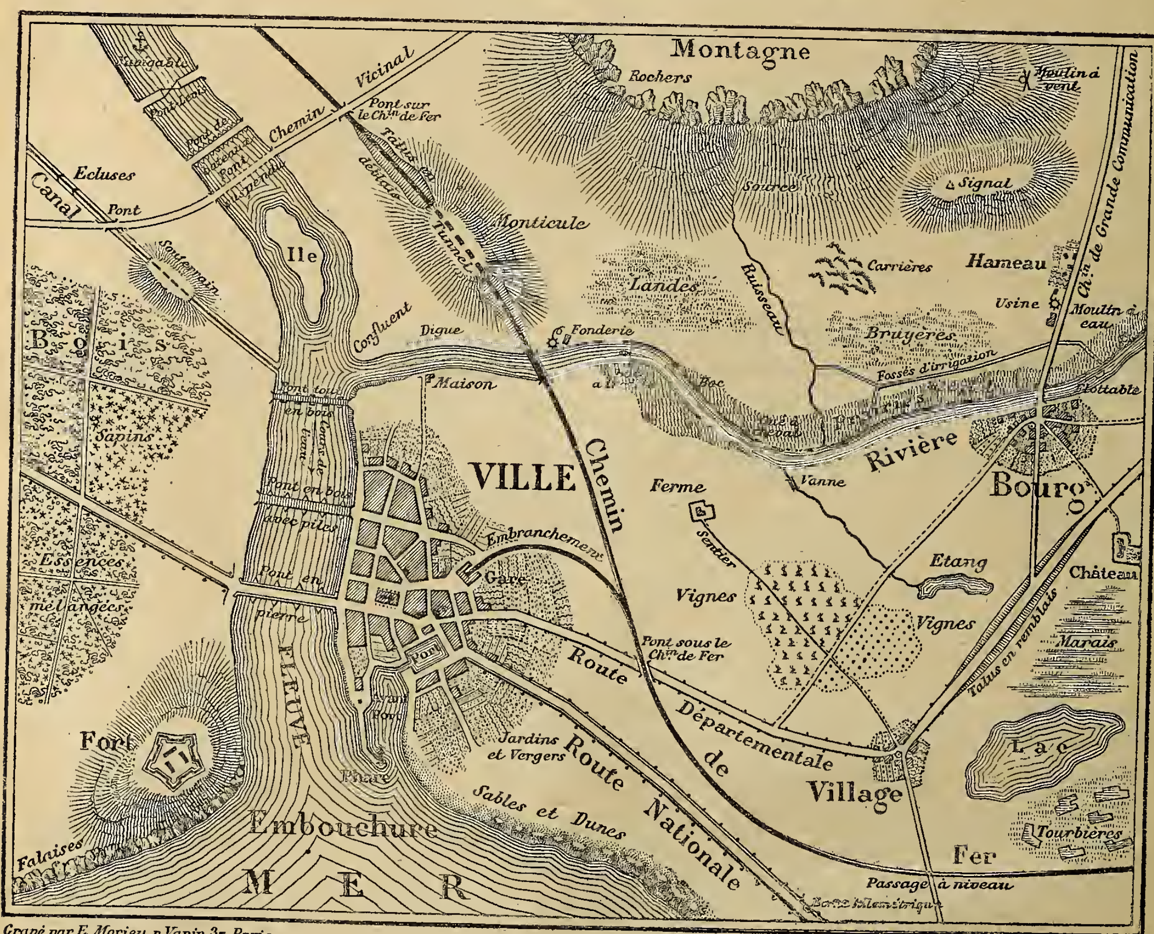
Lacs et étangs. — Même système de traits que pour les fleuves, etc. Quelquefois on remplace les lignes d'eau par des traits horizontaux ou hachures.

Canaux. — Un gros trait et deux plus fins de chaque côté.

Écluses. — On trace une espèce d'accent circonflexe ou de triangle dont la base s'appuie sur la largeur du canal.

Sables. — Pointillé.

Dunes. — Pointillé imitant des monticules par une teinte plus foncée sur les bords.



Carte topographique.

Rochers, falaises. — Imitation aussi exacte que possible de leurs formes.

Marais. — Traits horizontaux entremêlés ou de blancs ou de légers bouquets d'herbes.

Bruyères. — Pointillé vertical.

Landes. — Même pointillé, avec un dessin un peu plus régulier.

Vignes. — Petits ceps ou, si la dimension trop réduite de la carte ne le permet pas, un large pointillé circonscrit.

Tourbières. — Petits rectangles irréguliers avec traits horizontaux.

Jardins. — Petits rectangles formés par des allées qui se croisent et remplis de points variés.

Signal. — Un triangle sur un monticule.

Moulin à vent. — Un O avec deux lignes croisées en forme d'X allongé.

Moulin à eau. — Un O denté au bord d'un cours d'eau.

Une énumération complète des signes dépasserait l'étendue que nous avons voulu donner à ces indications. Notre intention a été seulement de montrer que pour savoir bien lire les cartes il faut un peu d'étude préliminaire.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 15. LE GÉRANT, J. BEST.

ABBAYE DES VAUX DE CERNAY

(SEINE-ET-OISE).



Cloître de l'abbaye des Vaux de Cernay. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie de Diot et Taupin.

A gauche de la route de Versailles à Rambouillet, et à peu de distance de cette dernière ville, se trouve un pays bien connu des artistes et des archéologues. La vallée des Vaux de Cernay, avec ses rochers, ses verdures variées, ses ruisseaux, ses aspects de solitude et de sauvagerie, est devenue un lieu de rendez-vous pour les paysagistes, et a inspiré plus d'un tableau de mérite. Quand il n'y aurait que la beauté des sites de cette charmante vallée pour attirer les curieux, ils pourraient y venir en toute confiance, sûrs de ne pas perdre leur peine et leur temps.

Mais à côté de ces beautés naturelles se trouvent des ruines d'un grand intérêt, bien faites pour retenir l'homme d'étude; car, par une heureuse fortune, l'histoire de ces ruines a pu être reconstituée à partir de la pose de la première pierre pour ainsi dire. Des chercheurs savants et sagaces, MM. Merlet et Moutié, ont fouillé partout pour recueillir tout ce qui se rapportait à un passé qu'il fallait faire revivre, et un grand seigneur dont le nom sera toujours cher aux lettres, aux arts et aux sciences, M. le duc de Luynes, a voulu subvenir aux frais de ces investigations et faire en sorte qu'elles devinssent utiles à tous. De l'alliance de ces travaux et de cette générosité est né un livre consciencieux, complet, où sont consignés tous les actes importants de la vie de l'abbaye des Vaux de Cernay pendant plusieurs siècles, et où nous appre-

nons bien des choses intéressantes, non pas seulement sur l'abbaye, mais encore au sujet des différentes époques pendant lesquelles elle a existé. Il nous a semblé juste de payer d'abord ce tribut de reconnaissance à ceux qui ont rendu faciles et agréables toutes recherches ultérieures relatives à cette question.

L'abbaye des Vaux de Cernay remonte jusqu'au commencement du douzième siècle. Les uns ont assigné 1128, les autres 1132, comme date à son origine. Aujourd'hui il est démontré que la vraie date de la charte de fondation de l'abbaye est 1118. On la trouve dans un texte authentique du commencement du treizième siècle, faisant partie d'un inventaire des chartes de l'abbaye de Savigny, d'où émanait l'abbaye des Vaux de Cernay. A côté d'un document établissant que l'abbaye de Bolbec (*abbatia de Bello Becco*) fut fondée en « l'an du Seigneur 1118, le 15 avant les calendes d'octobre (*anno Domini M° C° XVIII°, XV kal. octobris*) », on lit que « la même année et le même jour fut fondée l'abbaye des Vaux de Cernay (*eodem anno et eodem die, abbatia de Vallibus Sarneii*). »

C'est donc en 1118 qu'un moine de l'abbaye de Savigny, dont le nom n'est pas bien déterminé, — on hésite entre Arnaud, Artaud ou Arrald, — fut chargé par saint Godefroy de la direction de quelques moines de l'abbaye de Savigny. Il vint s'établir dans la vallée de Cernay, que l'on appelait alors Bric-Essart, après en avoir reçu la concession de Simon, seigneur de Neauphle.

A propos de ce Simon, il n'est pas inutile de relever une erreur que nombre d'auteurs ont reproduite, et qui a pris sa source dans une inscription placée sur son tombeau, et aujourd'hui détruite. On y lit entre autres choses : « *Dominus Simon de Neauphle-le-Chastel*, CONNESTABILIS *Franciæ*, etc... » Aussi a-t-il passé et passe-t-il encore pour avoir été connétable sous Louis VII. Mais on ne trouve dans aucun acte du règne de ce roi le titre de connétable joint à son nom. De plus, il est à peu près certain que cette inscription ne remonte pas au delà de la seconde moitié du quinzième siècle, ce qui donne le droit de s'en défier. On voit d'ailleurs, dans l'histoire, Raoul succéder immédiatement comme connétable à Matthieu de Montmorency, en possession de cette charge depuis le commencement du règne de Louis VII, de sorte qu'il n'y a vraiment pas de place sur la liste pour Simon de Neauphle.

Quoi qu'il en soit, le nouveau couvent reçut bientôt d'assez nombreux adeptes pour devenir maison mère à son tour. Moins de vingt ans après sa fondation, en 1137, il envoyait plusieurs de ses membres établir l'abbaye du Breuil-Benoît (*Brolium Benedictum*), dans la paroisse de Marcilly, au diocèse d'Évreux.

A Arnaud succéda Hugues, vers 1145. Deux ans plus tard, en 1147, l'abbaye de Savigny, qui était restée jusqu'alors indépendante, et qui ne pouvait se soutenir plus longtemps, se soumit avec tous les monastères qui dépendaient d'elle à la règle de Cîteaux. L'abbé Serlon, dans un chapitre général, en présence du pape Eugène III, fit cette déclaration, et l'abbaye des Vaux de Cernay suivit tout naturellement l'exemple de la maison mère.

On connaît les noms de presque tous les quarante-neuf abbés qui furent les supérieurs de cette célèbre abbaye, depuis le douzième siècle jusqu'à la fin du dix-huitième. Il y a dans la quantité des hommes parfaitement insignifiants, mais il en est un certain nombre qui, à un titre ou à un autre, ne doivent point passer inaperçus.

Le sixième abbé, Guy, est un des plus connus par la part qu'il prit aux affaires générales de la France. En 1193, pendant la guerre que se faisaient Philippe-Auguste et les Anglais, redoutant également et les attaques des ennemis et les pillages des Français, il se réfugia avec ses frères dans les maisons que l'abbaye possédait à Paris. Il était retourné dans son couvent depuis plusieurs années, lorsqu'en 1201 il fut chargé de prêcher la guerre sainte. L'année suivante, il fit partie de cette armée qui se mit en route pour Jérusalem, et qui n'alla pas plus loin que Zara : il est vrai que les croisés saccagèrent la ville. Le pape les excommunia, et avec eux les moines des Vaux de Cernay, qui les avaient accompagnés. Guy obtint du pape Innocent III une bulle qui défendait aux évêques et aux curés d'excommunier et de suspendre les serviteurs des abbayes.

En 1206, avec onze autres abbés de Cîteaux, sous la direction d'Arnaud, général de l'ordre, il se livra à l'œuvre de la prédication dans le midi. On sait que cette prédication ne réussit pas, et que cet insuccès amena l'horrible guerre connue sous le nom de *guerre des Albigeois*. La part toute particulière que prit ce moine à la guerre en question s'explique par les liens et relations qui existaient entre le monastère des Vaux de Cernay et la famille des Montfort, fondateurs, bienfaiteurs du couvent et chefs de la croisade.

Guy avait un neveu, Pierre, moine des Vaux de Cernay, connu comme historien de la guerre des Albigeois. Le livre de ce moine n'est guère qu'un panégyrique de Simon de Montfort, et le fanatisme, la fureur, la joie cruelle qu'on y trouve à chaque page, sont d'étranges et tristement curieux documents de cette histoire sanglante. Quelques lignes montreront jusqu'à quel point le sens, non pas de la charité, mais de la plus simple humanité était anéanti dans ces âmes en démence :

« Sur l'heure en furent tirés (du château de Lavaur) » Amaury, dont nous avons parlé ci-dessus... et autres » chevaliers au nombre de quatre-vingts, que le noble » comte arrêta de pendre tous à un gibet; mais quand » Amaury, le plus considérable d'entre eux, fut pendu, » les fourches patibulaires, qui, par la trop grande hâte, » n'avoient pas été bien plantées en terre, étant venues à » tomber, le comte, voyant le grand délai qui s'ensuivoit, » ordonna qu'on tuât les autres. Les pèlerins s'en saisi- » rent donc très-avidement, et les occirent bien vite sur » la place. De plus, il fit accabler de pierres la dame du » château, sœur d'Amaury, et très-méchante hérétique, » laquelle avoit été jetée dans un puits. Finalement, nos » croisés, avec une allégresse extrême, brûlèrent héréti- » ques sans nombre. »

Quant à Guy, pour prix de son dévouement aux Montfort, il fut nommé évêque de Carcassonne.

Sous Thomas Ier, successeur de Guy, en 1215, Port-Royal fut érigé en abbaye et soumis aux Vaux de Cernay. On sait de quel éclat brilla Port-Royal au dix-septième siècle.

Ce Thomas reçut comme moine Thibaud de Marly, de l'illustre maison des Montmorency, qui fut lui-même abbé des Vaux après la mort de Richard, successeur de Thomas.

L'illustration de Thibaud, qui fut canonisé par la suite, est une gloire plus pure et plus douce que celle de Guy. Son nom resta longtemps populaire dans la vallée, et les villageois le citaient toujours avec respect et reconnaissance.

Thibaud fut d'abord destiné à la profession des armes. Fils de Bouchard de Montmorency et de Mathilde de Châteaufort, il semblait, par sa naissance et ses relations, appelé à vivre au milieu du bruit, des plaisirs et des grandeurs. Il resta même quelque temps à la cour de Philippe-Auguste, pendant que son père conduisait une partie de l'armée de la croisade albigeoise sous les ordres de Mont-

fort. C'est à ce moment qu'il se présenta au monastère des Vaux : l'abbé Thomas ne l'admit, du reste, qu'après avoir éprouvé sa vocation de diverses manières; mais ces différentes épreuves ne servirent qu'à mieux faire ressortir sa piété, sa douceur et son humilité.

On trouve entre autres dans l'histoire de sa vie le récit d'une aventure merveilleuse, qui prouve bien quelle idée on se faisait de lui. Nous donnerons ce récit dans toute sa simplicité; il a trait, d'ailleurs, à un des événements les plus importants de la vie de Thibaud, puisqu'il s'agit de la circonstance qui, selon son naïf biographe, le décida à se faire moine.

« Lorsqu'un jour il se fut mis en chemin pour aller au tournoi, accompagné d'autres personnes de sa qualité, il entendit qu'on sonnoit la messe dans une église qui se trouva sur son passage. Thibaud ne considéroit ces jeux que comme de vains amusements, et s'y exerçoit seulement par nécessité; c'est pourquoi il n'eut pas de peine à se séparer de sa compagnie pour entrer dans l'église, afin d'assister à la messe...

« Au sortir de l'église, il alla retrouver ceux qui l'accompagnoient, lesquels venoient de leur côté à sa rencontre, pour se réjouir avec lui de la victoire qu'il avoit gagnée aux jeux des tournois : « *Vous avez surpassé tous » les autres*, lui disoient-ils, et *vous avez remporté le prix.* » Ce qu'ils disoient, parce que, par un effet surprenant de la volonté de Dieu, qui leur fit voir ce qui n'étoit point, dans le temps même que Thibaud étoit dans l'église, il leur avoit paru monté sur un cheval d'une bonté et d'une beauté extraordinaires, et combattant dans ces jeux avec tant de succès qu'ils avoient cru qu'il y était demeuré victorieux. »

Thibaud fut en grande vénération auprès de Louis IX et de la reine sa femme, Marguerite de Provence, et le respect dont il était entouré de son vivant lui fut encore continué après sa mort. Marguerite de Provence, devenue veuve, alla visiter le tombeau du saint abbé, devant lequel « elle fléchit le genou, et, s'étant prosternée à terre, elle se répandit en prières, et au milieu de larmes abondantes, elle se recommanda à Dieu et à ses saints. »

Plus tard, le roi Philippe, fils de Louis IX, « étant venu à l'abbaye, fit appeler un moine des plus anciens, homme plein de piété, et qui se nommait Henri d'Aties. Il le questionna avec soin sur la conversation, la vie et les mœurs de Thibaud. Cet Henri était un homme âgé, fidèle, noble de race; il répondit : « Assurément, seigneur roi, » je n'ai dans toute ma vie connu un homme meilleur que » le pieux Thibaud, si ce n'est le roi votre père. » A ces paroles, le roi Philippe commença à répandre de douces larmes, et, allant aussitôt à la chapelle où reposoient les os du saint et fléchissant le genou, il adora Dieu avec larmes. »

Quand Thibaud mourut, il était supérieur de l'abbaye des Vaux de Cernay, de celle de Port-Royal, de celle du Trésor en Vexin, et de l'abbaye d'hommes du Breuil-Benoît, au diocèse d'Évreux.

Les huit abbés successeurs de saint Thibaud n'ont laissé aucun souvenir. Simon de Rochefort, qui vint ensuite (élu en 1320 et mort en 1328), était docteur en théologie, ce qui n'a rien d'extraordinaire; mais sa science théologique lui valut après sa mort l'honneur d'une inscription qui fut gravée sur sa tombe, et que l'on peut citer à titre de document, comme un exemple du mauvais goût poétique de l'époque :

Cleri sol, luna, lux, laus, fons, fluvius, æquor,
Regula, lima, decor, petra jacet iste sub una.

En français : « Du clergé le soleil, la lune, la lumière, la gloire, la source, le fleuve, la mer, la règle, la lime, l'honneur, il gît sous une seule pierre. »

Au quinzième siècle, pendant l'administration de l'abbé Dimanche, ou Dominique de Beaune (abbé de 1430 à 1452), l'abbaye des Vaux souffrit cruellement de la guerre qui désolait alors la France. Rien n'est plus douloureusement éloquent que le naïf passage qu'on va lire, et qui est extrait de dépositions faites par des témoins en 1462 :

« Durant les guerres et divisions qui ont couru et duré en ce royaulme de France par l'espace de plus de XXXVI ans, lesdites guerres furent si grandes et esnormes, tant ou (*au*) pays de Jozas que ou pays chartrain, auquel païs de Jozas ladite abbaye des Vaulx de Cernay est située et assize, que il n'estoit homme ne femme qui osast aller ne converser en ladite abbaye ne au pays d'environ; et en ladite abbaye il n'y demeuroit homme ne femme, et n'y avoit en icelle que ung povre religieux, viel et ancien, qui vivoit a grand paine et misère, lequel c'y est tenu par l'espace de plus de XII ans, tout seul, sans abbé ne autres religieus que lui, et tout par la fortune desdites guerres et divisions. — Durant le temps des guerres, icelle abbaye n'estoit comme point abbaye, et n'y avoit nulz religieux qui ne feussent tous absentz par la fortune desdites guerres, fors ung que on nommoit Dauxmichel, lequel y a esté tout seul par l'espace de X ou XII ans, durant lequel temps madame de Chevreuse luy envoyoit du pain à vivre et ung peu de poix (*pois*) quant elle povoit y envoier. Et durant lesdites guerres, comme les gens d'armes estoient sur les champs, iceulx gens d'armes allèrent audit lieu des Vaulx et hostèrent ung pain audit Dauxmichel, que ladite dame de Chevreuse avoit envoié par aucuns de ses serviteurs, et fust après plus de huict jours sans manger de pain, sinon que de l'arbe (*herbe*), qui paissoit comme une beste par force de povreté; lequel Dauxmichel avoit la barbe jusques à la sinture, et sembloit mieulx estre homme sauvaige que autrement, de la povreté qu'il avoit soufferte et qu'il souffroit. »

Dominique de Beaune mourut en 1452, à Paris, dans une maison que l'abbaye des Vaux possédait rue du Foin, près du palais des Thermes. Cette maison était tenue en location par une femme nommée Catherine la couturière, qui soigna l'abbé Dominique avec tant de dévouement que les moines, en reconnaissance, lui remirent le terme de Pâques.

Dans un état des biens de l'abbaye des Vaux de Cernay, dressé en 1511, on trouve entre autres une pièce relative aux *maisons*, *cens et rentes* que possédait l'abbaye dans la ville de Paris, et en particulier dans le quartier des Thermes. Cette pièce est assez curieuse, parce qu'il y est question de rues qui ont disparu ou ne tarderont pas à disparaître. La voici avec le style et l'orthographe du temps :

« L'abbaye des Vaux de Cernay possède plusieurs maisons, caves, court et jardin, assis à Paris, ès rues du Foin et de la Harpe, d'ancienneté nommées la granche du Palais des Termes; la première desquelles où souloit (*avait habitude*, du latin *solebat*) pendre pour enseigne la *Croix d'or*, qui contient plusieurs chambres, greniers, caves, court devant et jardin au costé, est à présent au domaine d'icelle abbaye des Vaulx, et tout le demourant desdites maisons, èsquelles y a de présent trois hostelleries, c'est à sçavoir le *Gril*, les *Singes* et le *Mouton rouge*, ont esté baillées à tiltre de ferme et loyer d'argent;

» Item apartient à ladicte abbaye des Vaulx de Cernay les hostels où pend pour enseigne l'Image *Saint-Jean-Baptiste* et le *Franc-Rosier*, en la rue de la Parcheminerie, où souloit pendre pour enseigne les *Maillets;*

» Item plusieurs autres maisons ès rue du Foin, rue du Feurre, rue des Murs, près la porte Saint-Victor; une autre maison près l'église de Saint-Bon, et deux autres maisons en la rue Saint-Germain-l'Auxerrois. »

La fin à une autre livraison.

LA FOLIE DE MANRIQUE.

I

Voici, mot pour mot, l'histoire que nous raconta le vieux docteur Gomez.

« Il y avait une fois, dans une petite ville d'Espagne, un bourgeois, qui était fils d'un marchand d'huiles enrichi, et qui s'appelait Manrique. Si ce bourgeois était riche d'argent, il était pauvre de cervelle et n'avait point de cœur. Comme il n'avait pas eu la peine de gagner son argent lui-même, il tranchait du gentilhomme, et, n'étant qu'un sot, il dépensait ses doublons le plus sottement du monde. Bonne table : c'était un gourmand; bonne voiture bien douce, bon lit bien mollet : c'était un paresseux; riche livrée : c'était un vaniteux. Rien pour les pauvres : vous voyez bien que c'était un sans-cœur.

II

» Mais, par exemple, il tenait table ouverte pour les flagorneurs et les parasites, et pour tous ceux dont le babil médisant pouvait lui faire passer une heure agréable. Ignorant et sot, vous comprenez quelle peine il avait à tuer les heures de la sainte journée.

» — Señor Manrique, je sais un scandale nouveau.

» — Frère, ton couvert est mis pour aujourd'hui; tu nous conteras cela à table.

» — Señor Manrique, voici cette nouvelle chanson.

» — Viens-t'en manger chez moi; j'aime les chansons; d'ailleurs tu es si maigre que c'est une pitié. Un bon repas te refera un peu. Tu nous chanteras ta chanson au dessert.

» — Señor Manrique, regardez-moi, je vous prie; non! un peu plus de côté. Savez-vous que je viens de Madrid en droite ligne, que j'ai vu Sa Majesté Catholique, et que vous lui ressemblez beaucoup.

» — Frère, n'oublie pas que le dîner est tous les jours à deux heures.

III

» Un affamé, qui savait jouer de la guitare et qui composait de fort mauvais vers, entreprit de flatter Manrique à l'année. Tous les jours c'étaient de nouvelles chansons, accompagnées du grincement de la guitare. — From, from, from! Manrique est beau comme le jour. — From, from, from! Manrique est (par métaphore) aussi noble que le roi. — From, from, from! Manrique est généreux comme un corsaire. — From, from, from! Manrique est brave comme le Cid. Or Manrique s'entendait en poésie et en musique comme l'âne de Sancho. Néanmoins il dodelinait de la tête à contre-temps, et s'écriait par moments :

» — Frère, voilà qui n'est point tant sot!

» L'affamé, cependant, qui dînait tous les jours, engraissait à vue d'œil.

IV

» Un autre affamé, nommé Tormadille, était jaloux du premier, et rêvait constamment au moyen de le supplanter et de s'asseoir à sa place à table. Forcé d'admirer ce que le maître admirait, il se dédommageait en appelant tout bas les romances de l'autre *coplas de ciego,* chansons d'aveugle, ce qui est le terme le plus méprisant qu'on puisse employer en Espagne pour flétrir une mauvaise poésie. Un jour, Tormadille, tout en rêvant à cette matière, passait par une petite ruelle sombre et malpropre, pour éviter la grande rue où deux de ses créanciers tenaient boutique. Tout à coup il s'arrêta. A l'étalage d'un brocanteur, il avait vu un petit livre dont le titre l'avait frappé. Il prit le livre, le parcourut du regard et le marchanda. Après une longue conférence avec le brocanteur, il lui laissa son manteau et emporta le livre sous son bras avec un frémissement de joie.

V

» Le lendemain, sans plus tarder, il courut à la porte de Manrique. Admis en la présence du maître, il courba devant lui sa maigre échine aussi bas que s'il saluait un grand d'Espagne, et lui dit :

» — Salut à l'illustrissime señor *don* Manrique!

» A ce titre nouveau, le bourgeois tressaillit. Si sot qu'il fût, la flatterie était tellement outrée, qu'il se crut obligé de la relever, quoique à regret.

» — Frère, dit-il d'une voix flûtée, mes oreilles m'ont sans doute trompé, ou bien tu as commis une erreur de langage. Parle, frère, répète ce que tu viens de dire.

» Tormadille se courba de nouveau, aussi grave qu'un ambassadeur qui demande pour son maître la main d'une fille de roi :

» — Salut! dit-il d'une voix claire et nette, à l'illustrissime *señor* don Manrique; si *don* Manrique veut m'accorder la faveur d'un entretien particulier, il apprendra quelle est sa véritable origine, et de quels illustres aïeux il descend.

VI

» — Vers la fin du quinzième siècle, dit le flatteur à sa dupe, vivait un certain *don* Jorge Manrique.

» — Est-ce bien le nom? demanda le bourgeois alléché.

» — C'est bien le nom : *don* Jorge Manrique, reprit Tormadille avec emphase. C'était un vaillant guerrier (le bourgeois se frotte les mains); c'était un très-grand poëte (le bourgeois prend un air sérieux et inquiet). Il mourut jeune, ayant été mortellement blessé dans une escarmouche près de Cunavette.

» — A la bonne heure! dit le bourgeois.

» — Son père, *don* Rodrigo Manrique, comte de Paredes, grand maître de Saint-Jacques, fut un brave aussi.

» — Comte! grand maître de Saint-Jacques! marmotta le bourgeois, plongé dans une sorte d'extase.

» — Voilà justement vos aïeux, reprit le flagorneur; je ne permettrai à personne de dire qu'il en doute, à vous pas plus qu'aux autres!

» Il aurait peut-être fallu d'autres preuves pour convaincre un homme sensé. Mais à l'orgueil d'un sot, il suffit de la parole d'un faquin.

» — Alors, vous m'en répondez? dit le prétendu *don* Manrique tout gonflé d'orgueil.

» — J'en réponds sur ma tête!

VII

» — Est-ce que c'est loin d'ici, la fin du quinzième siècle? demanda d'un air embarrassé le fils du marchand d'huiles.

» — Trois cents ans, répondit Tormadille.

» — Comme nous remontons haut! reprit l'autre en prenant des airs de grand seigneur.

» — Ce n'est pas tout, reprit le fourbe. J'ai dit que *don* Jorge était poëte. Il a consacré à la mémoire de son père

des *coplas* que voici, et qui sont pour votre famille les plus glorieux titres de noblesse.

» Alors il tendit à sa dupe le petit livre qu'il avait eu la veille en échange de son manteau. *Coplas de Manrique*, voilà ce que l'autre lut à la première page.

» — Hum! grommela-t-il d'un air assez dédaigneux, le livre est d'apparence mesquine et pauvrement relié.

» — Vous ferez changer la couverture, et vous y ferez mettre vos armes!

VIII

» A partir de ce jour, le fils du marchand d'huiles perdit le peu de cervelle qui lui restait. Il ne jurait plus que par ses aïeux don Jorge et don Rodrigo, comte de Paredes et grand maître de Saint-Jacques. Il fit copier en lettres d'or, sur vélin, par le plus habile copiste de Salamanque, les *Coplas de Manrique*. Chaque stance occupait une grande feuille; il y en avait en tout quatre-vingt-quatre. Manrique les fit encadrer dans des cadres d'or, qu'il disposa aux endroits les plus apparents de sa vaste maison, comme autant de portraits d'ancêtres. Certes, cette noble et fière poésie est digne de tous les honneurs; mais l'auteur, s'il eût été de ce monde, se fût médiocrement soucié de celui-là. Ensuite, l'héritier du marchand d'huiles se fit composer des armoiries et fit l'emplette d'une épée. Par saint Jacques! c'était bien le moins qu'il y eût une épée accrochée quelque part dans la demeure du dernier des Manrique!

IX

» L'épée, pourtant, ne quitta jamais le fourreau; il semblait que l'armurier eût écrit sur la lame : « Homicide » point ne seras! » Manrique parla bien un jour, après boire, d'aller chasser « ces chiens de Mores qui avaient » méchamment occis don Jorge! » Mais on le fit rasseoir, et il se laissa facilement calmer en apprenant que les Mores étaient chassés depuis trois cents ans. Une autre fois, il soutint qu'il sauterait dans l'arène sans trembler, et tuerait son taureau aussi lestement que le premier toréador venu. Personne ne l'ayant contredit, il ne tenta point l'aventure : c'eût été, d'ailleurs, un trop grand dérangement pour un paresseux que d'aller jusqu'à une ville où il y eût un cirque pour les combats de taureaux.



D'après Goya. — Dessin de Sellier.

L'Espagne eut coup sur coup à soutenir plusieurs guerres terribles. Mais la petite ville où vivait Manrique était si loin de la grande route, qu'il entendait parler de ces guerres seulement quand elles étaient terminées.

En revanche, il se faisait lire, déclamer, chanter, les *Coplas de Manrique;* il les apprenait par cœur.

Quand cette martiale poésie résonnait comme la voix du clairon, il se levait et parcourait la chambre ou le *patio* à grands pas, comme un général vainqueur qui arpente le champ de bataille.

X

» Brave en paroles, lâche en réalité, le dernier des Manrique finit par atteindre les limites de la vieillesse. Quand la mort lui prodigua les avertissements en émoussant ses sens, ses flatteurs remarquèrent qu'il ne voulait plus entendre citer le commencement des *Coplas*, parce qu'il y est dit que la vie est un songe et la mort un réveil. Un jour même, il entra dans une grande colère, et menaça Tormadille de son poing décrépit que la paralysie faisait trembler. Pourquoi? Parce que Tormadille avait chanté cette strophe : « Notre berceau est le point de départ; — La » vie est une carrière que nous parcourons au pas de course; » — Et nous atteignons le but — lorsque, dans la demeure » des bienheureux, — la mort laisse à son éternel repos — » notre âme fatiguée! »

Cette faiblesse indigne aurait suffi pour montrer que ce vieillard n'était pas un Manrique; qu'il n'était point un rejeton de la race des preux et des vaillants.

XI

» En revanche, il ne pouvait se rassasier des strophes où le pieux Jorge Manrique célèbre les exploits et les vertus de son père. Il avait fini tout bonnement par se les appliquer, tant la flatterie lui avait tourné la tête. Sans avoir jamais bien su ce que c'était au juste que ces César, ces Annibal, ces Trajan et ces Alexandre dont l'antique Rodrigo avait la valeur et les vertus, il aimait à entendre citer ces noms qui sonnaient bien, et qui faisaient une glorieuse escorte au nom de Manrique.

» — Voilà pourtant, disait-il, comme nous sommes dans notre famille! voilà quel sang coule dans nos veines!

» Comme le premier des Manrique s'appelait *Rodrigo*, et que le bourgeois à tête folle portait le nom d'*Estéban*, le chanteur (un vil parasite!) substituait dans une certaine strophe *Estéban* à *Rodrigo;* le vieillard souriait avec complaisance! La mesure du vers n'était point altérée par ce changement, mais la vérité en était indignée.

» — Frère, disait Manrique, répète-moi donc cette strophe, tu sais, celle qui commence par : « Et lui, le bou- » clier. »

» Docile, le chanteur reprenait :

« Et lui, le bouclier et l'appui des bons, — lui à qui » tous les foyers payent leur tribut d'éloges, — comme » au fils de la Vertu; — *Estéban* Manrique, dont le nom » — est inscrit sur la banderole de la Renommée — avec » ce titre : Champion de l'Espagne! »

» N'est-ce pas que c'était tenter Dieu que d'ouvrir son âme à un aussi détestable orgueil?

XII

» Pour punir cet homme par où il avait péché, et le frapper dans son coupable orgueil, Dieu permit qu'il tombât en enfance, et qu'il devînt un objet de risée à un âge où l'homme est un objet de respect. Comme il n'avait aimé personne pendant le cours de sa longue vie, personne ne se trouva là pour le consoler et jeter pieusement sur sa disgrâce le manteau de la charité. Quand les eaux d'un torrent d'hiver se sont écoulées, on voit à nu les déchirures et la vase de son lit; quand la vie inutile de Manrique se fut écoulée comme un torrent, et que sa raison se fut évanouie, on vit à nu le vide de son âme et sa triste vanité. Savez-vous à quels exploits l'entraînaient les chants héroïques de don Jorge?

XIII

» Une épée de bois à la main, il pourfendait les myrtes, les orangers et les citronniers de son parc. Ou bien, grimpé sur le dos d'un laquais, il s'exerçait à percer de sa lance un taureau grossièrement figuré par un sac d'étoupes qu'un valet portait sur son dos. Tormadille, vieilli, gagnait encore sa vie à lui servir de second. Les enfants poussaient des huées; les femmes le plaignaient. Un docteur de Salamanque qui le vit à travers les grilles, s'écria :

» — Oh! quelle noble folie était celle de don Quichotte, au prix de celle-ci! Comme elle était généreuse et touchante, étant née dans une âme généreuse et bonne!

» Et il se détourna avec un sentiment de dégoût.

» Un arrière-petit-fils de Sancho, *frater* dans un des faubourgs, s'écriait, en prodiguant comme lui les proverbes : A vie inutile, vieillesse sans honneur. — Qui n'aime personne n'est aimé de personne. — Quand l'âne revêt la peau du lion, le bout de l'oreille finit toujours par percer. — Comme on fait son lit on se couche. »

XIV

— Et comment finit ce malheureux? demanda quelqu'un de nous au docteur.

Le docteur sourit et répondit :

— Beaucoup mieux que vous ne pourriez vous y attendre.

Comme nous paraissions surpris, il ajouta :

« Ce que je viens de vous raconter est un rêve, ou plutôt un cauchemar de mon ami Estéban. Je l'avais tancé vertement pour sa sottise, sa vanité et son orgueil. Je lui avais prédit malheur s'il continuait sa vie de dissipation, et j'avais fini par lui prescrire quelques gouttes d'opium à cause de ses insomnies. Mes paroles qui l'avaient frappé, venant d'un médecin; une lecture récente des *Coplas de Manrique,* la vue d'une caricature de Goya, le tout assaisonné d'une trop forte dose d'opium, voilà les éléments du rêve où il s'était vu descendre, degré par degré, de la dissipation égoïste à la folie la plus honteuse.

XV

» Il fut si frappé qu'il ne tarda pas à revenir à des sentiments meilleurs. C'est lui qui a fondé la magnanerie et la grande fabrique de tissus de soie qui fait vivre la moitié au moins de la population de sa petite ville. Il est marié, père de famille, et il élève fort bien ses enfants. J'oubliais de vous dire qu'il a fait en volontaire la guerre contre les Français. Si vous allez le voir de ma part, vous serez fort bien reçus; si vous faites allusion au cauchemar que je vous ai raconté, il songera un peu, puis il se mettra à rire en disant : « Ce bavard de Gomez! » Après quoi il vous montrera, dans sa bibliothèque, les *Coplas de Manrique,* qu'il vénère, non plus comme une relique de famille (car il sait à quoi s'en tenir sur sa prétendue parenté avec *don Jorge* et *don Rodrigo*), mais comme une des œuvres poétiques qui font le plus d'honneur au caractère et au génie espagnol. Enfin, si vous insistez, il vous fera voir, soigneusement encadrée, la caricature de Goya qui l'avait tant frappé. Je n'ai plus qu'un mot à ajouter : Quand Dieu nous a pris en pitié, et a résolu de nous ramener au vrai et au bien, il sait où, quand et comment frapper notre âme; mon histoire en fait foi. »

DU CHOIX DES LIVRES.

Un livre est comme un ami, qui vous parle tout bas et en quelque sorte à l'oreille, et qui, pour peu qu'il ait d'art, d'habileté et d'agrément, gagne d'autant mieux votre confiance qu'il s'insinue plus doucement et plus intimement dans votre âme. Or, parmi les livres aussi il y a de faux amis, et il est bon de savoir les discerner pour s'en pré-

server. Un mauvais livre est un flatteur, un ennemi caché sous l'apparence de la bienveillance; il importe de n'en être pas dupe, et chacun en a le moyen aussi sûr que facile : c'est la conscience. Tout livre qui la blesse, qui parle par conséquent contre la piété, la charité, la justice, la pudeur et les bonnes mœurs, quelque art perfide qu'il y mette, est un méchant et mauvais livre; comme tout livre qui satisfait, pour peu qu'il ait d'ailleurs de ce charme sérieux qui ne messied pas à l'honnête, est un bon et excellent livre.

Mais il ne suffit pas, pour recueillir d'utiles fruits de ses lectures, de savoir distinguer et choisir entre les livres : il faut encore savoir lire, ce qui n'est pas aussi aisé qu'on peut d'abord le supposer. Lire, en effet, bien lire est avant tout comprendre; puis c'est juger et s'approprier les pensées d'un auteur; c'est en faire comme son miel, à la manière de l'abeille, et les déposer pour les y garder dans le plus pur de son âme. Lire est un peu comme prier. On ne prie pas bien partout et en toute circonstance; il y faut le temps, le lieu et les dispositions convenables de l'esprit et du cœur; il y faut surtout cette gravité, cette sérénité, cette pureté dans l'amour de Dieu, qui sont proprement la piété. De même quand on lit, et pour bien lire, il faut au dedans comme au dehors la réunion et le concours de certaines causes favorables à cet excellent exercice, je dirai presque à cette prière de l'intelligence en quête de la vérité. Ainsi, pour peu que vous vous sentiez l'âme curieuse et recueillie, lisez, lisez un bon livre, et ce sera un peu comme si vous priiez; vous vous instruirez et vous vous édifierez, vous aurez fait un acte religieux de raison. DAMIRON.

Il ne faut pas tout lire, il faut choisir. Celui qui veut être entouré d'amis vrais, ne doit pas trop ouvrir son cœur ni bâtir sa maison trop grande; pour lire utilement, il faut se borner. Lisez tout, vous pourrez devenir un érudit; si vous voulez devenir un homme, lisez bien.

Un voyageur illustre s'embarquait sur un grand navire pour un lointain voyage, presque au sortir d'une de nos écoles; il emportait une bibliothèque complète pour charmer son séjour en Amérique. Arrivé à l'entrée de l'un de ses grands fleuves, il fallut la réduire au quart, la frêle embarcation qui devait le remonter n'y suffisait plus. Bientôt les trois quarts du restant durent à leur tour être sacrifiés pour assurer la traversée des montagnes qui séparaient le voyageur de son but. Après une naturelle hésitation, son parti fut pris, et vous l'auriez vu, au milieu de sa barque, pendant les longues journées de cette navigation sans pareille, calme comme la postérité, et semblable au dieu du temps, jeter, à mesure qu'ils étaient condamnés, les ouvrages, les volumes, les fragments, les pages mêmes, au courant de ce fleuve qui les portait au sein du grand Océan, image de l'éternel oubli.

La bibliothèque ainsi soulagée et réduite à la charge de deux mulets, il n'y restait que des chefs-d'œuvre; ils furent savourés à loisir pendant un long exil.

Plus tard, lorsque tous admirèrent la largeur de style, l'ampleur de vues et la sûreté de goût du voyageur rentré dans sa patrie, il ne fit pas assez connaître, peut-être, à quel étrange procédé il devait ces grandes qualités.

Faites comme lui, et dites : « J'ai l'Océan à traverser, la Madeleine à remonter, les Cordillères à franchir : ma bibliothèque ne doit pas peser plus de 100 kilogrammes »; et vous verrez s'il vous reste le moindre doute sur ce qu'il convient de garder, et comme, en vous appauvrissant, vous aurez formé le plus rare trésor! Lisez alors, relisez, commentez ces œuvres immortelles dont vous n'aurez pas pu vous séparer, et au bout de quelques années, n'en doutez pas, au milieu d'un monde insoucieux de ses lectures, cette érudition concentrée, cet écho soutenu de la langue superbe des dieux de la pensée, vous auront marqué pour toujours une place d'élite. J. DUMAS.

LE BEURRE ARTIFICIEL.

Un savant chimiste (¹), chargé, il y a plusieurs années déjà, par le gouvernement, d'étudier la possibilité d'obtenir une substance propre à remplacer le beurre, pour l'usage de la marine et des classes peu aisées, voulut se rendre compte d'abord du mode de formation du lait chez la vache. Dans la ferme de Vincennes, il mit à la diète plusieurs vaches laitières, qui ne tardèrent pas à éprouver une diminution de poids considérable; elles fournissaient des quantités décroissantes de lait; mais, fait remarquable, ce lait contenait toujours la même proportion de beurre. D'où pouvait donc provenir tout ce beurre? M. Mège-Mouriès reconnut qu'il était produit par la graisse même de l'animal, « qui, étant résorbée et entraînée dans la circulation, se dépouillait de sa stéarine par la combustion respiratoire, et fournissait son oléo-margarine aux mamelles, où, sous l'influence de la pepsine mammaire, elle était transformée en oléo-margarine butyreuse, c'est-à-dire en beurre. » Le savant s'appliqua immédiatement à imiter la nature. Il imagina d'employer de la graisse de bœuf à la fabrication d'un beurre artificiel. Nous ne connaissons point son procédé, mais nous supposons qu'il a dû lui suffire de séparer la stéarine du suif, formé, comme on le sait, de cette substance unie à de l'oléine et à de la margarine : on doit obtenir ainsi de l'oléo-margarine, substance qui, au point de vue de la composition chimique, a les plus grandes analogies avec le beurre naturel.

Le beurre artificiel se fabrique aujourd'hui très-abondamment, non-seulement en France, mais en Angleterre, aux États-Unis, etc. On commence par faire fondre du suif de belle qualité, et débarrassé des membranes animales qui le souillent. Après l'avoir ainsi convenablement épuré par la fusion et par son mélange avec une petite quantité de chlorure de calcium, on l'enveloppe dans des toiles et on le soumet à l'action d'une forte presse hydraulique à la température de 25 degrés. La graisse se partage ainsi en deux parties : l'une qui est la stéarine, qui représente 40 à 50 pour 100 du poids de la matière, et qui est employée, comme on le sait, à la fabrication des bougies; l'autre est de l'oléo-margarine liquide, qui se fige par le refroidissement. L'oléo-margarine, mise dans une baratte avec 50 litres de lait de vache et 50 kilogrammes d'eau par 100 kilogrammes de la première substance, est soumise à une agitation violente. On ajoute un peu de rocou pour avoir une coloration, et en deux heures de temps on a obtenu successivement une crème épaisse analogue à celle du lait, puis un beurre d'un très-bel aspect, mais qui malheureusement conserve, jusqu'à ce jour, un goût qui trahit son origine. Malgré cet inconvénient, le beurre artificiel peut être employé pour la cuisine, la cuisson des légumes, etc. Il coûte moitié moins cher que le beurre naturel, et contient beaucoup moins de matières animales propres à le rancir. Il est précieux pour l'approvisionnement des navires destinés à de longs voyages.

PUISSANCE DE LA VOLONTÉ.

La mémoire se perfectionne par l'action de la volonté. Il faut d'abord d'énergiques efforts pour se retenir contre

(¹) M. Mège-Mouriès.

le courant des souvenirs involontaires qui traversent sans cesse notre esprit et qui, si nous y cédons, nous rendent incapables de toute réflexion. Mais on y parvient enfin, et l'on apprend à choisir parmi les conceptions qui se présentent, à lier fortement la chaîne de ses pensées, et à ne plus les laisser rompre même par les impressions extérieures. On a vu des hommes suivre les plus longs calculs au milieu du bruit de la foule. Racine travaillait au milieu des jeux de ses enfants. « L'imagination la plus heureuse, dit Thomas Reid, a besoin du secours de l'habitude et n'obéit promptement que sur les sujets où l'esprit s'est exercé. Un ministre discute une question de politique avec la même aisance qu'un régent de collége une question grammaticale. L'imagination leur suggère avec la même promptitude et ce qu'ils doivent dire et la manière dont ils doivent le dire. Faites changer de rôle à ces deux personnages : ils ne seront pas moins embarrassés l'un que l'autre. Quand un homme parle sur un sujet qui lui est familier, il suit un arrangement de mots et de pensées absolument nécessaires pour que son discours soit à la fois intelligible, convenable et grammaticalement correct. Dans chaque phrase que nous écrivons ou que nous prononçons, il y a plus de règles de grammaire, de logique et de rhétorique à observer qu'il n'y a de mots et de lettres. L'orateur ne songe même pas à toutes ces règles, et cependant il les observe comme si elles lui étaient toutes présentes. »

La volonté peut jusqu'à un certain point arrêter les plaisirs et les douleurs qui se ressentent dans le corps. Les biographes de Kant nous apprennent qu'il s'était convaincu par lui-même que l'on peut, par la force de la volonté, résister pendant un certain temps et jusqu'à un certain degré à l'invasion des maladies. C'est ainsi que le naufragé se suspend aux débris du navire et lutte contre le froid, la fatigue et la faim, et qu'à peine est-on venu le secourir qu'il s'abandonne et s'évanouit.

Si la volonté, luttant contre le plaisir et la peine, les diminue ou les arrête, elle les augmente quand elle leur lâche les rênes. L'attention apportée au plaisir ou à la douleur y fait découvrir mille nuances qui auraient échappé à une âme distraite. Le voluptueux qui déguste, pour ainsi dire, toutes les parties de son plaisir, le multiplie comme le malade qui écoute son mal et le rend plus aigu. Il y a tel homme qui veut se désespérer, quelques raisons qu'on lui oppose, et qui parvient à augmenter sa douleur par la force de sa volonté. (1)

(1) Adolphe Garnier.

JOYAU DU SEIZIÈME SIÈCLE

PENT-A-COL.

Le joyau que nous reproduisons de grandeur naturelle, et qui représente un dragon aux ailes éployées suspendu au moyen d'une triple chaîne, est un beau spécimen de l'orfévrerie du seizième siècle; il a été exposé par M. le baron Davillier, avec une vingtaine d'autres du même genre et de la même époque, au profit des Alsaciens-Lorrains. Ce *petit joyau* (c'est ainsi qu'au moyen âge on désignait ces menus objets pour les distinguer des grandes pièces d'orfévrerie) est en or massif, et en partie recouvert d'ornements d'émail incrusté, verts, bleus, rouges et blancs, ornements d'une telle finesse que ce n'est qu'à l'aide de la loupe qu'on en peut distinguer tous les détails. Le ventre du monstre est formé d'une grosse perle baroque, dont la forme a sans doute donné à l'orfévre l'idée première de son dessin, comme il arrivait assez souvent : c'est ainsi qu'une autre perle, également de grande dimension et de forme bizarre, figure, dans un des joyaux dont nous venons de parler, le corps d'un guerrier dont le casque, les bras, etc., sont aussi d'or émaillé. On trouve dans les anciens inventaires un grand nombre d'objets de ce genre, dans lesquels les perles sont utilisées de cent façons différentes : dans l'*Inventaire de Charles V* (fin du quatorzième siècle), figure « ung chamel sur une terrasse garnye de perles... et a le chamel la bosse d'une coquille de perle; — ung joyau en manière d'ung dragon à une teste de femme enchappelée; — ung cerf de perles qui a les cornes d'esmail... » Quelquefois aussi on employait les perles dans les joyaux religieux : c'est ainsi que nous voyons figurer dans l'*Inventaire du duc de Berry* (commencement du quinzième siècle) « un petit tabernacle d'or où il y a un ymage de Nostre-Dame, grosse, dont le ventre est de nacre de perle, ceint d'une ceinture, etc. » Quelquefois aussi la tête, le bras ou d'autres parties du corps étaient d'agate ou de quelque matière de même sorte.



Joyau du seizième siècle. (Collection de M. le baron Davillier.) Dessin de Sellier.

Les joyaux du genre de notre dragon étaient connus autrefois sous le nom de *pent-à-col*, nom qui s'explique facilement, puisqu'on les portait suspendus au cou au moyen d'une chaîne, comme aujourd'hui les médaillons et autres bijoux du même genre. C'est à tort qu'on les a désignés dans certains ouvrages sous le nom de *pendants* ou de *pendeloques :* ces expressions ne doivent s'appliquer qu'aux pendants d'oreilles, et encore sont-elles relativement modernes, puisqu'elles ne datent guère que du commencement du dix-septième siècle, ou tout au plus des dernières années du seizième. Quant au mot *pendatif*, que nous voyons encore figurer de temps en temps dans certains catalogues de vente, c'est un terme que les *experts* feraient mieux de laisser à l'architecture.

DUCLOS, HISTORIOGRAPHE.

SES MÉMOIRES. — SON ENFANCE.



Charles Duclos, historiographe. — Dessin d'Édouard Garnier, d'après le portrait de Cochin fils.

Duclos (Ch. Pineau) a écrit l'histoire de ses premières années. (¹) Il nous apprend qu'il était né à Dinan le 12 février 1704, mais il n'a pas cru devoir dire que son père était fabricant de chapeaux et d'objets de chapellerie. Toutefois il se plaît, dès le début de ses Mémoires, à rendre un plein hommage à la droiture, à la bonté parfaite de ses parents.

Il n'avait que deux ans lorsqu'il perdit son père, dont les traits, assure-t-il, étaient cependant gravés dans son souvenir. Il n'a pas d'expressions assez fortes pour peindre les vertus de sa mère. Veuve à quarante ans, elle refusa plusieurs partis qui, à cette époque, pouvaient passer pour brillants, puisqu'ils la faisaient entrer dans la noblesse de Bretagne, préférant accroître, affirme-t-il, le bien-être de ses trois enfants, parce qu'elle se sentait à la tête d'une grande industrie. En vantant les qualités de sa mère, on sent qu'il est heureux lorsqu'il peut ajouter : — « Voilà déjà une femme assez rare ; mais ce qui est peut-être sans exemple, elle a eu à cent ans passés la tête qu'elle a eue à quarante : qui que ce soit de ceux qui l'ont connue ne me contredirait. Une telle femme n'était pas faite pour sacrifier sa liberté à une vanité ridicule. »

Duclos aimait son pays comme il aimait ses parents. Il se plaît surtout à rappeler les services que les Malouins rendaient alors à l'État par leur entente du commerce, leur opulence, et surtout leur bravoure.

La petite ville de Dinan (²) ne se mettait pas jadis en de bien grands frais pour l'éducation de ses enfants, surtout lorsqu'il s'agissait de ceux qui appartenaient à la classe de la bourgeoisie. Le petit Charles Duclos montrait tant d'esprit, de l'avis de tous, que sa sœur, qui habitait Rennes, obtint qu'on le lui confiât. Il n'avait pas plus de six ans alors, et ce fut dans l'ancienne capitale de la Bretagne qu'on l'initia aux premiers éléments du latin dès qu'il eut atteint l'âge de neuf ans. Il n'en avait pas plus de onze lorsque sa mère, voyant la route qu'on lui faisait prendre, crut qu'il la suivrait encore mieux à Paris qu'en province; et, ajoute-t-il, « ce trait était caractéristique du temps. »

« Je suis le premier bourgeois de Dinan, et jusqu'ici le seul, élevé à Paris dès l'enfance, quoiqu'il y en eût alors quelques-uns à qui leur fortune le permettait. Une certaine noblesse du canton trouvait presque insolent qu'un simple commerçant « osât », pour me servir du terme d'Horace, donner à son fils une forme d'éducation qui ne convenait qu'à des gentilshommes. »

En 1713, ce n'était pas une petite affaire que d'expédier un collégien de Bretagne à Paris. Il fallait lui retenir une place dans le coche et l'abandonner à la sauvegarde du cocher. Duclos a soin de rappeler que les carrosses étaient chose si rare encore que Louis XIV lui-même n'en possédait qu'un nombre fort restreint. « Il avait fait presque toutes ses campagnes à cheval, et ne se servait de carrosses, qui n'étaient que des coches à mantelets, que lorsqu'il y menait des femmes. »

Les voitures publiques commençaient néanmoins à ren-

(¹) Voy. l'édition complète de Duclos, précédée d'une notice sur sa vie et ses écrits par M. Auger. Paris, 1820, 6 vol. in-8.

(²) Voy., t. XXXVII, 1869, p. 49; t. XXXVIII, 1870, p. 241.

dre de bons offices, et de grands personnages osaient parfois en faire usage.

« Quel serait aujourd'hui, se demande le secrétaire de l'Académie en 1770, le jeune seigneur qui oserait voyager ainsi, quand on voit des officiers très-subalternes joindre leur régiment en chaise de poste ! »

Tout se passa à merveille pour notre écolier, et il avoue, sans trop se faire tirer l'oreille, que c'était la voiture qui convenait à son état.

« Quoique le cocher fût mon principal mentor, ajoute-t-il, on m'avait recommandé à des femmes de la connaissance de ma famille et qui allaient aussi à Paris. Un petit garçon vif, et parlant à tort et à travers, les amusait assez pour qu'elles prissent de moi le plus grand soin; et un vieux prêtre de notre voiture me trouvait déjà tant d'esprit, qu'il prétendait que je serais un jour docteur de Sorbonne : il aurait depuis bien rabattu de ses espérances.

» A mon arrivée à Paris, un ami de mon beau-frère, gentilhomme du prince de Conti, devait venir me recevoir; mais, n'ayant pas apparemment bien calculé le temps du voyage, il ne vint que le lendemain. Cependant, chacun, supposant qu'on allait venir me prendre, comme je l'avais dit en route, était parti pour se rendre où on l'attendait; de sorte que je restai dans le bureau, rue de la Harpe, à la *Rose-Rouge*, avec les autres paquets, mais sans adresse sur le dos pour être porté à ma destination. Cela m'inquiétait fort peu. Tous les objets étaient nouveaux pour moi, et, naturellement gai, je me trouvais bien partout. Le cocher n'était pas de même... Voyant approcher l'heure où le bureau devait se fermer, il alla dans le quartier chez un marchand à qui il portait souvent des paquets, et le pria de se charger de moi pour une nuit. Il y consentit, et sa femme vint avec le cocher au bureau, d'où elle m'emmena chez elle, très-près de là, dans la même rue. Ces honnêtes bourgeois paraissaient à leur aise, autant que je puis m'en souvenir. Ils n'avaient point d'enfants; mais ayant eu un fils qui était mort depuis deux ans, et qui, s'il eût vécu, eût été à peu près de mon âge, cela leur fit croire que je lui ressemblais, et ils me firent mille caresses.

» La servante apporta le souper, où je montrai beaucoup d'appétit, et l'on me mit ensuite dans un bon petit lit bien propre où je dormis comme on dort à l'âge que j'avais et comme je ne dors plus. Le lendemain se passa sans que personne vînt me réclamer. Le cocher était le seul qui s'en inquiétait. Je ne m'en embarrassais nullement, et mes bonnes gens ne paraissaient point ennuyés de me garder. Je les amusais apparemment... Vers cinq heures parut enfin cet ami de mon beau-frère qui devait me recevoir. Il remercia mes hôtes, qui ne voulurent rien accepter pour mon gîte et m'auraient gardé volontiers plus longtemps, me fit monter en carrosse avec lui, me conduisit tout de suite rue de Charonne, à la pension où l'on m'attendait, et m'y laissa. »

Ainsi fit son entrée dans Paris le futur secrétaire de l'Académie française, dont les grands seigneurs de cette fastueuse époque se disputèrent plus tard la société.

L'institution, située rue de Charonne, dans laquelle se trouva placé le jeune Duclos, offrait assez l'image de la vie qu'il devait mener désormais. Fondée par le marquis de Dangeau et son frère l'abbé, qui fut de l'Académie française, elle était ouverte à vingt jeunes gentilshommes dont on devait faire plus tard vingt chevaliers de l'ordre de Saint-Lazare; mais les réglements intérieurs permettaient qu'on introduisît dans la maison un certain nombre de jeunes disciples qui prenaient part à l'enseignement général. Placé au milieu de ces jeunes seigneurs, Duclos eut bientôt le sentiment de sa force, et il les éclipsa tous.

« N'ayant pas la même destination que la plupart de mes camarades d'étude, dit-il, tout jeune, ou même tout enfant que j'étais, je sentis bientôt que je ne pouvais me distinguer des petits comtes ou marquis (car il y en avait plusieurs qu'on ne nommait pas autrement) que par quelque supériorité sur eux à d'autres égards. »

L'enfant fit assez de progrès pour franchir les classes inférieures en quelques mois; il dépassa bientôt tous ses condisciples, et, au bout de cinq ans, il dut passer au collége d'Harcourt, où il fit sa rhétorique.

« J'eus tous les prix, ajoute-t-il quand il est arrivé à ce point de ses souvenirs. Ces petits honneurs sont peut-être les plaisirs les plus vifs qu'on ait dans la vie. Je sens, en écrivant ces bagatelles, que je me rappelle avec satisfaction ce temps de ma vieille enfance. Mon seul rival en rhétorique était le marquis de Beauveau. Notre émulation nous inspira une estime réciproque et fit naître notre amitié. »

Ce marquis de Beauveau était bien digne de devenir l'ami dévoué de celui qui soutint les droits de la Chalotais. Durant la campagne de 1744, il était déjà maréchal de camp et s'était mis à la tête de ses grenadiers pour soutenir une attaque dans un chemin couvert qui conduisait à la ville d'Ypres. Un coup de fusil lui traverse le corps; ses soldats veulent l'emporter : « Mes enfants, leur dit-il, laissez-moi; j'ai fait mon devoir, continuez à faire le vôtre. » Bien heureux eût été notre jeune Breton s'il n'eût eu que des amis de ce caractère !

Il sortit du collége d'Harcourt au moment où sa famille venait d'être à peu près ruinée et où il allait faire son droit pour embrasser la profession d'avocat.

La fin à une autre livraison.

BARBE SCHINNER,

HÉROÏNE DE LA CHARITÉ, A FRIBOURG.

1746-1816.

La ville de Besançon a eu son héroïne de la charité en sœur Marthe. Les soins prodigués par cette religieuse de Saint-Vincent de Paul aux malheureux de toute espèce, et en particulier aux soldats malades, blessés, prisonniers, ont rendu son nom illustre de 1810 à 1824, date de sa mort.

La ville de Fribourg, en Suisse, a aussi eu son héroïne d'humanité.

Ce n'était pas une religieuse vouée par état aux œuvres de miséricorde, mais une femme du peuple aux mains calleuses, une sage-femme nommée Barbe Schinner.

Barbe Schinner, ou Babelon Bourket, c'est sous ce dernier nom qu'elle était connue dans sa ville natale, était née à Fribourg, le 18 juillet 1746, c'est-à-dire la même année que cet autre héros de l'humanité qu'on appelle Pestalozzi.

Elle était la fille de Joseph-Étienne Tschoupauer et de Marie-Élisabeth Kleely, et avait épousé Rodolphe Schinner, appelé, je ne sais pourquoi, Bourket.

Pendant les grandes guerres qui eurent la Suisse pour théâtre en 1799, des convois de soldats malades, blessés et prisonniers, traversaient incessamment Fribourg, où un hôpital militaire avait été improvisé.

Moins heureuse que sœur Marthe, qui pouvait passer ses journées entières et parfois ses nuits au chevet des malades ou auprès des prisonniers dont elle soulageait la misère, et des blessés dont elle soignait les plaies, Barbe Schinner dérobait aux occupations qui la faisaient vivre, elle et sa famille, tout le temps dont elle pouvait disposer en faveur de ses chers malheureux; soldats français, autrichiens, russes, elle les confondait tous dans sa sollicitude, sollicitude un peu rude parfois, mais d'autres fois si tendre

que les blessés et prisonniers russes, qui ne pouvaient s'entendre avec elle que par gestes, lui baisaient les mains avec amour et finirent par la saluer du doux nom de maman, un des premiers mots de la langue inconnue qu'on parlait autour d'eux qu'ils apprirent à balbutier.

Sans autres ressources que celles que lui offrait un état peu lucratif, elle mettait à profit les relations que l'exercice habile et dévoué de ses fonctions lui avait faites dans les meilleures maisons de la ville, pour procurer à ses protégés la nourriture, les vêtements et les autres choses dont ils avaient besoin. Elle ne reculait devant aucune sollicitation, aucune rebuffade, quand il s'agissait des infortunés auxquels elle avait voué son active compassion. Au nécessaire elle ajoutait même, quand elle le pouvait, le superflu. Ainsi, la veille de la Saint-Nicolas, où sous prétexte de la fête des enfants toutes les familles de Fribourg se régalent selon leurs moyens, Babelon n'oubliait pas ses malades, et voulait qu'ils eussent leur part du festival universel.

Cette personne si sympathique aux misères de l'humanité souffrante avait aussi le sentiment de la dignité de la femme et de l'épouse et savait la faire respecter en elle.

Comme sœur Marthe de Besançon, sa devancière de Fribourg était tout à tous et ne s'inquiétait pas de savoir à quelle religion appartenait celui auquel elle faisait du bien.

Toutefois, on avait cru remarquer quelque prédilection en elle pour les soldats autrichiens et russes, à la cause desquels elle portait en effet une sympathie que partageaient bien des gens dans la ville et dans le canton de Fribourg, où le portrait de l'archiduc Charles circulait clandestinement dans les cloîtres et parmi les paysans.

Quelques hommes exaltés firent un crime à Babelon de ses opinions, et il fut question de l'emprisonner.

« Si vous m'enfermez, s'écria Babelon, que deviendront mes enfants? »

Les actes de charité de la sœur Marthe, accomplis dans une importante ville de France, sous les yeux presque des souverains alliés qui avaient pénétré dans ce pays en 1814, lui valurent, avec une renommée plus éclatante, les marques de la reconnaissance des souverains, qui couvrirent à l'envi de leurs croix d'honneur la robe de bure de l'humble religieuse. Les œuvres de miséricorde de la pauvre sage-femme de Fribourg demeurèrent ignorées des princes, si l'on en excepte l'archiduc Charles, qui lui fit parvenir, en 1801, une gratification de onze louis avec une lettre de remerciements du conseil de la guerre de l'empire.

« Cette lettre, disait en s'essuyant les yeux la brave Fribourgeoise, me fait plus plaisir que l'argent, quelque besoin que j'en aie. »

On a répété à satiété, et trop souvent, hélas! ce n'est pas sans fondement : *Nul n'est prophète en son pays.*

Toutefois il est juste de dire que les vertus de Barbe Schinner trouvèrent grâce devant ses compatriotes. On fit son éloge même du haut de la chaire. Le 20 juillet 1801, entre autres, un religieux cordelier, le père Tardy, provincial de son ordre et l'ami du célèbre père Girard, prononça un sermon dans l'église de son couvent, où la vaillante sage-femme était proposée à l'imitation de ses contemporains des deux sexes.

Barbe Schinner cessa de vivre le 16 décembre 1816, à l'âge de soixante-dix ans, et sa dépouille mortelle fut portée le 18 au cimetière paroissial qui environnait alors l'église de Saint-Nicolas. Il existe chez le petit-fils de Barbe Schinner, maître chapelier à Fribourg, un portrait d'elle en buste au pastel, et qui la représente à l'âge de quarante-cinq ans. On a aussi deux aquarelles très-naïves, pour ne pas dire davantage, d'un peintre nommé Muller, qui se rapportent à notre héroïne.

La première représente Barbe Schinner donnant à boire à de pauvres soldats français d'une main, pendant que de l'autre elle administre un soufflet à leur officier, qui lui avait manqué de respect.

La seconde représente une distribution de vêtements faite aux prisonniers. Les personnages sont très-nombreux, et bien que ce tableau ne soit pas bon, il nous donne assez bien l'idée de l'ancien Fribourg avec ses sombres rues et les costumes du temps, qui sont à l'unisson de l'encadrement. (1)

LE BLEU D'OUTREMER.

Raphaël, le divin peintre, employait dans ses tableaux un bleu admirable, le bleu d'outremer. Ce bleu se payait littéralement au poids de l'or; en effet, vendu dans des tuyaux de plumes, on le mettait d'un côté de la balance, tandis que de l'autre on équilibrait son poids avec de l'or en poudre. Aujourd'hui, ce même bleu est devenu si commun qu'on s'en sert pour peindre les fiacres et azurer le papier d'écolier. On l'extrayait autrefois d'une roche très-rare; aujourd'hui on le fabrique artificiellement quand et comme on veut. On avait remarqué que dans les fours à soude où s'exécutait le procédé de Leblanc (2), certaines briques étaient colorées en bleu; l'analyse chimique avait fait voir que cette couleur accidentelle était de véritable outremer. La Société d'encouragement pour l'industrie nationale mit au concours la découverte de l'outremer artificiel. M. Guimet, de Lyon, remporta le prix. (3)

LE PODOMÈTRE (4).

Le podomètre, montre kilométrique, sert à mesurer le chemin que l'on parcourt à pied, ou plus exactement le nombre des pas que l'on fait dans un temps donné. On porte ce petit instrument dans la poche du gilet, dans le gousset du haut, ou à une boutonnière : il doit être dans une position verticale. Si l'on veut marcher sans que le podomètre fonctionne, il suffit de le porter de telle façon que l'anneau cesse d'être en haut.

« Une fois l'instrument accroché, dit M. H. de Parville, on ne peut plus faire un pas sans qu'il soit noté; impossible d'aller d'un bout à l'autre de sa chambre sans que le podomètre n'enregistre le déplacement. On ne saurait croire ce que l'on fait de pas oubliés par jour. Beaucoup de personnes, sans y prendre garde, parcourent ainsi des kilomètres dans leur appartement.

» Jamais l'instrument ne se remonte; il est toujours prêt à fonctionner. On marche vite, il va vite; la vitesse se ralentit, il va plus doucement. »

Le mécanisme est très-simple. On peut s'en rendre compte facilement à l'aide de notre gravure.

(1) Alexandre Daguet.

(2) Voy. t. XXXVII, 1869, p. 346. — A l'époque de la révolution américaine, l'exploitation des forêts de ce vaste pays cessa tout à coup; or les cendres provenant de la combustion du bois étaient alors la seule source qui fournît la potasse. Qu'allait devenir la fabrication du verre, du savon et de tant d'autres industries auxquelles cet alcali donnait la vie? L'Académie des sciences démontra qu'à défaut de potasse, que la France ne produisait pas, on pouvait prendre la soude, et qu'il fallait la chercher dans le sel marin, c'est-à-dire dans une source inépuisable. C'est ce problème qu'a résolu Leblanc.

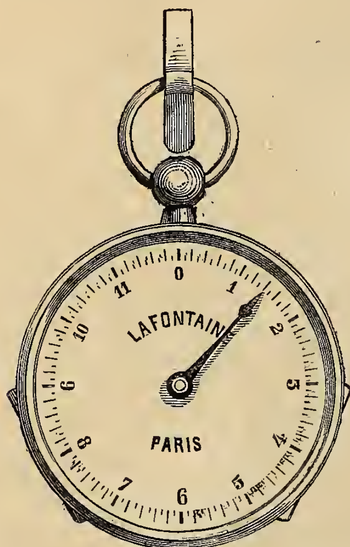
(3) Dumas, allocution à la Société d'encouragement pour l'industrie nationale.

(4) Mot formé de deux mots grecs : *pous, podos*, pied, et *metron*, mesure.

« Un petit marteau est disposé horizontalement et fixé librement à l'extrémité du manche, de manière à se soulever et à s'abaisser à la moindre secousse. A chaque oscillation du corps, le marteau s'abaisse; un petit ressort le ramène à sa position première, et il se produit ainsi une série de mouvements alternatifs de va-et-vient du marteau à chaque enjambée. Ces mouvements font marcher un rochet qui engrène avec une roue dentée. La rotation de la roue se traduit à l'œil par le déplacement de l'aiguille sur le cadran. Va-t-on vite, le petit marteau bat le pas avec rapidité; va-t-on doucement, le marteau se soulève lentement. Autant de coups de balancier, autant de dents qui passent, par suite autant de pas enregistrés.

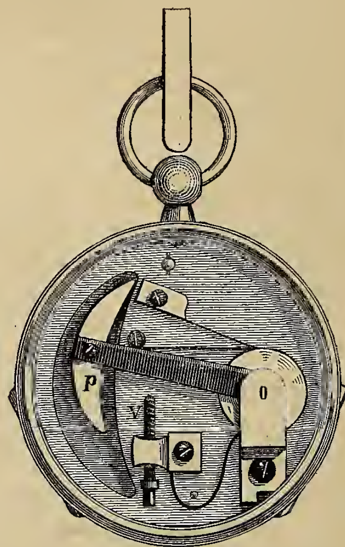
» L'instrument ne donne évidemment que le nombre de pas, et non en réalité la distance; mais si le pas est régulier, on en peut déduire la distance assez exactement. Une petite vis de rappel permet d'ailleurs de régler le fonctionnement de cette montre kilométrique suivant la longueur du pas, un peu variable avec chaque individu.

» Le cadran est divisé en 12 kilomètres. Pour voir si le podomètre est convenablement réglé, on parcourt un kilomètre et l'on regarde si l'aiguille s'arrête bien à la première division. Sur un kilomètre, l'erreur n'a jamais dépassé, pendant nos essais, 60 mètres.



Le Podomètre.

Cadran divisé en 12 kilomètres. Chacune des barres intermédiaires, petites ou grandes, marque cent mètres; il y en a dix entre deux chiffres.



Mécanisme intérieur du Podomètre.

O. Roue d'encliquetage.
P. Pendule (marteau).
V. Vis de réglage.

» Le podomètre n'offre pas seulement un intérêt de curiosité. Pour les officiers et les ingénieurs, il donne un moyen, sinon exact, du moins approximatif, de déterminer les distances; il permet de constater les variations de vitesse d'une troupe en marche. Si l'on y joint un petit baromètre de poche donnant les différences de niveau, il devient facile de faire avec cet instrument des relevés de reconnaissance, des vues cavalières, des levers de terrains rapides. »

UN COIN DE LA BASSE AUVERGNE.

QUELQUES LOCALITÉS ET QUELQUES LÉGENDES DU PUY-DE-DOME.

Suite. — Voy. p. 161.

II

On rencontre dans le voisinage de la Bourboule d'autres cavités naturelles ou creusées dans le granit par la main des hommes, qui pourraient, aussi bien que celle dont il a été précédemment parlé, être appelées les grottes des Bonnes-Femmes. Certaines fées protectrices du pays, d'autres disent des sorcières, y avaient élu domicile. Le plus grand bienfait qui leur soit attribué fut la rupture du rocher, sorte de digue dont la hauteur était un obstacle infranchissable à l'écoulement des eaux, ce qui changea, grâce à l'irrigation fécondante, un sol improductif en terres cultivables. Non-seulement ces bonnes fées avaient pris à cœur l'intérêt général des habitants de la contrée, mais elles étaient aussi pour chacun d'eux une sauvegarde contre la bande de pillards et d'assassins que commandait le châtelain de la Roche-Vindex.

LE CHATELAIN DE LA ROCHE-VINDEX.

Ici la légende fabuleuse se mêle à la tradition historique. Ce châtelain du vieux manoir de la Roche n'est point un personnage fictif; il se nommait Aimerigot-Marchès ou Marcel. Gentilhomme gascon soudoyé par l'Angleterre, il guerroyait, vers 1380, en Auvergne, contre la couronne de France. « C'étoit, dit un chroniqueur de ce temps-là, l'un des plus rusés et plus intrépides robbeurs et escheleurs de places (voleurs et preneurs de places par surprise). »

La bonne vie que menaient les abominables routiers lancés dans la campagne par leur chef pour se ravitailler, a fait dire à l'un d'eux, en manière de complainte à l'égard du temps passé : « — Il n'est n'ébattement, ne gloire en ce monde que pour gens de guerre faisant par la façon que nous avons fait. Tous les jours les vilains d'Auvergne et de Limagne nous pourvoyoient avec bon vin, moutons gras et poulaille. Quand nous chevauchions, tout le pays trembloit. »

Les fées, dont le pouvoir était, paraît-il, fort restreint, gênaient cependant assez les brigandages d'Aimerigot pour qu'il résolût de déloger ses importunes voisines. Un soir qu'il prenait le frais à l'une des fenêtres de son château de la Roche-Vindex, il aperçut, à la faveur du clair de lune, les bonnes fées entrer, au nombre de cinq, dans l'une des grottes. Elles s'y réunissaient ce soir-là pour célébrer on ne sait quel événement heureux, en buvant de la bière

et en mangeant une omelette. Aimerigot accourut pour les surprendre; mais elles, devinant son dessein, disparurent soudainement. Elles ne laissèrent, pour témoigner de leur passage à travers le rocher, que l'empreinte en creux des verres et de la poêle à frire, encore visible, dit-on, sur les parois de la grotte.

Nous rentrons dans l'histoire : cet Aimerigot, vaincu et errant, vint un jour demander asile à son cousin Jehan,



Cascade de Queureilh (Puy-de-Dôme). — Dessin de A. de Bar.

seigneur de Tournemire, lequel avait à se faire pardonner force prouesses de malandrin. Dès qu'Aimerigot parut, son cousin lui dit :

« — Vous êtes traitre et félon, vous avez violé les trêves qui étaient convenues, et êtes cause que monseigneur de Berry me hait; mais vous servirez à faire ma paix avec lui, car d'ici ne sortirez que pour être mené à lui mort ou vif. »

Joignant aussitôt l'action à la menace, Jehan de Tour-

nemire se jeta sur Aimerigot et le terrassa; puis ses valets attachèrent de lourdes chaînes aux jambes du prisonnier et l'enfermèrent dans la plus forte tour du château. Quelques jours après, livré au comte de Blaisy, chambellan du roi, Aimerigot arrivait à Paris sous bonne et nombreuse escorte. Le prévôt s'étant emparé de lui, il fut mené en charrette aux Halles, et là plusieurs fois *tourné en pilori*, après quoi il eut la tête tranchée, et enfin on l'écartela. Chacun de ses quatre membres fut, au dire d'un contemporain, *levé sur une estache* (longue perche) aux quatre souveraines portes de Paris. Le seigneur Tournemire tira bon profit de sa trahison envers son cousin; il obtint que tous ses *maltalents* et *inconvenients* (brigandages) lui seraient pardonnés; en outre, il se fit donner une somme de quatre mille cinq cents livres (environ 117 000 fr.).

Le nom d'Aimerigot n'est pas oublié dans la basse Auvergne; par contre, on y chercherait en vain les restes du château de la Roche-Vindex : des arbres et des arbrisseaux végètent depuis près de cinq siècles sur l'emplacement qu'il occupait.

ASSEMBLÉES DE SORCIÈRES.

De ce que les fées ou sorcières, chassées de leur grotte par le châtelain de la Roche, ne reparurent plus dans le pays, on dut supposer qu'elles avaient été se réfugier dans leur lieu d'asile accoutumé, le sommet du Puy de Dôme. C'est là, assure un grave magistrat du seizième siècle, Florimond de Saint-Amand, conseiller au Parlement de Bordeaux, que les sorcières ont établi leur quartier général. « J'obtins, a-t-il écrit, de l'une d'elles, nommée Jeanne Bordeu, laquelle je fis brûler en 1594, des renseignements exacts sur les assemblées diaboliques qui se tiennent dans le *Chapeau*, — nom vulgaire de la couche de vapeurs qui enveloppe fréquemment le point culminant du Puy de Dôme. — Jeanne Bordeu me raconta, continue le conseiller Florimond, qu'elle avoit souvent assisté au chapitre général des sorcières; les réunions avoient lieu le mercredi et le vendredi de chaque semaine. Chacune des initiées au mystère infernal y arrivoit munie d'une chandelle noire qu'on allumoit à celle que le bouc avoit entre les cornes; puis on dansoit en rond, le dos tourné l'une à l'autre, et en criant : « Maître, aide-nous! » Puis le maître distribuoit les *métiers* de sorcellerie, qui étoient empoisonner, ensorceler, guérir les maladies avec des charmes, et faire périr les fruits de la terre. »

LA CASCADE DE QUEUREILH.

Quel promeneur, revenant de la Roche-Vindex au village des Bains et parvenu à un kilomètre de sa destination, n'a cédé au bruit attirant de la chute d'eau qu'à cet endroit de la route un rideau de sapins dérobe à la vue? Le rideau d'arbres franchi, on se trouve devant la charmante cascade de Queureilh. Au lieu de ce nom qui n'offrait aucun sens à l'esprit des habitants du pays, ceux-ci, séduits sans doute par l'attrait de la rime, lui en ont donné un qui fait rimage, surtout quant au mince filet d'eau détaché de la nappe principale qui court en rebondissant de roc en roc; ils l'appellent *l'Écureuil*. Formée par un ruisseau affluent de la Cheneau, la cascade de Queureilh se divise en se précipitant d'une hauteur d'environ 15 mètres. Au centre, c'est une large nappe d'eau qui se déroule à grand bruit et creuse la roche; à droite, elle ruisselle rapidement et présente l'aspect de gerbes qui brisent leurs liens et s'éparpillent en tombant. Les environs possèdent des chutes d'eau plus importantes sous le double rapport de la hauteur et du volume; mais aucune d'elles n'a plus de charme ni une situation plus pittoresque que celle de Queureilh.

HISTOIRE

D'UN HOMME QUI N'A JAMAIS RIEN VU.

Suite. — Voy. p. 2, 10, 30, 37, 42, 57, 82, 98, 118, 133, 150.

LVIII

Nous eûmes nous-mêmes en France, cette année-là, un des hivers les plus froids qu'il y ait eus depuis un demi-siècle; le thermomètre descendit chez nous jusqu'à vingt degrés, et nous eûmes un mètre de neige. Qu'on juge si ce nous était une occasion de penser à Valentin.

Cet hiver, malgré sa longueur, prit fin cependant; et, dès le mois de mars, nous eûmes des jours d'une température délicieuse.

Nous reprîmes nos travaux ordinaires de jardinage et d'élevage; mais aux soins de notre domaine se vinrent ajouter ceux que nécessitaient la *cabane*, le jardin et le verger de Valentin. Florine voulait qu'il trouvât tout en train d'aller; elle installa des poules dans le poulailler, des lapins dans l'écurie, un cochon dans l'étable; et tous les jours, soir et matin, elle allait avec Odette et Germaine donner ses soins à toutes ces bêtes. Soufflanbise, avec Alain et Albert, entretenaient le jardin.

Valentin autrefois avait été témoin de mes premiers essais de culture des phlox, je voulus qu'il eût devant sa fenêtre un ample massif de ces plantes; elles seraient en fleur ou sur le point de fleurir à son arrivée; nous fîmes un choix des plus belles variétés, et Soufflanbise les planta, aidé de nos fils.

C'était pour tous un vrai charme d'aller chaque jour *chez Valentin*. Il nous semblait, en travaillant pour lui, que nous étions avec lui.

L'attente nous fut ainsi plus facile, et le printemps s'écoula rapide et charmant.

LIX

Jamais le mois de mai n'avait été si splendide, jamais il n'avait eu tant de fleurs, jamais plus abondante récolte en toute chose n'avait été promise aux jardiniers et aux cultivateurs. Les arbres étaient partout resplendissants; les prairies ondulaient au soleil riches de mille couleurs. Il semblait que la nature voulût se montrer dans tout son éclat pour l'arrivée de celui qui avait visité tant d'autres contrées.

Pourrait-il ne pas voir que rien au monde n'est plus beau, plus varié, plus gai, plus fécond que ce petit coin de la France où nous étions nés?

C'était une de mes inquiétudes qu'après avoir vu les plus beaux pays de la terre, il n'en vînt à trouver le nôtre étroit et mesquin.

Notre végétation ne lui paraîtrait-elle pas bien lente et bien maigre, à lui qui avait vu la végétation tropicale?

Heureusement ce n'était pas de ces régions splendides et vigoureuses qu'il allait nous venir; et peut-être, après cette effroyable aridité du Nord visité en plein hiver, serait-il heureux de retrouver nos printemps et nos étés de France! Lui-même l'avouait : il avait voulu, par un séjour en Laponie, se préparer à se plaire et à se trouver bien partout.

Nous étions bien près de la mi-mai, et nulle nouvelle encore du voyageur; mais nous l'espérions pour le mois suivant. J'allai un matin visiter son domaine avec Soufflanbise. Tout y était en ordre : le jardin très-propre, garni de fleurs et de légumes; une planche de fraises était déjà couverte de fruits. Les poules se promenaient et coquetaient dans la basse-cour; les lapins, un jeune cochon, complétaient le personnel de la colonie.

La chambre, meublée comme au temps où Valentin

l'habitait avec sa mère, semblait, comme nous, impatiente de le recevoir.

Florine et les enfants, dès les premiers jours de mai, avaient achevé de tout préparer, jusqu'au lit, afin qu'il n'y eût, quand il arriverait, qu'à le conduire à sa chambre. Le feu était d'avance attisé sur les vieux landiers, les bougies attendaient dans les chandeliers maternels; tout enfin était bien selon mes désirs, et maintenant Valentin pouvait arriver.

LX

Or, voici ce qui advint: l'hiver, en Laponie, se prolongea un peu moins que d'habitude, et Valentin fut débloqué plus tôt qu'il ne l'avait pensé. D'ailleurs, même avec le Nord, les communications se faisaient d'année en année plus rapides. Au 1er mai le voyageur était de retour à Stockholm. Il était à Londres le 10, et le 17 à Calais.

Mais nous autres nous ignorions tout cela. Valentin se faisait une joie de rentrer à l'insu de tous au village natal. Nous ne fûmes donc nullement prévenus.

Le chemin de fer le mettait à seize kilomètres de chez nous; il voulut faire à pied ces seize kilomètres, laissant ses bagages à la station.

Le jour commençait à baisser, le 20 mai, lorsqu'il arriva. La première chose qu'il voulait revoir, c'était la maison de sa mère.

Arrivé au bout du joli sentier vert qui, de la route, conduit à la chère maison, il fut tout d'abord un peu décontenancé en voyant les changements faits depuis son départ. La maison, en effet, avait été agrandie; mais l'ancien bâtiment, habité par sa mère, était resté intact.

Pendant qu'il contemplait de la barrière, survint un vacher.

— Eh! le gars! par qui est habitée cette maison?

— Par personne, m'sieu, ne v's en déplaise.

— Comment, par personne!...

— Eh! pardine! m'sieu Valentin pou' qui n'o l'a achetée va y veni' biétot. Tous les meubles y sont d'dans. Mais c'est qu'il a rudement d'la route à faire pour rev'nir au pays. N'o dit comme ça qu'il est en Cochonchine d'ousqu'il revient par chez les Napons, qui sont trétous des p'tits hommes pas pus hauts qu'mon bonnet...

Le vacher parlait encore, mais Valentin ne l'entendait plus; il regardait le jardin, la basse-cour, le verger.

Le vacher disparut.

Valentin escalada la barrière, força l'auvent d'une fenêtre, brisa un carreau, ouvrit, entra... le voilà dans la chambre de sa mère!...

Ce fut, a-t-il dit depuis, la plus douce impression de sa vie... Il alluma le feu, il alluma les bougies, revit tout le cher mobilier, puis s'assit et pleura...

La fin à une prochaine livraison.

LE MANOIR DE LA POISSONNIÈRE
(LOIR-ET-CHER).

Deux longs tertres te ceignent,
Qui, de leur flanc hardi,
Les aquilons contraignent
Et les vents du midi.

Sur l'un, Gastine sainte,
Mère des demi-dieux,
Sa tête, de vert peinte,
Envoie jusqu'aux cieux.

Et sur l'autre prend vie
Maint beau cep dont le vin
Porte bien peu d'envie
Au vignoble angevin.

Le Loir, tard à sa fuite,
En soi s'esbanoyant,
D'eau lentement conduite,
Tes champs va tournoyant.

C'est ainsi que le poëte, avec une exactitude presque topographique, a décrit le site de la Poissonnière, où

L'an que le roi François fut pris devant Pavie,
Le jour d'un samedi Dieu lui prêta la vie.

C'est-à-dire que, le 11 septembre 1524, naquit, dans ce manoir, Pierre de Ronsard, que Jean Dorat, en faisant l'anagramme de son nom, appelait *Rose de Pindare.* Son premier biographe, Claude Binet, en remarquant cette coïncidence, est en doute de savoir « si la France receut, » par cette prinse malencontreuse, un plus grand dom» mage, ou un plus grand bien par ceste heureuse nais» sance? »

Le nom de la Poissonnière paraît venir de trois poissons (des rouses) qui décoraient l'écu de la famille.

Selon la tradition, un des ancêtres de Pierre,

Ce seigneur qu'on nommoit le marquis de Ronsard,

quittant les bords du Danube, à la tête d'une compagnie franche de malandrins et de reîtres, aurait traversé la Hongrie, l'Allemagne, la Bourgogne et la *grasse* Champagne, et serait venu offrir ses services à Philippe de Valois,

Qui pour lors avoit guerre encontre les Anglois.

Il frappa si bien l'ennemi d'estoc et de taille,

Que le roi lui donna des biens à suffisance
Sur les rives du Loir. . . . .

à Couture sans doute où il dut se bâtir quelque maison forte, flanquée de tourelles, munie d'un moucharabis, comme on en voit encore quelques-unes dans le département de la Sarthe.

Dans la suite, sur les ruines de ce château, Louis de Ronsard construisit le manoir dont on voit encore aujourd'hui les restes assez complets.

Une grande cour, entourée de bâtiments d'exploitation, précède le logis, dont la façade donne sur une seconde enceinte. A gauche, en entrant, se trouvaient les communs, à droite la maison, et dans le fond de la cour la chapelle.

Parmi les inscriptions et devises nombreuses qui se lisent sur les fenêtres, les portes et les cheminées, quelques-unes ne manquent ni de concision ni même d'énergie; telles sont celles-ci : *Vina barbata* (Les vins qui ont de la barbe), pour la cave aux vieux vins; *Sustine et abstine* (Supporte et abstiens-toi), sur la porte d'une sorte d'office; *Voluptati et gratiis*, à l'entrée de la tour, d'où l'on pourrait induire que les maîtres de céans savaient parfois sacrifier aux grâces. On lit aussi sur le linteau d'une porte de bâtiment entièrement ruiné : *Vulcano et diligentiæ* (A Vulcain ou au feu et à l'activité); *Nyquit nymis*, pour *Ne quid nimis* (Rien de trop), sur une cheminée, etc., etc.

Quant à l'ornementation des tympans et des pieds-droits, sculptée dans la pierre poreuse et tendre du tuf, l'action du temps a notablement endommagé les arabesques légères et gracieuses, les petites figurines qui décoraient le logis avec une merveilleuse abondance, et c'est à peine si l'œil le plus exercé peut restituer en partie ces ciselures qui, pleines de fantaisie, s'élevaient du sol jusqu'aux corniches du manoir de la Poissonnière.

La disposition de l'intérieur répond, au surplus, à celle des grandes habitations du temps : une tour renferme l'escalier; au rez-de-chaussée comme au premier étage sont de vastes salles. Une cheminée immense du rez-de-

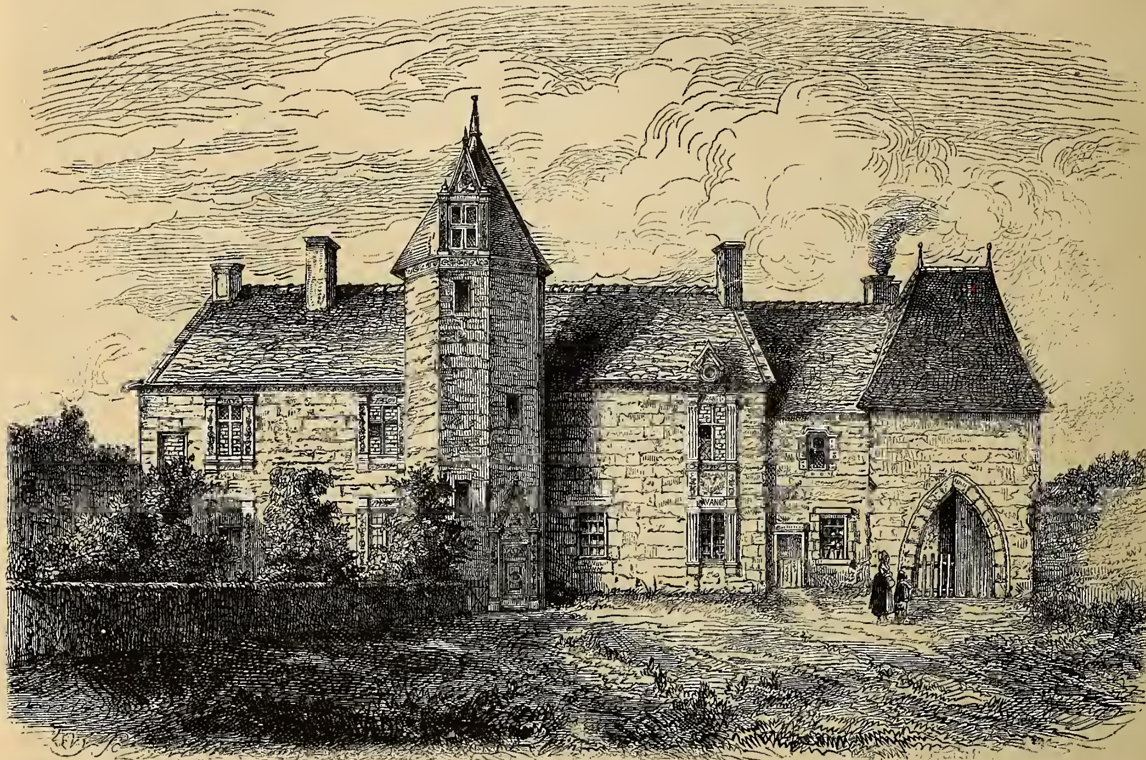
chaussée est surchargée de sculptures d'un goût au moins douteux, et qu'une couche épaisse d'un badigeon d'ocre jaune empâte complétement. L'écusson des Ronsard, d'azur à trois ronses d'or, surmonté de celui de France, occupe le centre du manteau, avec la devise : *Non falunt futura merete* (sic) (L'avenir ne trompe pas le mérite).

Ronsard, qui n'habita la Poissonnière que jusqu'à l'âge de neuf ans, ne fut point baptisé dans la chapelle; car on sait que, dans le trajet du château à l'église du village de Couture, la femme qui portait l'enfant le laissa choir sur les fleurs d'un pré; une damoiselle, chargée d'un vaisseau rempli d'eau de rose et de plantes aromatiques, dans son empressement à le relever, versa sur sa tête une partie de cette eau de senteur, ce qui fut, suivant Claude Binet, « un présage des bonnes odeurs dont les fleurs » de ses doctes écrits devaient remplir la France. »

Dans le cours de son existence, qu'il prolongea jusqu'en 1585, Ronsard revint fréquemment à la Poissonnière; il aspirait à la revoir, quand, malgré lui,

Il étoit vingt ou trente mois
Sans retourner en Vendômois.

Dès qu'il lui était permis de s'éloigner de la cour du *bon* roi Charles IX, il habitait alternativement la Croix-Val, Saint-Cosme et la Poissonnière, recherchant, « ores la » solitude de la forêt de Gastine, ores les rives du Loir ou » la fontaine de Bellerie, où, bien souvent seul, mais » toujours en la compagnie des muses, il s'esgaroit. »



Vue de la Poissonnière, maison de Ronsard (Loir-et-Cher). — Dessin de Sellier.

A chaque page de ses œuvres, on lit des vers qui respirent le saint amour du sol qui le vit naître. Tantôt il célèbre le Loir :

Source d'argent toute pleine,
Dont le beau cours éternel
Fuit pour enrichir la plaine
De mon pays paternel.

Ou bien Bellerie :

L'argentine fontaine vive,
De qui le beau cristal courant,
D'une fuite lente et tardive
Ressuscite le pré mourant.

Ou bien encore la forêt de Gastine :

Couché sous tes ombrages verts,
Gastine, je te chante,
Autant que les Grecs par leurs vers
La forêt d'Érymanthe.

Sur la fin de ses jours, se sentant près de quitter

Ces riches campagnes
Où, presque enfant, il vit
Les neuf Muses compagnes
L'enseigner à l'envi,

Ronsard leur adressait ces vers touchants :

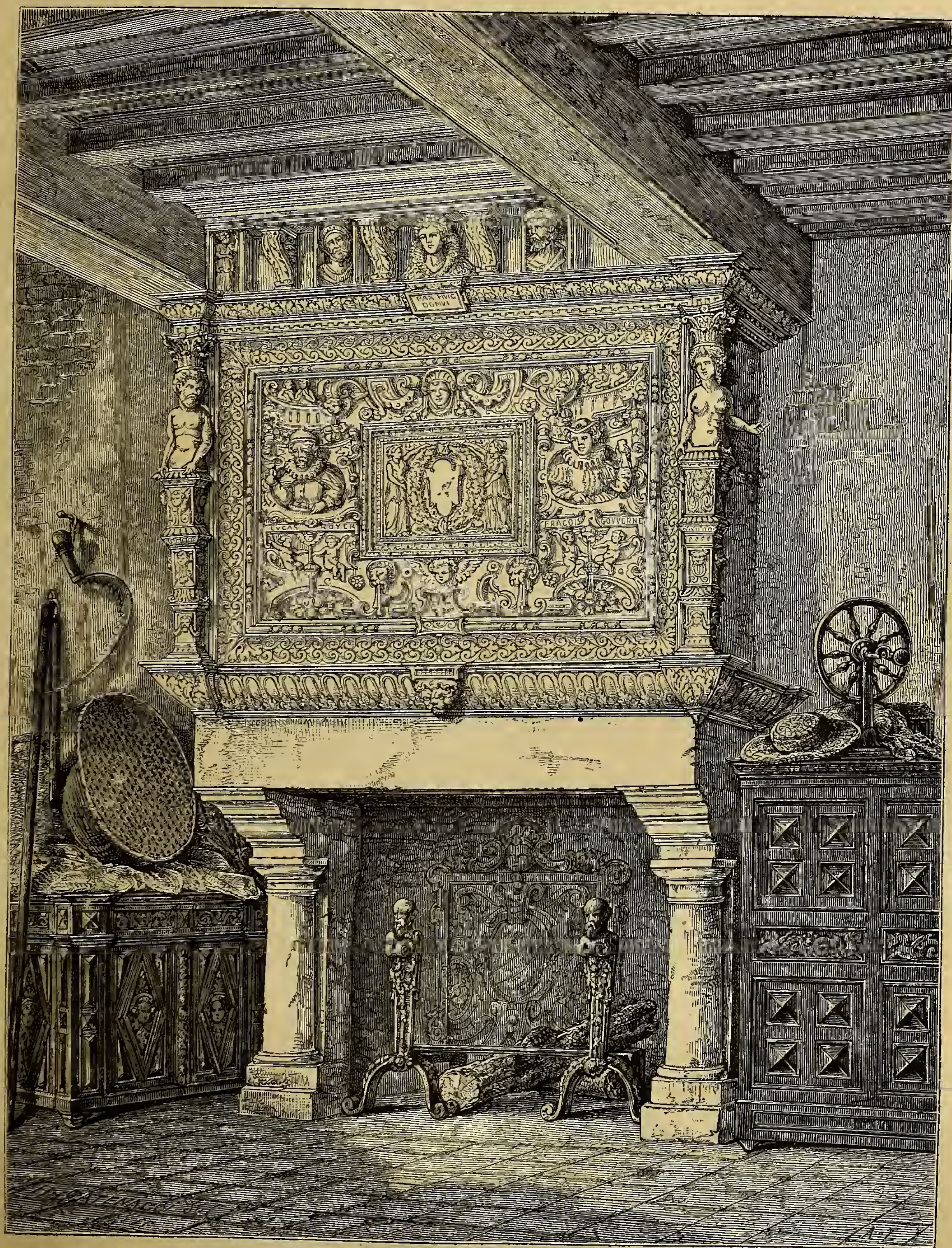
Terre, adieu, qui la première
Entre tes bras m'as reçu!
Quand la belle lumière
Du monde j'aperçus;
Et toi, Braye, qui roule
En tes eaux fortement;
Et toi, mon Loir, qui coule
Un peu plus lentement.

Aujourd'hui, si le touriste parcourt, au déclin d'un beau jour, les sites pittoresques, les beautés toujours nouvelles de cette partie des Vaux du Loir, ce coin du Maine si riche en aspects charmants, il retrouve encore les eaux de la Braye *qui roulent fortement*, et le cours tranquille et limpide de ce Loir si chéri du poëte; il peut, en suivant les pentes du coteau, dorées des teintes chaudes du soleil couchant, étancher sa soif dans le cristal de la fontaine de Bellerie et se reposer à l'ombre des bois de Gastine; mais de la maison qui vit naître l'*Apollon de la source des Muses*, ainsi que Marie Stuart appelait Ronsard, de ce vieux logis abandonné, incessamment se détache quelque pierre, et si l'on n'y avise, le manoir bientôt périra; le nom du poëte jamais.

CHEMINÉE DE LA RENAISSANCE,

A VITRÉ

(ILLE-ET-VILAINE).



Cheminée de la renaissance, à Vitré. — Dessin de Catenacci.

Quand vous irez à Vitré, après avoir vu les remparts, le vieux château, l'église et sa chaire à prêcher ([1]), ayez soin de chercher la rue Poterie, et dans cette rue la maison qui porte le numéro 40. Vous y trouverez, dans une salle du rez-de-chaussée, une cheminée de la renaissance, dont la fantaisie ingénieuse et amusante, quoique peut-être un peu touffue, vous remettra de l'impression austère et triste que pourrait bien avoir faite sur vous l'aspect général de la ville.

C'est de la renaissance, et de la plus franche. N'allez donc y chercher ni ogives, ni colonnettes, ni arcatures, ni dais, ni pinacles, ni fleurons, rien en un mot de ce qui fait le caractère et le type particuliers de l'art du moyen

([1]) Voy. p. 73, — et t. XXXVII, 1869, p. 265.

âge. La tradition est rompue; les belles lignes courbes, les beaux angles ogivaux qui forment des cadres si harmonieux, des lignes de démarcation si fines et si fières, des dessins architecturaux si nobles et si riches, tout cela a disparu; les lignes sont droites, l'ensemble est un cadre en forme de parallélogramme posé sur deux courts piliers. Rien de plus lourd, à n'en juger que par cette brève indication; rien au contraire de plus gracieux, quand on est devant l'œuvre.

D'abord, ce cadre est fort élégant avec son dessin d'une régularité et d'une symétrie parfaites, avec ses baguettes intérieures interrompues par des séries de perles. Ensuite, il encadre un véritable tableau en bas-relief, où sont prodiguées toutes les richesses décoratives chères aux artistes de la renaissance. Petits génies assis ou à cheval sur de capricieuses arabesques, groupes de fleurs et de fruits, cartouches et cartels découpés et enroulés dans tous les sens, têtes d'hommes et de bêtes retenant des liens qui retiennent ce que vous voudrez; il y a de tout cela, et il n'y en a ni trop, ni trop peu, et chaque chose est bien à sa place. Ces arabesques se font équilibre, ces cartouches s'enroulent d'une manière symétrique et harmonieuse, ces têtes d'anges ou d'amours, d'hommes et de bêtes, masquent ingénieusement des vides, ou mettent de la vie dans une ornementation qui serait sans cela par trop exclusivement géométrique.

Au centre de la composition est un autre cadre plus petit renfermant un écusson : une grande couronne de chêne entoure l'écusson, et cette couronne est elle-même soutenue par deux femmes dessinées et drapées avec toute la grâce des bas-reliefs antiques. Si ces deux femmes avaient été retrouvées dans quelque fouille à Herculanum ou à Pompéi, elles seraient déjà universellement connues, ainsi que la jolie tête de fantaisie, à l'original diadème, qui sert de couronnement à l'écusson, et qui se trouve si bien encadrée et accompagnée par des espèces d'*infulæ* se terminant en grappes de fruits.

Des deux côtés du cadre, avec un relief considérable, se détachent les portraits des deux époux qui furent sans doute jadis les maîtres et seigneurs de cette maison, et qui semblent veiller sur l'écusson de leur famille.

Comme le grand cadre, dans sa forme générale un peu sèche de carré long, présenterait un aspect trop monotone, l'artiste a rompu cette monotonie en disposant aux deux extrémités, comme pendants, deux gaînes à trois compartiments très-ornés, d'où émergent les bustes de deux personnages conçus dans ce style païen dont la renaissance offre d'innombrables exemples. Ces deux personnages sont en même temps des cariatides : leur tête est surmontée d'un léger chapiteau corinthien, et sur les deux chapiteaux repose une sorte d'élégante architrave ou frise ornée de feuillages et servant de trait d'union entre les maîtresses poutres du plafond et le cadre proprement dit, qui, sans cela, aurait dû monter jusqu'aux susdites poutres, et alors perdre sa forme élégante de carré allongé pour se rapprocher du carré parfait, bien plus lourd d'aspect et bien moins fait pour décorer et être décoré qu'un panneau long. Un support avec une tête de bête au milieu et des saillies aux angles en façon de consoles empêche le cadre sculpté de reposer gauchement et sans transition sur le bandeau de pierre unie de la cheminée.

Il restait en haut un intervalle vide entre la frise et les poutres transversales : l'artiste l'a rempli par des niches où se trouvent des figures de grand relief, ce qui est logique, puisqu'elles doivent être vues de plus loin, et qu'elles sont dans un endroit plus sombre. La tête du milieu, une tête de femme, par sa coiffure, sa grande collerette et ce qu'on voit de son vêtement, rappelle la mode de la seconde moitié du seizième siècle; elle est charmante de lignes et d'attitude. Des consoles garnies de feuillages relient le tout aux poutres et ont l'air de les supporter, ce qui satisfait à une des plus grandes exigences de l'art architectural : faire en sorte que tout se tienne et se soutienne ou ait absolument l'air de se soutenir.

Au-dessous de la tête de femme qui est en haut de tout l'ouvrage se trouve un écriteau portant ces mots : *Pax huic domui* (La paix à cette maison). Vœu touchant et qui a dû être exaucé, car la bourse que l'on voit distinctement dans la main du mari, et probablement aussi dans celle de la femme, ne veut pas dire seulement que cette maison était riche, mais encore qu'elle était hospitalière et bienfaisante, et certes la paix doit appartenir à ceux qui sont bienfaisants et de bonne volonté, la paix du cœur au moins, à défaut de l'autre.

Au point de vue de l'histoire de l'art en général, la cheminée de Vitré a ceci d'intéressant, qu'elle marque très-bien le moment de transition où cette partie si importante des habitations se métamorphose d'une manière profonde. Ainsi, le bas-relief qui surmonte la cheminée de notre gravure rappelle les grandes proportions des *manteaux* ou *hottes* du moyen âge, tandis que le bas, le foyer, l'âtre proprement dit, fait déjà songer par sa forme, ses dimensions et sa disposition, à la cheminée moderne.

LES CHEMINÉES.

Il semblerait que la cheminée, cet objet de première nécessité, ait dû toujours exister telle qu'elle est, ou du moins exister avec des formes du même genre. Ce serait une grave erreur que de le croire, et la cheminée, avant d'être devenue ce qu'elle est de nos jours, a passé par des modifications fort variées.

D'abord, il n'y a pas eu de cheminées dans tous les pays, et les anciens Grecs ou Romains, qui, malgré la douceur de leur climat, avaient pourtant des jours d'hiver où le feu n'était pas du superflu, semblent n'avoir jamais employé, même quand le besoin s'en faisait le plus sentir, ce mode de chauffage, qui nous paraît si commode et si simple. Ils se chauffaient soit au moyen d'*hypocaustes*, ou foyers inférieurs, qui répandaient la chaleur par des conduits sous le pavage des appartements et dans l'épaisseur des murs, comme les calorifères modernes; soit au moyen de réchauds ou brasiers qu'on roulait d'une pièce à une autre, comme cela se fait encore, du reste, en Italie et en Espagne. Il est bien évident que dans ce dernier cas les toits ou plafonds devaient être percés d'un trou par où s'échappait la fumée. Une bonne preuve que les anciens n'avaient pas de cheminées, c'est que leurs auteurs se plaignent de la fumée d'une façon très-caractéristique, et qu'un de leurs plus grands architectes, Vitruve, recommande dans ses ouvrages de ne pas suspendre de tableaux dans les chambres où l'on fait du feu, et de n'y mettre que des corniches et des moulures sans ornements, pour éviter les dépôts noirs et fumeux qui se font sur tout ce qui est en saillie. Or il est bien évident qu'il ne ferait pas cette recommandation d'un style aussi général si la fumée n'eût été qu'un accident et non pas une habitude normale.

Un fait bien frappant aussi, c'est que dans les nombreux dessins des artistes de Pompéi on ne voit aucune construction, au sommet d'une maison ou d'un édifice quelconque, ayant le plus léger rapport avec une cheminée.

Les fouilles opérées dans les bâtiments de cette ville n'ont rien fait trouver non plus qui, de près ou de loin, se rapportât à ce genre d'invention. Dans quelques villes d'Italie on a bien trouvé des appareils de chauffage ou de cuisson, mais ils appartiennent d'une façon bien nette au

genre fourneau, four ou poêle, qui n'est pas celui qui nous occupe.

Pendant les premiers siècles du moyen âge, on suivit les us et coutumes des anciens, et ce n'est que vers le onzième ou le douzième siècle qu'on commence à avoir des cheminées proprement dites et des foyers installés spécialement dans les intérieurs. Les cuisines des abbayes et des châteaux, pendant la période antérieure à la date ci-dessus indiquée, n'ont pas de cheminées, ce qui peut paraître bizarre, mais sont transformées elles-mêmes en une vaste cheminée, avec un ou deux tuyaux à la voûte par où s'échappait la fumée.

La cheminée primitive, du reste, était fort simple : elle consistait en une niche prise dans l'épaisseur du mur, arrêtée et encadrée de chaque côté par deux pieds-droits, et surmontée d'un *manteau* ou *hotte* faisant un peu de tirage, et sous lequel s'engouffrait la fumée. Les plus anciennes cheminées sont souvent établies sur un plan circulaire.

Les cheminées du douzième siècle ne sont pas si larges que celles du siècle suivant : aussi le manteau est-il droit et formé d'une plate-bande d'un ou quelquefois de deux morceaux. Vers la fin du douzième siècle, comme la cheminée s'élargit, on emploie l'arc dans la construction du manteau. On introduit aussi peu à peu d'autres perfectionnements; le fond de la cheminée se maçonne en tuileaux ou se garnit d'une plaque de fer pour résister au feu. L'âtre est aussi recouvert d'une couche de briques.

La cheminée, au douzième siècle, est rarement adossée aux murs intérieurs ou transversaux. On la place de préférence sur les murs de face, entre deux croisées. Si le mur n'était pas assez épais, le fond de la cheminée s'avançait en encorbellement ou reposait sur la saillie de la porte d'entrée. Tout en se chauffant, on voulait voir dans la rue, sans se déranger, surtout lorsqu'on se tenait sous le manteau : aussi pratiquait-on souvent une petite fenêtre d'un côté dans le fond de la cheminée.

Quand les cheminées devinrent très-larges et qu'il ne fut plus possible d'avoir des plates-bandes de pareille dimension, on construisit souvent en bois les manteaux chez les particuliers, et l'on planta des poignées en fer sous ces manteaux, afin qu'on pût, sans trop de fatigue, se chauffer les pieds l'un après l'autre en restant debout.

On disposait parfois des bancs sur l'âtre, des deux côtés, afin de s'y asseoir et de s'y chauffer, lorsque le feu était diminué. On avait de grands foyers, parce qu'on avait besoin de faire de grands feux pour chauffer de grandes salles.

C'était, du reste, autour de ces immenses foyers, où brûlaient des troncs d'arbres, que se réunissaient tous les membres de la famille, et non-seulement les maîtres, mais encore les serviteurs, et la lueur de ces feux suffisait à éclairer le travail des femmes qui tricotaient, ou cousaient, ou filaient.

Jusqu'au quatorzième siècle, il est à remarquer que les cheminées des châteaux aussi bien que celles des maisons de bourgeois sont considérées comme objets de pure nécessité, et qu'on les construit avec une grande simplicité. On ne déploie de luxe que pour les peintures, les boiseries et les tentures. A partir du quatorzième siècle, le goût de la décoration s'applique aussi aux manteaux de cheminées, qui se couvrent de sculptures, de moulures, de bas-reliefs de toutes sortes. Comme on rebâtit de grandes salles sur des proportions encore plus grandes que les anciennes, on a besoin d'y mettre deux cheminées ou même plus, et la décoration, dans ce cas, devient une nécessité : la nudité des cheminées aurait fait un contraste désagréable avec le reste.

On voit aussi un usage intelligent s'établir. Les cheminées, à force de s'agrandir, étaient devenues tellement larges que le vent pouvait et devait rabattre la fumée, à cause du mauvais tirage. On inventa de diviser les tuyaux et le foyer : la cheminée a toujours son grand aspect, et il y a plusieurs conduits plus étroits, par conséquent le tirage est plus fort. Un des exemples les plus remarquables de cette disposition est la cheminée de la grande salle du palais des comtes de Poitiers. Elle a 10 mètres de large sous le manteau, et 2m.30 de profondeur; c'est un véritable édifice : aussi la cheminée est-elle divisée en trois foyers.

Les châteaux des quatorzième et quinzième siècles possèdent encore un grand nombre de cheminées de dimensions bien moindres dans les tours et les appartements privés. Souvent ces cheminées sont disposées de manière à chauffer deux pièces. L'abbé Lebeuf affirme en avoir vu une, dans le donjon de Montlhéry, qui chauffait quatre chambres.

La décoration des cheminées est souvent fort riche, même chez les bourgeois, du quatorzième au quinzième siècle; seulement, comme la sculpture sur pierre était chère, et que beaucoup de personnes songeaient plutôt à *paraître* qu'à *être*, — ce qui prouve, quoi qu'on en dise, que cette mode n'est pas spéciale au dix-neuvième siècle, — beaucoup de cheminées d'habitations privées étaient recouvertes de plâtre sculpté et mouluré imitant la pierre.

A l'époque de la renaissance, il y a encore de belles cheminées dans les intérieurs de châteaux, palais de justice, hôtels de ville. Les pieds-droits et les manteaux sont décorés de sculptures et même de peintures d'une richesse et d'une élégance que nous ne pouvons nous lasser d'admirer. Ainsi il suffit de citer, parmi les plus connues, les cheminées des châteaux d'Écouen, de Fontainebleau, et la merveilleuse cheminée de la grande salle du palais de justice de Bruges.

Bientôt cependant les dimensions énormes données aux cheminées se réduisent. Déjà, pendant le dix-septième siècle, elles sont moins grandes, quoique d'un aspect encore respectable. Le marbre remplace la pierre; le manteau s'abaisse et finit par se placer à hauteur d'appui; les anciennes sculptures sont remplacées par des objets d'art mobiles que l'on place sur la mince plate-bande du dessus de la cheminée. Au lieu des grandes statues, des ogives du moyen âge, des bas-reliefs de la renaissance, on a des pendules de marbre ou de bronze, des candélabres, des flambeaux, des coupes, des statuettes, des jardinières en majolique ou en bois sculpté, et autres objets qui varient selon les années, les saisons ou les modes. Le beau s'est transformé en joli; il faut nous en consoler; la vie d'aujourd'hui n'est pas et ne peut pas redevenir ce qu'elle était il y a des siècles; l'humanité suit sa marche; la civilisation a ses exigences; nos intérieurs plus petits, mais plus intimes, osons le dire, demandent de plus petits âtres, et, faut-il l'avouer? nous croyons bien que nos grands-pères, avec leurs troncs d'arbres tout entiers, ne jouissaient pas de la bonne et douce chaleur que nous donnent les quelques bûches de nos modestes foyers.

L'ATTENTION.

On a beau avoir la vérité devant les yeux, qui ne les ouvre pas ne la voit pas. Ouvrir les yeux à l'âme, c'est être attentif. L'attention, en tout, c'est ce qui nous sauve... Qui ne veille pas est toujours surpris. BOSSUET.

L'attention, qu'y a-t-il que nous soyons plus intéressés à cultiver? Nous n'avons rien en nous de plus original ni

qui nous appartienne plus en propre. L'attention, c'est véritablement la personne. Sans doute il ne suffit pas de l'attention pour devenir un esprit supérieur, mais c'est assez pour n'être pas médiocre... Il n'est personne qui ne puisse conquérir par l'attention la connaissance de ses forces, et cet art d'en user par lequel on tient une place utile dans le monde et on y laisse un vide quand on en sort. Désiré NISARD.

STATUE DE SAINTE CATHERINE
DANS L'ÉGLISE DE BAUME-LES-MOINES.

Au fond d'une pittoresque vallée du Jura, dans un site aussi sauvage que grandiose, l'ancienne église abbatiale et les restes des bâtiments claustraux du célèbre monastère de Baume-les-Moines [1] méritent d'attirer l'attention de l'archéologue.

Classée en 1849 au nombre des monuments historiques, cette église est de l'école romane qui dominait en Franche-Comté au douzième siècle, et qui a laissé, dans le Jura, les églises de Saint-Lupicin, de Saint-Hymetière, de Courtefontaine, de Saint-Maur, de Saint-Lothain, etc.

Elle renferme, entre autres choses intéressantes, un magnifique retable en bois sculpté, avec volets peints, de la fin du quinzième siècle ; plusieurs tombeaux remarquables, malgré leur mutilation, des treizième, quatorzième et quinzième siècles ; et enfin un curieux spécimen de l'art sculptural du commencement du seizième siècle : la statue



Seizième siècle. — Statue de sainte Catherine, dans l'église de l'ancienne abbaye de Baume-les-Moines (Jura). — Dessin de Sellier.

en pierre peinte de sainte Catherine, dont nous donnons ici la gravure, d'après une photographie de M. Cloz, photographe à Lons-le-Saulnier.

ANCIENNES VOITURES.

... D'où je conclus, dit Maryas, qui s'était grisé de sa parole, comme toujours, et qui de paradoxe en paradoxe s'était élevé jusqu'à l'enthousiasme...

— D'où tu conclus? demanda tranquillement Frédéric.

— Premièrement, reprit Maryas, que l'on peut juger une civilisation d'après les voitures qu'elle a inventées à son usage, et que l'on peut hardiment poser cet axiome : « Tel temps, telles voitures! » Deuxièmement, ajouta-t-il en désignant du geste le dessin de Cossiau étalé devant nous sur la table, que les bonshommes qui se faisaient véhiculer dans ces abominables *guimbardes* étaient aussi inférieurs à nous qu'une guimbarde le peut être à une calèche de Binder, ou à un wagon de première classe. C'est conclure, cela, il me semble.

— *Ergo gluc!* voilà pourquoi votre fille est muette, répondit Frédéric avec sa bonhomie narquoise. Ta conclusion, pour être concluante, devrait être moins générale et moins vague. Il ne serait pas mauvais de l'analyser pour savoir à quel principe se rattache chacune de ses parties.

— Alors, j'ai mal parlé! s'écria Maryas, en prenant des airs d'orateur méconnu.

[1] Aujourd'hui Baume-les-Messieurs.

— Au contraire, tu as très-bien parlé, trop bien peut-être, répondit Frédéric. Mais le bien parler n'est pas toujours le bien raisonner; et s'il m'était permis...

— Il t'est permis de raisonner, philosophe sans enthousiasme. Raisonne donc, puisque c'est ton métier.

— En quoi, demanda Frédéric sans s'émouvoir, les *bonshommes* dont tu parles avec tant d'irrévérence, sont-ils inférieurs à nous?

— En quoi?

— Oui.

— En tout.

— Trop général, mon bon ami, trop général. Cite-nous des exemples, pour voir.

— Des exemples, toujours des exemples; eh bien, en voici, des exemples : Nous sommes mieux logés, mieux nourris, mieux vêtus.

— Plus exigeants, plus délicats, plus nerveux, riposta Frédéric, renvoyant épithète pour épithète, avec la prestesse et l'aisance de ces bergers de Virgile, qui se disputent la génisse ou la coupe de bois bien sculptée, qui seront le prix du mieux disant.

— Plus instruits, plus éclairés, plus heureux, poursuivit Maryas, sans daigner réfuter son contradicteur.



Dresde; Cabinet de la Reine. — Anciennes voitures, dessin de J.-J. Cossiau (École hollandaise). — Dessin de Bocourt, d'après une photographie de A. Braun.

— Plus sceptiques, plus inquiets, plus tourmentés, poursuivit Frédéric, en manière d'accompagnement.

Cette fois Maryas se récria :

— C'est trop fort, dit-il; tu cherches à lasser ma patience (le mot patience nous fit rire, prononcé par l'impétueux Maryas). Sommes-nous, oui ou non, plus instruits? Savons-nous plus de choses que ces maheutres? Je te somme de répondre sérieusement.

— Oui, oui, nous savons plus de choses; nous en savons même tant que nous les savons fort mal.

— Mon cher, parle pour toi! cria l'impétueux Maryas.

— Mon ami, je ne suis pas égoïste, riposta Frédéric.

— Enfin, sommes-nous, oui ou non, plus éclairés? Avons-nous une somme plus considérable d'idées justes sur l'homme et sur la création?

— C'est selon. Je t'assure que notre philosophie, par exemple...

— Au diable notre philosophie!... mais les arts, les sciences!...

— Je ne voudrais pas parler de corde dans la maison d'un pendu, ni médire de notre art dans l'atelier d'un

artiste (Maryas est artiste). Je me contente de mettre en parallèle, d'une part, un nommé Phidias, qui ne se faisait point véhiculer, et pour cause, en wagon de première classe; d'autre part, mon illustre ami Maryas, qui peut jouir, quand il lui plaît, d'un si grand privilége...

— Je te vois venir, dit Maryas. Laissons là les arts, je passe condamnation sur les arts et sur les lettres, et je reconnais qu'ils ne se rattachent pas assez directement à ma théorie de la carrosserie comparée. Mais les sciences, malheureux! les sciences: la physique, la chimie, la mécanique, l'anatomie comparée, la..,

— Je ne suis pas si têtu que tu crois. J'avoue donc sans difficulté que rien à aucune époque du passé ne se peut comparer à l'immense développement qu'ont pris les sciences de nos jours. Les *bonshommes* de Cossiau ouvriraient de bien grands yeux s'ils pouvaient être témoins de tant de prodiges. J'ai dit prodiges, tu vois si je lésine sur la louange. Vapeur, électricité, direction des ballons (on la cherche encore, mais je la tiens pour garantie, afin de te faire plaisir); tout cela serait pour eux de la magie noire et de la sorcellerie. Nous comprenons beaucoup plus à fond l'histoire ; nous les connaissons, ces pauvres bonshommes, beaucoup mieux qu'ils ne se sont connus eux-mêmes. Sur tous ces points, je te donne cause gagnée. Mais tout cela prouve-t-il que nous valions mieux qu'eux et que nous soyons plus heureux?

— Alors, tu nies le progrès; aie le courage de ton opinion, et avoue franchement que tu nies le progrès.

— Moi, pas du tout.

— Oh bien! je suis curieux de voir comme tu l'entends.

— Comme toi, je pense; seulement je distingue deux choses que tu as tort de confondre : l'humanité d'une part, et l'individu de l'autre. Si nous considérons l'humanité comme un homme dont la vie se prolonge à travers les siècles, nous sommes amenés à conclure, l'histoire en main, que cet homme, malgré ses tâtonnements et ses sottises, va de progrès en progrès; qu'il s'améliore; que sa condition générale devient plus heureuse, à mesure qu'il devient plus instruit, plus éclairé et plus juste. Donc, vive l'instruction à outrance, et que la lumière se répande partout! Mais la destinée de cet homme est toute terrestre, et sa seule immortalité est celle de l'histoire. La destinée de l'individu est bien plus élevée et plus noble, puisque sa vie terrestre n'est que le prélude d'une vie supérieure, qui commence à sa mort. Mêlé par une partie de son être à la vie de l'humanité, il a sa part des inconvénients et des avantages de l'époque où il a plu à la Providence de le placer. Remarque, mon cher Maryas, qu'il s'habitue promptement aux uns comme aux autres, et que l'habitude a vite fait d'émousser le plaisir aussi bien que la douleur. Les scènes et les décors changent d'époque en époque; le fond de l'homme immortel, qui est son âme, ne change pas. Les conditions de la vertu sont les mêmes dans tous les temps; or, comme la vertu est le premier et le plus indispensable élément du bonheur, l'homme peut être heureux, même dans une guimbarde, bien que son corps y soit comprimé outre mesure et cahoté sans miséricorde.

— Bon, bon! reprit Maryas d'un ton tout à fait radouci. Si tu crois au progrès historique de l'homme terrestre, nous ne sommes pas loin d'être d'accord. Quant à moi, je ne nie pas que l'*individu*, s'il est sage, puisse être heureux dans tous les temps et dans tous les lieux. Je fais amende honorable à Cossiau de mon irrévérence envers ses bonshommes et ses honnêtes guimbardes.

— Et moi, dit Frédéric en riant, je fais amende honorable aux landaus à huit ressorts et aux wagons de première classe. Je reconnais que le bonheur peut faire le tour du lac dans une voiture de Binder, et s'embarquer dans un wagon de première classe pour Trouville ou pour Monaco.

— Mes chers bergers, leur dis-je, vous êtes habiles à chanter, habiles à riposter, et je me demandais auquel des deux, Damætas ou Ménalcus, j'accorderais la génisse et la coupe de bois sculptée. Vous avez tiré d'embarras le juge Palémon, en mettant vos flûtes d'accord pour chanter un hymne à la Providence, qui, en donnant à l'homme le désir d'être heureux, a voulu que son bonheur dépendît de lui et non des circonstances.

Sur ce, je vous quitte; cette mécanique ingénieuse que l'homme historique a inventée pour marquer les divisions du temps, et que nous nommons vulgairement une montre, m'avertit qu'il est dix heures et demie. Adieu, bergers; bergers, adieu!

ACTIVITÉ.

C'est par l'activité, par cette activité infatigable, née du besoin d'étendre en tous sens son existence, son nom et son empire, que se fait reconnaître un homme supérieur. GUIZOT.

POLITESSE. — COURTOISIE. — AFFABILITÉ.

La *politesse*, la *courtoisie* et l'*affabilité* sont trois nuances très-distinctes d'une même qualité du cœur et de l'esprit, développée par l'éducation.

La première n'est que la forme extérieure de la bienveillance. Elle peut même n'être que l'hommage secret qu'on rend à sa dignité personnelle. On est poli parce qu'on veut paraître bien élevé et passer pour ce qu'on est, un homme de bonne compagnie.

Pour arriver à la *courtoisie*, il faut quelque chose de plus. C'est un vieux mot exprimant une qualité qui suppose les traditions du monde. On peut, sans connaître ses usages, être poli, et c'est assez pour s'y faire respecter. Pour se faire bien venir des hommes, il faut faire plus de frais : il faut savoir entrer dans leurs habitudes, leur faire les concessions conciliables avec sa propre dignité; c'est ce qui s'appelle de la courtoisie. On ne devient courtois que lorsqu'on a appris à être conciliant, et la politesse ne suffit pas pour donner cette qualité.

Mais si être poli envers tous, c'est assez pour se faire respecter, et si concéder à ceux avec lesquels on se met en contact tout ce qui peut leur être concédé avec convenance, c'est-à-dire être courtois, c'est assez pour se faire accepter par eux, ce n'est pas assez pour s'en faire aimer.

On n'arrivera à la conquête des cœurs que par l'*affabilité*; car c'est une dépense qu'on fait pour l'esprit des autres, et dont ils vous tiennent toujours compte, même quand ils ne peuvent pas vous la rembourser. Être affable, c'est bien plus qu'être poli, c'est plus qu'être courtois : c'est entrer dans la pensée même de son interlocuteur; c'est stimuler, c'est provoquer ses sympathies, en lui témoignant l'intérêt qu'on lui accorde, le désir qu'on éprouve de lui plaire, et le prix qu'on attache à son suffrage. C'est une flatterie indirecte, mais très-puissante, à l'adresse de son cœur. Il est rare que cette flèche lancée manque son but.

On s'éloigne de l'homme *poli* avec une opinion avantageuse de lui, mais sans regret qui vous fasse sortir à son égard du calme de l'indifférence. On quitte l'homme *courtois* avec un sentiment plus nuancé de regret, mais sans emporter la trace des relations qu'on a eues avec lui.

On ne se sépare de l'homme *affable* qu'avec le souvenir gracieux de sa parole. Il semble qu'il vous a laissé, en vous quittant, quelque chose de lui qui ne vous permet plus de l'oublier.

CHARLES DICKENS.

Suite. — Voy. p. 75, 130, 171.

SON SÉJOUR EN FRANCE.

Copperfield fut suivi de *Bleak house,* dramatique et foudroyant procès contre la Cour de la chancellèrie. Les seuls délassements de Dickens, pendant des travaux si multipliés, étaient les jeux de ses enfants, auxquels il se mêlait avec l'entrain de sa souple et élastique nature. Il érigeait un théâtre chez lui pour les fêtes de Noël, et y jouait avec des acteurs dont l'âge variait de huit ans jusqu'à trois, les petites filles prenant des airs graves d'un effet bien amusant sur ces jeunes figures. Un petit David de quatre ans terrassait un Goliath, et entrait dans l'esprit de son rôle avec une telle ardeur qu'il exécutait sans sourciller les plus tragiques exploits, et les célébrait en chantant, sans faire une fausse note, aux frénétiques applaudissements des spectateurs. Plusieurs fois *bissé*, il recommençait avec la même verve. Le père rédigeait les affiches et annonçait *Tom Pouce* et *Fortunio,* représentés par l'enfant phénoménal, et pour les débuts de « M. Pleurniche, à la veille d'accomplir sa troisième année. » Wilkie Collins et Thackeray, au nombre des assistants, se pâmaient de rire. La gaieté devenait contagieuse.

En 1853, il visita de nouveau Gênes, Florence, Rome, où le spectacle des marionnettes l'enchanta : « Un Polichinelle si leste, si gai, si vivant, si gracieux, qu'il en est irrésistible. Lui voir porter un parapluie au-dessus de la tête de sa maîtresse pendant un orage, lier conversation avec un géant qu'il rencontre dans la forêt, et s'aller coucher en compagnie du poney, sont choses à ne jamais oublier. Soit que *Pulcinella* montre du doigt quelqu'un, soit qu'il salue, soit qu'il rie, soit qu'il pleure, il le fait à l'italienne et comme jamais Anglais ne le fit depuis que le monde est monde. Les gaietés de *Pulcinella* n'enrayent pas la marche de la *mal' aria,* qui, tous les ans, gagne du terrain, frappe aux portes de la Ville éternelle et l'envahit comme si elle avait mission de l'engloutir. »

Après ses excursions en Italie, Dickens revenait en France avec bonheur. Il en aimait le sol, le ciel, le climat, « la population affairée des villes et des campagnes, qui travaille dur, qui est sobre, tempérée, de belle humeur, affectueuse, et en général remarquable pour ses manières engageantes. Peu de gens, s'ils ne sont atrabilaires, pourraient assister aux récréations des Français sans concevoir un grand respect pour leur caractère, si simple, si inoffensif en ses joies, si expansif et si facile à plaire. » Boulogne était sa ville de prédilection : « Que n'est-elle à 300 milles de Londres! mes compatriotes en raffoleraient! Il y a dans le site, dans les maisons, dans les gens, de quoi défrayer l'esprit et l'imagination. »

Il parcourt la ville haute et basse et sa verte ceinture de remparts ombragés, où de vieux invalides se réchauffent au soleil, entourés de bambins dont ils raccommodent les pantins et les bateaux, Il devient l'hôte d'un propriétaire modèle, M. Loyal, citoyen de la cité, conseillèr municipal, « le meilleur des hommes, un *gentilhomme* par nature, qui a créé *sa propriété* et la cultive, échangeant l'habit noir contre la blouse; mais sous la blouse ou sous l'habit bat l'un des meilleurs cœurs d'une nation où abondent les bons cœurs.

« La villa des Moulineaux, située à mi-côte d'une haute colline, domine le pays. Le jardin est plein de fleurs; il y a quinze fontaines qui n'ont que le défaut, assez général en France, de manquer d'eau. » Les préparatifs de la foire, l'animation des allants et venants, la formation d'un camp pour la visite du prince Albert à l'empereur Napoléon III, l'adresse des soldats à improviser des maisons, des quartiers, des rues où les facteurs peuvent distribuer les lettres avec la même exactitude que dans la rue de Rivoli : rien n'est perdu pour l'observateur. Il a décrit dans une courte et touchante nouvelle la facilité avec laquelle le troupier français s'adapte à toutes les circonstances, à tous les lieux, se rendant toujours utile et se faisant aimer de tous.

Au milieu de sa famille, avec quelques amis qui viennent d'Angleterre le visiter, Dickens respire plus à l'aise dans cette douce et paisible atmosphère bourgeoise, dont le repos n'est troublé que par deux chats, vils meurtriers « qui guettent incessamment *Dick*, le serin favori de ma fille aînée. Elle a si bien apprivoisé de sa main caressante ce petit cœur ailé, qu'il est devenu le plus docile des compagnons.

» M. Loyal a fait des pertes, sans parler du dommage que lui causa une famille anglaise, une mère et ses enfants, laissés sans le sou dans une de ses maisons pendant toute une année. M. Loyal, qui n'est pas à beaucoup près aussi riche que nous le souhaiterions, n'eut pas le courage de leur dire : Allez-vous-en! de sorte qu'ils restèrent indéfiniment. Plusieurs locataires solvables se présentèrent, mais le *local* était occupé. Enfin, les délaissés trouvèrent de l'aide et les moyens de repasser l'eau. M. Loyal embrassa cordialement ses hôtes, et leur dit : « Adieu, mes « pauvres amis. » Il revint s'asseoir dans le salon et fuma en paix sa pipe.

« — Et le loyer, monsieur Loyal? — Eh bien, le loyer! Ah! bah! le bon Dieu me le revaudra; ce n'est pas la peine d'en parler, monsieur Dickens. — Et le brave homme, son chapeau à la main, remonta l'allée à reculons comme s'il allait plonger tout droit, sans passer par le cérémonial de la mort, dans l'étoile du soir qui se levait à l'horizon. »

Une épidémie de rougeole coupa court à la composition d'un drame de Wilkie Collins et d'une pièce comique écrite par Dickens pour les petits acteurs. La joyeuse colonie se dispersa; la mère et les enfants retournèrent à Londres, au grand désespoir de M. Loyal qui s'était pris pour eux d'une vive affection, et Dickens partit pour Paris. Il y vécut dans un cercle d'artistes et de littérateurs. Ary Scheffer, ayant désiré faire son portrait, le mit en relation avec le noble et malheureux Manin, qui devint le maître d'italien de *Mamey* et *Katey*, arrivées en octobre avec leur maman.

Dickens dîna chez Scribe en compagnie d'Auber, chez l'excellent acteur Regnier, avec M. Legouvé, avec Mme Georges Sand chez Mme Viardot, qu'il avait entendue dans l'*Orphée* de Gluck : « Œuvre admirable d'un bout à l'autre. Je ne puis me rappeler sans émotion la première scène. C'est la plus belle représentation de la douleur qui se puisse imaginer. Quand les dieux rendent à Orphée l'espérance et l'encouragent à aller arracher Eurydice des mains infernales, la manière dont Mme Viardot prend sur la tombe la lyre délaissée et redevient radieuse, est sublime de noblesse; et lorsqu'elle reconnaît au contact la main d'Eurydice, et que, cédant à ses instances, elle se tourne et la tue d'un regard, son jeu est du génie! Cela vaut le voyage de Paris, car nulle part l'art n'atteint à cette hauteur. »

Il n'avait pas toujours le goût aussi sûr. Le Théâtre-Français le laissa indifférent; « trop de traditions, de convenu, trop de classique. » Les nuances fines lui échap-

pent comme à la plupart des étrangers, qui ne peuvent goûter ni Molière, ni la Fontaine, ni Racine. En revanche, les *Mémoires du Diable*, le *Médecin des Enfants*, mélodrames alors en vogue, le ravissent; il admire les situations et l'émotion populaire, excitée au plus haut point.

Accueilli et fêté par Émile Girardin, il décrit avec complaisance le luxe oriental d'un repas où figurait un gigantesque plumpudding, inscrit sur la carte du menu comme un hommage à « l'illustre écrivain de l'Angleterre. » Il sort de l'hôtel ébloui de ses magnificences qui ne sont cependant que le prélude d'un second dîner, encore plus splendide, donné par le Lucullus Parisien.

Il assista au retour de l'armée de Crimée. « Les Français savent certainement honorer leurs compatriotes d'une manière merveilleuse. » L'Exposition de 1855 lui montra la supériorité de l'art français sur l'art anglais, « tombé dans une routine systématique, étroite, conventionnelle. Il y a certes aussi de mauvais tableaux français; mais que de beauté dans les bons! que de hardiesse! quelle sûreté de dessin! que d'action et de passion! »

Nous ne pouvons le suivre dans ses expériences parisiennes et analyser les conclusions plus ou moins justes qu'il en tire; il faut les lire dans les lettres intimes adressées à M. Forster, son biographe.

La fin à une autre livraison.

BOSQUET EN LIERRE
OU LIERRE PARAPLUIE.

Ce bosquet en lierre, que forme une seule tige, figurait à l'Exposition universelle de Paris, en 1867, dans



Lierre Parapluie, par M. Rousset. — Dessin de A. de Bar.

l'espace réservé à l'horticulture. C'est une œuvre de patience : on l'avait commencé en 1849; il est devenu, d'année en année, plus épais. Voici la description qu'on en donnait au printemps de 1874 (1) :

« Tige très-droite, très-saine et sans aucun défaut, à peu près uniforme dans toutes ses parties, à écorce très-légérement fendillée, haute de 2 mètres sur 0m.11 de diamètre. Les branches qui partent du sommet irradient en se divisant et se subdivisant de manière à faire un immense parasol; étendues, elles auraient environ 10 mètres de diamètre; rabattues et arquées de manière à former un dôme, elles présentent une ouverture d'environ 7 mètres de diamètre. Ce dôme n'a aucun vide, et toutes les branches sont garnies de feuilles, de manière à former une salle de verdure et un abri, en toute saison, contre la pluie ou le soleil.

» Ce lierre, planté dans un bac, peut être transporté où l'on veut, aussi bien dans une cour ou tout autre endroit aride que dans un jardin. Sa charpente, qui est en fer et mobile, déguisée par les feuilles, peut se plier à volonté, ce qui permet d'abaisser toutes les branches et d'en former une sorte de faisceau autour de la tige, absolument comme on pourrait le faire d'un parapluie gigantesque. »

C'est ce qui lui a fait donner le nom de lierre parapluie par le jardinier parisien son inventeur. (1)

(1) M. E.-A. Carrière. Voy. la *Revue horticole*.

(1) M. Rousset, entrepreneur de jardins.

UNE RUE A ALGER.



Rue de la Girafe, à Alger, tableau de M. Chataud.— Dessin de Baader.

Plus d'un de nos lecteurs a rencontré quelque scène semblable dans une des rues montantes du vieux Paris : seulement, les enfants n'étaient pas Arabes, et les oranges n'étaient que des pommes. La même turbulence, le même tempérament batailleur, doivent amener chaque jour, des deux côtés de la Méditerranée, les mêmes querelles

tragi-comiques. Mais l'intérêt et le charme du tableau que notre gravure reproduit ne sont pas dans cette petite bataille qui, un moment, a mis en rumeur un quartier ordinairement plongé dans ce silence profond qu'on savoure à Alger pendant les heures chaudes du jour. Lorsqu'on a la peinture sous les yeux, ce qui attire et arrête surtout le regard, ce sont les jeux magiques de la lumière qui resplendit dans cette pauvre ruelle, c'est le contraste de cette muraille chauffée à blanc et de la paroi plongée dans l'ombre, c'est l'opposition entre ces oranges aux tons d'or, ces pastèques roses et vertes, ces vêtements bariolés, et la large pénombre où, à gauche, se repose la vue et, au fond, la sombre voûte. Ces merveilleux effets, transportés sur la toile avec un art savant et sincère, sont inconnus des habitants du Nord. Dans nos paysages septentrionaux, même en été, une vapeur légère estompe et amortit tous les objets et empêche qu'ils n'apparaissent avec la netteté de lignes, avec la franchise de tons si saisissantes en Orient, en Afrique, et même dans le sud de l'Europe. En compensation, peut-être, nous avons plus de finesse et de dégradations nuancées de teintes : chaque climat a ses beautés; la nature est partout admirable. C'est pourquoi l'art a raison de ne pas se circonscrire dans une seule contrée, et nous devons de la reconnaissance aux peintres qui, depuis Marilhat et à son exemple, nous initient aux splendeurs des pays du soleil ([1]).

[1] Voy., à la Table de quarante années, MARILHAT, DECAMPS, DELACROIX (Eugène), etc.

NOBLESSE OBLIGE.

PROVERBE.

I

Quand, aux temps de la chevalerie, le seigneur roi faisait publier son ban de guerre dans toute l'étendue de ses domaines, alors tous ses nobles vassaux, le rude baron du nord qui vivait dans son château comme l'aigle dans son aire, le comte qui brillait dans les cours d'amour de la Provence, le riche duc aux nombreux fiefs, aussi puissant que son suzerain, revêtaient leur pesante armure et chevauchaient leur destrier de bataille. Beaucoup d'entre eux, sans doute, eussent préféré rester au logis, voir grandir leurs fils, passer la vie en fêtes ou gouverner leur vasselage. Qui donc les en empêchait? Leurs ancêtres! les aïeux vénérés, dont le chapelain du castel leur avait, tout enfants, raconté les exploits. « — Mon aïeul était à Bouvines avec le roi Philippe, se disait l'un. — Le nom de mes ancêtres se trouve parmi les compagnons de Godefroy et de l'ermite Pierre, pensait un autre. — Mon père a combattu près du saint roi Louis neuvième à Taillebourg et à Damiette, disait un troisième. » En guerre! en guerre! Noblesse oblige! Il faut partir! il faut se rendre à l'appel du seigneur roi!

II

Noblesse oblige! Et qui oblige-t-elle? Oblige-t-elle seulement les descendants des preux bardés de fer qui savaient combattre et qui savaient mourir? Combattre, mourir! triste science, qui s'acquiert sans étude : ils la possédaient tout comme leurs maîtres, ces pauvres serfs, attachés à la glèbe pour toutes les heures de leur vie, à moins que le caprice du seigneur ne les emmenât se faire tuer pour sa querelle sur une terre étrangère. Eux aussi, ils savaient frapper et tomber; eux aussi, ils avaient leur noblesse et leurs ancêtres. En marchant au combat, ils se disaient : « — Mon père est mort en sauvant le jeune baron d'un coup de lance qu'il allait recevoir à sa première bataille. — Mon grand-père a suivi le feu comte à la croisade. — Mon bisaïeul est mort à la guerre avec son seigneur; je ne puis faire moins bien qu'eux. » Et ils partaient bravement en lançant aux échos le cri de guerre de leur suzerain. Noblesse oblige!

III

Noblesse oblige! Quand les bourgeois des bonnes villes combattaient et mouraient pour défendre « leurs droits et priviléges, et la commune jurée par leurs pères qui l'avaient conquise au prix de leur sang », ce souvenir ne soutenait-il pas leur courage, et n'eussent-ils pas rougi de plier là où leurs aïeux avaient résisté à l'oppression? Et lorsque, pendant une longue suite de guerres, on vit les habitants de nos villes attaquées, parfois abandonnées par le roi qui aurait dû les secourir, se défendre eux-mêmes et chasser l'étranger; lorsque, il n'y a pas un siècle, tous se levèrent et coururent aux frontières pour repousser l'invasion, qui donc les y forçait? Un maître n'en vaut-il pas un autre? Avaient-ils donc un nom, un titre à conserver pur? — Oui! ils en avaient un; leurs aïeux s'étaient appelés Français, et c'est pour garder ce nom et le léguer à leurs fils qu'ils combattaient et ne craignaient pas de mourir. C'était un titre comme un autre, et noblesse oblige!

IV

Noblesse oblige! Souviens-t'en, jeune écolier à qui le soir ta mère impose doucement silence quand ton père prend sa plume, et que la ride de la pensée se creuse sur son front. Il cherche, il médite; son labeur profitera à la science ou à l'art, il enrichira le trésor des générations futures. Contemple-le avec respect; comme il travaille maintenant, il faudra que tu travailles un jour; il faudra que tu te montres digne d'être son fils. Noblesse oblige! Souviens-t'en, faible enfant qui peux à peine soulever les outils de ton père, et qui te glorifies déjà d'être le fils d'un bon ouvrier; souviens-t'en, jeune fille, qui vois ta mère courageuse et douce, joie et providence de la maison, se faisant toute à tous, et oublieuse seulement d'elle-même; souviens-t'en, toi qui as le bonheur d'entendre dire sur ton passage : « Son père était un honnête homme! » Toute noblesse n'a pas des armoiries : un héritage d'honneur et de vertu est une noblesse aussi, et c'est de celle-là surtout qu'on doit dire : Noblesse oblige!

LES LECTURES INTÉRESSANTES.

« On ne vit pas de ce qu'on mange, mais seulement de ce qu'on digère. »

C'est là une vérité reconnue en physiologie.

Ce qui est vrai du corps est également vrai de l'esprit. Notre pensée ne se nourrit pas de ce que nous lisons, mais seulement de ce que nous parvenons à nous assimiler par nos méditations. Lire beaucoup ou beaucoup écouter, ce n'est pas s'éclairer, si la pensée, pendant ce travail de nos yeux ou de nos oreilles, ne se livre pas à un travail parallèle, en se repliant sur elle-même pour se rendre compte de ses impressions. Aussi a-t-on dit que l'homme qui ne savait qu'un seul livre, mais le savait bien, savait beaucoup.

Mais, de même que notre estomac rejette tout aliment répugnant, notre esprit est impuissant aussi à recueillir toute nourriture intellectuelle qui n'a pas assez d'attrait pour se faire accepter. L'ennui qui s'interpose entre une lecture et lui la rend nécessairement stérile. En vain la

raison plaiderait-elle la cause du livre; l'esprit est chose subtile qui échappe à la volonté la plus ferme, et la pensée fuit comme la flamme dès l'instant qu'on ne parvient pas à la fixer.

Suivant quelques juges sévères, il n'y aurait de dignes des bons esprits que les lectures arides et sèches qui supposent chez le lecteur la mort de l'imagination. Il ne serait permis d'être lus qu'aux livres traitant certains sujets d'une certaine manière convenue, même lorsqu'ils respirent un ennui invincible.

C'est trop de rigueur.

Notre esprit est un instrument merveilleusement souple, toujours prêt à accepter aisément tout ce qui sait se présenter à lui de bonne grâce. Il va de soi que cet attrait de la *forme* ne doit pas absorber le fond même, et il ne faut pas confondre ce qui est *attrayant* avec ce qui est *amusant*, mais frivole. Toute lecture ne doit pas être nécessairement récréative ou *amusante*, mais toute lecture peut être, d'une manière ou d'une autre, *intéressante*. L'intérêt est la première condition de toute production de l'esprit. Là où est l'intérêt, soyez sûr que là est aussi le profit pour l'intelligence.

Une fois fixée par l'intérêt, l'attention se nourrit, en quelque sorte, d'elle-même. Elle se passionne pour ce qui l'attire, et s'attache avec force aux sujets les plus sérieux. Elle s'y attache en raison même de la gravité du sujet traité, qui rend d'autant plus puissant l'intérêt qu'il inspire. Quoi de plus intéressant et en même temps de plus instructif que l'Histoire d'Hérodote ou les Vies illustres de Plutarque!

C'est aussi ce qu'on peut dire des Augustin Thierry et des Barante. Ils ont compris que l'histoire, pour intéresser, pour être lue avec fruit enfin, devait mettre en saillie tous les incidents ordinaires de la vie humaine qui font naître l'intérêt. On n'a pas le droit de nous donner comme règles de conduite utiles à la vie, des faits, des événements, placés dans une sphère de convention et inaccessibles à notre destinée, et, conséquemment, à notre intérêt. Si vous voulez m'apprendre l'histoire d'Agamemnon, montrez-moi donc comment il vivait, sur qui et comment il régnait, s'il avait quelque chose de commun avec les hommes qui vivent de mon temps. Faites de lui, en un mot, quelque chose d'humain, pour que je m'intéresse à lui.

Vous voulez que je sache l'histoire de Clovis et de son temps? Commencez par me montrer l'intérêt que j'ai à ne pas l'ignorer. Pour bien raconter, sachez peindre. Si vos couleurs sont trop riches, quel danger y aura-t-il si elles sont vraies? Avez-vous peur que je m'intéresse trop à votre récit? Le beau défaut, pour un livre, que celui d'être trop attachant! en d'autres termes, d'être trop lu!

LES FESTINS DES DUELLISTES.

Remarquons avec satisfaction que les duels, toujours si fréquents au théâtre parce qu'ils paraissent nécessaires aux auteurs pour donner de l'intérêt à leurs pièces, deviennent de plus en plus rares dans la vie réelle. Le bon sens fait insensiblement justice de ce vieil usage homicide qui n'est pas aussi excusable qu'on le dit au nom de l'honneur, même dans des circonstances très-exceptionnelles, puisqu'il est tout à fait aboli chez des peuples où, comme en Angleterre, le sentiment de la dignité personnelle et du respect qu'on se doit à soi-même est assurément très-élevé dans les classes supérieures de la société.

Nous nous rappelons un temps où les duels, surtout les moins motivés, étaient encore assez nombreux pour fournir une clientèle fort appréciable à certaines maisons de restaurateurs situées à la lisière des bois voisins de Paris. Il était alors beaucoup plus aisé de trouver des témoins. En prêtant son aide aux champions, dans le fourré ou sur le pré, on ne s'exposait pas, comme aujourd'hui, à passer en Cour d'assises; et, de plus, on avait grande chance de faire un bon déjeuner aux dépens des deux ennemis facilement réconciliés.

Cette coutume de festiner après les duels était déjà un sujet de railleries au dix-septième siècle, comme on le voit par quelques vers de la *Muse historique* (1655), de Loret. L'auteur fait remarquer, à l'occasion des édits du roi contre les duellistes, que la disposition de la noblesse de Languedoc à se soumettre à ces prescriptions royales « contrarioit singulièrement les gentilshommes à maigre pitance, qui se faisoient un revenu de leur assistance dans les rencontres meurtrières. »

Aucuns *nobilis* assez minces,
Qui croupissent dans les provinces
Et que l'on voit suer d'ahan
Quand on parle d'arrière-ban,
D'eux-mêmes étant idolâtres,
Font encor les opiniâtres;
Et voici leur franche raison.
Chacun sait bien qu'en sa maison,
Où peu volontiers il séjourne,
La broche assez rarement tourne;
Et quand, par parole ou cartel,
Ces beaux messieurs font un appel,
Ils trouvent la cuisine prête
En attendant qu'on les arrête (¹),
Ce qu'on fait ordinairement;
Puis, durant l'accommodement,
Toujours fatal aux poulets d'Indes,
Dieu sait combien on fait de brindes!

LE NID.

FABLE.

Au fond d'un bois, au plus haut d'un grand chêne, était un nid; de merle ou de pie? Je ne sais. Il y avait le père, la mère et deux oisillons; non des oisillons sans plumes, mais des mieux emplumés. Ils pouvaient s'envoler du nid, comme ils l'avaient fait souvent déjà; mais ils y revenaient toujours avec joie. La mère était toute rondelette et assez vive pour son âge. Elle trottinait autour du nid, allait chercher les provisions, mais ne donnait plus la becquée : les petits mangeaient seuls depuis longtemps. Le père se promenait aussi, mais pour prendre l'air seulement; c'était un oiseau rêveur, voire même un peu poëte; il laissait sa ménagère chargée des soins du ménage. Le soir, tous se trouvaient réunis; on gazouillait, on riait. Le père oiseau se permettait un bon mot à l'occasion; les petits répondaient, la mère écoutait, et tout allait le mieux du monde.

Mais, hélas! les meilleures choses ont leur fin. Il vint un moment où les enfants grandirent tellement que le nid devint trop petit. La mère ne pouvait plus suffire à nourrir sa famille : il fallait se séparer. Grand fut le chagrin, pour les vieux oiseaux surtout. Quand le jour du départ fut arrivé, la mère donna une petite provision à ses chers petits, et le père leur dit :

« Chers oisillons de mon cœur, vous partez pour un » long voyage; écoutez les conseils de votre vieux père, » et suivez-les si vous voulez le rendre heureux et faire » bonne fin. Vous êtes impatients d'essayer vos ailes; mais » allez droit devant vous et jamais en zigzag. N'essayez » pas à vous élever trop haut, vous briseriez vos reins; » restez sur la terre, votre patrie, mais n'y rampez pas, » vous saliriez vos ailes. Amassez le grain de chaque jour

(¹) Avant le duel, pour l'empêcher.

» et aussi un peu pour la rude saison d'hiver. Ne prenez » jamais sur la part de votre frère pour augmenter la » vôtre. N'enviez pas ceux qui l'ont meilleure : faites de » votre mieux, mesurez votre appétit à vos provisions, et » donnez votre superflu à ceux qui ont moins que vous. »

DE LA CONSERVATION
DES BOIS DE CONSTRUCTION.
IMMERSION DES BOIS A LA PENFELD (PORT DE BREST).

Voy. p. 83.

Bien que Vitruve ait conseillé l'immersion des bois que l'on veut conserver, c'est-à-dire préserver de la destruction par les insectes, tout en hâtant la dissolution de la séve, c'est-à-dire le *désevage;* et quoique depuis longtemps cette immersion soit pratiquée, c'est seulement à la fin du siècle dernier qu'il a été reconnu que la conservation du bois n'était pas due uniquement à l'eau de mer, mais au mélange de l'eau douce avec l'eau salée. Tous les ports de construction ont eu depuis ce temps leurs réserves de bois immergés. Pour sa part, Brest en possède plusieurs dont les plus anciennes sont celles de la Penfeld. Elles sont échelonnées depuis l'arrière-garde du port jusqu'à l'usine de la Villeneuve, c'est-à-dire sur une longueur de 2 500 mètres.

La digue, ou île factice, située à 500 mètres en amont de l'arrière-garde, est la plus importante des constructions qui concourent à l'œuvre de la conservation des bois de la Penfeld. Longue d'environ 650 mètres, sur une largeur moyenne de 43 mètres, elle a été faite (1803-1818) dans le but d'accumuler pendant quelques heures, à chaque marée, les eaux douces que plusieurs cours d'eau déversent dans la rivière. Les réserves sont réparties en aval et en amont, à droite et à gauche, dans les anses aux Merle, Goyeu, aux Baux, Saint-Guenolé, etc. C'est en face de cette dernière échancrure que s'ouvre l'anse de la Villeneuve, au fond de laquelle se trouve l'usine à fer du même nom.



Port de Brest. — Fond de la Penfeld. — Réserve de bois pour les constructions navales. — Dessin de Gaudry.

Rappelons d'une manière générale que si l'on veut que l'immersion des bois dans la vase ou dans le sable soit efficace, il faut choisir des points où les courants sont faibles et où la couche humide qui recouvre les pièces n'assèche pas aux basses mers. Si le courant était un peu fort, le bois se trouverait en contact avec une eau mise en mouvement et constamment renouvelée; il perdrait ses sucs gommeux et s'affaiblirait si la couche de vase asséchait; l'action des rayons solaires serait dangereuse, et le bois se ressentirait gravement des brusques variations de température que la partie supérieure de son enveloppe subirait par l'assèchement.

Si, comme nous l'avons dit, on choisit de préférence les eaux saumâtres, c'est que le mélange de l'eau douce d'un ruisseau avec l'eau de mer offre des chances pour que les vers qui habitent l'eau douce soient tués par l'eau de mer, et réciproquement.

L'eau de mer seule expose beaucoup à l'attaque des tarets; l'eau douce dissout plus facilement les sucs gommeux; elle affaiblit les bois, et, dans le mélange, l'eau de mer sert de correctif; l'immersion dans l'eau douce doit être moins longue que celle dans l'eau de mer.

On doit donc plonger les bois dans l'eau douce lorsque l'immersion a pour but de précipiter la dessiccation, car alors la séve est dissoute rapidement, et le bois, retiré de l'eau, sèche très-vite. Dans ce cas, il est encore plus avan-

tageux d'immerger dans une eau courante. Mais si l'immersion remplace l'emmagasinage, et qu'on veuille conserver les bois en approvisionnement dans l'eau, ce qui se pratique surtout pour les bois de mâture, il faut choisir les eaux saumâtres, vases, sables, presque sans courant.

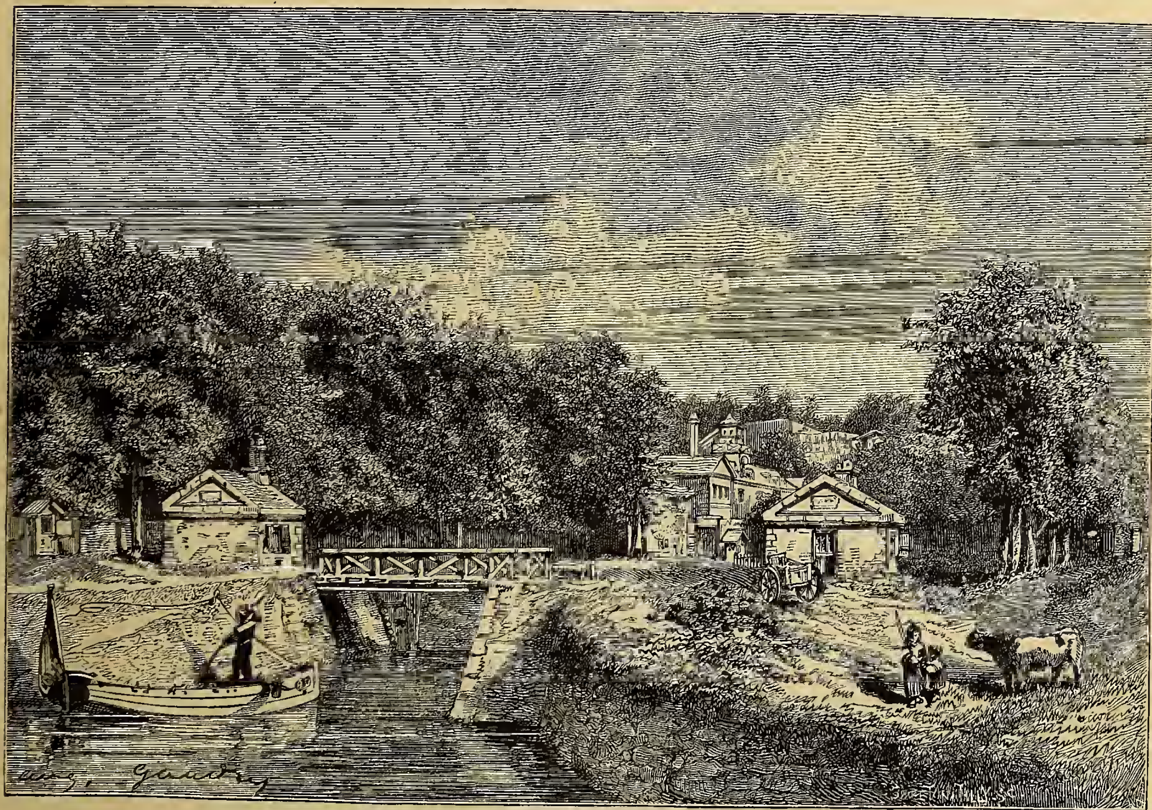
L'immersion pendant six à huit mois est utile si l'on opère au moment de la ponte des œufs.

Dans la plupart des ports, l'immersion dure pendant un temps qui, suivant les pays, varie de trois à neuf mois, puis on les fait sécher à l'ombre, à l'abri, sous des hangars; en Hollande, on les immerge dans l'eau douce pendant six à huit mois.

On doit toujours retirer les bois quelque temps avant de les mettre en œuvre, afin de les faire sécher, car on ne pourrait pas sans danger les enfermer tout imbibés dans la membrure d'un navire.

De tous les bois durs, le chêne est celui qui s'imbibe le plus : quand il est sec, il absorbe le sixième de son poids d'eau; quand il est vert, ce n'est que le treizième. Il est remarquable qu'un bois saturé d'eau douce absorbe encore de l'eau de mer. [1]

Parmi les autres procédés de conservation des bois de navire, on doit citer celui de la carbonisation, dû à M. de Lapparent. « Les résultats qu'il a donnés dans ses applications aux traverses des chemins de fer ont été tout à fait concluants; mais son emploi dans les constructions navales ne date pas encore d'une époque assez éloignée pour permettre d'apprécier d'une manière définitive son importance au point de vue de la conservation des vaisseaux; cependant on peut affirmer, dès à présent, que l'on y trouve un auxiliaire utile pour combattre le dépérissement des surfaces de contact ou de placage du bois. Son adoption récente dans les chantiers de la marine anglaise est la preuve de l'espérance qu'il donne de l'autre côté du détroit, où les services qu'il peut être appelé à rendre seront d'autant plus marqués que les essences de bois employées en Angleterre sont plus tendres et plus susceptibles d'être attaquées par la pourriture extérieure que les nôtres. » [1]



Port de Brest. — Vue de la Penfeld, plus loin que l'Arrière-Garde. — Dessin de Gaudry.

Différents systèmes d'injection ont été essayés. Parmi les substances dont on se sert comme antiseptiques, on cite le bichlorure de mercure, abandonné aujourd'hui, en raison de son prix élevé et de ses propriétés vénéneuses; le sulfate de cuivre; le goudron, ou plutôt un dérivé du goudron, la créosote. Cette dernière substance l'emporte de beaucoup sur les autres : là où la créosote peut pénétrer, la préservation est complète; mais la pénétration n'en est possible d'une manière suffisante que dans les essences tendres.

Les seuls procédés d'injection encore en usage sont ceux de MM. Boucherie, Legé-Fleury et Piromet, ou Bethel. Deux inventeurs, M. Boulton, de Londres, et M. Pontzen, ont proposé des modifications à ces procédés.

(1) *Revue maritime et coloniale;* mai 1868.

(1) *Études sur les bois de construction*, par M. Léopold Garraud, capitaine de frégate. — *Du dépérissement des coques des navires en bois, et des moyens de le prévenir*, 1 vol. in-8, chez A. Bertrand.

HISTOIRE

D'UN HOMME QUI N'A JAMAIS RIEN VU.

Fin. — Voy. p. 2, 10, 30, 37, 42, 57, 82, 98, 118, 133, 150, 190.

LXI

Au point du jour, le lendemain, je cueillais des asperges avec Alain et Odette.

Imaginez la joie, l'émotion.

Quelqu'un tout à coup s'avance... Malgré sa barbe allongée et blanchie, je le reconnais, et nous voilà dans les bras l'un de l'autre...

— Ah! mon ami, mon ami, répétait-il d'une voix entrecoupée, je sais tout, j'ai tout vu : je suis chez moi d'hier au soir et depuis hier au soir je te bénis.

— Enfants, m'écriai-je à mon tour, embrassez votre ami Valentin.

Alain et Odette se jetèrent à son cou.

Ce furent des étonnements, des cris inimaginables. Nous allâmes surprendre à la maison Florine et les autres enfants. Soufflanbise arriva.

On se regardait, on s'embrassait ; les questions, les réponses, les exclamations se croisaient.

Il y eut des rires et des pleurs.

Par intervalles, le voyageur revenait à moi et, me prenant les mains, s'écriait :

— Mon pauvre vieux!... Et puis, au lieu de paroles, il ne lui venait que des larmes de joie.

En d'autres moments il allait à Florine :

— Et vous, Madame, quelle sœur excellente vous avez été pour moi dans cet arrangement de maison!

Et ces jolis enfants! comment, c'est à toi, mon cher patriarche, cette admirable nichée!

Oh! en voilà deux ou trois, ma foi, qui ne sont plus des enfants.

Mais cette petite-là, je sais bien son nom, c'est Agnès. Oh! celle-là, je veux qu'elle soit ma petite fille à moi. Viens donc sur mes genoux, mignonne. Oh! je ne mange pas les petites filles, quoique j'aie voyagé dans des pays où on les eût mangées très-bien. Mais je n'ai point pris les mœurs de ces pays-là. —

Soufflanbise eut son tour, et jamais plus cordiales poignées de main ne furent échangées qu'entre ces deux hommes qui se voyaient pour la première fois.

— Vous êtes aussi, Monsieur, lui dit Valentin, un vieil ami pour moi.

Après ces effusions tumultueuses du premier moment, il nous expliqua son arrivée, nous donna quelques détails sur son dernier voyage.

Et puis vint le déjeuner, qui, je ne sais comment, dura jusqu'au dîner, lequel dîner dura tout le reste du jour; mais dîner, déjeuner, ne consistèrent qu'en récits de voyages.

Les jours suivants furent un peu plus calmes. Valentin prit définitivement possession de son domaine et acheva de s'y installer.

Il y eut aussi grand gala chez lui, puis distribution des cadeaux apportés : étoffes rares et précieuses, chaussures orientales, bijoux, pelleteries, coquillages, fruits singuliers, objets d'art ou d'étude, livres, cartes, images, dessins, etc. Il y en eut pour tous. Soufflanbise reçut une collection de journaux rapportés des pays les plus primitifs en l'art de la typographie.

Nous étions tous émerveillés et ravis. Dans tout le pays on ne parlait que du voyageur Valentin. Il se formait de ses aventures, parmi les gens du village, une légende qui peut-être un jour égalera celle de Sindbad le marin, si célèbre dans *les Mille et une Nuits*.

Enfin nos rapports avec Valentin peu à peu se régularisèrent; chacun de nous avait repris ses habitudes. Le jardinage, négligé pendant quelques jours, avait reconquis ses droits, et Valentin, comme nous tous, dans son ermitage, s'était mis au travail.

LXII

Mais Valentin, visiblement, ne serait jamais qu'un horticulteur de deuxième ordre; il aimait la nature, il aimait la campagne, il était heureux d'avoir un joli jardin, mais à la condition d'en livrer tout le soin à un jardinier. Il s'y promenait le matin et le soir, serpette ou sécateur à la main, coupait trois ou quatre branches, et puis, en regardant ses arbres, se mettait à penser à tout autre chose. Il avait comme autrefois sa passion de lecture, et plus que jamais se replongeait dans ses chers poëtes. Durant ses voyages, le temps et souvent les livres lui avaient manqué; il tâchait de se remettre au pair. Chaque jour des livres nouveaux lui arrivaient de Paris et quelquefois de Londres, car la langue anglaise lui était devenue familière.

Il mettait en ordre aussi ses notes de voyage qu'il compte publier un jour. Je suis même prévenu que son livre me sera dédié.

Valentin, à mesure qu'il les écrit, nous lit des fragments de ses *Voyages;* il entremêle ses lectures de réflexions verbales souvent piquantes et toujours instructives. Ces communications sont pour nous le point de départ de causeries et de débats qui, le croiriez-vous? ont rajeuni Soufflanbise.

Aussi l'ancien journaliste, négligeant un peu ses cultures, s'est-il mis lui-même, comme Valentin, à écrire ses *Mémoires*.

Et moi donc, pauvre sans jambe immobile, moi qui n'ai rien vu que le pays natal, qui n'ai rien fait que cultiver des choux, des fleurs et ma famille, pourquoi n'écrirais-je pas aussi mon histoire? N'avoir rien vu, être resté toute sa vie sur son champ, n'est-ce pas, en ce siècle, plus extraordinaire que d'avoir parcouru les cinq parties du monde, ou d'avoir collaboré, comme Soufflanbise, à soixante-sept journaux?

LXIII

Jamais il n'y eut plus grands philosophes que Valentin, Soufflanbise et moi.

L'un connaissait le monde tout entier, comme l'a connu M. de Humboldt, c'est-à-dire autant qu'homme le puisse connaître; l'autre avait vécu vingt ans dans les coulisses de la comédie contemporaine, et le troisième était resté un demi-siècle tout à ses réflexions en présence de la nature.

Sur bien des points, ils en étaient arrivés tous les trois aux mêmes conclusions. Jamais hommes ne mirent dans leurs entretiens une plus absolue sincérité. Il n'y a d'accord parfait, même entre amis, qu'à cette condition.

Je retrouvais dernièrement dans le *Magasin pittoresque* cette pensée judicieuse de Mme de Staël :

« Si, dans les rapports avec les hommes, on n'avait affaire qu'à ce qu'ils pensent réellement, on pourrait facilement s'entendre; c'est ce qu'ils font semblant de penser qui amène la discorde. »

Or, entre nous, point de semblants de pensée sur ceci ou cela, point d'opinions factices.

Nous savions ou nous ne savions pas; ce que l'un de nous avait appris de science certaine, les deux autres l'admettaient sans peine; mais les hypothèses, les théories aventureuses, les explications de l'inexplicable, nous les évitions, comme le pilote évite les écueils.

LXIV

Tous les soirs nous nous réunissions, car Valentin avait introduit parmi nous cet usage anglais de cesser tout travail après dîner. Mais ce n'était pas à boire qu'il nous faisait *utiliser* le temps; nous le passions, comme de vrais Français, à causer, mais en nous gardant bien d'éloigner ni Florine, ni les enfants.

Voilà pour les jours ordinaires; mais les jours de fête,

les dimanches, se passaient tout entiers tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre.

Valentin avait un domestique fort entendu aux soins du ménage; lui-même quelquefois préparait le repas, car il aimait à faire la cuisine, et dans ses voyages il avait appris à préparer toutes sortes de mets singuliers dont il nous régalait.

J'ai dit son projet d'acheter cheval et voiture; ce projet s'était réalisé; plusieurs fois il nous promena à sept ou huit kilomètres dans la forêt voisine; et voilà qu'un jour il a l'imprudence de m'emporter tout à coup à plus de six lieues.

— Oh! oh! je finirai bien, disait-il, par te faire voir du pays.

Mais je revins de ces douze lieues en voiture (aller et retour) tellement ahuri, ébloui, ébranlé, disloqué; j'éprouvai un tel bouleversement du cerveau, de l'estomac et des entrailles; j'eus pendant quatre jours une telle migraine et une telle fièvre,

Que je chantai : Voyage
Désormais qui voudra!

J'en avais assez, et fus guéri pour toujours du désir de suivre Valentin.

En revanche, il peut tant qu'il veut promener Soufflanbise; et les enfants aussi quelquefois l'accompagnent.

LXV

Eh bien, lecteur, cela dure depuis deux ans! Et vous iriez loin, et vous feriez de bien autres voyages encore que Valentin, et vous liriez plus de journaux que n'en a rédigés Soufflanbise, avant de trouver trace ou d'entendre parler de gens plus heureux que nous.

Nous avons l'aisance, le calme de l'âme, le travail, l'étude, l'amitié, sans laquelle il n'y a point de bonheur possible.

Voilà Soufflanbise guéri tout à fait de sa misanthropie. Il ne reste à Valentin de sa passion des voyages que l'ardeur et le soin qu'il met à écrire le récit de ses pérégrinations.

Quant à moi, vraiment, il s'en faut de beaucoup que dans tout cela j'aie retrouvé ma jambe; mais je ne m'attriste plus de rester au logis. Valentin a voyagé pour moi, pour tous les miens; il a même aussi voyagé pour Soufflanbise, qui, pour ses *Mémoires d'un journaliste*, aura singulièrement profité, il l'avoue lui-même, aux récits que nous fait notre ami.

Florine, comme autrefois, préside aux soins du ménage; mais elle y est aidée maintenant par Odette et Germaine; Henriette et Agnès sont encore bien jeunes; pourtant il n'est si petite main qui ne puisse accomplir œuvre utile... Le plus jeune de nos garçons, Albert, lui aussi, n'est encore qu'un bambin; mais Alain a vingt-cinq ans. Nous pensons à l'établir sur une jolie ferme de notre voisinage, et même on parle de le marier. Savez-vous avec qui? Vous vous rappelez les quatre belles filles du charcutier, qui jadis me faisaient si grand'peur? Eh bien! l'une de ces quatre filles épousait, il y a vingt-deux ans, un riche cultivateur... Il y a là trois enfants : une fille et deux garçons; ces garçons sont les amis des nôtres, et c'est leur sœur que doit épouser Alain.

Il y a aussi des projets pour Odette; et voilà qu'à chacun de nos enfants Valentin constitue une dot de dix mille francs pour les garçons et de quinze mille pour les filles... Ceci nous a été déclaré par lui le jour anniversaire de sa rentrée au pays.

Nous continuons, Florine et moi, notre petit commerce de fleurs, de fruits, de foins, de légumes. Nous y mêlons plus que jamais l'élevage du petit bétail; et, par un effet du renchérissement progressif des produits du sol, l'aisance est revenue au logis. D'ailleurs, notre manière de vivre n'a pas changé : aucun luxe, aucune habitude dispendieuse, et beaucoup d'ordre, beaucoup de soin, et l'art si fécond aux champs de *tout approfiter*.

J'avais cinquante-trois ans au jour où je commençai d'écrire cette *Histoire*, j'en ai maintenant cinquante-cinq. Vous voyez que j'y ai mis le temps. Je me suis hâté lentement, comme le veulent Horace et Boileau :

Travaillez à loisir. . . . .

Mais pour réussir à intéresser le lecteur, il y a d'autres secrets encore qui peut-être m'auront manqué.

Or donc, Messieurs, si cette histoire est mal faite, qu'un autre la refasse, j'y souscris volontiers et même le désire, car cette histoire a son utilité, sa moralité.

Et d'ailleurs, quoi de plus attrayant que d'avoir à peindre un petit groupe de gens à qui le travail, la sagesse et l'amitié ont permis de vivre, non pas absolument, mais relativement heureux?

Ah! puisse le ciel ne pas détruire trop tôt ni trop cruellement ce bonheur!

LA COUPE MAGIQUE D'EDEN-HALL.

On conserve, dit-on, depuis plusieurs siècles à Eden-Hall, manoir de la noble famille de Musgrave, dans le Cumberland, une coupe à boire en cristal peint; elle est enfermée dans une boîte en cuir d'où elle ne sort qu'à l'occasion de rares événements.

Selon la tradition, cette coupe était originairement un vase sacré dont on se servait pour puiser de l'eau à une fontaine située à peu de distance d'Éden-Hall et dédiée à saint Cuthbert. Un jour, un serviteur du manoir, en s'approchant de la fontaine, la vit entourée de fées qui dansaient sur l'herbe. Le cristal était en ce moment posé près de l'eau; le serviteur s'élança et le saisit; les fées voulurent l'enlever de ses mains; mais il lutta énergiquement, et elles prirent la fuite en lui disant :

Quand la coupe se brisera,
Le bonheur d'Eden cessera.

Il est fait allusion à cette tradition dans plusieurs vieilles poésies; par exemple, dans une jolie ballade que l'on a attribuée au duc de Wharton et qui célèbre plaisamment un concours de buveurs à Eden; elle commence ainsi :

Dieu préserve d'accident
D'Eden-Hall le talisman!

On raconte qu'une fois il s'en fallut de peu que la coupe ne fût brisée. Le duc ayant bu, avec trop de ferveur sans doute, à la perpétuité et à la prospérité de sa race, le cristal glissa de ses mains; par bonheur, le serviteur qui lui avait versé à boire étendit aussitôt sa serviette au-dessus du sol et sauva le vase magique.

LE CHEVAL DE PACOLET.

« Au château de plaisance de la belle Esclarmonde (sœur du roi-géant sarrasin Ferragus), il y avoit un nain qu'elle avoit nourri dès son enfance et gardé et mis à l'école.

» Icelui nain avoit nom Pacolet, et de grand et subtil engin (esprit) étoit plein; lequel à l'école de Tollette tant avoit aprins (appris) de l'art de négromance, que pardessus tous autres étoit parfait; en telle manière que par enchantement il fit un petit cheval de bois, et en la tête

d'icelui avoit fait artificiellement une cheville qui étoit tellement assise que toutes les fois qu'il montoit sur le cheval pour aller quelque part, il tournoit la cheville devers le lieu où il vouloit aller, et tantôt (aussitôt) se trouvoit en la place sans mal; car le cheval étoit de telle façon, qu'il alloit par l'air plus soudainement que nul oiseau ne pouvoit voler. »

Ainsi parle l'auteur d'un vieux roman de chevalerie qui a pour titre : *Valentin et Orson* (1).

Il est permis de supposer que c'est ce cheval de bois du nain Pacolet qui a donné à Cervantes l'idée du fameux cheval de Clavilègne ou Chevillard qu'enfourche si comiquement don Quichotte avec Sancho en croupe. On se rappelle ce qu'en dit la dame Doloride : « C'est une agréable monture, beaucoup meilleure et pas si mutine que des mules de louage, un animal paisible et qu'on gouverne avec une cheville qu'il a dans le front, mais qui vole par l'air avec tant de légèreté et de vitesse qu'on dirait que c'est un démon d'enfer. Ce cheval, à ce que nous apprenons par des traditions anciennes, est un ouvrage du sage Merlin. Ce qu'il y a de meilleur, c'est que ce cheval ne mange, ni ne dort, ni n'use jamais de fers; et il va un amble si doux dans l'air que celui qui est dessus peut porter une tasse pleine d'eau à la main sans en verser une seule goutte. — Comment l'appelez-vous, ce cheval, madame Doloride? demanda Sancho. — Son nom, répondit-elle, n'est pas comme celui du cheval de Bellérophon, qui s'appelait Pégase; ni comme celui d'Alexandre le Grand, qu'il nommait Bucéphale; ni Bride-d'Or, comme celui de Roland; ni Bayard, comme celui de Renaud de Montauban; ni Frontin non plus, comme celui de Roger; encore moins Bootes, ni Pirithoüs, ainsi qu'on dit que s'appellent les chevaux du soleil; il ne s'appelle pas aussi Orélie, comme le cheval que montait le malheureux Rodrigue, le dernier roi des Goths, dans la bataille où il perdit son royaume et sa vie. — Je ne vous demande pas comme il ne s'appelle point, dit Sancho, car j'en sais là-dessus autant qu'un autre. — Eh bien! il s'appelle Chevillard le Léger. »

C'est aussi du cheval du nain de la belle Esclarmonde que parle Rabelais lorsqu'il fait dire à Carpoline :

« Et ne crains ny traict, ny flesche, ny cheval tant soit legier, et feust-ce Pegase de Perseus, ou Pacolet, que devant eulx je n'eschappe gaillard et sauf. »

Cette fantaisie du vieil auteur du roman de *Valentin et Orson* était devenue si populaire que l'on entendait assez souvent dire autrefois :

« Il faudrait avoir le cheval de Pacolet pour aller si vite. »

Dans une farce attribuée à Molière (*la Jalousie du Barbouillé*), le Barbouillé dit, en parlant de sa femme :

« Eh bien! ne savois-je pas bien qu'elle n'étoit pas si sotte! Elle est morte, et si (et pourtant) elle court comme le cheval de Pacolet. » (2)

Boileau, à la fin de sa neuvième épître, donne le nom de Pacolet au « fameux valet de pied de monsieur le Prince », qui sans doute était un merveilleux marcheur. En supposant un poëte qui ferait un éloge ennuyeux de Condé, il dit :

> Ses vers, jetés d'abord sans tourner le feuillet,
> Iraient dans l'antichambre amuser Pacolet.

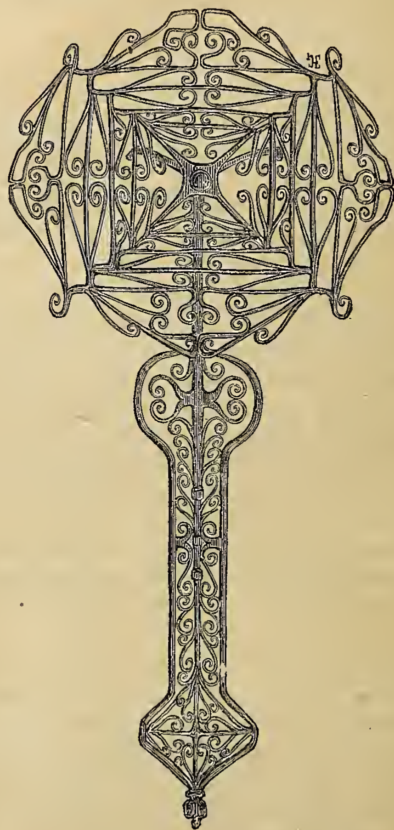
(1) « L'Histoire des deux nobles et vaillants chevaliers Valentin et » Orson, fils de l'empereur de Grèce et neveux au Très-Chrétien roi de » France Pepin. — Lyon, MDCV. » In-12.

(2) Voy. p. 40 et 41 du t. Ier de la nouvelle édition de Molière, la plus complète et la plus instructive qu'on ait publiée jusqu'à ce jour (*les Grands écrivains de la France;* Hachette). Cette édition, en cours d'exécution, est revue sur les plus anciennes impressions et augmentée de variantes, de notices, de notes, d'un lexique des mots et locutions remarquables, etc., par M. Eugène Despois.

GRIL EN FER DU SEIZIÈME SIÈCLE.

On a pu voir ce gril à l'Exposition rétrospective des beaux-arts de Tours, en mai 1873 (1). La partie destinée à recevoir la viande est mobile, ce qui permettait de graduer la chaleur et varier la cuisson. Peut-être la force du trait, dans notre gravure, ne permet-elle pas de se faire une idée assez exacte de la légèreté du travail. Il est curieux de voir jusqu'où pénétrait, au seizième siècle, le sentiment de l'art : il semble que les cuisiniers eux-mêmes en aient dû avoir le goût; ils avaient sous les yeux ces élégants ustensiles plus souvent que les nobles châtelains de la Touraine, rois, princes et seigneurs, qui, sans doute, n'allaient guère, d'habitude, admirer leurs batteries de cuisine.

A côté de ce gril, qui fait partie de la précieuse collection du château de Langeais, situé au bord de la Loire (2), on remarquait aussi beaucoup, à l'Exposition de Tours, deux landiers de cuisine en fer forgé et deux chenets en bronze envoyés de l'admirable château de Chenonceaux (3).



Gril en fer, du seizième siècle, au château de Langeais (Indre-et-Loire). — Dessin de Sellier.

On ne peut savoir trop de gré aux personnes qui, en concourant ainsi aux expositions des œuvres d'art qu'elles possèdent, permettent d'offrir à notre industrie nationale des modèles si supérieurs à ceux qu'on avait trop imités pendant la première partie de notre siècle.

(1) *Album de l'Exposition rétrospective des beaux-arts de Tours*, magnifique volume grand in-fol. Georget-Joubert, éditeur, Tours, 1873.

(2) Le château de Langeais est une belle construction du quinzième siècle; il a appartenu à Louise-Marguerite de Lorraine, veuve du prince de Conti, au maréchal d'Effiat, et au duc de Luynes.

(3) On peut lire ce que nous avons dit ailleurs de ce château célèbre et de ses propriétaires successifs.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 15. Le Gérant, J. Best.

GLOIRE AUX VAINCUS!



Gloire aux vaincus! groupe en marbre par M. Antonin Mercié. — Dessin de Bocourt.

« Gloire aux vaincus! » Cette généreuse pensée a inspiré une des œuvres d'art les plus remarquables de ces dernières années ([1]).

Un jeune guerrier vient de tomber sur le champ de ba-

([1]) La médaille d'honneur du Salon de 1874 a été décernée à l'auteur de ce groupe, M. Antonin Mercié, qui, étant encore pensionnaire de l'Académie à Rome, avait déjà envoyé à Paris, en 1873, une charmante statue de *David*.

taille; il étreint encore convulsivement un tronçon d'épée, devenu inutile dans sa main sans force. La déesse de la Gloire, aux vastes ailes, qui planait au-dessus des armées en lutte, a vu les efforts héroïques et stériles du vaincu; émue de pitié et de colère, elle touche un instant la terre, au moment même où le guerrier tombe sous sa dernière blessure, et d'un geste magnifique elle le saisit et l'emporte au ciel, vers l'immortalité.

Dans l'allure de la déesse, dans son air de tête si fier, il y a comme un mépris hautain pour l'ennemi sous lequel vient de succomber le jeune et beau héros qu'elle protége avec une tendresse maternelle. On devine que ce héros n'est pas un étranger pour elle : c'est un de ses enfants bien-aimés; une force brutale et aveugle l'a écrasé; elle est indignée de l'outrage qu'il vient de subir, mais à son indignation se mêle une sérénité virile qui semble défier encore le sort, même au sein de la défaite. L'émotion que trahissent ses traits la transforme pour nous; ce n'est plus seulement la déesse de la Gloire, c'est l'ange même de la Patrie. Le héros recueilli pieusement et arraché aux insultes du vainqueur ne peut pas périr : comme dans Homère, la déesse versera sur ses blessures un dictame qui lui rendra la vie, et, sorti de la mort, purifié par la souffrance, instruit par la défaite, il retrouvera comme par le passé sur le champ de bataille non plus la pitié, mais les sourires de la Gloire.

TOUJOURS SEUL, SEULE PARTOUT.

HISTOIRE D'UN COURONNEMENT.

I

Le 24 juin de l'année 1741, un samedi, veille du cinquième dimanche après la Pentecôte, fut un jour mémorable pour la vieille cité de Presbourg, qui était encore, il y a moins d'un demi-siècle, la capitale du royaume de Hongrie. Avant le lever du soleil, il y avait deja bruit et mouvement, même dans les quartiers les plus paisibles de la ville.

L'animation qui régnait au château royal, situé, comme chacun sait, sur le sommet du contre-fort oriental de l'une des ramifications des Carpathes, se répétait à cent pieds au-dessous, dans toutes les habitations riveraines qui s'étendent en hémicycle devant le Danube, limite naturelle de Presbourg.

L'événement du jour justifiait pleinement ce grand émoi de la population presbourgeoise, émoi qui redoubla d'intensité quand le clocher gothique de Saint-Martin des Franciscains, ainsi que les sonneries du monastère des Capucins, du couvent des Ursulines et de l'église des Jésuites, mêlant leur bruit à celui des salves d'artillerie de la citadelle, eurent annoncé, au branle de toutes leurs cloches, la bienvenue de l'archiduchesse Marie-Thérèse. Celle-ci, longtemps retenue à Vienne par suite de l'opposition que lui avaient suscitée ses ennemis les électeurs de Saxe et de Bavière, ligués contre elle avec les rois de Prusse, d'Espagne et de Sardaigne, arrivait enfin à Presbourg pour se faire couronner reine, ou plutôt, suivant la formule populaire, roi de Hongrie.

La cérémonie du couronnement, qui était fixée au lendemain dimanche, avait attiré en foule, de toutes les parties du royaume, nobles et paysans magyars, artisans et bourgeois allemands, marchands et cultivateurs slovaques. Les uns voiturés dans leurs chars de campagne ou campés sur leurs petits chevaux hongrois, et les autres cheminant à pied, gravissaient les rues étroites qui montent à pic des quartiers d'en bas à la ville haute.

Ceux de ces milliers de voyageurs qui ne s'étaient pas, à l'avance, assurés d'un gîte, erraient par ici et par là, afin de pouvoir s'abriter sous le toit de l'une des treize cents maisons dont se composait alors la plus grande ville de la Hongrie. Mais c'était pour les solliciteurs peine perdue; ils allaient en vain frapper de porte en porte; même à prix d'or, on ne trouvait nulle part aucune place à prendre; chaque coin et recoin avait son occupant, de sorte que le plus grand nombre des curieux venus du dehors n'eut pour se reposer du voyage et dormir, durant la nuit suivante, que le pavé des deux places publiques ou les cent quinze marches de pierre qui mènent à la citadelle, ou bien encore, mais plus haut, à l'est, l'herbe de la grande plaine où le regard se perd dans la perspective.

Si l'on ajoute à l'agitation bruyante produite par cette incalculable affluence de voyageurs l'incessant va-et-vient des artisans chargés d'achever les travaux d'ornementation qui restaient encore à exécuter, tant à la cathédrale et dans les appartements du palais que sur le parcours de la procession royale, on comprendra que Presbourg dut compter parmi les grandes journées dont une ville garde le souvenir, celle qui précéda le couronnement de Marie-Thérèse.

A quelques pas de la porte Saint-Michel, sur laquelle on lit cette inscription : *Omne regnum in seipsum divisum desolabitur* (Tout royaume divisé périra), un vigneron du plateau qui regarde l'ouest, spéculant sur la circonstance, avait fait construire dans un terrain qu'il trouva inoccupé un vaste hangar. Il le meubla de tables et de bancs de bois qu'abritait plus ou moins une toiture de lattes inclinées bout à bout de droite à gauche, et assez espacées pour livrer passage au soleil, au vent et à la pluie. Le vigneron débitait là, à prix modéré et par pots loyalement mesurés, ce vin dangereux qui cause aux imprudents consommateurs l'irritation nerveuse qu'on appelle la fièvre de Hongrie.

A peine l'intelligent spéculateur était-il installé qu'il vit tous ses bancs occupés et toutes ses tables garnies de buveurs.

Ce n'était cependant ni la qualité perfide de son vin ni la loyauté du mesurage qui lui valaient, dès le début, une aussi nombreuse clientèle; il en était redevable à l'heureuse idée qu'il avait eue d'écrire le premier sur une enseigne : *Au Roi Marie-Thérèse.*

Autour de ces tables qui ne désemplissaient pas, de quoi pouvait-on parler en choquant et en vidant les gobelets, sinon de la solennité du lendemain et de celle qui devait y jouer le principal rôle?

L'histoire l'atteste, elle ne comptait pas que des partisans, la belle et vaillante souveraine de vingt-quatre ans qui avait hérité de l'empereur Charles VI son père les États d'Autriche, les provinces d'Italie, la Bohême et la Hongrie. Beaucoup d'opposants, quant au royaume magyar, se refusaient à admettre que l'empereur défunt, en qui venait de s'éteindre la descendance masculine des Hapsbourg, eût pu se croire le droit de transmettre le pouvoir royal à sa fille. Il semblait à ces scrupuleux formalistes que la dignité nationale serait mortellement atteinte si l'on permettait à une femme de siéger sur le trône qui avait été jadis occupé par le saint roi Etienne Ier.

Les mécontents se croyaient d'autant plus autorisés à persévérer dans leur opposition qu'ils pouvaient s'appuyer sur l'exemple que leur donnaient plusieurs cours de l'Europe, lesquelles avaient refusé de reconnaître la pragmatique sanction, disposition souveraine de Charles VI, qui déclarait Marie-Thérèse habile à lui succéder dans tous les États qu'il avait gouvernés.

La divergence des opinions sur ce point important

provoquait depuis six mois dans les châteaux, même dans les chaumières et jusque sur les places publiques, des discussions souvent poussées jusqu'à la querelle sanglante. Elle ne pouvait manquer de se manifester avec une certaine violence sous le hangar du vigneron où les fumées du vin trop copieusement absorbé surexcitaient la faconde des orateurs pour ou contre. Ces derniers, il faut bien le dire, étaient là, comme partout ailleurs, en minorité. L'un d'eux, à qui l'abus de l'intempérance ne permettait plus de refréner son éloquence, oubliant sous quelle enseigne il avait bu, se permit d'accompagner le nom de Marie-Thérèse d'une épithète injurieuse. Aussitôt, autour de lui, vingt bras armés, qui d'un sabre ou d'un bâton, qui d'un instrument de travail ou de labourage, se levèrent pour le pourfendre ou l'assommer.

Intimidés par cette manifestation presque unanime, les amis politiques de l'insulteur, sur lesquels celui-ci comptait sans doute pour appuyer son dire et défendre sa personne, s'étaient prudemment esquivés. Mal en serait certainement advenu à l'homme de toute part menacé, sans l'intervention soudaine d'un vieux sous-officier.

Le hasard voulut que, passant de ce côté et séduit par l'enseigne, il pénétrât dans le cabaret au moment où l'orateur ivre croyait bien témoigner de son patriotisme en injuriant la noble jeune femme qui venait d'entrer à Presbourg au bruit des acclamations du peuple et de l'armée.

Il fallait que le survenant fût généralement connu des assistants et que le respect qu'il inspirait exerçât sur leur esprit une grande autorité, pour que l'effet de sa présence et les quelques paroles d'apaisement qu'il prononça eussent le pouvoir d'arrêter l'élan de leur légitime colère.

— Holà! mes amis, leur dit-il, vous ne pouvez punir ce malheureux, que le vin a rendu fou, sans aller à l'encontre des droits de justice et de grâce qui appartiennent à notre glorieuse souveraine. Sachez qu'elle vient de signer le pardon de tous ceux qui l'ont offensée. Sa clémence couvre maintenant le coupable.

Celui-ci, que l'attaque furieuse de la foule indignée avait frappé de terreur, s'était élancé chancelant vers le vieux sous-officier, les deux bras tendus en avant comme vers un appui et un refuge. D'une voix avinée, il balbutia :

— Merci, père Matthiany, sans vous, j'étais mort! vous m'avez sauvé.

— Ce n'est pas moi qui te sauve, Grégorius; c'est celle que tu as insultée.

Ayant dit cela, il n'eut besoin, pour se débarrasser de l'étreinte de l'ivrogne qui s'attachait obstinément à lui, que de le repousser doucement; Grégorius, vaincu par l'ivresse, glissa sur le sol où aussitôt il s'endormit profondément.

Afin de prévenir, à l'égard du malencontreux orateur, toute arrière-pensée de rancune de la part de ceux qui sourcillaient en le regardant dormir, le sous-officier dit en jetant un coup d'œil de compassion sur Grégorius :

— Oublions cela, mes amis; ce n'est pas lui qui a parlé, c'est le vin. Je m'engage à lui faire crier demain avec nous : Vive Marie-Thérèse!

Or, quand Étienne Matthiany avait dit : « Je m'engage », on savait chez les Presbourgeois que c'était parole sacrée. L'influence dont il jouissait, le brave homme la devait à sa parfaite droiture et à la sûreté de son jugement. Sans être revêtu d'aucune charge officielle, il remplissait auprès de son voisinage l'emploi d'avocat consultant et d'arbitre souverain en matière de duel. Souvent invité à se prononcer par les intéressés eux-mêmes, dans un cas litigieux, le respect qu'on avait pour ses décisions faisait regarder comme cause perdue devant un tribunal régulier la réclamation qu'il déclarait injuste. Il en était de même quant aux questions touchant le point d'honneur, si souvent mis en jeu chez ce peuple irritable et querelleur. Avant de se battre comme avant de plaider, on venait soumettre le fait à l'appréciation d'Étienne Matthiany; il examinait le grief avec la même impartialité qu'il avait mise à peser le différend, et son arrêt, auquel on accordait force de loi, autorisait le combat ou désarmait les adversaires.

Depuis nombre d'années, tant de procès empêchés, tant d'ennemis devenus amis intimes par ses soins, signalaient à la reconnaissance publique ce magistrat bénévole, et justifiaient amplement l'honorable popularité qu'il s'était acquise.

Doué de toutes les qualités désirables dans un juge de profession, il n'en affectait pas la grave austérité; c'était, pour le plus souvent, le verre à la main qu'il conciliait les plaideurs et réconciliait les adversaires : aussi ne fit-il point difficulté de s'asseoir à l'une des places qui lui étaient offertes à toutes les tables, et de prendre, sans choisir, l'un des gobelets pleins jusqu'au bord que toutes les mains tendaient vers lui. Il but, et la conversation générale reprit au point où l'invective de Grégorius l'avait interrompue. Ce point était important; on avait soulevé la question du mari de la reine.

Il est bon de faire observer que si le consentement du peuple, d'accord avec celui des membres les plus considérables de la noblesse hongroise, avait reconnu les droits de la fille de Charles VI à la couronne, c'était à la condition expresse que l'époux de Marie-Thérèse serait pour les Hongrois comme s'il n'était pas. L'acte qui réglait l'étiquette à observer durant la solennité du couronnement avait formellement déclaré qu'on ne prendrait nulle connaissance, *même par courtoisie*, du mari de la reine, et qu'on ne lui réserverait non plus aucune place d'honneur dans les fêtes et cérémonies indiquées par le programme officiel.

Or, cette exclusion, qui avait été soumise ou plutôt imposée à l'approbation de la jeune souveraine, Marie-Thérèse n'avait pu se résigner à la subir sans que son cœur en souffrît cruellement : il s'agissait pour elle de passer l'une des journées les plus glorieuses de sa vie séparée de celui que jusqu'à sa dernière heure elle ne cessa de nommer « l'adorable époux. »

— Est-ce donc un aussi beau ménage qu'on le dit, demanda l'un des assistants, s'adressant au sous-officier, qui avait longtemps servi à Vienne sous le règne de l'empereur Charles VI?

— Si beau, répliqua Étienne Matthiany, que je ne puis le comparer qu'à celui de ma fille Liska et de son cousin Thaddée. Notez, ajouta-t-il, que l'union de l'archiduchesse Marie-Thérèse avec le duc François de Lorraine n'a pas été un mariage de princes étrangers l'un à l'autre; ils étaient amis d'enfance. Elle avait six ans et lui tout au plus quinze quand ils se sont connus. C'est dans ce temps-là qu'ils ont pris l'un pour l'autre la grande amitié qui n'a fait que grandir encore à mesure qu'ils avançaient en âge, et lorsque, treize ans plus tard, on les maria, ils avaient presque toujours vécu si près l'un de l'autre qu'on pourrait compter les jours qu'ils ne passèrent pas ensemble. Aussi, observa-t-il en terminant, je m'étonne que le duc François n'ait pas au moins accompagné sa femme jusqu'à Presbourg.

Cette remarque parut éveiller l'attention d'un jeune homme d'une trentaine d'années qui, sous son costume bourgeois, trahissait l'habitude de porter l'uniforme. Assis au coin de la table la plus reculée au fond du hangar, il se tenait silencieux devant un verre plein qu'il avait à peine

effleuré de ses lèvres. Il se rapprocha sans affectation du groupe qui s'était formé auprès d'Étienne Matthiany.

Au même instant, le cabaretier, qui avait aussi entendu la réflexion du sous-officier à propos de l'absence du duc François lors de l'entrée de la reine, prit à son tour la parole et dit d'un ton confidentiel :

— Depuis ce matin que mon cabaret est ouvert, j'entends dire ici beaucoup de choses. Ainsi, tout à l'heure, deux de nos officiers de police qu'on paye pour tout savoir ont affirmé que le mari de la reine l'avait suivie en secret et qu'il est maintenant dans la ville.

— C'est-à-dire qu'il y était, reprit un autre; mais quelqu'un qui le connaît bien l'en a vu sortir.

— Cela se comprend, poursuivit un troisième; son amour-propre se sera blessé de ce que l'entrée du palais lui soit refusée.

— Ou bien, observa un nouvel interlocuteur, peut-être n'est-il parti que parce que, voulant demeurer inconnu, il n'aura pu trouver à se loger quelque part.

Le jeune étranger n'avait pas attendu ces derniers mots pour retourner sans bruit s'asseoir à la table du fond.

Après de nouvelles réflexions émises de part et d'autre, à propos du mari de la reine, le sous-officier, ayant encore une fois empli et vidé son verre, non sans avoir porté un dernier toast à Marie-Thérèse, sortit du cabaret. Aussitôt le silencieux étranger se leva, jeta en passant une pièce d'argent sur le comptoir du vigneron, et marcha à grands pas dans la direction que le vieux militaire venait de prendre.

La suite à la prochaine livraison.

L'HISTOIRE LITTÉRAIRE ANTÉDILUVIENNE.

Reimann, docte allemand, était né à Groningue, près d'Alberstadt, en 1668. Il mourut en 1743. Riche d'une science quelque peu aventureuse, mais longtemps très-pauvre des biens de ce monde, il finit par acquérir quelque aisance, et devint surintendant des études à Hildesheim, aussi bien que du gymnase établi dans cette ville savante. Il n'était pas sans valeur, puisque Leibniz lui avait accordé son amitié. Il avait déjà publié plusieurs ouvrages lorsqu'il fit imprimer, en 1709, le livre suivant, qui est presque resté ignoré en France. Il est intitulé : *Essai d'une introduction à l'histoire littéraire avant le déluge.* Ce ne fut que plusieurs années après qu'il publia un autre livre ayant pour titre : *Ilias post Homerum*, où il retrouve le berceau de toutes les sciences dans le divin Homère.

Ces doctes amusements n'étaient point, du reste, une nouveauté, et le savant Fabricius en avait déjà donné les prémisses dans son *Codex pseudepigraphus Veteris Testamenti*, livre curieux où il est question des écrits attribués à Adam, aux plus anciens patriarches et à Salomon. En ce qui regarde le père du genre humain, il faut lire aussi un précieux spécimen de la bibliographie la plus reculée des âges connus. Il est intitulé : *Schediasma de Bibliotheca Adami* (Brouillon traitant de la bibliothèque d'Adam). C'est Hildescher qui est l'auteur de cet écrit.

GUITERNE DU SEIZIÈME SIÈCLE.

La guitare, dont le nom est aujourd'hui presque ridicule et souvent employé comme synonyme de chose ennuyeuse, est cependant un des instruments à cordes les plus anciens; elle dérive de la lyre grecque, et doit son nom à la *cithara* des Romains, empruntée elle-même à la Grèce. Au moyen âge, le nom se déforme : c'est tantôt la *citole, cythole, cuitole* ou *guitole*, le *cistre*, la *cidra* ou *cithola* des Provençaux; on trouve même le verbe *citharizer.* On trouve aussi, dès le treizième siècle, le mot *guisterne;* puis viennent *guyterne* ou *guiterne :* ce dernier nom figure dans le *Roman* de la Rose, ainsi que dans un manuscrit de la Bibliothèque nationale, *la Prise d'Alexandrie :*

> Là avoit de tous instrumens;
> . . . .
> Rubebes et psaltérion,
> Leüs, moraches et guiternes,
> Dont on joue par les tavernes,
> Cimbales, cuitoles, nacquaires.

On lit encore, dans un autre manuscrit appartenant au même dépôt, *li Temps pastour :*

> Là je vis tout en ung cerne
> Viole, rubebe, guiterne,
> . . . .
> Citole et psaltérion.

Et plus loin :

> Car chacun d'eux, selon l'accort,
> De son instrument sans discort,
> Viole, guiterne et citole,
> Harpe, trompe, corne, flajole. Etc.

Un passage du *Pantagruel* de Rabelais nous apprend que de son temps on disait, en parlant d'une personne qui avait de très-grands pieds : « Il a les pieds comme une *guinterne.*» Si nous ajoutons à cette nomenclature le mot *guiterre*, qui figure dans le *Trésor de la langue françoise* de Jean Nicot (1606), nous aurons donné l'énumération à peu près complète des noms successifs de notre instrument, et nous arriverons tout droit à la moderne guitare.

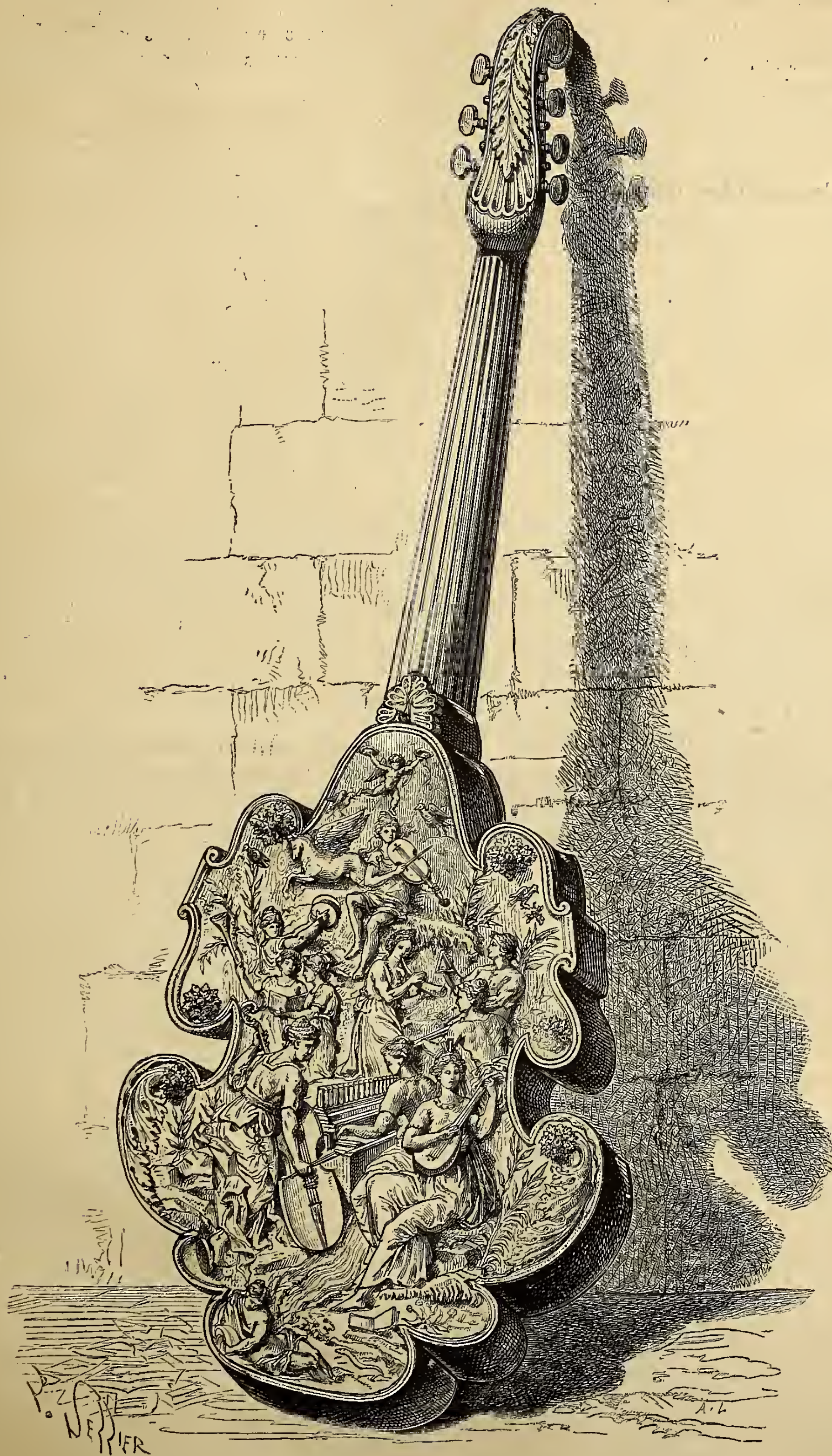
Chacun sait que le manche de l'instrument est divisé en demi-tons par des touchettes d'ivoire ou de métal; autrefois ces touchettes étaient mobiles, et le musicien les faisait lui-même au moyen d'une corde de boyau : nous avons des *guiternes*, des luths, des théorbes, des mandolines, des seizième et dix-septième siècles, dont les touchettes sont ainsi faites. La guitare, au lieu des six cordes qu'elle a toujours aujourd'hui, n'en avait alors que cinq : la sixième corde, ou chanterelle, qui a été ajoutée, est à l'unisson de la plus grave et deux octaves au-dessus.

Notre instrument était fort à la mode au seizième siècle; les princes, les grands seigneurs, voulaient avoir leurs joueurs de luth et de guiterne : un curieux tableau français du Musée du Louvre représente un bal à la cour de France, avec un orchestre composé en partie de ces instruments. Il existe un bon nombre de tablatures de guiterne publiées en France et ailleurs pendant le seizième siècle; nous nous bornerons à citer celles de Simon Gorlier et de Guillaume Morlay; on attribue à Bonaventure des Périers, valet de chambre de la reine Marguerite de Navarre, un Traité sur *la manière de bien et justement entoucher les lucs et guiternes*, imprimé à Poitiers en 1557, à la suite d'un autre ouvrage.

La guitare, presque abandonnée, en France du moins, aux musiciens des rues, est encore à la mode dans certaines parties de l'Italie; mais en Espagne elle n'a pas cessé d'être en vogue, surtout en Andalousie, et on pourrait encore dire, comme Beaumarchais dans son *Barbier :* « Chanter sans guitare à Séville! vous seriez bientôt reconnu, ma foi, bientôt dépisté... »

Il y a bien loin de la forme élégante des instruments de musique du moyen âge et de la renaissance à celle trop souvent vulgaire des instruments d'aujourd'hui : il est facile de s'en convaincre en examinant la *guiterne* que nous reproduisons, et qui a été exposée par M. le baron Davil-

lier au profit des Alsaciens-Lorrains. Cet instrument, dont les gracieuses découpures rappellent celles d'une viole que l'on voit dans le tableau des *Noces de Cana*, de Véronèse, date à peu près de la même époque, c'est-à-dire du milieu du seizième siècle; la table représente, sculpté très-finement et avec un léger relief, le *Parnasse*, d'après Luca Penni. On y retrouve les figures un peu longues, mais d'une élégance exquise, qui caractérisent les productions



Collection de M. le baron Davillier. — Guiterne du seizième siècle. — Dessin de Sellier.

de l'école de Fontainebleau, et le travail paraît être d'une main française : ce qui tend encore à le faire croire, c'est que les morceaux de parchemin collés à l'intérieur pour renforcer les ais sont couverts d'inscriptions françaises du temps. La composition de Luca Penni eut une grande vogue au seizième siècle et fut vulgarisée par la gravure. Nous nous bornerons à citer deux graveurs français du seizième siècle qui l'ont reproduite au burin : Étienne Delaune et René Boyvin. Le sculpteur français n'a pas copié servilement la gravure; il a au contraire modifié

l'ensemble et les détails de la composition : ainsi le sujet, au lieu d'être en largeur, se trouve en hauteur sur notre *guiterne*.

THOMAS ARNOLD,

LES ÉCOLES ANGLAISES.

« De 1828 à 1842, l'École de Rugby, dont la fondation remonte à 1567, sous le règne d'Élisabeth, eut la bonne fortune d'avoir pour chef un homme dont la mémoire est environnée du respect et de l'admiration de tous les instituteurs anglais, le docteur Thomas Arnold, qui, par son influence morale et la sagesse de ses réformes, laissa une empreinte ineffaçable, non-seulement sur l'école dont il était principal, mais encore sur tout l'enseignement secondaire de la Grande-Bretagne. » (¹)

On a dit que le docteur Arnold était le Rollin de l'Angleterre; mais il avait une sphère d'action bien autrement étendue et indépendante que celle du vénérable directeur du collége de Beauvais, révoqué, au bout de quinze ans de bons services et d'utiles réformes, comme suspect de jansénisme.

Pour faire comprendre ce qu'a été le principal de Rugby et l'action qu'il exerça sur l'enseignement, il est indispensable d'expliquer ce que sont les écoles anglaises, dites *publiques*, parce qu'elles n'appartiennent à aucun particulier et sont accessibles à quiconque peut en payer les frais. Dues à l'initiative privée, si féconde en Angleterre, créées par des fondations ou par des legs, organisées selon les statuts des donateurs, dont des *trustees* ou fidéicommissaires perpétuent l'autorité, gouvernées par des corps qui en maintiennent les droits, elles jouissent d'une liberté complète. Ne relevant pas de l'État, elles ne lui demandent rien, et, par suite, n'admettent pas son intervention dans leurs affaires et leur discipline intérieure. Ce sentiment d'indépendance exclusive est poussé si loin que des commissaires chargés par ordre de la reine, en 1862, d'ouvrir une enquête sur l'administration de l'enseignement des grandes écoles secondaires, se virent refuser, dans presque toutes, l'accès des classes, avec des formes polies mais fermes. Les directeurs se déclaraient prêts à donner les renseignements demandés, tout en réservant à l'institution, aux élèves et à eux-mêmes, le maintien des priviléges acquis. La commission céda devant cette répulsion unanime, et renonça aux examens des classes.

Il n'existe dans la Grande-Bretagne ni corps universitaire, ni École normale. Les traditions de l'enseignement se perpétuent dans les universités d'Oxford et de Cambridge, qui, sans autre sanction que l'estime publique, sont la pépinière où se recrutent les professeurs et les chefs des écoles, choisis pour la plupart parmi les lauréats et les gradués de ces séminaires classiques. On aurait tort d'en conclure que les études restent stationnaires. Essentiellement conservateurs, les Anglais ne rompent pas brusquement avec le passé : ils distinguent et sauvegardent ce qu'il a de bon, tout en laissant la porte ouverte au progrès. Ils pensent avec raison que mieux vaut améliorer que détruire, qu'avant d'être acceptée une innovation doit être prudemment étudiée. « L'opinion ne scinde pas l'École de l'Église. On craindrait d'anéantir l'éducation en la séparant de l'instruction religieuse. » Il n'y a pas de laïques parmi les instituteurs émérites qui composent un *college*, mot dont le sens est tout différent de celui que nous lui donnons en France. Là-bas c'est une réunion d'hommes voués à l'étude, se recrutant eux-mêmes par l'élection, jouissant en commun des avantages de l'institution, et en quelque sorte propriétaires collectifs de l'école qu'ils gouvernent, et dont ils administrent les revenus de concert avec le conseil des *trustees*. Les maîtres de classe ou professeurs ne font pas de droit partie du *college*, mais peuvent y être admis par l'élection et devenir dignitaires.

Les Anglais ne confondent pas, comme nous le faisons trop souvent, l'instruction avec l'éducation. Ce sont en effet deux choses très-différentes, et qui, si elles ne s'entr'aident, donnent des résultats tout opposés à ceux qu'on en attend. Chez eux, l'enseignement est un moyen, non un but. Former des hommes, tremper les caractères, voilà l'importante mission des écoles. L'étude doit y être une gymnastique de l'esprit, qui l'exerce non-seulement à apprendre, mais à agir, et qui, au lieu de transformer la tête de l'élève en un vaste magasin, y fait germer la pensée et mûrir le jugement. Dans le commerce de la vie nous avons beaucoup plus à faire avec nos semblables qu'avec les choses matérielles; il importe donc de nous préparer de bonne heure à comprendre les sentiments, les vues, les motifs des actions humaines.

En Angleterre, l'école et le monde sont de plain-pied. Au sortir de sa famille, l'élève est admis dans celle d'un maître choisi par ses parents, et chez lequel il réside pendant toute la durée de ses études. Il mange à sa table, avec les dames de la maison. Il y fait l'apprentissage de la politesse, des égards mutuels qu'on se doit, même entre camarades; car chaque professeur, au bout de trois ou quatre ans d'exercice, est autorisé à recevoir chez lui des pensionnaires, dont le nombre est fixé par le principal, ainsi que le taux, assez élevé, de la pension. Cette rémunération élève le salaire du maître de 30 à 40 000 francs par an, quelquefois au delà, lui créant ainsi une existence honorable et des ressources pour sa vieillesse, en même temps qu'elle assure aux enfants un intérieur digne et confortable, une alimentation abondante et saine, à l'âge où le corps doit recruter des forces. Un autre avantage immense est l'influence personnelle qu'exerce le *tutor*, précepteur intellectuel et moral de ses jeunes hôtes; il est journellement en rapport avec eux. Ont-ils une difficulté, un doute, ils le lui soumettent : c'est plutôt un ami qu'un maître.

Appelé à la maison principale, à l'*école* proprement dite, pour les exercices des classes, qui durent ordinairement de six à sept heures, quelquefois moins, rarement plus, l'élève rentre avec plaisir dans le logis, qui est devenu son *home*. Là, il se sent chez lui. Il a sa chambre, son foyer où brûle en hiver un feu clair et réjouissant, où le soleil et la lumière pénètrent l'été à pleins rayons par une large baie, fenêtre en saillie, ouvrant sur la campagne. Il travaille librement, la tête reposée, à ses compositions, car la classe n'est qu'un examen. Le véritable enseignement est donné par le *tutor*, ou, s'il est trop occupé comme professeur, par un maître assistant, qui vient à des heures fixes faire l'appel, dire la prière, répéter et diriger les travaux des pensionnaires. Il n'y a pas de récréation régulière : après la classe et la répétition, chacun peut faire ses devoirs quand et comme il lui plaît, pourvu toutefois que la tâche prescrite soit terminée à temps. Une punition sévère punirait tout oubli, tout entraînement. L'enfant apprend ainsi deux choses plus importantes que la science : c'est qu'ici-bas sa destinée est d'être libre, mais responsable. Son temps lui appartient, il en dispose à son gré.

(¹) *De l'enseignement secondaire en Angleterre et en Écosse.* Rapport au ministre de l'instruction publique, par MM. Demogeot et Montucci. 1868. — Pour ne pas multiplier les renvois, nous indiquerons désormais par des guillemets les citations empruntées à cet excellent travail, si plein d'observations et de faits, et dont l'autorité nous a constamment éclairés et guidés.

Il peut aller, venir, sortir, rentrer, à la seule condition d'être exact à l'heure de la leçon, à celle du repas, à celle de la clôture, qui a lieu à neuf heures l'été, l'hiver à la chute du jour. Dans les intervalles il se promène, lit ou s'amuse, selon sa fantaisie. Tous les jeux athlétiques qui développent l'adresse et la force sont à sa disposition, et, d'ordinaire, il en use largement. La part faite en Angleterre à cet élément essentiel de l'éducation est telle, que deux ou trois fois par semaine les classes ferment à midi, pour que le reste de la journée soit employé à jouer à la paume, au ballon, au canotage (*boating*), à la course, et surtout au jeu national du *cricket*. Par contre, les amusements sédentaires sont sévèrement et sagement interdits : jouer aux cartes, aux dés, peut entraîner l'expulsion ; fumer est une des infractions qu'on punit du fouet (*flogging*). On s'étonne de voir ce châtiment suranné, et depuis si longtemps banni de nos colléges, inscrit en Angleterre sur la liste des punitions scolaires. Est-ce le correctif d'un excès de liberté? Non ; le fouet survit là-bas comme tradition. Il a ses détracteurs et ses partisans, et, chose étrange, qui nous paraîtrait incroyable sans l'attestation des faits, les écoliers sont parmi ses défenseurs. Un principal bien intentionné voulut abolir le fouet à *Charter-House* et y substituer une amende. Les élèves s'élevèrent contre cette innovation, en vertu d'un principe qui ne manque pas de noblesse : « Celui qui a commis une faute, disaient-ils, doit savoir supporter la souffrance en expiation. Il est indigne d'un gentilhomme de se laver d'un tort avec de l'argent » ; et tous, d'un commun accord, crièrent : *Vive le fouet! à bas l'amende!* Du reste, cette punition devient de jour en jour plus rare. Le principal de l'école a seul le droit de l'infliger, et il n'y a recours que dans des cas extrêmes. Un jonc flexible remplace, entre les mains des professeurs, l'antique férule.

La passion des jeunes Anglais pour les exercices du corps a, comme toute chose, ses avantages et ses inconvénients. Elle a certainement contribué à développer dans la nation le goût du pugilat, de la lutte, des combats d'animaux, passe-temps féroce qui répugne à nos mœurs. D'autre part, l'homme est plus complet quand l'énergie physique s'unit à la force morale. Un professeur expérimenté disait : « Je crois qu'une trempe d'esprit virile s'acquiert bien plus sur la pelouse des jeux que sur les bancs de l'école. »

L'habitude de la fatigue et le mépris du danger forment les hardis pionniers qui, plus tard, iront défricher et peupler les nombreuses colonies de la mère patrie. Elle prépare de bonne heure à la rude éducation du bord le jeune *midshipman*, qui, embarqué à quatorze ans, deviendra, homme fait, l'intrépide capitaine, prêt à sombrer avec le vaisseau qu'il n'a pu sauver, sans autre témoignage que celui de sa conscience et le sentiment du devoir accompli. De tels résultats valent bien qu'on s'y arrête!

« Grâce à une éducation physique soutenue par une simple et forte nourriture, la jeunesse anglaise se développe avec une énergie triomphante. C'est plaisir de voir ces jeunes corps si grands et si bien faits, toutes les forces de l'homme avec la taille frêle encore de l'adolescent, ces muscles si pleins et si souples, ces couleurs de santé si fraîches, ces poses modestes et fières. Dans cette salutaire dépense de force à l'âge où elle surabonde, on surprend à sa source le flot d'une véritable et légitime aristocratie. »

Rompant avec les maussades souvenirs que nous laissent nos lycées, sortes de pénitentiaires aux murs noircis, aux fenêtres grillées, aux salles de classes malpropres où se sème l'ennui, où se récolte la paresse, où trop souvent la contrainte engendre la révolte, transportons-nous un moment en pleine campagne, loin des villes, dans un site agreste, au voisinage d'un cours d'eau. Là s'élève un groupe de maisons pittoresquement disposées autour de l'édifice principal. « Ce petit hameau, c'est l'école, encadrée de vertes pelouses, de collines boisées, de vastes horizons. » Les demeures des professeurs sont de jolis cottages en briques, à larges fenêtres, avec jardins. Celle du principal, plus vaste, communique avec les bâtiments, les classes et la chapelle. Auprès est la bibliothèque, ouverte tous les jours aux élèves. Au delà s'étendent les terrains des jeux. Tout a l'aspect heureux et riant. La circulation est libre; point de portier. « Le visiteur entre et sort sans trouver ni obstacles, ni indications, à moins qu'il ne rencontre quelque adolescent à la taille élancée, vêtu d'une jaquette noire ou d'un frac, selon son âge, et coiffé d'un chapeau de paille fine à forme plate. Ce jeune homme est un écolier qui quitte le cricket et rentre pour terminer son devoir. Adressez-vous à lui, il vous répondra avec une politesse pleine d'aisance, sans embarras comme sans effronterie; il vous servira lui-même de guide avec une bonne grâce parfaite : c'est presque encore un enfant, c'est déjà un *gentleman* accompli. »

La suite à une prochaine livraison.

Par épicuréisme, je voudrais un emploi obscur.

Droz.

DE LA TRANSPLANTATION DES ARBRES.

CHARIOTS POUR LE TRANSPORT DES ARBRES.

La transformation du bois de Boulogne a nécessité de nombreuses plantations. Il a d'abord fallu planter des arbres d'alignement sur les boulevards extérieurs, ainsi que sur les allées droites conservées dont le profil seulement a été modifié. On a dû fermer ensuite, au moyen de plantations forestières d'arbres et d'arbustes, les anciennes allées droites qui avaient été supprimées. On créait, en même temps, des massifs sur les pelouses nouvelles des plaines des Sports et de Longchamp, près des maisons des gardes et des autres habitations, le long des anciennes allées droites côtoyant des parties de pelouse dont il convenait de dissimuler la rectitude, dans les îles ainsi qu'aux abords des pièces d'eau. Enfin des arbres à tiges de différentes dimensions et à feuillages diversement colorés ont été placés sur les pelouses pour limiter le regard, pour former des points de vue et produire des oppositions d'aspect indispensables.

Dans le principe, la transplantation des arbres s'est faite à la manière ordinaire; mais les dépenses relativement considérables que cette transplantation a exigées ont conduit à imaginer des procédés moins coûteux, qui consistent dans l'emploi de chariots spéciaux. Ces chariots, de dimensions différentes, peuvent être classés en trois catégories, suivant la grosseur de la motte qu'ils ont à enlever et à transporter :

1° Le petit chariot, qui coûte 700 francs;

2° Le chariot à deux chevaux, qui revient à 1 100 francs;

3° Le grand chariot en fer et en fonte, qui a servi à transplanter, à Paris, les grands marronniers de la place de la Bourse et ceux de la place du Châtelet. Son prix est de 8 500 francs.

Pour transplanter les arbres au moyen des chariots, on pratique d'abord, autour du tronc et à une certaine distance de son pied, un déblai annulaire afin de pouvoir former la motte. Au fur et à mesure que la fouille devient plus profonde, la motte est garnie, suivant la nature plus ou moins compacte du terrain dont elle est formée, soit

d'une enveloppe en branchages, soit d'un cuvelage cerclé en bois avec bandes de fer armées de vis de pression. L'arbre est alors soutenu à l'aide de haubans, et l'on détache la motte du terrain auquel elle adhère par la base en passant des plats-bords par-dessous, quand elle est encastrée dans un cuvelage en bois, ou en retournant et en nouant les branches, quand elle n'est qu'entourée de branchages.

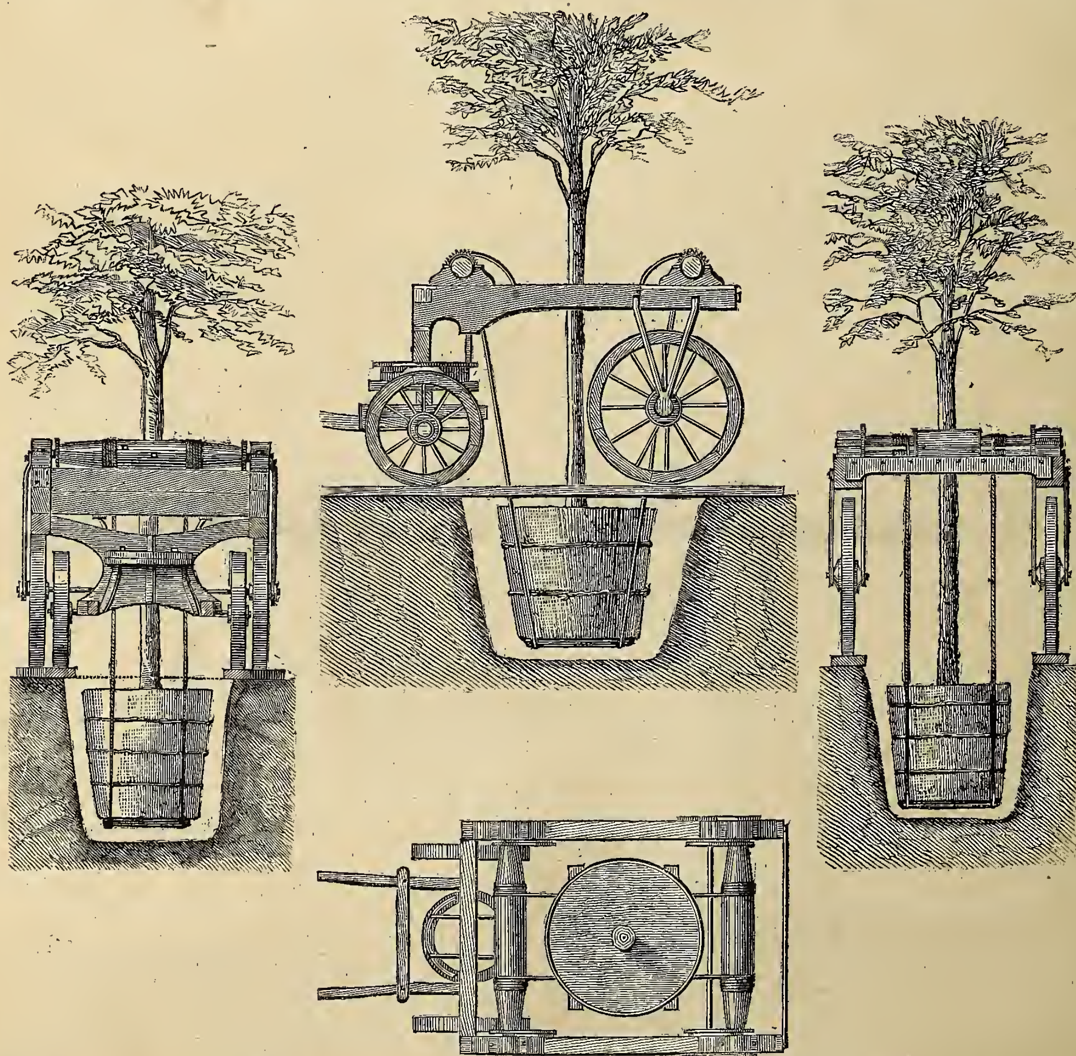
Les proportions de la motte à enlever varient notablement, suivant le diamètre, la hauteur et l'essence de l'arbre à transplanter et suivant la nature du sol qui doit le recevoir.

Pour assurer la réussite de la transplantation, il faut, en général, conserver, autant que possible, les racines, celles-là surtout qui présentent le plus de parties chevelues. Il est nécessaire, en conséquence, de donner à la motte toute l'ampleur que l'on peut obtenir.

Pour les arbres à feuilles caduques, la dimension des mottes peut varier de 0m.80 à 2m.50, selon le diamètre et l'âge des arbres.

A l'égard des arbres à feuilles persistantes, dont les racines se reforment moins facilement, il faut toujours, pour en favoriser la reprise, quelle que soit, d'ailleurs, la force de ces arbres, de très-grosses mottes de près de 2 mètres de diamètre au minimum.

L'arbre étant préparé comme nous l'avons dit plus haut, on pose au-dessus de la fouille deux plats-bords espacés à la même distance que les roues du chariot, puis on pousse celui-ci sur ces plats-bords, de manière à embrasser l'arbre dans les quatre traverses qui forment le



Transplantation des arbres. — A. Vue de profil du petit chariot. — B. Élévation de l'avant-train. — C. Élévation de l'arrière-train. D. Plan du petit chariot.

bâti du chariot; la traverse de derrière est, d'ailleurs, rattachée aux traverses latérales par une charnière qui permet de la manœuvrer à volonté, et d'ouvrir ainsi au tronc de l'arbre un passage par où il pénètre dans le bâti. La motte est alors prise en dessous par la corde ou par la chaîne enroulée sur les treuils de l'appareil; on imprime ensuite à ceux-ci un mouvement de rotation, et l'arbre avec sa motte est enlevé au-dessus du sol. La traverse de derrière du bâti est remise en place; les haubans amarrés aux principales branches de l'arbre, pour le maintenir droit et solide, sont attachés sur ce bâti. Ces diverses opérations terminées, on attelle le chariot et l'arbre est transporté à sa nouvelle destination. Pour le descendre à la place qu'il doit occuper, on emploie les mêmes procédés que pour l'enlever du sol où il a été pris. La cavité préparée pour le recevoir doit toujours être garnie de bonne terre, convenablement tassée et humectée au fur et à mesure qu'elle est jetée dans la fouille.

Le prix de la transplantation d'un arbre, en supposant un parcours de 3 à 4 kilomètres, varie, pour le petit chariot, de 20 à 40 francs; pour le chariot moyen, de 40 à 75 francs; enfin, pour le grand chariot, qui exige de 7 à 9 chevaux, de 75 à 120 francs. (1)

(1) M. Alphand.

DELFT

(HOLLANDE, PROVINCE DE HOLLANDE-MÉRIDIONALE).



Un Canal à Delft. — Tableau et dessin de F. Stroobant.

Si vous comptez faire un voyage d'agrément en Hollande, et que vous consultiez un *Guide*, on peut parier à coup sûr que ce guide, quel qu'il soit, vous recommandera de ne pas aller directement de Rotterdam à la Haye par le chemin de fer, mais de vous arrêter à Delft et d'y prendre une de ces barques hollandaises, appelées *trekschuiten* (1), véritables omnibus d'eau, qui font dans ce pays de canaux et de rivières un service régulier de transport. Si vous

(1) Barques de trait; du hollandais *trekken*, tirer, traîner, et *schuit*, bateau.

faites comme le guide vous le dit, vous ne vous en repentirez pas. Du moment que vous venez en Hollande, il faut voir la vraie Hollande, et rien ne peut vous en donner une idée plus pittoresque et plus exacte. Quelques voyageurs ont écrit que ces paysages étaient monotones. Il est certain que si l'on veut de grands accidents de terrain, des collines, des vallées, des montagnes rocheuses ou boisées, des cascades et des torrents, on aura grand tort de venir en Hollande. Mais ne demandons à un pays que ce qu'il peut donner, en ayant soin de bien voir ce qu'il renferme, et nous serons surpris de tout ce qu'une apparente monotonie, comme celle de la Hollande par exemple, peut avoir d'originalité. Cette perpétuelle ligne horizontale, qui est la ligne dominante du pays, a son caractère : cela ne ressemble pas à autre chose. Le regard s'étend avec plaisir sur ces grands pâturages d'une fraîcheur charmante, où paissent de magnifiques bestiaux. La disposition des canaux et des digues vous ménage des spectacles qui sont des surprises. Comme tout ici est au ras du sol, et que les berges ne sont jamais bien hautes, les bateaux semblent voguer à travers les prairies et glisser mollement au milieu des herbages et des grands troupeaux. A chaque instant une ferme, un petit bouquet d'arbres, un moulin, composent un tableau petit d'ensemble, mais délicieux de détail. Que le soir arrive et que le temps ne soit pas trop voilé par la brume, vous serez charmé de cette lueur blonde et mélancolique, de ces teintes délicates et transparentes. Au milieu de ces paysages où aucune coloration n'est violente, où aucune silhouette ne se détache crûment sur le ciel, mais où tous les contours s'adoucissent, s'enveloppent, s'estompent finement, sans perdre toutefois leurs lignes et leur physionomie, et se baignent dans une lumière caressante, vous comprendrez toute la poésie intime qui se dégage des œuvres des grands paysagistes hollandais, ces interprètes de génie de la nature; vous comprendrez pourquoi on s'arrête si longtemps, captivé et même ému, devant un tableau de Ruysdaël, d'Hobbema, de Van-Goyen, de Cuyp ou de Bakhuysen : ils ont bien *vu* et nous font merveilleusement voir ce qu'ils ont vu.

Ces impressions calmes et pénétrantes, vous les éprouverez si vous allez par eau de Delft à la Haye; mais vous ferez bien de vous arrêter d'abord à Delft même.

DELFT.

C'est une ville hollandaise par excellence : propre, tranquille, silencieuse et non pas triste, — comme disent ceux qui aiment le bruit. — Avec ses canaux, ses promenades le long des berges plantées d'arbres, elle a son caractère particulier comme la campagne hollandaise, et elle est en parfaite harmonie avec les gens qui l'habitent et le pays qui l'environne.

Elle a aussi son antiquité; le nom d'un des plus grands hommes des Pays-Bas est mêlé d'une façon tragique à son histoire : il y a bien là de quoi exciter l'intérêt en dehors de la question pittoresque, et ce ne sera pas perdre son temps que de se promener un peu dans ces rues et sur ces places, et d'y évoquer les souvenirs du passé.

Delft est une des villes les plus anciennes de la Hollande méridionale. On fait remonter son origine au delà du onzième siècle. On n'a pas de renseignements bien précis sur son existence avant cette époque, mais on sait exactement que, vers 1070, Godefroid II le Bossu, duc de la Basse-Lorraine, l'entoura de remparts. Ce Godefroid par lui-même n'a pas grand renom, mais il avait pour neveu et héritier un des hommes les plus illustres du moyen âge, Godefroid de Bouillon, le chef de la première croisade.

Le nom de Delft a été l'objet de plus d'une discussion. L'opinion la plus répandue peut-être est celle qui s'appuie sur un rapport étymologique entre le mot *Delft* et le verbe hollandais *delven*, qui signifie *creuser*. Les historiens disent, en effet, que le général romain Corbulon, pour occuper ses troupes inactives, leur fit creuser un canal qui devait mettre en communication la Meuse et le Rhin; et l'on prétend même que le canal de Delft à Leyde serait une partie de cet antique canal des Romains. Les gens d'imagination trouvent l'étymologie bonne; les gens prudents la trouvent douteuse.

Quoi qu'il en soit, la ville fit des progrès. L'emplacement était bien choisi, puisque, en 1536, un terrible incendie l'ayant détruite, à l'exception de cinq maisons, disent les Mémoires, on la rebâtit immédiatement. Les mêmes Mémoires racontent, au sujet de cet incendie, un fait qui mérite d'être rapporté. Les cigognes arrivent en assez grand nombre l'été dans les environs de la Haye et de Delft, lieux qu'elles ont choisis pour faire leurs nids au haut des tours et des cheminées. Celles qui se trouvaient cette année-là à Delft sauvèrent leurs petits de l'incendie en les enlevant de leurs nids; mais il y en eut un certain nombre qui ne purent y réussir et qui, paraît-il, se laissèrent brûler elles-mêmes plutôt que d'abandonner leurs petits. Certaines versions prétendent qu'il n'y eut qu'une seule cigogne victime de son amour maternel; le fait n'en serait pas moins touchant, et l'on conçoit qu'il ait inspiré plusieurs poëtes hollandais.

En 1654, la ville de Delft fut désolée par un nouveau désastre. Plus de quatre cents personnes périrent à la suite de l'explosion d'une poudrière qui fit écrouler deux cents maisons. Un malheur du même genre l'éprouva encore en 1742.

ASSASSINAT DE GUILLAUME LE TACITURNE.

Quand on parle de Delft, le nom de Guillaume le Taciturne vient sur les lèvres. C'est là qu'il habitait, c'est là qu'il fut assassiné. Depuis longtemps il était l'objet de la haine de Philippe II, roi d'Espagne, et il faut avouer qu'il avait des droits légitimes à cette haine du « Démon du Midi. » C'était lui qui jadis, alors qu'il n'était pas encore question de soulèvement, avait poussé les États des Pays-Bas à demander l'éloignement des troupes espagnoles. C'était lui qui avait été, en 1566, le véritable auteur du *Compromis de Bréda*, signé par la noblesse. La guerre des *gueux* se préparait; et lorsque le duc d'Albe eut été nommé gouverneur des Pays-Bas, lorsque ce digne ministre du fanatique roi d'Espagne commença son œuvre de bourreau, Guillaume, retiré en Allemagne, attendit les événements. Les violences sans cesse croissantes du duc d'Albe, les exécutions des comtes d'Egmont et de Horn, l'établissement du *Conseil des troubles*, flétri du nom de *Tribunal de sang*, exaspérèrent les âmes et favorisèrent les projets de Guillaume. Condamné à mort par contumace, il leva des troupes et fit, mais sans succès, deux démonstrations contre le Brabant. Néanmoins le moment était venu. Il arbora hautement le drapeau du protestantisme, accepta le commandement des Hollandais révoltés, et organisa les *gueux de mer* (1572). Après la prise de Middelbourg, il fut nommé comte de Hollande et de Zélande (1574). Par la pacification de Gand (1576), il fit conclure l'alliance des provinces du nord et du midi. Les Flamands eux-mêmes lui donnèrent le titre de gouverneur général du Brabant; mais Alexandre Farnèse, plus adroit que le duc d'Albe, fit si bien qu'il les ramena à l'Espagne. Désireux de consolider ce qui était fait, Guillaume, en 1579, fit conclure l'*Union d'Utrecht* : les provinces de Hollande, Zélande, Utrecht, Gueldre, Groningue, Frise et Over-Yssel se déclaraient indépendantes sous le nom

de *République des sept Provinces-Unies*. Guillaume était nommé stathouder, capitaine et amiral général. Il partageait l'autorité avec les États généraux. Ce n'étaient plus les *gueux*, comme les appelaient avec dérision les orgueilleux Espagnols, c'était une fédération d'États réguliers et armés pour défendre énergiquement la liberté qu'ils avaient si bien su conquérir.

Guillaume, l'âme de cette fédération, tenait en échec la puissance de Philippe II. Le sombre despote, pour qui tous les moyens étaient bons, mit à prix la tête de Guillaume. En 1582, un marchand espagnol établi à Anvers, et qui se voyait au moment d'être ruiné par une banqueroute, songea à rétablir ses affaires en se faisant agent d'assassinat. Philippe s'engageait à lui donner 80 000 ducats, et lui, de son côté, garantissait le meurtre de Guillaume. Il avait pour commis un jeune homme de vingt-trois ans, Juan Jaureguy, dont le fanatisme fut excité et par les promesses de son patron et par les prédications d'un dominicain, son confesseur. Il tira sur Guillaume un coup de pistolet : la balle traversa seulement le palais du prince, mais la blessure fut grave, et l'on eut peur pour ses jours. Alexandre Farnèse, prince de Parme, se mêla aussi à ces infamies. Ses prédécesseurs dans le gouvernement des Pays-Bas ne voyaient plus que l'assassinat pour les débarrasser de Guillaume : il suivit leur exemple et chercha un homme propre à assassiner l'ennemi de l'Espagne. Il se présenta plusieurs misérables, Italiens, Espagnols, Lorrains, Écossais ou Anglais, qui, du reste, se firent donner de l'argent, le dépensèrent et n'essayèrent rien.

Cependant il y avait à Delft quatre personnes, différentes de nation, qui ne se connaissaient pas et qui guettaient l'occasion de tuer Guillaume. Ce fut un Français qui y réussit. Il s'appelait Balthazar Gérard, avait vingt-sept ans, et était complétement fanatique. Il fallait d'abord s'approcher de Guillaume et le mettre en confiance. Gérard prit le nom de Guion, se donna comme le fils d'un martyr calviniste, et assista assidûment au prêche. Sa situation misérable et la manifestation de ses sentiments religieux excitèrent la compassion et l'intérêt de Guillaume, qui l'admit auprès de lui. Gérard avait, dit-on, d'excellentes raisons pour tranquilliser sa conscience. On assure que le régent du collége des Jésuites, à Trèves, mis dans sa confidence, lui avait assuré une place au milieu des martyrs s'il réussissait; et qu'un franciscain de Tournay, le père Géry, également consulté, l'avait très-fortement encouragé.

Gérard fut d'abord chargé d'une commission et fit le voyage de France. Mais il revint précipitamment à Delft pour annoncer au prince d'Orange la mort du duc d'Anjou, ce souverain passager des Pays-Bas, ce frère indécis de Henri III, qui, n'étant ni catholique ni protestant, voulut ménager ou tromper les deux partis, ne réussit à rien de ce qu'il espérait, et mourut abreuvé de dégoûts. Guillaume donna alors de l'argent à Gérard, qui s'en servit pour acheter des pistolets à un soldat. On raconte que quand ce soldat apprit l'abominable usage qui avait été fait de ces armes, il se tua de désespoir.

C'était le 10 juillet 1584; Guillaume passait avec sa famille dans sa salle à manger; Gérard se présenta à lui : sa pâleur, son regard, son air agité, frappèrent Louise de Coligny, nièce de l'amiral et femme de Guillaume. Le prince d'Orange la rassura, et en sortant de table passa le premier. Il était deux heures. Guillaume se mit à monter lentement l'escalier qui conduisait au premier étage. Il posait le pied sur la seconde marche, lorsqu'un homme sortit d'une voûte obscure enfoncée dans le mur, tout près du bas de l'escalier, et complétement cachée dans l'ombre d'une porte. Cet homme tira à bout portant un coup de pistolet au prince et le frappa en pleine poitrine. Guillaume expira quelques minutes après. Quant à l'assassin, il s'enfuit d'abord par une porte de côté et gagna en toute hâte un sentier qui aboutissait aux remparts. Mais il fut bientôt rejoint et saisi par ceux qui s'étaient lancés à sa poursuite. On a le détail des horribles tortures qu'on lui infligea pour lui faire avouer ses complices. Il ne révéla rien, se glorifia de son crime, et resta souriant et fier au milieu des plus épouvantables souffrances. Sa main droite fut brûlée avec un fer rouge, sa chair déchiquetée en six endroits avec des pinces; il fut écartelé et éventré vivant; puis on lui arracha le cœur pour le lui jeter au visage; enfin on lui trancha la tête. Quant à la somme promise par le roi d'Espagne à l'assassin, on la paya aux héritiers de Gérard, et de plus ils furent anoblis. *La fin à une prochaine livraison.*

DÉVOUEMENT.

Il n'y a pas sur la terre de bonheur comparable à celui que fait éprouver le dévouement. Celui qui sacrifie tout, — temps, santé, fortune, la vie même, au bonheur de ses semblables, — est le plus heureux des hommes. Rien ne prouve autant les relations qui existent entre la Divinité et l'humanité, quelque infinie que soit la grandeur de l'une comparée à la petitesse de l'autre, que le dévouement complet et désintéressé d'un homme envers ses semblables, et la félicité que ce dévouement lui procure, quelles que soient ses afflictions, ses privations ou ses tortures corporelles. ***

CORSETS ET PANIERS.

On connaît l'histoire du corset et de la crinoline. Leur règne a commencé sous François Ier, avec celui de la *basquine* et de la *vertugale*. Il dure encore, après bien des vicissitudes; mais s'il ne semble pas près de finir, du moins la gêne que la mode des tailles fines et des jupes bouffantes peut imposer aux dames n'est pas comparable aux supplices qu'elles subissaient volontairement, quand on n'avait pas encore imaginé de remplacer par des enveloppes flexibles les rigides armatures du seizième siècle.

Avant les *corsets de basin*, on avait eu les *corps à baleines*, et, avant ceux-ci, les *corps piqués*, les *bustes*.

Rappelons deux témoignages du temps qui ont été cités par l'auteur de l'*Histoire du costume en France* (¹) :

« Pour faire un corps bien espagnolé, disait Montaigne, quelle gehenne les femmes ne souffrent-elles pas, guindées et sanglées avec de grosses coches sur les costes, jusques à la chair vive? oui, quelquefois à en mourir. » Et Ambroise Paré, qui avait vu sur la table de dissection de ces jolies personnes à fine taille, lève le cuir et la chair, et nous montre « leurs costes chevauchant les unes pardessus les autres. »

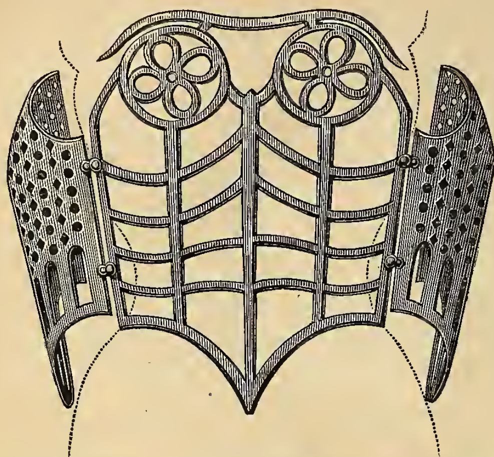
« Il faut bien, ajoutait M. Quicherat, qu'il y ait eu des éclisses de métal ou de bois, une armature quelconque, à l'appareil qui faisait cette belle besogne. »

Cette armature, la voici, telle que nous l'avons vue dans l'une des vitrines de l'Exposition historique du costume, réunie l'automne dernier au palais des Champs-Élysées par les soins de l'Union centrale des beaux-arts appliqués à l'industrie.

Qui ne croirait voir une armure véritable, n'étaient les trous, les jours largement espacés qui rendraient une pareille cuirasse tout à fait inutile pour la défense? Elle est

(¹) Voy., à la Table de quarante années, HISTOIRE du costume en France, et particulièrement t. XXII, 1854, p. 45 et 46.

faitc entièrement de fer : c'est bien là la pièce de soutien dont parlait lc secrétaire de Jean Lippomano, envoyé de la

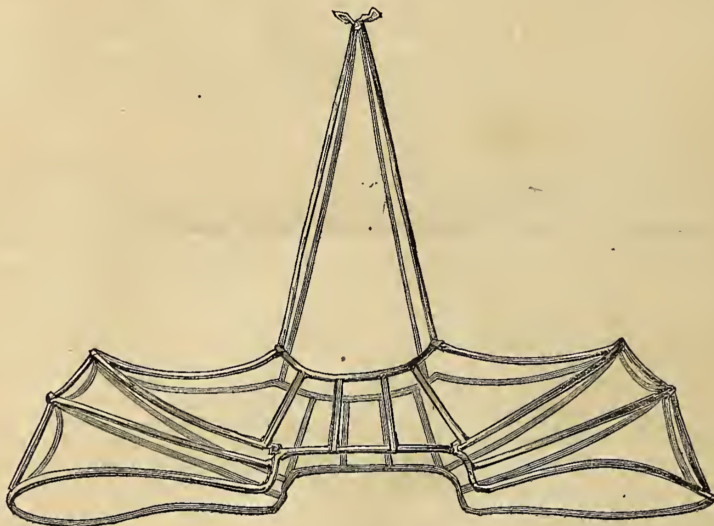


Buste du seizième siècle. (Collection de M. Dupont-Auberville.)

république de Venise en France après 1577, lequel a décrit le costume des Françaises de ce temps : « Par-dessus la chemise, elles portent un buste ou corsage qu'elles appellent corps piqué, qui leur donne du maintien; il est attaché par derrière, ce qui avantage la poitrine. »

Autant le *buste* amincissait la taille, autant la vertugale devait donner d'ampleur à la jupe. C'était, comme on s'en souvient, une véritable cage, par-dessus laquelle était tendue la cotte. Nous n'avons pas d'exemple à montrer de la vertugale du seizième siècle; mais voici le panier, qui fut en usage au dix-huitième, quand revinrent à la mode les mêmes difformités.

Il y eut, on se le rappelle, des paniers en forme d'entonnoir appelés paniers *à guéridon*, des paniers *à coudes*, appelés ainsi parce que les coudes pouvaient s'appuyer dessus, à la hauteur des hanches. Ces paniers formaient de vastes *coupoles* dont la base présentait, vers 1730, une circonférence de trois aunes. Il y eut aussi, pour les demi-toilettes, les *considérations :* c'étaient de petits paniers qui ne dépassaient pas les hanches, mais les élargissaient. Est-ce à cette espèce, en faveur vers le milieu du siècle, qu'appartient le panier ici dessiné, d'après un modèle prêté, comme le précédent, à l'Exposition historique du costume, par M. Dupont-Auberville? Nous pensons que ce panier est un peu moins ancien, et qu'il appartient au temps de Louis XVI. Vers 1780, en effet, on porta des paniers tronqués d'une grande ampleur : on voit, dans les



Panier du dix-huitième siècle. (Collection de M. Dupont-Auberville.)

peintures et gravures du temps, des robes ou des caracos qui sont, comme la cagc ici dessinée, tout en largeur au-dessus des hanches, et laissent tomber la jupe droite. La cage que nous avons vue à l'Exposition du costume est sans doute un de ces *accoudoirs*.

LÉGENDES
DU CYCLOPE, DE L'OGRE ET DE LA SORCIÈRE.

Tout le monde connaît l'aventure d'Ulysse et de ses compagnons dans la caverne du Cyclope. Arioste s'est inspiré de cet épisode dans le dix-huitième chant de son *Roland furieux*. Dans le poëme d'Arioste, le Cyclope est devenu un Ogre. L'Ogre, nous le savons tous par la tradition des contes de Perrault, se nourrit de chair humaine : il a cela de commun avec Polyphème; mais, malgré sa férocité et sa gloutonnerie, on voit qu'il appartient à un siècle plus civilisé; s'il dévore les hommes, il épargne les dames, et se contente de les tenir en réclusion pour divertir sa femme : on n'est pas plus galant.

Voici le personnage tel que le décrit Arioste : « L'écume couvrait sa poitrine; deux os étaient à la place de ses yeux; deux défenses, pareilles à celles d'un sanglier, se courbaient près de son nez hideux. Ce monstre venait à nous, le long du rivage. Il tenait son museau levé, comme un chien qui flaire le gibier. Pâles de terreur, nous prenons tous la fuite; mais pour l'éviter il eût fallu des ailes. L'Ogre aveugle était guidé par l'odorat aussi bien qu'il eût pu l'être par des yeux. Nous courons çà et là, mais en vain, le monstre était trop léger à la course. De quarante que nous étions, dix à peine purent regagner le vaisseau. Il mit les prisonniers, les uns sous son bras, les autres au fond d'une gibecière semblable à celle que portent les bergers. Puis il nous enferma dans sa caverne, dont les parois sont d'un marbre aussi blanc que le papier le plus pur. »

Comme Polyphème, l'Ogre a des troupeaux; les Grecs s'étaient sauvés en se dissimulant sous le ventre des béliers; les compagnons de Noradin usent d'un artifice tout semblable : ils se frottent le corps de graisse de bouc, et marchent à quatre pattes recouverts de peaux de bouc.

Cette tradition du géant anthropophage se retrouve un peu partout. M. Ralston, du *British Museum*, l'a recueillie de la bouche des paysans russes. Le fond de l'histoire est le même que dans Homère et dans Arioste, mais la forme est devenue tout à fait populaire. Le paysan russe, qui n'a pas le respect chevaleresque des femmes, puisqu'il est véhémentement soupçonné de battre quelquefois la sienne, n'est pas galant comme l'auteur italien, puisque, dans son récit, le personnage qui joue le rôle de l'Ogre et du Cyclope est une femme, *Likho la Borgne*, autrement dit l'*esprit du Mal*.

Un forgeron et un tailleur, qui veulent voir le *Mal*, se mettent à sa recherche. Ils suivent un sentier à travers la forêt, et arrivent à une grande chaumière où ils entrent sans plus de cérémonie (¹).

Ils étaient là assis depuis quelque temps, quand tout à coup entra une grande femme maigre, difforme, avec un seul œil.



L'Ogre (chant dix-huitième de *Roland furieux*). — Composition et dessin de Pinelli (²). — Dessin de Sellier.

— Ah! dit-elle, j'ai des visites. Bonjour!

— Bonjour, grand'mère; nous venons passer la nuit sous votre toit.

— Très-bien; j'aurai quelque chose pour mon souper.

Ces paroles les remplirent de terreur. Quant à la sorcière, elle alla chercher un grand monceau de fagots. Quand elle l'eut apporté, elle le jeta dans le poêle et y mit le feu. Puis elle se dirigea vers les deux hommes, en prit un, le tailleur, lui coupa la tête, le troussa comme un poulet et le mit au four. Pendant ce temps, le forgeron restait assis, se disant : — Que faire? Comment sauver ma vie?

Quand la sorcière eut fini de souper, le forgeron regarda le four et dit :

— Grand'mère, je suis forgeron.

— Eh bien! qu'est-ce que tu peux forger?

— Tout.

— Fais-moi un œil.

— Bien, dit-il; mais avez-vous une corde? Il faut que je vous attache, ou vous ne resterez pas tranquille. Il faut que je vous enfonce votre œil. »

On peut remarquer ici que le récit d'Homère et celui des paysans russes se rencontrent en un point que n'a point touché le conteur italien, plus orné et plus raffiné. Le Cyclope et la Sorcière, personnages primitifs et naïfs, montrent à nu le fond de leur nature grossière; c'est l'ivrognerie qui met à mal le Cyclope, et la sorcière est victime de sa coquetterie. Un œil devrait bien lui suffire pour la vie qu'elle mène et pour la société qu'elle fréquente. Elle désire pourtant s'en faire fabriquer un second.

(¹) *Contes populaires de la Russie*, par M. Ralston, traduits par M. Loys Brueyre.

(²) Auteur des dessins de *Il Meo Patacca*. Voy. notre t. XXV, 1857, p. 108, 163 et 219.

Quand le forgeron l'eut solidement attachée, il fit chauffer un grand clou « et l'appliqua à l'œil de la sorcière, celui qui était bon. En même temps il saisit une hachette et frappa vigoureusement avec le dos contre le clou. La Sorcière lutta de toutes ses forces et brisa la corde. Puis elle se releva et s'assit au seuil de sa maison.

» — Ah! coquin, cria-t-elle, tu ne m'échapperas pas maintenant. »

Il s'échappa cependant au moment où sortaient les moutons de la Sorcière. Il avait retourné sa pelisse en peau de mouton, et il avait mis la laine en dehors.

Une fois sorti, il fuit à travers la forêt. « Tout à coup il aperçoit une hache à poignée d'or fixée dans un arbre. »

Il aurait dû résister à la tentation; il y succomba, et voulut s'emparer de la hache. Sa main y resta attachée. Voyant venir la sorcière, il tira son couteau et se coupa la main.

« Quand il fut arrivé à son village, il montra à tous son bras comme preuve qu'à la fin il avait vu Likho.

» — Voyez, disait-il, ce qui arrive quand on court après le Mal. Moi, j'ai perdu ma main; et pour mon camarade, il a été mangé tout entier. »

Ce récit populaire, comme les petites narrations des fabulistes, aboutit à une moralité précise et facile à retenir. C'est ce qui le distingue des épisodes d'Homère et d'Arioste, qui racontent pour *raconter* et non pas pour *prouver*.

TOUJOURS SEUL, SEULE PARTOUT.

HISTOIRE D'UN COURONNEMENT.

Suite. — Voy. p. 210.

II

Étienne Matthiany allait disparaître au détour d'une rue quand son poursuivant le rejoignit et l'aborda brusquement :

— Un mot, lui dit-il; vous habitez Presbourg, je crois?

— Précisément, répliqua l'interpellé quelque peu froissé, non de la question, mais du sans-façon de celui qui la lui adressait. S'étant retourné en sourcillant vers son interlocuteur, il ne l'eut pas plutôt envisagé, à la faveur de la demi-obscurité du soir, que sa physionomie prit une expression bienveillante, respectueuse même; sous l'habit bourgeois de l'inconnu, il avait deviné un militaire, son supérieur en grade. Celui-ci continua :

— Je m'étais arrêté tout à l'heure au cabaret d'où vous venez de sortir; ce que j'y ai vu et entendu m'a prouvé que vous jouissez ici d'une considération méritée; j'ai besoin qu'il en soit ainsi pour obtenir de vous le service que j'ai à vous demander.

Le vieux militaire, qui n'avait cessé de fixer les yeux sur l'étranger, convaincu que sa supposition ne le trompait pas, mais incertain du grade de son interlocuteur, se hasarda à répondre :

— S'il est en mon pouvoir de vous rendre ce service, comptez sur moi, mon capitaine.

— Capitaine? répéta l'autre avec surprise; qui vous a si bien informé?

— Personne; mais quand on a servi longtemps, il suffit d'un coup d'œil...

— Le vôtre est d'une parfaite justesse, interrompit le jeune homme dissimulant un sourire : je suis en effet capitaine, le capitaine Hermann, au service de l'archiduchesse reine, et pour le moment en congé. Je ne connais personne à Presbourg, continua-t-il; ne pourrais-je à votre recommandation trouver, pour aujourd'hui et demain, à me loger dans la ville, n'importe où? Le moindre coin me sera bon, et je ne contesterai pas sur le prix qu'on exigera pour me recevoir.

Étienne Matthiany réfléchit un moment, puis il répondit au solliciteur : — J'ai votre affaire, veuillez me suivre.

Et tous deux descendirent vers le Danube.

Bien qu'ils eussent passé peu de temps en pourparlers, les ténèbres du soir avaient succédé aux dernières heures du jour mourant quand ils se remirent en marche. Les rues de Presbourg, ordinairement obscures à pareille heure, se trouvaient éclairées, d'espace en espace, par les feux des bivouacs autour desquels se groupaient les voyageurs sans asile. A ces feux fixes s'ajoutait, ailleurs, la vive clarté des torches promenées çà et là par les aides éclaireurs des ouvriers qui meublaient d'estrades volantes la voie publique, et drapaient des tentures partout où devait passer le cortége du lendemain.

L'avantage qu'il y avait, ce soir-là, pour les piétons, à ne pas s'aventurer à l'aveuglette dans Presbourg, ne leur rendait cependant pas le chemin plus facile; il était obstrué, presque à chaque pas, par les piles de bois amassées de toute part pour servir aux constructions qui devaient être achevées avant le retour de l'aube.

La nécessité où étaient les deux marcheurs de tourner ces nombreux obstacles, qu'ils eussent vainement essayé de franchir, les força d'employer plus d'une heure à faire un trajet pour lequel, en temps ordinaire, vingt minutes étaient plus que suffisantes. Pour surcroît de retardement, Matthiany, qui devançait le capitaine, s'apercevait parfois, lorsqu'il se retournait, que celui-ci avait cessé de le suivre. Il revenait alors sur ses pas, et toujours il retrouvait son compagnon de route, arrêté, écouteur attentif, près de quelque groupe dans lequel il avait entendu, en passant, prononcer le nom de Marie-Thérèse.

Cette succession de détours et de temps d'arrêt eut un terme cependant; on fit halte une dernière fois. Il est vrai que, pour aller plus loin devant soi, il aurait fallu traverser le Danube.

La maison à laquelle heurta le vieux sous-officier avait au dehors l'apparence d'une chaumière de paysans; mais à l'intérieur, l'ordre, l'exquise propreté, une certaine recherche dans la disposition de l'ameublement, et même le luxe des fleurs, indiquaient à la fois le bon goût et le bien-être des habitants. Ce n'était pourtant que la demeure d'un jeune ménage vivant de son travail journalier; mais la femme était active et soigneuse, le mari économe et laborieux, et chacun des deux époux avait également l'amour du chez-soi.

— Je t'amène un locataire, Liska, dit le père Matthiany, répondant au mouvement de surprise que manifesta, à la vue d'un étranger, la jeune femme qui vint ouvrir la porte; puis, invitant le capitaine Hermann à entrer dans la maison, il poursuivit : — Vous êtes ici chez Nicklas Thaddée, mon gendre, où je loge moi-même, attendu que je n'ai pu refuser de prêter mon logement de la place Léopold à de vieux amis qui sont venus de Reigasbrun pour voir les fêtes. J'ai pensé, ajouta l'introducteur, qu'en l'absence de son mari, ma fille ne refuserait pas de bien accueillir un capitaine au service de la reine.

— Mon père est ici comme chez lui, répondit gracieusement la jeune femme, et ceux qu'il y amène sont toujours les bienvenus.

— Si j'étais chez moi à l'heure qu'il est, le souper serait déjà sur la table, insinua en souriant le père Matthiany.

Liska comprit, et, sans se le faire dire positivement, elle se hâta d'étaler sur la table une belle nappe de toile bise imprégnée de la senteur des brins de lavande, plaça trois couverts : assiettes de terre émaillée et à fleurs, bril-

lantes comme des miroirs, cuillers d'étain, fourchettes et couteaux de fer qui avaient l'éclat de l'argent poli; puis elle servit le souper, composé du potage traditionnel, de viande froide et de fruits de la saison.

Au moment où la jeune femme invitait les convives à s'asseoir, l'heure sonna à l'horloge de la cathédrale.

— En vérité, Liska a bien calculé son temps pour nous servir, observa son père; nous pouvons nous regarder comme des invités au palais, car voici précisément l'instant où la reine se met à table pour souper; ne commencerons-nous pas par boire à sa santé, capitaine?

— Oh! de grand cœur, reprit vivement l'invité.

Liska emplit les verres, et ce fut d'une voix singulièrement émue que le capitaine Hermann dit avec les deux autres convives : — A la santé de la reine!

Durant ce repas du soir, il fut naturellement question des fêtes du lendemain. A mesure que l'entretien se prolongeait, la jeune femme devenait pensive, son charmant visage prenait de plus en plus une expression de tristesse; des soupirs, qu'elle s'efforçait d'étouffer, gonflaient sa poitrine, et, finalement, elle eut des larmes dans les yeux.

Ses voisins de table, qui, depuis un moment, voyaient avec inquiétude sa physionomie s'assombrir progressivement, la pressèrent de questions pour lui faire avouer la cause de ce chagrin qu'ils supposaient venu subitement.

— Non, dit-elle, ce n'est pas la première fois que je soupire et que je pleure en pensant aux belles cérémonies qui auront lieu demain à Presbourg; hier au soir, Thaddée et moi, nous nous réjouissions d'aller les voir ensemble; mais voilà que le patron dont il conduit les bateaux de marchandises sur le Danube l'a forcé de partir ce matin pour descendre avec un chargement jusqu'à Komorn. Quand il reviendra, tout sera fini depuis huit jours, et je n'aurai rien vu!

— Sans doute, ce départ est fâcheux pour toi, reprit le père de Liska; mais, après tout, puisque je suis là, tu ne seras pas privée de voir la fête.

La jeune femme sourit tristement et repartit :

— Je connais Thaddée; il n'y prendrait pas de plaisir sans moi.

— Il ne s'agit pas de Thaddée, mais de toi.

— Moi, je suis comme lui.

— Enfant, te voilà bien malheureuse, n'est-pas? Pense donc à notre reine qui, pour venir recevoir ici la couronne, a été forcée de laisser son mari à Vienne. Que ferais-tu donc à sa place?

Liska releva la tête et dit avec fermeté :

— Je ne me laisserais pas couronner.

Étienne Matthiany haussa les épaules. Quant au capitaine Hermann, il regarda avec attendrissement celle qui venait de parler ainsi; puis il détourna la tête pour essuyer ses paupières humides d'émotion.

Le souper se termina comme il avait commencé, c'est-à-dire par le choc des verres à la santé de la reine et à la prospérité de la Hongrie; puis Liska, sur le conseil de son père, disposa la plus belle chambre de la maison, celle du ménage, pour le coucher du capitaine; il se défendit de l'accepter, assurant qu'il ne voulait déranger personne; mais il fut forcé de céder à l'insistance de l'obligeante jeune femme.

— Si mon mari était ici, dit-elle, je ne vous offrirais pas notre chambre, attendu qu'après une journée de fatigue, il a besoin du repos de la nuit, et Thaddée ne dort bien que dans son lit.

— Mais vous?

— Ne vous inquiétez pas de moi; nous avons deux petites pièces là-haut; mon père en occupe une, je me dresserai un lit dans l'autre.

Liska se préparait à arranger les choses comme elles venaient d'être réglées, quand deux petits coups frappés rapidement à la porte de la rue, et bientôt suivis d'un troisième plus retentissant, lui firent pousser un cri de joie :

— C'est lui! dit-elle, et, comme folle de ravissement, elle s'élança vers l'escalier.

— Est-donc votre gendre? demanda le capitaine.

— Cela va sans dire, riposta le père de Liska; est-ce que ma fille courrait ainsi au-devant d'un autre?

C'était en effet Nicklas Thaddée, un beau et robuste gars, au parler franc comme le regard, à la figure avenante. Avant d'entrer dans la salle où l'on venait de souper, il savait déjà par sa femme qu'il y avait un locataire chez lui. Il fit au capitaine un accueil cordial, et expliqua en quelques mots le motif de son retour inespéré, tandis que Liska, alerte et souriante, rapportait sur la table les restes du souper, et disposait le couvert de son mari.

— J'étais parti ce tantôt, dit-il, avec plus de regret encore que d'habitude; je ne chantais même pas pour m'étourdir, comme cela m'arrive presque toujours quand je quitte la maison.

— Moi, je ne chante guère ces jours-là, observa Liska.

— Non, tu pleures, cela revient au même, riposta Thaddée; puis il continua... Le patron, qui avait des comptes à régler à Komorn, et pour qui il n'y a pas de fête qui tienne quand il s'agit d'affaires, accompagnait le chargement; il voyait bien que j'avais en moi quelque chose de noir qui me gênait pour être comme il faut à mon ouvrage. Cela l'inquiétait; aussi, arrivé à Kerlbourg, où il y a une passe difficile, il fit amarrer le bateau et sauta à terre. Je restai plus d'une heure à l'attendre et à maudire pour la première fois mon métier. Dame! je pensais à la peine qu'il y avait aussi chez nous. Enfin le patron revint; il ramenait avec lui deux braves mariniers de notre connaissance : « Je t'ai trouvé des remplaçants, me dit-il, car je me défie de toi aujourd'hui. Va te réjouir à Presbourg pendant les fêtes; mais cela te coûtera bon : tu perds ton voyage et tu auras à payer celui de ces deux hommes. » Ai-je eu tort d'accepter? Liska.

— Une autre ménagère dirait peut-être oui; moi, je t'embrasse. Et, l'action suivant aussitôt la parole, elle sauta au cou de son mari.

— Hum! grommela le père, ces deux mariniers à payer! c'est acheter bien cher le plaisir de voir ensemble les fêtes du couronnement.

Le capitaine, saisissant au vol ces paroles, ouvrit sa bourse, en tira un carolus d'or et le présenta à Thaddée, qui s'était mis à table et dépêchait gaillardement son souper.

— Ceci, dit-il, sera suffisant sans doute pour vous acquitter envers vos remplaçants.

A ce mouvement d'une générosité qu'elle trouvait exagérée, Liska fit une exclamation, et Thaddée un geste de refus.

— Nous n'avons pas fait de convention à propos du logement, observa le capitaine; j'ai le droit d'y mettre le prix que je veux.

— Pardon, objecta le mari, il y a à rabattre sur ce prix-là, attendu que si ma femme avait pu prévoir mon retour, elle ne vous eût pas cédé la chambre du ménage.

— Je savais cela : aussi ne me reste-t-il plus qu'à prier mon aimable hôtesse de dresser à mon intention le lit qu'elle se destinait dans l'une des deux pièces d'en haut qui est libre; votre père et moi nous serons voisins.

— Mais, insista le gendre du vieux sous-officier, puisque le logement n'est plus le même, vous devez payer moins cher.

— Qu'importe? le prix ne peut pas changer; c'est moi qui l'ai fixé. Au surplus, termina le capitaine, je m'en rapporte sur ce point à l'honorable Étienne Matthiany, arbitre conciliateur de tous les différends.

Rappelé à son rôle favori de magistrat, le bonhomme prit son air le plus grave, et formula ainsi sa sentence :

— Attendu que les circonstances ont permis d'élever de beaucoup le prix de chaque logement, il sera fait estimation de celui du capitaine ; et s'il est prouvé qu'il l'a payé trop cher, on gardera néanmoins son carolus, pour boire la différence à la santé de la reine.

Liska annonça que les lits étaient prêts, et les deux voisins de chambre à coucher montèrent à l'étage supérieur.

On s'était promis en se séparant de se tenir prêts le lendemain à parcourir ensemble la ville au premier coup de canon tiré de la citadelle.

Au point du jour, le canon se fit entendre ; le capitaine Hermann et Michel Matthiany, éveillés depuis longtemps, descendirent chez le jeune ménage ; ils trouvèrent Liska et Thaddée encore en habits du matin, et nullement disposés à en revêtir d'autres.

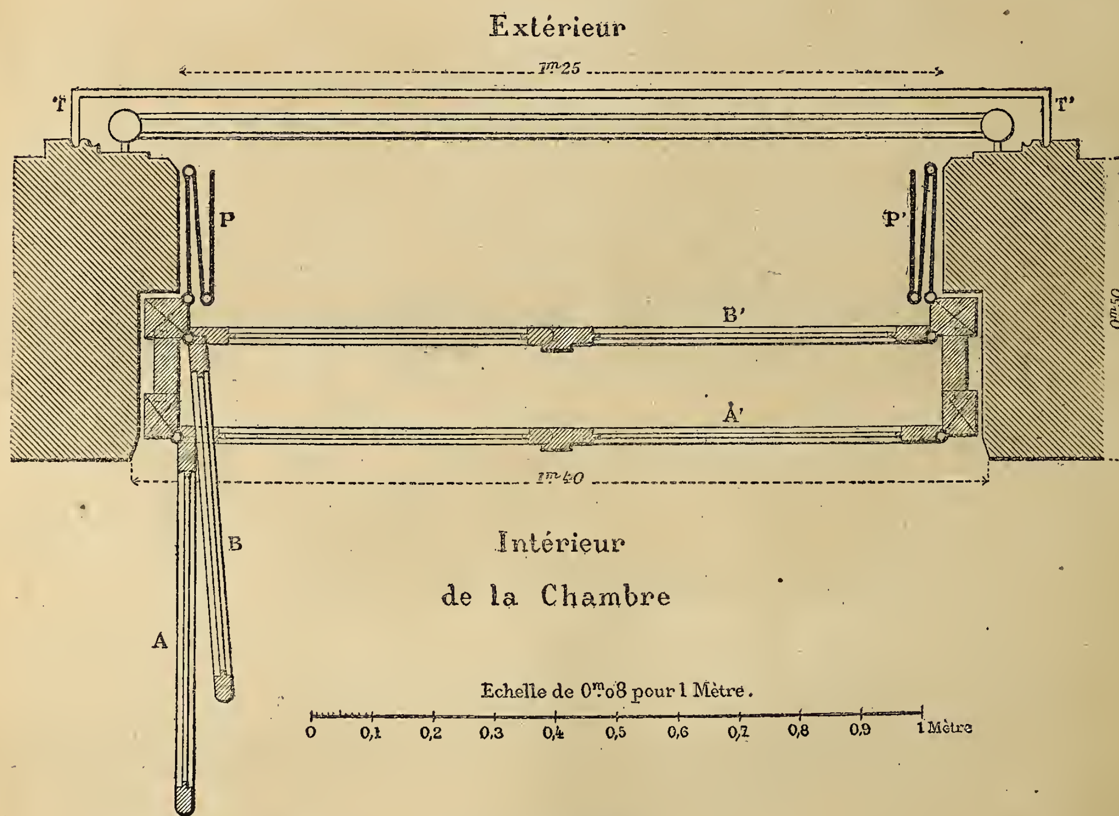
— Paresseux ! s'écria leur père, vous voulez donc vous faire attendre?

— Ne nous attendez pas, dit le mari ; Liska et moi nous avons pensé que les plus belles fêtes ne valaient pas pour nous le bonheur de passer ici la journée ensemble. Ainsi, amusez-vous bien ; nous restons chez nous.

La fin à une prochaine livraison.

LES DOUBLES FENÊTRES.

Pourquoi la fenêtre double, partout usitée en Russie, conserve-t-elle si bien la chaleur intérieure des habitations? Est-ce parce que l'on est en quelque sorte défendu contre le froid par deux fenêtres, au lieu de ne l'être que par une seule? Cette explication ne serait pas suffisante. Si l'on est protégé contre le froid extérieur, c'est grâce à la masse d'air emprisonnée entre les deux fenêtres. L'air est, en effet, si extraordinaire que cela puisse paraître, un gaz très-mauvais conducteur de la chaleur : il forme le meilleur et le plus simple isolant que l'on puisse trouver. La chaleur de l'appartement est donc parfaitement conservée par la couche d'air de la double fenêtre. Elle ne subit point de déperdition au dehors. Par la même cause, la double fenêtre n'est pas moins utile pendant l'été : elle empêche la chaleur de l'air atmosphérique de pénétrer dans l'habitation. Ainsi la double fenêtre, avec sa couche d'air isolante, peut se comparer au burnous de laine de l'Arabe ou au manteau de l'Espagnol, qui le préserve de la chaleur tout aussi bien qu'il le garantit du froid ; de même que le burnous ou le manteau, c'est un isolant.



Plan d'une double fenêtre.

La double fenêtre peut rendre encore un autre service. Ses vitres en verre forment une serre. Le soleil échauffe l'air qu'elles renferment ; les rayons calorifiques y sont emmagasinés comme sous la cloche à melon. Entre deux fenêtres, on peut faire croître des plantes grasses et même du raisin : c'est ce que nous avons vu, par exemple, à une double fenêtre de Saint-Malo.

Ce que nous disons de la double fenêtre peut donner l'envie à quelque lecteur de s'en faire construire une ou plusieurs dans son habitation. C'est peu coûteux. Voici le plan :

TT' est la barre d'appui extérieure de la croisée. Les deux fenêtres montées sur un châssis de bois sont représentées en AA' et BB'. Les deux montants A, B, sont figurés ouverts. — P et P' sont des volets en tôle. On peut, si le mur est moins épais que celui que nous figurons, les remplacer par un store que l'on descend à volonté entre les deux fenêtres.

LE PIC.



Le Pic moyen épeiche [1]. — Dessin de Freeman.

La fantaisie n'a pas seule fait les frais des inventions mythologiques des anciens; il s'y mêle presque toujours une observation attentive et exacte de la nature. Que Picus, fils de Saturne, ait été changé en oiseau par la magicienne Circé, qu'il dédaignait, l'imagination pure n'est redevable qu'à elle-même de cette fiction; mais il y a certainement un sentiment juste en même temps que poétique de la réalité dans les paroles suivantes d'Ovide :

« Picus prend la fuite et s'étonne de courir avec une vitesse surnaturelle; son corps se couvre de plumes, et il se voit avec indignation devenir un oiseau, nouvel hôte des forêts du Latium; il frappe d'un bec irrité le dur tronc des chênes, et parcourt les longs rameaux en déchirant leur écorce; son plumage a conservé la pourpre et l'or de son manteau. »

Le pic, en effet, habite les forêts et les bois; il y vit en fugitif, en sauvage; au moindre bruit, il s'enfuit à tire-d'aile sous les futaies en poussant des cris aigus qui retentissent au loin; il est sans cesse occupé à grimper le long des troncs et des branches où il se cramponne avec ses ongles crochus en s'appuyant sur les plumes roides de sa queue, et à frapper l'écorce de son bec robuste pour en faire sortir les larves, que d'un coup de sa langue gluante il saisit et avale.

Avec un tel caractère, avec de tels instruments, on ne peut s'attendre à trouver dans le pic un vannier ou un tisserand; la nature aurait manqué aux lois d'harmonie qu'elle s'impose toujours, en faisant de lui autre chose qu'un charpentier, un bûcheron : le pic est, en effet, le bûcheron par excellence. Avec son bec en forme de coin, il cogne, il pioche avec passion; dès qu'il se trouve à portée d'un morceau de bois, il faut qu'il l'attaque, le creuse, le hache; il y met une ardeur qui semble de la rage; il y emploie une activité, une force extraordinaires; à peine voit-on le mouvement de sa tête qui apparaît en deux endroits en même temps, et les copeaux volent, le trou s'agrandit avec une rapidité surprenante. Mettez-le

[1] Le dessinateur a supposé une large coupure dans l'arbre pour qu'on puisse voir les œufs et juger de la profondeur du nid. Dans la réalité, il n'y a qu'une ouverture : c'est celle où la mère pic se tient en ce moment, comme pour s'opposer à l'entrée d'un couple de troglodytes, qui probablement ont été les premiers possesseurs du nid.

dans une cage, il s'acharnera après la planche du fond, et, fût-elle de chêne, il l'aura bientôt percée. Si vous l'enfermez dans une chambre, les meubles et les boiseries porteront bientôt des marques de sa présence.

Wilson raconte qu'il s'empara un jour d'un pic (le pic à bec d'ivoire, *Picus principalis*, de l'Amérique septentrionale) qui n'avait été que légèrement blessé à l'aile. « Au moment où cet oiseau se sentit pris, dit-il, il poussa des cris lamentables, tout à fait pareils à ceux d'un enfant, et si violents que mon cheval effrayé faillit me renverser. Après l'avoir enveloppé, je l'emportai avec moi à Welmington (dans la Caroline du Nord). En passant dans les rues, les cris douloureux de mon pic attirèrent aux portes et aux fenêtres une foule de personnes, surtout de femmes, saisies d'épouvante. Quand je fus arrivé à la porte de l'hôtel où je voulais descendre, je vis venir à moi le maître de la maison avec un grand nombre de gens qui se trouvaient là, tous alarmés de ce qu'ils entendaient. Cet effroi augmenta encore lorsque je demandai si l'on pouvait me loger, moi et mon enfant. L'hôte me regarda, pâle et effaré, tandis que les autres fixaient sur moi des regards non moins étonnés. Après m'être amusé à leurs dépens une minute ou deux, je découvris mon pic, et cette exhibition fut accueillie par un éclat de rire général. Je montai et j'enfermai l'oiseau dans ma chambre, pendant que j'allais voir si l'on prenait soin de mon cheval. Au bout d'une heure je revins, et quand j'ouvris la porte, le pic poussa de nouveau son terrible cri, qui, cette fois, me sembla venir du chagrin d'avoir été découvert dans ses tentatives d'évasion. Il était monté le long de la fenêtre, presque à la hauteur du plafond, et là il s'était mis à creuser le mur. De gros morceaux de plâtre étaient tombés à terre, la poutre avait été mise à nu dans une étendue d'à peu près quinze pouces carrés, et une excavation où l'on aurait pu mettre le poing y était déjà pratiquée; une heure de plus, et le prisonnier serait certainement parvenu à s'évader. Je l'attachai par une patte à la table, et le laissai de nouveau pour aller lui chercher de la nourriture. En remontant l'escalier, j'entendis qu'il s'était remis à l'ouvrage; je me hâtai d'ouvrir la porte, mais il était trop tard : à ma grande mortification, je m'aperçus qu'il avait complétement abîmé la table d'acajou qui retenait sa corde et contre laquelle il avait tourné toute sa colère. »

Malgré leurs armes puissantes, malgré leur ardeur au travail, les pics ne font pas dans nos forêts les dégâts dont on serait tenté de les accuser. Soit qu'ils cherchent les insectes dont ils se nourrissent, soit qu'ils veuillent se construire un nid, c'est toujours aux arbres malades qu'ils s'attaquent. On peut même dire qu'en délivrant ceux-ci des innombrables parasites qui les rongent, ils concourent à la conservation de nos bois et sont les auxiliaires des gardes forestiers (qui néanmoins les méconnaissent et les tuent); ils auscultent, ils sondent, ils fouillent les parties gangrenées; ils tranchent largement, mais en même temps ils guérissent; ils sont, non pas les bourreaux, mais plutôt les chirurgiens des chênes et des hêtres, des frênes et des pins, des grands dignitaires du règne végétal.

Quant à leur nid (qui leur sert aussi de demeure pendant la nuit, particularité que l'on retrouve chez la plupart des oiseaux qui nichent dans des trous), ils n'occasionnent pas un grand dommage en le creusant dans le cœur des arbres cariés. Le mâle et la femelle y travaillent sans relâche et tour à tour, l'un se tenant en dehors comme pour encourager l'autre tandis qu'il pioche, et, quand il est fatigué, prenant aussitôt sa place; ils percent ainsi un trou circulaire dans les couches vives du tronc jusqu'à ce qu'ils atteignent le centre vermoulu, qu'ils évident en rejetant au dehors avec les pieds les copeaux et la poussière. Plusieurs espèces ont la précaution de porter ces débris au loin et de les éparpiller pour ne pas attirer l'attention de leurs ennemis. Le nid n'est presque jamais situé à moins de quinze ou vingt pieds au-dessus du sol; souvent il s'ouvre immédiatement au-dessous de l'insertion d'une grosse branche, et, grâce à cette disposition, il se trouve à l'abri de l'accès de l'eau dans les pluies violentes. Sa cavité, d'abord horizontale ou oblique, puis perpendiculaire, est plus ou moins profonde, quelquefois d'une dizaine de pouces seulement, quelquefois de plusieurs pieds. On a cru remarquer que plus l'oiseau est vieux, plus son trou s'enfonce dans l'intérieur de l'arbre; peut-être apprend-il avec l'âge, acquiert-il de l'expérience, et sait-il que ces catacombes inaccessibles sont pour lui un plus sûr asile. Il est curieux de voir la femelle, avant de commencer à pondre, visiter souvent la place, l'examiner en tous sens à l'intérieur et à l'extérieur et y porter la plus minutieuse attention, comme doit le faire tout prudent locataire avant d'entrer dans une maison neuve; l'examen terminé, elle prend enfin possession. Ses œufs sont déposés à l'endroit le plus doux, le plus poli, sur une couche de menus copeaux, au fond de la cavité.

Quelquefois un pic, — particulièrement le pic *épeiche*, — s'établit, pour y faire sa ponte, dans le gîte d'un couple de troglodytes, qui, après une lutte obstinée, héroïque, mais trop inégale, est obligé d'abandonner son domicile à l'envahisseur.

Ce n'est pas dans nos contrées, c'est dans l'Amérique septentrionale, qu'il faut juger des travaux de cet intrépide charpentier. Les parties basses et humides des Carolines, de la Géorgie, de l'Alabama, de la Louisiane et du Mississipi, sont les retraites favorites des pics à bec d'ivoire, les rois de la tribu; ils se plaisent dans ces marécages immenses où les arbres s'étouffent et pourrissent, où les insectes fourmillent. « S'ils viennent à découvrir quelque gros tronc mort, à moitié gisant et brisé, dit Audubon, ils se jettent dessus et le travaillent avec une telle vigueur, qu'en peu de jours ils l'ont presque entièrement démoli. J'ai vu les restes de quelques-uns de ces antiques monarques de nos forêts, ainsi minés, et d'une façon si singulière, que le tronc chancelant et haché semblait n'être plus soutenu que par l'énorme tas de copeaux qui l'entourait à sa base. Leur bec est si puissant et ils en frappent d'une telle force, que d'un seul coup ils enlèvent des morceaux d'écorce de sept à huit pouces de long, et peuvent, en commençant à l'extrémité d'une branche sèche, la dépouiller sur une étendue de vingt à trente pieds dans l'espace de quelques heures. »

Buffon nous représente le pic comme un oiseau malheureux et disgracié, obligé, pour vivre, à un travail rude et maussade, condamné à la galère perpétuelle, ne goûtant ni loisir, ni délassement, ni repos, n'ayant que des accents plaintifs pour exprimer ses efforts et sa peine. Wilson, dans son amour de la nature et plus confiant dans la sagesse et la bonté du Créateur, en a jugé tout autrement. « Peut-on l'accuser de mener une vie triste et vulgaire, dit-il, et d'être condamné aux travaux forcés, celui qui prend son premier repas à la lueur empourprée de l'aurore, et qui passe les plus belles et les plus douces heures de la matinée perché au sommet des grands arbres, appelant sa compagne et ses frères ou se mêlant à eux pour voler et s'ébattre joyeusement autour de leurs arbres favoris? Peut-on dire que la nécessité n'accorde pas un seul instant de repos à cet oiseau qui, pendant que tant d'autres sont exposés aux terribles orages de la nuit, reste chaudement abrité dans le doux asile qu'il s'est lui-même construit? Peut-on lui reprocher de mener une vie pré-

caire, emprisonnée dans l'étroite circonférence d'un arbre, à lui qui, poussé par la saison ou par son désir, parcourt et les pays glacés et les zones torrides, demandant sa nourriture à l'abondance de ces régions variées? » Les Indiens de l'Amérique septentrionale partagent l'avis de Wilson et vont encore plus loin dans leur admiration. Ils ont vu le pic, roi dans son domaine, se livrer sans cesse au plaisir de la chasse; ils l'ont vu, attaqué par l'homme, se défendre jusqu'à la dernière extrémité, réussir, avec son bec et ses ongles, à échapper aux mains de son ennemi, et même quelquefois, blessé mortellement, gagner, plutôt que de se laisser prendre, l'arbre le plus rapproché, grimper jusqu'à la dernière branche et rester cramponné à l'écorce des heures entières, même après sa mort. Touchés de tant de courage, de tant d'intrépidité chez un oiseau, on dit qu'ils recherchent sa tête au même titre que les serres du faucon, que le crâne de l'aigle, non-seulement comme un ornement pour s'en parer, mais comme un emblême et comme un talisman, dans l'espoir d'acquérir par le contact les vertus qu'ils estiment en lui.

DESTRUCTION DES ANIMAUX MALFAISANTS.

LES PIÉGES.

Suite. — Voy. p. 135.

La traînée doit se faire aussitôt que le piége a été posé. L'instrument étant sorti du linge qui l'enveloppe, nous ne le toucherons, de même que tous les autres objets, qu'avec des gants en laine drapée imbibés de la graisse odorante décrite plus haut.

Avant de partir, nous avons fait frire des croûtons de pain blanc dans une portion de cette graisse à laquelle nous avons ajouté un peu de miel, et nous avons emporté, dans un sac spécial, de la paille hachée ou des balles d'avoine ou de blé.

Il ne faut pas oublier la *pièce de traînée*. Si l'on va au loup, le mieux sera de se procurer un quartier d'agneau; sinon, on prendra un lapin, qui sera également bon pour le renard. Pour la loutre, on emportera un poisson du pays : carpe, tanche, barbeau ou chevesne. En tout cas, la pièce de traînée, lapin fendu et à moitié dépouillé de sa peau qui traînera, sera attachée à une ficelle solide de 3 à 4 mètres, dont l'autre bout restera fixé au bras du piégeur.

Nous arrivons au plateau. Le piége est mis en terre, encore détendu, mais recouvert d'une légère couche de paille ou de balles. Nos chaussures sont abondamment graissées de la graisse composée, et, ce qui vaut mieux, des sabots destinés à ces opérations ont remplacé ou contiennent nos chaussures ordinaires. Partant du plateau et faisant un détour, nous allons retrouver un point où nous avons calculé que commencera la traînée, qui doit toujours avoir une direction telle que le piége reste à bon vent. Bien entendu, la traînée entourera et recoupera le bois où les animaux se tiennent et habitent la nuit.

Nous voici au point de départ; le lapin est mis par terre et traîné... Cinquante à soixante pas plus loin, nous répandons devant nous, à nos pieds, une poignée de balles, en lui donnant à peu près la forme et la grandeur du piége; puis nous mettons au milieu un de nos croûtons frits. On traîne toujours le lapin dessus ou tout à côté.

A 100 mètres plus loin, nous recommençons un autre *placeau* à croûton, puis un autre, et encore un autre; mais sur celui-ci on oublie, à dessein, le croûton.

Nous repartons, et toujours nous faisons des placeaux à croûton en passant la traînée dessus. En approchant du piége, à une trentaine de mètres, nous laissons tomber un croûton, et nous finissons par en attacher un à la détente. Nous armons l'instrument, nous le dépassons, continuant toujours la traînée; nous faisons encore un placeau vide, puis quelques-uns petits et appâtés, en nous éloignant par un grand détour et rentrant à la maison.

Lorsque la traînée est bien faite, et nous insistons sur ce point parce que d'elle dépend une partie du succès, il arrive que l'animal, empaumant le contre-pied près de la maison, va quand même, par ce chemin-là, se faire prendre au piége.

Faisons observer que si l'on tend un ou plusieurs piéges plus petits pour le putois, la martre, la belette ou la fouine, le procédé doit être le même.

Pour la loutre, la difficulté est assez grande, parce qu'il faut que le poisson soit très-frais, et l'on a beaucoup de peine à le mettre au piége quand il est vivant ou mort seulement depuis quelques minutes. Par ses soubresauts, il détendrait tout. On peut amorcer avec une écrevisse, que l'on place sur le dos; mais il faut laisser manger plusieurs nuits l'appât sur le piége détendu. On doit le placer sur un endroit découvert du rivage.

On prend ainsi au traquenard tous les quadrupèdes malfaisants; cependant, ce n'est pas cet engin que l'on oppose, la plupart du temps, aux dégâts des petits carnassiers : c'est plutôt l'*assommoir*, le plus économique des piéges, et, sans contredit, l'un des plus sûrs. Il n'est personne à la campagne qui, à l'aide des instruments les plus simples et les plus communs, un couteau et une scie, ne puisse faire des assommoirs, les multiplier autant que besoin est, et défendre ainsi soit son poulailler, soit sa chasse, contre les dépradations des martres, putois et *tutti quanti*.

Une marchette ou bascule, planche mobile B, est placée

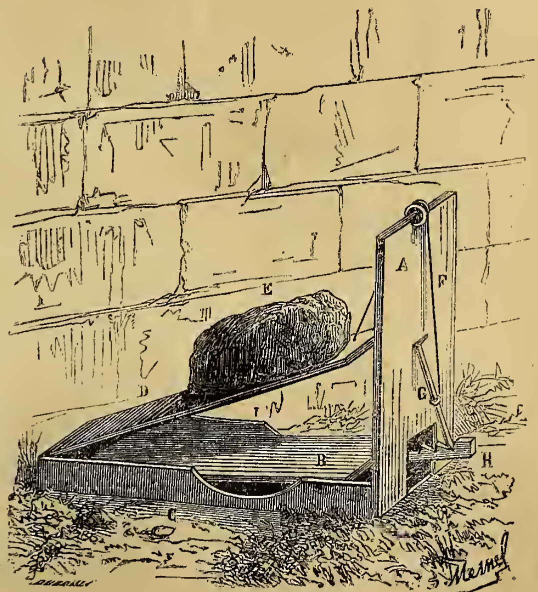


Fig. 6.

A. Montant vertical. — B. Marchette. — C. Bâti horizontal. — D. Côté du tableau. — E. Pierre pesante. — F. Corde du bilboquet. — G. Le bilboquet. — H. Manche à crans de la marchette.

au milieu du sentier, sur le passage de l'animal; elle cède sous son poids et déclanche en même temps une masse pesante qui lui tombe sur la tête et l'assomme. L'instrument a ordinairement 0m.70 de long sur 0m.23 de large en dedans, sur la marchette. On place dessus un tasseau qui retient une pierre de 6 à 8 kilogrammes et l'empêche de rouler.

L'assommoir a un inconvénient, c'est que tout ce qui fait partir le bilboquet est assommé. Il faut que ce piége soit surveillé, détendu tous les matins, placé intelligemment : on peut y prendre, en moyenne, *un* animal nuisible par mois. Si l'on en tend quarante ou cinquante tous les matins, et ce n'est pas une grande dépense, on garde suffisamment la ferme, le château, la garenne. Comme ces piéges sont tout en bois, et que, vu leur poids, on ne les rentre pas, ils restent, quoique placés souvent dans une haie ou sous un arbre, exposés aux intempéries : on aura donc raison de les tremper dans une solution de couperose bleue (sulfate de cuivre), qui les injectera et leur assurera une très-longue conservation.



Fig. 7.

A, A. Pieds, arbres ou piquets solides; ces arbres peuvent ne pas être étêtés. — B. Traverse placée sur leurs fourches. — C. Corde du bilboquet. — D. Supports de la pierre. — E. Traverse simplement appuyée contre les arbres.— F. Bilboquet — P. Pierre.— Q. Marchette. — R. Pièce qui la retient par un crochet. — S. Cran du bout où s'encoche le bilboquet.

Il est absolument inutile d'entrer dans des explications détaillées et sur la manière de construire ce piége et sur celle de le tendre : l'examen des figures que nous en donnons suffit pour montrer qu'on peut varier la forme de l'assommoir suivant les besoins. Le plus simple (fig. 7) se place entre deux branches de taillis ou deux jeunes pieds d'arbres : il est très-économique, puisqu'on le fait sur le lieu même avec une simple serpe; mais il ne peut changer de place, et la mobilité du piége est souvent une chance de succès. Pour bien placer leurs piéges, les gens de la campagne ont dû étudier les mœurs de leurs plus dangereux ennemis; car, remarquons-le, l'assommoir ne s'amorce généralement pas : il prend tout ce qui passe; il faut donc le placer sur le trajet même, probable ou certain, de l'animal.

Dans les fourrés, les bois, les taillis, les jardins, le putois et la fouine choisissent toujours un sentier frayé, chemin, layon, mur, lisse de barrière, pour arriver, craignant toujours de mouiller et de souiller leur fourrure. Cette route parfaitement constante est, surtout pour le putois, reconnaissable à ses fumés. Rien n'est plus aisé que de tracer, dans les fourrés où se retire ce gibier, de petits chemins de $0^{m}.50$ de large, de les faire passer autour des cépées, dans les endroits les plus épais, et d'y placer, tous les cinquante pas, un assommoir. L'herbe fourrée des endroits voisins, même celle des clairières, défendra suffisamment aux bêtes qu'on traque ainsi de passer à côté.

Lorsqu'il s'agit d'une basse-cour ou des environs, là où le sol est nu et dur, on se rapprochera des tas de fagots, des murs sur le sommet desquels même on pourra placer des piéges, dût-on y faire quelques dégâts qu'on réparerait ensuite. Si l'on veut poursuivre les animaux dans la grange même, il faut abandonner l'assommoir (fig. 6) pour adopter (fig. 8) une sorte de boîte à détente dont nous parlerons tout à l'heure. En effet, quel que soit l'assommoir à poids employé, il faut enterrer la partie inférieure de manière que la marchette affleure le terrain du sentier. Une fois la planche supérieure levée, on peut le couvrir de gazon et de feuilles de manière à tout dissimuler.

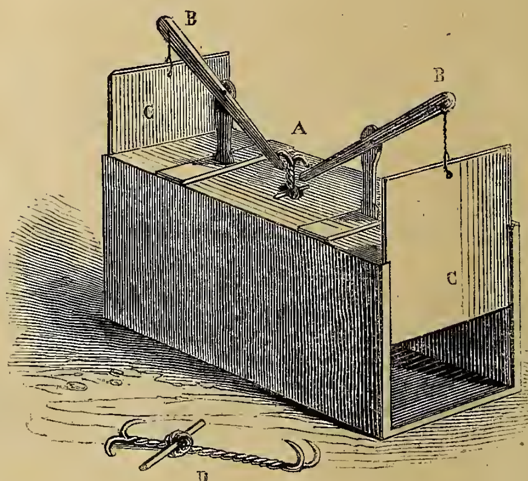


Fig. 8.

A. Tête de la détente en fil de fer. — B, B. Leviers des trappes. — C, C. Trappes à coulisse. — D. Détente sortie de la boîte.

Il ne faut pas oublier que le putois, la martre, la fouine et la belette sont des animaux très-fins et très-défiants qui, du premier moment qu'ils verront le piége en suivant le sentier, n'y passeront pas. D'où cette conclusion qu'il faut tendre *à blanc* pendant un certain nombre de jours, c'est-à-dire à marchette solide, piége enrayé, jusqu'à ce qu'on pense que le bâtis et tout ce qui compose l'engin ont pu perdre toute odeur de l'homme. Quant à nous, nous avons soin, en plaçant un piége neuf ou en en retendant un vieux, de le frotter abondamment de serpolet, de menthe et d'autres herbes odoriférantes capables de masquer l'odeur de nos mains et de notre corps qui a pu rester même aux arbustes et aux branches des environs. L'emploi des graisses peut y être adjoint, surtout quand le piége *a pris* et s'est imprégné de l'odeur si tenace de la belette ou du putois.

La suite à une autre livraison.

ABBAYE DES VAUX DE CERNAY.

Fin. — Voy. p. 177.

ABBÉS DES VAUX DE CERNAY.

Jean V de Rully de Saint-Gengoul eut la précaution, en 1475, de se réfugier à l'abbaye du Trésor de Vernon, pendant que la peste ravageait le couvent des Vaux. Son successeur, Jean VI, moine de Belle-Branche en Anjou,

ne gouverna pas l'abbaye. Il se retira, en 1480, avec une pension.

L'abbé suivant, Jean VII le Chevrier échangea avec Michel Buffereau l'abbaye des Vaux de Cernay contre celle de l'Oratoire, au diocèse d'Angers, moyennant une pension annuelle. Comme cette pension, pour une raison ou pour une autre, ne lui était pas payée, il rentra à la tête de gens armés dans le monastère des Vaux, et ne l'évacua qu'après avoir reçu son argent.

Michel Buffereau administra ensuite tranquillement l'abbaye jusqu'en 1503, date de sa mort. Avec son successeur, Pierre III Tessé, revinrent les difficultés. Le



Ruines de l'abbaye des Vaux de Cernay. — Puits. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie de Diot et Taupin.

nouvel abbé avait été élu par les religieux. Mais Louis de Bourbon, évêque d'Avranches, et abbé commendataire de Savigny, considéra l'élection comme nulle, parce qu'il n'y avait point été appelé, et nomma abbé des Vaux Richard-le-Comte, prieur de Savigny, et, à la mort de celui-ci, Michel du Bois-Bunel. Au commencement de 1506, cette compétition cessa, et Pierre Tessé fut seul abbé. Il obtint en 1510, du roi Louis XII, la création d'un marché à Cernay, tous les mercredis, disent les uns, tous les mardis, disent les autres, plus une foire franche à la Saint-Thibaut.

Jean VIII des Monceaux ou de Bazemont, natif de Dampierre, successeur de Pierre Tessé, eut également de la peine à prendre possession définitive de son abbaye. Il avait été élu par les religieux (1516). Mais Louis d'Estouteville, abbé commendataire de Savigny, lui opposa Ambroise Perret, prieur de Savigny.

Il est vrai que cet Ambroise Perret se désista de ses prétentions l'année suivante. Louis Ier de Baisne ou de Bajoue, né à Montfort, gouverna le couvent de 1522 à 1542. Nous l'avons nommé uniquement parce qu'il fut le dernier des abbés réguliers de l'abbaye des Vaux. Avec

son successeur, Antoine Sanguin ou Seguin, évêque d'Orléans et ensuite de Toulouse, grand aumônier de France, cardinal du titre de Saint-Chrysogone, et connu surtout sous le nom de cardinal de Meudon, commence la série des abbés *commendataires*. Nous avons déjà employé ce terme à propos de Louis d'Estouteville et de Louis de Bourbon; il ne sera pas inutile de l'expliquer, maintenant qu'il se rapporte spécialement aux abbés du monastère dont nous esquissons l'histoire.

A l'origine, le *commendataire* ou *commandataire* était purement et simplement un économe, qui administrait un bénéfice vacant jusqu'à la nomination d'un nouveau titulaire. Ainsi, quand un évêché devenait vacant, l'administration en était confiée à l'évêque le plus proche, qui, de ce fait, prenait le nom d'évêque commendataire. On agissait de même pour des vacances d'abbaye; seulement, les abus se glissèrent bien vite, et il arriva un moment où on laissa des abbés *commendataires* jouir pendant toute leur vie des revenus d'une abbaye. Il y a plus; quoique supérieurs de religieux *réguliers*, les abbés commendataires étaient ecclésiastiques *séculiers*, comme on l'a déjà dit plus haut.

On sait qu'au moyen âge il y eut une longue et terrible lutte engagée au sujet du trafic des biens ecclésiastiques: c'est la lutte des *Investitures*. Ce trafic, supprimé d'une façon, recommence d'une autre au moyen des *commendes*. On nomme abbés commendataires des évêques, des archevêques, que l'on voulait récompenser de tels ou tels services. Leur rôle consistait à jouir de l'usufruit des biens d'un couvent et des honneurs attachés au titre d'abbé, mais sans remplir aucune des conditions et obligations imposées aux chefs des communautés religieuses. Ces abbés ne *résidaient* pas. Bien souvent c'étaient des favoris que le roi voulait enrichir : ils n'avaient, du reste, rien à voir à la discipline intérieure du couvent; et cette clause de leur nomination était fort sage, attendu que l'on en arriva à nommer non plus des évêques, mais des courtisans qui n'étaient même pas dans les ordres, et dont la conduite n'était souvent rien moins qu'édifiante.

Le premier abbé commendataire des Vaux de Cernay fut Antoine Sanguin, cardinal de Meudon; il fut nommé à ce bénéfice par François Ier, à la demande d'Anne de Pisseleu, duchesse d'Étampes, sa parente. Il avait cinq autres bénéfices. Il semble avoir été plus que parcimonieux pour les vingt-deux moines qui habitaient alors l'abbaye, « à qui il donnait tout juste de quoi manger et de quoi se vêtir. » On lui doit pourtant d'avoir fait composer un cartulaire de l'abbaye.

Louis II Guillard, évêque de Châlon et abbé de Sainte-Marie de Cîteaux, lui succéda en 1559, et, deux ans plus tard, résigna en faveur de son neveu Charles Guillard, évêque de Chartres.

L'année suivante, en 1562, l'abbaye fut ravagée par les huguenots. L'ouvrage connu sous le nom de *Gallia christiana* raconte cette dévastation et ajoute, en parlant de Charles Guillard : « Il aurait dû compatir à ce désastre, mais il l'augmenta plutôt, en aliénant un grand nombre de biens de l'abbaye; ce qui ne doit pas paraître étonnant, attendu qu'il fut lui-même accusé d'hérésie. » L'aliénation des biens de l'abbaye est un fait certain; quant au reproche d'hérésie, il est également certain que l'évêque Guillard fit venir à Chartres un moine des Vaux de Cernay, qui prêcha publiquement la doctrine de Luther. Il fut même mandé à Rome pour se justifier, et avec lui furent mandés aussi Odet de Coligny, évêque de Beauvais, et Jean de Montluc, évêque de Valence. Il revint avec l'absolution du pape; mais les Chartrains se montrèrent plus scrupuleux et plus exigeants que la cour de Rome, et ne voulurent jamais permettre à leur évêque de résider dans leur ville.

Mathurin Vincent, chapelain du roi, qui lui succéda, échangea l'abbaye des Vaux de Cernay avec François de Joyeuse, cardinal-archevêque de Narbonne, pour celle de Saint-Savin, à Poitiers. Le nombre des moines avait été réduit à quinze. François de Joyeuse, qui aimait le changement, n'eut pas plutôt l'abbaye des Vaux, qu'il l'échangea pour celle d'Aurillac avec Philippe Desportes.

PHILIPPE DESPORTES.

Ce Desportes, beaucoup plus connu comme poëte que comme abbé, était né à Chartres, et, après avoir voyagé quelque temps en Italie, où il puisa des inspirations que l'on retrouve dans ses poésies, il accompagna en Pologne le duc d'Anjou, qui fut plus tard Henri III. Ce dernier, de retour en France, et en possession de la couronne, dota son favori d'abbayes dont les revenus formaient la somme, énorme pour le temps, de 10 000 écus. « Quand on regarde le ciel par une belle nuit, dit M. Sainte-Beuve, on y découvre étoiles sur étoiles; plus on regarde dans la vie de Desportes, plus on y découvre d'abbayes. » Il faut reconnaître, du reste, que Desportes fit un noble usage de sa fortune : il mit sa bibliothèque, qui était fort riche, à la disposition des gens de lettres; et, comme abbé, il se conduisit généreusement : ainsi, il améliora le sort des moines des Vaux, pour ne citer que ceux-là, et augmenta la part de revenu qui devait être attribuée à chacun d'eux.

A la mort de Henri III, Desportes suivit le parti de la Ligue, et fut dépossédé par Henri IV de ses nombreux bénéfices. Le poëte-abbé adressa des suppliques au roi, et essaya de justifier sa conduite, en prétendant qu'il avait fait semblant de suivre le parti de la Ligue afin de pouvoir plus commodément servir le roi. Henri IV ne crut pas à la sincérité de ces protestations, mais il jugea à propos de ne pas mécontenter le poëte, et lui rendit ses abbayes de Josaphat (commune de Lèves, près de Chartres), de Thiron (diocèse de Chartres, arrondissement de Nogent-le-Rotrou), de Bonport (près de Pont-de-l'Arche, diocèse d'Évreux), et des Vaux de Cernay.

Desportes, dans la dernière partie de sa vie, renonça à la poésie légère, qu'il avait jusque-là cultivée, et qui lui avait surtout mérité les faveurs royales, et, se retirant dans l'abbaye de Bonport, où il mena une vie opulente et paisible, il composa des poésies religieuses, dont les plus connues sont la traduction des psaumes.

Desportes fut violemment attaqué, comme on le sait, par Malherbe, et certes ses poésies ne sont pas toujours à l'abri de la critique; toutefois, nous ne pouvons résister au désir de citer un de ses sonnets, qui est d'une belle inspiration et d'une langue énergique :

Icare cheut icy, le jeune audacieux
Qui pour voller au ciel eust assez de courage :
Icy tomba son corps desgarny de plumage,
Laissant tout brave cœur de sa chute envieux.

O bienheureux travail d'un esprit glorieux
Qui tire un si grand gain d'un si petit dommage!
O bienheureux malheur plein de tant d'avantage
Qu'il rende le vaincu des ans victorieux!

Un chemin si nouveau estonna sa jeunesse.
Le pouvoir lui faillit, et non la hardiesse :
Il eut pour le brusler des astres le plus beau.

Il mourut poursuivant une haute adventure;
Le ciel fut son desir, la mer sa sepulture;
Est-il plus beau dessein ou plus riche tombeau?

La nomination de Desportes comme abbé, bien qu'elle

paraisse bizarre aujourd'hui, avait été, jusqu'à un certain point, dans les habitudes du temps.

HENRI DE BOURBON DE VERNEUIL.

La nomination de son successeur fut un véritable scandale. On nomma abbé des Vaux un enfant de trois ans, Henri de Bourbon de Verneuil, fils illégitime de Henri IV. Ce très-jeune abbé reçut bientôt, pour les joindre à son abbaye des Vaux, celles de Saint-Germain des Prés, de Fécamp, d'Ourscamp (*Ursicampus*, près de Noyon), de Saint-Taurin d'Évreux, et l'évêché de Metz.

Henri de Bourbon resta abbé et évêque jusqu'à l'âge de soixante-cinq ans; alors il se fit relever de ses vœux et quitta les ordres pour se marier.

JEAN-CASIMIR.

L'abbaye fut donnée par Louis XIV à Jean-Casimir, ancien roi de Pologne. Ce Jean-Casimir avait été primitivement jésuite et cardinal. A la mort de son frère Wladislas VII, il fut élu roi, et le pape lui donna même une dispense pour épouser sa belle-sœur. Il eut à lutter contre les Suédois, qui le battirent d'abord à Varsovie en 1656, mais qui furent ensuite repoussés. La paix d'Oliva ratifia cette victoire et garantit à Jean-Casimir la possession de son royaume. Il battit aussi les Moscovites en Lithuanie. Lorsque sa femme mourut, en 1667, il se dégoûta du pouvoir, et, après avoir abdiqué, se retira dans l'abbaye de Saint-Germain des Prés, une des huit que Louis XIV lui avait données. Les sept autres étaient : Ourscamp, la Valasse (autrement *Sainte-Marie le Vœu*, canton de Caudebec), Fécamp, Bonport, Saint-Taurin d'Évreux, Thiron, et les Vaux de Cernay.

On a le procès-verbal détaillé de la prise de possession faite en son nom, le 28 juin 1669, par Daniel de Barez de Saint-Martin, abbé de la Chaise-Dieu, « conseiller du roy, commandeur de l'ordre de Saint-Michel, fondé de procuration de sérénissime Jean-Casimir, roy de Pologne et de Suède. »

Ledit abbé arriva aux Vaux accompagné du « sieur Pachot, intendant de Sa Majesté Polonoise en ses huict abbayes. »

Il y eut un dîner, et le curé de Cernay, Houdin, qui rédigea le procès-verbal de la cérémonie, y consigna que « le régalle en poisson fut fort beau, et la santé de Sa Majesté Polonoise y fut beue, chappeau bas, et ensuitte de la compagnie. » Tout le reste se passa en la forme d'usage, et a été relaté avec conscience par le bon curé Houdin, qui l'avait écrit pour « la postérité. »

Jean-Casimir vint visiter l'abbaye en novembre 1671, et fut reçu avec un cérémonial royal; il mourut le 16 décembre suivant à Nevers, à son retour des eaux de Bourbon. On lui fit un tombeau à Paris, dans l'église de Saint-Germain des Prés, dont il était abbé.

BONNIN DE CHALUCET.

Jean-Casimir eut pour successeur Armand-Louis Bonnin de Chalucet, nommé abbé commendataire en 1673, et mort, en 1712, évêque de Toulon.

Dans le journal « de ce qui s'est fait et passé de considérable en la communanté des Vaux » pendant le prieurat de Charles Louvet (de 1680 à 1689), on trouve, au milieu de choses insignifiantes, des détails naïvement rédigés et qui édifient sur la façon dont s'exécutaient les constructions du roi :

« En juin 1685, nous avons fait desmolir une des granges de notre ferme de Saint-Non, qui estoit prest de tomber par sa caducité, n'ayant pas trouvé à propos de la rebastir, tant à cause que le Roy a pris quantité des terres de la dite ferme pour emploier et enfermer en son parc de Versailles, comme aussy à cause de la difficulté d'avoir des ouvriers et matériaux, qui sont tous occupés dans les ouvrages que le Roy fait à Versailles, jusques-là mesme qu'on oblige les ouvriers d'y aller travailler, et on ne permet pas qu'ils s'occupent aux besoignes des particuliers. »

Quelques visites à l'abbaye (du Dauphin en partie de chasse), quelques travaux de peinture et de menuiserie, des achats de vêtements et ornements sacerdotaux, semblent avoir été les événements « considérables » de cette période. Parmi les achats, il en est qui ne dénotent pas, à coup sûr, de bien grandes exigences artistiques de la part des moines des Vaux ou de leur prieur :

« En janvier 1688, écrit le rédacteur du journal, nous avons fait faire et achever trois tableaux de dix escus pièce; l'un est de la Purification de la Sainte Vierge, l'autre est une Sainte Famille, et l'autre du Baptesme de Nostre-Seigneur fait par saint Jean; et encore un quatriesme de mesme prix, qui représente les scribes et les pharisiens présentant à Nostre-Seigneur une monnoie. »

DE BROGLIE.

Charles-Maurice de Broglie, fils du maréchal de Broglie, fut nommé abbé commendataire en 1712. Il était aussi abbé du mont Saint-Michel. Il était de plus docteur en théologie et administrateur général du clergé de France.

On ne connaît pas le nom de son successeur immédiat. Celui qui vient ensuite, et qui fut le dernier abbé commendataire des Vaux de Cernay, est Louis-Charles Duplessis d'Argentré, évêque de Limoges.

FIN DE L'HISTOIRE DE L'ABBAYE.

L'Assemblée nationale, par un décret de 1790, avait accordé aux religieux la faculté de continuer la vie monastique : ceux qui l'abandonneraient pour rentrer dans le monde devaient recevoir une pension. En 1791, on dressa un tableau des moines de l'abbaye des Vaux de Cernay : il en restait onze. Ils quittèrent l'abbaye, et l'État en prit possession ainsi que des domaines qui y étaient attachés. En 1792 (18 octobre), les bâtiments et le jardin furent vendus comme bien national, et depuis ils ont eu plusieurs propriétaires.

Que reste-t-il aujourd'hui de cette abbaye qui avait sur le pays d'alentour « tout droict de justice haute, moyenne et basse », comme l'attestent les quatre piliers de la justice monacale, dont les débris existent encore sur la côte entre l'abbaye et le village de Cernay? On conçoit combien il était désirable d'en être l'abbé quand on songe à ses nombreuses redevances de toute espèce, tant aux Vaux mêmes qu'en bien d'autres endroits; quand on parcourt la longue liste de ses possessions et revenus en prés, bois, vignes, terres, maisons, masures, manoirs et hôtels en divers lieux et jusque dans Paris, fermes et métairies avec colombiers, granges, étables, jardins, rentes de grains et argent, poules, chapons, vin sur plusieurs terres, cire, toile, etc. De cette puissance et de cette richesse, que reste-t-il? Des souvenirs et des ruines. En fait de souvenirs, il en est un que l'on est heureux de rapporter en passant, c'est que les piliers de la justice monacale ne servirent jamais, selon une tradition du pays, à aucune exécution. Quant aux ruines, on a pu, grâce à elles, retrouver et reconstituer une partie de cette existence des monastères, si intéressante à étudier. Ces murs, ces voûtes ogivales sans nervures du commencement du douzième siècle, d'un dessin et d'une architecture austères, ce grand escalier à grosse rampe de bois, ce vaste grenier à la charpente

de chêne si bien conservée, ce grand portail de l'église avec ses roses, ces restes de chapelles d'un style sévère comme celui de quelques-uns des bâtiments primitifs, ce pont, ces portes où l'on voit des traces de construction militaire remontant au moyen âge, ces fragments de sculptures où la renaissance a mis sa grâce, ces bâtiments d'époque encore plus moderne, et ces nombreuses pierres tombales, avec leurs dessins et leurs inscriptions; tous ces vestiges ont leur physionomie, leur caractère, leur intérêt; et maintenant, bien que la solitude se soit faite là où pendant de longues années a vécu une nombreuse famille d'hommes réunis par une pensée commune, l'historien et l'artiste ne trouvent pas que ce soit la mort et le désert, car les images du passé habitent et peuplent, pour qui sait les y voir, ces ruines où chaque siècle a inscrit sa date en caractères mémorables.

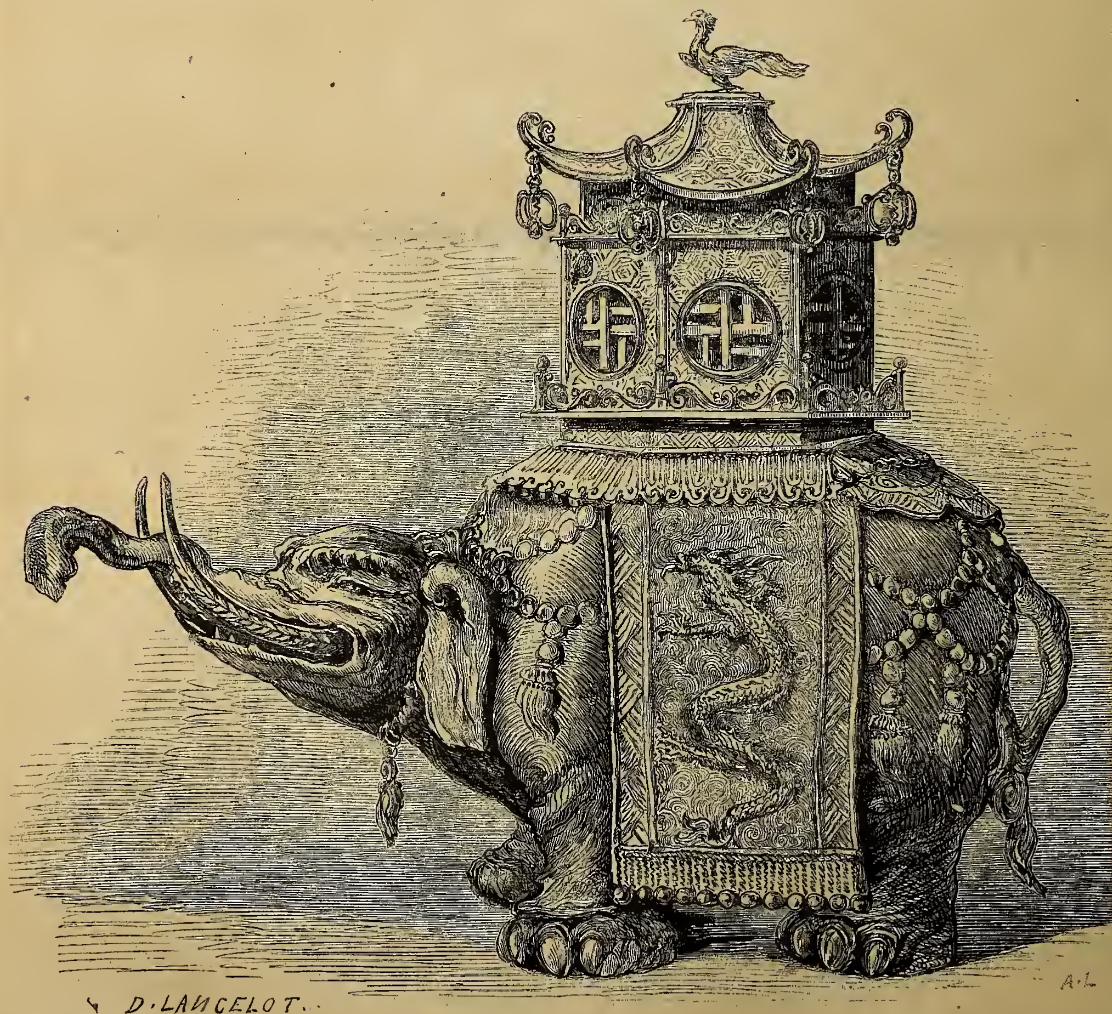
LA LOQUETTE, BATEAU DE PÊCHE
(LAC DE NEUCHATEL).

J'ai vu des chantiers de constructions navales; mais, à Saint-Nazaire pas plus qu'à la Ciotat, à Savone, à Pegli ou à San-Pier d'Arena, je n'ai rien aperçu qui ressemble à la loquette de nos pêcheurs sur le lac de Neuchâtel.

Rien de plus simple cependant. Trois planches assemblées en font l'affaire. A l'origine elle était probablement creusée dans un tronc d'arbre. Mais pour trouver les dimensions, les proportions qui lui donnent sa vitesse, son aplomb sur l'eau, son équilibre, sa résistance aux lames et au vent, il a fallu les calculs et les tâtonnements de longues générations. On a vu des pêcheurs opérer le sauvetage de bateaux en péril sans autre appareil que leur loquette, lorsque la tempête empêchait la marche d'embarcations plus grandes et plus compliquées. Mais si elle est légère et peut flotter sur des étangs de quelques pouces de profondeur, elle a l'inconvénient de ne pouvoir porter qu'un ou deux hommes; trois s'y trouveraient à l'étroit et lui feraient tirer trop d'eau. Pour être en état de naviguer sans danger sur ce fragile morceau de bois, on dit qu'il faut pouvoir, en pleine eau, se tenir debout sur l'arrière et regarder au zénith sans être pris de vertige. (1)

BRULE-PARFUMS CHINOIS.
Voy. p. 112.

Un éléphant, lourd, trapu, hideux, à l'air féroce, porte une pagode découpée à jour et ornée de petits pendentifs d'une recherche d'exécution qui contraste avec



Brûle-parfums chinois. (Collection de M. C. Gon, de la Rochelle.) — Dessin de Lancelot.

l'ampleur d'exécution de l'animal. Sur une grande housse qui retombe sur les flancs de l'éléphant, est figuré le dragon impérial, barbu et griffu, s'agitant au milieu des flammes. Ce petit bas-relief est fouillé et contourné avec un esprit d'exécution rare.

(1) *Le Robinson de la Tène*, par L. Favre. 1875. Sandoz.

UN COIN DE LA BASSE AUVERGNE.

QUELQUES LOCALITÉS ET QUELQUES LÉGENDES DU PUY-DE-DÔME.

Fin. — Voy. p. 161, 188.

III



Cascade du Plat-à-Barbe (Puy-de-Dôme). — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie de A. Davanne.

Dans ce pays des brebis et des chèvres, où le bon Dieu se nomme le *boun Bara*, — le bon Bélier, — il faut que le curieux amateur de sites pittoresques qui s'aventure vers la cascade vertigineuse du *Plat-à-Barbe* se garde bien de

s'attirer, par un mot ou par un geste qui se puisse mal interpréter, cette imprécation familière aux irritables habitants de la contrée : *Que le grand Jaro t'entraïnô per las tricoussellas et las foumarellas!* Ce qui veut dire en pur *dorien*, — patois de la vallée de la Dore : — « Que le grand Diable te précipite à travers les roches et les broussailles! » Si ce vœu peu chrétien tombe sur un voyageur qui n'a ni le pied sûr ni la tête solide, qu'il se hâte de revenir sur ses pas; car il est à craindre que son esprit troublé par les paroles menaçantes du montagnard arvernien ne le fasse trébucher près de l'abîme à la moindre pierre d'achoppement, et que la chute d'eau ne détermine sa propre chute.

Il est dit qu'une jeune et audacieuse étrangère, qui se faisait un point d'honneur d'aller sans guide partout où on lui signalait un danger à braver, mais qui était souvent gênée dans ses périlleux desseins par l'obstacle que lui opposait une surveillance affectueuse, résolut de la tromper pour faire en toute liberté une excursion à la cascade du Plat-à-Barbe.

Elle choisit un jour où la colonie des baigneurs du Mont-Dore devait aller, comme en pèlerinage, visiter la Vierge miraculeuse d'Orcival. Elle trouva un prétexte pour se dispenser du voyage, et dès que ses surveillants furent partis elle-même se mit en route.

Son livre conducteur à la main, elle arriva au lieu nommé la Grande-Scierie, où quelques moulins sont mis en mouvement par le ruisseau de la Vernière ; ensuite elle atteignit par un sentier très-rapide le bois de sapins du Gibaudet. Alors elle se trouva devant une sorte d'escalier formé par les racines des arbres. Il lui fallut se hasarder à descendre tantôt marchant, tantôt sautant, et en côtoyant un ravin qui encaisse le ruisseau devenu torrent. Quand ses pieds eurent touché la dernière marche de cet escalier naturel, elle se vit dans l'impossibilité d'aller plus loin : au delà c'était l'abîme. Pour que le regard puisse en mesurer la profondeur, il faut se pencher à mi-corps dans le vide, sans autre point d'appui qu'un tronc d'arbre qui s'incline sur le torrent.

Cette terrifiante épreuve, à laquelle beaucoup se refusent, même quand ils ont pour la tenter l'assistance de leurs robustes guides, la téméraire jeune femme osa l'affronter. Enlaçant d'un bras l'arbre incliné, elle projeta son corps dans l'espace, et, planant au-dessus du précipice, elle demeura émerveillée du tableau qui se déroulait sous ses yeux : elle vit un flot d'écume s'élancer dans un petit bassin dont la forme rappelle exactement un plat à barbe, puis retomber dans une grande vasque de granit d'où l'eau s'échappe et se fraye un passage à travers l'entrelacs de sapins déracinés et des fragments de rochers qui comblent le lit du torrent. La curieuse imprudente resta si longtemps dans cette dangereuse attitude, qu'à la fin son cerveau qu'emplissait le bruit de la cascade cessa de penser; ses regards, fascinés par le scintillement de l'eau et la rapidité de la chute, tournoyèrent comme emportés dans un immense tourbillon. En proie au vertige et n'ayant plus conscience de son point d'appui, elle allait céder à l'abîme qui l'attirait, quand l'un des pensionnaires de l'hôtel des Bains, qui, se doutant de l'intention de la jeune femme, avait renoncé au pèlerinage en commun pour la suivre et la protéger au besoin, s'élança vers elle, la saisit à bras-le-corps, et la déposa évanouie sur le gazon.

L'auteur de *Quinze jours au Mont-Dore*, à qui nous empruntons cette anecdote, ajoute que l'année suivante, au retour de la saison des bains, on remarquait parmi les baigneurs un jeune couple récemment uni : c'était l'intrépide voyageuse et son sauveur.

TOUJOURS SEUL, SEULE PARTOUT.

HISTOIRE D'UN COURONNEMENT.

Fin. — Voy. p. 210, 222.

III

Bien qu'elle fût très-matinale, l'heure à laquelle Étienne Matthiany et le capitaine sortirent de la maison du jeune ménage, déjà cependant la foule endimanchée, se divisant en deux courants principaux, affluait, d'une part, dans les rues qui montent au château royal, et de l'autre, se dirigeait du côté de la cathédrale. A toutes les fenêtres flottaient des bannières aux couleurs de l'Autriche, aux armes de la Hongrie.

Partout le mouvement de la grande journée était commencé; à chaque pas, les promeneurs étaient forcés de s'arrêter et de se ranger pour faire passage à de brillantes cavalcades de dames et de seigneurs qui se rendaient chez la reine. A ces cavalcades succédaient des régiments entiers marchant musique en tête, enseignes déployées. Les piétons, retardés par ces rencontres et brusquement refoulés des deux côtés du pavé, jetaient alors des regards jaloux vers les curieux privilégiés qui se pressaient depuis les premières lueurs du jour dans les tribunes dressées sur la voie publique.

A la demande du capitaine Hermann, ce fut dans la direction du château que son guide le conduisit; mais chacun d'eux, marchant côte à côte et du même pas, avait une préoccupation absolument contraire.

Le sous-officier se faisait un point d'honneur d'arriver jusqu'au soir sans avoir perdu de vue un seul moment l'étranger qu'il était fier de piloter dans Presbourg; l'autre, à part lui, ne pensait qu'à saisir une occasion favorable pour échapper à son officieux cicérone, afin de pouvoir circuler librement partout où l'attirerait un intérêt plus puissant, pour lui, que celui de la curiosité. L'occasion désirée ne se fit pas attendre. Étienne Matthiany avisa à quelques pas devant lui Grégorius, l'insulteur de la veille, qui venait à la rencontre de son sauveur, pimpant et joyeux; il portait comme ornement à son bonnet hongrois un flot de rubans aux couleurs de Marie-Thérèse.

— A la bonne heure! lui dit le vieux militaire, je vois qu'il ne faudra pas se fâcher avec toi pour te faire crier : — Vive la reine!

— Mieux que cela, répliqua Grégorius, je le fais crier aux autres. Je lui dois bien cela : son ordonnance d'hier au soir a ouvert, ce matin, la porte de la prison d'où mon frère ne devait sortir que dans six mois.

Après quelques paroles de félicitation à Grégorius sur l'heureux événement qui avait modifié son opinion politique, Matthiany, s'étant retourné vers son hôte pour continuer avec lui leur ascension vers le château, eut la fâcheuse surprise de ne plus le voir à son côté. En guide consciencieux qu'il était, il s'imposa le devoir de le retrouver. Disons tout de suite que, fidèle à sa résolution comme à une consigne, il dépensa toute la journée en recherches inutiles.

Or, tandis que le brave homme se reprochait amèrement son moment d'entretien avec Grégorius, le capitaine, enchanté du hasard qui lui permettait d'errer à sa fantaisie, au risque même de s'égarer, se glissait dans la foule, et s'attachait de préférence à suivre ceux qui, ayant assisté la veille à l'entrée de Marie-Thérèse, en pouvaient raconter quelque particularité; partout on parlait d'elle, donc il avait partout à écouter et à recueillir. Une bonne fortune lui était réservée. Il restait encore une place à occuper sur l'une des estrades construites aux environs du palais; le prix exorbitant auquel le loueur l'avait taxée

effrayait tous ceux qui se hasardaient à la marchander.

— Je la prends et je la paye, dit celui qui se laissait appeler le capitaine Hermann.

Et, pour décourager toute concurrence, il mit dans la main du loueur de places une somme en or monnayé, de beaucoup supérieure au prix demandé.

Du banc le plus élevé de l'estrade où il était parvenu, non sans peine, à s'asseoir, il pouvait voir les hauts dignitaires de l'État et les grands officiers de la couronne, suivis de leurs magnifiques états-majors qui allaient au-devant de l'archiduchesse reine pour lui faire cortége du palais à la cathédrale et jusqu'au pied du Kœnigshügel, ce monticule d'où les rois de la Hongrie font étinceler au soleil l'épée de saint Étienne.

Mais ce qui attirait et fixait les regards de la foule émerveillée n'obtenait du capitaine qu'un coup d'œil distrait; pour vrai dire, il ne voyait rien, tant il prêtait d'attention à la causerie de ses deux plus proches voisins, lesquels parlaient à demi-voix.

L'un de ceux-ci, qui avait, paraît-il, des relations parmi la domesticité du château, racontait que Marie-Thérèse, radieuse en apparence, lors de son arrivée à Presbourg, et aussi longtemps qu'elle s'était vue entourée, était tombée dans un accès de profonde tristesse dès qu'elle avait pu se croire seule; quelqu'un prétendait l'avoir surprise au moment où elle portait un mouchoir à ses yeux pour essuyer ses larmes. Une autre personne, qui appartenait à son service particulier, l'avait entendue se plaindre de son isolement au moment même où elle venait de congédier de nombreuses députations qui étaient venues pour lui prêter serment.

— Seule, disait-elle en soupirant, toujours seule!

A ces mots, le capitaine fut saisi d'attendrissement, et la voix de son cœur, comme un écho, répondit :

— Oui, moi aussi, toujours seul, seul partout.

C'était l'instant où toutes les cloches et toutes les bouches à feu, unissant leurs bruits formidables, annonçaient le départ du cortége royal pour l'église métropolitaine de Saint-Martin des Franciscains. Quand le tonnerre prolongé de vivats qui saluaient la reine au passage se fut assez rapproché pour que le jeune capitaine pût supposer qu'elle arrivait en vue de l'estrade, il se trouva porté, par un élan irrésistible dont il n'avait pas conscience, jusqu'au premier rang des spectateurs. Les têtes de ceux-ci étaient précisément au niveau de celles des cavaliers qui escortaient Marie-Thérèse.

— Qu'elle est belle! mais comme elle est pâle! disait-on autour du capitaine.

Soudainement le visage de la reine s'empourpra; il y eut dans ses yeux une singulière expression de surprise; puis l'arc élégant de sa lèvre accentua un ineffable sourire. Jusqu'au moment où le détour de la rue ne lui permit plus d'apercevoir l'estrade, elle tourna plusieurs fois la tête de ce côté.

L'émotion subite de la jeune souveraine, et les rapides coups d'œil qu'elle avait à diverses reprises dirigés vers le même point, ne pouvaient passer inaperçus, surtout pour ceux qui occupaient les premiers rangs de la tribune objet de son attention. Un seul parmi ceux-là ne demanda pas :

— Qui donc la reine a-t-elle reconnu ici?

L'enthousiasme, contenu dans la cathédrale par la majesté du lieu, éclata sur la place et, de rue en rue, dans tous les quartiers, quand la voix du canon précisa le moment où l'évêque primat posait sur le front de Marie-Thérèse, agenouillée dans la chapelle Saint-Jean, la couronne bénie, don du pape Sylvestre III au roi Étienne Ier.

Le capitaine Hermann, qui avait quitté précipitamment l'estrade aussitôt après le passage de la reine, se trouvait l'un des premiers devant le portail de l'église à l'instant solennel. Il était aussi parmi la foule immense réunie autour de Kœnigshügel lorsque Marie-Thérèse, resplendissante de draperie d'or, la couronne en tête, l'épée de saint Étienne à la main, arriva au galop d'un magnifique cheval noir jusqu'au sommet du monticule, et, dirigeant la pointe de l'épée vers les quatre points cardinaux, prit le ciel à témoin qu'elle jurait d'assurer la défense du royaume à l'orient comme à l'occident, au sud ainsi qu'au nord.

La noblesse de son geste, la fermeté de son attitude, arracha de toutes les poitrines gonflées d'émotion ce cri d'enthousiasme : *Vivat domina et rex noster!* (Vive notre souveraine et roi!)

La reine rentra au palais. Ce fut aussi le même chemin que suivit le capitaine. Il erra autour des murs jusque bien avant dans la soirée, cherchant quelqu'un à qui il pût confier un message important et surtout secret. Tous les invités au souper royal étaient successivement partis, et les curieux du dehors avaient peu à peu disparu. Après une longue attente, le capitaine aperçut à l'une des issues les moins fréquentées du palais un officier de service qu'il pouvait évidemment aborder sans crainte, car il alla franchement à lui, et glissa deux mots à son oreille. L'officier répondit :

— J'ai compris; veuillez m'attendre ici.

Et il rentra précipitamment au château.

Cette fois, le capitaine n'attendit pas longtemps la réponse à son message.

Le soir du couronnement, on se coucha tard chez Nicklas Thaddée; le père Matthiany, qui espérait encore le retour du capitaine, parlait de passer la nuit dans un fauteuil, afin d'être plus tôt debout quand son hôte, ayant enfin retrouvé le chemin de la maisonnette, viendrait frapper à la porte.

— Avons-nous bien fait, disait la charmante Liska, de rester à la maison? Thaddée et moi nous pouvions aussi nous égarer dans la foule, et perdre à nous chercher l'un et l'autre une journée que nous avons si agréablement passée ensemble.

Thaddée, que le sommeil accablait, insista pour qu'on allât se mettre au lit. Le vieux guide, maugréant contre lui-même, ne se décida à monter dans sa chambre à coucher que lorsque son gendre et sa fille se furent engagés à parcourir la ville, dès la première heure du jour, pour essayer de retrouver un locataire qui payait si cher un gîte dont il profitait si peu. Ils partirent en effet de grand matin, trop tôt même pour aller aux informations touchant le capitaine égaré dans Presbourg. Liska proposa alors de faire une promenade dans les principales rues de la ville.

— Comme cela, dit-elle, je verrai quelque chose d'une fête dont j'ai seulement entendu le bruit à distance.

Leur promenade les conduisit jusqu'au palais; au moment où ils arrivèrent devant la porte près de laquelle le capitaine avait rencontré, la veille, l'officier de service qui s'était chargé de son message, cette porte s'ouvrit; quelques soldats vinrent se ranger au dehors, et présentèrent les armes à une belle amazone et au jeune cavalier qui l'escortait.

Les trois promeneurs qui s'étaient avancés de quelques pas s'arrêtèrent frappés de stupéfaction.

— Mon capitaine! balbutia le vieux sous-officier.

— Notre locataire! s'écria Liska.

A cette double exclamation, l'amazone et son cavalier, qui causaient gaiement, s'interrompirent et tournèrent la tête vers ceux qui venaient de parler; puis le soi-disant

capitaine Hermann, dirigeant son cheval du côté de Matthiany, dit à celui-ci :

— Le mari de la reine ne quittera pas Presbourg sans aller vous remercier de votre hospitalité.

L'amazone reprit, s'adressant à la jeune femme :

— La reine vous attend à son retour au palais pour vous laisser un souvenir d'elle.

Après ces mots, les deux cavaliers lancèrent leurs chevaux dans la direction des grands arbres de la montagne.

L'INVENTEUR DES AÉROSTATS EN CHINE.

Si l'on s'en rapporte au récit d'un missionnaire, vers la fin de la dynastie des Ming, c'est-à-dire au dix-septième siècle, un Chinois aurait trouvé l'art de s'élever dans les airs, comme le fit quelques années plus tard Laurent de Guzman ([1]).

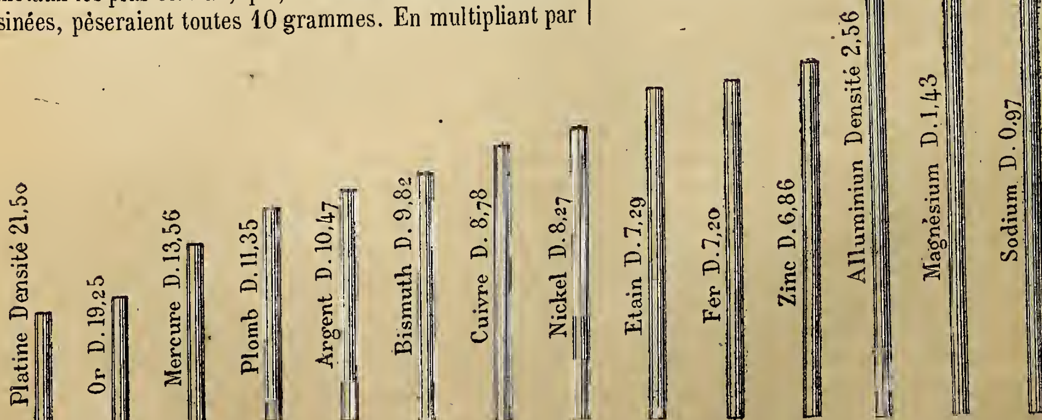
Cet aéronaute du Céleste Empire s'appelait Hiu-hie-ui. Il avait été admis aux grades supérieurs dès l'âge de vingt ans. Né à Ou-ho, ville du troisième ordre, il appartenait à la secte des Tao-ssé lorsqu'il s'occupa d'aérostation. On parle d'ailes factices à l'aide desquelles il tenta aussi de s'élever dans les airs ; mais, nouvel Icare, il tomba et se cassa la jambe. Sa chute eut lieu à la jonction des fleuves Thou et Tom ([2]). Converti au christianisme, il devint missionnaire et propagea sa nouvelle croyance dans la population d'Ou-ho.

DENSITÉ COMPARÉE DES MÉTAUX.

Personne n'ignore que les métaux ont des densités différentes, c'est-à-dire que sous le même poids ils n'ont pas le même volume.

Une cuiller d'or est beaucoup plus lourde qu'une cuiller d'étain de même volume ; une clef en aluminium est beaucoup plus légère qu'une clef en fer. On peut se rendre facilement compte des différences réelles qui existent entre les densités des métaux usuels par la comparaison des chiffres qui expriment ces densités, mais l'attention est encore plus vivement frappée par la représentation matérielle de tiges cylindriques des métaux, pesant le même poids, et montrant aux yeux, par leurs volumes différents, le rapport de leurs caractères spécifiques.

Notre gravure représente des barres cylindriques des métaux les plus connus, qui, à l'échelle où elles sont dessinées, pèseraient toutes 10 grammes. En multipliant par



10 leur diamètre et leur longueur, on aurait des tiges pesant un kilogramme. M. Matthey, à l'Exposition de 1867, a eu l'idée de confectionner de semblables cylindres avec les métaux chimiquement purs. Le mercure liquide, le sodium, très-altérable à l'air, étaient figurés par des tiges de bois recouvertes de papier d'argent, qui imitaient l'aspect de ces métaux. Voici quelle était la longueur de ces barres, ayant toutes un diamètre de $0^{m}.02$:

([1]) Voy. t. XXI, 1853, p. 224.

([2]) Voy. les *Annales de la propagation de la foi*, novembre 1856.

Platine, longueur. . . .	0m.148	Nickel, longueur. . . .	0m.384
Or.	0m.165	Étain	0m.436
Mercure	0m.234	Fer	0m.442
Plomb.	0m.280	Zinc.	0m.464
Argent.	0m.304	Aluminium.	1m.243
Bismuth	0m.324	Magnésium.	2m.226
Cuivre.	0m.361	Sodium	3m.281

Nous rappellerons que la densité d'un corps solide ou liquide est le rapport du poids d'un certain volume de ce corps au poids d'un même volume d'eau distillée, pris à la température de + 4 degrés. Un litre d'eau, pesant un kilogramme, aurait donc pu être placé, comme terme de comparaison, à côté des barres métalliques de M. Matthey.

LA SALLE DES PESTIFÉRÉS A JAFFA.

Grâce au chef-d'œuvre de Gros, l'épisode des pestiférés de Jaffa est devenu populaire, et pour tout le monde cette scène de la vie de Bonaparte se présente à l'imagination telle que le peintre l'a retracée. Cependant, ici comme dans bien d'autres circonstances analogues, l'artiste a été beaucoup plus poëte qu'historien, et il s'est éloigné sensiblement de la vérité pour satisfaire aux conditions de l'art tel que le goût de son époque l'entendait. David, vers le même temps, ayant à représenter Bonaparte passant les Alpes, l'avait placé « calme sur un cheval fougueux », et lui avait donné un geste héroïque et théâtral. Gros a usé avec la réalité du même genre de liberté en peignant Bonaparte à Jaffa. Le tableau de Gros nous montre les blessés groupés dans une espèce de vestibule immense d'un riche palais moresque; par des arcades on peut apercevoir le ciel splendide de l'Orient, une partie de la ville de Jaffa, la mer s'étendant au loin et couverte de vaisseaux. Bonaparte, entouré d'une brillante escorte, touche d'un geste majestueux un des pestiférés, qui se soulève à son passage, laissant voir son corps presque entièrement nu. Autour du général impassible, les officiers semblent très-inquiets du danger qu'ils courent en accompagnant leur chef.



La Salle des pestiférés à Jaffa, d'après Antoine Petit et M. Despagne. — Dessin de Sellier.

Voilà le poëme pittoresque conçu par l'artiste, qui a cherché avant tout à être noble, et qui, de plus, s'est arrangé de manière à avoir des occasions de déployer ses qualités de coloriste.

Voyons maintenant la réalité.

Il faut d'abord renoncer au riche palais à arcades s'ouvrant sur un vaste horizon. Notre dessin, qui reproduit un croquis fait en 1847, d'après nature, par M. Antoine Petit (peintre mort à Versailles en 1866), représente la salle basse de couvent où Bonaparte s'est arrêté, et que l'on montre encore aujourd'hui au voyageur, en souvenir de la scène qui s'y est passée. Gros a conservé la disposition générale et surtout la perspective de la galerie du fond à gauche; mais il a percé hardiment les murailles pour jeter de l'air et de la lumière dans son tableau.

Quant à l'acte même de Bonaparte, il est raconté par le témoin oculaire qui peut avoir le plus d'autorité, par Desgenettes lui-même, le guide de Bonaparte dans sa promenade à travers la peste. Voici comment Desgenettes s'exprime dans son *Histoire médicale de l'armée d'Orient :*

« Le 21 ventôse an 7 (11 mars 1799), le général en chef, suivi de son état-major, vint visiter les hôpitaux. Un moment avant son départ du camp, le bruit s'était ré-

pandu jusque sous sa tente que plusieurs militaires étaient tombés morts en se promenant sur le quai. Le fait est simplement que des infirmiers turcs, chargés de jeter à la mer des hommes morts dans la nuit, s'étaient contentés de les déposer devant la porte de cet établissement. Le général en chef, parcourant les deux hôpitaux, parla à presque tous les militaires, et s'occupa plus d'une heure et demie de tous les détails d'organisation. Se trouvant dans une chambre étroite et très-encombrée, *il aida à soulever le cadavre hideux d'un soldat*, dont les habits en lambeaux étaient souillés par l'ouverture d'un bubon abcédé.

» Après avoir essayé, sans affectation, de conduire le général en chef vers la porte, je lui fis entendre qu'un plus long séjour deviendrait beaucoup plus qu'inutile. Cette conduite n'a pas empêché que l'on ait souvent murmuré dans l'armée sur ce que je ne m'étais pas opposé plus formellement à la visite si prolongée du général en chef. Ceux-là le connaissent bien peu, qui croient qu'il est des moyens faciles de changer sa résolution ou de l'intimider par quelque danger. »

Bonaparte aidant à soulever un cadavre hideux et souillé, tel était donc le thème proposé à Gros. On comprend qu'il l'ait trouvé difficile à traiter en restant élégant et noble. Il l'a modifié; a-t-il eu tort? C'est là une question qui ne peut être résolue que le jour où un autre peintre, suivant avec plus d'exactitude le récit de Desgenettes, fera un tableau supérieur en beauté au chef-d'œuvre que nous devons à Gros.

LE PRINCE DE TALLEYRAND-PÉRIGORD

ET M. GUILHE, PROFESSEUR A BORDEAUX.

« Au moment (¹) où l'Assemblée constituante allait se séparer, dit Sainte-Beuve, Talleyrand soumettait à l'attention de ses collègues un rapport et presque un livre sur un vaste plan d'instruction publique ayant à sa base l'École communale et à son sommet l'Institut. La lecture, qui remplit plus d'une séance, fut entendue jusqu'au bout avec la plus grande faveur. Marie-Joseph Chénier n'a pas craint d'appeler cet ouvrage « un monument de gloire littéraire, où tous les charmes du style embellissent les » idées philosophiques. » Il ne se pouvait, ajoute Sainte-Beuve, un plus digne testament de cette féconde et illustre Législative. »

M. Mignet, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences morales et politiques, ne s'exprime pas avec moins d'éloges dans le discours qu'il prononça le 11 mai 1839, en séance publique, après la mort du prince de Talleyrand, qui était comme lui membre de cette section de l'Institut.

« L'éducation, dit-il, parut à l'Assemblée constituante le meilleur moyen de compléter son œuvre de remaniement complet de la France, et d'assurer la durée de ses autres changements en les opérant dans les intelligences elles-mêmes... Le vaste et beau rapport que M. de Talleyrand présenta à l'Assemblée obtint et a conservé une grande célébrité. Il y considérait l'instruction dans sa source, dans son objet, dans son organisation et dans ses méthodes. C'est le premier travail de cette nature conçu d'une manière philosophique et approprié par son ensemble à l'usage d'une grande nation. L'éducation y est offerte à tous les degrés, destinée à tous les âges, proportionnée à toutes les conditions. Elle ne s'adresse pas seulement à l'intelligence qu'elle développe dans la mesure de sa capacité et de ses besoins, mais à l'âme qu'elle cultive dans les meilleurs sentiments, au corps dont elle exerce l'adresse, dont elle soigne la force. Sans négliger les belles connaissances et les savants idiomes qui placent les peuples modernes dans l'intimité des anciens peuples et qui conservent l'union spirituelle du genre humain, elle a surtout pour objet d'apprendre ce qu'il est nécessaire de savoir pour bien agir.

» Les écoles primaires établies dans chaque canton doivent communiquer à l'enfance les principes des choses qu'elle a besoin de connaître, sans qu'il lui soit utile de les approfondir. Des écoles secondaires placées au chef-lieu du district sont appelées à préparer la jeunesse, par des notions plus étendues, à tous les états qu'elle embrassera plus tard dans la société. Des écoles spéciales de département ont pour but, en enseignant le droit, la médecine, la théologie, l'art militaire, de former l'adolescence à certaines fonctions publiques qui réclament pour être exercées une instruction particulière. Enfin, un Institut national, à la fois corps enseignant qui professe ce qui se sait de plus haut, corps académique qui perfectionne ce qui se sait le moins bien, a la grande mission de centraliser l'esprit de la nation, comme l'Assemblée législative en centralise la volonté, etc., etc. »

Maintenant, ouvrons le volume des Actes de l'Académie de Bordeaux pour l'année 1844, page 591, nous y trouvons les observations suivantes dans une notice nécrologique sur un des membres de cette Académie, M. Guilhe :

« Ceux qui connaissent le remarquable rapport que Talleyrand lut à la tribune sur l'instruction publique, rapport si souvent cité et toujours avec éloge, ignorent sans doute qu'il est *presque en entier* de M. Guilhe.

» Le ministre avait chargé les professeurs les plus distingués de France de lui adresser leurs idées sur un nouveau plan d'instruction publique. M. Guilhe se hâta de répondre à cette demande par l'envoi d'un mémoire manuscrit où il avait déjà traité cette importante question... Aussi les amis de M. Guilhe, qui avaient eu connaissance de ce travail avant M. de Talleyrand, l'engageaient-ils à réclamer contre l'étrange spoliation dont il était victime. — Vous me prêchez l'ingratitude, leur répliquait en souriant notre collègue; n'est-ce pas Talleyrand qui a donné une si grande publicité et tant de vogue à mes idées? Pour captiver l'attention publique, il leur fallait un piédestal. Celui que vous blâmez leur a donné pour piédestal la représentation nationale. Réclamer! à quoi bon? Une bonne idée une fois trouvée, qu'importe au public que Pierre ou Paul en soit l'inventeur? Ce qui lui importe, c'est que chacun en ait connaissance au plus vite et en tire le meilleur parti possible. »

Cette réclamation, énoncée en pleine Académie, n'a jamais été contredite. Il est permis toutefois de présumer que Talleyrand avait ajouté quelques traits au fond fourni par M. Guilhe, et qu'il ne l'avait pas gâté; mais il est certain qu'en relisant le rapport de l'ancien évêque d'Autun, on y trouve une précision, une solidité, qui étonnent chez un homme dont le professorat n'était pas la carrière. Puis ce rapport si remarquable et si étudié est comme un arbre unique dans la voie de l'illustre homme d'État, et ne paraît point avoir envoyé le moindre rejeton dans la carrière suivie par l'ex-évêque d'Autun, dont, au surplus, le silence s'explique aisément : n'ayant jamais vu paraître devant lui l'auteur du mémoire où il avait puisé, et où sans doute ses propres idées étaient exprimées, il ne s'en est plus préoccupé dans le cours de ses grandes affaires, et il s'est approprié la rédaction du document, comme tout ministre s'approprie les éléments que lui fournissent les directeurs et les employés de l'administration dont il est le chef.

M. Guilhe était un homme très-distingué. Né en 1756,

(¹) Septembre 1791.

dans le midi, il avait terminé ses études classiques à l'âge de douze ans; à dix-sept ans il était professeur d'humanités, et bientôt après on lui avait confié une chaire de philosophie. Il a eu des élèves nombreux et qui ont toujours parlé de lui avec éloges, vantant la puissance de ses méthodes d'enseignement. Il compta parmi eux Henri Fonfrède, le publiciste célèbre du temps du roi Louis-Philippe. Laromiguière, son ami, disait de lui : « Guilhe est l'homme de France qui possède le mieux la méthode de l'analyse; tant qu'il vivra, Condillac sera encore notre contemporain. »

M. Guilhe a laissé à Bordeaux la réputation d'un homme aimable, d'un penseur éminent, d'un écrivain spirituel, et surtout d'un homme bienfaisant. Sur la fin de sa vie, il vendait ses coupons de rente et son argenterie pour continuer à rendre des services, et s'il avait pu aliéner tout ce qu'il possédait, il serait tombé par charité dans le dénûment.

Ne semble-t-il pas que cette fin de vie correspond au commencement, et qu'elle est logique chez un homme qui s'est laissé dépouiller sans réclamation du mérite d'un rapport dont les éloges, au profit d'un autre, étaient dans toutes les bouches?

DELFT.

Fin. — Voy. p. 217.

En 1657, il se tint à Delft un synode que nous ne pouvons pas passer sous silence, attendu que le nom d'un de nos plus grands philosophes et écrivains s'y trouve mêlé. On sait que Descartes, l'immortel réformateur de la philosophie, s'était fixé en 1629 en Hollande. Près de vingt ans après son arrivée, Gysbert Voët, professeur de théologie à Utrecht, l'ami dévoué de la maison d'Orange, attaqua violemment le cartésianisme, doctrine, selon lui, entachée d'hétérodoxie et même d'athéisme. Voët (en latin du temps *Voetius*) et ses disciples, appelés les *voétiens*, formèrent un parti contre lequel se dressa celui des *coccéiens*, dont le chef était Jean Coccejus de Brême, professeur à Leyde, savant orientaliste et ami déclaré de Descartes. Les coccéiens étaient en outre protégés par l'illustre Jean de Witt, chef des anti-orangistes.

Un synode tenu à Dordrecht, en 1656, statua, entre autres choses, que la philosophie de Descartes serait entièrement exclue des écoles, et le synode de Delft de 1657 ajouta « qu'aucun adhérent de la nouvelle philosophie ne pourrait parvenir à un emploi dans l'Église. »

En se promenant dans les rues de Delft, on trouve plusieurs édifices qui, soit par eux-mêmes, soit par les monuments qu'ils renferment, nous parlent du passé de la Hollande et de celui de ses grands hommes. Cette caserne d'aspect sévère devant laquelle vous passerez si vous suivez la « Vieille rue », c'est-à-dire celle qui va de la porte de Rotterdam à la porte de la Haye, n'a pas toujours été une caserne. On l'appelait « la Vieille maison ». C'est le *Prinzenhof* (cour du Prince). Elle faisait autrefois partie du couvent de Sainte-Agathe. Plus tard Guillaume le Taciturne y demeura; c'est là qu'il fut assassiné par Gérard. C'est là aussi que les États tinrent leur assemblée. A deux pas vous trouverez la vieille église (*Oude Kerk*) dont la fondation est attribuée à Godefroid le Bossu. Elle possède le mausolée de l'amiral Martin Tromp, vainqueur dans trente-deux combats sur mer. Après avoir battu la flotte anglaise à la bataille des Dunes (1652), il parcourut le canal, un balai attaché au grand mât de son navire. Ce rude marin se servait d'un symbolisme aussi rude que lui, pour signifier qu'il avait nettoyé la mer des Anglais. Son monument est entouré de lauriers, de coquillages et de divers instruments de marine. L'église renferme encore le tombeau de l'amiral Piet Hein, célèbre par la prise de San-Salvador et la capture (1628) des galions espagnols, dits *flotte d'argent*. A côté de ces hommes de guerre repose le savant naturaliste Leeuwenhoek : il commença par construire des microscopes; puis, se servant avec une rare habileté des instruments qu'il construisait, et dont il avait poussé la fabrication à un haut degré de perfection, il découvrit plusieurs faits des plus curieux et des plus utiles pour l'étude de l'anatomie et de la physiologie, par exemple, la composition du sang, certains détails relatifs aux lames qui composent le cristallin, et, ce qui était de la plus haute importance comme confirmation de la belle découverte qu'Harvey venait de faire de la circulation du sang, la continuité et la communication des artères et des veines par le moyen des vaisseaux capillaires.

L'église Neuve (*Nieuwe Kerk*), dont la haute tour attire de loin l'attention, est sur la place du Marché, la plus grande de la ville. Elle date de la fin du quatorzième siècle. C'est le lieu de sépulture des princes de la maison d'Orange : c'est là également que se trouve le monument élevé, au commencement du dix-septième siècle, à la mémoire du *grand Guillaume*. Il occupe la place où était l'autel. Il est construit en marbre noir et blanc. Sous une espèce de voûte soutenue par des colonnes, la statue de Guillaume est couchée sur un sarcophage. Au chevet du monument le prince est figuré assis. Le reste de la décoration consiste en statues allégoriques, telles que la Liberté, la Justice, la Prudence, la Religion, la Victoire. L'ensemble est riche, mais d'un goût douteux. Il ne faut pourtant pas oublier l'image d'un petit chien qui repose aux pieds de Guillaume. Cet animal n'est pas placé là à titre de symbole et de métaphore, comme il arrive souvent dans la sculpture emblématique. C'est un animal qui a vécu et qui a même rendu un grand service à son maître : Guillaume campait devant Malines; il était endormi sous sa tente pendant la nuit, lorsque des assassins espagnols essayèrent de pénétrer auprès de lui; il aurait été tué sans son chien qui le réveilla. Après le crime de Gérard, la pauvre bête, dit-on, mourut de chagrin.

Un tombeau beaucoup plus modeste, que l'on voit dans la même église, est celui d'un homme qui eut à son époque une renommée européenne; nous voulons parler de Hugues de Groot, connu sous le nom latin de Hugo Grotius. Né à Delft, en 1583, mort en 1646, à Rostock, dans le Mecklembourg-Schwerin, il fut à la fois un des plus grands érudits et un des plus célèbres politiques de son siècle. Citons seulement, parmi tous ses ouvrages, le fameux traité : *De jure belli et pacis* (Du droit de la guerre et de la paix), ouvrage souvent réimprimé, perpétuellement invoqué comme autorité, et pour l'explication et le commentaire duquel des chaires furent créées dans plusieurs universités. Grotius, pensionnaire de Rotterdam, membre des États de Hollande, puis député aux États généraux, dut à son amitié pour le grand pensionnaire Barneveldt d'être persécuté par le stathouder Maurice. Barneveldt périt sur l'échafaud, et Grotius fut condamné à une prison perpétuelle et à la confiscation de ses biens. Après deux ans de détention, il s'échappa, grâce à une ruse de sa femme [1], passa en France, où il vécut onze ans avec une pension que lui faisait le roi Louis XIII. A la mort de Maurice (1631), il ne put obtenir de rentrer dans sa patrie, et, se voyant l'objet de la malveillance ombrageuse de Richelieu, qui lui supprima sa pension, il quitta la France et finit par aller à Stockholm, d'où il revint à Paris en 1635, mais comme ambassadeur de Suède, mal-

[1] Voy. t. XX, 1852, p. 165.

gré l'antipathie du rancunier cardinal. Richelieu, et après lui Mazarin, ne cessèrent de le combattre et de contrecarrer tous ses desseins : dégoûté de cette lutte, il se fit d'abord rappeler en Suède, puis, renonçant à la vie publique et à l'existence des cours, il partit pour l'Allemagne. Une tempête le força de débarquer à Dantzick; quelques jours après il mourait à Rostock.

Il ne faudrait pas quitter la grande place du Marché sans jeter un regard sur l'Hôtel de ville. Ce n'est pas que ce soit un édifice remarquable comme tant d'autres édifices du même genre que l'on trouve presque dans le voisinage, par exemple, les Hôtels de ville de Bruxelles, de Louvain, de Gand, de Bruges, d'Oudenarde. Mais celui de Delft est du commencement du dix-septième siècle, et peut donner à l'artiste ou au simple curieux une idée du style surchargé en fait d'ornements que l'on avait adopté à cette époque dans certains pays et pour certaines constructions.

Delft était autrefois renommé pour ses brasseries. Il paraît qu'elles commencèrent à décliner dès le seizième siècle. Vers le milieu du dix-septième siècle on y établit des faïenceries qui donnaient, dit-on, de l'ouvrage et du pain à plus de 7 000 personnes. Cette fabrication n'y est plus connue que de nom. Les anciennes faïences de Delft, véritables raretés, sont cotées à un assez haut prix par les amateurs.

Delft possédait également des fabriques de drap, qui sont tombées en décadence. Aujourd'hui elle n'a plus aucune spécialité notable en fait d'établissements industriels.

C'est une ville aimable dans son calme, et, sans aller plus loin que le médecin et antiquaire Charles Patin, fils du célèbre Gui Patin, qui disait de Delft « qu'on l'admireroit davantage si elle n'étoit pas dans le païs des belles villes », nous comprenons qu'elle ait inspiré à ceux qui y venaient le désir d'y séjourner, d'autant mieux que, comme le dit un voyageur du dix-huitième siècle, « on y trouvait des bourgeois doux et affables, et des magistrats fort honnêtes, accessibles et bienfaisants. »

DON SANCHE LE TREMBLANT,

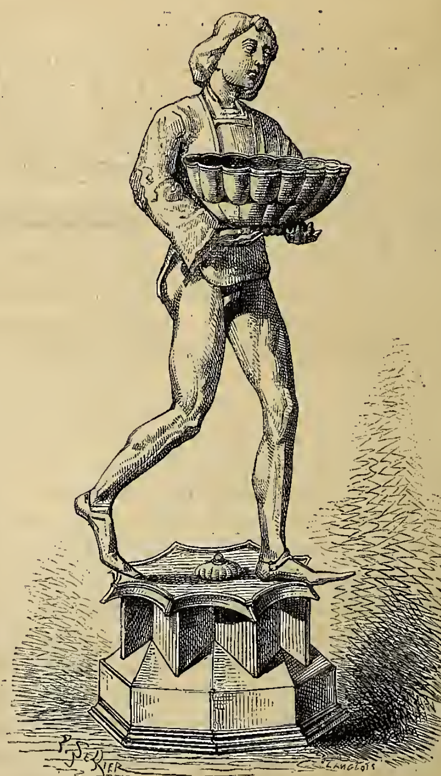
DOUZIÈME ROI DE NAVARRE.

Au chapitre LIV du livre premier des *Essais*, Montaigne dit que la peur extrême et l'extrême ardeur du courage troublent également la santé et « engendrent du trémoussement aux membres. » Il donne pour exemple Sanche XII, roi de Navarre, surnommé le Tremblant, parce que sa peau frissonnait lorsqu'on l'armait; et comme « ceux qui l'armoient essayoient à le rassurer, appetissans le danger auquel il s'alloit jeter : — Vous me connoissez mal, leur dit-il; si ma chair savoit jusqu'où mon courage la portera tantôt, elle se transiroit tout à plat. »

Cette belle réponse, en termes quelque peu différents, a été attribuée à plusieurs illustres hommes de guerre. — Alexandre Dumas, dans son premier volume des *Causeries*, en fait honneur à Henri IV : « Ah ! carcasse, tu trembles ! eh bien, je vais te faire trembler pour quelque chose. » — Dans le *Magasin pittoresque* (1871, p. 188), c'est Turenne qui en est le héros. — Mais on voit par le récit de Montaigne que ni l'un ni l'autre de ces courageux guerriers, ni Montluc, comme d'autres l'ont dit, n'en ont donné l'étrenne, car don Sanche vivait aux environs de l'an mille. C'était un prince vaillant et hardi, qui se jetait des premiers aux combats, dit Rodéric de Tolède, et s'y comportait à la fois en chef sage et en brave soldat. Dans son Histoire de Navarre, André Faveyn (1612) confirme Montaigne. « Le corps lui trembloit tellement de marcher en guerre qu'on l'oyoit grelotter et cracqueter ses os comme s'il eust été en quelque fort accès de fièvre. Estant un jour enquis de la cause de ce tremblement, Sanche ne rendit autre raison sinon qu'au seul bruit de démener les mains et manier les armes, il y étoit si ardent et si actif que son corps appréhendant les dangers où son courage le portoit, il étoit forcé de trembler de frayeur et de souvenance d'iceux. »

Au surplus, le même sentiment peut avoir animé à différentes époques des hommes de grand courage, qui ont pu exprimer avec plus ou moins d'énergie la lutte de leur corps et de leur volonté. Si Henri IV, si Turenne, si Montluc, ont été dans quelques circonstances exceptionnelles saisis du même tremblement nerveux, ils avaient, de par leurs actes antérieurs, acquis le droit de n'en point être humiliés; et chez eux l'âme pouvait franchement apostropher le corps sans crainte d'être taxée de poltronnerie, ni de faire des bravades. Sanche, roi de Navarre, aura le premier fourni le fait; Montaigne aura donné l'ébauche du mot, que les anecdotiers ont arrangé, perfectionné, assaisonné, en l'attribuant à des héros postérieurs dont le corps a pu parfois être pris de tremblement.

SALIÈRE.



Salière du quinzième siècle, en argent et vermeil. (Collection Spitzer.) Dessin de Sellier.

Le talent des orfévres du moyen âge et de la renaissance a varié de mille façons toutes les pièces de la vaisselle de table. Des salières sont mentionnées en grand nombre dans les inventaires des riches seigneurs qui ont été conservés. Les comptes des ducs de Bourgogne (1467) en décrivent plusieurs qui sont en forme de personnages, comme la paire de salières appartenant à M. Spitzer, représentant des pages portant des bassins : celles-ci paraissent de bien peu postérieures à la date qui vient d'être indiquée.

PEPPIN LE BREF DANS L'ARÈNE.



Peppin le Bref dans l'arène, sculpture par Isidore Bonheur. — Dessin de Chevignard.

On connaît cette anecdote. Selon l'auteur de la *Vie de Louis le Débonnaire,* qu'on désigne sous le nom de *l'Astronome,* le fait se serait passé dans la cour du monastère de Ferrières en Gâtinais.

Peppin, petit de taille et payant peu de mine, savait que les robustes compagnons qui combattaient avec lui ne le ménageaient point dans leurs conversations. Il saisit une occasion de leur prouver qu'en courage et en force il ne redoutait aucun d'eux.

« Un jour, raconte la chronique du moine de Saint-Gall, Peppin commanda qu'on amenât un taureau d'une grandeur effrayante et d'un courage indomptable, contre lequel il fit lâcher un lion d'une extrême férocité. Le lion, fondant d'un saut impétueux, saisit le taureau par le cou et le jeta par terre.

» — Allez, dit le roi à ceux qui l'entouraient, allez et arrachez le taureau à la fureur du lion, ou tuez le lion sur le taureau.

» Mais eux, se regardant les uns les autres, et le cœur glacé de frayeur, purent à peine articuler quelques mots d'excuse.

» — Seigneur, dit l'un d'eux, il n'est point d'homme sous le ciel qui ose tenter une pareille entreprise.

» Le roi se lève alors de son trône, tire son sabre, descend dans l'arène, tranche en deux coups la tête du lion et celle du taureau, remet son glaive dans le fourreau, et vient se rasseoir en disant :

» — Vous semble-t-il maintenant que je puisse être votre seigneur? N'avez-vous jamais entendu dire comment le petit David vainquit l'énorme Goliath, et comment Alexandre, malgré sa petite taille, surpassait en force les plus grands de ses guerriers?

» Tous tombèrent à ses genoux, comme frappés de la foudre, en s'écriant :

» — Qui donc, à moins d'être insensé, refuserait de reconnaître que vous êtes fait pour commander aux hommes? »

Les historiens modernes ne voient dans cette anecdote qu'une légende poétique transmise par les traditions frankes.

UN SOU DE RENTE.

Quand on dépense un franc, on se sépare d'un sou de rente perpétuelle.

Beaucoup de prodigues, s'ils s'arrêtaient longtemps et souvent sur cette remarque, deviendraient peut-être avares, comme on voit des passagers, lorsque la nacelle penche d'un côté, se jeter de l'autre et y chavirer.

Que de jeunes gens prennent de bonne heure, sans y

prendre garde, la manie d'entrer dans un café dès qu'ils rencontrent un camarade, pour se faire servir mazagrans, chartreuses, vin chaud ou bocks, sous prétexte d'une soif qu'ils n'ont pas! Que de jeunes femmes, au milieu du jour, sous prétexte de faim ou de langueur d'estomac, cèdent à l'envie d'une friandise, et consomment, au détriment de leur santé, tartes, brioches, petits fours, fruits glacés!

Double faute! La soif et la faim, sollicitées à contre-temps, finissent par contracter la mauvaise habitude de se réveiller aux heures où elles auraient dormi; ce qui était fantaisie, caprice, mode, imitation, se transforme en nécessité et tyrannie : d'où il suit que tous les jours, à la même heure, un sou, deux sous, trois sous de rente tomberont dans le gouffre des regrets, sans compter les désordres de l'estomac et de la digestion.

Et le chapitre des imprévus, qui offre tant de sections, de sous-sections, d'articles, de sous-articles et de paragraphes! En voici un qui ne finirait pas si l'on ne veillait sur lui avec l'attention incessante des sentinelles sur la ligne des grand'gardes.

Exemples :

— Cher ami, où vas-tu?

— Au Musée, passer quelques heures; après quoi j'irai demander à dîner chez ma vieille cousine.

— Toujours sage, ce cher Alfred! Quant à nous, la passion nous a pris d'aller à Saint-Germain faire une promenade en forêt, pour nous plonger dans un bain d'air pur, après six mortels jours d'assiduité au bureau. Mais j'y songe : Paul est malade; prends sa place dans la calèche, tu admireras la belle nature au lieu des chefs-d'œuvre des arts. Cette étude vaut bien l'autre. Est-ce dit? Allons, un bon mouvement pour des amis!

Et le soir Alfred constate, en déposant sa bourse sur la cheminée, qu'il a dispersé de vingt-cinq à trente sous de rente dans une partie de campagne dont il n'avait pas besoin, n'étant rentré à Paris que de la veille.

Et d'un! — Encore un autre :

— Quel plat du jour, garçon?

— Un navarrin, Monsieur.

— Hum! il fait bien chaud aujourd'hui pour des sauces substantielles et des farineux gras!

— Si Monsieur prenait auparavant une tranche de melon? on le dit délicieux.

— Est-il bien frais?

— Dans la glace.

— Eh bien, soit!

Le melon arrive et reçoit un accueil distingué.

Après quelques minutes, le garçon revient avec un navarrin fumant :

— Comment Monsieur a-t-il trouvé le melon?

— Bon, mais un peu froid; je craindrais...

— Pourquoi Monsieur ne demanderait-il pas un verre de madère? cela cuit le melon.

— Oui, en effet, donnez-m'en; je craindrais un embarras dans la digestion.

Et voilà au moins deux ou trois sous de rente qui ont disparu grâce aux conseils intelligents du garçon. Vous n'aviez cependant que l'intention de prendre le dîner ordinaire. Ah! l'imprévu!

Ce ne sont point les péchés capitaux qui dissipent les sous de rente; ils effrayent avec leur grosse laideur et leurs longues griffes; à les voir, on serre son or. Les simples peccadilles sont autrement habiles à décrocher les pièces blanches avec leur mine engageante et leur patte de velours. La vanité ruine plus de gens que l'orgueil; et par de menues sommes sans importance apparente! C'est là qu'il faut veiller.

Que chaque dimanche, avant de garnir sa bourse, on fasse un léger examen de conscience sur les sous de rente échappés durant la semaine, qu'on mette en note le chiffre de ces fantaisies, de ces inutilités, de ces besoins factices qui naissent et renaissent sans cesse, on sera stupéfait, en fin d'année, du nombre de ces sous qui courent le monde en tous sens.

La perte d'un seul sou de rente répétée cent fois dans un an, depuis l'âge de vingt jusqu'à celui de soixante ans, représenterait, en y comprenant les intérêts à 5 pour 100, plus de six cents francs de revenu, que beaucoup de gens seraient heureux de trouver dans leur vieillesse, ou avec lesquels, s'ils n'en ont pas besoin, ils pourraient honorer leur mémoire en assurant perpétuellement, après eux, le pain quotidien à six ou sept infirmes.

LE CIEL.

Chaque fois que tu vas agir, regarde d'abord ce ciel bleu, et dis : « — Voilà ce que je veux faire! ô toi qui règnes là-haut en silence, regarde, et bénis! »

Et si tu ne peux parler ainsi, ne fais pas cette action; n'obéis pas à une morgue dédaigneuse; n'use pas vaniteusement de ta puissance d'homme, car le ciel silencieux te laissera tout faire. Mais rappelle-toi que ce que tu fais, tu le fais, grâce au souvenir, pour toute ta vie.

La bonne action est comme le son d'une cloche, qui retentit longtemps dans le ciel en doux écho; elle est aussi comme un miroir dans lequel tu te contemples avec bonheur. Alors tu espères aller un jour habiter dans ce ciel bleu, où tu pressens que l'esprit silencieux du ciel est descendu en toi et habite déjà ton cœur.

Léopold SCHEFER.

CE QUE L'ON FAIT D'UNE PLUME D'OIE.

DÉTAILS DE LA FABRICATION. — USAGES NOMBREUX.

L'invention des plumes métalliques date du siècle dernier, et est due à un mécanicien français nommé Arnoux; mais leur usage n'est devenu général que vers 1840. A cette époque on cessa d'user des plumes d'oie pour écrire, non-seulement en France, mais dans le monde entier. Ce fut alors que, pour utiliser ces plumes, l'on songea à la fabrication de ce qu'on appelle les « articles de plume », et que MM. Bardin et Soyez, les créateurs de cette industrie nouvelle, inventèrent les machines ingénieuses que nous allons voir fonctionner.

Si considérable que soit le nombre des oies sur les marchés de France, elles ne fournissent point à cette fabrication assez de plumes. C'est surtout à la Russie, à la Sibérie et à divers autres pays du Nord qu'on est obligé d'en demander pour suffire à la consommation.

Les plumes de l'aile de l'oie, les seules utiles, sont classées par numéros invariables, selon leur rang naturel. Chaque ballot du commerce est composé de plumes du même numéro, parce qu'en général elles ont chacune une destination spéciale. Citons comme exemple (fig. 1) la décomposition d'une des plumes les plus précieuses, la *bout-d'aile* [1], celle qui, autrefois, alors que l'on ne se servait des plumes que pour écrire, avait une valeur des plus médiocres.

Nous ferons remarquer que les plumes choisies, les plus belles et les plus grosses de tuyau, sont encore cotées à 200 francs au moins le mille, tandis que les communes valent de 20 à 30 francs; il est vrai qu'elles ont jusqu'à dix centimètres et demi de tuyau.

On sait que les bouts-d'aile sont les plumes extérieures

[1] La *bout-d'aile*, expression technique.

de l'aile, celles qui permettent à l'oiseau de fendre l'air, et qu'elles sont formées d'une tige très-ferme, arquée et garnie d'un côté de barbes courtes, couchées et très-résistantes. Ces barbes étaient assez incommodes dans la



Fig. 1. — Décomposition de la *bout-d'aile*.

main pour écrire, parce que, l'autre côté étant pourvu de barbes très-longues, la plume tournait et se tenait mal en équilibre. Or, ce qui faisait autrefois le discrédit de la bout-d'aile est devenu son principal mérite, puisque, seule, elle fournit la barbe courte et couchée qu'on appelle maintenant le *biot*. On voit le biot au numéro 2 de la figure 1.

Tous les travaux opérés sur les plumes, pour les faire servir à l'industrie, n'ont lieu que quand elles sont imprégnées d'eau.

Une des premières opérations consiste à couper le tuyau (7, fig. 1) au moyen d'une cisaille qui agit sans relâche sur des paquets de plumes que présente une femme en les égalisant. Les tuyaux tombent d'un côté (nous en verrons l'emploi tout à l'heure) et les paquets de tiges barbues sont entassés pour l'opération suivante, l'enlèvement de la *brillantine* (1, fig. 1) On désigne sous ce dernier nom une pellicule cornée excessivement mince, transparente, qui couvre le dessus du rachis de la plume, mais seulement dans la bout-d'aile. C'est un produit spécial comme le biot, et il faut user d'une grande dextérité pour l'enlever. On se sert, pour cela, d'un canif, avec lequel on entr'ouvre légèrement le dessus de la brillantine à l'extrémité fine de la plume; après quoi, sous le pouce, tout vient d'un coup. Cette brillantine, teinte de toutes les nuances, est employée par les modistes pour faire ces plumets bouffants, frisés, ondoyants, avec lesquels on orne les chapeaux de femme. On vend ordinairement les brillantines par *poignées* comprenant dix paquets de mille, et quand on voit une pile de ces poignées sous leurs couleurs ondoyantes, métalliques, si vives, rangées comme une bibliothèque, on demeure étonné du nombre d'oies qui ont dû vivre dans toutes les parties du monde pour que ces centaines de millions de pellicules industrielles soient venues se réunir en un si petit espace! Les femmes qui enlèvent la brillantine reçoivent 80 centimes par mille, et y gagnent de bonnes journées.

Une fois la brillantine enlevée, d'un coup de canif on saisit, également au petit bout, la grande barbe (3, fig. 1), et on l'arrache. Elle est mise à part; nous la verrons reparaître plus tard pour la confection des tapis inusables.

Là se terminent ce qu'on pourrait appeler les opérations *manuelles* de la plume; désormais elle appartient aux machines qui ne s'en dessaisiront plus.

Le travail se continue sur le haut de la plume. Une femme présente, par le petit bout, cette partie A à une machine Soyez (fig. 2), sorte de laminoir BC en miniature qui presse la plume contre une lame de rabot : cette lame lui enlève le *copeau supérieur*, c'est-à-dire la couche cornée qui existe entre les rangées de barbes sur le dos de la plume, sous la brillantine dans la bout-d'aile (4, fig. 1).

Immédiatement une autre ouvrière reprend la tige et la

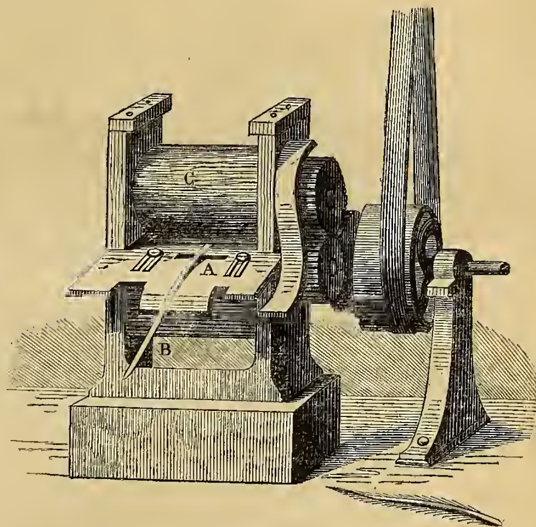


Fig. 2. — Laminoir à copeaux.

fait passer, en la retournant, sous un semblable laminoir, qui enlève la lame cornée fendue d'un sillon qu'on voit en dessus et qu'on appelle le *copeau inférieur*. Cette seconde opération est plus difficile que la précédente, parce que la plume n'a presque plus de consistance : aussi la femme qui en est chargée a un salaire plus élevé. Un kilo de ces copeaux en contient au moins six mille, mais une bonne ouvrière peut en faire dix-huit mille par jour dans son laminoir, en ne les passant toujours cependant qu'un à un.

Les copeaux sont repris, aussi un à un, par des femmes et des enfants, et présentés, A, à la machine (fig. 3) qui les divise, au moyen de cylindres filetés B, C, en un certain nombre de fils arrondis lesquels constituent le *crin de plume*, que l'on teint à volonté. Avec ce crin on fait des brosses excellentes, que l'on ne rencontre guère ordinairement, parce qu'elles sont employées par la marine et en Allemagne. Elles servent également aux fleuristes pour

faire toutes les parties barbues des fleurs, des fruits, des épis; mais on destine surtout les rebuts à cet usage.

Nous avons laissé de côté un instant la moelle de la tige (6, fig. 1). Elle est portée, mêlée à tous les détritus

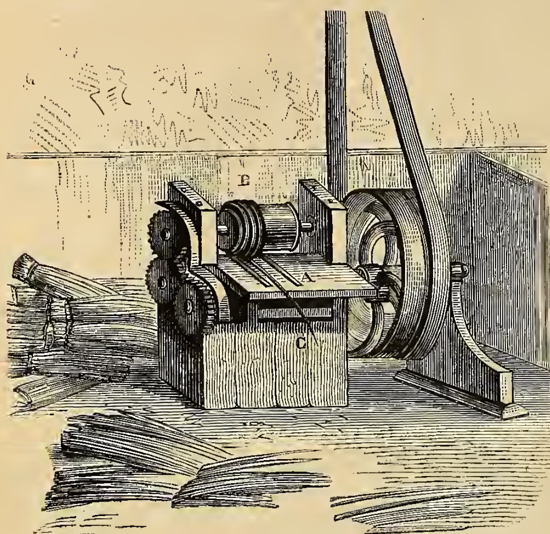


Fig. 3. — Fabrication du crin de plume.

de la fabrique, dans un atelier spécial où, après avoir été soumise à une nouvelle série de transformations inventées par M. Bardin, elle sort à l'état de *tontisse* admirable.

Ici une explication paraît nécessaire : pour faire les papiers veloutés qui servent à la tenture de nos appartements, on colle à leur surface les déchets que donne la tondeuse sur les tissus de drap, c'est-à-dire de la laine coupée en parties extrêmement fines et courtes, que la colle retiendra contre le papier. Telle est la tontisse de drap. Aujourd'hui, la plume fournit une tontisse aussi belle, plus belle même, parce qu'elle se teint mieux et plus solidement que la laine, et qu'elle est en outre plus rase et plus solide. Elle a été, dès son invention, substituée à l'autre pour tous les dessous de toiles cirées, et on n'emploie plus qu'elle; elle donne des papiers magnifiques dont elle ne se détache jamais.

Nous avons à revenir sur les grandes barbes. Elles sont emportées à la teinturerie, où elles prennent les tons les plus divers, car la plume est un des corps qui se teignent le mieux et le plus solidement. On a même le moyen, par la teinture, de rendre ces barbes absolument inattaquables aux mites. Portées à l'atelier du tissage, elles y sont saisies entre les fils d'un tissu, et se transforment en tapis dont les barbes, retenues par leur lien naturel, ne s'arrachent jamais. Cette matière cornée offre une telle résistance naturelle que, pour friser ces barbes et donner un aspect moiré à ces tapis, il faut les soumettre plusieurs heures à l'action de brosses en crin de plume, dures, menées par une machine à vapeur. L'aspect final est celui d'une peluche épaisse, sur laquelle n'ont prise ni la boue ni la poussière.

Parmi les tuyaux, séparés, depuis les premières opérations, du reste de la plume, ceux qui n'ont que peu de valeur (et l'on emploie quelquefois aussi pour cela les plumes de canard) passent à la machine à cure-dents. Ce que l'on consomme de ces petits instruments est à peine croyable. Cette machine (fig. 4), construite et inventée par M. Soyez, coupe le cure-dents d'un seul coup et le compte. On peut voir en D (fig. 5) comment la main tient et retire le cure-dents que la machine vient de couper par l'abaissement de la pièce A sur BC. Les deux évidements que l'on voit en B et au-dessus sont destinés à laisser passer les deux doigts qui tiennent la plume. La

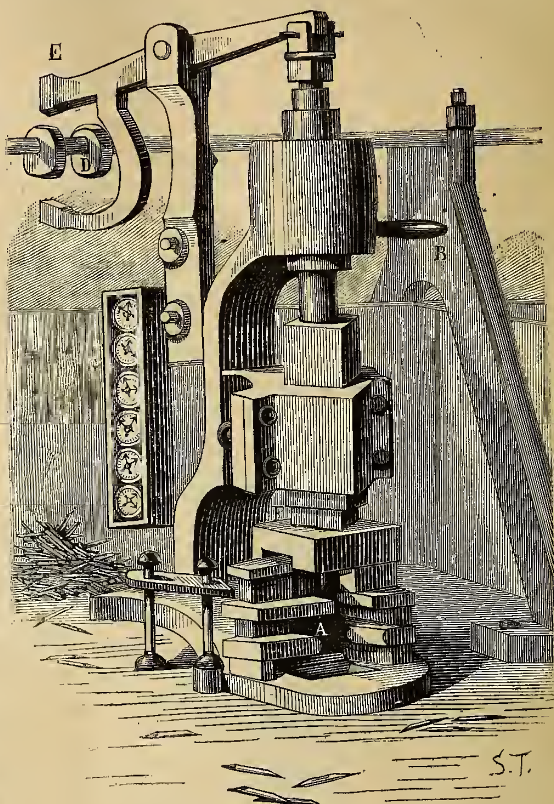


Fig. 4. — Machine Soyez à cure-dents, avec son compteur.

figure 6 montre la manière dont cette machine découpe la plume de côté, en E et F. Sur la figure 4, qui repré-

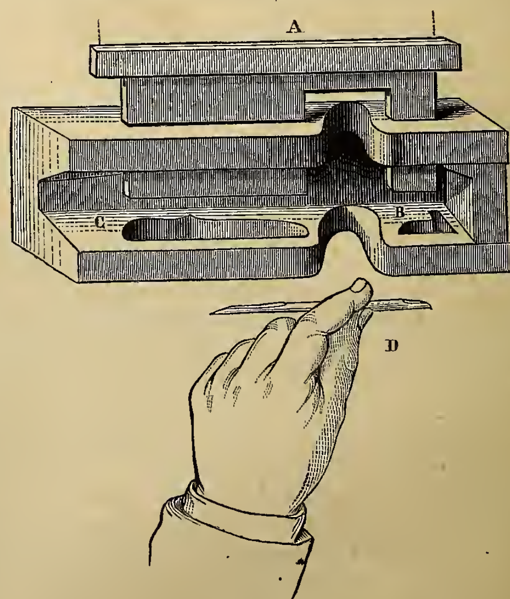


Fig. 5. — Détail; cure-dents fait.



Fig. 6. — Coupe de la plume.

sente la machine complète, on voit que le mouvement agit, en E, au moyen d'un excentrique D, mené par le moteur,

sur le levier qui se soulève, baissant par devant et enfonçant le découpoir qui coupe, en A, le cure-dents. Mais, en même temps, le mouvement du levier E fait marcher l'une des aiguilles du compteur automatique G, qui peut enregistrer un million de cure-dents par quinzaine. *La fin à une autre livraison.*

UNE ESQUISSE PAR LE PARMESAN.

Ce dessin du Parmesan a été recueilli dans le Musée de Vienne, qui possède trois tableaux du maître : *l'Amour taillant son arc*, que l'on attribue à tort au Corrége; un portrait de Malatesta; un portrait du peintre à vingt ans.



Musée de Vienne; Dessins. — Projet de tombeau par le Parmesan. — Dessin de Chevignard.

Ses œuvres sont répandues dans tous les grands musées de l'Europe.

Le dessin que nous reproduisons est dessiné à l'encre et teinté à la sépia, comme les dessins du Parmesan au Musée du Louvre. Les artistes du seizième siècle usaient de ce procédé, et amenaient ainsi leurs figures à l'effet avant de les peindre. Dans ce croquis du Parmesan, l'effet est atteint. Une belle jeune femme est assise et abattue sous la douleur. Elle a perdu sans doute, dans quelque bataille italienne de ce guerroyant et sanglant seizième siècle, l'époux, le héros qu'elle aimait. Sa tête pleine de grâce, au col de cygne, couverte d'un voile, se présente de profil, semble fuir les regards du monde, à demi voilée sous l'ombre portée de son voile. Elle a caché ses beaux cheveux. Elle s'incline affaissée, les yeux clos; mais elle ne dort pas, elle veille, elle regarde en dedans, dans la nuit du passé, la figure du bien-aimé mort. Ses bras sont croisés. Son bras droit, à demi ombré, étend sa longue main lasse, une de ces belles mains que nous admirons dans les Vierges de Raphaël. Elle a la plénitude de la beauté; ses épaules ont l'ampleur de la vie, ses jambes s'étendent pleines de force et d'élégance. Elle est de grande race; elle a la *morbidezza* italienne. Une robe de deuil l'enveloppe de ses plis flottants et déchirés. La jeune veuve n'a plus les vêtements de fête qu'elle aimait à laisser flotter sur les dalles de marbre quand elle marchait appuyée sur le bras du bien-aimé. On croit voir qu'un bijou funèbre, un médaillon de la chère figure morte, repose sur son sein. Un jour discret et pâle glisse sur elle, avec douceur, comme un regard d'ami.

Elle se détache sur un tombeau ébauché dont le fronton apparaît seul. Une tête de mort se cache à demi derrière une coquille, et, sur les plans inclinés de la frise, s'étendent deux statues couchées, pareilles aux deux figures du

Jour et de la Nuit du tombeau des Médicis de Michel-Ange. C'est tout. Ce beau dessin, fils du Corrége par la grâce, a la mélancolie des œuvres inachevées.

Le Parmesan mourut jeune. Né à Parme le 11 janvier 1503, il mourut à Casal-Maggiore le 24 août 1540. Il s'appelait Mazzola, Mazzuola (Girolamo-Francesco-Maria). On lui donna le nom glorieux de Parmigiano ou le Parmesan. Initié à la peinture par une famille d'artistes, son talent précoce peignit à quatorze ans un beau *Baptême de Jésus-Christ.* Il apprit la grâce en copiant les fresques du Corrége à San-Giovanni de Parme. Il fut un peintre errant, fit son tour d'Italie, alla voir les œuvres de Jules Romain à Mantoue, et en 1523, à Rome, les œuvres de Michel-Ange et de Raphaël. Accueilli par Clément VII, il se hâta de fuir en 1527, après la prise de Rome par le connétable de Bourbon. Dépouillé de son argent par des lansquenets, de ses dessins par un graveur à Bologne, il revint à Parme, décora de fresques San-Giovanni, et comme il tardait à les achever, il fut emprisonné par les religieux. Il s'échappa de Parme, se réfugia à Casal-Maggiore, où il mourut à trente-sept ans, après une vie aventureuse et féconde en belles œuvres. Peintre de l'école aimable et charmante de Parme, il se recueillait longtemps, peignait ses tableaux dans sa tête, puis les exécutait sur la toile avec la fougue du premier jet, d'un pinceau hardi et rapide. C'était un peintre improvisateur doué de la grâce, un talent féminin, à la couleur douce, harmonieuse, mais non chauffée du soleil des maîtres vénitiens. Il est, après le Corrége, le plus célèbre maître de l'école de Parme, et a bien mérité la gloire de son nom.

CHARLES DICKENS.

Fin. — Voy. p. 75, 130, 171, 199, et les Tables du t. XLII, 1874.

SES SOUCIS. — INCIDENT DOMESTIQUE. — LECTURES PUBLIQUES. — SA MORT.

A l'apogée de sa réputation (il venait d'écrire *Hard Times*, « les Temps difficiles », et commençait à Paris *Little Dorritt*), Dickens devint soucieux. Des idées noires l'assiégeaient, sa facilité diminuait, il craignait de déchoir; peut-être les sombres scènes de la prison pour dettes qu'il peignait alors, et qui lui rappelaient sa triste enfance, eurent-elles trop de prise sur son tempérament nerveux et irritable.

« Je ne trouve de soulagement que dans l'action. Je suis incapable de repos. Si je m'arrête, je me rouillerai; mieux vaut mourir en marche. J'ai de terribles tentations d'aller seul sur les pics neigeux des Alpes, dans les Pyrénées, entre ciel et terre, n'importe où. Le squelette qui hante mon logis est devenu trop fort pour moi. » [1] Il a recours à ses distractions ordinaires : il voyage, il travaille, et se réfugie dans le monde idéal qu'il crée. Mais la plaie secrète éclate :

« La pauvre Catherine et moi ne sommes pas faits l'un pour l'autre, et il n'y a pas de remède, non parce qu'elle me rend malheureux, mais parce qu'elle est malheureuse aussi. Dieu sait combien je déplore pour elle la fatalité de notre rencontre!

» ... Si j'étais infirme ou malade demain, je sais combien elle serait désolée et combien je souffrirais moi-même de notre séparation; mais la même incompatibilité renaîtrait dès que j'irais mieux, et rien ne pourrait faire qu'elle me comprît. Cela importait moins tant que nous étions seuls en cause; depuis, les raisons qui rendent inutile de lutter ont grandi. Longtemps j'ai pressenti ce qui arrive. Je ne prétends point être exempt de blâme; il y a beaucoup de ma faute : mille incertitudes, une disposition fantastique, capricieuse, des difficultés sans nombre; rien n'y peut, hors la fin dernière qui change tout. »

C'était l'explosion de mécomptes domestiques accumulés depuis longues années. Triste découverte après vingt ans de mariage! Jusque-là Dickens avait toujours parlé de sa femme, dans sa correspondance, avec affection, comme d'une bonne ménagère, d'une excellente compagne de voyage. Mais nulle trace d'épanchement, de communion d'idées. Elle reste étrangère aux travaux, aux inspirations de l'homme de génie. Cette sympathie, il en avait un impérieux besoin; il la cherchait dans l'ami auquel il soumettait ses projets, ses manuscrits; il l'avait trouvée dans sa belle-sœur, Mary, morte à seize ans, perte qui laissa dans son existence un vide béant, jamais comblé.

Une séparation eut lieu à l'amiable en avril 1858. Le fils aîné suivit sa mère sur le désir qu'elle en exprima. Les autres enfants, restés libres, préférèrent demeurer avec leur père et miss Georgina Hogarth, la tante qui les avait élevés et qui leur continua ses soins. Dickens assurait à sa femme une pension annuelle de huit cents livres sterling (vingt mille francs). Ces arrangements, tout privés, fussent restés ignorés du public, si quelque misérable commérage n'eût obligé le mari à s'expliquer, ce qu'il fit dans son journal, en rendant justice aux qualités de sa femme, et en l'exonérant des torts qu'il acceptait pour lui-même. On ne traverse pas de pareilles épreuves sans angoisses. Dickens essaya d'y échapper en s'ouvrant une nouvelle source d'émotions. Il avait fait une lecture publique de son premier *Conte de Noël* au bénéfice de l'hôpital des Enfants malades. La recette fut considérable. Les notables d'Édimbourg le prièrent de renouveler cet effort en faveur d'une autre œuvre de bienfaisance, et joignirent à leur demande une offre d'argent qu'il refusa.

« La foule était énorme, l'attente beaucoup trop vive; mais ma décision est prise. Il faut que je fasse quelque chose, ou mon cœur se brisera; je ne vois rien qui convienne mieux à mon état d'anxiété actuel. » Il faisait allusion aux nombreuses propositions des spéculateurs qui voyaient dans une série de lectures publiques un gain assuré, une fortune pour eux et pour lui. Il était combattu, il hésitait; ses amis craignaient pour sa dignité d'auteur. Un penchant secret parlait plus haut qu'eux. Dès l'âge de seize ans il s'était exercé à étudier des rôles et à les jouer pour lui seul. Il avait même songé à se présenter comme acteur au directeur de Covent-Garden qui lui assigna un rendez-vous : une bronchite et une inflammation de la face l'empêchèrent de s'y rendre. Il remit à la saison suivante, et, dans l'intervalle, son entrée au *Chronicle* coupa court à ce projet; mais la vocation resta. La vive perception des caractères, de leur originalité, qui donne à ses ouvrages tant de vérité et de vie, se doublait d'une prodigieuse faculté d'imitation. Ce don naturel en faisait un comédien accompli. Il trouvait de plus un grand attrait à s'incarner dans ses propres créations, à donner un corps, une vie aux visions de son cerveau. Il allait enfin sentir battre sous son étreinte les cœurs qu'il avait émus de loin. Cela le touchait bien plus que le gain, qui n'était cependant pas à dédaigner, car il avait à payer l'achat de sa maison de Gadshill, et à faire face aux dépenses que lui imposaient l'éducation de ses fils et leur entrée dans diverses carrières.

Le 29 avril 1858, il commençait à Londres sa pre-

[1] Allusion à ce dicton anglais : « Il y a un squelette dans chaque maison », c'est-à-dire une cause de malheur. En France on dit quelquefois : « Il y a un ver dans chaque pomme. » L'image est moins sinistre.

mière série de lectures payées qu'il continua en province. Accueilli partout avec sympathie et respect, il écrivait d'Exeter :

« Je ne crois pas avoir jamais eu un meilleur auditoire, ni avoir jamais mieux lu. Rien ne me touche plus que les témoignages d'affection qui me sont prodigués. » A Liverpool, deux mille trois cents personnes se pressaient pour entendre le *Caroll* et *Pickwick*. Il fallut répéter la même lecture trois soirs de suite. A Dublin, même affluence.

« Nous en sommes quelquefois réduits à une ridicule détresse par la quantité d'argent à transporter. Arthur Smith marche toujours accompagné d'un immense sac de cuir qui regorge. » Arthur Smith était l'entrepreneur; Dickens, n'ayant pas voulu traiter directement avec le public, laissait à un tiers les profits de la spéculation, et se contentait d'une juste part dans les bénéfices, après que les frais de voyage et le salaire des employés avaient été prélevés.

Dans les intervalles, il allait se délasser à Gadshill qu'il se plaisait à embellir ; il y fit ériger, en 1865, un chalet suisse « composé de quatre-vingt-quatorze morceaux s'adaptant les uns aux autres avec la précision d'une boîte à surprise. » C'était un cadeau de l'artiste français Fechter, qui l'avait fait venir tout exprès de Paris.

« J'y ai placé cinq miroirs, écrit Dickens, qui réfléchissent les feuilles frémissantes, les champs de blé ondulants, la rivière tachetée de voiles. Mon cabinet de travail est enfoui au milieu des arbres; les branches vertes s'allongent à travers les croisées; les oiseaux et les papillons entrent et sortent librement Les lumières et les ombres des nuages vont et viennent avec le reste de la compagnie. Le parfum des fleurs et de tout ce qui croît à la ronde est des plus délicieux. »

C'est là qu'il composa le *Conte des deux cités*, les *Grandes espérances*, *Notre mutuel ami*, et les cinq premières livraisons du *Mystère d'Edwin Drood*, qu'il ne devait pas finir.

De 1861 à 1863, il fit un second cours de lectures, terminé, comme il lui arrivait souvent de le faire, par une bonne œuvre. Il lut quatre soirs de suite, à Paris, dans les salons de l'ambassade anglaise, au prix d'un napoléon par personne et au bénéfice d'un fonds de secours pour les Anglais pauvres résidant à l'étranger. L'un des auditeurs disait à miss Dickens, qui avait accompagné son père en France : « On ne peut se figurer la scène de vendredi dernier; deux heures d'émotion, de plaisir, un tonnerre d'applaudissements. On en parlait et on applaudissait encore dans les voitures qui descendaient la rue du Faubourg-Saint-Honoré. »

A son retour en Angleterre, il assista à un affreux accident de chemin de fer. Miraculeusement préservé, il passa plusieurs heures au milieu des morts et des mourants, à secourir les blessés.

L'effet de cette terrible catastrophe agit sur lui jusqu'à sa mort. « Je me sens faible comme si je relevais d'une longue maladie; je puis à peine supporter le voyage de Londres à Gadshill. La parfaite conviction, en dépit du témoignage de mes sens, que la voiture penche et verse d'un côté, s'empare de moi dès que la vitesse s'accélère, et m'est très-douloureuse. »

En 1867, il partait pour l'Amérique, où l'attendait une ample moisson de dollars, payée trop cher, car il y dépensa ce qui lui restait de forces. Voyageant de jour et de nuit sur des routes exécrables, par des temps affreux, cerné par des inondations, souffrant des douleurs intenses d'un pied malade et de la tête, surmené de fatigue et de travail (il disposait et reliait ensemble les passages qu'il devait lire le soir), il se retrouvait debout et dispos à l'heure dite. Les névralgies, la toux, l'extinction de voix, disparaissaient comme par enchantement pendant les deux heures de lecture, après lesquelles il fallait le porter dans son lit, exténué. « Je me sens usé jusqu'à la moelle. Le climat, les distances, le catarrhe et l'effort difficile, commencent à m'éprouver. L'insomnie me brûle; et si je m'étais engagé à rester jusqu'en mai, je crois que je tomberais pour ne plus me relever. » Les recettes montaient à des chiffres fabuleux; une seule soirée rapportait souvent 1 000 livres sterling (25 000 francs).

La traversée et le repos amenèrent un mieux qui lui fit illusion, ainsi qu'à ses amis. Des électeurs l'engagèrent à se mettre sur les rangs pour représenter au Parlement la ville de Finsbury, il refusa. Ce n'était pas indifférence pour le bien public; personne n'apportait plus d'ardeur aux réformes sociales et pratiques. Jusqu'à sa dernière heure il réclama une législation sanitaire plus efficace, une meilleure éducation pour les pauvres, l'amélioration du sort des travailleurs. Il aida de son talent et de son éloquence toutes les fondations libérales. La bienfaisante héritière miss Coutts aimait à le consulter sur le noble emploi qu'elle fait de ses richesses, et jamais il ne lui indiqua une bonne œuvre à faire qu'elle ne fût aussitôt accomplie. Elle répondait à une lettre où il lui recommandait une pauvre femme : « C'est un service que vous me rendez. A quoi servirait la fortune, sinon à tâcher de faire un peu de bien? »

Dickens ne brigua jamais le patronage des nobles, si recherché en Angleterre. Il le croyait incompatible avec la dignité de l'homme de lettres. « Je n'admets pas qu'un littérateur s'abaisse à être protégé, patronné, traité en enfant bon ou mauvais. J'ai lutté toute ma vie dans le sens contraire, soutenu par l'espoir de laisser après moi la carrière des lettres mieux comprise et plus honorée. » Elle le fut en lui de son vivant. Quelques mois avant sa mort, la reine désira le voir et lui exprima le vif intérêt qu'elle prenait à ses travaux. Elle lui demanda ses œuvres qu'elle voulait tenir de sa main, lui offrant en échange le récit de son voyage dans les montagnes d'Écosse, avec cette inscription : « Le plus humble des auteurs à l'un des plus grands. »

Dickens avait pour ses enfants une affection exempte de faiblesse. En septembre 1868, il envoyait son plus jeune fils rejoindre son frère aîné en Australie, et lui donnait ainsi ses dernières instructions :

« Je vous écris parce que votre départ, mon cher enfant, pèse sur mon âme, et parce que je veux que vous ayez quelques mots de moi auxquels vous puissiez recourir. Je n'ai pas besoin de vous dire que je vous aime tendrement, et que mon cœur est profondément triste de notre séparation; mais une moitié de la vie est faite de sacrifices, et ce sont douleurs qu'il faut savoir supporter. Ce qui me console est ma sincère conviction que vous allez essayer de la vie à laquelle vous êtes propre. Sa liberté, son imprévu, sa sauvagerie même, vous iront mieux qu'une application soutenue d'études ou de bureau... Je vous exhorte à faire du mieux qu'il vous sera possible tout ce que vous aurez à faire. Je n'avais pas votre âge quand j'eus à gagner ma vie, et je pris dès lors cette résolution dont je ne me suis jamais écarté. Ne tirez pas avantage de l'ignorance ou de la faiblesse des gens avec qui vous aurez à traiter d'affaires. Soyez doux et indulgent envers ceux qui dépendent de vous. Tâchez de faire pour les autres ce que vous voudriez qu'ils fissent pour vous, et ne vous découragez pas s'ils n'agissent pas de même. C'est à vous qu'il importe d'obéir au plus grand précepte enseigné par notre Sauveur. Je mets parmi vos livres un Nouveau Testament, par la même raison et avec les mêmes

espérances qui me firent essayer de le mettre à votre portée quand vous étiez petit. C'est le plus beau livre qui ait jamais été et qui sera révélé au monde, le guide le plus sûr pour toute créature humaine qui veut être sincère et fidèle au devoir...

» Vous vous rappelez n'avoir jamais été tourmenté à la maison pour l'observance stricte de certaines pratiques ou formalités religieuses. Vous en comprendrez mieux mon insistance solennelle sur la vérité et la beauté de la religion chrétienne, telle qu'elle est émanée du Christ, et l'impossibilité d'aller loin dans le mal, si vous respectez et pratiquez ses doctrines. Un mot de plus à ce sujet: n'abandonnez pas la salutaire coutume de dire vos prières intimes matin et soir; je n'y ai jamais manqué, et je sais quelle consolation j'en ai reçue... »

Certes, ce sont là les paroles d'un bon père et d'un croyant. On a émis des doutes sur la foi de Dickens, parce qu'il détestait le jargon hypocrite des sectaires et des philanthropes; il respectait trop la religion pour en faire parade.

A mesure que disparaissaient ses amis (plusieurs moururent peu avant lui), ses idées religieuses s'accentuaient davantage. Il mesurait le néant des choses humaines: « Ce ne sont plus des réalités, mais les ombres d'un rêve. »

Le 8 juin 1870, il avait passé tout le jour à écrire dans le chalet. Lorsqu'il descendit pour dîner, à six heures, miss Hogarth s'alarma de son changement. Il convint qu'il se sentait très-mal depuis une heure. Il voulut que le dîner continuât, dit quelques mots incohérents, se leva et chancela; il serait tombé si sa belle-sœur ne l'eût soutenu et conduit jusqu'à un sopha. Après une courte lutte, il s'affaissa du côté gauche. Appelés en toute hâte, les médecins constatèrent un épanchement au cerveau. C'en était fait: une grande âme prenait son essor.



Charles Dickens. — Dessin de Bocourt, d'après une estampe anglaise.

Dickens avait cinquante-huit ans et quatre mois. La douleur de sa mort fut universelle. Il fut pleuré en Australie, en Amérique, dans l'Inde, sur le continent. L'Angleterre ressentit cette perte comme une calamité publique. L'opinion, par la voix du *Times*, réclama pour l'auteur populaire une place dans l'abbaye de Westminster. De tous les morts illustres qui reposent dans ce lieu consacré, peu sont plus dignes d'un tel honneur que Charles Dickens. Ce simple nom, inscrit sur une simple pierre, ainsi que l'a prescrit celui qui le portait, est le plus éloquent des panégyriques. Il dit bien haut, avec les œuvres du grand écrivain: « Soyez bons, aimez-vous les uns les autres; ranimez d'un souffle généreux l'étincelle céleste que Dieu a mise au fond des âmes. Fût-elle obscurcie par la misère, ou même par le vice, n'en désespérez pas! Prenez dans votre sein, réchauffez de votre haleine tout ce qui a froid, tout ce qui souffre. Combien de bons instincts n'attendent pour se développer qu'un regard, un mot bienveillant? N'en soyez point avares. Respectez dans l'être le plus infime la créature de Dieu. »

Une de mes amies ramassa dans un pré une humble chenille, et l'apporta pour nous la montrer. Notre curiosité satisfaite, elle retourna en arrière, quoique lasse, à l'endroit où elle l'avait prise, et la rendit à son brin d'herbe. L'insecte devint papillon. Traitées avec cette tendre sympathie, que d'âmes trouveraient des ailes!

Dickens nous a donné en quelques mots le secret de son génie et de sa popularité. « Quoi que j'aie entrepris, dit-il, dans le cours de mon existence, j'ai mis tout mon cœur à le bien faire. Ce à quoi je me suis dévoué je m'y suis dévoué tout entier. Ne jamais mettre la main à une œuvre à laquelle je ne me serais pas donné corps et âme; ne jamais affecter de déprécier ma tâche, quelle qu'elle fût: voilà les règles d'or qui ont régi ma vie. »

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 15. LE GÉRANT, J. BEST.

L'ATTENTE.



L'Attente, peinture par Anker. — Dessin de Baader.

Quand le lac est paisible et reflète la lumière d'un glorieux soleil d'été, quand les collines incultes qui ferment l'horizon se voilent à moitié d'une brume transparente et se parent d'une grâce sauvage, l'attente n'est pas pénible. La jeune mère joue et rit avec son enfant ; quand il est fatigué de jouer et qu'il se blottit sur le sein de sa mère, elle lui raconte les exploits de son père, l'adroit pêcheur, le chasseur intrépide : elle espère qu'à force de les entendre son âme en sera toute pénétrée, et qu'elle deviendra grande et forte ; car la vie est un labeur si rude et si dur, que les forts seuls en peuvent soutenir le fardeau.

Qui donc mieux que le père sait abattre un pin, aiguiser un pieu, enfoncer les pilotis dans la vase du lac? Qui donc a jamais su construire une plus belle forteresse que celle où sa femme, son enfant et ses trésors sont à l'abri du danger? Qui donc affronte avec plus d'audace le loup, le sanglier et l'ours? témoin cette cicatrice qui entaille sa jambe, aussi large et aussi profonde que les crevasses de l'écorce d'un vieux chêne ; le doigt du petit enfant peut s'y cacher tout entier. Mais le sanglier qui a fait cette blessure n'en fera plus jamais d'autre : ses défenses sont suspendues en trophée aux parois de la hutte.

L'enfant a vu sur la poitrine de son père la trace des griffes de l'ours brun qui un jour le prit corps à corps et essaya de l'étouffer. Le père l'a renversé, il lui a pris sa peau. L'enfant la connaît bien, cette peau, sur laquelle il se roule, sur laquelle s'assied sa mère quand elle le prend sur ses genoux pour l'endormir. Quelquefois, dans sa colère enfantine, il la frappe du pied et du poing, il l'insulte, il la provoque, il demande un épieu pour la tuer ! Le cœur de sa mère se gonfle d'orgueil, et elle se dit : « Celui-ci aussi sera un homme. »

Au doux clapotement des petites vagues qui se brisent contre les pilotis, l'enfant finit par s'endormir sur le cœur de sa mère. Alors elle continue à le bercer doucement, l'entoure de ses bras comme pour le protéger, et demeure rêveuse, les regards fixés sur l'horizon.

C'est là-bas, derrière ce promontoire, que la petite barque va disparaître, dans une anse où le poisson abonde cette année. L'autre année, le pêcheur n'allait pas si loin pour gagner la vie de sa famille. Quel sortilége ou quel maléfice a donc pu charmer les poissons et les pousser vers l'autre rive? Mais si loin qu'ils s'enfuient, si profondément qu'ils se cachent, il saura bien les trouver, lui, et aussi longtemps qu'il y aura des poissons dans le lac il ne reviendra jamais les mains vides. Aussi l'abondance règne dans sa hutte, et le cœur des siens en est réjoui. Chaque année, quand reviennent, avec l'hirondelle, ces nomades au teint hâlé qui savent si bien travailler le bronze, il fait des échanges avec eux, car l'abondance de sa hutte va jusqu'au superflu : contre des poissons séchés au soleil et des peaux de bêtes qu'il a préparées lui-même, les nomades lui donnent des ustensiles domestiques, des armes, des bijoux de bronze.

Pendant que la barque s'éloigne, ces choses occupent la pensée de la jeune mère. Quand la barque a disparu derrière le promontoire, nulle crainte ne vient troubler son cœur. Absent aussi bien que présent, son maître la pro-

tége. Les loups affamés peuvent venir hurler en courant sur la rive, le pont de la petite forteresse a été soigneusement levé ; les envieux, les jaloux, les ennemis, peuvent lancer tant qu'il leur plaira des regards de haine et de convoitise sur sa hutte solidement construite, les regards de haine ne tuent pas et ne peuvent faire tomber un seul cheveu de notre tête. Quand ces hommes passent sur leurs barques pour aller au loin jeter leurs filets, ils n'oseraient pas toucher du bout du doigt les pilotis, ni les effleurer de leurs avirons, ni même traverser l'ombre que projette la hutte sur le lac ; car la colère du maître est terrible, chacun le sait ; l'éclat de ses grands yeux clairs jette l'effroi dans les cœurs ; quand il sourit de fureur, et que ses lèvres retroussées laissent voir ses dents aussi blanches que celles d'un loup, les plus braves pâlissent et frissonnent. Oui, oui, la maison est bien gardée.

D'ailleurs, si ces hommes étaient assez ennemis d'eux-mêmes pour songer à attaquer la petite citadelle, par où l'attaqueraient-ils? L'échelle qui plonge dans le lac est tirée ; et s'ils tentaient l'escalade, ils la trouveraient, elle, debout sur la plate-forme, armée, pour les recevoir, ou de la hache de bronze qui ouvre les crânes, ou de l'aviron durci au feu qui les fracasse. Pour se montrer digne de son « seigneur », pour défendre son enfant, elle deviendrait un guerrier ; son cœur est fort, son bras est vigoureux !

Parfois, quand la barque reste de longues heures sans reparaître, ou bien quand le ciel est sombre et bas, quand le lac, agité par une puissance mystérieuse, se hérisse de petites vagues et prend des teintes livides et sombres, le cœur de la jeune femme se serre.

Si les esprits des eaux, ces esprits pleins de ruse et de perfidie, avaient tendu une embuscade à celui qui les brave tous les jours et l'avaient entraîné au fond du lac ! Si, à l'heure même où elle compte le voir apparaître, il était ballotté par la vague, pâle et inanimé, au milieu des joncs et des roseaux ! Si une bête féroce l'avait surpris endormi sur le rivage, ou si quelque lâche ennemi l'avait frappé par derrière ! Si elle ne devait plus jamais, jamais revoir celui qui était tout pour elle, celui qui avait remplacé le père, la mère et le frère qu'elle a perdus ! Que deviendrait-elle? et que ferait-on de son enfant? Qui protégerait la veuve sans défense contre la cupidité et la haine de ses ennemis?

Elle irait servir comme esclave quelque maître à la main violente, à la parole injurieuse. Plusieurs la plaindraient dans le secret de leur cœur, mais nul ne serait assez hardi pour élever la voix en sa faveur. Son fils s'entendrait dire par les enfants de son âge : « Arrière, fils de veuve ! arrière, toi qui n'as pas de père pour te protéger ! va-t'en mendier, ou sois esclave comme ta mère. Tu n'es plus fait pour jouer avec nous, ni pour manger à notre table. Arrière, si tu ne veux qu'on t'éloigne à coups de bâton, ou qu'on te jette ces débris de poisson à la figure ! »

Mais voilà que la petite barque apparaît comme un point noir sur l'immensité du lac. Le cœur de la jeune femme s'épanouit ; elle sourit de ses craintes. Les esprits du lac, encore cette fois, n'ont rien pu contre celui qui les brave. Alors elle attache ses regards perçants sur la surface du lac, et calcule le temps qu'elle doit attendre encore. Elle sait déjà de combien les ombres se seront allongées quand la barque heurtera de sa proue le poteau où on l'enchaîne tous les soirs, et quand la tête virile du pêcheur apparaîtra au ras du plancher, éclairée de son doux et fier sourire.

L'enfant s'est réveillé ; rien qu'à voir la figure de sa mère, il devine que la barque approche, et il bat des mains avant même de l'avoir aperçue.

LES FABLES DE L'ARMÉNIEN VARTAN.

Le docteur ou *vartabied* Vartan était né à Pardserpert, ville de la Petite-Arménie, située au milieu des montagnes qui séparent la Cilicie de la Syrie. Aussi l'appelle-t-on ordinairement Vartan Pardserpertsi. Il vivait au treizième siècle, et il mourut en l'an 1271. Il a écrit des ouvrages théologiques, des Commentaires sur divers livres de l'Écriture, des Homélies et une Histoire d'Arménie, qui lui ont valu une grande célébrité en son temps, bien qu'il soit inférieur aux écrivains classiques des beaux siècles de la littérature arménienne.

Est-il certain qu'il soit l'auteur du recueil de fables qui porte son nom? Quelques critiques, les comparant à ses autres écrits, trouvent que tout au moins elles ne sont guère propres à ajouter à sa réputation. Mais il est possible qu'en adoptant un style d'une simplicité presque vulgaire, il ait voulu se mettre à la portée des lecteurs les moins lettrés.

Le manuscrit d'où sont extraites les fables qu'on va lire appartient à la Bibliothèque nationale ; il contient en tout cent soixante-huit fables ou historiettes, parmi lesquelles il en est quelques-unes fort longues. M. J. Saint-Martin en a traduit quarante-cinq [1]. Le copiste de ce manuscrit était un prêtre nommé Pierre, né à Khourhnavel, endroit qui paraît être dans la Cilicie ; il acheva son travail le jeudi 6 août (style grégorien) de l'an 1064 de l'ère arménienne, qui correspond à l'an 1615 de notre ère. Cette copie fut faite pour un archevêque nommé Sérapion.

« Ces fables, dit le traducteur, ne valent ni plus ni moins que celles qui sont attribuées à Esope et à Lokman. Assez bonnes pour le but qu'on se propose, elles ne sont pas plus recommandables sous le rapport de la rédaction. Les idées n'en sont pas toujours bien liées, ni présentées avec toute la clarté désirable, et quelquefois on ne retrouve pas un rapport bien exact ou bien sensible entre le corps de la fable et le petit épilogue qui le suit ordinairement. » [2]

Le Pauvre et l'Aigle.

Un pauvre homme faisait rôtir un peu de viande dans un désert ; mais voilà que l'Aigle fond inopinément sur lui, prend la viande et s'en va.

Le Pauvre se jette dans un buisson en lui disant :

— Si tu es brave, si tu as de la force, viens où je suis.

Les hommes tiennent souvent de pareils discours dans leurs démêlés.

L'Aigle emporta la viande et la posa dans son nid devant ses petits, et s'en alla. Un petit charbon mal éteint, une étincelle était restée attachée à la viande ; elle brûla le nid et les petits de l'Aigle.

Cette fable montre que celui qui est injuste envers des innocents, attire sur lui-même le malheur.

L'Agneau et le Loup.

Un tendre agneau était dans la bergerie ; voilà que le Loup entre et le prend pour le manger.

Renversé sous les pieds du Loup, il disait en pleurant :

— Dieu me met à votre disposition, ayez pitié de moi ; j'ai toujours entendu dire à mes pères que la race des loups fournit de forts donneurs de cor : ainsi faites retentir votre

[1] *Choix de fables de Vartan*, en arménien et en français. Paris, 1825.

[2] Il existe un recueil arménien du même genre, composé au commencement du onzième siècle par le docteur Mikhithar, surnommé Kosch. Le docteur Zohrab en a publié une bonne édition à Venise en 1790.

cor, je vous supplie, afin que j'aie cette satisfaction de vous entendre avant que je ne meure.

Le Loup, flatté dans son amour-propre, écoute ce propos, il s'accroupit et se met à hurler de toute sa force; mais voilà que les chiens s'éveillent et le mordent.

Il s'enfuit sur une colline, s'y arrête, et dit en se lamentant :

— J'ai vraiment mérité ce malheur. Pourquoi ai-je voulu faire le musicien, moi qui n'ai jamais été que boucher?

Cette fable montre que beaucoup de gens sages sont trompés et écoutent de sots propos, et se repentent ensuite comme le Loup; et aussi que beaucoup entreprennent de faire des choses dont ils sont incapables, et, par suite, tombent dans le malheur.

L'Assemblée des Oiseaux.

Les Oiseaux s'étant réunis, ils élurent le Paon, à cause de sa beauté, et le sacrèrent roi.

La Colombe vint alors vers lui, et lui dit :

— O excellent roi, si les Aigles viennent nous attaquer, comment pourras-tu nous secourir?

Cette fable montre que ce n'est pas assez de la beauté pour être un chef, mais qu'il lui faut encore, pour toutes les occasions, le courage, la valeur militaire et une sagesse éprouvée.

Le Renard et l'Écrevisse.

Le Renard et l'Écrevisse vivaient en frères; ils ensemencèrent leur terre, firent la récolte, écrasèrent leur grain, et le mirent en tas.

Le Renard dit alors :

— Allons sur la colline, et celui qui arrivera le plus vite dans l'aire aura le grain.

Pendant qu'ils montaient sur la colline, l'Écrevisse lui dit :

— Fais-moi un plaisir; quand tu voudras courir, tu me toucheras de ta queue, pour que je la sente et que je te suive.

L'Écrevisse ouvrit alors ses pinces, et quand le Renard la toucha de sa queue, elle sauta dessus et la saisit; de sorte que quand le Renard (emporté par sa course) fut arrivé un peu au delà du but, et qu'il se retourna pour voir où était l'Écrevisse, celle-ci tomba sur le tas, et dit :

— Au nom de Dieu, il y a là trois boisseaux et demi, qui sont à moi.

Le Renard étonné lui dit alors :

— Comment, méchante, es-tu venue là?

Cette fable fait voir que les hommes trompeurs emploient beaucoup de paroles et d'actions pour se porter préjudice à eux-mêmes, et que parfois les faibles en triomphent.

L'Aigle, la Perdrix et le Scarabée.

Un Aigle poursuivait une Perdrix. Celle-ci se réfugia chez le Scarabée, qui se porta pour médiateur : l'Aigle ne voulut pas écouter les prières du Scarabée qui en conçut du ressentiment et résolut d'en tirer vengeance; il alla dans le nid de l'Aigle, fit tomber et cassa ses œufs, de sorte que pendant longtemps l'Aigle fut sans enfants.

Cette fable montre qu'il ne faut jamais se faire un ennemi d'un homme même très-pauvre et sans puissance.

Le Chasseur et la Perdrix.

Un Chasseur prit une Perdrix. Celle-ci lui dit en pleurant :

— Ne me tue pas; je prendrai pour toi beaucoup de perdrix et je te les amènerai.

Le Chasseur lui répondit :

— Tu n'es digne d'aucune pitié et tu mourras, toi qui veux trahir tes parents et tes amis.

Cette fable montre que si tu tends des piéges à ton parent ou à ton ami, Dieu désapprouve tes actions et te prépare la pareille.

Le Prince et la Puce.

Un homme du sang royal fut cruellement tourmenté par une puce; il la prit par ruse.

Elle lui dit alors :

— Je vous en prie, ne me tuez pas, parce que le mal que je vous ai fait est peu de chose.

— Eh! répondit le Prince, tu as fait tout le mal que tu as pu.

Cette fable montre que l'on doit punir les petits malfaiteurs, pour que les grands criminels aient peur.

Le Singe et le Pêcheur.

Les Guenons ou les Singes ont l'habitude de faire tout ce qu'ils voient faire à l'homme.

Une Guenon vit un Pêcheur tendre ses filets pour prendre les poissons; puis cet homme s'en alla dîner.

La Guenon descendit aussitôt de son arbre, prit le filet, et, à l'exemple du Pêcheur, elle voulut le tendre pour prendre les poissons, mais si maladroitement qu'elle y fut prise.

— Il est juste, dit-elle alors, que je sois prise, puisque j'ai voulu faire un métier que je n'avais pas appris.

Cette fable montre que vous ne devez pas entreprendre ou désirer de faire des travaux que vous ne connaissez pas : cela n'est pas à propos; ils causent votre perte, sans vous procurer de profit.

Le Corbeau et ses Petits.

Le Corbeau rassembla ses petits et leur donna ses conseils en ces termes :

— O mes chers enfants, ne soyez pas craintifs, mais soyez en garde contre l'homme, surtout quand il se penche vers la terre pour prendre une pierre.

— O notre mère, dirent alors les petits, que feronsnous avant que l'homme ait pris la pierre dans la main? Faudra-t-il donc attendre ce moment?

La mère leur répondit :

— Je reconnais maintenant que vous êtes en état de vous sauver.

Le Bœuf et le Cheval.

Le Bœuf et le Cheval causaient ensemble; le Cheval dit au Bœuf :

— Qui es-tu? à quoi es-tu utile? Moi, Cheval, les rois, les princes et les seigneurs m'ornent d'or et d'argent et s'assoient sur moi.

— Je suis, lui repartit le Bœuf, celui dont les peines et les travaux portent l'abondance dans tout le monde; toi et ton roi vous mangez, et tous les hommes mangent le fruit de mes travaux. Si je ne travaillais pas, toi et ton roi, il vous faudrait mourir : ainsi ne sois pas ingrat.

Le Renard et le Chameau, ou la Patience.

Le Renard trouva un Chameau près de mourir; il se plaça auprès de lui, et le Chameau lui dit :

— Pourquoi restes-tu ici?

Le Renard répondit :

— Tu vas mourir, et je mangerai ta chair.

— O Renard, vil esclave de Dieu, répondit le Chameau, ne peux-tu pas patienter? Mon cou est long, et il faudra bien du temps à mon âme pour sortir.

— Je suis d'une race patiente, dit le Renard, et je puis encore attendre ta mort pendant quarante jours.

Histoire d'un Sot et d'une Pastèque.

Un homme stupide avait un écu; il le prit et s'en alla à la ville pour acheter un âne.

Il parcourut toute la ville et tout le marché, sans trouver un âne pour un écu; il revint au marché, et il y vit une grosse pastèque. Il s'écria tout étonné :

— Qu'est-ce que c'est que ça?

Les marchands s'aperçurent qu'il était sot; ils lui dirent :

— C'est l'œuf d'un âne de l'Inde; il en sortira un âne indien très-grand.

Tout joyeux, il leur donna son écu et prit la pastèque. Ceux-ci lui dirent :

— Prends garde de ne pas casser cet œuf, parce que si l'Ane en sortait il s'enfuirait.

Il emporta la pastèque et s'en alla par un chemin en pente; son pied glissa, la pastèque alors lui échappa et alla en roulant jusque dans le plus épais du bois; un Lièvre qui courait dans ce bois se mit à s'enfuir.

L'homme crut que l'œuf s'était cassé, et que c'était l'âne qui en était sorti et s'enfuyait. Il courut après le Lièvre qu'il appelait :

— Malheur à moi! ô âne de l'Inde, ne te sauve pas. *Kouri, kouri,* lui criait-il, aie pitié de moi, reviens vers ton maître.

Le Sanglier et le Renard.

Le Sanglier aiguisait ses dents avec beaucoup de peine et de travail; le Renard vint et lui dit :

— Pourquoi te fatigues-tu tant, puisqu'il n'y a pour le moment aucune crainte de guerre et de combat?

Le Sanglier lui répondit :

— Tais-toi, pauvre petit Renard. Tu n'es pas habile à la guerre; car qui pourrait préparer et aiguiser ses armes en ce moment-là? Il faut les aiguiser quand on a du loisir.

LES RÉCIFS DE CORAUX
DES MONTAGNES DU JURA.

Le voyageur qui traverse la chaîne du Jura a peine à se figurer que ces montagnes accidentées, sillonnées par de longues vallées aux pentes adoucies, coupées par des défilés ou *cluses* aux parois escarpées, creusées en cirques abrupts, terminées dans leurs sommets par des voûtes arrondies, des plateaux ou des crêtes tranchantes, soient composées entièrement de terrains déposés horizontalement dans les mers qui se sont succédé pendant les périodes incommensurables des temps géologiques. Ces mers ont disparu, mais elles ont laissé comme témoins irrécusables de leur existence les dépouilles des animaux qui vivaient dans leur sein. L'apparition des Alpes a troublé l'horizontalité de ces couches marines; elles ont été refoulées et se sont plissées et déchirées comme des feuilles de papier empilées sur une table que l'on refoulerait horizontalement avec la main : elles n'offrent plus l'aspect plat et uniforme que présenteraient plusieurs fonds de mer disposés parallèlement les uns au-dessus des autres, comme les feuilles de papier superposées auxquelles nous les avons comparées. Les couches jurassiques se sont plissées et courbées, ce sont les vallées et les voûtes; déchirées, ce sont les crêtes longitudinales des vallées, bords tranchants des feuilles fendues suivant leur longueur sous l'effort d'une trop forte pression; enfin elles se sont rompues en travers, ce sont les *cluses* ou défilés transversaux. La sagacité persévérante des géologues suisses, et de Thurmann en particulier, a su débrouiller ce chaos apparent et rétablir la continuité des couches rompues ou disloquées. D'un côté à l'autre des parois d'une vallée ou des escarpements d'une cluse, ils retrouvaient les mêmes couches. Comme preuve de leur ancienne continuité, ils avaient d'abord leur nature minéralogique; en effet, ces couches étaient calcaires, argileuses ou crayeuses; leur couleur, leur feuilletage, leur dureté, étaient sensiblement les mêmes. Mais, en outre, ces géologues avaient la démonstration de leur continuité par l'identité des débris d'animaux dont les parties dures, conservées dans le sein de la pierre, sont connues sous le nom de *fossiles*. Bientôt on reconnut que certains de ces fossiles, se retrouvant toujours dans une même couche, permettent de la reconnaître sûrement : ce sont les fossiles dits *caractéristiques*. Tous ne le sont pas; car les fossiles qui se trouvent dans une couche ne sont pas des êtres d'un type nouveau et inconnu créés après la destruction de ceux qui les ont précédés; ce ne sont pas des générations nouvelles et dépourvues d'ancêtres, mais des formes modifiées par les différents milieux qu'elles ont successivement habités. Les ammonites, ces grandes coquilles en spirale dont notre planche représente, au milieu et en bas, deux individus, l'un couché, l'autre dressé [1], se sont propagées sous mille formes variées depuis les couches les plus anciennes jusqu'aux plus récentes de tous les terrains auxquels leur analogie avec ceux qui forment notre chaîne de montagnes a fait donner le nom de *terrains jurassiques*. Pendant longtemps on se contenta d'étudier ces fossiles sans les comparer sous le point de vue de leurs stations aux êtres vivant actuellement dans nos mers, avec lesquels ils ont la plus grande analogie. Celle des formes avait été reconnue depuis longtemps. Les ammonites se rapprochaient des nautiles qui nagent dans les mers tropicales; les oursins avaient la configuration de ceux que nous retrouvons sur nos côtes. Il en était de même des polypiers, qui occupent la plus grande partie de la planche; mais on avait négligé d'étudier le groupement, les stations, l'*habitat* de ces êtres. En effet, de même que certains poissons séjournent constamment sur les côtes, tandis que d'autres s'aventurent en pleine mer, de même les mollusques et les autres animaux dont les restes fossiles nous ont été conservés occupent des stations déterminées. Il y a plus : la nature minéralogique du fond de la mer a une influence déterminante sur leur existence; les uns s'enfoncent dans la vase, les autres se fixent sur les rochers les plus durs; les uns recherchent les eaux tranquilles et peu profondes aux fonds vaseux; quelques-uns préfèrent les flots agités qui déferlent sur les roches sous-marines; d'autres s'éloignent des côtes et vivent dans la haute mer. Les animaux fossiles étaient soumis aux mêmes lois.

Un géologue suisse, Amand Gressly, mort prématurément, et disciple de la célèbre école de Neuchâtel qui jeta tant d'éclat de 1836 à 1846, alors qu'elle comptait dans son sein des naturalistes tels que Louis Agassiz, Édouard Desor et Charles Vogt, est le premier qui ait reconnu et signalé ces faits. Il distingua ce qu'il appelait des *facies* ou aspects de terrain. Le premier est le *facies vaseux;* il est le résultat du dépôt sur le rivage de vases, de boues et de sables qui ont produit les argiles, les marnes, les sables, les grès, et certains calcaires marneux et homogènes. Dans les mers géologiques comme dans les mers actuelles, ces fonds vaseux étaient habités par des mollusques à coquilles minces, à couleurs ternes, tels que les moules, les pholadomies, les tellines, les solens ou

[1] Voy. aussi t. XXXIII, 1865, p. 335; et t. II, 1834, p. 204 et 381.

manches de couteau, les huîtres, et enfin les ammonites et les bélemnites : celles-ci sont figurées dans notre planche s'élevant dans les eaux au-dessus des coraux [1]. Les espèces existantes de beaucoup de ces genres, telles que les moules, les pholadomies, les solens, les tellines, aiment à s'enfoncer dans le sable ou dans la vase où ils sont à l'abri du choc des vagues. Les espèces géologiques avaient les mêmes habitudes. De même les tortues marines de nos mers actuelles viennent déposer leurs œufs dans le sable où ils éclosent sous l'influence de la chaleur solaire. Les tortues fossiles avaient les mêmes habitudes : aussi voyons-nous représenté sur notre planche un promontoire où de



Les Récifs de coraux des montagnes du Jura. — Dessin de Freeman.

grandes tortues se traînent sur le rivage ; ce sont celles dont les carapaces, extraites des carrières des environs de Soleure, sont l'ornement du Musée de cette ville.

Nous passons au *facies corallien*, dont notre gravure est plus spécialement l'image restaurée. Tout le monde sait que les coraux ou polypiers ont construit la plupart des petites îles dont la surface de l'océan Pacifique est parsemée. Ces îles sont l'ouvrage des petits animaux architectes des polypiers pierreux, qui forment autour d'elles une ceinture de récifs redoutés des navigateurs et sur lesquels vinrent échouer les frégates de la Pérouse. Quelques-uns de ces

[1] Voy. aussi t. XVI, 1848, p. 120.

îlots se composent uniquement d'une ceinture de coraux entourant une lagune communiquant avec la mer par une ou plusieurs ouvertures. Ce sont ces îles dont l'illustre Charles Darwin a décrit le mode de formation, et qui sont connues sous le nom d'*Attols*. Gressly a reconnu l'existence de ces récifs de polypiers dans le Jura. Souvent ils sont rompus, déformés et disloqués par suite du plissement et de la rupture des couches, mais toujours parfaitement reconnaissables aux coraux qui les composent, et dont notre planche a reproduit les principales formes ; elles sont analogues à celles des coraux actuels de la mer du Sud. Les uns sont ramifiés comme le corail rouge des bijoutiers (¹), les autres sont arrondis et couverts de saillies sinueuses ou de cavités. Les récifs de coraux ont leurs habitants spéciaux : ce sont d'abord les écrines, animaux fixés, semblables à une fleur portée par son pédoncule : trois sont figurés en bas et à gauche de la gravure ; à droite on aperçoit un oursin avec ses baguettes en forme de massue ; à droite de l'ammonite, une pholadomie et deux gryphées ; toujours en bas et à gauche, les dicérates représentées par les deux dernières coquilles ; près d'elles, un ptérocère, coquille remarquable par ses six prolongements épineux, dont le second repose sur une éponge du genre *Scyphia*, et le troisième semble implanté dans une autre éponge du genre *Cnemidium*. Un pecten est couché entre le ptérocère et l'ammonite, une vis entre les deux ammonites. Enfin, pour achever le tableau, nous voyons des poissons appartenant aux genres *Lepidotus* et *Pycnodus* circuler au milieu des coraux ramifiés, et au-dessus, en pleine mer, un plésiosaure, et dans les airs trois ptérodactyles, le premier représentant les reptiles pélagiques, les trois autres les reptiles volants à l'aide d'ailes semblables à celles de nos chauves-souris.

Qu'on se garde bien de crier à la fantaisie ! Tout voyageur instruit peut s'assurer que ces animaux existent dans les localités mentionnées par Gressly. Non loin de Soleure, près du village de Gunzberg, l'*Attol* a conservé sa forme circulaire ; un autre, au nord du village de Laufen, dans le Jura bernois, entoure la montagne Bleue. Plusieurs récifs brisés se trouvent près du mont Terrible et du village de Delémont, dans le même canton, et ces récifs géologiques sont accompagnés de fonds vaseux où l'on retrouve les coquilles que nous avons mentionnées, et dont quelques-uns, telles que les ammonites, les gryphées et les pholadomies, sont figurées sur notre planche.

Les bancs de coraux et les fonds vaseux étaient des formations littorales semblables à celles des mers actuelles. Quand les fossiles deviennent rares ou disparaissent, on peut affirmer qu'on marche sur un terrain déposé en pleine mer, que Gressly désignait sous le nom de *facies pélagique*. Actuellement encore il en est de même. Les côtes sont riches en animaux et en végétaux ; la pleine mer est pauvre, quoique la vie ne soit pas entièrement éteinte, même dans les plus grandes profondeurs (²).

Ainsi donc, une seule chaîne de montagnes peu élevées, formée de dépôts marins relativements récents, nous montre que de grands changements de climat se sont opérés à la surface de la terre. Les mers jurassiques étaient des mers tropicales nourrissant des animaux dont les congénères ne se retrouvent plus que dans les mers les plus chaudes du globe ; par suite des mouvements de l'écorce terrestre, ces mers ont disparu ; ce qui était océan est devenu continent, mais jamais la vie ne s'est éteinte : à une forme marine a succédé une forme terrestre ; les algues ont été remplacées par une végétation continentale. En même temps le climat changeait, la température s'abaissait, l'époque glaciaire arrivait, et ces fonds de mer exondés étaient recouverts d'un manteau de glace appuyé sur les Alpes et transportant ces énormes blocs erratiques, originaires des montagnes du Valais et de la Savoie, dont le Jura est couvert. Même sous cette froide enveloppe, la vie persistait ; les animaux des pays froids, le renne, l'élan, le rhinocéros laineux, l'éléphant à longs poils, circulaient dans les forêts ou habitaient les marécages voisins des glaciers. L'homme lui-même, comme l'Esquimau actuel, vivait au milieu de ces frimas et chassait les grands animaux qui lui fournissaient à la fois la nourriture et le vêtement. C'était l'homme de l'âge de la pierre taillée. Cependant, sous l'influence de causes cosmiques encore inconnues, le climat se radoucissait, les glaciers se fondaient et se retiraient dans les montagnes où nous les retrouvons aujourd'hui. La végétation actuelle s'établissait sur le sol réchauffé : le pin, le sapin, le hêtre, le chêne, dominaient dans les forêts ; l'homme sauvage se civilisait ; le bronze, puis le fer, remplaçaient dans la fabrication des armes ou des outils les silex taillés et les ossements des animaux. C'est l'époque lacustre, où les premiers habitants de la Suisse habitaient des huttes construites sur pilotis dans les lacs, aux lieux mêmes où nous voyons actuellement les villes et les villages riverains des lacs de Zurich, de Neuchâtel et de Genève. Un climat tempéré favorisait cette civilisation à peine dégagée des langes de la barbarie : l'agriculture naissait, l'homme avait appris à domestiquer les animaux, et son instinct artistique s'essayait sur les ornements des fibules, des anneaux, des colliers et les poignées des épées de bronze ; l'art, né avant la science, se perfectionnait désormais avec elle ; mais l'histoire n'existait pas encore, et de cette longue enfance de l'humanité nous ne possédons que des ouvrages matériels et pas un document écrit. La langue que parlaient ces peuplades a été ensevelie dans un éternel oubli. L'histoire ne date que d'hier, tandis que l'homme, le dernier venu sur la terre, compte déjà des siècles d'existence dont la science ne saurait fixer le nombre, mais dont elle prouve la réalité. Dans le perfectionnement successif et continu des règnes organisés, dans la marche de l'humanité, nous voyons se manifester la grande loi de l'évolution qui régit l'univers. Suivant une direction déterminée, le progrès peut s'immobiliser ; il peut se ralentir ou s'exagérer suivant une autre, mais il ne s'arrête jamais complétement. Cette pensée, trésor intellectuel de la conscience publique, est à la fois un encouragement à obéir chacun dans sa sphère, quelque limitée qu'elle soit, à cette loi du progrès, et une consolation lorsque ces efforts semblent vains et superflus. Le pays lui-même où nous avons étudié les récifs coralliens de l'époque jurassique est une preuve de cette vérité. Sous l'égide de la science et de la liberté, la Suisse marche d'un pas assuré dans cette voie du progrès lent et continu dont la terre elle-même lui a révélé l'existence, et qui doit être la règle des peuples comme elle est celle de la nature.

(¹) Voy. t. II, 1834, p. 299 ; t. XXXII, 1864, p. 343.

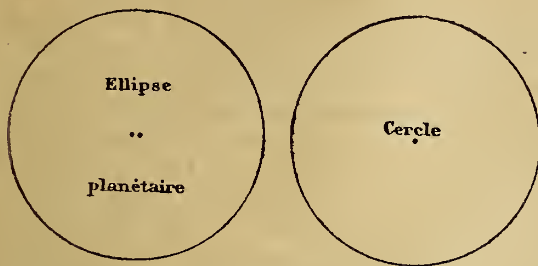
(²) Voy. à ce sujet un article sur le voyage du *Challenger*, dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 août 1874.

ASTRONOMIE.

VÉRITABLE FORME DE L'ORBITE TERRESTRE ET REPRÉSENTATION DU MOUVEMENT ABSOLU DE LA TERRE DANS L'ESPACE.

Les orbites des planètes, c'est-à-dire les chemins parcourus par elles autour du Soleil comme centre ou foyer, sont, on le sait, des ellipses, mais des ellipses si peu différentes d'un cercle que, à première vue, il est presque impossible de les en distinguer.

Voici, du reste, pour la Terre, l'ellipse de son orbite d'une part, et d'autre part un cercle ayant pour diamètre le petit axe de cette ellipse. L'excentricité est d'environ $\frac{1}{53}$, soit, ici, un millimètre.



Par suite de cette comparaison, il conviendrait donc presque mieux de nommer une telle ellipse *un cercle à deux centres;* car le peu d'éloignement des foyers exclut toute idée d'ellipse, dans l'acception ordinaire et immédiate de ce mot.

Mais si, relativement au Soleil comme centre ou foyer, les orbites des planètes sont représentées par des courbes fermées, il n'en est pas de même quand on considère ces mêmes orbites relativement à l'espace.

En effet, le Soleil n'est pas immobile dans l'espace, mais animé d'un mouvement propre par lequel il entraîne avec lui la Terre et tout le système planétaire. Ce mouvement est actuellement dirigé vers la constellation d'Hercule avec une vitesse de soixante millions de lieues environ par année; il s'ensuit que, se doublant de ce nouveau mouvement, le mouvement des planètes devient complexe et que la forme de leurs orbites est modifiée en conséquence des chemins multiples ainsi parcourus.

Or, ainsi qu'on le voit dans la figure ci-contre, qui est l'orbite de la Terre, non plus simplement l'orbite autour du Soleil, mais bien l'orbite dans l'espace, c'est-à-dire le chemin que verraient décrire à la Terre les habitants des mondes des étoiles, s'ils pouvaient la voir, la forme de cette orbite est une épicycloïde, non pas une épicycloïde serpentante et continue comme l'épicycloïde lunaire que



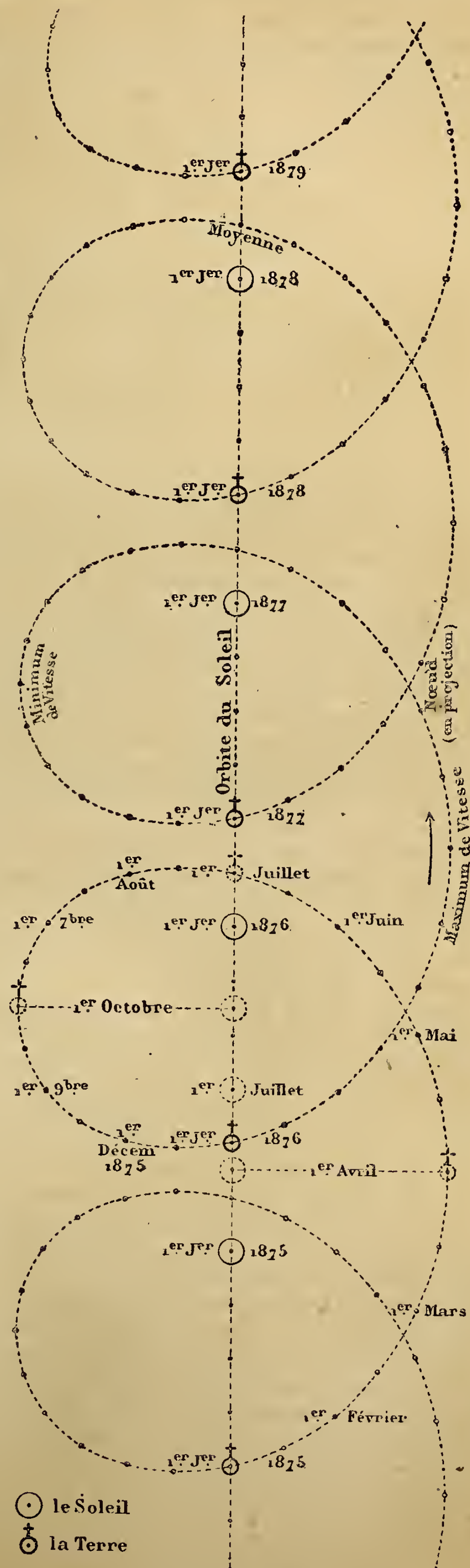
nous reproduisons sur cette petite figure, mais une épicycloïde bouclée, c'est-à-dire qui revient sur elle-même à chaque révolution de la planète autour du Soleil et de manière à produire une rétrogradation complète dans la moitié de cette révolution.

Il en est ainsi parce que, relativement au Soleil, le mouvement de la Terre est beaucoup plus rapide que celui de la Lune par rapport à la Terre.

Cette circonstance crée, du reste, un nouvel état dans la physiologie de la Terre : c'est l'accélération et le ralentissement alternatifs de son mouvement sur la marche moyenne, et cela selon que la translation s'opère à l'orient ou à l'occident du Soleil. Au surplus, c'est ce que traduit assez bien notre figure par l'espacement des divers points du parcours, qui sont tous placés à des distances correspondant à des intervalles de temps égaux.

Mais comme toutes les forces du système solaire sont concentrées dans le Soleil lui-même, il s'ensuit que ces inégalités et ces rétrogradations, toutes réelles qu'elles soient dans l'espace, disparaissent pour la Terre, absorbées qu'elles sont dans la masse des actions et des influences solaires.

Ce n'est pas tout; car, en même temps que l'orbite de la Terre est représentée par cette sorte d'épicycloïde bouclée, la direction du mouvement de translation du Soleil étant inclinée de 60 degrés environ sur le plan de l'écliptique,



tique, puisqu'elle aboutit à la constellation d'Hercule, il s'ensuit qu'au lieu de se dessiner dans l'espace sur un plan droit, cette orbite décrit une spirale formée de grands et de petits anneaux; de telle sorte que si, à la faveur des

nœuds sur un plan droit, la Terre eût dû, en revenant chaque année, passer exactement par l'un des points où



elle s'était trouvée un an auparavant par la superposition de ces mêmes nœuds dans le plan incliné, elle ne repasse, au contraire, jamais par le même point du ciel. On peut dire qu'*elle tombe obliquement dans le vide infini*, avec le Soleil et tout le système planétaire.

Quoi qu'il en soit de toutes ces considérations, l'orbite terrestre, qui était autrefois inconnue, puisque la Terre était considérée comme immobile au centre du monde, cette orbite une fois sortie de l'immortelle découverte de Copernic, faisant aussi son progrès et son développement dans l'esprit humain, et y étant devenue une courbe fermée, y existe aujourd'hui sous la forme d'une ligne sans fin, dévorant à son tour l'espace, et douée ainsi d'une sorte d'existence relative et de vie sidérale.

Ce que nous venons de dire de la Terre s'applique à toutes les autres planètes du système solaire et à leurs lunes ou satellites. Il faut le dire aussi pour toutes les étoiles, qui sont des soleils, et pour tous les systèmes de mondes qui gravitent autour d'elles.

En présence d'un tel dédale et d'une telle complexité de mouvements de toutes sortes qui s'enroulent, se croisent et s'enchevêtrent sous mille formes les uns dans les autres et dans tous les sens; en présence de toutes les inégalités et les perturbations infinies qu'ils produisent, que deviennent les anciennes idées sur l'immobilité de la création et la prétendue stabilité des cieux?

Comme notre Soleil, toutes les étoiles voguent dans l'espace vers des directions variées et avec des vitesses considérables. Il n'y a rien de fixe dans l'univers. Tout marche... vers des destinées inconnues.

La réalité vient donc ici redresser les erreurs de l'imagination et rappeler à la vanité humaine qu'elle avait un peu créé le monde à son image, et que l'immobilité apparente des choses provient uniquement de notre petitesse relative et du peu de durée de notre frêle existence. La terre n'est pas passée deux fois par le même chemin; tout change, tout marche dans la nature.

PÈRE ET MÈRE.

Beaucoup d'auteurs, dans leurs Mémoires, parlent avec amour et reconnaissance de leur mère; ils lui doivent, disent-ils, tout ce qu'ils ont eu de vertu. C'est très-bien; mais leur père! Souvent ils n'en disent mot. Il semble qu'ils n'aient pas eu de père. Ce ne doit pas être toujours juste : peut-être aura-t-il été moins tendre, moins caressant; il aura eu une autre manière d'aimer. Faut-il pour cela l'oublier? Nous trouvons dans une des charmantes « allocutions » que le philosophe Damiron adressait aux écoliers de Chantilly (¹) quelques lignes qu'il nous paraît utile de citer :

« On a dit que c'est sur les genoux de la mère que se forme ce qu'il y a de plus excellent au monde, un honnête homme et une honnête femme. Mais peut-être faudrait-il ajouter que c'est aussi sous le regard vigilant et par les soins assidus du père, par sa prudence, sa fermeté, sa sévérité même au besoin, que ce bien s'accomplit. Un enfant à élever, c'est une âme à former, et il y a là une œuvre, un chef-d'œuvre qui est bien au-dessus de tous ceux de l'art et de la science. S'il y faut la sollicitude de la mère, il y faut aussi celle du père, et ce n'est pas trop de leur concours dévoué pour suffire à cette sainte et difficile tâche. »

LA DOUCEUR ET LA BONTÉ.

La douceur attire, la bonté retient. La douceur se prodigue, la bonté se concentre. La douceur charme, la bonté console. Même séparées, elles ont fermé bien des blessures, calmé bien des douleurs; unies, quel bien ne répandent-elles pas? Heureux et béni celui qui les possède toutes deux!

UN ÉTEIGNOIR DU SEIZIÈME SIÈCLE.

L'éteignoir de la collection de M. Delaharche, que l'on a pu voir l'automne dernier à l'Exposition de l'Union centrale des beaux-arts appliqués à l'industrie, est en fer et peut appartenir au quinzième ou au seizième siècle.

On trouve dans les anciens inventaires la mention d'ustensiles de ce genre; ils y sont quelquefois désignés sous le nom d'*antonnoire* ou *entonnoire*, peut-être parce qu'ils avaient la forme de l'objet encore ainsi nommé : cette ressemblance est sensible dans la tête coiffée d'un capuchon pointu que l'on a sous les yeux.



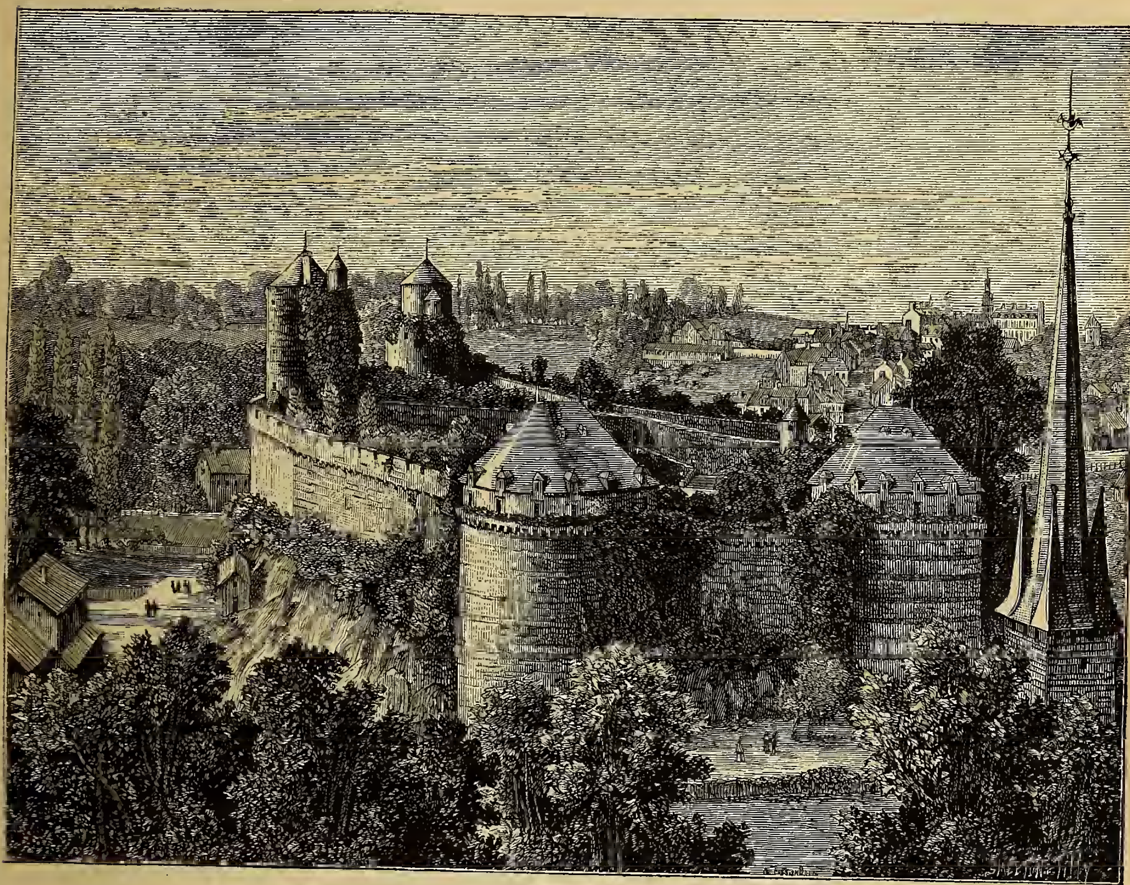
Un Éteignoir du seizième siècle. (Collection de M. Delaharche.) Dessin de Sellier.

Il est permis de croire que l'usage de l'éteignoir remonte beaucoup plus haut que les plus anciennes mentions qu'on en trouve. En effet, on a dû en sentir le besoin aussitôt que l'on a commencé à se servir de chandelles de cire, de suif ou de résine; or, les unes et les autres ont été employées non-seulement pendant tout le moyen âge, les premières étant plus particulièrement réservées au service du culte; mais on sait même qu'on les a connues dès l'antiquité la plus reculée, et qu'elles ont peut-être précédé en Grèce et en Italie l'habitude de brûler de l'huile.

(¹) Voy. la Table de quarante années.

LE CHATEAU DE FOUGÈRES

(ILLE-ET-VILAINE)



Le Château de Fougères. — Dessin d'Albert Tissandier.

Nous dirons, pour parler comme autrefois, que précisément à la limite de l'ancien duché de Bretagne du côté de la frontière de France, — un peu au delà du point de contact des départements de la Mayenne et d'Ille-et-Vilaine, — on voit, à égale distance entre le bourg de Montaudin et le village de Romagne, une vieille petite ville de 9 500 habitants, que commande du haut de son rocher de granit un château flanqué de treize tours et tourelles : c'est Fougères, cité industrielle où fleurit surtout la fabrication des chaussures de cuir; on n'y compte pas moins de 5 000 cordonniers, un peu plus que moitié de sa laborieuse population. Au point de vue de la défense du sol, Fougères a été considérée comme la clef de la Bretagne avant la réunion de celle-ci à la France. Un poëte célèbre, lâchant la bride à la faconde de son esprit fantaisiste, a fait de Fougères la bizarre description suivante : « Figurez-vous une cuiller; grâce pour ce commencement absurde. La cuiller, c'est le château; le manche, c'est la ville. Sur le château, rongé de verdure, mettez treize tours, toutes diverses de forme, de hauteur et d'époque; sur le manche de ma cuiller, entassez une complication inextricable de tours, de tourelles, de vieux murs féodaux chargés de vieilles chaumières, de pignons dentelés, de toits aigus, de croisées de pierre, de balcons à jour et de jardins en terrasse. Attachez ce château à cette ville, et posez le tout en pente et de travers dans une des plus vastes vallées qu'il y ait. Coupez le tout avec les eaux vives de la rivière sur laquelle jappent jour et nuit des moulins à eau; faites fumer les toits, chanter les filles, crier les enfants, éclater les enclumes : vous avez Fougères. » [1] Il faut dire à l'éloge du poëte que la singularité de l'image n'ôte rien à l'exactitude du portrait et le rend même plus saisissant par sa singularité. Ce cours d'eau limpide qui fait battre les marteaux et tourner les meules, c'est le *Nançon;* la vallée, vaste et profonde, se nomme le *Couesson;* elle a été, du douzième au dix-huitième siècle, le théâtre de grandes actions militaires. Les tours ont chacune un nom particulier, par exemple, celles du donjon qui fut rasé en 1630. Elles datent du treizième siècle. L'une s'appelle la tour *Guibé,* l'autre la tour *Mélusine;* celle-ci fut construite, vers 1242, sous Henri de Lusignan qui prétendait descendre de la fée Mélusine, que le peuple nomme à bon droit, et non par corruption, la mère Lusine ou Lusigne, puisqu'il désigne, sans le savoir, par ce nom, la dame de Mervant, femme de Guy de Lusignan, roi de Jérusalem, laquelle fut par son mariage la mère des Lusignans [1]. La troisième tour du donjon, — la plus élevée, — est appelée la tour du *Gobelin,* vieux mot qui signifie le démon. Dans quelques provinces, on menace encore les enfants du Gobelin.

Fougères, autrefois chef-lieu du Fougerais et siége d'une baronnie, est inscrit dans l'histoire de nos guerres étrangères et civiles aux dates suivantes :

En 1166, le roi d'Angleterre Henri II détruit l'ancien château, qui est reconstruit peu de temps après par Raoul de Fougères : c'est celui dont on voit encore les restes.

En 1173, le même roi Henri reprend le château et la ville.

Jean Sans-Terre l'investit et s'en rend maître en 1202.

(1) Victor Hugo, lettre à Louis Boulanger.

(1) D'autres étymologistes expliquent différemment ce nom; le doute permet de choisir.

Bertrand du Guesclin, qui avait reçu du roi Charles V mission de pacifier la Bretagne, le soumet à la couronne, ainsi que d'autres places, en 1372.

Dans la nuit du 23 au 24 mars 1448, Fougères tombe au pouvoir des Anglais; ils l'occupent pendant quarante ans.

Le 25 juillet 1488, la Trémouille, commandant de l'armée de Charles VIII, reprend cette place aux troupes anglo-normandes après un siége de neuf jours. Ce fut le prélude de la célèbre bataille de Saint-Aubin du Cormier qui décida de la paix et amena la réunion de la Bretagne à la France.

En 1583, Fougères est pris par le duc de Mercœur, l'un des plus illustres partisans de la Ligue; il ne le rendit à la couronne que quinze ans après, en 1598.

Richelieu, vainqueur de ses ennemis au dedans comme au dehors, après la fameuse journée des dupes, fit raser la plupart des places fortes qui portaient ombrage au pouvoir royal; le donjon de Fougères tomba.

Enfin, en 1793, les Vendéens essayèrent vainement de disputer aux troupes républicaines les restes du château; ils furent vaincus.

LE CHOCOLAT AU TEMPS DE LOUIS XIV.

Au dix-septième siècle, on reléguait le chocolat dans la boutique des apothicaires. On lit dans Vigneul de Marville : « On sait que le cardinal Bracantio a fait un traité du chocolat; mais on ne sait peut-être pas que le cardinal de Lyon, Alphonse de Richelieu, est le premier en France qui ait usé de *cette drogue*. J'ai ouï dire à l'un de ses domestiques qu'il s'en servait pour modérer les vapeurs de sa rate, et qu'il tenait ce secret de quelques religieux espagnols qui l'apportèrent en France. »

THOMAS ARNOLD.

LES ÉCOLES ANGLAISES.

Suite. — Voy. p. 214.

L'école anglaise reste chère à ceux qui y ont été élevés : de toutes les parties du monde ils lui envoient des dons précieux, des ouvrages rares, des collections, témoignages touchants d'affection filiale. C'est que là ils ont fait l'apprentissage sérieux de la vie. Initié de bonne heure à la liberté, l'élève s'exerce à se gouverner lui-même, à ne pas céder aux entraînements de la paresse ou du plaisir, à s'astreindre à la pratique du devoir pris dans la grande acception du mot; il se sent responsable envers lui-même et envers les autres.

— Vos élèves n'abusent-ils jamais de leur liberté au détriment de leurs études? demandait-on à un maître.

— Oui, quelques-uns en abusent; mais nous aimons mieux cela que si tous ensemble n'apprenaient pas à en user.

Le principal administre moins qu'il n'enseigne. « Avec leur bon sens pratique, les Anglais veulent qu'un chef d'école soit avant tout un instituteur. Il est la clef de voûte de l'édifice. Tant vaut le maître, tant vaut l'école. Aussi est-il toujours choisi avec le plus grand soin. Il le faut non-seulement instruit, mais affable, de mœurs irréprochables, sympathique à la jeunesse, juste et véridique dans ses paroles, droit dans ses actes. Revêtu du caractère sacré d'ecclésiastique, qui dans l'Église réformée n'exclut pas le mariage, il joint l'autorité du père de famille à celle du professeur. Il prie à l'église avec ses élèves, et prêche surtout d'exemple. Autorisé par l'usage à recevoir des pensionnaires, et enseignant la plus haute classe, la sixième(1), il est en rapport continuel avec les grands élèves, qu'il « forme à son image et pénètre de son esprit. Par eux, ses sentiments, ses opinions, rayonnent de proche en proche. »

Les *monitors*, *prepositors*, *prefets*, institués légalement, selon leur mérite, ont une part d'autorité, et maintiennent énergiquement leurs droits. Leur fonction n'a rien qui sente l'espionnage; ils ne font point de rapports au principal ni aux maîtres de pension. Ils punissent, sous leur propre responsabilité, par un pensum ou par un coup réglementaire sur la main, ou sur le dos avec la baguette, qui est l'attribut distinctif de leur puissance. Le coupable peut en appeler aux monitors assemblés ou au chef de l'école; mais la sentence est rarement révoquée, parce qu'elle est rarement injuste.

C'est aux monitors, c'est-à-dire aux quinze premiers élèves de l'école, que sont dévolues l'autorité et la responsabilité qu'elle entraîne, à la condition toutefois de n'infliger aucun châtiment corporel à un enfant au-dessus de la seconde division de cinquième. Ils sont tenus de maintenir le bon ordre parmi les élèves, surtout le soir; de rechercher et de punir toute faute morale sérieuse, comme l'abus tyrannique de la force, l'ivresse, un langage ou des actes grossiers; toute violation d'une règle bien connue, comme la défense de fumer, d'entrer dans un estaminet, de lancer des pierres dans la rue.

Cette surveillance exercée par les élèves est de beaucoup préférable à la surveillance illusoire de nos maîtres d'étude, qui sont tout à fait inconnus en Angleterre. Elle coupe court à l'antagonisme de l'écolier et du maître, à l'hostilité sourde qui amène l'insubordination. Le camarade puni aujourd'hui peut devenir monitor l'an prochain, s'il se distingue dans ses études et sa conduite. Le règlement est impersonnel et plane sur tous. S'il se commet un abus, la vigilance du maître est là pour l'arrêter.

Cette tâche difficile est aplanie par l'obéissance à la règle et le respect de ceux qui la représentent. « L'Anglais a la superstition louable de la légalité. Qu'une loi soit gênante, dure, absurde même, il s'incline et la subit. » Le Français discute la loi déjà faite, l'Anglais discute la loi *à faire*. Dès qu'elle existe, il lui obéit les yeux fermés. C'est qu'il sait bien que la loi est la seule sauvegarde de ce qu'il chérit le plus au monde, la liberté. « Vous voulez être libres, et vous ne savez pas obéir à la loi ! »

Les distributions solennelles, énergiques stimulants de l'amour-propre, sont bannies des écoles anglaises. « Les prix, livres ou médailles, dont la valeur s'élève de 75 francs jusqu'à 1 250 francs, se donnent en quelque sorte à huis clos. » La classe qui y a droit assiste seule, sans que le reste de l'école en soit même informé. La liste des sujets de composition comprend dix ou douze questions de nature très-diverse, parmi lesquelles les élèves choisissent librement celles qu'ils veulent traiter. Chaque concurrent en prend quatre ou cinq, selon sa force. Il s'agit moins d'*embrasser* plusieurs sujets que d'en *étreindre* quelques-uns. Au lieu de nos amplifications de collége, l'élève parle toujours en son nom, avec ses propres opinions et sa courte expérience. Il forme ainsi son jugement, exerce son observation, et acquiert de l'indépendance d'esprit.

Les devoirs sont beaucoup moins nombreux que dans nos lycées. Des concours ouverts pour les classes supérieures dans toutes les écoles publiques, annoncés dans les journaux, donnent droit à des pensions annuelles de 1 000 francs à 2 500 francs, payables pendant quatre,

(1) Au rebours de nos colléges, les classes se chiffrent en montant de 1 à 6, avec divisions et subdivisions.

six et sept ans, à la condition pour les lauréats de poursuivre leurs études aux universités d'Oxford ou de Cambridge. Le séjour des élèves à l'école n'est pas limité. Au lieu de monter d'une classe à la fin de l'année scolaire, chacun avance suivant son travail et sa capacité. « La moyenne des études classiques, avant d'entrer à l'Université, est de cinq à six ans; mais on a vu des élèves d'élite franchir en trois ans tous les degrés de l'échelle. »

Nous n'insisterons pas davantage sur les études et leurs programmes, donnés avec détails dans le rapport que nous avons cité. Nous n'avons voulu qu'indiquer les principaux traits d'un système peu connu en France, si différent du nôtre, et qui peut se résumer ainsi : Écoles indépendantes de l'État; pensions annexées continuant la vie de famille pour l'écolier; liberté de travail et de distractions en dehors des classes; discipline et surveillance confiées aux élèves qui s'en sont montrés dignes par leurs travaux et leur conduite; absence des stimulants qui s'adressent à la vanité; l'émulation maintenue par les concours, par les prix, par le passage d'une classe inférieure à une classe supérieure, d'après les notes et l'aptitude de l'élève, au lieu de la promotion en masse, sans examen, d'une année à l'autre. L'ombre du tableau est le *fagging*, sorte de servitude imposée par les grands aux petits; le *junior* doit obéissance au *senior*. Il est tenu de faire ses commissions, de l'éveiller le matin, de faire son feu, de brosser ses habits, d'épousseter sa table, de porter ses livres en classe; bref, d'être toujours prêt à venir quand son *master* (maître) l'appelle, sous peine de châtiments brutaux, non-seulement tolérés, mais autorisés par l'usage. Le seul correctif de cet odieux abus, c'est qu'il pèse également sur tous. Ni le rang ni la fortune n'en exemptent : le fils d'un pair d'Angleterre passe, comme *junior*, par la rude épreuve du *fagging* jusqu'à ce qu'il devienne *senior* à son tour. On retrouve là l'antique rudesse du seizième siècle, et un reste des mœurs féodales, alors que les jeunes pages et varlets faisaient leur apprentissage guerrier dans les châteaux sous la verge du seigneur suzerain.

Si cependant on remonte au commencement de l'institution, on lui découvre une origine moins noble. La pénurie des écoles à leur début, avant que la hausse des valeurs, argent et terrains, eût centuplé leurs revenus, obligea de limiter le nombre des domestiques; on y suppléa par le service des nouveaux venus : de là le *fagging*. Les maîtres, peu payés, étaient rares; on éleva aux grades de monitors, prepositors, etc., les meilleurs et les plus anciens élèves : de là le système monitorial qui, outre ses avantages, est presque une nécessité en Angleterre. « Il est une conséquence de la liberté d'allures qu'on y laisse aux élèves. Quand les enfants sont réunis dans une étude, dans une cour, on conçoit qu'un surveillant puisse présider à leurs travaux, à leurs jeux; mais dès qu'on leur accorde le droit d'étudier quand ils veulent et de jouer où il leur plaît, il faut ou renoncer à toute surveillance, ou en trouver une assez active, assez multiple pour que l'enfant ait chance de la rencontrer partout. »

Dans les pensions annexées, comme à l'école, il y a des monitors, un ou plusieurs, selon le nombre des élèves, qui ne dépasse pas trente à quarante. Les commissaires de l'enquête de 1862 ont témoigné en faveur du système monitorial qui, disent-ils, « a largement contribué à former et à entretenir un sentiment moral élevé, une saine opinion publique. Il a été favorable à l'indépendance et à la virilité du caractère, et a rendu possible cette combinaison d'une ample liberté avec l'ordre et la discipline, qui forme un des traits les plus précieux des grandes écoles anglaises. »

Il est juste d'ajouter que ces importants résultats sont dus à la haute et moralisante influence que le docteur Arnold exerça sur les jeunes gens appelés à le seconder, comme moniteurs, à Rugby. La réforme gagna de proche en proche, car, grâce à Dieu, le bien est encore plus contagieux que le mal. L'obstacle devint moyen. « C'est ce qu'il ne faut jamais perdre de vue quand on veut imiter l'Angleterre. Ses meilleures coutumes ne sont souvent que des défauts naturels corrigés et changés en qualités. Ce qu'il faut emprunter à cette grande nation, ce n'est pas tel ou tel usage, telle ou telle institution, transplantée sans racine de son sol dans le nôtre; c'est, avant tout, l'habitude salutaire, la ferme volonté de changer la barrière en échelon, la faiblesse en puissance, et la défaite même en triomphe. Peut-être est-ce là, pour les peuples comme pour les individus, le grand secret du succès. »

Nous ne pouvions mieux terminer ce préliminaire à la biographie du docteur Arnold que par cette dernière citation de l'admirable rapport de MM. Demogeot et Montucci, que nous voudrions voir imprimé dans un format accessible à toutes les fortunes. Nous avons été consterné d'apprendre que le beau volume in-4° sorti des presses de l'Imprimerie nationale ne faisait partie d'aucune des bibliothèques de lycées, et, par suite, était inconnu de la plupart des professeurs. Ce n'est qu'après nous être adressé à plusieurs membres de l'Université, qui en ignoraient jusqu'au titre, que nous avons pu, non sans peine, nous en procurer au prix de vingt francs un exemplaire qui, en 1871, nous a été pillé par les Prussiens, plus disposés peut-être à en profiter que les Français. Nous n'en conseillons pas moins aux pères de famille et à tous ceux qui voient dans l'éducation l'espoir et la sécurité de l'avenir, la lecture attentive de ce très-remarquable et très-instructif ouvrage.

La suite à une autre livraison.

CARDENILLO.

I

— Bonjour, docteur Sanchez, dit un maraîcher qui revenait de la ville, monté sur son âne.

— Bonjour, mon garçon, dit le docteur Sanchez, qui se promenait à l'ombre des grands arbres; quelles nouvelles de ta maison?

— Tout le monde va bien, dit le maraîcher en riant; seulement, je crois que Cardenillo couve une maladie.

Cardenillo, autrement dit Vert-de-Gris, était l'âne du maraîcher. Son pelage gris nuancé d'une espèce de glacis verdâtre, lui avait valu son surnom.

— Cardenillo a fort bonne mine, reprit le docteur; à quoi peux-tu juger qu'il couve une maladie?

— Il est d'une sagesse à faire frémir, ce qui n'est guère dans ses habitudes. Cette bête-là va tomber malade, pour sûr. Il ne rue plus, il n'essaye plus de mordre, il ne se défend plus quand on le charge.

— Voyez-vous cela! dit le docteur en riant.

Il allait continuer sa promenade, quand tout à coup, se ravisant :

— Comprends-tu la langue des ânes?

A cette question bizarre, le maraîcher partit d'un fou rire inextinguible.

— Et vous, maître? demanda-t-il à son tour, quand il eut repris haleine.

— Je la comprends, dit le docteur avec le plus grand sérieux du monde. Je ne veux pas dire que j'en saisisse toutes les nuances et toutes les délicatesses; mais enfin je la comprends assez pour te dire d'où provient la sagesse de Cardenillo.

II

Le maraîcher ne savait plus trop que penser. A tout hasard, il dit au docteur : — Maître, je vous écoute.

— Tout le monde, dit le docteur, sait que les jours de marché sont jours d'assemblée pour les ânes. Ces jours-là ils se racontent les nouvelles, traitent gravement entre eux les questions qui intéressent le bien-être ou la dignité de la corporation tout entière, et s'encouragent mutuellement à soutenir leurs *fueros* ou priviléges. Ces assemblées, quoique solennelles, ne sont point obligatoires, et les absents ne sont pas mis à l'amende ; car il dépend toujours du caprice d'un maître d'amener son âne au marché ou de le laisser à l'écurie. Du reste, ne crois pas que les ânes qui sont demeurés aux champs ignorent les décisions de l'assemblée. L'âne qui revient du marché prévient ses camarades à plus d'une lieue à la ronde.

A ce moment, Cardenillo fit entendre une fanfare éclatante.

— Qu'a donc cette bourrique? Quel vacarme infernal! s'écria le maraîcher.

— Ce qu'elle a? reprit le docteur : elle transmet aux camarades les recommandations de l'assemblée.

— Et quelles sont ces recommandations?

— Les voici : « Persistez ; tout va mieux. »

III

— Qu'est-ce qui va mieux? demanda le maraîcher.

— Quelque chose, sans doute, qui allait mal, répondit le docteur. Mais écoute mon histoire. Te souviens-tu du plongeon que tu fis le mois dernier dans le *Rio de la Huerta?* Tu dois t'en souvenir, car jamais maraîcher ne fut mis par la malice de son âne en si piteux état. Tu ruisselais de la tête aux pieds ; la boue tenace s'attachait à tes mains, à ta figure, à toute ta personne ; l'écharpe de soie que tu rapportais à ta femme n'était plus qu'un haillon ; tu avais perdu ta bourse dans la bagarre ; ta montre d'argent fut si copieusement remplie d'eau, qu'elle refuse, depuis ce jour-là, de marquer une heure raisonnable. Si Cardenillo te fit faire une si belle voltige, c'est que l'assemblée en avait décidé ainsi. Les griefs des ânes de maraîchers étaient grands ; un âne d'Aragon, tout plein de rancune et d'éloquence, monta la tête à l'assemblée, et ce soir-là et les jours suivants tous les maraîchers eurent maille à partir avec leurs ânes. Le soir même, ton voisin Zueco recevait en pleine figure cette ruade qui n'a pas contribué à l'embellir; et le lendemain, ton autre voisin Lopez était à moitié écrasé par son grand Castillan, qui avait fait semblant de butter et s'était étalé en plein sur son maître.

IV

— Si j'étais sûr de cela, dit le maraîcher, Cardenillo passerait un mauvais quart d'heure.

— Au lieu de te fâcher pour si peu, réjouis-toi plutôt que les choses ne soient pas allées plus loin. L'Aragonais, quand il connut le résultat de son premier discours et les vengeances diverses que les ânes avaient tirées de leurs maîtres, fut si rempli d'orgueil qu'il proposa à l'assemblée une révolte générale des ânes dans toute la province. L'assemblée fut épouvantée d'abord de sa hardiesse, et de plusieurs côtés on lui demanda s'il comptait mettre les hommes à la place des ânes et les ânes à la place des hommes. « Précisément », répondit-il. Les bonnes têtes de l'assemblée secouèrent les oreilles, mais les fous et les ambitieux étaient pour lui. Tu connais le proverbe : « Donnez un clou à un Aragonais, et il l'enfoncera avec sa tête. » L'âne aragonais ne fit pas mentir le proverbe. Repoussé à plusieurs reprises, il ne se tint pas pour battu, et revint chaque fois à la charge avec de nouveaux partisans et de nouveaux arguments.

V

Il insista tellement sur l'injustice du sort, sur la barbarie des hommes, sur les griefs sans nombre des ânes et sur la nécessité de les redresser par la force, que les jeunes ânes exaltés se groupèrent avec enthousiasme autour de lui. En outre, le coquin était expérimenté et savait que l'on mène les ânes moins par leur raison que par leurs passions. Aux paresseux il parlait du jour heureux où les ânes chevaucheraient sur le dos des hommes et leur feraient porter des fardeaux ; aux rancuniers il disait : Tu t'ajusteras un éperon à chaque paturon, et tu feras caracoler ton maître comme il te fait caracoler toi-même ; aux gourmands il promettait du trèfle toujours frais et de l'avoine à pleine augette ; aux vaniteux il faisait entrevoir dans l'avenir la jalousie des chevaux et l'admiration du monde.

Il y avait des ânes assez peu sensés pour se laisser séduire par de telles raisons, et le parti des violents et des désespérés devenait de plus en plus nombreux.

VI

Alors un vieil âne d'origine anglaise, né à Gibraltar, demanda la parole :

« — Je consens, dit-il, à entrer dans la ligue, si l'on me démontre que j'aie à gagner à cette équipée autre chose que des mauvais coups. De deux choses l'une : ou nous serons vainqueurs, ou nous serons vaincus. Si nous sommes vaincus, notre second état sera dix fois pire que le premier. Si nous sommes vainqueurs, nous serons fort embarrassés de notre victoire. On nous parle avec emphase de cavalcades à dos d'homme. C'est un plaisir qui ressemble fort à un supplice ; j'en parle en connaissance de cause, puisque je l'ai goûté. Un artilleur de Gibraltar avait fait le pari de me porter sur son dos ; un de ses amis l'imita. Dieu ! que les omoplates de l'homme sont dures et anguleuses ! le contact en est si douloureux pour l'épigastre d'un baudet, que j'y ai contracté une gastralgie bien caractérisée. Les éperons ne me paraissent pas non plus une merveilleuse invention. On m'avait mis des éperons par dérision : rien de plus gênant, je vous assure ; j'ai eu le paturon endolori pendant plus d'un mois. Le trèfle frais et la bonne avoine sont d'excellentes choses ; mais qui les sèmera pour nous quand nous aurons pris la place des hommes?

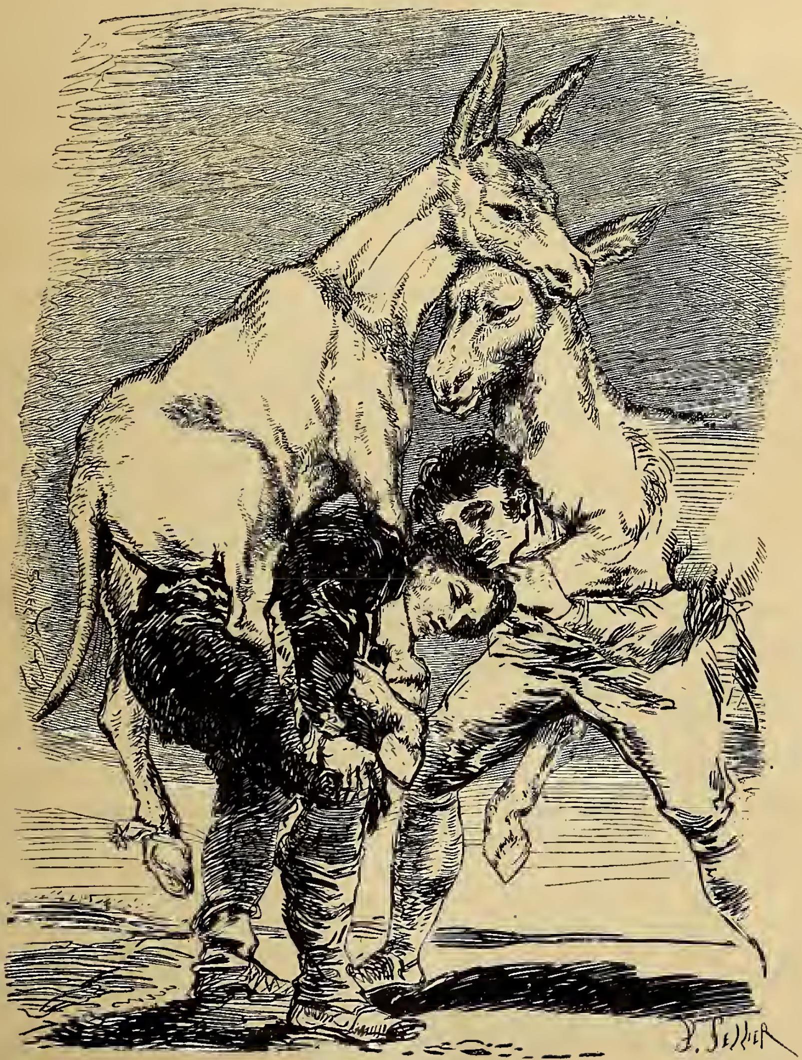
VII

» Reste l'admiration du monde. Le monde n'admire pas longtemps des entreprises comme celle qu'on nous propose. D'ailleurs l'admiration du monde est une nourriture bien creuse pour des baudets affamés. On parle de rendre les chevaux jaloux : quel fruit nous reviendra-t-il de cette jalousie, que quelques bonnes ruades à l'occasion? Je sais que je vais déplaire à quelques membres de cette assemblée ; mais il est de mon devoir de vous dire la vérité. On ne gagne jamais rien à vouloir changer l'ordre que Dieu a établi dans sa sagesse. Les animaux, quoi qu'on en puisse dire, ont été créés avec des facultés et des destinations différentes. L'homme, malgré ses injustices, est fait pour commander, et l'âne pour obéir ; qu'il obéisse donc. Le travail est son lot ; il n'y a que les coups et les injures qui sont de trop : qu'il cherche donc, en faisant supprimer les injures et les coups, à améliorer sa condition, ce qui est une chose très-possible ; mais qu'il ne cherche pas à changer la nature des choses, ce que nulle créature n'a jamais tenté sans avoir à s'en repentir.

VIII

» — Comment améliorerons-nous notre condition? lui cria-t-on de tous côtés. Comment ferons-nous disparaître les mauvais traitements?

» — En contribuant de tout notre pouvoir à rétablir la bonne harmonie entre les hommes et nous. Je sais qu'il y a des hommes capricieux et brutaux; mais je sais qu'il y a aussi des ânes méchants et entêtés. Ce n'est cependant là le caractère ni de tous les ânes, ni de tous les hommes. Il y a donc, je crois, moyen de s'entendre. Qui a commencé la lutte, de l'âne ou de l'homme? il importe bien peu de le savoir. Le beau rôle sera à celui qui y mettra fin le premier. Que le plus raisonnable fasse donc les premières concessions : notre soumission touchera les hommes, notre dévouement leur gagnera le cœur; nous serons plus heureux, et nous aurons la gloire de nous être montrés les plus raisonnables. Ce n'est pas seulement la raison et le respect du devoir qui nous conseillent de prendre ce parti, mais encore notre intérêt bien entendu.



D'après Goya. — Dessin de Sellier.

J'ai toujours remarqué que quand nous faisons la guerre aux hommes nous en payons les frais, et que toutes nos vengeances retombent sur nos propres épaules.

» — Il a raison! il a raison! » s'écria-t-on de toutes parts.

Malgré les vociférations de l'âne aragonais, la majorité de l'assemblée adopta les conclusions de l'âne de Gibraltar. Pour empêcher la décision de l'assemblée de rester lettre morte, les ânes présents jetèrent les fondements d'une association nouvelle qu'ils appelèrent la *Société protectrice de l'homme*. Voilà, maraîcher mon ami, pourquoi Cardenillo est si sage et si doux.

IX

Le maraîcher se mit à rire.

— Vous me contez là, dit-il au docteur, des histoires de l'autre monde. Cependant, comme vous n'avez pas l'habitude de parler pour ne rien dire, je m'aperçois qu'il y a du bon dans ce que vous venez de me raconter, et j'en ferai mon profit. Adieu, señor docteur. Hue donc, Cardenillo! Pardon, je voulais dire : « Monsieur mon protecteur, êtes-vous disposé à regagner l'écurie? »

Cardenillo prit très-bien la plaisanterie, et se mit à partir d'un bon pas pour regagner le temps perdu.

L'histoire dit que Cardenillo et son maraîcher vécurent toujours, depuis lors, dans la meilleure intelligence.

CHATIMENT DES RÉGICIDES.

Il n'est point d'épouvantable supplice que les hommes n'aient inventé. En Angleterre, il fut un temps où l'on po-

sait une couronne de fer, rougie à blanc, sur la tête de ceux qui avaient attenté à la vie d'un roi. Shakspeare fait allusion à cet usage dans *Richard III*. Dans la première scène du quatrième acte de ce drame, Anne, duchesse de Glocester, s'écrie :

— Oh! plût à Dieu que le cercle de métal d'or qui doit entourer mon front fût de l'acier chauffé à blanc qui me brûlât jusqu'au cerveau!

LES ENNEMIS DES LIVRES.

Suite. — Voy. p. 102.

LES COUPEURS DE LIVRES INATTENTIFS. — LES RAVAGES DE L'INDEX. — SORT MISÉRABLE DES COUTEAUX A PAPIER.

Qui ne connaît les bibliographes, les bibliophiles, les bibliognostes, les bibliotaphes, voire même les bibliocapelles, mot que l'irascible abbé Rive avait inventé pour stigmatiser ce qu'on appelait en son temps les *fripiers de livres?* On sait moins communément ce que signifie le substantif « biblioguiancie », au moyen duquel MM. Heudier et Vialard désignaient jadis l'art de restaurer les livres précieux. N'a-t-on plus aucune autre dénomination à inventer? et ne faudrait-il pas au moins un mot de plus pour désigner l'art utile de la préservation des livres? Peut-être, après tout, doit-on se contenter de « reliure. »

En effet, l'art délicat du relieur, qui n'est pas un métier vulgaire, nous conserve une de nos plus nobles jouissances, celle du moins qu'un esprit éclairé peut considérer comme la plus durable, puisque la possession d'un bon livre resté intact nous suit pour ainsi dire jusqu'aux portes du tombeau, et nous fait rêver aux plaisirs intellectuels de ceux que nous laissons après nous. Mais que peuvent-ils souvent contre les ennemis des livres? Comment veut-on, par exemple, que les relieurs les plus experts réparent non pas des ans l'*irréparable outrage* (il en est toutefois parmi eux qui ont ce secret), mais le dommage énorme que cause à un livre encore broché et orné de ses belles marges un lecteur passionné ou bien inattentif, qui a laissé errer au hasard le couteau dont il s'est servi pour trancher un feuillet?

Il y aurait une page vraiment curieuse et quelque peu philosophique à écrire sur le lettré armé d'un couteau d'ivoire ou d'ébène, qui tout à coup, et parfois sur un caprice d'imagination, s'arme de cet instrument fatal, et se met à ouvrir sans attention aucune un livre broché, vierge jusqu'à ce moment des regards du savant, du poëte ou simplement du curieux : presque toujours un péril manifeste commence pour cet ouvrage.

Il y a, personne ne l'ignore, une secrète volupté de l'esprit dans cette opération si simple en apparence; mais il faudrait aussi qu'il y eût de la précaution et de la prudence, et ces deux qualités manquent souvent aux amateurs passionnés, et aux désœuvrés curieux plus encore.

Ne confiez jamais, ô bibliophiles, le soin de couper un livre que vous tenez en estime particulière à d'autres qu'à vous-mêmes; défiez-vous, pour accomplir cette opération si simple en apparence, mais en réalité si délicate, de cette main mignonne qui excelle dans l'art de la broderie et qui ne connaît point de rivale dans mille travaux élégants. Tout habile qu'elle est, cette main charmante, à laquelle on peut confier sans crainte la réparation du tissu le plus fin, vous fera le plus innocemment du monde d'innombrables festons aux marges que vous voulez respecter; bien heureux si le couteau, en déviant de la ligne marquée, ne tranche cette marge jusqu'au texte, et perde ainsi à tout jamais un livre qui n'est plus présentable aux yeux d'un véritable bibliophile. — Je demande pardon pour cet alinéa à nos lectrices, il y a de nombreuses exceptions; mais s'il s'agit de quelque poétique souvenir ou d'une nouvelle entraînante, le livre sera mis en lambeaux sans qu'on lui accorde la moindre pitié, et le plus beau volume ne sera plus qu'un glorieux trophée de l'enthousiasme qu'il aura su produire!

Pour séparer les feuillets d'un livre, la nature nous a tous pourvus, et malheureusement personne n'en perd le souvenir, d'un instrument qui ne fait défaut à aucun lecteur : c'est le second doigt de la main. Si vous ne voulez mériter le nom d'ennemi des livres au premier chef, n'employez jamais cet auxiliaire digne d'un sauvage, car il produit sur son passage des déchirures horribles que le relieur le plus adroit ne pourra jamais dissimuler. Les mains mignonnes dont je parlais tout à l'heure n'usent que trop souvent de l'index pour remplacer le couteau d'ivoire, et, je dois le dire, elles font toujours cette nuisible opération avec l'innocente inconscience du dommage qu'elles vont causer. Que voulez-vous qu'on fasse, me disait un relieur avisé, d'un livre qui présente ces scies effroyables autant qu'elles sont irrégulières, atteignant presque toujours les portions imprimées du volume? C'est un livre déshonoré... Ne croyez pas, comme tant de gens le font, pouvoir conjurer le péril qui suit cette façon d'opérer, en passant rapidement entre vos lèvres, fussent-elles les plus fines du monde, les feuillets que vous voulez ouvrir. Quelquefois, on peut l'avouer, ce triste moyen réussit, et sa simplicité le met à la portée des lecteurs pressés, et toujours les moins prévoyants; mais en combien de circonstances ne peut-il doubler le dommage que l'on prétendait éviter! Que l'humidité qu'on obtient d'une façon si rapide vienne à prédominer sur le papier imparfaitement collé, l'index fera le reste, et la lecture pourra être poursuivie; mais quelles énormes déchirures viendront plus tard accuser le lecteur de sa monstrueuse précipitation ou de sa déplorable incurie!

La conclusion de ces sages remarques, que bien des gens traiteront de minutieuses, c'est qu'un soigneux ami des livres doit se munir avant tout de coupe-papier irréprochables; disons mieux, il doit avoir toujours sous sa main un de ces instruments utiles. L'ingénieux Vico l'a dit il y a déjà plus d'un siècle, la curiosité, fille de l'ignorance, est mère de la science; il aurait pu ajouter qu'elle est presque toujours impatiente; la passion, personne ne l'ignore, ne connaît pas de frein et ne sait rien calculer. L'indicateur, hélas! est toujours si prompt à remplir son détestable office! Il ne faut parfois qu'un couteau à papier se présentant au regard à point nommé, pour sauver un chef-d'œuvre de typographie. Le grand Cuvier était si bien convaincu de cette vérité transcendante et de l'utilité incontestable du coupe-papier, qu'il avait un de ces utiles instruments dans chacun des quinze cabinets spéciaux dont se composait, au Muséum d'histoire naturelle, son admirable bibliothèque; c'était un coupe-papier à la main qu'il trouvait les documents dont son esprit organisateur savait si bien tirer parti.

Le vrai plioir, le meilleur couteau à papier, conservons-lui ici son nom vulgaire, est celui qui a été fabriqué avec un ivoire solide ou bien avec un buis résistant; on admet volontiers l'ébène. Défiez-vous des autres bois, de ceux principalement dont la fibre est molle, ou bien de ceux qu'une main inintelligente a taillés sans certaines précautions. L'usage journalier les couvre bientôt de coches malencontreuses, et le papier en est blessé; un coup précipité les fait parfois voler en éclats, au grand dommage du livre dont ils devaient régulariser les feuillets.

On fait nombre de charmants outils de ce genre dans certaines villes d'eaux, et principalement à Spa; de fines peintures les ornent et d'ingénieux emblèmes leur donnent une sorte de valeur artistique; les lecteurs avisés, et qui ne vivent pas uniquement de gracieux souvenirs, leur préféreront toujours les coupe-papier un peu rustiques dont nos pères aimaient à se servir. Le bois dont on use pour leur emploi éphémère n'est ni homogène ni résistant; ils sont d'ailleurs revêtus d'un vernis que mille causes peuvent altérer, et qui à la longue disparaît en passant d'une façon rapide entre les feuillets qu'on veut séparer. — Les coupe-papier de santal qu'on nous expédie de l'Inde sont d'un aspect charmant avec leurs rosaces en mosaïque, où le métal blanc s'unit à l'ébène et à l'ivoire; mais le bois parfumé qui leur sert de base ne dure pas longtemps au contact d'un papier trop ferme : ces couteaux de nabab sont des couteaux de luxe propres tout au plus à orner un bureau.

Défiez-vous surtout, lecteurs pacifiques, de ces espèces de cimeterres aux manches plus ou moins historiés, à la pointe aigue et recourbée, qui font le brillant ornement des magasins de papeterie et qu'on donne presque toujours en cadeau lorsqu'on prétend offrir un souvenir aimable à un professeur ou bien à un lettré, et qui simulent parfaitement une arme orientale. Laissez ces splendeurs décevantes à quelques bureaucrates en relation avec l'armée. Ces coupe-papier métalliques sont d'un usage détestable. et percent souvent sans miséricorde les feuillets qu'ils ont dû séparer. D'ordinaire leur tranchant est par trop affilé et la lame agit d'une façon irrégulière en mordant sur la marge, comme cela a lieu avec les simples couteaux ou avec les canifs, dont un soigneux bibliophile n'emploiera jamais le secours. N'avez-vous point remarqué sur ces belles marges dont nous parlons ici des déchirures aiguës déshonorant un livre? C'est presque toujours la preuve du crime secret accompli par le coupe-papier cimeterre, et il ne se révèle, hélas! bien souvent qu'après de nombreuses années, alors que l'on croyait posséder un livre vierge de tous les outrages qu'on peut redouter d'un distrait ou simplement d'un maladroit.

Pour être juste maintenant à l'égard des fabricants de coupe-papier, il faut mettre sous les yeux du lecteur réfléchi les causes nombreuses de détérioration ou même de destruction à peu près complète qui s'attachent aux utiles auxiliaires de la science bibliographique, qu'on nous vend journellement à des prix si modérés. Rappelez-vous (et tout habitué des grands centres littéraires en a pu faire la remarque) qu'on rencontre très-peu de coupe-papier dont le manche ou le tranchant n'ait reçu quelque injure notable... Les uns, mutilés jusqu'à la lame, peuvent être à peine saisis par deux doigts; les autres périssent par le bout opposé, et déchirent au lieu de couper; il y en a un grand nombre qu'un canif pernicieux a tailladés d'une façon désolante, et qui n'offrent plus que l'aspect d'une scie; d'autres encore, tombés entre les mains d'un ciseleur émérite, sont finement ornementés sur la partie plane de leur tranchant, et Dieu sait s'ils sont propres en cet état à l'usage auquel on les destine! Les moins maltraités, il faut l'avouer, sont ceux qu'une plume inattentive a couverts de caricatures parfois bien enfantines, ou de paysages trop primitifs pour qu'un ami de l'ordre ne s'efforce pas de les effacer. Qu'arrive-t-il, hélas! quand une nécessité pressante force un lecteur soigneux à faire usage d'un pareil instrument? Des déchirures involontaires se produisent immanquablement sur les marges qu'on a tenté de séparer; de fâcheuses maculatures se manifestent si le papier est encore humide. Pour expliquer ces cas désolants, fruits de l'étourderie ou de l'inattention, il suffit de se rappeler qu'un coupe-papier simple ou surchargé d'ornements superflus devient presque toujours, entre certaines mains désœuvrées, une sorte de jouet, ou, si on le préfère, un objet servant de contenance et propre tout au moins à accentuer la pensée. Les réflexions lentes ou les mouvements désordonnés lui sont également fatals; on le taillade ou bien on le brise, et ceux qui l'ont mis en ce triste état n'ont pas songé un seul moment qu'un livre mal coupé est presque toujours un livre perdu.

CE QUE L'ON FAIT D'UNE PLUME D'OIE.

DÉTAILS DE LA FABRICATION. — USAGES NOMBREUX.

Fin. — Voy. p. 242.

Pour cette seule fabrication, qui ne s'arrête jamais, les machines utilisent la dépouille de 10000 bêtes, c'est-à-dire fabriquent de 200 à 250000 cure-dents par jour! A l'état où nous avons laissé notre explication, ils sont encore bruts; il faut les débarrasser non-seulement de la pellicule opaque qui les recouvre, mais encore de la moelle en spirale qui s'étend plus ou moins dans leur intérieur. La première opération, à l'extérieur de la plume, se fait avant la taille; si les cure-dents étaient taillés, ils s'enfileraient les uns dans les autres et ne se pèleraient point. On les place donc tous dans un immense tonneau, où ils tournent, avec de l'eau, tout simplement. Mais, une fois taillés, pour leur enlever la moelle, on les place dans une sorte de panier à salade en fil de fer, qui tourne dans l'eau d'un mouvement alternatif de va-et-vient sur lui-même, comme si on le tenait par l'anse. Ces opérations emploient de 20 à 25000 litres d'eau par jour.

Une fois sortis du panier tournant, les cure-dents sont placés dans une essoreuse à force centrifuge, puis portés au séchoir, et enfin mis en paquets. Les femmes chargées de cette besogne se servent d'une petite machine très-simple (fig 7), qui abrége assez les manipulations pour qu'elles puissent faire, dans une journée, 20 boîtes contenant 40 paquets, ce qui représente 800 cure-dents par boîte. Elles piquent chaque cure-dents, par l'extrémité voulue, dans un mandrin A obliquement soutenu devant

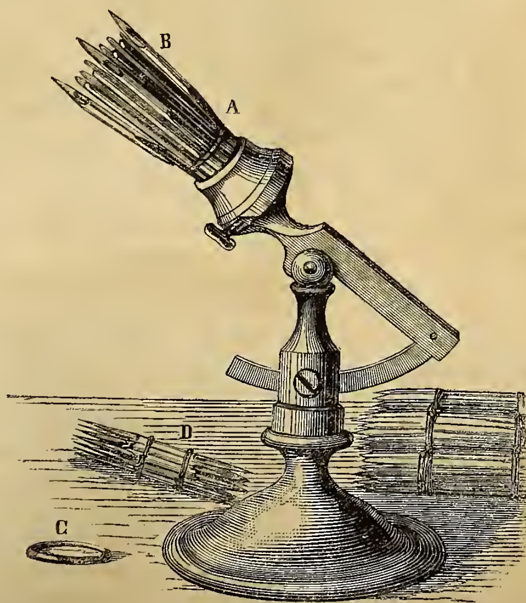


Fig. 7. — Machine à faire les paquets de cure-dents.

elles; cela fait, elles serrent la partie B des cure-dents dans leur main pour en rapprocher les parties flexibles, et passent autour une bague en cuivre C; il suffit alors de faire entre la bague et le mandrin A les deux ligatures de petit fil rouge qui maintiennent le paquet D. En cet état, ces objets sont prêts à s'en aller dans le monde entier. Ils n'ont aucun caractère spécial; on pourrait les appeler des cure-dents omnibus.

Cela ne peut suffire à certains grands restaurants d'Amérique : ils veulent avoir leur adresse imprimée sur les cure-dents qu'ils débitent; d'un autre côté, dans les colonies espagnoles, il est d'usage que l'on trouve des devises imprimées sur les cure-dents, qui sont faits d'ailleurs avec des plumes plus grandes et plus belles. L'imprimerie à cure-dents, ou machine à marquer, a une forme particulière (fig. 8). A est un récipient contenant de la cendre chauffée par des lampes placées dessous; à

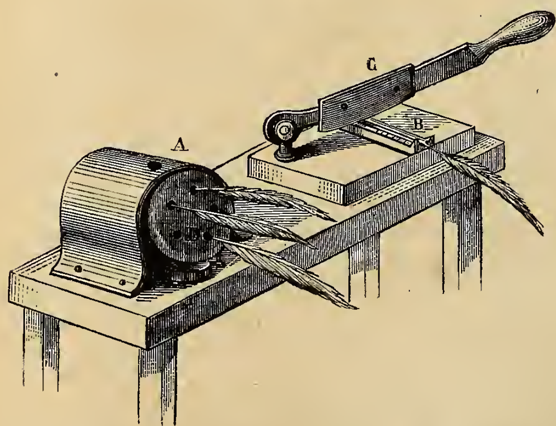


Fig. 8. — Machine à marquer les plumes.

travers les trous de la paroi D, on enfonce les plumes entières ou les cure-dents, que l'on retire lorsqu'ils sont arrivés à un degré de chaleur convenable que l'expérience a indiqué et que les ouvrières constatent, comme les repasseuses leur fer, en approchant la plume de leur joue.

Dès que la plume est chaude au point voulu, on la pose en B sur une bande contenant des caractères d'imprimerie en fer, et l'on appuie fortement sur la plume au moyen d'une sorte de couteau mousse à manche C. La différence de température suffit pour former les lettres en transparent sur le corps blanc mat de la plume.

Ce n'est pas tout encore, et nous sommes loin d'avoir énuméré tous les emplois du tuyau de plume.

Avec ces tuyaux on fait des hampes de pinceaux; pour cela, il en faut de toute grosseur; les plus petits sont le déchet de numéros élevés, 16 à 20.

Indiquons ensuite, avec les flottes pour la pêche, les cigarettes Raspail, les tubes d'amorce pour les étoupilles, etc., etc. Cette dernière classe est une des fournitures les plus difficiles, parce que toutes ces étoupilles doivent être passées une à une dans des calibres où il faut qu'elles entrent exactement, et que de plus il est nécessaire qu'elles s'adaptent parfaitement à la lumière des canons de divers numéros. Il y a donc par suite un grand déchet, et cependant on s'oblige, par des marchés spéciaux, à en fournir des quantités incroyables : par exemple, on expédie tous les mois, au seul port de Toulon, 54 000 calibres à moins d'un dixième de millimètre. Imagine-t-on la quantité d'oies nécessaire pour fournir tant de plumes, chacune n'en donnant que deux au plus, si elles sont parfaitement égales et régulières!

Nous ne saurions omettre de parler de la transformation des tuyaux en becs de plumes à écrire, transition acceptée par beaucoup de personnes entre la plume d'oie et la plume de fer. Certains pays, comme l'Angleterre, consomment des quantités incroyables de becs de plumes qui, comme de certaines aiguilles, reviennent en France avec des étiquettes anglaises. Ce sont encore les bouts-d'aile qui donnent les meilleurs becs. Au moyen d'une petite scie circulaire B (fig. 9) armée de toutes petites dents, la plume, présentée en A dans un guide, est fendue dans toute sa longueur, puis chacune de ses moitiés passe successivement sous un emporte-pièce qui les taille d'un seul coup et les compte, ainsi qu'on l'a vu pour les cure-dents.

Le haut des petites plumes, dont les tuyaux ont encore un emploi, sert à faire des volants, et, de ce chef, la fabrique est toujours à court. On part du numéro 11 pour les petits et du numéro 5 pour les plus gros. L'Angleterre prend les hauts de plumes coupés, autant qu'on peut et qu'on veut lui en envoyer, et encore se plaint-elle de n'en avoir jamais assez. Quelle main-d'œuvre dans la confection de ces petits objets!

Et aussi quelle singulière destinée que celle de cette petite plume numéro 11! Elle vient de Sibérie avec ses sœurs; elle est coupée à Paris; puis le tuyau part pour l'Afrique sous forme d'un pinceau d'un sou, et le haut, manufacturé en Angleterre où il est envoyé de Paris, va récréer les enfants d'Amérique sous forme d'un volant qui ne coûte pas plus cher. Ce sont des ballots de 200 000 plumes qui servent, en se succédant sans cesse, à ces transformations.

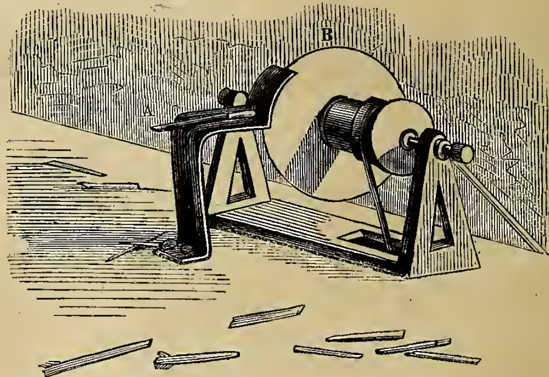


Fig. 9. — Machine pour tailler les plumes à écrire.

Rappelons encore quelques autres usages accessoires ou temporaires.

De tout temps on a employé le copeau supérieur de la plume à faire des bourrelets tressés pour les enfants, de gracieux paniers de femmes, et mille charmantes bagatelles. Ces déchets vont pincer les cordes des jouets à musique des enfants.

Il y a quelques années, M. Bardin avait imaginé de faire des chapeaux de paille avec la matière des tuyaux. Elle était débitée, au moyen d'une petite machine tournant en spirale, en un long fil de 12 ou 15 mètres, au moyen duquel on tissait le chapeau. C'était charmant, frais et économique. Malheureusement, quand la pluie mouillait ce tissu, il prenait les formes les plus fantastiques; le mal étant irréparable, on dut abandonner cette fabrication.

Il resterait enfin à parler de la transformation de la plume en étoffe. M. Bardin a réalisé le problème en petit, et l'on annonce que bientôt des machines nouvelles le réaliseront en grand; mais il ne s'agirait plus seulement des plumes d'oie : toutes les plumes pourraient servir.

L'OURS.

Voy. la Table de quarante années.



L'Ours blanc. — Dessin de Freeman.

Comment se fait-il que l'ours, un des plus grands carnassiers, se présente à nous avec des ongles fouisseurs, évidemment propres à servir d'instruments de travail, quand les naturalistes ont cru pouvoir établir une étroite corrélation entre l'instinct de construire et la faiblesse des espèces? Si l'on examine l'ours de plus près; si, au lieu de s'en laisser imposer par son extérieur formidable, on scrute le fond de sa nature, on aura bientôt raison de cette apparente contradiction.

L'ours, en effet, malgré ses membres puissants, malgré la vigueur de ses muscles, n'est encore que l'ébauche d'un carnassier. Ses armes, redoutables sans doute, sont cependant moins terribles qu'elles n'en ont l'air; d'ailleurs, il ne s'en sert pas, si ce n'est dans des circonstances exceptionnelles. Ouvrez cette gueule effroyable, et vous y trouverez des dents, non pas tranchantes et aiguës, mais larges et aplaties, plus propres à broyer qu'à couper et à déchirer : aussi des racines, de jeunes pousses, des fruits, suffisent-ils à contenter cet énorme appétit; son mets favori, son grand régal, — qui le croirait? — c'est du miel. Voyez ces pieds dont la large plante s'appuie lourdement sur le sol : qu'en résulte-t-il? Ni bonds soudains, ni course rapide; une marche lente, pacifique, qui se traîne à pas comptés sur le sol, ou bien se hisse tranquillement, grimpe de branche en branche aux arbres. Il semble que les ours soient une transition des quadrumanes aux carnassiers. On dirait de gros singes, honteux de voir leur visage s'allonger en museau, leurs mains devenir des pattes, leurs doigts tourner en griffes, et qui ne songent qu'à se cacher. En captivité, quand leur sauvagerie s'est adoucie, ne les voyons-nous pas faire preuve de finesse et de malice, se plaire à parader devant nous, se tenir et marcher debout sur leurs jambes, croiser les bras, danser quoique un peu lourdement, saluer avec un reste de grâce, pour un morceau de pain ou de gâteau?

N'étant point chasseur, ayant presque toujours sa nourriture à sa portée, l'ours est indolent, sédentaire, taciturne. Il vit en ermite dans les montagnes inaccessibles, au fond des plus sombres forêts. Il y passe son temps à se promener, à paître, à dormir. L'ours dort beaucoup,

la plus grande partie du jour en été, presque continuellement l'hiver; il est si gras qu'il peut jeûner longtemps sans pâtir. Ainsi ce monstre, presque aussi grand que le lion, a presque les mœurs de la marmotte.

On conçoit maintenant qu'avec de tels goûts l'ours soit casanier et ait besoin d'une demeure. S'il trouve dans son domaine une caverne naturelle, un tronc d'arbre creux, quelque trou de roche, il s'en accommode; sinon, il s'ingénie, il se met à l'œuvre : il amasse des branches, des feuillages, les arrange, les foule, s'en fait un gîte; il va, dit-on, jusqu'à le garnir de mousse, pour qu'il soit plus chaud. Là, il s'établit seul, loin de ses pareils; il ne consent même pas à vivre en famille. Un moment unis, le mâle et la femelle se séparent bientôt; la mère s'en va nourrir ses petits ailleurs; si elle ne les emportait pas plus loin, le mâle, bourru jusqu'à la brutalité, les mangerait peut-être.

On pourrait nous accuser d'avoir accordé à l'ours trop de bénignité dans les appétits, et l'on nous citera des exemples de chevaux ou de taureaux dévorés par lui, et même de voyageurs, de chasseurs, qui de sa rencontre ne sont pas revenus. Nous ne contestons pas ces faits; nous ne nions pas qu'après un rude hiver, quand il est pressé par la faim, toute proie lui soit bonne, même l'homme, qu'en temps ordinaire il n'inquiète jamais. Il nous paraît également vraisemblable que, poursuivi jusque dans sa tanière, quand il se sent percé d'une balle, frappé d'un épieu ou d'un couteau, il se souvienne qu'il a des griffes, se défende et se venge, s'il le peut.

Ce que nous venons de dire s'applique particulièrement à l'ours brun d'Europe. L'ours noir d'Amérique est encore moins carnassier; on l'a vu, dans la Louisiane, affamé par un long jeûne, pénétrer dans les cours des habitations, ne pas toucher aux viandes qui s'y trouvaient à sa portée et manger seulement les grains qu'il pouvait rencontrer. Il se loge souvent dans les vieux sapins, et quelquefois à une hauteur considérable; on reconnaît son repaire à la trace de ses griffes sur l'écorce égratignée et aux petites branches brisées autour de l'ouverture.

Si l'ours brun est le souverain pacifique des montagnes et des forêts de l'Europe, l'ours polaire est le roi plus belliqueux des régions arctiques. Ce n'est pas qu'il ne soit susceptible de s'apprivoiser aussi, et qu'en captivité il ne vive plusieurs années avec du pain pour toute nourriture; mais à l'état sauvage, sur les bords des mers glaciales, s'il n'avait d'autre pâture que les maigres lichens qui tapissent ce sol désolé, il mourrait bientôt de faim et son espèce disparaîtrait du globe. Force lui est donc de faire la guerre aux phoques et aux morses qui l'entourent, à moins que la Providence, se souvenant de lui, n'envoie échouer parmi ses glaces quelque cadavre de baleine. Plus chasseur, plus nomade, il se met moins en peine de s'assurer un domicile, bien qu'il passe, dit-on, près de deux mois en léthargie : le plus souvent il se blottit entre deux glaçons et s'endort sous un linceul de neige qu'il laisse tomber et s'accumuler sur lui. Si la beauté de l'ours blanc, ou du moins si l'admirable harmonie de sa couleur, de ses formes et de ses mœurs avec le milieu sauvage et grandiose qui l'environne ne suffit pas à lui concilier votre intérêt, ajoutons que ces glaces et ces neiges ne parviennent pas à refroidir le vif attachement, on peut dire l'amour que le mâle comme la femelle, mais surtout celle-ci, porte à ses petits.

UNE JEUNE BERGÈRE MONGOLE.

Dans un vallon du Payan-Kto, après une fort mauvaise nuit troublée par le vent, la neige, la crainte des loups et les aboiements de gros chiens dans les environs, le père David et son interprète Sambdatchiemda furent réveillés par le chant mélancolique et assez agréable d'une voix de femme, accompagnée du bruit de lourdes bottes : c'était une jeune bergère qui passait, menant boire son troupeau au puits voisin. — L'extérieur des femmes mongoles est très-rude, à cause de la vie dure qu'elles mènent, et qui contraste singulièrement avec la douceur habituelle et la délicatesse de leur voix; les femmes chinoises, au contraire, si langoureuses en apparence, ont le plus souvent un timbre de voix grave et criard.

La jeune bergère pouvait avoir de dix-sept à dix-huit ans; ses traits étaient réguliers; sa taille était svelte et élancée; ses cheveux blonds, couleur moins extraordinaire en Mongolie qu'en Chine, étaient partagés sur le front, et divisés sur le derrière de la tête en une infinité de petites tresses ramenées par leurs extrémités sur les tempes et fixées à la toque. Le costume de cette jeune fille consistait en une longue robe jadis rouge, serrée par une ceinture, et recouverte d'un gilet sans manches; elle portait de longues bottes de cuir. Sa toque, de forme conique, à petits bords relevés, soutenait une quantité de bijoux et de perles de verre, rattachés aux boucles d'oreilles. D'ordinaire, les femmes mariées parent leurs bonnets et leurs cheveux d'un plus grand nombre encore de ces ornements en métal et en pierres plus ou moins précieuses.

En voyant les voyageurs, la jeune fille salua et s'approcha avec une confiance qui étonne tout voyageur qui arrive de Chine; jamais les Chinoises ne saluent, surtout les hommes; les femmes mongoles, au contraire, saluent toujours. On trouve encore là assez de simplicité et d'innocence de mœurs, et dans les endroits reculés on n'y connaît pas la timidité artificielle des Chinoises.

Malheureusement l'abbé David ne savait pas le mongol, et son interprète Sambdatchiemda, occupé à allumer le feu avec des argols mouillés, était peu disposé à la conversation. La jeune bergère, un peu désappointée de leur impolitesse, s'en alla, sans plus s'occuper d'eux, puiser l'eau nécessaire à une trentaine de vaches. (1)

M. SYLVESTRE.

I

Du temps que j'étais écolier (il y a de cela longtemps, car j'ai maintenant plus de cheveux gris que de cheveux noirs), mon père fut nommé percepteur à Gennes en Sologne. Le jour où il apprit sa nomination, il lui échappa de dire : « On m'envoie là dans un joli port de mer. » Comme j'ignorais encore le sens de cette locution proverbiale, je partis pour Gennes persuadé que nous allions réellement habiter un port de mer. D'un autre côté, comme je ne me faisais aucune idée de ce que c'est que la mer, je gardai longtemps à part moi la conviction qu'un « joli port de mer » est une bourgade entourée de marécages où pullulent les grenouilles, où les gens grelottent la fièvre les trois quarts de l'année, en s'abstenant, par économie, de recourir au médecin et au pharmacien; où des gamins à demi sauvages courent nu-pieds en toute saison; où la maison du percepteur est un château, comparée aux masures qui l'entourent, à moitié enfoncées dans la bourbe; où la maison d'école ressemble à une geôle, et l'instituteur à un croquemitaine mécontent et irascible. Tel était le village de Gennes en Sologne, quand j'étais écolier. Autant qu'il m'en souvient, les gens

(1) *Voyage en Mongolie*, par l'abbé Armand David, missionnaire lazariste de Pékin. Le père David est un naturaliste éminent qui rend à la science des services très-appréciés.

passaient leur temps à élever dans la boue des porcelets d'une race étrange, qui semblaient avoir fait un ferme propos de ne jamais engraisser; ces porcelets, agiles et malins comme des singes, avaient la réputation de n'être point comestibles; les charcutiers de Bracieux et de Blois les tenaient en souverain mépris, ce qui fait qu'on les consommait sur place. Le temps que les gens ne donnaient point à ces animaux extraordinaires, ils l'employaient à pêcher des sangsues et des grenouilles. On emportait à Blois les sangsues dans des bocaux, et les grenouilles dans d'énormes mannequins d'osier portés à dos d'âne ou de mulet. Ces grenouilles faisaient un vacarme infernal tout le long de la route. Aussi quand les gens du faubourg de Vienne, à Blois, entendaient de loin cette cacophonie, ils se disaient entre eux, d'un air souverainement méprisant : « Voilà les Solognots qui arrivent; entendez-vous leur musique? »

II

L'école primaire de Gennes en Sologne n'était point, je suis forcé de le dire, un foyer de lumières, ni une académie de beau langage. A qui la faute? au père Tandaret, l'instituteur, ou à ses disciples? Je crois que tout le monde avait bien quelque chose à se reprocher.

M. Tandaret, ou plutôt « le père Tandaret », comme on l'appelait au village, était un vieux célibataire, fort négligé dans sa tenue et dans son langage, dégoûté à l'extrême de son métier, plein de mépris pour les Solognots, qui lui rendaient son mépris avec usure. La tradition locale raconte que l'ancien instituteur ayant émigré parce qu'il mourait de faim, la commune était restée plusieurs années privée des bienfaits de l'instruction primaire. Un beau jour, un personnage bizarre, d'un extérieur peu prévenant, était arrivé de Blois à pied, portant tous ses biens terrestres empaquetés dans un mouchoir à carreaux qui pendillait au bout d'un vieux parapluie sang-de-bœuf. Ce personnage s'aboucha avec le maire, et fut installé officiellement dans les fonctions d'instituteur. Quoiqu'il fût d'une discrétion absolue sur son passé, le bruit courait qu'il avait fait toutes sortes de métiers, et que, n'ayant réussi dans aucun, il s'était fait instituteur, de guerre lasse, et pour en finir une bonne fois.

Il commença par trouver à redire à tout, aux marécages qui lui donnaient des rhumatismes, aux grenouilles qui l'empêchaient de dormir, aux cochons maigres qu'il trouvait d'une familiarité offensante, à la lésinerie du conseil municipal qui le réduisait à la portion congrue; que sais-je encore? à la maison d'école qu'il appelait un taudis, à ses écoliers, enfin, qu'il coiffait de sobriquets ridicules et d'épithètes diffamatoires. Il se vantait volontiers d'avoir connu des jours meilleurs, et de n'être point né pour le métier qu'il faisait. Je suis persuadé, en effet, qu'il n'était point né pour enseigner, et je parierais qu'il ne s'y était guère préparé non plus. En somme, ce qu'il nous enseignait, il ne le savait guère mieux que nous; et cependant, nous pouvions nous vanter d'être d'une ignorance rare.

III

Tout prétexte nous était bon pour manquer la classe: les uns restaient au lit parce qu'ils avaient la fièvre, l'avaient eue récemment ou allaient l'avoir; les autres faisaient l'école buissonnière, donnaient la chasse aux cochons maigres, arrangeaient leurs différends à coups de poing en rase campagne, faisaient des sifflets avec des branches de saule, dénichaient les œufs des poules d'eau. « Bon débarras! » disait sans vergogne le père Tandaret. Ceux qui se décidaient à aller du côté de l'école arrivaient sans se presser. Presque jamais le père Tandaret n'était dans sa chaire à l'heure juste, soit qu'il se fût oublié au lit, soit qu'il fût perdu dans ses méditations; car on ne me fera jamais croire qu'il employait tout ce temps à faire sa toilette.

Comme il se sentait en faute, il était très-irritable ces jours-là. Je le vois encore d'ici, avec son vieux bonnet de laine planté tout de travers sur ses longs cheveux en désordre, l'œil plein de malice, les besicles sur le bout du nez, la souquenille flottante, la houssine en main.

Il s'avançait lentement, en traînant la savate, et prodiguait les coups de houssine à ceux qui ne se glissaient pas assez vite à leur place. Alors, d'un air méditatif, il se prenait le menton entre l'index et le pouce, et appelait la première division; quand il en avait fini avec la première division, il appelait la seconde, et ainsi de suite.

Boileau a dit avec raison que « ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement. » J'ai tout lieu de croire que le père Tandaret ne connaissait pas bien les matières de son enseignement, car il manquait absolument de clarté. Cela ne l'empêchait pas de vouloir être compris du premier coup, et d'entrer en fureur quand on lui demandait quelques explications complémentaires.

Selon les jours et l'état présent de son humeur, il se levait brusquement, enfonçait ses poings dans les poches de sa souquenille, et arpentait l'école à grands pas en marmottant des injures et en faisant le gros dos; ou bien il enfouissait brusquement la tête du coupable dans un vaste *bonnet d'âne* qu'il avait toujours sous la main; ou bien il lui prenait une pincée de cheveux qu'il tortillait et secouait comme si c'eût été une touffe de mauvaises herbes, et qu'on lui eût donné mission de l'arracher; ou bien il l'époussetait à coups de martinet; ou bien il lui disait : « Allonge ta patte », et il lui administrait une demi-douzaine de *patoches* avec une férule en bois de chêne, que le fréquent usage avait rendue toute luisante.

En conséquence, la jeunesse gennéenne détestait cordialement l'instruction, qui se présentait à elle sous la forme d'explications obscures, de questions insidieuses et insolubles entremêlées d'apostrophes insultantes et de copieuses escourgées. Aussi le village de Gennes, qui avait peu de relations avec le monde extérieur, et qui ne tirait rien de son propre fonds, si mal cultivé par le père Tandaret, continuait à croupir dans son ignorance et dans son indifférence traditionnelle.

IV

Au bout de deux ans de séjour à Gennes, mon père fut envoyé dans une commune des environs d'Orléans. Je commençai sérieusement mes études au collége royal d'Orléans, je les terminai au collége Charlemagne, à Paris. Peu à peu j'oubliai Gennes et la Sologne.

Une affaire imprévue m'y ramena au bout de quarante ans. Je me rappelais en wagon que mon père, autrefois, quand il venait faire ses versements à la recette générale, était obligé d'y venir à cheval; je m'inquiétais déjà de trouver un moyen de transport, lorsque j'aperçus, à la sortie de la gare, un joli petit omnibus qui portait sur ses flancs le nom de Gennes en Sologne, écrit en lettres d'or.

Je pris place sur l'impériale, et je me laissai aller silencieusement aux souvenirs du passé lointain, qui me revenaient en foule. Je m'attendais à trouver du nouveau dans la bourgade; les générations anciennes avaient sans doute disparu, décimées par la fièvre encore plus que par l'âge; des générations nouvelles s'étaient élevées; on avait dû bâtir de nouvelles huttes, que la mousse recouvrait déjà depuis ce temps; mais le bourg n'avait pas pu s'étendre beaucoup, enchâssé comme il l'était dans les marécages.

Quand nous eûmes franchi les Ponts-Chartrains, laissé Vineuil à notre gauche et cheminé environ deux heures sur une route bien entretenue, je me dis : « Le moment

est venu où nous allons entrer en Sologne, le coup d'œil va changer. » Et je revoyais d'avance, rien qu'en fermant les yeux, la zone de dunes arides, suivie d'une sorte de croupe rocailleuse où nous venions autrefois, dans nos courses du jeudi, chercher sur une petite plante à fleur jaune, dont je n'ai jamais su le nom, des chenilles merveilleuses que nous emprisonnions dans des boîtes : ces chenilles étaient habillées d'une sorte de velours jaune à bandes noires, et ponctuées de grains bleus, semblables à des turquoises. Au delà de la croupe rocailleuse, on rencontre des dunes plus basses que les premières; puis, à mesure que l'on descend, apparaissent les marécages, et entre autres la Grand'Boire, où nous faisions, l'hiver, de si belles glissades.

Au bout de quelque temps je me frottai les yeux. Où étaient donc les dunes de sable aride? La route s'enfonçait dans de belles plantations de pins maritimes. Je reconnus à la fin l'emplacement de la croupe rocailleuse; elle était surmontée d'une fort jolie maison de campagne, entourée de vignes. Les plantations de pins reprenaient ensuite; puis... ma foi, plus de Grand'Boire; à la place, des prairies d'un beau vert où paissaient des chevaux, des bœufs, des vaches et du menu bétail; au milieu des prés serpentait un joli ruisseau, clair et limpide. Nous ne sommes pas à Gennes, ce n'est pas possible! Cependant je reconnais le vieux clocher, mais il a été remis à neuf, l'église a été agrandie, les huttes en pisé à toit de joncs ou de bruyère ont été remplacées par des maisons en briques, recouvertes de tuiles ou d'ardoises. Pas trace de marécages; à droite j'aperçois une cheminée d'usine. Le conducteur m'apprend que cette usine est la verrerie de M. Van-Blotaque, un Belge établi dans le pays depuis longtemps. Et là-bas, ce grand bâtiment long? C'est la tuilerie de M. Verdat, autre Belge.

Par les fenêtres ouvertes de la maison d'école, j'aperçois un jeune maître d'une tenue décente et grave. Je n'ai fait qu'entrevoir l'intérieur de l'école, tout y est propre et bien en ordre. Les écoliers sont attentifs et appliqués; c'est à peine si quelques-uns des plus jeunes tournent la tête au bruit de l'omnibus qui passe.

V

L'omnibus s'arrête à l'*hôtel de la Croix-Blanche*. Je reconnais bien le nom, mais je ne reconnais plus le petit cabaret borgne d'autrefois. Un vieillard décoré vient réclamer un paquet. Comme sa physionomie m'a frappé, je demande qui il est.

— C'est, me dit le conducteur, l'ancien maître d'école.

— Quoi! c'est le père Tandaret?

— Oh! mais non, me répond le conducteur en riant. Il y a trente ans que le père Tandaret est mort. Comme cela, vous avez connu le père Tandaret?

— J'ai été son élève.

— Moi aussi.

Je lui dis mon nom.

— Eh bien, alors, reprit-il, nous avons été camarades.

Je le reconnus en le regardant plus attentivement.

— N'est-ce pas, me dit-il, que tout est bien changé par ici?

— J'avais bien entendu dire, lui répondis-je, que le gouvernement s'occupait de la Sologne...

— Oh! il n'y a pas longtemps que le gouvernement s'occupe de nous. Mais, voyez-vous, nous avons commencé par nous en occuper nous-mêmes. Quand je dis « nous », je veux dire que M. Sylvestre, ce brave et digne homme que vous venez de voir, nous a tous ensorcelés, pour notre bien. Le gouvernement a vu ce que nous faisions, et cela lui aura donné idée de s'en mêler. Après la mort du père Tandaret, nous avons eu tout un chapelet de maîtres qui jetaient les hauts cris en arrivant, et qui n'avaient rien de plus pressé que de partir d'ici; il faut dire aussi qu'ils y avaient bien de la misère. Un beau jour, là-bas, à Paris, ils font passer une loi qui change les affaires du tout au tout pour les maîtres d'école. Pas bien longtemps après, nous voyons arriver un monsieur qui n'était plus tout jeune, mais qui avait l'air joliment décidé. Un de ses amis, qui l'avait accompagné par curiosité, s'empressa de lui dire :

— Tu ne peux pas rester ici; ce n'est pas habitable.

— Nous changerons cela, lui répondit-il.

Et il resta.

Je ne sais pas ce qu'il avait dans le regard; mais en un rien de temps les enfants le respectaient, et les parents avaient confiance en lui. Il employait ses jours de congé à courir à droite et à gauche avec des outils d'arpenteur et un tas de mécaniques que personne ici n'avait jamais vues. Il rapportait dans des boîtes du sable, de la tourbe, de la terre, et il regardait cela pendant des heures en se mettant sur l'œil un gros verre, qu'il appelait son microscope.

Un beau jour, il dit au père Pénigaut :

— Qu'est-ce que vous rapportent vos mulons de sable, sur la route de Bracieux?...

— Rien du tout, répondit le père Pénigaut; c'est ce que le sable rapporte depuis que le monde est monde.

— Vous vous trompez, père Pénigaut, il y a des pays dans le Midi, qu'on appelle les Landes, où l'on plante dans le sable des arbres qui ne s'y déplaisent pas : le pin maritime, par exemple. Vous devriez essayer.

— Nenni, dit le père Pénigaut; planter des arbres dans du sable! Ce serait donc pour récolter des manches à balai l'année suivante. Ces manches à balai ne se vendraient pas le prix qu'ils m'auraient coûté, et je n'ai pas d'argent à perdre.

Le nouvel instituteur ne dit rien sur le moment; mais un jour qu'il était allé à Blois pour affaires, il rapporta trois ou quatre petits arbres sur son épaule. Il demanda au père Pénigaut la permission de les planter dans son sable.

— Faites, faites, dit le bonhomme, ne vous gênez pas.

Et il riait d'un air malin.

L'autre planta ses arbres. On venait de Bracieux et de Cour-Cheverny les regarder par curiosité. Tous les badauds des environs disaient : « Ils ne prendront pas! » Les gens d'ici disaient : « Ils prendront! » par amour-propre, et pour défendre l'honneur de la commune; mais au fond ils ne pouvaient croire à un pareil miracle. Ils ont pris, Monsieur, et si bien pris, que c'était à qui en planterait. L'argent manquait; le maître d'école indiqua les moyens de s'en procurer, en s'adressant non à l'usurier, mais à des Belges qui ne demandaient pas mieux que de s'associer avec les propriétaires des dunes.

Une autre fois, il emmène avec lui le maire et les gros bonnets du pays; il leur prouve clair comme le jour, en faisant des nivellements, qu'on peut dessécher les marécages en ouvrant un canal jusqu'au Beuvron. Malgré tous les *si* et les *mais*, il met le maire en mouvement, le mène chez le préfet, leur fait signer à tous les deux un tas de papiers, de demandes, de pétitions. Bref, il obtient l'autorisation pour la commune de déverser, à ses frais, l'eau qui la gênait, en la conduisant par où il avait dit. Mais la commune n'avait pas le sou. Il décida le conseil municipal à faire un emprunt. Cela ne s'était jamais vu : aussi les anciens disaient que c'était la fin du monde. Ils avaient beau dire, cet homme-là parlait si clairement qu'on disait toujours : Il a raison, et on ne savait pas lui résister. De fil en aiguille, nous nous sommes débarrassés de nos eaux dormantes, qui provenaient de sources sans écoulement.

A la place de nos marécages, nous avons un beau pâtis communal, quelques bandes de bonne terre, qui devient encore meilleure à mesure qu'on y met des engrais, et un beau petit ruisseau qui fait tourner un moulin à une demi-lieue d'ici. On sait maintenant par ici ce que c'est qu'un bœuf ou un cheval, et la vieille race des cochons maigres s'est décidée à engraisser. Nous n'exportons plus ni grenouilles ni sangsues, mais nous exportons de la poterie et de la verrerie qui s'en va sur des gabares tout le long de la Loire.

Uu beau jour, le gouvernement s'est dit : Voilà des gens qui se démènent de leur mieux, il faut les aider. Quand le maire annonça au conseil municipal que le gouvernement faisait cadeau d'une grosse somme à la commune, il ajouta que ce serait une ingratitude sans nom de ne pas songer à l'instituteur qui avait mis tout en branle.



Une École d'autrefois. — Composition et dessin d'Alfred Beau.

Il adressa à M. le préfet une pétition qui fut signée de tous les gens de la commune, excepté de l'instituteur, que l'on n'avait pas mis dans le secret. Un jour, M. le préfet arriva dans sa voiture, comme un homme qui veut simplement voir ce qui se passe, et au moment où le maître d'école se doutait le moins de ce qui allait arriver, il lui mit sa propre croix à la boutonnière. Je n'ai jamais été si heureux de ma vie que le jour où j'ai vu cela de mes deux yeux. Quant à M. Sylvestre, il porta sa croix à ses lèvres et se mit à pleurer.

VI

Avant de quitter Gennes, je me fis présenter à M. Sylvestre. Je fus singulièrement frappé de la distinction de ses manières et de la beauté de son regard, qui avait quelque chose de doux et de mélancolique. Je construisis sur ces données je ne sais quel roman sentimental dont je fus le premier à me moquer quand j'y repensai sérieusement.

J'avais quelque peu oublié, au milieu du tourbillon des affaires, Gennes en Sologne et M. Sylvestre, lorsqu'un article de journal me révéla le secret de cette vie si bien remplie. M. Sylvestre était un fils de bonne famille; il avait eu le malheur de tuer à la chasse son meilleur ami, qui donnait les plus belles espérances. Après le premier égarement de la douleur, il avait pris la résolution de réparer le mal qu'il avait fait, en consacrant sa vie tout entière à une œuvre de dévouement, sans autres confidents que Dieu et sa conscience. Il avait quitté son nom qui était trop connu et qui n'aurait pas manqué de le trahir : Sylvestre était celui de son ami; il le porta toute sa vie en

mémoire de lui, et dans son testament demanda qu'on l'inscrivît sur sa tombe. Il léguait sa fortune, qui était considérable, à la commune de Gennes, pour servir à l'établissement d'un hospice de vieillards et d'infirmes.

PAYSAGE.

POÉSIE ESPAGNOLE DU SEIZIÈME SIÈCLE.

. . . . . La rosée est tombée, aux fraîcheurs du matin; le soleil la frappe, elle étincelle plus que le cristal.

La verte prairie, couronnée de plantes odorantes, de fleurs et de roses peintes des couleurs de la nature, reste baignée de cette pluie de perles.

Mais quand la verdure ne se défend plus contre les feux du soleil, que l'air embrasé perd sa fraîcheur, j'aime à me retirer sous les bois épais.

O Bonté divine, qui créas les arbres touffus pour nous protéger contre la vive ardeur des rayons brûlants du midi!

Près du bois s'élève gracieusement une colline, d'où une source descend, charmante en son cours et empressée d'atteindre la forêt.

Avec un doux murmure, à travers les herbes, elle va dirigeant sa course, et avec un bruit paisible retourne les légers cailloux, les soulevant de leur lit sablonneux.

Parmi le feuillage se montrent les clairs rayons du soleil, et sous leurs feux les petits grains de sable rougissant brillent comme la poussière d'or du Tage.

Après avoir arrosé les arbres touffus, le ruisseau rassemble sa course à pas précipités, et va se répandre dans deux larges étangs.

Là, fendant l'onde, les poissons nagent et se jouent, et agitent leurs nageoires d'un mouvement si rapide qu'il échappe à la vue la plus perçante.

Çà et là ils vont, reviennent, sautillent légèrement; ils ornent et embellissent le frais élément qui leur donne l'être et les nourrit.

Louis de Léon; 1527-1588 (¹).

UN CONTRE-SENS SÉCULAIRE

PASSÉ A L'ÉTAT DE PROVERBE.

Ce contre-sens date de plus de trois siècles et demi; cependant il ne porte point sur une phrase indifférente perdue dans les pages d'un auteur latin du second ordre. Au contraire, il est né sur un vers célèbre enchâssé comme un diamant dans l'un des morceaux les plus brillants que Virgile, le prince des poëtes, ait légués à l'admiration de la postérité :

« Quidquid id est, timeo Danaos et dona ferentes. »

Les traducteurs attribuent au mot *dona* le sens de *dons* ou de *présents*, et ils disent tous, avec quelques variantes : « Quoi qu'il en soit, je crains les Grecs, même lorsqu'ils apportent des présents; — Je crains les Grecs jusque dans leurs présents. »

L'abbé Delille abonde dans ce sens :

Craignez les Grecs, craignez leurs *présents* désastreux;
Les *dons* d'un ennemi sont toujours dangereux.

Longtemps avant Delille, en 1509, « messire Octavian de Saint-Gelais, en son vivant évesque d'Angoulême, *transitoit* de latin en françois les *Énéydes* de Virgile », et disait :

Erreur y a trop couverte et enclose.
N'aioustez foy à si suspecte chose;
Quoi que ce soit, je crains les Grecs nuysans,
Voyre et tous ceulx qui nous font tels *présens*.

Un demi-siècle après, « Lovis des Masures » (1560) s'exprimait de même :

N'ayez, Troïens, à ce cheval fiance;
Quoi qu'il en soit, j'ay crainte et deffiance
De ces Grégeois et de leurs *dons* aussi.

On trouve également le même sens dans les Œuvres de « Virgile Maron traduites en vers par Rob. et Ant. le chevalier d'Agneaux frères, de Vire en Normandie » (1583).

Enfin on le trouve encore chez tous les traducteurs en prose : chez l'abbé de Marolles (1649), de Martignac (1681), le père Fabre, l'abbé de Saint-Remy, l'abbé Desfontaines (1743); et de nos jours chez beaucoup de professeurs, censeurs, proviseurs, inspecteurs d'académie qui ont fait de nouvelles traductions à l'usage des lycées : les Binet, les Morin, les Mollevaut, les de Guerle; également chez Villeneuve dans la Bibliothèque latine-française de Panckoucke.

Mais voici qu'en 1863 il paraît chez Hachette une nouvelle édition de la traduction de *l'Énéide* en vers français, par Barthélemy, qui attribue au mot *dona* un autre sens, celui d'une sorte d'*ex-voto*, ou offrande religieuse faite à la divinité. En conséquence, le traducteur remplace ces mots de sa première édition (1835-38, Perrotin), dans laquelle il avait conservé le sens ordinairement adopté :

Même dans ses *présents* je redoute la Grèce,

par ceux-ci :

Même dans une *offrande aux dieux* je crains la Grèce.

« En m'écartant de tous les commentateurs et traducteurs, dit Barthélemy dans une longue note que nous abrégeons, je crois restituer à Virgile son véritable sens. L'usage a toujours été de faire des présents qui puissent être acceptés et emportés, et celui qui les fait ne se cache pas. Ici, ce serait le contraire. Les Grecs offriraient un présent dont les Troïens ne pourraient prendre possession sans faire une brèche aux murs, et de plus ils prennent la fuite! C'est inadmissible. »

Le cheval était un vœu offert à Minerve par les Grecs pour leur retour. Laocoon veut dire évidemment : Je crains les Grecs même lorsqu'ils adressent des présents aux dieux; flétrissant ainsi l'hypocrisie de ce peuple qui abuse même des choses saintes pour tromper les hommes.

Barthélemy ajoute qu'il hésita longtemps à risquer cette innovation, et qu'il ne l'adopta qu'après l'avoir soumise à des « hommes vieux d'expérience dans l'étude des choses classiques », et avoir obtenu leur approbation unanime.

Barthélemy était dans le vrai. Comment, en effet, les Troïens eussent-ils été assez naïfs pour considérer comme un cadeau ce gigantesque cheval qui ne pouvait entrer dans la ville sans dégâts, et qui venait de la part d'un peuple abhorré, après une guerre de dix ans? (¹) Les Troïens ont pensé que cette offrande sacrée remplacerait dans leur cité le fameux Palladium dérobé à leur temple par Ulysse et Ajax. Ils ont voulu remplacer un ex-voto par un autre, et tout s'explique.

Le sens de *donum*, comme offrande à la divinité, se trouve dans les auteurs latins et notamment dans Cicéron : *De Legibus*, II, 9. (*Forcellini Lexicon.*)

Nous avons compulsé une quarantaine de traductions de *l'Énéide*, les plus connues et les plus accréditées, anciennes et modernes, et partout nous avons trouvé le sens de *présents* ou *dons* attribué au mot *dona*, sauf dans la remarquable traduction de l'académicien Segrais (1668 à 1681), et dans celle de M. Aug. Nisard (1843), faisant partie de la collection des auteurs latins publiée sous la direction du docte académicien, qui a été directeur de l'École normale.

Segrais emploie à la fois les mots *vœux* et *dons* :

Défiez-vous, Troïens, du Grec et de ses *vœux*;
Toujours des ennemis les *dons* sont dangereux. (²)

Il attribuait bien un sens religieux au mot *dona*, car il dit dans une note que si l'on se reporte à la religion du temps, il n'est personne qui ne se fût « empressé, comme les Troïens, d'amener dans la ville un vœu où une si grande félicité était attachée. »

La traduction de M. Aug. Nisard est encore plus ex-

(¹) Paul Rousselot, *les Mystiques espagnols.*

(¹) Voy. p. 156.

(²) On remarquera que ce second vers se reproduit dans la traduction de Delille avec une légère variation.

plicite : « Je crains les Grecs, même avec leurs *pieuses* offrandes. » C'est, avec une très-légère nuance, le sens adopté par Barthélemy.

MUSÉE DE PLATRES OU MOULAGES.

Voici le plan qu'on a proposé d'une collection de moulages des chefs-d'œuvre de l'architecture et de la sculpture de tous les temps.

Cette collection comprendrait :

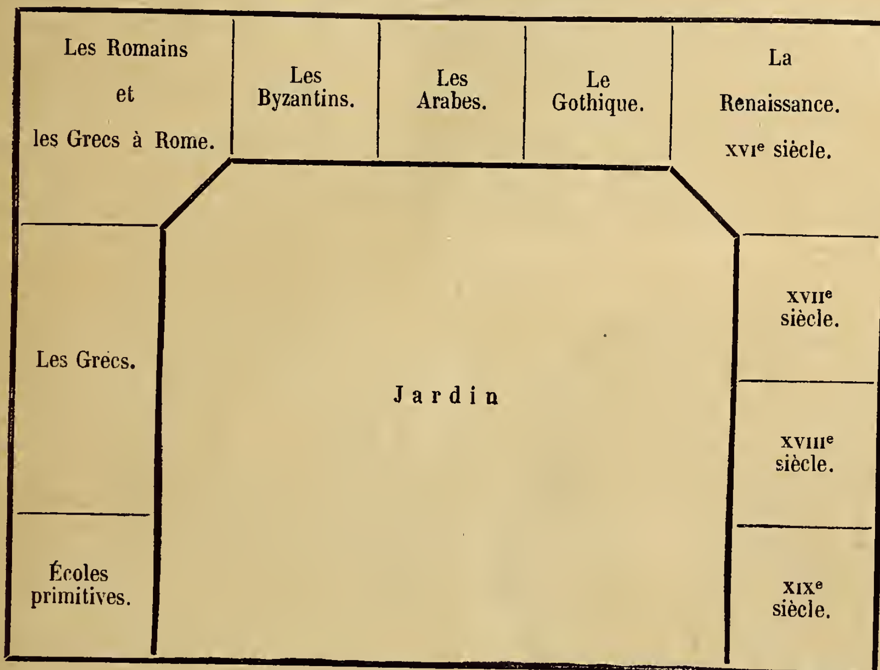
La reproduction partielle des œuvres des nations primitives : Égyptiens, Asiatiques, Indiens, Chinois, Mexicains, peuples du Nord ;

La reproduction complète de l'art grec ;

Un choix dans les productions romaines, byzantines, arabes, gothiques ;

Un choix aussi dans les œuvres modernes du seizième au dix-neuvième siècle.

L'auteur de ce projet, M. L. de Laborde, pensait que



le Musée devrait faire partie de l'École des beaux-arts, mais à la condition d'être constamment ouvert au public, ce qui pourrait se faire en le plaçant devant le quai.

Un autre membre de l'Institut (¹) propose aujourd'hui d'établir un Musée de copies en plâtre au Louvre.

UN GENTILHOMME ORFÉVRE.

Jean-Michel de Sailer, d'abord professeur à Ingolstadt, à Dillingen, et plus tard évêque de Ratisbonne, a laissé une grande réputation de bonté. Le chanoine Schmidt a écrit sa biographie, où nous rencontrons l'anecdote suivante :

Sailer passait un jour, à Lucerne, devant un atelier d'orfévrerie, quand l'orfévre, au visage noir de suie, aux manches retroussées, sortit en toute hâte, le salua gracieusement, et voulut même lui sauter au cou. Sailer, surpris de tous ces saluts, lui demanda qui il était?

— Ah! s'écria l'ouvrier tout hors de lui-même, ne me reconnaissez-vous donc plus? Je suis ce jeune gentilhomme, Louis de Mayer, qui a été votre élève.

Et voyant que son accoutrement étonnait Sailer, il ajouta :

— Je compris bien qu'au milieu des événements que nous venons de traverser, ma noblesse ne me servirait pas à grand'chose en Suisse. Comme vous le savez, j'eus toujours plus de goût et plus d'ardeur pour les arts que pour l'étude. Je me décidai donc à me faire orfévre, et je parvins, sans grande peine, à bien réussir dans ce genre d'ouvrage. Je suis maintenant à mon aise, et je jouis d'un très-beau revenu.

(¹) M. Ravaisson, conservateur des antiques au Musée du Louvre.

Le lendemain, l'orfévre à blason, vêtu très-élégamment, vint rendre visite à Sailer et l'inviter à dîner.

Sailer accepta.

Mayer, avec toute sa famille, reçut le vénérable professeur sur le seuil même de sa porte. La mère et les enfants étaient ravis de voir enfin celui dont leur père leur avait dit de si belles choses. Puis le gentilhomme lui montra ses travaux sur l'or et sur l'argent, et beaucoup de gemmes précieuses artistement taillées. Ensuite vint le tour de sa maison, que Sailer trouva grande, bien bâtie, propre, et très-convenablement décorée.

La table, à dîner, fut couverte de mets exquis. Mayer, animé de la joie la plus franche, dit à Sailer :

— Si j'avais eu l'idée que mes priviléges de noblesse devaient m'interdire d'être artiste ou artisan, j'eusse éprouvé la douleur et la faim, tandis qu'avec mon honorable métier, je vis très-heureux, moi et les miens, et je crois n'en être pas moins estimé de mes concitoyens.

Sailer répliqua :

— Vous avez pris le meilleur des partis, vu l'incertitude de nos temps ; aujourd'hui se réalise encore ce vieux proverbe : « Métier a un fond d'or. »

BIENFAITS DE L'INSTRUCTION ET DE LA SCIENCE.

L'instruction rend le travail plus productif; si tout le blé aujourd'hui récolté aux États-Unis devait être battu et converti en farine par les procédés des temps primitifs, la population entière y suffirait à peine. Grâce aux machines, un petit nombre de travailleurs exécutent cette besogne : c'est le travail dirigé par l'intelligence qui construit nos

maisons, nos ponts, nos routes en fer, nos vaisseaux, qui fabrique nos montres, nos pianos, nos presses, en un mot, qui crée la circulation.

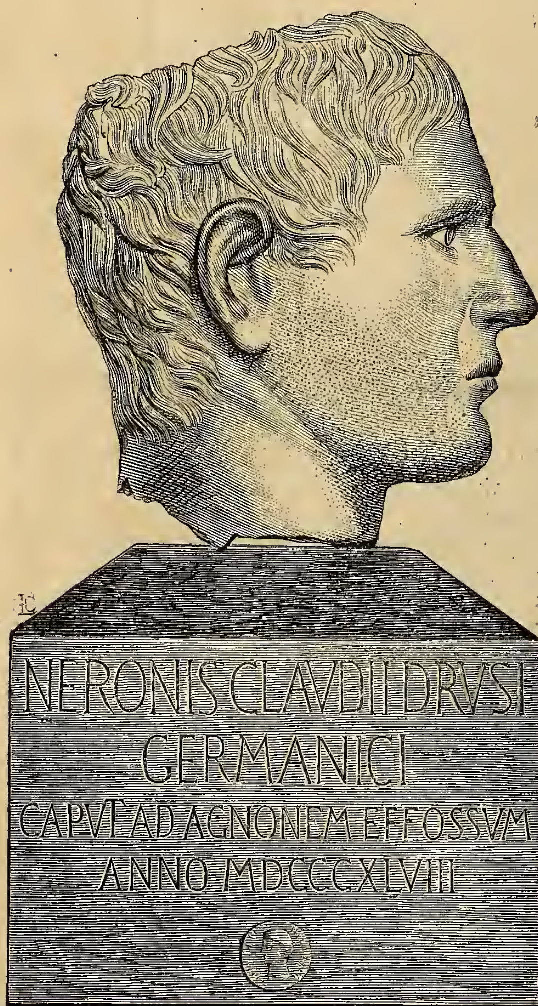
L'éducation élève le travailleur. Quand il sera aussi instruit et aussi bien élevé que les classes qui ne travaillent plus des mains, il jouira de la même considération. Cincinnatus labourant son champ, Franklin composant dans une imprimerie; Hugh Miller taillant des pierres dans une carrière, n'étaient inférieurs à personne, du moins aux yeux de ceux dont l'estime a quelque valeur.

WICKERSHAM.

BUSTE D'UN ROMAIN DU HAUT-EMPIRE.

BRONZE ANTIQUE.

Cette tête de bronze a été trouvée, en 1848, à Pietrabbondante, près d'Agnone, dans l'ancien royaume de Naples, province de Molise, au pays des Samnites, en même temps qu'une inscription osque très-importante et sur laquelle il existe une dissertation de M. Henzen, dans les *Annali dell' Instituto di corrispondenza archeologica di Roma* (anno 1848, t. XX, p. 382 et suiv.).



Bibliothèque nationale; Cabinet des médailles. — Tête de bronze antique. — Dessin de Chevignard.

On ne sait quel personnage représente cette tête; le duc de Luynes, qui la donna de son vivant avec toutes ses collections d'antiquités au cabinet des médailles et antiques de la Bibliothèque nationale, en 1862, avait d'abord cru pouvoir y reconnaître *Nero Claudius Drusus Germanicus*, frère puîné de l'empereur Tibère; mais, peu satisfait de cette attribution, avant de la remettre au conservateur du cabinet des médailles, il avait fait scier le socle de marbre sur lequel on lisait l'inscription figurée sur notre dessin, et dans lequel était encastrée une médaille antique de Rome représentant ce personnage, que l'on nomme d'ordinaire Drusus l'Ancien. On prétend qu'au moment de la découverte, une jeune paysanne, en apercevant cette tête noire avec ses yeux en émail blanc, crut voir le diable sortant de terre, et s'enfuit effrayée. En effet, la physionomie de ce Romain est loin de respirer la bonté; cette tête est énergique, puissante, mais sévère et même dure.

Malgré une recherche minutieuse des détails, le travail de ce bronze est d'un grand caractère et annonce l'époque à laquelle vivait Drusus, c'est-à-dire soit le huitième siècle de Rome, soit le commencement de notre ère. Nous ne lui donnerons pas de nom; il faut souvent savoir ignorer et avoir toujours le courage d'avouer son ignorance.

S'APPROCHER LES UNS DES AUTRES

POUR SE MIEUX CONNAITRE.

Un bon fermier, habitant sur le versant d'une chaîne de montagnes, était parti un matin, à la pointe du jour, pour aller voir son frère qui résidait à quelque distance de là.

C'était dans la saison des brouillards, et, en descendant dans la vallée, il se trouva enveloppé d'une de ces brumes épaisses qui, en bornant l'horizon, donnent aux objets les apparences les plus trompeuses et parfois les plus fantastiques.

Au bout de quelques instants, en effet, il aperçut, venant vers lui d'un pas rapide, un être étrange, de formes monstrueuses et d'une taille gigantesque. Était-ce quelque animal inconnu, ou quelqu'un de ces génies malfaisants qui, suivant les traditions superstitieuses de ce pays, l'avaient autrefois habité?

Notre homme n'en savait que penser; mais il n'y avait pas à reculer, et il fallait faire contre mauvaise fortune bon cœur.

Il marcha donc résolûment vers l'ennemi, en serrant avec plus de force dans sa main le bâton noueux dont il était armé.

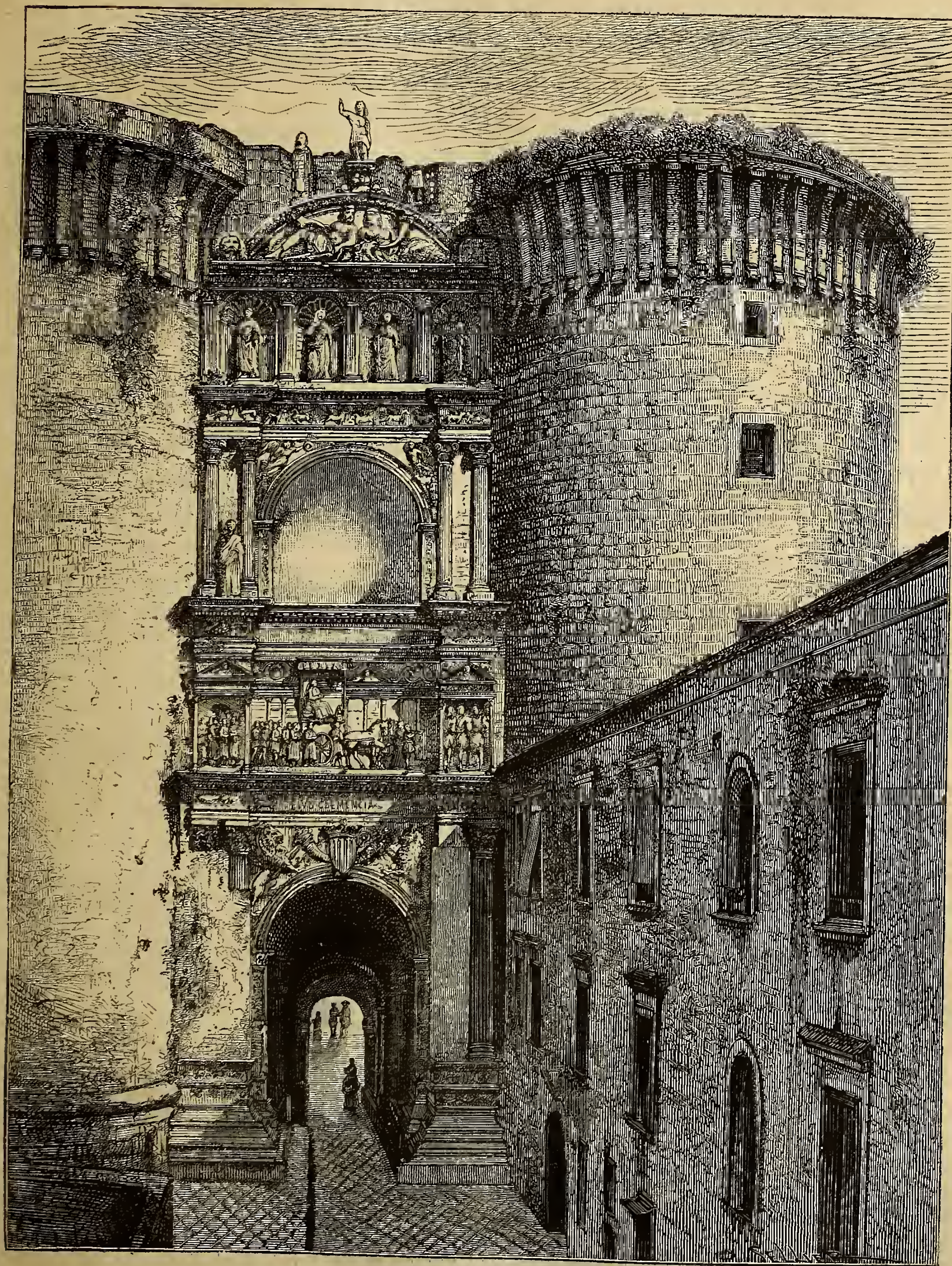
L'ennemi, du reste, en faisait autant de son côté. Mais à mesure qu'il s'approchait, il changeait peu à peu et de taille et de forme, et il semblait qu'il se rapprochât graduellement de la stature et de l'extérieur d'un simple mortel.

Déjà notre campagnard, attentif à l'observer, se demandait si, après tout, ce ne serait pas tout simplement un homme, et un homme du pays, lorsque tout à coup, le vent du matin ayant déchiré le brouillard, et le soleil, qui venait de dépasser la montagne, ayant envoyé sur ce point un faisceau de rayons, il poussa un cri auquel, au même moment, répondit un autre cri semblable; non-seulement c'était un homme et un compatriote, mais c'était son frère, son propre frère, qui, poussé d'un même dessein, venait aussi de quitter sa montagne.

Tous deux avaient partagé la même erreur, et tous deux, au même moment, après avoir fait chacun la moitié du chemin, venaient de s'apercevoir combien ils s'étaient abusés; dans celui qu'ils croyaient un ennemi, ils avaient eu la joie de rencontrer un frère. (1)

(1) Henry Richard, cité par Frédéric Passy.

ARC DE TRIOMPHE A NAPLES.



Arc de triomphe d'Alphonse d'Aragon, dans le Castel-Nuovo, à Naples. — Dessin de Sellier.

Le Castel-Nuovo de Naples, qui sert d'arsenal, est situé, comme on le sait, au bord de la mer. C'est à l'entrée de sa cour intérieure, entre deux tours dites angevines, que s'élève l'arc de triomphe représenté dans notre gravure. Ce monument consacre le souvenir de l'entrée solennelle d'Alphonse Ier d'Aragon, le 27 février 1443. C'est une œuvre remarquable : on l'attribue à différents artistes, entre autres à Isoïa de Pise et à l'Ariscolo. Les deux statues du sommet de l'arc (une troisième est brisée) sont d'une date postérieure et dues au ciseau de Giovanni Merliano de Nola, élève d'Agnello Jiore; elles furent commandées à cet artiste par le vice-roi Pierre de Tolède. Les quatre statues placées dans des niches, au-dessous du fronton, figurent, disent de vieux auteurs, « quatre des grandes vertus du roi. » Dans le bas-relief principal, le roi Alphonse est assis sur un char que surmonte un dais; il est précédé de sa garde noble et de trompettes. Le cortége se compose de la garde noble, du clergé, des

hauts dignitaires, de Jerrante, fils illégitime du roi, du prince de Tarente, grand connétable, de l'ambassadeur de Milan, et de leur suite.

L'arc est dans un assez bon état de conservation; quelques réparations nécessaires ne seraient ni d'une exécution difficile, ni d'un prix considérable.

Beaucoup de voyageurs séjournent à Naples sans soupçonner même l'existence de cette œuvre élégante du quinzième siècle. A l'origine, elle était isolée; aujourd'hui elle est trop soustraite aux regards du public. Ce serait une décoration bien digne de la grande place du Plébiscite.

ASCENSION DU POPOCATEPETL,

EN L'AN 1522, A LA RECHERCHE DU SOUFRE,

RACONTÉE PAR L'HISTORIEN HERRERA (¹).

Au milieu de bien d'autres préoccupations, Cortez était assailli par le souci cuisant de voir l'état précaire de ses munitions et l'épuisement de ses poudres de guerre. Il désirait vivement se créer des ressources de ce genre en prévision des événements futurs. Jugeant donc qu'il pourrait se trouver du soufre dans le volcan qui est à douze heures de Mexico, et qu'il serait facile de fabriquer de la poudre avec ce produit, et comme, d'ailleurs, le capitaine Diego de Ordaz, en 1519, avait cru pouvoir en affirmer la présence par l'odeur qu'il en avait perçue, Cortez, toujours soucieux à cet égard, gagna pour cette entreprise l'assentiment de Montaño, homme plein de courage et de zèle, et de Messa, employé dans l'artillerie. Il renchérit sur la gloire qui en serait pour eux la conséquence, et leur offrit des récompenses peu communes. Montaño et Messa s'engagèrent sur leur vie à ne pas revenir sans butin, et ils partirent accompagnés de Peñalosa, Juan de Lairos, un autre Castillan et quelques Indiens.

Ils arrivèrent à Chalco et s'arrêtèrent à un village appelé Amecamec, situé à deux lieues du volcan. Plus de 40 000 hommes les suivaient, désireux de savoir si c'étaient les mêmes Castillans qui avaient déjà affronté les mêmes dangers.

Ces Indiens s'approchèrent de la montagne et s'y arrêtèrent pour s'installer, dans l'attente de l'événement.

Peu de temps après midi, les intrépides voyageurs s'avancèrent, couverts de peaux de chevreuil et emportant deux amples couvertures pour s'abriter pendant la nuit. Les Indiens étonnés les regardaient monter, témoignant les uns leur confiance, les autres leur peu d'espoir dans la réussite.

Après avoir gravi le quart environ de la sierra du volcan, les voyageurs furent surpris par la nuit, et comme le froid était excessif, ils firent un trou dans la terre pour s'y étendre sous leurs couvertures; mais à environ 0m.40 de profondeur, ils trouvèrent une chaleur si forte, avec le dégagement d'une odeur sulfureuse si repoussante, qu'ils en furent comme effrayés. L'excès du froid du dehors leur donna toutefois le courage de résister un moment à ces embarras pénibles; mais la situation devenant enfin insupportable, ils résolurent, vers minuit, de continuer leur route.

Ils marchaient dans l'obscurité, et, comme le terrain était parfois glissant, un des voyageurs fut emporté et tomba dans le fond d'un ravin, à plus de treize mètres de profondeur. Si les glaçons qui le reçurent avaient cédé sous son poids, il aurait été précipité dans un gouffre sans fond. Il se blessa sur plusieurs parties du corps; il cria, appelant ses compagnons et les suppliant de le secourir. Ils accoururent, non sans s'exposer au risque de tomber eux-mêmes dans le ravin, et lui lancèrent une corde terminée par un nœud coulant. Le malheureux eut grand'peine à se la passer sous les bras; et, jouant alors des pieds et des mains pour se venir en aide, il eut la chance que ses camarades le retirassent du gouffre. Alors, tous ensemble, épuisés de fatigue, ne pouvant plus remuer et ne sachant que faire, ils résolurent de ne pas avancer d'un pas de plus jusqu'au jour. Et certes, on pouvait assurer que si le soleil tardait quelques heures de plus à paraître, pas un d'eux n'allait survivre, tant ils étaient déjà refroidis. En attendant, ils rapprochaient leurs figures et se chauffaient les mains avec leur haleine, mais leurs pieds et leurs jambes étaient devenus insensibles par le froid.

Au soleil levant, ils continuèrent leur route, et une demi-heure après il sortit du volcan une grande quantité de fumée, et même des flammes. Une pierre brûlante fut lancée dans les airs; elle vint, en roulant, passer devant les Castillans, et comme elle était très-légère, ils la retinrent aisément au passage, la mirent à profit pour se réchauffer, et y prirent une animation nouvelle. Ils continuèrent leur route; mais l'un d'eux (probablement celui qu'on avait relevé du ravin) perdit ses forces et tomba en syncope. Les autres s'en éloignèrent en lui promettant de revenir bientôt le chercher. *Mais il les pria de ne penser qu'à l'accomplissement de leur devoir*, ajoutant *qu'il importait fort peu qu'une affaire aussi intéressante coûtât la vie d'un homme.*

Ils continuèrent donc à monter, et à dix heures ils arrivèrent au sommet du volcan. Des bords du cratère ils en purent distinguer le fond, lequel, — chose horrible à voir! — brûlait comme un grand foyer naturel. On peut juger que, de l'endroit où ils se trouvaient jusqu'au point de départ des flammes, il y avait une distance d'environ 150 mètres. Ils parcoururent le bord pour y chercher un accès possible, et ils s'aperçurent que l'entrée en serait partout si épouvantable et si périlleuse, que tous ensemble convinrent qu'il eût mieux valu n'y pas venir. Mais, en hommes d'honneur, ne consultant que leur devoir, ils décidèrent de tirer au sort celui qui descendrait dans le gouffre.

Montaño fut désigné. Mis dans un sac de chanvre, portant une sacoche à la main, attaché au bout d'une corde, il entra jusqu'à une profondeur de 25 mètres. Il revint une première fois avec sa sacoche pleine de soufre, et il renouvela sept fois l'aventure, jusqu'à ce qu'il eût fait une provision de huit arrobas et demie (100 kilogrammes). Un autre compagnon entra ensuite dans le volcan (ce fut Juan de Lairos, suivant Murillo); il en rapporta quatre arrobas à peu près, de sorte que le tout faisait douze arrobas, qui leur parurent suffisantes pour une bonne provision de poudre. Ils prirent le parti de n'y plus descendre; car, ainsi que le disait Montaño, on ne pouvait pas regarder en bas sans frémir; non-seulement la tête tournait à la vue de cette immense profondeur, mais on avait encore à redouter le feu et la fumée qui s'en élançaient par moments avec des pierres brûlantes.

Ce qui augmentait l'horreur de celui qui s'y aventurait, c'était la crainte d'être abandonné par les camarades, non moins que la pensée de voir la corde se rompre ou de glisser soi-même hors du sac; c'étaient encore d'autres perspectives sinistres qu'une émotion exagérée ne manque jamais d'enfanter. Ils furent donc tous très-contents de se voir délivrés de leurs sujets de crainte, et ils se disposèrent à descendre. Mais il leur vint bientôt un autre souci, celui de choisir la direction la plus convenable pour leur retour, car la descente présentait des dangers, même pour des hommes sans fardeau. Montaño se décida à faire à

(¹) Historien espagnol, né en 1695; il fut nommé par Philippe II « premier historiographe des Indes et de Castille. » — « C'est, dit Robertson, celui qui a donné le récit le plus exact et le plus circonstancié de la conquête du Mexique et des autres événements d'Amérique. »

lui seul le tour du cratère, pendant que ses compagnons préparaient leurs colis, et il explora les lieux avec le plus grand soin; mais, n'ayant vu ni sentier, ni descente sûre, il dit que, pour s'en retourner avec moins de danger, il fallait faire le tour du volcan, bien que de cette manière ils dussent allonger considérablement leur chemin. Ils approuvèrent tous cet avis, et chacun se chargea de ce qu'il put emporter, sans rien abandonner. Ils descendaient avec une grande prudence, — car ils rencontraient des précipices à chaque pas, — se laissant aller très-souvent sur le dos avec leur charge sur la poitrine, et glissant ainsi jusqu'aux endroits où ils pouvaient s'arrêter avec les pieds. Ils firent de la sorte beaucoup de chemin, ayant bien souvent la mort en perspective à la vue des périls qu'ils côtoyaient sans cesse. Souvent ils se virent obligés de retourner sur leurs pas; d'autres fois, il fallait dévier de sa route, car autrement la mort eût été certaine.

Ils n'oublièrent pas le lieu où ils avaient laissé leur compagnon à bout de forces. Ce malheureux n'espérait plus pouvoir survivre; il ne pensait qu'à demander à Dieu pardon pour ses péchés. En entendant le bruit et les voix de ses camarades, ne pouvant en croire ses oreilles, et pensant que c'était un songe, il s'écria avant qu'ils lui parlassent : — Sont-ce bien mes amis que j'entends? — Nous-mêmes! répondirent-ils. — Béni soit le bon Dieu! fit aussitôt le malheureux abandonné; je renais aujourd'hui pour la seconde fois.

Ils s'arrêtèrent ensemble pendant quelques instants, avec des démonstrations d'une grande joie, rendant grâce à Dieu qui avait conduit si heureusement les choses. Ils continuèrent ensuite à descendre, prêtant leur aide à leur camarade, qui conçut une si grande frayeur des choses qu'il vit ou qu'il s'imagina voir cette nuit-là, que plusieurs jours après il n'était pas encore complétement revenu à lui. A quatre heures du soir, ils arrivèrent au bas du volcan, à travers une multitude énorme d'Indiens.

Les caciques, suivis de la foule, coururent à eux avec les signes d'une grande joie. On leur donna à manger, car ils n'avaient pas pris une seule bouchée depuis l'après-midi de la veille. On plaça chacun d'eux sur un brancard et on les porta sur les épaules, comme on est dans l'habitude de le faire pour les grands seigneurs. A la suite venaient un grand nombre d'Indiens, qui trébuchaient et tombaient les uns sur les autres pour avoir voulu trop se presser à voir les figures des voyageurs, tant ils étaient en admiration qu'ils eussent accompli un fait aussi merveilleux, fait qui jusque-là ne s'était jamais ni vu ni conté parmi eux.

Ils firent six lieues jusqu'à un embarcadère de la lagune où ils prirent des chaloupes qu'un grand nombre d'autres accompagnèrent.

Cortez alla les recevoir hors de la ville. Il les serra dans ses bras en signe de reconnaissance, et leur promit de bonnes récompenses; car il avait donné à entendre aux Indiens alliés ou ennemis que rien n'était impossible pour des Castillans. Il donna ordre de raffiner le soufre, et des douze arrobas qu'ils apportèrent, il en resta dix dont on fit de la poudre. (¹)

(¹) Nous empruntons cette traduction au bel ouvrage du savant docteur Jourdanet, intitulé : *Influence de la pression de l'air sur la vie de l'homme*, 2 volumes, 1875.

LA DICTION
OU L'ART DE LA LECTURE.

Les lignes suivantes sont extraites d'une conférence très-intéressante et très-applaudie faite à Paris, à la fin de 1874, par M. Ernest Legouvé, de l'Académie française (¹).

Il règne de singuliers préjugés dans beaucoup de bons esprits au sujet de la lecture à haute voix. On entend répéter sans cesse : « Le talent de la lecture n'est pas un art, c'est un don; on n'apprend pas plus à lire qu'à marcher; il ne s'agit que de lire comme on parle. » Rien de plus juste; toute la science du lecteur peut, en effet, se ramener à ce seul précepte : lire comme on parle; mais voilà précisément le point difficile, voilà ce que l'on ne sait que quand on l'a appris. Voulez-vous vous en convaincre? Entrez dans un salon au milieu d'une conversation animée : toutes les personnes qui y sont engagées parlent naturellement et avec vérité. Priez l'une d'elles de lire tout haut une page de livre, un article de journal, soudain, changement complet : prononciation, accent, voix même, tout s'altère en elle, tout se manière; elle parlait juste, elle lit faux. Pourquoi? Parce qu'elle n'a pas appris à lire. Le naturel s'enseigne donc? Il faut donc prendre des leçons pour être soi-même? Oui.

Mais en quoi consiste précisément cet enseignement? Sur quels principes repose-t-il?

Voici un exemple de cet enseignement :

Un jour, M. Samson voit arriver chez lui, comme élève, un jeune homme assez satisfait de lui-même.

— Vous désirez prendre des leçons de lecture, Monsieur?

— Oui, Monsieur.

— Vous êtes-vous déjà exercé à lire tout haut?

— Oui, Monsieur, j'ai récité beaucoup de scènes de Corneille et de Molière.

— Devant du monde?...

— Oui, Monsieur.

— Avec succès?

— Oui, Monsieur.

— Veuillez prendre ce volume de la Fontaine : la fable, *le Chêne et le Roseau.*

L'élève commença :

> Le chêne un jour, dit au roseau...

— Très-bien! Monsieur, vous ne savez pas lire!

— Je le crois, Monsieur, reprit l'élève un peu piqué, puisque je viens réclamer vos conseils, mais je ne comprends pas comment sur un seul vers...

— Veuillez le recommencer?...

Il le recommença :

> Le chêne un jour, dit au roseau.

— Je l'avais bien vu, vous ne savez pas lire.

— Mais...

— Mais, reprit M. Samson avec flegme, est-ce que l'adverbe se joint au substantif au lieu de se joindre au verbe? Est-ce qu'il y a des chênes qui s'appellent un jour? Non; eh bien, alors, pourquoi lisez-vous : « Le chêne un jour, dit au roseau... »? Lisez donc : « Le chêne, virgule, un jour, dit au roseau. »

— C'est pourtant vrai!... s'écria le jeune homme stupéfait.

— Si vrai, reprit son maître avec la même tranquillité, que je viens de vous apprendre une des règles les plus importantes de la lecture à haute voix, l'art de la ponctuation!

— Comment, Monsieur, on ponctue en lisant!

— Eh! sans doute! tel silence indique un point; tel

(¹) *M. Samson et ses élèves*, conférence par E. Legouvé. On sait que M. E. Legouvé, outre tous ses autres titres, est un maître consommé dans l'art de bien lire comme dans celui de bien dire. Nous aimerions à en faire un plus grand éloge si le *Magasin pittoresque* ne le comptait pas parmi ses collaborateurs, et si ce n'était un de nos meilleurs amis.

demi-silence une virgule, tel accent un point d'interrogation, et une partie de la clarté, de l'intérêt même du récit, dépend de cette habile distribution des virgules et des points, que le lecteur indique sans les nommer, et que l'auditeur entend sans qu'on les lui nomme.

M. Samson était plein de ces observations qui sont des préceptes : tantôt sur l'articulation qui doit dessiner le mot et sur le son qui le colore ; tantôt sur les différentes manières de lire, selon qu'on s'adresse à un petit auditoire ou à un grand public.

Une foule d'états demandent l'art de la lecture : ne faisons-nous pas tous partie de commissions, de comités, où l'on a des rapports à lire, des documents à lire, des comptes rendus à lire, et partout une diction correcte, une prononciation claire, une articulation nette, n'y sont-elles pas rigoureusement nécessaires?

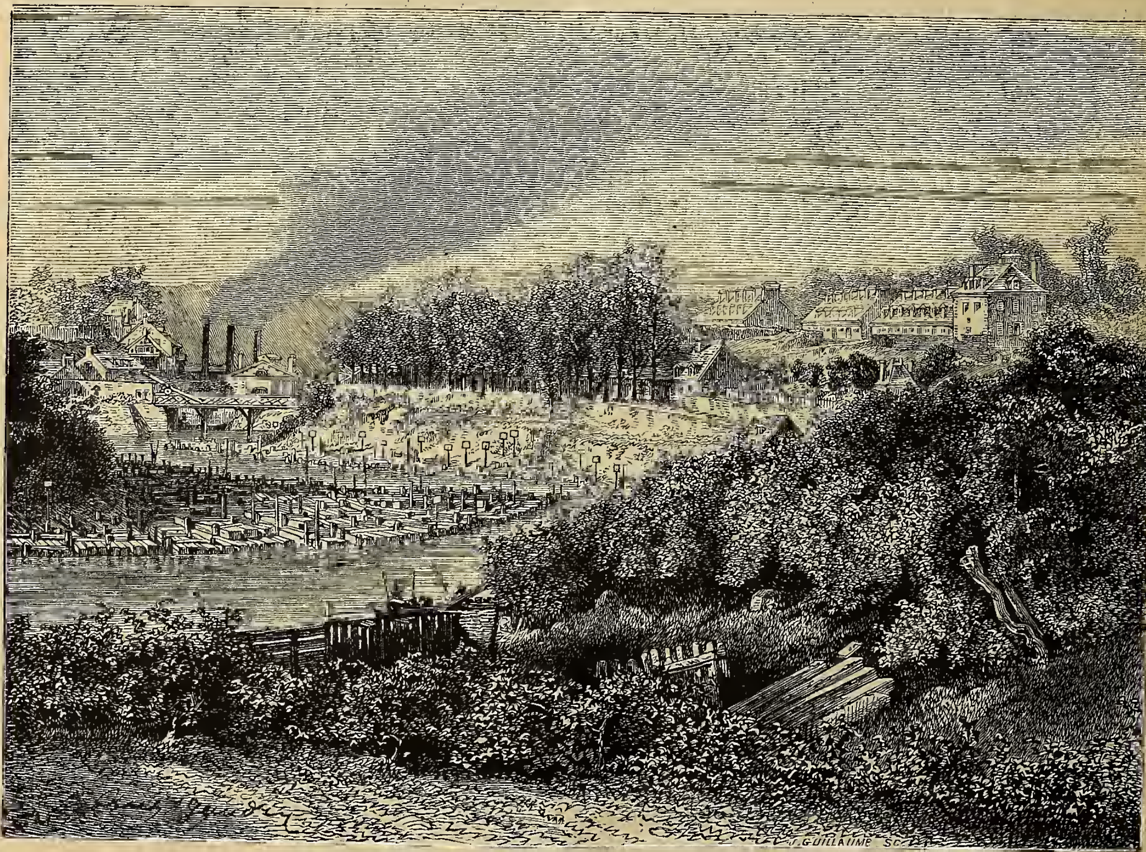
Le talent de la lecture, qui est chez les hommes un instrument de travail, un moyen de succès professionnel, peut se lier pour les femmes à leurs plus douces occupations d'intérieur, à leurs plus chers devoirs de famille. Plus d'une jeune fille a vu ou verra auprès d'elle un vieux père infirme, une mère frappée d'un grand deuil, un enfant malade : le père ne peut plus lire, ses yeux le lui défendent; la mère ne veut pas lire, son cœur s'y refuse ; l'enfant voudrait bien lire, mais il ne le sait pas. Quelle joie pour la jeune fille de pouvoir, à l'aide de quelques pages bien lues, calmer celui qui souffre, consoler celle qui pleure, distraire celui qui crie ! C'est donc au nom de leurs plus doux sentiments qu'on peut leur dire : « Apprenez à lire ! et tâchez d'acquérir un talent qui peut devenir une vertu. » (¹)

LA VILLENEUVE

(PORT DE BREST).

Voy. p. 83, 204; et t. XLII, 1874, p. 332.

Construite de 1767 à 1770 par un industriel breton, Richard Duplessis, et rachetée en 1772 par la marine, qui a créé l'étang qui l'avoisine, Villeneuve appartient au



Fond du port de Brest, conduisant à la Villeneuve. — Dessin de Gaudry.

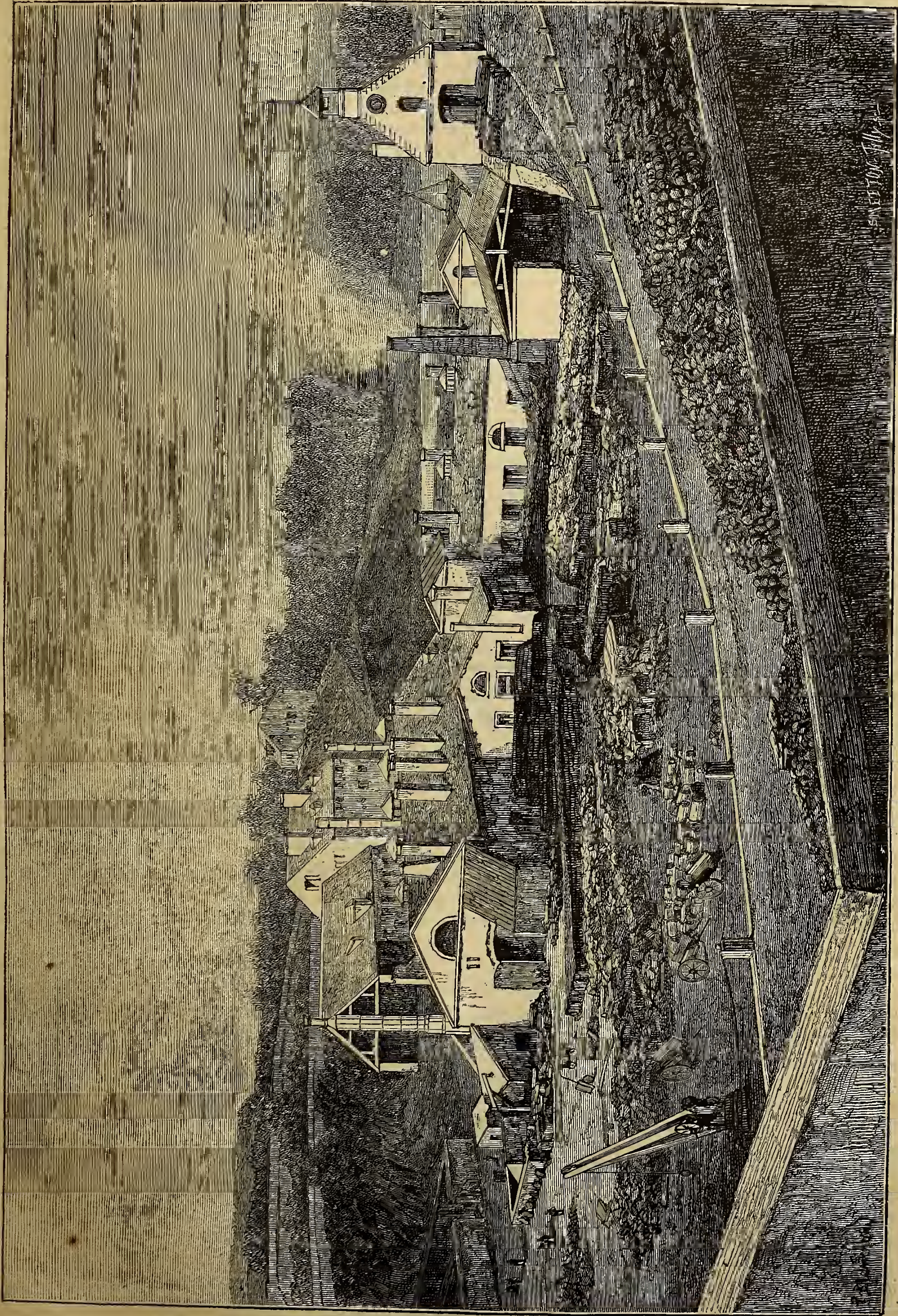
service de l'artillerie de marine depuis 1787. Sa spécialité est d'utiliser les vieilles ferrailles, les vieilles tôles, vieilles fontes, vieux aciers et vieux plombs impropres ou provenant des démolitions des autres arsenaux. Elle les transforme en fers martelés, corroyés et laminés, en fontes et plombs neufs, en aciers fondus. Ce dernier travail, celui de l'acier, ne date que de 1851.

Les produits de l'usine sont surtout supérieurs lorsqu'ils proviennent de métaux ayant déjà subi une première opération, et n'ayant dû être reçus primitivement que comme étant de bonne qualité. L'étang, qui a environ deux hectares et demi de superficie, met en mouvement cinq roues hydrauliques et une grande turbine horizontale conduisant les laminoirs à fer. Ces six machines représentent une force totale de près de cent chevaux-vapeur.

L'usine renferme cinq ateliers avec leurs dépendances. Ce sont : — 1° la *fonderie*, comprenant une halle servant au moulage, deux fours à réverbère, cinq fours quadruples à acier, un four Wilkinson pour fonte, deux grues, une étuve, un four à coke ; — 2° la *grosse forge*, qui a sous sa dépendance un atelier de fagotage. La fabrication s'opère

(¹) « Nous avons en France, ajoute M. E. Legouvé, des maîtres de gymnastique, des maîtres d'escrime, des maîtres de danse, des maîtres pour tous nos organes, sauf pour celui qui nous sert toute la journée... l'organe de la parole. Nous ne nous doutons pas que la voix qui parle est un instrument comme la voix qui chante, et que l'orateur, comme le chanteur, a besoin de leçons pour bien jouer de son instrument. »

au moyen de quatre roues hydrauliques et de la turbine. Elle est en outre pourvue d'un laminoir, de cinq martinets, d'un marteau-pilon de 4 000 kilogrammes pour le martelage des grosses pièces en fer et des lingots en acier fondu servant à la fabrication des boulets de rupture; de trois fours à réchauffer, sans compter le four du marteau-



Usine de la Villeneuve. — Atelier pour le rayage des grosses pièces. — Dessin de Ph. Blanchard.

pilon ; de deux chauffoirs, d'une grue, d'une grande cisaille. Dans un hangar contigu sont les chaudières; derrière, la soufflerie; — 3° à côté des grosses forges, les *petites forges,* desservies par onze feux et dont l'outillage se compose d'un four à réchauffer l'acier, d'un marteau-pilon de 400 kilogrammes, mû comme le précédent par la vapeur; d'une machine à raboter, d'un bocard pour broyer le sable, de deux cisailles, d'un ventilateur. Sur l'aile

droite de cet atelier est un cabinet renfermant deux machines de six chevaux conduisant une machine soufflante; — 4° à droite des petites forges, l'*atelier de l'ajustage*, qui comprend, au rez-de-chaussée, un laminoir à plomb avec sa roue hydraulique spéciale; au premier étage, sept tours, trois machines à percer, deux à tarauder, une à tailler, un étau limeur; enfin, dans les mansardes, une limerie et une scierie à métaux; — 5° l'*atelier du service général*, comprenant le charpentage, le modelage, ainsi que les mouvements de l'usine : il est situé près de la porte de l'Ouest.

La Villeneuve emploie 175 ouvriers, reçoit annuellement des ports au moins deux millions de kilogrammes de ferraille, et fabrique de 1 000 000 à 1 200 000 kilogrammes de fer. La superficie totale des terrains qu'elle occupe est de sept hectares et demi.

JOHN FOSTER.

Fin. — Voy. p. 47.

Les dernières années de la vie de Foster furent tristes. Sa santé, déjà très-affaiblie, s'altéra complétement sous l'influence du chagrin que lui causa la mort de sa femme, survenue en 1832.

Sa mémoire était devenue si mauvaise, qu'il ne trouvait plus ni plaisir ni profit dans ses lectures et ses études. Dès lors, il renonça aux travaux littéraires. Les préoccupations religieuses, qui avaient toujours tenu la première place dans sa vie, l'absorbèrent à peu près exclusivement. Il ne pouvait détacher sa pensée des perspectives de la vie future, et des hypothèses possibles sur ce que doit être notre condition au delà de la tombe.

Une de ses dernières distractions fut un voyage à Londres. Une visite au British Museum lui laissa une vive impression. « J'y ai passé six à sept heures, écrit-il, voulant savourer la jouissance que donne une longue attention accordée aux belles choses. J'ai regardé pendant plus d'une heure, n'en pouvant détacher mes yeux, une certaine Marie-Magdeleine, par Guercino. Ce qui m'a ainsi fasciné, c'est moins sa beauté qu'une expression de sainteté pour ainsi dire abstraite et tout à fait indéfinissable. Mais savez-vous quel est le mauvais côté, le côté désagréable, pénible, de cette contemplation prolongée de l'humanité idéalisée? C'est que le déplaisir que nous cause la vue de l'humanité réelle en est singulièrement augmenté. Je m'en suis rendu compte aujourd'hui. En sortant du Musée et en me retrouvant dans la rue, je n'ai pu me défendre d'un sentiment de répulsion involontaire en regardant l'expression commune, hélas! si peu *idéale*, de la plupart des passants. »

Puis, comme s'il se reprochait de s'être laissé aller à ces sentiments peu charitables, il les corrige et les adoucit aussitôt par cette réflexion chrétienne : « Je ne me trouve jamais dans une foule sans penser combien il est triste de se dire que l'existence de chacun de ces individus n'a de valeur qu'à ses propres yeux et aux yeux d'un très-petit nombre d'autres individus, mais qu'elle est absolument insignifiante aux yeux de la masse. Peu importe à ceux que nous coudoyons chaque jour, que nous vivions ou mourions. Dire que depuis mon arrivée à Londres trois mille individus ont quitté ce monde, qui tous me sont inconnus et indifférents. Cela ne peut être autrement, mais cela déchire le cœur. »

Foster mourut au mois d'octobre de l'année 1843. Il s'éteignit sans souffrance, et garda jusqu'à la dernière heure sa parfaite lucidité d'esprit. Le soir qui précéda sa mort, quoique se sentant déjà très-faible, il refusa de garder qui que ce fût auprès de lui pendant la nuit, ne pouvant pas supporter qu'on se dérangeât et qu'on se privât de sommeil pour lui rendre service. Le lendemain, quand on entra dans sa chambre, il était mort. Cette bonté qui se manifestait par une absence absolue d'égoïsme et par les égards les plus incessants et les plus délicats pour les autres, était la qualité dominante de Foster. Elle était sans doute née avec lui; mais sa volonté, qu'il sut toujours diriger vers le bien, et qu'il ne laissait jamais dormir, développa en une qualité profonde et sérieuse ce qui peut-être, autrement, fût resté à l'état d'un instinct sensible. Ce que nous oublions trop souvent, et une vie comme celle de Foster peut servir à nous le rappeler, c'est qu'il ne suffit pas de naître avec une nature disposée à la bonté, à la sympathie, à la générosité, mais que le plus difficile est de conserver ces vertus au travers des sécheresses de la vie, et la surveillance vigilante que Foster exerça sur lui-même fut le secret de sa force, et aussi de sa constante et inaltérable douceur.

Cette douceur, toutefois, n'excluait pas de violentes indignations contre tout ce qui lui paraissait injuste ou mal. Il ne pouvait, par exemple, supporter l'idée qu'on fît souffrir des enfants ni qu'on tourmentât des animaux. Il pensait que tout ce qui est faible, petit, malheureux, a droit à notre sollicitude, à notre protection, et qu'on ne saurait aller trop loin dans une voie qui nous arrache à nos préoccupations égoïstes et nous force à nous occuper d'autre chose que de nous-mêmes. Il avait une pitié vraie et profonde pour les pauvres. Il exerçait la charité d'une manière peu commune. Ainsi, quand il voyait de petits marchands qui avaient besoin de vendre coûte que coûte, se défaire de leur marchandise à trop bas prix, il glissait dans leur main quelque pièce de monnaie en plus de la somme qu'ils avaient demandée. Il ne pouvait admettre qu'on exploitât la pauvreté à son profit, et il trouvait, non sans raison, qu'il est odieux et inhumain de tirer de la misère des autres un avantage pour soi-même.

Sa compassion n'était pas moindre à l'égard de certaines fautes que le monde a coutume de punir avec une rigueur extrême. Une fois, ayant entendu raconter qu'un pauvre homme, poussé à bout par la faim et la misère, s'était laissé entraîner à dérober quelque aliment pour sa famille, il dit : « Les honnêtes gens qui, malgré eux, contre leurs instincts et contre leur volonté, cessent d'être honnêtes, sont bien à plaindre; et combien ils doivent souffrir! »

Il gardait toutes ses sévérités pour les vaniteux et les égoïstes.

L'*Essai sur les maux de l'ignorance populaire* (¹) est l'ouvrage le plus connu et le plus estimé de John Foster. Ce n'avait été d'abord que le développement d'un discours prononcé à une réunion des amis de la « Société des écoles britanniques et étrangères. » La première édition avait paru en 1820; la seconde, publiée l'année suivante, était déjà augmentée d'un quart; celles qui se sont succédé depuis ont été encore notablement améliorées. C'est, à vrai dire, un ouvrage dont le plan laisse à désirer, et d'une lecture un peu difficile; on y souhaiterait plus d'ordre, et surtout plus de mouvement et de chaleur. Tel qu'il est, même aujourd'hui, on ne le consulte pas sans profit. Il abonde en fait utiles et surtout en réflexions justes, sincères, énergiques.

Foster reproche, avec un certain courage, aux classes supérieures d'avoir trop longtemps tardé à se préoccuper de l'éducation populaire. Il dénonce cet oubli, cette indifférence, ce défaut de sollicitude, comme des effets funestes de l'égoïsme et de la vanité. Il montre avec beaucoup de fermeté comment l'absence de tout exercice intellectuel et

(¹) *Essay on the evils of popular ignorance.*

la privation de toutes les jouissances d'un ordre élevé réduisent nécessairement le peuple aux seuls plaisirs matériels, et l'entretiennent dans des habitudes de rudesse et des mœurs brutales ou même cruelles. Il insiste sur ce point, que l'ignorance est un obstacle à l'harmonie sociale, en ce qu'elle rend impossible toute relation de sympathie digne et sincère entre les personnes qui jouissent des bienfaits de l'éducation et celles qui sentent, sous ce rapport, leur infériorité. Il proteste, à l'aide d'arguments d'une grande logique, contre cette objection banale que l'instruction tend à trop éclairer le peuple sur l'humilité de sa condition, et à lui inspirer, par suite, des sentiments d'envie et d'insubordination. Il réfute ces arguments dédaigneux de quelques hommes pour leurs semblables, par l'histoire même de son pays, en prouvant que les rébellions les plus aveugles et les plus terribles ont toujours été provoquées et excitées par les erreurs et les préjugés qu'entretient l'ignorance, et qu'exploitent la méchanceté et l'ambition. Il fait remarquer comment la partie du peuple qui s'approche le plus de la classe moyenne, grâce à quelques lumières, arrive à s'intéresser de plus en plus sérieusement au respect des lois à mesure qu'elle en comprend mieux la raison et l'autorité. Il examine enfin ce qu'on doit entendre par l'ordre et la subordination, et il établit que plus la société se développe, plus il devient nécessaire de bien comprendre les besoins et les désirs populaires, et de leur donner d'autres satisfactions que celles qu'on croyait suffisantes aux époques où l'on ne voyait dans le plus grand nombre des habitants d'un pays qu'une sorte de troupeau à dompter, à contenir, à laisser paître bien ou mal, et à exploiter.

Comme on le suppose bien, Foster ne néglige pas de traiter aussi la question de l'éducation sous le rapport religieux, et il exprime la conviction que chez des êtres ensevelis dans une ignorance profonde, la religion ne saurait être presque jamais rien de plus qu'une superstition.

« Ce livre de Foster, a écrit un auteur anglais ([1]), quoiqu'il soit admiré et bien connu, n'est cependant pas lu avec la millième partie de l'attention qu'il mérite. »

GYMNASTIQUE A LA CAMPAGNE.

Il est loin d'être inutile d'introduire la gymnastique dans les campagnes. Si les enfants y sont naturellement forts et robustes, qui n'a remarqué aussi combien ils sont souvent lourds, gauches, empruntés dans leurs mouvements? « Nous nous rappelons, dit à cette occasion un professeur suisse, M. X. Ducotterd, qu'étant instituteur à la campagne, nous avions des garçons de douze à quinze ans qui marchaient courbés comme des vieillards, le cou rentré et penché en avant : conséquence des travaux excessifs, accablants, auxquels des parents ignorants et cupides soumettent leurs enfants. Dans certains districts de notre canton (et on peut dire de bien des cantons), il n'est pas rare de voir des garçons de treize ou quatorze ans faucher ou porter le lait à la fromagerie, ce qui affaisse le corps de l'enfant, lui courbe le dos et lui efface la poitrine. Les filles elles-mêmes ne sont pas épargnées. Et on nomme cela de la gymnastique naturelle! » Les exercices gymnastiques sont aussi nécessaires à la campagne que dans les villes.

CONSEILS A UN JEUNE HOMME.

Fais-toi facile et tolérant pour les autres, en même temps que sévère pour toi-même. Garde les goûts de ta jeunesse, car il faut avoir l'esprit de son âge pour n'en avoir pas tout le malheur; mais écoute les conseils de ceux qui te connaissent et qui t'aiment. Vis de leur vie, pour n'avoir pas à regretter un jour des trésors qui étaient sous ta main et que tu n'aurais dédaignés que par ignorance. Ne repousse pas les affections nouvelles qui peuvent venir à toi, mais ne retire pas ta confiance à celles qui datent de ta naissance, et qui, ayant entouré ton berceau, ont droit de veiller sur ta jeunesse pour lui épargner bien des piéges et des désillusions. Prends à ton âge ce qu'il a de bon et de franc. Accepte du monde ce qu'il a d'utile. Ne dédaigne pas de la famille ce qu'elle a de doux et de purifiant. Fais-toi une vie facile et simple. Demande au travail ses profits, qui se soldent en indépendance, en consolations, en lumières. Agrandis ton esprit en fortifiant ton caractère, en épurant ton cœur. Dieu t'a-t-il refusé les dons de la fortune et ses faciles mais dangereux loisirs? remercie-le de ne t'avoir point refusé ce qui peut la faire conquérir, ou, du moins, consoler de son absence.

([1]) Le docteur J. Pye Smith.

UN RAYON DE LUMIÈRE.

Des hommes sont enfermés dans une caverne où se trouve en abondance tout ce dont ils peuvent avoir besoin; mais cette caverne est sombre, et ils ne peuvent se rendre compte des ressources qui les entourent. A tâtons, au hasard, ils vont et viennent, foulant aux pieds les biens les plus précieux ou se déchirant eux-mêmes les uns les autres dans la crainte qu'un voisin plus heureux n'arrive le premier à se saisir de l'objet de leur convoitise; leur agitation est extrême, mais tous les efforts en sont tournés à mal, comme ceux de ces troupes de soldats qui, envoyés pour se rejoindre, se prennent dans la nuit pour des adversaires, et tirent sans pitié les uns sur les autres. Tout à coup, du haut de la voûte, un rayon de lumière pénètre au milieu de ce séjour d'horreur, et à l'instant la scène change. Tous, honteux de leur égarement, comprennent que leur misère n'avait d'autre cause que la fureur avec laquelle ils gaspillaient, en se les arrachant, les biens si libéralement mis à leur portée. Ils reconnaissent que, pour faire cesser cette misère, il suffit presque de ne plus la provoquer. La paix se fait dans les esprits, la bonne volonté descend dans les cœurs; au lieu de se jalouser on s'entr'aide, au lieu de maudire la société dont on fait partie et de rêver pour elle une organisation nouvelle, on étudie ses lois. Et l'on bénit ensemble la Providence d'avoir attaché tant de biens à la seule observation de la justice. ([1])

RUSSIE.

D'après un dernier recensement, voici comment se partage la population russe :

	Mètres carr.	Habitants.
RUSSIE D'EUROPE, y compris la Pologne . .	87 485	69 364 541
— Finlande	6 341	1 843 353
RUSSIE D'ASIE. — Sibérie	227 339	3 327 627
— Caucase	7 897	4 583 640
— Asie centrale	46 741	2 626 246
Total.	375 803	81 745 407

Dans ces chiffres n'est pas encore comprise la population du khanat de Khiva, soumis récemment à la domination russe. ([2])

([1]) Jean-Baptiste Say, cité par Frederic Passy.

([2]) Cette note rectifie les chiffres donnés par l'auteur d'un de nos articles sur Tiflis, dans la livraison de mai 1874 (t. XLII), page 140.

Ajoutons que, d'après les documents les plus récents, la population de Tiflis s'est considérablement accrue : elle est de près de 61 000 habitants.

Rappelons enfin que la Russie n'a plus aucun territoire en Amérique, ayant cédé ce qu'elle y possédait aux États-Unis.

MARQUES DE BOULANGERS
ET DE PATISSIERS ARABES.

Un archéologue en renom enseignait dernièrement dans ses doctes leçons qu'au temps des Assyro-Chaldéens on



Fig. 1. — Marque de boulanger arabe du septième siècle, trouvée dans des décombres, à Constantine.



Fig. 2. — La même marque, vue en dessous.

scellait d'un cachet spécial à peu près toute chose [1]. Le boulanger ne faisait sûrement pas exception à cet usage : il est naturel qu'en tout pays et en tout temps le fabricant d'un produit industriel quelconque ait tenu à attester l'excellence de ce produit en le frappant d'une marque. On a des marques de boulangerie à Paris, à Alger et à Tunis, comme il y en avait à Babylone.

La sévérité dont on usait autrefois à Fez ou à Tunis à l'égard des industriels sans conscience qui exposaient au bazar des produits défectueux, peut avoir été pour beaucoup dans l'adoption des marques de fabrique, qui a persisté jusqu'à nous.

Les marques arabes s'appliquent sur les gâteaux de pâte ferme. On les trouve, par exemple, sur les *alcone*, qui ont encore beaucoup de réputation dans certaines parties de la Péninsule, et dont la pâte ne diffère pas beaucoup de celle de nos brioches, si ce n'est qu'elle est sucrée. Ces sortes de pâtisseries sont plates et arrondies, à peu près comme nos biscuits de mer ; elles sont fort appréciées des enfants arabes.

Certaines pâtisseries arabes, si elles n'étaient presque toujours parfumées à l'excès et enduites d'une couche par trop épaisse de miel, seraient plus appréciées par les palais européens.

Qui ne connaît à Alger et à Tunis le fameux gâteau national que les Arabes désignent sous le nom de *masfouffe?* C'est un composé de couscoussou cuit à la vapeur, assaisonné de crème et de cannelle pilée, le tout recouvert d'une forte couche de sucre en poudre ornée elle-même de fruits confits et parfois de fleurs. En mainte occasion on adresse à ses amis un masfouffe enfermé d'or-

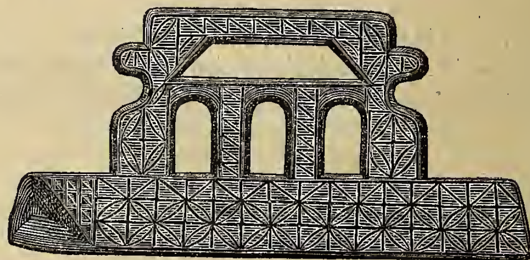


Fig. 3. — Marque de pâtissier arabe.

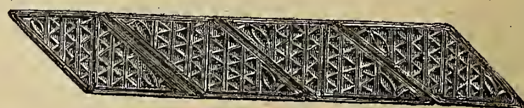


Fig. 4. — La même, vue en dessous.

dinaire dans un vase élégant et délicatement orné d'étoffes brodées qui pendent des deux côtés.

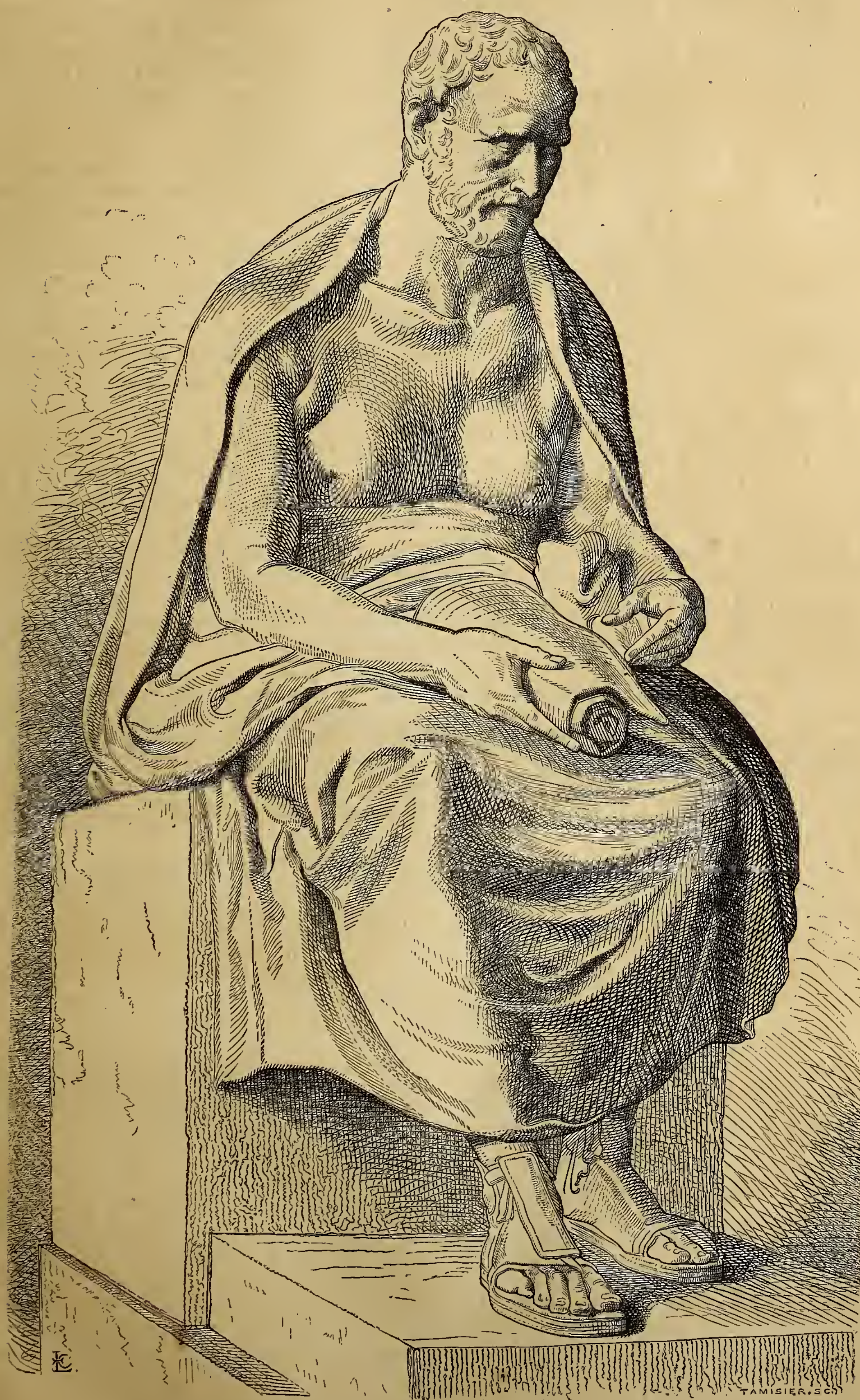
Le *flers* est aussi une sorte de beignet très-estimé des Arabes ; les Européens s'en soucient médiocrement.

Ramusio, et après lui Jean Temporal, nous ont donné des renseignements fort détaillés sur différentes friandises arabes. Bien informés de tout ce qui touche à l'art culinaire des États barbaresques, ils nous ont fait connaître, au dix-septième siècle, des préparations qui n'ont guère varié avec le temps. Certains gâteaux africains sont encore aujourd'hui ce qu'ils étaient lorsque les Romains faisaient cultiver à leur profit ces régions fertiles.

(1) Voy. l'article du *Journal des savants* de septembre 1870. — Quelques auteurs affirment qu'il faut chercher en Orient et dans une partie de l'Afrique l'origine de ces marques spéciales, dénotant un sentiment plus ou moins développé de goût ou d'amour-propre, et dont on s'est servi pour caractériser une fabrication quelconque et la recommander aux consommateurs. Dans un ordre plus élevé, pour constater l'authenticité ou la valeur de certains documents, on se sert de la gravure en creux ou en relief qui a donné lieu, personne ne l'ignore, à une science que l'on a nommée *la glyptique*, et dont les origines remontent à la plus haute antiquité. A cet égard, l'Orient moderne n'a pas dégénéré de ses vieilles habitudes. En Afrique, l'auteur de ces lignes a vu des noirs qui portaient sur leur dos, sur leur poitrine, et parfois sur des parties moins nobles de leur corps, des bourrelets de chair en saillie pure, gravure d'ornement fort étrange, qu'on pourrait appeler la glyptique humaine, et qui peut servir à faire reconnaître l'identité de certaines peuplades.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 15. Le Gérant, J. Best.

LA JEUNESSE DE DÉMOSTHÈNES.



Musée du Louvre. — Démosthènes, statue antique. — Dessin de Chevignard.

Les orateurs de tous les temps et de tous les pays s'inclinent devant Démosthènes. Sa renommée est universelle; c'est le type de l'éloquence, et aucune nation ne se lève pour le disputer à la nation athénienne : ni Rome avec Cicéron au Sénat et au Forum, ni l'Angleterre avec ses Pitt au Parlement, ni la France avec ses Bossuet dans la chaire et ses Mirabeau à la tribune.

Cependant Démosthènes n'était pas né avec ces dons naturels qui, révélant l'orateur à lui-même, l'entraînent sur le théâtre de ses triomphes. Il ne reçut ni impulsion, ni encouragement dans sa famille, et fut réduit, par la conduite de ses tuteurs, à passer sa jeunesse dans les entraves de la médiocrité.

C'est à lui-même qu'il dut ses talents et son génie, donnant ainsi la preuve la plus éclatante de ce que l'homme peut obtenir de l'homme lorsque celui qui commande est le même que celui qui obéit, lorsque celui qui veut est à la fois le maître et le serviteur de sa volonté.

Ce grand homme est né à Athènes. La date de sa naissance a été longuement discutée; toutefois, on s'accorde à la placer dans l'une des quatre années de la 99e olympiade, et Grote s'est décidé pour la troisième, qui se compose des deux demi-années 382 et 381 avant Jésus-Christ. Nous ne pouvons que nous ranger à l'opinion du célèbre historien de la Grèce, dont le monde savant déplore la perte récente.

Le père de Démosthènes était un industriel classé parmi les plus riches citoyens d'Athènes. Sa mère, Kleobulê, était la fille d'un commerçant exilé qui avait fait fortune en Crimée et s'y était uni avec une femme de race barbare, ce qui valut par la suite au grand orateur le reproche d'être d'un sang mêlé. Peut-être, au contraire, loin de lui avoir nui, cette infusion de sang d'une race étrangère plus rude et moins définie contribua-t-elle à rendre Démosthènes plus énergique, et à lui suggérer cette prévision instinctive de l'ambition macédonienne, qui manqua si complétement aux Athéniens.

Il n'avait que sept ans lorsque son père, ressentant les approches de la mort, s'inquiéta de ce que deviendrait sa fortune après lui. Elle n'avait pas la solidité d'un fonds de terre que l'on peut affermer pendant une minorité; car elle consistait surtout en deux fabriques, l'une d'armes et de couteaux, l'autre de lits ou de siéges. Les mettre en location, c'eût été les sacrifier. Le père de famille se préoccupa donc des moyens de les faire prospérer après sa mort en organisant une bonne gestion qui pût prendre à cœur les intérêts de sa femme et de ses enfants. Il crut réussir en s'adressant à des parents et amis déjà au courant de ses affaires, et en leur allouant de beaux avantages pour les rémunérer des soins qu'il allait leur imposer. Il choisit trois tuteurs, tant pour diviser la responsabilité que pour profiter de leurs diverses aptitudes et constituer un conseil de gérance avec une surveillance mutuelle. Il se mit d'accord avec Aphobôs, fils de sa sœur, pour lui faire épouser Kleobulê, jeune encore, lui transférant la dot augmentée des trois cinquièmes, et la jouissance de sa maison et de son mobilier; il fiança Demophôn, fils de son frère, avec sa fille âgée de cinq ans, pour laquelle il constitua aussi une belle dot; enfin, il alloua une rente, pour toute la durée de la minorité de son fils, à Thérippidès, son ami d'enfance et son voisin. Recevant à son lit de mort les protestations de dévouement de ces trois hommes, à la fois tuteurs et gérants, il dut espérer, en mourant, qu'ils puiseraient dans la parenté qui allait se resserrer, dans l'amitié, dans ses dispositions pécuniaires largement rémunératoires, des motifs sacrés pour conserver, peut-être même pour améliorer l'héritage.

Vain espoir! Ils ne répondirent point à sa sollicitude : ses neveux s'attribuèrent aussitôt les dots, mais n'épousèrent point; l'ami s'adjugea le capital dont il ne devait recevoir que la rente temporaire; ils vendirent des esclaves au détriment du fonds roulant; ils ne purent ou ne surent administrer avec profit; en sorte qu'après avoir chichement pourvu à l'entretien de la famille pendant la minorité de Démosthènes, ils lui remirent, à sa majorité, le dixième tout au plus des 14 ou 15 talents laissés par le père, environ 80 000 francs, qui constituaient à cette époque une belle fortune dans Athènes, où le revenu de 2 talents suffisait à une famille.

Témoin, pendant sa jeunesse, de l'indélicatesse et de l'impéritie de ses tuteurs, Démosthènes s'était promis de les attaquer. Il n'y manqua pas, et fit condamner Aphobôs à lui payer une indemnité de dix talents. Cependant on ne sait positivement ni s'il parvint à se faire payer, ni s'il poursuivit aussi les deux autres tuteurs. C'étaient des hommes riches, ayant beaucoup d'amis dans la ville, qui accumulèrent devant Démosthènes difficultés sur difficultés, et lui suscitèrent de longues inimitiés. Ils avaient d'ailleurs pour excuse la nature même des fabriques, susceptibles de détérioration et dont les produits variaient au gré des événements.

Mais si ce procès n'a point procuré à Démosthènes les avantages matériels espérés, il a été le point de départ décisif de ses grandes destinées [1]. « Obligé, suivant la coutume athénienne, dit Grote, de plaider lui-même sa cause, il put comprendre la condition désespérée d'un orateur insuffisant. » Sa vocation d'avocat s'était révélée pour cette lutte; elle s'y affirma avec une nouvelle énergie et devint, après le procès, une passion invincible pour l'art oratoire; alors il s'opiniâtra au travail avec des efforts surhumains.

Tout le monde sait comment il corrigea sa voix faible, son bégayement, sa respiration courte, ses gestes dénués de grâce, sa timidité devant les rumeurs d'une assemblée; — comment il se contraignit à parler avec des cailloux dans la bouche et à déclamer d'une voix continue, soit en courant sur le rivage au bruit d'une mer orageuse, soit en gravissant des collines escarpées; — comment il prononça des discours composés avec soin, en face d'un miroir qui lui permettait d'étudier les poses les plus naturelles et de mettre les gestes en harmonie avec les paroles.

On sait aussi qu'il s'occupa sans relâche à se donner une instruction vaste et variée; — qu'il approfondit la législation athénienne dans le texte et dans l'esprit philosophique des lois, avec son maître, le jurisconsulte Isée; — qu'il étudia dans les écrits d'Isocrate le tour oratoire, la rhétorique, et l'art de mettre le nombre dans la période, sans se laisser éblouir par l'artifice des procédés, sans sacrifier à la cadence et à la sonorité les pensées et les faits qui nourrissaient sa phrase.

Il couronna ces exercices intellectuels en se pénétrant de la morale enseignée par Platon, dont il ne fut pas le disciple, mais qu'il put connaître et entendre.

Enfin, il s'adonna aux graves études de la politique et de l'histoire, en se plongeant dans la lecture de Thucydide, militaire instruit et judicieux, homme d'État habile à discerner les causes et à déduire les conséquences des événements; on dit même qu'il en copia huit fois les œuvres, pour s'approprier les qualités de ce grand historien, sa logique serrée, son style vigoureux, et pour mieux remplir sa mémoire des événements de l'histoire de Grèce.

Cet acharnement au travail a été célébré par toute l'an-

(1) M. G. Perrot a retracé (*Revue des Deux Mondes*, 1872) les phases de ce procès, et leur a donné tout l'intérêt d'une contestation contemporaine.

tiquité. Assidu aux plaidoiries et aux discours dans les affaires civiles et politiques, recueillant le jour, dans les agitations de la ville, les matériaux qu'il méditait chez lui dans le silence des nuits, il unissait ainsi les enseignements de la pratique aux études théoriques.

On montrait encore, du temps de Plutarque, une sorte de souterrain où l'orateur s'enfermait des nuits entières pour travailler, pour briser, par l'exercice, les difficultés d'une diction qui lui firent subir plusieurs échecs. Lors de ses premières tentatives comme avocat de profession, il essuya les huées du public et eut des heures de découragement. L'histoire a constaté qu'il fut, à plusieurs reprises, ranimé par un acteur et par des vieillards qui le pressèrent de persister, en comparant, pour le fond, ses discours à ceux de Périclès, ce qui lui redonna confiance en ses forces. On conçoit qu'après ses chutes il se soit parfois séquestré pour gémir loin des regards ennemis et pour reprendre ses exercices. C'est sans doute dans quelqu'un de ses accès de défaillance qu'il a pu se faire raser, comme on l'a dit, une moitié de la tête. Nous ne pouvons admettre, connaissant la volonté dont il a fait preuve, qu'il ait eu recours à un pareil expédient pour résister à la tentation de sortir; mais nous ne nous refuserons point à y voir le dépit d'un artiste humilié, une sorte de punition qu'il s'infligeait pour lui servir d'aiguillon et lui rappeler les cris moqueurs du public chaque fois qu'il se posait en déclamateur devant son miroir.

Tant d'efforts triomphèrent enfin.

Son débit net et décidé, véhément sous le feu de ses convictions et soutenu par une action animée, lui acquit la faveur populaire. Une fois maître de ses moyens extérieurs, il ne pouvait manquer de séduire l'assemblée par le fond même de ses discours construits sur un enchaînement de déductions logiques, pleins de fortes pensées et de faits décisifs.

Vers l'âge de vingt-huit ans, il entra dans la vie publique comme conseiller politique de ses compatriotes, à l'occasion d'une guerre persane que l'on appréhendait. Artiste de la parole, chez le peuple le plus apte à en jouir et à la juger, Démosthènes cultiva merveilleusement son art au profit de sa politique. Sans cette puissante éloquence, eût-il jamais pu déterminer les citoyens d'Athènes à prendre des décisions souvent contraires à leurs intérêts immédiats? — Eût-il pu, sans elle, lutter tant d'années contre Philippe de Macédoine, génie politique consommé, ne prenant conseil que de lui-même, tenant ses desseins cachés, et dont les propositions, tantôt insidieuses, tantôt menaçantes, ou trouvaient, dans Athènes même, un parti favorable conduit par d'habiles orateurs soudoyés, ou laissaient apercevoir, dans l'arrière-plan, une armée d'élite, commandée par des généraux éprouvés et toujours victorieuse? — Eût-il pu soutenir cette lutte inégale, lui, simple citoyen, sans autres trésors, sans autres armes que le don de persuader, sans cette éloquence aussi concise que passionnée, aussi sensée que pressante?

Il devait succomber; mais si les Athéniens avaient accepté, dès ses premiers discours, ses prévisions et ses conseils; s'ils avaient combattu à temps le roi de Macédoine, peut-être cet aspirant à la domination de la Grèce n'eût-il pas atteint son but.

En résumé, le procès contre ses tuteurs fut le grave événement de la jeunesse de Démosthènes. C'est de là qu'il est parti pour parvenir au premier rang.

On peut se demander ce qu'eût été sa destinée si les intentions de son père eussent été remplies; si des tuteurs scrupuleux et capables l'eussent élevé comme l'héritier destiné à faire prospérer de grands biens? On doit présumer que leur amour-propre eût été de diriger leur pupille dans les voies paternelles, et de lui remettre sans cesse sous les yeux l'activité, l'habileté, la prudence de l'auteur de ses jours. Ils eussent surveillé ses instincts et ses goûts pour en faire un spécialiste, et l'on pourrait se représenter alors Démosthènes étudiant à fond les procédés de son industrie et les ressources de son commerce, sous la pression de ses tuteurs et l'encouragement de sa famille. Au lieu de passer sa jeunesse dans une solitude studieuse, à s'absorber dans les plus âpres résolutions, il eût peut-être cédé aux circonstances, aux obsessions de son entourage; sa vocation, si ardente sous les rigueurs de la pauvreté, eût été étouffée dans les molles langueurs d'une existence opulente; ou bien il eût dépensé son ardeur et les trésors de son âme à étendre ses affaires, à multiplier ses correspondants, à inonder des épées et des chaises de ses fabriques toutes les cités de l'Attique et tous les ports des colonies d'Athènes.

Et cependant l'esprit se refuse à accepter un Démosthènes simple spéculateur en marchandises! On aime à croire qu'une âme aussi divinement douée de persévérance et de volonté se serait élancée hors de ses liens, quelles qu'en eussent été la force et la forme; elle l'eût entraîné; elle l'eût fait surgir de la foule, et Démosthènes, riche industriel, n'eût pas été probablement moins célèbre dans l'histoire que Démosthènes l'orateur.

PAS DE VIOLENCE.

Il ne faut pas arracher les yeux, il faut les ouvrir.

HERZEN.

LITTÉRATURE RUSSE.

Les plus anciennes œuvres littéraires de la Russie sont des contes et des épopées, les *skazky* et les *bytiny* (1).

Les écrivains qui, dans les temps modernes, ont surtout fait honneur à la Russie, sont : Lomonosov, grammairien, poëte, physicien; — Von Vizine, auteur comique; — Dezjavine, poëte lyrique; — Karamzine, historien; — Joukovsky, poëte qui excita le patriotisme russe en 1812; — Krylov, fabuliste; — Pouchkine, poëte éminent admiré de toute l'Europe; — Griboïedov, auteur comique dont l'œuvre la plus remarquable est la comédie *Gore ot uma* (le Malheur d'avoir de l'esprit); — Gogol, qui doit sa renommée à son roman des *Ames mortes* et à sa comédie du *Revisor;* — Lermontov, poëte du Caucase, d'une grande ardeur; — Tourguenev, conteur pittoresque et charmant, le plus connu de tous les écrivains russes en France.

Le russe est aujourd'hui la langue administrative de plus de quatre-vingt millions d'habitants, parmi lesquels près de cinq millions pour le Caucase, plus de trois millions pour la Sibérie, trois millions pour l'Asie centrale. (2)

LE CHANT SUR LA MONTAGNE.

LE CANON DANS LA VALLÉE.

Là-haut, sur la montagne, comme le ciel est pur et comme l'herbe est verte! Les roches ont des couleurs d'or et de feu au soleil levant, et elles jettent derrière elles de grandes ombres grises pleines de fraîcheur. L'air vif et frais vous arrive tout chargé d'une bonne odeur de sauge et de thym; on l'aspire à pleins poumons, comme si l'on

(1) Consulter Ralston et Angelo de Gubernatis.

(2) L. Leger, *la Langue russe*, leçon d'ouverture du cours complémentaire de langues slaves professé à l'École spéciale des langues vivantes.

voulait en faire une provision avant de redescendre dans la vallée. A mesure que l'on s'élève, on se sent plus libre et plus léger; on oublie tout ce qui est resté en bas, et tous les soucis et toutes les tristesses de la vie. Plus haut! toujours plus haut! l'horizon s'agrandit, et le sentiment de l'infini vous emplit l'âme : il semble qu'on se rapproche de Dieu!

Le sentier solitaire s'égaye tout à coup d'un bruit de petits pas et de rires enfantins.

— Biquette! Biquette! appelle une fraîche voix de petite fille.

Et un bêlement lui répond.

— Oh! Biquette parle! s'écrie l'enfant en éclatant de rire.

Et elle s'élance sur une roche, suivie de la chèvre qui folâtre avec elle. C'est à qui grimpera le plus haut, à qui atteindra la plus haute branche; et la sœur aînée, qui marche un peu en arrière, ployée sous la hotte qui charge ses épaules, demande gaiement laquelle est la plus chèvre des deux.

— Ah! le bel arbre tout chargé de prunelles! Arrête-toi, Marie, et dépose ta hotte, dit la petite fille; nous allons la remplir ici. Biquette, aide-nous! Paresseuse de Biquette! elle n'est bonne à rien qu'à s'amuser.



Souvenirs d'Alsace. — Le Chant sur la montagne. — Composition et dessin de Théophile Schuler.

— Et Jeannette, à quoi est-elle bonne? demande Marie.

— A cueillir des prunelles. Tiens! tiens! en voilà. Oh! la belle branche, là-bas! je ne peux pas l'atteindre.

— Moi, je peux, dit la grande sœur.

Elle saute sur le talus, se dresse sur la pointe des pieds, étend son bras brun et cueille les petits fruits violets, qui tombent dru comme grêle dans la hotte que Jeannette a prise sur son dos « pour voir si c'est bien lourd. »

— Voilà! il n'y en a presque plus; il faut en laisser un peu pour les petits oiseaux. Reposons-nous avant d'aller plus loin. Encore deux ou trois arbres pareils, et la hotte sera pleine; la mère sera contente... Elle était toute triste, hier soir, la mère : qu'est-ce qu'elle avait donc, Marie?

— C'est qu'on dit que la guerre est dans le pays, et que nous l'aurons peut-être bientôt chez nous.

— Ah! oui, la guerre, les batailles, je sais ce que c'est: le vieux Michel, le garde, en raconte des histoires terribles, de jambes et de bras coupés, de têtes emportées; c'est à faire frémir... Il a été soldat, le vieux Michel, c'est pour cela qu'il a perdu sa jambe gauche et qu'il a été obligé de s'en faire mettre une en bois; mais quand on n'est pas soldat, est-ce que cela vous fait quelque chose, la guerre?

— Je ne sais pas! dit Marie pensive; mais la mère était triste hier soir.

Elles restèrent un instant silencieuses, écoutant sans y songer le froissement des broussailles que Biquette foulait dans ses bonds capricieux. Le soleil montait et achevait de boire les dernières gouttes de rosée qui brillaient à la pointe des herbes. Marie suivait du regard un gros bourdon noir et luisant qui volait de fleur en fleur, fourrant tour à tour sa tête dans chaque calice.

— Ah! un oiseau, dit tout à coup la petite en relevant la tête. Je ne peux pas le voir, mais je l'entends... Comme

il chante bien! Voyons si je chanterais aussi bien que lui.

Et la voilà, imitant l'oiseau, qui jette au vent les notes perlées de sa jolie voix. Elle s'interrompt pour dire :

— Chante aussi, Marie!

Et Marie se laisse entraîner par sa gaieté, et joint sa voix à celle de sa petite sœur. On dirait que l'oiseau accepte le défi, et qu'il tient à honneur de ne pas se laisser vaincre. Droit sur ses pattes, le col gonflé, les plumes hérissées, le bec tout grand ouvert, il gazouille à se rompre le gosier; et Biquette, qui a trouvé là des branches de son goût, les tond d'un petit coup sec et les broute ensuite à loisir, sans seulement remarquer, l'ingrate! qu'elle entend un concert pendant son repas, comme les plus grands personnages.

Le soleil brille dans le ciel bleu, l'oiseau et les fillettes chantent dans le feuillage, les insectes bourdonnent dans l'herbe : tout est paix et gaieté! Mais quelle vague rumeur monte de la vallée? Quel est donc ce bruit sourd, que les enfants ne reconnaissent pas? On dirait un tonnerre lointain, si le ciel n'était pas si pur; mais il n'y a pas d'orage dans l'air, et les rares nuages qui flottent là-haut sont blancs et légers comme des flocons d'écume. Les enfants ont peur sans savoir pourquoi.

Tout à coup un grondement formidable retentit : on dirait que la montagne a tremblé. L'oiseau interrompt brus-



Le Canon dans la vallée. — Composition et dessin de Théophile Schuler.

quement sa chanson et s'enfuit à tire-d'aile : la chèvre se dresse épouvantée contre l'ennemi invisible.

— Le canon! dit d'une voix étouffée Marie, qui a deviné.

— Le canon! répète la petite.

Et elles se mettent à pleurer.

Ah! pleurez, pauvres enfants, pleurez! bien d'autres pleureront ce soir, demain, d'autres jours encore. Quand vous redescendrez, tremblantes, de la montagne, après de longues heures d'attente et d'effroi, qui sait si votre mère sera là pour vous embrasser? Qui sait s'il restera une pierre de votre pauvre maison? Car le village est peut-être ce que les gens de guerre appellent « une position stratégique »; peut-être les ennemis s'y sont-ils fortifiés, peut-être les amis ont-ils été obligés de le leur reprendre; et peut-être amis et ennemis, aussi redoutables les uns que les autres, n'y ont-ils laissé, après une lutte acharnée, que des débris et des ruines.

Et quand la bataille sera finie, que les combattants, vainqueurs et vaincus, se seront retirés, et que les habitants, cachés et tremblants comme vous, reviendront furtivement pour voir ce qui reste de leur village, quels gémissements, quel désespoir et quelle haine, devant les toits écroulés et les chaumières dévastées! Vous ne demanderez plus, pauvres petites, « si la guerre fait quelque chose à ceux qui ne sont pas soldats », car il vous faudra peut-être errer sans abri et sans pain. Les champs sont ravagés, les moissons ont été écrasées sous les pieds des hommes et des chevaux : avec quoi se nourrira-t-on cet hiver? Les morts dormiront sous la terre du champ de bataille, où l'herbe plus épaisse et plus verte marquera la place de leurs fosses; les vainqueurs célébreront leur victoire, et les vaincus, attristés, songeront en silence à l'avenir. : la paix sera signée, et dans les deux pays on se remettra à vivre; mais les maux que fait la guerre durent plus longtemps qu'elle,

et vos chaumières seront rebâties, et vos moissons auront jauni bien des fois avant que le cœur des veuves et des mères soit consolé.

Vous, enfants, qui serez des épouses et des mères, demandez à Dieu que les hommes comprennent enfin qu'ils sont frères, afin que vous puissiez un jour élever vos fils pour les conquêtes pacifiques du travail, sans craindre qu'une balle vienne détruire en un instant le fruit de tant d'années de soins et de tendresse, et dites-lui, en levant vers le ciel vos mains innocentes : « Notre Père qui êtes aux cieux, que votre règne nous arrive ! »

UNE FEMME QUI N'EST BONNE A RIEN.

NOUVELLE.

Ce n'était pas l'année dernière qu'on aurait pu qualifier ainsi Mme Hubart; non, ni l'année précédente non plus, ni même il y a dix ans, ni aussi loin qu'on pût remonter dans le passé, depuis le jour où elle était arrivée à Lille, toute jeune mariée, et où elle avait fait ses premières visites avec sa robe dite « de lendemain de noce. » Non, avant l'accident qui la clouait sur sa chaise longue (un meuble tout nouveau dans son ménage, car Mme Hubart n'avait jamais admis chez elle une chaise longue tant qu'elle avait pu s'en passer), personne n'eût pu accuser Mme Hubart d'être une femme qui n'était bonne à rien. Elle était au contraire bonne à tant de choses, que les gens qui la connaissaient avaient coutume de dire, dès que son nom était prononcé : « Bon Dieu ! comment cette petite Mme Hubart peut-elle suffire à tout dans sa maison, avec quatre enfants et si peu de fortune? »

Le mot de l'énigme, c'est que Mme Hubart possédait une santé excellente et une immense bonne volonté. Quand elle était arrivée, il y avait près de vingt ans, à Lille, où son mari venait se fixer comme médecin, elle avait compris très-vite que leur avenir à tous deux dépendait d'elle en grande partie. Le docteur Hubart avait du mérite, elle n'en doutait pas; il serait un médecin zélé, consciencieux, et il finirait par conquérir une belle clientèle dans la ville; mais d'ici là il fallait vivre, et comme les malades et surtout les honoraires pouvaient tarder à venir, il s'agissait de faire durer le plus longtemps possible sa petite dot, leur seule ressource. Et cette jeune femme, qui possédait pour tout bagage une instruction de pensionnaire, un talent contestable sur le piano et une grande habileté dans l'art de broder au plumetis, s'était mise vaillamment à refaire son éducation elle-même. Elle avait appris à distinguer la viande de veau de la viande de bœuf ou de mouton, à reconnaître une volaille tendre d'avec une volaille dure, et à distinguer au premier coup d'œil le poisson frais de celui qui ne l'était pas; elle avait appris, chez elle, à balayer, épousseter, ranger, à faire la cuisine et à blanchir le linge; et si elle avait un peu oublié le plumetis, elle avait, en revanche, appris à tailler et à coudre ses vêtements, et même une partie de ceux du docteur. Elle avait même acquis le talent de faire tout cela à des moments absolument insaisissables, et d'enseigner à la petite bonne de quinze ans, qu'elle avait prise pour l'aider dans sa laborieuse tâche, à conserver toujours net son tablier blanc, et à présenter aux clients une mine de femme de chambre de bonne maison, quelle que fût l'occupation qu'elle eût interrompue pour aller leur ouvrir la porte. Mme Hubart, de plus, trouvait moyen de répondre à toutes les invitations (il était important que son mari se fît connaître), et de se montrer toujours suffisamment bien mise et aimable avec tout le monde.

Une telle conduite porta ses fruits. Le docteur eut d'abord des clients pauvres, puis quelques clients riches, et sa femme put se dire : « Allons, je crois que nous nous en tirerons. » Mais elle ne se départit point pour cela de ses habitudes d'économie; si les clients arrivaient, les enfants arrivaient aussi; et puis on voyait tant de misères autour de soi ! comment se refuser le plaisir de les soulager? Et Mme Hubart, pour donner à ceux qui l'entouraient le plus de bien-être possible, avait continué à faire tout par elle-même dans sa maison, même lorsque cela avait cessé d'être nécessaire.

On n'est pas parfait ! A force de tout faire, Mme Hubart avait fini par se persuader que cela seul était bien fait qui avait été fait par elle; et comme elle travaillait pour tous les gens de sa maison, ils avaient pris la douce habitude de se reposer entièrement sur elle, et de se donner le moins de mal possible dans la vie. Son mari et ses quatre enfants n'auraient pas su où trouver un mouchoir de poche ou une paire de bas, si elle ne les leur avait pas mis dans les mains. Le docteur laissait ses livres et ses papiers à l'abandon sur sa table, sans jamais rien ranger : c'était l'affaire de sa femme. Louis, le fils aîné, sous prétexte que les mathématiques spéciales absorbaient toutes ses facultés, était incapable de nouer sa cravate, et n'aurait pas su aller seul à Fives ou à Armentières par le chemin de fer; et il arrivait souvent à sa mère, à la promenade, de lui dire :

— Louis, tu marches trop près du canal, tu vas y rouler.

Ou bien :

— Louis, prends le côté de la route, on a mis des cailloux au milieu.

Georges, écolier de douze ans, qui avait, disait-on, peu de mémoire, ce qui voulait dire qu'il possédait une bonne dose de paresse, n'aurait jamais su ses leçons si sa mère ne les lui eût serinées phrase par phrase (elle avait appris pour lui à lire le grec); et il trouvait plus simple de se faire refaire en détail par elle la leçon d'arithmétique ou d'histoire que d'écouter en classe les explications des professeurs. Si bien que quand, à la distribution des prix, le censeur proclamait le nom de Georges Hubart, le censeur se trompait : c'était Mme Hubart qu'il eût fallu dire.

Pour la petite Esther, qui atteignait à peine sept ans, elle dérangeait sa mère cent fois par jour; et quand sa mère n'était pas là, elle pleurnichait sans trêve en répétant :

— Je ne peux pas ! Je ne peux pas lire toute seule ! Je ne peux pas habiller ma poupée ! Je ne peux pas atteler mon âne à sa carriole ! Je ne peux pas comprendre mes images quand on ne me les explique pas !

Ses frères et sa sœur l'appelaient « mademoiselle Je-ne-peux-pas », sans songer qu'en fait d'initiative et d'activité, ils n'étaient guère plus forts qu'elle.

Il y avait une autre fille, Mlle Émilie, de dix ans plus âgée qu'Esther, et tout à fait en âge de lui servir de seconde mère et d'épargner à Mme Hubart le souci de son éducation; mais Émilie, elle aussi, était si accoutumée à ce qu'on s'occupât d'elle, qu'il ne lui était jamais venu à l'idée qu'elle pût s'occuper des autres. Elle lisait, brodait, étudiait, dessinait, jouait du piano, ce qui était certainement très-bien; on n'avait jamais eu besoin de lui dire de se mettre au travail, et M. Hubart regrettait qu'elle ne fût pas un garçon. Mais hors de ses études, elle n'était bonne à rien; elle n'aurait pas su placer le dessert et donner à la table un air de fête, les jours où sa mère donnait un dîner; elle était gauche à faire rire quand elle essayait de recoudre un bouton de gant; elle n'aurait pas été capable de faire la moindre emplette, et elle paraissait croire que les jupons poussent tout blancs et tout empesés dans les armoires, et les cols tout prêts à mettre dans les ti-

roirs. Comme toutes les personnes habituées à ne jamais manquer de rien, elle boudait volontiers quand il lui arrivait de ne pas trouver à point nommé sous sa main les objets qu'elle désirait; mais elle n'eût point fait un pas pour se les procurer. « Je ne touche pas la terre du bout du doigt », disait-elle d'un air dédaigneux, quand on lui demandait si c'était elle qui avait cultivé les belles fleurs dont Mme Hubart aimait à orner son salon. C'était encore la mère de famille qui était le jardinier de la maison, et qui soignait ses roses comme ses enfants.

Toute cette activité périt en un jour de septembre. La famille prenait les bains de mer à Dunkerque; on projeta une partie de plaisir à Furnes, et, un matin, par un beau soleil, Mme Hubart et ses quatre enfants (le docteur était resté à Lille) montèrent gaiement en voiture. Ils passèrent une joyeuse journée; mais le soir, à peine s'étaient-ils mis en route pour le retour, qu'un orage éclata, et bientôt une pluie diluvienne commença à tomber. Mme Hubart, quoiqu'elle frissonnât, ôta son châle pour en envelopper Esther, qui se plaignait du froid; et elle cherchait à rassurer ses enfants, lorsqu'une secousse épouvantable lui coupa la parole : les chevaux, effrayés par un éclair, venaient de se jeter de côté, et ils précipitaient la voiture dans les terres labourées. La voiture versa.

Le cocher n'avait pas de mal : il se releva, s'assura que ses chevaux n'étaient point blessés, et alla ensuite au secours de ses voyageurs. Les enfants n'avaient que des contusions sans gravité; mais la mère était évanouie, et ses enfants éplorés eurent grand'peine à la tirer de la voiture brisée. Elle revint à elle sous la pluie qui tombait; mais quand elle essaya de se soulever, elle n'en put venir à bout; elle avait le bras droit cassé, un pied foulé et une entorse au genou.

Il fallut la laisser là jusqu'à ce qu'on pût se procurer un brancard pour la porter au prochain village, où elle fut pansée tant bien que mal. Le docteur, à qui on envoya un exprès, se hâta d'accourir et de la ramener à Lille.

Quand elle se vit dans son lit, les jambes et les bras emmaillottés, incapable de faire un mouvement sans aide, et qu'elle songea que cela durerait des semaines, elle se mit à pleurer; et comme son mari tâchait de la consoler :

— Ah ! dit-elle, je sens que j'en ai pour bien longtemps à n'être qu'une femme bonne à rien !

« Être une femme bonne à rien ! » c'était la pire chose qui pût lui arriver. Comment la maison allait-elle marcher désormais? Les domestiques feraient leur besogne par habitude, et cela pourrait durer ainsi quelque temps avant que la machine se détraquât : elle était si bien montée ! Mais le docteur, mais les enfants, qu'allaient-ils devenir? La pauvre malade voyait déjà Louis s'en allant au lycée en pantoufles, Georges criblé de pensums, Émilie boudant et se plaignant de manquer de tout, et Esther pleurant du matin au soir.

Mme Hubart avait-elle raison? On put le croire dans les premiers temps de sa maladie. Louis eut cinquante distractions par jours; Georges se fit punir au lycée; le docteur chercha longtemps, sans la trouver, une brochure dont il avait un pressant besoin; la petite Esther tourmenta toute la maison, et Émilie, forcée de recevoir le linge de la blanchisseuse et d'écrire les comptes de la cuisinière, se montra de fort mauvaise humeur. Mme Hubart se désolait, et une pointe de remords commençait à se mêler à son chagrin. « Est-ce que je les aurais gâtés tous? se demandait-elle avec effroi. En leur épargnant toute peine, en agissant pour eux, n'aurais-je réussi qu'à faire des égoïstes? J'ai toujours eu la conscience en paix, croyant ne sacrifier que moi : n'ai-je pas en même temps sacrifié d'avance mes enfants eux-mêmes, qui ne m'auront pas toujours, et aussi tous les gens qui vivront avec eux par la suite? » Elle était très-perplexe et très-triste, et cela ne contribuait pas à sa guérison.

Elle essaya de garder la petite Esther dans sa chambre, et de l'amuser en lui disant des contes; elle essaya de tenir de sa main gauche, la seule qui lui restât, le livre de l'écolier, et de lui apprendre ses leçons ligne par ligne, comme par le passé; elle essaya de lui refaire les classes qu'il n'avait pas écoutées; mais il fallait parler, parler toujours, et le docteur avait interdit absolument ces différents exercices. Il n'était pas très-inquiet des blessures de sa femme, qui devaient se guérir avec le temps : il l'était bien plus d'une toux sèche qui s'était déclarée à la suite de ce malheureux voyage. Ces heures passées à la pluie, sur la terre mouillée, avec des vêtements légers, avaient déterminé un rhume qui ne voulait pas finir, et M. Hubart craignait que la poitrine ne fût attaquée.

Il fit part de ses craintes à Émilie, pour l'engager à veiller sur sa mère et à lui épargner le plus possible la fatigue de parler.

— Il faudrait aussi, ajouta-t-il, qu'elle n'eût pas de préoccupations, et je vois qu'elle s'inquiète beaucoup de ce qui peut manquer à chacun de nous. Est-ce que tu ne pourrais pas, ma bonne fille, avoir l'air de la remplacer dans la maison, et lui faire croire que tout est pour le mieux? Je sais bien que ce ne serait pas du tout la vérité; pour ma part, je ne me reconnais plus dans mon cabinet depuis que ce sont les domestiques qui y mettent de l'ordre; mais c'est notre devoir de la tromper pour son bien.

C'était à dix heures du soir, en quittant sa fille, que M. Hubart lui tenait ce langage. Émilie répondit machinalement :

— Oui, mon père.

Elle lui tendit son front à baiser, et alla ensuite dire bonsoir à sa mère, près de qui la garde venait de s'installer pour passer la nuit.

— Bonsoir, ma chérie, dit la malade.

Et une quinte de toux lui coupa la parole. Émilie l'embrassa et se sauva bien vite; elle sentait les larmes l'étouffer, et elle ne voulait pas pleurer devant sa mère. Elle alla s'enfermer dans sa chambre pour sangloter à son aise.

Quand elle eut bien pleuré, elle réfléchit. Sa mère était en danger, son père l'avait dit; mais il n'avait pas dit que le mal fût sans remède. On pouvait la sauver : avec des soins, avec le silence, la paix, le repos de corps et d'esprit, on la sauverait; mais que de choses à faire pour en arriver là! Surveillance des domestiques, direction de la maison, éducation des petits, soins à donner au père et au frère aîné, à la malade aussi, qui aimerait sûrement mieux les soins de sa fille que ceux d'une garde étrangère; il fallait qu'Émilie se chargeât de tout, il fallait que tout roulât sur elle; et à mesure qu'elle pensait à telle ou telle chose qu'elle devrait faire, elle se reprochait amèrement de ne pas l'avoir encore faite. Elle s'aperçut que pendant ses dix-sept années de vie, elle avait toujours reçu sans jamais rendre, et elle eut honte d'elle-même. Le repentir, l'inquiétude, le sentiment de sa nouvelle responsabilité, la tinrent éveillée bien avant dans la nuit, ce qui ne l'empêcha pas d'être sur pied dès le point du jour.

— Par où commencerai-je? se dit-elle. D'abord, il ne faut pas faire de bruit; ma mère doit dormir à l'heure qu'il est. Si j'essayais de remettre un peu d'ordre dans le cabinet de mon père?

Elle s'y rendit, et comprit dès le premier coup d'œil que le docteur n'y pût plus rien reconnaître. La domestique qui s'était occupée de le ranger, ne sachant pas lire, avait mis ensemble toutes les brochures jaunes, ensemble

toutes les brochures bleues, ensemble toutes les brochures vertes, et ainsi de suite, sans autre distinction que celle des couleurs; de sorte qu'il fallait feuilleter toute une liasse de papiers pour y chercher le journal que l'on voulait, et qui se trouvait confondu parmi une foule d'autres de toutes dates et de toutes provenances. Émilie procéda au triage; elle classa soigneusement les numéros de la *Gazette des hôpitaux* et ceux de l'*Union médicale*, les journaux anglais et les journaux allemands, les Annales de telle ou telle société scientifique; elle en fit différentes piles bien rangées sur la table, dans l'ordre où sa mère les mettait toujours; et, satisfaite de son commencement, elle songea que Georges pouvait avoir besoin d'elle.

Georges s'habillait. Il s'était lavé, peigné, pommadé et brossé avec beaucoup de soin, il faut lui rendre cette justice; mais quand sa sœur lui demanda : — Sais-tu tes leçons? il bondit effaré et s'écria :

— Ah! mon Dieu! c'est vrai! je n'y ai plus pensé! je vais encore être puni ce matin! Je ne sais plus où j'ai la tête depuis que maman est malade.

— Il n'est pas sept heures; tu as encore le temps d'apprendre en t'y mettant tout de suite : cela vaudra mieux que de constater que tu vas encore être puni.

— Tu crois que j'aurai le temps?... non... c'est impossible... au moins si maman était là pour m'aider... mais je ne sais pas apprendre tout seul.

— Je vais t'aider, moi, pour aujourd'hui; mais il faudra que tu prennes l'habitude de te tirer d'affaire toi-même. Maman ne pourra pas s'occuper de toi d'ici longtemps, et si tu te faisais punir, elle se tourmenterait et deviendrait plus malade. Allons, donne-moi tes livres.

La leçon de français alla bien; la leçon de latin n'alla pas mal; mais quand Georges présenta à sa sœur son livre grec, elle se mit à rire et le lui rendit aussitôt.

— Tu sais bien que je ne peux pas lire cela! lui dit-elle.

— Non? c'est pourtant bien facile, répondit Georges en se rengorgeant. Je vais te l'apprendre, si tu veux : tiens, épelle : tau, alpha, sigma, *tas*...

— Tu auras plus vite fait d'apprendre ta leçon que de m'enseigner le grec. Allons, dépêche-toi, pendant que je vais voir si le déjeuner est prêt.

La suite à la prochaine livraison.

DE LA VALEUR DES FORÊTS
AU MOYEN AGE.

Aux temps où les forêts étaient très-vastes et très-nombreuses, le bois, le produit ligneux, était sans valeur vénale : c'était en quelque sorte une propriété naturelle, dont chacun avait la liberté d'user ainsi que de l'eau et de l'air. On n'estimait les forêts que pour deux usages : la pâture du bétail et la chasse.

Aussi voit-on que dans les actes qui ont pour objet d'établir la contenance des propriétés (polyptiques [1], pouillés), on établissait celle des forêts de deux manières, en indiquant d'abord le nombre de lieues qu'elles avaient de tour [2], ensuite le nombre de porcs qu'il était possible d'y engraisser.

Ainsi, pour le domaine de Palaiseau, qui appartenait à l'abbaye Saint-Germain des Prés, la déclaration est ainsi conçue : « L'abbaye possède une forêt qui peut avoir une lieue de tour, et où il est possible d'engraisser cinquante porcs. »

Pour le domaine de Taisy (Saint-Remy de Reims), on lit simplement dans le polyptique : « L'abbaye possède une forêt où l'on peut engraisser cent cinquante porcs. »

D'autres forêts du même domaine, à Villers-devant-le-Thour, à Vron-sur-la-Chée, et à Vieil-Saint-Remy, pouvaient nourrir mille porcs [1].

Ce mode d'estimation est encore aujourd'hui d'usage dans quelques endroits de l'Italie.

(1) Dès le cinquième siècle, le mot *polypticum* servait à désigner les livres du cadastre et des impôts, les registres contenant la description des biens possédés par l'État, par les églises ou les abbayes. Par altération, *polypticum* s'est transformé et est devenu le mot *pouillé*.

(2) On suppose que l'on continuait à se servir de la lieue gauloise, équivalente à 2 222 mètres.

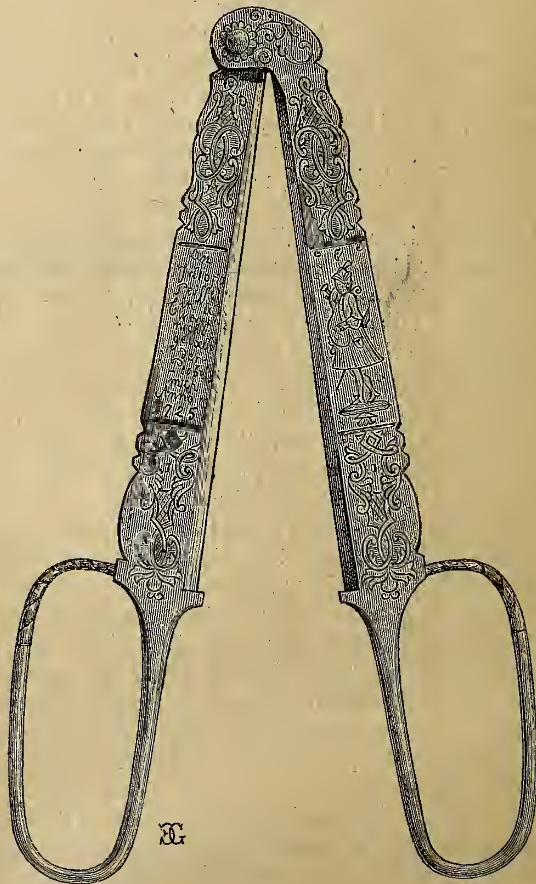
(1) A. Bretagne, *Nouvelle étude sur le cadastre et les abornements généraux*, avec recherches historiques sur la constatation des propriétés depuis l'époque gallo-romaine jusqu'à nos jours. Nancy, 1870.

EUPHÉMISMES.

L'homme timide dit qu'il est prudent, et l'avare qu'il est économe. SYRUS.

CASSE-SUCRE HOLLANDAIS
DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

Cet instrument, qui devait servir à casser le sucre *candi* ou peut-être à couper des racines, est en fer gravé. On peut supposer qu'il appartenait à un apothicaire. L'inscription n'a aucun rapport avec son usage matériel; elle fait allusion seulement aux deux personnages qui sont gravés sur chacune des branches, et qui jouent d'une sorte de cornemuse semblable à celle dont se servent encore les *pifferari*. Cette inscription dit littéralement : « Je suis » un bon souffleur (ou siffleur); qui ne le croit m'essaye. » Anno 1725. »

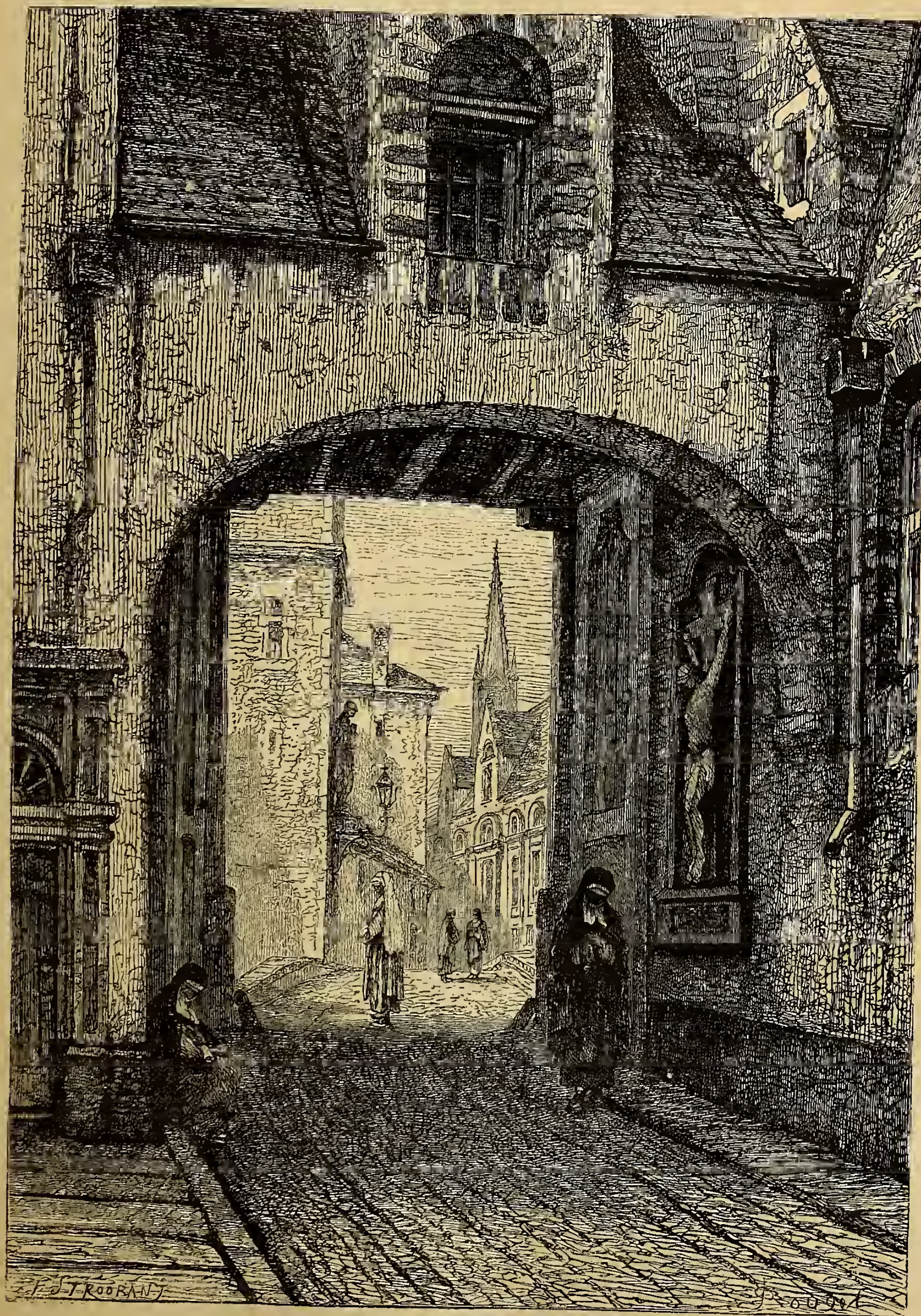


Casse-sucre de 1725. (Collection de M. Achille Jubinal.)

BRUGES

(BELGIQUE).

BÉGUINAGE.



Le Béguinage, à Bruges. — Dessin de F. Stroobant.

Bruges est certainement une des villes qui ont le plus de « couleur », comme disent les peintres. Ses maisons à pignon, ses édifices, font penser au moyen âge ; ses promenades solitaires, l'aspect de certaines rues, donnent des idées de recueillement. Par instants on se croirait dans un cloître, tant on est enveloppé de calme, de douceur et de silence. Ce mot « cloître » ne vous paraîtra pas, d'ailleurs, une « figure de rhétorique », mais une expression réelle et juste, si vous dirigez vos pas du côté du Béguinage, une des curiosités de Bruges.

Béguinage (*Beggynhof, Beginenhof*) est un mot qui, étymologiquement parlant, désigne une maison ou communauté de religieuses; et il est certain qu'au premier aspect cette voûte et son grand crucifix, ces maisons d'aspect austère, cette statue devant laquelle se trouve une lanterne surmontée d'une croix, rappelant la lampe du sanctuaire, ces femmes à demi voilées qui marchent d'un pas modeste et les mains jointes, tout cet ensemble rappelle la vie religieuse et les couvents. Mais remarquez que la porte est toute grande ouverte ; qu'il n'y a ni grilles, ni sœur tourière ; que ces femmes vont et viennent ; rappelez-vous que vous en avez vu dans les rues de la ville, s'arrêtant, causant, entrant dans les maisons tout comme des bourgeoises. C'est qu'en effet ce ne sont pas des religieuses

régulières et cloîtrées, ce ne sont même pas des religieuses. Aucun vœu ne les enchaîne; ce sont des femmes pieuses réunies en communauté, tenant à la vie monastique par certains côtés, mais gardant une partie de leur indépendance, et vivant soit de leurs revenus personnels, soit de différentes professions qu'elles exercent au dedans ou au dehors.

L'origine du nom de *béguines* qu'elles portent n'est pas établie d'une manière indiscutable. On sait que dans les Pays-Bas, au moyen âge, il se forma en plusieurs villes des réunions tant d'hommes que de femmes qui, sans être érigées en communautés régulières ou officiellement reconnues, vivaient néanmoins ensemble, obéissant à certaines règles monastiques et subsistant du travail de leurs mains. Ces réunions avaient pris pour patronne sainte Beggha, fille de Pépin de Landen, femme du maire Anségise, qui vivait au septième siècle : de là leur nom, selon quelques historiens. Mais cette opinion est contestée par les Bénédictins eux-mêmes, et d'autres historiens ou commentateurs affirment qu'il faut tirer ce mot du nom de Lambert Beggh, ou le Bèghe, ou le Bègue, prêtre de Liége, qui vivait vers la fin du douzième siècle et institua ces sortes de communautés. A Toulouse, il se trouva qu'un certain Barthélemy *Béchin* leur donna sa maison pour y établir leur communauté, et on prétend aussi que c'est de son nom qu'on tira celui de *béguin* [1].

Quoi qu'il en soit, les hommes s'appelaient *béghards*, les femmes *béguines*, et la maison où ils se réunissaient *béguinage* (*beginagium* en latin du moyen âge). On sait que les hommes s'occupaient surtout de travailler, et que les femmes ou faisaient l'école aux enfants, ou soignaient les malades et les pauvres. Les béguines eurent une grande réputation de sainteté au treizième siècle. Louis IX les appela à Paris et les encouragea, de sorte que leur communauté renferma bientôt plus de quatre cents personnes; c'est du moins ce que dit Geoffroy de Beaulieu, confesseur du roi. Lorsque Marie de Brabant, seconde femme de Philippe III le Hardi, fut accusée, peut-être à l'instigation de Pierre la Brosse, d'avoir empoisonné le prince royal, fils d'un premier mariage, le roi de France, avant de rien décider sur la culpabilité ou l'innocence de la reine, envoya consulter la béguine de Nivelle.

Ce nom de *béguins* et *béguines* est, précisément à l'époque dont nous parlons, l'objet de fréquentes et graves erreurs. Ainsi, on voit dans les historiens du temps les béguins et béguines proprement dits confondus avec les béghards, hérétiques du douzième siècle, qui s'étaient répandus et multipliés sur les bords du Rhin, en France, dans les Pays-Bas, en Allemagne. Comme les béguins et béguines aspiraient à la perfection par la simplicité et le renoncement, et que les béghards professaient une sorte de panthéisme mystique, par lequel ils déclaraient que l'homme ne devait aspirer qu'à s'anéantir en Dieu, et que par conséquent les lois divines et humaines devenaient tout à fait inutiles, on conçoit que, trompé par les apparences, le peuple ait pu prendre les uns pour les autres.

Les vrais hérétiques furent condamnés par le concile de Vienne, en 1311, et les communautés de béguins et de béguines qui, d'après les déclarations des papes Clément V et Benoît XII, n'étaient pas du tout enveloppées dans cet anathème, continuèrent à subsister.

Louis XI supprima les béguines en France au quinzième siècle, et les remplaça par les sœurs du tiers ordre de Saint-François, pour soigner les malades. Mais on les retrouve dans d'autres pays. Les béguines sont alors, comme à leur origine, comme aujourd'hui encore, des filles ou veuves qui, sans prononcer de vœu, se réunissent pour vivre dans la dévotion. Pour être admises dans la communauté, elles n'ont pas d'autre condition à remplir que d'apporter assez pour vivre. Leur habillement, noir de couleur, sévère de forme, ressemble à celui des religieuses. Elles doivent prier en commun, à des heures déterminées. Le reste du temps est partagé entre différents ouvrages et les soins à donner aux malades. La direction du béguinage appartient à une supérieure à qui les béguines doivent obéissance, et à un prêtre qui fait fonction de curé. Elles peuvent, du reste, se retirer de la communauté quand elles veulent se marier.

Aujourd'hui le nombre des béguinages n'est plus ce qu'il était, tant s'en faut. On en trouve pourtant dans plusieurs villes de Belgique, à Gand, à Courtrai, comme à Bruges. A Gand il y en a même deux, qui forment comme deux quartiers séparés du reste de la ville par des murailles, et en certains endroits par des fossés. Les béguinages sont de véritables petites villes, et rien ne donne l'idée de la vie mystique du moyen âge comme ces rues calmes et solitaires, bordées de petites maisons à l'aspect presque uniforme, quelquefois précédées d'une petite cour où fleurit un modeste parterre, et portant chacune sur leur porte un nom de saint ou de sainte. Les béguines, pendant toute la journée, peuvent sortir du béguinage et aller où bon leur semble dans la ville; mais elles doivent rentrer le soir avant une certaine heure marquée par leurs règlements. Elles ont un costume également déterminé et ont conservé l'ancienne « faille » flamande, d'un effet si pittoresque et en si parfaite harmonie avec ce milieu doux et grave à la fois.

Dans certaines villes, Bruxelles par exemple, il y avait autrefois des béguinages : ils n'y sont plus, mais on a donné leur nom à des rues qui indiquent l'emplacement de la communauté disparue et perpétuent ainsi le souvenir d'une des institutions du passé.

On trouve aussi en Allemagne quelques établissements nommés béguinages; mais ils ne tiennent que par une analogie assez éloignée aux béguinages de Belgique : ce sont, en effet, des maisons destinées à recueillir des femmes pauvres non mariées, à leur fournir un logement gratuit et à subvenir à quelques autres besoins. Ce ne sont plus des communautés, mais des institutions de charité.

[1] Notons qu'on donne le nom de « béguin » à une certaine coiffure de femme ou d'enfant très-simple. Est-ce parce que des béguines en ont porté de semblables?

BONNE RÉPUTATION.

Le moyen le plus court, le plus sûr, le plus glorieux, de passer pour homme de bien et d'obtenir, par conséquent, les avantages attachés à une bonne réputation, c'est de travailler à l'être réellement. XÉNOPHON.

UNE FEMME QUI N'EST BONNE A RIEN.

NOUVELLE.

Suite et fin. — Voy. p. 286.

Elle entra dans la chambre de sa mère pour savoir comment elle avait passé la nuit, et pour lui rendre compte de sa matinée. La pauvre malade sourit pour la première fois depuis qu'elle était clouée sur son lit de douleur, et Émilie la quitta pour aller servir le repas du matin.

Sur l'escalier, elle rencontra Louis qui descendait, ses livres et son portefeuille sous le bras; et elle ne put retenir un éclat de rire.

— Comme te voilà fait! Tu ne t'es pas regardé, bien sûr!

— Qu'est-ce que j'ai donc? demanda Louis étonné.

— Ce que tu as? Tu as ton plus beau pantalon noir, avec un vieux veston d'alpaga tout blanc de craie; tu as oublié ta cravate, et tu as gardé ta chemise de nuit. On dit que les savants sont distraits; c'est sans doute pour cela que tu commences par être distrait, en attendant que tu deviennes savant. Tu te feras suivre par tous les gamins de la rue. Allons, va vite changer tout cela.

— Que veux-tu! dit Louis un peu confus en remontant l'escalier, j'ai pris ce que j'ai trouvé sous ma main. Depuis que maman est malade, on ne sait plus que devenir ici; tout vous manque.

Émilie allait lui répliquer vivement, mais elle se retint. « En ai-je le droit? pensait-elle. » Elle entra dans la chambre de Louis, disposa sur son lit les vêtements qu'il devait mettre, et s'en alla bien vite verser le café à son père et voir si ses tartines étaient rôties à point.

Son père l'embrassa.

— Ah! dit-il, voilà la fée qui a rétabli l'harmonie dans mon pauvre cabinet; elle y a laissé une marque de son passage, ses manchettes, qu'elle avait sans doute ôtées pour ne pas les salir, et qu'elle a oublié de reprendre. Voilà vos manchettes, mademoiselle la Fée, avec mes remerciements; je viens d'aller conter cela à notre chère malade, qui se trouve déjà mieux, à l'idée qu'elle a une remplaçante. Continue, ma chérie, c'est toi qui sauveras ta mère.

Ainsi encouragée, comment Émilie n'eût-elle pas continué? On la vit partout, je dirais presque partout à la fois dans la maison, tant elle trouva moyen de se multiplier.

— Voilà Mademoiselle qui devient comme Madame, et qui veut tout voir et tout savoir, dit la cuisinière à la femme de chambre; c'est amusant si l'on veut. Passe encore Madame, qui se connaît à la cuisine et à l'ouvrage; mais Mademoiselle, qui n'avait jamais mis les pieds ici! Elle va faire de la belle besogne!

— Ah! moi, j'aime assez cela, répondit Séraphine, la femme de chambre, qui était plus paresseuse qu'indépendante. Quand les maîtres s'occupent de vous dire ce que vous devez faire, vous n'avez pas besoin de vous casser la tête à penser à tout afin de ne rien oublier. Mademoiselle ne connaît rien au ménage, c'est sûr; mais comme elle a beaucoup d'esprit, elle apprendra bien vite, et ce sera autant de su pour quand elle se mariera.

— Ça, c'est vrai, reprit la cuisinière un peu radoucie; les jeunes dames ne sont pas toujours sûres de trouver de bons domestiques, et il n'y a pas de mal à ce qu'elles sachent comment l'ouvrage doit être fait.

Et la grosse Marion retourna à ses fourneaux, en formant le projet de contribuer, autant qu'il était en elle, à l'éducation de sa jeune maîtresse, dans l'intérêt de son futur ménage.

Émilie ne songeait nullement à son futur ménage; elle avait bien assez de songer au ménage présent de la maison paternelle. Pour suffire à tout, que de mouvement elle se donnait, elle qui n'avait guère l'habitude de se remuer plus qu'il n'était nécessaire pour passer du salon où était son piano à la salle à manger où se trouvait son carton à dessin, et à sa chambre où elle écrivait sur un joli petit bureau en bois de rose! « Pourvu que je ne tombe pas malade! » se disait-elle au bout de huit jours, en se sentant une courbature dans tous les membres. Crainte vaine; cette courbature salutaire marquait seulement le passage de l'inertie à l'activité, et quand Émilie l'eut vaincue, elle se trouva mieux portante que jamais.

Et Georges? et Esther? Georges revint plus d'une fois avec sa leçon de grec à copier; l'ennui des pensums lui fit faire de sérieuses réflexions; et quand il vit qu'Émilie n'avait décidément pas le temps d'apprendre à lire le grec, il se décida à avoir de la mémoire. Puis, tout étonné de se sentir le cœur plus content qu'à l'ordinaire, il essaya d'appliquer cette mémoire nouvellement conquise ou découverte à ses autres leçons, et le résultat satisfit lui-même d'abord, et son professeur ensuite. Un pas dans la bonne voie en amène d'autres; Georges s'aperçut que le dessin d'Émilie n'avançait guère, et qu'on ne l'entendait presque plus jouer du piano, mais qu'en revanche elle s'occupait d'une foule de choses qui ne devaient pas l'amuser beaucoup. Cela le rendit rêveur; et le jour où Louis (qui s'appliquait depuis quelque temps à mettre régulièrement sa cravate) daigna descendre du sommet de ses X pour lui expliquer les multiples et les sous-multiples du mètre cube, il se frappa la tête d'un coup de poing, et se dit dans son for intérieur : « Je serais un grand lâche, quand tous les autres se donnent de la peine, d'être le seul à ne pas m'en donner! »

Le soir de ce jour-là, pour prouver à sa mère qu'il avait bien écouté la classe d'histoire, il lui raconta, sans en passer une seule, toutes les conquêtes de Cyrus. Quand il eut fini, elle lui fit signe de monter sur une chaise pour qu'elle pût l'embrasser. Il vit qu'elle avait des larmes plein les yeux; et elle dit, répondant au regard inquiet qu'il jetait sur elle :

— Les bons enfants! ils s'entendent tous pour m'aider à me guérir!

Ceci s'adressait non-seulement aux aînés, mais encore à Mlle *Je-ne-peux-pas*, qui ne méritait plus son sobriquet. Elle était là, assise sur un petit tabouret, étudiant, dans un livre posé sur sa table de poupée, une histoire qu'elle se proposait de lire tout haut à sa maman, pour la désennuyer, quand elle serait bien sûre de s'arrêter comme il fallait aux points et aux virgules. Elle regardait souvent la pendule, pour voir s'il ne serait pas bientôt l'heure de faire manger maman; c'était elle qui tenait l'assiette et le verre, et qui présentait les bouchées de pain. Et de temps en temps elle interpellait la malade :

— Tu n'as pas de commission à me donner, maman? Tu sais, c'est moi qui suis ta petite commissionnaire.

La mère souriait, et, pour ne pas laisser oisive sa bonne volonté, elle l'envoyait dans tous les coins de la maison chercher des objets plus ou moins inutiles : Esther croyait rendre de grands services, et cela lui suffisait. Elle essaya même d'aider sa sœur, qui cousait ensemble des bandes de flanelle destinées à serrer le pied de la malade. Elle eut beaucoup de peine à apprendre ce terrible point croisé, et on entendit plusieurs fois sortir de ses lèvres : « Je ne peux... » mais elle n'acheva point, et, comme elle voulait, elle finit par pouvoir. Elle ne manqua pas de faire admirer à Émilie la régularité de ses points, et de lui dire :

— N'est-ce pas, Émilie, que je deviens une petite fille très-utile?

Émilie n'eut garde de la démentir; elle était trop fière de son élève. C'était elle, en effet, qui avait amené l'enfant, peu à peu, à trouver plus de plaisir à servir les autres qu'à se faire servir par eux.

L'hiver se passa et le printemps revint. Mme Hubart pouvait maintenant se servir de ses mains; mais les doigts du bras cassé n'avaient pas encore repris toute leur agilité, et elle était souvent obligée d'avoir recours à sa fille aînée pour les ouvrages délicats. De plus, si le pied foulé était guéri, l'entorse la faisait encore souffrir, et elle ne pouvait quitter sa chaise longue. « Dans quel état doit être la maison, depuis six mois que je ne suis plus bonne à rien! » se disait-elle avec inquiétude. Elle n'osait pas exprimer ses craintes, de peur d'affliger ses enfants, qui se donnaient tant de peine pour la remplacer; mais elle n'avait pas grande confiance dans le résultat de leurs efforts.

Le 1er mai arriva : c'était son jour de naissance. Que de chuchotements dans les coins, que d'allées et de venues mystérieuses dont elle ne devait pas paraître s'apercevoir! Elle souriait. « Que peuvent-ils donc préparer? se demandait-elle. Voilà quinze jours que mon mari, sous divers prétextes, ne me permet pas d'essayer de me tenir debout; je crois bien que c'est un peu pour mettre les conspirateurs à l'abri de ma surveillance. Je suis sûre que je pourrais marcher; je ne souffre plus du tout, et il me semble que mes forces sont revenues, surtout depuis que le beau temps a emporté cette toux qui me fatiguait tant. Patience! voilà cinq heures qui sonnent : les mystères s'éclairciront, je suppose, à l'heure du dîner. »

La porte s'ouvrit toute grande, et laissa voir comme un buisson d'aubépine en fleur.

— Bonne fête, maman! cria la petite Esther en accourant la première, presque cachée derrière son bouquet embaumé qu'elle tenait à deux mains.

— Bonne fête! répétèrent en entrant après elle le docteur et les trois aînés.

— Bonne fête, madame! dirent la petite Séraphine et la grosse Marion, qui s'étaient levées avant l'aube pour aller bien loin dans la campagne cueillir toute cette aubépine.

Et Mme Hubart fut entourée, embrassée, fêtée; elle ne savait plus à qui entendre.

— Allons, ma chère femme, lève-toi, lui dit le docteur. Le mal m'a paru complétement guéri ce matin, et nous allons te faire parcourir ta maison. Ton fils te donnera le bras.

— Il est superbe! dit la mère en riant et en regardant Louis, bien brossé, bien peigné et bien cravaté. Est-ce toi qui as fait sa toilette pour cette ocasion, Émilie?

— Non, mère; je la lui ai faite pendant quelque temps, c'est vrai, au commencement de ta maladie, mais à présent il se tire d'affaire tout seul. Il est devenu habile dans une foule de choses, tu verras. Et les mathématiques n'en souffrent pas : il a encore été premier ce matin.

La mère prit avec orgueil le bras de son fils et sortit de sa chambre. Il y avait bien longtemps qu'elle n'en avait franchi le seuil, et elle revoyait avec joie tant d'objets familiers qui semblaient lui souhaiter la bienvenue. Tout était reluisant de propreté; l'ordre le plus parfait régnait partout. La maison n'avait pas souffert de sa longue réclusion.

— Les rideaux viennent d'être blanchis, dit-elle, remarquant la fraîcheur de la mousseline qui voilait partout les vitres de ses plis neigeux. Jamais ils n'ont été plus blancs ni mieux repassés : où donc avez-vous trouvé une si bonne blanchisseuse?

— Deux blanchisseuses, chère mère, Séraphine et moi; et Marion a préparé la lessive Tout le monde y a mis la main, car c'est Louis qui a monté les rideaux, et les deux petits les présentaient. Viens à présent voir le jardin.

— De surprise en surprise! dit la mère émue et ravie. Je croyais trouver mon pauvre jardin envahi par les mauvaises herbes; je pensais qu'on n'avait pas eu le temps d'y songer, depuis six mois que toute la maisonnée n'est occupée que de moi, et le voilà tout fleuri. Es-tu aussi devenue jardinière, ma chère petite remplaçante?

— Certainement! et voilà les jardiniers, dit Émilie en désignant Louis et Georges. Je n'ai pas voulu faire venir le vieux père Alexis, qui a la manie de tuer les violettes qu'il appelle des herbes; mes frères ont tout labouré! Viens t'asseoir un instant dans la cabane qu'ils t'ont construite. La vois-tu là-bas? elle est tout ombragée de verdure.

— Te voilà déjà ingénieur, mon cher Louis? dit la mère en s'asseyant sur le banc.

— A ton service, ma bonne mère : j'ai fait mon plan, j'ai calculé les forces et les résistances, j'ai équilibré le tout, et tu peux être sûre que le toit ne te tombera pas sur la tête. Georges a pris là une bonne leçon de mécanique; je lui expliquais la théorie, et il comprenait très-bien : n'est-ce pas, petit?

— Mon pauvre Georges! reprit Mme Hubart en attirant l'enfant à elle, il y a bien longtemps que je n'ai pu m'occuper de toi; mais nous allons nous remettre à travailler ensemble.

— Non pas, mère! je sais travailler seul à présent. Je ne veux plus te fatiguer, et je te promets, à la fin de l'année, des prix que j'aurai gagnés moi-même... Qu'est-ce que tu m'apportes là? dit-il en se retournant brusquement vers Esther, qui lui fourrait quelque chose dans la main.

— Un morceau d'un petit gâteau que Marion vient de me faire avec un reste de pâte de la tarte d'Émilie.

— Comment, la tarte d'Émilie! s'écria Mme Hubart en riant. Émilie est cuisinière, maintenant!

— J'ai voulu te ressembler, mère, et savoir faire de tout, comme toi. Viens dîner; nous mangerons ma tarte au dessert, et tu verras si j'ai bien réussi dans ce métier-là.

Après le dîner, qui fut servi, en l'honneur de la convalescente, avec le linge, l'argenterie et les cristaux de cérémonie (Émilie n'eut que des éloges à récolter pour l'arrangement de la table et l'ordonnance du menu), on mangea la tarte, qui fut trouvée excellente, et on but à la santé de la mère de famille.

— Je n'ai jamais été aussi heureuse, disait celle-ci; à quelque chose malheur est bon, et je dois me féliciter d'un accident qui m'a fait voir tout ce que valaient mes enfants.

— Et maintenant qu'ils ont si bien commencé, dit le docteur, tu vas, j'espère, les laisser continuer. A force de compter sur toi, ils auraient fini par être incapables d'agir par eux-mêmes; il a fallu que tu fusses pendant six mois *une femme bonne à rien*, pour qu'ils devinssent bons à quelque chose. Il n'y a que moi, ajouta-t-il en riant, qui suis incorrigible, mais c'est la faute d'Émilie. Si elle ne t'avait pas remplacée dans le rangement de ma table et de mon cabinet, j'aurais bien été forcé de les ranger moi-même.

— Tu ne le ferais jamais aussi bien que moi! répondit Émilie avec un petit air important qui fit rire les autres.

Mme Hubart était restée songeuse.

— C'est vrai, dit-elle après un instant, que les mères ont souvent le tort de ne pas s'apercevoir assez vite que leurs enfants ont grandi. J'aurais dû, le plus tôt possible, vous exercer à agir et à vous diriger vous-mêmes, au lieu de continuer à vous couver comme des poussins sans plumes.

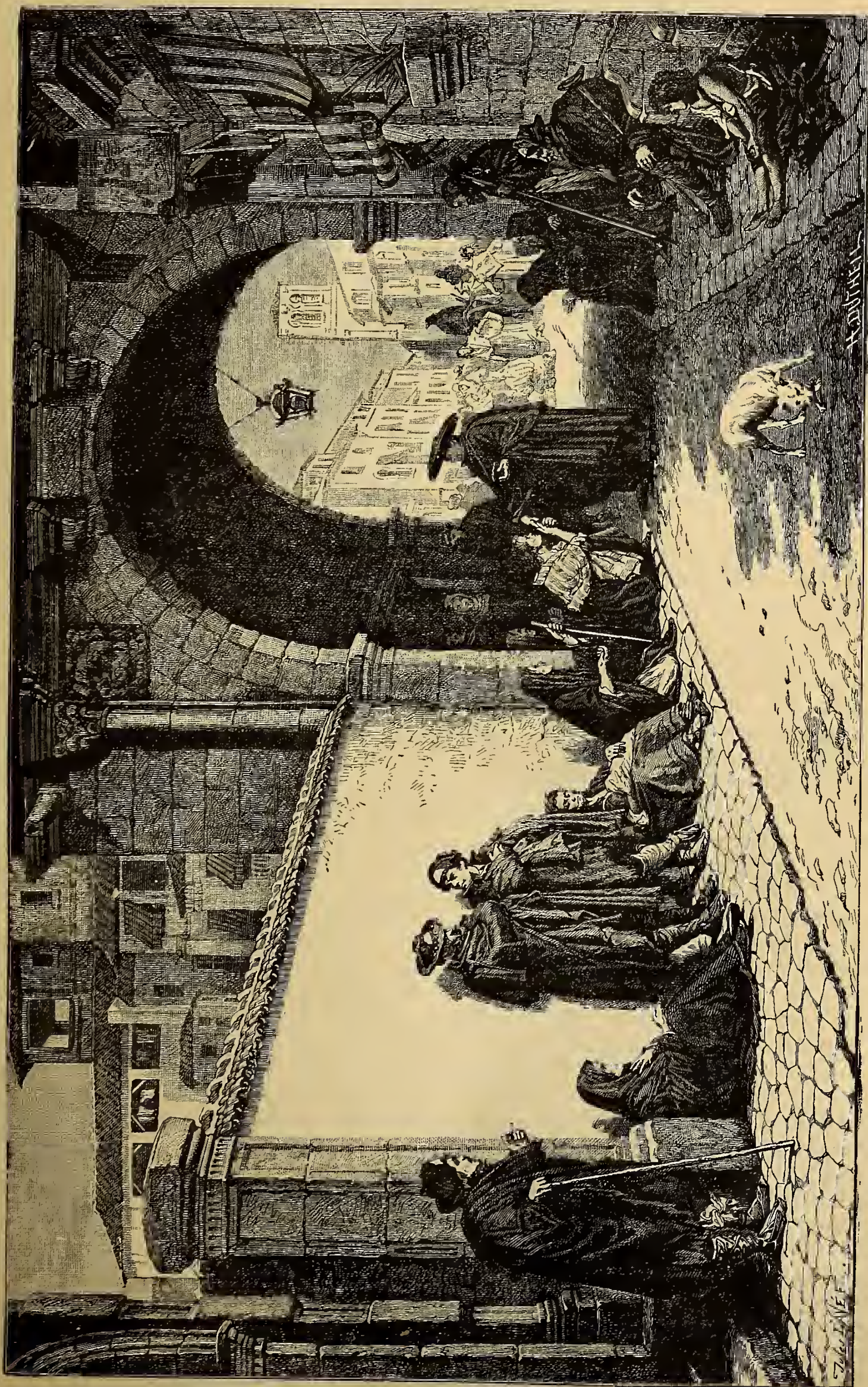
— Ne t'accuse pas trop, répondit le docteur; tu prêchais d'exemple, et le jour où tes enfants ont voulu secouer leur paresse, ils n'ont eu qu'à t'imiter pour être sûrs de bien faire. A présent qu'ils connaissent la joie d'être utiles, je suis sûr qu'ils ne voudront plus y renoncer, et que plus tard, dans le monde, où le bien général ne peut être l'œuvre d'un seul ni même de quelques-uns, mais doit résulter des efforts de tous, aucun d'eux ne refusera sa part de la tâche commune.

LE DENIER DU JEUDI,

A BURGOS.

Un vieil auteur espagnol du dix-septième siècle, le docteur Cristoval Suarez de Figueroa, parle en ces termes des mendiants de profession qu'il avait chaque jour sous

les yeux dans la capitale (¹) : « Il n'est pas nécessaire, dit-il, de découvrir leurs feintises et leurs débordements, car tout le monde les connaît. Les uns, se gonflant le ventre, font croire qu'ils sont hydropiques, grâce à la perfection de leur art, et ils se délivrent de cette fâcheuse situation dès que bon leur semble; les autres remplissent le rôle d'aveugles, se faisant conduire par un chien ou par quelque garçonnet. Il y en a qui, avec une adresse merveilleuse, se tordent en apparence les pieds et les jambes; celui-ci devient teigneux aux yeux du monde en parsemant sa tête



Le Denier du jeudi, à Burgos, peinture par Ulmann. — Dessin de Jules Lavée.

rasée de petites vessies pleines de cervelle ou de sang qu'on saupoudre de farine. Il y en a qui se présentent avec tout l'aspect de plaies cancéreuses offrant le plus dégoûtant spectacle. D'autres encore, avec une notable habileté, imitent les gens possédés du démon, simulent d'affreux tremblements, ont l'écume et la bave à la bouche, enflent leur gorge, poussent des cris, et vont jusqu'à mordre les gens; feignant la folie, on les voit courir nus par la cité, sautant dans les places, riant à gorge déployée, prononçant des mots déshonnêtes, et demandant quelques

(¹) Voy. *Plaza universal de todas ciencias y artes*, parte tradvcida de toscano, y parte compuesta por el doctor Cristoval Suarez de Figueroa. Con licença en la fidelissima villa de Perpiñan, por Luiz Roure; 1630, in-4°.

cuartos pour soutenir leur vie. Il y en a qui prennent l'habit ecclésiastique, et, sans avoir reçu les ordres sacrés, demandent l'aumône comme pauvres prêtres; ils ont l'art de choisir les lieux où la foule afflue, espérant y faire meilleure recette, à la honte de la justice cléricale et même de la séculière, qui devrait les punir rigoureusement. Il y en a encore qui parlent de leur ancienne captivité, qui disent comme quoi ils ont échappé des mains des Turcs; puis, une chaîne aux pieds, un nerf de bœuf à la main, avec lequel ils exécutent le moulinet, vont criant : *La Allah illa Allah, Mohammed resoul Allah*, et se font faire place au milieu de l'assemblée, finissant toujours par se recommander à la bourse des assistants. D'autres encore se transforment en soldats destitués, disent-ils, de tout secours, montrant leur triste nudité sous leurs chemises trouées; ceux-là ont parfois le nez et les oreilles tranchés par ordre de la justice; ils portent le bras en écharpe, et de l'autre main, qui reste bandée, vont demander l'aumône, sans oublier le refrain qu'ils viennent de la guerre. Stylés d'une façon différente, ceux-ci marchent comme en pèlerinage avec leur bourdon, leur *sombrero* et leurs reliques, tout ce qui convient enfin au costume qu'ils ont adopté; ils parlent latin, montrent certaines bulles et patentes d'évêques falsifiées, disant à l'occasion qu'ils vont soit à Rome ou à Notre-Dame de Lorette, soit à Santiago de Galice ou au Saint-Sépulcre pour accomplir leurs dévotions. Il y en a qui font les messieurs, ayant derrière eux des compagnons qu'ils font prendre pour leurs serviteurs, et sous un costume menteur se disent, celui-ci marquis, celui-là comte, cet autre cardinal. »

Mais il convient de ne pas suivre plus longtemps cette énumération complaisante des fourberies de la gueuserie espagnole telle qu'elle existait au début du dix-septième siècle. En réalité, la mendicité a été de tout temps une plaie de l'Espagne. Cependant ce serait une erreur de croire que l'administration espagnole n'a jamais rien tenté pour diminuer ce mal. Au dix-huitième siècle, par exemple, des hospices fondés par le comte d'Aranda eurent pour destination de recevoir les vrais pauvres atteints de maladies réelles; on ouvrit aussi des lieux d'asile. On sait que des colonies furent établies, sous Charles III, dans les âpres montagnes de la Sierra Morena, par l'influence d'Olavide, et les colons, qu'on y avait attirés d'Allemagne, étaient autorisés et encouragés à employer les bras de tous ceux qui témoigneraient du désir de s'affranchir, par le travail, d'une dégradante oisiveté. Malheureusement ces essais ne prévalurent pas contre l'habitude invétérée des mendiants de se satisfaire des aumônes qu'ils sont assurés de trouver surtout aux portes des églises et des couvents. « Vivre de peu et ne rien faire » est encore aujourd'hui leur seul désir. La misère leur est beaucoup moins odieuse que le travail. Aussi sont-ils encore maintenant ce qu'étaient leurs ancêtres décrits par le docteur Cristoval Suarez. Un historien contemporain [1] raconte ainsi ce qu'il vit non loin de Burgos :

« Aranda est une des villes où l'on rencontre le plus de mendiants. Singulière célébrité! Mais après tout il est bon, indispensable, de se familiariser avec le mendiant espagnol. « Por Dios, señorito! un *cuarto*, etc., etc. » Ces deux rimes vous poursuivent un quart de lieue durant. La gent mendiante fait boule de neige. Elle se composait de deux enfants et d'un ou deux vieillards à votre entrée dans la ville. Quand la diligence s'arrête, c'est une armée croassante qui vous entoure, et si vous avez assez de charité pour lui jeter en pâture le moindre *cuarto*, malheur à vous! car les deux rimes en question recommenceront à vous assourdir. Je vous souhaite encore d'avoir affaire à des mendiants à figure d'homme. Je me rappelle que dans un certain village de la Mancha, nous avons été tenus en respect par cinq ou six monstres sans nez ou sans oreilles, ou, qui pis est, horriblement couturés : ils nous faisaient peur... Passe pour le mendiant qui a plus de la soixantaine : la mendicité est le dernier refuge des vieillards; chez eux elle est quelquefois le châtiment d'un passé vicieux, ou le dernier anneau d'une chaîne de malheurs continuels. Mais les enfants qui tendent la main, quel sera leur avenir? Apprentis mendiants, exerceront-ils toujours leur étrange profession? L'idée ne leur viendra-t-elle pas qu'on gagne beaucoup plus à menacer qu'à implorer? De la mendicité au vol, il n'y a pour eux souvent qu'une question de temps ou de nécessité.

» Physiquement, le mendiant espagnol l'emporte sur les nôtres par l'aspect hâve et flétri de ses joues, par la puissance de ses regards fauves, par la demi-fierté qu'on remarque dans sa façon de demander l'aumône : peut-être se croit-il descendant en droite ligne du pauvre Henri III le Valétudinaire, qui un jour, après une longue chasse, ne trouvant pas de quoi dîner, fit vendre son manteau pour acheter un morceau de bélier. Le mendiant espagnol a en général de la barbe, comme ses confrères de toutes les nations. Une chose nuit cependant à la beauté de sa tête, c'est son habitude de se raser les cheveux à moitié. Vieux ou jeunes sont fort laids ainsi tondus.

» Le mendiant parfois porte le manteau, vrai filet à grosses mailles, au travers desquelles on aperçoit les rapiécetages de ses *calzones* (sa culotte); ses sandales vont rendre l'âme, et son reste de *sombrero* (chapeau) ne pourrait supporter le poids d'une aumône trop forte : il y succomberait. Un *pellejito* (petite outre) plein de vin, quelquefois une guitare en ruine, composent son bagage. »

C'est à Burgos, la capitale de la Vieille-Castille, que M. Ulmann a placé la scène de mendicité que nous reproduisons, et qui fut très-remarquée à l'Exposition de l'année dernière. Le tableau n'a point de détails qui répugnent. On sait gré à l'artiste de ce qu'il a su mettre de sobriété et de goût dans sa composition. Il paraît certain, du reste, que les pauvres de Burgos ne ressemblent pas tous aux autres mendiants de l'Espagne.

L'auteur de l'*Itinéraire d'Espagne*, M. Germond Delavigne, appelle les habitants de Burgos « les bonnes gens de l'Espagne. » Ils ne sont point riches; leur province est une des plus pauvres de la monarchie espagnole, en raison de la rareté de débouchés ouverts à leurs produits. Le peu de moyens qu'ils entrevoient pour sortir de leur misère les décourage et les retient dans cette indolence qu'on leur reproche. On comprend aisément que dans une pareille ville, il doit être difficile d'extirper la mendicité.

Les mendiants de Burgos sont divisés en deux classes : on distingue les *pobres verdaderos* des *pobres falsos*, c'est-à-dire les vrais pauvres des faux. Les premiers sont des mendiants accrédités, et on les reconnaît à un signe ostensible qu'ils portent, et qui consiste en une plaque de fer-blanc attachée à leur sombrero ou à leur bonnet de fourrure. Cette plaque porte la suscription de *pobre* et un numéro d'ordre. Ces pauvres « attitrés » sont très-fiers de cette immatriculation, et semblent par leur attitude appartenir à ce que l'on pourrait appeler la vieille noblesse de la gueuserie. Il paraît, du reste, que n'est pas mendiant titulaire qui veut; pour être rangé dans cette catégorie, il faut faire une sorte de stage pendant un certain laps de temps. Une fois le poste conquis, à moins de forfaiture inqualifiable, la place est à vie. Investis de leur position et l'insigne en tête, ces privilégiés de la guenille attendent avec une sorte de dignité le denier qui leur est

[1] *Un été en Espagne*, par Augustin Challamel, auteur des *Mémoires du peuple français*. 8 vol. in-8.

dû. On croirait que c'est par une concession faite à un vieil usage qu'ils daignent tendre la main parfois aux passants.

Des distributions municipales et capitulaires leur sont faites deux fois par semaine, les jours de marché, le samedi et le jeudi (*dias del ochavito*) ; le samedi à la cathédrale, le jeudi près de l'*Arco Santa Maria*.

L'attitude paisible et grave que M. Ulmann a donnée à ses personnages ne laisse pas le moindre doute que ce ne soient là des mendiants autorisés. Il les a encadrés dans un des endroits les plus pittoresques de la ville. L'Arco de Santa Maria est un édifice du seizième siècle. Érigé en l'honneur de Charles-Quint, il a tous les caractères de la renaissance. Cette porte s'élève à l'une des sorties de la ville ; à très-peu de distance on rencontre le pont qui débouche vers les routes de Madrid et de Valladolid. « Elle est flanquée, dit M. Delavigne, de six tourelles, et ornée des statues de Nuño Rasura, de Laïn Calvo, du comte Diego Porcello, de Fernan Gonzalez, du Cid et de Charles-Quint », personnages éminents dans les légendes glorieuses de la Castille.

DERNIÈRES PAROLES DE JÉROME DE PRAGUE.

Conduit au lieu du supplice, Jérôme de Prague, la tête haute, l'air calme, la physionomie presque souriante, monta sur le bûcher et fit signe à l'exécuteur des hautes-œuvres en lui disant :

— Viens, et mets le feu à ce bois, sous mes yeux : si j'avais eu peur du supplice, je ne serais pas ici ; les moyens de fuir, si je l'avais voulu, ne m'auraient pas manqué.

DESTRUCTION DES ANIMAUX MALFAISANTS.

LES PIÉGES.

Suite. — Voy. p. 135, 227.

Tous ces animaux, putois, martre, fouine, belette, chassent constamment aux souris, taupes, mulots, lapereaux et jeunes lapins, œufs et oiseaux : c'est donc la nuit qu'il sera surtout possible de les prendre pendant ces expéditions, et c'est de grand matin qu'il faudra visiter son assommoir, pour le retendre et s'assurer qu'il joue parfaitement. Une fois un réseau de ces piéges bien placé soit dans un bois, soit dans un parc, dans un jardin anglais ou aux alentours des granges et fournils d'une ferme, notre avis est de les laisser presque à demeure. Le piqué des animaux sur la terre des sentiers vous instruira toutes les fois que vous le voudrez de la fréquentation de ces chemins ; dans ce cas, on retend tous ses piéges un beau soir, et il est presque certain qu'on prendra l'animal dans la nuit, parce qu'il est habitué à passer sans défiance sur la plupart d'entre eux.

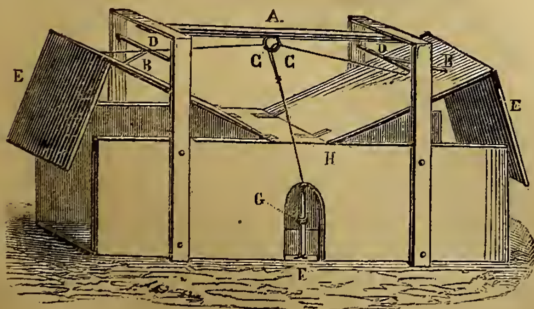


Fig. 9. — Boite à double trappe.

La fig. 9 donne le détail de la boîte, analogue aux ratières ordinaires, dont nous avons indiqué plus haut l'emploi dans certains endroits fermés, comme granges ou fournils. La construction de ce piége est très-simple. Les deux cordelettes C, C, attirent et soulèvent les couvercles-trappes de chaque extrémité E, E, de la boîte ; elles passent dans le même anneau A, se réunissent et vont s'attacher au bâtonnet F que l'on voit à travers l'ouverture fort agrandie de la paroi H. Ce bâtonnet, aiguisé en biseau à ses deux extrémités, s'encoche légèrement dans une entaille de la planche du fond et dans une autre entaille de celle de côté H. On y attache un appât convenable, et lorsque l'animal le dérange, il s'échappe suivant la ligne G par l'ouverture étroite où il passe presque juste ; les cordelettes C, C, glissent, les portes tombent, et l'animal est pris. Pour empêcher qu'il ne soulève les portes, dont le poids n'est pas considérable, on a soin de placer en D,D, dans les montants, un petit axe portant un appui B,B, qui tombe droit sur le couvercle fermé, et, en le buttant, fait que de dedans on ne peut l'ouvrir. Placées entre les bottes de foin ou de paille, ces boîtes ne semblent embarrasser en rien le passage, et l'appât qui pend au petit crochet est une tentation de plus, quoique nous ne soyons pas partisans des appâts pour des bêtes aussi méfiantes et aussi rusées que celles que nous poursuivons. Il faut les prendre par surprise, en leur laissant croire que rien n'intercepte leur chemin : l'appât sent toujours l'homme ; ils se méfient, reculent et se détournent. En tendant ce piége, on aura soin de rétrécir le passage où on le mettra, de façon que l'engin semble parfaitement la continuation des parois du défilé. On fermera le dessus avec des bottes disposées comme il faut pour ne pas empêcher de jouer la machine. Ce piége prend parfaitement les rats.

On peut encore essayer, sous bois, de l'assommoir marteau des trappeurs américains. La figure 10 en donne une idée exacte. On place entre deux pieds d'arbre A, A, un tourniquet de corde C, ou une hart de branche, dans lequel on engage le manche d'une masse grossière M. Un double crochet en branche maintient par une de ses extrémités le manche D du maillet, tandis que l'autre extrémité E passe autour d'un piquet enfoncé en terre. Sur cette sorte de marchette est attaché l'appât O : lorsqu'un animal y tombe, il déclanche le manche du maillet, et celui-ci lui frappe sur la tête.



Fig. 10. — Assommoir américain.

On pose cet instrument partout où deux arbres ou deux

brins de taillis permettent d'attacher trois ou quatre tours de corde. La mailloche est toute faite; on l'apporte avec soi. Mais il faut appâter! C'est là une grande difficulté, non dans les forêts vierges, mais dans nos pays civilisés, où les animaux sont futés, où les bois sont fréquentés une bonne partie de la journée par des chiens de chasse ou de troupeaux. Quoi qu'il en soit, ce moyen est très-bon, et peut être mis en usage aisément dans les parcs fermés de murs où l'on est chez soi. Le piége ne coûte pas cher et peut être construit partout.

Nous n'indiquerons aucun piége pour prendre la taupe, parce que nous ne pouvons la regarder comme un ennemi. Tout en elle, surtout sa mâchoire, indique un carnassier de premier ordre. A ce titre, elle est notre amie et notre auxiliaire, puisqu'elle poursuit sous le sol les larves les plus dangereuses pour nos récoltes et nos plantations. Si elle bouleverse un peu les prés et les jardins, souffrez ce léger inconvénient en compensation des services qu'elle vous rend; d'ailleurs, un coup de râteau est bien vite donné et efface toute taupinière.

Nous serons également très-sobres d'indications pour la capture des rats et rats d'eau, des souris des maisons et des souris des champs. La plupart des piéges que nous avons décrits jusqu'à présent s'appliquent parfaitement aux deux premières espèces : il suffit de changer les amorces animales en fruits, graines ou matières préférées par les rongeurs. Quant aux secondes, la première fille venue de ferme ou de basse-cour en sait autant que nous sur les piéges communs qui servent de temps immémorial.

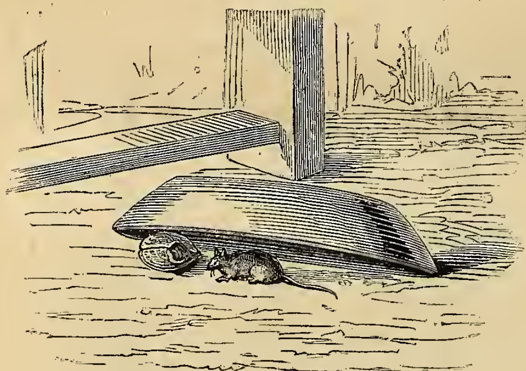


Fig. 11. — Piége à souris.

Nous ne pouvons cependant nous empêcher de rappeler une combinaison fort ingénieuse et d'une extrême simplicité (fig. 11). On fait choix d'une de ces assiettes creuses, à grands rebords, en faïence, qui servent communément dans la campagne; on la retourne et l'on soulève un de ses bords au moyen d'une noix à laquelle on fait une ouverture; on tourne cette ouverture vers le dessous de l'assiette. La souris sent la noix, et se place commodément sous l'assiette pour continuer l'ouverture et manger l'amende. A la première attaque, l'assiette tombe et la souris est prise. Le lendemain on soulève légèrement un bord, la souris en se remuant laisse passer sa queue, et on la saisit.

Quant aux souris des champs, qui composent ces invasions désastreuses, désespoir de nos cultivateurs et ruine de certaines parties de nos campagnes, elles ne se traitent point avec de petits engins de capture. Il faut contre de tels fléaux des mesures d'ensemble, malheureusement encore bien peu étudiées et bien peu familières à nos cultivateurs.

Avant de quitter les engins qui servent à la capture des quadrupèdes nuisibles grands et petits, nous ne pouvons omettre de décrire une combinaison qui porte le nom célèbre de *quatre de chiffre,* et dont nous avons seulement dit précédemment quelques mots.

Un quatre de chiffre (fig. 12) se compose de trois parties essentielles : GF le bilboquet, IJ le support, AB le bras de détente. On doit remarquer que le bilboquet et le support ont chacun une extrémité taillée en bec de flûte. Ces bois peuvent se tailler au couteau dans de légères branches d'arbres; ils portent tous des entailles auxquelles on donne la forme indiquée par la figure 12. Pour tendre cet

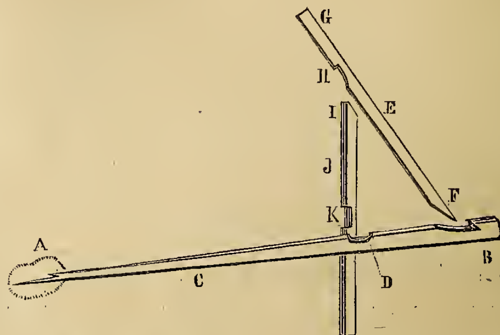


Fig. 12. — Détail du *quatre de chiffre.*

engin, on place la partie inférieure du support sur ou entre quelques petites pierres, pour qu'il ne pénètre pas dans le sol, car il faut qu'il tombe quand le piége fonctionnera. On place alors l'extrémité I dans la coche H du bilboquet, et la pointe F de celui-ci dans l'entaille B du bras de détente. On amène alors les deux encoches D et K à se rencontrer, et le piége est tendu; plus on appuie sur G, plus il est solide.



Fig. 13. — Assommoir à *quatre de chiffre.*

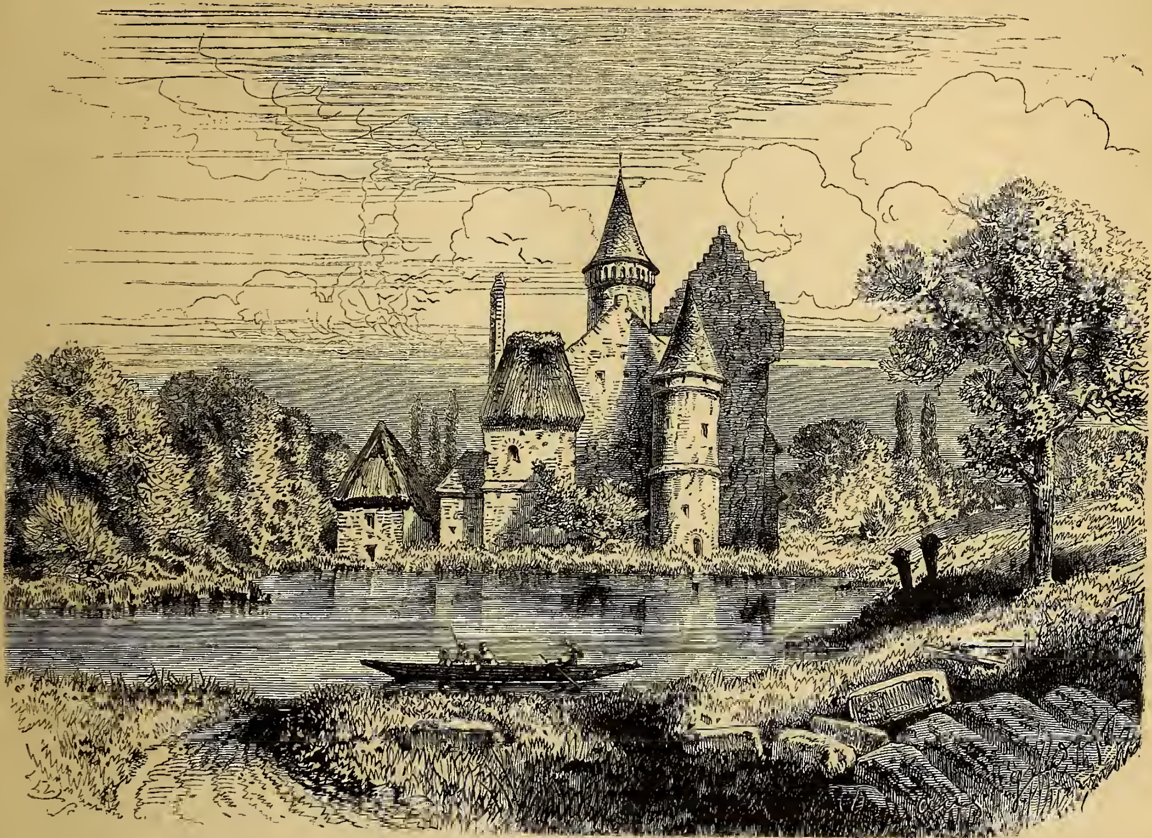
On en profite pour le placer, comme figure 13, sous une planche C, chargée d'une pierre P formant assommoir, et s'appuyant tout simplement sur l'extrémité supérieure du bilboquet B. L'appât a été attaché préalablement à l'extrémité du bras de détente; quant à la finesse de la détente, elle dépend beaucoup de l'habileté de celui qui fait et tend le piége. Ce piége manque rarement son effet, et, selon la qualité de l'appât, peut demeurer tendu longtemps sans devenir trop dur, parce que la planche couvre le mécanisme et ne le laisse point à la pluie.

La suite à une autre livraison.

LE MANOIR DE FONTAINE,

PRÈS DE BLANGY

(SEINE-INFÉRIEURE).



Vue du Manoir de Fontaine. — Dessin de Gaudry, d'après M. A. Prévot, de Rouen.

Les restes du manoir de Fontaine servent aujourd'hui d'habitation et de bâtiments ruraux à un fermier. Antique résidence des seigneurs de Fontaine, ce manoir a depuis appartenu à la famille des Calonne. Les murs, avec pignons taillés en degrés, indiquent que sa construction date du seizième siècle.

L'aspect général a conservé quelque grandeur; le voisinage de la forêt d'Eu et de la Bresle, qui baigne les murs du château, donnent beaucoup de charme au paysage. De même que son voisin le château Hubault, le manoir de Fontaine pourrait bientôt ne plus offrir à l'étude et à la curiosité que des ruines.

THOMAS ARNOLD.

Suite. — V. p. 214, 258.

Né le 13 juin 1795, Thomas Arnold montra de bonne heure une intelligence précoce. Sa mémoire était prodigieuse. A trois ans, son père lui fit don d'une *Histoire d'Angleterre :* il avait retenu et racontait avec exactitude les anecdotes et les traits qui l'avaient frappé dans ce livre. A sept ans, il composa une petite tragédie historique. Il conserva toujours un vif attachement pour les lieux où s'étaient passées son enfance et sa jeunesse, l'île de Wight, l'école de Westminster dans le Wiltshire, l'Université d'Oxford. D'un caractère expansif et affectueux, il aimait ses maîtres et ses compagnons d'étude, avec lesquels il se plaisait à disserter sur de graves sujets d'histoire ou de géographie. Il s'exerçait à faire des vers latins et anglais, moins par goût que par principe. « La poésie, disait-il plus tard, est saine aux jeunes esprits; elle les *humanise.* » Les ballades lyriques de Wordsworth, que lui prêta un camarade, modifièrent ses tendances utilitaires, et développèrent en lui le sentiment du sublime et les hautes aspirations spiritualistes qui ont présidé à sa vie et à ses écrits. Sa première passion fut pour les historiens et les philosophes, Aristote, Thucydide, et après eux Hérodote. Les exercices du corps n'étaient pas non plus négligés. Les belles promenades d'Oxford ne suffisaient pas à l'activité de ce jeune étudiant, chez qui le mouvement physique faisait contre-poids à l'activité mentale. « Notre bonheur était de faire ce que nous appelions une *escarmouche* dans la campagne. Désertant les routes battues, nous franchissions les palissades, sautant les fossés, y tombant parfois, mais faisant ample récolte de vigueur et de gaieté. » Quoique délicat d'aspect et de taille svelte, Arnold supportait merveilleusement la fatigue et les longues marches : ces goûts persévérèrent jusqu'à la fin.

Cœur fervent, pur, sincère et tendre, il resta fidèle à ses amitiés de collége, contractées à l'époque où les natures généreuses et flexibles croissent ensemble et se fondent dans un même amour pour tout ce qui est beau et bon.

Il se destinait à l'état ecclésiastique. Il fut ordonné diacre à Oxford en 1818. Il s'était établi à Laneham un an auparavant, avec sa mère, sa tante et sa sœur, et avait ouvert sa maison à sept ou huit élèves pensionnaires qu'il préparait à entrer aux universités.

Le choix d'une profession, l'impression profonde que fit sur lui la mort subite d'un frère aîné, la responsabilité

qu'il assumait comme guide et comme professeur, donnèrent à ses principes et à sa foi une stabilité inébranlable. De ce moment, tout observateur attentif eût pu reconnaître chez Arnold le vif sentiment de la réalité d'un monde invisible, devenu le ressort principal de sa conduite et de ses enseignements. Ses actes, sa vie, ses facultés, étaient intimement pénétrés et comme imprégnés de sa croyance. Les objections du scepticisme et du matérialisme le contristaient sans l'irriter : il ne s'y arrêtait pas; son sens pratique l'éloignait des controverses. Un trait de dévouement, un humble service rendu, avaient à ses yeux plus de prix que les raisonnements les plus spécieux. « Ce n'est point par nos paroles, mais par nos actions, que nous serons jugés », disait-il.

De toutes les carrières ouvertes à l'ambition d'être vraiment utile, celle de l'enseignement lui semblait la plus directe et la plus honorable : « Je sais bien, écrivait-il à un ami qui le consultait sur la position d'instituteur, que le monde n'en juge pas comme moi; mais qu'importe? J'y ai toujours trouvé plaisir et profit, j'entends pour la partie intellectuelle, pour ce qu'il y a en moi de meilleur. Je jouis de la société des jeunes gens : ils ont, en général, toute l'activité de corps et d'esprit qui manque à leurs devanciers. Ils sont capables d'enthousiasme pour le bien, si une mauvaise direction n'a pas faussé leurs généreux instincts. » Il ajoutait, en style familier :

« Ne faites pas de votre tâche une médecine, et elle ne vous donnera pas de nausées; vous ne la prendrez point en dégoût si votre femme s'y complaît, et elle s'y complaira si elle est femme de sens. Entrez-y de tout cœur, faites-en la grande affaire de votre vie, et vous ne serez pas avare des heures que vous y consacrerez; vous ne les croirez pas perdues pour votre intérieur ni même pour vos relations sociales. L'écueil du professorat est d'être pris comme moyen d'arriver plus haut. La tâche est difficile et réclame tout l'homme. Devenue la plus importante de toutes, cette occupation sera pour vous pleine d'attrait; elle vous maintiendra dans un courant frais et salubre de jeunesse et d'activité. Je vous conseillerais de vivre le plus possible avec vos élèves dans une intimité affectueuse. Je l'ai fait avec les miens à Laneham : j'allais me baigner, jouer à la paume, faire les exercices gymnastiques, avec eux; quelquefois nous naviguions ensemble à la voile ou à la rame; ils y prenaient, je crois, plaisir, et moi j'en jouissais en enfant. Le respect n'y perdait rien, et mon autorité y gagnait par la confiance et l'espèce de confraternité qui s'établissait entre nous. »

Qu'il y a loin de cette franche vocation d'instituteur à la roideur gourmée que certains maîtres affectent avec la jeunesse!

En 1827, un concours fut ouvert pour la nomination du directeur de Rugby, école qui ne le cédait en importance qu'à celles d'Eton et de Winchester. Quoique arrivé l'un des derniers de trente candidats, le docteur Arnold fut élu. Il y avait déchirement à laisser Laneham, où il avait été, dit-il, trop égoïstement heureux, entre sa chère femme, ses quatre enfants, et ses écoliers qui étaient aussi des fils; mais cette élection l'appelait sur un plus vaste théâtre, et il avait conscience de pouvoir faire plus de bien. Il écrivait : « Nous sommes à la veille de quitter ce cher logis, où se sont écoulés neuf ans d'un si parfait bonheur. Mais à quoi bon regarder en arrière, quand le devoir nous pousse en avant? J'espère que vous visiterez bientôt notre nouvelle demeure. J'aurai besoin d'y voir de vieux amis pour user le vernis du neuf. «

A cette époque, l'esprit général des écoles était mauvais; les élèves de Rugby étaient turbulents, indociles, irréligieux, fanfarons. L'enseignement, borné aux études classiques, sans commentaires et sans mélange, tournait dans un cercle vicieux. Le parti libéral en dénonçait les lacunes. Wilberforce, Bowdler et d'autres, signalaient l'absence de toute direction morale élevée dans l'éducation. L'opinion publique s'alarmait et réclamait une réforme; mais le réformateur manquait.

Le docteur Arnold embrassa d'un coup d'œil les difficultés de sa tâche : il vit là une grande bataille à livrer, une importante conquête à faire. Persuadé que l'enfant contient l'homme futur, il voulait régénérer la société par sa base : « Une école, disait-il, suffit au zèle d'un réformateur. Il est beaucoup plus doux de panser des maux que l'on peut espérer guérir que de se consumer en lamentations stériles sur ceux auxquels on ne peut rien. »

Il accepta avec reconnaissance l'aide et l'affection personnelle des fidéi-commissaires (*trustees*), tout en stipulant sa complète indépendance dans le gouvernement de Rugby. « Si vous me désapprouvez, leur dit-il, le remède n'est pas d'intervenir, mais de me congédier. » Il entendait être libre de renvoyer tout enfant essentiellement mauvais, et même celui que sa mollesse rendait accessible aux séductions de l'entraînement. Les caractères faibles et indécis sont partout en majorité. Pour amener les choses au point où il les voulait, il lui fallut faire de nombreuses et, aux yeux des parents et du public, d'inexplicables expulsions. « Il importe peu, disait-il, que Rugby compte trois cents élèves, ou cent, ou cinquante, mais il importe beaucoup que ce soit une école de « gentilshommes » (¹) et de « chrétiens. »

La suite à une autre livraison

POURQUOI LES HIRONDELLES RASENT LA TERRE A L'APPROCHE DE LA PLUIE.

De véritables poussières, minérales ou organiques, sont suspendues dans l'air : elles y flottent quand elles sont sèches; elles retombent sur le sol quand elles sont chargées d'une humidité qui les alourdit. Les insectes qui tourbillonnent autour de nous n'échappent point à cette loi. Si les hirondelles rasent la terre à l'approche de la pluie et remontent bien haut dans les airs par un beau temps, c'est que, dans le premier cas, les insectes qu'elles poursuivent sont surchargés d'humidité et ne peuvent s'élever, tandis que, dans le second, allégés de ce surcroît de bagage, ils prennent leur essor et montent dans l'espace à de grandes hauteurs. (²)

VICES ET VERTUS.

Des vices, qui n'en a qu'un peu n'est pas content, et qui en a beaucoup est mécontent; mais les vertus, qui n'en a qu'un peu, encore a-t-il déjà du contentement, et puis toujours plus en avançant.

FRANÇOIS DE SALES.

LES RELIGIEUSES BOUDDHISTES (³).

Selon les traditions, un jour, cinq cents femmes de la famille du Bouddha (Sâkya-Mouni) vinrent se prosterner

(¹) Il faut ne pas oublier qu'en Angleterre on honore du nom de « gentleman » tout homme distingué par son éducation et son caractère, quelle que soit sa naissance.

(²) Dumas, de l'Académie des sciences.

(³) *Les Religieuses bouddhistes depuis Sâkya-Mouni jusqu'à nos jours*, par Mme Mary Sumner, avec une introduction par P.-E. Foucoux, professeur au Collége de France. 1873, E. Leroux. — Sur le bouddhisme, voy. les Tables.

devant lui et le supplier d'instituer l'ordre des religieuses.

Sâkya-Mouni ne répondit d'abord que par un refus.

Ces femmes persistèrent : elles rasèrent leur tête, se couvrirent de vêtements grossiers, et renoncèrent à tous les plaisirs du monde. Elles prièrent Ananda, le disciple aimé du Bouddha, de les protéger et d'obtenir pour elles la grâce qu'elles avaient implorée.

Le Bouddha céda enfin, mais en prescrivant aux religieuses des règles sévères.

Alors s'ouvrirent de nombreux monastères, où toutes les opprimées eurent droit d'asile sans distinction de caste, pourvu qu'elles eussent vingt ans accomplis.

Cependant la postulante était soumise à des épreuves. Le noviciat ne durait pas moins de deux années. Une savante maîtresse était chargée d'instruire la nouvelle venue; elle lui posait certaines questions de dogme; par exemple :

— Quels sont les trois refuges?

La novice répondait :

— Le Bouddha, la loi et l'assemblée des fidèles.

Puis venaient toutes les questions d'une sorte de catéchisme qui, avec les siècles, devint très-compliqué.

Quand la préparation était jugée suffisante, un conseil de religieuses, assisté de quelques religieux, s'assemblait solennellement.

On introduisait la novice : elle saluait en joignant les mains.

— Réfléchissez bien à ce que vous allez faire, pensez-y bien, lui disait-on à plusieurs reprises.

Elle répondait :

— Je vais au refuge, vers le premier des hommes, le respectable Bouddha.

Alors une religieuse, s'approchant, demandait :

— Jeune femme, consentez-vous à faire raser vos cheveux?

Et sur sa réponse affirmative, les ciseaux faisaient tomber la chevelure de l'Indienne. C'était le symbole du renoncement à la beauté et aux parures.

La tête dénudée était lavée, et on bénissait les diverses parties qui composaient l'habit monastique.

Puis, la catéchumène revêtait une robe sans épaulettes; on drapait sur elle un manteau aux longs plis, et on plaçait dans sa main la sébile aux aumônes.

Le moment suprême était venu. La novice s'avançait vers l'assistance, s'inclinait devant son institutrice, et faisait ses adieux au monde :

— Je m'engage pour jamais à suivre la loi du vénérable Bouddha; j'abandonne tout ce qui ressemble au gouvernement d'une maison, et je prends tout ce qui est le caractère des religieuses mendiantes. [1]

Les vœux prononcés, une religieuse mesurait les heures sur un cadran; elle disait lentement les divisions du jour et de la nuit, et la façon dont les devoirs religieux étaient réglés.

Une dernière fois on répétait à la novice ce qu'elle devait faire et surtout ce qu'elle devait éviter.

Le Bouddha ne voulait pas qu'une volonté fût surprise; il fallait contracter de si graves engagements en toute connaissance de cause.

Ces cérémonies terminées, on quittait la salle de l'ordination.

La nouvelle initiée avait encore à subir, à l'intérieur du cloître, un autre examen minutieux dont voici les principales questions :

Ton père et ta mère ont-ils donné leur consentement à ton entrée en religion?

[1] Extrait du *Doul-va*, ou Livre de la discipline.

Tu n'es pas esclave?

Tu n'as pas volé?

Tu n'es pas nâga (dragon des eaux)?

Tu n'as pas blessé le roi; tu n'es pas irritée contre lui?

Tu n'es pas atteinte de lèpre?

Etc.

Ce dernier examen enfin terminé :

— Va, lui disait-on, tu n'es plus novice, et désormais tu t'appelles Bikchouni.

Le trousseau était bien simple. Les religieuses portaient pour seuls vêtements : 1° la *sanghati*, sorte de camisole ou blouse, serrée à la taille et descendant jusqu'aux genoux; 2° l'*outtara-sanghati*, manteau ou cape qui s'attachait sur l'épaule gauche et sous la droite, laissant tout un bras à découvert; 3° l'*antara-vasaka*, vêtement de dessous dont on s'enveloppait pour dormir.

Ces habits étaient teints avec de l'ocre rouge; le jaune appartient aux sectes modernes.

Outre ces trois robes ou tuniques, la religieuse possédait une ceinture, un vase pour les aumônes, une aiguille, un filtre, une lampe, un tapis et une mince couchette.

Les règles relatives à la cellule sont nombreuses. La cellule doit être consacrée. Elle a douze empans de long sur sept de large. Le lit est étroit et ne prête pas à la mollesse. La couverture est faite de laine brune et doit durer six ans. Le tapis, sur lequel on s'assied, est tissé avec deux parts de laine noire, une de laine blanche et une de laine brune; tout mélange de soie est interdit.

Si le tapis est renouvelé, on y ajoute une pièce du vieux tapis. Il en est de même pour la robe *sanghati*.

On ne met pas au rebut une sébile qui n'est brisée qu'en cinq endroits.

Jamais on ne remplit la sébile complétement.

L'étui à aiguilles ne peut pas être en corne, en ivoire ou en or.

On ne peut manger que ce qu'on a reçu comme aumône; tant qu'on n'a rien obtenu des personnes charitables, on ne doit apaiser la faim qu'avec l'eau seule.

On doit manger sans avidité et sans choisir les morceaux. La nourriture ne se compose que de riz, de racines ou de fruits. C'est seulement lorsque l'on est malade que l'on peut obtenir l'autorisation de se nourrir de viande, de beurre, de poisson et de sucre.

L'eau est soigneusement filtrée, à cause des insectes, car il ne faut ôter la vie à aucun être.

On ne peut allumer de feu dans la cellule qu'en cas de maladie.

On ne prend que deux bains par mois.

On fait une confession publique deux fois chaque mois, à la nouvelle et à la pleine lune. [1]

Les femmes mariées peuvent entrer en religion, avec le consentement de leurs maris.

Instruire la jeunesse, mendier et méditer, adorer les reliques du Bouddha, telles sont les principales occupations des religieuses.

Voici le tableau que Mme Mary-Sumner donne de la journée d'une religieuse :

Transportons-nous aux portes de Bénarès. Loin des bruits de la ville et du contact des étrangers, sur les confins d'une forêt, s'élève le couvent. Le jour vient de paraître. Déjà la religieuse est debout, se préparant à quêter le repas quotidien. Elle tient à la main la sébile destinée à recevoir les offrandes; le chapelet à cent huit grains pend à sa ceinture, et l'outtara fixé sur son épaule descend jusqu'à terre en plis flottants. Elle marche, mais pas à pas, pour ne pas écraser les insectes du chemin, la tête nue, ne portant pas le regard plus loin que « la lon-

[1] Extrait du *Pratimôkcha.*

gneur d'un joug. » Elle ne voit rien de ce qui se passe autour d'elle ; pour elle le monde extérieur n'existe pas. Elle entre dans la ville ; point d'empressement, de l'humilité et du calme ; elle tend la main en silence, lui donnera qui voudra. On verse du riz bouilli dans la sébile ; elle mange sans avidité la portion qui lui est nécessaire, et retourne ensuite au couvent.

L'heure de la classe est arrivée ; les enfants se groupent autour de leurs institutrices (¹). L'enseignement a ordinairement pour objet la doctrine du maître et ses légendes merveilleuses.

La classe terminée, la religieuse absorbe sa pensée dans la prière et la méditation.

La règle n'a pas été en tout temps aussi rigoureusement observée ; plus d'une fois il a fallu réformer les monastères.

Ils sont aujourd'hui beaucoup plus rares que dans les premiers âges du bouddhisme ; mais ils offrent encore un refuge aux femmes privées de leur protecteur naturel.

Au Japon, en ce temps-ci, la meilleure ressource d'une veuve est d'embrasser la vie religieuse. Lorsqu'une femme de trente ans a perdu son mari, elle serait déconsidérée si elle convolait en secondes noces. La plupart du temps, elle rase ses cheveux, prend le costume d'une bikchouni, tout en restant dans sa famille et en s'occupant de l'éducation de ses enfants. Elle obtient ainsi l'estime générale.

L'évêque de Birmanie, Mgr Bigaudet, a visité deux couvents de femmes bouddhistes dans son diocèse. L'un contenait soixante-dix religieuses, l'autre une cinquantaine environ. Les dames du pays vont là, de temps en temps, faire une retraite. Il y a aussi des religieuses qui vivent séparément dans de petites maisons attenant aux pagodes. Mgr Bigaudet rend justice à la bonne conduite des religieuses ; parmi elles, rien n'est plus rare qu'un scandale.

A Siam, les religieuses sont désignées sous le nom de *nang chy* (dames dévotes) : elles y sont respectées et saluées quand elles passent. Elles visitent les pauvres et les malades, entendent tous les jours la prédication, et restent des heures entières à prier dans les temples.

Les religieuses chinoises sont moins sympathiques : leurs manières sont rudes, leur apparence est peu prévenante. Elles ont la tonsure et portent la robe flottante comme les religieux chinois ; elles lisent une sorte de bréviaire composé et imprimé à leur usage.

Au Thibet, les couvents de femmes sont presque toujours situés au pied des montagnes, dans des vallées désertes et d'un abord difficile.

Il n'existe de communautés de femmes ni à Ceylan, le berceau du bouddhisme, ni dans l'Inde. Ce sont les dames ceylanaises du plus haut rang et de jeunes filles magnifiquement parées, qui quêtent de l'huile, du riz, du coton ou de l'argent pour les temples. Elles tiennent sur la paume de leurs mains l'image du Bouddha, voilée par un morceau d'étoffe blanche, et disent d'une douce voix : « Nous implorons votre charité en vue du sacrifice du Bouddha. »

PIAZZA UNIVERSALE (²).

Un auteur italien, Garzoni, a donné sous ce titre une description assez amusante des bouffons et des charlatans italiens au commencement du dix-septième siècle : en voici un passage :

Les acteurs des théâtres en plein vent s'imaginent qu'ils sont arrivés au plus beau résultat du monde quand ils ont fait rire la foule par de grossières plaisanteries. Dans les pièces qui se jouent sur leurs tréteaux, tout rime ensemble comme un poing sur un œil ; ils ne se soucient guère de cette question-là ; pourvu qu'ils puissent ramasser de l'argent, c'est tout ce qu'il leur faut, et en ceci ils sont très-habiles, car ils ont toujours l'esprit tourné de ce côté. Lors même qu'il leur serait facile de retrancher les passages grossiers de leur pièce, ils s'en garderaient bien, car ils s'imaginent qu'ils ne gagneraient rien s'ils ne poussaient les choses au dernier excès de grossièreté : aussi la comédie et tout l'*ars comica* sont-ils tombés dans le plus grand mépris des honnêtes gens, et messieurs les comédiens repoussés et honnis par des communes entières. Quand ces braves messieurs arrivent dans une ville, ils ne logent pas tout d'abord ensemble, car cela ne leur est pas permis ; ils se dispersent dans différentes hôtelleries : la première actrice est censée venir de Rome, le *magnificus* de Venise, la *ruffiana* de Padoue, le *zani* de Bergame, le *grazioso* de Bologne ; lorsque ensuite ils ont obtenu l'autorisation de demeurer ensemble, ils transportent leur ménagerie dans la même maison, et là où ils ont séjourné cela sent longtemps le désordre et la malpropreté.

A leur arrivée dans la ville où il leur a été accordé de donner des représentations, ils se font annoncer à grand renfort de trompettes, de tambours et autres instruments de plein vent ; une femme habillée en homme, tenant une épée à la main, paraît et crie à tous les carrefours : « Ceux qui veulent voir une belle comédie n'ont qu'à venir à tel endroit. » Alors la foule alléchée est conduite, pour trois ou quatre sous, dans une cour d'auberge où se trouvent des tréteaux tout préparés.

Le spectacle s'ouvre par une superbe musique ressemblant fort au braiement que pousseraient des ânes chantant en chœur ; puis paraissent des personnages bien ou mal attifés, qui font un tapage et un caquetage tels que chacun commence à trouver le temps long ; et si parfois quelqu'un se met à rire, cela provient plutôt de la naïveté des spectateurs que de la gaieté du spectacle. On voit alors un *magnificus* qui ne vaut pas un liard, une obole, un *zani* qui se tient comme une oie pataugeant dans une mare boueuse, un *rival* qu'on est vite excédé d'entendre, un *Espagnol* qui ne sait rien dire d'autre que *mi vida* ou *mi-corazon*, un *pédant* qui fait un mélange inouï de toutes sortes de langues, un *buratinus* qui ne connaît d'autres gestes que de tourner son chapeau dans ses mains. Le meilleur d'entre la troupe n'est bon ni à cuire ni à rôtir, de sorte que tous les spectateurs sont bientôt fatigués et en arrivent à se moquer d'eux-mêmes, pour avoir eu la patience d'écouter des farces aussi stupides. Il n'y a que des gens complétement oisifs ou insensés pour s'y laisser prendre une seconde fois !

D'autres spectacles ont encore lieu tous les jours sur les places, les marchés et les foires ; par exemple, le spectacle des *Ceretani* ou marchands d'orviétan. On les nomme *Ceretani* en Italie, parce qu'ils viennent originairement d'un petit coin de terre en Ombrie appelé Cereto, non loin de Spolète. Ces sortes de gens sont arrivés à un tel renom et à un tel crédit, que lorsqu'ils se font annoncer ils ont plus de succès que le meilleur docteur ès sciences et que le plus fameux prédicateur. La foule court après eux en grandes masses, ouvrant les yeux et la bouche d'admiration, les écoutant un jour entier jusqu'à en oublier son Dieu et ses devoirs de famille. Plus d'un paysan apprend aussi à ses dépens qu'il faut savoir garder sa bourse en pareille bagarre.

Si l'on s'inquiétait, en voyant ces charlatans montés sur leur voiture ovale, avaler des morceaux d'arsenic, du su-

(¹) Dans une des caves d'Ajounta, une scène semblable est sculptée.
(²) Voy. *Spectacle universel de tous les arts, métiers et professions en 1610*, par Garzoni. Venise, 1610.

blimé corrosif ou autres poisons afin de prouver l'efficacité de leur élixir comme contre-poison, qu'on se rassure en apprenant que si l'on est dans la saison d'été, ces braves charlatans se sont ingurgité force jeunes laitues préparées à l'huile et au vinaigre, et si l'on est en hiver, force moelle de bœuf, afin d'amortir l'effet du poison. Parfois aussi, pour faire les choses avec plus de sécurité encore, ils vont, avant de se rendre sur la place, dans la pharmacie la plus proche (et il en existe toujours sur la place du marché ou dans le voisinage); ils y choisissent quelques grains d'arsenic qu'ils enveloppent dans du papier, et prient l'apothicaire de leur envoyer ce petit paquet quand ils le feront demander. Puis, lorsqu'ils ont bien vanté leur marchandise, et qu'il ne reste plus qu'à en faire l'expérience, ils invitent un des assistants, « afin qu'on soit bien sûr qu'ils ne veulent pas tromper les gens », à aller lui-même dans la pharmacie voisine pour y acheter de l'arsenic. L'obligeant spectateur court de toutes ses forces pour ne pas entraver une expérience aussi importante, et pendant le trajet il fait cette réflexion très-logique, que bien qu'il lui soit arrivé



Un Charlatan, par Braün. — Fac-simile par Sellier.

maintes fois d'être attrapé, cette fois-ci cela devient impossible, car il va faire la plus grande attention et bien se tenir sur ses gardes. Il achète donc l'arsenic qu'il paye avec la petite somme remise par le charlatan, et revient en courant tout joyeux pour assistsr au miracle qui va s'accomplir. Le marchand d'orviétan tient en main ses boîtes et ses fioles, met dans l'une d'elles l'arsenic demandé; puis il apostrophe de nouveau la foule, car il ne faut pas faire avec trop de précipitation une action qui peut exposer à un si grand danger, et durant son discours il change la petite boîte contenant l'arsenic contre une autre où se trouve un mélange de miel et de safran qui forme une couleur toute semblable à celle de l'arsenic. Enfin il avale sa drogue avec des contorsions extraordinaires, comme s'il avait une peur affreuse, et les paysans restent là tout ébahis, s'attendant à le voir d'un instant à l'autre enfler comme une outre et éclater. Lui, se met une ceinture qu'il serre fortement, afin d'empêcher cette terrible aventure qu'il sait fort bien ne pas devoir arriver; puis il prend gros comme une noix de son orviétan, et toute enflure cesse à l'instant, comme si l'effet du poison était passé. « C'est, comme vous le voyez, mes chers Messieurs, un baume bien précieux »;

et les paysans délient les cordons de leur bourse et remercient Dieu de posséder dans leur village un homme aussi remarquable, et de pouvoir se procurer un baume si précieux pour une si modique somme d'argent.

De l'autre côté de la place se voit un autre quidam criant pour appeler la foule, comme si le diable lui-même avait accordé les cordes de sa voix; celui-ci porte sa marchandise dans un sac, sur son dos, et un petit chapeau de montagnard sur l'oreille. Les gens accourent, jeunes et vieux, impatients de voir tout ce qu'il apporte de merveilleux. Le charlatan commence alors toutes ses contorsions pour amuser les spectateurs et faire acheter ses marchandises : il y réussit souvent; parfois aussi il arrive qu'après l'avoir écouté quelque temps, la foule s'en va et laisse le fou crier tout seul tant que cela lui plaît; les gamins lui jettent de la boue... de sorte qu'il n'a plus qu'à empaqueter sa marchandise et à s'en retourner comme il est venu.

D'ailleurs ces braves messieurs se font du tort réciproquement; car tandis que l'un est occupé à débiter son discours pour entraîner la foule à acheter, un autre débouche d'une rue voisine : celui-ci amène avec lui une jeune fille habillée en garçon, qui saute à travers un cerceau comme un vrai singe; la foule ne manque pas de planter là le premier charlatan pour courir au second, qui commence à conter en bon florentin une farce quelconque, tandis que la jeune fille *travaille* sur un tapis posé à terre, attrape une bague dans le cerceau, se renverse en arrière, et prend sous le pied droit ou sous le pied gauche une pièce de monnaie avec une telle adresse, que c'est un charme que de la regarder faire. Enfin le charlatan en vient toujours à récolter le plus de sous qu'il peut.

Dans un autre coin de la place s'avance le *Milanais* avec une toque de velours à plumes blanches sur la tête; celui-là est habillé avec luxe, tout comme un grand seigneur, ce qui ne l'empêche pas de se livrer à toutes sortes de poses extravagantes, dans le but d'attirer la foule. Il se querelle avec son valet, qui attrape une bonne volée de coups. Ce valet rabat son bonnet sur ses yeux, met ses mains sur ses poches, et fait tous les gestes de la colère pour montrer comment il se vengera; mais dès qu'il s'agit de prouver son courage, il frissonne de peur, rampe sous sa banquette et jette de si grands cris que cela fait venir la foule en grand nombre. Ce moment est choisi par le seigneur Milanais pour offrir au public ses petites marchandises, afin que cet honnête public n'ait pas la peine de remporter tout l'argent qu'il aurait apporté.

Puis vient un magister *Leo* avec ses ballots de drogues, dont il cherche à prouver l'efficacité par des discours de deux heures de long, jusqu'à ce que les paysans tirent leur bourse; il y a même quelques « compères » qui sont venus de loin, disent-ils, tout exprès pour retrouver cet habile docteur, dont ils vantent les pilules pour les avoir expérimentées, et auquel ils en achètent de nouvelles. Les crédules auditeurs, prenant ces éloges en considération, ne sont que plus disposés à acheter, et le brave charlatan est si généreux qu'il fait cadeau à ceux qui lui achètent quelque chose d'un vermifuge pour les enfants, ou d'un remède contre la fièvre, le mal de dents, le bourdonnement d'oreilles.

D'autres jongleurs ont des singes, des chats de mer, des marmottes, des chameaux ou d'autres animaux des pays étrangers, et les badauds s'assemblent pour voir ces curiosités, qu'on annonce avec accompagnement de tambours, de fifres et de trompettes; d'adroits prestidigitateurs font paraître et disparaître des œufs dans des boîtes creusées, de sorte que les paysans ouvrent démesurément les yeux et la bouche; enfin, ces jongleurs imaginent tout au monde pour se procurer un auditoire; mais tous ceux-là ne sont que de vulgaires charlatans, tandis que ceux qui s'intitulent de la confrérie de Saint-Paul déploient beaucoup plus d'apparat, et se montrent précédés d'un grand chapeau flottant portant d'un côté l'image de saint Paul tenant une épée, et de l'autre un amas de serpents d'une dimension monstrueuse et ouvrant une gueule qui semble prête à dévorer les spectateurs. Le chef de la bande raconte l'origine de cette confrérie, et dit comment saint Paul fut mordu, dans l'île de Malte, par une vipère, sans qu'il en résultât pour lui le moindre mal; la même grâce s'est trouvée transmise à sa confrérie, ainsi qu'on en peut faire l'épreuve. De nombreuses contestations se sont élevées à ce sujet, mais on en est toujours sorti victorieusement, et il est facile de montrer, à l'appui de cette assertion, des lettres revêtues du sceau des autorités compétentes. Enfin l'orateur saisit sur sa table deux caisses : de l'une il sort un lézard de deux aunes de long et gros comme un bras, de l'autre une vipère; et il raconte comme quoi ces reptiles ont été trouvés dans le blé par des faucheurs, qui eussent couru le plus grand danger si un membre de la confrérie n'était venu à leur secours. Ce récit cause un tel effroi aux paysans qui l'écoutent, qu'ils n'osent plus retourner chez eux avant d'avoir avalé une pincée de poudre infaillible contre les morsures de vipère, et ils en rapportent pour leurs femmes et leurs enfants, afin de les « assurer » contre tous les reptiles connus et inconnus. Mais la représentation n'est pas terminée : il y a encore d'autres caisses à ouvrir; on les ouvre, et on en sort un serpent empaillé, un basilic et un jeune crocodile désséchés rapportés d'Égypte, un lézard des Indes, une tarentule de Campanie, ou quelque chose de ce genre de nature à épouvanter les villageois, qui achètent la protection de saint Paul, qu'on leur offre sur une petite pancarte en échange de quelque monnaie.

Sur ces entrefaites, tandis que la foule est encore là rassemblée, un autre personnage survient : celui-ci étend son manteau par terre, y place un petit chien qui sait chanter *ut*, *ré*, *mi*, *fa*, *sol*, fait presque autant de grimaces qu'un singe, aboie, sur l'ordre de son maître, contre l'individu le plus mal mis de la société, hurle contre le Grand Turc, fait des sauts de joie quand on prononce un nom favori du peuple; enfin, pour terminer le spectacle, qui n'a pas l'intention d'être gratuit, le maître du petit chien lui met un chapeau entre les pattes de devant et l'envoie, sur ses pattes de derrière, quêter près de messieurs les spectateurs, pour récolter quelques sous « qui lui sont bien nécessaires pour le grand voyage qu'il a à faire! »

Le citoyen de Parme, avec sa chèvre, ne peut manquer à une telle réunion. Il met cette chèvre au milieu d'un cercle qu'il lui a tracé et qu'elle doit parcourir en levant tantôt le pied droit, tantôt le pied gauche; puis elle se tient perchée sur un pieu pas plus large qu'une main; elle lèche le sel qu'on lui a mis sous le pied; elle marche à reculons en portant une grande lance sur son dos. Bref, cette pauvre bête exécute, sous la direction de son maître, de tels tours qu'elle finit par gagner de quoi se nourrir. Puis un hardi sauteur de corde exécute ses gambades, et il en fait tant et tant, et de si périlleuses, qu'il finit par se casser une jambe ou même le cou. Parfois encore un jongleur turc se couche par terre et se laisse donner de grands coups de marteau sur la poitrine, tout comme s'il était une enclume; ou bien il enlève d'un seul coup une poutre enfoncée fortement dans la terre, ce qui lui obtient une bonne petite recette qui l'aidera à faire son pèlerinage à la Mecque.

On voit aussi de temps à autre un juif baptisé qui crie à tue-tête jusqu'à ce qu'il ait rassemblé autour de lui une

bonne partie de la foule; alors il entreprend le récit de sa conversion, d'où on peut tirer la conclusion qu'au lieu d'être devenu un vrai chrétien, il n'est devenu qu'un menteur et un vagabond.

En somme, il n'est pas de marchés ou de foires dans les villes et les villages qui ne voient venir des personnages de ce genre pour donner des représentations ou vendre des pilules, des élixirs, etc. L'un vous propose *oleum philosophorum*, la quintessence qui vous fait devenir riche immédiatement; l'autre, *oleum tassibarbassi* contre la fièvre; le troisième, du poison pour les rats et du baume d'acier pour ceux qui se sont cassé les membres, des lunettes qui vous font voir clair comme en plein jour dans les ténèbres; enfin, toutes sortes de choses merveilleuses. Un charlatan, plus habile que tous les autres, avale de l'étoupe, se l'enfonce jusqu'au fond du gosier et vomit du feu; un autre vend un parfum qui donne de la mémoire; un troisième se fait verser sur les mains de l'huile bouillante; un quatrième se lave le visage avec du plomb fondu; puis en voici un qui fait des entailles au nez ou aux oreilles de ses compagnons, avec un grand couteau, sans qu'il en reste aucune trace un instant après; en voici un autre qui sort de sa bouche plusieurs aunes de ruban, ou une lettre perdue par quelqu'un de l'assemblée.

Tels sont les tours des jongleurs, baladins et histrions ambulants qui n'ont pour se produire dans le monde d'autre métier que d'attraper les gens.

L'ÉPREUVE.

Voici ce que mon expérience m'a montré :

Lorsqu'un orage terrible vient fondre sur mon âme, elle semble se retirer en elle-même comme la chrysalide; le plus léger contact la fait tressaillir; elle reste suspendue en silence pendant de longs mois; seul un fil mince la rattache encore au monde! Cependant son infortune se transforme peu à peu en une armure solide qui l'entoure tout entière, et, cachée derrière cette armure, elle change insensiblement sa substance première; elle la purifie, et ainsi se forme peu à peu un être nouveau d'une nature supérieure, qui, d'un élan inconnu jusqu'alors, s'élance jeune et beau dans un nouveau monde.

Léopold SCHEFER.

LE BUREAU D'ÉDUCATION
DES ÉTATS-UNIS.

Chacun des États de l'Union américaine organise librement et avec la plus complète indépendance l'instruction publique de sa circonscription. Le gouvernement central n'intervient en aucune manière dans l'administration des écoles, et se borne à disposer en leur faveur d'une partie des terrains qui appartiennent à la nation.

Cependant il existe à Washington un *Bureau d'éducation* qui se rattache au ministère de l'intérieur et qui a été établi en 1867 par le Congrès. Ses attributions, quoique générales, diffèrent essentiellement de celles de notre ministère de l'instruction publique et des beaux-arts.

Il a d'abord pour mission de réunir et centraliser tous les renseignements relatifs à l'instruction du peuple, de quelque nature qu'ils soient, non-seulement au point de vue statistique, pour déterminer le nombre des écoles, celui des élèves, celui des maîtres, etc., mais encore sous le rapport de la législation, des méthodes adoptées, des résultats obtenus, etc. Ce n'est pas qu'il y ait une administration spéciale pour se procurer ces renseignements, et aucun droit de les exiger; mais les superintendants de chaque État, et tous ceux qui sont à même de lui fournir des indications, s'empressent de les lui communiquer. Par suite, le Bureau d'éducation se trouve en rapport avec les administrations des 48 États ou territoires, avec celles de 206 villes ou cités, avec 132 écoles normales, 144 écoles de commerce, 54 jardins d'enfants (*kindergarten*), 1455 académies ou écoles secondaires, 103 écoles préparatoires aux études des colléges, 240 institutions d'enseignement supérieur pour les jeunes filles, 383 colléges ou universités, 73 écoles spéciales pour les sciences, 115 écoles de théologie, 37 écoles de droit, 98 écoles de médecine, 585 bibliothèques, 26 musées artistiques, 53 muséums d'histoire naturelle, 40 institutions pour l'éducation des sourds-muets, 28 écoles pour les aveugles, 9 institutions pour les faibles d'esprit, 400 orphelinats, 45 écoles destinées aux petits vagabonds, etc. En total, le nombre des établissements scolaires ou autres avec lesquels le Bureau d'éducation se trouve en relation s'élève à plus de 4000. Quant au nombre des correspondants individuels, il dépasse 8000.

Un autre service que rend le Bureau d'éducation est de recueillir aussi des informations sur l'état de l'instruction, sur les lois en vigueur et sur les méthodes adoptées dans tous les pays du monde. A ce point de vue spécial, sa bibliothèque, bien que récente, est une des plus complètes que l'on connaisse. Elle renferme une importante collection de documents classés et catalogués de manière à pouvoir être facilement consultés.

Mais le Bureau d'éducation n'a pas seulement pour devoir de centraliser des renseignements, il a celui de les communiquer; selon sa propre expression, il est en quelque sorte un *clearing house* de l'instruction publique ([1]).

Chaque année, le Bureau d'éducation publie non-seulement un rapport général sur la situation de l'instruction publique aux Etats-Unis, mais encore un certain nombre de brochures qui font connaître soit les systèmes des écoles dans les pays étrangers, soit les méthodes pédagogiques, soit enfin les résultats obtenus dans les écoles américaines ou les progrès à y introduire, etc.

Voici les titres de quelques-unes de ces publications : — Rapport sur l'organisation de l'instruction publique en Suède et en Norvége; — l'Instruction obligatoire; — Influence de l'instruction sur le travail ([2]); — les Jardins d'enfants; — les Écoles de l'Inde anglaise; — l'Enseignement du dessin aux États-Unis, etc.

Ces « circulaires d'informations », très-instructives, n'ont à aucun degré le caractère de nos circulaires ministérielles; personne n'est tenu de se conformer à l'opinion du Bureau d'éducation. Le Bureau n'a aucun contrôle à exercer sur les écoles des différents États; il n'a aucune autorité administrative, même sur les territoires administrés directement par le Congrès. Son influence est toute morale, mais elle n'en est pas moins réelle et utile; les superintendants sont unanimes à reconnaître les services rendus par le Bureau d'éducation depuis sa création.

Le Bureau est dirigé par un commissaire général d'éducation qui touche un traitement de 3000 dollars (15000 francs). M. Henri Barnard a été le premier chargé de cette direction; M. Eaton, qui lui a succédé, est encore en fonctions. Tous deux étaient désignés à ce poste élevé par leur grande compétence en matière d'enseignement, et tous deux se sont acquittés de leur tâche avec autant de dévouement que de succès.

([1]) Voy. Sur le *clearing house*, t. XX, 1853, p. 239.
On peut dire, en résumé, que c'est une sorte de bureau de liquidation, de compensation ou de virement, où les banquiers de Londres font entre eux l'échange des billets dont ils sont respectivement porteurs.
([2]) Voy. p. 34, 47, 86, du présent volume.

L'ÉTRILLE.

Les portunes ou crabes-étrilles sont des crabes nageurs, non de haute mer, mais de rivage. Sur nos côtes de l'Océan et de la Manche, on en compte au moins sept espèces; sur celles de la Méditerranée, quatre ou cinq. Les portunes, ainsi que les autres genres voisins, sont tous faciles à distinguer des crabes vrais par leur dernière paire de pattes dont les tarses et les extrémités sont élargis en forme de nageoire et bordés de cils roides qui augmentent la surface de résistance à l'eau.

Notre gravure représente le portune qu'on trouve le plus ordinairement, surtout sur les côtes océaniques de la France et de l'Angleterre : on l'appelle vulgairement l'*étrille* ou le *crabe à laine*, ou le *crabe espagnol*, etc.; la science lui donne le nom de *Portunus puber*, Linn.

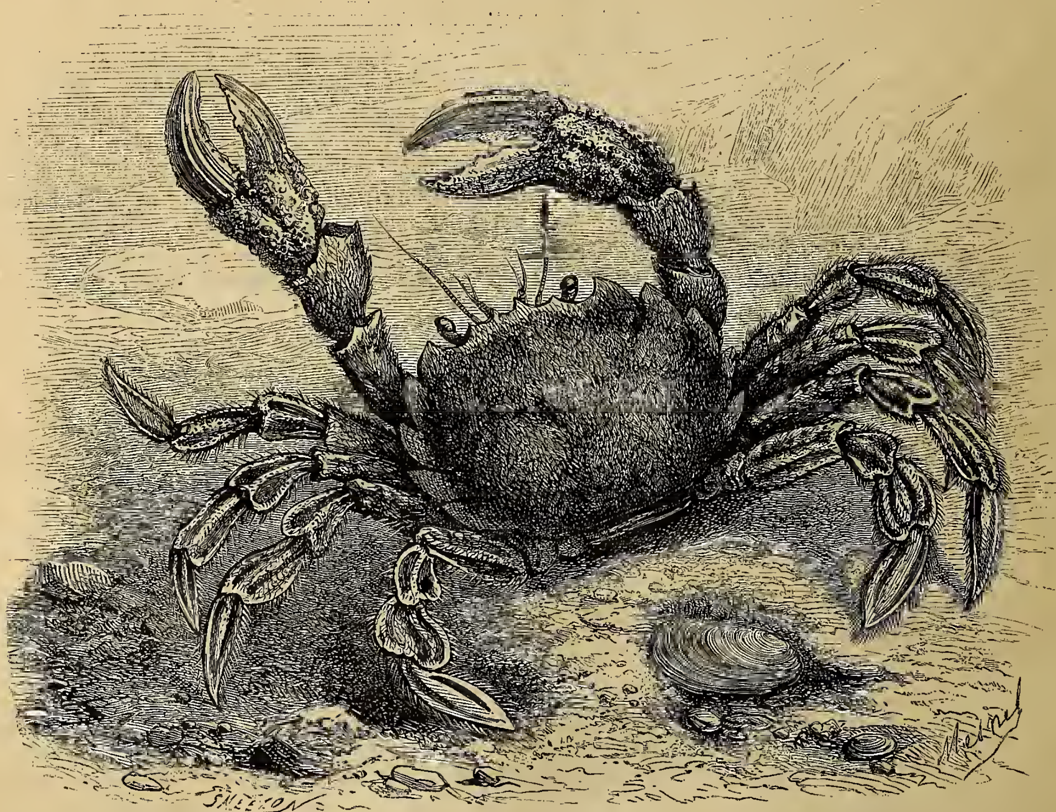
De même que tous les crustacés, les crabes subissent un grand nombre de mues, surtout dans leur jeunesse, et au moins une par an dans l'âge adulte. Ce n'est pas un médiocre sujet d'étonnement que la manière dont se peut renouveler une carapace munie d'une toison de poils roides comme celle de l'étrille. On manque absolument d'informations à cet égard : répétons, à cette occasion, que si l'instruction et par suite l'esprit d'observation étaient plus répandus, on n'en serait pas encore à ignorer des choses semblables.

Armé de pinces médiocres, l'étrille, quoique nageur, aime les rivages et se cache le plus souvent dans le sable vaseux, auprès des rochers. Sa nourriture consiste en petits mollusques et crustacés de faible taille. Peu agile, il se laisse prendre facilement; mais on ignore quand et comme il fait sa chasse; il se peut qu'elle soit nocturne.

Ces animaux paraissent vivre réunis en famille ou en société, tandis que les vrais crabes sont si peu sociables, qu'aussitôt que deux d'entre eux se rencontrent ils s'attaquent avec fureur : après le combat, le plus fort mange le plus faible.

Le nombre d'œufs des étrilles est prodigieux. Chaque femelle porte de quatre à six cent mille œufs, petits, globuleux, transparents. On croit savoir qu'elles font plusieurs pontes dans l'année.

L'étrille est fort recherché. Sa chair, plus abondante que celle des autres crabes, est aussi plus délicate; il s'en fait une grande consommation. On ne sait absolument rien sur l'incubation, l'éclosion des œufs, ni sur la forme des jeunes au moment de leur naissance.



L'Étrille; grandeur naturelle. — Dessin de Mesnel.

Dans les bacs de l'aquarium du Havre, en 1867, nous avons vu de temps en temps les étrilles exhaler par la bouche une bouffée de fumée blanchâtre qui, en y regardant de près, était composée de détritus extrêmement déliés. Est-ce un moyen que possède l'étrille de débarrasser son estomac de résidus non digestifs triturés par cet organe pour en extraire les parties assimilables?

Les étrilles se reconnaissent facilement dans l'eau à leurs pinces minces et noires et à leurs pattes-nageoires bordées d'un listel également noir.

Le crabe enragé, carcin ménade (*Carcinus Mœnas*, Bast.), que l'on voit courir sur les plages avec rapidité, en Normandie, appartient aussi à la tribu des portuniens. Quelquefois il s'enterre dans le sable, mais il a cette propriété curieuse de pouvoir vivre très-longtemps hors de l'eau. A-t-il le moyen d'emporter avec lui une provision d'eau dans ses branchies, ou bien la forme des lamelles écartées de ces organes lui permet-elle d'absorber une certaine portion d'air en nature? On ne le sait pas encore. Ces portuniens sont également comestibles, et, en été surtout, on en apporte de grandes quantités à Paris.

L'ORMEAU DE LA PLACE CARAMY,

A BRIGNOLES

(VAR).



Le vieil Ormeau de Brignoles (Var). — Dessin de Tirpenne.

L'ormeau de la place Caramy, à Brignoles, est très-ancien, mais aucun document n'indique avec précision son âge.

On rapporte qu'en 1564, Charles IX, visitant la Provence et les ermitages de la Sainte-Baume et de Notre-Dame des Grâces en compagnie de Catherine de Médicis, du duc d'Anjou et de Henri de Navarre, s'arrêta à Brignoles, et que la cour fut divertie par les danses provençales exécutées sous l'ormeau de la place Caramy, qui avait déjà attiré l'attention du roi [1].

Autrefois le pied de l'arbre était, dit-on, baigné par les eaux de la rivière Caramy, qui en est éloignée aujourd'hui de plus de 200 mètres au nord. Le tronc immense, dont la forme est bizarre, a, comme l'arbre de Salernes [1], abrité pendant de longues années l'échoppe d'un savetier. Il y a quarante ans environ, ce savetier étant mort, la municipalité de Brignoles fit murer par prudence une partie du tronc. Ce pan de mur, qui est vis-à-vis la place, est couvert d'affiches de toute sorte : on vient les lire et causer. Combien de générations ont

[1] On dit aussi que les mêmes voyageurs virent à Hyères un oranger qui avait porté quatorze mille oranges, et qui était d'une grosseur si furieuse *(sic)* que le roi, le duc d'Anjou et le roi de Navarre, s'étant pris par la main, purent à peine l'embrasser. On grava sur son tronc ces mots : *Caroli regis amplexu glorior.*

[1] Voy. p. 145.

de même échangé leurs sentiments et leurs pensées près du vieil arbre!

La partie de l'ormeau soutenue par une colonne s'avançait autrefois de près de 2m.50, et se creusait en forme de caverne. Les enfants, en passant par la partie aujourd'hui murée, pouvaient arriver au haut de l'ouverture. Un jour de fort mistral, pendant l'invasion de 1815, une troupe d'Autrichiens campaient sur la place Caramy; tout à coup, une branche qui surmontait cette excroissance fut brisée par le vent, et, dans sa chute, tua deux soldats.

Ce fut à la suite de cet événement qu'on plaça cette colonne, afin de prévenir de nouveaux accidents.

LES ENNEMIS DES LIVRES.

Suite. — Voy. p. 102, 262.

UN LIVRE SUR L'ART DE LA PATISSERIE PAYÉ 3200 FR. — SORT FACHEUX DES LIVRES DE CUISINE. — LE LIVRE QUI RACONTE LES AVENTURES DE SANCHO PANÇA ET DE SON GLORIEUX MAITRE N'A PAS EU UN MEILLEUR SORT.

Il y a une classe d'honorables industriels dont Brillat-Savarin (lequel, on le sait, était un vrai bibliophile) a célébré les talents et qu'il nous faut introduire ici, bien que ce soit certainement à contre-cœur. En dépit de leur utilité incontestable, on verra que les cuisiniers et les pâtissiers leurs émules, auxquels nous associons les chefs d'office et les aides de cuisine, ne peuvent être rangés parmi les amis des livres.

Par quel nom, en effet, peut-on les désigner quand on vient à se rappeler qu'on leur doit imputer la destruction complète d'un Elzevier dont les bibliophiles déplorent depuis plus de deux siècles la destruction à peu près absolue?

Ne demandez point *le Pâtissier françois*, publié à Amsterdam en 1655, à la plus belle des bibliothèques connues, vous ne pourriez l'y rencontrer; et cependant ce petit volume in-12 a été vendu récemment; il n'a fait qu'apparaître à la vente Pottier; il a été enlevé pour 2 910 francs; il a trouvé acheteur à 3 200 francs (catalogue Capron); puis la somme a paru trop modeste; on affirme qu'elle ira plus haut.

Si la rareté prodigieuse d'un livre de ce genre est connue de tous ceux qui s'occupent de bibliographie, si l'édition entière qu'en avaient donnée les maîtres de la typographie hollandaise, Louys et Daniel Elzevier, a pu disparaître, à qui imputer la destruction de tous les exemplaires de ce précieux volume, si ce n'est aux artistes culinaires de grande maison qui ont étudié dans ses pages élégantes les secrets les moins connus de la gastronomie transcendante?

Qui ne connaît en bibliographie le nom à peu près ignoré ailleurs de Taillevent, le fameux cuisinier du roi notre sire (François Ier)? Ouvrez le catalogue de Yemeniz, la dernière autorité en ces sortes de matières, et vous verrez que le très-mince volume qui renfermait, en 1515, les plus doctes secrets de l'art culinaire (et il n'a pas plus de quelques pages in-16), ne s'est pas vendu moins de 500 francs à la vente de J.-J. Debure, et encore ne s'agissait-il que de l'édition de 1542! (¹)

Ceci se comprend, et à la rigueur on peut admettre la valeur archéologique du livret que nous venons de signaler; mais que dire alors des Œuvres de M. de la Varenne, *escuyer de cuisine* de M. le marquis d'Uxelles, imprimées à Lyon en la dernière année du grand siècle? Eh bien, *le Cuisignier françois* (sic), ou *l'École des ragoûts*, qui parut en 1699, revêtu, à la gloire de l'art, d'une somptueuse reliure de maroquin vert sortie des ateliers de Capé, ne s'est pas vendu beaucoup moins cher que maître Taillevent. Pourquoi vous nommer après cela le *Traicté de la nature des viandes*, du docte Balthazard Pisanelli, petit in-12 publié à Saint-Omer en 1620? Comment vous expliquer la riche reliure de Closs qui recouvre *l'École* (anonyme) *des ragoûts*, ou *le Chef-d'œuvre du cuisinier*, qui ne parut à Lyon, chez Jacques Canier, qu'en l'année 1688, en pleines magnificences du temps de Louis XIV? Ces livres sont désormais introuvables, ou, pour mieux dire, ils apparaissent à des intervalles si rares dans les ventes les plus renommées, qu'il faut être un bien riche amateur pour en faire l'acquisition. Ces fruits de l'art de bien vivre que nous envient les étrangers n'apparaissent qu'en de bien rares occasions qu'il faut saisir au vol. Et à qui la faute? ne va-t-on pas manquer de nous demander. Cette prodigieuse rareté, par exemple, du livre de 1655, d'une œuvre sortie de l'atelier des Elzevier, ne peut être due qu'à l'incurie de messieurs les *escuyers de cuisine*, qui ont laissé disparaître un tirage entier de ce petit volume dont le prix monte du double, pour ainsi dire, lorsqu'on ne l'a point dépouillé de son titre ou bien de l'image dont il doit être orné; ils n'ont point exercé une surveillance assez active sur leurs subdélégués, qui, hélas! et durant le grand siècle, apprenaient rarement à lire. Il en coûte sans doute pour prononcer un dernier arrêt contre ces utiles auxiliaires du plus glorieux des pâtissiers; mais personne plus qu'eux ne mérite la fatale dénomination de vrais ennemis des livres; et si notre petit volume elzévirien se paye au delà de mille écus, c'est bien à eux qu'il faut s'en prendre... Convenons cependant que dans ce jugement, qu'on ne saurait trop justement leur appliquer, il y a en leur faveur bien des circonstances atténuantes, et qui ressortent de leurs fonctions elles-mêmes. Comment veut-on, en effet, qu'un *chef*, environné de vingt fourneaux, se mette en peine d'un livre, fût-il le chef-d'œuvre typographique du plus grand imprimeur d'Amsterdam? Il en tire bien la lumière qui le guide, mais il l'abandonne dans l'action. Quand les casseroles sont bouillonnantes, quand la friture mugit dans la poêle, quel sang-froid ne faudrait-il pas conserver pour éviter les étincelles et les taches, qui ne respectent pas plus un Elzevier qu'un vulgaire *Cuisinier bourgeois!*

Ces flammes actives qui dorent si bien un rôti, ces coulis parfumés qui s'épanchent lentement, mais toujours en laissant leur trace, sont autant d'agents destructeurs qui font périr une édition! Bien heureux serait le marmiton

(¹) Le *Cuisinier françois* manque en réalité dans toutes les collections elzéviriennes; on le remplace d'ordinaire par le livre suivant, dont nous n'avons pas manqué de parcourir les pages immaculées à la Bibliothèque de la rue Richelieu; nous en offrons le titre aux curieux : «le Cuisinier françois, enseignant la manière de bien apprester toutes » sortes de viandes grasses et maigres, légumes, pâtisseries et autres » mets qui se servent sur les tables du Roy (*sic*) que des particuliers, » avec une instruction pour faire des confitures et des tables néces- » saires, par le sieur de la Varennes, escuyer; dernière édition, aug- » mentée et corrigée. A la Haye, chez Audran Vlacq, 1656, in-18.» C'est un livre rare, et qui monte aux prix les plus élevés.

(¹) La première aurait été imprimée, selon Brunet, par Pierre Schenck. Le livre ne peut avoir été composé, selon le spirituel S. du Roure, avant 1455. Faisons observer en passant que les titres du Taillevent varient à l'infini : tantôt c'est le «Livre du grand cuisinier de » France»; d'autres fois c'est le «*Viandier* pour appareiller toutes » manières de viandes, que Taillevant, queux du Roy nostre sire, » fist», etc.; petit in-4° goth., faisant partie de la réserve sous le numéro Vi 927. Voici le titre de l'exemplaire petit in-12, que nous avons copié nous-même sur l'exemplaire de la Bibliothèque nationale : «le » Liure de grant et très excellent cuisinier Taillevent, le quel est pro- » fittable à toutes manières de gens lesquels ce veullent mesler dabiller » (*sic*) toutes sortes de viandes tant fresches que sallées, aussi de pois- » son de mer q̄ de aue doulce q̄ pour le service de Roys, princes q̄ en » aultres grosses maisons»; goth., n° 2733 L.B.K. Réserve.

qui connaîtrait le trésor que ses patrons lui ont transmis; mais, dans son innocence, il immole sans remords un la Varenne ou bien un Taillevent qui ferait sa fortune s'il le portait à Techener ou bien à Bachelin de Florenne. Et puis, il faut joindre au récit des terribles incidents énumérés ici les subits emportements de ces braves aides-cuisine, qui, désespérant de ranimer un feu qui s'est éteint, enlèvent avec une rage inexorable les pages les plus utiles du premier livre qui tombe sous leur main, et qui y passera tout entier si la flamme est lente à paraître... Nous faisons ici la part du feu; mais ne souriez pas trop, défiant lecteur; nous pourrions également faire celle de quelques ménagères qui songent bien plus aux délicatesses de l'office qu'aux vagues curiosités de l'histoire qu'elles tiennent trop souvent pour superflues. Pour peu qu'on ait hanté les cercles bibliographiques, comment ignorer aujourd'hui que de siècle en siècle des milliers de pots de confiture ont été hermétiquement fermés aux dépens des documents historiques les plus secrets ou les plus importants? La correspondance du cardinal de Granvelle (l'heureux confident de Charles-Quint), qui ne compte pas moins de quatorze gros volumes publiés par ordre de Guizot, en aurait offert plus de vingt aux âges futurs, si les ménagères d'un antique château de la Franche-Comté n'avaient pas eu plus de sollicitude pour leurs pots de conserves que pour des souvenirs diplomatiques écrits sur vieux parchemin.

Si nous le voulions, les regrets et les anecdotes se multiplieraient ici hors de proportion, et ils prendraient même les caractères les plus variés. Que de papiers précieux à jamais détruits, ne fût-ce que pour en faire des papillotes! Que de bouquets parfumés entourés sans miséricorde des plus belles pages d'un antique chartrier! Que de feuillets détruits, et dont la science fera toujours son deuil, employés pour garantir la reliure splendide du livre le plus insignifiant!

Qu'on juge encore de ce qui doit advenir lorsqu'un livre a dû servir aux études permanentes de quelques écoliers indociles et surtout peu soucieux des premiers soins que demande une lecture bien entendue. L'anéantissement d'une édition entière peut être quelquefois constaté. C'est le spirituel Nodier dont les recherches nous ont prouvé qu'une réimpression d'un livre d'Érasme, tiré à 24000 exemplaires, n'avait pas laissé la moindre trace (¹). Nous-même, nous sommes en mesure de prouver qu'il n'y a pas en ce moment à Paris un seul exemplaire des deux premières éditions (²) de ce fameux Don Quichotte de la Manche, que traduisit, pour l'amusement du jeune Louis XIII, l'habile César Oudin. Jusqu'à ce jour toutes nos recherches out été vaines pour découvrir ce précieux volume. Qu'on juge par ces deux exemples, dont il faut nous contenter ici, du complet anéantissement où tombent certains ouvrages, et de l'inexorable rapidité avec laquelle travaillent les ennemis des livres.

La suite à une autre livraison.

(¹) Voy. le *Bulletin du bibliophile*, publié chez Techener, années 1834 et 1835. — « Les six premières éditions des *Colloques d'Érasme* » s'étant épuisées à Paris en peu d'années, l'illustre Symon de Colines... » se crut obligé de les publier de nouveau à 24000 exemplaires; et » cette édition elle-même, enlevée en quelques jours, fut bientôt si usée » à la lecture qu'on ne la retrouve plus. »

(²) La première édition de ce roman si amusant et si complétement anéanti doit porter la date de 1614 ou de 1615; elle n'apparaît nulle part. La seconde fut imprimée en 1616; un bibliophile passionné, M. Leopoldo Rius, qui réside à Barcelone, est le seul à la posséder. L'édition qui existe à la Bibliothèque nationale ne remonte qu'à 1645; celle de la Bibliothèque de l'Arsenal porte le millésime de 1639. M. Rius est parvenu à réunir 305 éditions du Don Quixote dans toutes les langues. Voici le titre du livre, aujourd'hui introuvable, par lequel Cervantes fut connu pour la première fois en France; Brunet ne le cite même pas : « le Valeureux D. Quixote de la Manche, ou l'Histoire de » ses grands exploits d'armes. . . Traduit fidèlement de l'espagnol par » César Oudin. Seconde édition, reueüe et corrigée. A Paris, chez Jean » Foüet, 1616. » In-8 de 720 p. 8 ff. prél. et 4 pour la table. Le privilége accordé à Fouet est daté de Paris, le 17 mars 1614. Avis aux amis des livres qui seraient en possession de cette rareté.

LA PLANÈTE JUPITER EN 1874.

La planète Jupiter est le monde le plus considérable de tout le système solaire; c'est le personnage principal de la grande famille de l'astre radieux; c'est la province la plus vaste de cette immense république dont la Terre n'est qu'un modeste département; mais c'est encore un des globes les moins connus et l'un de ceux qui demandent à être étudiés au télescope avec le plus de soin et le plus d'assiduité.

L'année qui vient de s'écouler a été très-favorable à son observation, et les astronomes ont pu prendre un grand nombre de dessins de cette fameuse planète. Or, le caractère le plus curieux, et, si l'on ose dire, le plus original de cette planète est précisément la singulière variété qu'elle présente aux observateurs. Elle ne reste pas la même deux années de suite, ni même deux jours de suite. A l'exception du fait constant des bandes ou traînées sombres qui traversent toujours son disque de l'est à l'ouest, et qui sont certainement le résultat de son rapide mouvement de rotation, elle offre dans les détails de son aspect la plus étonnante variabilité. Tantôt ses bandes caractéristiques sont étroites, tantôt elles sont larges; tantôt elles se touchent et tantôt elles sont séparées par des intervalles lumineux. Un jour elles sont parsemées de taches blanches; un autre jour elles paraissent unies et formées d'une teinte plate uniforme. Parfois les bords de ces bandes sont déchiquetés comme des nuages bouleversés et déchirés; parfois ils se dessinent sous la forme d'une parfaite ligne droite. Quelquefois le disque de Jupiter est tout entier illuminé et coloré en jaune orangé comme par la lueur d'une immense aurore boréale; quelquefois aussi il paraît plus terne et plus assombri. Il y a des taches, soit sombres, soit claires, qui ont persisté pendant plusieurs mois et même plusieurs années; il en est, au contraire, et c'est le cas le plus général, qui ne durent que quelques heures.

Pour donner à nos lecteurs une idée exacte des variations dont la surface de cette planète est susceptible, nous avons réuni ici douze dessins, faits très-scrupuleusement dans le courant de l'année 1874 (¹).

Jupiter est passé derrière la Terre, relativement au Soleil, c'est-à-dire juste à l'opposé du Soleil, ou, selon le terme consacré, à son opposition, le 17 mars. Avant cette époque, il passait au méridien après minuit. A cette époque son passage avait lieu à minuit. Après cette date il avait lieu avant minuit, de sorte que les mois de mars, avril et mai ont été les plus favorables pour les observations du soir. C'est par la comparaison de ces divers dessins que l'on peut le mieux juger de la variabilité singulière de ce monde immense.

Voici les détails consignés sur le registre d'observation à la date de chacun des aspects représentés ci-dessous. On a choisi les meilleurs jours, ceux où l'atmosphère terrestre était la plus pure et la plus favorable pour l'examen de la planète. Les observations ont été faites à l'aide d'un télescope Foucault de 20 centimètres, et à l'aide d'oculaires grossissant 120, 200 et 300 fois, employés suivant l'état de l'air.

Nº 1 (8 mars). — La bande la plus marquée du disque est celle qui est désignée par la lettre *a*. Sa nuance est entre le *marron* et le *cho-*

(¹) Par M. Camille Flammarion.

colat Elle n'occupe pas juste l'équateur, mais se trouve au-dessous, c'est-à-dire au sud. Dans tous ces dessins, les images sont droites, telles que le télescope (qui ne renverse pas les objets comme les lunettes) les offre à l'observateur : l'est est à gauche et l'ouest à droite. Cette bande foncée disparaissait en se fondant près des bords.

On remarquait en même temps une bande *jaune* marquant l'équateur et située au-dessus de la précédente. Elle était un peu moins large que la bande foncée précédente, et parsemée de taches de nuance *orange*. Cette zone équatoriale est marquée *b* sur la figure.

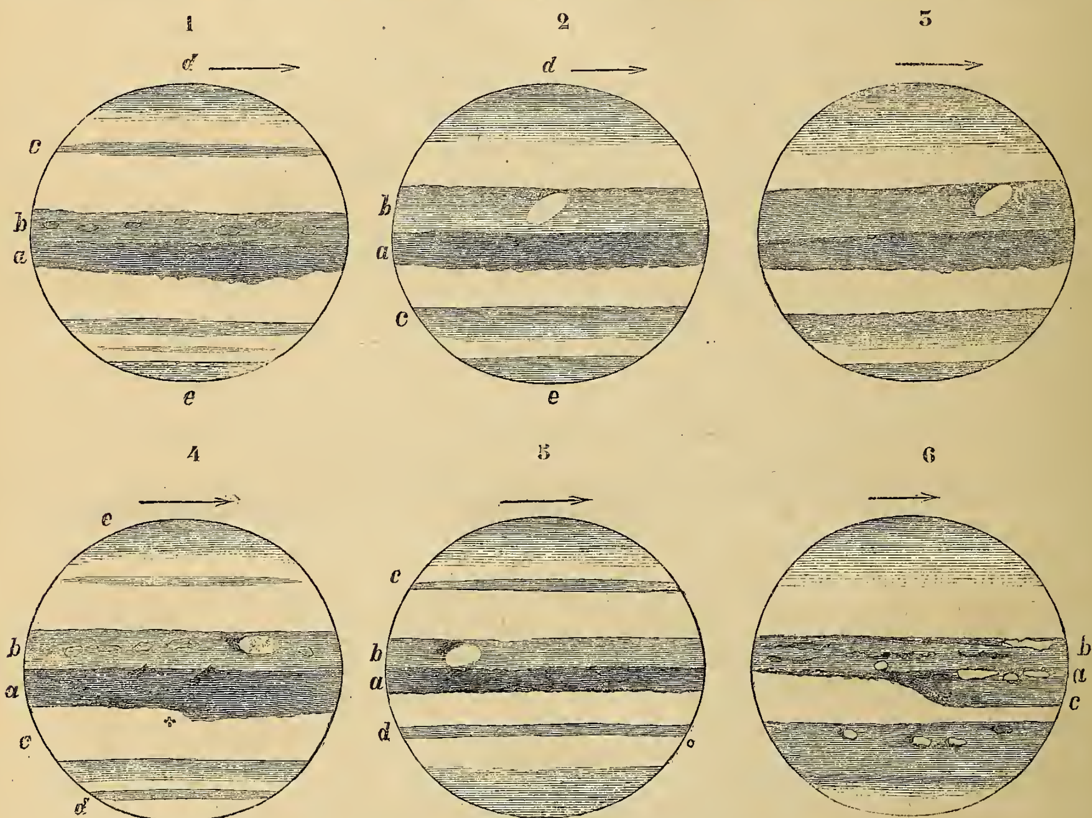
Au-dessus de cette zone s'étendait une région blanche; puis, en *e*, une légère traînée grise. Après une nouvelle région vide, on distinguait la calotte polaire boréale nuancée d'une teinte *violacée*.

D'autre part, au-dessous, au sud de la bande foncée, s'étendait une vaste région blanche, au delà de laquelle on distinguait la calotte polaire australe nuancée d'une teinte *gris-jaune*.

N° 2 (30 mars, 8 h. 30 m.). — La bande qui se fait remarquer la première est également la bande foncée *a*, colorée d'une nuance *jaune-chocolat* qui s'allonge au-dessous de l'équateur. On remarque ensuite la bande *b*, *jaune clair*, bordée au nord par une bordure un peu plus foncée. On aperçoit vers le milieu de *b* une tache blanche, de forme ovale, qui croise obliquement la bande jaune. « En arrière de cette tache blanche, relativement au mouvement de rotation de la planète qui s'effectue de gauche à droite, on distingue très-facilement une tache foncée, presque noire, que je prends d'abord pour un satellite ou son ombre (ces notes sont copiées textuellement sur le registre de l'astronome) ; mais les quatre satellites sont visibles hors du disque, trois à droite et un à gauche : cette tache n'est donc pas due au passage d'un satellite. En l'examinant attentivement, on voit, du reste, qu'elle n'est pas ronde. Cette ombre, qui tient à la tache blanche et qui la suit dans son mouvement de rotation, est-elle produite par elle? Je n'ose le décider, car treize jours seulement après l'opposition, le Soleil se trouve presque juste derrière nous et ne semble pas pouvoir produire un pareil angle, à moins que cette tache blanche ne flotte à une grande hauteur au-dessus de la surface de Jupiter. Serait-ce un phénomène analogue à la pluie suivant un nuage? Mais cette tache blanche occupe une surface énorme, et son diamètre surpasse de beaucoup celui de la Terre. »

Une zone blanche succède à la bande jaune, et insensiblement se laisse occuper par la calotte polaire boréale *d*, nuancée d'un léger *gris-bleu* violacé.

Au sud de la bande foncée s'étend aussi une zone blanche, très-bien



Variations d'aspect de la planète Jupiter en 1874.

définie, au delà de laquelle on distingue fort bien une bande *gris-jaune* foncé *c*, bordée comme *b*, au nord, d'un bord plus foncé. Vient enfin, en *e*, la calotte polaire australe, nuancée d'un léger *gris-bleu* violacé.

Des nuages passent de temps en temps sur Jupiter : la tache blanche *c* est la marque qui disparaît la dernière.

N° 3 (30 mars, 9 h. 30 m.). — Cette observation a été faite une heure environ après la précédente, le même soir, pour constater la marche de la tache blanche dans le sens du *mouvement de rotation de la planète*. Ce déplacement était très-sensible, comme on le voit. L'ombre suivait toujours la tache. Une heure plus tard, cette curieuse tache arriva vers le bord occidental de la planète et disparut. L'aspect général de Jupiter n'avait pas beaucoup changé.

Malheureusement le temps s'opposa le lendemain et les jours suivants aux observations qui auraient pu permettre de suivre cette tache. Toutefois, c'est probablement elle qui est encore visible dans les observations suivantes.

N° 4 (8 avril, 9 h. 30 m.). — Le trait caractéristique de la planète est toujours la bande *chocolat a*. Au-dessus d'elle, la bande *b* paraît *jaune* foncé : on distingue à première vue une tache noire, et devant elle une tache blanche, pâle, beaucoup plus vaste, à peu près ovale. Cet aspect rappelle beaucoup celui qui vient d'être signalé dans les deux précédentes figures, avec ces différences que l'ombre est plus noire, la tache moins lumineuse, et non oblique, mais allongée à peu près de l'est à l'ouest. Serait-ce la même tache vue le 30 mars? En adoptant la rotation de la planète de 9 h. 55 m., le méridien de cette tache serait revenu au milieu du disque (au point observé le 30 mars à 8 h. 30 m.) à 2 h. 50 m., et à minuit 45 m. le 8 avril. Mais la tache observée était à l'ouest du méridien central de 1 heure environ; elle était passée en cette position vers 8 h. 30 m. Si c'est la même tache, elle avait un mouvement propre, différent du mouvement moyen de rotation de la planète. Cette hypothèse est d'autant plus probable que le 5, à 8 heures du soir, il y avait sur le disque de Jupiter une tache blanche placée comme celle du 30 mars, et qu'à raison de 9 h. 55 m., cette tache-ci aurait dû revenir à 5 h. 25 m. et être invisible à 8 heures. Combien a-t-elle fait de rotations du 30 mars au 8 avril? C'est ce que l'on ne peut deviner. A-t-elle été plus vite ou moins vite que le corps de la planète? C'est ce que des observations quotidiennes seules auraient pu constater si le ciel n'avait pas été couvert.

Le 8 avril, on remarquait aussi sur la zone blanche *e* une région plus lumineuse à l'endroit marqué du signe +. La calotte polaire *d*, qui vient après cette zone, est d'un gris jaunâtre. Il en est de même de la boréale. En *d*, on distingue fort bien une bande grise plus foncée que le fond blanchâtre sur lequel elle se détache.

N° 5 (17 avril, 9 h. 15 m.). — On voit encore une tache blanche sur la bande jaunâtre *b* ; elle avance vers le milieu du disque, où elle arrive vers 10 heures; elle est également suivie, comme dans les observations précédentes, d'une ombre foncée. Elle est plus ronde que celle du 8 avril, et sans obliquité aussi. Son passage au méridien central ayant eu lieu, le 17, à 10 heures, aurait eu lieu, le 8, à 9 h. 25 m. du soir. Or, le 8, la tache était au centre vers 8 h. 30 m. Si c'est la

même tache, la conclusion relative à l'indépendance du mouvement est la même que dans le cas précédent.

La bande foncée *a* est très-nettement définie; sa nuance est *marron*. Aux latitudes désignées par *c*, une traînée brune limite nettement les régions boréales circompolaires. On voit une autre bande en *d*, à l'ouest de laquelle arrive le premier satellite, qui va disparaître derrière le disque de la planète.

N° 6 (19 avril, 8 heures). — Ciel admirable. Jupiter singulièrement curieux à étudier ce soir. L'œil émerveillé y distingue entre autres curiosités les détails suivants :

1° Sur l'équateur même, on remarque une tache blanche en forme de traînée, suivie par une longue ligne foncée, droite et mince;

2° Une autre traînée blanche paraît au-dessus, plus rapprochée du bord occidental, et suivie aussi d'une ligne foncée analogue à la première et s'allongeant également jusqu'à l'autre bord;

3° Entre ces deux lignes foncées, la bande est parsemée de petites lignes sombres et comme déchiquetées;

4° Au-dessous de la ligne noire n° 1, une zone foncée arrive obliquement et la croise au point indiqué;

5° La région qui s'étend au-dessous de cette zone est très-blanche;

6° Sur les premières latitudes circompolaires australes, on remarque des points plus foncés et trois petites taches blanches;

7° Au-dessus de la traînée n° 2 s'étend une région blanche;

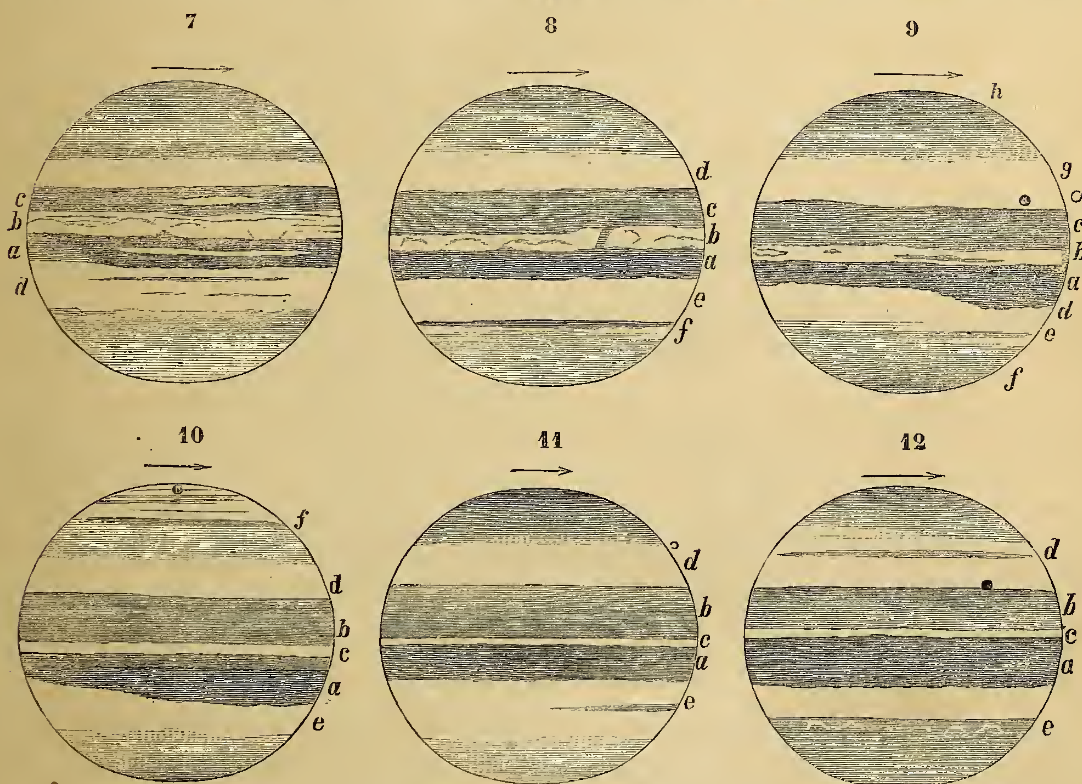
8° La calotte polaire supérieure paraît d'un gris homogène.

Le détail qui frappe le plus dans cette étrange métamorphose de la planète, c'est la ligne foncée, presque noire, signalée au n° 1, toute droite, à laquelle vient se greffer la ligne courbe dessinée au-dessous.

On remarque aussi que les taches blanches ont incontestablement des ombres derrière elles.

Ayant suivi la rotation de la planète jusqu'à 9 heures, la tache n° 2 disparut en passant de l'autre côté, et la tache n° 1 arriva près du bord; sa traînée noire ne parut plus aussi droite, mais contournée au point de jonction de la courbe qui la rencontre, comme sous l'influence de celle-ci. Après 9 heures, l'observation fut empêchée par des nuages, lesquels étaient lumineux, fait que l'auteur a assez fréquemment observé au mois d'avril.

N° 7 (21 avril, 9 heures). — L'aspect de la planète est de nouveau fortement changé. On remarque en *a* la bande *chocolat*; elle n'est pas homogène, mais traversée par un filet blanc, et elle se termine à l'est par un angle aigu. La bande jaune *b* est parsemée de noyaux blancs.



Variations d'aspect de la planète Jupiter en 1874.

Vient ensuite au-dessus une bande brune *c*, traversée aussi par un filet blanc peu étendu. Après une zone blanche, on arrive aux latitudes boréales; la calotte polaire est *bleuâtre*. Sur l'hémisphère inférieur ou austral, on remarque d'abord une zone blanche *d*, sur laquelle on distingue un filet gris, et, au-dessous, deux traces filiformes brunes. La calotte polaire australe est *jaunâtre*. On voit quelle différence d'aspect Jupiter offre avec l'avant-veille.

N° 8 (22 avril, 10 heures). — C'est toujours la bande foncée chocolat qui se fait remarquer la première. Elle présente à l'endroit indiqué une traînée grise recourbée, presque à angle droit, qui traverse la région *b*, blanche, formée de noyaux séparés, et s'étend jusqu'à la région *c*, nuancée d'une teinte jaune foncé : *d* est une zone blanche; il en est de même de *e*. On remarque en *f* une ligne grise.

N° 9 (25 avril, 9 h. 15 m.). — La lumière de la Lune gêne un peu l'observation, car Jupiter n'en est qu'à 20 degrés. Néanmoins, on distingue fort bien les marques suivantes, inscrites par ordre de visibilité :

a, bande foncée, nuance *chocolat;*
b, bande équatoriale, blanche, mince, diversifiée;
c, bande *jaunâtre*, en traînées;
d, bande blanche;
e, ligne foncée;
f, calotte polaire teintée de *bleu violacé;*
g, bande blanchâtre;
h, calotte polaire *jaunâtre*, plus foncée que la bande *c*.

Le premier satellite vient de passer sur la planète et y produit une ombre absolument noire. Le 25 mars précédent, deux satellites, le 2e et le 3e, passaient sur la planète; l'ombre du 3e était *noire*, mais l'ombre du 2e était *grise*. M. Flammarion en a fait l'objet d'une communication à l'Institut concluant en faveur de *l'existence d'une atmosphère autour de ce satellite.* Le 25 avril, l'ombre était tout à fait noire, c'est-à-dire normale.

N° 10 (19 mai, 8 h. 45 m.). — Après une longue série de mauvais temps, voici le premier beau jour du « joli » mois de mai. Le télescope tourné vers Jupiter permet d'y découvrir de curieux détails, et en particulier l'ombre d'un satellite juste sur le pôle de la planète. C'est une tache ronde, noire comme de l'encre, qui tout d'abord ne semble pas pouvoir être rapportée au passage d'un satellite entre le Soleil et Jupiter, car aucun d'eux n'est sur le disque. Le 3e est à sa plus grande élongation, et ne saurait par conséquent causer cette ombre. Le 2e est derrière la planète et caché par elle. Le 1er est à l'est de Jupiter, et marche de l'ouest à l'est; comme la tache marche de l'est à l'ouest, c'est-à-dire en sens contraire, elle ne peut être produite par lui; d'ailleurs ce satellite, se trouvant alors dans la moitié de son orbite la plus éloignée de la Terre, ne pouvait projeter d'ombre sur la planète. Reste donc le 4e satellite, qui se trouvait alors à l'ouest de Jupiter et éloigné de 3 fois le diamètre de la planète, c'est-à-dire à 120 secondes de distance. C'est à lui, à lui seul, qu'on puisse rapporter cette ombre, car il se trouvait alors dans la moitié de son orbite la plus rapprochée de la Terre, et marchait de l'est à l'ouest. Mais, à coup sûr, c'est la limite extrême à laquelle on puisse observer l'ombre d'un satellite, et c'est aussi la distance extrême à laquelle cette ombre puisse se produire. Il ne semble pas qu'aucune observation semblable à celle-là ait jamais été faite.

Cette tache noire glissait lentement le long du bord de la planète. A 9 h. 30 m., elle arriva en contact avec le limbe, longea le bord sans

sortir, et n'arriva à l'échancrer qu'à 9 h. 45 m. Elle employa près d'une demi-heure (26 minutes) à sortir.

Le disque de Jupiter offrait à peu près l'aspect du nº 9. La bande foncée, nuance chocolat, était la plus apparente; elle diminuait de largeur depuis le milieu jusqu'au bord oriental. L'équateur était marqué par une traînée blanche *c*. La bande jaune *b* était très-large. Au-dessus s'étendait une zone blanche *d*. La calotte polaire supérieure était *jaunâtre*, et l'inférieure *violacée*. Dans les latitudes circompolaires boréales, on remarquait une ligne *f*, plus foncée que la région. L'ombre noire suivit près du pôle une ligne parallèle.

Nº 11 (4 juin, 9 h. 15 m.). — Ce qui frappe à première vue ce soir, c'est la teinte sombre de la calotte polaire supérieure, presque aussi foncée que la bande chocolat. Elle paraît d'un gris ardoise. La calotte polaire inférieure est au contraire nuancée d'une teinte claire, jaunâtre. Quant aux détails du disque, on peut signaler la bande *b*, large, et d'un jaune clair; la ligne blanche *c*, marquant l'équateur; la zone *d*, très-lumineuse, et la trainée grise *e*, se continuant certainement sur l'autre hémisphère. A 10 h. 15 m., le 2e satellite sortit de la planète au point indiqué à droite de la figure. Il n'était guère brillant sur le disque, et son ombre n'était guère noire, car rien n'avait été aperçu, quoique l'observation ait été très-longue et très-attentive.

Nº 12 (10 juin, 9 h. 30 m.). — Ce dessin a été fait, non au télescope de 20 centimètres, mais à l'aide d'une excellente lunette achromatique de 25 centimètres de diamètre, construite par notre regretté Secrétan, et alors dans ses ateliers; il confirme l'exactitude des précédents sur le seul point qui pouvait paraître douteux à l'observateur: les couleurs indiquées précédemment. En effet, dans cette dernière observation, la bande *a* parut teintée de nuance *chocolat;* la bande *b* parut *jaune* et parsemée de traînées grises; la calotte polaire australe était nuancée d'un gris *jaunâtre* faible, et la calotte polaire boréale d'un léger gris *bleuâtre*. Entre la bande foncée et la bande jaune, on remarquait la ligne blanche déjà signalée. Au-dessous de la zone blanche et aux premières latitudes australes nuageuses, des cirrhus blancs parsemaient la bande désignée par la lettre *e*. Enfin, une ligne grise était dessinée en *d*. Le 1er satellite venait de passer devant la planète, sur laquelle se projetait son ombre noire. — Dans ce dessin, la figure est retournée, afin d'être dans la même position que les autres, c'est-à-dire que l'image est droite.

Telles sont les principales observations faites sur la planète Jupiter pendant les mois de 1874 où elle s'est présentée dans les meilleures conditions d'étude. Ce choix de dessins donne à nos lecteurs une idée plus exacte que toute description sur les transformations si diverses qui se montrent incessamment dans l'aspect de ce monde lointain. Ces variations s'accomplissent-elles *à la surface* de ce globe immense, ou n'ont-elles pas plutôt leur siége *dans l'atmosphère* seulement? Cette dernière hypothèse est la plus probable, car à moins d'admettre que le globe de Jupiter soit encore liquide actuellement, il ne semble pas possible d'attribuer d'aussi rapides changements à sa surface même. Au contraire, il n'y a rien de surprenant à ce que son atmosphère varie comme la nôtre, qui ne reste pas deux jours de suite semblable à elle-même.

L'auteur des lignes qui précèdent a voulu consacrer une saison entière à l'observation assidue de cette planète, afin de voir si cette étude confirmerait ses vues. La conclusion n'est pas évidente comme celle qui résulte de l'observation de la planète Mars, dont nous avons parlé l'année dernière, planète qui paraît habitée tout aussi bien que la Terre; mais elle n'est pas défavorable. Jupiter est le monde le plus considérable du système; il est 1 400 fois plus gros que la Terre; il est gratifié d'un printemps perpétuel; il est environné d'une atmosphère immense que l'analyse spectrale a montré être différente de la nôtre comme composition chimique. Sans doute, nous ne voyons jamais la surface même de ce monde, mais seulement l'aspect extérieur de son atmosphère, très-dense et constamment chargée de nuages. Nous attendrons peut-être bien des années encore avant de rien savoir de bien positif sur les conditions de sa surface, à cause de l'énorme distance qui nous en sépare : 155 *millions* de lieues au minimum. Un télescope grossissant 300 fois ne le rapproche qu'à 500 000 lieues à peine, et le grossissement de 500, très-rarement et très-difficilement employé, ne le ramène encore qu'à 300 000. On doit s'estimer heureux d'avoir déjà pu, malgré cette effroyable distance, mesurer et peser ce globe, constater son rapide mouvement de rotation (qui s'opère en 9 heures 55 minutes), analyser son atmosphère et noter en détail les variations qui s'y accomplissent.

LA RÉVOLUTION AGRICOLE

AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

Si, de notre temps, le bien-être s'est répandu dans les campagnes, si les laboureurs sont mieux nourris, mieux vêtus, mieux logés que leurs pères ne l'avaient jamais été aux siècles précédents, il faut reconnaître que les causes principales de cette heureuse révolution sont les découvertes presque récentes de la science et leur application à la culture de la terre.

Il faut en rendre grâce à la géologie, à la minéralogie, à la chimie organique, à la botanique, à la physiologie végétale, qui ont déterminé la composition des terres, l'action des plantes, les effets de leur alternance sur le sol, les propriétés particulières d'espèces étrangères jusque-là à la culture, les diverses natures d'amendements et d'engrais, et leur influence sur les plantes et sur la terre elle-même.

Ces études ont conduit à d'incessantes et heureuses expériences, et sont arrivées peu à peu à démontrer d'une façon évidente l'inconséquence et les dangers de la culture épuisante, qui faisait décroître les produits. De là, comme conséquence, la substitution progressive de la culture alterne à la culture triennale ou biennale, et la multiplication des ressources agricoles.

Lorsque le blé, l'orge, le scigle, le maïs, l'avoine et le sarrasin occupaient la totalité des terres arables, le pain constituait à peu près la seule nourriture des classes pauvres; la viande était trop rare pour pouvoir entrer dans la nourriture habituelle du travailleur, et c'est à peine si quelque produit de sa basse-cour venait de temps en temps s'ajouter à la soupe et aux quelques légumes qui constituaient le fond de son alimentation dans tous les pays où le laitage n'abonde pas. Les dix-neuf vingtièmes de la population française ne mangeaient pas de viande.

En 1750, on n'abattait en France que de 4 à 500 000 têtes de bétail par an, tandis qu'aujourd'hui on dépasse 4 millions, et que Paris seul consomme pour 300 millions de francs de viande de boucherie.

Ce progrès si prodigieux date du jour où les racines, inconnues dans l'ancienne culture, et les fourrages artificiels, dédaignés depuis dix-huit cents ans, vinrent ajouter leurs immenses ressources aux produits des prairies naturelles, qui seules, jusque-là, étaient affectées à la nourriture du bétail.

Pour bien comprendre cette heureuse transformation des méthodes agricoles, il faut ne pas ignorer que les plantes fourragères empruntent à l'atmosphère les principaux éléments de leur vie et donnent plus au sol que ce qu'elles lui prennent. En occupant une place régulière dans les assolements, elles reposèrent donc les terres depuis longtemps consacrées aux céréales seules, et les rendirent plus fertiles.

D'autre part, les races bovine et ovine, mieux nourries, augmentèrent de poids en même temps que de nombre, si bien qu'au bout de cinquante ans elles avaient plus que doublé déjà la quantité de viande qu'elles fournissaient à l'alimentation, pendant que la pomme de terre, la betterave, les navets, etc., permirent au pauvre de nourrir à peu de frais le porc qui lui fournit sa provision de graisse et de salé. Ressource immense, révolution véritable dans sa manière de vivre!

Lorsque l'alimentation des populations reposait tout entière sur les céréales, on était à chaque disette exposé à la famine, et la frayeur de la famine elle-même entraînait une législation restrictive du commerce des grains qui précipitait le mal au lieu de le conjurer ([1]). Personne, pourtant, n'avait osé toucher, avant Turgot, à cette législation néfaste, et tels étaient les préjugés que ses projets furent repoussés : le moment n'était pas venu encore pour la France agricole de jouir des bienfaits de cette pacifique révolution, dont la science devait d'abord poser les principes.

Mais ce n'est pas seulement en multipliant les plantes destinées à la nourriture du bétail et le fumier qui augmente le rendement des terres, que l'assolement alterne, plus ou moins régulièrement pratiqué, mais pratiqué partout aujourd'hui, a profondément modifié la situation des travailleurs agricoles.

La nouvelle méthode de culture emploie plus de capitaux, plus de bras, et elle a nécessairement élevé partout le prix de la journée de l'ouvrier agricole; il est mieux nourri, mieux vêtu, et à l'abri de la misère dont a trop souvent à souffrir l'ouvrier des villes.

Les germes de cette transformation existaient déjà en Angleterre en 1789. En France on commençait à peine, à cette époque, à accepter la culture des fourrages artificiels, connus cependant depuis longtemps.

Un mémoire de Gilbert, publié pour la première fois en 1787 et réédité bien des fois depuis à cause de son mérite, contribua beaucoup au progrès de cette culture aux environs de Paris; mais dans cette contrée même, particulièrement bien cultivée, on ne voulait pas entendre parler de la culture alterne et de l'emploi des racines fourragères qu'elle comporte.

Le 12 juin 1789, Arthur Young, de passage à Paris, assistait à la réunion de la Société royale d'agriculture ([2]), dont il était membre correspondant. Il fut prié de donner son avis sur le meilleur emploi à faire d'un prix de 1 200 livres que l'abbé Raynal venait de mettre à la disposition de la Société. — « Donnez-le, dit-il, pour l'introduction des navets ([3]). » — Mais on ne fit que rire de sa réponse. On crut qu'il plaisantait.

Quelques jours après, le même voyageur, allant visiter à Dugny, à trois lieues de Paris, la ferme de « M. Crété de Palluel, le seul cultivateur pratique de la Société d'agriculture, et qui a un aussi haut rang dans le catalogue des cultivateurs français », admira chez lui de fort belles récoltes de blé et d'avoine; mais il ajoute : « Chercher un cours suivi de récolte en France est une chose inutile; on y sème deux et trois fois, et même quatre fois de suite, du blé blanc. A dîner, j'eus une longue conversation avec les deux frères et avec quelques autres cultivateurs du voisinage sur cet article, dans laquelle je recommandai des navets ou des choux, selon la nature du sol, pour couper la continuation du blé blanc; mais ils furent tous contre moi, excepté M. Broussonnet ([4]). »

Depuis ce temps, la grande révolution agricole s'est accomplie. La chimie nous a dit la raison de ces méthodes qui étonnaient alors nos agriculteurs; les navets et les choux, et avec eux bien d'autres plantes précieuses, occupent une part si importante du sol, que les céréales ont dû céder le premier rang qu'elles occupaient sans conteste à cette époque entre tous les produits de l'agriculture française, à l'industrie du bétail. Arthur Young serait plus content de nous.

Le bétail, en effet, autant à cause des produits directs qu'il procure à l'alimentation de la population que par l'action qu'il exerce sur la fertilité du sol, constitue le signe le plus certain de la prospérité agricole.

Ce signe n'a pas été trompeur pour la France, car sa production a doublé de 1790 à 1846. Voici ce que nous apprennent aussi les statistiques :

De 1789 à 1859, les jachères ont été réduites de 10 millions d'hectares à 5 millions; — l'étendue des terres cultivées en froment s'est accrue de 2 millions d'hectares, tandis que celle de terres emblavées en seigle diminuait d'un million; — les prairies artificielles se sont augmentées de 2 millions d'hectares; — la culture des racines a été portée de 100 000 hectares à 2 millions, et celle des cultures diverses de 400 000 hectares à un million.

Ce sont là de grandes améliorations : aussi, pendant cette même période, la rente du propriétaire sur la terre a-t-elle été portée de 12 francs par hectare à 30 francs; le bénéfice de l'exploitant, de 5 francs à 10 francs; les frais d'exploitation, de 26 à 55 francs, tandis que les impôts se sont baissés de 7 à 5 francs par hectare.

Pendant cette même période de temps, la population s'est élevée de 26 500 000 âmes à 35 400 000; elle a même été portée, en 1866, à 38 065 164, chiffre qui, par suite de nos pertes, s'est abaissé en 1871 à 36 102 911. ([1])

([1]) Voy., sur les famines en France, p. 108, et la Table de quarante années.

([2]) Voy., sur Arthur Young, nos Tables. — La Société royale d'agriculture, aujourd'hui Société centrale d'agriculture, fut instituée par ordonnance du roi Louis XV, rendue en conseil d'État le 1er mars 1761.

([3]) Le navet, une des richesses de l'Angleterre, était la base du fameux assolement du Norfolk.

([4]) Membre de l'Académie des sciences et de la Société royale d'agriculture.

([1]) Extrait d'un Rapport de M. le marquis de Dampierre à l'Assemblée nationale (1875).

CE QUE TOUT HOMME

SE DOIT A LUI-MÊME.

« Le signe distinctif de toute existence et de toute activité conformes à la dignité humaine consiste en ceci :

» S'appliquer à reconnaître le bon et le beau, le vrai et le juste, et après les avoir reconnus, autant qu'on le peut, employer toutes les forces de son âme, toute sa volonté, toute son intelligence, à les réaliser dans la vie pratique. » ([2])

C'est ce qu'on peut faire dans la plus humble position sociale. Il est même vrai qu'une personne qui a été malheureusement privée de toute instruction a, dans une certaine mesure, la possibilité de concevoir et d'appliquer les notions élevées du bon et du beau, du vrai et du juste. Mais il est évident que plus on a de saine instruction, plus l'œuvre est facile à accomplir. C'est aussi simple que de dire : Plus le chemin où l'on marche est éclairé, plus il est facile d'y éviter les faux pas et les chutes. L'ignorance est comme un lieu sombre qui semble peuplé de fantômes : la vue y est courte et troublée par les préjugés souvent les plus ridicules, par des traditions absurdes auxquelles l'esprit s'attache faute de rien connaître au delà. C'est ce que les voyageurs observent dans les pays où n'a pénétré aucune des lumières de la civilisation : des individus qui, jusqu'à l'arrivée d'Européens honnêtes et éclairés, s'abandonnaient sans scrupule à d'odieuses pratiques, même à l'anthropophagie, écoutent volontiers les remontrances qu'on leur fait, et arrivent bientôt à reconnaître ce que leurs anciennes coutumes avaient de hideux et d'injuste; ils en ont honte et se corrigent.

Mais il n'est pas besoin d'aller chercher des exemples si loin. Quel est le vieillard qui n'a pas connu dans sa jeunesse des villages où s'étaient perpétuées en hygiène, en

([2]) Schulze-Delitzsch, trad. par Benjamin Rampal.

agriculture, en certains usages se rapportant aux mœurs ou aux relations de voisinage, les erreurs les plus funestes? Un peu d'instruction a suffi pour les dissiper. La vérité, dès qu'elle se dévoile, a une puissance irrésistible sur la direction morale des hommes de bonne volonté.

LE CHEVROTAIN.

Le chevrotain est le plus petit de tous les mammifères; c'est un cerf sans bois vu par le petit bout de la lorgnette. Le pelage est brun-roux foncé sur le dos, plus clair sur les membres; la gorge est marquée de trois larges raies blanches qui se confondent; le ventre est blanchâtre. Rien n'égale la grâce et l'élégance de ces animaux. Leurs membres ténus terminés par deux sabots microscopiques, leur grand œil doux et inquiet, leurs petites oreilles actives et incessamment remuées, leur petit mufle humide et mouvant au bout d'une petite tête pointue, leur petite queue agitée qui se relève et s'abaisse suivant les émotions du moment, tout cela forme un ensemble que l'observateur ne peut se lasser d'admirer.

Les mouvements, les formes, rappellent ceux des grands ruminants, dont ils ont aussi le régime. Les chevrotains sont gros comme des agoutis et mangent le foin à des ratеliers de poupées, et leur picotin d'avoine et de son dans des auges, véritables jouets d'enfants.

La rapidité de la course chez les chevrotains tient du prodige. Ces petites pattes, ces membres si fins qui semblent devoir se briser à chaque pas, sont de fer, et pour en apprécier toute la puissance il faut avoir vu les bonds énormes que peut faire un chevrotain effrayé.

Comme les chameaux, mais surtout comme les petits cerfs connus sous le nom de *cervules*, les chevrotains portent aux maxillaires supérieurs deux dents, deux canines assez développées pour être apparentes. On prétend à Java que ces dents sont non-seulement une arme dont les chevrotains font usage pour se combattre les uns les autres et pour lutter contre leurs ennemis, mais qu'elles servent également à ces animaux pour se soustraire aux poursuites des carnassiers qui les chassent pour les dévorer. Serré de trop près, le chevrotain s'élancerait d'un bond dans les branches des broussailles dans lesquelles il vit d'ordinaire, et resterait accroché par ses deux dents au premier rameau venu. Naturellement le poursuivant perdrait ainsi la trace de son gibier, et le chevrotain serait sauvé.



Jardin d'Acclimatation de Paris. — Chevrotains pygmées. — Dessin de Mesnel.

Le chevrotain kanchil est abondant à Java; le chevrotain meminna se rencontre dans l'Inde et à Ceylan; le chevrotain d'eau, ou hyémosque, vit dans les marécages des régions occidentales de l'Afrique.

Ces trois espèces ont pour habitation les régions les plus chaudes du globe. Par contre, le chevrotain porte-musc, celui qui fournit à l'industrie la poche ou glande odorante connue sous le nom de *musc*, occupe les régions froides et élevées de la Sibérie, du Népaul, du Thibet chinois.

L'hydropote, que les Chinois appellent *ke* ou *chang*, est un des gibiers abondants de la Mongolie.

L'étude des chevrotains est pour les naturalistes pleine d'intérêt, car les animaux de ce petit groupe ont des caractères complexes qui établissent leur parenté avec la plupart des groupes des ruminants, et même avec quelques pachydermes (les cochons).

Au point de vue pratique, les chevrotains ne présentent aucun intérêt. Ils ont cependant fréquemment reproduit en Europe.

Mme la duchesse de Berry possédait, sous la restauration, plusieurs couples de kanchils vivant en liberté dans le parc de Rosny. Ils avaient pour étable une boîte placée dans une serre, asile qu'ils savaient très-bien retrouver. Chaque jour, même par les temps de neige, ils prenaient leurs ébats dans le parc, et rentraient ensuite dans leur retraite chauffée.

Le chevrotain meminna, beaucoup plus rustique que le kanchil, a plusieurs fois reproduit au jardin zoologique d'Acclimatation du bois de Boulogne, et les jeunes ont été élevés avec succès. Quoi qu'il en soit, les chevrotains ne sont pas du nombre des animaux à recommander à ceux qui se préoccupent de doter notre pays d'espèces nouvelles, utiles ou agréables.

Le *ke* ou *chang* (hydropote) méritera cependant d'être l'objet d'essais sérieux. Il vit, assure-t-on, de plantes de marais, et sa chair jouit en Chine de la meilleure renommée. Cet animal a été importé, il y a quelques mois, en Angleterre où des multiplications seront tentées. Habitant des parties septentrionales de la Chine, il pourrait sans aucun doute braver la rigueur de nos hivers.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 15. LE GÉRANT, J. BEST.

LE CHANCELIER D'AGUESSEAU.



Le Chancelier d'Aguesseau. — Dessin de Chevignard, d'après Tournière.

« Je voudrais finir comme ce jeune homme commence. » Tel est le mot par lequel le président Denis Talon saluait les débuts d'un avocat général de vingt-deux ans qui, au temps de Racine et de Boileau, en 1690, émerveillait le palais par ses plaidoyers.

Ce jeune et éloquent magistrat appartenait à l'honorable famille Aguesseau, famille parlementaire, qui avait dû récemment la noblesse et la particule à un long exercice dans la haute magistrature.

Le père du nouvel avocat général avait déjà attiré l'attention publique sur son nom par de hautes et rares qualités. « C'était un homme, dit Valincourt, l'ami de Boileau, dont tout le monde admirait la douceur et la probité; mais peu de gens ont connu la profondeur de son esprit et l'étendue de ses lumières, à cause du soin qu'il prenait de les cacher. Sa modestie paraissait jusque dans son extérieur; et pendant que les magistrats se faisaient un faux honneur de surpasser les financiers par le luxe de leurs équipages et par le nombre de leurs valets, il venait à Versailles avec un seul laquais et dans un petit carrosse gris, traîné par deux chevaux qui souvent avaient assez de peine à se traîner eux-mêmes. » Lorsqu'il fut nommé membre du conseil des finances, ses amis lui conseillèrent de renouveler son ameublement et de le mettre en harmonie avec sa dignité nouvelle; il mit donc vingt-cinq mille livres dans un sac et les porta à sa femme. Celle-ci lui dit : « Il est bien vrai, Monsieur, que ce lit et ces meubles sont bien vieux et ne sont plus de mode, car voilà cinquante ans qu'ils nous servent; mais ils nous serviront bien jusqu'à la fin de notre vie, qui n'est pas éloignée. Cependant il y a dans Paris beaucoup d'honnêtes familles réduites à coucher sur la paille, faute de lit, et qui passent souvent la journée entière sans manger, parce qu'elles n'ont pas de pain ni personne qui leur en donne. Ne serait-il pas plus à propos de soulager leur misère? » — Des larmes vinrent aux yeux de d'Aguesseau. « J'avais

dessein, dit-il, de vous proposer la même chose; mais puisque vous m'avez prévenu, distribuez vous-même cette somme à ceux que vous croirez en avoir besoin. »

Un juge bien sévère, Saint-Simon, rend un témoignage non moins digne d'être recueilli : « Ce modèle de vertu, de piété, d'intégrité, d'exactitude dans toutes les grandes commissions de son état par où il avait passé, de douceur et de modestie qui allait jusqu'à l'humilité, représentait au naturel ces vénérables et savants magistrats de l'ancienne roche qui sont disparus avec lui... Il n'avait aucune pédanterie. La bonté et la justice semblaient sortir de son front. Son esprit était si juste et si précis que les lettres qu'il écrivait disaient tout sans qu'on ait jamais pu faire d'extrait de pas une... »

Tels furent les exemples de famille qui entourèrent les premiers jours de celui qui devait donner au nom de d'Aguesseau son plus grand éclat, en s'élevant, non à plus de vertus, mais à des dignités plus hautes que ses ancêtres.

Disciple de Port-Royal, son père le soumit à la forte éducation qu'il avait reçue lui-même. Le jeune d'Aguesseau sut l'hébreu, le grec, le latin, l'italien, l'espagnol, le portugais, l'anglais. Aux belles-lettres, à l'éloquence, à la poésie, il joignit l'étude de la philosophie : Descartes et Malebranche furent ses premiers guides et, associés à l'Évangile, restèrent ses maîtres toute sa vie.

A cette école, d'Aguesseau gagna le style qui l'a fait appeler « le dernier écrivain du grand siècle. » Il n'adopta jamais, en effet, la manière d'écrire qui prévalut dès que Voltaire en eut donné les premiers modèles. D'Aguesseau resta toujours fidèle à la période aux longs plis amples et solennels. De là, dans sa diction élégante et fleurie, une certaine lenteur qui aujourd'hui est devenue plus sensible qu'elle ne l'était autrefois. Mais si l'on veut bien laisser de côté cette imperfection, il est impossible de ne pas admirer, même de nos jours, les doctes plaidoyers et les nobles mercuriales qui alors excitaient tant d'enthousiasme. Un magistrat de nos contemporains, éditeur et historien de d'Aguesseau, M. Falconnet [1], lui rendait encore récemment ce magnifique hommage : « D'Aguesseau reste dans ses mercuriales le modèle le meilleur, le guide le plus sain et le plus sûr, le moraliste le plus élevé de notre profession, le plus éloquent écrivain du code de nos devoirs, l'orateur du *De officiis* de la magistrature française. »

Comme avocat général, d'Aguesseau eut à prendre la parole dans plus de cent vingt causes; il ne reste que cinquante-sept de ses plaidoyers. Les uns ne sont guère que des sommaires, où il indique ses preuves et marque avec soin ses citations, tout en jetant çà et là quelques phrases toutes faites. Les autres sont des discours achevés [2]. On ne saurait y souhaiter une science plus sûre, une méthode plus lumineuse, une langue plus cicéronienne et plus harmonieuse.

Le plus célèbre de ses réquisitoires est celui qu'il se trouva amené à prononcer pour faire enregistrer au Parlement la bulle papale qui condamnait le livre de Fénelon sur les *Maximes des saints*. En cette circonstance, d'Aguesseau fit preuve de cette modération habile, de ce goût de conciliation qui, plus tard, devait l'entraîner un peu trop loin pour sa gloire. Il réussit à satisfaire et le roi, qui était son maître, et Fénelon, qui était son ami. Comme il le dit lui-même avec assez de naïveté : « J'avais cherché à le consoler moi-même de ce que j'étais obligé de faire contre lui. Je ne dissimulerai pas non plus que, prévoyant combien les révolutions sont ordinaires à la cour, et prévoyant que celui qu'on venait de flétrir par une censure rigoureuse *pourrait y revenir un jour pour y jouer le premier rôle*, j'avais cru *qu'il était de la prudence* de ne point faire sentir à l'archevêque de Cambrai que, ne pouvant approuver les pieux excès de son zèle, je n'avais jamais cessé d'admirer ses talents et de respecter sa vertu. »

Il montra heureusement plus de fermeté dans l'autre querelle religieuse qui agita les dernières années du règne de Louis XIV. La bulle *Unigenitus* avait mis tout le royaume en mouvement. Le Parlement devait enregistrer les lettres patentes pour la publication de cette constitution. Les magistrats étaient indécis, car il s'agissait pour eux d'abandonner les droits de l'Église gallicane et d'avouer le triomphe des doctrines ultramontaines. Après bien des négociations, bien des discussions, le roi, irrité des résistances de toute nature que rencontrait sa volonté, ordonna à d'Aguesseau, qui était alors procureur général, de venir à Versailles. Tout le monde devinait que cet ordre annonçait des résolutions décisives. D'Aguesseau, malgré l'esprit de modération dont il avait fait preuve, était décidé à résister. Il quitta sa femme et ses enfants au milieu de la terreur de tous. En les embrassant, il leur avoua qu'il ne savait pas s'il reviendrait le soir, car il était possible qu'il allât coucher à la Bastille. C'est alors que sa femme lui fit cette réponse célèbre, « digne d'une Romaine, ou plutôt d'une vraie Française » :

— Allez, Monsieur, et agissez comme si vous n'aviez ni femme ni enfants !... J'aime beaucoup mieux vous voir conduire avec honneur à la Bastille, que de vous voir revenir ici déshonoré...

Il partit à la hâte, en se rappelant tant d'exemples de courage que les chefs du Parlement avaient donnés dans notre histoire. L'entrevue fut sévère. Le roi, très-affaibli par la maladie, pouvait à peine parler, mais il voulait encore commander. Il menaça d'Aguesseau de lui enlever sa charge. D'Aguesseau s'inclina respectueusement, mais se retira sans avoir rien cédé. En vain l'on fit près de lui les démarches les plus pressantes : tentatives de séduction, menaces, ironie; tout échoua. On se décida alors à transporter à Paris, pour tenir un lit de justice, ce roi qui expirait. La grande salle du palais fut ornée de tentures; un jour fut pris pour la solennité où le souverain devait déclarer lui-même sa volonté au Parlement et le forcer par sa présence à la ratifier. La disgrâce de d'Aguesseau était dès lors certaine. Le vide se fit autour de lui. Mais la maladie du roi s'aggrava rapidement : sa figure se décomposa, son corps devint tout à coup beaucoup plus petit, et le 1er septembre 1715, il expirait.

La mort de Louis XIV était le réveil du Parlement. Le droit aux remontrances lui fut rendu par le régent. Tous les anciens abus du despotisme, croyait-on, allaient disparaître. Le *Télémaque* de Fénelon semblait être devenu le code de l'avenir. « On l'imprime, écrivait Mme de Caylus, et l'on s'en promet l'âge d'or. » D'Aguesseau se fit l'écho de toutes ces espérances dans la mercuriale singulièrement hardie qu'il prononça, à la rentrée du Parlement, sur l'*Amour de la patrie :* « Serons-nous réduits à chercher l'amour de la patrie dans les États populaires?... Cette vertu, que nous devrions suivre, même par intérêt, ne dirait-on pas que ce soit comme une plante étrangère dans les monarchies, et qui ne fasse goûter ses fruits que dans les républiques?... Le salut de l'État est-il donc moins le salut de chaque citoyen dans les pays qui ne connaissent qu'un seul maître?... En serons-nous surpris? Combien y en a-t-il qui vivent et qui meurent sans savoir

(1) Œuvres de d'Aguesseau, publiées par M. E. Falconnet. Paris, Chaix, 1865, 2 vol. in-8°.

(2) F. Monnier. — Voy. son excellente Étude sur le chancelier d'Aguesseau.

même s'il y a une patrie!... Déchargés du soin et privés de l'honneur du gouvernement, ils regardent la fortune de l'État comme un vaisseau qui flotte au gré de son maître, et qui ne se conserve et ne périt que pour lui... Quel étrange spectacle pour le zèle de l'homme public! Un grand royaume, et point de patrie; un peuple nombreux, et presque plus de citoyens!... »

Voilà des maximes qui surprennent un peu dans la bouche d'un procureur général contemporain de Bossuet. D'Aguesseau n'en devint pas moins, peu de temps après, chancelier de France. Le 1er février 1717, il était allé avec sa femme entendre la messe à Saint-André des Arcs, sa paroisse. Deux messagers s'approchent successivement de lui, et lui disent de venir tout de suite au Palais-Royal, pour parler au régent. Il s'y rend. Le régent le reçoit en souriant et lui dit : « Vous vous étonnez sans doute de mon empressement : il ne s'agit que d'*une petite clef*... » Et il lui remet la clef des sceaux de l'État. Le chancelier Voysin était mort le matin; d'Aguesseau était chancelier le soir même.

Mais une intrigue de Dubois le renversa bientôt. Il se retira alors à Fresnes, dans sa maison de campagne (située en Brie, à quelques lieues de Paris), au milieu de sa famille et de ses amis, parmi lesquels on trouve le fils de Racine, Maupertuis, Rollin, Valincourt, etc. Il était, du reste, heureux de pouvoir, loin du bruit des affaires, se livrer là tout entier à l'éducation de ses fils. C'est pour achever celle de l'aîné et lui faire voir, comme en un seul tableau, toute l'étude de la jurisprudence jointe à celle des sciences et des arts qui peuvent lui donner plus de profondeur, qu'il écrivit l'ouvrage, digne de Rollin, intitulé : *Instructions propres à former un magistrat*. Ce qui prête un grand charme à ces *Instructions*, c'est un air de candeur et de simplicité qui, sans entraîner jamais, plaît toujours, et cette effusion de sentiments affectueux et doux, souvenirs d'enfance, aveux, amour des arts, où l'on trouve tout à coup un homme aimant à la place d'un sévère écrivain.

Dans l'*Institution au droit public*, qui complète ces *Instructions*, d'Aguesseau donna un véritable traité de morale politique, où il réfuta les théories de Hobbes, en émettant et en défendant des principes tels que les suivants :

« Tous les hommes sont égaux; tous les hommes sont frères. La réunion des diverses nations forme la famille humaine, dont le père est Dieu. Tous les hommes sont libres. Toutes les lois humaines ne sont justes qu'autant qu'elles sont fondées sur les lois naturelles. Tout pouvoir doit avoir pour objet la perfection et la félicité de ceux qui sont gouvernés : il n'est établi qu'à cette fin... »

Pendant que d'Aguesseau était livré à ces pensées, la cour songeait à le rappeler. C'est pour s'être opposé indirectement aux projets insensés du financier Law qu'il avait été disgracié; le système avait porté ses fruits naturels, et Law lui-même, dans son propre intérêt, jugea indispensable, pour ramener la confiance, de rappeler le chancelier. Il se rendit à Fresnes, lui fit les promesses les plus rassurantes, et pour le séduire il alla jusqu'à lui offrir cent millions de sa propre fortune *pour les pauvres*. Ce genre de séduction suffit à peindre le caractère qu'on reconnaissait à l'ancien chancelier.

Sans montrer ni empressement ni répugnance, d'Aguesseau revint à Paris pour tâcher d'apporter quelque remède aux désordres qui s'étaient produits en son absence. « Les qualités les plus nécessaires à un homme actuellement en place, disait à ce propos Villars, sont l'honneur et la fermeté, puisque les fripons sont aujourd'hui un des plus grands malheurs de l'État. » Le peuple parisien, ravi de revoir le chancelier, fit de son retour un triomphe. Le régent le reçut comme un ami et l'embrassa avec une explosion de tendresse. Le jeune roi l'accueillit au Louvre avec un empressement affectueux, et le maréchal de Villeroy, chargé de rendre la pensée royale, lui dit : « Le roi n'a jamais signé d'ordre et n'en donnera jamais qui lui fasse plus de plaisir que celui de votre rappel. A présent que vous êtes à la tête des affaires, Sa Majesté espère que vous travaillerez à les rétablir. »

A ces premiers moments d'enthousiasme succédèrent de telles difficultés que d'Aguesseau regretta d'avoir cédé aux prières de Law, et il reconnut qu'il était « venu trop tôt ou trop tard. » Il était rentré à Paris avec d'excellentes résolutions; mais il est des temps où l'honnête homme ne peut que s'abstenir et s'isoler. Il avait dit à ses amis que « si le régent voulait faire passer quelque édit contre son gré, il n'avait apporté dans son porte-manteau qu'une certaine quantité de chemises, qu'il était à sa dernière et tout prêt à s'en retourner. » Cependant, Dubois, par un coup d'autorité, ayant exilé le Parlement à Pontoise, d'Aguesseau, tout en résistant, resta chancelier. En un moment, sa popularité s'évanouit. Plus les espérances qu'il avait fait concevoir étaient vives, plus la déception fut profonde. On écrivit sur la porte de son hôtel : *Et homo factus est!*... C'est en vain qu'il essayait sincèrement de réconcilier ses anciens collègues et le gouvernement; il ne pouvait réussir, car il n'avait plus son ancienne autorité. Un judicieux témoin de ce temps, Matthieu Marais, écrivait en 1721 : « On parle encore d'ôter les sceaux au chancelier. Il a perdu l'estime des honnêtes gens et n'a pas acquis celle de la cour. Il est dans un château branlant. » Le 28 février 1722, la chute était complète, et il repartait pour sa terre de Fresnes.

Ce second exil, qui devait durer près de sept années, ne fut pas aussi calme que le premier. Il y fut poursuivi par bien des insultes et bien des calomnies. Jamais il n'en parut ému, et ni sa correspondance ni ses œuvres n'en portent aucune trace. Il reprit ses anciens travaux, et étudia toutes les réformes législatives qu'il devait accomplir plus tard. Il était resté amateur passionné des belles-lettres, et les associait à ses savantes recherches sur la législation. Il composait des vers français et latins; il traduisait les Dialogues de Platon; il commentait des odes grecques, et entretenait une nombreuse correspondance. Une piété souriante et calme réglait et dirigeait les habitudes de chacune de ses journées. Le sentiment religieux, une foi commune, attachaient aux mêmes pratiques et aux mêmes espérances le père, la mère, les enfants et ceux que l'exil avait trouvés fidèles. Ceux-ci recevaient à la terre de Fresnes une hospitalité à la fois aimable et magnifique.

Le château du chancelier, construit en partie par Mansart, était entouré d'un parc planté d'arbres splendides, arrosé par des eaux abondantes. Le fond du paysage y est borné par un rideau de collines pittoresques, au pied desquelles la Marne promène ses eaux lentes et majestueuses. « La beauté des bois, la douceur du ciel et de l'air, les nuances variées de la lumière et des ombres, de la verdure et des fleurs; les harmonies de l'art et de la nature réunies et fondues avec éclat, mais sans effort; les richesses de ces campagnes transformées par la main de l'homme, et qui n'offraient rien au regard de trop énergique et de trop vif; la vue d'un chef-d'œuvre d'architecture qui semblait sortir comme par enchantement, avec des reflets de marbre et d'or, du sein des forêts, des fleurs et des eaux : tout s'alliait bien avec l'esprit fécond et régulier, le caractère doux, l'imagination facile et disciplinée du maître de ce manoir, séjour de recueillement et

d'opulence, construit, ce semblait, à l'image d'un maître ami de l'étude, de la nature et des arts, porté par son travail aux plus belles conceptions de l'intelligence, et par les circonstances au faîte des grandeurs. »

Dans cette demeure si attrayante, d'Aguesseau avait formé avec amour une précieuse bibliothèque comprenant plus de cinq mille volumes. Cette bibliothèque, on peut dire que le chancelier non-seulement la possédait, mais la savait. Une mémoire extraordinaire était une des particularités frappantes de son intelligence. A l'âge de quatre-vingt-quatre ans, s'entretenant avec quelqu'un qui changeait un vers de Martial, il lui reproduisit toute la citation, et ajouta en riant qu'il n'avait pas revu ces vers depuis l'âge de douze ans.

Une autre fois, il effraya un jeune poëte qui lui lisait une pièce de poésie nouvellement composée, en lui récitant ce même morceau d'un bout à l'autre. Son érudition universelle était célèbre. Un jour, une dame priait Fontenelle de lui trouver un précepteur pour son fils; elle lui disait qu'elle voulait qu'il sût les langues, la rhétorique, et puis ceci, et puis cela. Le spirituel académicien parut réfléchir : « Ma foi, dit-il enfin, plus j'y pense, Madame, et plus je vois qu' il n'y a que M. le chancelier qui soit capable d'être le précepteur de votre fils. » Ce goût pour l'érudition ne l'empêchait pas de jouir des plaisirs de la société. Au château de Fresnes, on faisait de la musique, et le maître de la maison se distinguait par son talent de chanteur; malgré la gravité de son caractère, la musique légère ne l'effrayait pas; il savait par cœur les chansons de Coulanges (c'est Mme de Sévigné qui nous l'apprend); il trouvait même le temps de composer des airs. On rapporte aussi qu'il jouait aux échecs avec une habileté rare. Personne donc n'était moins pédant que l'aimable châtelain de Fresnes, et on comprend facilement pourquoi on se disputait l'honneur d'être admis à partager pour quelques jours l'exil de l'ancien chancelier.

Cependant, malgré tout le charme qu'il pouvait trouver dans la vie de travail et de loisir qu'il s'était faite, d'Aguesseau désirait rentrer aux affaires, non par un vulgaire sentiment d'ambition ou de vanité, mais pour réaliser les vastes réformes juridiques hardiment conçues et patiemment préparées pendant son exil. La mort de Dubois, l'avénement de Fleury, lui permirent de reprendre son rang de chancelier. Dans cette dernière partie de sa vie, il eut de nouveau plus d'une fois à jouer un rôle qui semblait en contradiction avec les principes d'indépendance parlementaire qu'il avait autrefois défendus comme procureur général. On lui reprocha amèrement ce que l'on appelait sa trahison, et ce qui n'était qu'un essai sincère de conciliation et un effort désintéressé pour éteindre enfin ces querelles religieuses qui duraient depuis si longtemps. Si la conduite de l'homme politique prêta peut-être alors à quelques légitimes critiques, il y a du moins unanimité pour reconnaître les services sans prix qu'il rendit à la France, en publiant la série d'ordonnances qui ont préparé l'unité de notre législation et inspiré tant de fois les rédacteurs de notre Code civil.

Cependant la vie du chancelier s'avançait; sa vieillesse fut attristée par la perte de sa femme, de ses fils, de ses petits-fils. Sa piété ne parvenait pas à surmonter sa douleur. Il remit sa démission au roi, et peu de temps après il mourait paisiblement, voyant venir sans trouble et avec une joie sereine l'heure où il espérait aller retrouver ceux qu'il aimait.

Il avait quatre-vingt-deux ans. Il fut inhumé auprès de sa femme, à Auteuil. Son tombeau, détruit par la révolution, fut relevé avec honneur sous le consulat; le cimetière où il reposa d'abord était devenu une place, qui reçut le nom du chancelier. L'obélisque élevé alors porte l'inscription suivante, due à Cabanis :

« La nature ne fait que prêter les grands hommes à la » terre : ils s'élèvent brillants, disparaissent...

» Leurs exemples et leurs ouvrages restent. »

Dans un de ces portraits d'une touche si fine dont il a emporté le secret, Sainte-Beuve a dit, et nous ne pourrions mieux terminer et nous résumer que par une citation de ce maître exquis :

« De la modération, du ménagement en toutes choses, une intelligence vaste et tempérée, un sincère et ingénu désir de conciliation, une mémoire prodigieuse, immense, une expression pure, élégante et soignée, cette politesse affectueuse qui naît d'un fond d'honnêteté et de candeur, c'est ce que témoignent tous les écrits de d'Aguesseau, et ce qu'on lirait aussi, jusqu'à un certain point, dans les traits de son noble et beau visage, dans ce sourire discret, dans cet œil fin, bienveillant et doux, et jusque dans ses contours si ronds et si sensiblement amollis, où rien n'accuse la vigueur. Sa majesté paisible tenait à un ensemble de mérites et de vertus difficiles à définir quand on ne veut pas excéder cette mesure qu'il observait si bien. La bonté morale y dominait avec l'aménité civile. Il était vénérable et aimable à tout ce qui l'approchait. Ses répréhensions même, assure-t-on, avaient plutôt l'air d'une effusion que d'une réprimande. On peut lui appliquer ce qu'il a dit de son père, qu'il avait conservé jusqu'à la fin « cette précieuse timidité d'une conscience vertueuse et tendre », qui répugne aux partis et même aux paroles sévères... Dans ce culte un peu confus et vaguement défini dont l'illustre chancelier est aujourd'hui l'objet, il entre, après tout, de la justice : c'est un hommage public rendu à cette inspiration paisible, permanente et modeste, qui fut celle de toute sa vie, et qui, sauf quelques éclipses passagères, s'échappait, comme par un doux rayonnement, d'un fond de droiture, de mansuétude et de vertu. Puisqu'il faut de loin des auréoles aux hommes, il est bon, il est louable qu'elles entourent quelquefois ces figures pacifiques où l'âme respire plus que le génie, et où le ton excellent de l'ensemble n'est que l'expression des mœurs elles-mêmes. »

LA STATUE DE MERCURE,

PAR RUDE.

La vie de Rude a été racontée dans le *Magasin pittoresque* et ses travaux ont été appréciés (1); nous n'avons pas à y revenir. Nous dirons seulement quelques mots encore de sa statue de *Mercure*, dont le dessin est ici gravé d'après l'original appartenant à M. Thiers, et que l'on a pu voir l'an passé à l'Exposition faite au profit des Alsaciens-Lorrains.

La figure de Mercure parut pour la première fois au Salon de 1828. Rude en avait commencé l'esquisse pendant son séjour à Bruxelles. Il arrivait à Paris, à l'âge de quarante-trois ans, après un long exil, déjà en possession d'une grande réputation en Belgique, mais tout à fait inconnu en France, sinon de ses anciens camarades d'études et de son maître Cartelier, qui obtint pour lui la commande d'une statue de la Vierge Immaculée, destinée à l'église de Saint-Gervais. Cette statue terminée, et comme six semaines devaient s'écouler encore avant l'ouverture du Salon, il reprit son esquisse, et, dans ce court espace de temps, acheva la figure de grandeur naturelle, dont le plâtre fut exposé avec celui de la Vierge de l'église Saint-Gervais. La renommée de Rude fut dès lors

(1) Tome XXXIV, 1866, p. 329; — t. XXXV, 1867, p. 44, 102.

fondée, au moins parmi les artistes et les véritables connaisseurs. Le *Moniteur universel*, dans un article élogieux, fit valoir le mérite d'une œuvre si bien conçue, d'une forme si élégante dans l'exécution, si savante et si souple; il en décrivait ainsi le sujet : « Le messager des dieux est représenté au moment où il vient de tuer Argus, et où, ra-



Cabinet de M. Thiers. — Mercure, statuette en bronze, par Rude. — Dessin de Sellier.

justant sa talonnière, il va remonter aux cieux. Le double mouvement par lequel le dieu manifeste son impatience de s'élever dans les airs en s'occupant d'un léger accessoire produit dans le développement de la figure des contrastes heureux. Déjà le bras gauche sur lequel voltige une élégante chlamyde semble prendre sa route vers le haut de l'atmosphère, tandis que le regard se dirige encore vers la main qui touche au talon. Rien de gêné dans cette at-

titude, quelque hardie qu'elle soit : tout est souple; les formes sont nobles et légères. »

La même figure coulée en bronze fut exposée en 1833, et achetée par le ministère de l'intérieur pour le Musée du Luxembourg. On la peut voir actuellement au Louvre, où elle occupe une place d'honneur dans la salle de la sculpture moderne.

La statuette qui appartient à M. Thiers n'est pas une réduction de la statue du Louvre, mais une œuvre nouvelle sur le même sujet. M. Thiers s'était de bonne heure intéressé aux travaux de Rude. Étant ministre, il lui avait confié l'exécution de plusieurs ouvrages, et notamment celle du groupe du *Départ*, son chef-d'œuvre, pour la décoration de l'arc de triomphe de l'Étoile. Il avait désiré posséder une reproduction du *Mercure*. Rude voulut lui témoigner sa reconnaissance en composant une figure originale, qui fut, comme la première, fondue en bronze. La donnée est la même et l'exécution mérite les mêmes éloges. L'artiste en avait conservé un moulage, qui était placé dans son salon. Cette heureuse prédilection de l'auteur pour un ouvrage auquel il ne faisait que rendre lui-même justice l'a en effet sauvé, car, lorsque le modèle eut péri dans les incendies de la Commune, au mois de mai 1871, il a été possible, grâce à ce moulage, de le restituer.

HANS BERNER ET SES FILS.

SCÈNES BERNOISES, PAR J. GOTTHELF [1].

Hans Berner était un honnête boucher, comprenant bien son métier, et de plus un bon homme. Il était aussi très-fort, et quand il allait en campagne, suivi de son chien Schautz (Moustache), il portait sans crainte sa ceinture remplie d'or, sachant bien que trois ou quatre fripons ne réussiraient pas à la lui prendre. Il est vrai qu'une demi-douzaine eussent à peine osé l'attaquer, car, en voyant de loin Hans Berner, on comprenait tout de suite qu'il avait plus de moelle qu'un autre dans les os, tant il était grand et carré, et d'ailleurs sa force était connue au long et au large du pays.

Dans sa jeunesse, il n'avait pas toujours eu la douceur d'un agneau, et plus d'une fois, après s'être querellé et (il faut bien l'avouer) s'être battu le dimanche, il se mettait le lundi en campagne comme si de rien n'était, achetait tranquillement le bétail de ses adversaires de la veille, et redevenait leur meilleur ami. C'est que réellement Hans Berner n'était pas méchant; et, le sachant loyal et serviable, personne ne lui gardait rancune; partout on l'aimait et on le voyait avec plaisir.

Arrivé à l'âge mûr, il ne se battit plus. Il devint un excellent mari et conseiller dans sa ville. Sans doute il n'écrivait pas au mieux, et son écriture ressemblait plus à des pieds de veau qu'à des lettres; mais dès qu'il s'agissait de donner un bon conseil, il n'était pas le dernier. Quand Hans Berner entrait dans une auberge où l'on se battait et où tout était sens dessus dessous, il n'avait qu'à crier de sa voix puissante :

— Ah çà! voyons! ça ne va-t-il pas finir, et faudra-t-il que je m'en mêle?

Et aussitôt la bataille cessait.

Hans Berner était aussi heureux que fort et respecté, non-seulement à cause de sa richesse, à cause de la maison qui lui appartenait, à cause de ses terres et de son argent, mais parce qu'il avait une femme toute brave et tout aimable. C'était une de ces femmes qui, quand leur mari est à la maison, lui sont soumises, et qui, quand il est absent, agissent en son lieu et place et administrent comme si c'était lui-même. Elle était en même temps on ne peut plus affable pour les domestiques et pour les pauvres. Elle soignait parfaitement les premiers, soit qu'ils se portassent bien, soit qu'ils fussent malades, et n'eût pas fait mieux si elle eût été leur mère; et quand un pauvre avait besoin d'un bon bouillon ou d'un morceau de viande pour se rétablir, il savait qui le lui donnerait de tout cœur.

Il venait à la maison beaucoup de gens : les uns pour acheter, les autres pour livrer le bétail qu'ils avaient vendu à Hans Berner, d'autres pour en offrir; et elle les accueillait tous de son mieux, en leur offrant soit un verre de vin, soit la goutte, soit une assiettée de soupe. De cette façon la dépense du ménage était, il est vrai, considérable; mais aussi elle rapportait de beaux intérêts, car chacun prenait plaisir à venir chez Hans Berner, et on lui épargnait ainsi bien des courses inutiles, auxquelles d'autres étaient obligés de se soumettre. Aux villages, plus d'une paysanne s'empressait de faire du café à Hans Berner, parce que ses gens ne pouvaient assez raconter combien sa femme avait été bonne et obligeante pour eux, et comme elle les régalait quand ils allaient chez lui. Or, là où le boucher est assez en crédit pour que la paysanne lui fasse du café, on peut dire que l'étable lui appartient, et qu'aucun autre ne l'y supplantera. Il en était souvent ainsi autrefois, quand les maîtres allaient encore eux-mêmes à la campagne; aujourd'hui qu'ils sont trop fiers pour cela et qu'ils n'y envoient que leurs domestiques, il n'en est plus de même.

Hans Berner avait deux fils pleins d'entrain et de bonnes qualités. Il les aimait et disait souvent qu'il entendait qu'ils devinssent quelque chose de bien, et d'autres gaillards que lui; non qu'il prétendît qu'ils ne dussent pas être bouchers, au contraire. Il tenait sa profession à honneur parce qu'elle reposait sur un fond d'or. Mais il se dépitait d'éprouver tant de peine à dresser ses comptes et à faire sa correspondance, comprenant à peine la moitié des choses au bas desquelles figurait sa signature, aussi mal écrite que s'il l'avait faite avec son coude. Il regrettait aussi, en temps de guerre, quand il était assis derrière sa chopine à causer politique, de ne pas savoir un mot de géographie ni d'histoire.

— Il ne faut pas qu'il en soit de même pour nos enfants, disait-il le soir à sa femme. Il faut qu'un jour ils puissent dire leur mot à propos de tout, et je ne regarderai pas à l'argent que cela coûtera.

Sa femme pensait absolument comme lui, et ne s'inquiétait nullement de ce qu'on aurait à dépenser pour ses garçons. Elle les habillait toujours le mieux possible, en disant qu'ils pouvaient être aussi bien mis que les autres. Hans Berner n'était jamais si heureux que quand ils lui apportaient leurs cahiers, dans lesquels se trouvaient des lettres bien plus belles qu'il n'eût pu les faire; et quand ils lui récitaient le nom des capitales de tous les pays, il s'écriait, ravi de tendresse paternelle :

— Oui, vrai! vous êtes de fameux gaillards, et si Dieu le permet, vous deviendrez de bien autres lapins que moi.

Et il leur jetait l'argent à pleine main, se montrant en tout si prodigue pour les récompenser, qu'il ne mettait jamais en compte les batz ni les kreutzers.

La mère aussi était enchantée de leur voir tant d'instruction; cependant, quand une femme venait lui dire : «Vraiment, madame la conseillère, vous avez les deux plus beaux enfants du monde. Impossible de dire lequel est le plus beau. On ne se rassasie pas de les regarder », sa joie était encore beaucoup plus grande, et le tailleur était appelé tout de suite, et on les attifait de mieux en mieux.

Les deux garçons étaient d'un bon naturel, quoique

[1] Traduction inédite par M. Buchon.

turbulents, et pendant longtemps la tendresse de leurs parents ne leur nuisit en rien. Comme dans une maison d'artisan on a l'habitude d'estimer qu'on a des mains pour faire quelque chose et non uniquement pour mettre des gants, il fallut bientôt qu'ils aidassent leur mère, et aussi qu'ils rendissent quelque service à leur père. Ils aimaient d'ailleurs à être avec lui à la boucherie, l'aidant comme ils pouvaient; c'était leur plaisir de travailler.

Mais bientôt, à propos de certains ouvrages, la mère fut prise de la crainte qu'ils ne gâtassent leurs habits ou leurs mains.

— Laisse cela tranquille, Sameli, disait-elle à l'aîné; tu vas tout salir ton pantalon, et tu ne viendras plus à bout de laver tes mains. Madi (la servante) est là pour faire cet ouvrage-là.

Incalculable est le nombre d'enfants que l'amour-propre ou la sollicitude exagérée de leur mère pour leur toilette, ou pour leur éviter quelque peine, finit par rendre impropres à tout travail utile et soutenu.

Souvent aussi il arriva que, dans leurs querelles avec d'autres enfants, ceux-ci, fort mal appris, reprochaient aux deux enfants leur métier, et de sentir le veau ou la vache, et les renvoyaient auprès des bœufs de leur père, leur véritable place.

Sous ces influences, Sameli et Fritz commencèrent à se soustraire au travail du métier paternel, et, pour cela, ils avaient toujours un prétexte : tantôt un devoir à faire, tantôt leur pantalon à ménager. Non-seulement on ne les voyait plus à la boucherie, mais on sentait qu'elle leur faisait honte; parfois même ils évitaient leur père quand ils le rencontraient, ou faisaient semblant de ne pas le voir, regardaient autre part, et cherchaient quelque chose à terre; et quand le chien de leur père accourait à eux en remuant la queue, pour les lécher de caresses, ils le repoussaient à grands cris et avec des coups.

Leur maison, située dans une rue de derrière, ne leur plaisait plus. Elle leur semblait trop sombre; il n'y sentait pas bon; elle avait trop l'air d'une maison de boucher, et ils demandaient à leur mère pourquoi le père y habitait, au lieu d'acheter une belle maison sur la grande rue, où il faisait si clair.

Le père faisait peu attention à tout cela. Son métier l'occupait trop, et il ne comprenait rien aux directions que pouvaient prendre involontairement ces jeunes caractères. Il se fâchait bien de temps en temps en disant que ses garçons ne voulaient plus rien faire, n'entraient plus à la boucherie et ne tenaient plus à l'accompagner quand il allait en campagne. Mais quand la mère répondait que leurs études leur ôtaient le temps pour toute autre chose, le père se taisait, enchanté après tout de leur envie de s'instruire, et se consolant par l'espoir qu'une fois qu'ils se mettraient au métier, il leur ferait facilement passer leurs lubies.

Le bon Hans Berner ne savait pas que quand le poison de la vanité a une fois envahi le cœur des enfants au point qu'ils rougissent du genre de vie de leurs parents, il est bien difficile de les ramener au goût de leur profession.

La suite à une autre livraison.

LITTÉRATURE DU MOYEN AGE.

COMPLAINTE JUIVE DU TREIZIÈME SIÈCLE.

En 1288, treize israélites furent condamnés à mort par le tribunal de l'inquisition et brûlés sur la place publique de la ville de Troyes en Champagne.

Il parut quelque temps après deux complaintes sur cet événement, l'une en hébreu, l'autre en français. En voici quelques extraits :

PREMIÈRE COMPLAINTE (*hébreu*).

J'ai étendu sur mon corps le cilice et la cendre; car ils ont disparu dans la fumée, les hommes instruits dans le Livre. Ceints d'étincelles, ils n'ont pu donner de rançon pour leur vie.

Plus légers que les aigles sont les fils de mes persécuteurs! Les rejetons que j'ai plantés, mes oppresseurs les ont détruits. « Allez, dirent-ils, dans la flamme ardente! » Et mes enfants hâtèrent leur pas.

Venu au lieu de l'embrasement, l'homme de cœur Isaac fut ému. Il dit : « Que c'est terrible!... »

La préférée de sa mère (son épouse), saisie par la main du bourreau, dans sa piété éprouvée ne détourna pas la tête; elle ordonna qu'on la saisît : « Ne retiens pas ta main! » On la fit sortir et on la brûla.

Enfants aimés, objets des plus tendres soins, les deux frères vinrent dans le feu de ronces. Ils se disaient l'un à l'autre : « Heureux les frères d'être ensemble! » Ils offrirent l'holocauste et accomplirent le sacrifice.

En vain la foule engageait la bru au beau visage : « Vers le dieu étranger tourne-toi, ô vigne fertile! » L'enfant juive a refusé de se soumettre. Ses embrasements sont des embrasements de feu, une flamme de Dieu.

D'un concert unanime ils entonnèrent les cantiques.

DEUXIÈME COMPLAINTE (*français*).

Dieu, prends-nous en pitié! entends nos cris et nos lamentations. Hélas! sans motif, nous avons perdu des hommes de valeur.

Sur la place fut amené Rabbi Içliak Chatelein, qui pour Dieu abandonna rentes et maisons dont il avait grande abondance. Il se dévoua au Dieu vivant, celui qui avait abondance de biens.

La femme d'Içliak, quand elle vit brûler son mari, ressentit une grande douleur; elle poussa un grand cri; elle dit : « Je veux mourir de ta mort, ami; je veux mourir comme toi! »

Là, deux frères furent brûlés, l'un tout jeune, l'autre grand. L'enfant eut peur du feu qui s'attachait à lui, et dit : « Haro! je brûle! » Et le grand le reprend et lui dit : « Tu seras au paradis. »

La bru, qui était belle, dut entendre un sermon. Aussitôt elle se mit à cracher sur eux : « Je n'abandonnerai point le Dieu vivant! Vous m'écorcheriez plutôt. »

D'une commune voix, tous ensemble chantaient haut et clair; on eût dit des gens en fête, emportés par l'ivresse de la joie. Leurs mains étant liées, ils ne pouvaient danser d'allégresse. Jamais on ne vit gens si vivement marcher.

Il y eut aussi un brave homme qui se prit à se lamenter grandement. Il disait : « C'est pour ma nation que vous me voyez au désespoir, ce n'est pas pour mon corps. »

Il se livra au feu sans hésiter. C'était Rabbi Simon Sopher, qui savait si bien parler.

Les prêcheurs vinrent sermonner Isaac Cohen pour le convertir à leur foi, ou sinon il devait se résoudre à périr. Il dit : « Pourquoi tant tarder? Pour Dieu je veux mourir. Je suis Cohen (prêtre) et veux lui faire offrande de mon corps. » (¹)

RHONE ET SAONE.

COMPENSATION DES EAUX.

La nature a fait entre ces deux rivières une sorte d'ingénieuse compensation, comme pour réduire, en hiver et en été, la trop grande affluence des eaux et diminuer les chances d'inondation qui ne sont cependant encore que trop fréquentes. Le Rhône, sortant du mont Saint-Gothard, reçoit en se rendant au lac de Genève les tributs de 257 glaciers, tributs d'autant plus considérables que les chaleurs de l'été sont plus fortes; mais, par contre, une température élevée produit généralement la sécheresse dans le bassin de la Saône, alimentée par les eaux pluviales. Il résulte de ces circonstances, qu'après la réunion des deux rivières en été le niveau se maintient à une hauteur modérée, la Saône amenant moins d'eau précisément lorsque le Rhône en fournit davantage. Dans l'hiver, c'est l'opposé : les pluies font monter la Saône, tandis que les glaciers, saisis dans les montagnes par le froid, s'ac-

(¹) Voici le couplet en vieux vers français :

Prechors vinrent R. Içhac Cohen rekerir :
Ki se tornat vers lor creace o il ki kevauret perir.
Idit : Ké avé tant? Je vol por Gé morir;
Je sui Cohen e ofrande de mon cors vos ofrir.

croissent et retiennent les produits des neiges, qui ne laissent échapper vers le Rhône que de minces filets d'eau.

Ainsi se règle à peu près, d'une manière convenable, par l'union du Rhône et de la Saône, ce magnifique fleuve qui descend de Lyon à la Méditerranée, et dont le lit, pendant l'hiver, est principalement rempli par la Saône, tandis que, durant l'été, c'est principalement le Rhône qui l'entretient dans son utile et splendide abondance.

LE CHEVAL DE BANKS.

Le docteur Donne, poëte satirique anglais de la fin du seizième siècle, parle d'un cheval appartenant à un nommé Banks, et qui fit beaucoup de bruit dans le monde à cette époque. Ce n'est pas le seul ouvrage où il en soit question, ainsi que nous l'apprend Payne Collier dans la troisième conversation de son *Décaméron poétique*.

Morton. — On trouve, dans nos anciens écrivains, des allusions fréquentes à Banks et à son singulier cheval.

Elliot. — Quoi donc? ce cheval était-il une sorte de « cochon savant », de « chien intelligent », ou « d'éléphant qui raisonne » ?

Morton. — Oui. Seulement ce cheval dut paraître d'autant plus merveilleux alors qu'on ne s'était pas encore beaucoup occupé de l'éducation des animaux; cependant, à en juger par le concert d'éloges dont le cheval de Banks fut l'objet, et par tout ce qu'on rapporte de ses faits et gestes, on peut croire qu'il était très-supérieur à Toby et à Munito (1).

Bourne. — Il serait, en effet, très-long d'énumérer tous ses talents. Dekker, dans son *Satiromastix,* dit, par exemple, que le cheval de Banks était jongleur, joueur de gobelets, qu'il montait jusqu'au sommet de la cathédrale de Saint-Paul. On ajoute même, dans les *Jests* de Peele, qu'il jouait du luth.

Elliot. — Ce dernier trait surpasserait assurément tout ce que l'on a vu de nos jours en ce genre. J'ai peine à imaginer un cheval tirant des sons d'un si délicat instrument.

Bourne. — Le luth était un instrument fort à la mode, et il ne manquait pas de professeurs pour enseigner à en jouer... Permettez-moi de mettre sous vos yeux un petit pamphlet de treize feuillets qui se rapporte à Banks et qu'on a vendu, il y a quelques années, à Gordonstown, au prix d'une guinée (25 francs) par feuillet.

Elliot. — C'est là quelque chose de presque aussi surprenant que le cheval lui-même, et ce prix est supérieur peut-être à ce que valait l'animal... mais, excusez-moi, et veuillez continuer.

Bourne. — Le titre de l'opuscule est : « *Maroccus extaticus,* ou le Cheval bai de Banks en extase. Joyeux discours sous forme de dialogue entre Banks et sa bête, *anatomisant* certains tours et abus de notre temps, etc. 1795... »

Morton. — *Maroccus* était donc le nom du cheval?

Bourne. — On l'appelait *Marocco,* et en latin *Maroccus.* Vous remarquerez, à l'une des pages, une gravure sur bois représentant une sorte d'assaut d'armes entre l'animal et son maître; à leurs pieds est une paire de dés pour indiquer sans doute que le cheval savait en jouer.

Morton. — J'aimerais assez à connaître quelque chose de cette conversation où l'on « anatomise » certains tours et abus du temps.

Elliot. — Ce doit être curieux et amusant.

(1) Nous ne savons ce qu'était ce *Toby;* mais nous avons beaucoup entendu parler du chien Munito dans notre enfance. Il était surtout célèbre pour son habileté à jouer aux dominos.

Bourne. — Vous pourriez être désappointé : je l'ai été en la lisant. Toutefois, quelques passages mériteraient d'être cités. En voici un où *Marocco* fait la critique de certains puritains hypocrites de son temps : — « Je vous dirai, mon maître, et c'est la pure vérité, ce que je sais d'un marchand de cette ville. Il avait une Bible sur le bord de sa boutique, et un jour il vendit (à fausse mesure) trois aunes de satin à un gentilhomme et se parjura au moins trois fois en les vendant, quoiqu'il eût le livre saint ouvert devant lui et qu'il y eût lu les Proverbes de Salomon quelques instants auparavant. »

Morton. — Cela me rappelle ce que Cowley fait dire à une puritaine de défunt son mari dans le *Tailleur de la rue Coleman :* « C'était, dit-elle avec simplicité, c'était, je suis bien obligée de l'avouer, un vrai coquin quand il ne s'agissait que d'affaires d'homme à homme; mais vis-à-vis de Dieu il a toujours été sincère, fidèle et très-fervent... »

Bourne. — On rapporte que, plusieurs années après, le pauvre *Marocco* et son maître furent brûlés vifs tous deux, en Portugal, comme convaincus d'intelligence avec le diable. Sir W. Raleigh, dans son *Histoire du monde,* semble avoir eu le pressentiment de ce triste dénouement, lorsqu'il écrivait à propos des « divers genres de magies défendues » : — « Certainement si Banks avait vécu dans les temps anciens, il eût humilié tous les enchanteurs du monde, car le plus fameux d'entre eux tous n'eût jamais réussi à donner à aucune bête l'instruction qu'il a su donner à son cheval. »

AIGUILLE A CROCHET.



Aiguille à crochet de la fin du seizième siècle. (Collection de M. Delaherche.)

Cette aiguille, d'un si charmant travail, est en ivoire : la collerette seule est en argent. On ne doute point que ce ne soit l'œuvre d'un artiste français, bien qu'on ne puisse se hasarder à citer un nom.

L'ONDÉE.



Une Ondée, tableau par Von-Thoren. — Dessin de Jules Lavée.

« Allons, Jeannette, vite debout! il est l'heure de conduire les bêtes aux champs! » a dit la fermière. Et Jeannette a jeté à la hâte sa mante brune sur ses épaules, elle a mis dans sa poche le pain de son déjeuner, et elle est allée ouvrir la porte de l'étable. La mère vache l'accueille avec un beuglement de satisfaction; elle sait ce que présage la visite de Jeannette à cette heure matinale : une promenade au grand air, et des rameaux tendres et de l'herbe verte à brouter. Elle sort, et son petit veau la suit en chancelant un peu sur ses jambes encore faibles.

L'herbe est un peu dure pour lui, et il lui préfère le lait maternel; mais l'univers lui paraît un spectacle bien merveilleux, et il ne se lasse pas de le contempler de ses grands yeux étonnés. Quant au mouton, qui marche auprès d'eux, il tond par ci par là sur sa route quelques brindilles, sans penser à rien, comme c'est l'habitude des moutons.

Le ciel est bleu, l'air est léger; les rameaux allongent leurs minces réseaux noirs entre les feuilles transparentes, les premières feuilles du printemps, qui forment comme un brouillard de verdure autour des branches.

« Quelle belle journée! » se disent les habitants de la ville, heureux de s'en aller à leurs affaires sans avoir besoin de se charger d'un parapluie.

« Quelle sécheresse! pense en soupirant la fermière debout sur le seuil de sa porte. Si cela continue, comme les foins vont être maigres, et comme les blés vont sécher sur pied! »

Quelques flocons blancs paraissent à l'horizon; ils montent, grandissent, se groupent, s'amoncellent; les voilà qui deviennent gris, puis noirs, et qui cachent le soleil. Le citadin sorti sans parapluie les regarde d'un air soupçonneux, et murmure entre ses dents : « Nous pourrions bien avoir de l'eau! » — « Quelle bénédiction! voilà une bonne ondée! » s'écrie la fermière, dont le visage s'épanouit.

De larges gouttes tièdes tombent de plus en plus pressées; le jeune feuillage plie sous leur poids et gémit avec un doux bruit. La pluie augmente, raye au loin le ciel et voile tout le paysage; la terre sèche et poudreuse des champs la boit avec avidité; les herbes se relèvent et reverdissent à vue d'œil, et les bourgeons, qui n'osaient pas s'entr'ouvrir sous les brûlants rayons du soleil, se développent et déplient leurs petites feuilles satinées. Le voilà rempli d'eau, le sentier par où Jeannette conduit ses bêtes! La vache lève lentement ses pieds lourds et choisit son chemin; par moments, elle dresse la tête et dilate ses naseaux pour aspirer la fraîcheur. Le veau enregistre dans sa cervelle une merveille de plus, et le mouton trouve que l'herbe a meilleur goût qu'avant l'ondée. Le sentier descend, sinueux et rocailleux, vers la prairie; l'eau y ruisselle comme un torrent : chaque creux forme un petit lac, chaque pierre une cataracte en miniature, et tout cela brille comme des diamants, quand le soleil se montre entre deux nuages. Jeannette se coiffe de sa mante et cherche à garantir sa tête et ses épaules. Précaution inutile! Sous la pluie persistante, la mante sera bientôt transpercée; mais Jeannette ne se plaindra pas. Pendant que le citadin, grelottant sous la porte cochère où il a cherché un abri, maugrée et maudit l'averse, la pauvre fille des champs la supporte gaiement. Elle sait ce que promet cette pluie : la récolte abondante, l'aisance et la joie à la ferme, du blé plein les greniers, du foin en hautes meules entassées; le pain de l'année assuré pour toute la maison, et pour elle, la petite bergère, un beau fichu rouge et des sabots neufs pour danser le dimanche sur la place du village. Car la fermière est généreuse quand elle a le cœur content, et elle aime à voir autour d'elle des visages joyeux.

Jeannette pense à tout cela, et elle ne se plaint pas de la pluie; elle sait supporter un petit mal pour un grand bien. Combien de gens, qui se croient très-raisonnables, n'ont pas la sagesse de Jeannette!

PREMIÈRES IMPRESSIONS
A LA VUE D'UN CHEMIN DE FER.

Il existe encore un grand nombre de nos contemporains qui ont assisté à l'ouverture des premiers chemins de fer construits en France. Mais ils vont devenir de plus en plus rares, et ceux qui, aujourd'hui, ne s'étonnent plus de cette prodigieuse invention, dont les avantages leur paraissent tout naturels, ne peuvent que difficilement imaginer ce qu'ont été nos impressions à la première vue d'un chemin de fer. La lettre suivante d'une dame anglaise, écrite en décembre 1829, leur en donnera quelque idée (1) :

« Mercredi dernier, un exprès vint nous annoncer qu'on pourrait visiter ce jour-là le chemin de fer de Prescot, et qu'on éclairerait le lendemain le tunnel de Liverpool. Nous partîmes donc aussi vite qu'il nous fut possible, et nous allâmes en voiture jusqu'à ce chemin de fer, où nous trouvâmes la merveilleuse locomotive passant comme le vent. Pour nous, qui sommes étrangères à ces nouvelles découvertes et qui ne pouvons comprendre les descriptions qu'on nous en fait, la nouveauté du spectacle est extraordinaire : elle frappe vivement notre esprit. Voilà donc cette machine qui transportera des voitures, des marchandises, des personnes, toutes choses, de Liverpool à Manchester, à trente milles à l'heure.

» Lorsque vous êtes sur la voie, et que vous regardez arriver la locomotive, l'effet de la rapidité est tel qu'elle ne semble pas approcher, mais s'agrandir et devenir plus distincte, comme une figure de fantasmagorie.

» Ce jour-là on ne voulut pas atteler de vagon pour les voyageurs, car il ne s'agissait que d'essayer la machine neuve; mais rien qu'à la voir s'élancer en sifflant on éprouvait une grande émotion.

» Le lendemain, nous partîmes pour le tunnel, qui est à l'extrémité de la voie ferrée. C'est une voûte longue d'un mille et quart, creusée sous la ville de Liverpool, et se terminant aux docks. Nous étions environ vingt. Nous allâmes voir d'abord les voitures du chemin de fer qu'on apprêtait. Elles ressemblent à des omnibus : chacune d'elles est un grand vagon avec un coupé aux deux bouts, quelques-unes peuvent contenir vingt personnes, d'autres trente. Il y a également des fourgons pour les porcs, le bétail, la marchandise, et des plates-formes posées sur des roues où l'on peut faire transporter une voiture tout attelée, comme sur un bateau.

» On reste immobile, et l'on se trouve transporté trente milles plus loin, comme par le tapis des contes de fées.

» Ce fut ainsi qu'une légère impulsion nous emporta, la vitesse du mouvement n'étant sensible que par la force du courant d'air et la rapidité avec laquelle nous passions devant les lampes.

» Jamais je n'ai rien éprouvé d'aussi étrange; jamais je ne me suis sentie aussi plongée dans la magie, l'enchantement, et comme entourée de forces et de puissances inconnues.

» Moins de trois minutes après avoir franchi, après la campagne, le tunnel, nous nous trouvons dans les docks de Liverpool. La première impression du jour fut très-belle, et il était vraiment étourdissant, après un mouvement si rapide, de s'arrêter subitemement on ne savait où.

» Descendus de vagon, nous rentrâmes dans notre voiture, qui avait été transportée avec nous, et bientôt nous nous surprîmes à murmurer contre les chemins macadamisés et nos dix milles à l'heure. Mon mari se lamentait à la pensée d'être déjà parvenu à l'âge de cinquante ans au début d'une telle découverte. »

23 Juin 1831.

« L'admirable temps qu'il faisait lundi m'engagea à prendre place sur une des voitures découvertes du chemin de fer. Nous y arrivâmes une heure trop tôt; mais, n'ayant pas encore vu le nouvel aménagement, j'étais désireuse

(1) Extrait des *Memorials of a quiet life*, et de la correspondance de deux sœurs.

d'examiner les voitures et les locomotives. Nous partîmes à dix heures. Il y a trois voitures ouvertes qui sont séparées intérieurement et garnies de coussins. Lorsqu'elles sont vides, elles paraissent très-engageantes, mais, une fois remplies, on s'y trouve exposé à des inconvénients inévitables. J'avais, par exemple, un voisin d'un embonpoint insupportable, qui se levait et se rasseyait à chaque instant, jusqu'à ce que quelqu'un se fût avisé de raconter l'histoire d'un homme qui s'était tué un des jours précédents pour avoir voulu se tenir debout dans cette même voiture, contrairement aux conseils qu'on lui avait donnés; il était tombé en arrière par-dessus le bord. En entendant ce récit, mon voisin se calma un peu.

» La voiture contenait vingt-quatre personnes. Nous étions cent cinquante dans le train. En somme, je ne trouve pas cette manière de voyager à ciel ouvert très-attrayante. On ne voit en avant et en arrière que les voitures des deux côtés. Le bruit est assourdissant, le mouvement agaçant, et, sans tenir compte de l'atmosphère de Manchester qu'on emporte avec soi, et qui n'est pas épurée, comme sur le bateau, par la brise de mer, on est exposé à recevoir dans les yeux des particules de charbon ou de poussière de fer.

» Dans les voitures fermées, on évite en partie ces désagréments. Tout est aussi bien organisé que possible, mais pour moi, qui déteste la confusion et la presse, ma voiture me paraît préférable. Je sens cependant qu'il est presque mal et ingrat de parler peu respectueusement d'une invention aussi extraordinaire. Les progrès rapides de la contrée que traverse le chemin de fer sont bien curieux; de toutes parts voici des maisons qui s'élèvent. »

7 Juillet 1831.

« Nous avons pris le chemin de fer pour revenir de Saint-***, mais en choisissant une voiture fermée. Un homme a été tué dans notre train, mais nous n'en avons rien su au moment même, quoiqu'il y eût eu un arrêt d'une minute, mais pour nous sans cause apparente. On ne se doute pas plus de ce qui se passe dans une autre partie du train que si l'on en était à ccnt lieues. »

MENU D'UN REPAS
AU QUINZIÈME SIÈCLE [1].

Le festin dont on va lire le menu eut lieu le 10 février 1482, dans la ville de Gand. Il fut offert par le marquis Josse de Trazegnies à Maximilien d'Autriche.

On a les noms des convives, mais ils n'ont point de célébrité. « Ils furent assis à la table de mondit sieur le duc qui contenoit environ 14 pieds de long et plus de 4 pieds de large.

» Et fut le service par ordre tel que s'ensuit. »

Le premier service.

Sallade de verdure menue coupée, et pardessus carotte et raimponse tant bien taillées et assis (disposées) que sembloit painture. Et tout de mesme au milieu des plats, dont il y avoit de chacun metz deux pour la table de monseigneur, estient ses armes tant bien faits qu'on ne pourroit mieux.

Item. Capons au vin bastard et prones de Damas, — Pertris (perdrix) à la trimouillette, — Pieds de mouton à la froide saulge, — Cynes par quartiers au potage, — Mouton as racines, — Les menus droits (abattis) des chines (cygnes), — Espolles de mouton rosties chauldes et verdelettes, — Pouchins farsis, — Oiseaux de rivière à la dodine, — Paste de venaison à la mode d'Angleterre, — Venaison au potage.

Orenges, — Limons, — Camelines, — Olives.

[1] Sur les REPAS, voy. les Tables.

Le second service.

Cappon aux orenges, — Lapins au saupiguet (? saupiquet), — Cappons au blanc menghier, — Langhues de bœuf à la saulce chaude, — Venoison de sangler au potage, — Aygneau rosti, — Faisan rosti, — Pertris rostis (neuf en chacun plat), — Pastes de chappons de bruyéres, — Pastes de pans, — Liévre rosti.

Orenges (en) rouelles bien chucrées, — Saulce verde, — Poivrade, etc.

Le tiers service.

Hures de sanglers, — Chappons pellerins, — Tetines de haches (? hases) à la poure de duc (*sic*), — Oiseaulx de rivier à la saulse madame, — Pastes de lapins, — Petits oiseaulx de rivier rostis de broche en bouce. — Lapreaux rostis, — Cynes rostis, — Pastes de venaison, — Pans rostis, — Grand pieches de char sallée de bœuf.

Orenges, — Moustardes chucrées et aultres saulces, etc.

Le quart service.

Tartes et flans, — Pronnes de Damas confites, — Crespes et Laitues et Ruissoles, — Tartelettes de raisin de Corinthe à la moulle de bœuf, — Dades (Dattes) confites, — Tailli d'Engleterre, — Paste d'amande, — Confitures, — Amandes chucrées, — Bellées (*sic?*) chucrées, — Roisins de Corinthe bien lavés et chucrés. — Grains de pomes de Grenades?

Issue.

Et pour issues, ypocras et le mestier (accessoire ordinaire).

Il fault savoir que desdites gellées chucrées, pastes d'amande, tailli d'Engleterre et confitures, y eut de plus de 20 manières fetes de toutes couleurs les mieux et les plus nouvellement que l'on se peult aviser. Si commes aulcune gellées de chucres fetes en guise de chasteaux, assis (établis) sur haulte motte verde.

Item. A l'entour de la motte y avoit poisson vif naigant soubs la gellée.

Item. En aultres plats y avoit grans navires a hunes faictes a fachon (de) karaques, lesquelles etoient de confitures et pastes damande dorrées et coulourées, ainsi qu'il appartenoit. Lesquels navirs semblient estre en une eaue engellée qui estoit de gellés blancs sous laquelle aussi on veoit naigier les poissons vifs.

Item. En y avoit aultres plats fais en guyse de lyons enchaînés de chaînes d'or... le tout fait de viande succhê (? séchée) et par tout dorures où il appartenoit.

Item. D'aultres plats fais en guyse de gypechières de diverses fachons desquelles gypechières tomboient pièches d'or de même semés p(ar) tout le vuint (vide) des plats.

Item. En d'aultres plats y avoit grand roses(?) desdites viandes très bien fetes.

Item. En d'aultres plats y avoit tours par ou partient (sortaient) fontaines et buses gectans (jetant) ypocras qui se recueilloit en la fachon d'un petit bacq tellement coposé que ladite fontaine eut incessamment courrut mais que (encore que) l'on ne l'eust pas touchée.

ÉTUDES CÉRAMIQUES.

Suite. — Voy. p. 60, 163.

FAIENCES DE PARIS, SAINT-CLOUD, SCEAUX.

Paris a été un centre important de fabrication céramique, et cependant nous ne possédons pas de documents certains sur les manufactures qui y furent établies, au moins depuis Bernard Palissy et ses continuateurs, jusqu'à la dernière moitié du dix-huitième siècle; il y a là, dans l'histoire de la poterie, une importante lacune à combler.

Le seul titre officiel du dix-septième siècle que l'on possède est une autorisation donnée, suivant lettres patentes datées de 1664, à un sieur Claude Révérend, bourgeois de Paris, qui demandait à faire des faïences et *imitations* de porcelaines orientales, et à introduire en France les marchandises déjà fabriquées en Hollande, où il avait long-



Faïence de Saint-Cloud. — Saladier avec attributs de profession. — Dessin d'Édouard Garnier.

temps été établi comme potier, et où, disait-il, il était parvenu à *surprendre* les meilleurs procédés employés dans ce pays.



Faïence de Saint-Cloud. — Pot-pourri.

Il est très-difficile de distinguer les produits de Révérend de ceux de Delft, et, à part quelques pièces représentant divers personnages accompagnés d'inscriptions françaises : *le Marchand ambulant*, *le Violon de campagne*, *la Comédienne*, etc., nous ne connaissons que trois plats que l'on puisse lui attribuer avec quelque certitude ; deux portent le chiffre et l'écu de Colbert, le troisième est aux armes de France. Ces plats, d'un bleu doux légèrement bouillonné, sont décorés d'une façon charmante dans le meilleur style japonais : l'un d'eux figurait à la remarquable Exposition de Blois ; les autres appartiennent au Musée céramique de la manufacture de Sèvres.

A la fin du siècle dernier, les documents deviennent plus positifs : on connaît les noms de plusieurs potiers, établis, à cette époque comme aujourd'hui encore, dans la rue de la Roquette, au faubourg Saint-Antoine ; mais la plupart de leurs produits ne se distinguent par aucun caractère particulier et se confondent avec ceux de Rouen, qu'ils imitent d'une façon grossière et auxquels ils sont de beaucoup inférieurs.

Nous nous bornerons à citer le nom de *Digue*, qui a fabriqué plusieurs faïences remarquables, entre autres de magnifiques vases armoriés faits pour l'abbaye de Chelles dont Louise-Adélaïde d'Orléans était abbesse, et celui d'*Ollivier*, qui pendant la période révolutionnaire produisit des *faïences patriotiques* lourdes et grossières, brunes à l'envers et pouvant *aller au feu*. Ollivier est en outre l'auteur d'un poêle représentant la *Bastille*, qu'il offrit à la Convention nationale, et que l'on peut voir aujourd'hui au Musée de Sèvres ; il est signé en toutes lettres : *Ollivier, Fb St Antoine, Paris.*

Saint-Cloud produisit aussi des faïences qui, comme celles de Paris, procèdent de l'imitation rouennaise. On ne peut guère affirmer, faute de preuves suffisantes, l'existence de diverses fabriques ; il est toutefois certain

qu'il y eut plusieurs phases bien distinctes dans la production de ces faïences. C'est à Saint-Cloud, en effet, qu'un habile céramiste, Chicaneau, fabriqua non pas peut-être la première porcelaine tendre, — l'honneur de cette découverte doit être attribué à Poterat, de Rouen, — mais établit la première manufacture importante de cette porcelaine aujourd'hui si recherchée. Or, des documents officiels datant de la fin du dix-septième siècle prouvent que Chicaneau, avant de faire de la porcelaine, était fabricant de faïence, et c'est à cette époque, ou quelques années après, qu'il faut faire remonter les rares pièces que possèdent nos collections, et dont l'assiette donnée par M. Édouard Fleury au Musée de Sèvres est un des types les plus parfaits. Cette assiette, d'une très-belle ornementation originale, quoique rappelant la disposition des décors rouennais, est marquée $\frac{\text{S}^{\text{t}}\text{ C.}}{\text{T}}$, c'est-à-dire *Saint-Cloud, Trou.* Ce dernier nom est celui du successeur de Chicaneau dont il avait épousé la veuve; il marquait également ainsi les porcelaines qui sortaient de sa manufacture.



Faïence de Sceaux. — Soupière. — Dessin d'Édouard Garnier.

Que la fabrication ait dégénéré ou qu'une ou plusieurs autres manufactures se soient établies à Saint-Cloud, nous ne pouvons rien affirmer encore; ce qui est positif, c'est que les produits aussi parfaits que l'assiette mentionnée plus haut furent rares et firent place bientôt à une faïence plus lourde, plus grossière, mais conservant néanmoins une certaine originalité dans son décor, emprunté à Rouen et peint en bleu un peu foncé entouré d'un trait noir.

On paraît surtout avoir fait à Saint-Cloud des faïences *sur commande,* rappelant, outre les inscriptions dont elles étaient chargées et qui donnaient les noms des destinataires, la profession de ces derniers par la figuration des outils dont ils se servaient. Le saladier que nous reproduisons, destiné à un chirurgien du régiment des Suisses, en est un des plus curieux spécimens; on retrouve également sur plusieurs pièces les outils des vignerons, des tonneliers, des charpentiers, etc.



Faïence de Sceaux. — Assiette.

C'est aussi à Saint-Cloud que l'on fabriquait la poterie destinée aux résidences royales. Nous donnons le dessin d'un *pot-pourri* (¹) fait pour Trianon et marqué d'un T; d'autres pièces sont marquées d'un C (Chantilly) ou de trois couronnes royales. On ne sait rien de certain sur l'époque où cessa la fabrication des faïences à Saint-Cloud.

Parmi les autres manufactures des environs de Paris, nous citerons seulement celle de Sceaux, fondée au milieu du siècle dernier et qui subsiste encore aujourd'hui. Placée sous la protection de la duchesse du Maine, et plus tard sous celle du duc de Penthièvre, grand amiral de France, cette manufacture, dirigée d'abord par Chapelle, *démonstrateur en chimie* et membre de l'*Académie royale des sciences*, et ensuite par Richard Glot, sculpteur habile, produisit des faïences extrêmement remarquables, d'une pâte fine enrichie de moulures et de reliefs, et décorées avec beaucoup d'art de figures et d'arabesques rehaussées d'or. La petite soupière oblongue et l'assiette dont nous donnons les dessins sont certainement deux des produits les plus élégants et les mieux réussis de cette fabrication exceptionnelle.

Glot, qui avait eu l'honneur d'être choisi par tous les industriels ses confrères pour présenter à l'Assemblée nationale leurs doléances au sujet du traité de commerce conclu entre la France et l'Angleterre quelques années auparavant, traité qui avait porté un coup si fatal à l'industrie céramique, céda, en 1794, la manufacture de Sceaux à Antoine Cabaret; mais avec lui cessa la période de production artistique : on ne fit plus que très-peu de faïences décorées, et bientôt même on suspendit entièrement cette fabrication pour ne plus livrer au commerce que des faïences blanches usuelles.

Sceaux a marqué ses produits de l'*ancre* du duc de Penthièvre, et aussi du mot *Sceaux*, imprimé en bleu à la vignette et accompagné ou non de l'ancre.

La suite à une autre livraison.

(¹) On désignait sous le nom de *pot-pourri* un vase percé de trous destinés à recevoir des tiges de fleurs d'essences et d'odeurs différentes; l'extrémité de ces tiges était soit trempée dans de l'eau, soit, le plus souvent, enfoncée dans du sable fin humide.

THOMAS ARNOLD.

Suite. — Voy. p. 214, 258, 297.

Effrayé d'une liberté qui, à Rugby, lorsqu'il y arriva, touchait à la licence, Arnold pensa d'abord à changer le système, révolution hasardeuse et d'un succès douteux. Des enfants d'âges divers, abandonnés à eux-mêmes une grande partie du jour, formant une société indépendante, exerçaient nécessairement les uns sur les autres une influence autrement puissante que ne pouvait l'être celle des maîtres, eussent-ils été dix fois plus nombreux. En présence de droits établis par l'usage, revendiqués par les élèves, il résolut de faire de l'obstacle un moyen. Pour extirper le mal à sa racine, il était nécessaire d'élever le niveau moral, d'opposer à l'affectation d'une fausse virilité un mâle courage, de remettre en honneur ce qu'on vilipendait, d'établir nettement les marques distinctives du bien et du mal. Le docteur était soutenu par le désir d'introduire de nobles principes d'action dans des régions où ils n'avaient pas encore pénétré. De là sa coutume de traiter les jeunes gens en êtres raisonnables et responsables, leur apprenant à se respecter par le respect qu'il leur montrait, en appelant à leur conscience et s'en remettant à elle. Le mensonge était honni et puni sévèrement comme une des plus graves fautes. Si le menteur persistait, il était chassé de l'école. Toujours sur l'éveil contre ce vice corrupteur, le principal réprimait à l'instant toute tentative d'excuse, toute assertion persistante. « Vous le dites, cela suffit; je vous crois. » Il en résultait un sentiment général qui se traduisait ainsi : « Ce serait une grande honte de mentir au docteur; il nous croit toujours. » Quand il parlait aux élèves réunis, soit le matin pour la prière, soit dans les cas particuliers qui exigeaient sa présence, il exprimait sa satisfaction d'être à la tête d'une école où dominait la droiture. Il insistait sur la foi qu'il avait dans l'honneur des élèves et sur la bassesse qu'il y aurait à en abuser. Cependant un jour de sérieux mécontentement, il disait : « Est-ce là une maison chrétienne? S'il me faut gouverner par la contrainte et par la force, s'il me faut descendre au rôle de geôlier, je donne sur-le-champ ma démission! » On savait que ce n'était pas une vaine menace, et la crainte de le perdre faisait rentrer les plus mutins dans l'ordre. Il relégua autant que possible les punitions corporelles sur l'arrière-plan, sans cependant les abolir. « On doit rougir de la faute, non du châtiment; c'est une expiation qui, noblement acceptée, n'a rien qui avilisse. »

La sixième classe (¹), composée de trente élèves, les aînés de l'école et les plus instruits, offrant par leurs progrès les meilleures garanties comme application et comme caractère, devint la base sur laquelle il appuya son système de réforme. Centre de cette jeunesse intelligente et mobile qu'il enseignait directement, il l'eut bientôt formée à son image; il la groupa autour de lui, la logea dans son intérieur, et en tira les préfets (*monitors* et *præpositors*), auxquels il délégua une large part d'autorité, moyen efficace de créer le respect pour la supériorité morale et intellectuelle. Il s'efforça de leur faire comprendre qu'ils étaient ses aides et ses collaborateurs dans la grande tâche qu'il avait entreprise; qu'ils avaient, ainsi que lui, une haute responsabilité et un profond intérêt à la prospérité réelle de l'école. « Vous devez, leur disait-il, vous considérer comme l'état-major de l'armée, dont la moindre défaillance serait une lâcheté. Tant que j'aurai confiance dans la sixième, il n'y a pas de poste en Angleterre que je voulusse échanger contre le mien. »

Nommé chapelain sur sa demande, il renonça aux honoraires de ce grade. Principal de l'école, professeur de la classe supérieure, pasteur à la chapelle, il s'empara de toutes les sources d'influence; mais les plus fécondes étaient sa vie, son caractère, sa foi évangélique. Ses allocutions, le dimanche, aux élèves assemblés, ne duraient qu'un quart d'heure, vingt minutes au plus. « Il est difficile », dit son éloquent et érudit biographe, Arthur Stanley, doyen de Westminster, ancien élève de Rugby, « de décrire l'attention que prêtaient à ses discours les plus jeunes et les plus vieux élèves. Bien des années se sont écoulées depuis, et beaucoup d'entre eux ne peuvent rien retrouver dans leurs souvenirs qui leur ait laissé une impression aussi profonde, aussi durable, que ces courtes conférences, pendant lesquelles, assis devant la chaire, les yeux fixés sur le maître, on aspirait pour ainsi dire chacune de ses paroles. » C'est qu'elles étaient animées d'un souffle vivifiant. Il avait l'art d'enflammer les âmes pour l'idéal du devoir.

Les professeurs lui étaient aussi de précieux auxiliaires. Il avait relevé leur dignité en les appelant à faire partie d'un conseil où il les consultait sur certains points de discipline, sur certaines parties de l'enseignement, les laissant libres de donner leur avis, de proposer les mesures qu'ils jugeaient utiles, pourvu qu'elles ne fussent pas en opposition avec le principe fondamental de l'école. Il leur

(¹) C'est la première de nos lycées.

ménageait du temps pour lire et se perfectionner, toujours dans l'intérêt de l'institution. Préoccupé de la modicité du salaire, il attribua exclusivement aux maîtres les plus dignes le privilége de recevoir chez eux des élèves, dont le nombre et la pension étaient réglés par lui. Il abolissait en même temps la coutume qui s'était introduite parmi les professeurs ecclésiastiques d'adjoindre à leurs chaires le service de cures paroissiales. Devenus pasteurs du jeune troupeau confié à leurs soins, ils lui devaient protection, affection, dévouement; et, sous l'inspiration du principal, ils le dirigeaient dans la voie qu'il avait tracée. L'école s'incarnait ainsi dans l'homme; Rugby, c'était Arnold.

Les honneurs universitaires de ses élèves furent considérables, et dépassèrent ceux des autres écoles. Il en était bien aise, mais n'y attachait pas une importance excessive. Il veillait à ce qu'on n'en fît pas le but de l'éducation. Il revenait souvent sur les curieuses alternatives d'intelligence et d'incapacité qui, chez les jeunes gens, semblent défier tout calcul et tout effort humain. Un *piocheur* était toujours encouragé par lui. Une fois, à Laneham, il se départit de cette règle, et, perdant patience, il parla sévèrement à un travailleur un peu obtus. L'écolier, tout surpris, le regarda et lui dit : « Pourquoi vous fâchez-vous, Monsieur? En vérité, je fais ce que je peux. » Revenant là-dessus, longtemps après : « Je ne crois pas, disait-il, avoir de ma vie été plus confus; je n'ai jamais oublié ce regard et ces mots. »

Quant à la direction intellectuelle, il fut le premier maître anglais qui, dans les écoles publiques, attira l'attention sur la valeur historique, politique et philosophique de l'étude des langues vivantes. Il l'introduisit à Rugby, en même temps que l'histoire moderne et les mathématiques; innovations qui furent louées et blâmées avec exagération. Il donna une grande impulsion aux lectures variées, au goût des élèves pour la géologie, et pour la science en général, sans cependant surcharger les programmes.

Toutes les semaines, il consacrait deux jours à entendre l'une après l'autre chaque classe. Ces examens généraux excitaient chez tous les écoliers un vif intérêt; ils étaient frappés de la façon dont l'examinateur tirait d'eux tout ce qu'ils savaient et les obligeait à s'en rendre compte; mais la sixième resta surtout l'objet de sa prédilection. Ceux qui y ont passé ont encore présents son regard, lorsque, avant de commencer, il parcourait des yeux le cercle, son attitude ferme et douce, l'accent aimable et gai du « merci » qui suivait une réponse heureuse, la sévérité de sa physionomie lorsque, levant ses majestueux sourcils, il disait : « asseyez-vous, » aux moins prompts, aux moins zélés.

Sa méthode consistait à éveiller l'intelligence de chacun en particulier. De là son habitude d'enseigner en questionnant. Règle générale : il ne donnait jamais d'informations qu'en récompense d'une bonne réponse. Ses explications étaient lucides et courtes, juste assez pour résoudre la difficulté, pas plus. Ses questions attiraient l'attention de l'élève sur le point essentiel, et lui montraient l'exacte limite de ce qu'il savait ou ne savait pas. A mesure qu'ils avançaient, il cultivait chez tous l'habitude de recueillir les faits, de les exprimer avec clarté, de les comparer entre eux, d'en dégager les principes et les conséquences. «Vous venez ici, leur disait-il, non pour lire, mais pour apprendre comment il faut lire. »

Il travaillait avec sa classe, prenant autant d'intérêt que les élèves à chercher et à trouver le sens d'un passage obscur; l'important était qu'ils se formassent une opinion personnelle. Les exercices de composition étaient toujours choisis de manière à présenter une idée claire du sujet à traiter. Au lieu du thème banal *Virtus est bona res*, il donnait à faire des descriptions historiques ou géographiques, des lettres imaginaires, des recherches étymologiques sur les mots, des appréciations de textes latins. Il excellait à prêter aux sujets religieux une forme saisissante. « Dans ses commentaires de l'Évangile, on sentait qu'il y cherchait la règle de sa vie, et qu'il s'y conformait. »

Ne faisant jamais parade de son savoir, qui était grand, il n'y avait recours que pour instruire. Rencontrait-il une difficulté, il confessait son ignorance. Il en appelait, pour les langues étrangères et les mathématiques, aux élèves qu'il savait être plus habiles que lui dans ces études spéciales. Il traduisait, avec une rare élégance, à la lecture, les passages des auteurs grecs et latins. C'était, selon lui, la meilleure manière de se familiariser avec l'esprit des anciens. Il exigeait aussi que les traductions fussent faites dans le style qui convenait le mieux à l'époque et au sujet. Les élèves se rappellent la précision avec laquelle chaque nuance du sens était rendue. Il évoquait non-seulement le langage, mais l'auteur et le siècle. Il avait mis Tibulle et Properce à l'index, comme poëtes secondaires et lectures inutiles pour le moins; mais il disait d'Homère que c'était une source intarissable de beautés et de délices. En histoire moderne, il se montrait difficile, et faisait du livre qu'il choisissait un texte à observations, y rattachant d'autres lectures ou des réminiscences historiques. Lors d'un examen général, il questionnait les élèves sur les principaux événements de la quinzième ou vingtième année de deux ou trois siècles successifs, afin que les jeunes gens pussent rapprocher et comparer les ressemblances et les différences de l'état de l'Europe à une époque donnée.

Il insistait sur les rapprochements à faire entre les traits de vertu et l'esprit du christianisme, et par contre entre le paganisme et ses fruits de licence et de cruauté. Après avoir lu dans les écritures une description du monde des Gentils, il ouvrait les *Satires* d'Horace et disait : « Maintenant, nous allons voir ce qu'était ce monde et ce qui s'y passait. »

La suite à une prochaine livraison.

LA JUSTICE.

Si les hommes pratiquaient la justice, la société humaine serait l'ornement de la terre et s'élèverait, au sein du bonheur, à régner dans l'éternité.

Sans la justice, que sont les grands empires? De grands brigandages [1]. Saint AUGUSTIN.

LE PRINCE TEMYM ET LE MARCHAND.

Dans la seconde moitié du onzième siècle régnait sur une partie de l'Afrique septentrionale un prince musulman nommé Temym, renommé pour sa justice. Un historien arabe, Ibn-Alatyr, raconte, à son occasion, l'anecdote suivante :

« Il y avait à Cayroan ou Kairwan, capitale de ses États, dit-il, un marchand riche et vivant dans l'aisance. Un jour que dans une réunion de marchands le nom de Temym fut cité, les personnes présentes s'empressèrent de le bénir; mais ce marchand se contenta d'implorer la faveur céleste sur Moëzz, père du prince, sans faire mention de celui-ci. La chose ayant été rapportée à Temym, le prince fit venir le marchand à son palais, et lui demanda s'il s'était rendu coupable envers lui de quelque injustice; le marchand répondit : Non. — Le prince reprit : Quel-

(1) *Magna latrocinia.*

qu'un de mes gens t'a-t-il dit quelque chose d'offensant? — Le marchand dit : Non. — Pourquoi donc, continua le prince, t'es-tu montré hier malveillant à mon égard? — Le marchand se tut. — Le prince poursuivit : Si ce n'était la crainte qu'on m'accusât de vouloir m'emparer de ton bien, je te tuerais. — Il se contenta de le faire souffleter en sa présence, puis le renvoya. Les compagnons du marchand attendaient son retour avec impatience; quand il fut revenu, on le questionna sur ce qui s'était passé, mais il répondit subtilement : « Les secrets » des rois ne doivent pas être divulgués. » Et ces mots devinrent proverbiaux en Afrique. »

Temym mourut vers 1107, à quatre-vingt-dix-neuf ans, ayant régné quarante-six ans. Il laissa cent fils et soixante filles.

INSTALLATION D'UN BAIN A DOMICILE.

Beaucoup de personnes aimeraient à se donner l'agréable luxe d'un bain dans leur maison ou dans leur appartement; mais lorsque ce désir vient à traverser leur esprit, elles l'écartent aussitôt, faute d'avoir des renseignements précis sur ce que peut être une installation de ce genre, même modeste. Nous croyons leur rendre service en donnant ici quelques indications que compléterait aisément un ouvrier un peu habile. Voici deux systèmes.

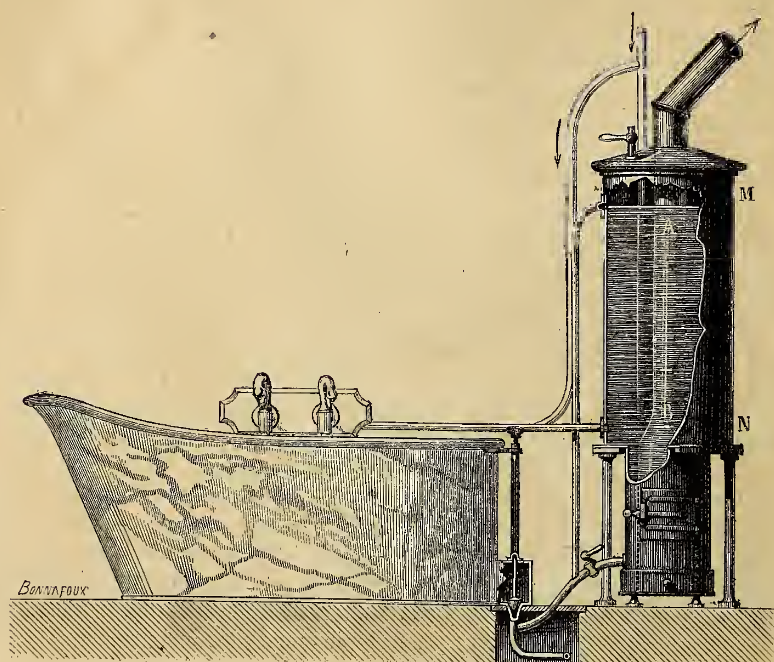


Fig. 1.

La figure 1 représente une baignoire munie de son appareil de chauffage, qui peut être construit soit dans le cabinet de bain même, soit dans une pièce voisine ou toute autre partie de la maison, pourvu que deux tuyaux le mettent en communication avec les robinets d'alimentation de la baignoire.

L'appareil de chauffage se compose d'une boîte de fer formant le fourneau où doit être placé le combustible, et surmontée d'un cylindre de cuivre étamé AB qui communique avec le tuyau de fumée. Le foyer et le cylindre de cuivre sont entourés d'eau; le liquide est versé par le haut du réservoir MN, dont on peut faire varier la forme et la grandeur; mais la proportion de la figure ci-dessus paraît être convenable.

La figure 2 indique une autre disposition de chauffage plus simple encore. La baignoire est en communication par deux tuyaux R, S, avec un cylindre C; l'eau s'échauffe sous l'action du foyer F, où le tirage est déterminé par le tuyau T qui entraîne au dehors les produits de la combustion. On peut employer pour le foyer toute espèce de combustible; mais si l'on a le gaz chez soi, il est facile d'y installer une couronne de becs, ainsi que le montre notre gravure. Un chauffe-linge L occupe la partie supérieure du cylindre.

Cette installation est très-commode et peu coûteuse. Dans les maisons particulières, c'est généralement le foyer de la cuisine qui sert à chauffer l'eau destinée à la salle

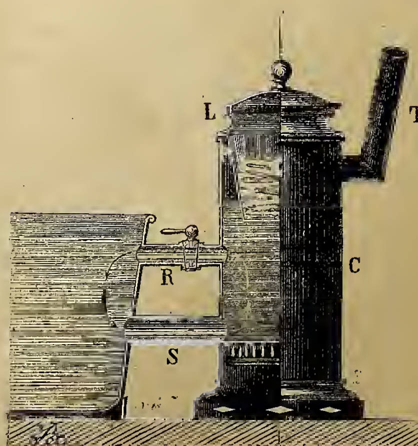


Fig. 2.

de bain; mais il est alors utile d'avoir les conseils d'un architecte.

POËMES COMIQUES.

Voy. les Tables.

SIRE THOPAS.

FRAGMENT D'UN POÈME COMIQUE DU QUINZIÈME SIÈCLE.



Sire Thopas et sire Oliphant. — Dessin de l'Hernault.

Geoffrey Chaucer, né à Londres vers 1330, mort vers 1400, a esquissé, dans ses *Contes de Cantorbéry* [1], la physionomie d'un personnage, sire Thopas, qui semble annoncer de loin Don Quichotte. On peut penser que Cervantes, qui était fort lettré, a connu cet essai : ce ne serait pas un motif de croire qu'il s'en fût aucune-

[1] Poëme inachevé, qui se compose de dix-huit à vingt mille vers. — Voy. t. X, 1842, p. 83, et t. XXI, 1853, p. 87.

ment inspiré : le type qu'il a immortalisé flottait depuis longtemps dans les imaginations, et Chaucer n'avait pas été le seul poëte qu'eût tenté la satire des incroyables aventures de la chevalerie chantées par les vieux romanciers. Voici une traduction de ce petit poëme (1) :

Accordez-moi, Messieurs, une attention favorable, et je vais vous entretenir de choses joyeuses et de gaie science. Je vais vous dire tout au long l'histoire d'un chevalier beau et brave dans les batailles comme dans les tournois. Son nom était sire Thopas.

Il était ne dans un pays lointain, en Flandre, tout au delà de la mer, dans la paroisse de Popeling (2). Son père était un homme libre et, par la grâce de Dieu, seigneur de cet endroit.

Sire Thopas était vraiment un galant personnage. Sa face était blanche comme le pain de gruau, ses lèvres étaient rouges comme la rose, son teint ressemblait au grain d'écarlate, et je puis vous dire comme chose certaine que son nez avait le même éclat.

Ses cheveux, sa barbe, étaient couleur de safran et descendaient jusqu'à sa ceinture. Ses souliers étaient en cuir de Cordoue ; son brun haut-de-chausses était en drap de Bruges ; sa robe en brocart d'or coûtait plus d'un écu de Gênes.

Il savait chasser le daim sauvage, et, avec un épervier fauve sur le poing, chevaucher le long des rivières. De plus, il était bon archer. A la lutte, personne ne l'égalait. On eût vainement cherché son rival partout où le bélier rassemblait des concurrents (3).

Or, il arriva un jour, aussi vrai que je vous le dis, que sire Thopas voulut s'en aller chevaucher. Il monta sur son coursier gris, une grande lance dans sa main, une longue épée à son côté.

Il piqua à travers une vaste forêt où se trouvaient maintes bêtes sauvages, et le daim, et le lièvre. Tandis qu'il trottait du nord à l'est (4), un violent souci, que je vais vous conter, s'empara de lui.

Dans cet endroit croissaient des herbes grandes et petites, la réglisse, la valériane, et maint clou de girofle, mainte muscade bonne à mettre dans l'ale fraîche ou vieille, ou bien à serrer en coffre.

Les oiseaux chantaient, et il va sans dire que c'était plaisir de les écouter. Le bouvreuil et le perroquet s'exerçaient à l'envi. La grive aussi disait son lai. La tourterelle des bois, sur sa branche, faisait entendre sa voix haute et claire.

En entendant la grive chanter, sire Thopas fut pris d'une rage d'enthousiasme, et se mit à piquer des deux, comme s'il eût été fou. Son bon cheval en suait tellement qu'on l'aurait tordu comme un linge mouillé, et ses côtes étaient tout en sang.

De son côté, sire Thopas était si fatigué de sa course à travers l'herbe tendre, et son courage était si intrépide, qu'en ce lieu même il mit pied à terre pour faire reposer un peu son coursier et lui donner de bon fourrage.

« Ah ! Sainte-Marie-Bénédicité ! que me veut cette passion pour m'étreindre si fort? Sur mon âme, j'ai rêvé toute cette nuit d'une reine des fées.

» Oui, par Dieu, j'épouserai une reine des fées; car aucune des femmes de ce monde n'est digne de devenir ma compagne. Je les mets donc toutes en oubli, et je me voue à une reine des fées dans la plaine et dans le vallon. »

De suite il se remet en selle, et se lance à travers chemins et rochers pour découvrir la reine. Il chevaucha et alla si loin que, dans une région écartée, le royaume de Féerie se montra à ses yeux.

Là, il chercha le nord et le sud, et plus d'une fois, dans mainte solitude sauvage, fit retentir sa voix ; car dans ce pays personne n'osait venir à sa rencontre ; personne, ni homme, ni femme, ni enfant.

Enfin arriva un grand géant. Il se nommait sire Olifant (1) ; c'était un homme au bras terrible.

— Camarade, dit-il, par Termagant, si tu ne sors pas de ma retraite à l'instant même, j'assomme ton coursier d'un coup de cette masse. La reine des fées et tout son cortége, harpe, chalumeau et symphonie, se trouvent en cet endroit.

— Et moi, répondit le brave chevalier, demain je viendrai te trouver avec mon armure, et, par ma foi, j'espère alors que tu resteras cloué sous cette lance. Je percerai ton gosier, si Dieu me le permet. Avant que l'aurore soit entièrement levée, tu seras ici étendu sans vie.

Sire Thopas tourna les talons au plus vite. Le géant, avec une fronde meurtrière, lui lança quelques cailloux. Mais messire Thopas s'échappa bel et bien, grâce à Dieu et à sa belle conduite.

Maintenant, Messieurs, écoutez mon histoire, mon histoire plus réjouissante que le chant du rossignol. Je vais vous dire comment le petit sire Thopas, piquant à travers monts et vaux, retourna à la ville.

Il commande à ses vaillants serviteurs de lui faire fête et bonne chère ; car il va lui falloir combattre un géant à trois têtes, pour l'amour et la satisfaction d'une dame brillante de beauté.

— Faites venir, dit-il, mes ménestrels et mes jongleurs pour me raconter, pendant qu'on m'armera, des chroniques de rois, des romans où il soit question de papes, de cardinaux et de fées.

A l'instant même, dans une riche coupe, on lui verse un vin délicieux, et aussi de l'hydromel ; on lui sert maintes royales épices, du pain de gingembre qui était des plus délicats, de la réglisse, du cumin, avec un sucre raffiné.

Sur sa peau blanche il mit une chemise avec un haut-de-chausses de drap fin et éclatant, et par-dessus sa chemise un hoqueton, puis, par-dessus tout cela, une cotte de mailles pour défendre sa poitrine.

Puis, il revêtit encore un magnifique haubert sortant tout entier des mains des juifs et dont l'épaisseur était formidable. Enfin, une cotte d'armes, blanche comme la fleur du lis et dans laquelle il devait combattre, complétait son costume.

Son bouclier était fait d'un or étincelant ; on y voyait une tête de sanglier avec une escarboucle. Et sire Thopas jura par l'ale et par le pain que le géant serait tué, quoi qu'il dût advenir.

Ses cuissards étaient en cuir bouilli (2), le fourreau de son épée en ivoire, son casque en cuivre brillant, sa selle en os ciselé ; quant à sa bride, elle reluisait comme le soleil ou comme le clair de lune.

Sa lance, qui présageait la guerre et nullement la paix,

(1) Par H. Gaumont.

(2) Popeling ou Popering était le nom d'une paroisse située près d'Ypres. Il en est parlé dans le *Lendit rimé* de Rutebeuf.

(3) Un bélier était, au moyen âge, le prix du vainqueur à la lutte.

(4) C'est-à-dire du nord en orient. L'Orient, même après les croisades, fut le pays où les braves chevaliers aimaient à chercher les aventures. Le guerrier le plus entreprenant du quatorzième siècle, Jean le Mengre, maréchal de Boucicaut, alla plusieurs fois en Orient.

(1) C'est-à-dire sire l'Éléphant.

(2) L'usage du cuir dans les armes défensives paraît être venu de l'Orient. Froissart dit que les Sarrasins couvraient leurs boucliers d'un cuir bouilli de Cappadoce, très-difficile à percer. Voir l'édition de J.-A. Buchon, liv. IV, ch. xv, p. 262.

était faite d'un cyprès bien droit avec une pointe supérieurement émoulue. Son coursier était gris pommelé; il allait à l'amble d'un pas doux et vif.

..... On parle beaucoup des merveilleuses histoires d'Hornchild et d'Ipotis, de Bevis et de sire Guy, de sire Libeux et de Pleindamour; mais sire Thopas moissonna la fleur de la vraie chevalerie.

Il monte son bon coursier; et, aussi vite que l'étincelle qui s'échappe d'un flambeau, il s'élance et se met en route. Sur son cimier était une tour d'où sortait la tige d'un lis. Dieu le préserve de tout mal!

Car c'était un parfait chevalier. Il ne dormait pas dans une maison, mais couchait sous son manteau. Son heaume brillant lui servait de traversin, et à côté de lui son destrier paissait l'herbe grasse et nourrissante.

Lui-même buvait de l'eau du puits, comme le faisait le chevalier sire Parcevall [1] au si noble maintien.. . .

. . . .

LES FLÉAUX DE LA VIGNE.

LES SAUTERELLES. — LA PYRALE. — L'OÏDIUM. — LE PHYLLOXERA.

Voy. t. XXXVIII, 1870, p. 39, 127.

La culture de la vigne, l'une des sources principales de la richesse de la France, a failli être compromise plusieurs fois, depuis trois siècles, par des fléaux de diverse nature.

En 1513, des nuées de sauterelles s'abattirent sur les vignobles de la Provence, et les villes de Marseille et d'Aix dépensèrent 90 000 livres, somme considérable à cette époque, pour faire la chasse à ces insectes. Solier nous apprend qu'on payait deux sous et demi la livre d'insectes, cinq sous la livre d'œufs, et qu'on recueillit dans cette seule année 244 000 livres de sauterelles et 24 000 livres d'œufs!

En 1822, 1824 et 1832 survinrent de nouvelles invasions, et en 1833 on récolta 3 808 kilogrammes d'œufs, malgré le peu de soin avec lequel on conduisit l'opération.

Un peu plus tard, les autorités municipales d'Argenteuil appelèrent l'attention de l'Académie des sciences sur des chenilles qui rongeaient les vignes de leur territoire; des plaintes semblables arrivèrent bientôt du Mâconnais et du Beaujolais où l'on réclamait à grands cris la présence d'un naturaliste pour étudier le fléau et chercher un moyen d'arrêter ses progrès. Audouin fut chargé de cette mission et s'en acquitta avec le plus grand succès.

Il reconnut que les chenilles étaient absolument de la même espèce aux environs de Paris et dans le Beaujolais, et qu'elles appartenaient à un petit papillon du genre pyrale; il remarqua que les papillons pondaient leurs œufs en petites plaques à la face supérieure des feuilles de vigne; il vit enfin que les vers à peine nés cherchaient un abri et se cachaient plutôt dans les fentes des échalas que sous l'écorce de la vigne: aussi les ceps soutenus par des échalas neufs étaient-ils bien moins attaqués que ceux dont les échalas avaient déjà servi l'année précédente. D'après ces observations il recommanda d'allumer à certaines époques de petits feux clairs pour attirer et détruire les papillons, de pratiquer à un moment donné la cueillette des œufs, et de se servir de vieux échalas comme de piéges pour prendre en masse les vers dévastateurs.

Ces mesures, adoptées par la plupart des propriétaires, produisirent le plus heureux effet, et le mal put être conjuré. Mais, en 1845, une nouvelle maladie du raisin apparut en Angleterre, et se traduisit par des marbrures livides des feuilles qui se desséchaient bientôt et finissaient par tomber, et par des taches noires à la surface des grains dont la peau se crevassait et laissait échapper les pepins. Cette maladie, c'était l'*oïdium*, qui envahit bientôt la France, l'Allemagne, l'Italie, l'Espagne, et jusqu'à l'île de Madère, et qui ne fut arrêtée que par le remède si efficace du soufrage des vignes.

A peine ce péril était-il écarté que de nouvelles inquiétudes vinrent assaillir nos vignerons. La cause du mal n'était plus cette fois un champignon dont les filaments s'étendaient au grand jour et dont le développement pouvait être arrêté par l'emploi de quelque poudre minérale. Ce n'étaient plus des sauterelles qu'il était facile de recueillir à pleins boisseaux, ou des papillons qu'on pouvait anéantir par la flamme, ou détruire en recueillant leurs œufs épars à la surface des feuilles: c'était un insecte microscopique, se cachant dans l'intérieur du sol, et ressemblant au premier abord à ces pucerons qui vivent en parasites sur nos arbres fruitiers, et qui sont doués d'une incroyable fécondité.

Dès l'origine, nous nous sommes empressés de signaler ce nouveau fléau en donnant des figures de l'insecte et les renseignements assez imparfaits que l'on possédait alors sur ce dangereux parasite; mais comme depuis cette époque le mal, d'abord localisé dans l'Hérault et dans la Provence, s'est étendu d'une part dans la vallée du Rhône, de l'autre dans la Gironde et la Provence; comme la destruction de cet insecte funeste est devenue une question d'utilité publique, il est nécessaire, croyons-nous, de revenir sur ce sujet, de retracer en quelques mots l'histoire de ce *phylloxera*, et d'indiquer les moyens qui ont été proposés pour arrêter sa marche envahissante.

Et d'abord le phylloxera est-il bien un puceron, comme on l'a cru longtemps? Cette question présente un réel intérêt non-seulement au point de vue théorique, mais aussi au point de vue pratique, car lorsqu'on connaît quelle est la place qu'un insecte doit occuper dans la série zoologique, quelles sont ses affinités avec d'autres espèces, on sait s'il convient ou s'il ne convient pas de tenter contre lui les moyens de destruction employés avec succès contre d'autres insectes. Les hémiptères, personne ne l'ignore, sont des insectes au corps mou, qui répandent fréquemment une odeur fétide, et qui vivent aux dépens des animaux et des plantes. Leur bouche est armée d'une trompe articulée, dans laquelle peuvent jouer quatre stylets d'une finesse extrême, et qu'ils portent habituellement repliée contre l'abdomen; leurs ailes sont au nombre de quatre: celles de la paire inférieure sont toujours transparentes et faiblement réticulées, et celles de la paire supérieure, au lieu de former des étuis résistants comme chez les coléoptères, ne sont cornées que dans la moitié de leur longueur, ou même sont entièrement transparentes. Ce dernier caractère permet de séparer immédiatement les hémiptères en deux groupes, les hémiptères proprement dits, ou hétéroptères, qui ont les deux paires d'ailes dissemblables, et dont la punaise des jardins peut être considérée comme le type, et les homoptères, qui ont quatre ailes transparentes et qui comprennent les cigales, les pucerons et les cochenilles.

Tout le monde connaît les cigales, dont les petites espèces abondent en été sur les feuilles des arbres et des arbrisseaux; les pucerons ne sont pas moins faciles à distinguer: ce sont de petits insectes au corps mou, de couleur brune ou verdâtre, qui sont tantôt ailés, tantôt privés d'ailes, qui vivent en nombreuses colonies sur les pommiers, les poiriers et les rosiers, et dont les femelles

[1] Parceval le Gallois est le héros d'un roman français en vers, composé par Chrétien de Troyes vers le milieu du douzième siècle.

peuvent donner naissance par parthénogénèse à plusieurs séries de petits vivants; enfin les cochenilles, qui fournissent la matière tinctoriale si recherchée dans l'industrie, ont des mâles ailés de petite taille, et des femelles aptères qui se fixent sur les végétaux, et dont le corps en se déformant prend l'aspect d'une verrue à la surface des feuilles.

Par son organisation, le phylloxera de la vigne tient le milieu entre les deux derniers groupes : il ressemble dans ses premiers états aux cochenilles, mais il se rapproche des pucerons par ses formes ailées et par son mode de multiplication. Il doit donc se ranger, avec deux espèces qui vivent sur les chênes, dans une tribu particulière, la tribu des phylloxériens. Les femelles, au lieu d'être constamment privées d'ailes comme chez les cochenilles, en possèdent quelquefois comme chez les pucerons; mais la forme aptère est de beaucoup la plus commune. C'est celle que présentaient les individus découverts par M. Planchon, en 1868, sur les racines de quelques pieds de vigne aux environs de Montpellier.

Le phylloxera des racines mesure à peine un millimètre de long (pl. I, fig. 3); il est ovale et d'un jaune

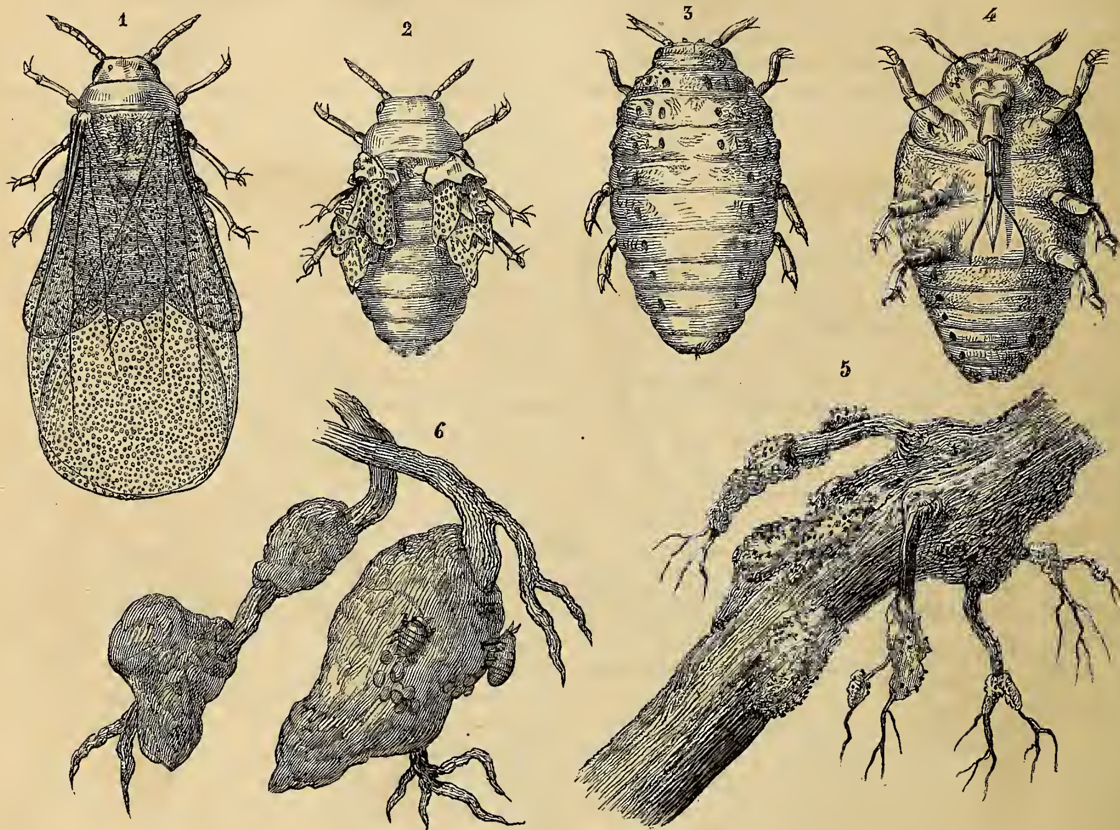


Planche I. — Phylloxera de la vigne (*Ph. vastatrix*). — Dessin de Mesnel.

1. Femelle ailée adulte. — 2. Femelle ailée jeune. — 3. Femelle aptère adulte, vue en dessus. — 4. Aptère adulte, vu en dessous.
5. Racine et radicelles couvertes de phylloxeras. — 6. Radicelle avec renflement et phylloxeras pondant.

brunâtre clair, ce qui permet de l'apercevoir à l'œil nu sur le fond brunâtre de l'écorce; la tête, arrondie en avant, porte deux fortes antennes dont le dernier article est taillé en biseau, et sur les côtés deux yeux bruns formés de nombreuses facettes. La trompe, repliée contre la poitrine, est assez grêle et se compose d'articles peu distincts; elle laisse saillir à l'extrémité, surtout lorsque l'insecte a été comprimé entre les lames de verre du microscope, trois soies très-déliées qui représentent les stylets de la punaise. Le corps est subdivisé en arrière, par des sillons transversaux, en segments qui portent un certain nombre de tubercules; enfin, les pattes sont courtes et le tarse se termine, comme on le voit sur la figure, par un petit crochet.

Pendant l'hiver, ces insectes se réfugient dans les fentes de l'écorce; mais au printemps ils sortent de leur engourdissement, et pondent bientôt autour d'eux, en petits tas, des œufs ellipsoïdes, d'abord de couleur jaunâtre, puis d'un gris enfumé. Il y a, dit-on, huit générations par année, et comme chaque mère pond environ huit œufs, on peut évaluer à 25 ou 30 millions de sujets la postérité d'un seul individu. Ce chiffre est assez éloquent et prouve qu'une centaine de phylloxeras suffisent pour infester les vignobles de toute une contrée.

Les larves qui sortent de ces œufs (pl. I, fig. 4) ressemblent aux adultes; elles sont également d'un jaune verdâtre et de forme ovalaire, mais elles ont les pattes, les antennes et la trompe relativement plus développées. Elles se montrent d'abord très-agiles et courent çà et là en agitant les antennes; mais au bout de quelques jours elles se fixent en enfonçant leurs suçoirs dans les tissus de la plante, et subissent trois ou quatre mues, tout en absorbant sans relâche les sucs du végétal; enfin elles paraissent semblables à l'individu qui leur a donné naissance, et pondent à leur tour un certain nombre d'œufs.

La plupart des insectes aptères meurent peu de temps après la dernière ponte, mais quelques-uns d'entre eux, après avoir changé de peau, passent à l'état de nymphe. Leur corps est alors plus étranglé et porte sur les côtés les fourreaux des ailes. Cet état intermédiaire ne dure qu'un ou deux jours, et l'insecte ailé apparaît bientôt et sort de terre (pl. I, fig. 1). Il est sensiblement plus grand

que l'insecte aptère, et atteint parfois un millimètre et demi de long; les ailes de la paire supérieure sont amples et dépassent le corps de moitié; celles de la paire inférieure sont un peu plus courtes et plus étroites, mais arrondies au bout et couvertes, comme celles du dessus, d'une multitude de petites papilles cornées qui leur donnent un aspect chagriné. Deux ou trois nervures les parcourent dans le sens longitudinal. Grâce au développement de ces appendices, l'insecte vole assez bien, et, loin d'être, comme on le croyait d'abord, condamné à périr au bout de quelques instants, il peut, si le vent est favorable, se transporter à de grandes distances et porter la maladie sur de nouveaux points. La tête est large et porte deux yeux énormes de couleur noire et un suçoir peu développé, mais dont l'insecte peut néanmoins se servir pour piquer les feuilles et les jeunes bourgeons. Les antennes et les pattes sont plus grêles que chez l'insecte aptère et le corps est plus effilé, moins arrondi en arrière; mais la coloration est à peu près la même, jaunâtre ou brunâtre, avec une bande plus foncée sur la ligne médiane.

Les insectes ailés qui résultent de la transformation d'individus aptères sont tous des femelles. Celles-ci se montrent en août et en septembre, et pondent aussitôt après, dans les duvets des jeunes feuilles et des bourgeons, de deux à quatre œufs, plus gros que ceux du *phylloxera des racines* et de forme légèrement différente. Ils n'ont pas tous la même taille ni la même coloration : il y en a d'assez gros qui deviennent avec le temps d'un jaune assez intense, et d'autres plus petits qui restent transparents. Les premiers, d'après les observations de M. Balbiani, donnent naissance à des femelles aptères; les seconds produisent des mâles également privés d'ailes. Ces individus de sexe différent, nés de la femelle ailée, sont en quelque sorte déshérités : ils n'ont qu'un suçoir rudimentaire, et pas de tube digestif. Aussi meurent-ils au bout de très-peu de temps; mais il est probable qu'avant de disparaître la femelle pond un œuf d'où sortira le phylloxera des racines, et que le cycle par lequel doit passer l'insecte se trouve ainsi complété.

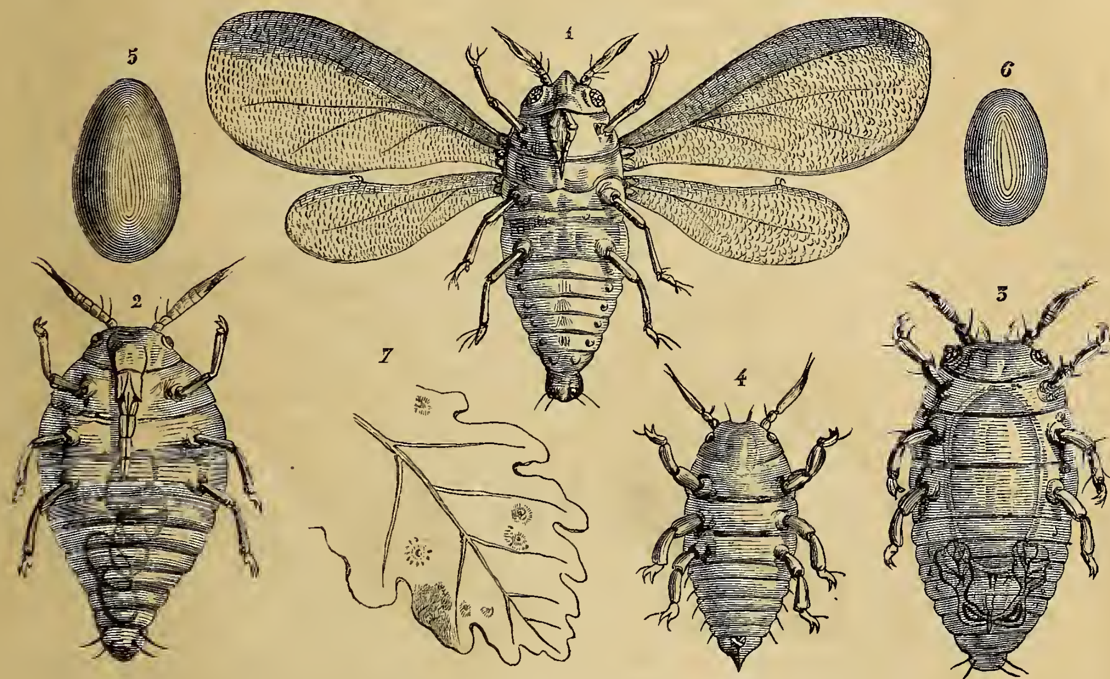


Planche II. — Phylloxera du chêne (*Ph. quercus*). — Dessin de Mesnel.

1. Individu ailé. — 2. Individu aptère. — 3. Femelle aptère. — 4. Mâle aptère. — 5. Œuf femelle. — 6. Œuf mâle. — 7. Feuille de chêne avec taches de larves.

Ce polymorphysme du *phylloxera de la vigne* a longtemps embarrassé les entomologistes, et ce n'est qu'à la suite des remarquables travaux de M. Balbiani sur l'espèce la plus anciennement connue, le *phylloxera du chêne*, qu'il a été possible de suivre le parasite sous les formes multiples qu'il revêt.

Sous la forme ailée (pl. II, fig. 1) comme sous la forme aptère (pl. II, fig. 4), la femelle du phylloxera du chêne ressemble beaucoup à celle du phylloxera de la vigne, et dans ces deux états elle pond des œufs (pl. II, fig. 5 et 6) qui sont de deux grandeurs et qui donnent naissance les uns à des mâles, les autres à des femelles. L'éclosion de ces œufs a lieu vers la fin de l'été, et les individus qui en sortent sont privés d'organes digestifs et ne vivent que fort peu de temps; mais la femelle, avant de mourir, pond un œuf unique, un œuf d'hiver. A côté de ce mode de multiplication, il en existe encore un autre beaucoup plus simple. M. Balbiani a reconnu qu'on voit apparaître à la face inférieure des feuilles du chêne, à une époque assez tardive de la belle saison, des larves d'un jaune pâle qui sont évidemment sorties des œufs d'hiver et qui occupent le centre d'une tache jaune produite par les piqûres de l'insecte. Ces larves s'entourent d'œufs qui produisent d'autres larves aptères, et les générations se succèdent ainsi jusqu'à la fin de l'été. A cette époque, un certain nombre de larves deviennent ailées, après avoir passé par l'état de nymphe, absolument comme dans le phylloxera de la vigne. On voit qu'il y a parité presque complète entre les deux espèces, quoique l'une soit presque inoffensive et ne cause sur les arbres que des dégâts insignifiants, tandis que l'autre est un ennemi redoutable qui menace de détruire en peu d'années la plus grande partie de nos vignobles. Une troisième espèce, aussi peu nuisible que le phylloxera du chêne, vient d'être décou-

verte sur le chêne kermès, et a été prise d'abord pour des mâles ailés du *phylloxera vastatrix*.

Revenons maintenant au phylloxera de la vigne.

M. Planchon, qui avait aperçu le premier les femelles ailées, en 1868, observa l'année suivante, dans les vignobles du territoire de Sorgues, des ceps dont toutes les feuilles étaient chargées de galles arrondies renfermant un ou plusieurs phylloxeras aptères. Ces petits insectes étaient entièrement semblables au phylloxera des racines. L'année suivante, M. Laliman fit une découverte analogue aux environs de Bordeaux. Le nombre de ces galles varie beaucoup, et leur apparition est tout à fait accidentelle sur les vignes françaises, tandis qu'elle est ordinaire sur les vignes américaines. On ne sait pas bien encore, du reste, comment les insectes aptères sortis des galles se transforment en insectes ailés.

D'après M. Riley, entomologiste de l'État de Missouri, tous les phylloxeras qui vivent actuellement dans notre pays, même les phylloxeras des chênes, viennent d'Amérique. Celui de la vigne a été certainement importé avec des cépages américains, car il y a identité complète entre les individus recueillis dans les vignobles du midi de la France et ceux qui vivent sur les vignes sauvages aux États-Unis.

Dans notre contrée il y a eu deux centres d'invasion : le premier, non loin de Tarascon, au plateau du Pujaut; le second, près de Bordeaux, dans les palus de Florac. Bientôt le mal partant de ces deux points s'est étendu, d'un côté, sur les départements de Vaucluse, du Var, de la Drôme, des Bouches-du-Rhône, de l'Hérault, de l'Ardèche, du Rhône, et jusque dans le sud du Beaujolais; de l'autre, dans l'Entre-deux-Mers, la Dordogne, les Charentes et le Lot-et-Garonne. A l'étranger il est apparu en Portugal, en Autriche, en Grèce, en Suisse, et, dit-on, jusqu'en Angleterre et en Irlande; enfin il dévaste en ce moment les vignes replantées dans l'île de Madère, il y a une vingtaine d'années, à la suite d'une destruction totale.

Les points attaqués, ou les *taches*, se reconnaissent immédiatement à l'aspect et à la couleur des feuilles, qui sont flétries, jaunes ou rouges, et contournées sur les bords; en outre, si le mal est ancien, les raisins sont ridés et arrêtés dans leur croissance, et les ceps eux-mêmes sont rabougris et leurs feuilles clair-semées cachent à peine le sol. En visitant les racines, on constate sur les radicelles des renflements fusiformes, les uns jaunâtres, les autres bruns : les premiers portent des phylloxeras occupés à sucer les fluides de la plante; les autres ont été abandonnés par les parasites et ne tardent pas à tomber en putréfaction. En même temps, l'écorce devient raboteuse, et le bois prend une teinte rougeâtre (pl. I, fig. 5 et 6). En général, la maladie ne se manifeste pas immédiatement au dehors : aussi, lorsqu'on a recours au remède héroïque de l'arrachage, il est prudent de sacrifier non-seulement les pieds manifestement infestés, mais encore les ceps verdoyants qui les entourent.

Pendant longtemps les agriculteurs se sont refusés à admettre qu'un insecte si petit fût capable de produire de si grands ravages. « C'est, disaient-ils, le froid, la sécheresse, ou bien l'épuisement du sol et la dégénérescence de la plante, qui sont les causes de la maladie; l'insecte n'en est que le symptôme, et le parasite n'attaque probablement que les vignes déjà compromises. » Mais c'est là certainement une opinion difficile à soutenir; car, d'une part, nous savons que les pucerons et les cochenilles attaquent de préférence les végétaux bien portants, et les quittent après les avoir épuisés; de l'autre, nous voyons que les vignes de l'Hérault, qui sont fort bien entretenues, ne sont pas plus exemptes du fléau que les vignes plus négligées des environs de Cognac. Des expériences directes ont même prouvé que la maladie pouvait être communiquée à des vignes par des fragments de racines chargés de phylloxeras, et qu'en revanche la santé pouvait être rendue à des ceps malades en les déplantant, en brossant soigneusement les racines et en les remettant dans le sol.

Le phylloxera est donc la cause directe de la maladie; il se propage soit à l'état ailé, à l'aide des vents qui le transportent à plusieurs kilomètres de distance, soit à l'état aptère, en cheminant le plus souvent dans l'intérieur du sol, mais quelquefois aussi à la surface, comme l'ont fort bien vu MM. Faucon et G. Bazille. Le froid arrête à peine sa marche envahissante, et les hivers rigoureux de 1870-71 et 1871-72 ne nous ont point débarrassés de ce terrible fléau. Comme tous les insectes, le phylloxera peut supporter, en effet, un abaissement considérable de température, mais il résiste beaucoup moins bien à des pluies abondantes, et M. L. Faucon a pu obtenir une véritable résurrection de son vignoble de Mas de Fabre, près d'Avignon, en l'inondant chaque hiver, de 1868 à 1873, pendant plus d'un mois. Comme ce procédé, qui paraît très-efficace, ne peut être appliqué présentement à tous les vignobles du Midi, M. Aristide Dumont a soumis à l'Académie des sciences le projet de construction d'un canal dérivant du Rhône et traversant les départements de la Drôme, de Vaucluse, du Gard et de l'Hérault. D'après M. Faucon, l'établissement du canal permettrait d'inonder au moins 1 500 hectares de vignes.

On a cru remarquer aussi que les ceps placés au bord des sentiers battus et que les treilles plantées dans une terre compacte étaient plus indemnes que les vignes croissant dans une terre meuble, et on est parti de là pour recommander le tassage de la terre autour des pieds comme moyen préventif; d'un autre côté, MM. Lichtenstein et Espitalier, ayant vu que dans un sol sablonneux les vignes étaient rebelles au phylloxera, ont proposé d'entourer les ceps d'une couche épaisse de sable; mais ces deux moyens ne sont guère pratiques, car le tassage empêcherait l'aérage du sol qu'on cherche précisément à obtenir en labourant et en bêchant la terre, et l'ensablement ne pourrait, dans la plupart des cas, être effectué sans de très-grandes dépenses.

Quelques personnes ont eu l'idée de planter entre les pieds de vigne des plantes à essences âcres; peut-être, en effet, la valériane aux racines fétides, ou mieux encore la camomille et les pyrèthres, parviendraient-ils à éloigner l'insecte malfaisant; le tabac pourrait donner aussi de bons résultats, si la régie permettait d'en étendre la culture. Quant à empoisonner le végétal lui-même, comme on l'a proposé, c'est complétement impossible, et, dans tous les cas, la trompe courte de l'insecte n'arriverait jamais jusqu'au centre de la racine intoxiquée. Ce qu'on peut faire, c'est de répandre dans le sol, autour de chaque cep, des substances délétères, encore faut-il n'employer que des matières volatiles, et non des poudres qui ne pénétreraient pas jusqu'aux radicelles, ni des liquides fixes qui ne mouilleraient que très-difficilement le corps de l'insecte, constamment enduit d'une humeur graisseuse. M. Dumas a proposé d'employer un sulfo-sel formé par la combinaison du sulfure de carbone avec le sulfure de potassium ou de sodium, et connu vulgairement sous le nom de sulfo-carbonate de potassium. C'est une substance que l'on produit à très-bas prix dans l'industrie, et qui paraît appelée à rendre de très-grands services. En effet, M. Mouillefert, qui l'a expérimentée aux environs de Cognac, a vu qu'une dissolution au centième était complétement inoffensive pour la vigne, et tuait en moins de

vingt-quatre heures tous les phylloxeras et tous les œufs en contact. M. Dumas a conseillé également un mélange en solution concentrée de sulfure alcalin de potassium, de sodium ou de calcium et de sulfate d'ammoniaque des usines à gaz ; ce produit, sous l'influence des réactions qui s'opèrent dans l'intérieur du sol, laisse dégager peu à peu de l'acide sulfhydrique et détermine la mort d'un grand nombre d'insectes.

Pour faire pénétrer dans le sol ces liquides insecticides, on pourra se servir avec avantage des tarières tubulaires inventées par M. Vicat, et dont chacun a pu voir le modèle à l'Exposition des insectes, en 1874, et du bidon surmonté du mesureur ou *métro-insecticide*, qui est fort commode pour verser dans le tube central de la tarière des quantités déterminées de liquide. Tout porte à croire que le goudron de houille préparé par M. Petit pourra rendre aussi de très-grands services, car M. Balbiani l'a employé avec succès aux environs de Nîmes et de Montpellier. Enfin, plusieurs cultivateurs ont obtenu de bons résultats dans l'Hérault avec des mélanges d'urine de vache et de sulfures alcalins, ou avec des tourteaux à émanations sulfhydriques.

Dans cet exposé rapide, nous avons nécessairement laissé de côté un grand nombre de remèdes qui ont été proposés à la Commission du phylloxera instituée par l'Académe des sciences. Parmi ces remèdes, il y en a de trop dangereux, comme l'emploi du cyanure de potassium ; de trop coûteux, comme l'emploi de l'éther ou du chloroforme ; de trop fantaisistes, comme le procédé consistant à brûler du soufre sous des châssis qui couvriraient tous les vignobles de France ; mais il y en a beaucoup aussi qui méritent d'être expérimentés.

L'an dernier, l'Assemblée nationale a institué un prix de 300 000 francs « en faveur de celui qui trouverait un moyen efficace et économiquement applicable dans la généralité des terrains, pour détruire le phylloxera et en empêcher les ravages. » L'appât de cette magnifique récompense a si bien stimulé les inventeurs, que plus de six cents procédés ont eté communiqués au ministère de l'agriculture et du commerce.

La commission chargée de déterminer les conditions à remplir pour concourir au prix, et d'apprécier le mérite des candidats, a reconnu qu'il n'y avait pas lieu cette année de décerner le prix. Comme le dit le rapporteur, l'expérience seule peut nous apprendre ce qu'il faut penser des différents remèdes proposés, et malheureusement ce n'est pas l'occasion d'éprouver leurs procédés qui manque aux inventeurs. Il faut que tous ceux qui veulent concourir sérieusement prouvent par des expériences répétées, prolongées et authentiques, qu'ils sont en mesure soit de faire disparaître économiquement le phylloxera des vignes attaquées, soit d'en préserver les vignes saines, soit enfin d'en empêcher les ravages en faisant vivre et fructifier utilement les vignes attaquées.

HANS BERNER ET SES FILS.

SCÈNES BERNOISES.

Suite. — Voy. page 318.

Cependant le temps passait vite, et, comme cela arrive souvent, Sameli et Fritz se trouvèrent de jeunes hommes avant que ni leur père ni leur mère n'y eussent pensé.

On reconnut enfin que Sameli était en âge d'entrer à la boucherie. C'était décidé. Par qui avait-ce été décidé et quand? On ne le savait pas trop ; seulement c'était une affaire réglée depuis des années. Personne ne s'en était mêlé, et c'était cependant une espérance de famille. Du reste, on n'en reparlait pas au jeune homme, cela allait de soi, et il ne l'ignorait pas ; mais plus le moment approchait, et plus la perspective de la profession paternelle lui devenait insupportable. La seule idée d'endosser le tablier de boucher pour traverser la ville, et de conduire un veau, lui faisait monter le sang au visage, et le service militaire à l'étranger lui eût paru cent fois préférable.

Quand le jour enfin fut venu, il insinua à sa mère qu'avant de se mettre au métier, il fallait qu'il allât dans le canton de Vaud. Plus tard, il n'en aurait pas le temps, et il fallait cependant qu'il sût le français. Que de fois n'eût-ce pas été bien commode pour son père de pouvoir parler français avec des tanneurs ou des marchands de bœufs ! Il serait devenu une fois plus riche.

Cette considération frappa la mère, qui déclara que jamais elle n'eût supposé tant d'intelligence à son fils ; elle communiqua toute joyeuse cette idée au père, enchantée d'avance à la pensée de conduire elle-même son fils dans le canton de Vaud, avec leur beau cheval brun.

Ah bien, oui ! elle tombait bien !

— Tout cela n'est que pure vanité, répondit Hans Berner. Dans le canton de Vaud ! Il est temps que je prenne ce gaillard-là dans mes doigts, si je veux qu'il devienne autre chose qu'un fainéant et un sot. Quand il aura fini son apprentissage, il ira, s'il veut, faire son tour d'Allemagne ou de France, et même à Paris, à la bonne heure !

Dès lors, il ne fut plus question du canton de Vaud ; car dès que Hans Berner avait parlé sérieusement, il n'y avait plus moyen d'y revenir.

Sameli fut donc obligé d'endosser la casaque noire à collet rouge, costume des bouchers ; il dût conduire les veaux, porter la viande, toutes choses qui lui étaient odieuses, et qu'il faisait de travers, ce qui le désolait, ainsi que sa mère. Plus il était gauche, plus sa mère pleurait avec lui, plus le père était mécontent et répétait que le fils du premier mendiant venu s'en tirerait mieux que ce garçon, qui avait cependant été en classe si longtemps ; autant eût valu jeter son argent au ruisseau que de le dépenser pour une instruction qui lui avait si mal réussi ; et s'il n'allait pas mieux, on serait obligé de le mettre en apprentissage chez un tailleur.

Cela n'était pas sérieux. Hans Berner n'aspirait qu'à faire de Sameli un boucher, et comme ses exhortations ne réussissaient pas, il recourut aux punitions. Alors Sameli s'écria qu'il voulait mourir, et la mère se lamenta.

— Puisque le garçon ne veut pas voir son propre bien, dit enfin Hans Berner exaspéré, cela m'est égal ; qu'il devienne ce qu'il voudra. Je ne prétends plus faire un boucher d'un clampin pareil ; ce serait gâter le métier.

Alors Sameli se leva tout joyeux, mit d'autres habits, et, dès ce moment, prit des airs de « monsieur » ; mais ne parvint en somme qu'à ressembler à un imbécile.

Il prétendit qu'il voulait apprendre le commerce. C'est pour cela qu'il avait le plus de goût, disait-il en passant ses doigts dans sa chevelure.

Le père le laissa faire ; il semblait presque qu'il ne se souciait plus de lui.

La mère le prit sous son aile et l'aida dans sa nouvelle carrière. Il apprit donc le commerce et alla ensuite dans le canton de Vaud, ce qui coûta un argent fou. Il y devint un de ces faquins qui éclaboussent tout le monde autant qu'ils le peuvent par leurs dépenses et leur toilette, en se plongeant dans toutes sortes de vilenies et de vanités.

Hans Berner reporta alors ses espérances sur son second fils Fritz, et le prit avec lui à la boucherie. Mais celui-ci y entra d'aussi mauvais gré que Sameli : il avait, comme son aîné, honte de la casaque à collet rouge ; il fit cependant un peu meilleure contenance. C'était une nature plus

rude que Sameli. Le tapage avec les chiens et avec ses compagnons lui plaisait assez ; il allait à la campagne avec plaisir, heureux d'y faire ce qu'il voulait, et de lancer Moustache contre d'autres chiens, voire même contre les gens.

Avec Moustache et d'autres fils de boucher, il tenait ses anciens camarades d'école en respect, ou se vengeait quand ils s'étaient moqués de lui. Cette conduite turbulente ne déplaisait pas trop au père, qui fermait les yeux en se disant que tout finirait par s'arranger quand l'intelligence lui arriverait; et il ne le laissait pas manquer d'argent.

Au fond, c'était par crainte que ce fils-là aussi ne fît faux bond au métier qu'il passait sur bien des choses dont sa lucide intelligence n'était pas dupe, et qu'il ne le privait pas d'argent, même quand, pendant des demi-journées, il ne l'apercevait pas à la boucherie.

Sans doute le brave homme ignorait que Fritz était alors assis au cabaret comme garçon boucher, ou jouait au billard dans un café en qualité de M. Fritz Hans Berner; mais il était disposé à lui pardonner bien des choses qu'il n'eût pas pardonnées à un apprenti.

Cela fit que ce fils-là devint un vaurien tout comme le premier, mais d'une autre espèce.

Le premier, en effet, était un vaurien assez policé en apparence, tandis que l'autre était dur et rude : c'était là toute la différence. Le premier était insupportable avec ses quolibets de commis voyageur, et l'autre avec ses jurons de boucher. Le premier faisait étalage de ses sottises, l'autre de ses batailles et de ses ripailles. Le commis méprisait tous ceux qui n'étaient pas habillés à la dernière mode, et le boucher tous ceux qui refusaient de se divertir grossièrement avec lui. Ils en étaient arrivés à n'avoir pas grand respect pour leurs père et mère; seulement, pour avoir de l'argent, l'un cajolait le père et l'autre la mère.

Quand le commis voulait faire montre de sa sagesse profonde, on reconnaissait vite qu'elle consistait uniquement à n'apprécier dans une ville que les magasins d'une part, et de l'autre les cafés, les bals, etc.

Quant au cadet, sa sagesse se résumait à prétendre qu'il fallait que les jeunes gens eussent de l'argent et le droit de casser les os à quiconque cherchait à entraver leurs ébats, tandis que le devoir des vieux parents était seulement de travailler et de voir sans rien dire ce que les jeunes faisaient de leur argent.

Le commis ne rentrait jamais de jour dans la maison de son père, et, aux endroits où il n'était pas connu, il se donnait pour le fils d'un riche corroyeur. L'apprenti boucher avouait qu'il était bien obligé de porter la casaque tant que le vieux vivrait; mais il ajoutait finement que plus tard il ferait voir qui il était.

Tous deux aimaient l'argent; mais il eût fallut que les pauvres eussent de bons yeux pour apercevoir une aumône de leur façon. Sans aucun remords, l'un fraudait les comptes ou mettait l'argent dans le mauvais trou, tandis que l'autre trichait sur le poids, ne payait jamais exactement le bétail acheté, et retenait dans son gousset bien des écus neufs qui auraient dû servir d'arrhes. En même temps, pour faire de la poussière à leur façon, ni l'un ni l'autre ne regardait à l'argent, persuadés que faire ainsi les importants c'est être réellement importants, et qu'en retour du mépris général qu'ils professaient pour les autres, tout le monde était tenu de les respecter, car tout ce qu'ils regardaient comme petit et mesquin devait rester nécessairement petit et mesquin pendant toute l'éternité.

Ces deux imbéciles s'imaginaient que parce que leur père avait amassé beaucoup d'argent, ils avaient en poche la clef de toute sagesse; ne soupçonnant pas que tout leur prétendu savoir, comme leur avoir, n'était que des moyens mis à leur portée pour les conduire à une véritable instruction; que toute leur sagesse ressemblait à l'assiette sur laquelle on pose la soupière, et qui n'est pas la soupière et encore bien moins la soupe.

Entre eux, les deux frères ne se traitaient pas trop mal. Certainement Sameli rougissait de Fritz quand celui-ci portait la casaque de boucher, et à aucun prix il n'eût ainsi traversé avec lui la ville; mais comme Fritz en rougissait aussi, il n'en voulait pas pour cela à Sameli, car celui-ci allait fort loin en voiture avec lui le dimanche, avec les chevaux de son père, partout où il y avait quelque fête. Ils se confiaient aussi tout fraternellement leurs folies et leurs projets, et naturellement, comme la chose est infaillible entre gens pareils, ils se mentaient entre eux à faire tout craquer.

La suite à une prochaine livraison.

LE BOCAL ET LE POISSON ROUGE.

APOLOGUE.

Il y avait un sultan qui, tout entier aux soins de son empire, s'occupait à élever de petits poissons rouges.

Ce sultan admettait quelquefois ses courtisans à voir ces intéressants animaux, et un jour il leur dit :

— Vous voyez ce bocal plein d'eau : eh bien, chose étrange ! je ne pourrais pas y verser une goutte d'eau de plus; cependant, si je prends un poisson et si je le mets dans le bocal, l'eau ne déborde pas.

Un des courtisans, qui était un physicien... turc, fit aussitôt une théorie pour expliquer le phenomène : il y avait là, selon lui, une question d'élasticité.

Un autre dit que, sans aucun doute, Allah faisait un miracle pour être agréable au successeur du Prophète.

Beaucoup de courtisans ne disaient rien et n'en pensaient pas davantage. Peut-être jugeaient-ils qu'après tout, c'était le sultan qui faisait couper les têtes et qui donnait les places : l'histoire des poissons rouges leur importait peu.

Un courtisan qui réfléchissait davantage resta seul dans la salle et voulut faire lui-même l'expérience : il mit un poisson rouge dans le bocal, l'eau déborda.

La prétendue expérience du sultan n'était qu'une chimère. [1]

MONNAIE GAULOISE.

Voy. les Tables.



Monnaie de Pixtilos, chef gaulois.

Légende : PIXTILOS. Tête de profil d'homme imberbe. Sous le cou, annelet.

Revers : cavalier au galop. Sous le cheval, symbole ressemblant à une *S* couchée, fréquent sur les monnaies gauloises.

On croit que Pixtilos fut un chef des Carnutes (pays de Chartres), qui battit monnaie entre les années 27 et 12 avant Jésus-Christ.

[1] Édouard Laboulaye, *Discours populaires*. — Voy. aussi l'histoire de la Dent d'or, t. Ier, 1833, p. 166.

DE LA SOURCE A LA CHUTE DU TRIENT

(SUISSE — VALAIS).



Pont supérieur et chute du Trient. — Dessin de A. de Bar.

Des quatre cents glaciers des Alpes suisses qui occupent, suivant le calcul d'Ebel, une surface de cent trente lieues carrées, l'un des moins importants, sinon des moins curieux à visiter, est le glacier du Trient, d'où s'échappe le torrent du même nom. Voisin du col de Balme, si connu des voyageurs qui se rendent, durant la saison favorable, de Martigny à Chamounix, et situé à la même altitude (environ 1 200 mètres), le glacier de Trient mérite, ainsi que ses supérieurs en volume et en étendue, d'être compté parmi les réservoirs des grands fleuves de l'Europe, puisque son torrent, mêlé à ceux de l'Eau-Noire et de Bolberine, va grossir le courant du Rhône entre Martigny et Saint-Maurice.

Un de mes amis, qui, après avoir tenté l'ascension du mont Blanc et exploré la Mer de glace, s'est aventuré vers le glacier du Trient et a suivi le cours du torrent d'aussi près que le lui permettaient les obstacles du chemin, m'a conté ceci :

Amateur imprudent du pittoresque, je m'attardai si longtemps à donner satisfaction au besoin de contempla-

tion qui m'arrêtait presque à chaque pas, que la nuit menaçait de me surprendre avant que j'eusse trouvé un gîte si je continuais à marcher dans la même direction. Par bonheur, à peu de distance du point où l'inquiétude m'avait saisi, un sentier s'offrit à ma gauche; je quittai aussitôt le bord du torrent et je m'engageai dans ce sentier. Grâce à mon expérience d'observateur, je reconnus sans peine qu'il avait été récemment parcouru. En suivant les traces de ceux qui m'y avaient précédé, j'arrivai à l'endroit nommé les Herbagères, et je trouvai asile pour la nuit dans un chalet attenant à une importante vacherie. Je reçus là le plus bienveillant accueil; l'hospitalité fut cordiale et complète. Après un souper que mon appétit de voyageur me fit juger excellent, le maître vacher dit à sa femme de faire préparer mon lit dans une chambre voisine de la leur, et il m'invita obligeamment à y dormir aussi tard que je le voudrais, afin de recouvrer les forces nécessaires pour continuer mon voyage pédestre. J'avais, comme on le pense bien, l'intention formelle de profiter amplement de la permission; mais, au point du jour, je fus soudainement réveillé par un bruit de pleurs et de supplications; je prêtai l'oreille : la jeune servante intercédait pour une certaine Clairette auprès du maître vacher, et la femme de celui-ci, venant en aide à la servante, élevait de temps en temps la voix pour lutter contre une sinistre résolution de son mari.

— Non, répondait-il impitoyablement, non, je ne vous accorde pas un jour de plus; puisqu'elle ne veut plus ni boire ni manger, et qu'elle dépérit d'heure en heure, il vaut mieux la tuer aujourd'hui que de la laisser souffrir plus longtemps.

Bien qu'il ne me fût pas possible de prêter une intention criminelle à l'homme qui s'était montré si bienveillant pour moi, que j'avais vu doux avec sa servante et franchement affectueux envers les siens, néanmoins ses paroles, qui renfermaient un arrêt de mort, inquiétaient mon esprit : aussi quand la fillette qui nous avait servis à table la veille vint apporter dans ma chambre la grande jatte de café à la crême et la rôtie au beurre du matin, je m'empressai de lui demander quelle était cette Clairette dont la condamnation avait été tout à l'heure prononcée par mon hôte.

— Clairette, me répondit la servante d'une voix larmoyante, c'est notre ancienne maîtresse.

Cette réponse, je l'avoue, me causa un frémissement d'horreur, et mon visage prit alors une telle expression que la servante ne put s'empêcher de me dire :

— Ah çà! est-ce que vous croyez que c'est d'une personne que je parle?

— On pourrait le supposer, repris-je; ne m'avez-vous pas dit qu'il s'agissait d'une ancienne maîtresse de cette maison?

A ces mots, la fillette, sans cesser de gémir sur le sort de Clairette, mais mêlant le rire aux larmes, m'apprit, à ma honte, que je venais de commettre la plus impertinente méprise.

— On voit bien que vous n'êtes pas du pays, me dit-elle; autrement vous sauriez que dans nos vacheries on appelle la maîtresse celle qu'on a reconnue pour la mieux avisée de nos bêtes. Dès qu'on la juge capable de diriger les autres au pâturage, on attache à son cou la cloche qui donne au troupeau le signal de la marche. Elle est si glorieuse du bruit qu'elle fait en cheminant, que si le maître s'avise plus tard de lui enlever sa cloche et de choisir dans ses étables une autre vache maîtresse, l'ancienne en prend tant de chagrin qu'elle est capable de se laisser mourir de faim plutôt que de se résigner à marcher au second rang. C'est justement ce qui arrive à notre pauvre Clairette; elle se sent déshonorée depuis huit jours que Martine fait sonner sa cloche à la tête du troupeau.

Au moment où la servante achevait de me donner cette explication, j'entendis le tintement argentin d'une cloche; je m'approchai de la fenêtre et je vis une belle vache noire sortir de l'étable. Elle portait haut la tête. Après qu'elle eut fait deux ou trois pas au dehors, elle s'arrêta pour s'assurer qu'elle était suivie; puis, quand elle vit apparaître les cornes luisantes et le museau fumant de celles de ses compagnes qui venaient les premières après elle, la vache maîtresse se remit en marche, fléchissant et relevant avec gravité son cou puissant, comme pour mesurer la cadence de son pas au va-et-vient sonore du battant de la cloche.

— C'est Martine, me dit la servante, qui va mener nos bêtes à l'abreuvoir. Mais, poursuivit-elle avec inquiétude, je ne vois pas Clairette; faut croire qu'elle ne peut pas ou qu'elle ne veut plus quitter sa litière... Eh bien, non, je me trompais; la voici!

En effet, Clairette sortit de l'étable, non pas volontairement, mais poussée dehors par les forces réunies de mon hôte et de sa femme. Parvenue un peu au delà du seuil qu'elle avait été forcée de franchir, Clairette, mal assurée sur ses jambes, mugit tristement et promena autour d'elle un regard mélancolique. A ce moment, elle entendit retentir à distance la cloche que balançait orgueilleusement sa fière rivale; alors elle recommença à mugir, son front se courba, ses genoux fléchirent, et elle se coucha sur la poussière du chemin. Vainement le maître vacher la toucha de l'aiguillon, Clairette, que l'excès de la jalousie venait de terrasser, ne fit aucun effort pour se relever.

— Décidément, il faut en finir avec elle, dit mon hôte comme s'il eût pris la résolution d'accomplir lui-même, à l'instant, le sanglant sacrifice. Sa femme le crut du moins, car elle se jeta entre lui et la condamnée afin de la protéger. La servante, saisie de la même appréhension, poussa un cri de terreur, et, d'une voix suffoquée par le sanglot, elle me dit, les mains jointes :

— Demandez grâce pour elle!

Touché de sa prière, mais fort incertain du succès de mon intervention, je quittai cependant ma chambre.

« Quelle bonne raison puis-je faire valoir en faveur de Clairette? » me demandais-je en descendant l'escalier extérieur du chalet. Au moment où j'atteignais la dernière marche, une idée me vint qui pouvait me permettre d'entrer en pourparlers avec mon hôte au sujet de Clairette.

— Il se peut, dis-je en abordant le maître vacher, que l'état de cette pauvre bête ne soit pas aussi désespéré que vous le croyez. Si vous le voulez bien, je vais tenter une épreuve qui vous prouvera, je l'espère, que vous l'avez condamnée à tort.

— Ce n'est pas moi, c'est le vétérinaire qui l'a condamnée, me répondit mon hôte.

— Qu'est-ce que cela prouve? répliquai-je; le vétérinaire ne s'occupe que des maladies du corps; mais les bêtes ont, ainsi que les gens, leurs souffrances morales : c'est d'une de ces souffrances-là que votre Clairette est atteinte, et je prétends l'en guérir; mais, dites-moi, d'abord, votre troupeau de vaches est-il tout entier allé à l'abreuvoir?

— Toutes nos vaches à la fois, ce serait trop, repartit la vachère avec un sourire d'orgueil; Martine n'en a emmené que la moitié; à son retour, elle fera un second voyage pour conduire le reste.

— Voilà qui est déjà bien pour mon épreuve; maintenant, veuillez me dire si vous n'auriez pas une seconde cloche semblable à celle que Martine fait sonner avec tant de bonne grâce.

— Il doit s'en trouver une à l'entrée de l'étable, me fut-il répondu.

Avant que j'eusse prié qu'on me l'apportât, la jeune servante, qui m'avait suivi, devina mon intention et courut à l'étable d'où elle revint aussitôt avec la cloche demandée.

Pendant ce temps, le vacher et sa femme me regardaient de cet air incrédule qui semblait dire : « Nous te laissons faire ce que tu veux; mais ce sera comme si tu ne faisais rien. »

Cependant je passai au cou de Clairette le collier où la cloche était suspendue; puis je la fis tinter. A ce bruit, l'œil atone de la malade se ranima; son regard exprimait l'incertitude. Pour la convaincre que l'insigne de sa dignité lui était rendu, je fis de nouveau sonner la cloche; je vis bien qu'elle m'avait compris, car, pour s'assurer du fait par elle-même, Clairette se souleva, appuyée sur ses genoux pliés. Le mouvement qu'elle fit pour redresser son large poitrail mit la cloche en branle; alors une émotion de joie fit visiblement frissonner son corps : elle tourna vers nous ses bons gros yeux caressants; j'affirme que j'y vis des larmes. Un moment après, sans qu'on l'y eût sollicitée, elle était debout sur ses jambes.

— A présent, dis-je à mes hôtes émerveillés du succès de l'épreuve, faites sortir le reste du troupeau.

La servante, qui pleurait d'attendrissement, n'attendit pas que le maître lui répétât l'ordre que je venais de donner. Mes prévisions se réalisèrent. Aussitôt que les vaches eurent été rassemblées hors de l'étable, Clairette se mit à leur tête, et, bien qu'elle fût très-affaible par un long jeûne, elle prit bravement le chemin de l'abreuvoir.

La nuit et la matinée passées au chalet du maître vacher devaient retarder de beaucoup mon arrivée à Martigny, où j'étais attendu à heure fixe. Aussi, après avoir reçu les félicitations de mon hôte sur l'heureux résultat de la cure que j'avais entreprise, m'empressai-je de prendre congé de lui.

— Vous ne pouvez pas, me dit-il, être venu aussi près de la chute du Trient et partir sans lui rendre visite.

J'objectai le temps perdu déjà qui ne me permettait pas de me détourner du chemin direct de ma destination.

— Il n'existe pas de chemin direct, me dit le maître vacher; quant au temps perdu, notre petit cheval que ma femme va atteler au char-à-bancs vous le fera regagner.

— Mais qui conduira? lui demandai-je.

— Moi, me répondit-il; ce sera un moyen de vous payer la guérison de Clairette.

— Surtout ne l'exposez pas à une rechute.

— Soyez tranquille; pour l'éviter, à compter d'aujourd'hui, il y aura deux vaches maîtresses à la maison.

Le char-à-bancs était prêt; nous y prîmes place. Excité par la voix de mon hôte, son excellent petit cheval nous mena rapidement au bas de la montée des Herbagères, et ce fut en suivant parallèlement le cours du torrent que nous arrivâmes à l'entrée de la gorge du Trient, où il fallut mettre pied à terre. Nous pénétrâmes dans ce défilé qui côtoie un abîme. Des murs de rochers, resserrés à leur partie inférieure et impraticables même pour les chèvres, s'élèvent à une hauteur de plus de trois cents pieds. Ils sont reliés au sommet par un pont de pierre, d'où le regard épouvanté plonge sur la nappe d'eau qui se précipite. Presque à fleur d'eau, la spéculation a construit une étroite galerie de bois latérale, soutenue par d'énormes madriers. Cette galerie, que l'on parcourt moyennant un franc par personne, s'avance jusqu'à la cascade, au delà de laquelle le passage est impossible. Je me serais arrêté bien longtemps devant le spectacle grandiose et terrifiant que m'offrait la chute du Trient, si mon hôte ne m'eût arraché à mon extase vertigineuse en me rappelant que j'étais attendu à Martigny.

DE LA CRITIQUE LITTÉRAIRE.

La critique littéraire est aussi vieille que le monde des lettres lui-même.

Elle est née le lendemain du jour où a paru le premier livre, car elle répondait à un besoin tout naturel des intelligences, qui aiment à se rendre compte de ce qu'elles éprouvent. Tous les esprits, à des degrés différents, sont capables de sentir; mais tous ne sont pas également exercés, tous ne sont pas également habiles à exprimer leurs impressions. La critique vient en aide aux esprits paresseux ou distraits. Elle s'associe aux pensées des esprits plus éveillés et mieux inspirés, en leur donnant la traduction, ingénieuse et fidèle, de leurs émotions. Elle refait en plein jour ce travail intérieur que chacun fait, vaguement et à son insu, à la lecture d'un livre. Elle analyse les résultats de cette lecture; elle en fait l'inventaire complet; elle donne une forme saisissable et précise à ces impressions encore insondées ou méconnues faute d'analyse. Ce qu'elle livre au public, c'est cet examen détaillé qui facilite à tous le jugement définitif qu'attend l'œuvre nouvelle. Heureuse si elle a su trouver l'expression fidèle de la pensée générale! heureuse si son initiative n'a fait que devancer cette opinion commune, et si elle voit plus tard le public sanctionner ses révélations! C'est là la tâche de la critique; disons mieux, c'est sa juridiction. Elle n'en a pas d'autre. On attend d'elle un jugement, non une passion. Pour faire son œuvre, il lui faut donc, avant tout, les qualités premières d'un juge, la sincérité, l'impartialité. Cette œuvre est grave, et elle doit se montrer calme et désintéressée. La critique est la véritable magistrature de la république des lettres. La satire, qui se donne comme sa sœur, n'est que la fille des passions, brûlante et incisive comme elles, mais comme elles sans autorité. On peut, un instant, se laisser amuser par sa verve et ses vives allures, étonner et éblouir par son audace et son éclat; mais nul esprit bien fait ne peut accepter ses paroles mordantes comme un jugement digne d'être écouté.

A ces qualités premières et en quelque sorte magistrales, la critique doit joindre une vertu qui est plutôt un don sans lequel les autres dons les plus éminents resteraient dans l'impuissance : c'est la vertu, le don de la sympathie, non pas pour l'auteur, mais pour l'œuvre qu'elle a à juger. Cette sympathie secrète est le lien nécessaire entre la critique et le livre; c'est la clef qui seule en ouvrira les trésors cachés. Le sens de l'œuvre échappe nécessairement à tout critique qui n'apporte pas à l'étude d'un livre ces dispositions bienveillantes du cœur et de l'esprit. En justice ordinaire, le juge froid et indifférent est déjà un juge suspect, tout prêt à devenir hostile. Il lui est défendu de se montrer passionné; mais il est bon qu'il soit ému. L'émotion du critique devant la pensée du livre n'est qu'un avertissement salutaire de sa conscience et un gage de la sincérité de son examen. On n'étudie bien, en effet, que ce qui attire, et il n'y a pas à faire l'étude d'un livre dont la lecture nous laisse froids. Mieux vaut s'abstenir, comme le juge qui se récuse dans une cause dont la solution lui paraît en dehors de son aptitude ou contraire aux mouvements secrets de sa conscience.

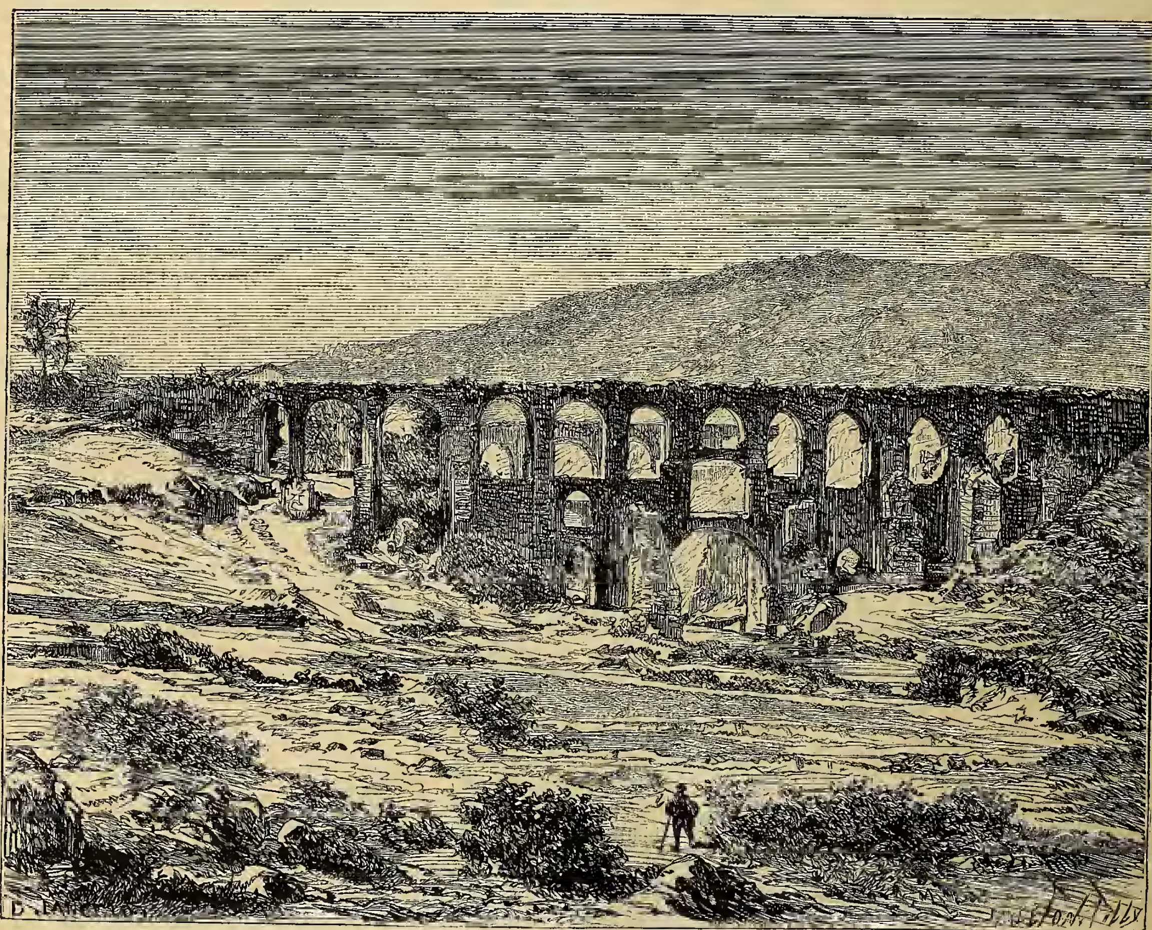
La sympathie pour l'œuvre une fois entrée au cœur, le critique en recevra à son tour l'intelligence pénétrante de l'œuvre elle-même, car on analyse toujours heureusement ce qu'on a vivement senti. Souvent aussi le critique

gagnera à ce commerce intime avec la pensée de l'auteur l'attrait de la forme, qui achèvera d'imprimer à son travail l'autorité nécessaire. Le critique devra donc à ces bons procédés de sa pensée l'avantage éminent de s'élever à son tour à la hauteur de l'art lui-même. La critique, en effet, fait partie de l'art. Elle ne doit jamais oublier cette commune et sainte origine avec lui. Elle est son interprète et sa sœur, jamais son hôte perfide ou son ennemi intime. Elle vit de sa vie, et ne brille que de son éclat. Elle expirerait le même jour que lui, comme elle est née le même jour. Elle doit donc puiser aux mêmes sources, et se rendre familières les mêmes études.

L'imagination, qui n'est que le don d'être ému et de rendre l'émotion, est donc la qualité la plus essentielle du critique. Celui qui en est dénué n'est qu'un aveugle qui veut juger de la splendeur des cieux. L'instinct du beau, le don de l'émotion, manquent là où l'imagination est absente. La critique est donc impuissante là où elle est froide et indifférente, faute d'imagination. Sa froideur l'expose au plus mauvais des jugements, au contre-sens.

LE MÉLÈS ET LE CHATEAU DE SMYRNE.

Dix fois Smyrne a été détruite, et dix fois elle s'est relevée, restant toujours la reine de la côte, et l'entrepôt le plus riche et le plus fréquenté de l'Asie Mineure. Déjà du temps du poëte Mimnerme, elle était chantée par lui comme une grande et magnifique cité. Strabon en fait une description pleine de louanges, et déclare qu'elle est la plus



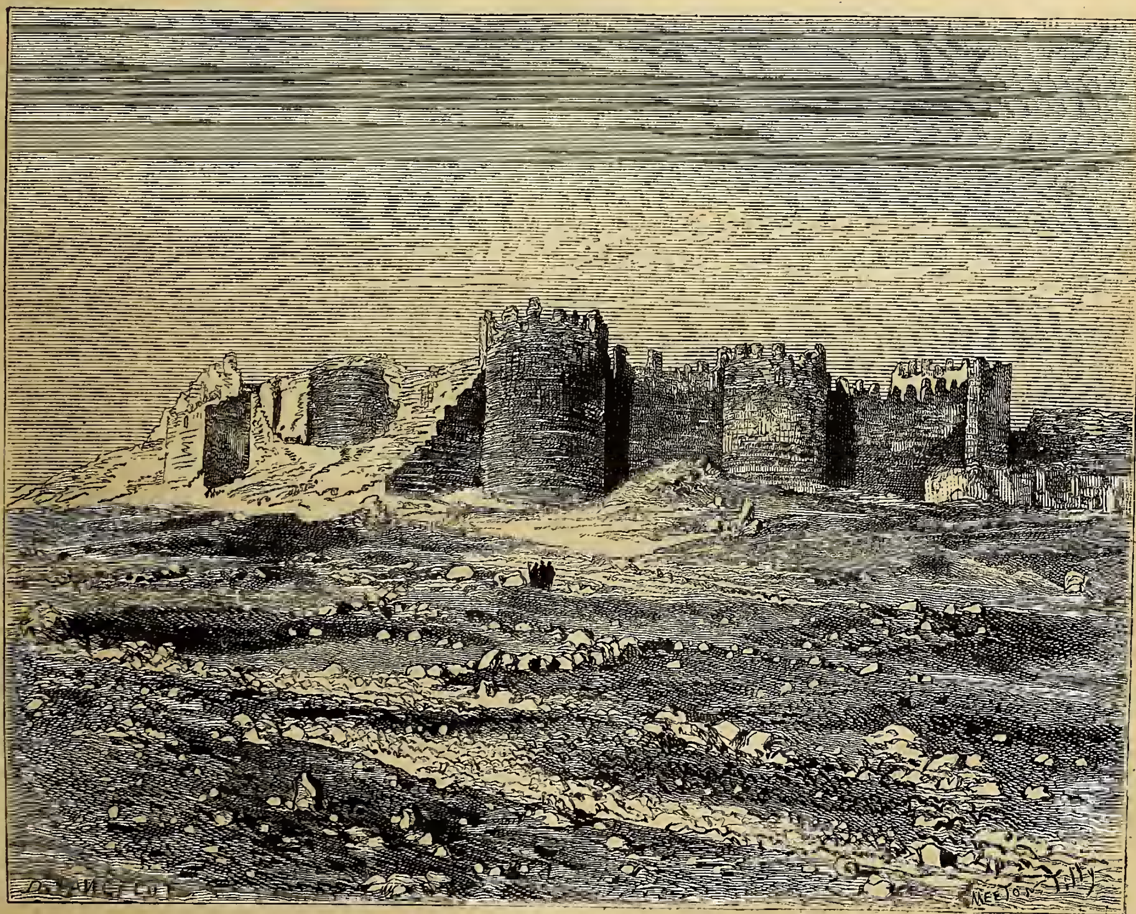
Smyrne. — Aqueduc sur le Mélès. — Dessin de Lancelot, d'après une photographie.

belle des villes d'Ionie. Il vante la splendeur de ses portiques, de ses temples, parmi lesquels le plus remarquable était celui qui avait été élevé au *dieu Homère*. Smyrne était, en effet, une des sept villes qui prétendaient à la gloire d'avoir donné naissance au poëte. Non-seulement elle lui avait consacré un temple, mais elle frappait son image sur ses monnaies. Un autre sujet d'orgueil pour les Smyrnéens était le Mélès, le fleuve homérique, qui arrosait les remparts de la ville. Aujourd'hui, le Mélès est en hiver un torrent rapide, qui n'offre point de gué et qu'on ne peut traverser sans danger. Mais en été ses eaux limpides sont si basses qu'elles ne couvrent pas toute la surface de son lit rocailleux. Elles serpentent d'abord dans une vallée profonde, où elles coulent sur un lit bordé d'une verdure éternelle. Après avoir reçu plusieurs petits ruisseaux, elles font prosaïquement tourner des moulins; puis, se rapprochant des jardins situés hors de la ville, elles se divisent et se subdivisent en de faibles courants qui vont se perdre à la mer.

Avant d'arriver à la ville, le Mélès est traversé par deux aqueducs, qui donnent à la vallée qu'ils dominent une physionomie assez pittoresque. Le plus considérable, qui est le plus ancien, a quatorze arches; quelques-unes sont circulaires et d'autres elliptiques. Le voyageur Dallaway pense qu'il a été construit par les Turcs. Il a 70 pieds de haut sur 350 de long. Le plus petit a été bâti, selon Ricault, en 1674; il a 60 pieds de haut et 200 de large. Le paysage environnant offre des vallons où croissent les lauriers roses, le chèvrefeuille, le jasmin; là viennent se promener les femmes riches de Smyrne, et Dallaway en

rencontra toute une compagnie qui jouissait, en toute liberté et sans voile, de la fraîcheur délicieuse qu'on respire sous ces ombrages. Plus récemment, un autre voyageur plus illustre, M. de Lamartine, a goûté aussi le charme de ces environs de Smyrne, qui dans son ensemble lui plut médiocrement. « Smyrne, dit-il, ne répond en rien à ce que j'attends d'une ville d'Orient : c'est Marseille sur la côte de l'Asie Mineure; vaste et élégant comptoir où les consuls et les négociants européens mènent la vie de Paris et de Londres. La vue du golfe et de la ville est belle du haut des cyprès de la montagne. En redescendant, nous trouvons, au bord du fleuve que j'aime à prendre pour le Mélès, un site charmant : c'est le pont des Caravanes; le fleuve est un ruisseau limpide et dormant sous la voûte paisible des sycomores et des cyprès; on s'assied sur ses bords, et des Turcs nous apportent des pipes et du café. Si ces flots ont entendu les premiers vagissements d'Homère, j'aime à les entendre doucement murmurer entre les racines des platanes; j'en porte à mes lèvres, j'en lave mon front brûlant... Puisse renaître, pour le monde d'Occident, l'homme qui doit faire le poëme de son histoire, de ses rêves et de son ciel !... »

Cette montagne, d'où M. de Lamartine avait été contempler le golfe et la ville, est le *Pagus*. Elle est couronnée par les restes considérables d'une forteresse ou château fort, qui faisait partie de la ville ancienne et lui servait d'acropole. Dégradée par l'action de tant de siècles, elle consiste maintenant en une muraille crénelée, munie de tours rondes ou carrées en assez grand nombre, renfermant environ sept acres de terrain. On y voit les ruines



Smyrne. — Le Pagus et le Château. — Dessin de Lancelot, d'après une photographie.

d'une chapelle et d'une grande citerne. Cette forteresse fut sinon rebâtie, du moins remise en état de défense par les chevaliers de Rhodes, après avoir été détruite par Tamerlan en 1419. Le sultan Amurat la démantela. Elle fut de nouveau rétablie par Jean-Ange Comnène, qui se montra pour Smyrne un zélé protecteur. L'entablement de la porte du Nord est de marbre blanc, et porte une inscription relative à cette restauration de la ville par l'empereur et par l'impératrice Hélène sa femme. Sur un des côtés de la porte de l'Ouest se trouvait une tête colossale qui a donné lieu à beaucoup de conjectures de la part des voyageurs. Les uns y ont vu un sphinx; les autres l'amazone nommée Smyrna, qui aurait été, d'après certaines légendes, la fondatrice de la ville; d'autres enfin y ont reconnu l'impératrice Hélène.

Il y a peu de villes d'Ionie qui aient fourni plus de débris antiques et des restes aussi précieux que Smyrne; mais la facilité qu'offrait pour le transport le voisinage de la mer paraît avoir épuisé la mine. C'est dans d'autres provinces de l'Asie Mineure plus éloignées que se portent les recherches des érudits, et Smyrne n'est plus pour eux qu'une grande ville commerciale, sans intérêt archéologique.

LE WEIBERTAG,

OU LA FÊTE DES FEMMES DE LA VALLÉE DE MUNSTER.

Dans la vallée de Munster, il y avait encore, au dix-septième siècle, une vieille coutume fort scandaleuse qu'on eut beaucoup de peine à abolir.

C'était une fête que se donnaient les femmes de Wihr, Walbach et Zimmerbach.

On l'appelait le *Weibertag*, c'est-à-dire le jour des femmes.

Donc, ce jour-là, les femmes sortaient de chez elles, la plupart masquées, et portaient sur la place publique des victuailles de toute sorte : rôtis, bouillis, légumes, etc. Elles entraient chez les boulangers et les aubergistes et exigeaient d'eux des miches de pain. Elles descendaient à la cave commune et en faisaient emporter deux tonneaux de vin que traînait un cheval singulièrement harnaché et agitant des grelots, et conduit par une femme masquée. Devant le cheval s'avançait un bouc, acheté aux frais de la commune, et faisant aussi tinter des grelots. La procession des femmes venait à la suite et allait visiter les fermes pour y prendre du beurre que, d'après l'usage, on ne pouvait pas leur refuser.

Alors, bien pourvues de vivres et de vin, elles s'établissaient sur les bords de la grande route, et, mangeant, buvant, chantant, faisant mille folies, elles arrêtaient les passants et les obligeaient à danser avec elles autour du bouc.

Le soir, au retour, on pense bien que toutes ces femmes avaient la tête à l'envers. Elles parcouraient les rues en criant, hurlant, sautant, frappant de côté et d'autre, et brisant les vitres des maisons où les hommes avaient dû rester enfermés tout le jour, sans qu'il leur fût permis de se montrer même aux fenêtres qu'après le coucher du soleil.

Le Weibertag était en réalité une véritable bacchanale qui avait duré un grand nombre de siècles. Un pasteur, nommé Forster, eut l'honneur de la faire défendre pour l'avenir, en 1681. (¹)

QU'IL FAUT TRAITER LES AFFAIRES

AVEC SOIN ET SANS EMPRESSEMENT NI SOUCI.

Le soin et la diligence que nous devons avoir en nos affaires sont choses bien différentes de la sollicitude, souci et empressement.

Soyez donc soigneuse et diligente en toutes les affaires que vous avez en charge, ma Philotée; mais, s'il est possible, n'en soyez pas en sollicitude et souci, c'est-à-dire ne les entreprenez pas avec inquiétude, anxiété et ardeur, ne vous empressez point en la besogne; car toute sorte d'empressement trouble la raison et le jugement, et nous empêche même de bien faire la chose à laquelle nous nous empressons.

« Il faut dépêcher tout bellement », comme dit l'ancien proverbe. Celui qui se hâte, dit Salomon, court fortune de chopper et heurter des pieds; nous faisons toujours assez tôt quand nous faisons bien. Les bourdons font bien plus de bruit et sont bien plus empressés que les abeilles, mais ils ne font sinon la cire, et non point de miel : ainsi ceux qui s'empressent d'un souci cuisant et d'une sollicitude bruyante, ne font jamais ni beaucoup ni bien.

Les mouches ne nous inquiètent pas par leurs efforts, mais par la multitude; ainsi les grandes affaires ne nous troublent pas tant comme les menues quand elles sont en grand nombre. Recevez donc les affaires qui vous arriveront en paix, et tâchez de les faire par ordre l'une après l'autre; car si vous voulez faire tout à coup, ou en désordre, vous ferez des efforts qui vous fouleront et allanguiront votre esprit, et pour l'ordinaire vous demeurerez accablée sous la presse et sans effet.

François de Sales.

(¹) *Curiosités d'Alsace*, 1861.

DE L'ORDRE DANS LE TRAVAIL.

A ces excellents conseils de François de Sales, oserons-nous en ajouter un tiré de notre expérience?

Souvent vous êtes en présence de plusieurs affaires. Par où allez-vous commencer? Laquelle vous sollicite le plus? Il peut arriver que ce soit la plus agréable ou la plus facile : ce ne sont point là les motifs qui doivent vous décider. Il faut vous poser résolûment cette question : « Quelle est l'affaire qui est réellement la plus urgente ou la plus importante? » Et ensuite obéissez sans hésitation à la réponse que vous fera votre conscience ou votre raison. Ne vous laissez pas aller à des suggestions de ce genre : « J'ai le temps; je puis toujours me débarrasser » d'abord d'un de ces petits travaux ou d'une de ces » moindres obligations. » Non, non, allez au plus pressé, au plus nécessaire. Qui ne suit pas cette règle se trouve souvent pris en défaut, et s'expose à des repentirs.

LE SOL DE LA FRANCE.

Les deux parties principales du sol de la France, le dôme de l'Auvergne (plateau central) et le bassin de Paris (Neustrie), quoique circulaires l'un et l'autre, présentent des structures diamétralement contraires. Dans chacune d'elles, les parties sont coordonnées à un centre; mais ce centre joue dans l'une et dans l'autre un rôle complétement différent.

Ces deux pôles de notre sol, s'ils ne sont pas situés aux extrémités d'un même diamètre, exercent en revanche autour d'eux des influences exactement contraires : l'un est en creux et attractif, l'autre en relief et répulsif.

Le pôle en creux vers lequel tout converge, c'est Paris, centre de population et de civilisation. Le Cantal, placé vers le centre de la partie méridionale, représente assez bien le pôle saillant et répulsif. Tout semble fuir en divergeant de ce centre élevé, qui ne reçoit du ciel qui le surmonte que la neige qui le couvre pendant plusieurs mois de l'année. Il domine tout ce qui l'entoure, et ses vallées divergentes versent les eaux dans toutes les directions. Les routes s'en échappent en rayonnant comme les rivières qui y prennent leur source. Il repousse jusqu'à ses habitants, qui, pendant une partie de l'année, émigrent vers des climats moins sévères.

L'un de nos deux pôles est devenu la capitale de la France et du monde civilisé; l'autre est resté un pays pauvre et presque désert. Comme Athènes et Sparte dans la Grèce, l'un réunit autour de lui les richesses de la nature, de l'industrie et de la pensée; l'autre, fier et sauvage au milieu de son âpre cortége, est resté le centre des vertus simples et antiques, et, fécond malgré sa pauvreté, il renouvelle sans cesse la population des plaines par des essaims vigoureux et fortement empreints de notre ancien caractère national. (¹)

LES PLUS GRANDS NAVIRES DU MONDE.

Il y a six navires que l'on peut considérer comme des colosses :

Le *Great-Eastern* mesure 306 mètres de long et 24 de large.

La *City of Peking* (la Ville de Pékin), lancé récemment sur la rivière Delaware, jauge 6000 tonneaux et mesure 130 mètres de long sur 15 de large.

(¹) Élie de Beaumont.

La *Liguria*, appartenant à la *Pacific steam navigation Company*, a un tonnage de 4 900 tonneaux, une longueur de 140 mètres, une largeur de 14 mètres.

La *Britannia*, appartenant à la *White Star line*, a un tonnage de 4 800 tonneaux, une longueur de 139 mètres, une largeur de 13m.75.

La *City of Richmond* (la Ville de Richmond), appartenant à l'*Inman line*, a un tonnage de 4 600 tonneaux; une longueur de 138 mètres, une largeur de 13 mètres.

La *Bothnia*, appartenant à la compagnie Cunard, a un tonnage de 4 600 tonneaux, une longueur de 130 mètres, et une largeur de 13 mètres.

Le tonnage de ces six navires réunis dépasse le chiffre énorme de 35 000 tonneaux. Mis à la suite les uns des autres, ces six énormes navires occuperaient une longueur de 983 mètres, c'est-à-dire près d'un quart de lieue.

LE BIEN.

Le Bien va toujours d'un pas réglé et avec ordre.

PORPHYRE.

DESTRUCTION DES ANIMAUX MALFAISANTS.

LES PIÉGES.

Suite. — Voy. p. 135, 227, 295.

Les oiseaux de proie de nos campagnes doivent être divisés en deux grandes tribus, d'après leurs mœurs tout opposées : les uns chassent le jour, les autres la nuit. De là naît une distinction d'autant plus facile qu'elle est typique, et qu'elle guidera notre conduite vis-à-vis d'eux. Effectivement, les diurnes sont nuisibles, les nocturnes sont utiles. Loin de nous cependant la pensée de dire que certains diurnes ne se nourrissent quelquefois, et faute de mieux, de rongeurs qui nuisent à nos récoltes; mais ce sont là jeux de princes, non... d'affamés! et semblable nourriture ne leur plaît que médiocrement.

Appelons *faucons*, pour abréger et pour déterminer d'un seul mot, tous les rapaces diurnes; appelons *chouettes* tous les nocturnes. Nous remarquerons que, depuis le moyen âge, le nombre des faucons, non-seulement en France, mais dans tous les pays du Nord, d'où l'on tirait ces animaux, a beaucoup diminué.

Pour détruire les oiseaux de proie, deux moyens principaux peuvent être employés, le filet et les piéges : ces derniers portent le nom de *piéges à poteaux*. Leur efficacité est grande, mais l'installation d'un filet est plus sûre encore. Elle est d'ailleurs si simple et sitôt faite, quand tout est préparé à l'avance, que nous préférons de beaucoup cet engin. On lui donne les noms de *tombereau*, *nappe* ou *tirasse*, selon les lieux et les pays.

Remarquons, avant tout, que le manége du filet en question est une véritable chasse à laquelle on prend un intérêt très-réel, et qu'un coup de filet bien réussi demande de la décision, du coup d'œil et de l'adresse autant qu'un coup de fusil des plus savants.

Occupons-nous donc de tout préparer d'avance :

1° Il faut se faire deux nappes de filet A, A (fig. 14) en fil extrêmement fin et fort, dont la maille ait 0m.05 de côté. On peut donner à chaque nappe 2 mètres de largeur sur 4 mètres de long : ce n'est pas trop. On monte la tête CC du filet, et son pied RR, sur deux fortes ficelles terminées à chacune de leurs extrémités par une boucle T (fig. 15).

2° On prépare deux quenouilles CR, CR (fig. 14) par nappe. Ces quenouilles sont de robustes manches à balai de 2 mètres de longueur, dont le bas est garni d'une virole V (fig. 16), et porte une pointe de fer X se terminant par une boucle ronde interrompue, et à l'autre extrémité une entaille circulaire simule une sorte de tête U.

3° Il faut quatre piquets de *tournant* Q (fig. 17). Ces piquets, de 0m.40 de longueur, sont garnis d'une virole de tête portant un crochet O, et, en face, dans le même axe, une broche recourbée en l'air, N. Le crochet O sert à recevoir la boucle T (fig. 17) de la ralingue RR du bas du filet, et à la tendre aussi fort que possible. La broche N reçoit la boucle interrompue N, soit X, du bas de la quenouille UV (fig. 16). La solution de continuité de la boucle X (fig. 16) doit être juste suffisante pour laisser passer la broche N (fig. 17) : c'est autour de cette broche que nous verrons tout à l'heure tourner la quenouille UV sous l'appel des cordes de tension G, G.

4° On fera encore cinq fort piquets de bois de 0m.80 de longueur.

5° On aura confectionné le *sautereau* (fig. 18) qui doit être placé en B (fig. 14) entre les deux nappes. Cet instrument est très-simple. Il se compose d'une petite traverse K, sur laquelle une autre H, double de grandeur, 0m.30, est assemblée à angle droit. Un petit piquet L, L, tient à chaque extrémité de la traverse par une courte ficelle de 0m.025, de sorte que, quand les deux petits piquets L et L sont enfoncés en terre, la traverse étendue entre eux sur le sol peut cependant rouler sur elle-même, en raison de la flexibilité des petits bouts de ficelle qui la terminent.

Un troisième piquet J est fiché en terre, derrière le sautereau, et porte une corde I qui vient s'attacher au milieu de la barre verticale KH, en face du point d'attache de la ficelle TS (fig. 14). Si donc on tire sur celle-ci, la tige verticale se relèvera aussi loin de terre que la cordelette IJ le permettra (fig. 18).

Au haut de la tige verticale, une petite barrette H est fixée, soutenant deux fils de fer courbes sur lesquels on attache un pigeon vivant par le corps, laissant les ailes libres, de sorte qu'en tirant TS (fig. 14), le pigeon, qui reçoit une secousse quand la cordelette IJ (fig. 18) est à bout, agite les ailes et semble s'envoler. Pourvu qu'il soit blanc ou de couleur voyante, on l'aperçoit de très-loin, et un faucon le voit du haut de la nue.

Il est évident qu'un pareil engin ne peut être placé que dans un endroit découvert qui permette d'abord le maniement du filet, puis ensuite qui laisse à la vue du rapace toute sa portée pour l'attirer d'aussi loin que possible. Si l'on tend dans une prairie, il faudra teindre tout en vert, filets et instruments; si l'on préfère s'installer dans un champ, il faudra employer le brou de noix, qui donne une couleur très-analogue à celle de la terre.

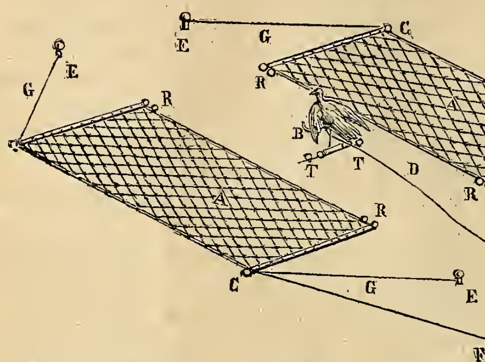
L'endroit étant choisi, on enfonce les deux piquets de tournant RR (fig. 14), tendant fortement entre eux la ralingue de bas d'une des nappes A. Cela fait, on passe les quenouilles dans les mailles de côté, et l'on attache à leurs têtes la ralingue CC supérieure. On attache, dans la gorge de ces mêmes têtes, les cordes que l'on appelle les *bras*, U (fig. 16) : ils ont quatre fois en longueur la largeur du filet A, A. Chacun des bras est tendu fortement et attaché à un piquet très-solide EE, enfoncé un peu en dedans de la ligne RR prolongée. Cela donne plus de rapidité et plus d'aisance au mouvement tournant de la nappe A autour de RR; car tel est le but qu'on poursuit.

Il s'agit de faire tourner les deux nappes A autour de leurs ralingues de base pour qu'elles se rabattent sur l'espace qui les sépare, en se recouvrant un peu; et il faut, pour que le filet soit bien monté, que ce mouvement s'exécute avec la rapidité d'un coup de fusil. On y arrive en attachant en C, et à l'autre point semblable de l'autre

nappe en face, deux ficelles qui vont se réunir à moitié chemin du poste du chasseur, où la troisième est attachée à un solide piquet : le chasseur tient dans sa main une poignée de bois S, mise en travers de la corde, et en tirant brusquement dessus, en soulevant, il fait jouer les nappes qui se referment avec une prestesse inimaginable pour qui n'a pas mis en jeu ce curieux et très-ingénieux appareil.

De temps en temps, une petite secousse sur la corde TS fait relever le sautereau, et le pigeon-appât bat de l'aile. Dès que l'oiseau de proie aperçoit le pigeon, il fond sur lui et le saisit dans ses serres; à ce moment, le chasseur fait marcher les filets en tirant sur la corde T : ceux-ci se referment sur l'oiseau, qui est pris. Le chasseur doit apporter le plus grand soin à confectionner la hutte qui le cache, car le faucon a les yeux perçants, et si la moindre chose lui paraît suspecte, il ne fond pas sur la proie qu'on lui offre.

Fig. 14



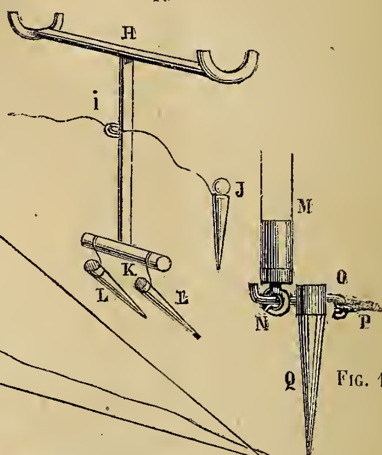
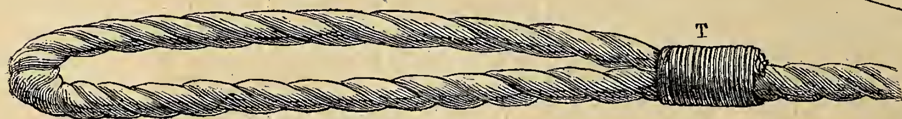


Fig. 15



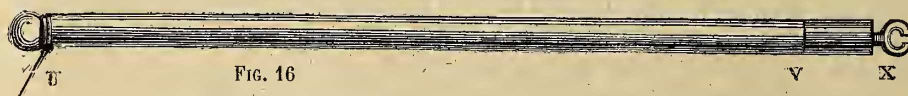


Fig. 16

La hutte se bâtit à cinquante ou soixante pas au moins du filet : il est toujours prudent de la placer dans un bois ou sous une haie dans laquelle on parvient à la dissimuler aussi bien que possible. Dans tous les cas, on fera mieux encore de bâtir sa hutte plusieurs jours à l'avance, le plus secrètement possible. Si l'on coupe des branches, on aura soin de ne laisser traîner aucun éclat de bois frais : moins l'herbe sera foulée, mieux cela vaudra.

Une fois un faucon pris, il est bon de quitter la place pendant quelque temps, et de ne pas retendre de suite un nouveau pigeon, car presque toujours le premier est blessé par les serres terribles du rapace. Il vaut mieux encore avoir une seconde hutte toute prête dans un bon endroit et y transporter rapidement son appareil.

Les oiseaux carnassiers diurnes recherchent les points élevés, d'où il leur est facile de dominer la plaine au loin et de découvrir les animaux dont ils veulent faire leur proie. En général, ils choisissent comme observatoires les branches mortes à la cime des arbres, les poteaux, les balises, et y demeurent en station des heures entières. D'autre part, presque toutes les espèces emportent leur capture pour la manger à loisir, et ne la déchirent jamais sur terre, à l'endroit où ils l'ont saisie : ils la portent au plus haut de leur observatoire habituel. C'est en constatant bien ces manœuvres que l'on est arrivé au piége à poteau.

Les endroits favorables sont souvent ceux qui se rapprochent le plus de la lisière des bois : aussi convient-il surtout de planter là des poteaux isolés; il vaut mieux, d'ailleurs, en planter plus que moins. On reconnaîtra bientôt ceux qui sont placés aux bons endroits; ils seront fréquentés et les autres délaissés. On enlèvera les derniers pour les replanter ailleurs où l'on sera plus heureux. C'est parce que, les trois quarts du temps, ces simples précautions sont négligées, que les propriétaires tirent si peu de parti de ces ruses avec lesquelles un garde intelligent dépeuplera de rapaces tout un canton en une saison.

Le meilleur temps pour planter les poteaux est la fin de l'hiver, février ou mars. On les munira de petits échelons de fer aussi espacés et aussi peu visibles que possible. Il vaudrait mieux même n'y faire que des trous, et y monter avec des crampons aux pieds, ou deux échelons mobiles en fer que l'on tient à la main et que l'on enfonce à mesure en montant. On empêche ainsi que les poteaux ne servent de perchoirs à des oiseaux voleurs de viande, tels que la pie, le geai, le corbeau, etc. Le poteau n'étant fréquenté par personne est d'autant plus recherché par l'oiseau de proie, toujours farouche et défiant.

Les poteaux ayant ainsi séjourné pendant quelques mois sans piége, et le relaissé blanc des oiseaux indiquant facilement ceux qui servent souvent, on y pose le piége pendant la nuit. Il est inutile de dire qu'avant de dresser le poteau on a eu soin d'y faire les entailles utiles et les trous de vis destinés à recevoir les deux montants, qu'on a creusé la place du ressort, et que le piége, présenté et numéroté d'avance, y joue à merveille.

La suite à une prochaine livraison.

MÉDUSE, PAR LÉONARD DE VINCI.

Voy., sur Méduse, t. XL (1872), p. 60.



Galerie des Offices, à Florence. — Méduse, par Léonard de Vinci. — Dessin de Freeman, d'après une photographie.

Cet admirable tableau, de petite dimension, est placé dans une petite salle voisine de la célèbre « Tribune » de la galerie de Florence, que l'on appelle ordinairement la galerie des Offices (*Uffizi*). Il a fait partie jadis de la collection du duc Côme Ier [1]. L'aspect est verdâtre; l'effet est saisissant. La tête, séparée du corps qu'on ne voit pas, est gisante à terre. Est-elle inanimée? Respire-t-elle encore? On ne sait, on croit voir sortir des lèvres une vapeur infecte. On regarde avec une sorte de stupeur cette odieuse beauté pâle et glacée. Les cheveux sont des serpents qui semblent agoniser. Le peintre, comme pour ajouter à l'horreur de cette décapitation de la Gorgone, a jeté çà et là, parmi les roches sombres, dans une demi-obscurité, des animaux immondes. On dirait que l'œuvre a été exécutée d'un seul jet, et l'unité du sentiment qui l'a inspirée est parfaite; mais, comme dans toutes les peintures du grand Léonard, rien n'est négligé, et on se plaît à contempler jusque dans les moindres détails la patience de la main du génie obéissant avec conscience à l'inspiration.

[1] Voy. Vasari, t. III, p. 18.

HANS BERNER ET SES FILS.

SCÈNES BERNOISES.

Suite. — Voy. p. 318, 335.

Hans Berner voyait trop clair et il était en relation avec trop de monde pour que la conduite de ses fils lui échappât entièrement. Leurs façons ne lui plaisaient guère.

— Ce n'était pas comme cela de notre temps, disait-il souvent; si je m'étais arrangé ainsi avec mon père, quels coups de nerf de bœuf j'aurais reçus!

De temps en temps il apprenait telle chose ou telle autre qui lui faisait mal. Quand il remettait à son fils deux écus neufs pour donner des arrhes, et qu'ensuite le vendeur lui demandait si la bête ne lui avait pas convenu, qu'il ne lui avait envoyé qu'un écu neuf ou rien du tout, cela le blessait vivement, car cela touchait à l'honneur du métier, et souvent il chapitrait son fils avec une telle violence qu'il semblait que Fritz allait rentrer sous terre. Il n'en était pourtant rien : Fritz n'avouait jamais un méfait; il avait toujours des excuses sous la main, et traitait le vendeur

de menteur effronté. Le père redoutait une enquête à fond, parce qu'il ne voulait pas faire honte ouvertement à son fils, et celui-ci restait insolent, persuadé que dans toutes les querelles, mentir est un moyen sûr de s'en tirer avec impunité, et, par suite, de jour en jour il devenait plus éhonté.

La mère n'était pas plus heureuse avec Sameli, et bien qu'elle crût à peine la dixième partie de ce qu'on lui rapportait, c'en était déjà trop pour son cœur maternel. Sans doute, Sameli jurait toujours sa parole d'honneur que tout n'était que mensonges, et elle était disposée à le croire; mais quand le père arrivait avec les mêmes informations, le doute revenait dans son cœur, et si fort que fût son attachement pour son fils, elle se disait tout bas que si elle était fille, pour tout l'or du monde elle ne voudrait pas d'un fiancé comme son Sameli.

Ainsi s'aigrissait peu à peu le cœur des parents contre leurs enfants. Plus ceux-ci grandissaient, plus ils se montraient déraisonnables dans leur conduite.

Hans Berner devenait de plus en plus soucieux. Au conseil municipal, on était souvent obligé de l'interroger deux fois avant qu'il n'entendît, et il lui arrivait de voter contre sa propre opinion.

Par un beau dimanche de printemps, Hans Berner fut pris de l'envie d'aller respirer le grand air pour alléger son cœur.

Sa femme l'approuva, mais en l'engageant à ne pas aller à pied et à prendre la voiture; mais ce ne fut pas son avis.

— Si j'étais toujours allé en voiture, je ne serais pas le Hans Berner que je suis à présent. D'ailleurs, le cheval a eu trop de fatigue cette semaine, et le dimanche il a besoin de repos. Cela me fera du bien de marcher librement, et je n'en prendrai que selon mes forces.

Léger comme un jeune homme de vingt ans, il se mit donc en route, regardant avec plaisir les champs, les prairies, les bois. Partout où il passait, on lui faisait un joyeux et respectueux accueil. Les vieux et les jeunes venaient sur le seuil de la porte en lui tendant la main et en l'invitant à entrer.

Les hommes lui disaient que s'il voulait prendre un petit verre il n'avait qu'à parler, et les femmes s'offraient à lui faire du café s'il voulait attendre. Mais, avant tout, Hans Berner entrait à l'écurie, appréciait l'état du bétail, dont il faisait l'éloge quand c'était possible, et ajoutait :

— Eh! vraiment, voilà qui a une autre tournure que du temps de votre père. C'était un bien brave homme. A lui tout respect; mais il ne se doutait encore guère de ce que pouvait rapporter la ferme. Qu'avait-il? Trois ou quatre vaches et deux paires de bœufs au plus!...

Quand il était au moment de partir, on l'invitait à revenir bientôt, car on était toujours satisfait sitôt qu'on l'apercevait, même de loin; on ajoutait que quand on aurait à l'étable quelque chose de bon, s'il le désirait, ce serait pour lui et non pour d'autres; il pouvait y compter.

La femme disait à ses enfants : « Donnez la main au monsieur; c'est M. le conseiller, vous savez, dont le père parle si souvent, et il a une si belle maison, et de si bon vin, et tant d'argent! »

Voilà ce qui attendait Hans Berner dans beaucoup de maisons. Il en était heureux et fier, et il avait raison. N'est-ce pas là la juste récompense de l'homme d'honneur devenu vieux? Et n'était-ce pas la preuve que c'était le brave homme qu'on respectait en lui par le monde, et non le gros Hans et le brasseur d'affaires? Un commis tout doré, et dans une voiture à deux chevaux, eût passé devant la maison que personne ne l'eût invité à se rafraîchir.

Vers la fin de la journée, il se sentit un peu fatigué, car il faisait chaud, et au printemps la marche est toujours pénible. Il entra donc dans une auberge, à environ deux lieues de chez lui, pour s'y reposer et attendre la fraîcheur. L'hôte et l'hôtesse vinrent lui tendre la main, en disant qu'ils avaient cru qu'il ne reviendrait plus chez eux, et qu'il leur tardait bien de le revoir. Ils le conduisirent dans un cabinet en lui demandant ce qu'il désirait, et en protestant qu'on ferait tout son possible pour le lui procurer; et on ajouta que si, avant de manger, il voulait dormir un peu, il serait bien tranquille, et que le canapé n'était pas mauvais.

Hans Berner se trouvait là comme un oiseau dans le chènevis. Et quel honneur n'est-ce pas pour un homme de se sentir partout comme chez lui et d'être accueilli partout comme un père ou un frère! Il y a des gens qui ne sont chez eux nulle part, et que l'on est partout plus empressé de voir partir qu'arriver, et de ceux-là sont notamment les jeunes gens vaniteux qui n'ont de respect pour personne.

L'hôte ou l'hôtesse, et souvent tous deux à la fois, tinrent compagnie à Hans Berner. Leurs idées se rencontraient sur le même terrain et ils se renseignaient mutuellement.

Tout à coup, comme Hans Berner était tranquille à table, devant un bon poisson et une bonne bouteille, buvant à la santé de l'hôtesse, invitant l'hôte à prendre un verre pour trinquer avec lui, et causant de suif et de vaches, il aperçut par la fenêtre un beau cabriolet que menait bon train un cheval secouant ses grelots, et Hans Berner reconnut le cheval : c'était le Brun. Il bondit du canapé.

— Monsieur le conseiller, ne sont-ce pas là vos fils? demanda l'hôtesse. Ils viennent sans doute vous chercher.

— Oui, joliment! répondit Hans Berner. Ils ont cru que j'étais allé du côté d'en haut; ils ont pris mon cheval et sont partis du côté du bas. Cela m'est pénible à dire, mais on n'a aujourd'hui que du chagrin avec les enfants. Ils ne pensent qu'à faire de la poussière; il n'y a plus, Dieu me pardonne! rien d'autre à attendre d'eux. Mais je vais leur montrer qu'il faut qu'ils sachent, eux aussi, ce que c'est que d'aller à pied.

— Quels beaux messieurs cela fait! reprit l'hôtesse, qui n'avait pas bien entendu ou compris. Ils ressemblent tout à fait à monsieur le conseiller. Dois-je leur dire que vous êtes là?

— Gardez-vous-en bien! répondit Hans Berner, et défendez-le expressément à tout votre monde. Je vais essayer de savoir à quoi m'en tenir.

Déjà Sameli et Fritz faisaient dans la maison un tel vacarme qu'on eût dit qu'un escadron de dragons venait d'y entrer. Puis ils s'établirent dans une chambre voisine en commandant à manger, et l'hôte leur ayant demandé quel vin ils voulaient, ils demandèrent du neuchâtel, qui coûtait seize batz la bouteille. — S'il en avait encore, ajoutèrent-ils, il n'avait qu'à en apporter deux bouteilles.

Les deux mains de leur père commençaient à lui démanger. Il avait bu, lui, avec l'hôte, une bouteille à huit batz (1 fr. 20 c.), et il avait fait bien des difficultés avant de lui permettre d'apporter une bouteille de vin bouché, qui coûtait peut-être six batz, et ses fils commençaient avec du neuchâtel à seize batz!

Cependant il resta calme derrière la cloison en planches, observant par un trou de nœud comment ces messieurs prenaient leurs aises sur le canapé, et comment ils dégustaient en délicats amateurs le vin, discutant gravement si c'était du vrai « neuchâtel », oui ou non. Quand ils furent fixés sur ce grave problème, ils se couchèrent à demi indolemment, et Sameli se mit à dire :

— Où piétonne en ce moment notre vieux père? Je suis

sûr qu'il sue comme un ours. S'il savait comme nous avons fait courir le Brun, nous aurions à entendre un beau tapage!

— Je le crois aussi, répondit Fritz, et c'est heureux qu'il ne le sache pas. Puisqu'il veut se priver de tout, qu'il se prive! En attendant, pourquoi ne nous amuserions-nous pas? Au jour d'aujourd'hui chacun vit comme il l'entend. Que dirait-il de ce « neuchâtel », hein?

— Il nous lancerait peut-être la bouteille par la tête, comme il l'a fait déjà quelquefois, s'il nous y prenait, dit Sameli; mais heureusement il ne sait rien de tout cela, et, après lui, nous aurons soin d'arranger notre vie autrement.

Et ils se mirent à bâtir des châteaux en Espagne.

Derrière la cloison de planches, leur père était assis, la face blême. Il ne s'était pas attendu à des paroles si perverses.

Ils voulaient bâtir, disaient-ils, une maison neuve dans la grande rue, une autre à la campagne; ils voulaient avoir un équipage, bonne table, bonne cave, enfin que tout fût au mieux partout; ils entendaient ne rien faire que de bien vivre.

Sameli et Fritz continuèrent longtemps à se complaire dans tous ces beaux plans qu'ils comptaient mettre à exécution après la mort de leur père. Ils essayaient aussi de calculer ce que pouvait être la fortune paternelle.

Hans se mit presque à sourire en voyant qu'ils ne la supposaient pas tout ce qu'elle était.

« Tant mieux, se disait-il; s'ils savaient tout, comment se comporteraient-ils donc? »

Ils blâmaient du reste la plupart des dépenses qu'on faisait à la maison, et jusqu'à la bienfaisance de leur mère et sa générosité; une fois qu'ils seraient les maîtres, tout irait autrement. Avec les domestiques, ils seraient ce qu'il faut être, et pas un zeste de plus; et quant aux mendiants, parmi lesquels ils comptaient tous les malheureux, ils les balayeraient sans rémission.

« Si l'on calculait tout ce qui se gaspille en inutiles libéralités de cette sorte, disaient-ils, on trouverait certainement de quoi entretenir deux beaux chevaux toute l'année et de quoi se bien divertir chaque fois qu'on sortirait en voiture. Mais nos vieux ne comprennent pas cela. Notre père court le monde à pied, en prenant du mauvais café pour épargner une chopine, ou boit du vin de six batz, qui ronge le tonneau quand on l'y laisse plus d'un an, et alors il s'imagine qu'il économise, ne comprenant pas qu'il ne sait pas se servir de son argent, qu'il n'est au fond qu'un dissipateur, et qu'il serait la moitié plus riche s'il savait s'y prendre autrement. Mais il n'y entend rien. Un vieux conseiller comme lui est trop arriéré pour cela. Les gens en font beaucoup de cas; mais une fois qu'on serait les maîtres, les gens verraient qui s'y entendait le mieux, du père ou des garçons. »

Ainsi parlaient les fils pour tuer le temps en attendant le potage. Et pendant ce temps le père se demandait s'il fallait qu'il intervînt pour dire son mot, ou s'il devait pleurer sur ce qu'il entendait.

La fin à une prochaine livraison.

CURTIUS PERSANS.

Le dévouement de Curtius a été offert de tous temps à l'admiration de la jeunesse dans le cours des études classiques. L'acte du noble Romain lui a valu une gloire immortelle, car les familles de la République témoins de ce sacrifice ne devaient pas manquer de transmettre à la postérité le nom de la victime volontaire. Aussi, le héros se dévouant à la mort put-il goûter, en ce moment suprême, des joies ineffables au milieu des applaudissements d'une foule émue et frémissante. D'ailleurs, le sacrifice, accompli en présence du peuple, était sanctionné par les dieux. Curtius lui-même, par la mise en scène religieuse et patriotique de ses derniers instants, exaltait ses sentiments jusqu'à l'enthousiasme. Tout concourait donc à la gloire du grand citoyen, tout s'accordait en lui et autour de lui pour adoucir l'amertume de la mort.

Voici un trait de même nature puisé dans l'histoire des Perses. Il n'a pas la même célébrité classique; peut-être, cependant, est-il permis de penser qu'il surpasse en réalité celui de l'histoire romaine et par le nombre des héros, et par la qualité désintéressée de leur dévouement.

Lorsque Xercès retournait en Asie sur un navire phénicien, après la dispersion de son armée, une violente tempête s'éleva, et le pilote déclara qu'il avait trop de monde à bord pour pouvoir répondre de la vie du roi. Xercès n'ordonna point de jeter des Phéniciens à la mer comme Hérodote admet qu'il eût pu le faire. C'eût été, en effet, une solution vulgaire pour un maître qui posait en rival des dieux; il s'en présenta aussitôt une autre à son esprit, laquelle flattait mieux son orgueil et propre en outre à inspirer au monde grec une plus haute idée de sa puissance souveraine et du respect religieux que lui portaient ses sujets. S'adressant donc aux Perses de sa suite : « C'est à vous maintenant, dit-il, de montrer l'intérêt que vous prenez à votre roi; ma vie dépend de vous. » A cet appel, les seigneurs se lèvent et s'avancent à la file, se prosternent, puis se jettent l'un après l'autre à la mer! — Le navire étant allégé, ajoute froidement l'historien, le roi aborda sain et sauf en Asie.

Cette mort sans éclat, sans arrière-pensée de gloire, dont les témoins s'anéantissaient à l'instant, et dont les victimes ne pouvaient même espérer que Xercès, troublé par sa défaite, conserverait leurs noms dans sa mémoire; cette mort acceptée sur la simple affirmation d'un pilote qui pouvait se tromper, et subie pour un prince vaincu, ne semble-t-elle pas plus étonnante encore que celle de Curtius enivré de la présence et des acclamations de ses concitoyens? Le devoir, silencieusement accompli, suffisait à l'ambition de cette foule de seigneurs, et leur vertu individuelle paraît plus désintéressée que celle de Curtius jouissant du triomphe dans l'éclat même de sa mort.

Hérodote, en racontant le fait, jette des doutes sur son exactitude; mais Tite Live ne paraît pas plus confiant dans la vérité de celui de Curtius, qui se complique d'ailleurs de circonstances surnaturelles. Tous les deux côtoient donc le domaine des légendes; mais qu'importe? Les légendes sont souvent l'idéal de l'histoire : celle de Curtius exalte le dévouement à la patrie romaine, affirme la perpétuité de la République, et place au premier rang le métier des armes et le courage militaire; celle des seigneurs de Perse, au contraire, exprime la morne résignation des peuples asiatiques voués à un abrutissant despotisme. N'y a-t-il pas autant de justice dans la célébrité attachée à la première légende que dans l'oubli où la seconde est tombée, malgré le nombre de ses héros, malgré le degré supérieur peut-être de leur abnégation comparée à celle de l'unique héros romain?

LES JARDINS DE LOUIS XII
ET LES BAINS D'ANNE DE BRETAGNE
A BLOIS.

Au commencement du seizième siècle, l'aile du château de Blois qui regarde le nord-ouest était déjà séparée de la campagne par de vastes parterres divisés, suivant la

nature du sol, en *jardin haut* et *jardin bas*. Le premier, planté de mûriers blancs et d'allées de coudriers, confinait presque à la forêt de Blois. — Immédiatement au pied de la résidence royale, le jardin bas formait la promenade favorite de Louis XII. Ce prince s'était plu à l'embellir de compartiments de verdure, de fontaines, de pavillons, et de ces longs portiques de bois dont Androuet du Cerceau nous a transmis l'ordonnance et le nom : *berceaux de charpenterie*. — Cette décoration des jardins, à la fois symétrique et variée, fut de grande mode pendant toute la renaissance; elle lui survécut même : l'art de Lenôtre n'en est à certains égards qu'une transformation. — Enfin, un peu plus haut, dans l'enclos réservé, appelé quelquefois jardin de la Reine, s'élevait le bâtiment reproduit par nos gravures sous deux aspects différents. Un écrivain du dix-septième siècle, André Félibien, sieur des Avaux, qui



Pavillon dit des Bains de la reine Anne, à Blois. — Dessin de Catenacci.

avait pu voir dans sa jeunesse toutes choses à peu près en état, décrit ainsi la principale merveille de ces jardins royaux :

« Il n'y a pas longtemps, dit-il (¹), qu'il y avoit dans ce mesme jardin, à l'endroit où se croisent les allées du milieu, un édifice de figure octogone, de plus de sept thoises de diamètre et de plus de neuf thoises de hault, avec quatre enfoncemens en forme de niches dans les quatre angles des allées. Ce bastiment, qui faisoit comme un grand salon, estoit de charpente, mais d'un bois extraordinairement bien travaillé. Entre les principaux ornemens qu'on

(¹) *Mémoires pour servir à l'histoire des maisons royalles et bastimens de France*, publiés pour la première fois par la Société de l'histoire de l'art français. Paris, 1874.

y avoit taillez on y voyoit particulièrement la Cordelière, qui régnoit tout autour en forme de cordon ; car la Reyne affectoit de la mettre non seulement à ses armes et à ses chiffres, mais de la faire représenter en diverses manières dans tous les ouvrages qu'on faisoit pour elle. Ce salon n'étoit clos que par des treillis de bois. Il estoit couvert en forme de dôme, qui dans son milieu avoit encore un plus petit dôme, ou lanterne vitrée, au dessus de laquelle estoit une figure dorée répresentant saint Michel. Ces deux dômes estoient proprement couverts d'ardoise et de plomb doré par dehors. Au milieu de ce salon il y avoit un grand bassin octogone, de marbre blanc, dont toutes les faces



Le Pavillon vu du côté de l'Oratoire. — Dessin de Catenacci.

estoient enrichies de différentes sculptures avec les armes et les chiffres du Roy Louis XII et de la Reine Anne. Dans ce bassin il en avoit un autre, posé sur un piédestal, lequel avoit sept pieds de diamètre. Il estoit de figure ronde, à godrons, avec des masques et d'autres ornemens très savamment taillez. Du milieu de ce deuzième bassin s'élevoit un autre petit piédestal, qui portoit un troisiesme bassin de trois pieds de diamètre, aussy parfaitement bien taillé ; c'estoit de ce dernier bassin que jaillissoit l'eau, qui se respandoit ensuitte dans les deux autres bassins. Ces beaux ouvrages, faits d'un marbre esgalement blanc et poly, furent brisez par la pesanteur de tout l'édifice, que les injures de l'air renversèrent de fond en comble. »

Certes, la ruine d'un tel monument, rival peut-être heu-

reux, au moins pour la partie lapidaire, des fontaines de Pérouse et de Sienne, est de nature à éveiller bien des regrets. Le temps et l'incurie n'ont cependant pas tout détruit, et l'on peut voir encore, dans une salle basse du château, partie de François Ier, quelques sculptures du bassin octogone. Les chiffres et les emblèmes du roi Louis XII et d'Anne de Bretagne, trouvés dans des fouilles opérées il y a quelques années, justifient pleinement, comme beauté de matière et délicatesse d'exécution, les éloges de Félibien.

L'édifice des Bains de la reine relève davantage du style du quinzième siècle; il est bâti en pierres et en briques ainsi que la façade orientale du château, élevée par Louis XII. — Son plan est cruciforme; un haut comble à la française couvre ce pavillon central, tandis que chacun de ses angles se termine, ou plutôt se terminait avant des adjonctions malheureuses, en une terrasse bordée de riches balustrades aux meneaux flamboyants. On retrouve çà et là les initiales de Louis et d'Anne, la cordelière de la princesse bretonne. Les plombs du faîtage gardent encore quelques traces de ces mêmes ornements peints et dorés. — A l'intérieur, l'unique salle du premier étage est flanquée d'un petit oratoire que montre notre seconde gravure.

La dénomination de *Bains* de la reine ne repose que sur une tradition fort vague, contredite, du reste, par Félibien : Anne de Bretagne aurait fait construire ce pavillon comme lieu de retraite lors d'un vœu motivé par sa stérilité. D'autres auteurs affirment que ce fut pour se séparer du roi son époux, frappé d'excommunication par Jules II pendant la guerre entre la France et les États de l'Église.

Depuis la révolution, ce rare spécimen de notre architecture civile servait d'annexe au magasin des subsistances militaires. Il est affranchi depuis peu d'une si humble condition, mais il attend toujours une restauration intelligente qui permette d'apprécier librement sa valeur et son originalité.

THOMAS ARNOLD.

Suite. — Voy. p. 214, 258, 297, 326.

Les promotions à Rugby se faisaient et se font encore, comme dans toutes les écoles anglaises, d'après les notes quotidiennes. L'avancement y était individuel et toujours acheté par le travail. *Nil sine laborando* (Rien sans travail) était la devise de l'école. On y tenait en action l'esprit et le corps. « Le rôle de spectateurs en ce monde n'appartient qu'à Dieu et aux anges », disait, après Bacon, le docteur Arnold; et il ajoutait : « Celui qui reste passif devant le mal à combattre et le bien à faire aura, comme le mauvais serviteur de l'Évangile, à rendre compte du *talent* enfoui. » Aux indécis que le moindre obstacle rebute, il disait : « Où il y a la volonté, il y a le moyen. Nous marchons plutôt par la foi que par la vue. » Vers ce même temps, il écrivait : « Mon grand désir est d'enseigner à mes élèves à se gouverner eux-mêmes, ce qui vaut infiniment mieux que de les bien gouverner moi-même. » Sa grande puissance tenait à l'intense intérêt qu'il savait donner à la vie. Chaque élève était amené à comprendre qu'il avait une tâche à remplir ici-bas, et que son bonheur aussi bien que son devoir consistaient à la bien remplir. De là une indescriptible saveur en toutes choses, une étrange joie à découvrir que, tout jeune, on avait les moyens d'être utile et d'être heureux. De là aussi un profond respect, un ardent attachement pour celui qui vous révélait la valeur de l'existence, qui vous enseignait l'estime de vous-même, de vos actes, de votre mission. C'est dans cet esprit qu'il s'adressait aux élèves : « Il n'est pas de lieu au monde, leur disait-il, où le caractère individuel ait plus de poids que dans une école publique. Rappelez-vous bien ceci, je vous en conjure, jeunes gens qui montez aux classes supérieures : à aucune époque de votre vie vous n'exercerez sur ceux avec qui vous vivrez plus d'influence pour le bien ou pour le mal. Exercez donc cette influence en hommes. Prenez hardiment parti pour tout ce qui est vrai, juste, noble, digne d'admiration. Ne convoitez pas la popularité, mais faites votre devoir, aidez les autres à faire le leur, et vous laisserez le renom d'honneur de l'école plus haut que vous ne l'aurez trouvé, et vous aurez rendu aux générations futures de vos compatriotes un service dont il n'est donné à personne de mesurer l'étendue. »

Ces énergiques paroles créèrent l'esprit de corps de Rugby et l'infatigable dévouement des moniteurs, auxquels il confiait non-seulement la surveillance générale des élèves, mais l'ordre intérieur de la maison appelée par excellence l'*école*. Là, ils présidaient aux repas, aux dortoirs, composés de quatre, six, seize lits au plus, l'espace, restreint à Rugby, n'ayant pas permis de donner à chaque élève, dans le bâtiment principal, une chambre particulière. Le nombre des pensionnaires des cinq maisons ou pensionnats annexés était de trente à quarante; le docteur en recevait chez lui de cinquante à soixante. Ne pouvant les avoir tous à sa table, il les invitait à tour de rôle. Rien n'égalait sa courtoisie, on pouvait dire sa déférence, pour ceux qu'il admettait dans son intimité. Dès qu'il avait reconnu leur supériorité morale, il les traitait en égaux : c'étaient les enfants de sa parole et de son cœur.

« Certes, écrit un de ses anciens élèves, il ne nous enseignait pas (et grâces lui en soient rendues!) que la vie se divise par compartiments, que telle de nos actions peut être indifférente et ne pas valoir que nous en prenions souci, tandis que telle autre est grave et de haute importance. Il croyait qu'en ce monde transitoire ni homme ni enfant ne peut dire lequel de ses actes est indifférent et lequel ne l'est pas; qu'il suffit souvent d'un mot, d'un regard irréfléchi, pour faire dévier le prochain, pour égarer un de nos frères, un de ceux pour qui le Christ est mort. Il considérait la vie comme un tout composé d'actions, de pensées, de mobiles grands et petits, de désirs nobles et ignobles; et il en concluait que la vraie sagesse est de se ranger sous la loi du divin Maître qui nous a rachetés de son sang. « Soit que nous buvions, soit que nous man- » gions, quoi que nous fassions, nous devons le faire en son » nom et pour sa gloire », suivant l'enseignement de saint Paul de Tarse, qui faisait de cette règle le principe fondamental de l'existence de tout homme ou enfant. Que ceux qui pensent que cet enseignement ne convient pas à notre temps veuillent bien nous expliquer pourquoi un prédicant du dix-neuvième siècle prendrait une base morale inférieure à celle du premier siècle. »

Le docteur avait tempéré le *fagging* sans le supprimer. Soumis à une direction éclairée, il y voyait un moyen de tenir en échec l'égoïsme du riche, les priviléges hautains des nobles; de réprimer dans son germe l'orgueilleuse notion d'indépendance personnelle qui, ne reconnaissant ni frein religieux, ni loi civile, a déchaîné sur l'Europe toutes les malédictions du moyen âge, et la menace encore des mêmes maux sous d'autres formes. Sincèrement libéral, il redoutait autant le despotisme du nombre que la tyrannie d'un seul. Il répudiait la liberté frelatée qu'imposent les partis; il la voulait sincère pour tous, et pratiquée sous l'égide des lois.

On s'étonnerait de ne voir figurer nulle part dans le système d'éducation de Rugby l'influence des femmes, si on ne l'y retrouvait d'autant plus active qu'elle y était

moins en évidence : dans la pension, où la mère de famille, attentive à prévenir les besoins des élèves, à soigner leur santé, sympathisait avec leurs plaisirs et leurs soucis ; chez la femme du principal accueillant avec bonté les enfants admis aux honneurs de la collation et du thé, causant avec eux de leurs souvenirs, de la maison paternelle, de ce qui les intéressait, de leurs études, de leurs jeux. Dans son salon s'effaçait toute trace de sauvagerie ; l'écolier, traité avec distinction, s'efforçait de s'en montrer digne. Cette atmosphère salubre développait ses idées, épurait ses penchants. Il en sortait meilleur. Les femmes employées à divers services de l'école, comme lingères et femmes de charge, suivaient l'inspiration de la maîtresse. Choisies par elle avec le plus grand soin, elles lui servaient d'auxiliaires pour introduire les petites réformes de détail. L'intérieur du principal, modèle d'harmonie et d'union, était à lui seul un enseignement. Vingt-deux ans de mariage n'avaient pas refroidi son affection enthousiaste pour celle qui partageait sa vie et ses travaux. Il l'accompagnait dans de longues promenades, cheminant à pied près du poney qu'elle montait, ne la quittant que pour aller avec les petits en quête de fleurs sauvages, jouissant avec délices des joies de ses enfants, du grand air, de l'exercice, de la campagne qu'il aimait passionnément.

Il était attaché à sa famille comme s'il n'eût pas eu d'amis, à ses amis comme s'il n'eût pas eu de famille, à son pays comme s'il n'avait eu ni amis, ni famille.

La fin à une autre livraison.

QUELQUES PRÉCEPTES DE MANZONI (1).

Sentir e meditar. — Écouter et réfléchir.

Di poco esser contento. — Se contenter de peu.

Della meta mai non torcer occhi. — Ne pas détourner les yeux du (grand) but (de la vie).

Conservar la mano pura e la mente. — Conserver la main pure et le cœur aussi.

Non te far mai servo. — Ne te faire jamais dépendant.

Non far tregua coi vili. — Ne pas se liguer avec les esprits vils.

Il santo vero mai non tradir. — Ne jamais trahir la sainte vérité.

No proferer mai verbo que plauda il vizio o la virtu derida. — Ne pas prononcer une parole qui soit une approbation du vice ou une moquerie pour la vertu.

RAILS EN ACIER.

L'art de construire les chemins de fer a fait un progrès notable en procédant au remplacement des rails en fer par les rails en acier. Nous en avons fait l'objet d'un article il y a six ans (1869, p. 238) ; mais la substitution était encore trop récente et sur trop petite échelle pour que l'on pût avoir des données certaines sur les avantages de l'acier sous le rapport de la durée. On est plus avancé maintenant, et nous trouvons, à ce sujet, des détails intéressants dans la description officielle des modèles que le ministre des travaux publics a envoyés à l'Exposition autrichienne en 1873.

Dès le mois de mars 1866, la compagnie de l'Est avait posé sur une partie extrêmement fatiguée de la voie principale, dans la traversée de la gare de la Villette, soixante rails en acier Bessemer et soixante rails en fer de très-bonne qualité. Pour égaliser les conditions, elle avait fait alterner le fer et l'acier par groupes de six rails. Six ans après, l'altératio des rails en fer, qui avaient d'ailleurs inégalement résisté, ne permettait pas de leur assigner, en moyenne, une résistance supérieure au passage de 24 millions de tonnes brutes. L'usure des rails en acier a été, au contraire, fort régulière et d'un millimètre seulement pour 26 millions de tonnes brutes.

La compagnie du chemin de fer du Nord a pu donner un résultat plus instructif. Ses expériences comparatives faites avec des rails en fer de toute provenance ont démontré que, sur son réseau, on ne pourrait dépasser une circulation de 20 000 tonnes de marchandises pour les meilleurs fers, ni de plus de 14 000 tonnes pour les qualités ordinaires ; mais pour les rails en acier l'usure uniforme avait été régulièrement d'un millimètre seulement pour une circulation de vingt millions de tonnes. Or, les rails d'acier étant étudiés en vue d'une usure de dix millimètres, on peut estimer que leur durée devra répondre à une circulation d'au moins 200 millions de tonnes, dépassant dix fois celle des meilleurs rails en fer. On a reconnu, de plus, par des essais de compression et de rupture, que la résistance de l'acier était au moins le double de celle des matières composant les rails en fer.

Ainsi, pour la régularité de l'usure, pour la déformation sous le poids du vagon et pour le brisement sous les chocs, on voit que les rails en acier ont une énorme supériorité sur les autres. Cette supériorité assure, dans une forte proportion, non-seulement une économie, mais encore un plus haut degré de sécurité dans l'exploitation.

La compagnie du chemin de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée était, d'avance, tellement convaincue des avantages de l'acier, qu'elle s'était décidée, dès 1867, à ne plus employer que des rails de cette matière au renouvellement de sa voie, sur 860 kilomètres de la ligne de Paris à Marseille. Or, le mouvement dépasse 10 000 trains par année sur chaque voie. Les espérances de la compagnie ont été complétement justifiées par les résultats. Après cinq ans, on n'avait encore observé aucune déformation sur les rails, et l'usure avait été reconnue uniforme. On a constaté sur la section d'essai, après le passage de 40 000 trains, que cette usure dans le sens vertical n'était que de 8/10es de millimètre ; et comme le champignon des rails peut s'user uniformément de dix millimètres et plus, on est en droit de supposer que les rails pourront subir le passage de 500 000 trains avant d'être mis hors de service.

En réduisant à 400 000 trains pour faire la part des accidents et des erreurs, et par comparaison aux 80 000 trains que supportent seulement les rails en fer, on voit que la durée de l'acier sera au moins cinq fois plus grande que celle du fer. Dans l'article de 1869, on ne s'élevait que timidement jusqu'à l'hypothèse d'une durée triple. L'amélioration que l'on prévoyait, sous le rapport de l'économie seulement, est donc de beaucoup surpassée par l'expérience.

La compagnie du Midi, celle de l'Ouest et celle d'Orléans emploient aussi des rails en acier sur les sections les plus fréquentées de leurs réseaux.

LES POISSONS COUVEURS.

Voy. les Tables.

LE GOURAMI.

On a souvent parlé du gourami (*Osphromenus olfax*, Com.) depuis le commencement du siècle ; Lacépède, en 1802, appelait sur lui l'attention des savants. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire espérait qu'il serait facile de l'acclimater dans notre pays. Jusqu'à ce jour cette espérance ne s'est pas réalisée.

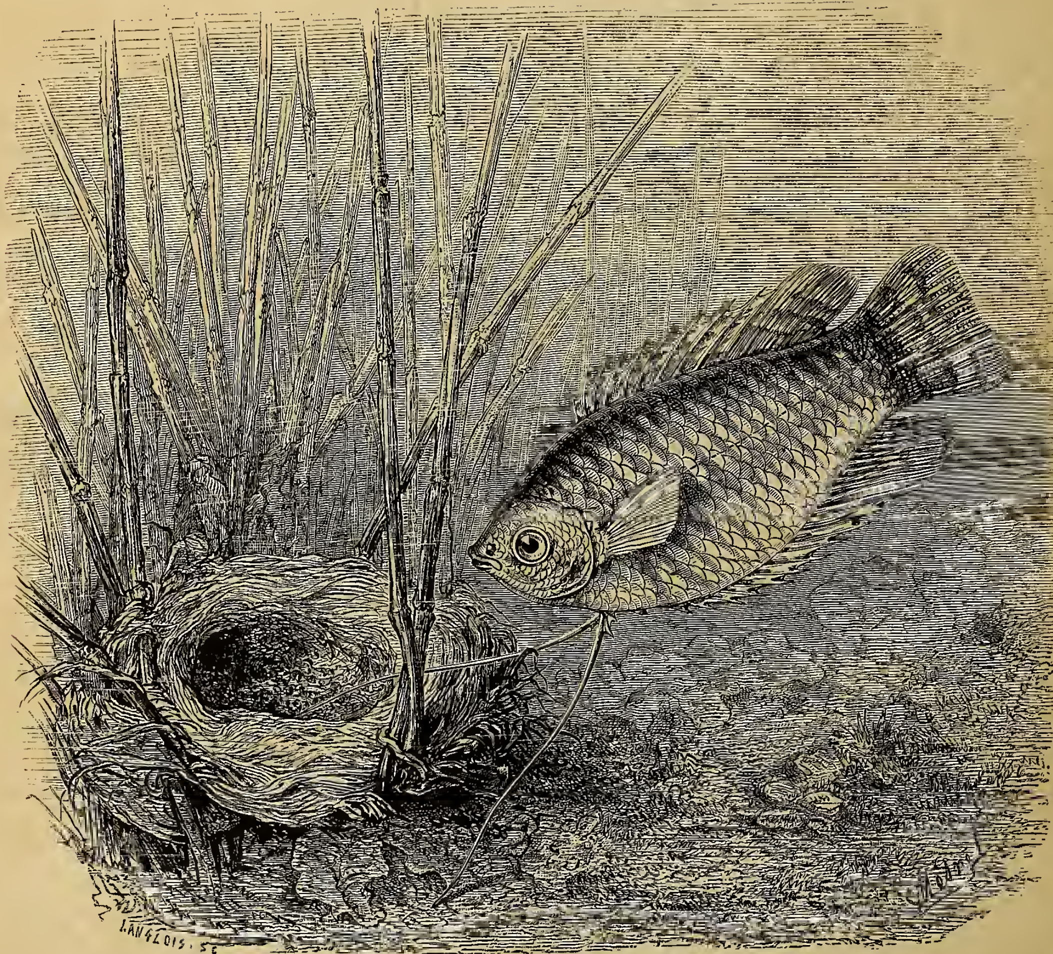
(1) Illustre poëte italien, né à Milan le 8 mars 1785, mort à Milan le 22 mai 1873. — Voy. la Table de quarante années.

Quelques gouramis parvinrent, en 1867, au Muséum de Paris; ils n'y vécurent pas plus d'un an. La température de nos eaux paraît être trop froide pour eux.

Si l'on préjuge des mœurs de ce poisson d'après ce que l'on connaît d'autres espèces de sa famille, et particulièrement d'après les observations faites à Bourbon où il s'est parfaitement multiplié, le gourami aime les eaux chaudes, dormantes, tranquilles, un peu boueuses, bien que sa chair n'ait jamais un goût de vase. Il se nourrit de toutes sortes de choses : feuilles d'aroïdées, caladiums divers, chou, laitue, laiteron, patience, carotte, pain bis, manioc, riz cuit, patate, arrow-root, herbes crues, insectes, viande, grenouilles, etc. etc.

Il faut au gourami, afin qu'il s'acclimate, non-seulement une bonne température pour ses petits, mais encore une retraite convenable pour placer son nid, des herbes et du limon pour le construire, et, dans les débris de plantes aquatiques qui l'entourent, la possibilité de nourrir facilement sa progéniture. A la Réunion, il aime à faire son nid parmi les touffes du *Panicum jumentorum*, Pers., qu'on appelle dans le pays l'herbe de Guinée, et qui, émettant un lacis très-serré de racines flottantes, forme des espèces de galeries sous lesquelles le poisson peut se cacher.

Le plus ordinairement, c'est près de quelque îlot, au milieu des herbes du fond, que le gourami attache les matériaux entrelacés d'un nid sphérique de 15 centimètres de diamètre, rappelant tout à fait celui de certains petits oiseaux, des sénégalis par exemple. Le mâle et la femelle travaillent ensemble avec le même zèle : en une semaine au plus, le nid est terminé et formé de filaments d'herbes artistement entrelacés et consolidés avec du limon. Dans les viviers, on peut aider le gourami à faire cette construction en attachant une botte de racines fines de chiendent à



Le Gourami et son nid. — Dessin de Mesnel.

une perche feuillue de bambou que l'on enfonce dans l'eau : il s'empresse de délier les tiges de chiendent et d'en faire son nid parmi les branches du bambou, absolument comme un ver à soie fait son cocon dans un brin de bruyère qu'on lui présente.

Le nid fait, tant au moyen de sa bouche que des filaments articulés, vrais organes tactiles que le poisson a sous la gorge et qui sont une modification des nageoires ventrales, la femelle y dépose un millier d'œufs qui éclosent rapidement. Ceci se passe en septembre et en mars. Les petits demeurent pendant les premiers jours dans le nid dont les matériaux macérés leur servent de nourriture, puis sortent à mesure que leurs forces augmentent, et, toujours réunis, sous la conduite du père très-probablement, s'éloignent de plus en plus de leur berceau. Il y a ici une certaine incertitude dans l'observation : quelques auteurs croient que la mère reste avec eux, nous ne le pensons pas. Tous les poissons nidificateurs voient la femelle s'enfuir et se cacher dès qu'elle a déposé ses œufs; le gourami serait une exception.

Les jeunes, dans leur premier âge, autour du nid, traînent après eux, au lieu de vessie ombilicale, deux larges appendices qui s'écartent dans l'eau et semblent les maintenir en équilibre, ainsi que le feraient deux câbles. Comme aliment, on assure que le gourami est le meilleur et le plus délicat de tous les poissons connus.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 15.

Le Gérant, J. Best.

LE CARROSSE DU COLONEL MAX.

LÉGENDE STRASBOURGEOISE.



Le Carrosse du colonel Max. — Dessin de Théophile Schuler, d'après son tableau original.

Je me souviens très-bien de mon grand-père. Quand je ferme les yeux, je le revois, assis dans son grand fauteuil de bois. Il a les deux coudes sur les genoux; le tuyau de sa pipe s'enfonce dans le coin gauche de sa bouche, qui a toujours l'air de sourire, tandis que le fourneau de porcelaine, surmonté d'un couvercle à jour, en cuivre, repose dans la paume de sa main gauche. Il fume à tout petits coups, et il écoute ronfler le poêle, en ramenant ses sourcils sur ses yeux.

Je me revois, moi aussi, tel que j'étais à cette époque-là, assis sur un petit tabouret, presque dans les jambes de mon grand-père. J'aimais beaucoup ses histoires; mais, même quand il ne lui convenait pas d'en raconter, et qu'il regardait le poêle sans rien dire, j'aimais encore à être avec lui, et le plus près possible de lui, car c'était un bien bon grand-père.

Quand le poêle ronflait d'une certaine façon, ou bien que la fumée en sortait à petites bouffées, il ôtait sa pipe de sa bouche et disait :

— Écoute-moi bien, petit, nous aurons de la neige avant peu.

— Oui, grand-père.

— Cette nuit, il gèlera dur.

— Oui, grand-père.

Rien qu'à l'idée qu'il allait neiger ou bien qu'il allait geler dur, je me rapprochais du poêle pour me bien pénétrer de cette bonne chaleur.

Alors, nous étions là à nous chauffer sans rien dire, pendant que ma mère allait et venait, et que l'on entendait, sur le devant, dans la boutique, mon père et son apprenti qui enfonçaient de gros clous dans les semelles des bottes des rouliers et des colporteurs.

J'étais très-curieux et passablement gourmand; de sorte que je cherchais toujours à savoir ce qu'il y avait

dans les plats que ma mère apportait de la petite cuisine. Comme j'étais brusque et maladroit, il m'arrivait de casser tantôt une assiette, tantôt un plat, tantôt un saladier.

Mon grand-père tournait un peu la tête, pas beaucoup, parce qu'il commençait à avoir les mouvements un peu roides, et il me disait par-dessus son épaule : « Ce n'est pas malin, j'en ferais bien autant ! » Et il riait de sa plaisanterie. Moi, j'allais d'abord me cacher dans un coin, et puis je revenais peu à peu jusqu'à mon petit tabouret.

Un jour, j'étais grimpé sur une chaise, pour voir de près un plat de *nouilles* qui sentaient terriblement bon. Patatras ! la chaise tombe d'un côté, moi de l'autre ; je veux me raccrocher et j'entraîne avec moi le plat de nouilles, la grande soupière, et au moins, oh ! oui, au moins une demi-douzaine d'assiettes.

Cette fois, mon grand-père fit faire demi-tour à son fauteuil et me dit : « C'est absolument comme le colonel Max ! »

Au bruit de la vaisselle cassée, ma mère était accourue. Elle commença par s'assurer que je ne m'étais pas blessé dans ma chute ; alors, elle se mit à faire des hélas ! en levant les mains au plafond. Mon père, son marteau dans une main et une grosse botte dans l'autre, regardait par la porte ouverte. Quand il eut vu de quoi il s'agissait, il s'en alla déposer sa botte et son marteau, et revint avec son tire-pied. Moi, je me faisais tout petit, et je pliais les épaules, en songeant à ce qui m'attendait.

Bon. J'ai reçu la correction que je méritais ; je vais me cacher dans le petit fournil, je m'assieds sur un cuveau renversé et je pleure dans l'obscurité. Quand j'eus bien pleuré, je me trouvai consolé pour cette fois encore, et je retournai auprès de mon grand-père.

— Grand-père, lui dis-je, qu'est-ce que c'est que le colonel Max?

— Le colonel Max ! me répondit-il d'un air pensif en se caressant le menton. Ah ! si sa vie avait été plus édifiante, et s'il avait mérité d'être canonisé, ce serait le patron des casseurs d'assiettes.

Je baissai le nez en rougissant, au seul mot de « casseur d'assiettes. »

Mon grand-père ne remarqua pas ma confusion et ajouta aussitôt : « Moi qui te parle, je l'ai connu, le colonel Max, et cela ne me rajeunit pas. J'avais à peu près ton âge, quand on commença à parler de lui à Strasbourg. C'est-à-dire, je devais avoir quelques années de plus, car j'étais déjà apprenti cordonnier dans la boutique où ton père travaille maintenant. C'est sur la petite place, juste en face de la boutique, que le colonel Max s'est fait sa réputation. C'est bien loin, ce temps-là ; la révolution a passé par-dessus. C'est là que les bonnes femmes venaient étaler leur poterie les jours de marché, comme elles font encore maintenant.

» Un jour, que je battais à grands coups de marteau une bande de cuir pour l'assouplir, il y eut tout à coup, sur la place, un bruit de roues, de vaisselle cassée, des cris de femmes et des hurlements de gamins. Je n'osai pas bouger, parce que mon patron me l'avait défendu, mais je ne pus m'empêcher de risquer un œil du côté de la fenêtre. Pan ! je me donnai un grand coup de marteau sur les doigts.

» — Attrape ! me dit mon patron, cela t'apprendra à faire le curieux.

» Cependant le bruit devenait si assourdissant que mon patron se leva de son tabouret et sortit pour voir ce que c'était. Le grand apprenti en fit autant, et moi, naturellement, je les suivis.

» Je n'oublierai jamais ce que je vis ce jour-là. La place était en pleine révolution ; on voyait des têtes à toutes les fenêtres ; il y avait des gens qui regardaient, pâles et immobiles ; d'autres criaient et gesticulaient ; et il y avait des femmes qui criaient : Jésus ! Maria ! d'autres qui joignaient les mains, d'autres qui pleuraient à chaudes larmes, d'autres qui se sauvaient en traînant leurs petits enfants par la main. Je crois que tous les gamins de Strasbourg s'étaient donné rendez-vous sur la place, au lieu d'aller à l'école.

» Au beau milieu des poteries, deux grands chevaux mecklembourgeois, attelés à un énorme carrosse, dansaient sur place, et par moments se dressaient de toute leur hauteur. Ils battaient l'air de leurs gros sabots, et toutes les fois qu'ils les laissaient retomber comme des marteaux sur des enclumes, la poterie volait en mille milliers de morceaux ; il en sautait jusque dans les vitres des maisons. Les deux grands chevaux s'animaient à ce jeu ; c'était à qui des deux ferait le plus de vacarme et casserait le plus de pots.

» Sur le siége, un gros cocher rougeaud regardait tout cela en allongeant la lèvre inférieure d'un air dédaigneux ; ses yeux riaient de plaisir, ils avaient l'air de dire : « Mon » Dieu, quelle belle déconfiture ! »

» Dans le carrosse, dont les glaces étaient baissées, il y avait un seigneur, un prince allemand au service de la France, que l'on appelait le colonel Max. Il regardait à droite et à gauche avec une figure tranquille et innocente qui vous exaspérait. Il avait vraiment l'air de se demander : « Qu'est-ce qui peut donc mettre tous ces gens-là » hors d'eux-mêmes? »

» Il devait bien le savoir, puisque c'était lui qui avait donné ordre à son cocher de passer juste au milieu de la place.

» Un homme en tablier de cuir criait : « Ah ! c'est trop » fort ! » d'autres disaient : « Il faut renverser son car- » rosse. Voyez un peu la poterie de toutes ces pauvres » femmes ! »

» A qui se plaindre? C'était un homme puissant, et, dans ce temps-là, les hommes puissants avaient presque toujours raison. Par bonheur, si le colonel Max était peu raffiné dans le choix de ses amusements, on ne pouvait pas dire qu'il fût méchant. Quand il se fut bien amusé de la panique qu'il avait causée, il mit le nez à la portière et dit : « Holà ! mes bonnes gens, écoutez-moi un peu et » faites taire ces enfants qui braillent sans savoir pourquoi. » Je suis le colonel Max ; mon cocher, qui est un mala- » droit, vous présente ses excuses ; mon intendant payera » tout le dégât. Vous connaissez bien mon hôtel ; que cha- » cun s'en vienne déclarer ce qu'il a perdu. »

» Pendant ce temps-là, les gamins achevaient à grands coups de sabots les pots qui avaient survécu au massacre ; le colonel se mit à rire, et dit : « C'est cela ; tue ! tue ! » qu'il n'en réchappe pas un ! »

Ici, j'interrompis mon grand-père et je lui dis : « Oh ! grand-père, que ce devait être amusant ! Comme j'aurais voulu être là ! »

Mon grand-père se mit à rire et me répondit : « C'est justement ce que je disais à mon patron. Mais, lui, qui était un homme de sens, m'a dit là-dessus des choses que je vais te redire.

» Il est bien vrai que le colonel Max paya tout ce qu'il avait cassé ; mais tu avoueras que son divertissement était un peu brutal. Sais-tu bien que c'est plus qu'une folie ! c'est une mauvaise action de détruire sans profit pour personne des objets qui peuvent servir à quelqu'un.

» Avec l'argent si sottement gaspillé, le colonel Max aurait pu venir en aide à bien des familles pauvres. A supposer qu'il se fût mis en tête de faire aller le commerce de la poterie, il aurait pu faire distribuer toute

cette vaisselle à de pauvres ménages qui en avaient grand besoin.

» Détruire ce qui a coûté du travail, c'est faire insulte au travail. L'ouvrier qui fabrique un pot le fabrique sans doute pour en recevoir le prix, car toute peine mérite salaire, et il faut bien que cet ouvrier gagne sa vie et celle des siens. Mais on ne fabrique pas seulement avec l'idée de gagner de l'argent, on fabrique avec l'idée d'être utile aux autres, cela relève le travailleur à ses propres yeux et le console souvent de gagner peu. On aurait moins de cœur à l'ouvrage si l'on savait que ce que l'on fait sera détruit aussitôt payé. Réfléchis là-dessus et tu verras que c'est vrai.

» L'exemple du colonel encouragea les gamins à détruire pour détruire, ce qui est, nous en sommes convenus, le plus stupide des passe-temps.

» En payant les yeux fermés (car il dut le faire pour éviter les réclamations et les criailleries), le colonel induisit en tentation plus d'une marchande qui réclama hardiment au delà de son dû, sous prétexte que la peur qu'il leur avait faite devait se payer aussi bien que les pots cassés.

» — Tu vois, mon garçon, me dit mon patron en finissant, que l'amusement du colonel Max n'était ni aussi innocent, ni aussi inoffensif qu'il en avait l'air.

» Voilà exactement tout ce que me dit mon patron, et moi je te le répète parce que, plus j'ai vécu parmi les hommes, plus je me suis convaincu qu'il avait raison de blâmer le colonel Max.

» Nous devons toujours être assez raisonnables et assez justes pour n'agir jamais sans nous demander si notre action n'aura pas de conséquences fâcheuses, soit pour les autres, soit pour nous-mêmes. Entends-tu, mon petit? »

— Oui, grand-père..... mais, tu sais, moi, je ne fais pas exprès de casser la vaisselle. Et puis, je tâcherai de n'être plus « curieux et gourmand! »

LES PETITS OISEAUX.

Un de nos lecteurs nous envoie les lignes suivantes :

Le bonhomme la Fontaine, — puisqu'il est convenu de l'appeler bonhomme, — a dit, en parlant de l'enfance, que cet âge est sans pitié. Le jugement est sévère; on aimerait à le contredire, non par un mot ou une fable, mais par un fait, une action, une histoire toute simple et toute vraie.

Or, il nous semble qu'une des meilleures protestations qu'on puisse imaginer contre le vieil adage vient de se produire dans un joli petit village du département de l'Yonne, Saint-Moré, à quelques lieues d'Avallon. Là, sous l'inspiration de leur instituteur, les enfants de l'école ont assuré leur protection à tous les animaux domestiques de leur pays, et signé un traité d'alliance avec tous les petits oiseaux des alentours. La pièce est authentique.

« Article 1er. — Le premier avril 1874, une société a été établie entre les élèves de l'école communale de Saint-Moré, sous le nom de Société protectrice des animaux domestiques et des oiseaux utiles à l'agriculture. »

Dans les statuts, composés de douze articles, notons surtout les dispositions qui concernent les oiseaux :

« Art. 4. — Les sociétaires s'engagent à ne *plus* dénicher aucune couvée d'oiseaux.

» Art. 6. — Sitôt qu'ils auront trouvé un nid, ils devront en donner connaissance au secrétaire.

» Art. 7. — Le nid sera surveillé par le conseil jusqu'à ce que les oiseaux l'aient quitté.

» Art. 8. — Il ne devra être visité que rarement, et non par curiosité.

» Art. 9. — Les sociétaires ne devront pas rechercher les nids, mais déclarer seulement ceux que le hasard leur aura fait trouver.

» Art. 10. — Il ne devront pas monter sur les arbres pour vérifier le nombre d'oiseaux que contient le nid. »

« Art. 12. — Tout sociétaire qui aura maltraité un animal domestique . . . . . déniché un nid ou participé au dénichement d'une manière directe ou indirecte, cessera de faire partie de la Société. Son exclusion sera prononcée par le président en présence des sociétaires. »

Et depuis un an la Société fonctionne et prospère. Le tableau statistique qui concerne les nids a été envoyé par le jeune président de la Société à « son collègue » le président du comice agricole de l'arrondissement d'Avallon. Il constate que, dans le cours de l'année, 214 nids ont été trouvés et surveillés. Sur ce nombre, 13 seulement n'ont pas réussi, mais 201 ont eu plein succès, et il en est sorti 974 oiseaux appartenant à 21 espèces différentes.

Voilà le fait. A quel point n'honore-t-il pas l'instituteur de cet humble village! Enfants, vous êtes les forts; oiseaux, vous êtes les faibles; puisse votre amitié durer toujours!

Cependant, je ne sais pourquoi, si j'étais oiseau, même à Saint-Moré, je préférerais, pour mon nid, à la surveillance de l'école primaire, la solitude des grands bois, l'obscurité des buissons impénétrables.

Fais comme le sage, pauvre oiseau; aide-toi, le ciel t'aidera.

Je connais deux fauvettes qui, au mois de mai dernier, ont merveilleusement compris cette maxime. Elles viennent chaque année, au printemps, comme beaucoup d'autres. — Car « l'oiseau, a dit Michelet, se rapproche toujours de l'homme, qui toujours lui fait du mal » ; — elles viennent chanter et nicher dans un petit jardin caché au pied d'une haute terrasse et dépendant d'un des logis les plus respectables de la vieille cité d'Auxerre. Mais chaque année le nid a la malechance. Qu'il soit posé sur le grand sapin, ou sur le cerisier fleuri, ou sur le faux ébénier aux grappes jaunes, quand les petits sont nés et emplumés, quelque chat du voisinage les guette, les emporte et les mange. Le père et la mère qui chantaient gémissent et s'en vont; douze mois après ils reviennent... Mais, instinct merveilleux et bonté de Dieu, cette année toutes choses ont tourné à souhait. Le nid, l'œuf, la couvée, l'éducation des petits, leur premier vol et leur départ triomphant, tout s'est fait et accompli à la joie, à la gloire du père, de la mère et des oisillons!

Il faut savoir que ce logis, qui est cher aux fauvettes, semble avoir été bien longtemps cher aussi aux enfants d'Esculape; à ce point que le buste de l'un d'eux portant cette inscription : Michalon, 1812, se voit encore dans le fond du jardin dominé par la terrasse ornée de lauriers blancs et roses. Le buste a pour piédestal un pan de mur que hantent les fourmis; des branches de tilleul le protégent contre les rayons du soleil; mais, hélas! rien ne garantit le vieux Michalon contre la goutte d'eau que le nuage qui passe verse depuis soixante ans sur sa tête dénudée; et la goutte d'eau a produit son usure, et, cette année, au commencement des feuilles, s'est faite, au sommet de la tête de Michalon, une fissure légère, si légère qu'elle a échappé au regard de l'homme, mais non à l'œil noir de la fauvette. Celle-ci a compris le secours que lui apportait la rosée du ciel. Le reste devenait son œuvre. Aussitôt, elle travaille du bec, elle agrandit la fente, elle pénètre jusqu'au fond de cette tête sans cervelle, elle y trouve un coin obscur et abrité où elle apporte les brins d'herbe, de mousse et de duvet nécessaires à son architec-

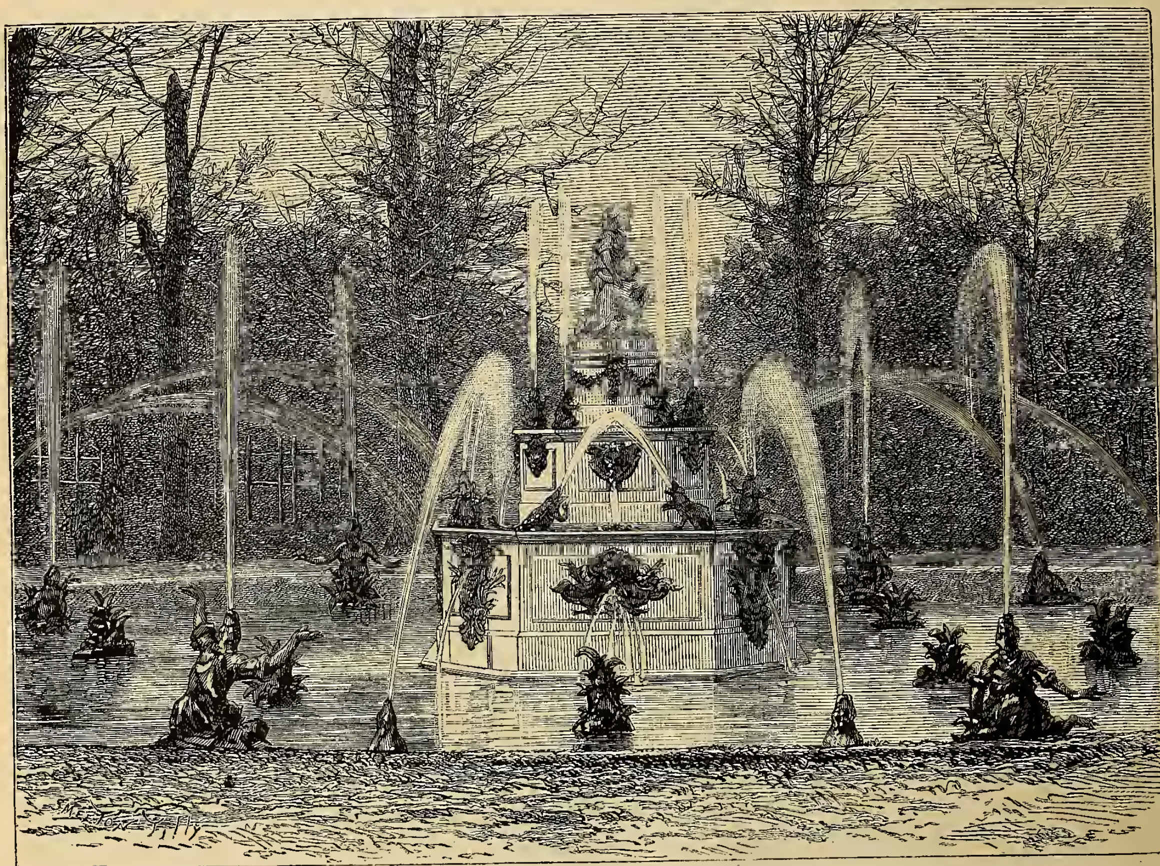
ture... Et voilà comment un crâne d'Hippocrate se métamorphose en un nid de fauvettes. Tout vint à bien. Peu de temps après, l'hôte du logis, philosophant de ce côté, est surpris d'entendre de petits cris d'oiseaux : il écoute..... Serait-ce le vieux Michalon qui se prendrait à chanter? Non, c'est un oracle qui parle et qui dit à l'homme l'œuvre de l'oiseau, l'œuvre de la nature, l'œuvre de Dieu.

Mais comme toutes choses en ce monde, même la philosophie, cachent quelque grain d'amertume, l'homme songe au docteur de l'an 1812 : « Vieux Michalon, pense-t-il, pendant ta vie, à l'aide de ta science, as-tu sauvé autant de créatures humaines qu'après ta mort, à l'aide de ton image, tu sauveras peut-être d'oiseaux? »

Et vous, petits enfants de l'école de Saint-Moré, suivez bien ce conseil : Ne surveillez pas de trop près les petits oiseaux de votre village.

FONTAINES DE LA GRANJA ET D'ARANJUEZ.

Le château de la Granja a été construit à sept lieues de l'Escurial. Ce lieu de plaisance fut une création de Philippe V. Un ancien voyageur parfaitement informé a dit à propos de ce roi si constamment ennuyé : « Il voulait avoir le portrait de Versailles en miniature : il choisit une assiette stérile, mais superbe par les effets naturels qu'elle offrait. Les eaux surtout, aussi claires et limpides que celles de Versailles sont troubles ([1]), ne contribuèrent



Fontaine de Latone, à la Granja. — Dessin de Yan' Dargent.

pas peu à rendre ce jardin une des belles situations de la terre. » ([1])

Il paraît que tout ce luxe d'architecture hydraulique qu'avait rêvé d'abord l'architecte du château fut réservé pour l'embellissement de la fontaine d'Andromède : les jets d'eau de ce monument s'élevèrent à plus de cent vingt pieds.

On vante également beaucoup aux voyageurs qui visitent la Granja le Bain de Diane et ce qu'on appelle le jet de la Renommée, puis la Corbeille de fleurs.

La fontaine de Latone, dont notre gravure donne une vue parfaitement exacte, fut créée pour obéir à une réminiscence royale de Versailles, sans toutefois qu'il faille voir dans ce gracieux monument une copie maladroite de celui que tout le monde connaît et dont il emprunte le nom.

Rappelons par occasion, avec Peyron, tout ce que la nature avait réuni dans ce coin de l'Espagne pour justifier ce que l'on a parfois appelé un caprice du petit-fils de Louis XIV :

« Toutes ces fantaisies de l'art amusent un moment; mais ce qui intéresse et ne lasse pas, c'est un bassin immense qui domine le parc, un lac irrégulier qu'on nomme la Mer, dépôt de toutes les eaux qui vont se perdre dans les fontaines. Ce lac est assis au pied d'un groupe de montagnes hérissées de pins. On voit au loin d'énormes cavités; on entend le murmure des cascades naturelles qui viennent y aboutir; une foule d'allées sombres, étroites et tortueuses conduisent dans les divers replis de ces monts. On y respire un air si frais, si embaumé, le paysage est d'un aspect si singulier, qu'on oublie à l'instant la vaine

([1]) *Nouveau voyage en Espagne fait en 1777 et 1778.* Londres, P. Elmsly, dans le Strand. 1778, 2 vol. in-8, p. 120.

René Fremin, né à Paris en 1673, mort en 1744, fut le statuaire en titre de Philippe V. On avait de lui, au bas du pont Neuf, une Samaritaine fort estimée, qui ornait la fameuse fontaine de ce nom.

([1]) Les eaux du parc de Versailles ne sont plus troubles aujourd'hui. Au temps de Louis XIV elles provenaient en partie de beaucoup de sources qui n'existent plus.

pompe des allées sablées et toute la parure des fontaines. »

Le parc d'Aranjuez ([1]) l'emporte peut-être en réputation sur ces belles solitudes, ce qui tient probablement aux événements politiques dont son château a été le théâtre. Sa fondation est bien autrement ancienne que celle du château de la Granja. La fertilité de son territoire et la fraîcheur de sa température avaient, dès le quatorzième siècle, attiré l'attention de l'un des grands maîtres de l'ordre de Santiago, établi dans la petite ville d'Ocaña : on convint d'y fonder ce qu'on appelait alors une *mesa maestral*, une résidence réservée aux maîtres de l'ordre. D. Lorenzo Suarez de Figueroa y fit élever, de 1387 à 1409, un fort bel édifice que, dans la suite, Charles-Quint et Philippe II habitèrent de temps à autre; mais on ne tarda pas à reconnaître que l'ancien bâtiment n'était pas suffisant pour loger le personnel de la cour. Charles-Quint commença par faire édifier une chapelle près du palais; elle devait être ouverte au public. En 1561 s'élevèrent des constructions plus considérables sous la direction de l'architecte Juan Bautista de Toledo, lequel, en dépit de son nom, était originaire de Madrid, et que l'on avait fait venir de Rome où il résidait habituellement. En 1574, le fameux Juan de Herrera et Geronimo Gili le remplacèrent. Au siècle suivant, le 12 décembre 1660, un incendie se déclara dans l'ancien palais des grands maîtres. Cinq ans plus tard, un accident semblable causa aussi de grands dommages. Il ne restait pas même de notables vestiges des constructions



Fontaine de Cérès, à Aranjuez. — Dessin de Yan' Dargent.

primitives lorsque Philippe V monta sur le trône, et ce fut alors le style de Louis XIV qui prédomina dans les dispositions du nouveau palais. Charles III, passionné pour la chasse, s'éprit également de ces belles solitudes; il les peupla d'animaux divers, qu'il laissait errer en paix dans le parc. Des inscriptions un peu pompeuses parlent des accroissements que Ferdinand VI ajouta aux anciennes constructions.

On ne saurait trop admirer, à Aranjuez, la majesté du parc, la beauté des eaux, la fraîcheur tempérée des bois; et, il faut bien le dire, quelles qu'aient été les améliorations successives faites après lui, c'est à Philippe II, de terrible mémoire, qu'est dû surtout ce poétique ensemble, dont on donne partout de minutieux détails sans nommer l'artiste qui en traça les lignes principales et qui ouvrit ces magnifiques allées. Philippe l'avait fait venir des Flandres, comme on disait alors, en 1564; il se nommait Juan Olvèque ([1]), et il reçut le titre de *jardinero mayor*, ayant dans sa charge la surintendance des jardins proprement dits.

Depuis la spirituelle Mme d'Aulnoy jusqu'à M. le baron Ch. Davillier, on a tout dit sur ces belles solitudes peuplées de souvenirs historiques si variés; les fontaines monumentales qui les décorent ont elles-mêmes été décrites minutieusement; M. Davillier a donné une représentation excellente de celle qui est connue sous le nom de San Antonio. M. Madoz regarde comme la plus remarquable de toutes celle qui fut édifiée en 1621, sous le règne de Philippe III; originairement on l'appelait « fontaine de Neptune »; elle est plus connue, dit le géographe espagnol, sous le nom de Ganymède, à cause de la statue de ce demi-dieu, qui apparaît porté sur un aigle et tenant à la main la coupe. On l'a nommée également la fontaine de *las Coronas*, parce qu'on voit des couronnes en certaines

([1]) Cette belle résidence est située à 1545m.85 au-dessus du niveau de la mer, sur la rive gauche du Tage, par les 40° 2′ 26″ de lat.

([1]) Voy. D. P. Madoz, *Diccionario geográfico, estadístico, histórico de España*. Madrid, 1845-50, 16 vol. in-4°, t. Ier.

parties de l'édifice. Une fontaine porte le nom de Cérès : elle est gracieuse et élégante ; c'est celle que reproduit notre gravure.

LES PIC (1).

Le père du premier Pic était un gentilhomme nommé Manfred, qui, très-estimé et aimé de l'empereur Constance, lui enleva un beau jour sa fille, la princesse Euride, sans oublier ses joyaux et ses bagues, et se réfugia sur le territoire de Modène, où, avec le prix des bijoux, il acheta des terres. La princesse mit au monde à la fois trois fils qu'on appela *Pic*, *Pio* et *Pappazo*.

Ce n'est peut-être là qu'une légende. Selon l'histoire, la célèbre comtesse Mathilde donna, par son testament du 11 juillet 1402, la cour (ou village) de Guarantola et le château de la Mirandole à « son brave et fidèle » capitaine Ugo de Manfred.

Un petit-fils de ce Manfred reçut le nom de Pisus, transformé plus tard en Picus, Pico et Pic.

Viennent ensuite Pic Nicolas le Grand, à qui Henri VII, roi des Romains, concéda la souveraineté, conjointement à ses frères ou cousins Bartolomeo et Zapino.

Un frère de Zapino, François le Tonsuré, batailleur en diable, podestat de Formigine, s'attaquant à tout le monde, commit tant de meurtres qu'on le condamna à mort à Modène même.

Le fils de Bartolomeo, désigné sous le nom de Magnifico Francesco, homme à passions sans frein, courageux, prodigue, perd sa ville de Modène, la reprend, la perd encore en juillet 1321. Les Bonacolsi de Mantoue, Passerino, Rinaldo et Buttirone, entrent à Modène, se saisissent de Magnifico Francesco et de ses fils Prendiparte et Tomasino, les font garrotter, puis jeter, pieds et poings liés, chacun sur un ignoble baudet et conduire dans les cachots de Castelavano. Là, ils les condamnent à mourir de faim, sauf, s'il leur plaît, à se dévorer les uns les autres.

Les Bonacolsi chassent ensuite (23 décembre 1321) deux autres Pic, Jean et Capino, de Mirandole.

Plus tard, avec l'aide de ceux-ci et de Nicolas, fils de François, Louis de Gonzague suscite une sédition dans Modène. Les Bonacolsi sont tués. Louis livre le fils de Passerino à Nicolas Pic, qui, après l'avoir traîné à la queue de son cheval, le fait enfermer dans un cachot pour y mourir de faim.

Un des fils du « Magnifique », Prendiparte, avait laissé quatre fils « qui devaient les premiers de leur race tremper leurs mains dans le sang de leur famille et de leurs concitoyens. » — Voici une petite aventure de la vie de l'un de ces fils, Spinetto, qui peint assez l'époque et les hommes :

« Un jour, Spinetto, qui trouvait fort agréable de faire le maître sans contrôle, se promenait à cheval dans les environs de Guarantola, près de San-Martino in Spino. Il rencontre, par hasard, François Pedocca, seigneur de ce village. Sans autre forme de procès, il le tue de sa propre main. Puis, comme si de rien n'était, il s'en va tranquillement devant le château, et, demandant à parler au châtelain qu'il vient d'égorger, il fait abattre le pont-levis. Entré dans le château, il s'en empare et s'en déclare tout bonnement seigneur et maître. »

On voit le tombeau de Spinetto Pic dans l'église de Saint-François, à la Mirandole.

L'un de ses neveux, Jacques ou Ajax Pic, se dispute un jour avec un de ses cousins, qui le tue et « se livre sur son cadavre à d'atroces vengeances. »

Jean et François, maîtres de la Mirandole par suite de ce meurtre, font étrangler la fille de Jacques. Le père de Jacques existait encore : ils le font égorger sur les talus de la citadelle où il s'était endormi.

Quelques années après (1414), ces deux Pic furent créés comtes de Concordia sur la Secchia par Sigismond et Frédéric, roi des Romains. La récompense et le nom même du comté, inventé pour eux, étonneraient si, quand on lit l'histoire de ces temps, aucun étonnement était possible.

Un fils de Jean épousa Julia Bojardi, des seigneurs de Scandiano. Ce fut la mère du véritable grand homme de la famille, la célèbre Pic de la Mirandole, surnommé par Ange Politien le « phénix du génie. » Elle avait aussi donné le jour à deux autres fils, Antoine-Marie et Galeotto, qui épousa Blanche d'Este.

Ce Galeotto enferma sa mère, qu'il accusait d'être favorable à son frère Antoine-Marie. Il fit jeter ce dernier, pieds et poings liés, dans une tour de la forteresse. Il devint ainsi seul maître de la Mirandole ; il est vrai qu'il fut excommunié. Toutefois, après sa mort, Blanche d'Este fit élever à sa mémoire, dans l'église Saint-François de la Mirandole, une tombe magnifique, ornée d'emblèmes, d'armoiries et des louanges du défunt.

L'éternel honneur de la Mirandole, le seul fils de Julia Bojardi digne d'elle, mourut avant ses deux frères, qu'il avait laissés se disputer la richesse et la puissance pour s'adonner librement à la science et aux lettres. — « Son âme s'envola très-pieusement au ciel le 17 novembre 1494, à Florence, le jour même de l'entrée de Charles VIII, roi de France, dans cette ville. Il avait trente et un ans ; il fut enseveli en habit de Jacobin au couvent de Saint-Marc. — « Quant à ma sépulture, avait-il dit dans son testament, » elle sera toujours assez belle pour peu qu'elle soit chré- » tienne. »

Nous avons raconté sa vie et apprécié son mérite (1).

Et maintenant, est-il permis de tirer un enseignement de ce résumé généalogique ? Ceux qui regrettent si amèrement les temps passés, ceux qui déplorent la décadence des mœurs, qui assurent que l'esprit de famille a toujours été se dissolvant de siècle en siècle, trouveraient-ils aujourd'hui une seule famille, princière ou autre, donnant l'exemple de tels déchirements intérieurs et de tant de crimes ?

SUR L'ORIGINE D'UNE CÉLÈBRE DÉFINITION.

PASCAL. — RABELAIS. — EMPÉDOCLE.

« ... Que l'homme contemple donc la nature entière dans sa haute et pleine majesté ; qu'il éloigne sa vue des objets bas qui l'environnent... que l'imagination passe outre : elle se lassera plus tôt de concevoir que la nature de fournir. Tout ce monde visible n'est qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la nature. Nulle idée n'en approche. Nous avons beau enfler nos conceptions au delà des espaces imaginables, nous n'enfantons que des atomes au prix de la réalité des choses. *C'est une sphère infinie dont le centre est partout, la circonférence nulle part.* » (Pascal, édition Fougère, tome II, chap. III, pag. 63.)

Cette dernière phrase de Pascal a été citée des milliers de fois ; mais la pensée ne lui appartient pas. On la trouve dans la préface que Mlle de Gournay a mise en tête de son édition des Œuvres de Montaigne ; elle y est donnée comme ve-

(1) Extrait des *Notes recueillies et traduites de l'italien pour servir à une histoire de la ville et de la seigneurie de la Mirandole.* Saint-Étienne.

(1) T. XLII, 1874, p. 257. — Voy. aussi, p. 24 du présent volume, une lettre qui nous a été écrite par un des descendants de Pic de la Mirandole, M. Pic de Blais de la Mirandole.

nant de l'auteur grec qui a écrit sous le nom de l'Hermès Trismégiste.

Rabelais l'a citée deux fois :

« Notre âme, dit-il, au livre III, chapitre XIII, lorsque le corps dort, s'esbat et revoit sa patrie, qui est le ciel... en contemplation de ceste infinie sphère, le centre de laquelle est en chacun lieu de l'univers, la circonférence point. » Et au livre V, chapitre XLVII : « Allez, amys, en protection de ceste sphère intellectuelle de laquelle en tous lieux est le centre, et n'ha, en lieu aulcun, circonférence. »

Rabelais l'attribue aussi à l'Hermès Trismégiste; Voltaire en fait, à tort, honneur à Timée de Locres; on la lit encore dans les Œuvres de Gerson (1363-1429), dans celles de Bonaventure (1221-1274), et enfin dans le *Speculum majus* du savant dominicain Vincent de Beauvais, qui la fait remonter à Empédocle. Voici le passage : « On rapporte que Empédocle a défini Dieu ainsi : Dieu est une sphère dont le centre est partout, la circonférence nulle part. » (1)

Empédocle était un habile médecin d'Agrigente, disciple de la philosophie pythagoricienne. Il vivait dans le milieu du cinquième siècle avant Jésus-Christ. Ses ouvrages sont perdus, sauf des fragments et un traité de médecine, retrouvé, en 1846, par le député Dezeimeris. — Le *Speculum majus* est un résumé de toutes les sciences enseignées à l'époque de saint Louis. Composé par ordre de ce roi, et compilé dans tous les manuscrits de ce temps, il offre encore de l'intérêt aujourd'hui, à cause de ses nombreuses citations d'ouvrages perdus depuis.

Ce serait donc en définitive à Empédocle qu'appartiendrait la pensée qni frappe si vivement l'imagination; mais, comme le fait observer M. Ernest Havet, auteur d'une excellente édition de Pascal, de qui nous avons tiré une partie des détails précédents, Pascal ne s'est approprié la pensée que « pour la faire entrer dans un développement magnifique dont elle semble être le terme naturel; si ce n'est lui qui l'a trouvée, c'est lui qui l'a consacrée et rendue populaire, qui en a fait un de ces traits classiques que tout le monde a appris et retenus. »

Les écrits philosophiques d'Empédocle étant perdus, on pourrait s'inquiéter sur la solidité d'une tradition qui remonte si loin; mais en y réfléchissant, on jugera que la belle image attribuée à ce savant sicilien doit, en effet, appartenir à un penseur du paganisme, et s'adapterait mal avec la définition du catéchisme : Dieu est un pur esprit. Aussi Pascal ne s'y est-il point laissé prendre. Le pronom *ce*, dans le commencement de sa célèbre phrase, *c'est une sphère infinie*, s'applique au mot *nature* qui précède.

MÈRES ET ENFANTS.

Les nobles biens de la vie ne se transmettent pas en héritage comme les biens vulgaires. Ce que l'amour maternel a fait pour nous pendant notre enfance, nous ne pouvons pas le rendre à notre mère; car elle est grande, elle se suffit à elle-même, elle n'a guère besoin de notre secours, et quand il lui devient nécessaire, elle meurt!

Mais pour que, dans notre heureuse race, reste vivante la reconnaissance, Dieu nous donne un enfant qui ressemble à notre mère plus qu'à nous-même! Quelle bonté dans ce don! En le soignant, en l'aimant, c'est notre mère que nous aimons! Nous payons ainsi notre dette avec du bonheur, et plus tard un petit-fils, à son tour notre image, nous payera de même.

Un Dieu seul pouvait ainsi divinement entrelacer la reconnaissance, l'amour et le bonheur des hommes avec le bonheur et la durée du monde.

Léopold SCHEFER.

(1) « Empedocles sic Deum diffinire fertur : Deus est sphæra cujus » centrum ubique, circumferentia nusquàm. »

SIX CAPITAINES POUR UN NAVIRE.

Dans le port de Hong-kong, nous eûmes l'idée de monter sur le pont d'une jonque, où nous trouvâmes l'équipage manœuvrant pour mettre à la voile. Soudainement les matelots laissèrent là leurs câbles et leurs fruits, et, avec des gestes de fureur, s'avancèrent pour nous barrer le passage. Nous demandâmes les capitaines, qui sont en général au nombre d'une demi-douzaine; car ces jonques sont construites par compartiments étanches, et chaque propriétaire d'une cargaison est capitaine pour ce qui concerne le compartiment où sont emmagasinées ses marchandises. Si donc il y a six compartiments, il y a six capitaines, et chaque capitaine a un sixième de commandement sur le navire. Le résultat de cet arrangement équitable est que l'équipage est quelquefois sommé de naviguer dans six directions différentes à la fois, et dans ce cas l'équipage se décide à en faire à sa tête, ou à consulter Joss (l'idole), qui, dans sa niche, au fond de sa cabine, oppose un front serein à toutes les tempêtes de la mer et du bord. Il arriva que sur la jonque où nous montâmes il n'y avait que deux capitaines; mais tandis que l'un des deux désirait être poli envers nous, l'autre voulait nous jeter à l'eau. On nous pria d'attendre que Joss eût été consulté. L'idole, paraît-il, décida qu'on nous ferait bon accueil; car les capitaines et l'équipage revinrent, et joignirent leurs efforts pour m'aider à prendre une bonne photographie du pont de leur navire. (1)

INDES NOIRES.

Qui connaît les *Indes noires?*

On sait que les *Indes orientales* sont deux vastes et riches presqu'îles du midi de l'Asie, séparées par le Gange.

On parle, dans les vieux livres, des *Indes occidentales*, qui ne sont autres que l'Amérique, à laquelle ce nom fut donné dans l'origine, lorsque Christophe Colomb croyait qu'en se dirigeant vers l'ouest il rencontrerait l'extrémité des Indes, après avoir parcouru la plus grande partie du tour du globe.

On cite avec un certain respect l'*Inde néerlandaise*, très-productive possession de la Hollande, au sud-ouest de l'Asie, et qui se compose de plusieurs groupes d'îles magnifiques : Sumatra, Bornéo, Java, etc., renfermant 17 millions d'habitants.

Quelquefois un souvenir mélancolique nous revient à l'esprit sur l'*Inde française*, qui s'annonçait d'abord avec tant d'éclat, et qui se borne aujourd'hui à cinq ou six villes : Pondichéry, Chandernagor, etc., et à un territoire à peine plus étendu que le département de la Seine, tout au plus peuplé de 225 000 âmes.

Enfin, le nom connu de la ville de Goa surnage seul dans les annales pour rappeler l'*Inde portugaise*, petite contrée, mais un peu plus étendue et plus populeuse cependant que l'Inde française.

Quant à l'*Inde anglaise*, tout le monde la connaît. C'est, après la Chine, le pays du monde où la population est le plus considérable. D'après les rapports et recensements les plus récents, la reine d'Angleterre y règne, directement ou par tributaires, sur 240 millions de sujets renfermés dans une superficie de 950 919 milles carrés, ou environ six fois et demie l'étendue de la France. On y avait, dès 1872, livré des chemins de fer au public sur un par-

(1) J. Thomson.

cours de 8 374 kilomètres, sans compter 3 946 kilomètres en construction; le mouvement commercial des importations et des exportations s'y élevait, à la même époque, au chiffre important de plus de deux milliards et demi. Quelle inépuisable source de profits pour l'Angleterre et les Anglais, qui sont les agents privilégiés de cet énorme mouvement!

Mais dans cette nomenclature de toutes ces Indes, on continue à demander : « Que sont les *Indes noires* et où sont-elles? »

Elles sont en Europe, sous le sol même de la richissime Angleterre, qui a donné ce nom original et significatif aux *bassins houillers* dont elle est si libéralement pourvue. Cette énergique expression dénonce suffisamment la valeur inouïe de ces dépôts de charbon qui entretiennent la prospérité industrielle, commerciale et maritime de l'empire Britannique, et qui, tout en offrant une importance peut-être équivalente à celle de l'Inde, se trouvent à l'abri des coups du sort, des soulèvements populaires, de l'avidité des voisins et des hasards de la guerre.

PIÈCE DE MARIAGE HOLLANDAISE.



Pièce de mariage hollandaise en vermeil, avec sa chaîne, appartenant à Mlle Agar. — Dessin de Sellier.

Il n'est personne qui ne sache ce qu'on appelle une *pièce de mariage*. Dans la cérémonie religieuse du mariage chrétien, il est assez souvent d'usage de faire bénir, par le prêtre qui donne la bénédiction nuptiale aux deux époux, une médaille commémorative de cette bénédiction. On y voit un homme et une femme agenouillés au pied d'un autel, en face d'un prêtre qui consacre leur union. Et cet usage n'est pas récent : de tout temps, outre la cérémonie religieuse proprement dite, on trouve, à l'occasion du mariage chrétien, des monuments destinés à en perpétuer dans la famille le souvenir durable par un objet matériel.

A certaines époques, ces monuments, au lieu de porter simplement l'image d'un prêtre, ont porté celle du Christ lui-même. A l'origine du christianisme, ces effigies symboliques ont dû être fréquemment en usage. Il était dangereux d'être ou de se faire chrétien; il l'était aussi de se marier chrétiennement. L'existence de deux époux chrétiens était exposée à des soucis, des craintes, des périls, des douleurs, que leur foi seule pouvait les aider à supporter. Aussi est-il bien naturel qu'on ait alors cherché, en toute occasion, à s'entourer d'objets qui pussent rappeler les événements de la vie auxquels cette foi avait donné une consécration religieuse. Ainsi, l'on a trouvé des verres ou des tasses remontant aux premiers siècles du christianisme, et ayant fort probablement servi aux repas nuptiaux, dont le fond représente un mariage chrétien. Les deux époux se tiennent par la main, et, entre eux, l'on voit tantôt le monogramme du Christ, tantôt le Christ lui-même qui les couronne. Ces dessins portent aussi des inscriptions relatives à ce que se doivent les époux, et à la vie qu'ils doivent mener en Dieu.

Le consciencieux et savant abbé Martigny, dans son Dictionnaire des antiquités chrétiennes, donne à ce sujet des détails fort intéressants. Il décrit, entre autres, une médaille d'or très-rare, d'après le P. Mozzoni, et qui fut frappée à l'occasion du mariage de Marcien et de Pulchérie. Sur le revers se trouvaient deux époux nimbés se donnant la main, et sur le second plan, le Christ, la tête entourée du nimbe crucifère, imposait sa main droite sur l'épaule de Marcien et sa main gauche sur celle de Pulchérie.

La médaille que représente notre gravure, et qui est du dix-septième siècle, semble avoir été faite d'après la même inspiration que celle que l'on retrouve dans la médaille de Marcien et de Pulchérie. Il s'agit du mariage de deux grands personnages : leur costume et leur attitude le prouvent. Ils se donnent la main, et le Christ, la tête entourée d'une auréole, les bénit. L'inscription est la propre phrase de l'évangile de saint Mathieu : SOL KEIN MENSCH SCHEIDEN HWAS GOT ZUSAMMENFVGE, *Aucun homme ne doit désunir ce que Dieu a uni.*

Cette parole grave est ici plus qu'une simple formule, et l'on songe involontairement, en la lisant, qu'en effet, à la fin du seizième siècle et pendant une partie du dix-septième, la vie de deux époux, en Hollande, si haut placés, si riches, si puissants qu'ils fussent, n'était pas une vie oisive, ni molle, mais une vie d'inquiétudes et de périls à partager. On songe que ce petit pays, à cette époque, lutta longtemps et vaillamment pour sa liberté, et finit par la conquérir. On songe aussi que, malheureusement, une fois cette liberté conquise, les intrigues des uns, l'intolérance des autres, créèrent de nouveaux dangers, et que cette constance, cette fermeté dans l'affection conjugale, dont on voit de si nobles traits dans l'histoire de Hollande (Louise de Coligny, la femme du Taciturne, par exemple), devinrent encore et bien plus tristement nécessaires en face de périls, de douleurs, de persécutions et de crimes qui venaient non plus du dehors, mais du dedans; non plus d'étrangers envahisseurs, mais de concitoyens ambitieux ou fanatiques.

UNE PROTESTATION.



La Toilette, tableau de Louis Baader. — Dessin de Louis Baader.

Ce n'est pas une fantaisie de peintre qui a créé le sujet de ce tableau; il est dû à l'heureux hasard d'une rencontre. La vérité écrite soit par la plume, soit par le pinceau, a un tel *accent* que les yeux aussi bien que l'intelligence savent discerner tout d'abord ce qui a été vu de ce qui est imaginé : donc, nous pouvons affirmer, sans craindre de faire erreur, que la curieuse scène reproduite ici, d'après M. Louis Baader, a été prise par lui sur nature dans l'une de ses promenades d'observateur le long de nos quais. Il a plu au jeune auteur de cette charmante toile de transporter à deux siècles en arrière le fait qui s'est passé sous ses yeux. Coquetterie d'artiste : le tondeur de chiens qui a posé devant lui était vraisemblablement moins présentable dans son négligé moderne que sous la veste espagnole d'un opérateur du temps de la reine Anne d'Autriche. De là ce choix arbitraire du costume. Quant aux deux autres personnages, le peintre n'avait pas à modifier leur vêtement naturel; pour eux la mode n'a pas changé.

Les acteurs sont en place, expliquons la scène.

Garrotté, couché à terre, et maintenu immobile par la triple pression des jambes et de la main du tondeur, un pauvre barbet, que les ciseaux ont déjà dépouillé d'une partie de sa toison, va, tout à l'heure, subir le supplice humiliant que le roi Cambyse fit autrefois souffrir aux mages et que, jusqu'au neuvième siècle, certains abbés s'arrogèrent le droit d'infliger non-seulement aux serfs de leurs terres, mais encore aux moines soumis à leur autorité.

Il s'agit de l'essorillement ou ablation des oreilles.

Le caprice du maître a décidé que son barbet, tondu et essorillé, serait ainsi plus convenablement vêtu et mieux coiffé. Aussitôt que l'arrêt a été prononcé, l'animal s'est vu livré au sacrificateur, qui opère en plein vent; garanti contre la révolte du patient par la pression qu'il exerce sur celui-ci et par la terreur qu'il lui inspire, il continue son œuvre sans s'émouvoir du sourd gémissement qu'un coup de ciseaux mal dirigé arrache de temps en temps à sa victime. L'impitoyable tondeur chantonne, ou bien il répond aux cris de douleur du pauvre barbet comme les mères aux enfants qui pleurent lorsqu'on les débarbouille : Il faut souffrir pour être beau.

Ces plaintes, qui n'obtiennent pas de la part des passants un seul regard de compassion, ont au moins excité la curiosité sympathique d'un être dont l'espèce, en fait d'instinct, de courage et de dévouement, fait quelquefois honte à la nôtre. Il a vu le faible opprimé, et, faible lui-même, il vient hardiment se poser devant le fort oppresseur qu'il menace de l'œil et des dents. Son attitude et son regard traduisent pour ainsi dire ce cri de la protestation universelle adressée par ceux qui souffrent à celui qui fait souffrir : « Tu n'en as pas le droit ! »

L'homme ainsi attaqué suspend son travail et lève les yeux sur l'agresseur qui le regarde effrontément. Son premier mouvement est d'allonger le pied pour chasser l'importun défenseur du barbet; mais ce dernier n'en tient pas compte, il garde sa posture de défi, intrépide comme ces natures généreuses qu'aucun péril ne peut faire reculer quand il s'agit de proclamer la force du droit contre le soi-disant droit de la force.

Feignant alors de prendre son adversaire au sérieux, le

tondeur accepte la discussion comme passe-temps et par raillerie :

— Il paraît, camarade, dit-il, que mon travail ne te convient pas?

Un sourd grognement répond à la question posée.

— Non? c'est malheureux! Mais tu conviendras que je dois obéir au maître qui me paye, et que celui-ci a le droit de façonner comme il lui plaît l'animal qu'il nourrit?

Nouveau grognement.

— Tu n'admets pas cela non plus? Soit. Nous allons, j'espère, tomber d'accord sur les avantages de la toilette, aussi nécessaire aux bêtes qu'aux gens. Le mérite mal vêtu passe inaperçu dans la foule; pour qui le coup d'œil flatteur? pour l'homme bien mis et pour le chien bien tondu.

Si puissantes que soient les observations du tondeur, elles ne parviennent pas à convaincre de leur justesse celui qui l'écoute. L'œil ardent, la gueule prête à mordre, il guette tous les mouvements de l'homme, qui, à bout d'éloquence, s'est remis tranquillement à sa besogne. Le barbet pousse un cri d'angoisse, l'une de ses oreilles vient de tomber sous le tranchant des ciseaux. L'autre chien s'élance, et, d'un coup de dent, il imprime en passant sa protestation sur la main de l'opérateur.

HANS BERNER ET SES FILS.

SCÈNES BERNOISES.

Fin. — Voy. p. 318, 335, 345.

Mais Hans Berner était un homme énergique, qui ne perdait pas aisément sa présence d'esprit. Il vit bien qu'une scène d'auberge n'avancerait à rien; qu'il fallait autre chose, et surtout qu'il devait songer à démontrer une bonne fois à ses fils ce qu'il était et ce qu'ils étaient eux-mêmes, afin que la paix et l'humilité rentrassent dans leur cœur gonflé d'orgueil. Il se contint donc. Il resta calme en les entendant harceler la sommelière parce qu'elle ne voulait plus rien leur servir, et à tel point que l'hôte arriva tout ébouriffé près du père, et lui dit tout bas :

— Si ce n'étaient vos fils, je les jetterais à la porte, et je vous prie de leur dire un mot.

— Bah! répondit le père en secouant la tête, s'ils ne laissent pas la servante tranquille, faites-les servir par le garçon d'écurie.

Et c'est ce qui fut fait.

Les jeunes gens commencèrent par murmurer; puis, par manière de plaisanterie, ils régalèrent si bien le domestique d'écurie avec le vin de Neuchâtel, que le père en frémit dans tous ses membres, et se décida, probablement plus tôt qu'il ne l'aurait fait, à donner l'ordre d'atteler le Brun aussi paisiblement que possible, et de bien prendre garde que ses fils ne s'en aperçussent.

Quand il vit le Brun attelé, il prit doucement congé de ses hôtes, puis il fit tout à coup éclater sa voix puissante dans le corridor.

Les fils bondirent sur leur chaise, malgré le vin de Neuchâtel, comme si le tonnerre venait de tomber dans la chambre. Ils ne savaient si leur père arrivait ou s'il partait, s'ils devaient attendre ou décamper. Ils dressaient l'oreille comme un factionnaire qui s'attend à une surprise.

Cependant la voix parlait amicalement et s'éloignait. Sameli mit avec précaution la tête à la fenêtre pour voir quelle direction prenait le père, mais aussitôt une avalanche de jurons lui sortit de la bouche; car, qu'avait-il vu? Il avait vu le Brun attelé, son père lui caresser le cou, l'hôte et l'hôtesse donner la main au père, après quoi Hans Berner était monté dans le cabriolet et s'était mis en route.

A ce spectacle, Sameli et Fritz restèrent comme foudroyés ou comme si on venait de les assommer à grands coups sur la tête.

Enfin, peu à peu, ils revinrent de leur surprise, et, ayant appelé l'hôte, ils lui demandèrent ce que cela signifiait, et pourquoi, sans leur ordre, il avait attelé leur cheval et l'avait laissé partir. Ils le rendirent responsable de ce fait, et, avant tout, ils exigèrent qu'il les fît reconduire à ses frais.

— Mon Dieu, Messieurs, pardon, répondit l'hôte en souriant avec malice; j'ai cru, moi, que c'était à celui à qui la chose appartenait que revenait le droit d'en disposer, et ce cheval, c'est moi-même qui l'ai vendu à votre père. C'eût été un peu fort qu'on refusât de lui atteler un cheval qu'il a payé lui-même. Du reste, M. le conseiller vous souhaite bien le bonsoir, et vous fait savoir qu'il vous attend demain matin dans sa chambre, à six heures, sans faute.

En entendant cet ordre, les jeunes gens firent d'abord un tapage d'enfer; cependant il y avait dans leur voix quelque chose qui trahissait leur trouble, et quand, ayant interrogé l'hôte de nouveau, ils surent que leur père était arrivé avant eux et les avait certainement entendus, ils perdirent tout à coup la parole, et ne songèrent plus qu'à se rappeler ce qu'ils avaient dit et fait.

A la fin, ils sortirent de leur stupeur :

— Mais enfin nous ne pouvons rester ici, dirent-ils à l'hôte, et c'est à vous à nous faire reconduire.

— Messieurs, j'en suis désolé; mais le cheval qui va au cabriolet n'est pas à la maison, et mes autres chevaux sont de jeunes bêtes qui n'y sont pas habituées.

— Alors, trouvez une voiture dans le village.

— Je doute qu'on le puisse. Les gens ont bien fatigué leurs bêtes en semaine, et d'ailleurs nous ne sommes pas ici dans un pays de chevaux. Cependant, si vous le voulez, je ferai chercher.

Naturellement ils répondirent par des ordres formels, tout en osant se plaindre de leur père, et disant par fanfaronnade qu'ils lui demanderaient le lendemain une explication. C'était l'effet du vin de Neuchâtel, d'excellente qualité, qui leur échauffait encore la tête.

Bientôt arriva la nouvelle qu'il n'y avait pas moyen de trouver une voiture. Ils firent entrer le domestique, lui donnèrent à boire, le questionnèrent et n'en tirèrent rien. Il fallait pourtant qu'il n'eût pas bien cherché, lui dirent-ils.

— Mon Dieu! des voitures, j'en sais assez, répondit le domestique; mais elles ne sont pas des plus belles, et j'ai cru que des messieurs comme vous ne voudraient pas s'en servir.

— Ça nous est égal, pourvu que nous partions; et nous ne pouvons croire qu'elles soient si mauvaises.

— Puisqu'il n'y en a pas d'autres, il faudra bien s'en contenter, reprit le domestique, qui sortit aussitôt.

En attendant son retour, ils burent encore un coup; mais ce n'était plus avec plaisir.

La nuit commençait quand on vint leur dire que la voiture était à la porte.

Sameli et Fritz, une fois dehors, se trouvèrent en présence de beaucoup de gens qui riaient et plaisantaient; l'équipage était une charrette à deux roues, couverte d'une bâche et attelée d'un âne. Ils restèrent là debout, la bouche ouverte, pendant qu'autour d'eux éclatait un immense éclat de rire.

Qui sait? peut-être sans ces railleries fussent-ils montés dans la charette; mais une fausse honte les en dis-

suada; ils se mirent à crier qu'ils ne se laisseraient pas ainsi bafouer, et à injurier l'hôte, les spectateurs et l'équipage lui-même. Fritz, le boucher, eût été enchanté de se battre; mais Sameli n'y tenait pas, ne voulant pas exposer sa toilette à de si rudes épreuves; donc, les deux frères, arrivés si brillamment, s'en retournèrent à pied, à la grande joie des paysans, fort peu émus de leurs menaces.

Pendant la première demi-lieue ils marchèrent d'un air terrible; mais quand elle fut passée, Sameli commença à se plaindre de ses bottines qui le martyrisaient. Ses jambes fléchissaient; la route était pour lui comme un champ d'épines, et le monde ne lui semblait plus qu'un tonneau d'encre au milieu duquel il nageait. Il gémissait, il pleurait; il était en proie à un véritable délire. Fritz n'était pas plus heureux; il pensait surtout au ressentiment de leur père. Quand tous deux rentrèrent, ils étaient on ne peut plus mal à l'aise. Leur superbe crânerie avait fait place à la peur.

Hans Berner était rentré depuis longtemps. Lui non plus n'était pas à son aise, on peut se l'imaginer; mais ce n'étaient ni une vaine souffrance ni une colère inutile qui le dominaient. Son âme énergique cherchait à sortir convenablement de cette situation pénible. Il avait compris d'où venait la faute, et que ni sa femme ni lui n'étaient sans reproche. Ils avaient été ridiculement glorieux de leurs enfants et le leur avaient laissé voir. Ils ne les avaient pas assez surveillés, et, par suite, leur avaient laissé contracter des habitudes vicieuses.

Tout cela s'était éclairci peu à peu dans la pensée de Hans Berner pendant le voyage, et il avait fini par conclure qu'il était urgent qu'il reprît sa place vis-à-vis de ses fils et leur imposât de nouveau le respect qu'ils avaient perdu; car alors seulement il verrait ce qu'il pourrait faire d'eux. Ce qui le navrait le plus, c'était leur manque de cœur; ils n'aimaient personne et ne vivaient que pour eux-mêmes. Il se sentait assailli d'angoisses indicibles quand il pensait quel instrument de malédiction pouvait devenir sa fortune dans des mains pareilles, et combien elle nuirait à ses concitoyens, à qui ses enfants ne seraient occupés qu'à faire du mal et jamais de bien.

Hans Berner confia sa triste découverte à sa femme, qui sentit aussi son cœur saigner; car qu'y a-t-il de plus lamentable que de voir ses enfants planer sur un abîme où leur corps et leur âme vont s'engloutir! Les parents ne tremblent-ils pas déjà de tous leurs membres quand ils voient leurs enfants sur le bord d'un trou où ils pourraient tout au plus se casser une jambe? La mère, heureusement, était une femme intelligente. Elle ne prit donc point parti pour ses fils; au contraire, elle approuva les idées de son mari, et se trouva parfaitement d'accord avec lui; quand des père et mère délibèrent entre eux sur ce pied-là, Dieu les assiste toujours et leur inspire de justes résolutions.

Le lendemain matin, à six heures, Hans Berner attendait ses fils.

Ce matin-là il y avait réunion du conseil : aussi était-il habillé en conseiller; mais sa casaque pendait à la muraille, ornée d'une belle panoplie de boucher et de bâtons. Dans un coin était une étagère toute garnie de vieux livres; la plupart étaient reliés en bois, recouverts d'une peau rude; pour venir à bout d'en fourrer un dans sa poche, il eût fallu avoir une bien autre redingote que celles qu'on porte maintenant.

Il fut obligé d'attendre longtemps ses fils. Enfin ils arrivèrent. Ils avaient de pauvres mines; ils essayaient de regarder fièrement, mais ils étaient aux abois.

Hans Berner, grand et fort, calme et grave, était debout : ils comprirent à son attitude et à sa physionomie qu'ils n'avaient pas devant eux seulement un boucher et un conseiller, mais un homme qui sentait lui-même qu'il en était un. Ils commencèrent à trembler. Le père les regardait sévèrement, mais, il faut bien l'avouer, il ne pouvait presque retenir ses larmes en voyant devant lui, semblables à des écoliers honteux, ses fils qui allaient bientôt devenir des hommes; cependant il se maîtrisa, se recueillit, de manière à écarter de lui à la fois la colère et la faiblesse, et il leur dit :

— Ce que je pressentais depuis longtemps, je l'ai vu et je l'ai entendu hier. Maintenant je sais ce que vous faites et ce que vous pensez. Nous avons, votre mère et moi, des motifs suffisants de pleurer jusqu'à ce que les yeux nous sortent de la tête : notre devoir est de vous chasser. Ce que vous avez le malheur d'avoir dans l'esprit contre nous, vous le savez; mais où vous conduit une vie pareille, vous ne le savez certainement pas; nous, nous le savons. Vous allez droit dans une voie que les hommes maudissent et que Dieu condamne; car celui qui souhaite la mort de ses père et mère n'a plus de cœur pour aimer les hommes et plus de raison pour craindre Dieu. Cependant, songez à ceci : nous sommes encore vivants, et notre fortune est à nous; c'est nous qui l'avons gagnée, et nous pouvons en disposer. Nous ne voulons pas que notre fortune tombe dans des mains telles que sont aujourd'hui les vôtres. Je ne suis qu'un boucher, et j'ai fréquenté peu de temps l'école; mais j'ai passé bien des soirées à faire la lecture, tandis que vous, qui avez dépensé tant d'argent pour vous instruire, je ne vous ai jamais vu, depuis que vous êtes sortis de l'école, un livre dans les mains. Vous perdez vos heures du soir dans de vaines dissipations.

Eh bien! moi, moi, qui ne suis qu'un ignorant, je vous dirai pourtant une des choses que j'ai apprises.

J'ai lu une fois, dans un des gros livres que voilà, l'histoire d'un chevalier qui, par sa bravoure, était devenu riche et considéré dans tout le pays où il vivait. Il construisit au-dessus de la ville de Brugg un château comme on n'en voyait aucun autre dans tous les environs, et qu'on appela Besserstein, et ce château était si fort que personne n'était assez puissant pour le prendre. Or, ce chevalier avait deux fils qui se réjouissaient par avance de la mort de leur père, et qui calculaient quelle grande vie ils mèneraient plus tard du haut de leur château imprenable, en ravageant la contrée et pillant leurs voisins. Le père, ayant appris cela, les fit venir devant lui et leur dit : — Mes chers fils, j'ai bâti ce château pour la sûreté de ma maison et le bien de tous ceux qui m'entourent. Mais je viens d'apprendre vos projets, et je n'entends pas que le pays ait à souffrir de ma maison, ni être, moi, la cause des maux auxquels il sera exposé.

Et alors il contraignit ses deux fils à mettre de leurs propres mains le feu au château, afin qu'il fût brûlé et ne pût pas servir à leurs méchants projets.

Hier, comme je revenais ici, cette histoire s'est représentée à ma pensée, et bien que je ne sois pas chevalier, bien que je n'aie pas bâti de château, j'ai compris qu'il y avait là une leçon dont je devais faire mon profit, à savoir : Ce que les parents ont gagné, grâce à la bénédiction de Dieu, ils doivent l'anéantir plutôt que de le laisser devenir une occasion de méfaits dans les mains de leurs enfants. Cependant, écoutez-moi. Avant d'imiter ce chevalier, nous voulons essayer, avec l'aide de Dieu, de vous changer et de purifier vos cœurs. Nous voulons éprouver si vous êtes encore capables de vous corriger et de vous repentir. Si vous y consentez et si l'épreuve réussit, tant mieux! vous redeviendrez alors nos chers enfants, et nous pourrons espérer que vous ferez honneur à notre

souvenir et que vous ne flétrirez pas notre nom. Si, au contraire, vous vous y refusez, nous nous arrangerons de manière à garantir nous-mêmes notre mémoire, et nous essayerons d'oublier que nous avons eu des enfants.

Maintenant, réfléchissez. J'attends votre réponse d'ici à trois jours. Seulement, croyez bien que quand une fois Hans Berner ouvre les yeux, on ne se joue plus de lui comme d'un aveugle; qui l'a trompé une fois ne le trompe pas deux; et que, quand il a pris une résolution, on ne l'en fait pas changer. Je tiens à vous prouver que je suis Hans Berner, non-seulement à la boucherie et à l'Hôtel de ville, mais aussi chez moi. Songez-y : vous ne pouvez rien, vous n'êtes rien; vous n'êtes pas capables de gagner pendant huit jours votre pain honorablement. Retirez-vous. Le troisième jour après celui-ci, revénez si cela vous plaît. J'écouterai votre réponse. Ce que je déciderai alors, je le tiendrai. J'ajoute un seul mot : dans cette grave affaire, Hans Berner et sa femme ne font qu'un.

Ainsi parla le père à ses fils. Chacune de ses paroles les écrasait comme si elle eût pesé mille quintaux.

Le troisième jour, ils reparurent haletants et tremblants, et dirent simplement : *Oui!* nous avons la volonté de nous soumettre.

Une épreuve des plus rudes commença; elle finit par réussir. Hans Berner et sa femme pourront fermer les yeux en paix. Ils ont aujourd'hui la conviction que leurs fils, corrigés et repentants, useront honnêtement de ce qu'ils ont gagné, grâce à la bénédiction de Dieu.

BONHEUR DOMESTIQUE.

Plus j'avance dans la vie, plus je me sens convaincu que le bon choix d'une compagne importe non-seulement au bonheur intérieur et à la tranquillité de l'existence, mais influe encore singulièrement sur toutes les actions de l'homme extérieur. Quand tous les jours, en rentrant chez soi, on y retrouve l'élévation du cœur, la sincérité des sentiments, la pureté des motifs et l'énergie du bien, la santé de l'âme se fortifie chaque jour dans cette atmosphère domestique, et l'on se trouve toujours plus fort quand il faut aller se mêler à toutes les petites et mauvaises passions du monde. TOCQUEVILLE.

ARMES DES ASHANTIS.

CÔTE OCCIDENTALE D'AFRIQUE.

En remontant le cours de la belle rivière d'Assinie, on peut arriver à Koumassie, la capitale des Ashantis, centre de l'industrie des noirs de la côte d'Or [1].

Les Ashantis n'ont été connus des peuples civilisés qu'au dernier siècle. C'est un vieux voyageur hollandais, Guillaume Bosman, qui les a signalés à l'Europe pour la première fois. Employé en qualité de facteur par la Compagnie des Indes occidentales, il fit un séjour de quatorze ans en Afrique, et publia son voyage en hollandais en l'année 1704. Cette relation curieuse fut traduite l'année suivante en français [2].

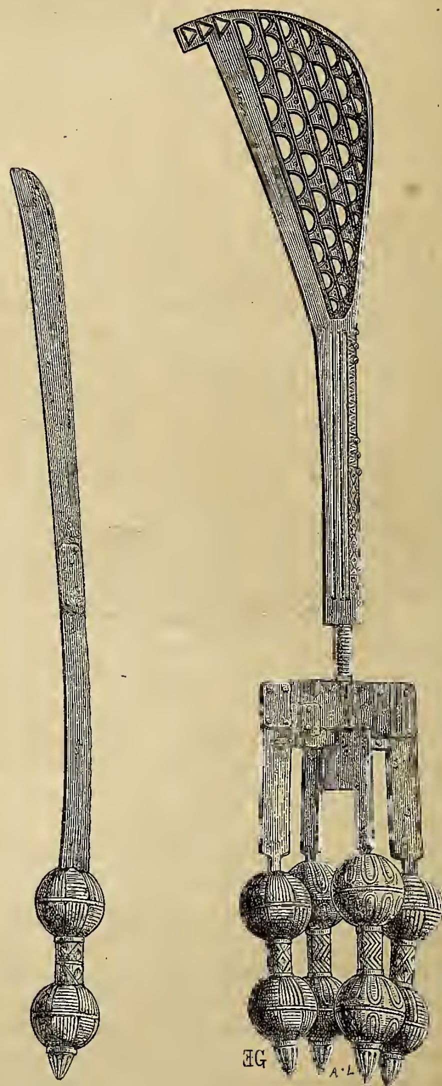
Il y a longtemps que ces peuples ont traversé l'âge de pierre et l'âge de bronze; les nations les plus reculées de l'intérieur travaillent admirablement le fer et n'ignorent rien de ce qui constitue l'état d'armurier, quoiqu'elles n'emploient que les procédés les plus simples.

(1) Voy. notre tome XV, 1847, p. 18. On y trouve une vue du port d'Assinie.

(2) Cette traduction est intitulée : *Voyage de Guinée, contenant une description nouvelle et très-exacte de cette côte, où l'on trouve et où l'on fabrique l'or, les dents d'éléphant et les esclaves.* Utrecht, 1705, avec cartes et planches. La naïveté de ce titre n'est pas sans signification.

Un voyageur portugais, M. Gamitto, parle d'ailleurs avec étonnement des richesses métallurgiques de certaines régions africaines. « Le fer, dit-il, y est à la surface de la terre : il coule comme du plomb des simples appareils d'où on l'extrait; refroidi, il acquiert les plus solides qualités de l'acier, et l'on est émerveillé du poli que donnent à leurs armes et à leurs instruments agricoles ces hommes à moitié sauvages, qui n'ont qu'une pierre pour enclume et un caillou pour marteau. » [1]

T.-E. Bowdish a donné des renseignements circonstanciés sur les Ashantis, parmi lesquels il fit un assez long



Épée de parade et glaive à poignées d'or faisant partie du trésor conquis sur les Ashantis. — Dessin d'Édouard Garnier.

séjour en 1819 [2]. Il assure que l'industrie du fer n'y est pas aussi répandue que dans d'autres parties de la Guinée [3]; mais il parle avec éloges de l'habileté avec laquelle ils font les poignées en or de certaines armes de luxe. Ils

(1) Voy. *Os Povos Maraves, Chevas, Muembas, Luendas e outros da Africa austral.* Lisboa, 1854. Une des lithographies représente une de ces forges d'Afrique, où tout se passe d'une façon si primitive.

(2) *Mission from cap-coast castl to Ashantee.* 1819, in-4°, fig. On trouve à la p. 223 un plan de Koumassie.

(3) Il est probable que depuis 1819 les Ashantis ont fait des progrès sous ce rapport. On peut consulter, du reste, sur l'état présent de la civilisation ashantie, l'*Illustrated London News*, le *Graphic* et le *Times*. — Voy. également H. Brackenbury (the Captain), *Narrative of the Ashanti war prepared from official documents.* London, 1874. — Stanley, *Coomassie and Magdala.* London, 1874, in-8.

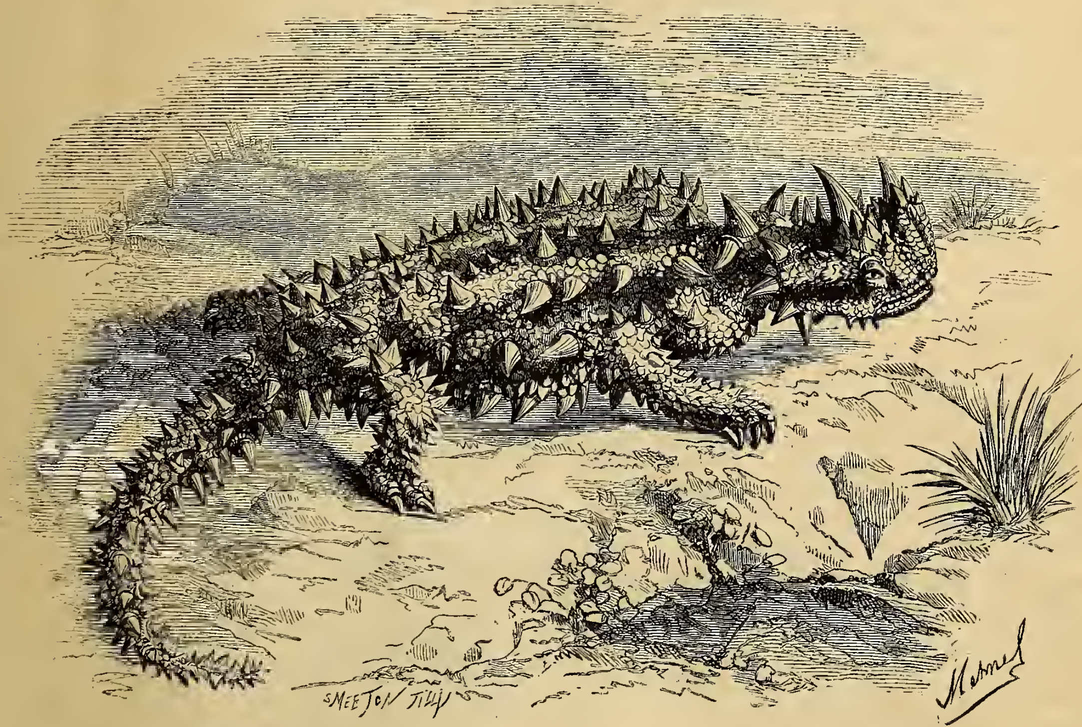
se servent de moules, qu'ils brisent pour recommencer l'opération si elle n'est pas venue à la perfection désirable. Bowdish parle, dans son intéressante relation, de doubles sabres à une seule poignée. Il est probable qu'il y a quelque emblème caché dans la fabrication de ces armes, portées seulement en de certaines occasions solennelles. Nous reproduisons un singulier instrument à quatre poignées, d'après une photographie anglaise communiquée par MM. Garrard, joailliers de la reine, et représentant plusieurs autres objets d'or et d'argent dont se composait le trésor conquis sur le roi Koffi durant les dernières guerres.

Il faut sans doute voir dans ce bizarre assemblage de poignées mobiles pour une seule lame une arme symbolique, emblème de la puissance d'un roi barbare. Nous ne connaissons rien d'ailleurs, dans l'ethnographie africaine, qu'on puisse comparer à cet instrument.

LE MOLOCH.

Dans la classe des reptiles, si riche en formes étranges et en types singuliers, il n'est pas à coup sûr d'être plus bizarre que celui que les colons d'Australie désignent sous le nom de *spiny devil* ou de diable épineux.

Que l'on se figure un être d'aspect vraiment formidable



Le Moloch ou diable épineux, reptile d'Australie. — Dessin de Mesnel.

et tout hérissé de pointes aiguës : les yeux sont surmontés de deux grandes et fortes épines qui simulent une paire de cornes; le cou est entouré d'un collier de pointes, et sur la nuque s'élève une protubérance volumineuse, de forme presque sphérique, recouverte elle-même d'aiguillons acérés, dont deux l'emportent sur les autres par leurs dimensions; le tronc, la queue, les membres, sont revêtus d'écailles granuleuses entremêlées de piquants disposés en séries longitudinales et régulières. Toutes les écailles du dos sont elles-mêmes légèrement bombées, et chacune d'elles, vue à la loupe, ressemble à une mûre dont les parties saillantes seraient surmontées d'une pointe épineuse aiguë et déliée. Puis, le long du corps, depuis la protubérance verticale jusqu'à l'extrémité de la queue, deux rangées de grandes épines; en dehors de ces séries, quatre autres rangs de pointes sont parallèlement disposés, les deux rangées les plus inférieures garnissant les flancs. Le corps est ainsi revêtu en dessus, non-seulement de séries longitudinales, mais encore de bandes transversales de grandes écailles épineuses, dont celles des côtés sont les plus longues. Les membres sont armés en dessus de trois ou de quatre rangées régulières de pointes semblables à celles du corps. En dessous, l'animal est bien moins protégé. L'on n'y voit, en effet, entremêlées aux écailles granuleuses, que des scutelles garnies d'une carène saillante se relevant en pointe mousse dans sa partie postérieure.

Le moloch, tel est le nom scientifique du diable épineux des colons d'Australie, le moloch est d'un brun tirant sur le rouge. De chaque côté du cou s'étend une tache noire qui se prolonge sur la saillie cervicale et descend plus bas que l'épaule. Sur le dos, à droite comme à gauche, se voit une tache large et irrégulière, suivie elle-même de deux taches allongées; toutes ces taches, d'un noir profond, ne sont séparées de celles du côté opposé que par un étroit espace brunâtre. Le milieu et les côtés de la queue, ainsi que les flancs, sont irrégulièrement mouchetés de noir, tandis que les membres sont ornés de larges bandes obliques de même couleur. Le dessous du corps porte des taches rougeâtres bordées d'une ligne sombre.

Ces couleurs sont celles de l'animal au repos ou en captivité. Tout autres sont, en effet, les teintes que peut revêtir le moloch vivant en liberté; comme le caméléon, il a propriété de changer de couleur et de s'harmoniser avec la nuance des objets qui l'entourent.

D'après la description que nous venons de donner, le lecteur pourrait penser que cet animal, hérissé de toutes parts de pointes acérées, est un reptile de mœurs farouches. Mais le moloch est de petite taille; il atteint au

plus dix-huit centimètres. Sa nourriture se compose presque exclusivement de fourmis qu'il poursuit avec agilité dans les régions sablonneuses. Un seul terrier sert de demeure à trois ou quatre d'entre eux qui ont l'habitude de s'y retirer et d'où ils ne sortent que la nuit pour se mettre en quête d'une proie. Dans ces trous, creusés au milieu du sable, la femelle pond quelques œufs de la grosseur de ceux du passereau.

LE RAJAH KURRNA.

ANECDOTE.

Dans l'ère de Krishna vivait un rajah nommé Kurrna, qui, chaque matin, avant de rompre le jeûne, distribuait en aumônes une somme de 2400 pièces d'or.

Il fut tué dans une bataille, et, en récompense de ses bonnes œuvres, il entra dans le Paradis.

Là, il vit des montagnes d'or, et l'un des gardiens du séjour céleste lui dit :

— Toutes ces richesses sont à toi; l'or que ta charité distribuait sur terre s'est multiplié dans le ciel.

Cependant le rajah avait soif et faim ; il demanda quelque aliment, et le gardien lui répondit :

— Si, lorsque tu étais dans le monde des humains, tu avais donné à boire et à manger à ceux qui avaient soif et qui avaient faim, tout ce que tu aurais donné se serait centuplé ici comme ton or. As-tu jamais fait une charité de cette nature?

Après y avoir gravement songé, le rajah dit :

— Je me rappelle qu'un jour, tandis qu'un de mes voisins donnait à dîner aux brahmes, un pauvre homme affamé vint à moi et me demanda dans quelle maison était préparé le banquet; je la lui indiquai du bout du doigt.

— Pour une telle œuvre, reprit le gardien, tu recevras une récompense. Mets dans ta bouche le doigt qui a donné une indication à ce pauvre homme : ta faim et ta soif seront apaisées.

Le rajah se dit alors :

— Si pour avoir seulement du bout du doigt montré un refuge à un malheureux je suis ainsi rémunéré, quelle sera la récompense de celui qui aura fait asseoir les brahmes à sa table? (1)

(1) Charles Rozan, *la Bonté.*

HÉRÉDITÉ DES GOUTS.

JEAN, FRANÇOIS ET PIERRE HUBER.

Cette famille genevoise offre un exemple remarquable de l'hérédité des goûts pour l'histoire naturelle et pour l'art des observations.

Jean Huber, mort à Genève en 1790, publia, en 1774, des observations fort intéressantes sur le vol des oiseaux de proie, qu'il rattachait à l'art de diriger les ballons. Sa petite-fille a raconté dans notre recueil (1865, p. 306) qu'il excellait à représenter des animaux en mouvement par le crayon ou par le pinceau, ou même par des découpures que l'on conserve encore dans quelques cabinets de curieux.

François Huber, son fils, est ce célèbre aveugle qui, à la fin du siècle dernier, fixa par ses découvertes l'histoire naturelle des abeilles (1865, p. 317). Doué au plus haut degré de l'art d'observer, mais privé de l'organe essentiel pour les observations, il a su d'abord faire naître, chez son domestique Burnens, l'amour de la science, puis l'instruire et finalement diriger les yeux de ce digne serviteur avec une adresse si ingénieuse qu'il a pu lui faire voir des faits surprenants et cachés jusqu'alors aux savants. Il est mort à Lausanne, en 1831.

Pierre Huber, fils de François et mort en 1840 à Yverdun, jouit aussi d'une célébrité méritée parmi les naturalistes pour ses observations sur les fourmis indigènes, sur les relations des pucerons avec les fourmis, sur les bourdons mâles; il avait été le collaborateur de son père pour une partie de ses découvertes sur les abeilles. (Voy. t. II, 1834, p. 199, où, sauf l'indication de ses travaux sur les fourmis, tout le reste de l'article doit s'appliquer à son père François l'aveugle.)

HOUILLE ET VINS.

MARINE COMMERCIALE.

La houille que l'Angleterre exporte emploierait deux mille navires de cinq cents tonneaux faisant chacun douze voyages par an.

Les vins que la France exporte n'exigeraient que deux cent cinquante navires du même tonnage faisant chacun seulement quatre voyages par an.

Cependant la valeur de nos vins exportés est trois fois plus forte que celle de la houille sortant des ports de l'Angleterre. Cette riche production de la France a donc une bien moindre importance que l'humble produit anglais pour le développement de la marine commerciale en navires et en matelots.

Ce sont les marchandises lourdes et encombrantes qui enrichissent et accroissent le commerce maritime de la nation chargée de leur transport, parce que le propriétaire d'un navire est payé en raison du poids de ces marchandises et de la place qu'elles occupent. La cargaison d'un navire portant de l'ivoire, de l'indigo, des cachemires, des corindons, des perles et des diamants, n'exige pas plus de matelots et ne coûte guère plus pour venir de l'Inde en Europe, que celle d'un navire portant du riz et valant cinquante ou cent fois moins.

SUR L'ÉCRITURE CUNÉIFORME.

Le roi Assurbanipal n'est autre chose que le Sardanapale dont nous parle Bérose. Ce souverain d'Assyrie avait à Koyoundgik une bibliothèque dont les ruines subsistent encore, et ces ruines ont été examinées par le célèbre Layard. « Cette bibliothèque n'avait pas d'autres livres que des *coctiles laterculi*, comme les appelle Pline, c'est-à-dire des briques ou tablettes plates et carrées en terre cuite, portant sur leurs deux faces une page d'écriture cunéiforme cursive très-fine et très-serrée, tracée sur l'argile encore fraîche avant sa cuisson. Les Assyriens ne se servaient ni d'encre ni de pinceau; ils n'avaient sons la main ni papyrus, ni peaux préparées, ni planchettes, mais ils avaient de l'argile en abondance et ils en faisaient « leur papier. » Ils dessinaient leurs caractères en creux sur la terre molle à l'aide d'un stylet triangulaire dont on a trouvé de nombreux échantillons dans les ruines de Ninive. Le coup de stylet dans l'argile produisait naturellement une espèce de *clou* ou *coin* qui, étant l'élément générateur de toutes les figures syllabiques, a fait donner à l'écriture assyrienne le nom de *cunéiforme.* » (1)

(1) Voy. *la Bible et l'Assyriologie*, article de la *Revue des questions historiques.* Avril 1873.

LA BONTÉ.

EXTRAITS.

— Si votre principale préoccupation n'est pas de faire le bien dans la mesure de vos forces et de vos facultés, votre vie n'a pas de raison d'être. Ne vivre que pour soi,

qu'en vue de ses petites satisfactions personnelles, ce n'est vraiment pas assez : si nos efforts n'ont pas de but plus élevé que nous-mêmes, autant vaut qu'ils restent stériles.

— Si chacun de ceux qui se plaignent se donnait la peine d'être pour les autres ce qu'il voudrait que les autres fussent pour lui, cette société si détestable, dit-on, deviendrait tout à coup sympathique, attrayante, fraternelle, et, tous les éléments qui la composent étant de bonne volonté, il ne resterait plus guère pour gémir que des malavisés ou des malappris.

— Simplifions notre vie, purifions-la en donnant à nos tendances un caractère moins personnel, à nos actions un but plus élevé. « Ce n'est, disait Plutarque, ni la multitude, ni le petit nombre des affaires, qui rendent la vie des hommes inquiète ou tranquille, mais le plus ou moins d'honnêteté des choses qui les occupent. »

— Pourquoi n'est-il pas possible de faire une enquête parmi les consciences? Pourquoi ne peut-on convoquer les âmes pour les appeler à dire devant tous ce qu'elles éprouvent quand elles se recueillent, et ce qu'elles ont amassé de vraies richesses? Il ne serait plus nécessaire alors de prêcher : la leçon sortirait vivante de cette épreuve; on saurait où sont les heureux. [1]

DESTRUCTION DES ANIMAUX MALFAISANTS.

LES PIÉGES.

Fin. — Voy. p. 135, 227, 295, 343.

Nous avons parlé plus haut du traquenard à propos des bêtes puantes; le piége à poteau (fig. 19) n'est qu'une va-



Fig. 20. — Collet à poteau. Fig. 19. — Piége à poteau.

riété de cet engin : le ressort est en dessous des branches au lieu d'être à côté, voilà toute la différence. On entaille le haut du poteau ou la section de branche d'arbre verticale, de façon que les mâchoires du piége tendu s'y dissimulent entièrement. Il ne faut pas croire que le faucon vienne se poser là sans regarder où il met le pied : un œil qui voit à un ou deux kilomètres de distance une alouette dans l'herbe n'est pas aveugle à quinze ou vingt pas!

A notre avis, on doit se garder de placer aucun appât sur le piége. L'oiseau ne se prendra qu'en abordant le poste, soit pour y guetter sa proie, soit pour s'y repaître de celle qu'il apporte dans ses serres. On dissimulera très-soigneusement le piége dans ses rainures sous une couche de sciure de bois vieillie, de terre de souche, de débris d'arbres creux s'assortissant parfaitement en couleur avec le haut du poteau.

Toutes les fois qu'un oiseau aura été pris, on démontera le piége, on le flambera, on le fourbira avec soin et on ne le remontera que quand il marchera comme une platine de fusil.

On peut remplacer le traquenard, au haut du poteau, par un collet de laiton (fig. 20). Il n'y a aucune autre difficulté que celle de bien placer le collet C, qui ne doit pas reposer absolument à plat sur le bois, ni être trop grand; on le fera en fil d'archal, dont la couleur ne tranche pas sur le bois et ne brille pas.

Il est certain que si l'on avait le temps et la patience de placer, chaque nuit, quelques forts gluaux sur le sommet des poteaux, on prendrait une certaine quantité des pillards dont nous nous occupons et quelques autres qui ne valent pas mieux. N'oubliez jamais de bien dissimuler les gluaux, car le rapace ne se pose sur le pieu que parce que l'extrémité lui semble parfaitement nette.

Il reste à parler des moyens de détruire les insectes dévastateurs, dont le nombre est bien grand. Malheureusement, les piéges inventés contre cette classe d'animaux sont très-peu nombreux. Il est cependant deux de ces ennemis que l'on sait prendre : ce sont les courtilières, le fléau des couches et des jardins, les guêpes et les frelons, le fléau des espaliers. Le piége qui peut détruire ces derniers sert aussi contre la mouche commune.

La *courtilière* ou *taupe-grillon* est un insecte de grande taille, orthoptère sauteur comme le grillon, la sauterelle et le criquet. Ses pattes postérieures sont renflées pour le saut; mais l'animal est lourd et fait plutôt des culbutes que des bonds, et encore ne se sert-il pas souvent de ce mode de progression. De couleur rouille foncée, la courtilière, avec ses grosses pattes antérieures élargies en battoirs ou plutôt en pelles fouisseuses, ressemble un peu à une écrevisse qui aurait perdu la carapace de sa queue.

Pour prendre ces animaux, on fait creuser en long, par un tourneur, des trous de huit centimètres et demi de diamètre dans de petites bûches de bois A, A, (fig. 21), de la grosseur d'un fort étui et s'ouvrant comme lui par le milieu, CB. Les deux bouts A et A de la bûche sont donc ouverts, mais on y place un petit rond de tôle mince I (fig. 22) suspendu par en haut et pouvant s'ouvrir de dehors en dedans, L, M (fig. 23).

On découvre avec précaution une partie de la galerie creusée par l'animal sous la terre un peu soulevée, — en petit comme la taupe, — et on place la bûche en long, de manière que son trou coïncide bien avec celui de la galerie (fig. 24). On recouvre le tout de terre. Pendant la nuit, la taupe-grillon, en visitant ses galeries, rencontre la petite trappe qui lui fait légèrement obstacle (fig. 24); elle la pousse, la soulève, passe; la trappe retombe, la bête est prise! Une autre arrive, soit par le même chemin, soit par l'extrémité opposée; elle entre et rencontre la première. Alors, dans ce petit espace noir et étroit s'engage un duel à l'aveugle. Le vainqueur dévore le vaincu. Un troisième bandit arrive à son tour, qui, frais et dispos, livre immédiatement bataille au vainqueur, toujours un peu blessé pendant le combat précédent, et il ne lui fait pas de quartier. De sorte qu'on détruit plusieurs courtilières avec le même piége, mais on n'en prend jamais qu'une entière et quelques débris des autres.

[1] Ch. Rozan, *la Bonté*.

De telles mœurs ne nous permettent guère de voir dans les courtilières des mangeuses de racines. Nous sommes convaincus qu'elles sont carnassières. Si elles coupent les racines, c'est pour y prendre le ver ou les insectes qui les attaquent. Cela est tellement vrai, que quand on place du fumier, et surtout du fumier de vache, près d'un endroit où se tiennent des courtilières, elles y courent dès la nuit suivante et on les y détruit en retournant le fumier le lendemain matin. Pourquoi viennent-elles au fumier? Est-ce pour pondre leurs œufs, ainsi qu'on l'a dit, afin que la chaleur active l'éclosion? Non. Elles viennent chasser les

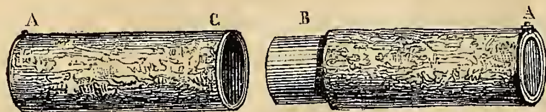


Fig. 21.

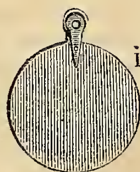


Fig. 22.

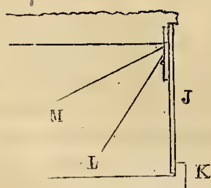


Fig. 23.

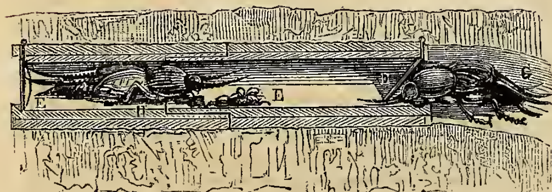


Fig. 24.

Étui à courtilière.

myriades d'insectes qui habitent le fumier. Elles ne pondent qu'au commencement de l'été, dans un nid de terre en forme de boule, qu'elles pétrissent elles-mêmes et enfoncent très-profondément.

Avec une trentaine d'étuis, qui n'occasionneront qu'une dépense insignifiante puisqu'on peut les faire soi-même, et avec un peu de patience et d'adresse, on vient à bout, en quelques semaines, de la plus nombreuse colonie de courtilières.

Parlons maintenant des guêpes et frelons. Tout le monde sait que ces insectes hyménoptères, proches parents de notre abeille, vivent en sociétés dans lesquelles on compte quelquefois deux ou trois cents femelles pondant à la fois au printemps et à l'automne. Il n'est donc pas étonnant que la guêpe soit si multipliée ; cependant M. Joigneaux a raison de dire que « si tous les cultivateurs qui ont intérêt à se défaire de la guêpe voulaient s'en donner la peine et s'entendre pour une action commune, en fort peu de temps l'espèce disparaîtrait. » Ce qui le prouve, c'est qu'à Thomery, près de Fontainebleau, où tout le monde chasse la guêpe parce qu'elle attaque le chasselas, dont la culture est l'industrie du pays, la guêpe est maintenant à peu près inconnue. On emploie aussi quelques piéges bien simples pour prendre ces insectes. Ce sont des bouteilles dont nous donnons les figures (fig. 25 et 26), et dans lesquelles on met de l'eau miellée ou des fruits sucrés écrasés. La bouteille figure 25 se suspend facilement le long des espaliers, et y détruit une grande quantité de guêpes que les fruits mûrs, poires, pêches, raisins, attirent.

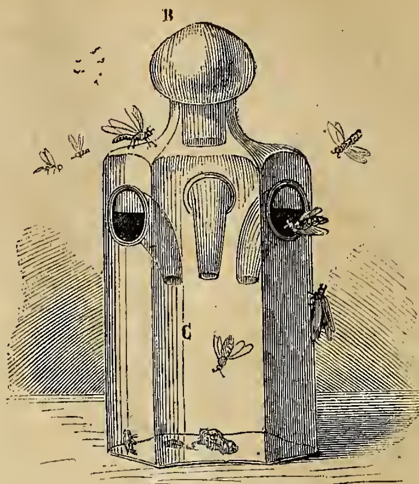


Fig. 25. — Bouteille-piége à guêpes.

Quant à l'appareil représenté par la figure 26, il peut être employé facilement contre les guêpes, mais il est plutôt destiné à combattre les mouches d'appartement, ce fléau des habitations de campagne. A est une assiette sur laquelle repose la carafe C, dont le fond relevé est percé d'une grande ouverture. Les mouches entrent par là, mais ne prennent pas la même voie pour sortir, parce qu'elles tendent toujours à s'élever : elles tombent dans l'eau de savon dont le fond de la bouteille est rempli.

On peut user d'un moyen encore plus énergique, mais plus dangereux. On suspend des vases ouverts, comme

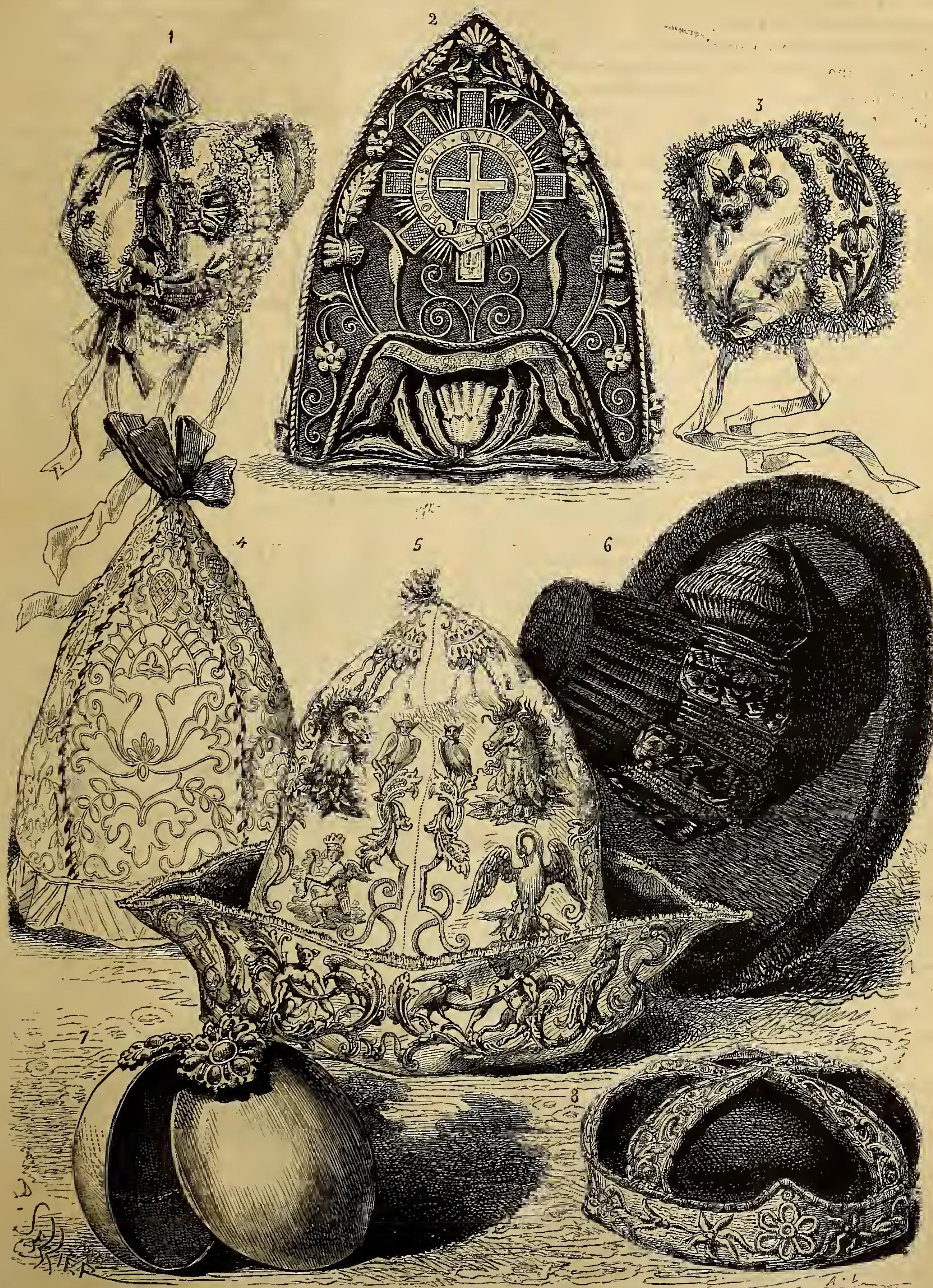


Fig. 26. — Bouteille-piége à mouches et à guêpes.

des assiettes, avec trois ficelles, devant les espaliers. On y verse un mélange de sirop de sucre et d'arsenic : on peut remplacer le sirop par du miel ou toute autre matière analogue. Les guêpes tombent toutes sur le sol. Malheureusement les abeilles y tombent en même temps, attirées par le même appât.

Il y avait à l'Exposition de 1867 une machine assez originale pour prendre les guêpes et frelons dans leur nid. C'était un double cône, d'au moins un mètre, en toile métallique, se posant au moyen d'un manche, soit par terre sur l'orifice du guêpier de la guêpe commune, soit sur les arbres, les murs, pour les frelons. On pose l'appareil la nuit, quand tous les insectes sont rentrés, et l'on entoure la base de terre tassée pour empêcher quelques-uns d'entre eux d'échapper. On ouvre alors un registre, et les guêpes montent dans ledit cône pour respirer : là, on les flambe sans danger.

BONNETS ET CHAPEAUX.



Exposition historique du costume (1874). — Bonnets et chapeaux. — Dessin de Sellier.

L'anachronisme, témoignage de l'ignorance ou du moins de l'extrême légèreté, inexcusable aujourd'hui chez un écrivain, a été à peu près constamment accepté, autrefois surtout, dans les œuvres de peinture; exemples, les tableaux d'histoire religieuse et profane des illustres maîtres de toutes les écoles du quatorzième au dix-huitième siècle. Erreur involontaire ou fantaisie voulue, les plus précieux documents pour l'histoire du costume nous sont fournis par le rapprochement forcé de deux époques distinctes, qui nous montre les personnages d'une scène biblique ou d'un fait de l'antiquité vêtus comme les contemporains, compatriotes de l'artiste.

Tout en reconnaissant l'importance des services que les peintres modernes doivent aux anachronismes des maîtres

anciens, il nous semble nécessaire de faire observer que cette confusion des temps et de la mode ne saurait être tolérée de nos jours, où nous possédons tant de moyens d'information exacte pour l'étude du pittoresque chez tous les peuples et dans tous les âges.

S'il existait encore de nombreuses et regrettables lacunes pour que cette étude pût être complète, on peut dire que beaucoup ont été comblées en 1874 par l'intéressante Exposition de l'Union centrale des beaux-arts appliqués à l'industrie.

Le zèle éclairé des membres de la commission exécutive, généreusement secondé par l'obligeance des exposants, au nombre de trois cents environ, a permis de réunir dans ce Musée historique du costume les pièces les plus rares et même des exemplaires uniques dus aux laborieuses recherches des collectionneurs d'objets d'art et de curiosité.

Bien que toutes les parties du costume soient également dignes d'attention et d'étude, on conviendra que s'il peut être question de prééminence entre elles, c'est à la coiffure qu'elle appartient. Quelles que soient les variations de la mode et la diversité d'ornements dont le goût personnel l'agrémente, elle demeure le signe distinctif, le plus apparent de l'âge, du sexe, de la condition sociale, de l'époque historique et de la nationalité du sujet dont elle protége la boîte crânienne. Ainsi les yeux des moins intelligents saisiront la différence qui existe entre le béguin de l'enfant au berceau et le bonnet enrubanné de la fillette, de même qu'entre la coiffe de la religieuse et le capuchon du moine; ils ne confondront pas davantage le chapeau galonné du valet et celui de son maître, le chaperon de la noblesse du moyen âge et le bonnet à poil d'un grenadier du premier empire, le turban du mufti musulman avec la mître de l'évêque chrétien.

Ceci posé, il nous reste à parler de quelques curieux spécimens de coiffure gravés d'après les modèles en nature exposés dans le Musée historique du costume.

Les numéros 1 et 3 sont des bonnets d'enfant à fleurs brochées et brodés d'or et d'argent, travail de l'époque de Louis XIV; le premier appartient à M. Perilleux, le second à M. Pascal. Ont-ils atteint l'âge d'homme et laissé d'eux un souvenir, ceux qu'abritaient ces riches coiffures? Question insoluble, mais qu'on ne peut s'empêcher de s'adresser à la vue de ces petits bonnets d'enfant sous lesquels on voudrait écrire un nom, afin de suivre par la pensée la destinée de ceux à qui ils ont appartenu.

On doit le numéro 2 à M. Bauer, dont le nom se retrouvait dans plusieurs parties de l'Exposition. C'est la coiffure d'un coureur anglais du dix-huitième siècle; elle est en drap rouge et porte au milieu de ses divers ornements la devise de l'ordre de la Jarretière brodée en or et en argent.

Auquel des vingt-cinq chevaliers de l'ordre fondé par Édouard III, en 1350, a-t-il appartenu, l'homme qui ornait son chef de ce somptueux bonnet? Peut-être précédait-il l'équipage de Georges III, le jour où cet implacable ennemi de la France vit une foule de citoyens anglais, partisans de notre révolution, entourer son carrosse en criant : « Du pain! la paix! A bas Pitt! A bas Georges! »

C'est du riche cabinet de M. le baron Schwiter que le numéro 4 a été tiré; il offre aux méditations des lingères brodeuses de notre époque le modèle d'un bonnet de nuit du dix-septième siècle : quatre pointes de toile blanche à dessins piqués sont réunies au sommet par des rubans de couleur. Le roi d'Yvetot, de pacifique mémoire, se coiffait pour dormir moins élégamment que les riches bourgeois du temps de Louis XIV.

M. le baron Davillier a exposé le curieux exemplaire qui porte le numéro 5. C'est un bonnet de mariage vénitien du dix-huitième siècle. Les emblèmes qui ornent la coiffe ovoïde tronquée à la base sont brodés en soies de couleur. On lirait tout un poëme sur ce bonnet, où l'amour couronné a pour pendant le symbole des devoirs de la paternité. Les rinceaux du bord relevé qui figure des deux côtés les proues accouplées d'une colonne rostrale, se détachent en relief par une broderie d'or et d'argent.

Le numéro 6, dû à M. Oppenheim, nous montre comment se coiffaient au dix-septième siècle les bourgmestres flamands. Le chapeau est en soie plissée, orné d'un chou de même étoffe. Il faudrait s'incliner devant lui si l'on pouvait apprendre qu'il a eu pour possesseur l'un de ces courageux magistrats dont la résistance aux oppresseurs de son pays fonda la liberté des Flandres.

Dans son vingt-septième volume (année 1859), le *Magasin pittoresque* a mis sous les yeux de ses lecteurs quelques-unes de ces élégantes et riches coiffures à ornements de métal qui font l'orgueil de la Hollande méridionale et de la Frise. L'exposition de l'Union centrale doit à M. Orville la coiffure frisonne composée de deux coquilles d'argent que nous reproduisons sous le numéro 7 de notre gravure. Le numéro 8 est la reproduction d'un bonnet vénitien en velours brodé, dont l'époque n'a pas été indiquée.

ENTRE AMIS.

A... — En n'acceptant pas le service que tu m'offres, c'est notre amitié elle-même que je crois sauvegarder. L'amitié vit d'égalité; elle périclite grandement si l'équilibre est une fois rompu, si d'un côté ou de l'autre on est dans l'impuissance de s'acquitter. Je te l'avoue sans honte, si j'étais ton obligé, je me sentirais moins ton ami. Je suis capable, certes, de reconnaissance, et j'estime la reconnaissance ce qu'elle vaut; mais combien je mets au-dessus d'elle l'amitié aux libres élans, l'amitié qui se donne et qui ne se doit pas!...

B... — Je ne laisserai point passer sans y répondre tes étranges doctrines sur l'amitié. Elle vit d'égalité, me dis-tu, je te l'accorde; mais, moi, j'entends cette égalité qui est dans le cœur, j'entends une parfaite communauté d'affections, un élan semblable pour l'assistance, le sacrifice, le dévouement à la vie et à la mort en faveur de celui qu'on aime. Qu'importent, à côté de cela, des conditions inégales dans les moyens matériels à la portée de l'un ou de l'autre? Que parles-tu d'obligations, de reconnaissance? Deux vrais amis sont toujours quittes entre eux. Ce que l'un fait, l'autre eût voulu le faire; et il y a au moins autant de générosité chez celui qui accepte le service offert que chez celui qui l'offre. L'amitié, c'est cela; ou bien c'est un grand mot qui ne recouvre qu'une pauvre chose.

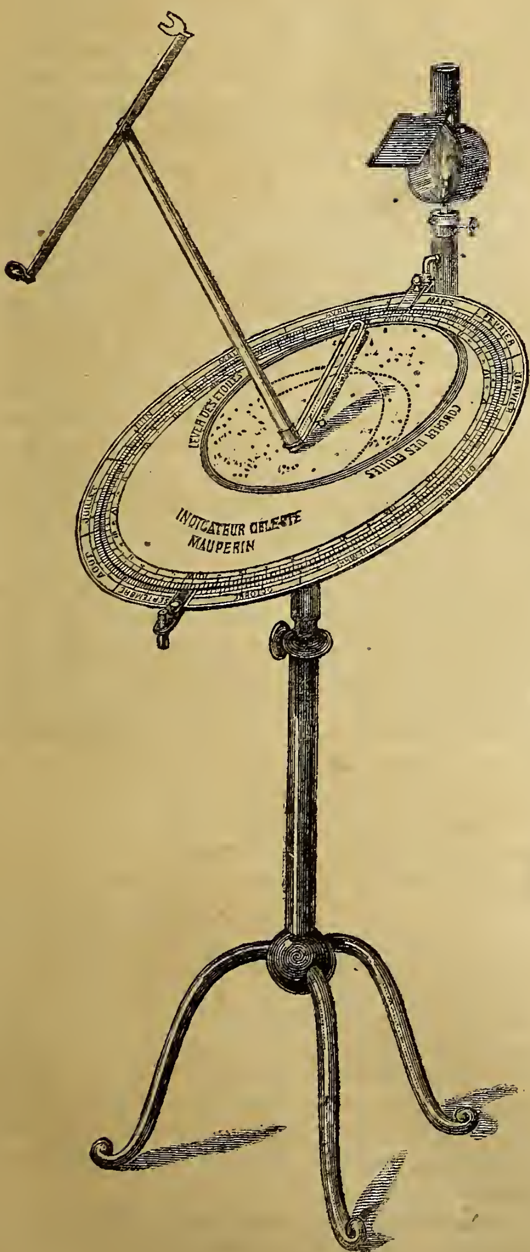
INDICATEUR CÉLESTE.

On est souvent embarrassé pour reconnaître les diverses constellations qui se partagent le ciel, et pour trouver tel ou tel astre au milieu de l'innombrable armée des étoiles.

Lors même qu'on a sous les yeux une carte céleste contenant toutes les étoiles visibles à l'œil nu, il est encore difficile de faire la recherche de ces étoiles dans le ciel, parce que le mouvement diurne de la sphère céleste et l'inclinaison de l'axe de la Terre font varier chaque jour (ou pour mieux dire chaque nuit) la hauteur et la situation relatives des constellations au-dessus de l'horizon. Tantôt, par exemple, c'est la constellation d'Orion qui passe au

méridien à minuit, tantôt c'est celle du Lion, tantôt c'est celle de la Vierge, tantôt c'est celle du Cocher. Il y a des étoiles qui ne se couchent jamais; il en est d'autres qui ne se lèvent jamais pour nous. Il faut une certaine habitude pour reconnaître sur une carte céleste ces diverses circonstances, et pour calculer quelles sont les étoiles visibles à telle heure donnée, et dans quelle direction il faut les chercher au juste.

Afin de faire connaître la place et la hauteur des étoiles au-dessus de notre horizon, à un jour quelconque de l'année et à une heure quelconque de la nuit, on a déjà construit des planisphères mobiles tournant sous un cadre circulaire qui cache ou qui laisse voir les constellations visibles à la date fixée. Mais comme la recherche des étoiles ne peut se faire que pendant la nuit, il est indispensable de pouvoir éclairer la carte pour s'en servir. De



L'Indicateur céleste Maupérin.

plus, il est difficile de tenir la carte élevée au-dessus de sa tête pour la recherche des positions et des alignements. M. Maupérin vient d'obvier à ces inconvénients en construisant un planisphère mobile, destiné à être vu de haut en bas comme un livre ou une carte placés sur une table, en le montant sur un pied solide, en le fixant dans un plan correspondant à l'horizon du lieu qu'on habite, en donnant les moyens de l'orienter facilement, et enfin en l'éclairant par une lanterne sourde, comme on peut le voir sur notre dessin. Cet instrument s'appelle l'*Indicateur céleste.*

A l'aide de cet appareil, tout amateur d'astronomie peut, à un moment quelconque de la soirée, et à n'importe quelle date de l'année, trouver quelles sont les constellations visibles sur son horizon, voir sur cette carte toute étoile qu'il désire observer, et, à l'aide d'une règle faisant partie de l'appareil lui-même, trouver dans le ciel ladite étoile.

Les planètes s'y trouveront de la même façon, si l'on sait quelle position elles occupent dans les constellations zodiacales, ce que nous indiquons ici dans nos cartes spéciales sur les phénomènes astronomiques de chaque année (¹).

INFLUENCE SALUBRE DE LA LUMIÈRE.

On croit généralement que le soleil n'a d'effet que sur le moral; il n'en est rien. La lumière a un effet réel et sensible sur le corps humain.

Qui n'a remarqué l'action salutaire des rayons du soleil sur l'air d'une chambre? Voici une observation dont chacun de nous peut faire l'expérience : entrez dans un appartement dont les volets sont toujours fermés, et, quoique les pièces ne soient pas habitées, quoique l'air ne soit pas vicié par la respiration humaine, vous y sentirez une odeur d'air corrompu et moisi, parce que les rayons du soleil ne l'ont pas assaini.

Une maison obscure est malsaine autant qu'une maison mal aérée et mal entretenue. La santé se détruit dans une maison privée de lumière. Le défaut de lumière, de soleil, arrête la croissance des enfants.

La lumière du jour est presque aussi nécessaire aux malades que le besoin d'un air pur; une chambre obscure leur est presque aussi nuisible qu'une chambre où l'air n'est pas assez renouvelé; bien plus, ce n'est pas seulement de jour que les malades ont besoin, mais encore des rayons directs du soleil. Exposez, s'il se peut, le malade à tous les rayons du soleil depuis le moment où il se lève jusqu'à celui où il se couche. Faites aussi en sorte qu'il puisse avoir au moins la vue du ciel et du soleil à défaut d'autre. (²)

CE QUE J'AI VU A KARLHEIM.

Voilà bien quinze ans que je passe mes vacances à Karlheim. Le petit logement que j'occupe est au-dessus d'une boutique de sabotier-épicier, juste en face de la maison d'école.

C'est un véritable plaisir pour moi d'observer les éco-

(¹) Quant aux mille curiosités intéressantes à observer dans le ciel sidéral, telles que : étoiles doubles, étoiles multiples, étoiles colorées, nébuleuses, étoiles variables, etc., etc., il serait trop long d'en donner ici le détail, et nos lecteurs en trouveront la description populaire dans la nouvelle édition (4ᵉ) des *Merveilles célestes*, de M. Camille Flammarion, laquelle est enrichie d'une nouvelle carte de toutes les étoiles visibles sur l'horizon de Paris.

(²) Miss Nightingale, *Des soins à donner aux malades; ce qu'il faut faire, ce qu'il faut éviter.* Livre excellent, dont nous ne saurions assez recommander la lecture.

liers; et comme je suis maître absolu de mon temps, je ne manque guère de me mettre à la fenêtre à l'heure de leur sortie de classe; car leurs vacances ne coïncident pas avec celles que je m'accorde tous les ans.

Depuis une dizaine d'années à peu près, il s'est opéré un grand changement dans les habitudes des garçons de Karlheim; et comme c'est un changement en bien, je ne vois pas pourquoi je ne raconterais pas ce que j'ai vu. Comme disait feu mon grand-père : « Garçon, raconte ce que tu sais de bien; il y aura toujours des oreilles disposées à le recueillir et des esprits tout prêts à y réfléchir et à en profiter. »

Les premières années, donc, au coup de dix heures le matin et de quatre heures le soir, la porte de l'école s'ouvrait brusquement; les écoliers les plus pressés se disputaient le passage étroit, et culbutaient les uns par-dessus les autres dans la poussière de la route. Il résultait de ces culbutes beaucoup d'explications orageuses, suivies de gourmades et accompagnées de huées et de hurlements.

Mon propriétaire, le sabotier-épicier, qui flânait souvent sur sa porte, faisait deux pas dans la rue pour m'apercevoir à ma fenêtre, et il me disait invariablement : « Le diable est lâché! »

Pendant que les champions se débattaient dans la poussière, entourés d'une petite galerie d'amateurs qui ne se gênaient pas pour entrer dans la lice à leur tour, les autres écoliers se dispersaient dans toutes les directions, en hurlant du haut de leur tête, comme si on les avait payés pour se fausser la voix. Et de fait, ils se la faussaient presque tous. Ils couraient après les poules et les canards, effarouchaient les cochons jusqu'à les faire maigrir et à les rendre fous; ou bien ils se suspendaient derrière les voitures de rouliers, ou bien ils se mettaient à quatre ou cinq pour arrêter net les petites charrettes traînées par des ânes; ou bien, au lieu de les arrêter, ils les faisaient dévier et les poussaient brusquement sur les bas côtés, effrayant ainsi les vieilles femmes qui filaient sur le pas de la porte, ou les vieux hommes qui fumaient leur pipe à califourchon sur une chaise.

Quand ils rencontraient une barrière, ils sautaient par-dessus, ou faisaient des exercices de trapèze, ou se suspendaient par les pieds et laissaient pendre leurs cheveux dans la poussière.

Lorsque, au détour d'un chemin ou au coin d'un champ, ils rencontraient un de ces grands chariots du pays, vide et abandonné, oh! alors...

Alors, ils devenaient tout simplement fous de joie. Voici, par exemple, ce que j'ai vu, moi, de mes propres yeux. Il y avait, à deux pas du village, un grand chariot qui attendait sa charge de foin. Le timon, avec son attirail de cordes, était relevé et appuyé contre la fourche des deux maîtresses branches d'un arbre.

Une bande d'écoliers arrivait, en cherchant aventure. A la vue du chariot, ils poussèrent un cri de triomphe et se précipitèrent dessus. Ils l'escaladèrent en un quart de minute, et se mirent à exécuter tous les tours que pourrait imaginer un saltimbanque de profession : ils grimpaient au timon comme à un mât de cocagne, et descendaient par les cordes à la force du poignet, en se balançant comme des sonneurs de cloches; ou bien ils grimpaient par les cordes et redescendaient par le timon; ils sautaient sur le bout des essieux et, par-dessus la roue, empoignaient le support des ridelles, en faisant le gros dos, ou bien s'arc-boutaient d'une ridelle à l'autre pour former un pont. Et l'on entendait crier à tue-tête : « Hé! les autres, regardez-moi donc! vous ne feriez pas cela? — Allons donc! — Eh bien, fais-le, toi! »

Animés par ces défis, ils devenaient de plus en plus hardis, et semblaient se moquer de toutes les lois de l'équilibre et de la pesanteur. C'était à faire frémir.

Une fillette qui revenait des champs, apportant sur son dos une charge d'herbe pour la vache, rencontrant le chariot sur son chemin, grimpa dessus et le traversa dans le sens de la longueur, en étendant les mains pour garder son équilibre. Hélas! il me souvient qu'un de ces fous finit par faire une chute et se cassa la jambe.

Ces accidents, malheureusement, n'étaient pas rares à Karlheim. Ceux qui y échappaient devenaient forts comme des Turcs, les autres se traînaient sur des béquilles. On disait dans le pays, par manière de proverbe : « C'est la paroisse de Karlheim qui fournit à l'armée française ses plus beaux cuirassiers, tandis que la paroisse de Saint-Julien lui fournit ses fantassins les plus voûtés. » On disait encore : « Il y a à Karlheim autant d'estropiés par accident qu'il y a à Saint-Julien de bossus par nature. »

Saint-Julien est une paroisse que l'on voit de Karlheim, en contre-bas, et comme perdue dans les marécages. La race n'y est ni belle, ni vigoureuse.

Quand le vieil instituteur eut été mis à la retraite, et que l'on envoya pour le remplacer un maître qui avait été élevé à l'École normale de Strasbourg, les choses changèrent du tout au tout dans les deux paroisses de Karlheim et de Saint-Julien.

Les anciens du pays, ceux qui n'avaient pas eu d'enfants estropiés dans leur famille, commencèrent à se dire les uns aux autres, en secouant la tête : « Que nous veut ce nouveau venu avec ses mécaniques qu'il appelle des haltères, des barres parallèles et autres bourdes? Est-ce qu'il a la prétention de changer ce qui a existé de tout temps par la volonté de Dieu? » (Ils auraient bien mieux fait de dire : « Par la mollesse et l'incurie de l'ancien maître! »)

Le nouveau venu les laissait dire; et quand quelqu'un d'entre eux se moquait devant lui de ses nouvelles méthodes, au lieu de se fâcher, il se souvenait qu'il avait affaire à un vieillard, et disait en riant doucement : « Patience, patience; Paris n'a pas été bâti en un jour; rira bien qui rira le dernier! »

— Voyez-vous, me dit-il un jour, ces pauvres enfants ont besoin de se dilater les poumons et de s'étirer les membres après le silence et la contrainte de la classe. C'est tout naturel. Seulement, au lieu de les laisser hurler comme des sauvages, je les ferai chanter en chœur; voilà tout.

— Alors, vous rêvez de fonder un orphéon?

— Pourquoi pas?

— En effet, pourquoi pas?

Il continua :

— Au lieu de leur laisser faire de la gymnastique de casse-cou, je leur ferai faire de la gymnastique régulière et raisonnée. Ils dépenseront là, sous mes yeux, le superflu de leurs forces; au lieu de se rompre les os, ils deviendront adroits et agiles; et quand je les lâcherai, ils seront assez fatigués pour laisser les chariots tranquilles.

Ceux de Saint-Julien, en apprenant ce qui se passait à Karlheim, se moquaient de leurs voisins, et le vieux maître d'école plus fort que les autres; ils demandaient à ceux de Karlheim s'ils apprenaient des tours pour amuser le monde dans les foires.

Au lieu de traiter son vieux confrère de routinier, l'instituteur de Karlheim, par toutes sortes d'honnêtetés et de politesses, se fit bien venir de lui. C'était un garçon qui voulait le bien, et qui ne craignait pas de sacrifier son amour-propre et de donner son temps pour l'accomplir.

Un jour que les deux instituteurs causaient de choses et d'autres, le jeune dit au vieux :

— Vous convenez que j'obtiens de bons résultats; mais

vous dites que vous êtes trop âgé pour vous mettre à faire de la gymnastique. Eh bien, pourquoi ne m'amèneriez-vous pas quelquefois vos garçons pour faire de la gymnastique avec les miens? J'irais bien chez vous, pour vous épargner un dérangement; mais je ne puis pas déplacer les instruments. Allons, laissez-vous tenter. Savez-vous qu'il n'y a pas eu un seul accident ici depuis tantôt trois ans? Aussi M. le maire m'a félicité d'avoir sauvé plus d'un bras et plus d'une jambe, et d'avoir rétabli l'ordre dans la rue. Mes garçons se remuaient trop, les vôtres ne se remuent pas assez; on peut appliquer le même remède aux uns et aux autres. C'est la gymnastique qui a réglé les



Gymnastique endiablée. — Composition et dessin de Théophile Schuler.

mouvements de mes chevaux échappés, c'est la gymnastique qui excitera et fortifiera vos...

— Mes tortues? Oh! n'ayez pas peur de dire le mot.

— Quand commençons-nous?

Le vieux dit qu'il faudrait voir; mais il finit par se décider.

Les deux paroisses sont plus amies depuis que les garçons se voient de près, ailleurs qu'aux foires, où l'on se querelle toujours. Il n'y a plus à Karlheim d'autres estropiés que ceux de l'ancien temps; la gymnastique ne pouvait rien pour eux. Le nombre des bossus diminue à Saint-Julien. Tout cela est arrivé grâce à la volonté et au dévouement d'un seul homme. Comme j'ai été témoin de ces changements, j'ai cru qu'il était de mon devoir d'en parler, et même de les mettre par écrit.

ON DEMANDE UNE ORPHELINE.

NOUVELLE.

I. — PARTIE!

Il n'est pas possible de voir une plus jolie petite chambre que celle où était assise Mme Loghouët par une après-midi de mai. C'était à réjouir les yeux et le cœur dès qu'on y entrait : un joli papier blanc satiné, semé de bouquets de roses; des rideaux blancs doublés de soie rose; de petits meubles brillants, gracieux, fauteuils, chaises, commode, le tout fait pour une taille d'enfant; et, dans un coin, d'autres meubles tout pareils, mais qui étaient encore la miniature de ceux-là. Des meubles de poupée, cette fois; et la poupée, parée de ses plus beaux atours, était majestueusement assise dans sa bergère, devant sa psyché de

cinquante centimètres de haut. Une table assortie à la psyché supportait un thé en porcelaine, aux tasses grandes comme un dé à coudre ; et un peu plus loin on voyait reluire les casseroles d'une cuisine de poupée.

L'heureuse petite fille que l'habitante de cette chambre ! Quel plaisir elle doit avoir à jouer avec tous ces jolis joujoux, à s'asseoir dans ces charmants petits fauteuils, à dormir dans ce ravissant petit lit rose et blanc, et à courir dans le beau jardin dont on aperçoit la verdure par la fenêtre entr'ouverte ! Où donc est-elle, l'heureuse enfant? Pourquoi Mme Loghouët est-elle seule dans la petite chambre, son tricot sur ses genoux, son tricot qui n'avance pas, et pourquoi porte-t-elle à chaque instant sa main à ses yeux pour essuyer une larme?

Hélas! c'est qu'elle est partie, la petite Jeanne, et qu'elle ne reviendra jamais plus! Il y a huit jours, tout était joie dans la maison que Jeanne remplissait de ses frais éclats de rire, et M. et Mme Loghouët oubliaient presque, en embrassant leur petite-fille, qu'elle était la dernière, la seule survivante de tous leurs enfants. Ils avaient eu bien des peines et bien des fatigues dans la vie, les deux vieillards! Jeunes, ils avaient lutté contre la pauvreté; puis, à force de travail et de probité, ils avaient fait fortune; et, quelques années avant le jour où Mme Loghouët pleurait seule dans la jolie chambre rose, ils s'étaient retirés de la vie active pour jouir d'un repos si bien gagné, heureux de penser que leur fils, brillant officier de marine, et leur fille, heureuse femme et heureuse mère, ne connaîtraient pas les privations qu'ils avaient endurées. Mais le malheur était venu: un vaisseau, au retour d'un voyage, avait sombré presque à l'entrée du port, et les deux vieillards avaient pris le deuil du jeune officier. Puis une épidémie avait ravagé la ville où demeurait la jeune femme, et Mme Loghouët, partie en toute hâte pour soigner ses enfants, était revenue peu de jours après, chargée de la petite Jeanne restée seule de toute sa famille.

Elle avait grandi, la petite Jeanne, et sa grand'mère avait bien été obligée de s'égayer pour répondre à ses premiers sourires. Le souvenir de ses parents perdus ne l'attristait pas, la chère enfant : elle ne les avait pas connus, et elle était si heureuse et si aimée qu'il ne lui venait pas à l'idée de les regretter. Elle était donc toute rieuse et toute rayonnante, gazouillant du matin au soir comme un petit oiseau, et remplissant la maison de ses jeux et du doux bruit de ses pas. Les deux vieillards avaient mis tout leur cœur en elle, — et elle aussi venait de partir!

Mme Loghouët regardait les joujoux, le petit lit, le canevas où Jeanne avait laissé une lettre inachevée, et se demandait si c'était bien vrai, si tout ce bonheur était fini pour toujours. Il n'y avait pas huit jours... oui, on était à jeudi; eh bien, c'était jeudi dernier que Jeanne était rentrée du jardin de bonne heure, se plaignant d'un mal de gorge. La nuit, une toux rauque s'était déclarée; le médecin, appelé en toute hâte, avait paru inquiet... et vingt-quatre heures après, tout était fini!

Comme elle songeait ainsi, son mari entra doucement, et, lui posant sa main sur l'épaule :

— Toujours en larmes, Marie? lui dit-il tristement. Ne reste pas ici, cela te fait du mal.

— Je m'y trouve bien, au contraire, je t'assure; j'aime tout ce qui me reste d'elle. Quant à mon chagrin, tu penses bien qu'il ne peut pas être déjà passé.

M. Loghouët soupira. Son chagrin, à lui aussi, devait durer longtemps encore, il le sentait. Il prit une chaise et s'assit sans mot dire auprès de sa femme. Ses regards errèrent quelques instants sur les objets qui l'entouraient; puis, comme les larmes le gagnaient, il baissa les yeux et suivit, sans savoir ce qu'il faisait, les contours des arabesques du tapis.

— Tu vois, lui dit sa femme après un long silence, nous voilà encore une fois tout seuls!

— Nous sommes ensemble! répondit-il.

Elle sentit comme un reproche dans ces trois mots, car elle se rapprocha de lui et lui serra la main ; puis les deux vieillards se remirent à pleurer.

Oui, c'est une consolation, quand on s'est appuyé l'un sur l'autre pendant quarante ans, qu'on a partagé les peines et les luttes de la vie, et qu'en regardant dans son passé on n'y trouve que des souvenirs de confiance et de courageuse affection; c'est une consolation de se dire : Nous sommes ensemble! mais cela n'empêche pas le foyer d'être désert; cela n'empêche pas l'aïeule dont les cheveux ont blanchi de pleurer en pensant à la tête blonde qui vient de disparaître, et de dire amèrement : C'était à moi de partir, à elle de continuer ma vie!

— As-tu fait ce que je t'ai demandé? dit enfin Mme Loghouët à son mari.

— Oui... mais y as-tu bien réfléchi toi-même? Ce sera peut-être une source de nouveaux chagrins.

— J'espère que non. Et puis il me semble, quand je vois cette fortune que nous avons eu tant de peine à amasser, que c'est notre devoir d'en faire jouir quelqu'un. A qui ira-t-elle? La léguerons-nous à des établissements de bienfaisance? Nous ferons du bien après notre mort, quand nous ne pourrons plus en être témoins; j'aime mieux le voir de notre vivant. Et puis, en adoptant une petite fille, nous l'élèverons à notre guise, nous lui donnerons de bons sentiments, nous la mettrons en état de bien user de notre héritage. Elle nous aimera, elle finira par se croire notre enfant, et nous ne vieillirons pas seuls. Pense donc au sort de celui de nous deux qui survivra à l'autre!

— Peut-être as-tu raison : qu'il soit fait selon ton désir! Voici la note que j'ai rédigée pour les journaux.

Il tira un papier de sa poche, mit ses lunettes, et lut :

« *On demande une orpheline.* — Deux personnes âgées, le mari et la femme, désirent adopter une orpheline et faire d'elle leur héritière. On demande une petite fille blonde, jolie, âgée de... » J'ai laissé l'âge en blanc; c'est six ans, n'est-ce pas, qu'il faut mettre?

— Six ans! l'âge de notre chère petite Jeanne! Non, c'est trop âgé ; elle aurait déjà trop de souvenirs. Nous avions pris Jeanne à quatre mois : aussi elle ne connaissait et n'aimait que nous.

— Tu ne peux pas prendre une enfant de quatre mois, elle te fatiguerait trop; et puis, tu ne saurais seulement pas si elle est blonde et jolie.

— Eh bien, mets trois ans, si tu veux.

— Voilà : « âgée d'environ trois ans. On veut qu'elle soit orpheline de père et de mère... »

— Certainement! ses parents n'auraient qu'à vouloir nous la reprendre!

— « Orpheline de père et de mère, d'une bonne santé... » Nous n'aurions qu'à la perdre encore, celle-là!

— Tu as raison de mettre cela : « d'une bonne santé et d'une famille honnête. » Ce dernier point est très-important : les vices sont souvent héréditaires.

— Sans doute : aussi mon notaire, à qui l'on devra s'adresser, se chargera de s'assurer de ce qu'étaient le père et la mère de l'enfant.

Mme Loghouët prit le papier et le relut lentement.

— C'est bien cela, dit-elle. « S'adresser à M. X..., notaire. » A mesure qu'il se présentera des enfants, il te transmettra les demandes et les renseignements, pour que nous puissions faire notre choix.

M. Loghouët se leva.

— Je vais porter cette note aux journaux, pour qu'elle paraisse demain, dit-il.

II. — LA PAUVRE CATHERINE.

Mme Loghouët resta seule. Elle avait le cœur un peu serré par la décision qu'elle venait de prendre. C'est chose grave d'élever un enfant à soi; c'est chose encore plus grave d'élever l'enfant d'un autre. On est plus choqué de ses défauts, et en même temps, comme on se reproche de ne pas se trouver pour lui dans le cœur l'indulgence d'un père ou d'une mère, on craint de se montrer trop sévère, et on est faible de peur d'être injuste. Et puis, si l'on tombait sur une âme ingrate et insensible; si l'on trouvait de nouveaux sujets de tristesse là où l'on cherchait la consolation et l'apaisement?

Mme Loghouët repoussa ces pensées. Il ne manquait pas d'orphelines dans le monde; elle examinerait avec soin celles qu'on viendrait lui offrir; elle les prendrait chez elle pendant quelques jours; elle verrait bien si elles étaient d'un naturel aimant, gai, prévenant, ou si elles étaient boudeuses, maussades et sauvages. Elle se rassura peu à peu, et se mit à composer en idée l'extérieur de son orpheline : des cheveux blonds, longs et frisés; de grands yeux bleus, riants et doux; un teint blanc, légérement rosé; de petites mains adroites et gracieuses, et cet air de tête, ces petits mouvements d'oiseau, vifs et légers... C'était le portrait de Jeanne que la pauvre grand'mère venait de se retracer. Pourrait-elle jamais en trouver une pareille?

Nanette, la cuisinière, frappa à la porte.

— Madame! il est arrivé un malheur dans la maison. Cette pauvre femme qui demeurait au sixième, la repasseuse, celle qui a une fille infirme...

— Eh bien?

— Eh bien, Madame, elle est morte tout d'un coup. Il paraît qu'elle n'allait pas très-bien depuis quelques jours; mais elle avait continué à travailler. Elle a dit tout à l'heure qu'elle avait mal au cœur, elle s'est assise, elle est devenue toute pâle, et puis elle est tombée tout de son long. Sa petite, qui ne peut pas marcher, a crié; les voisins sont venus, l'ont ramassée, l'ont mise sur son lit, ont essayé de la faire revenir : ils n'ont jamais pu. La petite fille s'est fait porter auprès d'elle; elle la regarde, elle pleure, c'est à fendre l'âme.

— Pauvre petite! dit Mme Loghouët. Qui est-ce qui va s'occuper d'elle à présent?

— Je voulais justement demander à Madame... Mon lit est bien assez grand; si Madame voulait me permettre de la prendre avec moi... pour quelques jours seulement, jusqu'à ce qu'on ait prévenu son père, qui ne demeure pas ici... On ne peut pas la laisser à côté de sa mère morte.

— Certainement, Nanette! Allez la chercher; vous la garderez tout le temps qu'il faudra. Tâchez de la distraire, de la consoler un peu, cette pauvre enfant! Sa mère était-elle bonne pour elle?

— Assez bonne, Madame; je ne dis pas qu'elle ne lui reprochait pas quelquefois le mal qu'elle lui donnait, mais enfin elle la soignait bien et ne la laissait manquer de rien. C'est lourd pour une femme toute seule, la charge d'une fille qui ne peut seulement pas s'appuyer sur ses jambes, et qu'il faut porter comme un petit enfant. La pauvre femme n'avait que son travail pour les faire vivre toutes les deux : il paraît que son mari l'a abandonnée depuis bien des années, et qu'il ne lui envoyait jamais un sou. Il faudra bien qu'il se charge de sa fille, à présent.

Nanette sortit et alla s'occuper de la jeune infirme. C'était bien vrai ce qu'elle avait dit à sa maîtresse : la pauvre petite était assise près du lit, tenant la main de sa mère morte, et pleurant silencieusement. Nanette l'embrassa, la prit dans ses bras, essaya de la rassurer sur ce qu'elle allait devenir. L'enfant parut étonnée; évidemment elle n'était pas habituée aux caresses, et elle n'avait pas encore pensé à son propre sort. Elle essaya de résister quand Nanette voulut l'emmener, mais elle se rendit enfin aux raisons qu'on lui donna, demanda à embrasser encore une fois sa mère, et se laissa emporter sur les bras de la bonne fille. En descendant l'escalier, elle regardait autour d'elle d'un air de curiosité.

— Que regardes-tu, ma petite? lui dit Nanette.

— Je cherche à reconnaître l'escalier, répondit-elle : il y a quatre ans et demi que je n'y ai passé.

Un prisonnier n'aurait pas mieux dit; et en effet c'était une vie de prisonnier que menait la pauvre petite Catherine. Sa mère ne pouvait la faire sortir, puisqu'elle n'était pas capable de marcher; elle l'avait apportée avec ses meubles dans la mansarde qu'elle avait louée, et depuis ce temps-là Catherine n'était jamais descendue. Sa mère l'habillait le matin, l'installait sur une chaise, près de la fenêtre en été, près de la cheminée en hiver, et vaquait à ses occupations sans s'occuper d'elle davantage : elle n'avait pas le temps de l'amuser. Catherine restait là, immobile, souvent oisive. Elle ne savait point lire : qui le lui aurait appris? Elle regardait le petit coin du ciel qu'on pouvait apercevoir de sa fenêtre, entre les hautes cheminées qui hérissaient les toits voisins; elle suivait de l'œil les nuages qui passaient et les hirondelles qui traçaient leurs grands cercles dans l'air, et elle soupirait quand elle entendait les cris joyeux et les pas pressés des enfants qui sortaient de l'école. Elle penchait alors la tête pour regarder ses pauvres pieds et ses pauvres jambes à elle, qui pendaient inertes et flasques comme les jambes d'une vieille poupée qui n'a plus de son. Il y avait bien longtemps qu'elle était ainsi; pour elle, elle ne se souvenait pas d'avoir jamais été autrement.

Sa mère n'avait commencé à s'inquiéter d'elle que quand elle l'avait vue rester immobile à terre à l'âge où tous les enfants commencent à marcher; peu à peu il avait bien fallu s'avouer que l'enfant avait quelque chose qui n'était pas naturel. On l'avait montrée à un médecin qui n'avait ordonné que des remèdes insignifiants, pensant probablement que ceux qui auraient pu amener de l'amélioration n'étaient pas à la portée des parents; et Catherine avait grandi sans qu'aucun changement se produisît dans son état.

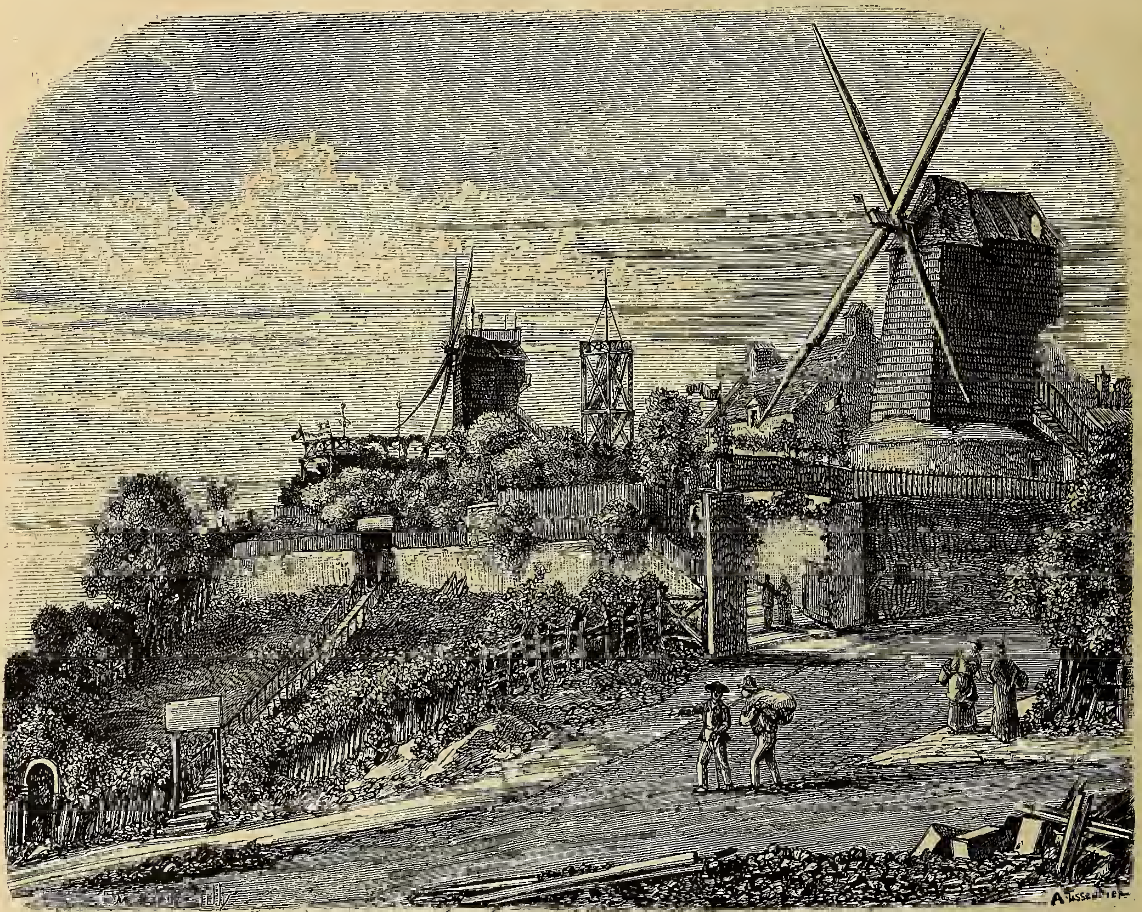
Son père, attristé de la voir ainsi, en avait pris de l'humeur; il avait déserté le logis et avait fini par n'y plus revenir, ce qui n'avait pas été un grand malheur, vu qu'il n'y apportait plus rien et n'y paraissait que pour maltraiter la mère et l'enfant. La pauvre mère avait changé de ville, et élevé sa fille comme elle avait pu. L'enfant avait bon cœur et bonne volonté; elle aurait bien voulu travailler et demandait souvent de l'ouvrage; mais quand elle avait épluché les légumes de leur maigre repas ou raccommodé quelques pièces du linge que sa mère avait à repasser, la sueur lui perlait sur le front, et elle laissait retomber sur ses genoux ses petites mains tremblantes. Elle s'allanguissait de plus en plus; elle était arrivée à douze ans, et n'en paraissait pas plus de neuf. Comment en eût-il été autrement? Ce qui fait la vie, la force, le développement des enfants, la lumière, l'air, le mouvement, le soleil, elle ne l'avait pas, elle ne pouvait pas l'avoir. Comment sa mère aurait-elle pu dérober au travail qui suffisait à peine à les faire vivre le temps nécessaire pour la porter sur une promenade et l'y laisser respirer à son aise? Catherine vivait jour et nuit dans l'air étouffant de la mansarde, où sa mère allumait du charbon dès le matin pour repasser du linge tant que le jour durait. Un rare rayon de soleil s'y

glissait en été, aux dernières heures du jour, et quelle joie c'était pour la petite recluse de voir danser les grains de poussière dans cette raie lumineuse! Mais dès que les jours devenaient courts, le soleil disparaissait pour six mois, et Catherine le regrettait comme un ami absent. Comme l'hiver était long, triste et froid! Les jours s'ajoutaient aux jours, tous semblables, n'apportant ni joie ni espoir; car l'enfant avait souvent entendu les voisines qui venaient voir sa mère exprimer tout haut leur indiscrète pitié pour cette pauvre petite qui ne marcherait jamais et que le bon Dieu devrait bien reprendre. Catherine craignait que ce ne fût aussi l'avis de sa mère, et elle aurait trouvé la chose toute simple, car son plus grand chagrin était encore de se sentir incapable de rendre service à personne. Mais si elle avait quelquefois pensé à sa mort à elle, l'idée ne lui était jamais venue qu'elle pût perdre sa mère, et ce coup l'accabla. « Oh! mon Dieu! dit-elle à Nanette qui essayait de la consoler, j'avais ma mère et je me trouvais malheureuse! Qu'est-ce que ce sera donc à présent? »

La suite à la prochaine livraison.

LES MOULINS DE LA BUTTE MONTMARTRE.

La *butte Montmartre* n'est plus ce qu'elle était jadis; mais ce qui en reste est encore assez curieux pour mériter qu'on la visite. Située à quelques pas, pour ainsi dire, d'un des plus riches, des plus bruyants, des plus mondains quartiers de Paris, elle offre le spectacle d'un village modeste, tranquille et silencieux. On y voit des rues étroites et tortueuses, des maisons ou plutôt des masures comme on n'en trouverait plus que dans les plus petites villes de la province la plus reculée, des constructions en planches déjetées et disjointes, qui ne tiennent que par habitude. On y voit aussi des maisons de campagne qui se cachent dans la verdure comme des nids, et des jardins en terrasse qui s'étagent sur les pentes, enclos ou soutenus par de vieilles murailles à contre-forts.



Montmartre. — Le Moulin de la Galette. — Dessin d'Albert Tissandier.

Montmartre était autrefois couvert de moulins; au dix-huitième siècle, on en comptait encore un grand nombre : il y avait le moulin Neuf, et naturellement aussi le moulin Vieux; il y avait les moulins de la Poule, de la Lancette, de la Grande-Tour, de la Vieille-Tour, du Palais, de la Béquille, de la Galette, des Brouillards, de la Fontaine Saint-Denis; on citait encore les moulins Radet, Paradis, Butte-à-Fin. Aujourd'hui, il n'en reste plus que trois, dont deux en fort triste état. Comme ils sont sur un des points culminants de la butte, on y a disposé des escaliers et des plates-formes qui en font de véritables observatoires. La vue est très-belle : on voit de cet endroit, en se tournant vers le sud, tout Paris, le bois de Boulogne, le mont Valérien; et en regardant vers le nord, la vallée de la Seine, la plaine Saint-Denis, et l'entrée de la vallée de Montmorency.

Par certains soirs, rien n'est plus grandiose que le spectacle de ces milliers de toits aux couleurs les plus variées, de ces dômes, de ces flèches, de cet horizon vague et infini de verdure et de collines qui se baignent dans une vapeur d'or et de pourpre. On va souvent chercher bien loin ce qu'on a sous la main, et il est tel paysage fort vanté qui ne vaut pas le point de vue des moulins de la butte Montmartre.

LE TRAQUET MOTTEUX.



Le Traquet motteux et son nid. — Dessin de Freeman.

Ce petit oiseau est commun dans nos campagnes. On le rencontre dans les champs nouvellement labourés, perché par terre sur le sommet d'une motte. Quand on approche de lui, il s'envole, mais il ne va pas loin; il rase le sol et se pose bientôt sur une autre motte de terre. En volant il découvre la partie blanche de sa queue, ce qui lui a fait donner par les habitants de la campagne et par les chasseurs le nom vulgaire de « cul-blanc. » On le trouve également dans les jachères et les friches, où il voltige de pierre en pierre, de buisson en buisson. Jamais on ne le voit s'élever en l'air et se percher sur les arbres. Quand il est posé, il balance sa queue et fait entendre un petit cri composé de deux notes : *ti-trac*, *ti-trac*.

Le motteux a un joli plumage. La tête et le dos sont d'un gris cendré, un peu bleuâtre; les ailes sont noires. Une ligne noire descend obliquement de l'angle du bec, encadre l'œil et s'étend en s'élargissant jusque sur le cou. Le front, la poitrine et le ventre sont blancs. La queue, d'un beau blanc dans les deux tiers de sa longueur, se termine par une bande noire. La femelle est moins bien marquée que le mâle; une teinte générale d'un gris roussâtre sur le corps, d'un brun foncé et inégal sur les ailes, remplace l'agréable contraste du blanc et du noir.

Les motteux font leur nid dans les terres labourées, ou parmi les pierres dans les friches sablonneuses et arides. Souvent ils le placent dans les carrières, dans les trous d'où l'on tire du sable, sur les talus pierreux des fossés. Le nid est assez grossièrement construit de petits rameaux secs, de racines fibreuses, de plumes, de toute sorte de matériaux. Quelquefois, lorsqu'il est caché sous une pierre ou sous une motte de terre, cet abri naturel est doublé d'une sorte de plafond fabriqué par l'oiseau. La femelle y dépose cinq ou six œufs d'un bleu verdâtre pâle.

On élève rarement le motteux en cage. Son chant, assez médiocre, a le défaut d'être interrompu au milieu par quelques notes criardes. Cependant un ornithologiste parle de lui favorablement et le recommande aux amateurs d'oiseaux : « Si vous aimez la danse et la musique, dit-il, le motteux sera votre favori. Il danse et chante toute l'année; il faut surtout en mettre deux ensemble,

et il est amusant de les voir jouer en chantant. Ils se poursuivent, font des pirouettes, étendent gracieusement leurs ailes, et animent le petit théâtre de leur cage avec un accord qui prouve leur bon caractère. »

M. Sweet, dans son livre sur les *Oiseaux chantants*, n'a pas moins bonne opinion de ces passereaux : il ne doute pas qu'au chant et à la danse ils ne pussent joindre la parole si l'on s'y prenait de bonne heure pour leur apprendre à parler.

LIVRES PERDUS OU INTROUVABLES

ET EXEMPLAIRES UNIQUES.

Le bibliophile Quérard a laissé de nombreuses liasses de notes sur la science des livres qui fut la passion de toute sa vie [1]. Gustave Brunet, autre savant bibliophile, est devenu acquéreur de ces papiers, desquels il a dégagé un dossier portant le titre ci-dessus, et qu'il a publié récemment à Bordeaux, après l'avoir enrichi de quelques indications personnelles. Ce sujet est séduisant pour les curieux et n'est pas dénué d'intérêt pour le public. Tout le monde comprend l'utilité d'un ouvrage qui aidera les bibliothécaires et les amateurs à retrouver des livres français égarés dans ces vieilles caisses que les familles ont reléguées aux greniers depuis plusieurs générations, ou bien ignorés sur les rayons de quelques bibliothèques seigneuriales dans les pays étrangers.

Parmi les ouvrages à rechercher, on peut citer une quatrième édition des *Essais* de Montaigne. La première et la seconde furent imprimées en 1580 et 1582 à Bordeaux, chez Simon Millanges, en deux tomes in-8; la troisième, à Paris, chez Jean Richer, en 1587. L'année suivante parut encore, à Paris, et annoncée comme la cinquième édition (ce que l'auteur vivant pouvait contredire) celle d'Abel Langelier, 1588, in-4°, qui contient, pour la première fois, le troisième livre des *Essais*. Une quatrième édition a donc dû être faite; mais, jusqu'à ce jour, elle n'a point été rencontrée. Ce n'est pas seulement par curiosité de collectionneur qu'il serait bon de la connaître, mais parce que Montaigne, à chaque réimpression, revoyait et modifiait son œuvre, *avec plus de soin qu'il ne l'avoue*, dit M. Gustave Brunet.

Suivre la marche et les tâtonnements de la pensée chez ce grand douteur est une de ces joies de haut goût dans lesquelles se délectent les érudits. En comparant les nuances des idées, en se reportant aux agitations de l'époque, en scrutant les motifs d'un mot mis à la place d'un autre, on pénètre dans les sentiments les plus enveloppés de l'auteur, dans ses préoccupations, et il semble qu'on fasse revivre devant soi cet ingénieux philosophe du seizième siècle, ou qu'on le surprenne parlant tout haut dans la galerie où il promenait ses pensées.

La liste des livres signalés dans l'œuvre posthume de Quérard en contient un dont on ne sait que le titre. L'heureux mortel qui en ferait la trouvaille deviendrait presque célèbre du coup. C'est l'*Historique description du solitaire et sauvage pays de Médoc, par feu M. de la Boëtie, conseiller du Roi en sa cour de Parlement, à Bordeaux, etc.... Bordeaux, Millanges, 1593, in-12.*

Elle est mentionnée dans la *Bibliothèque historique de la France*, par Favret de Fontette, sous le numéro 2230, avec cette note : « On a joint à cette description quelques vers du même auteur qui ne se trouvent pas dans l'édition qu'avait donnée de ses œuvres Michel de Montaigne. »

On cherche cette *Historique description* depuis un siècle. Baurein, dans ses *Variétés bordelaises*, la demandait en 1784. M. Laîné, l'ancien président de la Chambre des députés sous la restauration, s'en est longtemps occupé. Beuchot, Techener, n'ont pas été plus heureux. Son existence a été mise en doute. Mais le titre donné par Favret de Fontette est très-détaillé, et le renseignement qu'il ajoute sur les vers accompagnant l'édition citée, démontre évidemment que le livre a été vu au moins par un de ses collaborateurs; de sorte qu'on ne découvre aucun motif pour accuser d'erreur la *Bibliothèque historique*, ce monument d'érudition et de recherches.

Notre recueil a déjà donné (t. XVIII, 1850, p. 182) des vers de la Boëtie. On y remarque celui-ci, qui correspond bien au titre de l'ouvrage perdu :

> O Médoc, mon pays solitaire et sauvage!

Il paraît donc assez naturel que la Boëtie, très-porté à écrire ses pensées, ait fait la description de son pays qui était « plus plaisant à ses yeulx » que tout autre. Ce pays était peu connu, placé « au bout du monde », et la Boëtie déclare que pour cela même il «l'en aime mieulx. » N'est-ce point là, dans son domaine de Germinian, qu'il s'est fait transporter aux approches de la mort?

Aujourd'hui, dans ce *solitaire et sauvage Médoc*, s'étalent les riches vignobles, fortune de la Gironde, et se pressent des châteaux aussi opulents que multipliés. En y songeant, on a peine à se reporter à l'époque où l'auteur de la *Servitude volontaire* en habitait les confins. Ainsi l'industrie humaine transforme la surface du sol, et les obscurs travailleurs y inscrivent leurs travaux, substituant aux mélancoliques bruyères les ceps de vigne chargés de grappes joyeuses, tandis que parfois les œuvres des écrivains éminents disparaissent et se perdent.

[1] Pour peu qu'un écrivain se soit occupé de recherches, il a dû consulter *la France littéraire* de cet infatigable érudit, où l'on trouve l'indication des ouvrages produits par les savants, historiens, gens de lettres, etc., littérateurs étrangers qui ont écrit en français, plus particulièrement pendant les dix-huitième et dix-neuvième siècles. Quérard a publié aussi les *Supercheries littéraires dévoilées*, ou galerie des auteurs apocryphes, supposés, déguisés, plagiaires, etc., et en outre une immense quantité de fragments bibliographiques.

LE POTAGER D'APPARTEMENT.

PERSILLÈRE. — COUCHES A CHAMPIGNONS.

Parmi les végétaux qui entrent dans les préparations culinaires, il en est peu qui soient plus utilement employés que le *persil* et les *champignons*. Le persil entre dans la préparation de presque tous les mets, et orne les plats de friture, de bœuf, etc. Quant aux champignons, combien de sauces doivent toute leur valeur à leur arome délicat! Aussi entend-on souvent les maîtresses de maison se plaindre que le persil disparaisse complétement pendant l'hiver ou devienne hors de prix, et qu'il soit souvent si difficile et même impossible (à la campagne, par exemple) de se procurer des champignons fraîchement cueillis : aussi nous saura-t-on peut-être gré d'indiquer les moyens de cultiver chez soi, toute l'année, à Paris même, persil et champignons.

Les Hollandaises, si appliquées dans tout ce qui concerne le confort, ont inventé la *persillère*.

Qu'on se figure un énorme pot cylindrique percé de trous tout autour. Dans ce pot, on jette un peu de terre, puis on fait passer la racine de plants de persil au travers des trous, en laissant au dehors les feuilles depuis leur base; on met dessus une seconde couche de terre; on garnit la seconde rangée de trous comme la première, et ainsi de suite. Au sommet du vase, on plante quelques pieds de persil verticalement. Pour faciliter et régulariser l'arrosage, on peut introduire au centre de la persillère,

jusqu'au fond, un tube de terre cuite percé de trous, et dans lequel on verse l'eau. On coupe toutes les feuilles d'un même pied d'un seul coup, et on s'arrange de façon à avoir fauché tous les pieds les uns après les autres à la fin du mois. A cette époque, le premier plant coupé est couvert de nouvelles feuilles, et on recommence. En hiver, on place la persillère à la cuisine, près de la fenêtre, sans quoi les plantes s'étioleraient.

On n'a besoin de renouveler les plants de persil que tous les deux ans. On vend à Paris des persillères en terre cuite, assez élégantes, 3 fr. 50 c. seules, et 6 francs avec le tube d'arrosement; mais nous croyons qu'il est tout aussi bon de se servir d'une boîte ou d'un pot à fleurs de grès que l'on perce soi-même.

On peut aussi semer le persil dans quelque pot que ce soit, et, six semaines plus tard, il lève.

Le temps est loin où Adrien Tournebus croyait expliquer la production des champignons en les comparant aux bulles qui se forment à la surface d'un fer chaud sur lequel on laisse tomber de l'eau. Aujourd'hui nul n'ignore que le champignon est la *fleur* d'une plante souterraine qui apparaît, lorsqu'on creuse le sol, sous la forme de filaments blanchâtres entremêlés et velus. Dans le commerce, on donne à ces filaments le nom de *blanc de champignon*, et on les vend 1 franc le mètre carré.

On se sert de deux procédés différents pour faire des couches de petites dimensions, qui suffisent à alimenter les cuisines d'une maison bourgeoise.

Voici le procédé du baron Vanderlinden. Dans un tiroir de sapin verni à l'intérieur, il met de la bouse de vache séchée et fortement humectée d'eau dans laquelle il a fait dissoudre du salpêtre. « Je la fais tasser, dit l'agronome belge, avec les pieds, à l'épaisseur de 10 centimètres environ, toujours en y mêlant un peu de terre jetée à la main; je sème ensuite le *blanc de champignon*, sans le briser trop, avec un peu de terre et de bouse de vache (5 centimètres seulement); après l'avoir entassée, je couvre le tout de 25 millimètres de terre; si la terre se dessèche trop, il faut l'arroser légèrement et à plusieurs reprises, pour humecter également la couche sans la noyer ou la détériorer, et, *deux mois* après, elle sera couverte de champignons et ne cessera plus d'en donner abondamment pendant *deux années*. A cette époque, il faut la démolir pour renouveler la bouse et la terre, mais on peut se servir du même *blanc de champignon*, lequel a doublé de volume. Lorsqu'on cueille les champignons, il faut les tordre vivement afin de les détacher sans détruire les jeunes agglomérés autour de leur base. »

Indiquons maintenant le procédé du docteur Labourdette. Il se sert d'un sol humide composé de terre végétale de maraîcher et couvert de sables et graviers de rivière (25 centimètres); sur ces graviers, il dispose un lit de 15 centimètres d'épaisseur de plâtras de démolition, et y sème son blanc; le docteur l'obtient en secouant, de façon à en faire tomber les graines ou spores microscopiques, un chapeau de champignon au-dessus du sable humecté d'eau. Il arrose sa couche avec de l'eau contenant assez de salpêtre pour qu'il en tombe deux grammes par mètre carré de couche. Six jours plus tard se développent de monstrueux champignons, pesant 600 grammes (plus d'une livre) en moyenne. Nous en avons mangé, et nous pouvons répondre que leurs dimensions gigantesques n'influent en rien sur leurs qualités culinaires.

Le procédé du docteur Labourdette ne peut guère être mis en pratique que dans une cave; mais celui du baron Vanderlinden est applicable partout : dans la cuisine, sur les bibliothèques, derrière les étagères de fleurs, dans les greniers et les écuries. Seulement, selon l'excellente observation de M. Salles, il est bon, lorsqu'on veut opérer dans une pièce éclairée, de couvrir la couche à champignons d'un lit de cette mousse veloutée, fine et serrée, qui tapisse les arbres.

L'établissement d'une couche de *1 mètre carré* de surface coûte : fumier, 1 fr. 50 c.; blanc, 1 franc; en tout, 2 fr. 50, et donne chaque jour environ une livre de champignons valant de 50 à 75 centimes; par an, 225 francs.

Nous engageons ceux de nos lecteurs qui voudraient s'occuper des couches à champignons à tenter de multiplier par des procédés analogues les *ceps*, la *morille*, la *chanterelle*, les *clavaires*, la *truffe*, etc., tous les cryptogames qui, jusqu'ici, ne se recueillent qu'à l'état sauvage. S'ils arrivaient à en rendre la culture aussi aisée que celle du champignon du commerce (mousseron comestible), ils auraient rendu un grand et service à l'art du maraîcher.

ÉLOCUTION.

Il existe une faculté que chaque homme devrait cultiver suivant sa capacité, mais que généralement le peuple néglige, c'est la facilité d'exprimer ses idées. L'homme n'a pas été créé pour renfermer sa pensée en lui-même, mais pour lui donner une voix et l'échanger avec d'autres pensées. La parole est une des grandes distinctions entre nous et la brute. Notre puissance sur les autres n'est pas tant dans les idées qui sont en nous que dans la puissance de les produire. Un homme d'une vigueur intellectuelle plus qu'ordinaire peut n'être qu'un zéro dans la société, faute de savoir parler. Non-seulement on acquiert de l'influence sur les autres, mais encore on aide grandement à sa propre intelligence en donnant à sa parole une expression nette, précise, puissante. Nous nous comprenons mieux, nos conceptions deviennent plus claires par l'effort même que nous faisons afin de les rendre claires pour ceux qui nous écoutent.

Notre rang dans la société dépend beaucoup de cette facilité d'expression. La principale distinction entre ce que nous appelons l'homme du monde et l'homme du peuple, consiste en ce que le dernier est gauche dans ses manières et manque de justesse, de clarté, de grâce et de force d'expression. L'homme qui ne peut ouvrir la bouche sans violer une règle de grammaire, sans parler avec un accent barbare ou grossier, sans montrer son manque d'éducation, ou sans obscurcir sa pensée par un langage confus ou maladroit, ne peut occuper la place à laquelle son bon sens lui donnerait des droits. Pour avoir des rapports avec la bonne société, il faut parler comme elle. Aussi je suis charmé qu'on enseigne la grammaire et une prononciation correcte dans les écoles publiques. Ce ne sont pas là choses futiles ni superflues pour personne. Elles permettent d'acquérir dans le monde ces avantages d'où dépend souvent notre perfectionnement. Acquérir une certaine facilité de parole devrait entrer dans tous les plans d'éducation personnelle. (1)

TRAVAIL.

Nul ne peut travailler honnêtement pour lui-même sans travailler utilement pour tout le monde. BASTIAT.

LES MAISONS D'ÉCOLE DES ÉTATS-UNIS.

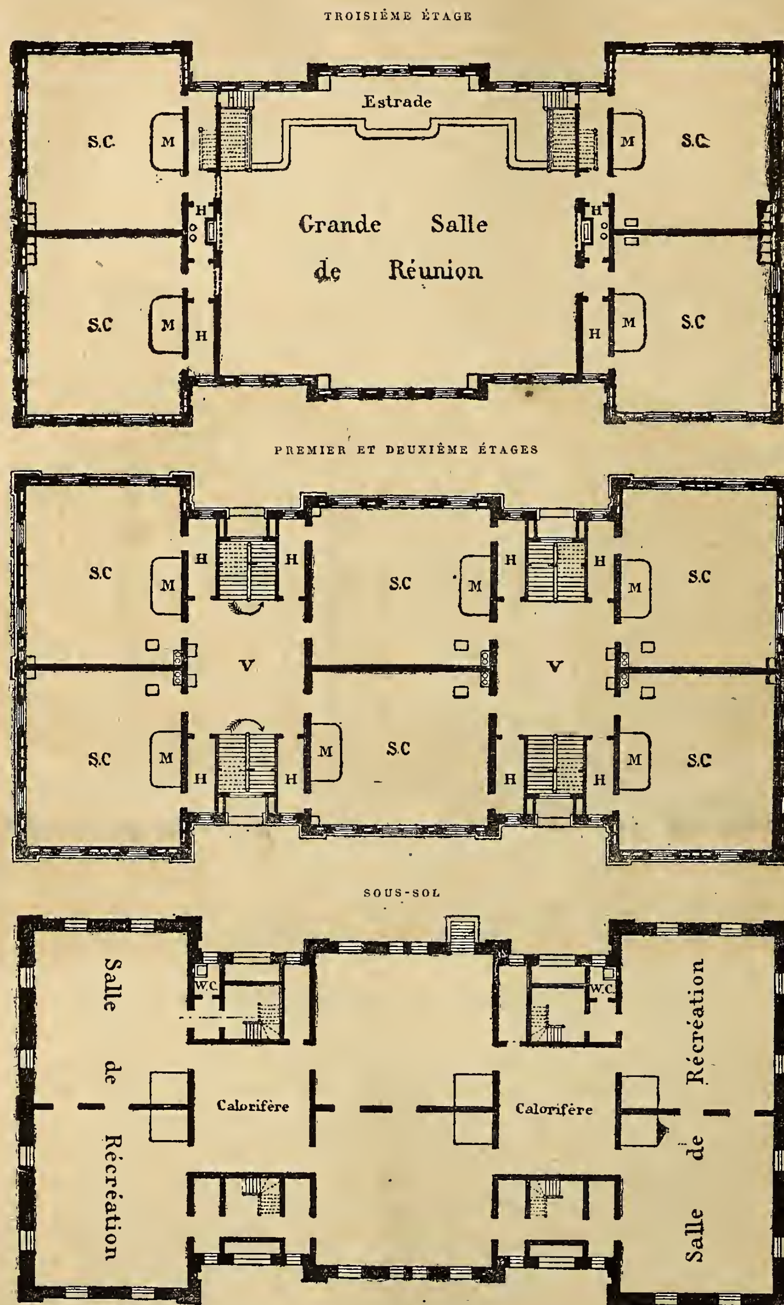
Lorsqu'il s'agit de l'instruction nationale, les Américains n'hésitent devant aucune dépense. Ils ont fait de leurs maisons d'école des édifices véritablement somp-

(1) Channing.

tueux. M. Hippeau, notre compatriote, après les avoir visitées, écrivait :

« Les plus modestes écoles rurales des États-Unis n'ont rien à envier aux écoles primaires des grandes villes de l'Europe, et aucune de celles-ci n'en possède qui puisse soutenir la comparaison avec celles de New-York, de Brooklin, de Boston, de Baltimore, de Washington, de Saint-Louis, de Chicago, etc... »

Les écoles américaines ne sont pas bâties sur un modèle uniforme. Telle école est bâtie dans le style gothique, telle autre dans celui de la renaissance; l'une ressemble à un château du moyen âge, telle autre à une préfecture; il y en a qui sont construites en briques rouges, et d'autres qui, comme le collége Girard, sont en marbre blanc. Mais quel que soit l'aspect extérieur, on trouve toujours au dedans un aménagement judicieux et confortable.



Plan de l'École Prescott, à Boston. — S.C. Salle de classe. — M. Chaire du maître. — H. Vestiaire. — V. Vestibule.

La ventilation et le chauffage ont été, dans les écoles nouvellement construites, l'objet d'une attention toute particulière, et l'on est arrivé à renouveler fréquemment l'atmosphère des salles de classe, tout en évitant les courants d'air nuisibles.

Si l'on est en hiver, et si l'enfant est venu à l'école pendant la pluie ou la neige, il trouve dans le vestibule un grand feu où il peut sécher ses habits humides et ses souliers mouillés; à côté de la classe est un vestiaire où il dépose son chapeau, son parapluie, et où il trouve des robinets et des lavabos pour se laver les mains et la figure. Une fois entré en classe, il est confortablement assis sur un siége à dossier, ce qui fait qu'il se tient droit; la salle est bien propre et bien éclairée; le maître est doux et bienveillant, souvent c'est une femme; tout contribue à rendre le séjour de l'école agréable, l'enseignement qu'on y donne attrayant et pour ainsi dire maternel.

Jusqu'en 1848, on ne pratiquait en Amérique que le système des écoles *classées*, qui consiste à n'avoir qu'une seule classe, divisée en sections, sous la direction d'un maître unique : de cette façon, l'école ne comprend qu'une salle et une ou deux chambres où les élèves vont réciter

leurs leçons à des sous-maîtres. Ce système, très-imparfait, est aujourd'hui presque entièrement abandonné; il a fait place à celui des écoles graduées; l'école est alors divisée en un certain nombre de classes, qui sont en général de 50 à 60 élèves, et qui ont chacune un maître spécial et une salle distincte; les élèves ne peuvent passer d'une classe inférieure à une autre plus élevée qu'après avoir atteint un certain degré d'instruction : tel est le caractère principal de l'école graduée (*graded school*).

Cette dénomination générale comprend trois degrés d'enseignement : l'école primaire (*primary school*), l'école de grammaire (*grammar school*) et l'école supérieure (*high school*). Les enfants entrent à l'école primaire vers l'âge de cinq ou six ans, et sortent de l'école supérieure vers dix-huit ans. Le cours d'études pour chaque degré est d'environ quatre ans.

Les trois écoles peuvent être installées dans un même bâtiment dont elles occupent chacune un étage : c'est ce qui se fait à New-York; mais souvent elles sont établies dans des bâtiments séparés, comme à Boston.

La première école qui ait été construite d'après le système des écoles graduées, a été l'école Quincy, bâtie à



École Prescott, à Boston (Massachusetts). — Dessin de Sellier.

Boston en 1848. Elle était plus grande que toutes les écoles qui existaient avant elle; elle contenait douze salles de classe, ayant chacune leur maître, et avait 660 places, ce qui était considérable à une époque où les écoles les plus nombreuses ne dépassaient pas le chiffre de 400.

L'école Quincy a servi en quelque sorte de type à toutes les écoles construites depuis, non-seulement à Boston, mais dans toute l'Amérique.

Dans ces écoles, on réserve au dernier étage une vaste salle qui peut contenir tous les élèves de l'école; chaque jour, à certaines heures, on les réunit pour exécuter sur place des mouvements gymnastiques, ou pour chanter des chœurs avec accompagnement de piano. En Amérique, il est vrai, le piano fait partie du mobilier scolaire; dans la seule année 1861, la ville de New-York a consacré près de 35 000 francs à l'achat de ces instruments.

Les personnes qui se sont occupées d'éducation aux États-Unis attachent beaucoup d'importance à ces exercices en commun et considèrent comme essentielle la salle de réunion. A Philadelphie, par exception, les différentes classes sont séparées par des cloisons vitrées, montées sur des châssis qui peuvent glisser sans effort, et, à un moment donné, toutes les classes d'un même étage n'en forment plus qu'une seule; de cette manière, les élèves sont réunis en un instant, sans bruit, sans déplacement et sans perte de temps.

Les hommes spéciaux condamnent la tendance à augmenter indéfiniment le nombre des classes et le nombre des élèves. Il faut que l'école soit assez nombreuse pour que l'on puisse opérer entre les élèves une bonne classification d'après leur degré d'instruction; mais il y a une limite qu'il ne faut pas dépasser, et qui ne peut être déterminée que par l'expérience. M. Philbrick, ancien surintendant de l'État de Massachusetts, un des hommes les plus compétents en cette matière, estime qu'une école de grammaire qui reçoit des élèves de huit à seize ans doit avoir au moins 500 élèves. A Boston, chaque école a ordinairement quatorze classes et environ 800 élèves : on ne doit pas aller au delà.

M. Philbrick condamne également les écoles trop monumentales. « Nous avons besoin, dit-il sagement, non de belles écoles pour les montrer aux étrangers, mais de bonnes écoles où l'on reçoive une solide instruction. » Il est d'avis qu'une école ne doit pas avoir plus de trois étages, et qu'il serait préférable d'en avoir seulement deux, comme cela se fait à Baltimore.

L'école Prescott, que représente notre gravure, dépasse les limites indiquées par M. Philbrick, car elle comprend seize classes et peut recevoir 900 élèves. C'est une école de grammaire bâtie il y a une dizaine d'années, et une des plus belles de Boston.

Le bâtiment est en briques rouges; on n'a employé la

pierre de taille que pour le soubassement et pour l'encadrement des portes et des fenêtres; la toiture est en ardoise.

Derrière l'école s'étend une vaste cour dont une partie est pavée et l'autre est plantée d'arbres. Lorsque le temps est mauvais, les enfants prennent leur récréation dans les deux salles qui ont été disposées à cet effet dans le sous-sol. Entre ces deux salles est placé le calorifère à eau chaude qui sert pour toute l'école.

Toutes les fenêtres sont munies, à l'intérieur, de persiennes qui permettent de mesurer la lumière. Du côté du nord et de l'ouest, les croisées sont doubles.

Le premier et le second étage comprennent chacun six classes de 55 élèves, ayant leur vestiaire spécial et séparé. Au troisième étage se trouvent quatre classes seulement et une grande salle de réunion.

Toutes les classes sont en communication avec le directeur au moyen de sonnettes et de tubes acoustiques.

L'école Prescott a coûté fort cher; le terrain a été payé 40 000 francs, et la dépense totale, en y comprenant les appareils de chauffage, l'ameublement, etc., s'est élevée à plus de 550 000 francs.

LIBERTÉ DE L'HOMME.

L'homme est capable de se perfectionner, de s'achever; la substance de sa nature est imparfaite, mais douée de liberté et de volonté pour se compléter en bien ou en mal, selon qu'il lui plaît, et prendre une forme bonne ou mauvaise, car elle est également apte à recevoir l'une ou l'autre, comme une cire malléable. L'homme acquiert ce complément de sa nature en étant bon ou mauvais, ce qui permet de qualifier ses actes. Par la vertu, l'âme libre s'accroît; elle décroît par le vice : être vicieux, c'est s'amoindrir et descendre les degrés qui aboutissent au néant.

Louis DE LÉON, *Nombres* (1527-1588).

ON DEMANDE UNE ORPHELINE.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 373.

III. — DEUX DEUILS.

On venait d'emporter de la maison le corps de l'ouvrière, et Mme Loghouët, qui avait de sa fenêtre vu sortir le pauvre convoi, songeait, assise seule dans sa chambre, à l'autre convoi qui avait emporté toute sa joie... Un bruit de pas la tira de sa rêverie : Nanette venait d'entrer.

— Voilà qui est fini, Madame! Je reviens de l'église : les voisins ont promis d'aller jusqu'au cimetière, et de faire mettre la croix sur la fosse. J'ai dit à la petite que Madame avait bien voulu payer le service et la tombe; la petite est très-reconnaissante, et elle désirerait remercier Madame, quand Madame pourra venir la voir...

— Où est-elle, cette pauvre enfant?

— Dans le petit bosquet du jardin : je l'ai portée là, parce que c'est loin, pour qu'elle n'entendît pas qu'on emportait sa mère...

— Et vous l'avez laissée toute seule?

— Oh! elle n'est pas habituée à ce qu'on s'occupe d'elle si souvent; j'irai voir de temps en temps si elle a besoin de quelque chose. Elle avait l'air de trouver le jardin bien beau; on aurait dit qu'elle n'avait jamais vu d'arbres en fleur.

— Je vais la trouver, répondit Mme Loghouët.

Tout en suivant les allées du jardin où elle n'était pas descendue depuis son dernier malheur, la pauvre grand'mère cherchait sur le sable des traces de pas d'enfant, déjà effacées par le vent ou les ondées du printemps; et il lui semblait que la petite Jeanne allait surgir de quelque massif et bondir en riant dans ses bras. Elle arriva ainsi jusqu'au bosquet. Nanette y avait installé Catherine au pied d'un banc de gazon où la pauvre infirme pouvait appuyer ses bras et reposer sa tête.

Depuis deux jours, Catherine, pour ne pas fatiguer sa protectrice, avait retenu ses larmes et paru accepter les consolations qu'elle lui prodiguait. Elle n'avait rien dit quand elle avait vu Nanette mettre un bonnet noir et prendre son livre de messe, et elle s'était laissé emporter au jardin sans faire de résistance; mais elle avait bien compris pourquoi on l'éloignait, et dans quel lieu Nanette allait se rendre. Elle l'avait retenue par sa robe au moment où Nanette allait la quitter, et lui avait dit : — Oh! je vous en prie, donnez-moi une fleur, rien qu'une petite fleur!

— Pour quoi faire? dit Nanette étonnée, en lui mettant dans les mains une grappe de lilas.

L'enfant baisa tendrement la fleur, et la rendit à Nanette en lui disant d'une voix tremblante :

— Voulez-vous la donner de ma part à... à maman?... c'est tout ce qu'elle aura de moi, car je ne saurai seulement pas où ils vont la mettre... et puis, quand je le saurais, je ne pourrais pas y aller!

Émue, la brave fille s'assit auprès de Catherine, et lui expliqua que Madame était très-bonne, et que, grâce à elle, la défunte aurait une tombe séparée avec une croix dessus; et elle promit à Catherine de la porter au cimetière un de ces jours. Puis elle s'échappa pour aller suivre le convoi.

Restée seule, Catherine pleura longtemps; puis, ses larmes, le grand air, le soleil, l'engourdirent peu à peu, et elle dormait profondément quand Mme Loghouët arriva près d'elle.

Elle s'arrêta, restant debout pour ne pas la réveiller, et l'examina quelque temps. — Pauvre créature! se disait-elle, comme elle est chétive et laide! avec sa figure longue, son teint jaune et ses cheveux ternes et plats... Et elle vit! quand ma petite Jeanne qui était si forte et si belle...

Catherine ouvrit les yeux. Elle ne connaissait pas Mme Loghouët, mais elle la devina, et elle chercha des mots pour la remercier de toutes ses bontés, de la dernière surtout. Mais, timide et peu habituée à parler à des étrangers, elle ne put que balbutier : Madame... merci... merci... Ma pauvre mère!...

— Calmez-vous, mon enfant, lui dit Mme Loghouët, qui s'assit sur le banc de gazon. Nanette a soin de vous, j'espère? Soyez tranquille, on ne vous abandonnera pas, et on s'occupe de rechercher votre père ou vos autres parents. En attendant, vous resterez ici.

Catherine ne répondit pas; elle avait épuisé toute son éloquence, et l'idée de son père ne lui inspirait que de la frayeur. Mme Loghouët se tut aussi et se replongea dans ses souvenirs. Au bout d'un instant, un sanglot lui fit lever les yeux, elle regarda Catherine : Catherine pleurait.

— Vous pleurez votre mère, ma pauvre petite? lui dit-elle en se penchant vers elle.

— Non... à présent ce n'est pas à elle que je pensais... excusez-moi, Madame...

Et elle tendait à Mme Loghouët un petit nœud de ruban bleu qu'elle venait de trouver dans l'herbe.

— A qui pensiez-vous donc, mon enfant? lui demanda vivement Mme Loghouët en s'emparant du ruban.

— A la jolie petite demoiselle qui en avait de pareils dans ses beaux cheveux frisés...

— Vous l'avez vue?

— Oui... une fois, elle est descendue de voiture devant la porte, et maman m'a tenue à la fenêtre pour me la faire voir.

— Et c'est pour elle que vous pleuriez, Catherine?

— Oui, Madame... et... pour vous aussi... Oh! pardonnez-moi! reprit-elle vivement, effrayée de son audace.

Lui pardonner! elle ne savait pas, la naïve Catherine, quel baume ses larmes de pitié versaient sur la blessure de l'aïeule, et combien sa tendre et timide compassion lui semblait douce et rafraîchissante auprès des consolations banales qu'elle entendait toute la journée. — Chère petite âme! se dit la vieille dame; elle a tant à pleurer sur elle-même, et elle pleure encore sur moi.

Elle prit la main de Catherine et la serra dans la sienne.

— C'est maintenant à moi de vous remercier, mon enfant; vous m'avez fait du bien.

Catherine leva sur elle ses yeux étonnés; elle se demandait quel bien elle pouvait faire à Mme Loghouët, puisqu'elle ne pouvait pas lui rendre sa petite-fille.

Elle y pensait encore lorsque Nanette arriva et commença à exprimer à Madame, en belles phrases qu'elle avait préparées en route, la reconnaissance de Catherine qui, disait-elle, n'avait sûrement pas été capable de faire ses remercîments elle-même.

Mme Loghouët l'interompit :

— En voilà assez, Nanette; nous nous entendons, l'enfant et moi, et elle a très-bien su me remercier. Ayez soin d'elle; je la trouve bien pâle. Quand vous aurez fini votre ouvrage, il faudra que vous alliez prier M. Dorny de venir la voir.

Mme Loghouët s'éloigna, et Nanette ne manqua pas de faire ressortir auprès de Catherine la bonté de sa maîtresse qui envoyait chercher le médecin pour elle. — Et pourtant, ajouta-t-elle, cela lui fera certainement de la peine de revoir le docteur Dorny, qui a soigné la pauvre petite demoiselle et qui n'a pas pu l'empêcher de mourir. Faut-il qu'elle ait du courage, de ne pas craindre de renouveler son chagrin en le faisant venir!

IV. — MARGUERITE.

— Est-ce que Mme Loghouët aurait déjà trouvé son orpheline, et cette orpheline serait-elle déjà malade? se disait le docteur Dorny en marchant à grandes enjambées vers la maison où l'on réclamait de nouveau ses soins. Il allait vite, aussi vite que le lui permettaient les nombreux saluts qu'il recevait sur sa route et qu'il rendait en s'arrêtant le moins possible; mais ce moins était encore beaucoup. Un coup de chapeau, un signe de tête, un sourire, ne prennent pas beaucoup de temps, et cela suffisait pour les grandes personnes; mais comment refuser une caresse aux enfants qui accouraient au devant de lui, leur bonnet à la main, en criant de leurs voix aiguës : Bonjour, monsieur Dorny! ou qui, trop timides pour parler, se plantaient debout au milieu de la rue pour attirer son attention. Il les connaissait tous; il les avait vus naître, il les avait vaccinés, soignés, sauvés bien souvent, et il ne pouvait se refuser le plaisir de donner à ces bonnes joues rondes une petite tape d'amitié, ou de mettre dans ces bouches qui lui souriaent quelque morceau de gomme ou de sucre d'orge, dont il avait toujours une provision.

Il finit pourtant par arriver chez Mme Loghouët. Les maîtres de la maison étaient sortis, et ce fut Nanette qui lui expliqua de quoi il s'agissait, et qui le mena voir Catherine.

Il allait partir, après l'avoir longuement examinée et questionnée, lorsque M. et Mme Loghouët rentrèrent. Ils amenaient une très-jolie petite fille d'environ quatre ans, blonde et blanche, avec des yeux bleus, qui semblait toute triste et toute effrayée de se trouver avec des inconnus.

— Voilà un enfant que nous allons essayer de prendre, docteur, dit M. Loghouët au médecin. Nous avons de bons renseignements sur ce qu'étaient ses parents : bonnes mœurs, bonne santé. Ils sont morts dans une inondation. Sa tante, qui l'avait recueillie, est veuve et pauvre, et, quoiqu'elle l'aimât beaucoup, elle a consenti à nous la céder, dans l'intérêt de la petite.

— Elle a une aimable figure, dit le médecin en caressant la tête blonde de l'enfant. Mais elle a pleuré : qu'a-t-elle donc?

— Un peu de chagrin de se séparer de sa tante, dit Mme Loghouët; elle s'attachait à elle en criant : Marraine! marraine! et ne voulait pas la quitter. Je n'en suis pas fâchée; cela prouve qu'elle a bon cœur; mais elle se consolera vite : les enfants n'ont guère de mémoire.

— Marraine! gémit la petite fille, qui se remit à pleurer.

Mme Loghouët l'enleva dans ses bras et l'embrassa.

— Viens voir la belle poupée, ma chérie, et les belles images, et les beaux bonbons.

Elle allait sortir, emportant l'enfant, lorsqu'elle s'arrêta :

— A propos, docteur, avez-vous vu cette pauvre fille, la fille de l'ouvrière qui est morte l'autre jour? Que pensez-vous de son état?

— J'ai écrit une ordonnance, Madame; mais ce n'est pas une maladie qu'on puisse guérir en un jour. Pourtant, je ne pense pas qu'elle soit incurable; je ne dis pas qu'elle arrivera à marcher comme vous et moi, mais on peut certainement améliorer sa position. Si elle appartenait à une famille riche, elle guérirait à peu près sûrement; mais avec de simples soins d'hygiène, peu coûteux, on lui fera déjà beaucoup de bien. Seulement ce sera long.

— Commençons toujours, docteur; nous l'avons peut-être pour des semaines ou même des mois, car nous ne voulons pas l'abandonner, et on aura un peu de peine à retrouver son père. Il a changé de ville plusieurs fois depuis qu'il a quitté sa femme, et on ne sait plus où il est.

— Bien, bien; soignez-la, Madame, ce ne sera pas un bienfait mal placé. Je l'ai fait causer : c'est une âme, cette enfant-là. Je reviendrai dans quelques jours. Bonjour, mes chers amis; bonjour, petite : comment t'appelles-tu?

— Nous l'appellerons Jeanne, répondit Mme Loghouët.

— Non, pas Jeanne! Marguerite! interrompit la petite fille. Oh! marraine! je veux aller chez marraine!

Mme Loghouët l'emporta tout en pleurs.

Marguerite, — car elle refusa obstinément de répondre au nom de Jeanne, — se laissa distraire un instant par les bonbons et les joujoux; mais le soir, quand Mme Loghouët la déshabilla pour la coucher dans le petit lit rose et blanc, elle éclata en sanglots, demandant sa marraine, et ne s'endormit qu'à force de pleurer. Le lendemain, à son réveil, nouvelle explosion de désespoir. On essaya, après avoir épuisé les caresses et les amusements, de la gronder un peu; elle se tut, effrayée, mais elle ne toucha pas aux joujoux qui l'entouraient, et resta immobile et morne. Mme Loghouët était désolée.

Cela dura plusieurs jours. Marguerite ne riait pas, ne jouait pas; elle ne se familiarisait pas avec les gens de la maison, elle ne pouvait se décider à appeler Mme Loghouët « grand'mère »; elle ne mangeait presque pas, et les couleurs roses de ses joues s'effaçaient peu à peu. Nanette la trouvait bien ingrate, et elle s'en exprimait hautement de

vant Catherine, qu'elle avait mise au courant de la situation. Nanette était une de ces fidèles domestiques qui croient témoigner leur attachement à leurs maîtres en racontant leurs affaires à qui veut les entendre.

Au bout d'une semaine, Mme Loghouët n'avait rien gagné. Une voisine que la tante de Marguerite avait envoyée savoir des nouvelles de l'enfant (car on lui avait interdit d'y venir elle-même) raconta à Mme Loghouët que la pauvre marraine était triste à la mort, qu'elle ne mangeait plus, et qu'elle disait toute la journée : « Si ce n'était pour le bien de l'enfant, je ne pourrais pas me retenir d'aller la reprendre. » On ne lui laissa voir Marguerite qu'à travers une porte vitrée ; mais la petite reconnut sa voix dans le corridor, et on eut beaucoup de peine à l'empêcher d'aller la rejoindre. Mme Loghouët secouait la tête et disait : « Je crois que je ne pourrai pas garder cette enfant-là. »

La seule personne de la maison avec qui Marguerite s'apprivoisât un peu était la pauvre Catherine. Aussi la menait-on souvent dans le bosquet où la malade passait toutes ses journées au grand air, par ordonnance du médecin.

Un jour que les deux petites filles s'y trouvaient seules, Catherine entreprit de sermonner Marguerite, et de lui prouver qu'elle devait aimer des gens qui se montraient si bons pour elle.

— Est-ce que vous n'aimez pas Nanette, qui vous fait de si bons gâteaux? lui disait-elle.

— Non. Nanette dit que marraine n'est pas si bonne que la dame; je n'aime pas Nanette.

— Et la dame? elle vous fait tant de caresses!

— J'aime mieux marraine!

Et l'enfant se remit à pleurer.

— Vous n'aimez donc personne ici, Marguerite?

— Si! j'aime toi! dit la petite fille en jetant ses deux bras autour du cou de Catherine.

Catherine l'embrassa.

— Moi aussi je vous aime bien, ma chère petite mignonne; mais pourquoi m'aimez-vous?

Marguerite hésita un peu.

— Parce que... dit-elle enfin... parce que tu as du chagrin et que tu es malade.

— Eh bien, Marguerite, reprit Catherine en la caressant, il faut aimer beaucoup la dame, parce qu'elle a beaucoup de chagrin. Elle avait une petite-fille qui est morte, et elle ne peut pas se consoler, parce qu'elle ne l'a plus; mais si vous vouliez l'appeler grand'mère et l'aimer, ce serait comme si elle avait retrouvé sa petite-fille, et elle serait consolée. Ne voulez-vous pas l'aimer pour lui ôter son chagrin?

— Oh! si! s'écria l'enfant.

Et, voyant Mme Loghouët qui venait d'arriver, elle se jeta dans ses bras en lui disant :

— Grand'mère, je t'aime pour t'ôter ton chagrin. Es-tu consolée, dis?

Mme Loghouët la couvrait de baisers.

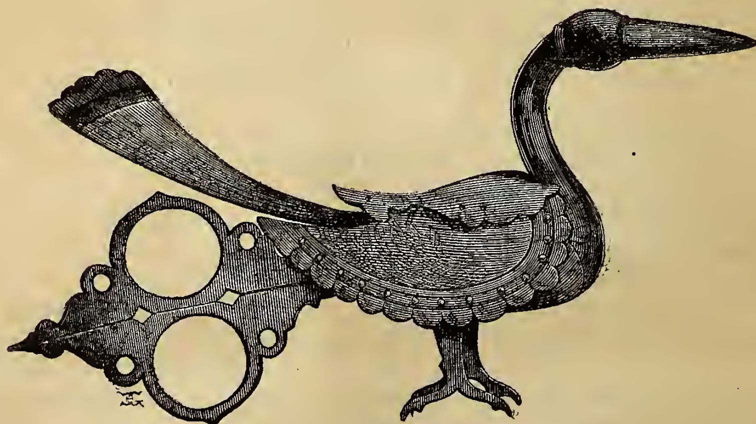
— A présent que tu es consolée, reprit Marguerite, veux-tu me rendre à marraine pour me consoler à mon tour?

La vieille dame posa l'enfant à terre en soupirant. Au bout d'un instant, elle leva les yeux, et rencontra le regard compatissant de Catherine attaché sur elle.

— Merci, ma bonne Catherine, lui dit-elle; le docteur a raison de dire que tu es une âme. Et toi, Marguerite, viens avec moi : nous allons chez ta tante.

La suite à la prochaine livraison.

CISEAUX PERSANS.



Ciseaux de la collection de M. Achille Jubinal. — Fig. 1

Ces ciseaux, dont la forme rappelle celle de l'oiseau sacré des Persans, sont en *métal de Damas;* les ailes et les prunelles sont garnies de petites turquoises.

La branche supérieure, à laquelle les ailes sont adhérentes, recouvre exactement une sorte de boîte formée par le corps.

C'est le bec qui sert de coupant.

Il est assez difficile d'assigner une date exacte à ces ciseaux, qui cependant nous semblent devoir remonter à la fin du seizième ou au commencement du dix-septième siècle.

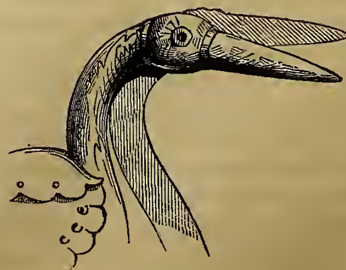


Fig. 2. — Détail.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 15. Le Gérant, J. Best.

BERNARDINO LUINI.



La Madone des Roses, tableau de Bernardino Luini, à Legnano. — Dessin de Chevignard.

La biographie de Luini est des plus obscures : on le fait naître, mais sans preuve positive, vers 1460, à Luino, riant village du lac Majeur. Cette indication d'origine n'a d'autre base jusqu'à présent qu'une similitude de nom, et ce nom varie souvent, de Luino ou Luini, ce qui est tout un, en Lovino; Vasari le transforme même en Bernardino del Lupino dans les trop courtes lignes qu'il consacre incidemment au peintre lombard, à la fin des Vies de Lorenzotto, du Boccacino et de Benvenuto Garofolo. — L'incertitude sur l'époque de sa mort est la même. Luini n'est guère mentionné dans l'histoire qu'à propos d'une aventure romanesque dont il aurait été le héros peu après la grande peste de 1524. — C'est donc à l'aide de ses œuvres innombrables qu'il faut apprécier cette existence mal connue; deux mots semblent devoir la résumer : travail incessant, amour sincère de l'art.

L'influence de Léonard de Vinci sur la manière de Luini est incontestable. Bernardino ne reçut pourtant jamais ses enseignements, du moins d'une façon directe et à titre de disciple; mais il partageait l'enthousiasme excité par l'illustre fondateur de l'Académie de Milan, et l'on sait de tradition qu'il recueillait avec un soin filial ses esquisses et ses moindres croquis. La *sfumatezza* léonardesque apparaît surtout dans ses tableaux de chevalet exécutés à l'huile; la Madone des Roses, du musée Brera, rentre dans cette catégorie.

Quand il emploie la fresque, le peintre, tout en gardant la même douceur pénétrante, se montre davantage ce qu'il

est, un vaillant artiste, prêt à toutes les tâches, ne reculant devant aucune entreprise, si vaste soit-elle; nomade, mais dans le rayon étroit de sa province, qu'il couvre de ses productions avec une telle abondance qu'il n'est guère de ville lombarde, de monastère du pied des Alpes, sans Madone de Luini. — Il déploie alors des qualités exceptionnelles de clarté dans l'ordonnance, de dignité tranquille, et surtout cette vive compréhension de la beauté féminine et des souplesses de l'enfance qui l'a fait appeler le peintre suave par excellence. — A Milan, devant la décoration de la double église du monasterio Maggiore; — à Sarono, dans le sanctuaire où il lutte avec Gaudenzio Farrari, 1525; — à Lugano, en présence de l'immense Crucifiement de Santa-Maria-degli-Angeli, 1530; — on s'exclame comme à l'aspect de découvertes inopinées, et l'on comprend difficilement le rang secondaire où les historiens de l'art ont confiné Luini.

Peut-être, en appelant de l'arrêt, faut-il reconnaître qu'une exécution hâtive nuit parfois à ces œuvres; leur correction n'est pas toujours irréprochable; mais comment ne pas savoir gré au peintre d'avoir évité l'emphase et d'avoir conservé avec la foi des vieux maîtres leur naïveté touchante, alors que, partout ailleurs, l'art inclinait déjà vers un paganisme de surface et la convention d'école? — Nous citerons à l'appui de notre dire, non plus une fresque, mais le grand tableau du maître-autel de l'église San-Magno, à Legnano ([1]).

Dans cette œuvre peu connue des touristes étrangers, l'artiste a traité le thème favori de la Renaissance. La Vierge, tenant l'enfant Jésus, est assise sur un trône recouvert d'un baldaquin; des anges l'entourent et jouent de divers instruments; d'autres s'élancent en adoration; quatre grandes figures d'apôtres et de saints prélats servent de complément à la composition centrale, supportée par une *pradella*, tandis qu'au sommet, suivant la disposition usitée à cette époque, le Père éternel contemple et bénit le groupe divin.

Nous recommandons à ceux de nos lecteurs assez heureux pour visiter l'Italie de s'arrêter à Legnano. En ce coin retiré du Milanais brille un des plus radieux chefs-d'œuvre de la peinture, et certainement la perle de Luini.

MANUFACTURE ROYALE DES GOBELINS
ET MANUFACTURE DE DRAPS FINS ET ÉCARLATES DES GOBELINS.

JEAN DE JULIENNE.

On confond quelquefois, dans les écrits modernes, les deux établissements : la *manufacture* (royale, impériale, nationale) *des Gobelins*, qui succéda sous Louis XIII à celle que François Ier avait établie en 1543 à Fontainebleau, et qui, reconstituée et agrandie par Louis XIV, en 1662, existe encore et continue la fabrication de belles tapisseries qui servent de modèles à l'industrie privée. Sous Louis XIV, ce n'étaient point seulement des tapissiers et des teinturiers qui travaillaient aux Gobelins, mais aussi des brodeurs, des orfévres, des fondeurs, des graveurs, des lapidaires et des chimistes.

La *manufacture de draps fins* façon d'Espagne, d'Angleterre et de Hollande, était située rue de la Reine-Blanche et rue Mouffetard (aujourd'hui numéro 259). Cet établissement avait été fondé, en 1667, par Jean Gluck, Hollandais, qui épousa la fille d'un teinturier, François de Julienne. En 1721, Jean de Julienne réunit et transporta rue des Gobelins, numéro 3, les établissements de ses oncles François de Julienne et Gluck. Ce fut lui qui s'était acquis une certaine célébrité dans les arts comme amateur. Il possédait une très-belle collection. On connaît son portrait par Watteau, qui était son ami, et dont il possédait un grand nombre de tableaux. Né en 1686, il mourut à l'âge de quatre-vingts ans, en 1766. Il était très-bienfaisant.

Pendant cinquante ans, il ne cessa de rechercher des tableaux, des dessins, des sculptures, des bronzes, des vases, des armes, des porcelaines. La galerie où il avait rassemblé toutes ces richesses est occupée aujourd'hui par une fabrique de châles. ([1])

L'ESPRIT DE CONTRADICTION.

CONTE SERBE.

Un paysan et sa femme allaient au marché; ils vinrent à traverser une prairie fraîchement fauchée. L'homme dit à la femme :

— Vraiment! Celui qui a fauché cette prairie a bien fait son travail; on dirait qu'il s'est servi d'un rasoir.

La femme se mit en colère.

— Imbécile! es-tu borgne ou fou? Ne vois-tu pas que cette herbe a été tondue et non fauchée.

Ils traversèrent ainsi toute la prairie, l'homme affirmant qu'elle était fauchée, la femme soutenant qu'elle était tondue. Aucun des deux ne voulait céder à l'autre.

Ils arrivèrent au bord d'un puits plein d'eau. L'homme plongea sa femme dans l'eau :

— Dis, maintenant, que l'herbe est fauchée et non tondue!

Elle continua de soutenir le contraire de ce qu'il demandait.

Alors, il lui plongea la tête sous l'eau.

— Ose dire un peu, maintenant, que l'herbe est tondue!

Mais elle sortit une main de l'eau, et, avec deux doigts, elle faisait encore le geste de tondre, comme avec les deux lames des ciseaux.

Ce que voyant, son mari la retira de l'eau.

— Mettons, dit-il, que tu as raison! J'aime mieux croire un mensonge que de commettre un péché et de rester veuf. Car, comme dit le proverbe, même une mauvaise femme est bonne à quelque chose.

SAVANTS EN PROVINCE.

JOUANNET,

CORRESPONDANT DE L'INSTITUT A BORDEAUX.

Il est peu de départements où l'on ne puisse citer quelques hommes remarquables par leurs travaux intellectuels et qui n'ont pu se décider à venir vivre à Paris. L'Institut y eût probablement couronné leurs mérites en les appelant à lui. Ils constituent une de ces richesses morales de la France qui demeurent inaperçues dans les lointains de la province. Notre centralisation universelle les tient dans l'ombre et voile leur nom devant l'Europe, comme elle maintient en sous ordre nos chefs-lieux de départements vis à vis des villes universitaires de l'Allemagne. Celles-ci ont pris rang dans le monde savant et littéraire par le fait même qu'elles sont constituées chacune en centre d'enseignement supérieur.

Qu'un érudit, appartenant à telle ou à telle université célèbre, mette au jour une œuvre de moyenne valeur, cette œuvre profite, par présomption favorable, de toute la réputation attachée au lieu de provenance, et le nom de l'auteur est aussitôt noté par tous les érudits des autres uni-

([1]) Petite ville à 28 kilomètres de Milan, sur la route d'Arona; de Milan on y va maintenant en une heure.

([1]) Alfred Sensier.

versités. En serait-il de même pour les productions des membres d'une académie portant le nom du chef-lieu d'un département français? Là des trésors de science et de zèle se dispersent obscurément par suite de notre constitution territoriale morcelée; ils se dépensent, comme en menue monnaie, entre une multitude de sociétés locales, dont aucune, fût-elle à Marseille, Lyon, Bordeaux, Lille, Toulouse ou Rouen, ne peut corroborer son autorité scientifique ou littéraire de l'autorité acquise par le nom de la ville où elle s'est établie. L'émulation n'y trouve pas assez grosses matières où se prendre et s'enflammer; les bibliothèques et les ressources pour l'étude ne s'y peuvent tenir à hauteur suffisante; les conditions politiques et administratives y sont trop dominantes, ou bien les intérêts commerciaux et manufacturiers y effacent tous les autres. Peut-être, en ce moment, la France est-elle près d'entrer dans une voie d'amélioration? C'est du moins le vœu universel; nous pouvons nous en prévaloir pour signaler, dans le *Magasin pittoresque*, quelques notabilités locales qui n'ont point voulu sortir de leurs habitudes modestes et sont demeurées en dehors des renommées dont Paris est le dispensateur autorisé.

De ce nombre fut sans contredit François-Vatar de Jouannet, mort à Bordeaux en 1845, âgé de quatre-vingts ans.

Né à Rennes en 1765, d'abord professeur à Paris, puis prote d'imprimerie durant les mauvais jours de la Terreur, il fut expulsé de la capitale par le premier consul, comme ayant pris part à une publication fondée pour défendre les principes de la révolution. Il trouva de nouveau un refuge chez un imprimeur de la Dordogne; mais le prote ne tarda pas à monter dans la chaire du professeur, et fut chargé des hautes classes aux colléges de Périgueux et de Sarlat. Entraîné, vers 1814, sur un plus grand théâtre, il vint s'établir à Bordeaux. Il fut admis, en 1818, dans la société académique formée en cette ville par un petit nombre de lettrés, laborieux et pleins de zèle, mais à peu près perdus alors dans le tumulte des affaires, au milieu des spéculations d'outre-mer, des préoccupations du vignoble et des variations du prix-courant. Aujourd'hui, dans ce même *emporium* commercial, l'étude s'est taillé une large part, et la population s'en préoccupe, les discussions de vins ou de cargaisons de navires laissent assez volontiers une place aux causeries sur les découvertes de la science et sur les nouvelles productions littéraires. Jouannet y trouverait maintenant des émules.

Il était littérateur, érudit, statisticien, archéologue, géologue, naturaliste. Aussi a-t-il rempli de ses notices, de ses éloges nécrologiques, de ses compositions littéraires et de ses recherches scientifiques, les journaux de la Dordogne et de la Gironde, les annuaires, les bulletins de l'Académie, la *Ruche d'Aquitaine*, etc. On lui doit un grand nombre de descriptions historiques et critiques sur des monuments anciens, sur des inscriptions, sur des fouilles et des trouvailles archéologiques et géologiques. L'Académie des inscriptions et belles-lettres l'admit, vers 1830, parmi ses membres correspondants, et reçut de lui des communications intéressantes. Enfin, pendant les vingt dernières années de sa vie, il s'est consacré à la recherche des antiquités d'Aquitaine et à la statistique de *la Gironde*, ouvrage des plus complets, qui a été publié en trois gros volumes in-4°.

Il jugeait les débris de monuments antiques avec une grande sûreté; les pierres préhistoriques inquiétaient son attention et poussaient son esprit investigateur vers des conséquences aujourd'hui reconnues. Dès 1810, il recueillait, comparait et étudiait les outils de l'âge de la pierre taillée trouvés par les paysans sur le coteau d'*Écornebœuf*, près de Périgueux; il décrivait avec une précision et une sagacité remarquables (*Ruche d'Aquitaine*, 3me volume) la taille des haches et flèches en silex, et constatait la ressemblance de cet antique outillage de nos pères avec l'outillage actuel des sauvages : ce qui a été mis, depuis, hors de doute.

Malgré ses nombreuses excursions géologiques et historiques, malgré ses fouilles et ses recherches érudites, il a toujours cultivé les lettres, objet de sa première carrière, et souvent de spirituelles pièces de poésie, enrichies de pensées philosophiques, paraissaient dans une publication locale, ou faisaient diversion aux discours sérieux des séances académiques. Nos lecteurs pourront en juger par quelques vers extraits d'une sorte d'élégie intitulée : *Adieux à mes amis de collége*, qu'il composa vers l'âge de soixante ans, à l'époque d'une grave maladie :

. . . .
Vous murmurez des maux de la vieillesse,
Et, déplorant des biens trop tôt ravis,
Vous regrettez votre heureuse jeunesse.
. . . .
Ah! comme vous, des hasards de la vie
Longtemps jouet, que n'ai-je point perdu!
Au fond du vase, il faut goûter la lie :
C'est à ce prix que nous avons vécu.

Puis il cherche à se consoler en rappelant les bienfaits que la Providence accorde à chaque âge :

S'il est des fleurs à la saison nouvelle,
Il est des fruits pour l'arrière-saison.
. . . .
Pour nous, le ciel, comme en notre jeunesse,
N'étend-il pas son horizon d'azur?
Pour nous, la terre est-elle sans richesse,
Le jour moins beau, l'air du matin moins pur?
. . . .
Mais, direz-vous, de la nature entière
Qu'importe, hélas! le pompeux appareil?
D'un œil content peut-on voir la lumière
Alors qu'on touche à l'éternel sommeil?
Près de sa fin, peut-être ainsi raisonne
L'insecte habile à filer son cercueil :
Ce réseau d'or qui déjà l'emprisonne,
Lui semble aussi sa parure de deuil.
Il ne sait pas quelle métamorphose
Dans leur bonté lui réservent les dieux;
Que du tissu sous lequel il repose,
Bientôt il doit s'envoler vers les cieux.
De nos destins, ses destins sont l'emblème;
Nous renaissons quand nous croyons mourir :
A ce moment, que nous nommons suprême,
Pour nous commence un nouvel avenir...

L'ÉMOTION.

Rien n'est plus triste que de n'être pas ému par ce qui devrait nous émouvoir : on se croit l'âme desséchée; on craint d'avoir perdu cette puissance d'enthousiasme sans laquelle la faculté de penser ne servirait plus qu'à dégoûter de la vie.
Mme de Staël.

THOMAS ARNOLD.

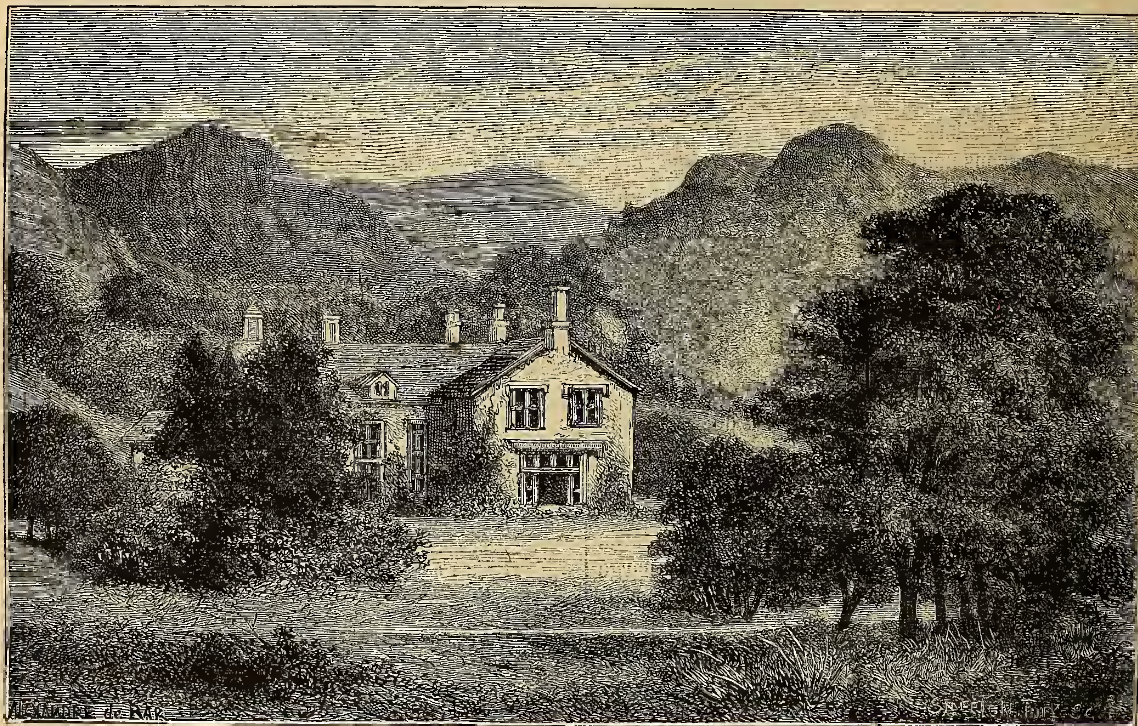
Fin. — Voy. p. 214, 258, 297, 326, 350.

Le docteur Arnold ressentit vivement la perte d'une sœur morte après une longue maladie de la moelle épinière. Il écrivait à un ami :

« Notre très-chère et bien-aimée Suzanne nous a quittés. Je ne vis jamais un plus parfait exemple d'abnégation, de force d'âme et d'amour du prochain, amour qui allait jusqu'à l'anéantissement de soi. Pendant vingt ans d'un martyre quotidien, elle n'a pas dévié de la résolution prise de bonne heure de ne jamais parler de ses maux. Elle se préoc-

cupait des plaisirs d'autrui au point de s'intéresser au choix d'un ruban, aux détails de la toilette de ma femme, à la façon d'un chapeau de poupée pour ma petite fille. Complétement oublieuse d'elle-même, sauf en ce qui concernait ses progrès en bienveillance et en bonté, elle savourait avec ravissement tout ce qui est aimable, gracieux, noble, beau, dans les œuvres de Dieu et dans celles des hommes, héritant de la terre dans toute la plénitude de la promesse divine, quoique incapable de quitter sa chaise longue ou de changer de position. A travers les ombres de la mort, elle a été préservée de toute terreur, de toute impatience; aucun nuage n'a voilé sa raison, ni la sereine beauté de cette glorieuse manifestation de l'esprit du Christ. Puisse Dieu m'accorder la centième partie de ces grâces!

» Elle est morte dans la nuit du 20 août 1832, presque subitement. Les derniers mois, et, à vrai dire, les vingt dernières années de sa vie, ont été une préparation constante à la mort. Mais la crainte nerveuse, si difficile à surmonter aux approches de la fin, lui a été épargnée. Jamais je n'assistai à un plus complet triomphe sur l'égoïsme, à une aussi admirable rénovation de l'âme et de l'esprit, aux prises avec un lent déclin et d'indicibles souffrances.» (1)



Fox-How, maison de campagne du docteur Arnold (il y est mort). — Dessin de A. de Bar.

Lors du voyage du docteur en France, au mois de juillet 1839, il visita la cathédrale de Chartres le jour de l'Assomption. Il écrivait le lendemain : « En voyant la foule des fidèles qui remplissaient la nef, les ailes, les transepts, prenant part au service solennel célébré dans le chœur, tandis que les tonnerres de l'orgue et les voix de la congrégation résonnaient sous les voûtes du magnifique édifice, je songeais au contraste de cette pompe avec la nudité de nos cathédrales, où tout, à l'exception du chœur, n'est qu'un froid monument d'architecture. Il y a, selon moi, une grave erreur à confondre avec la superstition les splendeurs de l'Église romaine. La réforme, après s'être élevée contre les abus du haut clergé catholique, les a consacrés dans ses dignitaires ecclésiastiques, tandis qu'elle a supprimé les parties les meilleures et les plus populaires de l'ancien culte, la beauté qui impressionne les âmes, l'onction qui pénètre les cœurs. Les églises toujours ouvertes, les offices variés, les solennités majestueuses, les processions, les calvaires, les crucifix, sont autant d'appels à la foi, et n'ont aucune liaison naturelle avec la superstition. On oublie que si le culte chrétien est essentiellement spirituel, s'il ne relève ni du temps, ni des lieux, ni de la forme, le christianisme s'est manifesté par le plus grand des signes visibles dans la personne de Jésus-Christ Dieu et homme. Rejeter l'intervention des sens, c'est revenir à cette illusion de l'orgueil qui croit pouvoir, par la seule force de la raison, remonter jusqu'au Dieu éternel, invisible, sans interprète et sans médiateur. »

Pendant un court séjour à Paris, il contemple d'un des points les plus élevés de la rue de Rivoli le vaste panorama, si beau jadis, et qu'assombrissent aujourd'hui de sinistres ruines.

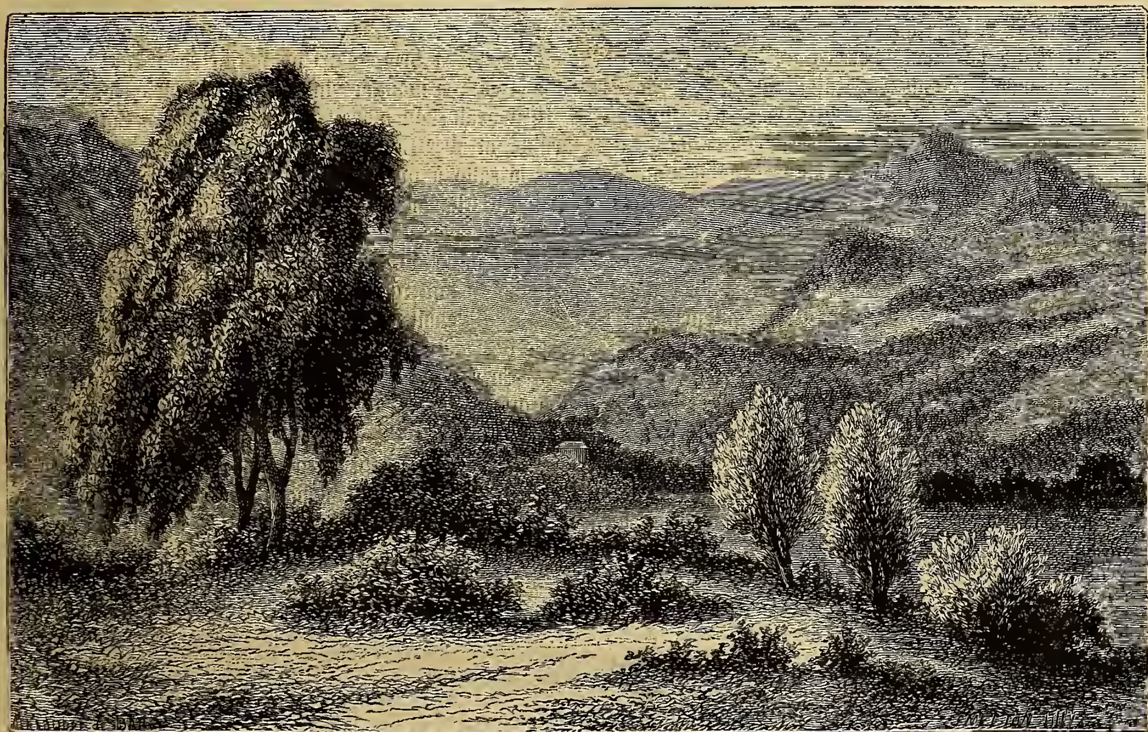
« Du haut de ces plombs, nous découvrions la masse imposante du palais, les parterres et les arbres du jardin formant au-dessous de nous une riche couche de verdure; les allées d'orangers entremêlés de groupes d'enfants joueurs, de promeneurs, de vieillards assis à l'aise, humant l'air chaud et paraissant heureux de vivre. A l'horizon brillait le dôme doré des Invalides; plus près, la rue, que ne noyait pas, comme à Londres, un épais nuage de brouillard et de fumée, profilait sa longue ligne de maisons blanches sur le ciel, un ciel d'or et de feu où descendait le soleil, non pas faible et terne, mais si resplendissant que son couchant ressemblait à la mort de César ou de Napoléon, génies puissamment doués pour le bien ou le mal, que l'ignorante humanité encense comme dieux ou comme démons. Ravis devant ce merveilleux spectacle, nous demeurions en extase, sans parole et sans voix, ne pouvant que subir la poétique beauté dont Paris est si plein! »

De retour en Angleterre, il y reprit l'œuvre qu'il pour-

(1) *Arnold's Life and Letters*, 2 vol. Arthur Stanley.

suivait avec amour, mais qui épuisait ses forces. Ses amis le comparaient à une flamme qui se consume en éclairant. Il rêvait de se retirer dans une maison qu'il avait achetée à Fox-How, dans la région des lacs. Il y passait ses vacances; il y avait transplanté, comme à Laneham et à Rugby, des rejetons du vieux saule qui existait à Scottwoods, dans le domaine de son père. Il y avait connu Wordsworth, et caressait l'espoir d'y achever ses travaux littéraires à l'ombre des arbres qu'il avait vus grandir, et d'y reposer près du poëte dans le cimetière de Grasmere. Ces vœux ne devaient pas être exaucés : sa vie, qui avait ses racines en Dieu, était mûre pour le ciel. A Rugby, le 12 juin 1842, il fut enlevé aux siens et à la famille d'adoption dont il était l'âme. Il n'avait que quarante-sept ans. Peu d'hommes ont laissé une trace plus lumineuse et des regrets aussi profonds, aussi ineffaçables. (¹)

« La loyauté, l'horreur du mensonge, l'amour de la justice, l'obéissance à la loi, l'affection pour les maîtres, le respect pour la religion, le respect de soi-même, la décence des mœurs, la dignité des manières, qui sont l'honneur des



Vue des dépendances et environs de Fox-How, dans le West-Moreland. — Dessin de A. de Bar.

bonnes éducations anglaises, sont dus, en grande partie, au caractère personnel du docteur Arnold (¹). La droiture de ses vues, la force de son âme, son influence puissante, sa piété, que personne autour de lui n'a jamais pu méconnaître ou mettre en doute, ont été les principales causes qui firent pénétrer ces améliorations dans beaucoup d'écoles anglaises. Il est beau de se survivre par le bien fait à son pays. »

(¹) *Rapport sur l'enseignement secondaire en Angleterre et en Écosse*, par MM. Demongeot et Montucci.

(¹) Voy. notre tome XXVII, 1859, p. 26, *le Docteur Arnold, souvenirs d'un écolier.*

ON DEMANDE UNE ORPHELINE.

NOUVELLE.

Suite. — V. p. 373, 382.

V. — NOUVEAUX ESSAIS.

On revit le lendemain dans les journaux de la localité l'annonce qui en avait disparu depuis huit jours : *On demande une orpheline*, etc. — Mme Loghouët ne voulut pas que Marguerite retombât dans la misère; elle aida la marraine, qui gagnait péniblement sa vie à coudre du linge, à monter un petit commerce de mercerie qui lui permît d'élever convenablement la petite fille; et nous devons dire que Marguerite, reconnaissante, n'eut désormais pas de plus grand plaisir que d'aller faire des visites à sa bienfaitrice, et qu'elle l'aima de tout son cœur lorsqu'on ne voulut plus lui imposer cette affection.

Il se passa deux mois avant qu'une seconde orpheline vînt prendre dans la maison de Mme Loghouët la place laissée vide par Marguerite. Les offres étaient fréquentes cependant; mais les deux vieillards se montraient difficiles. Une enfant était trop jeune, une autre trop âgée; une troisième n'était pas assez jolie, ou ne ressemblait pas du tout à la chère petite regrettée; ou bien on trouvait dans la famille quelque maladie ou quelque vice; bref, le notaire n'avait que des refus à transmettre.

Pendant ce temps-là, Catherine, grâce aux soins du docteur, qui s'intéressait de plus en plus à elle, se relevait comme une pauvre plante étiolée à qui l'on verse généreusement l'eau et la lumière. Elle pouvait se tenir assise plusieurs heures de suite sans fatigue; sa taille affaissée se redressait, et son teint blême s'éclairait par instants d'une furtive teinte rosée. Elle travaillait de toutes ses forces, épluchant les légumes, raccommodant du linge, rendant à Nanette une foule de petits services; et Nanette ne tarissait pas en éloges sur sa protégée.

Un beau jour, l'annonce disparut encore une fois des journaux de la localité, et une nouvelle petite fille fut installée dans la jolie chambre rose. Celle-ci avait cinq ans et venait de la campagne. Elle était grande et forte, blonde comme du lin, et son visage rouge et hâlé n'inquiéta pas Mme Loghouët : c'était l'effet du grand air et

du soleil, et sa nouvelle vie ne pouvait manquer de lui éclaircir le teint.

La pauvre grand'mère accueillit l'enfant avec le désir passionné de s'attacher à elle; mais ce désir ne tint pas contre les façons vulgaires de la petite fille. Quand Mme Loghouët la voyait se jeter gloutonnement sur la nourriture, manger avec ses doigts, monter sur les fauteuils avec ses souliers pleins de la boue qu'elle venait de rapporter du jardin, briser les joujoux chéris de Jeanne, user et abuser de toutes choses avec le sans-gêne d'un barbare arrivant en pays conquis, elle songeait à sa petite Jeanne, si délicate et si réservée, et elle éprouvait un sentiment de répulsion pour sa remplaçante.

Elle s'arma de patience et essaya de la civiliser et de l'instruire : l'enfant n'était pas intelligente, et, élevée dans la liberté de la campagne, elle ne voulait absolument pas accepter la servitude de la civilisation. Les leçons de lecture la faisaient bâiller, et elle n'aurait jamais appris l'alphabet sans l'aide de la patiente Catherine.

Celle-ci, qui assistait d'ordinaire aux leçons (Mme Loghouët les donnait dans le bosquet) eut bientôt fait de reconnaître les lettres; et, voulant épargner, s'il lui était possible, un peu de peine à sa bienfaitrice, elle prit à part l'écolière rebelle, et réussit en l'amusant à lui apprendre ces terribles lettres qui avaient fait passer déjà tant de mauvais moments à elle et à la vieille dame.

Mme Loghouët fut touchée de cette attention, et pour récompenser Catherine, elle lui enseigna à lire, et fut charmée de sa docilité, de son intelligence et de ses progrès. Elle ne la trouvait plus si laide et elle ne songeait pas à se plaindre de l'insuccès des démarches qu'on faisait pour retrouver son père.

Aidée de Catherine, elle continuait ses efforts pour apprivoiser sa petite sauvage, lorsqu'un jour le notaire vint lui proposer une orpheline très-intéressante, d'une famille distinguée, dont le père, ruiné par la faillite de son banquier, était mort de chagrin. Sa femme l'avait suivi de près; et la petite fille, habituée à une vie aisée, se trouvait dans la misère et n'avait plus d'autre asile que les Enfants-Trouvés. Mme Loghouët la fit venir, la trouva jolie, élégante, gracieuse, bien élevée, déjà fort instruite pour ses six ans, et se crut arrivée au port. Elle renvoya la petite paysanne aux parents éloignés à qui elle l'avait prise, en leur donnant une somme qui pût les aider à l'élever, et prit chez elle la jolie Cécile.

Cécile ne fit pas difficulté de se laisser appeler Jeanne. Mise au courant de la situation par Nanette, qui ne pouvait se priver de bavarder, elle comprit très-bien tout ce qui là dedans était à son avantage. Elle jugea, au mobilier, au jardin, à l'appartement, à la beauté des joujoux dont elle héritait, que M. et Mme Loghouët étaient plus riches que ses parents, et elle se réjouit d'être chez eux; mais quant à la reconnaissance, aux soins, à la tendresse qu'elle leur devait, elle n'y songeait guère, quoique Nanette ne se fît pas faute de lui en parler. Qui sait? peut-être lui en parlait-elle trop.

Pendant quelques jours, les deux vieillards furent très-heureux. Quand M. Loghouët rentrait, il était sûr de voir Cécile accourir au-devant de lui, le débarrasser de sa canne et de son chapeau, lui jeter les bras autour du cou en l'appelant grand-papa; le matin, dès qu'elle était habillée, — et jamais elle ne regimbait contre les soins de la femme de chambre, — elle venait lui demander comment il avait passé la nuit, avec toutes sortes de paroles flatteuses. Mme Loghouët était charmée de la grâce et de la beauté de cette petite fille, qui savait jouer sans salir sa robe ni défaire les nœuds de sa coiffure, et qui était toujours prête, à la première réquisition, à venir réciter aux visiteurs que recevait la vieille dame une fable de la Fontaine, à leur chanter une romance, ou à leur jouer quelques airs qu'elle savait sur le piano. Elle apprenait tout ce qu'on voulait, surtout ce qui pouvait la faire briller, et son intelligence était vraiment remarquable. Les dames que recevait Mme Loghouët n'avaient qu'une voix pour la complimenter, et ne tarissaient pas en éloges sur cette charmante enfant qui faisait si bien la révérence. Tout allait donc pour le mieux.

VI. — TOUT CE QUI RELUIT N'EST PAS OR.

Il se passa près de deux semaines avant que Mme Loghouët découvrît qu'il manquait quelque chose aux perfections de sa protégée. Une petite scène qui se passa dans la salle à manger vint la rendre soucieuse.

Il pleuvait; on n'avait pas pu descendre Catherine au jardin, et Mme Loghouët avait ordonné qu'on l'installât dans la salle à manger, où elle serait mieux que dans la cuisine. Catherine était donc là, assise près de la fenêtre, et essayait avec attention un nouveau point de broderie que la femme de chambre venait de lui montrer. Elle s'appliquait tant, qu'elle en devenait toute rouge; et Nanette, qui venait de temps en temps la voir, lui ôta l'ouvrage des mains.

— En voilà assez, Catherine, lui dit-elle; vous savez bien que le docteur vous a défendu de vous fatiguer. Reposez-vous.

— Je voudrais tant savoir broder, et faire de jolies choses pour Madame! répondit Catherine en soupirant.

— Une drôle d'ouvrière, qui ne peut pas travailler deux heures de suite! dit d'un ton dédaigneux la petite Cécile, qui étalait sur la table les pièces d'un jeu de constructions.

— Catherine n'est pas une ouvrière, répondit Nanette.

— Ah! eh bien, qu'est-ce qu'elle fait ici, alors?

Nanette ne demandait pas mieux que de le raconter. Cécile ne la laissa pas achever son récit.

— Je comprends, je comprends, dit-elle; Catherine est une pauvresse qui est ici par charité.

— Et vous donc! s'écria Nanette indignée. Elle allait continuer; Catherine l'arrêta :

— Chut, Nanette! si Madame vous entendait, cela lui ferait de la peine.

Mais, par les portes ouvertes, Mme Loghouët avait entendu, et elle apparut soudain dans la salle à manger. Cécile devint pourpre.

— Ma chère petite, dit Mme Loghouët, Catherine n'est pas une pauvresse : c'est une enfant que je garde en attendant que son père vienne la chercher, et j'entends que personne ne lui parle comme tu viens de le faire. N'oublie pas cela.

Et, toute émue de l'air triste de Catherine, elle se pencha vers elle et la baisa au front. Catherine se redressa avec joie sous cette caresse.

— Oh! Madame! que je vous aime! lui dit-elle.

Si Mme Loghouët eût analysé ses sentiments, elle se fût dit à ce moment-là : — Moi aussi, je t'aime.

Cécile baissa la tête et ne dit rien. Un instant après, une visite arriva; on fit appeler la petite fille au salon, et elle déploya encore plus de grâce que de coutume dans l'exhibition de ses petits talents. Toute la journée, elle redoubla de gentillesse et de prévenances, et Mme Loghouët, un instant troublée, finit par se dire : — Elle cherche à réparer sa faute, elle a bon cœur.

Avait-elle bon cœur? On aurait pu le croire en la voyant apporter en grande pompe à Catherine une bonne part de son dessert, — qu'on ne manquait pas de lui remplacer

quand elle revenait à table. — Mais on ne l'aurait pas cru du tout, si l'on avait remarqué les regards haineux qu'elle jetait à la pauvre infirme, si l'on avait entendu les paroles blessantes qu'elle lui disait à toutes les fois qu'elle se trouvait seule avec elle, assurée qu'elle était que Catherine ne s'en plaindrait pas.

Une circonstance survint, qui aurait pu les rapprocher : Cécile eut la rougeole. Quand sa fièvre fut passée, elle commença à s'ennuyer ; et Cécile n'avait pas l'ennui commode. Elle voulait se lever, lire, faire ouvrir les fenêtres, toutes choses absolument défendues ; et Mme Loghouët ne savait qu'inventer pour la distraire ; elle n'avait pas la force de lire haut, et c'était pourtant ce que la malade réclamait sans cesse : elle avait renoncé à lire elle-même depuis que le docteur avait affirmé que ses yeux resteraient rouges si elle les fatiguait. La pauvre grand'mère, à bout d'inventions, traversait tristement la salle à manger pour aller fouiller dans ses tiroirs, à la recherche de quelque chose de nouveau, lorsqu'elle s'entendit appeler :

— Madame ! Madame, s'il vous plaît ! disait Catherine d'une voix timide.

Mme Loghouët se retourna et regarda.

Catherine lui tendait une grande feuille de carton sur laquelle elle avait rangé tout un mobilier en miniature : des chaises, des tables, des armoires, des lits, des tabourets ; le tout fait avec des cartes taillées, collées et cousues ensemble avec une adresse merveilleuse.

— Madame, est-ce que cela n'amuserait pas la petite demoiselle, ces petites choses-là ?

— Je pense que si, ma bonne Catherine ; je vais les lui donner de ta part. Je te remercie.

— Mais, Madame, si j'allais en faire d'autres auprès de son lit ? Peut-être que cela l'amuserait encore plus ?

Mme Loghouët hésitait.

— Tu n'aurais qu'à prendre la rougeole, ma pauvre fille...

— Oh ! cela ne fait rien ; vous n'avez pas peur de la prendre, vous, ni le médecin non plus. Laissez-moi y aller, je vous en prie, Madame ! je crois que je l'ai eue quand j'étais petite, d'ailleurs.

Mme Loghouët finit par céder, et cette rougeole lui fournit l'occasion de faire plus ample connaissance avec Catherine. Elle admira sa patience, sa douceur inaltérable devant les caprices et les boutades de Cécile, les jolies inventions qu'elle faisait pour l'amuser ; elle remarqua le charme de sa voix et l'intelligence avec laquelle elle lisait des contes à la malade. « Je ne croyais pas, se disait-elle, que Catherine fût capable de lire si couramment. » Elle eut le mot de l'énigme en trouvant Catherine très-occupée un matin à étudier, en suivant les mots du doigt, l'histoire qu'elle devait lire à Cécile dans la journée. « Quelle bonne petite âme ! pensa-t-elle, et quel malheur qu'elle soit laide et infirme ! » Elle ne pouvait se dissimuler que Cécile n'avait ni douceur ni patience, et que sa merveilleuse facilité pour apprendre lui servait plutôt à briller qu'à se faire aimer : son esprit n'avait point de cœur.

En adoptant cette enfant, Mme Loghouët avait cherché une consolation, et elle avait seulement trouvé une occupation ; elle ne se sentait pas consolée. A chaque instant une comparaison se faisait dans son esprit entre la Jeanne d'aujourd'hui et la Jeanne d'autrefois, et après chaque comparaison, le cœur de la pauvre grand'mère se rejetait avec plus d'amour et de regret vers la chère petite morte. Elle avait voulu une enfant aussi semblable que possible à celle qu'elle avait perdue ; elle aurait voulu pouvoir s'y tromper, et confondre, dans sa tendresse, la seconde avec la première. Mais elle avait beau mettre à Cécile les vêtements de Jeanne, relever ses boucles blondes avec les rubans qui avaient retenu les cheveux de l'autre, lui donner sa place partout, l'appeler des mêmes noms, lui prodiguer les mêmes caresses, elle ne pouvait réussir à s'attacher à elle ; il lui semblait même par moments qu'elle ne l'aimait pas du tout. La tristesse l'envahissait de nouveau ; elle restait morne et silencieuse, au grand déplaisir de Cécile, qui voulait continuellement être amusée, et qui lui disait alors d'un ton impérieux : « Grand'mère, pourquoi est-ce que tu ne ris pas ? Je ne veux pas qu'on joue avec moi sans rire. » La pauvre grand'mère soupirait, et tâchait de se prêter davantage aux jeux de l'enfant. Dans ces moments-là, si elle regardait Catherine, elle était sûre de trouver les doux yeux de l'infirme attachés sur elle avec une expression de pitié tendre et respectueuse.

Elle ne put s'empêcher d'être de l'avis de Nanette, un jour qu'elle entendit celle-ci dire à la femme de chambre, qui lui demandait si on avait des nouvelles du père de Catherine : « Ah ! la chère créature du bon Dieu ! elle ne fait pas de bruit, et elle reste toute la journée à la même place ; mais c'est égal, il y aura un fameux vide dans la maison le jour où elle s'en ira. Sa mère a eu de la chance de mourir la première ; car il me semble que quand on perd une enfant comme celle-là, on n'a plus qu'à mourir de chagrin. » *La fin à une prochaine livraison.*

PARTIES DE LA TERRE INCONNUES.

L'étendue de la surface inconnue de notre globe vers le pôle sud est telle qu'un éminent géographe [1] a pu écrire :

« La lune pourrait y tomber sans toucher aux régions de la planète déjà visitées. »

Mais les mers polaires ne sont pas les seuls espaces terrestres qui n'aient pas encore été explorés. Ainsi, en Asie, il reste à étudier diverses parties méridionales de l'Arabie, du Thibet oriental et de l'extrême Orient sibérien. En Afrique, la part de ce que l'on connaît est de beaucoup inférieure à celle qu'on ne connaît pas. On a encore à explorer l'Afrique centrale équatoriale du lac Tsad au lac de Tanganyika et du bassin du Bahr-el-Ghazal à celui de l'Ogooué, ainsi que certaines parties du pays des Gallas, c'est-à-dire environ deux cent cinquante mille lieues géographiques carrées. En Amérique, on ne connaît, sauf les côtes, ni ce qu'on appelle l'Amérique arctique, ni le Labrador septentrional, ni le territoire d'Alaska, ni l'intérieur et le nord du Groënland, etc. L'intérieur de la Tasmanie, de la Nouvelle-Zélande, de la Nouvelle-Guinée, l'Australie intérieure occidentale, sont en blanc sur nos cartes. On voit que, comme le dit très-bien M. Malte-Brun, il reste encore un vaste champ à l'activité des explorateurs et des géographes de l'avenir.

VENTILATION.

Quand on stationne peu de temps dans une salle où sont réunies un grand nombre de personnes, on ne peut pas s'apercevoir tout d'abord de l'altération de l'air ; mais si on se transporte aux orifices d'écoulement de l'air vicié, les effets produits par cette altération se font immédiatement sentir, ainsi que le témoignent les faits suivants :

Pendant une épidémie de choléra, une commission fut chargée d'examiner la composition de l'air d'une salle de l'hôpital Lariboisière ; la ventilation de cette salle fut opérée par une cheminée d'appel, et des prises d'air furent

[1] Élisée Reclus, *Nouvelle géographie universelle.*

faites en vue des analyses nécessaires. Les chimistes qui étaient chargés de ce travail [1], tous exercés à tolérer sans souffrance les vapeurs les plus intenses des laboratoires, ne pouvaient pas soutenir l'action de ces émanations, et en étaient immédiatement suffoqués.

Dans une salle de bal, un des pompiers de service chargé de veiller au danger d'incendie était obligé de se tenir au haut du plafond, dans le passage par lequel se faisait la sortie de l'air vicié de la salle ; or, aucun de ces hommes ne pouvait respirer cette atmosphère pendant plus d'une demi-heure : des vertiges, des nausées, suivis de syncopes, survenaient dans cet espace de temps.

On a eu occasion de s'occuper de la circulation de l'air dans la salle des députés, et on a reconnu que l'air au plafond était insupportable ; les métaux se sulfuraient rapidement, et les hommes ne pouvaient pas y séjourner sans inconvénient grave.

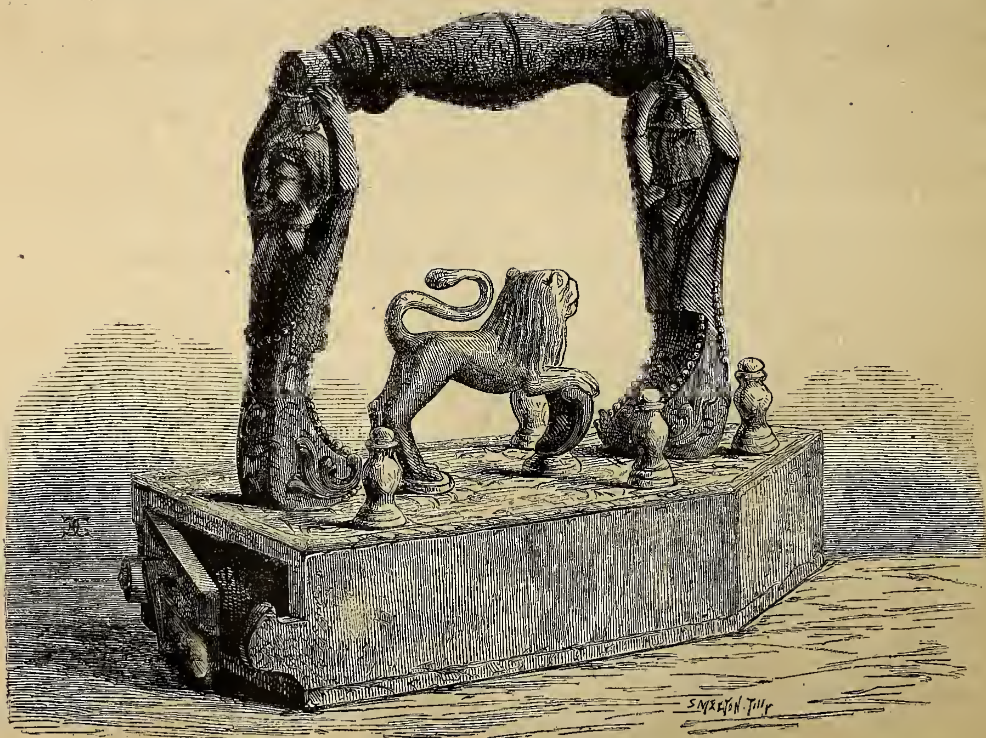
A une certaine époque, on avait essayé pour certaines écoles une disposition particulière de ventilation qui paraissait satisfaisante. L'air frais entrait largement par une des extrémités de la salle, et la sortie se faisait par un orifice placé à l'autre extrémité, au-dessus et à peu de distance de la tête de l'institutrice. Or, on s'aperçut bientôt que toutes les maîtresses d'école devenaient malades ; elles avaient des accidents nerveux très-prononcés, tombaient dans un grand état d'anémie et étaient obligées de suspendre leur service. On reconnut la cause de ces désordres, et avec la suppression du système de ventilation ces accidents cessèrent.

Tous les faits réunis sur ce sujet amènent à cette même conclusion : l'air des agglomérations nombreuses d'êtres humains est vicié. Il contient, entre autres corps, des ammoniaques composées de nature dangereuse, des acides divers, et notamment celui qui donne une odeur toute spéciale aux oiseaux. Cet air est un composé très-complexe qui exerce sur la santé des effets préjudiciables ; ces effets, plus sensibles lorsqu'il s'agit de réunions d'enfants que pour les réunions d'hommes faits, deviennent bien plus marquants encore quand on prend l'air des crèches ou des réunions d'enfants en bas âge. On peut donc dire que les exigences de la ventilation croissent en raison inverse de l'âge des individus réunis dans des espaces clos.

Les procédés employés pour la ventilation des édifices sont très-divers, mais ils se rangent, jusqu'à présent, dans deux classes distinctes : tantôt on refoule l'air pur dans les lieux qu'il faut aérer, tantôt, en le laissant entrer librement, on évacue par une cheminée ou un fourneau d'appel l'air qui a traversé la salle en emportant les émanations qui le vicient. Ces deux méthodes ont été l'objet de grands développements, d'applications importantes, et il est très-désirable de voir mettre en lumière tout ce qui a été fait dans nos grands édifices pour arriver à une solution convenable. C'est le moyen le plus sûr de faire avancer cette science importante. [1]

FER A REPASSER FLAMAND
DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

Ce fer à repasser, d'une ornementation très-originale, en cuivre et en fer, rappelle les beaux travaux de dinanderie que produisaient autrefois les Flandres ; les figures qui le décorent ne sont pas sans analogie avec celles de l'Orient, et paraissent, au premier aspect, copiées sur un de ces



Fer à repasser flamand du dix-septième siècle. (Collection de M. Achille Jubinal.) — Dessin d'Édouard Garnier.

objets que les Hollandais rapportaient de leurs fréquents voyages à Java.

Ces fers, dont on se sert encore, mais très-rarement, dans quelques pays, notamment en Alsace, ne se mettaient pas, comme ceux d'aujourd'hui, devant le feu : ils se chauffaient au moyen d'un morceau de fonte rougie que l'on plaçait dans l'intérieur; le linge ne courait pas le risque d'être roussi ou brûlé.

On retrouve encore quelques-uns de ces fers avec des gravures et des inscriptions indiquant leur date et le nom de leur possesseur.

[1] MM. Dumas, Pelouze, Pasteur, Henri Sainte-Claire Deville.

[1] *Bulletin de la Société pour l'encouragement de l'industrie nationale ;* juillet 1875.

LE RÉMOULEUR DE DABO.



Le Rémouleur de Dabo, souvenir d'Alsace. — Composition et dessin de Théophile Schuler.

Le père Rad, le rémouleur de Dabo, est arrivé avec sa charge d'outils à repasser. Le voilà installé à son poste, à cheval sur sa planche, devant sa grande meule de pierre. Le ruisseau qui est chargé de la mouiller gambade et murmure au-dessous de lui; mais il faut quelqu'un pour mettre la roue en mouvement, et le père Rad regarde avec inquiétude du côté du village : « Durst! Durst! Ce maudit Durst se sera encore arrêté en route. On a beau se lever matin, les cabaretiers sont encore levés les premiers, et ils aimeraient mieux ouvrir leur porte en bonnet de nuit que de manquer l'occasion de tenter les buveurs. J'entends d'ici ce vieux serpent de Bierman : — Mon brave Durst, comment ça va-t-il, ce matin? Un petit verre pour vous donner du cœur à l'ouvrage, n'est-ce pas? Ce sera tout de suite fait, vous ne serez point en retard. — Oui, et après le petit verre, il en faut un autre, jusqu'à ce que la bouteille y passe; et Durst ne vient pas, et ma meule ne tourne pas. Durst! arriveras-tu à la fin, paresseux? »

C'était en vain que le père Rad se lamentait; l'écho du grand rocher surmonté d'une chapelle qui bornait l'horizon lui répétait, comme pour le narguer : Durst! Durst! et Durst ne venait point.

Tout à coup, un groupe d'enfants déboucha de l'unique rue du village, et une demi-douzaine de petites voix saluèrent le rémouleur : — Bonjour, père Rad! Voulez-vous me repasser mon couteau, père Rad? Avez-vous fait beaucoup d'ouvrage ce matin, père Rad?

Le vieux rémouleur haussa les épaules : — Je n'ai rien fait, et je ne pourrai rien faire aujourd'hui, si cela continue. Voilà pourtant des faux qui sont pressées : s'il vient de l'orage, les foins seront perdus, et on dira que c'est ma faute. Et le fermier du Moulin-Blanc, qui m'a apporté ses faucilles, parce qu'il ne pourra pas revenir d'ici la moisson, et qu'il ne veut pas donner ses outils au rémouleur de chez lui, qu'est-ce qu'il dira? Tout cela pour ce drôle de Durst, qui reste à boire au lieu de venir tourner la meule.

Les enfants s'approchèrent, un peu intimidés par la mauvaise humeur du père Rad, qui était si gai d'habitude, et qui leur chantait de vieilles chansons pour les faire rire.

Un petit audacieux mit la main sur la grande poignée. — Est-ce bien dur à tourner? demanda une grande fille d'humeur serviable. — Voyons si c'est dur! s'écrièrent les autres. Et voilà tous les enfants à l'œuvre : on s'arc-boute sur ses pieds, on roidit ses bras; les grands tirent, les petits poussent; le père Rad ne peut s'empêcher de rire. Voilà la meule en mouvement! l'eau du ruisseau commence à rejaillir; les enfants jettent un cri de triomphe : — Allez, père Rad, repassez les outils; nous sommes forts, nous tournons la meule aussi bien que Durst!

Le père Rad est content. Ah ! les bons petits ouvriers ! dit-il ; et il prend une lame qu'il applique contre la meule. La roue tourne ; au choc de la pierre et de l'acier des étincelles jaillissent ; la lame devient brillante et acérée. La voilà prête ; à une autre, maintenant. Les enfants sont en nage, mais ils ne se plaignent pas de la fatigue. Ne les plaignez pas non plus ; tout est dans l'idée qu'on se fait des choses, et il ne manque pas dans le monde de plaisirs plus fatigants, plus dangereux, plus malsains, que celui qu'ils prennent en ce moment. D'ailleurs ils se sentent utiles, et il n'y a pas de plus grand plaisir que celui-là.

Le père Rad s'arrête : — Vous devez en avoir assez? dit-il à ses petits aides. — Non, non, allez toujours ; ça tourne tout seul, maintenant. — Très-bien ! Vous me direz ce que je vous dois. Qu'est-ce que vous voulez pour votre peine? — Vous repasserez nos couteaux, dit un petit garçon. — Vous nous chanterez la chanson du rémouleur, dit une petite fille. Et toutes les voix reprennent en chœur : — Oui ! Oui ! chantez-nous la chanson du rémouleur !

Le père Rad devient sérieux : — La chanson du rémouleur, c'est une belle chanson, et elle est vieille, allez. Je l'ai apprise de mon père, qui la tenait de mon grand-père, et ainsi de suite jusqu'au premier rémouleur, qui l'a inventée ; attendez que je prenne cette hache, car on ne peut chanter cette chanson-là qu'en travaillant.

La roue tourne, la hache glisse en faisant bzzzz ! les étincelles jaillissent, et le père Rad chante la chanson du rémouleur :

« Tourne, ma belle meule, tourne, et rends le fil au tranchant du fer ; car tous les outils s'émoussent et s'ébrèchent à l'usage ; aucun n'arrive à son dernier jour tel qu'il était sorti des mains de l'ouvrier. Les œuvres de l'homme ont sans cesse besoin qu'on les répare, jusqu'à ce qu'enfin le temps les détruise ; il n'y a que Dieu dont les œuvres sont immortelles.

» Tourne, ma belle meule ! aiguise la faux qui doit trancher l'herbe des prés. Puisque nous faisons des animaux nos serviteurs, et qu'ils sont obligés de travailler pour nous au lieu de chercher librement leur nourriture, il est bien juste que nous leur préparions leur provision d'hiver. Quand la neige couvrira les prairies, le bœuf de labour et la bonne vache laitière mangeront le fourrage à l'abri du froid.

» Tourne, ma belle meule, et aiguise la hache du charpentier ! Tourne, et affile le ciseau du tailleur de pierre et la scie du menuisier. Des ouvriers diligents manieront les bons outils, et ils élèveront les habitations où vivent les hommes ; des palais pour les grands de la terre, des chaumières pour les petits. Dieu les bénisse tous ! Qu'il donne aux riches la charité ; aux pauvres, le courage et l'amour du travail.

» Tourne, ma belle meule, et aiguise le soc de la charrue ! Tourne, et aiguise la faucille du moissonneur ! La charrue creusera les sillons bénis ; la faucille coupera le beau blé mûr qu'on assemble en gerbes dorées. C'est Dieu qui a donné le blé aux hommes ; c'est Dieu qui envoie la pluie qui le fait croître, et le soleil qui le mûrit. Que les hommes ne rompent jamais le pain sans remercier Dieu, et sans mettre de côté la part du pauvre ; car la charité envers nos frères est la seule monnaie dont nous puissions payer nos dettes envers notre Père qui est aux cieux.

» Arrête-toi, ma bonne meule ; cesse de tourner, refuse-toi à cette besogne impie ! C'est le sabre des combats qui te présente sa lame émoussée ; ne te prête pas à son œuvre meurtrière. Tourne pour la vie, pour l'activité et le travail ; ne tourne pas pour la destruction et la mort. Et puisse, un jour, tout le fer que la haine et les batailles volent au travail pacifique rentrer dans la forge ardente pour en ressortir sous une plus noble forme, et ne plus servir qu'aux œuvres de la paix féconde et bénie de Dieu ! »

VERRERIES.

On compte en France environ 200 établissements de verrerie fabriquant pour 100 millions de produits, employant 28 à 30 000 ouvriers adultes, 9 à 10 000 enfants, et distribuant en salaires 40 000 000 de francs qui nourrissent 85 à 100 000 individus.

MAXIMILIEN-JOSEPH ET LE GARDEUR D'OIES.

ANECDOTE.

Un jour d'été, le roi Maximilien-Joseph de Bavière était assis, lisant, dans son parc de Tegernsee. La chaleur était si grande, et l'endroit si solitaire et si tranquille, que, sentant ses yeux se fermer, il plaça son livre sur le banc et s'endormit. Mais, se réveillant quelque temps après, il résolut de chasser le sommeil en marchant.

Le sentier dans lequel il s'était engagé aboutissait à de riantes prairies, qui allaient gentiment en pente vers une vaste pièce d'eau, à laquelle on avait donné le nom de « lac. » Mais, lorsqu'il fut arrivé là, il se souvint que son livre était resté sur le banc. Il serait fâcheux, pensa-t-il, que ce livre fût perdu. Cependant, il ne se souciait point de rebrousser chemin. Il se mit à regarder autour de lui, et ne vit qu'un jeune gars, âgé d'une douzaine d'années, qui gardait un troupeau d'oies.

— Eh ! mon ami, dit-il, en s'approchant de ce dernier, sur le banc du parc, sous le grand tilleul, tu trouveras un livre que j'ai oublié, va le chercher, je te donnerai un florin.

L'enfant, ne connaissant pas le roi, fixa ses grands yeux bleus avec méfiance sur le beau monsieur qui lui offrait un florin pour un si petit service.

Il lui sembla suspect.

— Je ne suis pas un fou, répondit-il en tournant le dos au prince.

— Mais pourquoi penses-tu que je veuille me moquer de toi? répondit Maximilien en souriant.

— Parce que vous m'offrez un florin pour une bagatelle ; on n'a pas l'argent si aisément. Je crois que vous êtes un de ceux-là, « du château là au bout », dit-il en montrant du doigt la résidence royale, dont les élégantes tourelles apparaissaient à travers les éclaircies des arbres du parc.

— Et si j'étais un de ceux auxquels tu penses, qu'importe?... Tiens, voilà le florin d'avance ; et maintenant cours vite ; va chercher mon livre.

Un éclair de joie illumina le front candide du petit paysan, lorsqu'il sentit la pièce d'or dans ses mains. Le pauvre enfant ! il n'en recevait pas autant de son maître au bout d'une année pour avoir gardé ses oies. Et cependant il hésitait.

— Eh bien ! qu'attends-tu?

L'enfant ôta son bonnet de coton et se gratta derrière l'oreille.

— Je voudrais bien le faire, murmura-t-il en tremblotant, mais je n'ose. Si les paysans devaient jamais savoir que j'ai abandonné mes oies, ils me chasseraient, et je n'aurais plus de pain.

— Petit sot ! j'aurai soin d'elles pendant ton absence, dit le roi.

— Vous ! dit le gamin, en regardant l'étranger des pieds à la tête. Ah ! vous m'avez bien l'air de savoir comment on garde les oies ! Si elles venaient à s'enfuir dans

les champs, j'aurais plus d'amende à payer que je ne gagne en une année. Voyez-vous cette oie avec sa tête noire, qui appartient à Ludwig, c'est une *bête d'animal;* c'est un oiseau déserteur, un vrai vaurien; si je m'en allais, il *voudrait se donner des airs.* Non, non, je ne puis pas...

Le roi réprima avec peine un éclat de rire, et, prenant un air grave :

— Pourquoi, dit-il, ne pourrais-je pas bien conduire un troupeau d'oies, lorsque je réussis à conduire des hommes?

— Vous faites cela, vous? répliqua le pâtre, examinant plus attentivement le roi. Ah! maintenant, je parie que vous êtes le nouveau maître d'école; mais les écoliers sont plus faciles à surveiller que les oies.

— Cela se peut; mais dépêche-toi, va chercher mon livre. Je réponds de tout ce qui peut arriver. Je payerai l'amende si le maître du champ est mécontent de toi.

Ces dernières paroles tranquillisèrent le petit gardeur d'oies. Il recommanda au roi de bien veiller sur l'oie de Ludwig, un beau grand jars au plumage noir, qui se trouvait toujours à la tête du troupeau ailé. Puis, ayant pris son fouet en main, le petit garçon courut aussi vite que ses jambes le lui permettaient. Mais il s'arrêta presque aussitôt, et revint sur ses pas.

— Eh bien, qu'y a-t-il de nouveau? demanda Maximilien.

— Faites claquer le fouet, ordonna l'enfant.

Le roi obéit, toutefois sans faire retentir l'instrument de correction.

— Je gage que vous ne pourriez pas le faire claquer! s'écria le pâtre. Voilà un beau maître d'école, qui veut garder des oies, et qui ne sait pas comment faire claquer un fouet!

Et disant cela, il le lui arracha des mains et lui montra comment il devait s'en servir.

Le roi ne savait comment tenir son sérieux plus longtemps; cependant il reçut les leçons avec la plus grande gravité; et lorsqu'il fut capable de faire claquer le fouet passablement, le jeune paysan le pria d'en faire bon usage et partit à fond de train, tandis que le roi riait à cœur joie.

Mais les sujets ailés du monarque ne restèrent pas longtemps sans s'apercevoir qu'ils n'étaient plus sous la surveillance de leur jeune maître. L'oie à la tête noire tendit bientôt le cou, et fit entendre par trois fois un sonore « quack! quack! » Tout le troupeau répondit à l'appel, ouvrit les ailes, et, semblable à un tourbillon de plumes soulevé par un ouragan, la plus grande partie s'éparpilla dans les riches pâturages qui bordaient le lac.

Le roi criait, mais en vain; il essayait de faire claquer le fouet, mais il y perdait sa peine; il courait à droite, puis à gauche, et ne faisait que hâter la fuite des retardataires. Baigné de sueur et n'en pouvant plus de rire, il s'assit au pied de l'arbre qui servait de trône à son rival en gouvernement, et laissa les oiseaux faire à leur guise.

Pendant ce temps, le jeune pâtre, ayant trouvé le livre, revenait joyeusement; mais bien grand fut son désappointement lorsqu'il arriva auprès de son royal substitut, et qu'il vit la triste aventure.

— Ne vous l'avais-je pas bien dit que vous n'y compreniez rien? s'écria-t-il avec désespoir. Je ne pourrai jamais les rassembler moi seul; allons, aidez-moi.

Puis, après avoir enseigné au roi comment il devait appeler, étendre et agiter les bras, il courut après les oies qui étaient déjà loin.

Le bon roi fit de son mieux, et après bien des courses ils parvinrent à réunir le troupeau révolté. Jusque-là, le jeune villageois n'avait guère fait de reproches à son négligent mandataire.

— Non, jamais plus, dit-il, je ne confierai mon fouet à un homme tel que vous. Si le roi lui-même essayait de me faire abandonner mon troupeau, je refuserais son argent.

Toute chose qui est digne d'être faite mérite d'être bien faite ; les occupations les plus communes demandent du soin et une certaine pratique. (1)

INSTRUCTION.

L'œuvre la plus nécessaire en notre temps pour détruire les préjugés et les antipathies de classes est de mettre les livres et l'instruction à la disposition de ceux qui veulent s'instruire. Il n'y a pas de plus grand apaisement que la lumière. On dit que les demi-lumières sont plus dangereuses que l'ignorance; je n'en sais rien; mais alors j'en conclus qu'il faut plus de lumières encore; tout ce qui instruit étend l'esprit, guérit les préjugés, fait mieux comprendre la nature des choses et ses limites infranchissables.

En éclairant les esprits par la connaissance de l'histoire, en les charmant par de beaux ouvrages d'imagination, en leur fournissant de bons écrits de morale sans emphase et sans platitude, on guérit évidemment ou l'on diminue beaucoup d'irritations sourdes et irréfléchies nées de l'ignorance, et de désirs vides et creux d'une imagination enflammée. (2)

SUR LA PRUDENCE.

J'ai vu dans ma vie plus d'affaires perdues par la finesse que par l'imprudence. Je contemple, sur le grand théâtre du monde, ou sur le théâtre de société, ces grands héros de la dissimulation : en vérité, je ne voudrais pas de leur succès, pas plus que de leur moralité. Je fais consister la prudence, ou *ma* prudence, bien moins dans l'art de cacher ses pensées que dans celui de nettoyer son cœur, de manière à n'y laisser aucun sentiment qui puisse perdre à se montrer. — Si vous veniez à toucher ma poche par hasard, je n'en serais nullement inquiet, car vous ne sentiriez que mon mouchoir, ma lorgnette et mon portefeuille : si je portais un poignard ou un pistolet, il en serait autrement. Je tiens donc mes poches nettes, et je les tourne volontiers. (3)

LA TINAJA.

Le docte Vicente Salvá définit ainsi cet ustensile de ménage : « La *tinaja* est un grand vaisseau de terre cuite et parfois vitrifiée, qui, à partir de son origine, va en augmentant et en développant sa capacité de façon à former un renflement, lequel se rétrécit peu à peu jusqu'à son embouchure, dont la dimension est plus restreinte. »

Si nous nous en rapportons à un autre écrivain espagnol, plus vieux de deux siècles, les tinajas, par leur forme bien connue, répondent exactement aux grands vases de terre que les anciens connaissaient sous des noms divers (*dolium*, *cadus*, etc.). Leur aspect n'a guère varié. Ce sont de vastes jarres destinées à conserver l'eau, l'huile, le vin, et parfois des grains de diverses espèces. En consultant Pline, nous verrons que ces poteries se confectionnaient en telle quantité uniquement dans la ville de Sagonte, que douze cents ouvriers étaient occupés jour-

(1) Nous avons un proverbe qui dit à peu près de même : « A chacun son métier, et les vaches seront bien gardées »; ce qui ne signifie pas que nous soyons tous incapables d'apprendre plus d'un métier; mais la moralité de cette petite anecdote est très-bonne.

(2) Paul Janet, *De l'union des classes*, discours prononcé à la Bibliothèque populaire de Versailles.

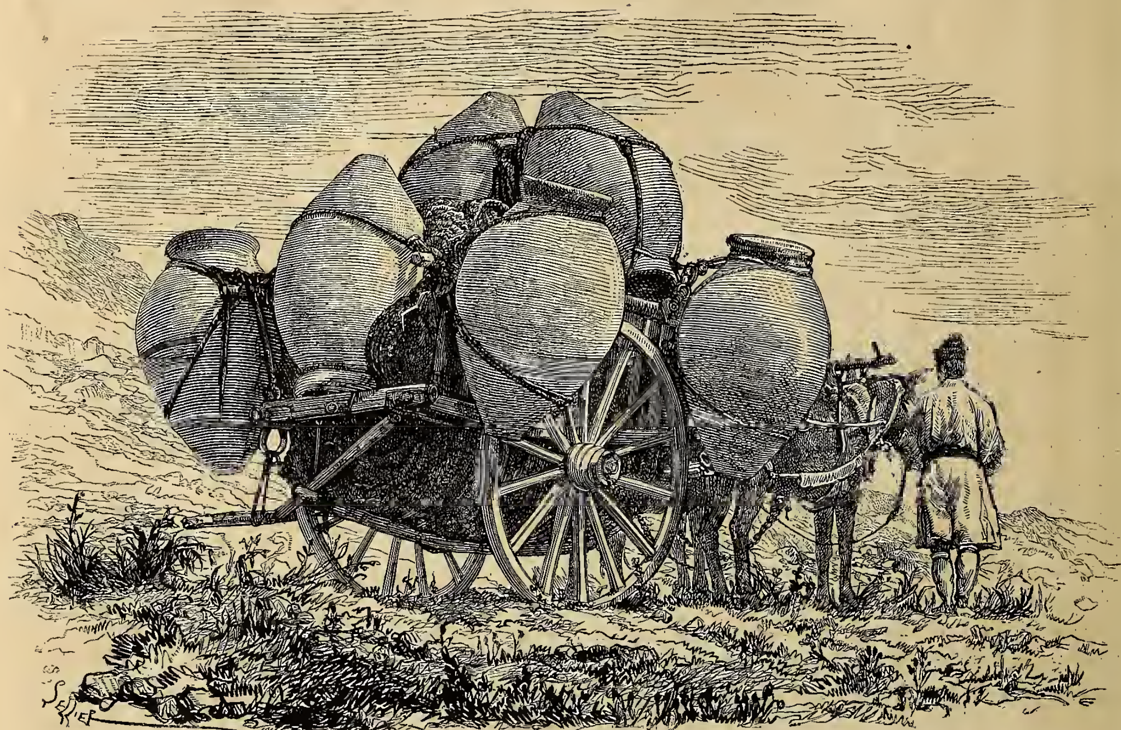
(3) Fragment d'une lettre de Joseph de Maistre.

nellement à ce genre d'exploitation de la terre ollaire, si répandue dans toute l'Espagne.

Voulons-nous voir reculer encore ce genre de fabrication? Ouvrons Winckelmann : il nous apprend que ce n'était pas un tonneau qui servait d'habitation à Diogène, mais bien une tinaja ébréchée [1], à l'ouverture de laquelle le philosophe cynique lançait d'amers quolibets à la foule, qui s'en amusait sans se corriger. Cette étrange habitation était désignée en Grèce sous le nom de *pithos*.

La France n'est pas dépourvue de ce genre de poteries; dans les Pyrénées et surtout en Auvergne, on en fabrique en assez grand nombre, mais on leur donne le nom vulgaire de cuviers, et elles servent en effet à couler la lessive.

Les tinajas sont beaucoup plus grandes, et il y en a de telles, au dire du baron Percy, l'ancien médecin en chef de l'armée, qu'elles ne mesurent pas moins de quatre mètres de haut sur deux mètres de diamètre [1]. On conçoit



Espagne. — Charrette chargée de *tinajas* ou cuves en terre.— Dessin de Sellier.

dès lors ce que dit un autre voyageur, que les efforts réunis de vingt hommes soient nécessaires pour les tirer du four bâti pour leur cuisson.

Grâce au baron Taylor, il n'est pas nécessaire d'aller en Espagne pour prendre une idée exacte de ces poteries; la tinaja dont il a enrichi le Musée céramique de Sèvres est un spécimen fort satisfaisant des dimensions auxquelles cet ustensile peut parvenir, lorsque le fabricant n'exagère point ses formes. Ce vase, sur lequel nous possédons les renseignements les plus exacts, mesure 3m.18 de hauteur sur un diamètre de 1m.62. Sa capacité lui permet de contenir 4 197 litres de liquide; il a été fabriqué avec une terre d'un blanc jaunâtre. Notre Musée est en possession de cette jarre depuis 1839; elle a été rapportée de Séville avec une autre tinaja de la même dimension. [2]

Les *koupchines* de l'Arménie sont semblables par leur forme aux tinajas; elles servent à contenir du vin; mais on a remarqué depuis longtemps combien l'usage des fûts leur est préférable. Il y a deux siècles environ, les barriques, dont on expédie du Nord en Andalousie les bois démontés, étaient beaucoup plus rares en Espagne qu'elles ne le sont aujourd'hui : Mme d'Aulnoy fut frappée, durant son séjour dans la capitale, de l'inconvénient des vases de terre pour la conservation du vin de première qualité. « Quant au vin, dit-elle, il ne me semble point bon; ce n'est pas de ce pays-ci que l'on boit l'excellent vin d'Espagne, il vient de l'Andalousie et des îles Canaries; encore faut-il qu'il passe la mer pour prendre cette force et cette douceur qui le rend bon. A Madrid, il est assez fort, et même un peu trop, mais il n'a pas le goût agréable. Ajoutez à cela qu'on le met dans des peaux de bouc qui sont apprêtées, et il sent toujours la poix ou le brûlé. Je ne suis pas surprise que les hommes fassent si peu de débauches avec une telle liqueur. On en vend pour si peu d'argent que l'on en veut, pour un double ou pour deux; mais celui qui se débite ainsi aux pauvres gens devient encore plus mauvais, parce qu'on le laisse dans de grandes terrines de terre tout le jour à l'air, et l'on en prend là pour ceux qui en veulent. Il s'aigrit et sent si fort, qu'en passant devant ces sortes de cabarets l'odeur en fait mal à la tête. » [2]

Le *tinajon* est en quelque sorte une demi-tinaja dans laquelle on recueille les eaux de pluie. Un voyageur fait allusion sans doute à l'un de ces vases qu'il rencontra sur la route d'Antequera, et qu'il trouva enfoncé à six pieds en terre. On le destinait à recevoir la provision d'eau des maisons voisines, parce qu'il avait la vertu de la conserver fraîche durant les plus fortes chaleurs. [3]

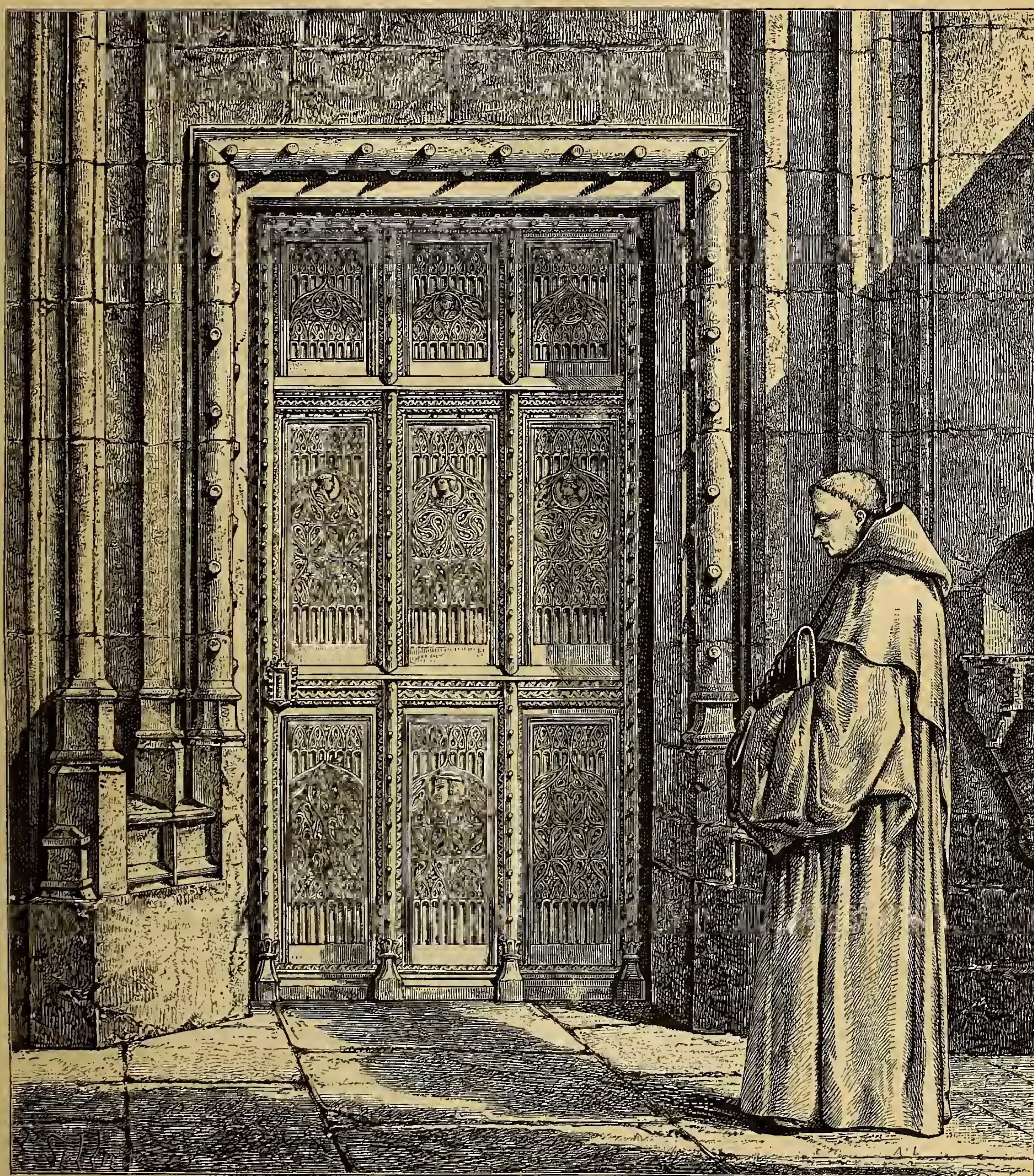
Certaines *tinajuelas* sont garnies d'anses, auxquelles on donne une forme élégante et dont on trouve de charmants spécimens dans le livre de M. Marryat; nous signalons particulièrement celle de la collection d'Auldjo.

[1] Voy. t. XVI, 1848, p. 88.
[2] Voy. t. XVI, 1848, p. 257.

[1] Marryat, *Histoire des poteries, faïences*, etc. Paris, 1866, 2 vol. in-8, avec fig.
[2] *Relation du voyage d'Espagne, contenant une description exacte du païs, des meurs* (sic), *des coutumes*, etc., etc. La Haye, 1715, 3 vol. in-18, t. III, p. 157.
[3] *Esquisses sur l'Espagne*, trad. par Levrault. Paris, 1830, in-8.

L'ABBAYE DE TAMIÉ,

PRÈS DE FAVERGES (HAUTE-SAVOIE).



Porte de l'église de l'abbaye de Tamié ([1]). — D'après un dessin d'un religieux de l'abbaye.

Tamié est le nom que l'on donne depuis une époque très-reculée à une gorge étroite située sur la chaîne secondaire des Alpes Pennines, entre Faverges, Albertville et Grésy ([2]).

Ce défilé, qui s'étend sur une lieue de longueur, était couvert au moyen âge de forêts épaisses, au milieu desquelles serpentait un chemin presque impraticable. Les neiges s'y amoncelaient l'hiver; la tourmente y régnait une partie de l'année. Cependant le col de Tamié était très-fréquenté à cause des relations commerciales de Genève avec le Piémont, et du mauvais état de la route qui conduisait à la ville de l'Hôpital. Toutefois, il n'était pas sans danger de la suivre : le peuple l'appelait le *Coupe-Gorge*, parce que, durant la belle saison, ce lieu sauvage devenait un repaire de voleurs qu'attirait l'espoir de riches aubaines. Le comte Amédée III fit pratiquer des éclaircies dans l'épaisseur de la forêt; la route fut alors rendue praticable, et on pendit quelques brigands aux arbres qui la bordaient.

Dans la première moitié du douzième siècle, vers 1132, saint Pierre de Tarentaise et les seigneurs de Chevron avaient fondé au milieu de ce désert un monastère de l'ordre de Cîteaux.

Il fallait tout créer dans ce vallon resserré et sauvage,

([1]) Cette porte, en chêne, s'ouvre sur un angle du cloître. Un des anciens possesseurs de l'édifice a eu la malheureuse idée de la faire peindre en noir.

([2]) Dans les plus anciens titres, Tamié est toujours appelé *Stamedei*, et quelques auteurs ont prétendu que ce nom est une contraction des deux mots *sancti Amedæi*, qui rappelaient un ancien édifice religieux dédié à saint Amédée. Mais il paraît plus naturel de chercher l'étymologie dans la position de Tamié, situé entre deux montagnes, aux limites de quatre anciennes provinces (la Savoie, le Genévois, la Tarentaise et la Maurienne). *Stat medium* (situé au milieu) serait ainsi l'origine du nom latin de Tamié.

où l'on ne trouvait pas même un abri contre l'inclémence des saisons. On y appela d'abord quelques religieux et on les mit sous la direction d'un jeune homme qui avait fait à Bonnevaux l'apprentissage de la vie monastique; d'autres frères vinrent se joindre à eux et complétèrent le nombre de douze fixé par saint Benoît pour la fondation d'une abbaye.

Les premières constructions de Tamié furent sans doute formées de branches d'arbres, comme ces cabanes de bûcherons que l'on rencontre dans l'épaisseur des forêts. Les Cisterciens n'avaient pour vaisselle que des vases en terre cuite et des tasses de bois. Leurs ornements sacerdotaux étaient de lin ou de futaine; ils creusaient leurs stalles dans des troncs d'arbres. Ils portaient une tunique de grosse laine blanche, recouverte d'un long scapulaire noir et serrée d'une ceinture de cuir; les vêtements des frères convers étaient de couleur brune; l'abstinence d'aliments gras était perpétuelle; ils ne vivaient que de racines et de légumes cuits à l'eau et au sel. Leur couche consistait en un grabat où ils se jetaient tout habillés; ils observaient rigoureusement le silence et partageaient leur temps entre la prière et le travail des mains. En un mot, ils réalisaient dans toute sa sévérité le type monastique dont saint Benoît a tracé les caractères dans ses Constitutions.

Les donations faites à Tamié de 1132 à la fin du douzième siècle par les comtes de Genévois, le prince de Graisivaudan, les Dauphins de Viennois, les évêques des diocèses voisins et autres, enrichirent rapidement l'abbaye de Tamié.

Le vallon de Tamié ne tarda pas à se transformer. Il était couvert de bois dans sa plus grande étendue. Un torrent en traversait la partie inférieure; mais les eaux, n'ayant pas un libre cours, avaient transformé en marais la moitié de ce bassin et produisaient des éboulements aux endroits où la pente était trop rapide. Les Cisterciens abattirent les bois inutiles, tracèrent des routes et pratiquèrent des canaux dans les bas-fonds. Les sources découlant des forêts et les eaux pluviales se concentrèrent dans des étangs dont un seul subsiste encore.

Les religieux comptaient dans leurs rangs quelques membres des illustres familles de la contrée : Louis et Godefroi de Mercury, Amédée de Gémilly et Hugues de Montmélian, avaient échangé la cotte de mailles contre la bure de Cîteaux, et l'épée contre la bêche. Ces jeunes seigneurs fendaient du bois, transportaient de la terre sur les rochers stériles, creusaient des tranchées ou élevaient des constructions au milieu du plus rigoureux silence. Quand le temps de la moisson arrivait, ils sciaient eux-mêmes leurs blés. Voici comment on a décrit les travaux de défrichement des Cisterciens (¹) :

« L'abbé, tenant une croix de bois d'une main et de l'autre un bénitier, précédait les travailleurs. Arrivé au milieu des broussailles, il y plantait la croix, comme pour prendre possession de cette terre vierge au nom de Jésus-Christ. Il faisait tout alentour une aspersion d'eau bénite; puis, s'armant de la cognée, il abattait quelques arbustes; ensuite tous les moines se mettaient à l'œuvre, et ils ouvraient une clairière qui leur servait de centre et de point de départ.

» Les moines essarteurs étaient divisés en trois sections : les coupeurs (*incisores*), qui faisaient tomber les arbres sous les coups de la hache; les extirpateurs (*extirpatores*), occupés à déraciner les souches; les brûleurs (*incentores*), qui réunissaient tous les débris pour les livrer aux flammes, armés de fourgons ou longues perches (*furgones*), avec lesquels ils soulevaient les tisons pour rallumer le feu. »

Grâce à cette ardeur de travail et aux libéralités croissantes de ses protecteurs, le monastère devint un domaine de plus en plus considérable. Il eut non-seulement des métairies, des granges, des moulins, des pressoirs, mais aussi des fonderies. Le droit de pâturage accordé à l'abbaye dès sa fondation, et qui s'étendait sur une grande partie de la Savoie, permit à Tamié d'élever une quantité considérable de bêtes à cornes, de mulets et de pourceaux. Pendant la belle saison, ces animaux étaient parqués sur les hautes montagnes, et on les vendait à l'automne. Les produits des porcheries de Tamié avaient surtout acquis en Savoie et en France une grande réputation.

On a dit que le douzième siècle avait été l'âge d'or pour l'ordre de Cîteaux (¹) : on y observait avec ferveur la règle de saint Benoît, et les moines n'avaient rien tant à cœur que de passer leur vie dans l'obscurité, appliqués seulement à la prière et au travail des mains. Les religieux restaient absolument étrangers aux affaires du siècle. Mais, insensiblement, à cette simplicité primitive succédèrent un amour du bien-être et des vues ambitieuses qui menacèrent le monastère de décadence et de ruine.

Les abbés se mêlèrent aux intrigues politiques, et plusieurs d'entre eux ne menèrent qu'une vie mondaine. On en cite, pour exemple, Jacques-François de Chevron, qui, à la fin du quinzième siècle, cessa absolument de résider au monastère; il en confia l'administration à Guillaume Royer, professeur de droit et chanoine de Tarentaise. Pendant une partie de l'année, Jacques-François habitait Turin ou Chambéry; au retour de la belle saison, il venait s'installer dans une maison de plaisance appelée la Tour ou la Maison-Forte et située sur la paroisse de Plancherine. Les gens du pays, que scandalisait la vie peu édifiante de l'abbé, avaient donné à sa résidence le nom de *Tour-Gaillarde*. On n'avait rien épargné pour faire de la villa de Plancherine une charmante demeure. On y admirait une chapelle somptueusement décorée et des appartements meublés avec un luxe princier. Des aqueducs amenaient d'une grande distance l'eau nécessaire pour desservir la maison et former plusieurs bassins où se jouaient des cygnes. Une longue allée de charmes côtoyait un jardin toujours fourni des plantes les plus rares. Du haut de la terrasse, la vue s'étendait sur la combe de Savoie, et les Alpes aux neiges éternelles formaient le fond de ce délicieux paysage. Plancherine était le rendez-vous de tous les gentilshommes du pays. A l'époque de la chasse et des vendanges, on n'entendait dans la vallée qu'aboiements de meutes, fanfares et chants des joyeux invités de l'abbé.

Au reste, la papauté elle-même s'était montrée d'une grande indulgence : Alexandre VII, Sixte IV, avaient donné au chapitre général et aux abbés de l'ordre le pouvoir de dispenser les religieux de l'abstinence de la viande, selon leur conscience et pendant tout le temps que la nécessité l'exigerait. Il en résulta une confusion générale. Quelques abbés rigides ne tenaient aucun compte de la permission, d'autres poussaient la condescendance à l'extrême.

Les disputes entre les religieux devinrent si fréquentes, que le chapitre de 1485 rendit une ordonnance en vertu de laquelle, dans tous les monastères, on servirait de la viande trois fois par semaine à un seul repas, les dimanches, mardis et jeudis, mais dans un lieu séparé du réfectoire ordinaire.

C'est ainsi que l'ordre de Cîteaux, fondé pour mettre en pratique dans toute son étendue la règle de saint Benoît, en abandonna successivement les points essentiels : le travail des mains, les veilles, et l'abstinence de tout aliment gras.

Cet état de choses dura jusqu'au dix-septième siècle, lors de la réforme connue sous le nom de l'Étroite-Obser-

(¹) Dubois, *Histoire de l'abbaye de Morimond*.

(¹) D. le Nain, *Essai sur l'ordre de Cîteaux*.

vance, et qu'un certain nombre de monastères cisterciens affiliés à Clairvaux formèrent en 1618.

Mais la réforme ne fut complète qu'en l'année 1677, où la réforme de la Trappe fut établie à Tamié. M. de Rancé écrivait, le 8 octobre 1683, à l'un des religieux : « Je vous avoue que je regarde Tamié comme la Trappe, et que je vois ce que vous faites en ce pays-là comme si vous le faisiez ici. »

A cette époque, la plupart des anciennes constructions de l'abbaye tombaient en ruine. La voûte de l'église était effondrée sur plusieurs points. L'abbé de Somont dom Cornuty et son frère formèrent le projet de bâtir une nouvelle abbaye. On vivait « dans un pays et dans un temps d'une désolation presque infinie », ainsi que M. de Rancé le marquait dans ses lettres. Ces obstacles n'arrêtèrent point les réformateurs. Les religieux se mirent eux-mêmes à extraire ou tailler des blocs de pierre, à creuser les fondations, à servir les maçons. Malgré les malheurs de la guerre qui avait régné six ans entre la France et la Savoie, les lieux réguliers et l'église furent achevés en 1698.

Voici quelles étaient, en 1701, les possessions de l'abbaye : dix-neuf granges, des vignes formant une étendue d'environ 590 fosserées, des moulins rendant ensemble 142 quartes de froment ou méteil et 75 florins d'argent.

Les montagnes d'Udrison, du haut de Seytenex, d'Orgeval et du Haut-du-Four, étaient comprises dans l'enceinte du territoire qui lui appartenait.

L'abbaye touchait chaque année de ses différentes possessions un revenu de 5 073 florins en argent [1], outre du vin et des denrées de tout genre en nature; elle jouissait en outre du droit de pâturage sur un grand nombre de communes.

Les caves de l'abbaye renfermaient deux cents charges de vin, et ses greniers cent quartes de froment. Au cellier de Tournon, il y avait cent quarante charges de vin, huit grandes cuves de chêne cerclées en fer, trente-neuf tonneaux tenant six charges pour la plupart, et deux grands pressoirs.

En 1710, un illustre savant, dom Martène, bénédictin de Saint-Maur, vint en Savoie. On lit dans la relation de son voyage : « Il est impossible de voir les religieux sans être touché de leur modestie et de leur recueillement. Cette modestie passe aux domestiques, qui gardent également le silence, se voient, et font leurs ouvrages sans se parler. Les hôtes y sont reçus avec toute la charité et la propreté possible; mais leur appartement est séparé de celui des religieux, qui ne peuvent avoir de communication avec eux.

» La grande retraite des religieux de Tamié n'empêche pas qu'ils n'aient une bibliothèque. Nous y trouvâmes même des manuscrits parmi lesqnels il y a un ouvrage de Pierre Abailard. Leur chartrier est le plus propre et le mieux arrangé que j'aie vu. Nous vîmes dans la sacristie une main de saint Pierre de Tarentaise, ses habits pontificaux et un morceau de la vraie croix. L'abbaye de Tamié est l'unique du diocèse, qui est très-petit. »

Dans la nuit du 2 au 3 août 1756, à deux heures moins un quart et peu de temps avant que la communauté se levât pour chanter matines, la foudre tomba avec un éclat épouvantabe sur l'abbaye de Tamié, et l'ébranla jusque dans ses fondements; le plomb des vitres se fondit, les cloches et les horloges furent brisées en partie et jetées au loin avec violence. Tous les lieux réguliers, le cloître, l'infirmerie, le noviciat surtout, éprouvèrent les atteintes de ce terrible phénomène.

En 1762, l'abbé Bourbon s'appliqua à mettre par écrit les usages particuliers de Tamié et à dresser le plan de vie de ses religieux conformément à la règle de saint Benoît et aux règlements de la Trappe. En voici le résumé, d'après un manuscrit du temps [2] :

Les religieux de Tamié mangent toujours en communauté dans un réfectoire où l'on fait la lecture pendant les repas, excepté les jours de jeûne à collation. Ils ont à dîner la soupe, deux portions, une mesure de vin telle que la prescrit la règle de saint Benoît, du fromage et du fruit. A souper, on leur donne deux portions, le vin et le dessert comme au dîner. Aux collations des jours de jeûne d'ordre, ils ont la moitié de la mesure ordinaire de vin, avec le fromage et le fruit aux collations des jeûnes d'Église, la moitié de la mesure de vin, et le pain seul.

Ils font toujours maigre et n'ont pour mets que les légumes et les racines qui croissent dans leur jardin. On ne leur sert que très-rarement du poisson. En cas de maladie, les religieux sont mis à l'infirmerie où, selon la règle, ils mangent de la viande jusqu'à ce que leur santé soit rétablie.

Ils gardent un rigoureux silence en tout temps et en tout lieu, soit entre eux, soit avec les séculiers. A moins d'une permission expresse qu'un supérieur peut accorder pour de justes causes, il n'est permis à personne de parler, si ce n'est en présence de l'abbé et des supérieurs, ou des présidents établis pour veiller à la conservation de la régularité.

La pauvreté étant l'un des points essentiels de la vie monastique, ils ne reçoivent ni ne donnent quoi que ce soit sans l'agrément des supérieurs, qui ont soin de pourvoir chaque religieux des choses nécessaires.

Outre les jeûnes commandés par l'Église, ils jeûnent deux fois par semaine depuis la Pentecôte jusqu'au 14 septembre, c'est-à-dire le mercredi et le vendredi, et tous les jours depuis le 14 septembre jusqu'au carême, à l'exception des dimanches et du jour de Noël.

Ils couchent tout vêtus, afin d'être prêts pour les matines au premier coup de cloche. Ils n'usent jamais de linge, soit pour leurs habits, soit dans leur lit, mais à l'infirmerie on permet aux malades d'avoir des draps de toile et des chemises. Ils ne portent point de lumière dans leur cellule.

Ils se lèvent régulièrement tous les jours à deux heures après minuit pour aller aux matines, qui, en y comprenant la méditation, durent ordinairement deux heures, et les jours de fête et dimanches deux heures et demie.

Les dimanches et fêtes, depuis le 14 septembre jusqu'à Pâques, ils se lèvent à une heure après minuit; alors il leur est permis de se recoucher après matines jusqu'à cinq heures et demie. On dit ensuite prime, puis une messe conventuelle à laquelle toute la communauté assiste. A l'issue de la messe, on se rend au chapitre, où on lit le martyrologe, la règle et les constitutions de l'ordre. Après les prières accoutumées, le supérieur fait ordinairement quelque instruction et reprend ce qu'il y a de répréhensible dans la conduite de ses subordonnés. Le reste du temps jusqu'à huit heures et demie est employé à la prière et à dire les messes.

Depuis Pâques jusqu'au 14 septembre, les religieux peuvent se recoucher tous les jours jusqu'à prime; mais depuis le 14 septembre jusqu'à Pâques, cet intervalle doit être employé à la prière, à la méditation ou à des lectures pieuses. Les jours de fête, depuis Pâques jusqu'au 14 septembre, le chapitre se tient immédiatement après prime. Le supérieur distribue ensuite le travail, qui dure jusqu'à sept heures et demie; alors les prêtres vont dire leurs messes jusqu'à ce que tierce sonne.

Le travail du soir se donne en carême à deux heures, et

[1] Environ 10 000 francs en monnaie actuelle.

[2] Archives de Tamié.

en tout autre temps à une heure; il dure toujours une heure et demie. En été, pendant qu'on ramasse les foins et les blés, les religieux y travaillent jusqu'à quatre ou cinq heures; on leur donne un rafraîchissement à leur retour au monastère, ou même dans la campagne. Ils disent aussi vêpres au milieu des champs, ainsi que l'ordonne la règle; dans ce cas, il en reste toujours un certain nombre au monastère pour dire vêpres à l'église.

Excepté le temps du carême, les vêpres se disent toujours à quatre heures et sont précédées d'un quart d'heure de méditation, ce qui dure environ une heure et quart.

Le souper et la collation se sonnent à cinq heures.

Depuis Pâques jusqu'au 14 septembre, les religieux se rendent à six heures et demie au chapitre, où l'on fait la lecture publique pendant une demi-heure; ensuite on chante les complies qui sont suivies d'un quart d'heure de méditation, et on sonne la retraite à huit heures. Depuis le 14 septembre jusqu'à Pâques, on avance la lecture et les complies d'une heure.

La retraite sonnée, tous les religieux se retirent dans leurs cellules du dortoir, dont on ferme les portes; il n'est plus permis à personne d'en sortir, à moins que les officiers du monastère ne soient obligés de tenir compagnie aux étrangers ou de visiter les malades.



Enterrement d'un chartreux à l'abbaye de Tamié. — Dessin de Sellier, d'après une lithographie d'un religieux de l'abbaye.

Les dimanches après none, on tient la conférence, où les religieux s'édifient par des entretiens sur l'Évangile et autres sujets de piété. Elle dure environ une heure. Pour les jours de fête, on emploie à la lecture ou à la prière tout le temps qui n'est pas occupé par les offices.

Tous les quinze jours, les religieux ont, au lieu de travail, la promenade ou *spaciment*, depuis none jusqu'à vêpres. Ils peuvent alors se parler.

Dans ces règlements n'est pas comprise l'indication des travaux des trappistes de Tamié.

Ils cultivent les champs, défrichent, créent des prairies artificielles, et font les récoltes. Ils s'occupent particulièrement d'élever du bétail. A l'intérieur, tous les métiers utiles peuvent être exercés selon les besoins de la maison et l'aptitude des sujets, principalement la boulangerie, la couture, la cordonnerie, le charronnage, la forge, la menuiserie, la fabrication du fromage, etc.

Après les décrets de l'Assemblée nationale et l'occupation du territoire savoisien, les religieux durent abandonner le monastère. Le roi Charles-Félix en acheta les bâtiments et quelques terres en 1828.

Au mois d'octobre 1829, l'abbé Favre, supérieur des missionnaires de la Savoie, vint s'y installer avec trois prêtres. La donation du roi à cette petite communauté est du 15 juillet 1830. Neuf ans après, les missionnaires quittaient Tamié; l'archevêché de Chambéry en devint propriétaire en 1841.

Depuis 1842, on avait fait d'assez nombreuses tentatives pour introduire à Tamié une communauté religieuse. Après plusieurs années de négociations, les frères de la Sainte-Famille, dont la maison mère est à Belley (Ain), achetèrent l'abbaye et quelques-unes de ses dépendances. Au commencement du mois d'avril 1856, le frère Gabriel Taborin, supérieur de l'institut, accompagné du R. P. Auzone, aumônier, et de plusieurs religieux, prit possession de Tamié. Ils y établirent une école-pensionnat pour les jeunes gens et un noviciat pour la Sainte-Famille; le gouvernement sarde approuva ces deux institutions en 1858.

Enfin, les Trappistes de la Grâce-Dieu, au diocèse de Besançon, entrèrent en pourparlers avec les frères de la Sainte-Famille, et signèrent un contrat d'acquisition de ce monastère.

Seize religieux arrivèrent à Tamié le mardi 15 octobre 1861.

L'abbaye actuelle, spacieuse et bien distribuée, est alimentée par une source d'eau vive dont le réservoir principal est à plus de six cents mètres. Ses bâtiments se composent d'un vaste édifice à deux étages, avec une cour intérieure et des pavillons à chacun de ses angles. L'église occupe toute la longueur de la façade du côté de l'occident.



Vue générale de l'abbaye de Tamié et de ses dépendances. — Dessin de A. de Bar, d'après une lithographie d'un religieux de l'abbaye.

Le jardin, clos de murs et orné d'un bassin, est placé au midi dans une excellente position. Au-dessus de l'église s'étend un petit bois de sapins d'un effet très-pittoresque. De l'autre côté du chemin qui conduit à la porte d'entrée existe un étang artificiel, seul reste des nombreux travaux d'assainissement pratiqués par les anciens religieux. Faute de soins, les autres pièces d'eau se sont transformées en marais. Les moulins de Tamié sont établis non

loin de l'étang. Dans la même direction, mais plus près de l'abbaye, on trouve la ferme de Martignon, composée d'une petite maison de maître et d'une grange avec écurie. Les propriétés acquises par la nouvelle colonie, et dans lesquelles sont compris l'étang, les moulins et Martignon, forment une lisière presque continue de terrains entre le chemin qui les limite en bas et la forêt qui les couronne au-dessus.

LES MOTS ET LES PENSÉES.

Il faut enseigner les mots pour les pensées, et les pensées pour le cœur et la vie. Grégoire GIRARD.

ON DEMANDE UNE ORPHELINE.

NOUVELLE.

Fin. — Voy. p. 373, 382, 389.

VII. — QUI FINIT BIEN.

La rougeole était guérie, et Cécile avait continué à se faire amuser par Catherine et à abuser de sa complaisance. Un de ses jeux favoris consistait à se déguiser et à improviser une scène où elle jouait le premier rôle, et où Catherine lui donnait la réplique. Elle aimait surtout à représenter une reine, et se plaignait, un peu aigrement, de ce que Catherine ne pouvait marcher, et était par conséquent incapable de porter la queue de sa robe, ou de venir se prosterner devant son trône (un petit fauteuil qu'elle juchait sur une table).

Un jour donc qu'elle se promenait dans la chambre, coiffée d'un diadème de papier doré, posé sur un long voile de dentelle, vêtue d'un manteau de cour de son invention, et ornée de tous les oripeaux qu'elle avait pu rencontrer, Catherine l'appela, et la pria doucement de venir à elle.

— Votre jupe est trop longue, mademoiselle Jeanne, lui dit-elle; vous allez marcher dessus et tomber; venez que je la relève un peu.

— Tomber? C'est bon pour vous! répondit Cécile. Moi, je sais me tenir sur mes jambes.

Et elle essaya de courir avec tout son attirail, en retournant la tête en arrière pour voir quelle mine faisait Catherine. Mais elle n'eut pas fait trois pas que ses pieds s'embarrassèrent dans sa longue traîne : elle tomba. Elle se trouvait alors devant la cheminée où flambait un grand feu; son voile, entraîné par le courant d'air, alla effleurer le brasier..... en une seconde, il s'enflamma.

Catherine jeta un cri terrible, et, oubliant que, comme l'avait dit l'imprudente enfant, elle ne pouvait se tenir sur ses jambes, elle s'élança de sa chaise et vint rouler auprès de Cécile. Alors, pressant dans ses mains le voile en feu, étouffant sous ses propres vêtements la flamme qui dévorait déjà les fleurs et les légères étoffes dont Cécile avait composé sa parure de reine, elle lutta contre l'incendie jusqu'à ce qu'on vînt à leur secours. Puis elle s'évanouit.

Le docteur Dorny fut appelé. Après avoir vu Cécile, qui n'avait que de légères blessures, il fut conduit auprès de Catherine.

Quand il eut examiné les profondes brûlures qui couvraient ses mains, ses bras et sa poitrine; quand il eut interrogé son pouls et touché son front brûlant, il secoua la tête avec pitié.

— Je crains bien que nous ne la tirions pas de là, dit-il à Mme Loghouët, qui attendait son arrêt, presque aussi pâle qu'au lit de mort de sa petite Jeanne. Les brûlures sont déjà graves, et la peur, l'émotion, la chute, lui ont donné une fièvre des plus inquiétantes. Oh! ne me faites pas signe de me taire : elle ne m'entend pas, elle a le délire, et je redoute fort un transport au cerveau. Après tout, pour ce qui l'attend en ce monde, elle fera peut-être tout aussi bien de s'en aller.

— Docteur, sauvez-la! s'écria Mme Loghouët.

— Je ne demande pas mieux, mais il faut des soins de toutes les minutes. Vous allez installer près d'elle une garde qui ne la quittera ni jour, ni nuit...

— Moi, Monsieur! interrompit Nanette, qui pleurait au pied du lit.

— Et moi! dit la femme de chambre. Une garde n'aurait qu'à s'endormir. Nous la soignerons bien mieux à nous deux, pauvre agneau!

Elles auraient pu dire : à nous trois. Car Mme Loghouët fit transporter dans sa chambre le lit de la malade, et la veilla comme une mère pendant quinze longs jours où le docteur n'osa encourager aucun espoir. Et le jour où il dit d'un air satisfait : « Allons, cela va décidément mieux », la vieille dame fondit en larmes, et couvrit de baisers le front de Catherine étonnée, qui, trop faible encore pour parler, la remercia de son regard le plus reconnaissant.

. . . .

— Il paraît, ma chère femme, que cette pauvre fille a tout à fait gagné ton cœur? dit M. Loghouët, en entrant dans la chambre de sa femme, qui venait de remonter après avoir laissé les deux enfants sous la garde de Nanette dans le bosquet du jardin. C'était la première fois que Catherine y descendait depuis sa convalescence.

— Oui, tout à fait, répondit-elle. Vois-tu, si nous aimons nos enfants tels qu'ils sont, avec leurs défauts, c'est qu'ils sont nos enfants, qu'ils font partie de nous-mêmes, et que nous avons pris de tout temps envers eux l'habitude de l'indulgence. Mais un enfant qui n'est pas le nôtre ne peut pas trouver en nous cette indulgence; il faut qu'il gagne notre cœur, comme tu dis, à force de qualités; et c'est ce qu'a fait Catherine. Je me rappelle que je la trouvais laide autrefois; à présent je ne vois plus si elle l'est ou non. Je ne peux pas te dire combien je suis heureuse de sa guérison. Jusqu'à son infirmité qui contribue à me la faire aimer! Si on pouvait arriver à la faire marcher! Le docteur me le fait presque espérer. Il paraît que cette secousse a amené une crise favorable.

M. Loghouët souriait.

— Enfin, dit-il, j'espère que tu vas te reposer; car tu t'es plus fatiguée depuis six semaines que si tu avais eu à élever un enfant au maillot.

— Encore une raison, je crois, pour aimer ma pauvre Catherine : rien ne nous attache aux gens comme les peines qu'on prend pour eux.

— Et... l'autre?

— Jeanne? Elle devient un peu meilleure depuis que Catherine a failli mourir pour elle; cela l'a touchée.

— J'en suis presque fâché, car le notaire vient de m'écrire à son sujet... Voilà deux lettres que le facteur m'a remises en même temps; j'ai peur qu'elles ne t'affligent toutes les deux.

— Le père de Catherine est retrouvé! s'écria Mme Loghouët avec anxiété.

— Oui... mais il ne la reprendra pas. Il est mort en prison; il était condamné à plusieurs années de réclusion pour vol.

Mme Loghouët cacha sa tête dans ses mains.

— Pour l'autre, reprit M. Loghouët, elle est réclamée par un parent de sa mère qui avait disparu depuis plusieurs années et qu'on croyait mort. Il est revenu, et, ayant appris l'existence de cette petite, il a déclaré vouloir s'en charger, et il nous la fait redemander.

Mme Loghouët releva la tête.

— Qu'elle soit heureuse! dit-elle. Je n'étais pas assez gaie pour elle; elle sera mieux ailleurs que chez moi. Ma petite Jeanne est morte, et j'étais insensée de vouloir la faire revivre. Il faut garder un culte aux morts et ne pas chercher à les remplacer; ce serait une manière de les oublier. Ne me plains pas, je ne regrette pas Cécile. Catherine me reste, je lui parlerai de Jeanne : ce sera ma part de bonheur.

— Mais tu oublies... son père... tu voulais une enfant d'une famille irréprochable.

— Ah! oui! c'est encore une leçon que Dieu me donne... Quels que soient les crimes d'un père, crois-tu que Dieu n'ouvre pas le ciel à ses enfants? Et je voulais me montrer plus sévère que lui.

. . . .

Catherine a maintenant quinze ans. On l'a soignée, menée aux eaux; elle se porte bien et marche avec des béquilles. Le docteur Dorny espère qu'un jour viendra où elle pourra s'en passer. Elle a appris la mort de son père, mais elle ne saura jamais où il est mort. Mme Loghouët n'est pas consolée; elle n'a pas oublié sa petite Jeanne, mais ce souvenir a perdu son amertume, et sa tristesse a disparu peu à peu sous l'influence des soins et de la tendresse reconnaissante de Catherine. Le docteur vient souvent surveiller sa malade, qu'il s'est juré de guérir tout à fait; et quand il voit les deux vieillards heureux auprès de Catherine, qu'ils aiment comme leur enfant, il hoche la tête d'un air content, et il murmure à l'oreille de M. Loghouët :

— Ne vous avais-je pas dit que celle-là était une âme?

ÉCOLES SPÉCIALES DE LAITERIE

EN DANEMARK.

Ces écoles ont été fondées depuis dix ans dans le Jutland et dans les îles danoises. Il en existe six en Danemark; elles sont toutes prospères.

Voici les notes d'un voyageur français ([1]) qui a visité l'une de ces institutions :

L'école, dit-il, est située dans l'île de Seelande, à une douzaine de kilomètres de la station de Taastrupp, sur le chemin de fer de Copenhague à Corsoer. — Elle porte le nom de *Thüne landbrugs Skole* (École agricole de Thüne).

Elle a été fondée, en 1865, par M. Valentiner, l'un des agronomes les plus distingués du Danemark.

Le directeur de l'école exploite une cinquantaine d'hectares; il a une jolie vacherie de 20 bêtes, et à côté de lui se trouve une ferme qui n'a pas moins de 130 à 140 vaches laitières de la race d'Angeln, que l'Exposition universelle de 1856 a fait connaître aux éleveurs français.

Le directeur a, pour le seconder, sa femme et trois professeurs.

L'enseignement comprend deux sections d'élèves.

Du 1er septembre au 1er novembre, l'établissement ne comprend que des filles.

Du 15 novembre au 1er août, les filles sont remplacées par des garçons. Les filles payent 35 écus danois pour leur pension; c'est environ 90 francs pour deux mois, ou 45 fr. par mois. Elles sont tenues de se pourvoir d'effets de literie et du linge personnel. Moyennant cette pension, elles sont logées, nourries, chauffées, blanchies, éclairées. Elles reçoivent une excellente instruction professionnelle.

Au moment de ma visite, j'ai trouvé, dans cet établissement, soixante-deux belles et vigoureuses jeunes filles, toutes ayant une tenue propre et montrant tous les caractères de l'aisance et du bonheur; le directeur m'a assuré qu'elles étaient toutes des filles de propriétaires ou fermiers exploitants de la classe des paysans aisés.

L'instruction est théorique et pratique.

Les élèves arrivent avec une bonne instruction primaire; elles ont de quinze à dix-huit ans. On leur donne deux à trois heures de leçon sur l'histoire de la Scandinavie; on développe en elles l'amour du pays; on excite les sentiments élevés et patriotiques. Elles ont, en outre, un cours de calcul, de comptabilité, de laiterie, d'histoire naturelle; on leur donne des notions de physiologie sur la vache laitière, sur le fonctionnement des glandes mammaires, sur l'alimentation des vaches; on cherche, en les instruisant, à exciter leur curiosité et à les intéresser aux choses de l'agriculture.

La comptabilité qu'on leur apprend est simple : c'est surtout la tenue des livres de la laiterie et du ménage qu'on leur enseigne. Toutes tiennent leurs livres d'après les faits de chaque jour; c'est là une excellente méthode d'enseignement de la comptabilité.

Dans l'après-midi, la couture elle-même n'est pas négligée; enfin on exerce les élèves au chant en leur faisant répéter des airs religieux et patriotiques.

La plus grande partie des matinées est occupée aux travaux pratiques.

Les jeunes filles sont, à cet effet, distribuées, à tour de rôle, dans tous les services de la laiterie, de la vacherie et du ménage.

Quatre séries de trois jeunes filles reçoivent, chacune, 100 litres de lait écrémé à transformer en fromage.

Huit d'entre elles sont à la baratte, quatre président au lavage du beurre; les autres écrément, font la traite des vaches, procèdent au lavage des ustensiles, préparent la présure, en quatre jours; une jeune fille passe par tous les services.

Le travail journalier se fait ainsi sur 4 à 500 litres de lait en moyenne; les opérations sont, d'ailleurs, notées et expliquées avec soin. — Tous les meilleurs procédés sont signalés, et l'établissement est pourvu du matériel le plus perfectionné et d'une excellente installation.

La laiterie comprend :

1° Le lavoir, avec deux chaudières pour eau chaude, et des robinets pour eau froide;

2° Le compartiment aux manipulations; on y trouve la baratte mue par un manége à cheval placé à côté, la presse à fromage, et une bascule pour peser le lait, le beurre et le fromage, à l'entrée ou à la sortie;

3° Le caveau au beurre : c'est là qu'on le conserve;

4° Le caveau où on dépose le lait destiné à l'écrémage;

5° La chambre où se mettent les fromages.

Les jeunes filles couchent dans deux dortoirs d'une propreté parfaite.

Elles mangent dans un réfectoire. La salle d'étude, comme celle des cours, est très-claire; les murs en sont garnis de cartes et de tableaux d'enseignement.

Les garçons qui succèdent aux filles, et qui restent à l'école du 15 novembre au 1er août suivant, reçoivent un enseignement plus développé, qui se rapproche beaucoup de celui de nos écoles régionales. Les jeunes gens qui le suivent, tous fils de paysans cultivateurs à leur aise, arrivent avec un bon fonds d'instruction; ils ne sont admis qu'autant qu'ils ont passé une année au moins, après leur sortie de l'école primaire, dans une école dite de perfectionnement.

Dans ces hautes écoles, fondées par les particuliers, par les sociétés et encouragées par l'État, les jeunes gens reçoivent un complément d'instruction primaire; ils apprennent l'histoire, la géographie, la géométrie, les lan-

([1]) M. Tisserand, membre du conseil de la Société d'encouragement pour l'industrie nationale.

gues vivantes, les sciences naturelles, et les éléments de physique.

Il y a une centaine de ces écoles en Danemark; les jeunes gens les fréquentent de l'âge de quatorze à quinze ans : le Danemark leur doit d'avoir l'instruction la meilleure et la plus étendue qu'on puisse trouver dans aucun pays : aussi figure-t-il, avec la Suède, à la tête des pays où l'instruction primaire est le plus développée.

L'école de laiterie de Thüne reçoit, chaque année, 40 élèves ; ceux-ci ne font guère qu'une à deux heures de pratique, mais ils assistent à tous les travaux ; par contre, ils ont quatre heures de cours par jour. Le prix de la pension est de 35 francs par mois, blanchissage non compris. Laboratoires, collections, herbiers, rien ne manque à ces jeunes gens ; on leur fait faire, chaque semaine, des excursions dans la campagne et des études dans le laboratoire : aussi quittent-ils l'établissement avec une instruction étendue et solide, et un grand amour pour la vie et les occupations des champs.

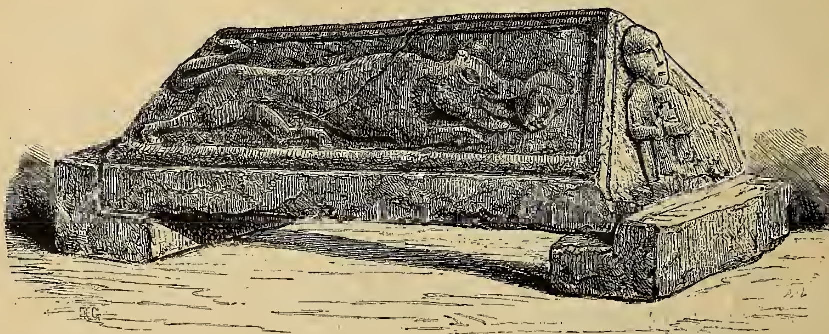
La Norvége et la Suède sont entrées dans la même voie depuis quelques années. Ces deux pays ont fait venir des professeurs du Danemark et fondé, à l'instar de l'École de Thüne, plusieurs écoles ou laiteries modèles pour les jeunes filles et les garçons. Parmi ces établissements, nous citerons l'école de Haddorp (Ostrogothie), fondée il y a cinq ans, et l'école de laiterie de Bergqvara (province de Smaaland).

Indépendamment de ces écoles spéciales, il y a quatorze ou quinze laiteries modèles subventionnées par l'État et les gouvernements provinciaux, à charge de recevoir trois ou quatre paysannes ou jeunes garçons pour les instruire dans l'art de fabriquer le beurre et le fromage.

Les pays scandinaves n'ont qu'à s'applaudir des résultats de ces créations : on s'applique à les développer ; l'industrie beurrière leur doit d'avoir réalisé de très-grands progrès.

MUSÉE DE COPENHAGUE.

On conserve au Musée de Copenhague une pierre sculptée du onzième siècle, trouvée à Kjerte, en Fionie. Cette tombe est de forme prismatique ou triangulaire imitant un



Pierre tumulaire du onzième siècle trouvée à Kjerte, en Fionie. — Dessin d'Édouard Garnier.

toit. Nous reproduisons l'un de ses rudes bas-reliefs, dont la symbolique est ainsi expliquée dans le livret du Musée : Le lion, portant dans sa gueule une tête d'homme, rappelle le verset de saint Pierre apôtre : « Le diable votre ennemi tourne autour de vous comme un lion rugissant, cherchant qui il pourra dévorer. » Un autre bas-relief représente un homme (sans doute le défunt) combattant un centaure, emblème du mal, tandis que saint Michel emporte



Fonts baptismaux du onzième siècle trouvés à Vendsyssel, en Jutland. — Dessin d'Édouard Garnier.

au ciel l'âme délivrée. Aux extrémités du tombeau, on voit une figurine qui est celle d'un ange tenant d'une main une croix et de l'autre le monogramme du Christ. (1)

On remarque, dans le même musée, des fonts baptismaux en granit trouvés à Vendsyssel en Jutland. Cette rude ornementation d'une pierre difficile à travailler remonte également au onzième siècle. « La partie intérieure porte en relief une figure humaine (est-ce une femme?) debout entre deux lions ; illustration, semble-t-il, de la pensée que les mauvaises passions dévorent l'homme. »

(1) L'idée première de la fondation de ce musée célèbre remonte à l'an 1807 ; elle est due au savant archéologue R. Nyerup, qui fut bien secondé, de 1815 à 1865, par C.-J. Thomson. C'est à M. Vorsaae que revient le mérite de son classement actuel.

UN CROQUIS DE VELASQUEZ



Musée de Florence. — Esquisse par Velasquez.

Les plus simples croquis des grands maîtres, ceux qui laissent à peine deviner leur pensée première, sont aussi recherchés que les autographes des écrivains les plus illustres. Rien de plus intéressant, en effet, pour ceux qui les peuvent lire, rien de plus instructif pour l'artiste, que ces traits improvisés d'où pourra naître plus tard un chef-d'œuvre.

Ici, en présence de ce fier Espagnol à cheval, qui domine la scène de son geste énergique, on devine déjà un portrait équestre, qui a été ou a pu être supérieur par son

exécution à celui de Philippe IV. On ne saurait lui comparer, et c'est un grand éloge, que celui de don Gaspard de Guzman, qui exprime si bien le mépris du danger et l'habitude du commandement. Ce projet d'un portrait probablement historique a-t-il été jamais transporté sur la toile? Cette création, si bien indiquée, a-t-elle été jamais achevée? Rien ne l'indique dans les biographies de Velasquez; c'est une question presque insoluble aujourd'hui, et que l'avenir seul pourrait éclaircir.

La hardiesse, l'impétuosité du crayon, que l'on remarque dans cette esquisse, se retrouvent dans les ébauches des tableaux du maître.

« Velasquez, dit M. Viardot, peint du premier jet; sa toile est à peine couverte; les contours des objets ne sont point arrêtés : terre, arbre et ciel, tout est massé et sans détails.

» Si l'on s'approche trop curieusement, l'œil ne rencontre, comme dans une décoration de théâtre qu'on touche du doigt, que l'incertitude, la confusion, le chaos. Recule-t-on de quatre pas, les ténèbres se dissipent, les éléments se séparent, les êtres prennent vie, le monde est de nouveau créé, et la nature est là, belle, simple et sublime.

» Velasquez n'aurait peint que des portraits, qu'il devrait partager au moins la gloire de Van-Dyck, et peut-être que nul ne devrait partager sa gloire; car, dans ce genre, s'il a vaincu tous ses compatriotes, il n'est surpassé par aucun de ses rivaux des autres écoles. » (1)

C'est au Musée de Madrid qu'on peut le mieux apprécier la variété et la puissance de son génie. Velasquez est, à juste titre, considéré comme le génie le plus universel de l'école espagnole. « De tous les maîtres, de toutes les écoles représentées au *Museo del Rey*, c'est don Diego Rodriguez de Silva y Velasquez qui a la part principale. Il y compte aujourd'hui soixante-quatre tableaux, parmi lesquels se trouvent les plus importants de son œuvre. » (2)

Divers écrivains avaient dit de Velasquez qu'il estimait peu le génie de Raphaël, et, en général, des maîtres italiens. On a opposé récemment à ces critiques quelques pages adressées en 1656 par ce grand peintre à Philippe IV, en lui rendant compte d'une mission que ce roi lui avait donnée pour l'acquisition de peintures en Italie, à son choix. Il dit, à propos d'un tableau peint par Raphaël sur bois, et représentant la Vierge avec l'Enfant, sainte Élisabeth et saint Jean : — « Tout y est excellent, aussi bien le dessin que le coloris. Le mouvement et la tête de la Vierge *sont surhumains*. Les paroles manquent pour exprimer son extrême grâce, ainsi que celle de l'Enfant et de saint Joseph. » (3)

L'HEUREUX BERGER.

CONTE BOHÊME.

Un jour, le bon Dieu se promenait sur la terre avec saint Pierre; ils arrivèrent auprès d'un berger qui faisait paître son troupeau. Tous deux très-affamés, ils demandèrent au berger de leur donner quelque chose à manger, ajoutant que le bon Dieu le récompenserait. Le berger ne savait pas à qui il avait affaire, mais il avait bon cœur; il tira de son sac un gros morceau de pain qu'il avait réservé pour son repas du soir, et le leur donna.

— Mangez, dit-il, et que Dieu vous bénisse! la faim est une vilaine chose.

(1) *Les Musées d'Espagne, guide et memento de l'artiste et du voyageur*. 3e édit. Paris, 1860, in-18.

(2) Viardot, *ibid.*

(3) Voy. *Mémoire de Velasquez sur quarante et un tableaux envoyés par Philippe IV à l'Escurial;* réimpression de l'exemplaire unique (1658), avec introduction et notes par le baron Ch. Davillier, et un portrait de Velasquez gravé à l'eau-forte. Paris, Aug. Aubry, 1874.

Le bon Dieu et saint Pierre mangèrent du meilleur appétit. Une fois rassasié, le bon Dieu dit au berger :

— Je te remercie, brave homme. Tu nous as donné ton dernier morceau de pain au risque d'avoir faim toi-même. Une si bonne action mérite récompense; nous ferons tout ce que nous pourrons pour te laisser un souvenir heureux. Forme trois souhaits, tous trois seront exaucés; mais réfléchis bien, pour n'avoir pas à regretter de t'être trompé.

Le berger aimait à fumer : son premier souhait fut d'avoir une pipe toujours allumée et qu'il n'eût jamais besoin de bourrer.

Ce vœu à peine formé, il trouva dans sa main une belle pipe, au-dessus de laquelle une fumée bleuâtre se balançait.

— Et ton second souhait? demanda le bon Dieu.

Le berger réfléchit. Saint Pierre s'approcha de lui, et de la main lui montra le ciel. Le berger n'y fit pas attention : peut-être ne comprenait-il pas, peut-être avait-il envie de rester encore ici-bas. Il pensa qu'il aimait fort à jouer aux dés, mais qu'il avait peu de chance à ce jeu.

— Je voudrais, dit-il après un moment de réflexion, gagner toujours aux dés.

— Il sera fait suivant ta volonté, dit le bon Dieu; et le troisième souhait?

Pierre faisait des signes au berger et lui montrait le ciel, mais en vain.

— Je veux, dit le berger, avoir un sac où je puisse faire entrer qui je voudrai, et l'y garder jusqu'à ce que je lui permette de s'en aller.

Le bon Dieu consentit. Saint Pierre était en colère. « Un jour, pensait-il, tu demanderas le ciel, mais il sera trop tard. »

Tout à coup le bon Dieu et saint Pierre disparurent. Le berger croyait d'abord être le jouet d'un rêve; mais il vit la belle pipe, et à côté un grand sac en beau cuir tout neuf. Cela le mit en belle humeur; il laissa là ses brebis et se mit à courir le monde.

Il alla de droite et de gauche, fumant, jouant aux dés et gagnant toujours. Il avait de l'argent plein ses poches.

Un jour il arriva dans un château dont on racontait d'étranges choses. Là, pendant la nuit, il se produisait des bruits épouvantables dont toute la maison était ébranlée. Le maître du château était un riche chevalier. Il fit annoncer partout qu'il donnerait de grosses sommes à celui qui rendrait le calme à son château. Beaucoup d'amateurs se présentèrent, nul ne réussit.

Le berger eut l'idée d'essayer.

Le chevalier le reçut fort bien, et le fit conduire à la chambre où il se produisait le plus d'horreurs. On lui donna à boire et à manger. Il attendit gaiement.

Au coup de minuit, un grand bruit se produisit; quelque chose tomba du plafond : c'était un diable! Il toussa, éternua plusieurs fois, de façon à faire trembler tout le château; puis il s'avança vers le berger.

— Nous allons jouer aux dés, lui dit-il; fais attention; si tu perds, tu es mort comme tous ceux qui ont osé pénétrer ici avant toi.

— C'est bon, c'est bon, dit le berger.

Et les voilà qui se mettent à jouer : le berger gagnait toujours. Le diable se mit en fureur, et, dans l'espérance de se rattraper, il jeta comme enjeu tout un monceau de ducats. Il perdit tout. De colère il sauta sur le berger et voulut l'étrangler; mais celui-ci, sans s'émouvoir : « Au sac! s'écria-t-il, au sac! » Et voilà mon diable dans le sac. Il eut beau remuer, crier, geindre, rien n'y fit; il lui fallut rester dans le sac. Le berger se coucha tranquillement et dormit jusqu'au lendemain matin. Puis, la nuit suivante, il se remit à son poste et attendit les événements.

Cette fois ce furent deux diables qui tombèrent du plafond; ils invitèrent le berger à jouer, il gagna; ils voulurent l'étrangler, et il les fourra dans le sac tout comme le premier.

La nuit suivante, il eut affaire à trois diables dont l'un était Satan en personne; il gagna encore et les mit dans le sac.

La quatrième nuit, personne ne se présenta.

Le berger alla trouver le maître du château, qui fut bien étonné; il lui raconta ce qui était arrivé.

D'abord on ne voulut pas le croire; mais il montra les cornes et les pieds fourchus de ses prisonniers, et il fallut bien se rendre à l'évidence.

On emporta les diables à la forge, et dix forts gaillards se mirent à taper sur eux à tour de bras. Les diables priaient, suppliaient; de fatigue on finit par leur faire grâce, et ils jurèrent par tous les serments infernaux de ne plus jamais revenir. Depuis ce temps-là on ne les a plus revus.

Notre berger n'avait rien à désirer; il avait reçu des cadeaux magnifiques et il avait gagné aux dés une fortune immense. Il vivait sans souci; mais, un beau matin, la Mort, qui n'oublie personne, se souvint de lui. Quant à lui, il ne pensait guère à elle; il était heureux, et les gens heureux ne meurent pas volontiers.

Il reçut donc fort mal la Mort; elle insista; il l'envoya dans son sac.

— Lâche-moi, disait-elle; je promets de t'épargner.

Mais il ne se laissa point attendrir. On vit alors un étrange spectacle : personne ne mourait plus; les gens et les bêtes pullulaient dans les villes et les champs, comme la mousse dans les bois. Tout le monde se demandait ce que la Mort était devenue. Puis arriva une grande famine : les hommes dépérissaient et souffraient cruellement sans mourir. Le berger eut pitié de cette misère : il laissa partir la Mort, après lui avoir fait jurer qu'elle ne songerait jamais à lui.

Il vécut longtemps encore, sans nul souci. A la fin la vie l'ennuya; il résolut de partir pour le ciel.

Il marcha longtemps et il finit par arriver à la porte du paradis.

Il frappa. Saint Pierre parut.

— Qui es-tu, voyageur? demanda par le guichet le porte-clefs céleste.

— Un brave homme. Laisse-moi entrer ici.

Saint Pierre reconnut son berger.

— Impossible. Tu n'as rien à voir ici. Tu as oublié le ciel et tu as préféré les biens terrestres. Je ne puis te donner ce que tu as méprisé. Va retrouver ceux avec qui tu jouais si bien aux dés.

Et saint Pierre ferma le guichet.

Le pauvre berger prit la route de l'enfer.

En arrivant à la porte, il rencontra un des diables qu'il avait jadis mis dans son sac et que les forgerons avaient si bien arrangés. Ce gardien poussa des cris épouvantables qui ameutèrent tout l'enfer. On doubla les postes des portes, avec consigne de ne pas laisser entrer l'ennemi.

Que faire? Voilà notre berger bien embarrassé.

Il préféra retourner au ciel pour tâcher d'attendrir saint Pierre.

Larmes, prières, il n'épargna rien. Le porte-clefs finit cependant par s'adoucir, ouvrit la porte, et donna place au berger auprès de lui.

Depuis ce temps, quand saint Pierre dort, c'est le berger qui remplit ses fonctions.

Puisse-t-il, ami lecteur, t'ouvrir un jour les portes du paradis!

LA CHARRETTE.

« La récolte a été bonne. Voyez quelle haute meule de paille! On a pu payer les redevances au bailli de Monseigneur, et la dîme à monsieur le curé; on a de quoi satisfaire les gens du roi, qui vont bientôt faire leur tournée, et, après tout cela, on peut espérer qu'il restera assez de grain pour qu'on ne meure pas de faim cet hiver; il y a longtemps qu'on n'avait vu une pareille année. Pourvu que les princes et les seigneurs veuillent bien vivre en paix! Ils sont toujours à se faire la guerre, et ce sont les pauvres gens qui en pâtissent. »

Ainsi pense la grand'mère, tout en se reposant de sa journée, assise à terre, avec sa plus petite fille endormie sur ses genoux. Les volatiles de la basse-cour picorent autour d'elle quelques grains échappés des gerbes; le grand chien, assis, d'un air méditatif, rêve aux moutons rentrés dans la bergerie, ou au loup qu'il a si bien reçu lors de sa dernière visite. Les petits porcs descendent dans l'auge pour boire et manger plus à leur aise, et leur maître, sa baguette à la main, les regarde faire, tout en échangeant quelques menus propos avec les filles qui reviennent de la fontaine. La charrette se repose, appuyée sur ses étais; elle a fini sa journée, elle aussi, une rude journée, où ses lourdes roues se sont plus d'une fois enfoncées dans des bourbiers : la corvée entretient si mal les chemins! A présent, elle sert aux jeux des enfants; le jeune garçon y est monté pour mieux dominer son auditoire, car il se propose de régaler sa famille d'un nouvel air qu'il a appris à jouer sur son flageolet, et ses sœurs, trouvant cela très-beau, l'ont rejoint pour l'écouter de plus près. Ils savent bien que la vie est dure aux pauvres gens; ils l'ont entendu dire aux vieux; ils l'ont senti souvent eux-mêmes; mais, à leur âge, le mal est aussitôt oublié que passé, et on jouit des bons jours sans songer aux mauvais. Dieu l'a voulu ainsi, pour que la gaieté soutînt le courage des jeunes, qui ont toute la vie à traverser.

A quelle époque ont vécu ceux-ci? Ce pourrait être hier, car les costumes, comme les outils et tous les engins du travail des paysans, ne changent que bien lentement. Qui n'a vu, à la porte d'un hangar ou d'une grange, une charrette semblable à celle-ci? Qui n'a répondu, sur les routes de l'ouest de la France, au salut de quelque fille à coiffe blanche, comme celle qui porte sur son dos une grande marmite à deux anses? Mais les paysans de notre gravure ne sont pas nos contemporains. Ils vivaient il y a deux cent cinquante ans environ, et c'est merveille, vu l'époque, qu'il se soit trouvé un pinceau pour nous retracer leur image. Au dix-septième siècle, en effet, les peintres français, ou ceux qui travaillent en France, Philippe de Champagne, Simon Vouet, Lesueur, ne sortent pas des sujets héroïques, mythologiques ou religieux; et s'ils font des portraits, ce sont, naturellement, des portraits de grands personnages. Rubens entoure Marie de Médicis de toutes les divinités de l'Olympe; Poussin peuple de bergers d'Arcadie ses nobles paysages : il ne songerait pas à y placer des paysans normands. Les palais s'ornent des portraits de leurs maîtres, portraits qui feront passer à la postérité, avec les visages des modèles, le génie des peintres; mais ceux qui travaillent en bas, quel artiste pense à eux?

Il y en a, — faut-il dire un, ou deux? ils n'étaient qu'une âme en deux corps, — deux frères, Louis et Antoine Lenain (1). Ils peignaient ensemble, et ils choisissaient de préférence les sujets dédaignés par les peintres de cour. Ils voyageaient à pied, s'arrêtant devant le groupe qui leur plaisait : mendiants, fumeurs, buveurs attablés au cabaret,

(1) Voy. t. XVIII, p. 147.

ouvriers à leur ouvrage, et faisant ainsi provision de croquis destinés à se transformer plus tard en tableaux. L'un de ces tableaux, *le Maréchal ferrant et sa famille*, vaut les meilleurs de l'école flamande. Les frères Lenain n'ont pas vu les pauvres gens du même œil que les peintres flamands : ils les aimaient et les comprenaient mieux peut-être. Les tableaux flamands font sourire ; on voit que le peintre a été mis en gaieté par la vue de ses personnages ; il cherche à vous y mettre aussi, et il y réussit. Louis et Antoine Lenain ont vu l'ouvrier et le paysan sous un aspect plus grave, plus recueilli, on dirait presque plus humain. Voyez *le Maréchal ferrant*. Quel robuste et consciencieux ouvrier ! Quelles têtes naïves ont les enfants qui le regardent, et comme le feu de la forge éclaire vigoureusement cette scène ! Et ici, dans le tableau de *la Charrette*, comme tous les personnages ont un air calme et paisible ! Les artistes, tout en crayonnant cette scène, ont peut-être fait causer la vieille mère, et, émus par le récit d'une longue vie de misères (la vie des gens de la campagne était si troublée, au lendemain de tant de guerres étrangères ou civiles), ils ont donné à sa figure cette expression de tristesse résignée.

Qu'étaient les tableaux religieux des frères Lenain (car ils firent, pour plusieurs églises de Paris, des tableaux que le temps a détruits)? On ne sait, et quelque regret qu'on en éprouve, on peut dire du moins que ce qui reste d'eux suffit à leur gloire : ils sont *originaux*, et ils sont *vrais*.



Collection de M. Ph. de Saint-Albin. — La Charrette, tableau des frères Lenain. — Dessin d'Édouard Garnier.

Leur vie fut une belle vie d'art et d'amitié, et ils eurent le bonheur de ne pas se survivre l'un à l'autre. Louis et Antoine Lenain moururent à deux jours de distance, au mois de mai 1648.

ERRATA.

TOME XLII (1874).

Page 291, colonne 1, dernière ligne du texte. — *Au lieu de* soliments, *lisez* aliments.

Page 302, colonne 1, avant-dernière ligne.— *Au lieu de* ABOVILLE, *lisez* ARBOUVILLE.

TOME XLIII (1875).

Page 192. — On nous assure et nous apprenons avec plaisir que le *manoir de la Poissonnière* a été restauré et est dans un état parfait de conservation.

Page 279. — Le recensement de la population de la Russie comparée à la superficie du territoire contient des erreurs matérielles qui ont été facilement relevées. Nous avons pris à cette occasion de nouveaux renseignements, et nous croyons pouvoir garantir l'exactitude du tableau qui suit, et qui a été partiellement emprunté à la *Statistique* de Behm et Wagner.

POPULATION DE LA RUSSIE.

	Superficie en kilomètres carrés.	Superficie en lieues carr. à 4 k. la l.	POPULATION (dernier recensem.)	POPULATION par kilomètre carré.
RUSSIE D'EUROPE. . .	4 983 986	311 499	69 364 541	14
FINLANDE.	368 717	23 045	1 809 657	5
	5 352 703	334 544	71 174 198	13
CAUCASIE.	439 715	27 482	4 893 332	11
TARTARIE RUSSE. . . .	2 730 404	170 650	2 740 000	1
TARTARIE DÉPENDANTE (Khiva, Bokhara et Kokand).	1 076 031	67 252	3 976 000	3
SIBÉRIE.	12 219 100	763 694	3 327 600	0,3
Ensemble de l'empire.	21 817 953	1 363 622	86 111 130	4
	1/6 de la surface continentale.		1/16 de la pop. terrestre.	

D'après le colonel Strelbitzki, la superficie totale de l'empire russe serait de 22 105 145 kilomètres carrés.

Page 298, colonne 2, lignes 2 et 3 de la note (3). — *Au lieu de* Foucoux, *lisez* Foucaux.

TABLE PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

TABLE PAR ORDRE DE MATIÈRES.

AGRICULTURE ET HORTICULTURE.

ARCHÉOLOGIE, NUMISMATIQUE.

ARCHITECTURE.

BIBLIOGRAPHIE.

BIOGRAPHIE.

ENSEIGNEMENT.

GEOGRAPHIE, VOYAGES.

HISTOIRE.

INDUSTRIE.

INSTITUTIONS, STATISTIQUE, ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

LITTÉRATURE, MORALE, PHILOSOPHIE.

MARINE, PÊCHE.

MŒURS, CROYANCES, COUTUMES, COSTUMES, MEUBLES.

PEINTURE, DESSINS, ESTAMPES.

SCIENCES.

SCULPTURE, CISELURE, ORFÈVRERIE, FERRONNERIE.

LE MAGASIN
PITTORESQUE

Typographie de J. Best, rue des Missions, 15.

LE MAGASIN
PITTORESQUE

PUBLIÉ, DEPUIS SA FONDATION, SOUS LA DIRECTION DE

M. ÉDOUARD CHARTON

QUARANTE-QUATRIÈME ANNÉE

1876

Prix du volume broché,	pour Paris.	7 fr.
	pour les Départements. . .	8 fr. 50
Prix du volume relié,	pour Paris.	8 fr. 50
	pour les Départements. . .	10 fr. »

PARIS
AUX BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE
29, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 29

M DCCC LXXVI

MAGASIN PITTORESQUE

XLIVe ANNÉE. — 1876.

LES FRESQUES DE MICHEL-ANGE
A LA CHAPELLE SIXTINE.

Voy., sur Michel-Ange, sa vie et ses œuvres, la Table de quarante années.



Chapelle Sixtine. — La Sibylle d'Érythrée, peinture de Michel-Ange. — Dessin de Duvivier, d'après une photographie de A. Braun.

Au commencement de l'an 1508, le pape Jules II ordonna à Michel-Ange, qui avait alors trente-quatre ans, d'orner de peintures la voûte de la chapelle du Vatican, construite sous Sixte IV.

D'abord Michel-Ange refusa. Il n'était, disait-il, que sculpteur; il pria le pape de confier ce travail à Raphaël; mais, Jules II ayant persisté dans sa volonté, il dut se soumettre.

Il commença, le 10 mai 1508, à peindre cette voûte sublime. On raconte qu'il arrivait à la chapelle dès le lever du jour et n'en sortait qu'à la nuit close. Il y travaillait avec cette puissante énergie qui lui était particulière et qui

a fait dire de lui que, lorsqu'il sculptait, « il paraissait furieux contre le bloc de marbre qui lui cachait sa statue. » (1)

Vingt mois après, il avait terminé la première partie de cette grande œuvre. Jules II, très-âgé, était venu plusieurs fois assister à son travail : il avait monté les échelles jusqu'à la plate-forme. Ravi, il était impatient de faire partager son enthousiasme aux Romains, et, le 1er novembre 1509, il fit ouvrir la chapelle.

« Rome entière, dit Vasari, se précipita dans la Sixtine; Jules s'y porta le premier, avant que la poussière produite par la chute des échafauds fût tombée, et il y célébra la messe le même jour. »

Peu de temps après, Michel-Ange se remit au travail. La surface de la seconde partie de la voûte était plus étendue que la première : elle fut terminée en 1512. L'œuvre entière n'avait coûté à Michel-Ange que quatre années de sa vie, ce qui a toujours été depuis un sujet d'étonnement pour les artistes. Cependant, on raconte que Jules II avait trouvé cet espace de temps trop long encore, et Condivi rapporte le singulier dialogue suivant :

Le pape. Quand finiras-tu ma chapelle?

Michel-Ange. Quand je le pourrai.

Le pape. Quand je le pourrai, quand je le pourrai !... Mais moi, je veux aussi être satisfait, sinon...

Michel-Ange offensé sortit aussitôt après cette menace avec l'intention d'abandonner la voûte et de partir immédiatement pour Florence; mais Jules II, regrettant sa vivacité, lui envoya des excuses et cinq cents ducats. Michel-Ange se laissa fléchir.

On rapporte encore qu'au dernier moment, il vint à la pensée du pape que l'ensemble de la voûte avait un aspect un peu trop sévère, et qu'il dit, avec quelque précaution, à Michel-Ange :

— Ne faudrait-il pas mettre un peu d'or? Je crains que ma chapelle ne paraisse bien pauvre.

L'artiste répondit avec gravité :

— Saint-père, ceux que j'ai peints là-haut ne portaient point d'or dans leur temps; ce ne furent point des riches, mais de saints personnages, qui méprisaient les richesses.

Le pape n'insista point, et l'on ne toucha plus aux peintures.

L'admiration des contemporains de Michel-Ange ne s'est pas affaiblie avec le temps.

Voici ce que dit de ces peintures de la voûte de la chapelle Sixtine, un des écrivains de notre temps qu'on reconnaît comme l'un des meilleurs juges des œuvres d'art (2) :

« ... Elles échappent à toute description. Comment donner une idée de ces innombrables et sublimes figures? Michel-Ange vit dans un monde surhumain, et ses imaginations audacieuses, imprévues, sont au-dessus et en dehors des pensées habituelles des hommes. »

Quatremère de Quincy avait dit auparavant (3) :

« Les voûtes de la chapelle Sixtine n'ont pas cessé d'être les prodiges du génie moderne, quant à la hauteur de la pensée, quant à la puissance d'exécution, et à ce caractère de grandeur dont rien, depuis, n'a soutenu le parallèle. »

Si réduite que soit la figure de Sibylle que représente notre gravure, peut-être y retrouvera-t-on « ce caractère de grandeur », qui est la marque de toutes les œuvres de Michel-Ange.

On se rappelle aussi ces lignes écrites, vers 1866, par notre jeune et vaillant peintre Henri Regnault, si regretté (1) : « Ce qui est plus grand que tout ce qui peut s'imaginer, c'est la merveille des merveilles, le plafond de la chapelle Sixtine!... Ce plafond, c'est un coup de foudre; je suis sorti de là à demi mort. »

A la belle fête que Florence, toujours reconnaissante pour ses grands hommes, a donnée, l'an dernier, en l'honneur du centenaire de Michel-Ange, M. Meissonier, parlant au nom de l'Académie des beaux-arts et de l'Institut de France, s'est exprimé ainsi :

« Oui, grand Michel-Ange, le doigt divin t'a touché, et dans ces fresques de la Sixtine, égales, dans leur sublime grandeur, à la Bible elle-même, c'est toi que tu peignais dans cet Adam qu'anime le créateur !.. Tu es et tu resteras l'éternel exemple de la grandeur et du sublime ! »

M. Charles Blanc, ancien directeur des beaux-arts, disait, à son tour, dans la même solennité, aux applaudissements unanimes des Florentins et des étrangers qui l'entouraient :

« Quand on est devant les Prophètes et les Sibylles, l'étonnement s'étonne, comme dit Vasari, *si maraviglia lo stupore*, de reconnaître que ces personnages surnaturels, dont le modèle ne se rencontre nulle part, ces êtres que possède et qu'agite l'Esprit de Dieu, sont cependant si pleins de vérité et de vie, qu'ils semblent estampés sur nature, mais dans une région bien au-dessus de la nôtre.

» Michel-Ange n'est pas seulement un citoyen de la nation florentine, comme on disait autrefois; il est un citoyen du monde... Il appartient à l'humanité ! il lui appartient aux mêmes titres qu'Homère, que Phidias, que Socrate, que Dante, et il y a eu dans son génie quelque chose du génie de ces grands hommes, ayant été un artiste, un poëte, un sage. »

Ces dernières paroles font souvenir de Pindemonte, qui appelait Michel-Ange « l'homme aux quatre âmes. » Il est presque permis de dire, en effet, qu'il semble qu'on ait à admirer plusieurs hommes de génie dans l'immortel Florentin. Peintre, sculpteur, architecte et poëte, il a aussi mérité la reconnaissance de ses concitoyens par son patriotisme. On sait qu'en 1529 Florence était menacée d'un siége; il fortifia la ville avec une activité prodigieuse. Il avait, au degré suprême, l'amour sincère et actif du beau, du vrai et du bien. Il est assurément un des hommes qui ont le plus honoré la vie ; il n'est pas permis de parler du genre humain avec mépris quand on songe à de tels exemples; il est doux de les admirer, et il est bon et salutaire, comme l'a dit un maître, de toujours entretenir en nous le culte des grands hommes et des grandes choses. (2)

(1) On se rappelle qu'il a dit, dans un de ses sonnets :
« Le grand artiste n'a dans l'esprit aucune image qui ne soit dans le » marbre et que n'en puisse faire sortir sa main, mais seulement si » elle obéit à son intelligence. »

« Non ha l' ottimo artista alcun concetto
» Ch' un marmo solo in se non circoscriva
» Col suo soverchio, e solo a quello arriva
» La man che obbedisce all' intelletto. »

(2) Charles Clément, *Michel-Ange, Léonard de Vinci, Raphaël.*
(3) *Histoire de Michel-Ange.*

(1) Voy. sa Biographie, t. XLII, 1874, p. 106.
(2) Il n'est donné, malheureusement, qu'à un petit nombre de personnes d'aller admirer Michel-Ange à Rome et à Florence.
A Paris, on peut comprendre son génie en contemplant ses deux statues d'esclaves au Musée du Louvre, et en étudiant son œuvre au cabinet des estampes.
Presque partout ailleurs on peut arriver à s'en faire une haute idée à l'aide des estampes et surtout des belles photographies qui reproduisent la plus grande partie de son œuvre.

PEINTURE SUR PORCELAINE

ET SUR FAÏENCE.

CONSEILS.

La décoration de la porcelaine et de la faïence est certainement une des applications les plus agréables et, jusqu'à un certain point, les plus faciles de l'art de la pein-

ture. Elle emprunte, en effet, à la beauté et à la pureté de la matière, à la richesse des couleurs et au brillant de la couverte ou émail, ce que son exécution peut avoir d'incomplet, en même temps qu'elle offre au véritable artiste des ressources infinies que bien souvent aucun autre procédé de peinture ne saurait lui donner.

Comme dans tous les arts décoratifs, un dessin correct et châtié doit être la base d'une bonne exécution; le goût et l'imagination viennent ensuite, et indiquent au peintre décorateur la meilleure manière et la disposition la plus avantageuse pour embellir, suivant sa forme et sa nature, la pièce qu'il doit orner.

Il est nécessaire de bien connaître la composition et la nature des différentes porcelaines et faïences; car les procédés d'emploi et les couleurs ne sont pas les mêmes pour les unes et pour les autres, bien que les couleurs soient toujours des oxydes métalliques purs ou mélangés avec une plus ou moins grande quantité de *fondants* (1). Nous indiquerons à leur place les caractères distinctifs de chacune des espèces de porcelaines et faïences en parlant des différents modes de peinture; mais nous invitons ceux de nos lecteurs que ce sujet peut intéresser à se reporter dès à présent à ce que nous avons publié, à plusieurs reprises, sur la céramique (2).

Avant d'aller plus loin, nous dirons quelques mots de l'installation et de l'outillage général du peintre céramiste, outillage qui doit servir aussi bien pour peindre sur porcelaine que sur faïence.

Un très-beau jour est nécessaire. Toutefois la partie inférieure de la fenêtre, jusqu'à hauteur de l'œil, doit être dépolie ou recouverte d'une lustrine ou d'un papier collé.

La table doit être solidement construite, et garnie de tiroirs pour renfermer les pinceaux, les couleurs, les pa-

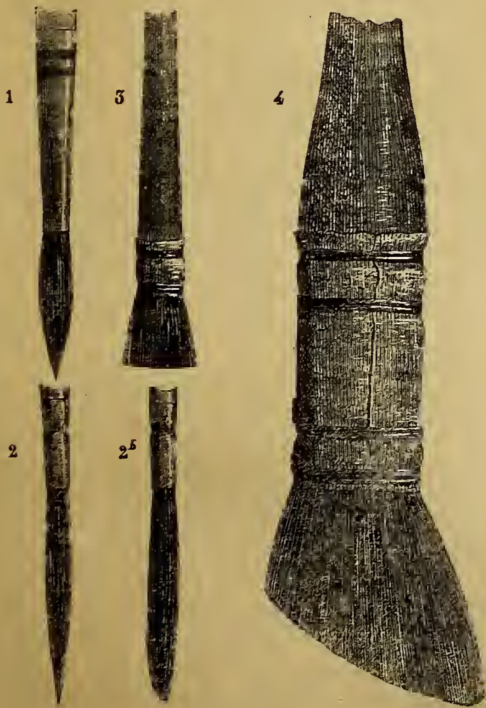


Fig. 1. — Pinceaux et putois.

lettes et les glaces à broyer à l'abri de la poussière et de l'humidité. Nous conseillerons de faire adapter à l'extrémité de cette table, à droite, une planchette tenue par une charnière et pouvant se lever et se baisser à volonté; cette planchette, de 50 centimètres de longueur sur 15 de largeur, devra former un angle droit avec le bord antérieur de la table; elle est appelée à servir d'appui au bras, et à donner ainsi à la main, pour les travaux délicats, la fixité et la solidité nécessaires à une bonne et franche exécution.

Les pinceaux sont de différentes formes et de plusieurs grosseurs, en blaireau ou en martre; il faut les bien choisir, et surtout avoir soin de les tenir constamment dans un grand état de propreté. Outre un certain nombre de pinceaux ordinaires, il en est quelques-uns qui sont spéciaux à la peinture sur porcelaine et qu'il est nécessaire de se procurer: tels sont les *putois*, destinés à unir les teintes et à égaliser les fonds de couleur. Les putois doivent être très-régulièrement faits, à poils bien égaux, pas trop longs, et surtout serrés de façon à ce qu'aucun ne puisse s'échapper de sa gaîne; ils sont carrés, arrondis en pomme d'arrosoir, ou plus fréquemment en forme dite *à pied de biche;* ces derniers, sur l'emploi desquels nous reviendrons plus loin, servent à unir et égaliser les teintes dans les surfaces concaves, dans les creux des moulures des vases, etc. Il y a des putois de toutes grosseurs.

Nous devons mentionner aussi une sorte de pinceaux plats, très-longs et coupés en biseau, dits *pinceaux à filer;* ils servent à poser les filets en couleur ou en or qui décorent les assiettes, les bords des vases, etc.

Les couleurs, dont le nombre est plus ou moins considérable, suivant le genre de peinture auquel on se livre, sont généralement vendues en poudre; on doit les conserver de préférence dans de petites bouteilles à large ouverture, bouchées avec soin et étiquetées, et surtout les tenir parfaitement à l'abri de l'humidité.

Il est nécessaire d'avoir une boîte en fer-blanc, renfermant une palette en porcelaine à trous plus ou moins nombreux, dans lesquels on dépose les couleurs après les avoir broyées à l'essence. On trouve dans le commerce des boîtes fort commodes (fig. 2), contenant, outre la palette, une glace dépolie, suffisamment grande pour broyer de petites quantités de couleur. Il est bon, néanmoins, de posséder également une glace à broyer beaucoup plus grande, ainsi que des carrés de verre épais, dit *verre double*, derrière lesquels on colle une feuille de papier blanc; ces carrés de verre sont utiles pour poser les couleurs que l'on veut employer immédiatement après le broyage, et peuvent, au besoin, servir de palette dans les travaux qui demandent de nombreux mélanges.

Les *molettes* (fig. 2) sont en cristal, bien planées à la meule, et varient de grosseur suivant la quantité de couleur que l'on veut broyer; deux ou trois suffisent. — Nous ne saurions trop recommander de tenir les glaces et les molettes dans un état parfait de propreté, et de les bien nettoyer à l'alcool après chaque broyage; il suffit, en effet, de la moindre parcelle d'une couleur de fer pour ternir d'une façon fâcheuse les couleurs claires, et surtout les carmins, que l'on voudrait broyer ensuite.

Pour triturer les couleurs après le broyage et les enlever de la glace à broyer, on se sert d'un couteau de fer bien souple et bien élastique, dont l'extrémité doit avoir, de préférence à toute autre, la forme d'un triangle allongé; pour les couleurs que le fer pourrait altérer (jaunes clairs, carmins, etc.), il faut employer un couteau de même forme en corne ou en ivoire.

L'essence de térébenthine rectifiée, l'essence de térébenthine grasse, l'essence de lavande ou huile d'aspic ordinaire et grasse, constituent, avec l'alcool qui sert au nettoyage des pinceaux et des glaces, les liquides employés pour le broyage et la préparation des couleurs dans tous les travaux de décoration céramique. Toutes ces es-

(1) On nomme *fondants* la matière vitreuse qui, mélangée aux oxydes, a pour objet de les rendre plus ou moins fusibles, et de les fixer par la cuisson à la surface de la pièce décorée.

(2) Voy. la Table de quarante années.

sences se trouvent dans le commerce ; néanmoins l'essence de térébenthine grasse est bien meilleure lorsqu'on la prépare soi-même : il suffit de mettre sur une assiette et sous une cloche de verre, dont on laisse un bord soulevé pour ménager l'introduction de l'air, une certaine quantité de godets à encre de chine dans lesquels on a versé l'essence de térébenthine ordinaire ; on expose le tout au soleil, ou, pendant l'hiver, à la température douce d'une chambre

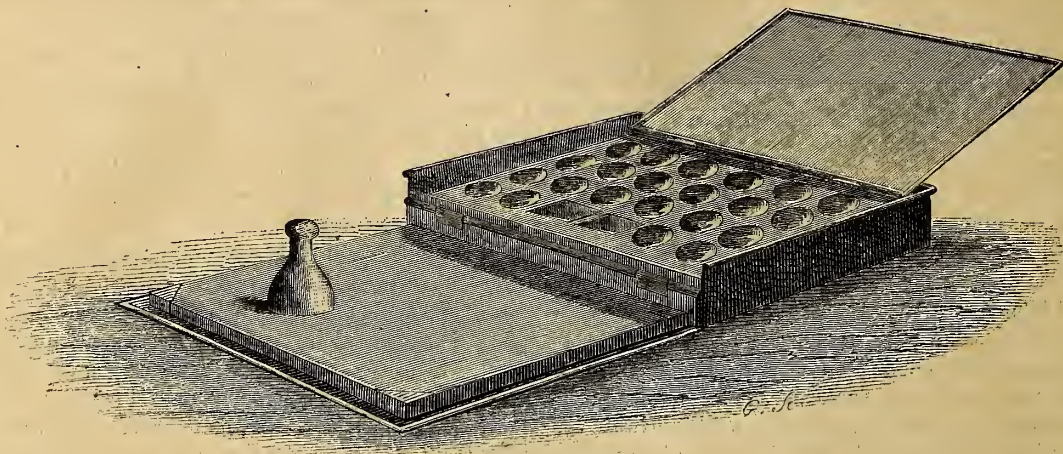


Fig. 2. — Boîte à couleurs et molette.

habituellement chauffée ; l'essence liquide en s'évaporant laisse au fond une partie épaissie, à peu près de la consistance du miel ; c'est de l'essence grasse pure. Ce procédé, bien qu'un peu long, fournit une essence de beaucoup supérieure à toutes celles du commerce. L'essence grasse de lavande s'obtient de la même façon.

Afin de se servir de ces essences avec plus de commodité, on fera bien de mettre les essences maigres dans une bouteille à goulot moyen, fermée par un bouchon de liége percé dans sa longueur et traversé par un tuyau de plume d'oie (fig. 3) ; l'essence ne tombe ainsi que goutte à goutte. On prend une bouteille à large ouverture pour les essences grasses, et comme il n'en faut jamais mettre dans les couleurs qu'une très-petite quantité, on entre dans le bouchon un morceau de bois dur, — une hampe de pinceau en hêtre ou en ébène, — dont l'extrémité touche presque le fond de la bouteille (fig. 4). La quantité d'essence qui



Fig. 3 et 4. — Bouteilles à essence.

adhère à ce morceau de bois lorsqu'on l'enlève du liquide est plus que suffisante, au moins pour les mélanges ordinaires de la peinture.

Il arrive souvent, surtout chez les commençants, que la couleur, mal préparée ou mal employée, s'agglomère en gouttes épaisses qui, à la cuisson, produiraient des boursouflures ou de l'*écaille ;* pour obvier à cet inconvénient, il est bon d'avoir des grattoirs très-coupants, à pointe arrondie ou en lancette, servant à amincir et à rifler ces trop grandes épaisseurs, ainsi qu'à enlever les poussières qui se déposent toujours sur les pièces, malgré les précautions que l'on peut prendre. On emploie aussi des aiguilles courtes, emmanchées dans un morceau de bois blanc, et qui servent également à *piquer* les dessins et à faire les *poncis,* dont nous parlerons plus loin.

La suite à une autre livraison.

ANCIENS REMPARTS DE FRIBOURG.

Fribourg en Suisse est surtout connue des touristes pour son admirable pont suspendu, si audacieusement jeté sur la Sarine, et pour sa vieille cathédrale dont les orgues sont au nombre des plus belles qu'on connaisse. Là ne se bornent point, cependant, les curiosités de cette ville. Une grande partie de sa vieille enceinte existe encore, avec ses fortifications pittoresquement élevées au bord de profonds ravins taillés dans le roc.

La première fondation de Fribourg remonte au temps du duc Berchtold de Zæhringen, qui la bâtit en 1179, pour servir de rempart à ses vassaux contre les empiétements qu'il redoutait de la part de l'Empire. Les précautions de Berchtold furent néanmoins sans résultat ; car un siècle ne s'était pas écoulé que Fribourg, après quelques vicissitudes trop longues à raconter, passait aux mains de l'empereur Rodolphe de Hapsbourg. Dès l'an 1298, elle soutenait pour eux une lutte sanglante contre les Bernois, qui dès lors s'étaient faits les champions de la liberté communale. Cet antagonisme entre deux cités également jalouses de l'indépendance helvétique, se prolongea durant tout le cours du quatorzième siècle et la plus grande partie du quinzième. Pendant ce long laps de temps, les remparts de Fribourg soutinrent plus d'un assaut. En 1340, les Bernois, déjà vainqueurs l'année précédente au combat de Laupein, vinrent jusqu'aux portes de Fribourg, d'où ils ne se retirèrent que pour faire tomber leurs ennemis dans une embuscade où ceux-ci perdirent plus de sept cents hommes. Les Fribourgeois tenaient toujours pour la maison d'Autriche ; mais leur fidélité ne faisait que leur atti-

rer sans cesse de nouveaux revers. Une paix humiliante leur fut imposée, en 1448, par les Bernois. Cette humiliation, cependant, finit par soulever le peuple de Fribourg contre ses anciens maîtres, dont les représentants avaient réussi à se rendre odieux par leurs exactions de toutes sortes. Le peuple se souleva ; les paysans du voisinage, qui avaient toujours tenu pour le parti de l'indépendance, s'emparèrent de plusieurs portes de la ville, et Dieu sait combien de sang allait couler, lorsque la sédition fut enfin apaisée par l'intervention du duc de Savoie et du légat du pape. La maison de Hapsbourg renonça à ses droits sur une ville dont elle s'était désormais aliéné les sympathies,



Porte de Morat, à Fribourg. — Dessin de Grandsire, d'après un croquis de M. Ferdinand de Lasteyrie.

et Fribourg reconnut pour nouveau souverain le duc de Savoie.

Là finit, si l'on peut s'exprimer ainsi, le rôle actif des remparts de Fribourg. Quant à la soumission, d'ailleurs plutôt nominale qu'effective, de cette ville au duc de Savoie, elle ne fut pas de longue durée. A la fin du siècle, Fribourg entrait définitivement dans la Confédération helvétique.

Ce fut également à la fin de ce siècle qu'eut lieu la célèbre bataille de Morat, où Charles le Téméraire éprouva une si sanglante défaite de la part des confédérés. Morat n'est qu'à quatre ou cinq lieues de Fribourg. La porte que représente la gravure ci-dessus a pris son nom parce que c'est de là que part la route très-pittoresque qui conduit à Morat. Près de cette porte, se trouvent de belles allées d'arbres séculaires qui forment l'une des promenades les plus agréables de la ville. Cette partie des remparts conserve encore son aspect du moyen âge, et peut offrir aux peintres le sujet d'un tableau pittoresque. Parmi les tours qu'elle renferme, il en est une que, dans le pays, on

appelle ordinairement *la Mauvaise*, parce que c'était là qu'on conservait les instruments de la torture, Dieu merci, depuis longtemps abolie. Quelque respectable aspect que les remparts de Fribourg lui donnent encore de ce côté, il va sans dire qu'ils n'offriraient plus guère aujourd'hui grande résistance à une armée pourvue d'artillerie.

LA CONFESSION DE GABRIEL.

NOUVELLE.

I. — PREMIER AVEU.

Vous m'avez souvent interrogé, mon ami, sur mon passé, qui fut, il faut bien que je le confesse, aussi douloureux pour mes parents qu'humiliant pour moi. Le respect humain, cette forme du mensonge dont on voudrait être dupe soi-même, a retenu jusqu'à présent, dans le secret des souvenirs qui me sont personnels, des aveux pénibles pour ma vanité. Aujourd'hui encore, vous me pressez de parler; ma fausse honte cède enfin à votre amicale insistance. En me montrant à vous tel que je fus, j'expie de puériles velléités d'orgueil touchant ce que je suis, et je donne un exemple d'humilité qui ne sera pas, je l'espère, profitable qu'à moi seulement.

Je passerai rapidement sur mon enfance; elle ne rappelle à ma mémoire rien qui mérite d'être rapporté. J'étais, m'a-t-on dit, sous le rapport de l'intelligence, d'un degré inférieur à celui des enfants ordinaires. On assure même qu'il s'en fallait de bien peu que je ne méritasse d'être classé au nombre de ceux que par euphémisme on appelle enfants arriérés.

Mon adorable mère, persuadée que l'insuffisance de compréhensivité dont j'étais affligé tenait à une faiblesse organique du siége de l'entendement, — faiblesse dont, suivant elle, on ne pourrait triompher qu'en prenant soin d'éviter la moindre fatigue à mon cerveau débile, — usa de tant de ménagements envers lui que le syllabaire avait encore des secrets pour moi à l'âge où les autres enfants sont déjà familiarisés avec les principales notions de l'instruction primaire. Mais, en même temps que je ne manifestais nullement le désir de savoir lire, la vue d'un livre, quel qu'il fût, excitait toujours en moi un vif sentiment de curiosité. Se trouvait-il hors de ma portée, je le réclamais avec tant de cris et de larmes, que le seul moyen de m'apaiser était de céder à ma convoitise. Dès que j'avais entre les mains le livre si ardemment désiré, je le feuilletais avec avidité, comme si j'eusse voulu d'un seul coup d'œil en dévorer le contenu. Mon seul souci, soit dit à ma honte, était d'y découvrir des images. Le volume qui n'en renfermait pas, je le jetais avec dédain comme indigne de mon attention. Lorsque, par fortune, mon attente n'était pas trompée, je m'absorbais dans une contemplation qui tenait de l'extase. Quant à demander l'explication de l'estampe qui me ravissait le plus, mais dont ma parfaite ignorance m'interdisait de me rendre compte, je n'y pensais pas, et si quelqu'un essayait de me l'expliquer, je me gardais bien d'écouter afin de m'épargner la fatigue de comprendre.

Ma mère continua longtemps à s'aveugler sur la véritable cause de mon infériorité; plus clairvoyant, mon excellent père devina bientôt, grâce à certaines remarques, que celle-ci ne venait pas d'un vice de mon organisation physique, mais d'une infirmité morale : j'étais né paresseux!

La paresse, cette déplorable méconnaissance de la destinée et de la dignité humaines, qui renferme le secret de tant de misères, de bassesses, voire même de tant de crimes; la paresse, dont le pouvoir sourdement destructeur mine, ronge et renverse les fortunes le plus solidement assises, s'était successivement emparée de toutes mes facultés et les avait réduites à néant. Faute de ne m'avoir pas contraint assez tôt à lutter contre elle, j'en étais arrivé à l'incapacité de faire le plus léger effort pour essayer de la vaincre.

Je n'étais ni méchant, ni volontairement indocile; j'aimais assurément ma mère, cependant, malgré les douces exhortations de la chère âme, à la fin désabusée sur mon compte, malgré les justes mais trop tardives sévérités de mon père, mon apathie naturelle ne cédait ni aux caresses que l'une me prodiguait, ni aux châtiments que m'infligeait l'autre. J'avais découragé le dévouement de la première institutrice à qui on me confia; mes parents me donnèrent un précepteur, je lassai sa patience. Dans l'espoir que l'instruction reçue en commun finirait par éveiller en moi le sentiment de l'émulation, on me mit au collége. Je m'y laissai conduire comme un coupable résigné à subir sa peine. Épreuve inutile, à laquelle il fallut bientôt renoncer. La résistance passive que j'opposai à toutes les tentatives faites pour m'imposer sinon le goût, du moins l'obligation du travail, étant considérées comme un exemple pernicieux pour mes camarades de classe, on me renvoya du collége, non sans m'avoir qualifié de cette note infamante : « Paresseux incorrigible. »

Contrairement à mon attente, je n'eus à essuyer de la part de mon père ni mouvement de colère, ni pénible remontrance à l'occasion de mon retour; il se borna à dire en me regardant avec pitié : « C'est un parti pris; je m'y attendais. » Quant à ma mère, je surpris une larme dans ses yeux; j'en connaissais trop bien la cause pour avoir besoin de la lui demander.

Je vous l'ai dit, mon ami, je n'étais pas un mauvais enfant, mais un pauvre être comparable à une machine dont le ressort, détendu sans avoir fonctionné, avait perdu la faculté d'agir. Cependant, les larmes que je vis répandre excitèrent en moi un mouvement d'indignation contre moi-même, et, répondant aux reproches que ma mère ne m'adressait pas, je m'écriai, en me jetant à son cou :

— Puisqu'il faut absolument que je travaille pour que tu ne pleures plus, eh bien, console-toi : je veux travailler, je travaillerai!

Quiconque eût douté de moi en ce moment m'aurait certainement fait injure : ma résolution était sincère; mais pouvait-elle être durable? — La promesse de la veille fut oubliée le lendemain.

Le poste important que mon père occupait dans l'administration supérieure l'obligeait à tenir un grand état de maison. Je fus donc élevé dans un milieu où le luxe était considéré comme la condition indispensable de l'existence. Si mon naturel enclin à l'oisiveté avait eu besoin d'encouragement pour s'abandonner à son penchant, j'aurais trouvé une excuse suffisante pour ma paresse dans ces imprudentes paroles de Madeleine, ma vieille gouvernante :

— A quoi bon persécuter cet enfant pour qu'il travaille, puisqu'il sera assez riche pour faire travailler les autres?

II. — CATASTROPHE.

J'avais vu s'accomplir ma quatorzième année sans qu'il se fût opéré un changement heureux. Depuis quelque temps, mon père était devenu visiblement soucieux, préoccupé, semblait-il, d'un important projet, ou tourmenté d'une pensée importune. Il avait avec ma mère de longs conciliabules qui dégénéraient parfois en débats assez animés pour que le bruit, sinon le sens, de leurs paroles arrivât jusqu'à moi. Depuis quelque temps aussi, une certaine inquiétude régnait parmi nos gens : les plus discrets s'adressaient de singuliers regards en ma présence et chucho-

taient à demi-voix. D'étranges propos que je surpris un jour éveillèrent ma curiosité au point de m'engager à mieux prêter l'oreille aux entretiens secrets de mes parents. Le soin que je pris de me tenir aux écoutes ne me mit pas précisément au fait de leur discussion; néanmoins j'entendis mon père dire résolûment à ma mère :

— Nous n'avons plus d'autre ressource ; il le faut.

A quelques objections qu'elle hasarda d'une voix timide, il répéta avec l'accent de l'autorité: — Il le faut ! — Puis, d'un ton plus doux, il s'empressa d'ajouter :

— Ne doute pas de ton courage; car c'est à lui, j'en suis sûr, que je devrai le mien.

Ce jour-là, je m'en souviens, avait été employé aux préparatifs d'une grande soirée annoncée chez nous pour le lendemain. Une circulaire, imprimée dans la nuit, fut adressée à nos invités pour les prévenir que la nouvelle soudainement parvenue d'un événement désastreux ne permettait pas de donner suite à ce projet de fête.

Il y eut, paraît-il, à cette époque, une série de désastres financiers, par suite desquels les plus grandes fortunes se trouvèrent pour le moins compromises; celle de mon père, engagée dans diverses entreprises qui sombrèrent, ne put échapper à ce grand naufrage. Notre ruine n'était pas encore officiellement constatée que, déjà pressentie par les serviteurs de notre maison, elle faisait le sujet des mystérieux chuchotements qui m'avaient intrigué.

Par quelle voie, à quel moment, mon père fut-il informé du sinistre qui nous précipitait tout à coup des hauteurs de l'opulence dans un état voisin de la misère? Cela ne me fut jamais parfaitement expliqué. Toujours est-il que, lorsque le soir fixé pour la grande réunion arriva, au lieu de ce brillant concours d'invités auquel, la veille encore, ma mère se préparait à faire les honneurs de son salon, mes parents n'eurent à recevoir que quelques-uns des véritables amis de la maison venus pour nous présenter leurs condoléances sur le malheur qui nous frappait. A ce moment-là, il ne nous restait plus de notre nombreux domestique que la vieille gouvernante qui m'avait élevé. Les autres avaient été congédiés aussitôt après leur service du matin.

Cette triste soirée est encore aussi présente à ma mémoire que si elle datait d'hier. Nous étions dans le grand salon disposé pour le bal qui ne devait plus avoir lieu. Il était à peine éclairé par la lumière d'une lampe qui faisait scintiller çà et là dans la pénombre les guirlandes de cristaux du lustre et des girandoles. Je me tenais près de ma mère que je voyais lutter contre l'accablement. Mon père, grave, mais non attristé, eut à remercier nos amis fidèles de leurs offres de service. A ceux qui le blâmaient d'avoir donné sa démission, il répondit :

— C'est un devoir de quitter une position élevée quand on ne peut plus satisfaire aux conditions d'existence qu'elle impose. L'homme ne perd rien de sa dignité tant qu'il sait conformer les besoins de sa vie au pouvoir de ses ressources. Il en est une qui supplée à toutes les autres quand celles-ci nous font défaut, c'est l'amour du travail; ma femme et moi nous travaillerons.

— Mais, demanda quelqu'un, que ferez-vous de votre Gabriel?

Mon père me regarda fixement, puis il répondit :

— Un homme, s'il plaît à Dieu!

Le souvenir de cette parole, dont je ne pouvais pas alors mesurer la portée, m'émeut encore.

Il avait été décidé entre mes parents qu'après une telle catastrophe nous ne pouvions plus habiter Paris, où les besoins journaliers d'un ménage même modeste étaient maintenant trop coûteux pour nous. Un jour, sur l'ordre de mon père, ma mère ainsi que Madeleine, qui ne voulait pas nous quitter, s'occupèrent des apprêts de notre départ. Ils ne pouvaient exiger ni beaucoup de fatigue, ni beaucoup de temps, car nous n'avions le droit d'emporter que ce qui nous était strictement nécessaire.

Par suite du règlement définitif de ses affaires, mon père avait été contraint de céder, avec le bail de notre appartement, le riche mobilier qui le garnissait, et, sauf trois couverts, la totalité de notre argenterie. Il ne s'était non plus réservé que quelques volumes de sa précieuse bibliothèque. Quand il les eut distraits de leurs rayons, il adressa, avec une émotion visible, un regard d'adieu à ses autres livres. Sa sévère probité ne lui permettait pas de manifester autrement le regret de ce qu'il abandonnait.

Notre fidèle Madeleine, qui, jusqu'au dernier moment, avait imité le calme et la résignation de ma mère, eut un véritable accès de désespoir lorsqu'il lui fut enjoint par ses maîtres de laisser intacte la magnifique lingerie confiée depuis tant d'années à ses soins, et dont elle était si fière.

L'acquéreur de nos meubles, que je ne vis jamais, devait arriver le lendemain matin pour prendre possession de l'appartement.

— Nous ne l'attendrons pas, dit mon père, ce soir nous serons loin d'ici.

En effet, vers la tombée du jour, Madeleine, suffoquée par les soupirs qu'elle s'efforçait d'étouffer, vint annoncer que la voiture qui devait nous emmener et emporter avec nous le peu qu'il nous restait de notre prospérité passée, attendait dans la cour de l'hôtel.

La dernière porte ayant été fermée, mon père rassembla toutes les clefs pour les remettre au concierge, et il descendit, donnant le bras à ma mère. Je l'entendis lui dire plusieurs fois, comme pour raffermir sa marche chancelante : — Courage, ma chère Hélène; courage et merci!

Madeleine, ne cessant pas de murmurer et de gémir, nous avait précédés en bas. Quant à moi, je suivais mes parents avec lenteur; il me semblait que mes pieds ne pouvaient se détacher de chacune de ces marches que je ne devais plus remonter. Je commençais enfin à comprendre ce qu'avait de regrettable le bien-être dont j'avais joui jusqu'alors. Près d'arriver au dernier degré de l'escalier, je m'arrêtai pour jeter encore un regard en arrière; mon père s'aperçut de ce temps d'arrêt, et m'interpella brusquement :

— Le temps de la lâcheté est passé, me dit-il; c'est devant toi que tu dois regarder désormais.

Ce fut la seule parole sévère qu'il m'adressa durant le voyage que nous allions entreprendre.

Au moment de monter en voiture, ma mère, ayant deviné que je m'efforçais de lui dissimuler les larmes qui me montaient aux yeux, murmura dans un soupir :

— Ah ! si tu avais voulu travailler !

J'acceptai d'autant mieux ce reproche qu'il était un écho de celui que je me faisais parfois intérieurement, sans avoir cependant cessé de le mériter; mais je ne parvins pas à comprendre comment mon travail d'écolier, si satisfaisant qu'il eût été, aurait pu conjurer la ruine de notre maison et nous épargner la douleur de cet exil volontaire.

Je n'appris que beaucoup plus tard le mot de cette sorte d'énigme : révélation qui me remplit de reconnaissance et d'admiration pour mes généreux parents.

La suite à la prochaine livraison.

PEUT-ON SÉPARER

L'ÉDUCATION DE L'INSTRUCTION? (1)

On entend dire souvent : « L'éducation vaut mieux que l'instruction. »

(1) Voy. sur le même sujet, t. II, 1834, p. 71.

Quoi de plus excellent, en effet, que l'éducation, qui a pour objet à la fois la culture du cœur et de l'esprit? Que peut-on désirer de meilleur et de mieux?

Mais, prenons-y garde, comment serait-il possible de comprendre une bonne, une véritable éducation, sans instruction?

Est-ce que l'instruction n'est pas un élément essentiel, nécessaire, de toute éducation? Et si l'instruction entre inévitablement dans l'éducation, comment peut-on les opposer l'une à l'autre?

L'éducation est l'ensemble: l'instruction, même entendue dans le sens le moins large, est une partie essentielle du tout. Ce sont là deux choses inséparables.

Si l'on vous présente un jeune homme d'extérieur agréable, poli, honnête, exprimant de bons sentiments, vous serez charmés; mais si, vous entretenant avec lui, vous découvrez qu'il ne sait rien, qu'il n'a rien appris, que c'est un ignorant, ce qu'on appelle en langage d'écolier un âne, vous ne pourrez pas vous empêcher de penser que c'est là une singulière « excellente éducation. »

Bien élever un jeune homme, c'est cultiver tout à la fois son cœur et sa raison, ses facultés morales et ses facultés intellectuelles; c'est développer en lui les éléments d'amélioration de l'homme tout entier, de manière à le rendre bon, intelligent, capable, utile à ses semblables.

Ne disons donc pas que l'éducation vaut mieux que l'instruction, mais disons qu'il faut réunir l'une à l'autre, et que ni l'une ni l'autre, prises séparément, ne sauraient suffire.

LEIBNIZ ET UN INSECTE.

Un jour, Leibniz rendit visite dans un jardin à un savant qui se servait en ce moment d'un microscope. Le philosophe exprima le désir de faire quelques observations avec ce précieux instrument, dont l'invention datait déjà d'un siècle environ, mais qui venait de recevoir d'assez notables perfectionnements. Un serviteur qui était présent plaça sur la petite tablette qu'on appelle la platine un insecte tombé d'un arbuste, et d'un aspect laid et répugnant. Après l'avoir longtemps observé à travers la lunette, Leibniz, qui, en toute autre circonstance, eût sans doute repoussé ou même écrasé l'insecte, le prit délicatement et le posa sur une feuille: c'est qu'en le voyant mieux, à l'aide du grossissement, il l'avait admiré.

« Ce spectacle, dit Kant, l'avait instruit et lui avait été comme un bienfait. » Le grand philosophe était reconnaissant.

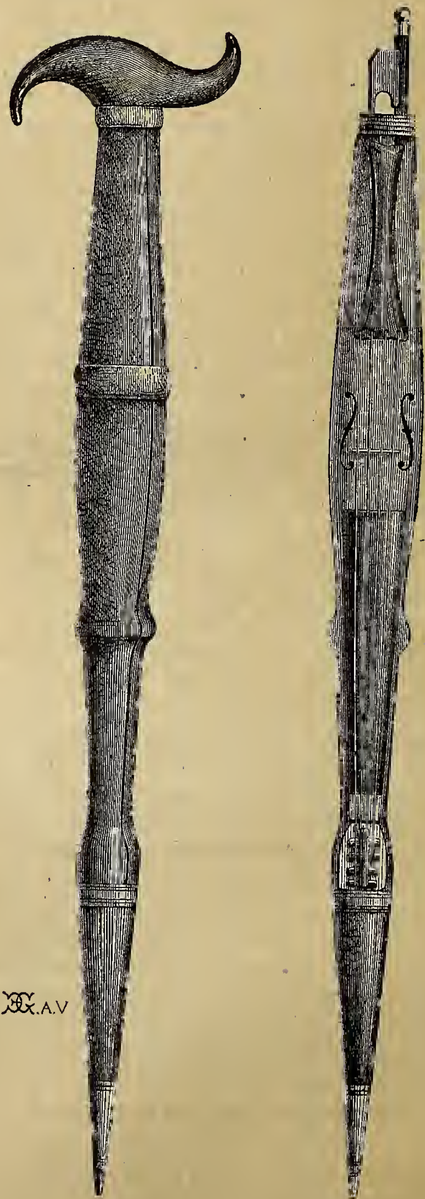
Kant ajoute: « Nous finissons par aimer les choses dans la contemplation desquelles nous sentons croître le développement de nos facultés de connaître. »

UNE CANNE-POCHETTE.

On ne sortait guère de chez soi, au dernier siècle, sans avoir une canne: c'est ce que nous montrent les tableaux et les estampes. Un maître de danse, trouvant incommode d'avoir à porter d'une main une canne, de l'autre un violon, imagina de mettre le violon dans la canne. On dut en rire; ce n'était qu'une bizarrerie. Ce professeur de grâce et d'élégance n'avait inventé là rien de bien agréable aux yeux. Il n'eut sans doute point d'imitateurs: les maîtres de danse continuèrent à porter sous le bras ou dans leurs grandes poches leur petit violon, qu'on appelait communément « pochette. » La canne-pochette que nous reproduisons est une rareté.

On rencontre, au contraire, assez fréquemment de charmantes « pochettes » en ébène ou en écaille avec incrustations d'ivoire, et même ornées de fines sculptures: leurs étuis sont d'ordinaire fleurdelisés et assez pareils au bâton de maréchal de France.

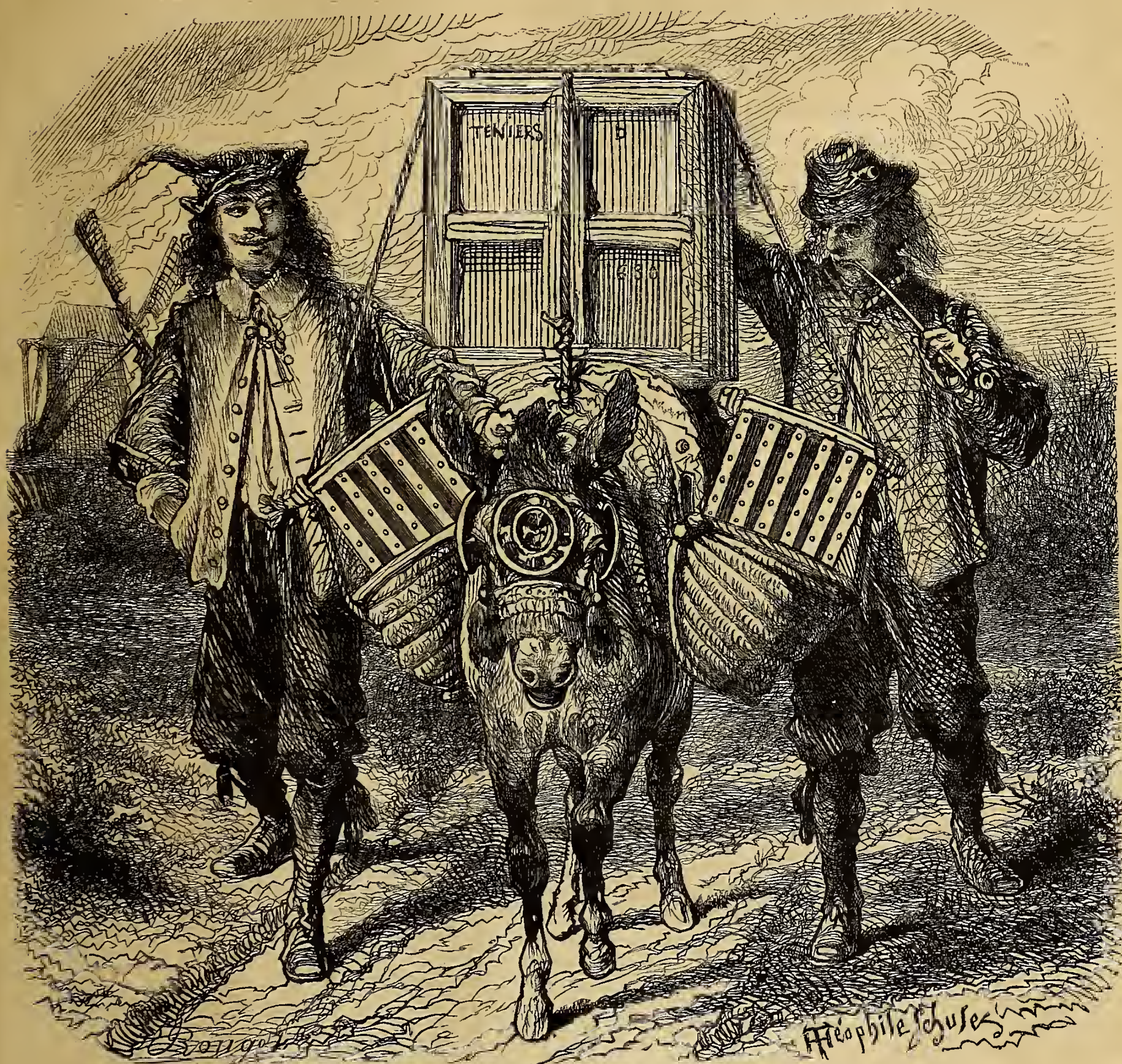
La canne du cabinet de M. A. Jubinal mérite qu'on étudie de près comment on a pu y loger la « pochette », et surtout le moyen de l'en faire sortir. Il faut d'abord enlever la partie supérieure de la canne, après avoir dévissé la poignée et retiré l'anneau de corne qui la maintenait. Quand l'instrument est ainsi mis à jour, on tire le chevalet caché à plat sous la touche; on le place comme il convient à la hauteur de l'âme, et, après avoir retiré de l'intérieur même l'archet qui dort à côté de la sourdine, on visse la poignée de la canne pour l'appuyer contre l'épaule. On avait ainsi entre les mains une petite gigue fort



Collection de M. A. Jubinal. — Canne de maître de danse du dix-huitième siècle. — Dessin d'Édouard Garnier.

suffisante pour accompagner les chassés-croisés ou les pas solennels du menuet.

LES DEUX TÉNIERS.



Téniers père et fils allant au marché. — Composition et dessin de Théophile Schuler.

Quand on dit simplement « David Téniers », on ne sait s'il s'agit du père ou du fils; ils avaient tous deux le même prénom. Aussi a-t-on coutume de dire Téniers « le vieux » et Téniers « le jeune », pour les distinguer l'un de l'autre. Le jeune est celui qui est célèbre; mais il ne paraît pas très-sûr que le vieux, s'il a moins laissé d'œuvres que son fils, ait eu beaucoup moins de talent. Est bien habile qui peut affirmer de certaines toiles d'un Téniers sans signature qu'elles sont du père ou du fils.

C'est le père, dit-on, qui, ayant vu qu'on recherchait beaucoup à Rome les peintures de genre du Tedesco (¹), eut l'idée, en revenant à Anvers, sa ville natale, de peindre les mœurs populaires.

Il semble qu'il n'ait pas tout d'abord réussi dans sa tentative autant qu'il l'espérait, du moins si l'on en croit la légende que M. Schuler a prise pour sujet de son dessin.

Il avait enseigné à son fils sa manière et lui avait fait partager ses goûts; tous deux peignaient à qui mieux mieux les personnages qu'ils avaient le plus ordinairement sous les yeux, dans les rues, au marché, au village. Quand ils avaient terminé un certain nombre de toiles, ils chargeaient gaiement la cargaison sur un âne, qui sans doute leur servait souvent aussi de modèle, et ils allaient ainsi de compagnie chercher fortune sur la place publique de Bruxelles, où ils étalaient leur marchandise en plein vent.

Le spirituel et savant historien de la peinture, M. Charles Blanc, raconte aussi cette anecdote, et il ajoute que, chez Téniers le jeune, le goût pour la reproduction des scènes populaires s'est peut-être fortifié au spectacle continuel que mettait sous ses yeux ce commerce forain.

On sait, du reste, que si les Téniers eurent à attendre la vogue pendant quelques années, dès qu'elle vint elle ne fit plus que s'accroître dans une progression étonnante, et qu'après plus de deux siècles elle paraît ne pas devoir cesser de sitôt.

Téniers fils fut toujours, dit-on, très-désireux de gagner vite beaucoup d'argent, et pour donner une idée de la prodigieuse fécondité de son pinceau, il se vantait, vers la fin de sa vie, d'avoir fait la longueur de « deux lieues » de peinture.

On connaît de lui quelques essais qui permettent de croire qu'il eût réussi dans un degré de l'art plus élevé :

(¹) Adam Elzheimer.

on cite, par exemple, de lui un admirable Christ ([1]). S'il s'en est tenu à la représentation des paysans et des scènes de cabaret, est-ce seulement parce qu'il lui était plus facile de trouver des acheteurs pour de petites scènes gaies, amusantes et un peu vulgaires, que pour des compositions plus sérieuses, où il eût rencontré plus de concurrents? On ne sait. — Faut-il blâmer ou regretter sa fidélité systématique à un genre qu'il a traité si merveilleusement? Nous ne saurions être de cet avis, Téniers est un peintre de genre très-supérieur. Il est impossible d'avoir plus d'esprit dans la touche, plus de fine justesse dans le dessin et dans le coloris, plus de verve ingénieuse dans la composition. Il n'est pas, d'ailleurs, aussi ordinairement grotesque que le supposent ceux qui n'ont vu de lui que celles de ses œuvres où figurent surtout des fumeurs et des ivrognes. Il suffit pour se faire une plus juste idée à son égard d'aller voir au Musée du Louvre quelques-uns de ses tableaux : l'*Enfant prodigue*, les *Œuvres de miséricorde*, la *Chasse au héron*, les *Bulles de savon*, etc. Nous croyons difficile que, si prévenu que l'on soit, on ne reconnaisse pas ce qu'il y a là de distinction et de goût.

Qu'on nous permette d'ajouter une réflexion. Y aurait-il une partie du théâtre humain, la plus vaste, interdite à l'art? On ne manque pas de belles œuvres qui représentent la vie des princes, des seigneurs, des grands personnages de tous les pays; ils occupent en peinture, comme dans la réalité, le devant de la scène. C'est bien; mais serait-ce avoir mauvais goût que d'aimer à voir parfois leurs rangs s'entr'ouvrir pour laisser la place libre aux pauvres gens? Nous éprouverions un véritable regret si l'on n'avait pas conservé, par exemple, les tableaux des Lenain; il est vrai qu'il y respire un sentiment bien profond et bien touchant de la vie populaire.

([1]) Son *Saint Pierre reniant Jésus-Christ*, au Musée du Louvre, ne confirme guère cette supposition.

LA CONFESSION DE GABRIEL.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 6.

III. — CHANGEMENT DE DOMICILE.

Nous partîmes! — Pour quelle destination? — Sans doute ma mère ne l'ignorait pas, mais, ainsi que mon père, elle gardait à ce sujet un silence absolu. Quant à Madeleine, il lui importait peu de savoir où on allait l'emmener, pourvu qu'elle fût certaine de ne pas nous quitter.

Bien que je n'eusse pas, je crois, participé d'une façon très-efficace aux soins de notre déménagement, j'avais signalé mon zèle par tant d'allées et de venues qu'au moment du départ je me sentais aussi fatigué, attendu mon manque habituel d'activité, et j'étais aussi satisfait que s'il m'eût été permis de me glorifier d'un concours vraiment utile. Surpris par l'assoupissement, à la fin de cette laborieuse journée, j'en fus soudainement tiré par l'émotion qui me secoua lorsque je dus quitter notre demeure; mais ce réveil dura peu. Quelques heures d'un mouvement inaccoutumé avaient mis mes forces à bout, J'étais à peine assis dans la voiture que déjà je cédais derechef à l'assoupissement. Quand les chevaux partirent, je dormais profondément. Le cocher arrêta son attelage dans la cour d'un embarcadère; nos bagages furent transportés de la voiture dans un vagon de chemin de fer; enfin le train nous emporta, mais tel était mon sommeil pendant ce changement de locomotion que je n'en eus pas conscience; il ne me resta, non plus, aucun souvenir touchant la durée du voyage; je me rappelle seulement ces trois cris que poussa, par intervalle, l'avertisseur qui accompagnait notre convoi :

— Mantes! — Vernon! — Pont-de-l'Arche!

Ils traversèrent mon rêve, mais sans l'interrompre tout à fait.

J'avais perdu la mémoire du départ; je ne me rendis pas compte de l'arrivée, quand le train eut atteint le terme de sa course. Il ne fallait pas moins d'une nuit entière de repos pour reprendre complétement possession de moi-même.

C'était dans un somptueux appartement que je m'étais réveillé la veille, c'est dans une petite chambre mansardée que je rouvris les yeux le lendemain. De notre balcon de la rue Basse-du-Rempart, à Paris, je dominais le boulevard et ma vue s'étendait jusqu'à l'église de la Madeleine; de la fenêtre, où je courus en sautant à bas du lit, je ne vis que des toits et des cheminées. Poussé par la curiosité, je me penchai jusqu'à mi-corps hors du cadre de mon étroite fenêtre; mais, de si haut que j'étais logé, il me fut impossible d'apercevoir le pavé de la rue. Au mouvement que je fis et qui manqua de me précipiter dans le vide, le cri d'effroi d'une fillette de dix à douze ans partit de la fenêtre située en face de la mienne; puis survint auprès de l'enfant un jeune garçon qui, à la vue de ma périlleuse imprudence, me cria d'une voix courroucée, en me montrant le poing :

— Veux-tu bien te retirer de là, méchant gamin!

Je ne me le fis pas redire. Il avait fallu me hisser sur les pointes pour atteindre au rebord de la croisée; je descendis vivement de plain-pied dans ma chambre. Ne me rendant pas compte de l'heure à laquelle je venais de me réveiller, et n'entendant autour de moi aucun bruit, je crus que mes parents dormaient encore. J'attendis, j'écoutai. Une horloge au loin sonna dix coups: l'inquiétude me prit; je me décidai à passer dans la chambre voisine, il n'y avait personne; même solitude dans les deux autres pièces qui complétaient notre logis. Je remarquai que partout le ménage était en ordre, et, n'eussent été les lits encore défaits et laissés à peine couverts, on aurait pu croire qu'aucun locataire n'avait habité là depuis la veille. — Où étaient en ce moment mon père et ma mère, et quand devaient-ils rentrer? — Je m'adressai cette question en furetant de tout côté, quand la réponse frappa mes yeux : elle était écrite sur un papier fixé par une épingle au mur de la petite chambre du fond, qui devait être celle où Madeleine avait couché. La pancarte disait, ou plutôt voulait dire, suivant la traduction que nécessitait l'orthographe particulière de ma vieille gouvernante :

« Si mon Gabriel se réveille et s'il veut sortir, qu'il tire la porte après lui, j'ai la clef, Monsieur est à son bureau et Madame est chez sa *dame ;* nous serons tous rentrés à midi. Il y a du pain et des pommes dans le buffet. »

Je fus surtout sensible, je l'avoue, à ce dernier renseignement. L'horloge lointaine m'avait appris que l'heure habituelle de notre second déjeuner était proche, et mon estomac souffrait encore de l'attente du premier. Chercher le buffet, le trouver, l'ouvrir, couper une tranche de pain, m'emparer d'une grosse pomme et les attaquer l'une et l'autre à coups de dents, tout cela fut exécuté avec la rapidité que commandait l'impatience de mon appétit. Dès que celui-ci fut à peu près calmé, je profitai de la liberté de sortir, qui m'était accordée par la pancarte, pour aller m'informer, au dehors, du nom de la ville dans laquelle j'avais si bien dormi.

Ces mots contenus dans l'avis que m'avait laissé Madeleine : « Monsieur est à son bureau, Madame est chez sa dame », me donnèrent à réfléchir; mais comme je n'aurais pu, en me creusant la tête, en trouver l'explication, que

d'ailleurs on ne pouvait manquer de me donner à mon retour, je cessai d'y penser lorsque je fus au bas de l'escalier, et je ne m'attachai plus qu'à bien fixer dans ma mémoire le chemin que j'allais suivre, pour le reconnaître quand l'heure serait venue de rentrer à la maison.

Me voilà parti; je tourne à droite; après quelque pas, j'arrive au coin d'une rue et je lis sur la plaque indicatrice : « rue Écuyère. » Cela ne me dit rien; plus loin, dans la même direction, est la rue de la Vicomté; ce nom ne me renseigne pas davantage. Je poursuis mon excursion en ligne droite, et je me trouve sur un large quai qui borde une imposante rivière, garnie, aussi loin que la vue peut s'étendre, en amont et en aval, de bateaux de pêche et de navires de commerce portant des pavillons de toutes les couleurs. Je suis évidemment dans un port marchand; mais lequel? Ici, on débarque des animaux; là, ce sont des ballots de marchandises qu'on embarque; plus loin, les cabestans enroulent en gémissant leurs câbles, tandis qu'un chant plaintif mesure l'effort des bras vigoureux qui les font tourner; ailleurs, ce sont les cloches des bateaux à vapeur qui sonnent l'appel de leurs passagers. C'est partout un encombrement, une fourmilière de travailleurs, au milieu desquels passe et se croise une foule de matelots, de portefaix et de voyageurs également pressés d'arriver à destination.

Le spectacle si nouveau pour moi de cette activité vertigineuse m'intéressa, mais sans me faire complétement oublier que j'étais sorti afin d'apprendre dans quelle partie de la France la ruine de mes parents nous avait conduits. Ma timidité naturelle ne me permettait pas d'aborder des gens que je voyais si affairés et de les arrêter au passage pour leur adresser cette sotte question : — Comment nomme-t-on la ville où nous sommes? — Cependant, à force de chercher à qui parler, j'avisai un curieux qui, planté droit et immobile sur ses jambes au milieu de la chaussée, paraissait examiner avec satisfaction le prodigieux mouvement du quai. Sa mine avenante m'encouragea : j'allai vers lui; il eut, en m'écoutant, un bienveillant sourire et me répondit en anglais je ne sais quoi; puis il tourna les talons. Afin de ne pas m'exposer de nouveau à une pareille déception, je ne demandai plus qu'au hasard d'une heureuse rencontre de me renseigner. Le hasard me servit bien. En continuant ma promenade sur le quai, j'arrivai devant une maisonnette située à la descente d'un pont. L'inscription placée sur le frontispice de cette maisonnette en glorifie l'habitant en même temps qu'elle témoigne de la reconnaissance de ses compatriotes. Je lus : A LOUIS BRUNE, LA VILLE DE ROUEN.

— Je suis à Rouen! m'écriai-je, sans me douter que quelqu'un était auprès de moi et m'avait entendu.

— Ne le saviez-vous pas? me dit une voix jeune et vibrante.

Celui qui m'interpellait ainsi accompagna ses paroles d'une vigoureuse tape sur mon épaule. Je me retournai, et me trouvai devant une figure de connaissance. Je veux parler du jeune garçon qui était accouru à la fenêtre au cri d'effroi de la fillette, et qui m'avait fait rentrer subitement dans ma chambre en me montrant un poing menaçant.

A part ses façons un peu brutales, je devinai de suite que mon voisin d'en face était ce qu'on appelle une brave nature; mais c'était surtout un rude questionneur.

— D'ou viens-tu? Que font tes parents? Quel est leur nom? Comment te trouves-tu à Rouen sans le savoir?

Il me fallut lui répondre sur tout cela; mais s'il aimait savoir ce qui regardait les autres, en revanche, il n'était pas nécessaire de le prier longtemps pour lui faire dire ce qui concernait lui-même et les siens. J'appris donc, sans le lui avoir demandé, qu'il se nommait Justin Chanceux; qu'il était le fils et l'apprenti d'un maître cordonnier en chambre, auquel la soumission filiale l'avait contraint de succéder dès l'âge de dix-huit ans, bien que sa vocation l'eût poussé à s'enrôler parmi les gens de mer. Il y avait déjà deux ans que lui et sa sœur cadette étaient complétement orphelins; ils n'avaient plus d'autres parents que leur grand'mère paternelle. Celle-ci vivait en commun avec ses deux petits-enfants.

Nous causions en marchant; l'attention que je prêtais complaisamment aux paroles de mon voisin m'avait fait négliger de remarquer le chemin que nous suivions; j'entendis sonner midi. C'était précisément l'heure indiquée par Madeleine pour le retour de mes parents à la maison. Une vive appréhension me saisit, car je m'aperçus seulement alors que nous n'étions plus dans la direction du quai; je pensai à l'inquiétude que devait éprouver ma mère, me sachant errant dans une ville que je ne connaissais pas. Mon jeune voisin m'interrogea, je lui fis part de mon tourment; il sourit, tourna un coin de rue; je le suivis, et après quelques pas, il dit, en me montrant deux portes d'allée qui se faisaient face :

— Vous voilà chez vous, et moi chez ma grand'mère.

Je lui serrai cordialement la main, et nous nous séparâmes en promettant de nous revoir.

La suite à la prochaine livraison.

LES ORCHIDÉES.

Voy. la Table de quarante années.

Vers la fin du siècle dernier, le célèbre botaniste Linné comptait treize genres seulement de plantes appartenant à cette famille dont l'orchis est le type; dans ces treize genres, il rangeait environ cent cinq espèces. Aujourd'hui, botanistes et horticulteurs connaissent près de quatre cents genres d'orchidées parmi lesquels se classent plus de trois mille espèces bien caractérisées et bien définies.

Ces chiffres nous démontrent ce fait, que les plantes de la famille des orchidées ont dû attirer l'attention des voyageurs et des amateurs par quelques caractères spéciaux. Il existe, surtout en Angleterre et en Belgique, des amateurs qui cultivent les orchidées avec amour, avec passion même, sans se laisser arrêter par les soins minutieux qu'elles exigent ou se laisser décourager par les insuccès dus au défaut des conditions de chaleur, d'humidité, de lumière, que l'on ne peut pas toujours réaliser en serre chaude ou tempérée. Les orchidées, du moins les plus belles, sont en effet originaires des contrées chaudes et humides de la zone équatoriale; elles abondent dans les Indes orientales, dans les grandes îles des mers de Chine, dans les forêts vierges humides, marécageuses, du Mexique, des Guyanes, du Pérou, du Brésil, etc.

C'est exclusivement à leur beauté et à leur originalité que les orchidées doivent leur brillante fortune; car, parmi les trois mille espèces connues, deux seulement, le vanillier et l'orchis, nous fournissent des produits utiles : le premier, l'aromate si estimé des gourmets; le second, le salep, fécule amylacée extraite des tubercules de l'*Orchis mascula*, commun dans l'Europe orientale, administré en médecine comme réparateur des organes atignés, principalement de l'estomac.

Les plantes orchidées sont toutes vivaces; la généralité est herbacée, quelques-unes seulement sont de nature ligneuse ou sarmenteuse. Les unes sont terrestres, prennent leur base sur le sol; les autres sont *épiphytes*, autrement dit s'implantent sur les écorces pourries et réduites en terreau des grands végétaux. Les unes comme les autre

ne demandent au sol qu'un support auquel elles s'attachent par quelques ramilles émanant de leur *rhizome* ou tige charnue, horizontale, de la racine, sa partie principale. Elles ne leur empruntent aucun des éléments nutritifs nécessaires à leur développement, mais puisent dans l'atmosphère les principes vivifiants et l'humidité, au moyen de longues racines extérieures adventives, formées tantôt d'un filament court et charnu, tantôt de tresses filamenteuses et pendantes, assez semblables à une tresse de filasse. Cette particularité que présentent les orchidées de vivre de l'air du temps est l'un des caractères qui permettent de les distinguer facilement des autres plantes; elle oblige les horticulteurs qui les cultivent à rejeter les pots de terre pour adopter des espèces de boîtes à claire-voie remplies, au lieu de terre, de fragments de coke et de mousse. Ce mélange doit servir à l'implantation rudimentaire du végétal, tandis que du fond comme des côtés de ces caisses s'échappent en toute liberté les racines adventives nourricières.



Orchidée. — Fleurs du *Renanthera Lowii*. — Dessin de Belet.

Les Chinois, ces grands amateurs de curiosités naturelles, suspendent des caisses d'orchidées dans l'intérieur de leurs habitations, jouissant ainsi et de la vue de leurs belles nuances et de leur parfum.

Sur les racines de la plupart des orchidées, on remarque l'existence de corps renflés ou bulbes, de forme ovoïde ou presque sphérique, se ramifiant à leur extrémité libre en forme de palme. Dans la plupart des circonstances, il existe deux de ces bulbes : l'une entretient la vie de la tige, tandis que l'autre se constitue et grossit pour nourrir la tige de l'année suivante. Longtemps on crut que la bulbe nouvelle se produisait toujours auprès de la première, et du même côté de la racine, ce qui, à la longue, devait amener un déplacement de la plante, une espèce de progression dans une direction constante, déplacement très-sensible après un petit nombre d'années. Il paraît démontré aujourd'hui que la bulbe de l'année suivante se forme tantôt d'un côté, tantôt de l'autre du rhizome, ce qui rétablit l'équilibre et, conservant à la plante sa position stable, la maintient là où elle est née.

Le port de l'orchidée dépend du mode de développement de la tige. Dans les orchidées terrestres, le rhizome, très-court, émet chaque année une tige herbacée. Chez les espèces grimpantes, cette tige est très-haute, généralement charnue et verte, serpentant comme une liane jusqu'au sommet des arbres les plus élevés. A côté de ces orchidées terrestres et grimpantes se place une troisième variété, l'orchidée à pseudo-bulbe. Le rhizome de celle-ci se couvre de feuilles serrées comme des écailles, et c'est de l'aisselle, ou intervalle libre entre ces écailles, que sortent les rameaux, présentant dans leur partie inférieure un renflement oblong, déprimé, tantôt arrondi, tantôt anguleux, désigné par le nom de pseudo-bulbe. C'est à l'extrémité de ce renflement qu'apparaît la fleur.

Les feuilles des orchidées, molles dans certaines espèces, charnues et dures dans d'autres, présentent diverses particularités vraiment remarquables suivant leur mode d'attache ou de développement. Il en est dont la surface externe, de nuance vert foncé, est marquée par un réseau ou dessin compliqué, très-irrégulier, formé par des sillons qui brillent d'un éclat métallique, paraissant argentés ou dorés. Suivant le naturaliste anglais Morren, ce fait serait dû à la présence d'un liquide transparent logé dans les cellules de l'épiderme, cellules prismatiques comme les alvéoles d'abeilles, serrées et groupées comme celles-ci, et laissant entre elles des vides remplis d'air. Quelle que soit la cause, l'effet produit est d'une richesse et d'une variété peu communes.

C'est surtout, avons-nous dit, par leurs fleurs que les orchidées ont depuis longtemps attiré l'attention des voyageurs, des botanistes et des horticulteurs. Ces fleurs sont, en effet, bien différentes de celles que nous sommes habitués à voir dans nos climats. Les unes sont solitaires au sommet de leur pédoncule, ou tige de support, directement implanté sur le rhizome; mais le plus souvent ces fleurs sont disposées en épis ou en longues grappes comme dans la variété que nous représentons : elles sont aussi disposées en spirale et quelquefois *distiques*, c'est-à-dire implantées deux par deux sur les faces opposées de la tige ou du pédoncule. Souvent, avant la floraison du bouton, l'ovaire ayant subi un effet de torsion, la fleur épanouie apparaît dans une position renversée par rapport à son support ou même à la plante.

C'est aux formes bizarres de leurs différentes parties, à la coloration de leurs folioles membraneuses ou charnues, aux dispositions souvent des plus singulières des *labelles*, ou lèvres du calice, à une espèce de renfoncement se prolongeant en éperon à la base du périanthe, ou ensemble de ses enveloppes extérieures, que la fleur des orchidées doit ces aspects si divers et si caractéristiques. Tantôt elle offre l'apparence d'un sabot renversé, d'où le nom de *Sabot de la Vierge* donné à quelques variétés; d'une calotte, d'un bonnet, d'un casque; tantôt ses formes se rapprochent de la gueule de divers animaux.

La belle variété *Renanthera Lowii*, originaire de Bornéo,

et dessinée dans les riches serres de M. Luddemann, horticulteur à Paris, peut être rangée parmi l'une des plus belles espèces connues. Sa fleur est une longue grappe, dont chaque partie présente une chaude moucheture rouge velouté et foncé sur un fond jaune indien; chacune des fleurs de la grappe paraît mouchetée comme la peau de la panthère.

Ce n'est pas sans peine et sans sacrifices que l'on parvient à se procurer les belles orchidées que nous pouvons admirer dans les serres de nos jardins botaniques ou que



Orchidée. — *Renanthera Lowii.* — Dessin de Belet.

les horticulteurs élèvent pour le commerce. Telle plante qui n'a coûté que quelques centimes dans son pays natal, ou simplement même la peine de la recueillir, parvient en Europe avec une valeur centuplée par les frais de transport, d'entretien pendant le voyage, de répartition des pertes sur le nombre, très-restreint souvent, des sujets arrivés jusque dans les serres, soit chaudes, soit tempérées, où, suivant le climat de leur pays d'origine, elles devront désormais végéter. Aussi ne faut-il pas trop s'étonner si ces plantes se maintiennent toujours à des prix qui n'en permettent la possession qu'aux privilégiés de la fortune.

DE L'ÉTUDE DE LA LANGUE ANGLAISE.

Si l'on veut parler la langue anglaise, il est évident qu'il est absolument impossible de se passer d'un maître sachant la parler, ou d'un séjour en Angleterre.

Si l'on désire seulement lire les journaux et les livres anglais, il est très-facile d'arriver assez rapidement à ce

résultat à l'aide d'une bonne grammaire, d'un bon dictionnaire et de quelques ouvrages faciles composés soit pour les enfants, soit par les professeurs de langue anglaise pour leurs élèves.

Toute personne douée d'une intelligence ordinaire, et qui consacrera une heure ou deux chaque jour à lire quelques chapitres de grammaire et à traduire seulement une dizaine de lignes, peut être assurée d'être capable de comprendre une prose anglaise facile dans l'espace de moins de six mois. Nous connaissons de nombreux exemples de jeunes gens qui, après deux mois d'études, sans le secours d'aucun maître, lisaient assez convenablement les journaux anglais et quelques-uns des meilleurs livres classiques de l'Angleterre, pour n'avoir besoin de chercher que cinq ou six mots par page.

Il ne faut pas oublier que la littérature anglaise est la plus riche de l'Europe en livres instructifs, amusants et moraux. Le peuple anglais, qui passe pour le plus positif et le plus pratique du monde, a produit un grand nombre d'auteurs éminents en poésie comme en prose.

Combien d'heures de distractions agréables n'avons-nous pas dues à notre connaissance de la langue anglaise, sans parler d'avantages d'autre nature qui ont été aussi profitables à d'autres qu'à nous-même! Que les jeunes gens y songent bien! être en possession d'une ou de plusieurs langues étrangères vivantes, c'est s'assurer une supériorité réelle sur la plupart des concurrents que l'on rencontre dans les luttes de la vie; et pour l'acquérir, il ne s'agit que de prendre chaque jour, pendant quelque temps, un peu de ces loisirs qui se consument trop souvent en plaisirs bien médiocres ou en oisiveté.

DIEU.

Je crois en Dieu, c'est une belle et louable parole: mais reconnaître Dieu, où et comment il se révèle, c'est proprement la béatitude sur la terre... Pouvons-nous ne pas sentir dans l'éclair, le tonnerre et la tempête, le voisinage d'une puissance supérieure? et dans le parfum des fleurs, dans les tièdes haleines de la brise, un être aimable qui vient à nous? GŒTHE.

ÉTIAGE.

L'*étiage* est le point le plus bas où descendent les eaux d'un fleuve.

Ce mot est dérivé de *été*, attendu que c'est en cette saison que les eaux descendent habituellement le plus bas.

On marqua sur les piles d'un pont, ou sur toute autre construction plongeant dans le lit du fleuve, le point de ce maximum d'abaissement des eaux. On y ajouta une échelle qui servit à mesurer les crues, et on dit: Il y a tant de toises ou de pieds au-dessus de l'*étiage*.

Plus tard, et par extension, on a donné le nom d'*étiage* à l'échelle même; on dit aujourd'hui: La Seine marque tant de mètres à l'étiage du pont de la Tournelle, du pont Royal ou du pont de la Concorde. Il faudrait dire, rigoureusement: au-dessus de l'étiage.

LES YEUX.

De même que chez les hommes l'œil témoigne, par son expression, de toutes les passions, de tous les mouvements de l'âme; de même chez les animaux cet organe témoigne, par sa structure, de leurs mœurs, du milieu où ils vivent, de la nourriture dont ils font usage, etc. On sait avec quelle sagacité notre grand Cuvier reconstituait les principaux caractères d'un animal à l'inspection d'une seule de ses dents; on peut affirmer que l'examen de l'œil fournirait sur son existence au moins autant de renseignements. Tant il est vrai que tout se tient dans la nature! Sur une partie minime du corps d'un animal, un naturaliste peut le présumer tout entier, de même que le philosophe juge de l'état d'une âme sur un simple trait de caractère.

Par exemple, nous verrons par quels signes se distingue l'œil d'un animal de proie; combien cet organe se perfectionne, lorsque c'est la nuit que l'animal commet ses rapines; comment il disparaît plus ou moins complétement, si l'animal doit vivre au milieu de ténèbres éternelles: ainsi, tandis que l'œil devient plus perçant quand sa tâche est rendue plus difficile, il s'atrophie quand elle est impossible.

L'homme et le singe sont les seuls animaux dont les yeux soient tournés en avant; on peut encore leur assimiler sous ce rapport le hibou et quelques autres oiseaux de nuit. Tandis que chez les autres animaux les deux yeux ont un champ visuel différent, nous voyons que chez ceux-ci les deux organes visuels sont ordinairement dirigés vers un même objet. D'où vient que, recevant l'impression de deux images, nous n'en percevions réellement qu'une? Pourquoi ne voyons-nous pas double?

Remarquons d'abord que cet accident ne nous est pas absolument inconnu. Il n'est personne qui, en tournant ses yeux de certaine façon, ne soit parvenu à voir double. En analysant les cas où cela nous arrive, on observe que pour que la vision simple se produise il faut que les axes des deux yeux convergent vers l'objet que l'on regarde. Éclaircissons cette règle par quelques exemples.

Tandis que vous fixez vos regards sur un objet, appuyez avec le doigt sur l'un des deux yeux, de façon que son axe soit déplacé et dirigé ailleurs, et aussitôt l'objet sera vu double.

Si vous conservez dans le champ de la vision un objet médiocrement éloigné, tout en dirigeant vos regards d'une manière plus précise sur un objet intermédiaire plus rapproché, l'objet éloigné devient double. Réciproquement, si vous fixez l'objet le plus éloigné, tout en conservant l'objet intermédiaire dans le champ de la vision, l'objet intermédiaire devient double. Dans le premier cas comme dans le second, l'objet qui devient double a cessé d'être au sommet de l'angle optique.

L'exemple suivant est encore plus démonstratif. Prenez un crayon un peu long; appliquez l'une des extrémités du crayon entre les deux yeux, à la racine du nez; maintenez-le dans la position horizontale à l'aide de la pulpe du doigt, puis fixez successivement, à l'aide des deux yeux, des points divers de la longueur du crayon. La partie du crayon située au delà de l'intersection des deux axes optiques deviendra double; en d'autres termes, à partir du point qu'on fixe, le crayon semble se bifurquer, et on peut faire, pour ainsi dire, voyager le point de bifurcation suivant qu'on fixe un point plus ou moins éloigné. — Cette bifurcation apparente vient de ce que les axes des deux yeux convergent vers le point qu'on fixe, et non pas au delà.

Pour que les images formées dans les deux yeux par le point D (fig. 1), par exemple, se confondent dans notre esprit, il est donc nécessaire que les axes des yeux soient tous deux dirigés vers ce point. S'il en est ainsi, c'est donc que les points b, b, sur lesquels tombent ces deux images, jouissent du privilége de confondre leurs impressions. Ces deux points sont ce qu'on appelle des points *identiques* ou *harmoniques*.

Quels sont les points identiques des deux rétines? Il est facile de les déterminer. Il suffit de remarquer que nos yeux se relèvent et s'abaissent en même temps. Ainsi, la partie supérieure de l'œil droit, par exemple, a ses points identiques situés dans la partie supérieure de l'œil gauche.

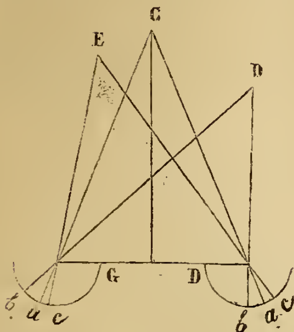


Fig. 1.

Au contraire, pour la vision des objets situés à droite ou à gauche, nos yeux ne se conduisent pas symétriquement : tandis que l'un se porte en dehors, l'autre se porte en dedans. Il en résulte que la portion interne de l'une des rétines correspond à la portion externe de l'autre, et réciproquement. En d'autres termes, si l'on détachait une rétine, et qu'on la superposât à l'autre, les points identiques seraient mathématiquement en contact les uns avec les autres. C'est ce que nous avons indiqué dans notre gravure (fig. 2) en marquant des mêmes lettres les points identiques des deux yeux.

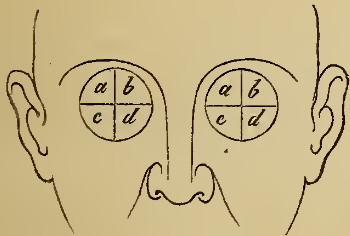


Fig. 2.

Maintenant, on se demande naturellement pourquoi les images qui tombent sur les points identiques se confondent. Mais la science n'a pas encore pu remonter jusque-là. Pour résoudre une telle question, il faudrait pénétrer les causes des propriétés du système nerveux, et c'est ce que nous ne savons pas encore faire.

Presque tous les animaux ont les yeux situés de telle manière que leurs axes ne convergent jamais ou presque jamais. Tel est chez quelques-uns l'écartement des yeux, qu'il leur est difficile de voir devant eux. Il n'est pas de chasseur qui ne connaisse les imprudences bien involontaires que cette imperfection fait commettre au lièvre et au lapin : il arrive souvent à ces timides rongeurs de se jeter justement entre les jambes du chasseur qu'ils veulent fuir.

Si la position latérale des yeux expose quelquefois les animaux à ces dangereuses erreurs, il faut reconnaître qu'elle étend singulièrement le champ de la vision. Elle est telle chez la girafe en particulier, qu'elle permet à ce pacifique ruminant de voir presque derrière lui sans tourner la tête. C'est ce que montre parfaitement notre gravure (fig. 3). Aussi la girafe ne se laisse-t-elle que très-difficilement aborder à portée du fusil.

Les personnes qui ont conduit des chevaux savent que ces animaux s'élancent et précipitent leur course alors que le fouet est encore levé sur eux, et avant qu'ils aient senti la moindre atteinte de la lanière redoutée. C'est qu'en effet, la position de leurs yeux leur permet de reconnaître l'ennemi, même derrière leur tête.

Les animaux dont le champ visuel est si extraordinairement étendu sont tous de paisibles herbivores, pour qui le danger est de tous les instants, et dont l'ennemi peut survenir inopinément de tous les points de l'horizon. Ces malheureux ne sauraient veiller trop attentivement, car le péril est partout et menace toujours.

Mais, chez leur ennemi, d'autres qualités sont nécessaires. Il est inutile que les yeux embrassent du même coup une grande étendue de l'horizon ; mais il faut qu'ils puissent distinguer nettement les places qu'ils fixent, afin de découvrir l'innocente victime qui se dissimule de son mieux par son silence et son immobilité. Il faut, en outre, que leurs yeux soient habiles à percer les ténèbres ; car c'est ordinairement de nuit, et pendant le sommeil de leur proie, que les carnassiers exercent leurs rapines.

Aussi leurs yeux, au lieu d'être placés tout à fait par côté, comme chez les herbivores, peuvent faire converger leurs axes, ce qui permet de mieux juger les distances. D'ordinaire, ces organes sont plus gros, toute proportion gardée, que chez les autres animaux ; et comme leur rétine est plus sensible, leur pupille change plus rapidement et plus notablement de diamètre ; le plus souvent, elle a la forme d'une fente, ce qui permet à l'animal de mieux doser la quantité de lumière qu'il admet dans son œil, et d'éviter à sa rétine des ébranlements propres à émousser sa sensibilité.

Peut-être est-ce pour rendre la vision plus nette pendant la nuit, que la plupart des carnassiers et un certain nombre de grands herbivores possèdent, dans le fond de l'œil, ce qu'on appelle un *tapis*, c'est-à-dire une choroïde dépourvue de pigment. On a dit que cette membrane, en réfléchissant les rayons de lumière et en leur faisant faire deux fois impression sur la rétine, doublait ainsi leur action sur elle. Cette interprétation n'est pas sûre, et on peut dire qu'on ignore aujourd'hui l'usage du tapis.

Ce qui est hors de doute, c'est que cette membrane est capable de réfléchir les rayons lumineux. C'est elle qui donne aux yeux des bêtes fauves cet éclat si terrible, et qui les fait briller dans l'obscurité comme des charbons ardents. La couleur du tapis est le plus souvent métallique et chatoyante. Chez le lion, l'ours, le chat, il est d'un jaune doré assez pâle ; chez le chien, le loup et le blaireau, il est d'un blanc pur bordé de bleu ; chez le bœuf, il est d'un brillant vert métallique passant au bleu ; chez le cheval et chez le cerf, il est d'un beau bleu argenté en violet. Aucun oiseau n'est muni d'un tapis ; la raie est le seul poisson et le crocodile le seul reptile qui en possèdent un ; chez ces deux animaux, il est blanc comme l'argent.

« Un très-grand œil, dit Cuvier, est le plus souvent le signe que l'animal peut voir dans l'obscurité. Les chauves-souris, qui ont l'œil fort petit, ne sont pas une exception réelle à cette règle, parce qu'il ne paraît pas que ce soit leur vue qui les dirige dans leur vol. » Ces animaux ont, en effet, les yeux placés dans une position singulièrement défavorable à la vision, voilés qu'ils sont par une forêt de longs poils soyeux sous lesquels on a peine à les trouver. L'illustre physiologiste italien Spallanzani a prouvé qu'en effet ces yeux servaient bien peu, puisque des chauves-souris à qui il avait arraché les yeux, et qu'il abandonnait à elles-mêmes, s'envolaient malgré leur cécité, enfilaient les souterrains sans se heurter contre les murs, et même elles y tournaient exactement, selon que l'exigeaient les inflexions les plus compliqués. Elles discernaient les trous

dans lesquels étaient leurs nids, et savaient éviter les cordages, les filets et les autres obstacles que l'on avait mis sur leur passage.

Spallanzani chercha alors par quel sens étaient dirigés ces animaux. Ce n'était pas la vue, puisqu'on les avait privées de leurs yeux; ce n'était pas l'ouïe, car on avait de plus bouché très-exactement les oreilles à quelques individus; ce n'était pas l'odorat, puisque, sur d'autres, on avait ajouté la précaution d'obstruer complétement l'ouverture des narines.

Spallanzani conclut de ces ingénieuses expériences que

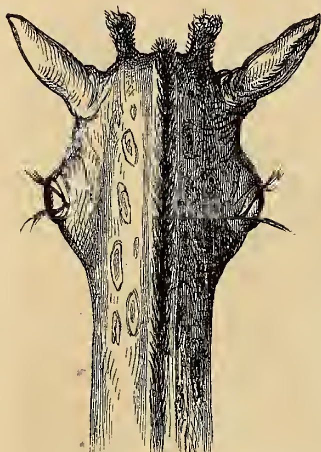


Fig. 3. — Les yeux de la girafe.

les chauves-souris ont un sixième sens dont nous n'avons aucune idée. Les naturalistes modernes, et à leur tête Cuvier, interprètent ces expériences d'une façon plus simple, et sans doute plus vraie, en supposant que c'est par la sensibilité extrême de leurs ailes que les chauves-souris remplacent les yeux qui leur font défaut. « L'air, frappé dans l'action du vol par ces membranes délicates douées d'un tact exquis, imprime à ces organes une sensation de chaleur, de froid, de mobilité, de résistance, qui indique à l'animal les obstacles et la facilité qu'il rencontre dans sa route. C'est ainsi que les hommes aveugles discernent avec les mains, ou même par le visage, une porte de maison, une rue, avant de les toucher, et par la seule sensation du choc différent de l'air. » (Cuvier, *Anatomie comparée*, XIVe leçon.)

Nous n'avons parlé jusqu'ici que des animaux destinés, comme nous, à vivre dans l'air; mais il est, même parmi les mammifères, un grand nombre d'animaux qui passent la plus grande partie de leur vie dans l'eau; tels sont les hippopotames, les castors, les phoques, les morses, les baleines, etc.

Les plongeurs savent combien la vue de l'homme devient confuse dès que ses yeux sont plongés dans l'eau; l'habitude n'y peut rien. C'est, en effet, à son organisation adaptée à l'air, et non pas à l'eau, que notre œil doit son impuissance dans ce dernier élément. C'est ce que nous allons expliquer.

On connait ce principe de physique d'après lequel les rayons de lumière changent de direction quand ils passent d'un milieu moins dense dans un milieu plus dense, par exemple, de l'air dans l'eau. Par conséquent, lorsque des rayons lumineux passent de l'air dans l'intérieur de l'œil, et surtout dans le cristallin, leur direction sera modifiée. La courbure du cristallin est telle qu'après ce changement de direction, ils iront former une image sur la rétine. Mais lorsque notre œil est plongé dans l'eau, dont la densité diffère peu de notre cristallin, la marche des rayons lumineux est peu modifiée, et l'image cesse d'être nette.

Aussi, chez les animaux qui vivent dans l'eau, le cristallin, au lieu d'avoir, comme chez l'homme, la forme d'une lentille, est-il plus ou moins sphérique. Nous verrons plus tard qu'il est complétement globulaire chez les poissons, ce qu'il est facile de constater toutes les fois qu'on a un de ces animaux sur son assiette.

Chez les amphibies, la disposition de l'œil est intermédiaire entre celle de l'animal aérien et celle du poisson : le cristallin est plus bombé que chez les autres mammifères, mais il est loin d'être sphérique; de façon que ces animaux peuvent voir également bien dans les deux éléments.

Les yeux de la baleine méritent de nous arrêter un instant. De la grosseur d'une orange, ils sont, comme on voit, très-petits si on les compare à l'énorme volume du reste du corps, dont ils ne constituent que la millionième partie. La sclérotique (enveloppe blanche de l'œil) est extrêmement épaisse, ce qui permet à ces animaux de descendre dans les eaux les plus profondes de l'Océan sans que leurs yeux aient à souffrir de l'énorme pression exercée par une aussi pesante colonne d'eau. On sait, en effet, que c'est un des moyens de défense de la baleine que de se plonger, lorsqu'elle est attaquée par des requins ou autres voraces, à des profondeurs où elle seule peut vivre, et qui seraient insupportables à ses ennemis.

Nous avons vu l'organisation de l'œil se modifier merveilleusement, suivant que les milieux où vivent les animaux apportent plus ou moins d'obstacles à la vision. Il semble que, chez quelques autres, la nature se soit refusée à lutter contre des difficultés trop grandes, et qu'elle ait abandonné à la délicatesse des autres sens le soin de remplacer une vision imparfaite.

La musaraigne, par exemple, ne jouit que d'une vision peu distincte. Voici la description que Buffon nous donne de ce petit animal : « La musaraigne, plus petite encore que la souris, ressemble à la taupe par le museau, ayant le nez beaucoup plus allongé que les mâchoires; par les yeux qui, quoiqu'un peu plus gros que ceux de la taupe, sont cachés de même, et sont beaucoup plus petits que ceux de la souris; par le nombre des doigts, dont elle a cinq à tous les pieds; par la queue, par les jambes, surtout celles de derrière, qu'elle a plus courtes que la souris; par les oreilles, et enfin par les dents.... On la prend aisément, parce qu'elle voit et court mal. »

On sait que la taupe, qui a encore moins souvent occasion d'y voir, est très-mal douée sous ce rapport. Sans être absolument aveugle, elle a les yeux si petits, si couverts, qu'elle ne peut faire grand usage du sens de la vue. « Les yeux de la taupe, dit Daubenton, sont extrêmement petits; on ne les voit qu'en observant l'animal de très-près, lorsque la direction des poils n'a pas été dérangée. Alors les poils forment un vide qui se trouve à sept lignes au delà des coins de la bouche, un peu au-dessus en ligne oblique : on aperçoit, dans cet endroit, entre les poils, sur la peau, un point noir et luisant qui est l'œil, et qui marque le centre d'un espace dégarni de poils qui a environ deux lignes de diamètre. »

Ces yeux rudimentaires sont même perdus au milieu de la peau chez un animal complétement aveugle qui habite la Russie; c'est un rongeur appelé *zemni* ou vulgairement *rat-taupe*, parce qu'en effet ses mœurs participent de celle de ces deux animaux; rongeur et omnivore comme le rat, il est fouisseur comme la taupe. — Cet animal, qui ne peut même pas distinguer le jour de la nuit, et qui n'a aucune notion de la lumière, possède pourtant des rudiments d'yeux, confirmant ainsi la loi d'unité de composition, l'une des plus invariables de l'histoire naturelle.

La suite à une autre livraison.

SULLY.



Sully. — Dessin de Chevignard, d'après Edelinck.

Au début de ses *Mémoires*, rédigés, comme on le sait, sous ses yeux par des secrétaires, Sully se fait raconter la première origine de ses relations avec Henri IV, et ce récit est tout un tableau qui, dans sa solennité naïve, suffirait seul à faire deviner les hautes qualités et aussi les travers pardonnables qui devaient caractériser plus tard le grand ministre.

« Nous ramentevrons (rappellerons) à Votre Grandeur, lui disent ses scribes, que monsieur votre père... considérant que l'aîné de ses fils avoit des incommodités qui lui ôtoient l'espérance qu'il pût réussir dans le monde, jeta les yeux sur vous, en qui il avoit remarqué non-seulement une grande vigueur de corps et d'esprit, mais une grande inclination à la vertu et une forte aversion contre le vice; ce qui lui ayant fait concevoir une grande espérance de vous, il vous appela un jour dans la chambre de la haute tour, et en la seule présence de la Durandière votre précepteur, vous dit:

« Maximilien, puisque la coutume ne me permet pas de vous faire le principal héritier de mes biens, je veux en récompense essayer de vous enrichir de vertus, et par leur moyen (comme on me l'a prédit) j'espère que vous serez un jour quelque chose. Préparez-vous donc à supporter avec courage toutes les traverses et difficultés que vous rencontrerez dans le monde, et, en les surmontant généreusement, acquérez-vous l'estime des gens d'honneur, et particulièrement celle du *maître à qui je vous veux donner*, au service duquel je vous commande de vivre et mourir. Et quand je serai sur mon partement (départ) pour aller à Vendôme, trouver la reine de Navarre et monsieur le prince son fils, auquel je vous veux donner, disposez-vous de venir avec moi, et vous préparez par une harangue à lui offrir votre service, lorsque je lui présenterai votre personne. »

Ce désir paternel se réalisa peu de temps après. La présentation eut lieu en l'année 1571. Le jeune Rosny (il

ne fut fait duc de Sully qu'en 1606) était alors âgé de onze ans. Lorsqu'il fut à genoux devant Henri de Navarre pour lui jurer obéissance comme à son maître et seigneur, il le fit « en si beaux termes, avec tant de grâce et d'as- » surance et un ton de voix si agréable », que le prince, qui avait seize ans, le releva, l'embrassa deux fois; et, entre autres paroles aimables, lui donna à son tour sa foi de prince qu'il « l'aimeroit toujours et qu'il ne se présenteroit jamais occasion de lui faire acquérir du bien et de l'honneur sans qu'il s'y employât de tout son cœur. »

« *Du bien et de l'honneur.* » Sully, on le voit, n'oublie rien dans l'engagement que prend dès ce premier jour son maître, et dans la suite, en effet, il devait veiller avec soin à ce que la promesse fût tenue tout entière. C'est là le côté faible que l'on a dû constater chez Sully. Mais, tout en reconnaissant qu'il se préoccupa toute sa vie de « relever sa maison dans son ancienne splendeur » et de lui rendre les richesses qu'elle avait perdues « par le mauvais ménage de ses devanciers », il faut ajouter, en dépit des mauvais bruits dont le médisant Tallemant des Réaux s'est fait l'écho, que Sully concilia l'accroissement de sa fortune avec l'intégrité administrative la plus scrupuleuse. Quant aux titres, s'il en mérita et en accepta beaucoup, il sut du moins refuser le plus beau qui fût alors en France, celui de connétable, et cela parce que, pour le porter, il lui eût fallu abandonner sa religion et se déclarer catholique. Il semble pourtant que cette conversion, qu'il avait lui-même conseillée à Henri IV, devait lui coûter moins qu'à bien d'autres, car c'est lui qui avait dit ces paroles si hardies pour son temps : « Je tiens pour infaillible que les hommes qui vivent et meurent dans l'observance du décalogue, qui aiment Dieu de tout leur cœur, chérissent leur prochain comme eux-mêmes et espèrent obtenir leur salut par la mort et la justice de Jésus-Christ, ceux-là, qu'ils soient protestants ou catholiques, ne peuvent pas manquer d'être sauvés, car ils ne sont d'aucune religion erronée, mais bien de celle qui est agréable à Dieu. » — Ces principes, qu'il avait professés devant Henri IV, il refusa obstinément de les appliquer pour lui-même le jour où il aurait pu être soupçonné d'agir dans une pensée de vanité terrestre.

Il faut donc, en dépit de quelques faiblesses, laisser à ce caractère toute sa hauteur, toute sa droiture rigoureuse et inflexible. Depuis l'heure où, enfant de onze ans, il s'agenouilla comme page devant le prince de Navarre, jusqu'au dernier soupir qu'il rendit à l'âge de quatre-vingt-un ans, il resta fidèle aux austères préceptes qu'il avait reçus, dans « la chambre de la haute tour », de la bouche de son père.

D'abord soldat et compagnon de Henri dans toutes ses longues et pénibles campagnes, il fit constamment preuve de la plus intrépide valeur. A Ivry, par exemple, au début de l'action, il est renversé avec son cheval d'un grand coup de lance qui lui emporte un morceau de mollet; il est blessé d'un coup d'épée à la main, et à la hanche d'un coup de pistolet. Il trouve un autre cheval et se rejette dans la mêlée malgré ces blessures. Mais, à la seconde charge, il reçoit encore un coup de pistolet dans la cuisse et un coup d'épée sur la tête. Il s'éloigne alors, et malgré l'état piteux où il était réduit, il a l'heureuse fortune de faire quatre prisonniers.

De pareilles journées prouvent que chez Sully le courage était égal aux autres qualités qu'on est plus habitué à lui reconnaître. Comme chef de l'artillerie et comme tacticien de siéges, il était parmi les plus habiles.

Cependant, tous les services de cette nature qu'il rendit s'effacent un peu devant son administration comme ministre des finances. C'est là surtout qu'il fit merveille. Son coup d'essai fut un coup de maître. « La perception des revenus publics n'était rien qu'un amas de voleries. » Le roi ne recevait pas le quart des impôts que payait la nation. Les trois autres quarts restaient dans les mains des financiers de tout étage et des courtisans de toute volée. Sully, dès qu'il fut installé, résolut d'aller visiter cinq ou six des plus prochaines « généralités. »

« Ou je me trompe fort, dit-il à Henri IV, ou je trouverai moyen de vous rassembler dans ces généralités, rien qu'en arrêtant les voleries, les trois ou quatre cent mille écus que vous demandez avec tant d'instances à votre conseil des finances, et dont il déclare le recouvrement impossible. Seulement, il faut que j'aie plein pouvoir de suspendre et de nommer tous officiers de finance qu'il me plaira. »

Le roi y consentit. Sully part, et, pendant quelques semaines, il examine, il inspecte, il interroge, il punit, il récompense, et enfin, comme il le dit lui-même, il *grappille* si bien pour le roi, qu'il revient à Rouen avec soixante-dix charrettes chargées d'argent, et suivi de huit receveurs généraux accompagnés d'un prévôt et de trente archers pour l'escorte.

En vain les ennemis du nouveau ministre cherchent à persuader au roi que cet argent est dû à des confiscations injustes, Sully prouve qu'il a été perçu régulièrement, et Henri, en le remerciant chaudement de ces quinze cent mille livres si inattendues qu'il vient de retrouver, lui dit : « Je vous donne six mille écus de remerciement, et je porte votre pension de mille francs par mois à six cents écus. Servez-moi toujours ainsi loyalement et ne vous souciez pas du reste. »

Il fallait pourtant qu'il s'en souciât, car ses rivaux, jaloux de son influence et de ses dignités, réussirent parfois à altérer un instant la confiance que le roi avait en Sully. Quelques explications suffirent toujours à montrer clairement à Henri IV combien ces calomnies intéressées étaient méprisables. C'est à la fin d'une de ces conversations que Sully s'étant jeté avec élan aux pieds du roi, celui-ci lui dit cette belle et célèbre parole :

« Relevez-vous; ceux qui nous regardent croiraient que vous avez fait une faute et que vous m'en demandez pardon. »

Ce n'est pas qu'il n'y eût parfois entre les deux amis d'assez vives querelles; ils différaient souvent d'avis, et Sully, comme dit Mézeray, « avoit la négative fort rude. » Mais, là encore, Sully finissait par ramener son maître à force de dévouement et de services rendus.

Un jour, Henri étant venu à l'Arsenal, où demeurait Sully, pour l'entretenir d'un projet nouveau, et s'étant vu désapprouver, sortit en grondant : « Voilà un homme que je ne saurais plus souffrir, dit-il tout haut; il ne fait jamais que me contredire et trouver mauvais tout ce que je veux; mais, par Dieu, je m'en ferai croire et ne le verrai de quinze jours ! » Malgré cet accès de colère, le lendemain, dès sept heures, Henri était de nouveau à l'Arsenal et entrait dans le cabinet de Sully, sans se faire annoncer, avec cinq ou six de ses familiers. Il trouve Sully au travail devant une masse de mémoires et de lettres qu'il était en train d'écrire : « Et depuis quand êtes-vous là ? » dit le roi. — Dès les trois heures du matin, répondit le ministre. — Eh bien, Roquelaure, dit Henri IV en se retournant vers son plus facétieux courtisan, pour combien voudriez-vous faire cette vie-là ? — Par Dieu, sire, répliqua celui-ci, je ne la voudrois faire pour tous vos trésors. »

C'est grâce à cet admirable acharnement au travail que Sully transforma le royaume et guérit les plaies faites par les guerres de religion. Les qualités de « bon ménager »

qu'il avait montrées pour administrer sa propre fortune, il les déploya avec plus d'ardeur encore pour la France, et, en quelques années, il réussit non-seulement à payer les dettes, mais à faire des économies considérables tout en diminuant les impôts. En même temps, comme grand voyer, il arrêtait la dévastation des forêts et des rivières; il desséchait les marais, traçait un réseau de canaux, multipliait les routes, où il plantait ces arbres qu'on appelle encore des Sullys. Comme surintendant des fortifications, il préparait Vauban; comme ministre de l'agriculture, il devait rester sans égal, car c'était là sa passion favorite, et une de ses paroles est devenue un dicton national: « Labourage et pâturage sont les deux mamelles qui nourrissent la France, les vraies mines et trésors du Pérou. »

Il se montra beaucoup moins favorable à l'industrie, et c'était là une de ses querelles habituelles avec Henri; mais ses résistances sur ce point partaient encore d'un sentiment patriotique. S'il aimait peu les « ouvriers de métiers », les fabriques de soie et autres « babioles », que le roi s'efforçait avec raison de créer de toutes parts, c'est que, selon lui, comme il le disait à son maître, « l'emploi » de vos sujets en cette sorte de vie, qui semble être plu» tôt méditative, oisive et sédentaire, les désaccoutume » de cette vie opérative, pénible et laborieuse en laquelle » ils *ont besoin d'être exercés pour former de bons soldats.* »

Avoir une armée excellente, rien n'était, en effet, plus essentiel pour réaliser ce « grand dessein » de refonte européenne dont Henri entretenait parfois son « bon ami. » Si donc le ministre se trompait, c'était encore par amour pour la grandeur future de la France et pour le plus facile déploiement des destinées qu'il rêvait et préparait.

Le poignard de Ravaillac mit fin à tous les nobles projets des deux grands hommes. Sully, disgracié, quitta la cour, où il s'était fait peu d'amis, tant à cause de sa sévérité financière qu'à cause de la rudesse rébarbative de sa parole. Comme le dit Richelieu en jugeant assez durement son prédécesseur, il n'était pas de ceux qui possèdent les cœurs des hommes par un procédé obligeant, mais de ceux qui les contraignent par leur autorité. Après s'être défait avantageusement de ses charges, il passa les trente dernières années de sa longue vie dans ses châteaux, vivant en grand seigneur féodal, marchant et sortant escorté de gentilshommes, de pages, de gardes suisses portant des hallebardes, etc. Il dînait à Villebon dans une salle immense garnie de tableaux représentant les grandes actions de son maître. Par cet appareil plein d'un cérémonial déjà suranné, il donnait satisfaction à ses goûts de faste un peu pédantesque. Cette vie solennelle ne l'empêchait pas de se livrer toujours au travail, et parmi ses travaux, il faut compter la mise en ordre des matériaux de ses Mémoires, qui, malgré l'étrangeté et la lourdeur habituelle de leur rédaction, sont un trésor historique de la plus haute valeur: c'est avec raison que leur auteur les a, sur le frontispice, dédiés « à la France, à tous les bons soldats et à tous peuples françois. »

Cette rapide esquisse du caractère de Sully suffira à faire sentir au lecteur combien est juste le jugement porté dans une vive et éloquente biographie publiée il y a peu de temps.

« Je n'hésite pas, a dit M. Ernest Legouvé, à placer Sully au premier rang parmi les plus remarquables figures que le passé a laissées en exemple à notre siècle. Nul homme ne mérite plus d'être étudié, admiré et imité. Quand on songe à ce qui pendant quarante ans est sorti de cette tête puissante, et toujours au profit de la France, on est attendri jusqu'aux larmes d'un tel labeur. Tout le monde se plaint aujourd'hui que les caractères disparaissent; eh bien, les jeunes gens n'ont qu'à étudier Sully, et ils trouveront en lui l'un des hommes les plus hommes que la France ait produits; ils apprendront de lui comment on peut être à la fois héroïque et pratique, vaillant et prudent, personnel et dévoué, solennel et simple, droit et fin, ardent au gain et intègre, fidèle à son maître jusqu'à l'abnégation la plus absolue, mais fidèle aussi, jusqu'au sacrifice, à ce qu'on se doit à soi-même. Jamais homme ne montra mieux la différence du mot serviteur et du mot servile, et il est trois choses que jamais Sully ne sacrifia à Henri IV : sa conscience, sa dignité, et l'intérêt de la France. »

LES JARDINS D'ENFANTS DE FRŒBEL.

LES SIX DONS.

Frœbel, fondateur des écoles désignées sous le nom poétique de *Jardins d'enfants*, recommande qu'à la classe destinée à recevoir les enfants du premier âge soient toujours annexés des préaux plantés d'arbres et semés de parterres où, toutes les fois que le temps et la saison le permettent, on puisse donner aux petits élèves des leçons d'observation sur les merveilles de la nature.

Frœbel n'admet pour ce premier âge ni livre, ni leçon. Il ne veut rien qui exprime une idée de contrainte.

C'est sous la forme d'un *don* que Frœbel présente à ses élèves les objets qui doivent servir de matière à leurs exercices. Ce nom gracieux, aimable, prépare l'enfant à recevoir les objets du travail avec plaisir.

Pour lui en mieux faire encore goûter l'attrait, on lui en ménage peu à peu la surprise. Les six *dons* qui forment la gradation de l'enseignement démonstratif de Frœbel sont successivement tirés de la boîte qui les enferme, au fur et à mesure que la classe est devenue capable d'en étudier le sens et d'en pratiquer le jeu.

Ainsi s'établit, entre la maîtresse et les élèves, comme un courant de confiance affectueuse et de gaieté. Frœbel a voulu que les facultés de l'enfant, cultivées avec tendresse, s'épanouissent, pour ainsi dire, d'elles-mêmes sous ce rayon de bonne humeur, comme la plante naissante sous les rayons d'un soleil de printemps.

On installe l'enfant devant une table commune, mais avec son siége propre et un espace qui lui appartient, de façon qu'il se sente maître de son petit domaine.

On excite tout d'abord sa bonne volonté par la promesse d'un jeu intéressant, et l'on développe successivement sous ses yeux les merveilles des six *dons*.

En premier lieu, on lui enseigne, d'après des objets exposés à son regard, balles de laine teinte et solides géométriques, à distinguer la couleur, la forme, la matière, les diverses parties d'un corps, de façon à l'habituer à *voir*, c'est-à-dire à saisir les aspects, les figures, les ressemblances, les différences, les rapports des choses.

Ensuite on lui met ces objets en main, et on lui montre à faire avec les balles de laine teinte des rapprochements de couleur agréables à l'œil; à figurer, avec des allumettes réunies par des boules de liége, des carrés, des angles, des triangles de toutes sortes; à dresser de petits cubes à côté, au-dessus les uns des autres, en forme de croix, de pyramide, etc.

De même, soit à l'aide de bandes de papier colorié, pliées en divers sens, croisées les unes dans les autres, tressées comme un tisserand ferait une toile, soit avec le crayon, on l'exerce à reproduire, à créer des dessins représentant toutes les formes géométriques; en sorte qu'à l'habitude de l'observation s'ajoute peu à peu la faculté de l'invention.

Enfin, tandis que sa main est occupée de concert avec son intelligence, et que son besoin d'activité est rempli, on profite de cet effort d'attention éveillée et satisfaite pour fixer dans son esprit, par des questions appropriées, quelques notions sur les caractères et les usages des formes, en les rattachant à quelque grand principe d'ordre général simple et fécond.

On a soin surtout d'entremêler la leçon pratique d'observations morales, puisées ordinairement dans les incidents de la classe.

En général, les résultats sont excellents. Par ces procédés, la maîtresse s'empare des sens de l'enfant, elle les façonne, elle les rectifie, elle les discipline, et finalement elle s'en sert pour faire pénétrer dans son intelligence, sans autre peine que celle d'une observation sagement dirigée et appliquée avec suite à des exercices attrayants, les premiers éléments des connaissances, en même temps que pour jeter dans sa conscience les premières assises du sens moral.

Frœbel, en appliquant ces principes si rationnels dans son établissement de Marienthal, il y a quarante ans, n'ignorait pas, d'ailleurs, qu'ils avaient été introduits, cinquante ans auparavant, dans l'institut d'Yverdun, par Pestalozzi.

« La base de l'instruction élémentaire de Pestalozzi », dit un de ses disciples, « est l'intuition, qu'il regarde comme le fondement général de nos connaissances, et le moyen le plus propre à développer les forces de l'esprit humain de la manière la plus naturelle. Il cherche à former le jugement de l'enfant, en parlant à ses yeux. »

Antérieurement à Pestalozzi, un de nos plus célèbres auteurs avait écrit : « Les sens sont les premiers instruments de nos connaissances; avant d'apprendre à l'enfant à lire, il faut lui apprendre à voir. »

Enfin, en remontant plus haut encore, on retrouverait dans Fénelon, dans les maîtres de Port-Royal et dans Montaigne, très-opposés à ce que ce dernier appelle « la science livresque », l'observation marquée comme point de départ de toute éducation. (1)

SI LES ANIMAUX SONT PERFECTIBLES.

Voici, sur cette question, quelques lignes extraites de la correspondance d'un auteur spirituel, l'abbé Galiani. Ce n'est là évidemment qu'un jeu d'esprit; mais il est assez singulier de trouver, même sous cette forme, au dix-huitième siècle, le germe d'une idée que de nos jours des naturalistes éminents essayent d'élever à la hauteur d'une théorie scientifique.

« Nous croyons, dit l'abbé, que tout ce que les bêtes savent leur a été donné par instinct et non pas transmis par tradition. A-t-on des naturalistes bien exacts qui nous disent que les chats, il y a trois mille ans, prenaient les souris, préservaient leurs petits, connaissaient la vertu médicinale de quelques herbes, comme ils font à présent? Si on n'en sait rien, pourquoi prend-on pour sûr ce qui est en question, et fait-on des raisonnements à perte de vue sur un fait faux ou douteux? Mes recherches sur les mœurs des chattes m'ont donné des soupçons très-forts qu'elles sont perfectibles, mais au bout d'une longue traînée de siècles. Je crois que tout ce que les chats savent est l'ouvrage de quarante à cinquante mille ans. Nous n'avons que quelques siècles d'histoire naturelle : ainsi le changement qu'ils auront subi dans ce temps est imperceptible.

» Les hommes aussi ont mis un temps immense à leur perfectibilité; car les peuples de la Californie et de la Nouvelle-Hollande, qui sont anciens de trois ou quatre mille ans, sont encore de vraies brutes. La perfectibilité a commencé à faire de grands progrès en Asie, à ce qu'on dit, il y a plus de douze mille ans, et Dieu sait combien de temps avant on n'avait fait que de vains efforts! »

(1) Extrait d'un Mémoire sur l'enseignement primaire à Paris, adressé au préfet de la Seine par M. Gréart.

L'IDÉAL.

Le peintre est dans l'obligation de faire les choses, non comme les fait la nature, mais comme elle devrait les faire.

RAPHAEL.

TOUL.

ÉDIFICES DE TOUL. — SAINT-ÉTIENNE. — SAINT-GENGOULT.

L'ancienne cathédrale de Toul, aujourd'hui église paroissiale (Saint-Étienne), compte parmi les plus remarquables de France. Commencée vers la fin du dixième siècle, elle fut consacrée une première fois dans les dernières années du même siècle (981), et, en 1149, le pape Eugène III, pour qui le séjour de Rome n'était pas toujours sûr, la consacra de nouveau pendant une de ses retraites à l'étranger. Ce n'est pas, du reste, l'église du douzième siècle que l'on a aujourd'hui. Celle que l'on voit (à gauche dans notre gravure) s'élever au-dessus de la ville, qu'elle domine de sa masse à la fois majestueuse et élégante, date de plusieurs époques postérieures au douzième siècle. Le chœur et les transepts sont du treizième siècle et du beau style de ce siècle. La nef et les bas côtés datent du commencement du quatorzième siècle, à l'exception des deux premières travées, voisines du grand portail occidental, qui sont de la première moitié du quinzième siècle. Malgré cette diversité d'époques, l'intérieur, dans son ensemble, est d'une merveilleuse harmonie. Quant au grand portail et aux tours, c'est un véritable chef-d'œuvre d'architecture. Jacquemin de Commercy en donna les plans en 1447, et en dirigea la construction. Notre gravure ne peut donner qu'une idée très-sommaire du dessin de ce portail, qui se trouve assez loin du spectateur; elle suffit cependant à donner une idée de l'élégance et de la légèreté de ses lignes, de la richesse et du goût de son ornementation au point de vue architectural. Ce portail est percé de trois portes, dont les voussures sont garnies de niches nombreuses; les bases et les dais de ces niches sont soigneusement et habilement sculptés : on connaît le soin, la délicatesse, le talent et parfois la profusion que les artistes du quinzième siècle apportaient à la décoration des édifices. Au-dessus de la porte du milieu s'ouvre une magnifique rosace aux vitraux resplendissants. La façade, dans toute sa largeur, est coupée par d'admirables galeries à balustres en feuilles de trèfle, d'une élégance charmante. Les deux tours (hautes de 76 mètres environ) sont surmontées d'une belle couronne découpée à jour, qui fait penser à la couronne de la tour centrale de Saint-Ouen, à Rouen.

Sur la droite, dans notre gravure, se dresse un autre édifice religieux : c'est l'église Saint-Gengoult, qui remonte au treizième siècle, excepté le grand portail occidental, qui est du même siècle que celui de Saint-Étienne. Saint-Gengoult d'ailleurs, comme Saint-Étienne, a un caractère général de bon goût, d'harmonie et d'élégance dans les proportions qu'on a remarqué et vanté avec justice. Les fenêtres, colonnes, colonnettes, chapiteaux, d'un dessin fin et soigné, ont la légèreté qui est un des caractères de l'art gothique arrivé à son plein épanouissement. Le grand portail n'offre pas le même aspect que celui de Saint-Étienne :

les deux tours, carrées à leur base et sans ornements, ont quelque chose de froid et de sévère. On voit que la tour du nord seule est terminée; quant à la tour du sud, elle ne dépasse pas la toiture de la nef.



Toul. — Dessin de Deroy, d'après une photographie de Ch. Gilbert.

Les deux églises sont accompagnées chacune d'un cloître. Celui de Saint-Étienne date du treizième et du quatorzième siècle; celui de Saint-Gengoult appartient à la première moitié du seizième siècle, et est remarquable par les sculptures aussi variées que riches dont il est orné. C'est une fort belle œuvre de la dernière période de l'art

ogival, et l'ensemble de ces galeries, aux façades découpées comme de la dentelle, aux élégantes ogives, aux faisceaux de colonnettes d'un si fin galbe, produit un effet des plus remarquables. *La suite à une autre livraison.*

L'ARBRE DE LOTH.

C'est un arbuste épineux de la Palestine, qui s'élève à la hauteur d'un mètre et demi à deux mètres, et qui produit un fruit jaunâtre, désigné vulgairement par les Arabes sous le nom de *leïmoun Louth*, parce que, suivant eux, Loth, à cause des crimes des habitants de Sodome, aurait maudit cet arbuste, qui portait auparavant d'excellents fruits. Le leïmoun Louth, plein de graines et de suc à sa maturité, se crispe ensuite et laisse échapper, quand on le presse, une poussière noirâtre. C'est le fruit trompeur du *Solanum Sodomeum* de Linné.

L'historien Josèphe, à propos de Sodome, nous parle des cendres que renferment ses fruits : en apparence bons à manger, dit-il, ils se réduisent en poudre cendrée aussitôt qu'on les touche. « On peut voir encore les vestiges du feu céleste, les ombres des cinq villes et la cendre sans cesse renaissante dans les fruits de cette contrée : s'ils présentent un aspect semblable à ceux qui sont bons à manger, ils se résolvent dans les mains, lorsqu'on les cueille, en cendres et en fumée. »

Le *Solanum Sodomeum* de Linné appartient probablement à la catégorie des arbres ou arbustes qui sont compris dans le passage de Josèphe. [1]

Rien ne mortifie plus une âme fière que de se trouver incapable du bien. Charles de Rémusat.

TRANQUILLITÉ DE L'ESPRIT.

Les oiseaux demeurent pris dans les filets et lacs, parce que, s'y trouvant engagés, ils se débattent et remuent déréglément pour en sortir ; ce que faisant, ils s'enveloppent toujours tant plus. Quand donc vous serez pressé du désir d'être délivré de quelque mal ou de parvenir à quelque bien, avant tout mettez votre esprit en repos et tranquillité; faites rasseoir votre jugement et votre volonté ; et puis, tout bellement et doucement, pourchassez l'issue de votre désir, prenant par ordre les moyens qui seront convenables; et quand je dis tout bellement, je ne veux pas dire négligemment, mais sans empressement, trouble et inquiétude ; autrement, au lieu d'avoir l'effet de votre désir, vous gâterez tout et vous embarrasserez plus fort.

François de Sales.

LA CONFESSION DE GABRIEL.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 6, 10.

IV. — LE JEUNE VOISIN.

Je ne m'étais pas trompé : mon absence avait vivement inquiété ma mère; pour la rassurer le plus tôt possible, Madeleine, qui était descendue, guettait mon retour au bas de l'escalier. Le cri de joie qu'elle poussa en m'apercevant eut un écho au dernier étage de la maison ; il eût fallu être mauvais fils pour n'y pas reconnaître l'accent de l'anxiété maternelle. Je passai comme un trait devant Madeleine, et je gravis si rapidement nos quatre étages, que mes bras s'enlaçaient déjà au cou de ma mère quand notre vieille gouvernante était à peine parvenue au milieu de cette rude montée. On n'avait pas attendu mon arrivée pour servir le repas de midi. Il me fut facile de m'apercevoir que ma mère ne s'était pas encore décidée à y prendre part.

Inquiet sans doute autant qu'elle, mais ne voulant pas le laisser paraître, mon père, assis à table, lisait en mangeant, selon son habitude. Il n'interrompit sa double occupation que pour dire tranquillement à ma mère :

— Gabriel était sorti, le voilà revenu; il n'y a pas là de quoi crier miracle!... C'est bien le moins qu'on sache retrouver son chemin quand on est incapable de savoir autre chose.

Cette remarque, dont je ne pus me dissimuler l'amertume, nous rendit silencieux jusqu'à la fin du repas. Mon père, ayant fermé son livre en même temps qu'il achevait sa dernière bouchée, se leva de table, et dit à ma mère qui s'était levée aussi :

— Nous prenons le même chemin ; je te laisserai chez *ta dame* en retournant à mon bureau.

Et comme si l'heure les pressait, mes parents sortirent. Je vis bien que ma mère, touchée de l'étonnement inquiet qu'elle lisait dans mes yeux, brûlait d'envie de me parler, mais qu'une volonté qui dominait la sienne l'obligeait à se taire.

Je restai seul avec Madeleine que je m'empressai d'interroger. La bonne femme ne savait pas grand'chose touchant ce qui cependant l'intéressait autant que moi. Ce qu'elle put m'apprendre se réduisait à ceci : après son désastre, mon père, voulant à l'avenir cacher sa vie, avait précisément choisi la ville de Rouen, parce qu'il savait pouvoir y trouver d'anciens obligés sur la discrétion desquels il avait droit de compter. Quelques jours avant son départ, il leur avait écrit pour les informer de sa résolution et pour leur demander de lui fournir des moyens d'existence. Une réponse conforme aux désirs de mon père ne s'était pas fait attendre, et ce matin même, — lendemain de notre arrivée à Rouen, — il était allé prendre possession de l'emploi que son correspondant avait trouvé pour lui.

— Mais, demandai-je à Madeleine, quelle est cette personne que ma mère appelle sa dame?

Avant de me répondre, ma gouvernante fit un soupir de compassion, et essuya les larmes qui roulaient dans ses yeux : — Voyez-vous, me dit-elle, il paraît que les émoluments de la place que votre père a acceptée ne pourraient pas suffire aux besoins de la maison, si on ne parvenait pas à y ajouter un appoint quelconque; cet appoint indispensable, c'est votre mère qui le fournira; car la dame en question est une maîtresse lingère qui la prend à la journée.

— Elle travaille! m'écriai-je, plutôt humilié qu'attendri.

— Ce n'est pas de cela que je la plains, reprit Madeleine; on sait d'ailleurs les beaux ouvrages de broderie qu'elle faisait à la maison : rien de mieux, c'était pour elle; mais travailler pour les autres, comme une simple ouvrière! dans un atelier! Voilà ce qui me bouleverse.

— Plutôt que de le souffrir, m'écriai-je, j'aimerais mieux... J'allais ajouter : travailler moi-même!... Je m'arrêtai; soit sentiment de mon incapacité, soit crainte d'être pris au mot, je laissai ma phrase inachevée.

Quand Madeleine eut desservi la table et remis le ménage en ordre, elle se coiffa d'un bonnet fraîchement blanchi et repassé, fixa avec une épingle son plus beau fichu à son cou, et suspendit un panier à son bras.

— Tu vas aux provisions? lui demandai-je.

Elle me répondit : « Oui », mais avec assez d'hésitation pour me laisser supposer qu'elle ne me disait pas la vérité. Je continuai :

[1] Victor Guérin, *Description de la Palestine*, IIe partie, Samarie. Paris, 1874.

— Seras-tu longtemps dehors?

Évidemment ma question l'embarrassait; elle ne trouva, pour n'en pas dire plus qu'elle ne voulait, que cette réponse évasive :

— Soyez tranquille, je serai ici avant le retour de vos parents; que mon absence ne vous empêche pas de sortir; je laisse la clef à la porte, vous n'aurez qu'à la mettre sous le paillasson en sortant.

En achevant de parler, Madeleine tira la porte après elle, et je demeurai seul.

Certes, à ma place, tout autre que moi eût profondément réfléchi sur ce que je venais d'apprendre; mais, faute de l'avoir exercé, mon esprit était incapable de suivre longtemps une idée; et, après qu'il se fut calmé, le beau mouvement d'indignation que j'avais eu à l'annonce que ma mère en était réduite à se faire ouvrière dans un atelier ne me laissa pas même l'émotion d'un souvenir pénible.

Pour la seconde fois dans cette journée, je me voyais libre de mes actions. Je me rappelai la rencontre que j'avais faite sur le quai, et aussitôt je courus me mettre à la fenêtre de ma chambre pour renouer connaissance avec mon jeune voisin. Du haut de mon observatoire mes regards plongeaient directement dans la pièce qui avait des fenêtres sur la rue; c'était la chambre du travail. J'aperçus d'abord la fillette. Assise et ayant un carton à dessins sur les genoux, elle copiait au crayon un tableau de fleurs placé sur une table devant elle. A côté de la sœur de Justin Chanceux, la grand'mère tournait la manivelle d'un dévidoir d'où le fil s'enroulait autour de bobines mobiles sur leurs broches; plus loin, Justin assouplissait des semelles de cuir sous son marteau; au fond de la pièce, trois ouvriers étaient diversement occupés, celui-ci à coudre, celui-là à clouer, et l'autre à mettre des souliers en forme. Chacun était si attentif à sa propre besogne, que j'eus beau multiplier les signaux pour entrer en pourparlers avec ma nouvelle connaissance, personne ne m'aperçut; j'osai, mais sans plus de succès, appeler Justin par son nom : ni le maître, ni ses ouvriers, ne pouvaient m'entendre; ceux-ci, comme pour s'encourager l'un l'autre au travail, chantaient à pleine voix l'une de ces bonnes chansons d'atelier qui trompent la fatigue et rendent le labeur joyeux.

Las d'user en de vaines tentatives un temps que je pouvais employer à faire plus amplement connaissance avec la ville où mes parents s'étaient fixés peut-être pour toujours, j'entrepris ma seconde promenade, mais en ayant bien soin cette fois de me rendre compte du chemin que je suivais, afin de pouvoir sans le secours d'un guide retrouver ma rue et ma maison.

Après avoir visité la cathédrale Saint-Ouen, et suivi en partie la ligne des boulevards, je pensai au retour. Si je ne parvins pas, ainsi que je m'en étais flatté, à me diriger sans hésitation et sans erreur vers notre logis, il me suffit du moins de revenir deux ou trois fois sur mes pas pour me remettre de moi-même en bon chemin.

Quand je rentrai à la maison, Madeleine seulement y était revenue; on touchait à la fin de la journée, mais la nuit ne venait pas encore. Les apprêts du souper et les soins du coucher occupaient ma gouvernante, de sorte que, pour avoir avec elle une conversation suivie, il me fallait aller de chambre en chambre, et de la salle à manger à la cuisine. J'eus bientôt assez de cet entretien, qui ajoutait une interminable série de marches et de contre-marches à l'exercice que je venais de prendre en ville. L'absence de mes parents me paraissait se prolonger outre mesure; ne pouvant de ma fenêtre les voir arriver, je descendis jusque sur le seuil de notre allée, où je me postai pour attendre leur retour.

La journée de travail finissait dans les ateliers du voisinage : aussi, à peine étais-je en observation devant la porte de la rue que je vis sortir de la maison qui me faisait face les trois ouvriers de Justin Chanceux, et bientôt après eux je le vis lui-même; il m'aperçut et vint à moi.

— Il paraît que vous êtes comme moi, me dit-il, vous avez fini votre tâche. Afin de vous reposer, vous venez respirer l'air de la rue. En cela, il y a une différence entre nous : ce qui me délasse le mieux, c'est de faire un tour sur le quai et d'examiner le mouvement des bâtiments sur la rivière; il y en a qui viennent de loin; je leur porte envie, ils ont vu du pays; il y en a qui partent; si l'on savait comme je leur souhaite sincèrement bon voyage et comme le regret de ne pas les suivre me gonfle le cœur! Pour un rien, j'en pleurerais; mais je pense à celles qui ont besoin de moi ici; je m'arrange pour leur paraître le plus gai possible en rentrant à la maison, et, le lendemain, je me trouve avoir encore plus de courage à la besogne; ça se comprend, je suis content de moi.

A l'âge et avec le caractère que j'avais, il ne m'était guère possible d'apprécier ce qu'on a de mérite à sacrifier une impérieuse vocation à son devoir; néanmoins, j'eus la conviction intime que le hasard, en permettant que je rencontrasse Justin Chanceux, m'avait fait faire une bonne connaissance. L'estime qu'instinctivement il m'inspirait me rendit honteux de moi-même quand, cessant de parler de lui, il s'avisa de me dire avec la brusquerie qui lui était habituelle :

— Nous sommes voisins, nous pourrions devenir camarades.

— Et même amis, interrompis-je.

— Amis, soit, reprit-il; mais, en ce cas-là surtout, il faut savoir avec qui on se lie. Vous vous reposez ce soir, donc vous avez travaillé aujourd'hui; mais à quoi occupez-vous votre temps? Êtes-vous étudiant ou apprenti?

— Ni l'un ni l'autre, répliquai-je en rougissant.

Justin jeta sur moi un regard de défiance, et puis, comme parlant à lui-même, il dit :

— Après tout, il y a des parents assez riches pour élever leurs enfants à ne rien faire.

— Mes parents ne sont plus riches, répondis-je étourdiment.

Je vis bien que cette réponse allait m'attirer un déluge de questions; heureusement, j'aperçus mon père et ma mère qui tournaient le coin de la rue; je les désignai à Justin, qui me quitta aussitôt en me disant :

— Nous causerons de cela demain, après la journée faite.

La suite à la prochaine livraison.

MUSÉE DE COPENHAGUE.

Voy. t. XLIII, 1875, p. 404.

C'est à un archéologue bien connu de l'Europe savante qu'on doit l'idée première qui a fait fonder, en 1807, un musée d'antiquités dans la capitale du Danemark. R. Nyeny fut le promoteur de cette utile institution, et il a été grandement secondé, de 1815 à 1865, par C.-J. Thomsen. On doit à M. Worsaae le classement actuel, nécessité par les objets anciens qu'on croit devoir introduire dans toutes les collections où l'on tient compte des progrès de la science.

La première salle est consacrée aux produits de la pierre éclatée. Les dépôts les plus riches viennent de *Korsor* en Zélande et de *Hindsholm* en Fionie.

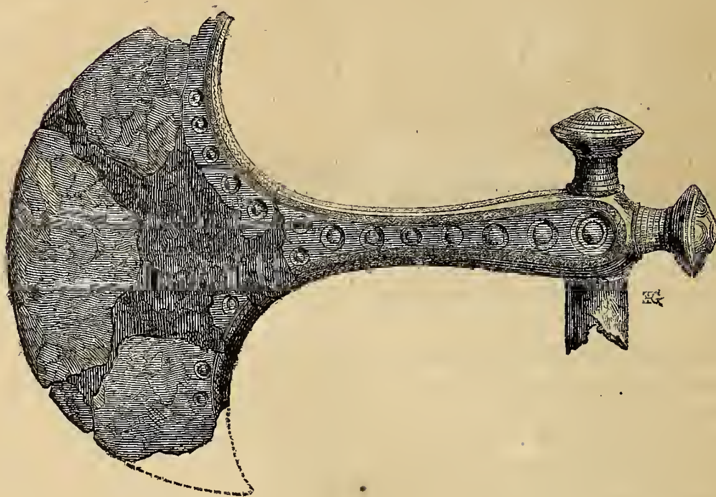
La salle destinée à recevoir les armes et les ustensiles de l'époque de la pierre polie, possède quelques *spécimens* admirables de ces temps primitifs. Tels sont, entre autres,

des haches en grès trouées au sommet, des marteaux en grès également, de forme ronde, et présentant une rainure autour de la partie centrale nettement accentuée.

A la suite des instruments de l'âge de pierre et de l'âge de bronze, on remarque, entre autres objets curieux, une hache métallique longue de 20 centimètres, du plus précieux travail, ainsi que des vases, des ustensiles servant à la parure, et des armes fort bien travaillées.

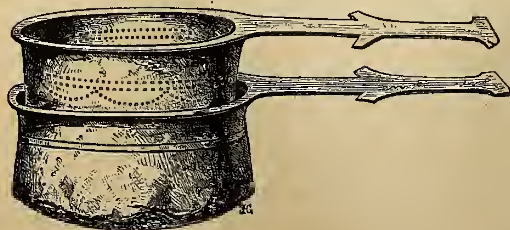


Musée de Copenhague. — Age de la pierre polie. — Marteau en grès.



Musée de Copenhague. — Hache-marteau en bronze.

Certains objets en cuivre mêlé d'alliage sont des spécimens de cet âge de fer qui succède à l'âge de bronze. On les a découverts dans des sépultures ou dans des champs



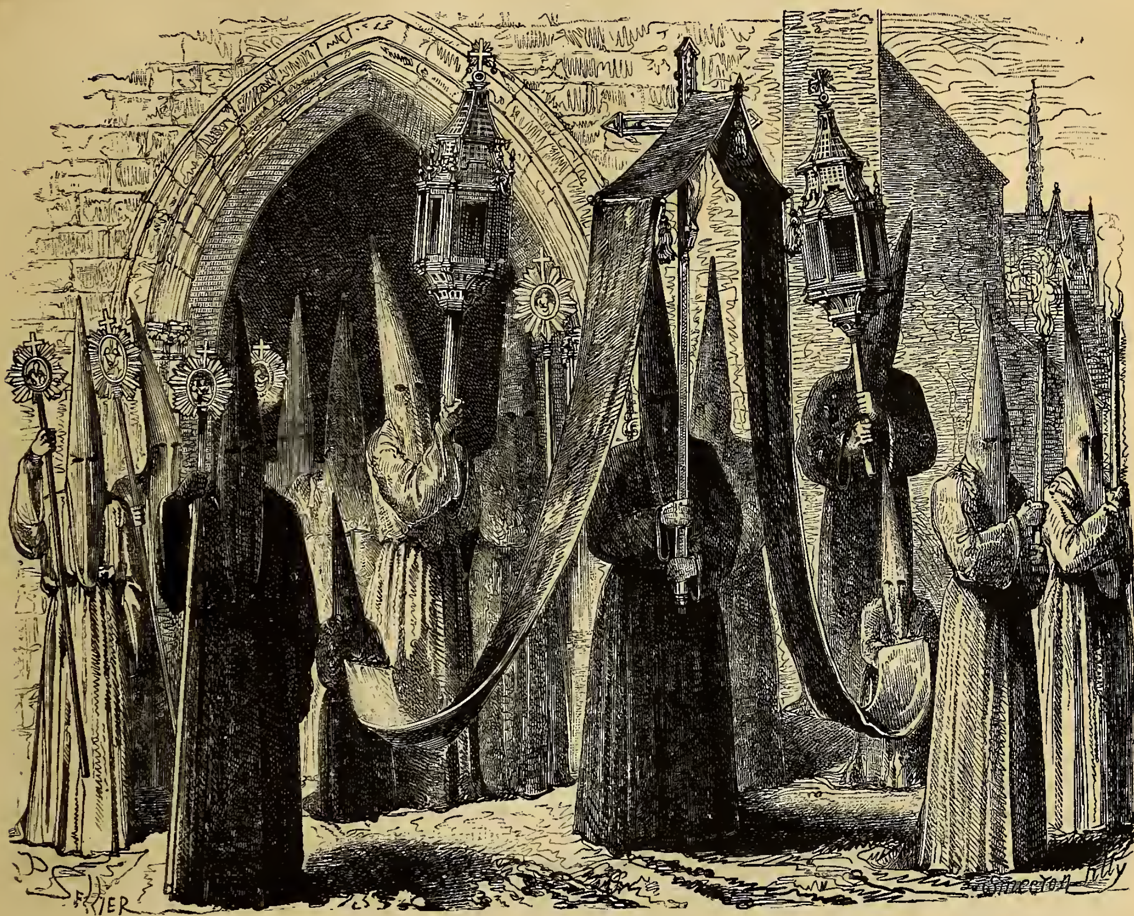
Musée de Copenhague. — Casserole en bronze, avec son tamis.

en Zélande, et on suppose qu'ils ont servi au culte; tel est, entre autres, un tamis, placé dans sa casserole, et venant de *Stroby* près de *Varpeler*. On suppose que ce vase métallique servait à brûler des parfums au moment où les cadavres des guerriers étaient déposés dans la terre. Il est utile toutefois de considérer que, durant la première époque de fer, beaucoup d'antiquités romaines se mêlent aux antiquités du Nord. Une partie des armes ont été intentionnellement brisées avant d'être déposées solennellement près des cendres des défunts.

Ajoutons que le musée où sont réunies ces antiquités ne compte pas moins de dix-neuf salles. Les deux dernières sont destinées aux curiosités du seizième et du dix-septième siècle [1].

[1] Voy. E. Engelhardt, *Guide illustré du Musée des antiquités du Nord, à Copenhague.* 2e édition, Copenhague, Thielle, 1878, in-8, p. 40. On a publié une notice beaucoup plus étendue en danois, avec de très-nombreuses illustrations; elle est intitulée : *Nordiske det Kongelige Museum i Kjœbenhavn. Ordnede og Forklarede of J.-J.-A. Worsaae*, Kjœbenavn, 1859, gr. in-8. Elle n'est pas de moins de 200 pages.

LES PÉNITENTS.



Pénitents de Limoges (costumes exposés en 1874 dans le Musée historique du costume). — Dessin de Sellier.

Les treizième et quatorzième siècles, si profondément troublés par les prétentions du saint-siége à l'encontre de l'autorité souveraine des princes chrétiens et par la résistance de ceux-ci, furent une époque florissante pour les confréries de pénitents, associations religieuses de laïques réunis, disent leurs statuts, dans un but de prière en commun et d'œuvres de charité.

Cent ans auparavant, l'enseignement d'Abailard, la prédication d'Arnaud de Bresse et l'exemple du Lyonnais Pierre Valdo, fondateur de la secte des Vaudois, avaient introduit dans le monde le principe de libre examen et l'esprit de controverse; ces deux promoteurs des luttes sanglantes qui aboutirent à la Réforme, multiplièrent le nombre des opposants confondus sous le nom d'hérétiques. L'Eglise catholique, se jugeant menacée, favorisa, provoqua, pour ajouter à ses forces, la création de corporations pieuses et d'établissements religieux. De toutes parts on érigea des abbayes, on bâtit des monastères que l'ardeur d'un infatigable prosélytisme peupla de moines et de religieuses de toutes les couleurs. A ces auxiliaires du clergé régulier, liés comme lui par des vœux éternels, se joignirent, comme ces corps de partisans qui servent dans nos armées sans en faire officiellement partie, des troupes de fidèles se recrutant elles-mêmes dans toutes les classes de la société. Bourgeois, paysans, gens de métier, se groupèrent en compagnies. Ces groupes, placés chacun sous l'invocation et la bannière d'un saint différent, prirent la dénomination de confréries.

Pour ne parler que de celles qui s'établirent en France, il y en avait à Lyon, à Avignon, dans le Languedoc et le Dauphiné. La première de toutes, qui dut, suppose-t-on, sa création à la terreur superstitieuse de l'an 1000, fut fondée à Péronne au commencement du onzième siècle.

Nées beaucoup plus tard, les confréries de pénitents de Limoges ne furent pas moins célèbres. Celle des pénitents noirs de Sainte-Croix eut pour fondateur un ecclésiastique nommé Bernard Bardon de Brun, auteur d'une tragédie intitulée : *Saint Jacques*. En 1596, il voyait représenter son œuvre théâtrale à Limoges par les élèves du collége des Jésuites; deux ans plus tard, l'évêque Henri de la Martonie approuvait les statuts que l'auteur tragique avait fait adopter par ses pénitents noirs. Le rescrit épiscopal est à la date du 10 septembre 1590. A la confrérie due à l'initiative de Bernard Bardon de Brun, quatre vinrent successivement s'adjoindre qui étaient, ainsi que l'écrit M. Laforest, « comme les branches d'une même famille. » Chacune des cinq corporations avait sa couleur particulière à laquelle on attachait un sens symbolique. Il y avait les pénitents *noirs*, dont la robe figurait la tristesse du Calvaire ; celle des *bleus*, l'azur du ciel des Thébaïdes; celle des *blancs*, l'innocence de la vie chrétienne; celle des *gris*, les salutaires rigueurs de la pénitence; enfin, la robe couleur *feuille morte* rappelait les tristesses de la solitude où Madeleine alla cacher ses pleurs et expier ses péchés.

Ces confréries étaient dites *voilées*, à cause du vêtement dont les pénitents se voilaient la face. Ce vêtement, nommé sac de la pénitence, ou vulgairement cagoule, avait, en

effet, la forme d'un sac renversé, tombant jusqu'aux pieds, terminé en pointe par le haut et percé de deux trous à la hauteur des yeux.

Suivant les prescriptions de leurs statuts, les confrères devaient paraître aux cérémonies publiques sous le sac de la pénitence, une torche à la main et pieds nus; ils avaient en outre pour devoir d'enseigner les commandements de Dieu aux gens de leurs maisons et aux ignorants; le jeûne leur était imposé le dernier vendredi de chaque mois.

Les confrères devaient aussi visiter et assister les pauvres, les malades et les prisonniers. A la mort d'un membre de la confrérie, le défunt était exposé vêtu de l'habit de pénitence, la face découverte et les pieds nus, puis porté à l'église et au cimetière par six de ses confrères.

Malgré l'article des statuts qui donnait une place aux pénitents dans les cérémonies publiques, ce ne fut qu'en 1643 qu'ils firent pour la première fois, à Limoges, partie de la procession de l'octave de la Fête-Dieu, encore le droit de s'y montrer sous l'habit réglementaire et d'y promener leurs bannières leur fut-il contesté par les magistrats siégeant au présidial. Les pénitents protestèrent; un arrêt du Parlement les renvoya devant le conseil du roi; enfin l'évêque intervint et obtint un jugement qui déclarait les décisions du présidial abusives et attentatoires à l'autorité ecclésiastique. Grâce à ce jugement, les pénitents continuèrent à assister en corps aux processions de l'octave du Saint-Sacrement.

Une nouvelle confrérie fut autorisée, en 1661, à Limoges : celle des pénitents de la charité, sous le titre de *Jésus souffrant*. Les membres de cette nouvelle corporation avaient adopté la robe couleur pourpre. Ils avaient pour mission spéciale d'assister les misérables les plus délaissés, les prisonniers et les condamnés à mort. A la nouvelle d'une condamnation à la peine capitale, la confrérie nommait douze visiteurs. Ceux-ci, couverts du sac de la pénitence, parcouraient la ville et quêtaient par les rues des aumônes destinées à adoucir les derniers moments du condamné et à faire prier pour lui.

Le premier condamné à mort qui fut assisté par les pénitents pourpres était, dit Pierre Mesnager, « un simple homme de Saint-Julien qui, lors de leur établissement, avait déjà commencé la mauvaise affaire de sa condamnation. »

C'était dans cette confrérie, assure-t-on, à qui s'offrirait pour remplir l'office le plus rebutant, le ministère le plus douloureux. Ainsi, le droit de détacher le supplicié du gibet, de l'ensevelir dans le suaire, était mis à l'encan et adjugé au plus haut enchérisseur.

Mais cette charitable émulation était-elle universellement pratiquée par les confrères de la pénitence, et confrérie ne fut-il pas parfois synonyme de frairie? On lit dans l'Estoile que certain moine nommé le Poncet, prêchant à Notre-Dame, dit en chaire : « J'ai esté averti de bon lieu qu'hier au soir, vendredi, jour de la procession, la broche, où rôtissait un gros chapon, tournait pour ces bons pénitents. Ah! malheureux hypocrites, vous vous moquez donc de Dieu sous le masque, et portez pour contenance un fouet à votre ceinture; ce n'est pas là, de par Dieu, où il faudrait le porter; c'est sur vostre dos et vos épaules, et vous en étriller très-bien. Il n'y a pas un de vous qui ne l'ait gagné très-bien. »

L'Estoile nous apprend que le lendemain de ce prône audacieux, le roi fit emprisonner le Poncet. Il faut ajouter que ceci avait lieu en 1585, et que le roi, qui avait nom Henri, était au nombre des pénitents blancs qui se régalèrent d'un chapon rôti, le vendredi 25 mars, au sortir de la procession.

LES ENNEMIS DES LIVRES.

LES ÉCOLIERS ENLUMINEURS. — CE QUE PEUT CAUSER DE DOMMAGES PÉCUNIAIRES UNE BOITE A COULEURS DE CINQUANTE CENTIMES. — LES MARQUES DE LIBRAIRES COLORIÉES. — UNE MANIE DE HENRI III.

Suite. — Voy. les Tables du t. XLIII, 1875.

Petits et grands écoliers, les voilà juchés sur de grands fauteuils à lampas; armés de la boîte fatale, ils entourent un vieux bureau, meuble respecté d'une antique bibliothèque dont on leur a laissé l'entrée libre, parfois pour se débarrasser d'eux. — Regardez-les : ils passent déjà entre leurs lèvres vermeilles les pinceaux au moyen desquels ils vont accomplir leur œuvre d'iniquité. Ils sont heureux, nul surveillant incommode ne les viendra déranger: les éditions les plus somptueuses y passeront. — Leur conscience d'écolier n'est-elle pas, d'ailleurs, à l'abri de tout reproche? Que prétend-on faire, après tout, de ces vieux livres? La grand'mère n'a-t-elle pas dit de sa voix la plus engageante : Allez en haut, mes enfants, il y a assez d'images et de beaux portraits, ma foi! pour vous faire passer la journée et pour vous distraire raisonnablement jusqu'à l'heure du dîner. Point de promenade au jardin, il fait humide; vous pourriez attraper froid... Paroles fatales, hélas! recommandations imprudentes. — Plût à Dieu qu'un beau soleil eût entraîné dans le parc cette bande turbulente qui ne cherchait qu'à tuer le temps! des livres d'une condition irréprochable, des éditions princeps, préservées durant des siècles uniquement par l'indifférence de leurs anciens propriétaires, ne seraient pas ouverts en un jour néfaste pour être déshonorés, parce qu'on a prétendu les orner d'une parure nouvelle.

Presque toujours, ces jeunes aquarellistes si bien intentionnés se saisissent, pour faire l'essai de leurs couleurs, des premiers ouvrages à figures qui tombent sous leurs mains ou dont les titres leur sont familiers. Heureux lorsqu'ils se contentent, par exemple, pour accomplir leurs méfaits, de certaines collections aujourd'hui fort chères qu'on avait jadis le tort d'abandonner à leur discrétion : telles, par exemple, que les quarante et un volumes du *Cabinet des fées*, avec figures d'Eisen ou de Moreau. Ce livre remarquable, qui monte aisément jusqu'à deux cents francs, rentre en quelque sorte, malgré son prix, dans leur domaine. Mais, saisis parfois d'une humeur vagabonde, entraînés aussi par un instinct de vie errante que développe immanquablement chez les lecteurs de douze ou treize ans le livre admirable de de Foë, ils s'en prennent aux Voyages les plus splendides, et malheur alors aux trésors bibliographiques que le seizième siècle nous a légués! — Voyez cet in-folio que l'un des plus robustes vient de saisir et d'étaler à grand'peine sur le bureau; c'est l'un des plus beaux volumes de l'admirable collection connue sous le nom des *grands et petits voyages*, des frères Debry, exécutée de 1590 à 1634 en vingt-cinq parties, et que Martin Mérian, le célèbre graveur suisse, l'ami de Callot, a enrichie des œuvres de son précieux burin [1]. Les exemplaires les moins bien conservés de ce livre toujours cher ne se vendent jamais au-dessous de deux ou trois mille francs; et lorsque la vente des bibliothèques qui le possèdent a lieu, on ne manque pas d'établir la hauteur des marges que conserve chacun des volumes. Eh bien, voilà notre assemblée joyeuse qui

[1] Nous reproduisons ici le titre *in extenso* de cette collection célèbre : *Collectiones peregrinationum in Indiam orientalem et Indiam occidentalem* XXV *partibus comprehensæ. Opus illustratum figuris æneis fratrum de Bry et Meriani. Francoforti ad Mœnum*, 1590-1634, in-fol., fig. Un critique singulièrement habile, M. le Camus, a écrit un livre excellent, en 1802, sur cette rare collection.

promène hardiment le pinceau sur ces campagnes verdoyantes de la Floride ou de la Virginie qu'a esquissées en traits si fins le burin de Mérian. Voilà que les caciques d'Hispaniola sont tous revêtus du plus bel écarlate, et que les guerriers commandés par Ponce de Léon ont tous des armures azurées, simulant au gré des plus habiles le sombre aspect de l'acier dont le voyage d'outre-mer n'a point terni l'éclat. Tous les sauvages de Jean de Léry sont peints en vert ou bien en ponceau ! On est en train de bien faire, on n'a point ménagé les couleurs; ce qui valait mille écus tout à l'heure est tombé d'un millier de francs; ce qu'on se fût disputé aux enchères n'aura plus, un jour de vente publique, que les dédains de l'amateur! et l'ouvrage ne sera plus acheté, bien souvent, que pour compléter un exemplaire que l'on avait jadis mis au rebut. Peu de personnes savent aujourd'hui que lord Kingsborough, un des plus riches seigneurs d'Angleterre, a englouti une fortune énorme qui lui venait de ses pères, en publiant un ouvrage gigantesque en neuf volumes in-folio atlantique, dont quelques exemplaires imprimés sur grand papier se sont vendus jusqu'à quinze mille francs! Ce splendide recueil est intitulé : Antiquités du Mexique (*Antiquities of Mexico*), et reproduit dans d'innombrables planches les peintures didactiques de plusieurs peuples à moitié barbares; ces figures, il faut bien le dire, sont parfois effroyables, mais bien souvent leur signification ressort de la valeur symbolique des couleurs dont elles sont marquées. On me parlait dernièrement d'un jeune gentleman de douze ans, qui s'était donné le luxe d'une matinée de deux mille guinées en changeant à son gré les couleurs de ces planches hors de prix, et que nul désormais ne pourra restaurer!

Toutes les bibliothèques abandonnées (nous désignons sous ce nom celles de quelques vieux manoirs) ne possèdent point des ouvrages d'une pareille valeur. Il y en a plus d'une, heureusement, qui garde de siècle en siècle les belles éditions des classiques, les trésors de la renaissance, qu'on croit naturellement à l'abri des fourrageurs échappés du collége. Ne vous y fiez point, parents trop débonnaires; rien ne peut arrêter, nous n'en avons que trop de preuves, le zèle de ces peintres fantaisistes. S'ils ne rencontrent pas d'images à colorier, ils s'en prennent aux marques typographiques des vieux imprimeurs, marques si fertiles en allégories (¹) : ils ornent alors de leur plus beau vermillon l'ancre traditionnelle des Aldes, le compas de Christophe Plantin, les lévriers de Jehan Ghèle, les beaux lapins de Symon de Colines; heureux quand ils ne maculent pas de bleu de Prusse, ou de gomme gutte, le Temps armé de sa serpe, qu'emploie toujours Jean Temporal, le savant libraire lyonnais! J'en ai connu un qui s'était pris d'un goût désordonné pour les vases brisés de Geoffroy Tory, l'imprimeur calligraphe de Bourges qu'a si bien reproduit Devéria, et surtout pour les bouquets en gerbe de Thomas Belot de Paris. Mais comment résister au plaisir d'enluminer de couleurs diverses le grand navire de Jean Garnerius, agité par la tempête?... il n'y a guère que la galère de maître Galiot Dupré dont on puisse lui opposer les effets pittoresques, de même que les sauvages de Pigouchet le disputeront toujours en agrément aux monstres ailés de Poncet Lepreux.

(¹) Ces marques typographiques de nos vieux imprimeurs ne sont pas seulement un objet d'utilité ou de simple curiosité : aux yeux d'un véritable amateur, il y en a plusieurs qui sont des plus remarquables au point de vue de l'art; on s'en convaincra en consultant le beau livre qu'un homme de bien et de savoir leur a consacré dans les dernières années de sa laborieuse carrière. Il est intitulé simplement : *Marques typographiques, recueil de monogrammes, chiffres, enseignes, emblèmes, devises et fleurons des libraires et imprimeurs*, etc., par L.-C. Sylvestre. Paris, 1833 et ann. suiv., un épais vol. in-8.

Ajoutons à toutes ces causes de ruine, qui se renouvellent plus qu'on ne croit, les méfaits des autres siècles dont nous subissons les conséquences et dont naturellement il nous faut dire un mot; il s'agit cette fois d'écoliers de bonne maison, nous allions dire d'écoliers couronnés, si le terme n'était pas trop énigmatique. Il est toujours question d'enluminures ! Avez-vous remarqué parfois, dans de somptueux manuscrits ornés du quinzième et du seizième siècle, des vides faits au canif dans certaines pages, et déshonorant par une miniature absente certains volumes du plus haut prix? Après que l'invention merveilleuse de Gutenberg eut multiplié les livres, les manuscrits les plus somptueux, ceux que l'on acquérait parfois au prix d'une métairie, ou bien en payant une somme relativement considérable, furent beaucoup moins prisés que par le passé : le changement sur ce point fut subit. On délaissa ces beaux livres pour recourir aux chefs-d'œuvre de la typographie; moins consultés par les savants, objets d'un dédain mal déguisé, ils tombèrent parfois dans le domaine d'un monde dont nous signalons les méfaits. Les miniatures, les lettres ornées, tentèrent ceux qui les voyaient pour ainsi dire abandonnées. La tradition accuse Henri III de maints larcins de ce genre pour en orner de petites chapelles ou pour en former des reposoirs. Plus d'un Jehan Fouquet y a passé sans doute (¹), plus d'un Memling y a péri. Maintenant que ces livres vénérés sont réputés offrir, ce qu'ils offrent en effet, l'histoire de l'art au moyen âge et même durant la renaissance, le mal apparaît dans ses vraies proportions et fait maudire les auteurs inconnus de ces détestables pilleries, comme on eût dit au temps de Montaigne. Plusieurs personnages de la cour (de pareils livres ne pouvaient appartenir qu'à des grands seignenrs) imitèrent, dit-on, Henri III; c'est ce qui explique bien souvent ces lacérations si douloureuses pour des yeux éclairés, alors que l'on essaye de reconstituer une histoire de l'art au moyen âge, dont ces splendides volumes sont, après tout, les uniques dépositaires.

FABRICATION DES GLACES.

Les fabriques de glace produisent en France, annuellement, 400 000 mètres carrés de glaces polies. On évalue à environ 250 000 le nombre de ces mètres de glaces envoyés à l'étranger. Il n'en resterait que 150 000 pour la consommation intérieure de la France. Cette fabrication emploie 5 000 ouvriers et fait vivre plus de 15 000 personnes.

DRAME SINGULIER.

Dans une fête donnée à Tolède, à l'occasion du mariage de Philippe II avec Marie d'Angleterre, on représenta en plein air une scène dramatique où l'on vit la Foi assise sur un char, et dix aveugles figurant chacun un des commandements. (²)

VIERGE OUVRANTE DU MUSÉE DU LOUVRE.

La Vierge ouvrante qui est ici représentée est un des plus précieux objets que renferme la collection des ivoires du Musée du Louvre.

(¹) Voyez, sur ce grand artiste, le livre intitulé : *Jehan Foucquet, notice extraite du volume d'appendice des Évangiles*, publié par Léon Curmer. — Voyez aussi notre Table de quarante années.

(²) Juan de Angulo, *Flor de las solemnes alegrias que se hicieron en la imperial ciudad de Toledo*, etc. Tolède, 1555.

Il y a diverses sortes d'images ouvrantes : ce sont ordinairement des statues ou statuettes, souvent aussi d'autres objets, un fruit, une fleur, divisés de manière à laisser voir, en s'ouvrant comme l'intérieur d'un tableau à



Musée du Louvre. — Vierge ouvrante en ivoire. — Dessin d'Édouard Garnier.

volets, soit des reliques, soit des sujets peints ou sculptés. On fit de semblables images dès le douzième siècle, et le goût s'en perpétua pendant tout le moyen âge. Le bel ivoire du Louvre appartient au treizième siècle. Il a 45 centimètres de hauteur. Un crochet, fixé derrière le dossier du siége sur lequel la Vierge est assise, prouve que la statuette devait être suspendue et non posée, et cette destination est également indiquée par la forme du socle à base étroite qui s'élargit à sa partie supérieure.

La gravure fait aisément comprendre comment se développaient les compartiments faisant office de volets, et permet d'apprécier la beauté du travail. Nous devons seulement décrire brièvement les scènes figurées.

Au centre, à la partie supérieure, est représenté le Christ bénissant et tenant le livre des Évangiles ouvert, et dans les lobes pris, comme celui-ci, de chaque côté aux dépens de la statue, on voit deux anges en adoration. Le sujet principal est le Crucifiement. Des deux côtés de la croix où Jésus est attaché se tiennent, d'une part, la sainte Vierge, derrière laquelle est l'Église triomphante,

sous les traits d'une femme couronnée; de l'autre, saint Jean, et près de lui la Synagogue vaincue, sous la forme d'une femme dont les yeux sont couverts d'un bandeau, et qui tient un étendard brisé et les tables de l'ancienne loi



Tableaux intérieurs de la Vierge ouvrante. — Dessin d'Édouard Garnier.

renversées. Au sommet de la croix est sculptée la figure symbolique de l'Agneau dans un nimbe, et au-dessus du bras de la croix, deux anges portant le soleil et la lune. Cette manière d'exprimer la part que le monde entier prend au grand fait qui s'accomplit, est connue par de nombreux exemples et remonte à l'antiquité. Au-dessous du sujet central, le Christ mort est enseveli. Un animal qui ressemble à un loup est figuré sous le tombeau. C'est peut-être l'ennemi des hommes que l'Écriture compare à un animal féroce cherchant une proie à dévorer.

Dans le compartiment de gauche sont représentées des scènes de la Passion qui précèdent la mise en croix : Jésus amené devant Pilate; Jésus portant sa croix; Jésus flagellé. — Dans le compartiment de droite, les scènes qui ont suivi la mort du Seigneur : la Résurrection; les saintes femmes au tombeau; Jésus apparaissant à Marie-Madeleine. Plus bas, dans deux demi-cercles, sont placées les figures des quatre évangélistes. Sur les trois faces du socle, on voit : l'Annonciation; Marie et Jésus dans la crèche; saint Joseph endormi.

LA CONFESSION DE GABRIEL.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 6, 10, 22.

V. — L'INFLUENCE DU VOISINAGE.

Il était impossible que mes parents n'eussent pas remarqué que leur apparition dans la rue venait d'interrompre tout à coup ma conversation avec un étranger: aussi m'attendais-je, en rentrant avec eux chez nous, à subir un interrogatoire touchant ma nouvelle connaissance; pas un mot, cependant, ne fut dit à ce sujet. De ce qu'on ne me demandait rien, je n'en conclus pas que j'avais le droit de ne rendre compte ni de ma conduite, ni de mes relations. Grâce à Dieu, la dissimulation n'était pas au nombre des défauts qu'on avait à me reprocher; donc, sans y être provoqué, dès que je fus assis à table, vis-à-vis de mon père et de ma mère, je leur racontai, sans en rien omettre, l'emploi et les incidents de ma première journée à Rouen.

Encore sous l'influence de la bonne impression que mon dernier entretien avec Justin Chanceux avait produite sur moi, je parlai de mon jeune voisin avec une animation qui ne m'était pas habituelle. A la façon dont ma mère se tenait penchée vers moi comme pour ne rien perdre de mes paroles, il m'était facile de voir que mon émotion l'avait gagnée; je ne sus pas d'abord s'il en était de même quant à mon père, car il avait repris et rouvert son livre; mais lisait-il attentivement? Je ne doutai plus du contraire lorsque, ayant tourné les yeux de son côté, je m'aperçus qu'il me regardait à la dérobée par-dessus son livre. Il paraissait à la fois surpris et satisfait de m'entendre parler de la sorte. Ceci m'encouragea à dire, en terminant mon récit:

— Je suis bien aise d'avoir rencontré ce jeune homme, et maintenant j'aurais beaucoup de regret si l'on me défendait de le revoir.

Je lus une approbation dans les yeux de ma mère; mon père garda le silence; mais, pour lui, en pareil cas, se taire c'était aussi approuver.

L'heure fixée pour se mettre au lit étant venue, mon père donna ainsi le signal du coucher :

— Il est temps que ceux qui ont bien employé leur journée aillent prendre du repos afin de pouvoir recommencer demain la même tâche; car on travaille demain, continua-t-il, en appuyant sur ses dernières paroles avec une intention qui ne pouvait m'échapper.

Puis, s'adressant à ma mère, de qui le regard soudainement attristé venait de se tourner vers moi, il ajouta :

— Gabriel sait bien que je ne dis pas cela pour lui.

Je ne fus pas insensible à ce reproche déguisé sous l'apparence d'une sécurité promise à ma paresse. Retiré dans ma chambrette, j'essayai de me distraire de la pensée qui m'obsédait en regardant au dehors. J'ouvris ma fenêtre et m'accoudai sur la barre d'appui. Il faisait nuit complète ; aussi loin que mes regards pouvaient plonger dans l'obscurité, je voyais poindre, çà et là, à travers les rideaux et les vitres, de pâles lumières aux étages supérieurs des maisons situées de l'autre côté de la rue. Mieux à portée de ma vue et surtout fortement éclairé, l'atelier de Justin fixa longtemps mon attention. La silhouette de mon voisin et celle de sa sœur cadette, dessinées sur le rideau blanc de la fenêtre, me traduisaient si bien leurs mouvements que j'assistai, témoin invisible, à l'emploi de leur soirée. Lui, travaillait à son métier; elle, assise devant la même table où je l'avais vue tantôt copiant au crayon une peinture, tenait un livre à la main et lisait évidemment à haute voix. De temps en temps, elle fermait le livre et me semblait interroger son frère. Celui-ci interrompait aussitôt son travail et relevait la tête pour répondre à la question que sa sœur venait de lui adresser, et chacun ensuite reprenait son occupation.

Ainsi, longtemps après que mon père eut dit : « Il est temps d'aller reposer, car on travaillera demain », on travaillait encore chez Justin Chanceux !

La veillée se prolongea si avant dans la soirée, que toutes les lumières étaient éteintes dans notre voisinage quand je vis, à la faveur des ombres portées sur le rideau, mes jeunes voisins quitter leurs siéges. La lectrice prit un bougeoir qu'elle vint présenter à la flamme de la lampe que lui tendait l'artisan, et je devinai le baiser fraternel au mouvement de leurs têtes se penchant l'une vers l'autre. Bientôt après, deux portes qui se faisaient face dans l'atelier s'ouvrirent en même temps, et derrière ces portes disparurent, chacune de son côté, la lumière de la lampe et celle du bougeoir. Je me trouvai en pleines ténèbres aussi bien à l'extérieur qu'au dedans; car, durant ma longue contemplation des silhouettes, ma bougie avait achevé de se consumer. Je ne restai pas davantage à ma fenêtre, le froid de la nuit m'avait saisi et le sommeil me gagnait. Je me dirigeai à tâtons jusqu'à mon lit. Si, la tête posée sur l'oreiller, je m'endormis aussitôt, du moins, j'emportai dans mon premier rêve le spectacle salutaire de cette laborieuse veillée.

Le lendemain, je me réveillai beaucoup plus tôt que le jour précédent. Cependant tout le monde était déjà levé à la maison quand je rouvris les yeux. Dès que j'eus repris possession de moi-même, ma première pensée fut pour mes parents, que j'entendais parler et marcher dans la chambre voisine; mais mon premier regard se tourna du côté de l'atelier de Justin. La grand'mère, le frère, la sœur et les trois ouvriers, assis aux places qu'ils occupaient la veille, avaient commencé leur journée.

A Paris, dans notre rue silencieuse, bordée de vastes hôtels, je n'avais pas pu avoir l'idée d'une semblable activité à pareille heure.

J'étais depuis quelques instants accoudé sur l'appui de ma fenêtre, quand Madeleine entra chez moi; elle s'étonna de me trouver levé.

— Je vous croyais encore au lit comme hier, me dit-elle, autrement je n'aurais pas manqué de vous appeler quand vos parents ont été prêts à partir.

— Ils sont partis! m'écriai-je.

— Sans doute; il est l'heure d'aller à sa besogne quand on est susceptible d'en avoir une. Moi, je vais à la mienne, poursuivit Madeleine en prenant son panier. Votre déjeuner est sur la table; n'oubliez pas en sortant de mettre la clef où vous savez.

Comme s'il lui avait été ordonné d'éviter mes questions, elle s'empressa de me laisser seul.

Ainsi que la veille, je me trouvai libre et avec le droit, non exprimé mais sous-entendu, d'user de ce temps de liberté selon ma fantaisie. J'eus bientôt fait d'expédier ce premier déjeuner; je n'avais pas encore achevé la dernière bouchée que j'étais déjà revenu à mon poste d'observation. Cette fois mon attente fut trompée, l'atelier était désert. Une horloge qui sonna me rappela que c'était vers cette même heure qu'avait eu lieu notre première rencontre avec Justin. Il m'avait dit qu'aux moments de repos son passe-temps favori était la vue de l'arrivage et du départ des navires; je le supposai donc sorti, après le déjeuner, pour aller faire sa promenade habituelle. Ma supposition était juste; car, étant descendu dans l'espoir de le rejoindre sur le quai, nous nous rencontrâmes à moitié chemin. Justin revenait soucieux à la maison : un ancien client de son père, qui allait au Havre s'embarquer pour la Havane, où il devait se fixer, lui avait proposé de l'emmener.

— Naturellement, j'ai répondu non, me dit-il; mais c'est égal, il est bien dur de refuser ce qu'on désire le plus et de n'avoir point le droit de regretter ce qu'on refuse.

— C'est donc bien beau, ce pays-là? lui demandai-je.

— Celui-là ou un autre, répliqua Justin. Ce qu'il y a de beau pour un homme, c'est de voir ce qu'il ne connaissait pas et d'avoir appris ce qu'il ignorait. Au fait, reprit-il d'un ton résolu et pour se consoler du voyage qu'il ne devait pas faire, Juliette et moi nous la connaîtrons ce soir, cette Havane; ce sera le sujet de notre étude à la veillée.

— Comment, vous étudiez le soir?

— Oui, en travaillant. Dame! quand on n'a que ce moment-là pour s'instruire! ma sœur lit tout haut la leçon; moi, je l'écoute, et j'en retiens le plus que je peux. C'est ainsi que nous avons appris ensemble l'arithmétique, l'histoire, la grammaire, quelques mots d'anglais et un peu de géographie, enfin tout ce que vous devez savoir beaucoup mieux que nous, vous qui avez toujours eu le temps d'apprendre.

Chaque parole de Justin était une attaque portant coup contre mon ignorance. Je le quittai sans avoir eu le courage de lui avouer que je ne savais absolument rien, et, durant plusieurs jours, j'évitai de le rencontrer; ce qui ne m'empêchait pas, le soir, après avoir pris congé de mes parents, d'assister de ma fenêtre à la veillée du frère et de la sœur.

Je passe sous silence les semaines qui se succédèrent sans que rien interrompît la monotonie de mon existence.

Le premier mois de notre séjour à Rouen touchait à sa fin; les dernières journées me parurent d'autant plus longues que, du matin au soir, absolument abandonné à moi-même et ne sachant pas me créer une distraction attrayante, mon inaction commençait à me faire envier le sort de ceux qui ont des devoirs à remplir. Mon père semblait avoir pris le parti de ne m'en imposer aucun. Parfois, au regard interrogateur de ma mère et à certain mouvement de ses lèvres, je m'apercevais bien qu'elle était sur le point de me demander : — Qu'as-tu fait aujourd'hui?

Mais, soit par un effort de sa propre volonté, soit qu'elle se fût engagée à ne jamais m'interroger, la question que j'attendais ne sortait pas de sa bouche.

Il ne fallait qu'un incident imprévu pour me décider à rompre avec une oisiveté qui m'accablait comme un pesant fardeau; l'incident ne se fit pas attendre.

Nous étions, vous le savez, au dernier jour du mois. Chez nous le souper venait de finir; mon père dit à Madeleine de débarrasser la table, et quand le couvert fut enlevé, il continua, sans quitter sa place :

— Mon patron paye à jour fixe; j'ai reçu ce soir le prix de mon travail : le voici.

Il ouvrit sa bourse et laissa tomber trois louis d'or sur la table.

— C'est jour de recette aujourd'hui, reprit ma mère, car je rapporte ici le gain de mes quatre semaines à l'atelier.

Huit pièces de cinq francs allèrent rejoindre les trois louis d'or.

S'adressant gaiement à ma mère, mon père lui dit :

— Madame la caissière, ramassez l'or et l'argent, et allez inscrire tout cela sur votre livre.

Madeleine, qui était restée dans la salle à manger, s'avança vers ma mère au moment où elle se levait, et, montrant sa main droite pleine de menue monnaie, elle dit timidement :

— Si Madame veut bien inscrire aussi ces douze francs-là; ils appartiennent à la maison.

— Comment cela?

— J'ai maintenant si peu d'ouvrage chez vous que, sans négliger mon service ici, je trouve le temps d'aller faire deux petits ménages dans le quartier.

Ma mère, repoussant avec émotion la main pleine que ma vieille gouvernante s'obstinait à tendre vers elle, répliqua d'une voix où se trahissait l'attendrissement :

— Cet argent que vous m'offrez, c'est le prix de vos peines; je ne puis le recevoir et accepter en outre les services que vous nous rendez tous les jours.

— Pourquoi donc pas? riposta Madeleine; est-ce que vous me fournissez de la besogne pour la valeur du logement que j'occupe ici? Mettons, si vous voulez, que l'un acquitte l'autre, il reste encore à compter ma nourriture; or, quand on est plusieurs à manger au même pain, il est juste que chacun paye sa part en argent ou en travail; voilà la mienne.

Elle déposa, en achevant de parler, ses douze francs en monnaie devant mon père, qui jusque-là n'était pas intervenu dans le débat.

— Madeleine a raison, dit-il en lui serrant affectueusement la main; elle a parlé comme une brave fille qu'elle est; il n'y a que les malades et les infirmes qui aient le droit de manger le pain qu'ils n'ont pas gagné.

Ce que je venais de voir et d'entendre avait produit en moi une véritable révolution. Devant l'exemple de mes courageux parents et l'action généreuse de notre servante, j'eus enfin conscience de mon indignité. Une bonne inspiration me vint, et, pour la mettre sur le champ à exécution, je demandai la permission de m'absenter : on me l'accorda sans m'interroger sur le motif de ma sortie après la nuit tombée; mais je m'aperçus en descendant l'escalier que Madeleine me suivait. Elle dut être rassurée en me voyant entrer dans la maison où Justin Chanceux habitait en famille.

Soutenu par la résolution subite qui me menait chez mon jeune voisin, je ne craignais plus de m'humilier devant lui. Étonné de me voir, il m'accueillit ainsi :

— J'ai eu lieu de croire quelquefois que vous m'évitiez, j'en étais fâché; je me suis trompé puisque vous voilà ici, soyez le bienvenu.

Encouragé par cette franche réception, j'abordai le sujet de ma visite.

— Je viens à vous, lui dis-je, parce que je veux savoir gagner ma vie; il faut pour cela que j'aie un métier dans les mains; en combien de temps puis-je apprendre le vôtre?

De ma part, cette question lui parut étrange, et il ne sut pas d'abord s'il devait la prendre au sérieux; mais quand il vit que je parlais sincèrement, il me répondit sur le même ton, et, après un entretien qui dura assez longtemps, Justin et moi nous étions engagés l'un envers l'autre.

Je revins à la maison; mes parents attendaient impatiemment mon retour; j'eus à leur dire en rentrant :

— Avec votre permission, ma vie va changer, car moi aussi je veux travailler : j'entre demain en apprentissage; dans deux ans, je puis être compagnon cordonnier; il dépendra de mes progrès de mériter avant six mois une petite gratification au bout de chaque semaine, et je la mériterai afin de pouvoir, comme Madeleine, payer aussi ma part du pain que nous mangeons.

Madeleine, émue jusqu'à la suffocation, murmurait d'une voix indignée : — Cordonnier! mon Gabriel cordonnier!

Ma mère me serra tendrement dans ses bras; mon père dit seulement :

— C'est bien; nous verrons ce que durera cette belle résolution.

La suite à la prochaine livraison.

LES REITRES.

Elles remontent haut dans l'histoire militaire de la France, ces bandes de mercenaires étrangers que les rois ainsi que les grands vassaux de la couronne prenaient à leur solde quand les levées arbitraires sur la population de leurs domaines ne suffisaient pas aux besoins d'une campagne. Après les meurtriers incendiaires nommés les *routiers*, puis concurremment avec ceux-ci, on compta, du douzième au quatorzième siècle, les *cottereaux* ou *coustilliers*, fantassins armés d'une lame de fer solidement emmanchée appelée *couterel* ou *coustil;* puis vinrent les *brabançons*, les *ribauds* et les *tard-venus*, troupes de pillards confondues sous le nom collectif de Grandes Compagnies, lesquelles furent, on le sait, plus dangereuses en temps de paix qu'utiles en temps de guerre pour les pays qu'elles étaient chargées de défendre. Il ne fallut pas moins que la politique de Charles V et l'énergie de Duguesclin pour en délivrer le royaume qu'elles dévastaient. Trop soupçonneux pour confier à ses propres sujets la garde de sa personne, Louis XI soudoya des Écossais et des Suisses qui, soumis à une discipline sévère, furent des auxiliaires fidèles.

Depuis, l'Espagne et l'Italie avaient introduit dans leurs armées de terribles chevaucheurs allemands originaires de la Saxe, du Brunswick et des Deux-Ponts, quand nos guerres de religion les attirèrent en France. Sans préférence quant à la question de drapeau ou de croyance, on vit les *reîtres* servir tour à tour et quelquefois simultanément les partisans du catholicisme et ceux de l'Eglise réformée.



Reître allemand du dix-septième siècle (Musée historique du costume). Dessin de Sellier.

Les reîtres, — exactement, les cavaliers, — formaient un corps de cavalerie légère, divisé en cornettes (escadrons) d'au moins cinq cents chevaux et de mille au plus. On les nommait vulgairement *pistoliers* ou diables empistolés, du nom de l'arme à feu qu'ils importèrent en France, et dont ils nous enseignèrent l'usage. Au lieu de cuirasses d'acier, ils portaient, pour amortir le choc des balles, d'épais pourpoints de buffle, et pour se garantir du mauvais temps, ils se couvraient d'une lourde capote à laquelle on donna aussi le nom de reître.

Ces mercenaires, qui disparurent complétement au dix-septième siècle, participèrent à toutes les sanglantes querelles du siècle précédent. En 1587, ils étaient commandés par Fabien, comte de Dohna, fils du burgrave Stanislas de Dohna. Celui-ci, qui tenait pour Henri III contre les ligueurs, investit le château d'Auneau, situé près de Chartres, où le duc de Guise Henri le Balafré avait établi son quartier général. Ce château d'Auneau, dont une tour restée debout domine encore la campagne environnante, pourrait être surnommé le tombeau des reîtres. Voici ce que le général Bardin a écrit touchant la meurtrière journée du 11 novembre 1587 : «Un affreux massacre de reîtres a laissé des souvenirs encore subsistants dans le château d'Auneau. Les fossés de ce manoir ont été comblés par les pots (casques), les cabassets, les armures des morts. Pendant deux siècles, les forgerons du pays s'y sont approvisionnés du métal que demandaient la ferrure des chevaux et la fabrication des instruments de labourage. »

LE TRAVAIL.

Dieu nous a imposé de bien rudes épreuves sur cette terre ; mais il a créé le travail, tout est compensé. Les larmes les plus amères tarissent grâce à lui ; consolateur sérieux, il promet toujours moins qu'il ne donne ; plaisir sans pareil, il est encore le sel des autres plaisirs. Tout vous abandonne, la gaieté, l'esprit ; lui, il est toujours là, et les profondes jouissances qu'il vous procure ont toute la vivacité des enivrements de la passion avec tout le calme des plaisirs de la conscience. Est-ce en dire assez? Non, car à ces priviléges du travail, il faut en ajouter un dernier plus grand encore : c'est qu'il est comme le soleil; Dieu l'a fait pour tout le monde. Ernest LEGOUVÉ.

LES ÉCOLES A TRICOTER.

ORIGINE DES SALLES D'ASILE.

C'est sous ce modeste titre que les premières salles d'asile connues furent fondées, en 1771, au Ban de la Roche, dans les Vosges, par l'excellent pasteur Oberlin [1].

La direction et la surveillance des enfants recueillis dans ces écoles avaient été confiées par Oberlin à sa digne compagne, Salomé Witter, et à une autre femme non moins dévouée, Louise Scheppler.

Le matin, la leçon était faite dans la classe. Le soir, dès que la saison le permettait, elle se donnait à travers champs.

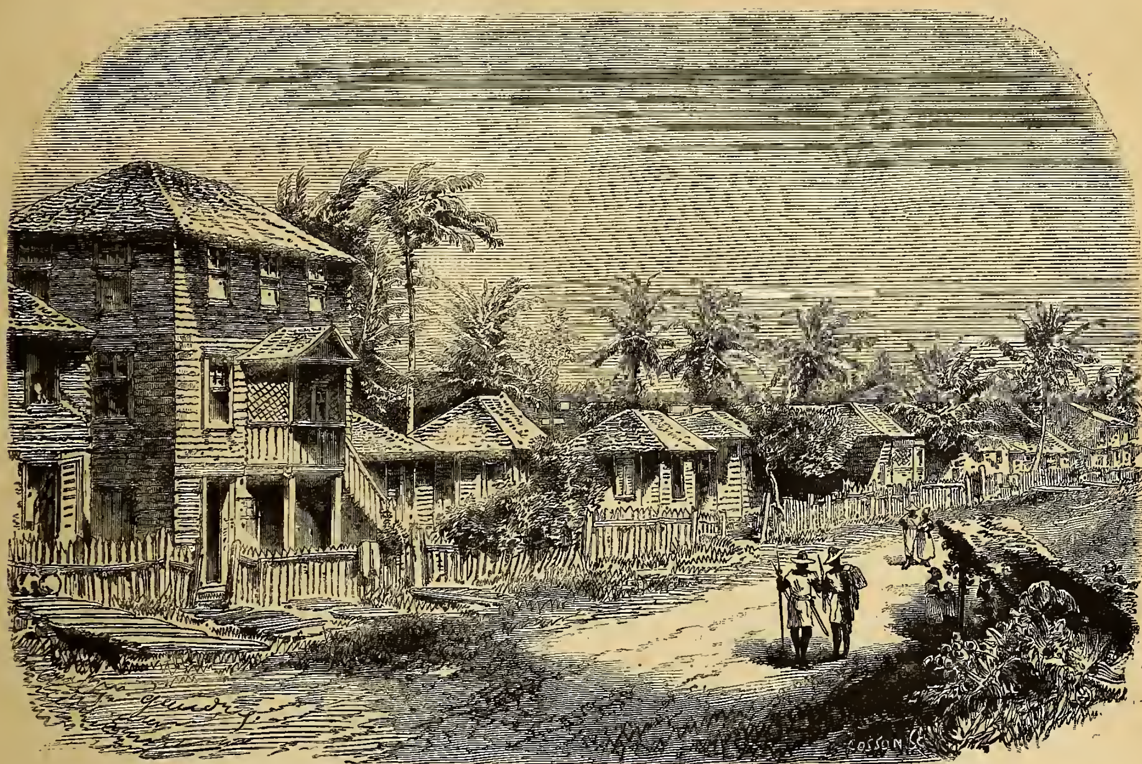
Les maîtresses avaient le nom de *conductrices*. Chemin faisant, on enseignait aux enfants le nom et les vertus des plantes ; on les faisait observer, réfléchir, raisonner à propos des phénomènes les plus simples de la natnre ; on ouvrait leur intelligence à la première notion des grandes lois de la vie universelle, leur cœur à l'amour du prochain et au respect de Dieu.

La promenade, sagement réglée, fortifiait les corps ; l'ordre qui y régnait habituait les caractères à la discipline et à l'obéissance ; et l'enfant rentrait avec une provision de santé, d'observations utiles et de bons sentiments.

[1] Voy. le portrait de cet homme de bien, tome IX, 1841, p. 96, et plusieurs articles sur ses travaux (Table de quarante années).

UN VILLAGE SOUS LES TROPIQUES.

LES NÈGRES AFFRANCHIS.



Un Village sous les tropiques. — Dessin de Gaudry.

Voici un de ces gracieux villages qui s'élèvent à l'ombre des palmiers, et qui, en mainte région de l'Amérique, ont remplacé des habitations d'esclaves. Tout est riant, tout porte à des idées consolantes dans ces charmants paysages. Les noirs propriétaires de ces frêles maisonnettes n'ont plus à redouter le fouet du commandeur; leurs femmes n'ont plus à craindre qu'on vende leurs enfants à la criée.

Mais il faut tout dire : il y a plus d'un genre d'esclavage; et on trouve sous ces climats, où tout invite à l'indolence, des esclaves de la paresse, des esclaves d'une puérile vanité, des esclaves frivoles du plaisir, pour lesquels les prévisions du lendemain n'ont jamais existé. Il faut cultiver ces âmes, les affranchir d'elles-mêmes, vaincre leurs instincts de race; ce sont des enfants dont il faut faire des hommes.

Plusieurs tentatives ont déjà réussi. En diverses contrées, les écoles où sont admis les enfants de couleur sont nombreuses et fréquentées. On a même réussi à initier parfois ces élèves aux éléments des sciences appliquées.

C'est ainsi que dans la vaste colonie de la Guyane, qui confine au Brésil, où l'esclavage est graduellement aboli, on a fondé, à la fin de 1865, un cours d'agronomie et un cours complémentaire, en admettant parmi les matières d'enseignement, nous dit un publiciste, « la mécanique, la statistique, la physique et la chimie. » En agissant ainsi, ajoute M. Léon Rivière, « on a eu évidemment pour but de former la population créole aux arts professionnels, de faire de bons chefs d'atelier, capables de discerner ce qui constitue les travaux industriels, c'est-à-dire les actes où les perfectionnements peuvent être introduits. On a pensé avec raison que la science qui dirige les travaux de l'industrie est une partie essentielle des facultés industrielles; on ne fera pas de prime saut des ingénieurs, mais on leur ouvrira la voie des études scientifiques. » (¹)

« Cette mesure de l'administration, dit encore le même écrivain, me paraît être très-bien entendue et répondre à un besoin réel. Les savants français ou étrangers ne font, en effet, que rarement, exceptionnellement, des voyages dans l'intérêt de la science, comme Humboldt, la Condamine, Schomburgk; quand on aura formé une génération guyanaise de chimistes, de botanistes, de mécaniciens, ils emploieront évidemment le temps qu'ils passeront dans leur pays à rechercher les matières minéralogiques et médicinales, les gommes, les huiles, les baumes, enfin tous les produits utiles dans leur application à l'industrie. On forcera ainsi avec le temps la Guyane à ouvrir ses mains, et il en sortira de l'or et des parfums. »

La prévision s'est promptement changée en réalité. On sait que l'or sort du sol en quantité vraiment prodigieuse sur les rives de l'Approuague, où, durant des siècles, on a ignoré son existence. Notre colonie doit la découverte de ces gisements à un Indien portugais nommé Paolino, qui avait longtemps vécu au Brésil. Cet homme énergique y avait appris l'art, fort rudimentaire, à coup sûr, de recueillir la poudre d'or dans certains cours d'eau. « La conviction et la chaleur de ses paroles, nous dit M. de Bouglisse, firent passer une partie de la foi qui l'animait dans l'esprit du commandant de l'Approuague », et les mines d'or furent découvertes. D'après les chiffres publiés, dès l'année 1873, les placers de la Guyane n'ont pas rendu moins de 832 344 kilogrammes d'or, dont la valeur, à trois francs le gramme, donne le total énorme de 2 497 032 francs. (²)

(¹) Voy. *la Guyane française en 1865*. Cayenne, imprimerie du Gouvernement, 1866, in-8.

(²) Le rendement du lavage des sables aurifères de l'Approuague et du Sinnamary a toujours été croissant. Durant les quatre premiers mois

Grâce à l'initiative d'un pauvre Indien, qui cependant avait appris quelque chose, l'Eldorado de Walter Ralegh n'est plus un récit légendaire; maints villages des tropiques qui s'élèvent en ce moment sur les bords verdoyants de l'Approuague vont peut-être se transformer en petites cités florissantes. Une fois la fièvre de l'or passée, l'ardeur et le travail des populations se porteront, comme il est arrivé en Californie, vers l'agriculture et les industries utiles.

LA CONFESSION DE GABRIEL.

NOUVELLE.

Fin. — Voy. p. 6, 10, 22 et 30.

VI. — LA VIE NOUVELLE.

J'avais dit : « Ma vie va changer. » En effet, dès le lendemain j'entrai en apprentissage. Je me vois encore au moment ou je quittai la maison, à sept heures du matin, pour aller chez Justin Chanceux commencer ma première journée de travail. Madeleine, tremblante d'émotion et toujours indignée, grommelait comme la veille :

— Cordonnier! mon Gabriel, le fils de mes maîtres, cordonnier!

D'un regard que voilait une larme d'attendrissement, ma mère lui imposa silence. Me voyant prêt à partir, mon père, peu démonstratif d'ordinaire, me prit les deux mains, m'attira vers lui, et m'embrassa en me disant :

— C'est bien; va, mon ami, et bon courage!

Si ma résolution eût été fléchissante, ces paroles et cette caresse l'auraient aussitôt raffermie.

Je fus reçu chez nos voisins comme un ami qu'on attendait : la grand'mère interrompit son dévidage pour me dire franchement : « Bonjour, mon garçon. » Juliette, qui était déjà à son dessin, m'adressa seulement un rapide coup d'œil accompagné d'un bon sourire et se remit à crayonner. Justin, qui avait annoncé mon arrivée et préparé pour moi une place à côté de lui dans l'atelier, m'y installa, et, tout en continuant de travailler, me donna les premières notions du métier que je croyais destiné à devenir un jour mon gagne-pain.

Pour ne pas prolonger outre mesure le récit de ma nouvelle existence, je me bornerai à vous dire qu'elle était ainsi réglée : de même que le maître et ses ouvriers, chaque matin, au dernier coup de sept heures, je commençais ma tâche journalière à l'atelier; à midi sonnant, je me retrouvais chez nous à la table de famille, et parfois assez empêché pour couper mon pain et tenir ma fourchette, attendu mon peu d'habileté d'abord à manier le marteau et à planter droit les alênes. A part l'accident de mes doigts meurtris ou piqués jusqu'au sang, ce qui faisait jeter les hauts cris à Madeleine et inquiétait ma mère, les repas étaient devenus plus gais. Par habitude, mon père mettait toujours un livre à côté de son couvert, mais il oubliait souvent de l'ouvrir pour causer avec moi. Une heure après, j'étais de nouveau assis sur mon escabeau à côté de Justin. La journée finie, je revenais à la maison, mais je n'y faisais pas une longue station. Si mon métier m'occupait, quoiqu'il fût peu de mon goût, la veillée du frère et de la sœur m'intéressait bien davantage. Mon ignorance leur attribuait un tel savoir, que j'en devins jaloux et désespérai de pouvoir jamais y atteindre. Je voulus du moins l'essayer : l'activité manuelle avait éveillé chez moi celle de l'esprit, et, grâce à l'habitude du travail acquise, je sentis le besoin de m'instruire. Incertain du résultat de la tentative que je méditais, je gardai le silence auprès de mes parents sur le motif qui me faisait désirer d'aller, après le souper, passer le reste de la soirée chez mon maître d'apprentissage.

Il s'était écoulé sept mois depuis mon entrée dans l'atelier de Justin. Je ne pouvais, en conscience, me glorifier de mes progrès dans mon métier, malgré ma bonne volonté de bien faire et mon travail assidu; cependant, quand vint le jour de la paye, je reçus la gratification qui m'avait été promise. Je n'étais pas assez convaincu de l'avoir méritée pour m'en montrer fier lorsque je l'ajoutai au triple apport mensuel de mon père, de ma mère et de Madeleine, qui tenait plus que jamais à faire profiter la bourse commune du prix de ses deux ménages au dehors; le faible appoint fourni par moi fut reçu comme si j'avais apporté la plus forte quote-part pour subvenir aux frais journaliers de la maison.

— Le pauvre enfant! dit ma vieille gouvernante, c'est en travaillant du matin au soir à son vilain métier qu'il a gagné cela.

— Ce n'est pas ce travail-là qui m'occupe le soir, répondis-je.

— Et lequel donc? demanda mon père.

— Si vous vouliez m'interroger, répliquai-je, j'en serais bien heureux.

— T'interroger! sur quoi?

— Sur la grammaire, l'arithmétique, l'histoire ou la géographie.

Ma mère et Madeleine m'écoutaient avec surprise, bien plus, avec admiration, avant même que j'eusse répondu à la première des questions que m'adressa mon père, revenu de son étonnement. Durant une heure, il me fit subir un examen duquel j'eus la satisfaction de me tirer avec bonheur; puis je nommai mes maîtres : Juliette et Justin.

— Il est trop tard ce soir, dit mon père, pour lui faire ma visite; mais demain, tu n'iras pas seul à ton atelier : je t'y conduirai.

Vous jugez si, après une telle soirée, la nuit fut bonne pour tous à la maison.

Un peu avant l'heure à laquelle les compagnons commencent leur journée, mon père, suivant l'intention qu'il avait manifestée la veille, me conduisit à l'atelier, et, répondant au mouvement de surprise que cette visite matinale causait à Justin Chanceux, il lui dit :

— Ce qui m'amène chez vous, mon cher voisin, c'est le besoin que j'éprouve de vous serrer la main en témoignage de mon estime et de la gratitude que je vous dois : vos soins et votre exemple ont donné à mon fils le goût du travail; vous avez fait plus pour lui, vous lui avez inspiré l'amour de l'étude.

— Vous voulez parler de nos petites causeries du soir, reprit modestement Justin; notre savoir ne s'étend pas bien loin : aussi avions-nous si peu de chose à lui apprendre que c'est lui qui nous en remontre à présent. Il faut croire qu'il étudie en dehors de nous.

— Où et comment étudies-tu? me demanda mon père.

— Vous avez des livres, lui dis-je, et si quelquefois ma chandelle brûle si tard, ce n'est pas parce que j'oublie de l'éteindre avant de m'endormir.

Cet aveu émut visiblement mon père; il changea de ton pour demander à Justin : — Franchement, croyez-vous faire un habile ouvrier de ce garçon-là?

— Franchement, répondit mon maître d'apprentissage, je crois qu'un bon professeur en ferait un excellent élève.

Cette réponse produisit un changement inespéré dans ma destinée. Quand nous nous retrouvâmes le soir en famille, mon père nous annonça que ses honoraires venaient d'être notablement augmentés chez son patron, ce qui pouvait lui permettre un important surcroît de dépense.

de l'année 1874, la production de l'or n'a pas été inférieure à 459k.707, équivalant à 1 300 954 francs. Au lieu de 1 300 ouvriers qui y étaient employés en 1873, on en comptait 2 000 en 1874.

— Si Gabriel, dit-il, ne tient pas absolument à continuer son apprentissage, je puis le faire entrer comme externe dans un pensionnat qui envoie ses élèves suivre les cours du lycée de la ville.

Cette proposition ne me parut pas assez étonner ma mère; moi, tremblant et pleurant de joie, j'embrassai tour à tour mes parents et Madeleine; celle-ci, radieuse, s'écriait, comme si elle eût remporté une victoire : « Je savais bien que mon Gabriel ne serait pas cordonnier! »

Dégagé amiablement comme apprenti envers Justin Chanceux, nos relations journalières n'eurent point à souffrir de cette rupture. Ma position d'externe me laissant la liberté de mes soirées, j'obtins de mes parents la permission de les passer chez nos voisins. Je profitais de leur veillée pour faire mes devoirs exigibles le lendemain; Juliette et son frère profitaient des leçons que j'avais reçues le matin pour compléter ou rectifier leur instruction. Une année entière se passa ainsi; puis arriva l'époque de la distribution des prix : ce qu'il m'avait fallu travailler pour être admis à concourir avec les élèves de ma classe, je vous le laisse à penser. Sans l'émulation de Justin et de Juliette, sans notre enseignement mutuel, je n'aurais pu compter sur une seule nomination au concours; j'en obtins trois. Il y eut sinon fête chez nous, du moins réunion de famille, c'est-à-dire que nous eûmes pour convives nos amis de l'autre côté de la rue.

J'arrive au terme de mon récit, je veux parler de l'année où je concourus pour le prix de philosophie. Je n'obtins que la seconde nomination, cela suffisait à l'ambition de mon père; quelques mois auparavant, il avait cessé d'aller à son bureau. Vers la même époque, Justin avait été appelé chez un notaire de Rouen, afin de recevoir d'un donateur inconnu une somme assez considérable pour lui permettre de fonder sur le quai, sa promenade favorite, un vaste magasin de chaussures.

Mon second prix obtenu, il fut question pour moi d'aller passer à Paris un examen pour l'admission à l'École polytechnique. — Puisque vous aimez les voyages, dit mon père à Justin, pourquoi ne feriez-vous pas avec nous celui de Rouen à Paris, que vous ne connaissez pas encore?

— Nous emmènerions aussi votre sœur, ajouta ma mère; et, pendant votre absence, les menuisiers et les peintres achèveraient leurs travaux dans votre nouveau magasin que vous trouverez prêt à vous recevoir à votre retour.

Je joignis mes instances à celles de mes parents, et le voyage en commun fut décidé.

« Où allons-nous loger? » se demandait tout haut Madeleine, qu'inquiétait la possibilité d'installer tant de monde sous le même toit, à Paris, où les loyers sont si chers. Nous arrivâmes, et ce fut précisément dans la rue et devant l'hôtel où nous habitions autrefois que s'arrêta la voiture qui nous amenait. Le concierge, que j'avais connu autrefois, remit un trousseau de clefs à ma mère, et je me retrouvai bientôt dans notre ancien appartement : rien n'y avait été changé, et personne ne nous y avait remplacés depuis que nous l'avions quitté. Madeleine croyait à un miracle; c'était au moins pour elle un mystère; il ne tarda pas à nous être expliqué.

Mon père n'avait pas été victime d'un désastre financier; mais il en avait pris prétexte afin de tenter une dernière épreuve pour vaincre ma paresse et me faire sentir la nécessité et la dignité du travail.

Mais l'emploi qu'il occupait à Rouen? Il l'avait acccepté non pour en tirer profit, mais pour conserver à un pauvre commis devenu infirme les appointements qu'il ne pouvait plus gagner : il n'avait quitté sa place que lorsque celui qu'il remplaçait gratuitement eut cessé de souffrir, c'est-à-dire de vivre.

L'atelier où chaque matin ma mère allait en journée? C'était un ouvroir de charité dans lequel quelques dames de la ville travaillaient pour les pauvres.

Il n'y avait donc que Madeleine et moi qui étions dupes de ce généreux mensonge.

— Où en serais-tu aujourd'hui, me dit mon père, si ta mère n'avait pas eu le courage d'être ma complice?

— Et si je n'avais pas rencontré Justin? pensai-je.

LA FÊTE DES MOISSONNEURS,

A ZULTE.

Zulte est un petit village de la Flandre orientale, adossé à la Lys et à cheval sur la grande route de Gand à Courtrai. On y remarque une église et un joli château, apanage de la famille Limnander de Zulte.

Le soir du jour où les derniers épis sont tombés sous la faucille, les ouvriers de chaque ferme se réunissent par escouades : chaque escouade alors se rend tour à tour au château; la marche est ouverte par une jeune fille portant une gerbe couronnée de fleurs, enguirlandée de drapeaux de papier aux couleurs vives, éclairée d'un grand nombre de petites chandelles, et surmontée d'un oiseau en carton; puis viennent les moissonneuses, la tête couronnée de fleurs, tenant à la main quelques outils; derrière elles marchent les moissonneurs, couronnés d'épis et de fleurs, portant sur l'épaule leurs faucilles enguirlandées; sur les côtés de la troupe marchent quelques hommes qui tiennent des torches allumées; le fermier vient le dernier. La troupe, arrivée devant la grille du château, qu'elle trouve fermée, s'arrête; le fermier se la fait ouvrir, en disant que les moissonneurs de sa ferme viennent saluer le seigneur et lui annoncer l'heureux succès de la moisson.

Le seigneur, averti, s'avance suivi de sa famille, de ses invités et de toute sa maison; aussitôt que les moissonneurs l'aperçoivent, ils le saluent par des hourras frénétiques; il s'arrête à la grille, qu'on ouvre toute grande; la jeune fille qui porte le trophée s'approche alors de quelques pas, et entonne une chanson du pays, que toute la troupe répète en chœur; la chanson finie, les hourras recommencent, dirigés par une espèce de coryphée qui donne le ton en poussant d'abord seul ce cri; les gosiers alors se trouvant suffisamment altérés, le seigneur fait circuler les bouteilles : après quelques rasades, la troupe entonne une seconde chanson, suivie de nouveaux hourras; tout à coup succède un grand silence, et le coryphée crie à pleins poumons :

« — Quel est le plus beau village du pays? — Le nôtre! répond la troupe. — Quelle est la plus belle moisson du village? — La nôtre! — Quel est le meilleur seigneur du pays? — Le nôtre! Vive monsieur le baron! »

Alors la scène change : les porteurs de torches s'éloignent un peu, forment un grand cercle, au milieu duquel on plante le trophée; les chants reprennent, et les moissonneurs commencent un bal champêtre où, autre abus des anciens âges, dira-t-on, les hommes dansent entre eux et les femmes entre elles autour du trophée.

Après les danses, toute la troupe se remet en ordre, pousse encore quelques hourras et quelques vivats à l'adresse du seigneur, et prend le chemin de la ferme dans le même ordre qu'elle en est partie; là, le souper l'attend, et, après quelques nouvelles rasades, chacun va se reposer, pour reprendre ses travaux le lendemain.

Après qu'une troupe de moissonneurs a fait au châtelain la visite telle que nous venons de la décrire, elle est suivie peu après par une autre qui marche dans le même ordre, accompagnée de torches et précédée également

d'une jeune fille portant un trophée analogue; tout se passe comme la première fois, et se renouvelle autant de fois qu'il y a de fermes dépendantes du château.

LE GRAND SALON
DU CHATEAU DE SAINT-ROCH
(TARN-ET-GARONNE).

Le château de Saint-Roch, récemment construit, est situé sur la rive gauche de la Garonne, entre Castel-Sarrasin et Auvillar, non loin de Moissac. Flanqué de tourelles, hérissé de combles coniques, il a tous les caractères des résidences seigneuriales bâties au bord de la Loire au commencement du seizième siècle; précieux sujets d'étude pour les artistes, pittoresques et élégants témoignages de notre art national rajeuni aux enseignements de l'antiquité. On peut dire des formes extérieures du château de Saint-Roch qu'elles ont grand air, et qu'elles font honneur à l'architecte de Montauban qui en a dressé les plans et fourni les dessins.

A l'intérieur, entre toutes les pièces de ce somptueux



Château de Saint-Roch (Tarn-et-Garonne). — Dallage du grand salon. — Dessin d'Olivier Merson.

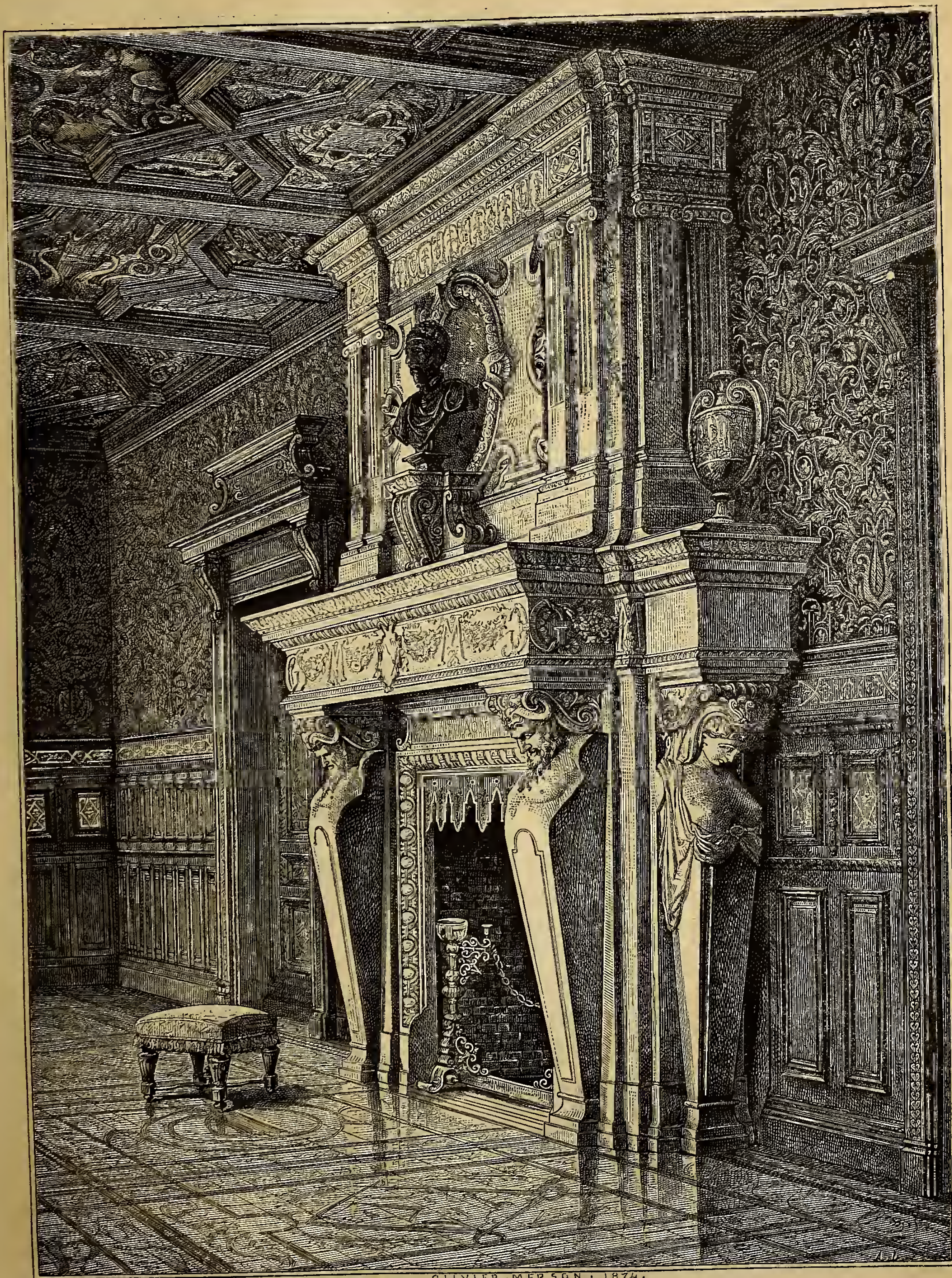
logis, toutes ornées avec un goût rare, le « Grand salon » mérite surtout d'attirer l'attention.

On avait livré à l'artiste (¹) une pièce absolument nue : le plafond, le dallage, la cheminée, les portes, n'existaient pas; les murailles étaient seulement crépies à la chaux; en un mot, en ce lieu qu'il fallait embellir, où l'art et le luxe pouvaient se déployer sans être arrêtés par aucune condition de budget et de temps, sauf la grosse construction qui se trouvait achevée, tout était à entreprendre, depuis l'ordonnance des combinaisons générales jusqu'au choix

(¹) La décoration du grand salon de Saint-Roch est l'œuvre de M. Lechevallier-Chevignard, dont nos lecteurs connaissent le mérite.

des moindres ornements. Pour un homme d'un vrai talent, c'est une jouissance exquise d'être ainsi libre de donner toute carrière à son imagination et à son goût dans un si bel espace.

Dans l'impossibilité de représenter l'ensemble de ce salon, nous avons désiré en reproduire au moins quelques parties, entre autres la cheminée : elle est en pierre dite d'Allemagne, et elle mesure 3m,50 en largeur et 4m.60 en



Château de Saint-Roch (Tarn-et-Garonne). — Cheminée du grand salon. — Dessin d'Olivier Merson.

hauteur. Le bord inférieur du linteau est à 2 mètres du sol. C'est un véritable monument.

Nous donnons aussi un dessin du dallage : l'artiste ne pouvait négliger ce moyen précieux de décoration, trop rarement appliqué aujourd'hui. Le dallage du salon de Saint-Roch est une faïence divisée en quinze compartiments, par trois dans le sens de la largeur, par cinq dans celui de la longueur. Celui que nous avons fait graver alterne avec un autre dont on voit la frise sur la planche et qui dessine une disposition différente : au lieu d'être carré, il est circulaire, et un cartouche portant la devise des Monbrison, *Léal désir*, en occupe le milieu. L'ensemble est encadré

d'une robuste succession de cercles enlacés et d'un style exquis; le jeu des formes et des tons sur cette surface unie, un peu miroitante, rehausse et complète le caractère et l'éclat des sculptures et des peintures des parements.

La fin à une autre livraison.

PHÉNOMÈNES ASTRONOMIQUES EN 1876.

Il y aura cette année deux éclipses de Soleil et deux éclipses de Lune. Les éclipses de Soleil seront *invisibles* à Paris. La première, qui arrivera le 25 mars, sera une éclipse annulaire; elle commence dans les îles de l'océan Pacifique, par 169 degrés de longitude orientale et 8 degrés 46 minutes de latitude nord; sa ligne centrale se dirige vers le nord-est, traverse l'Amérique du Nord, et finit par 47 degrés 43 minutes de longitude ouest, et 67 degrés de latitude nord. La seconde éclipse de Soleil de l'année arrivera le 17 septembre et sera totale : sa ligne centrale est tout entière comprise dans l'océan Pacifique. Ces deux éclipses se trouvent donc en de mauvaises conditions pour être observées. Quant aux éclipses de Lune, elles seront toutes les deux visibles à Paris, mais ne seront que partielles. La première arrivera le 10 mars, et commencera à 4 heures du matin, pour finir au lever du Soleil. Par une coïncidence assez rare, on pourra voir en même temps le Soleil se lever, car il se lèvera à 6 h. 25 m., et la Lune se coucher, car elle ne se couche qu'à 6 h. 30 m. Ce sera précisément le moment de l'éclipse de Lune, et nous pourrons voir ainsi en même temps, le Soleil éclairant la pleine Lune, la Terre où nous sommes l'éclipsant, et la Lune partiellement éclipsée. La grandeur de l'éclipse sera de 0.295, le diamètre de la Lune étant 1, c'est-à-dire que la partie éclipsée sera seulement un peu plus du quart du diamètre de la Lune.

Ce fait, de voir le Soleil pendant une éclipse de Lune, serait impossible sans la réfraction de l'atmosphère terrestre, qui élève les deux astres au-dessus de leur position vraie, tandis qu'en réalité les trois centres du Soleil, de la Terre et de la Lune, se trouvent alors sur une même ligne droite.

La seconde éclipse de Lune aura lieu le 3 septembre et commencera à 6 h. 57 m. du soir, un quart d'heure après le lever de la Lune; l'entrée dans l'ombre arrivera à 8 h. 25 m.; le milieu de l'éclipse, à 9 h. 32 m.; la sortie de l'ombre, à 10 h. 39 m.; et la fin de l'éclipse ou sortie de la pénombre, à minuit 6 minutes.

A propos de la Lune, nous ne saurions trop répéter notre recommandation de l'année dernière aux amateurs d'astronomie, de diriger leur télescope vers cet astre, si voisin et si curieux, pendant les belles soirées qui précèdent ou qui suivent le premier quartier. Lors même qu'ils n'auraient à leur disposition qu'un très-modeste instrument, ils seront témoins de spectacles plus nouveaux et plus intéressants que beaucoup d'autres que l'on va chercher fort loin et fort chèrement sur la Terre.

Un phénomène rare et curieux arrivera le 7 août prochain : la merveilleuse planète de Saturne s'approchera de la Lune si près, qu'elle finira par la toucher, et même par passer derrière et ressortir de l'autre côté. L'immersion ou contact de l'anneau de Saturne avec la Lune arrivera à 5 h. 22 m. du matin; l'occultation durera près d'une heure, et l'émersion ou la sortie aura lieu à 6 h. 11 m. du matin. Le spectacle serait du plus haut intérêt s'il arrivait pendant la nuit; malheureusement, le 7 août, le Soleil se lève à 4 h. 43 m., et il fera plein jour quand cette rare occultation arrivera. Mais en examinant, dès la veille, la position de Saturne relativement à la Lune, on pourra facilement observer le phénomène dans une lunette astronomique, même de faible puissance, et se rendre compte de cette magnifique conjonction de la plus belle planète de notre système avec notre satellite. Ce sera deux jours après la pleine Lune, et la Lune se couchera ce jour-là à 6 h. 45 m. du matin.

Une autre occultation intéressante de la Lune sera celle de l'étoile *Eta* du Taureau, *Alcyone*, étoile de troisième grandeur, qui ne passera pas moins de cinq fois derrière la Lune dans le courant de l'année : le 7 janvier, à 7 h. 29 m. du soir; le 17 juillet, à 3 h. 8 m. du matin; le 6 octobre, à 9 h. 46 m. du soir; le 3 novembre, à 7 h. 37 m. du matin; et le 28 décembre, à 4 h. 43 m. du matin; ce sont là les heures de l'immersion ou de l'entrée de l'étoile derrière le bord oriental de la Lune. Une autre étoile de troisième grandeur sera également occultée cette année par la Lune; c'est l'étoile *Delta* du Capricorne, le 26 octobre, à minuit 36 minutes. L'étoile *Pi* du Scorpion, de troisième grandeur et demie, sera occultée le 12 avril, à 4 heures du matin, et le 2 juillet, à 11 h. 54 m. du soir; l'étoile *Tau* du Scorpion, de même grandeur, sera occultée le 30 juillet, à 11 h. 44 m. du soir. Quelques étoiles de quatrième grandeur seront également éclipsées par la Lune : *Epsilon* des Poissons, le 3 octobre, à 8 heures du soir; *Tau* du Lion, le 11 novembre, à 1 h. 8 m. du matin : *Iota* du Verseau, le 29 novembre, à 7 h. 6 m. du soir; *Cappa* des Gémeaux, le 4 décembre, à 7 h. 46 m. du matin, et le 31 décembre, à 4 h. 4 m. du soir; enfin, *Rô* du Lion, le 7 décembre, à 5 h. 35 m. du matin. Les autres étoiles occultées sont de petites étoiles moins intéressantes pour l'observation populaire.

Les plus grandes marées de l'année auront lieu le 19 septembre (105), le 21 août (104), le 11 mars (102), le 27 mars (102), et le 25 avril (101). A ces époques, il sera extrêmement intéressant d'observer l'arrivée comme le retrait de la mer sur les plages du Mont-Saint-Michel, de Saint-Malo, et sur toutes les côtes à pentes douces des bords de la mer, ainsi que le phénomène toujours si émouvant du mascaret à Caudebec.

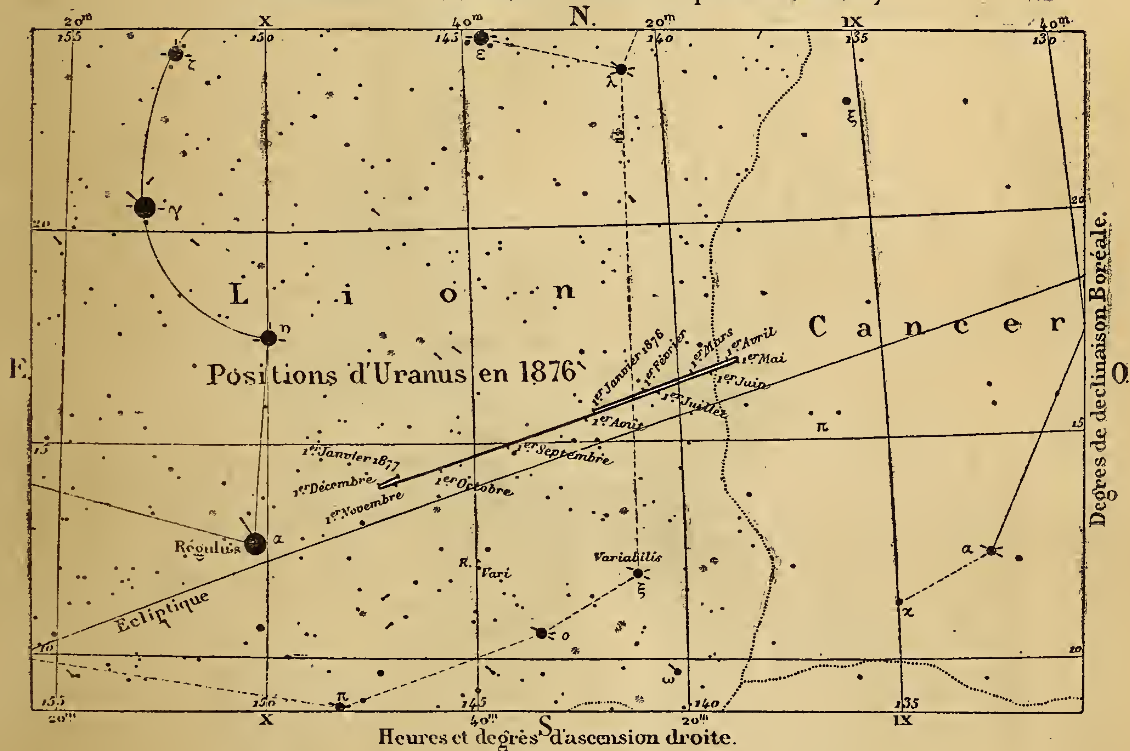
Examinons maintenant les époques où chaque planète sera dans sa meilleure situation pour être observée.

Rapproché comme il l'est du Soleil, et constamment plongé dans ses feux, *Mercure* n'est visible pour nous que dans les parties de son orbite qui se trouvent former un angle droit avec la Terre, c'est-à-dire dans ses plus grandes élongations occidentales ou orientales. Ses plus grandes élongations du soir auront lieu : le 28 janvier, époque à laquelle il se couche 1 h. 14 m. après le Soleil; le 21 mai, époque à laquelle il se couche 1 heure et demie après le Soleil; et le 17 septembre, époque à laquelle il retarde d'une heure et demie également sur le Soleil. C'est à ces époques qu'il faudra le chercher le soir à l'occident, après le coucher du Soleil. Ses plus grandes élongations du matin auront lieu le 9 mars, le 9 juillet et le 28 octobre. Nous avons appris avec plaisir que, d'après nos indications de l'année dernière, un certain nombre de nos lecteurs ont pu trouver cette petite planète, si rarement visible sous nos latitudes.

La planète *Vénus*, que nous avons laissée étoile du soir l'année dernière, continuera d'étinceler tous les beaux soirs dans le ciel occidental jusqu'au mois de juin. Le 4 mai, elle atteindra sa plus grande élongation, et retardera de plus de 3 heures sur le Soleil; on la verra alors briller au sud-ouest, et, dans une lunette astronomique, on pourra reconnaître qu'elle offre alors l'aspect de la Lune dans son premier quartier. Son diamètre, qui n'était que de 11 secondes le 1er janvier, sera alors de 23 secondes; puis, à mesure qu'elle se rapprochera du Soleil

et de la Terre, son diamètre augmentera pour atteindre 57 secondes au commencement de juillet, époque à laquelle elle passera devant le Soleil (non juste devant, comme le 9 décembre 1874, mais un peu au-dessous) et cessera d'être visible. Son plus grand éclat aura lieu au mois de juin, époque à laquelle elle se présentera, dans une lunette, sous la forme d'un croissant argenté, s'amincissant de plus en plus. Passant ensuite de l'autre côté du Soleil, elle deviendra étoile du matin au mois d'août, atteindra sa plus grande élongation le 23 septembre, et restera étoile du matin jusqu'au mois de décembre.

La planète *Mars*, que nous avons laissée l'année dernière dans la constellation du Verseau (voir la carte), passe dans les Poissons au commencement de cette année, puis dans le Bélier; elle se trouvera sous les Pléiades le 10 avril, passera au nord de l'étoile *Mu* des Gémeaux le 27 mai, au nord de *Delta* des Gémeaux le 20 juin, au nord de *Régulus* le 22 août, au sud de *Bêta* de la Vierge le 5 octobre, et, continuant son cours suivant une ligne parallèle à l'écliptique, s'arrêtera dans la Balance au mois de janvier 1877. Il reste visible comme étoile du soir jusqu'au mois de juin, mais en s'éloignant de plus en plus de la Terre et dans de mauvaises conditions d'observation ; son diamètre diminue de plus en plus, et la planète finit par disparaître derrière le Soleil. Nous ne la reverrons qu'en 1877, époque à laquelle elle se rapprochera de la Terre à son minimum de distance, ce qu'elle n'a pas fait depuis quinze années, et ce qui nous permettra de



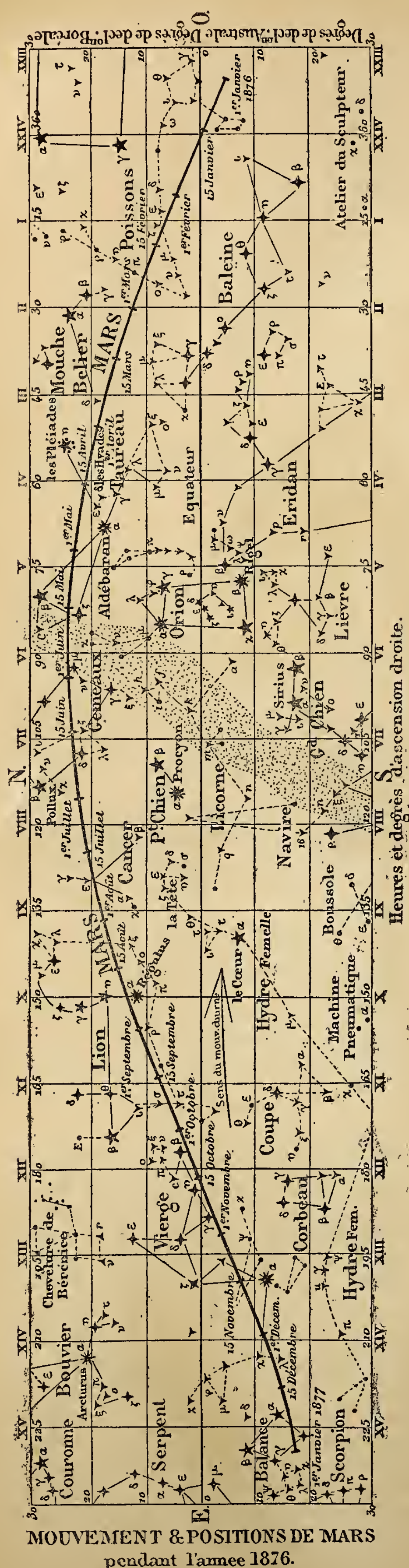
terminer les cartes géographiques que nous sommes occupés à faire sur ce petit monde voisin, si semblable au nôtre.

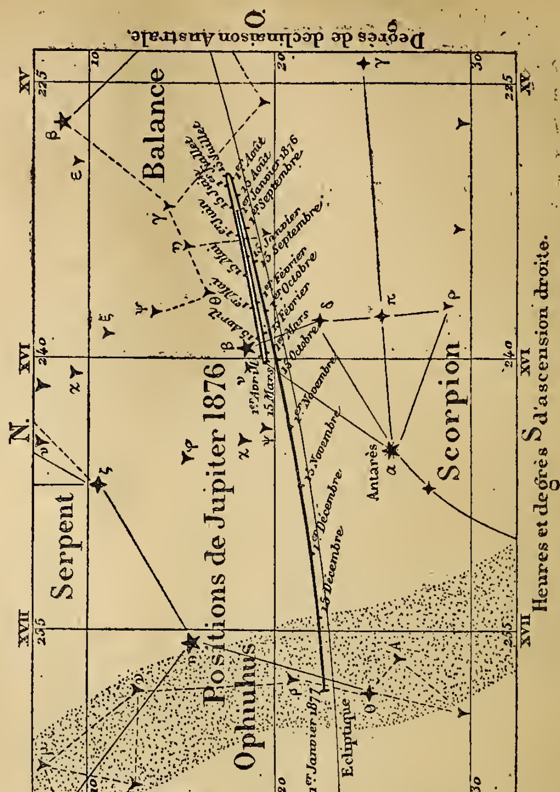
Le brillant *Jupiter* plane dans la constellation du Scorpion, dans laquelle il décrit des sinuosités visibles sur notre carte. Il sera en opposition avec le Soleil le 17 mai, et passera alors au méridien à minuit. A partir de cette époque, il retardera sur le Soleil et restera visible le soir, jusqu'à ce que la constellation dans laquelle il se trouve descende sous l'horizon au coucher du Soleil. On voit donc que c'est aux mois de mai, juin et juillet, qu'il sera dans la meilleure situation pour être observé, brillant dans le ciel du sud comme la première étoile du ciel. Rien n'est plus intéressant que de suivre les mouvements de ses quatre satellites tournant autour de lui.

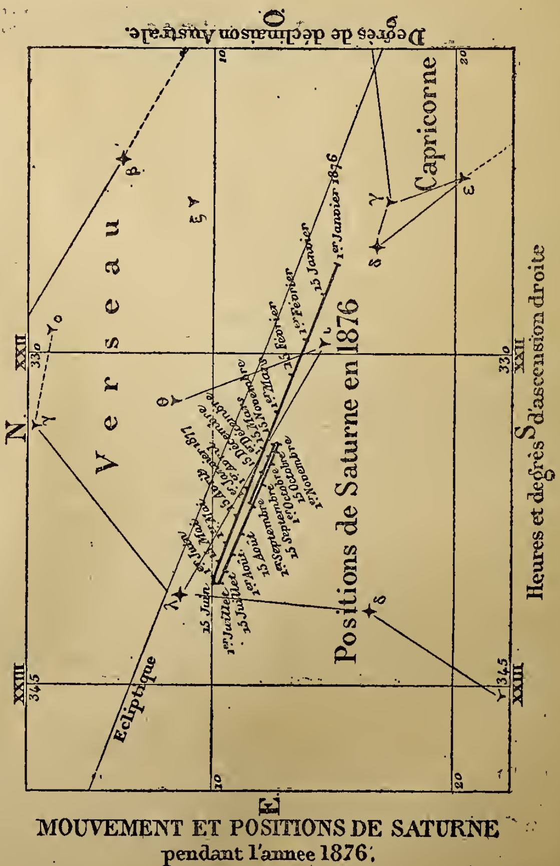
Les anneaux de *Saturne* vont en se refermant de plus en plus, et ce changement est très-visible d'année en année, même dans une lunette de faible puissance : ils vont bientôt disparaître tout à fait. L'opposition de cette planète arrivera le 27 août; c'est donc pendant les mois d'août, septembre et octobre qu'elle se trouvera dans les meilleures conditions d'observation, brillant le soir dans le ciel du sud comme une étoile de première grandeur, au milieu de la constellation du Verseau. Le diamètre de Jupiter aura atteint près de 46 secondes au mois de mai ; celui de Saturne présentera au mois d'août, indépendamment de ses anneaux, un disque de 18 secondes et demie de diamètre.

On voit par notre carte d'*Uranus* que cette planète, astre de sixième grandeur, se tient en 1876 dans la constellation du Lion, et dans une région qui n'est occupée que par de très-petites étoiles. Elle est invisible à l'œil nu, mais on peut la chercher à l'aide d'une lunette ordinaire, en ayant dans les mains cette petite carte. Son opposition arrive le 6 février. A partir du mois de mai, elle cessera d'être visible, car elle se couchera peu à peu vers l'heure du coucher du Soleil, astre derrière lequel elle passera le 12 août, pour ne plus reparaître sur notre horizon du soir, qu'en 1877.

Il n'y a rien à dire de Neptune, ni des petites planètes situées entre Mars et Jupiter, actuellement au nombre de 157, ni des comètes télescopiques qui peuvent traverser le ciel : ce sont là des observations réservées aux astronomes de profession, et qui nécessitent de grands instruments. Nous pouvons cependant indiquer, en terminant,


MOUVEMENT & POSITIONS DE MARS
pendant l'annee 1876.


MOUVEMENT ET POSITIONS DE JUPITER
pendant l'année 1876.


MOUVEMENT ET POSITIONS DE SATURNE
pendant l'annee 1876.

un sujet d'observation aux astronomes amateurs : c'est celui des taches du Soleil, si faciles et si intéressantes à suivre et à dessiner, même dans une lunette de faible puissance.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 15. LE GÉRANT, J. BEST.

STATUE DE LOUIS XIII
PAR RUDE.



Statue de Louis XIII, par Rude. — Dessin de Sellier.

L'exposition organisée, en 1874, au profit des Alsaciens-Lorrains, a permis de voir une des meilleures œuvres de Rude (¹), peu connue cependant parce qu'elle est placée depuis son achèvement au château de Dampierre, où un petit nombre de personnes seulement ont été admises à la visiter. Elle y occupe une place d'honneur à l'une des extrémités du grand salon dit de Louis XIII, où l'on peut voir aussi la célèbre Minerve d'or et d'ivoire exécutée par

(¹) Voy. la Biographie de Rude, t. XXXIV, 1866, p. 329; t. XXXV, p. 41, 102.

Simart [1], d'après les conseils et sous la direction du duc de Luynes, à l'imitation de celle de Phidias, et, plus difficilement, la fresque admirable mais inachevée d'Ingres, *l'Age d'or*, perpétuellement couverte d'un rideau.

En commandant cette statue, vers 1841, au sculpteur, dont le talent était alors dans toute sa force (le groupe du *Départ* de l'arc de triomphe de l'Étoile était dès lors découvert, et il venait de terminer les trois figures représentant le Baptême du Christ [2] qui décorent les fonts baptismaux de l'église de la Madeleine), le duc de Luynes avait voulu rendre hommage au prince à qui sa famille doit son élévation. On sait que, vers 1615, le roi s'attacha à un gentilhomme de Vaucluse, pauvre et de belle mine, qui faisait partie de sa maison. Charles d'Albert de Luynes excellait à dresser les oiseaux de proie pour l'espèce de chasse qu'on appelait « la volerie. » Une charge de « maître des oiseaux du cabinet » fut créée en sa faveur. Ce fut le point de départ d'une grande fortune. Habilement gouvernée, elle survécut à celle de puissants personnages qui l'avaient vue naître et n'en avaient point d'abord pris ombrage. Louis XIII, qui ne sut jamais être roi, avait besoin de ministres pour l'assister dans ses jeux, comme pour porter à sa place le fardeau des affaires d'État.

Il avait treize ans quand il se lia avec Charles d'Albert. C'est à ce moment de sa vie, ou seulement âgé de deux ou trois années de plus, qu'il est représenté dans la statue de Rude. Son costume, riche et élégant, est celui qui convient aux exercices auxquels il aimait à se livrer avec son favori. Botté, éperonné, les mains gantées, la cravache à la main, il est prêt à partir pour la chasse. L'attitude est fière, le visage hautain; mais toute la figure est pleine de grâce et de distinction. La statue, fondue en argent par Richard, dans les ateliers de Eck et Durand, ne fait pas moins d'honneur au fondeur qu'au statuaire. Les frais de fonte (sans compter le métal) s'élevèrent à 12 000 francs. Rude, pour sa rémunération, demanda 6 000 francs. Le duc de Luynes lui en envoya dix mille.

Le piédestal est en bronze. La face antérieure porte la dédicace du monument, la face postérieure la signature de l'artiste. Sur la face latérale, on voit, d'un côté, le médaillon du connétable de Luynes; de l'autre, les armes de la famille. Des génies placés aux angles du piédestal portent les armes du connétable, les armes et la couronne royales.

LA MAISON D'UN AMATEUR DES SCIENCES.

Il nous a été donné de visiter la maison d'un ami des sciences, riche amateur, qui a réuni chez lui tout le confort auquel les progrès de l'industrie peuvent donner naissance, et tous les objets qui sont susceptibles de faciliter l'observation de la nature et l'étude de la science. Il a fait de sa demeure un séjour délicieux, mais sans futilité; le bien-être, le luxe même, apparaissent, mais uniquement dans la mesure où ils peuvent favoriser les méditations, le travail, ou fournir des distractions utiles.

La première chose qui frappe la vue quand on pénètre dans l'antichambre de cette maison, c'est une grande cage de fer, qui glisse facilement dans des rainures, par le jeu d'un mécanisme très-simple, et qui entraîne le visiteur aux appartements de l'étage supérieur, sans qu'il ait à prendre la peine de gravir les marches d'un escalier. Cet ascenseur est construit dans les meilleures conditions de simplicité et de solidité. C'est une grande tige métallique, de la hauteur de la maison, et qui peut inférieurement descendre dans un cylindre qui l'entoure et pénètre dans le sol.

[1] Voy. t. XXIV, 1856, p. 41.
[2] Voy. t. XXXV, 1867, p. 45.

L'eau de la ville est introduite au-dessous de cette grande tige, qui forme piston : quand on lui ouvre une issue, au moyen d'un robinet, elle détermine une pression considérable, et pousse la tige, qui monte en soulevant le plateau avec les personnes et les poids qui y sont placés. Le plateau est guidé dans sa marche; il est entouré d'un grillage qui garantit d'une chute les visiteurs; des banquettes y sont à leur disposition.

C'est surtout l'entre-sol de la maison, dont nous donnons une description sommaire, qui offre un réel intérêt. Là sont réunies les collections scientifiques et les diverses salles spéciales où le maître de la maison peut se livrer à l'étude de telle ou telle branche de la science. Le salon n'offre rien de particulier; mais il communique, par une grande porte à plusieurs battants, et que l'on peut agrandir à volonté, avec une petite salle de spectacle, simple et confortable, où se donnent de véritables représentations scientifiques. La scène permet d'organiser des curiosités optiques du plus haut intérêt : on peut y figurer les spectres lumineux, ou projeter sur un écran des photographies, des vues de voyages, des échantillons de fossiles, etc., à l'aide de la lampe oxhydrique.

A droite, trois salles successives contiennent les livres, la collection d'histoire naturelle et le cabinet de physique. Dans la première, des rayons s'étendent à portée de la main, et les livres qui y sont placés semblent s'offrir d'eux-mêmes au lecteur. Dans la seconde et dans la troisième, des étagères vitrées sont garnies de pierres et de roches, étiquetées et classées avec ordre. Ces étagères reposent sur un soubassement à tiroirs dans lesquels sont contenus des herbiers.

Le cabinet de physique comprend un grand nombre d'instruments divers, qui permettent de répéter les expériences fondamentales de l'électricité, de l'optique, etc.

A la sortie de cette série de salles, on pénètre dans la cour de la maison, au fond de laquelle est l'aquarium d'eau douce, où des poissons de toutes sortes peuvent être examinés et étudiés à travers le cristal d'une glace épaisse. A côté est disposée une serre spacieuse, bien éclairée, où des fleurs charment toujours les yeux.

Puis viennent successivement différentes salles destinées à divers genres d'étude : observatoire météorologique, chambre noire, laboratoire de chimie, etc. Ajoutons, dès à présent, que toutes les dispositions les plus favorables à l'agrément et à la salubrité de la maison ont été prises d'après des principes rationnels et scientifiques.

En été, une douce fraîcheur fait partout sentir son influence : c'est que les fenêtres ne sont pas formées d'un simple châssis vitré. Elles sont doubles, et l'atmosphère extérieure est ainsi séparée de l'intérieur par une couche d'air emprisonnée dans la double fenêtre. Cette couche d'air, placée entre deux vitres, constitue le meilleur isolant que l'on puisse imaginer; en été, il empêche la chaleur extérieure de pénétrer par conductibilité dans la maison; en hiver, il conserve la température produite par un excellent système de chauffage.

Un calorifère placé dans la cave distribue méthodiquement la chaleur dans tout l'édifice, par des tuyaux où l'air chaud circule et se répand dans toutes les pièces, dans les corridors, et dans toute la maison.

Les conduites de gaz sillonnent également les plafonds de toutes les salles, et la lumière peut se produire partout aussitôt qu'on ouvre un simple robinet. Grâce au calorifère, on peut avoir à sa disposition une abondante provision de calorifique, qui fournit constamment de grandes quantités d'eau chaude, pouvant s'utiliser pour préparer des bains ou pour la lessive du ménage.

Des sonneries électriques permettent d'avertir les ser-

viteurs de la maison; chaque fil correspond à un signal spécial, quelques-uns indiquent l'objet ou le genre de travail dont il est question. Des tuyaux acoustiques permettent d'établir une véritable conversation du haut de la maison au sous-sol, où sont situées les caves et la cuisine.

Au premier étage, des systèmes de glaces inclinées sont placés aux fenêtres, de telle façon que de la chambre où l'on se trouve, il est facile de voir, par réflexion, la personne qui se présente à la porte d'entrée, et de suivre le mouvement des promeneurs qui passent, tout en restant commodément assis dans son fauteuil.

Dans toutes les parties de cette installation, on rencontre à chaque pas quelque surprise inattendue qui facilite le service ou ajoute au confort de l'intérieur.

Tout le monde ne peut évidemment pas grouper dans sa demeure tous les appareils et les systèmes que nous avons vus dans cette maison si remarquable; mais, à défaut de l'ensemble, on peut reproduire et organiser suivant ses goûts quelque partie spéciale de l'édifice que nous allons étudier de plus près.

La suite à une prochaine livraison.

LA BIENFAISANCE A ROME
SOUS LES EMPEREURS.

Ce serait une grave erreur de croire que l'antiquité païenne n'a pas connu ou pratiqué la bienfaisance; on a pensé de tout temps « qu'elle est la vertu qui convient le mieux à la nature humaine » (Cicéron), et que le riche s'honore quand il fait quelque part aux autres de sa fortune. Mais les motifs qui poussaient à être généreux n'ont pas été d'abord les mêmes qui chez nous inspirent la charité. A Rome, la bienfaisance fut regardée longtemps comme un devoir civil et politique. Dans cette société aristocratique, les honneurs semblaient appartenir de droit à la noblesse. Il paraissait tout simple que ce fût presque toujours le descendant d'une grande maison qui fût édile ou consul; mais on trouvait aussi qu'il était convenable que l'élu reconnût et payât de quelque façon les suffrages que la multitude lui donnait. Il lui fallait la nourrir et l'amuser, célébrer des jeux, construire des monuments, distribuer de l'argent ou des vivres. Il se devait à lui-même et à ses aïeux d'être magnifique, et le moindre soupçon de parcimonie l'aurait perdu sans retour aux yeux de ses égaux et de ses inférieurs. Sa libéralité s'étendait souvent au peuple tout entier. M. Seius, pendant une grande disette, trouva le moyen de maintenir le prix du blé à un *as* le boisseau, ce qui lui fit grand honneur. Il était pourtant naturel que ceux qui vivaient plus près de ces grands personnages eussent une part plus abondante dans leurs largesses. C'était un devoir pour eux de ne laisser manquer de rien leurs affranchis et leurs clients : la maison d'un riche ne devait pas avoir de pauvres; l'aisance de ceux qui l'entouraient et formaient sa cour rendait témoignage à sa générosité, leur misère aurait fait honte à son avarice.

Un affranchi de M. Aurelius Cotta, qui vivait sous Auguste, nous dit, dans son inscription funèbre, que son patron lui a fait plusieurs fois des cadeaux de quatre cent mille sesterces (80 000 francs), qu'il l'a encouragé par ses libéralités à se marier et à se faire une famille, qu'il a protégé son fils et doté ses filles comme un père. Tels étaient alors les devoirs d'un grand seigneur; quand on les remplissait avec exactitude, on risquait beaucoup de se ruiner. C'est ce qui arriva précisément à Cotta et à beaucoup d'autres.

Vers la fin de la république, on commence à se faire d'autres idées, et cette bienfaisance fastueuse et aristocratique ne paraît plus la meilleure. Cicéron, après avoir appelé des prodigues ceux qui s'épuisent à donner au peuple des festins et des spectacles, ajoute : « L'homme vraiment libéral use de sa fortune pour racheter les captifs, payer les dettes de ses amis, les aider à doter leurs filles, à amasser des biens ou à augmenter ceux qu'ils ont. »

Sans doute, en agissant ainsi, le riche croit encore remplir un devoir de citoyen; « car, dit ailleurs Cicéron, racheter les captifs, enrichir les pauvres, c'est encore servir l'État. » Cependant, la préférence donnée à ces libéralités modestes et désintéressées sur celles qui s'adressent au peuple entier et qui ne sont que le salaire des honneurs qu'on a reçus indique que la bienfaisance s'inspire d'un sentiment nouveau. C'est la philosophie qui conseille « de payer la rançon des malheureux tombés aux mains des pirates, de défendre les orphelins et les veuves, d'ensevelir les étrangers et les pauvres. » Elle enseigne que les hommes sont frères; qu'avant d'être membres de la même cité, ils sont habitants du même monde, qui est la cité universelle; elle est donc amenée à imposer à tous l'obligation de secourir ceux qui sont misérables, non-seulement comme citoyens, mais comme hommes. Dès lors l'humanité se joint à la politique pour recommander d'être généreux. On croit sans doute encore que les gens qui nous touchent de près, qui nous sont unis par des liens de famille ou de clientèle, ont des droits particuliers à nos bienfaits. Virgile ne place dans les enfers que ceux « qui n'ont pas fait part de leur fortune à leurs proches. » Cependant on commence à dire que la bienfaisance doit s'étendre plus loin. Les préceptes que donnent les sages ont un tour général, et ils semblent exiger que, dans les générosités qu'on veut faire, on embrasse même les indifférents et les inconnus. Horace, s'adressant à un prodigue, qui dépense sa fortune à de bons repas, lui dit : « Ne pourrais-tu pas en faire un meilleur usage? Pourquoi, tandis que tu es riche, reste-t-il des malheureux qui ne méritent pas de l'être? » Sénèque est plus explicite encore : « Nous secourons, dit-il, des gens qui viennent de débarquer dans nos ports, et qui doivent en repartir demain; nous fournissons une barque au naufragé pour qu'il s'en retourne chez lui. Il part, connaissant à peine le nom de son sauveur, sans espoir de le retrouver jamais; il ne peut, en passant, que confier sa reconnaissance aux dieux, et les prier de rendre en son nom le bienfait qu'il a reçu. » En agissant ainsi, l'homme généreux ne cherche pas à se faire des protégés et des clients; il veut simplement remplir un devoir d'humanité : « Il donne comme un homme doit donner à un homme, *ut homo homini*. »

Ces principes ne sont pas restés enfermés dans les livres des sages; ils ont eu des conséquences pratiques qu'il importe de constater. A partir du deuxième siècle, les libéralités de l'État elles-mêmes se ressentent du caractère nouveau qu'a pris la bienfaisance. Jusque-là, en donnant du pain à la populace de Rome, les empereurs n'avaient d'autre dessein que de la maintenir dans l'obéissance : ils achetaient leur sécurité par leurs largesses.

Les Antonins semblent obéir à des sentiments plus élevés. C'est ce qu'on remarque surtout dans ce grand système de charité légale qu'on appelle « les institutions alimentaires », et qui fut l'œuvre capitale de Nerva et de Trajan. Il consistait en des distributions de secours qui se faisaient tous les mois aux enfants des familles pauvres de Rome et de l'Italie. A Rome, l'institution nouvelle ne fit que s'ajouter à celles qui existaient déjà; le cadre était tracé depuis les Gracques, il y avait des précédents et des modèles, et l'on n'eut besoin de rien innover. Aux deux cent mille citoyens qui vivaient du blé de l'État, on se contenta d'adjoindre cinq mille enfants auxquels on accorda

la même faveur. Ils étaient traités tout à fait comme les adultes; ils recevaient une *tessera* ou contre-marque sur laquelle on avait inscrit quel jour et à quel endroit du portique Minutia ils devaient se présenter pour qu'on leur donnât la mesure de blé qui leur revenait. Mais dans l'Italie, qui n'avait pas eu part encore aux libéralités impériales, tout était à faire. Voici de quelle façon on s'y prit pour assurer la perpétuité de ces secours et les rendre profitables au plus grand nombre. C'était l'empereur qui faisait les premières dépenses; il accordait des sommes quelquefois considérables aux villes dans lesquelles il voulait établir l'institution alimentaire : celle de Veleia reçut de Trajan, en deux fois, 1 116 000 sesterces, c'est-à-dire plus de 200 000 francs. Par une combinaison ingénieuse, cet argent, dans chaque ville, était prêté à des intérêts très-modiques, aux principaux propriétaires du pays, et l'on prenait hypothèque sur leurs biens. C'était une façon de venir en aide à l'agriculture, en lui procurant les capitaux dont elle a besoin.

Les intérêts servaient à « fournir des aliments » aux enfants pauvres. Les secours qu'on leur donnait étaient payés tantôt en nature et tantôt en argent. A Veleia, les garçons recevaient 16 sesterces (3 fr. 20 c.), et les filles 12 sesterces (2 fr. 50 c.) par mois. Ces libéralités paraîtront peut-être assez modestes, mais il faut songer que les garçons y avaient droit depuis leur naissance jusqu'à dix-huit ans, et les filles jusqu'à quatorze. Telle était cette célèbre institution alimentaire, qui fut accueillie partout avec tant d'enthousiasme, et qui, probablement, a duré autant que l'Empire. En réalité, c'est dans un intérêt politique qu'elle avait été établie. Trajan était effrayé, comme tous les esprits sages, de la dépopulation croissante des contrées qui environnaient Rome. Pour y remédier, il cherchait à donner aux Italiens le goût du mariage et de la famille ; il voulait ôter tout prétexte à ceux qui ne souhaitaient pas d'enfants pour n'avoir pas la charge de les nourrir. Il tenait à préparer des citoyens et surtout des soldats à l'empire. Aussi la libéralité de l'État s'arrêtait-elle quand le jeune homme était d'âge à s'enrôler. Ces secours publics le conduisaient jusqu'au moment où il pouvait toucher la solde, et l'on peut dire que toute sa vie, enfant, soldat ou vétéran, il ne vivait que du trésor du prince. Cette politique n'avait au fond rien de nouveau ; elle était conforme à celle des premiers empereurs, et Pline remarque, avec raison, que les institutions alimentaires ne font que compléter les lois d'Auguste sur le mariage. Cependant on ne peut nier que les largesses de Trajan n'aient un air plus désintéressé, plus généreux que celles de ses devanciers. Elles ne sont plus le salaire exclusif de ces flatteries que la plèbe de Rome prodigue à tous les princes qui la nourrissent et qui l'amusent. Elles s'étendent à toute l'Italie, c'est-à-dire à des gens qui ne viendront jamais saluer l'empereur à son réveil, ni l'applaudir quand il entre au théâtre ou au cirque. Sans doute elles sont commandées par l'intérêt de l'Empire, mais il semble qu'il s'y joint aussi une pensée d'humanité. Lorsque Antonin perdit sa femme Faustine, qu'il aimait beaucoup, quoiqu'elle le méritât médiocrement, il ne crut pas pouvoir mieux honorer sa mémoire que par une fondation charitable : il donna de l'argent pour ajouter un certain nombre de jeunes filles à celles qui recevaient déjà les secours publics, et voulut qu'on les appelât *puellæ Faustinianæ*. C'était se conduire comme le ferait aujourd'hui un prince chrétien.

L'exemple donné par l'État fut suivi par les particuliers. Tous ceux qui approchaient l'empereur se firent un devoir de l'imiter, et il y eut dans les rangs élevés de cette société comme un élan de bienfaisance dont la trace est restée dans la correspondance de Pline et dans les inscriptions du deuxième siècle. Pline a fait de grandes largesses pendant sa vie à tous ceux qu'il aimait, et comme il ne connaissait pas cette vertu chrétienne qui consiste à cacher ses bienfaits, il ne nous les a pas laissé ignorer. Il nous apprend qu'il a acheté à sa vieille nourrice un champ de cent mille sesterces (20 000 fr.); qu'il a complété le cens équestre pour l'un de ses amis; qu'il a doté la fille d'un autre « qui avait plus de qualités que de fortune. » Il donne surtout, et sans trop compter, à toutes les villes auxquelles il est uni par quelque lien de reconnaissance et d'affection ; il leur donne des bibliothèques plutôt que des spectacles de gladiateurs, car il professe, comme les Pères de l'Église, que les jeux publics sont nuisibles aux mœurs ; il fonde chez elles des écoles ou des institutions de bienfaisance. C'est ce que faisaient aussi beaucoup de riches comme lui. Dans tout l'Empire, les villes et les particuliers semblent travailler de concert pour soulager toutes les misères ; quelquefois les villes s'imposent elles-mêmes et lèvent des contributions sur les citoyens riches pour subvenir aux besoins des pauvres. Le plus souvent ce sont des gens généreux qui, sans y être forcés, font les frais de ces fondations utiles. Un habitant d'Attina lègue à son municipe 400 000 sesterces (80 000 fr.); une grande dame, « en mémoire de son fils », donne à Terracine un million de sesterces (200 000 fr.), pour aider à y établir l'institution alimentaire. Ce sont là des libéralités importantes ; je suis pourtant plus touché de ce legs modeste d'un marchand de simples (*aromatarius*) qui laisse à une petite ville d'Italie « 300 pots de drogues et 60 000 sesterces (1 200 fr.), pour qu'on puisse fournir gratuitement des remèdes aux pauvres gens de la ville. » Je ne relis pas non plus sans quelque émotion ces belles paroles qu'on trouve sur une tombe de cette époque : « Fais le bien ; c'est quelque chose que tu emporteras avec toi. » Assurément, la société où l'on professait de telles maximes, où de tels exemples étaient donnés, ne pouvait pas être aussi dépravée qu'on l'a prétendu : si elle ne pratiquait pas encore la charité au sens où l'entend le christianisme, on peut dire qu'elle était toute préparée à la comprendre. (1)

BIEN VIVRE.

Que l'homme accomplisse chacun de ses actes facilement, également; car chacun lui fournit l'occasion de se montrer homme : c'est là l'important.

Celui qui a vécu, celui-là a beaucoup agi; il a longtemps, longtemps parcouru les splendides galeries de notre monde. Ayez donc, vous qui vivez, de dignes pensées sur la vie de l'homme et sur vous-même. L'être qui respire cette atmosphère est un être sacré. Sous ces étoiles d'or, personne n'est grand, personne n'est petit : tout est divin.

Toute créature est grande qui reconnaît ceci : en face des trésors éternels de la terre, personne n'est riche; en face du ciel, personne n'est pauvre. Aucun être, si le Père universel le reconnaît pour son enfant, n'est jamais digne de mépris, et tous peuvent l'appeler ainsi : il aime à entendre toutes les créatures lui donner ce nom.

Aimez donc toutes à le lui donner.

Léopold Schefer.

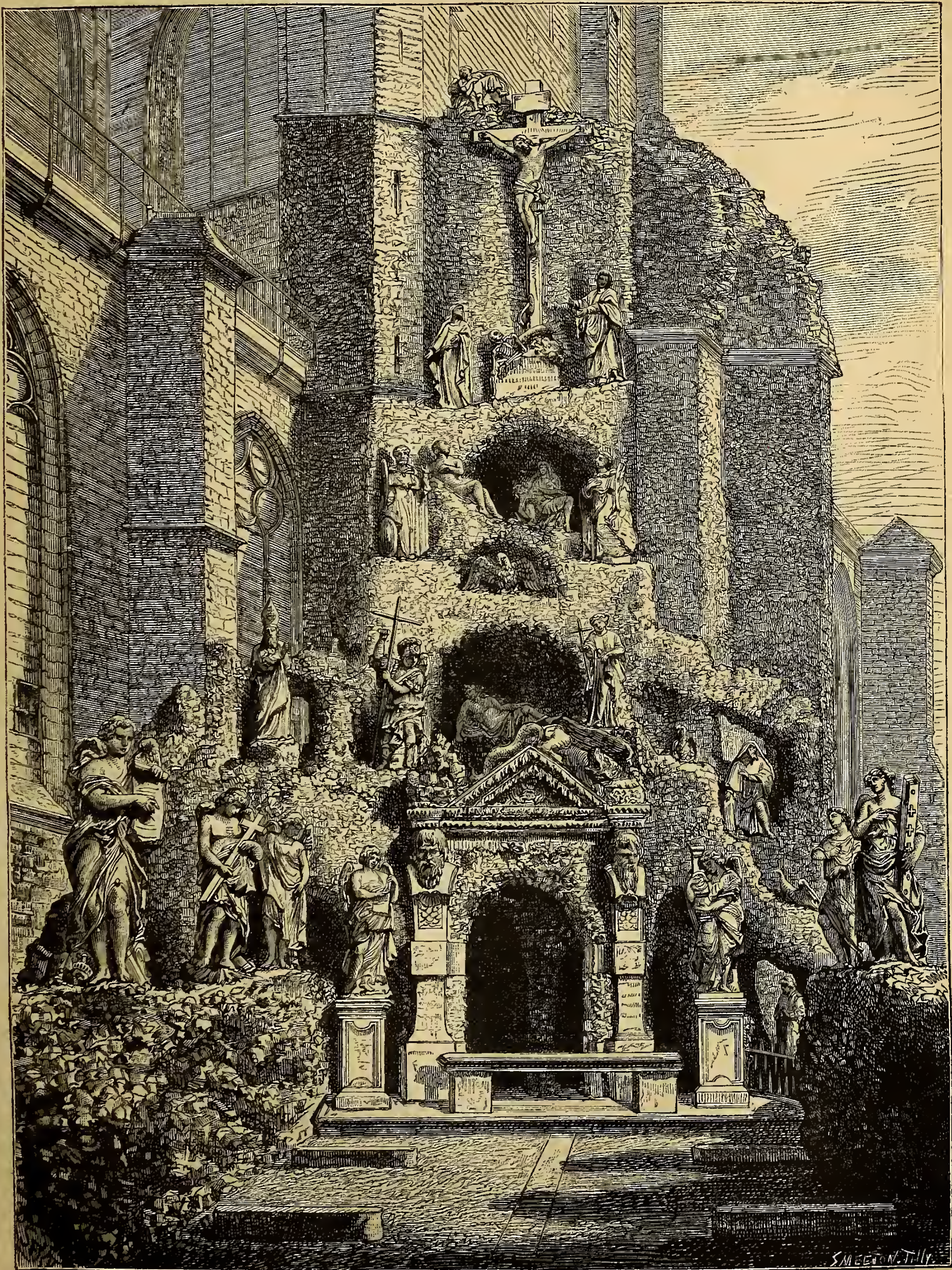
LE CALVAIRE DE L'ÉGLISE SAINT-PAUL,

A ANVERS.

L'église Saint-Paul, à Anvers, où l'on va voir la *Flagellation* de Rubens et quelques autres bons tableaux de

(1) Gaston Boissier, *la Religion romaine d'Auguste aux Antonins.*

l'école flamande, n'a rien dans son architecture qui mérite l'attention du visiteur. On s'arrête quelquefois dans l'ancien cloître, qu'une porte met en communication avec l'église, afin de considérer un Calvaire, c'est-à-dire une réunion de figures sculptées, groupées à plusieurs étages, dont les principales représentent : au sommet, Jésus sur la croix, entre la Vierge et saint Jean; et au-dessous, le Christ mort sur les genoux de sa mère; des statues de



Le Calvaire de l'église Saint-Paul, à Anvers. — Dessin de Sellier.

saints, d'autres qui symbolisent les Vertus chrétiennes, sont distribuées aux plans inférieurs et forment une avenue qui conduit au monument. Toutes ces figures, qui datent du dix-septième siècle, sont d'un style lourd et d'une exécution peu intéressante.

Il est vraiment regrettable que les Calvaires placés dans les cloîtres, les cimetières, ou dans le voisinage des églises, à la fin du moyen âge et dans les siècles suivants, au lieu de peindre les scènes de la Passion d'une manière digne des sentiments qu'un tel sujet doit inspirer, ne soient trop

souvent qu'un encombrement de figures dépourvues de mérite, quand elles ne sont pas, comme il arrive quelquefois, repoussantes ou ridicules.

L'IMAGINATION.

L'imagination est chez nous la faculté qui essaye de réaliser l'idéal, c'est-à-dire quelque chose de plus parfait et de plus vrai que ce qu'on voit et ce qu'on touche ici-bas. C'est le malheur ou la grandeur de l'homme que le présent ne le contente jamais et que la terre ne lui suffit pas. Il se sent fait pour un avenir meilleur et pour un monde plus grand. Ce monde, cet avenir, l'imagination le cherche et quelquefois le trouve. La poésie, la littérature, les arts, sont le fruit de cette faculté puissante, qu'on doit régler comme toutes les autres, mais qu'il ne faut pas mutiler. (1)

SERVICE DE TABLE

DE Mgr LE DAUPHIN, DEPUIS FRANÇOIS II, SOUS HENRI II (2).

7 août 1555.

CUISINE A JOUR DE CHAIR.

DINER.

Boil. — Une pièce de bœuf rlle ; — un haut-côte mouton ; — une poitrine veau ; — un chapon.

Rost. — Une épaule de mouton ; — deux chapons ; — deux gibiers ; — un gros (3).

SOUPER.

Boil. — Une pièce veau ; — un haut-côte mouton ; — un chapon.

Rost. — Une épaule de mouton ; — trois chapons ; — deux gibiers ; — deux gros.

MENUS DE POISSON.

DINER.

Deux pièces de brochet ; — quatre pièces carpe ; — dix plats rost.

SOUPER.

Semblable.

Dans cette énumération, on n'a pas compris les potages, les pâtisseries, légumes et fruits ; on sait qu'il y avait aussi par repas, pour le Dauphin, deux plats de fruits confits. En somme, on mangeait beaucoup de grosse viande. A chacun des repas de Monseigneur, il y avait quatre pains, assiettes et *essayz*, et pour boire deux quarts de vin blanc et clairet.

La domesticité du Dauphin était nombreuse.

Dans la panneterie, on comptait trois sommeliers de panneterie, un aide, un huissier de bureau, et un serviteur pour faire les délivrances.

Dans l'*eschançonnerie*, trois sommeliers, un aide, le sommelier des bouteilles, le porte-barrault (petit baril?), et un serviteur pour les délivrances.

Dans la cuisine, un écuyer, un maitre queux, deux hasteux, deux potagers, un enfant de cuisine, six galopins, le pâtissier et son homme, le garde-vaisselle et deux hommes, l'huissier, le verdurier et son homme, l'homme du garde-manger, trois porteurs

Dans la fruiterie, un fruitier, un aide, deux porteurs, un serviteur.

En dehors de ce qui se rapportait à la nourriture, il y avait, outre les chambellans, gentilshommes, enfants d'honneur, valets de chambre et de garde-robe, huissiers, etc., un porte-manteau, deux clercs de chapelle, un barbier, un chirurgien, un chaussetier, un tailleur, un escrimeur, un joueur d'épinette, un joueur de rebec et un homme pour le servir.

(1) Éd. Laboulaye.

(2) Extrait des archives de M. le marquis d'Albon. — Nous ne donnons que la liste des mets servis sur la table du Dauphin. Les documents originaux donnent les listes de ce qu'on servait à tous ceux qui avaient charge dans la maison, gentilshommes, chambellans, maîtres d'hôtel, valets de chambre, apothicaire, fruitiers, cuisiniers, livrées, lavandières, etc

(3) Partie des animaux appelée « gros de cuisine », surtout du cerf; peut-être aussi de la viande de porc et ce que nous appelons jambon.

FRATERNITÉ ET LIBERTÉ.

S'il y a rien de clair et d'apparent en la nature, et en quoi il ne soit pas permis de faire l'aveugle, c'est cela : — Que Nature, le ministre de Dieu et la gouvernante des hommes, nous a tous faits de même forme et, comme il semble, au même moule, afin de nous entreconnoître tous pour compagnons ou plutôt frères ; et si, faisant les partages des présents qu'elle nous donnoit, elle a fait quelques avantages de son bien, soit au corps ou à l'esprit, aux uns plus qu'aux autres, si n'a-t-elle pourtant entendu nous mettre en ce monde comme dans un champ clos, et n'a pas envoyé ici-bas les plus forts et plus avisés, comme des brigands armés dans une forêt, pour y gourmander les plus foibles ; mais plutôt faut-il croire que, faisant aux uns les parts plus grandes et aux autres plus petites, elle vousoit faire place à la fraternelle affection, afin qu'elle eût où l'employer, ayant les uns puissance de donner aide et les autres besoin d'en recevoir.

Puis donc que cette bonne mère nous a donné à tous toute la terre pour demeure, nous a tous logés en une même maison, nous a tous figurés en même pâte, afin que chacun se pût mirer et quasi reconnoître l'un dans l'autre ; si elle nous a à tous en commun donné ce grand présent de la voix et de la parole pour nous accointer et fraterniser davantage, et faire, par la commune et mutuelle déclaration de nos pensées, une communion de nos volontés ; et si elle a tâché par tous moyens de serrer et étreindre plus fort le nœud de notre alliance et société ; si elle a montré en toutes choses qu'elle ne vouloit tant nous faire tous unis et que tous uns : il ne faut pas faire doute que nous ne soyons tous naturellement libres, puisque nous sommes tous compagnons ; et ne peut tomber en l'entendement de personne que Nature ait mis aucuns en servitude, nous ayant tous mis en compagnie.

La Boetie, *De la servitude volontaire.*

CE QUE FAISAIT RABELAIS A ROME.

Pendant son séjour à Rome, Rabelais remarqua des herbes potagères que ne possédaient pas les magnifiques jardins du Poitou appartenant à l'évêque de Maillezais. Il se concilia les bonnes grâces du jardinier en chef des jardins du Belvédère, au Vatican, et, grâce à cette haute protection, envoya force salades à son protecteur. Il donne ses instructions sur leur culture dans ses lettres : elles sont d'un homme pratique et qui avait évidemment des connaissances réelles en horticulture.

UNE STATION THERMALE DANS L'ANTIQUITÉ.

La curieuse coupe représentée page 48 fut trouvée, à la fin du siècle dernier, en Espagne, dans le val d'Otañez, à peu de distance de Santander et de la mer, dans les pro-

vinces basques. Elle ne fut connue des savants que trente ans environ après sa découverte, et on ne sait aujourd'hui ce qu'elle est devenue. Heureusement un dessin en avait été pris pour l'Académie d'histoire de Madrid, dessin d'une grande fidélité, à en juger par le caractère général, la physionomie vraiment antique de tous les détails et la forme des inscriptions. On peut même, d'après les indices qu'elle fournit, fixer l'époque où cette coupe a dû être fabriquée, au milieu du deuxième siècle de l'ère chrétienne.

Elle était en argent et, d'après les proportions, on estime qu'elle devait peser environ trente-trois onces espagnoles, mesure qui s'accorde avec l'inscription gravée au revers : L. P. CORNELIANI — III — II, indiquant à la fois le poids net de l'objet, trois livres et deux scrupules et le nom du possesseur, L. Pompeius Cornelianus.

Il n'est pas aussi facile de dire où était située la source médicale qui portait le nom, d'ailleurs très-clairement indiqué par l'inscription qu'on lit au fond de la coupe, et qui est une dédicace de l'objet lui-même à la nymphe de la source d'Umeri. Cette désignation ne se rapporte à aucun endroit connu aujourd'hui en Espagne. Il se pourrait d'ailleurs que la coupe eût été fabriquée dans un endroit fort éloigné de celui où elle fut trouvée. Il ne manque pas d'exemples qui prouvent que les buveurs ou les baigneurs qui visitaient les sources y apportaient ou en emportaient des vases ou d'autres objets : témoin ces gobelets d'argent découverts en Italie, à Vicarello, où étaient jadis les eaux fameuses appelées *Aquæ Apollinares*, et sur lesquels était gravé un itinéraire complet de Gades (Cadix) à Rome. Avec ces gobelets, on trouva d'autres vases d'argent et d'airain, et surtout une grande quantité de monnaies de tous les temps de la république romaine et de l'empire, ou des lames de plomb sur lesquelles étaient gravés quelques caractères qui les ont fait reconnaître pour des *ex-voto*. Ailleurs, on a rencontré des mains, des bras, des jambes ou d'autres parties du corps, modelés dans l'argile ou sculptés dans la pierre, et qui sont aussi des offrandes faites par les malades aux nymphes et aux autres divinités à qui ils attribuaient leur guérison.

La coupe dédiée à la source d'Umeri est le plus intéressant et le plus précis dans ses détails des monuments figurés se rapportant à l'usage des eaux. Elle nous montre la nymphe même de cette source dans la pose ordinaire des fleuves, épanchant de son urne un flot abondant, qui est recueilli dans un bassin de pierre. Là, un homme, vêtu comme étaient les esclaves, puise l'eau pour en remplir un grand vaisseau ; d'autres, plus bas, en versent, à l'aide d'amphores, dans une de ces vastes outres qu'on chargeait sur des voitures pour transporter aussi d'autres liquides, comme l'huile ou le vin. Les peintures de Pompéi en ont fourni des modèles. L'eau d'Umeri était donc de celles qui ne perdent pas leur vertu bienfaisante en étant transportées au loin. Un autre esclave offre, sur la droite, un gobelet plein d'eau à un vieillard assis dans un fauteuil de malade. On voit encore au fond de la coupe deux autres figures : l'une est celle d'un berger sacrifiant sur un autel, l'autre celle d'un personnage en toge faisant au-dessus d'un autre autel une libation. Ces deux cérémonies témoignent de la vénération en laquelle la nymphe était tenue auprès des gens de toutes conditions qui venaient lui demander la santé.

Les sources minérales étaient déjà très-fréquentées par les anciens [1]. « Ils en connaissaient un grand nombre, et auprès de la plupart d'entre elles l'affluence des baigneurs et des buveurs avait formé de véritables stations de malades. Elles sont ordinairement désignées par les écrivains latins sous le nom de *Aquae :* telles sont, pour ne citer que quelques-unes de ces eaux restées célèbres dans notre pays, *Aquae Sextiae* (Aix en Provence), *Aquae Gratianae* ou *Allobrogum* (Aix en Savoie), *Aquae Convenarum* (Bagnères), *Aquae Bormonis* (Bourbon-l'Archambault), *Aquae Neri* ou *Neriomagienses* (Néris), *Aquae Calidae* (Vichy), etc. Les noms modernes de beaucoup de localités où entrent les formes Aigues, Aix, Ax ou Dax, rappellent l'ancienne désignation. De même, *Thermae* était le nom de divers endroits où se trouvaient des sources chaudes, parmi lesquels le plus renommé pour ce motif était *Thermae* ou *Therma*, aujourd'hui *Termini*, au nord de la Sicile. Cette station fut fondée après la destruction d'Himère par les Carthaginois, non loin de cette ville déjà connue par les mêmes eaux minérales. On voit sur des monnaies de Thermæ, d'un côté la tête d'Hercule, et de l'autre les nymphes qui, d'après Diodore de Sicile, pour complaire à Minerve, firent jaillir la source destinée à réparer les forces du héros qu'elle protégeait ; et sur celles d'Himère, Hercule recevant sur son épaule l'eau qui s'épanche du masque de lion d'une fontaine. On peut rapprocher de ces médailles des bas-reliefs, des pierres gravées et des inscriptions où Hercule se trouve réuni aux nymphes et considéré comme présidant aux eaux chaudes.

Suivant une autre légende c'était Minerve elle-même, selon d'autres encore c'était Vulcain, qui avait fait couler aux Thermopyles, sur le bord de la mer, les sources sulfureuses où Hercule le premier retrempa ses forces. On retrouve en beaucoup d'endroits des traditions semblables, attribuant à Hercule la découverte des eaux thermales et expliquant pourquoi ces eaux étaient appelées bains d'Hercule et lui étaient consacrées.

L'indication qu'on rencontre dans les écrivains anciens, de sources dans le voisinage des temples d'Esculape et des asiles qui y étaient ouverts aux malades, semble attester qu'elles servaient à la médication ; en tout cas, beaucoup d'eaux thermo-minérales sont mentionnées par les auteurs et par les inscriptions, tant dans la Grèce continentale que dans les îles et en Asie.

Mais à quelle époque les Grecs commencèrent-ils à faire usage de ces eaux ? Pline a remarqué qu'Homère n'en avait point parlé. Cependant il est question dans l'*Iliade* de la source chaude du Scamandre, qui mêle ses eaux fumantes à celles d'une autre source glacée. Hippocrate connaissait leurs effets, mais rien ne prouve que leur emploi eût passé dès le temps où il vivait dans la pratique médicale.

Les eaux de Scotussa en Thessalie, celles d'Ædepsus en Eubée, sont mentionnées par Aristote ; ces dernières étaient fréquentées par les malades au moins dès le troisième siècle avant Jésus-Christ, et devinrent par la suite une station recherchée autant pour les agréments qu'on y trouvait réunis que pour les soins de la santé ; il en était de même des eaux de Lébédos, de Téion et d'autres indiquées par Pausanias. Elles étaient visitées surtout au printemps et à l'automne.

Les Romains dépassèrent de beaucoup les Grecs par l'emploi et par les applications variées qu'ils firent des eaux dans les maladies. L'Italie était riche en eaux thermo-minérales. Les écrivains grecs et latins du temps des Césars, de même que les nombreuses inscriptions découvertes près des sources, font foi que les malades s'y portaient en foule, et que dès lors beaucoup de gens en faisaient aussi des lieux de plaisir. Déjà du temps de Caton le Censeur, on faisait un grand usage des eaux minérales ; car Plutarque affirme, dans la Vie de ce Romain célèbre, qu'il acheta des sources naturelles d'eau chaude, comme étant plus productives que des champs cultivés. Il résulte également des mêmes documents que les Romains préféraient

[1] Ce qui suit est extrait du *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines* publié par la maison Hachette, au mot AQUÆ.

les eaux thermales aux eaux minérales froides. Il est probable que cette préférence tenait à ce qu'ils étaient très-adonnés à l'usage des bains chauds, qui faisaient, pour ainsi dire, partie de leur vie domestique.

Les villes d'eaux thermales étaient, anciennement comme aujourd'hui, tout à la fois des lieux de traitement pour les malades et des endroits de plaisir et de mode pour les gens bien portants. Aucune n'égalait, sous ce rapport, les thermes fameux de Baïes, qui présentaient à la fois toutes les délices que peuvent réunir la nature et l'art. Strabon, Josèphe et d'autres auteurs disent que ces eaux attiraient un immense concours de baigneurs, mais qu'on y venait chercher moins encore la santé que les plaisirs de tout genre. Cicéron déjà, et après lui les auteurs du temps des Césars, célébraient Baïes comme un lieu de délices où tout concourait à l'agrément des visiteurs, et qui retentissait incessamment du bruit des concerts.

Quant aux traitements que suivaient les malades, ils ne différaient pas sensiblement de ceux qui sont mis en usage de nos jours. Les anciens, en effet, avaient appris par l'expérience la plupart des applications des eaux thermales aux diverses maladies. C'est ainsi qu'ils les employaient en boissons, en bains et en douches. Ils faisaient un grand usage de la vapeur et même des boues minérales. Bien plus, au dire de Pline, ils employaient l'eau de mer elle-même, froide ou chauffée, en bains, en douches, en clystères et même en boisson comme purgatif. Ils en faisaient d'artificielle pour être employée loin de la mer. Malgré leur défaut absolu de toutes connaissances chimiques, ils avaient appris à distinguer les divers caractères des eaux thermales et à les diviser en espèces suivant qu'elles contenaient du soufre, de l'alun, du nitre, du sel, du bitume, de la chaux, du cuivre, du fer. On peut voir dans le livre XXXI de l'*Histoire naturelle* de Pline jusqu'à quel point l'observation leur avait enseigné à employer telles ou telles eaux dans les différentes maladies, en variant les espèces et les caractères des affections diverses qui affligent l'homme. Presque aucune des stations n'a échappé à l'exploitation des Romains; et, à la grandeur des ruines qu'on y a retrouvées, on peut voir combien l'affluence des baigneurs y était considérable. Il y a aussi des raisons de croire que les Gaulois en faisaient usage même avant la conquête de César.

On rencontre partout sur le territoire des Gaules, comme dans tout le monde ancien, des traces du culte qui s'adressait aux divinités des eaux; elles se trouvent particulièrement dans le voisinage des sources qui sont restées célèbres par leurs propriétés médicales.



Coupe d'argent antique représentant une station thermale. — Dessin de Féart.

LE RETOUR A LA FERME.



Le Retour à la ferme, souvenir d'Alsace. — Composition et dessin de Théophile Schuler.

Le fermier et la fermière rentrent chez eux; elle, serrant son petit enfant contre sa poitrine; lui, portant fièrement sa faux neuve; car le bon laboureur ne perd jamais son temps, et il a profité de son voyage en ville pour s'acheter un bon outil; puisse-t-il faucher une bonne récolte! Le chemin est rapide, la montée est rude; les chevaux s'allongent en tendant le jarret avec effort, et leurs sabots ferrés font parfois jaillir des cailloux de la route une étincelle qui brille comme un éclair dans la demi-obscurité du crépuscule. Le ciel est encore clair et se colore en rose à l'horizon, mais l'ombre envahit peu à peu la terre; il est temps d'arriver à la ferme, car la nuit va venir. Et les bons chevaux, qui sentent l'écurie avec son râtelier plein de foin odorant et sa litière de paille fraîche, se hâtent d'eux-mêmes, sans avoir besoin que le fermier les excite.

Il est pressé d'arriver, lui aussi; depuis l'aube, il est absent : comment l'ouvrage s'est-il fait, loin de l'œil du maître? Et puis, qu'on ait passé sa journée en travail ou en fête, il est toujours doux de rentrer chez soi; rien ne vaut le logis familier qui vous a vu grandir, où vous pouvez marcher les yeux fermés, tant vous en connaissez bien les plus petits recoins, dont vous entretenez la prospérité par votre travail, où vous avez fondé une nouvelle famille... Aussi le fermier est-il heureux de voir apparaître là-bas le petit groupe d'arbres qui entoure sa demeure; et il se voit déjà assis au coin de l'âtre, sa pipe à la bouche et un pot de bière devant lui, pendant que sa chère femme démaillottera le petit pour lui faire étendre ses jambes dodues à la douce chaleur d'une flambée de broussailles.

Et la fermière, à quoi pense-t-elle? Elle repasse dans son esprit la bonne journée qui vient de s'écouler, depuis sa joie du matin, quand elle parait son enfant de son plus beau bonnet et l'enveloppait de ses langes les plus blancs pour lui faire sa toilette de voyage. Car c'est son premier-né, et c'était la première fois qu'elle allait le présenter à ses grands parents. « Ils vont le trouver beau! se disait-elle avec orgueil, en regardant son petit corps ferme et rose; il se porte si bien! il est si gai! il rit déjà aux éclats quand on lui fait des caresses. Je suis sûre que là-bas, *chez nous*, ils ne pensent qu'à notre visite depuis qu'ils sont éveillés; que mes petits frères sont déjà à nous attendre sur la route; et que la grand'mère, qui ne peut pas marcher, a fait mettre son fauteuil devant la fenêtre pour nous voir arriver. » Elle pensait ainsi, et elle ne se trompait point : toute la maisonnée était dès le matin en préparatifs pour recevoir la fille chérie. Son absence n'a pas amené l'oubli, oh! non. Elle l'a bien vu quand son père l'a prise dans ses bras pour la faire descendre de cheval : il avait, lui, un homme d'âge, des larmes plein les yeux. Comme il l'a embrassée, et, après elle, son petit

enfant! Comme sa mère paraissait heureuse, et comme, tout en s'empressant aux soins du ménage pour fêter de son mieux ses chers hôtes, elle ne quittait pas du regard la jeune mère et son nourrisson! Et la sœur, et les petits frères, comme ils étaient joyeux tous, sautant autour d'elle et criant : « Marguerite! Marguerite! nous avons retrouvé notre Marguerite! » Quel bonheur de se sentir aimée! Marguerite n'oubliera pas cette journée-là. Elle n'oubliera pas non plus que la grand'mère, après avoir regardé d'un air attendri le petit enfant qu'on avait posé sur ses genoux, a étendu sur le front de l'innocent ses vieilles mains tremblantes, et qu'elle lui a dit : « Que Dieu te bénisse, mon cher petit, pour que tu grandisses et que tu deviennes honnête et laborieux comme on a coutume de l'être dans tes deux familles! »

Ce que la grand'mère a dit là, Marguerite le conserve soigneusement dans son cœur, et elle y songe pendant qu'elle entoure son nourisson de ses bras pour le préserver de la fraîcheur du soir. Oui, il faut qu'il devienne honnête et laborieux comme on l'est dans ses deux familles. Cet héritage d'honneur, de travail et de vertu, il ne faut pas qu'il dépérisse entre ses mains. Il faut qu'il accroisse ce trésor de bonne renommée qu'il a reçu et qu'il doit transmettre à ses enfants; car, si Dieu lui prête vie, il sera à son tour père de famille, ce cher petit! Elle sourit à cette idée, et se promet d'être dans ce temps-là une bonne grand'mère. Mais, en attendant, c'est elle qui est chargée d'en faire un homme, de cet enfant qui dort dans ses bras. Le nourrir, guider ses premiers pas, lui apprendre son premier langage, ce n'est rien; mais ouvrir peu à peu sa petite âme à l'idée du devoir, lui enseigner le courage, la justice et le dévouement, n'est-ce pas là la vraie tâche d'une mère? Tout cela, elle n'y avait pas encore réfléchi : la parole de l'aïeule le lui a fait comprendre. Elle regarde son mari et se réjouit de pouvoir dire à son fils : Suis l'exemple de ton père! Elle regarde la ferme qui s'approche et grandit, et il lui semble qu'elle l'aime d'un nouvel amour. Quelquefois, quand elle s'y trouvait seule, pendant que le maître était allé travailler aux champs, il lui est arrivé d'étouffer un soupir au souvenir de la maison paternelle. Cela ne lui arrivera plus; son cœur se tourne désormais tout entier vers la maison où elle verra grandir son enfant. C'est là qu'est sa vie, c'est là qu'est son avenir, et elle remercie Dieu qui lui a fait le devoir si doux.

PRIX RÉCENTS DE QUELQUES ANIMAUX RARES (1).

MAMMIFÈRES.

Girafe femelle jeune, née au Jardin d'Anvers, 8 900 fr. Se nourrit d'herbe et de feuilles d'arbres. Celle-ci est toute petite, puisqu'elle peut voyager en chemin de fer. Il y en avait une plus grande à la vente, mais elle ne pouvait voyager qu'à pied et à petites journées : or, un pareil transport a coûté au Muséum, il y a quelques années, de Marseille à Paris, 9 000 fr.

Dromadaire blanc, 450 fr.

Chameaux nés à Anvers, 2 860 fr. le couple.

Lionceaux nés à Anvers, 1 500 fr. le couple. Ils sont tout petits, et il faut beaucoup craindre l'évolution des dents, qui leur donne la maladie, tout à fait comme cela arrive aux jeunes chiens.

Panthère de l'Inde, 616 fr.

Hyène tachetée, 440 fr.

Ces trois dernières espèces se nourrissent de viande fraîche

(1) Jardin d'Acclimatation d'Anvers, 1873.

Ours aux grandes lèvres, 715 fr. Vient de Java; nourri de pain et de riz.

Ours brun jeune, 267 fr.

Antilopes canna nées à Anvers, 1 980 fr. le couple. Il n'est ni plus difficile ni plus coûteux d'élever ces animaux que des vaches; ils ne mangent que du foin et des graines (1).

Antilope blesbock femelle, 880 fr. Même nourriture; même observation.

Antilope dama mâle, 770 fr. Même nourriture; même observation.

Lamas nés à Anvers, 1 430 fr. le couple. Même nourriture; même observation.

Bisons d'Amérique, 3 190 fr. le couple. Ils deviennent rares et coûtent beaucoup à transporter; leur nourriture est celle de nos bœufs.

Bison d'Amérique jeune, 605 fr.

Daims nés à Anvers, 275 fr. le couple. On peut en obtenir de jeunes partout en les laissant libres, pourvu que ce soit dans un espace fermé; mais leur valeur n'est pas assez élevée pour que leur élevage soit bien avantageux. On élèvera tout aussi facilement et au même endroit un couple de lamas de 1 500 fr. ou d'antilopes de 2 000.

Mouflons à manchettes. Trois, nés à Anvers, ont coûté ensemble 580 fr. L'acclimatation de cette espèce est si bien obtenue, que la reproduction se fait aussi régulièrement que celle de la brebis. En peu d'années, si l'on pouvait en tirer un profit immédiat, ces moutons sauvages vaudraient de 50 à 60 fr. pièce.

Kanguroo rouge, femelle née à Anvers, 1 045 fr.

Kanguroo mélanops, femelle née au même jardin, 715 fr. Ces animaux ne demandent pas plus de soins, une fois leur parc construit, que des lapins ou des chèvres. Le parc, en treillis de fil de fer, où ils doivent être enfermés, revient, tout posé, à 160 fr. par hectare pour un espace de 15 hectares au plus; pour 25 hectares, le prix descendrait à 50 fr.

OISEAUX.

Casoar émeu mâle, 220 fr. C'est un oiseau de boucherie dont on songe à tirer parti pour la table; il a beaucoup baissé de prix depuis qu'il se multiplie en Europe avec une régularité parfaite. Au jardin des Plantes de Paris on obtient une couvée tous les ans.

Faisan d'Amherst, le couple, 3 850 fr.

Faisan d'Amherst métis, mâle, 1 210 fr.

Euplocame prélat, 2 365 fr. le couple.

Tragopans satyres nés à Anvers, 1 320 fr. le couple.

Eperonnier de Germann, 1 122 fr. le couple.

Eperonnier chinquis, deux mâles, 275 fr. Le prix diminue chaque année.

Gallophase de Vieillot, 1 832 fr. le couple.

Acome à queue rouge, 660 fr. le couple.

Faisan vénéré, 495 fr. le couple. Le prix de cet oiseau a beaucoup diminué. Il sert à repeupler les chasses, où sa splendide parure le fait admirer, et où sa rusticité et sa défense naturelle le rendent facile à conserver.

Crossoptilon oreillard, 357 fr. le couple.

Houppifère de Swinhoë, 275 fr. le couple.

Faisan doré, 60 fr. le couple.

Euplocame argenté, 55 fr. le couple.

Faisan blanc de Bohême, 99 fr. le couple.

Faisan versicolore, 132 fr.

Tous les faisans se nourrissent de la même manière. Pendant la première semaine, ils exigent des distributions répétées, mais peu abondantes, d'œufs de fourmis très-propres; mais il ne faut pas leur donner à boire. Pendant

(1) Voy. H. de la Blanchère, *Manuel d'acclimatation*, Delagrave.

les quinze jours suivants, on fait alterner avec les œufs de fourmis des œufs durs émiettés et saupoudrés de sel. On donne à manger toutes les trois heures. Dans la seconde quinzaine, on peut déjà donner une pâtée ainsi faite : mie de pain et œufs durs écrasés, salade, cœur de bœuf haché très-fin, le tout mélangé de farine de maïs. Peu à peu on y ajoute du millet, du chènevis et du sarrasin écrasés, et toujours, de temps en temps, une poignée d'œufs de fourmis. Donner du tourteau de noix si l'on peut en avoir. Vers deux mois, répandre les œufs de fourmis dans l'herbe et dans le sable, de manière que les jeunes passent beaucoup de temps à les chercher et ne pensent pas à se quereller. Au delà de ce temps, le faisan s'agrène comme une poule, mais il a toujours besoin d'un peu de nourriture animale.

Talégalle de Latham, 176 fr. le couple. Le talégalle s'acclimate bien et se reproduit partout.

Hocco à pierre, 880 fr. le couple.

Hocco crax, 440 fr. le couple. Cet oiseau, s'il arrivait à se vendre à bas prix, pourrait prendre place dans nos basses-cours à côté du dindon.

Paon spicifère, 660 fr. le couple. L'élevage est facile à faire et peut rapporter beaucoup.

Colin de Sonnini, 66 fr. le couple. Même remarque.

Colin huppé de Californie, 66 fr. le couple; on le trouve même à 45 fr.

Dindon noir pur sang, 65 fr. le couple.

Agami trompette, 632 fr. le couple. Cet oiseau se nourrit d'une pâtée de cœur de bœuf et de vers de terre.

Pigeon de Nicobar, 275 fr. le couple.

Cacatois de Banks, 957 fr. le couple.

Grue caronculée, 891 fr. l'une. Se nourrit de blé et de pain sec.

Flammant rose, 330 fr. le couple. Se nourrit avec du riz cuit, des insectes, des crevettes et de petits poissons.

Cariama à crête, 330 fr. le couple.

Ibis rose, 364 fr. le couple. Régime très-animalisé.

Poule sultane, talève, 99 fr. le couple. Se nourrit de blé, de maïs, de cœur de bœuf haché.

Pélican, 242 fr. l'un.

Cygnes blancs à cou noir nés à Anvers, 264 fr. le couple. Acclimatation facile aux endroits où l'on a de l'eau en quantité suffisante.

Cygne trompette, 577 fr. le couple. Même remarque.

Cygne noir, 286 fr. le couple. Le prix a beaucoup descendu; malgré cela, la vente est toujours facile : on ne peut suffire aux demandes.

Oie caronculée du Japon, 220 fr. le couple.

Le succès des éducations particulières pour l'introduction d'espèces nouvelles d'oiseaux d'agrément dans les basses-cours est toujours croissant; les prix se maintiennent très-haut; l'élevage de toutes les espèces qui suivent est une spéculation très-profitable.

Oie d'Égypte, 25 fr. le couple.

Oie du Danube, 32 fr. le couple.

Canard mandarin, 95 à 110 fr. le couple. On en vend beaucoup pour les parcs; les prix ne diminuent plus; de même pour les espèces suivantes.

Canard de la Caroline, 37 à 40 fr. le couple.

Canard d'Australie, 38 à 44 fr. le couple.

Canard casarka, 49 à 66 fr. le couple.

Sarcelle de Formose, 300 à 352 fr. le couple.

Sarcelle du Brésil, 100 fr. deux mâles.

Canard à bec jaune, 120 fr. le couple.

Canard du Chili, 82 fr. le couple.

Canard tadorne, 368 fr. le couple. Tous ces canards sont faciles à élever.

Calao caronculé, 440 fr. l'un.

Touracou, 110 fr.

Toucan à gorge jaune, 135 fr.

Merle bronzé à longue queue, 137 fr. l'exemplaire.

UTILITÉ D'UNE STATISTIQUE COMMUNALE.

Il est intéressant pour tout habitant d'une commune, grande ou petite, de savoir dans quel milieu il vit, lors même que, rentier ou propriétaire, il n'aurait d'autre souci ou d'autre charge que de payer les impôts.

Mais si l'on est industriel, commerçant, administrateur; si l'on s'intéresse à ses concitoyens, à la prospérité et à l'avenir de la commune, il devient nécessaire de connaître la situation matérielle, intellectuelle et morale de celle-ci, et d'être en mesure de répondre à diverses questions qu'on ne saurait éviter d'entendre poser ou de se poser soi-même.

Voici quelques-unes de ces questions, faciles ou difficiles :

Quel est le chiffre exact de la population sédentaire et celui de la population flottante? Y a-t-il croissance ou décroissance, et à quelles causes doit-on attribuer l'une ou l'autre? Quelle est la proportion des naissances, des mariages, des décès?

Quelles sont les ressources de la commune? Quel est son revenu? Quelle est la partie de ce revenu qui peut s'accroître et celle qu'on peut craindre de voir diminuer?

Quelles sont les professions dominantes? Quel est le nombre des patrons? Quel est celui des ouvriers? Combien, sur cent ouvriers, y a-t-il d'hommes, de femmes, d'enfants? Quel est le salaire moyen pour chacune de ces trois catégories?

Quels sont les moteurs employés par l'industrie. S'il y a dans la commune des machines à vapeur, quel en est le nombre, la force, etc.?

Quelles sont les professions les plus et les moins prospères? Combien compte-t-on de faillites dans une année?

Quelles tentatives d'établissements nouveaux de commerce ou d'industrie ont été faites? Quelles sont celles qui ont réussi, celles qui ont échoué, et, pour ces dernières, quelles ont été les causes d'insuccès?

Quelles sont les tentatives qu'on devrait provoquer ou encourager?

Quelles sont les relations de l'industrie et du commerce avec la France ou l'étranger (importations et exportations)? D'où sont tirées les matières premières? Où sont expédiés les produits manufacturés?

Quels sont les moyens actuels de communication? Quels moyens nouveaux pourrait-on créer?

Quel est le prix courant des principales denrées? Pourrait-on rendre la vie moins chère, et comment?

Ce ne sont là que quelques indications; il nous a paru qu'elles pouvaient suffire pour justifier le titre de cet article.

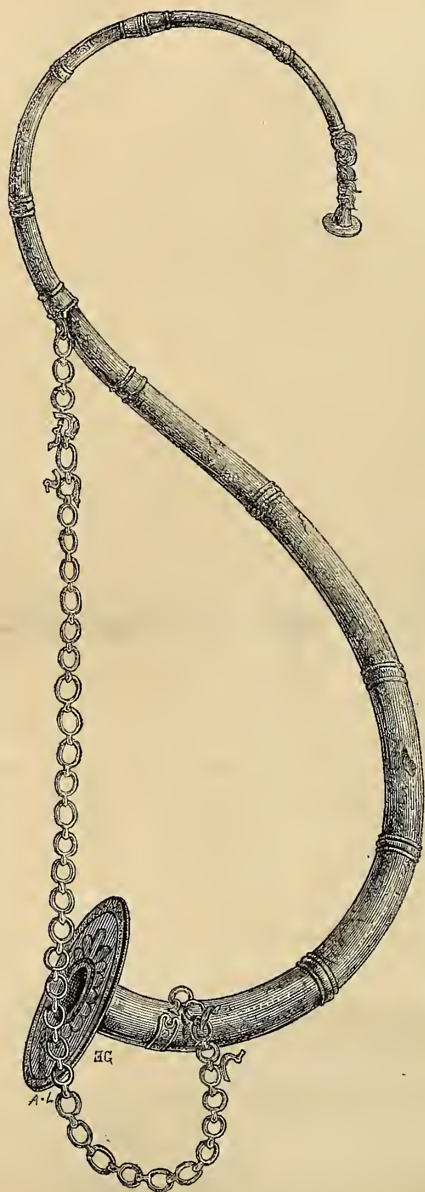
LE LOUR,

TROMPETTE SCANDINAVE.

Cette trompette, de forme si élégante, a figuré à l'Exposition universelle de 1867, au milieu de la section danoise. — Les archéologues danois lui ont donné le nom de *Lour* (*Lur* ou *Luer*); les antiques sagas désignaient ainsi le cor dont faisaient usage les héros dont les noms, grâce à la poésie, sont venus jusqu'à nous.

Un savant spécial, l'habile éditeur de la *Bibliographie musicale*, a soumis ce bel instrument à une étude atten-

tive, et il nous en a donné une description que nous sommes heureux de reproduire ici (¹) : « Il se compose de deux pièces d'inégale longueur. L'une a la forme d'un fer à cheval, se termine par une embouchure qui fait corps avec elle, et s'emboîte dans la seconde. Celle-ci, largement recourbée, aboutit au pavillon. Elles ont à elles deux un développement de 2m.06. Le tube croît progressivement. De 0m.008 à l'embouchure, son diamètre est de 0m.09 tout autour, percé de huit trous. A ces huit trous s'adaptent autant de demi-sphères creuses, ayant, du côté qui regarde l'instrument et où elles sont maintenues par de petites



Musée de Copenhague. — Le Lour, trompette scandinave.
Dessin d'Édouard Garnier.

fiches, 0m.03 de diamètre, décrivant de l'autre une saillie de 0m.02 environ. Était-ce un simple ornement? Étaient-elles destinées à modifier la qualité du son? Le champ est ouvert aux hypothèses.

» La portion étroite du tube comprenant l'embouchure a subi une réparation assez forte. Mais le travail primitif, les filets en spirale, les anneaux gravés régulièrement qui cerclent le tube, les orbes perlés qui décorent le pavillon, dénotent une main habile et attestent un art avancé. »

Disons tout de suite que de ce noble instrument, dont l'antiquité ne peut pas remonter à moins de deux cents ans avant l'ère chrétienne, on a pu tirer encore un son d'une certaine beauté; laissons parler de nouveau notre savant musicologue : « Plusieurs personnes ont essayé de souffler dans la trompette, contemporaine, sinon mieux, d'Odin et de Marius. Elles n'avaient guère réussi qu'à lui faire pousser une clameur rauque, telle qu'en rendent, le jour du mardi-gras, les cornets à bouquin. Fort heureusement, un carabinier de la garde, portant au côté la trompette moderne, est passé par là. Invité à manier ce tube gigantesque, il s'est reculé d'abord, croyant à une mystification. L'assistance tout entière a pris soin de le rassurer. Bref, il s'est appliqué l'embouchure aux lèvres, puis il a tiré de l'airain sinueux des sons pleins, d'un éclat relativement assez doux. Le *lour*, joint aux divers membres de la même famille, leur apporterait le concours d'une basse puissante, etc. »

Dans l'histoire de cet instrument si curieux, il y a un fait capital que nous ne saurions dissimuler ; il ne pouvait être établi que par un critique éclairé, familiarisé surtout par de nombreuses études avec les moindres détails de l'instrumentation chez les peuples anciens. Selon l'écrivain qui nous sert ici de guide, l'embouchure de la trompette scandinave a été déplacée. « Les deux pièces de l'instrument affectent, dit-il, à peu près la forme d'une S retournée. Mais il me semble évident que, pour lui rendre sa situation naturelle, il faut ramener l'embouchure vers le pavillon en manière de G. Si alors on le renverse, c'est-à-dire si on met le pavillon en dessus et qu'on dirige l'embouchure de bas en haut, l'on est immédiatement frappé de l'analogie que le *lour* présente avec la *trompette courbe* des Romains, sculptée sur la colonne Trajane, sur divers marbres antiques, et dont chacun peut voir dans Laborde la représentation. »

En même temps qu'il tente de prouver l'étroite parenté du *lour* avec la *tuba curva* des Romains, le savant critique dont nous avons reproduit l'opinion tient à faire remarquer la pureté du bronze employé pour la confection de l'instrument : l'analyse chimique du métal a produit dix parties d'étain contre quatre-vingt-dix de cuivre.

En l'année 1867, le Musée de Copenhague possédait une dizaine d'exemplaires complets de ce curieux instrument, et l'on comptait un pareil nombre de fragments semblables dont on pouvait faire usage, nous le supposons du moins, pour compléter certains *spécimens* obtenus par des fouilles nouvelles. Les tourbières nombreuses du Danemark, et entre autres celles de Maltbek, en avaient fourni plusieurs. On en avait rencontré également, en 1866, un certain nombre à l'ouest de Horsens, diocèse d'Aarhuus.

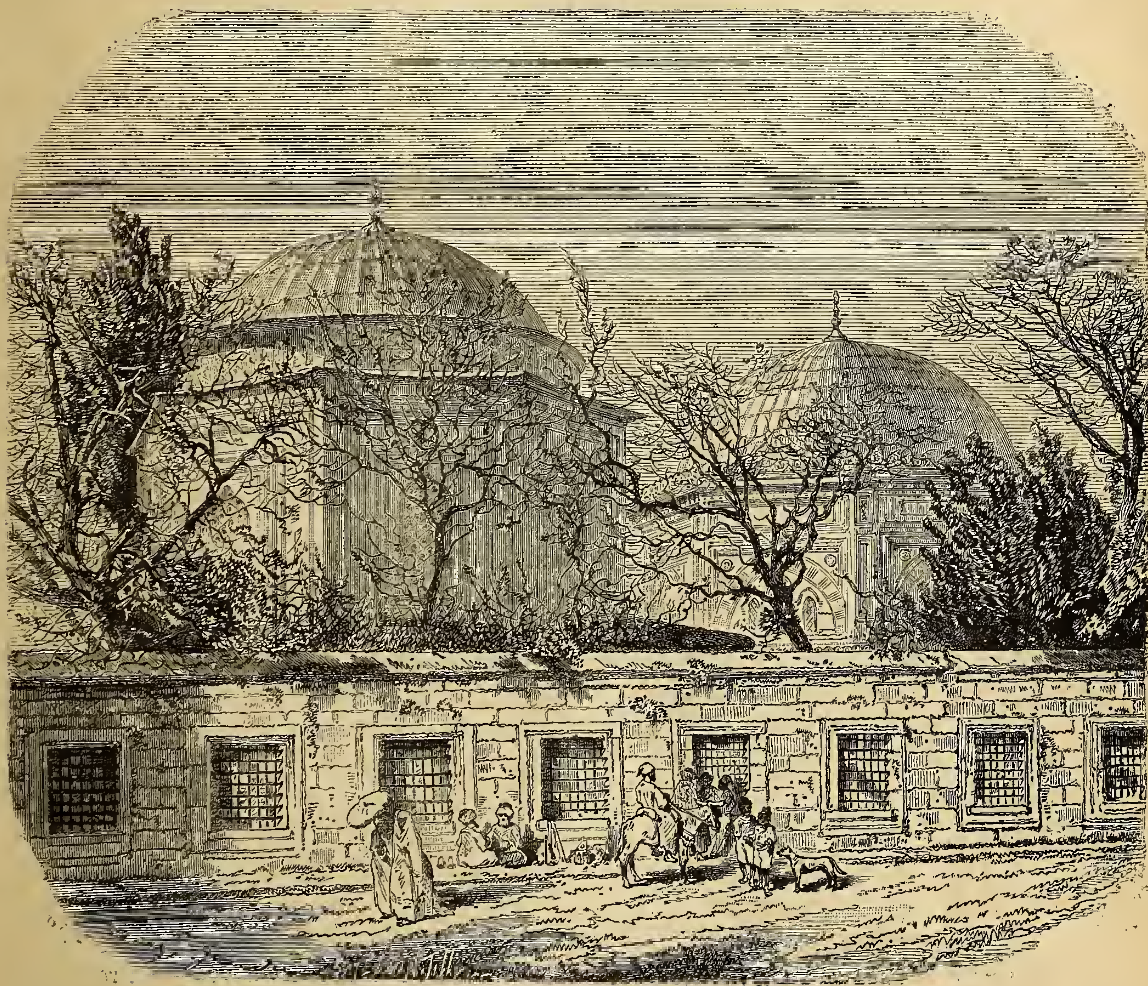
LE TOMBEAU DE SOLIMAN ET DE ROXELANE.

De toutes les mosquées de Constantinople, si l'on excepte Sainte-Sophie, la plus magnifique est incontestablement celle qui doit à son fondateur Soliman (Souleïman) le titre de *Souleïmanié*. Sainte-Sophie ne l'emporte que par la hardiesse de la coupole, la magnificence des colonnes, et le prestige de son antiquité. Pour la richesse des ornements d'architecture et l'exquise délicatesse du travail, les deux édifices sont également admirables. La *Souleïmanié* se compose dans son ensemble de trois parties, formant trois carrés contigus : la partie centrale forme le sanctuaire proprement dit, précédé du vestibule, garni de bancs de marbre, et orné d'une fontaine superbe destinée aux ablutions. Au delà se trouve le *Jardin de la*

(¹) Voy. le journal *l'Union de l'Ouest*, 24 octobre 1867. Sous le pseudonyme de É. Heffner s'est caché cette fois notre musicologue M. Pottier de Lallaine, dont on connaît les nombreux travaux.

sépulture, où sommeillent les « plantes humaines jusqu'au jour où elles se relèvent dans toute leur fraîcheur pour s'épanouir au sein de la création. » C'est là que le fondateur de la mosquée, Soliman le Grand, le Législateur, le Magnifique, etc., repose à côté de la sultane Roxelane. Un turban enrichi de pierreries décore le mausolée du prince des croyants, et, à côté, on voit suspendu l'exemplaire du Coran dans lequel chaque jour un iman lit des prières.

Ces magnifiques tombeaux, qui se dressent auprès de l'immense mosquée, contribuent à maintenir vivante à Constantinople la popularité du sultan et de sa favorite. Cette popularité est naturelle, car la Turquie n'a pas eu de souverain qui ait porté plus haut la gloire des armées ottomanes, et qui ait été plus près de pousser jusqu'au cœur même de l'Europe les conquêtes de l'islam. Le sultan de Constantinople, aujourd'hui, est, à nos yeux, un prince bien peu redoutable ; au temps de Charles-Quint, il s'emparait coup sur coup de Belgrade et de Rhodes, ravageait librement la Hongrie, et osait tenter le siége de Vienne. Sur mer, son amiral Barberousse, maître de la Méditerranée, étendait ses sanglants pillages jusqu'à Nice, livrée à d'horribles dévastations. Soliman était d'autant plus redouté, qu'on le savait capable des plus révoltantes cruautés Par exemple, après la bataille de Mohacs, il fit ranger en



Tombeau de Soliman et de Roxelane, à Constantinople. — Dessin de Gaudry, d'après une photographie de J. Laurent.

cercle *quinze cents* prisonniers, choisis parmi les plus distingués, et les fit tous décapiter en présence de son armée. Notre imagination a peine à concevoir de pareilles scènes. Mais de tous ses crimes, aucun ne souleva plus d'horreur que celui qu'il commit sur son propre fils Mustapha. Roxelane, qui d'esclave était devenue sultane, désirant assurer le trône à l'un de ses enfants, sut persuader à Soliman que Mustapha conspirait. Ce jeune homme, qui était adoré du peuple et de l'armée, fut appelé dans la tente de son père et étranglé aussitôt par des muets. Soliman, caché derrière un rideau, assistait à l'assassinat.

Malgré tout, Soliman a trouvé des apologistes qui l'ont mis avec enthousiasme au rang des héros et presque des bienfaiteurs de l'humanité. Ils ont rejeté ses crimes sur les mœurs de son temps et sur l'influence mauvaise de Roxelane, et ils ont vanté les réformes qui lui sont dues dans l'administration et la justice. On a même découvert dans quelques détails de sa vie des preuves inattendues de sa « sensibilité. » Ainsi, on raconte qu'à Rhodes, lorsqu'il entra en vainqueur dans le palais du grand maître, il s'écria : « J'ai quelque peine à forcer ce vieillard à sortir de sa maison !... »

Que les Turcs soient fiers de Soliman, qu'ils vantent l'éclat de son règne, rien n'est plus naturel ; mais pour nous, qui n'avons aucune raison d'altérer en sa faveur les justes arrêts que doit rendre l'histoire, nous devons être plus sévères et refuser le nom de grand homme et de héros à un souverain qui, dans le cours de sa vie, a donné tant de fois la preuve de la plus froide et de la plus impitoyable férocité.

LES FRANCINE, FONTAINIERS.

Trois ou quatre générations de fontainiers ingénieurs ont porté le nom de Francine; mais parmi elles il y a eu un maître : il a vécu au temps de Louis XIV.

Le premier s'appelait Francini; il était de Florence, et les courtisans le nommaient Franchine à la cour de Marie de Médicis; le second avait déjà le titre d'intendant de la conduite des eaux : ce fut le père de Pierre Francine de Grandmaison, le principal inventeur des jets d'eau du parc de Versailles.

Si ce nom n'a pas conservé la notoriété qu'il devrait avoir, ce n'est pas à ses contemporains qu'il faut attribuer cet oubli. Il n'y a qu'à recourir à la précieuse bibliothèque (¹), si rapprochée des jardins que Francine a embellis, pour satisfaire sur ce point une curiosité bien légitime. La Fontaine connaissait probablement cet ingénieux inventeur; mais il s'est contenté de célébrer ses merveilles :

Plus les jets sont confus, plus leur beauté se montre :
L'eau se croise, se joint, s'écarte, se rencontre,
Se rompt, se précipite à travers les rochers,
Et fait comme alambics distiller leurs planchers.
Niches, enfoncements, rien ne sert de refuge;
Ma muse est impuissante à peindre ce déluge!

On ignore à quelle époque mourut Francine, mais on sait qu'il reçut de Louis XIV comme récompense de ses travaux, dont Félibien nous fait connaître les splendeurs, un titre qui l'égala à son père. Il fut nommé, à la fin de sa carrière, intendant des eaux et fontaines, grottes, mouvements, aqueducs, artifices et conduits d'eau des maisons royales (²).

(¹) On peut consulter, dans la charmante Bibliothèque de Versailles, confiée aux soins de M. Délerot, l'admirable collection de pièces historiques rassemblées par le commissaire de police Narbonne, à laquelle l'ancien et vénérable bibliothécaire, M. Leroy, a fait de si curieux emprunts.

(²) Comme son fils, qui s'appela Francine comte de Villepreux, fut pourvu de la même charge en 1684, on peut supposer que notre ingénieur mourut vers cette époque.

LA FAMILLE ANTIQUE.

Si nous nous transportons par la pensée au milieu de ces anciennes générations d'hommes, nous trouvons dans chaque maison un autel, et autour de cet autel la famille assemblée. Elle se réunit, chaque matin, pour adresser au foyer ses premières prières; chaque soir, pour l'invoquer une dernière fois. Dans le courant du jour, elle se réunit encore auprès de lui pour le repas qu'elle se partage pieusement après la prière et la libation. Dans tous ses actes religieux, elle chante en commun des hymnes que ses pères lui ont légués.

Hors de la maison, tout près, dans le champ voisin, il y a un tombeau. C'est la seconde demeure de cette famille. Là reposent en commun plusieurs générations d'ancêtres, la mort ne les a pas séparés. Ils restent groupés dans cette seconde existence et continuent à former une famille indissoluble.

Entre la partie vivante et la partie morte de la famille, il n'y a que cette distance de quelques pas qui sépare la maison du tombeau. A certains jours, qui sont déterminés pour chacun par sa religion domestique, les vivants se réunissent auprès des ancêtres. Ils leurs portent le repas funèbre, leur versent le lait et le vin, déposent les gâteaux et les fruits, ou brûlent pour eux les chairs d'une victime. En échange de ces offrandes, ils réclament leur protection; ils les appellent leurs dieux et leur demandent de rendre le champ fertile, la maison prospère, les cœurs vertueux.

Le principe de la famille antique n'est pas uniquement la génération. Ce qui le prouve, c'est que la sœur n'est pas dans la famille ce qu'y est le frère, c'est que le fils émancipé ou la fille mariée cesse complétement d'en faire partie.

Le principe de la famille n'est pas non plus l'affection naturelle. Car le droit grec et le droit romain ne tiennent aucun compte de ce sentiment. Il peut exister au fond des cœurs, il n'est rien dans le droit. Le père peut chérir sa fille, mais non pas lui léguer son bien. Les lois de succession, c'est-à-dire parmi les lois celles qui témoignent le plus fidèlement des idées que les hommes se faisaient de la famille, sont en contradiction flagrante soit avec l'ordre de la naissance, soit avec l'affection naturelle.

Les historiens du droit romain, ayant fort justement remarqué que ni la naissance ni l'affection n'étaient le fondement de la famille romaine, ont cru que ce fondement devait se trouver dans la puissance paternelle ou maritale. Ils font de cette puissance une sorte d'institution primordiale. Mais ils n'expliquent pas comment elle s'est formée, à moins que ce ne soit par la supériorité de force du mari sur la femme, du père sur les enfants. Or, c'est se tromper gravement que de placer ainsi la force à l'origine du droit. L'autorité paternelle ou maritale, loin d'avoir été une cause première, a été elle-même un effet; elle est dérivée de la religion et a été établie par elle. Elle n'est donc pas le principe qui a constitué la famille.

Ce qui unit les membres de la famille antique, c'est quelque chose de plus puissant que la naissance, que le sentiment, que la force physique; c'est la religion du foyer et des ancêtres. Elle fait que la famille forme un corps dans cette vie et dans l'autre. La famille antique est une association religieuse plus encore qu'une association de nature. La femme n'y sera vraiment comptée qu'autant que la cérémonie sacrée du mariage l'aura initiée au culte; le fils n'y comptera plus s'il a renoncé au culte ou s'il a été émancipé; l'adopté y sera au contraire un véritable fils, parce que, s'il n'a pas le lien du sang, il aura quelque chose de mieux, la communauté du culte; le légataire qui refusera d'adopter le culte de cette famille n'aura pas la succession; enfin, la parenté et le droit à l'héritage seront réglés, non d'après la naissance, mais d'après les droits de participation au culte, tels que la religion les a établis.

L'ancienne langue grecque avait un mot bien significatif pour désigner une famille; on disait *épistion*, mot qui signifie littéralement *ce qui est auprès d'un foyer*. Une famille était un groupe de personnes auxquelles la religion permettait d'invoquer le même foyer et d'offrir le repas funèbre aux mêmes ancêtres. (¹)

(¹) Fustel de Coulanges, *la Cité antique.*

PENSÉES D'INGRES SUR L'ART.

— N'étudiez le beau qu'à genoux.

— On n'arrive dans l'art à un résultat honorable qu'en pleurant. Qui ne souffre pas ne croit pas.

— Ayez de la religion pour votre art. Ne croyez pas qu'on produise rien de bon, d'à peu près bon même, sans élévation dans l'âme. Pour vous former au beau, ne voyez que le sublime. Ne regardez ni à droite, ni à gauche, encore moins en bas. Allez la tête levée vers les cieux, au lieu de la courber vers la terre, comme les porcs qui cherchent dans la boue.

— L'art vit de hautes pensées et de nobles passions. Du caractère, de la chaleur! On ne meurt pas de chaud, mais on meurt de froid.

— Ce que l'on sait, il faut le savoir l'épée à la main. Ce n'est qu'en combattant qu'on acquiert quelque chose, et, dans l'art, le combat, c'est la peine qu'on se donne.

— La louange pâle d'une belle chose est une offense.

LES MATASSINS.

Ce nom, qu'on rencontre dans Molière, ne doit pas présenter un sens très-précis à la plupart des lecteurs. Voici, paraît-il, son origine.

Il y eut, vers 1384, en Provence, une sorte de jacquerie dont les trop nombreux associés étaient connus sous le nom de *tuchins* ou coquins; et dans quelques parties du Midi, sur le territoire de Bormes, par exemple, on appelle encore *matouchin* (mali tuchini) les brigands et les filous. (¹)

OPINION DE LOUIS XIV ET DE L'ABBÉ DE CHOISY

SUR LE PRÉJUGÉ DU VENDREDI.

Les marins avaient jadis, et beaucoup ont peut-être encore, de la répugnance à s'embarquer le vendredi. Au mois de décembre 1675, il arriva qu'un ordre de mettre à la voile, donné au chevalier de Valbelle, commandant d'une escadre, ne put pas être exécuté par suite du « scrupule qu'ont les matelots de partir le vendredi. » Colbert en informa Louis XIV, qui, fort mécontent du préjudice que causait ce refus d'obéir au bien de son service, fit écrire à M. de Vivonne de Saint-Germain, général des galères, afin qu'il eût à s'entendre à ce sujet avec le sieur Arnoul, intendant de la marine à Toulon. Le grand roi prescrivait que l'on recherchât les moyens d'ôter ce scrupule de l'esprit des matelots, et que, si on l'estimait nécessaire, on fît agir pour cela l'autorité spirituelle, c'est-à-dire M. l'évêque de Toulon. Il était même disposé à expédier une ordonnance spéciale sur ce point. (²)

M. Jal, qui rapporte ce fait, ajoute que, malgré tout, le roi ne parvint pas à déraciner entièrement ce préjugé dans la marine, et il cite un passage du curieux journal du voyage de Siam, par l'abbé de Choisy, où cet ecclésiastique dit que « quand même il y a ordre de partir le vendredi, on remet au lendemain en faveur des matelots bretons, curieux observateurs de ces *bagatelles*. »

LES COQUILLAGES COMESTIBLES.

Voy. les Tables.

PEIGNE OU COQUILLE DE SAINT-JACQUES. — MACTRE ET PHOLADE.

On connaît cette belle et grande coquille que les pèlerins, au moyen âge, attachaient sur leurs manteaux lorsqu'ils revenaient de Saint-Jacques de Compostelle ou de tout autre lieu célèbre de dévotion situé dans le voisinage de la mer. C'est à cette circonstance que le peigne (*Pecten* Brug.) doit ses noms de *coquille de Saint-Jacques*, *pèlerine*, *manteau*, etc. Peu de groupes de mollusques acéphales, — ce sont les genres voisins de l'huître, — renferment autant d'espèces remarquables par l'éclat et la variété de leurs couleurs, l'élégance de leurs formes, la régularité des côtes et la finesse des stries dont leurs valves sont ornées. La forme générale de ces coquilles est circulaire, plus ou moins allongée; les stries s'y développent en éventail d'un point de la circonférence placé à la charnière, et des deux côtés duquel se détachent deux appendices appelés oreillettes (fig. 1 et 2).

L'animal qui habite la coquille de Saint-Jacques a quelques points de ressemblance avec l'huître, mais il en diffère par beaucoup d'autres. Les bords de son manteau, d'une fraîche couleur ananas, sont garnis de deux rangées de tentacules filiformes très-fins, semblables à une mousse délicate, au milieu desquels se montre une rangée de petits globules perlés d'un magnifique bleu de ciel. Quelques naturalistes y ont voulu voir des yeux. La bouche, placée, comme celle de l'huître, près de la charnière, est entourée d'appendices charnus, mais branchus et découpés, remplaçant les quatre tentacules réguliers de l'huître. Ce qui sépare tout à fait les peignes du genre voisin, c'est qu'ils sont munis d'un pied, petit il est vrai, mais distillant un byssus qui permet à l'animal de se fixer à volonté ou de se rendre libre, comme il l'est le plus fréquemment. A demi enfoui dans le sable, verticalement ou horizontalement, il entr'ouvre ses deux valves et demeure immobile, se nourrissant d'infusoires tout en respirant.

Ainsi donc, voici un mollusque vagabond ou sédentaire, suivant qu'il se plaît dans tel ou tel endroit. Un jour que nous observions ces animaux dans l'aquarium d'Arcachon, nous avons eu la bonne fortune d'être témoin de leur déplacement. Le besoin de locomotion leur prend tout à coup comme un vertige, sans qu'on en devine la cause : alors ils quittent le fond et se balancent à dix ou quinze centimètres du sable, les valves entr'ouvertes et tournées vers le haut, la charnière en bas. Nous vîmes parfaitement, à la façon dont ils soufflaient le sable, qu'ils obtenaient leur mouvement par une fermeture soudaine de leurs coquilles, produisant un puissant recul, et cependant cette secousse était tellement rapide, qu'elle échappait à nos yeux et que les coquilles semblaient entr'ouvertes sans intermittences. L'impossibilité de saisir un mouvement, qui devait cependant être appréciable, nous a amené à penser que l'air en était probablement expulsé par une rapide agitation du manteau ou par la bouche, ce qui expliquerait pourquoi l'on ne voyait pas remuer les coquilles. Dans un bassin extérieur et d'au moins dix à quinze mètres de longueur, placé sous les hangars, des peignes placés en dépôt à l'une des extrémités sont arrivés jusqu'à l'autre en exécutant dans l'eau, mais jamais à la surface, des sauts de cinquante centimètres de long sur une hauteur proportionnée.

Nous ne pensons pas que le pied de l'animal serve en rien à sa locomotion, par cette raison que l'huître n'a pas de pied, et que, dans la baie d'Arcachon, où, faute de rochers, l'huître n'adhère pas, elle saute, elle aussi, et change de place à la manière des peignes, mais moins souvent et plus lourdement. Au surplus, la faculté de sauter est commune à tous les mollusques bivalves qui vivent à demi enterrés. La *mye des sables* ou *clam* des Américains, — un régal des dieux, dit-on chez eux, — la *bucarde*, indigène, avec sa robe qui paraît velue et violet foncé, beaucoup d'autres encore, sautent et par ce moyen changent de place. Qu'on les mette même à sec sur le rivage, et, à l'aide d'une série de culbutes savamment calculées, les peignes, par exemple, regagnent leur élément natal.

On a dit que les peignes savaient remonter à la surface de l'eau et y ouvrir leurs coquilles, de manière que la valve supérieure plate leur servît de voile, tandis que l'inférieure, légèrement creuse, faisait office de nacelle. Mais nous avouons humblement que nous n'avons rien vu de semblable, et que, pour nous, les peignes sont des animaux qui ne quittent le fond de l'eau que le moins possible.

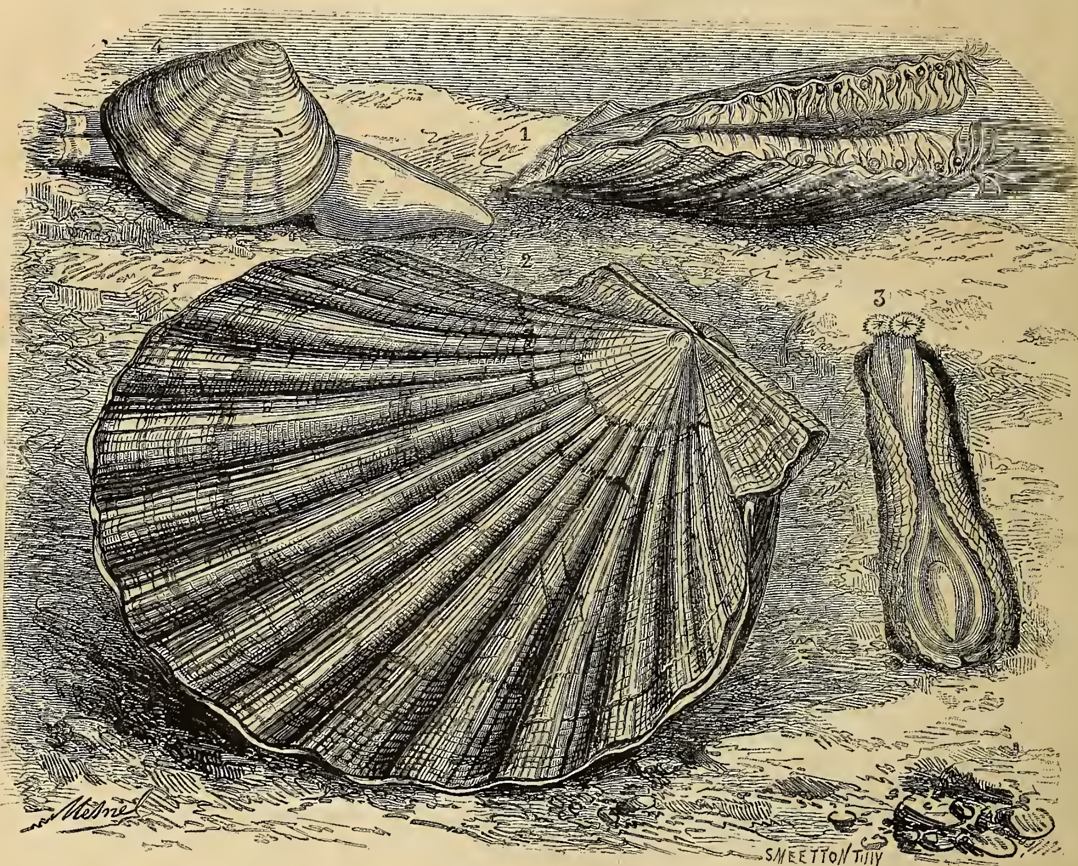
(¹) Voy. Ph. Giraud, *Notes chronologiques pour servir à l'histoire de Bormes*. 1859, in-8.

(²) Archives de la marine. Ordres du roi concernant Messine, fol. 13.

On mange rarement cru le mollusque de la coquille de Saint-Jacques, car il est un peu dur, mais plus souvent cuit, et alors la préparation en devient une véritable friandise que nous ne craignons pas de recommander à nos lecteurs. Et pourquoi ne parlerions-nous pas un instant cuisine et n'imiterions-nous pas ce qu'ont fait, chez les Anglais, Yarrell, J. Walton, Backer, etc., qui ne dédaignaient pas de mêler à une œuvre scientifique une bonne recette?

Détachez l'animal de sa coquille ; lavez-le à l'eau douce, pour le débarrasser du sable qu'il contient presque toujours; hachez-le en y mêlant des œufs durs, des moules, des champignons, un hachis de viande, ordinairement composé de chair à saucisse et de lard, échalottes, persil en abondance, sel, poivre. Remplissez de cette composition la coquille inférieure, couvrez de chapelure, puis de petits morceaux de beurre. Placez la coquille dans un plat de fer ; feu dessus et dessous, et versez une cuillerée de consommé dans chaque coquille en commençant la cuisson. Servez chaud dans la coquille même.

Les pholades (fig. 3) sont ces mollusques à coquille blanche, allongée et plissée, presque transparente tant elle est mince, qui se creusent une demeure dans les rochers du rivage de la mer et y demeurent enfermés. Ces animaux possèdent un long siphon charnu qu'ils sortent d'entre leurs valves et amènent à l'orifice de leur trou, pour respirer et se nourrir; leur bouche est toujours en bas, ainsi que leur pied, et leur siphon a deux tubes, par l'un



1. Peigne operculaire. — 2. Peigne Saint-Jacques. — 3. Pholade dactyle. — 4. Mactre ordinaire. — Dessin de Mesnel.

desquels l'eau arrive aux branchies et les animalcules infusoires qu'elle contient à la bouche, et dont l'autre sert à expulser les excréments et la ponte. La pholade n'a pas d'autre moyen de locomotion que de monter ou de descendre dans cette sorte de tuyau de cheminée.

Comment font ces êtres singuliers pour perforer des matières aussi dures que les roches calcaires dans lesquelles ils établissent le plus souvent leur demeure? A ce sujet, les hypothèses n'ont pas manqué; on a été jusqu'à supposer que ces pauvres mollusques avaient la faculté de répandre un acide capable d'amollir la pierre. Mais nombre d'autres animaux, d'espèces et de structures différentes, creusent également le roc : il faudrait donc admettre que tous distillent le même acide; or on ne l'a trouvé chez aucun, et on ignore absolument quel en serait l'organe et le mode de production!

La cavité des pholades a la forme d'une poire, c'est-à-dire que le mollusque est petit quand il commence son trou, et que, à mesure que sa taille augmente, il agrandit en même temps sa chambre : d'où il résulte que quand il est adulte il n'en peut aucunement sortir, et que, quand les pêcheurs veulent le récolter, il leur faut briser la roche au pic et au marteau. Or, comme ces pholades forment un mets très-délicat, les rochers de nos côtes, où elles sont connues sous le nom de *dails*, sont souvent attaqués et mis, pour ainsi dire, en coupe réglée.

Ces mollusques sont extrêmement phosphorescents : on connaît peu d'espèces jouissant de cette propriété au même degré; de sorte que quand on les mange crus, dans un endroit obscur, on semble mâcher du phosphore. On les trouve abondamment sur nos côtes et surtout sur celles de la Méditerranée, où ils sont énormes : aussi les Romains, fort amis des bonnes choses, n'avaient eu garde de les négliger. M. Desmarest a cru pouvoir établir que le prétendu temple de Jupiter Sérapis, à Pouzzoles, avait été un réservoir à poissons, où l'on avait probablement élevé ou conservé des pholades, et que ces mollusques avaient perforé les colonnes à un niveau bien supérieur à celui où la mer arrive actuellement.

QUESTION DE PRÉSÉANCE.



Causerie au bord de l'eau, à Venise, au dix-septième siècle. — Dessin de Sellier, d'après une estampe de Baur.

Faut-il écrire Baur, Bawer, Bauer, Baürn ou Born, le nom de l'artiste strasbourgeois auteur de cette gravure, lequel mourut à l'âge de trente ans, en 1640, laissant un œuvre composé de plus de cinq cents pièces? Il y a sur ce point, important seulement pour les curieux de l'exactitude rigoureuse, un complet désaccord entre les divers biographes; mais le désaccord cesse quant à l'opinion générale sur le mérite de ce graveur éminent. Ses ouvrages attestent que, doué d'une riche et vive imagination, il possédait aussi une touche spirituelle et légère. On doit ajouter aussi que les quelques portraits dus au burin de Jean-Guillaume Baur sont surtout remarquables par la puissance de l'expression. Bien qu'il ait de préférence consacré son talent à l'art du graveur, Baur a manié avec une incontestable habileté le pinceau du miniaturiste. « Il excellait, dit-on, dans les paysages peints sur vélin. »

Aucune particularité notable, sinon son ardeur constante au travail et son inépuisable fécondité, n'est à signaler dans sa courte carrière. Élève de son célèbre compatriote Frédéric Breutel, de qui la Bibliothèque nationale possède un admirable livre d'heures, Baur partit jeune de Strasbourg, et, sous la protection des ducs de Bracciano et Giustani, il travailla et séjourna successivement à Naples, à Rome et à Venise. Nommé peintre de la cour par l'empereur Ferdinand III, il alla se fixer à Vienne où il mourut.

1630 est la première date que l'on rencontre dans son œuvre de gravure. Ses pages les plus estimées forment une série d'illustrations pour les *Métamorphoses d'Ovide*.

C'est à Venise que nous transporte l'estampe reproduite ci-dessus. Une noble patricienne, la dogaresse peut-être, sa fille ou sa parente, et quelques gentilshommes, sont venus, après un jour de haute température, respirer la brise du soir sur la terrasse à laquelle aboutit l'arrière-cour du palais. Une grande dame, une visiteuse, escortée de ses pages, a quitté sa gondole et gravi les degrés du débarcadère dont la dernière marche affleure la surface du canal. Il nous plaît de croire que cette dame est amenée là par un motif meilleur que le désœuvrement et le besoin d'un parlage banal.

Les costumes nous disent positivement l'époque que l'artiste a choisie, et, par induction, quelle est la condition des personnages de cette scène. Si l'on veut bien nous permettre d'en fixer la date à l'année 1682, voici quel fut cette année-là le principal sujet d'entretien dans le grand monde vénitien : le rappel de l'ambassadeur Pesara, et, par suite, la rupture des relations diplomatiques entre la cour de Rome et la Sérénissime république. A quoi tient la paix des États? La chute préméditée du chapeau d'un cocher motiva cette rupture et faillit allumer la guerre.

Il faut se rappeler qu'alors la préfecture de Rome avait été donnée à Taddeo Barberini, le troisième des neveux du pape Urbain VIII; les deux autres étaient cardinaux. Jaloux des prérogatives que le cérémonial officiel attribuait à des dignitaires étrangers, Taddeo prétendait surtout à la préséance sur les ambassadeurs. Taddeo, ne pouvant légitimement la revendiquer, résolut de l'obtenir une fois au moins par ruse. Une cérémonie publique qui devait avoir lieu à Rome lui fournit l'occasion d'usurper les honneurs du pas. D'après l'ordre régulier de la marche en pareille circonstance, le carrosse du préfet de Rome suivait immédiatement celui de l'ambassadeur de Venise; or, il arriva que le cocher de ce dernier, gagné d'avance à prix d'argent par un émissaire de Taddeo, s'engagea à trouver un expédient qui permît à l'équipage du neveu de Sa Sainteté de devancer celui de l'ambassadeur. A peine le cortége qui se rendait au Vatican se fut-il mis en marche, que le perfide cocher de l'envoyé de Venise, ayant volontairement laissé choir son chapeau, arrêta tout à coup ses chevaux pour recevoir son couvre-chef des mains du page qui l'avait ramassé. Attentif à ce mouvement d'arrêt, secrètement convenu, le cocher de Taddeo fouetta son attelage, passa comme un trait devant le carrosse de l'ambassadeur, dont il conserva insolemment la place jusqu'à l'arrivée à destination du cortége. Indigné de l'outrage fait en sa personne à l'État

qu'il représentait, Pesaro se hâta de faire parvenir sa plainte au Sénat de Venise, qui lui ordonna de quitter Rome sans demander une audience de congé.

Maintenant que ceci est expliqué, il est permis de supposer que la rupture avec Rome fut, en 1632, l'inépuisable aliment de la conversation à Venise. Pour en revenir à l'estampe extraite de l'œuvre de Jean-Guillaume Baur, nous dirons, comme complément de notre supposition, que la nouvelle de l'offense subie par Pesaro, déjà répandue, vient d'être confirmée par la lettre que la dogaresse tient sur ses genoux, et dont elle vient de donner connaissance à une visiteuse que le retour de l'ambassadeur intéresse.

LA SOUPE DU JEUDI.

ANECDOTE.

On sait que la plupart des anciennes communautés religieuses distribuaient aux nécessiteux, une fois par semaine et à jour fixe, des secours en nature. Or, en 1645, temps de grande misère, parmi ceux que la distribution de la soupe du jeudi attirait en foule, même avant l'aube, à la porte du couvent des Jésuites de la Rochelle, on vit arriver un jour une fillette âgée d'une dizaine d'années. Sa physionomie douce et sérieuse, sa tenue décente, et l'extrême propreté d'un costume cependant plus que modeste, contrastaient avec l'allure grossière, les paroles malséantes et les haillons fangeux des mendiants de profession, clients habituels du couvent. Chacun d'eux avait à la main, soit un poêlon ébréché, soit une écuelle de fer battu, soit une sébile de bois. Quant à la fillette, elle portait, suspendu par l'anse à son bras, un pot de terre vernissée d'une blancheur irréprochable à l'intérieur, et dont la surface avait l'éclat d'un miroir. Dans son ignorance du droit des premiers occupants, elle avait cru pouvoir essayer de se glisser au plus près de la porte déjà tumultueusement obstruée; mais, repoussée avec brutalité et poursuivie par les vociférations de ceux qui l'y avaient précédée, elle les pria poliment de l'excuser et alla se placer au dernier rang. D'autres prétendants à la distribution hebdomadaire, arrivés plus tardivement, voulurent la repousser plus loin en arrière; alors l'enfant, révoltée de leur injuste prétention et aussi fermement résolue à maintenir son droit qu'elle avait été prompte à reconnaître celui des autres, répondit avec calme et sans baisser les yeux devant les regards menaçants :

— Je n'ai pris la place de personne, je reste à la mienne.

Ce mouvement énergique changea en un sentiment meilleur les dispositions malveillantes. Si quelques-uns murmurèrent encore, d'autres, en plus grand nombre, l'approuvèrent. Il y en eut même parmi ceux-ci qui s'effacèrent pour la faire passer inaperçue devant eux, à la faveur du mouvement qui se produisit dans la foule, quand un son de cloche et l'ouverture de la porte annoncèrent que la distribution allait commencer.

Arrivée à son tour devant le religieux chargé de donner à chacun des aspirants sa part de l'aumône, la fillette reçut la sienne, c'est-à-dire le contenu d'une *louche* de bois équivalant à une copieuse assiettée. Lorsqu'elle fut nantie de sa portion, au lieu de céder la place au mendiant qui la suivait immédiatement, elle tendit de nouveau son pot de terre vernissée au frère distributeur, et, d'une voix suppliante comme son regard, elle lui dit :

— Nous sommes trois!

Frappé de la parfaite distinction de cette enfant, vivement ému de la douceur d'une voix si bien en harmonie avec la candeur du visage, le religieux la contempla un moment avec intérêt, puis, derechef, il plongea la louche dans l'imposante chaudronnée de soupe.

— Où demeurez-vous, ma fille? lui demanda-t-il en emplissant jusqu'au bord le pot de terre qu'elle lui présentait.

L'enfant lui indiqua timidement une maison située dans le voisinage du couvent. Cela fait, elle adressa un gracieux salut au bienveillant religieux et s'empressa de reprendre le chemin de son logis, sans remarquer les regards jaloux que lui attirait de la part des mendiants le supplément de ration dont elle avait été favorisée.

La fillette n'avait pas menti; ils furent trois à se partager la soupe du jeudi : une veuve et ses enfants.

Autrefois, volontairement prisonnière à Niort, où son mari avait été longtemps détenu, la mère s'embarqua pour l'Amérique avec lui et avec la petite fille qu'elle avait mise au monde dans sa prison, dès que la liberté leur eut été rendue. Là-bas, elle donna le jour à un petit garçon. Quelques années après, étant demeurée veuve, elle revint en France avec ses deux orphelins. Au retour, ses ressources étaient si faibles que l'aumône d'une soupe par semaine lui devenait un appoint nécessaire pour l'aider à vivre.

Dans cet état de gêne continue, le jeudi suivant allait donc être impatiemment attendu, quand, le lendemain de la première visite faite au couvent par la fillette, le distributeur qu'elle avait profondément intéressé à sa misère par ces simples mots, « Nous sommes trois, » se présenta chez la veuve. Plus touché encore par ce qu'il apprit d'elle, il lui annonça que sa fille serait dispensée de se mêler aux autres mendiants pour avoir droit à la distribution du jeudi, attendu qu'à partir de ce jour les deux enfants et leur mère étaient comptés au nombre des pauvres gens que la communauté secourait journellement à domicile.

Quarante ans plus tard, — en 1685, — un vieux maître d'école de village, vêtu de la soutane ecclésiastique, se rencontrait dans le parc de Versailles avec une grande dame que deux laquais richement galonnés suivaient à distance respectueuse. Frappés en même temps du même souvenir, la grande dame et le maître d'école s'arrêtèrent et s'examinèrent curieusement, lui avec surprise, elle avec émotion. Après un moment d'hésitation, ils s'abordèrent. Mais, tandis que le vieillard cherchait encore dans sa mémoire, la dame, mieux assurée de la sienne, prit la parole :

— Vous avez habité la Rochelle?

— J'avais l'honneur d'appartenir au couvent des Jésuites.

— Où l'on faisait autrefois de si bonne soupe pour les pauvres, ajouta la dame.

— C'est moi qui la distribuais, répondit avec un visible contentement de lui-même le vieux maître d'école.

— J'en ai souvenance, mon père; je me souviens aussi, continua la dame en souriant, que, bien que vous fussiez charitable envers tous, vous aviez cependant vos préférées, et à celles-là vous faisiez meilleure part qu'aux autres.

— Cela ne m'est arrivé que pour une seule et qu'une seule fois, encore n'ai-je pas à me reprocher une injustice. Chacun de nos habitués ne réclamait que pour lui-même; je devais au moins double portion à la pauvre petite fille qui me dit timidement, en me tendant une seconde fois son pot de terre : « Nous sommes trois. »

Ce fut en rappelant ces paroles, encore présentes à sa mémoire, que le digne homme prouva à son interlocutrice qu'il l'avait reconnue.

Celle-ci, ayant remarqué que ce moment d'entretien dans le parc attirait l'attention des promeneurs, se remit à marcher dans la direction du château, après avoir dit au vieux maître d'école : — Veuillez m'accompagner.

Chemin faisant, elle l'interrogea sur sa position, qui était, à vrai dire, assez précaire, il n'hésita pas à lui en faire l'aveu, mais en interrompant son récit pour répondre à de nombreuses salutations qui ne s'adressaient pas précisément à lui. Presque à chaque pas qu'il faisait, en compagnie de la grande dame, dans la grande allée du parc, il voyait des gentilshommes se découvrir et s'incliner humblement, des dames fermer respectueusement leur éventail et faire leurs plus belles révérences. Dépaysé à Versailles, où il venait pour la première fois, il put croire que ces témoignages de courtoisie étaient obligatoires pour tous envers chacun dans l'habitation royale. Ce qui le mit en doute sur la réalité de sa supposition, c'est qu'il vit, à l'entrée et sous le vestibule du palais, les sentinelles présenter les armes.

— Si ce n'est à moi, se dit-il, c'est donc à celle que j'accompagne que de tels honneurs sont rendus ; mais qui est-elle alors ?

Trop discret pour l'interroger, il monta avec elle le grand escalier ; plus ils avançaient tous deux dans l'intérieur des appartements, plus s'accentuaient les marques de servilité. Ils allaient parvenir à l'extrémité d'une galerie, quand les deux battants de la porte du fond s'ouvrirent ; des officiers de la maison rouge parurent, la galerie s'emplit de courtisans, et une voix annonça : « Le roi ! » A ce nom, le vieillard, inquiet et troublé, fit quelques pas en arrière ; mais la grande dame le retint par la main, et dit au roi qui s'avançait vers elle :

— J'ai parlé de la soupe du jeudi à Votre Majesté ; qu'elle me permette de lui présenter mon père nourricier.

Cette dame porta plusieurs noms : on l'appela d'abord Mlle d'Aubigné, puis Madame et, huit ans après, la veuve Scarron, devenue enfin marquise de Maintenon ; celle qui tout enfant avait mendié sa subsistance à la porte d'un couvent hospitalier, venait de voir récemment bénir son union avec Louis le Grand.

Nous n'ajouterons rien qui n'ait été déjà deviné, en affirmant que le maître d'école ne retourna pas dans son village sans avoir reçu largement le prix de la soupe du jeudi.

L'ARCHÉOLOGIE ET L'INSTITUTEUR.

L'archéologie est une science qui est appelée à rendre d'éminents services à l'histoire ; elle a pour but, en effet, « de faire servir l'étude des monuments à l'explication des faits de l'antiquité. »

Naguère encore cette science était dans l'enfance ; mais depuis un certain temps elle grandit, elle fait de rapides progrès, et la phalange dévouée qui la cultive aujourd'hui, et qui va chaque jour en grossissant, donne lieu d'espérer dans le présent, mais surtout dans l'avenir, les résultats les plus brillants.

Les villes, avec leurs édifices célèbres, les monuments antiques, les ruines importantes répandues sur le sol de notre pays, tout ce qui a eu un certain renom est ou a déjà été l'objet de recherches actives, d'études consciencieuses. Néanmoins, il reste beaucoup à faire encore.

En effet, dans nos campagnes, il existe des vestiges nombreux du passé, souvent modestes, il est vrai, mais assez intéressants encore et capables d'appeler et de fixer l'attention.

A de très-rares intervalles, des amis dévoués de la science archéologique viennent bien faire des excursions parmi nous ; mais, faute de renseignements précis, d'indications suffisantes, leurs recherches si louables sont assez souvent frappées de stérilité. Et cependant ils ont peut-être, et sans trop s'en douter, passé ici à côté de ruines romaines ou du moyen âge ; là, près de quelque sculpture ou d'un autre produit de l'art ou de l'industrie antique ; ailleurs, une trouvaille de monnaies ou de médailles a échappé à leurs investigations, et c'était peut-être un trésor de science qui est allé se perdre (ce fait s'est reproduit assez souvent) entre les mains d'un spéculateur avide ou d'un industriel ignorant, qui a livré des bronzes importants au creuset pour en retirer du métal !

Il y a là, certainement, un vaste champ à exploiter au point de vue archéologique, une ample moisson à faire, une surveillance active et incessante à exercer, pour que les vestiges intéressants des siècles passés que le temps a respectés nous soient conservés.

Pour cela, il serait à désirer qu'il y eût dans chaque localité ou tout au moins dans chaque groupe de trois ou quatre communes, un homme chargé officieusement de remplir cette mission de surveillance, et, en quelque sorte, de déblayer le terrain pour faciliter les recherches ; un homme zélé qui accomplît cette tâche comme un pieux devoir, avec dévouement, dans l'intérêt de la science et dans un but national, en faisant profiter les collections publiques de ses découvertes.

Ce but, il est possible de l'atteindre ; cet homme, on peut le trouver, c'est l'instituteur.

Nul mieux que lui n'est apte à remplir cette utile mission. En effet, il vit au milieu des laborieux habitants des campagnes, qui font à chaque instant des découvertes, et qui lui donneront les renseignements nécessaires pour imprimer une bonne direction à ses recherches ; les enfants de son école même, s'il sait les intéresser à sa tâche, seront pour lui des auxiliaires précieux et empressés, qui le tiendront au courant des trouvailles qui pourront se faire au village.

Est-ce une charge nouvelle qu'il s'agit ici d'imposer à l'instituteur, déjà suffisamment occupé ? On ne saurait qualifier de ce nom une mission qui ne peut avoir rien de pénible à remplir, une mission qui serait, au contraire, de nature à lui procurer des distractions utiles et agréables, des promenades pleines de charme et d'agrément dans la belle saison, les jeudis, et pendant les vacances.

Pour peu d'ailleurs qu'il arrivât à prendre sa tâche à cœur et qu'il trouvât du plaisir à pousser ses études vers cette science si attrayante, n'y trouverait-il pas l'avantage de se mettre en relation avec les sociétés savantes des départements, qui l'accueilleraient certainement avec empressement et bienveillance, et ces relations honorables ne lui vaudraient-elles pas estime et considération, même dans sa propre localité ?

Ce serait, en outre, pour lui, une occasion de rédiger quelques rapports, de présenter quelques mémoires sur ses voyages, ses remarques, ses découvertes, et ce utiles exercices de style le maintiendraient à la hauteur qu'il doit occuper. Les instituteurs qui négligent leur propre instruction finissent par déchoir ; ils se trouvent toujours au-dessous des nouveaux venus dans la carrière : car ces derniers sortent de l'École normale de jour en jour plus capables.

En travaillant ainsi avec zèle et désintéressement, en occupant d'une manière si utile ses moments de loisir, il s'honorerait, honorerait son titre d'instituteur, et il lui serait certainement tenu compte par ses supérieurs de son travail et de son dévouement.

Mais sa mission même d'instituteur bien entendue, son devoir bien compris, doivent le conduire vers les recherches archéologiques.

En effet, l'enseignement de l'histoire dans les écoles primaires est déclaré obligatoire par la loi récemment votée.

Pour cette branche d'études, comme pour la géographie,

il est important de partir du village, de ses environs, du duché, du comté, ou de toute autre subdivision féodale, pour arriver ensuite à notre histoire nationale.

Il est essentiel de faire connaître, dans la mesure du possible, les franchises, les vicissitudes de la localité et de ses environs; de signaler les faits marquants qui se sont passés dans le pays, les hommes célèbres que la province a vus naître.

Rien n'intéresse plus vivement les élèves, les adultes surtout, que des leçons orales d'histoire ainsi présentées. Rien n'attire plus sûrement leur attention sur les événements, les personnes et les choses, que la vue d'une médaille, d'une monnaie antique ou d'un objet quelconque, quand surtout on peut indiquer l'usage et la provenance de cet objet, ou déchiffrer la date et la légende de la médaille, etc.

Mais quels sont les moyens d'arriver à ce résultat?

Ils sont simples et de deux sortes :

1° Donner à l'École normale quelques notions d'archéologie;

2° Répandre des ouvrages élémentaires de cette science dans les bibliothèques scolaires, et en fournir surtout aux instituteurs qui en feraient la demande.

Le petit cours d'archéologie de l'École normale pourrait être seulement considéré comme un complément nécessaire, indispensable de notre histoire nationale, et le professeur d'histoire en serait naturellement chargé. Ce ne serait donc, en quelque sorte, ni une charge, ni une nouvelle branche d'études à introduire dans les écoles normales.

Est-ce à dire que des instituteurs il faut faire des archéologues? Évidemment non. Les notions très-élémentaires données à l'École normale ne développeront le goût de cette science que chez un petit nombre d'élèves-maîtres; mais elles devront intéresser le plus grand nombre, sinon tous, aux choses de l'antiquité, et c'est là le but vers lequel il faut tendre. Les instituteurs ne peuvent pas être, ne peuvent pas devenir des savants; leur ambition doit se borner à être des hommes utiles, et, en présence de l'archéologie, des pionniers de la science chargés de reconnaître le terrain, des sentinelles avancées chargées de surveiller les campagnes, d'éclairer les recherches, et de couvrir de leur protection tous les débris antiques dignes d'intérêt répandus sur le sol de la patrie. (1)

ACERBI.

Il s'est fait, au commencement du siècle, un assez grand bruit autour du nom de ce voyageur italien, puis tout à coup on a cessé de parler de ses travaux. Pour être juste, cependant, il faut dire que son activité et son savoir ne méritaient pas un tel oubli. Avant la relation de son voyage on ne connaissait guère, en France, les Lapons et leurs tristes rivages que par les récits fantaisistes de notre poëte comique Regnard. C'est tout au plus si quelques géographes érudits consultaient sur ces populations du Nord le gros livre de Schœffer et le mince volume de la Martinière, dont les gravures valent mieux, à coup sûr, que le texte.

Joseph Acerbi est né le 3 mai 1773, à Castel-Goffredo, près de Mantoue. Il avait fait de bonnes études et s'était familiarisé de bonne heure avec les chefs-d'œuvre de la littérature italienne (2).

(1) Note lue à la réunion des Sociétés savantes à la Sorbonne, en 1867, par M. Olry, instituteur à Allain (Meurthe).

(2) On lui doit les premiers volumes d'une grande collection intitulée *Biblioteca italiana*.

Ce fut en l'année 1799 qu'il entreprit ses explorations dans le Nord; et pour les rendre aussi utiles à l'art qu'à la science, il s'était adjoint un militaire suédois d'une incontestable habileté dans les arts du dessin, le colonel Skjoldebrand.

Le mouvement intellectuel du Nord attirait alors peu l'attention dans le reste de l'Europe, et les services rendus par l'Académie royale de Stockholm étaient à peine connus en Angleterre et en France. Joseph Acerbi contribua à faire cesser cette indifférence en publiant son livre sur le pays à qui l'on doit le grand Linné. Il a réhabilité aussi, en quelque sorte, par ses récits intéressants, une race longtemps asservie, quoique admirablement douée, les Finnois, dont les ethnographes de nos jours recherchent avec tant de soin l'antique origine et constatent les évolutions à travers tant de siècles écoulés.

Il s'était embarqué en Angleterre. Après un séjour de quelques mois dans la capitale de la Suède, il partit, au mois de juin 1799, pour Tornea, cette Thulé où Regnard prétend que la terre lui manqua. Il n'avait pas dessein de s'arrêter à si petite distance. Il poursuivit son voyage, plein d'admiration pour toutes les grandes scènes de la nature. Voici ce qu'il écrit au moment où il vient de quitter Yervenkile, et où il entre dans un bois séculaire dont il essaye de peindre la majesté :

« Un silence vraiment formidable règne dans cette forêt, et ajoute encore à cette espèce de terreur qu'inspire sa profonde obscurité. Les branches de ces arbres, dont la prodigieuse élévation se conçoit à peine, confondent en se croisant les sombres et épais cimiers de ces colosses, et forment une voûte pour ainsi dire impénétrable à la clarté du jour. Il n'est rien peut-être de plus imposant dans la nature. Quelle solitude immense! quelles religieuses ténèbres! quelle antique majesté! Et quelle plume éloquente peindra jamais l'impression que porte dans l'âme le nombre incommensurable, la silencieuse fierté et le deuil éternel de ces géants enfantés par la terre? La température est infiniment plus douce dans l'intérieur de ces forêts que celle de l'extérieur, différence extrêmement sensible lorsque l'on y pénètre après avoir traversé des lacs ou des plaines découvertes. Le seul bruit que l'on entende dans cette forêt est produit par les arbres que la gelée fait éclater; ce bruit est fort, mais sourd et semblable à des coups de canon éloignés. »

De terribles incendies détruisent parfois des pans entiers de ces immenses forêts. Acerbi cherche les causes de ces catastrophes. Il trouve chimériques presque toutes celles qui ont été plus ou moins admises, et c'est plus tard, en avançant dans ces régions désertes, qu'il rencontre l'une de celles qu'on peut regarder comme les plus plausibles. Il a remarqué qu'un lichen prodigieusement épais tapisse en général le sol de ces grands bois; or, qu'un fumeur laisse tomber par mégarde une étincelle sur ce sol où la plante est desséchée, la flamme s'élève, l'incendie commence et détruit la forêt sur un espace de plusieurs lieues. Il faut ajouter que tout grand arbre brûlé appartient, par une étrange concession, au paysan qui s'en empare le premier : il y a là une tentation dangereuse.

Acerbi est exposé à plus d'un péril, surtout lorsque approche la saison où le soleil commence à fondre la glace. En beaucoup d'endroits, elle est déjà si fragile qu'il faut être Finlandais pour braver sa ténuité. Souvent l'humble paysan qui a risqué sa vie pour lui être utile s'étonne du présent qui lui est offert et sourit, sans dédain toutefois, de ce qu'on l'a cru nécessaire pour récompenser son dévouement.

C'était sur Wasa que se dirigeaient Joseph Acerbi et le colonel Skjoldebrand.

«De nouvelles alarmes nous attendaient, dit notre voyageur, et nous les éprouvâmes quand il nous fallut traverser une rivière sur une glace tellement diaphane, que nous apercevions non-seulement le courant et la profondeur de l'eau, mais encore les plus petits poissons.

» Dans le premier moment d'une surprise à laquelle nous étions si peu préparés, nous nous regardâmes comme inévitablement perdus, et nous nous figurâmes que nous allions être engloutis dans l'abîme. Le cheval, étonné lui-même, s'arrêta court et persistait à ne point avancer; mais l'impulsion qu'il avait acquise dans sa course le poussa en avant, et, malgré lui, il glissa sur ses quatre jambes l'espace de vingt-quatre à trente pieds. »

Cette manière de voyager avec un cheval qui patinait n'était pas très-rassurante. Il fallut bien s'en accommoder, et ce fut encore grâce à leur bonne humeur et à leur dextérité que nos touristes se tirèrent de ce pas difficile.

A travers ces incidents, on arriva enfin à Wasa, la première ville qu'on trouve en entrant en Bothnie; cité bâtie en bois, et pleine, à cette époque, des souvenirs qu'y avait laissés le grand Linné.

Ce n'était cependant qu'à Uleaborg, par 65 degrés de latitude nord, que le vrai voyage aux régions désertes devait commencer. Là encore, la bonté native des Finlandais ne fit jamais défaut aux deux voyageurs et se témoigna partout avec vivacité.



Joseph Acerbi. — Dessin d'Édouard Garnier, d'après un portrait conservé à la Manufacture de Sèvres.

Sur les bords de l'Ulea, on naît fréquemment poëte et musicien; mais, à cette époque, en fait de musique, on n'y entendait résonner que le *harpu*, sorte d'instrument à cordes métalliques, qui a une certaine analogie avec notre harpe, mais qui ne produit que cinq notes. Jamais, au début de notre siècle, les habitants de ce coin reculé du monde n'avaient entendu d'autre harmonie que celle de leur instrument primitif. Il n'y a rien de plus intéressant peut-être, dans le long récit de notre voyageur, que la peinture de cet élan passionné qui allait jusqu'au frémissement, jusqu'aux larmes même, et dont Acerbi nous raconte les gradations diverses, quand il nous peint la population, si intelligente d'ailleurs, d'Uleaborg, écoutant pour la première fois un quatuor de maître. — Ces bons Finlandais exigèrent que leurs hôtes fissent jouir la ville entière de cette merveille, et nos touristes furent entraînés à la maison municipale où eurent lieu désormais leurs concerts.

Acerbi est peut-être le premier qui ait fait connaître à la France les touchantes cantilènes des Finlandais, en les altérant quelque peu néanmoins; le début du siècle ne

comprenait pas encore la vraie naïveté des poésies primitives. Nous pouvons les apprécier aujourd'hui, grâce à M. Ujfalvy, qui en a donné les textes et les traductions fidèles. ([1])

Acerbi et le colonel Skjoldebrand s'étaient concilié l'affection et l'estime des habitants d'Uleaborg. Lorsqu'ils annoncèrent leur résolution de se diriger vers le cap Nord, quelques savants du pays, botanistes, géologues ou entomologistes, voulurent d'abord les accompagner; mais ce zèle ne se soutint pas jusqu'au bout. Il en fallait, à coup sûr, dans la compagnie des vrais Lapons que nos voyageurs durent prendre pour guides et compagnons. Les premiers individus de la race boréale qu'Acerbi rencontra, après avoir été délaissé par ses amis d'Uleaborg, lui inspirèrent d'abord du dégoût; leur apathie, leur paresse et leur amour de l'eau-de-vie, lui firent craindre que le voyage ne fût impossible; mais il lui fut démontré par une preuve nouvelle qu'il ne faut pas juger les gens sur l'apparence. A mesure qu'il avançait vers le cap Nord, la race innocente dispersée çà et là dans ces régions à peu près désertes lui apparut sous des traits beaucoup moins repoussants. Il vit, dans ces contrées si peu favorisées de la nature, de bonnes gens qui l'accueillaient comme en Finlande, sans souci de son argent, et qui s'offensaient presque, alors qu'ils prodiguaient aux deux voyageurs leurs richesses (des peaux, du saumon séché, des fromages savoureux, des langues de renne), qu'on prétendît les dédommager d'une offre de confraternité. Il est vrai qu'on rencontrait, dans ces pays abandonnés, des Lapons qui ne possédaient pas moins de deux à trois mille rennes, qui les rendaient vraiment opulents.

On ignorait qu'il y eût des paysages admirables à cette extrémité du monde. Acerbi fut émerveillé de la grandeur des lignes et de l'auguste beauté de la nature; mais il ne put s'empêcher de sourire à l'aspect d'une petite église de sept mètres de long, et dont la porte n'avait que trois pieds de haut, qu'on lui recommanda comme le plus bel édifice du lieu. La prière de ces bonnes gens n'en montait pas moins vers Dieu.

Acerbi était plus au courant de leur origine et de leurs anciennes croyances qu'eux-mêmes; il possédait l'ouvrage du vieux missionnaire Leems, qui, ayant passé dix ans parmi les Lapons primitifs, n'ignorait rien de ce qui constituait jadis leurs mœurs, leurs habitudes et surtout leurs croyances ([2]). Skjoldebrand, artiste plein de sentiment, s'intéressait surtout à la nature, comme il l'a bien prouvé par son Atlas et par son étude charmante sur le rossignol des pôles.

Arrivés à Alten le 15 juillet 1799, nos voyageurs voulaient gagner le cap Nord par terre; les bonnes gens dont ils avaient reçu un si affectueux accueil leur firent observer qu'ils en avaient pour quinze jours de marche au moins en parcourant des chemins affreux, précisément parce qu'on était en été et que les traîneaux ne pouvaient pas leur servir : ils eurent le bon esprit d'écouter le conseil, et ce fut en canot qu'ils gagnèrent le rocher gigantesque où finit notre continent ([1]).

Notre voyageur et son compagnon étaient arrivés enfin où tendait leur désir; mais peut-être y a-t-il un peu trop de pompe étudiée dans la façon dont Acerbi fait ses adieux au pays qu'il a visité et à ses lecteurs :

« Le cap Nord, dit-il, est un roc dont le front et les énormes flancs se projettent au loin dans la mer. Gigantesque adversaire des vagues et des ouragans, il semble, sur sa base profonde, commander à leur agitation; mais, infatigables assaillants, les flots soulevés ne lui laissent de trêve que celle que de loin en loin le ciel impose à leur propre fureur. Chaque année son antique caducité se prononce davantage; les progrès en sont frappants, et ce grand arc-boutant du globe s'use, se ruine, se détruit, sans nul témoin de sa longue et continuelle décadence. Là tout est solitaire, tout est lugubre, tout est stérile; nulle forêt sur la cime de ces monts; nulle verdure sur les grisâtres aspérités de ces rocs; nul oiseau terrestre dont le vol brise la monotonie des airs; nulle voix que le mugissement des mers, le sifflement des tempêtes; un ciel sans horizon, un soleil sans repos, des nuits sans réveil; l'infécondité, le silence, la désolation : voilà les traits de ce tableau sublime, voilà le cap Nord. »

Il fallut bien, quoique l'on fût en été, se dérober à cette scène grandiose. Acerbi laissa son compagnon à Stokholm et retourna à Londres, où ce qu'il raconta fut critiqué avec rigueur par un certain M. Thomson.

Il vint ensuite en France, où il fit traduire sa relation sous ses yeux, d'abord par le savant Petit-Radel, dont la plume était loin d'être poétique, ensuite par Joseph Lavallée, l'auteur déjà célèbre de *Manlius Torquatus*. Ces précautions littéraires n'empêchèrent point qu'il n'eût à subir l'acerbe critique de Saint-Morys et de Malte-Brun. Quelques erreurs fort discutables ne purent toutefois empêcher que ce livre ne fût lu avec une sorte d'avidité; il exposait des scènes qui ne semblaient pas sans rapport avec les peintures d'Atala, bien que sous une latitude fort différente, et il réussit surtout, il faut le dire, grâce à deux chants finlandais d'une charmante simplicité.

Plus tard, Joseph Acerbi fut nommé par son gouvernement consul général en Égypte; dès lors il ne se livra plus qu'à des études d'histoire naturelle et d'archéologie, et ses envois contribuèrent à enrichir plusieurs musées italiens. Il est mort dans sa ville natale, en 1846.

([1]) Voy. les *Mélanges altaïques*, par Ch.-E. de Ujfalvy de Mezo-Kovesd (Paris, 1874, in-8), p. 161. Le grand poëme finnois intitulé *la Kalevala*, traduit par M. Léouzon-Leduc, avait déjà prouvé que ce peuple, dont les migrations vont jusqu'aux régions polaires, avait une grande épopée nationale. Le docte M. Ujfalvy a démontré l'étroite parenté qui existe entre les Finnois et les Magyars.

([2]) Knud Leems, dont le nom latinisé est *Lemmius*, naquit en Norvége en 1697, et mourut à Drontheim en 1774. Il avait accepté les rudes fonctions de missionnaire chez les Lapons, et il s'était si bien familiarisé avec leur langue, qu'il en a publié la Grammaire en 1771, et le Dictionnaire avec le danois et le latin en 1768, 2 vol. in-4°. Son autre ouvrage, dont Acerbi invoque souvent le témoignage, et qui fait bien connaître les croyances intimes de ces peuples, fut d'abord écrit en danois, puis traduit en latin et enrichi de notes savantes par Gunner, évêque de Drontheim; il contient au delà de cent gravures. Joseph Scheffer avait donné précédemment, à Francfort, sa *Lapponia*, 1 vol. in-4°; elle fut traduite par Lubin en français, mais notre spirituel Regnard ne jeta point un coup d'œil sur ce livre, peut-être beaucoup trop aride pour lui.

([1]) Voy., sur le cap Nord, t. VII, 1839, p. 200.

A QUEL SIÈCLE APPARTIENT
L'ANNÉE 1800?

Un de nos lecteurs nous demande, à l'occasion d'un des derniers articles de notre précédent volume ([2]), si l'année 1800 est la dernière année du dernier siècle (le dix-huitième), ou si elle est la première du siècle actuel (le dix-neuvième).

Cette question a été résolue par notre célèbre astronome Arago, dans une de ses *notices* de l'*Annuaire du Bureau des longitudes*. Voici la réponse textuelle du savant secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, imprimée dans l'*Annuaire* de 1851.

« La question, bien examinée, revient à celle-ci : l'année qui figure dans une date est-elle *l'année courante* ou

([2]) Tome XLIII, p. 306; il s'agissait d'un livre, *le Cuisignier françois*, imprimé en 1699.

l'année passée? Quand on écrit le 28 mars 1800, faut-il entendre qu'on est arrivée au 28 mars de l'année 1800, *non encore révolue*, ou bien que, depuis l'origine de notre ère, il s'est déjà écoulé 1800 années entières, augmentées du mois de janvier, du mois de février et de 28 jours du mois de mars de l'année 1801?

» Pour résoudre la question, il faut examiner comment on a compté à l'origine de notre ère, c'est-à-dire dans l'année supposée de la naissance de Jésus-Christ. Or, il est constant que cette année a été comptée 1, *dès son commencement*, de manière qu'en écrivant le 28 mars 1, on entendait le 28 mars de l'année 1 *qui venait de commencer*, et non pas une année révolue, plus le mois de janvier, le mois de février et 28 jours du mois de mars de l'année 2. Il résulte de là, avec une entière évidence, que toute la journée entière du 31 décembre 1800 appartenait au dix-huitième siècle; que le dix-neuvième a seulement commencé le 1er janvier 1801. Cette date doit, en effet, se traduire ainsi : le premier jour de l'année 1801 commençant, et non 1801 années plus un jour de l'année 1802. »

Nous n'avons besoin de rien ajouter à la lucide démonstration d'Arago. Chacun, après l'avoir lue, comprendra que le siècle n'étant complet qu'à la fin du dernier jour de l'année qui complète *cent*, c'est cette année séculaire qui, pendant 99 ans, donne d'avance son nom au siècle : 1800 est la dernière année du dix-huitième siècle; c'est 1801 qui commence le dix-neuvième siècle.

Mais, s'il n'y a aucune difficulté pour le calcul des années postérieures au jour où commence une ère quelconque, il n'en est pas de même pour les années antérieures à ce même jour. Ici encore, nous laissons parler Arago (*Annuaire* de 1851):

« Les chronologistes et les astronomes ne numérotent pas de la même manière *les années antérieures à celle de la naissance de Jésus-Christ*. Les premiers appellent *un an avant Jésus-Christ*, l'année qui précéda immédiatement la première de notre ère; les astronomes la qualifient d'*année zéro*.

» L'année 2 avant Jésus-Christ des chronologistes n'est donc que l'année 1 des astronomes, et ainsi de suite, avec une différence toujours égale à l'unité.

» Qui a tort, qui a raison, dans cette manière de compter? Il ne sera pas difficile, je crois, de prouver que la dénomination des astronomes est seule conforme aux règles du bon sens, de la logique et de l'arithmétique.

» Je pourrais, si cela était nécessaire, montrer qu'une quantité susceptible de valeurs positives et de valeurs négatives n'entre régulièrement dans le calcul qu'à la condition de devenir *zéro* en passant d'un de ses états à l'autre; mais un exemple suffira pour faire ressortir les avantages de la méthode astronomique.

» Combien y a-t-il du 20 mars qui a suivi au 20 mars qui a précédé le moment de la naissance de Jésus-Christ? Un *an*, ni plus, ni moins.

» Suivant les chronologistes, les dates seraient 20 mars 1 après Jésus-Christ, et 20 mars 1 avant Jésus-Christ. En additionnant les chiffres indicateurs de l'année avant et de l'année après, on trouverait *deux ans* pour l'intervalle des deux époques, tandis qu'il n'est réellement que d'*un an*.

» Les mêmes dates, suivant les astronomes, eussent été : 20 mars 1 après Jésus-Christ, 20 mars 0 avant Jésus-Christ. Cette fois la somme des deux dates aurait donné un an, conformément à la vérité.

» La date de la mort de Jésus-Christ est mars 33 de notre ère; la date de la mort de César, suivant la manière de compter des chronologistes, est *mars 44 avant* notre ère. 44 et 33 font 77 ans. Tel semblerait donc l'intervalle compris entre les deux événements. Cet intervalle, cependant, n'est que de 76, comme on peut s'en convaincre en rapportant tout à l'ère de la fondation de Rome.

» Les astronomes ne s'y seraient pas trompés; car, d'après eux, l'année de la mort de César est mars 43 avant Jésus-Christ. Or, 43 et 33 font 76. »

BIBLIOTHÈQUES DE PARIS.

D'après le dernier recensement, voici ce que contiennent les principales bibliothèques de Paris :

Bibliothèque nationale, 1 700 000 volumes imprimés, 80 000 manuscrits, 1 000 000 d'estampes, cartes et gravures, 120 000 médailles.

Bibliothèque de l'Arsenal, 200 000 volumes, 8 000 manuscrits.

Bibliothèque de la Sorbonne, 80 000 volumes.

Bibliothèque de l'École de médecine, 35 000 volumes.

Bibliothèque Mazarine, 200 000 volumes, 4 000 manuscrits, 80 modèles exécutés en relief et représentant des monuments pélasgiques de l'Italie, de la Grèce et de l'Asie Mineure.

Bibliothèque Sainte-Geneviève, 160 000 volumes imprimés, 350 000 manuscrits.

Total : — 2 375 000 volumes, 442 000 manuscrits et 1 120 000 estampes, médailles, etc.

HAUTEUR, LONGUEUR ET VITESSE
DES VAGUES DE LA MER

Les vagues de la mer les plus hautes, pendant les tempêtes les plus violentes, ne dépassent pas 8 mètres. Tout observateur qui conservera assez de sang-froid par un gros temps pourra s'en convaincre. Quand le navire sera dans le creux d'une vague, il suffira de s'élever le long du mât jusqu'à ce que le rayon visuel qui rasera le sommet de la vague la plus voisine soit aussi tangent à l'horizon. En opérant ainsi, on a constaté que les plus hautes vagues ne dépassaient pas l'élévation d'un second étage d'une maison de Paris.

On détermine approximativement la longueur des vagues en comparant la longueur d'un navire à la distance qui sépare deux vagues consécutives. Cette dimension est très-variable. Dans la Manche, les lames sont courtes; dans l'Océan, elles atteignent 150 et même 200 mètres. On en a mesuré par de gros temps, dans le golfe de Gascogne, de plus de 400 mètres de longueur. Ces vagues avaient une vitesse de 20 mètres à la seconde; elles se propageaient par conséquent en faisant leurs dix-huit lieues à l'heure. Dans la Méditerranée, la vitesse est généralement moindre. L'onde parcourt 9 mètres par seconde. La vague met donc vingt-quatre heures pour se rendre des côtes de France aux côtes d'Algérie.

La vitesse de la lame dépend de la profondeur de l'eau; elle est d'autant plus grande que la profondeur de la mer est plus considérable. Il ne faut donc pas s'étonner de voir les ondes arriver sur les côtes avec une certaine lenteur relative; le ralentissement est surtout très-sensible dans les golfes allongés, dans les baies, dans les archipels.

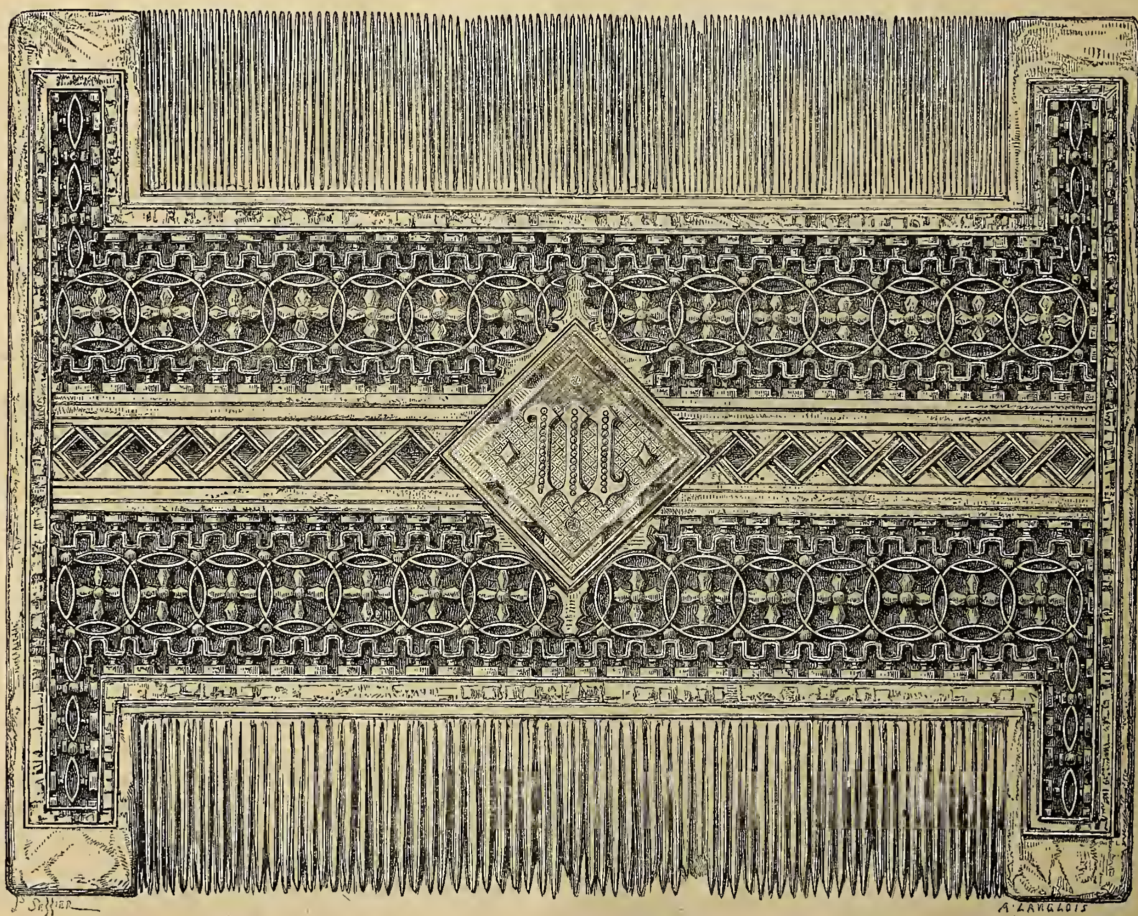
Lagrange avait prévu ce résultat dans sa belle analyse mathématique du mouvement des fluides. Des fonds de 50 à 60 mètres suffisent pour modifier la marche de la lame.

On peut conclure de là que près des côtes, et en certains cas au large, la disposition topographique du fond de la mer doit avoir une influence marquée sur la direction de la vague. Il est clair que toutes les parties d'une même onde n'iront pas avec la même vitesse; celles qui passeront sur un exhaussement se ralentiront, et la lame sera déviée de sa direction primitive. Ce phénomène rend très-bien compte de la forme que les vagues prennent en parvenant à la côte. [1]

PEIGNE DE MARIE DE BOURGOGNE,

FILLE DE CHARLES LE TÉMÉRAIRE.

On conserve encore dans les collections un certain nombre de peignes du moyen âge et de la renaissance en ivoire, en os, en bois durs, que la richesse et la beauté de leur travail ont préservés de la destruction. Une autre cause encore a empêché de périr quelques-uns des plus beaux et des plus anciens : c'est la vénération qu'y attachait le souvenir de saints personnages, qui les a fait considérer comme de véritables reliques; tel est celui de saint Loup, évêque de Troyes au cinquième siècle, qui appartient à la cathédrale d'Auxerre; si l'on se reporte à la gravure qui en a été publiée dans ce recueil [1], on remarquera sa forme oblongue. « Ces peignes oblongs, dit M. Viollet le Duc (*Dictionnaire du mobilier*, t. IV, Vêtements), étaient destinés à la tonsure et permettaient de passer, sous les ciseaux, des mèches de cheveux assez étroites pour faciliter une coupe régulière. Les peignes destinés aux usages profanes sont larges, au contraire, mais se composent toujours de deux séries de dents, les unes largement espacées pour démêler, les autres plus fines pour lisser la chevelure. Ces peignes d'ivoire sculpté sont souvent décorés de peintures et de dorures. Les sujets qu'on y voit figurés sont très-fréquemment religieux.



Collection de M. A. Jubinal. — Peigne de Marie de Bourgogne, fille de Charles le Téméraire. — Dessin de Sellier.

Ils représentent des scènes de la Passion, de l'histoire de la Vierge, l'Annonciation, l'Adoration des anges; tandis que les sujets sculptés sur les boîtes à miroirs sont habituellement profanes. Cela seul indiquerait que l'action de se peigner, de soigner la chevelure, n'était pas considérée comme un acte de coquetterie, mais plutôt comme un devoir de bienséance. »

D'autres n'offrent pas de sujets, mais sont remarquables par le goût de leurs ornements, la finesse de leurs découpures. Celui que l'on a sous les yeux, de la fin du quinzième siècle ou du commencement du seizième, passe pour avoir appartenu à Marie de Bourgogne, fille de Charles le Téméraire. Il est en buis, ses ornements sont ajoutés. Au centre est une plaque d'argent sur laquelle est gravé le chiffre *M*, en caractère gothique.

Ce peigne fait partie de la belle collection de M. A. Jubinal; il a été exposé dans le Musée historique du costume, organisé, en 1874, au palais des Champs-Élysées, par l'Union centrale des beaux-arts appliqués à l'industrie, avec un riche assortiment d'objets du même genre et environ de la même époque, dont plusieurs appartiennent à la même collection.

[1] De Parville.

[1] Tome XI, 1843, p. 296.

UNE FONTAINE.



La Fontaine, tableau de Jules Breton. — Dessin de Pauquet. — (Tableau appartenant à MM. Goupil et Cie.)

La première épreuve de cette gravure, tirée à part, a servi à l'un des jeux de famille que nous avons indiqués dans un de nos précédents volumes [1]. Voici la scène. Le

[1] Tome XXXVII, 1869, p. 6, *Ce que vous aimez.*

père avait la gravure à la main, mais ne la laissait point voir : — Elle représente, dit-il, une fontaine et des personnages; devinez le sujet. — Les imaginations aussitôt se mirent à l'œuvre. On chercha dans l'histoire, dans la littérature. Chacun proposa un souvenir :

— C'est peut-être Agar trouvant une source au désert et désaltérant son fils Ismaël?

— Ou bien Rachel et Jacob qui lui découvre le puits?

— Rébecca puisant de l'eau pour Eliézer?

— La fille du roi Psamménit, habillée en esclave, allant chercher de l'eau pour les soldats de Cambyse?

— Andromaque, captive, puisant de l'eau à une fontaine, comme Hector le lui a prédit dans l'*Iliade*?

— Serait-ce plutôt une idylle? Némorin près d'Estelle qui abreuve ses moutons?

Ainsi de suite. Les propositions se succédaient; à toutes le père n'avait qu'une réponse : Non.

— Pourquoi tant se tourmenter l'esprit? dit enfin une personne de la famille que l'on trouve ordinairement naïve. Il ne s'agit peut-être simplement que de servantes ou villageoises causant près d'une fontaine.

— Marie a deviné, répondit le père. Ce ne sont que de jeunes paysannes, vêtues comme on l'est quand on travaille aux champs. Elles sont belles naturellement, et elles intéressent parce que l'artiste les a bien choisies et les a représentées telles qu'il les a vues. Au dernier siècle, on n'eût guère osé peindre les jeunes filles de la campagne sans leur donner la grâce, le teint, l'afféterie des marquises. Parmi ces tableaux, il y en avait de charmants, mais c'étaient des fantaisies. Assurément, Boucher et ses disciples ne faisaient point poser devant eux de vraies campagnardes; on pourrait presque dire qu'ils en auraient eu horreur. Qu'une fille de paysan, brunie par le soleil, vigoureuse, mal attifée, pût figurer telle quelle sur la toile d'un peintre de goût et orner un boudoir ou un salon à la mode, voilà qui ne leur serait jamais entré dans l'esprit. Depuis, heureusement, on s'est défait de ces préjugés : on ne doute plus qu'on puisse rencontrer la beauté partout, et l'artiste qui en a le vrai sentiment n'a pas besoin de la travestir pour la faire admirer même dans les conditions les plus humbles.

DAVID GARRICK.

ANECDOTES SUR SA VIE.

Le célèbre acteur anglais était d'origine française. Son grand-père, qui appartenait à la religion réformée, se réfugia en Angleterre par suite de la révocation de l'édit de Nantes. Garrick vint au monde en 1716, dans une auberge d'Hereford; son père, officier de recrutement, résidait habituellement à Lichtfield. L'enfant y fut mis à l'école. D'un tour d'esprit vif et gai, il s'appliquait moins aux études classiques qu'aux lectures de son choix, qu'il traduisait ensuite à ses compagnons, en mimant avec verve les personnages de ses histoires. Sa vocation dramatique était déjà si marquée qu'à onze ans il joua le rôle principal dans la comédie de *l'Officier recruteur,* et fut fort applaudi. Ses parents, qui voyaient à regret son penchant pour le théâtre, l'envoyèrent à Lisbonne, près d'un oncle, riche marchand de vins; mais il n'y demeura que dix mois. De retour à Lichtfield, il eut le bonheur de connaître Johnson, plus âgé que lui de quelques années, déjà érudit, mais ignoré, et faisant pour vivre l'éducation de quelques jeunes gens de la ville. Le docte professeur, qui plus tard devait devenir l'oracle de l'Angleterre, prit à gré le petit David, et le fit travailler sérieusement. Tous deux, se sentant appelés à quelque chose de mieux qu'à végéter obscurément en province, résolurent d'aller ensemble à Londres tenter la fortune, Garrick comme avocat, mille livres sterling (25 000 francs) que lui avait léguées son oncle lui donnant les moyens de faire ses études de droit; Johnson comme auteur dramatique : il avait en portefeuille une tragédie sur laquelle il fondait les plus grandes espérances.

Garrick, prompt aux reparties, causeur amusant et recherché, se dégoûta vite de l'aride noviciat du barreau. Il essaya du commerce, de la littérature; il écrivit dans les journaux quelques articles de censure dramatique, combattant son désir d'être acteur par déférence pour sa mère qu'il aimait beaucoup. Quand il l'eut perdue, le naturel l'emporta. Il débuta à Ipswich, sous le pseudonyme de Lyddal, dans une tragédie médiocre. Le succès fut immense. Il ne réussit pas moins dans les personnages comiques, et joua les Arlequin. Ayant ainsi pris la mesure de ses moyens, il revint à Londres et se présenta chez les directeurs de Drury-Lane et de Covent-Garden, qui, effrayés de sa petite taille, de son extérieur peu imposant, et surtout d'une déclamation originale en rupture ouverte avec la *tradition*, ne surent pas voir le filon d'or qui s'offrait à eux. Mieux inspiré, le régisseur d'un petit théâtre subalterne, fréquenté par la bourgeoisie, devina ce qu'il y avait de ressources et d'imprévu dans la physionomie mobile du jeune comédien, et le reçut à bras ouverts. Garrick, admirateur passionné de Shakspeare, avait profondément étudié les principaux personnages du poëte. Il choisit pour son début *Richard III*, et le rendit avec une vérité tellement saisissante qu'à son entrée en scène et dès ses premiers mots tout l'auditoire fut sous le charme. C'était une révélation, l'événement du jour [1]. Les représentations se succédèrent devant la cour et la ville. Garrick touchait la moitié des recettes. Pope, vieux et retiré à Twickenham, vint tout exprès à Londres pour voir la merveille, et déclara l'acteur sans égal. Mus par une basse jalousie, les directeurs des grands théâtres sollicitèrent et *obtinrent* de l'autorité supérieure la suppression du théâtre de Goodmansfield. Afin d'échapper à la ruine, le régisseur traita avec eux, et Garrick signa un engagement pour Drury-Lane. Mais, appelé à Dublin en 1742, il y donna quelques représentations qui excitèrent un tel enthousiasme dans le public impressionnable de la capitale de l'Irlande que, malgré la chaleur de l'été, on s'étouffait aux portes et dans la salle. Il en résulta une épidémie nommée par les médecins *la fièvre de Garrick.*

Lorsqu'il reparut à Londres, sa réputation était faite et grandit chaque jour. Pendant ces étourdissants succès, son compatriote Johnson traçait péniblement sa voie; sa pièce, *Irène*, avait été refusée, et il vivait à neuf et dix sous par jour, dans d'obscurs logements, aux gages d'avides libraires qui exploitaient son savoir. Il garda toujours sur le cœur un peu d'amertune de ce contraste entre la fortune de son disciple et la sienne. Il trouvait le chemin trop rapide et la récompense trop grande pour un art, selon lui, fort inférieur à celui d'écrire et aux efforts nécessaires pour y prendre rang. Même à l'apogée de sa gloire d'écrivain, de critique, de moraliste et d'érudit, il affectait de traiter Garrick en inférieur, et se plaisait à rabattre par quelques mots caustiques son amour-propre qui était excessif. Il lui demanda un jour, peu après la publication de son Dictionnaire, ce qu'on en disait. Garrick répondit qu'on lui reprochait d'avoir cité des auteurs qui, dans un aussi important ouvrage, ne faisaient pas autorité, tels que Richardson, par exemple. — Ah! répliqua Johnson, j'ai fait bien pis; je t'ai cité, Davy!... Il se souvenait trop d'avoir eu pour écolier le célèbre comédien. On a pris plus de peine, disait-il, pour gâter ce garçon-là, que s'il était né héritier présomptif de l'empire des Indes! Com-

[1] Voy., t. XXV, 1857, p. 273, Garrick dans le rôle de Richard III.

ment, flatté sur tous les tons, ne deviendrait-il pas vain? Tant de souffles ont attisé le feu que je m'étonne que l'homme ne soit pas réduit en cendres.

Cependant Garrick ne s'était pas contenté de son succès d'acteur, il avait écrit deux petites comédies, *le Valet menteur* et *le Léthé*, dans lesquelles il jouait trois rôles différents. Il composait aussi avec une extrême facilité des prologues en vers toujours applaudis. Après avoir passé de Drury-Lane à Covent-Garden, il devint assez riche pour acheter, en 1747, une part de moitié dans la direction du premier de ces théâtres. Il employa sur-le-champ son influence à monter la tragédie de Johnson. Il insistait près de l'auteur pour certaines coupures indispensables; l'irritable docteur ne voulait rien sacrifier de son œuvre, et répondait avec humeur à un médiateur bienveillant : « Il veut faire de mon Mahomet un fou pour avoir un prétexte à lever les bras en l'air et à faire des gestes frénétiques. » Accusation d'autant plus injuste que Garrick ne s'était pas réservé le rôle de Mahomet, et l'avait donné à Barry, secondé par ses meilleures actrices, MMes Gibber et Pritchard. Les décors et les costumes étaient remarquables. Rien n'avait été ménagé pour assurer la réussite. Le zèle de Garrick soutint la pièce pendant neuf représentations, et il fit acheter le manuscrit cent louis par un éditeur de ses amis. *Irène* était une œuvre trop froide pour la scène. Ce mécompte ne contribua pas à réconcilier Johnson avec le théâtre, les comédiens et les comédies modernes. Un jour qu'il visitait la magnifique bibliothèque du célèbre acteur, pleine de livres richement reliés, il prenait les volumes, les ouvrait de sa façon rude et négligente, écartelant les dos à les briser, les rejetant à terre un à un avec mépris : « Eh! s'écria Garrick, que faites-vous? vous perdez mes livres! — Non, Monsieur, je traite comme elles le méritent un tas de pièces absurdes en habits de parade; je ne vois pas là un seul *livre.* »

On prétend qu'une autre fois, Garrick ayant dit que lorsqu'il prendrait sa retraite, il se proposait d'employer ses loisirs à lire Shakspeare, Johnson, qui ne perdait pas une occasion de le vexer, lui aurait répondu : « Il sera grand temps; car je doute que vous ayez lu à fond une seule de ses pièces d'un bout à l'autre. » Garrick pardonnait ces boutades à son ancien maître, dont il admirait le talent et vénérait la moralité, quoiqu'il cédât souvent au plaisir de le contrefaire; il imitait ses tics, et jusqu'au ton qu'il prenait pour le critiquer : « Hum! Davy a une certaine verve comique, mais c'est un garçon futile, hum! » On eût cru voir le docteur lui-même, tant il mimait juste sa physionomie et sa voix. L'acteur poussait si loin cette faculté, qu'entendant Hogarth, après la mort de Fielding, exprimer le regret de n'avoir pu faire son portrait : « Je crois, dit Garrick, que je puis recomposer sa figure; ce qu'il fit. — Pour l'amour du ciel, David, s'écria Hogarth, ne bougez pas pendant quelques minutes. » Et il traça l'esquisse qui fut ensuite complétée d'après leurs mutuels souvenirs. Ce dessin a été le type original de tous les portraits qui ont paru du célèbre auteur de *Tom Jones.* Hogarth pressa ensuite Garrick de poser pour son propre compte; la chose accordée, le peintre se mit à l'œuvre, et tandis qu'il était tout entier à son étude, le malicieux modèle changea peu à peu d'expression, de manière à altérer la ressemblance. Hogarth s'en prit à son art, et recommença une seconde fois, sans plus de succès; il maugréa, et refit un troisième dessin; mais, s'étant cette fois aperçu du tour qu'on lui jouait, il entra en fureur, et aurait jeté sa palette et ses brosses à la tête du mauvais plaisant, si celui-ci ne se fût esquivé.

Lors d'un voyage que Garrick fit en France, où il fut très-fêté et accueilli dans le meilleur monde, Préville l'invita à venir dîner à sa campagne sur la route de Versailles. Ils montèrent tous deux dans un des fiacres qui desservaient les environs de Paris, et ordonnèrent au cocher de partir; il refusa, objectant qu'il voulait compléter son chargement de quatre places. Pendant qu'il cherchait des yeux les survenants, Garrick se glissa hors de la portière, et, changeant de ton et d'allure, se présenta comme étranger. Il recommença deux fois ce manége, au grand ébahissement de son compagnon; étant revenu à la charge une troisième fois, le cocher lui répondit d'un ton maussade que la voiture était complète. Fouettant ses chevaux, il allait partir sans Garrick, si Préville ne lui eût crié que ce dernier venu étant si petit, on trouverait moyen de lui faire de la place.

D'un caractère essentiellement mobile, Garrick passait du tragique au comique sur le théâtre et dans la vie réelle. Après une absence de deux ans, à sa rentrée à la direction de Drury-Lane, il avait composé une adresse au public qu'il devait réciter avant la pièce. Quand le tonnerre d'applaudissements suscité par sa présence fut apaisé, et que, anxieux de l'entendre, l'auditoire demeura muet, un vieux musicien de l'orchestre, au milieu du plus profond silence, fit entendre un formidable bâillement. Ce fut le prélude d'un rire convulsif et général. Quelques minutes s'écoulèrent avant que le calme fût rétabli. Garrick déclama ses vers et se retira. Dès qu'il fut hors de la scène, il vola comme l'éclair à la pièce où s'assemblaient les musiciens, et, prenant au collet le vieil Allemand tout ahuri, il vociféra :

— Ah! misérable! vieille brute! Il faut que vous soyez trois fois stupide!...

Le pauvre homme de se récrier :

— Qu'y a-t-il tonc? Que fous ai-che fait, monsieur Carrick? Qu'y a-t-il?

— Ce qu'il y a, maudite basse-viole? Juste au moment où je tenais toute la salle suspendue à mes lèvres comme une truite à l'hameçon, où j'avais obtenu le plus complet silence du parterre au paradis...

— C'est frai, monsieur Carrick; on aurait endentu une souris droder.

— Eh bien, c'est à ce moment-là que vous ouvrez une bouche à avaler un pain de six livres pour bâiller de la manière la plus indécente.

— Rien qu'un mot, un tout bedit mot, monsieur Carrick. Che fas vous tire, c'est ma façon d'être rafi.

La colère du petit grand homme s'évanouit devant l'excuse. *La suite à une prochaine livraison.*

LÉPREUX.

Parmi les maux du passé qui ont disparu, grâce aux progrès de l'aisance et de l'hygiène, il faut compter certaines maladies horribles, telles que la lèpre. On sait, par exemple, combien étaient nombreuses, en France et en Europe, les léproseries. Aujourd'hui le nombre des lépreux, que l'on comptait autrefois par millions, est, d'après les derniers recensements, de 93 231.

L'ÉCUME DE MER.

La substance connue vulgairement sous le nom d'*écume de mer* se compose de silice, de magnésie et d'eau : c'est donc un silicate de magnésie hydraté, la *magnésite.* Cette substance, qu'on tire de l'Asie Mineure, est compacte, blanchâtre, homogène et légère. C'est sans doute de cette légèreté que lui vient son nom d'*écume*, et peut-être aussi, selon l'opinion de beaucoup de marchands, du nom de *Culm* ou *Kulm*, ville mystérieuse du Levant, qu'on ne

trouve pas dans les dictionnaires de géographie, et qui serait voisine d'un gisement de magnésite.

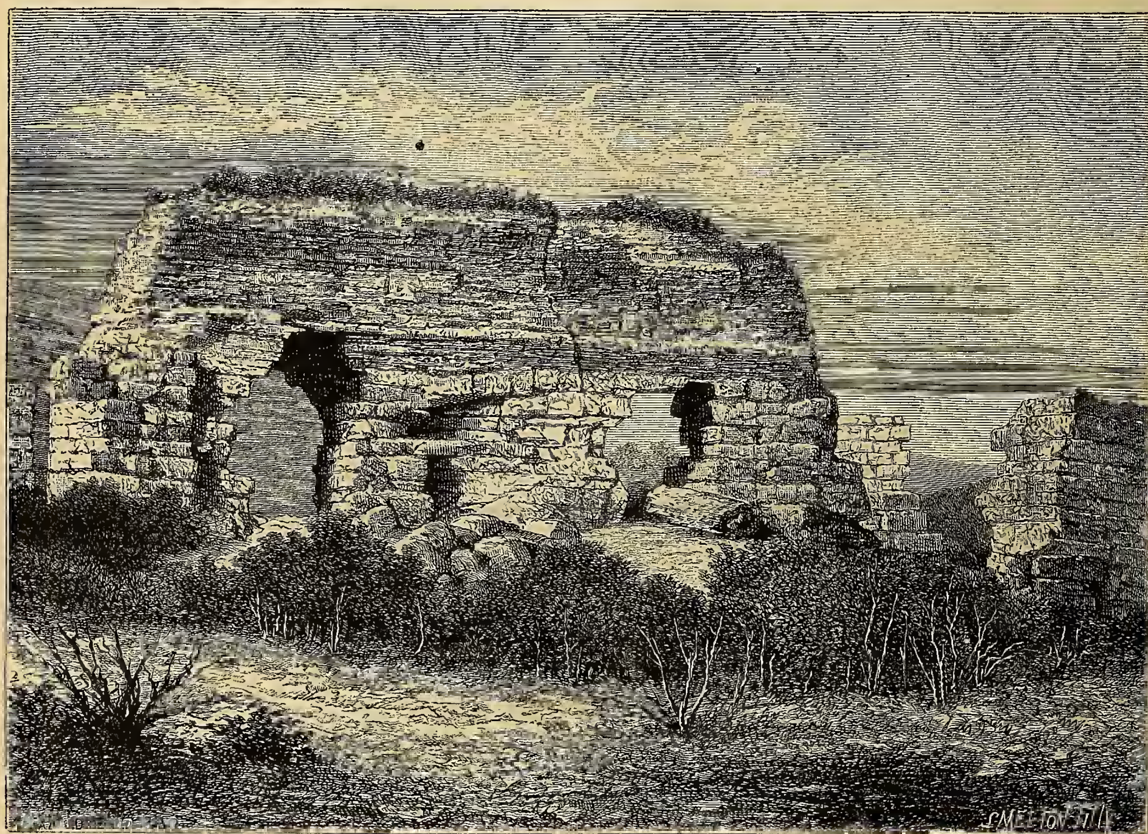
La magnésite, au sortir de la carrière, se délaye et se lave dans des réservoirs remplis d'eau qu'on agite fortement; les eaux troubles sont transvasées dans d'autres bassins, où elles déposent la matière dans un grand état de ténuité; on enlève ensuite l'excès d'eau, et quand la pâte a acquis la consistance nécessaire, on la moule et on la cuit légèrement : les pipes étant cuites, on les plonge dans des bains d'huiles odoriférantes bouillantes.

On assure que les véritables pipes d'écume deviennent transparentes lorsqu'on les fume, et qu'on voit le feu au travers. Quant à la valeur d'une pipe d'écume, elle dépend de la grosseur du bloc, de sa pureté et de la richesse de ses ciselures.

On trouve en Espagne, en France, aux environs de Paris, une variété de magnésite distincte de celle qu'on exploite en Asie Mineure, plus ou moins terreuse, souvent grisâtre, et toujours très-tendre.

LES RUINES D'ÉPHÈSE.

L'heureuse situation d'Éphèse, à l'embouchure du Caystre, explique le développement considérable qu'elle avait pris dans l'antiquité. Déjà, du temps de Crésus, elle était célèbre par son luxe et par son magnifique temple de Diane, une des sept merveilles du monde. La statue de ce temple avait la forme égyptienne et symbolique d'une déesse à plusieurs mamelles; elle était de cèdre, dit Vitruve, pour qu'elle durât éternellement. La nuit où naquit Alexandre, Érostrate réussit à s'immortaliser en mettant le feu à l'édifice. Vingt ans après, Alexandre, pendant son expédition, proposa aux Éphésiens de consacrer à la restauration de leur temple les dépouilles des Perses; mais ils refusèrent son offre : ils voulaient avoir seuls l'honneur de cette reconstruction, et leur zèle était tel que les femmes mêmes de la ville y travaillèrent. Il fallut deux cent vingt ans pour le porter à sa perfection.



Éphèse (Asie Mineure). — Façade du grand gymnase. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie de Svoboda.

Il était de style ionique; c'est le premier grand édifice dans lequel on ait introduit les colonnes cannelées et les chapiteaux à volutes. Ces colonnes étaient au nombre de cent vingt-sept; trente-six étaient sculptées avec un art admirable. La longueur du temple était de quatre cent vingt-cinq pieds, et sa largeur de deux cent vingt.

Les chefs-d'œuvre qui remplissaient cet édifice ne le rendaient pas moins remarquable que sa grandeur immense. Le temple d'Éphèse était considéré comme une espèce d'asile sacré où les plus grands artistes de l'antiquité plaçaient leurs œuvres pour les faire passer à la postérité. Praxitèle, Scopas, Parrhasius, Apelles, tinrent à honneur de consacrer leur génie à sa décoration et à son embellissement. Apelles y représenta *Alexandre tenant en main la foudre;* Parrhasius fit *Ulysse jouant la folie*, un groupe de *Méléagre et Atalante*, un *Persée*, *Castor et Pollux*, *Achille*, *Agamemnon*, etc.

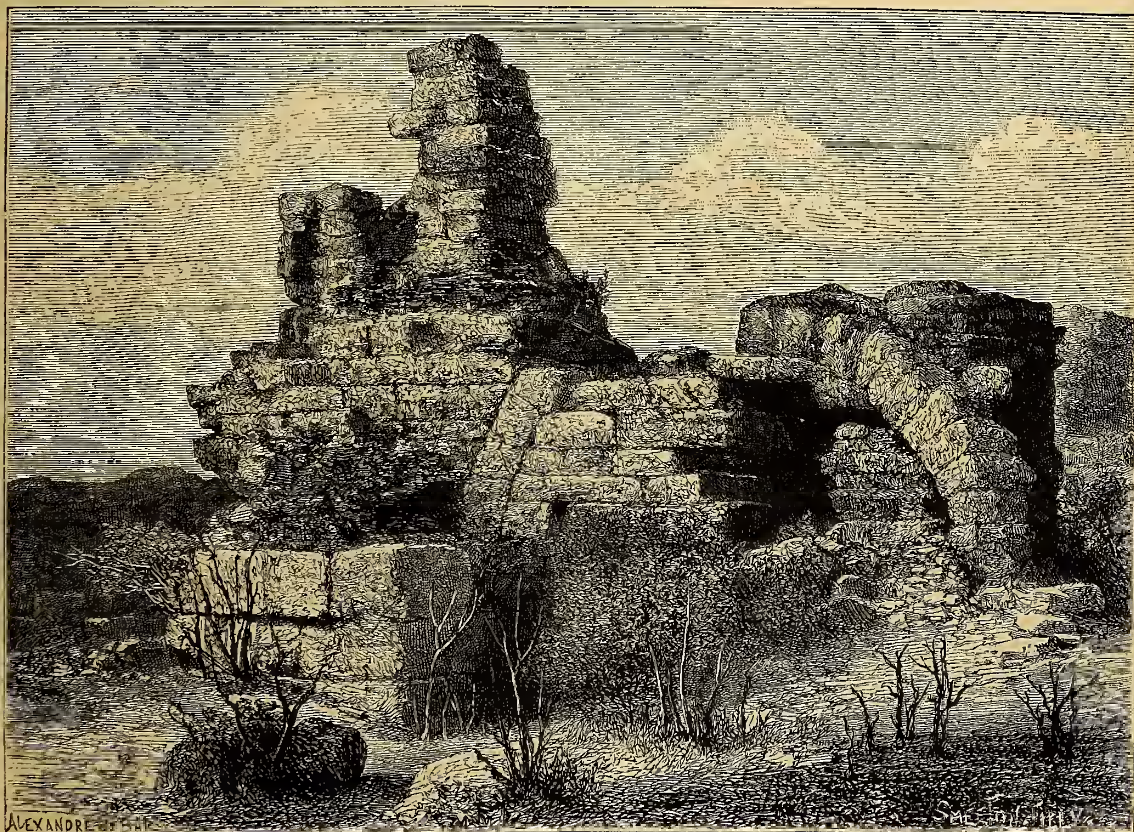
Il y a peu de temps encore, on désespérait de retrouver jamais, parmi une masse de ruines informes, celles qui furent le temple de Diane. Un architecte anglais, M. Wood, après de longues et persévérantes recherches, a été assez heureux pour en découvrir l'emplacement et en restituer le plan dans ses parties les plus essentielles; il en a même retrouvé de remarquables débris, et notamment des fragments des fameuses colonnes sculptées; ce sont des fûts enveloppés de figures en bas-relief, que l'on peut voir actuellement à Londres, au Musée britannique.

Déjà, sous Tibère, un tremblement de terre avait fortement endommagé les édifices d'Éphèse. Sous Constantin et Théodose, les temples païens furent dépouillés au profit des églises chrétiennes qui se construisaient de toutes parts.

Les colonnes de jaspe vert qui servent à soutenir le dôme de Sainte-Sophie ont appartenu originairement au temple de Diane d'Éphèse; elles furent transportées à Constantinople par ordre de Justinien. Dans le Dôme de Pise on voit aussi deux colonnes apportées d'Éphèse. On sait qu'un édit de Théodose avait ordonné la destruction des temples consacrés aux divinités païennes, et cet édit fut exécuté dans certaines provinces avec une extrême rigueur. Les statues de marbre qui ne furent pas mises en pièces furent enfouies sous terre, et les statues de bronze furent fondues par les Sarrasins et les croisés pour servir au payement de leurs armées.

Les princes de Carie ayant jugé utile d'élever une citadelle et une ville dans une position très-voisine d'Éphèse, à Aiasoluk, situé à deux milles seulement, employèrent les matériaux de l'ancienne ville pour construire la nouvelle. C'est là surtout ce qui explique pourquoi on ne distingua bientôt plus le site de la cité magnifique que par des monceaux de débris épars sur un vaste espace. On distingue encore des voûtes, des portes de marbre blanc, des arcades, mêlées à des blocs de marbre d'une grosseur énorme.

Un autre édifice que l'on pense reconnaître avec quelque certitude est le gymnase, qui était un des plus célèbres et des plus vastes de la Grèce. On y trouve encore debout une double porte de grandes proportions, semblable à un arc de triomphe, et qui avait été considérée par quelques voyageurs comme un fragment du temple de Diane. Toutes les parties de murailles et toutes les constructions voisines démontrent que ces débris appartenaient à un immense gymnase.



Éphèse. — Partie centrale des ruines du temple de Diane. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie de Svoboda.

Dans ces édifices jadis si bruyants et où s'agitait une foule tumultueuse règne aujourd'hui le silence de la mort; parfois quelques troupes de Turcs nomades viennent y planter leurs tentes; ils ne sauraient pas même dire sur quelle ville ancienne ils sont campés : où se dressaient avec tant d'orgueil les édifices superbes, tout a péri pour Éphèse, même jusqu'au souvenir de son nom.

LES CONFRÉRIES DE CHARITÉ
EN NORMANDIE.

« Chez tous les peuples, dès les temps les plus reculés, dit l'auteur de l'*Histoire des usages funèbres chez les anciens*, il y eut des institutions et des cérémonies consacrées et tracées à l'avance pour accompagner la dépouille de l'homme à sa dernière demeure. Partout et toujours on voulut solennellement payer de derniers honneurs les services de toute une vie, et témoigner par une dernière pompe ses douleurs et ses regrets. »

Parmi les différentes institutions destinées à atteindre ce but, il en est une qu'on peut dire spéciale à la Normandie, et qui semble digne d'être étudiée d'une manière particulière : c'est l'institution des confréries appelées *Charités*.

Ces confréries, qui sont spécialement chargées de donner la sépulture aux morts, sont très-répandues en Normandie, surtout dans les diocèses d'Évreux, de Lisieux et de Séez.

On les voit apparaître, dès le commencement du douzième siècle, sous la forme qu'elles ont encore aujourd'hui, et acquérir presque immédiatement tout leur développement.

Les plus anciennes confréries de charité du diocèse d'Évreux dont les chartes nous soient parvenues ne datent, il est vrai, que de Paul Capranica, qui a été évêque d'Évreux de 1420 à 1427. C'est en effet cet évêque, Romain de naissance et secrétaire du pape Martin V, qui a fondé la Charité d'Évreux en 1423 et celle de Saint-Germain de Louviers en 1424.

Mais la Charité de Notre-Dame de la Couture, à Bernay, qui faisait partie alors du diocèse de Lisieux, date d'une époque plus ancienne. Sa charte de fondation a été l'objet d'une étude très-intéressante de M. Sainte-Marie Mevil insérée dans la *Bibliothèque de l'École des chartes* en 1855; elle fut l'œuvre des vicaires généraux de Guillaume d'Estourville, évêque de Lisieux, et remonte à 1398, et l'on affirme qu'une autre charité du même diocèse, celle de Landepeureuse, fondée par les sires de Thevray, remonterait à une époque encore plus ancienne et daterait de 1080.

Si l'on s'en rapporte à une bulle en date de 1453, rendue par Thomas Basin, évêque de Lisieux sous Louis XI, et plus tard archevêque de Césarée, la charité d'Orbec dépasserait encore celle de Landepeureuse en ancienneté, puisqu'elle remonterait à l'an 1006. Voici, en effet, ce que porte cette bulle :

« Statuts et ordonnances faictes en continuant et augmentant celles qui, l'an 1006, le 6me jour de juillet, furent faictes, et continuer le service divin ès jour et an en l'église N.-D. d'Orbec, pour le salut des âmes des frères, sœurs et bienfaiteurs de la charité ordonnée en ladite église en l'honneur de la Ste Trinité, de la Vicrge Marie dont ladicte église est fondée, de St Jean-Baptiste et de toute la court de paradis. » (1)

On trouve, dans l'ouvrage de H. Langlois intitulé *Essai sur la calligraphie au moyen âge*, la copie d'une miniature extrêmement curieuse, qui représente une assemblée de confrérie de charité en 1466.

« Le prieur, assis à la place d'honneur désignée par la courtine ou tenture de brocart d'or contre laquelle il est adossé, préside cette assemblée, dont plusieurs membres paraissent compter au moyen de leurs doigts. Le personnage assis à la droite du prieur doit être l'eschevin, maître Jehan Goupil, dit la légende; il tient un livre noir à fermoir et doré sur tranche, figurant le livre même de la charité d'où provient cette peinture. Excepté l'espèce de serviteur vêtu d'une courte jaquette et tenant au fond de l'appartement, auprès du dressoir, une coupe remplie de vin, tous les autres assistants sont couverts de la robe longue telle que la portait lui-même, cinq ans auparavant, le roi Charles VIII, pour cacher l'extrême exiguïté et la ridicule cambrure de ses jambes. »

Le texte suivant, qui commence au bas de la miniature, achève d'expliquer le sujet de la scène qu'elle représente :

« A la louenge de Dieu le createur. Et de sa glorieuse mere Marie. A esté commencé ce present liure pour estre continué par succession de temps come on peut veoir p' l'inspection d'icelluy. Auquel sont escriptz par ordre les comptes des eschevins qui ont estés instituez en la charite Dieu et N're-Dame de Recouurance. Fondée en legl'e conuentual des Carmes à Rouen depuis la creation et fundacion dicelle. Qui fu le quinziesme jour d'auril lan de grace mil iiij soixante six. Affin que les freres qui sont et seront pour le temps aduenir de la dicte charite voyent et congnoissent comme et en quelle maniere les deniers dicelle ont estés distribuez et gouvernes. Et que par ce aussi les diz freres soyent incitez plus facillement par noble et vertueux courage de augmenter les choses de bien eu mieulx. »

Chose très-curieuse, les costumes que l'on voit représentés dans cette miniature se sont conservés depuis quatre siècles, et se retrouvent encore aujourd'hui, avec peu de changements, chez certaines confréries.

Ainsi, c'est le même chaperon attaché sur l'épaule, qui est le signe caractéristique des Charités en général (2), et qui ne diffère guère de l'une à l'autre que par la couleur et les ornements d'or ou d'argent brodés sur le médaillon.

C'est encore le bonnet de feutre pointu, terminé quelquefois par une houppe de laine d'une autre couleur, et jusqu'à la robe longue imitée du roi Charles VIII qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours chez quelques confréries de campagne.

Rien, du reste, n'est plus pittoresque que les différents costumes de ces confréries, qui remontent pour la plupart au moyen âge et qui varient suivant les localités.

Tantôt les frères portent un rabat comme les gens de justice, tantôt ils ont le cou entouré d'une fraise à la Henri IV; ici ils sont coiffés d'un bonnet pointu terminé quelquefois par une houppe de laine, ainsi que nous venons de le dire; là ils portent une toque qui ressemble à celle des avocats; ailleurs c'est un véritable mortier de président tout couvert de galons; plus loin, l'usage séculaire veut que ce soit une barrette comme celle du clergé; telle charité porte des chaperons noirs ou rouges comme la magistrature; telle autre les a bleus et scintillants de broderies d'or ou d'argent, représentant le saint ou la sainte sous le patronage de qui la confrérie est placée (souvent saint Sébastien, saint Martin ou saint André, ou plus souvent encore la Vierge, ou l'ostensoir figurant le Saint-Sacrement).

Généralement, chaque frère, en culotte courte, recouvert d'une robe noire fendue ou d'une jaquette courte, la chausse ou chaperon sur l'épaule, tient à la main, dans les grandes cérémonies religieuses, une torche appelée *toulie* ou long bâton de cire, ou plus fréquemment de bois peint bariolé de toutes sortes de couleurs, orné, suivant les localités, de rubans, de bandes de velours, de fleurs en cire, d'étoiles et de niches abritant de petites figurines, et terminé à son sommet par une petite chandelle allumée.

En tête de la procession ou du convoi funèbre s'avance ordinairement le sonneur, que l'on appelle aussi *tintenellier, cloqueteux* ou *cliqueteux* de la confrérie, vêtu, comme un héraut d'armes, d'un tabar ou dalmatique de velours noir parsemé de larmes d'argent, et secouant gravement l'une après l'autre, avec un mouvement de poignet à la fois brusque et saccadé, les clochettes ou tintenelles de timbres différents qu'il tient de chaque main; il les fait retentir dans le double but de marquer le pas et de commander l'attention et le respect.

Derrière lui vient la bannière de la charité, ou grand tableau en carré long, de toile peinte, représentant le saint patron de la confrérie, portée par un frère au bout d'un long bâton terminé en croix.

Ensuite défilent solennellement, sur deux lignes parallèles, les membres de la confrérie dans leur ordre hiérarchique, le bonnet ou la barrette sur la tête et le chaperon en bandoulière, armés chacun de la torche dont nous avons parlé plus haut, ou portant à bras le cercueil en se relayant de distance en distance.

Les confréries de charité n'ont pas gardé seulement leurs costumes du moyen âge; elles en ont conservé encore différentes coutumes primitives et vraiment curieuses.

Ainsi, dans certaines compagnies, après avoir descendu le cercueil dans la fosse et l'avoir recouvert de terre, avant de se séparer, les frères croisent leurs pelles et les râteaux qui leur ont servi à rejeter la terre, étendent dessus le drap mortuaire, et, avant de faire l'aspersion de l'eau bénite, ils se réunissent autour de la fosse et entonnent un cantique en langue macaronique, moitié français moitié latin, de l'effet le plus étrange.

Voici le texte de l'un de ces cantiques que nous nous sommes procuré, et qui nous a paru mériter d'être reproduit à cause de sa singularité et en même temps de sa naïveté touchante :

(1) *Notice historique sur Orbec*, par E. Lacour.

(2) Être admis dans la confrérie dont le nombre des membres est limité s'appelle prendre le chaperon ou la livrée du frère à remplacer.

O bone
Jesu, Domine,
Audi pia
Preconia
Familiæ
Christianæ.

Regardez, ô Dieu de bonté,
Les pleurs et les gémissements
Que versent sur le trépassé
Ses pieux et tendres parents.

O bone. . .

Devenez son consolateur,
Et oubliez entièrement
Les péchés qu'il eut le malheur
De commettre de son vivant.

O bone. . .

Souvenez-vous qu'étant chrétien,
Il eut part à vos sacrements,
Et qu'il y goûta le vrai bien
Qui fut promis à vos enfants.

O bone. . .

Tout ce que vous fîtes pour lui
Pendant qu'il fut dans ces bas lieux
Lui fait espérer aujourd'hui
Que vous exaucerez ses vœux.

O bone. . .

Vous qui êtes son rédempteur,
Sauveur aimable, ô doux Jésus!
Devenez son médiateur;
Placez-le avec vos élus.

O bone. . .

Chargés du salut des humains
Par la suprême autorité,
Anges, portez-le dans vos mains
Au sein de la divinité.

O bone. . .

Sainte Vierge, mère de Dieu,
Priez pour lui le Tout-Puissant,
Afin qu'au sortir de ce lieu
Il arrive au ciel triomphant.

O bone. . .

Grand saint Pierre, notre patron,
Nous avons confiance en vous.
Daignez demander le pardon
Pour celui que nous pleurons tous.

O bone. . .

Saints et saintes du paradis,
Portez nos vœux à l'Éternel,
Pour que le défunt soit admis
A la jouissance du ciel.

O bone. . .

En priant pour le trépassé,
Pensons à nous sérieusement;
Pleurons sur nos péchés passés;
Vivons pour mourir saintement.

O bone. . .

Adieu parents, adieu famille;
Adieu, puisqu'il faut nous quitter;
Adieu parents, adieu amis;
Adieu, c'est pour l'éternité.

O bone
Jesu, Domine,
Audi pia
Preconia
Familiæ
Christianæ.
Amen.

Le style, sans doute, n'est pas riche, la rime non plus, mais il est impossible de se représenter à la lecture l'effet produit par ces simples paroles chantées sur un ton plaintif, au milieu des pleurs et des sanglots des assistants.

La suite à une prochaine livraison.

LE PUITS DE JACOB,

EN PALESTINE (1).

Le puits de Jacob (*Bir Yàcoub*) est renfermé dans une petite crypte voûtée, ancienne chapelle, tournée vers l'est et située elle-même à l'extrémité orientale d'une vieille église chrétienne, bâtie en forme de croix et dont les arasements seuls sont encore visibles maintenant. Quelques tronçons de colonnes en granit gris gisent sur l'emplacement occupé jadis par cette église. Les Grecs ont voulu s'emparer de ces ruines et de ce puits à jamais vénérable, en l'enfermant dans un mur d'enceinte qui leur en aurait assuré la propriété; mais ils ont été contraints d'interrompre la construction de ce mur, et comme ils n'ont pas eu le temps de l'élever à la hauteur qu'il devait avoir, il est facile de le franchir et d'arriver à la crypte dont j'ai parlé. Pour parvenir au puits, il faut se laisser glisser par une ouverture ménagée dans la voûte de la petite chapelle obscure qui le contient.

En descendant, au moyen d'une longue ficelle, une bougie allumée dans l'intérieur du Bir Yàkoub, je me suis convaincu qu'il est non pas creusé dans le roc, comme beaucoup de voyageurs l'ont affirmé, mais bâti avec des pierres d'assez faible dimension et régulièrement agencées entre elles.

Très-étroit à son orifice supérieur, il s'élargit ensuite un peu, et sa profondeur actuelle est d'environ 24 mètres. Elle était autrefois bien plus grande; car presque tous les pèlerins qui le visitent ont l'habitude d'y jeter des pierres pour savoir s'il contient encore de l'eau, et juger approximativement de sa profondeur par le temps que mettent les pierres à descendre. Il est ordinairement à sec, la source qui lui fournissait de l'eau se trouvant probablement plusieurs mètres plus bas et obstruée par cet amas toujours croissant de petites pierres. Néanmoins, à l'époque des grandes pluies, cette source se fait encore quelquefois jour à travers, et les voyageurs y ont signalé alors trois ou quatre mètres d'eau.

Quoi qu'il en soit, une tradition non interrompue et admise à la fois par les chrétiens, les juifs, les samaritains et les musulmans, fait remonter l'origine de ce puits jusqu'au patriarche dont il a conservé le nom, et qui l'aurait creusé dans le champ acheté des fils de Hémor. On l'appelle également Bir es-Samirieh (puits de la Samaritaine), parce que c'est sur la margelle qui l'entourait qu'était assis Notre-Seigneur lorsqu'il eut avec la Samaritaine l'admirable entretien raconté par l'Évangile.

(1) Victor Guérin, *Description de la Palestine*, IIe partie, Samarie, Paris, 1874.

HOMME DE LETTRES.

— A quelle profession vous destinez-vous?

— Aux lettres.

— Vous voulez être homme de lettres? Avez-vous quelque fortune? de l'aisance?

— Aucune.

— Prenez garde! Béranger disait aux jeunes gens : « Ne comptez pas sur la poésie, sur les lettres pour vivre. » La littérature doit être une *canne* à la main, jamais une » *béquille*. Si vous n'avez aucune autre ressource pour » vivre, la profession des lettres vous tiendra incessamment dans de telles incertitudes sur les moyens d'exister, que vous ne pourrez sans imprudence ni fonder une » famille, ni être assuré d'échapper à la pauvreté dans » votre vieillesse. »

REDONDILLAS.

Dans la poésie espagnole, on donne ce nom à des romances divisées en stances de quatre lignes, avec des rimes au second et au quatrième vers de chaque stance, ou au premier et au quatrième. *Redondillas* répond à « rondelets. »

LE PROGRÈS.

Le progrès est un fait incontestable et indiscutable, pour qui contemple de haut et en sincérité d'esprit la marche du genre humain. Ce fait, comme tous les autres, a une loi. Cette loi est pour l'humanité l'obligation, sourdement sentie d'abord comme un besoin, acceptée plus tard librement comme une dignité et un devoir, de tendre dans toutes les directions vers un idéal de beauté, de vérité, de bonheur, de perfection. Cet idéal, si défiguré qu'il soit par l'ignorance et la superstition, nul individu, nulle race humaine, n'en sont totalement dépourvus. C'est la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde; à nous d'en recueillir, d'en concentrer, d'en fortifier les

rayons; à nous de nous faire une raison capable de l'apercevoir de plus en plus distincte et pure, une volonté qui y tende avec une grandissante énergie; à nous, par conséquent, à cette force intelligente et libre que développe en nous la pratique du devoir, et qui seule est véritablement nous-mêmes, d'accomplir l'œuvre sacrée du progrès. Ni la fatalité, ni la nature, ne peuvent nous dispenser de cette tâche; car le progrès, c'est précisément le triomphe de la raison et de la liberté morale sur la nature et la fatalité. Ludovic CARRAU.

L'HOPITAL DE BEAUNE.

L'hôpital de Beaune a été fondé, en 1443, par Nicolas Rollin, qui dota cet établissement de mille livres de rente. C'est aujourd'hui l'un des plus riches hôpitaux de France.

La porte d'entrée est couverte par un auvent à trois arcades, type remarquable de ce genre de construction au quinzième siècle. La serrure est en fer forgé et d'un travail très-délicat.

La grande salle des malades et la chapelle située au fond sont très-remarquables et dignes d'un palais. Les lits en bois, à colonnes, datent de la fondation, ainsi que les rideaux de drap rouge. Les anciens rideaux des autres salles ont été remplacés.

La salle qui est désignée sous le nom de Saint-Jacques est décorée de peintures murales de 1682. Elles n'ont pas une grande valeur, mais elles forment un assez bel ensemble de décoration.

Le costume des religieuses qui soignent les malades est singulier. Leur coiffe de toile a de grandes ailes de côté, dont les extrémités sont attachées sur les bras, et un appendice qui flotte derrière. Leur robe est en laine blanche en été, et en laine bleue doublée de noir en hiver; elle a une queue. Les religieuses laissent traîner cette queue



Hôpital de Beaune. — Dessin d'Émile Laborne.

dans les cérémonies religieuses, et la relèvent ordinairement avec une agrafe et une chaîne d'argent.

La communauté possède une maison de campagne où plusieurs de ces dames vont à tour de rôle respirer un air plus pur que celui de l'hôpital.

Lors de la Fête-Dieu, la cour principale est ornée de tapisseries, et la grande salle, d'où l'on fait sortir momentanément les malades, agrandit la chapelle. Une nombreuse assistance assiste à l'office et suit la longue procession qui se déroule dans la maison, les jardins et les grandes dépendances.

Un tableau, attribué à Van-Eyck, représente le Jugement dernier: c'est un triptyque, où l'on voit le portrait du fondateur.

La cuisine a conservé sa vieille cheminée, sa crémaillère et ses chenets de la fin du quinzième siècle, qui ne servent plus et qui sont remplacés pour l'usage quotidien par un vaste fourneau économique.

Dans la cour principale est un ancien puits; une chaire et un lavoir en ont disparu. La chaire était placée sous les galeries, à droite de notre gravure, et le lavoir sur le devant, à droite aussi. Ce lavoir était alimenté par un cours d'eau qui traverse la ville: il a été supprimé à cause des miasmes délétères qu'il répandait.

Il n'a pas été possible de représenter sur la gravure un clocher gracieux et léger qui surmonte le grand toit du bâtiment, au-dessus de la porte d'entrée principale, ainsi qu'une tour, élégante aussi, qui fait pendant à la tourelle que l'on voit à droite.

On voit sur notre gravure plusieurs dames de la communauté faisant la récolte des fleurs des orangers dont la cour est entourée.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 15. LE GÉRANT, J. BEST.

LE PREMIER BERCEAU.



Le Premier berceau. — Composition et dessin de Giacomelli.

I

Il y avait une fois deux nids dans un même enclos : le premier était tout simplement un nid d'oiseaux, l'autre un nid de créatures humaines. L'un venait d'être construit récemment par un tout jeune ménage dans les branches d'un pommier en fleurs, l'autre était une vieille

maison, tapissée de lierre, de clématite et de vigne sauvage, percée de nombreuses fenêtres où apparaissaient tout le long du jour de joyeuses figures d'enfants. Du nid on voyait la maison et les enfants, et des fenêtres de la maison on apercevait le nid. Il serait difficile de dire si c'était le nid qui se préoccupait le plus de la maison, ou la maison qui se préoccupait le plus du nid. Il est rare, en effet, que deux habitations soient si voisines, surtout à la campagne, sans que les gens soient tentés de s'observer mutuellement et de faire quelques réflexions les uns sur les autres.

En l'absence de tout document authentique, je n'ose me risquer à dire par le menu ce que les oiseaux pensaient des gens de l'autre nid. A en juger par les apparences, ils les tenaient en quelque estime, puisqu'ils étaient venus se loger à portée de leur main, et ne semblaient pas intimidés outre mesure par leurs allées et venues.

Cependant leur confiance n'allait pas jusqu'à l'imprudence, car si la maison était vieille et d'un bon renom, les locataires étaient nouveaux. Jamais, de mémoire d'oiseau, l'on n'avait vu tant de figures d'enfants aux fenêtres du vieux logis. Sans doute, ces enfants avaient de bonnes physionomies; « mais, comme le disait un vieux merle un peu sceptique, les enfants seront toujours des enfants! »

Sur cette réflexion, il avait déserté le verger et était allé construire son nid dans un petit bois, à quelques centaines de pas de là. Mal lui en prit, car une couleuvre étouffa ses petits : or, jamais on n'avait entendu parler de couleuvres dans le verger.

II

Je suis mieux renseigné sur ce qui se passait dans la maison.

La famille était à table. On avait laissé toute grande ouverte la porte-fenêtre de la salle à manger, parce que l'air était doux et tiède. Le soleil entrait gaiement par l'ouverture, et découpait la baie de la porte sur le parquet luisant. En vérité, l'on n'aurait pu trouver, à bien des lieues à la ronde, rien de plus gai et de plus confortable que cette salle à manger, rien de plus engageant que cette nappe blanche comme la neige, égayée par une demi-douzaine de visages d'enfants pleins de santé et de bonne humeur.

Un jeune monsieur de huit ans, joufflu et rose, qui répondait au nom de Robert, et qui, par parenthèse, était véhémentement soupçonné d'être un gros paresseux, semblait plongé dans une méditation profonde, tout en découpant maladroitement de nombreuses mouillettes. Deux fois déjà il avait ouvert la bouche pour parler, deux fois il l'avait refermée sans rien dire, ayant manqué par sa lenteur le joint par où il aurait pu s'introduire dans la conversation.

La sœur aînée ayant demandé au papa s'il savait le nom des deux jolis oiseaux qui avaient fait leur nid dans le pommier, et le papa ayant déclaré qu'il ne le savait pas, il y eut un silence; le gros Robert en profita pour gratifier la compagnie du résultat de ses longues méditations. Dans un français plus familier qu'élégant, il s'écria :

« Ils sont joliment bêtes, ces oiseaux-là! »

Un autre gros garçon, rose et joufflu, répéta aussitôt d'un air de profonde conviction : « Oh! oui, ils sont joliment bêtes! »

Léon, le joufflu numéro 2, qui se montrait si sévère pour le jeune ménage, n'était pas à proprement parler un paresseux comme Robert; c'était un distrait. Il ne s'endormait pas sur ses livres comme le joufflu numéro 1; mais, tout en s'imaginant qu'il apprenait ses leçons, il laissait son esprit vagabonder par les bois, les petits chemins creux, et le long des ruisseaux; il rêvait chasse, pêche, expéditions aventureuses.

Au moment même où il joignait son suffrage à celui de Robert, quelqu'un qui aurait eu le don de seconde vue aurait découvert dans son âme un ardent désir de posséder une sarbacane, et dans la poche de sa veste une fronde en caoutchouc, artistement montée sur une petite fourche de bois.

III

Le papa, pour procéder méthodiquement, s'adressa d'abord au joufflu numéro 1, qui avait parlé le premier : il lui demanda en souriant sur quelles observations profondes il s'appuyait pour déclarer que les petits oiseaux au bec fin étaient dénués de toute intelligence.

« En faisant mes devoirs, je les ai regardés quelquefois, répondit Robert. Tout le temps qu'ils ont travaillé à leur nid, ils n'ont fait que rire, chanter et sautiller; quand leur travail a été fini, ils n'ont plus chanté, et ils ont pris des mines toutes déconfites, comme s'ils étaient fâchés de n'avoir plus rien à faire. Je les ai vus tous les deux perchés sur le bord de leur nid. La femelle regardait dedans avec un air tout ennuyé, et le mâle avait l'air de lui dire : « C'est bien fâcheux, Madame, de n'avoir » plus qu'à se reposer; mais c'est comme cela, et il faut en » prendre votre parti! » Voilà où je trouve que ces bêtes-là n'ont pas le sens commun : c'est quand on travaille qu'on s'ennuie à mourir, et que l'on a le droit d'être triste et même grognon; mais quand le travail est terminé, c'est le moment d'être gai, de crier et de sauter! »

Je suis forcé d'avouer que le jeune auditoire accueillit, sans trop de défaveur, les théories de l'orateur sur le travail.

« Mon pauvre Robert, reprit doucement le papa, j'ai le regret de te dire que tu n'es peut-être pas un excellent connaisseur, et que tu parles du travail comme un aveugle parle des couleurs. »

Cet argument *ad hominem* fit rire les assistants, et Robert devint tout rouge; le papa continua :

« Quand on regarde d'avance le travail comme une corvée insipide, on ne peut pas s'y intéresser; on le trouve réellement insupportable. Quand on le considère comme un devoir sérieux, comme un apprentissage nécessaire, on se conduit en homme de cœur, on se pique d'honneur, et l'on s'y applique, coûte que coûte. Or, retenez bien ceci, mes enfants, tout effort sérieux obtient sa récompense; quand on s'applique véritablement à quelque chose, on s'y intéresse bien vite. On est heureux, on est content de soi et des autres, on a le droit d'être gai. Les petits oiseaux ne font point tant de raisonnements philosophiques; ils savent d'instinct que le travail est nécessaire, et ils travaillent à leur manière; ils y mettent tant d'ardeur, que leur activité présente les empêche de songer à l'avenir et de s'en tourmenter. Voilà pourquoi ils étaient alertes et gais pendant toute la durée de leur travail.

» Quand tu les as vus se consulter sur le bord de leur nid, ils n'étaient pas tristes, ils étaient préoccupés. La vie est dure pour les petits oiseaux....

IV

» — Oh! papa, est-ce possible? dit la sœur aînée en joignant les mains. Est-ce vraiment possible? Toutes les romances que j'ai entendu chanter déclarent qu'il n'y a rien de plus heureux que les petits oiseaux, parce qu'ils ont des ailes, et qu'ils vivent sans rien faire!

» — Cela prouve, dit le papa, que les romances ne sont pas des autorités bien respectables en matière d'histoire

naturelle, ou même en quelque autre matière que ce soit. Donc, la vie est dure pour les petits oiseaux, et si parfois ils vivent dans l'abondance, il y a pour eux de mauvais jours, où ils sont en grand danger de mourir de misère.

» S'ils ont parfois tant de peine à vivre, quand ils n'ont à s'occuper que d'eux seuls, juge un peu de leur angoisse à l'idée que leurs chers petits seront sans doute exposés aux mêmes souffrances et aux mêmes dangers. Sont-ils sûrs d'avance, même avec l'idée de se sacrifier et de donner leur vie, s'il le faut, d'amener à bien leur pauvre petite couvée? C'est déjà beaucoup d'avoir à craindre pour soi-même; mais c'est une angoisse insupportable d'avoir à craindre pour les siens. Voilà à quoi pensait la petite mère, sur le bord du nid encore vide! »

Les enfants tournèrent leurs regards vers leur mère, qui avait failli mourir de fatigue et d'angoisse quand la pauvre petite Nelly avait eu sa fièvre typhoïde. La petite Nelly lui passa ses deux bras autour du cou et se mit à l'embrasser « à grandes embrassées », suivant sa propre expression.

Une petite fille qui embrasse sa maman « à grandes embrassées » pendant que ses frères et sœurs la regardent, ce n'est pas un spectacle bien extraordinaire; mais s'il n'est pas extraordinaire, il faut croire qu'il a quelque chose de particulièrement réjouissant pour les regards d'un papa. Car le papa souriait, avec une toute petite larme presque invisible au coin de l'œil droit, et un léger tremblement des lèvres.

V

En ce moment, la porte de la salle à manger s'ouvrit pour livrer passage à la cuisinière, qui apportait un plat fumant. Le grand chat roux tacheté de blanc s'insinua humblement par la porte entre-bâillée, en se faisant tout petit derrière la cuisinière; ensuite il fila, en rasant le mur, dans la direction de la porte-fenêtre. A la vue de trois moineaux qui se disputaient des miettes de pain sur le sable, au soleil, ses yeux s'ouvrirent tout grands et se mirent à briller comme des escarboucles. Il eut même l'imprudence de faire entendre une sorte de petit cri.

Le papa se leva vivement, lui coupa le chemin, et le chassa à grands coups de serviette, en criant : « Au chat! » La bête rusée s'enfuit avec un empressement hypocrite jusqu'à la porte; là elle fit volte-face et se cacha derrière le battant de la porte. Mais si elle croyait être bien cachée derrière son battant, elle était dans une profonde erreur; car on apercevait dans l'ombre une de ses oreilles, qui était toute droite, et un de ses yeux, qui était terriblement éveillé.

« Jamais de chats par ici, Catherine! jamais, ma bonne fille; ils ont le grenier pour faire leurs culbutes et le potager pour prendre l'air. Jamais de chats du côté du verger! » Après un discours aussi véhément, le papa se rassit et reprit haleine. Ensuite, s'adressant à la petite Nelly : « C'est la pauvre maman qui serait inquiète pour sa petite Nelly, et pour ses autres enfants, si elle savait qu'il y a tout autour de la maison des lions, des ours, des panthères, des boas et des oiseaux aussi gros que le *roc* des contes de fées.

» — Oui, mais il n'y en a pas! répondit Nelly avec beaucoup d'assurance.

» — C'est vrai, il n'y en a pas pour venir manger les enfants; mais il y a l'équivalent de tout cela pour venir manger les pauvres petits oiseaux. Encore un grand sujet d'inquiétude pour la petite mère qui regardait dans le nid : elle pensait aux chats, aux pies, aux couleuvres, aux buses, aux bondrées, aux éperviers, aux milans. Toutes ces bêtes, monstrueusement grosses en comparaison d'elle, peuvent dévorer sa couvée, ou la dévorer elle-même quand ses petits auront encore besoin de ses soins.

» — Oui, mais, reprit Nelly, qui suivait son idée comme tous les enfants, s'il y avait des grandes bêtes comme ça autour de la maison, papa les tuerait avec son fusil!

» — Ou il essayerait de les tuer, reprit le papa en souriant. Il rassurerait la maman et les enfants; c'est ce que faisait le mâle quand Robert l'a vu adresser des remontrances à la femelle. Il lui promettait de veiller sur elle, sur ses œufs, sur ses petits quand ils seraient éclos, de les défendre à outrance contre des ennemis dix fois plus gros que lui. Remarquez, mes enfants, que ces petits êtres se font tuer et dévorer plutôt que d'abandonner leur famille. Comprends-tu maintenant, mon pauvre Robert, pourquoi ils avaient l'air triste en regardant le berceau où seront bientôt leurs pauvres petits enfants, menacés de tant de dangers avant même d'être nés!

VI

« — Mais c'est affreux, une vie pareille! » s'écria la sœur aînée, qui était une toute jeune personne très-sentimentale. Il y avait en ce moment dans son cœur une pitié sincère pour les pauvres oiseaux, et une certaine rancune contre les romances, qui l'avaient nourrie d'illusions sur leur sort.

» — N'exagérons rien, reprit doucement le papa. La Providence, qui veille sur toutes ses créatures, n'a pas voulu faire de l'oiseau un malheureux paria. Tous les dangers que j'ai signalés existent, mais l'oiseau a mille moyens de les éviter. Quelques-uns succombent, le reste se tire d'affaire. D'ailleurs, on s'habitue à tout, même à vivre au milieu du danger. Aussi, rassure-toi, les oiseaux ne sont pas toujours sur le qui-vive, ils ne passent pas leur vie à trembler, ils ont bien autre chose à faire; d'ailleurs ils sont légers, oublieux, et recouvrent bien vite leur gaieté. Au moment d'avoir une jeune famille, ils sont plus graves, surtout si c'est pour la première fois. Je suis sûr que nos deux voisins viennent de construire leur premier berceau, voilà ce qui explique leur préoccupation. Peut-être aussi, ajouta-t-il en se tournant vers le joufflu numéro 2, ont-ils deviné que Léon a les instincts sanguinaires d'un chasseur.

» — C'est justement pour cela, riposta Léon, que je les trouve bêtes d'être venus s'établir si près d'une maison. De la fenêtre, avec une bonne sarbacane... »

Il ajusta à sa bouche une sarbacane imaginaire, souffla vivement, et reprit :

« — Leur affaire est faite! Tu as beau rire, Robert; Paul Varin, du lycée Fontanes, m'a raconté qu'il en avait tué une douzaine en un jour avec sa sarbacane, à preuve qu'on les a mis à la broche! »

Ici, Émile, ou familièrement Milot, qui avait les instincts gastronomiques furieusement développés pour son âge, leva le nez, et s'écria, entre deux bouchées de galantine : « Les petits oiseaux à la broche, c'est cela qui doit être bon! »

Tous les convives se mirent à rire, et le papa lui dit gaiement :

« — Très-bien, mon jeune cannibale; je vais d'abord répondre à ton frère Léon, je te dirai deux mots ensuite.

» Écoute, Léon, l'emplacement que ces petites bêtes ont choisi ne prouve pas le moins du monde leur stupidité; il témoigne de la confiance qu'ont su leur inspirer les braves gens qui habitaient cette maison avant nous. Je sais que tu as bon cœur, mon enfant, et je suis sûr d'avance que tu te rendras à mes raisons. Tu avais peut-être songé à donner la chasse à nos petits voisins; écoute-moi seule-

ment, et tu renonceras volontiers au passe-temps dont tu te faisais fête.

VII

» Ces petites bêtes sont absolument inoffensives; il y aurait donc de la cruauté à les tuer ou simplement à les troubler. Ce serait, en outre, fort mal répondre à leur confiance, qui a quelque chose de touchant. C'est pour fuir un grand nombre de leurs ennemis qu'elles s'enhardissent jusqu'à s'approcher de l'homme et à lui demander asile et protection. Elles devinent vaguement que la civilisation est quelque chose de supérieur à la sauvagerie, et elles cherchent à jouir de ses bienfaits. C'est un véritable hommage, auquel il serait presque honteux de répondre par des actes de mauvais vouloir et de violence.

» D'ailleurs, réfléchis bien, la vie est une chose sacrée, car elle vient de Dieu; c'est donc une faute grave de l'ôter sans nécessité à une créature du bon Dieu, si petite qu'elle soit.

» Or, non-seulement nos deux petits voisins ne sont pas nuisibles, mais ils nous rendent tous les jours les plus grands services. Ils détruisent par millions les vers, les larves, et certains insectes imperceptibles, qui sont les ennemis les plus cruels de nos fruits et de nos moissons.

» Si leur espèce disparaissait tout à coup d'un pays, Dieu seul sait quels affreux désordres il en pourrait résulter. Les insectes qu'ils dévorent se multiplieraient à l'infini, et comme, par leur petitesse même, ils échappent à nos regards et à nos recherches, nos moissons leur seraient abandonnées sans défense, et nous risquerions de mourir de faim.

» Je n'exagère rien. Il y a des pays où il a fallu rapporter à grands frais certaines espèces d'oiseaux que l'on s'était acharné à détruire. Mon jeune cannibale me dira qu'il n'a point la prétention de dévorer toute une espèce, et qu'il se contentera de quelques individus par ci par là; et moi je lui répondrai : « Contentez-vous, Monsieur, » d'une nourriture honnête et convenable, et ne vous lan- » cez point dans le raffinement; d'abord, vous vous feriez » la réputation d'un gourmand, ce qui est une fort vilaine » réputation; et, par-dessus le marché, votre nourriture » coûterait plus cher que vous ne valez et que vous ne » vaudrez peut-être jamais. Vous ouvrez de grands yeux, » et vous vous dites que ces petites bêtes ne coûtent que » la peine de les tuer. Détrompez-vous; quand vous serez » plus fort en arithmétique, je vous ferai calculer la quan- » tité d'insectes que chacune d'elles fait disparaître en un » an; après quoi vous aurez à multiplier ce nombre par » celui des grains de blé que chacun de ces insectes dévore » en herbe ou gâte après la moisson. Alors vous verrez » ce qu'il en coûte de les tuer.

» — Je comprends, dit le jeune cannibale; et il ajouta avec un soupir de résignation : — Je mangerai de la galantine et des poulets, voilà tout! »

VIII

Léon déclara avec chaleur que de sa vie il ne tirerait un seul petit oiseau. Non-seulement il ne les tuerait pas, mais il les protégerait. Le grand chat roux marqué de blanc n'avait qu'à se bien tenir. Un de ces jours, quand il serait en fonds, il achèterait une sarbacane, et l'on verrait bien si les pies, les hiboux et les bondrées oseraient se montrer dans le verger. Quant aux couleuvres, il en faisait son affaire.

Robert ne dit rien du tout, mais il demeura tout pensif. J'aime à croire, sans pouvoir l'affirmer avec certitude, qu'il fit un retour sur lui-même, et qu'il modifia ses théories sur le travail. Tout ce que je sais, c'est qu'il fut reçu bachelier sans trop de difficulté, et dès la première fois, quand il fut en âge d'affronter l'aréopage de la Sorbonne.

Mais, par exemple, il y a une chose que je puis affirmer en toute sécurité, c'est que la jeune couvée vint à bien. Les oiseaux qui la composaient devinrent mélancoliques à leur tour, quand ils se reposèrent pour la première fois au bord de leurs nids nouvellement achevés. Mais cette mélancolie ne fut que temporaire, et ils reprirent peu à peu leur gaieté, quand ils virent que leurs craintes étaient exagérées, et que, Dieu aidant, ils arrivaient, eux aussi, à parfaire le grand œuvre, et à mener à bien l'éducation de leurs enfants.

Cela vous réjouissait le cœur de les entendre chanter par toute l'étendue du verger. Les moissons du voisinage, n'ayant plus à redouter que la grêle et la gelée (car les insectes n'apparaissaient que pour disparaître aussitôt), ondulaient en vagues d'or sur la face de la plaine, et faisaient ensuite craquer les greniers.

Ce fait remarquable fut signalé officiellement en plein concours régional.

LE GRAND LUSTRE D'AIX-LA-CHAPELLE.

UNE GRAVURE DU DOUZIÈME SIÈCLE.

Lorsqu'on pénètre sous la coupole byzantine de la célèbre basilique d'Aix-la-Chapelle, un des premiers objets qui attirent le regard est l'immense lustre qui descend du haut de la voûte. Seize lanternes ou tourelles de formes différentes, réunies entre elles par une galerie métallique qui supporte des bobèches pour les cierges, sont disposées de manière à former un polygone répondant aux huit pans de la coupole octogonale de l'église; ces tourelles sont reliées à la suspension principale et à une tourelle centrale par un système de chaînes composées d'anneaux, de globes et de polyèdres à l'intersection des chaînes. C'est le fameux *kronleuchter*, littéralement couronne de luminaire, donné à la sainte chapelle, en 1165, par l'empereur Frédéric Barberousse. Cet appareil énorme (il a environ quatre mètres de diamètre) inspire tout d'abord plus d'étonnement que d'admiration; le cuivre, autrefois doré, a noirci; la dentelle d'argent qui formait le centre de la galerie métallique a disparu; toute la construction est quelque peu disloquée, et il faut un véritable effort d'imagination pour essayer de se figurer ce lustre dans son éclat primitif; ajoutons que l'ensemble est roide, gauche, lourd, et surtout étrange pour nos yeux habitués aux lustres en étages successifs, tandis que dans celui-ci tout le luminaire se trouve à la même hauteur. L'impression générale à l'aspect de cette œuvre si célèbre et si vantée est le désappointement, et, comme conséquence, une sorte de dédain pour ces orfévres du douzième siècle dont le chef-d'œuvre est d'un si piteux effet.

Combien l'on reviendrait de cette opinion si, par un heureux hasard, l'on pouvait examiner à loisir et un à un chaque membre de cette construction! Alors, en voyant chaque morceau de métal si curieusement ouvré, en voyant le soin apporté à l'agencement de chaque partie, en découvrant sur des plaques délicatement gravées des sujets dont le dessin surprend par un étrange caractère de grandeur, et des motifs d'ornements qui témoignent d'une surprenante fécondité, on se reprocherait d'avoir calomnié ces vieux artisans dont les œuvres montrent l'instructiou technique, les traditions artistiques, et par-dessus tout l'amour du métier, alors non distinct de l'art.

Le lustre d'Aix-la-Chapelle a occupé beaucoup les archéologues; il a été l'occasion de toute une dissertation sur les couronnes de lumière que le père Cahier a insérée,

en 1853, dans le troisième volume de ses *Mélanges d'archéologie*. Ce n'était point, en effet, une œuvre unique au moyen âge : la cathédrale d'Hildesheim possède deux couronnes analogues; Toul en avait une d'une grandeur extraordinaire ; le dessin de celle de Reims nous a été conservé; un chroniqueur du mont Cassin décrit un *phare*, donné vers 1080 à son couvent par l'abbé Didier, dans des termes qui rappellent à ne s'y point méprendre le lustre d'Aix-la-Chapelle; enfin, à en croire un poëte, Baudri de Bourgueil, qui vécut au commencement du douzième siècle, certaines de ces roues de luminaire étaient pourvues d'un appareil mécanique qui les faisait tourner et même qui faisait se mouvoir des statuettes logées dans les tourelles. Son admiration a consacré deux pièces de poésie, l'une de trois distiques, l'autre de quatre vers latins, à la couronne de Worcester, dont il interprétait le «jeu mys-



L'une des huit Béatitudes, d'après une épreuve tirée directement sur une plaque niellée du grand lustre d'Aix-la-Chapelle. Travail du douzième siècle. — Dessin de Sellier.

tique» en le comparant à l'évolution de la vie humaine. Je dois dire que dans le lustre de la chapelle d'Aix, je n'ai absolument rien vu qui fît supposer qu'un appareil mécanique de cette sorte ait pu y exister.

Cette disposition circulaire des lumières qui rayonnaient autour d'un «phare» central n'était point arbitraire, et ne paraît pas avoir eu pour origine le caprice ou le goût d'un constructeur; des témoignages certains nous en donnent le sens symbolique : elle représentait la Jérusalem céleste. Nous en avons pour garants d'abord l'inscription même disposée sur les arcs de la galerie intérieure du lustre d'Aix, le chroniqueur du mont Cassin, et le poëte Baudri : la construction même des tourelles, c'est un artisan de l'époque qui le dit, est l'image «de la cité que vit le prophète sur la montagne.» Il faut grouper ces précieux témoignages parce que les conjectures hasardées des interprétateurs aventureux ont rendu trop souvent sceptique sur le sens symbolique des monuments du moyen âge. Ici du moins le doute est impossible.

Le lustre d'Aix, nous l'avons dit, est de cuivre doré, avec lequel devait contraster la couleur de l'argent du bandeau central de la galerie, qui a depuis disparu. Les

tourelles symétriquement disposées, dont les huit petites à bases rondes, à un seul étage, et surmontées d'un amortissement, d'une espèce d'épi; les huit grandes à bases carrées ou en quatre-feuilles, avec un second étage en retrait. Toutes sont formées de cloisons à jour ou plutôt de dentelles de métal de modèles différents, d'une finesse et d'une délicatesse exquises; on ne sait trop si elles contenaient des lampes ou si le luminaire ne consistait qu'en cierges placés sur les bobèches de la galerie; la tradition place dans les tourelles des statuettes, mais le texte de Baudri, que nous avons cité plus haut, autorise à y placer à la fois les unes et les autres. Ce qu'il y a de plus remarquable dans ces tourelles, ce sont les plaques de métal qui leur servent de fond; sur la face de ces plaques, que voyaient les fidèles placés sous le lustre, ont été figurés des sujets appropriés à l'indication symbolique de la Jérusalem céleste. Au centre, l'archange saint Michel; sur les huit grandes plaques alternativement carrées et en quatre-feuilles, les huit Béatitudes; sur les huit rondes, plus petites, des scènes du Nouveau Testament. C'est là que s'était exercée toute l'habileté des orfévres de l'empereur, et nos lecteurs nous pardonneront d'entrer dans quelques détails qui ont leur importance sur les procédés employés pour ces représentations.

Sauf celle du milieu, pour laquelle les procédés ont été différents, ces plaques avaient reçu une véritable gravure au burin, si bien qu'il y a quelques années, le lustre ayant été démonté, on put tirer de ces compositions des épreuves analogues à celles des gravures en taille-douce de nos jours; c'est d'après un de ces exemplaires qu'a été gravé le sujet que nous reproduisons. Ainsi, au douzième siècle, des orfévres passaient à deux doigts de l'invention de la gravure; tellement qu'on doit s'étonner qu'un essai, qu'une empreinte pour juger de l'état d'avancement de leur œuvre, ne leur ait pas fait découvrir la véritable gravure. On sait que telle en est, en effet, l'origine : c'est à des épreuves de ce genre que le nielleur florentin Finiguerra dut cette découverte, mais seulement au quinzième siècle, vers 1452. Ce que faisait l'artiste allemand était aussi des nielles, c'est-à-dire que, dans les tailles de ses plaques, il introduisait le *niello*, une pâte de couleur brune; mais son travail ne se bornait pas là : les plaques rondes seules étaient seulement niellées, les autres étaient aussi découpées à jour, et, en outre, certaines parties étaient dorées, d'autres noircies, et formaient ainsi une espèce de peinture inaltérable sur métal. Avant que le temps les eût ternies et les eût dépouillées d'une partie de leurs émaux, l'aspect de ces plaques devait être magnifique, si toutefois, ce dont il est permis de douter, la hauteur du lustre permettait de juger de leur effet.

L'ensemble de ce travail se nommait, — on nous permettra le mot latin puisque le mot français n'existe pas, — l'*opus interrasile*. Nous pouvons connaître, en effet, tous les procédés, tous les secrets, qu'on dit trop souvent perdus, de cet art : un moine allemand du douzième siècle, probablement artisan lui-même, Théophile, nous les a dévoilés dans un Manuel pratique de l'artisan, rédigé avec une précision incomparable, mais avec une sobriété de détails qui embarrasse parfois notre ignorance des termes techniques du moyen âge. Dans ce livre inestimable, il explique comment on grave au burin les plaques de cuivre, comment on obtient les champs pointillés, comment on découpe les parties qu'on veut laisser à jour, comment on noircit au feu et l'on rend mats certains fonds, comment se fabrique la pâte brune métallique nommée *niello*, comment on l'introduit dans les tailles, et enfin comment l'on achève et l'on polit tout l'ouvrage. Si même l'on y veut chercher des détails généraux pour la construction et le montage d'une pièce d'orfévrerie, on en trouve tout le détail pour un encensoir dont l'analogie avec les tourelles dont nous avons parlé est vraiment frappante.

Mais revenons à nos plaques de métal. Notre gravure peut suffire à faire juger de l'habileté de l'artiste; la composition représente l'une des Béatitudes, ainsi que l'indique l'inscription que supporte le personnage principal, inscription renversée, la plaque, bien entendu, n'ayant jamais été destinée à servir de type pour la reproduction. La voici en rétablissant les lettres abréviées :

BEATI · QVI · LVGENT
QVONIAM · IPSI · CONSOLABVNTVR.

(Heureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés.)

L'attitude du personnage nimbé a une majesté toute byzantine que ne dément pas le caractère traditionnel de la draperie; les œuvres de la même époque qui sont plus dégagées de la tradition n'ont pas ce caractère de grandeur. La roideur un peu hiératique de la figure principale est heureusement rachetée par le naturel et la variété d'expression des personnages agenouillés ou accroupis aux quatre angles, d'un dessin moins correct et moins sévère, mais dont la figure, comme l'a très-bien observé le père Cahier, n'exprime pas mal l'affliction. Si des personnages on passe aux ornements, on voit qu'à la symétrie l'artiste a joint la plus grande variété : ses motifs sont étonnamment multipliés; l'agencement général est même un peu compliqué; il y a comme un jeu de la difficulté pour montrer l'habileté de main et la richesse du procédé; l'encadrement intérieur seul est assez sobre, très-fermement dessiné, et a même du style.

Connaît-on l'auteur de l'œuvre d'art que nous venons de décrire? Il est impossible qu'il n'y en ait eu qu'un seul; dix-sept plaques travaillées comme nous l'avons indiqué, dix-sept lanternes en tourelle, une galerie découpée et ciselée composée d'arcs de cercle présentant un développement d'environ sept mètres, sans compter les chaînes, en voilà plus qu'il n'en faut, avec les moyens primitifs et le travail consciencieux et minutieux d'alors, pour absorber la vie d'un artiste. Du reste, le dessin et la gravure des plaques indiquent la main d'au moins deux maîtres différents; d'autres sans doute y ont travaillé. On a cru trouver le nom d'un de ces artistes dans un certain Guibert, frère d'un chanoine Stephan, mentionné dans le Nécrologe d'Aix-la-Chapelle comme ayant consacré tous ses labeurs et tous ses soins au lustre, à la croix et aux cloches de l'église. Mais ne risque-t-on point de transformer ainsi en artiste un lampiste ou un sacristain?

SUR LA FAMILLE DE RONSARD.

A l'occasion de l'article publié l'an dernier sur le manoir de la Poissonnière [1] et sur Ronsard, on nous a fait quelques observations qui tendent à faire douter de la véracité du poëte en ce qui se rapporte à sa généalogie.

Il se peut, en effet, que Ronsard ait reculé plus que de raison le point de départ de sa famille et lui ait attribué, sans assez de fondement, une noblesse quasi légendaire, en se donnant pour ancêtre un certain Baudouin, *marquis* à la fois hongrois et bulgare. — Et cependant, dès le seizième siècle, à partir de Claude Binet, son premier biographe, et du cardinal Duperron qui fit son oraison funèbre, ses contemporains comme ceux qui sont venus après, depuis Moréri jusqu'à Sainte-Beuve, ont accepté sans discussion la généalogie du poëte; il est vrai que Bayle,

[1] Le dessin reproduit par notre gravure avait été fait en 1847. Depuis, des réparations ont quelque peu modifié l'aspect du manoir.

dans son Dictionnaire, se borne à dire que Ronsard était *de noble maison*, et que son annotateur Desmaiseaux ajoute, « qu'il faut mettre *le marquisat* en question au nombre des chimères que la plupart des maisons nobles racontent de leurs premiers fondateurs. »

Mais, dans la séance de l'Académie des inscriptions du 25 juin 1875, l'un de ses membres a cru pouvoir réduire les prétentions du poëte à des proportions très-modestes; suivant ses recherches, la noblesse de Ronsard ne remonterait qu'à son aïeul et à son père, l'un et l'autre monnayeurs à Bourges, cette profession ayant la prérogative connue de conférer la noblesse.

Cette assertion a, depuis, donné lieu à quelques recherches. Il faut partir de ce fait incontestable que Louis de Ronsard, père du poëte, était chevalier de l'ordre et maître d'hôtel du roi Henri II. On peut d'abord mettre en doute que cette fonction se conciliât avec la profession de monnayeur, et que cette dernière s'accordât avec les hautes alliances de la famille de Ronsard et des nobles maisons des la Trémouille et des du Bouchage. Des renseignements précis constatent, d'ailleurs, que la charge de maître de la monnaie à Bourges était, à cette époque, comme inféodée, suivant l'expression d'un chroniqueur, à une famille Peloude, dont une branche reçut même le surnom de Peloude de la Monnaie.

Relativement au nom, il est à remarquer qu'aux quinzième et seizième siècles, Bourges a compté parmi ses principales familles bourgeoises une ou plutôt deux maisons dont les noms se rapprochent beaucoup : les Ro*u*sard et les Aro*u*sard; d'où cette supposition que de la première aurait pu descendre la famille de Ronsard, soit qu'on admette le changement assez fréquent dans notre langue de la diphthongue *ou* et de la voyelle *on*, soit qu'on ait fait confusion facile de la lettre *u* avec la lettre *n* dans la lecture des originaux manuscrits; tandis qu'en s'appuyant sur le témoignage des documents imprimés et présentant le plus de garantie, tels que l'*Histoire du Berry* de la Thaumassière, les *Priviléges de Bourges*, attribués à Thoubeau, etc., partout on trouve le nom précité imprimé Ro*u*sard et jamais Ronsard.

Comme de raison, et suivant l'usage d'alors, cette famille de grosse bourgeoisie se décora d'armoiries fort compliquées et qui n'ont pas le moindre rapport avec le blason bien connu et très-simple des Ronsard.

Une dernière preuve vient confirmer la noblesse d'extraction de Pierre de Ronsard, et attester que ses ascendants avaient droit à la qualité de gentilshommes, sans la devoir aux fonctions monétaires qu'on leur attribue. Un entrefilet du journal *l'Intermédiaire*, du mois de mars 1866, page 164, constate qu'on trouve aux archives d'une petite commune de la Sarthe (la Chapelle-Gaugain), dès 1544, d'abord un Claude de Ronsard; puis, en 1567, un Loys et un Charles; enfin, l'année suivante, Pierre, l'illustre poëte vendômois : tous nés au château de la Poissonnière, à six ou sept kilomètres plus loin, ils étaient aussi seigneurs de la Chapelle-Gaugain, où leurs armes, trois poissons (trois ronces), sont sculptées en plusieurs endroits autour de la nef de la vieille église.

Quel que soit le succès de cette sorte de réhabilitation, il est une autre noblesse inséparable désormais du nom de Ronsard : c'est la noblesse de son esprit. [1]

[1] C'est à la parfaite obligeance et au savoir de M. Boyer, membre de la Société historique du Cher, que sont dues les investigations curieuses ayant trait au nom et à la noblesse monétaire attribuée à Ronsard, et dont il n'a été possible de donner qu'un extrait.

PARABOLES DE KRUMMACHER [1].

LE GUIDE OU L'EXEMPLE.

Un voyageur avait à faire une route longue et périlleuse, car elle passait par-dessus des montagnes abruptes, et notre homme ne connaissait pas son chemin.

Il s'informa auprès d'un passant qui lui parut expert dans la contrée, car il venait de la parcourir.

Ce passant expliqua en quelques mots au voyageur quels sentiers il lui fallait suivre, quels il lui fallait éviter, ainsi que les abîmes et les mauvais pas qu'il trouverait sur sa route; après quoi l'on se sépara.

Notre homme tâcha de serrer toutes ces informations dans sa mémoire, et à chaque détour du chemin il s'efforçait de se rappeler les indications du passant. Il marcha ainsi hardiment et d'un pas allègre; mais plus il avançait, plus les rochers s'amoncelaient devant lui, et son chemin paraissait près de se perdre dans les montagnes entre les précipices.

Alors le courage lui faillit; il regarda les rochers, qui s'élevaient sombres au-dessus de sa tête, d'un œil d'angoisse, et s'écria :

— Non, c'est impossible à un homme de parcourir jusqu'au bout un si rude chemin; et, pour escalader des rochers si escarpés, il faudrait avoir les ailes des aigles ou les pieds des chamois!

Déjà il regardait en arrière et pensait à reprendre le chemin par lequel il était venu, quand voici qu'il entendit une voix qui lui cria :

— Prends courage, et suis-moi.

Et, s'étant retourné, il reconnut à sa grande joie la figure du passant qui lui avait indiqué son chemin; il le vit marcher tranquillement au milieu des abîmes et au bord des torrents à l'eau bouillonnante.

Cela lui donna confiance, et il reprit sa route en suivant cet homme; et avant que la nuit ne fût venue, tous deux, ayant passé la montagne, étaient arrivés dans une vallée charmante où croissaient les grenadiers; elle les reçut comme s'ils avaient été au but de leur pèlerinage.

Alors notre voyageur tout joyeux remercia son guide et lui dit :

— Comment te payerai-je ce que je te dois? Non-seulement tu m'as remis en chemin, mais encore tu m'as rendu la force et le courage.

A quoi l'autre répondit :

— Non point! tu ne me dois rien; ne suis-je pas un voyageur comme toi? Seulement, tu as vu par mon exemple qui tu es et ce que tu peux faire.

LES VOIX DU JUGEMENT.

Un homme riche, du nom de Chrysès, ordonna à ses valets de chasser une pauvre veuve et ses enfants de sa maison, parce qu'elle n'avait pas pu payer son loyer.

Quand les valets entrèrent chez la veuve, elle leur dit :

— Attendez encore un peu, il est possible que votre maître prenne pitié de moi; j'irai à lui et je le prierai.

Sur quoi la veuve se rendit auprès de l'homme riche avec quatre de ses enfants, le cinquième étant malade, et tous le prièrent instamment de ne pas les mettre dehors; mais Chrysès leur répondit :

[1] Un nouveau choix de Paraboles d'Adolphe Krummacher vient d'être publié (Sandoz, Neuchâtel). Le traducteur est un écrivain suisse de beaucoup de mérite, M. Gustave Revilliod. On lui doit des remercîments et aussi des éloges pour la grâce et la simplicité de son style; ces qualités sont celles du bon Krummacher : on aime à les retrouver dans son traducteur.

— Mes ordres sont donnés, je n'y puis rien changer; payez ou allez-vous-en.

Alors la mère se mit à pleurer et dit :

— Hélas! la maladie de mon enfant m'a pris jusqu'à mon dernier sou et m'a empêchée de travailler.

Et les enfants prièrent avec leur mère qu'on ne les renvoyât pas.

Mais Chrysès ne voulut rien entendre. Il se détourna et s'en alla dans son jardin, où il se coucha sur des coussins, comme il en avait la coutume.

La journée était chaude, même accablante, et près du jardin coulait une rivière qui donnait de la fraîcheur, et l'air était si calme qu'on ne voyait pas une feuille remuer.

Mais tout à coup s'éleva un vent léger, et Chrysès entendit le murmure des roseaux dans la rivière, qui vint résonner à son oreille, semblable à une plainte ; il lui sembla entendre les enfants de la pauvre veuve ; il devint inquiet sur sa couche.

Un moment après, il entendit le bruit de la rivière, et il lui sembla être au bord d'une mer immense; il se tourna, il se retourna sur ses coussins.

Il écoutait toujours, quand il lui sembla entendre les éclats d'un tonnerre lointain; c'était un orage qui approchait; il pensa alors à la mort et à ce qui la suivrait.

Alors Chrysès se lève, il rentre, il appelle ses valets; il leur commande d'aller chercher la veuve, de lui ouvrir sa maison.

Mais la veuve l'avait quittée ainsi que ses enfants; il fut impossible de la retrouver; elle avait cherché refuge, disait-on, dans la forêt voisine.

Pendant ce temps, l'orage était arrivé; il faisait rage. Chrysès se promenait dans ses salons d'un air soucieux.

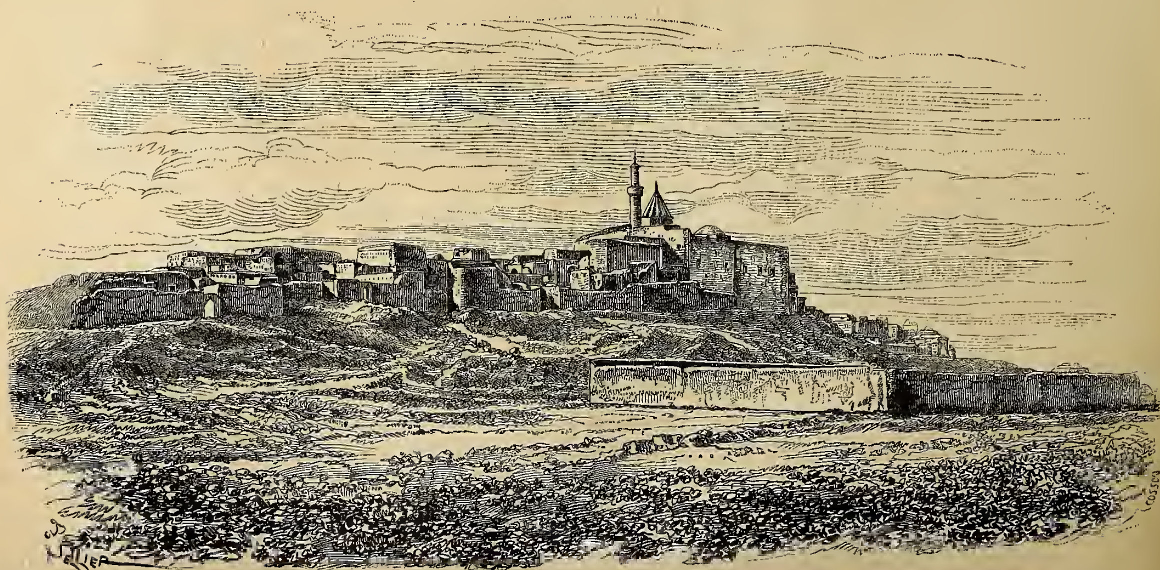
Le lendemain, Chrysès apprit que l'enfant malade était mort dans la forêt. Depuis ce jour, Chrysès prit en dégoût son jardin, et sa maison, et ses coussins moelleux, et il ne jouissait plus de l'air frais de la rivière.

Bientôt après il tomba malade, et, dans les rêveries que lui donnait la fièvre, il entendait toujours bruire les roseaux, gronder l'orage, et surtout il voyait des visages en larmes devant lui et croyait entendre des sanglots.

LE TOMBEAU DE JONAS.

Le tombeau de Jonas (*Nébi-Younous*) est le nom donné à une éminence sur laquelle s'élèvent une mosquée et d'autres constructions, et qui est contenue dans la même enceinte de briques crues avec soubassement de pierres de taille et blocage qui renferme Koyoundjick. On sait que cette ville fut bâtie sur les ruines de Ninive.

Voici dans quels termes il en est parlé dans le grand ouvrage de MM. Place et Thomas, qui contient la relation de leurs fouilles à Ninive et en Assyrie : « Trouver sur l'emplacement de Ninive un tertre portant la désignation de « Prophète Jonas », il y avait là de quoi faire espérer toute une mine de souvenirs. Au nom venaient s'ajouter d'autres circonstances non moins intéressantes. Déjà nous connaissions la fête commémorative qui se célèbre tous les ans à Mossoul, en souvenir de la mission de Jonas. Dans les traditions du pays, tant chrétiennes que musulmanes, le monticule passe pour renfermer le tombeau du prophète qui avait porté à Ninive la parole de Dieu, et cette tombe, recouverte par une belle mosquée, est encore le but d'un pèlerinage très-suivi. Enfin, nous savions que les Turcomans établis en haut de l'éminence avaient, en creusant des caves et des puits sous leurs maisons, mis à découvert des plaques sculptées avec inscription où l'on avait pu lire le nom d'Assaraddhon. Le désir d'explorer une ruine si pleine de promesses était donc bien naturel ; mais nous nous sommes vus arrêtés par un obstacle auquel nous ne nous attendions pas. Le monticule de Nébi-Younous est tellement respecté dans le pays, précisément à cause de la mémoire de Jonas,

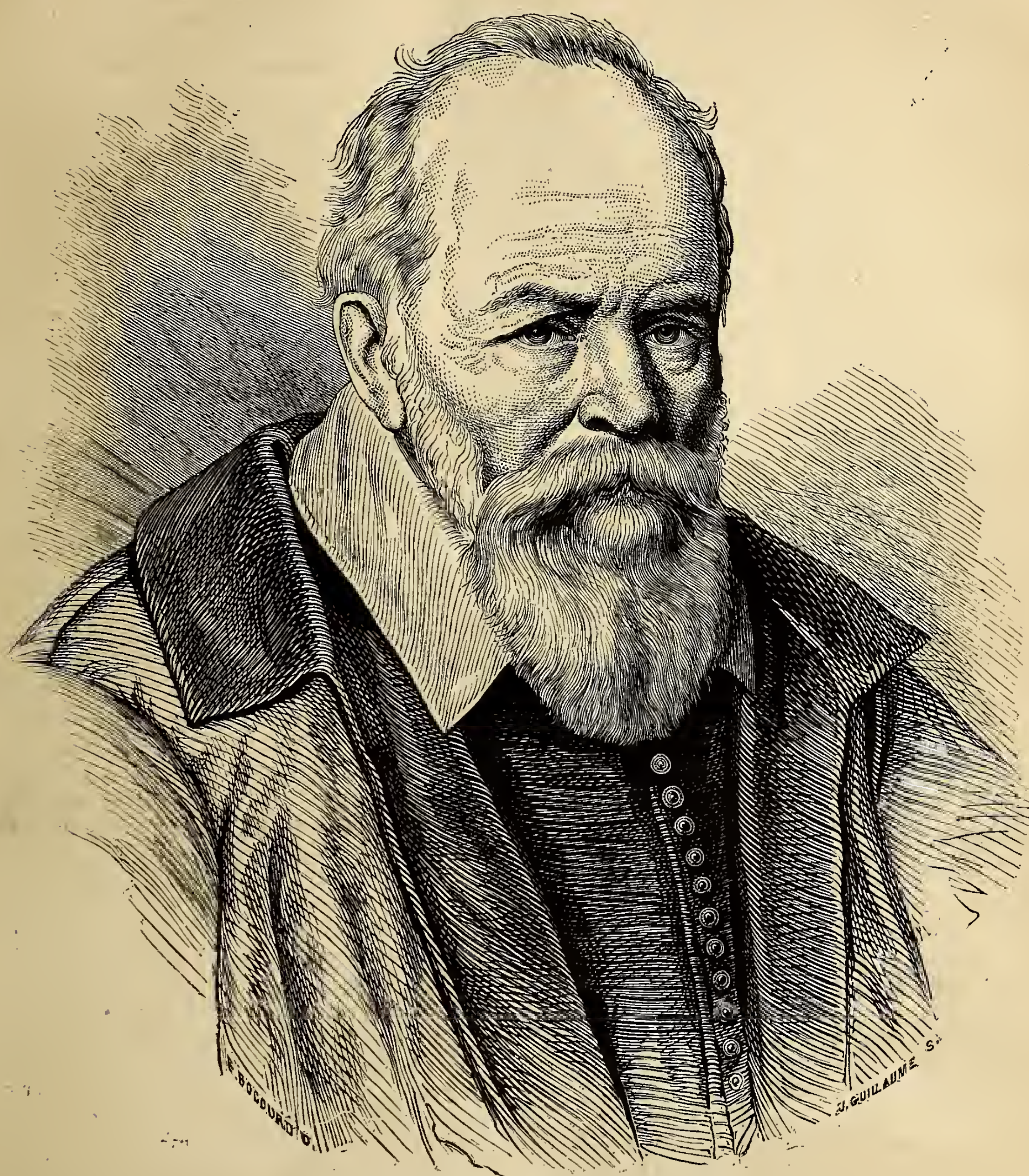


Le Tombeau de Jonas (*Nebi-Younous*), sur les ruines de Ninive. — Dessin de Sellier, d'après une photographie.

que tous les habitants du village turcoman s'opposèrent à ce que nous y fissions la moindre fouille. En vain avons-nous offert d'exécuter les travaux dans l'angle opposé à celui où sont le tombeau et la mosquée, sur un terrain qui ne supportait aucune maison, nous ne pûmes rien obtenir, et si nous, étrangers et chrétiens, nous avions persisté à vouloir opérer des tranchées, nous aurions, sans le moindre doute, provoqué un soulèvement de la population musulmane.

Plus tard, le gouvernement ottoman fit exécuter à Nébi-Younous quelques travaux pour son compte; mais ses agents, trop préoccupés de la recherche des trésors, ne surent pas donner à leurs excavations une direction utile, et le palais d'Assaraddhon reste encore à peu près inexploré.

LE PRÉSIDENT JEANNIN.



Le Président Jeannin. — Dessin de Bocourt, d'après Nanteuil.

Pierre Jeannin naquit à Autun, en 1540, de parents qui possédaient « plus de vertus que de biens. » Son père était un honnête tanneur, peu versé dans les lettres, mais homme de sens, qui avait le titre de citoyen et d'échevin de la ville d'Autun.

Pierre Jeannin fit ses premières études dans son pays natal, et alla étudier le droit sous Cujas à l'Université de Bourges. Avec une organisation puissante, bien équilibrée au physique comme au moral, il déployait à l'étude autant d'ardeur que dans les jeux et les exercices du corps où il excellait. Il avait le jugement droit, le travail opiniâtre, l'esprit net, plus amoureux de logique que de poésie; il avait peu de goût pour les choses de l'imagination, mais se plaisait aux déductions rigoureuses et aux raisonnements quelquefois subtils du droit romain.

Sorti des rangs obscurs du tiers état, Jeannin ne compta jamais que sur lui-même pour faire son chemin dans le monde. Lorsqu'il était étudiant, l'astrologie était encore fort à la mode; ses amis lui conseillaient de faire tirer son horoscope, mais il s'y refusa, en disant « qu'il ne » pensoit pas que sa destinée future dépendît des nombres » et des constellations, mais bien des connoissances et des » talents qu'il pourroit acquérir dans le cours de ses » études. »

En 1569, il fut reçu avocat au Parlement de Bourgogne; il n'exerça cette profession que pendant deux ans, mais non sans succès. Son éloquence avait plus de force que de grâce, plus d'érudition que d'éclat, mais sa parole ne manquait ni de charme ni de clarté.

Sa première cause eut un grand retentissement. La ville de Beaune contestait à la ville d'Autun la préséance au sein des États de Bourgogne. Ce procès durait depuis dix ans et agitait vivement les esprits : « L'honneur du » magistrat d'Ostun étoit en cause et celluy même que sa

» ville avoit reçu par tant de siècles. » ([1]) Jeannin plaidait pour sa ville natale; les débats de ce procès ont été conservés aux archives du Parlement de Dijon, et sont un curieux échantillon du genre d'éloquence judiciaire en usage au seizième siècle. Il semble que l'esprit français, à peine sorti des ténèbres de la scolastique, épris de Rome et d'Athènes, doutant encore de lui-même et de ses forces, ne trouvait bons et solides que les raisonnements étayés sur l'antiquité; de là de nombreuses citations et le déploiement insolite d'une érudition très-vaste, souvent prétentieuse et presque toujours hors de propos. Jeannin ne devait pas échapper au mauvais goût du temps, et ne manqua pas de mettre au service de son bon droit les riches souvenirs de ses abondantes lectures. Il commença en disant « qu'il n'y avoit rien qui méritât d'être gardé » avecque plus grand soing en une république bien pollicée, que la dignité des personnes publiques et priviléges » des villes et cités. »

Puis, par des rapprochements inattendus, il trouva moyen de mettre de son côté l'empereur Tibère, l'empereur Honorius, les empereurs de Byzance; d'invoquer l'opinion de Caton, d'Isocrate, de Démosthènes et de beaucoup d'autres; d'appeler à son aide le souvenir des Romains, des Grecs, des Scythes, des Égyptiens, etc....; d'intéresser enfin l'antiquité tout entière à la cause des Autunois.

L'avocat de la ville de Beaune, Me Rouhier, ne fut ni moins érudit, ni moins long; il dit qu'Autun « n'étoit » qu'un simple villaige assiz en lieux stériles et infruc» tueux »; tandis que Beaune était entouré de remparts et de fossés, et possédait un château fort. Il faisait valoir aussi que Beaune produisait « les meilleurs vins et fruicts » du royaume », et que c'était une source de richesse et de trafic pour la France.

Mais Jeannin répliqua, non sans chaleur, dans un langage qui ne manquait pas d'élévation et qui devait singulièrement flatter l'amour-propre de ses concitoyens. Il dit qu'il y avait plus de gloire pour Autun d'avoir ses murailles détruites par des siéges successifs que de les avoir conservées intactes, et il ajoutait : « Quant à la stérilité du » pays d'Ostun, les plus grandes villes et cités ont tou» jours été basties aux lieux les plus stériles et les plus » infructueux, comme Lacédémone et Athènes dans la » Grèce... aussy la ville de Rome... Que si le terroir » dudict Ostun n'estoit fertile à produire de bons vins, en » récompense de ce, il estoit fertille à produire de bons » hommes, et tant de grands personnages desdiez au ser» vice de la France et employés à manier heureusement » les plus grandes affaires, par lesquels ils étoient reco» gneuz vrays successeurs de l'ancienne gloire de ces an» ciens Ostunois dont ils estoient extraicts comme par une » légitime succession. »

Les plaidoiries ne durèrent pas moins de deux jours : Jeannin gagna sa cause, et la Cour « maintint les dicts » vierg ([2]) et eschevins d'Ostun en la possession et jouys» sance de seoir et opiner en l'assemblée des gens d'es» tats après le vicomte maïeur (maire) de Dijon et avant » le maïeur de la ville de Beaune, etc... »

Peu de temps après cette plaidoirie, Jeannin, qui avait alors trente ans, épousa Anne Guéniot, fille d'un médecin de Semur en Auxois, qui lui apporta quelque bien. On voit encore sa statue agenouillée à côté de celle du président dans l'église cathédrale d'Autun. Son image de marbre nous la montre calme et pieuse, florissante de santé et un peu à l'étroit dans sa robe à taille longue; c'était bien la femme qui convenait à Jeannin, simple dans ses goûts, bonne ménagère, économe des revenus de sa maison comme son mari le fut des deniers de l'État; son honnête figure ne dément point son épitaphe.

Comme avocat, Jeannin fut, selon Saumaise, « facile aux » affaires, fertile aux raisons, haut à parler, et profond à » écrire. »

Ses talents le firent choisir par les élus des États de Bourgogne pour être le conseil judiciaire et l'avocat de la province. Les élus étaient une commission de cinq membres qui représentaient les États dans l'intervalle des sessions, et qui se trouvaient chargés d'établir l'assiette des impôts, de diriger les travaux publics et de pourvoir à presque toute l'administration du pays. De nos jours, la commission départementale des conseils généraux, instituée par la loi de 1871, a des fonctions analogues à celles des anciens élus, bien que moins étendues.

Dans cette situation honorable, mais encore modeste, Jeannin manifesta, d'une manière éclatante et glorieuse, son esprit de tolérance et d'humanité. Au moment de la Saint-Barthélemy, le comte de Chabot-Charny était gouverneur de Bourgogne en l'absence du duc d'Aumale; deux jours après le massacre de Paris, il reçut deux gentilshommes du pays munis de lettres de créance de la part du roi, chargés d'ordres verbaux pour procéder au massacre.

En cette occurrence, le gouverneur réunit son conseil; comme le plus jeune et le moins qualifié, Jeannin opina le premier, et demanda aux envoyés du roi s'ils voulaient rédiger par écrit les ordres qu'ils tenaient de la bouche du roi. Ils s'y refusèrent, disant qu'ils étaient connus et que leur parole devait suffire. « Messieurs, dit alors le » jeune avocat, avant d'exécuter cet ordre qui nous est » signifié verbalement pour la fête de Saint-Barthélemy, » demandons des lettres patentes. Il faut obéir lentement » aux souverains quand ils commandent en colère. »

Mettant ensuite son érudition au service de l'humanité, il invoqua une loi de l'empereur Théodose qui, après avoir par colère commandé la mort de quatre mille chrétiens, fit défense aux gouverneurs de province d'exécuter « tels » mandements extraordinaires sans avoir attendu trente » jours et pris de nouveau les ordres de l'empereur en » bonne et due forme. » La citation était ingénieuse; mais à côté de ce précédent, qui n'était pas sans valeur à une époque où le droit romain faisait autorité, et sur lequel il eut soin d'insister, Jeannin trouva dans sa conscience d'honnête homme des paroles émues pour supplier ses collègues de ne pas se rendre complices de ce déplorable attentat. Il dit hardiment « qu'un bon serviteur doit dif» férer l'exécution d'ordres prononcés dans la violence » d'un mauvais jour, pour la remettre à un lendemain plus » calme. »

Jeannin fut assez heureux pour faire triompher son opinion, et le conseil résolut de demander au roi de nouvelles lettres patentes avant d'obéir aux ordres verbaux de ses émissaires.

La mesure était sage autant qu'humaine; car deux jours étaient à peine écoulés, que l'on recevait de nouvelles lettres par lesquelles « le roy mandoit le mouvement » de Paris être avenu tumultuairement et à l'instigation » de ceux de Guise... »

»... Par ce moyen, ajoute Jeannin, cette violence et » fureur fut arrêtée, et la Bourgogne garantie de mal. »

Quelques années après, en 1576, Jeannin fut envoyé aux États de Blois par le tiers état de la ville de Dijon. Bien qu'il eût été nommé sous l'influence des partisans de la Ligue, loin de prendre part aux intrigues de messieurs

([1]) *Magistrat* est employé ici dans le sens latin, pour désigner le corps des officiers municipaux.

([2]) *Vierg* était le titre du maire d'Autun pendant le moyen âge. — Voy. notre tome XIV, 1846, p. 295.

de Guise pour susciter la guerre, il combattit tous les projets de violence. A une époque où l'on recourait trop facilement à la force pour trancher les controverses religieuses, Jeannin fut catholique sincère sans être fanatique, et il disait que « la force et la violence n'enseignent ja- » mais le chemin de la piété et du vrai culte et adoration de » Dieu. »

Cet esprit de tolérance et de conciliation est un des beaux côtés de son caractère; et, par un singulier privilége du sort, il eut l'honneur de demander la liberté de conscience, en France, pour les huguenots, en Hollande, pour les catholiques. « Tous les citoyens, écrivait-il un » jour, doivent éviter et avoir en horreur les guerres de » religion, pour ne remettre au sort des armes ce qu'on » doit attendre avec patience de la seule grâce et bonté de » Dieu, qui nous peut réunir quand il lui plaira et faire en- » trer son saint esprit dans nos cœurs..... Ces remèdes- » là sont innocents, ne consument pas les finances, ne » font perdre la vie à un nombre infini de gens de guerre, » ne comblent de ruine et désolation le royaume. »

Aux États de Blois, le bureau du tiers état de Bourgogne avait arrêté que le roi serait requis « de maintenir » ses sujets en la religion romaine, pourvu que cela se fît » sans rentrer en guerre. »

Dans l'assemblée générale de l'ordre du tiers, Jeannin fut chargé de soutenir ces conclusions au nom de la province de Bourgogne qui opinait la première; il le fit, non sans éclat ni sans énergie, à côté de Jean Bodin, qui joua un rôle considérable dans ces débats.

Revenu en Bourgogne, Jeannin devint le conseil et le confident du duc de Mayenne, frère du duc de Guise, et gouverneur de la province.

On raconte qu'il traita le prince à Autun dans la maison paternelle, et lui présenta son père qui n'avait point quitté son tablier de corroyeur, en lui disant : « Monsieur, voicy » le maistre de la maison, c'est luy qui vous traitte. » M. de Mayenne le reçut à bras ouverts et le fit mettre au haut bout de la table.

Au moment où le duc de Guise et les catholiques de la Ligue se disposaient à entrer en guerre, Jeannin, comme il le raconte lui-même, adjura le duc de Mayenne de ne point s'engager dans cette aventure : « Je pris la liberté » de lui représenter que cette entreprise seroit cause de » la ruine de leur maison, qu'elle mettroit la religion en » péril et seroit cause d'apporter beaucoup de dommage à » l'État. »

L'entretien dura quatre heures et fut des plus pathétiques; le duc de Mayenne fut ébranlé et renonça à ses projets; il fit même écrire à son frère par Jeannin, pour l'engager à en faire autant. Le duc de Guise reçut la lettre au moment de se mettre à cheval; il écrivit au bas : « Ces » raisons sont bonnes, mais elles sont venues à tard; il est » plus périlleux de se retirer qu'il n'est de passer outre. » Et il signa *Guise*.

Henri III tint à récompenser la fidélité de Jeannin en le nommant conseiller, et quelques années après, en 1581, président du Parlement de Dijon; ces deux charges lui furent conférées sans finances, avec obligation de les exercer pendant cinq ans.

Son rôle comme magistrat est assez restreint, et les registres du Parlement semblent avoir conservé plutôt la trace de ses absences que le souvenir de ses travaux. On lit, par exemple, dans un procès-verbal du 7 janvier 1594, que M. le président Jeannin « est venu céans pour saluer » la compaignie et s'excuser s'il n'a pas fait sa charge cy- » devant, ce qui est advenu à son grand regret. » Et M. le premier président Brûlard lui répond que « la Cour » le tient pour excusé, sachant bien qu'il n'a jamais man- » qué d'affection à faire sa charge, mais que les grandes » affaires, où il a toujours été employé, ne l'ont pu per- » mettre..... »

Il ne résigna cette charge qu'en 1602, lorsqu'il fut nommé intendant des finances; il n'a jamais été premier président. *La fin à une autre livraison.*

LE LABORATOIRE DE ZOOLOGIE
DE ROSCOFF.

Il y a quatre ans environ, l'un de nos naturalistes les plus éminents, M. de Lacaze-Duthiers, a organisé à Roscoff, petit port situé à l'entrée de la Manche (Finistère), un établissement maritime entièrement consacré à l'étude des animaux marins.

Les grèves de Roscoff sont protégées contre la violence des flots par un double rempart d'îlots et de rochers granitiques; les eaux qui en baignent la surface sont constamment chauffées par le Gulf-Stream, et c'est à cette élévation de température qu'on attribue une prodigieuse exubérance dans le développement des êtres vivants. Plusieurs espèces de mollusques et de crustacés, balanes, buccins, patelles, troques, littorines, etc., s'y rencontrent en abondance à quelques mètres de la terre ferme. Le crabe et son curieux parasite, désigné sous le nom de sacculine, y pullulent. Plus loin, dans la zone des fucus, on peut recueillir les botrylles aux trois couleurs, les ascidies roses et vertes, les astéries et les actinies.

Les récifs de granit sont creusés de toutes parts par les flots océaniques; des grottes s'y ouvrent çà et là, toutes garnies d'éponges calcaires, de clavellines transparentes et d'ascidies rouges qui tombent de leurs parois comme des stalactites vivantes.

Quand la marée est basse, les bancs de sable mis à découvert abondent en espèces fouisseuses : annélides, synaptes, mollusques lamellibranches, etc. A l'époque des grandes marées, on fait la capture de belles pentacrines et des intéressants porte-écuelles (*Lepadogaster*), singuliers poissons qui sont doués de la faculté de pouvoir se fixer aux pierres, en se servant de leurs nageoires pectorales comme d'une ventouse. Plus loin, dans les régions que la mer ne découvre jamais, le naturaliste, à l'aide de la drague, pêche les espèces qui fuient la lumière : les grands oursins, les grandes ascidies simples, les térébratules, de petits crustacés aux formes étranges, des polypes et des mollusques nudibranches. A la surface de la mer, il peut facilement recueillir des myriades d'animalcules aussi transparents que le cristal, et des larves multiples se rattachant aux classes les plus variées.

Le laboratoire de Roscoff est installé dans une grande maison qui a deux façades : l'une s'ouvre sur la mer, l'autre s'étend sur une grande place. Dans cet établissement sont des logements réservés au service et au personnel. On peut, en outre, y donner asile à quatre naturalistes. Chaque pièce est pourvue de tout ce qui est nécessaire pour recueillir, conserver et étudier les animaux marins : couteaux, spatules, ciseaux à froid, paniers, seaux en toile, aquarium portatif, microscope, loupes, scalpels, pinces, etc., etc.

Dans une salle spéciale, on a disposé une grande carte des environs de Roscoff, ainsi que des instruments tels que thermomètres, baromètres, balances, et les réactifs destinés aux recherches histologiques.

Au premier étage est installée une bibliothèque qui comprend les ouvrages les plus importants sur la faune océanique. Nous devons ajouter, non sans regret, que ces livres sont pour la plupart publiés à l'étranger, et que

notre pays jusqu'ici n'en a encore produit qu'un nombre très-restreint sur le même sujet.

Cette installation a été récemment complétée par la construction d'un grand aquarium. Quatre bacs sont disposés dans les parties les mieux éclairées d'un pavillon, et l'on peut y conserver vivants pendant un temps d'une assez longue durée les animaux que l'on se propose d'étudier.

Pour se procurer les animaux marins, les naturalistes de l'établissement de Roscoff ont à leur disposition deux embarcations. L'une d'elles, qu'on appelle *la Pentacrine*, est un beau bateau pêcheur, conduit par trois matelots de la marine de l'État; l'autre est une simple barque à fond plat, uniquement réservée à la pêche pélagique, ou au transport des observateurs d'un îlot à l'autre.

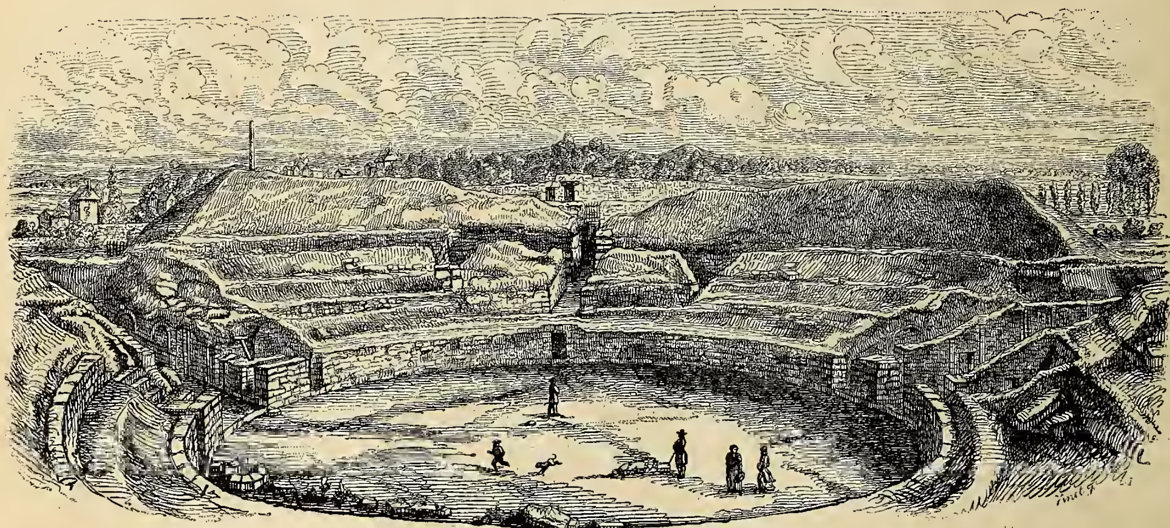
Le laboratoire de Roscoff est ouvert à tous les travailleurs sérieux qui adressent une demande au directeur; ils sont logés gratuitement et ont à leur disposition l'aquarium, les instruments d'observation et d'étude, et les embarcations [1]. Les travaux originaux qui résultent de ces recherches peuvent être insérés dans un recueil périodique dirigé par M. le professeur de Lacaze-Duthiers : les *Archives de zoologie expérimentale*.

Le but de l'établissement est surtout d'arriver à une connaissance complète des animaux marins de nos côtes, et de faire pour notre pays ce que l'Angleterre a déjà fait pour la faune de son littoral.

Depuis sa fondation, l'établissement de Roscoff a donné l'hospitalité à des naturalistes français et étrangers déjà célèbres, et quelques travaux importants l'ont signalé tout spécialement à l'attention du monde savant.

DÉCOUVERTES ARCHÉOLOGIQUES
A SENLIS ET A VILLERS
(OISE).
ARÈNES. — PIERRES SCULPTÉES.

Les arènes de Senlis (Oise) ont été découvertes, en 1863, par un des membres du comité archéologique de cet arrondissement. Elles sont situées aux portes de la ville, sur le côté gauche de la route départementale de Senlis à Chantilly.



Les Arènes de Senlis dans leur état actuel. — Dessin de A. Vinet.

Suivant toutes les apparences, la construction de ces arènes date des premières années de l'empire romain.

Les médailles d'Auguste, des Flaviens, des Antonins, trouvées sur le sol, justifient cette opinion; leur durée se trouve également déterminée par les médailles de Tetricus, Posthume, Gordien, Gratien, mort en 383, et l'on peut sans témérité affirmer que le monument a subsisté au moins pendant quatre cents ans.

La forme de ces arènes est elliptique; elles mesurent 42 mètres dans leur plus grand axe, et 35 mètres dans le plus petit.

Les gradins, qui ne s'élevaient pas très-haut, comme ceux d'Arles et de Nîmes, étaient creusés sur le versant d'un coteau, et présentaient un développement qui pouvait contenir environ 12 000 spectateurs.

Aux objets produits par la découverte des arènes vinrent s'ajouter, en 1872, dans le Musée de Senlis, de nombreuses pierres sculptées, recueillies dans les fouilles d'un temple romain découvert par des ouvriers dans la forêt d'Halatte, sur le territoire du petit village de Villers Saint-Frambourg, à six kilomètres de Senlis, et à un kilomètre de la grande voie romaine de Paris à Soissons passant par Senlis. Ce temple, élevé en l'honneur d'un Dieu médecin, qu'aucune inscription ou statue ne permet de désigner, a été détruit violemment et incendié ; les débris du temple, les traces de feu, les ex-voto brisés, ne laissent aucun doute à cet égard.

Ces curieux ex-voto, au nombre de plus de deux cents, peuvent se classer en deux catégories : la première comprendrait ceux qui représentent la figure humaine ou quelqu'une de ses parties, un grand nombre de têtes nues ou coiffées de diverses manières, une tête de nègre bien étudiée, des figures entières plus ou moins vêtues, des enfants au maillot, des jambes, des bras, des mains et des pieds; quelques-unes de ces figures sont simplement gravées au trait; un certain nombre de petites statuettes tenant en main un vase, une corbeille contenant des fruits ou des fleurs, un gâteau, un oiseau, démontrent que la divinité de ce temple protégeait les jardins et les champs ou en recevait les offrandes.

Dans la seconde catégorie seraient les figures d'animaux, chevaux, porcs, chiens, d'une exécution grossière, rappelant les sculptures mexicaines du Musée du Louvre, qui indique peut-être que la même divinité était aussi invoquée pour les animaux.

[1] On ne paye que la nourriture, dont le prix est d'environ 3 francs par jour.

Quant à la détermination des différentes maladies dont la guérison aurait provoqué la consécration de ces ex-voto, il serait peut-être risqué de la tenter, à cause de la barbarie de leur exécution. Les exemples représentés ici ont



Ex-voto gallo-romains, au Musée de Senlis. — Fouilles de Villers.

été choisis parmi les moins médiocres. Des objets semblables ont été découverts en beaucoup d'endroits, ordinairement dans le voisinage de temples auprès desquels s'étaient établis des fabriques ou des dépôts qui les offraient à la dévotion des malades.

LES MÉMOIRES D'UN ÉCOLIER EN VACANCES.

12 août.

Te voilà, mon garçon, depuis trois jours en vacances, et tu as eu le premier prix de version latine, le premier prix d'anglais, le second prix d'histoire et le premier prix de narration française : c'est très-bien. Ton père a été content et ta mère encore plus ; ta sœur et son mari t'ont fait cadeau d'un joli album à photographies. Mais toi, quel cadeau t'es-tu fait et quelle récompense morale t'es-tu décernée? Je crains que, dans ta propre opinion, tu n'aies baissé quelque peu, en voyant quels sentiments vaniteux et petits ont envahi ton âme. Assez de ces glorioles malsaines! reviens à toi-même, rentre dans les pensers simples, et puisque le travail t'a valu des succès, eh bien, marques-en ta reconnaissance au travail, en lui restant fidèle.

Tes professeurs ne t'ont pas donné de devoirs pour les vacances. Donne-t'en donc à toi-même.

D'abord, tu me feras le plaisir d'écrire tous les soirs ou presque tous les soirs ton journal ; et tu n'inséreras pas seulement dans ce journal tes faits et dits notables de la journée, tu y joindras tes réflexions sur les choses que tu

auras vues et sur celles que tu auras lues ; car tu sauras bien, sans doute, te réserver quelques heures de temps en temps pour la lecture. Tu as ici, dans la bibliothèque de ton père, de quoi t'occuper suffisamment de ce côté-là...

Allons, garçon, à l'œuvre ! et n'oublie pas que tout bon navigateur rédige son journal de bord.

C'est, d'ailleurs, une excellente habitude à prendre que d'inscrire ainsi, pour soi-même, ses impressions personnelles. Mon père disait l'autre jour qu'il avait, tout jeune, tenu registre de ses actions et pensées, et qu'il s'en était plus tard trouvé très-bien, parce qu'on s'habitue ainsi, ajoutait-il, à écrire *d'après nature* et non d'après les livres ; d'après soi, et non d'après les autres.

Pour commencer, tu as d'abord à consigner ceci : ton père, qui est toujours très-bon pour toi, t'a dit en revenant de la distribution des prix : « J'aurais été très-heureux de te pouvoir faire faire, ces vacances, quelque beau voyage qui eût été utile au développement de tes facultés physiques et de tes facultés morales ; car, à ton âge, rien n'est sain comme l'agitation et la translation ; malheureusement, nous sommes pauvres, mon enfant, et plus en ce moment que nous ne l'avons jamais été. J'ai même beaucoup de peine et d'embarras pour payer quelques dettes courantes. Le mariage de ta sœur, des pertes d'argent éprouvées par ton beau-frère, la mauvaise santé de ta mère qui l'a forcée de confier à une bonne les soins du ménage, tout cela nous a mis dans une gêne que j'espère surmonter, mais à la condition de nous en tenir aux dépenses les plus strictement indispensables. Tu ne pourras donc, à mon grand regret, voyager. En revanche, comme j'ai souvent, en ma qualité de juge de paix, à parcourir notre canton, je te propose de m'accompagner dans mes courses. Tu pourras y observer quelquefois des choses intéressantes, et puis, tu apprendras ainsi à mieux connaître cette contrée, qui offre assez d'intérêt en plusieurs genres, comme tu pourras t'en assurer bientôt, et comme moi-même je l'ai constaté depuis deux ans que nous l'habitons. »

Tu n'as pas été trop maladroit dans ta réponse à ton père, en disant que tu ne désirais aucunement voyager cette année, et que ton plus grand plaisir serait de rester à la maison, puisque ta mère par son état de convalescence, et ton père par les nécessités de son emploi, ne pouvaient s'en aller au loin courir avec toi.

Ce n'est pas mal, mon petit ; mais pourtant, quoi de plus simple? eh ! justement, c'est bien parce que c'est simple ; notre professeur d'éloquence, M. Lizeron, nous dit toujours : « Dans le style, comme dans tous les arts, comme dans la conduite de la vie, le simple, c'est le beau, le bien, le bon. Les grands maîtres sont toujours simples. » Applique-toi à vérifier cela ces vacances, et à voir si les grands écrivains sont réellement les plus simples.

Eh bien, voilà qui est entendu : tu écriras ton journal tous les jours régulièrement.

Qu'as-tu à enregistrer pour tes trois premiers jours de vacances? En vérité, pas grand'chose : tu as sottement perdu le temps à courir de ci, de là, sans but, mais non pas sans tapage. Moins d'éclat, moins de bruit, s'il vous plaît, Monsieur, et plus de réflexion ! Vous êtes un écolier en vacances ; ce n'est pourtant pas une raison de se détraquer le corps et la cervelle.

Tu n'as donc rien fait que de courir à travers champs, et de donner à des centaines de braves moissonneurs, si occupés, le spectacle de ton inutilité en ce monde.

Mon petit, il est temps de ne plus être imbécile. Assez de fainéantise, assez de... Suffit ! je vous attends, Monsieur, à votre journée de demain.

15 août.

Voilà, malheureux, comment tu te tiens parole à toi-même ! Le 13, le 14, se sont passés sans que tu aies rien écrit ! et qu'a-t-il fallu pour cela ? la visite de ton intéressant cousin Raoul. Vous vous êtes promenés ensemble ; vous avez été à la foire à Paimbourg, où vous n'avez rien trouvé de mieux à faire que de jouer à toutes les tontines. Tu en as été pour tes vingt-huit sous ; c'est bien fait. Il y avait pourtant dans ce petit village toutes sortes de choses curieuses à visiter, qui t'auraient instruit, qui t'auraient laissé d'agréables souvenirs, et qui ne t'auraient coûté rien. Il y a dans cette commune un fort joli château, dont le plan, aussi bien que celui du jardin qui l'entoure, a été tracé par le Nostre... Dans le même village se trouve un véritable monument végétal ; c'est un if qui passe pour un des plus anciens arbres de France. On le croit contemporain de Guillaume le Conquérant. Tu avais encore à visiter, dans la même localité, un camp romain fort curieux et fort bien conservé ; mais monsieur Raoul et toi n'avez point daigné vous occuper de ces choses. Peste ! les tontines étaient de bien autre importance ! vous pouviez y gagner quelques-uns des rebuts les plus niais des verreries et des faïenceries de la contrée. Heureusement, il ne restera dans vos mains aucune trace de cette glorieuse expédition, que vos porte-monnaie aplatis.

Ah ! si, il vous reste autre chose encore : le souvenir d'un pitre grossier qui a fait rire ton cousin Raoul..... mais toi, tu en as rougi, malheureux, et le soir, tu t'es senti l'âme tellement attristée de ces ordures, que pour t'en nettoyer, tu as lu dans Racine les chœurs d'Athalie. Une inexprimable émotion t'a saisi en lisant, à la fin du troisième acte, ce chant si pur et si suave :

D'un cœur qui t'aime,
Mon Dieu, qui peut troubler la paix?
Il cherche en tout ta volonté suprême,
Et ne se cherche jamais.
Sur la terre, dans le ciel même,
Est-il d'autre bonheur que la tranquille paix
D'un cœur qui t'aime?

Cette lecture t'a fait un tel plaisir que tu es redevenu un peu plus content de toi, et que tu t'es endormi avec l'agréable pensée que peut-être ton avenir n'est pas désespéré. Rien n'est plus sain que d'avoir, aux heures du matin et du soir (heures choisies pour la prière par toutes les religions) ; rien, dis-je, n'est plus sain que d'avoir à ces heures quelque chose à admirer et respecter. Retiens cela, mon petit ; c'est une maxime d'hygiène morale que tu feras bien de mettre en pratique ; car tu as besoin de veiller sur ton esprit chancelant.

16 août.

Ton cousin Raoul s'en est allé ce matin, et toi, tu as accompagné ton père dans une course à Martincourt ; vous avez fait la route à pied en herborisant. Ton père t'a rappelé ses anciennes lectures de livres botaniques et t'a dit que jamais homme, à son avis, n'a trouvé, pour parler des fleurs, d'expressions plus heureuses que Linné dans son latin un peu barbare. On peut discuter sa méthode de classification et quelques-unes de ses assertions ; mais sa langue toute d'invention, langue émue, vivante, colorée, qui pourrait n'en être pas touché ?

Voilà ce qu'a dit ton père ; ne l'oublie pas.

Tu as rapporté, entre autres curiosités végétales, l'*Arundo colorata* et le *Dipsacus pilosus*, qui l'un et l'autre sont assez rares dans la contrée ; et tu as fait pour ta mère un joli bouquet de fleurs des champs.

Ton père est allé faire visite à la famille du médecin de Martincourt, M. Marquésy. On vous a retenus à dîner. M. et Mme Marquésy sont des personnes très-aimables. Il y avait aussi Mlle Charlotte Marquésy, leur fille, spirituelle

et instruite. Elle n'a pourtant que quatorze ans, et toi, tu en as seize. Elle ne connaissait pas l'*Arundo colorata* : tu lui as offert quelques-uns de ceux que tu rapportais.

Au dîner, M. Marquésy et ton père se sont mis à parler d'affaires; mais Mme Marquésy vous a emmenés, sa fille et toi, au jardin, où vous avez tous les trois causé de botanique. Vous avez été même visiter les ruines d'un ancien château du onzième siècle, le château de Martincourt, et tu as osé offrir le bras à Mme Marquésy. C'est très-bien, mon garçon. Mais avoue que, ce matin même, tu ne te serais pas cru capable d'une telle politesse.

Au total, bonne journée, et dont il faut être content.

La suite à la prochaine livraison.

COLONIES ACTUELLES DE LA FRANCE.

En *Afrique*, au nord, l'Algérie.

A l'ouest, sur le fleuve Sénégal, l'île Saint-Louis et les îles voisines; les postes militaires de Lampsar, Richard-Tol, Merinaghem, Dragana, Podor, Bakel, Makana; l'île de Gorée.

Dans la Gambie, le comptoir de Sedhion.

Sur la côte de Guinée, les comptoirs d'Assinie, de Dabou, du Grand-Bassam; les escales des Darmankours, du désert du Coq.

A l'est de l'Afrique, les îles de la Réunion, de Sainte-Marie de Madagascar (une petite partie), de Mayotte, Nossi-Bé, Nossi-Cumba, Nossi-Tassi et Nossi-Mitsiou.

En *Asie*, dans l'Hindoustan, les territoires de Pondichéry, de Karikal, d'Yanaon, de Chandernagor, de Mahé.

Dans l'Indo-Chine, les six provinces de la basse Cochinchine.

Dans l'*Amérique septentrionale*, les îles de Saint-Pierre et de Miquelon.

Aux *Antilles*, la Martinique, la Guadeloupe et ses dépendances : Marie-Galante, les Saintes, la Désirade, la moitié de l'île de Saint-Martin, dont l'autre moitié appartient aux Hollandais; cette île est située entre les îles Anguille et Saint-Barthélemy, elle a 60 kilomètres de circonférence environ et est hérissée de montagnes. La partie française a 54 kilomètres de superficie, non compris un îlot appelé l'îlot Tintamarre, probablement parce que le bruit des flots y est très-fort.

Dans l'*Amérique méridionale*, la Guyane.

En *Océanie*, les îles Marquises ou archipel de Mendana, la Nouvelle-Calédonie, l'île de Cliperton, et deux archipels placés seulement sous le protectorat de la France : les îles Taïti ou archipel de la Société, et les îles Gambier, dans l'archipel Dangereux.

L'ensemble de toutes ces possessions coloniales, l'Algérie non comprise, donne un chiffre de plus de trois millions d'habitants, dont plus de 625 000 Européens.

SERVILITÉ.

Quand on lit l'histoire des furieux qui déshonorèrent l'empire romain, ce qui surprend, c'est qu'on ait supporté vingt-quatre heures de pareils monstres : il y a chez les hommes, une fois que l'esclavage s'est appesanti sur eux, une puissance de le supporter qui effraye.

J.-J. Ampère.

ÉCOLE D'APPRENTISSAGE.

Dans presque tous les métiers, les trois premières années de l'apprentissage sont généralement stériles et souvent funestes. La santé de l'enfant, jeté avant le temps dans l'atmosphère de l'atelier, s'y étiole; son intelligence, faute d'être entretenue par un travail ordonné, s'atrophie; il perd tout ce qu'il a acquis à l'école. D'autre part, son éducation professionnelle est à peu près nulle; car, malheureusement, d'après des habitudes difficiles à réformer, chez la plupart des maîtres ou patrons, tout le travail de l'apprenti consiste d'ordinaire dans le menu ménage de l'atelier et à faire les commissions; plus malheureusement encore, ce qu'il apporte d'instincts honnêtes s'abâtardit ou se perd. Ces considérations ont fait naître, à Paris, l'idée d'une école d'apprentissage, dans laquelle l'enfant continue à développer ses connaissances générales en se formant, par un enseignement technique, aux exercices de sa future profession, et où il reçoit une éducation propre à préserver tout à la fois sa santé et sa moralité.

Cette école [1] est, à proprement parler, une école préparatoire à l'apprentissage. C'est au sortir de l'école primaire qu'elle reçoit les enfants. Ils n'y sont admis qu'avec le certificat d'études, ou après un examen équivalent.

L'enseignement général y embrasse toutes les matières obligatoires de l'enseignement primaire, sur lesquelles les élèves ont toujours besoin de revenir, et quelques-unes des matières facultatives, telles que les éléments de la physique, de la mécanique et de la chimie dans leurs rapports avec l'industrie.

A cet enseignement général est joint un enseignement technologique, comprenant l'étude des outils, des matières premières, des produits, des procédés, en un mot de tout ce qui est matérialisé dans la pratique des ateliers.

L'enseignement technique a pour objet le travail du bois et du fer. Commun à tous les élèves de la première année, qui sont tour à tour attachés aux deux ateliers, il est, dans les deux années suivantes, spécialisé suivant les aptitudes reconnues. L'ensemble de cette sorte de stage dure trois ans.

L'école, ouverte le 8 décembre 1872, compte actuellement 122 élèves.

La première observation qui frappe en entrant, soit dans les études, soit dans les ateliers, est celle de la bonne apparence et de l'air de santé des enfants. On a pris le soin de peser et de mesurer chacun d'eux à leur entrée dans l'école, et la même opération renouvelée à la fin de chaque année a permis de constater chez tous un progrès plus ou moins notable de forces physiques. C'est le bénéfice naturel d'un bon régime de travail, de l'alternance établie entre les travaux manuels et les études de la classe; c'est aussi l'effet de l'exercice assidu de la gymnastique, auquel on a ajouté le jeu de la pompe à incendie.

Les enfants ont contracté l'habitude et le besoin de la propreté. Leurs figures sont nettes, leur attitude est décente, leur allure franche. Ils s'expriment convenablement et ne connaissent point le jargon de l'atelier.

Il n'est pas un élève qui n'ait au moins affermi les connaissances qu'il avait apportées de l'école primaire; et chez le plus grand nombre, elles se sont développées.

Si l'on se préoccupe des résultats de l'éducation générale, on n'a pas moins en vue le développement de l'éducation professionnelle, qui est l'objet propre de l'école.

Le roulement auquel tous les élèves sont soumis en première année pour le travail du fer et pour celui du bois, leur est très-profitable; ce double exercice contribue à leur assouplir la main.

Le travail du fer, auquel on a ajouté le travail du cuivre, suscite plus de vocations que celui du bois. Parmi 22 élèves qui ont subi en 1875 l'examen de sortie, 13 se

[1] Boulevard de la Villette, à Paris. — Il y a aussi un atelier d'apprentissage annexé à l'école de la rue Tournefort.

destinent à être ajusteurs; 2, tourneurs en fer; 2, forgerons; 4, modeleurs; et 1, tourneur en bois. Enfin, on a constaté que les élèves ont avant tout, pour le bois comme pour le fer, le goût des travaux utilisables; ils s'appliquent particulièrement à la confection des pièces dont ils prévoient la mise en œuvre. C'est pour eux une récompense de passer du travail de pur exercice au travail de confection.

L'école a fabriqué plusieurs milliers d'équerres pour la consolidation des tables et des bancs, des tableaux noirs, des chevalets; elle prépare des collections de corps géométriques et de modèles de mécanique pour les classes de dessin.

Les locaux des classes et des ateliers avaient été livrés aux élèves, non sans dessein, dans un état misérable. Une demi-douzaine d'établis et quelques tables de rebut, tel était tout le mobilier. Sous la direction des contremaîtres, les apprentis ont, peu à peu, fabriqué eux-mêmes, ou contribué à fabriquer, tous les objets à leur usage.

Dans l'atelier du fer, trois feux de forge ont été établis, avec leur garniture de bassins en tôle et leur outillage complet, pelles, tenailles, étampes, marteaux, etc. Quatre petits tours à métaux ont été installés (les poupées seules ont été achetées), munis chacun d'un système de débrayage et d'embrayage. Enfin, deux machines à percer sont sur le métier. Les pièces principales ont été fondues sur les modèles préparés par les élèves.

L'atelier du bois a fourni à celui du fer une partie de ses étaux. Il a garni les salles d'études communes de tout leur mobilier : tables-bancs, estrades, tableaux, chevalets, tablettes propres à recevoir les collections de corps géométriques et les modèles de mécanique; dans un cadre doivent être classés des échantillons vernis des bois indigènes qui servent à l'enseignement de la technologie.

Ce qui intéresse particulièrement les élèves à ces travaux, indépendamment de leur utilisation immédiate, c'est qu'avant de les exécuter en pièces, ils commencent par en faire les épures. Ils étudient les proportions, ils raisonnent les assemblages, et il y a pour eux un sérieux attrait à réaliser, à faire vivre, en quelque sorte, ces objets dont le dessin graphique leur a fait concevoir la forme et l'idée.

Il n'est pas douteux que ces enfants, rendus à la vie ordinaire, seront presque tous supérieurs aux apprentis qui n'ont pas joui des bienfaits de cette éducation. Ils sortent certainement de l'école plus vigoureux, plus instruits, pourvus de bons principes de moralité, et sérieusement préparés au métier qu'ils doivent exercer. (1)

SCULPTURES SUR BOIS
DU CHATEAU DE CHAMBORD.

De toutes les portes qui fermaient les quatre cent quarante chambres de la résidence favorite de François Ier, il n'en est demeuré qu'une soixantaine environ dans leur état primitif. Ces clôtures, de bois de chêne bien maillé, participent du système de construction employé pour les huisseries du siècle précédent; leur partie inférieure se compose de panneaux fort simples; le haut, d'une losange ornée de la salamandre se tordant sur son lit de flammes, ou, plus souvent encore, du chiffre du monarque fondateur de l'édifice. Nous reproduisons deux de ces bas-reliefs qui proviennent de Chambord et ornent actuellement la bibliothèque d'un artiste blésois, M. Ulysse Besnard.



Panneaux sculptés du château de Chambord. — Dessin de Chevignard.

L'exécution de ces panneaux est remarquable : les saillies et les ténuités, les pleins et les vides de l'arabesque, sont disposés avec grâce; mais il s'en faut que le même art ait présidé à leur combinaison. Ainsi, dans le premier bas-relief, la préoccupation de placer suivant l'axe le jambage vertical du grand F a déterminé un porte-à-faux choquant, et a contraint le sculpteur à dénaturer la couronne royale. Mieux inspiré, l'auteur du second panneau a pondéré le chiffre plutôt dans son ensemble, — dans sa *masse*, comme disent les praticiens; — il a donc pu donner toute l'importance nécessaire à ce motif principal, mieux asseoir la couronne, et enfin lui garder la forme consacrée.

(1) Gréart.

LE BÉNÉDICITÉ.



Cabinet de M. Eugène Hamot — Le Bénédicité, par Lenain. — Dessin d'Édouard Garnier.

Avant d'être un tout petit bourgeois d'Amsterdam, simple commis aux écritures chez un armateur, M. Peterhuys avait eu l'honneur de porter la demi-pique dans l'armée hollandaise, en qualité de sergent. Il avait rapporté du régiment l'amour de l'ordre, le culte de la discipline, une âme bien trempée, une piété simple et naïve, et l'habitude d'emprunter ses images et ses métaphores au langage des camps.

A peine rentré dans la vie civile, il épousa une blanchisseuse qui n'était ni belle, ni riche, mais qui était bonne et pieuse comme lui.

Pour lui, la vie était un combat; la famille, une escouade; le père de famille, un capitaine; la mère, un lieutenant, à qui le commandement passait de droit quand le capitaine venait à tomber sur le champ de bataille. Lorsque les différents membres de la famille, dans l'intervalle des repas, vaquaient à leurs occupations, il disait que ses «hommes» étaient dispersés en tirailleurs.

Quand Mme Peterhuys frappait dans ses mains, au bas du petit escalier aussi luisant qu'un meuble de salon, et criait : « Enfants, à table ; le père est rentré ! » Il disait : « Voilà qu'on sonne le ralliement ! »

Alors les tirailleurs descendaient sans perdre une minute, premièrement parce qu'ils jouissaient tous d'un excellent appétit, ensuite parce que le père n'aimait pas les traînards.

Lui, il entrait le dernier dans la cuisine, où l'on prenait les repas, lorsque chaque tirailleur était déjà à son rang, je veux dire à sa place, tout prêt à subir l'inspection. D'un coup d'œil rapide, le capitaine remarquait le moindre défaut de tenue, c'est-à-dire qu'il l'aurait remarqué s'il y avait eu lieu. Mais il n'y avait pas lieu, parce que les enfants savaient qu'ils allaient paraître devant leurs parents : c'était déjà une excellente raison. Il y en avait une meilleure encore : le repas commençait toujours par la prière du *Benedicite*.

Après l'inspection de la tenue venait l'inspection des physionomies. Le capitaine y lisait comme dans un livre quelle conduite chacun avait tenue devant l'ennemi.

L'ennemi, c'était le mal, le mal sous toutes ses formes, et Dieu sait si elles sont nombreuses et variées ; Dieu sait si l'ennemi est habile à nous circonvenir, à nous dresser des embuscades, à pénétrer jusque dans la place, comme un vil espion, et à flatter honteusement nos moindres faiblesses.

Les pauvres petits tirailleurs, dans la lutte incessante que soutient, de la naissance à la mort, tout homme venant en ce monde, n'avaient pas toujours le dessus, et alors, il fallait les voir se troubler et baisser la tête quand leur regard rencontrait celui du capitaine; et pourtant le capitaine était la bonté même : c'était peut-être justement pour cela qu'ils rougissaient. Quoi qu'il en soit, le capitaine avait là de vaillantes petites troupes, bien équipées et bien armées.

Oh ! les belles et bonnes armes, entre les mains du plus humble et du plus petit d'entre nous, que le respect des parents et l'amour de Dieu. L'un mène à l'autre, puisque les parents sont les représentants de Dieu dans la fa-

mille, ses délégués, ses lieutenants à la tête de l'escouade.

M. Peterhuys, qui n'avait point le cerveau métaphysique et qui parlait un hollandais assez incorrect, eût été fort embarrassé d'expliquer comment et pourquoi il en était ainsi. Mais, en revanche, il faisait une chose dont ne s'avisent pas toujours les grands métaphysiciens et les beaux parleurs, il donnait le bon exemple d'un bout de l'année à l'autre, et ses enfants le respectaient, tout simplement parce qu'il était respectable; car le respect s'inspire et ne se commande pas : les phrases n'y font rien, il faut payer de sa personne.

C'est lui qui disait le *Benedicite,* avec le respect profond d'un vieil officier qui lit à ses hommes un de ces ordres du jour qui émeuvent et transforment les cœurs dans toutes les poitrines. Les simples paroles du *Benedicite*, prononcées d'une voix mâle et ferme, et commentées par la vie tout entière de Peterhuys, faisaient naître dans l'âme des enfants la ferme conviction que Dieu est bon de nous avoir octroyé la vie, ce don si précieux, et avec la vie les moyens de la conserver et de reprendre à chaque repas de nouvelles forces pour le noble combat dont la vie éternelle est le prix. Ils sentaient que si l'action de manger nous est commune avec les animaux, l'homme seul peut la relever et la sanctifier par une pensée élevée, par un acte de reconnaissance, par un appel à la bénédiction de Dieu.

Dans beaucoup de maisons, l'heure du repas est la seule qui rassemble tous les membres d'une même famille. Or, Dieu lui-même a dit qu'il serait partout où plusieurs se réuniraient pour prier en son nom. L'idée de Dieu présent purifie les pensées, adoucit les jugements, modère les paroles, resserre les liens de la famille, et, comme aurait pu le dire M. Peterhuys en personne, « fortifie l'esprit de corps. » C'était une table fort gaie que celle des Peterhuys, et cependant le père n'avait que rarement à lever les sourcils pour réprimer un jugement malveillant, une parole légère ou un commencement de querelle.

Quand ce vaillant capitaine tomba un jour pour ne plus se relever, le commandement passa aux mains du lieutenant : c'est ce qui arrive sur tous les champs de bataille. Les soldats, devant l'ennemi, quittent précipitamment la fosse où l'on vient de coucher un chef qu'ils aimaient pour courir aux armes. Ils n'ont pas le temps de pleurer; mais ils font mieux que de pleurer, ils honorent sa mémoire en faisant sous les ordres d'un autre ce qu'il aurait aimé à leur voir faire. Les gens qui ont à gagner leur pain quotidien font comme les soldats : au sortir du cimetière, ils rentrent dans la lutte.

C'est au bivouac, entre deux actions, que les soldats parlent entre eux de celui qui a disparu; et alors, on sent bien que si sa dépouille a été rendue à la terre, son âme se communique à l'âme de chacun d'eux et l'excite à bien faire.

C'est à l'heure des repas que la famille des Peterhuys pouvait reparler du père qui avait été si vaillant et si doux. A la table de famille, on sent plus vivement l'absence de celui qui a disparu; sa place était là; l'on se rappelle ses moindres gestes et ses moindres paroles. Si la place de l'ancien sergent était vide, son souvenir remplissait et fortifiait tous les cœurs. C'est la mère qui prononçait désormais, avec un redoublement de ferveur, les paroles du *Benedicite :* « Enfants, je vais dire le *Benedicite* en remplacement de votre père. » A l'ombre des saintes paroles, le souvenir du père paraissait encore plus sacré et plus doux. On en vint peu à peu à parler de lui sans pleurer et le sourire sur les lèvres; car il était parmi ces vivants qui entourent le trône du Père céleste, et un jour viendrait où toute la famille serait réunie de nouveau : « Qui m'aime me suive! » avait-il dit bien des fois pendant sa vie; et d'étape en étape, sa petite troupe le suivait, même après sa mort.

LES MÉMOIRES D'UN ÉCOLIER EN VACANCES.

Suite. — Voy. p. 85.

17 août.

Tu as rêvé botanique et vieux châteaux toute la nuit.

Le matin, tu t'es enfermé dans la bibliothèque de ton père, tu as cherché parmi les livres de botanique, et tu t'es emparé de trois gros volumes intitulés : « *Flore française, ou Description succincte de toutes les plantes qui croissent naturellement en France*, par le C. Lamarck ; » seconde édition. A Paris, chez H. Agasse, rue des Poitevins, n° 18, l'an 3me de la République. » Tu en as lu tout le discours préliminaire, et tu en as extrait ce passage :

« Si nous jetons un coup d'œil sur le jardin immense de la nature, nous serons frappés d'abord de cette multitude de végétaux répandus de toutes parts avec une sorte de prodigalité, et nous verrons toutes les parties du globe plus ou moins fécondes, depuis la cime des plus hautes montagnes jusqu'au fond des fleuves et de l'Océan. Si nous observons ensuite de près et avec plus d'attention, nous verrons partout la variété le disputer à la profusion; nous verrons, d'une part, des nuances de grandeur, de port, de figure et de couleur multipliées à l'infini; de l'autre, les végétaux les plus disparates placés les uns à côté des autres, souvent même confondant leurs tiges entrelacées. En comparant les grandeurs, nous verrons encore les extrêmes se toucher, et les mousses les plus délicates croître au pied et sur le tronc même de ces arbres qui élèvent avec majesté leur tête dans les airs. Enfin, comme si toutes les saisons existaient à la fois, à côté de quelques feuilles naissantes se présentera souvent une tige ornée de fleurs nouvellement épanouies, tandis qu'un peu plus loin, des graines prêtes à s'échapper de leur enveloppe desséchée nous offriront à la fois et les signes d'un dépérissement prochain, et les gages multipliés de la reproduction qui doit suivre.

» La première impression que cette vue fera sur nous, sera sans doute un sentiment d'admiration pour cette puissance souverainement libre et indépendante qui se joue dans cette immense variété d'êtres, où l'uniformité et la symétrie auraient semblé plutôt annoncer la marche génée et timide d'une cause limitée... »

Ton professeur M. Lizeron ne manquerait pas de dire : — Messieurs, voilà une belle page; et pourtant, quoi de plus simple! ah! la simplicité, Messieurs, la simplicité!...

Il faut bien avouer que le brave homme a raison.

Tu venais de transcrire ce fragment de Lamarck, quand ton père vint te proposer une nouvelle excursion. Il s'en allait, pour un inventaire, à la Bilboquette. Comme tu n'avais jamais vu ce singulier village, dont on parle beaucoup à cause de ses beaux moulins à blé, tu acceptas. Ton père, cette fois, prit son cheval et le modeste cabriolet, et vous voilà tous les trois en route. Vous aviez le soleil dans les yeux, et la chaleur était insupportable. Tu aurais bien voulu que ton père te parlât botanique; mais la chaleur excessive fut cause qu'ayant remarqué le dessèchement des campagnes que nous traversions, il te parla de l'incurie des paysans à l'endroit des irrigations, qu'il serait facile de généraliser dans notre contrée si riche en eaux courantes! Ah! quand saura-t-on tirer parti de l'eau pour l'agriculture et pour la pisciculture!...

Ce sont les paroles presque textuelles de ton père. Elles ont été interrompues par un incident comique.

Finaut vous avait suivis, ou plutôt Finaut avait suivi Rigolette, la petite jument; car il est bien impossible de voir Rigolette sans ce fidèle Achate. L'affection mutuelle est vraiment développée à un degré extraordinaire entre ces deux animaux. Si Rigolette est deux minutes seulement sans apercevoir Finaut autour d'elle, elle sait très-bien le rappeler. Elle a, pour cela, un petit hennissement particulier... Vous alliez donc le petit train, ton père et toi, dans l'antique voiture, et Finaut galopait gaiement autour de Rigolette.

Vous traversiez Trou-de-Bray, un petit hameau composé d'une douzaine de maisons assises tout de travers, on ne sait comment, sur le bord de la route. Au seuil d'une de ces maisons bossues, un bonhomme en bonnet était appuyé à l'un des poteaux de la porte et humait d'un air narquois, en vous regardant, la fumée de sa pipe. Son chat faisait *ronron* à ses pieds.

— Voilà, dit ton père, un joli tableau de Rembrandt.

Malheureusement, Finaut avait aperçu maître Rodilard... De son côté, le vieux paysan avait très-bien compris les dispositions de Finaut. Sans bouger de place, il saisit prestement un bâton ; le chien s'élance sur le chat, le bonhomme lève le bras, frappe, et tue roide le pauvre Rodilard...

Je vois encore la figure du bonhomme ramassant son chat mort.

— Le tableau de Rembrandt, dit mon père, s'est changé en une pochade de Téniers; et le moment du coup de bâton eût inspiré Callot. N'est-il pas singulier qu'il y ait des malheurs qui font rire? Voilà un trépas de chat auquel jamais de ta vie tu ne pourras penser qu'en riant, et moi aussi.

Vous avez entendu de loin les lamentations du bonhomme, vous avez entendu même les douze voisins et voisines qui, sortis de leurs maisons grimaçantes, faisaient leurs commentaires sur cet événement formidable.

A deux kilomètres de là vous avez trouvé la *Chanteleue*, qu'il faudrait, dit ton père, écrire *Chante-Leups*, parce que la *Chanteleue* est une mare d'où, le soir, on entendait autrefois chanter *les leups* (les loups). Vous vous y êtes arrêtés un instant, car le site est très-beau, et, de plus, cette mare est d'une richesse de végétation aquatique inimaginable. Outre les végétaux, dont quelques-uns vraiment très-intéressants, il y avait là des légions innombrables de grenouilles vertes, jaunes, grises, avec des lézards noirs et rouges... Véritable cité de batraciens. Le vacarme, le soir, quand le temps est calme, s'entend de quatre kilomètres. Eh bien, si le crapaud mêle à ce concert sa petite note argentine, on finit, à distance, par y prendre plaisir.

Tu aurais bien voulu, monsieur le flâneur, passer une heure ou deux aux bords de cette grenouillère ; malheureusement, ton père était pressé d'arriver à la Bilboquette. Mais tu es parti de là avec le secret désir d'y revenir seul un de ces jours. Après tout, pourquoi pas? Cette *Chanteleue* a son charme, pourquoi donc n'y reviendrais-tu pas?

Nous arrivâmes vers onze heures à la Bilboquette, et, malgré le nom amusant de ce gros bourg, tu t'es ennuyé passablement pendant que ton père était à son inventaire ; car tu n'as osé aller seul visiter les moulins. Tu espérais les visiter avec ton père, quand il aurait fini ses affaires; mais l'inventaire a duré jusqu'à neuf heures du soir, et vous avez dû revenir à la nuit.

Si tu n'as pas pu visiter ces célèbres moulins, tu t'en es consolé par le spectacle d'une belle nuit d'août. Tu en as été, à plusieurs reprises, vivement impressionné, surtout en suivant pendant environ trois kilomètres la charmante vallée de l'Amblette. Vers minuit, un peu avant votre retour, des étoiles filantes, à diverses reprises, ont traversé le ciel. Tu t'es couché ému de ces mystérieuses grandeurs, et plein d'adoration.

18 août.

Ce matin, tu es entré tout joyeux dans la chambre de ta mère que tu savais mieux portante, et qui se rétablit, en effet, visiblement. Tu lui as raconté, avec d'insensés éclats de rire, l'histoire de ce malheureux chat si drôlement tué hier au Trou-de-Bray.

Ton père n'est pas sorti aujourd'hui; il a travaillé dans son cabinet, et toi, tu as fait de l'anglais et un peu de géométrie. Vers la fin du jour, pourtant, tu es allé te promener seul au bord de l'Amblette, et tu t'es beaucoup amusé à voir sauter les truites. Le temps était à l'orage. Voici, en effet, qu'il éclaire et qu'il tonne.

19 août.

Anglais et géométrie. Pas sorti. Lu beaucoup.

21 août.

Tu n'as rien écrit depuis deux jours dans ce journal; ne le regrette pas trop, car tu as travaillé, tu as beaucoup lu, et lu un livre très-instructif : *les Éloges des académiciens*, par Fontenelle. Tu as pris, dans ce livre, beaucoup de notes, et tu as bien fait.

22 août.

Décidément, je renonce à me tutoyer, parce que cela m'ennuie et me gêne. D'ailleurs, quel inconvénient y a-t-il à ce changement? Dans ces pages écrites pour moi seul, s'il me plaisait de m'appeler monseigneur ou mon prince, qu'est-ce qu'il en serait?

J'ai continué de travailler et de lire Fontenelle : entre autres notes, j'y ai recueilli ces sages aphorismes qui m'ont paru caractériser on ne peut mieux le philosophe de Normandie :

« Il faut oser en tout genre, mais la difficulté est *d'oser avec sagesse.* » (*Éloge de M. de Chazelles.*)

» Il y a dans certaines mines très-profondes des malheureux qui y sont nés, et qui y mourront sans jamais avoir vu le soleil. Telle est à peu près la condition de ceux qui ignorent la nature, l'ordre, le cours de ces grands globes qui roulent sur leurs têtes, à qui les plus grandes beautés du ciel sont inconnues, et qui n'ont point assez de lumières pour jouir de l'univers. Ce sont les travaux des astronomes qui nous donnent des yeux et nous dévoilent la prodigieuse magnificence de ce monde, presque uniquement habité par des aveugles. » (*Éloge de M. Cassini.*)

La suite à une prochaine livraison.

FRANCHISE ET HONNÊTETÉ.

Un homme franc et honnête est en quelque sorte comme une personne qui a sur elle quelque parfum : dès qu'on l'approche, on sent, même sans le vouloir, à qui on a affaire. MARC AURÈLE.

RESSOURCES DE L'INSTRUCTION PRIMAIRE EN FRANCE.

En 1837, le total des ressources de l'instruction primaire en France était seulement de 21 700 000 francs, dont 8 600 000 francs payés par les familles, 7 200 000 fr. par les communes, 3 800 000 francs par les départements. En 1850, le total des ressources montait à 29 500 000 fr.; il ne s'était guère élevé en 1855; il n'atteignait que 31 300 000 francs, dont 8 900 000 francs pour la part des familles, 11 500 000 francs pour celle des communes, 4 500 000 francs pour celle des départements, et enfin

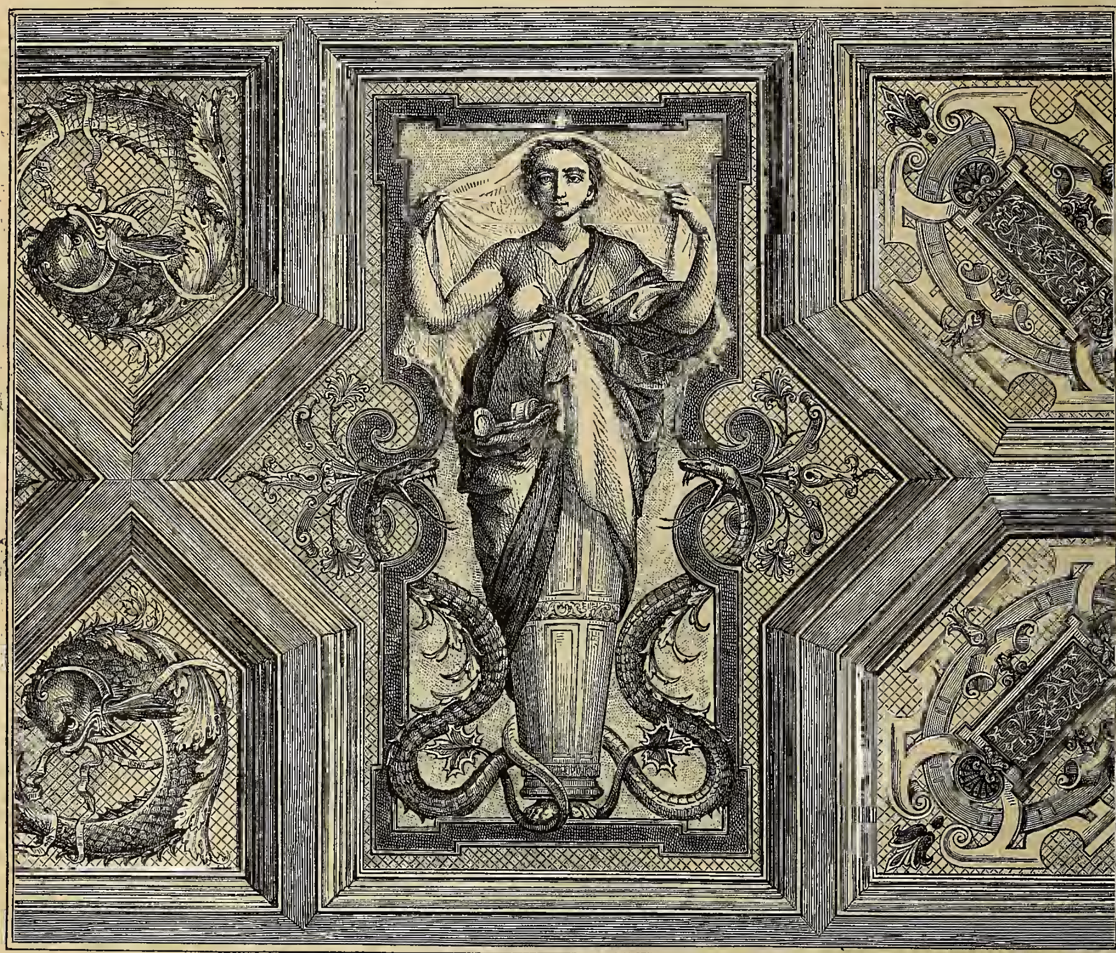
6 400 000 francs pour la part de l'État. En 1868, les ressources de l'enseignement primaire montaient à 54 millions, dont 18 500 000 francs payés par les familles, 10 500 000 francs par l'État, et le reste par les départements et les communes. En 1872, on évaluait le total des mêmes ressources à 70 000 000. Dans le budget de 1876, les dépenses de l'instruction primaire imputables sur les fonds généraux de l'État montent à 16 710 000 francs, sans compter un crédit de 1 531 000 francs pour l'inspection des écoles primaires; cette somme devrait être doublée dans un délai de cinq ou six années ; les dépenses des départements et des communes pour le même objet devraient suivre une progression équivalente. En supposant que la part des familles restât stationnaire, on aurait en 1880 un budget de l'instruction primaire qui s'élèverait à environ 110 000 000 de francs.

LE GRAND SALON

DU CHATEAU DE SAINT-ROCH.

Fin. — Voy. p. 36.

Pendant tout le moyen âge, des portes étroites et basses mettaient en communication les pièces des palais et des maisons seigneuriales, et elles étaient ornées très-simplement, parce qu'on avait coutume de les ouvrir derrière des tapisseries. Les plus grandes, ouvrant sur de grandes salles destinées à des fêtes, et qui devaient par conséquent donner accès à une compagnie nombreuse, ne dépassaient cependant pas 2m.50, soit en hauteur, soit en largeur. La renaissance, au contraire, a mis beaucoup de goût et de soin à embellir les portes d'appartement. On en connaît des exemples nombreux et charmants. Néanmoins, elle n'en modifia pas sensiblement les proportions, qui, jusqu'au règne de Louis XIV, restèrent à peu près telles que les avaient fixées les architectes du moyen âge. Le salon du château de Saint-Roch a trois portes : une de chaque côté de la cheminée, c'est-à-dire s'ouvrant dans l'une des parois de la longueur, — en face de celles-là sont deux fenêtres; — la troisième, au centre d'une paroi de la largeur, et ayant, elle, pour vis-à-vis, une vaste baie de plus de trois mètres d'ouverture. Elles mesurent environ 2m.80 sous linteau, excédant un peu les proportions habituelles à la renaissance.

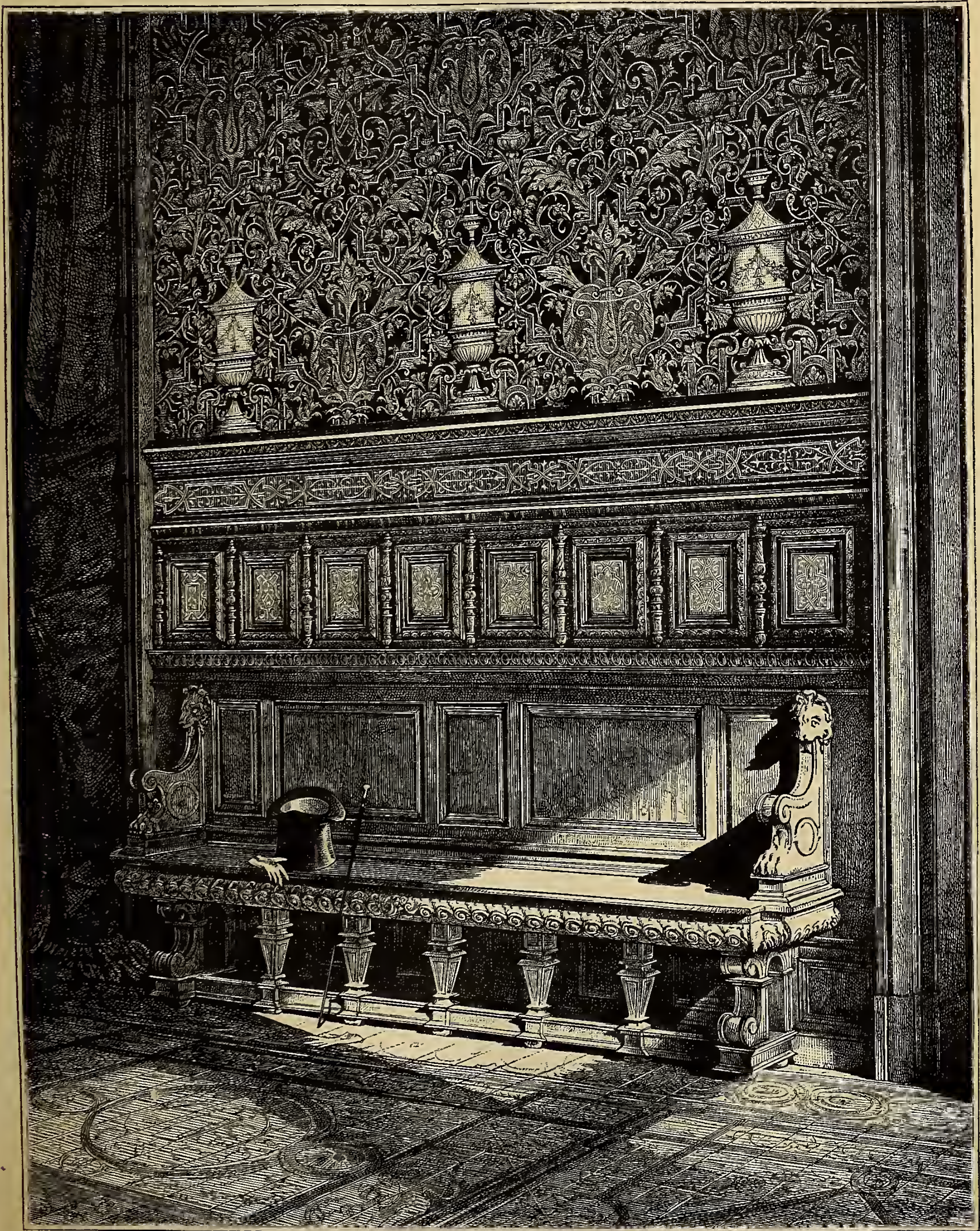


Château de Saint-Roch. — Fragment du plafond du grand salon. — Dessin d'Olivier Merson.

Chaque vantail est divisé en quatre compartiments encadrés d'une moulure riche et saillante. Sur le champ de trois de ces compartiments, les plus petits, se profilent en or modelé au pinceau des entrelacs et des arabesques d'une grande élégance. Dans le quatrième, de beaucoup le plus grand, est peinte une figure en camaïeu bleuâtre qui se détache d'un fond noir bordé d'ornements analogues à ceux des petits compartiments. Les figures personnifient la Poésie, l'Histoire, la Peinture, la Musique, l'Architecture et la Sculpture. Enfin, dans des bas-reliefs en bois, occupant en hauteur et en profondeur toute la surface des embrasures, sont groupés les divers attributs de chaque art.

Du banc placé entre les deux fenêtres, comme on le voit dans une de nos gravures, on peut examiner à l'aise, et d'un point plus favorable, la cheminée. Le lambris au-

quel il est adossé est orné d'un niellé d'or courant en frise continue entre deux moulures ornementées d'une rangée de caissons à doubles moulures, de nielles incessamment variés et de colonnettes guillochées et engagées. Les panneaux qui complètent le lambris, au-dessous des caissons, font ressortir par leur décoration sobre et calme la décoration somptueuse qui les surmonte. Ce lambris est haut de deux mètres. Ainsi que toutes les autres boiseries du salon, il est en chêne; une légère couche d'encaustique a seulement atténué la crudité du bois neuf; on a laissé au temps le soin de monter le ton actuel, de lui donner la patine brune et chaude si fort appréciée des vrais amateurs.



Château de Saint-Roch. — Un des côtés du grand salon. — Dessin d'Olivier Merson.

Au-dessus du lambris règne la tenture. C'est une toile peinte, suivant une coutume assez répandue au moyen âge et à l'époque de la renaissance. Nous compléterons notre dessin par les indications suivantes : le champ est un peu sombre, bordé de rayures plus claires; un treillis d'or retient les rinceaux de feuillage et de fleurs qui s'épanouissent colorés en bleuâtre, sortant de vases teintés de jaune rosé, avec quelques notes de vermillon jetées çà et là.

Il nous reste à parler du plafond.

Ainsi qu'on peut le voir dans notre gravure, le plafond se compose de poutres et de solives apparentes et moulurées. Quatre poutres maîtresses partagent la salle en cinq travées égales, et, à travers ces poutres, se combine d'un bout de la pièce à l'autre, figurant des parties saillantes,

d'autres enfoncées, une manière d'entrelacs en solivage qui dessine dans un ensemble symétrique cinquante et un compartiments ou caissons d'angles variés, de grandeurs et de formes différentes. Chacun des caissons a reçu un motif particulier de peinture. Ces motifs sont, pour les petits caissons, tantôt des cartouches ou des grotesques, tantôt des vases, tantôt des griffons. Mais les grands compartiments sont ornés de figures. Dans la travée du milieu, le panneau central montre quatre enfants, génies ailés, portant un élégant cartouche où sont inscrites les armes de la famille de Monbrison; de là, sur un autre panneau, même travée, deux vierges chimériques élèvent au-dessus de l'épée féodale acostée de lauriers la couronne de comte, couronne à neuf pointes ornées de perles. Dans les travées voisines sont quatre figures emblématiques, deux par travée. Elles personnifient la Fidélité et le Courage, la Loyauté et la Générosité. On voit une de ces figures, la Loyauté, sur une de nos gravures. Des deux mains écartant son voile, elle se présente de pleine face. Son regard est celui de l'homme que n'agite aucune pensée mauvaise. Les serpents, attributs des Furies, qui décrivent leurs cercles fantastiques à ses côtés, ne peuvent troubler son inaltérable sérénité.

Les peintures de ces riches travées, où se pressent une foule de détails originaux et d'incidents charmants, œuvres d'un pinceau toujours correct et flexible, sont exécutées sur fond d'or, quadrillé pour les caissons d'ornements, uni et mat pour ceux qui portent des figures, moyen ingénieux d'augmenter les proportions des personnages et de les isoler, dans une tranquillité lumineuse, des sujets environnants.

DAVID GARRICK.

Suite et fin. — Voy. p. 66.

Par une chaude soirée des jours caniculaires, Garrick jouait le rôle du roi Lear et avait ému profondément l'auditoire pendant quatre actes; à la scène la plus pathétique du cinquième, lorsque tous les yeux étaient mouillés, on vit la physionomie de l'acteur changer tout à coup d'expression. Il luttait évidemment contre une envie de rire qui devint contagieuse. Les nobles, le vieux Kent, Cordelia elle-même, n'y tinrent pas et gagnèrent les coulisses. Le public ne comprenait rien à cet étrange dénoûment de la tragédie. Voici ce qui était arrivé : un gros boucher, assis au centre du premier banc du parterre, avait avec lui son chien, qui, habitué au logis à siéger près de son maître, s'était établi à ses côtés, et, posant ses pattes de devant sur la rampe de l'orchestre, regardait les acteurs de l'air sagace d'un critique; incommodé par la chaleur, le corpulent boucher avait ôté pour s'essuyer le crâne sa large perruque des dimanches, bien poudrée, et en avait coiffé le bouledogue. Ce bizarre spectateur, ainsi accoutré, avait attiré les yeux de Garrick, et ses muscles s'étaient contractés malgré lui.

Il se piquait, avec raison, d'étudier et de rendre les nuances les plus délicates des personnages de Shakspeare. Macklin disait des deux acteurs en renom : «Barry, dans le rôle de Roméo, entre au jardin des Capulet en seigneur, se pavanant et parlant haut de ses amours, si bien que je m'étonne que les maîtres de céans ne le fassent pas jeter à la porte ou berner par leurs valets; Garrick, au contraire, se sentant en pays ennemi, marche sur la pointe des pieds, murmure son amour, et se glisse dans l'ombre comme un voleur de nuit.»

Pendant sa direction, Garrick eut à conjurer un violent orage suscité par la malveillance. Il avait fait venir pour monter un ballet une troupe de danseurs étrangers. C'était en 1755, la guerre avait éclaté entre la France et l'Angleterre; l'animosité nationale s'en mêla. On cria : A bas les Français! A bas les papistes! On se battit au parterre. Il y eut du sang versé. Les lustres furent brisés, les vitres des appartements de Garrick cassés. Il suspendit les représentations de la pièce qui servait de prétexte au tumulte. Sept ans après, les troubles recommencèrent à propos de la suppression des entrées à moitié prix pour les pièces nouvelles. Un furieux partisan de l'émeute voulait mettre le feu au théâtre; le comédien Mocedy s'y opposa, et le parterre exigea qu'il vînt demander pardon à genoux au public; l'acteur s'y refusa par dignité; son directeur l'approuva et lui continua son traitement, en le dispensant de paraître sur la scène. Ces désordres avaient chagriné Garrick et altéré sa santé compromise. Il résolut de faire un second voyage sur le continent avec sa femme Mme Violetti, qu'il avait épousée en 1749. Elle était belle, et distinguée d'esprit et de manières. Ils parcoururent ensemble l'Allemagne, l'Italie et la France; ils étaient à Paris lors du grand succès de Mlle Clairon, à qui Garrick avait prédit sa renommée douze ans auparavant. Mme du Deffant les reçut; elle parle avec éloge, dans ses lettres, de ce couple accompli.

Revenu en Angleterre, Garrick se prodigua moins, et employa à écrire les loisirs que lui laissait le théâtre, où il ne paraissait qu'à de longs intervalles. Le roi et la famille royale ayant désiré l'entendre en petit comité, il leur lut sa pièce intitulée *le Léthé*, changeant d'accent, de voix, et remplissant à lui seul tous les rôles. Il avait fait, comme préface à cette lecture, une fable dans laquelle il disait qu'un merle devenu vieux et faible, sentant ses ailes fléchir, avait cessé de chanter; mais que l'appel de l'aigle lui rendant la vigueur et la vie, il avait défié la vieillesse et recouvré la voix.

Le malin Johnson, à qui la chose fut contée, dit que l'appel de l'aigle n'avait guère pour effet de rendre la voix aux merles.

— Il est vrai, ajoutait-il, que les fabulistes font causer les loups avec les agneaux; mais, à la fin du dialogue, l'agneau est mangé; l'aigle peut, il est vrai, offrir au merle le même passe-temps.

— On assure, reprit une des personnes présentes, que Garrick a été très-blessé de la froideur du roi; il s'attendait à une tout autre réception.

— Prétendait-il donc que le roi dût s'extasier et l'acclamer comme le public des galeries à un schelling? Je ne doute pas que le roi ne lui ait donné autant d'applaudissements qu'il lui en était raisonnablement dû. En vérité, quelque grand et extraordinaire que soit le mérite de M. Garrick, personne n'oserait soutenir qu'il n'a pas eu sa juste part de profit et de renommée. Il a régné longtemps sans partage sur le public dont il était le favori, et je ne peux pas compatir à sa peine de ce que le roi et la famille royale n'ont pas été ravis jusqu'aux transports en l'entendant lire *le Léthé*. M. Garrick ne s'en plaindra pas moins à ses amis, qui, à leur tour, déploreront le manque de goût et de sentiment du roi... M. Garrick plaidera alors la cause de Sa Majesté, qui pensait peut-être à quelque autre chose, à la déclaration des droits de l'Amérique ou à quelque autre affaire d'état plus importante peut-être que *le Léthé*. Il dira tout cela avec candeur, mais il pardonnera difficilement à ses amis de ne pas le contredire.

Malgré ses acerbes critiques, Johnson aimait Garrick, et ne permettait pas à d'autres de l'attaquer. Il le défendait alors chaleureusement. L'entendant un jour taxer d'avarice : — Il a été, dit-il, plus libéral de son argent qu'aucun Anglais que je connaisse. Il a donné beaucoup et sans os-

tentation. Très-pauvre au début de la vie, il a été malhabile à user de la fortune quand elle lui est venue. Il épargnait quand il ne le fallait pas. Mais il a été généreux dès qu'il a pu l'être, et je suis d'avis que la réputation d'avarice qu'on lui a faite lui a porté bonheur en le préservant d'ennemis ; on méprise un avare, on ne le hait pas. On lui eût reproché avec plus de raison son faste comme inconvenant pour un acteur, et, sur ce point, il eût été plus vulnérable. »

Le comparant à Foote, acteur comique, il disait de ce dernier : — C'est un bouffon payé pour amuser l'auditoire et qui ne vole pas son argent ; mais la gaieté de Garrick a de la délicatesse et de l'élégance ; elle est communicative.

Avec Johnson, il fallait toujours un correctif à l'éloge : — Le mal est, ajoutait-il, que hors la scène, il reste acteur. Entre-t-il dans un salon, il se croit l'objet de l'attention générale, l'homme dont tout le monde attend de l'amusement. Il est vrai que l'attente est rarement trompée ; car il a infiniment de verve, autant d'esprit qu'il en faut, et plus de jovialité qu'homme vivant.

— A-t-il vraiment mérité comme acteur, lui demandait quelqu'un, sa prodigieuse renommée ?

— Oui, répliqua Johnson, et au delà, pour avoir saisi l'âme de Shakspeare, pour s'être incorporé dans le poëte et pour l'avoir révélé au monde !

Quand on répéta à Garrick cette réponse de l'oracle de Delphes, des larmes jaillirent de ses yeux : « Ah ! s'écria-t-il, une telle louange d'un tel homme ! cela compense largement le passé. » Il faisait allusion aux mordantes épigrammes que son vieux maître ne lui avait pas épargnées.

La mort du grand acteur, arrivée le 20 janvier 1779, à la suite de violents accès de goutte et de douleurs intolérables, affligea vivement le docteur. Il regretta trop tard d'avoir refusé d'assister au fameux jubilé célébré à grands frais par Garrick en l'honneur de Shakspeare, au mois de septembre 1769, à Stratford, sur les bords de l'Avon.

— Que d'avenir cette mort a tranché ! disait-il ; mort tout à fait inattendue. A sa dernière heure, il ne se croyait pas en danger. Pauvre Garrick !

Il fut enterré en grande pompe à l'abbaye de Westminster, dans le coin des poëtes (*Poets corner*), près de l'immortel génie auquel il avait dû sa gloire éphémère.

Garrick était de taille moyenne, plutôt petit que grand, bien proportionné, et doué de grâce et de souplesse. Ses yeux étaient noirs et pleins de feu ; sa physionomie, singulièrement mobile, se prêtait aux expressions les plus diverses. Sa voix vibrante et harmonieuse se faisait entendre de toute une salle sans éclat et sans effort. Son geste était contenu ; il avait rompu avec la déclamation outrée et virulente de ses prédécesseurs. Il s'était inspiré des admirables conseils d'Hamlet aux comédiens :

« Que le geste soit d'accord avec les paroles et les pa» roles avec le geste, en observant de ne pas outrepas» ser la modestie de la nature. »

D'un commerce aimable et facile, Garrick eut pour admirateurs et pour amis la plupart des hommes distingués de son temps : lord Chatham, lord Lyttelton, le duc de Devonshire, le duc de Nivernois. — Il s'occupait de la fondation d'une caisse de retraites pour les acteurs que l'âge ou les infirmités éloignent du théâtre. Peu avant sa mort, il avait donné de grosses sommes pour la réalisation de ce projet.

Quant à ses nombreuses œuvres, on peut en dire ce que disait la chanoinesse de Remiremont, Mme de Bourdonne, d'un discours qu'elle venait d'entendre : « Il y a tant d'*esprit* que je n'y vois pas de *corps*. »

UNE MÉDAILLE ET UNE PIERRE GRAVÉE

ATTRIBUÉES A GUILLAUME DUPRÉ.

Dès notre première année, il a été question dans le *Magasin pittoresque* de l'artiste dont on vient d'écrire le nom. Dans un article intitulé *Recherches sur la gravure en médailles*, publié dans le quarante-cinquième numéro, on lit, à la page 358, à la fin de la colonne 2 : « L'on a de G. Dupré de très-beaux portraits des grands hommes qui ont vécu sous les règnes de Henri IV et de Louis XIII. » A ce premier âge de notre recueil, en 1833, on savait encore fort mal l'histoire de l'art des médailles, et en particulier on ignorait à peu près complétement celle des médailleurs. Toutefois, en traçant à grands traits ce tableau de la marche de la gravure et de la sculpture en monnaies et médailles depuis son origine jusqu'à nos jours, l'auteur de cet article avait caractérisé assez exactement le style des artistes français dont les œuvres se font admirer même après celles que vit éclore l'heureuse Italie. Avec raison, cet écrivain fait remonter la décadence de l'art des médailles jusqu'au milieu du règne de Louis XIV, et tout en rendant justice aux efforts des artistes modernes, qui, disait-il, marchent sur les traces des Dupré et des Warin, il ajoutait : « Cependant la plupart sont encore loin du travail vrai, large, facile, et pourtant fin et spirituel, de nos artistes français du seizième et du commencement du dix-septième siècle. »

C'est surtout à Guillaume Dupré que s'appliquerait avec le plus de justesse cette appréciation. En ce qui concerne les médailles, Dupré est, en effet, la plus éclatante personnification de l'art français : c'est le premier de nos médailleurs ; c'est le mieux doué, et c'était aussi le plus savant. On ne sait où il a étudié ; mais il était sculpteur, et sculpteur habile ; et de même qu'un peintre doit d'abord être dessinateur, un graveur ou un modeleur en médailles n'excellera jamais dans son art s'il n'est aussi sculpteur.

Guillaume Dupré, né à Sissone en Champagne, dans le dernier tiers du seizième siècle, mort vers 1643, n'a pas fait que des portraits de grands hommes ; comme on le disait dans l'article cité plus haut, il a fait aussi ceux de seigneurs et de belles dames de son temps, et aujourd'hui nous donnons une médaille où il a retracé les traits d'une simple comédienne. Cette médaille n'a pas été comprise dans l'œuvre de Dupré, qui forme une des séries du *Trésor de numismatique*, parce que les auteurs de ce grand ouvrage n'y ont reconnu ni son style, ni son faire, et n'ont pas non plus soupçonné que certain monogramme, qui figure à la fin de la légende, est l'un des modes de signer adopté à cette époque de sa vie par notre grand artiste. La comédienne est Isabelle Andreini, et la médaille, qui porte la date de 1604, a été modelée au moment de la mort prématurée de cette spirituelle personne. Voici la description de cette médaille, qu'il faut ajouter au catalogue encore à faire des œuvres de Guillaume Dupré :

Légende : ISABELLA ANDREINI . C. G ., et un monogramme composé d'un G, d'un D et d'un P, soit *Guillaume Du Pré*. — Buste à gauche d'Isabelle Andreini. Sous le bras, la date 1604 en creux.

Revers : la Renommée volant dans les airs, et la légende : ÆTERNA FAMA. — Deux exemplaires, l'un en argent, l'autre en bronze, à la Bibliothèque nationale.

Quant à l'*éternelle renommée* promise à la *comica gelosa* par la légende du revers, il en faut rabattre. La postérité n'a pas ratifié cette promesse. Si la comédienne dont Dupré nous montre les traits sur cette jolie médaille n'a pas été oubliée par les dictionnaires biographiques, sa renommée est bien pâle aujourd'hui, et bien qu'elle ne se

soit pas contentée de paraître sur le théâtre, et qu'à l'exemple de son mari, elle ait écrit des ouvrages qui ont eu leur moment de vogue, les curieux de la littérature, et surtout de la littérature dramatique, savent à peu près seuls son nom, auquel Charles Magnin essayait cependant, il y a trente ans environ, de rendre un peu de lustre en lui consacrant quelques pages dans un curieux article sur le théâtre en Italie inséré dans la *Revue des Deux Mondes*. Encore la connaît-on si mal, qu'on ne sait même pas son nom de famille. Je ne l'ai du moins trouvé nulle part, et partout je la vois désignée par celui de son mari.

Isabelle N... naquit à Padoue en 1562. Élue membre de l'Académie des *intenti* (attentifs) de sa ville natale, selon l'usage du temps, elle avait pris dans cette docte compagnie le surnom de l'Enflammée, *Accesa*. Après avoir longtemps brillé sur les principaux théâtres de l'Italie, Isabelle Andreini vint en France avec une troupe dont son mari et elle-même étaient les *impresarii*. Les membres de cette troupe se nommaient les *Gelosi* (les Jaloux) : aussi son mari prenait-il la qualité de *comico geloso*, et elle-même celle de *comica gèlosa*, mots dont les abréviations C. G. suivent son nom sur sa médaille, et qu'on retrouve sur l'estampe de Raphaël Sadeler qui la représente à l'âge de quarante ans. Isabelle reçut le plus brillant accueil en France, et fut traitée par le roi et par la reine avec une telle distinction, que l'historiographe officiel de la couronne, Pierre Mathieu, n'a pas dédaigné de parler du séjour à Paris de cette comédienne, qui, d'ailleurs, avait su se faire une situation exceptionnelle par la dignité de sa vie et de son caractère. A Lyon, où elle se rendit en quittant Paris, la *comica gelosa* eut autant de succès qu'à la cour, et l'on peut citer un témoignage imposant de la considération que lui avaient valu ses talents et sa vertu.





Bibliothèque nationale ; Cabinet des médailles. — Médaille attribuée à Guillaume Dupré. — Dessin de Féart.

Isabelle étant morte presque subitement, au milieu de ses triomphes, à l'âge de quarante-deux ans, le 9 juin 1604, à Lyon, les échevins de la seconde ville de France, de cette ville célèbre par sa piété, envoyèrent les bannières municipales à ses obsèques, tandis que le corps des marchands suivit son convoi avec des torches à la main. On ne s'étonnera donc pas de voir le sculpteur du roi modeler une médaille en l'honneur de cette comédienne.

Nous avons parlé, dans le titre de cet article, d'une pierre gravée attribuée à Dupré. Il n'y a pas longtemps qu'on peut ajouter la qualité de graveur en pierres fines à celles de sculpteur et de médailleur que l'on n'a jamais refusées à celui que l'abbé de Marolles, son contemporain, nommait « Dupré le bon sculpteur. » L'année dernière, dans le Bulletin de la *Société de l'histoire de l'art français*, publié en juillet 1875, on pouvait lire un article intitulé : *Guillaume Dupré, graveur en pierres fines*. L'auteur, M. Chabouillet, y faisait connaître une pierre gravée en creux qu'il croit pouvoir attribuer à Guillaume Dupré, et déclarait ne pas vouloir attendre le jour où il pourra publier un travail sur Guillaume Dupré et son fils Abraham, dont il réunit patiemment les matériaux depuis des années, pour se donner le plaisir d'apprendre à ceux qui s'intéressent à l'histoire de l'art français, que Guillaume Dupré ne s'est pas contenté de modeler des médailles, mais qu'il a aussi gravé en creux sur pierres précieuses. « Il y a quelques années », dit M. Chabouillet, « j'examinais la collection de camées et de pierres gravées de M. le baron Octave Roger de Sivry, lorsqu'à ma grande surprise, sur une de ses intailles, je remarquai trois initiales inobservées jusqu'alors ; ces initiales m'ont révélé une face inconnue des talents variés de Guillaume Dupré. Voici la reproduction, par l'habile dessinateur M. Adrien Féart, de cette pierre doublement précieuse, d'après une empreinte que je tiens de son regrettable possesseur. C'est un saphir de 20 millimètres de hauteur, de forme ovale, représentant en buste un prince ou un seigneur revêtu d'une armure sur laquelle il porte une écharpe. A l'exergue, sous le bras, on lit : G. D. P., et je n'hésitai pas à y voir la signature de Guillaume Dupré, qui signait parfois en abrégé.

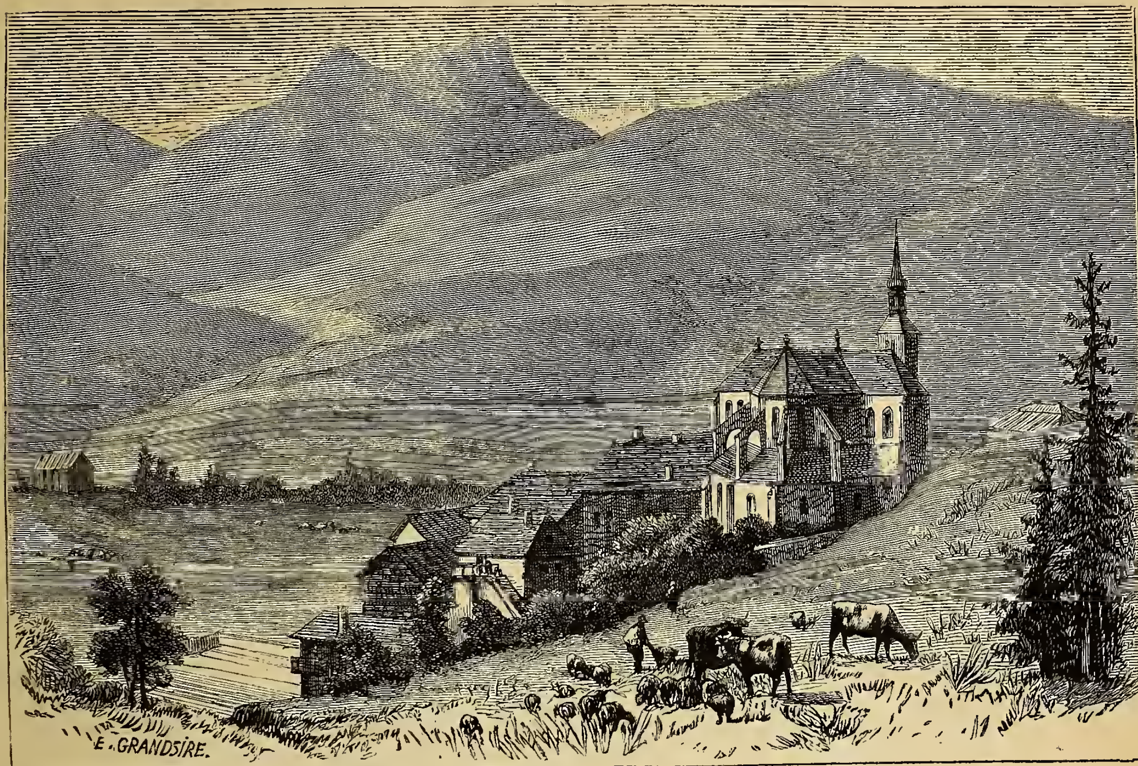


Pierre gravée attribuée à Guillaume Dupré. — Dessin de Féart.

» Le costume du personnage représenté est celui de la fin du seizième et du commencement du dix-septième siècle, et quant au travail du portrait, il me parut tout à fait digne de Guillaume Dupré. En un mot, *à priori*, je crus pouvoir attribuer ce curieux petit monument à notre grand médailleur. » M. Chabouillet n'a pas donné toutes les raisons sur lesquelles il se fonde pour défendre son attribution ; il se réserve de les exposer dans le travail annoncé, et c'est alors aussi qu'il recherchera le nom de l'original du portrait sur saphir gravé par Dupré ; mais, dans cette sorte de préface, il cite plusieurs autres intailles qui, selon lui, pourraient bien être également de ce grand artiste. L'auteur termine en priant ses lecteurs de vouloir bien lui signaler celles des médailles de Guillaume et d'Abraham Dupré qui leur paraîtraient inédites ou peu connues, et notamment toutes celles qui ne se trouvent pas dans le Trésor de numismatique. En répétant cette prière, il nous sera permis d'ajouter que nous souhaitons que la publicité du *Magasin pittoresque* puisse venir en aide à M. Chabouillet et accélérer l'achèvement du travail qu'il promet aux amis de l'art français.

ABONDANCE

(DÉPARTEMENT DE LA HAUTE-SAVOIE).



L'Abbaye d'Abondance (Haute-Savoie). — Dessin de Grandsire, d'après un croquis de M. Ferdinand de Lasteyrie.

La province de Chablais est certainement l'une des parties les plus pittoresques de la Savoie ; et cependant c'est l'une des moins parcourues, si l'on en excepte l'extrême littoral du lac de Genève depuis Thonon jusqu'à la frontière suisse. Rien n'est admirable comme toute cette contrée montagneuse comprise entre le lac et le groupe du mont Blanc, où s'échelonnent, par gradins successifs, les cimes neigeuses des montagnes les plus élevées, de vastes plateaux entrecoupés de profondes vallées, et enfin les derniers contre-forts du groupe, d'où le regard enchanté embrasse dans son ensemble le Léman presque entier, les riches campagnes du canton de Vaud, la chaîne du Jura, et une partie des Alpes suisses.

Sur les plateaux se trouvent d'admirables pâturages, et quelquefois des terres d'une grande fertilité. C'est là ce qui valut son nom au lieu qui nous occupe.

Abondance est situé sur une petite rivière peu connue, nommée la Drance, tout près de sa source et non loin des confins du Valais. Au douzième siècle, ce lieu appartenait aux moines de Saint-Maurice d'Agaune. Séduits par sa fertilité, ils résolurent d'y établir à demeure quelques-uns de leurs frères. Ayant obtenu, à cet effet, l'agrément du comte de Genève, de qui relevait alors le Chablais, ils y fondèrent, en 1108, un simple prieuré, qui, bientôt après, en 1144, fut converti en abbaye. Celle-ci prospéra rapidement ; ses richesses s'accrurent, ainsi que sa puissance, à ce point qu'elle vit, à son tour, relever d'elle les abbayes de Sixte, d'Entremont, de Forli, de Notre-Dame de Goaille, et de Goyon. Les religieux d'Abondance, comme ceux d'Agaune, appartenaient à l'ordre des chanoines réguliers de Saint-Augustin. Mais là, comme dans beaucoup d'autres abbayes, l'extrême prospérité amena bientôt la décadence. Le relâchement de la discipline eut pour conséquence celui des mœurs ; les richesses, mal administrées, diminuèrent rapidement : si bien qu'en 1602, saint François de Sales, évêque de Genève, jugea à propos de remplacer les chanoines de Saint-Augustin par des religieux d'un ordre plus sévère, les Cisterciens. Il paraît cependant que le remède ne fut pas très-efficace ; car l'abbaye d'Abondance était parvenue, en 1672, à un tel état de décadence, que le pape Clément XII en prononça la sécularisation, à la demande du duc de Savoie Charles-Emmanuel.

L'église de l'ancienne abbaye, simple église paroissiale aujourd'hui, subsiste encore telle qu'elle était au moment de la suppression de l'abbaye. C'est un grand édifice très-convenable, mais qui ne contient rien de bien intéressant, si ce n'est un siége abbatial remarquable par son style et son ancienneté.

Abondance est un gros bourg qui, à défaut de son antique abbaye, a toujours pour lui son heureuse situation au milieu de gras pâturages et de terres dont la fertilité étonne presque, en raison de l'altitude où elles se trouvent situées. Le pays est des plus agréables. A certaines heures du jour, il prend un aspect grandiose par les admirables effets de couleur que le soleil, à son lever ou à son coucher, projette sur les grandes montagnes environnantes. La Drance, qui n'est encore là qu'un ruisseau, se creuse bientôt une vallée profonde qui converge, à cinq ou six lieues plus loin, avec la vallée d'Aulps, pour aller déverser les eaux de toute cette contrée dans le lac de Genève, un peu au-dessous de Thonon. De cette dernière ville, qui est le chef-lieu de l'arrondissement, une route facile conduit à Abondance. La distance est moindre et on y arrive plus facilement en partant d'Évian ; mais alors ce sont des chemins de traverse, et il faut commencer par esca-

lader, pendant une ou deux lieues, des côtes abruptes dont l'ascension n'est pas sans fatigue. Les merveilleux points de vue dont on jouit en parvenant à leur sommet sont, du reste, bien faits pour dédommager le touriste amateur de la belle nature. C'est donc la route que nous lui recommanderons. Du reste, quelque chemin qu'il prenne, il ne regrettera certainement pas la promenade d'Abondance.

LES MÉMOIRES D'UN ÉCOLIER EN VACANCES.

Suite. — Voy. p. 85, 90.

Dans l'Éloge de Leibniz, j'ai été fort saisi de ces paroles, d'ailleurs soulignées par mon père avec cette annotation en marge : *Très-important.*

« Un homme de la trempe de M. Leibniz, qui est dans l'étude de l'histoire, en sait tirer de certaines réflexions générales, élevées au-dessus de l'histoire même ; et dans cet amas confus et immense de faits, il démêle un ordre et des liaisons délicates qui n'y sont que pour lui. Ce qui l'intéresse le plus, ce sont les origines des nations, de leurs langues et de leurs mœurs, de leurs opinions surtout, l'histoire de l'esprit humain, et une succession de pensées qui naissent dans les peuples les unes après les autres, et dont l'enchaînement bien observé pourrait donner lieu à des espèces de prophéties. »

J'ai fait dans ces *Éloges des académiciens* une remarque intéressante : c'est que Fontenelle, qui sans doute ne prévoyait pas en les écrivant qu'il mourrait à cent ans, sans maladie, mais uniquement par une *difficulté de vivre*, a raconté avec une véritable prédilection la fin de tous ceux qui se sont éteints à peu près de la même manière. C'est en quelque sorte sa propre mort qu'il raconte une demi-douzaine de fois.

Il dit de son compatriote Duhamel :

«... Enfin, il mourut le 6 août 1706 d'une mort douce et paisible, et par la seule nécessité de mourir. »

De Cassini :

«... Il mourut le 14 septembre 1712, âgé de quatre-vingt-sept ans et demi, sans maladie, sans douleur, par la seule nécessité de mourir. »

De M. Morin :

« ... Il s'éteignit le 1er mars 1715, âgé de près de quatre-vingts ans, sans maladie, et uniquement faute de force. »

Du père Malebranche :

«... Il fut toujours spectateur tranquille de sa longue mort, dont le dernier moment, qui arriva le 13 octobre 1715, fut tel qu'on crut qu'il reposait. »

De M. de la Hire :

«... Il a eu le bonheur que l'âge ne l'a point miné lentement et ne lui a point fait une longue et languissante vieillesse. Quoique fort chargé d'années, il n'a été vieux qu'environ un mois, du moins assez pour ne pouvoir plus venir à l'Académie ; quant à son esprit, il n'a jamais vieilli. Après des infirmités d'un mois ou deux, il mourut sans agonie et en un moment, le 21 avril 1718. »

De M. des Billettes :

« Un régime exact et même des austérités lui valurent une santé assez égale ; elle s'affaiblissait peu à peu par l'âge, mais elle ne dégénérait pas en maladies violentes. Il conserva jusqu'au bout l'usage de sa raison, et, le 10 août 1720, il prédit sa mort pour le 15 suivant, où elle arriva en effet. Il était âgé de quatre-vingt-six ans. »

De M. Ruysch :

« Il mourut le 22 février 1731, âgé de plus de quatre-vingt-douze ans, et n'ayant eu sur une si longue carrière qu'environ un mois d'infirmité... Beaucoup de grands hommes n'ont pas assez vécu pour voir la fin des contradictions injustes et désagréables qu'ils s'étaient attirées par leur mérite, et leur nom seul a joui des honneurs qui leur étaient dus. Pour lui, il en a joui en personne, grâce à sa bonne constitution qui l'a fait survivre à l'envie. »

N'est-il pas vraiment très-singulier qu'à tout ce qui précède, on puisse ajouter que l'auteur de ces notices mourut à cent ans, sans maladie, et par la seule *difficulté de vivre ?*

23 août.

Ma sœur est venue, et nous sommes allés avec ma mère à la Roche. Il s'agissait d'une visite chez le notaire de l'endroit. Quel drôle de notaire ! Sa vie se passe à collectionner des cannes. Il nous en a montré plus de huit cents ; et quelles cannes ! quels bâtons ! quelles houssines ! quels gourdins ! Une vingtaine au plus de ces cannes sont réellement jolies, et les autres, pour la plupart, très-laides. Pour quelle bastonnade universelle ce monsieur se prépare-t-il donc ? Ce qui m'a confondu, c'est que ce notaire collectionneur de bâtons historiés se moque d'un de ses voisins qui a, dit-il, *la manie* de collectionner des tabatières.

En revenant, Dieu sait si nous avons ri du notaire et de ses gourdins !

Albertine et mon beau-frère, son mari, m'ont emmené chez eux. Albertine a été très-bonne fille comme toujours, et son mari très-bon garçon. Je ne m'étais pas encore promené comme aujourd'hui dans leur joli village de Richefeuille. Si l'on en excepte le boulanger, le boucher, l'épicier, un quincaillier-libraire, quatre cabarets, la gendarmerie et la pharmacie du beau-frère, tout est tanneur dans ce pays-là. Du reste, la plupart de ces tanneurs sont, à ce qu'il paraît, très-riches. Quelques-uns, retirés des affaires, se sont fait bâtir de superbes maisons pour y vivre de leur bien ; mais mon beau-frère prétend qu'au lieu d'en vivre ils en meurent, parce qu'ils ne savent plus, une fois hors du métier, appliquer à rien leurs facultés. L'ennui, la pléthore, la paralysie progressive, les maladies de l'estomac ou des entrailles, voilà ce qu'ils se préparent. Trois d'entre eux, cette année, sont devenus fous par suite d'abus alcooliques. Cependant, je suis allé chez un de ces rentiers qui m'a paru fort intéressant. Il a aujourd'hui quatre-vingt-sept ans, et il élève des pigeons avec une véritable passion. Il en possède plus de soixante variétés, choisies parmi les plus rares. Je me suis bien amusé à entendre le tapage de ses pigeons-tambours, qui s'exercent toute la journée aux plus frénétiques *rataplan.*

Ce bonhomme ne quitte pas un instant ses volières ; il y est plein d'attention et d'activité. Jamais une heure d'indisposition. Son ardeur le conserve jeune, et très-probablement il s'éteindra comme les vieillards de Fontenelle, non par maladie, mais parce qu'il faut mourir.

Mon beau-frère me raconte qu'il a connu, étant enfant, un vieux et vénérable pasteur protestant, grand théologien, qui, arrivé à quatre-vingt-onze ans, s'était persuadé qu'il ne mourrait pas, mais qu'il serait, pendant son sommeil, emporté au ciel...

25 août.

Je suis revenu ce matin seulement de chez ma sœur. J'ai trouvé en rentrant une lettre du camarade la Luzernière, conçue en ces termes :

« Mon cher,

» C'est de demain en huit l'ouverture de la chasse ; mes parents invitent pour cette solennité une douzaine d'amis et m'autorisent à inviter quelques-uns des miens ; je viens donc de leur part (et de la mienne, bien entendu) te prier de venir prendre part à la fête. Nous avons le comte Rodolphe des Érables, le marquis Xavier de Laval ; M. Bour-

guin, notre député, en est également; la douzaine est complétée par des cousins et des oncles. De mon côté, j'invite Arthur, Hector, Anatole et ton cousin Raoul. Tu vois que ce sera complet. Je compte sur toi. Tu es le seul de mes invités que mon père et ma mère ne connaissent pas; mais ils m'assurent qu'ils seront ravis de faire ta connaissance. Je leur ai beaucoup parlé de toi; ils ont vu dans le journal tes succès au lycée; et mon père s'est trouvé, il y a quelques années, en rapport avec le tien qu'il estime beaucoup. Donc, tu seras en pays de vieilles connaissances. Viens, viens, et arrive la veille de l'ouverture. J'irai au-devant de toi avec l'américaine à l'arrivée du train de trois heures. Nous n'aurons que onze kilomètres à faire en américaine pour arriver au château. Je t'indique l'heure de l'express, afin que tu sois moins de temps en route et pour que tu aies moins de fatigue; car, même avec l'express, tu en as pour quatre heures et demie de chemin de fer. Prépare immédiatement ta malle et vite en route pour le manoir des

» la Luzernière. »

J'ai communiqué cette lettre à ma mère, qui tout de suite m'a dit de ne pas songer à faire ce voyage, parce que mon père, en ce moment, ne permettrait pas ce séjour dans une famille riche et luxueuse, de situation et d'habitudes si différentes des nôtres...

26 août.

Tu as très-bien compris ce que te disait ta mère à propos du voyage chez la Luzernière; mais tu n'en as pas moins été toute la soirée d'assez mauvaise humeur. Tu as répondu en quelques mots à la Luzernière que devant accompagner ton père dans plusieurs petits voyages pour lesquels ta parole était donnée à quelques amis de la famille, tu ne pouvais, à ton grand regret, accepter l'invitation si gracieuse et si cordiale qui t'était faite, etc., etc.

Les choses en sont là, et ce petit incident, mon garçon, ne t'a pas mis en extrême gaieté.

27 août.

Tu... non, je suis aujourd'hui moins vexé contre moi-même, et j'abandonne le tutoiement.

Pour me remettre de ma petite contrariété d'avant-hier, je m'en suis allé dans la campagne avec trois ou quatre volumes de poésie... Il y a des moments où j'ai besoin de lire des vers... Assis sur l'herbe du coteau, dans un lieu ravissant d'où l'on voit toute la vallée et ses gracieux circuits, j'ai ouvert un de mes volumes; c'était *Jocelyn,* de Lamartine. J'en ai relu les commencements si pleins de fraîcheur et de charme, et mes yeux malgré moi se sont mouillés au passage où Jocelyn, qui a juste mon âge, dit, parlant de sa mère :

Son baiser m'a sonné mes seize ans accomplis.

J'avais aussi un volume de Racine, et j'y ai relu ce que j'y relis toujours, *les chœurs d'Athalie.*

Tout l'univers est plein de sa magnificence.
Qu'on l'adore, ce Dieu, qu'on l'invoque à jamais!
Son empire a des temps précédé la naissance.
Chantons, publions ses bienfaits!

En vain l'injuste violence
Au peuple qui le loue imposerait silence,
Son nom ne périra jamais.
Le jour annonce au jour sa gloire et sa puissance;
Tout l'univers est plein de sa magnificence.
Chantons, publions ses bienfaits!

Il donne aux fleurs leur aimable peinture;
Il fait naître et mûrir les fruits;
Il leur dispense avec mesure
Et la chaleur des jours et la fraîcheur des nuits.

28 août.

J'ai passé encore une grande partie de la journée à courir la campagne avec mes chers poëtes. J'ai pris aujourd'hui dans la bibliothèque de mon père un recueil que je n'avais pas encore lu : *les Dernières chansons*, de Louis Bouilhet. Je l'ai lu d'un bout à l'autre! les petits vers y sont d'un réussi complet. Il y a, entre autres, la *chanson des Brises*, que je n'ai pu m'empêcher d'apprendre par cœur, et pour laquelle, ma foi, j'ai composé un air dont je suis très-content, puisqu'il me permet de chanter ces beaux vers tout seul au fond des bois. Il me semble, en les chantant, que je deviens moi-même une de ces brises harmonieuses.

Réveillez-vous, arbres des bois!
Tressaillez toutes à la fois,
Forêts profondes!
Et, loin des rayons embrasés,
A la fraîcheur de nos baisers
Livrez vos ondes.

Aimez-nous!
Chantez tous,
Pins et houx,
Fougères!
Nous passons,
Nous glissons,
Nous valsons,
Légères.

Oh! comme avec un bruit joyeux
Nos ailes battent sous les cieux,
Grandes ouvertes!
Oh! le délire et la douceur
De se rouler dans l'épaisseur
Des feuilles vertes!

Quels doux sons!...
Les chansons
Des pinsons,
Des merles!
Bois bénis,
Tous vos nids
Sont garnis
De perles!

Quand nous aurons quelques instants
Joué sous les berceaux flottants
De vos ramures,
Nous reviendrons dans les cités
Mêler un peu de vos gaîtés
A leurs murmures.

Ouvrez-vous
Devant nous,
Pins et houx,
Fougères!
Nous passons,
Nous glissons,
Nous valsons,
Légères.

Mon père, à qui je chantais ces vers sur l'air de ma composition, m'a dit :

— Ton air est trop compliqué. A de si jolis vers il ne faut que très-peu de musique. La plus simple mélopée, ce serait assez. C'est le contraire de ce qu'il faut pour des opéras grossièrement rhythmés et rimés. Lamartine avait désapprouvé qu'on mît *le Lac* en musique; c'était ne pas comprendre qu'il y est :

Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages,
Dans la nuit éternelle emportés sans retour,
Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges
Jeter l'ancre un seul jour?

J'ai été étonné et ravi de l'émotion de mon père en récitant ces vers.

La suite à la prochaine livraison,

LA CHAMBRE NOIRE.

Voy., sur la Chambre claire, la Table de quarante années.

Lorsque la lumière partant d'un objet quelconque pénètre dans une chambre noire, par une ouverture de très-petite dimension, si l'on a placé devant l'ouverture un écran, on voit s'y former l'image renversée de cet objet.

Aristote paraît être le premier observateur qui ait constaté ce phénomène remarquable, mais l'explication qu'il en donne est tout à fait paradoxale; il dit que le rayon de lumière a conservé une *ressemblance* avec le corps lumineux, et qu'il la reprend dès qu'il a franchi l'obstacle qui gênait sa marche.

Maurolicus, et Kepler un peu plus tard, ont donné une explication rationnelle de ce fait si longtemps considéré comme merveilleux. Ces physiciens ont admis que chacun des points de l'objet éclairé envoie un rayon lumineux sur l'écran, et que l'écran renvoie dans tous les sens la lumière qu'il reçoit, en sorte qu'il apparaît comme s'il était lumineux par lui-même : chaque point de l'écran ne reçoit qu'un seul rayon lumineux et donne une image renversée de l'objet.

En 1560, Porta construisit la première chambre noire simple. Elle consistait en une boîte cubique dans l'intérieur de laquelle la lumière du dehors ne pénétrait que par un trou circulaire pratiqué dans un de ses côtés. Les rayons lumineux lancés par les objets extérieurs peignaient l'image de ceux-ci sur un écran posé à l'orifice. Mais cet appareil offrait un grand inconvénient : on n'obtenait une image très-nette qu'au moyen d'une ouverture très-petite, et alors le nombre des rayons lumineux qui arrivaient au même point de l'écran étant peu considérable, l'image avait peu d'éclat. Si l'on agrandit l'ouverture à travers laquelle passent les rayons lumineux, l'image est plus brillante, mais elle perd de sa netteté. L'emploi des lentilles convergentes a permis de construire des chambres noires où les images sont très-claires, très-nettes, et peuvent rendre de grands services aux dessinateurs. On a obtenu très-facilement le redressement des images à l'aide d'appareils dont nous allons donner la description, et qui, au point de vue pratique, ne laissent rien à désirer.

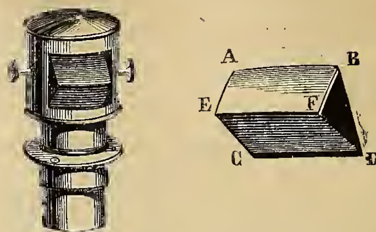


Fig. 1. — Objectif de l'appareil ci-dessous.

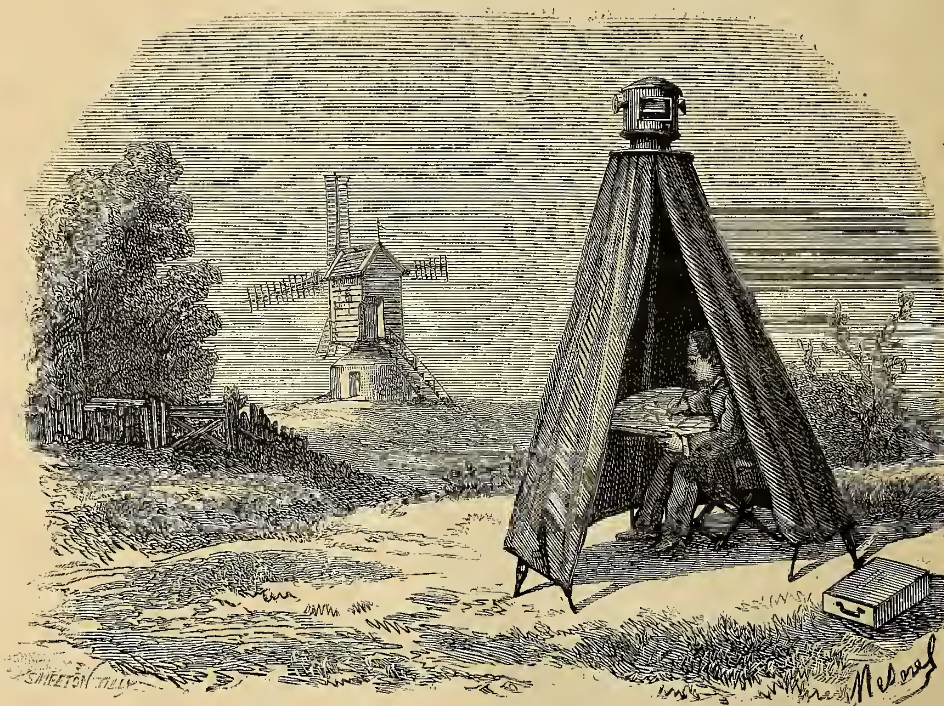


Fig. 2. — Chambre noire portative de Nollet. — Dessin de Mesnel.

La chambre noire à tiroir comprend une lentille convergente, nommée objectif parce qu'on doit la diriger vers l'objet dont l'on veut reproduire l'image; elle est montée sur un cylindre muni d'un diaphragme destiné à intercepter les rayons qui tombent trop près du bord. Cette disposition permet d'éviter l'aberration de sphéricité.

L'image de l'objet se formerait au fond de la caisse noircie, si l'on n'avait placé dans cette caisse un miroir plan incliné à 45 degrés, qui réfléchit l'image sur une lame horizontale entourée d'une draperie noire. Les images obtenues à l'aide de cet appareil sont de petite dimension. Nollet a imaginé une chambre noire portative, où les images sont produites dans des proportions beaucoup plus considérables.

L'objectif (fig. 1) est placé verticalement sur trois pieds que l'on enveloppe d'une étoffe opaque : le système ainsi établi constitue la chambre noire. Les rayons lumineux sont projetés par une lentille convergente représentée sur notre gravure (AB, CD, EF), qui les projette sur un écran où se forme l'image redressée des objets extérieurs. L'écran est horizontal et forme une véritable table, où il est facile de retracer à l'aide d'un crayon le paysage que l'on veut reproduire (fig. 2).

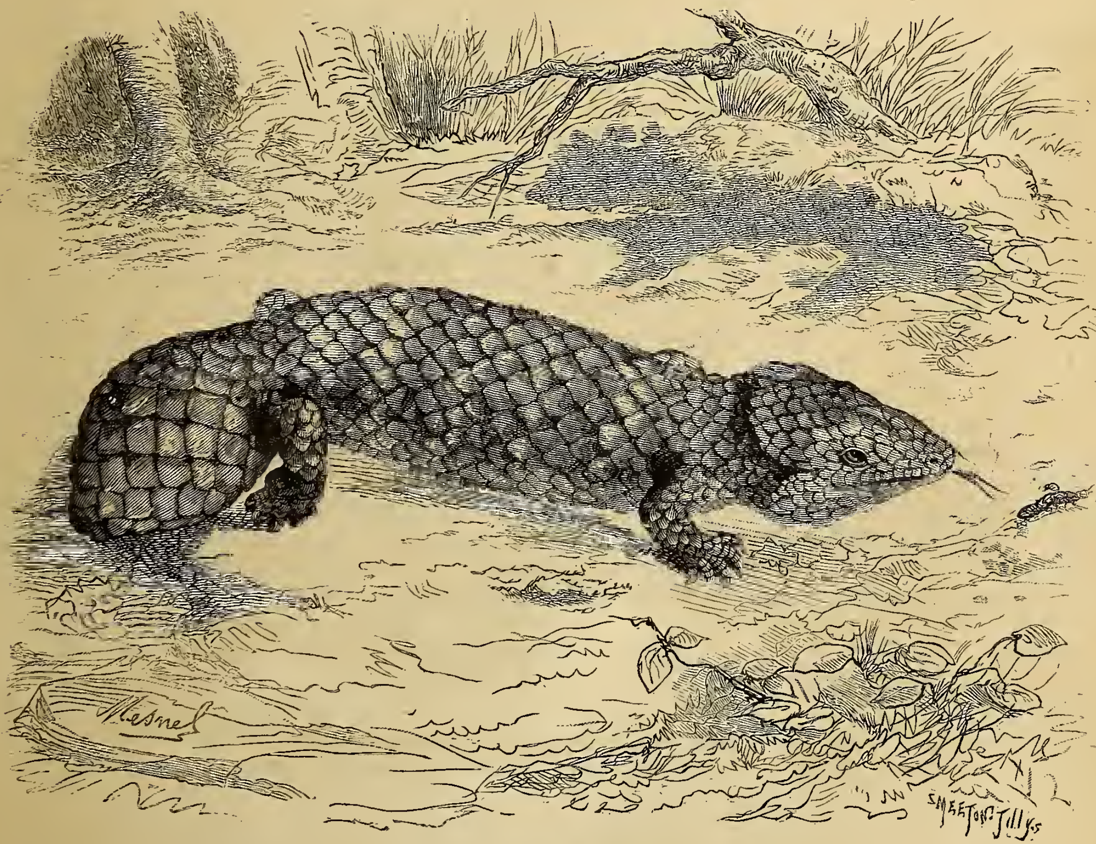
La chambre noire que nous venons de décrire se plie de manière à ne présenter qu'un très-petit volume : le touriste peut l'emporter avec lui dans ses excursions, l'installer rapidement à la campagne, dans tous les sites où il veut prendre le croquis d'un paysage, et après avoir reproduit une esquisse exacte des objets extérieurs, il lui est facile de compléter son œuvre par des effets d'ombre et de lumière.

La chambre noire peut aussi être installée à poste fixe dans une habitation, en sorte qu'on ait sous les yeux à tout moment l'image de la campagne, d'une rue, d'une place publique, ainsi que celle des passants.

Au Conservatoire des arts et métiers, on a disposé une de ces chambres noires, où se projette l'image de la rue Réaumur. Sur l'écran de l'appareil, on voit passer l'image lilliputienne des voitures, des omnibus et des passants, sans que ceux-ci puissent se douter que tous leurs mouvements sont fidèlement reproduits derrière un mur épais, à l'aide seulement d'un miroir et d'une petite lentille adaptés à un orifice pratiqué dans le monument et presque imperceptibles au dehors. C'est la chambre noire qui a donné à Niepce et à Daguerre l'idée de la photographie. (¹)

LE TRACHYSAURE.

Parmi les reptiles que possède en ce moment la ménagerie du Muséum d'histoire naturelle, il n'en est pas à coup sûr de plus étrange qu'un animal de l'Australie que les naturalistes connaissent sous le nom de trachysaure. Ce qui frappe à première vue chez cet être, c'est la brièveté de la queue et la squamation si singulière du corps. La queue est



Muséum d'histoire naturelle de Paris. — Le Trachysaure. — Dessin de Mesnel.

grosse, un peu arrondie en dessus, plate en dessous, comme du reste toute la partie inférieure de l'animal; la queue est arrondie de telle sorte, qu'à un examen superficiel l'extrémité postérieure du corps ressemble par sa forme à l'extrémité antérieure. La brièveté de cette partie fait qu'elle semble avoir été tronquée; un petit tubercule conique la termine.

Les écailles sont fort épaisses, rugueuses, comme bosselées, relevées de quelques lignes saillantes, ressemblant assez bien aux écailles qui entourent une pomme de pin. Par leur ensemble, elles forment deux séries longitudinales sur le sommet du dos, et des bandes obliques sur les parties latérales du corps. Le ventre est protégé par des lames assez minces.

Le dos s'abaisse en toit de chaque côté dans la plus grande partie de sa longueur. La tête est grosse, aplatie, en forme de triangle. Le cou, très-court, étranglé, est fort distinct de la tête. Les pattes sont courtes, d'égale longueur, de telle sorte que l'animal se traîne sur le sol bien plutôt qu'il ne marche. Les doigts, fort courts, se terminent par de faibles ongles.

Une teinte jaune brunâtre est répandue sur les parties supérieures et latérales du corps, qui offre des portions jaunâtres piquetées de foncé et disposées en forme de grands chevrons. La queue présente quelques bandes plus obscures que le reste du corps, se détachant sur un fond de couleur jaune. Le ventre est plus pâle et lavé de jaunâtre sur un fond gris sale.

(¹) La chambre noire à tiroir coûte environ 30 à 40 francs; celle de Nollet, 150 francs. L'installation d'une chambre noire chez soi, avec un système analogue à celui du Conservatoire des arts et métiers, nécessiterait une dépense de 200 à 250 francs.

On ne connait, pour ainsi dire, rien des habitudes du trachysaure rugueux. L'individu que possède le Muséum, très-doux et très-craintif, se tient le plus souvent immobile, presque toujours caché sous la mousse. C'est un animal lent et paresseux, qui se traîne assez difficilement et qui ne se met guère en mouvement que pour aller de temps en temps se chauffer au soleil, ou se mettre en quête de sa nourriture. Celle-ci est à la fois animale et végétale; elle se compose, à la ménagerie, de vers de farine, de fruits succulents, raisins, poires, pommes; l'animal paraît être très-friand de fleurs de pissenlit.

Chez l'animal que nous décrivons, les dents sont courtes et coniques, un peu arrondies à leur extrémité; la langue est plate, assez large, en forme de fer de lance, squameuse, échancrée à sa pointe.

Cette conformation de la langue sert à distinguer des lézards proprement dits les reptiles que les naturalistes connaissent sous le nom de scincoïdiens, groupe auquel appartient le trachysaure. Disons que chez eux les mâchoires sont courtes et que la bouche ne peut s'agrandir en hauteur ni s'évaser pour laisser passer une proie volumineuse; les dents sont trop grêles et trop acérées pour que, du reste, chez les animaux dont nous parlons, ces organes aient d'autres fonctions que de retenir les insectes et les petits animaux dont les scincoïdiens font leur nourriture habituelle.

Les écailles de ces animaux étant en général lisses et polies, beaucoup de ces reptiles glissent plutôt qu'ils ne marchent, et peuvent facilement se cacher en passant par les plus petites ouvertures. Ils avancent surtout en imprimant à leur tronc une série de mouvements sinueux dans un plan horizontal, à la manière des serpents. La couleur est chez eux presque toujours d'un gris terreux, plus ou moins analogue à la teinte des terrains sur lesquels ils vivent. Ces animaux habitent, du reste, de préférence les endroits les plus chauds et les plus arides. L'Europe en possède toutefois sept espèces; parmi celles-ci est l'orvet fragile, animal bien inoffensif, confondu presque partout avec les serpents. Ce type scincoïdien est particulièrement abondant en Australie et dans les îles de la Polynésie les plus voisines.

LA VRAIE SOLITUDE.

La plupart des hommes cherchent la solitude dans les champs, sur les rivages de la mer. Il n'y a aucune retraite où un homme puisse être plus en repos et plus libre que dans l'intérieur de son âme, surtout s'il y a mis de ces choses précieuses qu'on ne peut revoir et considérer sans se trouver aussitôt dans un calme parfait, état habituel d'une âme où tout a été mis en bon ordre et à sa place.

MARC AURÈLE.

TOUL.

Voy. p. 20.

I. — Situation particulière du pays de Metz, de Toul et de Verdun. — Effets de cette situation sur le caractère et l'histoire des peuples de ce pays.

Il est trois noms de villes que l'on voit souvent réunis dans l'histoire : Metz, Toul, Verdun. On employait même à une certaine époque l'expression collective les *Trois-Évêchés*, pour désigner cette partie de la Lorraine qui comprenait les trois gouvernements de Metz, de Toul, de Verdun, et le territoire dépendant de ces trois villes. C'est qu'en effet les destinées de ces trois cités ont eu des points fréquents de ressemblance; les peuples qui les habitaient avaient des mœurs, des goûts et des institutions analogues, et la suite des événements, les nécessités des guerres et des traités, les firent passer par les mêmes circonstances et les soumirent aux mêmes lois.

C'est au delà des verdoyantes montagnes de l'Argonne, dans ce riant et riche pays arrosé par la Meuse, la Moselle et leurs affluents, c'est-à-dire sur ce terrain intermédiaire situé entre l'ancienne Gaule et l'ancienne Germanie, que s'étaient fondées les trois cités de *Virodunum* (Verdun), *Divodurum* (Metz), et *Tullum* (Toul). Les trois peuplades qui avaient ces villes pour capitales étaient les *Virodunenses*, dans la vallée de la Meuse; les *Mediomatrices* et les *Leuci*, dans la vallée de la Moselle. Ces deux derniers peuples étaient considérés comme faisant partie de la grande nation des Belges, au courage desquels César lui-même rend un juste hommage en les appelant « les plus braves de tous les Gaulois » (*Gallorum omnium fortissimi*).

La situation géographique des trois peuples, qui les mettait à l'avant-garde de la Gaule proprement dite, en face des Germains toujours prêts à attaquer et à envahir, ne contribua pas peu à maintenir cette vaillance qui avait frappé César. Forcés perpétuellement d'être en armes pour se défendre contre un ennemi qui ne vivait que par la guerre, ils s'habituèrent à une lutte, nécessaire d'ailleurs, qui devint leur existence. Et comme cette vie à part les isola du reste des Gaulois, qui furent englobés dans la conquête et la civilisation romaines; que, du reste, ils refusèrent toujours de se soumettre ou de s'allier aux Germains, il en résulta une race qui se transmit de génération en génération des habitudes d'énergie et des besoins d'indépendance que l'historien constate et suit sans hésitation. Aussi, la simple observation des faits explique comment, au moyen âge, ont pu et dû se former trois petits États, qui se maintinrent libres pendant des siècles.

A l'origine, les Médiomatrikes furent les premiers qui se trouvaient sur la route des Germains lorsque ceux-ci voulaient, — et ils le voulaient sans cesse, — envahir le pays de Gaule, plus riche, plus beau, plus gai que le leur. Les Médiomatrikes devinrent donc et restèrent assez longtemps par la force des choses les défenseurs des Leukes (*Leuci*) et des Viroduns, et par suite acquirent une véritable suprématie sur toute cette région. Mais quand l'ancien territoire gaulois, à la suite des différents démembrements qui s'opérèrent sous les Mérovingiens et les Carolingiens, et de l'établissement de la féodalité, fut déchiré en lambeaux, alors la guerre est partout; les attaques viennent du côté de la Gaule comme du côté de la Germanie; les Médiomatrikes ne peuvent plus arrêter personne, et les Leukes, ainsi que les Viroduns, forcés de se défendre eux-mêmes, retrouvent l'antique bravoure belge pour protéger leurs libertés. Les trois villes de Metz, Toul et Verdun, forment alors trois petites républiques indépendantes, qui reconnaissent la souveraineté de l'Empire, mais d'une façon purement nominale, on peut le dire, et qui conservent avec un soin jaloux et une vaillante fierté leurs franchises et priviléges, acquis par tant d'années d'efforts et de luttes. Nous trouverons dans l'histoire particulière de Toul les traits principaux de l'histoire générale des trois cités.

II. — Les Leukes. — Tullum. — Histoire résumée sous les Mérovingiens et les Carolingiens. — Les comtes de Toul.

Les Leukes étaient renommés pour leur bravoure, leur force, leur adresse comme archers, et aussi pour leur férocité. On les voit présentés sous ces différents aspects dans César, Lucain et Ammien Marcellin; et comme ce dernier servit en Gaule sous Constance, qu'il put par con-

séquent puiser ses renseignements à bonne source, qu'il a du reste une réputation d'exactitude et d'impartialité, on peut croire ce qu'il dit.

Les Leukes eurent d'assez bonne heure une *capitale* assez importante pour être citée. Le mathématicien, astronome et géographe Claude Ptolémée, qui vivait au deuxième siècle de l'ère chrétienne, parle de deux villes des Leukes, *Toullon* et *Nasion*, qui ne sont autres que *Toul* et *Naix;* on voit les ruines de cette dernière, qui était une importante cité romaine, entre Commercy et Bar-le-Duc.

Quand la Gaule fut divisée en dix-sept provinces sous Honorius, la province de Belgique première eut Trèves pour métropole, et Metz, Toul (*civitas Leucorum Tullo*) et Verdun pour cités.

Quand la monarchie franque eut remplacé l'empire romain en Gaule et qu'il y eut une Neustrie et une Austrasie, le *diocèse* de Toul, qui représentait exactement l'ancienne cité des Leukes et son territoire, fit partie du royaume d'Austrasie. C'est dans les campagnes de Toul que les deux fils de Childebert II, Théodbert II, roi d'Austrasie, et Théodrik II, roi des Burgundes, se livrèrent une sanglante bataille (611) dans laquelle Théodbert fut vaincu. On sait aussi que Dagobert fut le fondateur et le bienfaiteur de l'église de cette ville. Il paraît qu'il y avait à Toul, du temps des rois mérovingiens, un atelier où l'on frappait des monnaies à leur effigie, avec cette mention *Tullo civitas.* On a retrouvé aussi des monnaies carolingiennes avec la même indication de ville.

En 843, lors du traité de Verdun, qui partage définitivement l'empire carolingien en trois États, Lothaire, l'aîné des trois fils de Louis le Débonnaire, garde, quoique vaincu, la dignité impériale, l'Italie et tout le pays borné à l'est par le Rhin et les Alpes orientales, à l'ouest par l'Escaut, la Meuse, la Saône et le Rhône; ce pays s'appellera *Lotharingie* (Lorraine) de son nom. Toul et son diocèse font partie de la Lotharingie ou royaume de Lorraine.

Lorsque la Lorraine est divisée, au dixième siècle, en deux duchés, celui de haute et celui de basse Lorraine, Metz, Toul et Verdun appartiennent à la haute Lorraine ou Lorraine mosellane.

A l'origine, les provinces étaient gouvernées par des *comtes* laïques (*comites*, *grafs* ou *grafions*) que les rois nommaient, et il est très-probable que Toul, comme les autres cités, fut soumis à cette administration. Mais lorsque ce pays fut disputé entre la France et l'empire germanique, l'empereur Henri l'Oiseleur, après avoir obtenu des évêques de Metz et de Toul qu'ils abandonnassent le parti de Charles le Simple, voulut se les attacher plus complétement, et, pour ce qui est de Toul, accorda à l'évêque de cette ville le titre de comte et les *droits régaliens*, c'est-à-dire le droit de faire la guerre, de rendre la justice, de lever des impôts et de battre monnaie. Gauzelin, — c'était l'évêque de Toul, — choisit pour haut officier de justice un personnage nommé Wido, qui fut investi du titre de comte.

Les fonctions des comtes de Toul ne se bornaient pas à rendre la justice : le règlement de la police de la ville en général et le commandement des troupes en cas de guerre faisaient partie de leurs attributions. C'est assez dire qu'ils étaient tout d'abord de puissants personnages; ils le furent encore bien plus par la suite, surtout lorsque la charge de comte, de personnelle et révocable qu'elle était à l'origine, devint héréditaire, et que les comtes furent appuyés par les empereurs, à qui l'antagonisme de l'évêque et du premier magistrat laïque de la ville était loin de déplaire.

Jusqu'au treizième siècle, l'histoire de Toul n'est guère qu'une longue suite de disputes, de batailles même, entre les évêques et les comtes soutenus par la noblesse. Les uns attaquent, les autres se défendent et excommunient; en y joignant plusieurs guerres dans les intervalles avec les voisins, seigneurs ou bandits, sans oublier, à la fin du neuvième siècle, deux invasions de Normands et leur cortége accoutumé de dévastations, pillages et incendies, on peut se faire une idée de ce qu'eut à endurer la malheureuse ville. *La suite à une autre livraison.*

LES CONFRÉRIES DE CHARITÉ
EN NORMANDIE.

Suite. — Voy. p. 69.

Les confréries de charité, ainsi que le disent la plupart de leurs statuts, ont pour but principal « de rendre les derniers devoirs à tous les chrétiens qui passent de vie à trépas », c'est-à-dire de déposer les morts dans le cercueil, de porter le cercueil de la maison mortuaire à l'église, puis de l'église au cimetière, et de le déposer ensuite dans la fosse; mais ce n'est pas là le seul but; le clergé, qui a présidé à cette institution, ou plutôt qui l'a prise sous son patronage, a voulu aussi la faire servir à la pompe du culte, soit dans les processions, soit pendant l'office divin, et l'esprit de fraternité en a fait, du moins à l'origine, un moyen d'assistance mutuelle.

C'est ainsi qu'on lit dans un grand nombre d'anciens statuts des clauses de ce genre : « En cas qu'un frère tombe en pauvreté ou deschié de son état sans qu'il provigne de sa faulte, chascun des aultres luy aumosnera chacune sepmaine..... ou luy prestera chascune année (tant de) livres ou sols parisis que il rendra se peult revenir sus en ses affaires. »

Il est vrai que quelques confréries, comme celle de Notre-Dame de Louviers, par exemple, comprenant qu'une pareille obligation pouvait en certains cas devenir très-lourde, avaient la précaution de stipuler « qu'aucune personne n'y sera reçue qui ne puisse gaigner sa vie sans mandier, ni qu'elle ne pusse payer ses chevaiges (1) deument comme il appartient. »

Toutefois, si l'obligation de s'assister mutuellement en argent est tombée bien vite en désuétude, il est resté l'obligation pour les frères de faire leur service gratuitement, en ce sens qu'ils ne peuvent rien recevoir pour leur compte personnel, et que tout ce qui est perçu des familles ou donné par elles ne peut profiter qu'à la confrérie. Il est vrai qu'en récompense du service dont ils s'acquittent ainsi gratuitement pendant un temps déterminé, les frères obtiennent pour eux, ou pour les membres de leur famille qu'ils veulent en faire profiter à leur place, l'avantage d'être inhumé gratuitement avec les plus grands honneurs et les plus beaux ornements.

Tout frère qui a accompli ses fonctions et a été frère servant, suivant l'expression consacrée, pendant le temps voulu, a droit à un enterrement de première classe, « avec messe à diacre et à sous-diacre », disent certains statuts, « saultiez et services anniversaires sonnés à toute volée. » Celui qui a acquis pour lui-même ces honneurs funèbres peut en faire jouir aussi les membres les plus chers de sa famille, sa mère, sa femme ou sa sœur, et leur passer son service, sauf à recommencer pour lui-même et à acheter par de nouvelles corvées le droit de participer à ces prières et à ces honneurs.

Ces avantages, avec les banquets périodiques que les membres de la confrérie se donnent plusieurs fois chaque année; ces plantureux repas de frairies et les copieuses

(1) Redevances.

libations dont leurs fonctions sont trop souvent l'occasion, forment le principal attrait de ces confréries et contribuent le plus à leur recrutement.

Tout, en effet, est prétexte à festin et à libation pour les frères de charité. L'élection des dignitaires de la confrérie, la reddition des comptes, la fête du saint patron de la compagnie, jusqu'aux services funèbres eux-mêmes et aux inhumations, donnent lieu à des banquets où les règles de la sobriété et de la décence sont rarement respectées.

Les repas qui suivent ordinairement les inhumations dans les campagnes, et qui portent le nom de « records », sont fournis généralement par la famille du défunt; les autres repas de corps sont faits tantôt aux frais de la communauté, tantôt aux frais particuliers des convives qui payent leur écot. Les femmes des frères sont quelquefois admises à ces repas.

« Item, lesdits chapellains, eschevyn, prevost et frères serviteurs, disent les statuts de la charité de Surville près de Lisieux, seront subgects : assembler une fois l'an en l'ostel du dit eschevyn ou ailleurs où il lui plaira, le jour et feste de Saint-Martin d'estey, et dîner ensemble avecque leurs femmes se faire le veullent, pour par les dits eschevin, prevost et frères veoir le payement faict par le receveur audit chapellain, distribution de deniers, estat, gouvernement, valleur et entremise de ladite charité, etc... et sera subgect ledit eschevin faire et abiller le disner aux despens desdits chapellains et frères serviteurs et payeront chacun leur escot. »

Seront *subjects à dîner* est une agréable expression, et les frères de charité devaient trouver l'assujettissement très-doux.

A l'origine, les frères faisaient eux-mêmes tous indistinctement leur service ; avec le temps, l'usage s'est introduit pour les gens aisés de se faire remplacer (sauf pour le cas d'inhumation d'un frère) par un suppléant salarié qui porte le nom de commis.

Cet usage a contribué beaucoup à jeter du discrédit sur les confréries de charité, qui ont alors, par condescendance ou par intérêt, admis dans leur sein, en qualité de commis, des gens malfamés et plus ou moins tarés.

Le personnel de chaque confrérie se compose le plus ordinairement de quinze membres, savoir :

D'un maître, chef ou échevin ;

D'un prevost [1] ou lieutenant chargé plus spécialement des deniers;

De douze frères servants;

Plus, d'un sonneur, tintenellier, cliqueteux ou cloqueteux;

Et d'un jeune clerc.

Il faut ajouter le curé, qui en fait toujours partie sous le titre de chapelain de la charité, et qui en est le président de droit.

Quelquefois le nombre des frères servants est porté à quinze, jamais au delà de dix-huit.

Le temps du service de l'échevin et du prévôt est d'un an; celui des frères, de deux ans.

Après l'expiration de ses fonctions, l'échevin prend le nom d'antique.

Les antiques sont appelés, en certaines circonstances importantes, à prendre part aux délibérations de la confrérie.

Les dignitaires, l'échevin et le prévôt sont choisis à l'élection, suivant le principe général qui dominait au moyen âge dans les institutions communales et les corporations, et qui a passé dans notre société démocratique.

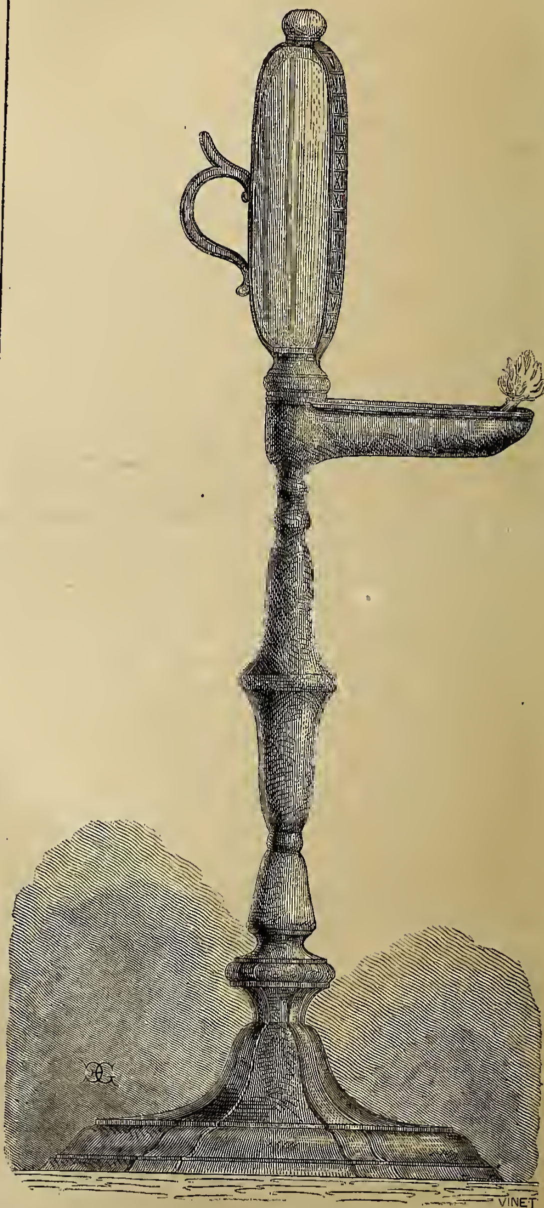
La suite à une autre livraison.

[1] Le nom de *prevost* est emprunté à la hiérarchie monacale. C'était le nom que l'on donnait, au moyen âge, au lieutenant ou second de l'abbé dans les couvents soumis à la règle de Saint-Benoît. On fait venir ce mot de *præpositus, præpost, prævost.*

LAMPE HORAIRE

(DIX-SEPTIÈME SIÈCLE).

Cette lampe rappelle les clepsydres ou horloges à eau, dont on s'est servi longtemps avant qu'on eût inventé les horloges réglées au moyen d'une corde à boyau : elle marque les heures par l'épuisement successif de l'huile. Elle est en étain, de forme assez élégante, et mesure trente-sept centimètres de hauteur.



Lampe horaire du dix-septième siècle. (Collection de M. A. Jubinal.)

L'usage de lampes semblables, mais plus communes, doit avoir été assez répandn : nous en avons rencontré dans plus d'une petite boutique ; mais ce ne sont pas des horloges dont on doive attendre beaucoup de précision; il ne faudrait pas s'y fier si l'on avait à prendre le chemin de fer. La moindre montre, la moindre horloge en bois, est préférable.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 15. Le Gérant, J. BEST.

PAYSAGE MIOCÈNE DES ENVIRONS DE LAUSANNE.



Un Paysage de l'époque miocène, d'après M. Heer. — Dessin de Freeman.

Quel est le voyageur en Suisse qui n'ait admiré la belle végétation des environs de Lausanne et en particulier celle du Signal ou de la forêt de Sauvabelin? Son admiration augmenterait encore s'il savait que cette végétation, analogue à celle des régions septentrionales de l'Europe, a été précédée, dans les temps géologiques, d'une flore dont la physionomie était celle de la végétation qui caractérise actuellement les régions tropicales. A l'époque miocène, c'est-à-dire à l'époque tertiaire moyenne, la même pendant laquelle les couches du bassin parisien se sont déposées, un lac s'étendait de Vevey jusqu'à la petite rivière de Paudèze, près de Lausanne. Les feuilles des arbres du voisinage tombées dans ce lac et les plantes aquatiques qui poussaient dans ses eaux ont été recou-

vertes par les couches de limon déposées successivement sur ses bords. Le lac a disparu, les couches se sont consolidées, elles ont été cachées sous les débris charriés par les anciens glaciers qui s'étendaient des Alpes au Jura. Mises à nu postérieurement par les érosions de la Paudèze, ces couches ont révélé à l'œil investigateur de M. Gaudin cent quarante-trois espèces de végétaux fossiles. M. Heer, le célèbre paléontologiste suisse, réunissant dans un même cadre l'ensemble des végétaux qui vivaient autour de ce bassin, a pu composer un tableau qui représente la végétation des environs de Lausanne à l'époque miocène. L'artiste, dans la gravure ci-contre, a donné à l'ensemble une disposition trop symétrique; on dirait un décor de théâtre. Mais les formes végétales sont exactes, et il n'est personne qui ne se figure avoir sous les yeux un paysage de la Guyane ou du Brésil. L'impression est vraie : en effet, tout nous prouve qu'à l'époque miocène, le climat de toutes les contrées du globe était plus chaud qu'il ne l'est actuellement. De grandes forêts, semblables à celles de la Californie, couvraient le Groenland et le Spitzberg, et nos latitudes moyennes jouissaient du climat qui règne actuellement sous l'équateur. Peu à peu le globe terrestre, incandescent dans l'origine, s'est refroidi, l'époque glaciaire est survenue. Presque tous les végétaux ont péri, pour être remplacés par ceux qui nous entourent actuellement. Mais la terre a conservé leurs parties solides ou les empreintes qu'elles ont laissées dans les couches qui les contenaient, et le géologue peut lire dans ces couches comme dans un herbier, et reconstruire les végétaux auxquels ces feuilles, ces troncs, ces fruits, ont appartenu. Notre gravure offre un exemple de ces restaurations végétales, comparables à celles d'un architecte qui, d'après les ruines d'un édifice antique, le restaure, et nous le montre tel qu'il devait être dans son intégrité.

Étudions d'abord la partie moyenne du tableau, en procédant de bas en haut. La plante aux grandes feuilles en éventail qui est au bas du paysage est un *Sabal*, le *Sabal major*. Les sabals existent encore dans la végétation actuelle : ce sont des palmiers à tige peu élevée, mais aux larges feuilles en éventail, qui vivent en Amérique, mais ne dépassent pas les provinces méridionales des États-Unis. Nos serres en renferment de magnifiques espèces, mais une d'entre elles, la plus petite de toutes, le *Sabal Adansoni*, vit et fructifie en pleine terre dans les jardins du midi de la France. Un arbuste aux feuilles grêles dépasse à droite une feuille du sabal, c'est un acacia appelé *parschlugiana*, d'une localité de Bohême où il a été également observé. Sa physionomie rappelle celle des acacias d'Égypte. M. de Saporta en a décrit dix espèces provenant des gypses d'Aix en Provence. Le roseau qui surmonte le sabal, à gauche, est le *Phragmites œnigensis*, de la localité d'Œningen, sur les bords du lac de Constance, où on l'a également rencontré à l'état fossile. Au-dessus, sur une petite presqu'île, croît le *Cyperus vetustus*, plante aquatique très-semblable aux espèces du même genre qui habitent nos marais. Quel est l'habitué des étangs de Ville-d'Avray qui ne reconnaîtra un nénuphar dans la plante aquatique dont les feuilles arrondies flottent à la surface de l'eau? c'est le *Nymphœa Charpentieri*, du nom de l'illustre géologue Charpentier, qui le premier a constaté que les anciens glaciers de la Suisse s'étendaient autrefois des Alpes au Jura. Au-dessus de cette plante s'élève un groupe de végétaux arborescents appartenant tous à la division des monocotylédones, et habitant exclusivement les pays chauds. Le plus grand de tous, au milieu du groupe, est le *Flabellaria ruminiana* : c'est un palmier voisin des sabals, mais dont aucun congénère n'existe plus dans la flore actuelle; cette forme a disparu; ses larges feuilles avaient plus d'un mètre de diamètre. A droite sont les longues feuilles pennées d'un palmier fort voisin, mais différent néanmoins, des dattiers actuels, et au-dessous, un autre dattier, le *Phœnicites spectabilis*, dont les feuilles mesuraient trois mètres de longueur; il a été trouvé en abondance sur les bords de l'Ariége, près de Toulouse. A gauche, en face de ce dattier, le groupe est complété par les longues feuilles, déchirées par le vent comme celles des bananiers, d'un palmier, le *Manicaria formosa*, genre qui n'est plus représenté dans la flore actuelle que par le *Manicaria saccifera*, qui croît dans les forêts inondées, à proximité de la mer, de l'Amérique tropicale.

Quittons ce groupe pour examiner les végétaux placés dans le lointain. L'arbre arrondi et isolé qui s'élève sur un promontoire, à droite, est un noyer, le *Juglans acuminata*. On connaît au moins vingt espèces fossiles de noyer, reconnaissables à leurs feuilles et à leurs noix, qui se sont parfaitement conservées; elles se rapprochent des formes américaines, et il en est qu'on ne saurait en distinguer; elles ont, par conséquent, traversé les dernières époques géologiques et ont persisté dans l'Amérique du Nord : tel est, en particulier, le noyer à feuilles cendrées que l'on cultive dans nos jardins. Les arbres à forme pyramidale qui occupent le dernier plan sont des pins (*Pinus palæostrobus*), fort voisins de notre pin du lord Weymouth (*Pinus strobus*), fort répandu dans les jardins des environs de Paris, et dont on admire de magnifiques exemplaires dans le parc du château d'Écouen. Sous ces pins sont deux rhinocéros, animaux communs dans les marais de l'époque miocène de toute l'Europe, un crocodile, et trois tapirs [1]. Ces trois genres d'animaux ont leurs analogues vivants dans les contrées chaudes de l'ancien et du nouveau continent.

Étudions maintenant les groupes de végétaux situés sur les côtés de la gravure. En bas et à droite, on distingue d'abord une fougère grimpante du genre *Lygodium*, dont une espèce, le *Lygodium circinnatum*, existe encore vivante dans les Philippines et les îles de la Sonde. Derrière est un buisson qui semble être une espèce de *Myrica*, peut-être le *Myrica lævigata;* mais, l'artiste n'ayant pas copié scrupuleusement la planche donnée par M. Heer dans son ouvrage sur la Suisse paléontologique, il est impossible de rien affirmer à ce sujet. L'arbre qui s'élève au-dessus ne devrait pas faire pendant d'une manière aussi symétrique à celui de gauche; c'est un érable, l'*Acer trilobatum*, très-commun à cette époque en Europe. A gauche, au-dessus du sabal, on reconnaît un laurier, le *Laurus primigenia*. A cette époque, il n'y avait pas moins de quarante espèces de lauriers répandues à la surface de l'Europe. De toutes ces espèces, une seule a survécu à l'époque glaciaire dans le midi de l'Europe : c'est le laurier d'Apollon (*Laurus nobilis*), arbre qui trahit son origine par sa délicatesse; car, dans le midi de la France, il périt jusqu'aux racines dans les hivers rigoureux, tels que ceux de 1854 et 1870. A Paris, il ne résiste pas en plein air, mais il s'accommode des hivers doux et brumeux de la Bretagne. Une espèce actuelle diffère à peine de ce laurier fossile : c'est le *Phœbe barbusana* décrit par Barker-Webb, et qui forme des forêts aux îles Canaries. Dans ces îles, l'arbre miocène a persisté; il a péri chez nous. Mais une autre espèce fossile, le *Laurus assimilis* des travertins de Sézanne, est le prédécesseur immédiat de notre laurier d'Apollon, dont il ne diffère, suivant M. de Saporta, que par ses feuilles généralement plus étroites. Au-dessus de ce laurier est un cannellier, le *Cinnamomum*

[1] Voy. t. II, 1834, p. 215; — t. XVI, 1848, p. 234.

lanceolatum, qui est le type du camphrier actuel (*Cinnamomum camphora*). Le camphrier était très-répandu en Europe à l'époque miocène, depuis la Grèce jusque sur les bords du Rhin. Actuellement, il vit au Japon, dans les parties chaudes de l'Asie et de l'Afrique, et passe l'hiver dans les jardins, de Toulon jusqu'à Gênes.

De l'étude abrégée que nous venons de faire sur la flore miocène des environs de Lausanne se dégagent deux grands faits : l'un géologique, le second botanique. Le premier, c'est que les climats qui ont précédé ceux qui règnent actuellement sur la terre en étaient fort différents. A un climat comparable à celui des tropiques a succédé un climat plus froid que le nôtre, celui de l'époque glaciaire. Nous vivons dans une période de réchauffement, quoique la température soit bien inférieure à ce qu'elle était à l'époque miocène. Un grand nombre d'espèces n'ont pu résister à ces variations; elles font défaut à la flore européenne actuelle; ce sont, en particulier, les palmiers, les cannelliers et les lauriers. Toutefois, quelques espèces ont survécu, et se présentent à nous avec des modifications très-légères; tels sont le noyer à feuilles cendrées, le pin du lord Weymouth, le laurier d'Apollon et celui des Canaries, arbres fossiles encore vivants. A ceux qui se trouvent aux environs de Lausanne on pourrait en ajouter bien d'autres, et plusieurs savants contemporains ont été conduits à dire : La flore actuelle est la continuation des flores tertiaires qui l'ont précédée. La végétation forme une série continue depuis l'apparition des premières algues dans les mers des terrains les plus anciens du globe jusqu'à nos jours. Toutes les plantes qui nous entourent ne sont pas des formes nouvelles, sans liaison avec celles qui les ont précédées ; ce sont des descendants d'ancêtres dont la plupart ont péri, mais dont quelques-uns se sont maintenus. Ces savants croient pouvoir affirmer une grande évolution toujours agissante, toujours féconde, mais dont les effets, œuvre d'une longue série de siècles, échappent aux regards de l'homme; car sa science date d'hier, et il ne passe que quelques instants sur la terre. Plus heureux que nous, nos descendants, profitant des travaux de leurs prédécesseurs, constateront, disent-ils, dans quelques siècles, les changements qui se seront opérés dans le climat et la végétation du globe. Quand ils disent quelques siècles, ils parlent encore d'un espace de temps équivalent à quelques secondes du cadran géologique; car c'est par milliers qu'on peut compter les siècles qui se sont écoulés depuis l'origine des terrains que nous appelons récents, par opposition à ceux dont l'origine se perd dans la nuit des temps.

PERSUADER, ET NON CONTRAINDRE.

Ni le fer ni la loi n'exterminent l'erreur, car ni le fer ni la loi ne peuvent rien sur l'esprit; l'esprit seul a action sur l'esprit. Le P. GRATRY.

LE PRÉSIDENT JEANNIN.

Fin. — Voy. p. 81.

Après l'assassinat du duc de Guise à Blois, le duc de Mayenne se trouva le seul représentant de la maison de Lorraine et le chef naturel de la Ligue. Henri III écrivit de sa main à Jeannin pour lui demander « de donner con» seil au dit sieur duc de se contenir en devoir, et de re» cevoir les offres qu'il lui faisoit pour satisfaction de la » mort de ses frères. »

Mayenne, qui au premier moment se crut perdu, était d'abord disposé à accepter ces offres; mais lorsqu'il vit le nombre et l'ardeur de ses partisans, il reprit courage, se rendit à Paris et se mit à la tête de la Ligue, avec le titre bizarre et ambitieux de *lieutenant général de l'État royal et couronne de France*.

Jeannin le suivit cette fois, entraînant à la Ligue l'adhésion du Parlement de Bourgogne. Mais nous verrons qu'au milieu des discordes civiles, l'esprit de parti ne l'égara jamais au point de lui faire oublier les devoirs du patriotisme.

La Ligue l'envoya auprès de Philippe II pour lui demander son appui en faveur des catholiques français. En se rendant en Espagne, il passa par Marseille, que ses magistrats étaient sur le point de livrer au duc de Savoie, allié de la Ligue, dont les troupes occupaient la Provence. Jeannin blâma avec énergie une telle conduite, fit comprendre aux Marseillais que la pensée du duc de Mayenne était de s'appuyer sur l'étranger contre un ennemi commun, mais qu'elle ne pouvait être de se donner à lui et de démembrer la France. L'intervention de Jeannin eut un plein succès, et conserva à la France la ville de Marseille, que convoitaient alors le duc de Savoie et le roi d'Espagne.

En Espagne, son patriotisme n'eut pas moins à souffrir des prétentions hautaines de Philippe II, demandant que sa fille fût reconnue « reine propriétaire de France. »

« Que n'avez-vous vu, écrivait-il au duc de Mayenne, » comment il se fit apporter devant moi la carte du » royaume de France; comme il y dressoit les plans de » son ambition, disant : Mes provinces, mes Estats, mes » subjects, ma bonne ville!..... A ce compte, tout est » déjà pour lui, et le secours qu'il nous donne si libérale» ment sera pour l'agrandir. » Jeannin se retrancha derrière la loi salique, et revint sans avoir obtenu du roi d'Espagne un concours sérieux.

Dans la Ligue, Jeannin était avec Villeroi pour le parti de la modération, et, après l'abjuration de Henri IV, il conseillait au duc de Mayenne de faire la paix avec le roi. Mais, malgré ses dispositions pacifiques, il restait fidèle à la cause du duc, alors même qu'elle devenait désespérée. Il était à Laon lorsque Henri IV assiégeait cette place après la prise de Paris. Jeannin s'y défendit avec énergie. On dit que le roi lui cria du bas des remparts que s'il entrait à Laon, il le ferait pendre, et que le président lui répondit : « Vous n'y entrerez pas que je ne sois » mort, et après, je ne me soucie guère de ce que vous » ferez. »

La ville se rendit cependant, et, après la bataille de Fontaine-Française, Jeannin traita la soumission définitive du duc de Mayenne et de ses partisans. Henri IV put apprécier dans cette circonstance les qualités de son esprit et l'élévation de son caractère, et il se l'attacha. Comme Jeannin s'étonnait de ce que le roi montrât tant de bienveillance pour un vieux ligueur comme lui : « Monsieur le président, lui dit Henri IV, j'ai toujours couru après les honnêtes gens, et je m'en suis bien trouvé! » Et il ajouta : « Celuy qui a été fidèle à un duc ne peut manquer de l'être à un roy. »

Sully ne vit pas sans quelque jalousie cette amitié du roi pour Jeannin, et se montra généralement assez malveillant pour le président, disant « qu'il avoit conservé » quelque semence espagnolique et ligueuse. »

La période la plus brillante et la plus glorieuse de la vie de Jeannin est celle de son ambassade en Hollande. Depuis près de quarante ans les Pays-Bas luttaient avec héroïsme contre l'Espagne pour reconquérir leur indépendance. La France avait un grand intérêt à ne pas intervenir par les armes, et à voir cependant l'indépendance de la Hollande assurée par son influence au détriment de

l'influence espagnole. Pour atteindre ce résultat, Jeannin conduisit avec une rare habileté une longue suite de négociations délicates et embrouillées.

Jamais ambassadeur ne fut mieux choisi; ces fiers bourgeois flamands aimaient à traiter de leurs affaires avec un bourgeois comme eux, sans titres nobiliaires comme sans morgue, fils de ses œuvres, qui savait se gagner les cœurs par sa libéralité, par sa franchise d'honnête homme et sa rondeur bourguignonne. Il devint bientôt très-populaire; les Hollandais aimaient à voir « ce front eslevé et » cette grosse teste qui avoient je ne scay quoy de ro- » main qui respiroit la liberté. » Son portrait se trouvait dans toutes les maisons. Pendant son séjour en Hollande il se lia avec Barneveldt, Juste Lipse, Grotius et d'autres illustres personnages. Il y connut aussi Plancius, « grand géographe et bon mathématicien », avec lequel il aimait à s'entretenir. Plancius était convaincu qu'il devait exister un passage au pôle Nord, et, d'après ses calculs, la température devait s'adoucir à mesure que l'on approchait du pôle. Le président parla plus tard de cette idée à Henri IV, qui en fut frappé et fit équiper un bâtiment pour aller à la découverte de ce détroit inconnu. Ce fut Jeannin qui fut chargé de donner secrètement les instructions nécessaires au capitaine du navire.

Notre ambassadeur rencontra en Hollande un Français célèbre, le second Scaliger [1], et il essaya de faire rétablir en sa faveur une pension qu'il avait eue autrefois. L'Estoile raconte que Jeannin lui offrit un jour une bourse renfermant mille écus d'or que Scaliger refusa par délicatesse.

Les négociations entre la Hollande et l'Espagne durèrent plus de deux ans et furent plusieurs fois sur le point d'être rompues; elles aboutirent d'abord à une trêve de douze ans, puis à une paix définitive.

Ces succès de notre diplomatie eurent un grand retentissement en France et en Europe, et jetèrent beaucoup d'éclat sur le nom de Jeannin. Lorsque, revenant de Hollande, il vint rejoindre Henri IV à Fontainebleau, celui-ci dit à la reine : « Voyez-vous ce bon homme? c'est un des plus » hommes de bien de mon royaume, le plus affectionné à » mon service et le plus capable de servir l'État. »

Une autre fois, il rendait au désintéressement du président un grand éloge, en disant : « J'ai doré bien des » gens pour cacher leur malice, mais j'ai toujours dict du » bien du président Jeannin, sans jamais luy en faire. »

Henri IV lui demanda, à titre de service, d'écrire l'histoire de son règne, l'assurant « qu'il entendoit laisser la » vérité en sa franchise, et à l'auteur la liberté entière » de l'écrire sans fard ni artifice, et sans lui attribuer à » lui ce qui était dû à la seule providence de Dieu, ou à la » vertu d'autrui. » La préface de cette Histoire a été écrite plusieurs années après la mort du roi, et comme un pieux souvenir envers sa mémoire.

Par une étrange vicissitude, celui-là même que Henri IV destinait à être son historiographe fut chargé de procéder au premier interrogatoire de son assassin.

Marie de Médicis lui continua, pendant sa régence, la confiance que le roi lui avait accordée. Mettant l'intérêt public au-dessus de ses rivalités personnelles, il employa son influence pour faire rappeler aux affaires le duc de Sully, dont il savait reconnaître les services éminents. Après la retraite définitive de ce grand ministre, Jeannin lui succéda à l'administration des finances; mais ce n'est pas comme financier qu'il mérite d'appeler l'attention; son nom vivra dans l'histoire comme celui d'un diplomate habile, d'un homme d'État dévoué, qui, pendant plusieurs règnes, a exercé une influence considérable dans les affaires de son pays. On considère ses négociations comme un des monuments les plus remarquables de l'histoire diplomatique des temps modernes. Elles ont été imprimées pour la première fois en 1656, et l'ont été plusieurs fois depuis; la meilleure édition est celle de Petitot, dans la collection des Mémoires pour servir à l'histoire de France.

[1] Voy., sur les Scaliger, t. VI, 1838, p. 45; — t. XII, 1844, p. 279.

Au point de vue littéraire, ses œuvres ont peu de valeur; sa phrase longue, entortillée et pesante, fatigue souvent, bien que cette langue du seizième siècle, pleine de jeunesse et de séve, nous charme encore par un accent de bonhomie qui lui est propre.

Il aimait les gens de lettres, et se montra plus favorable que beaucoup de ses contemporains à la liberté d'écrire.

« Il étoit accoutumé, dit Saumaise, de faire préparer » tous les ans un dîner magnifique où tous les gens de » lettres qui avoient pension du roi étoient invités. Après » une conversation pleine de civilités, il les exhortoit de » continuer dans le service du roi et du public, et leur » faisoit payer leurs pensions comptant; les priant de ne » luy rendre aucune visite, sachant que le temps étoit pré- » cieux aux personnes de leur profession, et qu'il se tien- » droit plus leur obligé, les sachant dans leur cabinet, que » s'il les voyoit tous les jours à sa porte. »

Le président avait sans doute connu Charron [1] pendant son séjour à l'Université de Bourges; lorsque ce disciple de Montaigne fit paraître son livre *De la sagesse,* il fut très-vivement attaqué. Jeannin prit le livre sous sa protection, et, après l'avoir examiné, dit haut et clair « que » ces livres n'étoient pour le commun et bas étage du » monde, qu'il n'appartenoit qu'aux plus forts et relevés » esprits d'en faire jugement, et qu'ils étoient véritable- » ment livres d'État. » Grâce à son intervention, la seconde édition put paraître après la mort de Charron, mais cependant avec des corrections.

Jeannin eut un fils et une fille. Son fils, le baron de Montjeu, fut tué en duel, et l'on raconte que le jour même de ce tragique événement, Jeannin, surmontant sa douleur avec une énergie stoïque, siégea comme d'habitude au conseil.

Sa fille épousa M. Castille, homme de luxe et de faste qui tenait alors le magasin des *Trois Visages* dans la rue Saint-Denis, et qui fut depuis duc et ambassadeur. Le président laissa tous ses biens à sa fille, à condition que l'aîné de ses enfants porterait le nom de Jeannin.

Il mourut en 1622, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, au moment où il se disposait à se retirer près de sa ville natale, dans sa terre de Montjeu. Le château qu'il avait fait construire en 1610 existe encore : c'est une belle et solide construction, élégante dans ses proportions, mais sans prétentions artistiques et sans sculptures. Sa situation est des plus belles; il est situé sur une montagne, où l'on voit deux étangs qui ont la grâce et la limpidité des lacs suisses, au milieu de magnifiques futaies consacrées autrefois à Jupiter après avoir été un sanctuaire des Druides, et dont les ombrages ont conservé, à travers le temps, quelque chose de gaulois et de mystérieux. De la terrasse l'œil se promène sur de riantes montagnes boisées et quelque peu sauvages; à l'horizon on aperçoit aujourd'hui les fumées du Creuzot qui se mêlent avec les nuages.

C'était bien la retraite qui devait convenir au président Jeannin, et comme Montjeu est éloigné de la ville et que le chemin pour y aller est fort escarpé, il disait « que ses » amis sauroient bien venir le chercher là, et qu'il n'avoit » que faire des autres gens. »

Ce ne fut pas la seule construction qu'il fit élever, car, tout en conservant une grande simplicité dans ses goûts et ses habitudes, il eut la manie de « bastir et de débas-

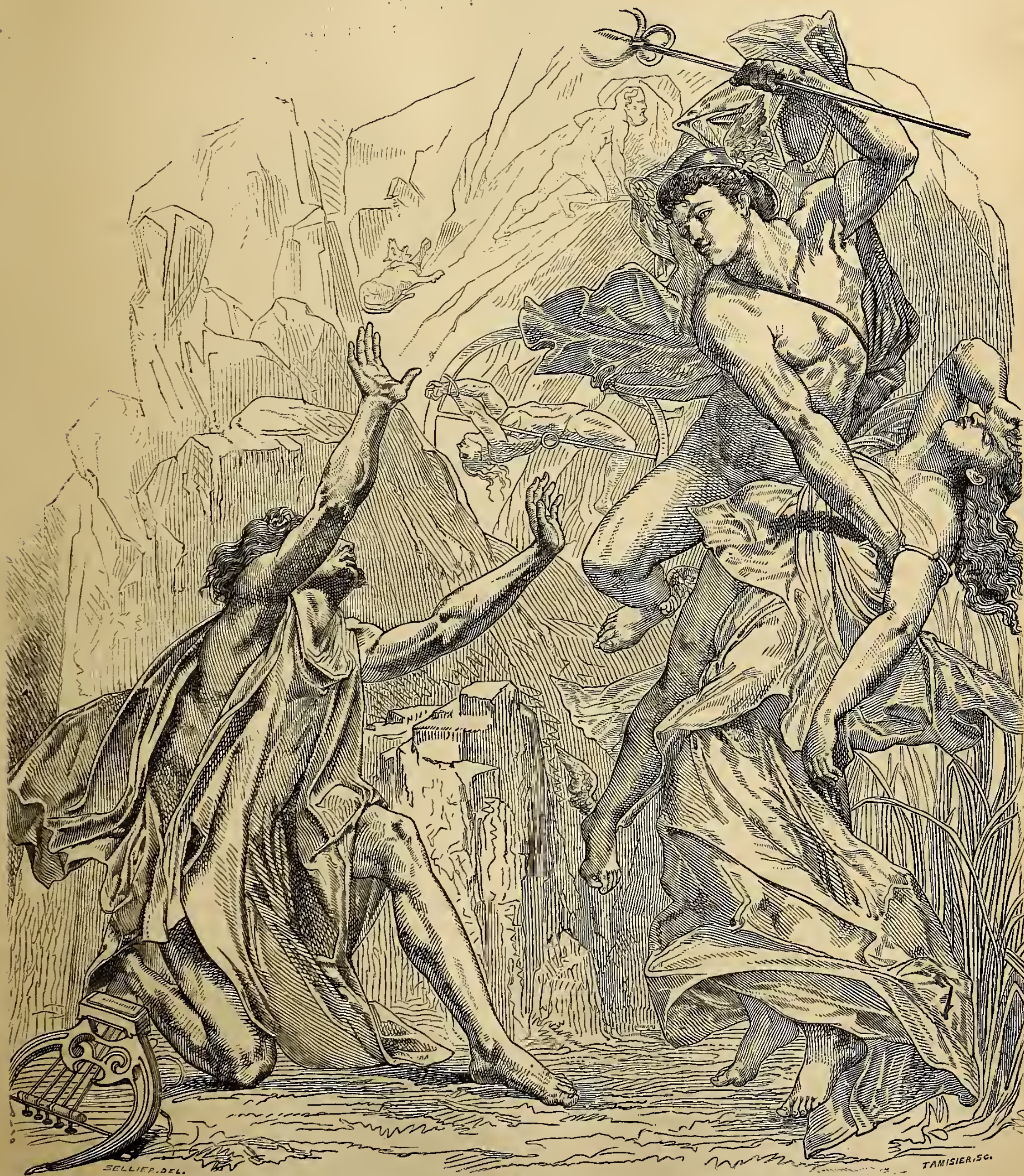
[1] Voy., sur Charron, t. XVIII, 1850, p. 295.

tir. » C'était un goût de son siècle ; jamais on ne bâtit autant et mieux qu'à cette belle époque de la renaissance où il était né. Jeannin s'accusait lui-même de son penchant pour construire, « dont je ne puis, dit-il, alléguer nulle » excuse, sinon que j'ai suivi mon incliuation. »

Et il ajoute, avec une bonhomie naïve qui peint mieux que tout ce que nous pourrions dire l'élévation et la noblesse de cet homme antique : « Ce défaut doit être excu- » sable, attendu qu'en toute autre chose j'ai été fort mo- » deste et du tout exempt de vanité, et que, laissant à ma » fille moins de bien, je lui laisse plus d'honneur, et des » biens auxquels Dieu mettra sa bénédiction, puisqu'ils » ont été acquis loyalement et sans corruption. »

ORPHÉE.

Parmi tous les triomphes de la Musique et de la Poésie que M. Paul Baudry a pris pour sujets de ses brillantes peintures dans le foyer du nouvel Opéra, celui d'Orphée,



Orphée, peinture décorative du foyer de l'Opéra, par M. Paul Baudry. — Dessin de Sellier.

vainqueur de la nature sauvage et vainqueur de la mort, est celui qui montre le mieux leur puissance.

Toute l'histoire d'Orphée n'est, à vrai dire, dans la fable antique, que le symbole, singulièrement expressif et paré de toutes les grâces que les Grecs savaient mettre dans leurs récits, de cette puissance qui s'exerce sur la nature entière, dompte les âmes, et survit à celui qui en a été pour un temps le sonore et fragile instrument. Orphée était, disait-on, le fils de la muse Calliope et le favori d'Apollon. Ses chants étaient si doux et si pénétrants, que rien ne leur pouvait résister. Ce n'étaient pas seulement les hommes, mais aussi les animaux, qui en ressentaient l'influence. Les oiseaux pour l'écouter suspendaient leur vol à travers les airs ; les poissons quittaient les profondeurs des eaux ; les

bêtes féroces sortaient de leurs antres et de leurs forêts, et venaient ramper à ses pieds; les arbres mêmes à la rude écorce et les rochers qui paraissent insensibles s'émouvaient à sa voix; lorsqu'il chantait, les ruisseaux coulaient plus doucement et les nuages glissant dans le ciel se diapraient de plus vives couleurs. Orphée perdit Eurydice, son épouse tendrement aimée, et, dans son désespoir, il trouva des accents plus pathétiques encore que ceux qui avaient entraîné l'univers sur ses pas. Pour la revoir, il osa descendre au séjour des morts: les ombres errantes accoururent aux sons de sa lyre; Cerbère, le chien à triple tête qui garde l'entrée des enfers, cessa d'aboyer et de mordre; la roue à laquelle est attaché le malheureux Ixion s'arrêta; les impitoyables Furies elles-mêmes s'apaisèrent. Pluton et Proserpine permirent à Eurydice de retourner avec lui vers la lumière; mais Orphée ne devait pas jeter un seul regard sur Eurydice avant d'être revenu sur la terre. Il se soumit à cette loi avec joie, et, suivi par celle qu'il venait d'arracher à la mort, il s'avança silencieusement dans la voie ténébreuse. Il n'avait plus que quelques pas à faire, et déjà le soleil qui éclaire les vivants commençait à dissiper l'obscurité: son impatience de revoir Eurydice ne put alors se contenir, il se retourna; mais il ne vit plus derrière lui qu'un pâle fantôme qui s'évanouit aussitôt, et n'entendit la voix de celle qu'il aimait que pour recevoir d'elle un dernier adieu. Sept mois entiers Orphée demeura assis sur les rives du Strymon, où il avait vu disparaître Eurydice, plongé dans sa douleur et évitant le commerce des humains; puis, fuyant tout contact avec eux, il gagna les solitudes sauvages du mont Rhodope et de l'Hæmus. Mais il y fut poursuivi par les femmes de la Thrace, servantes de Bacchus, dont il avait méprisé le culte grossier, lui, serviteur du dieu de la lumière et de la poésie. Les bacchantes, dans la fureur de l'orgie, par laquelle elles célébraient leur dieu, l'immolèrent et déchirèrent son corps. Sa tête et sa lyre, entraînées par les flots de l'Hébrus, furent longtemps agitées par les vagues, jusqu'à ce qu'elles furent poussées enfin vers l'île de Lesbos et recueillies par ses habitants. Depuis ce moment, l'île éolienne devint une terre féconde en poëtes et en musiciens, et à Antissa, où était son tombeau, les rossignols chantaient plus doucement qu'en aucun lieu du monde.

Ces accents inspirés du chanteur de la Thrace,
Qui tenaient l'univers sous leur charme arrêté,
Les monstres des forêts entraînés sur sa trace,
Les vents même enchaînés et muets dans l'espace,
Les torrents suspendant leur flot précipité,

Ils vivent: immolé dans l'ivresse sanglante,
Quand il rendit au ciel son souffle harmonieux,
Le fleuve qui portait sa tête palpitante
A pris pour le venger une voix éloquente
Qui répète sa mort aux échos furieux.

Quand sa lyre toucha les rochers d'Éolie,
Elle rendit encore un son mélodieux:
La solitude alors de sa voix s'est remplie;
Les flots qui l'ont brisée et l'ont ensevelie
Y murmurent toujours dans la langue des dieux.

LES MÉMOIRES D'UN ÉCOLIER EN VACANCES.

Suite. — Voy. p. 85, 90, 98.

30 août.

Eh! mon garçon, te voilà depuis deux jours en voyage avec ton père et ta mère; car pour te consoler de n'être pas allé chez les la Luzernière, ton père a voulu te faire faire, à huit lieues de chez vous, un voyage à la mer. Vous êtes là chez de vieux parents pas très-gais. Le mari, ancien juge, a soixante-quatorze ans; la femme en a quatre-vingts. Mon père affirme que ces vénérables parents ont été autrefois très-avisés et très-spirituels; mais... Allons, allons, respect à la famille!... Oui, voilà que tu les respectes, c'est très-bien; mais, ô mon Dieu! que tu t'ennuies! Si du moins tu avais le temps de te promener à ton aise au bord de la mer!... Mais pas du tout! il faut être là pour le déjeuner, et le déjeuner dure de onze heures à trois heures. Et puis, à cinq heures, c'est le dîner, et le dîner ne finit plus. On prend le café ou le thé à huit heures. Ma tante alors se retire, et tout le monde suit, chacun avec son bougeoir. C'est un spectacle que de voir dans le corridor et dans l'escalier la lente et longue procession. En avant, avec son bougeoir, c'est la bonne de ma tante, puis ma tante tenant aussi sa lumière; elle monte appuyée sur la bonne. Après elle un domestique (toujours avec la bougie) et le grand-oncle portant aussi le petit luminaire. Ta mère suit, puis ton père, et puis toi, mon cher. Tout cela ne te divertit pas, pauvre enfant; mais que te faut-il donc? N'ira-t-on pas pour toi réveiller la princesse Schéhérazade et lui dire: Venez, princesse, conter à monsieur qui s'ennuie un de ces beaux contes que vous contez si bien.

1er septembre.

Nous sommes rentrés hier au logis. Mon père est reparti en voyage pour une instruction judiciaire. Ma mère, tout à fait rétablie, a fait entrer sa bonne chez une vieille dame du pays. Mon père, en partant ce matin, m'a recommandé de prendre un peu part aux soins du ménage, ce que je fais. J'ai nettoyé les chaussures, scié du bois, puisé de l'eau, brossé les habits; ma mère a été très-contente. Dans l'après-midi, je me suis promené un peu au bord de l'Amblette, en faisant la chasse aux libellules et en herborisant. Je veux décidément me remettre à la botanique.

4 septembre.

C'était un pressentiment qui me faisait, il y a trois jours, me remettre à la botanique. En effet, le médecin de Martincourt, M. Marquésy, et sa fille, Mlle Charlotte Marquésy, sont venus hier passer la journée chez nous; il s'en est fallu de bien peu que je ne fusse plus de force à causer avec Mlle Charlotte, car, depuis notre dernière conversation, elle a poursuivi cette étude attrayante. Heureusement, j'avais ces deux jours-ci un peu revu dans la bibliothèque de mon père la botanique de Marquis, car j'eusse été battu. Ma mère a été pleine d'attentions charmantes pour Mlle Charlotte; quelle bonne femme que ma mère!

6 septembre.

Je me suis remis aux poëtes ces deux jours-ci, et voilà que j'ai commis (ô mon Dieu!) ma première pièce de vers.

— Il n'y a peut-être pas un très-grand mal à ça, mon garçon; mais, au moins, ne va pas t'aviser de montrer tes vers à personne.

— Oh! monsieur mon mentor intérieur, soyez tranquille, on ne les montrera pas.

— A la bonne heure! mais si tu te remettais un peu au latin, à l'anglais? si tu repassais un peu ta géométrie et un peu ton algèbre? Voici les vacances plus d'à moitié... il ne serait pas mal de préparer sa rentrée au lycée.

8 septembre.

J'ai donc refait, depuis deux jours, du latin, de l'anglais, de l'algèbre, etc.; mais aujourd'hui, mon père m'a fait lever dès cinq heures du matin pour aller avec lui aux Catelliers. Partis à six heures de la maison, nous ne sommes arrivés aux Catelliers qu'à dix heures. Nous avons déjeuné au *Plat d'argent*, entourés de tous les dieux de

l'Olympe. Je voudrais bien savoir à quel temps remonte le papier peint dont est tapissée cette salle d'hôtel. Mon père croit que cette antiquité mythologique remonte au Directoire. Nous avions devant nous un Vulcain qui nous a rappelé l'éclat de rire d'Homère quand le pauvre dieu fait sa fameuse dégringolade. Le spectacle de cet Olympe grotesque nous a mis en gaieté pour toute la journée. Mon père est allé après le déjeuner s'occuper de l'enquête pour laquelle il était allé aux Catelliers, et puis je suis resté seul à visiter les curiosités locales. La plus importante de ces curiosités est, je crois, une vieille maison en bois du quinzième siècle, habitée actuellement par un modeste filassier, mais qui, jusqu'au commencement du dix-huitième, servit de résidence à messieurs les baillis. Cette maison est ornée de sculptures amusantes par leur gaucherie même... Les artistes n'ont représenté dans ces sculptures que des scènes empruntées à la réalité; mais quels personnages de fantaisie! il y a là des hommes, des femmes, des chevaux, des moutons, etc., comme on n'en a jamais vu,

Animaux inconnus aux quatre facultés.

Mon père a été pris jusqu'au soir par son enquête, si bien que nous avons dû dîner encore au milieu des dieux, et revenir à la nuit. Mon père trouve d'ailleurs, et je trouve comme lui, qu'il est très-agréable de courir la campagne, les vallées et les bois par une belle nuit d'été. Nous avons eu dans la vallée des effets de brouillard et de clair de lune admirables.

10 septembre.

Latin, anglais, géométrie; un peu de promenade avec ma mère : voilà comment se sont passés ces deux jours.

11 septembre.

Je suis resté toute la journée aujourd'hui dans la bibliothèque de mon père, où je n'ai pas beaucoup lu, mais où j'ai ouvert, regardé et un peu parcouru beaucoup de volumes. Parmi les livres ainsi parcourus, je dois citer *les Plaidoyers et œuvres diverses de Monsieur Patru, de l'Académie françoise*, un gros volume de 984 pages, imprimé *à Paris, chez Sébastien Marbre Cramoisy, imprimeur du Roy, rue Saint-Jacques, aux Cigognes*. MDCLXXX.

Je ne connaissais Patru que par ces vers de Boileau :

Pradon comme un soleil en nos ans a paru;
Pelletier écrit mieux qu'Ablancourt ni Patru;
Cotin à ses sermons traînant toute la terre. . .

J'ai jeté les yeux sur quelques-uns de ces plaidoyers, très-bien écrits, très-intéressants et pleins d'éloquence.

J'en ai parlé le soir à mon père, qui m'a dit qu'en effet Patru avait été un orateur d'un très-rare mérite et digne d'être plus connu qu'il ne l'est.

J'ai parcouru encore un autre livre que je me propose bien de lire tout entier. En voici très-exactement le titre : « Traitez de l'éqvilibre des liqvevrs et de la pesanteur de » la masse de l'air, contenant l'explication des cavses de » divers effets de la nature, qui n'avoient point esté bien » connus jusqu'ici, particuliérement de ceux que l'on avoit » attribvez à l'horreur du vuide; par Monsieur Pascal; se- » conde édition. A Paris, en la boutique de Charles Savreux, » chez Gvillaume Desprez, au pied de la tour de Notre- » Dame, du côté de l'Archevêché. MDCLXIV. »

J'ai lu dans ces deux traités, avec un très-vif intérêt, toute l'histoire de la découverte de la pesanteur de l'air.

J'avais bien d'autres livres encore à citer; mais voici que l'on m'appelle...

12 septembre.

Ton père t'a dit ce matin que tu ne lui paraissais pas assez préoccupé de la rentrée des classes, et que tu t'exposais fort à ne pas conserver tes bonnes places de l'année dernière. Après ce petit discours parfaitement mérité, tu t'es remis au travail (mais d'assez mauvaise grâce, conviens-en). Tu n'as pas mal employé ta journée néanmoins. Mais à tes exercices ordinaires de latin, d'anglais, de géométrie et d'algèbre tu as joint un peu de géographie et d'histoire de France.

13 septembre.

Aujourd'hui, dès six heures du matin, l'excellent garde-pêche, M. Rieux, est venu me prendre pour faire avec ses enfants une promenade en barque. Nous avons redescendu le cours de l'Amblette jusqu'à la Seine, que nous avons remontée jusqu'à l'île aux Rats. C'était une navigation de plus de six kilomètres pour l'aller seulement. Nous avons fait dans l'île aux Rats une superbe collation, composée de pain et des prunes d'un prunier dont nous avons acheté la récolte à un bossu qui habite l'île lui tout seul avec sa femme, deux vaches et un grand vilain chien de montagne. Ce bossu, qui a de l'esprit comme beaucoup de bossus, a voulu, en mémoire de Robinson auquel il se compare, donner à son chien le nom de Vendredi. Il nous a conté, pendant que nous mangions ses prunes, toutes sortes d'histoires très-drôles. Il y a dans une autre île voisine (l'île aux Oies), nous a-t-il dit, quatre habitants qui n'ont d'autre occupation que la pêche, et qui n'en ont pas moins contre lui une vieille rancune; contre lui? Non, mais contre l'île aux Rats, car personnellement il ne leur a jamais rien fait; seulement, c'est une tradition invétérée dans les deux îles que les habitants de l'une détestent les habitants de l'autre. Cela vient, dit-on, de ce que, voilà déjà bien longtemgs, un vacher de l'île aux Rats dérangea la *boutique* (boîte à poisson) d'un pêcheur de l'île aux Oies... Heureusement le fier bossu, avec sa femme, avec quatre fusils et son chien Vendredi, est, dit-il, en état de résister à une invasion des habitants de l'île aux Oies, si jamais ils tentaient une descente sur son territoire.

Après avoir parcouru l'île aux Rats dans toute son étendue, les enfants du garde-pêche et moi, armés de frondes (comme les anciens habitants des îles Baléares), nous avons fait la chasse aux campagnols ou rats d'eau, premiers habitants de l'île; mais, en plus de deux heures, nous n'en avons pas même attrapé un. Rien de plus amusant que de les voir, aussitôt que nous les ajustions, rentrer dans leurs trous à rats. Et puis, un instant après, ils reparaissaient nous faisant des grimaces. Dans une espèce de petit golfe, M. Rieux nous a montré une jolie famille de poules d'eau; mais il ne nous a pas permis même de les effrayer.

En revenant vers l'Amblette, nous nous sommes livrés aux plaisirs de la natation. Nous nous sommes essayés à qui traverserait le plus vite la Seine, et c'est moi qui suis arrivé premier. Le temps a été magnifique toute la journée, et vraiment à souhait pour cette cavalcade nautique.

La suite à la prochaine livraison.

L'ENFANT.

L'enfant naît avec le goût d'observer et de connaître. La vie intérieure n'étant pas encore éveillée en lui, il appartient entièrement aux phénomènes du monde qui l'entoure : tous ses sens sont ouverts; tous les objets que son regard ou que sa main rencontre l'attirent, l'attachent, le ravissent. Sa faculté d'attention s'épuise vite, mais elle se renouvelle sans cesse. Encore, encore, est le mot expressif qu'il répète incessamment à ceux qui lui donnent une explication ou qui lui racontent une histoire. Il a des trésors de confiance aveugle et de défiance naïve. Pour peu qu'on manie avec habileté, disons mieux, avec bonté, les

délicats ressorts de son intelligence, on peut lui faire suivre le fil d'une démonstration, d'un raisonnement, d'une idée. Dès qu'il est arrêté, il questionne; et, de question en question, il arrive à pénétrer, dans la mesure de ses forces, le fond des choses. — A ce goût d'observation, l'enfant joint le besoin inné de l'activité. Ce n'est pas assez qu'on lui montre les objets; il faut qu'il les touche, qu'il les manie, qu'il se les approprie. Voyez-le dans ses jeux. « Les jeux des enfants, dit Montaigne avec un sens profond, ne sont pas jeux, et les fault juger en eulx comme leurs plus sérieuses actions. » Au besoin, ils briseront l'objet qui les amuse pour en connaître le secret. L'enfant ne détruit, d'ailleurs, que pour essayer de rétablir. Il se plaît à construire, et ses constructions sont parfois merveilleuses de rectitude et de grâce : il est naturellement géomètre et artiste. Il a, par-dessus tout, une inépuisable fécondité d'invention; il fait, défait, refait : c'est un créateur. — Enfin, le dernier trait qui le caractérise, c'est qu'il n'aime pas à se sentir comme perdu dans la foule. Il a un vif sentiment de sa personnalité; il veut avoir sa place à lui, son occupation à lui, son maître à lui. Admirable ressource, pour celui qui saura faire sortir de ce sentiment l'idée instinctive de la responsabilité morale et la première notion de la distinction du bien et du mal. [1]

UN DESSIN D'ALESSANDRO VITTORIA.

Il y a toute une classe d'artistes qu'on ne saurait apprécier hors du pays où ils ont vécu. Vittoria est de ce nombre; ce fut un sculpteur élégant, un ornemenaniste ingénieux et fécond. Malheureusement peut-être pour sa renommée, son œuvre se trouve en grande partie comme absorbée dans les grandes conceptions de Jacopo Sansovino, son maître, et des deux éminents architectes Palladio et San-Michele. Sa personnalité cependant se dégage quelquefois. Sa décoration de l'escalier d'or et les stucs de la



Fac-simile d'un dessin d'Alessandro Vittoria, appartenant à M. Chevignard et reproduit par lui.

chambre dite des Quatre-Portes, au palais ducal de Venise, dénotent un talent capable de se passer de toute direction et de suffire à la conduite d'un vaste ensemble. On lui attribue généralement l'ordonnance de la chapelle du Rosaire dans l'église des Saints Jean et Paul (Sanzanipolo). Les sculptures de l'autel sont de sa main; malgré les ravages du funeste incendie de 1866, qui détruisit le saint Pierre martyr du Titien [1], il apparaît sur ces marbres éclatés une grâce svelte unie à une telle entente des lois du bas-relief, que nous n'hésiterions pas à proclamer leur auteur le Jean Goujon de l'Italie du Nord, si nous ne craignions ce que de semblables comparaisons présentent le plus ordinairement de forcé et de trop absolu.

Vittoria, né à Trente, dans le Tyrol italien, en 1525, mourut à Venise en 1608. Cette longue carrière de quatre-vingt-trois ans semble s'être écoulée presque entièrement sur le territoire vénitien.

Outre les importants travaux de Vittoria au palais ducal, il faut citer encore ceux du tombeau d'Alessandro Contarini, procurateur de Saint-Marc, monument édifié en 1555, par San-Michele, dans l'église Saint-Antoine de Padoue. Une Thétis et deux figures de captifs forment la part de l'artiste, qui a signé cette fois en véritable statuaire : *Faciebat Alexander Victoria.* — La réputation du maître s'étendit rapidement, puisque Vasari, dans sa seconde édition de 1568, le cite avec honneur parmi les membres de l'Académie florentine du dessin.

Le projet de fronton que nous avons reproduit nous paraît attribué avec raison à Vittoria. Le style en est complétement vénitien, et ces allégories de la Vigilance appuyée sur un coq, de l'Activité tenant en main un sablier et un éperon, dominées l'une et l'autre par une sorte de Cérès à la gerbe emblématique, devaient décorer peut-être, dans la pensée de l'artiste, l'entrée de quelque *uffizio* préposé aux approvisionnements de la sérénissime république.

[1] M. Gréart, membre de l'Acad. des sciences morales et politiques.

[1] Voy. les Tables.

LA LÉGENDE D'ESTRETAT.



Les Laveuses d'Étretat. — Dessin d'Émile Laborne.

I

En remontant bien plus hault que mémoire d'homme, il y avoit haine invétérée et guerre ouverte entre les gens de Cricquetot, lesquels cultivoient le dos de la plaine, et ceulx de Estretat, lesquels vivoient en la vallée, sur le bord de la mer. Injures graves, sévices, coups, blessures et morts d'hommes, chascune des parties pouvoit tels griefs à la face de l'aultre jecter, et croyez qu'ils n'y manquoient guère, soit à propos, soit hors de propos. La cause de ceste haine? Je ne sçaurois la dire, parce qu'elle n'est point venue jusqu'à ma connoissance. Ce que je sçay, c'est qu'elle étoit aigre et envenimée, comme le sont, et le seront toujours, haines qui naissent entre frères, ou parents, ou gents de même sang et de même origine. J'ajouterai, sans plus m'estendre sur ce sujet, que d'autant plus furieusement se haïssoient nos gens, que nul d'entre eux n'eust pu dire à propos de quoi il haïssoit l'aultre.

Les choses estant comme j'ay dict, il y eut une espouvantable sécheresse sur tout le plateau de Caux. Ce fut, si je ne m'abuse, vers le temps où le roy François, premier du nom, perdit tout, fors l'honneur, par delà les monts.

II

Mares et citernes estoient à sec; et les puits, je dis même les plus profunds, ne donnoient plus que de la boue. Les hommes, il est vrai, trouvoient bien encore quelque reste de cidre en cave, pour estancher leur soif, encore touchoit-il à sa fin. Mais les povres animaux tiroient la langue de la longueur d'un demi-pied de roy; et furent vus en maint endroit, vaches et chevaulx se coucher sur le sol, pour y périr de male mort, comme Virgilius Maro dit que arriva à l'occasion de la grande peste bovine, laquelle il a narrée bien mignonnement et par le menu.

Lors, les gens de Cricquetot tinrent conseil entre eux; les plus avisés et les plus sages furent d'avis qu'une seule chose estoit à faire au poinct où le mal en estoit venu; à sçavoir : se despouiller de tout humain orgueil, envoyer quelqu'un à ceulx de Estretat, et obtenir d'eulx par humbles soumissions et satisfactions, telles qu'il leur plairoit imposer, l'accès de leur belle rivière. Quelques-uns s'estant rescriés, et ayant dict avec colère que tant mieulx valoit eux tretous mourir de soif que s'en aller baisser la creste devant ces meschants mangeurs de febves de marais, il leur fut respondu, par un nommé Lesneval, qui estoit homme de sens et de grand courage, que de la décision à prendre despendoit non-seulement leur vie à eulx, mais celle de leurs femmes et petits enfants. « Quant est de moi, dict-il en manière bien virile et bien naïve, je ne crains poinct la mort, et l'ay prouvé quand il convenoit le faire. Encore faut-il, quand on meurt, mourir pour une juste et valable cause, et celle-ci ne l'est poinct à mon avis. Convient donc, tousjours à mon avis, en un tel estrif, et chose si prétieuse que la vie des nostres estant en jeu, que la haine séculaire esmousse sa poincte, et que l'orgueil baisse la creste. J'ay dict! »

III

« Fi! le couard! grommela un grand malauctru; je, quant

est de moi, tiendrois au moins jusqu'au bout, pour saulver l'honneur! » Mais le grand malauctru trouva, comme dict le commun proverbe, forgeron pour lüy river son clou. Il reçut premièrement une belle poussée de ceulx qui autour de luy estoient assis, et fut honni de toute l'assistance pour avoir appelé couard un homme dont le courage étoit à cent, que dis-je? à mille piques au-dessus du sien. En second lieu, il se trouva là quelqu'un qui le connoissoit bien et qui paracheva l'ouvrage commencé par les autres, et le desplume de toutes ses plumes de fanfaron. « Il parle bien à son aise de mourir de soif, dict l'autre, lui qui a plus de cidre en cave à lui seul que nous tous réunis. Serions défuncts depuis bel âge, qu'il boiroit encore à sa soif. Il peut alégrement parler de mourir, vu que tout son faict seroit de mourir par procuration, c'est à sçavoir en regardant mourir les aultres! Ou bien peut-être espère-t-il vendre son cidre aussi cher que de l'or potable; car je le soubçonne de faire quelque peu l'usure. » Là-dessus, il y eut une grande huée contre le grand malauctru, qui, à travers les horions, s'enfuit aussi malmené que le geai de la fable.

IV

Tout d'une voix fut eslu Lesneval pour porter parole au nom de tous, et lui fut baillée commission en bonne et due forme : 1° qu'il apaisast la colère des gens de Estretat, 2° qu'il obtînt l'accès de la rivière, sans rien payer, si faire se pouvoit, et, si force estoit de financer, en payant le moins que l'on pourroit.

Les Criquetotois ne doubtoient pas que leur requeste ne fust finalement accueillie, présentée par un tel homme, renforcée de belles flatteries et humbles soumissions, avec l'argent au bout, lequel ils jugeoient estre argument sans réplique. On les vit donc, hommes, femmes, et jusqu'aux petits enfants, se mettre en queste de tous les vaisseaux propres à puiser l'eau, à la contenir, et à la transporter du val en la plaine. Les hommes rouloient fusts de toute figure et de toute contenance; tonneaux, tonnelets, cuves et cuveaux ; les femmes tenoient en main breusses, brocs, dames-jeannes, marmites et chauldrons. Et pour qu'il fust dict que chascun, en ce commun besoing, avoit besoigné à la mesure de ses forces, les petits enfants trinquebaloient le pot au laict, pour rapporter à boire au petit chat de la maison. Ils s'arrestèrent en cest équipage, sur la hauteur, à l'orée du val, attendant avec grande impatience que Lesneval eust parlé, et que le signal leur fust donné d'en bas de dévaler vers la rivière.

V

Ceulx d'en bas, avertis par leurs espies et éclaireurs, s'estoient rassemblés tous, et se tenoient en fière contenance, armés de bastons, d'espieux, de gros tribards, de faulx, de fourches-fières et aultres ferrements hostiles.

Eulx ainsi rangés en face des aultres, fut vu Lesneval dévaler d'un bon pas, agitant cependant en l'air un pennon blanc, la couleur blanche estant signe de paix chez toutes les nations.

Sur l'heure fut eslu par les Estretatois, pour recebvoir Lesneval, ou plutôt pour le contrecarrer, le plus meschant homme, le plus violent en paroles et en actes, le plus amer en dérision, qu'ils purent trouver parmi eux, et ils avoient de quoi choisir. Son nom estoit Croquevielle. Il avoit perdu l'œil senestre en un cabaret du territoire de Cricquetot, où il estoit allé boire par bravade, après quoi il avoit vilainement oultragé l'hôtelier et déclaré qu'il bouteroit, pour payement de son escot, le feu à la maison pour faire rostir la maisonnée, par avance d'hoirie sur le feu d'enfer, lequel revenoit de droict à tous ceulx de Cricquetot. Il reçut pour salaire de son offense un horrifique coup de broc sur l'œil senestre, et dut se juger encore bien heureux d'en estre quitte à si bon compte; car aulcuns Cricquetotois, ayant ouï l'offense, le poursuivirent jusqu'à la limite des deux pays, jurant qu'ils rapporteroient sa peau pour en orner la maison commune.

VI

Lesneval ne prit nulle peur de la vue de ce mécréant, et parla très-bien, comme parle tout homme qui sent que sa vie, et mieulx que cela, celle des siens, est suspendue à sa langue. D'ailleurs, oultre qu'il estoit bien disant par don naturel, nécessité, mère de tous les arts, lui enseigna sur l'heure, et ce qu'il falloit dire, et comment il le falloit dire. Croyez qu'il eust tiré des larmes d'une roche. Mais nulle roche n'est si dure que le cœur d'un homme meschant, et la puissance de l'orateur est en défault quand le juge est prévenu. A tous ses arguments, l'aultre ne respondoit que par des remuements de teste, des froncements de sourcils, et d'injurieuses prosopopées.

Quand Lesneval remonstra avec une douceur remplie de dignité que son peuple griëvement se repentoit, et par son ministère faisoit amende honorable, ce meschant respondit rudement : « Oyez les beaux cornemuseux et le beau repentir. Vous me rappelez un mien ami qui fut pendu hault et court pour ses haults faits. Il se prit à crier, ayant la hart à l'entour du col : « Mes bons mèssieurs, je me » repens, je mènerai dores en avant la vie la plus édifiante; » éloignez seulement ceste vilaine chorde. — Trop tard » pour ceste vie, ce lui dit-on; mais console-toi, te voilà » tout préparé pour l'aultre. » — Autant nous vous en disons. Amende honorable! c'est, par ma foy, bientôt dit. Mais, est-ce un mets propre pour des seigneurs comme nous? Poinct, poinct! remportez ceste viande creuse, et vous en nourrissez.

VII

Entendant cela, Lesneval fut en grande angoisse; mais il pensa, en homme de cœur, qu'il lui falloit se monstrer digne de la confiance que les siens avoient en lui placée. Adoncques, il fit voir, que l'eau défaillant en un pays, tout défailloit à la fois. Plus d'eau, plus de bétail pour labourer et remplir les différents offices d'agriculture, plus de moissons pour l'an prochain; famine sans faulte, à supposer, ce qui n'estoit point, que l'on pust traisner jusque-là. Ils seroient donc tous réduicts à la besace, n'estoit-ce pas peine déjà suffisante pour leurs fautes passées?

Le meschant, là-dessus, fut ouï de tous braire ceste tant païenne response : « Non, non, la peine n'est point en proportion du mal que vous nous avez faict ou soubhaité. Si vous estes altérés d'eau, si sommes-nous altérés de vengeance. Tenez, pourtant, je suis bon prince, rendez-moi seulement mon œil senestre, et puis après parlementerons. »

VIII

« Si les choses humaines ne vous esmeuvent, reprit le pauvre Lesneval, que du moins les choses divines vous touchent. Voyez nostre estat. Plus d'eau pour baptiser ceulx qui entrent en ce monde, et pour bénir ceux qui en sortent; plus d'eau pour le saint sacrifice de la messe! »

L'impie respondit : « Il n'est poinct, en toute cette rhétorique, question une seule fois de mon œil senestre. Compère, descendez de ces haulteurs théologiques où je ne saurois vous suivre! Hein! voulez-vous point me le rendre, cest œil tant prétieux, et qui me faict tant faulte, lorsque j'entre en délibération de m'esmouvoir et de pleurer? »

Les badaults rirent de ceste pièce d'impiété, sauf quelques bonnes femmes, qui s'indignèrent tout bas et protestèrent en cachette.

Lesneval continua, contre vent et marée : « Plus d'eau pour la cuicte du pain et des plus communs aliments ; c'est supplice de chaque jour, et déjà maintes maladies sont sorties de là. Nous n'avons plus rien que du cidre pour nous préserver de la mort, et encore les fusts commencent-ils à sonner creux. — Voilà, dict Croquevieille, le plus beau de ton discours. Si vous n'êtes plus séparés de la mort que par quelques meschantes pintes de cidre, buvez double, mes amis, et franchissez-moi viste ce détroit, qui seul vous sépare de l'éternelle béatitude. »

Là encore, les aultres meschants applaudirent. Mais Dieu qui voit et ouït toutes choses, et toutes choses conserve en sa mémoire, prit note de ces maulvaises paroles, avec ferme propos de les asprement punir à son heure.

IX

— C'est donc nostre mort que voulez, reprit Lesneval, la pâleur de l'indignation sur son visage.

— Il se pourroit.

— Ne vous soubvient-il qu'il a été dict : Homicide point ne seras.

— Homicides point ne serons, puisque par la soif seule serez réduicts en l'estat que méritez.

— Homicides serez, sinon de fait, du moins de consentement.

— Amen ! dict l'impie à voix haulte et claire; et croyez bien que le plus tost sera le mieulx.

— Je me jette à vos pieds ; je mets le genoil en terre ; ne serez-vous esmu de voir en ceste posture un suppliant à barbe grise?

— Par mon œil senestre, exclama Croquevielle, quand tu auras genoil en terre, tu seras plus court d'une coudée, mais c'est tout ce que tu y auras gagné. Que me viens-tu corner de barbe grise? En un suppliant comme en un ambassadeur, je ne considère de quelle couleur il a le poil, mais quelles bonnes raisons il m'apporte ; les tiennes ici ne font que blanchir.

Pour qu'il ne fust pas dict qu'il avoit désespéré avant d'avoir tout tenté, Lesneval ploya le genoil. Alors Croquevielle, en dérision manifeste des sacro-saincts rites de chevalerie, lui bailla par le travers des omoplates un coup véhément de son baston, et dit en nasillant :

— Je te fais chevalier de l'ordre de la Grand'Soif. Çà, relève-toi, chevalier, et soyons amis comme devant, je veulx dire comme sont amis de toute éternité les chiens et les chats.

Dieu nota encore ces maulvaises paroles et le rire dont elles furent accompagnées. Il s'irrita aussi contre ceux qui, ayant pitié dans le secret de leur cœur, ne l'osoient faire voir au dehors.

Il est bon nous ramentevoir, de temps à aultre, que de tout ce qui vient de nous, bien ou mal, rien ne se perd.

X

Lesneval ayant vu qu'il estoit temps de mettre en branle le grand argument final :

— Si, dict-il, ne voulez du tout nous donner la vie, eh bien, vendez-nous-la !

Quelques-uns du menu peuple dodelinèrent de la teste pour signifier que l'argument pécuniaire leur plaisoit très-bien ; mais Croquevielle les fit rentrer sous terre par un froncement de son noir sourcil :

— Si, respondit-il à Lesneval, ne voulez du tout me rendre mon œil senestre ; eh bien ! vendez-le moi ; tel prix vous me le ferez, tel prix réclamerons de nostre belle eau !

Voyant le povre ambassadeur que tout estoit bien fini de ce costé, puisque des Normands refusoient un profict, leva les deux paulmes de ses mains vers le ciel. Poussé par le désespoir, il fut sur le poinct de dire : — Le mal que vous nous soubhaitez et nous faictes, Dieu vous le rende !

Mais il fut subitement esclairé d'un rayon de la grâce divine ; il songea qu'il ne convenoit à une créature, si près de paroistre devant son créateur et son souverain juge, de soubhaiter mal pour aultrui, ni vengeance pour soi ; donc dict d'une voix ferme :

— Le mal que vous nous soubhaitez et nous faictes, Dieu vous le pardonne !

Là-dessus, il se départit de l'horrible Croquevielle, le laissant tout déconfict, pour ce qu'il ne s'estoit attendu à telle réplique.

Les meschants le huèrent au départ, et de huées l'accompagnèrent quelque peu de temps. Les aultres se disoient avec contrition : « Ce jourd'huy, avons bafoué un juste. »

XI

Quand Lesneval eut redit aux siens le mauvais succès de son ambassade, chascun d'entre eulx fist paroistre son désespoir selon la couleur de son naturel. Les uns se taisoient et serroient bien fort les poings ; les aultres crioient vengeance ! d'aultres se voiloient la face ; toutes les mères sanglotoient sur leurs enfants. Lesneval couroit de maison en maison, consolant les affligés, et réprimant les frénétiques, par paroles bien doulces et bien chrestiennes : « Nous n'avons plus, disoit-il, de voie humaine par où puissions passer pour atteindre nostre salut ; convient donc nous tourner, en toute confiance et humilité, vers Celui qui nous ayant créés peut aussi nous saulver, s'il le veult, et s'il juge l'épreuve suffisante. Tost donc, enfants, à la prière ! Mais comme il est dict que prière ne monte vers le thrône de Dieu, si le cœur d'où elle s'envole n'est pur de toute souillure, pardonnons en premier lieu à ceulx qui nous ont offensés. Allons, enfants, leur pardonnez-vous? » Beaucoup dirent : « Nous pardonnons ! » Aulcuns cependant pensèrent en se détournant : « Nous ne sçaurions ! »

Quand la nuict fut venue, plusieurs femmes de Estretat, ne pouvant dormir, à cause du chagrin qu'elles avoient de ce qui s'estoit passé, se levèrent secrètement, allèrent puiser de l'eau à la rivière, et, à travers les espines des halliers, grimpèrent la pente qui abontit au plateau. Eschappant aux regards des guetteurs (vu qu'ils dormoient tous par permission divine), elles arrivèrent à Cricquetot, et de çà, de là, frappèrent aux portes des maisons où elles entendoient crier de povres petits enfants : « Ne soufflez mot, disoient-elles aux gens de la maison, car on nous tueroit ; ceci est pour vos petits enfants ; nous reviendrons quand nous pourrons. » L'une d'elles pénétra en l'ecclise et remplit de son eau le benoistier de l'entrée et celui des fonts baptismaux. L'ecclise estant assez loin, celle-là fut en retard sur les aultres.

XII

Lorsque les femmes de Estretat reprirent le chemin du val, elles n'eurent pas plus tost commencé à descendre que demeurèrent comme clouées sur place. Elles entendoient, par en bas, des cris de sauve qui peut, et des frappements de pied, comme de gens cherchant à évader mort imminente. Les voix crioient : « C'est la fin du monde ! — C'est le déluge ! — A moy, amis, je naye. » Et aulcunes faisoient entendre ces mots : « Nous l'avons mérité ! »

Sans que l'on sentît l'ombre d'un souffle de vent, la mer s'estoit mise à monter sur la rive, à mesure que les femmes montoient sur la coste ; on auroit pu croire qu'elle n'attendoit que le départ des femmes pour accomplir les ordres qu'elle avoit reçus de Dieu. Sans faire l'ombre de

bruit, elle se respandoit et recouvroit toutes choses sur son passage. S'il m'est permis de comparer chose si grande à aultre chose petite et triviale, la mer se soulevoit et se gonfloit silencieusement, comme le lait versé en un vaisseau qui repose sur un feu ardent.

Et alors, dans le val de Estretat, périrent ceulx que Dieu avoit désignés, et comme triés sur le volet parmi les aultres. A chaque meschant son genre de mort; à chaque juste son moyen de salut.

Quelques hommes qui avoient eu pitié des malheureux avoient eu la même idée que les bonnes femmes. Ils s'estoient levés au milieu de la nuit pour leur porter de l'eau Mais, pour ceste raison que l'homme est moins prompt et moins soudain que la femme à courir au bien, le bien une fois résolu en sa volonté, voicy ce qui arriva : surpris à mi-coste par ceste mer, qui parfaisoit son œuvre en silence, s'ils évitèrent la mort, ils n'évitèrent pas la grande peur, et en gardérent mémoire tout le demeurant de leur vie.

Quelques-uns des meschants, pour ce qu'ils nageoient quelque peu, pensèrent se tirer d'affaire, comme Ajax, de sacrilége mémoire, lequel crioit, s'il vous en soubvient : « J'en réchapperai malgré les dieux! » Mais tout ce qu'ils gagnèrent, ce fut de mourir assommés et non noyés. Car, abordant, ou sur le poinct d'aborder, ils trouvèrent à qui parler, en la personne de ceulx qui avoient le soir précédent refusé de dire : « Je pardonne. » Lesneval arriva à temps pour saulver les derniers abordants.

XIII

Ainsi furent saulvés ceulx que Dieu vouloit saulver, et perdus ceux qu'il vouloit perdre. Comme il connoist seul le fond et le tréfond des cœurs, et qu'à luy seul appartient le chastiment, ceulx du plateau, j'entends ceulx qui avoient porté une main violente sur les naufragés (bien qu'ils fussent coupables), ceulx enfin qui avoient empiété sur les droits de sa justice en se faisant justice eux-mêmes, ceux-là furent punis en deux manières : la première est qu'ils furent cause que de ceste espreuve si terrible ne sortit pas pour leur peuple un bien aussi complet que Dieu l'eust octroyé sans cela; vous verrez, par le menu, comment la chose tourna. La seconde sera expliquée de mesme avant qu'il soit longtemps. Prenez patience.

En mesme temps que la mer faisoit bonne et prompte justice des meschants; en mesme temps que la bonne femme versoit son eau dedans les deux benoistiers de l'ecclise, les puits, mares, citernes, fosses et fossés, et jusques aux vaisseaux qui estoient en les maisons, se remplirent jusques au bord d'une eau doulce et fraische. Je ne sçais plus quel ancien parle en un de ses escrits de la tant bonne et fine odeur des premières gouttes d'une pluye d'orage tombant sur la poussière sèche de la route. Pareil parfum ressentirent les povres assoiffés, et reconnurent à ce signe que Dieu les avoit saulvés.

La mer s'estant retirée comme elle estoit venue, sans laisser ni herbes, ni bestes, ni corps, ni limon d'aulcune sorte, les gens du val, ensagis par l'expérience, retournèrent en leur pays; mais ils furent estonnés comme fondeurs de cloches en n'apercevant plus leur rivière; la mer l'avoit emportée.

XIV

Oui dà, la mer l'avoit emportée, mais non pas tout entière. Voicy ce que Dieu, dans sa justice distributive, avoit décidé :

Ceulx du val n'estant coupables que par moitié, ou à peu près, ne reçurent que demi-chastiment, les justes faisant pencher la balance du costé de la miséricorde. A preuve cette rivière qu'ils perdirent, mais non toute, car on leur laissa de quoy se désaltérer, et quelque peu plus. On voit encore ce reste de rivière sortir du milieu des cailloux quand la mer est basse. Deux fois par jour la mer la recouvre ; deux fois par jour les lavandières y viennent faire leur office après le retrait de l'eau salée. La mer, à quelques pas de là, leur dict en son langage : « Soyez bonnes chrestiennes, et vous soubvienne nuit et jour, soir et matin, de ce que j'ay su faire jadis ; car, en un besoin, j'en pourrois bien encore faire autant. Deux fois par jour, je vous donne avis que ceste eau doulce est mienne et non vostre ; et que si je vous la preste, c'est en souvenir de ce que les arrière-grands'mères de vos arrière-grands'-mères furent bonnes. »

Ceulx du plateau ne s'estant trouvés bons que par moitié, ne receurent que demi-récompense, les meschants de leur pays faisant trébucher quelque peu la balance du costé de la sévérité. Les grands vents qui desséchoient autrefois le plateau n'ont donc point cessé de souffler : c'est là la part du mal. Mais Lesneval, par inspiration divine, inventa l'art de disposer par tout le pays de Caux les manses et maisons de paysans, en l'ordre de l'eschiquier, de les entourer de terre taluée, et de les enceindre de beaulx grands arbres, lesquels rompent la force du vent, comme grands et beaulx soldats rompent l'impétuosité de l'ennemi et protégent les foibles qui sont derrière eulx. Aussi n'entendons-nous plus parler de ces terribles sécheresses, qui furent près de dépeupler le pays : voilà la part du bien.

En souvenir des services rendus par Lesneval, desquels le plus grand estoit certes d'avoir porté son peuple au pardon des injures, son nom fut joinct désormais à celui de Cricquetot, qui s'appelle encore Cricquetot-Lesneval.

Les descendants de ceux qui avoient tiré vengeance de leurs ennemis demi-noyés, monstrent encore la marque de leur faulte. Ils portent, étant enfants, cheveulx bourrus, dont la couleur tire sur celle de l'estoupe de chanvre.

XV

Allez vous pourmenant jusques au pays de Caux, et curieusement le parcourez en long, en large, et en diagonale croisée et recroisée; verrez le petit tronçon de rivière qui vous dira clairement : « Ne péchez, si ne voulez être puni dans la mesure de vostre faute; vous soubvienne de la justice de Dieu. »

Verrez le plateau, planté en eschiquier, qui vous criera : « Ne faites pas le bien seulement à moitié ; et vous soubvienne de la bonté de Dieu. »

Les cheveulx d'estoupe vous diront : « Vous soubvienne quand mal faictes ou mal méditez, que mal adviendra non pas tant seulement à vous, mais à ceulx qui sont le plus près de vostre cœur. L'héritage du mal, c'est le mal ; et quand vous péchez, vous ouvrez la voie à ceulx qui vous suivent; que dis-je? vous les menez par la main jusqu'à moitié chemin de pécher, dont Dieu les préserve et vous aussi. »

ÉMILE BOTTA [1].

Fils du grand historien auquel Florence a rendu naguère de si grands honneurs, Émile Botta naquit à Turin, le 6 décembre 1802. Son père se fit naturaliser Français en 1815.

Pourvu, dès sa première jeunesse, d'une rare instruction et de connaissances variées, Botta s'embarqua, en 1825, comme médecin, à bord d'un navire de commerce

[1] Voy. la Table de quarante années, aux mots LAYARD et NINIVE.

qui faisait voile pour l'Amérique. Il explora les côtes du nouveau monde jusqu'en l'année 1829.

De retour en France, où il s'était fait recevoir docteur en médecine, il se sentit entraîné de nouveau par son goût pour les explorations lointaines, et, en 1830, il entreprit son premier voyage au Levant, où il passa environ quatre ans. Son intention était alors de pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique, et pour réaliser ce dessein, il entra au service du pacha d'Égypte; grâce à cette haute protection, il espérait pouvoir pénétrer plus aisément dans le Sennaar.

Il revint cependant en France sans réaliser tous ses projets; mais comme dans ses divers voyages il n'avait pas cessé de s'occuper des sciences naturelles, il fut chargé, vers 1835, d'un voyage entrepris aux frais de l'administration du Jardin des plantes, et il partit bientôt de nouveau pour explorer l'Arabie.

Ce fut à la suite de ce dernier voyage qu'il changea tout



Émile Botta. — Dessin de Bocourt, d'après la peinture de Champmartin, au Musée assyrien du Louvre.

à coup de carrière; une ordonnance en date du 30 décembre 1839 le nommait agent consulaire à Bustin. Fort heureusement pour la science, il était bientôt envoyé à Mossoul en la même qualité, et il y recevait le grade de consul de seconde classe le 21 septembre 1842.

A la faveur de ses relations de famille, le jeune consul se trouvait en rapport avec plus d'un membre de l'Institut. Ce fut, il le reconnaît loyalement, un savant orientaliste, M. Mohl (auquel on doit la traduction du grand poëme de Firdoucy, et dont l'on déplore la mort récente) (¹), qui éveilla le premier sa pensée sur les découvertes archéologiques à tenter dans le nouveau poste auquel il venait d'être nommé. Après avoir fait profit de ces utiles renseignements, Botta se mit immédiatement en route pour gagner les bords de l'Euphrate, et il était établi à Mossoul vers la fin de l'année.

Mossoul, comme on sait, fait partie de l'Asie ottomane, et par sa position se trouve être le centre de maintes transactions commerciales. Malgré le travail journalier que lui imposaient ses fonctions nouvelles, les conversations savantes qu'il avait eues récemment à Paris revenaient fréquemment à sa pensée. On lui apportait aussi, de temps à autre, des briques couvertes d'inscriptions cunéiformes; sa curiosité était éveillée, l'action la suivit de bien près; et ce qu'il y a de plus louable dans cette initiative, c'est que le traitement du jeune consul pourvut seul aux premières dépenses.

Dès son arrivée dans le pays qui avait été déjà exploré par le célèbre voyageur anglais O'Rich, Botta acquit la certitude que ses investigations, pour être fructueuses, devaient se concentrer à quelques lieues de l'endroit où il avait établi sa résidence officielle. Il se transporta dans un village à peu près désert qu'on désigne dans le pays sous le nom de Khorsabad, et les fouilles commencèrent immédiatement. Quelques indices favorables apparurent tout d'a-

(¹) Janvier 1876.

bord; Botta écrivit à Paris. L'Académie des inscriptions et belles-lettres, qui n'avait cessé de s'intéresser aux projets du jeune voyageur, lui expédia quelques fonds pour continuer ses fouilles. Plus tard, le gouvernement prit part à l'œuvre, et une somme de trois mille francs fut accordée à notre archéologue improvisé pour continuer ses recherches.

Botta n'avait malheureusement point compté sur les vieux préjugés ottomans, ou, pour mieux dire, sur les odieux procédés de l'autorité locale. C'était alors un certain Méhémet-Pacha qui gouvernait la province. Ce cauteleux personnage s'était tu d'abord, alors qu'il profitait pour ses constructions particulières des déblais considérables qu'amenaient nos excavations à la surface du sol; mais dès qu'il s'aperçut, par l'encombrement des briques couvertes d'anciens caractères, que d'importants édifices allaient apparaître, grâce aux travaux des étrangers, il changea complétement de conduite, et son esprit d'hostilité éclata. Ses rapports à la Sublime Porte présentèrent sous le jour le plus faux les travaux entrepris par le consul français. La simple maisonnette qu'avait élevée Botta pour surveiller ses ouvriers arabes fut qualifiée de redoutable forteresse; l'ouverture des fondations de cette habitation plus que modeste devint un fossé profond destiné à rendre imprenable le fort des infidèles; le droit des gens était méconnu, et la religion sainte des musulmans outragée. « Si l'on n'y prenait garde, ces ruines, objet de la vénération des vrais croyants, et que l'on exhumait sans autorisation, allaient enrichir les Français de trésors immenses. L'étranger, d'ailleurs, ne dût-il trouver ni or, ni escarboucles, ni saphirs, lisait déjà ces briques écrites que l'on rejetait à la surface de la terre : elles avaient une valeur que nul n'ignorait à Khorsabad; d'un moment à l'autre, les caractères mystérieux dont elles étaient revêtues pouvaient constater un droit de propriété que les chrétiens (ces maudits de Dieu) cherchaient à se procurer. »

Fort heureusement pour l'archéologie assyrienne qui allait naître, la France était représentée alors auprès de la Porte par un homme d'une vive intelligence et d'ailleurs infiniment éclairé. M. de Bourqueney sut effacer dans l'esprit du grand vizir l'impression qu'avaient fait naître ces propos ridicules; grâce à une fermeté cachée sous des formes gracieuses, il écarta les embarras qu'on suscitait à Botta; par les soins incessants de notre ambassadeur, celui-ci poursuivit son travail. Méhémet-Pacha reçut l'ordre de ne plus s'occuper des *briques écrites;* l'ignorance devait se taire, les intérêts de la science étaient sauvegardés.

La situation de Botta devint dès lors toute différente; un dessinateur rempli de zèle et de talent, l'habile Flandin [1], fut envoyé de Constantinople pour l'assister dans ses travaux, le 4 mai 1844. L'artiste apportait à notre antiquaire les firmans qu'il réclamait depuis près d'un an : les fouilles si longtemps interrompues pour mettre à découvert le palais de Khorsabad furent enfin reprises au mois d'octobre. Tandis que Flandin dessinait les bas-reliefs déjà trouvés, trois cents ouvriers creusaient la terre, et d'immenses trésors archéologiques voyaient le jour.

Environné néanmoins de difficultés sans cesse renaissantes, dont on peut lire le détail dans son vaste ouvrage, Botta n'a pas dénié à son compagnon la part de gloire qui lui revient dans son travail. Voici en quels termes il s'exprime à ce sujet : « Je dois reconnaître le zèle avec lequel M. Flandin s'associa à moi pour achever l'exhumation du monument que j'avais découvert. Moins habitué que moi aux misères de la vie orientale, il sentait plus vivement les désagréments d'un séjour prolongé dans un misérable village, sous le climat le plus brûlant, et plus d'une fois sa santé en souffrit; mais son courage ne faiblit pas, même dans les graves circonstances qui mirent un moment en danger le consulat de Mossoul et l'existence de toute la population chrétienne. Sa part dans l'entreprise ne se borna pas à l'exécution des travaux graphiques dont il était spécialement chargé; mais comme mon emploi ne me permettait pas de rester constamment à Khorsabad, je m'en rapportai à lui pour la surveillance et l'emploi des ouvriers, et je lui dois la découverte de quelques objets qui m'auraient peut-être échappé... Nous travaillâmes donc de concert; et si quelque mérite s'attache aux travaux qui ont amené l'exhumation complète du monument de Khorsabad, M. Flandin doit, à juste titre, en revendiquer une part. »

[1] Voy. nos tomes XX, XXI et XXII (1852-53-54).

Fatigué par ses travaux, mais riche de ses nombreux dessins, dont l'ensemble allait former une branche nouvelle de l'archéologie, M. Flandin revint bientôt en Europe. Botta séjourna quelque temps encore à Mossoul pour copier les nombreuses inscriptions cunéiformes qu'il avait mises au jour, et surtout pour faire parvenir en France les restes gigantesques du palais de Khorsabad, qui forment aujourd'hui la portion fondamentale de notre musée assyrien. On sait avec quelle diligence éclairée il fut encore secondé dans cette portion de son œuvre par M. de Bourqueney. Une commission avait été nommée pour constater l'importance de ces vastes travaux; ce fut sur son rapport que l'on livra au public le grand travail intitulé : « *Monument de Ninive découvert et décrit* par P.-E. Botta, » mesuré et dessiné par M. E. Flandin; ouvrage publié » par ordre du gouvernement. Paris, 1847 et années sui- » vantes, 5 vol. in-fol. » [1]

Ce titre seul souleva dans le temps une ardente polémique, et nous signalons à ceux que ces importantes questions intéressent les mémoires que publia alors M. le docteur Ferdinand Hœfer; ils ont été reproduits dans le volume de *l'Univers pittoresque* intitulé : *Phénicie, Babylonie, Assyrie*. Paris, Didot, 1852.

Botta reçut immédiatement la récompense due à ses services : nommé consul de première classe à Jérusalem, en avril 1848, il devint, le 26 mai du même mois, consul général à Bagdad; puis fut renvoyé dans la ville sainte avec le même titre en 1853. De là il passa à Tripoli de Barbarie, le dernier poste qu'il ait occupé; il obtint le titre de commandeur de l'ordre de la Légion d'honneur en 1858, et, après avoir été mis à la retraite l'année suivante, il est mort à Paris, le 19 mars 1870.

VANTERIE.

L'homme qui appelle l'attention sur ses traits d'esprit, est un pauvre qui fait sonner son argent. LATÉNA.

LE BOCAL ET LES POISSONS ROUGES.

A l'occasion de l'apologie du bocal et des poissons rouges, page 336 du volume de 1875, un de nos lecteurs nous fait connaître l'expérience suivante :

On remplit d'eau un verre à pied (parfaitement sec extérieurement), jusqu'à ce que l'addition d'une seule goutte paraisse devoir faire déborder le liquide; puis on introduit successivement dans le verre, avec certaines précautions, des pièces d'argent de cinq francs. La surface de

[1] La France peut à bon droit revendiquer l'honneur de l'initiative dans l'étude des antiquités assyriennes; il est bon de rappeler que dès le dix-septième siècle un artiste voyageur, A. Daulier-Deslandes, faisait connaître, en 1673, les caractères cunéiformes dans son livre intitulé : *les Beautez de la Perse*, 1 petit vol. in-4°, avec figures.

l'eau prend une forme convexe, et le nombre de pièces que l'on peut ajouter ainsi au contenu du verre est considérable.

LES MÉMOIRES D'UN ÉCOLIER EN VACANCES.

Suite. — Voy. p. 85, 90, 98, 110.

14 septembre.

Notre navigation d'hier m'a tourné l'esprit aux voyages, et j'ai parcouru toute cette matinée des récits d'explorations lointaines.

L'après-midi, je me suis remis à l'histoire, et la soirée a été donnée tout entière aux chers poëtes. J'ai cru lire ma propre histoire dans ces vers de Lamartine :

Enfant, j'ai quelquefois passé des jours entiers
Au jardin, dans les prés, dans quelques verts sentiers
Creusés sur les coteaux par les bœufs du village,
Tout voilés d'aubépine et de mûre sauvage;
Mon chien auprès de moi, mon livre dans ma main,
M'arrêtant sans fatigue et marchant sans chemin,
Tantôt lisant, tantôt écorçant quelque tige,
Suivant d'un œil distrait l'insecte qui voltige,
L'eau qui coule au soleil. . . . .

Cette semaine aura été *la semaine aux bossus.* Un bossu lundi, un bossu mercredi; mais un bossu, cette fois, qui lui tout seul en vaut quatre. Bossu lettré, érudit, poëte... Pour ce bossu sans pareil, l'idéal du poëte c'est Tabourot, *le seigneur des Accords*, dont je n'avais jamais entendu parler. Or, le genre où s'est distingué Tabourot, le seigneur des Accords, c'est le

Poëme en forme d'acrostiche
Dans les deux bouts du vers et dans chaque hémistiche.

Puis les vers en croix; en coupe; les anagrammes, énigmes, coqs à l'âne de toute espèce. Son chef-d'œuvre est, paraît-il, ceci :

PIR	VENT	VENIR
UN	VIENT	D'UN

Ce sont deux vers, qu'il faut lire ainsi :

Un soupir
Vient souvent d'un souvenir.

Mais il y a mieux encore, et notre bossu m'a cité ceci :

SI	PIRE
VENT	VENT
J'AI	DONT

Lisez :

J'ai souvent souci,
Dont souvent soupire.

Je n'avais jamais vu un homme si fort sur les calembours, la devinette et le rébus. Mais c'est dans l'anagramme principalement qu'il triomphe.

Mon père a prétendu que toutes ces insanités réunies ne vaudront jamais un seul vers de Racine ou de la Fontaine. Mais le malheureux bossu était loin d'en être convaincu. Ce bossu, qui vit aujourd'hui de ses rentes (très-modestes), était autrefois professeur d'écriture. Et il a été le maître de mon père, qui nous a dit en riant : « C'est à lui que je dois mon écriture toute bossue; les *s*, les *p*, les *b*, les *d* qu'il me donnait en exemple reproduisaient tous sa déviation vertébrale. » Ce bossu a dîné avec nous, et, ma foi, il a fini par ne plus nous amuser beaucoup avec ses *difformités littéraires;* c'est le mot dont mon père, après le départ du bonhomme, s'est servi pour caractériser les tours de force du *seigneur des Accords* et autres *esprits bossus.*

Le soir, pour nous remettre, mon père m'a fait lui relire quelques scènes du *Misanthrope.*

16 septembre.

Latin, latin, latin, et même un peu de grec; car, hélas! hélas! voici la rentrée qui approche. Le soir, joué aux cartes avec ma mère, et puis nous avons causé (mon père était absent); nos affaires sont, en ce moment, meilleures qu'il y a deux mois. Surtout les inquiétudes du côté de ma sœur et de mon beau-frère se sont amoindries. C'était le souci, je le vois bien, qui avait rendu ma mère malade. Aussi est-elle, en ce moment, tout à fait mieux. J'aurai donc, cette année, l'inquiétude en moins parmi les ennuis du lycée.

17 septembre.

Latin, grec, géométrie; le soir, très-belle promenade avec ma mère.

18 septembre.

Aujourd'hui, anglais, géographie et histoire. Dans la soirée, *Andromaque.*

19 septembre.

Mon père, ma mère et moi, en cabriolet, sommes partis ce matin pour Fontaine-aux-Arbres, où nous avons passé la journée à visiter les jolies sources (si poissonneuses) et les roches d'où ces sources se précipitent d'une hauteur de six mètres en faisant marcher trois moulins à tan, les plus tapageurs et les plus pittoresques que j'aie jamais vus (ce qui, de moi à moi, ne veut pas dire grand'-chose, car je n'ai jamais vu d'autres moulins à tan). Il y a là tout près, à deux kilomètres, un très-beau château renaissance que nous sommes allés visiter. Ma mère a beaucoup regretté qu'Albertine et son mari ne fussent pas avec nous, tant elle trouvait de plaisir à cette promenade. Nous avons dîné dans l'auberge du village, moins olympienne que celle des Cateliers, mais plus confortable. Nous sommes revenus dans la soirée par un temps très-orageux. Il éclairait, tonnait, et malheureusement les éclairs effrayaient Rigolette. Nous sommes rentrés à neuf heures et demie du soir, sans accident. Mais il était temps; nous mettions à peine le pied dans la maison, qu'une averse épouvantable venait tout inonder.

20 septembre.

Fais du grec, mon bonhomme, fais du grec et du latin, et de l'anglais, et puis achève de revoir ta géométrie. Le moment approche de se remettre au travail. Le soir tu as lu les trois premiers actes de *Cinna.*

21 septembre.

Il a plu toute la journée, et je suis resté dans la bibliothèque moitié du temps à travailler, l'autre moitié à lire. J'ai parcouru quelques vieilles pièces de théâtre, et suis tombé sur *les Visionnaires, comédie en cinq actes et en vers de M. des Marets.* J'ai essayé de la lire; ça n'est pas possible. C'est rempli de vers comme ceux-ci :

— De quoi s'entretenait votre esprit aime-vers?
— Nous discourions ici sur cent objets divers.

Mais ce qui m'a confondu, c'est la préface, où j'ai lu ceci :

« Quelques-uns se sont plaints que cette comédie n'était pas propre pour toutes sortes de gens, et que ceux qui n'ont aucun savoir n'en pouvoient entendre beaucoup de mots. Mais depuis quand les ignorants sont-ils devenus si considérables en France, que l'on doive tant s'intéresser pour eux et que l'on soit obligé d'avoir soin de leur plaire? Pensez que l'on doit bien du respect, ou à la bassesse de leur condition, ou à la dureté de leurs esprits, ou au mépris qu'ils ont fait des lettres, pour faire que l'on songe à les divertir! Nous ne sommes pas dans ces républiques où le peuple donnait le gouvernement et les charges, et où les poëtes étoient contraints de composer ou des tragédies horribles, pour plaire à leur goût bizarre, ou des comédies basses, pour s'accommoder à la portée de leurs esprits. Ceux qui ne composent des ouvrages que

par un honnête divertissement, ne doivent avoir pour but que l'estime des honnêtes gens, et c'est à leur jugement qu'ils adressent toutes leurs inventions et leurs pensées. Le peuple a l'esprit si grossier et si extravagant, qu'il n'aime que les nouveautés grotesques..... Je crois même qu'il y a des poëtes qui, pour contenter le vulgaire, font à dessein des pièces extravagantes... Ce sont des esprits fort avisés qui ne songent qu'à cette vie présente, et qui sont si modérés, qu'ils n'affectent point la vie future des ouvrages, dont les seuls savants sont les distributeurs... »

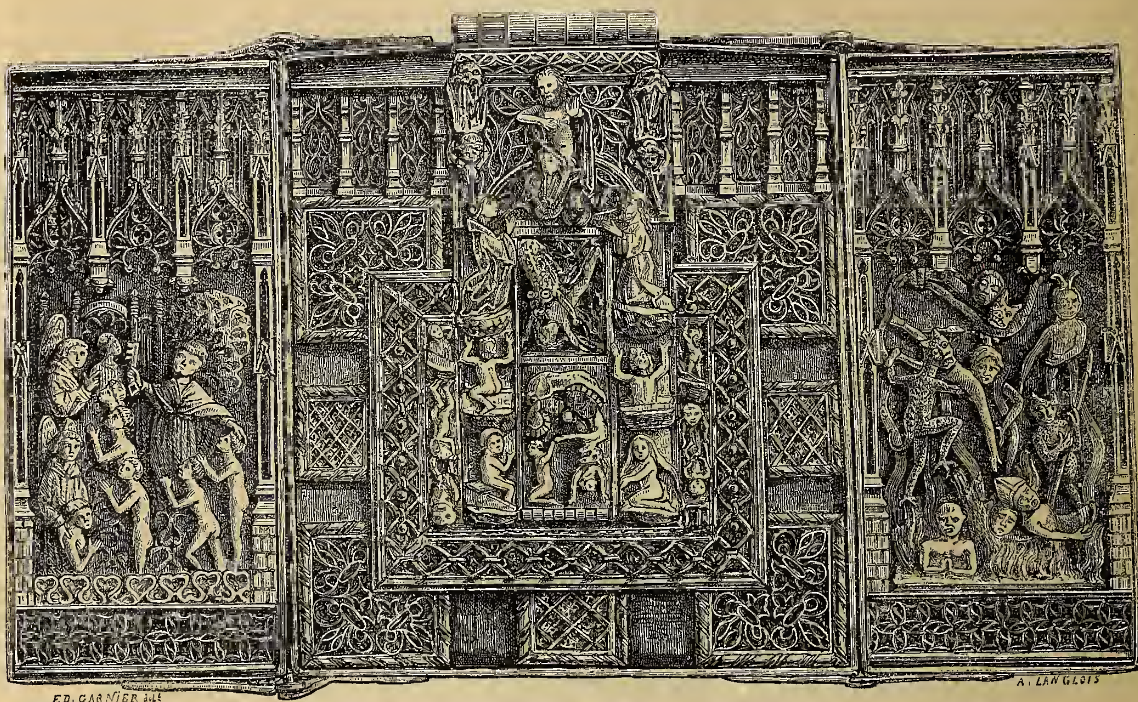
La suite à la prochaine livraison.

SERRURE EN FER CISELÉ ET FORGÉ,

DU QUINZIÈME SIÈCLE.

Cette patience prodigieuse avec laquelle nos pères sculptaient l'ivoire et le bois, et enluminaient les manuscrits, s'est souvent appliquée à la décoration artistique d'objets usuels, et à mettre en œuvre les matières les plus rebelles : de ces objets, communs de matière et de destination, ils ont fait des chefs-d'œuvre.

Nous pouvons citer pour exemple la merveilleuse plaque



Serrure en fer ciselé et forgé, du quinzième siècle. (Collection de M. Spitzer.) — Dessin d'Édouard Garnier.

de serrure que nous mettons sous les yeux de nos lecteurs. Cette serrure est en fer forgé. Elle se compose de trois cadres se développant sur un même plan en forme de triptyque, c'est-à-dire que les deux cadres formant les deux extrémités se rabattent comme des volets sur le cadre central, de manière à le couvrir complétement. Elle mesure de quarante à quarante-cinq centimètres de longueur, sur une hauteur de vingt à vingt-cinq. Sur ces trois cadres, un artiste inconnu a représenté la scène finale de l'histoire du monde, *le Jugement dernier*.

Au sommet du cadre central domine Dieu le père ; à ses pieds, saint Joseph et la Vierge sont agenouillés dans l'attitude de l'adoration ; sur les côtés, les anges sonnent la trompette du réveil. A cet appel, les morts sortent du tombeau, soulèvent la pierre, se débarrassent du linceul et se retrouvent à la lumière, dans des positions que l'artiste a su multiplier et compliquer suivant les idées bizarres qui hantaient son imagination ; sur un petit panneau recouvrant l'alvéole de la clef, on aperçoit, figuré par un monstre à tête de crapaud, le grand dévorant, la Mort, qui étreint une créature humaine, la dernière, sans doute, car le Jugement dernier va terminer son règne.

Les ressucités sont jugés. Le partage des bons et des mauvais est achevé. Tandis que, dans le cadre de gauche, l'artiste nous montre les démons à enveloppe de reptile précipitant dans les flammes les mauvais évêques, les hypocrites, les voleurs, et des damnés dont on entrevoit seulement le masque désespéré, le cadre de droite est réservé aux bienheureux, à qui saint Pierre, reconnaissable à sa clef, vient d'ouvrir la porte du paradis, et que les anges accueillent au seuil du céleste séjour.

Tous ces personnages, au nombre d'une quarantaine, se détachent de la masse du fer comme autant de statuettes ; le dessin est naïf, mais juste ; les physionomies expriment un sentiment, une pensée, en harmonie avec la situation : l'étonnement et la crainte au réveil ; le désespoir à gauche, la béatitude à droite.

L'ornementation générale est riche et harmonieuse ; elle appartient au gothique flamboyant de la plus pure époque. Les fleurs de lis, les ogives, les enroulements, les moindres nervures, se détachent d'une manière très-nette sur un second plan d'une ornementation analogue et d'un dessin aussi riche et aussi correct. Malgré cette complication, il n'y a ni confusion, ni lourdeur ; le tout est aussi léger qu'il est harmonieux. Certes, il a fallu à l'auteur de ce chef-d'œuvre, non-seulement une science complète de la ciselure et la sûreté de main d'un Benvenuto Cellini, mais encore une persévérance extraordinaire qui lui a permis de poursuivre son travail sans la moindre défaillance pendant plusieurs années.

Si l'on en juge par le style des figures, dont le type se rapproche beaucoup de celui de la plupart des personnages sculptés sur le portail de la cathédrale de Reims, on pourra attribuer cette plaque de serrure à un artiste flamand ou champenois ; peut-être fut-elle destinée à fermer la grille du chœur dans une église.

LA CHAMBRE DE LA SONNERIE.

Voy. la Table de quarante années, aux mots Clocher et Cloches.



Galerie de M. de la Tournelle. — Les Sonneurs, par Decamps. — Dessin d'Édouard Garnier.

Le réduit qui, pour l'ordinaire, communique de plain-pied avec le sol de l'église, et qu'on nomme la chambre de la sonnerie, pourrait à bon droit être nommé aussi la chambre de la *buverie*, eu égard au nombre de bouteilles nécessaire pour exciter le zèle des robustes gars qui appellent à tour de bras les fidèles à la prière.

L'expression proverbiale : « Boire comme un sonneur », doit remonter au temps où les chrétiens du culte catholique romain imaginèrent de loger les cloches dans des cages de pierre dominant les combles de leurs temples, et de les mettre en branle, de bas en haut, au moyen de câbles descendant à hauteur d'homme. Ceci nous reporterait, pour la France, vers la fin du sixième siècle.

Cependant, malgré l'opinion partout admise qu'on ne peut sonner gaillardement sans boire, il serait irrévérencieux de laisser supposer que le moine irlandais saint Colomban, qui, le premier, dit-on, introduisit l'usage des cloches dans les couvents qu'il avait fondés, et qu'on peut par conséquent considérer comme le patron des sonneurs, ait, malgré le vœu d'abstinence, offert l'appât d'un réconfortant quelconque aux religieux chargés d'annoncer à son de cloche les heures des offices.

Donc, faisons par respect exception des frères sonneurs attachés aux maisons conventuelles, et admettons que le vieux proverbe ne fut et n'est applicable qu'aux serviteurs laïques, volontaires ou gagés, des églises paroissiales.

Même quant à ceux-ci, pas n'était besoin d'autre excitant que la foi pour leur faire manœuvrer à outrance les cordes de la sonnerie du clocher, à l'époque, — non lointaine encore, — où le préjugé populaire attribuait au son des cloches le pouvoir d'écarter la foudre. Il avait aussi, suivant la même croyance, puissance sur les démons, et suffisait pour les contraindre à lâcher leur proie ; témoin l'histoire que raconte sérieusement l'Espagnol Torquemada, dit le Savant, dans son livre des *Six Journées*.

« Une femme, en Italie, vint à estre portée par le diable à l'assemblée des sorcières, et comme elle retournoit en sa maison, estant le matin proche, la cloche sonna, que l'on a coustume de sonner à ceste heure-là en Italie, pour admonester le peuple de prier Dieu, et oyant le son, le diable qui la portoit la laissa choir et s'enfuit. » [1]

Le tableau satirique de Decamps, que reproduit notre gravure, semble démontrer que, dans la chambre de la sonnerie, ceux qui fatiguent le plus ne sont pas ceux qui boivent le mieux. Mais peut-être l'artiste n'a-t-il rien voulu prouver dans cette page, sinon la puissante originalité de son merveilleux talent.

LES MÉMOIRES D'UN ÉCOLIER EN VACANCES.

Suite. — Voy. p. 85, 90, 98, 110, 118.

22 septembre.

Le beau temps a repris ce matin ; la campagne est splendide ; les bois commencent à prendre çà et là leurs belles teintes d'automne. La vallée de l'Amblette surtout est charmante. Je m'y suis promené dès le point du jour. Les lapins broutaient le serpolet et prenaient leurs ébats à la lisière du bois. Les belettes, mystérieuses et rusées, trottaient, sautaient, se faufilaient le long des fossés; les hiboux ramaient silencieusement dans l'air et regagnaient leurs trous. Les oiseaux diurnes s'éveillant joyeux dans les arbres m'ont rappelé le refrain de Béranger :

Ils sautaient,
S'ébattaient,
Coquetaient,
Et chantaient,
Chantaient,
Chantaient.

Après le déjeuner, je me suis remis au travail. Le soir, mon père, ayant aperçu dans le journal un grand article qu'il croyait devoir offrir de l'intérêt, me demanda de le lui lire. Avant que j'eusse achevé la première phrase, qui était sans fin, mon père tout à coup s'écria :

— Quels baragouineurs ! Peut-on faire de pareilles phrases? et cela au début d'un article ! Ah ! la longue phrase, c'est la caractéristique des gens qui ne savent ni parler ni écrire. Aussi, dès la première phrase d'un discours ou d'un livre, on peut juger de ce qu'il vaudra. Un avocat vulgaire aura le début diffus et embrouillé; mais vois Démosthène au début du plus important de ses discours, le discours sur la couronne... « D'abord, ô Athéniens, je prie tous les dieux et toutes les déesses, et leur demande de vous inspirer à mon égard la bienveillance que j'ai moi-même pour la République et pour chacun de vous... »

— Veux-tu, continua mon père, faire une expérience? Prends tel livre que tu voudras, lis-m'en la première phrase, tu reconnaîtras ceci : phrase courte, simple, claire, précise, voilà le début de tout véritable ouvrier. Vérifie tout de suite.

— Je commencerai, dis-je, par les plus vieux.

— D'accord.

[1] Traduction de Gabriel Chappuys, Tourangeau. 1625.

— Voici l'*Histoire de saint Loys, par Jehan sire de Jonville.*

— Lis donc sa première phrase.

Et je lus :

« En nom de la très-sainte et très-souveraine Trinité, le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Je Jehan, sire de Jonville, grand sénéchal de Champaigne, foys escrire et rédiger en mémoire la vie et très-saints faits et ditz de très-digne et très-sainte mémoire monseigneur saint Loys, roy de France, ce que j'en vis et ouy le temps et espace de six ans entiers, moi estant en sa compaignie ou saint veage et pelerinage d'oultremer, et depuis aprez que fusmes revenus. »

— Admis le style informe du temps, se peut-il phrase moins compliquée et plus claire? Mais nous allons voir la langue se simplifier de siècle en siècle ; et tu as bien fait de procéder chronologiquement à cet examen. Passons à un autre.

— Voici Philippe de Commines.

— Très-bien ! lis.

« Au saillir de mon enfance, et en l'âge de pouvoir monter à cheval, je hantai à Lisle vers le duc Charles de Bourgogne, lors appelé comte de Charolois, lequel me print en son service : et fut l'an mil quatre cens soixante et quatre. »

— Vois-tu déjà comment, du treizième au quinzième siècle, la phrase s'est simplifiée et raccourcie? Continue l'examen.

J'ouvris Montaigne à sa première page :

— « C'est icy un livre de bonne foy, lecteur. Il t'advertit dez l'entrée que je ne m'y suis proposé aulcune fin, que domestique et privée : je n'y ay eu nulle considération de ton service, ny de ma gloire ; mes forces ne sont pas capables d'un tel dessein. »

— Voici maintenant Charron, *Traité de la sagesse.* Est-ce un écrivain assez célèbre pour que son style puisse servir d'exemple?

— Certainement. Charron, quant au fond, n'a fait que s'inspirer des conversations de Montaigne, son ami et son maître. Souvent même il ne fait que reprendre et traduire à sa manière certains passages des *Essais.* Mais Charron a du style. Lis donc son entrée en matière.

— « Le plus excellent et divin conseil, le meilleur et le plus utile avertissement de tous, mais le plus mal pratiqué, est de s'étudier et apprendre à connoître : c'est le fondement de sagesse et acheminement à tout bien. Folie non pareille que d'être attentif et diligent à connoître toutes autres choses plutôt que soi-même : la vraie science et la vraie étude de l'homme, c'est l'homme. »

— Voici, dis-je, à côté de Charron, *la Vraie et solide piété* de saint François de Sales; est-ce un livre de style?

— Certainement, et de style très-agréable : *flores fructusque perennes* (des fleurs et des fruits qui durent toujours), selon la devise de l'auteur. Lis bien vite.

— « Vous me demandez le moyen que vous devez tenir pour acquérir la dévotion.

« Vous ne demandez pas peu ; mais remarquez bien ce que je vous en dirai.

« La vertu de dévotion n'est autre chose qu'une générale inclination et promptitude de l'esprit à faire ce qu'i connoît être agréable à Dieu. »

— Faut-il voir dans les *Mémoires de Saint-Simon?*

— Pourquoi pas?

— « Je suis né la nuit du 15 au 16 janvier 1675, de Claude duc de Saint-Simon, pair de France, et de sa seconde femme, Charlotte de l'Aubespine, unique de ce lit. De Diane de Budos, première femme de mon père, il avait eu une seule fille et point de garçon. »

— Bravo ! bravo ! s'écria mon père. Nous arrivons à la bonne époque de la prose française.

— Mais je m'aperçois que j'ai oublié la Bruyère.

— Tu en as oublié bien d'autres. Mais, puisque tu l'as sous la main, lis-nous un peu le début de la Bruyère.

— « Tout est dit et l'on vient trop tard, depuis plus de sept mille ans qu'il y a des hommes et qui pensent. »

— Petite phrase toujours, et de plus en plus rapide ! Ça va très-bien, dit mon père, la langue achève de se simplifier ; mais quel livre as-tu là ?

— *L'Histoire de Charles XII, roi de Suède.*

— Lis.

— « La Suède et la Finlande composent un royaume large d'environ deux cents de nos lieues et long de trois cents. Il s'étend du midi au nord depuis le cinquante-cinquième degré, ou à peu près, jusqu'au soixante et dixième, sous un climat rigoureux qui n'a presque ni printemps ni automne. L'hiver y règne neuf mois de l'année ; les chaleurs de l'été y succèdent tout à coup à un froid excessif ; et il y gèle dès le mois d'octobre, sans aucune de ces dégradations insensibles qui amènent ailleurs les saisons et en rendent le changement plus doux. »

— Enfin, dit mon père, voici le temps où l'on écrira comme on parle. Ce n'est plus du style, c'est bien mieux, c'est de la conversation ; conversation vive et claire, comme l'esprit de la France. Buffon lui-même, qui va nous remettre en pleine éloquence, qui parlera *ore rotundo* (en périodes arrondies), malgré l'anathème de Linné : *Stylum oratorium in descriptionibus, nihil est magis abominabile* (Un style oratoire dans les descriptions, rien n'est plus abominable) ; Buffon lui-même aura le début simple. Lis-nous la première phrase de l'*Histoire naturelle.*

— « L'histoire naturelle, prise dans toute son étendue, est une histoire immense ; elle embrasse tous les objets que nous présente l'univers. Cette multitude prodigieuse de quadrupèdes, d'oiseaux, de poissons, d'insectes, de plantes, de minéraux, etc., offre à la curiosité de l'esprit humain un vaste spectacle, dont l'ensemble est si grand, qu'il paraît, et qu'il est en effet, inépuisable dans les détails. »

— N'avais-je pas raison ? s'écria mon père. Passons maintenant à Montesquieu.

— Voici les *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence :*

« Il ne faut pas prendre de la ville de Rome, dans ses commencements, l'idée que nous donnent les villes que nous voyons aujourd'hui, à moins que ce ne soit de celles de la Crimée, faites pour renfermer le butin, les bestiaux et les fruits de la campagne. Les noms anciens des principaux lieux de Rome ont tous un rapport à cet usage. »

— Passe à *l'Esprit des lois.*

— Faut-il commencer par la préface ?

— Par la préface, si tu veux.

— « Si dans le nombre infini de choses qui sont dans ce livre, il y en avait quelqu'une qui, contre mon attente, pût offenser, il n'y en a pas, du moins, qui ait été mise avec mauvaise intention. Je n'ai point naturellement l'esprit désapprobateur. »

— Lis-nous maintenant le début de l'ouvrage.

— « Les lois, dans la significatiou la plus étendue, sont les rapports nécessaires qui dérivent de la nature des choses ; et, dans ce sens, tous les êtres ont leurs lois : la divinité a ses lois, le monde matériel a ses lois, les intelligences supérieures à l'homme ont leurs lois, les bêtes ont leurs lois, l'homme a ses lois. »

— Ça n'en finirait pas, dit mon père ; venons-en tout de suite aux contemporains.

— Qui faut-il prendre ?

— L'un des moins contestés quant au style, et des plus réellement classiques. Malgré son goût de l'archaïsme, lis-nous le début de Paul-Louis Courier.

— Je pris Paul-Louis et je lus :

« Messieurs,

» Je suis Tourangeau. J'habite Luynes, sur la rive droite de la Loire, lieu autrefois considérable, que la révocation de l'édit de Nantes a réduit à mille habitants, et que l'on va réduire à rien par de nouvelles persécutions, si votre prudence n'y met ordre. »

— C'est assez, dit mon père. Ces exemples suffiront, je pense, à te montrer que chez tous les hommes de vrai style, le fait n'a pas pour but la phrase, mais que la phrase a pour but le fait. Donc ce n'est pas la phrase, c'est le fait, c'est la pensée, qui doit frapper en tout grand écrivain. Cette mise en valeur du fond par la forme, voilà le secret du vrai style, mais ce n'est peut-être pas celui du *styliste.* Dans le grand écrivain,

> Tout l'art a disparu : c'est le comble de l'art.

Mais je ne voulais rien de plus aujourd'hui que te montrer la valeur de la phrase brève.

— Que faut-il alors penser de la grande phrase de Bossuet au début de l'oraison funèbre de la reine d'Angleterre ?

— Que cette phrase toute seule est un chef-d'œuvre... Que jamais coup de pinceau comparable ne fut produit par aucun maître... Bossuet a commencé par une phrase de rhythme imposant, par une phrase qui semble, comme Dieu, ne devoir jamais finir ; mais de quoi s'agit-il, sinon de nous montrer Dieu lui-même au milieu de ces catastrophes royales et de ces bouleversements d'empires qui seront le sujet de son discours ? Relis-nous cette phrase unique...

— « Monseigneur,

» Celui qui règne dans les cieux et de qui relèvent tous les empires, à qui seul appartient la gloire, la majesté et l'indépendance, est aussi le seul qui se glorifie de faire la loi aux rois et de leur donner quand il lui plaît de grandes et de terribles leçons. Soit qu'il élève les trônes, soit qu'il les abaisse, soit qu'il communique sa puissance aux princes, soit qu'il la retire à lui-même et ne leur laisse que leur propre faiblesse, il leur apprend leurs devoirs d'une manière souveraine et digne de lui. Car en leur donnant sa puissance, il leur commande d'en user comme il fait lui-même pour le bien du monde ; et il leur fait voir en la retirant, que toute leur majesté est empruntée, et que pour être assis sur le trône, ils n'en sont pas moins sous sa main et sous son autorité suprême. »

— Dieu tout entier est là, dit mon père. Majesté, magnificence ! Et pourtant, à l'analyse, cette phrase n'est plus que simplicité, clarté, précision. La pensée est pleine de grandeur et nous dispose à voir grand ; mais la phrase est courte ; tout l'art est dans le groupement de plusieurs petites phrases ou demi-phrases formant par leur réunion une période musicale qu'on ne saurait scinder...

Nous étions à causer ainsi, quand vint une visite qui dérangea tout.

Ah ! trouverai-je le moyen de reprendre avec mon père cette conversation ?

La fin à la prochaine livraison.

BUFFON ET LES OISEAUX-MOUCHES.

Quand Buffon a prodigué toutes les richesses de son style pour décrire l'oiseau-mouche, il n'a nullement embelli la réalité ; en exaltant ce « bijou de la nature », il n'a

été que peintre fidèle. Il est cependant un point sur lequel il n'a pas connu la vérité, c'est celui qui concerne le régime de cette mignonne créature. Le célèbre naturaliste a prétendu que « cet amant léger des fleurs » vit uniquement de leur « nectar », ne fait qu'aspirer leurs sucs; s'il lui arrive d'avaler un insecte, c'est par mégarde et sans le faire exprès : « Ne semble-t-il pas inévitable qu'en pompant le miel des fleurs, en recueillant leurs poussières, il entraîne en même temps quelques-uns des petits insectes qui s'y trouvent engagés? »

C'est là une erreur : les oiseaux-mouches mangent bel et bien des insectes. Ceux qu'on a essayé de nourrir en captivité avec du miel ou du sirop, ou même avec des fleurs naturelles sans cesse renouvelées, ont langui et sont morts au bout de peu de temps. Le voyageur anglais Beulloch raconte qu'il a surpris maintes fois, dans le jardin botanique de Mexico, des oiseaux-mouches attrapant de petits papillons posés sur les fleurs; il les a vus aussi, dans son propre jardin, voltiger autour des toiles d'araignées et saisir les mouches qui s'y trouvaient prises. Au-



Le *Cephalepis Lalandi* et son nid. — Dessin de Freeman.

dubon a été journellement témoin du même fait; il nous montre l'oiseau-mouche suspendu dans l'air sur ses ailes vibrantes, plongeant un rapide coup d'œil dans la corolle des fleurs, et fondant comme un trait sur l'insecte sans défiance occupé à butiner. « C'est alors, dit-il, que sa langue extensible, formée de deux tubes soudés, enduite de salive, se darde sur l'insecte et le ramène violemment dans le gosier, où il est aussitôt englouti. » Il est donc établi que ces charmants petits oiseaux, dont le caractère est d'ailleurs remarquablement hardi et belliqueux, vivent de proie, comme nos fauvettes et nos mésanges, comme tous les becs-fins.

D'un autre côté, si Buffon eût été à même de voir des oiseaux-mouches vivants et d'observer leurs mœurs, il eût pu louer davantage leur talent d'architectes. La description qu'il donne de leur nid ne manque ni de charme ni de justesse. « Le nid qu'ils construisent, dit-il, répond à la délicatesse de leur corps; il est fait d'un coton fin ou d'une bourre soyeuse recueillie sur des fleurs : ce nid est fortement tissu et de la consistance d'une peau douce et épaisse. La femelle se charge de l'ouvrage et laisse au mâle le soin d'apporter les matériaux; on la voit empressée à ce travail chéri, chercher, choisir, employer brin à brin les fibres propres à former le tissu de ce doux berceau de sa progéniture; elle en polit les bords avec sa gorge, le dedans avec sa queue; elle le revêt à l'extérieur

de petits morceaux d'écorce de gommier, qu'elle colle alentour pour le défendre des injures de l'air autant que pour le rendre plus solide; le tout est attaché à deux feuilles ou à un seul brin d'oranger, de citronnier, ou quelquefois à un fétu qui pend à la couverture de quelque case. Ce nid n'est presque pas plus gros que la moitié d'un abricot et fait de même en demi-coupe; on y trouve deux œufs tout blancs et pas plus gros que des petits pois. »

Un grand nombre de nids d'oiseaux-mouches sont, en effet, conformes à ce modèle : tel est celui du *Cephalepis Lalandi*, du Brésil, que nous représentons, charmant petit oiseau à huppe verte terminée par une longue plume noire et à gorge d'un bleu magnifique, profond comme du velours, luisant comme le plus beau satin. Mais, parmi ces habiles architectes, il en est qui mettent, sinon plus de soin dans le travail, du moins plus d'invention, plus de fantaisie dans la forme de leur construction. Ainsi, l'oiseau-mouche huppé de Saint-Domingue suspend son nid sous une branche fourchue au moyen de filaments déliés et forts comme des crins, provenant d'une plante appelée *pite;* de sorte que le petit berceau, attaché avec une extrême solidité et faisant corps avec la branche, se trouve perdu parmi les feuilles ou tout à fait invisible.



Le *Lesbia Gouldi* et son nid. — Dessin de Freeman.

Un autre, nommé *Lesbia Gouldi*, de la Nouvelle-Grenade, dont nous donnons l'image, délicieuse miniature d'oiseau à gorge d'émeraude et à longue queue fourchue, entoure son nid d'une enveloppe de mousse. Cette mousse, très-fine et légèrement entrelacée, forme une sorte de draperie accrochée aux aspérités et aux épines des rameaux et ouverte par devant comme un berceau. Quand on regarde par l'ouverture dans l'intérieur, on aperçoit au fond une petite coupe en coton blanc délicatement feutré.

D'autres, tels que le colibri à longs brins, le mazeppa et le prêtre, sont encore plus ingénieux; ils fixent leur nid au revers d'une feuille de latanier ou de toute autre feuille allongée et retombante, et ils lui donnent la forme d'un cornet de quinze à vingt centimètres de longueur. C'est une véritable poche cousue à la face interne de la feuille. La moindre brise balance le nid avec la feuille et berce les petits.

Malgré quelques erreurs ou omissions que, faute d'avoir voyagé lui-même ou d'avoir pu recueillir des renseignements suffisants, Buffon a dû commettre, il reste néanmoins le naturaliste qui a le mieux fait connaître l'oiseau-mouche. Il a dépeint avec un éclat et une vérité incomparables la beauté, la grâce, la vie tout aérienne de

ce sylphe ailé. Ce qu'il n'avait pas vu, il l'a deviné, il l'a senti. Audubon, inspiré par la vue même de la nature, l'a peut-être égalé, il ne l'a pas surpassé. La création n'est pas seulement organisée savamment, elle est charmante, elle est belle, et pour la bien comprendre, pour la bien exprimer, il faut être plus qu'un observateur et un écrivain, il faut être un grand artiste, comme l'était Buffon.

FROIDS ET CHALEURS EXTRÊMES.

Voy. les Tables.

LE FROID.

Le maximum de froid observé jusqu'à ce jour sur la terre l'a été dans la Sibérie orientale, à Iakoutsk. Un marchand russe, Severow, auquel la science doit quatorze années d'observations météorologiques, nota une température de *moins cinquante-neuf degrés et demi*. Un médecin-major de l'armée russe avait constaté, en Sibérie également, un froid de — 63 degrés. Dans ce pays, le mercure reste souvent gelé pendant des mois, ce qui veut dire que le thermomètre reste constamment à — 40 degrés ou plus : « Alors, dit Middendorf, le fameux voyageur sibérien, le mercure, devenu métal, se travaille au marteau comme le plomb ; le fer devient cassant ; les haches se brisent comme du verre quand on s'en veut servir ; le bois refuse de se laisser couper ; il semble que le feu lui-même gèle, car les gaz qui l'alimentent perdent de leur chaleur. »

Dans l'hiver de 1819-1820, toujours en Sibérie, on ne pouvait sortir sans masque, sous peine de perdre le nez ou les oreilles.

Dans l'Amérique du Nord, sur le Smith-Sound, continuation septentrionale de la baie de Baffin, Kane observa plusieurs fois des température de — 50 à — 56 degrés pendant le cours des deux hivernages qu'il passa dans cette affreuse contrée.

Mac-Clure, le navigateur qui eut la gloire de découvrir le passage du nord-ouest, vit un jour, à la baie de Mercy, le thermomètre descendre à 54 degrés au-dessous de zéro ; il constata que la température moyenne du mois de janvier 1853 fut de — 42 degrés.

A Fort-Reliance, l'un des comptoirs de la Compagnie de la baie d'Hudson, on a relevé une fois — 57 degrés.

On ne trouve pas de froid pareil en Europe. Depuis l'établissement des stations météorologiques, le thermomètre de Saint-Pétersbourg n'a pas encore marqué — 40.

Le froid le plus grand observé jusqu'à ce jour dans notre partie du monde, l'a été en Suède, à Enontekis, à 250 mètres au-dessus du niveau des mers ; il était de — 48 degrés.

Depuis 1788, on n'a observé que deux fois à Vienne, en Autriche, un froid de — 33 degrés.

Pour rencontrer sous nos latitudes de l'Europe des températures aussi basses qu'à Iakoutsk et à Fort-Reliance, il faudrait s'élever à 9 000 ou 10 000 mètres d'altitude ; mais si nous franchissons l'Atlantique, la scène change, et, sur la côte des États-Unis, des villes situées aux latitudes de Berlin et de Vienne supportent des froids tels qu'on n'en trouve en Europe qu'à l'extrémité septentrionale du golfe de Bothnie.

LA CHALEUR.

Les chaleurs extrêmes ne se rencontrent pas près de l'équateur, comme on le pourrait croire, mais dans le désert immense qui s'étend en arc de cercle, avec quelques interruptions, des îles du Cap-Vert à la grande muraille de Chine.

Le nord et l'est du Sahara, le pied de l'Himalaya, la vallée du Gange sacré, les steppes sans fin de l'Afghanistan et de la Boukharie, ce sont là les « fours » de la terre.

A Massaoua, sur la côte occidentale de la mer Rouge, la moyenne du mois de juillet est de 37 degrés, le maximum observé a été de 52 degrés.

Dans l'Inde, la moyenne du mois de mai est de 37°.6 à Selhampore (altitude, 366 mètres), de 37°.8 à Mynpurie, de 38 à Gorgaon, de 37 à Anebola et à Allahabad.

En Afrique, Gérard Rohlfs, dans son voyage de Mourzouk à Kouka, a constaté à Schimmedrou (oasis de Kanar) une température moyenne de 38°.2 pour le mois de mai, et un maximum de 53 degrés ; pendant vingt jours consécutifs les maxima dépassèrent 50 degrés.

A Abou-Arich, en Arabie, on a noté 53 degrés ; à Suez, 52 ; à Assonau, en Égypte, 53 ; à Ghadamès, dans le Sahara, 53. Enfin, à Mourzouk, dans le Fezzan, on a plusieurs fois relevé des températures de cinquante-six degrés.

Toutes ces mesures ont été prises à l'ombre.

Rohlfs et d'autres voyageurs ont vu dans le Sahara des chaleurs de 60 à 70 degrés au soleil ; le sable sur lequel ils marchaient était à 55-63 degrés.

Dans l'Afghanistan, on retrouve des chaleurs pareilles, sinon à l'ombre, au moins en plein soleil ; elles justifient le dicton des Afghans :

« Pourquoi as-tu créé l'enfer, Allah ? N'avais-tu pas déjà créé Ghazna ? »

On peut bien se plaindre de la sorte quand on a 55 degrés à l'ombre, 60 à 65 au soleil.

On n'a point encore relevé de chaleurs pareilles dans l'Amérique du Nord ou dans l'Amérique du Sud. En Australie, dans les plaines basses de la rivière Macquarie, on a noté 53 degrés à l'ombre.

En Europe, ni l'Espagne, ni l'Italie, ni la Grèce, n'ont fourni jusqu'à ce jour de chaleur supérieure à 45 degrés. On dit que l'Amérique du Nord et l'Amérique du Sud n'ont que 42 degrés de chaleur maximum, au Texas et dans la vallée d'Upar, en Colombie.

Ainsi, les extrêmes observés sont séparés par 116 degrés, ou par 125-130 en adoptant comme maximum la température en plein soleil : c'est 25 à 30 degrés de plus que l'échelle de la glace fondante à l'eau bouillante. L'homme, aidé de la science, supporte également l'excès du froid et celui de la chaleur. Les voyages au pôle et les explorations sahariennes le prouvent surabondamment. (1)

TOUT DROIT.

Prends toujours le plus court chemin : c est celui de la nature. Il consiste à faire et à dire ce qu'il y a de plus droit. Cette façon de vivre épargne à l'homme beaucoup de peines et de combats ; elle le délivre du soin de ménager toute sa conduite et d'user d'adresse.

MARC AURÈLE.

LA CHARRUE ANTIQUE

EN GRÈCE ET EN ITALIE.

L'usage de la charrue remonte, en Grèce et en Italie, jusqu'au passé lointain où les inventions sont enveloppées de fables et attribuées aux dieux ou aux héros qui sont issus d'eux. En Grèce, on nomma tour à tour comme ses inventeurs Jupiter ou Bacchus, Pallas ou Cérès ; ces deux déesses en auraient appris l'emploi à Triptolème, qui l'enseigna dans toute la Grèce. D'autres en faisaient honneur à Buzygès, dont le nom signifie « celui qui lie les bœufs sous

(1) J. Chavanne, *Aus allen Welttheilen.*

le joug », et il semble que la tradition qui faisait d'un héros de l'Attique le premier laboureur ait été acceptée par les Romains, chez qui on ne rencontre, pour expliquer l'origine de la charrue, aucune légende qui leur soit propre.

La charrue primitive était celle qu'on rencontre encore chez certains peuples, un tronc d'arbre formant avec une de ses branches une bifurcation, qui put servir de pic ou de houe avant qu'on eût l'idée d'y atteler des bêtes de trait. Elle est représentée dans quelques monuments, notamment dans un bas-relief fréquemment reproduit sur les urnes cinéraires de l'Étrurie. On y voit un héros athénien qui combattit à Marathon, d'après la légende, armé seulement de sa charrue, avec laquelle il tua un grand nombre de barbares. Il était inconnu et disparut après la bataille. L'oracle interrogé prescrivit d'honorer d'un culte partilier le héros de la charrue, *Echetlaeus* en grec. La charrue représentée sur les urnes étrusques n'est qu'un long manche terminé par un crochet.

C'est cette charrue qu'Hésiode appelle charrue d'une seule pièce ; elle pouvait, sans l'addition d'aucune partie, être pourvue d'un manche : il suffisait pour cela que le même tronc portât deux branches dirigées en sens opposés, la plus forte et la plus courte formant le soc, la plus longue le manche. On donnait d'avance à un jeune chêne ou à un ormeau une pareille disposition, en pliant les branches ou en les assujettissant au tronc par des liens. Nous avons un exemple de charrue d'une seule pièce, dont le manche et le soc sont formés par des prolongements naturels, sur une pierre gravée de la galerie de Florence ; et c'est aussi sans doute cette charrue qu'il faut reconnaitre sur les monnaies des colonies romaines où est rappelée la cérémonie pratiquée à la fondation des villes. On en traçait la limite en creusant un sillon à l'aide d'une charrue attelée d'un taureau et d'une vache : il n'est guère douteux que cette charrue n'eût conservé, comme tous les instruments qui servaient à l'accomplissement de rites très-anciens, sa forme primitive ; mais on n'en peut être assuré par les images trop peu distinctes que nous offrent les monnaies.



Charrue grecque.

Hésiode, à côté de la charrue simple, place la charrue composée, et il engage le cultivateur à avoir l'une et l'autre préparées dans sa demeure. Il énumère les différentes parties qui doivent être assemblées, et pour chacune d'elles recommande un bois différent : la flèche ou timon sera de laurier ou d'orme, le sep de chêne, l'age d'yeuse ou chêne vert. Ce sont là les trois parties principales qui constituent les charrues composées les plus anciennes, comme le prouvent les explications des commentateurs, d'accord avec des représentations antiques. L'age (*gyès*) est cette pièce de bois recourbée dont le laboureur, selon le précepte d'Hésiode, doit s'empresser de se saisir, s'il rencontre sur la montagne ou dans la plaine un arbre qui lui en offre la conformation naturelle ; elle constitue à elle seule toute la charrue simple ; dans la charrue composée, c'est la partie inférieure du timon, l'endroit où la charrue est coudée. Cette pièce courbe est bien reconnaissable sur un vase peint de la collection de Luynes, entre les mains de Proserpine, dont la figure est ici reproduite. Quand un commentateur d'Hésiode, Proclus, dit que l'age est un bois long, implanté non loin du sep, dans le manche que tiennent les laboureurs pour gouverner la charrue, on doit croire qu'il a eu en vue une charrue telle qu'on en peut observer sur quelques monnaies coloniales romaines et dans un bas-relief publié par Spon : la pièce perpendiculaire que tient en main le laboureur se recourbe pour former le sep, vers l'endroit ou l'age vient s'ajuster, comme le dit l'écrivain grec. On voit aussi dans un dessin d'un ancien manuscrit d'Hésiode, souvent reproduit avant que l'on eût découvert des représentations véritablement antiques, une age fortement courbée et implantée dans le manche à son extrémité, et dans le talon de laquelle le soc est introduit.

La figure qui précède fera également comprendre ce que les auteurs nous apprennent au sujet du sep (*élyma*). C'est, d'après Hésiode, la pièce dans laquelle doit être enfoncée l'age ; d'après le Scholiaste des *Argonautiques*, c'est celle dans laquelle le soc est introduit. La figure démontre que ces deux affirmations ne se contredisent en rien, mais que l'*élyma* est une pièce intermédiaire à laquelle, d'une part, l'age est fixée, et d'autre part, à son extrémité, le soc. Les auteurs ajoutent que ces diverses parties sont assujetties par des clous ; on voit par la peinture ici reproduite qu'elles pouvaient l'être aussi à l'aide de bandages.

La forme du soc varie dans les représentations antiques qu'on en possède : il est tantôt droit et tantôt courbé, tantôt aigu et effilé comme dans la figure, tantôt comme une pelle, plus large à sa base, en forme de cœur ou de fer de lance.

La flèche se compose de deux parties, l'age ou pièce courbe dont nous avons parlé, et le timon qui s'adapte à l'extrémité de l'age, au moyen de traverses ou de fortes chevilles, comme on le voit sur des monnaies de la ville d'Obulco en Espagne, ou à l'aide de courroies, comme sont encore liés les timons des charrues usitées en Égypte de toute antiquité. On appelait du même nom le lien qui attachait le joug au timon.

Le manche (*échétlè*) est clairement figuré dans l'exemple ci-dessus ; c'est le morceau de bois que tient en main le laboureur et au moyen duquel il dirige la charrue. Dans la charrue primitive, comme on l'a vu, il se confond avec l'age, et de là vient le nom du héros de la charrue, *Echetlœus*.

Les charrues qui sont plus ou moins clairement figurées

sur des monnaies et sur des pierres gravées sont toutes à peu près conformes au type reproduit. Celles qui sont encore en usage dans beaucoup de contrées de l'Orient, et même dans une partie de l'Italie, sont peu différentes.

Nous retrouvons les parties de la charrue qui viennent d'être examinées, réunies et complétées encore dans un dessin publié en 1817 par un auteur allemand, Ginzrot, et pris, dit cet auteur, d'un bas-relief décorant la base d'une statue de Cérès, dans la presqu'île de Magnésie. La personne qui le lui avait communiqué, native de ce pays, assurait que l'on s'y servait encore de charrues semblables. Ce serait donc un exemple de la charrue grecque arrivée à sa perfection. Outre les pièces déjà énumérées, on y remarque un étançon qui joint le sep à l'age, et qu'on retrouve aussi dans le dessin que nous avons déjà cité d'un manuscrit d'Hésiode : il semble que cette pièce ait été confondue avec le sep sous le nom d'*élyma ;* puis deux oreilles ou aîlerons, attachés au sep près du soc, et dont nous parlerons plus loin, dans les explications relatives aux charrues romaines.

Echetlæus est un héros grec; mais c'est en Étrurie que l'on trouve le sujet d'où elle est prise fréquemment répété sur des coffres en terre cuite qui contenaient les cendres des morts. Ce fait suffirait à prouver que l'on a commencé, en Italie aussi bien qu'en Grèce, par faire usage de la charrue simple, formée d'une seule pièce de bois crochue, et nous avons cité d'autres monuments qui le démontrent également. Pour construire une pareille charrue, on pouvait employer un arbre présentant cette courbure naturelle, ou qu'on avait plié tandis qu'il croissait encore dans la forêt, comme le conseille Virgile, qui imite ici les préceptes d'Hésiode. Il désigne l'ormeau pour cet usage, et appelle *buris* le bois courbé qui constituait primitivement la charrue italienne, comme le *gyês* celle des anciens habitants de la Grèce. La *buris* ou *bura* était cette pièce dans laquelle se confondent l'age et le sep (*dentale*).

On les sépara, et *buris* devint le nom de l'age, dans la charrue composée des temps postérieurs; *dentale* fut celui du sep. Servius, commentant le vers de Virgile, dit que l'on appelait quelquefois *buris* la courbe du timon, c'est-à-dire la partie supérieure du crochet qui était toute la charrue primitive; *urvum*, la partie inférieure. Festus, d'autre part, réunit sous le nom d'*urvum*, qui signifie proprement une chose courbe, l'age et le sep, auquel le soc est fixé.

Le soc (*vomer, vomis*) et le sep (*dentale*) unis ensemble sont de même appelés *dens* par Varron et par Columelle; cette dénomination date du temps où il n'y avait pas encore de soc ajouté au croc de bois durci au feu. Ce soc fut de cuivre, avant d'être de fer, chez les Étrusques et chez les Sabins, comme l'étaient en général les outils d'origine très-ancienne. Il était lié sous le sep; d'autres fois il y était implanté, dit Varron, comme une dent dans son alvéole. Cette sorte de soc est celle que Caton estimait le plus. Pline en décrit plusieurs. Le soc le plus ordinairement employé avait la forme d'un levier terminé en pointe. Pour les terres légères, on se servait d'un soc qui ne couvrait pas toute la longueur du *dentale*, mais formait une pointe aiguë à son extrémité; ailleurs le fer était large, présentant un tranchant acéré vers le bout; il ouvrait le sol par cette large lame et coupait les racines avec ses côtés. Pline décrit encore et range parmi les différentes espèces de socs l'instrument que nous appelons coutre ou couteau (*culter*), « qui tranche, dit-il, la terre compacte avant qu'elle soit soulevée, et trace d'avance la ligne du sillon, que le soc ouvre couché à plat sur le dos. » La position horizontale du soc indique ici par opposition celle du couteau, en même temps que la marche de la charrue qui en est pourvue. On distingue nettement le couteau placé devant un soc en forme de bêche dans le dessin d'une charrue gravé sur un jaspe vert, qui paraît avoir été suspendu pour servir d'amulette. Ce petit monument est aussi le seul où l'on voie des roues adaptées à la charrue. Ces roues sont mentionnées par Pline comme une invention des habitants de la Rhétie gauloise, et il appelle ce genre de charrue *plaustraratrum*. Elle pouvait être connue de Virgile, né dans le Mantouan, qui n'était pas éloigné des contrées où ce genre de charrue fut d'abord en usage; et,



Charrue romaine à coutre et à roues.

d'après son commentateur Servius, ce serait celle-là même qu'il a décrite et pour laquelle il emploie le terme, il est vrai très-général, de *currus*, quand il dit que c'est le manche placé en arrière qui imprime une direction à la charrue tout entière.

Le manche (*stiva*), muni d'une poignée (*manibula* ou *manicula*), pouvait être simple, comme on en a des exemples dans les charrues grecques et étrusques décrites plus haut, ou double, comme dans le dernier exemple.

Dans sa description, Virgile parle encore du timon (*temo*), qui doit avoir huit pieds à partir du tronc dans lequel il est fixé ou dont il est le prolongement, quand il ne fait qu'un avec la *buris*; de deux oreilles (*aures*), qui sont des pièces de bois adaptées au sep, comme elles le sont encore dans les charrues modernes, et qu'on employait dans les pays plats pour relever les deux côtés du sillon (*porcæ*) tracé par le soc, afin de protéger les semences, qui eussent été gâtées par l'eau séjournant après les pluies d'hiver; une pièce enfin qu'il nomme le double dos du *dentalia*. On n'est pas d'accord sur le sens qu'il faut donner à ces mots : peut-être le poëte a-t-il voulu dire que le sep tenait à l'age par des étançons, comme dans l'araire moderne, et on voit en effet un support de ce genre dans notre première figure; peut-être faut-il entendre que le sep était formé d'une double pièce de bois et qu'il se relevait de chaque côté. Servius dit que presque toutes les charrues, en Italie, offraient cette disposition.

Virgile recommande le bois de l'orme pour les pièces principales de la charrue, le tilleul pour le joug, le hêtre pour d'autres parties. Ces bois devaient être suspendus au-dessus de l'âtre afin d'éprouver leur solidité, car s'ils n'étaient pas bons la fumée les faisait fendre. [1]

[1] Extrait du *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, par M. Edmond Saglio, au mot ARATRUM, t. I, p. 353.

CUYP [1].



Collection de M. Dutuit, de Rouen. — Sur un pont, lavis par Albert Cuyp. — Dessin d'Édouard Garnier.

Est-ce le soir? Est-ce le matin? Nous pourrions ne pas hésiter à nous répondre, si, au lieu d'une gravure faite d'après une esquisse, nous avions sous les yeux un tableau de Cuyp. On a dit de cet artiste : « Dans ses peintures, on sait toujours l'heure qu'il est et quelle saison. »

On surnomme quelquefois Albert Cuyp « le Claude Hollandais », par allusion à notre célèbre Claude Gelée, dit le Lorrain [2].

On ne saurait faire de son mérite un plus grand éloge. C'est un génie sincère, lumineux, fin, distingué. Son art, sans s'être produit dans de grands cadres, est élevé et varié.

Il naquit, en 1605, à Dordrecht, où il mourut le 7 novembre 1691. Fils et élève du peintre Jacob Gerritz Cuyp, il hérita, paraît-il, d'assez d'aisance pour ne pas avoir besoin du prix de ses tableaux. C'était, dit-on, un homme austère, digne, sérieux. Longtemps il a été peu apprécié : « Jusqu'en 1750, dit M. Frédéric Villot, les meilleurs tableaux d'Albert Cuyp se payaient au plus trente florins; mais, à partir de cette époque, les amateurs français et anglais les recherchèrent et les firent monter considérablement, en sorte qu'en 1785, à la vente du cabinet de M. Linden Van-Slingelandt, amateur célèbre de Dordrecht qui en possédait un grand nombre, et des plus beaux, le maître fut estimé comme il le méritait. Depuis, ses peintures ont au moins quadruplé de leur valeur. »

Les tableaux de Cuyp, assez nombreux dans certaines collections privées, particulièrement en Angleterre, ne sont pas nombreux dans les musées. La *National Gallery*, à Londres, en possédait un, auquel sont venus s'ajouter ceux de sir Robert Peel. On n'en compte qu'un au Musée de Berlin, deux à la Pinacothèque de Munich, un à Bruxelles, un à Anvers, deux seulement à Amsterdam, huit à Rotterdam.

Le Musée du Louvre en possède six : un *Paysage*, une *Marine*, des *Portraits d'enfants*, un *Portrait d'homme*, un *Départ pour la promenade*, une *Promenade;* on note, comme une particularité curieuse pour ce dernier tableau, que la tête du principal personnage, un prince de la maison d'Orange, a été peinte par Metzu.

[1] On écrit aussi *Kuyp, Kuijp* et *Cuijp;* le peintre a toujours signé *Cuyp*.

[2] Voy. la Table de quarante années, au mot Gelée.

AVOCATS CÉLÈBRES.

GERBIER.

Au commencement de ce siècle, on prononçait souvent encore le nom de Gerbier avec un grand respect. J'ai connu des personnes qui avaient entendu cet avocat célèbre et qui ne trouvaient pas d'expressions suffisantes pour témoigner

de l'admiration que leur avait inspirée son éloquence. Aujourd'hui, Gerbier est presque oublié; peut-être la cause en est-elle que, depuis 1789 jusqu'à nos jours, le nombre des hommes éloquents en France a été supérieur à ce qu'il a dû être en des temps où la liberté et l'usage de la parole étaient plus restreints. Il n'est pas sans intérêt toutefois de regarder en arrière et de rappeler aux jeunes générations nouvelles nos gloires d'autrefois. Il n'y a pas deux Frances, il n'y en a jamais eu qu'une, et l'honneur des temps passés est aussi celui du présent et de l'avenir. Voici la notice qu'ont consacrée à la mémoire de Gerbier les éditeurs du *Barreau français.*

Pierre-Jean-Baptiste Gerbier, né à Rennes, le 29 juin 1725, était fils, frère, neveu et cousin d'avocats de ce nom; son père, qui le destinait à la même carrière, donna beaucoup de soins à son éducation. Ne voulant pas le livrer à des précepteurs vulgaires, il fit venir exprès de Hollande des hommes très-instruits auxquels il confia ses premières années; lorsqu'on le jugea assez avancé, il fut envoyé à Paris, où il fit ses classes au collége de Beauvais, sous MM. Coffin et Rivard; à dix-sept ans, il fit son droit, et fut reçu avocat à Paris en 1745.

M. Gerbier père, avocat distingué du Parlement de Rennes, qui savait combien il fallait ajouter d'études, de préparations et de méditations aux leçons de l'école pour former un jurisconsulte et un grand avocat, et combien il importait de n'être pas pressé de se montrer, contint le plus longtemps qu'il put l'impatience de son fils : Gerbier n'entra dans la lice qu'après vingt-huit ans; mais il y parut avec un grand éclat, il y fit la plus vive sensation. Gréaux de Reverseaux, l'un des plus célèbres avocats de ce temps, s'étant trouvé à son début, présagea ce qu'il serait un jour, et se porta pour son patron. Dès ce moment, toutes les plaidoiries de Gerbier furent des triomphes; il effaça tout ce qui avait brillé au barreau depuis Cochin.

Son éducation littéraire avait été excellente, mais peu variée et très-bornée par son esprit juste, qui ne pouvait rien recevoir qui ne fût net et simple. Les livres superbement reliés de sa bibliothèque étaient plus le luxe de son état que de son goût; presque tous restaient neufs dans leurs rayons; un seul, un seul petit volume se voyait dans ses mains, se rencontrait, et à Paris, et à Francouville, sur ses tables et sur ses fauteuils; il le savait par cœur et le lisait toujours : c'était les *Lettres provinciales.* Ce n'est pas qu'il fût le moins du monde janséniste, mais il ne pouvait rien mettre à côté de cette logique nue et serrée, piquante et véhémente, à côté de ce style où la verve comique et la verve oratoire sont toujours si près l'une de l'autre, et toutes les deux si près de la raison pour l'environner d'une double puissance.

Les livres des jurisconsultes n'étaient guère plus à l'usage de cet avocat que tant d'autres in-folio qui effrayent la vie si courte de l'homme. A la moindre difficulté des questions qu'il avait à traiter, il s'environnait des jurisconsultes de la capitale qui possédaient, les uns le plus amplement, les autres le plus logiquement, tout ce qu'il avait besoin de science pour sa cause; c'étaient des livres aussi, mais vivants, qu'il pouvait interroger, qui pouvaient répondre : après les avoir beaucoup écoutés, ce qu'ils avaient dit, il le savait mieux qu'eux.

C'est très-rarement qu'au barreau on voyait dans ses mains d'autre papier que les pièces du procès; ses plaidoyers étaient-ils donc dans sa mémoire? Voici l'histoire, et très-exacte, de leur composition.

Il s'y préparait lentement, longuement; il couvrait d'écriture de grands papiers, et de ce qu'il avait écrit, il ne devait en rien dire; il effaçait le tout avec la même lenteur; il n'en restait pas plus d'une vingtaine de lignes, et moins en forme de phrases qu'en formules de géométrie. Je ne crois pas qu'il sût l'algèbre des mathématiques, il s'en était fait une pour l'éloquence.

Lorsqu'il montait dans sa voiture pour se rendre au palais de Justice, où tout Paris l'attendait, comme on attendait à *Zaïre* ou à *Tancrède* que Lekain parut, ces formules, qu'il tortillait dans ses mains agitées, étaient sa seule préparation visible, et c'était pourtant de ces caractères comme mystérieux qu'allaient sortir les merveilles de la parole.

Gerbier avait reçu de la nature une figure, une physionomie, une voix et une âme telles, que le prince de l'éloquence romaine, Cicéron, ne pouvait pas en porter de plus nobles et de plus touchantes à la tribune aux harangues des maîtres du monde; son débit et son accent oratoire, qu'il laissait aller comme il plaisait à Dieu, auraient été une vocation au sublime du théâtre comme à celui du barreau.

L'œuvre seule du raisonnement, toujours douteuse, difficile, pénible, était toujours faite par lui très à l'avance; ces formules si serrées, qui représentaient toutes les idées du procès, les lui reproduisaient suivant le besoin et à son gré, ou toutes à la fois, ou divisées en certaines suites. Il pouvait toujours, sans hésitation et sans désordre, les placer dans le discours, comme dans un combat on distribue ou l'on concentre les forces sur le terrain; ravi de les posséder et d'en disposer si souverainement, il ne doutait plus ni de leur puissance, ni de son triomphe. Ce pressentiment de la victoire d'une bonne cause élevait et attendrissait son âme dans le sanctuaire des lois; il en recevait en foule et sans confusion tous les mouvements qu'il voulait communiquer au tribunal et au public suspendus à sa parole; tout se passionnait et s'enflammait, tout, jusqu'au raisonnement, et la logique disparaissait sous les émotions qu'elle avait préparées et qu'elle consacrait.

La carrière que Gerbier a parcourue fut partagée par les événements publics en deux époques : la première a été marquée par des succès toujours croissants et par une gloire dont rien n'obscurcissait l'éclat; la seconde a été mêlée d'amertumes.

Pendant l'exil et l'interrègne des parlements, sous le chancelier Maupeou, Gerbier fut du nombre des avocats qui se laissèrent séduire par le chancelier, et qui plaidèrent à la commission remplaçant le Parlement de Paris; le souvenir et le ressentiment de cette défection s'attachèrent à lui : lorsqu'il parut au barreau devant le Parlement réinstallé en 1774, on ne lui pardonna pas d'avoir été de ceux qui donnèrent l'exemple et dont l'influence entraîna les autres.

Ce ressentiment parut lors de l'arrêt qui le mit hors de cour, sur une accusation de subornation de témoins dans laquelle on l'avait impliqué, au procès du comte de Guignes.

Dans le même temps, Linguet, rejeté par l'ordre des avocats, le dénonçait à l'opinion publique comme son persécuteur ou comme le principal auteur de sa disgrâce; il publia contre lui des mémoires où l'acrimonie de sa plume et l'animosité d'un rival étaient empreintes. L'âme tendre de Gerbier, jusque-là enivrée de louanges, fut mortellement blessée. Le chagrin corrompit les jouissances qu'il devait se promettre des succès que son talent ne cessa d'obtenir, et ses dernières années furent tristes et mélancoliques. Cependant, à l'exception de quelques ennemis que la jalousie et des querelles de profession lui suscitèrent, il conserva toujours l'estime et l'affection de son corps, qui lui donna un dernier témoignage en l'élisant bâtonnier en 1787.

Ce fut une couronne déposée sur son cercueil; il ne survécut que quelques mois. Depuis plusieurs années, sa santé était languissante, un fâcheux accident l'avait altérée : il avait été atteint de poison par un mets préparé dans une pièce de cuisine mal soignée; son estomac et sa poitrine étaient restés affectés, et sa vie en fut abrégée; il mourut le 26 mars 1788, âgé de soixante-trois ans, vivement regretté du barreau dont il était la gloire, et plus encore de ceux qui, ayant vécu dans son intimité, connaissaient la bonté de son cœur et les charmes de sa société.

Cet orateur si brillant, si ingénieux, si puissant dans la lutte, dont la répartie était si vive et quelquefois si piquante lorsqu'il y était provoqué par son adversaire, apportait dans le commerce de la vie un entier abandon, une facilité charmante, une simplicité d'esprit et de cœur surprenante, qui le rendait confiant jusqu'à la crédulité et complaisant jusqu'à la faiblesse.

Sa carrière fut une suite non interrompue de triomphes, depuis l'instant où elle s'ouvrit jusqu'au moment où elle fut terminée, et jamais il ne lui arriva de chercher son éloquence hors du cercle et du ton des affaires privées. Il ne croyait pas que la raison, la justice et l'humanité fussent moins saintes, moins compromises et moins éloquentes dans les procès où toutes les destinées d'un homme et d'une famille sont menacées, que dans les querelles de nations à nations, et des peuples avec ceux qui en sont ou les maîtres ou les princes. L'éloquence, en effet, doit avoir de la noblesse, mais non pas de l'orgueil, et toutes les fois qu'elle éclaire les esprits, qu'elle touche les âmes, elle a les plus heureux attributs de la souveraineté du talent.

Il ne nous reste qu'à donner quelque idée de l'art oratoire de Gerbier, et comme l'on n'a pas recueilli ses plaidoyers, nous ne le pouvons qu'en reproduisant quelques pages d'un mémoire qu'il écrivit après l'année 1774, à la suite de querelles avec l'avocat Linguet et autres.

« J'étais retiré à ma terre avec quelques amis, lorsque, vers le milieu d'octobre 1771, je vis arriver dans ma cour, à travers un orage affreux, une charrette remplie de sept personnes. On ouvre ma porte, et à l'instant se précipitent à mes genoux une femme âgée de quatre-vingts ans, sa fille, et leurs enfants et petits-enfants. Leurs larmes firent couler les miennes et celles des amis qui m'entouraient, avant même que nous eussions pu deviner l'objet du désespoir de toute cette famille. Un étranger qui les accompagnait m'expliqua en bégayant leur infortune, et, se jetant lui-même à genoux, il me demanda avec instance de les secourir. Dans le premier mouvement de ma sensibilité, je dis à tous ces malheureux :

» — Je ne plaide plus. J'ai renoncé pour ma vie au palais; mais donnez-moi le temps d'approfondir ce mystère d'iniquité. Si je suis convaincu de la justice de vos plaintes, mon zèle vous servira; au défaut de ma voix, je vous consacrerai tous mes soins.

» D'après les diverses opinions qui ont régné dans le monde sur cette affaire, on me pardonnera, sans doute, ce mouvement de commisération, et l'opinion personnelle que j'ai prise dans la suite.

» Peu de temps après, je fus attaqué d'une maladie terrible. On me conservait alors quelque estime; je vis mes concitoyens s'attendrir sur mon état et l'honorer de leurs larmes. La plume de Me Linguet lui-même ne se chargea-t-elle pas de mon éloge?.....

» Échappé au danger qui me menaçait, le premier mot qui sortit de ma bouche fut, je l'avoue, le nom des Véron. Quelque temps après, je partis pour la campagne, afin de raffermir ma santé par le bon air et par le repos. Mais pendant que la nature me restituait mes forces, la veuve Véron expira. Son petit-fils vint aussitôt me l'apprendre, accompagné d'un de ses amis et de celui d'un de nos confrères qui est resté son principal défenseur. Ils m'apportaient le testament de cette mère infortunée. Elle y avait déposé le serment terrible qu'elle osa faire à Dieu de la réalité de son prêt. Elle m'y priait de ne pas abandonner ses enfants, ni l'honneur de sa mémoire. Elle m'y faisait enfin un legs de dix mille livres. Jusqu'à l'article de ce legs, mon émotion et mon zèle n'avaient fait que redoubler. Quand je lus l'article du legs, le testament me tomba des mains : « Ah! malheureux! dis-je à Dujonquay, la reconnaissance de votre pauvre mère m'ôte tous les moyens de vous défendre. On croirait voir de l'intérêt dans mon zèle, et je ne voulais faire parler pour vous que ma conviction et ma sensibilité. »

» Voilà tout ce que j'ai fait en faveur des Véron. Après avoir tenté, dans le principe, d'arranger cette affaire; après avoir voulu la soumettre au jugement même de la famille du comte de Morangiès, j'ai fini par ne plus m'en mêler. J'ai renoncé dans le même instant au legs et à la cause, et je n'ai pris aucune part à tout ce qui a suivi.

» Cette conduite eût-elle dû jamais aigrir contre moi les amis du comte de Morangiès?

» Celle que j'ai tenue dans l'affaire du comte de Guignes n'a été ni moins sage, ni moins circonspecte. Les personnes les plus respectables ont vu les efforts que j'ai faits, dès le principe, pour la terminer sans éclat. Je n'y ai point plaidé. Je n'ai publié aucun mémoire. Pendant deux années entières, je me suis constamment opposé à ce qu'il en fût imprimé aucun. Et je puis dire que ce n'est pas sans peine que je suis parvenu à calmer l'empressement qu'avaient mes clients anglais de faire éclater leur vengeance dans leurs papiers publics. Cette modération ne m'a servi de rien. La naissance, les talents, la fortune, en élevant le comte de Guignes aux premiers emplois, l'ont entouré d'amis, de protecteurs, de protégés, de tout sexe, de tout rang, de tout état. Et parce que je suis un des conseils de ses adversaires, j'aurai perdu tout droit à l'estime des âmes honnêtes!

» Eh! que deviendront les lois, les mœurs, notre ministère, si, lorsqu'un infortuné vient implorer notre appui, il faut, pour nous décider à le défendre, mesurer le degré du crédit et de la puissance qui l'accable? Quoi! parce qu'on devra au hasard de la naissance un nom et des titres illustres, parce qu'on sera revêtu de grands emplois, on aura le privilége d'enchaîner mon devoir! Je n'aurai plus de secours à prêter à l'innocence! Non : je remplirai jusqu'à mon dernier moment le serment que j'ai fait à la justice, et j'acquitterai ce que je dois à l'humanité. Venez, mes concitoyens, mes semblables, hommes, qui que vous soyez, accourez avec confiance. Votre pauvreté ne rebutera pas mon zèle; votre infortune ne fera que l'accroître. Ce fut pour vous que l'on consacra des temples à la Justice, et c'est pour vous servir que j'acquis le droit d'approcher de ses autels. Ce courage ne m'abandonnera jamais qu'avec la vie. »

PENSÉES.

— Tout repos doit être utilisé par l'observation.

— Il n'est pas une chute, sauf la mort, dont on ne puisse se relever.

— La paix régnera sur cette terre le jour où nous aurons compris que travailler au bonheur d'autrui c'est acquérir le nôtre.

— L'homme se grandit par les souffrances endurées sans révolte.

— Nous ne serions jamais extrêmes en nos opinions si nous avions un esprit assez puissant pour approfondir, ou assez délicat pour bien observer. Octave Pirmez.

L'ART A BOSTON
(ÉTATS-UNIS).

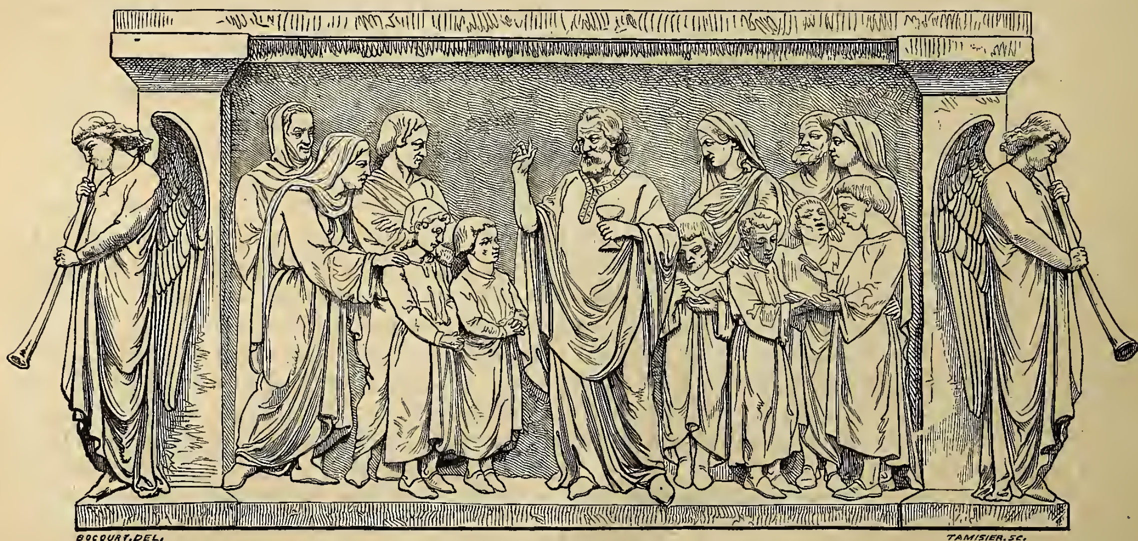
Ces bas-reliefs décorent les quatre côtés d'un clocher d'église à Boston, capitale du Massachusetts, celle de toutes les provinces des États-Unis où les travaux de l'intelligence et du goût sont le plus en honneur.

L'église, désignée simplement sous le nom de *Brattle street Church* (église de la rue Brattle), a été édifiée aux frais des fidèles qui s'y rassemblent pour y remplir leurs devoirs religieux : ce sont des « unitairiens. »

Les architectes qui ont construit cette église sont MM. Richardson et Gambril, de New-York. M. Richardson a fait ses études d'art à Paris. L'auteur des bas-reliefs est un de nos meilleurs sculpteurs français, M. Bartholdi,



Bas-reliefs du clocher de *Brattle street Church*, à Boston, par M. Bartholdi. — Le Baptême. — Dessin de Bocourt.



L'Instruction religieuse. — Dessin de Bocourt.

auteur de la statue de Vauban, du modèle du Lion de Belfort qui ne tardera pas à être mis en place, et de celui de la statue colossale qui servira de phare à New-York.

La forme du clocher ou de la tour de « Brattle street Church » a quelque analogie, mais dans des proportions fort modestes, avec celle de l'église de Saint-Germain des Prés, à Paris.

Le goût des arts paraît se développer à Boston avec rapidité. On y a fondé, en 1870, un musée dont la construction n'a été commencée que plus tard, mais où l'on doit avoir réuni dès à présent des sculptures, des peintures, une collection de plus de deux mille objets égyptiens, des fragments antiques de l'île de Chypre, au nombre de six cents, des tapisseries des Gobelins, des verreries de Venise, des porcelaines peintes et des armures d'Orient, des médailles parmi lesquelles sont quelques pièces grecques ou romaines rares.

On s'occupe aussi beaucoup, à Boston, de l'enseignement du dessin. L'année même où fut fondé le Musée, plusieurs industriels de Boston appelèrent l'attention publique sur l'utilité de donner plus d'importance à l'enseignement du dessin dans les écoles publiques.

« La perfection de l'exécution, disaient-ils, et l'élégance des modèles, entrent pour beaucoup dans la valeur commerciale des produits européens. D'où vient l'avantage de l'ouvrier anglais ou allemand, et surtout de l'ouvrier fran-

çais, sur l'ouvrier américain? On en chercherait vainement la cause dans une différence de salaires : il faut l'attribuer à ce fait, que l'ouvrier européen a acquis, par l'étude du dessin, des qualités d'intelligence et de bon goût qui manquent à ses concurrents des États-Unis. »

La question fut mise à l'étude par le *Comité d'éducation*, et sur sa proposition une loi fut rendue, le 16 mai 1870, qui comprit le dessin au nombre des matières qu'on devra enseigner à l'avenir dans les écoles publiques.

En outre, toutes les villes de 10 000 habitants et au-dessus furent invitées à prendre les mesures nécessaires pour assurer l'enseignement gratuit du dessin aux enfants et aux adultes.

Le Conseil d'éducation se mit à l'œuvre avec une activité remarquable; mais il se trouva tout d'abord en présence de graves difficultés : on manquait presque absolument de modèles et de professeurs.

Dans cette situation, le conseil s'adressa à un homme intelligent et actif, M. Walter Smith, professeur à l'École de dessin de South-Kensington, à Londres, et il lui confia



Le Mariage. — Dessin de Bocourt.



L'Extrême-Onction. — Dessin de Bocourt.

la mission d'organiser l'enseignement du dessin dans l'État de Massachusetts.

Le premier soin de M. Walter Smith fut de se procurer des modèles, et de transporter en Amérique une idée qu'il avait déjà vue réalisée en Angleterre par la société qui dirige l'école de South-Kensington. Cette société a réuni une collection de bronzes, de porcelaines, d'étoffes, de dessins et d'autres objets où l'art est appliqué à l'industrie. La collection est emballée dans des caisses de manière à être transportée de ville en ville pour y être exposée. M. Walter Smith a organisé, d'après le même système, un musée ambulant qui renferme des modèles de dessins anglais ou français. Cette collection est à peu près exclusivement composée de dessins linéaires, de modèles de machines au lavis, et de dessins d'ornementation; elle est entièrement consacrée à l'enseignement dans les écoles.

LES MÉMOIRES D'UN ÉCOLIER EN VACANCES.

Fin. — Voy. p. 85, 90, 98, 110, 118, 122.

23 septembre.

M. Rieux m'a envoyé chercher ce matin, et nous avons fait un nouveau voyage à l'île aux Rats, qui est, ma foi, une île très-pittoresque; voici pourquoi. A l'un de ses côtés, cette île, assez grande, du reste, est coupée d'un étroit

canal qui la perce jusqu'à sa partie centrale et qui là s'élargit tout à coup, de manière qu'à l'arrivée du flot, la Seine, s'élevant subitement, précipite ses eaux avec fracas par cette étroite et longue ouverture, à l'extrémité de laquelle elle forme (à l'intérieur de l'île) un très-beau lac qui se vide quand la marée baisse pour se remplir au prochain flot. Nous avons assisté ce matin à l'emplissage du lac; c'était très-beau.

En revenant, nouvel assaut de natation où j'ai eu encore les honneurs du concours. Mais le fils aîné de M. Rieux, qui a maintenant quatorze ans, m'a suivi de bien près.

24 septembre.

Si tes vacances n'ont pas été très-studieusement employées, du moins tu peux être content du petit épisode qui les termine.

Tu te promenais ce matin à l'embouchure de l'Amblette; une petite fille de huit ans est tombée à l'eau. Tu t'es jeté après elle avec assez de promptitude pour la ramener saine et sauve. Des paysans, accourus au moment où tu la déposais sur la rive, t'ont chaleureusement félicité. Ta mère, informée de la chose, t'a embrassé avec larmes. Ton père t'a dit : *C'est très-bien.* Tu as été heureux.

25 septembre.

M. et Mme Marquésy, accompagnés de Mlle Charlotte, sont venus passer la journée; on s'est promené au jardin, et l'on m'a beaucoup loué de mon petit sauvetage d'hier, si simple pourtant.

27 septembre.

Tu devrais noter plus souvent les paroles judicieuses et parfois vraiment remarquables que tu entends dire ou par ton père ou par d'autres personnes instruites et intelligentes. Voici, par exemple, aujourd'hui, une très-bonne note à recueillir. On parlait de l'habitude (excellente, disait mon père) de garder trace jour par jour (quand on le peut) de ce que l'on a fait, dit, vu et entendu. M. J. M..., l'historien que mon père a beaucoup connu, écrivait très-exactement son journal, et souvent avec longs détails et longs développements; il se trouvait avoir ainsi accumulé des masses de notes, de documents, de réflexions et de matériaux qui lui étaient on ne peut plus utiles pour son *Histoire de France* et pour ses autres ouvrages.

28 septembre

Tu as passé une partie de la matinée avec ta mère à préparer tes effets et ta malle pour la rentrée, et puis tu es allé dîner chez ta sœur à qui tu as fait tes adieux.

30 septembre.

Tu t'es promené ces deux jours-ci dans la campagne avec ta mère, et vous avez beaucoup causé. C'est ta mère qui viendra lundi te conduire au lycée.

1er octobre.

Mon père m'a emmené avec lui à la ville où nous avons fait visite au proviseur et à plusieurs de mes futurs professeurs. Et puis nous avons été chez quelques amis.

2 octobre.

Je n'emporterai point ce journal au lycée; je l'enferme ici, dans ma chambre, sans en avoir relu une seule page, m'étant promis, en le commençant, de ne le revoir d'ensemble que l'année prochaine. Au revoir donc, cher petit cahier de mes rêves! puisse ta lecture, l'année prochaine et toutes les années suivantes (si je te continue), ne me causer aucun regret!

LA VIERGE DE L'HIRONDELLE [1].

TRADITION GRECQUE.

A trois kilomètres environ au nord-ouest de Képhissia, dans un large et profond ravin qui descend du plateau boisé entre Pentélique et Parnès, se trouve, ombragée de deux magnifiques platanes, une petite chapelle connue sous le nom de *Panaghia ton Chelidonion* ou « Vierge de l'Hirondelle. » Elle est appuyée contre une des parois du ravin, et derrière elle il y a une petite grotte creusée dans le rocher, et où suinte une eau qui a la réputation de guérir toutes les maladies. Je m'étais, au mois d'août 1857, réfugié à Képhissia, pour fuir l'insupportable chaleur qu'il fait alors à Athènes; j'en profitai pour me rendre à la panégyrie ou fête religieuse et populaire qui, l'un des dimanches de ce mois, se célèbre dans cet endroit. Nous arrivâmes tard, quand le soleil commençait déjà à baisser. Profitant de l'ombre qui emplissait déjà le ravin, on dansait sur l'étroite plate-forme, auprès de la chapelle; d'autres groupes mangeaient sur l'herbe, pendant que, par les étroits sentiers qui descendent à travers les arbousiers et les myrtes jusqu'au fond de la gorge, remontaient dans leurs costumes de fête ceux des paysans qui avaient le plus long chemin à faire pour rentrer chez eux. Dans des bouteilles qu'ils tenaient à la main, ou dans de grandes jarres bouchées avec une touffe d'herbe fleurie et pendues au flanc de leurs ânes ou de leurs chevaux, la plupart emportaient l'eau de la source miraculeuse; c'était pour les parents et les amis qui n'avaient pas pu venir boire dans l'un des trois petits bassins qu'elle remplit à l'entrée de la grotte, avant de s'engager dans un conduit souterrain qui la fait reparaître un peu plus bas, au pied de l'un des deux larges platanes.

L'ami que j'accompagnais, un étranger propriétaire à Képhissia et fixé depuis plusieurs années dans le pays, connaissait plusieurs des campagnards qui assistaient à la fête. Nous causâmes avec eux; nous leur demandâmes d'où venait le nom de la *Panaghia ton Chelidonion.* Voici ce qu'ils nous racontèrent. Autrefois, — il y a bien un siècle, dit l'un d'entre eux, — une armée ennemie avait brusquement pénétré dans l'Attique; elle s'avançait, dévastant tout sur son passage, brûlant les maisons et les oliviers, pillant et massacrant tout ce qui tombait entre ses mains. Réunis à la hâte et mal armés, les gens des environs s'étaient postés sur le bord du ravin où s'élève maintenant la chapelle; sur l'autre bord étaient rangés les envahisseurs, bien plus nombreux. On allait en venir aux mains, et les défenseurs de l'Attique ne pouvaient s'empêcher de ressentir une certaine crainte en se comparant à leurs adversaires. Soudain alors, au-dessous d'eux, de la grotte où l'on vient aujourd'hui en pèlerinage, une hirondelle s'élança, et, d'un vol rapide, traversa tous leurs rangs. Dans l'apparition de cet oiseau, dans la direction qu'il prit au sortir de la grotte, on vit un présage de victoire; les courages se relevèrent, et l'ennemi descendant au même moment pour franchir le ravin, on se précipita sur lui sans plus regarder au nombre, on le culbuta, on le mit en fuite, on le poursuivit et on en fit un graud carnage. Ce serait en mémoire du rôle joué dans cette rencontre par l'hirondelle que l'on aurait ensuite élevé la chapelle et découvert les propriétés miraculeuses de la source voisine.

Selon toute apparence, cette dévotion doit remonter à l'antiquité même; comme le site charmant connu à Képhissia sous le nom de *grotte des Nymphes*, cette source devait être consacrée soit aux nymphes, dont le culte a laissé tant de traces sur le sol de la Grèce et dans l'imagination des Grecs, soit à Artémis Amarousia, dont le sanctuaire

[1] G. Perrot, *Croyances et superstitions des Grecs modernes.*

était voisin. La circonstance dont la tradition a conservé le souvenir aurait seulement, croyons-nous, remis en honneur un lieu de culte que l'on oubliait peu à peu; on aurait alors réparé une chapelle plus ancienne, adoré en cet endroit la Panaghia sous un nouveau vocable, et fondé cette panégyrie qui est aujourd'hui dans toute sa vogue. Quant à l'époque où auraient eu lieu ce prodige et cette rencontre, nous inclinerions à croire que cette tradition remonte loin, au moyen âge par exemple. Ces malheureuses contrées ont été si souvent envahies pendant toute cette période, qu'en en parcourant les annales on trouverait plus d'une circonstance à laquelle pourraient convenir les traits principaux de la tradition populaire.

Peu importe, d'ailleurs; ce que nous tenions à prouver, c'est qu'aujourd'hui encore l'imagination grecque accepte, sans aucun effort, comme un signe manifeste de la volonté du ciel, l'apparition d'un oiseau qui se présente dans telles ou telles conditions. Le paysan qui nous racontait ce prodige parlait comme le chœur d'Aristophane, qui, dans la parabase des *Nuées*, racontait à sa manière la bataille de Marathon : « Race pleine de courage, nous avons souvent défendu cette ville dans les combats, aux temps où le barbare vint ravager tout le pays et le couvrir de feu et de fumée, dans le dessein de nous ravir nos ruches. Aussitôt, chacun de nous saisit la lance, le bouclier, et marche à l'ennemi; nous combattîmes, animés par la colère, homme contre homme, les lèvres serrées de fureur; la multitude des traits dérobait la vue du ciel. Enfin nous les mîmes en déroute vers le soir, avec l'aide des dieux. Avant le combat, une chouette avait passé au-dessus de notre armée. »

C'est ainsi que se serait exprimé, en racontant l'action, un des combattants de la rencontre et de la victoire dont toute cette foule de Ménidiotes et de Képhissiotes fêtait alors, fête encore chaque année le souvenir. Dans les vers d'Aristophane, au nom de la chouette athénienne, aujourd'hui déchue de son ancienne gloire, il n'aurait eu qu'à substituer celui de l'hirondelle, que la poésie populaire célèbre encore aujourd'hui comme la rapide et charmante avant-courrière des beaux jours.

LES YEUX.

Suite. — Voy. p. 14.

Si l'on a pu dire avec raison que la vue est le sens le plus précieux des animaux supérieurs, combien cette supériorité sur les autres sens devient plus vraie et plus indiscutable encore pour l'oiseau. L'aile, cet instrument merveilleux qui supprime les distances, rend nécessaire que la vue soit perçante et étendue. C'est ce que notre grand Buffon démontre dans un passage qu'il est difficile de ne pas citer : « Si la nature, en donnant aux oiseaux la rapidité du vol, les eût rendus myopes, ces deux qualités eussent été contraires; l'oiseau n'aurait jamais osé se servir de sa légèreté, ni prendre un essor rapide; il n'aurait fait que voler lentement, dans la crainte des chocs et des résistances imprévues. La seule vitesse avec laquelle on voit voler un oiseau peut indiquer la portée de sa vue, je ne dis pas la portée absolue, mais relative : un oiseau dont le vol est très-vif, direct et soutenu, voit certainement plus loin qu'un autre de même forme, qui néanmoins se meut plus lentement et plus obliquement; et si jamais la nature a produit des oiseaux à vue courte et à vol très-rapide, ces espèces auront péri par cette contrariété de qualités, dont l'une non-seulement empêche l'exercice de l'autre, mais expose l'individu à des risques sans nombre : d'où l'on doit présumer que les oiseaux dont le vol est le plus court et le plus lent sont aussi ceux dont la vue est le moins étendue; comme l'on voit, dans les quadrupèdes, ceux que l'on nomme *paresseux* (l'unau et l'aï), qui ne se meuvent que lentement, avoir les yeux couverts et la vue basse. »

Les oiseaux de proie surtout ont besoin d'une vue extrêmement perçante pour distinguer les animaux dont ils se nourrissent. Ne pouvant pas, comme les carnassiers terrestres, découvrir leur victime en suivant la piste odorante qu'elle a laissée sur son passage, c'est par la force de leurs yeux qu'ils y suppléent. Ils s'élèvent à de grandes hauteurs d'où ils peuvent découvrir une grande étendue de pays; puis, plongeant leurs regards dans le fond des vallées qu'ils dominent, ils cherchent avec leurs yeux s'il n'y existe aucune proie à leur convenance. Ici encore nous citerons le grand naturaliste qu'on a appelé le Pline français : « Un épervier voit d'en haut et de vingt fois plus loin une alouette sur une motte de terre, qu'un homme ou un chien ne peuvent l'apercevoir. Un milan, qui s'élève à une hauteur si grande que nous le perdons de vue, voit de là les petits lézards, les mulots, les oiseaux, et choisit ceux sur lesquels il veut fondre; et cette plus grande étendue dans le sens de la vue est accompagnée d'une netteté, d'une précision tout aussi grande, parce que, l'organe étant en même temps très-souple et très-sensible, l'œil se renfle ou s'aplatit, se couvre ou se découvre, se rétrécit ou s'élargit, et prend aisément, promptement et alternativement toutes les formes nécessaires pour agir et voir parfaitement à toutes les lumières et à toutes les distances. »

Si nous admirons cette étendue et cette puissance du regard chez le grand oiseau de proie, comment qualifier la vue de la chouette et du hibou? Ces oiseaux ne peuvent pas, comme l'aigle ou comme l'épervier, chercher leur proie en dominant une grande étendue de terrain; il faut qu'ils furètent lentement et sans bruit comme font les chasseurs quadrupèdes; mais ils n'ont pas, pour les guider, ce flair exquis qui distingue la plupart des bêtes fauves, et qui, s'ils l'avaient, leur serait inutile, car l'oiseau ne laisse pas de vestige odorant sur sa route. Et pourtant, la difficulté est pour le hibou bien plus grande que pour le lion ou le chacal; ces quadrupèdes chassent, s'il est permis de s'exprimer ainsi, la grosse bête, c'est-à-dire des animaux que la nuit dissimule malaisément, au lieu qu'un lézard est parfaitement abrité sous une pierre, un moineau est caché derrière une feuille. Telle est pourtant la clairvoyance du hibou, que, dans sa course nocturne et silencieuse, il perçoit les moindres indices; lentement et sans bruit, ses lourdes ailes le portent vers sa victime endormie, et la livrent à sa serre redoutée. Quelle terreur doit inspirer aux faibles ce voleur de nuit! Et quelle joie pour eux, quand ils voient poindre l'aurore! C'est ce qu'a magnifiquement exprimé M. Michelet dans son livre si poétique *l'Oiseau*.

Ce même animal qui semble y voir la nuit mieux que les autres en plein jour, devient presque aveugle devant une clarté trop vive. Aussi, lorsqu'un accident le tire de sa retraite avant la nuit, on le voit rester immobile et comme stupide devant la lumière qui l'éblouit. C'est alors que ses victimes prennent leur revanche, et qu'on voit mille petits oiseaux venir audacieusement attaquer leur terrible ennemi, et devenir les bourreaux de leur bourreau.

Nous trouverons dans l'examen de l'œil des oiseaux des dispositions anatomiques qui nous expliqueront la merveilleuse puissance de ces organes.

La rétine ou membrane fondamentale de l'œil est, chez les oiseaux, remarquable par des plis larges et multipliés, qui, en augmentant sur divers points l'épaisseur de l'écran sensible, renforcent la sensation dans une plus grande

étendue. Cette rétine est doublée, chez tous les oiseaux sans exception, d'une membrane dont l'usage est encore peu connu, et qu'on appelle le *peigne;* c'est une sorte de bourse noire qui, prenant naissance avec la rétine, va rejoindre le bord du cristallin, auquel elle s'insère très fortement dans quelques espèces.

La pupille des oiseaux est toujours circulaire. Elle jouit d'une très-grande mobilité, se dilatant extrêmement dans l'obscurité, afin d'admettre dans l'œil le plus de rayons lumineux possibles, et se rétrécissant au contraire quand la lumière est trop vive, afin d'éviter aux nerfs de l'œil des ébranlements fatigants et inutiles. — Quelques oiseaux, tels que le perroquet et le coucou, contractent même leur pupille en dehors de toute influence extérieure, ce qui a fait penser que ces mouvements sont volontaires.

La forme du cristallin des oiseaux varie extrêmement avec leur genre de vie. Les oiseaux de haut vol, qui ont besoin d'y voir de très-loin, ont un cristallin presque aplati, semblable à celui des presbytes. Les oiseaux plus terrestres, tels que les gallinacés (coq, pigeon, perdrix, etc.), ont un cristallin assez convexe. Enfin les oiseaux aquatiques, ceux qui plongent et poursuivent leur proie sous l'eau, ont un cristallin très-bombé, assez semblable à celui des phoques. — Nous avons expliqué pourquoi cette organisation convient aux animaux plongeurs.

La sclérotique, qui forme chez nous le blanc de l'œil, est bleuâtre chez les oiseaux. Elle contient dans son intérieur de petites plaques osseuses, imbriquées les unes dans les autres comme les tuiles d'un toit, qui donnent à l'œil de la solidité et le défendent contre les violences extérieures.

Elle n'est pas, d'ailleurs, la seule pièce qui protége, chez l'oiseau, le précieux organe de la vue. Outre les deux paupières que nous connaissons à tous les vertébrés, les oiseaux en ont une troisième, appelée *membrane clignotante,* qu'il est très-facile d'observer sur la poule domestique et mieux encore chez la dinde. C'est une membrane transparente et élastique, de forme triangulaire qui, lorsqu'elle est inactive, reste dans l'angle interne de l'œil. Deux muscles, qui lui sont particulièrement destinés, la tirent instantanément au-devant de l'œil comme un rideau (voy. fig. 4); dès que ces muscles cessent d'agir, la membrane clignotante se rétracte, par la seule force de son élasticité.

La membrane clignotante est la principale paupière de l'oiseau. Elle est transparente, et l'oiseau regarde souvent à travers elle, lorsqu'il trouve la lumière trop vive. C'est elle qui permet à l'aigle de fixer le soleil.

Cette troisième paupière existe d'ailleurs, mais très-atrophiée, chez plusieurs grands quadrupèdes, par exemple chez le chien de Terre-Neuve et chez le cheval. Elle existe même, à l'état rudimentaire, chez l'homme. Ce sont ses vestiges qui forment dans l'angle interne de notre œil cette petite masse rouge et charnue que les anatomistes appellent *caroncule lacrymale.*

L'œil des oiseaux est d'autant plus protégé contre les violences extérieures, que les mœurs de l'animal l'exposent plus aux accidents. Ainsi, les paupières sont garnies de cils longs et touffus chez les petits oiseaux qui vivent habituellement dans les buissons et les haies. On comprend que ces bouquets de poils, ou plutôt de plumes, doivent protéger efficacement les yeux de ces animaux contre les branches et les épines auxquelles ils se heurtent à chaque instant.

Chez le serpentaire, oiseau de proie singulier, que les longues plumes dont son oreille est garnie ont aussi fait nommer *secrétaire* (allusion à la manie qu'ont certains employés de convertir leur oreille en porte-plume), l'œil est très-efficacement protégé (large membrane clignotante, cils longs et abondants), cet oiseau ayant de rudes et dangereux combats à soutenir contre les serpents venimeux dont il se nourrit. Le voyageur Levaillant a soigneusement observé ces curieuses batailles dans les parties de l'Afrique où se trouve notre oiseau (Cap, Cafrerie). Pour armes offensives, il a son bec et l'une de ses ailes dont il se sert pour battre et étourdir son redoutable ennemi. Pour arme défensive, il a son autre aile qu'il étale devant lui comme un bouclier. Le reptile attaqué s'arrête, se redresse, et cherche à intimider son ennemi par le gonflement de sa gorge et ses sifflements aigus; « enfin il s'élance; l'oiseau bondit, frappe, recule, se jette en arrière, saute en tous sens d'une manière vraiment comique pour le spectateur, et revient au combat en présentant toujours à la dent venimeuse de son adversaire le bout de son aile défensive, et pendant que celui-ci épuise sans succès son venin à mordre les pennes insensibles, il lui détache, avec l'autre aile, des coups vigoureux. Enfin, le reptile étourdi chancelle, roule dans la poussière, où il est saisi avec adresse et lancé en l'air à plusieurs reprises; l'oiseau lui brise ensuite le crâne à coups de bec, et l'avale tout entier. » (Levaillant.) Peu d'oiseaux exposent autant leurs yeux que le secrétaire; mais peu ont autant d'organes pour les protéger.

Il est vrai que les yeux des oiseaux sont situés à fleur de tête, au lieu d'être défendus, comme les nôtres, par de puissantes arcades sourcilières. La place des sourcils, lorsqu'elle est marquée chez eux, est occupée par des plumes de couleurs variées. Chez d'autres oiseaux, les yeux sont, au contraire, entourés d'un petit cercle de peau nue.



Fig. 4. — Œil du Secrétaire ou Serpentaire. — Cette figure montre la membrane clignotante à demi fermée.

Tel est l'œil de l'oiseau, organe qui lui est plus essentiel encore que l'aile; car il existe des oiseaux sans ailes, tels que le pingouin et surtout le casoar, tandis qu'il n'est pas d'oiseau aveugle; il n'y en a même pas chez qui la vision soit imparfaite.

Au lieu de ces oiseaux manchots, et qu'on peut dire exceptionnels, si nous considérons l'oiseau ordinaire, tel que nous le connaissons, nous trouverons que l'œil et l'aile, lui sont également précieux. « Le vol dépend de l'œil tout autant que de l'aile, dit M. Michelet après Buffon. Chez les espèces douées d'une vue délicate et perçante, comme le faucon qui, du plus haut du ciel, voit le roitelet dans le buisson, comme l'hirondelle qui voit un moucheron à mille pieds de distance, le vol est sûr, hardi, charmant à voir par son assurance infaillible. D'autres (on le voit à leur allure) sont des myopes qui vont avec précaution, tâtonnant, ont peur de se heurter.

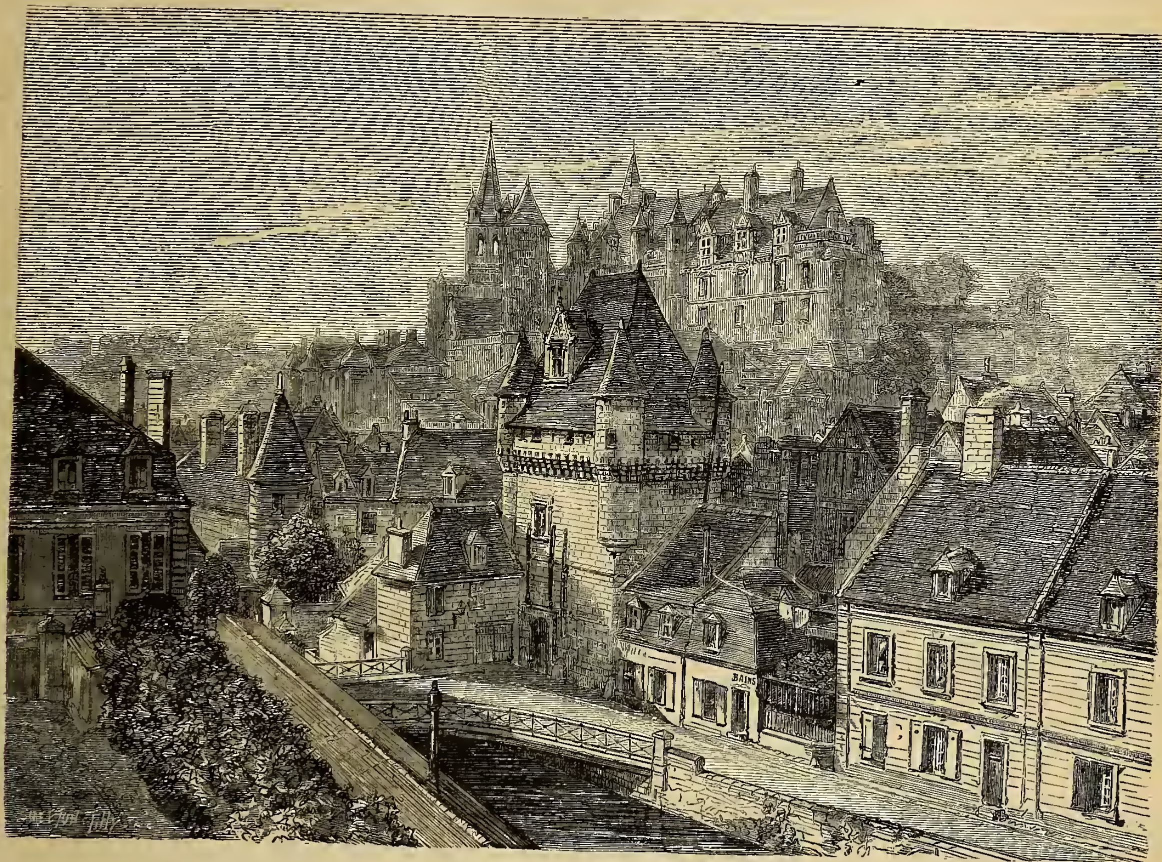
» L'œil et l'aile, le vol et la vue, à ce haut degré de puissance qui fait sans cesse embrasser d'un regard, franchir des paysages immenses, de vastes contrées, des royaumes; qui permet, non de rétrécir comme une carte géographique, mais de voir en complet détail cette grande variété d'objets, de posséder et percevoir presque à l'égal de Dieu! »

La fin à une prochaine livraison.

LOCHES

(DÉPARTEMENT D'INDRE-ET-LOIRE).

HISTOIRE ET ÉDIFICES.



Vue de Loches. — Porte des Cordeliers et du Château. — Dessin de Yan' Dargent.

Le nom de Loches paraît venir du mot celtique *Loch* ou *Louch* (lac, étang, marais), expression que peut expliquer la nature du pays environnant. Les Romains appelaient la ville *Castrum Luceæ*. On leur a attribué pendant longtemps la construction de la grande tour carrée du donjon, que de nos jours on ne fait pas remonter au delà du dixième ou du onzième siècle.

Lorsque la domination romaine fut anéantie en Gaule, Loches tomba au pouvoir des Wisigoths.

Plus tard, après la bataille de Voulon, elle fut occupée par les Francs; mais, au commencement du septième siècle, elle fut de nouveau réunie à l'Aquitaine.

Au huitième siècle, Hunald, duc de Toulouse et d'Aquitaine, et maître de Loches, s'étant révolté, Pépin et Carloman marchent contre lui, s'emparent du château, et, selon les expressions de Frédégaire, le détruisent de fond en comble.

Au neuvième siècle, Charles le Chauve donna à un seigneur de sa cour, nommé Adeland, Loches et le pays qui en dépendait.

Le château de Loches fut, sans doute, reconstruit par le nouveau maître ou ses successeurs; car, aux premières années du dixième siècle, les Normands dans leurs courses de pillage s'avancèrent jusqu'à Loches, et là trouvèrent résistance et bataille.

La ville entra dans les domaines des comtes d'Anjou par une alliance. Garnier, fils et héritier d'Adeland, eut une fille qui épousa Foulques Ier, comte d'Anjou, et lui apporta

en dot la seigneurie de Loches. C'est à cette famille des seigneurs d'Anjou qu'appartient le célèbre Foulques III, dit *Nerra* ou le *Noir*, un des personnages les plus curieux du onzième siècle, et on croit que c'est ce Foulques Nerra qu'il faut regarder comme l'auteur de l'imposante construction appelée le donjon de Loches.

« Il nous sera difficile, dit un écrivain érudit, habitant de la ville [1], de comparer la Tour-Carrée, — c'est le nom du donjon, — avec d'autres constructions de même nature. Les châteaux du onzième siècle sont presque tous détruits; mais nous avons tout près de nous un monument d'un genre différent et d'une importance aussi grande, qui peut encore servir de point de comparaison : nous voulons parler de l'église de Beaulieu. Bâtie de 1001 à 1007 par ce même Foulques, elle présente, sinon dans sa forme, du moins dans son mode de bâtisse, les mêmes caractères que le donjon de Loches.

Ce donjon servit de prison, dès les premiers temps de sa construction, à des prisonniers de haut parage. C'est là que fut enfermé et étranglé un des ennemis les plus opiniâtres de Foulques Nerra, Geoffroy de Saint-Aignan, qui était venu le pourchasser jusque devant son repaire, et qui lui fut livré par de perfides compagnons. C'est là qu'Étienne, frère de Thibault le Tricheur, comte de Blois, le vieil ennemi de Foulques, fut retenu par le successeur de Foulques, Geoffroy II Martel, jusqu'à ce qu'il lui eût abandonné toutes ses possessions de Touraine. C'est là que Geoffroy le Barbu,

[1] *Donjon de Loches*, par E. Gauthier.

le fils aîné de Geoffroy Martel, fut enfermé et retenu, dit-on, pendant trente ans, par son frère Foulques le Réchin, qui voulait être le maître des états de leur père. Quand il sortit de prison, c'était un vieillard dont la raison s'était éteinte. Ce Foulques le Réchin eut plus tard une querelle avec l'archevêque de Tours et fut excommunié. Foulques V, son fils, fit la guerre féodale au roi Louis VI, alla deux fois en Palestine, et devint même roi de Jérusalem après Baudouin II, dont il avait épousé la fille. Le comté d'Anjou passa à son troisième fils, Geoffroy le Bel, connu dans l'histoire sous le nom de Plantagenet.

Après que la famille des Plantagenets fut montée sur le trône d'Angleterre avec Henri II, Loches devint possession anglaise. Mais quand Geoffroy V mourut, Henri, déjà maître de la Normandie, et à la veille d'être roi d'Angleterre, voulut garder pour lui seul toute la succession paternelle et refusa à Geoffroy VI ce qui lui revenait.

Mais quand les fils de Henri II se révoltèrent contre leur père, Philippe-Auguste encouragea et appuya cette révolte. On le voit, en 1189, en compagnie de Richard, surnommé Cœur de lion, un des fils du roi d'Angleterre, venir assiéger Loches, et s'en emparer après un siége de quelques jours. Cette année-là même, Henri II mourait, abreuvé de chagrins et d'humiliations.

Richard devenait roi. Philippe-Auguste lui donna les villes de Touraine qui avaient fait partie des domaines de son père Henri; puis les deux princes partirent ensemble pour la croisade. On sait que le roi de France revint le premier, et qu'il mit la main sur un certain nombre de villes appartenant au roi d'Angleterre, pendant que ce souverain restait prisonnier en Allemagne. Loches était une de ces villes.

L'année suivante (1194), Richard, devenu libre, reprit Loches à Philippe. Il lui suffit d'une attaque de deux ou trois heures et d'un seul assaut pour s'emparer de cette place, « défendue à la fois par la nature et par l'art. » Parmi les prisonniers se trouvaient le comte de Laval, soixante-quatre chevaliers et quatre-vingts écuyers. On peut juger par le nombre et la qualité des captifs de l'importance de Loches.

Lorsque Jean Sans-Terre, successeur de Richard, à la suite de l'assassinat de son neveu Arthur de Bretagne, eut été cité devant la cour des pairs, comme vassal du roi de France, il refusa de comparaître devant son suzerain. Philippe, en vertu des lois féodales, fit prononcer la confiscation de ses fiefs de France et s'empara de la Normandie, de l'Anjou, du Maine, de la Bretagne et d'une partie du Poitou. Loches fut assiégée en 1204. Le siége dura près d'un an. Le commandant anglais, Gérard d'Athée, résista vigoureusement. Enfin la ville fut prise après « une grande et cruelle batterie », et on fit prisonniers « quelque six-vingts soldats et le susdit Gérard. »

La ville faisait partie du domaine de la reine Bérangère, veuve de Richard; mais Philippe-Auguste la considéra comme de bonne prise, et, pour récompenser les services de Dreux IV de Mello, connétable de France, un de ses plus distingués capitaines, il fit don des seigneuries de Loches et de Châtillon-sur-Indre à son fils Dreux V. Le don n'était pas perpétuel : il devait revenir à la couronne, lorsqu'il plairait au roi ou à ses héritiers de le redemander.

Dreux V mourut sans enfants, et Dreux VI, son neveu, hérita de ses domaines. Louis IX lui réclama Loches et Châtillon; Dreux refusa, malgré les clauses de la charte de donation. Louis, qui aimait mieux arranger les choses à l'amiable, se fit céder pacifiquement les deux seigneuries moyennant une rente de six cents livres par an.

Loches eut désormais des gouverneurs nommés par le roi. Un des premiers fut la Brosse, sergent d'armes de saint Louis, et père de Pierre la Brosse, pendu à Montfaucon par les ordres de Philippe le Hardi. Dans les temps plus modernes, on peut citer le duc d'Épernon, Jean-Louis de Nogaret de la Valette, de si triste mémoire, qui mourut dans son gouvernement de Loches, en 1642.

Tout ce que nous avons dit jusqu'ici de la forteresse de Loches se rapporte à cette énorme construction carrée qu'on appelle *le Donjon*, et qui, malgré l'état de ruine où elle se trouve, présente encore un aspect formidable. C'est évidemment pendant les guerres du quatorzième et du quinzième siècle que le donjon eut le plus à souffrir; et, comme depuis la guerre changea de forme et de procédés, la vieille forteresse, désormais insuffisante, fut délaissée. On peut, bien qu'il n'en reste que les quatre murs, se faire une idée de ce que c'était. Les dimensions en longueur (25 mètres), en largeur (14 mètres), et en hauteur (40 mètres), font un ensemble des plus imposants. A cette tour est acculée, de manière à faire angle, une autre petite tour également rectangulaire, et dont les dimensions sont à peu près le quart de la première. Il y avait dans ce donjon quatre étages formés par quatre salles, mais planchers et voûtes se sont écroulés depuis longtemps.

Nous avons vu que les comtes d'Anjou se servaient à l'occasion de la tour de Loches comme de prison. Les rois de France suivirent leur exemple. Lorsque le duc d'Alençon, prince du sang, eut été condamné à mort par la cour des pairs pour avoir voulu livrer aux Anglais plusieurs villes de la Normandie, le roi Charles VII, dont il avait pourtant poussé le fils à la révolte, lui fit grâce de la vie, mais l'enferma dans le donjon de Loches.

Louis XI y fit commencer de nouveaux travaux, afin de faire de ce lieu une véritable bastille. Parmi ces travaux, on cite comme l'œuvre la plus importante le second donjon, appelé *Tour-Neuve* ou *Tour-Ronde*.

Élevée sur le bord même du rocher et ajoutant ainsi à sa hauteur toute la profondeur du fossé, la Tour-Ronde est le digne pendant du Donjon carré. Louis XI ne l'acheva pas; elle fut continuée par Charles VIII, et ne fut probablement terminée que sous Louis XII.

Cette grosse tour renferme de vastes salles : c'était pour loger des personnages de marque. Quand on a monté les trois étages qui conduisent à la plate-forme, la vue s'étend avec admiration sur un des plus beaux spectacles qu'on puisse contempler : sous ses pieds, on a la ville qui descend en étages jusqu'à l'Indre; plus loin, on voit les vastes prairies et la rivière aux gracieux détours; plus loin, la petite ville de Beaulieu et les ruines encore fières de sa belle abbaye romane; puis enfin la forêt de Loches qui termine l'horizon.

Dans les étages inférieurs, on remarque la salle du rez-de-chaussée, dite salle de la *torture*, avec ses restes d'instruments de supplice, et, au-dessous, la chambre voûtée, souterraine, à peine aérée, et où se trouvaient les cages de fer dont il sera question dans un article spécial, ainsi que des cachots d'une autre tour aujourd'hui ruinée, et qu'on appelle *le Martelet*.

Loches, comme Amboise, comme Chinon, a été résidence royale. Ce château aux tourelles élancées qui domine la pittoresque porte des Cordeliers, — voir notre gravure, — c'était le palais du roi Charles VII [1]. C'est là que François Ier reçut Charles-Quint en 1539. Vingt ans plus tard, Henri II s'y arrêtait avec Catherine de Médicis; Charles IX et Henri de Bourbon y restèrent quelques jours en 1571; lorsqu'en 1619, Marie de Médicis s'échappait de Blois, c'est à Loches qu'elle se réfugiait, auprès du duc d'Épernon, qui l'aidait à gagner Angoulême.

[1] Aujourd'hui c'est la sous-préfecture.

Derrière le palais de Charles VII, on aperçoit deux clochers. Ce sont ceux de l'église paroissiale de Loches, ancienne collégiale de Saint-Ours. Cette église est un des plus intéressants édifices que puisse visiter un archéologue ou un historien. Elle fut commencée dans la seconde moitié du dixième siècle par le comte d'Anjou Geoffroy *Grise-Gonelle* (grise casaque), mais elle ne fut achevée que dans la seconde moitié du douzième siècle. Aussi présente-t-elle deux caractères d'architecture bien marqués, le style romano-byzantin et le style roman inclinant vers l'ogival. Notre gravure n'a pu indiquer que les sommets des deux clochers à flèches octogonales qui se dressent aux deux extrémités de la nef. Mais ce qui est curieux à voir, et ce qui porte sa date écrite en toutes lettres, ce sont les deux voûtes en pyramide qui couvrent la nef; les chapelles absidales qui accompagnent d'une façon si pittoresque la base du clocher du chœur, dont la flèche s'élance entre quatre élégants clochetons; le portique d'entrée, précédé d'un porche, et dont les archivoltes, reposant sur des piliers d'un dessin et d'une ornementation remarquables, sont couvertes de sculptures bizarres, fantastiques, où les hommes ont des têtes d'animaux et les animaux des têtes d'hommes. Des statues, malheureusement mutilées, représentant des saints ou formant des groupes religieux, complètent la décoration de cette entrée, d'un aspect étrange, mais d'un intérêt puissant pour quiconque veut étudier la symbolique du moyen âge.

Agnès Sorel, après avoir quitté la cour, se retira à Beaulieu, ville située à une petite demi-lieue de Loches, de l'autre côté de l'Indre. Elle fit présent d'une statue représentant sainte Madeleine à la collégiale de Loches, et, quand elle mourut, à Jumiéges, elle exprima le désir que son corps fût inhumé dans l'église de Loches, et institua pour cette église un legs de mille écus. Les chanoines de Loches lui élevèrent dans le chœur de leur église un tombeau qui en a été enlevé au dix-huitième siècle. On ne trouva de conservé dans le cercueil que la tête avec les dents et la chevelure. On transporta ces restes et le tombeau dans une chapelle de l'église. En 1806, le préfet du département fit faire une nouvelle exhumation, et le tombeau, qui était fort dégradé, fut réparé et reconstruit dans la tourelle du château, où on le voit aujourd'hui.

Loches reçut au seizième siècle, de Charles IX, le droit de se choisir une municipalité composée d'un maire, de trois échevins, de deux élus et d'un greffier. Elle avait aussi un atelier où l'on frappait la monnaie.

Aujourd'hui, Loches est une sous-préfecture. Son nom n'est plus mêlé à des événements historiques; ses fortifications n'ont plus rien de menaçant; mais elles forment des terrasses et de jolies promenades d'où l'on a la plus belle vue qui se puisse imaginer. Il n'y a plus de brillants cortéges ni de royales cavalcades dans la ville; mais elle n'en est pas plus triste pour cela : elle a l'animation qui vient du commerce et de l'industrie, c'est-à-dire la franche et honnête animation du travail.

LE POISSON ARC-EN-CIEL ET SON NID.

Le poisson *arc-en-ciel* vit dans les étangs et les fossés de l'Inde septentrionale. Il a reçu le nom qu'il porte à cause des bandes brillantes, irisées, dont son corps est régulièrement bariolé. Il n'a pas plus de quatre centimètres de longueur.

Un pisciculteur bien connu, M. Carbonnier, a récemment communiqué à l'Académie des sciences des détails extrêmement intéressants sur la façon dont ce petit poisson fait un nid et sur les soins qu'il donne à ses petits.

Lorsque le moment de la ponte est arrivé, le mâle s'approche de la femelle, nage autour d'elle, l'effleure, et, par ce contact, s'assure de la maturité des œufs. Ensuite, il va prendre dans sa bouche une petite pincée d'herbes aquatiques et les apporte à la surface de l'eau. Lorsqu'il en a réuni une quantité suffisante pour former un petit tapis de verdure, il hume à l'extérieur quelques bulles d'air et vient les lâcher sous ce tapis, afin qu'il se soutienne sur l'eau. Il forme ainsi une île flottante supportée par de petits ballons d'air.

Le lendemain, même travail; l'animal accumule, surtout vers le centre, de nouvelles bulles d'air ; l'îlot se soulève, se gonfle au milieu et prend l'aspect d'un petit globe de verdure. Pour consolider l'édifice, le poisson l'entoure d'une sorte de cordon horizontal large d'environ deux centimètres, et lui donne ainsi l'apparence d'un chapeau mou à larges bords s'élevant de quatre à cinq centimètres au-dessus de l'eau. Cela fait, avec son museau, il égalise et polit l'intérieur du nid.

Maintenant tout est prêt; le mâle va chercher la femelle, l'amène en la soulevant, la portant, et l'introduit dans sa demeure, où, par quelques mouvements de compression exercés sur l'abdomen, il l'aide à pondre ses œufs.

La ponte achevée, la femelle s'en va pour toujours; c'est le mâle qui prend soin des œufs; il les maintient, les range, les surveille dans le nid. Au bout de soixante-dix heures, il perce le sommet de la voûte de verdure, les bulles d'air s'échappent et le petit ballon s'affaisse sur l'eau, emprisonnant les embryons qui commencent à se mouvoir. De peur que les petits ne s'en aillent, l'ingénieux poisson étire le tapis flottant, le carde en quelque sorte, fait descendre tout autour une sorte de frange ou de filet qui les retient; en outre, il les surveille sans cesse, et, avec sa bouche, repousse vers le centre les plus remuants qui voudraient déjà prendre leur liberté. Il ne les laisse partir qu'après huit ou dix jours, quand ils ont acquis une taille et une force suffisantes.

Ces curieuses observations ont été faites par M. Carbonnier, à Paris, dans de petits aquariums contenant seulement quinze litres d'eau, et chacun est à même de les répéter.

LE IAMSTSCHIK OU LE COCHER RUSSE.

Quel charmant garçon que le iamstschick russe! On n'a jamais rien vu de plus adroit, de plus infatigable, de plus poli, de plus aimable, d'une gaieté plus naïve et plus enfantine, d'un caractère plus jovial et plus caressant.

Il s'agite, se démène, bondit du siége à terre, passe entre les chevaux, sous la voiture, reparaît de l'autre côté, se retrouve comme un écureuil sur le siége, avec une grâce, une adresse et une légèreté vraiment surprenantes.

Le harnais des attelages russes est toujours mauvais; à chaque pas quelque chose se rompt, mais aussitôt le iamstschik est à terre : il attache ici, rajuste là, peste, siffle, chante, remonte sur le siége, et reprend sa course furibonde au grand galop de ses chevaux.

Pendant tout le relai, il ne peut se tenir tranquille; il est en conversation perpétuelle avec ses chevaux; il les gronde, les sermonne, les moralise.

Souvent la route passe par vaux et par monts; qu'importent à l'insouciant iamstschick ces obstacles qui n'existent pas pour lui et que la voiture seule ressent toujours. Enivré par la rapidité de la course, il franchit au galop ornières, ravins, montées, descentes, ponts et fondrières; le quadrige vole et s'arrête haletant à la voix despotique du maître, qui de temps à autre modère son ardeur pour le faire respirer. Le galop est l'allure qui convient le plus aux chevaux

russes, excellents pour la course, mais non pour le trait. La montagne qui n'est pas franchie au galop ne sera jamais franchie; car traîner lentement, tirer à plein collier, sans se presser, comme les chevaux de paysan en Allemagne, leur est impossible. Dès qu'il faut monter et qu'ils sentent derrière un poids un peu lourd, ils s'arrêtent, regimbent, préfèrent même reculer qu'avancer, et alors forcent de recourir à la patience, cette première vertu du voyageur.

Quelque bruyant et grondeur que soit le iamstschick, quelque terrible et menaçant que paraisse son fouet tournoyant au-dessus de sa tête, il ne s'en sert que fort rarement et préférerait même, j'en suis sûr, et j'ai eu l'occasion de m'en assurer, recevoir lui-même, en cas extrême, quelques bourrades et quelques horions, plutôt que d'offenser du fouet ses chères petites bêtes.

Plusieurs fois je me suis fait traduire les expressions que le iamstschik emploie en parlant à ses chevaux, et toujours elles étaient tendres et caressantes.

Par exemple, en s'adressant à une jument, il disait :

— Chère petite mère, ne me laisse donc pas en chemin; tu auras bientôt de l'herbe fraîche et de l'avoine dorée.

Et à un étalon :

— Bon petit frère, ne me fais pas honte : pense à ton honneur et à ta réputation; que dirait le monde si on savait que tu t'es embourbé?

Ce dialogue, avec des variations infinies et les diminutifs les plus gracieux, continua pendant toute la route.

Aucune langue ne se prête mieux que le russe aux diminutifs, et aucun peuple ne s'en sert aussi fréquemment et aussi volontiers que le paysan de ce pays. Quand le iamstschick demandait au postillon son briquet pour allumer sa pipe, il disait :

— Cher petit frère, donne-moi ton petit amadou et ton joli petit briquet pour allumer ma petite pipe.

Quand on voit l'habitant du nord de la Russie si gai, si insouciant, si vif et si léger, on est vraiment frappé du contraste qui existe entre lui et ses chants, cette image expressive de l'état de l'âme. Toutes les chansons populaires sont d'un rhythme monotone, pour la plupart en mineur, et finissent ordinairement par une note prolongée, décroissante et plaintive. Est-ce une plainte contre la rigueur du climat, contre les froides teintes d'un ciel à peine azuré, ou contre la parcimonie de la nature, si avare de lumière, de fleurs et de fruits? Où trouver le mot de cette bizarre énigme, si ce n'est dans l'opposition entre le caractère de l'homme porté à la joie et une nature âpre et sévère?

Cet accent, ou plutôt cette intonation mélancolique, semble avoir influé sur le timbre de voix de tout ce peuple : il est doux et agréable à l'oreille, dans les moments de gaieté ou de colère, qu'il chante ou qu'il dispute. De même que le iamstschik, quand le paysan excite ses chevaux, on n'entend jamais les sons durs et gutturaux des peuples d'origine germanique et romaine; toujours perce, comme à travers un gosier voilé, l'intonation mélancolique. (1)

UN DUEL ENTRE DEUX PRINCES
AU DERNIER SIÈCLE.

Le duc de Bourbon avait à se plaindre de quelque offense de la part du comte d'Artois.

D'après les usages, le comte d'Artois, étant le supérieur, était tenu d'offrir au duc l'occasion d'obtenir une réparation publique.

Les équipages des deux princes se rencontrent à un jour convenu.

(1) Auguste de Harthausen, *Études sur la Russie*.

Le comte d'Artois saute à terre, et, allant droit au duc, lui dit d'un air souriant :

— Monsieur, le public prétend que nous nous cherchons.

Le duc de Bourbon ôte son chapeau et répond :

— Monsieur, je suis ici pour recevoir vos ordres.

— J'y suis pour exécuter les vôtres, reprend le comte d'Artois; mais il faut que vous me permettiez d'aller jusqu'à ma voiture.

Il revient avec une épée.

Le combat commence, pour la forme. On sépare les deux combattants avant qu'ils se soient touchés. Les témoins déclarent l'honneur satisfait.

— Ce n'est pas à moi d'avoir un avis, dit le comte d'Artois; c'est à M. le duc de Bourbon de dire ce qu'il veut; je suis ici pour recevoir ses ordres.

— Monsieur, a répliqué le duc de Bourbon, en baissant la pointe de son épée, je suis pénétré de reconnaissance de vos bontés, et je n'oublierai jamais l'honneur que vous m'avez fait.

Et les deux princes, se saluant, remontèrent dans leurs carrosses.

C'est un des témoins du duel, M. de Bezenval, qui a fait ce récit.

LES MOISSONNEURS DES ABRUZZES.

Les Abruzzes sont ces provinces de l'Italie centrale, situées au niveau des anciens États Romains, entre l'Apennin et la mer Adriatique, et qui formaient la partie la plus septentrionale du royaume de Naples. C'est un pays montagneux, hérissé de cimes blanchies par la neige depuis le commencement d'octobre jusqu'en avril, entrecoupé de gorges, de vallées, dans lesquelles poussent des amandiers et des oliviers; à mesure qu'on s'approche de la mer, la contrée s'abaisse et s'étale en plaines de plus en plus vastes, couvertes de blés et de vignes.

Les Abruzzes sont la patrie de ces bandes de montagnards qui viennent tous les ans faire la moisson dans la campagne romaine. Leur arrivée est un spectacle saisissant. Ils s'avancent par troupes de plusieurs centaines, de plusieurs milliers d'hommes, d'une très-haute taille pour la plupart, le visage bronzé par le soleil, vêtus de haillons, armés de faucilles et de fourches. On dirait une armée de sauvages ou de brigands. A leur tête marche un prêtre de leurs montagnes; leurs caporaux ou recruteurs, de gros bâtons à la main, les escortent; par derrière cheminent des ânes et des chariots, chargés chacun d'un échafaudage de marmites, d'ustensiles de toute sorte, et de guenilles composant le ménage ambulant de ces nomades.

La moisson s'opère comme une manœuvre militaire. Les travailleurs, rangés en ligne le long du vaste champ, avancent ensemble, tandis que les maîtres-ouvriers, à cheval, les surveillent et les encouragent, et l'on voit la haute forêt d'épis s'abattre par larges bandes devant eux. Au bout de dix ou douze jours, l'immense plaine est nue et la récolte est entassée dans les granges. Alors on célèbre la fin de la moisson par une cérémonie religieuse : sur un faisceau de gerbes disposées en gradins, on dresse un autel rustique; plusieurs de ces gerbes sont placées debout comme des fûts de colonnes, et l'on y plante de grands branchages formant berceau pour protéger le prêtre contre l'ardeur du soleil; la voûte de feuillage abrite aussi une madone au visage noirci, à la robe toute dorée, apportée par les montagnards, et posée entre deux lampes et deux énormes bouquets de fleurs. Le prêtre, vêtu d'un vieux surplis, célèbre la messe, tandis que les moissonneurs, nu-tête et à genoux, récitent leurs prières et con-

fessent leurs péchés en frappant à coups redoublés sur leurs larges poitrines.

Les habitants des Abruzzes sont presque tous bergers ou cultivateurs. Un grand nombre d'entre eux possèdent des champs situés dans les vallées, et font la moisson pour leur propre compte. Presque toujours, cette opération agricole est suivie d'une fête champêtre, où la musique et la danse jouent le principal rôle. Dans certains villages, les danses ont un caractère fort original : huit jeunes gens forment un cercle en se tenant par la main, et huit jeunes filles s'élancent sur leurs épaules, où elles se maintiennent, pendant qu'au son d'une flûte rustique les autres couples de danseurs font mille évolutions, en passant tour à tour sous les vivantes arcades formées par les bras levés et unis. Ensuite, chaque jeune fille vient seule danser et chanter au milieu du cercle, et celles qui montrent le plus de talent reçoivent une gerbe de blé pour récompense. Enfin, à un signal donné, toutes les mains se désunissent, et les huit jeunes filles se laissent glisser de dessus les épaules de leurs cavaliers jusqu'à terre. L'aspect énergique et robuste des danseurs, la souplesse et la légèreté des danseuses, leur costume éclatant, composé d'étoffes rouges et vertes, et orné de nœuds de rubans aux bouts flottants, leurs colliers à plusieurs rangs et les longues épingles d'argent enfoncées dans leurs cheveux noirs, ajoutent à l'effet pittoresque de ces danses, animées d'ailleurs par les cris joyeux et les rires retentissants de la gaieté italienne.



Une Danse de moissonneurs dans les Abruzzes, par Bartolomeo Pinelli (1781-1835) [1]. — Dessin de Sellier

---

LE SPATTERING.

Spattering, en anglais, signifie : l'action d'éclabousser. Le *spattering* pourrait se définir : l'art de dessiner sans savoir dessiner. C'est un passe-temps fort agréable, destiné à amuser et à distraire bien des gens, à leurs heures de désœuvrement, ou pendant les longues et tristes journées de pluie à la campagne, sans compter que le résultat, très-facile à obtenir, est du plus charmant effet. Voici la théorie de cet art nouveau.

Prenez : 1° une feuille de papier assez fort; 2° une feuille de fougère, ou toute autre feuille que vous voudrez, pourvu qu'elle soit d'une jolie forme et finement découpée; 3° une brosse à dents et un démêloir (vous avez bien lu : une brosse à dents et un démêloir); 4° un pain d'une de ces couleurs qu'on appelle couleurs moites anglaises (le *payne's grey*, par exemple, ou la teinte neutre). A défaut de ces couleurs, on peut se servir d'encre de Chine, et même d'encre ordinaire; 5° un godet. Voilà tout l'appareil.

Sur la feuille de papier, vous étalez votre feuille de fougère, après l'avoir préalablement mise en presse, pour que toutes les parties adhèrent d'elles-mêmes sur le papier. Quand vous avez donné à votre feuille de fougère l'attitude qui vous plaît le plus, épinglez-la avec soin tout le long de la grande nervure et à tous les endroits où elle aurait une tendance à se relever. Il faut que l'adhérence soit parfaite, qu'il ne se produise aucun soulèvement, et que rien ne dérange la feuille pendant l'opération qui va suivre. Il importe que les épingles soient plantées bien verticalement : vous comprendrez bientôt pourquoi.

[1] Voy. t. XIV, 1846, p. 289.

Délayez votre couleur dans votre godet, et ayez soin qu'elle soit plutôt épaisse que trop liquide.

Trempez votre brosse dans la préparation ; prenez le démêloir dans la main gauche, et passez vivement la brosse sur les grosses dents, au-dessus de la feuille de papier où sont épinglées vos plantes.

En passant et en repassant le long des dents du peigne, la brosse lance, en dessous, comme un brouillard impalpable sur le papier et sur les feuilles. Il se produit alors un joli fond estompé sur lequel on passe et repasse jusqu'à ce qu'il ait la teinte que l'on désire. La partie du papier qui est protégée par la plante conserve sa couleur primitive, et, la plante une fois enlevée, on a une empreinte d'une netteté et d'une délicatesse extraordinaires.

Si les épingles n'avaient pas été plantées bien perpendiculairement, si elles avaient penché à droite ou à gauche, elles auraient arrêté une partie de la poussière colorée destinée au papier, et il y aurait une tache claire sur le fond.

Nous avons recommandé de rendre la préparation de couleur dans le godet plutôt épaisse que liquide, parce que si elle était liquide, la brosse, au lieu d'un brouillard impalpable, pourrait lancer sur le papier de grosses gouttes qui feraient tache. Pour être bien sûr de sa brosse et de sa préparation, on fait les premiers essais sur un morceau de papier quelconque.

Ne frottez pas plus de deux ou trois coups de brosse à la fois au-dessus du même endroit ; parcourez la feuille lentement, et donnez à l'endroit éclaboussé le temps de sécher avant d'y revenir. De cette façon, les couches de brouillard coloré se superposeront sans se confondre ; sans cela, il se formerait des taches noirâtres, au lieu de ce joli fond uni qui peut rivaliser de charme et de flou avec les plus fines lithographies et avec les lavis les plus soignés.

Au lieu d'un fond uniforme, veut-on obtenir des dégradations, on n'a qu'à multiplier les couches sur les endroits destinés à être plus foncés.

Si, une fois la feuille de fougère enlevée, on trouve l'empreinte trop monotone, on donne deux ou trois coups de brosse sur le peigne, au-dessus de l'endroit que l'on veut ombrer.

Si, au lieu d'une seule feuille, on en reproduit plusieurs à la fois, formant groupe, et que l'on veuille les avoir de teintes différentes, on enlève successivement la première, celle qui est destinée à être la plus foncée, et l'on continue à frotter ; puis la seconde, celle qui doit être un peu moins foncée, et l'on frotte encore ; et ainsi de suite, en réservant pour la dernière celle qui doit être la plus claire.

Quand les feuilles qu'on veut reproduire, au lieu d'être profondément et finement découpées, présentent une large surface, on en dessine les nervures à la plume après l'opération terminée.

Le *spattering* réussit très-bien sur le velours, la toile, le carton, le bois ; il ne réussit pas sur la soie.

LES FORCES DE LA NATURE
DANS L'INDUSTRIE [1].

L'EAU ET L'AIR.

Pascal a démontré, en traitant des liquides, « l'égalité de transmission des pressions dans tous les sens », et a ainsi donné le point de départ de cet appareil si simple et si puissant, la presse hydraulique.

[1] Extrait du discours de M. Adolphe d'Eichthal à la première séance de l'Association française pour l'avancement des sciences ; congrès de Nantes, 1875.

Le travail de l'eau motrice dans les roues à aubes a été porté à sa puissance actuelle par les études théoriques de Poncelet et de Sagebien.

Burdin et Fourneyron ont déterminé par le calcul les conditions de construction de la turbine, roue à axe vertical, précieuse machine qui, surtout pour les chutes d'eau de faible force, remplace avec grand avantage les anciennes roues à trompe et à cuve, et fonctionne même là où celles-ci ne pouvaient pas agir.

La turbine, modifiée scientifiquement, utilise, sous le plus petit volume, la plus grande quantité d'eau motrice, en évitant une perte d'effet définitif par la suppression de mécanismes compliqués de transmission.

Kœchlin, Baron, Euler, Passot, Jonval, l'ont perfectionnée, et l'industrie en a trouvé rapidement de nombreuses applications : elle purge les cristaux de sucre du sirop qui les enveloppe ; elle applique des matières légères sur les tissus et les y fixe ; l'essoreuse vient en aide à l'humble blanchisseuse.

Pour transporter à distance la force inutilisée de certaines chutes d'eau, on emploie le câble télodynamique de Hirn, qui rapproche le moteur de l'appareil à mouvoir. Ce câble devient le chemin aérien si utile, surtout dans les pays de montagnes, pour le transport sur poulies des minerais et des houilles ; si précieux dans les grandes usines pour les mouvements intérieurs, et en agriculture pour le transport des produits des champs aux usines.

Le vent, force d'intensité éminemment variable, n'a pu jusqu'ici être subjugué par la science. Par les variations qu'elle subit, l'eau courante n'a pu non plus être amenée à produire un effet régulier. Mais l'air et l'eau deviennent nos plus puissants auxiliaires lorsqu'ils sont soumis à la pression.

Aux travaux de Mariotte, Boyle, Dulong, Arago, Gay-Lussac, Regnault, Berthollet, Petit, Œrstedt, Despretz, Faraday, Torricelli, Henri Sainte-Claire Deville, Debray entre autres, on doit le manomètre, partie indispensable de la machine à vapeur ; la machine pneumatique, non moins utile à la science expérimentale qu'à l'industrie ; la machine de compression, qui vient augmenter la force élastique de l'air dans un récipient.

Dans la pensée d'Andraud, l'air comprimé doit servir à transmettre au loin la force naturelle des cours d'eau. C'est par son emploi que Sommeiller a percé le mont Cenis, et qu'après maintes autres applications, on espère lui devoir l'accomplissement d'une œuvre longtemps réputée impraticable, la construction d'un tunnel sous la mer, destiné à resserrer l'union de l'Angleterre et de la France.

L'air comprimé et agissant sans production de chaleur et de condensation, avec de faibles frottements, contribue à transformer l'industrie minière et à préserver la vie de nombreux ouvriers exposés aujourd'hui à tant de dangers dans les profondeurs des travaux.

Les transports eux-mêmes à ces niveaux seront bientôt effectués par des locomotives à air comprimé, comme déjà ils le sont dans la galerie en percement du Saint-Gothard.

L'emploi de l'eau sous pression, comme moteur ou comme accumulateur de force, doit à sir William Armstrong ses progrès les plus notables. Grâce aux données de la mécanique, l'eau comprimée permet d'exercer, par intervalles, les plus énergiques efforts, de soulever, de manœuvrer les poids les plus lourds avec une merveilleuse facilité.

Indiquons encore les essais de production de force motrice par la dilatation de l'air, par la combustion du mélange d'air et de gaz d'éclairage, par le gaz ammoniac, etc. Les moteurs Lenoir et Hugon ont servi à la construction des maisons de Paris. Les petits ateliers industriels, l'ou-

vrier isolé travaillant dans sa chambre, trouvent dans ces moteurs économie de temps et d'argent.

Les femmes peuvent, sans s'éloigner du foyer, profiter, elles aussi, des bienfaits de la science au moyen de la machine à coudre, heureuse combinaison de principes scientifiques, mue par ce moyen nouveau.

S'agit-il des machines qui emploient la vapeur d'eau comme force motrice, ou bien de celles qui emploient l'air et la vapeur combinés, la science moderne apparaît, armée des plus belles expériences, pour établir la théorie de l'équivalence de la chaleur et du travail mécanique. Les travaux de sir William Thomson, de Rankine, du docteur Mayer, de Clausius, de Joule, de Tyndall, de Henri Sainte-Claire Deville, de Hirn, par la création de la thermodynamique, offrent à l'industrie une forme nouvelle de force qu'elle saura s'approprier pour les moteurs de l'avenir.

MON SOUHAIT.

Je voudrais être le chêne qui s'élève là-bas, dans l'odorante verdure de la forêt, et, comme le chêne, vieillir quelque mille ans,

Caressé, quand tout repose encore, par le premier rayon du soleil, et, quand la nuit tombe, par la dernière lueur.

Je voudrais, à chaque printemps, revêtir un nouveau feuillage, habitation aérienne des oiseaux, m'arrondir tous les ans d'un anneau, et élargir mon ombre;

Et, tout rêveur, quand l'hiver approche, concentrer ma chaleur et ma force, le cœur plein de souvenirs d'été, la moelle pleine de désirs bouillonnants;

Puis me réveiller alors que le printemps fera jaillir mes bourgeons de leur enveloppe, et que chaque feuille sera un œil ouvert pour réfléchir le soleil de Dieu.

Je voudrais avoir le cœur tellement ferme, que la foudre même puisse à peine l'entamer; être arrosé et rafraîchi par les ondées dont les mille diamants étincellent;

Recevoir une douce clarté de la lune, ou resplendir de l'éclat des vers luisants, et m'assoupir tandis que le rossignol chante sa chanson dans le taillis.

Je verrais les hommes passer, et de jeunes devenir vieux, et les événements se presser sous des aspects changeants.

J'imprimerais une portion des annales du monde dans ma mémoire, et ce que vous nommez grandeur aujourd'hui semblerait petit à ma vieillesse.

J'abriterais le repos du voyageur et les bandes joyeuses des enfants, et je murmurerais à l'oreille de l'homme la légende des temps passés.

Et quand je serais devenu vieux, — vieux de quelque mille ans, — alors de moi l'on tirerait une maison, une table, un berceau, un cercueil.

Dans le berceau, un bel enfant en qui la vie s'allume; sur la table, du vin, et des toasts portés en mon honneur peut-être. Dans la maison, mainte réunion bigarrée, cœurs où le bien alterne avec le mal, comme aussi l'homme, sous son toit, entrelace joies et douleurs.

Ainsi je vivrais, admis à tout ressentir. Je serais même la dernière demeure où, secouant le poids d'un monde de misère, le pèlerin puisse se reposer.

— Là, devant moi, un chêne s'élève jusque dans l'azur. Si je contemple son vert feuillage, je suis à la fois joyeux et triste.

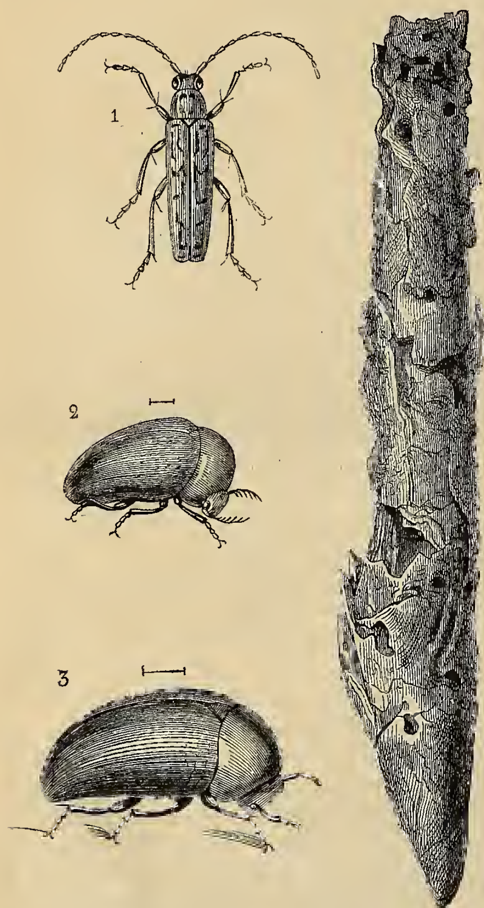
G.-K. Herlossohn.

LES INSECTES DESTRUCTEURS DES TABACS.

Les divers auteurs qui ont écrit sur les « petites misères de la vie humaine » ont omis de raconter les mésaventures des fumeurs. Il y aurait pourtant dans les infortunes des amateurs de tabac matière à plus d'un chapitre.

Voici, par exemple, un fumeur qui a fait choix d'un cigare d'un brun doré, de forme régulière, d'un parfum agréable, et faisant entendre sous le doigt un craquement de bon augure; cependant, malgré tous les efforts et une aspiration consciencieuse, l'extrémité largement ouverte refuse de s'enflammer, ou bien un côté seulement prend feu, tandis que le reste de la circonférence brûle mal, et, en charbonnant, exhale une odeur nauséabonde. De guerre lasse, le fumeur jette le cigare et en prend un autre, qui parfois ne vaut pas mieux que le premier; mais, s'il est observateur, il cherche la cause de son insuccès, et, en y regardant de près, il ne tarde pas à découvrir, sur les feuilles extérieures, de petites perforations qui empêchaient le tirage en permettant à l'air de s'introduire par une autre voie que par l'extrémité du cigare. Ces petits trous, presque invisibles à l'œil nu, sont généralement produits par un insecte coléoptère long de quatre millimètres environ, le xylétine serricorne (fig. 2), très-commun à la Louisiane, et fréquemment introduit en Europe avec les tabacs provenant de l'Amérique du Nord. Dans son pays natal, cet insecte ne se nourrit pas seulement de feuilles de tabac; il dévore indistinctement, comme toutes les espèces du même genre, les végétaux desséchés. D'autres coléoptères s'attaquent aux cigares de la Havane, les rongent dans tous les sens et les rendent complètement vermoulus (fig. 4); tels sont le catorama du tabac, dont nous parlerons tout à l'heure, et l'élaphidion arrosé, qui se trouve à Cuba. Ce dernier est un longicorne, c'est-à-dire un insecte aux élytres dures, aux formes élancées, aux antennes allongées comme celles de nos capricornes (fig. 1); il doit son nom spécifique à son mode particulier de coloration, l'abdomen étant d'une teinte ferrugineuse, la tête, le corselet et les élytres de couleur noire et parsemés de gouttelettes blanches. Le catorama du tabac a été découvert par M. Guérin-Méneville, entomologiste distingué dont la science déplore la perte récente, dans un paquet de cigares qui lui avait été remis par M. Planche, inspecteur alors attaché à la grande manufacture de Paris. Comme le xylétine serricorne, auquel il ressemble à première vue, le catorama doit se ranger dans la famille des térédiles de Latreille, dont tous les membres, sans exception, percent le bois et se nourrissent aux dépens de la substance végétale. Il est parfaitement visible à l'œil nu, puisqu'il mesure cinq à six millimètres de long sur deux à trois millimètres de large, et paraît d'abord complétement privé de tête; celle-ci, en effet, est fortement inclinée sous le corselet, et n'est guère visible que lorsqu'on examine l'insecte par la face inférieure; c'est même, pour le dire en passant, à cette circonstance particulière que ce petit insecte doit son nom de *catorama*, formé de deux mots grecs qui signifient *voir en dessous*. Le corps, de forme ovale et convexe comme celui du xylétine, est d'un noir de poix et couvert d'un duvet pâle, ce qui donne à l'insecte un aspect luisant et soyeux; le thorax est gibbeux, surtout dans sa portion antérieure, et la tête, examinée à la loupe, est manifestement ponctuée en dessus; les antennes, insérées en avant des yeux et au-dessus de la base des mandibules, se composent de dix articles fort inégaux : le premier, de forme triangulaire, semble faire corps avec la tête, dont il a la couleur et la consistance; le second, attaché sous l'angle du premier, est beaucoup plus court et de couleur jaune, comme tous ceux qui le suivent; le troisième est encore plus réduit, les quatre suivants encore davantage; les trois derniers, au contraire, deux fois aussi longs que les précédents, et égaux entre eux, quoique de forme différente; le dernier, en effet, est en ovale allongé, tandis que le

huitième et le neuvième s'élargissent à leur extrémité et produisent, du côté interne, l'effet de deux grosses dents de scie. Les mandibules, presque entièrement découvertes, sont grandes, aplaties, un peu dilatées du côté externe, arrondies en avant et terminées à l'angle interne par deux dents aigües; les mâchoires sont prolongées en deux lobes ciliés et portent deux longs palpes composés de quatre articles, dont le dernier est en forme de hache; enfin, la lèvre inférieure, beaucoup plus développée que la lèvre supérieure, présente une languette bifurquée et deux palpes à trois articles, terminés à peu près comme ceux des mâchoires. Le développement de l'appareil masticateur nous explique suffisamment les dégâts que peut faire ce petit coléoptère lorsqu'il s'attache à des matières sèches et friables telles que des feuilles de tabac roulées les unes sur les autres. Les élytres, fortement bombées, enveloppent les côtés de l'abdomen et concourent à donner



Insectes destructeurs des tabacs.

1. Élaphidion arrosé. — 2. Xylétine serricorne. — 3. Catorama du tabac. — 4. Cigare rongé par le xylétine et le catorama.

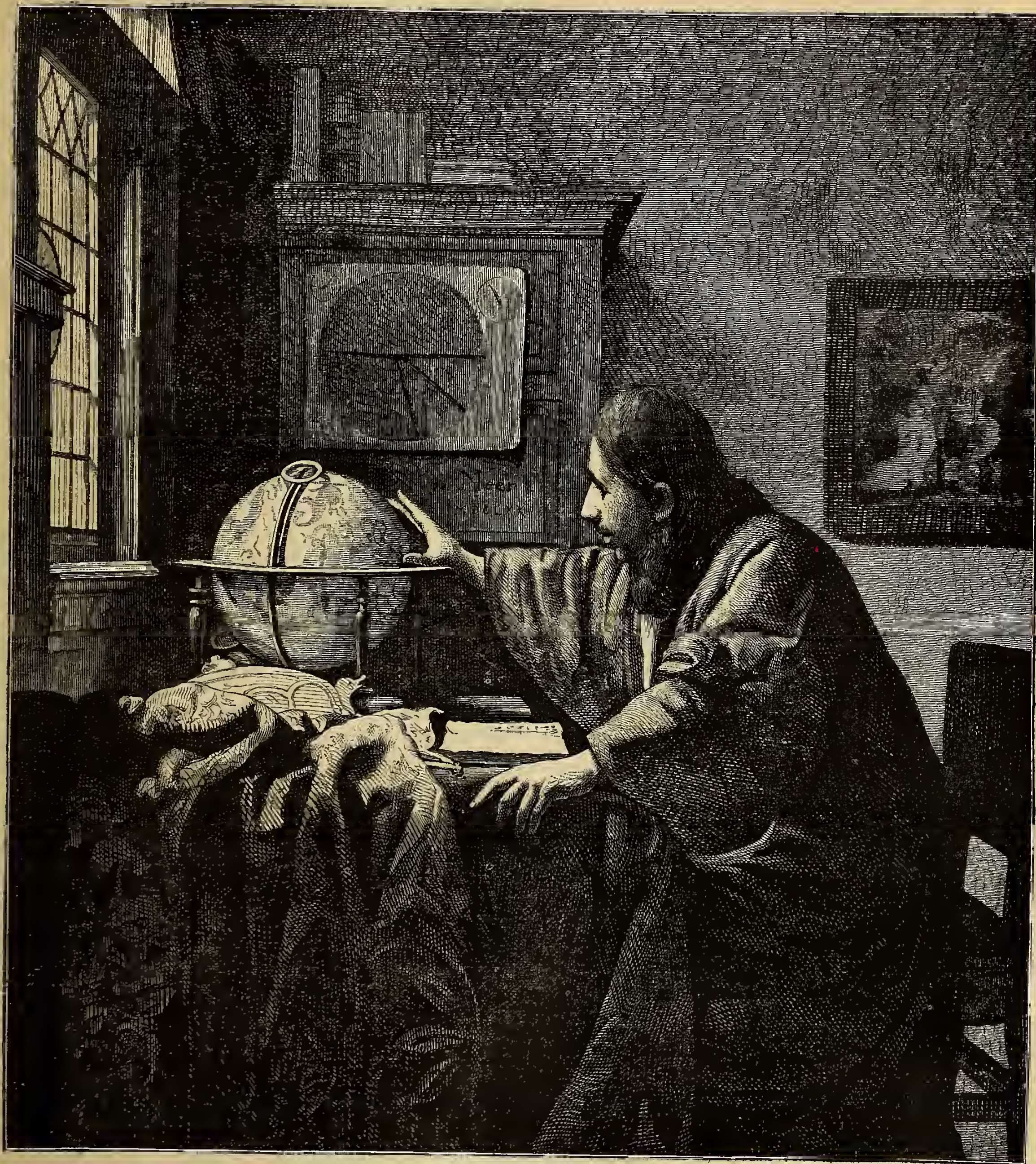
à l'insecte cette forme ramassée qui lui permet de se loger dans les cavités les plus étroites; les pattes sont courtes, et les tarses, de cinq articles, offrent à l'extrémité deux petits crochets simples. Ces caractères singuliers motivent suffisamment la création du genre nouveau que M. Guérin-Méneville a proposé en faveur de cette espèce, dont il n'avait eu que deux individus, et qui est infiniment plus redoutable que le xylétine. En effet, tandis que ce dernier se contente de perforer la surface des cigares, le catorama creuse dans l'intérieur des galeries en rapport avec les dimensions beaucoup plus considérables de son corps, et si jamais il venait à se multiplier dans les entrepôts de nos manufactures, il pourrait, en peu de temps, anéantir le produit d'une récolte tout entière. Mais il serait injuste d'attribuer exclusivement à des coléoptères étrangers les ravages que l'on constate sur les tabacs conservés en magasin, et il paraît malheureusement prouvé qu'un insecte français, le ptine voleur, qui se nourrit de végétaux et même d'animaux desséchés, se rend aussi coupable de délits de même nature.

Quelques orthoptères concourent également à cette œuvre de destruction; parmi eux nous accuserons spécialement la forficésile maritime, qui vit sur les côtes de l'Amérique septentrionale et qui a été plus d'une fois rencontrée dans les tabacs importés de la Louisiane, et surtout ces horribles cancrelats ou cafards qui ont été introduits par le commerce dans notre pays et qui s'y sont multipliés avec une effrayante rapidité. Certaines maisons de Paris, et particulièrement celles qni sont habitées par des boulangers et des marchands de farine, sont infestées parfois de ces insectes de couleur sombre, exhalant une odeur fétide, et la plupart de nos lecteurs ont eu sans doute le désagrément de faire connaissance avec ces vilains animaux qui sont connus depuis la plus haute antiquité. Aristote et Dioscoride en font mention dans leurs ouvrages, et Pline se fait l'écho des fables qui avaient cours à son époque, en célébrant les vertus médicinales de ces orthoptères. Les naturalistes modernes, qui désignent ces insectes sous le nom de blattes, en distinguent plusieurs espèces : la blatte orientale, qui est actuellement répandue dans toute l'Europe; la blatte américaine, introduite chez nous depuis la conquête de l'Amérique; la blatte cendrée, commune à Cuba, et propagée par l'homme dans d'autres pays; la blatte indienne, originaire de la même région, etc. Toutes ces espèces se font remarquer par une désolante fécondité et par une voracité sans égale; on prétend même que l'une d'elles, la blatte américaine, connue à la Havane sous le nom de *coucaracha*, s'attaque aux personnes endormies, et, leur mordant la plante des pieds, leur procure un réveil des plus désagréables. Il est certain que ces terribles ravageurs, s'ils venaient à se propager dans les entrepôts de tabacs de nos manufactures, y causeraient des dégâts peut-être encore plus considérables que les catoramas. Fort heureusement, dans leur pays natal et dans leur patrie d'adoption, les blattes ont un certain nombre d'ennemis que l'homme doit considérer comme de précieux auxiliaires; ce sont d'abord les oiseaux qui les détruisent partout où ils peuvent les atteindre, et ensuite quelques animaux articulés qui vont les chercher jusque dans leurs sombres retraites. Parmi ces derniers, nous citerons surtout le scorpion, et entre autres le scorpion à deux épines, espèce commune aux Antilles et aux Canaries, et dont la présence accidentelle au milieu des tabacs d'origine étrangère n'a rien qui doive nous étonner. Hâtons-nous d'ajouter que les consommateurs n'ont point à redouter de découvrir au milieu de leurs cigares des débris de ces insectes utiles ou nuisibles; car les tabacs à fumer sont soumis à une inspection minutieuse avant d'être livrés au public. D'ailleurs, si, malgré la vigilance de l'administration, le fait se produisait, il ne saurait avoir pour les fumeurs de conséquences fâcheuses, l'incinération anéantissant les moindres vestiges de ces insectes de petite taille : aussi n'avons-nous insisté sur ce sujet que pour expliquer les petits accidents que quelques-uns de nos lecteurs ont peut-être eu l'occasion de constater, et aussi de montrer avec quel soin on est obligé de veiller sur les tabacs emmagasinés, pour empêcher leur destruction et pour conserver à l'État une source importante de revenus.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 15.

Le Gérant, J. Best.

VAN DER MEER DE DELFT.



Collection de M. L. Double. — Un Géographe, par Van der Meer de Delft. — Dessin d'Édouard Garnier.

Il y a beaucoup de confusion et d'obscurité dans le peu de renseignements que l'on est parvenu à recueillir au dernier siècle et au nôtre sur les peintres qui ont porté le nom de Jan Van der Meer.

Cependant, grâce surtout aux recherches des écrivains et amateurs hollandais, Houbraken, Van Eynden, Van der Willingen, et d'un Français qui a écrit sur les arts sous le pseudonyme de Burger, on sait aujourd'hui qu'il y a eu quatre peintres du même nom :

Jan Van der Meer, né à Schoonhoven, près d'Utrecht, et qui passa à Utrecht la plus grande partie de sa vie. Il avait cependant fait le voyage de Rome. Il était riche, fut ruiné par la guerre, et obtint, en 1682, la place de contrôleur des convois et licences de la navigation. Il est peu connu comme peintre, quoiqu'il ait fait de grands tableaux aujourd'hui perdus.

Jan Van der Meer le Vieux, né en 1628, à Harlem, mort en 1691, et enseveli dans la vieille église de cette ville. Il a peint des paysages.

Jan Van der Meer le Jeune, né en 1656, mort le 23 mai 1705. Il était beau-frère du peintre Dusart. On connaît de lui des paysages avec animaux dans la manière de Berghem.

Enfin Jan Van der Meer de Delft ou Jan Vermeer, le plus célèbre désormais, après avoir été longtemps oublié, et le plus digne de cette nouvelle renommée. Il naquit à Delft, en 1632, et fut élève de Carel Fabritius, qui lui-même avait étudié dans l'atelier de Rembrandt. Il avait vingt-deux ans en 1654, quand son maître Fabritius fut tué par l'explosion d'un magasin à poudre, et sa renommée était déjà grande dans sa ville natale. M. Burger pense qu'il alla alors à Amsterdam, et qu'il prit là quelques-unes des qualités qui distinguent les peintres formés autour de Rembrandt, les Maes, les Metsu, les Pierre de Hooghe, avec lesquels on l'a confondu quelquefois. « Ce qu'il y a de sûr,

ajoute le même auteur, c'est que Van der Meer était rentré à Delft en 1660, et qu'en 1661 il était un des six chefs de la guilde de Saint-Luc de cette ville. » L'année suivante, nous trouvons un témoignage précieux dans le *Journal des voyages* de M. de Monconys, conseiller du roi de France, grand amateur de peinture, qui avait vécu en Italie dans la familiarité de Poussin et d'autres artistes célèbres, et qui visitait alors la Hollande :

« A Delphes, écrit-il (pour Delft), je vis le peintre Vermeer, qui n'avait point de ses ouvrages ; mais nous en vîmes un chez un boulanger, qu'on avait payé six cents livres, quoiqu'il n'y eût qu'une seule figure, que j'aurais cru payer de six pistoles. » Six cents livres, somme considérable à cette époque, c'était le prix qu'on payait pour une figure de Gérard Dow dans tout l'éclat de sa renommée. Van der Meer n'avait encore que trente ans. C'est à cette époque et dans les années qui suivirent qu'il a dû peindre ses œuvres les plus achevées, et parmi celles-ci *le Géographe*, de la galerie de M. L. Double, que reproduit notre gravure. Van der Meer a peint plusieurs tableaux qui représentent un sujet semblable, avec des différences dans la composition. Celui-ci pourrait s'appeler, pour le distinguer des autres, *l'Astronome*, car c'est un globe céleste qui est placé devant le personnage et sur lequel il étend sa main.

On ne sait pas à quelle date mourut le peintre de Delft, ni ce qu'il devint après les invasions françaises qui portèrent un si grand trouble dans sa patrie, en 1672. A quelle époque cet artiste, dont la vogue fut si grande de son vivant, commença-t-il à être assez négligé pour que ses ouvrages aient eu pendant longtemps plus de chances d'être vendus sous la fausse signature de quelques-uns de ses rivaux, Pierre de Hooghe, par exemple? Aujourd'hui, ils sont estimés aussi haut qu'ils le furent jamais.

Son œuvre se compose de scènes familières, de vues prises dans l'intérieur des villes, et de paysages. Ses qualités ordinaires sont la finesse et la solidité de la peinture, la magie de la lumière, et toujours la sincérité.

« Il manie la pâte, dit Burger, comme Rembrandt; il fait jouer la lumière comme Pieter de Hooch, qu'il imite un peu; il a aussi quelque chose d'Aalbert Cuyp [1]. »

M. Maxime du Camp a écrit en 1857 [2] :

« Cela est peint avec une vigueur, une solidité, une fermeté d'empâtement, très-rares chez les paysagistes hollandais... Van der Meer est un rude peintre... »

Théophile Gautier, en décrivant le Musée de la Haye [3], a dit aussi :

« Van Meer peint au premier coup avec une force, une justesse et une intensité de ton incroyable. »

« S'il était possible, dit encore Burger [4], de réunir dans une exposition tous ses tableaux, Van der Meer de Delft monterait vite au premier rang de l'École hollandaise. »

LES GÉOGRAPHES.

ESQUISSE D'UNE HISTOIRE DE LA GÉOGRAPHIE.

Qu'est-ce qu'un géographe? Pour bien répondre à cette question, il nous suffira de consulter le dictionnaire de M. Littré [5]. Au mot GÉOGRAPHIE, voici ce que nous y lisons :

« La Géographie est la science qui a pour objet de connaître les différentes parties de la superficie de la terre, d'en assigner les situations réciproques, et d'en donner la description. »

(1) Voy. p. 129.
(2) *Revue de Paris*, 1er octobre.
(3) *Le Moniteur*, juin 1858.
(4) *Gazette des beaux-arts*, 1866, p. 458.
(5) *Dictionnaire de la langue française*, par M. Littré; 4 vol. — *Abrégé* de ce Dictionnaire, par M. Beaujean, professeur au lycée Louis-le-Grand; 1 vol.

Il convient de noter que cette définition est celle de la géographie physique. On devrait l'étendre beaucoup, si l'on considérait qu'il importe aussi d'étudier et de décrire la terre dans ses rapports non-seulement avec les climats, les saisons et le ciel, mais encore avec ses produits de toute nature, ses habitants, leurs mœurs, leur histoire, leurs arts, leurs progrès. Prise ainsi dans son ensemble, la géographie est, à vrai dire, la plus vaste des sciences, et il faut, pour s'en faire une idée complète, la diviser en un grand nombre de branches diverses : géographie astronomique, géographie historique, géographie politique, géographie botanique, etc. Toutefois, il reste vrai que le but principal qu'elle se propose reste toujours celui qu'indique avec concision son étymologie grecque : « Description de la terre. » [1]

Si l'on recherche quels ont été les hommes qui, depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours, ont contribué insensiblement à faire connaître, les unes après les autres, les diverses parties de la terre, on en trouve naturellement un très-grand nombre, et on ne saurait les nommer tous et indiquer les services de chacun d'eux, à moins d'avoir à sa disposition beaucoup d'espace. Ici nous devons nous borner à une liste très-abrégée, soit des monuments géographiques, soit des géographes, et à une énonciation très-sommaire de leurs travaux.

I. — AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE.

Dans l'état actuel de nos connaissances, les éléments les plus anciens de la science géographique sont les inscriptions égyptiennes et assyriennes, qui décrivent les marches des rois conquérants et donnent la liste des contrées conquises, de leurs peuples, de leurs villes et de leurs rivières : ces indications sont accompagnées souvent de la représentation peinte ou sculptée des habitants vaincus ou prisonniers, de leurs costumes, et d'objets qui servent à les caractériser. Grâce à ces témoignages, dont le plus reculé se trouve dans le tombeau du roi Séti, prédécesseur de Sésostris, on a la preuve que seize cents ans au moins avant l'ère chrétienne la géographie égyptienne pouvait inscrire sur ses cartes, et on sait qu'elle en connaissait l'usage [2], toute la partie de la région asiatique que circonscrivent la vallée du Tigre, les montagnes de l'Arménie, le Pont-Euxin, la mer Égée et la mer de Syrie.

Le chapitre X de la Genèse, que l'on peut considérer comme une vraie table ethnographique, coïncide parfaitement avec la mappemonde égyptienne telle qu'on peut se la figurer. Les géographes doivent tenir compte également des notions comprises dans les quatre derniers livres du *Pentateuque*.

Les monuments géographiques assyriens jusqu'ici découverts, postérieurs à ceux d'Égypte, ne remontent qu'au dixième siècle avant Jésus-Christ. Il paraît résulter des inscriptions cunéiformes que les conquêtes assyriennes s'étaient contenues dans le bassin de l'Euphrate et dans l'Asie Mineure.

Les Phéniciens, pêcheurs d'abord, puis navigateurs marchands, entreprirent de longs voyages et parcoururent des espaces considérables de la terre. Ils ont connu non-seulement toute la Méditerranée, mais ils ont atteint les îles Britanniques, exploré les côtes occidentales de la Libye, peut-être même tout le contour du continent africain. Leurs navires ont sillonné probablement la Baltique, la

(1) *Gé*, terre; *graphein*, décrire.
(2) Clément d'Alexandrie, *Stromates*, liv. VI. Les quarante-deux volumes attribués à Thot comprenaient une description de la terre, une autre spéciale pour l'Égypte, etc.

mer Érythrée jusqu'au golfe Persique, et, peut-être, jusqu'à l'Inde. Malheureusement, on ne sait sur ces vastes expéditions commerciales que ce qu'en ont dit les auteurs grecs et romains : il ne reste pas une ligne qu'on puisse attribuer directement à ce peuple commerçant.

Il en est de même des Carthaginois, qui étaient aussi Phéniciens : ils ont possédé une grande partie du nord de l'Afrique, l'Hispanie, la Sicile. Le seul monument géographique carthaginois que l'on puisse citer est une inscription lapidaire, connue sous le nom de périple d'Hannon [1]. Elle fait supposer qu'Hannon, général carthaginois, chargé d'établir des colonies et des comptoirs sur le littoral africain, aurait exploré presque le tour du continent. Dans le même temps, c'est-à-dire vers l'an 509 ou 510 avant Jésus-Christ, un autre capitaine carthaginois, Himilcon, explora les côtes occidentales de l'Europe.

Pour rechercher les éléments de la géographie primitive chez les Grecs, on doit compulser d'abord ce qui se rapporte à l'expédition des Argonautes, au milieu du treizième siècle avant Jésus-Christ. Ces premiers navigateurs, presque fabuleux, seraient partis d'Iolchos en Thessalie, et auraient exploré une partie des contrées du Nord situées entre le Pont-Euxin et la mer Boréale.

Homère, qui, d'après le marbre de Paros, vivait vers l'an 907 avant Jésus-Christ, est le premier Grec dont les œuvres donnent des renseignements aussi précis qu'utiles pour l'ethnographie et pour la géographie proprement dite. L'*Iliade* [2] est réellement géographique; l'*Odyssée* est surtout légendaire.

La *Théogonie* d'Hésiode, probablement un peu postérieur à Homère, permet de se faire une idée assez exacte de l'état politique et géographique du monde occidental au neuvième siècle. Les limites des connaissances du temps d'Hésiode sont : à l'orient, le Phase; au sud, le Nil; au nord, les Scythes et l'Ister; à l'ouest, l'Océan. Les régions occidentales de l'Italie sont décrites avec un soin particulier par le poëte. On peut croire même que sous le nom de fleuve Éridan, Hésiode désigne le Rhône.

Jusque-là, toutefois, au delà d'un espace assez restreint, on n'entrevoit la géographie qu'à travers une sorte de brouillard : deux siècles et demi après Homère, les guerres, l'extension de la navigation et du commerce, surtout les relations de la Grèce avec l'Égypte, ouvrent une voie lumineuse où la science ne s'arrêtera plus.

Thalès, citoyen de Milet, mort en 549 avant Jésus-Christ, affirmait la sphéricité de la terre, et prédisait les éclipses dont il expliquait les véritables causes. Il connaissait les différents moyens de déterminer la latitude.

Anaximandre, également de Milet, et disciple de Thalès, vivait entre les années 610 à 546; il passe pour être le premier Grec qui ait représenté sur un plan les contrées connues du globe terrestre : « C'est, dit un de nos savants géographes [3], la première carte géographique dont l'histoire ait gardé le souvenir positif. »

Plusieurs auteurs anciens rapportent qu'un autre Milésien, Hécatée (549-472) construisit une nouvelle carte supérieure à la précédente.

Aristagoras, encore de Milet, étant allé à Sparte, en 504, présenta au roi Cléomède une table d'airain sur laquelle était gravé le contour de la terre entière, avec toute la mer et tous les fleuves.

[1] Voy. cette relation dans les *Voyageurs anciens et modernes*, t. Ier, p. 1.

[2] L'énumération des vaisseaux, au douzième livre, est considérée comme équivalant à une carte de la Grèce au dixième siècle.

[3] M. Vivien de Saint-Martin, *Histoire de la géographie et des découvertes géographiques depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*. C'est cet excellent ouvrage qui nous sert de guide dans ce rapide résumé.

Le nom le plus célèbre que l'on rencontre ensuite est celui d'Hérodote, né à Halicarnasse, en Carie, l'an 484 avant Jésus-Christ [1]. Hérodote, dont Racine recommandait si instamment la lecture à son fils, est aussi admirable comme géographe que comme historien. On voit par son livre *l'Histoire* qu'il avait visité l'Égypte et Cyrène, la Phénicie, la Babylonie, peut-être la Médie, la Colchide, les colonies grecques du nord du Pont, une partie de la Mésie et de la Thrace, d'autres contrées au nord de la Grèce, la Grèce elle-même, et les îles de l'Égée, de la Sicile et de l'Italie méridionale. On ne peut pas traiter de la géographie ancienne sans consulter Hérodote.

Après Hérodote, on doit nommer, parmi les géographes, Ctésias, qui donna une *Description de l'Asie;* Hippocrate, qui écrivit un livre *Sur l'air, les eaux et les lieux;* Scylax de Caryanda, qui, vers l'année 509, explora le fleuve Indus et les côtes de la mer Érythrée; Eudoxe; Éphore, auteur d'une *Description de la terre.*

Au quatrième siècle, Pythéas, de Massilia (Marseille), fit deux voyages que l'on cite souvent; on les intitule: *Description de l'Océan*, et *Période* ou *Périple.* A son premier voyage, il entra dans l'Océan, explora les côtes de l'Ibérie, de la Celtique et de l'île Britannique; dans le second, il pénétra jusqu'au fond de la mer Baltique.

On ne saurait omettre de rappeler que les expéditions d'Alexandre (356-323) contribuèrent beaucoup à accroître les connaissances géographiques de la Grèce, en Orient et dans le Sud.

Aristote (384-322), esprit universel qui résuma toutes les sciences de son temps, a écrit un livre du *Monde*. Il enseignait, comme étant démontré, que la terre était de forme sphérique; que sa grosseur était peu de chose en comparaison des espaces célestes; qu'au delà des cercles polaires elle ne devait plus être habitable, etc. Il dit, dans le livre du *Ciel*, que l'espace occupé par la mer (dans la partie opposée de notre hémisphère) ne devait pas être d'une très-grande étendue, et il en indiquait comme preuve que les éléphants vivent également aux extrémités de la Mauritanie et à celles de l'Inde. Il est impossible de ne pas être frappé du rapport qui lie cette idée à celle qui conduisit Christophe Colomb en Amérique au quinzième siècle après Jésus-Christ. La mappemonde d'Aristote est déjà très-étendue, quoiqu'il n'ait encore que des notions vagues sur l'Occident et le Nord de l'Europe.

Dicéarque, disciple d'Aristote, voyagea et laissa des écrits géographiques très-estimés des auteurs romains : l'un de ces écrits était intitulé *Voyage du monde*. Il avait tracé une carte générale du monde habité.

Mégasthène, ambassadeur de Séleucus, l'un des lieutenant d'Alexandre, explora et décrivit le nord de l'Inde et les contrées limitrophes dans ses *Indiques :* ce fut lui que les historiens et les géographes de Rome prirent pour guide dans leurs études sur l'Inde.

Daïmacus, autre envoyé de Séleucus, et Dionysius, envoyé de Ptolémée Philadelphe, contribuèrent aussi à faire connaître l'Asie centrale.

Une expédition du même Ptolémée ajouta aux notions qu'on avait déjà sur l'Éthiopie.

Le plus grand géographe des siècles suivants fut Ératosthène, né à Cyrène vers 274, et mort vers 194. Appelé d'Athènes à Alexandrie, il devint le bibliothécaire et le directeur dn Muséum de Ptolémée Evergète. Il résuma tous les travaux des géographes qui l'avaient précédé, et les angmenta de connaissances nouvelles qui élargissaient le monde connu du côté de l'Orient et du Sud. Il entreprit, idée qui parut alors prodigieuse, la mesure d'un arc

[1] Voy. t. XIV, 1846, p. 390.

déterminé de la circonférence terrestre, pour en conclure géométriquement la grosseur de la terre. C'était un esprit élevé : il blâmait les préjugés de race et la dénomination de Barbares que les Grecs donnaient à tous les peuples qui vivaient en dehors d'eux : « Ce n'est ni par le nom, ni par l'habitation, disait-il, que se distinguent les hommes, mais par leurs qualités. »

Hipparque, le plus grand astronome de l'antiquité, et qui professa à Rhodes depuis l'an 165 jusqu'à l'an 125 avant Jésus-Christ, est l'auteur de la division du cercle en 360 degrés, et de l'usage des projections dans le tracé des cartes. Il représenta les méridiens par des courbes convergentes, système encore admis de nos jours.

Posidonius, né à Apamée, en Syrie, 135 ans avant notre ère, tenta de contrôler l'arc terrestre calculé par Ératosthène, mais sur des données trop incertaines. Son principal ouvrage, consacré à l'étude du globe, était intitulé : *l'Océan.* Il avait visité les côtes de la mer Méditerranée, depuis l'Égypte jusqu'à l'Hispanie, et vu ou entrevu l'Océan. Il séjourna à Rome, et eut Cicéron parmi ses élèves.

Scymnus, Geminus et Cléomède, tous trois de Rhodes, écrivirent également quelques ouvrages importants sur la géographie.

Dans l'un de ses ouvrages, Polybe traita de *la terre habitée aux environs de l'équateur.*

Eudoxe de Cyzique doit être placé au rang des voyageurs les plus zélés de l'antiquité. Il voulut s'assurer s'il existait autour de l'Afrique une libre communication entre l'Atlantique et la mer Erythrée. Il partit de Gadès, s'avança vers le sud, et chercha, mais sans succès, à suivre l'itinéraire attribué à Hannon.

Les progrès géographiques des deux derniers siècles avant notre ère sont surtout dus aux conquêtes romaines. « En 148, dit M. Vivien de Saint-Martin, on voit les Romains dans la Macédoine ; en 118, dans la Dalmatie ; depuis l'an 100, dans les contrées voisines du bas Danube ; depuis 87 jusqu'en 65, dans le Pont, l'Arménie et le Caucase ; en 74, sur le Danube et dans la Dacie ; de 58 à 50, dans les Gaules et la Bretagne, et aussi, vers le même temps, chez les Parthes ; en 38, l'Hispanie leur est entièrement soumise ; en l'an 23, Pétronius explore l'Éthiopie, et, en l'an 19, Cornelius Balbus pénètre en Phazanie. Sous Auguste, on acquiert des notions positives sur la Rhétie, la Vindélicie, la Pannonie et les autres pays du haut Danube ; elles s'étendent aussi sur la Germanie, par l'expédition de Drusus (de l'an 12 à l'an 9), et par celles de Tibère jusqu'à l'an 4 de notre ère. En même temps, les peuples les plus lointains, les Indiens, les Bactriens, les Scythes, les Garamantes, envoient des ambassadeurs à Rome, où on les interroge sur leur topographie. »

Il faut noter comme un fait considérable qu'à partir du consulat de Jules César et de Marc Antoine, on entreprit la mesure du monde : cette étude fut confiée à Crassus, Zénodoxus, Théodotus et Polyclitus.

Le monde connu fut parcouru tout entier, assure-t-on, par les mesureurs dans l'espace de vingt-cinq ans, et un exposé de tout ce qu'il contenait fut présenté au sénat. (1)

D'autre part, on attribue à Agrippa, gendre d'Auguste, ou plutôt aux savants réunis sous sa direction, un relevé topographique de la terre, qui aurait été terminé en l'an 19 avant Jésus-Christ.

Aucun géographe romain n'eut, du reste, une grande autorité avant Strabon, qui naquit vers l'an 60 ou 50 avant Jésus-Christ, et n'écrivit guère sur la géographie que dans sa vieillesse.

On arrive ainsi à l'ère chrétienne.

La suite à une autre livraison.

(1) Wesseling.

BENEDETTO DA MAJANO.

L'auteur de la chaire de l'église Santa-Croce, à Florence, Benedetto da Majano, appartenait à une de ces familles d'artistes, qui ne furent pas rares à l'époque de la renaissance en Italie, où l'on vit le talent se transmettre et se développer de père en fils, pour s'épanouir enfin dans les œuvres de quelque représentant illustre entre tous, dont le nom est entré dans l'histoire.

Le premier personnage de cette famille dont on rencontre le nom, Antonio da Majano, n'était cependant qu'un simple tailleur de pierre florentin ; mais ses trois fils furent des sculpteurs de mérite. Nous ne dirons rien ici du plus jeune, Giovanni, auquel on ne peut attribuer avec certitude aucune œuvre : peut-être ne fit-il qu'aider ses frères dans leurs travaux ; ni de l'aîné, Giuliano : celui-ci passa une grande partie de sa vie à Naples, au service du duc de Calabre, qui régna plus tard sous le nom d'Alphonse XI. Giuliano se fit une grande réputation comme architecte, comme sculpteur et comme *intarsiatore*, c'est-à-dire assembleur de bois coloriés ou en relief formant des figures, des ornements ou des effets de perspective.

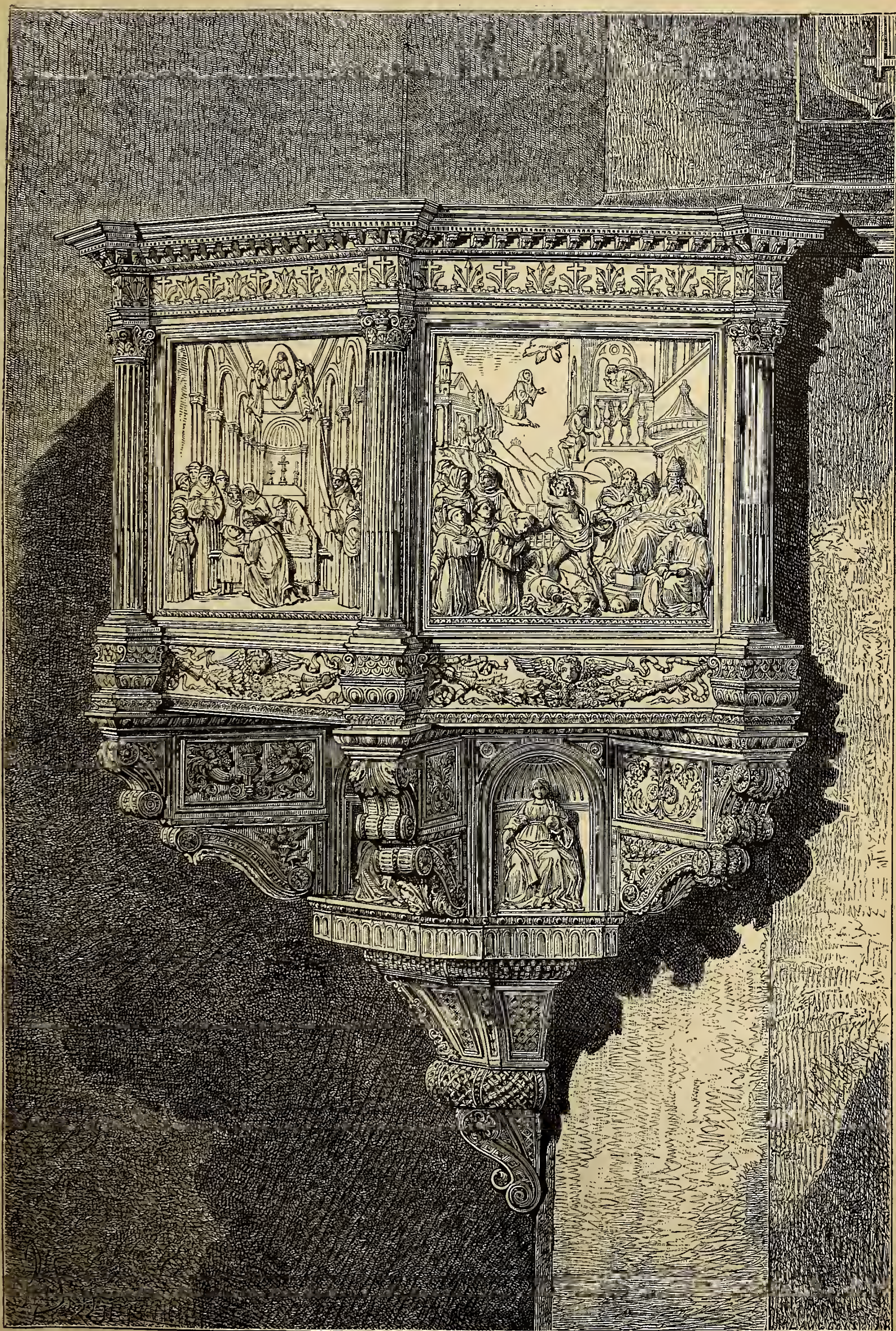
C'est par cet art secondaire, mais qui a produit de belles œuvres en Italie, que débuta Benedetto, le second des trois frères, né en 1442, et qui devait porter le plus haut le nom de la famille. On en montre de beaux spécimens dans la sacristie de Santa-Croce, à Florence. Il était devenu fort habile. On raconte qu'il porta en Hongrie, à la cour de Mathias Corvin, un des princes les plus passionnés pour les arts et les plus éclairés de son temps, deux grands coffres incrustés qu'il présenta au roi ; mais il se trouva que la marqueterie, par l'effet de l'humidité, était toute tombée en morceaux. Cet accident le dégoûta de dépenser son temps et sa peine à des œuvres si fragiles ; désormais il les consacra aux matières durables auxquelles s'applique la statuaire. Il laissa, dit-on, en Hongrie plusieurs ouvrages en terre cuite et en marbre qu'il serait intéressant de rechercher dans ce pays. De retour à Florence, il prit rang parmi les sculpteurs et les architectes les plus éminents de cette ville, si fertile alors en grands hommes.

On ne sait pas assez que le palais Strozzi, ce monument si frappant, connu de tous ceux qui ont traversé Florence, et dont le souvenir ne s'efface pas, a été construit sur les plans de Benedetto da Majano. La première pierre fut posée le 16 mai 1487 ; les travaux, suspendus après la mort de Filippo Strozzi, ne furent repris que longtemps après, sous la direction de Simon Pollajuolo, dit le *Cronaca.* Benedetto da Majano avait été chargé par Strozzi, l'année même de sa mort, de l'exécution de son tombeau, qui se voit derrière l'autel de la chapelle Strozzi, à Santa-Maria Novella. C'est un sarcophage dont la face antérieure est ornée de deux anges en relief soutenant une tablette commémorative. Au-dessus, l'espace est rempli par des anges en adoration et par des chérubins qui supportent un médaillon contenant le groupe de la Madone et de l'Enfant Jésus, belle composition, d'une exécution très-soignée et très-pure, et d'une douceur d'expression pénétrante, dans laquelle quelques personnes voient le chef-d'œuvre de l'auteur (1), mais que nous ne pouvons mettre au-dessus d'une œuvre riche et variée comme l'autel de San-Savino à Faenza, ou comme la chaire de Santa-Croce. On cite comme étant encore de Benedetto les bustes de Giotto et du musicien Squarcialupo, qui sont au Dôme de Florence.

Il passa deux années à Naples, de 1491 à 1493, auprès

(1) Ch. Perkins, dans son ouvrage *les Sculpteurs italiens*, t. Ier, p. 247 de la traduction française (Paris, 1869), que nous suivons ici pas à pas.

de son frère Giuliano, et y fit pour la chapelle Mastri-Giudici, dans l'église de Monte-Oliveto, un bas-relief représentant l'Annonciation, entre deux statuettes de saint Jean-Baptiste et de saint Jean l'Évangéliste, placées dans



Chaire de l'église de Santa-Croce, à Florence, par Benedetto da Majano. — Dessin de Sellier.

des niches ; au-dessus, des figures de saints à mi-corps, dans des médaillons ; et sept bas-reliefs ornant le *gradino :* la Nativité, l'Adoration, la Résurrection, la Mise au tombeau, la Transfiguration, la Descente du Saint-Esprit, et la Mort de la Vierge.

Les sculptures de l'autel monumental de la cathédrale

de Faenza, que Benedetto exécuta après avoir quitté Naples, est une de ses œuvres les plus importantes. Dans les bas-reliefs représentant l'histoire de saint Savin, on sent partout l'influence de Ghiberti, bien manifeste aussi dans les sculptures qu'il a exécutées à Naples, et que nous retrouverons dans celles de la chaire de Santa-Croce, mais partout avec une justesse de mouvements et de physionomie, une entente du bas-relief et une sobriété dans la composition, qui font le plus grand honneur à son talent personnel.

Toutes ces qualités sont portées au plus haut point dans les sculptures de la chaire de Santa-Croce, également remarquable par sa construction, son ordonnance générale et l'heureuse répartition des figures et des ornements. Les cinq statuettes posées entre les consoles du soubassement sont, dans leur petite taille, pleines de grandeur et de style; cinq bas-reliefs décorent les panneaux de la chaire : ils retracent des événements de la vie de saint François d'Assise. Dans le premier, le pape Honorius III confirme les statuts de l'ordre des franciscains; dans le second, le fondateur de l'ordre, en présence du sultan, traverse un brasier sans en éprouver aucun mal; dans le troisième, le saint reçoit les stigmates, à la Vernia; dans le quatrième, ses restes sont exposés dans la basilique d'Assise; enfin, le cinquième représente le martyre de cinq de ses disciples; ce sont ces deux derniers bas-reliefs que l'on voit dans notre gravure.

Benedetto da Majano s'approche beaucoup de Ghiberti, son modèle, dans ces compositions. Comme lui, il a disposé de nombreuses figures se détachant sur des fonds de paysage et d'architecture, et a dû user à la fois de toutes les ressources de la sculpture et de celles de la perspective, et comme lui aussi (dans ce genre que Michel-Ange a condamné justement, en disant que plus le relief approche de la peinture, pire il est) il échappe au mauvais goût par l'emploi modéré des effets pittoresques, par la clarté qu'il met dans la disposition des plans et la distribution des groupes, par la variété des types et des mouvements, le dessin élégant, le jet heureux des draperies et l'exécution toujours fine des détails. La construction de la chaire témoigne aussi de son talent d'architecte.

On cite encore de notre sculpteur le tombeau de saint Bartolo, que la commune de San-Gimigniano le chargea de sculpter, en 1494, dans l'église de Saint-Augustin, et qu'il décora des statuettes assises de la Foi, de l'Espérance et de la Charité, et d'une prédelle divisée en trois bas-reliefs représentant des traits de la vie du saint. La cathédrale de San-Gimigniano renferme aussi, dans la chapelle de Santa-Fina, un retable sculpté de sa main. Enfin, on voyait autrefois dans la sacristie de la même église le buste d'Onofrio Vanni, citoyen de cette ville, depuis transporté à Florence au Musée des Offices, et en dernier lieu au Musée du Bargello, avec les autres œuvres de la statuaire florentine. On ne saurait trouver un meilleur exemple de l'habileté de Benedetto da Majano quand il imitait la nature. La vérité, la finesse, l'expression de la vie, ne sauraient être poussées plus loin.

Il mourut le 24 mai 1497. « En mourant, dit M. Perkins, Benedetto laissa sa fortune en fidéi-commis, pour qu'elle fût partagée entre ses descendants des deux sexes, et, en cas de destruction de sa postérité, elle devait revenir à la compagnie du Bigallo, ce qui advint. » Cette compagnie se trouva donc en possession d'un groupe inachevé de la Madone et de l'Enfant Jésus, et d'une petite statue de saint Sébastien; elle les fit terminer et les offrit à la *Misericordia*, qui était alors une corporation séparée; on les voit encore dans la chapelle de cette confrérie.

GOUBAUX.

« Il ne faut pas toujours mesurer la valeur des hommes à la grandeur de leur nom, et les vies les plus illustres ne font pas toujours les biographies les plus intéressantes et les plus utiles. »

Cette réflexion si juste se trouve en tête d'une notice que M. Ernest Legouvé a consacrée à la mémoire de l'homme dont nous allons parler. C'est cette notice qui nous servira de guide.

Prosper-Parfait Goubaux naquit à Paris, le 10 juin 1795, dans la rue du Rempart, voisine du Théâtre-Français.

Sa famille n'était point riche; sa mère tenait une boutique de mercerie, et son beau-père fut pour lui un véritable tyran, un maître impitoyable jusqu'à la cruauté.

« L'enfant souffrit, dit son biographe, mais, chose rare, son âme ne s'altéra point. Né avec un cœur tendre et affectueux, un esprit plein d'espérance, un caractère tout porté à la gaieté et même un peu à la chimère, il ne perdit rien de toutes ces qualités ou de toutes ces grâces sous ce joug écrasant; il fut maltraité pendant six ans sans devenir méchant; il fléchit pendant six ans sans devenir faible; et, cette terrible épreuve passée, il se retrouva ce que Dieu l'avait fait, bienveillant envers les hommes et les choses, comme si hommes et choses lui eussent toujours été propices. »

Cette première éducation, malgré les amertumes qui l'accompagnèrent, ne contribua pas peu à tremper son âme. Paris est, pour les pauvres enfants, la plus grande école du malheur; l'infortune y prend un aspect particulier dès l'origine; celui qui souffre à Paris trouve partout autour de lui un aliment à sa souffrance et une excitation à s'en délivrer. En province, la vie est plus facile, même pour les déshérités : le joyeux spectacle des champs distrait le cœur malade, une haie en fleurs, un oiseau qui chante, le murmure d'un ruisseau, en voilà pour une heure d'oubli! A Paris, on se sent en pleine lutte : chez soi, hors de chez soi, toujours, la tristesse de chacun s'aggrave de la comparaison qu'il en fait avec la joie des autres; dans les esprits naturellement mauvais, ce spectacle fait naître la haine, sourde ou audacieuse, des lois sociales; pour les esprits nobles et bien faits, il n'en résulte qu'une généreuse audace et une invincible énergie.

Le jeune Goubaux était un de ces esprits nobles, et il sut admirablement profiter de cet apprentissage douloureux : « Jeune homme, il ne fit que changer de malheur : son beau-père mort, la fortune se chargea auprès de lui du rôle de marâtre; elle lui fut aussi dure que son premier maître, mais elle le trouva aussi opiniâtrément bon, confiant et courageux; ni déceptions, ni revers, ne purent jamais le faire douter ni des autres, ni de lui-même; il portait dans son propre cœur un tel modèle de bonté et de droiture, qu'il lui était impossible de croire que ses semblables ne lui ressemblaient pas, et si grande était sa foi dans l'avenir, qu'un jour de revers ne lui apparaissait que comme la veille d'un succès! C'est ce qui le sauva; il aima, il espéra, et, à force de sourire à la fortune, il la contraignit de lui sourire à son tour. »

Le caractère de Goubaux se forma plutôt que son esprit, et la force intellectuelle, la volonté, devancèrent en lui l'éducation. En voici une preuve remarquable : à neuf ans, il ne savait pas lire; sa mère s'avisa d'un singulier moyen pour le forcer à étudier; elle lui fit un jour la lecture d'un conte très-intéressant, et, au milieu de l'histoire, au moment le plus dramatique, elle ferma le livre et dit à l'enfant :

— Lorsque tu voudras savoir le reste, tu le liras toi-même.

Onze jours après, il le lisait.

Il obtint une bourse dans un collége, et il y fit de brillantes études; en rhétorique, il eut, comme M. Cousin et M. Villemain, l'honneur d'être en même temps élève et maître, et il fit souvent la classe à ses condisciples. C'est là une bonne école : le professeur improvisé acquiert de bonne heure une notion précieuse, le sentiment de la responsabilité.

Goubaux était sans doute bien pénétré de ce sentiment, puisque à dix-neuf ans, presque au sortir du collége, il se maria. A vingt ans, il était père de famille.

Pour augmenter et équilibrer son budget, il allait plusieurs fois par mois mettre en ordre les livres d'un bureau de loterie; il revenait à deux heures du matin, plus heureux qu'un prince : il avait gagné quarante sous et le souper !

Quelques années après, il fonda la pension Saint-Victor, avec l'argent de deux associés qui, par malheur, lui laissèrent bientôt, à lui seul, tout le poids de la dette commune. « Et cependant lui-même ne comprit pas d'abord toute l'étendue de son malheur, car ces quarante-cinq mille francs furent le fléau de toute sa vie ! Qu'est-ce donc, après tout, diront quelques lecteurs qui n'ont jamais connu la pauvreté, qu'est-ce qu'une dette de quarante-cinq mille francs? Ce que c'est! C'est un fardeau de deux cent, de trois cent, de quatre cent mille francs peut-être, car c'est le pacte avec l'usure ! Ce sont des journées et des prodiges d'intelligence employés à renouveler un billet; c'est un esprit supérieur et destiné aux belles choses s'épuisant à conjurer un papier timbré, à éviter une menace brutale, à substituer un créancier à un autre; c'est la terreur éternelle et croissante de chaque fin de mois; ce sont les reproches essuyés, les insomnies, les moyens désespérés; c'est enfin le plus affreux des esclavages, *l'esclavage de la dette!* »

Rien n'est plus poignant et plus touchant que le récit d'une de ces crises terribles, rien ne démontre mieux l'existence chez Goubaux de cette aptitude à ne jamais désespérer des hommes, du sort, et de soi-même.

« Goubaux luttait depuis huit ans : un jour, sous le coup de la révolution de 1830, il se crut perdu; il avait à payer pour le lendemain une somme de douze mille francs, et il n'en avait pas le premier louis. Ce mot terrible, et qui lui déchirait les lèvres et le cœur, il fallait le prononcer, il fallait donc faire faillite ! Retiré avec quelques parents dans une chambre au cinquième étage, il ne voyait autour de lui que larmes et désespoir... Lui seul ne désespérait pas, il cherchait toujours! A ce moment, une voiture passe dans la rue et ébranle les vitres de la pauvre chambre. « — Oh! ces hommes à équipage, ces riches » égoïstes! s'écrie un des assistants; penser que pour celui » qui passe là, en ce moment, dans cette splendide voiture, » douze mille francs ne seraient rien, et que si on les lui » demandait, à lui ou à ses pareils, pas un ne nous prêterait » cinq cents francs ! » Goubaux, à cette parole, relève la tête. On accusait les hommes, cela lui semble une iniquité, presque une injure personnelle. Il répond : « Pourquoi vous » en prendre à ce riche qui passe et que vous ne connaissez » pas? Qui vous dit que s'il savait mon malheur il ne vien- » drait pas à mon aide? —Voilà bien ton insupportable op- » timisme! — Cet optimisme n'est que de l'équité! — » De l'équité! Tu as demandé appui à vingt personnes, » toutes ont refusé. — Elles ne pouvaient rien. — Celui » qui passait dans cette voiture pourrait quelque chose, lui; » va donc frapper à sa porte !— Eh bien, s'écrie Goubaux, » j'irai, sinon à lui, du moins à quelqu'un qui est riche » comme lui, que je ne connais pas plus que lui, et qui ne » me refusera pas. — Tu es fou! — C'est ce que nous » allons voir. » Il sort, court chez lui, prend une plume et écrit... à qui?... A M. Laffitte qu'il n'avait jamais vu. »

Voici cette lettre, aussi honorable pour celui qui l'a reçue que pour celui qui l'a écrite :

« Monsieur, j'ai trente-cinq ans, trois enfants, de l'honneur, peut-être quelque talent, on me l'a dit. On a spéculé sur un nom sans tache pour élever un établissement. Douze mille francs de dettes pèsent sur moi; dans trois jours, le déshonneur m'attend.

» Quand les hommes vous repoussent, on s'adresse à la Providence. J'ai recours à vous. M. Delanneau, qui me traite en fils adoptif, vous dira qu'un bienfait sollicité avec tant de franchise peut être accordé avec confiance. C'est l'honneur pauvre qui s'adresse à l'honneur riche. Mon sort est en vos mains; j'attends votre réponse dans votre antichambre. Ma famille attend plus loin. Ai-je trop présumé?

» J'ai l'honneur d'être... P. Goubaux. »

Est-il besoin de dire que M. Laffitte s'empressa de sauver le pauvre chef d'institution? Mais Goubaux n'eut plus qu'une pensée : rembourser les douze mille francs empruntés à M. Laffitte, et payer toutes ses autres dettes.

La fin à une prochaine livraison.

ÉTUIS D'ONGLES.

Les chinoises élégantes se servent d'étuis pour conserver leurs ongles qui sont très-longs. Ces étuis sont ordinairement en argent et quelquefois très-finement ciselés.

LE BAIN-MARIE.

Il y a presque du pédantisme, nous le comprenons à merveille, à mêler la science étymologique à certaines préparations, les plus simples du monde, dont font usage surtout nos ménagères. Il est assez curieux cependant de chercher à s'expliquer les locutions de notre langage habituel. L'expression de « bain-marie » a été empruntée à la science mystérieuse des alchimistes. Les disciples du grand œuvre avaient fait de Marie, la sœur de Moïse et d'Aaron, une sorte de prophétesse dont ils aimaient à associer le nom à leurs travaux. Au quinzième et au seizième siècle, on connaissait déjà sous le nom de *balneum Mariæ* (bain de Marie) l'opération innocente que nos cuisinières les moins expérimentées renouvellent chaque jour. Ajoutons que les philosophes hermétiques attribuaient à Marie une des rêveries savantes de leur art mensonger; ils la considéraient comme l'auteur d'un traité écrit sous l'inspiration divine et intitulé : *De lapide philosophiæ* (De la pierre philosophale).

GRENADES OU PROJECTILES A MAIN
CREUX ET EN TERRE CUITE
DE FABRICATION ARABE.

La grenade que représente notre dessin a été trouvée, ainsi que plusieurs autres, dans des fouilles faites à Tripoli de Syrie, sur l'emplacement d'une construction très-ancienne; elle a été donnée au Musée céramique de Sèvres par M. de Saulcy, qui a fait un don semblable au Musée d'artillerie : nous en emprunterons la description à la note intéressante que le savant archéologue a publiée sur cette invention meurtrière (1).

« .... Ces vases en terre cuite affectent la forme d'un fruit conique, assez semblable à une pomme de pin dont le pédoncule serait remplacé par une saillie percée d'un

(1) Tome XXXV des *Mémoires de la Société des antiquaires de France.*

orifice très-étroit qui communique avec le vide intérieur du récipient.

» La panse du vase est le plus souvent ornée à la base de doubles cordons de points saillants, semblables à des pepins de pomme et formant des festons superposés d'assez bon goût. Chaque pointe des dentelures extérieures de ces festons est garnie d'un groupe de trois ou quatre de ces points saillants disposés en croix, et, entre deux dentelures consécutives, le même groupe de points se trouve intercalé isolément.

» L'ornementation de ces vases, toujours constituée par les mêmes ornements, varie d'un vase à l'autre, de telle sorte qu'il est impossible d'en trouver deux absolument semblables, ce qui prouve que cette ornementation était appliquée — par estampage, — suivant le caprice du fabricant, et non à l'aide du moulage.

» Enfin, sur l'un de ces vases, au-dessous de l'ornementation, c'est-à-dire vers la pointe du cône, se trouve appliqué quatre fois sur la panse un timbre rond contenant un mot arabe dont la signification ne présente aucune incertitude. On lit au premier coup d'œil : *Bi Hama*, « A



Musée céramique de Sèvres. — Grenade à feu grégeois, en grès noir, du treizième siècle ; 2/3 de la grandeur.

Hama », c'est-à-dire fabriqué à Hama [1]. Nous sommes donc parfaitement fixés sur l'origine purement arabe de ces vases singuliers.

» Terminons cette description en donnant les dimensions d'un de ces vases. Le bouton perforé a 30 millimètres de hauteur et 30 de diamètre. Le corps du vase a 82 millimètres de diamètre à la base ; la hauteur de la panse est de 95 millimètres, et la hauteur totale de 125 millimètres. Du reste, ces dimensions varient, comme l'ornementation, d'un vase à l'autre. Quant à la coloration, elle passe du gris pur au rouge-gris. »

Nous ajouterons à cette description de M. de Saulcy, que la pâte de ces vases est extrêmement fine, serrée et cuite en grès ; la différence de coloration est purement accidentelle et dépend de la façon dont ils ont été cuits. L'épaisseur des parois est en moyenne de douze à quinze millimètres.

[1] Hama ou Hémat est une très-ancienne et très-considérable ville de Syrie, située dans une vallée étroite, sur la route d'Alep à Tripoli.

Des vases semblables à ceux trouvés à Tripoli figuraient dans les collections particulières et dans plusieurs musées, notamment dans celui de Sèvres, avant que M. de Saulcy eût été appelé à les étudier, et surtout à en chercher la destination : on les a crus longtemps d'origine phénicienne, et dans un mémoire publié en 1871 par la Société anglaise d'exploration de la Palestine, on les avait indiqués comme « destinés au transport et à l'emmagasinement du *vif-argent*, usage auquel leur dureté, leur épaisseur et l'étroitesse de leur col, qui devaient assurer la facile conservation du métal, les rendaient tout à fait propres. » Les auteurs du mémoire basaient leur opinion sur ce que l'analyse de quelques parcelles d'une substance grise détachée des parois d'un de ces vases, avait montré que ces parcelles étaient de petites écailles de cire décomposée, parmi lesquelles apparaissaient des globules minimes de vif-argent à l'état naturel.

Un examen plus approfondi, et la découverte de vases portant un timbre de fabrication, ainsi que leur présence exclusive dans les villes de Palestine, théâtres habituels des guerres des croisades, ont poussé M. de Saulcy à chercher une autre solution du problème.

« Si nous nous rappelons, dit-il, l'extrême fréquence de l'emploi du feu grégeois pendant les grandes luttes des croisades, nous serons conduits à voir dans ces vases le prototype des grenades à main destinées spécialement à la défense des places. Très-probablement, ces vases contenaient la matière éminemment inflammable et peut-être détonante d'une espèce de feu grégeois. Une fois cette matière introduite dans le récipient, son orifice était obstrué et garni d'une mèche ou sorte d'étoupille destinée à porter le feu à l'intérieur du projectile. Lorsque l'étoupille était allumée, le projectile était lancé et éclatait. On conçoit facilement que l'épaisseur et la compacité des fragments projetés par l'explosion devaient occasionner des blessures à peu près aussi graves que celles que produisent les éclats de grenade et d'obus. »

Nous ne suivrons pas le savant orientaliste dans l'examen des textes sur lesquels il s'appuie pour justifier son opinion, et nous nous bornerons à citer la traduction d'un passage d'Ibn-el-Atir, le meilleur des historiens arabes, traduit par M. Reinaud dans sa *Bibliothèque des Croisades* (tome IV, page 264) et relatif au siége de Saint-Jean d'Acre, lors de la troisième croisade.

Il s'agit d'un Damasquin qui s'était introduit dans la place assiégée et s'était engagé à détruire les ouvrages d'approche construits par les assiégeants. — « L'homme de Damas, pour tromper les chrétiens, lança d'abord sur une des tours des pots de naphte et d'autres matières non allumées, qui ne produisirent aucun effet. Aussitôt les chrétiens pleins de confiance montèrent d'un air de triomphe au haut de la tour et accablèrent les musulmans de railleries. Cependant l'homme de Damas attendait que la matière contenue dans les pots fût bien répandue ; le moment arrivé, il lança un nouveau pot tout enflammé ; à l'instant le feu se communiqua partout, et la tour fut consumée. L'incendie fut si prompt, que les chrétiens n'eurent pas le temps de descendre : hommes, armes, tout fut brûlé. »

Ce récit, qui montre que la pratique du pétrolage ne date point de 1871, justifie la forme des vases dont nous nous occupons, vases qui se renversaient forcément d'eux-mêmes, et devaient par conséquent se vider et répandre assez vite le liquide incendiaire dont ils étaient remplis.

Quant à la présence du mercure trouvé dans un des vases dont nous avons parlé plus haut, qui sait, dit M. de Saulcy, si elle n'est pas due à l'emploi d'un vrai fulminate de mercure que l'analyse et le temps peut-être auraient décomposé en mettant à nu le métal qui en était la base?

BONNETS ET CHAPEAUX.



Exposition historique du costume (1874). — Bonnets et chapeaux. — Dessin de Sellier.

C'est encore à la quatrième exposition de l'Union centrale des beaux-arts appliqués à l'industrie, — Musée historique du costume, — que nous empruntons ces divers genres de coiffure (¹). Tous, soit quant à la forme, soit quant aux ornements, appartiennent aux dix-septième et dix-huitième siècles. Les numéros 1 et 3, tirés des collections de MM. Baur et Kern, sont deux précieux spécimens du bonnet alsacien, modèle riche, que portaient au siècle dernier les opulentes bourgeoises du vieux pays de l'Ill. L'un

(¹) Voy. t. XLIII, 1875, p. 369.

de ces bonnets est en brocard d'argent brodé en or, l'autre est orné d'un tour de dentelle d'or appliqué. Comme il est certain que le costume est peu sujet aux variations de la mode chez les races coutumières, on peut affirmer que la coupe du bonnet des femmes de l'Alsace s'est à peine modifiée depuis la dernière réunion de cette province à la France; mais, bien qu'il soit encore aujourd'hui à peu près taillé sur le patron de ceux dont nous offrons l'image, il en diffère par la couleur et par le manque d'ornements, autant qu'un simple béguin d'étoffe et de dentelle noire diffère d'un tissu de soie et d'argent enrichi d'une broderie d'or, autant qu'un habit de gala diffère d'un vêtement de deuil.

On n'a nulle recherche à faire pour être fixé sur l'époque de la coiffure numéro 2; ce bonnet phrygien de toile blanche, orné de la cocarde nationale, a figuré sur la tête d'un enfant. Il fait partie de la collection de M. Victorien Sardou.

Évidemment, c'est sur la tête d'une grande dame, peut-être d'une princesse souveraine de quelque cour d'Allemagne, que s'est posé le magnifique bonnet de dentelle brodée (nº 4), dont le bavolet prolongé retombe depuis la naissance du cou jusque sur les bras comme les épaulières du heaume des anciens chevaliers; une agrafe d'or, dans laquelle passe une large et longue épingle du même métal, soutient par derrière, en le divisant, le bavolet drapé, comme les rideaux d'une fenêtre.

A la droite de ce bonnet, nous voyons (nº 6) comment étaient coiffés les grenadiers autrichiens au temps de Marie-Thérèse. La carcasse du bonnet de grand uniforme était recouverte en drap bleu et avait pour ornement des trophées estampés en relief sur ses deux plaques de métal.

Le couvre-chef du soldat autrichien et le bonnet de police républicain inscrit sous le numéro 7 comptent de nombreuses rencontres durant des journées qui ont des noms célèbres dans l'histoire. On peut dire avec justice que ceux qu'abritèrent l'une ou l'autre de ces deux coiffures, soumis aux mêmes épreuves de la guerre, n'eurent rien à s'envier sous le rapport du courage: l'obéissance passive et l'ardent patriotisme font également des héros. Dans notre précédent article, nous avons mentionné certain bonnet de nuit de la riche bourgeoisie du temps de Louis XIV, dont l'exemplaire original était dû à l'obligeante communication de M. le baron Schwiter. C'est au même exposant que nous devons celui qui porte le numéro 5 sur la présente gravure. De forme moins allongée que le premier, mais orné d'une plus riche broderie, ils sont tous deux de la même époque. Il faut aussi faire remonter au temps de Louis XIV le bonnet vénitien (nº 8), enrichi de fleurs en application d'étoffes brodées d'argent sur fond bleu.

Ce bonnet de cérémonie est une copie dont l'original a dû figurer dans quelque solennité nationale; par exemple, au mariage du duc de Venise avec l'Adriatique, cette veuve de tous les doges qui se sont succédé depuis Sébastien Ziani (1172).

LES CONFRÉRIES DE CHARITÉ
EN NORMANDIE.

Suite. — Voy. p. 69, 103.

Il est pris, pour réglementer les élections et pour déterminer les pouvoirs des chefs en même temps que l'obéissance des frères, les plus sages précautions, qui feraient honneur à bien des constitutions politiques.

Chaque année, à jour fixe, ont lieu deux grandes fêtes religieuses, telles que la *Nativité* et *l'Assomption*, ou à la *Saint-Martin d'été*, deux réunions solennelles qui portent le nom de siéges, pour procéder à l'élection des dignitaires de la confrérie, nommés pour un an, et des frères servants eux-mêmes qui se renouvellent par moitié tous les ans.

Dans un grand nombre de charités, l'élection se fait à vêpres, de la manière suivante :

Avant de chanter complies, l'échevin va à la sacristie déclarer au chapelain, qui doit toujours être seul à ce moment, le frère qu'il choisit pour successeur; ensuite, tous les frères font de même en suivant l'ordre de leurs places.

L'élection faite, le chapelain annonce la nomination aux frères de la charité et aux fidèles. Après l'annonce de la nomination, l'ancien échevin quitte son chaperon, le met sur l'épaule du nouvel échevin et lui donne le baiser de paix; puis il va chercher la croix et la lui remet aux mains; après quoi on achève complies ainsi que vigiles des trépassés, et l'on reconduit solennellement en procession le nouvel élu, escorté de deux enfants vêtus de surplis et portant des torches allumées, jusqu'à sa maison, où il donne à boire du vin ou du cidre à tous les assistants, et l'on s'en retourne ensuite souper tous ensemble chez l'ancien échevin. (Statuts de la charité d'Amfreville-sur-Iton, et statuts de la charité de Damville, art. 43).

Certains statuts imposent un serment aux frères servants et leur font jurer sur la croix, entre les mains de l'échevin, « de servir fidèlement et d'honorer leurs frères, leur prévôt et leur échevin par-dessus tout. » (*Histoire d'Évreux* par Lebrasseur.)

Si l'obéissance envers les supérieurs est prescrite, ce n'est point d'une manière passive, mais avec de sages restrictions.

« Les frères servants, disent les statuts de Notre-Dame de Louviers de 1450, seront subjects à obéir à l'échevin et au prevost »; mais ils s'empressent d'ajouter : « en tout cas raisonnable. »

Ceux d'Orbec s'expriment dans des termes analogues : — « Chacun des frères servants, disent-ils, est tenu d'obéir aux commandements honorables et licites que lui fera l'esquevin touchant la dite charité. »

D'après les statuts de Notre-Dame de Louviers, il est défendu à l'échevin « de rien vendre ou achepter pour la confrérie, si ce n'est par le commandement des XII frères servants ou de quatre des plus notables d'iceux frères servants. »

Pour mieux assurer la fidélité des comptes et la conservation des deniers de la charité, presque tous les statuts prescrivent d'avoir une boîte fermant à clef et de confier la boîte à l'échevin et la clef au prévôt, ou même de faire deux clefs qui sont confiées à deux frères.

« L'esquevin et prevost, disent les statuts d'Orbec, garderont le trésor d'icelle charité, dont le dit esquevin gardera la boiste et le prevost la clef d'icelle, et se aulcune chose est perdue à leur faculté et coulpe ils seront tenus restituer, et tiendront buffet chacun mois pour ouïr le compte et recevoir du clerc collecteur ce qu'il aura reccu, et en la fin de l'an, au devant de la feste d'Assumption, le dit clerc rendra compte au dit esquevin de toute la revenue de l'année précédente et reliqua, en la présence du prevost et d'aultres qui vouldront à ce appeler, et ledit esquevin rendra compte, au jour dit cy-dessus, de toute la dépense d'icelle et reliqua. »

L'échevin et le prévôt doivent rendre généralement leurs comptes dans les huit jours qui suivent leur sortie en présence du nouvel échevin et du nouveau prévôt et de cinq frères députés par la charité. Il doit en solder immédiatement le reliquat, et on lui en délivre un certificat qui porte le nom de *congé* ou d'*agrès*.

La plupart des statuts, dans leur sagesse, ne permettent pas de réélire deux fois le même échevin sans une interruption d'une année au moins.

Dans certaines confréries, pour satisfaire plus facilement toutes les ambitions et toutes les vanités, on a imaginé de créer certaines dignités inférieures ou charges honorifiques et de les conférer à prix d'argent au profit de la confrérie.

Ainsi, d'après l'article 5, chapitre 3, des nouveaux statuts d'Amfreville-sur-Iton, en date du 1er septembre 1796, qui ont sans doute emprunté cela aux anciens statuts, il est établi six charges qui sont mises en adjudication et adjugées au plus offrant et dernier enchérisseur, savoir :

Le livre du côté de l'échevin;

La boîte du côté du prévôt;

L'aumônier du côté de l'échevin;

Le bénitier du côté du prévôt;

La bannière du côté de l'échevin;

Et la portoire des pieds du côté du prévôt.

Ces charges doivent être payées dans le courant de six mois. *La suite à une prochaine livraison.*

LES QUATRE POÉTIQUES.

On trouve parfois, dans des dissertations littéraires, une allusion aux *quatre poétiques* classiques. Tout aussitôt les noms d'Horace et de Boileau viennent sur les lèvres, et, pour peu que l'on ait fait quelques études, celui d'Aristote arrive à la suite. Mais, quel est le quatrième? Beaucoup de personnes, en France, qui passent pour instruites, seraient embarrassées de le dire, et ne savent pas que c'est Jérôme Vida. Sa poétique a été écrite en latin et correspond au siècle de Léon X, comme celle d'Aristote au siècle de Périclès, celle d'Horace au siècle d'Auguste, et celle de Boileau au siècle de Louis XIV. Elle a été traduite dans toutes les langues, et plusieurs fois en vers français, même de nos jours. Elle fait partie des livres classiques en Angleterre. Pope, l'illustre poëte, attribuait à Vida, dans la poésie, un rôle égal à celui que tient Raphaël dans la peinture; il lui a consacré un quatrain, dans lequel il le qualifie d'immortel, et ne craint pas de dire que Crémone, où Vida est né, devrait en être aussi fière que Mantoue d'être la patrie de Virgile. Scaliger mettait la poétique de Vida au-dessus de celle d'Horace.

Cet auteur est mort évêque d'Albe sur le Tanaro, en 1566, dans un âge fort avancé. Nourri de la lecture des auteurs latins et surtout de Virgile, il imita si exactement et avec tant d'élégance la versification du siècle d'Auguste, qu'il acquit une célébrité extraordinaire à l'époque où la langue latine était la langue universelle des savants et des littérateurs de l'Europe. L'Arioste ayant eu d'abord, dit-on, l'intention d'écrire son poëme d'*Orlando* en latin, y renonça parce qu'il désespérait de s'élever à la perfection du style de Vida! Personne, sans doute, ne regrettera aujourd'hui la crainte qui s'empara de l'Arioste, et qui nous a valu un des chefs-d'œuvre de la langue italienne. Vida n'a plus de prestige en France. Il a mis un art merveilleux à composer avec les pensées, les expressions et même les hémistiches des grands poëtes romains, une poétique en trois chants parfaitement versifiée, mais qui est, pour les uns, une poétique d'écoliers, pour d'autres, le lieu commun de la sagesse; pour ceux-ci, le résumé de tout ce qu'on sait sans l'avoir appris, etc. « C'est un imitateur élégant, dit Saint-Marc Girardin, mais froid; il étouffe l'originalité des sujets modernes qu'il traite, sous le poids de l'imitation de la phrase antique. »

L'AUBÉPINE DE LA SAINT-BARTHÉLEMY.

Le premier de nos vieux historiens qui se soient occupés de nos antiquités parisiennes, l'éditeur et l'ami de Gilles Corrozet, N. Bonnefons, a raconté l'horrible journée de la Saint-Barthélemy. Après avoir dit comment l'amiral Coligny fut blessé le 22 août 1572, il ajoute : « Au dit an, le vingt-quatre du dit moys d'aoust, iour Saint-Barthélemy et vigile Sainct-Loys, par vn tumulte, tant la nuict que le jour, plusieurs princes, seigneurs et bourgeois, habitants de Paris, furent mis à mort.

» Le jour mesme que cette exécution fut faicte, aduint chose merveilleuse : car, au cymetière Saint-Innocent, à Paris, une aubespine à demye seiche et desnuée de feuillage, commença soudain à pousser et produire, si bien qu'à veüe d'œil, on la voyait fleurir. Ce qui causa que le peuple y accourant de toutes parts, le susdict roy Charles IX fut veoir l'arbre. » (1)

(1) *Les Antiquitez croniques et singularitez de Paris*, par Gilles Corrozet.

TOURNEFORT

A LA RECHERCHE DE L'ARCHE DE NOÉ.

Tournefort n'était pas seulement le plus grand botaniste de son siècle, c'était aussi un curieux archéologue, un voyageur diligent, et parfois un aimable écrivain. Lorsque, en l'année 1701, il songea, après avoir traversé la Géorgie, à aller herboriser sur le mont Ararat, il ne se contenta point d'enrichir son herbier de plantes inconnues, il s'efforça aussi de vérifier les antiques légendes qui circulaient depuis des siècles en Arménie sur l'arche de Noé. Pour en venir à ses fins, il se mit en rapport avec le patriache de cette vaste contrée, alors si peu connue. On le nommait Nahabied. « C'était, nous dit le voyageur, un bon vieillard assez rougeaud, n'ayant par humilité qu'une mauvaise soutane de toile bleue. » Malgré la simplicité de son costume, qui contrastait si fort avec la magnificence extérieure des prélats de la cour de Louis XIV, le digne Nahabied n'était dépourvu ni d'instruction, ni de finesse; il ne voulait pas plus se priver des profits qu'on pouvait se procurer alors par des pèlerinages fondés sur une antique croyance, qu'il ne prétendait jeter un chrétien d'Occident au milieu de chemins périlleux, dont il connaissait mieux que tout autre le danger.

« Vous aurez de la peine, lui dit-il, d'aller jusques aux neiges, et, pour ce qui est de l'arche, Dieu n'a jamais fait la grâce de la faire voir à personne qu'à un saint religieux de notre ordre, qui, après cinquante ans de jeûnes et de prières, y fut miraculeusement transporté; mais le froid le pénétra si fort, qu'il en mourut à son retour. »

En continuant ses investigations archéologiques, Tournefort apprit néanmoins qu'un certain évêque de Nisibe, nommé Jacques, avait été moins malheureux. Ce fervent pèlerin avait pris la résolution d'atteindre le sommet de l'Ararat, et il s'était mis en marche; mais, après d'incroyables efforts, toujours il s'endormait à moitié de cette rude ascension, et toujours à son réveil il se trouvait rempli de son pieux désir, mais n'ayant gravi qu'un espace très-limité; le sommeil le quittait, à son grand chagrin, en un certain endroit qui était invariablement le même. La chose se renouvela si souvent, que le bon évêque de Nisibe comprit l'inutilité de ses tentatives. Dieu ne voulut pas cependant qu'il s'éloignât de la sainte montagne avec l'âme trop contristée; un ange lui apporta le bout d'une planche de l'arche.

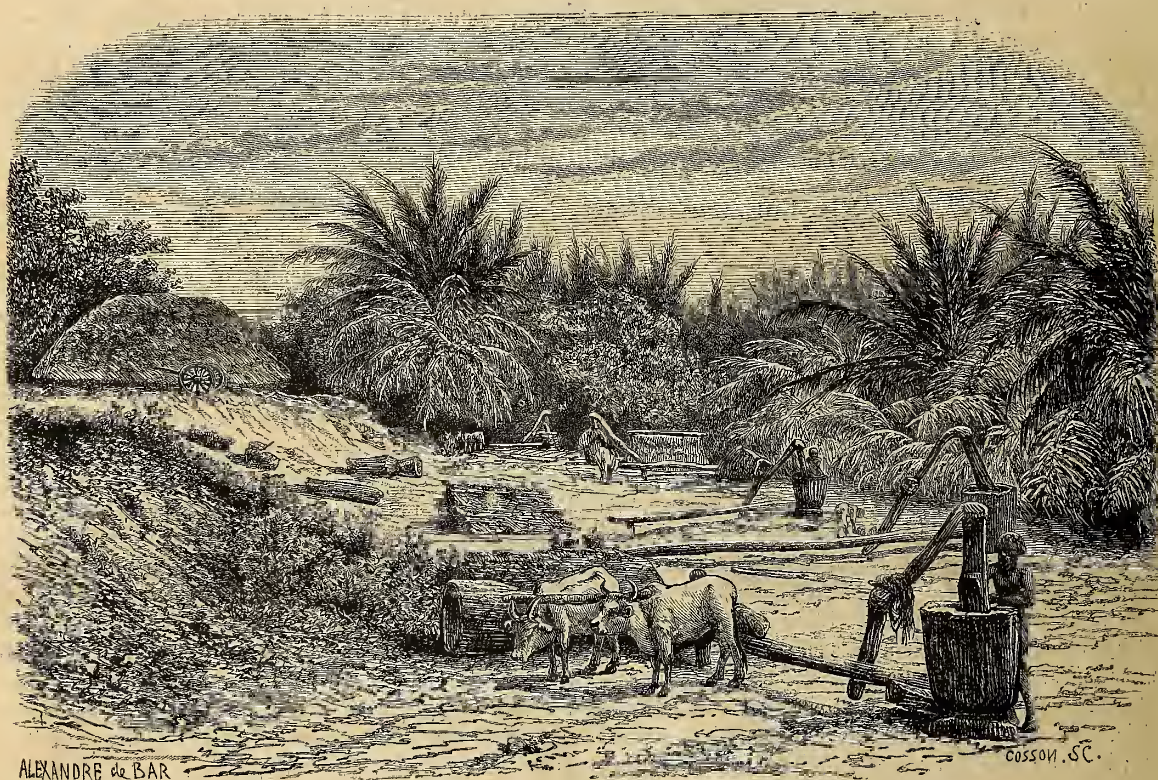
Tournefort ne s'attendait pas à recevoir un pareil pré-

sent : aussi fit-il sourire Nahabied, quand il lui eut déclaré, par la bouche de l'interprète, qu'il demanderait bien plutôt à Dieu la grâce d'être reçu dans son paradis que celle de voir la maison de Noé.

LA CAMPAGNE ET LES PAYSANS DANS L'INDE.

On se représente volontiers l'Inde comme une immense et magnifique forêt vierge, balançant ses verts panaches sous un ciel toujours pur, épanouissant perpétuellement ses fleurs et ses fruits sous un soleil de feu. Il n'en est pas tout à fait ainsi. Certes, l'Inde possède, sur plus d'un point de son vaste territoire, de superbes massifs de verdure, où les cocotiers, les figuiers sacrés, se mêlent aux dattiers, aux bananiers, aux bambous gigantesques ; mais on y trouve aussi d'arides déserts de sable, des terrains stériles et pierreux où pousse à peine un maigre gazon, des bois chétifs qui rappellent nos plus médiocres taillis, et surtout d'interminables plaines qu'on ne saurait traverser sans penser aux plates et monotones campagnes de la Beauce.

Ces plaines, qui occupent la plus grande partie de l'Inde, sont cultivées, et, grâce à des pluies fréquentes en été, à



Fabrication de l'huile dans l'Inde. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie communiquée par le docteur Villette.

des irrigations artificielles en hiver, fournissent généralement deux récoltes par an. Celles qui se trouvent inondées par le débordement régulier d'une rivière ou d'un fleuve, sont invariablement des rizières. Dans les autres croissent, selon la richesse du sol, tantôt le maïs ou le millet, tantôt l'orge ou le froment. Ici s'étalent des carrés de sésame, de moutarde et de lin; là s'allongent des bandes de cannes à sucre, de tabacs, de ricins et de bétels grimpant, comme le houblon, le long d'échalas rangés en lignes. Les champs ne sont pas séparés par des clôtures; leur uniformité n'est rompue que par la diversité des récoltes.

On a beau regarder autour de soi, on n'aperçoit pas de villages. C'est qu'ils sont le plus souvent cachés sous des touffes d'arbres, le long de quelque ravin encaissant un cours d'eau. Quand on y entre, on est frappé de leur apparence de misère et d'abandon. Tous les hommes sont aux champs; on n'aperçoit que des brahmanes, qui, eux, ne travaillent pas, accroupis devant leurs portes et fumant, et çà et là quelques enfants presque nus, jouant entre eux silencieusement, sans rire, sans se battre : timides et sauvages, ils se sauvent en criant à l'approche d'un étranger. Les chiens eux-mêmes prennent la fuite, rentrent dans la demeure de leur maître et vous laissent passer sans aboyer. Les maisons sont de simples huttes de deux ou trois mètres de côté, bâties en terre délayée et mêlée de paille, couvertes de chaume. Derrière, sont attachées à un pieu une ou deux chèvres et une vache maigre, s'occupant à brouter une herbe courte, sans cesse tondue par elles, et qui vivent en plein air. Si le village est entouré de quelques terres vagues, rebelles à la culture, landes ou marais, on y laisse vaguer et paître les animaux, et leur propriétaire, gardant pour lui le fromage et le petit lait, peut vendre un peu plus de beurre. Pénétrez dans l'intérieur d'une de ces huttes de terre, vous n'y voyez aucun meuble : une natte que l'on relève chaque matin sert de couche pour la nuit; quelques vases de terre, un moulin à bras, un mortier, une plaque de fer sur laquelle, dans les grandes occasions, on cuit le pain, composent tout le ménage; les provisions de la famille, le riz, les pois secs, les graines destinées à faire de l'huile, sont entassées par terre dans un coin.

La vie du cultivateur hindou, fermier ou journalier, est laborieuse et pauvre. Il part de grand matin pour les champs, avec ses deux petits bœufs et une charrue légère qu'il porte sur son épaule et qui suffit pour creuser un sillon peu profond dans une terre généralement meuble ; ou bien, selon le genre de travail, il n'emporte que sa pioche

ou sa houe. Au temps des semailles, il emploie souvent une machine munie de cinq ou six tuyaux en bambou, par lesquels s'écoule régulièrement la semence ; une planche sur laquelle il se tient en conduisant ses bêtes fait l'office de herse. En hiver, temps de sécheresse, l'arrosage de ses cultures est une de ses occupations ; dans les régions privées d'étangs et de cours d'eau, il y a un puits au milieu de chaque champ, et l'eau est amenée à la surface au moyen d'un manége mû par une paire de bœufs, dans des seaux de cuir qu'il faut vider l'un après l'autre ; assez souvent ces seaux se vident d'eux-mêmes par un mécanisme ingénieux.

Après deux heures de travail, le cultivateur déjeune ; puis il reprend sa besogne jusqu'à midi, n'ayant d'autre vêtement qu'une pièce d'étoffe de coton enroulée autour de sa taille, par une chaleur qui dépasse souvent quarante



Idoles hindoues près des villages. — Dessin de A. de Bar.

degrés. Alors sa femme vient lui apporter son dîner, qui consiste en un plat de riz cuit à l'eau, assaisonné quelquefois d'un peu de beurre rance et toujours de piment ; il le mange assis au pied d'un arbre, près d'une source, et fait un somme d'environ deux heures. Il se remet ensuite au travail sans interruption jusqu'au coucher du soleil, moment où il quitte les champs, ramène ses bœufs au village, leur donne le fourrage, se baigne, soupe et achève la soirée en fumant à côté de sa femme et de ses enfants. Un fermier laborieux et économe (les Hindous le sont presque tous) peut ainsi payer son fermage et amasser quelque épargne ; le journalier est moins heureux : il gagne quelques centimes par jour, tout au plus de huit à dix francs par mois, c'est à dire juste de quoi acheter ce qu'il lui faut de riz commun pour lui et sa famille et ne pas mourir de faim.

La fabrication de différentes huiles, de sésame, de coco, de lin, communément employées dans l'Inde et exportées comme objet de commerce, ainsi que celle du sucre, font aussi partie des occupations ordinaires du paysan hindou. Des moulins et des pressoirs grossièrement construits en bois, qu'on rencontre dans la campagne et auxquels plusieurs fermiers portent successivement leurs grains, servent à l'extraction de ces huiles. La fabrication du sucre se fait généralement par des procédés domestiques et des plus élémentaires : ainsi, pour séparer de la mélasse le sucre aggloméré en pelotes consistantes, on place ces pelotes entre deux planches, on charge la planche supérieure d'une grande pierre plate, puis, pour augmenter encore le poids de celle-ci, un homme monte dessus et s'y tient accroupi en fumant son *houka*.

Les paysans hindous ont leurs jours de repos et de loisir. Ils ne manquent pas de se rendre aux nombreuses fêtes religieuses qui se célèbrent dans les villes les plus voisines et qui, ayant toujours le caractère d'un spectacle, sont pour eux, en même temps qu'un devoir, une partie

de plaisir. Même sans quitter leur village, leur piété trouve à s'exercer. A défaut des grands dieux, reconnus de tous, dont les images résident dans les pagodes, ils ont à leur portée des divinités secondaires toutes locales, espèces de génies familiers comparables aux dieux lares, auxquelles ils rendent leurs hommages. Ces idoles sont placées tantôt dans les champs ou dans un bois sous un arbre touffu, tantôt sur le bord d'une route; les unes consistent en de simples pierres dressées, peintes en vermillon, surmontées d'une guirlande qui pend aux branches de l'arbre, ou d'un petit drapeau qui se détache sur son feuillage pour avertir le passant de la sainteté du lieu; les autres sont des figures de bois d'une taille gigantesque, grossièrement taillées et enluminées de couleurs criardes, ressemblant tout à fait à des jouets d'enfant de dimensions colossales, qui ont été données et exposées à la piété publique par de riches personnages de la localité. La laideur grotesque de ces idoles n'empêche pas les adorateurs de s'approcher d'elles avec respect, de se prosterner à leurs pieds et de leur offrir des fleurs et des fruits. Il ne paraît pas, d'ailleurs, que la dévotion des paysans hindous ait aucune action efficace sur la moralité de leur caractère. Ils sont généralement doux, pacifiques, mais rusés, sans probité, et incapables de véracité. Ils manquent à la fois de désintéressement et de courage, comme tous les êtres faibles et opprimés par la misère. La sincérité, la droiture et la fermeté des Anglais, sont la cause principale du prestige qu'ils exercent sur les indigènes.

LA VIERGE OUVRANTE DE MAUBUISSON.

Voy. p. 27.

Nous avons décrit, dans une précédente livraison, une Vierge ouvrante qui appartient au Musée du Louvre. On va voir, par l'extrait suivant d'une communication faite à la Société des antiquaires de France par M. de Marsy, un de ses correspondants, que les objets de ce genre pouvaient atteindre à de très-grandes dimensions.

« En 1636 ou environ, dit M. de Marsy, il y avait encore dans l'église de Maubuisson (près de Pontoise), derrière le grand autel, une Vierge d'une grandeur et d'une grosseur prodigieuses; on prétend qu'elle avait été faite il y avait deux cents ans par la dévotion d'une abbesse. Cette Vierge, assise dans une chaise proportionnée à sa grosseur et à sa grandeur, était fendue par le milieu depuis le front jusqu'aux pieds et s'ouvrait en six pans, trois de chaque côté. Quand elle était ainsi ouverte, ce n'était plus une Vierge, mais un monde entier : on y voyait le Paradis, le Purgatoire, l'Enfer, avec tous les mystères de l'Ancien et du Nouveau Testament, depuis la création du monde jusqu'au jugement universel; le tout représenté par des figures en bosse grandes comme le doigt, rangées sur des tablettes qui faisaient les séparations des lieux et des histoires. Ces petites figures étaient jolies et parfaitement exécutées.

» Ce grand édifice était porté par des ermites qui chantaient et jouaient d'instruments de musique. Ils avaient des bouches ouvertes et immensément grandes et surtout celui qui battait la mesure qui faisait rire à voir. Ces ermites étaient le divertissement de tous les enfants de Pontoise qui ne venaient jamais à l'église de Maubuisson, soit en procession ou autrement, sans faire provision de pommes, de noix, de gâteaux, pour donner à manger aux ermites. Et quand ils avaient rempli la bouche de ces moines, c'étaient des ris et des caquets insupportables. »

Pihan ajoute « que l'abbesse de Maubuisson, Marie Suyreau, connue par son zèle et son rigorisme, prit le parti de faire enlever cette statue non-seulement à cause du ridicule qui était grand, mais encore parce que ce colosse, étant vermoulu de vieillesse, pouvait en tombant endommager le grand autel et tuer des personnes. Les religieux bernardins et quelques anciennes religieuses auraient désiré qu'on fît rétablir cette machine; mais l'abbesse ne le voulut pas, non-seulement parce qu'elle n'y voyait aucune utilité, mais parce que les petites figures du dedans étaient délicates; que cela, avec leur vieillesse, faisait qu'on n'y pouvait toucher sans qu'elles s'en allassent en poudre; ainsi, Fleuret, maçon de Pontoise, démonta cette machine, abattit les ermites, et passa le tout dans le cloître des religieuses, où Mme l'abbesse, par condescendance pour les anciennes religieuses, la fit placer dans une chapelle. »

En terminant son récit, Pihan dit qu'on trouve la confirmation de ces faits dans les Mémoires de la sœur Candide, confidente de Mme Suyreau, et qu'ils ont été attestés par M. Nicole, après enquête, en 1685.

« Que devint cette statue? » dit en terminant M. de Marsy. Nous savons aujourd'hui qu'elle existe encore. M. de Guilhermy, membre de la Société des antiquaires de France, a fait connaître, à l'occasion de la publication qui précède, que la Vierge ouvrante de Maubuisson se voit actuellement près de Pontoise, dans l'église de Saint-Ouen l'Aumône.

MAXIMES CHINOISES (1).

SUR LES FEMMES.

— Depuis l'antiquité, les femmes vertueuses sont célèbres. La femme *Tsoun* se jette devant le tranchant d'un sabre pour sauver son mari. La mère du nommé *Ao*, étant dans la maison et n'ayant pas de quoi acheter du papier, trace des caractères sur le sable pour apprendre à lire à son fils. La mère de *Mondze* (le philosophe *Mencius*) change trois fois de domicile dans l'intérêt de l'éducation de son fils.

— Une femme doit être réservée et ne pas trop se mêler aux propos d'autrui.

— Les personnes (trop) rieuses sont peu estimées; les bavardes s'attirent des ennuis.

— Ne faites pas un usage journalier du fard et de la poudre de riz.

— Les jeunes filles aiment trop à tout raconter, et c'est ce qui fait naître la mésintelligence entre elles et leurs belles-sœurs.

— Les domestiques sont aussi des fils (et des filles) d'homme, et ne doivent pas être traités d'une manière indigne. Que les travailleurs à la journée soient bien nourris, sinon ils auront peu de zèle à l'ouvrage. Vous êtes avare de nourriture, à leur tour ils seront avares de leurs forces. Les journées passeront, et le travail n'avancera pas.

— Le mérite de vos bonnes actions sera un héritage de bonheur pour vos enfants.

— Levez-vous de bonne heure pour le travail. De même que le printemps est la saison la plus favorable, de même l'aube est le moment le plus propice de la journée.

— Une femme doit ne pas brusquer les enfants de ses voisins dans leurs allées et leurs venues, ne pas prendre au sérieux leurs querelles avec les siens; elle fera bien même de ne pas défendre ses enfants s'ils ont eu tort : des ennuis naîtraient de là.

— Ne parlez ni des défauts des autres enfants ni des qualités des vôtres. De cette façon, vous aurez des rapports de bon voisinage. L'union entre voisins est une pierre précieuse inestimable.

(1) Jules Arène, *la Chine familière*.

— C'est une grande vertu que de s'être habituée à avoir toujours une humeur égale.

LE JEU.

Le jeu, de quelque manière qu'on l'entende, n'est jamais un moyen irréprochable de s'enrichir. Celui qui perd ce qu'il possède en jouant, en pariant ou en spéculant, ne fait qu'une imprudence ou une sottise; mais celui qui est pauvre et qui veut faire fortune par de pareils moyens, expose sciemment l'argent des autres ou son propre honneur.

Dans toute espèce de jeu, de pari ou de spéculation, la chance de perte est pour le moins égale à la chance de gain; or, qui ne risque rien ne peut prétendre à rien : il faut donc, ou risquer ce qui appartient à autrui, ou feindre de risquer ce qu'on n'a pas, c'est-à-dire mentir, dans le but de s'approprier le bien d'autrui.

D'autre part, jouer et parier à coup sûr, c'est assurément voler; la première loi de tout jeu et de tout pari étant que les joueurs doivent être placés dans une même incertitude devant un événement inconnu.

Inventer ou faire supposer une fausse nouvelle, ou profiter d'une nouvelle sûre et secrète pour faire tomber ses adversaires dans un piége; faire un grand éloge d'une entreprise que l'on sait être ou mauvaise ou incertaine, ou même que l'on n'est pas en état d'apprécier, pour se débarrasser d'actions ou s'assurer un gain quelconque; abuser, en un mot, de la crédulité, de l'imprudence ou de la sottise des autres, etc., etc., qu'est-ce que tout cela, sinon le mensonge en vue de s'emparer du bien d'autrui?

En somme, il n'y aura jamais qu'un seul moyen légitime d'acquérir l'aisance et rarement la fortune : un travail utile, honnête, patient, et une sage économie.

PEINTURE SUR PORCELAINE

ET SUR FAÏENCE.

Suite. — Voy. p. 2.

Les couleurs. — Broyage et préparation. — Échantillons. — Nous indiquerons d'abord la manière de procéder pour décorer la *porcelaine dure*, c'est-à-dire celle dont la pâte est composée de kaolin et dont l'usage est le plus répandu. La préparation des couleurs et leur mode d'emploi sont, à peu de chose près, du reste, les mêmes pour cette porcelaine que pour la porcelaine tendre, la faïence émaillée et la faïence fine communément désignée sous le nom de *terre de pipe;* leur composition seule varie en ce que, ainsi que nous l'avons dit précédemment, elles contiennent plus ou moins de *fondant;* c'est-à-dire que leur fusibilité est en rapport avec la nature de la pâte et de l'émail des pièces à décorer, et du degré de chaleur qu'elles peuvent supporter. Dans la porcelaine dure, la différence entre la fusibilité de la glaçure ou émail et celle de la couleur est considérable; pour la porcelaine tendre et la faïence, elle est presque nulle; dans ce dernier cas, c'est un avantage réel, car la couleur pénètre l'excipient et s'identifie pour ainsi dire avec lui.

La préparation des couleurs exige de grands soins; elles sont désignées dans le commerce sous le nom de *couleurs vitrifiables* ou *couleurs à porcelaine*, et sont vendues généralement en poudre impalpable; il faut néanmoins les broyer une seconde fois à la molette sur une glace dépolie, en les additionnant d'eau très-pure (1); quand elles ne *crient* plus sous la molette et qu'elles ne présentent sous le doigt aucun grain au toucher, on laisse évaporer l'eau, puis on les met dans un des trous de la palette en porcelaine, après y avoir mêlé au bout du couteau un peu d'essence de térébenthine ordinaire.

La couleur ainsi préparée se sèche sans être remise en poudre et se conserve parfaitement; on en prend ensuite de très-petites quantités au fur et à mesure des besoins et seulement au moment de s'en servir; on la détrempe alors de nouveau avec un peu d'essence maigre, et on y ajoute, par très-faible partie, de l'essence grasse, et, dans certains cas, un peu d'essence de lavande, jusqu'à ce qu'elle ait acquis à peu près la consistance d'un sirop épais; cette consistance dépendra, du reste, de ce que l'on est appelé à peindre, et ce n'est que par l'usage que l'on peut se rendre compte de la densité que l'on doit donner à la couleur. Nous pouvons dire cependant dès à présent que, dans aucun cas, il ne faut jamais trop graisser la couleur, malgré la facilité plus grande que l'on aurait ainsi à peindre, sous peine d'avoir, après la cuisson, du *grippage* ou écartement de la couleur, qui se retire sous l'action du feu en laissant à nu le blanc de la porcelaine.

Avant de commencer un travail, le peintre doit bien connaître ses couleurs; pour cela, il lui est nécessaire de faire une série d'échantillons sur des tessons ou des plaques de porcelaine de même nature que celle sur laquelle il doit peindre. Un excellent mode d'échantillonnage des couleurs est celui qui consiste à les appliquer sur une assiette, ou de préférence sur une plaque carrée, en bandes verticales et horizontales de cinq à six millimètres de largeur, en laissant entre chaque bande un espace égal, et en suivant le même ordre de couleurs; on peut ainsi se rendre compte, non-seulement de l'effet produit par la cuisson sur la couleur isolée, mais encore de la façon dont elle se comporte par suite des différents mélanges, chacune des couleurs passant successivement sur toutes les autres : ceci est très-important; il est, en effet, certaines couleurs qui ne doivent pas être mélangées; telles sont les couleurs d'or avec celles à base de fer qui en ternissent l'éclat, ou certaines couleurs plus tendres que d'autres et qui sont *dévorées*, — c'est le mot consacré, — par ces dernières; on connaîtra, à l'aspect plus ou moins glacé, celles qui sont les plus dures.

Les échantillons de couleurs isolées sont également très-bons; on doit employer alors la couleur avec un pinceau assez gros et la mettre par *lèches* à tous ses états d'épaisseur en procédant par teintes dégradées; employées trop épaisses, certaines couleurs écaillent et n'adhèrent pas à l'émail de la porcelaine; trop minces, elles ne résistent pas à l'action du feu et disparaissent presque complétement.

Au premier abord, cet échantillonnage peut paraître fastidieux, mais nous ne saurions trop conseiller de le faire et de le faire avec soin; on s'épargnera ainsi bien des déboires et bien des retouches souvent nuisibles. En principe, un bon peintre sur porcelaine ne doit jamais employer une couleur avant de l'avoir échantillonnée et de s'être ainsi rendu compte de la façon dont elle se comporte au feu; il en sera de même pour les mélanges. Même avec ces échantillons et en les faisant avec grand soin, il arrivera encore souvent, surtout en commençant, des surprises désagréables au sortir de la moufle; ce n'est que par suite d'une longue pratique que l'on peut parfaitement connaître les couleurs et être bien certain des résultats de leur emploi.

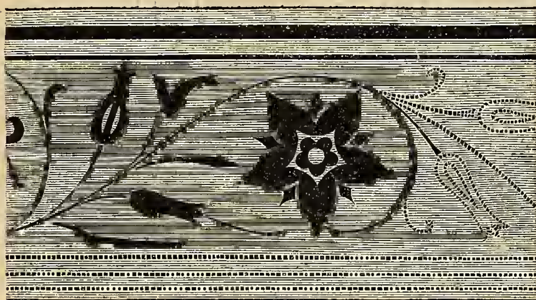
(1) Pour broyer convenablement la couleur déjà en poudre, on commence par nettoyer parfaitement la glace dépolie en la frottant avec un chiffon de toile légérement imbibé d'alcool; il est souvent nécessaire de saupoudrer la glace d'un peu de cendre de bois pour la décrasser plus complétement. Il faut avoir soin de broyer en rond en ramenant toujours la couleur vers le centre; de temps à autre on la relève en petits tas au moyen du couteau à palette, et on recommence à tourner en appuyant un peu fort sur la molette.

Dessin. — *Mise au trait.* — Lorsque l'artiste sera bien familiarisé avec les couleurs qu'il doit employer, et que les différents échantillons dont nous avons parlé auront été faits avec soin, il devra procéder à la mise au trait, sur la pièce à décorer, du sujet qu'il aura choisi et qui doit avoir été très-purement dessiné sur du papier.

Comme le crayon glisse sans marquer sur l'émail, il faut préalablement *essencer* la pièce, c'est-à-dire passer légèrement dessus un chiffon imbibé d'essence de térébenthine ordinaire mêlée d'un peu d'essence grasse; après l'avoir laissée sécher pendant quelques instants, l'essence s'évapore, et il reste une sorte de buée qui retient le crayon et permet de dessiner facilement, en employant soit un crayon ordinaire, soit un crayon lithographique.

Mais il vaut mieux faire, sur papier végétal, un calque du dessin à reporter, et le décalquer ensuite sur la porcelaine, toujours préalablement essencée, en le fixant au moyen de petites boulettes de cire à modeler et en interposant du papier plombaginé ou passé à la sanguine entre l'émail et le calque; on suit alors, avec un poinçon en ivoire ou un crayon très-dur, les contours du dessin tracé sur le calque, et le trait paraît parfaitement marqué.

Un autre moyen consiste à employer, surtout pour les ornements à motifs répétés, des *poncifs* en papier végétal où les contours extérieurs du dessin auront été piqués finement avec une aiguille emmanchée dans un morceau de



Enlevage à la laque. — Fig. 1.

bois blanc; après avoir rabattu les bavures qui résultent de l'enfoncement de chaque coup d'aiguille au moyen d'une petite pierre ponce très-douce et très-plate, et avoir fixé le poncif avec la cire à modeler, on promène dessus, en tamponnant légèrement, un petit rouleau de lisière de drap coupé très-droit à une de ses extrémités et frotté de crayon noir ou de fusain en poudre, si on doit peindre sur une pièce blanche, ou de blanc si on a une pièce en fond à décorer. Dans ce cas encore, il faut avoir le soin d'essencer la pièce.

Les traits du dessin étant reproduits sur l'émail par suite de l'emploi de l'un ou l'autre de ces procédés, on les repasse finement avec du carmin ou toute autre couleur d'aquarelle que l'on rendra plus maniable en y ajoutant un peu de dextrine. Quelques artistes même esquissent complétement leur sujet et font tous les *dessous* avec une couleur à l'eau employée très-sobrement, et qui, du reste, se brûle au feu. La couleur à l'eau n'étant pas enlevée par l'essence de térébenthine, ce procédé offre, de plus, l'avantage de permettre de nettoyer le trait avant de commencer à peindre, et d'enlever les faux coups de crayon ou la poussière noire qui se dépose toujours sur l'émail après l'emploi du poncif ou du décalque.

On peut également repasser le trait avec des couleurs vitrifiables en employant surtout la couleur qui doit dominer dans chaque objet à peindre; mais nous croyons qu'il faut employer de préférence la couleur à l'aquarelle, qui a, en outre, l'avantage de laisser transparaître le trait dans le cas où l'on voudrait poser un fond par-dessus.

Il arrive souvent, en effet, que tout ou partie de la pièce à décorer doit recevoir un fond destiné à faire valoir certains tons ou à varier un peu la crudité du blanc : aussi, avant d'aller plus loin, dirons-nous quelques mots de la manière de procéder dans ce cas, et des précautions à



Fig. 2.

prendre pour arriver à une bonne réussite, ce qui n'est pas très-facile.

Posage des fonds. — On emploie pour *poser* ou *coucher* un fond, de gros pinceaux carrés ou plats, dits *queues de morue,* assez larges pour fournir des touches qui couvrent en peu de temps les surfaces que l'on veut peindre. La couleur étant graissée convenablement et additionnée de quelques gouttes d'essence de lavande qui l'empêche de sécher trop vite, on en charge le pinceau et on l'emploie par touches contiguës en l'étendant bien également, et, autant que possible, sans revenir à la même place. Cela fait, on se sert du *putois*, et notamment de celui qui a la forme de *pied de biche* dont nous avons parlé dans notre premier article ; on doit tenir le putois bien d'aplomb sur la couleur étendue et frapper très-légèrement en tamponnant, de préférence, d'abord les sommités de la touche, puis les joints, et en ayant bien soin de nettoyer fréquemment le putois à sec afin qu'il ne s'empâte pas et n'enlève pas trop de couleur ; on revient ensuite avec un putois moins gros ou plus court de poil, afin de serrer davantage les parties constituantes de la couleur et d'en uniformiser le grenu au point de le rendre presque invisible. Un fond, pour être parfaitement réussi, doit toujours être posé d'un seul coup et très-promptement; il est donc nécessaire de préparer une quantité de couleur plutôt surabondante, afin de pouvoir l'employer rapidement et sans être forcé de recommencer.

Enlevage à la laque. — Si un motif ornemental ou autre doit se détacher sur un fond, on commence par coucher le fond en plein sur la pièce, après avoir, ainsi que nous l'avons dit plus haut, tracé le dessin extérieur avec une couleur à l'aquarelle (¹); puis, quand le fond est bien sec, le lendemain généralement, on recouvre la silhouette intérieure donnée par le dessin de couleur à l'huile (on emploie de préférence la laque ordinaire en tube mélangée d'essence de lavande). Au bout de quelques instants, la couleur du fond est liquéfiée par la couleur à l'huile qu'on enlève rapidement avec un chiffon de mousseline très-propre ; on voit apparaître alors, avec beaucoup de netteté, sur l'émail blanc, les réserves nécessaires pour pouvoir peindre (fig. 1 et 2).

La fin à une autre livraison.

(¹) On peut également, si le ton du fond est trop foncé pour laisser transparaître le trait, *poncer* le dessin sur le fond bien sec, en procédant alors avec beaucoup de soin et d'attention pour ne pas l'altérer et ne pas enlever de couleur.

UNE HOTTÉE D'ENFANTS.



Le Bagage de Croquemitaine, tableau par M. Timoléon Lobrichon. — Dessin de Baader.

Le Bagage de Croquemitaine, l'un des succès du Salon de 1874, rapidement popularisé par la photographie, a, dès son apparition, rappelé aux visiteurs de l'Exposition précédente une autre toile du même artiste intitulée : *un Jeune criminel*. Nul n'a passé indifférent devant cette saisissante image de l'une des misères de la première enfance.

Le criminel dont il s'agit était un pauvre petit nourrisson, âgé de huit ou dix mois au plus, coupable inconscient s'il en fut, qu'une terrible justicière, sa nourrice,

a impitoyablement condamné au *clou ;* c'est-à-dire à demeurer suspendu par les bretelles de son maillot à quelques pieds au-dessus du sol, comme un vêtement au porte-manteau.

La mise en scène de ce méfait trop fréquent dans le commerce de l'allaitement mercenaire, que la foule contemplait avec un sourire de compassion pour le supplicié, me fixa longtemps sur place; ce spectacle avait pour moi l'intérêt d'une infortune personnelle. C'était, après soixante-quinze ans et plus, le souvenir d'une époque où rien ne pouvait encore se graver dans ma mémoire. Tel M. Lobrichon nous a montré son bébé martyr, tel ma mère assurait m'avoir retrouvé à la hauteur du clou patibulaire et criant la faim dans une chaumière du village de Solognolles.

Il est des nourrices consciencieuses; mais cependant, que Dieu préserve les mères de n'avoir pas la force de nourrir leurs enfants!

A ce tableau qu'on peut supposer peint d'après nature, l'artiste a voulu donner un pendant; il l'a puisé, cette fois, dans le domaine de la fantaisie : c'est de notre vieille légende de Croquemitaine qu'il s'est inspiré. Est-il nécessaire de rappeler que, suivant quelques étymologistes, le nom de cet épouvantail des enfants constitue un parfait barbarisme? Il a été formé par l'accouplement hétérogène du mot français *croqueur,* et du mot flamand *meljien* (petite fille) : celui qui croque les petites filles.

De même que ce héros d'un roman fameux jadis, mais depuis justement tombé du ridicule dans l'oubli, l'infatigable punisseur de marmots indociles est partout, il voit tout et il entend tout. Lorsqu'une mère se sent impuissante à vaincre l'obstination ou les emportements d'un caractère rétif, elle appelle Croquemitaine à son aide, et le hasard veut que toujours il se trouve précisément en tournée du côté où l'on a besoin de son intervention ; il vient aussitôt, et, de ses mains crochues comme des serres d'oiseau de proie, il enlève l'incorrigible et le fourre dans sa hotte.

La journée de Croquemitaine est finie; il a déposé à terre sa dernière récolte : encore cinq coupables à punir. Il suffit d'envisager ceux-ci pour deviner, à l'expression de la physionomie, à la vérité du geste et de l'attitude, le penchant mauvais qui a livré chacun d'eux à l'inflexible sévérité de Croquemitaine. L'artiste, qui excelle à peindre des figures d'enfant, a mis ici sous nos yeux, comme une gamme ascendante, le boudeur, la têtue impassible, l'enfant sans soin, l'enfant colère, et la petite orgueilleuse ; les verges, arborées comme enseigne au sommet de la hotte, disent le sort qui les attend avant de tomber sous la dent de l'ogre légendaire.

Si l'on peut admettre, au point de vue de l'art, une tradition qui a fourni au peintre l'occasion de nous donner une nouvelle preuve de son remarquable talent, on ne saurait la répudier avec trop d'énergie comme moyen d'intimidation à l'égard des enfants. Un double danger menace, en ce cas, la sollicitude maternelle et la confiance filiale : ou l'enfant prendra pour vérité le mensonge, et il deviendra pusillanime, superstitieux, idiot; ou, quand il aura cessé de croire, il se souviendra que sa mère a pu le tromper. L'enseignement par l'épouvante abrutit, il n'instruit pas; par le mensonge, il tue le respect dû à celui qui enseigne.

GOUBAUX.

Fin. — Voy. p. 150.

Un jour que Goubaux dînait avec quelques amis, l'entretien tomba sur le théâtre. Un des convives, classique intraitable, prétendit qu'une pièce qui embrasserait une année ne pourrait offrir d'intérêt. — Pas d'intérêt, parce qu'elle embrasserait une année! mais elle en embrasserait trente qu'elle n'en serait que plus intéressante. — Ah! Ah! trente ans, s'écrie l'interlocuteur en riant :

Enfant au premier acte, et barbon au dernier,

comme dit Boileau. — Précisément, c'est là que résiderait l'intérêt, dans le changement apporté par la marche du temps à toutes les choses humaines. — Belle théorie ! mais en pratique. — En pratique? Je gage que je fais une pièce qui comprendra trente années et qui vous fera frémir et pleurer. — Toi? une pièce ! Mais tu n'en as jamais fait! — Raison de plus pour commencer.

C'est ainsi que Goubaux devint auteur dramatique. Il ne se proposa pas d'abord, sans doute, de faire sa fortune par le théâtre, mais dès qu'il eut goûté au rameau d'or, il se dit probablement, après Virgile, qu'après celui-ci cueilli, un autre ne pouvait manquer.

A quoi tient le succès des œuvres auxquelles il a puissamment contribué? Quelle était la nature de son talent? « Ce qui distingue Goubaux, dit M. E. Legouvé, ce qui a caractérisé sa physionomie dans l'esprit du public, c'est qu'il fondait presque toujours ses ouvrages de théâtre sur une idée ou sur un caractère. Les autres dramatisent des faits : lui, il dramatisait ou une grande passion ou une pensée morale; il peignait *le joueur* dans la célèbre pièce de ce nom, l'*ambitieux* dans *Richard d'Arlington*, et le public, malgré l'éclat du nom de ses deux collaborateurs, lui fit largement sa part dans ces deux pièces, tant on y sentait un autre esprit que celui d'un simple dramatiste, même éminent, l'esprit d'un penseur. »

Et plus loin, le biographe ajoute : « Je n'ai besoin que de citer ici (les titres rappellent le succès) *les Chauffeurs, la Dot de Suzette*, *les Prussiens en Lorraine*, *les Mystères de Paris;* mais il est une pièce sur laquelle il m'est aussi difficile de parler que de me taire; c'est *Louise de Lignerolles*. N'en rien dire, c'est mettre dans l'ombre un des heureux jours dramatiques de mon ami. En parler, c'est me mettre moi-même un peu en lumière. Qu'il me soit seulement permis de dire qu'un des grands bonheurs de ma carrière littéraire a été de trouver au début, et pour me montrer le chemin, un guide aussi sûr et aussi expérimenté; que cette collaboration a été pour moi non-seulement une aide considérable, mais le fondement d'une amitié de vingt-cinq ans, toujours charmante et utile. »

Goubaux conserva son institution, et il a eu l'honneur d'y attirer, même parmi ses collaborateurs de chaque jour, des hommes qui ont compté depuis dans les lettres. C'est lui qui a, le premier en France, compris l'avenir réservé à l'enseignement professionnel; il a sacrifié à cette idée des bénéfices plus certains ; il a fondé le collége Chaptal.

Dans ces phases diverses de sa vie, Goubaux conserva toujours cette raison spirituelle, cette dignité douce, qui lui attirèrent et lui conservèrent de si précieuses amitiés. Il avait une tendance naturelle à aimer, et, mieux encore, à pratiquer l'égalité; le souvenir suivant en sera pour nous la preuve :

Le portier de sa pension avait un fils dont l'intelligence précoce frappa Goubaux. Il voulut élever l'enfant, il lui donna place parmi les autres élèves au dortoir, au réfectoire, à la salle d'étude ; mais, à l'heure des récréations, il voulut que l'enfant allât s'asseoir dans la loge de son père, et tirât le cordon comme son père. Plus tard, cet enfant est devenu l'associé et puis le successeur de son maître.

Goubaux, proviseur du collége Chaptal après en avoir

été le fondateur, estimé des hommes les plus éminents à tous les degrés de la hiérarchie sociale, presque riche, exempt d'ennuis et de dettes; Goubaux n'avait plus qu'à jouir des fruits de cette existence si noble : « Quand Goubaux, dit M. Legouvé, n'eut plus rien à faire qu'à être heureux, il mourut (1860). »

Cette existence pourrait servir à démontrer que l'énergie de l'âme et la dignité du caractère suffisent à toutes les tâches et à toutes les fortunes. « Ote-toi de là, que je m'y mette », dit un vilain proverbe. Goubaux ne l'entendait pas ainsi : il ne voulait prendre la place de personne, ce qui ne l'empêchait pas de se mettre à la sienne.

ÉNIGME CHINOISE.

Jeune je suis vert, vieux je suis jaune; si l'on me bat, je deviens souple. J'accompagne un ami longtemps, et cependant le plus souvent il est pressé de me quitter.

FÉNELON ET AUGUSTIN THIERRY.

Fénelon a écrit :

« Le point le plus nécessaire et le plus rare pour un historien, est qu'il sache exactement la forme du gouvernement et le détail des mœurs de la nation dont il écrit l'histoire, pour chaque siècle. Chaque nation a ses mœurs très-différentes de celles des peuples voisins. Chaque peuple change souvent pour ses propres mœurs. »

Et après avoir cité, dans l'histoire ancienne, des exemples de ces changements, Fénelon poursuit :

« Notre nation ne doit point être dépeinte d'une façon uniforme ; elle a eu des changements continuels. Un historien qui représentera Clovis au milieu d'une cour polie, galante et magnifique, aura beau être vrai dans les faits particuliers, il sera faux pour le fait principal des mœurs de toute la nation. Les Francs n'étaient alors qu'une troupe errante et farouche, presque sans loi et sans police, qui ne faisait que des ravages et des invasions; il ne faut pas confondre les Gaulois polis par les Romains avec ces Francs si barbares. Il faut laisser voir un rayon de politesse naissante sous l'empire de Charlemagne ; mais elle doit s'évanouir d'abord. La prompte chute de sa maison replongea l'Europe dans une affreuse barbarie. »

Un soir que je venais de relire cette page de Fénelon, et qu'elle m'avait frappé par sa ressemblance avec la nouvelle doctrine qui dicta une partie au moins des célèbres *Lettres sur l'histoire de France*, j'arrivai, Fénelon à la main, chez M. Augustin Thierry, et je lui lus ce qui m'avait si vivement frappé. « Mais c'est tout juste mon programme ! s'écria-t-il. J'ai dû lire cela autrefois. J'avais oublié Fénelon ; quel dommage que je ne l'aie pas eu présent à l'esprit pour m'en autoriser à propos ! » (1)

(1) E. Egger, *l'Hellénisme en France.*

ALBUM.

Un album est un livre intime qui appartient de droit à toute femme d'intelligence et d'intérieur qui cultive son cœur et sa pensée.

Ce n'est point un meuble de luxe et de salon, encore moins une enseigne de bureau d'esprit. C'est une chose privée, qui comme telle a sa pudeur, mais aussi sa sincérité, qui s'offre à la sympathie, mais qui ne s'expose pas plus à la critique qu'à l'éloge. C'est un journal personnel qui se fait, comme à notre insu, sous la dictée du cœur; c'est le sanctuaire aimé de la pensée ; c'est, sous forme de poésie, de dessin ou de musique, le dépôt sacré des mélancolies et des aspirations saintes, la conversation reposée et écrite du foyer, le terrain réservé où le souvenir règne et gouverne ; c'est un coin du cœur ouvert aux amis. Si l'esprit s'y glisse, c'est en famille, et sans bruit comme sans prétention ; l'album ne lui est point inhospitalier. En sa qualité de papier, il souffre tout, même le talent. Il accueille au besoin le génie lui-même, quand celui-ci lui fait l'honneur de se présenter chez lui. Je sais quelques albums qui cachent des chefs-d'œuvre, vraies perles enfouies dans des océans inconnus.

Les anciens avaient leurs tablettes qui les suivaient partout. Ils s'en servaient, dit-on, les hommes de loisir pour inscrire leurs projets de plaisirs ; les hommes d'affaires, leurs devoirs de tous les jours. Les hommes d'état de notre temps ont leur portefeuille, les hommes sérieux ont leur agenda : pourquoi les femmes n'auraient-elles pas leur album?

L'album est entré dans nos mœurs, comme la lettre familière qui, tous les jours, fait colporter par la poste des drames plus émouvants que ceux de nos théâtres et de nos romans, des confidences de femmes et de mères aussi spirituelles peut-être et aussi éloquentes que les lettres de Mme de Sévigné.

LES MAISONS D'ÉCOLE DES ÉTATS-UNIS.

Voy. t. XLIII, 1875, p. 379.

L'école supérieure de Saint-Louis (Missouri), est ouverte aux enfants des deux sexes. Les deux plans que nous en donnons à la page suivante permettent de se rendre compte de sa disposition, qui est ingénieuse et commode.

Au rez-de-chaussée se trouve une salle spéciale aux classes de physique et de chimie ; les deux tours octogones servent à placer les instruments et les produits nécessaires aux expériences; cette salle est munie de deux fourneaux avec cheminées, et de robinets d'eau. L'autre partie du rez-de-chaussée est occupée par les appareils de chauffage et de ventilation. La disposition est la même pour le premier et le second étage; ils comprennent chacun quatre salles assez grandes pour contenir soixante-dix élèves; elles sont séparées par de vastes corridors où l'air circule librement et qui facilitent la ventilation.

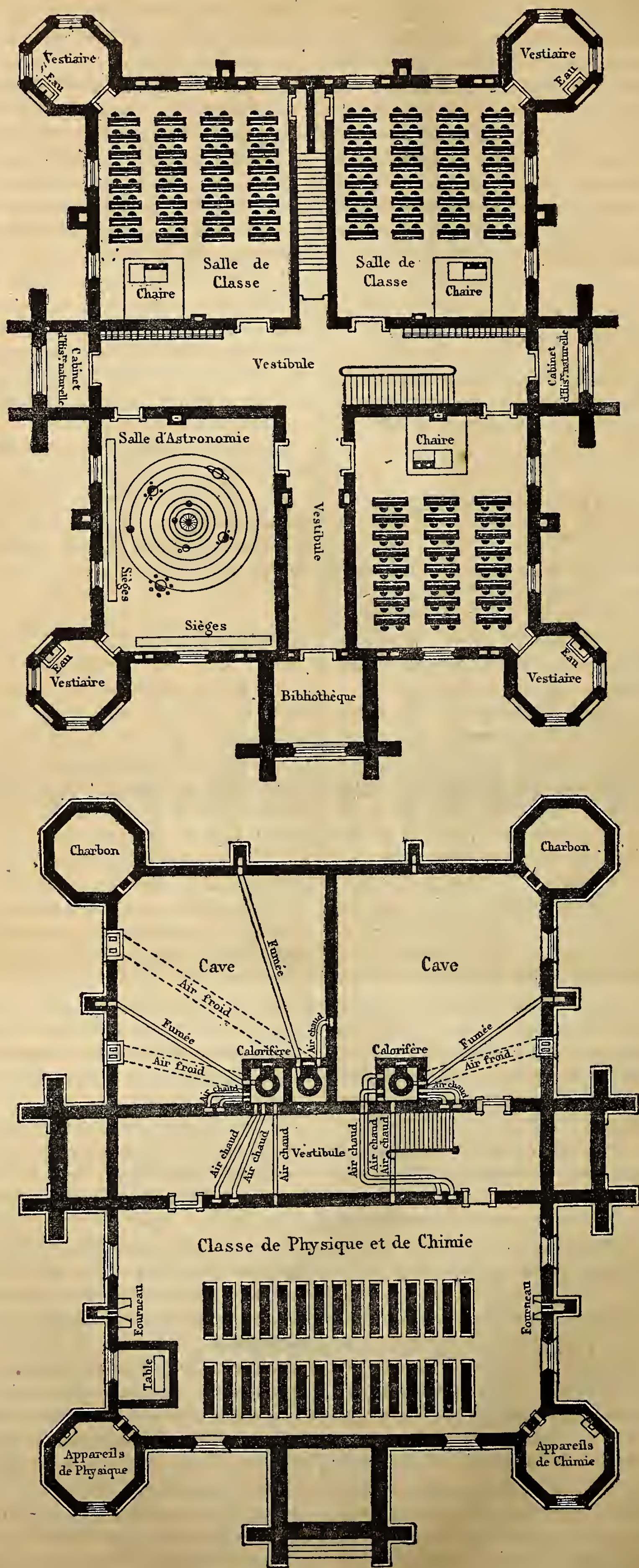
Une des salles du second étage est spécialement consacrée à l'étude de la cosmographie, et un système planétaire y est installé.

Au troisième étage se trouve une salle spacieuse qui peut contenir six cents personnes, et au fond de laquelle est une vaste estrade; elle sert pour les examens, les conférences, les exercices journaliers de déclamation et de chant, etc.

Chacune des tours qui ornent le bâtiment a reçu une destination spéciale et utile. Les tours octogones qui sont aux quatre coins servent de vestiaires. La tour carrée de la façade est un salon de réception au premier étage, une bibliothèque au second, et une salle d'étude pour les exercices de déclamation au troisième; enfin à son sommet on a établi un petit observatoire qui permet de compléter la leçon d'astronomie par l'examen même du ciel.

Les deux tours de côté ont été diversement utilisées : au second étage, elles contiennent un cabinet d'histoire naturelle; aux autres étages, elles servent soit de salles de répétitions, soit de parloir pour les parents qui veulent s'entretenir avec les professeurs.

L'ameublement de l'école est particulièrement élégant et riche, les siéges sont en cerisier verni et en fer bronzé; toutes les autres boiseries sont en chêne.



Plan du rez-de-chaussée et du deuxième étage de l'École supérieure de Saint-Louis (Missouri).

Les deux écoles dont nous venons de parler sont situées dans de grandes villes; mais les écoles de village ne sont pas traitées avec moins de sollicitude; les mêmes soins sont apportés à leur construction, et rien n'est oublié pour que le séjour de l'école soit salubre et attrayant.

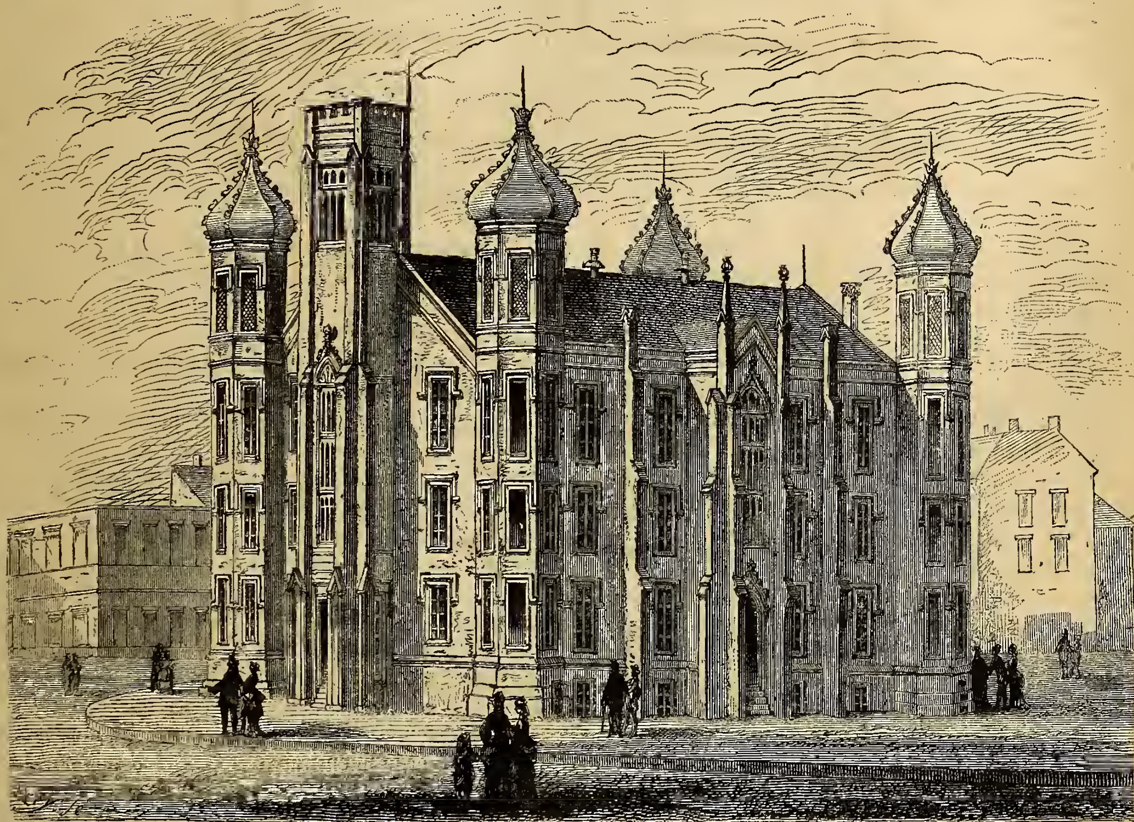
Le mobilier des écoles est l'objet d'attentions spéciales.

Les pupitres et les siéges sont solidement fixés au sol; chaque pupitre est muni d'un encrier, d'un casier pour mettre les livres, les cahiers, les plumes, les crayons, etc.

Tout ce mobilier scolaire est propre et soigné; ce luxe est en réalité une économie, car toute dégradation est immédiatement aperçue et réprimée, et il est à remarquer que l'enfant est bien plus disposé à détériorer un meuble grossier qu'un meuble élégant dont il a la responsabilité. De plus, on l'habitue à ne rien détruire ou endommager par mauvais instinct.

Ces écoles sont amplement pourvues de tous les accessoires relatifs à l'enseignement, tableaux noirs, cartes de géographie, mappemondes, bibliothèques scolaires, petites collections d'histoire naturelle, matériel pour les leçons de choses, etc.

De tels résultats n'ont pu être obtenus sans de grands sacrifices; ainsi, dans le cours de dix années, l'État de Massachusetts n'a pas dépensé moins de 50 millions de



École supérieure de Saint-Louis (Missouri). — Dessin de Sellier.

francs pour l'établissement de ses écoles. Il n'est pas un État, pas une cité, pas un village, qui ne fasse chaque jour d'énormes sacrifices pour acquérir ce précieux outillage de l'instruction publique.

La ville de Philadelphie a voté, en 1867, pour la construction d'écoles nouvelles, plus de 5 millions de francs, sans compter le prix des terrains.

L'école Norcross, à Boston, bâtie en 1867 et pouvant recevoir 772 élèves, a coûté, non compris le terrain, mais y compris l'ameublement, plus de 425 000 francs.

L'école Lincoln, à San-Francisco, bâtie en 1865 pour 1 000 élèves, a coûté plus de 500 000 francs.

L'école supérieure Woodward, à Cincinnati, a coûté 280 000 francs, seulement pour la construction du bâtiment.

L'école de jeunes filles de la rue Lafayette, à Baltimore, bâtie pour 500 élèves, a coûté 100 000 francs de terrain et 150 000 francs de construction.

Rappelons, en terminant, que ces belles écoles sont ouvertes gratuitement à tous. Les enfants des familles riches les fréquentent aussi bien que ceux des familles pauvres. On considère ce contact comme salutaire pour les uns et pour les autres, et comme propre à faire naître de bonne heure dans le cœur des enfants les sentiments d'égalité et de solidarité chrétienne qui sont la base des institutions américaines.

LA TABLE, LA MUSETTE ET LE SAC.

CONTE BOHÊME.

Il y a longtemps, bien longtemps, un vieux paysan vivait dans une chaumière avec ses trois fils. L'aîné s'appelait Martin, le second Michel, le troisième Jeannot.

Un soir, le père et les trois fils étaient réunis autour d'une jatte de lait où trempaient quelques morceaux de pain. — Martin, dit le père, je sens que je ne vivrai pas longtemps. Quand je mourrai, c'est à toi que reviendra ma chaumière; surtout ne fais point de tort à ta mère et à tes frères.

Martin promit; mais, tout en promettant, il avait soin de choisir les bons morceaux et d'accaparer le lait. Michel s'étonnait de cette conduite; Jeannot en fut si triste qu'il oublia de manger.

Au bout de peu de temps, le père tomba malade : il fit venir ses fils, et leur recommanda d'être bien unis. — Jeannot, dit-il au troisième, tu es un peu simple; mais ce que le ciel a ôté à ton esprit, il l'a donné à ton cœur. Sois toujours bon, et écoute tes frères. — Là-dessus il mourut.

Martin et Michel éclatèrent en lamentations épouvantables; mais Jeannot resta muet, immobile, comme s'il avait perdu la raison. Au bout de quelque temps il sortit, s'assit dans le jardin et pleura comme un enfant. Après l'enterrement, Martin et Michel décidèrent qu'ils iraient courir le monde et chercher fortune. Jeannot devait rester à la maison.

— Le monde est grand, pensaient-ils : à force de le parcourir, nous pourrons rencontrer la fortune. En restant ici, nous ne deviendrons rien du tout.

Jeannot ne demandait pas mieux que de rester; mais leur mère, qui était encore très-vaillante, ne voulut pas qu'il renonçât à la bonne chance, et décida ses frères à l'emmener.

Ils partirent donc tous trois; Michel et Martin avaient pris deux grands sacs remplis de vivres. Jeannot n'avait rien.

— Je voudrais bien savoir, dit-il tout à coup à ses frères, si nous allons rencontrer la fortune.

— Tu peux bien courir au-devant d'elle, toi qui n'as rien à porter.

Ils étaient jaloux de voir que Jeannot ne portait rien, tandis qu'ils avaient tant de peine à traîner leurs sacs. Ils avaient marché toute la matinée; le soleil les brûlait; ils étaient fatigués et ils avaient faim. Ils s'assirent au bord de la route, sous un arbre, et se mirent à manger. Jeannot s'assit sous un autre arbre et se mit à pleurer; peut-être avait-il faim, peut-être regrettait-il la mort de son père.

Ses frères se moquèrent de lui :

— Tu vois, une autre fois, ne sois pas si paresseux; tu auras aussi à manger.

Jeannot essuya ses larmes.

— Vous faites de jolis fils, leur dit-il; vous partez courir le monde pour soulager votre mère, et vous commencez par emporter de chez elle ce qu'il y a de meilleur.

Cette réponse fit taire les railleries des deux frères. Au bout de quelques instants, ils offrirent même à Jeannot de partager leur repas. Puis ils se remirent en route.

Vers le soir, ils arrivèrent à une chaumière et demandèrent l'hospitalité. Le maître de la chaumière les fit entrer et les invita à souper. Martin le remercia, et ajouta, non sans une certaine fierté, qu'il avait assez de quoi manger. En effet, ils tirèrent des vivres de leurs sacs et firent un bon repas. Pendant ce temps-là, Jeannot était assis dans un coin et pleurait. La ménagère, en revenant de la cuisine, vit qu'il ne mangeait pas, et voulut qu'il se mît à table. On servit une excellente soupe au lard. Martin, qui l'aimait beaucoup, rongeait avec dépit ses croûtes de pain et ses restes de fromage; mais on ne l'invita pas. Le lendemain, les deux méchants frères partirent de bonne heure et emmenèrent Jeannot dans une forêt profonde, pour être certains que personne ne lui donnerait à manger.

Après avoir longtemps erré, ils arrivèrent tout à coup dans une clairière d'où ils aperçurent un immense château. Jeannot sourit; mais Martin ne fut pas content.

— Nous nous sommes trompés de route, dit-il; retournons en arrière.

— Nigaud! dit Michel. Nous sommes partis pour courir le monde. Qu'importe de courir à droite ou à gauche!

Jeannot ne dit rien, il alla tout droit au château. Martin le regarda faire, puis se décida à le suivre.

Ils entrèrent dans le château; mais ils n'y trouvèrent pas une créature humaine. Un frisson les saisit. Martin voulut partir; mais quand il vit Jeannot ouvrir la porte, il le suivit encore. Ils entrèrent dans une salle magnifique. Quelle merveille! La salle était pleine de monnaie de cuivre jusqu'à une hauteur de cinq coudées. Martin et Michel restèrent tout éblouis; puis ils jetèrent de leurs sacs les restes de leurs provisions et se mirent à les remplir de gros sous.

Jeannot ouvrit une seconde chambre; elle apparut aux yeux éblouis pleine de monnaie d'argent.

Les deux frères jetèrent aussitôt les sous pour entasser les écus dans leurs sacs. Cette besogne à peine terminée, Jean ouvrit une troisième porte. Éblouissement prodigieux! La troisième salle était pleine de pièces d'or qui brillaient comme le soleil. Ils vidèrent de nouveau leurs sacs et de nouveau les remplirent.

— Allons-nous-en, dit tout à coup Martin, quelqu'un pourrait venir, et nous ne serions pas à notre aise.

Les deux frères se sauvèrent. Jean les suivit; de chacun de ces trésors il ne prit qu'une pièce de monnaie et les restes des provisions qu'on avait jetées dans la première salle. Chemin faisant il mangea. On arriva dans un bois épais; les frères jetèrent leurs sacs d'argent et s'assirent pour se reposer. Jeannot se coucha auprès d'eux et acheva de grignoter le dernier croûton. Tout à coup, Martin s'aperçut qu'il avait faim; mais il n'avait que des ducats dans son sac.

— Jeannot, dit-il, dépêche-toi d'aller au château, et rapporte-nous les restes que nous y avons laissés.

— Ce n'est pas la peine, répondit Jeannot; je les ai ramassés et je les ai mangés.

— Misérable, s'écria Martin, je t'apprendrai à manger la part de tes frères!

Et ils tombèrent sur lui et le frappèrent à qui mieux mieux.

— Va où tu voudras, gourmand, et ne te permets plus de te présenter devant nous.

Et ils sortirent du bois. Le lendemain matin, ils arrivèrent chez eux, achetèrent une belle maison, s'y installèrent avec leur mère, et se mirent à vivre comme des grands seigneurs.

II

Jeannot était resté par terre inanimé. Quand il revint à lui, il se trouva seul. Que faire?

— Je retournerai au château, pensa-t-il : je ramasserai de l'argent et je m'en irai vivre en grand seigneur.

Il retourna en effet au château; il n'y trouva personne. Il ôta sa veste, noua les manches par le bout de façon à en faire des espèces de sacs, et se mit à y entasser les pièces d'or. Tout à coup il entend un bruit lointain semblable à celui du tonnerre; ce bruit se rapproche; le château tremble jusqu'en ses fondements. Une voix se fait entendre, une voix stridente comme celle d'un taureau.

— Um! um! Ça sent la chair fraîche.

Et deux géants entrent dans la salle.

— Ah! ah! petit ver de terre, c'est toi qui voles nos trésors! s'écrie l'un d'entre eux. Eh bien, nous te mangerons ce soir à souper.

Le second géant murmura quelque chose à l'oreille de son camarade.

— Soit, dit celui-ci, je t'accorde la vie; mais désormais c'est toi qui, en notre absence, garderas nos trésors. Seulement, garde-les bien... A propos, quand tu auras faim, frappe trois fois du poing sur cette table en disant : « Cuisine impériale! » et tu recevras de quoi bien dîner.

Jeannot promit tout ce qu'on voulut. A partir de ce moment, il mena une vie fort agréable. Il n'avait rien à faire : personne ne venait au château, la table lui obéissait toujours. A la fin, l'ennui le prit.

— Que messieurs les géants gardent eux-mêmes leurs trésors, dit-il un beau matin; et toi, ma bonne table, viens-t'en avec moi.

Il prit la table sur son dos, quitta le château et entra

dans la forêt. Il la traversa et se trouva dans les champs. Là il rencontra un bon vieillard qui lui demanda à manger.

— Vous ne pouviez mieux tomber, répondit Jeannot. Venez vous asseoir avec moi sous cet arbre.

Jean posa la table sur le sol, la frappa trois fois du poing en criant : Cuisine impériale ! Un splendide repas fut aussitôt servi.

— C'est une belle invention, dit le vieillard ; fais-moi cadeau de cette table. J'ai encore quelque chose de mieux à t'offrir. Vois cette musette : toutes les fois que tu le commanderas, il en sortira une armée aussi nombreuse que tu voudras.

Jeannot, depuis que ses frères l'avaient si fort battu, était devenu ambitieux. Il prit la musette et donna la table. Le vieillard une fois parti, il se retrouva seul, en plein champ, et par-dessus le marché avec beaucoup d'appétit. Il commença à regretter sa table ; il pensa tout à coup à sa musette. Une mauvaise idée lui vint. Il ouvrit la musette :

— Deux cents hussards en avant ! cria-t-il.

Aussitôt, chevaux de hennir, sabre de résonner au flanc des cavaliers. Leur chef s'approcha de Jeannot et lui demanda poliment ce qu'il désirait.

— A environ une demi-heure d'ici, vous trouverez un vieillard avec une petite table : saisissez-le et m'apportez la table.

Les hussards partirent au grand galop; dix minutes après, ils étaient de retour, et la table avec eux.

Jeannot ouvrit la musette et y fit rentrer les soldats. Puis il se mit à table et mangea gaiement la cuisine impériale. Le lendemain, il rencontra encore un bon vieillard qui se fit inviter comme le précédent.

— Voilà une belle invention, dit-il en regardant la table ; si tu veux me donner ce meuble, je te donnerai mon sac en échange.

— Oh ! oh ! dit Jeannot, ce serait une mauvaise affaire.

— Pas si mauvaise. De ce sac on peut faire sortir autant de châteaux que l'on désire.

Jeannot réfléchit un instant.

— Soit, dit-il.

Et il fit l'échange. Cinq minutes après, perverti par la fortune, il lançait trois cents uhlans à la poursuite de son hôte et rentrait en possession de la table.

Jeannot avait donc désormais trois talismans. Il reprit sa route et arriva dans la capitale. Là il apprit que ses frères étaient devenus de gros richards et de très-grands seigneurs. Il salit et déchira ses vêtements afin d'avoir l'air d'un mendiant, et alla leur demander l'aumône. Ils le mirent à la porte, malgré les supplications de leur mère. Pourtant ils finirent par lui offrir l'hospitalité dans l'écurie. Jean ne dit rien ; mais quand tout fut endormi, il fit sortir du sac un château, de la musette une compagnie pour le garder. Il dormit fort bien dans le château, et la table lui fournit un souper magnifique. Au matin, il fit tout disparaître, château et soldats.

Il passait les journées à ne rien faire; ses frères étaient fort intrigués ; ils le pressèrent tant de questions, qu'il finit par leur raconter le secret de la table magique. Il les invita même à partager un repas qui laissait bien en arrière les meilleurs festins de la capitale. L'histoire de ce repas fit grand bruit; le roi lui-même entendit parler de la table magique. Curieux de goûter à la *cuisine impériale*, il envoya un de ses chambellans prier Jeannot de vouloir bien la lui prêter pendant trois jours.

— Soit, dit Jeannot ; mais que le roi se souvienne que si dans trois jours il ne me l'a pas renvoyée, je lui déclarerai la guerre.

Le chambellan prit la table et raconta au roi en riant la menace de Jeannot. Le roi fut enchanté de la table et de la cuisine impériale, si enchanté, qu'il se résolut à garder cette merveille. Il fit appeler un menuisier habile qui lui fabriqua une table toute pareille, et il renvoya à Jeannot cette contrefaçon. Jeannot, se voyant ainsi trompé, entra dans une violente colère. Il brisa la fausse table.

— Dites à votre roi, dit-il au chambellan, que demain je démolirai son palais comme je brise cette table.

On rit beaucoup chez le roi ; mais on rit beaucoup moins quand Jeannot fit sortir de sa musette un million de cavaliers et un million de soldats. La garnison du palais n'essaya même pas de se défendre. Le roi arbora le drapeau blanc et alla trouver Jeannot.

— J'ai eu tort, lui dit-il, et je veux réparer ma faute. Voici ta table, et, par-dessus le marché, je te donne ma fille en mariage.

Le mariage eut lieu avec une grande pompe, et je laisse à penser si la table fournit à tous les conviés la *cuisine impériale*. Après le festin, Jeannot fit sortir de son sac un château merveilleux où il emmena sa jeune épouse. Le roi fut si étonné qu'il lui confia le sceptre et la couronne.

Voilà donc Jeannot roi à son tour, et quel roi ! Heureusement il redevint plus juste : son bon naturel reprit le dessus. Il avait des troupes plus qu'aucun souverain n'en eut jamais ; il élevait des châteaux à toutes ses frontières; sa table était la meilleure qu'on eût jamais connue. Ses frères en crevaient de dépit; pour les punir de leur dureté, il ne les rappela jamais auprès de lui ; mais il traita fort bien sa mère, qui eut une belle et longue vieillesse. Au centre du palais, dans la chambre du trésor, étaient renfermés la table, le sac et la musette. Jeannot régna longtemps sous le nom de Jean I, et fut très-regretté de son peuple. Mais ses successeurs n'imitèrent pas son exemple : l'un d'entre eux eut même la sottise d'avoir honte des humbles origines de sa dynastie. Il relégua la table, le sac et la musette dans un caveau noir et humide. Il croyait pouvoir désormais se passer de ces talismans.

Il se trompait : le royaume déclina de plus en plus ; un beau matin, le prince ingrat courut au caveau qui gardait les talismans. Hélas ! la table s'était pourrie, de la musette il ne restait que les courroies, et du sac quelques chiffons que les rats étaient en train de grignoter ! Ainsi finissent les plus belles choses de ce monde !

BONNES PENSÉES.

Les bonnes pensées produisent dans l'âme la plus grossière, lors même qu'elles n'y pénètrent qu'un instant, l'effet d'un pur soleil dans l'obscure demeure du pauvre. Elles l'assainissent, elles la parent, elles la remplissent de grandes et sereines clartés, dont la trace reste à jamais ineffaçable. GRÉARD.

LES YEUX.

Fin. — Voy. p. 14, 135.

Ce qui frappe d'abord dans les yeux des reptiles, c'est leur fixité. Les muscles qui chez nous dirigent le globe de l'œil et lui donnent sa prodigieuse mobilité, sont peu développés chez la plupart des reptiles.

En outre, leurs paupières sont lentes à se mouvoir. Les crocodiles et les tortues en possèdent trois comme les oiseaux. Chez les grenouilles et les crapauds, les deux premières paupières sont peu développées, c'est la troisième, celle que nous avons appelée membrane clignotante chez les oiseaux, qui sert presque seule à l'animal.

Les lézards n'ont, pour ainsi dire, qu'une paupière percée en son milieu d'une fente que l'animal peut élargir à

sa fantaisie. Cette fente est tellement petite chez le caméléon, qu'on ne lui voit que la prunelle.

Les serpents n'ont pas de paupière du tout; chez eux, l'œil est simplement recouvert d'une peau transparente et sèche. Il en résulte, dans le regard, une impassibilité qui fut peut-être la cause de leur réputation de sagesse. Ce regard n'est pourtant pas dépourvu d'expression. Ceux qui ont tenu dans leurs mains des vipères vivantes savent quels sentiments bas et haineux leurs yeux semblent indiquer, et combien est justifiée la locution *regard de vipère.*

L'iris des reptiles est le plus souvent d'un beau jaune d'or. La pupille est linéaire, comme celle du chat, chez le crocodile, et losangique chez les grenouilles. Elle est ronde chez la tortue, chez les lézards ordinaires et chez le caméléon.

Les yeux de ce dernier animal méritent de nous arrêter un instant. Ce sont de gros globes saillants sous la peau qui les recouvre entièrement, excepté au niveau de la pupille. Les caméléons jouissent de la propriété singulière de diriger leurs yeux dans des directions différentes, l'un regardant en haut, par exemple, tandis que l'autre regarde en bas.

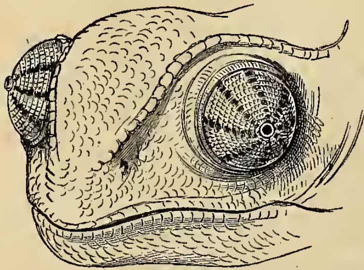


Fig. 5. — Œil du caméléon.

On sait que les caméléons changent de couleur pour adopter le plus souvent celle des objets sur lesquels ils sont placés. Cette propriété extraordinaire, que quelques autres reptiles et quelques poissons possèdent aussi, mais à un moindre degré, était déjà connue du temps d'Aristote. Les philosophes et les rhéteurs, qui comparaient au caméléon certains hommes doués d'un caractère trop facile, furent amenés à exagérer le pouvoir singulier de ce reptile bizarre.

Une expérience récente de M. Georges Pouchet montre que les yeux sont les premiers promoteurs de ces variations de couleur. Cet expérimentateur ayant arraché les yeux à des caméléons et à différents poissons qui partagent avec eux la propriété de changer de teinte, ces animaux devinrent tout noirs, et ne quittèrent plus ce funèbre costume. Disons en passant qu'une expérience plus récente encore, présentée à l'Institut, au mois de janvier 1875, par un de nos jeunes savants les plus éminents, M. Paul Bert, est venue compléter celle de M. Pouchet, en prouvant que si les yeux sont les premiers incitateurs du changement de couleur, le système nerveux est aussi un agent essentiel de ce phénomène. M. Bert ayant coupé sur des caméléons le nerf qui animait des membres, cette partie de l'animal devint et resta noire.

Dans l'œil des poissons, comme dans celui des serpents, les paupières sont remplacées par une peau transparente, qui descend au-devant de la cornée en y adhérant. Cette absence de paupières n'est pourtant pas générale à tous les poissons, car le requin a une paupière, et la raie présente un rudiment de membrane clignotante.

La pupille des poissons est à peu près contractile. Leur cristallin est sphérique; nous savons que cette forme est nécessaire pour permettre la vue dans l'eau. La boule transparente qui constitue le cristallin s'applique exactement contre l'iris en avant, et n'est séparée que par un très-petit intervalle de la rétine. Il en résulte que l'œil des poissons, au lieu de former un globe comme chez les mammifères, a une forme très-aplatie. Il est souvent maintenu dans cette forme par un cercle, soit cartilagineux, soit osseux, contenu dans la sclérotique, et assez semblable à celui que nous avons vu chez les oiseaux. Il y a même plusieurs poissons dont l'œil est enchâssé sur un pédicule osseux; ce qui donne à ces yeux une grande force de résistance contre

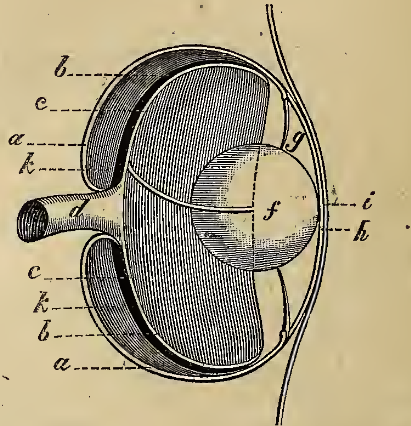


Fig. 6. — Détails de l'œil du poisson.

aa. Sclérotique. — *bb.* Choroïde. — *cc.* Rétine. — *d.* Nerf optique. — *f.* Cristallin. — *g.* Chambre antérieure. — *h.* Cornée. — *i.* Peau amincie. — *kk.* Pédicule osseux.

les violences extérieures et en même temps une très-grande mobilité.

Il est un poisson qui semble au premier abord doué de quatre yeux. On l'appelle *anableps;* on le rencontre dans la rivière de Surinam (Guyane anglaise). Si ces quatre yeux étaient réellement distincts, une pareille anomalie renverserait une des lois les plus constantes de la zoologie. Mais une analyse plus attentive montre que les deux yeux

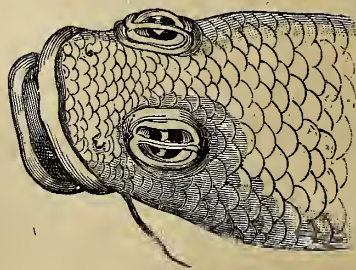


Fig. 7. — Œil de l'anableps.

qui sont à chaque côté de la tête, quoique présentant chacun une cornée et une pupille distinctes, n'ont à eux deux qu'un cristallin et qu'une rétine, et sont constitués en somme par un seul œil dont la pupille et la cornée se sont dédoublées.

On a remarqué que les poissons voyageurs ont l'œil plus fin que ceux qui ne quittent point le rivage où ils sont nés; qu'au contraire, les poissons qui vivent dans la bourbe ont un œil très-imparfait et quelquefois même absent. Telles sont la *myxine* et l'*aptérichte* décrites par M. Duméril. Ces poissons sont absolument aveugles, et pourtant ils ont conservé des rudiments d'yeux; ce sont deux points noirs cachés sous la peau comme pour indiquer simplement la place des yeux.

LE HAMEAU.



Un Hameau, tableau par de Bellée. — Dessin de de Bellée.

Ah! le joli hameau! — s'écria la jeune marquise en s'arrêtant toute droite devant un groupe de maisons basses, aux toits de chaume tout veloutés de mousse, où se balançait çà et là quelque panache d'herbes folles. Des arbres se penchaient au-dessus, et leur feuillage où se jouait le soleil étincelait comme un bouquet d'émeraudes.

— Très-joli en effet, répliqua le marquis en secouant d'une élégante chiquenaude son jabot où s'étaient arrêtés quelques grains de tabac de sa dernière prise. Il ressemble presque à celui que Sa Majesté vient de faire construire à Trianon : vous le rappelez-vous, ma chère?

— Un peu... je ne l'ai vu qu'une fois, lorsque j'ai été présentée... et j'ai vu tant de belles choses à ce moment-là, qu'elles se sont un peu embrouillées dans ma mé-

moire... Mais, j'y pense... il doit y avoir des vaches dans un hameau, et du lait, et de la crème. Regardez donc, Messieurs, s'il n'y aurait point par ici quelque laitière qui pourrait nous en servir.

— Les laitières véritables ne ressemblent point à celles de Trianon, Madame, et si vous en voyiez une, vous ne penseriez pas à lui demander du lait, dit un personnage qui n'avait pas encore parlé.

— O philosophe! reprit en riant la marquise. Et comment donc sont-elles faites, les laitières véritables?

— Elles ont le teint hâlé, les mains rouges et rarement propres, la voix rude et les cheveux peu peignés; elles s'habillent de haillons, heureuses encore d'en avoir, et elles mangent du pain noir, des racines, de mauvais fruits, que sais-je? Tous les hivers il y en a qui meurent faute d'avoir quelque chose à se mettre sous la dent.

— Les pauvres gens! murmura la marquise qui ne riait plus. Sa petite main ornée de bagues avait quitté le bras de son cavalier pour aller à la recherche de sa bourse.

— Voyez donc pourtant, je vous prie, monsieur le philosophe, vous qui connaissez si bien les habitants des hameaux, si vous n'en découvririez pas quelqu'un, reprit-elle.

— Je suis à vos ordres, Madame, répondit celui qu'elle avait appelé philosophe. Et tenez, un dieu s'empresse à combler vos désirs : voici un naturel, ou plutôt une naturelle du pays, qui vient de ce côté.

Il fit quelques pas vers la femme qu'il désignait, et qui, le voyant s'approcher d'elle, s'arrêta d'abord, et fit ensuite deux ou trois pas en arrière d'un air craintif.

— N'ayez pas peur, ma bonne femme, et venez ici, lui dit-il. Madame voudrait vous parler.

La femme s'approcha timidement. Elle avait peut-être bien cinquante ans, à moins qu'elle n'en eût que trente : qui pouvait deviner si c'était l'âge ou les fatigues de la misère qui avaient ridé son visage et courbé son corps maigre et chétif? Elle vint jusque devant la jeune marquise, qui la contemplait avec effroi et pitié, avec confusion peut-être aussi; car après avoir regardé ces haillons, elle rougit lorsque ses yeux rencontrèrent son propre bras, qui sortait blanc et rond d'un sabot de dentelles précieuses.

— Ma bonne femme, dit-elle de sa plus douce voix, nous avons chaud et soif : ne pourriez-vous pas nous faire trouver un peu de lait à boire?

— J'en ai, Madame, j'ai une vache! répondit la paysanne. Si vous vouliez... mais non, c'est trop pauvre chez nous... je vais vous apporter du lait dehors.

— Non pas! j'aime mieux entrer chez vous; je suis fatiguée, je serai bien aise de m'asseoir un peu, dit vivement la marquise.

— C'est par ici, Madame!

Et la paysanne marcha en avant. La marquise était toute triste, et le chevalier, jeune homme très-goûté dans les cercles de la ville et de la cour, entreprit de la distraire.

— En vérité, Madame, lui dit-il, vous dépensez votre sensibilité en pure perte. Ces gens-là ne sont pas à plaindre autant que vous le supposez. Vous, sans doute, vous seriez très-malheureuse si vous vous trouviez transportée à leur place; mais eux, ils sont habitués à leurs maux, ils ne les sentent même plus.

— Vous croyez cela! interrompit le philosophe d'un ton de persiflage.

Le chevalier daigna à peine lui jeter un regard : le philosophe n'était pas un homme de cour.

— Mais quand ils voient leurs enfants souffrir de la faim! dit la jeune femme.

— Les affections, reprit le chevalier, sont sans contredit beaucoup moins vives chez eux que chez les personnes civilisées; il est connu que la sensibilité se développe d'autant plus que le monde où l'on vit est plus perfectionné, plus raffiné, oserai-je dire. Ces gens peuvent perdre des parents, des enfants, sans souffrir comme le feraient des personnes cultivées. Ils n'ont seulement pas le loisir de les pleurer; et puis, l'intérêt est là : quelqu'un de la famille qui disparaît, c'est une bouche de moins à nourrir.

— Vous croyez ça! répéta le philosophe, de plus en plus persifleur.

Le chevalier allait cette fois se fâcher; mais la paysanne s'arrêta, et, ouvrant une porte :

— C'est ici, Madame, dit-elle.

La marquise entra, et ses compagnons la suivirent. Oh! non, la chaumière où ils pénétrèrent ne ressemblait pas à celles de Trianon. Quelle misère dans ces tristes grabats remplis de fougère sèche, dans ces bahuts vermoulus, dans ce sol inégal, dans ces vêtements en lambeaux que portaient les enfants, et dans ce pain dur et noir sur lequel ils attachaient leurs yeux avides, pendant que la grand'mère leur en coupait des morceaux, hélas! moins grands que leur appétit.

La marquise avait le cœur serré. Elle s'assit sur un banc que son hôtesse avait soigneusement essuyé avec son tablier, et resta muette. Les enfants, serrés les uns contre les autres, s'étaient blottis dans un coin, et oubliaient en la regardant de mordre dans leur pain noir.

La paysanne apporta une jatte de lait frais et des tasses de faïence à fleurs, qu'elle était allée emprunter chez une voisine riche : elle ne possédait que des écuelles de bois. Elle servit la marquise, qui trouva le lait excellent, aussi bon, meilleur même que celui de Trianon.

Un éclat de rire argentin retentit tout à coup au fond de la chambre : la marquise se retourna.

— C'est le petit, dit la paysanne : il rit toujours comme cela quand il s'éveille. Attends, mon gars, attends, mon chéri; je vais te prendre, mon bijou.

Elle alla prendre dans la barcelonnette de bois le poupon enveloppé d'un mauvais lange. Mais qu'importait que ce lange fût mauvais? ses trous laissaient voir les pieds les plus roses, les jambes les plus dodues qui aient jamais fait la gloire d'une nourrice. Sa mère l'embrassa à pleine bouche en lui prodiguant les noms les plus tendres. La marquise pensa à son plus jeune fils, le petit vicomte, qu'elle n'avait pas vu depuis deux jours, parce que les fêtes et les devoirs du monde avaient absorbé tout son temps. Il n'avait d'ailleurs pas besoin d'elle, ayant pour lui tout seul une nourrice et une gouvernante. La marquise rencontra le regard du philosophe, et baissa la tête. « Qui aime le plus son enfant, de cette femme ou de moi? » se demanda-t-elle.

Cependant les grands frères et les grandes sœurs, sortis de leur coin, s'empressaient autour du nourrisson; c'était à qui lui ferait le plus de caresses. Il était si beau! et en le voyant si gras et si frais, on se demandait pourquoi les autres étaient pâles et maigres.

— Quel bel enfant vous avez là! dit la marquise à la paysanne.

— Oh! oui, Madame, dit celle-ci, flattée du compliment. Les autres ne sont pas si beaux, les pauvres petits... mais lui, il n'a pas encore eu le temps de pâtir; il n'a besoin que du lait de sa mère, et il y en a toujours assez, n'est-ce pas, mon gros?

Le poupon comprit apparemment, car il cessa de rire et se tourna vers sa mère en s'agitant avec impatience. La paysanne s'empressa de lui servir son repas.

— Tous ces enfants sont-ils à vous? lui demanda la marquise.

— Tous, excepté le petit brun qui est là dans le coin, et encore, c'est comme s'il était à moi. Il n'avait plus de père, et sa pauvre mère ne pouvait pas se consoler de mourir et de le laisser tout seul; alors je lui ai promis de le prendre quand elle n'y serait plus. C'est pour cela que j'ai six enfants au lieu de cinq.

— Quelle brave femme vous êtes! s'écria la marquise les larmes aux yeux. Mais vous devez avoir bien de la peine à élever tout cela?

La paysanne soupira.

— De la peine, oh! oui; ils ne mangent pas tous les jours leur content... Si encore on pouvait travailler tant qu'on veut... Mais, aujourd'hui, par exemple, mon homme avait notre orge à couper : eh bien, on l'a pris pour une corvée, et, s'il vient un orage cette nuit, l'orge sera perdue. La vie est dure au pauvre monde, Madame!

La marquise s'était levée.

— Tenez, dit-elle en glissant de l'argent dans la main de la paysanne, voilà de quoi leur acheter du pain.

La paysanne regarda.

— Oh! ma bonne dame! s'écria-t-elle, il y a là de quoi nous faire passer les mauvais jours d'hiver. Ah! ma pauvre Marie!

Elle s'arrêta, et ses yeux se remplirent de larmes.

— Qui est-ce, Marie? demanda la marquiee.

— Ma fille aînée, madame... une enfant qui avait tant de cœur! Elle avait quatorze ans, elle grandissait, elle aurait eu besoin de se nourrir... eh bien, tout l'hiver, elle donnait de son pain aux petits qui criaient la faim; cela fait qu'elle s'est affaiblie peu à peu, et au printemps nous l'avons conduite au cimetière.

La marquise pleurait tout de bon. Elle pensait à un convoi pompeux qui était un jour sorti de son hôtel, et à un petit lit drapé de soie et de dentelles qui était resté vide dans l'appartement de ses enfants. Et, serrant dans ses petites mains délicates la grosse main rugueuse de l'autre mère, elle lui dit :

— Moi aussi, j'ai perdu un enfant...

— Ah! Madame, que je vous plains! s'écria la paysanne. Qu'on soit riche ou pauvre, allez, c'est toujours le même chagrin.

. . . .

Le reste de la promenade fut silencieux. Le chevalier eut beau arrondir son bras pour l'offrir à la marquise, elle ne fit pas semblant de le voir et prit celui du philosophe. J'ai ouï dire que depuis ce jour-là les bonnes amies de la marquise ont très-fort exercé leurs langues sur son avarice, qui la portait à remettre trois fois la même toilette et à ne pas renouveler ses dentelles ni ses bijoux; mais j'ai ouï dire aussi que, sur ses terres, personne n'était plus jamais mort de misère ni de faim.

DE QUELQUES DÉPENSES DE LA MAISON DU ROI EN 1780.

CHARGES DE COUR.

Les détails suivants sont extraits de rapports faits au bureau général des dépenses du roi, en mars 1780, par M. Mesnard de Chousy (¹), et de divers autres documents (²).

Il y avait 295 officiers de bouche, sans compter les garçons pour la table du roi et de ses gens.

Le premier maître d'hôtel recevait 84 000 livres par an (¹) en billets et en nourriture, outre ses appointements et les «grandes livrées» qu'il recevait en argent.

Les premières femmes de chambre de la reine, inscrites sur l'almanach pour 150 livres et payées 12 000 francs, se faisaient en réalité 50 000 francs par la revente des bougies allumées dans la journée.

La place du secrétaire des commandements, marquée 900 livres, lui en rapportait, d'après ses propres déclarations, 200 000.

Le capitaine des chasses à Fontainebleau vendait, à son profit, chaque année, pour 20 000 francs de lapins.

Dans chaque voyage aux maisons de campagne du roi, les dames d'atours, sur leurs frais de déplacement, gagnaient 80 pour 100.

Une gouvernante des enfants de France (²) s'était fait 115 000 livres de rente dans sa place, parce que, à chaque enfant, ses appointements augmentaient de 35 000 livres.

La surintendante, inscrite pour 6 000, en touchait 150 000.

Sur un seul feu d'artifice, le duc de Gèvres gagna 50 000 écus par les débris et charpentes qui lui appartenaient en vertu de sa charge.

Une dame (³), qui avait le titre de garde du lit de la reine, touchait 12 000 francs sur la cassette du roi.

Le fils aîné de M. de Machault, nommé intendant des classes, recevait 18 000 livres par an : il n'avait d'autre travail que de signer son nom deux fois par an.

La place de secrétaire général des suisses, donnée à l'abbé Barthélemy, lui rapportait 30 000 livres de rente.

La place de secrétaire général des dragons, qui fut donnée successivement à deux poëtes assez médiocres, Gentil Bernard et Laujon, valait 20 000 livres par an.

Il y aurait une longue liste à faire de tous les appointements donnés à un grand nombre de personnes dont les fonctions n'étaient guère que des sinécures : grands officiers du palais, chambellans, écuyers, pages, dames d'honneur, dames d'atours, dames pour accompagner la reine chez les princes et les princesses, etc.

Quant aux sommes données gracieusement, par pure libéralité, aux princes, nobles, etc, elles s'élevaient à un chiffre extraordinaire. Quelques-uns de ces dons sont motivés de la manière la plus étrange : 6 000 livres et 10 000 livres de pension à la nièce et à la fille de M. de Rouillé, en compensation de ce qu'il n'a pas participé au traité de Vienne; une pension de 10 000 livres à la marquise de Sade, parce qu'elle a déplu à Madame Infante, et qu'elle se retire.

Ces abus étaient de tradition : ils n'étaient guère plus imputables à un règne qu'à un autre; par malheur, le trésor de l'État était épuisé, les impôts étaient écrasants, les famines fréquentes; la misère publique soulevait un mécontentement universel. Les ministres, qui se succédaient sans pouvoir faire les réformes nécessaires, demandaient en vain des économies, qui, d'ailleurs, au degré de désordre et de pénurie où étaient arrivées les finances, n'auraient apporté que peu de remède au mal. De là, comme l'on sait, la nécessité de convoquer une assemblée des notables qui fut impuissante, et ensuite les États généraux, dont Louis XIV avait voulu se passer, afin de ne rencontrer aucun obstacle à son pouvoir, quoique de sages avertissements des trois ordres réunis eussent peut-être prévenu la triste fin de son règne et la suite des événements qui ont amené la chute de l'ancienne dynastie.

(¹) Archives nationales, O¹ 738.
(²) Mémoires d'Augeard, de d'Argenson, de Mme Campan, etc. Consultez aussi Warroquier, *État de la France en 1789*, l'*Essai sur les capitaineries royales et autres*, etc.; Taine.

(¹) Cette somme et toutes celles qui suivent doivent être doublées si l'on veut avoir l'équivalent en valeur de l'argent aujourd'hui.
(²) Mme de Tallard.
(³) Mme de Laborde.

LE POMMIER
DE L'ÉGLISE DE BOUILLON
(MANCHE).

Rien n'est si fréquent dans l'Inde et dans les terres chaudes de l'Amérique que de voir d'antiques constructions envahies par de puissants végétaux qui croissent au milieu des pierres et qui finissent par couvrir les ruines d'un réseau de verdure pour ainsi dire inextricable. Le hameau de Bouillon, qui appartient au département de la Manche, et qui n'est pas inconnu aux archéologues. en raison du superbe menhir qui se dresse encore sur son territoire, non loin du village de Vaumoisson, offre un petit phénomène de ce genre fort rare sous nos climats.



Le Pommier de l'église de Bouillon (Manche). — Dessin d'Édouard Garnier.

Un pommier, que les plus vieux habitants du pays se rappellent avoir vu dans le même état de croissance, s'est implanté, on ignore à quelle époque, sur le mur de cette petite église, et ses racines se sont frayé un passage dans les interstices des pierres, sans que l'on puisse supposer qu'elles aient rencontré aucune parcelle de terre végétale. Ce pommier, renommé dans tout le pays d'alentour, fleurit chaque année, et, la saison venue, se couvre de pommes; elles sont petites, mais, au dire de chacun, d'un goût excellent.

CIMETIÈRE DE MONTIVILLIERS
(SEINE-INFÉRIEURE).

Jadis, sur l'emplacement du cimetière que notre dessin représente, Jacques Deschamps, vicomte de Montivilliers, habitait un château dont la situation au milieu d'une charmante vallée devait faire un séjour aussi riant qu'il est triste aujourd'hui; un jour, une fille de ce seigneur tomba dans un puits et mourut. Désespéré, Jacques Deschamps

ne voulut plus vivre en ces lieux : il transforma sa demeure en cimetière et fit élever une croix à la place du puits où avait péri sa fille ; on rapporte que son projet avait été d'entourer ce « champ de paix » [1] d'un beau cloître.

Il mourut en 1520 ou 1525, comme l'indique la date un peu effacée de la pierre tombale placée à l'entrée de la chapelle, où il est représenté avec le costume du commencement du seizième siècle.

La croix est gothique à l'exception du sommet ; mutilée à l'époque des guerres de religion, elle fut restaurée, en 1600, par Beuriot, vicomte de Montivilliers, qui, sans souci du style de l'ensemble du monument, fit refaire au goût de son temps la petite croix qui le surmonte.

Le cloître, commencé selon les intentions de Jacques Deschamps, est de style renaissance ; la voûte a conservé la forme ogivale. Il est, du reste, construit en charpente, sauf le mur extérieur et la chapelle. Sur les piliers plus ou moins mutilés on voit des écussons où quelques fragments de peinture figurent une danse macabre, et les instruments de la Passion.

En 1830, on a détruit, dans l'attique du cloître, un charnier formé de têtes superposées avec deux os intercalés entre chacune.

Nos lecteurs n'ont sous les yeux que deux des côtés du cloître. Sur le troisième est la chapelle ; des bas-reliefs y représentent la Résurrection de Lazare et les armes du



Le Cimetière de Montivilliers (Seine-Inférieure). — Dessin d'Émile Laborne.

fondateur ; et des fresques, recouvertes d'un badigeon dont on n'a pu les débarrasser, figuraient l'Enfer, le Purgatoire, et le Paradis.

(1) *Campo santo.*

UN INSTRUMENT DE MUSIQUE
DES FORÊTS DE L'AMAZONIE.

Un soir, dit Wallace, il y avait, au bord de l'Amazone, une partie de buveurs ; un peu avant la nuit, on entendit comme le son de plusieurs trombones et bassons venant sur la rivière dans la direction du village, et aussitôt après parurent huit Indiens jouant d'un instrument ressemblant à un grand basson. Ils en avaient quatre paires de différentes grandeurs et produisaient un son sauvage, mais qui plaisait. Ils en sonnaient tous ensemble assez d'accord sur un seul ton, et montraient plus de goût pour la musique que je n'en avais déjà remarqué chez ces peuplades.

Ces instruments sont faits d'écorce tortillée en spirale, avec une embouchure en feuilles. Dans la journée, je me rendis à la Malocca et trouvai deux vieillards jouant des plus gros instruments ; ils les agitaient d'une façon singulière verticalement et latéralement, en faisant des contorsions correspondantes avec leur corps, et jouèrent longtemps sur un ton régulier, s'accompagnant l'un et l'autre très-correctement. Dès que la musique commença à se faire entendre, on ne vit plus une seule femme, ni jeune, ni vieille, car l'une des plus étranges superstitions des Indiens Uaupés [1] est de considérer comme tellement dangereux pour les femmes de voir jamais l'un de ces instru-

(1) Les *Uaupés* forment une peuplade assez nombreuse, qui vit sur les bords du Uarirà, cours d'eau de la Guyane, l'un des affluents du rio Negro. Voy. *Diccionario do Alto Amazonas*. Recife, 1852, in-12.

ments, qu'ils en punissent de mort, et généralement par le poison, la simple vue. (1)

TOUL.

Suite. — Voy. p. 20, 102.

III. — La commune de Toul. — Le maïeur, le maître échevin, les assesseurs. — Histoire jusqu'au milieu du seizième siècle.

A la fin du douzième siècle, le comté de Toul, par suite d'une alliance, passa dans la maison de Lorraine. En 1261, l'évêque Gilles de Sorcy racheta au duc Ferry III l'exercice de la puissance temporelle, qui, comme nous l'avons vu, était entre les mains d'officiers laïques depuis l'évêque Gauzelin.

Mais l'esprit de liberté avait fait peu à peu des progrès pendant cette période si troublée, et la bourgeoisie, à Toul comme dans bien d'autres villes, levait la tête et avait besoin de garanties contre l'arbitraire. Les évêques supprimèrent la charge de comte, mais ils n'osèrent pas ne point établir de magistrats qui pussent en tenir lieu. Ces magistrats furent un *maïeur* (majeur, maire) et un *maître échevin*. Leurs fonctions étaient fort importantes. Le maïeur, gouverneur de la ville et investi d'un pouvoir exécutif, avait les troupes sous ses ordres, surveillait et au besoin assurait par la force l'exécution des sentences du maître échevin. Celui-ci, du reste, n'était pas seul. Un conseil de dix assesseurs, plus tard nommés *justiciers*, fut institué par l'évêque Gilles pour assister le maïeur, l'aider à rédiger les sentences et ordonnances, et former avec lui un tribunal chargé de rendre la justice au nom de l'autorité épiscopale. Ces dix assesseurs représentaient chacun un des dix *paraiges* dont l'ensemble formait la commune. Ces dix paraiges se nommèrent *bannières* par la suite; le chef de bannière s'appela naturellement *banneret*, et les bannières correspondirent à la division de la ville en dix quartiers. La commune de Toul n'était pourtant pas absolument indépendante de l'évêque, car on pouvait toujours en appeler de la juridiction des justiciers et du maître échevin à la juridiction épiscopale, qui décidait alors d'une façon souveraine.

Les concessions faites par l'évêque Gilles n'avaient pas été faites de bon cœur, comme on peut le croire. Il ne s'y était même décidé que pour atténuer, dans une certaine mesure, la mauvaise impression produite par des mesures violentes qu'il avait prises dès qu'il avait été élu. Aussi songeait-il, sinon à reprendre ce qu'il avait donné, du moins à se créer des moyens de résister aux demandes ou exigences de la bourgeoisie. Il eut l'idée de faire bâtir au milieu de la ville une espèce de maison forte ou de citadelle, destinée à dominer et à intimider la cité. Le résultat ne fut pas ce qu'il avait prévu ou espéré; car la bourgeoisie, soulevée par son maître échevin et aidée par des troupes de la commune de Metz, prit la maison forte, la rasa et pilla l'évêché. Gilles de Sorcy s'enfuit à Nancy et revint accompagné de Ferry III, duc de Lorraine, et du comte de Bar. La ville de Toul fut assiégée et prise, et les habitants obligés de se soumettre à l'autorité épiscopale et de reconstruire la maison forte.

« D'autres contestations s'élevèrent bientôt; une servitude étrange en fut la source : les Toulois étaient obligés de défrayer chaque année la maison de leur évêque pendant le mois des *Versaines* (avril); Gilles de Sorcy voulut relever cet usage tombé en désuétude et réclama les arrérages. Le peuple se révolta; il prétendit à son tour que l'évêque payerait son droit de joyeux avénement. Trois arbitres furent nommés, et l'on convint que les bourgeois donneraient chaque année à l'évêque seize livres, monnaie de Toul, et que l'évêque, de son côté, livrerait pour la milice et les pauvres, le jour de son ordination ou de son entrée solennelle, quarante mesures de vin, huit cents livres de pain et un bœuf entier bouilli avec des panais. » (1)

L'évêque Gilles avait donc racheté, comme nous l'avons dit plus haut, l'exercice de la puissance temporelle. Le duc de Lorraine, ami du prélat, tenait alors le comté de Toul par engagement; il fit volontiers à l'évêque la cession de ses droits, et le comte titulaire, Eudes de Lorraine, sanctionna la vente. Ce succès inspira alors à l'évêque de grandes prétentions, qui eurent pour effet de blesser le duc de Lorraine. Les bourgeois de Toul firent un traité avec le duc de Lorraine, mais celui-ci, assez occupé de ses propres affaires, n'eut ni loisir ni possibilité d'aider ses alliés de Toul.

A la mort de Gilles de Sorcy (1271), des troubles violents éclatèrent à l'occasion de la nomination de son successeur. Le siége épiscopal resta vacant pendant huit années. Le chapitre lui-même était divisé, et comme cette division se traduisait par de doubles élections successives, le calme et la paix ne semblaient pas près de se rétablir. Le désordre dura jusqu'à ce que le pape Nicolas III se fût décidé à nommer lui-même un évêque, le franciscain allemand Conrad Probus. La bourgeoisie, pendant cette vacance, s'était attribué des libertés considérables, et l'autorité municipale n'avait fait que s'accroître. Aussi, lorsque le nouveau prélat, comptant sur l'appui du duc de Lorraine et du comte de Bar, voulut parler en maître aux bourgeois et revenir, pour les châtier, sur les désordres qui avaient eu lieu pendant la vacance de l'évêché, la révolte recommença. Dans cette lutte, on voit les cités libres de Metz et de Verdun prêter un appui fidèle et efficace aux bourgeois de Toul contre leur évêque, le duc de Lorraine et le comte de Bar. Ni la force, ni la ruse, ne réussirent à Conrad, à qui, du reste, ses deux voisins n'étaient guère en état de fournir l'appui qu'ils lui avaient promis. L'évêque d'abord, puis les chanoines, furent chassés de la ville. Dans l'intervalle, les bourgeois de Toul, par bravade, construisirent une tour fort élevée qui dominait et menaçait le palais épiscopal, et qu'ils appelèrent *Gloriette* ou *Qui-qu'en-grogne*. Ce nom, familièrement expressif, se retrouve ailleurs, appliqué à plusieurs constructions élevées dans un but de défi. Une des plus connues en ce genre est la tour élevée par la reine Anne à Saint-Malo, à la suite de démêlés avec l'évêque Guillaume Briçonnet, au sujet du droit de régale. L'évêque Conrad, enfermé dans sa forteresse de Liverdun, ne revint à Toul avec ses chanoines que quand les bourgeois se sentirent assez forts pour ne plus rien craindre de lui, et alors lui accordèrent la permission de rentrer dans la ville.

Jean de Sierck, qui succéda à Conrad, fut plus avisé que lui, et fit aux bourgeois certaines concessions qui lui permirent de vivre avec eux en bonne intelligence. Mais sous ses successeurs les bourgeois eurent à lutter tantôt contre leurs évêques, tantôt contre les seigneurs du voisinage. Les ducs de Lorraine ne prêtaient à Toul qu'un appui fort équivoque et nullement désintéressé : aussi la ville conclut-elle, en 1300, avec Philippe le Bel, un traité par lequel le roi de France la prenait sous sa protection ; le maïeur et les échevins de Toul, de leur côté, s'engageaient à payer au roi douze petits tournois par feu et à combattre pour lui, sur les frontières de la Champagne, deux jours l'an et à leurs dépens. Ce traité fut invoqué plus tard par Philippe de Valois, à la suite d'une nouvelle

(1) *Revue maritime et coloniale*, t. XLIII, novembre 1874.

(1) Bégin, *Guide de l'étranger à Nancy.*

querelle survenue entre l'évêque Amédée et les bourgeois de Toul. Dans cette querelle, le duc de Lorraine se trouvait être du parti des bourgeois, et s'était engagé, moyennant une pension de cent livres, à les défendre contre toute espèce d'ennemis, *y compris le roi de France et leur évêque.* Le roi de France fut informé par l'évêque de cette alliance; il chargea le bailli de Chaumont d'entrer avec des troupes à Toul. Le comte de Bar voulut défendre les bourgeois et ne s'attira que des dommages. Quant au duc de Lorraine, il donna et fit accepter comme excuse son ignorance de l'ancien traité, et se montra désormais fidèle allié du roi de France.

Sous le successeur d'Amédée, la querelle recommença entre l'évêque et la ville. Un détail assez plaisant de cette lutte, c'est que défense fut faite par les bourgeois à qui que ce fût de rien vendre aux chanoines, si bien qu'ils quittèrent la ville encore une fois. A ce moment-là, il y eut un traité entre les trois évêques de Metz, de Toul et de Verdun, pour résister aux bourgeois de leurs villes respectives; mais les bourgeois de ces trois villes étaient également unis, et ceux de Toul en particulier s'assurèrent l'appui de Yolande de Flandre, comtesse régente de Bar.

Quand les gens de Toul n'avaient pas de difficultés avec leur évêque, il leur en survenait d'autres côtés. Ainsi, en 1356, Marie de Blois, régente du duché de Lorraine, exigea le gouvernement de la ville au nom de son fils mineur Jean Ier. Mais comme les ducs de Lorraine prédécesseurs de Jean avaient échangé ce droit contre une pension annuelle de cent livres, les bourgeois de Toul refusèrent énergiquement de reconnaître l'autorité de la régente, et comme le duc de Bar leur vint en aide, la duchesse Marie consentit à accepter la pension. Cette pension fut payée jusqu'en 1376, époque où le duc Jean y renonça.

Cependant les empereurs d'Allemagne ne voyaient pas sans inquiétude les rois de France protecteurs de Toul, qui, en droit, relevait de l'Empire. Aussi l'empereur Charles IV, pour s'attacher cette ville, lui accorda-t-il, en 1367, une bulle par laquelle il confirmait tous les priviléges des bourgeois, et proclamait bien haut leur affection, leur fidélité et leur obéissance.

Au commencement du quinzième siècle, les ducs de Lorraine reviennent sur la décision de Jean Ier relativement à la pension, et augmentent la somme à payer. D'augmentation en augmentation, on arriva à un total de mille livres que les bourgeois, vaincus après différentes tentatives de résistance, même les armes à la main, payèrent désormais exactement jusqu'au milieu du dix-septième siècle. Alors le roi de France défendit formellement aux Toulois de plus rien payer au duc de Lorraine.

Malgré ces luttes, la ville était loin d'être en décadence. Une des meilleures preuves de son activité, c'est que l'empereur Sigismond, en 1426, autorisa les bourgeois à créer une banque, et permit aux Lombards établis dans la ville d'augmenter leur nombre. Charles IV avait fixé ce nombre à douze. On sait que *Lombards* était un terme générique sous lequel on désignait au moyen âge ceux qui s'occupaient d'affaires d'argent, parce que les premiers banquiers étaient originaires d'Italie. Il faut ajouter que ce nom était aussi appliqué aux usuriers.

Pendant plusieurs années, de 1427 à 1432, Toul fut inquiété par le seigneur ou *damoiseau* de Commercy, qui essaya à plusieurs reprises, par force ou par ruse, de s'emparer de la ville; mais les vaillants bourgeois de Toul déjouèrent tous ses projets, et le damoiseau, à une dernière attaque, se noya dans le fossé des fortifications.

En 1445, Charles VII, roi de France, qui venait de se faire payer une bonne somme par la ville de Metz, réclama des bourgeois de Toul une rente annuelle de deux mille livres et vingt mille livres d'arriéré, moyennant quoi il s'engageait à les prendre sous sa protection. Les bourgeois réclament, refusent; les troupes du roi arrivent devant Toul et brûlent les faubourgs. La ville se soumet, puis refuse de s'exécuter. Le sénéchal Pierre de Brézé, chef des troupes royales, revient sur ses pas, et le siége allait recommencer quand un accord fut conclu : les Toulois ne payeraient pas les vingt mille livres, et la pension annuelle était réduite à cinq cents florins. On trouve dans les documents relatifs à cette affaire un détail curieux : le sénéchal de Brézé y est appelé *lieutenant général pour le roi dans les Trois-Évêchés.* On pense tout naturellement aux événements qui, un siècle après, donnaient les *Trois-Évêchés* à la France.

L'histoire de Toul, pendant la seconde moitié du quinzième siècle et le seizième siècle jusqu'à Henri II, est remplie par les démêlés des bourgeois avec l'évêque Guillaume Fillâtre; par les efforts que font les Toulois pour rester neutres dans la guerre qui survient entre le duc de Bourgogne Charles le Téméraire, et le duc de Lorraine René II; par une guerre, désavantageuse pour la cité, qu'elle soutient contre le duc de Lorraine au sujet de la pension de mille livres; par plusieurs invasions de la peste; par les dévastations des maraudeurs et pillards appartenant aux deux armées pendant la lutte de François Ier et de Charles-Quint, et par les travaux que fait exécuter la ville à cette époque, malgré les privations qu'elle endurait et la disette qui sévissait, pour se mettre à l'abri d'une attaque que l'on croyait avoir à craindre de la part des Français.

En 1544, Charles-Quint lui-même vient à Toul; et lorsque, deux ans plus tard (1546), le bruit se répandit qu'une armée française allait envahir les Trois-Évêchés, on se prépara, du moins en apparence, à résister vigoureusement. Il y avait une garnison qui occupait le château fort de Void, petite ville située en avant de Toul, à la rencontre des routes de Toul à Commercy et de Commercy à Vaucouleurs, presque à l'endroit où la petite rivière de Meholle se jette dans la Meuse : la position était forte. Les chanoines de Toul ordonnèrent à la garnison de cette forteresse de refuser le passage au roi de France, s'il se présentait. Malheureusement pour lui, Charles-Quint ne savait pas ménager les gens dont il avait besoin, et la ville de Toul, comme la ville de Metz, était fatiguée d'avoir sans cesse des sommes considérables à payer comme subsides à l'empire, qui demandait toujours et ne rendait jamais, pas même en services. Lorsque Henri II monta sur le trône de France, il trouva là une bonne occasion de se saisir de ces villes à qui le joug impérial pesait lourdement, et il sut en profiter.

La fin à une prochaine livraison.

LE BULLETIN DES LOIS.

NUL N'EST CENSÉ IGNORER LA LOI.

Il ne s'écoule peut-être pas, dans chacun des tribunaux français, un jour d'audience où cette phrase ne soit prononcée par quelque magistrat, ou avocat, ou tout autre familier du tribunal.

Quand on songe que le Bulletin des lois va atteindre le chiffre de 300 volumes, on est, au premier abord, tout disposé à se demander comment une aussi flagrante impossibilité est proclamée sérieusement, et l'on se rangerait volontiers sous la bannière des esprits incisifs et hardis qu'un violent amour de la justice abstraite porterait à remplacer la sentence ayant cours par cette autre

absolument contraire : « Nul n'est présumé connaître la loi. »

Mercier, aux premières pages de son livre intitulé : *l'An 2440*, fait dire à l'un des contemporains de cette année qu'il a rendue célèbre : « A l'âge de quatorze ans, on nous lit les lois de la patrie ; chacun de nous est obligé de les écrire de sa main, et nous faisons tous serment de les accomplir. » Il est clair que cette ingénieuse idée répond aux objections; mais Mercier ne se rendait pas compte de la difficulté de l'exécution. Certes, il ne pouvait supposer qu'au train de vitesse accélérée dont marche la fabrication de nos lois, il faudrait à un homme de l'an 2440 sa jeunesse entière et une grande partie de son âge mûr pour écrire les milliers de volumes dont sera composée à cette époque la collection du Bulletin officiel; mais il devait du moins prévoir que la civilisation, en progressant, multiplierait entre les hommes les « rapports qui naissent de la nature des choses », et augmenterait par conséquent le nombre des lois qui ne sont que l'expression de ces rapports, d'après la belle définition de Montesquieu.

Il est donc évident que dans la pratique on ne peut appliquer d'autre principe que le premier : « Nul n'est censé ignorer la loi. »

Comment, en effet, le juge pourrait-il punir, s'il admettait que le coupable ne connaît pas la loi? Pour que la société dont il est le représentant eût le droit d'infliger une punition à celui qui aura violé ses ordres, il faudrait d'abord prouver à l'accusé qu'elle les lui a fait connaître; or cette preuve serait généralement impossible dans la catégorie des personnes chez qui la transgression des lois a lieu le plus fréquemment.

La sentence écrite en tête de cet article doit donc avoir force d'axiome pour toute agglomération sociale qui veut durer. Aucune atténuation ne peut en adoucir les termes. Elle est absolue et doit demeurer telle dans toute la rigueur du sens; sinon la société tombe en dissolution.

Mais, ceci posé au nom de la *nécessité*, il faut, au nom de l'*équité*, tenir compte des objections des logiciens, et chercher le remède, qui est *l'enseignement des lois*. Les classes dirigeantes le doivent aux classes ignorantes, non-seulement dans l'intérêt de celles-ci, mais dans l'intérêt d'elles-mêmes, puisque ce sont aussi elles qui supportent le dommage causé par les infractions à la loi.

En y regardant de près, on découvre que, la bonne volonté aidant, le nombre croissant des volumes du Bulletin officiel n'est pas un obstacle à l'enseignement des lois.

Si l'on feuillette ce recueil de bout en bout, sans se laisser arrêter par l'aridité du sujet, on remarque bientôt que la presque totalité en est consacrée à des objets qui ne concernent qu'un petit nombre d'individus. Dans cette catégorie entrent notamment : acceptations de dons et legs ; changements de nom ; établissements de sociétés ; autorisations de foires, de marchés, de caisses d'épargne, d'hospices ; prises d'eau, écluses, barrages ; coupes de bois ; aménagements de forêts ; tarifs d'octrois, de chemins de fer ou de canaux ; pensions réglées, nominations aux emplois et dans la Légion d'honneur ; brevets d'invention ; budgets ; crédits ouverts ; statuts de chemins de fer ; syndicats ; prud'hommes ; changements de circonscription de communes ; conventions internationales et administratives ; adjudications ; règlements d'administration publique ; modifications des corps organisés ; convocations électorales ; etc.

Si l'on déduit du Bulletin des lois les sujets dont nous venons d'énumérer les principaux, il n'en restera guère dont les infractions puissent donner lieu à des peines.

Nous avons eu la curiosité de feuilleter page par page le Bulletin des lois de l'année 1869, composé de quatre gros volumes renfermant ensemble, sans compter les Tables, un total de 4308 pages : nous en avons trouvé 4288 occupées par les matières ci-dessus indiquées, et nous posons en fait que s'il existait dans le programme de l'instruction publique un enseignement élémentaire sur les lois qu'un citoyen doit connaître pour éviter les infractions punissables, les 4308 pages du Bulletin de l'année 1869 n'en modifieraient pas vingt lignes.

CHAUSSE-PIED ALLEMAND EN FER GRAVÉ.

Au seizième siècle, on se servait, pour faciliter l'entrée du pied dans la chaussure, de longues cornes d'animaux, dont quelques-unes, ciselées et gravées avec soin, représentaient des sujets allégoriques quelquefois accompagnés de devises.

On fabriquait également des chausse-pied en métal, et



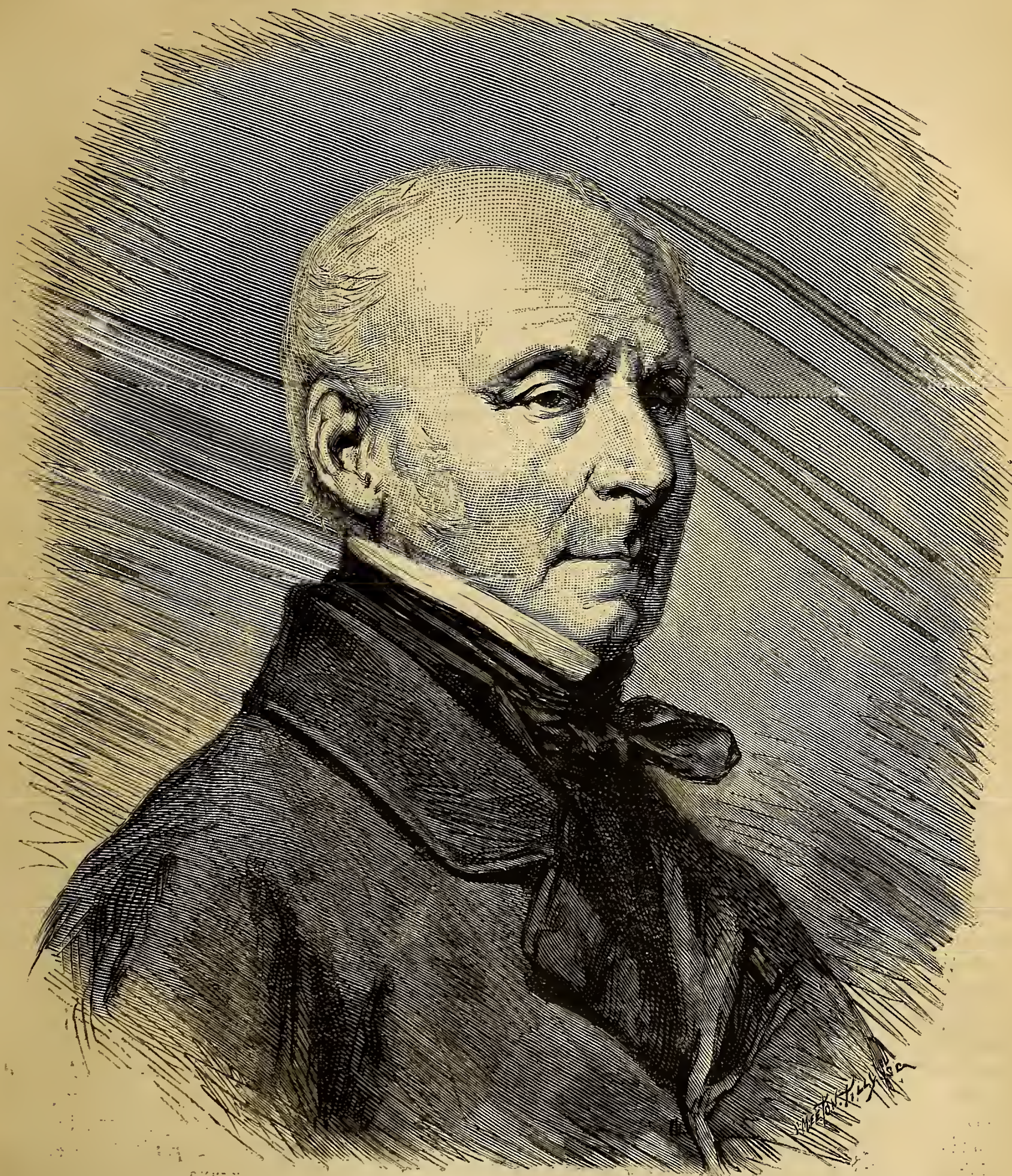
Collection de M. A. Jubinal. — Chausse-pied allemand du seizième siècle. — Dessin d'Édouard Garnier.

celui en fer gravé que représente notre dessin, outre son mérite artistique, est remarquable par sa disposition ingénieuse ; il est, en effet, terminé à sa partie supérieure par une sorte de pince à longue tige qui sert à tirer soit les contre-forts du talon, soit les côtés latéraux de la chaussure. La gravure, très-soignée, représente un compagnon cordonnier chargé de son ballot et faisant son « tour d'Allemagne. » Quelques-uns de ces petits instruments étaient couverts d'inscriptions en vieil allemand, quelquefois ingénieuses.

On ne saurait dire à quelle époque remonte l'usage du chausse-pied ; il était connu des Romains, et on en a trouvé dans plusieurs endroits, à Nîmes notamment, des spécimens en bronze, pareils de forme à ceux qu'on emploie de nos jours.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 15. LE GÉRANT, J. BEST.

J.-N. LAUGIER, GRAVEUR.



Laugier, graveur en taille-douce, d'après le portrait peint par son neveu. — Dessin de Gilbert.

Jean-Nicolas Laugier, graveur en taille-douce, était né à Toulon (Var), le 22 juillet 1785. Il est mort en février 1875, à Argenteuil.

Son père, maître-chef à l'atelier de serrurerie de l'Arsenal de la marine, avait été son premier maître de dessin. Il fut ensuite confié à M. Favel, professeur de dessin des élèves de la marine, sous la direction duquel il ne tarda pas à faire des progrès très-rapides : aussi, quand l'heure arriva de choisir une carrière, se hâta-t-il de déclarer à sa famille qu'il se sentait plus apte à dessiner une académie qu'à forger les arabesques des balcons de vaisseaux.

A son tour, il put avoir quelques élèves qui lui permirent d'apporter sa part d'argent au foyer paternel.

Il y avait alors dans les ateliers de la marine un homme auquel il n'a manqué qu'un théâtre plus élevé pour devenir un sculpteur célèbre, Louis Hubac [1]; celui-ci, employé à l'atelier de sculpture de l'Arsenal, étudiait avec passion le génie de Puget dans ce qui restait encore à Toulon des œuvres de ce grand homme. Hubac et Laugier, ardents tous deux et passionnés pour les arts, se lièrent d'une amitié étroite. Vivant côte à côte, en parfaite communion d'idées, ayant mêmes pensées et mêmes espérances, ils formèrent le projet d'aller ensemble à Paris. Pour Hubac, le projet ne présentait pas de sérieuses difficultés : il venait d'hériter d'un modeste patrimoine qui lui permettait de vivre quelques années sans être forcé de demander des ressources à son travail; pour Laugier, les difficultés étaient plus grandes; sa famille était pauvre. Il ouvrit un atelier de dessin, et, après s'être imposé mille privations, il put un jour accourir vers son ami et lui dire que rien ne s'opposait plus à leur départ.

On était en janvier 1805. Il fut décidé qu'on se met-

[1] Voy., sur L. Hubac, t. XXXVI, 1868, p. 161.

trait en route aux premiers rayons de soleil du printemps, et que l'on ferait le voyage à pied.

Les deux amis s'arrêtèrent à Lyon, où Laugier était attendu par un de ses frères, caissier dans la maison de commerce de M. Guillaud, grand amateur des beaux-arts. Celui-ci leur procura des lettres de recommandation pour le sculpteur Pajou et le peintre Girodet. Bientôt après ils étaient à Paris, après un voyage dont le seul incident remarquable fut la rencontre, à peu de distance de Lyon, de Bonaparte, qui se rendait à Milan pour recevoir la couronne de fer des rois d'Italie.

Pendant près de deux années, Laugier, fort bien accueilli par Girodet, fit, sous sa direction, de très-rapides progrès en peinture. Son esprit s'ouvrait aux grandes conceptions; il avait vingt ans à peine; son maître l'encourageait; mais Hubac voulait retourner à Toulon. Il croyait avoir un sujet de plainte contre Pajou, son maître, et, loin de la mer et du ciel bleu de la Provence, il était pris du mal du pays. La somme modeste qui devait défrayer le séjour à Paris des deux jeunes gens tirait à sa fin. Une lettre que Laugier reçut de sa famille le décida au retour; elle l'avertissait qu'il devait revenir pour tirer à la conscription.

Il revint avec son ami à Toulon vers la fin de l'année 1806, désespérant de revoir jamais Paris. Dès son arrivée, il rouvrit son atelier; mais le découragement le prit, et peut-être allait-il abandonner ses crayons et ses pinceaux, et donner, en prenant un fusil et en se faisant soldat, un démenti au hasard qui l'avait exempté de la conscription, quand il reçut un secours inespéré. Une lettre, qui lui était adressée par des amis d'enfance de sa mère, l'engageait à revenir à Paris auprès d'eux, lui offrant une hospitalité bienveillante qui lui permettrait de ménager ses ressources et de continuer ses études.

Il rentra à l'atelier de Girodet, et bientôt il obtint au concours de l'école une médaille. Malgré ses succès d'atelier, il ne pouvait se dissimuler que, pour vivre du produit de ses pinceaux, il lui eût fallu bien du temps encore, et il avait résolu de ne pas rester l'obligé de ses amis. Il déclara que sous peu sa main fournirait à ses besoins, et qu'il allait faire de la gravure. Mais comme il n'eût pu payer les leçons d'un graveur, il résolut d'apprendre sans maître. Ce fut en se faisant transmettre, le soir, les leçons données à d'autres qu'il s'initia à l'art dans lequel il devait plus tard rencontrer le succès.

Soutenu par ses premières études de peinture, et se fortifiant sans cesse par l'observation attentive des œuvres des grands graveurs du dix-septième siècle, et surtout d'Edelink, le modèle et le désespoir de tous ceux qui ont tenu un burin, il fit des progrès assez rapides pour arriver en peu de temps à graver quelques planches pour diverses publications, le *Musée Filhol*, le *Musée Robillard;* à sa grande joie, il pouvait vivre du produit de son travail. Mais que d'efforts il avait à faire encore! quelle dépense de volonté et d'intelligence avant de devenir maître dans l'art où il débutait!

Si Laugier était entré dans un atelier de graveur, il aurait appris en vingt mois ce qui lui a coûté vingt années d'études; il aurait été soutenu et comme porté par une école, avantage qui lui a toujours manqué. Il est vrai que le jour où les amateurs se disputèrent le *Zéphir*, *les Pestiférés de Jaffa*, *la Belle Jardinière*, il n'aurait pas senti l'immense joie qui doit s'emparer de l'artiste arrivé à sa réputation, qui peut se dire : Ce que je sais, ce que je suis, je ne le dois qu'à moi, à mon labeur, à l'étude des grands modèles! Je ne reconnais pour maîtres que ceux qui m'ont précédé d'un siècle!

N'ayant pas eu de maître, il ne fut pas non plus à ses débuts enchaîné par la tradition d'une école. Libre dans le choix de ses modèles, il dut chercher parmi les maîtres qui l'avaient précédé celui dont la manière répondait le mieux à ses aspirations. De bonne heure, il fut séduit par les beautés qui caractérisent le talent d'Edelink, et il étudia ce grand artiste avec la passion d'un disciple convaincu.

Aujourd'hui, l'école française de gravure semble avoir une tendance à frapper les yeux moins par la science que par les facilités d'exécution et par ce qu'on pourrait appeler les désinvoltures du burin; Laugier échappe entièrement à cette critique. Chez lui, l'habileté de l'exécution est une qualité qui ne brille qu'au second rang; la science, le caractère, occupent le premier. Jamais dans ses œuvres il n'a sacrifié l'étude à la dextérité, la science à la facilité, le beau au joli. Dessin correct et délicat, aspect lumineux, harmonie de l'ensemble, il a réuni toutes les qualités de l'art le plus élevé dans ses ouvrages. Nous mentionnerons seulement les principaux.

Peu de graveurs en taille-douce ont produit plus que Laugier; son œuvre dépasse quarante planches. Si quelques-unes ont valu à leur auteur des honneurs officiels, on peut dire que les artistes, les hommes de goût, en ont proclamé un plus grand nombre comme des productions hors ligne. La croix de chevalier de la Légion d'honneur, accordée à l'artiste en janvier 1835, ne fut que la tardive récompense de celui qui avait gravé le *Napoléon* de David, *Sainte Anne*, *la Vierge et l'enfant Dieu* de Léonard de Vinci, le *Zéphir* de Prudhon, *Léonidas aux Thermopyles* de David, et *les Pestiférés de Jaffa* de Gros.

Exposée au Salon de 1816, la gravure de *Héro et Léandre*, d'après Delorme, valut à l'auteur une médaille de deuxième classe. Quelques années après, en 1819, il grava *la Mort de Léandre*, d'après le même peintre.

Le beau portrait de Chateaubriand, qu'il grava d'après Girodet, vers la même époque, est le premier où il ait déployé les qualités de l'observateur qui s'attache à montrer la pensée dominante de l'homme dont il retrace les traits autant que la forme matérielle; ces qualités se retrouvent dans le portrait de *Mme de Staël*, d'après Gérard, gravé en 1818, dans celui de la *duchesse d'Orléans*, qui est de 1824, d'après le même peintre, et dans le *Napoléon dans son cabinet de travail*, d'après David, achevé seulement en 1845, et qui est son chef-d'œuvre.

La Société des amis des arts, dont la fondation remonte aux premières années du règne de Louis XVI, mais dont l'action avait été suspendue par la révolution, fut reconstituée en 1817. Pour son inauguration, Laugier fut chargé de graver le tableau de *Daphnis et Chloé*, d'après Hersent. On ne lui accorda que quatre-vingt-dix jours pour exécuter la planche, qui se ressent de cette précipitation. Mais il fit pour la même société, en 1819, la gravure de la *Sapho* de Gros, en 1820, le *Zéphir*, d'après Prudhon, et en 1831, *Sainte Anne*, *la Vierge et l'enfant Dieu*, d'après Léonard de Vinci.

Ces gravures, dont les épreuves, surtout celles des deux dernières, sont remarquables à tous les points de vue et ont été tirées à un nombre d'exemplaires assez restreint, sont aujourd'hui fort recherchées des amateurs. Le *Zéphir* est, à notre avis, une des œuvres les plus distinguées de l'auteur, et un des plus beaux spécimens de la gravure française au dix-neuvième siècle.

En 1824, Laugier avait gravé, d'après Girodet, *Pygmalion.* Un grand succès accueillit cette œuvre à son apparition. En 1826 parut *Léonidas aux Thermopyles*, d'après David. Mais c'est à l'Exposition de 1831 que Laugier fit paraître celle de ses œuvres qui, sans contredit, jouit de la plus grande popularité, *les Pestiférés de Jaffa.* Elle lui valut une médaille de première classe.

Peu de temps après, Laugier commença une grande planche représentant *Washington*, d'après Coignet. Pour donner plus de valeur artistique et de réalité à son œuvre, il fit le voyage des États-Unis, et fut admis à copier, à l'Athénée de Boston, le portrait du fondateur de la république, peint d'après nature par Stewart. Les épreuves de cette planche sont restées presque toutes aux États-Unis, et par conséquent elle est moins connue en France que toutes les autres œuvres de l'auteur.

Après son retour en France, Laugier grava *le Ravissement de saint Paul*, d'après Poussin, estampe de grande dimension, d'un style sobre et d'une grande pureté de goût et d'exécution.

Au Salon de 1849, il exposa *la Belle Jardinière*, d'après Raphaël. La planche fut achetée par le ministère de l'intérieur. Cette œuvre est d'une finesse et d'une légèreté de burin remarquables. Nous mentionnerons encore *Sainte Cécile*, d'après Stella, achevée en 1850; et *la Vierge au lapin*, du Titien, gravure fort belle encore, quoique lorsqu'elle fut publiée, vers 1859, Laugier fût âgé de soixante-quatorze ans.

SOCIÉTÉ.

Il n'y a de société [1] que quand les hommes considèrent un grand nombre d'objets sous le même aspect, lorsque, sur un grand nombre de sujets, ils ont les mêmes opinions et les mêmes pensées. DE TOCQUEVILLE.

PROVERBE CHINOIS.

Ne tuez pas les oiseaux du printemps, la famille dans le nid attend la mère.

LE SIGNE DE CAÏN.

NOUVELLE.

I. — DANS UNE VILLE ASSIÉGÉE.

Ceci n'est point une histoire de guerre, mais le simple récit du drame qui se passa dans une famille durant la guerre.

La place assiégée dont il est question ici est une petite ville savamment fortifiée. Sa résistance irritait d'autant plus l'ennemi, que, faisant obstacle à la jonction de ses deux corps d'armée, elle pouvait, par son obstination à ne pas vouloir se rendre, compromettre le succès de la campagne. Cette petite ville, bien protégée par ses solides remparts, était encore mieux défendue par l'infatigable vigilance et l'ardent patriotisme de ses habitants.

A l'époque du siége où s'ouvre ce récit, on touchait aux jours les plus bas de l'année. C'était le soir, par une obscurité profonde et le temps le plus sévère de la rigoureuse saison. Au dehors, la douloureuse impression du vent glacial crispait les visages bleuis, fendillait les mains tuméfiées, et, pour ainsi dire, brûlait les yeux.

Dans la salle basse d'une maisonnette située à proche distance d'une des portes de la ville, un groupe de volontaires, soldats sans uniforme et diversement armés, se tenaient debout devant l'âtre d'une haute cheminée où flambait en petillant une brassée de bois sec. Ces braves enfants de la petite ville, les uns, fils de bourgeois, étudiants ou artistes; les autres, compagnons d'atelier, attendaient là, au passage, le moment de se joindre à un détachement de la troupe régulière envoyé en reconnaissance vers l'ennemi.

[1] Ou de nation.

L'habitante du logis, femme de haute taille, au regard vif et pénétrant, à la physionomie singulièrement énergique, robuste encore, malgré son âge, — soixante-dix ans, environ, — s'était hâtée de jeter du bois dans le foyer, et d'introduire chez elle les volontaires, dès qu'elle avait entendu ceux-ci, tout grelottants, piétiner et battre la semelle devant sa porte. Pour complément d'hospitalité, elle ordonna à un jeune gars, son petit-fils, d'aller au cellier tirer une cruchée de cidre tandis qu'elle-même faisait griller les rôties.

Le gars en question, petit être d'une quinzaine d'années, maigrelet et d'aspect malingre, qui, pour l'ordinaire, se tenait obstinément accroupi au coin de la cheminée, quoiqu'on fît pour l'en déloger, éprouva une telle émotion de joie lorsqu'il vit entrer les volontaires, qu'on peut dire qu'elle le transfigura. Il s'empressa de leur céder sa place devant la flambée, et, la cruche en main, il partit pour le cellier avant même que sa grand'mère eût achevé de lui dire :

— Propre à rien, va tirer du cidre.

Ainsi qu'on doit le supposer, « Propre à rien » n'était qu'un nom de fantaisie dont l'avait gratifié son aïeule, laquelle, parfois, lui en donnait de moins affectueux et de moins flatteurs. Il avait été nommé Pierre au baptême, et communément on l'appellait Pierrot.

Bientôt après son retour du cellier, on eut le secret du bon accueil qu'il avait fait aux volontaires.

Le cidre ayant été versé dans un vaste chaudron, chacun fut invité à venir tour à tour y tremper sa rôtie et à y puiser un plein gobelet. Pierrot, qu'on n'avait pas appelé à prendre sa part de la réfection, alla néanmoins couper pour lui-même à la miche une tranche de pain qu'il présenta au feu; puis il vint hardiment la plonger dans le chaudron.

— Par exemple! Que je t'y reprenne! s'écria la vieille femme, appuyant ses paroles d'un geste menaçant. Est-ce que c'est pour ton bec que je t'ai envoyé tirer du cidre?

— Pour le mien comme pour celui des autres, répliqua effrontément Pierrot.

Et, malgré les efforts de sa grand'mère pour le repousser, il ajouta en maintenant sa tranche de pain dans la chaudronnée de cidre :

— Ceci est le souper des braves qui ne déjeuneront peut-être ni demain, ni jamais, et j'en suis, de ceux-là!

— Allons donc! Un fainéant de ta sorte! Est-ce que c'est croyable? riposta la grand'mère en haussant les épaules et souriant de pitié.

D'un coup de dents, Pierrot engloutit la moitié de sa tartine, vida d'un trait son plein gobelet de cidre afin de faciliter le passage à la copieuse bouchée, après quoi il poursuivit, s'adressant aux volontaires :

— La Marielle, ma grand'mère, qui vient de m'appeler fainéant, dit aussi, à qui veut l'entendre, que je suis un lâche, parce que je n'ai pas l'air de m'apercevoir qu'il y a tous les jours, chez nous, des braves gens qui vont se faire tuer ou blesser pour défendre la ville; du moins, ceux-là, en partant, ont de quoi répondre à l'ennemi; mais moi, il m'aurait fallu aller au feu les mains vides. Pas moyen ici de me procurer des armes : j'en ai demandé à la mairie ainsi qu'à la caserne; on ne me jugeait pas capable d'en faire un bon usage. « Tu en auras, m'a-t-on répondu, quand on ne trouvera plus à les mieux placer. » Comme cette réponse-là ne pouvait pas me satisfaire, je me suis arrangé pour trouver chez les autres ce qu'on me refusait chez nous. Je n'attendais plus qu'une occasion pour prouver qu'il n'y a pas que les grands et les forts qui aient du cœur. L'occasion est trouvée : vous allez en reconnaissance, je pars avec vous; si j'en reviens, la grand'mère, qui n'a jamais eu pour moi une bonne pa-

role, pourra bien dire encore que je suis un lâche, mais du moins personne ne la croira !

La Marielle, ébahie de surprise, écoutait son petit-fils, qui n'en avait jamais tant dit sans reprendre haleine. Pierrot, se voyant encouragé par les sourires que provoquait son abondance de paroles, réclama avec insistance l'honneur de partager les périls de l'aventureuse sortie.

— Que faut-il, reprit l'enfant, pour que vous consentiez à m'emmener avec vous? Que j'aie ainsi que vous autres un fusil et des balles?

— En effet, c'est indispensable pour attaquer et pour se défendre, répliqua l'un des volontaires.

— Des balles? répéta Pierrot, en voici, je crois, ma suffisance.

Ce disant, il vida les deux poches de sa veste, et l'on vit rouler sur la table une cinquantaine de projectiles.

— Quant au fusil, reprit-il, depuis hier je n'en suis plus en peine.

Tout en parlant, le petit gars alla tirer de dessous la huche au pain un fusil qui reposait là, caché depuis la veille. Ensuite, répondant aux regards qui l'interrogeaient, il continua avec l'expression du contentement de soi-même :

— Pris sur l'ennemi, celui-là, c'est le cas de le dire, car il m'attendait, couché en travers du corps de son propriétaire, qui était tombé dans le bois des Églises, où l'on s'extermine depuis huit jours. C'est là que je vais chaque nuit ramasser des balles au risque d'en recevoir une. Voilà même pourquoi je dors si tard et si fort le matin, que la grand'mère est obligée de me jeter à bas du lit pour me réveiller.

— Satané vaurien ! s'écria la Marielle.

Cette fois, en apostrophant ainsi Pierrot, sa voix n'avait pas l'accent de la menace, et son regard était presque caressant.

Le régiment attendu vint à passer. L'heure avancée et l'inclémence du temps ne lui laissaient pas le loisir de s'arrêter. Les volontaires prirent rapidement congé de leur hôtesse, et ils emboîtèrent le pas. Au moment de les suivre, Pierrot, le fusil sur l'épaule, se retourna vers sa grand'mère et lui dit :

— Hein, si, dans le temps d'autrefois, celui qu'on appelait votre Benjamin était parti comme je pars aujourd'hui au devant de nos ennemis, vous auriez jeté de beaux cris. Pour avoir appris seulement qu'il s'en était allé à Paris, on dit que vous êtes quasiment tombée morte, et vous ne me dites pas même « Bonne chance ! » à moi que vous ne reverrez peut-être jamais.

La Marielle ne répondit rien, mais comme si elle obéissait à un entraînement irrésistible, elle se pencha vers le brave petit gars, lui prit la tête à deux mains et l'embrassa fiévreusement.

Sous le baiser de sa grand'mère, Pierrot sentit rouler une larme.

Étonné, mais attribuant à la pensée du danger qu'il allait affronter ce témoignage d'affection, le premier qu'il eût reçu de son aïeule, il se crut obligé de la rassurer.

— Soyez tranquille, je reviendrai ! lui cria-t-il gaiement.

Puis, toujours courant, il rejoignit ses camarades au moment où le portier-consigne faisait manœuvrer le pont-levis pour leur livrer passage hors de la ville.

La suite à la prochaine livraison.

QUESTIONS.

Le principal objet de la philosophie (ou science) naturelle est de remonter des effets aux causes jusqu'à ce qu'on arrive à la première cause de toutes, laquelle certainement n'est pas mécanique, et non-seulement d'expliquer le mécanisme du monde, mais surtout de résoudre des questions telles que celles-ci :

— D'où vient que la nature ne fait rien en vain, et d'où viennent cet ordre et cette beauté que nous voyons dans l'univers?

— Comment se fait-il que les corps des animaux soient faits avec tant d'art, et pour quelles fins ont été disposées leurs diverses parties?

— L'œil a-t-il été formé sans la science de l'optique, et l'oreille sans la connaissance de l'acoustique?

NEWTON.

BOCCHERINI ET LE PRINCE DES ASTURIES.

On a dit que « l'amour de la musique, surtout de la musique de chambre, rapprochait les rangs, et faisait naître souvent entre les artistes et les princes eux-mêmes une aimable familiarité. » Il n'est pas toujours bon cependant de se fier à cet adage.

Au siècle dernier, un savant compositeur de musique de chambre, et en même temps violoncelliste très-distingué, Boccherini, avait été reçu à la cour de Madrid. Il y fut chargé de diriger la musique du prince des Asturies, qui plus tard devint roi sous le nom de Charles IV. Le prince avait la prétention d'être un virtuose. Un jour, il tenait la partie de premier violon dans un nouveau quintette de Boccherini : il avait à jouer une phrase où les notes *ut si*, *ut si*, étaient assez longtemps répétées ; il perdit patience, et, sans avoir égard aux effets introduits par l'entrée des autres instruments, il s'emporta contre le maître et le traita de « misérable écolier. » Boccherini osa insinuer que, pour porter de pareils jugements, il fallait au moins être musicien. Pour le coup, le prince menaça de le faire jeter par la fenêtre.

On ne parle plus guère de Boccherini. Il a été fort applaudi de son temps. Un premier violon de l'Opéra l'admirait jusqu'à dire : — « Si Dieu voulait parler aux hommes, il se servirait de la musique d'Haydn ; et s'il voulait entendre de la musique, il se ferait jouer celle de Boccherini. »

Le célèbre Baillot a écrit (1) : — « Rien ne surpasse le charme du violoncelle dans la musique de Boccherini : s'il le fait chanter seul, c'est avec une sensibilité si profonde, qu'on oublie l'art et que, pénétré d'un sentiment religieux, on s'imagine entendre une voix céleste qui cherche à consoler. S'il fait parler à la fois les cinq instruments, c'est avec une harmonie pleine et auguste qui invite au recueillement, qui jette l'imagination dans une douce rêverie, ou qui la fixe sur des tableaux enchanteurs ; c'est la grâce de l'Albane... »

Boccherini était né à Lucques, le 14 janvier 1740 : il est mort à Madrid en 1805. (2)

VESTIBULE D'UN CHATEAU EN 1620.

Le tableau d'après lequel a été exécutée la gravure que nous publions appartient au Musée du Louvre. Il est porté aux inventaires sous la rubrique « Ancienne collection », c'est-à-dire qu'il existait dans les collections dès avant la révolution française, mais que, n'étant pas compris dans les inventaires dressés précédemment, sa provenance est restée inconnue.

Il représente une sorte de vestibule ou de salle des gardes d'un château, que l'on peut, à en juger par les proportions et la décoration de cette première pièce, appeler royal ou princier. Quel est ce château? C'est ce que nous

(1) *Méthode de violoncelle du Conservatoire.*
(2) Voy. *la Poésie de la musique*, par A. Meugy.

ignorons encore, et ce que n'ont pu nous dire plusieurs personnes qui ont examiné attentivement le tableau. Peut-être n'existe-t-il plus; ou bien, situé dans un pays étranger, est-il peu connu dans le nôtre. C'est donc une question que nous posons à nos lecteurs, et qui s'adresse particulièrement à ceux de Belgique et de Hollande; car la peinture indique la main d'un artiste de ce pays; elle est assez transparente et colorée, et la touche, sans être d'un maître très-habile, ne manque pas de sûreté ni d'esprit.

De ce que le tableau est d'un peintre flamand ou hollandais, il ne s'ensuit pas nécessairement que le sujet ait été pris en Hollande ou en Flandre. Peut-on tirer quelque in-



Musée du Louvre; Peinture. — Vestibule d'un château du dix-septième siècle. — Dessin de Sellier.

dice de l'architecture et de la décoration de la salle? Les hautes fenêtres sont doublées de volets divisés en compartiments indépendants, aux embrasures garnies de bancs; une double porte, en mettant la salle en communication avec le perron, empêche, au besoin, l'introduction trop rapide de l'air extérieur; des cadres suspendus à la muraille qui fait face au jour renferment des paysages qui semblent être dans le goût qui était celui de la Flandre à l'époque où fut exécuté ce tableau.

La date 1620 se lit dans un des caissons du plafond.

C'est d'ailleurs celle qu'indiquent les costumes : peut-être y notera-t-on quelques détails qui permettront de deviner l'endroit où ils pouvaient être portés à cette date. Par exemple, le feutre à larges bords de l'un des personnages s'y rapporte mieux que les chapeaux de haute forme de ceux qui l'entourent. Ceux-ci paraissent avoir conservé une mode qui n'était pas celle de notre pays en 1620.

Une des particularités les plus remarquables à signaler est le billard qui sert d'amusement à quelques-uns de ceux qui attendent dans cette salle. C'est certainement un des plus anciens exemples que l'on puisse montrer de ce jeu, bien qu'il ait existé dès le seizième siècle, comme on l'a déjà prouvé ici même ([1]), par une lettre de Claude de France, duchesse de Lorraine, de l'année 1571.

RÈGLES
POUR LA DESCRIPTION DES OBJETS D'ART CONTENUS DANS UNE ÉGLISE.

Les églises sont encore aujourd'hui, malgré la fondation de beaucoup de musées, les édifices qui contiennent le plus grand nombre d'objets d'art de toutes sortes : sculptures, tableaux, vitraux, orfèvrerie, ivoires sculptés, tapisseries, broderies, dentelles, etc. Il importe pour l'instruction de ceux qu'intéressent les arts que ces richesses soient connues. En ce moment, une commission instituée pour préparer un inventaire des richesses d'art de la France donne des conseils à toutes les personnes qui peuvent l'aider dans sa tâche : or, dans une de ses circulaires, nous remarquons le passage suivant, qu'il ne nous paraît pas inutile de reproduire.

Pour être intelligibles, les descriptions doivent être faites sur un seul plan et de façon à concorder entre elles. Rien n'est plus rare dans les descriptions d'église ; à force d'y revenir sur ses pas, on y arrive facilement au désordre et à une confusion assez grande pour qu'au delà de la moitié le lecteur ait grand'peine à savoir où il en est exactement. C'est ce qui se produit même quand on s'astreint à faire le tour de l'église, la seconde partie se trouvant ainsi absolument à l'inverse de la première.

Que doit-on appeler la gauche ou la droite dans une église ? Au point de vue liturgique, il n'y a pas de doute. La droite et la gauche sont celles de l'officiant qui donne la bénédiction ; par conséquent, dans une église orientée, la droite liturgique est le côté nord ou de l'Évangile, la gauche le côté sud ou de l'Épître.

C'est exactement la même chose qu'en blason, où le côté dextre est la droite de celui qui porterait l'écu et la gauche de celui qui le regarde ; le côté sénestre, la gauche de celui qui porterait l'écu et la droite de celui qui le regarde.

Mais cette habitude, pour les églises, n'est nullement passée dans le public, qui se sert plus facilement de l'indication de sa propre droite et de sa propre gauche. C'est de cette façon qu'est faite la grande majorité des descriptions ; il a donc paru utile de s'y tenir pour ne pas choquer une habitude presque constante.

Dans les églises orientées, l'ouest correspond à la façade, l'est au chevet, le nord et le sud aux deux côtés ; mais comme beaucoup d'églises ne sont pas orientées, tout en indiquant si une église l'est bien ou mal, l'orientation ne peut pas être prise pour base de description. D'un autre côté, si les fonts sont habituellement au nord dans une église orientée et la chapelle des morts habituellement au sud, il y a aussi trop d'exceptions pour qu'on puisse trouver là un point de départ.

Il faut donc se tenir à la droite et à la gauche du visiteur, en admettant, indépendamment des hasards de l'entrée, qu'il parte toujours du pied de la nef ; pour les chapelles, il va de soi que leur droite et leur gauche sont celles de celui qui les regarde de face.

Ce point de départ admis, voici l'ordre dans lequel il faudra noter les œuvres d'art que peuvent présenter les diverses parties d'une église.

Extérieur. — Grande façade. Portail. Tours. Le porche extérieur, s'il y en a un. Côté gauche de la nef. Côté droit de la nef. Portails du transept gauche et du transept droit. Tour centrale. Côtés du chœur. Chevet de l'église.

Intérieur. — On le divisera en ses trois parties constitutives : nef, transepts et chœur. Après avoir indiqué en quelques mots la forme et la distribution de l'église, commencer la nef par le mur intérieur de la façade, la tribune et les orgues. Décrire ici le porche intérieur, s'il y en a un.

I. *Nef.* — *Nef centrale* à partir du pied de la nef.

Les autels, statues ou tombeaux du côté gauche (celui du banc d'œuvre), puis du côté droit (celui de la chaire). On y comprendra ce qui, sur les piliers, se trouve dans les entre-colonnements et contribue à la décoration de la nef.

Les peintures supérieures.

Bas côtés de la nef. — Bas côté de gauche. Les œuvres contenues dans les allées du bas côté. Ensuite les chapelles, en commençant par le pied de la nef ; donner leur vocable, si elles en ont un, mais dans tous les cas les numéroter de 1 à..., et indiquer leur relation avec le chiffre de l'intercolonnement des piliers de la nef centrale, quand la suite des chapelles n'est pas complète. — Bas côté de droite ; les allées du bas côté de droite ; les chapelles, numérotées de même de 1 à .. ; commencer la description des chapelles par le côté de l'autel ; y comprendre les vitraux, qui se rapportent le plus souvent au patron.

II. *Transepts.* — Celui de gauche ou du nord. Celui de droite ou du sud. Pour chacun, commencer par le côté de la nef ; y comprendre les chapelles qui s'ouvrent dans le transept sans communiquer avec le chœur ou avec ses bas côtés.

La lanterne ou la coupole centrale.

III. *Chœur.* — Sa fermeture entre les piliers de l'arc triomphal.

Grilles ; ambons (d'abord celui de gauche ou de l'Évangile, puis celui de droite ou de l'Épître) ; jubé avec ses autels.

Commencer la description du chœur lui-même par le maître-autel, qu'il soit au pied du chœur, à son chevet, ou qu'il soit avancé jusque dans le transept ou même dans les dernières arcades de la nef. En indiquer toujours l'exacte plantation.

Les stalles ; le fond du chœur.

Sculptures ou peintures du tour extérieur du chœur. Celles de gauche, puis celles de droite, en partant du transept. Si les sujets forment une suite, la décrire dans l'ordre des sujets.

Bas côtés du chœur. — L'allée de celui de gauche ; les chapelles de gauche, numérotées de 1 à ..., en partant du transept. L'allée du bas côté de droite ; les chapelles numérotées de 1 à ..., toujours en partant du transept.

Terminer la description des chapelles du chœur par la chapelle centrale du chevet.

Les vitraux de la galerie et ceux des ouvertures supérieures de l'église devront être décrits en un chapitre à part et après les chapelles du chœur. D'abord la rose du portail, les vitraux de la nef à gauche, puis à droite, les roses des transepts, les vitraux de ceux-ci dans l'ordre des parties basses, puis ceux du chœur, toujours par la gauche d'abord, ensuite par la droite, et enfin le vitrail du centre du chevet. Numéroter les vitraux en indiquant leurs re-

([1]) Voy. t. XXXIII, 1865, p. 356.

lations avec les entre-colonnements des arcades inférieures. S'il y a une suite chronologique dans l'ordre des sujets, suivre l'ordre qu'elle donne en indiquant soigneusement les relations de place avec les parties inférieures.

S'il y a une église souterraine ou une crypte, en faire la description séparément après celle de l'intérieur, et relativement dans le même ordre, en allant du pied au chevet.

Dans les églises à deux nefs, commencer par la nef où se trouve le maître-autel.

Dans les églises circulaires ou à pans coupés, décrire d'abord la partie centrale, et ensuite le bas côté, en partant de la gauche de l'entrée et en y revenant par la droite; mais s'il y a une ou plusieurs chapelles absidales, diviser le bas côté en bas côté gauche et en bas côté droit, avant d'en venir à ces chapelles.

Quant à la sacristie, en indiquer la place à l'endroit où l'on y accède, mais si elle est importante et surtout si elle contient un trésor, réserver les détails relatifs à la sacristie pour ne les décrire qu'après avoir entièrement épuisé la description de l'église, dont elle romprait autrement la suite et l'ordonnance.

A plus forte raison, mettre à la fin les ouvrages d'art conservés dans les bâtiments extérieurs qui ne font pas partie intégrante de l'église (chapelles, évêchés, salles de chapitre, cloîtres, charniers, etc.). Les décrire en commençant par ceux de gauche à partir de la grande façade.

TROIS SORTES DE BIENS.

Les anciens rangeaient les biens en trois classes : les biens extérieurs, les biens corporels, les biens de l'âme; et ils considéraient les biens de l'âme comme supérieurs à ceux du corps, et ceux-ci comme supérieurs aux biens extérieurs (richesses, honneurs, etc.).

LA SANTÉ.

La santé dépend plus des précautions que des remèdes. BOSSUET.

LE DÉCOUPAGE ET LA MARQUETERIE.

Le découpage est un passe-temps attrayant, peu coûteux, au moyen duquel chacun peut arriver très-facilement à confectionner une foule de petits objets utiles que l'on ne pourrait se procurer autrement qu'avec de grandes dépenses.

En veut-on tout d'abord la démonstration?

Pour une étagère, que l'on ne pourrait acquérir à moins de 15 ou 20 francs, il suffit d'une planchette de bois de 3 francs; plus, quelques outils peu coûteux et menues fournitures, scie, vis, vernis, évalués au plus à 1 franc; total : 4 francs.

Pour la marqueterie, l'avantage est encore plus sensible.

Découpage du bois (1). — On appelle *découper*, enlever dans une plaque de bois ou de métal, au moyen d'une scie très-fine, en suivant des contours indiqués, toutes les parties étrangères au dessin que l'on veut représenter, de manière qu'il ne reste que le corps de ce dessin.

Choix du bois. — On doit choisir de préférence les bois gras et à veine serrée, tels que le noyer, l'acajou, le marronnier, l'érable, le palissandre, etc., et éviter avec soin le sapin, le peuplier, le hêtre, le chêne, etc... Ce dernier bois, employé en planchettes minces, est très-cassant, surtout lorsque le dessin est un peu délicat; si l'on tient à la couleur du chêne, il est très-facile d'exécuter le découpage sur du noyer clair et sans nœud ou veine noire, ou même sur de l'érable, et de lui donner ensuite une teinte de vieux chêne au moyen de la teinture de brou de noix.



L'épaisseur du bois à employer varie selon les objets que l'on veut exécuter; en général, il faut éviter pour les plus légers, tels que corbeilles ou cadres, d'employer du bois d'une trop forte épaisseur. Par exemple : pour étagère, du bois de 8 à 10 millimètres; pour de grands cadres ou corbeilles, 3 à 4 millimètres; pour petits cadres, 2 millimètres.

Il est très-nécessaire, avant de découper, de bien unir la planchette de bois soit avec un râcloir en acier bien affûté, soit avec une râpe à bois, et, pour terminer, avec le papier de verre. Si l'on découpait avant de faire cette opération, on s'exposerait à briser le bois; le travail est plus difficile et vaut moins.

Dessin. — Lorsque le bois est bien préparé, il s'agit d'y tracer le dessin que l'on veut découper; mais il faut, autant que possible, débiter ses pièces et les ajuster d'avance; c'est le seul moyen d'avoir des objets bien montés. Le montage joue un très-grand rôle dans tous ces petits meubles : on s'aperçoit moins d'un défaut de découpage que d'un joint mal fait.

Toutefois, cette marche n'est pas indispensable; mais on verra plus loin qu'elle a encore d'autres avantages.

Que les pièces soient préparées ou non, si on découpe du bois blanc ou même du noyer clair, on peut se dispenser de coller le dessin sur le bois; il faut alors décalquer au moyen d'une feuille de papier sur laquelle on a étendu du noir de fumée avec un chiffon, et de temps en temps quelques gouttes d'huile d'olive; placer ensuite cette feuille sur le bois, poser le dessin dessus, puis, au moyen d'une pointe en os ou d'un crayon dur, suivre tous les contours.

Si on découpe du bois foncé, il faut coller le dessin, soit avec de l'amidon, soit (ce qui est encore mieux) avec de la gomme arabique dissoute et très-claire.

Très-souvent on n'attache pas assez d'importance à cette opération du collage du dessin, et il en résulte, au moment du montage, des impossibilités qui font accuser les dessinateurs de manquer d'exactitude; mais que l'on réfléchisse bien que sous l'action de l'humidité le papier se distend, devient mou, et se laisse tirailler, soit en hauteur, soit en largeur, si on n'y met pas beaucoup de précaution.

(1) Pour plus de détail, voir la brochure intitulée : *l'Art de découper le bois*, comprenant la marqueterie et la sculpture. Paris, chez Ve A. Morel et Cie.

Un excellent moyen pour parer à ces inconvénients consiste à placer le dessin à l'envers sur une table bien unie, à l'encoller aussi rapidement que possible sans le remuer, puis à y appliquer la planchette de bois, sur laquelle on appuie un peu fortement pour faire adhérer le dessin. Il faut ensuite retourner la planchette, vérifier si tout est bien en place, étendre sur le dessin une feuille de fort papier, et unir, en passant fortement les doigts ou la paume de la main.

Lorsque le dessin est collé, il faut avoir soin de mettre les planchettes en presse, sinon le bois se voile.

Objets vernis. — Lorsque l'objet que l'on exécute doit être verni au tampon, il est plus facile de faire cette opération avant de découper, et on prévient ainsi des accidents souvent inévitables, et surtout les bavures de vernis qui se produisent lorsqu'on passe le tampon sur le découpage.

Si le bois est verni des deux côtés, on fixe avec des pointes à placage, d'un côté, une feuille de placage clair sur lequel on décalque ou on colle le dessin, et en dessous, une autre feuille de placage qui empêche le vernis de se rayer.

Lorsque le découpage est terminé, on peut donner un nouveau coup léger de tampon, au besoin même frotter seulement avec de l'alcool pour nettoyer et éclaircir.

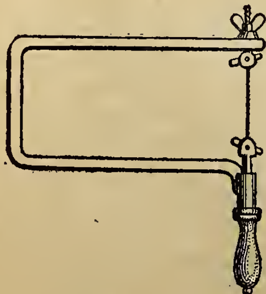
Pour la manière de vernir au tampon, les amateurs feront bien de consulter, ou mieux encore, de voir travailler un menuisier ébéniste. Ici, comme en beaucoup de choses, l'exemple de la pratique enseigne mieux que la théorie.

Découpage au bocfil. — Avant de découper, il faut, au moyen d'un foret que l'on appelle *drille*, percer, dans toutes les parties du dessin qui doivent être enlevées, de petits trous dans lesquels on introduit la scie. Ces trous doivent être faits à proximité d'un angle ou d'une pointe, et jamais au milieu d'une grande ligne; le raccord exact étant trop difficile, il y aurait inévitablement un cran au point de départ.


Drille.

Pour découper, on emploie de petites lames de scie n'ayant guère plus de grosseur qu'un fil; de pareilles scies n'étaient autrefois employées que dans l'horlogerie. Elles ont de 0m.12 à 0m.16 de longueur, coûtent de 30 à 40 centimes la douzaine et même moins; mais que les amateurs ne se laissent pas tenter par le bon marché; ils auraient de mauvais outils, avec lesquels ils feraient de mauvaise besogne.

Il y a quelques années, on ne se servait que du *bocfil* ou porte-scie à main; mais la mécanique n'a pas tardé à intervenir, et aujourd'hui on ne voit plus guère que des machines avec lesquelles le travail est plus facile et plus net.


Bocfil.

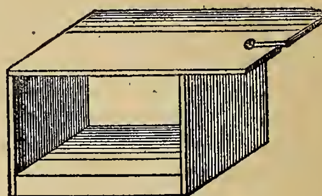
Pince plate.

Voici toutefois, en deux mots, ce qu'est le bocfil :

Cet outil se compose d'une lame de fer formant les trois côtés d'un rectangle et munie à ses deux extrémités d'une mordache ou pince à vis où se fixe la scie; à la partie inférieure se trouve un manche dans lequel entre à vis la tige de la mordache inférieure, ce qui permet de la monter ou descendre à volonté.

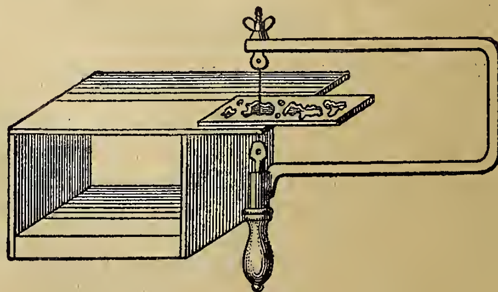
La tension de la scie se fait en appuyant le manche contre l'estomac et la mordache supérieure contre la table; on la fixe en serrant les clefs soit avec les doigts, soit plutôt avec une pince d'horloger dite pince plate.

Pour découper avec le bocfil, on construit un petit banc au moyen de quatre planchettes de sapin, et qui peut à volonté se poser sur une table; il est bon de le consolider, soit avec une presse de menuisier, soit avec des poids placés en dessous.


Petit banc auquel s'applique le bocfil.

La planchette supérieure est en saillie d'environ 0m.10, et échancrée au milieu sur 0m.05 de long, de manière que l'objet que l'on découpe soit soutenu.

On introduit la scie dans le trou à découper, on la tend, et, le bocfil étant placé comme il est figuré ci-dessous, on commence l'opération en le faisant fonctionner avec la main droite toujours dans la même position, en le tenant bien perpendiculairement et légèrement appuyé contre l'épaule droite; ce n'est pas le bocfil qui fait tourner la scie, c'est le bois qui est manœuvré par la main gauche, de manière que la scie suive tous les contours.


Manœuvre du bocfil.

Il faut avoir soin de commencer par découper les plus petits trous, surtout lorsqu'ils se trouvent à côté d'un trou beaucoup plus grand. Du reste, avant de découper, il est bon d'étudier un peu le dessin de l'objet, et de voir par où l'on doit commencer; en général, il faut, autant que possible, suivre une marche qui ne laisse pas de trous en arrière.

Le bocfil a plusieurs inconvénients : d'abord, il est fatigant pour la main lorsque l'on découpe du bois de plus de 4 à 5 millimètres; d'un autre côté, il faut une assez longue habitude pour scier bien d'aplomb, sinon, lorsque l'on découpe plusieurs pièces à la fois, celle qui se trouve dessous peut être complètement perdue; et s'il s'agit de marqueterie, le montage devient impossible, comme on l'expliquera plus loin.

La suite à une prochaine livraison.

LA PERLE DE L'OBERLAND.



Chute de l'Aar, à la Handeck (Suisse). — Dessin de Grandsire.

Nous sommes au cœur de la Suisse, dans l'Oberland bernois, — le pays montagneux de Berne, — et à peu près à égale distance du Schreckhorn à l'ouest, et du Saint-Gothard à l'est.

Cette double nappe d'eau qu'on voit se précipiter d'une hauteur de 225 pieds dans le profond ravin qu'elle s'est creusé, c'est l'Aar. Celui-ci est grossi au milieu de sa chute par la soudaine affluence du flot torrentueux qui s'échappe, blanc comme neige, du glacier d'Auerlenbach.

L'Aar, ruisseau à sa source, est déjà rivière navigable en sortant des lacs de Brientz et de Thun, qu'il traverse; puis il prend presque les proportions d'un fleuve en se dirigeant vers le Rhin, où il verse, comme tribut, les trois quarts des eaux qui arrosent le sol de la confédération helvétique.

Le touriste qui se sent attiré par l'imposant aspect des beautés de la nature sauvage, a dû ou devra noter sur son mémento : « Une visite à la chute de l'Aar. » Il ne saurait trouver ailleurs un spectacle plus grandiose, mais aussi plus vertigineux.

Supposons notre voyageur parti d'Interlaken; son itinéraire l'a conduit à Meyringen, le chef-lieu de cette vallée de Hasli, si justement appréciée pour ses cures par les malades buveurs de petit lait; ensuite, continuant à remonter le cours de l'Aar que la route côtoie, le voyageur arrive à Guttanen, petit et solitaire village, où nous ramènera tout à

l'heure un souvenir historique dont la date nous reporte à l'an 7 de la première république française. Encore une heure et demie de marche et on atteint le chalet de la Handeck, terme de la pérégrination pour qui ne veut pas pousser jusqu'à l'hospice du Grimsel, près duquel l'Aar prend sa source.

S'il n'est alors ni moins de neuf heures, ni plus de onze heures du matin, on se trouve précisément au moment le plus favorable pour contempler dans toute sa splendeur l'effrayante magnificence de ce site merveilleux qu'on a surnommé *la Perle de l'Oberland.*

C'est de là-haut, sur le petit pont de bois jeté entre deux fragments de la roche noire, déchirée par le violent effort des eaux pour se frayer un passage, que le regard épouvanté compte les soubresauts tumultueux de la cataracte et plonge avec elle dans l'abîme. Il suffit à la plupart des touristes de l'émotion causée par ce spectacle, vu de haut et à distance, pour satisfaire leur curiosité; mais il en est d'autres, plus intrépides, pour qui la bravade du péril est un besoin : ceux-là se font lier une corde autour du corps, et leurs guides les descendent, à force de bras, jusqu'au pied de la roche.

Revenons à Guttanen. Ce village a vu naître un pauvre homme qui fut sa vie durant le propriétaire incontesté de la montagne; domaine sans valeur, terre où rien ne croît, et que personne n'habite. Cet homme se nommait Nægeli; il faisait le métier de guide à la Handeck et aux environs.

En septembre 1799, les Autrichiens occupaient le sommet du Grimsel. Le général français Lecourbe avait tenté en vain de les en déloger. Nægeli offrit alors de conduire un détachement derrière la position autrichienne. Il mit pour condition qu'en cas de succès la montagne qu'on devait traverser lui serait donnée à titre de récompense. Le marché ayant été accepté, le guide prit un sentier que lui seul connaissait, et la troupe française, commandée par le général Gudin, tomba à l'improviste sur les Autrichiens, qui furent presque tous tués sur place; ceux qui parvinrent à s'enfuir périrent dans les glaciers de l'Aar.

« Après avoir pris possession de son stérile domaine, dit Murray, l'auteur du *Hand Book*, le guide n'en fut pas plus riche; mais, depuis ce temps, la montagne a été appelée *Nœgeli's-Grœtli.* »

LE SIGNE DE CAÏN.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 179.

II. — L'AINÉ ET LE CADET.

Disons que si le baiser de la Marielle était bien pour son petit-fils, c'était à un autre qu'il fallait attribuer le bénéfice de cette larme furtive que Pierrot croyait provoquée par le regret de son départ. Dans ses paroles d'adieu, qui renfermaient un reproche, il avait imprudemment ravivé dans le cœur de sa grand'mère son souvenir le plus cher et le plus douloureux.

Pour que la pensée de la Marielle ne se détournât pas du courageux enfant qui venait de prendre congé d'elle afin d'aller là où journellement tant d'autres avaient déjà trouvé la mort, il eût fallu ne pas lui remettre en mémoire l'être sur qui s'était concentrée autrefois toute la somme de tendresse que la nature avait mise en elle. Tendresse, soit; mais faiblesse serait mieux dit; faiblesse coupable même, car il s'agit ici de cet amour funeste de nourrice qui, aveugle volontaire, se fait le complice des mauvais penchants et des vices naissants dont il nie l'existence, moins parce qu'il ne les voit pas que parce qu'il ne veut pas les voir.

Or, celui que Pierrot nommait, après tant d'autres, le Benjamin de sa grand'mère, ne tenait à celle-ci par aucun lien du sang. C'était simplement le fils de ses maîtres. Orphelin de mère moins de deux ans après sa naissance, la Marielle l'avait élevé et même, une fois, rappelé à la vie, quand, tout petit enfant, il était tombé si dangereusement malade qu'on avait étendu sur son visage un léger mouchoir en disant : « C'est fini! »

Il y avait un autre enfant, un fils aîné, dans la maison où servait la Marielle. Ce fils aîné, nommé Adrien, la vieille gouvernante le regarda toujours comme l'ennemi de son frère. L'aversion qu'il lui inspirait grandissant à mesure que Maurice, son Benjamin, avançait en âge, elle prit à tâche de faire partager à ce dernier d'injustes préventions qui devaient plus tard aboutir à la haine. Les soins malfaisants de la Marielle pour en arriver là ne pouvaient de sa part être peines perdues : le naturel sournois et jaloux de Maurice la secondait.

Georges Francmartel, le père d'Adrien et de Maurice, chef d'une importante usine, — une forge à fer ouvré, — dans laquelle trois générations de la même lignée s'étaient transmis le même renom d'habileté et d'honneur, tarda d'autant plus à s'apercevoir de l'inimitié fraternelle qui s'enracinait dans le cœur de Maurice, que le pacifique Adrien s'efforçait d'en dissimuler les fréquentes atteintes. Doué de bonté autant qu'il l'était de force et de courage, l'aîné des Francmartel se flattait de vaincre par la seule puissance des procédés généreux ce qui est presque toujours invincible : la haine d'un méchant.

Bien que Georges Francmartel fût incessamment occupé par les soins multiples et la surveillance assidue qu'exige la direction d'un grand établissement industriel, certains indices l'éclairèrent cependant sur les agissements coupables de Maurice à l'égard de son frère. La sollicitude paternelle, une fois éveillée sur ce point, ne se rendormit plus. M. Francmartel crut d'abord n'avoir à réprimer que quelques accès de mauvais vouloir; puis ce furent des actes de méchanceté véritable qu'il eut à punir. Ainsi, par exemple, un bijou, précieux souvenir pour la famille, la montre de feu Mme Francmartel, avait été promise à Adrien par son père, le jour de sa première communion. Au moment de réaliser cette promesse, faite devant Maurice, la montre n'était plus à sa place accoutumée. Plusieurs jours durant on se livra aux plus minutieuses recherches. Tout le monde dans la maison y prit part, Maurice lui-même. Évidemment il y avait eu vol. Les soupçons erraient de l'un à l'autre, ils allaient s'arrêter sur un ancien ouvrier de la forge, devenu chef d'atelier, et qui avait, à ce titre, libre accès chez le maître. Ce chef d'atelier, généralement haï, était dur pour ses subordonnés et brutal envers les apprentis; ce fut l'un d'eux cependant qui le préserva de la honte d'une accusation imméritée.

Au moment où M. Francmartel se disposait à aller porter plainte en justice, l'apprenti vint spontanément déclarer qu'il avait surpris Maurice se glissant un soir dans une cour de la maison, puis tirant de sa poche un objet brillant qu'il ne put autrement désigner, le briser à coups de pierre, et l'enfouir sous un pavé. Vérification faite de cette révélation, la montre mise en pièces fut trouvée, en effet, à la place que l'enfant avait indiquée.

Pour toute excuse devant une telle preuve de sa perversité, Maurice osa répondre :

— Il ne fallait pas promettre cette montre à mon frère.

L'intervention d'Adrien ne put cette fois protéger Maurice contre la juste indignation de son père; mais le châtiment ne fit qu'aviver encore la jalousie du coupable. La Marielle y ajouta cette détestable persuasion qu'Adrien n'avait feint d'intervenir entre son Benjamin et leur père

que parce qu'il s'était assuré d'avance que M. Francmartel ne pardonnerait pas.

Quelques années se passèrent, pendant lesquelles la prudence paternelle et mieux encore la mansuétude d'Adrien épargnèrent à la maison le scandale d'un nouvel éclat de cette impitoyable jalousie. La vieille gouvernante, toujours prête à exciter la défiance de Maurice contre son frère, veillait cependant à ce que l'accord ne s'établît pas entre eux. Après l'événement de la montre, l'apparence d'une sorte d'intimité ne pouvait tromper la clairvoyance de M. Francmartel, et, chaque fois qu'il surprenait Maurice silencieux et songeur, il se demandait avec inquiétude: « Quel mauvais coup médite-t-il? »

Adrien avait vingt ans, Maurice touchait à sa seizième année; le maître de forges avait décidé d'associer son fils aîné à l'exploitation de son usine dès le lendemain du jour où celui-ci sortirait lauréat de l'École des arts et métiers du département. Ce jour arriva, Adrien revint au logis paternel; il avait obtenu le prix d'honneur. Seul, Maurice était triste dans la maison en fête.

Déjà importuné par les félicitations que recevait son père, il finit par se sentir irrité jusqu'à la fureur des éloges dont son frère était l'objet. Dans chacun de ces éloges, sa jalousie voyait une injure personnelle. L'estime qu'on accordait à Adrien lui semblait être la mesure du mépris qu'on faisait de lui, et, comme dernière excitation au mal, la pensée que le lendemain son frère partagerait l'autorité du chef de la famille lui faisait concevoir de sinistres projets. Cependant il parvint jusqu'au soir à dissimuler sa colère. Mais quand tous les visiteurs furent partis, les paroles de chaleureuse tendresse que M. Francmartel adressa à Adrien en le proposant pour exemple à Maurice mirent le comble à l'exaspération du jaloux, et la fièvre de la folie lui monta au cerveau. Avant de suivre Adrien au logement du rez-de-chaussée où les deux frères habitaient en commun, Maurice saisit sur le bureau de son père le premier objet qui pût lui servir d'arme meurtrière. Ce fut un compas qui lui tomba sous la main. Le malheureux fou s'élança dans l'escalier qu'Adrien descendait devant lui; il allait atteindre sa victime lorsque le pied lui manqua; la violence de l'élan lui fit franchir les dernières marches, et il alla se frapper le front à l'angle de la baie où s'ouvrait le vestibule.

Au bruit de l'accident, M. Francmartel sortit de chez lui; il arriva assez à temps pour aider Adrien à relever Maurice évanoui et à le porter sur son lit. A la vue du compas qu'il lui arracha de la main, le père épouvanté comprit la pensée du fratricide, car il dit, en désignant la blessure que pansait Adrien : « Dieu l'a puni; il lui a mis au front le signe de Caïn. »

Peu de jours après cet événement, Maurice, cachant sa blessure sous un bandeau, quitta la forge et sortit de la ville pour n'y plus rentrer.

La Marielle, revenue à grand'peine de la crise nerveuse que lui causait la disparition de l'enfant bien-aimé, sortit à son tour le soir même de la maison Francmartel. Elle alla habiter à l'extrémité du faubourg, chez sa fille, pauvre jeune veuve atteinte depuis la naissance de Pierrot d'une maladie mortelle qui ne tarda pas à l'emporter. Par suite de ce nouveau deuil, la vieille gouvernante de Maurice eut pour devoir d'élever l'orphelin, qui ne put jamais, on le sait, se flatter d'avoir remplacé le Benjamin dans le cœur de sa grand'mère. *La suite à la prochaine livraison.*

INSTINCT DE L'IMMORTALITÉ.

Il existe un instinct qui nous entraîne à croire que la mort n'est point la fin de la vie, mais plutôt une modification de la vie... Concevez-vous qu'il y ait des êtres assez bizarrement organisés pour lutter volontairement contre cette tendance du cœur humain, et pour appliquer leur raison à créer un système qui, s'il était établi, serait de nature à la faire perdre à tous les malheureux.

DE TOCQUEVILLE.

PEINTURE SUR PORCELAINE

ET SUR FAÏENCE.

CONSEILS.

Fin. — Voy. p. 2, 159.

Nous avons indiqué, dans notre précédent article, les différentes manières de procéder pour la mise au trait du dessin sur les pièces à décorer; il nous resterait à dire maintenant comment on devra peindre. Pour nous en tenir au métier, car le reste dépend du goût et du talent de l'artiste, nous dirons seulement que son faire doit être franc, léger, égal pour l'emploi des couleurs; si l'élève a fait avec soin les échantillons que nous avons conseillés, il se rendra parfaitement compte de l'effet que produisent les différents mélanges, et il saura éviter ceux qui enlèveraient de la fraîcheur à ses couleurs.

Nous recommanderons surtout de procéder largement et franchement dans l'ébauche, en passant, comme dans l'aquarelle, des tons simples aux tons composés, et en commençant par les plus clairs; si on le peut facilement, il sera bon de faire donner *deux feux* à la peinture : le premier, lorsque l'ébauche est peu avancée et que le ton local est seul posé, presque sans indication de modelé, comme l'indique la figure 1; ce premier feu, qui doit être très-doux, est désigné généralement sous le nom de *feu d'attache*, parce qu'il a seulement pour but de faire adhérer la couleur à l'émail, et de permettre ainsi de retoucher sans craindre que la couleur mise par-dessus ne vienne délayer celle du dessous. On accentue ensuite sur cette ébauche *fixée* les finesses de coloration et de modelé (fig. 2) que comporte le sujet, avant de cuire définitivement.

Quelques peintres céramistes préfèrent, au contraire, avancer autant que possible l'exécution de leur peinture afin de n'avoir plus à redonner qu'un *feu de retouche;* cette manière de procéder est préférable évidemment, mais nous croyons qu'elle ne devra être employée que lorsque l'on aura acquis une très-grande habileté. Ce n'est, du reste, qu'une longue pratique qui pourra indiquer le meilleur mode à suivre pour arriver à un bon résultat.

Une peinture sur porcelaine n'est réussie qu'autant qu'elle présente une glaçure bien uniforme, sans *écaillage* ni *désaccord.* On évitera l'écaillage si on place les couleurs successivement par teintes égales et minces sans arriver tout à coup à une trop grande épaisseur; quant au désaccord, il tient souvent à un mauvais mélange de couleurs qui réagissent l'une sur l'autre, et causent ainsi un affaiblissement partiel de coloration dans des teintes qui devraient être parfaitement unies.

Nous ne dirons que peu de mots de la cuisson et de la dorure. Il y a, en effet, à Paris et dans plusieurs villes de province, de si grandes facilités pour faire cuire et dorer les peintures sur porcelaine et sur faïence que nous conseillerons, surtout aux débutants, de s'adresser de préférence aux céramistes de profession, qui, moyennant une rétribution minime, acceptent de faire passer dans leurs moufles [1], et avec les pièces qu'ils décorent pour le

[1] Les *moufles*, ou fourneaux à cuire les couleurs vitrifiables, sont des espèces de boîtes rectangulaires en terre cuite, voûtées à la partie supérieure.

commerce, les peintures qu'on leur confie : on évitera ainsi une installation souvent difficile et coûteuse et une énorme dépense de combustible. En outre, la direction des feux, opération excessivement délicate, demande une grande habileté, qu'une longue pratique peut seule donner; il y a, en effet, peu de latitude entre le temps où la cuisson n'est pas complète et celui où elle a dépassé ses limites.

Il en sera de même pour les ornements et surtout les filets en or qui doivent compléter la décoration d'une pièce; c'est là un métier à part et qui demande une grande adresse de main ; on se sert pour poser l'or de pinceaux de blaireau à poils fins et longs, et il faut savoir très-bien l'employer pour faire avec un tel instrument et une matière lourde les traits fins, déliés, et les contours purs qu'y appliquent d'habiles doreurs. Après la cuisson, l'or est mat; on le rend brillant en le frottant fortement à l'aide de brunissoirs, sorte d'instruments en agate ou en hématite dure. Ce sont généralement des femmes, connues sous le nom de *brunisseuses*, qui font cette opération assez difficile et qui demande beaucoup de soin.





1. Ebauche avant le premier feu. — Dessin de Bellet. — 2. Peinture terminée.

Les quelques conseils que nous avons donnés pour décorer la porcelaine dure peuvent également s'appliquer à la *porcelaine tendre* et à la *faïence fine*, désignée généralement dans le commerce sous le nom de *terre de pipe;* la manière de procéder est la même, les couleurs seules sont différentes, — au moins pour la porcelaine tendre, — la plupart des couleurs de porcelaines dures venant très-bien sur la faïence fine.

S'il s'agit de *faïence* proprement dite, c'est-à-dire à émail opaque, on peut peindre sur émail *cru* et sur émail *cuit*.

Le premier procédé exige une très-grande habileté, et nous n'engageons pas les commençants à le pratiquer : l'émail cru, en effet, présente sous le doigt et sous le pinceau une surface pulvérulente très-absorbante, et qui ne permet guère pour indiquer les traits du dessin que l'emploi du *poncis*, et encore en y apportant la plus grande attention. Les couleurs sont des oxydes métalliques purs, désignés sous le nom de couleurs au grand feu, cuisant pendant vingt-cinq à trente heures à une haute température qui fond le tout ensemble, et qui, incorporant la peinture à la couverte, lui donne un moelleux qu'aucun autre procédé ne saurait produire. On emploie les couleurs délayées à l'eau pure et à l'état très-liquide ; il faut poser franchement les touches du premier coup et sans avoir à y revenir, car tous les coups de pinceau marquent et la retouche est presque impossible sur l'enduit pulvérulent que le frottement égrène et que l'eau délaye.

On peut peindre également avec ces mêmes couleurs au grand feu sur l'émail cuit ; les difficultés, dans ce cas, sont à peu près nulles, et le résultat presque aussi satisfaisant, l'émail redevenant fluide sous l'action d'un feu égal à celui qui l'avait fixé sur l'excipient; mais on n'est

jamais certain du résultat : il arrive, en effet, que, sous l'action d'un courant d'air ou d'un violent coup de flamme, l'émail liquéfié par la cuisson coule un peu, et, en se déplaçant, entraîne la couleur.

La peinture sur émail cuit avec les couleurs ordinaires de la porcelaine donne de très-bons résultats, et, presque toujours, une belle glaçure; elle est préférée généralement à la décoration sur porcelaine, en ce qu'elle permet une plus grande liberté de pinceau. On procède absolument de la même façon que pour la porcelaine.

L'HERPÉTON TENTACULÉ

On a, de tout temps, séparé les serpents en deux grands groupes, dont la vipère et les couleuvres peuvent être considérées comme les types. Les uns avalent leur proie vivante : ceux-ci pour l'homme sont tout à fait inoffensifs; les autres, au contraire, la tuent d'abord au moyen d'un subtil venin qu'ils déposent dans les chairs de leur victime : ceux-là sont les serpents venimeux.

Il est d'autres serpents qui semblent établir, pour ainsi dire, un passage entre les serpents venimeux et les serpents inoffensifs; nous voulons parler de ceux que les naturalistes connaissent sous le nom d'opisthoglyphes. Comme les couleuvres, auxquelles ils ressemblent par l'aspect extérieur, ces reptiles s'emparent de leur proie au moyen des dents fines et aigües qui garnissent le devant de la mâchoire; mais l'animal saisi vivant est piqué au passage; vers la gorge, l'on remarque, en effet, des dents plus longues que les autres, ayant la forme de crochets; sur le côté convexe de ces dents, une gouttière en demi-canal très-profond entame la plus grande partie de la dent, qui semble dès lors comme repliée sur elle-même. C'est le long de cette rainure que s'écoule le venin; le virus venimeux modifie, sans aucun doute, la sensation de douleur que



L'Herpéton tentaculé. — Dessin de Mesnel.

ressentirait la victime, si même elle ne l'anéantit pas; la proie est par suite réduite à une masse inerte, abondante en sucs nutritifs utilisables, dont le serpent pourra extraire lentement toutes les parties assimilables pendant son long séjour dans le tube digestif.

C'est à ce groupe des opisthoglyphes qu'appartient cet étrange petit serpent, signalé pour la première fois par Lacépède, sous le nom d'herpéton tentaculé. Chez l'herpéton (et l'animal se reconnaît de suite à cette particularité unique chez les ophidiens), le bout du museau porte deux lanières garnies de petites écailles; ces tentacules sont mobiles, et chacun d'eux peut se mouvoir d'une façon indépendante. La tête est plate, le museau tronqué; la queue est longue et conique, couverte de plaques dans toute son étendue. La teinte générale est brunâtre ; une ligne brune règne de chaque côté des flancs. L'espèce paraît être de petite taille.

L'on ne connaît rien des mœurs de ce serpent, qui jusqu'à présent était fort rare dans les collections. Le Muséum de Paris l'avait primitivement reçu de Hollande, avec quelques objets provenant de la collection du stathouder; d'après son origine, il était à présumer que l'animal était originaire des possessions hollandaises de l'archipel Indien. L'espèce habite Siam et la Cochinchine; c'est de ce dernier pays que M. Morice, chirurgien de la marine, rapporta l'herpéton que l'on a pu voir pendant quelque temps à la ménagerie des reptiles du Muséum d'histoire naturelle.

L'animal doit aimer la chaleur et l'obscurité ; à la ménagerie, il se cachait presque toujours sous la mousse, n'allant guère à l'eau que pour saisir les grenouilles ou les petits poissons dont il faisait sa nourriture.

LE JOURNAL DE L'ABBÉ CHRISTOFLE PETIT.

1618-1658.

L'abbé Christofle Petit avait été ordonné dans le diocèse de Rouen : il vint dans celui de Paris vers 1602, et fut plus tard vicaire de la paroisse de Saint-Paul ([1]). Aux occupations que lui donnait l'église, il ajouta celles d'instituteur : son école et son logement étaient situés dans la rue Saint-Antoine, assez près de l'église de Saint-Paul. Il lui restait encore des loisirs : il les employa, à partir de 1618, à écrire un Mémorial où il nota les petits

([1]) Il dit qu'il était « chappelain de messieurs les Parfaicts. » Il semble que l'article *les* soit de trop. On verra plus loin ce nom de Parfaict répété plusieurs fois.

événements de sa vie, et quelquefois aussi les grands faits contemporains, en homme qui cherche à se distraire de l'ennui ou à se garantir de l'oisiveté, mais qui n'a pas le moindre souci de ce que pourraient penser ceux qui viendraient à lire plus tard son manuscrit; certes, il n'avait guère l'idée que son nom et ses notes arriveraient jamais à aucune postérité.

Ce journal, commencé en 1618 et interrompu le 2 février 1655, se compose de trois volumes que l'on conserve aux archives de la ville (État civil) (1).

Une partie des notes du commencement se rapportent aux enterrements auxquels il assistait par devoir. Quelques-unes ont un intérêt historique; mais souvent ces souvenirs se bornaient à des mentions très-incomplètes, telles que celles-ci :

— Une servante prise au logis du petit Saint-Antoine.

— L'enfant du rôtisseur de la rue de Jouy.

— Un pauvre homme qui jouait de la vielle près l'égout de l'Arsenal.

— Un charpentier qu'on appelait *le Bredouilleur*.

— Un vieux procureur appelé Béjard *Lèvre-coupée* (2).

Les notes qui concernent sa vie privée peuvent servir à donner une idée de la valeur de l'argent en ce temps-là, et aussi de quelques détails de mœurs :

— Le dimanche 8 juin 1618, à Mme Doron, qui fait ma chambre, neuf livres pour le quartier de Saint-Jean, auril, may, juin, et puis quatre livres pour luy auoir quelque chose.

— Le samedi 29e décembre 1625, j'achetay un rechaut tout de cuyure, qui me coûta quatre livres, au chaudronnier du coing de la rue Sans-Chef, vulgairement nommée Sansier.

— Le mercredy dernier jour de décembre, je payai six francs (*sic*) pour ung chaudron long estaimé pour fairè cuire une carpe entière.

Cette carpe devait lui avoir été donnée.

Comme chapelain et comme maître d'école, il recevait beaucoup de présents, soit en argent, soit en vivres.

Ainsi, le 1er janvier 1624, il reçoit :

— Estrennes d'aultres que des escholiers: — de Mme Parfait, un escu d'or et demy muid de vin; — de M. Parfait, le marchand, un escu d'or; — de Mlle de Bordeaux, un escu d'or; — de M. Lentra, une bouteille de vin; — de Mme Gendron, vne grosse tallemouse; — de Mme Cain (3); de la salade confite; — de Mlle Goin, vn boisseau de pruneaux de Tours, six boettes de cotignac, deux bouteilles d'eau rose et d'hypocras; — de M. Vigeon, vn pot de beurre; — de Jacqueline, trois bouteilles de vin; — de Mlle de la Garde, un coq dinde tout lardé; — de M. Dupont, six serviettes neufues et vne naspe, etc.

On n'était pas toujours aussi généreux. Il y avait des années où les étrennes étaient bien plus réduites; par exemple, en l'année 1658, qu'il appelle « malheureuse », il reçut seulement :

— de M. Detroys, deux escus d'argent; — de Mme de la Borde, un escu d'or; — de Mlle des Champs, vn demy louis d'or; — de Mlle Legrand, deux escus d'argent; — de M. de Saint-Pol, un escu d'argent; — de M. Roussert (maître pâtissier), un gâteau et vn biscuit; — de M. Guyot (autre pâtissier), un grand gâteau.

Nous avons dit qu'il inscrivait aussi de grands événements qui ont pris place dans l'histoire, tout en entremêlant ces passages sérieux de notes où il raconte qu'il a été acheter « le jeudy gras, deux boettes de la pommade à Tabarin », sur le pont Neuf; que tel jour on l'a purgé ou saigné, ou qu'une de ses paroissiennes en lui donnant de l'étoffe pour se faire une soutane, a eu le tort grave de n'en pas ajouter assez pour le bonnet.

Au 26 septembre 1621, il écrit :

— Ce mesme jour, esmotion de canaille contre les huguenots reuenant de Charenton, et leur prétendu temple fut bruslé.

— Le vendredy 28e (janvier 1622), le roy (Louis XIII) arriva à Paris, viron (*sic*) les quatre ou cinq heures après midy, à son retour de Montauban, de deuant duquel il leva le siége pour l'incommodité de l'hiver qui fut cruel et aspre cette année, lequel (roi) fut receu de messieurs de Paris fort magnifiquement, leur ayant fait présent d'vne hongreline (1) et housse en broderie couverte de fleurs de lys.

— Le mercredy de Pentecoste, 21 may 1625, nous fûmes tous, le clergé séculier et régulier, jusques à Saint-Magloire, au faubourg Saint-Jacques, auec grande foule et grandes incommoditez, saluër Mgr Barberini, neveu du pape, jeune cardinal et légat *a latere*, enuoyé, ce dict-on, pour faire la paix entre les deux rois de France et d'Espagne et la république de Gênes.

— Le lundi 25 janvier 1649, feste de la Conversion de Saint Pol (*sic*), monsieur de Beaufort s'achemina vers Corbeil pour veoir s'il y auoit lieu de siéger Corbeil; mais il reconnust la pluspart de ses gens de pied qui estoient yures (ivres) comme Almans (Allemands), ce qui le fâcha fort, et s'en revinct avec huict pièces de canon qu'il avoit mené.

— Le mardy 18e aoust (1649), nostre pauvre petit Roy Louis XIV nous fut ramené par celle (Marie de Médicis) et ceux qui nous l'auoient rauj de sa bonne ville de Paris le mercredy 6 januier, année présente 1649. Je supplie très-humblement le bon Dieu de luy vouloir donner ses grâces et la conduite de son bisayeul S. Louis, pour le gouvernement et la paix de ses peuples et de tous ses sujets. *Amen.*

Le bon abbé Christofle Petit faisait là un vœu bien patriotique. Si Louis XIV avait eu en partage la simplicité, la modestie, l'honnêteté de mœurs, la sagesse de Louis IX, notre histoire eût peut-être pris un cours différent.

On ne sait pas précisément en quelle année mourut l'abbé; mais si sa mort suivit de près l'interruption de son journal, en 1655, il ne lui fut guère possible de porter un jugement certain sur le caractère de Louis XIV, qui n'avait alors que dix-huit ans.

(1) Existe-t-il encore? A. Jal l'avait attentivement compulsé et s'en est servi pour différents articles de son *Dictionnaire critique de biographie et d'histoire*.

(2) Probablement un des oncles de cinq des camarades de Molière. — Voy. l'article Béjart dans le Dictionnaire de Jal.

(3) Une des aïeules de le Kain.

(1) La hongreline était une robe que portaient certains magistrats. On donnait aussi ce nom à un vêtement de femme.

ENSEIGNEMENT DE LA MORALE.

La morale est le pain des âmes; il faut la distribuer aux hommes tout apprêtée, la cribler, la moudre, la leur couper par morceaux. Joubert.

HABITATIONS DES CLASSES OUVRIÈRES

A LONDRES.

La population ouvrière de Londres commence à ressentir déjà les bons effets du legs d'un demi-million sterling (12 500 000 fr.) qu'a laissé le célèbre philanthrope américain Peabody pour procurer aux ouvriers de la ville de Londres des demeures non-seulement plus confortables, mais encore à meilleur marché.

Depuis cette époque, il a été construit dans les diffé-

rents quartiers de la métropole, sur le fonds Peabody, dix grands édifices (le dixième n'est pas encore tout à fait terminé). Dans chacun de ces édifices, un millier de personnes environ peuvent avoir un logement sain et commode à des prix relativement très-modérés. On n'admet dans ces habitations que les ouvriers dont le salaire ne dépasse point un certain taux par semaine. Dans l'intérêt du maintien de l'ordre, on y est soumis à quelques règles, qui n'entravent pourtant point la liberté individuelle.

On a pourvu aux cuisines, aux buanderies et autres dispositions nécessaires ; les bains même ne manquent point dans ces « palais ouvriers », et la jouissance en est gratuite.

Si importants que soient les résultats déjà obtenus en si peu d'années, il faut noter qu'il n'a été touché qu'aux intérêts du capital légué, lequel a été avantageusement placé ; que, par conséquent, la source non-seulement ne tarira point, mais, loin de là, qu'elle ne fera que devenir plus abondante, puisque, en dépit des bas prix des loyers, les maisons Peabody laissent sur les frais d'entretien un excédant considérable, lequel peut s'ajouter au capital. Quand on réfléchit à tout cela, on peut prédire d'avance la somme de bien-être qui en résultera, pour une bonne partie de la population ouvrière de Londres, dans un avenir peu éloigné ; et si l'on avait à former un vœu, ce serait que toutes les grandes villes du globe eussent, un jour ou l'autre, leur Peabody. [1]

UNE OURSE ET SES PETITS.

Le vaisseau *la Carcasse*, chargé, au siècle dernier, d'un voyage d'exploration au pôle Nord, se trouva pris dans les glaces, et l'équipage n'avait d'autre exercice ni d'autre passe-temps que la chasse. Un jour, une ourse et ses deux oursons s'approchèrent du navire. Les matelots les attirèrent en jetant sur la glace des morceaux de chair de morse. L'ourse les ramassait, les partageait et les déposait devant ses petits, ne se réservant pour elle-même qu'une faible portion. Au moment où elle allait s'emparer du dernier morceau, les hommes du bord visèrent les oursons, qui tombèrent frappés à mort. Ils tirèrent aussi sur la mère, mais elle ne fut que blessée.

« C'était un spectacle à faire verser des larmes aux plus endurcis, dit un des témoins de cette scène [2], que de voir le tendre empressement de cette pauvre bête autour de ses petits, au moment où ils rendaient le dernier soupir. Quoique grièvement blessée et pouvant à peine se traîner jusqu'à l'endroit où ils étaient étendus, elle emporta le morceau de chair qu'elle était venue chercher, comme elle avait fait des autres, puis elle le déchira en lambeaux qu'elle mit devant eux. Quand elle vit qu'ils ne mangeaient pas, elle posa une patte d'abord sur l'un, ensuite sur l'autre, essayant de les relever et poussant des gémissements lamentables. Comprenant qu'elle ne pouvait les remuer, elle partit; mais au bout de quelques pas elle se retourna et les appela avec des cris plaintifs; puis, voyant que cette manœuvre ne réussissait pas à les décider, elle revint sur ses pas, tourna autour d'eux, les flaira et se mit à lécher leurs blessures. Elle s'éloigna une seconde fois, se traîna à quelque distance, regarda encore derrière elle et s'arrêta en continuant de se plaindre; mais pas plus qu'avant les oursons ne se relevèrent pour la suivre. Alors elle revint avec toutes les démonstrations d'une inexprimable tendresse ; elle alla de l'un à l'autre, les caressant avec ses pattes et poussant de douloureux soupirs. Enfin, les trouvant froids et sans vie, elle leva la tête vers le vaisseau, en adressant des hurlements de malédiction aux meurtriers, qui y répondirent par une décharge générale... La pauvre mère tomba entre ses deux oursons et mourut en léchant leurs blessures. »

[1] *Journal officiel*, 5 février 1876.
[2] *Revue britannique.*

PENSÉES INDIENNES

— L'homme qui cultive la terre a toujours une large provision de nourriture; l'homme qui jouit de la santé est toujours heureux; la maison de celui qui est aimé de sa femme est toujours en fête.

— On doit se tenir à mille coudées d'un éléphant, à cent coudées d'un cheval, et à dix coudées d'une bête à cornes; mais quand il s'agit d'éviter un méchant homme, il faut abandonner la place.

— On se concilie un avare en lui offrant de l'argent; un homme emporté, en joignant les mains devant lui; un sot, en obéissant à ses caprices; un sage, en lui disant la vérité.

— Mieux vaut n'avoir qu'un fils unique, mais bien doué, que d'en compter cent qui soient des sots : la lune à elle seule dissipe les ténèbres, et toutes les étoiles réunies n'y parviennent pas.

— La condition d'un roi n'égale jamais celle d'un savant : le roi n'est honoré que dans le pays qu'il gouverne; le savant est honoré partout. CHANAKYA.

— La balle que la main lance à terre se relève à l'instant : en général, l'adversité ne dure pas longtemps pour les gens de bien.

— L'arbre coupé repousse; la lune réduite à rien reprend de l'accroissement : en considérant ces exemples, les honnêtes gens tombés dans la peine ne se désespèrent pas.

— Ceux qui oublient leur intérêt propre pour veiller à celui des autres sont des sages; ceux qui, sans négliger leur intérêt, prennent souci de celui des autres sont des hommes d'une vertu ordinaire; ceux qui nuisent à l'intérêt des autres pour favoriser le leur sont des démons incarnés; mais de quel nom qualifier ceux qui font du mal aux autres sans profit pour eux-mêmes?

— C'est l'étude, et non pas les anneaux, qui fait la parure de l'oreille; c'est la libéralité, et non pas les bracelets, qui orne les mains; c'est le secours prêté à autrui, et non pas le sandal, qui embellit le corps des compatissants.

— Le roi est entraîné à sa perte par les mauvais conseillers; l'ascète, par la fréquentation des autres hommes; le fils, par la dissipation; le brahmane, par l'oubli de ses pieuses lectures; la famille, par un mauvais fils. La vertu se détruit par le commerce avec les méchants; la décence disparaît par l'effet des boissons spiritueuses; un champ se ruine par l'incurie de son maître; l'amitié cesse par défaut de prévenances; la prospérité périt par les conséquences de la mauvaise conduite, et la fortune par la prodigalité et la négligence. BHARTRIHARI.

SERRURERIE.

LES SONNETTES.

Nous avons demandé à un habile serrurier d'où vient qu'il en coûte si cher pour faire poser des sonnettes dans les appartements. Voici sa réponse :

1° Ce travail est exécuté par des ouvriers spéciaux qui sont payés à plus haut prix que les serruriers ordinaires; 2° lorsqu'un poseur de sonnettes a bien combiné tous les

passages nécessaires des fils, il perce des trous, mais il arrive parfois qu'au milieu de ce travail et même vers la fin, il rencontre un obstacle, une barre de fer, par exemple, et pour ne pas nuire aux plafonds ou corniches, il est obligé d'abandonner la marche première et d'essayer d'une autre; 3° les métaux employés pour les sonnettes ne sont pas d'un prix ordinaire.

Notre correspondant ajoute que le plus simple appareil pour la pose des sonnettes est fort compliqué. Il se compose des parties suivantes : 1° mouvements; 2° bascules à fourreau et à tourillons; 3° fil de fer galvanisé, ou fil de laiton; 4° boucles de jonction; 5° ressorts de rappel en cuivre ou en acier; 6° conduits; 7° pointes d'arrêt; 8° tuyaux en fer-blanc.

Si l'on veut veiller au bon entretien des sonnettes, il faut ne jamais appliquer de peinture sur les fils et mouvements; passer de temps à autre une revue des fils, et les retendre s'il en est besoin; remettre les mouvements sur leur tirage; les huiler bien légèrement.

Dans les grandes maisons et les hôtels, il n'est pas nécessaire d'avoir autant de sonnettes qu'il y a de numéros de chambres; une seule sonnette suffit, au moyen d'un chariot mû par une seule bascule et portant un indicateur pour chaque numéro.

MOULEY ZIDANT

ET LE CHEVALIER DE RAZILLY.

ORIGINE DES MANUSCRITS ARABES DE LA BIBLIOTHÈQUE DE L'ESCURIAL.

La longue occupation de l'Espagne par les Arabes doit faire naturellement supposer qu'un grand nombre de volumes orientaux ont pu rester dans les anciens dépôts de la Péninsule. Les beaux manuscrits de la Bibliothèque de l'Escurial semblent avoir une autre origine, et leur entrée dans le vaste palais édifié par les ordres de Philippe II date d'une époque beaucoup plus récente.

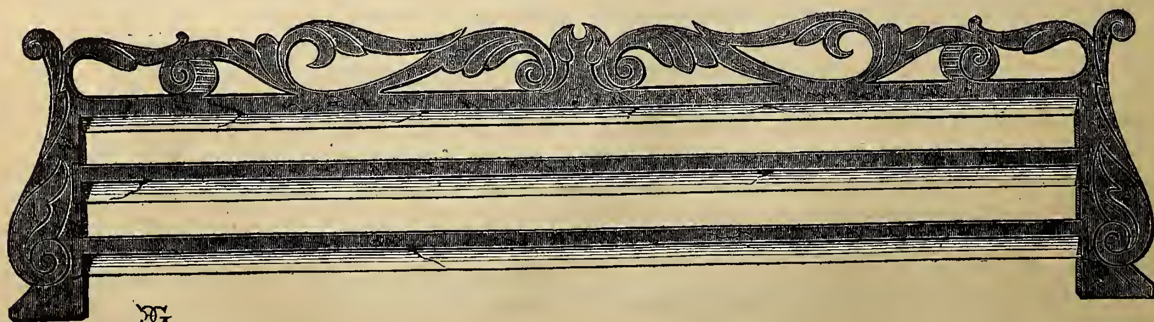
En l'année 1623, un roi du Maroc, connu sous le nom de Mouley Zidant, avait rassemblé une riche bibliothèque, et, par suite des troubles survenus dans ses États, l'avait fait transporter avec des meubles précieux dans le petit port de Safi. Mouley Zidant était un véritable bibliophile. Contraint de quitter Safi pour se transporter dans une autre portion du Maroc, il confia sa riche collection de manuscrits à un patron marseillais, avec injonction de la transporter au port d'Agader, plus connu sous le nom de Santa-Cruz. Notre Provençal, chargé des nombreux volumes rassemblés par le sultan, pensa, sans aucun doute, qu'il pouvait manquer à la parole donnée à un souverain mécréant, et que ce serait œuvre pie que de dérober ces livres. Au lieu de se diriger sur Agader, il mit le cap sur Marseille ou sur Toulon; malheureusement, il fut rencontré en mer par D. Juan Fajardo, qui croisait alors le long des côtes de la Barbarie. Les beaux livres de Mouley Zidant devinrent la proie de l'Espagnol, qui les envoya à Madrid. De là, on les dirigea sur l'Escurial, où tant de richesses du même genre se trouvaient déjà accumulées. Les années s'écoulèrent et notre bibliophile couronné ne pouvait se consoler de la perte de ses livres; c'est ce qu'apprit à ses dépens un capitaine français, le chevalier de Razilly, qui vint débarquer imprudemment dans le lieu de sa résidence, s'y croyant autorisé par des lettres écrites en arabe qu'il n'avait pas comprises.

Le brave mais imprudent Razilly, accompagné de trois capucins de la rue Saint-Honoré, fut retenu dans Safi, et il ne recouvra sa liberté, sous caution de marchands français, qu'en promettant au souverain arabe l'intervention directe du roi de France auprès du roi d'Espagne pour qu'on lui rendît ses précieux manuscrits. Le chevalier de Razilly avait promis plus qu'il ne pouvait tenir. Mouley Zidant vécut jusqu'en l'année 1630, mais il ne revit aucun de ses précieux volumes.

RÈGLE D'ANTIPHONAIRE

On désigne aujourd'hui sous le nom d'*Antiphonaire* ou *Antiphonal* le livre, en usage dans l'Église catholique, où se trouvent seulement notées les *antiennes* des vêpres et des matines, c'est-à-dire les morceaux de plain-chant qui se rattachent aux psaumes pour les commencer et les terminer.

Mais autrefois les antiphonaires contenaient toutes les parties chantées à l'ordinaire des messes, et, comme tels, occupaient la place la plus importante parmi les livres de chant en usage dans les églises : aussi étaient-ils généralement exécutés avec un grand luxe; on peut s'en faire une idée en se reportant à la lettre initiale tirée d'un antiphonaire conservé dans la cathédrale de Brescia, et que nous avons publiée en 1859, tome XXVII, page 112.



Règle d'Antiphonaire de la collection de M. A. Jubinal. — Dessin d'Édouard Garnier.

La règle d'antiphonaire en fer forgé et gravé que nous donnons aujourd'hui, et qui fait partie de la collection de M. Jubinal, est elle-même un objet d'art. On la posait à plat sur le parchemin, et on pouvait ainsi tracer facilement les portées qui devaient recevoir les notes du plain-chant.

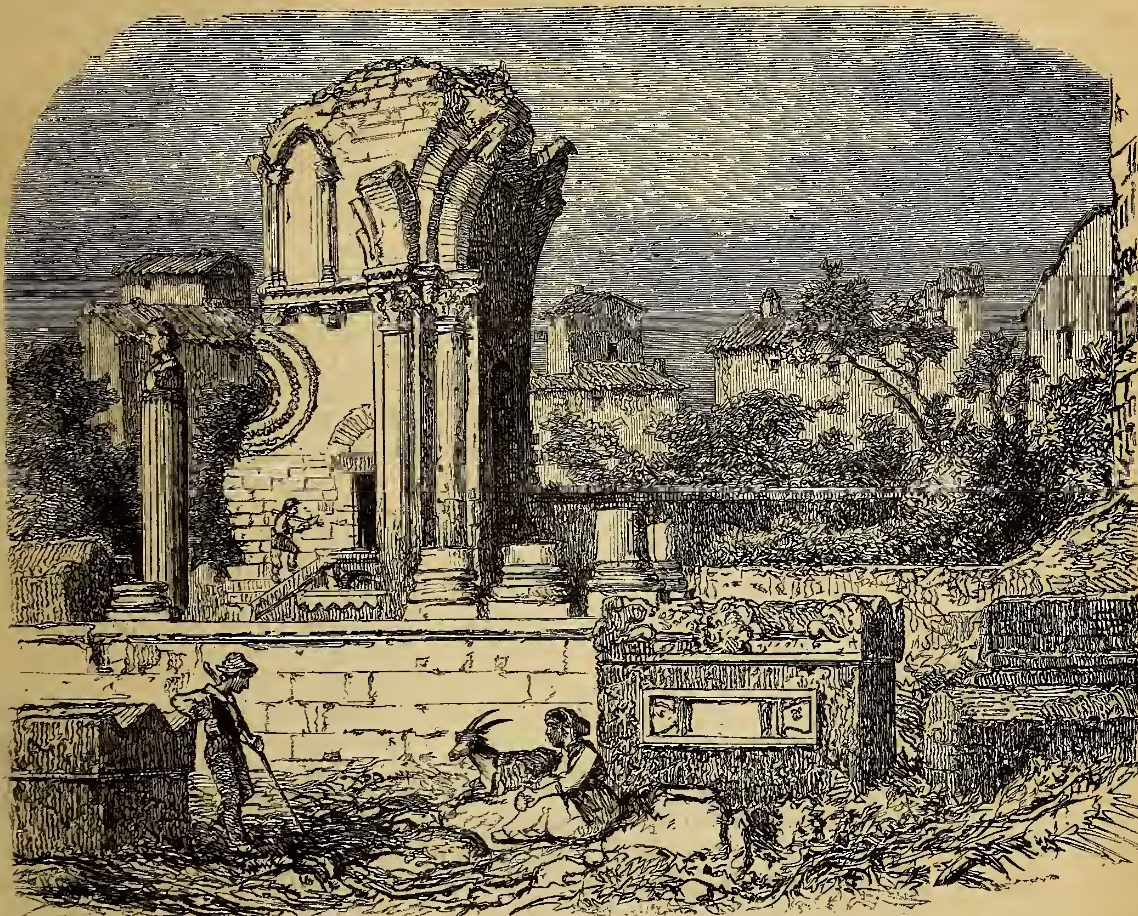
ÉNIGME CHINOISE.

Voy. p. 163.

Le mot de l'énigme est : *une paire de souliers en paille.*

LA VIS DE SAINT-GILLES

(GARD).



La Vis de Saint-Gilles (Gard). — Dessin de J.-B. Laurens.

Parmi le grand nombre d'escaliers à vis qui subsistent encore dans les églises ou dans les châteaux du moyen âge, celui de Saint-Gilles est particulièrement remarquable et célèbre. Il est renfermé dans une portion du transept restant debout au milieu des ruines de la grande église romane, dont la crypte et le portail sont d'une importance et d'une beauté exceptionnelles. Ainsi que le montre notre dessin, le massif architectural qui renferme l'escalier est entouré de chapiteaux, de fûts de colonnes et de sarcophages romains. On y distingue aussi clairement une muraille et des bases de colonnes faisant partie de l'église.

De tout temps, la vis de Saint-Gilles a été le but d'un pèlerinage de la part des compagnons tailleurs de pierre. On voit leurs noms gravés en grand nombre sur la muraille depuis plusieurs siècles.

Il existe aussi à Saint-Gilles une maison romane intéressante.

LE FORGERON DU VILLAGE.

A l'ombre du grand marronnier travaille le forgeron du village. C'est un maître homme que notre forgeron, avec ses mains puissantes et nerveuses ; les muscles de ses bras noircis sont forts comme des barres de fer.

Ses longs cheveux noirs sont crépus, sa figure est couleur de tan ; sur son front perle l'honorable sueur du travail. Il gagne ce qu'il peut ; mais il a le droit de regarder en face le monde tout entier, car il ne doit rien à personne.

De semaine en semaine, du matin jusqu'au soir, on entend le ronflement de son soufflet, les coups lents et cadencés de son lourd marteau qui retombe sur l'enclume : on dirait le tintement de la cloche du village, à l'heure où le soleil descend sur l'horizon.

Les enfants qui reviennent de l'école s'arrêtent à la porte pour regarder dans la forge. C'est si amusant de voir le feu de la fournaise, d'entendre le ronflement du soufflet, d'attraper au vol les étincelles brûlantes qui jaillissent sous le marteau, comme les brins de paille sous le fléau des batteurs de blé !

Le dimanche, il s'en va à l'église. Assis entre ses garçons, il écoute le sermon du pasteur ; il écoute aussi la voix de sa fille, qui chante avec les autres jeunes filles du village, et son cœur se réjouit.

Mais, pour lui, entendre la voix de cette enfant, c'est comme s'il entendait la voix de la mère, qui chante en paradis ! Alors, sans qu'il le veuille, sa pensée se reporte vers celle qui est couchée dans son tombeau. Du revers de sa rude main calleuse il essuie une larme au bord de ses yeux.

Voilà comme, à travers les labeurs, les joies, les chagrins, le forgeron s'en va cheminant sur la route de la vie. Chaque matin voit commencer une nouvelle tâche que le soir voit terminée. Avoir entrepris et achevé, c'est avoir bien gagné le repos de la nuit.

Merci, mon brave ami, merci de la leçon que tu m'as donnée. Oui, ta forge est l'image de la vie ; c'est à la fournaise de la vie que nous travaillons notre destinée ; c'est sur l'enclume retentissante de la vie que nous donnons la dernière forme à chacune de nos pensées, à chacune de nos actions, après qu'elles ont passé par le feu ! (1)

LE SIGNE DE CAÏN.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 179, 186.

III. — L'INCONNU.

Sept ans se sont écoulés depuis la disparition de Maurice, et c'est dans la maisonnette du faubourg que la marche naturelle de ce récit nous ramène.

Voilà deux heures et plus que les volontaires, réchauffés au feu de la Marielle et restaurés par ses rôties au cidre, sont sortis de la ville. Cédant à la tyrannie du sommeil, l'éternelle ennemie d'Adrien se dispose à monter à sa chambre, quand un voiturier, qui fait trotter son cheval attelé à un char-à-bancs couvert, s'arrête à la porte de la grand'mère de Pierrot et y frappe à coups redoublés.

— Qui êtes-vous et que me voulez-vous? demanda la Marielle, entr'ouvrant le volet d'une croisée au rez-de-chaussée.

— Je viens vous chercher, la mère, reprend le voiturier.

— Moi? Et pourquoi cela?

— Mais à cause du danger qu'il y a à loger par ici : le bombardement est annoncé pour demain, et il est certain que votre cassine y sautera.

— C'est possible, mais de quelle part venez-vous?

— De la part de mes maîtres qui ont été les vôtres autrefois. Il parait que vous les avez un peu oubliés; mais aujourd'hui, où l'on n'a guère le temps de penser aux autres, ils se sont souvenus de vous.

Cette réponse fit saigner de nouveau dans le cœur de la Marielle une blessure que le temps n'avait pu cicatriser, et la remit en présence du déplorable événement qui l'avait séparée de son Benjamin ; sa haine contre l'aîné des Francmartel ne se l'était expliqué qu'en dénaturant les faits et en intervertissant les rôles. Ainsi, suivant elle, Maurice, repoussé par son père, après avoir miraculeusement échappé à un guet-apens dressé par Adrien, n'avait déserté la maison paternelle que parce qu'il n'y sentait plus sa vie en sûreté.

Complétement absorbée dans son pénible souvenir, la Marielle garda longtemps le silence, oubliant que le voiturier, exposé à l'injure du temps, attendait une réponse.

— Est-ce que vous ne comprenez pas? reprit celui-ci, je vous parle de notre nouveau maire, M. Georges Francmartel, et de M. Adrien ; ils m'ont chargé de vous emmener ainsi que votre fils Pierrot, avec tout ce que vous voudrez sauver de votre bataclan. Je vais vous aider à emballer vos reliques; mais dépêchez-vous d'ouvrir, car on gèle sur place à votre porte.

En ce moment, le bruit d'une fusillade, qui crépitait comme une gamme sinistre dans la campagne, interrompit le silence de la nuit. La Marielle, qui se préparait enfin à répondre, pensa à son petit-fils, et un serrement de cœur lui coupa la parole.

— Diable ! murmura l'envoyé des Francmartel, se battant les flancs à tour de bras afin d'activer la circulation du sang qu'il sentait se figer dans ses veines ; s'il fait froid par ici, il fait crânement chaud là-bas ; finissez-en de vous décider, la mère ; partons-nous, oui ou non?

(1) Traduit de Longfellow.

La grand'mère de Pierrot, surmontant l'émotion don elle venait d'être saisie, répondit à travers l'entrebâillement des volets :

— Je ne reverrai jamais, sans doute, Maurice Francmartel ; on vient peut-être de tuer mon petit-fils ; quant à moi, je ne tiens plus à la vie. Retournez d'où vous venez, et dites à ceux qui vous envoient que je ne veux pas aller demeurer chez le père qui a chassé son enfant, chez le frère qui a tenté d'assassiner son frère.

Elle dit, et ferma brusquement le volet.

Le voiturier, jurant et maugréant, tourna bride et cingla d'un vigoureux coup de fouet les reins de son cheval pour regagner au plus vite la maison de ses maîtres.

Dès qu'il se fut éloigné, la Marielle monta à sa chambre et se jeta tout habillée sur son lit; mais, au lieu d'y trouver un repos dont elle avait grand besoin, elle n'obtint que ce demi-sommeil agité dans lequel l'esprit incertain confond le rêve avec la réalité. Dormir lui était impossible alors que, coup sur coup, les paroles de Pierrot au départ et la visite du voiturier avaient réveillé cette grande douleur de sa vie : la perte de son Benjamin.

Le jour ne paraissait pas encore, la Marielle allait tomber de sa somnolence troublée dans le sommeil véritable, lorsqu'elle en fut soudainement tirée par un murmure de voix au dehors, et par une lueur rougeâtre qui éclaira la fenêtre de sa chambre ouvrant sur une arrière-cour.

De ce côté, on pouvait aussi pénétrer dans la maison. La Marielle supposa d'abord qu'un obus, traîtreusement envoyé par l'ennemi avant l'heure fixée pour le bombardement, avait allumé un incendie dans la ville. Elle se jeta à bas du lit et courut soulever le rideau de la fenêtre. La situation de la maisonnette lui permettait d'étendre au loin la vue. Mais, à quelque distance que la grand'mère de Pierrot portât ses regards, elle n'aperçut aucune clarté, pas même celle de l'aube commençant à poindre. C'était d'en bas et presque du pied de la maison que venait la lueur qui l'avait inquiétée. Or, cette partie de l'habitation formait une arrière-cour intérieure dont elle était sûre d'avoir fermé la porte avant la chute du jour. Donc, cette porte de communication avec la rue ne pouvait avoir été ouverte qu'après l'escalade d'un mur de clôture, par des gens postés au dehors.

Deux hommes qui tenaient haut des torches de bois résineux enflammées venaient d'entrer dans l'arrière-cour ; ils précédaient et éclairaient la marche de quatre de leurs camarades qui portaient sur leurs épaules une sorte de brancard sur lequel reposait immobile le corps d'un blessé. A la lueur des torches, la Marielle reconnut plusieurs des jeunes volontaires qu'elle avait hébergés peu d'heures auparavant. Comme elle n'aperçut pas son petit-fils parmi eux, le frisson la saisit, puis un éblouissement rapide l'aveugla. Mais sa forte nature ne pouvait être longtemps vaincue par l'émotion ; il lui suffit de penser que ce blessé, ce pouvait être Pierrot lui-même et qu'il avait besoin de soins, pour qu'elle retrouvât aussitôt son énergie. Elle sortit hâtivement de sa chambre.

A peine venait-elle de mettre le pied sur le premier degré des montées qu'elle entendit résonner le bruit d'un pas connu. La Marielle s'arrêta, et cria à celui qui venait vers elle :

— Si c'est toi, Pierrot, dis-le tout de suite.

— Bien sûr que c'est moi, répondit le gars, il ne faut pas que cela vous étonne, puisque je vous avais promis de revenir; par malheur, nous ne revenons pas tous; même il en manque beaucoup.

C'est en continuant de monter que Pierrot avait répondu à sa grand'mère. Quand il fut arrivé près d'elle, à la limite supérieure de l'escalier, que la nuit emplissait

encore de ses épaisses ténèbres, la Marielle, les mains tendues en avant, saisit la tête de son petit-fils, et dit en la pressant contre sa poitrine :

— Gredin d'enfant! tu mériterais d'être battu pour tout ce que tu m'as fait souffrir!

Elle ne pouvait exprimer plus éloquemment sa velléité de tendresse pour l'enfant qui lui avait été jusqu'alors indifférent et même souvent à charge.

En peu de mots, Pierrot mit sa grand'mère au courant de la rencontre avec l'ennemi, laquelle n'avait pas été favorable aux volontaires. Plusieurs avaient succombé et d'autres étaient restés prisonniers. Quant au malheureux qu'on venait d'apporter sur un brancard, ni Pierrot ni ses camarades ne le connaissaient. On l'avait rencontré gisant au bord d'un fossé. C'était, sans doute, par suite de l'épuisement dû à la fatigue et à la faim qu'il était tombé là; car le peu de gravité de sa blessure à l'épaule n'expliquait ni son évanouissement, ni sa chute.

Ce jeune homme portait un costume de paysan : blouse de couleur bise, ornée au col et aux manches d'une broderie en fil rouge; sous sa blouse, un gilet en panne de laine, à petites raies grises et bleues entre-croisées sur un fond jaunâtre. Ce gilet, garni d'un double rang de boutons de métal, descendait à peine jusqu'à la ceinture d'un pantalon de velours vert-bouteille.

Quand on le ramassa, l'angoisse de sa blessure le ranima; aux quelques paroles qu'on lui adressa pour savoir d'où il venait et comment il se trouvait là, le blessé articula péniblement les mots : «Pillage, incendie», et le nom d'un village situé à une dizaine de kilomètres aux environs; puis la force lui manqua et il retomba dans son évanouissement.

D'après ce qu'elle venait d'apprendre touchant le paysan inconnu, la Marielle jugea que ce qu'il y avait de plus urgent, c'était de pourvoir à son besoin d'aliments. Elle se hâta de descendre dans la salle du rez-de-chaussée et de raviver les charbons qui achevaient de s'éteindre dans l'âtre. Lorsqu'elle eut fait chauffer un reste de soupe destinée au déjeuner du lendemain, elle tira de l'armoire une bouteille de vin vieux, la seule qu'elle possédât et qu'elle gardait comme une précieuse réserve en cas de convalescence après une grave maladie; elle en versa un plein gobelet; ensuite, assiette et gobelet en mains, elle se dirigea vers un hangar fermé où les volontaires avaient porté et déposé le blessé.

Bien qu'elle eût mis le moins de temps possible à préparer la collation de son nouvel hôte, quand la grand'mère de Pierrot arriva sous le hangar, elle n'y retrouva plus les six compagnons de son petit-fils. Ceux-ci, pressés d'aller rassurer leurs familles, avaient laissé à la garde du jeune gars le paysan ramassé par eux sur la route.

Resté seul, Pierrot essaya de lutter contre le sommeil; mais, fatigué de sa laborieuse promenade militaire, il se laissa tomber sur un sac de copeaux où il s'endormit tout aussitôt et si profondément que le bruit du bombardement ne l'eût pas réveillé.

La Marielle s'approcha discrètement du blessé; il ne dormait pas, lui!

D'abord, elle ne put qu'à peine l'entrevoir, à la pâle clarté d'une lanterne d'écurie accrochée à l'entrée du hangar. Ce fut presque à tâtons qu'elle mit dans ses mains l'assiettée de soupe qu'il saisit avidement. Quand il eut rendu l'assiette et vidé le gobelet, il ne dit qu'un mot : «Merci!» Ce mot fit tressaillir la Marielle. Prise d'un tremblement soudain, elle se sentit près de défaillir. Alors, s'efforçant de dominer l'émotion qui la faisait vaciller sur ses jambes, elle alla, du plus vite qu'elle put, décrocher la lanterne, puis, revenant près du brancard, elle ouvrit la vitre de corne et dirigea la lumière sur le visage de son hôte. Un cri de surprise allait échapper à l'ancienne gouvernante de la famille Francmartel; mais le soi-disant paysan, qui déjà l'avait reconnue, la nomma à demi-voix, et mit le doigt sur sa bouche pour lui imposer silence.

Elle, comprimant sous ses mains, les battements de son cœur, murmura ce nom « Maurice », et tomba à genoux pour remercier Dieu.

La suite à la prochaine livraison.

LES CHAUSSURES

AU MUSÉE HISTORIQUE DU COSTUME.

Malgré la légitime prééminence qu'on accorde à la coiffure, couronnement plus ou moins élégant du costume, on ne peut disconvenir que la chaussure ait le pas sur elle au point de vue de l'utilité. Ceci soit dit sans vouloir contredire à l'opinion contraire des naturels des peuplades sauvages. Ceux-ci se surchargent la tête d'une foule d'ornements, et, satisfaits de ce sacrifice à la vanité du luxe, ils méprisent le soin de garantir leurs extrémités inférieures contre l'atteinte des arbrisseaux épineux et des cailloux tranchant qui déchirent leurs jambes et ensanglantent leurs orteils. Ainsi pensent encore ces grisettes de Glascow, que nous avons rencontrées cheminant dans la rue, la tête couverte d'un chapeau, soigneusement gantées, et portant leurs souliers à la main, sans doute pour prouver qu'elles pourraient ne pas marcher pieds nus.

A l'aide des nombreux documents que nous possédons dans les manuscrits de nos grandes bibliothèques et dans certains ouvrages de la librairie moderne, on pourrait aisément reconstituer, par ordre chronologique, une histoire générale de la chaussure [1]. Les modèles que nous offrons ici, copiés sur nature à l'Exposition de l'Union centrale des beaux-arts (année 1874), ne remontent pas au delà des dernières années du quinzième siècle.

Est-il besoin de faire remarquer que les exigences de son cadre n'ont pas permis au dessinateur d'observer l'ordre des temps et des capricieuses variations de la mode, dans l'agencement des curieux spécimens qu'il avait à reproduire?

La fin du quinzième siècle est représentée par les quatre premiers modèles de chaussures étagés en haut de la première planche (page 196). Le numéro 1 était nommé patin à poulaine. On le chaussait pour préserver le soulier à poulaine de la boue des rues. Celui qui est inscrit sous le numéro 2, se nommait « poulaine à pointe modérée » ; il était interdit aux bourgeois d'en porter de plus longues; mais chez les classes privilégiées la pointe effilée de la poulaine pouvait s'étendre jusqu'à deux pieds de long. Dans ce temps-là, le degré de noblesse se mesurait à vue d'œil, sur la longueur du soulier. Vers le même temps, une fantaisie de la mode fit recourber en l'air, comme une corne de rhinocéros, la pointe de la poulaine, et l'on eut le soulier à bec (nº 3); puis vint le soulier camus (nº 4), dont le bout large et carré est un autre exemple de l'exagération dans la forme. Le soulier camus reproduit ici nous fait connaître ceux que portaient les hallebardiers suisses sous le règne de Louis XII.

Le seizième siècle nous offre seulement le modèle d'une chaussure de femme (nº 7) : c'est un patin de dame vénitienne, dont la forme portait le nom assez disgracieux de pied de vache.

Au commencement du dix-septième siècle appartient le numéro 5. Il nous montre un sabot à patin en bois découpé

[1] Voy. *Histoire du costume en France*, dans notre Table de quarante années.

à jour, dont le dessin figure des rosaces ou des fleurs de lis ; on en portait de semblables au temps de Henri IV.

Au dix-huitième siècle, le règne de Louis XV nous fournit jusqu'à six modèles de chaussures. C'est d'abord le soulier de femme (nº 8) si démesurément haut, dont la semelle s'appuie sur un gigantesque talon rouge. On a peine à croire qu'il ait été possible de se tenir debout, en équilibre, avec cette chaussure, qui, d'une part, ressemblait à



Chaussures exposées au Musée historique du costume, en 1874. — Dessins de Sellier.

une jambe, et de l'autre, obligeait à marcher sur les orteils à la façon des digitigrades.

Les numéros 10, 11, 12 et 14 nous font voir quelques variations dans la forme de la chaussure sous Louis XV : ainsi, cet élégant sabot de dame (nº 10), ce riche soulier d'une noble Vénitienne (nº 11), sont en peau blanche brodée de fleurs en soie et garnis d'ornements d'argent. Le sabot de bois revêtu de cuir (nº 12), et le socque numéro 14, sont aussi de cette époque.

La botte monumentale, armée de son éperon, qui porte

le numéro 6, a chaussé un postillon du règne de Louis XVI. Ces bottes, très-lourdes à cause de leur épaisseur, avaient pour surcroît une pièce de renfort destinée à mieux garantir le pied du cavalier.

Le dix-huitième siècle incline vers sa fin : tandis que nos armées vont pieds nus repousser les envahisseurs et envahir à leur tour le sol natal de nos ennemis, les élégantes citoyennes de la première république enveloppent leurs



Chaussures exposées au Musée historique du costume, en **1874**.

pieds mignons dans la moelleuse fourrure de la mule ornée d'une triple ruche de soie aux couleurs nationales (nº 9). Plus tard est venu, sous le Directoire, le soulier mince et coquet des merveilleuses, tel qu'il est représenté par le numéro 14.

Le riche soulier (nº 6, page 197), qui rappelle *la poulaine* modérée du quinzième siècle, est du temps de Henri II. On le nommait soulier à patin simulé. L'original de ce modèle aurait pu figurer au Musée des souverains; il a chaussé le pied d'une reine de France, mère de trois

rois, qui laissa d'elle une méchante mémoire; il s'agit de Catherine de Médicis.

Le règne de Henri III ne nous offre comme spécimen de chaussure qu'une botte d'homme d'armes (nº 5), haute, droite et serrée au jarret.

La présente gravure nous fait passer sans transition de Henri III à Louis XIII; elle met d'abord sous nos yeux une mule de bébé (nº 2), puis (nº 3) un soulier de cour; celui-ci a presque un intérêt historique : le gentilhomme qui l'a porté se nommait Henri II de Montmorency. La première branche ducale de ce nom périt avec lui sur l'échafaud, le 30 octobre 1632. La botte à *entonnoir*, dont le bord évasé tenait lieu de poche au cavalier, est représentée sous le numéro 8. Le soulier d'enfant (nº 11), soulier de prince sans doute, est en daim gris, semelle et talon rouges; il appartient aussi au temps de Louis XIII.

Nous devons citer, pour le règne de Louis XIV, le soulier de cuir à boucles (nº 1), à l'usage de la bourgeoisie, des artistes, des gens de lettres et d'église; Molière, Mignard, Pierre Puget, Bossuet et la Fontaine, en ont porté de semblables. La botte à *chaudron* (nº 7) est une exagération de la botte à entonnoir du règne précédent. Sous Louis XIV, on nommait souliers de fillette la chaussure à haut talon qui porte le numéro 9 sous la cambrure de la semelle.

La mule numéro 4 et le soulier numéro 10 sont des chaussures de dame du temps de Louis XV.

LES GÉOGRAPHES.

ESQUISSE D'UNE HISTOIRE DE LA GÉOGRAPHIE.

Suite. — Voy. p. 146.

II. — ÈRE CHRÉTIENNE JUSQU'AU MOYEN AGE.

Le premier géographe du premier siècle de l'ère chrétienne est sans contredit Strabon. Ce savant homme était né vers l'an 60 avant Jésus-Christ, à Amasée, ville du Pont, dans le nord de l'Asie Mineure. Sa famille était riche et lui procura les moyens de s'instruire. Il voyagea pendant plusieurs années, surtout en Asie Mineure, en Égypte, en Grèce et en Italie. Ce fut seulement dans sa vieillesse, et, selon ce qu'on suppose, entre l'an 15 et l'an 30 après Jésus-Christ, qu'il composa sa Géographie, divisée en dix-sept livres dont un seul est perdu.

Le monde connu de Strabon, c'est-à-dire de tous les hommes instruits de son temps, comprend la moitié de l'Europe dont le nord et l'est restent inexplorés, le sud-ouest de l'Asie, entre l'Imaüs et la Méditerranée, et la zone littorale du nord de l'Afrique avec la moitié du bassin du Nil. La science accroîtra peu ces connaissances jusqu'au cinquième siècle.

La lecture de l'ouvrage de Strabon est intéressante et entre nécessairement dans le programme de toute bonne éducation.

Manilius, poëte du temps d'Auguste, traça un tableau de l'empire romain dans un ouvrage intitulé les *Astronomiques*.

Pomponius Mela a écrit un traité de géographie vers l'an 43; il ajouta quelques notions à celles de Strabon : il parle, par exemple, d'une grande île de Scandinavie.

Entre l'an 54 et l'an 68, un chevalier romain fit un voyage à la recherche de l'ambre sur les côtes de la Baltique. Il rapporta des renseignements nouveaux sur l'intérieur de la Germanie.

Vers l'an 60, Néron envoya deux centurions à la recherche des sources du Nil. Ils remontèrent le Nil Blanc jusqu'aux environs du 9e degré, à plus de 800 milles romains au-dessus de Méroë. D'immenses marécages, bien connus aujourd'hui, arrêtèrent leur course. Ils rapportèrent une carte du pays qu'ils avaient parcouru.

Pline le Naturaliste est le plus grand encyclopédiste depuis Aristote. Son *Histoire naturelle* résume toutes les connaissances antérieures à lui, y comprises celles qui se rapportent à la géographie. Son œuvre, terminée en 77, se compose de trente-sept livres : la géographie en remplit quatre. Les renseignements les plus précieux y abondent et plusieurs sont nouveaux, surtout en ce qui se rapporte à l'Arabie, à la Pharasie, au sud de la Tripolitaine, à l'Atlas mauritanien et aux parages lointains de l'océan du Nord.

Quelques années après la mort de Pline, un marchand alexandrin décrivit les côtes d'une partie de l'Afrique et de la mer Érythrée (mer des Indes). Cet ouvrage est désigné ordinairement sous le nom de *Périple de la mer Érythrée* et aussi de *Périple d'Arrien*.

Dans le même temps, Agricola, envoyé en Bretagne par Vespasien, fit accomplir par sa flotte la circumnavigation entière de la Bretagne (an 84). Ses informations ont été immortalisées par son gendre Tacite, qu'il faut aussi consulter si l'on veut se rendre compte de ce qu'on savait de son temps sur les contrées et les peuples compris entre le Rhin et les Sarmates, entre le Danube et l'océan du Nord.

Sous le règne d'Adrien, un gouverneur de la province de Cappadoce et du Pont, nommé Arrien, écrivit, sous la forme d'un rapport officiel, une relation connue sous le titre de *Périple du Pont-Euxin* (an 137).

Il faut nommer ensuite un géographe et astronome célèbre, Claude Ptolémée, né à Peluse dans la basse Égypte (140). Son œuvre, où l'on compte environ 8000 noms géographiques, est surtout précieuse pour la quantité extraordinaire des matériaux qu'elle renferme : des cartes y étaient jointes, mais elles ne sont point parvenues jusqu'à nous; celles qu'on a dessinées successivement d'après son texte ont été reprises et améliorées par Mercator.

Le grand travail de Ptolémée résume toute la science géographique des Romains. Après lui, elle décline. On cite ensuite Agathémère, Solin, Rufus Avienus, Marcien d'Héraclée, Pappus, abréviateurs et vulgarisateurs ; Etricus, d'Itrie, rédacteur d'un ouvrage sur les routes des provinces romaines, connu sous le titre d'*Antonini Augusti Itinerarius*. De tous ces auteurs de second ordre, celui dont le nom reste le plus célèbre est Pausanias, Grec d'Asie, qui parcourut la Grèce vers l'an 174, et écrivit de cette contrée une description qu'il est indispensable d'étudier si l'on veut lire avec profit tout ce qui se rapporte à l'histoire et aux antiquités grecques.

En cherchant à omettre le moins possible de noms de géographes, on peut encore inscrire à la suite : Rutilius, Gaulois, qui a écrit une relation en vers d'un voyage de son retour de Rome; l'auteur inconnu du Stadiasme, périple grec de la Méditerranée (250); les poëmes de Claudien (395-408); l'histoire d'Ammien Marcellin (vers 380); quelques passages des Pères de l'Église. On arrive ensuite au moyen âge.

La suite à une autre livraison.

DU DEVOIR DE RESPECTER

CE QUI EST BEAU.

L'action de détruire ce qui est beau, de quelque nature que ce soit, sans nécessité et pour le seul plaisir de détruire, soulève dans l'âme de ceux qui en sont les témoins une légitime répugnance : c'est le signe d'un mau-

vais penchant, d'un manque de respect pour ce qui est respectable, de l'absence de l'une de nos plus précieuses facultés, l'admiration. On peut ajouter que des actes semblables sont contraires, ainsi que le fait observer Kant, au devoir de l'homme envers lui-même, « parce qu'ils affaiblissent ou éteignent en lui un sentiment qui prépare le bon accord de la sensibilité avec la morale, à savoir : le plaisir d'aimer quelque chose sans but d'utilité, et, par exemple, de trouver un plaisir désintéressé dans une belle cristallisation ou dans la beauté indéfinissable du règne végétal. » (1)

D'ailleurs, dit un commentateur (2) de ce passage de Kant, tout homme doit s'appliquer à ne commettre aucun acte dont il ne puisse se rendre compte : la destruction même d'un objet dépourvu de beauté est à blâmer quand elle n'a pas de motif.

LES EXEMPLES DE LA GRÈCE.

L'histoire de la Grèce, se peuplant et se poliçant par degrés, est moins le spectacle des destinées d'une nation qu'une perspective où le genre humain se peint en raccourci dans ses différents états. C'est à la fois un cours abrégé, mais complet, d'histoire, de morale et de politique, puisqu'elle a le mérite de rassembler dans un assez court espace tous les traits épars dans les annales des siècles divers ; de faire connaître l'homme sous tous les points de vue possibles : sauvage, errant, civilisé, guerrier, commerçant; de fournir des exemples de tous les genres de gouvernement, des modèles de toutes les lois; en un mot, une théorie complète, prouvée par les faits, de la formation des sociétés, de la naissance, de la propagation et du progrès des arts, de toutes les révolutions, de toutes les variétés auxquelles l'humanité peut être assujettie, de toutes les formes qui peuvent la modifier. Pour un observateur attentif, qui ne voit dans les événements les plus diversifiées en apparence que des effets naturels d'un certain nombre de causes différemment combinées, la Grèce est un petit univers, et l'histoire de la Grèce un excellent précis de l'histoire universelle. (3)

TOUL.

Fin. — Voy. p. 20, 102, 174.

IV. — Annexion des Trois-Évêchés à la France. — Traité de Cateau-Cambrésis. — Le calvinisme et la Ligue à Toul. — Traités de Westphalie.

La guerre avait recommencé contre les Impériaux. Henri II, allié des protestants d'Allemagne, avait conclu un traité secret avec Maurice de Saxe, représentant les princes de Brandebourg, de Hesse et de Mecklembourg. Il y était dit par les princes allemands qu'ils voulaient « résister aux pratiques de l'empereur employées à faire tomber leur chère patrie en une bestiale, insupportable et perpétuelle servitude, comme il a été fait en Espagne et ailleurs. » Ces seigneurs ne devaient faire ni paix ni trêve avec l'empereur sans l'aveu du roi de France, et recevraient de Henri II un subside de 60 000 écus par mois. Quant à Henri, il devait attaquer la Lorraine, « et l'on trouvait bon qu'il s'impatronisât au plus tôt des villes qui appartiennent d'ancienneté à l'Empire et qui ne sont pas de la langue germanique, c'est-à-dire de *Toul*, de *Metz*, de *Verdun*, et qu'il les gardât comme vicaire de l'Empire. »

D'autres négociations devaient faciliter la réussite de ce projet. Ainsi, au mois de mars 1548, le duc de Guise, dans un voyage qu'il fit à Toul, eut des conférences secrètes avec les bourgeois et les chanoines du parti français, et prépara les événements qui survinrent par la suite. En 1551 et 1552, pendant les mois de décembre et de janvier, sur la demande du duc de Nevers, chef de l'armée royale, les chanoines firent fournir des vivres aux troupes françaises qui étaient sur les terres de l'évêché. La citadelle de Void fut remise sans plus de difficultés aux Français. Bientôt Henri II en personne entra dans Toul, accompagné du duc de Guise et de sa maison militaire. Il jura de garder les priviléges de la ville, et fit prêter serment de fidélité aux habitants.

La ville passa ainsi sous la domination française; mais, d'après les règles en usage à cette époque, elle ne cessa pas de reconnaître l'empereur comme souverain de droit, et l'empereur ne cessa pas non plus d'exiger de Toul des contributions en hommes et en argent pendant les règnes de François II, de Charles IX, de Henri III et de Henri IV.

Metz et Verdun furent pris par surprise comme Toul. On sait que les efforts de Charles-Quint pour reprendre les Trois-Évêchés n'aboutirent qu'à lui faire perdre une armée devant Metz, vaillamment et savamment défendu par le duc de Guise.

Quelques années plus tard (1559), le traité de Cateau-Cambrésis, entre autres articles, laissait à la France les Trois-Évêchés. Le droit de possession ne fut pas légitimé par le traité : seulement, par une clause secrète, l'empereur déclarait qu'il ne ferait rien pour recouvrer les trois villes de Metz, de Toul et de Verdun.

Nous sommes arrivés à l'époque où les querelles et les guerres de religion ensanglantent toute l'Europe; l'intolérance est égale des deux parts; on s'insulte, on se spolie, on se chasse réciproquement. Dans un moment où les catholiques ont le dessus, ils prient le roi de bannir de Toul le protestantisme : le roi refuse d'abord ; mais les attaques à main armée et les dévastations du prince de Condé et d'Antoine de Croy le déterminent à donner aux bourgeois catholiques et au chapitre l'autorisation d'expulser tous les hérétiques. Les protestants, chassés de Toul, s'établissent alors dans les jardins qui environnent la ville, et un ministre vient de Metz leur faire le prêche.

Pendant les troubles de la Ligue, les chanoines, cédant aux instances du duc de Guise et du cardinal de Vaudemont, livrèrent aux ligueurs les forteresses de Void et de Vicherey; mais la bourgeoisie résista aux intrigues des rebelles. Les Toulois trouvent enfin un peu de repos avec Henri IV. Ce ne fut toutefois qu'après son abjuration qu'ils le reconnurent comme roi ; ils avaient commencé par résister d'abord à ses sommations et ensuite à une attaque de ses auxiliaires allemands. Henri IV alla visiter cette ville en 1603. Il offrit au chapitre cent mille livres pour prix de la cession de la souveraineté de son temporel. Les chanoines refusèrent; mais plus tard, par les traités de Westphalie, ils perdirent sans compensation ce qu'ils n'avaient pas voulu abandonner à des conditions avantageuses. Ces mêmes traités établirent la renonciation définitive de l'empereur à tout droit sur les Trois-Évêchés, qui furent officiellement et décidément séparés de l'Empire et réunis à la France.

Sous Louis XIII, le bailliage de Toul fut créé. Louis XIV laissa à la ville une partie de ses anciennes franchises. Il fit démolir les anciens murs en 1700, ainsi que les vieilles forteresses, parmi lesquelles se trouvait la *Qui-qu'en-grogne;* les nécessités nouvelles de la guerre exigeaient

(1) *Principes métaphysiques de la morale.*
(2) Émile Charles.
(3) Bougainville, secrétaire perpétuel de l'Académie des belles-lettres, frère de Bougainville le navigateur.

une autre forme et une plus grande étendue de fortifications.

Les évêques de Toul, malgré la perte de leur puissance temporelle, malgré l'annexion complète des Trois-Évêchés au royaume de France, réunissaient encore au dix-huitième siècle, dans leurs armes, l'épée et la crosse, et continuaient à prendre le titre de princes du Saint-Empire.

En 1790, le terme de *Trois-Évêchés* perdit sa signification, par suite de la nouvelle division territoriale de la France. Toul fut compris dans le département de la Meurthe, dont le chef-lieu était Nancy, la capitale de l'ancien duché de Haute-Lorraine.

Toul est la patrie de saint Loup, l'évêque de Troyes, qui protégea sa ville épiscopale contre Attila; de saint Waast, qui instruisit Clovis après Tolbiac. Dans les temps modernes, on compte parmi ses illustrations : le baron Louis, l'habile et honnête ministre des finances; le maréchal Gouvion Saint-Cyr, le grand tacticien; l'amiral de Rigny, le vaillant chef de l'escadre française à Navarin.

LE TIARIS ORNÉ

Le tiaris orné, du Brésil, est de la grosseur d'une fauvette. Un manteau d'un joli gris clair, semblable à celui



Le Tiaris orné et son nid. — Dessin de Freeman.

de la bergeronnette, recouvre les parties supérieures du corps; la tête et la huppe, susceptible de se dresser et de s'abaisser, qui la décore, la gorge et le haut de la poitrine, les grandes plumes des ailes et la queue, sont noires; un blanc roux s'étale sur le ventre et les flancs.

Le Muséum d'histoire naturelle de Paris possède le nid de cet oiseau, qui fait partie de la famille des tisserins. Ce nid est une corbeille finement tressée à l'intérieur, revêtue d'une épaisse enveloppe de menues plantes sèches, formant tout autour d'élégants festons. Le petit édifice est suspendu à trois minces tiges de roseau qui en traversent les parois et s'épanouissent au-dessus en longs feuillages retombants.

Le tiaris, en contruisant ce joli nid, ne s'est sans doute proposé que de bâtir pour sa couvée une demeure solide et commode; mais s'il avait eu le dessein de faire en même temps une œuvre d'art, il ne s'y serait pas pris autrement et n'aurait certes pas mieux réussi.

RAFFAELLINO DEL GARBO.



Un Dessin de Raffaellino del Garbo, à la galerie de Florence. — Dessin de Bocourt.

Vasari, dans la Vie de Raffaellino del Garbo, dit que cet artiste avait, dans sa jeunesse, exécuté un très-grand nombre de dessins. « Il en avait fait autant, dit-il, qu'aucun peintre qui ait voulu par la pratique du dessin arriver à la perfection : aussi en voit-on encore beaucoup qui ont été répandus et vendus à vil prix par son fils, les uns au crayon, les autres à la plume ou au lavis, tous exécutés sur papier teinté avec du blanc superposé pour les lumières, et d'une fierté et d'une science admirables. » Et Vasari ajoute qu'il en avait placé plusieurs des meilleurs dans le recueil qu'il formait.

Ce jugement montre le prix que peuvent avoir les dessins de Raffaellino del Garbo conservés dans les collections, aujourd'hui qu'ils sont devenus plus rares. Ils en ont d'autant plus que l'artiste n'a laissé qu'un petit nombre de peintures, quelques-unes, il est vrai, excellentes.

« Il annonçait dans ses commencements, dit encore son biographe, un génie extraordinaire ; il fut au-dessous du médiocre dans sa maturité, et à peu près nul vers sa fin. »

Il était né à Florence en 1466, et y mourut en 1524. Son maître fut Filippino Lippi, avec qui il travailla quelque temps. A Rome, où il l'accompagna, il travailla à la chapelle de la Minerva. De retour à Florence, il peignit dans l'église de Monte-Oliveto. Le tableau du maître-autel de l'église de San-Salvi, hors de la porte de Santa-Croce, qu'il fit à la demande de l'abbé Panichi, est aujourd'hui au Musée du Louvre. C'est un des ouvrages qui font le plus d'honneur à Raffaellino del Garbo. « Il se montra très-habile dans cette peinture, dit Vasari, parce qu'il fut soutenu dans sa misère par le bon abbé qui eut pitié de lui et de son honnêteté. » Il était, en effet, chargé de famille, et finit par succomber sous ce poids : obligé de travailler vite et sans trêve, son talent déclina et ne se releva plus.

Le dessin que nous publions appartient à la collection du Musée des Offices, à Florence. Le sujet paraît être emprunté à la légende d'un saint, mais il nous est inconnu.

LE SIGNE DE CAÏN.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 179, 186, 194.

IV. — RÉVÉLATION.

Quand elle eut achevé d'adresser ses actions de grâces à la Providence qui venait de lui rendre son Benjamin, la Marielle pensa que dans l'intérêt du mystère dont Maurice enveloppait son retour, il était prudent de ne pas le retenir sous le hangar jusqu'au réveil de Pierrot. S'étant assurée que le blessé avait recouvré assez de forces pour se lever et pouvoir là suivre, elle l'aida, pas à pas, à traverser la cour, le soutint de marche en marche jusqu'en haut de l'escalier, et, silencieusement, l'introduisit dans la chambre d'où elle était descendue afin d'aller porter secours au paysan, supposé inconnu, que les volontaires avaient amené chez elle.

Aussitôt que la Marielle eut mis Maurice à l'abri de tout regard indiscret, elle poussa le verrou intérieur de la porte du palier et alluma la mèche fumeuse de sa lampe de terre pour envisager enfin à son aise l'enfant chéri qu'elle croyait avoir vu jadis pour la dernière fois. Mais, supposant qu'à pareille heure cette lumière, aperçue du dehors, pouvait attirer un danger sur son Benjamin, elle se disposait à aller fermer le contrevent, lorsque Maurice, qui jusqu'à ce moment avait gardé le silence, devinant l'intention de la Marielle, arrêta son mouvement vers la fenêtre, et lui dit :

— Si tu as peur pour moi de cette lumière, cache-la dans la cheminée, mais laisse le contrevent ouvert, car j'ai besoin de voir de ce côté-là.

Or, de ce côté, la vue s'étendait sur toute la ville. Maurice, debout près de la fenêtre, l'embrassa d'un coup d'œil si avide qu'on eût dit qu'il reprenait possession d'un bien depuis longtemps perdu et toujours regretté. Ensuite, son regard s'arrêta sur un point de la perspective, et il y demeura fixement attaché. Quoi que la Marielle s'avisât de lui dire pour le distraire de sa contemplation, elle ne put parvenir à l'en arracher.

Ce point, dont l'aspect l'avait frappé d'immobilité et de mutisme, c'était la tour carrée du haut fourneau de l'usine Francmartel.

Après quelques minutes passées ainsi, la Marielle, cédant à l'inquiétude que lui causait une attitude contemplative gardée si longtemps par Maurice, vint à lui, et dit, en le forçant de se tourner vers elle :

— Parle-moi donc, cher enfant, et ne t'attarde pas davantage à regarder à travers les vitres de cette croisée ; moi, quand j'ai le malheur d'y jeter seulement les yeux, tout mon sang se bouleverse.

Il voulut répondre, mais un sanglot lui brisa la voix, et, s'étant laissé tomber sur un siége qui se trouvait près de lui, il courba la tête et cacha son front dans ses mains.

— Eh bien, voilà que les larmes t'étouffent à présent ! continua la Marielle. Au fait, tu te souviens de tout ce que les gens de là-bas t'ont fait souffrir ; et, ainsi que moi quand je pense à eux, c'est de rage que tu pleures, n'est-ce pas ?

— Non, répliqua Maurice en relevant la tête, c'est de repentir !

A ces mots, la Marielle, muette un moment de stupeur, essaya de surprendre dans les yeux et sur le visage de Maurice le signe évident du trouble de la raison : elle n'y vit que l'expression d'une profonde douleur ; mais bientôt, recouvrant la parole, elle s'écria :

— De quoi donc, mon Dieu, peut-il avoir à se repentir, lui que son père a chassé, lui qui a failli mourir de la main de son frère !

Un sourire empreint d'amertume glissa sur les lèvres de Maurice ; puis il dit, en regardant la Marielle avec une sorte de compassion :

— Pauvre abusée, les sept ans passés depuis mon départ ne t'ont donc rien appris ?... Et ce que tu n'as pas craint de supposer autrefois, tu le crois donc encore ?

— Comment en douterais-je, reprit-elle, quand j'ai là, devant les yeux, la preuve de la scélératesse d'Adrien ?

Et, parlant ainsi, elle s'élança vers Maurice, et d'un mouvement rapide écarta les cheveux sous lesquels il cachait la cicatrice de sa blessure au front.

Violemment émue à la vue de cette cicatrice mise à nu, elle se pencha comme pour y poser ses lèvres ; d'un geste de la main, Maurice l'éloigna.

— Ton baiser, lui dit-il, ne fera pas disparaître la preuve de mon crime ; elle est ineffaçable !

Profitant, pour garder la parole, de la surprise que ce brusque aveu causait à la Marielle, il s'empressa d'ajouter :

— Sache-le donc enfin, jamais Adrien n'a eu l'intention de menacer ma vie, et si l'un de nous deux a voulu la mort de son frère, ce n'est pas lui, c'est moi ! Tu m'avais si bien appris à le haïr !...

La Marielle voulut l'interrompre, il continua :

— Et à douter de la tendresse de mon père ; pourtant, si je suis parti, ce n'est pas parce qu'il m'a chassé ; non ! Je me suis enfui comme un coupable condamné par sa conscience, et qui ne se sent pas le courage de vivre face à face avec sa victime.

A chaque parole de cette révélation, la Marielle éprouvait une commotion douloureuse ; elle recevait, comme une accusation personnelle, le contre-coup des reproches qu'il s'adressait. Pâle, tremblante, et baissant honteusement la tête, elle reprit :

— Si ce que tu dis est vrai, j'ai donc à me repentir d'avoir fait ton malheur en t'inspirant, comme je les ressentais, la défiance et la jalousie contre ton père et ton frère aîné ! Si j'ai été injuste envers eux, je suis coupable envers toi, et tu as le droit de te dire que je ne t'ai pas aimé.

Ces derniers mots s'éteignirent dans les larmes. Maurice, prenant en pitié le chagrin de sa vieille gouvernante, répondit :

— Si fait, tu m'as aimé, Marielle, et même si exclusivement aimé, qu'il ne t'a pas été possible de t'apercevoir que j'étais né vicieux, haineux et méchant ; mais, d'après ce que je viens de t'apprendre, tu dois avoir compris qu'un exil de sept ans ne suffit pas pour expier le passé. Je veux obtenir mon pardon, tu m'aideras à le mériter.

— Moi ! et comment cela ? Qu'espères-tu ?

— Quand le moment d'agir sera venu, je te le dirai.

La nuit avançait ; la Marielle, s'inquiétant du besoin de repos que Maurice devait avoir, le pressa de se jeter sur le lit ; quant à elle, c'est dans son fauteuil qu'elle se résigna à attendre le retour de l'aurore ; mais le sommeil ne vint ni pour lui, ni pour elle.

Il était impossible que Maurice n'eût pas beaucoup à raconter des événements de sa vie d'exilé volontaire à celle qui le pleurait depuis sept ans : aussi, comme la Marielle s'aperçut qu'il ne dormait pas, elle se hasarda à l'interroger.

— Comment ai-je vécu ? dit-il ; ce que j'ai fait, ce que j'ai souffert ? Pourquoi et comment suis-je revenu ? Tu vas le savoir ; mais, en m'écoutant, ne t'attendris pas sur mon

sort; on ne peut jamais être assez malheureux quand on est si coupable.

Afin de ne rien perdre du récit de Maurice, la Marielle rapprocha son fauteuil du lit où son Benjamin, étendu sur le flanc et le coude sur l'oreiller, se tenait la tête appuyée dans la main. Il parla ainsi :

— « Ma terrible chute dans l'escalier, bien qu'elle ne fût pas mortelle, nécessitait cependant des soins dont mon père me jugeait sans doute indigne, car, depuis le moment où je repris connaissance jusqu'au jour de mon départ, je ne le revis plus. Pourtant, je ne fus pas complétement abandonné. Celui qui ne me devait aucune pitié se fit mon garde-malade; je le retrouvais toujours là lorsque je revenais à moi après un moment de délire, ou quand une douleur aiguë me réveillait de l'assoupissement dans lequel j'étais souvent plongé. La volonté de mon père, qui avait éloigné de moi les serviteurs de la maison et toi-même, Marielle, n'avait permis qu'à Adrien l'entrée de notre chambre; il y venait chaque jour pour veiller sur moi et panser ma blessure, mais sans me rappeler jamais quelle en était la cause; il eût voulu, je crois, me le faire oublier!

» Pouvais-je ne pas m'en souvenir? Avec la vie, la mémoire m'était revenue, et j'étais si honteux de moi-même, que je n'osais pas remercier mon frère des soins qu'il me prodiguait. J'essayais de l'en payer par ma soumission à propos de tout ce qu'il me prescrivait : par exemple, il m'avait expressément défendu de toucher au bandeau qui couvrait la blessure dont je souffrais sans pouvoir m'en rendre compte. Tant que la faiblesse ne me permit pas de me lever, je ne manquai pas d'observer la défense qui m'avait été faite; mais quand je me sentis la force de me tenir debout et de marcher, je profitai du moment où l'absence d'Adrien me laissait libre de mes mouvements pour descendre, et je me dirigeai vers la cheminée sur laquelle il y avait une glace.

» Lorsque je fus face à face avec moi-même, ma pâleur m'effraya : — « Je devais être ainsi, le jour du crime », me dis-je, — et je fermai les yeux pour ne plus me voir; soin inutile, sous mes paupières closes, je me voyais toujours! Cependant, je luttais depuis trop longtemps contre le désir de me rendre compte de la gravité de ma blessure pour renoncer à satisfaire ma curiosité, je rouvris les yeux et soulevai mon bandeau. Je fus bien autrement épouvanté quand je mesurai cette marque sanglante que le temps ne peut pas effacer : — « Personne ici ne la verra plus », me dis-je; — et je pris la résolution de partir.

» Quand Adrien revint près de moi, il me retrouva au lit; j'avais rajusté mon bandeau et je feignis de dormir profondément. Mon frère ne devait, cette fois, s'établir que pour peu de temps à mon chevet. La cloche sonna pour le départ des ouvriers; c'était aussi le signal du souper des maîtres de la maison; et, de nouveau, je restai seul. Dieu sait avec quelle impatience j'attendais ce moment.

» A peine Adrien s'était-il éloigné, que déjà j'avais mis pied à terre. Je me hâtai de m'habiller et fis mes préparatifs de départ sans me demander encore où je devais aller. Grâce à la somme mensuelle que mon père m'accordait pour mes menus plaisirs, j'avais pu faire quelques économies; je les pris pour subvenir aux frais d'un voyage sans but et dont je ne pouvais me fixer le terme. Avant de quitter la maison, j'eus soin de laisser en évidence sur la cheminée un papier qui contenait ces mots écrits au crayon : « Ne me cherchez pas, vous me reverrez quand je me » croirai digne de reparaître devant vous. » Et je partis. »

La suite à la prochaine livraison.

HOSPICE DES INCURABLES D'IVRY

(DÉPARTEMENT DE LA SEINE).

C'est en 1634 que le premier hospice d'incurables fut fondé à Paris, par suite d'un don que le cardinal de la Rochefoucauld fit aux administrateurs de l'Hôtel-Dieu « de ce que M. François Joulet, prestre, sieur de Châtillon, avoit laissé par son testament pour le secours des pauvres incurables. »

MM. les administrateurs déclarèrent « qu'ils destinoient, affectoient et délaissoient dès lors (29 novembre 1634) la quantité d'environ dix arpents de terre appartenant à l'Hôtel-Dieu, à prendre en une pièce de dix-sept arpents ou environ, assize au terroir de Saint-Germain des Prez, proche et derrière l'enclos des Petites-Maisons, en la grande rue, sur le chemin qui conduit à Sève (Sèvres), et par derrière à la Santé et chemin qui conduit de la rue du Bacq à Grenelle. »

Les priviléges de cet établissement furent confirmés par des lettres patentes de Louis XIII, enregistrées en la cour du Parlement le 6 mai 1637.

Dans les documents originaux qui se rapportent à cette fondation, on trouve ce fait curieux que « Mgr Henry de Bourbon, évêque de Metz, abbé commandataire de l'abbaye Saint-Germain des Prez lez Paris, a concédé à MM. les administrateurs et au préposé à la conduite et direction de l'hôpital (hospice des Incurables) ses droits de correction, de prison, de carcan et de fouet, seulement sur les *pauvres* et les *domestiques*. »

La construction des bâtiments, commencée en 1635 par l'architecte Gamart, ne fut terminée qu'en 1649; mais depuis six ans déjà l'hospice recevait des malheureux. La fondation des trois premiers lits eut lieu, en effet, le 5 septembre 1642, grâce à la libéralité de « dame Catherine Rouillé, veuve de Jacques le Bret, en son vivant conseiller du roy en son Châtelet. »

Ce premier hospice, établi rue de Sèvres, était destiné à recevoir indistinctement des hommes et des femmes incurables.

Après la révolution, l'hospice de la rue de Sèvres fut réservé aux femmes seulement. On destina aux hommes l'ancien couvent des Récollets, qui, à cette époque, cessa d'être un édifice religieux (1).

Plus tard, les Incurables hommes durent abandonner l'hospice des Récollets, transformé en hôpital militaire (hôpital Saint-Martin), et furent transférés dans une caserne louée par l'Assistance publique au ministère de la guerre, située rue Popincourt, et qu'on désigna depuis sous le nom d'hospice Popincourt.

En 1869, les deux établissements séparés de la rue de Sèvres (femmes) et de l'hospice Popincourt (hommes) furent réunis dans un vaste établissement unique construit à Ivry (Seine).

Les bâtiments de la rue de Sèvres (2), après la translation des Incurables à Ivry, achevée en 1870, restèrent pendant quelque temps inoccupés; ils ont été transformés en hôpital temporaire où sont traités les malades atteints d'affections aiguës et curables.

Le nouvel hospice a été construit par M. Labrouste, architecte en chef de l'administration de l'Assistance publique de Paris, et M. Billion, architecte-inspecteur. L'installation des services intérieurs (ventilation, chauffage, etc.), due à M. Ser, ingénieur de l'administration, professeur à l'École centrale, est remarquable sous tous les rapports.

L'hospice d'Ivry-sur-Seine est situé à 2 kilomètres en-

(1) Cet établissement était situé rue des Récollets, numéro 18.
(2) Aujourd'hui numéro 42.

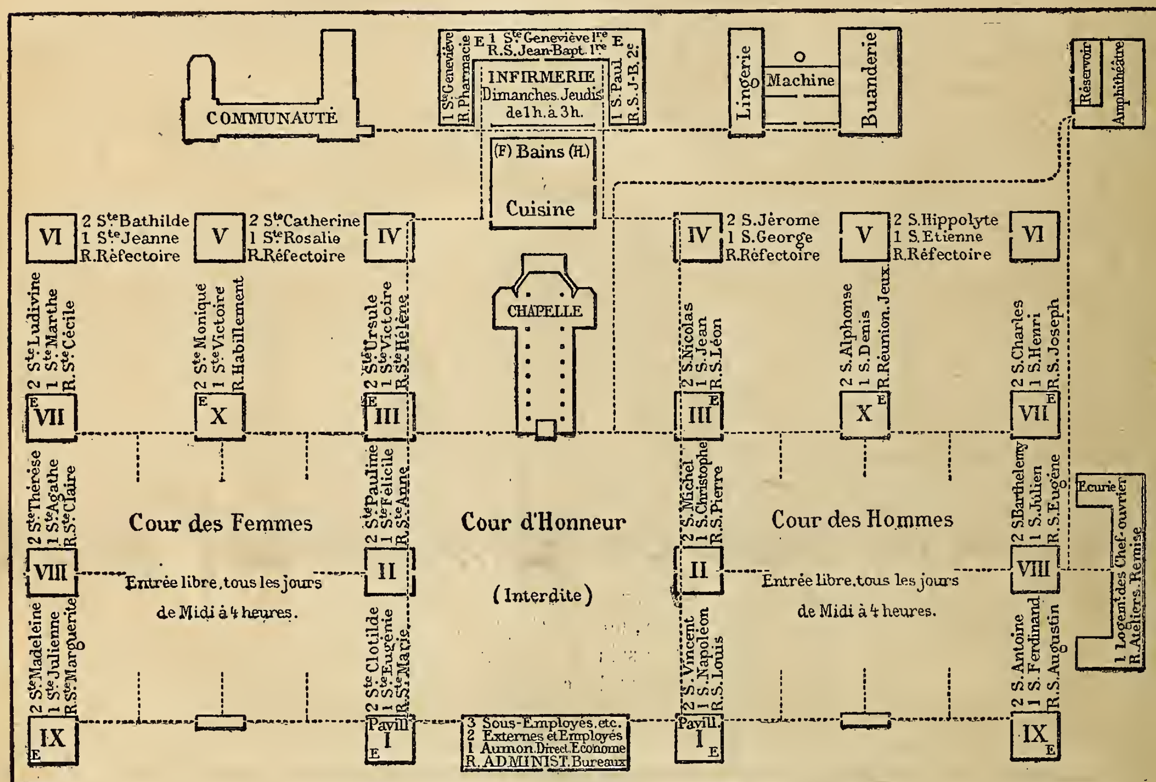
viron des fortifications et à quelques centaines de mètres de la Seine, dans des conditions de salubrité satisfaisantes. Les moyens de transport sont le chemin de fer d'Orléans, les bateaux à vapeur et les omnibus spéciaux de Paris.

On peut se faire une idée complète de la distribution intérieure de l'établissement d'après les plans que nous publions (¹).

A gauche de la porte d'entrée se trouvent la loge du concierge et le bureau de l'architecte. A droite, les bureaux et les logements du directeur et de l'économe; les logements des employés sont à gauche au premier étage.

Le jardin du milieu est séparé en deux parties : l'une, à droite, est réservée aux hommes; l'autre, à gauche, est réservée aux femmes. Une galerie couverte règne autour du jardin, le long des bâtiments affectés, à droite aux hommes, à gauche aux femmes. La chapelle est située au fond, dans l'axe même de la porte d'entrée, et sépare les deux services. Les cuisines et le service des machines sont placés derrière la chapelle.

Les bâtiments ont trois étages.



Guide des visiteurs à l'hospice des Incurables d'Ivry. — Les lignes ponctuées conduisent à toutes les parties de l'établissement.

(E signifie escalier; R, rez-de-chaussée, etc.)

L'hospice peut contenir 2 000 lits; on y compte actuellement 900 lits montés pour chaque sexe; soit, 1 800 lits.

Il faut ajouter à ce chiffre 120 lits dits d'*expectants*, 60 pour chaque sexe.

Ces lits d'expectants, installés dans un service spécial, ne sont pas destinés aux indigents proprement dits; ils sont destinés à recevoir provisoirement des vieillards inscrits pour entrer à tour de rôle soit à la maison de retraite des Ménages d'Issy, soit à la maison de la Rochefoucauld, et qui, par suite de leurs infirmités, de l'absence de famille ou de l'exiguïté de leurs ressources, ne peuvent attendre chez eux que leur tour d'entrée dans l'un ou l'autre de ces établissements soit arrivé. Le payement de la pension est exigé par l'administration aussitôt qu'ils sont admis dans le service des expectants, absolument comme s'ils entraient à la maison des Ménages ou à l'hospice de la Rochefoucauld.

(¹) Ces plans ont été gravés d'après un grand modèle dessiné, avec une patience et une exactitude remarquables, par un pensionnaire de l'hospice, M. Michel, ancien ouvrier typographe.

Le nombre des employés et gens de service en exercice est d'environ deux cents. Le personnel de l'administration se compose d'un directeur, d'un économe, de deux employés, de deux aumôniers, de deux médecins et d'un chirurgien, aux soins desquels s'ajoutent ceux de sœurs de Saint-Vincent de Paul dirigées par une supérieure.

Les vieillards de l'hospice pouvaient autrefois sortir librement, chaque jour, de sept heures du matin à huit heures du soir. Pour réprimer quelques abus, les sorties ont été restreintes : les jours de sortie des hommes sont aujourd'hui les lundis, mercredis et vendredis; les femmes sortent les mardis, jeudis et samedis. Les administrés ont congé un dimanche sur deux, alternant pour chaque sexe.

Les règles du régime intérieur sont les suivantes :

Les pensionnaires se lèvent à six heures et demie en hiver, à six heures en été. Ils font trois repas par jour.

Ils doivent être rentrés à huit heures en hiver, à neuf heures en été.

Le médecin fait ses visites chaque jour, à huit ou neuf heures du matin.

Les lits sont disposés dans des dortoirs sur deux rangs, quatre-vingts par dortoir. Ils sont en fer; chacun est pourvu d'un sommier, de deux matelas, et de rideaux blancs.

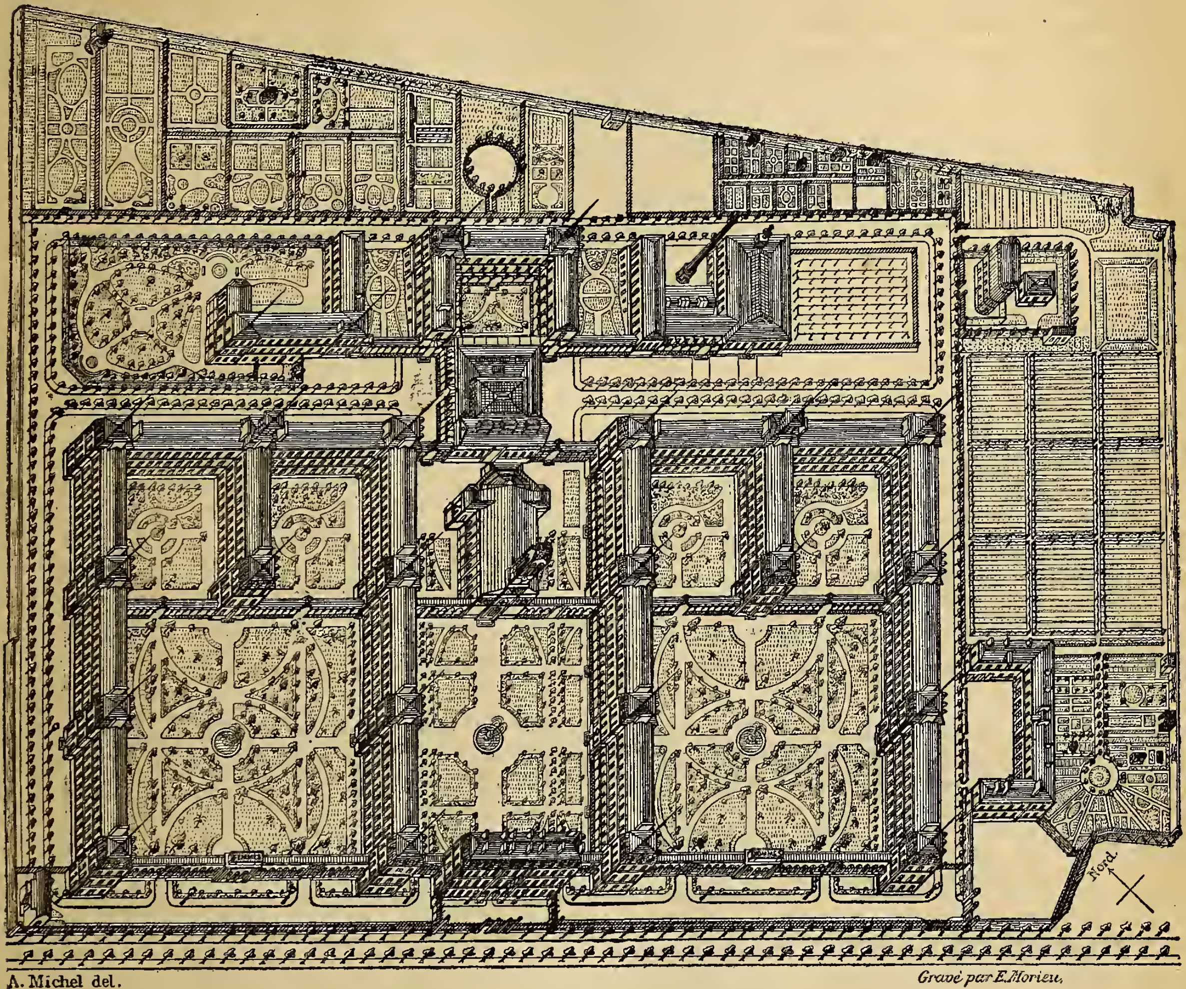
Chaque pensionnaire a une armoire à clef, une table de nuit, une chaise et un fauteuil; un tiroir-commode est installé au-dessous du lit.

Le chiffre annuel des admissions est, en moyenne, de 260 à 280 pour les hommes, et de 250 à 270 pour les femmes.

La mortalité varie entre 15 à 17 pour 100 pour les hommes, et 8 à 11 pour 100 pour les femmes.

L'entretien de l'établissement des Incurables d'Ivry coûte annuellement plus d'un million à l'administration de l'Assistance publique de Paris.

Parmi les lits des Incurables, plus de six cents ont



Hospice des Incurables d'Ivry-sur-Seine. — Élévation sur le plan géométral et vue à vol d'oiseau de l'ensemble de l'établissement, par A. Michel.

été fondés par des particuliers; les indigents qui les occupent sont présentés par les fondateurs des lits ou leurs héritiers. Une plaque, fixée en tête de chaque lit de fondation, mentionne le nom du fondateur et la date de la donation.

Quant aux conditions d'admission, il importe de faire observer que l'hospice des Incurables (à part le service des expectants) est un hospice purement communal, dans lequel sont admis les malades incurables ayant leur domicile de secours à Paris.

Les malades doivent avoir soixante-dix ans révolus, ou justifier d'infirmités incurables les empêchant de travailler pour vivre; ils doivent être dénués de ressources et être inscrits au bureau de bienfaisance.

Les admissions sont prononcées par l'administration centrale de l'Assistance publique, après décision d'une commission spéciale de neuf membres nommés par le préfet de la Seine, et dont six membres sont pris en dehors de l'administration.

Les postulants doivent produire les pièces réglementaires à l'administration centrale : acte de naissance, certificats d'indigence, de domicile et d'infirmités (¹).

LE CHROMIS PÈRE DE FAMILLE.

Le *Chromis pater-familias* est un poisson de dix-huit centimètres de longueur. Il est d'un beau vert-olive, rayé de bleu sur le dos; il a le ventre d'un blanc argenté, moucheté de taches vertes et bleues. Il a été pêché par M. le docteur Lortet sur les bords du lac de Tibériade, dans une eau tiède et peu profonde provenant de sources chaudes qui abondent en ce lieu.

Ce poisson a la singulière propriété de recéler et de

(¹) On n'admet point les malades affectés d'aliénation mentale, de cancer ou d'épilepsie. — Les cancérés et les épileptiques sont reçus à Bicêtre (hommes) et à la Salpêtrière (femmes), et les aliénés dans les asiles spéciaux.

Les individus qui ont subi une condamnation correctionnelle sont exclus.

couver en quelque sorte ses œufs d'abord, puis ses petits, dans sa bouche et dans ses branchies. C'est toujours le mâle qui se livre à cette incubation, dit M. Lortet dans le journal *la Nature*. Lorsque la femelle a déposé les œufs dans une dépression du sable ou entre les touffes des joncs, le mâle s'approche et les fait passer par aspiration dans la cavité buccale, puis entre les feuillets des branchies. Là, au milieu des organes respiratoires, les œufs subissent toutes leurs métamorphoses. Les petits croissent rapidement et se trouvent bientôt à l'étroit dans leur prison. Ils en sortent en se rendant dans la bouche, où ils se tiennent pressés les uns contre les autres comme les grains d'une grenade. La bouche de l'animal est alors tellement distendue, que les deux mâchoires ne peuvent plus se rapprocher. Ce gonflement énorme des joues lui donne l'aspect le plus étrange. Tous les jeunes poissons ont la tête dirigée vers l'ouverture buccale du père, et ils ne quittent jamais cette cavité protectrice. On ne comprend pas par quel moyen ils peuvent s'y maintenir, ni comment le père nourricier n'avale pas sa progéniture. On ne sait pas encore à quelle époque de leur vie les petits quittent la bouche paternelle pour vivre d'une vie indépendante.

LA VRAIE SOLITUDE.

La plupart des hommes cherchent la solitude dans les champs, sur les rivages de la mer. Il n'y a aucune retraite où un homme puisse être plus en repos et plus libre que dans l'intérieur de son âme, surtout s'il y a mis de ces choses précieuses qu'on ne peut revoir et considérer sans se trouver aussitôt dans un calme parfait, état habituel d'une âme où tout a été mis en bon ordre et à sa place.

MARC AURÈLE.

LE DÉCOUPAGE ET LA MARQUETERIE.

Suite. — Voy. p. 183.

Machines à découper [1]. — Au moyen de la machine à découper, le travail devient beaucoup plus facile; les deux mains se trouvent libres pour guider la pièce, ce qui permet de suivre plus exactement le dessin; d'un autre côté, la scie descendant bien perpendiculairement, on peut découper plusieurs épaisseurs d'un seul coup, sans inconvénient et avec moins de fatigue.

On a inventé une grande quantité de machines à découper; ce ne sont pas toujours celles qui coûtent le plus cher qui sont les meilleures; beaucoup ont un défaut qui n'est pas sans gravité, surtout si l'on veut découper de grandes épaisseurs ou un certain nombre de feuilles de placage d'un seul coup : ce sont celles avec lesquelles la scie décrit une courbe. Ces machines étant d'un mécanisme compliqué, si une pièce vient à casser, il faut avoir recours au mécanicien, ou introduire une pièce de rechange, ce qui entraîne des frais et des retards.

Les machines peuvent être classées en deux catégories : les machines à pédales et les machines à volant.

Ces dernières ne laissent pas l'amateur assez maître du coup de scie, surtout s'il opère sur de petites épaisseurs; et si la scie s'engage, il ne peut arrêter instantanément, et casse ou la lame, ou l'objet. La marqueterie étant en général assez délicate, il est très-difficile de l'exécuter avec la machine à volant.

Avec les machines à pédale, on va moins vite, mais on est plus certain d'un bon résultat.

Renseignements utiles pour bien découper. — Il y a des lames de scie de grosseurs graduées, depuis le numéro 000, aussi fin qu'un cheveu, jusqu'aux numéros 7 et 8 et au delà.

En général, pour le découpage des petits objets, corbeilles, cadres, etc., on emploie les numéros 1 et 2, et les numéros 3 et 4 pour étagères, jardinières, etc. Avec les scies fines on avance moins rapidement, mais le travail est plus net.

L'amateur doit s'appliquer à suivre le dessin très-exactement, et surtout à bien accentuer les angles; trop souvent, pour les boules surtout, on ne donne pas le coup de scie assez à fond, on tourne trop vite, et l'on obtient le

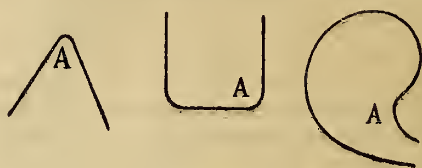


FIG. 1.

résultat défectueux A représenté dans la figure 1, au lieu du dessin B, figure 2, qui est bien préférable.



FIG. 2.

La même observation s'applique aux angles.

Il est cependant un moyen bien simple d'éviter ces défectuosités. Étant donné le dessin figure 3, dont on doit enlever le milieu, il faut percer un trou au point A, scier en ligne droite jusqu'à la pointe la plus rapprochée, descendre jusqu'au point B, puis reculer jusqu'en C; faire dans la partie qui doit tomber une entaille, dans laquelle on retourne la scie pour redescendre à reculons jusqu'en B; puis, repartant de là, continuer le découpage.

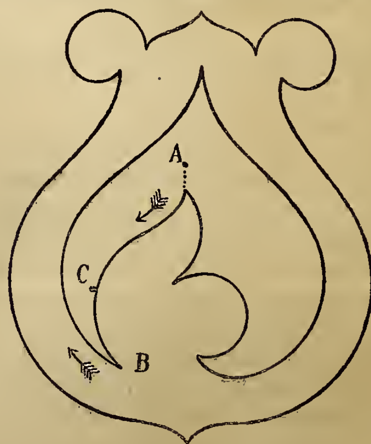


FIG. 3.

Lorsqu'on se sert de scies très-fines, numéro 1, par exemple, on peut tourner sur place, cela dépend, du reste, de la qualité de la scie; si elle est bien carrée, c'est-à-dire aussi large qu'épaisse, on tourne facilement sur place, sinon il faut avoir recours au moyen que l'on vient d'indiquer.

Achèvement du travail. — Lorsque le découpage est

[1] On trouve à la maison Morel des machines très-simples, et cependant fonctionnant très-bien, depuis 32 francs.

terminé, si le dessin a été collé sur le bois, on enlève le papier, soit en mouillant très-légèrement avec une petite éponge, soit en passant la lime : le premier système a l'inconvénient de faire travailler le bois et de relever les pores, surtout pour le bois blanc; il faut remettre l'objet en presse immédiatement.

Lorsque la pièce est suffisamment sèche, on passe de nouveau le papier de verre, on enlève les bavures avec une petite lime ou la pointe d'un canif, et on prépare le montage des pièces, si on ne l'a fait d'avance.

Montage. — Le montage a une grande importance, et les amateurs doivent y donner tous leurs soins.

Il y a deux manières de préparer les pièces : soit au rabot, soit à la lime.

La préparation au rabot, qui se fait habituellement avant le découpage, est de beaucoup préférable à tout autre système. En effet, on n'a pas à redouter la casse; les coupes étant faites bien régulièrement, la colle forte prend mieux; enfin, si l'on se trompe, on ne perd qu'un morceau de planchette. Il n'est pas indispensable, surtout pour les petits objets, d'avoir un banc de menuisier; chaque amateur peut construire un petit meuble dans le genre de celui

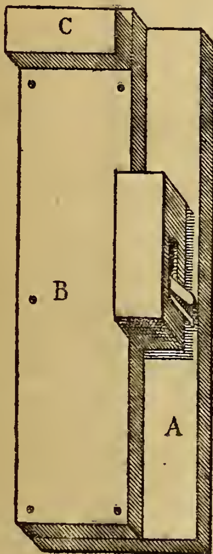


Fig. 4.



Fig. 5.

que les menuisiers appellent *planche à dresser* (figure 4), composé d'une planche A, de $0^{m}.25$ de largeur sur $0^{m}.60$ de longueur, sur laquelle on fixe, au moyen de vis à tête plate, une planche de $0^{m}.15$ de largeur sur $0^{m}.03$ d'épaisseur, de manière à laisser sur la droite la planche inférieure en saillie de $0^{m}.10$. A l'extrémité de la planche B se place à l'équerre un taquet C, qui sert à buter la pièce que l'on veut dresser.

On se sert du rabot (ou de la varlope pour les grandes pièces) en le plaçant sur le flanc et le faisant glisser sur la partie A. S'il s'agit seulement de dresser la pièce de bois, on la pose à plat sur la planche B; si, au contraire, on veut faire une coupe en biseau (G, figure 5), on la trace au crayon (ou mieux au troussequin), puis, en inclinant plus ou moins la planchette, on enlève l'angle comme ci-dessus.

Dans le cas où on opère sur une face à bois debout, c'est-à-dire en coupant la veine, il faut avoir soin de donner très-peu de fer au rabot, pour éviter de faire sauter l'angle de la planchette.

La seconde manière, qui consiste à préparer les coupes à la lime, est plus simple, mais le résultat a moins de précision. Après avoir tracé la coupe comme ci-dessus, on appuie la planchette sur l'angle d'une table (figure 6), et on enlève l'angle à la lime en soutenant la pièce de la main gauche; si l'objet est découpé, il est bon de placer en dessous une petite planchette, sur laquelle, au besoin, on le fixe avec deux pointes à placage.

On peut aussi se servir d'une espèce d'étau mobile ou petite presse (figure 7), que tout amateur peut construire, et qui se compose de deux planchettes d'un centimètre d'épaisseur; l'une a la partie supérieure plate, l'autre en pente inclinée; on peut les garnir d'une petite bande de fer, afin qu'à la longue la lime ne puisse les détériorer; aux quatre angles de la planchette du fond sont placés de petits boulons dont la vis traverse la planchette antérieure, de manière à recevoir l'écrou à oreille; on introduit entre ces deux planchettes l'objet découpé, en ne laissant dépasser que la partie à biseauter; on serre les écrous, et on enlève à la lime.

Il y a encore un moyen très-expéditif pour biseauter

Fig. 6.

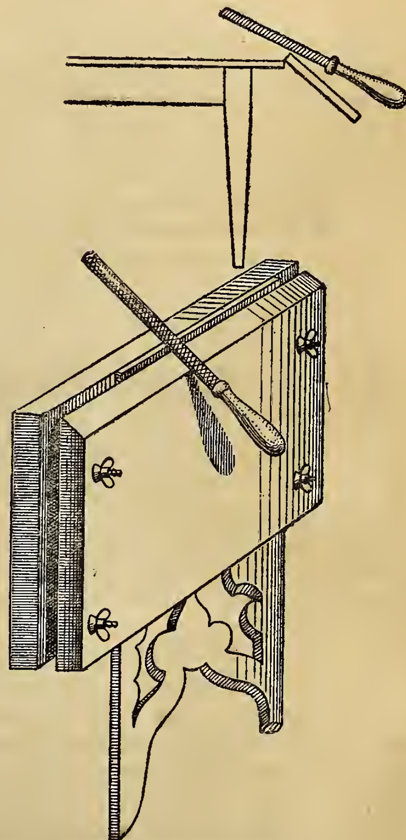


Fig. 7.

d'un seul coup et avec une parfaite régularité tous les côtés d'une corbeille, fût-elle à six ou à huit trous. Pour cela, il faut d'abord bien dresser les côtés avec le rabot, comme nous l'avons dit plus haut, tracer au compas ou mieux au troussequin la largeur du biseau, puis ranger les planchettes comme on le voit dans la figure 8. Pour qu'elles ne se déplacent pas, il est bon de les fixer ensemble une à une avec deux pointes à placage que l'on rogne. Autrement dit, il faut placer le numéro 2 sur le numéro 1, le clouer; placer 3 sur 2, le clouer; et ainsi de suite; serrer le tout dans la presse du banc de menuisier, et, au moyen du rabot ou de la varlope, enlever la partie rayée.

On décloue ensuite et on recommence la même opération sur l'autre bord.

On peut également employer ce procédé en se servant de la râpe à bois d'abord, puis de la lime pour terminer.

Très-souvent les amateurs sont embarrassés pour déterminer la pente à donner au biseau ; voici un procédé géométrique très-simple. En supposant que l'on exécute une corbeille à six pans, au moyen d'un compas il faut décrire

Fig. 8.

Fig. 9.

une circonférence (figure 9) passant par les pointes de l'hexagone du fond; tracer deux rayons A,B ; prendre très-exactement l'épaisseur du bois, la porter sur cette ligne à partir de l'angle C jusqu'en un point D ; décrire une nouvelle circonférence passant par ce dernier point; tirer un trait aux points d'intersection de cette dernière circonférence avec le rayon AB : la coupe est déterminée par la ligne CD.

Lorsque les coupes des côtés d'une corbeille à pans sont faites, on doit, avant de découper l'intérieur du fond, faire le tour : il est très-rare que le coup de scie soit assez régulier pour que l'on ne soit pas obligé d'y retoucher. Il faut donc s'en assurer en essayant de fixer chaque côté avec deux pointes à placage; puis on reprend un peu sur l'une ou l'autre ligne de l'hexagone, jusqu'à ce que tous les côtés se joignent bien.

On a choisi pour exemple une corbeille à six pans, ou hexagone, parce que les coupes y sont plus difficiles ; lorsque les angles sont droits, comme dans une boîte rectangulaire, l'assemblage se fait de même et avec beaucoup plus de facilité. *La suite à une prochaine livraison.*

SÉCATEUR DU SEIZIÈME SIÈCLE.

Le sécateur que représente notre gravure était d'un usage assez fréquent au seizième siècle ; le soin que l'on apportait à la fabrication de ces instruments, le luxe de gravure et de ciselure que l'on remarque sur quelques-uns de ceux qui font partie de nos musées ou des collections particulières, montrent assez que de hauts personnages ne dédaignaient pas de consacrer parfois leurs loisirs aux soins du jardinage et taillaient eux-mêmes leurs arbustes.

Collection de M. A. Jubinal. — Sécateur du seizième siècle. Dessin d'Édouard Garnier.

Ces sortes de sécateurs cependant pouvaient tout au plus servir à couper l'extrémité des branches les plus tendres, ou à *écheniller* les arbres ; l'axe du mouvement de cisaillement se trouvait, en effet, trop écarté de la hampe tenue par le jardinier, et ne pouvait donner une grande force de pression au couteau, malgré la longueur et la puissance du ressort : aussi l'usage en a-t-il été abandonné depuis longtemps.

On se sert aujourd'hui, pour ébourgeonner les arbres hors de la portée du bras, d'un sécateur semblable au sécateur à main, placé horizontalement à l'extrémité d'une perche de 1m.50 à 2 mètres de longueur, et qui s'ouvre et se ferme à volonté au moyen d'un fil de fer terminé par un anneau que l'on tire comme un cordon de sonnette.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 15. Le Gérant, J. Best.

VAN DAEL,

PEINTRE DE FLEURS.



Galerie de M. Rothan. — Fleurs et fruits par Van Dael. — Dessin de H. Rousseau.

Cette peinture, comme l'indique la date placée par l'artiste au-dessous de son nom, sur le bord de la tablette qui supporte les fruits et les fleurs, est de 1811. Van Dael avait alors trente-six ans; il était parvenu à la renommée et à l'aisance par la puissance de la volonté et du talent. Les épreuves n'avaient pas été épargnées à sa jeunesse.

Né à Anvers, le 27 mai 1764, Jean-François Van Dael, selon le désir de ses parents, devait se proposer pour but de devenir un jour architecte. Admis à l'âge de douze ans aux cours de l'Académie d'Anvers, il y fit de sérieuses études et remporta deux premiers prix d'architecture en 1784 et 1785. Des circonstances pénibles qui ne sont pas bien connues, et la pauvreté sans doute, interrompirent ses

succès. Il fut obligé de quitter sa ville natale : il vint à Paris, et y fut réduit pour vivre à se faire onvrier peintre en bâtiments. Il aurait pu se décourager, subir de mauvaises influences, s'abandonner; il résista. Au lieu de descendre, il voulut remonter. Après tout, son métier touchait de près à l'art : il y fit preuve non-seulement de zèle, d'application, mais aussi de talent; il fut remarqué, et on lui confia successivement des travaux qui exigeaient une pratique habile, du dessin, du goût, de l'adresse. Il peignit des décors dans les résidences de Saint-Cloud, de Bellevue, de Chantilly. On sentit en lui et il se reconnut lui-même la vocation du peintre; mais il était bien tard pour tenter de s'élever aux régions supérieures de l'art. Il eut la sagesse de ne pas trop ambitionner, et s'en tint au genre qui se rapprochait le plus de la décoration : il se consacra entièrement à la peinture des fleurs et des fruits. Grâce aux agréables décorations dues à son pinceau et qu'on avait approuvées dans les châteaux et les palais, il fut soutenu et encouragé par des protecteurs généreux. Son premier tableau fut acheté douze louis par la duchesse d'Orsel. Dès ce moment, la fortune n'eut plus pour lui que des faveurs, et sous tous les régimes qui vinrent à se succéder. En 1793, on lui accorda un logement au Louvre. Les impératrices Joséphine et Marie-Louise, plus tard Louis XVIII et Charles X, lui commandèrent des ouvrages importants.

On peut juger de son mérite au Musée du Louvre, où l'on conserve trois de ses tableaux qui portent sa signature et les dates de 1816, 1819 et 1823.

Il est mort vers 1840. Son tombeau, dans le cimetière du Père-Lachaise, est voisin de celui du célèbre peintre de fleurs Van Spaendonck.

LE SIGNE DE CAÏN.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 179, 186, 194, 202.

V. — LE VOYAGE DU FUGITIF.

Après un moment de silence, Maurice continua :

« Favorisé dans mon projet de fuite par le départ de nos compagnons dont la journée de travail était terminée, je parvins à sortir furtivement de la maison en me glissant derrière les murs des ateliers. De là, je suivis l'étroit passage qui conduit, tu le sais, dans l'arrière-cour, dont la porte ouvre sur une ruelle ordinairement déserte à pareille heure.

» Dès que je me vis dehors, je ne m'attardai pas à m'interroger sur la direction que je devais prendre. Comme il m'importait d'abord d'échapper aux recherches, je hâtai le pas afin de mettre, au plus tôt, le plus de distance possible entre moi et ceux qui peut-être étaient déjà à ma poursuite. Ce fut seulement quand j'eus traversé le petit pont de bois situé au delà des fortifications que j'osai m'arrêter pour reprendre haleine.

» Caché à tous les yeux par un bouquet d'arbustes, je m'assis près du sentier qui descend au fond de la vallée où passe la grande route.

» La nuit était venue, mais, çà et là, la lueur des lampes allumées à l'intérieur des maisonnettes éparses au-dessous de moi et sur le versant qui me faisait face me permettait de m'orienter. Ces habitations, je les connaissais toutes : pas une qui ne renfermât quelqu'un qui avait appartenu ou qui appartenait encore à l'usine Francmartel.

» Tandis que je me nommais machinalement nos compagnons d'ancienne et de fraîche date, et qu'en même temps, inquiet déjà de l'avenir, je me demandais de quel côté allait me conduire mon exil volontaire, une lumière que je vis s'éteindre dans une maison de la côte où se promenait mon regard mit fin tout à coup à mon incertitude.

» Le logis qui venait de rentrer brusquement dans l'obscurité était celui de Claude Morsant, le vieux contremaître, victime autrefois de l'injuste soupçon de vol que j'avais lâchement laissé planer sur lui, à propos de la montre disparue de ma mère. Je me souvins qu'il était cousin par alliance d'un riche entrepreneur de serrurerie, client de notre maison, mais qui n'entretenait que par correspondance ses relations commerciales avec mon père. Ce fut chez ce client, connu seulement de nous par un échange de lettres, que je résolus de me rendre, malgré la grande distance qu'il y a entre notre pays et la ville où il habite.

» C'est là seulement, me dis-je, que je pourrai, tout en demeurant inconnu, me sentir moins étranger; car j'aurai, parfois, la chance d'entendre parler de ceux que j'ai quittés.

» Sans me préoccuper de la réception qui m'attendait au terme de ce voyage, je quittai mon abri et descendis rapidement dans la vallée, car j'avais entendu de loin sonner les grelots de l'attelage qui menait au galop une voiture publique à la prochaine station du chemin de fer. J'arrivai au bas du sentier à l'instant même où la voiture, continuant sa course, passait devant moi sur la route. Je hélai le conducteur; mais, soit mauvaise volonté de sa part, soit que le bruit des roues broyant le pavé ne lui permît pas de m'entendre, il n'arrêta pas ses chevaux. A force de galoper à mon tour, je parvins à atteindre le marchepied du cabriolet ouvert sur le devant de la voiture, je grimpai hardiment, au risque de me briser les jambes; puis, cramponné à la barre du tablier de cuir et résistant au conducteur qui s'efforçait de me faire lâcher prise en me criant : « Il n'y a plus de place », je répondis, essoufflé par la rapidité de la course : « Laissez-moi là, je ne gêne personne, » et je ne peux pas manquer le train; on m'attend. »

» L'intervention des voyageurs pressés sur la banquette du cabriolet me permit de conserver la place périlleuse que je venais de conquérir par escalade. Pour surcroît d'obligeance, l'un de mes protecteurs étendit le bras et me soutint, pour ainsi dire suspendu dans le vide, pendant le reste du trajet. Je lui dois certainement d'avoir été préservé d'une chute qui pouvait être mortelle; car, sans que j'en eusse conscience, ma main engourdie, cédant à un brusque cahot, avait quitté son point d'appui quand nous arrivâmes à l'embarcadère.

» Au guichet du chemin de fer où je m'adressai pour prendre mon billet, le buraliste me demanda à quelle station je voulais m'arrêter.

» — Je ne m'arrête pas, répondis-je.

» C'était, en effet, au delà du parcours de la ligne qu'était située la ville où résidait le client de notre maison.

» Ma réponse fit sourire quelques personnes, mais elle m'attira d'assez mauvais regards de la part des autres voyageurs. J'entendis même chuchoter autour de moi :

» — C'est un vaurien d'enfant qu'on a chassé, ou bien un petit malfaiteur qui se sauve après avoir fait un mauvais coup.

» Les suppositions dont j'étais l'objet commençaient à m'inquiéter, mais l'inquiétude devint de la terreur quand j'entendis quelqu'un dire en me désignant :

» — Il serait peut-être prudent de le forcer à expliquer la blessure qu'il a au front. Le gendarme n'est pas loin; si on le faisait arrêter?...

» Le tremblement me prit; je me voyais déjà reconnu et ramené de force chez mon père, quand, par bonheur, on sonna le signal du départ. Je profitai du mouvement qui se fit vers la porte de communication, ouverte devant le train,

prêt à se mettre en marche, pour me glisser inaperçu, autant que possible, dans le flot de voyageurs, et j'allai me réfugier dans un vagon où il n'y avait plus qu'une seule place à occuper ; je m'y blottis, encore ému de frayeur et dévorant en secret ma honte. Je souffrais d'autant plus de cette humiliation publique, que j'avais le malheur de pouvoir me dire : « Je l'ai méritée. » Ce fut mon premier châtiment, mon premier pas dans la voie de l'expiation. »

La Marielle, craignant pour Maurice la fatigue d'un long récit, l'invita à se reposer.

— Non, dit-il ; savons-nous bien si ce n'est pas pour la dernière fois que je te parle ? Il faut que j'achève, afin que quelqu'un puisse raconter à mon père ce qu'il me reste à t'apprendre.

Et, sans expliquer davantage le sens mystérieux de ses inquiétantes paroles, il poursuivit :

« Il ne s'était écoulé que trois jours depuis mon départ de la maison paternelle, quand, ayant quitté depuis la veille le chemin de fer à son point d'arrivée, une autre voiture m'amena à l'une des portes de la ville où une nouvelle existence allait commencer pour moi. Sobre et ménager, les frais du voyage n'avaient pas notablement entamé mes finances ; cependant, à peine s'était-il passé une heure depuis que j'avais mis pied à terre, que je me trouvai complétement privé de ressources. Voici comment ce malheur m'arriva :

» Nous étions au matin ; j'avais soupé en grande hâte la veille pour ne pas manquer la correspondance du chemin de fer qui devait me conduire à destination. Depuis longtemps mon estomac criait famine, quand je m'aventurai dans la première rue que je trouvai devant moi. Je ne pouvais me présenter à jeun dans une maison où, loin d'être attendu, je n'étais pas même certain de trouver des gens disposés à me recevoir. J'avisai un cabaret dont l'enseigne disait : « On donne à boire et à manger. » J'entrai dans la salle à manger du cabaret où je m'attablai. Quand j'eus apaisé ma faim, je me disposai à payer mon écot. J'ouvris si maladroitement ma bourse, que tout ce qu'elle contenait s'en échappa et roula sur la table. Parmi la menue monnaie blanche, il y avait trois pièces d'or, ce qui fut remarqué par deux hommes qui buvaient à quelques pas de moi. Je m'empressai de remettre ce restant de mes économies dans ma bourse, et, ayant payé ma dépense, je sortis du cabaret, non sans m'être informé auprès de la cabaretière du chemin qu'il fallait suivre pour arriver à l'établissement de serrurerie des frères Chevalier, ces cousins de notre ancien contre-maître. Je marchais depuis quelque temps dans la direction qu'on m'avait indiquée, lorsque je m'entendis appeler par des gens qui venaient à grands pas derrière moi. Je reconnus les deux hommes près de qui j'avais déjeuné.

» — Petit, me dit l'un d'eux, quand ils m'eurent rejoint, la cabaretière te fait faire fausse route ; elle ne s'est pas souvenue que les frères Chevalier ne demeurent plus au même endroit.

» — Et savez-vous où ils sont maintenant ?

» — Positivement, et comme nous avons affaire de ce côté-là, si tu le veux, nous allons t'y conduire.

» Pressé que j'étais d'arriver, j'acceptai cette offre de service avec reconnaissance. Après maint et maint détour, nous cheminâmes quelque temps dans un quartier entièrement désert. Mes guides, que je ne suivais plus qu'avec défiance, s'arrêtèrent devant une masure dont la porte ouvrait sur une étroite et sombre allée.

» — Ce ne peut pas être là ! m'écriai-je en reculant.

» Un bras vigoureux me retint sur place.

» — Si fait, c'est là, me fut-il brutalement répondu.

» — Comment ? chez les frères Chevalier ?

» — Non, mais chez le commissaire, dont nous sommes les agents ; tu vas lui dire qui tu es, d'où tu viens, et à qui tu as volé cette bourse si bien garnie d'or ?

» — Elle est à moi ! répliquai-je indigné.

» — C'est ce que nous allons savoir, dit en ricanant l'un de ces misérables. Et il fouilla lestement mes poches, tandis que son complice, placé derrière moi, entravait mes jambes dans les siennes en même temps qu'il serrait mes poignets dans ses doigts afin de me rendre immobile ; de l'autre main il me fermait la bouche pour m'empêcher de crier.

» Un violent coup de genou dans les reins, qui m'envoya rouler sur le pavé, termina mon supplice. Bien qu'étourdi du coup et de la chute, je n'avais pas perdu de vue les soi-disant agents de police : ils étaient entrés précipitamment dans l'allée de la masure ; je me hâtai de me relever pour les poursuivre en criant : Au voleur ! Mais cette allée, d'abord obscure, et qui s'éclairait subitement après avoir fait un coude, avait une contre-issue : c'était un passage ouvert sur une petite place où plusieurs rues venaient aboutir. Ne sachant laquelle de ces rues je devais prendre pour retrouver la trace de mes voleurs, je jetai un regard désespéré autour de cette place, quand mes yeux rencontrèrent une enseigne sur laquelle je lus :

CHEVALIER FRÈRES, SERRURIERS MÉCANICIENS.

Je venais d'être égaré, volé, meurtri de coups, mais du moins j'étais au terme de mon voyage. »

La suite à une prochaine livraison

PHILOSOPHIE.

La philosophie n'est pas de savoir beaucoup, mais de se placer haut. SANTA-ROSA.

KHOSROU PARVIZ.

Les souverains persans du nom de Chosroës ou Khosrou ont été nombreux. Celui dont le souvenir reste attaché aux ruines que nous représentons était Chosroës II ou Khosrou Parviz (le Victorieux), fils d'Hormouz ou Hormisdas III. Il régna de l'an 590 à l'an 628 depuis J.-C. Sa biographie est parsemée d'anecdotes curieuses. Il avait épousé la princesse Marie, fille de l'empereur de Constantinople (Phocas ou Héraclius Ier). Placé par son beau-père à la tête d'une armée de soixante-dix ou de cent mille hommes, il entra dans l'Aderbidjan (1) pour combattre un guerrier persan illustre, Bahram Tschoubin, qui s'était révolté contre son père Harmouz et lui avait fait crever les yeux. Il rencontra Bahram au moment où son armée allait livrer bataille aux Romains (de l'empire d'Orient). Trois Turcs appelèrent en ce moment Parviz en combat singulier : il accepta leur défi, malgré les remontrances de ses officiers, et tua l'un après l'autre ses trois adversaires. Alors, dit la légende, Romains et Perses, saisis d'admiration pour la force et le courage de Parviz, sautèrent à bas de leurs chevaux et se prosternèrent devant lui. Quelques heures après, pendant la nuit, une grande partie des troupes révoltées se soumirent à lui.

Devenu roi, il régna paisiblement pendant quatorze ans. Mais l'empereur romain qui l'avait aidé à reconquérir le trône ayant été assassiné, il confia au fils de ce souverain une armée qui s'empara de Jérusalem et de la Palestine, fit prisonniers un grand nombre d'évêques. Quelques auteurs prétendent que la vraie croix fut enlevée de Jérusalem et portée à Parviz.

(1) Ou Aderbaïdjan, province du nord de la Perse, dont la capitale est Tauris ou Tebris.

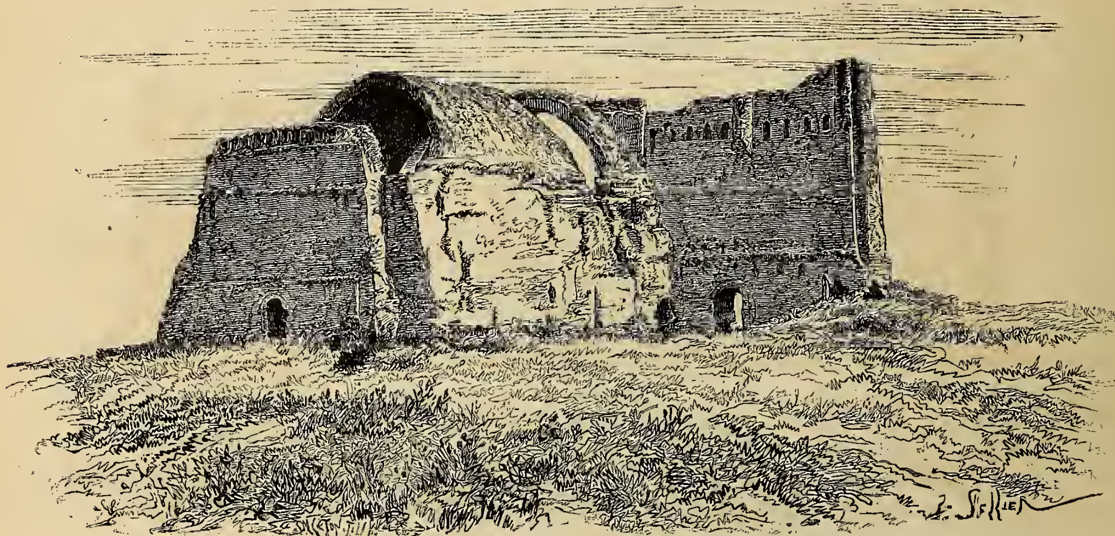
Comme chez la plupart des despotes de l'Orient, les grandes qualités de Khosrou Parviz étaient dépassées par les mauvaises. Sa conduite tyrannique, ses cruautés, soulevèrent les personnes les plus considérables de l'État, et il fut jeté dans une prison, où son fils Cobad, plus connu sous le nom de Shirouyeh, le fit tuer.

Les poëtes persans ont célébré la magnificence de Parviz.

On pourrait en citer comme exemple remarquable le Tak-Kesré ou Aiouan-Kesré (le portique ou l'arcade de Khosroës), s'il n'était à peu près démontré aujourd'hui que ce monument avait été construit par son aïeul Chosroës le Grand ou Nouschirvan, le Salomon de la Perse. Du moins, il ne paraît pas douteux que ce n'ait été une de ses royales résidences.

On trouve dans la Bibliothèque orientale de d'Herbelot la description du Tak en style oriental :

« Ce trône étoit un grand palais d'une hauteur prodigieuse, et son étendue étoit si vaste, qu'il étoit soutenu de quarante mille colonnes d'argent, toutes rangées en divers ordres d'architecture. Sa voûte étoit enrichie de mille globes d'or, lesquels avoient tous leur mouvement différent, et représentoient les planètes et les diverses constellations du Zodiaque. Les murailles étoient parées de trente mille housses en broderie, tendues en plusieurs compartiments.



Ruines du palais de Khosrou Parviz ou du Tak-Kesré, à Ctésiphon, près de Bagdad ; vue latérale. — Dessin de Sellier, d'après une photographie.

» Sous ce palais il y avoit des voûtes séparées, où l'on gardoit des trésors immenses d'or, d'argent, de pierreries et de drogues précieuses, et l'un de ces trésors portoit le nom de *Badaverd*, apporté par le vent, à cause de l'aventure qui en rendit Chosroës le possesseur.

» L'empereur grec ayant fait charger tout ce qu'il avoit de plus précieux sur une flotte qu'il envoyoit à Constantinople, le vent lui fut si contraire, qu'ayant perdu sa route, elle fut jetée dans les ports du roi de Perse, lequel étoit pour lors maître de toute la Syrie, d'une grande partie de l'Asie Mineure. »

Ces richesses tombèrent aux mains des officiers du roi, et furent dirigées sur le trésor de Ctésiphon.

Un voyageur du commencement de ce siècle, Olivier, a décrit avec détail le Tak-Kesré (1) :

« Ce monument, dit-il, bâti en briques cuites, est à un quart de lieue du Tigre. Il présente à l'orient une façade de deux cent soixante-dix pieds de long sur quatre-vingt-six de hauteur. Au milieu est un portique ou grande voûte de soixante-seize pieds de largeur, cent quarante-huit de profondeur et quatre-vingt-cinq de hauteur. Les murs de la voûte ont vingt-trois pieds d'épaisseur, et ceux de la façade dix-huit. La façade présente au rez-de-chaussée six fausses portes, et deux autres qui sont ouvertes. On y voit aussi quatre rangées de fausses fenêtres, fort rapprochées les unes des autres, que l'on dirait avoir été des niches à statues : elles ont à peine un pied d'enfoncement. La rangée qui est immédiatement au-dessus des portes a ses fausses fenêtres beaucoup plus petites que les autres. Aucune d'elles ne paraît avoir été ouverte ; ce qui suppose que ce n'est pas par cette façade que les appartements étaient éclairés. Ce monument est un peu dégradé à la partie supérieure de la façade, ainsi qu'à la partie antérieure de la voûte ; mais les côtés ont bien plus souffert, car on doit croire qu'il y avait deux corps de bâtiments, l'un au nord et l'autre au sud de la voûte, qui ont été démolis, et dont on croit reconnaître quelques vestiges. Il y a aussi, à la face occidentale, quelques restes de murs, qui font soupçonner que cet édifice s'étendait encore de ce côté. On croit communément dans le pays que *Tak-Kesré* ou *Aiouan-Kesré* veut dire portique ou arcade de Kosroës.

» Quoi qu'il en soit de cette explication, le *Tak-Kesré* ne nous paraît pas avoir été un temple consacré au Soleil, comme on l'a cru communément, mais les restes d'un vaste palais que les rois parthes firent construire à Ctésiphon, et qu'ils habitèrent tout le temps qu'ils furent les maîtres de ces contrées. Ils imitèrent en cela les rois perses, qui passaient une partie de l'année à Suze ou à Babylone, et l'autre partie à Ecbatane. L'arcade qui est restée presque intacte était probablement un vaste salon de ce palais, que la chaleur excessive du climat rendait nécessaire ; car on ne peut douter que, grâce à son étendue, à l'épaisseur de ses murs, et à son exposition à l'orient, il ne dût être très-frais, et tenir lieu de ce *serdap* ou salon voûté et enfoncé de quelques pieds dans la terre où tous les habitants de Bagdad passent leur journée en été. Le palais des rois devait avoir son serdap proportionné au luxe qu'ils étalaient ; il devait, à cause de son utilité, être la pièce la

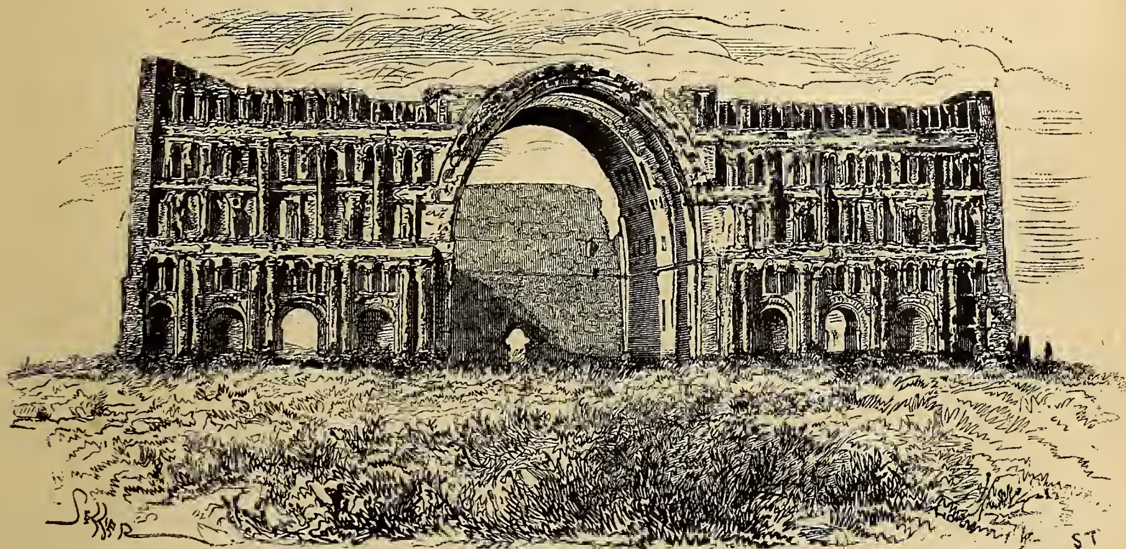
(1) Della Valle en avait déjà donné une description, mais bien moins exacte.

plus vaste et la plus belle de tout l'édifice. Le sol où l'on peut soupçonner l'emplacement de Ctésiphon a près de deux milles d'étendue ; on suit en plusieurs endroits les murs qui en formaient l'enceinte ; ils étaient fort épais, assez élevés, et bâtis en grandes briques durcies au soleil et liées avec de la paille, le tout disposé par couches, à peu près comme dans le monument d'Akerkouf. On y voit par ci par là des buttes de décombres et des restes de murs en briques. Il y a aussi du côté du fleuve quelques restes de fortes murailles bâties en briques cuites pour lesquelles on avait employé le bitume au lieu de ciment. La végétation sur le sol de cette ville est plus abondante qu'aux environs : les plantes y sont plus vigoureuses, et les arbrisseaux plus touffus et plus forts.

» A quelque distance du Tak-Kesré on voit une mosquée élevée, dit-on, sur le tombeau du barbier de Mahomet, nommé *Suleiman-Pak*, Soliman le Pur : les mahométans vont quelquefois visiter ce tombeau, et y passer plusieurs jours dans le jeûne et la prière. Le cheik arabe qui dessert cette mosquée compte bien plus sur les offrandes des dévots musulmans que sur une faible rétribution que doit lui donner le pacha. »

Un des derniers voyageurs qui aient visité le Tak est notre regretté collaborateur Guillaume Lejean. C'était en 1866. Il fut très-frappé lorsqu'il vit tout à coup surgir devant lui la masse sévère et imposante du Tak-Kesré. Il trouva la description d'Olivier très-fidèle.

Il fait observer que l'on ne doit pas accuser le temps



Ruines du palais de Khosrou Parviz, à Ctésiphon ; façade. — Dessin de Sellier.

seul de la ruine du Tak. L'éternel destructeur fut puissamment aidé dans cette œuvre par Abou Djafar-al-Mansour, qui fonda Bagdad. Ce calife célèbre trouva très-simple de démolir le palais de Chosroës pour en faire une carrière à matériaux. Mais la masse de ce palais était si imposante, que le vizir essaya de dissuader son maître d'entreprendre une démolition qui, disait-il, ne pouvait se faire que par miracle, et était par conséquent réservée au prophète seul.

« Si vous l'entreprenez et que vous ne puissiez en venir à bout, dit-il au calife, vous serez la risée du monde entier, pour n'avoir pu faire un bel ouvrage sans en ruiner un autre également beau. »

Le prince s'obstina, employa force ouvriers à cette besogne, et ne réussit qu'à entamer l'imposante construction : il se rebuta alors, et fut raillé par les gens de goût, notamment par un poëte persan, qui fit ces vers :

Admirez ce privilége et cette récompense des belles œuvres :
Le temps, qui détruit tout, n'a pu triompher de l'arc de Chosroës !

Suivant la tradition, une anecdote bien connue, et qui figurerait avec honneur dans l'histoire des ânes, se rapporte au Tak.

Il y avait à la porte du Tak une corde qui communiquait avec une cloche à l'intérieur, et quiconque voulait faire appel au souverain n'avait qu'à tirer cette corde, il était admis sans délai. Un jour, un malheureux âne rogneux et pelé qui vaguait par là vient se gratter au mur du palais et met, sans s'en douter, la cloche en branle. Le chambellan de service accourt, voit ce que c'est, revient faire son rapport, et veut que l'âne soit chassé à grands coups de bâton. Chosroës réfléchit, sort, voit à son tour la pauvre bête, est ému de son état de maigreur et de ses plaies, fait rechercher le maître et le condamne à une peine sévère ; puis il donne des ordres énergiques pour qu'à l'avenir tous les animaux soient bien traités dans le pays.

« Et cette coutume, dit l'historien de Chosroës, s'y est conservée jusqu'à ce jour. »

ÉTUDES D'UN NAGEUR NATURALISTE.

L'ABBÉ DICQUEMARE.

Jean-François Dicquemare naquit au Havre en 1733. Il fit de bonnes études et s'appliqua avec soin à l'astronomie. On lui doit un petit livre intitulé : *Connaissance de l'astronomie rendue aisée et mise à la portée de tout le monde*, dont la seconde édition parut en 1771. Mais s'il a acquis quelques titres à ne point rester tout à fait oublié, c'est surtout par ses observations sur les zoophytes, pour lesquelles il risqua sa santé. Il s'était passionné pour les anémones de mer, et leur avait donné, en dehors de la science, les noms les plus étranges ; c'étaient les *points sanguins*, les *cœurs unis*, etc., qu'il s'en allait guettant sur la plage, ravi qu'il était de leur élégance. Émule du célèbre Spallanzani, il n'en fit pas moins, malgré ses bizarreries, de véritables découvertes dont profita la science.

L'abbé était un nageur d'une force prodigieuse ; c'était loin du rivage qu'il allait observer tous ces êtres d'un ordre inférieur qu'il voulait décrire. Georges Cuvier nous le représente s'avançant dans l'Océan avec une curiosité

que nul obstacle n'arrêtait, et il nous fait connaître le résultat de ses investigations maritimes pour enrichir, au prix de mille fatigues, le domaine de l'histoire naturelle.

« La plupart des animaux de la classe des vers, dit-il, se contractent pour peu qu'ils soient touchés, font rentrer leurs tentacules et se retirent même dans l'intérieur de leur coquille. Pour les bien voir, l'abbé Dicquemare restait tranquille dans l'eau à côté d'eux, évitant de leur causer aucune crainte : il les voyait alors développer des organes remarquables de beauté. Pendant longtemps il se livra à ce genre pénible d'observations. Malheureusement il n'était pas naturaliste proprement dit, il n'avait aucune idée de méthode; il décrivit les animaux qu'il observa sous des noms bizarres. » [1]

L'abbé Dicquemare avait à peine cinquante-six ans, lorsqu'il fut enlevé à l'étude qui le passionnait. Les orties marines, les anémones de mer (*actinies*), les méduses, les poulpes, les limaces de mer, les tarets, partagèrent avec les plus brillantes étoiles ses jours et ses nuits. Quinze ou seize ans avant sa mort il commença à publier dans divers recueils ses patientes observations. On les avait réunies; les planches exécutées sur les dessins de l'abbé, qui se servait fort habilement du crayon, étaient déjà gravées lorsqu'il mourut, en 1789. Elles sont restées dispersées; il faut les aller chercher aujourd'hui dans les Mémoires de l'Académie de Rouen et dans plusieurs autres recueils.

L'écrivain, déjà cité, qui a réuni en cinq volumes les cours de Cuvier au Collége de France, s'exprime ainsi au sujet des découvertes faites par le savant zélé dont nous avons voulu rappeler les services :

« Les observations de l'abbé Dicquemare sur les anémones de mer sont encore plus étonnantes que celles de Spallanzani. . . Les mollusques nommés ainsi par l'abbé sont susceptibles d'une reproduction plus multiple que celle de l'hydre : si on les coupe en deux, chaque moitié reproduit une autre moitié; si on les tranche horizontalement, chaque partie reproduit encore ce qui lui a été retranché. En un mot, les observations de l'abbé Dicquemare ont porté nos connaissances sur le pouvoir reproductif de la nature bien plus loin que ne l'avait fait Trembley par ses observations sur les polypes; car elles ont été fournies par des animaux bien plus grands et bien plus compliqués. »

(1) Voy. *Histoire des sciences naturelles depuis leur origine jusqu'à nos jours, chez tous les peuples connus*, commencée au Collége de France par G. Cuvier, complétée par T. Magdeleine de Saint-Agy.

TÉNIERS PÈRE ET FILS.

Voy. p. 9.

Quelques-uns de nos lecteurs belges regardent comme très-improbable l'anecdote du père et du fils Téniers allant vendre leurs tableaux, — avec un âne, — au marché de Bruxelles.

Ce récit n'a pas même, suivant eux, de couleur locale.

David le Vieux était fils d'un boutiquier propriétaire de sa maison, qui avait su trouver dans son escarcelle de quoi payer un voyage et dix ans de séjour en Italie à son fils.

En 1602, à peine âgé de vingt ans, et n'étant pas encore *maître peintre*, il exécutait déjà, pour une confrérie de Saint-Nicolas, un triptyque qui lui fut payé 608 florins, somme considérable pour ce temps.

En 1608, il épousa la fille du capitaine du port, qui n'était probablement pas dépourvu de quelque fortune.

Il était lié avec Rubens, et n'était donc pas un de ces peintres qui, par humilité, évitent les artistes riches.

Il descendait d'une famille noble, et son fils demanda même, plus tard, une confirmation de ses titres de noblesse.

Corneille de Bie, qui était son contemporain, dit que ses tableaux étaient fort recherchés des amateurs et des grands seigneurs. Tout semble indiquer qu'il était, sinon riche, du moins très en état de tenir sa maison et sa famille sur un certain pied.

C'est dans ce sens qu'il faut entendre le passage de Papebroch : « David le Vieux sut gagner honnêtement par le pinceau de quoi soutenir sa nombreuse famille, mais son fils le surpassa sous le rapport du talent et de la fortune. »

Qu'il nous soit permis toutefois d'ajouter qu'il n'est pas démontré absolument par les faits qu'on vient de lire que Téniers père n'ait pas pu se trouver dans la gêne à une époque où son fils n'était encore qu'un élève. Mais il faut reconnaître qu'en effet la légende qui a motivé le dessin de notre collaborateur M. Schuler paraît assez peu vraisemblable, quoique à vrai dire, il soit rare qu'une légende n'ait pas pour origine quelque fait réel dont elle n'est le plus souvent qu'une exagération.

LA CABANE AU TOIT DE FROMAGE.

CONTE D'UPLAND, TRADUIT DU SUÉDOIS. [1]

Loin, bien loin d'ici, sur une montagne, dans la forêt, demeurait une sorcière qui avait l'habitude d'étaler des fromages sur le toit de sa cabane, afin d'attirer les petits garçons et les petites filles qui venaient dans le voisinage. Lorsqu'elle avait réussi à mettre la main sur quelque enfant, l'horrible vieille (cruauté effroyable!) le faisait cuire dans son four, et puis ensuite le mangeait.

Non loin de là demeurait un pauvre paysan, qui avait un fils et une fille. Comme pour le moment il n'y avait pas gros à manger dans sa chaumière, le paysan dit un jour à ses enfants d'aller dans la forêt et de ramasser des fruits sauvages. Les enfants se mirent donc en route et arrivèrent à la haute montagne. Là ils trouvèrent la cabane dont le toit était fait de fromages. Alors ils tinrent conseil, et furent d'avis tous les deux qu'ils mangeraient bien volontiers un peu de ces beaux fromages.

Le garçon voulut tenter l'aventure le premier, et grimpa à petit bruit sur le toit. Mais la sorcière entendit un frôlement et cria :

— Qui est-ce qui grignote là-haut, sur mon toit?

Le drôle répondit avec une petite voix flûtée :

— Ce ne sont que de petits anges du bon Dieu, de tout petits anges du bon Dieu.

— Grignotez donc en paix, dit la sorcière.

Le garçon prit alors une bonne quantité de fromages et redescendit sain et sauf vers sa sœur.

Un autre jour, les enfants du paysan retournèrent à la montagne; mais cette fois la fille voulut à toute force suivre son frère jusqu'à la cabane de la sorcière, et le garçon eut beau dire et beau faire, tout fut inutile. Lorsqu'ils furent parvenus sur le toit de la cabane et qu'ils commencèrent à faire leur récolte de beaux fromages, la vieille sorcière cria :

— Qui est-ce qui grignote là-haut, sur mon toit?

Le drôle répondit en faisant la petite voix :

— Ce ne sont que de petits anges du bon Dieu, de tout petits anges du bon Dieu.

Mais la fille ne put pas se taire, et dit :

(1) En continuant ces études sur les vieilles traditions du Nord, nous avons à cœur de répéter que ce qu'il y a de cruauté et véritablement de barbarie dans leurs conceptions nous aurait persuadé de les repousser, si nous n'avions pensé que c'étaient après tout des éléments utiles d'études littéraires dont il ne faut pas se défendre absolument, encore que la délicatesse ait à en souffrir.

— Et puis, moi, moi!

Alors la vieille sorcière fit un trou dans le toit, et les deux enfants tombèrent la tête la première dans la cabane.

— Ah! ah! il est sûr que vous êtes deux jolis petits anges, dit la vieille, lorsque les enfants roulèrent par le trou du toit; voilà qui est gentil, je vais avoir un bon rôti. Comment fait votre mère, lorsqu'elle tue ses porcs?

— Ah! dit la fille, elle les pique avec son couteau.

— Pas du tout, dit le drôle, elle leur enroule un paquet d'étoupe autour du cou.

— C'est comme ça que je veux faire aussi, reprit la vieille sorcière.

Et elle entortilla le cou du garçon avec un paquet d'étoupe. Une fois cela fait, il tomba par terre comme s'il était mort.

— Es-tu mort, maintenant? demanda la sorcière.

— Oui, répondit le drôle.

— Non, reprit la vieille, tu n'es pas mort pour de bon, sans quoi tu ne parlerais pas.

Le drôle répliqua :

— Je parle parce que ma mère avait l'habitude de ne jamais tuer ses pourceaux avant de les avoir engraissés.

— Alors, c'est ce que je ferai, dit la vieille.

La vieille prit alors les deux enfants et les plaça dans une huche à charbon. Puis, elle leur demanda :

— Comment votre mère engraisse-t-elle ses porcs?

— Avec du marc de bière et du marc d'eau-de-vie, dit la fille.

— Non pas, dit le drôle, elle les engraisse avec des noix et du lait doux.

— Bon, reprit la vieille, c'est ce que je compte faire aussi.

Un jour, la vieille vint au coffre à charbon pour voir si les enfants commençaient à être bien en chair :

— Levez le doigt, dit-elle, que je voie si vous êtes assez gras.

La fille allait faire juste comme la vieille avait dit; mais le drôle la poussa vivement de côté, et, prenant sa place, présenta une cheville de bois.

La sorcière tâta et dit :

— Hum! vous êtes beaucoup trop maigres; ma foi! il faut que je vous engraisse encore quelque temps.

Elle leur donna deux fois autant de noix et de lait doux qu'auparavant, si bien que les deux enfants ne s'étaient jamais autant régalés.

Quelques jours après, la vieille revint au coffre pour voir si les enfants étaient suffisamment engraissés.

— Levez le doigt, cria-t-elle, que je voie si vous êtes gras.

Le drôle tendit une queue de chou qu'il avait trouvée, et la sorcière coupa dedans avec son couteau. Elle pensa alors que les enfants étaient assez gras, et elle les emporta dans sa cabane, où le four était allumé et où tout était prêt pour les faire cuire.

— Allons, voyons, dit la sorcière, un de vous va se mettre sur la pelle à enfourner le pain, et tout ira comme à la danse.

La fille, toute ahurie, allait faire comme la vieille avait dit; mais le drôle la poussa de côté et se mit lui-même à sa place. Quand la vieille fut au moment de l'entrer dans le four, il se laissa rouler à bas de la pelle. Là-dessus, la vieille se fâche; mais le malin drôle la pria bien gentiment de se placer elle-même sur la pelle et de leur faire voir comment il fallait s'y prendre pour que cela marchât mieux une seconde fois. Elle fit ce qu'il demandait, et se plaça sur la pelle; mais crac! le drôle était prêt : il empoigna la pelle, poussa la sorcière dans le four et ferma la porte avec la barre.

Les enfants du paysan prirent alors tout le fromage et tous les objets qui appartenaient à la sorcière, et revinrent de fort belle humeur chez leur père. Mais je ne pourrais pas vous dire au juste si la sorcière est à l'heure qu'il est suffisamment rôtie, attendu qu'il n'est guère probable que quelqu'un ait ouvert le four pour s'en assurer.

LES FAUX DIAMANTS.

GEORGES D'ARC. — STRAS.

MM. de Villiers ont écrit dans leur *Journal d'un voyage à Paris :*

« Le 10 janvier 1657, nous fûmes voir le Temple, qui est une espèce de ville entourée de murailles... Il est renommé par ce merveilleux artisan, le sieur d'Arce (Georges d'Arc), qui a trouvé l'invention de contrefaire les diamants, émeraudes, topazes et rubis, dans laquelle il a si bien réussi, qu'en peu de temps il a gagné une si grande somme d'argent, qu'il tient carrosse et fait bâtir deux corps de logis dans ledit enclos; en l'un il demeure, et l'autre il le loue. »

Ce Georges d'Arc fut le parrain d'une fille du sculpteur Pierre Duquesnes.

Plus de cent ans après vivait, sur le quai des Orfévres, un joaillier et marchand de faux diamants, nommé Georges-Frédéric Stras, né vers 1700 à Strasbourg, et mort à Paris le 22 décembre 1773. On suppose que ce fut son père, ou l'un de ses parents, qui inventa le *stras.* Pour lui, il fit une belle fortune en vendant de ces faux diamants aux femmes qui n'étaient pas assez riches pour en acheter de vrais.

PRÉSENCE D'ESPRIT DE ROGER STERNE.

A propos d'une oie, deux officiers d'un régiment anglais, au siége de Gibraltar, en 1727, engagent une discussion. — Aigreur, querelle, gros mots, duel. — Ils se battent dans une chambre. Lutte violente. Bientôt l'un d'eux, traversé de part en part, est cloué au mur, comme un papillon sur une pelote. C'est le père de l'humoriste auteur du *Voyage sentimental.* En cette fâcheuse conjoncture, il s'avise que la pointe de l'épée pourrait entraîner dans son corps quelques parcelles de chaux, et il conserve assez de présence d'esprit pour prier poliment son adversaire de vouloir bien essuyer cette dangereuse pointe avant de la faire repasser par la blessure, ce que fit de son mieux le camarade attendri. Est-ce à cette précaution que le lieutenant dut de ne pas mourir de ce duel? c'est une question à résoudre. Quoi qu'il en soit, il ne traîna qu'une existence languissante, et s'éteignit quatre ans après à la Jamaïque.

Ce petit-fils d'un archevêque d'York avait épousé la belle-fille d'un cantinier du régiment, pour s'éviter de payer une petite dette. Ne voit-on pas poindre dans ce motif excentrique de mariage, dans ce duel amené par une discussion futile, dans la position grotesque de ce pauvre perforé, dans la touchante supplique adressée au perforateur, comme un présage de la vie, du caractère et des œuvres de Laurence Sterne, de cet observateur ingénieux des petites causes occultes qui influent parfois si grandement dans les actions humaines; de ce penseur dont les idées originales, mélange de fine ironie et de sensibilité vive mais courte, font naître souvent un sourire sur les lèvres et parfois quelques larmes au bord des paupières?

CHANDELIERS DU QUATORZIÈME SIÈCLE.

Ces trois chandeliers, de fabrication vénitienne, remontent au quatorzième ou au commencement du quinzième siècle. Dans leur forme, quoique d'un travail bien barbare, on sent l'influence des rapports que Venise entretenait avec l'Orient. On suppose que les douilles dont sont encore aujourd'hui munis les chandeliers furent imaginées à Venise, mais à tort sans doute; car on possède des objets de ce genre qui peuvent appartenir aux temps carlovingiens ou même mérovingiens, consistant en un pied droit portant à son sommet un godet dans lequel pouvait être placée la chandelle de suif, de cire ou de résine. On n'en continua pas moins à se servir de chandeliers garnis de pointes sur lesquelles se fichait le corps combustible, résine, cire ou suif, qui devait produire la lumière. Ce n'est guère que dans les églises que cet ancien mode d'implantation a persisté, notamment pour les cierges que l'on brûle devant les statues et les images sacrées.







Collection A. Jubinal. — Chandeliers vénitiens du quatorzième siècle. — Dessins d'Édouard Garnier.

Ce sont là des œuvres d'un art encore rude, sans doute, mais intéressant pour l'étude des influences et des transitions. On doit remarquer aussi que ces chandeliers sont solidement établis et d'un usage assez commode.

LES IMPROVISATEURS CÉLÈBRES

BERNARDINO PERFETTI.



Bernardino Perfetti, célèbre improvisateur italien couronné au Capitole. — Dessin d'Édouard Garnier, d'après une gravure du dix-huitième siècle.

Depuis l'époque où Isée, le contemporain de Pline, faisait admirer à Rome sa fécondité prodigieuse, le don de l'improvisation semble avoir été surtout l'apanage des races latines (¹). On compte par centaines les hommes heureusement inspirés, à Rome, à Florence, à Séville, à Lisbonne même, qui se sont fait une réputation, éphémère il est vrai, en improvisant des odes, des poëmes, et surtout des satires, devant un auditoire charmé ou ému ! Bernardino Perfetti toutefois est le seul qui ait été couronné comme poëte au Capitole. Après son triomphe, l'Académie des Arcades se l'associa, il y portait le nom d'*Aloro Eroteo*.

Né le 7 septembre 1681, Perfetti appartenait à une famille patricienne de Sienne. Il fut envoyé de bonne heure chez les Jésuites et suivit les cours des écoles fameuses de sa ville natale ; il s'y familiarisa avec les auteurs anciens, et acquit des connaissances tellement variées qu'on le considérait dès sa jeunesse comme un esprit vraiment encyclopédique. La nature l'avait doué en même temps d'un organe harmonieux, et d'une de ces voix fortement timbrées qui ont le privilége d'émouvoir les foules.

Au sortir de ses études, le jeune Bernardino ne se laissa pas séduire par les succès poétiques qu'il avait obtenus devant ses condisciples ; il se fit recevoir docteur, et il occupa à Pise la chaire d'institutes de droit civil et canonique. Son goût pour l'improvisation l'emporta néanmoins, et il abandonna une carrière brillamment commencée pour visiter quelques villes de l'Italie, où il obtint les succès les plus éclatants, avant de retourner à Sienne.

Quelle qu'ait été sa réputation dans son pays, Perfetti nous serait resté inconnu, le fait n'est pas douteux, si un voyageur français de beaucoup d'esprit, le président de Brosses, ne l'avait entendu dans sa ville natale et n'avait parlé de son singulier talent en des termes qui le font apprécier encore après un siècle et demi :

« Le spectacle le plus singulier que nous ayons eu pendant notre séjour à Sienne nous a été donné par le chevalier Perfetti, improvisateur de profession. Vous savez quels sont ces poëtes qui se font un jeu de composer sur le champ un poëme impromptu sur un sujet *quodlibétique* qu'on leur propose ; nous donnâmes au Perfetti : l'*Aurore boréale*. Il rêva tête baissée pendant un bon demi-quart d'heure au son d'un clavecin qui préludoit à demi-jeu ; puis, il se leva, commençant à déclamer doucement, strophe à strophe, en rimes octaves, toujours accompagné du cla-

(¹) Isée était d'origine hellénique, mais il usait de la langue latine dans ses compositions improvisées.

vecin, qui frappoit des accords pendant la déclamation, et se remettoit à préluder pour ne pas laisser vides les intervalles au bout de chaque strophe. Elles se succédoient d'abord assez lentement. Peu à peu, la verve du poëte s'anima, et à mesure qu'elle s'échauffoit, le son du clavecin se renforçoit aussi. Sur la fin, cet homme extraordinaire déclamoit comme un poëte plein d'enthousiasme. L'accompagnateur et lui alloient de concert avec une surprenante rapidité. Au sortir de là, Perfetti paroissoit fatigué; il nous dit qu'il n'aimoit pas à faire souvent de pareils essais, qui lui épuisoient le corps et l'esprit. Il passe pour le plus habile improvisateur de l'Italie. Son poëme me fit grand plaisir; dans cette déclamation rapide, il me parut sonore, plein d'idées et d'images. C'étoit d'abord une jeune bergère qui se réveille frappée de l'éclat de la lumière; elle se reproche sa paresse et va réveiller ses compagnes, leur montre l'horizon déjà doré des premiers rayons du jour, leur représente qu'elles auroient déjà dû conduire leurs troupeaux dans les prairies émaillées de fleurs. Les bergères se rassemblent; le phénomène augmente : la foudre du maître des dieux s'élance de toutes parts d'un globe obscur qui menace la terre; les vagues enflammées se débordent sur les campagnes; la terreur saisit toutes les bergères. Vainement une d'entre elles, plus instruite que les autres, veut leur expliquer les causes physiques du phénomène; tout fuit, tout se disperse, etc. Ce canevas, tourné poétiquement, rempli de phrases harmonieuses déclamées avec rapidité, jointes à la difficulté singulière de s'assujettir aux strophes en rimes octaves, jette bien vite l'auditeur dans l'admiration et lui fait partager l'enthousiasme du poëte. Vous devez croire qu'il y a là-dessous beaucoup plus de mots que de choses. Il est impossible que la construction ne soit souvent estropiée et le remplissage composé d'un pompeux galimatias. Je crois qu'il en est un peu de ces poëmes comme de ces tragédies que nous faisons à l'impromptu, M. Pallu et moi, où il y a tant de rimes et si peu de raison : aussi le chevalier Perfetti n'a-t-il jamais rien voulu écrire, et les pièces qu'on lui a volées tandis qu'il récitoit n'ont pas tenu à la lecture ce qu'elles avoient promis à la déclamation. » (1)

Perfetti, qui exerçait sur ses compatriotes une action si puissante, n'était pas toujours resté à Rome ou à Sienne dans sa jeunesse; il avait été appelé à Munich par une princesse italienne, dont il a célébré les bontés. La grande-duchesse de Toscane, Violante Beatrice, l'avait fait venir en Allemagne à l'époque où elle maria son neveu, qui plus tard devint empereur sous le nom de Charles VII; et ce fut quelques années après, en 1775, que, grâce aux instances de cette princesse, Benoît XIII accorda au poëte les honneurs du triomphe.

Tous ceux qui ont connu Perfetti dans l'intimité s'accordent à rappeler sa modestie sincère (2), et il paraît certain qu'il fallut employer des instances très-vives pour qu'il se prêtât à cet insigne honneur; il lui suffisait de se rappeler que Pétrarque l'avait obtenu, en 1341, pour essayer de se dérober à un pareil honneur. Ce qui nous fait croire assez facilement à cet exquis bon sens du poëte chanteur, comme l'appelle parfois l'abbé Cienfuogni, c'est que lorsqu'il donnait une de ses improvisations dans le petit cloître des Carmes déchaux de Sienne, qu'il hantait si volontiers à cause de sa solitude et de sa fraîcheur, il commençait parfois la séance en disant : « S'il y a ici d'aventure *quatre évangélistes*, je ne chante pas. » Protestant ainsi contre toute espèce de larcin littéraire qui essayerait à son insu de reproduire ses strophes cadencées. Il entendait par ces paroles : *quattro evangelisti*, quatre rapides écrivains capables de fixer à jamais sa mélodieuse mélopée, soutenue d'ordinaire par un habile guitariste, habitué de longue main aux rares hésitations de sa pensée et aux mouvements tumultueux de son enthousiasme.

A cette époque, où les meilleurs amis du chevalier Perfetti se trompaient eux-mêmes sur la portée réelle de son talent et où ils l'appelaient de bonne foi l'*onore del secolo*, la sténographie était bien inventée, mais elle n'était pas d'un usage habituel : aussi le docteur Cienfuogni se complaît-il à nous rappeler comment s'opéra le vol que son ami redoutait :

« Ce louable larcin, nous dit le docteur, qui nous fait penser involontairement au vieux proverbe français, ce louable larcin eut lieu dans le cloître même des Carmélites déchaux de Florence, et il eut lieu grâce à moi, agissant de concert avec le docteur Giovan-Paolo Gualtieri, de glorieuse mémoire. C'était dans le cloître même que le poëte chantait; les galeries entouraient, on le sait, un petit jardin intérieur complétement fermé par des murailles, ne recevant de lumière d'ailleurs que par des fenêtres qu'on pouvait ouvrir à son gré, mais que l'on tenait fermées d'ordinaire durant les grandes chaleurs; ces ouvertures étaient toujours envahies par les curieux quand chantait notre improvisateur. Or, quatre jeunes gens, à l'oreille très-fine, à l'écriture non moins rapide, vinrent se cacher dans le jardinet, où nul ne pouvait les voir. L'un après l'autre ils écrivaient quatre vers et se succédaient dans cette transcription. Ce premier jet était soumis immédiatement à l'observation du docteur Gualtieri et à celle de son compagnon, qui avaient l'esprit tout rempli de l'harmonie des octaves et des strophes. Une fois corrigés, ces brouillons étaient copiés immédiatement. Le plaisir que nous causait cette révision était grand sans doute, ajoute le narrateur, mais combien il différait néanmoins de l'impression du chant!... (1) »

Perfetti ne le savait que trop, la flamme qui s'allumait en lui dans le cloître si retiré des Carmélites s'éteignait ou ne brillait plus que d'une lueur vacillante dès que le typographe s'en était mêlé. Il y manquait le geste, l'énergie du regard et surtout l'ardeur vibrante d'une voix sonore; bien des fois il en avait eu la preuve, quand il attirait la foule des amateurs, pour ainsi dire à son insu, et qu'il recevait les applaudissements enthousiastes de ceux qu'il ne pouvait voir et qui pouvaient l'entendre dans son petit cloître de Sienne.

L'histoire des improvisateurs célèbres est encore à faire. Ce ne serait pas seulement dans les histoires littéraires et dans les bibliothèques qu'il faudrait chercher les récits inspirés dont elle est remplie. Les renseignements qui la composent sont épars dans le monde entier. Il y a tel pâtre de la Corse, tel gaucho des Pampas, qui sait émouvoir profondément l'assemblée qui l'écoute, et dont nulle voix au monde ne contestera jamais le génie. Celui qui écrit ces lignes a vu jadis un *sertanejo* de l'intérieur du Brésil qui, muni d'un violon à trois cordes fabriqué par lui-même, faisait pleurer toute une assemblée et dominait la foule qui l'avait consacré du grand nom de poëte.

Perfetti était vraiment religieux; la chronique raconte même qu'il ne manquait pas de communier la veille du jour où il savait que quelque grand sujet tiré de l'histoire sainte lui serait proposé en séance publique. Tout nous révèle, du reste, la sincérité de ce sentiment chez lui, et les *saggi di*

(1) Le président de Brosses en Italie. *Lettres familières écrites d'Italie en 1739 et 1740*, par Ch. de Brosses; 3e édit. authentique, précédée d'une étude biographique par R. Colomb. Paris, 1869.

(2) *Modestia innata*, dit le docteur Domenico Cienfuogni.

(1) C'est ainsi que fut composé le petit volume in-12 intitulé : *Saggi di poesie parte dette all' improviso e parte scritte dal cavaliere Perfetti, patrizio senese ed insigne poeta estamporaneo, coronato di lauro in Campidoglio*; in Firenze, 1775, in-12.

poesie que ses jeunes amis ravirent à sa modestie en offrent la preuve à chaque page. Les morceaux les plus importants, en effet, sont ceux qu'il a consacrés à Moïse devant la terre promise; à l'incendie de Jérusalem brûlé par Titus; à Siméon portant l'enfant Jésus et proférant le cantique *Nunc dimittis*. On y trouve encore le Triomphe de Judith, et surtout la Naissance du Christ. Nous rappellerons ici que quelques-uns de ses vers les plus heureux sont de véritables noëls (*Canzonetti del Santo-Natale*). Il ne reculait, du reste, devant aucun sujet, pourvu qu'il ne blessât pas ouvertement le fond de ses opinions. Quelques chansons anacréontiques se trouvent mêlées d'ailleurs à ses chants religieux.

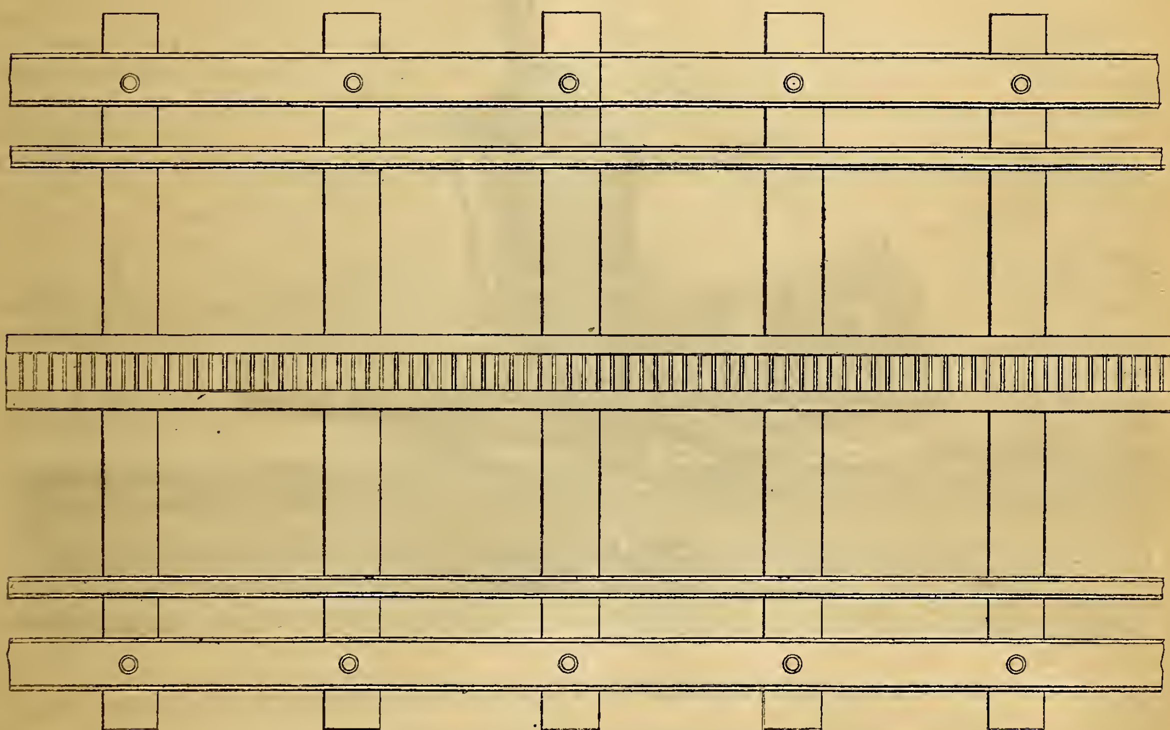
Perfetti mourut le 1er août 1747, à l'âge de soixante-sept ans. Les vers que lui a consacrés l'une de ses filles, et qui nous ont été conservés par le docteur Cienfuogni, son ami, prouvent à quel degré il fut aimé des siens.

Les portraits de Perfetti sont nombreux, et montrent à quel degré le grand improvisateur était devenu populaire chez les Florentins. Nous avons choisi parmi ces effigies celle qui semble caractériser le poëte par un trait plus essentiellement original. Prévoyant peut-être que cette couronne de laurier, surmontant une perruque du temps de la régence, pourrait exciter quelque peu le sourire des étrangers, le bon Cienfuogni, a soin de nous faire observer qu'elle ne fut portée que deux fois : le jour du triomphe au Capitole, et le jour où les *intronati* reçurent le poëte parmi eux à Sienne.

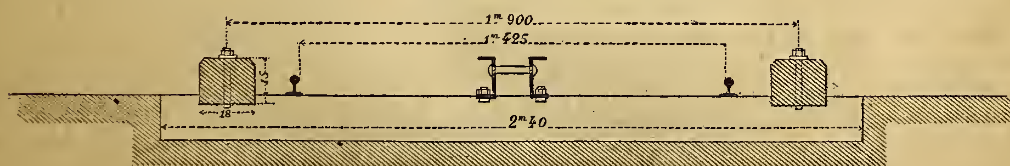
LE CHEMIN DE FER DU RIGI

(SUISSE).

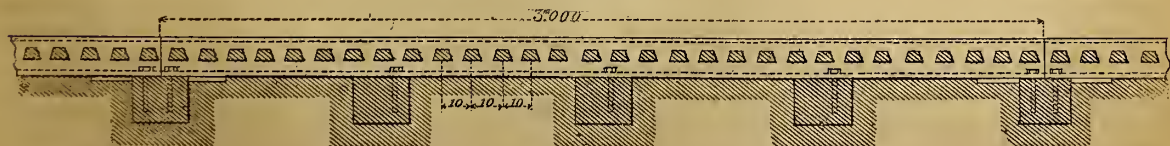
L'ascension du Rigi, montagne située entre les lacs de Zug, de Lucerne et de Lowerz, se fait depuis quelques années en chemin de fer. Une locomotive, grimpant pour ainsi dire à l'échelle, transporte les voyageurs à ce sommet célèbre d'où se déroule sous leurs yeux l'un des plus beaux panoramas de la Suisse. Auparavant, il fallait près de quatre heures d'une marche assez pénible pour gravir jusqu'en haut; aujourd'hui, sans aucune fatigue, commodément installé dans un vagon, on fait le voyage en une heure et quelques minutes. Cette hardie innovation a eu immédiatement un très-grand succès; elle permet aux personnes peu valides de faire aisément le classique pèlerinage au lever du soleil, et, de leur côté, les jeunes touristes ne dédaignent pas les sensations imprévues que fait éprouver cet étrange mode de locomotion sur les flancs abrupts de la montagne.



Chemin de fer du Rigi. — Plan de la voie.



Coupe en travers.



Coupe en long de la crémaillère.

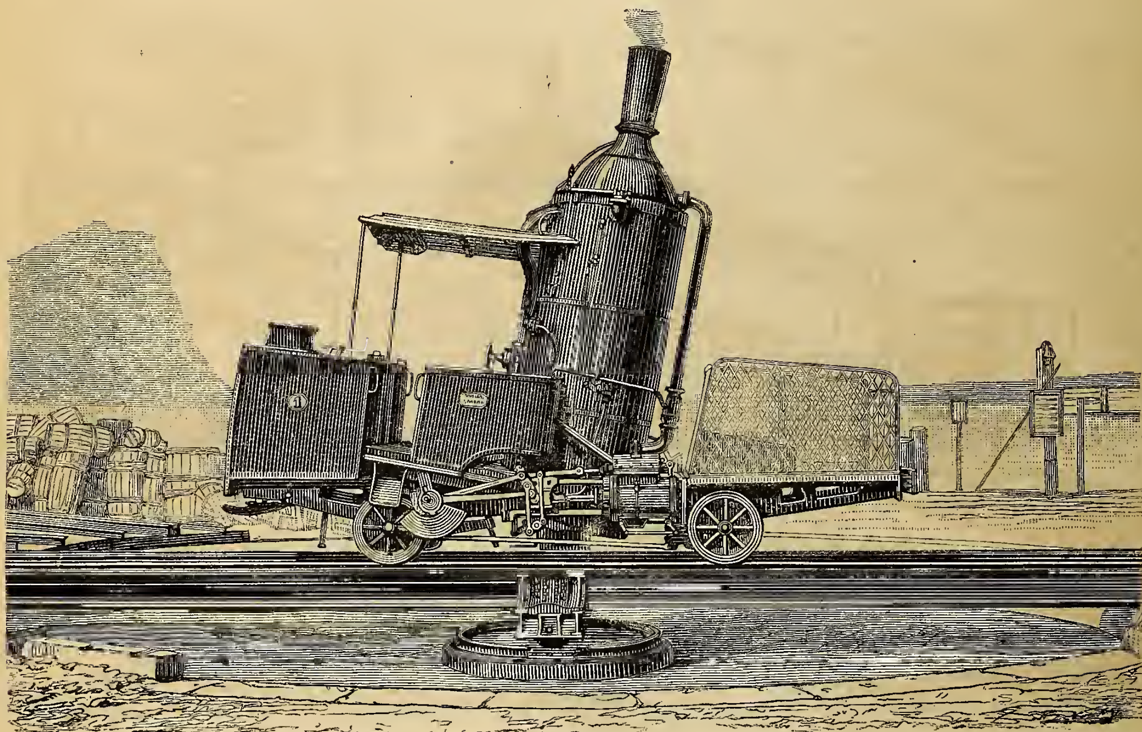
Le Rigi était visité annuellement, en moyenne, par 40 ou 45 000 voyageurs; depuis le mois de mai 1871, date de l'inauguration du chemin de fer, ce chiffre a été de beaucoup dépassé, et il tend à s'accroître chaque année dans une proportion considérable; il a été de 60 262 en 1871, de 86 896 en 1872, de 96 062 en 1873; l'année suivante, il était de plus de 100 000. Au mois d'août, en une seule journée, on transporte quelquefois deux ou trois mille personnes.

Les trains partent de Vitznau, village du bord du lac des Quatre-Cantons, où abordent les bateaux à vapeur qui amènent en trois quarts d'heure les voyageurs de Lucerne; il dessert Kaltbad et Rigi-Stafel.

La première section, livrée à l'exploitation en mai 1871 et s'étendant jusqu'à Stoffel-Hœhe, a 5 100 mètres de longueur, et franchit une hauteur de 1121 mètres par des rampes qui varient de dix-neuf à vingt-cinq centimètres par mètre, et en décrivant des courbes de 180 mètres de rayon.

Pour faire monter de si fortes rampes à une locomotive, on ne pouvait pas songer à établir une voie ferrée dans les conditions ordinaires ni à se servir des moyens de traction connus. — Sur les grandes lignes, les plus grandes déclivités employées, et encore très-exceptionnellement, ne dépassent pas trente à trente-cinq millimètres par mètre; la plus forte rampe des chemins français est celle du petit embranchement situé près de Paris et qui relie Enghien à Montmorency. Elle atteint quarante-cinq millimètres par mètre.

Le système à crémaillère imaginé pour le chemin du Rigi, et appliqué par deux habiles ingénieurs suisses, MM. Riggenbach et Næff, est le premier de ce genre qui ait encore été construit.



Locomotive du Rigi, à chaudière verticale. — Dessin de Pérot, d'après une photographie de A. Braun.

La voie, c'est-à-dire le chemin sur lequel circulent les trains, a une largeur de $1^{m}.425$; elle est composée de rails légers pesant $16^{k}.66$ le mètre courant, posés sur des traverses reliées entre elles à leurs extrémités par des longrines; au milieu, entre les deux files de rails, est une sorte de crémaillère qu'on ne peut mieux définir qu'en la comparant à une échelle en fer très-étroite appliquée sur le sol. Les rails, les traverses et la crémaillère forment un assemblage très-solide dont toutes les pièces sont solidaires les unes des autres, et fortement enracinées dans le terrain naturel.

Les trains se composent chacun d'une machine et d'un seul véhicule, qui est une voiture à voyageurs ou un vagon à marchandises. Les bagages des voyageurs sont placés sur la locomotive, en avant de la chaudière, dans une caisse à treillis. Quand le train monte, le véhicule est poussé par la machine; lorsqu'il descend, elle le retient, de sorte que le vagon occupe toujours la même place par rapport à la locomotive; l'un et l'autre ne sont reliés par aucun attelage; le vagon peut être arrêté indépendamment de la machine; c'est une disposition toute spéciale et qui offre une très-grande garantie de sécurité. Beaucoup de voyageurs l'ignorent sans doute et peuvent croire, non sans une certaine appréhension, que si la locomotive venait à dérailler ou à être entraînée par son propre poids, le vagon suivrait le même mouvement. Cela n'est aucunement à craindre.

La machine est portée sur quatre roues de petit diamètre; elle pèse douze tonnes et demie, ce qui est un poids relativement faible, quand on le compare à celui des locomotives à marchandises que l'on fait aujourd'hui et qui pèsent plus de cinquante-six tonnes,

La machine du Rigi remorque les deux tiers de son poids avec une vitesse de cinq kilomètres, ce qui représente environ de huit à neuf tonnes pour la charge du vagon, y compris les voyageurs. La chaudière est construite de façon a être verticale dans la position de marche habituelle, elle fait un angle d'environ 19 degrés avec l'horizontale, ce qui donne à la machine un singulier aspect lorsqu'on la voit sur un plan de niveau. On comprend que si la chaudière était placée horizontalement, il se produirait des dénivellations d'eau considérables chaque fois que le train passerait d'un palier sur une forte rampe, ou réciproquement.

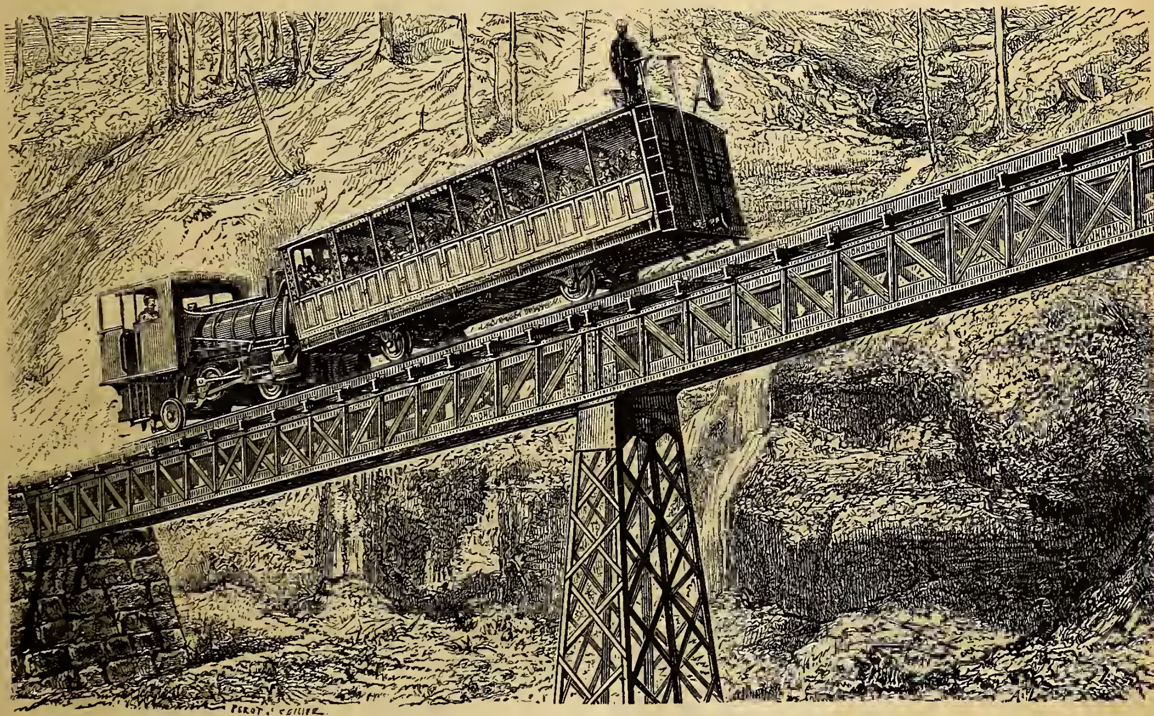
Sur la ligne qui suit la crête de la montagne, entre le Kaltbad et le Rigi-Scheideck, où les rampes sont beaucoup moins élevées, les chaudières sont horizontales.

Les deux cylindres de la machine actionnent un arbre portant des pignons qui engrènent avec des roues dentées, calées sur l'essieu d'arrière de la machine. Cet essieu porte en son milieu une roue dentée en acier Krupp, qui engrène à son tour, en tournant, avec la crémaillère de la voie, et qui fait ainsi avancer le train.

C'est cette roue dentée en acier Krupp et la crémaillère qui caractérisent particulièrement le système. Dans les locomotives ordinaires, tout repose sur l'adhérence des roues motrices avec les rails; ici, les quatre roues proprement dites de la machine sont folles sur leurs essieux, elles sont simplement porteuses; la roue dentée est la seule roue motrice; par suite de la rotation de la machine, ses dents viennent successivement s'appuyer contre celles de la crémaillère, ce qui produit le mouvement de translation du train.

La grande difficulté à résoudre était de trouver des moyens d'arrêt d'une efficacité absolue. L'établissement du chemin de fer du Rigi n'était pas possible sans la solution de ce problème; non-seulement il faut pouvoir réduire la vitesse sur les rampes, mais aussi arrêter complétement le train. L'emploi seul des freins ordinaires, fondé sur le frottement dû au poids des véhicules, serait impuissant pour l'arrêt, de même que l'adhérence du moteur sur les rails le serait pour la traction. Ils ne peuvent être et ne sont employés au Rigi que pour l'arrêt des trains dans les stations établies sur des paliers.

Le point d'appui pour l'arrêt sur les fortes rampes est le même que le point d'appui pour la traction; il est pris sur la crémaillère. L'essieu antérieur de la machine porte en son milieu, comme l'autre essieu, une roue dentée qui,



Chemin de fer du Rigi. — Arth. — Dessin de Pérot et Sellier.

engrenant avec la crémaillère, est destinée à servir à la fois de guide et de frein. Le mécanicien peut, au moyen d'un système de poulies à gorge cannelées, arrêter le mouvement de rotation de l'essieu : la roue dentée ne tournant plus, une de ses dents se trouve complétement prise entre deux dents de la crémaillère, qui font alors obstacle à tout mouvement soit en avant, soit en arrière. La roue dentée motrice peut aussi être enrayée.

Un des deux essieux du vagon est muni également d'une roue dentée en acier Krupp; le garde-train, qui ne quitte pas le vagon, a à sa disposition un appareil de frein semblable à celui de la machine, et, quand il y a nécessité, il cale l'essieu, et avec la roue dentée sur crémaillère le calage produit l'arrêt. Le vagon, n'étant pas attaché à la machine, peut donc être isolément arrêté en pleine voie, dans le cas d'un accident qui arriverait au moteur. Il ne pourrait y avoir de danger que s'il y avait rupture simultanément des dents des trois roues du train qui engrènent avec la crémaillère, ce qui ne semble pas pouvoir jamais se produire, et encore, dans ce cas, on aurait recours aux freins ordinaires à frottement et au frein à air.

Le frein à air est destiné spécialement à régler et à modérer la vitesse à la descente. Lorsque le train descend sur les fortes rampes, le régulateur de la machine est fermé; la vapeur n'agissant plus sur les pistons, ceux-ci aspirent de l'air dans les cylindres et l'expulsent à chaque mouvement de va et vient; si l'air, entré librement, ne peut plus sortir que difficilement par une petite ouverture plus ou moins étranglée au moyen d'un robinet, on peut s'expliquer comment, sans entrer dans le détail du mécanisme, les pistons, pour chasser l'air, étant obligés de le comprimer, éprouveront une certaine résistance qui ralentira leur mouvement et par conséquent celui de l'essieu moteur.

Un vagon à voyageurs contient 56 places; mais les jours d'affluence on peut y admettre jusqu'à cent personnes assises ou debout. Les voyageurs, assis en arrière par suite de l'inclinaison du véhicule, jouissent, comme du haut des siéges d'un amphithéâtre, de la vue des admirables tableaux qui se succèdent au-dessous du train pendant toute l'ascension.

L'établissement du chemin de Vitznau à Staffel-Hœhe a coûté 1 125 000 francs. On n'a eu à exécuter que deux ouvrages un peu importants : un tunnel de 80 mètres de longueur et un viaduc métallique sur le Schurtobel de même

longueur à peu près. Souvent le chemin, dans son parcours, suit le bord de profonds précipices, et il est naturel que quelques voyageurs ou voyageuses éprouvent, au début du trajet, un peu de défiance; mais bientôt le calme se fait dans les esprits, et, pendant plusieurs ascensions, nous n'avons vu sur les visages que la sérénité et l'impression heureuse d'un des plaisirs les plus doux et les plus salutaires, celui que donne le spectacle des magnificences de la nature.

SIR CHARLES WHEATSTONE
ET SES INVENTIONS.

Sir Charles Wheatstone, membre associé de l'Académie des sciences, mort à Paris le 19 octobre 1875, est un des hommes de notre siècle qui ont rendu le plus de services à la science.

Il était né en 1802, à Glocester. Il avait fait ses premières études dans une école particulière. Sa jeunesse et le commencement de son âge mûr furent consacrés à la fabrication des instruments de musique, ainsi qu'à des expériences sur la nature et les lois du son.

Les lames vibrantes. — A cette époque, il étudia d'une manière toute spéciale la fabrication des lames de ressort vibrantes (l'anche libre), qui forment la base des instruments de la classe des accordéons, auxquels il apporta plusieurs perfectionnements.

Violon mécanique. — Il construisit également un violon dont on pouvait jouer à volonté soit mécaniquement, soit de la manière ordinaire.

Le Kaléidophone. — En 1823, il publia un mémoire traitant de nouvelles expériences sur le son, qui excita vivement l'attention des physiciens, et quatre ans plus tard, il publia un exposé de ses expériences sur l'audition, suivi de la description d'un instrument dit *kaléidophone* ou *kaléidoscope phonique*, sorte de jouet de physique servant à reproduire certains phénomènes intéressants de l'acoustique et de l'optique. — Cet instrument curieux consiste, comme on sait, en une lame vibrante, dont l'une des extrémités est fixe et dont l'autre porte une petite sphère argentée : dès qu'on met cette lame en vibration, la lumière reçue par la sphère est réfléchie sur un écran convenablement disposé, où l'on aperçoit des images d'une grande beauté, représentant l'étendue et le caractère des vibrations produites, et variant nécessairement suivant la rapidité de ces vibrations, c'est-à-dire suivant la tonalité. (¹)

Le Téléphone. — L'année suivante (1828), Wheatstone publia un travail sur la résonnance des colonnes d'air, et en 1831 un autre travail sur la transmission des sons musicaux à travers des conducteurs linéaires solides. Des expériences relatives à ces derniers phénomènes furent faites peu de temps après à l'Institut polytechnique, où le public fut appelé à voir fonctionner un nouvel appareil, le *téléphone*, destiné à les réaliser.

Différents instrumentistes étaient placés dans le sous-sol du bâtiment, et les choses disposées pour que les sons qu'ils produiraient fussent conduits par des tiges rigides traversant une salle du rez-de-chaussée et arrivant à l'étage au-dessus dans une salle de concert, où elles aboutissaient à des tables d'harmonie : dès que les instrumentistes jouaient, on n'entendait rien au rez-de-chaussée, tandis que dans la salle de concert, le public, sans voir ni instruments ni instrumentistes, jouissait de l'exécution comme si elle avait lieu en sa présence.

Figures sur les surfaces vibrantes. — En 1833, il écrivit un mémoire sur les figures produites par le sable répandu sur des surfaces vibrantes.

Machine parlante. — En 1835, il traita dans un nouveau mémoire de différents essais faits pour imiter la voix humaine par des moyens mécaniques.

Ce mémoire le conduisit à la construction d'une machine parlante, qui imitait avec une grande exactitude certains sons articulés; jusque dans ces derniers temps il travaillait à la perfectionner.

Le Stéréoscope. — En 1838, il fit connaître un phénomène remarquable de la *vision binoculaire* resté jusqu'alors inaperçu, et pour la démonstration duquel il exposa un nouvel appareil de son invention, le *stéréoscope.* Considéré au point de vue de la science pure et abstraction faite de sa valeur pratique, cette découverte est peut-être la plus importante parmi toutes celles dont l'ensemble constitue l'œuvre de Wheatstone. C'est, en effet, incontestablement à lui qu'est dû d'avoir découvert que la perception du relief d'un objet est le résultat du travail de superposition qui se fait dans l'esprit de l'observateur, lorsqu'il regarde deux images symétriques de cet objet convenablement disposées. Sir David Brewster, que l'on considère quelquefois à tort comme le véritable inventeur du stéréoscope, a souvent proclamé lui-même, à cette époque, l'importance de cette nouvelle conquête faite dans le domaine de la physique, et il n'a pas hésité à la qualifier comme la plus remarquable dont se soit enrichie l'étude de la vision binoculaire.

Le premier stéréoscope de démonstration de Wheatstone était un stéréoscope à réflexion ; mais bientôt il obtint les mêmes résultats avec le stéréoscope à réfraction, construit avec des prismes auxquels furent postérieurement ajoutées des lentilles convexes destinées à amplifier les images. La seule part qui doive être faite à Brewster, c'est l'idée qu'il eut d'employer, pour produire le même phénomène, deux demi-lentilles disposées dissymétriquement, c'est-à-dire dos à dos, et de supprimer ainsi les prismes, dont la fabrication est beaucoup plus chère. Mais n'oublions pas que c'est à un opticien français, M. Duboscq, qu'il appartient d'avoir donné au stéréoscope la forme pratique qu'on lui connaît et qui l'a popularisé, grâce au concours de la photographie.

C'est à la première Exposition universelle, qui eut lieu à Londres en 1851, que le public vit un stéréoscope établi par M. Duboscq, et entendit parler, en quelque sorte pour la première fois, de cette invention, bien que, quelques années auparavant, le docteur Carpenter, dans ses conférences sur la physique, eût fait plusieurs expériences pour démontrer le phénomène découvert par Wheatstone.

Aujourd'hui la fabrication du stéréoscope et des verres qui lui sont adaptés occupe des milliers d'artistes et d'ouvriers, et, comme on l'a fort bien dit, contribue aux jouissances intellectuelles de millions de créatures civilisées. (¹)

Le Pseudoscope. — En 1852, Wheatstone fit paraître un autre mémoire sur la vision binoculaire, dans lequel il décrit les effets obtenus à l'aide d'un nouvel instrument de son invention, le *pseudoscope.*

Cet appareil permet de faire voir par l'œil droit l'image qui était destinée à l'œil gauche et réciproquement, interversion qui produit cette curieuse illusion que les creux paraissent en relief et les reliefs en creux.

Lorsqu'un observateur regarde la concavité d'une coupe ou d'un bassin au travers du pseudoscope, il est rare qu'il ne l'aperçoive pas d'abord sous sa forme réelle ; mais en

(¹) On trouve dans les *Lectures sur le son*, du professeur Tyndall, une description complète, avec figures, de ces phénomènes.

(¹) Discours de M. Dumas, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, au service religieux célébré en France le 21 octobre, lors du décès de Wheatstone.

prolongeant la vision il ne tarde pas à être témoin de l'interversion qui s'opère. Ce qu'il y a de curieux, c'est que, tandis que pour certaines personnes le phénomène semble se produire tout à coup, comme si le fond du bassin se retournait, pour d'autres, au contraire, il s'accomplit graduellement, la concavité se transformant peu à peu en surface plane, et celle-ci en surface convexe. Souvent, après que le phénomène a été perçu, la forme véritable de l'objet réapparaît encore tantôt brusquement, tantôt lentement, et pour une période de temps plus ou moins courte; après quoi, la pseudo-convexité du bassin reparaît, s'imposant en définitive à l'esprit, qui n'éprouve plus alors d'hésitation. Bien plus, à partir de ce moment, si l'observateur ne laisse qu'un faible intervalle entre les visions successives, il devient tellement habitué à la forme convexe du bassin, qu'il ne peut plus distinguer sa forme véritable. Des caprices de vision se présentent encore quelquefois dans ces expériences, mais il est assez difficile d'en donner une explication certaine.

Le Télégraphe électrique. — Vers la même époque de sa vie, sir Charles Wheatstone avait donné une forme pratique à la pensée d'Ampère, sur la possibilité de transmettre au loin des figures au moyen de l'électricité. Son télégraphe électrique est l'un des premiers qui aient fonctionné sur une ligne de quelque étendue. En France, avant tout autre, il fut employé sur le chemin de fer de Paris à Saint-Germain.

Wheatstone est parvenu depuis, par une longue et persévérante succession d'études et d'inventions, à rendre la combinaison des appareils télégraphiques plus sûre, leur maniement plus facile, et à écarter de leur jeu toutes les causes de trouble.

Sir Charles Wheatstone avait été ainsi conduit à rechercher avec quelle vitesse l'onde électrique se propage le long d'un fil métallique; par quelles causes son transport peut être retardé, arrêté ou ramené vers le point de départ.

Il constata qu'en changeant la nature des métaux chargés de livrer passage au courant électrique, l'étincelle qui se dégage de chacun d'eux émet des rayons colorés caractéristiques.

Les Miroirs tournants; nature et vitesse de la lumière. — Enfin, ayant à mesurer la marche rapide de l'électricité dans un fil métallique, il inventa la méthode des miroirs tournants, qu'Arago qualifia d'admirable (1).

Ce fut, en effet, cette méthode qui permit à Arago de tracer d'une main sûre le plan de l'expérience fondamentale qui devait décider si la lumière est un corps émané du soleil et des astres, ou un mouvement ondulatoire excité par eux.

Exécutée par un expérimentateur consommé, la méthode de Wheatstone donna tort à la théorie de l'émission. Elle a ainsi fourni à la philosophie des sciences la donnée certaine sur laquelle reposent nos idées sur la nature des forces et, en particulier, sur celle de la lumière. A l'aide de cet artifice, ou d'un artifice analogue, on est parvenu même à mesurer la vitesse de la lumière par des expériences purement terrestres qui, poursuivies sous une forte impulsion, ont contrôlé la mesure de la distance de la terre au soleil.

La durée de mouvements rapides comme la pensée, ou même plus rapides qu'elle, est mesurée sans incertitude par la méthode des miroirs tournants ou par des procédés se rapprochant de son principe. Cette méthode, qui rendra le nom de sir Charles Wheatstone immortel, marque une date et caractérise une époque dans l'art difficile de consulter la nature, base solide de la science moderne.

Câble télégraphique sous-marin, etc. — Sir Charles Wheatstone est aussi le premier qui ait eu l'idée d'un câble télégraphique sous-marin. On lui doit aussi le *chronoscope électrique*, instrument servant à enregistrer la vitesse des projectiles, et le *thermomètre-télégraphe*, qui permet de connaître en tout temps la température des hautes altitudes.

Rattaché par ses plus belles découvertes aux travaux de l'école française et honoré de l'amitié d'Arago, Wheatstone était accoutumé, depuis longtemps, à venir assister à Paris aux séances de l'Académie des sciences, souvent pour lui communiquer les résultats de ses plus récents travaux.

« Si le savant, a dit noblement M. Dumas, a toujours une patrie à laquelle il se doit tout entier, la science n'en a pas; les lumières que le génie répand sont la propriété commune des nations civilisées; la reconnaissance qu'elles en éprouvent et qu'elles en font éclater donne à la fois la mesure du bienfait qu'elles ont reçu, et celle du niveau moral et intellectuel auquel elles sont parvenues. »

(1) Ce fut en 1834 qu'il publia les expériences à l'aide desquelles il était parvenu à prouver que la vitesse de l'électricité est de même ordre que celle de la lumière. Il précisa ensuite davantage les éléments numériques de cette étonnante vélocité, et indiqua pour la vitesse de l'électricité l'énorme chiffre de 333 800 kilomètres par seconde. Un pareil fait défiait le temps. Il devait être possible d'en profiter pour établir des communications à distance. (Discours de M. Tresca.)

LE LIVRE DES PENSÉES DE PASCAL
DEVANT SES CONTEMPORAINS.

On a remarqué, — et la remarque est de Victor Cousin, — qu'aucun des grands docteurs du dix-septième siècle n'a cité les *Pensées* de Pascal à l'appui de quelque considération : ni Arnauld, ni Bossuet, ni Fénelon, ni Malebranche. Ce livre ne paraît pas avoir fait d'impression sur les penseurs et théologiens de l'époque.

Nicole le juge même sévèrement après l'avoir d'abord admiré. On lui avait communiqué une lettre de Mme de Lafayette, pleine d'éloges pour Pascal, et où se trouvait cette phrase : « C'est *méchant signe* pour ceux qui ne goûteront pas ce livre. » Nicole, un peu blessé par ce jugement si précis, se plaint de ce que la dame, trouvant dans ce livre des choses admirables, se borne là, et ne donne pas de lumières pour les discerner, et il ajoute : « J'ai eu jusques ici quelque chose de ce *méchant signe*. J'y ai bien trouvé un grand nombre de pierres assez bien taillées et capables d'orner un grand bâtiment; mais le reste ne m'a paru que des matériaux confus, sans que je visse assez l'usage que Pascal en vouloit faire. Il y a même des sentiments qui ne me paroissent pas tout à fait exacts, et qui ressemblent à des pensées hasardées que l'on écrit seulement pour les examiner avec plus de soin. Les *Pensées* me semblent quelquefois un peu trop dogmatiques, et incommodent aussi mon amour-propre qui n'aime pas à être régenté si fièrement. »

On s'explique aisément cette fin de réponse, quand on voit, dans le livre des *Pensées*, le souverain mépris que professe le grand géomètre à l'égard de la raison humaine, dont Nicole se considérait comme un des plus solides représentants.

« Cette logique à outrance, dit un des philosophes les plus éminents de ce temps-ci (1), en se représentant Bossuet lisant les *Pensées*; ce défi perpétuel jeté à la raison, ce mépris de la raison commune et des vérités moyennes, ce besoin de démonstrations rares, ce renversement de toutes choses, ce style heurté et violent, devaient singulièrement scandaliser Bossuet, lui qui ne supportait même pas la foi, si pure et si entière, de Fénelon, parce qu'elle était trop subtile. »

(1) M. Paul Janet, membre de l'Institut.

LE DÉCOUPAGE ET LA MARQUETERIE.

Suite. — Voy. p. 183, 206.

Assemblage d'une corbeille. — Pour assembler les côtés d'une corbeille, tous les découpages étant préparés, il faut employer la colle forte de Givet de première qualité, chaude et très-claire, surtout pour les objets en bois blanc; les colles fortes à froid sont plus lentes à prendre, et n'ont pas de solidité.

Il serait imprudent de coller d'abord tous les côtés ensemble, et de placer le fond ensuite. Il vaut mieux coller d'abord un côté, fixer au fond au moyen d'un petit fil de fer de fleuriste, enduire de colle les parties A et B, faire de même pour le deuxième côté, le mettre en place, le fixer avec le fil de fer, et ainsi de suite. On ne saurait trop recommander de bien vérifier les dimensions de chaque côté; avant de l'encoller, il faut le présenter d'abord, et, s'il y a lieu, donner une petite retouche, soit au côté, soit au fond.

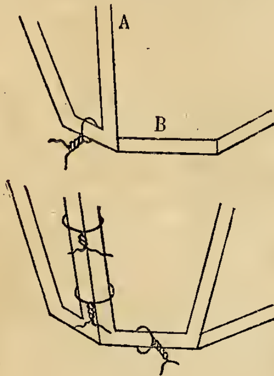


Fig. 10.

Il est bon, lorsque l'on monte une corbeille, de ne pas interrompre l'assemblage à moitié ou au tiers; car, en raison du peu d'épaisseur du bois, les pièces posées pourraient s'incliner, soit en dedans, soit en dehors, et lorsqu'on voudrait reprendre ce travail, on se trouverait fort embarrassé.

Les côtés de la corbeille étant ajustés, on doit laisser sécher, puis enlever les fils de fer, et ajuster de même; si l'objet que l'on monte est en bois de 5 à 6 millimètres, et surtout en bois foncé, on peut, au lieu de fil de fer, se servir de fines pointes à placage sans tête; afin d'avoir plus de facilité pour enfoncer ces pointes, il convient de les planter d'abord dans une petite boule de cire jaune.

Tenons et mortaises. — Lorsque l'assemblage se fait au moyen de tenons et mortaises, il faut avoir soin, en découpant, de laisser toujours les tenons plus forts que le dessin, et, au contraire, de faire les mortaises plus petites en suivant le trait en dedans; l'ajustage se fait ensuite à la lime.

Dernière main donnée à l'ouvrage. — Lorsque le montage est complétement terminé, il faut, au moyen d'une petite lime très-douce et du papier de verre, nettoyer les angles, abattre les petites défectuosités de l'ajustage, en un mot, donner cette dernière main dont on ne peut expliquer tout le détail, et qui ajoute beaucoup à la valeur d'un objet.

Si les pièces ont été d'avance vernies au tampon, on donne un léger coup sur les angles.

Dans le cas contraire, on vernit au pinceau en donnant trois couches, et en ayant la précaution de bien laisser sécher chaque couche; il ne faut mettre que très-peu de vernis dans le pinceau, pour ne pas empâter. Mais, quelle que soit la qualité du vernis au pinceau, avec quelque soin qu'on le pose, jamais on n'obtiendra, par ce procédé, la beauté du vernis au tampon.

En définitive, si le montage présente quelques difficultés, c'est aussi dans cette opération que l'on trouve le plus de plaisir : que les amateurs soient bien certains qu'ils ne trouveront jamais le temps long, à ce moment où ils verront leur œuvre s'édifier.

S'ils devaient pour cette dernière opération avoir recours à un ouvrier, le but serait complétement manqué.

Manière de découper en double, triple, etc. — Un des grands avantages des machines à découper, est de faciliter et activer la besogne en permettant de découper plusieurs pièces d'un seul coup.

Exécute-t-on une corbeille à six pans en bois de 2 millimètres, il est très-facile, avec une bonne machine, de découper une épaisseur de 12 millimètres; par conséquent, on peut faire les six pans d'un seul coup [1].

Pour cela, on réunit les pièces au moyen de pointes à placage, placées de distance en distance dans les parties du dessin qui doivent s'enlever. Il est aisé de comprendre que l'on finit par ces parties; il sera bon même, en arrivant aux deux dernières, avant de les attaquer, de relier quelques parties du dessin avec un fil de fer très-fin.

Diverses applications du découpage. — On peut utiliser le découpage, non-seulement en faisant des objets à jour, comme des corbeilles, des cadres ou des étagères, mais encore des coffrets, des jardinières, etc., en l'appliquant sur un bois de nuance différente.

Pour cela, on construit d'abord l'objet en bois plein, puis on y applique le découpage que l'on a enduit d'une légère couche de colle forte très-claire; il faut mettre immédiatement en presse, au besoin même avec des cales chaudes.

On peut aussi recouvrir la carcasse de soie, velours ou papier drapé ou moiré; mais dans tous les cas il faut avoir soin de mettre très-peu de colle, et ne pas tâtonner en plaçant le découpage, sans quoi la doublure serait maculée.

Le découpage de bois noir appliqué sur du vieux chêne est d'un bel effet, surtout si on peut y ajouter un peu de sculpture.

Découpage du cuivre. — Le découpage du cuivre est tout aussi facile que celui du bois; de plus, il a cet avantage, que l'on peut faire des traits excessivement fins sans casser, parce que le cuivre n'a pas de veines comme le bois.

Pour découper le cuivre, lorsque l'on opère sur des feuilles très-minces, il faut enfermer le métal entre deux planchettes de bois de 2 à 3 millimètres; on pourrait même dire que si on voulait faire un découpage en bois très-délicat, le plus sûr moyen de ne pas casser serait de doubler le bois, pendant l'opération, d'une feuille de cuivre.

Si on emploie des feuilles de cuivre plus épaisses, on peut se dispenser de doubler en bois.

Lorsque le cuivre est découpé, on peut l'argenter soi-même ou le dorer avec les poudres que l'on fabrique pour cet emploi.

On peut exécuter en cuivre découpé corbeilles, garnitures de table, abat-jour, écrans, en les doublant, soit de papier de couleur, soit d'une peinture à la main.

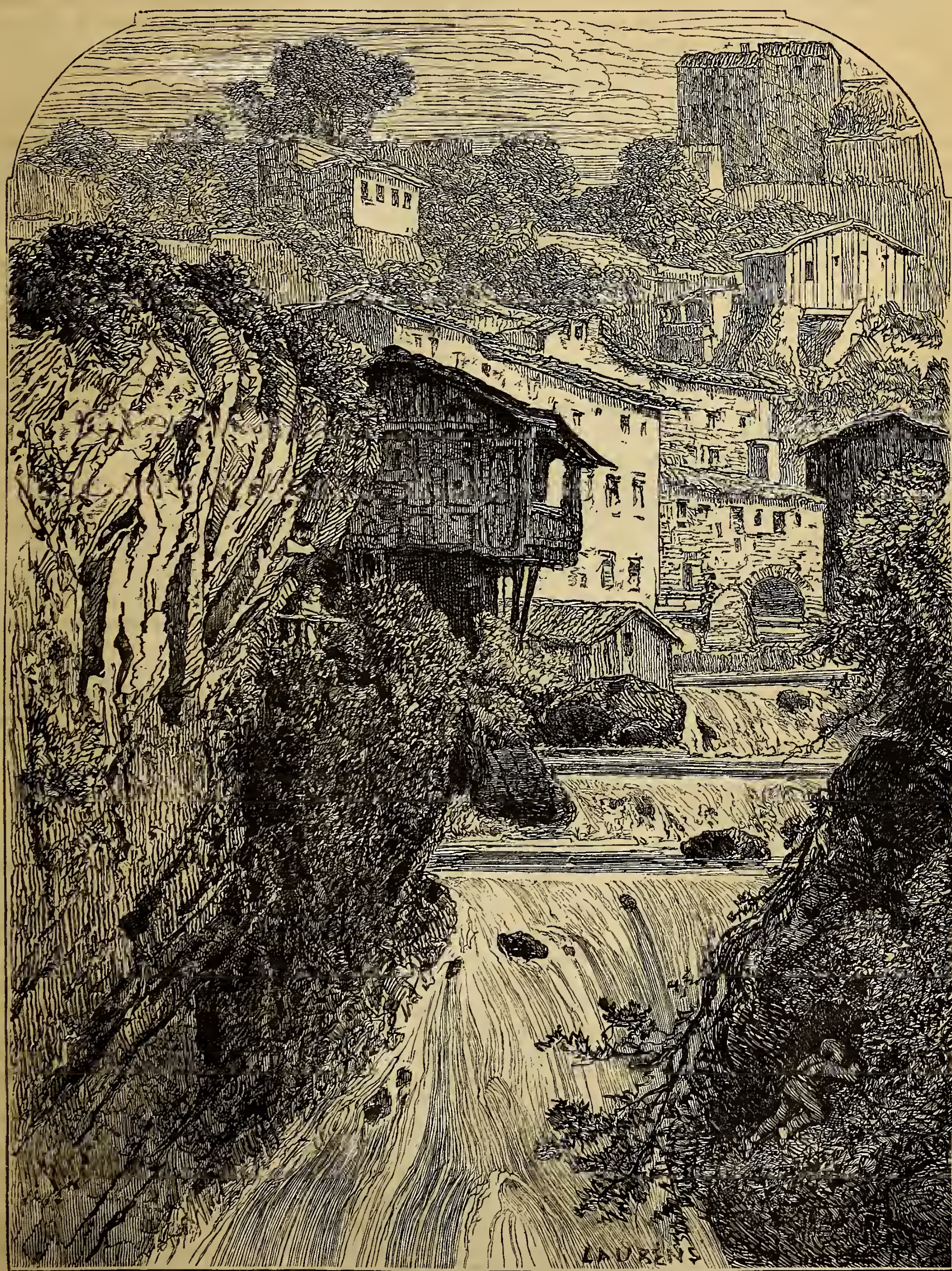
Découpage de l'ivoire, de la corne, etc. — L'ivoire et la corne se découpent tout aussi facilement que le bois et avec les mêmes scies, en prenant toutefois des numéros assez fins; on peut faire de très-jolis objets en ivoire; malheureusement, le prix de la matière première est élevé.

La suite à une autre livraison.

[1] Avec le grand modèle numéro 3 de la maison Morel, on découpe facilement vingt-quatre épaisseurs de placage, en y adaptant une scie numéro 1.

THIERS

(PUY-DE-DÔME).



Bords de la Durolle, à Thiers (Puy-de-Dôme). — Dessin de J.-B. Laurens.

A Thiers, on fabrique à très-bon marché une quantité prodigieuse de ciseaux, de couteaux et d'autres objets de coutellerie; on y compte une douzaine de papeteries. Les églises et plusieurs vieilles maisons méritent aussi l'attention ; mais ce qu'il y a de plus curieux, c'est la manière brusque dont la ville descend jusqu'au fond d'un ravin, parcouru par une rivière appelée la Durolle, dont les eaux vives, rapides et abondantes servent de moteur à des usines. Entre ces usines et le bord de cette eau, devant les cascades et au pied d'énormes blocs de granit, le paysagiste peut trouver de nombreux sujets d'études. La plupart des rues sont de véritables escaliers, dont chaque maison, chaque étage, est une fabrique. Ces maisons, caractérisées la plupart par des étages supérieurs en bois très-richement co-

lorés par le temps, sont très-pittoresques. Du haut de la terrasse du Rempart on découvre presque toute la Limagne et la chaîne des monts Dore, et de la place aux Arbres on jouit d'un beau coup d'œil sur la Durolle ou le rocher de la Margeride.

LES ARBRES INDUSTRIELS
EN FRANCE.

Parmi les arbres qui servent, en France, à des emplois industriels, les plus importants sont : le noyer, l'olivier, le châtaignier, le chêne truffier, le mûrier.

Le noyer fournit un des meilleurs bois de l'ébénisterie, outre qu'il donne un fruit comestible d'une grande utilité. On le trouve dans le centre et l'est de la France, surtout dans la Dordogne, le Jura, le Cher, la Drôme et la Sarthe.

L'olivier, dont le fruit est servi sur les tables et fournit annuellement environ deux millions et demi d'hectolitres d'huile, ne croît que dans les régions du sud et du sud-est de la France, à une altitude d'au moins 400 mètres. Il est l'objet d'une très-importante culture dans les Pyrénées-Orientales, l'Aude, l'Hérault, le Gard, la Vaucluse, les Bouches-du-Rhône, le Var, les Alpes-Maritimes et la Corse.

Le châtaignier, qui ne souffre pas du froid, est très-répandu dans le massif central de la France, particulièrement dans le Périgord, le Limousin, le Quercy, le Rouergue, la haute Auvergne, ainsi que dans le Gévaudan et le Vivarais; il est également cultivé dans la Corse, les Pyrénées, les Alpes, le bassin de la basse Loire, dans la Bretagne et le Maine. La production des châtaignes, marrons, est évaluée à plus de cinq millions d'hectolitres. Son bois est aussi utilisé pour les douves de tonneaux, les échalas de vignes, etc.

Le chêne truffier se trouve surtout dans la Vaucluse (Carpentras et Apt), le Lot (Cahors, etc.), les Basses-Alpes (Digne), la Dordogne, et la Drôme. Le commerce des truffes est évalué à quinze millions de francs.

Le mûrier blanc, dont la feuille nourrit le ver à soie, est une des cultures du midi, et réussit surtout dans les départements de la Drôme, de l'Ardèche, du Gard et de Vaucluse. (1)

PHOTOGRAPHIE.
Voy. les Tables.

LE COLLODION SEC. — LE SCÉNOGRAPHE.

Depuis la découverte de Daguerre, la photographie a fait de nombreux et importants progrès; l'un des plus remarquables a été réalisé par l'emploi du collodion (2), au moyen duquel les manipulations ont été rendues plus faciles et plus rapides; l'image est obtenue dans un temps très-court et même instantanément, à la condition que l'on se serve de la glace peu après sa sortie du bain sensibilisateur, parce qu'en séchant elle perd rapidement sa sensibilité, et qu'en outre il se produit des taches résultant de la cristallisation du sel d'argent en excès.

Cette nécessité de préparer les glaces sur place rendait indispensable le transport d'un matériel encombrant lorsqu'il fallait opérer en dehors de l'atelier.

Un Américain, le major Russell, a indiqué une méthode qui permet de conserver aux glaces, préparées à l'avance, presque toute leur sensibilité, et par suite dispense le photographe amateur, et même le photographe de profession, de se charger du bagage énorme qu'il devait emporter avec lui lorsqu'il voulait reproduire des monuments ou des paysages.

Le procédé du major Russell a donné un nouvel essor à la pratique de la photographie. Avec lui, les touristes qui ne sont pas assez habiles dessinateurs, ou à qui le temps manque pour faire le croquis des lieux qu'ils parcourent, ont le moyen de rapporter de leurs excursions des images exactes, où rien ne manque, où rien ne peut être oublié.

Voici, avec quelques simplifications et quelques modifications que l'usage a consacrées, les manipulations indiquées par l'heureux inventeur.

On choisit des glaces ou des verres bien plans, de la dimension correspondant à la puissance de l'appareil photographique que l'on doit employer. On les nettoie en les immergeant douze à vingt-quatre heures dans une dissolution de 80 grammes d'acide sulfurique et 60 grammes de bichromate de potasse dans un litre d'eau, puis en les frottant avec des linges bien propres jusqu'à ce que l'haleine y produise une buée légère, uniforme, disparaissant rapidement. A partir de ce moment, on ne doit plus toucher au plat des glaces que par les bords, au moment où elles doivent être posées.

On a préparé à l'avance le *collodion*, le *bain sensibilisateur* et le *bain préservateur :*

Pour le *collodion*, on a fait dissoudre, dans 60 grammes d'éther sulfurique additionnés de 18 grammes d'alcool rectifié, 1 gramme de pyroxyline ou coton-poudre, puis on a ajouté à cette première dissolution, d'abord 10 centimètres cubes de la dissolution ci-après : 2 grammes d'iodure d'ammonium, plus 6 grammes de bromure de cadmium et 6 grammes d'iodure de cadmium dans 100 grammes d'alcool, et ensuite un tiers à un quart de collodion ancien.

Le *bain sensibilisateur* consiste en une dissolution d'azotate d'argent et d'acide acétique, à raison de 10 grammes de chacune de ces substances dans 100 grammes d'eau. Ce bain doit être filtré après y avoir versé quelques gouttes de collodion pour le saturer d'iodure d'argent et de bromure d'argent, et empêcher que plus tard il ne dissolve l'iodure et le bromure d'argent qu'on obtiendra à la surface des plaques.

Le *bain préservateur* se compose d'une dissolution de 4 grammes de tanin dans 60 grammes d'eau, à laquelle on a mélangé avec précaution, en agitant continuellement, une autre dissolution de 10 grammes de dextrine dans 140 grammes d'eau, puis 10 grammes d'alcool et une goutte d'acide phénique ou d'essence de girofle.

On laisse reposer cette dissolution un jour ou deux et on filtre.

On procède ensuite de la manière suivante, à l'abri de la lumière du jour, en s'éclairant seulement au moyen d'une bougie :

Chaque glace est recouverte d'une couche de collodion photographique étendue bien uniformément, sans ondes ni stries, puis plongée immédiatement après la prise du collodion dans une cuvette plate contenant le bain sensibilisateur, où on la laisse jusqu'à ce que le bain coule à la surface du collodion d'une manière bien uniforme lorsqu'on soulève la plaque au dehors de la cuvette. Pendant cette immersion, il se forme dans le collodion de l'iodure et du bromure d'argent sensibles à la lumière du jour.

Au sortir du bain sensibilisateur, la glace est lavée aussi bien que possible dans l'eau pure; on s'y reprend à plusieurs fois s'il est nécessaire.

On verse ensuite sur le collodion une petite quantité du bain préservateur, qu'on rejette après l'avoir promenée à la surface de la glace; celle-ci est plongée ensuite entièrement

(1) Voy. *la France avec ses colonies*, par E. Levasseur, membre de l'Institut.

(2) Le collodion est une dissolution de coton-poudre dans un mélange d'alcool et d'éther; on l'étend sur des glaces pour servir de support aux sels sensibles à la lumière.

dans le bain préservateur, où on la laisse séjourner quelque temps; puis on la fait sécher dans une position verticale pour qu'elle s'égoutte, soit naturellement, soit en s'aidant de la chaleur.

Il n'est pas besoin de dire qu'il y a avantage à préparer simultanément plusieurs glaces, puisque les glaces doivent passer successivement dans plusieurs bains où elles restent quelques minutes.

Le lavage après le bain sensibilisateur a pour effet de diminuer la sensibilité des glaces en enlevant l'azotate d'argent en excès, qui, sous l'action de la lumière, favorise la décomposition de l'iodure d'argent. Mais le tanin, qui est très-avide d'iode, sous la même influence, restitue aux glaces la sensibilité qu'elles avaient perdue.

Les glaces au collodion sec, mises dans le châssis de la chambre noire, s'impressionnent à la lumière et se développent comme les glaces au collodion humide, sauf qu'il ne faut pas, à cause de la présence du tanin, se servir pour cette opération de sulfate de fer, mais employer l'acide pyrogallique.

On se sert d'une dissolution ainsi composée :

Eau pure (eau de pluie, par exemple), 100 grammes; acide pyrogallique, un demi-gramme; acide acétique cristallisable, 1 gramme; alcool, 15 grammes.

Avant de procéder au développement, il convient de faire sur les bords de la couche de collodion un petit encadrement avec du vernis, pour empêcher la colle liquide de pénétrer sous le collodion, de le soulever et le déchirer.

On mouille la couche de collodion avec de l'eau pure qu'on égoutte soigneusement, et on verse à la surface le développant ci-dessus, qui s'étend uniformément. Sous son action, l'image apparaît (elle est négative, c'est-à-dire que ce qui est blanc dans la nature est noir sur l'image, et réciproquement). Si cette image n'est pas assez vigoureuse, on la renforce en ajoutant au révélateur quelques gouttes d'une dissolution ainsi faite : dans 100 grammes d'eau, 3 grammes de nitrate d'argent et 8 grammes d'acide acétique.

Lorsque l'image est apparue avec l'intensité voulue, on la lave sous un robinet et on la fixe en versant à la surface une dissolution, dans l'eau, d'hyposulfite de soude à vingt pour cent, qui enlève l'iodure et le bromure d'argent non décomposé par la lumière, et qui colore en blanc jaunâtre le collodion; puis on lave à l'eau, très-soigneusement et très-abondamment, de manière à enlever toute trace du fixateur.

Ceci fait, on laisse sécher, puis on vernit la glace.

Le développement de la glace peut se faire plusieurs jours après la pose; mais on peut se rendre compte immédiatement du résultat obtenu en exposant la glace à des vapeurs d'ammoniaque. Cette opération ne suffit pas; il faut, pour finir, avoir recours au révélateur à l'acide pyrogallique.

Rappelons encore que du moment où la glace a été mise dans le bain sensibilisateur jusqu'après le développement, elle ne doit recevoir la lumière du jour que pendant la pose dans l'appareil optique. La durée de la pose doit varier selon l'heure et suivant que le temps est beau ou couvert, etc.; il faut environ 40 secondes de pose quand le temps est clair, et jusqu'à 5 minutes quand le temps est sombre.

Du jour où l'on a reconnu qu'il était possible d'opérer au dehors sur des papiers ou des plaques préparées à l'avance, on a cherché à réduire le poids et le volume de l'appareil photographique, de l'ancienne chambre noire. L'une des dispositions les plus ingénieuses qui aient été proposées est celle du *scénographe* (fig. 1), dans lequel la chambre noire est constituée par une poche, une sorte de sac en étoffe ayant la forme d'une pyramide rectangulaire tronquée. L'extrémité la plus étroite est fixée sur un cadre en bois dans lequel on glisse, entre deux arrêts, une planchette qui porte l'objectif. A l'autre extrémité, la pochette est fixée sur un second cadre B, dans lequel peuvent entrer à frottement les châssis contenant les glaces sensibles au collodion sec, ou un châssis plus simple, qui n'est qu'un cadre contenant une glace dépolie, sur laquelle on peut voir l'image qui doit être reproduite.

Deux planchettes C, les *tendeurs*, qu'on place entre les deux cadres au moment de se servir de l'appareil, maintiennent leur écartement en s'arc-boutant entre eux. Ces tendeurs peuvent être placés soit sur les faces étroites, soit sur les faces larges de la chambre noire, suivant que l'on désire prendre en hauteur ou en largeur la vue à reproduire. Enfin, une troisième planchette, découpée convenablement pour pouvoir être fixée entre les deux cadres, permet de diviser en deux parties l'intérieur de la chambre, de sorte

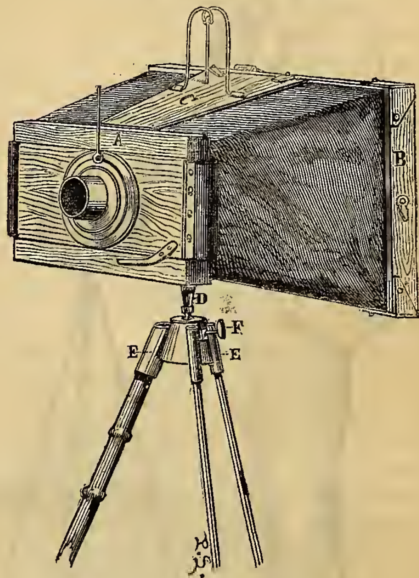


Fig. 1. — Le Scénographe; détails.

qu'en faisant glisser l'objectif, porté par le petit cadre en avant, il n'y a qu'une moitié de la glace impressionnée. Le scénographe, grâce à cette addition, peut donc servir aussi à prendre des vues stéréoscopiques.

Sur l'un des tendeurs C, une petite tige, suspendue à un arc en laiton, indique si la chambre noire est bien d'aplomb verticalement et horizontalement. Le tendeur se met toujours au-dessus.

Le second tendeur porte une rondelle en cuivre, dans laquelle a été ménagé un pas de vis, qui sert à monter l'appareil sur le pied ou support.

La partie principale du pied est la partie supérieure, qui constitue une genouillère articulée, sorte de boîte à cavité sphérique, dans laquelle est introduite une sphère pleine portant une tige filetée, qui se visse dans la rondelle du tendeur; au-dessous de la boîte est une vis de pression qui, en manœuvrant, assure l'immobilité de la sphère dans la cavité, et permet de donner à la chambre noire telle position qu'on désire.

Cette genouillère porte trois douilles, dans lesquelles on introduit trois tiges rigides qui forment un trépied. L'une de ces tiges est un bambou noir, creusé de façon à contenir deux tubes en cuivre entrant l'un dans l'autre; c'est identiquement la disposition de certaines cannes à pêche.

Suivant la hauteur à laquelle on veut disposer ordinairement l'appareil, on choisit les tiges plus ou moins longues.

Comme nous l'avons dit, avec *le scénographe* on emploie les glaces préparées au collodion sec à l'aide d'un châssis très-simplifié. Ce châssis est un cadre en bois léger, muni à son pourtour et sur chaque côté ou face d'un rebord qui retient un volet en carton mince et dur. Ce châssis laisse intérieurement un espace libre ayant 16 centimètres de long sur 11 de large (dimension des glaces et de l'image qu'on obtient), dans lequel on peut introduire deux glaces sensibilisées, adossées par les faces non-collodionnées à une cloison en papier opaque qui les sépare. De petits taquets fixés et un arrêt mobile servent à maintenir les glaces en place de chaque côté de la cloison.



Fig. 2. — Le Scénographe. — Dessin de Sellier.

L'objectif ou appareil optique est à une seule lentille; la monture est disposée de manière à permettre de placer en avant de la lentille de petits disques percés en leur centre d'une ouverture plus ou moins large, afin d'obtenir une plus grande netteté de l'image en supprimant une partie des rayons lumineux tombant obliquement sur la lentille; il est à observer que plus l'ouverture de ces *diaphragmes* est petite, plus le temps de pose se trouve allongé.

En outre, l'objectif est choisi à *court foyer*, de façon à avoir une chambre noire aussi courte que possible. Une graduation, tracée sur le tube qui porte la lentille, indique de combien il faut tirer ou rentrer ce tube pour que l'image d'un objet placé à une distance connue se dessine nettement sur la couche sensible ou sur la glace dépolie dont nous avons parlé, et qui, grâce à la graduation, n'a besoin d'être employée que rarement.

On se sert d'ailleurs du scénographe absolument comme d'une chambre noire ordinaire, si ce n'est que la mise au point se fait par le déplacement de la lentille.

Nous avons dit, et nous ne saurions trop insister sur ce point, que les glaces préparées ne doivent être introduites dans les châssis qu'à la lumière d'une bougie.

Il est bon, lorsque les glaces ont été impressionnées, de procéder le soir même à leur développement provisoire à l'ammoniaque; cette opération a le double avantage de permettre de juger de la réussite de l'épreuve, et de donner une certaine solidité à l'image, qu'on peut ne développer définitivement que plusieurs mois après ce premier développement.

Le tirage des épreuves d'après ces clichés s'exécute comme à l'ordinaire.

L'appareil, les châssis, avec la canne, forment un léger bagage d'un poids moindre de 500 grammes, qui ne s'augmente qu'en raison du nombre de glaces qu'on emporte avec soi, et il y a lieu d'espérer qu'adopté par bon nombre de touristes, il arrivera à vulgariser un procédé qui remplace le dessin avec avantage dans bien des cas, tant par la rapidité de l'exécution que par la vérité de la reproduction de l'objet lui-même.

Il suffit de voir une fois l'appareil pour savoir le monter et s'en servir; quant à la préparation des glaces et à leur développement, nous donnons à regret un conseil de paresseux à ceux qui craindraient de ne pas réussir, celui de s'adresser à des photographes de profession, dont beaucoup ne demanderont pas mieux que de se charger de cette besogne délicate; mais nous pensons qu'il vaut mieux essayer d'opérer soi-même, surtout le développement; on sera bien récompensé d'un peu de peine et de quelque insuccès par le plaisir qu'on ressent quand on voit, sous l'action du révélateur, se dégager peu à peu l'image désirée

---

DÉCOUVERTES DE CHYPRE.

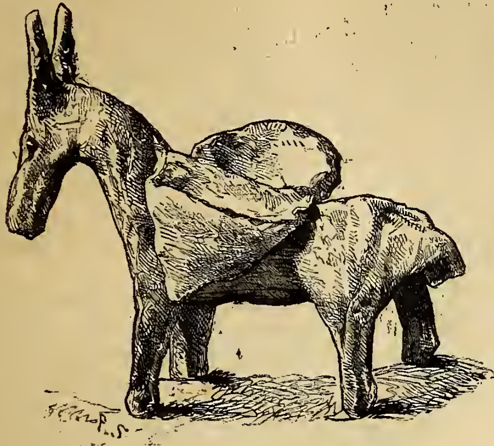
UNE PARTIE DE CAMPAGNE A IDALIE DANS L'ANTIQUITÉ.

Les fouilles faites dans l'île de Chypre par différents amateurs et sur divers points, pendant ces huit dernières années, ont amené des découvertes d'une importance considérable. Les six temples, dont deux (ceux de Golgos et d'Idalie), qui comptent parmi les plus célèbres de l'antiquité, ont été déblayés et ont fourni de précieux renseignements sur le culte de la Vénus chypriote, sur les costumes et les attributions de ses prêtres, enfin sur le cérémonial, l'ornementation et la disposition de ses sanctuaires. D'autre part, l'ouverture d'un nombre immense de tombeaux a donné des objets de tous genres et de toutes époques, objets qui ont jeté une clarté inattendue sur l'antique civilisation de l'île, et révélé maintes particularités sur les usages et, pour ainsi dire, sur la vie intime des habitants de la Chypre païennne.

Les sépultures de la vallée d'Idalie ont été fécondes surtout en armes, vases, bronzes, verreries, statuettes, ustensiles de ménage, bijoux, pierres gravées, monnaies, et divers objets d'une classification moins précise, parmi lesquels les singuliers monuments dont nous donnons ici la gravure.

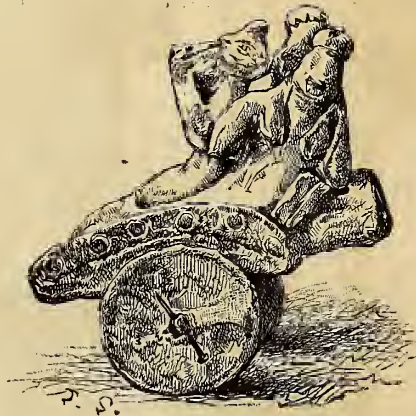
Ces six pièces ont été trouvées ensemble dans une tombe et sont vraisemblablement des jouets. Ils sont grossièrement modelés en terre cuite et coloriés très-succinctement. Voici d'abord deux ânes chargés de paniers destinés probablement à contenir des provisions. Un domestique est juché sur un autre baudet orné d'un collier harnaché. Le serviteur tient fortement pressés contre lui deux vases pansus et à col (qui pourraient bien être des outres), et destinés à contenir des liquides. Puis vient un petit chariot dont le bord est orné de fleurs peintes, muni de roues pleines dont les rayons ont été figurés à coups de pinceau. Sur ce char sont couchés un joueur de double

flûte et deux chanteurs, accoudés sur des coussins; les chanteurs ouvrent la bouche toute grande; ils portent des couronnes, et des nattes ou torsades leur tombent sur le haut de la poitrine, de chaque côté du cou. Suit un autre chariot-lit sur lequel se tient allongé et accoudé un personnage coiffé d'un bonnet en forme de fève. Sur un véhicule pareil se voit ensuite, dans la même attitude, une figurine qui paraît être une femme. Sa coiffure est un













Collection du général Palma de Cesnola. — Découvertes dans l'île de Chypre. — Jouets en terre cuite. — Dessins de Sellier.

simple diadème dont les extrémités retombent derrière les oreilles.

Tout informes, toutes primitives que sont ces figurines, elles n'en décèlent pas moins un certain talent de la part de l'artisan qui les a fabriquées. Le naturel et la désinvolture des attitudes, l'accent vrai des physionomies de ces hommes et de ces bêtes, font de cette procession une scène de mœurs vivante et des plus curieuses. C'est une partie de plaisir où ne manquent, ni le vin, ni les victuailles, ni la musique. Les poses nonchalantes des personnages cadrent bien avec cette idée.

C'est au général Palma de Cesnola, consul des États-Unis en Chypre, et bien connu des antiquaires par les recherches qu'il a faites dans ce pays, qu'appartiennent ces objets, découverts par lui il y a cinq ans, et c'est à sa gracieuse obligeance que nous devons de les publier ici.

LES GÉOGRAPHES.

ESQUISSE D'UNE HISTOIRE DE LA GÉOGRAPHIE.

Suite. — Voy. p. 146, 198.

LA GÉOGRAPHIE AU MOYEN AGE.

Du cinquième siècle après Jésus-Christ jusqu'à la seconde moitié du neuvième siècle, le progrès scientifique est arrêté. La civilisation romaine est éclipsée. La Gaule est envahie par les Francs et les Burgondes; l'Espagne, par les Visigoths et les Suèves; l'Afrique, par les Vandales; la Bretagne, par les Angles et les Saxons; l'Italie, par les Ostrogoths et les Lombards.

De ces peuples ignorants, presque sauvages, trois doivent survivre aux autres : les Francs, les Angles et les Germains. Ils feront renaître une autre civilisation qui, avec le temps, sera supérieure à celle de l'antiquité.

Au milieu de cette période obscure, si l'on cherche des géographes, on en trouve à peine deux ou trois qu'on puisse appeler de ce nom : Cosmas Indicopleustes, auteur d'une Topographie chrétienne très-chimérique (¹); l'Anonyme de Ravenne, qui paraît avoir vécu au septième siècle; et un moine irlandais, Dicuil, qui écrivit en 852 une petite Description du monde.

En 871 commence le règne d'Alfred le Grand sur les Anglo-Saxons de l'Heptarchie. Il aimait les lettres; il a conservé en les écrivant les relations de deux voyageurs marchands, Wulfstan et Other, qui avaient visité les lointains parages des mers Boréales.

Wulfstan avait exploré la Baltique; Other avait contourné la Laponie tout entière. Leurs observations étendaient du côté du nord la mappemonde romaine.

Chez les Byzantins, où l'abaissement intellectuel avait été moindre que dans l'Europe occidentale, il ne se produisit cependant rien de remarquable dans la même période. On cite seulement : — le Dictionnaire d'Étienne de Byzance (sixième siècle), qui est perdu, mais dont un certain Hermolaüs fit plus tard un médiocre abrégé; — le *Synecdème* ou « Compagnon de route », du grammairien Hieroclès, simple catalogue où l'on compte 935 villes de l'empire d'Orient; — des renseignements utiles dans les ouvrages de Procope et de son continuateur Agathias; — la description, par un auteur nommé Ménandre, de l'itinéraire qu'avait suivi l'ambassadeur grec Zémarkh, envoyé jusqu'au cœur du Turkestan, à l'Altaï, pour traiter du commerce de la soie avec le grand khan des Turcs; — Théophylacte Simocatta, qui donna, au commencement du septième siècle, quelques notions sur les tribus asiatiques de race turque ou hunnique; — Constantin Porphyrogénète, auteur d'une description des *thèmes* ou divisions militaires de l'empire.

Avec le onzième siècle commence une ère nouvelle des études géographiques de l'Europe, et d'utiles notions sont consignées, çà et là, dans divers ouvrages; citons Adam de Brême, historien des pays danois et scandinaves (milieu du onzième siècle); Nestor, historien des Slaves (1115); Saxon le Grammairien, qui complète les données de Constantin Porphyrogénète (1204); Vicentius Kodlubec, historien des polonais (1208).

LES GÉOGRAPHES ARABES.

Pendant le cours des mêmes siècles, et même en remontant plus haut, les connaissances géographiques se développèrent rapidement chez les Arabes par les conquêtes, les pèlerinages et le commerce.

De 632 à la fin du siècle, les armées musulmanes avaient conquis la Syrie, l'Arménie, la Perse, l'Égypte, la Cyrénaïque, tout le nord de l'Afrique. De 711 à 714, ils s'étaient rendus maîtres de l'Espagne. Le devoir de visiter le tombeau du Prophète amenait de tous les points de ce vaste empire des pèlerins dont un certain nombre écrivaient leur itinéraire. Enfin les marchands arabes du califat pénétraient jusque dans les pays les plus lointains du monde connu.

Le premier traité géographique arabe connu est attribué à Nadhar de Bas'ra, né en l'an 740 de notre ère.

C'est dans les ouvrages grecs que les Arabes puisèrent les principes de la science.

Au neuvième siècle, Soleiman, marchand, dépasse les mers de l'Inde, entre Ceylan et Malakka, et arrive aux mers de Chine. Ses récits et ceux d'un autre voyageur, Ibn-Vahâb, furent recueillis par un habitant de Siraf, nommé Abou-Zéid. (¹)

Dans la première moitié du dixième siècle de notre ère, Maçoudi, né, vers la fin du siècle précédent, à Bagdad, capitale des Abbassides, parcourut pendant vingt-cinq ans la plupart des provinces de l'empire des califes et des contrées environnantes, notamment plusieurs parties de l'Inde. Il écrivit, sous le titre de *Nouvelles du temps*, une sorte de chronique universelle qui a été perdue, mais qu'on ne désespère pas de retrouver. On possède du moins un abrégé qu'il fit lui-même, en huit volumes, intitulé *les Prairies d'or*. (²)

Ibn-Haukal, né également à Bagdad, succéda comme voyageur à Maçoudi. Il explora, pendant trente ans, les contrées soumises à l'islam, et il en fit, vers 976, une véritable description géographique, politique et statistique. On suppose, du reste, que ce n'était qu'une refonte, avec addition d'observations personnelles, d'un traité écrit vingt-cinq ans auparavant par Abou-Ischak, surnommé El-Istakri.

On cite ensuite Albirouni, mathématicien et astronome, qui écrivit, au commencement du onzième siècle, des études importantes sur le Sindh et l'Inde du nord; puis, un Arabe d'Espagne, Ibn-Saïd.

Le plus célèbre des voyageurs arabes est Ibn-Batoûtah, Berbère, né à Tanger, qui, étant parti, en 1325, pour le pélerinage de la Mecque, visita l'Asie entière, y compris la Chine, une partie de l'Afrique et de l'Europe, et, pour ainsi dire, tout le monde connu. Il mourut à Fez, en 1377.

Quelques services qu'aient rendus les voyageurs arabes, il faut cependant constater qu'ils ne firent pas beaucoup avancer la science géographique, qu'ils avaient reçue des Grecs au huitième siècle. Ils n'ont guère étendu la carte du monde que vers l'extrême Orient et l'Afrique au delà du grand désert. Leurs cartes restèrent certainement inférieures à celles de Ptolémée : leurs itinéraires sont ce qu'ils ont laissé de plus utile.

La suite à une autre livraison.

(¹) Voy. cette relation, avec figures, dans le tome II des *Voyageurs anciens et modernes*.

(¹) Voy. *Voyageurs anciens et modernes*, t. II, p. 94.

(²) Cet ouvrage est en partie traduit.

CONQUÊTES ET TRAVAIL.

La lutte de l'esprit de conquête contre l'esprit de travail est sans doute aussi vieille que l'humanité. Ce n'est pas d'aujourd'hui seulement que l'on voit des nations aspirer à la paix, et des souverains ou des ministres les plonger dans tous les maux et dans toutes les fureurs de la guerre. Presque de tout temps il s'est trouvé dans le cœur des peuples une ambition, celle de grandir par la paix, par l'activité, par l'intelligence, et il s'est trouvé dans le cœur

de quelques hommes une autre ambition, celle de grandir par la conquête. Des rois et des ministres qui se disaient chargés par Dieu de la conduite des nations les ont entraînées hors de leur voie, loin de leur intérêt; et pour acquérir eux-mêmes quelque titre pompeux et ce que le langage humain appelle la gloire, pour être proclamés grands rois ou grands ministres, ils ont déchaîné la guerre; ils ont couvert le sol de ruines, rempli les cœurs de haine, arrêté le travail, abaissé l'intelligence. Ils se sont fait un nom retentissant dans l'histoire; mais ils ont mis le trouble dans l'existence et dans la conscience même des hommes.

FUSTEL DE COULANGES.

UNE NÉGRESSE ET SON ENFANT.

Une nuit, couchés assez près d'une hutte pour entendre ce qui s'y passait, nous fûmes réveillés, sur les deux heures, par le bruit du grain qu'on broyait sous la meule.

— *Ma*, dit une voix enfantine, pourquoi moudre quand il fait noir?

La maman engagea la petite fille à dormir, et lui donna le sujet d'un beau rêve en ajoutant:

— Je fais de la farine pour en acheter de l'étoffe aux étrangers, afin que ma mignonne ressemble à une belle dame [1].

En observant ces races primitives, on trouve continuellement chez elles de ces traits d'une nature essentiellement humaine et qui nous sont familiers. [2]

MÉCHANCETÉ ET VICE.

La malice s'empoisonne de son propre venin. Le vice laisse comme un ulcère en la chair, une repentance en l'âme, qui toujours s'égratigne et s'ensanglante elle-même.

MONTAIGNE.

LA FLORE DE LA PLACE VENDOME

Ch.-L. Lhéritier était un savant botaniste; une fortune considérable lui avait permis de rassembler une riche bibliothèque composée uniquement de livres relatifs à la science dont il s'occupait sans relâche. Des revers inattendus le firent tomber dans la pauvreté. Pour gagner un mince traitement, il lui fallut se soumettre aux occupations les plus fastidieuses. Un grand botaniste comme lui a essayé de faire comprendre le supplice qui commença pour son digne confrère, et l'heureuse distraction qu'il y sut apporter:

« Il ne parcourra plus les rivages de la Seine, ni la forêt de Montmorency, ni les bois de Meudon, dit Auguste de Saint-Hilaire, qui nous a transmis ce fait curieux dans un opuscule oublié [3]; plusieurs fois le jour, il traverse tristement la place Vendôme, mais son œil exercé y découvre de nombreux cryptogames, et il consacre le peu de loisir qu'on lui laisse à composer la Flore de la place Vendôme. »

Ch.-L. Lhéritier ne mourut qu'en l'année 1800; il ne serait donc pas impossible de retrouver sa Flore de la place Vendôme, et peut-être ne serait-il pas sans intérêt pour la science de constater les changements survenus dans la végétation quasi microscopique qui s'attache encore à la surface de quelques pavés de Paris.

[1] Peut-être la femme de Livingstone, qui voyagea avec lui.
[2] D. Livingstone, *Explorations dans l'Afrique australe.*
[3] Voy. *Réponse aux reproches que les gens du monde font à l'étude de la botanique.* Orléans, 1811, in-8. L'éminent voyageur dit tenir cette anecdote de M. de Barante, alors préfet de la Vendée.

LA MOUCHE DES CÉRÉALES.

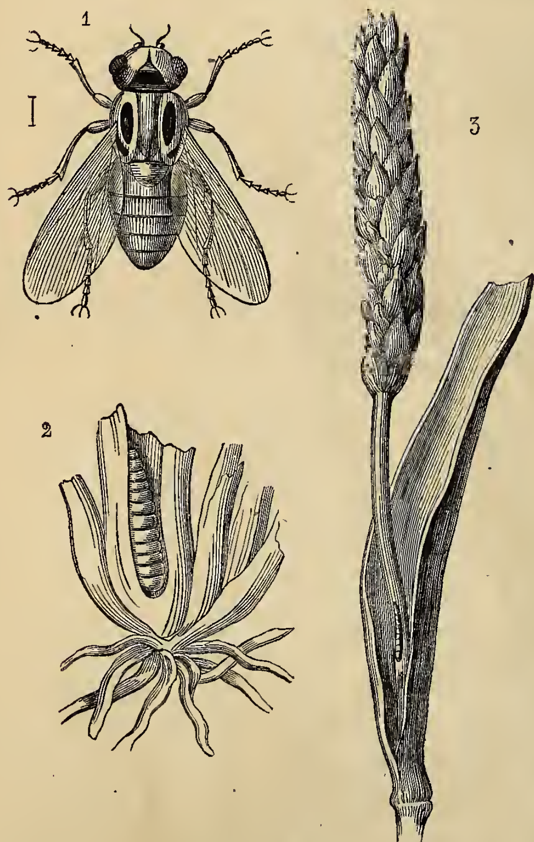
Les diptères, ces petits insectes qui n'ont que deux ailes, et dont la mouche commune peut être considérée comme le type, constituent un groupe naturel extrêmement riche en espèces; à l'état parfait, ils sont parasites des végétaux ou sucent le sang des animaux au moyen de leur bouche en forme de trompe, tandis qu'à l'état de larve, ils se tiennent dans la terre humide, dans les matières en putréfaction, dans la tige et dans la graine de diverses plantes, et plus rarement dans le corps d'autres êtres vivants. Parfois, sous l'empire de circonstances qu'il est difficile de préciser, un grand nombre d'individus appartenant à la même espèce apparaissent subitement dans certaines localités où leur présence met en émoi toute la population et suscite des craintes en général peu justifiées: c'est ainsi qu'après la guerre de 1871, une espèce de bibion, le bibion de Saint-Marc, fut particulièrement abondant aux environs de Paris, et même dans les rues de la capitale, et donna lieu aux suppositions les plus erronées. On prétendit que cette mouche, de couleur sombre, aux ailes enfumées, était venue à la suite des armées prussiennes, qu'elle s'était développée dans les cadavres laissés sur les champs de bataille, et qu'elle pouvait inoculer des virus pestilentiels; mais cette accusation était mal fondée, car les bibions, comme la plupart des tipulaires, sont des insectes parfaitement inoffensifs, qui se nourrissent exclusivement de matières végétales en décomposition. On ne peut en dire autant des *Chlorops*, qui se montrent parfois en quantités innombrables et dont les larves, malgré leur petite taille, peuvent causer de grands dégâts dans les récoltes de céréales. Tout récemment, M. le docteur Laboulbène a signalé l'apparition de plusieurs millions de ces muscides dans un grenier de la ville de Laval (Mayenne), et a rappelé, à cette occasion, les travaux publiés sur des insectes du même genre par M. Waga, M. Herpin et M. Guérin-Méneville.

Au mois d'octobre 1854, M. Guérin-Méneville, en entrant dans une chambre sise au second étage d'une maison de campagne, à Fleury-sous-Meudon, fut frappé de la couleur noire du plafond et des corniches, et reconnut que cette teinte provenait de myriades de petites mouches qui étaient venues s'abriter dans cette pièce. Ces insectes, qui n'avaient pas été observés deux jours auparavant, occupaient au plafond une surface de 35 mètres carrés, la pièce ayant près de 7 mètres de long sur 5 de large, et couvraient en outre une grande partie des parois latérales, hautes de plus de 3 mètres, et jusqu'aux rideaux des fenêtres; sur certains points, M. Guérin-Méneville put compter soixante individus sur une surface d'un centimètre carré; on peut juger par là de la masse de mouches qui se trouvaient réunies dans l'appartement. Celles qui se tenaient accrochées au plafond et aux parois de la chambre restaient immobiles, serrées les unes contre les autres, tandis que celles qui étaient placées en pleine lumière, contre les vitres, voletaient continuellement. Çà et là, au milieu des groupes formés par ces petits muscides, on distinguait de petits hyménoptères parasites, appartenant à cette famille des chalcidites qui semble avoir été créée spécialement pour limiter l'extension trop considérable des diptères et des lépidoptères.

Évidemment, dit M. Guérin-Méneville, ces mouches n'étaient venues dans cette chambre que pour chercher un abri contre l'abaissement subit de la température: celles qui se trouvaient près d'une fenêtre regardant au sud s'étaient réveillées au rayon du soleil; elles tournoyaient en tous sens, et le bourdonnement qu'elles produisaient, multiplié par le grand nombre des individus, s'entendait à une assez grande distance. Vers le milieu du jour, des guêpes

solitaires, s'étant introduites dans l'appartement, vinrent leur faire une chasse active, et en détruisirent un assez grand nombre.

Tous ces petits insectes appartenaient à un groupe de diptères qui avait été signalé, depuis longtemps déjà, comme particulièrement nuisible aux céréales. Linné avait décrit, sous le nom de *Musca pumilionis*, une espèce voisine, ou peut-être la même espèce, et avait montré que la larve, en s'introduisant dans les jeunes plants de seigle, empêchait les épis de se former; plus récemment, un agriculteur distingué, M. Herpin, avait observé, dans le département du Cher, des muscides tout à fait analogues, qui faisaient beaucoup de tort aux récoltes; et, à la même époque, M. Guérin-Méneville avait pu suivre les métamorphoses de ces petits êtres en conservant dans son cabinet des plants de blé attaqué, cultivés en pots, et en ouvrant de temps en temps les tiges pour constater les phases successives du développement des vers qui rongent la moelle de la plante. Grâce à des observations poursuivies avec une patience infatigable, ce naturaliste a pu se convaincre que les mouches décrites pour la première fois par Linné, sous le nom



Le Chlorops du seigle.

1. Insecte adulte, fortement grossi. — 2. Larve logée dans la base du chaume. — 3. Épi attaqué.

de *Musca lineata*, produisent dans nos climats deux générations par année; que la larve ou petit ver, produit de la première génération, s'attaque au collet de la tige, et souvent à la partie située au-dessous du niveau du sol; qu'il y produit une irritation et détermine ainsi un afflux de séve qui amène un développement anormal en largeur, empêchant la tige de s'élever et de donner un épi. Les mouches issues de cette première larve pondent bientôt au cœur même des tiges un œuf, d'où sort, à la fin du printemps, entre le dernier nœud et l'épi, un autre ver qui est semblable de tous points à celui du collet, mais qui, au lieu de s'attaquer à la partie centrale du chaume, ronge la périphérie, entre la tige et la feuille qui l'engaîne. Par suite de cette destruction d'un côté de la tige, tous les grains de l'épi situés sur la face correspondante avortent nécessairement; quelquefois même l'épi tout entier se trouve perdu parce qu'il n'a pu sortir des feuilles qui l'embrassent. Fort heureusement, comme nous l'avons dit, certains hyménoptères viennent arrêter le développement de ces petites mouches, et ne leur permettent pas de consommer plus de $^1/_{70}$ de la récolte : ces insectes auxiliaires de l'homme, qui apparaissent au printemps sous la forme de petits vers logés dans les tiges de blé vert, entre le dernier nœud du chaume et l'épi, sont généralement occupés à sucer les larves de la *Musca lineata;* toutefois, ils ne font pas périr immédiatement leurs victimes; ils se contentent de les amaigrir, et ce n'est qu'au moment où elles ont déjà préparé l'étui sous lequel elles doivent se changer en nymphes qu'ils leur donnent le coup de grâce, afin de profiter de cet abri pour opérer leur propre métamorphose. En se transformant, ces petits vers donnent des hyménoptères, appartenant à ce groupe des chalcidites dont la plupart des représentants déposent leurs œufs dans le corps d'autres animaux, et se font remarquer par l'élégance de leurs formes autant que par le brillant de leurs couleurs.

Six ou sept ans avant M. Guérin-Méneville, un savant entomologiste de Varsovie, M. Waga, avait déjà eu l'occasion d'observer ces immenses accumulations de mouches des blés, non-seulement dans les serres d'un jardinier, mais encore à l'Observatoire, sous le dôme, sur l'escalier, au plafond, et sur le pavé même de différentes pièces, où elles formaient plusieurs couches superposées. Dans une des salles envahies par ces insectes, M. Waga a compté 156 mouches par pouce carré, et comme le plafond mesurait environ 115 200 pouces, il a pu évaluer, sans exagération, le nombre total de ces diptères à 17 971 200 individus. L'invasion de ces 17 millions de diptères eut pour résultat de faire avorter les épis de près de 2 000 gerbes polonaises contenant chacune 12 000 tiges.

Des faits analogues ont été constatés par M. Herpin dans un grenier du château de la Beaupinière (Indre-et-Loire), pendant l'automne de 1842; seulement, dans ce cas, la *Musca lineata* ou *Chlorops lineata* était mélangée à une autre espèce du même groupe, parasite de l'orge, espèce à laquelle M. Guérin-Méneville a proposé de donner le nom de *Chlorops Herpini*. Il est très-probable enfin que la petite mouche de la grosseur d'un pou, signalée par Linné sous le nom de *mouche du frit*, et qui, d'après ce grand naturaliste, a détruit souvent en Suède un dixième de la récolte de céréales, était sinon de la même espèce, du moins du même genre que les diptères observés à Fleury-sous-Meudon par M. Guérin-Méneville, et par M. Waga aux environs de Varsovie. Linné ajoute, du reste, que ces mouches du frit ont, de son temps, causé, dans la France occidentale, des dégâts qui peuvent être évalués à plus de cent mille ducats d'or.

Les figures ci-jointes représentent le *Chlorops* du seigle à l'état adulte (fig. 1), et à l'état de larve (fig. 2 et fig. 3). L'insecte adulte, une femelle, est considérablement grossi, afin qu'on puisse mieux saisir les détails de son organisation : le triangle qu'on aperçoit sur le sommet de la tête de cet individu, et les raies longitudinales qui ornent le corselet, sont d'un beau noir chez l'insecte vivant, et tranchent vivement sur le fond des téguments, qui sont d'un jaune vif. Toutes les autres espèces du genre *Chlorops*, et celles du genre Oscinie, très-voisin du premier, ont les mêmes mœurs que les mouches décrites par M. Guérin-Méneville, et se nourrissant à l'état de larve aux dépens de la tige des céréales, dont elles arrêtent la croissance et dont elles font avorter les épis.

CHAMPOLLION.



Champollion, statue en marbre, par Bartoldi. — Dessin de Sellier.

C'est un Français, c'est Champollion qui, sur la terre des sphinx, a eu l'immortel honneur de deviner l'énigme des hiéroglyphes égyptiens, dont le mystère défiait depuis tant de siècles les curiosités presque découragées du génie moderne. Nous avons raconté à nos lecteurs, il y a longtemps déjà [1], comment ce jeune savant, après s'être patiemment préparé à cette grande découverte par une étude approfondie des langues orientales et particulièrement du copte, était parvenu à pénétrer le secret de la célèbre inscription gréco-égyptienne trouvée à Rosette [2]. On doit reconnaître qu'un Anglais, Th. Young, avait déjà pressenti le phonétisme hiéroglyphique et était parvenu à retrouver une partie des lettres égyptiennes du nom de Ptolémée; Champollion compléta ce nom, déchiffra celui de Cléopâtre sur l'obélisque de Philæ, et, à l'aide des lettres que lui avaient fournies ces deux lectures, retrouva un grand nombre de noms propres grecs et romains écrits hiéroglyphiquement sur les monuments. Il possédait dès lors un alphabet assez étendu pour expliquer, au moyen du copte, quelques groupes de l'inscription de Rosette. Les premiers investigateurs avaient échoué parce qu'ils avaient posé en principe, *à priori*, les uns que les hiéroglyphes étaient tous des symboles, les autres qu'ils étaient tous des lettres; s'étant volontairement emprisonnés dans ces deux hypothèses, il leur était impossible de faire aucun progrès sérieux. Champollion devina et prouva [3] que le système de l'écriture égyptienne repose sur la combinaison dans les mots des signes idéographiques et des signes phonétiques, et un éclair de génie lui révéla le rôle, sans analogue dans aucune langue, des signes déterminatifs qui, placés à la fin des mots, leur servent d'illustration.

C'est ainsi que, bien qu'Akerblad et Young eussent déchiffré quelques lettres, Champollion est réellement celui qui réédifia à lui seul l'ensemble des lois compliquées de l'hiéroglyphisme égyptien.

Muni du puissant instrument d'investigation dont il avait doté la science, il commença le classement des dynasties, fit revivre les figures des Thoutmès et des Ramsès, ébaucha l'histoire et la mythologie, organisa et catalogua le Musée égyptien du Louvre, et entreprit une reconnaissance générale des monuments gigantesques échelonnés sur les rives du Nil. Il eut pour récompense d'être le premier voyageur auquel il ait été donné de lire les inscriptions des sanctuaires, des murailles des palais et des salles obscures des hypogées. Jusqu'alors les Pharaons avaient en vain confié au granit et au balsate le soin de transmettre leur nom et leurs victoires aux temps les plus reculés; sans la découverte de notre compatriote, combien de siècles peut-être ne se seraient-ils pas encore écoulés avant qu'ils fussent connus de la postérité!

Dans les *Notices* qu'il rédigea à son retour d'Égypte, Champollion décrivit avec une rare sûreté archéologique les monuments qu'il venait de visiter, et en reproduisit les inscriptions avec la plus scrupuleuse fidélité. C'est dans ce manuscrit, déposé à la Bibliothèque nationale et dont la publication plus hâtive eût avancé de vingt ans les progrès du déchiffrement, que se trouve la dernière pensée du maître. La *Grammaire égyptienne,* qu'il appelait sa « carte de visite à la postérité », ne parut qu'après sa mort : c'est un des monuments qui font le plus d'honneur à l'esprit humain.

J.-F. Champollion s'éteignit le 4 mars 1832, épuisé par le travail, âgé seulement de quarante-deux ans.

La remarquable statue que représente notre gravure était destinée à la ville de Figeac, où Champollion était né en 1790 : ce projet ayant été mal secondé, elle sera placée sous une arcade du Collége de France.

(1) Tome VII, 1839, p. 26.

(2) Tome VII, 1839, p. 39. — On a d'abord contesté la découverte de Champollion, tant elle parut extraordinaire; elle n'est plus un sujet de doute pour personne. Divers écrits de l'antique Égypte ont été traduits et ont répandu une lumière toute nouvelle sur sa religion, sur ses institutions, son histoire, ses arts, sa littérature et ses mœurs. On trouve à ce sujet des renseignements précieux dans le *Dictionnaire d'archéologie égyptienne* publié par M. Paul Pierret, conservateur du Musée égyptien du Louvre.

(3) *Précis du système hiéroglyphique.* 1824.

LE SIGNE DE CAÏN.

NOUVELLE.

Suite et fin. — Voy. p. 179, 186, 194, 202, 210.

VI. — LES ÉTAPES DE L'EXPIATION.

« Sur le point de me présenter chez les frères Chevalier, j'eus un moment d'hésitation; elle ne tint pas devant la crainte d'errer longtemps à l'aventure dans une ville inconnue afin de chercher, vainement peut-être, à me placer quelque part. L'événement de ma bourse ne me laissait pas le loisir d'attendre, ne fût-ce que jusqu'au lendemain. La nécessité qui me pressait me donna du courage; j'ouvris résolûment la porte de la boutique et j'entrai.

» L'atelier était en pleine activité. L'ouvrier à qui je m'adressai pour trouver le patron me désigna une espèce de colosse en habit de travail, les manches retroussées et la lime douce en main, occupé à polir une pièce de fer. Je l'abordai en balbutiant : sa haute stature m'imposait. Je fus loin d'être rassuré par le regard farouche qu'il jeta sur moi en me disant d'une voix qui dominait le bruit des marteaux frappant le fer rouge sur l'enclume :

» — Au fait, que me veux-tu, gamin? Parle franchement ou tais-toi; je n'aime pas à être dérangé quand je travaille.

» Bien que je m'attendisse à un refus, je parvins à expliquer clairement le but de mon voyage et l'objet de ma visite. L'accueil était peu encourageant, sans doute, cependant j'aurais eu tort de m'exagérer la difficulté qu'il y avait à me faire admettre comme apprenti, car il me suffit de lui nommer la ville d'où j'étais ainsi que l'usine Francmartel, et de me réclamer de notre vieux contre-maître, Claude Morsant, pour qu'il consentît à me recevoir sans autre information.

» — Tu m'as peut-être dit vrai, reprit-il quand j'eus cessé de parler; d'ailleurs, il m'importe peu d'en être ou non certain; que tu viennes de là ou d'autre part, au nom du cousin ou du diable, je m'en moque; l'essentiel pour moi c'est que tu fasses mon affaire. Je te prends à l'essai pour huit jours; si tu me conviens, nous continuerons ensemble; sinon, je te montrerai la porte et tu n'auras qu'à filer bien vite. C'est dit, mets habit bas et va tirer le soufflet de la forge.

» Heureux du résultat de ma démarche, je me disposais à obéir, quand j'entendis à quelques pas le bruit d'une main qui tombait sur une joue, puis, aussitôt après, un cri de douleur. Le patron, vers qui je m'étais retourné, dit en riant de mon air inquiet :

» — C'est l'usage de la maison : on cogne sur les apprentis ici; te voilà prévenu, il faudra t'y faire.

» — Oui, si cela m'est possible, pensai-je amèrement; j'y tâcherai du moins.

» J'ôtai mon habit, et, forcément résigné à mon sort, j'allai remplacer à la forge un troisième apprenti qui tirait le soufflet.

» Fils d'un maître de forges, élevé dans un milieu industriel, j'avais sur les autres enfants, au début de l'apprentissage, l'avantage de ne pas me trouver dépaysé dans un atelier de serrurerie; je savais le nom de tous les ou-

tils et j'en connaissais l'emploi ; il ne me restait plus à acquérir que l'habitude du maniement, et, pour quelques-uns, la force de m'en servir. Ces premières connaissances du métier, puisées dans l'atelier de mon père, ne devaient pas me garantir contre les brutalités du maître et de ses compagnons.

» Dans cette maison, où l'enseignement se pratiquait à coups de poing, je n'avais de bons moments que lorsqu'on me disait : — C'est à ton tour maintenant de faire le chien de l'aveugle.

» Cet aveugle, c'était l'aîné des deux frères Chevalier. Les parcelles étincelantes d'une barre de fer rougie à blanc lui avaient autrefois brûlé les yeux. Solidement bâti comme son frère, la perte de la vue, qui ne lui permettait plus de s'employer utilement à l'atelier, ne laissait cependant pas ses doigts inactifs. Il avait le génie de l'invention, et, ne pouvant plus dessiner les modèles qu'il imaginait, il les représentait par des découpures en papier. Telle était son occupation journalière ; il y consacrait de longues matinées ; puis, le besoin de se mouvoir se faisant impérieusement sentir, il descendait à la boutique et désignait lui-même l'apprenti qui devait ce jour-là lui servir de guide dans la promenade nécessaire à sa santé, et qu'il prolongeait presque toujours jusque hors la ville. Quel que fût celui de nous sur qui tombait son choix, le patron ne faisait aucune objection. Cet homme irascible et violent devenait tout à coup doux et facile dès que l'aveugle avait exprimé un besoin ou témoigné un désir. Un accord parfait régnait entre les deux frères, et si parfois l'un élevait la voix devant l'autre, ce n'était pas le voyant qui parlait le plus haut. Habitué depuis l'enfance à reconnaître la supériorité de son aîné, dont il était l'élève, il ajoutait à son respect pour celui qu'il considérait toujours comme le chef de la maison les égards et les soins affectueux dus au malheur.

» Quelle leçon et quel reproche pour moi dans cet exemple d'amour fraternel !

» J'eus souvent la preuve que chez les frères Chevalier il valait mieux désobéir au rude patron que de donner le plus léger motif de plainte à l'aveugle : on était moins battu.

» Il y avait trois ans déjà que je subissais ce dur apprentissage, et mon espoir d'entendre parler de l'usine Francmartel ne se réalisait pas. Un jour, cependant, le facteur s'arrêta devant la boutique ; comme j'occupais l'étau le plus rapproché de la porte, il me tendit une lettre pour la porter au patron. Je tremblais d'émotion en la lui remettant : j'avais aperçu le timbre de notre ville et reconnu l'écriture de mon frère !

» J'étais demeuré immobile devant mon maître pendant qu'il ouvrait l'enveloppe de la lettre ; les yeux fixés sur le papier qu'il dépliait, j'aurais voulu en dévorer le contenu, j'attendais... je ne sais quoi ; mais ce n'était certainement pas le coup de poing qui m'arriva pour me punir de mon indiscrétion et me rendre au sentiment de ma condition infime.

» — Que fais-tu là, animal? va à ton ouvrage.

» Et moins affligé de la bourrade que de mon ignorance touchant ce que disait cette lettre, je retournai à mon étau.

» Six mois encore se passèrent ; puis ce ne fut pas une lettre, mais Adrien lui-même qu'on annonça chez les frères Chevalier. J'entendis sa voix, je le vis traverser l'atelier ; j'allais m'élancer vers lui, quand je m'arrêtai frappé de stupeur à la vue du crêpe noir cousu à son chapeau. Il passa sans m'avoir remarqué. Moi, réfugié près de la forge, pour ne pas laisser voir aux compagnons les larmes que je sentais couler de mon visage, je me demandais avec épouvante de qui mon frère portait le deuil.

» Si, à son départ, Adrien eût de nouveau passé par l'atelier, je ne l'aurais certainement pas laissé sortir sans m'être fait reconnaître et sans l'avoir interrogé ; mais notre patron revint seul : mon frère était sorti par une autre porte.

» Ce jour fut le dernier où j'eus à souffrir chez les frères Chevalier. L'anxiété dans laquelle m'avait plongé l'aspect de ce crêpe noir, l'idée fixe qu'Adrien portait le deuil de notre père, m'inspirèrent subitement la résolution d'aller savoir s'il était mort sans m'avoir pardonné. Et, le soir même, sans avoir pris congé de qui que ce fût, je cheminais sur la route, n'ayant pour ressource que quelque argent dû à la générosité de l'aveugle, de qui j'étais devenu le chien favori.

» Il ne m'avait fallu autrefois que trois jours pour arriver de l'usine Francmartel à la maison Chevalier ; mais alors ma bourse était assez bien garnie pour me permettre un voyage rapide. Au retour, il n'en pouvait être de même, et c'était à pied que je devais essayer de regagner ma ville natale. Comme le compagnon du tour de France, qu'on voit, chemin faisant, venir çà et là louer ses bras afin de satisfaire aux dépenses de la route, j'allais de village en village offrir mes services, soit au charron, soit au maréchal ferrant de l'endroit. Ainsi, travaillant un jour et voyageant le lendemain, j'arrivai au terme de mon pèlerinage.

» Ma première visite fut pour le cimetière. Je crus sentir mon cœur se briser en approchant de notre tombeau de famille. Le sang qui me monta au cerveau rendait ma vue si troublée quand j'aperçus une épitaphe récente, que, près de défaillir, je fus assez longtemps avant de pouvoir lire le nom gravé sur la pierre.

» Ce nom, c'était celui d'une sœur aînée de ma mère que je n'avais pas connue, car elle n'était venue habiter chez nous que depuis mon départ. Que la défunte me pardonne le sentiment de bien-être que j'éprouvai quand j'eus acquis la certitude que je n'avais pas à pleurer la mort de mon père !

» En témoignage de cette station au cimetière, j'écrivis au crayon sur le bord de la pierre tombale la date de mon passage et mon nom ; puis je me demandai si je n'avais pas assez souffert pour être en droit d'aller réclamer mon pardon. Ma conscience me répondit NON, et je repris le chemin de l'exil. Il me conduisit hors la frontière. J'y subis toutes les misères qui attendent à l'étranger le pauvre qui s'expatrie ; cependant, j'y serais encore ; mais la guerre fut déclarée. Je pensai à mon pays envahi, à ma ville assiégée, au péril dont mes parents étaient menacés, et, bravant cent fois la mort pour franchir les lignes ennemies, j'ai pu enfin parvenir jusqu'ici. »

Maurice s'arrêta. La Marielle, qui, tout en l'écoutant, prêtait l'oreille au dehors, avait mis le doigt sur sa bouche pour l'inviter au silence : le premier obus, signal du bombardement, venait d'éclater. Et Pierrot, que le sinistre bruit avait enfin réveillé, achevait de gravir l'escalier.

— Au revoir, grand'mère, cria-t-il en heurtant à la porte, les camarades viennent me chercher et le blessé d'hier soir a disparu ; que Dieu vous garde et permette que je le rencontre, car on assure que c'est un espion !

Il dit et s'éloigna.

Ces mots : un espion ! ne firent pas pâlir Maurice.

— Le crois-tu, demanda-t-il à la Marielle.

— Non, devant Dieu, répondit-elle.

— Merci ! fit le frère d'Adrien.

Avant qu'elle eût pu s'opposer à son départ, il disparut.

VII. — ÉPILOGUE.

Depuis une heure, l'artillerie de l'ennemi faisait rage contre la brave petite ville assiégée. Excepté les impotents, les vieillards trop faibles pour prendre part à l'action et

les enfants en bas âge, chacun avait un poste assigné ou choisi dans l'intérêt de la défense commune. Tous ceux qui ne s'étaient pas portés aux remparts ou au secours des bâtiments incendiés se trouvaient, soit comme infirmiers, soit comme blessés, aux ambulances improvisées dans les divers quartiers.

Adrien Francmartel, commandant un bataillon d'ouvriers, gardait une porte du mur d'enceinte particulièrement menacée. Son père, élu premier magistrat de la ville, accomplissait des prodiges d'activité; il semblait se multiplier, car on le rencontrait partout où il y avait un courage abattu à relever, ou à donner un exemple de dévouement.

Cependant, épuisé par l'état de surexcitation dans lequel l'avait maintenu durant plusieurs jours et plusieurs nuits l'obligation de présider le conseil municipal en permanence et de pourvoir aux services publics, il fut pris d'une telle faiblesse au moment où il revenait de la grande infirmerie à la maison de ville, qu'il lui fallut s'arrêter en chemin et chercher un point d'appui sur une borne de la rue pour ne pas défaillir complétement.

Cette rue, ainsi que celles qui n'aboutissaient pas en ligne directe au théâtre de la lutte, était déserte; Georges Francmartel s'en applaudit; il se fût reproché comme un manque de patriotisme d'avoir donné dans un pareil jour le spectacle de son évanouissement. Près de la borne où il venait de s'accouder, il y avait un banc de pierre; sentant que ses genoux fléchissaient, il s'y laissa tomber en se disant :

— Dieu soit loué! ma fin n'arrêtera l'élan de personne, elle n'a pas de témoin.

Il se trompait; quelqu'un qui se rendait à l'usine Francmartel par les rues les moins fréquentées et qui évitait les rencontres comme s'il eût craint d'être reconnu, l'avait aperçu de loin; aussitôt, changeant de direction, il se mit à le suivre à distance, prêt à se dissimuler dans l'embrasure d'une porte si Georges Francmartel eût retourné sur ses pas. Il vit le courageux citoyen, brisé de fatigue, s'arrêter, fléchir et tomber sur le banc de pierre; alors, oubliant qu'il s'était promis de ne pas se laisser reconnaître avant d'avoir suffisamment expié son crime, il s'élança vers le malheureux maintenant évanoui, en s'écriant : —Au secours! Sauvez mon père!

Puis, agenouillé sur le pavé et penché vers son père, Maurice s'efforçait de le rappeler à la vie, qui déjà semblait l'avoir abandonné.

Le frère d'Adrien n'avait pas en vain appelé au secours : de jeunes défenseurs de la ville, improvisés soldats, qui conduisaient aux remparts un fourgon de munitions de guerre, entendirent les cris de désespoir. Quelques-uns se détachèrent de l'escorte et coururent jusqu'au banc de pierre. A la vue du maire évanoui, chacun des assistants, saisi de la même émotion, eut la même pensée: « Il y a des médecins à l'Hôtel de ville, il faut l'y transporter. »

Les plus robustes se disposèrent à soulever Georges Francmartel, qui commençait à donner signe de vie; Maurice allait réclamer sa place dans le transport du précieux fardeau, quand, reconnu par le petit-fils de la Marielle, qui avait fait partie de l'escorte du fourgon, il dut s'enfuir devant cette terrible accusation : « Le voilà, l'espion! » Son père rouvrait les yeux!

Maurice n'aurait eu le temps ni d'expliquer son intrusion dans la ville, ni de se justifier; il dut donc s'éloigner à grands pas. Où allait-il?... Certainement à l'aventure. — Le hasard, ou plutôt une volonté providentielle, le conduisit vers cette porte du mur d'enceinte défendue par Adrien et ses courageux compagnons. De l'autre côté de la ville, le feu avait cessé; l'ennemi, découragé et inquiété par l'approche d'une armée de secours, levait enfin le siége; mais, voulant cacher sa défaite, il redoublait d'efforts pour s'emparer de la position occupée par le frère de Maurice; une brèche était ouverte, Adrien la franchit pour tenter une suprême sortie, qui mit en fuite les assaillants. Pendant ce mouvement, Maurice avait rejoint son frère, et, placé à deux pas devant lui, il faisait face à l'ennemi, quand l'un des fuyards, s'étant retourné vers le chef des volontaires, lâcha son dernier coup de fusil, qui atteignit Maurice au front.

Quelques heures plus tard, quand Georges Francmartel, remis de sa syncope, et son fils aîné, vinrent visiter les blessés de l'ambulance où Maurice avait été porté, ils hésitèrent à le reconnaître; mais celui-ci ne craignait plus de se nommer : la blessure reçue par dévouement fraternel avait effacé le signe de Caïn.

LA FÊTE DE MONTEVERGINE,

PRÈS DE NAPLES.

Le peuple napolitain, qui tient essentiellement à ses usages et à ses croyances, nous a conservé plusieurs pratiques qui remontent aux temps les plus reculés. Quelques-unes se sont effacées ou se sont altérées insensiblement, comme la coutume souliote et albanaise, par exemple, qui existait encore dans les provinces napolitaines il y a à peine un siècle. Dans la célébration des mariages, on couronnait de roses les époux et on les couvrait d'un grand voile. Les lamentations funèbres appelées *liepeto* et par les Grecs épirotes *glipt*, deuil, sont un rite hellénique antérieur aux temps héroïques.

De toutes ces solennités dont le simple Napolitain est si avide, la plus célèbre est sans contredit la fête de Diane ou de Cybèle, consacrée maintenant à la Madone de Montevergine.

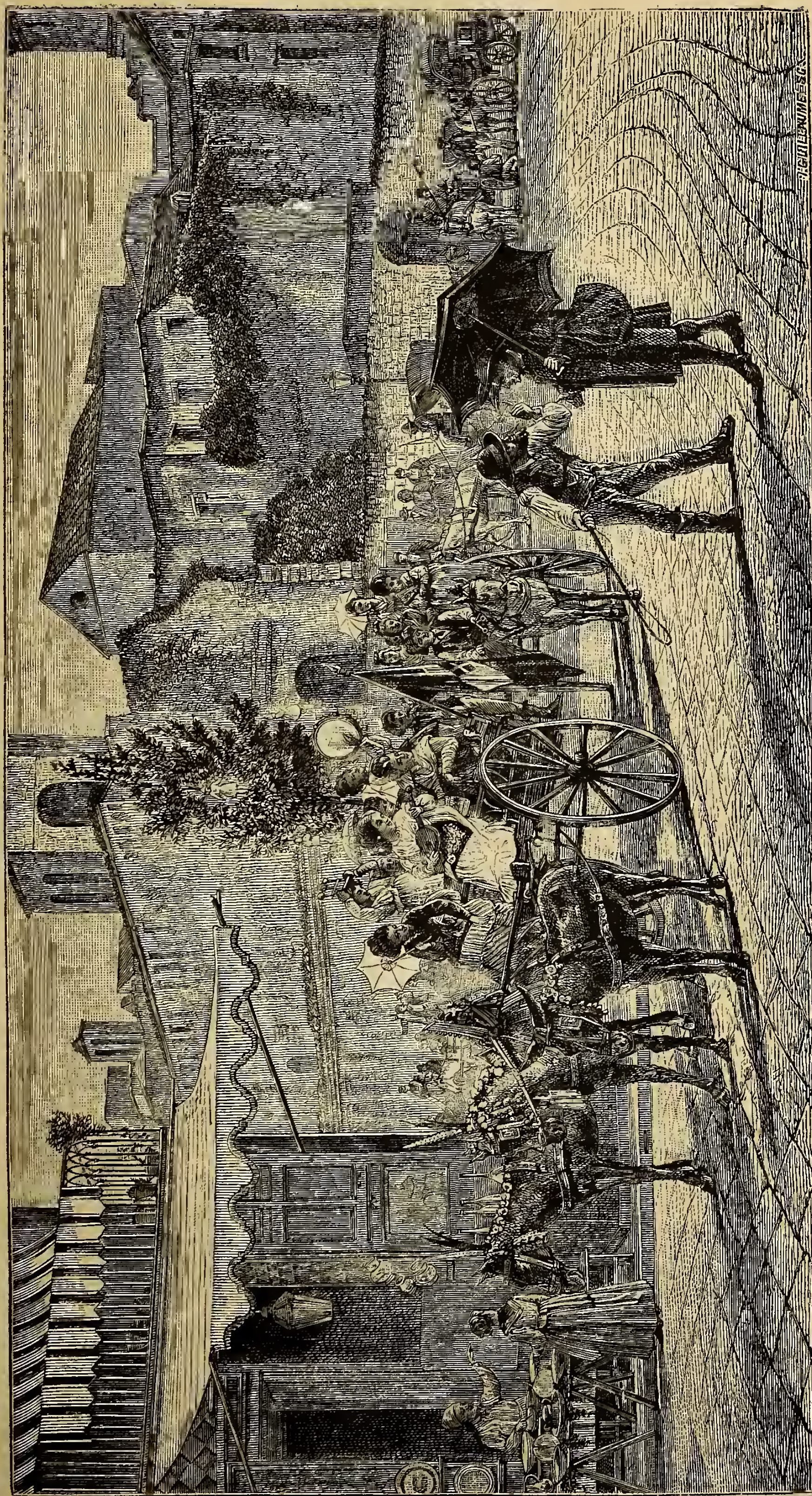
Deux temples avaient été élevés sur la crête de l'Apennin : l'un dédié à la vierge Diane, d'où est dérivé le nom de Montevergine; la voie qui y conduisait s'appelait *ad Magnam Matrem*, à la Grande Mère, surnom qui était commun à Diane Éphésine et à Cybèle; l'autre monument, le temple d'Apollon, dont les débris ont disparu sous une construction moderne, occupait l'emplacement où se trouve aujourd'hui la pharmacie du monastère. Ce temple s'écroula plusieurs fois sous les coups implacables et féroces de la barbarie, et toujours il sortit triomphant de ses ruines. Le panthéisme ancien tomba, mais sans entraîner dans sa chute les fêtes de Montevergine; car sur les débris du temple de Diane s'est élevé celui que nous voyons aujourd'hui consacré à la Vierge mère du Christ.

A l'approche de Pâques fleuries, chacun rivalise de zèle et de piété; une pensée unique préoccupe tous les esprits : la fête de Montevergine. Ni le voyage long et pénible, ni la forte dépense qu'il nécessite, ni la pénurie des temps, ne refroidissent l'ardeur des pèlerins. Le riche et le pauvre, en voiture ou sur un char, à pied ou à cheval, soit pour accomplir un vœu, soit par simple dévotion, trouvent le moyen de se rendre à *Mamma Schiavona*, ne pouvant renoncer à célébrer cette fête dont la tradition remonte à l'antiquité la plus reculée.

Il n'y a pas longtemps encore, une jeune fille, le jour de ses fiançailles, n'oubliait jamais de faire inscrire dans son contrat de mariage l'obligation pour son futur époux de la conduire à Montevergine. Le pauvre artisan vide ce jour-là la tirelire qu'il s'est pratiquée dans le mur de son humble logis et qu'il a enrichie de toutes ses économies de l'année, en se privant le dimanche d'une partie à Capo-di-Monte, à Poggio-Reale, au champ de Mars, à Antignano; et si cela

ne suffit pas, il va religieusement vendre, ou pour le moins mettre en gage, les tréteaux de son lit, afin de parer aux dépenses qu'entraîne le pèlerinage de Montevergine...

Les estropiés et les mendiants sont les premiers à partir; ils savent que dans ces grands actes de piété on est généralement charitable et libéral, et que l'on refuse rarement l'aumône à celui qui la demande. Une autre classe d'individus non moins diligents, ce sont les petits marchands



Départ pour la fête de Montevergine, à Naples, tableau de Ferrandix. — Dessin de Sellier.

dits *cassettieri*, qui colportent à toutes les fêtes patronales le *torrone*, espèce de nougat, le pain d'épices sous toutes les formes les plus bizarres où prédomine celle de Polichinelle, les jouets d'enfants, etc. Les vendeurs d'eau-de-vie, de tambourins, de castagnettes, de sistres et de crotales grossiers; les débitants de médailles, d'images et de chapelets, s'empressent également d'aller ériger leurs baraques à Mercogliano et à Monteforte.

Pendant que cette nombreuse avant-garde s'installe au pied du mont sacré, le grand corps d'expédition s'agite, dispose les chars, prépare tous les véhicules imaginables; orne les uns de draperie, de myrte et de fleurs; les autres

de banderoles et de trophées plus ou moins caractéristiques.

La vaste place hors de la porte Capouane est le centre où se réunissent tous les pèlerins du bourg de Lorete, du Pendina, du Molo-Piccolo, de Chiaja, de la Stella. De tous les quartiers de Naples enfin partent des chars traînés par des bœufs (qui deviennent chaque année plus rares) et des voitures attelées de chevaux dont les harnais sont surchargés de fleurs et de clochettes; mais tous sont fidèles au rendez-vous de la porte Capouane. C'est de ce célèbre rond-point que l'on est convenu de partir, dans la matinée du vendredi qui précède le dimanche de Pentecôte.

Dès la pointe du jour déjà, des décharges d'armes à feu, et l'explosion incessante de vigoureux pétards, ont dans les vieux et bas quartiers ébranlé les maisons et fait pleuvoir dans les rues les débris des vitres cassées; un tremblement de terre ne s'annonce pas avec de plus fortes secousses. Ce tintamarre est, pour les dévots de Montevergine, ce qu'est pour le soldat d'une garnison la diane ou l'appel. L'un, du haut d'une terrasse, tire une bombe en papier, grosse parfois comme la tête d'un enfant, et capable de faire bondir dans leur lit tous ceux qui ont la bonhomie d'y rester dans l'espérance de pouvoir y sommeiller encore ce jour-là; un autre, non moins zélé, s'empresse d'allumer aussi sa bombe; c'est ce qu'on appelle donner la *réponse*.

Mais hâtons le pas si nous voulons être témoins du grand départ. Ce n'est que lorsque ceux qui commandent les escouades des différents quartiers (c'est-à-dire ceux qui par un consentement tacite en sont devenus les chefs) se voient tous rassemblés, que le signal est donné.

L'horloge de l'église du Carmine met en jeu les ressorts de sa sonnerie, et la cloche sonore fait entendre à la multitude le premier coup de huit heures. A l'instant tout s'ébranle. Les pétards, les boîtes et les bombes éclatent par centaines à la fois.

Au départ, les Montevirginiens observent un certain ordre. Ce n'est que plus tard, et principalement au retour, que les défis à la course donnent lieu à des scènes qui tiennent du prodige, tant elles sont effrénées et délirantes. Trois cents véhicules roulent bruyants et rapides et soulèvent des nuages de poussière où ils disparaissent par intervalles. La route de Poggio-Reale en est encombrée.

Plusieurs dévots les suivent à pied en récitant le rosaire. Quelques-uns sont déchaussés par esprit de pénitence, et portent leurs souliers au bout d'une perche qu'ils tiennent en équilibre sur leur épaule, comme un soldat porte son fusil dans une marche forcée. C'est non-seulement une interminable, mais encore une touchante procession. Là, dans une voiture, vous apercevez avec ses parents une jeune fille pâle et défaite, les cheveux épars et nu-pieds. Elle a sur ses genoux un paquet de cierges qu'elle veut offrir à la Madone pour l'avoir sauvée d'une maladie mortelle. Plus loin, sur un char, une mère, dans l'attitude de la plus vive douleur, tient dans ses bras son petit enfant malade, et n'en détache ses yeux humides de pleurs que pour les tourner vers le ciel. Une autre jeune fille porte à l'autel de la bonne Mère de Montevergine les longues tresses de sa chevelure, celle-ci sa chaîne d'or, celle-là son collier et ses boucles d'oreilles. Un père de famille dont les affaires ont prospéré lui apporte une lampe d'argent et s'empresse d'accomplir ainsi le vœu qu'il avait fait. Tous enfin vont remercier de quelque grâce reçue ou en implorer une nouvelle.

Mais avançons. A Poggio-Reale les cris perçants et désordonnés, les chants entonnés au départ avec tant d'enthousiasme, diminuent d'intensité et cessent presque de toutes parts. La vue des blancs monuments du Campo-Santo vient de faire entrer nos pèlerins dans un autre ordre d'idées et d'impressions; de douloureux souvenirs se réveillent à l'aspect du champ de la mort.

La brise embaumée qui descend des monts et agite mollement la cime des arbres, le tableau riant de cette plaine du Vésuve où sont déployés tous les enchantements, la pensée ensuite du saint pèlerinage, et par-dessus tout la mobilité inhérente à la nature humaine, ramènent bientôt la sérénité dans les esprits. La mélancolie disparaît, et les chants recommencent dans toute leur expansion primitive. Partout où passe l'immense et fougueux cortége, on accourt, on se précipite sur la route ou l'on se met aux fenêtres.

Le Montevergine, qui tient par ses racines aux Apennins, s'élève solitaire au-dessus d'eux, comme l'Olympe au-dessus du Pinde, ou comme l'Horeb au-dessus du Liban. Le pic qui le couronne semble vouloir se dérober aux regards mortels en se perdant dans les hautes régions de l'atmosphère. Il est flanqué de rochers escarpés, de précipices affreux où s'amoncellent et s'entassent les neiges de l'hiver. Le grand temple de Cybèle était situé à peu près à la moitié du mont, où se trouve aujourd'hui le monastère. On prétend qu'il servit de modèle au Panthéon d'Agrippa. L'église fut bâtie par saint Guillaume, sur les ruines de l'édifice païen, en 1124. Jean, évêque d'Avellino, en fit la dédicace au mois de mai, le jour de la Pentecôte, avec un immense concours de fidèles. Elle fut visitée deux fois par l'empereur Frédéric II, et par le roi Mainfroi, qui, par anticipation, y fit construire son mausolée. Mais la fortune lui réservait une autre sépulture au pont de Bénévent, où il périt en combattant contre son compétiteur Charles d'Anjou. Ce dernier prince, en visitant le nouveau temple, ordonna que ses trois lis d'or fussent sculptés sur l'architrave, tels qu'on les voit encore de nos jours. A dater de cette époque, l'édifice sacré prit le nom de Royal-Monastère. Tous les souverains du royaume de Naples, plusieurs monarques étrangers y ont apporté leurs dons et leurs hommages. Le long du rude sentier qui y conduit on rencontre de petites croix et quatre chapelles : la Paruta, l'Aja, le Cirreto et le Scalzatojao. Cette dernière est ainsi nommée parce que les Montevirginiens ont l'habitude de s'y déchausser et de monter nu-pieds depuis cette station jusqu'au temple de la Vierge.

De Mercogliano au monastère on compte quatre milles d'une montée rude et pénible. De distance en distance, on doit suivre des rampes à demi ruinées et encombrées de chênes, de sapins et de hauts châtaigniers; çà et là on rencontre des amas de neige que juillet et août ne parviennent pas toujours à liquéfier.

C'est ordinairement au moment d'une grande calamité ou d'une catastrophe imminente que la superstition a le plus d'empire sur les âmes. Ainsi, parmi les Montevirginiens, c'est une croyance généralement adoptée que toute femme qui n'a point nettoyé ses cheveux de la pommade dont ils étaient imprégnés attire infailliblement un orage sur la montagne sainte, et la foudre sur sa propre tête. Pour éviter un tel danger et éloigner un désastre certain, on doit aussi s'abstenir de porter parmi ses provisions de la viande de porc et des salaisons de quelque nature qu'elles soient. C'est probablement une suite de la défense qui était faite anciennement aux prêtres de Cybèle de manger de la viande.

Après l'office divin et les pratiques de dévotion en usage, la piété et le recueillement font place à tout le délire d'une bacchanale des anciens temps. Au sommet et sur les flancs de la montagne, l'orgie se déchaîne dans toute sa liberté, bruyante, furieuse, échevelée. Comme les satyres

et les ménades, on se couronne de pampres, de lierre et d'un chapelet de cerises à défaut de grappes de raisin. La salle du banquet est partout : grâce à la prodigalité des convives, des provisions en abondance jonchent le sol; le vin coule à flots, et des cris désordonnés s'élèvent de toutes parts. Les chants ne suffisent plus aux transports de la foule en délire. Bientôt les tambourins et les castagnettes résonnent sur tous les points : c'est en dansant que le retour du pèlerinage s'effectue. [1]

LE CULTE DES MORTS.

On croit en général s'acquitter de ses devoirs envers les morts par des tombeaux qu'on leur élève, parfois à grands frais. Mais, hélas ! ces tombeaux cessent bientôt d'être visités, et l'oubli le plus complet ne tarde pas à couvrir « ce quelque chose d'innommé », comme dit Bossuet, que nous laissons sur la terre.

Il est une autre manière d'honorer les morts aimés. C'est de recueillir ce qui reste d'eux, ce qu'ils ont pensé, écrit, souffert.

Ce sont là les vrais monuments de famille. Qu'importe qu'ils ne soient pas de marbre de Paros, mais de la pierre la plus modeste du pays, pourvu qu'ils soient conservés, et contemplés quelquefois par des regards pieux !

DU BOISEMENT
DES TERRAINS PAUVRES ET ARIDES.

Il est utile de réduire de plus en plus, jusqu'à les faire disparaître presque entièrement, les terrains improductifs.

De grands progrès ont déjà été réalisés sous ce rapport : le pin maritime couvre une grande partie des dunes et des landes du littoral du golfe de Gascogne ; les meilleures terres de la Sologne sont en culture ou en prairie; les terres les plus pauvres ont été conquises par le pin sylvestre, le bouleau ou le chêne ; le pin noir d'Autriche s'est répandu sur les plateaux de la Champagne ; enfin l'eucalyptus conquiert, chaque année, de nouveaux espaces en Algérie.

Il reste néanmoins encore plusieurs millions d'hectares à mettre en valeur.

Multiplier le nombre des essences forestières propres à utiliser les plus mauvaises terres, varier les produits que ces terres sont susceptibles de donner, serait assurément un moyen de favoriser la disparition des landes. Dans les introductions à faire, il convient, d'ailleurs, de se préoccuper des essences de haute stature, pouvant donner rapidement des bois de charpente propres aux constructions civiles ou navales, et des arbustes capables de fournir des produits utilisables par l'industrie, tels que résines, cires, matières tinctoriales ou pharmaceutiques, tan, etc., etc.

Ces considérations ont engagé la Société d'encouragement pour l'industrie nationale à fonder un prix de mille francs qui sera décerné, en 1880, à la personne qui aura employé une essence d'arbre utile, non encore en usage, pour le boisement de terrains pauvres et arides, et qui aura étendu sa culture sur une surface importante pouvant servir de modèle pour la propagation de ce genre de plantation.

LES ASCENSEURS.

Les étages élevés des maisons, bien aérés, bien éclairés, ne manqueraient pas d'être toujours les plus recherchés s'il était possible de les atteindre sans avoir à gravir les marches d'un escalier. On a eu depuis longtemps l'idée d'élever les habitants d'une maison jusqu'à ses parties supérieures à l'aide d'un mécanisme : il n'y a guère plus de trente ans, une sorte de treuil analogue à celui des mines avait été organisé à cet effet au palais des Tuileries pour le service du roi ; mais ce système, comme tous ceux que l'on utilisa pendant longtemps, était dispendieux et surtout très-compliqué, ce qui empêcha ces appareils de se répandre et de se multiplier.

En 1867, M. l'ingénieur Édoux exposa au Champ de Mars un ascenseur d'un nouveau système, qui devait attirer les suffrages de tous les hommes compétents. M. Édoux songea à employer une force très-puissante, dont on dispose partout dans la plupart des villes : la pression de l'eau dans les conduites. Il construisit un appareil remarquable, qui fonctionne avec la plus grande facilité, et qui est aujourd'hui utilisé dans la plupart des hôtels et dans un grand nombre de maisons particulières. Nous croyons utile d'en donner la description.

L'ascenseur Édoux est essentiellement formé d'une espèce de balance et d'une pompe, mais d'une pompe dont le jeu est retourné. Au lieu d'avoir un piston qui repousse l'eau, on ouvre une issue à une masse d'eau qui par sa pression chasse le piston devant elle. Qu'on se représente une longue tige de métal ayant la hauteur d'une maison, et disparaissant dans un cylindre qui l'enveloppe et qui est creusé dans le sol. La tige de métal supporte à sa partie supérieure une cage rectangulaire qui glisse entre quatre montants. C'est dans cette cage que se placent les voyageurs. Quand on introduit au-dessous de la grande tige métallique qui forme piston l'eau des conduites urbaines, la pression de celle-ci pousse le piston, le soulève; elle le fait monter avec la cage supérieure et les personnes qu'elle contient.

Quand on voit pour la première fois cette tige polie jaillir du sol en soulevant un poids considérable, on se demande quelle force peut être assez puissante pour opérer un tel travail. Mais en réalité le piston ne supporte pas son poids, et quand il n'y a personne dans la cage, l'effort nécessaire pour l'élever est nul. Le piston, en effet, glisse entre quatre colonnes creuses; à chaque angle de la cage qu'il soulève s'attache une chaîne qui passe dans la gorge d'une poulie établie au sommet de chaque colonne, et qui se termine par un poids. Les quatre poids, ainsi placés dans les colonnes creuses, font équilibre au piston métallique et constituent une véritable balance. La pression de l'eau n'est donc utilisée que pour soulever l'excédant de poids des voyageurs qui se placent dans la cage, véritable plateau d'une balance en équilibre.

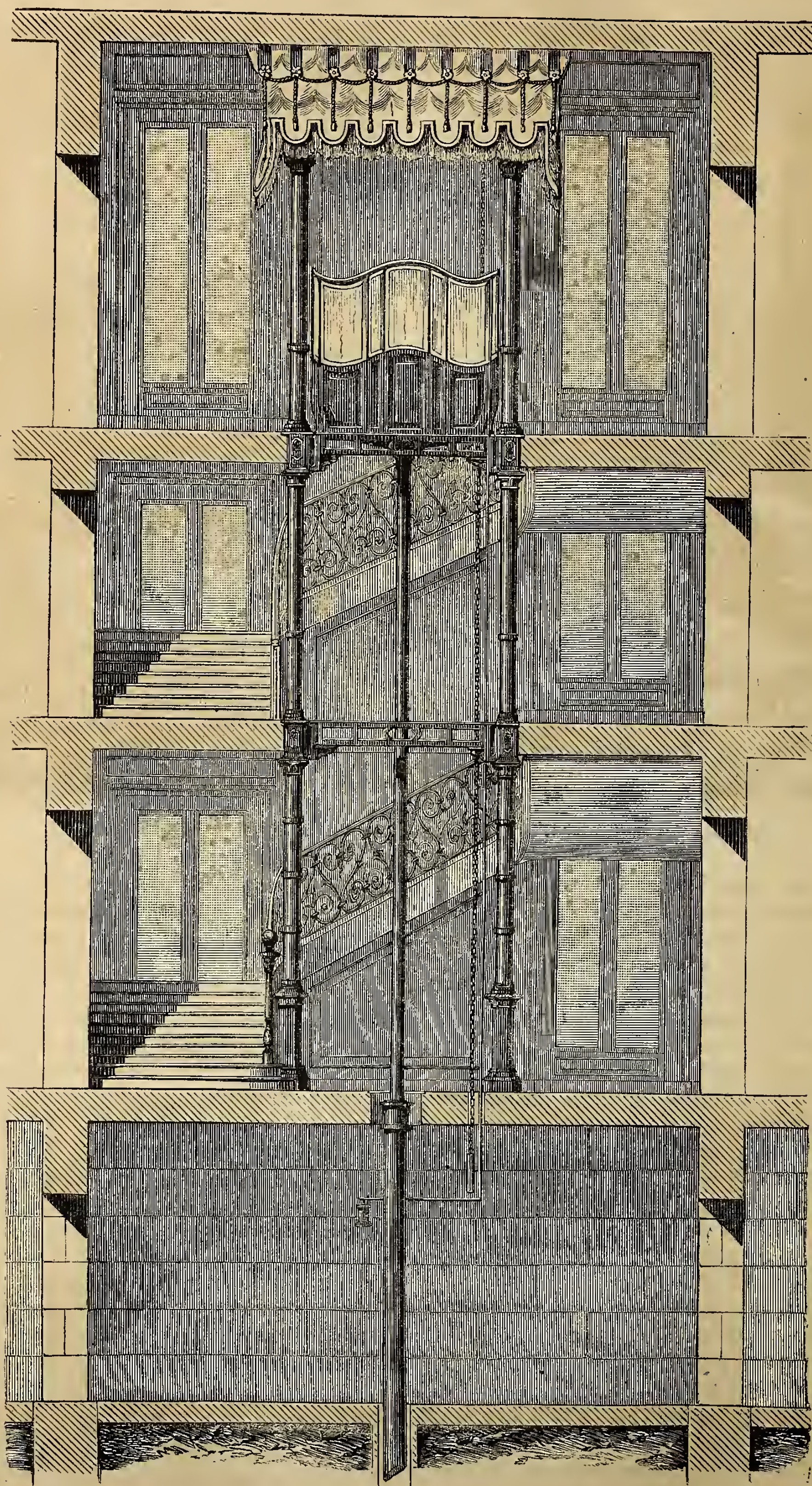
Quand le piston redescend, il plonge dans l'eau, et les quatre chaînes en sortent ; l'appareil est combiné pour qu'il y ait encore là compensation, et que l'équilibre soit toujours maintenu; car si l'on omettait ce point important, le piston perdrait une partie de son poids égal à celui de l'eau qu'il déplace, en vertu du principe hydrostatique. Il suffit que les quatre chaînes de métal aient un même volume que celui du piston qu'elles remplacent dans le liquide, et le poids que l'on perd d'un côté est ainsi constamment retrouvé de l'autre.

L'admission et l'expulsion de l'eau s'opèrent au niveau du sol, au moyen de deux systèmes de pistons obturateurs et contre-pistons. Les valves sont commandées par deux cordes qui règnent sur toute la longueur des colonnes. A la base et au sommet de l'appareil, en tout point intermédiaire même, il est facile de régler le mouvement de la cage.

Donnons un exemple de la manœuvre. Nous sommes

[1] Extrait des *Nouvelles Napolitaines*, par P. Is. Boulée.

à la partie supérieure de l'ascenseur, et le plateau ou la cage est à la partie inférieure. En tirant la corde, nous ouvrons la valve d'admission de l'eau; le piston monte, et la cage s'élève jusqu'à nous. Nous pénétrons dans la

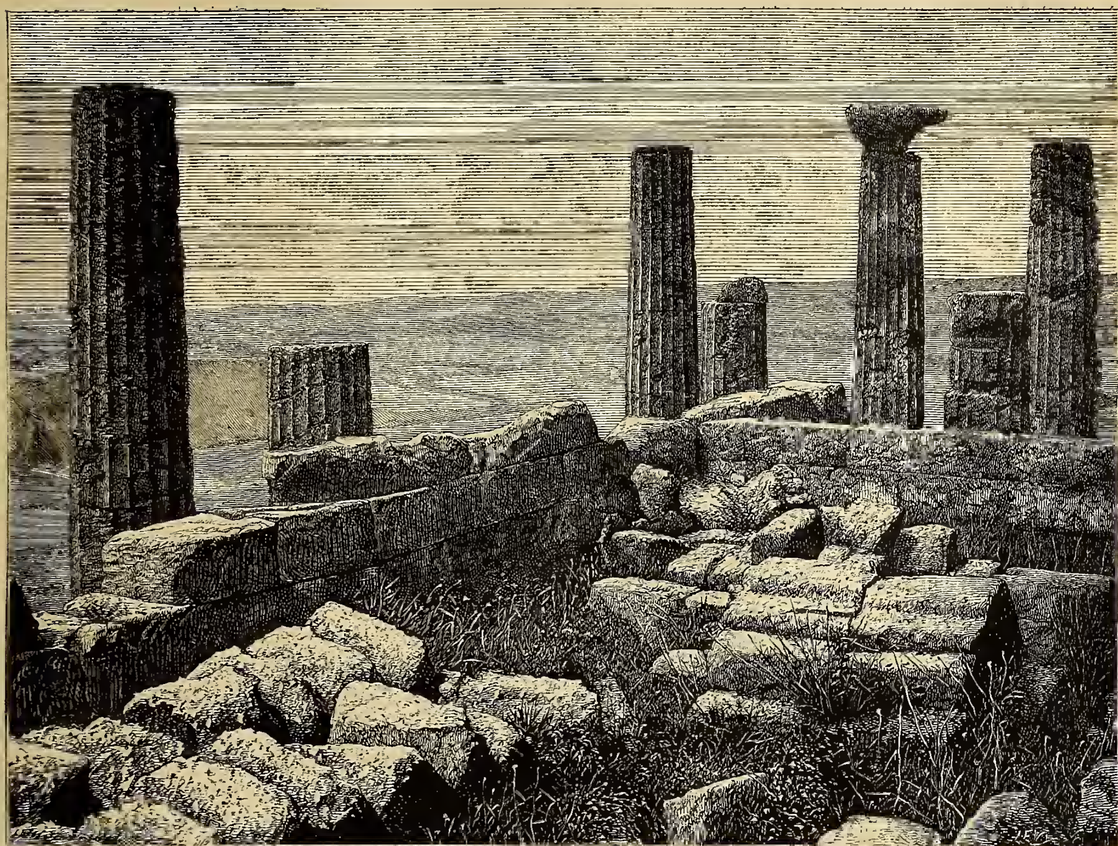


L'Ascenseur de l'hôtel du Louvre. — Dessin de Pérot.

plate-forme, et par notre propre poids nous descendrons aussi doucement que nous le voudrons, en donnant à la valve de sortie une ouverture plus ou moins grande. Si nous la fermons, nous nous arrêterons même tout à fait.

L'ascenseur que nous venons de décrire est d'une manœuvre très-simple, d'un fonctionnement très-sûr; mais son emploi est encore assez coûteux : aussi ne le voit-on guère utilisé que dans les hôtels publics, ou dans quelques installations luxueuses.

GIRGENTI
(SICILE).



Restes du temple de Junon, à Girgenti, en Sicile. — D'après une photographie de Vien.

Girgenti est l'abréviation d'Agrigente, nom de la ville antique fondée 582 ans avant Jésus-Christ; et ce nom lui-même n'est qu'une altération de celui d'Acragas dont se servaient les Grecs. La cité actuelle est située sur un point plus élevé, où sans doute s'élevait l'acropole, et à plus de distance de la mer qu'Acragas; elle est surtout habitée par des propriétaires de terres, des fermiers et des journaliers. On y compte dix-huit mille habitants, quarante-six églises, dix-sept couvents et quinze monastères. L'aspect des rues, des maisons, des passants, n'a rien d'agréable. Mais la vallée qui entoure la ville est charmante, et les ruines éparses dans cette riante et fertile campagne ont aussi un grand attrait pour les voyageurs. C'est à travers les oliviers, les amandiers et des champs fertiles qu'après une demi-heure de marche on arrive au milieu des célèbres débris de l'antique Agrigente.

Les colonnes cannelées et d'ordre dorique du temple de Junon Lacinia, que représente notre gravure, ont pour base une roche élevée où ont été creusées des cavernes, anciennes chambres funéraires, dont les habitants actuels font usage pour serrer leurs récoltes. Le nombre des colonnes était autrefois de dix-huit. Ces restes sont encore d'un effet imposant, et il faudrait être insensible et bien froid d'imagination pour ne pas être ému lorsque, du milieu de ce temple mutilé, on jouit du spectacle de ce merveilleux panorama sicilien qu'on voit se dérouler autour de soi de toutes parts.

Le temple de la Concorde, placé à quatre cents pas environ, très-élégant et très-noble, est beaucoup mieux conservé; il est d'ordre dorique.

Les autres ruines remarquables sont celles du temple d'Hercule, qui est le plus ancien et où l'on ne voit plus debout qu'une seule colonne; le temple de Jupiter Olympien, qui était le plus grand de la Sicile, mais qui ne fut jamais achevé; le temple de Castor et Pollux, dont il reste trois colonnes, et l'édifice carré à deux étages que l'on appelle le tombeau de Hiéron (¹).

Une route carrossable, très-pittoresque, très-accidentée, dominée par des montagnes de formes variées, permet de faire assez aisément, quoique par de nombreux détours, le voyage de Palerme à Girgenti.

LE CLAVECIN DE JEAN LA FONTAINE.

Malgré les recherches attentives d'utiles biographes, on sait bien peu de chose, au fond, sur la vie intime du grand fabuliste. En lisant avec attention toutefois ce que de lui on ne lit plus guère, les pièces détachées qui parfois font ombre à ses écrits, on découvre çà et là de charmants renseignements sur ses goûts, sur ses habitudes même.

Jean la Fontaine avait chez lui, dans les derniers temps de sa vie, un clavecin. Était-ce lui qui l'avait fait venir alors que, comme il l'a dit, il

> Mangeait son fonds avec son revenu.

C'est ce que nous ne pouvons savoir. Peut-être était-ce la bonne Mme d'Hevrard qui lui avait donné cette aimable distraction. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'une personne de son voisinage, si ce n'est du logis qu'il occupait, venait jouer quelquefois de cet instrument qui commençait alors à être en vogue et que devait remplacer le piano.

(¹) Voy., sur Agrigente, t. VI, 1838, p. 16; et t. IX, 1841, p. 156; et sur la Sicile, ses villes, l'Etna, la Table de quarante années.

Jean la Fontaine allait à l'Opéra, et l'on sent, en dépit de quelques réticences, qu'il y allait avec plaisir. Quant à la partie historique, ses souvenirs toutefois ne vont guère sur ce point au delà du règne précédent; c'est-à-dire qu'ils s'arrêtent au temps de Louis XIII, amateur si passionné de l'art musical et se livrant même parfois à la composition.

Le fabuliste ne soupçonne pas encore les ressources puissantes de la musique italienne; il ne va pas dans ses admirations au delà de Lulli, avec lequel, du reste, il se fâcha lorsque, pour les paroles de certaines pièces, il dut remplacer Quinault. L'exécution bruyante lui fait peur, on le voit, et Lambert, que cite Boileau, suffit comme exécution à ses enchantements.

S'il se plaint avec quelque apparence de raison des imperfections qu'on remarquait de son temps dans l'art du machiniste, s'il trouve naturel qu'on préfère au plaisir des yeux les nobles plaisirs de l'intelligence servis par Corneille et par Molière, dont le génie trouve en lui un écho, il sait apprécier à leur valeur les chanteurs et les instrumentistes, et il est vraiment curieux de lui entendre nommer avec une approbation marquée ceux qui étaient alors en vogue. Les grands drames en musique de Lulli et de Quinault, *Alceste*, *Thésée*, *Cadmus*, commençaient alors une école nouvelle. On voit que le fabuliste n'en fut nullement charmé; il est curieux de lui entendre dire:

De Baptiste épuisé les compositions
Ne sont, si vous voulez, que répétitions.
Le François, pour lui seul contraignant sa nature,
N'a que pour l'Opéra de passion qui dure.
Les jours de l'Opéra, de l'un à l'autre bout,
Saint-Honoré, rempli de carrosses partout,
Voit, malgré la misère à tous états commune,
Que l'Opéra tout seul fait leur bonne fortune.

Ce que le bonhomme en réalité aimait, c'était la musique intime, ce qu'on a appelé après lui la musique de chambre. Il dit avec regret:

On laisse là Dubut (1), et Lambert (2), et Camus (3).

Or, ces trois grands artistes ne figuraient guère dans les orchestres à fracas. Il ajoute, en parlant du genre de musique plus rapproché de ses goûts qui doit reprendre faveur après le *Jubilé*:

. . . . . . De retour de mainte et mainte église,
Nous irons, pour causer de tout avec franchise,
Et donner du relâche à la dévotion,
Chez l'illustre Certain faire une station.
Certain, par mille endroits également charmante,
Et dans mille beaux arts également savante;
Dont le rare génie et les brillantes mains
Surpassent Chambonnière (4), Hardel, les Couperains.
De cette aimable enfant le clavecin unique
Me touche plus qu'Isis et toute sa musique.

Rien qu'à lire ces vers, on comprend parfaitement que Jean la Fontaine était de ceux qui gardaient leurs émotions pour la musique du règne précédent. Le maître de *l'illustre* Certain, Niert, s'honorait probablement alors du titre de valet de chambre du roi Louis XIII; mais c'était en réalité un très-habile musicien, qui formait les meilleurs exécutants de son époque. On le voit au pied du lit du roi, dans sa dernière maladie, mêlant ses chants religieux à ceux du monarque lui-même, qui, bien près de sa fin, se faisait faire encore de la musique, et unissait sa voix à celle des autres chanteurs peu d'heures avant sa mort (1).

La jeune fille dont Niert avait été le maître était encore dans un âge bien tendre lorsque le fabuliste l'entendit: elle avait tout au plus quinze ans; mais elle parcourut une carrière assez longue, car elle vécut jusqu'en l'année 1711. Son instrument de prédilection, le clavecin, faisait rage alors, et, pour ceux qui ont été à même d'entendre ce maussade précurseur du piano, ce devait être sans aucun doute un bizarre effet d'instrumentation que

Vingt clavecins unis à cent violons.

La Fontaine n'avait pas tort, à coup sûr, de plaindre ceux que l'on prétendait charmer par une semblable cacophonie. Il faisait ainsi preuve de goût.

DIEU.

Toute loi nécessaire suppose une existence nécessaire qui en fait le principe. Ainsi la pensée, s'exerçant avec ordre et harmonie, est une démonstration de Dieu.

HERDER.

LES CONFRÉRIES DE CHARITÉ
EN NORMANDIE.

Suite. — Voy. p. 69, 103, 154.

Les frères de charité se réunissent le premier dimanche de chaque mois, à l'issue de la grand'messe, pour donner connaissance des amendes encourues; car il existe des règlements qui précisent avec soin tout ce que les frères de charité ont à observer dans l'exercice de leurs fonctions, et qui punissent par des amendes tout manquement et toute infraction.

Les condamnations sont prononcées par l'échevin, mais à la condition qu'elles ne dépassent pas un certain chiffre.

Les confréries de *charité*, se montrant vraiment dignes de ce nom et comprenant parfaitement les devoirs que l'humanité impose, ne refusent leur ministère à personne, pas même aux suppliciés.

Les statuts de fondation des charités, recueillis par écrit à leur origine sur parchemin ou sur papier, ont été conservés par un grand nombre de ces confréries; quelques-uns renferment des documents intéressants (2).

Quelques-uns de ces livres, écrits en caractères gothiques, ornés de belles lettres fleuronnées, enrichis de magnifiques miniatures ou de reliures précieuses revêtues de plaques à images ciselées ou en argent repoussé, sont des trésors inestimables à la fois pour l'artiste et pour l'archéologue.

Nous allons en reproduire quelques passages qui nous ont paru curieux, soit par la singularité des coutumes auxquelles ils se réfèrent, soit par la naïveté de la rédaction.

Ainsi, après avoir parlé d'une institution qui paraît spéciale à la charité d'Orbec, celle de quatorze chapelains chargés « chacun en leur regard acquitter le divin service d'icelle, en outre des esquevin, prevost et frères servants », les statuts de cette charité ajoutent que « les sus-

(1) Très-habile joueur de luth.

(2) Lambert, mort à quatre-vingt-six ans, en 1696, était beau-père de Lulli. Il a été inhumé dans l'église des Petits-Pères.

(3) Camus, né en 1631, mourut en 1677. Il était ténor à la chapelle, et se faisait admirer surtout aux concerts spirituels.

(4) Chambonnière occupait la charge de premier clavecin de la chambre du roi. Le savant Fétis dit que l'on peut considérer cet habile claveciniste comme le chef d'une école qui s'est propagée jusqu'à Rameau. Il nous a été impossible de trouver aucun renseignement biographique quelque peu détaillé sur la *charmante Certain*. En revanche, la famille des Couperains a fort occupé Fétis, qui la fait bien connaître.

(1) Voy. Cimber et Danjou, *Archives curieuses de l'histoire de France*, 2e série.

(2) La plupart des confréries possèdent aussi des registres renfermant les noms de leurs membres et l'indication des services funèbres à célébrer par la confrérie en l'honneur de ceux qui en ont fait partie et qui sont décédés, ce qu'on appelle la liste des fondations en l'honneur des trépassés.

dits quatorze chappellains seront gens *bien vivants*, sans prendre ni avoir rancune les ungs contre les aultres, assistants au divin service, ayant robes longues et sans aulcun scandale, — duquel cas qu'ils esrenient ce que dist est, y seroit pourveu par le prevost, esquevin et confrères servants en icelle charité. »

A l'occasion des cérémonies religieuses qu'on doit célébrer lors des siéges ou réunions solennelles de la charité, on lit dans les statuts de la charité de Notre-Dame de Louviers, de 1450, « que les dimanches qui précèdent les deux siéges seront faits deux sermons solennels, *si on peult trouver homme pour les faire.* »

Plus loin, les mêmes statuts portent que « si aulcun frère ou sœur meurt en lointain voyage, on fera son service en la dite église ou autres de la ville, *au plaisir des amis*, comme si le corps dudit frère étoit présent. »

Plus bas encore :

« Les prevôt, échevin et frères servants, tant de la paroisse Notre-Dame, Saint-Jehan, Saint-Germain, qu'autres paroisses, seront tenus aller en procession après le corps de notre Seigneur Jésus-Christ, le jour de Saint-Sacrement et des octaves, chascun *un chapeau de fleurs* sur sa teste *en cognoissance* et *signe de fraternité*, ainsi que mieulx l'on le pourra faire selon le temps et la saison », ajoutent les statuts d'Orbec, « et les femmes d'iceulx officiers et serviteurs auront chacune son chappel à leurs dépens, tel qu'ils pourront recouvrer et vouldront porter. »

« Si aucuns frères ou sœurs, disent encore les statuts, ont haine l'un contre l'autre, les dessus dits prevôt, échevin et frères servants, en leur pouvoir, fraternellement les mettront d'accord sans prendre aucune cognoissance de cause appartenante ou qui fut pendante devant monsieur l'official d'Évreux ou autre juge compétent. »

« S'il y a quelque frère ou sœur malade dont on ait connoissance, dit l'article 52 des statuts de la charité de Damville, le clerc (de la charité) sera tenu de le faire savoir au prêtre pour le recommander aux prières ; et, la messe finie, les dits frères seront tenus de l'aller visiter et conforter, et des biens de ladite charité lui distribuer. »

« S'il y a quelque frère ou sœur de ladite charité qui ait bien fait son devoir, qui vienne en nécessité, soit par maladie, par emprisonnement ou autrement, tellement qu'il ne puisse gaigner sa vie, après l'avoir fait savoir aux prevôt, échevin et serviteurs, ils seront tenus de le visiter et, selon sa nécessité et indigence et la faculté de ladite charité, lui aider et secourir par chaque semaine, ainsi que par lesdits serviteurs sera avisé. »

Lebrasseur, dans son Histoire du comté d'Évreux, rapporte qu'il existait une disposition semblable dans les statuts de la charité d'Évreux :

« Si quelqu'un d'entre eux tomboit dans le besoin, la confrairie, dit-il, s'engageoit d'y subvenir, et cette subvention, dans ce temps-là (c'est-à-dire en 1423, lors de la fondation), étoit de deux sols six deniers par jour pour leur subsistance. »

« Item, dit un article des statuts de la charité de Damville, si aucun frère ou sœur n'a de quoy estre ensevely, on luy trouvera linge aux despens de la charité. »

Il va sans dire que le frère tombé en maladie ou en pauvreté est dispensé de payer sa cotisation.

Les devoirs d'assistance des frères les uns envers les autres étaient tellement étroits que c'était à peine si l'excommunication de l'Église pouvait les rompre.

« Se aucun frère ou sœur, dit l'article 41 des statuts de la charité de Notre-Dame de la Couture, à Bernay, va de vie à trépassement, et soit en sentence d'excommunication, pour tant qu'il a fait son devoir à la dite carité, icelle carité luy doit aidier et le fera absoudre jusques à la somme de dix soulz tournois, non plus pourtant qu'il y puisse estre absoulz, et se il n'a de quoy estre ensevely, la carité lui doit aidier de deux aulnes de toille. »

La fin à une autre livraison.

LETTRES AU CITRON.

En 1833, au commencement de juin, M. de Chateaubriand se rendit de Prague à Carlsbad pour remettre à Mme la Dauphine une lettre de Mme la duchesse de Berry, qui était alors à Blaye. Voici ce qu'il raconte à ce sujet dans ses *Mémoires d'outre-tombe :*

« — Si Madame voulait lire la lettre que Mme la duchesse de Berry lui écrit et celle qu'elle adresse à ses enfants, elle y trouverait peut-être de nouveaux éclaircissements.

» Les lettres étaient tracées au citron.

» — Je n'entends rien à cela, dit la princesse ; comment allons-nous faire ?

» Je proposai le moyen d'un réchaud avec quelques éclisses de bois blanc ; Madame tira la sonnette dont le cordon descendait derrière le sofa.

» Un valet de chambre vint, reçut les ordres, et dressa l'appareil sur une petite table adjoignant la rampe de l'escalier.

» Je pris une des deux lettres et la présentai parallèlement à la flamme. Mme la Dauphine me regardait, et souriait parce que je ne réussissais pas. Elle me dit :

» — Donnez, donnez ; je vais essayer à mon tour.

» Elle passa la lettre au-dessus de la flamme : la grande écriture ronde de Mme la duchesse de Berry parut ; même opération pour la seconde lettre.

» Je félicitai Madame de son succès. Étrange scène ! la fille de Louis XVI déchiffrant avec moi, au haut d'un escalier, à Carlsbad, les caractères mystérieux que la captive de Blaye envoyait à la captive du Temple. »

ENCRES SYMPATHIQUES.

On désigne sous ce nom des liquides qui, servant à écrire sur le papier, n'y laissent aucune trace visible, mais que l'action de la chaleur ou de quelques agents chimiques fait apparaître en couleurs diverses.

Un grand nombre d'*encres sympathiques* peuvent s'obtenir au moyen des réactions connues de la chimie. Écrivez sur le papier des lettres avec la dissolution incolore de l'acétate de plomb, il ne restera pas plus de traces de ce que vous aurez écrit que si vous aviez employé de l'eau pure. Mais faites agir sur le papier le gaz acide sulfhydrique, les caractères apparaîtront aussitôt avec une couleur noire très-intense. L'acide sulfhydrique est doué d'une odeur très-désagréable : aussi cette expérience ne peut-elle guère s'exécuter sans inconvénient que dans les cours de chimie.

Voici quelques autres recettes d'encres sympathiques plus simples :

Que l'on écrive avec une dissolution étendue de sulfate de fer, les caractères invisibles apparaîtront en un beau bleu quand on frottera le papier séché avec un pinceau imbibé d'une solution de prussiate jaune de potasse.

Si l'on écrit avec une dissolution de sulfate de cuivre, les caractères se formeront en bleu en exposant le papier à des vapeurs ammoniacales.

Le chlorure d'or forme une autre encre sympathique, qui apparaît en rouge pourpre quand on y fait agir une solution d'un sel d'étain.

Les encres sympathiques qui se développent sous la seule influence de la chaleur sont d'un usage encore beaucoup plus facile. Les liquides qui jouissent de semblables propriétés sont très-nombreux. Tout le monde sait que si l'on écrit sur du papier avec une plume neuve imbibée de suc d'oignon ou de suc de navet, ces liquides, une fois secs, sont absolument invisibles; si l'on chauffe le papier en le plaçant près d'un foyer, les caractères apparaissent tantôt en noir sur un fond blanc, tantôt, au contraire, en blanc sur un fond noir. Ce fait s'explique très-facilement: les sucs végétaux se calcinent avec le papier et laissent une empreinte de charbon; ils peuvent encore ne pas subir l'action de la chaleur, et laisser le papier non recouvert de liquide se carboniser seul. Tous les sucs végétaux, mucilagineux, albuminoïdes et sucrés, donnent d'excellentes encres sympathiques; nous citerons, parmi les plus avantageux, les jus de citron, d'orange, de pomme et de poire.

Mais de toutes les encres de sympathie la plus remarquable est celle que l'on doit à Waitz, et que Moritz et Teichmeyer ont étudiée. Elle consiste en une dissolution aqueuse de chlorure de cobalt. Lorsque la dissolution de ce sel est concentrée et chaude, elle est bleue; lorsqu'elle est étendue d'eau, quelle que soit sa température, elle est rose. La couleur en est plus foncée dans le premier cas que dans le second; de là l'usage qu'on en fait comme encre de sympathie.

Voici ce que Thénard a dit à ce sujet:

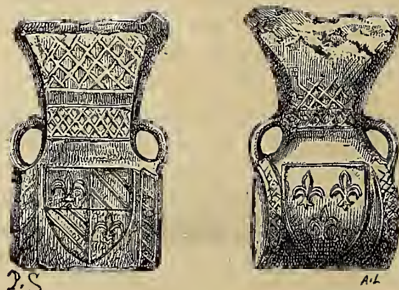
On étend la dissolution de chlorure de cobalt d'une assez grande quantité d'eau pour qu'elle n'ait plus qu'une légère couleur rose; on trace sur le papier, avec cette dissolution, des caractères qui, en séchant, cessent d'être visibles. Vient-on à les chauffer, ils apparaissent sur le champ et deviennent bleus; mais les soustrait-on à l'action du feu, ils disparaissent peu à peu pour reparaître quand on les y exposera de nouveau et disparaître ensuite, etc.; phénomène facile à expliquer, puisque à une température élevée le chlorure de cobalt se concentre et devient bleu, et qu'à la température ordinaire il attire un peu l'humidité de l'air et prend une teinte rose insensible. Le chlorure de fer étant jaune, il est évident qu'en ajoutant une petite quantité de ce sel au chlorure de cobalt, on aura une liqueur qui devra devenir verte par le feu, et qui offrira une nouvelle encre de sympathie.

M. J. Girardin indique une fort jolie application de cette encre sympathique verte, qui peut servir à composer des dessins représentant à volonté une scène d'hiver ou une scène d'été. En effet, si l'on dessine à l'encre de Chine un paysage où la terre et les arbres sont privés de verdure, et qu'avec l'encre sympathique très-affaiblie on ajoute les feuilles aux arbres et du gazon sur les blancs qui indiquent la neige, il suffira d'approcher le dessin du feu pour voir la terre devenir verte, et les arbres se couvrir de feuilles comme à l'approche des douces chaleurs du printemps; mais bientôt l'hiver reviendra avec ses neiges et sa désolation si on laisse le dessin à l'air, et plus promptement encore si on exhale dessus l'air humide des poumons.

L'usage des encres sympathiques est très-ancien; toutefois celles que l'on connaissait dans l'antiquité étaient bien loin de pouvoir donner des résultats comparables à ceux que nous venons d'énumérer. Ovide, Ausone et Pline signalent une encre de ce genre, qui n'était que du lait frais. Il suffit de saupoudrer de poudre de charbon le papier sur lequel les caractères ont été tracés avec le liquide incolore. La poussière ténue adhérera là seulement où se trouve la matière grasse, c'est-à-dire là où le lait contenant du beurre a été étalé. On voit qu'il n'y a ici qu'une action purement mécanique et un résultat tout à fait grossier.

AMPOULES DE PÈLERINAGE.

La coutume d'enfermer dans de petites boîtes ou sachets des substances, des objets ou fragments d'objets auxquels on attachait une signification religieuse, et de les porter sur soi comme un préservatif ou une bénédiction, remonte à une haute antiquité. Les Étrusques et les Romains avaient des *bulles* de métal et de cuir qu'ils suspendaient au cou et qui contenaient des amulettes. Les chrétiens en eurent à leur tour, dans lesquelles ils placèrent des reliques, telles que des linges teints du sang des martyrs, de la limaille de fer de leurs chaînes, ou des instruments de leur supplice; puis quelques gouttes des baumes qu'on répandait sur leur tombeau, ou de l'huile qui brûlait dans leurs sanctuaires. M. de Rossi, dans son *Bulletin d'archéologie chrétienne* (1872), a décrit et figuré de ces bulles provenant d'Orient et remontant aux premiers siècles de l'Église; elles sont en terre cuite, l'inscription qu'on lit sur l'une d'elles, les images des saints qui sont représentées sur toutes, prouvent qu'elles furent rapportées par des pèlerins qui avaient visité, au sixième ou au septième siècle, les tombeaux, situés à peu de distance d'Alexandrie, de saint Pierre, évêque de cette ville sous Dioclétien, et de saint Mennas, martyr.



Ampoules de pèlerinage.

Le même usage se retrouve en France au moyen âge. M. E. Grésy dans le *Bulletin de la Société des antiquaires de France*, M. Arthur Forgeais dans son ouvrage intitulé *Collection de plombs historiés trouvés dans la Seine*, M. le docteur Marchant dans les *Mémoires de la commission des antiquités de la Côte-d'Or*, ont décrit et figuré des ampoules ou sachets, non plus en terre, mais en plomb, dont la destination était de contenir un peu de la terre des saints lieux que les pèlerins avaient visités, ou de l'eau des fontaines consacrées où ils avaient bu. Nous empruntons au dernier des mémoires cités, celui de M. Marchant, à qui nous devons l'obligeante communication de la figure que l'on voit ici, et qui en a publié trois autres, les renseignements qui s'y rapportent. Cette ampoule, trouvée à Rouvres (Côte-d'Or), a, comme on voit, la forme d'un petit sac; elle porte sur sa face antérieure, qui est bombée, un écusson aux armes de France, et sur l'autre face les armes du duché de Bourgogne. M. Marchant croit pouvoir attribuer cette ampoule, ainsi qu'une autre qui porte aussi l'écu de Bourgogne, au pèlerinage de Sainte-Reine, qui au moyen âge attirait des pèlerins de toutes les parties de la France. Une autre, qui porte sur une de ses faces les lettres gothiques JHS surmontées d'une courone royale, et sur l'autre un M majuscule surmontée d'un petit A, fut découverte lors de la démolition du massif d'un autel dans l'église de Pagny-la-Ville. Elle renferme des parcelles d'ossements et un petit parchemin indiquant que ces ossements sont ceux de saint Théodebert, martyr, et qu'ils ont servi en l'année 1506, enveloppés dans cette ampoule, à la consécration de la chapelle

de saint Nicolas, dans l'église où elle fut trouvée; destination différente de celle qui était réservée d'ordinaire à ces objets, car ils sont munis d'anneaux de suspension pour être portés.

Parmi les ampoules précédemment connues, qui appartiennent aux treizième, quatorzième, quinzième et seizième siècles, plusieurs se rapportent à la dévotion de la Sainte larme de Vendôme, d'autres au pèlerinage de Notre-Dame de Boulogne-sur-Mer. Sur une autre on voit l'image de saint Éloi forgeant; sur une autre encore, la figure à mi-corps et le meurtre de saint Thomas de Cantorbéry. Nous renvoyons aux ouvrages cités plus haut les personnes curieuses de ces recherches.

LE CHLAMYPHORE TRONQUÉ.

Le Chlamyphore tronqué est le membre le plus petit de la famille des tatous. Il n'a pas plus de quinze centimètres de longueur. La cuirasse qui recouvre toute la moitié supérieure de son corps est d'une seule pièce : elle se compose d'écailles régulières, uniformes, lisses, élégam-



Le Chlamyphore tronqué et son terrier. — Dessin de Freeman.

ment disposées comme une mosaïque. Cette cuirasse est tronquée verticalement à sa partie postérieure. Ce qui achève de donner à ce petit animal un air écourté, c'est l'absence de queue, ou plutôt c'est la disposition de sa queue, car il en a une, mais elle est collée contre le corps; le petit bout qui s'en détache et se relève n'a guère que quatre centimètres, de sorte qu'il ne change en rien la forme générale du chlamyphore. Toutes les parties inférieures, le cou, le ventre, les flancs, les pattes, sont couvertes de poils longs et soyeux.

Ce tatou se rencontre particulièrement au Chili, à l'est de la chaine des Cordillères. Il se nourrit de vers de terre, de limaçons, d'insectes. Il se sert de ses ongles, longs, larges et tranchants, pour se creuser un terrier, qui plonge souvent dans le sol à une grande profondeur, et où il se tient caché pendant la plus grande partie du jour. Il ne sort guère que le soir et la nuit, sans jamais s'éloigner beaucoup de sa demeure. S'il est poursuivi par un ennemi, comme avec ses pattes courtes il ne peut ni sauter, ni courir vite, il n'a que la ressource de se réfugier dans ses galeries souterraines ; quand il en est trop éloigné, il tâche de se creuser un nouveau trou là où il se trouve et souvent il y réussit, car il lui suffit de quelques instants : la taupe ne fouille pas la terre plus rapidement que lui. Si

pourtant le temps lui manque, il replie sa tête et ses pattes sous son ventre, il se met en boule à peu près comme le hérisson, et reste sans bouger. Dans cet état, il est facile de le saisir. Lorsqu'on le prend par la queue ou par la partie postérieure du corps, au moment où il entre dans son terrier et avant qu'il y soit complétement enfoncé, il se cramponne si bien aux parois de son gîte qu'on ne peut parvenir à l'en arracher vivant; il faut ouvrir le terrier par devant. Le lâche-t-on une seconde, il est déjà loin et il est impossible de le rattraper; il s'est pratiqué de nouveaux couloirs en rejetant la terre derrière lui de façon à boucher son passage et à dérober sa trace.

LE LIVRE DES PENSÉES JAILLISSANTES,

PAR ZAMAKHSCHARI.

Traduction de l'arabe. — Onzième siècle.

Zamakhschari est le surnom d'Abou'l-Kacem Mahmoud, fils d'Omar, né en 467 (1075 de l'ère chrétienne), à Zamakhschar, petite bourgade du Khârezm. Il avait fait des études sérieuses à Boukhara et à Samarcande, dont les écoles (*medresseh*) étaient alors célèbres. Il les compléta ensuite à Bagdad, où il fréquenta les meilleurs jurisconsultes du temps. Il se rendit plusieurs fois à la Mecque, et y fit un long séjour, d'où lui vint le surnom de Client de Dieu (*Djar-Oullah*). Il composa de nombreux ouvrages, entre autres : un commentaire du Coran, intitulé *le Révélateur* (*Kasschaf*), qui est encore très-estimé; plusieurs recueils de jurisprudence et de traditions; un excellent lexique qui a pour titre : *Base de la bonne diction;* un résumé de grammaire; un choix d'anecdotes historiques et morales; les *Colliers d'or* (maximes); enfin, les *Pensées jaillissantes* (*Nawabigh el Kelim*), dont l'on vient de publier une traduction [1] et d'où nous avons extrait les pensées suivantes.

— La pureté du cœur est un vêtement plus sûr que la meilleure cuirasse; quiconque s'en dépouille succombera sous le malheur.

— Le sot ne goûte pas plus les douceurs de la sagesse que l'homme enrhumé n'apprécie le parfum de la rose.

— Lorsque je te possède, ô nécessaire ! je ne fais aucun cas des perles et des rubis.

— Il y a trois choses dont on n'apprécie pas assez la valeur; ce sont : la sécurité, la santé, le nécessaire.

— Si c'est un deuil qu'on annonce, accours; si c'est une fête, prends garde.

— La prodigalité est une insolence; l'emprunt usuraire est une ruine.

— Au moindre murmure de l'erreur, tu es plus attentif que le Simâ [2]; mais si la vérité fait entendre sa voix éclatante, il semble que tu n'aies plus d'oreilles.

— Redoute le pouvoir, car il signifie sang répandu et maisons en ruine.

— Semence en bonne terre, c'est froment dans l'aire.

— Si tu te débats au milieu des flots de l'erreur, à quoi bon ces amulettes et ces chapelets?

— Tu te fais un mérite de jeûner, et en même temps tu dévores la chair de ton frère [3].

— La brute, quand elle est bien traitée, manifeste sa gaieté par une ruade.

— Un doigt de trop gâte la main [1].

— De timides conjectures prennent quelquefois le nom de résolutions sages.

— Marchands du bazar, chiens de Salouk [2].

— Récompense un bienfait par un bienfait. Que Sirius est brillant à la suite d'Orion [3]!

— Gravir les collines, descendre au fond des vallées, vaut mieux que de vivre enfermé entre des murailles.

— Un don différé est comme une corde pleine de nœuds.

— Il n'y a pas de différence entre le donateur qui reproche ses bienfaits et l'avare qui refuse de donner.

— Si le reproche suit les bienfaits, ils sont plus amers que le fruit de l'*alâ* [4].

— Tu te nettoies la bouche avec le cure-dents; tu devrais bien aussi la purifier de ses mensonges.

— Ne dépose pas ton secret dans un autre coffre que le cœur d'un ami noble et sincère.

— L'orgueil n'ajoute rien à la grandeur; ce n'est rien de plus que le vent qui gonfle un tambour.

— Rien n'impose au sot comme le silence; rien ne l'enhardit comme de lui répondre.

— Qui sème la haine récolte le malheur.

— Homme avide de richesses, assez longtemps tu as été semblable à l'enfant à la mamelle; à quand le sevrage?

(1) Par M. Barbier de Meynard. — Voy. le *Journal asiatique*. Octobre-novembre-décembre 1875.

(2) Animal fabuleux.

(3) Les musulmans croient que le calomniateur sera condamné, en enfer, à manger la chair de celui dont il a déchiré la réputation.

(1) Rien de trop. « Un esclave, dit le commentaire, dont la main aurait six doigts perdrait de sa valeur au marché.

(2) Salouk, ville d'Arménie, célèbre par ses chiens de chasse.

(3) A la fin des nuits d'été, Sirius se lève après le coucher d'Orion.

(4) Arbre au feuillage vert foncé dont le fruit est amer. D'après une légende populaire arabe, ses branches servent d'abri aux démons.

LE SINGE DU PÈRE CABASSON.

Le père Cabasson était un bon dominicain, confrère du célèbre missionnaire J.-B. Labat, si renommé parmi nos vieux voyageurs, et si célèbre chez nos voisins, qui l'appelaient *le belliqueux père Blaise*. Ce père Cabasson résidait dans l'île de Saint-Christophe, et il s'en fallait de beaucoup qu'il eût les goûts guerriers de son confrère. Celui-ci était toujours en voyage dans les forêts et toujours en chasse; le père Cabasson recueillait les blessés, les soignait et souvent s'en faisait tendrement aimer.

Dans une grande chasse aux singes, dont parle Labat avec enthousiasme, une pauvre guenon portant son petit sur son dos avait trouvé la mort. Ce petit singe avait été recueilli par le père Cabasson, que ses habitudes éloignaient des exercices cynégétiques de son confrère, et il était devenu, pour nous servir des propres expressions du missionnaire, « le plus joli animal qu'on pût souhaiter. »

Ce petit singe n'ava[illegible] qu'un défaut : il ne pouvait souffrir qu'on l'éloignât un seul moment de son maître, qui, en raison de cet attachement, ne pouvait se décider à le mettre à la chaîne; il gambadait en toute liberté, et l'on ne songeait à l'enfermer que lorsque le père se rendait à l'église.

Or, voici ce qui arriva de cet excès d'indépendance, et ici nous laisserons parler un témoin occulaire :

« Il s'échappa une fois, et, s'étant allé cacher au-dessus de la chaire du prédicateur, il ne se montra que quand son maître commença à prêcher; pour lors, il s'assit sur le bord, et, regardant les gestes que faisait le prédicateur, il les imitait dans le moment avec des grimaces et des gestes qui faisaient rire tout le monde. Le père Cabasson, qui ne savait pas le sujet de ces risées, reprit d'abord ses auditeurs avec assez de douceur; mais, voyant que les éclats de rire augmentaient au lieu de diminuer, il entra dans une sainte colère, et commença à leur reprocher d'une manière très-vive le peu de respect qu'ils avaient pour la

parole de Dieu. Ses mouvements, plus violents qu'à l'ordinaire, firent augmenter les grimaces et les postures de son singe et le rire de l'assemblée. A la fin, quelqu'un avertit le prédicateur de regarder au-dessus de sa tête ce qui s'y passait. Il n'eut pas plus tôt aperçu le manége de son singe, qu'il ne put s'empêcher de rire comme les autres; et comme il n'y avait pas moyen de prendre cet animal, il aima mieux abandonner le reste de son discours, n'étant plus lui-même en état de continuer, ni les auditeurs de l'écouter. » (¹)

L'ÉPI DE BLÉ ET LE CHARDON.

PARABOLE DE KRUMMACHER (²).

Un bon paysan aux cheveux argentés par l'âge se promenait un jour, avec son petit-fils, dans un champ de blé au temps de la moisson.

Il raillait doucement les moissonneurs, leur disant qu'ils n'étaient tous que des enfants en comparaison de lui, qui avait vu soixante moissons et plus.

Alors un des moissonneurs lui tendit sa faucille, et le vieillard la prit et coupa sa javelle allégrement, comme s'il avait été un jeune homme. Sur quoi les moissonneurs se mirent à pousser des cris de joie et à aiguiser leurs faucilles en son honneur.

Mais le petit-fils dit à son grand-père :

— Mon grand-père, d'où te vient une si verte vieillesse?

Et le vieillard lui répondit :

— Mon fils, je me suis, dès mes jeunes ans, habitué à me confier en Dieu, dans les bons comme dans les mauvais jours, c'est ce qui fait que j'ai gardé mon courage. J'ai rempli assidûment ma tâche, j'ai bien travaillé. Ainsi, Dieu aidant, j'ai conservé la vigueur de mon corps; je me suis tenu en paix avec les hommes, j'ai eu la tranquillité du cœur, et, les années passant, la grâce de Dieu a affermi et consolidé en moi tous les bons sentiments. Fais comme moi, mon fils, et ta vie ressemblera à la mienne; elle sera comme une belle gerbe que le Seigneur se réserve pour la serrer dans son grenier.

— Mais, grand-père, à quoi compares-tu une mauvaise vieillesse?

Le vieillard prit son bâton, et montra à son petit-fils un chardon qui croissait au bord du chemin :

— Tu le vois, c'est ici l'image d'une vieillesse stérile et malheureuse. Ce chardon demeure solitaire, personne n'y prend garde; sa tête grise est le jouet des vents, qui seront seuls à s'emparer de sa graine nuisible.

PRODUCTION AGRICOLE DE LA FRANCE.

15 à 16 millions d'hectares du territoire de la France donnent des céréales;

5 millions sont en jachères;

5 à 6 millions sont exploités en prairies artificielles et en cultures de plantes industrielles et fourragères;

12 millions environ d'hectares, en prairies naturelles, pâturages et landes;

2 millions et demi d'hectares, en vignes;

11 millions environ, en arbres fruitiers, bois et forêts;

Le reste en routes, maisons, etc.

Les céréales, grains et paille, produisent près de cinq milliards;

(¹) Voy. les *Voyages du R. P. Labat*, et l'ouvrage intitulé : *Histoire des singes et autres animaux curieux dont l'instinct fait l'admiration des hommes*, etc. Paris, Duchesnes, 1752, 1 vol. petit in-12.

(²) Traduction de M. Gustave Revilliod. — Voy. p. 79.

Les prairies artificielles et naturelles, les pâturages, 2 milliards;

Les cultures diverses, industrielles, etc., 1 milliard et demi;

La vigne, le cidre et le poiré, 1 milliard et demi;

Les forêts et les arbres fruitiers, moins de 2 milliards;

Les animaux domestiques (chevaux, bêtes à cornes, porcs, abeilles, vers à soie), 6 milliards.

Ces évaluations ne sont, du reste, que des rapports approximatifs sur le revenu brut.

On croit pouvoir évaluer la *valeur totale de la propriété foncière agricole, en France,* à cent milliards de francs.

UN VIEUX PROVERBE ESPAGNOL.

L'Église espagnole fut longtemps agitée par la question des deux liturgies, la romaine et la gothique. Alphonse VI, à la fin du onzième siècle, résolut, dit-on, de jeter un exemplaire de chacun des deux bréviaires dans un foyer béni et préparé à cet effet, déclarant qu'il donnerait la suprématie à celui qui ne serait pas consumé dans cette épreuve. Le manuscrit gothique triompha; c'était le contraire de ce que désirait le roi : aussi ne voulut-il pas tenir sa promesse, et il rejeta le manuscrit rebelle dans les flammes en prononçant des paroles qui sont devenues proverbe, et qu'on peut traduire ainsi : « Les lois doivent obéir aux rois » ; *Allà van leyes adonde quieren reyes.* (¹)

LA SCIE ET L'ARBRE.

« Te souviens-tu d'une visite que nous fîmes, il y a quelque mois, dans une usine célèbre?... Il y a là d'immenses ateliers où de bruyantes machines s'agitent, broient, travaillent sans trêve; les lanières s'entre-croisent en fouettant l'air avec des sifflements aigus; les marteaux s'élèvent et s'abaissent avec une effroyable régularité; des instruments étranges saisissent la matière, la tordent ou la transforment de mille façons. Nous nous arrêtâmes muets, étonnés devant cette activité formidable et indifférente. Il y avait surtout une scie gigantesque que je regardais agir avec une sorte d'horreur. Dressée dans toute sa hauteur, elle mordait par la cime un chêne abattu devant elle et qu'une force invisible poussait irrésistiblement en avant. A mesure que l'arbre glissait, la scie impitoyable faisait son œuvre; elle pénétrait au cœur du chêne qui gémissait sous la morsure; pourtant il avançait toujours. Rien n'arrêtait la marche fatale de l'un, rien n'arrêtait la dent cruelle de l'autre, et quand l'horrible scie atteignait les racines, un autre arbre se trouvait là qui remplaçait le premier. Je ne pouvais détacher mes yeux de ce spectacle. N'est-ce pas ainsi que nous passons tous, courbés sous la dent acérée qui, minute par minute, dévore nos jours, sans que nos cris et nos sanglots fléchissent jamais l'impitoyable fatalité? Nous nous sentons disparaître, malgré nos efforts, dans le gouffre inconnu où d autres nous ont précédés, où d'autres nous suivront, sans savoir quelle main nous pousse et vers quel but nous marchons. » (²)

La pensée qui termine ce tableau saisissant des mouvements d'une usine peut, en effet, se présenter à l'esprit; mais est-elle complète? Est-il bon de s'y arrêter et de s'y complaire?

Si l'arbre ne sait pas où il va, l'homme sait bien où il le mène : à devenir planche, charpente, pont, plancher ou

(¹) Ticknor, *Hist. de la littérature espagnole*, trad. par Magnabal, 3e vol. Hachette.

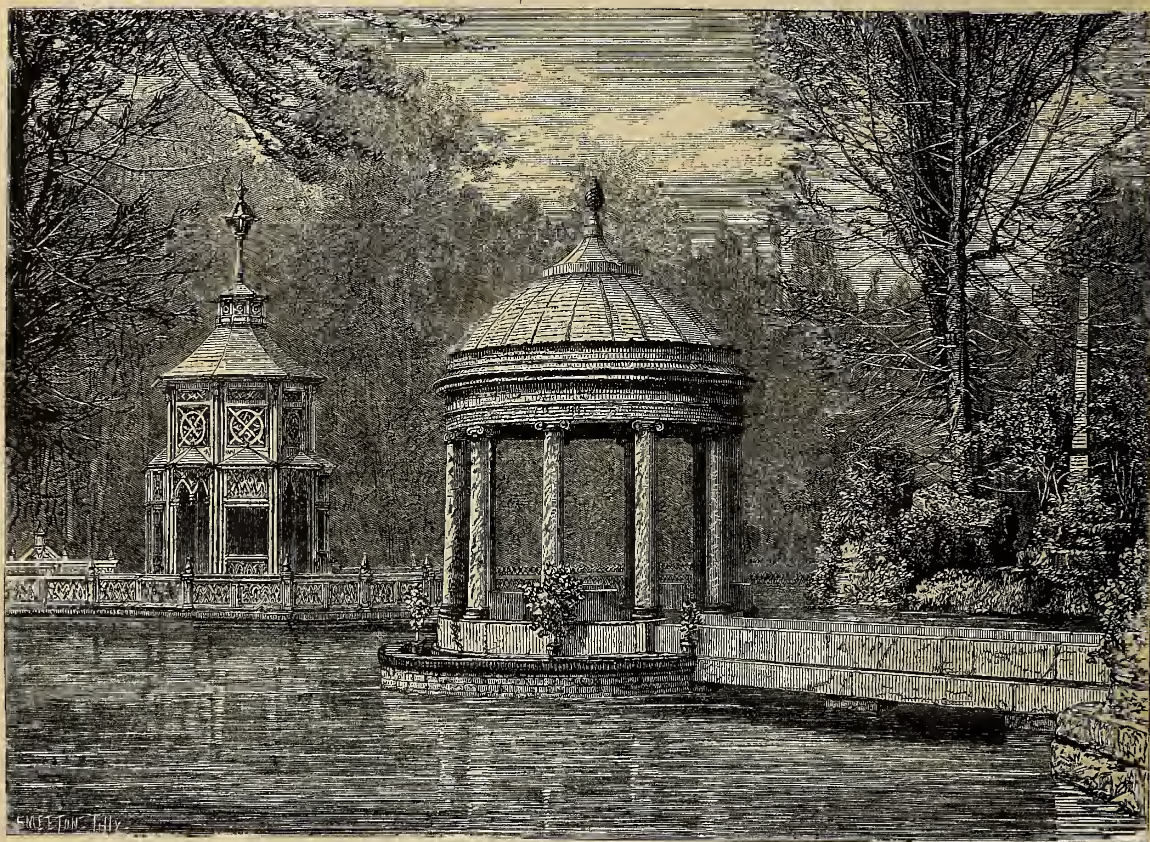
(²) *Flamen*, par P. Albane; *Revue des Deux Mondes*. 1865.

meuble. Pourquoi donc séparer l'arbre de l'homme, puisqu'ils forment un ensemble, puisque sans l'arbre l'homme n'aurait que faire de la scie, non plus que de toutes les forces qu'il met en jeu dans l'usine? La vie qui animait l'arbre pendant son existence végétative n'est plus en lui; elle a accompli son œuvre et elle abandonne le tronc solide qu'elle a formé aux dents de la scie qui *le façonne* sans *le détruire*. Ce n'est point une *fatalité impitoyable* qui pousse l'arbre sous les dents de l'acier, c'est la volonté intelligente d'un être supérieur bienfaisant qui arrache ce tronc magnifique à la pâture des insectes, des mousses et des ferments, pour lui donner une destination plus utile. Pourquoi la visiteuse qui traverse l'usine ne regarde-t-elle qu'une moitié de ce tableau et se laisse-t-elle éblouir par des engins dont les agissements lui cachent l'ouvrier principal? Au lieu de descendre à l'arbre abattu sous la scie, que ne s'élève-t-elle à l'être qui commande à la scie, à l'homme, fier de sa création et conscient de sa propre puissance? Que n'envisage-t-elle dans leurs rapports, dans leur union vers un même but, l'arbre, la scie et l'homme? Alors, au lieu du frisson d'horreur dont elle est agitée, elle se sentirait saisie et dominée par une confiance céleste. Reportant, comme elle le fait, sa pensée sur elle-même et sur la mort, elle n'oublierait pas la présence de Dieu éternel et souverainement juste. Au lieu d'imaginer un *gouffre inconnu*, béant pour l'engloutir malgré ses cris d'épouvante, elle découvrirait un vaste horizon où l'humanité, dotée d'un noble empire sur la nature, trouve sans cesse de nouveaux motifs pour adresser à Dieu, par qui elle est, un hymne de reconnaissance.

LE JARDIN ANGLO-CHINOIS D'ARANJUEZ.

Voy. les Tables.

Des fenêtres du palais d'Aranjuez, on aperçoit le nord de la Nouvelle-Castille, la portion occidentale de l'Aragon, le cours du Tage, d'admirables paysages; le parc et les



Aranjuez. — Pavillon chinois. — Dessin de Yan' Dargent.

jardins ont une grande renommée, et ils la méritent. Ils ont été souvent décrits [1]; chaque roi depuis Charles-Quint s'est complu à les embellir : aussi peuvent-ils servir à faire connaître et comparer les goûts divers des règnes qui se sont succédé. Bornons-nous ici à rappeler que ce sont ceux des jardins qu'on désigne sous le nom de la *casa del Labrador* qui gardent l'empreinte la plus caractéristique de l'horticulture espagnole, telle qu'elle était pratiquée aux temps anciens, et dans laquelle dominait le style arabe.

La vue que nous reproduisons est empruntée à la partie du parc que l'on nomme les « nouveaux jardins de la Reine. » Ces plantations charmantes, limitées par le Tage et par l'avenue de la Reine-Isabelle, «réunissent dans leur distribution, dit M. Germond Delavigne, tous les caprices de la fantaisie, tous les trésors de la végétation, des fleurs rares, des fruits de toutes les régions, des arbres de tous les pays, une montagne suisse, un labyrinthe, un pavillon chinois, un temple grec, une masse de rochers artificiels surmontés d'un groupe représentant l'union du vieux Tage et de la nymphe Jarama, une chaumière d'ermite; dans une petite île, des fontaines construites sur le modèle de la Granja donnent à cette partie du parc un aspect riant et coquet, qui distrait agréablement des sévérités de la partie la plus ancienne. » [1]

[1] Mme D'Aulnoy, Sébastien Miñano (1856), Théophile Gautier, le baron Charles Davillier, Germond Delavigne, etc.

[1] Voy. Collection Joanne, *Itinéraire descriptif, historique et artistique de l'Espagne*; Paris.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 15. Le Gérant, J. Best.

L'INVALIDE.



Un Volontaire de trois ans. — Dessin de Henri Girardet.

Personne, sûrement, n'aurait pu prétendre que le vieux Bernhart n'était pas un homme heureux. Il n'avait à s'inquiéter ni de la nourriture, ni du logement, ni de la tenue (c'est ainsi que militairement parlant il appelait ses vêtements) : le gouvernement lui fournissait tout cela en échange de sa jambe gauche, qui était restée en Afrique; il avait bon sommeil et bon appétit, et, n'étant pas naturellement gourmand, il n'aurait pas échangé contre la table d'un ministre ou celle d'un banquier l'ordinaire de l'hôtel des Invalides. Il se portait fort bien, sauf quelques douleurs, aux changements de temps, dans la jambe qu'il n'avait plus; et comme il était fort adroit de ses mains, il gagnait à faire des cartonnages plus d'argent qu'il ne lui en fallait pour son tabac et ses menus plaisirs.

Il y avait pourtant une ombre sur le bonheur du vieux Bernhart. Ce qui produisait cette ombre, c'était, faut-il le dire? l'orgueil, et un orgueil mécontent. Bernhart était de l'avis de César, quoiqu'il n'eût jamais ouï parler de ce grand capitaine : il pensait qu'il vaut mieux être le premier dans un bourg que le second dans Rome. Or, il était loin d'être le premier dans Rome, c'est-à-dire à l'hôtel des Invalides, quoiqu'il en fût, depuis un an déjà, le doyen; et, dans son idée, c'était là une grande injustice. Quand Bernhart n'était encore qu'un nouveau pensionnaire, et que l'hôtel pos-

sédait des vétérans de l'empire et même de glorieux débris des grandes guerres de la république, il trouvait tout simple de rester au dernier rang, lui dont les premières armes ne dataient que de la prise du Trocadero; mais aujourd'hui, ne devrait-il pas, par rang d'ancienneté, marcher en tête de ses compagnons? Eh bien, oui, cela aurait dû être; mais cela n'était pas, et dans les groupes qui se chauffaient au soleil pendant les beaux jours ou qui se serraient autour du poêle en hiver, ses récits de l'expédition d'Espagne ou de la guerre d'Afrique, que tout l'hôtel savait depuis longtems par cœur, pâlissaient à côté des histoires de Crimée, d'Italie et des dernières guerres. Certes, Bernhart n'était pas insensible aux belles actions de ses successeurs; et une fois hors de l'enceinte des Invalides, il n'aurait pas fallu qu'un insolent quelconque, qu'il fût civil ou militaire, vînt lui dire qu'on ne s'était pas bien battu à Malakoff, à Magenta ou à Reischoffen. Mais on a beau être patriote, c'est dur d'écouter toujours les récits des autres sans pouvoir se faire écouter à son tour; c'est dur de s'entendre dire, quand on commence une histoire : « Connu ! père Bernhart, vous nous avez déjà dit celle-là plus de cent fois. » Si bien qu'un jour le vieux Bernhart, qui ne sortait jamais que pour aller porter ses cartonnages et en toucher le prix, et qui avait toujours jugé les cours de l'hôtel assez vastes pour ses promenades, s'y trouva tout à coup gêné et résolut d'aller prendre l'air au dehors. Il est vrai que ce jour-là Bernhart était poussé à bout : cet outrecuidant de Gossinot, ancien artilleur qui possédait une jambe de moins que lui, ne s'était-il pas avisé d'insinuer qu'après tout les Arabes n'étaient pas des ennemis si difficiles à vaincre? des gens qui n'étaient seulement pas capables de lancer un obus! On voyait bien que Gossinot n'était jamais allé en Afrique.

Bernhart traversa la Seine, et s'en alla s'installer dans le jardin des Tuileries, au pied de la statue de Mars. C'était par un beau jour d'été; les mouches bourdonnaient, les moineaux pépiaient, les rayons du soleil se jouaient, tout dorés, à travers les feuilles vertes, et sous les ombrages on entendait les cris joyeux des enfants. Bernhart commenca par jouir de tout cela, en s'étonnant de n'avoir pas eu plus tôt la bonne idée de venir dans un endroit si agréable; puis, comme un changement d'habitudes amène toujours un peu de mélancolie, ses pensées prirent insensiblement une teinte grisâtre. Rien que des visages inconnus autour de lui, cela n'était pas gai... et là-bas, tous ces visages connus qu'il retrouverait en rentrant ne lui feraient déjà pas tant de plaisir à revoir... C'était une autre affaire, quand Garnier, et Marcel, et ce bon vieux Lauriot étaient encore de ce monde! de vrais amis, ceux-là, qui vous écoutaient et ne plaisantaient jamais mal à propos! Mais ils étaient partis l'un après l'autre, et... eh bien, oui, ce sera bientôt mon tour : à soixante-quinze ans, il faut s'y attendre.

Ici Bernhart fit une grimace. Pourquoi? Ce n'était pas par crainte de la mort : sa conscience était trop paisible pour cela, et il n'avait pas de bien fortes raisons de tenir à la vie. Mais l'homme aime à se survivre; et s'il laisse un héritage, si petit qu'il soit, il désire pouvoir le suivre par la pensée et savoir qui en profitera. Or, Bernhart avait de petites économies. Pendant longtemps, il les avait destinées à fournir, quand il ne serait plus, du tabac et quelques douceurs à ses trois amis, pour qui il avait l'habitude de payer quand ils achetaient quelque chose ensemble. (Sur les trois, Garnier n'avait que le bras gauche, Lauriot n'avait pas de bras du tout, et Marcel ne savait aucun petit métier capable de lui rapporter de l'argent.) Mais Bernhart survivait à ses trois amis : à qui donc léguerait-il son épargne? Ce ne serait sûrement pas à Gossinot!

Comme il rêvait, la tête penchée, un cerceau roula jusqu'à lui et vint s'arrêter contre sa jambe de bois. Bernhart leva les yeux : un joli enfant de trois ou quatre ans, qui courait après le cerceau, poussa un frais éclat de rire :

— Lisbeth! s'écria-t-il, André a réveillé le monsieur!

— Fi, André, que c'est vilain! dit d'une voix sérieuse une jeune fille qui suivait l'enfant. Pardon, Monsieur, il est espiègle, mais il n'est pas méchant.

— Il n'y a pas d'offense, je ne dormais pas, répondit l'invalide, charmé de la politesse de la jeune bonne. Quel joli petit garçon! quel âge a-t-il, s'il vous plaît?

— Moi, trois ans! répondit André en se plantant debout devant lui.

— Trois ans! mon gaillard! on t'en donnerait bien quatre : tu feras un fameux soldat.

— Moi, volontaire comme l'oncle Paul! dit fièrement le petit.

— Volontaire! c'est vrai, il y a des volontaires, à présent : c'est une fameuse invention qu'ils ont faite là. Quand je pense que j'ai connu des hommes solides, qui avaient de bons yeux et leurs quatre membres, et qui n'étaient pas capables de charger un fusil! si ça ne fait pas pitié! A présent, on ne verra plus de choses pareilles : en cas de guerre, tout le monde sera prêt à partir.

— L'oncle du petit est volontaire, dit la jeune bonne; et mon frère s'est engagé dans le même régiment.

— Ah! votre frère est soldat! c'est bien, cela! dit Bernhart en regardant la jeune fille avec intérêt. Cet intérêt redoubla quand il s'aperçut que ses cheveux blonds étaient couronnés du grand nœud noir des Alsaciennes. Tiens! ajouta-t-il, nous sommes du même pays! je suis né en Alsace, moi aussi, seulement il y a longtemps. De quel endroit êtes-vous?

— De Schœnbach.

— Ah! je connais ça! la bière y est fameuse. Moi, je suis de Launfeld; c'est à trois lieues, tout au plus : y êtes-vous allée quelquefois?

La jeune fille y était allée; et le vieux Bernhart se mit à lui demander des nouvelles du village, de l'église, de la place où l'on dansait, des arbres qu'il y avait vu planter, des gens qu'il avait connus. Ceux-ci n'existaient plus; mais Lisbeth lui parla de leurs enfants, c'était presque la même chose; et l'invalide fut tout aise d'apprendre que c'était toujours un Schimmel qui tenait la brasserie du Sanglier-Vert, et que les arbres étaient devenus aussi hauts que les maisons.

Le petit André, que ces discours n'amusaient guère, vint se mêler à la conversation.

— André volontaire! dit-il. Oncle Paul apprendra l'exercice à André.

— Veux-tu que je te l'apprenne, moi? demanda l'invalide en riant. Quand ton oncle Paul viendra te voir, tu lui montreras que tu es aussi bon soldat que lui.

— Oh! oui, dit le petit, tout rouge de plaisir.

— Voilà un bâton qui fera le fusil. Attention au commandement : Portez... armes! Pas mal, fantassin; mais les doigts ne sont pas placés comme il faut... et le bras droit! comme ça, le bras droit... très-bien!

Et Bernhart plaçait lui-même l'enfant dans la position réglementaire, et riait de se voir un pareil conscrit. Le petit, lui, ne riait pas; il serrait ses lèvres roses et s'efforçait de faire l'exercice comme un vrai soldat. Lisbeth s'était assise et travaillait à son tricot.

— Cinq minutes de repos, fantassin! dit l'invalide en mettant le bâton en faisceau avec sa béquille. Vous aimez l'ouvrage, à ce qu'il paraît, mademoiselle Lisbeth? Qu'est-ce que vous faites donc là?

— Des bas de laine pour l'hiver ; c'est pour ma grand'-mère qui est restée au pays.

— Ah ! vous avez votre grand'mère ! ça doit lui faire de la peine que vous soyez partie?

Lisbeth soupira. Puis, comme elle ne voulait pas laisser croire à l'invalide qu'elle avait quitté sa grand'mère par caprice ou pour aller s'amuser dans les grandes villes, elle lui raconta sa simple histoire. De sa famille, il ne restait plus que sa grand'mère, son frère et elle : son frère et elle avaient opté pour la France ; la grand'mère avait dû rester en Alsace, parce qu'elle vivait des légumes de son jardin qu'elle allait vendre au marché, et qu'elle n'aurait pas eu de moyens d'existence ailleurs.

— Si nous avions seulement cinq ou six cents francs, disait Lisbeth, grand'mère viendrait me retrouver, nous prendrions une petite boutique de fruiterie, et nous serions heureuses ensemble. Mais il faudrait pour cela que grand'-mère vendît son bien, et on ne trouve pas facilement des acheteurs à l'heure qu'il est. Je suis venue me mettre en service à Paris, et j'épargne tant que je peux sur mes gages ; mais j'ai beau faire, ma bourse ne grossit pas vite, et ma pauvre grand'mère vieillit...

Le père Bernhart était devenu songeur. Il se leva.

— Voilà le soleil qui baisse, dit-il ; il faut que je m'en aille. Au revoir, Lisbeth ; Lisbeth Immerman, du village de Schœnbach, m'avez-vous dit? Moi, je m'appelle Bernhart. A demain : vous reviendrez ici, n'est-ce pas? j'apporterai un petit fusil à mon fantassin.

— Au revoir, monsieur Bernhart, dirent ensemble André et Lisbeth.

Le lendemain, l'enfant et la jeune fille, arrivés de bonne heure au rendez-vous, attendirent en vain l'invalide. André refusa de jouer, et pleura quand il lui fallut reprendre le chemin du logis.

Ce n'était pas la faute du vieux Bernhart s'il n'avait pas apporté le fusil promis à son petit ami. Le matin, en descendant pour déjeuner, la tête lui avait tourné, et il était tombé évanoui. On avait appelé le major, qui avait hoché la tête d'un air mécontent ; et à l'heure où Lisbeth et André l'attendaient aux Tuileries, l'invalide était dans son lit, revenu de son évanouissement, mais faible, d'une faiblesse qui allait en augmentant, et qui faisait dire aux camarades réunis dans la grande cour : En voilà encore un qui va nous quitter !

Vers le soir, Bernhart, qui était resté longtemps assoupi, s'éveilla. La sœur qui le gardait se pencha vers lui :

— Eh bien, père Bernhart, lui dit-elle, comment vous trouvez-vous ? Buvez une cuillerée de potion, cela vous fera du bien.

— Merci, ma sœur ; ça va aussi bien que possible. Non, pas de potion, rendez-moi un petit service, s'il vous plaît... allez me chercher mon capitaine.

La sœur, étonnée, céda à son désir.

— Mon capitaine, dit Bernhart dès qu'il aperçut l'officier, c'est pour vous dire adieu, d'abord, et puis pour vous prier d'écouter mon testament.

Le capitaine voulut le rassurer.

— Non, non, mon capitaine, je sais bien ce que je dis, je m'en vais. Pour ce qui est de mon testament, si vous voulez bien vous en charger, j'ai là mes économies que je voudrais laisser à quelqu'un...

— Très-bien, mon brave, je les lui remettrai moi-même de votre part : dites-moi son nom et son adresse.

— Son adresse, je ne la sais pas : c'est une jeune fille que vous trouverez dans l'après-midi aux Tuileries, au pied de la statue de Mars ; elle est coiffée à la mode d'Alsace, et elle promène un joli petit enfant... pauvre petit, je lui avais promis un fusil... Mon capitaine, vous direz à Lisbeth de lui acheter un fusil de ma part... Elle s'appelle Lisbeth Immerman, et je veux lui laisser mon argent, pour qu'elle fasse venir sa grand'mère d'Alsace et qu'elle s'établisse fruitière avec elle... Comme ça, il y aura longtemps dans le monde une personne qui se souviendra du vieux Bernhart.

Le malade parlait difficilement ; une faiblesse le prit, et il n'en put dire davantage. Quelques instants après, pourtant, il murmura d'une voix éteinte :

— Mon capitaine... il y a sept cents francs... six cents à Lisbeth, et cent à Gossinot... pour s'acheter du tabac...

L'invalide ne parla plus, et s'éteignit bientôt. Il était mort sur une bonne pensée : il avait pardonné à Gossinot son dédain pour les Arabes. Son dernier vœu fut exaucé : il y a maintenant dans une petite boutique deux fruitières, une vieille et une jeune, qui ne laissent pas passer un jour sans prier pour le vieux Bernhart.

ÉDUCATION.

SON BUT. — QUELQUES DÉFINITIONS.

L'éducation a pour but de donner au corps et à l'âme toute la beauté et toute la perfection dont ils sont susceptibles. PLATON.

L'éducation est l'art de manier et de façonner les esprits.
ROLLIN.

L'éducation doit développer dans l'enfant l'*idéal* ou le *divin* qui y est caché en germe, et en provoquer le développement spontané et individuel.
JEAN-PAUL RICHTER.

L'éducation est l'art et la science de former l'homme, le citoyen, le chrétien.

(C'est-à-dire de guider la jeunesse et de la mettre à même, à l'aide de l'*instruction* et par le pouvoir de l'*émulation* et du *bon exemple*, d'atteindre le triple but qu'assigne à l'homme sa destination à la fois religieuse, sociale et nationale.) NIEMEYER. (1)

L'éducation est le développement spontané de l'humanité vers le beau, le bon et le vrai. DIESTERWEG.

Élever la jeunesse, c'est développer harmoniquement ses facultés morales, intellectuelles et physiques.
DEUZEL.

PAIX AUTOUR DE VOUS.

Laissez filer le ver à soie. Ne courez pas autour du nid. Ne touchez pas à l'œuf de la couveuse. Ne criez pas quand l'oiseau se pose sur la branche. Ne rompez pas le fil qui tient la chrysalide au rebord du mur. Ne piétinez pas la jeune pousse. Ne sifflez pas quand les grues émigrantes cherchent une contrée hospitalières. Ne gravez pas votre nom dans la tendre écorce de l'arbre, alors que la séve printanière se porte à la cime. Ne sautez pas sur la barque qui a tout son fardeau. Laissez la neige couvrir la mousse qui doit reverdir. Ne mettez pas le flambeau sous des yeux fatigués par des veilles... Vivez en paix, avec le respect du travail d'autrui, et recueilli en votre œuvre.
Octave PIRMEZ.

(1) L'éducation est à la fois, comme le dit Niemeyer, un art et une science, — une science, c'est-à-dire une doctrine reposant sur des principes, — un art, c'est-à-dire une application à la vie, une suite de moyens d'action et d'opérations pratiques. (A. Daguet, *Manuel de pédagogie ou d'éducation*.)

LA BIBLIOTHÈQUE DU ROI ASSURBANIPAL.

ÉCRITURE CUNÉIFORME.

Le roi Assurbanipal n'est autre que le Sardanapale dont nous parle Bérose; ce souverain d'Assyrie avait à Koyoundgik une bibliothèque dont les ruines subsistent encore, et ces ruines ont été étudiées par Layard (¹).

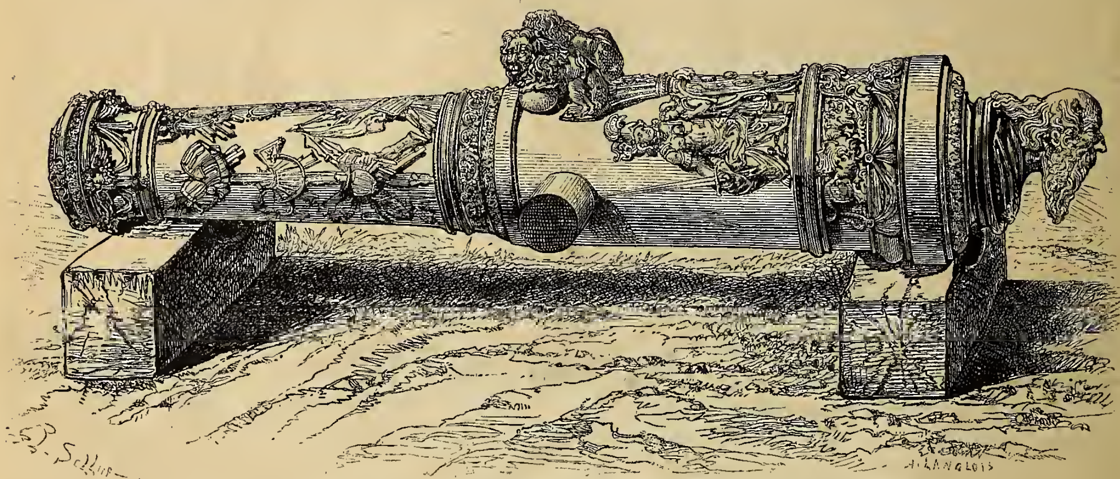
Cette bibliothèque n'avait pas d'autres livres que des *coctiles laterculi*, comme les appelle Pline, c'est-à-dire des briques ou tablettes plates et carrées en terre cuite, portant sur leurs deux faces une page d'écriture cunéiforme cursive très-fine et très-serrée, tracée sur l'argile encore fraîche avant sa cuisson. Les Assyriens ne se servaient ni d'encre, ni de pinceau; ils n'avaient sous la main ni papyrus, ni peaux préparées, ni planchettes, mais ils avaient de l'argile en abondance et ils en faisaient « leur papier. » Ils dessinaient leurs caractères en creux sur la terre molle à l'aide d'un stylet triangulaire, dont on a trouvé de nombreux échantillons dans les ruines de Ninive. Le coup de stylet dans l'argile produisait naturellement une espèce de *clou* ou *coin* qui, étant l'élément générateur de toutes les figures syllabiques, a fait donner à l'écriture assyrienne le nom de *cunéiforme*. (¹)

(¹) Voy. *la Bible et l'assyriologie*, article de la *Revue des questions historiques*

LE MUSÉE NATIONAL, A FLORENCE.

Le palais du Podestat ou du Prétoire, ou le Bargello (²), à Florence, est situé via Ghibellina, à peu de distance de l'admirable place de la Seigneurie où sont le palais Vieux et la loge des Lauri. C'est peut-être le monument qui a été le témoin du plus grand nombre d'événements mémorables dans les annales de la république florentine. Il n'est pas un de ses murs, on pourrait dire une seule de ses pierres, qui ne rappelle quelque scène dramatique du passé; une histoire du palais du Podestat serait à peu près celle de Florence elle-même.

Depuis quelques années, on a consacré ce palais aux arts, et on l'appelle Musée national.



Le Canon Saint-Paul, au Musée national de Florence. — Dessin de Sellier, d'après une photographie.

Un caractère particulier distingue ce musée de tous les autres, dans cette charmante cité qui n'est elle-même tout entière qu'un musée. On y a réuni les chefs-d'œuvre de la sculpture florentine, et ce sera toujours là son principal attrait; mais on y ajoute beaucoup d'autres objets d'art qui appartenaient aux Uffizi, au palais Vieux, etc., et qui feront peu à peu de ces galeries une grande collection analogue non-seulement à notre Musée de Cluny, mais aussi aux nouveaux musées d'art appliqué à l'industrie, si utiles, si intéressants, qui tendent à se multiplier dans toute l'Europe, à l'exemple de celui de South-Kensington à Londres, de ceux de Vienne, de Munich, de Moscou, etc. On doit espérer qu'on en fondera également un, tôt ou tard, en France.

Au rez-de-chaussée, une grande salle renferme une belle collection d'armes et d'armures anciennes : on y remarque des armes tartares et persanes; une armure des Médicis ornée de reliefs par Jean de Bologne; un casque et un bouclier de Mola, élève de Benvenuto Cellini; trois fusils à trente coups, par maestro Lorenzoni, Florentin du dix-septième siècle; le canon que l'on voit ici représenté. Le catalogue nous apprend que ce canon a été fondu, en 1638, par Come Cenni, sous Ferdinand II des Médicis, qui régna de 1620 à 1670. Il fut baptisé sous le nom de saint Paul, dont la tête est son principal ornement. C'était assez la coutume de donner à ces terribles engins de destruction des noms de saints, ou de chefs militaires, ou d'animaux, que l'on figurait sur la « culasse » ou sur le « corps » du canon. La fabrication des canons fit des progrès rapides, en Italie, aux seizième et dix-septième siècles.

Au premier étage, ceux qui aiment sérieusement l'art ne peuvent guère faire un pas sans être émus d'admiration. Ils ont à contempler notamment : au portique, des bas-reliefs de Mino da Fiesole; dans la grande salle, la Victoire, Adonis mourant, et le buste de Brutus (³) par Michel-Ange, Adam et Ève par Bandinelli, la Danse de trente génies par Donatello, les Enfants chantant et dansant de Lucca della Robbia; à la suite, une collection de cristaux qui ont appartenu aux Médicis, des meubles de la fin du seizième siècle; dans la salle du duc d'Athènes, des faïences d'Urbino et de Gubbio; dans la chapelle, des peintures à fresque attribuées à Giotto où l'on remarque un personnage que l'on croit être le Dante (⁴), et un saint Jérôme et une Vierge par Ghirlandajo. On traverse ensuite une salle d'ivoires sculptés et de cristaux remarquables; à la salle suivante sont

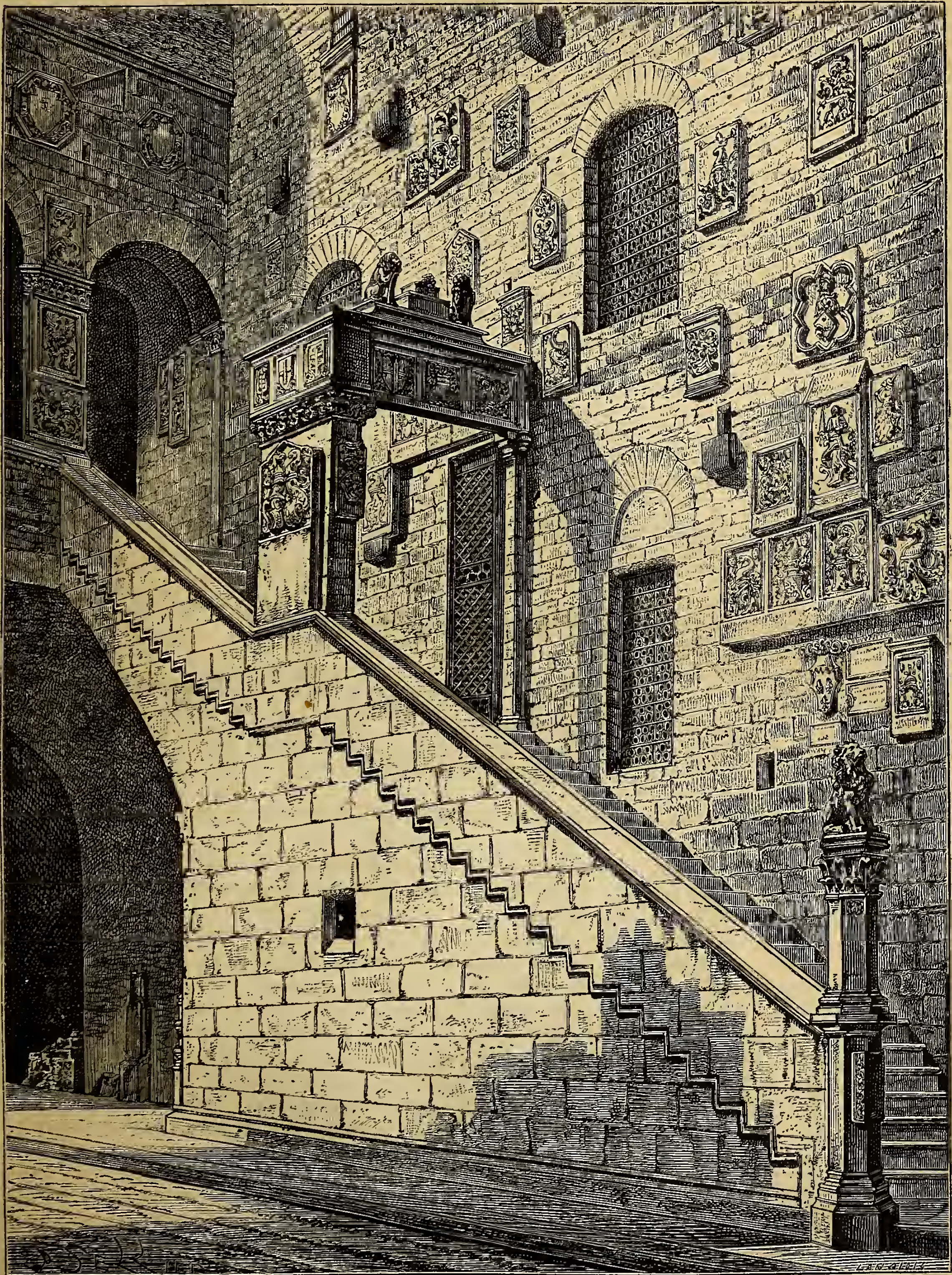
(¹) Voy. t. XX, 1852, p. 241.

(²) Bargello, résidence du chef des gens de justice, des archers, du guet.

(³) Nous reproduirons ce buste.

(⁴) Voy. l'esquisse de ce portrait dans notre tome IX, 1841, p. 333. Des recherches postérieures ont fait naître des doutes sur cette attribution.

exposés des bronzes, le célèbre David de Donatello, des torses attribués à Michel-Ange; à la seconde, le célèbre Mercure de Jean de Bologne et plusieurs autres œuvres du même maître, entre autres un portrait de Michel-Ange ; le David de Verrochio, la première ébauche en cire du Persée par Benvenuto Cellini et son buste colossal de



Cour du Musée national de Florence. — Dessin de Sellier, d'après une photographie.

Côme II. Au second étage on a placé des œuvres de l'école della Robbia, un buste de saint Jean par Donatello, des croix émaillées de Finiguerra, des calices du quatorzième siècle, des reliquaires, des cristaux de Venise, etc.

Ce ne sont là que des indications très-sommaires et très-incomplètes. Le Musée du Bargello s'accroît d'année en année. Le classement, tel que nous l'avons noté, est lui-même sujet à des changements.

Nous aurons, du reste, plus d'une autre occasion d'appeler sur cette précieuse collection l'attention de nos lecteurs.

A, B, C, D.

CONTE.

Vers l'embouchure de l'un des grands fleuves de France, à la fin du siècle dernier, il s'était formé une île, fort petite d'abord, mais qui finit, en une douzaine d'années, par prendre de vastes proportions. En longueur, elle n'avait pas moins de 700 mètres; et elle était plus large que ne le sont ordinairement les îles qui encombrent et rendent quelques-uns de nos fleuves si agréables d'aspect.

Cette île, devenue pendant la révolution propriété nationale, fut acquise par un ancien notaire, qui s'y retira avec ses quatre fils (encore enfants) dans une solitude absolue. L'île, lorsqu'il l'acheta, n'avait pas une habitation, pas un arbre, à l'exception d'un jeune saule à sa pointe d'aval. L'acquéreur y fit bâtir une maisonnette, composée d'un vaste rez-de-chaussée divisé en plusieurs pièces : cuisine, salle à manger, chambres, etc. Le tout élevé de plus d'un mètre et demi au-dessus du sol, de telle sorte qu'on y accédait par un joli perron. A quelque distance de la maison, on érigea l'étable, la porcherie, le poulailler. L'île fut entourée d'arbres et d'arbustes à feuillage persistant, de façon que des deux rives on ne pût apercevoir ni la maisonnette, ni ses habitants. L'île, primitivement, ne formait qu'une verdoyante et fertile prairie; mais on en mit une partie en labour, une autre en verger, et l'on y fit un peu de jardinage. Le reste fut laissé en herbage pour la vache; car on eut une vache, des cochons et toutes sortes de volailles.

Les constructions étaient à peine terminées quand le propriétaire vint avec ses quatre fils prendre possession de son île. — Nulle ville ou bourgade ne se trouvait dans ces parages; le lieu avait été merveilleusement choisi pour la solitude, la réclusion et le silence. Pas un bruit n'y venait que celui du vent et de l'eau dans les jours de tempête. On n'y entendait pas même les cloches de l'église la plus rapprochée lorsqu'elles recommencèrent à sonner.

L'organisateur de ce mystérieux petit monde avait éprouvé, disait-on, les plus grands malheurs durant les années terribles qui avaient précédé ; on paraissait pourtant ne pas bien savoir les détails de ces malheurs; mais il suffisait de voir un instant l'ancien tabellion royal pour retrouver les traces de ses impressions empreintes sur son visage resté beau et calme, mais qui conservait sous ses cheveux blancs quelque chose de vaguement craintif.

De fins observateurs eussent peut-être compris qu'un esprit ainsi ensauvagé n'était plus qu'une diminution de lui-même. Sa faiblesse, qui s'explique et qu'on doit excuser après tant d'horreurs traversées, était de ne vouloir se retrouver que le moins possible au milieu des hommes; du reste, on le connaissait peu dans le pays : il était venu d'une autre partie de la France. L'aîné de ses fils avait huit ans et le plus jeune trois. Sa femme était morte en mettant au monde le dernier, de telle sorte que, pour lui, les tragédies domestiques s'étaient ajoutées aux tragédies sociales.

Un vieux serviteur l'avait suivi, qui l'aida dans les soins à donner à la métairie, et qui, seul, une fois par semaine, quittait l'île pour aller à dix kilomètres de distance chercher les provisions. Un pêcheur de la rive voisine se chargeait, une fois aussi par semaine, d'apporter le pain que déposait chez lui un boulanger du pays. Quant au maître de l'île, on le voyait deux fois chaque année sortir de son domaine, et c'était pour un voyage de quarante-huit heures. Il allait, pensait-on, au chef-lieu du département régler des affaires d'intérêt. On le disait riche, mais personne ne le venait visiter dans son île. Il y travaillait comme si toute sa vie il n'eût fait que de s'occuper de travaux rustiques. A mesure qu'ils grandirent, il fit travailler avec lui ses quatre fils, auxquels, dans les soirs d'hiver, il apprenait à lire, à calculer, à parler et écrire correctement.

Il semblait n'avoir rien tant à cœur que d'oublier toute sa vie passée; se souvenir de lui-même ou du reste du monde, il ne le pouvait sans épouvante.

Il écartait avec le plus grand soin tout ce qui eût pu lui rappeler même son propre nom. Cette étrange susceptibilité était poussée si loin qu'il n'appelait ses fils d'aucun autre nom que celui des premières lettres de l'alphabet. L'aîné, c'était A; le second, B; ainsi de suite. Quant au domestique, il l'avait appelé Trait-d'Union. Cette singularité, dans les premiers temps, fit croire à un léger dérangement cérébral, bien qu'en toute autre chose il montrât beaucoup de raison et de lucidité.

J'ai dit que ses soirées étaient données à l'instruction de ses fils; mais quelle instruction ! Jamais il n'y en eut de plus incomplète. Il s'abstint avec soin de leur parler ni d'histoire, ni de géographie. Les pauvres petits ne connaissaient du monde que ce qu'ils pouvaient apercevoir du haut des jeunes arbres de leur île, sur lesquels ils grimpaient pour apercevoir de loin les deux rives et pour voir passer les bateaux.

Leur père ne leur avait rien dit du monde, ni de la France, ni des autres nationalités, il avait même recommandé à Trait-d'Union de garder, sur ce point, le même silence.

Depuis bientôt six ans qu'ils y étaient installés, les pauvres enfants n'avaient pas une fois quitté la colonie ; il eût été difficile pourtant de trouver enfants plus heureux et de plus belle venue. Très-libres dans leur île, peu ou point surveillés, très-bien dirigés et conseillés par Trait-d'Union, ils participaient aux travaux rustiques pendant quelques heures tous les jours, et puis le reste du temps ils l'employaient à courir, à faire toutes sortes de chasses à toutes sortes de bestioles; ils se livraient même au plaisir de la pêche. Les deux aînés, A et B, commençaient aussi à très-bien nager, et plusieurs fois ils avaient traversé le bras du fleuve qui les séparait de la rive; mais Trait-d'Union, qui, dans ces moments, ne les perdait pas de vue, ne permettait pas qu'ils s'en allassent plus loin. D'ailleurs, le costume de baigneur dans lequel ils y arrivaient suffisait à les empêcher de s'éloigner du rivage.

A avait environ quatorze ans et B en avait treize, lorsqu'une de ces traversées donna lieu à une aventure biblique qui devait tout changer dans leur vie.

Ils avaient avec eux, ce jour-là, le troisième frère C, qui commençait à très-bien nager, lui aussi, et qui avait une vue extraordinairement perçante. J'ai dit que ces enfants, qui ne connaissaient rien du monde que leur île, montaient dans les arbres pour découvrir autour d'eux les pays environnants; ils avaient pris ainsi la grande et très-précieuse habitude de découvrir au loin, et cette faculté s'était d'autant mieux développée que c'était entre eux à qui apercevrait le plus tôt les objets éloignés. Le petit frère C était des quatre celui qui avait en ce sens le plus perfectionné sa vue. Un jour donc qu'ils traversaient le fleuve, C prétendit qu'il apercevait là-bas, très-loin, sur l'eau, quelque chose de singulier. A et B d'abord ne virent rien du tout; mais l'objet approchant, ils commencèrent à le distinguer. Finalement, on découvrit que l'objet en question était un petit baril qu'on se promit bien d'attraper au passage.

Ainsi fut fait; mais C eut à peine touché le baril qu'il s'en éloigna avec effroi. Une voix plaintive s'était fait entendre dans le tonneau; A le ressaisit pourtant, et le poussa vers l'île, malgré les gémissements sourds qui continuaient de s'en échapper. Le baril, parfaitement clos, fut ouvert en

toute hâte, et l'on trouva dedans, sur de la paille, un joli enfant nouveau-né. Vous figurez-vous les exclamations de surprise et de joie. L'enfant était plein de vie. Trait-d'Union l'emporta au logis, et, sans aucune hésitation, le maître de la colonie décida qu'on l'élèverait.

C'était une petite fille, qui tout de suite fut appelée Virgule; mais il fut convenu qu'on ferait revenir la vieille bonne qui avait élevé A, B, C, D. On ne la désignait dans la famille que sous le nom de Parenthèse.

Malgré ses soixante-quatre ans, Parenthèse consentit à venir élever la petite Virgule. A, B, C, D, adoraient la vieille bonne. Elle leur avait longtemps servi de mère, et ce n'avait pas été sans une très-vive douleur qu'ils s'étaient séparés d'elle au moment de venir habiter l'île. Quelle joie donc à la voir s'y installer avec eux! Virgule, unique occasion de ce retour, n'en devint qne plus chère aux quatre enfants.

Parenthèse, qui se considérait un peu comme la grand'-mère de ces quatre garçons, par la raison qu'elle avait élevé leur propre mère, se mit à leur apprendre à sa façon toutes sortes de choses que le père ne leur avait jamais dites. Ils connurent par elles l'histoire de leur propre famille, et même un peu l'histoire de la patrie. Parenthèse leur parla de la révolution; ils surent quelques-uns des malheurs dont avait été frappé leur père, et furent ainsi portés à l'aimer et respecter davantage. Ils n'avaient été jusque-là véritablement que de petits sauvages, les entretiens de Parenthèse commencèrent à les mettre un peu au courant des choses de ce monde. Ils eussent bien voulu en apprendre un peu davantage, mais il n'y avait aucun autre livre dans l'île qu'une grammaire et un petit traité d'arithmétique. Outre les révélations de Parenthèse, pour eux si instructives, outre les bons et sages conseils qu'ils en reçurent, outre l'amitié qu'elle leur témoignait, la vue de Virgule, si fraîche, si rosée, si souriante, leur causait des attendrissements qui ouvrirent leur cœur à toutes les affections.

Le bien qui résulta de ceci pour A, B, C, D, on le pressent assez : ils arrivaient à l'âge ou les singularités paternelles eussent pu affaiblir en eux le respect; mais la cause de ces bizarreries leur étant expliquée, ils n'en devinrent que plus affectueux et plus tendres. Un père ne peut que bien rarement s'expliquer lui-même à ses enfants, et ceux-ci plus rarement encore peuvent le deviner. Il importe que quelqu'un les aide en cette appréciation de la vie paternelle. La mère seule peut s'acquitter de cette tâche; mais ici la mère manquait; Parenthèse, en ceci, la suppléa.

Ceci, une fois de plus, peut nous faire comprendre pourquoi il est toujours si sain et si profitable à un honnête homme d'avoir autour de soi des témoins de sa vie. La domesticité éphémère est une domesticité malfaisante et dangereuse pour le serviteur autant que pour le maître. Au contraire, les vieux domestiques ont dans la famille un rôle providentiel, ils en sont comme les bons génies. Le Caleb de Walter Scott est la très-belle et très-véridique expression du serviteur fidèle; mais combien d'autres exemples n'en pourrait-on pas citer, et cela souvent dans les conditions les plus humbles!

La suite à la prochaine livraison.

CROCHET MÉROVINGIEN EN BRONZE.

MUSÉE DE VENDÔME.

Le curieux instrument que nous reproduisons offre un problème archéologique dont la solution est encore douteuse. Cet objet, en fonte de bronze grossière, pleine de soufflures et légèrement retouchée à la lime, se compose d'un fort crochet pointu, façonné en tête d'oiseau, plat et uni d'un côté, strié et évidé en surface gauche de l'autre. La courte hampe qui simule le col de l'animal repose sur un nœud sphéroïde où viennent aboutir deux branches obliques, arrondies à l'extérieur et réunies à la base par une traverse, de manière à déterminer un triangle isoscèle. Une soie ou queue, destinée à s'engager dans un manche, part du centre de la traverse que les branches débordent tant soit peu dans le sens du bec, tandis qu'elles affleurent à l'opposé. Les ornements striés ou pointillés qui couvrent le crochet, le nœud et le flanc de la branche, ici mise en évidence, accusent nettement un travail de l'époque mérovingienne.

A quel usage servait un pareil engin? Nous nous étions d'abord arrêté à une *passette* de tisserand, puis à un instrument d'obstétrique. Il a fallu bientôt y renoncer; des formes robustes ne convenant guère à des opérations délicates. La découverte inattendue, faite à Rouen, d'un second objet de même aspect et de même époque que le nôtre, vient jeter au moins quelque lumière sur la question, s'il ne la résout pas complétement.

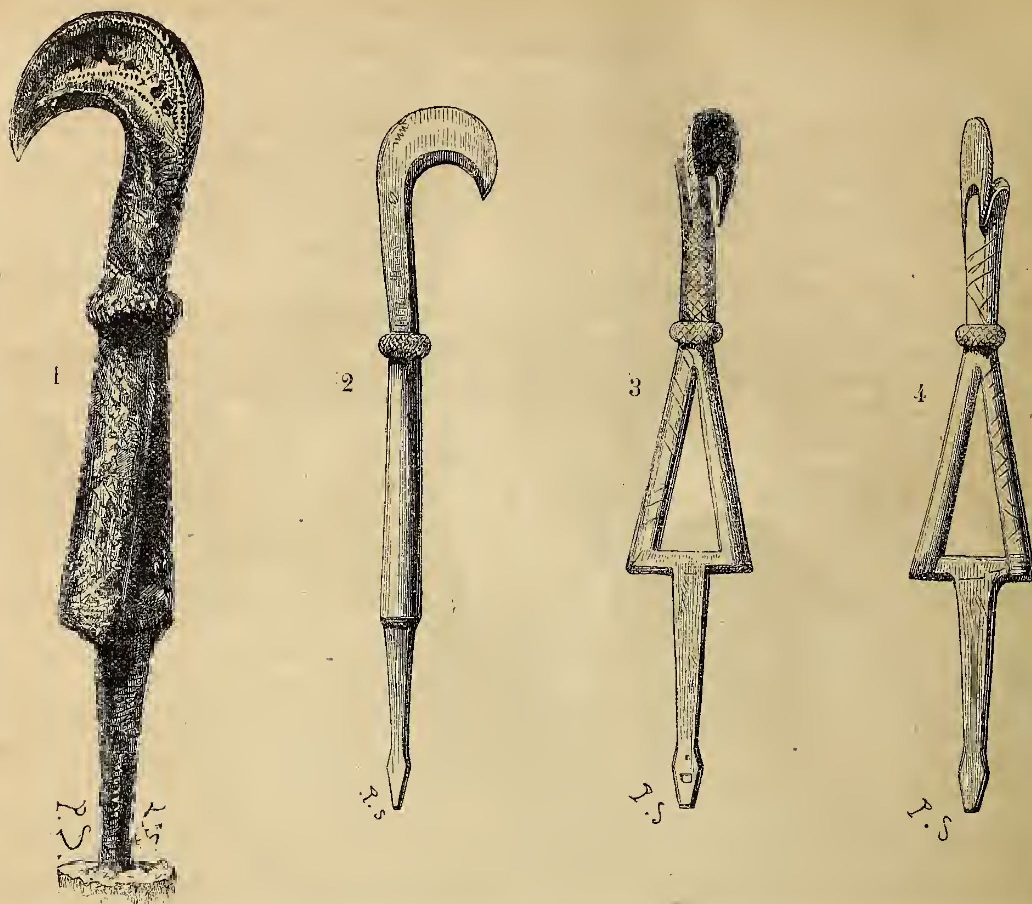
Ce dernier, trouvé récemment dans la Seine, est en fer forgé; si attaqué qu'il soit par la rouille, les traces d'un nœud y sont très-visibles; son bec est rond, court et émoussé. Malgré cette légère différence, la structure des deux engins prouve qu'après avoir empoigné leur manche, on saisissait la traverse avec l'index passé dans l'intérieur du triangle, afin d'exercer une énergique traction sur un corps mince appréhendé par le crochet.

Or, une vieille arme de jet, traditionnellement conservée aujourd'hui dans quelques villages de l'Artois et des Flandres, l'arbalète, se bandait jadis au moyen de crochets, depuis remplacés par une moufle; son arc, fabriqué en matières résistantes, telles que le nerf, la corne, le métal, ne pouvant céder à la seule pression des doigts. Jusqu'au déclin du quatorzième siècle environ, l'arbalète de chasse (voy. *Magasin pittoresque*, t. XXXVII, p. 45), plus faible que l'arbalète de guerre, fut munie d'un crochet simple qui ramenait la corde sur la noix en glissant le long de l'arbrier (voy. Viollet-Leduc, *Dictionnaire du mobilier français*, t. V, p. 21). Les monuments du moyen âge, il est vrai, ne mentionnent pas l'arbalète avant la première croisade; mais cette arme était connue des veneurs gallo-romains (voy. Daremberg et Saglio, *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, ARCUBALLISTA), qui purent en enseigner le tir aux conquérants germains.

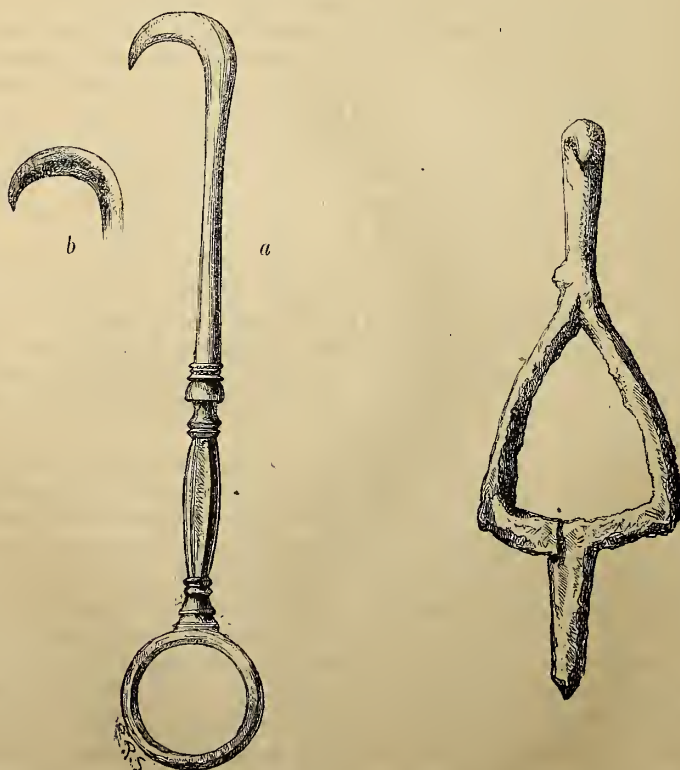
De semblables données suffiraient pour justifier l'attribution de nos engins à des crochets d'arbalète; nous ne la risquons néanmoins que sous bénéfice d'inventaire. Si l'on admet notre hypothèse, la face plane du crochet de bronze, beaucoup plus élégant que celui de fer, aurait pour but de faciliter son glissement contre le bois de l'arbrier.

L'engin du Musée de Vendôme a été trouvé, en 1866, dans les démolitions du château du Rouillis, canton de Morée, département de Loir-et-Cher, manoir féodal d'une haute antiquité, bâti sur le parcours de la voie romaine d'Orléans au Mans.

La même fouille mit au jour une longue épingle à cheveux (*acus comatoria*, *discerniculum*) en os, sommée d'une statuette (nous n'en avons pas vu l'original), un mors, des éperons, des cuillers en cuivre, des monnaies de Charles VI, enfin des carreaux d'arbalète d'un type fort ancien (voy. Bouchet et Launay, *Bulletin de la Société archéologique du Vendômois*, t. IX, p. 200 à 221). Ces carreaux viendraient à l'appui de notre présomption quant à l'usage d'objets qui nous semblent mériter une étude approfondie.



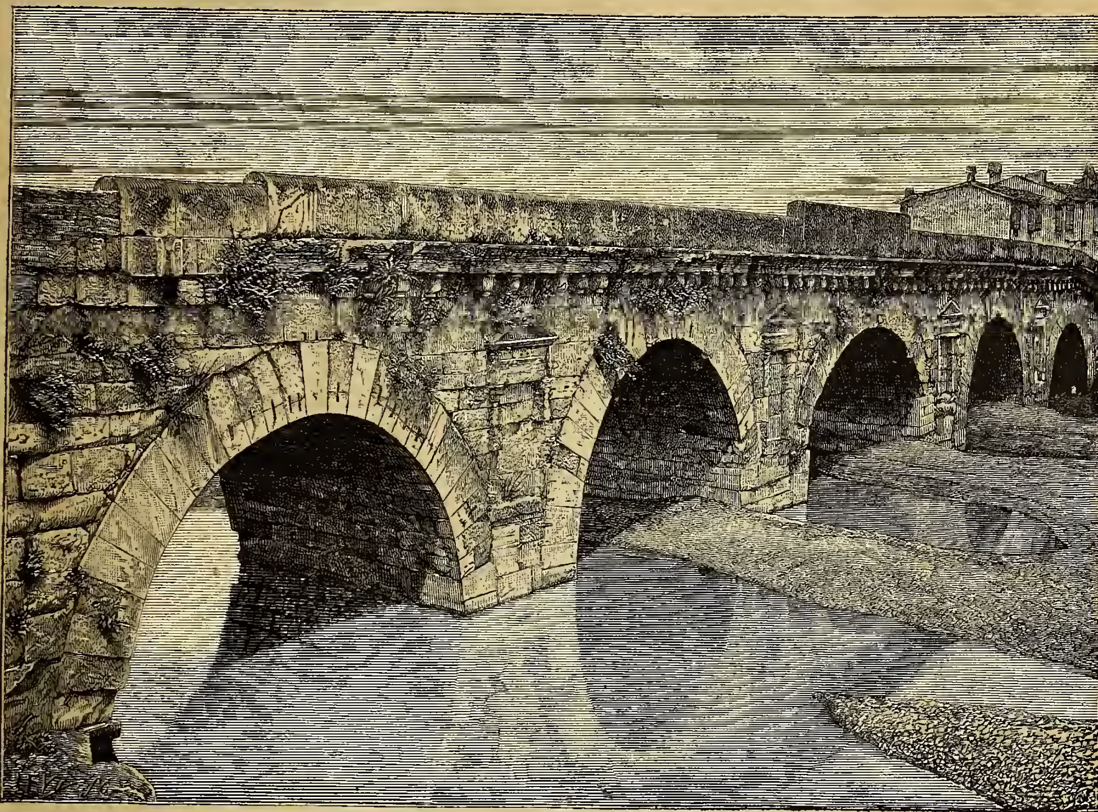
Musée de Vendôme. — Crochet mérovingien en bronze.
1. Côté évidé (d'après une photographie de M. Yvon). — 2. Côté plan (dessin de M. C. de Linas). — 3. Dos (dessin de M. C. de Linas).
4. Face (dessin de M. C. de Linas).



Instrument romain d'obstétrique; bronze (cabinet des médailles).
a. Côté plan. — *b.* Côté évidé (dessin de M. Victor Gay).

Crochet mérovingien en fer, trouvé à Rouen (dessin de M. Gaston de la Serre).

LE PONT ROMAIN DE RIMINI.



Le Pont d'Auguste, à Rimini. — D'après une photographie.

Parmi les ponts datant de la belle époque romaine, un des plus remarquables et des mieux conservés est celui qui fut construit par Auguste et Tibère à Ariminum, aujourd'hui Rimini, à l'endroit où venaient se confondre les deux grandes voies consulaires Flaminienne et Émilienne. Ce pont est jeté sur la *Marecchia*, qui, comme la plupart des rivières d'Italie, est, suivant la saison, ou large et impétueuse, ou réduite à un mince ruisseau. Construit avec les plus beaux marbres des Apennins, ce pont, richement décoré à son origine, a subsisté jusqu'à nos jours, tant la solidité de ses assises était parfaite. Il porte, encore lisibles, les inscriptions officielles qui attestent que ses constructeurs furent Auguste et Tibère. Ce n'est pas sans émotion que le voyageur lit aujourd'hui ces quelques lignes, gravées là par un ouvrier romain il y a dix-huit siècles, et qui ont été respectées par les puissances diverses qui ont tour à tour occupé Rimini.

Placé sur une des grandes routes de l'Italie, Rimini fut plus qu'aucune autre cité exposée aux attaques et aux ravages. Après le tumulte des invasions, elle passa des Barbares aux papes, puis à la famille des Malatesti, puis encore aux papes, qui durent enfin la céder au roi d'Italie. Mais, pour le touriste et l'archéologue, les souvenirs qui rappellent ces dominations successives s'effacent devant ceux que Rome a laissés. Ce qui intéresse surtout à Rimini, ce que ses habitants montrent avec fierté, c'est le pont d'Auguste. La mémoire du fondateur de l'empire est toujours très-vivante dans cette petite ville, car non-seulement Auguste y a construit ce pont inébranlable, mais on y admire encore un très-bel arc de triomphe élevé en son honneur.

A côté de ces deux restes splendides de la civilisation antique, les monuments du moyen âge, la forteresse des Malatesti, les églises pleines d'œuvres renommées des sculpteurs et des peintres de la renaissance, celle de San-Francisco surtout, remplie de tombeaux, et les portiques qui l'entourent, d'une si noble ordonnance, œuvre vantée de Leo Batista Alberti, ne sont pas indignes de leur imposant voisinage.

A, B, C, D.

CONTE.

Suite. — Voy. p. 254.

A, B, C, D, durent à Parenthèse de pouvoir connaître et mieux apprécier leur père. La vieille nourrice leur donna aussi toutes sortes de détails sur leur mère; par elle, en un mot, ils retrouvèrent leur tradition de famille. Et ceci fut pour eux, à leur entrée dans la vie, une vraie force morale.

On néglige trop, généralement, ces traditions domestiques; nous devrions tous savoir, au moins en ses traits principaux, l'histoire de nos ascendants les plus rapprochés. Cela nous aiderait nous-mêmes à comprendre certains côtés de notre caractère, et nous y démêlerions mieux nos propres devoirs. On fait aux enfants des rois, avec soin, l'histoire de leurs pères; pourquoi n'en serait-il pas de même dans les autres familles?

Virgule avait deux ans et demi et devenait très-gentille; de leur côté, A, B, C, D, commençaient à grandir; A était dans sa dix-septième année, et n'avait reçu, ainsi que ses frères, qu'une éducation bien insuffisante : lire, écrire, calculer, c'était tout leur savoir. En revanche, A était un excellent jardinier, au moins en ce qui concernait le bêchage, le ratissage, le repiquage, etc. Quant aux opérations plus délicates de la taille et de la greffe, malgré les leçons

de Trait-d'Union, il n'y excellait pas encore. B, C, D avaient commencé aussi à prendre part à la culture de l'île. C était, de plus, un très-habile pêcheur et tisseur de filets. B ne semblait avoir aucune aptitude bien marquée ; il était parfois un peu sombre et inquiet, et semblait comprendre mieux que ses frères l'insuffisance de leur éducation et les difficultés qui pourraient en résulter pour eux. Il prévoyait les résultats malheureux que pourrait avoir pour ses frères et pour lui la maladie paternelle, car il comprenait bien maintenant que la sauvagerie de son père ne pouvait tenir qu'à un état maladif. Cette sauvagerie, d'ailleurs, d'année en année, n'avait fait qu'augmenter : ce n'était plus seulement le monde qu'il fuyait maintenant, c'était sa propre famille. Il restait parfois des journées entières enfermé dans sa chambre.

Trait-d'union et Parenthèse n'étaient pas eux-mêmes sans se demander ce que deviendrait une famille ainsi dirigée.

Le malheureux chef de cette famille conservait sa douceur, son aménité, même une certaine grâce aristocratique; mais il se concentrait de plus en plus en lui-même, évitant avec plus d'anxiété que jamais tout ce qui pouvait, même de très-loin, lui rappeler les événements cruels auxquels il avait été mêlé. C'est pour cela que toute allusion aux événements historiques, même les plus éloignés, que toute mention de nationalité lui était impossible. A et B avaient exprimé quelquefois le désir, très-naturel à leur âge, de quitter l'île et de faire, au moins aux environs, quelque petit voyage; le père n'y avait jamais consenti. Les enfants voyaient bien que la manifestation de ce désir, quand ils osaient la faire, lui causait une vive douleur. Aussi renoncèrent-ils à lui parler même d'une excursion au plus prochain village. Comment cela finirait-il ? Voilà ce que se demandaient non-seulement Parenthèse et Trait-d'Union, mais tous ceux qui connaissaient la colonie.

Cela devait finir, hélas ! comme toutes choses finissent, par la mort.

Trait-d'Union vint un matin prévenir les quatre enfants que leur père, pendant la nuit, sans que l'on sût comment, avait cessé de vivre.

Je ne raconterai pas ce qui suivit immédiatement cette catastrophe. L'île fut envahie par les gens de loi. On nomma un tuteur, on fit une vente mobilière, etc., etc. L'île fut mise en location. A, B, C, D, Trait-d'Union, Parenthèse et Virgule durent quitter le domaine.

L'un d'eux, B, est celui qui présentement vous écrit cette histoire, en vue de vous montrer combien sont puissants les souvenirs d'enfance, combien nous restent chers les lieux où nous fûmes élevés. Notre tuteur eut la pensée d'abord de nous mettre en pension tous les quatre, afin, disait-il, de compléter notre éducation ; mais quand il eut vu qu'au lieu d'une éducation à compléter, il y aurait bien plutôt une éducation à recommencer, quand il eut réfléchi à notre âge, quand il connut notre invincible répugnance à toute réclusion, notre besoin de liberté, si légitime après un isolement de huit années, il renonça à son premier projet, au moins pour les trois aînés de ses pupilles. Mais le plus jeune, D, qui n'avait que onze ans, fut mis interne au lycée le plus important de la contrée, malgré ses réclamations et les nôtres, et même contre le sentiment de Trait-dUnion et de Parenthèse. Mais le tuteur ne tint compte d'aucune de ces réclamations, trouvant même très-singulier que des domestiques pussent se permettre d'avoir un avis dans des affaires de famille.

Je me suis dit bien souvent depuis qu'en matière de domesticité, ce tuteur n'était guère plus sage que notre pauvre père ne l'avait été en matière d'éducation. J'avais appris, en effet, que les domestiques chez lui se renouvelaient de trimestre en trimestre. Du reste, on verra si sa conduite en ce qui concernait D eut de meilleurs résultats que celle de notre pauvre père.

Trait-d'Union et Parenthèse avaient compris combien il serait affreux à cet enfant de se voir enfermé entre les quatre murs d'un lycée, assis du matin au soir, immobile, les yeux sur un livre, après avoir vécu en plein air, si libre et si actif dans notre île. Mais le tuteur ne put comprendre cela, et le pauvre D, sans transition, sans préparation, dut entrer au collége.

L'instruction est, sans doute, le plus grand des biens, et pour tous ceux qui ont à diriger des enfants, la leur donner est le premier des devoirs; mais il n'en importe que plus d'accomplir ce devoir avec discernement. Combien d'éducations ont-elles été ou manquées, ou faussées, pour avoir été données sans ménagement, sans discrétion ! Il faut certainement mettre de la raison dans la direction des enfants, mais il y faut mettre aussi de l'affection. Raison toute seule aussi bien qu'affection toute seule ne peuvent faire que mauvaise besogne. Le tuteur eut raison de vouloir donner à notre plus jeune frère une instruction convenable; mais l'affection lui manqua, ou ne fut pas assez forte pour lui faire trouver les voies et moyens. L'affection de Parenthèse et de Trait-d'Union leur faisait comprendre que, pour un enfant élevé comme il l'avait été, l'application de la règle commune était un danger; et puis, dans l'affection vraiment maternelle de Parenthèse, peut-être y avait-il un pressentiment instinctif des faiblesses héréditaires de cet enfant, né d'un père certainement malade, et né dans un temps où la maladie paternelle s'était déjà déclarée. Il y avait là un danger que les vieux domestiques devinaient bien, mais que ni le tuteur, ni les professeurs ne savaient prévoir comme Trait-d'union et Parenthèse. Le tuteur était homme d'une grande droiture, malgré quelques préjugés un peu étroits; les professeurs auxquels il fut confié étaient des hommes instruits et très-bons; mais droiture, science, bonté, cela ne suffit pas pour la direction des enfants : il faut qu'à tout cela se mêlent le cœur et les yeux maternels. Mais si la mère manque? — Ah! c'est alors que l'on peut sentir le prix d'une vieille servante. J'ai souvent regretté de n'avoir pas insisté, tout jeune que j'étais, pour que D ne fut pas mis au lycée. Mais nous fûmes un peu retenus A et moi par la crainte qu'on n'attribuât à jalousie ce désir d'empêcher notre jeune frère de recevoir plus d'instruction que nous n'en avions reçu nous-mêmes. Mais qu'advint-il de nous autres?

A demanda que pour compléter son éducation horticole on le mît en apprentissage chez un habile jardinier; ce qui lui fut accordé.

Moi, B, je déclarai, sans hésitation, que mon goût était pour la bâtisse, et que je désirais entrer chez un architecte ou chez un constructeur.

Quant à C, le commerce eut sa préférence.

La fortune de notre père, divisée entre nous, devait constituer à chacun, après liquidation, un revenu d'environ 3 600 francs.

Notre père, tant par son testament que par d'autres arrangements très-bien prévus et très-bien ordonnés, avait laissé à Trait-d'Union et à Parenthèse une petite rente viagère de 800 francs. Quant à Virgule, il laissait à ses fils, en toute confiance, le soin de veiller sur elle.

Elle avait, je l'ai dit, deux ans et demi à la mort de notre père. Il fut convenu que Parenthèse la garderait avec elle, et l'on préleva sur le revenu de chacun de nous la petite part nécessaire à son entretien; Parenthèse et Trait-d'Union voulurent même y contribuer aussi.

Après une réclusion de tant d'années, nous fûmes pris tout naturellement d'un irrésistible besoin de voir du pays.

Nous ne savions rien du monde, et nous avions à en faire, pour ainsi dire, la découverte. Ce que nous coûta notre expérience, on le devine. Quel élan d'abord! quel enthousiasme universel! Quels étonnements! quelles joies! Mais les suites de ces joies, mais les déceptions, les cruelles déceptions, oh! je ne les dirai pas!...

Pauvres feuilles détachées d'une même branche, nous fûmes, mes trois frères, Virgule et moi, emportés dans des tourbillons divers; Virgule seule, abritée par la prudente Parenthése, ne connut pas les orages.

La fin à la prochaine livraison.

LES MONTAGNES.

Dans le vaste ensemble de caractères par lesquels la marche du temps a gravé l'histoire du globe sur sa surface, les montagnes sont les lettres majuscules de cet immense manuscrit, et chaque système de montagnes en constitue un chapitre. ÉLIE DE BEAUMONT.

LES GÉOGRAPHES.

ESQUISSE D'UNE HISTOIRE DE LA GÉOGRAPHIE.

Suite. — Voy. p. 146, 198, 230.

TREIZIÈME, QUATORZIÈME ET QUINZIÈME SIÈCLES.

Les pèlerinages à Jérusalem, nombreux dès le septième siècle, les croisades, depuis la fin du onzième siècle jusqu'au milieu du treizième, ne furent pas sans influence sur l'extension des connaissances géographiques. Le contact des chrétiens, pendant cent cinquante ans, avec les Arabes de Syrie et d'Égypte, alors plus civilisés à beaucoup d'égards que les Français, les Anglais, les Allemands, etc., concourut surtout à ouvrir les esprits au goût de l'étude. On fit, par exemple, des versions latines des traductions arabes des auteurs grecs, et il s'ensuivit des progrès dans la géographie comme dans les autres sciences.

Une autre voie de voyages s'ouvrit avec la nécessité d'établir des rapports pacifiques avec les Mongols, qui, à partir de 1206, commandés par Tchinghiz-Khâkhan, ou Grand khan des khans, envahirent une grande partie de l'Asie et du nord de l'Europe. Deux ambassades envoyées par le pape Innocent IV à Ogodaï, successeur de ce terrible conquérant, ou plutôt à ses lieutenants, Batou, campé sur les bords du Volga, et Batchou, établi en Perse et en Arménie, eurent pour résultat deux relations [1], celles des religieux franciscains Ruysbroek (Rubruquis), et Jean Plan-Carpin.

Mais le plus grand voyageur du treizième siècle est le Vénitien Marco Polo, qui partit, en 1271, avec son père et son oncle, explora l'Asie occidentale, la Tartarie et la Chine, où il administra, comme gouverneur, l'une des neuf provinces de la partie méridionale de ce vaste pays qu'on appelait le Manghi. Il revint à Venise, en 1295, par la Perse, l'Arménie et Constantinople.

La relation de Marco Polo, d'abord accueillie avec méfiance, n'a fait que gagner en crédit avec les siècles. Le nom de cet homme supérieur peut être placé à côté de celui de Christophe Colomb. Ses descriptions formèrent longtemps en Europe, dit M. Vivien de Saint-Martin, le fonds de la géographie et de la cartographie de l'extrême Orient [2].

Il faut mentionner, à la suite de Marco Polo, les voyages de l'Arménien Haïtoun (1254), de Ricold de Monte-Croce, de Juan de Monte-Corvino (1289-1306), et, au quatorzième siècle, ceux d'Oderic de Frioul (1317), Jean de Cor, archevêque de Sollthânieh, Jourdain Catalan de Séverac, Pascal de Victoria, Jean de Marignola, Pegoletti [1], et Jean de Mandeville, qui ne mérite créance que pour une partie de sa relation.

En 1403, Henri III de Castille envoya comme ambassadeur à Timour (Tamerlan), résidant à Samarkand, Ruy Gonzalez de Clavijo, qui, en 1406, écrivit une relation intéressante de son voyage.

Un Vénitien, Nicolao Conti, vingt ans après, parcourut la Syrie, le désert qui borde au sud le cours de l'Euphrate, le fleuve jusqu'à son embouchure, le golfe Persique, la côte occidentale de l'Inde, encore inexplorée dans ses détails, plusieurs îles du grand archipel, et quelques parties du Manghi (Chine).

Vers le même temps, un pèlerin français, gentilhomme bourguignon, Bertrandon de la Brocquière, traversa obliquement l'Asie Mineure, et écrivit son itinéraire qui mérite d'être lu.

Un Flamand, Guillebert de Lannoy, voyagea pendant plus de cinquante ans, en Europe, en Asie. Sa vie a l'intérêt d'un roman [2].

Dans la dernière moitié du quinzième siècle, on n'a guère à signaler que les voyages de trois Vénitiens : Caterino Zeno, Josapha Barbaro et Ambrogio Contarini (1471 à 1474), envoyés par le sénat de Venise vers le souverain de la Perse, Ousoun-Hassan.

Pendant cette période du treizième au quinzième siècle, les cartes géographiques ou les éléments de cartographie, qui avaient commencé à se succéder assez lentement depuis le dixième siècle, deviennent moins rares et de plus d'importance; bornons-nous à en citer les principales : — la Mappemonde anglo-saxonne de Richard de Haldingham (première moitié du treizième siècle); — le *Liber de regionibus mundi* de Roger Bacon (seconde moitié du treizième siècle); le *Liber cosmographicus* d'Albert le Grand (même époque); l'œuvre encyclopédique de Vincent de Beauvais (1250); l'*Imago mundi* du cardinal d'Ailly (1410); la *Margarita philosophica* de Reisch (fin du quinzième siècle); la Carte de Marino Sanudo (1321); la Mappemonde catalane (1375); la Mappemonde du Musée Borgia (première moitié du quinzième siècle); la Carte de fra Mauro (1458-1470); les Portulans [3] vénitiens, génois, etc.; les ouvrages géographiques d'Æneas Silvius (le pape Pie II, milieu du quinzième siècle); le poëme géographique de Berlinghieri (1480).

Un immense mouvement intellectuel s'était manifesté au milieu du quinzième siècle : deux grands événements surviennent et sont comme deux portes qui s'ouvrent pour donner issue à l'activité des esprits; ce sont : l'imprimerie, découverte vers 1440, et l'émigration grecque, qui suit la prise de Constantinople par les Turcs, en 1453. On vit paraître, en 1468, Pline; en 1469, Strabon; en 1471, Méla; en 1473, Solin; en 1475 et en 1478, des traductions de Ptolémée (cette dernière édition avec cartes d'après les manuscrits); en 1477, Denis le Périégète.

Mais cette esquisse de l'histoire de la géographie au quinzième siècle serait singulièrement incomplète si l'on ne se remettait en mémoire les grandes explorations portugaises sur la côte occidentale d'Afrique, et si l'on ne ren-

[1] Voy. notre tome II, et les tomes XXIII, XXIV, XXVII, XXVIII (avec miniatures du *Livre des merveilles*), ainsi que notre tome II des *Voyageurs anciens et modernes*.

[2] Une grande partie du deuxième volume des *Voyageurs anciens et modernes* est consacrée à ce voyage.

[1] Voy., sur ces voyageurs, les *Mémoires de la Société de géographie de Paris*, t. IV, 1839.

[2] *Les Voyageurs belges du treizième au seizième siècle*, par Jules de Saint-Genois.

[3] *Portulan*, description des ports de mer, etc. — Pour les cartes anciennes reproduites dans notre recueil, voy. la Table de quarante années.

dait hommage au prince Henri le Navigateur, dont l'impulsion éclairée fait non-seulement renouveler les expéditions des frères Vivaldi (fin du treizième siècle), celles des marins de Dieppe au quatorzième, mais poursuivre l'étude patiente, courageuse, qui conduit du cap Bojador (1433), du rio do Ouro, du cap Blanc doublé en 1443, de l'embouchure du Sénégal et du cap Vert doublé en 1446, du cap Mesurado en 1462, à l'Ogovaï (1471), au Zaïre (1484-85), et enfin au cap des Tempêtes ou de l'Espérance, découvert par Bartolomeo Diaz (1486).

C'est à la suite de ces mémorables travaux que resplendit la plus grande et la plus merveilleuse des découvertes géographiques : celle de l'Amérique.

La suite à une autre livraison.

FRITZ VAN DE KERKHOVE [1].

L'ENFANT PEINTRE.

Un enfant naît à Bruges en 1862. Il est chétif; la tête présente une ampleur anormale; rien en lui ne ressemble aux autres enfants. Un fil si léger le rattache à la vie que la moindre secousse peut le rompre. Il vivra pourtant, mais un printemps à peine. Le temps d'ouvrir les yeux aux clartés du jour, de sentir palpiter en lui l'âme de la nature, d'être ébloui, et il n'est déjà plus. Il n'y a pas de lendemain à son aube; il meurt, un doigt sur la couronne, sans être élu. Et une grande promesse de gloire sombre avec lui, le 12 août 1873.



Fritz Van de Kerkhove, d'après un portrait peint par son père. — Dessin d'Édouard Garnier.

Onze ans! jours avares! Il ne vit que le temps de s'annoncer, de dire à ses parents, à son pays : Si je pouvais vivre! Et son dernier geste est pour porter la main à son front. Quelque chose d'immense et de confus s'agite dans les profondeurs de son cerveau : c'est tout un monde en travail. Et puis une convulsion, un soupir, des yeux qui se ferment, des mains inertes; l'enfant meurt avec son secret!

Mais il ne meurt pas tout entier : une piété touchante a recueilli ses travaux. Ces fleurs de sa vie sont aujourd'hui la gerbe d'immortelles sous laquelle il dort. Inutile de revenir sur le bruit qui s'est fait autour de l'exposition de son œuvre : on a douté d'abord devant les productions d'un instinct si miraculeux; puis on s'est rendu à l'évidence; à l'heure présente, on sait bien que c'est la petite main de l'enfant qui a tout fait. Le père a pu retoucher, ajouter, poncer, vernir; mais une âme vit dans tout cela; et cette âme est jeune et candide.

On raconte des choses charmantes et douloureuses de son esprit, de ses études, de ses travaux. La curiosité publique lui a fait une biographie. Lui qui n'eut pas le temps de vivre, n'eut pas le temps d'être jeune. Il fut sérieux et triste dès son premier regard. Rarement on le voyait se mêler aux jeux de ses compagnons; le bruit lui faisait peur; il recherchait le silence et la solitude : c'est que déjà pesait sur ses épaules sa jeune royauté. Les infants qui ne doivent pas régner ont quelquefois ces commencements sévères.

Il vivait dans une demeure d'artiste. Des tableaux en couvraient partout les murs. Quelque blonde vierge d'or n'eut qu'à sortir d'un des vieux cadres qui ornaient les chambres pour jouer à son berceau le rôle de fée de la peinture. M. Van de Kerkhove le père est lui-même un peintre, d'une fantaisie un peu tourmentée : il a gravé à l'eau-forte des scènes à la manière de Callot; sa palette a de l'harmonie et de la finesse. L'exemple paternel, joint à l'influence secrète des œuvres qui l'entouraient, engendra sans doute en

[1] Nous devons cet article à la bienveillante collaboration de M. Camille Lemonnier, auteur belge, dont les œuvres sont bien connues en France.

Fritz le désir de peindre à son tour. Depuis que l'enfant n'est plus, sa sœur, qui a douze ans à peine, a repris ses pinceaux.

Fritz s'essaya de bonne heure à la couleur; il inventait des tons, les mariait, et s'ingéniait à trouver des accords. Sa passion était de feuilleter les albums, les livres à gravures, les publications illustrées : il est toujours demeuré fidèle à cet amour de l'image. Ainsi son imagination se remplissait d'aspects grandioses ou charmants; il connaissait les landes, les montagnes, les rochers, la mer; mais le merveilleux, c'est qu'il ne voyait pas la gravure dans sa réalité toujours monotone et froide, si on la compare à l'effet de l'œuvre peinte; les terrains se paraient à ses yeux de tons calcinés sur lesquels tranchaient les verdures; la mer roulait des flots bleus, et les mille dégradations du jour donnaient au ciel les mobiles chatoiements du prisme. Sa contemplation, en un mot, était celle d'un peintre, suppléant à la couleur absente par le souvenir et l'instinct.





Paysages par Fritz Van de Kerkhove. — Dessins d'Édouard Garnier.

Quand il commence à peindre, c'est d'abord d'après les gravures qu'il a sous les yeux. Il ne copie pas servilement. L'invention perce dans la reproduction, invention naïve qui aboutit à des mélanges étonnants : on verra, par exemple, un moulin sur le bord d'une falaise; mais déjà les objets sont bien dans l'air, et des harmonies délicates accordent entre eux les tons. Plus tard, quand la fréquentation de ces livres de gravures aura rempli son cerveau d'images familières, il prendra en lui-même les sujets qu'il traitera : c'est la période des rocs farouches, des hautaines falaises, des pics à forme humaine, tailladés, déchiquetés, denticulés, sur lesquels quelquefois se dresse la potence avec son chapelet de pendus. On pourrait l'appeler la période purement romanesque de Fritz Van de Kerkhove; elle n'est pas la moins intéressante. A côté d'improvisa-

tions violentes, des parties de paysage plus calmes baignent dans un jour vrai. C'est le premier réveil d'un sens qui ne s'exerce que tard chez l'homme, le sens de la nature et de la vérité.

Il semble qu'une fenêtre se soit ouverte dans l'ombre de l'atelier où travaille notre jeune peintre, et lui ait révélé la lumière tiède et caressante du dehors. Vers ce temps, je crois, son père le conduisit souvent à la mer. Bruges en est peu distant : c'est une promenade exquise et qui se poursuit, à travers une plaine de plus en plus plate, jusqu'au moment où les dunes se dessinent au loin. L'impression fut profonde pour l'enfant. La première fois qu'il vit la mer, il resta longtemps à la regarder, grave, inquiet, sans rien dire. De fines petites ébauches rappellent les joies solitaires de ces contemplations! Car il a peint souvent la mer, tantôt dans son calme, tantôt dans sa colère. L'eau l'attirait : dans la plupart de ses travaux, on trouve des lacs, rayés par la lumière. Ces belles surfaces moirées tentaient son pinceau. En eût-il pu être autrement pour le petit Vénitien du Nord, et Bruges n'est-elle plus la ville des canaux?

Il avait aussi un grand amour pour les ciels, les azurs pâles du printemps, les bleus intenses de l'été, les tons cendrés des ciels couverts. Le vent et l'averse le trouvèrent souvent occupé à regarder décroître à l'horizon la forme monstrueuse des nuages ardoisés de l'ouest. On peut dire qu'il a peint le ciel à toutes les heures, par tous les temps; mais les pages mélancoliques où la tristesse de l'air est en harmonie avec la sévérité du site ne sont pas les moins nombreuses.

Il semble qu'il ait eu le pressentiment de sa courte destinée : son labeur pendant trois ans est effrayant. On ne compte pas moins de 350 panneaux de 1870 à 1873. Ce sont presque toujours des planchettes de caisses à cigares; il peint, du reste, sur tout ce qui s'offre à sa main, panneaux, débris de caisses, fragments de douves. Sa pratique est expéditive : il ne s'arrête pas aux détails; ce qu'il recherche, c'est la masse, la tache puissante ou moelleuse, l'impression et l'effet. Çà et là il truelle; ailleurs, il se sert de frottis légers; il obtient ainsi tour à tour la densité et la transparence. Mais ce qu'il a de remarquable, c'est la distinction et la poésie du ton.

Il avait son rêve, la gloire; il voulait devenir un grand peintre. Il y avait dans ses entretiens une préoccupation constante d'être plus que les autres. Il aimait à parler peinture : il en raisonnait avec son père. Il lui arriva plus d'une fois d'oser lui dire qu'il le croyait dans le faux : son père reconnaît qu'il avait presque toujours raison. Au milieu de ses songes et de ses travaux, son petit corps frêle se délabrait chaque jour un peu plus; puis vinrent les douleurs aiguës, et enfin la mort. C'est seulement depuis qu'il n'est plus que M. Van de Kerkhove père, dans une pensée pieuse, et comme pour le faire revivre dans son travail même, a peint sur quelques-uns des petits panneaux qu'il a laissés sa chère image, tantôt debout et regardant le ciel, tantôt couché sur la berge d'un fleuve ou assis sur le bord d'une barque, la tête dans les mains, et regardant filer l'eau indéfiniment.

SOUVENIRS DE BRETAGNE.

PROMENADE EN MER.

En l'an de grâce et de notre jeunesse... il y a longtemps, un matin du mois d'août, le jour de la fête de la Vierge, au son des cloches, une barque de pêcheurs descendit la rivière noire du Dourdu et entra dans la rade de Morlaix. La brise endormie laissait pendre les voiles. Pas un frisson sur l'eau, pas un bruit dans l'espace. La mer haute et calme reflétait l'azur pâle du ciel, et descendait doucement. La barque glissait sur ce lac de la mer à la dérive du reflux. Un calme immense baignait la terre et l'eau. Les phares s'éteignaient, l'homme soufflait ses feux devant la lumière de Dieu. Le croissant de la lune pâlissait. Les goëlands, posés sur la grève, ne volaient pas encore. Toutes les choses respiraient, tous les êtres savouraient la fraîcheur, la pureté, la paix, l'espérance, la jeunesse du matin.

Où allait cette barque matinale? A un *pardon*, une fête dans une île. Un pilote à la mâle figure la conduisait; un enfant tenait la barre du gouvernail, et sur les bancs un groupe de jeunes hommes, de jeunes femmes, d'enfants, goûtait le plaisir d'une promenade en mer.

Le matin est l'heure de l'espoir; de tous les cœurs se leva une volée d'espérances, comme les oiseaux de sous les bois du rivage. Tout à coup la brise s'éleva, souffla du nord-ouest. C'était le vent contraire. Il fallut louvoyer, voguer en zigzag, renoncer à courir droit sur l'eau. Le voyage qu'on espérait court menaçait d'être long.

Les femmes avaient un peu peur de l'inclinaison de la barque sous le vent; mais, rassurées vite, elles se donnèrent au plaisir des yeux. La barque courait d'un rivage à l'autre, et, dans la rotation du virement de bord, laissait découvrir de près les coteaux, les vallons, les champs, les bois, les manoirs des deux plages, tout ce beau cirque de la rade.

L'un des passagers retrouvait là son cher horizon d'enfance. Il regardait, à droite, la côte nue et sévère cachant, à l'entrée d'une coulée ombreuse, un cottage avec ses bateaux de plaisance, ses yachts à l'ancre; à gauche, la côte ombragée et riante, les blés jaunis, onduleux comme des vagues dans leur haute clôture de taillis, les fermes à l'ombre; Locquenolé, le frais village de pêcheurs, le promontoire arrondi de Coat-Ibès, ses prairies en pente ombrées par ses hêtres, ses terrasses italiennes dans leur nid de verdure; la gracieuse baie du Francie et son château solitaire, où la sœur de lady Stanhope cachait sa fière beauté; plus loin, au fond de la baie, dans la brume lumineuse du matin, une anse de sable jaune, des vergers à l'abri du vent, une oasis d'ombre, une Thébaïde de famille, le manoir hospitalier de Keromnès, moitié foyer, moitié chapelle, qui unit les deux noblesses de l'homme, la charité et la prière.

Au-dessus, sur le plateau aride, on voyait l'église de Carantec, le cap allongé de Penanlan, contre-fort avancé, môle de granit qui abrite la rade des vents du nord et la ferme contre la haute mer; ici, là, des navires à l'ancre détachant leur silhouette noire sur le ciel clair; en haut des ailes blanches, en bas des voiles blanches volant vers le large. Au fond, derrière la barque, un promontoire boisé s'éclairait au soleil levant, le jour dissipait les terreurs de la nuit, les démons des landes, sur la montagne de la fée Morgan. Et sous sa grande ombre la rivière s'enfonçait entre des collines de pins et de hêtres, entre de hauts rochers schisteux d'un bleu sombre, teintés de rouge par des touffes de bruyères. La fleur aime le rocher, la grâce aime la force.

La barque arrivait à l'embouchure de la rade, devant sa barre d'écueils. Elle sentit l'ondulation de la houle, cette rude berceuse. Comme l'enfant au gouvernail laissait flotter la barre, le pilote lui cria : Lofe! lofe! et serra le vent. On croisa une barque en route. Le vieux loup lui jeta ce salut au passage : « La mer est belle; pas d'Anglais en vue! »

Les îlots jaunissaient au soleil ou se noircissaient sous l'ombre des nuages voyageurs. Un des passagers les nommait à ses compagnons. Voilà le phare de l'île Noire, cette tour carrée sur un écueil. Voici le château du Taureau, le gardien de la rade, que le soleil illumine et qui a eu son rayon de gloire. Ce fort fut dressé en 1542 par les bourgeois

de Morlaix contre les pirateries anglaises. Trois dogues lancés la nuit sur le rocher servaient de sentinelles. Louis XIV prit, en 1661, leur château aux Morlaisiens, et en fit une prison d'État. C'est là, dans un cachot creusé en plein roc, au-dessous de la mer, comme celui de Bonnivard à Chillon, qu'en 1765 fut enseveli, en expiation de son indépendance, la Chalotais, ce procureur général du Parlement de Rennes, qui défendit la fortune de son pays contre les impôts destructeurs de Louis XV. C'est là que furent enfermés, en 1795, les conventionnels Romme, Bourbotte et Soubrany, qui devancèrent par une mort volontaire le supplice de l'ignoble guillotine.

Les canons dormaient sur la plate-forme. Qu'ils dorment toujours!

La barque s'aventura dans l'archipel d'îlots; le pilote alors saisit la barre. Il fallait sa main virile pour louvoyer dans ce labyrinthe d'écueils. Partout, du reste, une main prévoyante avait dressé des balises, des tourelles, des signaux sauveurs sur les récifs visibles ou invisibles. « Ah! dit le pilote, c'est le brave M. Cornic qui a fait tout cela, jour et nuit. Il avait pitié des marins; il donnait son bouillon et sa viande aux pauvres gens, gardait pour lui la soupe au congre. Il aimait le pauvre monde, cet homme de Dieu. C'était la providence du pays. »

Les passagers connaissaient cet héroïque inconnu, populaire dans la Bretagne, ce marin qui avait donné la consolation de la victoire au milieu des défaites navales de Louis XV, ce bon Samaritain de la mer, ce grand homme de bon secours, qui sauva six cents inondés dans un débordement de la Garonne, et dont l'histoire, cette grande oublieuse, ne connaît ni le berceau ni la tombe. L'histoire recueille le bruit plus que le bien. Comme a dit Lamartine :

Et l'histoire, écho de la tombe,
N'est que le bruit de ce qui tombe
Sur la route du genre humain.

La barque entra dans la haute mer; alors commença le combat. « L'eau est l'élément triste », a dit encore Lamartine. Un frisson de terreur courut sur les passagers devant cette immense tristesse de la mer. Plus d'un se rappela le proverbe breton :

« Ma barque est si petite, et la mer est si grande! »

Les figures pâlirent, les voix firent silence à cette grande plainte des vagues. Les goëlands passaient avec un grand cri lugubre, chant de deuil entrecoupé par la basse solennelle de l'Océan. Les oiseaux de proie de la mer, les cormorans, perchés sur leurs roches noires, fixaient sur la barque des yeux farouches. La houle grossissait. Les lames glauques battaient les flancs gémissants du bateau, se brisaient à coups sourds sur la proue, mouillaient les voiles, retombaient en rosée saline sur les passagers dans l'angoisse, et semblaient irritées contre l'audace de cette barque intrépide qui osait violer leur solitude. Ses voiles inclinées sous les coups du vent, renversée par la raffale, menée sur l'abîme mouvant par son pilote héroïque, la barque se redressait toujours, descendait à la mort, remontait à la vie, courait blanche d'écume dans cette neige des vagues.

Qui n'eût admiré cette lutte d'un homme contre l'Océan, ce marin initié à tous les secrets, toutes les ruses du vent, toutes les fougues de la mer, tous les piéges des écueils; ce pilote au visage brun, hâlé, serré sous sa cape de toile goudronnée, aux yeux perçants d'oiseau de mer illuminés de la seconde vue de l'abîme, la main à la barre, les cheveux fouettés par le vent, la tête dans l'auréole des vagues; cet homme dompteur de l'élément, ce faible vainqueur du fort?

A l'avant, debout contre le mât, un jeune homme contemplait ce grand spectacle. Il aspirait à pleine poitrine et à plein cœur le souffle, la séve, la vie, l'indépendance, le *Sursum corda* de l'Océan. Il admirait la mer, cet élément libre, cette souveraine inspiratrice du rêve et de l'action, cette grande sibylle agitée et frémissante sous le souffle d'un dieu. Il écoutait gémir la barque plaintive, aux cordages sonores, comme un grand instrument à cordes de la mer. Il aimait cet élément vivant, frère de l'homme, qui bat comme son cœur, monte et retombe tel que lui; qui a nos caprices, nos passions, nos orages, nos gémissements, nos silences, nos lassitudes, nos calmes et nos sérénités.

La fin à la prochaine livraison.

LA ROUE DES CARRIÈRES.

Qui n'a remarqué dans la campagne ces roues gigantesques dressées verticalement à l'orifice des carrières et qu'un ouvrier fait mouvoir en grimpant de bâton en bâton, toujours s'élevant et toujours retombant?

On dirait qu'elles offrent une image de la vie. A peine l'ouvrier a-t-il gravi quelques échelons, qu'il se sent redescendre. « L'homme est à peine né, qu'il est déjà passé », dit le poëte. Un autre le remplace et, en apparence, sans mieux réussir. Vous êtes tenté de le prendre en pitié, presque en dérision. Attendez! l'ouvrier ne monte pas, il est vrai, mais en bas, dans la nuit, son œuvre monte, elle monte lentement, et à une heure donnée, qui n'est peut-être pas loin, elle sortira des entrailles de la terre. Cette roue qui grince, qui a l'air de se dérober sous l'homme haletant et qui ressemble de loin à un instrument de torture, c'est la roue même de la civilisation, à laquelle les générations sont cramponnées tour à tour. Le grand architecte sait bien à quel monument est destinée chaque pierre qu'elle élève. Travailleurs obscurs, ne désespérez pas.

H. Boucher.

CABANES VÉGÉTALES.

A Port-Praslin, qui se trouve situé vers l'extrémité méridionale de la Nouvelle-Irlande, l'inocarpe acquiert des proportions considérables, élève sa cime à de grandes hauteurs, et envoie au loin ses racines, qui rampent à la surface du sol, en présentant des parois minces et en même temps élevées de plusieurs pieds, de manière à former des sortes de cabanes naturelles séparées par de légères cloisons, et capables de contenir six ou huit personnes. (¹)

GRATTER DU PEIGNE A LA PORTE.

L'auteur du *Nouveau traité de la civilité* sous Louis XIV dit, dans le chapitre IV, au sujet des règles qu'il faut observer quand on se présente chez les grands :

« A la porte des chambres ou du cabinet, c'est ne pas savoir le monde que de heurter (frapper); il faut gratter. Et quand on gratte à la porte chez le Roi et chez les Princes, et que l'huissier vous demande votre nom, il le faut dire et jamais ne se qualifier de Monsieur. » (²)

La Bruyère, dans son chapitre de la Cour, fait allusion à cet usage lorsqu'il dit :

« N... arrive avec grand bruit; il écarte le monde, se fait faire place; il *gratte*, il *heurte presque;* il se nomme : on respire, et il n'entre qu'avec la foule. »

Le baron de la Crasse, personnage d'une comédie de Raymond Poisson, raconte qu'étant allé au Louvre, il avait frappé à la porte du roi. L'huissier, mécontent, lui fit cette remontrance :

(¹) P. Lesson.

(²) A. de Courtin, *Nouveau traité de la civilité qui se pratique en France parmi les honnêtes gens.*

. . . . . Apprenez donc, monsieur de Pézenas,
Qu'on gratte à cette porte, et qu'on n'y heurte pas.

Enfin Molière, dans un Remerciement au roi (¹), conseillant à sa muse de se travestir en marquis pour être bien accueillie à la cour, lui explique ainsi comment elle doit s'y présenter et s'y comporter :

Vous savez ce qu'il faut pour paroître marquis (²).
N'oubliez rien de l'air ni des habits :
Arborez un chapeau chargé de trente plumes
Sur une perruque de prix;
Que le rabat soit des plus grands volumes,
Et le pourpoint des plus petits.
Mais surtout je vous recommande
Le manteau, d'un ruban sur le dos retroussé;
La galanterie en est grande;
Et parmi les marquis de la plus haute bande
C'est pour être placé.
Avec vos brillantes hardes
Et votre ajustement,
Faites tout le trajet de la salle des gardes (³),
Et, vous peignant galamment,
Portez de tous côtés vos regards brusquement;
Et ceux que vous pourrez connoître,
Ne manquez pas, d'un haut ton,
De les saluer par leur nom,
De quelque rang qu'ils puissent être :
Cette familiarité
Donne à quiconque en use un air de qualité.
Grattez du peigne (⁴) *à la porte*
De la chambre du roi;
Ou si, comme je prévoi,
La presse s'y trouve trop forte,
Montrez de loin votre chapeau,
Ou montez sur quelque chose,
Pour faire voir votre museau. (⁵)
. . . .

GOBELET EN ARGENT
DU SEIZIÈME SIÈCLE.

Ce curieux objet, qui, au premier abord, offre l'aspect d'une sonnette, est un gobelet en argent ciselé et gravé, dû à la capricieuse imagination d'un artiste du seizième siècle; le pied est remplacé par un moulin à vent complet, semblable à ceux qu'on apercevait jadis sur les buttes et au sommet de beaucoup de mamelons de France, et que l'on voit encore de nos jours dans les plaines des Flandres et de la Hollande. Rien n'y manque : le bâtiment monté sur un cône de fondation, la toiture aiguë, dominée en guise de girouette par un écu fleurdelisé, les grandes ailes en croix, l'échelle avec le meunier et ses valets; sur la face antérieure se trouve un cadran à aiguille mobile. Enfin, à la base, près de l'échelle, on remarque un tube d'un diamètre assez fort et légèrement recourbé, qui servait à mettre en mouvement, en y insufflant de l'air, les ailes du moulin, et avec celles-ci l'aiguille du cadran montée à l'extrémité de leur axe, et en même temps la girouette.

Quelle fantaisie a poussé l'artiste à imaginer pour un gobelet un appendice aussi bizarre, à faire de ce pied une sorte de jouet mécanique? On le devinera si l'on a observé les habitudes des buveurs en tout temps et en tous pays; ce gobelet devait être destiné à mesurer la puissance des poitrines. Et voici comment on s'en servait :

Les paris sont ouverts; l'un des jouteurs commence : il souffle à pleins poumons et sans reprendre haleine dans le petit tube pendant que ses adversaires comptent et notent le nombre de tours que fait l'aiguille; un second jouteur succède au premier, un troisième au second, puis un quatrième, et ainsi de suite. La palme est au robuste *souffleur* qui a imprimé aux ailes le mouvement le plus rapide, et, par suite, a fait exécuter à l'aiguille indicative le plus grand nombre de tours; le vainqueur retourne le gobelet, on le lui remplit, et il le vide.



Collection A. Jubinal. — Gobelet en argent du seizième siècle. Dessin d'Édouard Garnier.

Et tout porte à croire que le propriétaire de ce curieux objet était lui-même un homme aux vigoureux poumons, qui avait imaginé ce moyen de défier nombre de champions et buvait à leur santé sans bourse délier.

(¹) *Remerciement au Roi*, fait par J.-B. P. Molière, en l'année 1663, après avoir été honoré d'une pension par Sa Majesté.

La pension était de mille livres, ainsi qu'on le voit dans la liste des pensions pour l'année 1663, extraite des manuscrits de Colbert :

« Au sieur Molière, excellent poëte comique, 1 000 liv. »

(²) Il est bien difficile de croire que Molière se fût permis de tourner ainsi en ridicule les marquis, et en toute occasion, s'il n'y eût été encouragé par Louis XIV, qui lui donnait quelquefois des conseils : on sait, par exemple, que ce fut le roi qui l'invita à mettre en scène le Chasseur (Dorante) dans *les Fâcheux*.

(³) Aujourd'hui la salle des Cariatides, au Louvre.

(⁴) On portait toujours un peigne sur soi, pour accommoder au besoin la perruque.

(⁵) Voy. les notes de M. Eugène Despois dans le troisième volume de Molière, p. 296 et 297 (*les Grands écrivains de la France*, publié sous la direction de M. Ad. Regnier, membre de l'Institut)

LE TISSERIN MANYAR.



Le Tisserin manyar et son nid. — Dessin de Freeman.

Le tisserin manyar (*Ploceus manyar*), de l'île de la Réunion, est un petit oiseau d'un gris varié, plus clair sur la tête et sur le cou, plus foncé sur le dos. Les plumes de cette partie du corps, ainsi que les couvertures des ailes, présentent deux nuances, l'une plus sombre au centre de chaque plume, l'autre pâle, blanchâtre, sur les bords, disposition qui produit des séries régulières de mouchetures. Le ventre est d'un blanc jaunâtre. L'ensemble du plumage est terne et n'a rien qui attire l'attention.

Ce qui rend cet oiseau très-digne d'intérêt, c'est l'habileté avec laquelle il construit son nid. Ce nid a la forme d'une sphère allongée dans le sens de la hauteur, à laquelle est soudé sur le côté un conduit, un véritable goulot dirigé en bas; il présente tout à fait la figure d'une cornue. La partie supérieure et allongée de la sphère en est l'attache; elle comprend dans son épaisseur les étroites et longues feuilles de roseau auxquelles le nid est suspendu. Des herbes sèches, entrelacées en tous sens de façon à former un tissu à mailles larges et lâches, mais assez épais, composent cette espèce de poche, à la fois légère et solide.

Les œufs sont déposés dans le fond du nid; les parents, pour couver et plus tard pour nourrir leurs petits, s'y introduisent par l'ouverture du goulot, qui est l'unique entrée. Comme le petit édifice est fermé de toutes parts excepté du côté de la terre, et qu'il est suspendu dans le vide, souvent au-dessus de l'eau, il est un abri sûr non-seulement contre la pluie, mais contre les rongeurs et les reptiles, ennemis jurés des œufs et des jeunes oiseaux.

A, B, C, D.

CONTE.

Fin. — Voy. p. 254, 257.

De vous raconter en détail notre histoire à tous, cela nous mènerait loin; il y faudrait un gros livre, et les gros livres, je l'avoue, m'ont toujours fait peur, alors même qu'il n'y avait qu'à les lire.

Quelques traits, cependant, pour qu'on sache quelle a été notre histoire à tous.

A était entré, on l'a vu, chez un horticulteur; il y était

resté trois mois à peine, et, d'horticulteur en horticulteur, il n'avait pas tardé à faire son tour de France. Il passa même le détroit, trouva à se caser chez un fleuriste de Londres, qui ne tarda pas d'en faire son principal voyageur, et qui, ayant reconnu en lui une vraie passion pour les expéditions lointaines, l'envoya jusqu'en Australie à la recherche de plantes nouvelles. Revenu de ce voyage, il partit pour l'Inde, où ce malheureux frère mourut à peu près comme Victor Jacquemont, au moment de se réembarquer pour l'Europe.

Quant à moi, je l'ai dit, j'avais demandé d'entrer chez un architecte, mais je ne savais ni assez de dessin, ni assez de géométrie, et je dus pendant près d'un an prendre des leçons; enfin, je fus placé chez un entrepreneur et je n'y demeurai guère :

Le désir de voir et l'humeur inquiète,

comme dit la Fontaine, m'emportèrent au loin. Je fis aussi, non pas un, mais plusieurs tours de France. Il est vrai que je ne visitai pas l'Asie, mais aussi je n'y mourus pas, comme notre malheureux frère aîné.

Je courus tant et si bien qu'enfin je m'arrêtai à Lyon. J'avais alors trente-trois ans; je trouvai à m'établir dans cette ville, je m'y suis marié, j'y suis devenu père de famille... Ma femme était douce, charmante, active et dévouée. Notre situation de fortune était plus que satisfaisante; nous avions un fils dont l'enfance avait enchanté notre vie : gracieux, vif et intelligent au possible, mais qui ne tarda pas de nous attrister par ses déréglements. Loin de moi la pensée de raconter aussi cette histoire! La mère et le fils sont aujourd'hui couchés dans la tombe où sans doute je ne tarderai pas de les rejoindre... j'ai soixante-seize ans.

Notre frère C courut aussi le monde et fit plusieurs fois, au compte d'un négociant de Reims, le voyage de Calcutta pour des acquisitions d'indigo. Il avait une part de bénéfice dans ces opérations, et bientôt son patron lui laissa la suite de ses affaires. C est maintenant à la tête de cette maison importante. Il a eu deux garçons et une fille; celle-ci est aujourd'hui la femme d'un très-estimable magistrat. Quant aux fils, encore garçons l'un et l'autre, ils s'apprêtent à succéder à leur père, qui, de son côté, projette de terminer ses jours dans l'île où nous fûmes élevés. Cette île, vendue à notre majorité, passa dans les mains d'un marchand de bœufs, de qui notre frère C l'a depuis rachetée.

Mais le jeune frère D, qu'était-il devenu dans son lycée? Il y fut pris d'une tristesse invincible; les soins, les attentions délicates du proviseur et de sa famille ne purent le consoler; Trait-d'union et Parenthèse le venaient voir de temps en temps, et même Parenthèse ne manquait jamais d'amener Virgule avec elle; mais tout cela ne lui rendait pas l'île et le beau fleuve qui baignait ses rives. L'ennui lui ôta toutes ses facultés. Il avait eu d'abord le projet, je ne sais comment, de reprendre la carrière du notariat qu'avait exercée notre père; mais au moment où il allait passer ses examens, vers sa vingtième année, le malheureux fut atteint d'aliénation mentale. Placé par notre tuteur dans une maison de santé, il y est mort à trente-deux ans. De quatre nous voilà donc réduits à deux! Mais il reste pour continuer la famille deux fils de C et leur sœur.

Virgule aussi a survécu. Restée avec Parenthèse jusqu'à l'âge de dix-neuf ans, elle est devenue la femme d'un fabricant de drap, qui a fait, grâce à son industrie, une fortune considérable, et ils habitent maintenant ensemble, en Touraine, un château magnifique. Ils ont deux fils, dont l'un est à Paris un avocat distingué, et l'autre un de nos voyageurs les plus intrépides. Au moment même où j'écris ces lignes, il vient de se mettre en route pour le Gabon, et peut-être sera-t-il en plein Sahara à l'heure où elles seront publiées.

Chaque année, le frère C et moi nous passons ensemble quelques jours chez Virgule, et ces réunions, qui font si bien revivre tous nos souvenirs d'enfance, sont peut-être nos meilleurs moments. Il est bien convenu que chaque année aussi il y aura réunion de toute la famille dans l'île lorsque C s'y sera réinstallé. Virgule et son mari demandent même d'y ériger pour eux, à leurs frais, un pavillon. Le mari de Virgule veut s'y livrer au plaisir de la pêche. Chose singulière! nous avons, mon frère et moi, visité la France entière; un des fils de Virgule a visité et nous a décrit dans ses conversations et sa correspondance les cinq parties du monde : eh bien, l'île, la chère île de notre enfance, est encore de tous les pays celui dont nous parlons avec le plus de bonheur. Il nous en reste comme un souvenir de paradis terrestre, et pourtant, ce paradis, avons-nous assez désiré d'en sortir lorsque nous y étions! Avec quelle émotion alors, du haut de nos arbres, nous voyions passer les navires, et combien nous eussions donné pour que ces navires nous emportassent!

A, qui était mort en Asie, nous écrivait des bords de l'Indus et du Gange des lettres dans lesquelles reparaissait toujours ce beau fleuve de France où nous avions, enfants, si bien pêché et nagé, où nous avions avec tant de joie sauvé la vie à Virgule. Ce père même, dont nous avions tant souffert, nous sommes encore pour lui pleins de tendresse et de respect. Il était si doux, si bon, après avoir été lui-même si malheureux et si cruellement bouleversé, que même l'affaiblissement de ses facultés nous est une raison de l'aimer davantage. Nous savons mieux aujourd'hui combien, pour les plus forts, la vie est lourde à porter, et nous éprouvons pour ce malheureux père une tendresse rétroactive qui parfois nous émeut jusqu'aux larmes et dépasse même ce que nous éprouvions au temps où nous eussions pu mieux le lui témoigner. Mais c'est, je pense, une des lois de notre existence de ne bien apprécier que ceux qui ne sont plus.

Aussi, quel caractère sacré prennent après leur mort un père et une mère!

Un dernier aveu, lecteur : c'est dans l'île paternelle, c'est dans la maison rachetée par mon frère C, que j'ai voulu recueillir et rédiger pour le *Magasin pittoresque* ces souvenirs d'enfance. Combien elle s'est embellie, cette île! Quels délicieux ombrages y font aujourd'hui ces arbres que nous aidions Trait-d'Union à planter! La maison n'a été que très-peu modifiée. Ah! qu'on y regarderait à deux fois avant de rien bouleverser des choses du passé, si l'on savait combien de souvenirs vivants et vivifiants s'y peuvent retrouver! Mais la vie est ainsi faite que l'on y va de ruine en ruine. Heureux et bien heureux sont-ils ceux qui, comme C, comme Virgule et moi, peuvent encore retrouver à peu près intacts, dans leurs vieux jours, les lieux où se passa leur enfance.

C, qui, après tant d'années, est venu avec moi passer quelques jours dans notre ancien domaine, a voulu, comme autrefois, s'y livrer au plaisir de la natation; et vraiment nous nous sommes cru un instant reportés aux heureux jours de notre enfance.

Il y manquait pourtant notre père; il y manquait Parenthèse et Trait-d'Union; il y manquait A et D. Mais nous y retrouvions le même paysage, les mêmes prairies sur les bords du fleuve, les mêmes coteaux dans le lointain, et les mêmes murmures de l'eau sur les bords de l'île...

Un sentiment de profonde piété s'empara de mon âme, et j'écrivis ces pages.

SOUVENIRS DE BRETAGNE.

PROMENADE EN MER.

Fin. — Voy. p. 262.

La barque avançait cependant, et l'on se montrait du geste l'île Sainte, une île rocheuse entourée d'une ceinture de goëmons, couronnée d'une chapelle dédiée à la Vierge. « Elle fut fondée, dit une inscription, en 502, en mémoire de la victoire obtenue par l'intercession de Notre-Dame, dans l'endroit même où Corsol, général des Danois, avait sa tente, où il s'était retranché après avoir pillé le pays de Léon. »

Derrière l'ile de Callot, un grand phare blanchissait au soleil : c'est l'éclaireur de l'ile de Batz, où de viriles femmes travaillent la terre, tandis que les hommes absents courent les mers lointaines. Ce fut l'île-monastère de saint Pol de Léon, ce dompteur des âmes, des taureaux sauvages et du dragon de la légende. A la traversée de l'ile de Batz, les marins se découvrent et font le signe de la croix à un point où la mer, même en temps calme, fait un roulement, comme si le dragon grondait encore au fond du gouffre où le saint le précipita.

C'est le pays de Trémentin, le compagnon de Bisson qui fit la folie héroïque de se faire sauter en l'air plutôt que de se rendre aux pirates de l'Archipel. Partout, sur ce rivage d'hommes trempés pour la lutte, brille le souvenir d'un saint ou d'un héros. Les légendes illuminent la nuit du passé et charment les veillées des fermes : c'est la poésie du foyer.

Tout à coup, au tournant d'un cap, une ville morte apparut, une vision en pierre du moyen âge. En amphithéâtre sur une colline, au-dessus d'une baie bleue et tranquille bordée de parcs sombres, resplendissait au soleil toute une cité monacale de clochers, de couvents, de manoirs gothiques, Saint-Pol de Léon, la ville sainte, dont la flèche étoilée s'élance à trois cents pieds dans le ciel. Vauban la nommait un coup d'audace. Puis la côte s'abaisse, se dénude, dit adieu aux arbres, à la paix, court à la lutte, s'arme de rochers, se jette en avant dans la haute mer et la défie au combat. Les hautes vagues montent à l'assaut, blanchissent d'écume la côte noire de Roscoff, étreignent de brisants sa citadelle d'écueils, qui semble vaincue. Mais toujours la côte vaillante, le vieux repaire de corsaires et de contrebandiers, se dresse indomptable, et défend, derrière ses récifs, la riche campagne, le grand jardin potager de la Bretagne. Lutte féconde où la mer, cette rude nourrice, apporte sa séve à la terre. La vie est le prix du combat.

Telle était la scène. Le paysage doux et recueilli, agité et guerroyant à la fois, était la vivante image de la prière et de l'héroïsme. On retrouvait là, comme dans toute la Bretagne, un pays de contrastes, sauvage et doux, plein de force et de grâce, de roches sinistres, de vergers ombreux, de landes et de figuiers, de chênes et de myrtes; pays boisé et nu, aux caps lancés dans la tempête, aux anses abritées du vent; terre rêveuse et virile de poëtes et de héros. Partout, sur cette côte déchirée, sculptée par la mer, battue de la houle et du souffle d'en haut, s'élançaient des flèches, des églises, des chapelles, des lieux d'asile et de prière.

La marée avait descendu. On voyait à nu les roches marines, les noirs ossements de la mer. « Impossible d'accoster l'île, dit le pilote; mettons le cap sur la baie de Carantec, et filons vent arrière. »

Soudain les regards des passagers se fixèrent sur l'île. De la chapelle la procession descendait. Les croix, les vieilles bannières du moyen âge défilaient sur la grève; l'image de la Vierge, portée par des jeunes filles, se détachait sur l'azur du ciel et de l'eau, comme dans une nouvelle assomption. La brise soufflait par bouffées les chants des prêtres et les volées d'allégresse des cloches. L'air agitait les lueurs des cierges aux mains des pèlerins sauvés des naufrages.

La barque aborda l'anse déjà pleine de barques pèlerines reposées sur leurs ancres. On tendit les rames de la proue sur les roches pour descendre à terre ; les pieds glissèrent plus d'une fois sur les goëmons gluants; l'on s'assit sur l'herbe, et l'on dîna gaiement au bord de la mer. Une volée d'enfants s'abattit autour du repas; l'on fit la part des pauvres. Des jeunes filles se baignaient et dansaient dans l'eau bleue et tranquille de la baie ; on entendait leur rire frais et sonore courir sur la mer !

Le repas fini, on monta par un chemin creux au bourg de Carantec. Les vêpres finissaient; la foule sortit et s'agenouilla sur les tombes, en vue de la mer et du ciel, de l'espérance et de la vie. La Bretagne a la religion des morts, la fidélité du tombeau. Pas une tombe n'était déserte.

Mais bientôt la cornemuse résonna. A l'appel de la danse, la jeunesse s'élança du cimetière. Après le deuil, le plaisir. Les cabarets regorgeaient de buveurs. Les jeunes filles, arrêtées devant les étalages des marchands, recevaient de leurs fiancés un présent, un pauvre bijou banal dont l'amour faisait un souvenir. Puis on courait à la danse. Les jolies filles de marins et de pêcheurs, en coiffes blanches, en capes de drap sombre, le fichu à carreaux d'azur gris et la croix d'or sur le sein, reflétaient dans leurs costumes les teintes du pays. La danse, grave, sans bonds joyeux, ne s'animait qu'aux élans ardents du *jabadao*, cette kermesse bretonne. La musique était pauvre et triste; elle charmait pourtant, comme tous les vieux chants de la terre natale. Qui ne regrette et ne rêve toujours ces belles fêtes de village où les yeux s'attirent, où les mains se pressent, où les amours commencent, où le cœur s'éprend de tout ce qui est beau.

Le soir approchait. Le jour baissant, la marée montant, il fallut quitter la fête et songer au retour. L'heure de la lutte était passée. La barque glissait sur la mer calme et douce du crépuscule, comme un cygne noir, les ailes dorées par le soleil couchant. Le soleil lançait ses derniers regards entre les longues paupières des nuages pourprés. L'auréole du couchant, les rameaux noirs sur le fond d'or du ciel, la mélancolie du soir, la douceur de la brise, les parfums de la côte, les caresses de l'eau à la grève, la musique à voix basse du golfe, la paix de la mer, des arbres et du ciel enchantaient les passagers. Heures délicieuses des soirs d'été, trop rares dans la vie !

ÉLÉMENTS DE LA VIE.

Penser, combattre et vaincre, voilà la véritable vie, voilà la source de l'intérêt; hors de là, il n'y a que découragement et langueur. Mme DE RÉMUSAT.

LE CONSISTOIRE DE LA GAYE SCIENCE.

Jean Ier d'Aragon, qui succéda en 1387 à Pierre IV, aimait beaucoup la poésie. Il envoya, en 1388, une ambassade solennelle à Charles VI, roi de France, afin de lui demander d'autoriser certains poëtes de la société toulousaine à visiter Barcelone pour y fonder une institution du *Gai savoir* analogue à celle des *jeux Floraux*. En conséquence de cette mission, deux des sept conservateurs des jeux Floraux vinrent à Barcelone, en 1389, et y fondèrent le *Consistorio de la gaya ciencia*. En 1409, ce consistoire fut transporté à Tortose, puis rétabli à Barcelone, en 1412, sous Ferdinand le Juste, par un seigneur nommé Henri de Villena. Le roi assista souvent à ces réunions

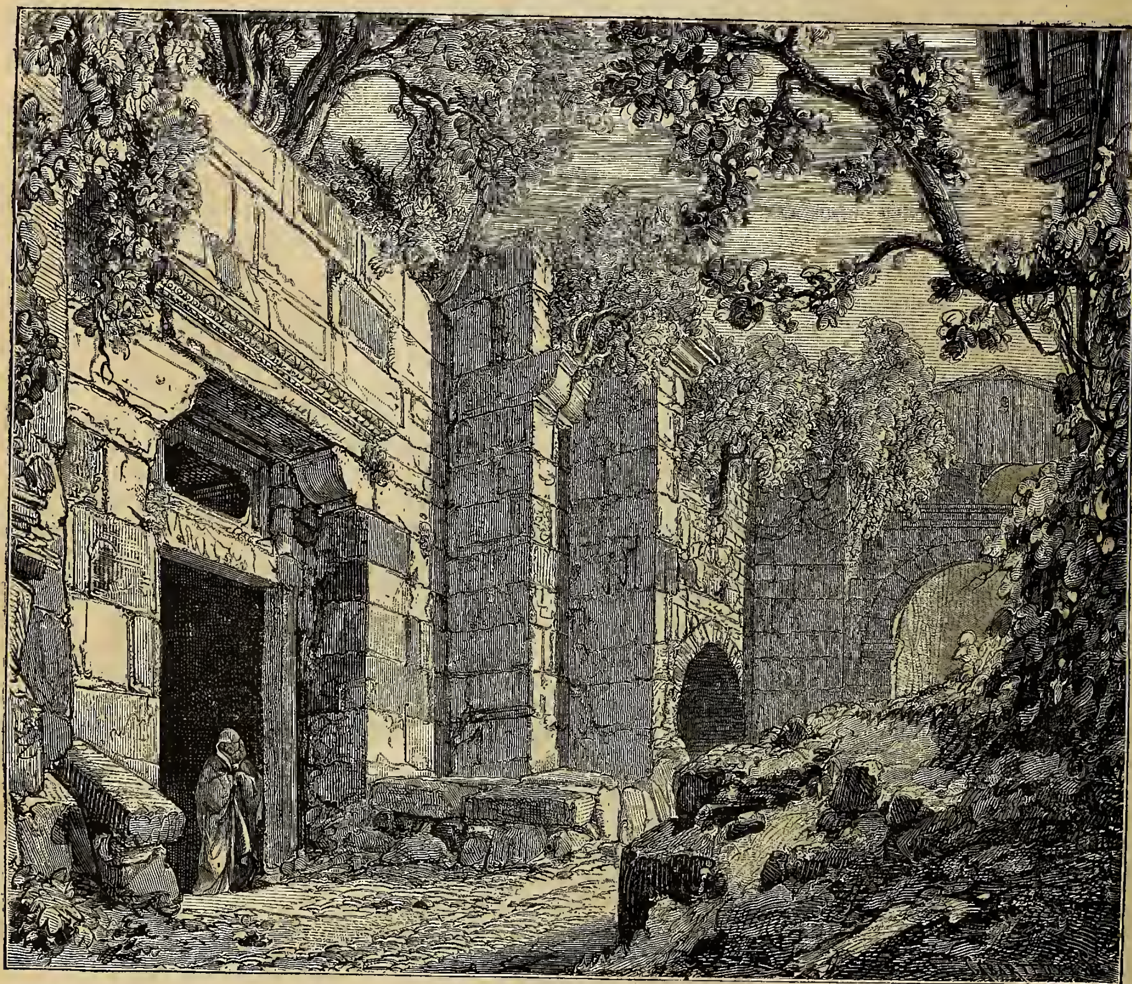
poétiques. On trouve dans un traité sur la poésie du marquis de Villena (*el Arte de trobar* ou *la Gaya ciencia*), une notice intéressante sur le consistoire de Barcelone. (1)

AMASSERAH
(ANATOLIE).

I. — INTÉRIEUR DE L'ACROPOLE D'AMASSERAH.

La petite ville d'Amasserah est située sur les côtes méridionales de la mer Noire, dans le pachalik d'Anatolie, entre l'embouchure du Bosphore et Sinope. Elle s'étage sur deux presqu'îles, et sa physionomie d'ancienne cité de colonie grecque est des plus caractérisées et des plus pittoresques.

De beaux noyers, des vignes, des mûriers, toute une végétation luxuriante et livrée à elle-même depuis des siècles, escalade les rochers de ses caps et enguirlande ses grandes ruines gréco-romaines, byzantines, génoises, et ses petites habitations modernes, sortes de chalets à tuiles peintes de diverses couleurs. Ce paysage se reflète, tour à tour limpide et joyeux ou assiégé d'écume, dans les flots qui baignent un véritable labyrinthe d'anses, de criques, de chenaux, où bondissent et s'abritent la tartane,



Amasserah. — Porte antique dans l'acropole. — Dessin de Jules Laurens.

la barque de cabotage et le caïque aux ornements dorés. Les grands navires de commerce, la navigation à vapeur, n'ont là ni port suffisant, ni échelle d'itinéraire.

Devant ce riche et attrayant aspect nous n'aurons garde de répéter ces formules banales, que « l'intérieur répond peu à l'extérieur », que « c'est un amas de vieilles masures », etc. Est-ce donc une désillusion que de passer une journée dans des rues, des carrefours, des cours de monuments abandonnés, mais envahis par les frondaisons de lauriers, de figuiers, de mille plantes parasites, et égayés par les vives couleurs des costumes ou haillons modernes?

Les divers groupes de maisons qui s'élèvent au sommet de la première presqu'île sont couronnées par un amas de constructions fort ruinées, débris de l'acropole antique et du château du moyen âge qui lui a succédé. Chaque période de civilisation, chaque race de nouveaux occupants y a utilisé sur place, amalgamé à son œuvre nouvelle les matériaux simplement transportés ou intervertis de l'œuvre précédente. Ainsi, une porte monumentale du Bas-Empire, celle même que reproduit notre dessin, avec corbeaux et imposte sur pieds-droits, est construite à l'aide des pierres de quelque propylée grec; une porte génoise, au gothique fronton blasonné, emprunte pour linteau une frise à acanthes romaines.

Les habitants actuels d'Amasserah, au nombre de trois mille à peine, éloignés de tout grand centre et bien rarement fréquentés par quelque visiteur, sont très-doux de tempérament, mais de mœurs assez farouches et même fanatiques vis-à-vis de l'étranger *frenghi* (ne serait-on pas de même au fond de notre Bretagne et de notre Auvergne?). Ils se livrent avec une certaine activité à la fabrication de meubles et d'ustensiles en bois, généralement

(1) Ticknor.

taillés dans le beau buis qui abonde dans les environs. Le goût de ces ouvrages, destinés à des usages très-différents des nôtres et tout coloriés de vives arabesques, se conserve encore dans toute son originalité locale.

Malheur au touriste fourvoyé qui, même involontairement, au détour d'une rue déserte, surprend une femme musulmane le visage découvert. Il est salué d'une bordée d'injures, et si un ameutement en est la suite, il peut avoir à redouter les plus graves dangers.

On compte dans la population quelques Grecs et Arméniens; mais les Turcs sont là plus particulièrement entre eux et chez eux!



Amasserah. — Monument taillé dans le roc. — Dessin de J. Laurens.

II. — MONUMENT TAILLÉ DANS LE ROC.

Depuis les temps les plus reculés de l'histoire, ceux de l'expédition des Argonautes, de l'empire des Perses et des colonies grecques, jusqu'à celui des croisades, des colonies génoises et de l'établissement définitif des Osmanlis, nous voyons l'Asie Mineure, la plus belle contrée de l'ancien monde, servir de théâtre et de proie aux luttes acharnées de toutes sortes de prétendants. Là se sont agitées les plus grandes questions politiques et religieuses. L'état actuel du pays paraît être surtout la fatigue et le repos dans une longue trêve.

La nature, riche et charmante, toujours jeune et agreste, y est de plus toute imprégnée de poésie antique. Il semble que sur chaque sommet, dans chaque antre, doivent apparaître des êtres mythologiques qui se personnifièrent dans la religion et dans l'art des anciens. C'est sur une montagne voisine d'Amasserah que naquit la fable du caducée de Mercure; et la chèvre qui broute aux pampres des talus vous rappelle Amalthée. Avec Jason, avec les Amazones, Hercule, Thésée, figures à demi fabuleuses, l'histoire y confine aux genèses théogoniques.

Sans avoir jamais été une ville de premier ordre, Amasserah forme, depuis la domination romaine, sous laquelle elle tomba une cinquantaine d'années avant notre ère, une tête de route à travers la Paphlagonie, entre la mer Noire et le centre de l'Asie Mineure. On y rencontre l'ancienne Sésame d'abord et ensuite Amastris, qui porte le nom d'une nièce de Darius, qui l'embellit lorsqu'elle eut épousé Denys, tyran d'Héraclée de Pont. Là encore, au milieu des champs, rendus à la barbarie et à la solitude, se rencontre le dallage gigantesque des indestructibles routes antiques; on les utilise encore aujourd'hui. Par elles Amastris était en communication directe jadis, à l'ouest et au sud, avec

Héraclée, Prusa (*ad Hyppium*); Ancyre, Pessinunte, Pergame, c'est-à-dire avec les provinces de la Bithynie, de la Galatie, de la Cappadoce.

Dans le vallon et dans les ravins qui séparent la ville de la ligne de montagnes parallèle aux bords de la mer s'étendent à tous les plans d'immenses ruines qui furent probablement une résidence impériale d'été des souverains romains ou peut-être de Byzance et de Constantinople. Toute une journée est à peine suffisante pour relever en simples mesures et cotes d'architecte les plans de fondations et les débris de ces constructions. On peut en reconnaître encore les substructions et des pans de muraille encore debout, des terrasses, des galeries voûtées en tunnel, des palais, des basiliques, des thermes, chapelles, promenoirs, belvédères. Le sol est littéralement jonché d'autels, de stèles, de pierres votives et de fragments de tous genres. Cette cité en ruines et son site même rappelle la célèbre villa Adriani sous Tivoli.

A l'entrée de la voie romaine qui conduit aujourd'hui à Bartin, en abordant le flanc même de la montagne qui domine le plus immédiatement Amasserah, se présente le sujet de notre dessin. On y voit une niche évidée en pleine muraille de rocher. Elle contient une statue dont la tête manque et drapée d'une toge. A sa gauche est une colonne triomphale d'ordre toscan, surmontée d'un aigle aux ailes déployées, une palme dans les serres. Divers cartouches ou tableaux à inscriptions, d'autres petites niches ou oratoires accompagnent, placés comme au hasard, cette composition centrale. Dans la plus grande des inscriptions, en caractères latins très-frustes, on distingue pourtant le nom de *Claudius*. Le style et l'exécution des sculptures, assez grossières, sont empreints du caractère romain. On peut admettre par bien des raisons que la voie à laquelle cette riche décoration forme un original frontispice conduisait directement à la ville de Claudiopolis. Aujourd'hui, il n'y passe plus guère que quelque chariot attelé d'une paire de buffles, aussi peu graissé que mal vissé, et conduit par un paysan qui jette par intervalles dans ces muettes solitudes une phrase de cantilène nazillarde, ou un cavalier turc à la mine rébarbative dont le cheval fait jaillir avec son sabot une étincelle des vieilles dalles romaines.

DU PLAN DE LA VIE.

Forme le plan de régler ta vie en détail, action par action. Si chacun a, autant qu'il est possible, sa perfection, c'est assez. Or, personne ne peut t'empêcher de te la donner; car rien d'extérieur ne peut t'empêcher d'être juste, modéré, prudent. — Mais peut-être seras-tu empêché d'agir? En ce cas, si tu acceptes cet obstacle avec résignation, il naît de là sur-le-champ pour toi une sorte d'action, qui est conforme à la règle que j'ai tracée.

Marc Aurèle.

PENDANT UNE PESTE.

« Nos paroissiens meurent à moitié de faim; je n'ai rien cependant pour les aider du mien, mais ma présence, si j'ose le dire, y fait bien quelque chose. Et, je vous prie, pourriez-vous jamais me conseiller, curé que je suis, d'abandonner mon peuple; de ne pas mourir de faim avec lui, s'il meurt; de ne pas me tenir au milieu des craintes et des dangers de peste qui courent maintenant, pour le consoler, l'exhorter à la patience, et demander l'aumône pour lui auprès des autres qui ont quelques moyens?

» On crie alarme après le pain à Mattaincourt, et le traître à Dieu et à son peuple se promènerait par la France dans la bonne chère, à manger du pain tout blanc, à boire du vin délicieux! O l'indignité!... » (¹)

DUCLOS, HISTORIOGRAPHE.

SES MÉMOIRES.

Suite. — Voy. t. XLIII, 1875, p. 185.

Le temps était venu pour Duclos de se choisir un état. Sa mère l'en pressait; elle vint même à Paris pour le hâter de prendre une résolution. Mais son goût pour les lettres et aussi pour une liberté excessive le détournait de l'étude du droit, qui lui eût le mieux convenu. Il avoue sincèrement ses fautes dans cette période de sa vie et le caractère de quelques individus qui l'y entraînaient. Sa narration a des pages réellement instructives lorsqu'il met en relief des charlatans, comme le milieu du dix-huitième siècle en vit surgir un si grand nombre.

Parmi les nouvelles connaissances qu'il admettait alors dans son intimité avec une facilité si déplorable, il y avait un certain Saint-Maurice, dont il appréciait fort l'entrain et la vie joyeuse. Le temps de ce personnage se passait en gais festins, ou plutôt en d'interminables bombances; ce n'était cependant qu'un simple employé de la Compagnie des Indes, et pour subvenir à ses dépenses, il ne devait avoir en apparence que de très-modiques appointements. Une mystérieuse confidence de cet individu apprit un jour au jeune Duclos pourquoi il était si chaleureusement choyé par lui, et ce qu'on attendait de sa complaisance. L'anecdote pourra paraître un peu ridicule, mais souvenons-nous de ce que nous avons entendu dire en notre temps des évocations des tables tournantes, et nous serons moins disposés à rire de nos aïeux.

« Saint-Maurice m'engagea un jour à une promenade aux Champs-Élysées, et là, il me dit qu'il se trouvait à la tête d'une société de personnes assez considérables par leur état et leur fortune auxquelles il avait persuadé qu'il se trouvait en commerce avec les génies élémentaires, dont il pouvait leur procurer les faveurs; que dans certains jours il rassemblait ses adeptes dans une salle, où, les volets fermés, deux bougies ne donnaient de la lumière que ce qu'il en fallait pour se reconnaître en prenant place autour de la salle. Alors Saint-Maurice, en qualité de ministre d'*Alaël*, après une espèce d'invocation en style oriental et cabalistique, faisait le tour de l'assemblée, recevant un billet cacheté qui contenait la demande de ce qu'on désirait du génie. Il s'approchait ensuite d'une manière d'autel sur lequel était un réchaud plein de braise allumée, où le ministre paraissait jeter tous ces billets qui étaient consumés. Mais comme il était excellent escamoteur (il en avait fait le métier), il substituait aux billets recueillis ceux qu'il avait apportés tout préparés. Il annonçait alors qu'à la première assemblée il rapporterait à chacun la réponse à sa demande, et l'on se séparait. Rentré chez lui, il ouvrait les vrais billets et composait les réponses. Les initiés, y trouvant toujours quelque chose de relatif à la demande qu'ils avaient faite dans un billet brûlé sans être décacheté, ne doutaient pas que leur prière n'eût monté jusqu'au trône d'*Alaël*.

» Le grand prêtre, Saint-Maurice, se bornait à donner séparément à chacun la lecture de la réponse à son billet, sans la lui laisser, de peur des conséquences. Ce qu'il y avait de plus singulier, c'est que le génie, qui était assez puissant pour satisfaire à tous les vœux, demandait souvent de l'or. Ce qui est plus singulier encore, l'or était

(¹) Pierre Fourier, *Lettre aux religieuses de Châlons*, qui le suppliaient d'accepter un asile dans leur ville.

aussitôt remis à son ministre pour l'employer selon les ordres d'Alaël, sans qu'il fût permis de s'informer de la destination. »

Le tour est, on le voit, des plus simples; Duclos ajoute dans son récit :

« Lorsque Saint-Maurice eut fini, je lui éclatai de rire au nez; il en parut fort scandalisé, et me dit du plus grand sérieux que la confidence qu'il venait de me faire était une preuve de son estime pour moi, et que, pour m'en convaincre, il pouvait me rendre témoin d'une assemblée. »

Le tentation était grande, notre jeune étudiant fut un moment ébranlé ; sa probité l'emporta.

« J'entrai en éclaircissements, continue-t-il. Je lui dis que, vu les preuves qu'il m'offrait, je ne doutais pas de ce qu'il me disait, mais que je ne le concevais pas mieux. Il me répondit que j'étais jeune et ne connaissais encore ni les hommes, ni Paris; que, dans cette ville, où la lumière de la philosophie pouvait se répandre de toutes parts, il n'y a point de genre de folie qui n'y conserve son foyer, qui éclate plus ou moins loin, suivant la mode et les circonstances. L'astrologie judiciaire, la pierre philosophale, la médecine universelle, la cabale, etc., ont toujours leurs partisans secrets, sans parler des folies épidémiques, telles que l'agio dont je venais d'être témoin, dans un temps où chacun s'imaginait devenir riche sans que personne devînt pauvre. »

Après cet entretien, tout commerce fut rompu naturellement entre Saint-Maurice et Duclos; mais celui-ci ne tarda pas à apprendre que son ancien ami avait été conduit à Bicêtre. Aussi n'y allait-il point de main morte! un de ses adeptes lui avait une fois confié 500 000 francs qu'il ne revit jamais et qu'avait emportés Alaël.

LE WERGELD.

Le mot *wergeld* signifie : le prix que vaut l'homme, ou le tarif de la vie humaine [1].

Chez les Germains, d'après Tacite, celui qui avait commis un homicide pouvait se racheter de la peine de mort en donnant aux parents de la victime un certain nombre de têtes de bétail. C'est ce qui se pratique encore dans beaucoup de tribus sauvages [2].

On retrouve cet usage chez les Gaulois, après la terrible invasion des races du Nord, qui, comme un immense torrent, emporta en grande partie la civilisation romaine, sans cependant en arracher, soit en Gaule, soit en Italie, tous les fondements.

La loi salique et les lois ripuaires [3] autorisèrent formellement les coupables à se racheter du châtiment qu'ils avaient mérité en indemnisant la victime.

Cette manière d'échapper à toute pénalité s'appelait entrer en arrangement ou en composition.

La « composition » était le traité, pour ainsi dire, le contrat passé avec la famille; le wergeld n'était pas en lui-même la pénalité, ce n'était pas une amende : c'était simplement le prix, tel que l'avaient fixé les lois ou l'usage, indépendamment de toute idée de pénalité.

Tout homme était supposé valoir une certaine somme, qui était déterminée selon sa condition sociale, selon la classe à laquelle il appartenait.

On lit dans la loi salique :

« Si l'homme tué était un *libre Franc*, la composition sera de 200 sous d'or; et si l'homme était antrustion ou comte du roi, elle sera de 600 pièces d'or.

» Si l'homme tué était un *homme romain* [1], elle sera de 100 sous. »

La loi des Wisigoths évalue la vie de l'homme libre à 300 pièces d'or. Pour l'affranchi, le wergeld ou prix n'est que de moitié.

Chez les Alamans, le prix de l'homme libre est de 160 sous; celui de l'affranchi est de 80, celui de l'esclave de 40.

Dans la loi des Frisons, l'homme libre est estimé 53 pièces d'or; le lite, qui est une sorte d'affranchi, 27.

Cette dernière loi contient une longue série de wergeld ou tarif de ce que vaut chaque sorte de coup, et se termine ainsi :

« Ces chiffres s'appliquent aux hommes libres; pour les nobles, il faut les multiplier par 3; pour les lites, il faut en prendre la moitié.

La loi des Ripuaires veut que si un clerc [2] a été tué, la composition soit fixée selon sa naissance, c'est-à-dire selon qu'il était ou serf, ou lite, ou homme libre.

Cette loi divise, en effet, dans tous ses articles, les hommes en trois classes : les esclaves, les affranchis, et les hommes libres. Parmi les affranchis ou lites sont les hommes qui ont été affranchis par le roi ou par l'Église, et qui restent soumis au patronage de l'un et de l'autre.

(1) *Wer*, homme (en latin *vir*, en anglo-saxon *were*, en vieux français *ber*); *geld*, argent, prix.

(2) Voyez, par exemple, ce que dit à ce sujet M. le vice-amiral Fleuriot-Delangle dans le récit de ses « Croisières à la côte d'Afrique » (*Tour du monde*, livraison 799, t. XXXI, 1876).

(3) La loi salique est la collection des coutumes judiciaires suivies chez les Francs Saliens, ainsi nommés de l'Yssel ou Sala d'où ils étaient venus. Les Ripuaires étaient venus des rives du Rhin, de Cologne. Ces lois ne furent rédigées qu'après l'invasion.

(1) Faut-il entendre par le mot *Franc* l'homme de race franque, et par le mot *romain* l'habitant indigène ou homme de race gauloise? C'est un point obscur. — Voy. Fustel de Coulanges, *Histoire des institutions politiques de l'ancienne France*. 1875.

(2) Il s'agit ici des prêtres. *Clerc*, au moyen âge, eut aussi la signification d'homme de science.

PÊCHE A LA LIGNE EN MER.

Voy., aux Tables du t. XLII, 1874, la Pêche à la ligne en eau douce.

L'instrument. — La pêche à la ligne en mer diffère de la pêche à la ligne en eau douce par les engins et par les poissons. Ses appareils dépassent par leurs proportions ceux qui servent dans les rivières et même dans les lacs. Il a fallu aussi des méthodes nouvelles, et, par suite, un vocabulaire particulier. Ajoutons encore que, proportionnellement, les pêches *aux lignes* en mer ont beaucoup plus d'importance que les pêches où l'on se sert de moyens analogues dans les eaux douces. Différentes espèces de poissons marins ne peuvent être livrés à la consommation que s'ils ont été pris à l'hameçon, tandis que la pêche au filet approvisionne à peu près seule les marchés et le commerce en poisson d'eau douce.

Cannes. — Les cannes dont on se sert pour la pêche à la ligne en mer doivent être plus grosses et plus longues que celles que l'on emploie pour la pêche en eau douce; les poissons que l'on se propose de prendre sont généralement plus gros, toujours plus voraces, et, par conséquent, se défendent avec plus de succès et plus longtemps. Si le pêcheur est en bateau, il appuie sa canne et l'arc-boute de manière à n'en pas porter le poids; l'attaque du poisson est si franche et si rapide, qu'en tenant la main sur la canne le pêcheur est immédiatement averti. Si l'on pêche sur les rochers, la canne posée à terre est soutenue par une fourchette, et la grosse extrémité par une pierre ou par un crochet de bois ou de fer.

Il est indispensable de se servir d'un *moulinet*.

Lignes, appelets, bauffes, etc. — Le mot *ligne* désigne une cordelette ou corde plus ou moins forte qui permet de conduire ou de maintenir l'hameçon appâté dans l'endroit où il doit être rencontré par le poisson. Les marins donnent aux lignes différents noms ; mais l'expression partout acceptée de *lignes de fond* doit s'entendre de trois sortes fondamentales de pêche : la *pêche à soutenir à la main,* la *pêche aux jeux ou engins,* la *pêche aux cordées.* ([1])

Appelets. — On donne le nom de pièces d'appelet à une ligne de fond garnie de ses empiles avec leurs hameçons pour la pêche en mer. Si l'on ajoute les unes au bout des autres plusieurs pièces d'appelet, on forme une *tessure.* C'est ainsi que ces *grandes lignes* sont mises à l'eau au moyen de bateaux.

Bauffes. — La bauffe est la grosse corde le long de laquelle sont distribuées les empiles qui portent les hameçons ; on lui donne aussi le nom de *maîtresse-corde.* Quand, au bord de la mer, on pêche à la *bauffe sédentaire,* cette corde est ou enfoncée dans le sable, ou attachée à de grosses câblières, dont le poids la maintient et l'empêche d'obéir aux mouvements de l'eau poussée par le flux et le reflux.

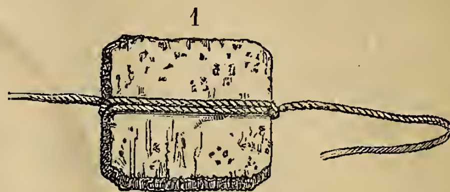
Nœuds. — Les nœuds dont l'on se sert en mer sont les mêmes que ceux de la pêche en eau douce ; mais les marins en emploient un beaucoup plus grand nombre et en font quelques-uns d'autre manière, ce qui tient à la plus forte dimension des cordes, qui dès lors ne sont plus aussi flexibles. Les nœuds de cordes de fond permettent d'attacher une corde plus fine, solidement et sans glissement, sur une corde plus grosse, courant à angle droit de la plus mince.

Avancées. — Synonyme de *bas de ligne,* ce mot représente l'extrémité opposée à celle qui est attachée à la canne. C'est à l'avancée que tiennent les hameçons. La qualité et la longueur de l'avancée varient beaucoup, suivant le mode de pêche que l'on adopte ; mais, dans tous les cas, il faut le faire le plus mince possible, eu égard à la nature du poisson que l'on cherche à prendre. Malheureusement, la fragilité de l'avancée est en raison de sa longueur. Pour une ligne de fond, l'avancée peut avoir seulement de 50 centimètres à 1 mètre ; elle se fait souvent en deux florences tordues, quelquefois en trois, car ce genre de pêche s'attaque à de forts poissons, et il faut être avant tout monté solidement, d'autant plus que le poids du plomb s'ajoute à celui du poisson. La texture, la grosseur, et par conséquent la diaphanéité de l'avancée, sont très-variables ; il importe donc de pouvoir changer cette partie suivant la nature de l'eau où l'on pêche, suivant l'heure du jour, suivant l'espèce de poisson que l'on poursuit ; il est donc extrêmement utile que ce changement puisse se faire sans peine et surtout sans perte de temps.

On se sert pour la pêche en mer des mêmes systèmes que pour la pêche d'eau douce ; mais, à moins que l'on ne soit dans un port, on doit employer des engins plus gros ; la florence y est très-usitée, le crin aussi, mais tordu au moins en six brins. Quand on s'attaque aux nombreuses espèces qui ont la gueule remplie de dents, on emploie des avancées en cordes filées, comme pour la pêche au brochet. Dans ces cas-là, la solidité est la première condition et ne nuit point au succès, car le poisson de mer mord plus vigoureusement que celui d'eau douce. Toutes ces avancées doivent être munies d'émérillons, si l'on emploie les poissons vifs ; on peut s'en passer quand on se sert des autres amorces. Dans toutes ces pêches, l'hameçon peut être mince et petit, mais il est essentiel que l'avancée et la ligne soient solides, quand même elles se dissimuleraient moins facilement. Le mot *estroppe,* qu'on remplace quelquefois par *empile ovale,* désigne une empile à deux brins non unis, ou *commis,* qui sert à monter les hameçons destinés aux poissons à gueule armée de dents.

([1]) Voy. les articles sur la Pêche en eau douce.

Flottes, corcerons. — La *flotte,* en mer, sous le nom de *corceron,* — probablement dérivé d'*écorce,* — s'applique

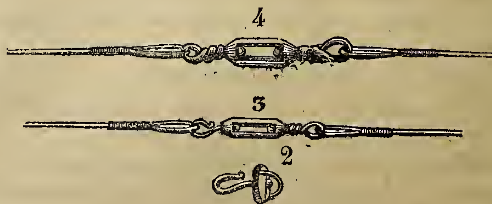


Flotte en liége.

à des morceaux de liége que l'on adapte à une bauffe pour la soutenir à fleur d'eau. La flotte a encore un autre utilité en mer, celle de maintenir entre deux eaux les empiles des hameçons, alors que la qualité vaseuse du fond ou les herbes remplissant les parages où l'on pêche seraient cause que les poissons ne verraient point l'appât. Les Norwégiens emploient un moyen analogue pour la pêche au lingue, laquelle se fait de fond ou plutôt près du fond. L'empile est soulevée au moyen d'un petit billot oblong de bois léger, de bouleau, par exemple.

Les boules de verre, dont on se sert aussi beaucoup dans ce pays, sont d'un usage très-commode pour attacher soit aux lignes soit aux empiles : aussi les emploie-t-on très-communément à la pêche des forts poissons de mer, entre deux eaux. Nous en verrons un exemple plus loin.

Émérillons. — Toutes les fois qu'on se sert d'un appât vivant, celui-ci, en tournant plusieurs fois sur lui-même, tordrait bientôt la ligne et la vrillerait, si l'émérillon, interposé sur le parcours, ne remédiait pas à ce défaut en tournant sur lui-même sans rien emmêler. Or, en mer, la pêche devrait *toujours* se faire *au vif* pour avoir toute l'efficacité désirable ; si on ne suit pas invariablement cette règle, c'est par suite de la difficulté de réunir les appâts nécessaires. Il est donc de la plus haute importance de donner aux leurres qu'on emploie l'apparence de la vie. Les émérillons sont indispensables pour cela : aussi les recommanderons-nous constamment. Comme le moulinet, ils doivent être continuels. Malheureusement ces instruments coûtent assez cher, ce qui empêche les marins de s'en servir : aussi voyons-nous les peuples les plus industrieux en fait de pêche, comme les Norvégiens, inventer plusieurs engins dont le prix est nul, pour remplacer les émérillons dont ils sentent toute l'importance. De ce nombre sont de très-curieux appareils que nous indiquerons plus loin ; en atten-



Émérillons.

dant, nous donnons ici (fig. 2, 3, 4) les formes les plus communes des émérillons de métal, que l'on trouve dans le commerce : figure 2, émérillon simple à crochet, le moins cher de tous ; il suffit quand on pêche au gros poisson ; figure 3, émérillon double à boucle fermée ; enfin, figure 4, émérillon double à crochet, plus commode, parce que l'empile peut être séparée et décrochée de la ligne quand le poisson est pris.

La suite à une prochaine livraison.

LES BOLLANDISTES.



Jean de Bolland (Bollandus). — D'après une ancienne estampe.

Au commencement des vacances de l'année 1559, un professeur quittait le collége des Jésuites de Douai pour aller, selon sa coutume, chercher quelque délassement aux fatigues de l'enseignement philosophique dans la visite de plusieurs abbayes et bibliothèques flamandes.

C'était Héribert Rosweyde.

Cette année-là, sa bonne fortune le conduisit à Lessies, monastère bénédictin.

Lessies, avec ses manuscrits nombreux et sa riche bibliothèque, était une mine d'or pour un érudit laborieux, et l'accueil de ses abbés ajoutait des attraits nouveaux à ce milieu scientifique. Entouré de martyrologes, de passionnaires, de recueils de légendes, le père Rosweyde y conçut une pensée aussi hardie qu'heureuse : ce fut de s'employer à la publication des trésors historiques renfermés et perdus dans les actes inédits de ces héros du christianisme que l'on nomme les *Saints*.

Huit ans après, en 1607, il publiait le plan de ce travail, dont il espérait voir la fin. Dix-sept volumes in-folio, sous le nom de *Fastes des saints*, lui semblaient devoir suffire à une étude complète de la vie de Jésus-Christ, de la vierge Marie, des saints et de leurs principales fêtes, avec les particularités liturgiques de leur culte, un choix de martyrologes, des notes critiques et *treize tables*.

Quand on lui présenta cet audacieux projet, Bellarmin demanda l'âge de son auteur. On lui attribuait quarante ans. « Pense-t-il donc, dit le cardinal, vivre jusqu'à deux cents années ? »

Cette réflexion n'arrêta point Rosweyde ; il se mit au travail avec autant d'ardeur que s'il eût eu la certitude d'en recueillir tous les fruits. Seul en face de son projet, il s'appliqua pendant un quart de siècle à la collation des textes, à la rédaction des notes, à l'élucidation des questions chronologiques, géographiques, liturgiques, théologiques, grammaticales, etc., etc., qui surgissaient à chaque instant.

Et cet esprit fécond trouvait encore dans son activité de quoi suffire aux exigences d'une polémique nourrie, et de vingt publications, tant latines que flamandes, sur les matières les plus diverses.

Ce fut à soixante ans que, cédant aux instances des amis que lui avait faits l'annonce de son grand dessein, il résolut d'y consacrer désormais toutes ses forces. Douze années, affirmait-il, lui suffiraient pour en finir. L'impression allait commencer, quand une fièvre contagieuse, contractée près du lit d'un moribond qu'il assistait, enleva, après quelques jours, le 5 octobre 1629, le vaillant sexagénaire.

Alors résidait à Malines un érudit de trente-trois ans, depuis dix-sept ans déjà entré dans la société. C'était Jean de Bolland, ou *Bollandus*, né au village de Bolland, près de Julemont, dans le Limbourg, le 18 août 1596. Il fut choisi

par ses supérieurs pour recueillir, examiner et classer, s'il y avait lieu, les documents réunis par Rosweyde.

Sa déception fut grande lorsqu'il eut à constater l'état de cette succession.

Des textes non coordonnés, des notes éparses et confuses, des indications incomplètes, souvent de simples titres de divisions ou de chapitres; et c'était tout. On se demanda un instant si c'était bien la peine de disputer aux vers cet amas de papiers informes.

Bolland ne perdit pas courage; mais, reprenant en sous-œuvre l'édifice inachevé, il commença par en refaire le plan.

Au lieu de publier une longue série de textes en réservant les notes pour des tomes supplémentaires, il résolut d'enrichir chaque Vie d'un commentaire raisonné et d'annotations critiques; puis, distribuant, d'après la marche du Martyrologe romain, les saints suivant le jour et l'année de leur mort, de donner au besoin plusieurs Vies de chacun d'eux, et, pour faire du tout un ensemble complet, d'étendre ses recherches, non-seulement à la Belgique, mais à l'univers entier, au moyen d'un appel général à tous les érudits du monde.

Cet appel fut entendu. De tous les coins de l'Europe, les documents sollicités par une active correspondance arrivèrent abondamment. Originaux et copies eurent bientôt encombré les deux étroites cellules abandonnées à J. Bolland sous les combles de la maison des Jésuites d'Anvers.

Le vaillant religieux recueillait, classait, compilait, annotait, entassait encore, rêvant déjà aux suppléments dont il enrichirait son œuvre quand il l'aurait parachevée « à ses heures de loisir », comme il disait naïvement (*horis subcessivis*). Et cependant il continuait à prêcher, à catéchiser, à se livrer comme autrefois à toutes les occupations du ministère sacerdotal.

Après cinq ans de cette vie, il lui fallut céder aux instances réitérées du vieil abbé de Lessies, qui ne voulait pas mourir sans avoir vu quelque chose de l'ouvrage. Les premières feuilles de Janvier furent donc, en 1634, envoyées à l'imprimeur.

C'est alors que le P. Bolland fut obligé de s'avouer que, non-seulement ses instants de loisir, mais sa vie même tout entière, ne pourraient jamais suffire à la réalisation de son gigantesque projet. Encouragé par l'abbé de Lessies, qui fonda dans cette intention une rente annuelle de huit cents florins, il résolut de s'adjoindre un collaborateur choisi parmi ses anciens élèves, dont trente étaient devenus ses confrères. Son choix tomba sur Godefroy Henschen, que la science ne connaît plus que sous le nom d'*Henschenius.*

Le coup d'essai de celui-ci fut un chef-d'œuvre.

Lorsqu'il remit à Bolland la Vie de saint Amand, évêque de Maëstricht, par laquelle il débutait, ce fut une révélation pour le fondateur des *Acta*. Entrant sans hésiter dans la nouvelle voie frayée par son disciple, le maître refondit pour la troisième fois le plan général de l'œuvre, et, reprenant tout le mois de janvier suivant ces données nouvelles, il mit simplement au rebut les feuilles déjà imprimées.

Pendant près de vingt-cinq ans, Bolland et Henschenius travaillèrent seuls aux *Acta sanctorum*, et publièrent les mois de Janvier et de Février, comprenant, le premier 1170 actes, et le second 1310. Mais soixante-trois années commençaient à peser lourdement sur le fondateur, et son aide était bien près d'atteindre la soixantaine : il était nécessaire qu'un élément plus jeune joignît son activité à leur collaboration.

Daniel Van Papebrock, né à Anvers, le 16 avril de l'année 1628, fut adjoint aux hagiographes.

Autant l'esprit d'Henschenius était doux, calme et modéré, autant celui de Papebrock était vif, ardent, inflammable. A quatorze ans, Daniel avait fini sa rhétorique, qu'il redoublait par passe-temps, lorsqu'un mot du P. Bolland détermina sa vocation. Entré au noviciat de la compagnie de Jésus, il en sortit en 1646, et fut, sur la demande de son vieux directeur, admis quelques années plus tard à partager ses travaux : il devait rester sur la brèche pendant cinquante-cinq années, non-seulement édifiant les *Acta*, mais les défendant à outrance contre les ennemis que la hardiesse de ses attaques contre des traditions douteuses et des préjugés tenaces ne pouvait manquer de leur faire.

Aveugle, il se rendait encore, à l'âge de quatre-vingt-seize ans, à la bibliothèque où travaillaient ses frères, dirigeant leurs recherches et découvrant à tâtons les volumes qui pouvaient leur être utiles.

Par l'adjonction de Papebrock, le *Bollandisme* était fondé, et la génération littéraire de Bollandus assurée pour aussi longtemps que vivrait la compagnie à laquelle il appartenait.

On pouvait donc escompter l'avenir.

Aussi fut-il résolu qu'on allait pour un temps suspendre la publication et la rédaction des *Acta*, pour s'appliquer plus exclusivement à la recherche des documents nécessaires à leur continuation.

Tandis que le P. Bolland demeurait à Anvers, au siége de la société, Henschenius et Papebrock se mirent vaillamment en route pour aller recueillir en Allemagne, en Italie et en France, dans les églises et les bibliothèques, les vies et les souvenirs des martyrs et des confesseurs.

Nous ne pouvons les suivre pas à pas dans cette pérégrination dont la bibliothèque de Bourgogne, à Bruxelles, garde la relation appuyée de nombreuses lettres adressées presque chaque jour par les deux voyageurs à leur vénéré compagnon. Mille épisodes charmants et instructifs feraient de ces récits une publication digne de prendre place à côté du fameux *Diarium italicum* et des *Voyages littéraires* de DD. Martène et Durand.

La réputation des *Acta* frayait partout la route à leurs auteurs. Cathédrales et monastères, collégiales et paroisses, s'empressaient de leur ouvrir bibliothèques et trésors; il n'était pas d'érudit qui ne se fît un bonheur de mettre à leur disposition ses collections et ses notes, et de nouer avec eux des rapports dans lesquels l'affection se joignait à la science. Électeurs en Allemagne, cardinaux en Italie, se disputaient l'honneur de les recevoir à leur table, de les loger dans leurs palais, de mettre à leur disposition secrétaires et copistes.

Rome les vit entrer dans ses murs le 23 décembre 1660 et repartir seulement le 2 octobre 1661, emportant avec eux plus de sept cents Vies de saints copiées intégralement ou restituées de fond en comble.

Le pape Alexandre VII leur avait fait lui-même les honneurs de son Musée (Musée Chigi) et de sa bibliothèque.

De là ils poussèrent jusqu'à Naples, séjournèrent au retour quatre mois à Florence, puis à Milan, où cent vingt actes nouveaux vinrent grossir leur butin, et, passant de nouveau les Alpes, arrivèrent à Lyon, après avoir visité en chemin la Grande Chartreuse.

C'était la belle époque de l'érudition française. Les Ménétrier, les Raynaud, les Bouhier, les Chifflet, formaient comme l'avant-garde d'une docte phalange qui les attendait à Paris. Chez les jésuites, Sirmond, Labbe, Cossard, Hardouin, Petau, Daniel, Maimbourg; à Saint-Germain des Prés, aux Blancs-Manteaux, etc., les plus brillantes lumières de la congrégation de Saint-Maur; ailleurs, Baluze, Combefis, les Valois, Duchesne, Launoy, le fameux *dénicheur des saints*, etc., etc.

Turenne, encore protestant, le grand Condé, voulaient les voir.

Papebrock enthousiasmé trouvait Paris une merveille : mais Henschenius avait hâte de revoir le ciel de la Flandre et de retrouver le vieux Bolland. La Normandie pourtant était trop proche, ses abbayes trop fécondes en saints, leurs bibliothèques trop riches en manuscrits, pour que les voyageurs pussent les négliger. Ils y passèrent donc, en novembre 1662, et de là gagnèrent Anvers, où Bolland les attendait en classant les trésors expédiés par leurs soins et payés des deniers de Daniel Papebrock, dont le riche patrimoine fut entièrement employé à former et à enrichir la bibliothèque commune.

La fin à une autre livraison.

LE PAPE LÉON XII ET THORWALDSEN.

Le grand sculpteur danois Thorwaldsen, sur qui nous avons donné de nombreux détails (voy. les Tables), a passé la plus longue partie de son existence dans la ville de Rome. Il y était arrivé jeune, après avoir obtenu à Copenhague le grand prix de sculpture, ce qui lui avait assuré une pension pendant quelques années. C'est à Rome qu'il a composé ses chefs-d'œuvre. Il y était considéré comme Italien, et, dès 1810, l'Académie de Saint-Luc le recevait parmi ses membres.

Or, en 1824, c'était au tour des sculpteurs de fournir le président de cette société. Canova était mort depuis deux ans, et le choix de Thorwaldsen était tellement indiqué qu'on ne jugeait pas possible d'en élire un autre sans consacrer une injustice criante. Mais il était protestant, et, d'après les règlements, le président était obligé d'assister aux offices du culte catholique à l'époque de certaines fêtes religieuses; on se trouvait en présence d'une difficulté considérable : l'on ne vit rien de mieux que de s'adresser au pape régnant, Léon XII.

— Quoi, dit-il, Thorwaldsen n'est-il pas le plus grand sculpteur que nous ayons à Rome?

Personne ne pouvait ni ne voulait contredire.

— Eh bien, il faut le nommer bien vite. Seulement, ajouta-t-il finement, il y aura tels moments où le nouveau président verra bien qu'il doit se trouver indisposé

LE MARQUIS DE TURBILLY,

AGRONOME DU SIÈCLE DERNIER.

Louis-François-Henri de Menon, marquis de Turbilly, naquit le 11 août 1717. Il suivit d'abord la carrière des armes. Dès l'âge de seize ans, il avait servi avec le grade de lieutenant dans le régiment de Normandie. En 1747, à la bataille de Lawfeld, blessé de quatre coups de sabre à la tête d'un escadron qu'il commandait, il fût élevé au grade de lieutenant-colonel. Malgré tout son mérite comme militaire, sa vocation n'était point là : dès son adolescence, il s'était pris à la fois d'un grand goût pour l'agriculture et d'une extrême pitié pour les pauvres paysans, et, pendant ses campagnes en Allemagne et en Hollande, il n'avait négligé aucune occasion d'y étudier les travaux, les procédés agricoles et les moyens d'améliorer la condition des laboureurs.

« Son enfance, dit un de ses biographes (1), avait été témoin de tant de misères; le domaine de sa famille était si négligé et ses habitants étaient si pauvres, que l'aspect des contrées si florissantes qu'il était appelé à parcourir, le spectacle d'une agriculture habile et riche qu'il admirait à l'étranger, lui avaient inspiré la pensée des réformes qu'il devait bientôt mettre en œuvre dans son pays. »

Il a lui-même conservé le souvenir de ses impressions en différents passages de ses écrits.

« Il voyageait avec l'esprit de curiosité et de remarque naturel à tout amateur de l'agriculture qui veut profiter des découvertes des différents peuples; et il était excité par le double motif d'être utile à sa patrie et de tirer parti des terres incultes qui devaient lui échoir en héritage.

« Où j'ai puisé le plus de lumières sur l'agriculture et » particulièrement sur les défrichements, dit-il, ç'a été » dans les pays étrangers, chez des seigneurs, dans de » grosses abbayes, qui faisaient valoir depuis longtemps de » grands domaines. »

Le château de Turbilly était situé à quatre lieues environ de la Flèche. Ses terres étaient depuis longtemps presque improductives et comme abandonnées. Les prairies étaient devenues des marais, et ne produisaient que du jonc; les vignes étaient ruinées, les bois rabougris et rongés par les bestiaux, le tiers des fermes restait vacant faute de fermiers. Quant aux habitants, ne recueillant guère du blé que tout au plus pour six mois, ils allaient, sur des ânes étiques, mendier jusqu'à trente lieues à la ronde.

Le marquis de Turbilly, élevé au milieu de ce spectacle navrant, ne s'y était pas habitué, comme il arrive trop souvent; au contraire, il s'était promis de ne rien négliger pour venir en aide, dès qu'il le pourrait, à ses vassaux. Il se tint parole.

Avant même qu'il ne fût sorti définitivement du service, son premier soin avait été, dans l'intervalle de deux campagnes, d'enrôler tous les paysans du pays qui voulaient travailler, et de les employer à détruire les lapins qui infestaient ses terres.

Il commença ensuite des défrichements qu'il continua avec un succès non interrompu, après avoir renoncé à la vie militaire.

Bientôt ses vassaux eurent à chaque repas la soupe au beurre, des légumes, des fruits, du laitage et du pain, à la vérité fort mauvais. Le vin et la viande leur restèrent inconnus; on ne supposait pas même alors que jamais il en pût être autrement; et en réalité cette alimentation était déjà bien supérieure à celle des paysans, par exemple, du Vézelay, telle que l'avait fait connaître Vauban.

Grâce au zèle et à l'intelligence agricole du marquis, des centaines de paysans, recevant un salaire de douze sous par jour, plantaient incessamment des mûriers le long des routes, repeuplaient les bois, préparaient le terrain en y brûlant les mauvaises herbes, et le couvraient de vignes qui réussissaient admirablement.

On se figure la satisfaction du généreux gentilhomme à l'aspect de cette fécondation d'un sol si longtemps inculte, et du bonheur relatif de ceux que son industrie avait arrachés aux dégradantes habitudes de la mendicité. La conquête d'une province sur les bords du Rhin lui eût peut-être donné moins de joie. L'extrait suivant de son mémoire sur les défrichements prouve à quel point il était heureux d'un succès auquel le sort de tant de braves gens était désormais attaché :

« La paroisse récolte à présent plus de blé qu'il ne lui en faut pour sa consommation, ce qui la met en état d'en vendre aux marchés du voisinage où elle en achetait auparavant. Toutes les fermes sont occupées, et il n'y a présentement aucun logement vacant. Dès que j'en fais bâtir un nouveau, il est rempli aussitôt. Enfin, le nombre des habitants de cette paroisse est doublé depuis vingt-deux ans. »

Il n'était point parvenu sans peine à relever le courage [illegible] paysans. Accoutumés à vivre d'aumônes, ils n'avaient plus aucune énergie, ni même aucune bonne volonté de chercher à vivre de leur travail. Dès qu'en 1737 il avait

(1) M. Guillory aîné.

eu la pensée d'entreprendre les défrichements d'une partie de son domaine, en l'annonçant, il avait fait publier que désormais il donnerait chaque année de l'ouvrage à tous ceux qui n'en auraient point chez eux, hommes, femmes, enfants au-dessus de huit ans, mais en leur imposant formellement la condition de ne plus demander l'aumône. De plus, il fit dresser la liste de tous les individus hors d'état de travailler; et lorsqu'il eut vérifié par lui-même l'exactitude de ces informations, il se chargea, toujours à la condition qu'on ne mendierait plus, de fournir la subsistance à ceux que ne pourrait faire vivre le travail des membres actifs de leurs familles.

Il a écrit sur cette question de la mendicité les lignes suivantes dans son mémoire :

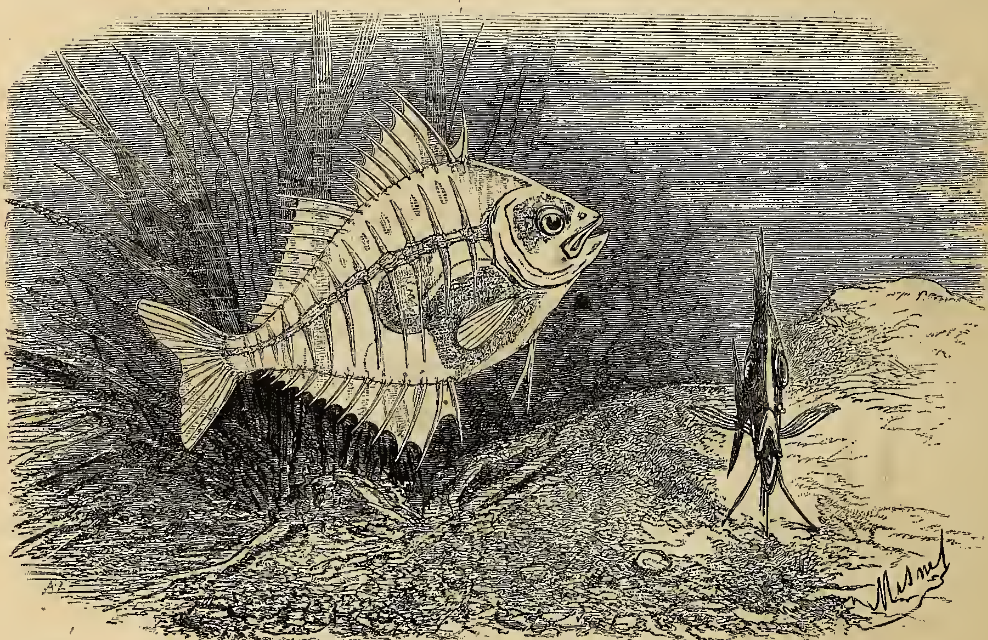
« Il est surprenant que l'on souffre depuis si longtemps la quantité de gens qui demandent l'aumône partout, pendant que la plus grande partie d'entre eux se trouvent en état de gagner leur vie. Donner de l'occupation à tous les hommes qui n'en ont point, ce qui n'est pas aussi difficile qu'on peut l'imaginer; les appliquer aux choses auxquelles ils sont le plus propres, suivant leur portée et leur goût; accorder des récompenses et des prérogatives à ceux qui se distinguent le plus; attacher une sorte de honte à ceux qui restent sans rien faire : ce sont là les vrais moyens de bannir la paresse et l'oisiveté, ainsi que les suites déplorables qu'elles entraînent nécessairement. »

La fin à une prochaine livraison.

POISSONS DE L'INDE.

L'AMBASSE RANGA, OU POISSON TRANSPARENT.

L'ambasse ranga est un petit poisson long de quatre ou cinq centimètres, de forme large et arrondie quand il se présente de profil, plate quand on le voit de face; dans cette dernière position, la bouche, largement ouverte par une disposition particulière de la mâchoire supérieure qui se porte en avant, et les yeux, gros et saillants, cachent le reste du corps. Ses nageoires sont épineuses; une épine distincte se dresse en avant de la première nageoire du dos.



L'Ambasse ranga, ou Poisson transparent. — Dessin de Mesnel.

Mais le caractère le plus singulier, le plus frappant, de ce poisson, est sa couleur, ou plutôt son absence de couleur : ses écailles, quoique argentées, glacées de vert et ornées vers le dos d'un fin pointillé noirâtre, sont transparentes comme le cristal, ce qui permet d'apercevoir distinctement tout l'intérieur du corps, l'œil, les organes digestifs, le squelette entier, qui forment sur un fond blanc et translucide des dessins d'une teinte foncée et d'une parfaite netteté.

L'ambasse ranga se trouve dans l'Inde; il habite les étangs et les mares. On peut le voir à Paris, dans les aquariums du savant pisciculteur M. Carbonnier, qui ne désespère pas de l'acclimater chez nous comme poisson d'ornement, avec d'autres poissons de l'extrême Orient, le colisa, le combattant, l'arc-en-ciel, intéressants par leur beauté et par leurs mœurs.

L'ANABAS, OU POISSON GRIMPEUR.

L'anabas est un petit poisson d'eau douce, très-répandu dans toute l'Inde et dans les îles de son archipel. Il abonde dans les mares, dans les étangs et les rivières. Sa taille ne dépasse guère seize centimètres.

Ce poisson est devenu célèbre par la singulière faculté que deux observateurs ayant résidé à Tranquebar lui ont attribuée : celle de grimper sur les arbres pour s'humecter de l'eau qui s'amasse entre les feuilles. L'un de ces observateurs, M. de Daldorf, lieutenant au service de la Compagnie danoise des Indes, dans un mémoire imprimé en 1797, affirme avoir vu et pris de ses propres mains, en novembre 1791, un de ces poissons dans une fente de l'écorce d'un palmier qui croissait sur le bord d'un étang : le poisson était à cinq pieds plus haut encore; il se retenait à l'écorce par les épines de ses opercules, recourbait sa queue, s'accrochait par les épines de sa nageoire anale, et, détachant alors sa tête, s'élevait ainsi et se fixait de nouveau pour recommencer le même mouvement. Le second observateur, M. John, rend un témoignage semblable : c'est, dit-il, un poisson qui se tient d'ordinaire dans la vase des étangs, qui rampe à sec pendant plusieurs heures au moyen des inflexions de son corps, et qui, par le secours

de ses opercules dentelés en scie et des épines de ses nageoires, grimpe sur les palmiers voisins des étangs, le long desquels ruisselle l'eau que les pluies ont accumulée sur leur cime : aussi le nomme-t-on *pannei-eri*, ce qui signifie *montant aux arbres*, *grimpeur des arbres*.

Sans nier les faits que nous venons de rapporter, il est permis tout au moins de les révoquer en doute, car ils n'ont pas été confirmés depuis par les naturalistes qui se sont trouvés à même d'observer les anabas. Ce qui est incontestable, c'est que ces poissons sont au nombre de ceux qui



L'Anabas, ou Poisson grimpeur. — Dessin de Mesnel.

vivent le plus longtemps hors de l'eau : on les rencontre sur la terre, où ils rampent des heures entières ; quand le marais qu'ils habitent se dessèche, ils se mettent en voyage et vont chercher des eaux plus fraîches. Les jongleurs indiens ont toujours avec eux de ces singuliers poissons pour amuser le public, et ils les gardent pendant cinq ou six jours. Les enfants les pêchent par milliers et se font un plaisir de voir ces poissons vivre si longtemps dans l'air. Les gens du peuple qui les rencontrent dans la campagne, loin des eaux, les croient tombés du ciel, leur attribuent des vertus médicinales et les mangent, quoique la chair en soit fade et remplie d'arêtes.

L'anabas possède dans la bouche une sorte d'appareil lamelleux, hermétiquement clos, qui, chaque fois qu'il ouvre la bouche, reçoit de l'eau comme les branchies, et la retient ; le poisson mis à sec peut, au moyen de cette eau, conservée en quelque sorte, dit M. Valenciennes, comme celle que le dromadaire garde dans l'appendice foliacé de sa panse, humecter encore pendant quelque temps ses branchies. Cette disposition particulière explique les mœurs, en apparence si extraordinaires, des anabas.

MES JOURS DE FÊTE [1]

MON JOUR DE NAISSANCE.

La tante Sibylle a parfois les imaginations les plus étonnantes du monde ! Au lieu d'une jolie boîte à musique, dont je m'étais longtemps réjouie à l'avance, ne m'a-t-elle pas fait cadeau d'un mince cahier avec une simple couverture en carton vert, sur laquelle on lit en petits caractères dorés : MES JOURS DE FÊTE. Plus bas se trouve mon nom, Sibylle Collende, et la date d'aujourd'hui. Passe encore si c'était un élégant album recouvert en velours ou en maroquin avec fermoirs d'argent, comme la plupart des jeunes filles de mon âge en ont, et où elles prient leurs connaissances d'écrire des poésies et des maximes ; mais non ! Sur ce cahier dépourvu d'éclat, ma tante a eu l'idée de me faire écrire mes pensées et mes impressions à chaque jour de fête ; mais c'est surtout à mes anniversaires de naissance que je dois m'en servir, afin que, sous le regard de Dieu, à qui nous ne pouvons dérober le moindre repli de notre cœur, j'examine et vérifie si dans l'année écoulée je suis

[1] Trad. de Rosalie Koch.

devenue meilleure, plus patiente, plus aimable, plus douce, plus soumise. Là, je n'aurai pas besoin de me parer d'aucune fausse vertu, car ces feuilles ne seront lues par nul autre que moi peut-être à un âge plus avancé. Ma tante pense que comme je ne parais portée à m'attacher véritablement de cœur à personne, comme je n'aime à me montrer à personne telle que je suis, ce livre me tiendra lieu d'une amie fidèle : tel est le but de ce journal. Celui-là, en effet, dit-elle, qui s'éprend d'un autre cœur et se confie pleinement à lui, n'a pas besoin d'un semblable livre. — J'ai dû promettre en toute sincérité à ma tante de commencer dès aujourd'hui même, pour le jour de ma fête, de faire une confession volontaire de mes pensées. Et vraiment elle a le secret d'amener toujours les gens au point où elle veut en venir. Je ne m'étonne pas que ma mère ait consenti à accepter d'elle le nom affreux et passé de mode qu'il me faudra porter partout avec moi : Sibylle! Oh! comme cela résonne mal. Personne, rien qu'à cause de ce nom repoussant, ne peut me souffrir.

Mais ma tante a-t-elle donc réellement raison de penser que je n'ai aucun penchant de cœur pour personne? C'est un point que je veux sérieusement méditer.

Et d'abord, ma mère! Oh oui, j'aime ma mère, et cela n'est que tout naturel; mais elle est si occupée, les soins importants du ménage la tiennent toujours en haleine, et elle est avec cela si méticuleusement méthodique. Quand parfois il m'arrive de vouloir m'ouvrir à elle de ce qui se passe en moi, afin qu'elle me conseille et m'aide à devenir une bonne créature, elle se récrie devant mon tablier déchiré, ou un trou à ma robe; ou bien, lorsque je veux me jeter à son cou, elle trouve que mes mouvements sont brusques et désagréables; elle dit que je suis un être gauche, dépourvu de toute grâce féminine, et elle m'inflige de si longs reproches, qu'abîmée dans ma honte et mon amertume, j'oublie mes projets de lui dévoiler tout mon cœur, et, craintive, muette, je rentre dans ma grossière coquille. Oh! si quelqu'un pourtant voulait bien m'aider!

Et ma sœur Pauline! qui pourrait ne pas l'aimer? Son frais visage est comme la fleur rose du pommier, comme dit mon oncle Wilhelm, qui s'entend à cela comme à toutes choses : langues étrangères, histoire des anciens peuples, leurs arts, leurs sciences, il connaît tout; il sait l'organisation intime de chaque plante et la structure du moindre insecte. C'est un professeur, et on le dit un profond savant par-dessus le marché. Ah oui! le cher oncle!

Mais c'est de Pauline que je voulais parler. Elle est aimante et bonne pour tout le monde, et elle le serait aussi pour moi si je ne m'étais pas aliéné sa confiance, me dit-on, par mes manières étranges et peu sympathiques.

Durant la nuit, quand la lune projette sa lumière brillante et unie dans notre chambre, je me glisse souvent près de son lit et je la contemple avec amour et admiration; doucement, bien doucement, je me penche sur sa main, ou bien je caresse et presse sous mes lèvres sa longue chevelure brune, qui brille comme des écheveaux de soie sur son blanc oreiller. Mais si elle s'éveillait, je n'aurais pas une seule bonne parole à lui dire.

Tante Sibylle, tu crois que je dois me borner à déverser mon cœur sur les feuillets de ce cahier et que cela sera salutaire pour moi. Eh bien, oui, ce livre que nul ne lira, si ce n'est moi peut-être dans les jours de ma vieillesse, je veux lui faire toutes mes confidences et lui révéler tout ce que j'avais jusqu'alors préféré me cacher à moi-même.

Voilà une singulière fête! Ma mère fait une grande lessive; mon jour de naissance n'apporte pas le moindre changement dans les habitudes de la maison. Au reste, j'avais depuis quinze jours pris soin de faire mentir le calendrier de bureau dont nous avons conservé l'usage depuis mon père, à cette fin que ma mère et ma sœur dussent croire que mon jour de naissance était seulement demain, toute heureuse que les félicitations d'usage fussent ajournées. Est-il, en effet, embarras pareil à celui de se voir accueillie avec des souhaits superbes et même des larmes, puis d'être menée solennellement dans la salle à manger où se dresse une table étincelante de lumières et de fleurs? Ma mère est là comme d'ordinaire en proie à une profonde émotion, peut-être douloureuse plutôt que joyeuse; c'est que vraiment je lui procure si peu de contentement. — Et encore les jolis cadeaux! — Voilà aussi la vieille Christiane qui nous a gardées; elle m'aborde avec un verset de la Bible, chaque année un différent, mais toujours bien adapté à la cérémonie; et je ne sais si je dois éclater d'allégresse ou jeter des cris de honte et de tristesse pour témoigner que je ne suis pas aussi bonne que je devrais, qu'on le pense, et que je ne suis digne d'aucune marque d'affection.

Mais comme je ne puis pas pleurer, je domine mon trouble; je jette un regard fugitif sur les présents, et, par une plaisanterie qu'on trouve souvent déplacée, j'interromps l'excellente vieille en lui disant qu'elle se trompe dans la bonne opinion qu'elle a de moi; je ne puis mieux faire.

La suite à une prochaine livraison.

LES HOMMES DE PLUTARQUE.

Plutarque est un livre triste à lire de nos jours, mais singulièrement attachant. Ces hommes de Plutarque, surtout les Grecs, sont principalement remarquables par le côté qui nous manque. Nous sommes souvent aussi honnêtes, plus savants, plus humains et plus puissants qu'eux. Mais au milieu de leurs faiblesses, le sentiment et le goût de la beauté et de la grandeur morale de l'homme ne les abandonnent jamais.

DE TOCQUEVILLE.

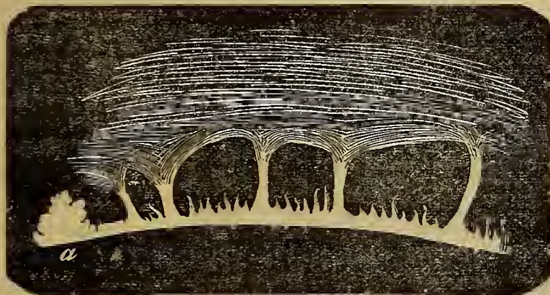
EXPLOSIONS DANS LE SOLEIL.

Le Soleil est depuis quelque temps l'objet d'une attention toute particulière de la part des astronomes. La découverte des *protubérances*, de ces flammes gigantesques qui hérissent constamment sa surface, a permis de pénétrer plus avant dans les phénomènes de sa constitution physique et chimique. Il ne se passe pour ainsi dire pas de jour qu'on ne le photographie, qu'on ne l'analyse, qu'on ne dessine ses taches et ses protubérances, à Rome, à Palerme, à Lisbonne, à Londres, à Chicago, à Cincinnati, etc.

L'une des plus curieuses observations qui aient été faites dans cette étude si intéressante, et l'une de celles qui peuvent le mieux nous donner l'idée des forces énergiques en action à la surface de cet astre immense, est sans contredit celle que le professeur Young a faite en Amérique, et qui montre une formidable explosion d'hydrogène dans l'atmosphère solaire. Résumons la relation de l'auteur.

Le 7 septembre 1871, entre midi et demi et deux heures, il se produisit une explosion de l'énergie solaire, remarquable par sa soudaineté et sa violence. Toute l'après-midi l'auteur avait observé avec le téléspectroscope une énorme protubérance ou nuée d'hydrogène sur le limbe oriental du Soleil. Elle s'était maintenue avec très-peu de changement depuis le midi précédent comme une nuée longue, basse, tranquille, ni très-dense, ni brillante, ni bien remarquable, excepté par son étendue. Elle était principalement formée de filaments, la plupart presque horizontaux, et d'environ 24 000 kilomètres; mais elle lui était rattachée, comme cela a lieu ordinairement, par colonnes verticales plus brillantes et plus actives que le reste. Elle avait 3′45″ de longueur et environ deux minutes de hauteur à la sur-

face supérieure, c'est-à-dire, puisqu'à la distance du Soleil une seconde est égale à 733 kilomètres, environ 161 000 kilomètres de longuenr sur 88 000 kilomètres de hauteur (fig. 1).



Explosions solaires. — Fig. 1.

A midi et demi, l'observateur fut appelé au dehors pour quelques minutes. Jusque-là, il n'avait rien remarqué d'extraordinaire ; si ce n'est que la colonne, à l'extrémité méridionale de la nuée, était devenue beaucoup plus brillante et était courbée d'une manière curieuse d'un côté. Près de la base d'une autre colonne, à l'extrémité nord, s'était développée une petite masse brillante, ressemblant beaucoup par sa forme à la partie supérieure d'un nuage orageux de l'été. La figure 1 représente la protubérance à cet instant ; *a* est le petit nuage orageux.

Quelle fut alors la surprise de notre astronome lorsqu'en revenant, moins d'une demi-heure après, à midi 55 minutes, il trouva que dans cet intervalle tout avait été littéralement mis en pièces par quelque explosion inconcevable venue d'en bas ! Au lieu du nuage tranquille qu'il avait laissé, l'air, si l'on peut se servir de cette expression, était rempli de débris flottants d'une masse de filaments verticaux, fusiformes et séparés, ayant chacun de 16 à 30 secondes de longueur sur 2 ou 3 secondes de largeur, plus brillants et plus rapprochés les uns des autres, là où se trouvaient d'abord les piliers, et s'élevant rapidement. Déjà quelques-uns avaient atteint une hauteur de près de 4 minutes (176 000 kilom.) Puis, sous les yeux mêmes de

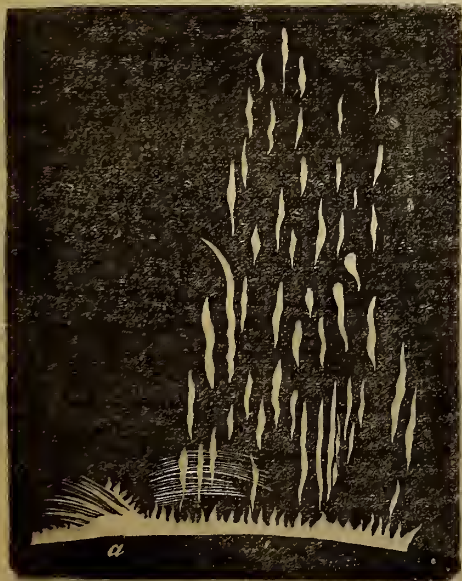


Fig. 2.

l'observateur, ils s'élevèrent avec un mouvement presque perceptible à l'œil, et, au bout de 10 minutes (à 1 heure 5 min.), la plupart étaient à plus de 300 000 kilomètres au-dessus de la surface solaire. Cette effroyable éruption a été constatée par une mesure faite avec soin ; la moyenne de trois déterminations très-concordantes a donné 7′49″ pour l'altitude extrême à laquelle les jets sont arrivés ; ce qui est d'autant plus curieux que la matière de la chromosphère (hydrogène rouge dans ce cas) n'avait jamais été observée à une altitude supérieure à 5 minutes. La vitesse de l'ascension (267 kilom. par seconde !) est considérablement plus grande qu'aucune autre qui ait été observée.

La figure 2 peut donner une idée générale du phénomène au moment où les filaments étaient à leur plus grande hauteur. A mesure que les filaments s'élevèrent, ils s'affaiblirent graduellement, comme un nuage qui se dissout, et à 1 heure 15 minutes il ne restait, pour marquer la place, qu'un petit nombre de légers flocons nuageux, avec quelques flammes basses plus brillantes près de la chromosphère.

Mais en même temps, la petite masse semblable à un nuage orageux avait grandi et s'était développée d'une manière étonnante en une masse de flammes qui se roulaient et changeaient sans cesse, pour parler suivant les apparences. D'abord ces flammes se pressaient en foule, comme si elles se fussent allongées le long de la surface solaire ; ensuite elles s'élevaient en pyramide à une hauteur de 80 000 kilomètres ; alors leur sommet s'allongea en bas, comme des volutes de chapiteaux ioniques ; enfin elles s'affaiblirent, et, à 2 heures 30 minutes, elles s'étaient évanouies comme le reste. La figure 3 les représente dans

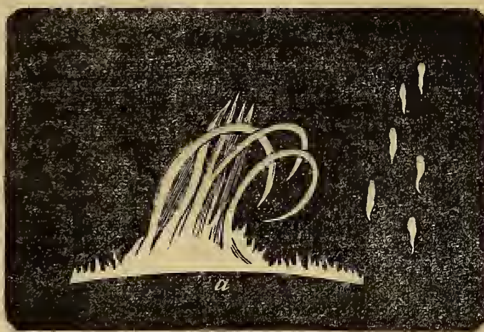


Fig. 3.

leur développement complet ; elle a été dessinée à 1 heure 40 minutes.

L'ensemble du phénomène suggère forcément l'idée d'une explosion sous la grande protubérance, agissant principalement de bas en haut, mais aussi dans toutes les directions au dehors, et ensuite, après un certain intervalle, suivie d'un affaissement correspondant ; il ne paraît pas impossible que les flammes mystérieuses de la couronne ne puissent trouver pour origine une explication dans des événements semblables.

Dans la même après-midi, une partie de la chromosphère du bord opposé (à l'ouest) du Soleil fut pendant plusieurs heures dans un état d'excitation et d'éclat inaccoutumés, et fit voir dans le spectre plus de cent vingt raies brillantes, dont la position a été déterminée et cataloguée.

Le soir même de ce jour, il y eut en Amérique une belle aurore boréale. Était-ce une réponse à cette magnifique explosion solaire ?

Dans ses persévérantes études sur la surface solaire, le P. Secchi a observé et dessiné, à Rome, un certain nombre de phénomènes extrêmement remarquables au point de vue de la constitution de l'astre qui nous éclaire et des forces en action à sa surface. Parmi les plus importantes et les plus curieuses protubérances observées, signalons celle que reproduit notre figure 4 ; incendie solaire dans lequel un jet vertical s'élance à une grande hauteur, tandis que de chaque côté la flamme s'aplatit comme repoussée. Les

flammes s'étendaient sur près de cent mille lieues de longueur. Ensuite on en remarqua une qui offrait une gerbe d'hydrogène à éventail, ressemblant à une fleur de giroflée détachée de son calice, figure que l'on remarque aussi dans nos cirrus atmosphériques. Cette masse était suspendue dans l'espace, isolée; elle persista jusqu'au lendemain en diminuant de grandeur.

Le 3 avril 1873, une autre magnifique éruption fut observée à Rome. Elle atteignit 7 minutes 29 secondes, c'est-à-dire 330 000 kilomètres de hauteur, tout en étant formée de flammes extrêmement légères s'élevant en minces filets de feu dans l'atmosphère solaire.

Nos figures 5, 6, 7 et 8, donnent une idée des métamorphoses que subissent ces jets de gaz hydrogène émanés du corps solaire. Tantôt ce sont des flammes enchevêtrées, tantôt les filets se terminent en masses nuageuses arrondies, tantôt ils s'élancent comme des gerbes de feux d'artifice, et tantôt ils retombent à la surface du Soleil comme des flammes fatiguées de leurs mouvements.



Fig. 4.



Fig. 5.

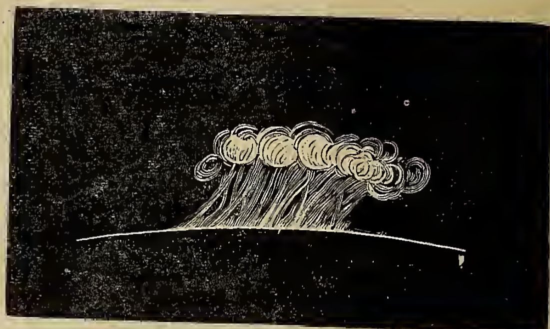


Fig. 6.



Fig. 7.



Fig. 8.

Depuis 1875, ces éruptions se ralentissent, et on n'a revu ni en 1875, ni en 1876, ces splendides explosions qui avaient leur contre-coup jusque sur la terre. L'astre du jour est en ce moment dans une période de repos. Ses taches comme ses protubérances sont rares. Mais bientôt il reprendra son activité; car les manifestations extérieures de sa puissance sont périodiques, et les *maxima* comme les *minima* se succèdent à des intervalles de onze années.

L'une des dernières grandes protubérances observées à Rome s'est produite à 20 degrés du nord, vers l'ouest, et ce qu'elle présente de plus curieux, c'est que ses flammes semblent repoussées de la droite vers la gauche par un vent impétueux, vainqueur des forces solaires elles-mêmes (fig. 9).

Ces éruptions donnent une idée de l'intensité des forces en action dans la masse incandescente de l'astre du jour. L'immense foyer est constamment le siége de violentes tempêtes dont nos ouragans les plus terribles ne sont qu'une image affaiblie. (1)



Fig. 9.

(1) Les figures précédentes sont extraites et la description est résumée du tome V (récemment publié) des *Études et lectures sur l'astronomie*, de M. Camille Flammarion.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 15.

Le Gérant, J. Best.

LES ACCORDS MATRIMONIAUX.



Les Accords matrimoniaux, peinture par Henri Pille. — Dessin de Jules Lavée.

Debout, les mains appuyées sur la balustrade de fer ouvragé, la fiancée regarde le ciel profond, puis les collines d'un bleu velouté, puis le fleuve d'argent et la ville dont les vieilles maisons sont toutes grises. Sur le point d'entrer dans une vie inconnue, on dirait qu'elle demande à tous les objets qui l'entourent le secret de sa future destinée.

Il lui semble que le ciel lui parle d'un bonheur profond, et son œil sourit.

— A quoi pensez-vous? lui demande timidement son fiancé.

La question n'est peut-être pas d'une discrétion parfaite; mais le brave garçon a honte de demeurer silencieux, et il aime encore mieux questionner que de ne rien dire.

— A rien, répond la fiancée, non sans une petite pointe de malice.

Le fiancé retombe dans un silence embarrassé.

Les collines bleuâtres parlent à la fiancée d'une vie calme et sereine; encore une fois son œil sourit, encore une fois son fiancé se hasarde à lui demander timidement :

— A quoi pensez-vous?

— Je me demandais si les collines, d'un bleu si doux quand on les voit de loin, n'ont pas, quand on les aborde de près, des pentes escarpées, et des sentiers rudes et pierreux.

Le fiancé répondit que cela se pourrait bien, ne trouva rien de plus éloquent à ajouter, et s'accouda sur la balustrade.

Les yeux de la fiancée étaient fixés sur le fleuve d'argent. Depuis des siècles, il s'en va du même pas à la mer, reflétant la vieille ville où l'on naît, où l'on vit, où l'on se marie, où l'on meurt, où l'on est heureux ou malheureux, sans qu'il semble jamais s'en inquiéter.

— Que nous sommes peu de chose! se dit la fiancée, que nos sentiments sont peu de chose, et quel néant que notre bonheur!

Cette réflexion pourra paraître un peu bien philosophique; mais il y a des gens qui ne peuvent se tenir sur un lieu élevé sans frissonner, ni embrasser un vaste horizon sans être pénétrés du sentiment de leur petitesse et de leur néant.

— Auriez-vous vos vapeurs? demanda le fiancé d'un air inquiet.

— Oh! non, répondit la fiancée en souriant; mais j'éprouve toujours une sorte de vertige et de fascination quand je regarde de si haut à mes pieds.

Alors, détachant ses regards de l'horizon, elle se détourna et les reporta sur la table où venait de se célébrer le festin des fiançailles.

Les deux pères des fiancés avaient rapproché leurs chaises et causaient confidentiellement avec animation; ils comptaient sur leurs doigts, ils hochaient la tête d'un air important, et l'on entendait voltiger sur leurs lèvres tous les mots barbares dont se servent les procureurs, tabellions et autres gens de loi.

En entendant ces mots, la fiancée fronça les sourcils; sans être romanesque, il lui déplaisait de voir traiter son mariage comme une affaire ordinaire. Et cependant, si elle eût voulu prendre la peine de réfléchir pendant une demi-minute, elle eût fait, et de bonne grâce, amende honorable. Que faisaient les deux vieux amis? Ils déblayaient d'avance le chemin que devaient suivre leurs enfants pour traverser la vie; ils en ôtaient les grosses pierres, en comblaient les fondrières, et bouchaient les sentiers de traverse par où les gens de chicane peuvent s'introduire dans le ménage le plus uni.

Mais la fiancée était jeune, et si la jeunesse n'était pas un peu imprudente, elle ne serait plus la jeunesse.

Le fiancé, par crainte de se rendre importun, demeura accoudé à la balustrade.

La fiancée, lançant un regard de reproche aux deux vieux amis, se dirigea vers sa mère qui prenait discrètement son café à l'écart.

Quand elle l'eut débarrassée de sa tasse, elle se mit à genoux à ses pieds, lui prit les deux mains, et la regarda dans les yeux. Dans ces yeux toujours si doux et si tendres pour elle, dans ces yeux où elle avait lu si longtemps son devoir, elle put lire sa destinée bien plus clairement que dans le ciel profond, dans les collines bleuâtres et dans le fleuve d'argent.

— Mère, dit-elle d'une voix douce, répétez-moi que vous avez été heureuse.

— Aussi heureuse qu'on peut l'être en ce monde, mon cher cœur.

— Comment faire pour être heureuse comme vous?

La mère sourit et hocha la tête sans répondre; la fiancée reprit :

— C'est donc bien vrai, bien vrai, ce que vous m'avez dit si souvent quand je n'étais encore qu'une petite péronelle! il faut donc absolument, pour être heureux, s'oublier autant que possible, et penser aux autres autant qu'on le peut?

Un petit signe de tête, accompagné d'un sourire, lui fit comprendre que « c'était bien vrai, bien vrai! »

— Est-ce que c'est bien difficile?

— Tu sais bien que non, mon cher cœur. Tu as tort de te défier de toi-même.

— J'essayerai, dit « mon cher cœur » en se relevant; et pour commencer, je vais tâcher d'être un peu moins capricieuse.

— En cas de décès... disait en ce moment un des vieux amis.

— Le bon Dieu les bénisse! murmura la fiancée en hâtant le pas.

Et elle alla parler de l'*Armide* de Gluck avec son fiancé, qui était un gluckiste passionné.

LE LIVRE DES RÉCOMPENSES
ET DES PEINES.

I. — LES PRÉCEPTES.

Ce livre est rare et d'un prix élevé. C'est la traduction d'un des ouvrages chinois les plus populaires, le *Kaning-p'ien*. Les Tao-ssé attribuent ce précieux écrit au fondateur même de leur religion ([1]), Lao-tsee (l'enfant-vieillard), qui, selon la tradition, naquit âgé de quatre-vingts ans, avec des cheveux blancs, vers l'an 604 avant l'ère chrétienne, et mourut quatre-vingt-un ans après, en l'an 523. Le texte ancien et original du Kaning-p'ien est de peu d'étendue; mais les gloses, les commentaires, les légendes, les anecdotes, qu'on y a successivement juxtaposés de siècle en siècle, ont fini par en faire une œuvre dont la traduction n'a pas moins de 500 pages.

La propagation de ce livre de religion est considérée par les Tao-ssé comme une œuvre très-méritoire. Les hommes pieux mettent au nombre de leurs devoirs de charité celui de le faire graver, imprimer, d'en acheter des exemplaires et de les distribuer aux indigents ou à ceux dont la dévotion a besoin d'être stimulée. Souvent on s'associe par souscription pour en publier une édition nouvelle : les uns donnent de l'argent, les autres du papier, des artistes offrent de graver gratuitement les caractères. Le traducteur, François-Stanislas Julien, possédait un exemplaire du Kaning-p'ien à la fin duquel on a placé la liste de cent quarante-deux personnes qui avaient concouru, suivant leurs moyens et leur fortune, à la publication. Les noms de ces souscripteurs étaient suivis d'indications sur les motifs qui les avaient déterminés à prendre part à ce bienfait : l'un, ayant terminé heureusement les funérailles de sa mère, avait acheté et distribué par reconnaissance cent vingt exemplaires; deux fils en avaient donné vingt pour obtenir la guérison de leur père, etc.

Pour qu'un livre soit un objet de si grande vénération depuis tant de siècles, et qu'on soit persuadé que c'est faire un acte religieux que de le multiplier sans cesse, il faut qu'on croie fermement qu'il est un puissant moyen de

([1]) On sait que les trois religions principales de la Chine sont : la religion des lettrés ou de Confucius, la religion de Fo ou du Bouddha; la religion des Tao-ssé ou de Lao-tsee.

moraliser et d'édifier les âmes. La vérité est que le Kaning-p'ien est un ouvrage estimable, très-moral; mais nous sommes bien obligés d'avouer qu'il ne paraît pas justifier pleinement, aux yeux d'un chrétien ou même d'un philosophe moraliste européen, son immense célébrité.

La morale du Kaning-p'ien repose tout entière sur cette doctrine, que les actions bonnes ou mauvaises des hommes font une impression sur les esprits du ciel et de la terre, qui envoient, en retour, à chaque homme, selon la nature de ses actions, une récompense ou un châtiment. [1]

Les préceptes qui constituent le fond du livre, si on les sépare des affirmations dogmatiques dont ils sont entremêlés [2], pourraient se réduire à peu près à ce qui suit :

— L'homme s'attire le bonheur ou le malheur par sa conduite. La récompense du bien et la punition du mal les suivent comme l'ombre suit les corps.

— Il y a des centaines de grandes et de petites fautes. Il faut les éviter avec soin, si l'on veut obtenir l'immortalité.

— Avancez dans la bonne voie, et reculez devant la mauvaise.

— Ne foulez point un sentier tortueux.

(Commentaire : Conservez votre cœur droit, rectifiez-le quand il est nécessaire ; les tentations du mal sont grandes ; pour peu que l'on manque de veiller sur soi-même, on marche dans un sentier tortueux.)

— Ne trompez point dans le secret de la maison.

(Commentaire : Ne trompez point votre cœur, ne vous abusez pas vous-même dans la maison cachée de votre conscience.)

— Accumulez des vertus, et entassez des mérites,

— Montrez-vous humains envers les animaux.

— Pratiquez la droiture et la piété filiale ; ayez de l'affection pour vos frères cadets et du respect pour vos aînés.

— Ayez pitié des orphelins et montrez de la compassion pour les veuves.

— Ne faites pas de mal même aux insectes, aux plantes et aux arbres.

— Réjouissez-vous des avantages des autres.

(Commentaire : Non pas seulement de leurs bonnes actions, mais en général de ce qu'il y a de louable dans leurs talents, leurs paroles et leurs qualités.)

— Secourez les hommes dans leurs besoins.

— Sauvez les hommes dans le danger.

— Réjouissez-vous des succès des autres et affligez-vous de leurs revers, comme si vous vous trouviez à leur place.

— Ne divulguez pas les imperfections des autres.

— Ne vous vantez pas de votre supériorité.

— Cédez beaucoup et prenez peu pour vous-même.

(Commentaire : Par exemple, dans le partage d'un héritage, d'une créance, etc.)

— Ne vous irritez point quand vous avez reçu un affront.

— Donnez sans éprouver de regret.

— Ne concevez pas de pensées contraires à la justice ; n'agissez pas contre la raison.

— Ne regardez jamais la méchanceté comme une preuve de talent.

— N'ayez pas un cœur inhumain ; ne traitez personne avec cruauté.

— Ne nuisez pas secrètement aux hommes vertueux.

(Commentaire : Celui qui nuit secrètement à un homme commet une action plus cruelle que s'il lui lançait une flèche dans l'ombre.)

— Ne profitez pas de l'ignorance des hommes pour les tromper par des paroles mensongères.

— N'inventez pas des choses fausses ; n'employez ni l'artifice ni la fraude.

— Ne divulguez pas les fautes de vos parents.

— Ne violez pas la justice dans l'appréciation du bien et du mal.

— Sachez distinguer les personnes qu'il faut rechercher ou fuir.

— Soyez reconnaissants des bienfaits que vous avez reçus.

— Ne pensez pas sans cesse à vos ressentiments.

— Ne renversez pas les autres pour vous emparer de leurs places.

— Ne tuez pas les ennemis qui se rendent, ne massacrez pas ceux qui viennent se soumettre.

— N'excitez pas les hommes vertueux, ne destituez pas les sages.

— Ne mettez pas les fautes au même rang que les crimes.

— Ne vous emportez pas avec colère contre les hommes que vous voyez conduire à la mort.

— N'arrêtez pas l'exercice (le progrès) des arts et métiers.

— Ne faites pas sortir les insectes de leurs trous, n'effrayez pas les oiseaux qui sont endormis sur les arbres.

— Ne détruisez pas les nids d'oiseaux, ne brisez pas les œufs.

— Ne désirez pas que les autres hommes éprouvent des pertes.

— Ne cherchez pas votre avantage aux dépens des autres.

— Ne donnez pas de mauvaises marchandises en échange de bonnes.

— N'abandonnez pas le bien public (ou les intérêts de la justice) pour des motifs d'intérêt privé.

— N'usurpez point les talents des autres.

(Commentaire : Se dire l'auteur de l'œuvre d'un autre, revendiquer la gloire qui appartient à d'autres, dérober des plans, etc.)

— Ne dissimulez pas les qualités des autres ; ne faites pas ressortir leurs défauts.

— Ne révélez pas les secrets des autres.

(Commentaire : Les projets secrets, les affaires privées.)

— Ne consumez pas sourdement la fortune des autres.

(Commentaire : Ne pas engager les autres à se livrer au jeu, etc. ; ne suscitez pas entre eux des procès ; ne les excitez pas à des dépenses inutiles, etc.)

— Ne séparez pas les parents qui sont unis comme la chair et les os.

— Ne cherchez pas à en imposer par votre puissance.

— Ne faites pas affront aux autres pour l'emporter sur eux.

(Commentaire : A l'aide de sarcasmes, de railleries qui intimident, d'excès de raisonnements qui troublent les esprits, etc.)

— Ne détruisez pas les grains qui sont en herbe.

— Ne vous attribuez pas les bienfaits des autres, et ne rejetez pas vos fautes sur eux.

— Ne faites pas éprouver aux autres votre propre malheur, et ne leur vendez pas vos mauvaises actions.

— N'achetez pas de louanges mensongères.

— Ne rabaissez pas les hommes d'un mérite supérieur.

— Ne taillez pas des étoffes sans utilité.

(Commentaire : Les anciens disaient : « Un pouce de soie a coûté la vie à mille vers à soie, et il faut des milliers de fils de soie pour faire une pièce d'étoffe. Si vous coupez des

(1) C'est ce qu'exprime le titre même du livre : *Kan* signifie affecter, émouvoir ; *ing*, répondre ou correspondre ; *p'ien*, livre.

(2) Nous voulons parler de préceptes tels que ceux-ci : « Montrer brusquement les trois clartés (le soleil, la lune et les étoiles) » ; — « Brûler les parfums avec du feu pris au foyer » ; etc.

étoffes à la légère et sans motif raisonnable, vous perdez l'argent et la peine qu'elles ont coûtés. »)

— Ne harassez pas et ne faites pas souffrir les hommes et les animaux.

— Ne détériorez pas les outils des autres.

— Ne désirez pas la mort de ceux à qui vous devez de l'argent.

— Ne détestez pas ceux qui n'ont pas satisfait à vos demandes.

— N'attribuez pas toujours les échecs des autres à leurs fautes.

— N'employez pas la ruse ou la force pour obtenir de l'avancement.

— Ne vous abandonnez pas trop aux aises et aux jouissances de la vie.

— Ne recherchez pas trop minutieusement les fautes de vos inférieurs.

— N'abandonnez pas toutes les choses anciennes parce que vous en avez de nouvelles.

— Ne vous repentez pas de vos aumônes et de vos dons.

— N'égarez pas la multitude par de fausses doctrines.

— Ne vous servez pas d'une fausse mesure.

— Ne falsifiez pas les marchandises.

— Ne tendez pas de piéges aux hommes simples.

— Ne faites point de choses inutiles.

(Commentaire : De peur de nuire aux choses utiles.)

— Ne faites pas d'imprécations, ni contre vous-même, ni contre les autres.

— Ne sautez ni par-dessus les puits, ni par-dessus le foyer.

(Commentaire : N'affectez pas le mépris pour les deux choses les plus essentielles à la vie des hommes.)

— Ne faites pas beaucoup de choses clandestines ou extraordinaires.

(Commentaire : Clandestines, c'est-à-dire honteuses ou coupables; extraordinaires, c'est-à-dire qui ont pour but de faire parler de soi.)

La suite à une autre livraison.

DE L'INFLUENCE DES PROFESSIONS SUR LA FOLIE.

Il résulterait de recherches faites en France que la folie est plus rare chez les travailleurs des campagnes que chez ceux des villes : la proportion serait de 1 à 8.

Les professions dites libérales sont représentées en plus grand nombre que toutes les autres dans les maisons d'aliénés.

Au premier rang viennent les artistes, parmi lesquels les dérangements de l'esprit sont de beaucoup plus fréquents que dans toutes les autres classes de la société. Ce qui peut paraître plus difficile à comprendre, c'est qu'au second rang viendraient les juristes et au troisième les ecclésiastiques. A ces trois professions succèdent celles des médecins et des pharmaciens, des professeurs et des hommes de lettres, qu'on supposerait devoir être aussi exposés à la folie que les artistes; au dernier rang, les fonctionnaires et les employés.

On a cru pouvoir établir entre ces états les proportions suivantes ([1]) :

	Proportion sur 100.
Artistes	9.60
Juristes	8.41
Ecclésiastiques	4.13
Médecins et pharmaciens	3.85
Professeurs et hommes de lettres	3.56
Fonctionnaires publics et employés	1.37

([1]) Voy. Parchappe, Alexandre Layet, etc.

Les professions qu'on ne désigne pas habituellement sous le nom de libérales échappent, dans une proportion assez notable, au danger de la folie, comme semble l'indiquer cet autre tableau :

	Proportion sur 100.
Professions libérales	3.10
Militaires et marins	1.99
Domestiques et journaliers	1.55
Rentiers et propriétaires	1.01
Ouvriers	0.66
Commerçants et négociants	0.42

Il est difficile de ne pas être tenté de se livrer à des considérations morales pour expliquer cette distribution des aliénés entre les divers genres du travail ou de la manière de vivre; mais il faut résister à la tentation. Jusqu'ici les faits ne sont ni assez précis, ni assez démontrés, pour servir de fondements solides au raisonnement. Les statisticiens eux-mêmes ne sont guère d'accord : c'est, d'abord, qu'il vient aux maisons d'aliénés beaucoup plus d'habitants des villes que d'habitants des campagnes; puis, les classifications sont, pour la plupart, sujettes à doute ou à controverse.

NOIRAUDE.

Si la mère poule, celle que l'on appelle familièrement *Noiraude*, était une personne à s'en faire accroire, Dieu merci! elle aurait toutes les raisons du monde de porter haut la crête. C'est à elle qu'est dévolue l'honorable tâche de faire éclore les petits poulets, et aussi les petits canards de la ferme : elle a reçu le don de couver.

Car c'est un don, c'est une vocation, qui suppose chez Noiraude une patience à toute épreuve, un grand esprit de sacrifice, une foi aveugle dans l'importance de sa mission, et une tendresse instinctive, mélangée de respect, pour toutes les petites existences qu'il dépend d'elle d'évoquer à la vie, ou de laisser retomber dans le néant.

Que l'œuf recèle un poulet, qu'il recèle un caneton, peu lui importe : son rôle est de donner la vie, son ambition et ses réflexions ne vont pas au delà.

Quand l'œuf s'entr'ouvre, et que la petite créature s'élance en sautillant avec maladresse, poulet ou caneton, elle l'entoure de soins, elle veille sur lui avec la sollicitude d'une vraie mère : il est si faible et si petit!

Jusque-là, tout va bien pour elle; mais quelles transes et quelles angoisses lorsque pour la première fois les canetons qu'elle a couvés s'en vont en se culbutant du côté de la rivière, et se disputent à qui sautera le premier dans l'eau!

Sa tendresse la pousse à secourir les petits malheureux, et à se précipiter dans la rivière : son horreur instinctive de l'eau la retient malgré elle; alors on la voit, éperdue, s'agiter sur la rive; elle va et vient comme une personne désespérée; ses plumes se hérissent, elle appelle au secours!

Les canards, cependant, les horribles petits égoïstes, plongent, nagent, font leurs ablutions, battent des ailes, agitent leur petite queue frisée et poussent des cris d'allégresse.

La poule commence à se rassurer un peu : pensive sur le bord, elle cherche à se rendre compte de ce qui se passe. Rien dans sa connaissance du monde, rien dans ses traditions de famille, ne l'avait préparée à d'aussi étranges aventures! Elle s'embarrasse bien vite dans ses raisonnements, et ne tarde pas à perdre le fil de ses déductions : les poules n'ont pas l'esprit philosophique. Elle prend le sage parti de ne point se rompre la tête de toutes ces choses auxquelles elle n'entend rien; il y a une vérité qui lui est toujours apparue clairement : Dieu fait bien ce qu'il

fait! Elle saura désormais qu'il ne faut pas s'étonner trop vite, et qu'il peut arriver, par exemple, à une poule de donner la vie à des canards. Du moment où les canards peuvent courir, ils échappent à la poule, elle n'en sera plus effrayée, du moins elle fera ses efforts pour être moins nerveuse. Mais, avant de courir, les canetons sont dans l'œuf; tant qu'ils sont dans l'œuf, ils sont à elle, ou plutôt elle est à eux. Elle continuera donc à leur prodiguer les trésors de sa patience et de son dévouement, sans songer un seul instant qu'elle n'en sera jamais récompensée.

Mais voilà qu'à la seconde couvée, elle subit un nouvel assaut et conçoit de nouvelles inquiétudes. Car cette fois la couvée se compose, par moitié, de poulets et de canetons. Dans le premier moment, elle se trouble un peu et ne sait auxquels entendre.

Un grand dadais de caneton de la dernière couvée, déjà dodu comme père et mère, avec une grotesque petite paire d'ailerons écourtés, trouve plaisant d'appeler à l'eau les canetons nouveau-nés. Les voilà partis, sans plus s'inquiéter de la poule, ni des poulets. Mon Dieu! si l'exemple des canetons allait entraîner les poulets à la rivière!

Mais non. Tandis que les canards barbotent à qui mieux mieux, les poulets restent prudemment sur la rive, un peu ébahis de ce qu'ils voient. Les canards trouvent les poulets bien poltrons; les poulets trouvent les canards bien osés. Chacun a suivi son instinct. A vrai dire, Noiraude y comptait bien un peu, mais elle n'est pas fâchée d'en être tout à fait sûre.

Soit par eau, soit par terre, chacun des élèves de Noiraude arrive à la broche ou à la casserole. Quant à elle, la



Poule et canards. — Dessin de Freeman, d'après Dahl.

bonne bête, elle mourra à la peine, contente de son lot en ce bas monde. Lorsqu'elle sera morte, le fermier dira d'elle : « Non, de ma vie ni de mes jours je n'ai vu une si brave couveuse! »

Cela vaut bien une oraison funèbre.

UNE ENQUÊTE SOUS LOUIS XIV.

Louis XIV avait eu, en 1682, un petit-fils auquel il avait donné le nom de duc de Bourgogne. Cet enfant avait été entouré des soins les plus touchants, et le roi lui avait cherché des précepteurs capables d'en faire l'homme le plus vertueux, le prince le plus dévoué à son peuple. C'est pour lui que Fénelon écrivit son *Télémaque*, rêve d'un homme de bien. Les précepteurs du jeune duc de Bourgogne demandèrent que l'on fît une enquête sur la situation du pays, afin que leur élève, bien renseigné, pût porter un remède aux abus qu'on savait être considérables.

Le roi (qui s'offensait cependant des conseils de réforme de Fénelon, comme plus tard de ceux de Vauban) consentit aux désirs des précepteurs du duc de Bourgogne, et chargea les intendants des provinces du royaume, maîtres des requêtes du conseil, de vérifier ce qui se faisait. Il leur remit un travail intitulé : *Mémoire que Sa Majesté a ordonné être envoyé à messieurs les maîtres des requêtes, départis dans les provinces.*

La première partie concerne les gouverneurs des provinces et les lieutenants généraux du roi.

« Quoyqué Sa Majesté connoisse tous les talents des gouverneurs et lieutenants généraux des provinces, Elle veut néanmoins, pour rendre les mémoires parfaits, que les dits commissaires commencent par les noms des gouverneurs généraux, leurs maisons et alliances dans ces provinces, s'ils y font résidence actuelle;

» Leur bonne ou mauvaise conduite;

» S'ils sont accusés de prendre de l'argent, ou de vexer les peuples par quelque autre voye;

» Si les accusations sont véritables; quel crédit ils ont parmy la noblesse et les peuples;

» Et comme la principale et la plus importante application que Sa Majesté veut que les gouverneurs de province ayent, est d'appuyer fortement la justice et d'empêcher l'oppression des faibles par la violence des puissants, Sa Majesté veut être particulièrement informée de la conduite passée de ces gouverneurs, pour juger ce qu'Elle en doit ou peut attendre à l'avenir;

» Au cas qu'il se soit passé quelques actions violentes d'éclat, dans chacune province, Sa Majesté sera bien aise d'être informée du détail, ensemble de quelle sorte les gouverneurs se seront conduits. »

Le mémoire traite ensuite des nobles :

« S'ils commettent des violences sur les habitants de leurs terres, et au cas qu'il y en ait été commis quelques-unes de considérables qui n'aient point été punies, Sa Majesté sera bien aise d'en savoir le détail; s'ils favorisent ou empêchent les procédures de sa justice royale; des bailliages ou présidiaux. »

Le mémoire passe des nobles aux gens de justice et demande pour ces derniers :

« S'il y a de la corruption ou non, les causes et les personnes qui en sont le plus soupçonnées;

» S'il s'est rendu quelque injustice manifeste, qui ait fait quelque bruit dans la province, et qui ait tourné à l'oppression du faible par la faveur de quelque ami, parent, ou quelques autres considérations aussi vicieuses, Sa Majesté désire en être informée;

» Comme aussi sur la longueur des procès et excès des épices, tant des compagnies souveraines que subalternes, étant important de savoir fort en détail ce qui concerne ces deux points, qui sont d'une grande charge aux sujets de Sa Majesté;

» Comme ces grandes compagnies sont établies par le Roy pour administrer la justice, et que leur principal objet doit toujours être de se servir de l'autorité qui leur est commise pour protéger les foibles contre les puissants, il faut s'informer si dans toutes les occasions de violence, comme meurtres, assassinats et mauvais traitements commis par les gentils-hommes et principaux des provinces, ils ont soutenu fortement la même autorité, et s'ils se sont portés sans crainte à faire les procédures, et justice, et sévère, contre les coupables, comme ils y sont obligés.

» Sa Majesté ayant aussi souvent reçu quelques plaintes que les officiers des compagnies souveraines se faisoient vendre par force les biens et fonds de terre qui les accommodent, sa dite Majesté sera bien aise d'être informée des lieux où cela se pratique. »

Le mémoire s'occupe ensuite des gens de finance, et veut que l'on révèle, en ce qui les concerne, les faits de corruption, de concussion, de vexation et autres.

Un des passages les plus curieux de cette enquête est celui qui se rapporte aux faux-monnayeurs.

« Le Roy recevant en toutes les occasions diverses plaintes du préjudice et de la perte que souffrent les peuples pour les expositions de la fausse monnoye qui se fabrique, à ce que l'on dit, presque dans toutes les provinces de son royaume, et particulièrement dans les maritimes et les plus éloignées de sa cour, Sa Majesté désire que les dits maîtres des requêtes s'appliquent soigneusement à arrêter le cours de ce désordre sans qu'il soit besoin de le leur exagérer, à quoi ils auront d'autant moins de peine que les personnes qui s'en mêlent sont presque connues publiquement dans chaque province, le Roy voulant que quand ils auront découvert le mal et l'auront pénétré jusqu'à la source, ils donnent tous leurs soins et emploient l'autorité qui leur est commise pour la punition des coupables, et, en cas qu'ils estiment que les seules forces qui sont dans les provinces ne soient pas suffisantes pour cela, sur l'avis qu'ils en donneront à Sa Majesté, il y sera pourvu promptement. » (1)

SUR LE LUXE ET LA MODE.

L'orgueil est un mendiant qui crie aussi haut que le besoin, mais qui est infiniment plus insatiable.

FRANKLIN.

La dépense que causent les ornements superflus et les changements de mode est une des causes qui rendent les mariages difficiles. LA BRUYÈRE.

La mode use les choses avant qu'elles aient perdu leur utilité, souvent même avant qu'elles aient perdu leur fraîcheur; elle multiplie les consommations, et condamne ce qui est encore excellent, commode et joli, à n'être plus bon à rien. J.-B. SAY.

LA JUSTICE.

C'est parce que la justice est le bien du moindre citoyen, la garantie du plus fort comme du plus faible, que notre vieux jurisconsulte Beaumanoir la définissait si nettement par ces mots énergiques : *Justice est le commun proufict de tous.* Ed. LABOULAYE.

UNE HIRONDELLE NE FAIT PAS LE PRINTEMPS.

L'air est doux, le ciel est bleu; les nuages pâlissent, leurs contours s'effacent, ils se dissipent comme de légères fumées. L'herbe reverdit, et les bourgeons des arbres font éclater leurs écailles roussâtres pour s'épanouir au soleil. L'hiver est-il donc fini? Oui, car voici l'hirondelle! Rapide, elle fend l'air en nous jetant son cri aigu; elle va, tourne et revient : cherche-t-elle la place de son nid? Salut, messagère hirondelle, salut à toi et aux beaux jours! Mais où sont tes sœurs? leurs groupes pressés ne te suivent-ils pas? As-tu seule tenté le grand voyage, et l'ardent désir de revoir ta patrie t'a-t-il fait braver les frimas? Pauvre petite! puissent les gelées d'avril épargner ta frêle vie! Les nuages montent de l'horizon, le ciel s'assombrit, le jour s'obscurcit; le soleil disparaît, et le vent souffle glacé sur les bourgeons frileux. Un frisson passe sur la terre, et voici la neige qui tombe à gros flocons. Hâte-toi de chercher un refuge, pauvre hirondelle! J'ai cru trop tôt en toi, et tu m'as trompé; j'ai ouvert trop vite mon cœur à l'espérance : l'hiver pour de longs jours encore nous enveloppe de son manteau de givre. J'aurais dû m'en souvenir : « Une hirondelle ne fait pas le printemps. »

— Reprends courage, ami; ne me refuse pas le salut de bienvenue, à moi, la première hirondelle. Je ne fais pas le printemps, mais je l'annonce; je ne suis pas encore le bonheur, mais je suis l'espérance; et combien de mortels trouvent l'espérance plus douce que le bonheur! Réjouis-toi, quoique le ciel soit sombre, que la bise souffle et que la neige couvre les champs; réjouis-toi, car si aujourd'hui est sombre, demain sera radieux. Qu'importe aujourd'hui? Aujourd'hui, c'est presque hier; aujourd'hui s'efface sous le doigt du temps, et ses instants tombent l'un après l'autre dans le passé, comme tombent les pétales d'une rose qui s'effeuille. C'est demain qui est vivant! c'est demain qui est le printemps, la joie et le soleil. Tourne-toi vers lui, et remercie-moi, car c'est moi qui te l'apporte. Fie-toi à ma

(1) F. Malapert, *De l'enseignement de l'Histoire de France.*

venue; oublie le mal qui va finir, et laisse aux esprits chagrins ce triste adage : « Une hirondelle ne fait pas le printemps ! »

ÉPISODES DE LA SAINT-BARTHÉLEMY.

Voy. t. XLI, 1873, p. 3 et 130, et la Table de quarante années.

LES PROTESTANTS DE LISIEUX. — L'ÉVÊQUE HENNUYER.

Des beaux traits que nous avons pris à tâche de retracer, celui de l'évêque Jean Hennuyer, défendant les protestants de Lisieux contre les fureurs d'une populace barbare et fanatique, les prenant sous sa protection et leur ouvrant un asile dans son palais épiscopal, est assurément le plus populaire. Il honorait à la fois l'humanité et la religion. Il contrastait avec le langage ou les actes auxquels d'autres membres du clergé s'étaient laissé entraîner à cette époque funeste.

La ville de Lisieux en tirait un juste orgueil, et c'était le plus glorieux et le plus cher fleuron de sa couronne historique. Aussi la peinture et la gravure avaient travaillé á l'envi á reproduire et á populariser ce trait. Le théâtre même s'en était emparé, et le dramaturge Mercier, qui devint plus tard membre de la Convention nationale, composa sur ce sujet, en 1772, une pièce en prose, intitulée : *Jean Hennuyer, évêque de Lisieux*. Elle ne fut pas représentée, mais elle eut plusieurs éditions; elle eut même l'honneur, malgré sa médiocrité, d'être attribuée pendant quelque temps à Voltaire.

La plupart des anciens historiens avaient admis, sur la foi les uns des autres, l'authenticité de l'anecdote; la plupart des historiens modernes s'accordent pour la rejeter.

Voici, réduits à leur plus simple expression, les principaux éléments du débat :

Les protestants de Lisieux, contre lesquels le souvenir encore récent du pillage odieux auquel ils avaient livré la cathédrale, en 1562, avait amassé de terribles colères, échappèrent aux massacres qui suivirent la Saint-Barthélemy; le fait est incontestable.

Il est également certain que le gouverneur de la ville, Guy du Lonchamp de Fumichon, docile aux instructions pleines de sagesse et de prudence que lui avait envoyées de Rouen Tanneguy le Veneur de Carrouges, lieutenant général au gouvernement de Normandie, et les officiers municipaux de la ville, prirent, d'un commun accord, les mesures nécessaires pour assurer le bon ordre et la paix.

Mais les protestants de cette ville furent-ils sérieusement menacés? L'évêque eut-il besoin d'intervenir en leur faveur? Dans quelle mesure le fit-il? C'est ce qu'il est plus difficile de déterminer.

Aucun témoignage contemporain, imprimé ou manuscrit, n'attribue à Jean Hennuyer l'honneur d'avoir sauvé les protestants de sa ville épiscopale.

Ce n'est guère que soixante-dix ans après la Saint-Barthélemy, en 1643, qu'un écrivain obscur, Claude Héméré, dans une *Histoire* latine *de la ville de Saint-Quentin*, où il supposait qu'Hennuyer était né, publia tout á fait épisodiquement le récit de la belle conduite qu'aurait tenue ce prélat. Deux ans après, le P. Antoine Mallet, dominicain, qui, avant d'être régent de théologie au couvent de la rue Saint-Jacques, à Paris, avait habité dans une maison de son ordre à Argentan, reproduisit ce récit dans son *Histoire des saints... et autres hommes illustres du couvent de Saint-Jacques de Paris*.

Suivant eux, l'évêque Hennuyer aurait répondu à Livarot, lieutenant du roi à Lisieux, qui lui demandait de s'entendre avec lui pour exécuter les ordres de proscription contre les protestants : « Ne croyez pas que je souffre jamais que mon troupeau, tout égaré qu'il peut être du bercail de Jésus, que ce troupeau qui est toujours le mien et du salut duquel je suis loin de désespérer, périsse, de mon aveu, sous le tranchant du glaive. »

Le lieutenant insistant sur la nécessité d'obéir et sur les dangers que l'on courait en différant l'exécution, le prélat aurait ajouté : « Je vous promets de prendre sur moi toute la responsabilité de l'événement, et cet écrit que je signe sera votre garantie. » Cet acte généreux du chef de ceux que les protestants regardaient comme leurs ennemis implacables, les toucha à ce point qu'ils finirent par rentrer dans le giron de l'Église. Pour ajouter encore á la gloire de l'évêque, on prétendait même qu'il avait reçu un soufflet de la part de l'un des protestants qu'il sauva.

Nous faisons bon marché de l'histoire du soufflet et des discours que l'on prête à Hennuyer; mais il nous paraît bien difficile de contester absolument la charité vraiment évangélique du rôle qu'il aurait joué dans cette circonstance.

A quel propos, dans quel intérêt, l'aurait-on gratifié rétrospectivement d'un honneur qu'il n'aurait rien fait pour mériter? Héméré et Mallet ne sont pas des biographes, des panégyristes particuliers. Ils écrivaient, l'un l'Histoire de Saint-Quentin, où il n'est pas certain qu'Hennuyer fût né, l'autre celle du couvent de Saint-Jacques, où il ne l'est pas davantage qu'il eût vécu. Ils le faisaient à une époque où la tolérance religieuse n'enthousiasmait point les âmes au degré où elle devait le faire un siècle plus tard.

L'impudence du mensonge qu'ils auraient commis eût été facilement confondue par les écrivains protestants ou catholiques. Il existait encore, en 1643 et 1645, des témoins oculaires de ce qui s'était passé à Lisieux en 1572. C'est d'ailleurs en 1633 qu'avait été composé l'ouvrage de Héméré, publié dix ans plus tard; la tradition était alors dans toute sa force.

C'est à cette tradition qu'ils ont dû emprunter le fond de leur récit, tout en embellissant peut-être certains détails.

L'un d'eux avait habité Argentan, qui n'est qu'à quelques lieues de Lisieux, et il l'y avait sans doute recueillie.

Dans le siècle suivant, on la trouve très-accréditée á Lisieux même; l'abjuration des protestants, gagnés par la reconnaissance, y est pour ainsi dire de notoriété publique. On comprendrait difficilement qu'une pareille croyance fût due à l'influence de livres écrits á distance et pour un très-petit nombre de lecteurs. En général, les légendes, même apocryphes, ont une origine plus populaire.

M. Louis du Bois, qui a combattu sous toutes les formes et avec une grande vivacité la supposition que Jean Hennuyer eût pris une part quelconque au salut des protestants, a fait remarquer qu'il avait montré une certaine opposition à l'édit de tolérance de janvier 1562, et qu'il avait toujours fait une rude guerre à l'hérésie. Cette raison n'est pas sérieuse. La guerre aux doctrines n'implique pas la haine contre les personnes. Le plus austère théologien a pu, disons mieux, a dû sentir son cœur se détendre devant de malheureux prisonniers, ses compatriotes, ses ouailles, menacés de mort. On a déjà noté que les gouverneurs militaires qui sauvèrent les protestants dans différentes villes, étaient pour la plupart des hommes rudes, violents, cruels même vis à vis de leurs ennemis, mais dont l'âme énergique se révolta contre une mission aussi lâche que sanguinaire.

Une autre raison plus grave avait été produite par M. Louis du Bois, et beaucoup d'écrivains l'ont répétée : Hennuyer aurait été absent de Lisieux à la fin d'août et au commencement de septembre 1572, c'est-à-dire à l'époque même où l'on suppose qu'il y aurait si généreusement payé

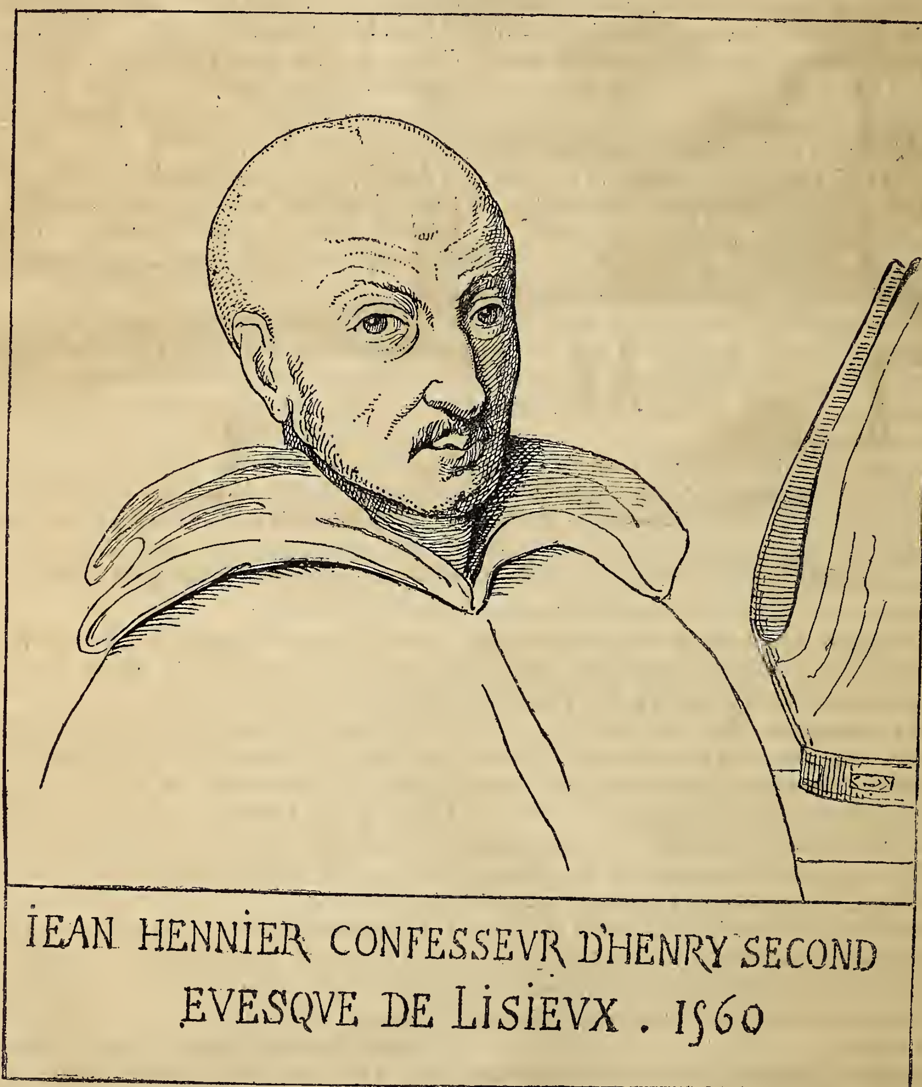
de sa personne. Cet alibi serait décisif s'il était établi, mais il ne l'est nullement, et la découverte récente d'un acte signé par lui à Orbec, aux portes de Lisieux, le 14 septembre, huit jours après la délivrance des protestants, donne au contraire une certaine vraisemblance au système opposé.

On ne saurait non plus attacher d'importance à cette circonstance que la signature de Jean Hennuyer ne figurerait pas au pied des délibérations du conseil de ville qui concernent les protestants de Lisieux; il ne faisait pas partie de ce conseil.

En résumé, une tradition ancienne, respectable, lui attribue l'honneur d'avoir sauvé les protestants de sa ville épiscopale, et si elle n'est pas justifiée par des documents historiques irréfragables, aucun des raisonnements qu'on y oppose n'est de nature à la renverser. Sur cette question, comme sur beaucoup d'autres, l'hésitation est permise; mais si l'esprit doute, le cœur croit, et qui voudrait bannir le sentiment de l'histoire?

En 1810, le conseil municipal de Lisieux donna le nom de *Place Hennuyer* à l'ancien *Friche aux Chanoines*.

Un tableau de Gosse, représentant le prélat haranguant



Jean Hennuyer, évêque de Lisieux. — D'après un portrait du temps appartenant à M. de la Sicotière.

la foule devant la porte de l'évêché, et arrêtant les soldats sur le point de massacrer des huguenots, fut exposé avec succès en 1835. Il a été donné par le gouvernement au Musée de Lisieux.

Un portrait de Jean Hennuyer, le représentant en habit de dominicain, sa mitre devant lui sur une table, avec cette inscription : F. IEAN HENNIER, CONFESSEVR D'HENRI SECOND, EVESQVE DE LISIEVX, 1560, est conservé chez M. de la Sicotière, député de l'Orne, à Alençon. La figure, de grandeur naturelle et passablement peinte, offre un certain mélange de finesse et d'idéalité. M. de la Sicotière croit que ce portrait, qui semble détaché d'un ensemble de cadres analogues, est celui qui se trouvait au palais épiscopal de Lisieux, et que la société populaire de cette ville installa, en 1792, dans la salle de ses séances. Deux autres portraits de Jean Hennuyer existaient avant la révolution, l'un au collége de Navarre, l'autre chez les Dominicains de la rue Saint-Jacques. On ne sait ce qu'ils sont devenus. Le premier a été gravé au lavis par Sergent; l'autre avait beaucoup de rapports avec celui du palais épiscopal, il en était probablement l'original ou la copie.

(Louis du Bois, publications diverses; — *Biographie universelle* de Michaud; — Moréri, édit. de 1759; — de Formeville, *les Huguenots et la Saint-Barthélemy à Lisieux*, 1562-1572; — Vasseur-Bordeaux, *Recherches historiques et critiques sur Jean le Hennuyer;* — etc.)

LE GABON

(COLONIE FRANÇAISE).



Un village au Gabon. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie communiquée par M. Villette.

Le Gabon, estuaire important de la côte occidentale d'Afrique, a appartenu à la France dès 1785. Quelques établissements qui avaient essayé de s'y fonder eurent peu de succès; on les abandonna. Mais, vers 1838, le gouvernement français reprit le projet de faire de la baie du Gabon un centre commercial, et, après les études nécessaires, on y installa, en 1842, un comptoir.

Quelques édifices vastes et bien aérés : l'hôpital, l'hôtel du gouverneur, une caserne, le logement des officiers, la chapelle des sœurs de l'Immaculée Conception, une place plantée, le *Plateau*, forment le centre d'une ville naissante.

Ces édifices massifs sont de forme quadrangulaire. Leurs toits plats, tranchant par leur blancheur avec la verdure qui les entoure, les font apercevoir de loin aux navires qui entrent dans la baie.

Le village qui entoure ces constructions a reçu le nom de *Libreville*. De pauvres esclaves enlevés à un négrier en ont été les premiers habitants.

En 1850, la jeune colonie se composait de cinquante-trois individus; elle possédait trente cases avec des jardins.

Des boulevards plantés de cocotiers, de manguiers, de tamarins, d'arbres à pain, entourent aujourd'hui Libreville.

La mission catholique occupe la vallée de Loué, où l'on avait primitivement élevé un blockhaus; elle y donne une éducation professionnelle aux jeunes enfants qui lui sont confiés par leurs familles ou par l'administration. Les sœurs de l'Immaculée Conception de Castres, établies au Plateau, élèvent une quarantaine de jeunes filles.

Les terrains qui séparent la mission du Plateau voient tous les jours augmenter le nombre des cases et des jardins; les nouveaux occupants reçoivent des titres personnels de propriété.

La population du Gabon, proprement dite, se compose de Pongwés, des Oroghons du cap Lopez et du bas Ogowé, qui parlent la même langue, et sont tous venus de l'intérieur à une époque peu éloignée.

Les maisons des naturels sont vastes et bien construites; elles sont généralement faites en bambous ou en branches de palmier. Les villages sont bâtis sur un plan uniforme; quand le terrain a été choisi, une rangée de maisons s'élève de chaque côté; les façades donnent sur la rue, tandis qu'il y a en arrière quelques jardins où l'on cultive des fruits.

Les Américains ont fondé une mission dans un village appelé du nom de son chef, Glap, et situé à deux kilomètres à peine du Plateau; il sert de centre au commerce anglais et allemand.

Les affluents principaux du Gabon sont le Como, qui sort des montagnes nommées Anengoupala, la *Carafe d'eau*, et le Temboë, nom générique qui signifie rivière. Chacune de ces rivières reçoit quelques affluents; elles ont servi toutes deux de voie aux peuples de l'intérieur qui ont été attirés vers le littoral par le besoin de sécurité et l'attrait du commerce.

On ne rencontre sur la côte sud du Gabon que de vastes savanes entrecoupées de marigots, d'où émergent quelques bouquets d'arbres; quelques-uns de ces arbres atteignent des dimensions colossales; il n'est pas rare d'en voir qui ont sept mètres de diamètre.

La côte du nord est fermée par des montagnes peu élevées; les principaux sommets atteignent deux cents mètres. Quelques clairs ruisseaux coulent au fond des vallées et viennent se perdre parmi des terrains calcaires grossiers où se trouvent empâtés quelques restes de carbonate de chaux et une roche ferrugineuse qui paraît éruptive; cette roche est identique à celle que l'on trouve

à Cayenne au milieu des terrains granitiques, et que l'on y désigne sous le nom de roche à Ravel.

Plusieurs anses découpent la rive droite. On y est à l'abri des orages, nommés *tornades*, auxquels sont exposés les navires mouillés sur la rive gauche; il n'est pas rare que la violence du vent soit telle que les chaînes de ces navires se rompent, et alors ils sont fatalement entraînés à la côte.

Les brises de mer, qui viennent régulièrement rafraîchir l'atmosphère vers dix ou onze heures du matin, arrivent à la rive droite pures de tout contact avec la terre, tandis que sur la rive gauche elles sont chargées des effluves pestilentielles des terrains marécageux sur lesquels elles passent.

Le commerce du Gabon est ouvert à tous les pavillons; les transactions y jouissent d'une liberté absolue; quelques droits d'ancrage et quelques patentes fournissent à la caisse coloniale le moyen de subvenir à l'entretien des balises, quais et routes, qui, sans ce subside, tomberaient bientôt en ruine. La garnison a été retirée depuis 1870, et il n'y a plus que des Croumans attachés à la direction du port.

Le caoutchouc, l'ivoire et l'ébène sont les trois principaux objets du commerce de l'Afrique équatoriale. Les investigations faites patiemment par les officiers et les médecins de la marine française ont constaté qu'à ces matières pouvaient s'ajouter, en premier lieu, des oléagineux dus à plusieurs plantes : les unes fournissent, comme les *iatrophées*, une huile médicinale pouvant, comme l'huile de palme, se concréter et se saponifier, et être employée dans les arts; les autres, comme l'*oba* et les autres manguifères, donnent une vraie graisse végétale, susceptible d'être employée comme condiment pour préparer les aliments; l'arbre à beurre, si commun dans les affluents du Niger, existe probablement dans le haut Ogowé, et pourra servir à compléter les huiles végétales; le palmier, qui abonde, donne également des huiles; l'*Elais Guiniensis*, qui fournit l'huile de palme, est commun dans tout l'estuaire de l'Ogowé et de Fernanvas; l'*enimba* ou *rafia* porte un fruit dont la pulpe peu épaisse, recouverte de brillantes écailles, fournit une huile de moindre qualité; le fruit comestible du *ronier* ou *latanier* produit une huile abondante; celui de l'*avocatier*, qui a la forme de poire, donne aussi une huile de très-bonne qualité; il commence à se répandre dans les jardins des noirs du Gabon. Les arachides y réussissent bien, ainsi que les cucurbitacées, dont les semences servent aussi à fabriquer une huile excellente.

La mission française a essayé, sur un terrain d'environ vingt-cinq hectares, la culture du cacao et celle du café.

La Martinique a envoyé au Gabon des plantes très-utiles; le jardin d'acclimatation, créé par M. Aubry le Comte, a recueilli ces plantes, qui depuis ont été propagées avec soin. Il faut ajouter à ces promesses d'avenir les juttes, qui sont le produit de l'écorce de certains arbres appartenant aux malvacées, et les morées, qui peuvent être dépouillées de leur écorce. Ces espèces sont abondantes. L'écorce du baobab est ligamenteuse; les Anglais ont entrepris de la substituer au chiffon pour la confection du papier. Cette première expérience n'a pu réussir à cause de la cherté du transport; mais les bords du fleuve regorgent de plantes ligamenteuses. Le bananier offre une tige forte dont on fait dans les Antilles des cordes connues sons le nom de *pite*. La feuille de l'ananas fournit une filasse qui donne un tissu supérieur à la batiste : les filets de pêche faits de cette matière sont incorruptibles. On tire des *gombos* une filasse supérieure à la pite. Le coton est indigène, et les espèces des Antilles, dites longue soie, se sont facilement acclimatées au Gabon. Ces essais de culture sont encore peu avancés.

Les écorces des manguiers peuvent offrir à la tannerie des matières inépuisables; le tan qu'elles contiennent paraît être de première qualité pour la préparation du cuir.

Sans doute le Gabon ne sera pendant de longues années encore qu'un comptoir commercial; mais l'administration française a beaucoup fait déjà pour la sécurité du commerce : elle a pu maintenir par son ascendant les quatre-vingt mille Fans qui se sont répandus dans les estuaires du Gabon, et ouvrir au commerce de nouveaux débouchés dans le Fernanversas et le Cama; son action civilisatrice pénétrera certainement dans les grandes savanes indiquées par les Fans; elle dépassera les Oshebos et les disciplinera à leur tour, comme elle a discipliné leurs frères les Fans et leurs cousins les Apingis et les Bakalais.

Le climat du Gabon a souvent été présenté comme un obstacle qui empêcherait toute tentative de colonisation sérieuse : mérite-t-il vraiment la réputation de mortalité qui lui a été faite? Ce n'est pas l'avis du vice-amiral Fleuriot de Langle, qui connaît bien le Gabon et auquel nous empruntons les informations qui précèdent (¹).

« J'y ai vu, dit-il, des missionnaires et des négociants vivre vingt ans sans retourner en Europe ou en Amérique; M. Walker, missionnaire américain, est le plus ancien habitant d'origine européenne du Gabon. Mgr de Bessieu et son premier vicaire, M. l'abbé Leberre, oublieux d'eux-mêmes, ont consacré trente ans de leur vie à évangéliser les populations du Gabon. »

La température n'est pas très-élevée; elle varie suivant la saison. La tension de l'électricité y est grande; les orages se succèdent dans le temps des pluies tous les deux ou trois jours; mais la saison sèche est souvent exempte de pluie et peut favoriser les expéditions par terre.

L'usage du feu est nécessaire; la diète n'est pas indifférente. Longtemps les Portugais établis dans l'Inde et en Afrique ont proscrit l'usage de la viande rôtie et pratiqué la saignée jusqu'à l'excès. Les premiers Français qui ont colonisé Madagascar avaient adopté ce système; on en est revenu de nos jours. Il est reconnu que l'usage des stimulants doit être modéré, et que si les alcools, pris en abondance, sont une cause de ruine pour la santé, le café, le vin généreux, n'ont jamais nui à personne. Ces boissons sont, au contraire, à la côte occidentale, ainsi qu'à la côte orientale d'Afrique, une des conditions de l'existence des Européens.

LE JARDIN DE M. BAR.

I

Le jardin de M. Bar pouvait avoir en tout dix-neuf mètres de superficie, et il avait en même temps dix-neuf mètres de longueur : c'est dire assez que sa largeur ne dépassait pas un mètre. Quant à M. Bar, c'était un jardinier qui alors touchait au bel âge de neuf ans et demi. Sa gloire à cet âge était d'avoir créé lui-même son jardin, d'en avoir apporté la terre d'une propriété voisine, brouettée par brouettée.

Il était adossé, ce jardin, contre un mur qui dans toute sa longueur ne dépassait le sol que d'environ quarante-cinq centimètres; mais de l'autre côté, en dehors et en contre-bas de ce même mur, à une profondeur de quatre mètres, coulait une rivière dans laquelle, à l'aide d'un vieux seau en fer-blanc attaché au bout d'une corde, le jeune jardinier tirait à son cœur content de quoi désaltérer ses plantes.

Les dix-neuf mètres de plate-bande étaient exposés au soleil levant, rien jusqu'au soir ne les ombrageait; les plantes basses étaient un peu garanties du vent d'ouest par le petit mur.

Les fleurs cultivées dans ce jardinet étaient (en les indi-

(¹) *Croisières à la côte d'Afrique.*

quant dans l'ordre de leur floraison) : le tussilage odorant, les petites anémones hépatiques, les perce-neige, les pommeroles, les crocus, jacinthes, tulipes, pervenches, ravenelles, narcisses, pivoines, lunaires, giroflées, juliennes et lychnis ; voilà pour le printemps. Venaient ensuite les roses, le jasmin, le thym, la lavande, le réséda, les œillets, œillets de poëte, iris, pois-fleurs, souci, campanule et croix de Jérusalem.

Puis, pour l'automne, les reines-marguerites, capucines, balsamines, phlox, sauges, soleils, roses trémières, amaranthes, pavots, chrysanthèmes, roses de Noël.

Comme arbustes, il avait deux lilas, deux altéas, un groseillier, un chèvrefeuille, un genêt d'Espagne, deux boules-de-neige, un coudrier.

Aux plantes ornementales le jeune jardinier mêlait quelques plantes sauvages rapportées de ses promenades dans la campagne. Parmi ces dernières, il y aurait surtout à citer l'orchis, l'aspérule odorante, l'arum, la molène, la bardane, la chélidoine, la digitale, l'eupatoire, la centaurée, de jolies mousses, trois ou quatre fougères ; çà et là aussi quelques épis de blé, seigle, orge, avoine ; quelques pieds de maïs, de trèfle rouge, de bourgogne, de colza, une superbe betterave, et puis quelques plantes potagères : une carotte, un navet, du persil, du cerfeuil, un oignon, de l'ail, une laitue, des fraisiers, des tomates, une pomme de terre, un pied d'asperge. Il cultiva même quelquefois un ou deux potirons qu'il faisait courir sur le mur contre lequel s'appuyait sa plate-bande. Un pommier nain, cadeau de sa mère au dixième anniversaire de sa naissance, lui donna, dès cette année-là, trois belles pommes de Canada, et, dans une des années qui suivirent, il en produisit jusqu'à onze.

Ainsi étaient représentées à la fois, dans le jardin de M. Bar, Flore, Cérès et Pomone.

II

Mais pourquoi appelait-on *Monsieur* un enfant de neuf ans et demi? Les bambins du quartier l'avaient ainsi surnommé parce qu'il ne jouait pas avec eux, qu'il était presque toujours occupé de jardinage, et qu'ils le trouvaient *fier*. Ses deux frères mêmes et Mlle sa sœur lui donnaient, eux aussi, quelquefois cette même qualification de *Monsieur*. Quant au petit nom de *Bar*, c'était son propre nom, ou plutôt c'était l'abrégé de son nom : il s'appelait Barnabé ; mais dans sa famille on s'en était toujours tenu à la première syllabe. Par allusion à ses goûts champêtres, ses frères, plus d'une fois, l'avaient appelé *Barbare ;* mais son père, qui était originaire de la campagne, l'encourageait et le conseillait dans ses travaux de culture.

— C'est très-bien, mon enfant, lui disait-il un jour, en examinant les fleurs cultivées dans le joli jardinet. Tu peux avec cela étudier, à bien peu d'exceptions près, toutes les grandes familles végétales. Prends, par exemple, la nomenclature de Marquis et vois si tu n'as pas déjà réuni un spécimen de toute la botanique. Les trois grandes divisions de la flore universelle, acotylédones, monocotylédones, polycotylédones, sont représentées dans ton jardin. Tu as, pour la première, les mousses et fougères ; pour la deuxième, les graminées, aroïdes, orchidées, iridées, narcissées, asparaginées, liliacées ; et, je crois, tout le reste pour les polycotylédones. Je te vois trois spécimens de conifères, un thuya, un if, un genévrier. Tu as, pour représenter les amentacées, un coudrier ; pour les euphorbiacées, ta bordure de buis ; pour les amaranthées, les amaranthes ; pour les chénopodées, ta betterave ; pour les synanthérées, la laitue, la centaurée, la bardane, le souci, le soleil, les reines-marguerites, les chrysanthèmes, la camomille, le tussilage, l'eupatoire ; les synanthérées forment, en effet, une des familles les plus nombreuses. Pour les rubiacées, tu as l'aspérule odorante ; pour les caprifoliacées, le chèvrefeuille, la boule de neige ; pour les campanulacées, la campanule ; pour les cucurbitacées, tes potirons ; pour les ombellifères, la carotte, le persil, le cerfeuil ; pour les mélastomées, un groseillier ; pour les pomacées, un pommier ; pour les scrofulacées, la digitale ; pour les labiées, la sauge, la lavande, le thym ; pour les jasminées, le lilas, le jasmin ; pour les primulacées, la pommerole ; pour les solanées, la molène, la tomate, la pomme de terre ; pour les crucifères, les juliennes, ravenelles, giroflées, navet, colza, lunaire ; pour les géraniées, la capucine ; pour les violées, la balsamine ; pour les légumineuses, le genêt, le pois-fleur, le trèfle, la bourgogne ; pour les rosacées, des roses, des fraisiers ; pour les capparidées, le réséda ; pour les malvacées, la rose trémière, l'althéa ; pour les papavéracées, le pavot, la chélidoine ; pour les renonculacées, l'anémone, la pivoine, la rose de Noël, etc. Il n'y manque, en vérité, que très-peu de familles, et très-aisément tu pourrais compléter ta flore. Avec quelques conferves dans un peu d'eau stagnante, avec quelques champignons, tu aurais un spécimen des êtres les plus infimes du règne végétal jusqu'aux plus parfaits.

Veux-tu, maintenant, mon enfant, prendre ton jardin au point de vue économique et social? Tu y trouveras toutes les catégories de plantes : céréales, fourrages, racines alimentaires, plantes médicinales, plantes industrielles, plantes ornementales. Pour les fruits, je te vois la fraise, les groseilles, les pommes, les noisettes, le genièvre ; fruits aqueux, fruits à liqueurs, fruits de conserve, fruits secs.

Quant au calendrier de Flore, il est aussi complet qu'il puisse l'être en un si petit espace avec les seules plantes de pleine terre. Tu peux avoir des fleurs en tous les mois de l'année : janvier te donnera les tussilages ; février, les perce-neige, les hépatiques ; mars, les pommeroles et les narcisses ; avril, les pervenches, jacinthes, etc. ; jusqu'en octobre, tu auras des fleurs de toute sorte ; en novembre viendront les chrysanthèmes ; puis enfin, en décembre, les roses de Noël. Ton jardin est bien organisé, mon enfant. Laisse dire tes frères et ta sœur, et tous les gamins du quartier. Ils ont raison de t'appeler *Monsieur*, car, par ton application à l'étude des fleurs, tu es leur supérieur à tous. D'ailleurs, ne l'oublie pas, mon ami, étudier les fleurs, c'est étudier la nature sous l'un de ses aspects les plus charmants.

La suite à la prochaine livraison.

FAIBLES ET MÉCHANTS.

Les gens faibles sont les troupes légères de l'armée des méchants ; ils font plus de mal que l'armée même, ils infestent et ils ravagent.

CHAMFORT.

ÉTUDES CÉRAMIQUES.

Suite. — Voy. les Tables des t. XLI, XLII et XLIII.

FAIENCES DE STRASBOURG ET DE NIDERWILLER.

Ce n'est guère qu'au milieu du dix-huitième siècle que la fabrication de la faïence décorée prit à Strasbourg une importance assez considérable ; et cependant l'Alsace, où plus qu'en aucune autre contrée de la France on rencontrait les terres et les matériaux propres à la céramique, avait toujours possédé des manufactures florissantes de poteries vernissées, et surtout de ces beaux poêles artistiques, véritables monuments de terre cuite atteignant parfois plusieurs mètres de hauteur, et dont on trouve encore assez

fréquemment des spécimens en Alsace, en Suisse et en Allemagne.

L'histoire de la fabrication de la faïence à Strasbourg se trouve si intimement liée à celle de la porcelaine en France, que nous ne croyons pas sans intérêt d'en suivre le développement en prenant pour guide l'excellent ouvrage du regretté M. Tainturier : *Recherches sur les anciennes manufactures de porcelaines et faïences en Alsace.*

Bœttger [1] venait de découvrir à Meissen le secret de faire la porcelaine dure avec le *kaolin*, et la manufacture de Saxe était en pleine activité, lorsque, malgré la menace des peines les plus sévères, malgré la sorte d'emprisonnement où on tenait les ouvriers en leur faisant jurer de garder *le secret jusqu'au tombeau*, plusieurs transfuges, excités par l'appât d'un gain considérable, allèrent en France et dans plusieurs autres contrées de l'Europe colporter ce qu'ils avaient pu découvrir des fameux secrets de fabrication.

Parmi ces derniers, un ouvrier nommé Wackenfeld arriva en Alsace vers 1719, et proposa à Charles Hannong, fabricant de pipes et notable bourgeois de Strasbourg, une association dont le but était de fabriquer la porcelaine et la faïence décorée à l'instar de la porcelaine dure de Saxe.

Charles Hannong transforma sa manufacture de pipes en manufacture de porcelaines et faïences, et bientôt après, en 1724, en fondait une autre à Haguenau, à vingt-huit kilomètres de Strasbourg.

En 1732, il céda ses deux manufactures à ses fils, dont l'un, Paul Hannong, le plus intelligent et le plus actif, devint le chef de celle de Strasbourg.

Pendant cette période, jusqu'en 1750, les Hannong s'attachèrent surtout à la fabrication de la porcelaine dont ils appliquèrent le procédé de décoration à la faïence; ce sont eux notamment qui, les premiers, trouvèrent le moyen de peindre la faïence sur émail *cuit*, avec les couleurs employées pour la porcelaine, c'est-à-dire avec des oxydes mélangés de fondants, qui les font adhérer à l'émail à une température moins élevée que celle où cet émail entre en fusion; ils rehaussèrent cette décoration par l'emploi de l'or.

En 1750, la fabrication de la porcelaine dure à Strasbourg était devenue assez importante pour porter ombrage à la manufacture de Vincennes; cette manufacture, protégée par un privilége délivré en 1745 pour la fabrication de la porcelaine tendre, rachetée plus tard par le roi, devint *manufacture royale de porcelaine de France*, et fut ensuite transférée à Sèvres. En 1754, les propriétaires de cette manufacture obtinrent contre Paul Hannong un arrêté portant défense de continuer sa fabrication, et lui donnant ordre de démolir ses fours dans la quinzaine. Malgré les démarches faites auprès du roi par le maréchal de Noailles, le malheureux fabricant ne put obtenir un sursis et dut transporter sa fabrique de porcelaine à Franckenthal, dans le Palatinat.

Les manufactures de faïence de Strasbourg et d'Haguenau subsistèrent malgré l'exil de leur chef, mais sans produire beaucoup, et devinrent, en 1760, à la mort de Paul Hannong, la propriété de son fils Pierre, qui, bientôt après, les céda à son frère Joseph, héritier dans le principe de la manufacture de Franckenthal.

Sous l'administration intelligente de ce dernier, la manufacture de faïence de Strasbourg prit d'abord une extension considérable; mais lorsque l'arrêté de 1766 rendit libre la fabrication de la porcelaine à la condition de la décorer seulement en bleu ou en camaïeu d'une seule couleur sans rehauts d'or, Joseph Hannong ne sut pas résister au désir de fabriquer de nouveau en France la porcelaine dure, et transforma encore une fois une partie de l'usine pour se livrer presque exclusivement à la production de cette dernière sorte de poterie.

Ses affaires prospéraient, lorsque, en 1774, la *ferme royale* voulut revenir au taux de l'ancien tarif pour les marchandises venant des provinces réputées étrangères; malgré les réclamations fondées de Hannong, qui démontrait que ce nouveau droit excédait le plus souvent le prix de la marchandise, puisqu'il devait payer 5 livres 6 sous pour une douzaine d'assiettes de faïence, qui, en moyenne, était vendue 4 livres, et 28 livres pour les assiettes de porcelaine, dont le prix n'était que de 20 livres; malgré les démarches actives des princes de Rohan, qui s'intéressaient à lui et qui prouvaient que les prétentions des fermiers n'avaient rien de fondé, il n'avait pu, en 1779, obtenir une solution favorable à cette affaire. Pendant ces cinq années, son commerce avait été arrêté, des embarras financiers étaient survenus; de nouveaux empêchements survinrent; des poursuites acharnées furent dirigées contre lui par les héritiers du cardinal de Rohan, mort dans cet intervalle et dont il se trouvait débiteur; découragé, à bout de ressources, il dut s'enfuir à Munich, où il resta jusqu'à sa mort.

L'usine de Strasbourg cessa d'exister en 1780, les tentatives faites, après le départ d'Hannong, pour lui redonner de la vie n'ayant pas réussi; quant à celle de Haguenau, elle se transforma petit à petit et fit, outre des poêles en faïence, des terres anglaises dites *terres de pipe*, et des terres blanches de Luxembourg; elle existe encore aujourd'hui, sa fabrication n'a jamais été interrompue, mais elle n'a plus produit de pièces artistiques.

Les faïences de Strasbourg et de Haguenau, qui ont été imitées dans plusieurs centres de production céramique, principalement à Marseille, à Orléans et à Sceaux, se distinguent par la beauté de leur émail d'un beau blanc laiteux, par leurs formes élégantes et capricieuses, et surtout par la vivacité de leurs couleurs, notamment du rouge. La décoration se compose presque exclusivement de bouquets, surtout de roses, de pivoines, de jacinthes, d'œillets, de tulipes et de myosotis d'une coloration puissante, exécutés avec une grande hardiesse, tantôt au moyen de traits noirs et de hachures fines recouvertes d'un à-plat coloré transparent, tantôt modelés avec une finesse que ne désavouerait pas le meilleur peintre sur porcelaine. On décorait également beaucoup d'assiettes avec des Chinois grotesques pêchant à la ligne ou fumant gravement dans de longues pipes; ce décor a été imité à Marseille et surtout à Orléans.

Parmi les pièces les plus curieuses et les mieux réussies comme fabrication qui sont arrivées jusqu'à nous de la manufacture des Hannong, nous citerons celles que possède le Musée céramique de Sèvres et que reproduit notre gravure : l'une est une saucière en forme de nacelle, et l'autre un vase rocaille d'un charmant modèle et d'une grande finesse d'exécution. On a fait également à Strasbourg des pendules, des consoles, des appliques, des cartels et des brûle-parfums avec ornements en relief admirablement réussis et souvent rehaussés d'or.

Ces faïences sont presque toujours marquées des monogrammes suivants, qui sont les lettres initiales des diffé-

[1] Voy. la Table de quarante années.

rents Hannong qui se sont succédé à la tête de la manufacture. Les chiffres qui accompagnent parfois ces lettres sont les numéros d'ordre de la fabrication et servaient à faciliter les réassortiments.



Faïences de Hannong (fabriques de Strasbourg et Haguenau), au Musée céramique de Sèvres. — Dessin d'Édouard Garnier.

Vers 1754, le baron Jean-Louis de Beyerlé, conseiller du roi et directeur de la Monnaie de Strasbourg, frappé des résultats obtenus par les Hannong, créait à Niderwiller, petite ville de l'arrondissement de Sarrebourg, une fabrique de faïences à laquelle il sut attacher plusieurs ouvriers et peintres des manufactures de Strasbourg et de Haguenau.

Cette fabrique prit bientôt une assez grande extension sous la direction de Mme de Beyerlé, artiste douée d'un goût exquis, qui non-seulement fournissait des modèles de formes et d'ornementation, mais encore peignait souvent elle-même des pièces pour son usage personnel ou destinées à être données en cadeau.

M. de Beyerlé, non content de fabriquer la faïence, fit venir des ouvriers de la Saxe, et se livra également avec succès à la production de la porcelaine.

Plus tard, la manufacture de Niderwiller passa entre les mains du général comte de Custine, dirigée par François Lanfrey, homme habile et un des meilleurs industriels de cette époque; il sut s'attacher et mettre à la tête de ses travaux artistiques un sculpteur distingué, Charles Sauvage, dit Lemire, grâce à la collaboration duquel il put résister à la crise commerciale qui, à la fin du siècle dernier, ruina, ainsi que nous l'avons dit, tant de fabriques de faïences.

Les produits de Niderwiller se ressentent du voisinage de Strasbourg, dont ils ont commencé par imiter la fabrication. Certaines pièces rappellent également les porcelaines de Saxe; les fleurs y sont toujours peintes avec art et disposées avec un goût parfait. Le général de Custine y avait fait faire pour son usage un service dont le Musée de Sèvres possède quelques pièces; le bord est treillagé à jour, et chaque pièce porte au milieu le chiffre du comte surmonté d'une banderole avec sa devise : *Fais ce que dois, advienne que pourra.*



Vase de Niderwiller. — Dessin d'Édouard Garnier.

On peignait également à Niderwiller des paysages, des

oiseaux, des insectes, — ces derniers généralement pour masquer de petits trous ou de très-petits défauts dans l'émail, — et surtout des pièces en imitation de bois (*fig.* 2), sur lesquelles sont figurées en trompe-l'œil des gravures représentant en camaïeu noir, rose ou violet, des paysages faits avec soin.

M. de Beyerlé marquait ses produits d'un *B* et d'un *N* entrelacés (Beyerlé-Niderwiller), et M. de Custine d'un *C* combiné avec un *N*, ou de deux *CC* croisés surmontés d'une couronne de comte.

MES JOURS DE FÊTE.

Suite. — Voy. p. 277.

MON JOUR DE NAISSANCE.

Suite.

Ce matin, ma tante arriva inopinément de Rothkirchen, qui appartient à son frère le professeur, et où il vient une ou deux fois seulement dans l'été, parce qu'il est attaché par un emploi à l'université de B.... On découvrit tout à coup ma supercherie relativement au calendrier. Alors ma mère dit, avec un ton sévère : « Sibylle n'a pas de cœur ; l'affection de ses plus proches parents paraît être pour elle un fardeau ! » Ces paroles me firent mal ; j'eusse voulu me jeter à ses pieds et m'écrier : « Ah ! je vous aime au fond plus que vous ne savez et ne croyez, et j'ai soif, bien soif de votre amour ! Mais je n'eusse fait qu'épouvanter ma mère par mon impétuosité. Pour comble d'infortune, je me tenais devant ma tante avec le plateau, et, dans mon embarras, dans mon trouble, je répandis la crème sur sa belle robe de laine, ce qui fera une tache indélébile. Ma mère s'élança pour laver la robe avec de l'eau froide, et me jeta des regards pleins de reproche ; aucune parole ne put sortir de mes lèvres, et je redevins glaciale et inanimée.

Ah ! que ma bonne mère ne m'a-t-elle vue couvrir en secret de mes baisers la pièce de fine toile que quelque temps après elle avait posée, comme par hasard, sur ma table à ouvrage ! C'est elle qui a filé chaque brin de cet ouvrage dans les longues soirées d'hiver, alors que papa vivait encore et lui faisait la lecture du journal. Et le beau myrte en fleurs que Pauline avait placé sur ma fenêtre ! je l'ai bien regardé, mais je n'ai pu lui en rien témoigner, car je me serais jetée en pleurant dans ses bras, et je ne le voulais pas, je ne le pouvais pas.

J'ai lu autrefois la vie d'une jeune fille qui est devenue plus tard une femme distinguée et célèbre. Ses parents la tenaient pour une créature bizarre et sotte, aussi lui prêtaient-ils peu d'attention. Mais elle n'était ni sotte, ni bizarre ; seulement, craintive à l'excès, elle n'osait avouer cette faiblesse. Il se passe quelque chose de pareil en moi : on me regarde comme une fille sans cœur, capricieuse et farouche, et tout cela tient seulement à ce sentiment que j'ai de ma laideur.

Oui, le voilà tracé sur la page blanche, ce mot qui m'a causé déjà tant de peine et m'a fait répandre tant de larmes amères ! Peut-être est-ce sans intention que jusqu'à un certain âge on m'a laissée dans l'ignorance de ma laideur ; mais je l'ai un jour découverte, et depuis je souffre.

C'était un dimanche matin, je ne l'oublierai jamais ; au dehors, dans le jardin, les roses s'épanouissaient ; il y en avait partout : sous la glace, c'étaient de grosses touffes ; il y en avait sur le bureau du teneur de livres ; les artisans dans la rue en portaient à leurs chapeaux, les voituriers à leur bouche. Mon père était mort au printemps de cette année même et nous étions encore en grand deuil. L'oncle Wilhelm était venu chez nous pour aider ma mère de ses conseils et de ses actions, et aussi, pendant que ses élèves avaient congé, pour jouir de la beauté de la nature dans tout son éclat. Il ressemblait beaucoup à mon père, mais il avait l'air plus jeune et plus enjoué que lui ; et comme il m'avait apporté des coquillages, des branches de corail, des pierres brillantes et même un charmant colibri, mon cœur d'enfant vola vers lui et le proclama mon meilleur ami ; car personne ne m'avait fait encore de tels présents. Les poupées, les petits ustensiles de ménage et autres objets pareils ne me causaient jamais une vraie joie.

J'étais comme suspendue aux lèvres du cher oncle, lorsqu'il racontait les mystères de l'intérieur de la terre, qu'il parlait des corps célestes ou des merveilleux phénomènes de l'air, et je ne pouvais comprendre comment un homme de tant de savoir et d'esprit pouvait, comme le commun des mortels, manger de la soupe et du rôti, ressentir de la fatigue ou quelque malaise physique.

Un soir que notre hôte s'était occupé particulièrement de nous amuser, ma sœur et moi, il m'embrassa sur le front quand nous partîmes nous mettre au lit. Alors, moi, qui, au grand chagrin de ma mère, étais une enfant débile et à demi courbée, je marchai tout à coup droite et ferme ; au contact des lèvres bienveillantes de cet homme rare, je me sentis soudainement redressée et grandie. Je demeurai un instant immobile avant de franchir la porte, — Pauline était déjà hors de la chambre, fredonnant et chantant ; — ma mère, qui, dans la demi-obscurité de la pièce voisine, ne me voyait pas sur le seuil, posa avec intimité la main sur le bras de son beau-frère, et lui demanda avec une sorte de contrainte étrange :

— Eh bien, ami, comment trouves-tu notre Sibylle ?

Retenant ma respiration, l'oreille avidement tendue, j'entendis sa réponse :

— Elle est bien laide, dit l'oncle de sa voix douce et posée, mais...

Je n'entendis plus rien, mes oreilles bourdonnaient, mes yeux étaient pleins de ténèbres ; maintenant j'avais le mot de l'énigme ; je savais pourquoi les enfants qui venaient quelquefois avec leurs parents chez nous étaient toujours pendus aux bras de ma sœur et ne voulaient jouer qu'avec elle ; pourquoi les étrangers me regardaient avec une curiosité marquée ; pourquoi ma mère jetait souvent sur moi des regards tristes, lorsque avec ma démarche brusque je traversais rapidement la chambre. Je comprenais désormais pourquoi les méchants enfants du voisin avaient si vite adopté le sobriquet qu'employait toujours la vieille Christiane, et m'appelaient railleusement dès que je paraissais : Pillchen ! Pillchen ! (*Pilule !*) J'étais pour eux maussade et détestable comme une médecine ; c'était bien là le fond de leur pensée.

Je passai une grande partie de la nuit dans mon lit sans dormir, et je trempai mon oreiller de mes larmes silencieuses. Au matin, j'étais si défaite et si misérable, que quand je déclarai que j'étais malade et que je devais rester au lit, on me crut sans difficulté. L'oncle Wilhelm vint me voir, avant de partir pour faire une nouvelle exploration dans le Harz ; il s'assit près de mon lit et me parla avec sa bonté et son amabilité ordinaires, mais comme on m'avait prévenue de sa visite, j'avais, pour lui épargner la vue de mon affreuse laideur, prié Pauline de bien tirer le rideau vert, et je plaçai mon bras sur ma tête et mon visage de telle façon qu'il ne put voir que fort peu. Je ne lui fis que de brèves réponses ; il me regarda comme plus malade que je n'étais, conseilla de faire venir le médecin, et s'éloigna.

Lorsqu'au bout de trois jours je sortis de nouveau, tout me parut changé. Dans notre jardin le chèvrefeuille

étendait ses rameaux luxuriants le long de la maison, les roses rivalisaient avec les lis; mais l'automne était venu pour moi, et toutes les fleurs de mon innocente jeunesse étaient flétries. Je pris les belles pierres et les coquillages nacrés et je les jetai dans le grand étang, derrière le jardin du château, je donnai le colibri à un petit enfant qui mendiait dans la rue; car tous ces objets avaient perdu leur prix à mes yeux. Le professeur, c'est ainsi que depuis lors j'appelai l'oncle Wilhelm, ne me les avait donnés que parce que les belles étoffes et les autres parures dont il avait fait présent à ma sœur Pauline ne convenaient pas à une enfant aussi affreusement laide.

Avec quels yeux différents j'envisageais à présent la beauté de ma sœur, dont l'éclat allait toujours croissant! J'avais tant entendu, tant lu d'histoires sur le malheur d'être laide; je me rappelais avec quelle sollicitude chaque mère cherche à protéger sa fille contre la plus petite défiguration, à la préserver de la moindre tache à sa peau! Hélas, je partageais le sort de ces jeunes filles qui sont partout repoussées, et qui sont assurées de produire une impression défavorable.

Plus méfiante chaque jour, je m'attachais à tout ce qui pouvait offrir un aliment à ma peine. Avec mes manières vives, mobiles, j'avais rarement porté une attention sérieuse à un même objet; désormais j'observai et tirai de toutes choses des conséquences qui enfonçaient toujours plus avant des aiguillons dans mon cœur. Je ne vivais plus qu'en moi et avec mes pensées.

Je devins de plus en plus renfermée et soupçonneuse. Une amie de ma mère, qui arrivait de la campagne, obtint la permission de nous mener au théâtre. Je me réjouissais à l'avance extrêmement de ce plaisir qui m'était totalement inconnu, et j'étais impatiente de monter dans la voiture de cette amie pour nous rendre au spectacle. Enfin, nous voilà assises dans une loge brillamment éclairée; la musique se fait entendre, et je regarde le programme. Le titre de la pièce donnée ce soir-là, et dont je ne m'étais pas informée, me fit tressaillir comme un éclair : *la Laide*, ainsi s'appelait la petite pièce. Dès lors je vis dans l'invitation aimable de cette dame une humiliation préparée à mon intention, et je profitai d'un moment où elle était à parler avec une personne de sa connaissance, et où ma sœur prêtait toute son attention à la musique, pour me dérober secrètement. La vieille Christiane n'eut pas peu d'effroi de me voir revenir pâle et bouleversée à la maison; ma mère s'était rendue pour une heure chez une voisine malade. Avant que Christiane eût su prendre un parti, la sonnette de la maison retentit : c'était l'amie de ma mère avec Pauline; toutes deux, dans la plus grande anxiété, étaient venues à pied en me cherchant. Elles avaient été prises en chemin par une pluie violente, leurs vêtements étaient gâtés, et elles tremblaient de froid. Je me fis les plus amers reproches : je regrettai ma fuite puérile du théâtre qui avait causé une si vive crainte à notre amie et détruit le plaisir de ma sœur. La peur et le froid pouvaient avoir de funestes suites pour elles; mais la réflexion venait trop tard. Ne pouvant avoir de raison plausible de ma conduite, l'excellente dame s'anima au point de me dire avec un ton amer :

— Tu ne devrais pas te montrer aussi désagréable, quand tu as si peu d'avantages extérieurs pour te concilier la sympathie.

Je ne fus que trop sensible à ce reproche et indignée au delà de toute mesure que l'on me fît un grief de ma laideur, moi qui la supportais sans en être coupable; je tournai le dos sans plus de ménagement et courus dans ma chambre, où je fus prise d'une attaque de nerfs. Depuis ce moment, je tombai de plus en plus avant dans le défaut de rebuter par mes manières disgracieuses et sombres quiconque voulait m'aborder; je m'écartais avec la même sauvagerie de ma mère et de ma sœur, parce que je me regardais comme un objet d'horreur et de dégoût.

C'est ainsi que je m'aliénai l'amour des miens, qui eût été pourtant mon plus grand bonheur. Être laide est une malédiction qui se lit sur notre front et qui brûle notre cœur. N'y a-t-il donc rien qui en rachète?

Il n'y avait que la tante qui parût deviner ce qui se passait en moi; elle voulait me venir en aide, je le sentais; mais je ne pouvais un moment oublier les mauvaises paroles qui avaient repoussé loin de moi les joies innocentes de la jeunesse. Elle louait aujourd'hui ma chevelure et pensait qu'elle avait la couleur qu'on ne rencontre que dans les vieux tableaux, ce qui constituait une beauté rare. Ah! excellente tante, qui voudrait te croire? Et quand cela serait vrai, ce seul et mince avantage ne ferait que ressortir d'une manière plus tranchée mon affreuse laideur.

Depuis six ans, je n'ai plus revu le professeur. Il a entrepris de longs voyages, et la tante Sibylle ne se lasse pas de parler des objets d'art qu'il a rapportés, surtout des tableaux et des statues d'une beauté merveilleuse. Tout cela est à présent installé à Rothkirchen, légué au professeur par un ami. Désormais mon oncle compte y passer l'hiver. Ces magnifiques figures de marbre et ces plâtres ont coûté de grosses sommes; les plus exquises sont une Amazone qui suit des yeux un trait lancé, et une jeune fille qui, assise à terre, joue aux osselets. Puisque le professeur dépense tant d'argent pour s'entourer de belles statues, comment la laideur ne lui paraîtrait-elle pas repoussante?

Écoutez! n'est-ce pas le ramage du rossignol, là, dans les vieux tilleuls, sur la terrasse? L'année dernière, il y avait son nid; est-ce que véritablement il y serait revenu? J'ai souvent écouté sa voix avant dans la nuit et entr'ouvert doucement la fenêtre alors que ma mère et ma sœur dormaient depuis longtemps. Quelle richesse d'harmonie dans ce petit gosier gris! Le rossignol n'est pas beau, mais la beauté est en lui. Oh! voilà tout un monde de réflexions pour moi! — Je vais aller sur le rempart m'assurer encore si mon petit ami est vraiment là. Ma mère et Pauline sont occupées, personne ne s'apercevra de mon absence.

La suite à une prochaine livraison.

LE MOINE FIDELIS

ET SES VOYAGES A TRAVERS L'ISTHME DE SUEZ.

Aujourd'hui que l'une des plus grandes entreprises du siècle a réalisé ce qui ne fut qu'un rêve de l'antiquité, il devient curieux de recueillir jusqu'aux récits légendaires dont on s'est préoccupé jadis à propos de l'isthme de Suez.

On ne songeait plus guère, il en faut convenir, aux avantages commerciaux que devait présenter la section de cette langue de terre, lorsqu'en 1814, au fort d'une des plus douloureuses commotions qui aient bouleversé l'Europe, un savant français, Letronne, écrivait ces paroles mémorables :

« On sait par les auteurs arabes, et l'on infère d'un passage de Ptolémée, que l'empereur Adrien, qui parcourut l'Égypte la quinzième année de son règne, avait rétabli la communication des deux mers, ouverte plus de trois siècles auparavant par Ptolémée Philadelphe. Cet empereur avait senti le vice du canal qui, sur une longueur de trente-trois lieues, n'offrait que trois pieds de pente dans les circonstances les plus favorables, c'est-à-dire lors des basses eaux de la mer Rouge et des hautes eaux du Nil, et il remonta donc la prise d'eau jusqu'à Babylone; en augmentant la pente il ajoutait beaucoup

aux avantages du canal. Mais ce canal a-t-il jamais existé? a-t-il même jamais été terminé ? »

Après avoir ainsi posé la question, l'infatigable Letronne se charge de la résoudre, et pour cela il a recours à l'un des écrivains les moins connus des bas siècles, que l'on nomme Dicuil. Il est curieux d'exposer ici en quelques mots ses conclusions :

« En ces temps d'épaisse barbarie, qui cachaient pour ainsi dire à l'humanité et les souvenirs effacés du monde antique, et les lueurs vacillantes d'une aurore qui commença seulement à poindre sous Charlemagne, la France et l'Angleterre n'étaient point complétement dépourvues d'audacieux voyageurs, dont les pérégrinations hardies n'étaient pas même guidées par les préceptes géographiques des anciens. Ils appartenaient en général à la classe monacale, et si presque jamais leurs récits ne dépassaient les murs d'un cloître, presque toujours aussi leur nom restait ignoré ; heureux, lorsqu'on venait à les connaître, quand la légende religieuse ne les entourait pas d'une auréole de merveilleux qui, en les faisant cheminer à travers un monde imaginaire, ne les faisait pas divorcer complétement avec la vérité. »

Le moine Fidelis est plus vieux seulement de quelques années que saint Arculfe, dont le naïf Andamman nous a retracé les pèlerinages [1]. Il vivait au huitième siècle, dans la familiarité d'un religieux nommé Dicuil, ce cosmographe irlandais qui enseignait à ses frères ce qu'Orose et Ptolémée tenaient de géographes plus anciens. Fidelis prétendait avoir passé par eau d'une mer à l'autre, en traversant l'isthme de Suez ; et il était temps, sans aucun doute, qu'il consignât les particularités de ce voyage mémorable, car l'islamisme allait être bientôt assez puissant pour imposer de nouvelles destinées à l'Égypte et pour y effacer jusqu'au dernier souvenir du monde romain.

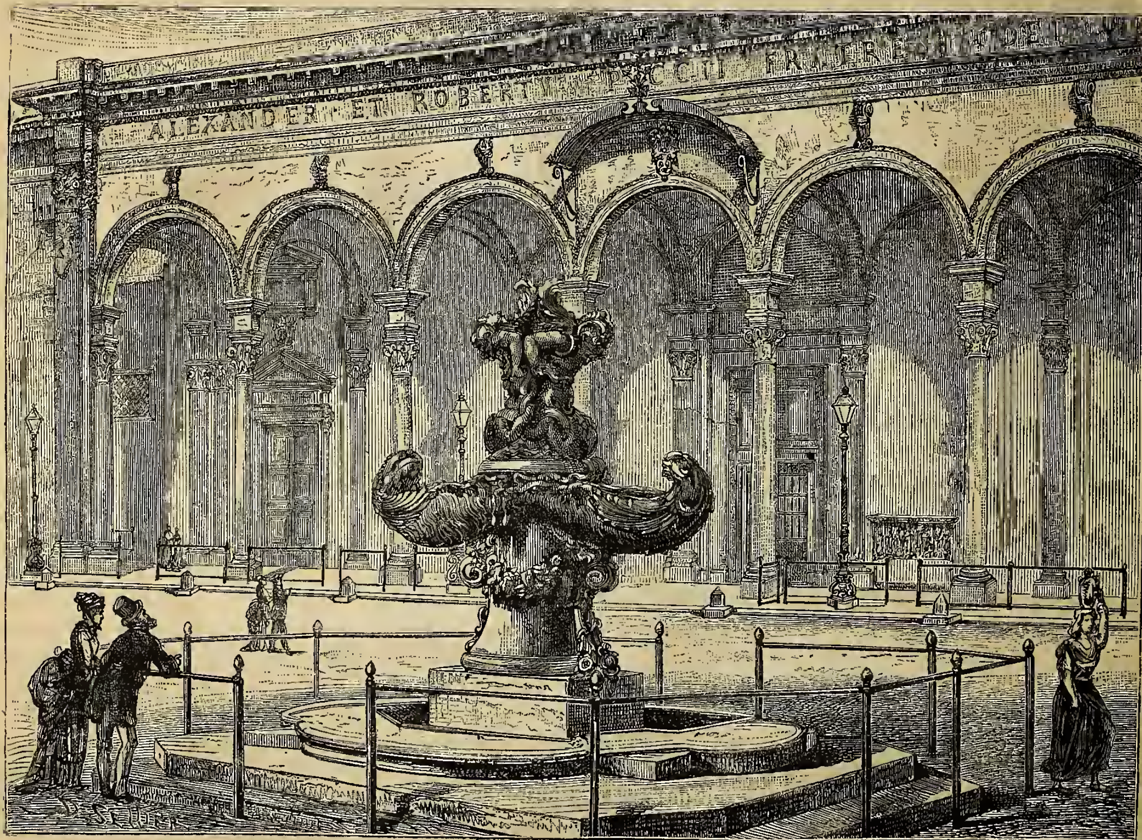
Selon les ingénieuses conjectures de Letronne, Fidelis dut accomplir son pèlerinage en terre sainte, s'il le fit, entre 762 et 765, et il l'accomplit sous la domination des Arabes. Quatre-vingts ans environ avant cette époque, Amrou-Ebn-el-Aas avait fait déblayer l'ancien canal qui était ensablé depuis des siècles, et il avait espéré assurer ainsi l'approvisionnement de son armée. Ce fut en raison de cette circonstance capitale que notre moine put effectuer son voyage. » [1]

[1] Voy. Dicuil, *De mensura orbis terræ*, publ. en 1807.

[1] Voy. les *Voyageurs anciens et modernes*, t. II.

UNE FONTAINE A FLORENCE.

Cette gravure représente, d'après une photographie, une petite partie de la piazza dell' Annunziata, à Florence. Au milieu de cette place, ornée de portiques, est la statue



Fontaine de la place de l'Annunziata, par P. Tacca, à Florence. — Dessin de Sellier.

équestre de Ferdinand Ier, œuvre de Jean de Bologne, alors octogénaire. Plus près de la belle église des Servites ou de Santa-Annunziata sont, en face l'une de l'autre, deux fontaines en bronze et en marbre, exécutées en 1629 par Bandini et Salvi, d'après les dessins de Pierre Tacca. Celle que l'on voit ici est près de l'hospice des Enfants-Trouvés.

Pierre Tacca, mort en 1640, avait été l'élève de Jean de Bologne. Il était d'une grande habileté, mais ses conceptions étaient parfois d'un goût douteux : l'école florentine déclinait. Il eut cependant encore pour contemporains, dans sa vieillesse, quelques peintres distingués, Cristofano Allori, Jacopo da Empoli, et de plus jeunes, comme Carlo Dolci et Pierre de Cortone. Mais combien l'on était déjà loin des grands maîtres !

FRAGMENT D'UNE LETTRE ÉCRITE IL Y A CENT ANS.



Alsace; Souvenir d'autrefois. — La Promenade du dimanche au village. — Composition et dessin de Théophile Schuler.

Artiste voyageur, parcourant à pied l'Alsace, mon capricieux itinéraire m'avait conduit de Colmar à Ribeauvillé, le chef-lieu de l'ancienne seigneurie de Ribeaupierre, qu'arrose le Strenbach et que domine l'Osterberg : c'est là que le vigneron récolte, entre autres productions de ses coteaux fameux, le célèbre *zahnacker*, si fort apprécié des gourmets alsaciens.

Lors de mon entrée dans la ville aux trois châteaux, maintenant en ruines, de Saint-Ulrich, de Gisberg et de Hoch-Rappolstein, j'eus grand'peine à trouver un gîte; les auberges regorgeaient de voyageurs, et, dans les cabarets, pas un bout de banc, pas un coin de table, qui ne fût occupé. Inquiet de mon souper et désespérant de pouvoir coucher dans un lit, je me mis à parcourir les quatre quartiers de Ribeauvillé, nommés : la ville haute, la ville moyenne, la ville vieille et la ville basse. Il y avait partout même affluence de gens, et soit au dehors, dans les rues et sur les places, soit à l'intérieur, du haut en bas des habitations, on entendait de toute part chanter les violons, les hautbois et les flûtes. Ce n'était pas que la ville fût en fête ce jour-là, mais on se préparait pour la fête du lendemain.

J'étais arrivé à Ribeauvillé un samedi, veille du deuxième dimanche de septembre, date d'une grande solennité dans le pays, le pèlerinage annuel à Notre-Dame de Dusenbach, la patronne des musiciens ambulants de l'Alsace.

A propos de la fête des ménétriers alsaciens, voici ce que m'apprit un brave tonnelier, qui voulut bien me céder une chambre dans sa maisonnette, située à l'une des extrémités de la ville, près de l'*Oberthor* (la porte Haute).

— C'est un fait, me dit-il, de tout temps reconnu que la musique et la danse ont un attrait irrésistible pour nos populations, aussi bien dans les villes que dans les campagnes. Cette passion-là ne date point d'hier, car mon arrière-grand-père, qui mérita, dans son temps, le titre de *Pfeiferkœnig* (roi des flûtes), m'a raconté qu'il y a quatre cents ans les joueurs d'instruments étaient si nombreux, qu'ils formèrent une grande confrérie, placée par l'empereur d'Allemagne sous la juridiction du seigneur de Ribeaupierre. Depuis cette époque, chaque compagnie de musiciens a été obligée de venir tous les ans se présenter à ce seigneur; ceux de la haute Alsace à Ribeauvillé, et ceux de la basse Alsace à Bichwiller, et de lui payer une redevance de cinq livres, sans quoi il ne leur est pas permis de jouer dans les fêtes publiques.

J'ai assisté à la fête patronale de la Notre-Dame de septembre, qui remplit de bruit et de mouvement le pittoresque vallon de Dusenbach; mais, je l'avouerai, ce prodigieux concours de curieux, ces centaines d'instrumentistes se succédant dans un interminable concert, m'ont moins profondément impressionné que le simple spectacle de la pro-

menade des fillettes, chaque fois que mes pérégrinations m'ont conduit le dimanche dans un village de l'Alsace.

A la campagne, où règne l'égalité dans le travail, on voit, tant que dure la semaine, les plus riches cultivateurs, leurs femmes et leurs enfants se lever d'aussi grand matin que les derniers de leurs serviteurs, et comme ceux-ci travailler sans relâche sous le soleil et sous la pluie jusqu'à la fin du jour; mais vienne le dimanche, tandis que vers le soir, chez les grands parents, des voisins attablés fument la pipe et jouent aux cartes en vidant leur pot de bière, et que les voisines se rassemblent par groupe dans la salle, ou devisent porte à porte, les jeunes filles marchant de front, en lignes rigoureusement échelonnées par rang d'âge, c'est à-dire les aînées en avant, suivent d'un pas mesuré la grande rue du village. Attentives à conserver leurs distances, les unes se tiennent par la main, les autres par le petit doigt seulement. Ceux qui ne les voient pas passer les entendent, car elles vont chantant ces airs du pays dont le rhythme dolent fait songer à la plainte d'un cœur blessé ou d'une âme en peine. D'ordinaire les petits garçons suivent, en marchant aussi avec ordre, la promenade dominicale des fillettes, mais presque toujours ceux-là ne comptent pas encore quinze ans d'âge. Dès qu'ils ont dépassé cette limite qui sépare l'adolescence de la jeunesse, ils préfèrent aller se divertir à l'auberge ou provoquer des rixes à la danse d'un village voisin.

LE JARDIN DE M. BAR.

Suite. — Voy. p. 290.

III

Vous devinez la joie du cher enfant en écoutant ces paroles de son père. Aussi le jardinet fut-il bêché, ensemencé, cultivé, sarclé, arrosé, avec plus de soin que jamais. Le petit Bar, ou *Monsieur Bar*, à qui son père avait donné un livre de botanique très-bien fait, et classé d'après la méthode Marquis, s'empressa de cueillir dans la campagne ou de se procurer dans des jardins amis des spécimens de quelques-unes des familles qui lui manquaient. Il eut ainsi, dans son petit coin, chose curieuse! un abrégé presque complet de la flore universelle. Il ne tarda pas d'ailleurs à savoir très-bien quelle était la patrie de toutes ces plantes; et cela, sans qu'il y pensât, lui fut une occasion excellente d'apprendre la géographie. Il ne tarda pas aussi à savoir l'utilité et l'emploi des végétaux usuels et même les services qu'on pourrait demander à quelques-uns de ceux qui n'ont reçu encore aucune application, tels que les orties comme textile et fourrage; la bardane comme succédanée du bois de panama dans le savonnage des étoffes; le sureau comme plante tinctoriale; la sauge comme plante destinée à remplacer le thé, pratique déjà reçue en Grèce; le mahonia à feuilles de houx comme plante alcoolique; etc., etc.

Peu à peu aussi il apprit l'histoire des jardiniers et des botanistes célèbres, branche de l'histoire qui a son importance.

A dix ans, le petit garçon étonnait même des gens instruits par le sérieux de sa conversation, dès qu'il s'agissait de culture et de plantes.

Il faut dire que l'habitation de son père où il avait son petit jardin se trouvait située dans le faubourg d'une grande ville, et justement dans un quartier habité par de très-habiles horticulteurs, maraîchers et fleuristes.

Il se faisait, dans cette ville, un cours de botanique, confié à un très-savant professeur, et, dès cet âge de dix ans, le petit Bar le suivit très-régulièrement. Le professeur, qui le remarqua, le prit en amitié et lui prêta des livres.

Son père n'avait pas de jardin, mais son industrie l'obligeait d'avoir une vaste cour; c'est un coin de cette cour qui avait été donné à l'enfant pour ses cultures.

Bar et ses deux frères, dont l'un avait douze ans, l'autre neuf, alors que lui-même en avait dix et demi, suivaient les cours du lycée en qualité d'externes libres; la sœur, qui tout à l'heure allait entrer dans sa quinzième année, recevait, au logis, sous les yeux de sa mère, les leçons d'une institutrice, qui venait une heure seulement tous les jours, et qui n'en fit pas moins une très-bonne élève.

Bar suivait donc les leçons du lycée, mais il était, dans ses études scolaires, il faut l'avouer, inférieur à ses frères; le jardinage en était un peu cause; il n'entendait d'ailleurs pas grand' chose à ce qui n'était que de littérature ou d'imagination. Il ne prenait intérêt qu'à l'observation de la nature, et c'est de la nature qu'il eût voulu que toujours ses professeurs lui parlassent. Mais la plupart d'entre eux, il ne tarda pas à s'en apercevoir, la connaissaient moins bien que lui. Il eût pu, sur ce point, être leur maître. Cependant il vit bien que, pour profiter convenablement des leçons de botanique qu'il suivait avec tant d'ardeur, il lui était indispensable de connaître un peu de chimie et de physique; quant à ces deux sciences, elles étaient elles-mêmes impossibles sans quelques connaissances mathématiques. Il se mit donc à faire et des mathématiques, et de la physique, et de la chimie, et tout alla bien.

IV

Cependant Monsieur Bar grandissait; il eut onze ans, et puis il en eut douze. Le jardin était mieux cultivé que jamais; la flore générale s'y trouvait représentée plus complétement encore que par le passé. Mais il avait annexé à son jardin un aquarium, construit à l'une des extrémités de sa longue plate-bande, sur un petit coin de quatre mètres carrés que son père avait ajouté à ce qu'il possédait déjà. Il n'eut pas seulement des poissons dans son aquarium, il y eut des insectes aquatiques : larves, vers, phryganes, sangsues, écrevisses, petites crevettes d'eau douce, lézards. Et le petit Bar fut ainsi conduit de l'étude des plantes à l'étude des animaux. Son père lui avait fait voir des spécimens de toute la création florale dans son jardinet; il ne tarda pas à s'apercevoir qu'en une année, dans ce même jardin, il pouvait réunir vivantes toutes les grandes divisions du règne animal, depuis les infusoirs abondants dans son aquarium jusqu'aux vertébrés mammifères, représentés par les mulots et souris, par des lapins et quelques cochons d'Inde, par un hérisson, une belette, un écureuil, qu'il nourrissait dans une petite ménagerie divisée en plusieurs logettes, et situé en parallèle de l'aquarium, à l'autre extrémité de son jardin, son père lui ayant également, pour cette nouvelle construction, accordé le terrain nécessaire.

Au-dessus de l'aquarium fut placée une volière, où bientôt il put réunir une trentaine de jolis oiseaux. Joignez à cette ménagerie les animaux vivant en liberté dans son jardin, et dites s'il n'eut pas une faune presque complète. Partons des plus infimes et remontons l'échelle, peu d'échelons, je vous assure, y manqueront.

C'est par l'aquarium que nous commencerons. Nous aurons là les infusoires, animalcules invisibles; mais le petit Bar avait à sa disposition un microscope, dont son père l'aidait à se servir; venaient ensuite les annélides, représentés par les sangsues et les lombrics; les mollusques, représentés par les limaces, limaçons, testacelles; les crustacés, représentés par les écrevisses, les petites crevettes d'eau douce, et les cloportes vivant en liberté dans les fentes du mur; des crustacés nous pouvons aller aux arachnides, aux insectes de toute espèce : diptères, hymé-

noptères, névroptères, lépidoptères, hémiptères, coléoptères, représentés par les tipules, cousins, chrysis, ichneumons, guêpes, bourdons, abeilles, éphémères, phryganes, libellules, papillons et phalènes de toutes sortes; pucerons, sauterelles, grillons, courtilières, blattes, perce-oreilles, coccinelles, criocères, cantharides, cétoines, hannetons, escarbots, vers luisants, staphylins, dytiques, taupins, carabes, cicindèles; puis, pour le monde des poissons, voici l'aquarium. Le petit Bar n'avait pas de reptiles ophidiens; comme spécimen des reptiles sauriens il possédait quelques jolis orvets, quelques lézards, et puis une tortue pour les reptiles chéloniens.

Enfin venaient les oiseaux, puis les mammifères.

Voilà donc, dans une superficie de quelques mètres carrés, des spécimens de la création vivante, végétale et animale.

L'enfant s'était fait, de plus, dans sa chambrette, une collection de minéraux, de graines, d'œufs, et de coquillages.

J'ajoute que, tout seul, le soir, aidé d'un bon Atlas de Flamsteed, il apprit à connaître les constellations célestes.

Voyez-vous maintenant que dans le plus humble petit coin un enfant peut être mis en communication avec l'univers entier? *La suite à une prochaine livraison.*

LA PATRIE.

Je ne comprends pas comment on peut se dire ami de son pays et dénigrer sans cesse le temps présent. On aime à signaler le mal et l'on ne veut pas regarder ailleurs. Une part de notre dette, dans notre société, est de respecter nos compatriotes, comme nous voulons être respectés.

Lorsque le petit enfant gît dans son berceau, sa mère le suit des yeux, prête à le nourrir, à le réchauffer, pour qu'il vive et lui sourie. Cette mère, c'est l'image de la patrie. Bientôt l'enfant, capable de marcher et de comprendre, se promène à côté de son père et l'interroge; celui-ci répond et nomme les êtres animés et inanimés pour que son fils puisse apprendre à se conduire. Le soir, au foyer domestique, la grand'mère et le grand-père font des récits du temps passé, et ajoutent aux bienfaits du père et de la mère ce que la famille, le fondement de la patrie, peut donner. Ensuite l'enfant se mêle à ses pareils. Il entre dans l'école et contracte de ces amitiés qui durent toute la vie et se prolongent même au delà de la mort. Il prend part aux œuvres de l'école professionnelle, de l'atelier et de l'armée.

D'enfant il devient homme. Et ce qu'il est, à qui le doit-il?

A la grande et sainte mère qui nous a tous formés, à la patrie, qui s'étend pour lui d'instant en instant.

Bientôt il aura à faire pour ses enfants ce que l'on a fait pour lui.

Père, mère, grands parents, épouse, enfants, camarades, compagnons d'armes, concitoyens, voilà ce que c'est que la patrie. Médire de tout cela est un crime dans tous les pays. (1)

LA VAISSELLE D'ARGENT D'UN SEIGNEUR ESPAGNOL AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

Voici ce qu'on lit dans l'ouvrage si curieux que nous a laissé sur l'Espagne Mme d'Aulnoy :

« Le duc d'Albuquerque est mort, il y a déjà quelque temps : l'on m'a dit que l'on avait employé six semaines à écrire sa vaisselle d'or et d'argent et à la peser; pendant ce temps, l'on y passait chaque jour deux heures entières; cela ne se faisait qu'à gros frais. Il y avait, entre autres choses, quatorze cents douzaines d'assiettes, cinq cents grands plats et sept cents petits; tout le reste à proportion, et quarante échelles d'argent pour monter jusqu'au haut de son buffet, qui était par gradins, comme un autel placé dans une grande salle. Quand on me dit cette opulence d'un particulier, je crus que l'on se moquait de moi. J'en demandai la confirmation à D. Antoine de Tolède, fils du duc d'Albe, qui était au logis : il m'assura que c'était une vérité, et que son père, qui ne s'estimait pas riche en vaisselle d'argent, avait six cents douzaines d'assiettes d'argent et huit cents plats. »

(1) F. Malapert. Extrait de la préface du livre intitulé : *De l'Enseignement de l'Histoire de France.*

LE CHANOINE SCHMID.

SOUVENIRS DE SA VIE.

Il est agréable de payer un tribut de reconnaissance à ceux qui ont aimé et enseigné l'enfance (1); et en pensant à ces âmes généreuses, comment pourrait-on oublier le chanoine Schmid, l'auteur des *Œufs de Pâques* et de tant d'autres petits récits d'une simplicité touchante, où respire toujours une morale à la fois si douce et si pure?

Pour connaître le chanoine Schmid, on n'en est pas réduit à la seule lecture de ses contes : il a aussi écrit ses *Mémoires* (2). A la première lecture, on les trouve un peu enfantins. Mais c'est précisément ce qui, à mesure qu'on avance dans le livre, en fait l'intérêt et le charme : ses souvenirs, ses réflexions, ses œuvres, tout se fond en un accord parfait; on voit qu'il n'a pas la moindre envie de se poser en homme supérieur; il n'a pas plus de prétention à la renommée qu'il n'est difficile en fait de bonheur : c'est la modération, la modestie, la sincérité même.

Christophe Schmid était né à Dinkelsbülh (Bavière), le 15 août 1768, dans une maison rustique, mais assez vaste, à grand pignon et à nombreux greniers. La porte cintrée, encadrée dans deux colonnettes surmontées d'une sorte de corniche, ne manquait pas d'élégance. Auprès était un banc, où le soir s'asseyait la famille.

Quelques-uns des premiers souvenirs de Christophe montrent qu'il avait l'âme naturellement ouverte à l'admiration des beautés de la nature :

« Ma mère, dit-il, me conduisit un jour tout à côté des murailles de la ville, sur une pelouse couverte de marguerites. Ces innombrables fleurs, pareilles à de petites étoiles blanches sur un fond vert, me jetèrent dans le ravissement, et je n'oubliai jamais cette impression. Depuis cette époque, les marguerites devinrent mes fleurs de choix, et souvent, dans mon enfance, je me disais : Si le bon Dieu a paré le ciel bleu de belles étoiles, il a bien aussi paré les verdoyantes prairies de la terre des plus belles fleurs. »

Son père se nommait Frédéric Schmid. Il était employé à la chancellerie, ce qui ne veut pas dire qu'il avait à travailler, plus ou moins, seulement de dix à quatre heures, comme on fait dans nos grandes administrations publiques; non, rien de semblable. En été, il allait à son bureau dès quatre heures du matin; en hiver, dès six heures; il n'avait la liberté de venir à la maison qu'un peu au milieu du jour et le soir à la veillée. C'était à ces dernières heures qu'il s'occupait de l'éducation de ses enfants. Le chanoine se les rappelle avec bonheur :

« Mon père, dit-il, savait nous récréer d'une manière

(1) Voy., aux Tables, les notices sur Perrault, Berquin, miss Edgeworth, Campe, Hebel, Saintine, etc.

(2) *Souvenirs de ma vie.* Mémoires du chanoine Schmid, publiés par l'abbé Werfer, son neveu. — H. Casterman, éditeur.

aussi agréable qu'instructive, surtout par de petits récits dont les plus goûtés étaient les histoires bibliques, histoires qui, depuis ces veillées heureuses, n'ont pas abandonné mes souvenirs. Notre père les exposait avec tant de piété, de charme et de prédilection !

» Le plus grave souci de nos parents était de nous apprendre le nécessaire et l'utile.

« Le seul bien que je vous puisse laisser, disait mon » père, c'est une bonne éducation et une instruction soignée, » et j'espère que vous vous en trouverez beaucoup mieux et » marcherez plus loin que bien d'autres avec leur argent. Il » s'agit moins de savoir ce que tel homme *a* que de savoir » ce qu'il *est*, ce qu'il *sait* et ce qu'il *peut*. »

» Les rapports de mon père avec ses enfants, et la façon



Le Chanoine Schmid, auteur des *Œufs de Pâques*. — Dessin de Bocourt, d'après le portrait-frontispice des *Mémoires*.

dont il les élevait, me sont toujours présents à la mémoire. Qu'il me suffise de citer un exemple :

» Un enfant, peut-être était-ce par mégarde, lançant un caillou sur mon frère, le blessa à la tête. Et nous de courir à notre père, en le suppliant de se plaindre du mauvais petit sujet et de le corriger. Mon père nous répondit : « Ces » gens sont pauvres, je le sais ; ils ont beaucoup d'enfants et » la mère est malade. Allons, pardonnons à cet étourdi ! » D'ailleurs, l'Évangile nous recommande de ne point » rendre le mal pour le mal, mais le bien pour le mal. » Puis il nous remit une pièce de monnaie, en nous ordonnant de la porter à ces pauvres gens et de ne point leur raconter l'aventure. Mais les parents de l'enfant venaient d'apprendre de quel malheur il était cause, et ils en étaient tout désolés. Aussi, quel ne fut pas leur étonnement lorsque nous leur rapportâmes ce qu'avait dit mon père ! Ils surent apprécier sa générosité, se montrèrent reconnaissants à notre égard, et leurs enfants se firent nos camarades. Celui-là même qui avait blessé mon frère lui offrit, en réparation de sa faute, une magnifique couronne de fleurs. Une correction plus sévère, loin de produire autant de bien, n'eût peut-être servi qu'à aggraver le mal.

» A propos de ce malheureux accident, j'en rappellerai encore un autre qui prouvera combien mon père était estimé de ses subordonnés pour sa conduite douce et bienveillante à leur égard.

» Mon frère Joseph, tirant un moineau, n'atteignit qu'une fenêtre. Le propriétaire, enlevant les carreaux brisés, envoya sa servante en demander le prix. Un paysan, venant de chez mon père pour affaires, la rencontra sur le seuil de la porte, et lui demanda ce qu'elle désirait. Quand elle l'en eut informé :

» — Non, non, dit-il, ne faites pas de peine au papa ; il se trouve mal à l'aise aujourd'hui. Puis il paya les vitres cassées en nous recommandant de n'en point parler à notre père. Cet homme, nommé Joseph Regele, acquit un double mérite à mes yeux : d'abord celui d'avoir épargné une douleur à mon père, et puis celui du plus parfait désintéressement, puisqu'il nous défendit expressément de parler du coup maladroit de mon frère.

» Ma mère, petite de taille, comme mon père, passait pourtant pour une beauté. Elle possédait une entente supérieure dans le maniement des affaires domestiques. Éminemment active, jamais on ne la voyait en repos. Ses appartements étaient toujours fort propres et dans le plus bel ordre. Elle seule avait soin de la cuisine, et je dois avouer qu'elle possédait de remarquables dispositions et un savoir-faire assez rare pour l'art culinaire. Elle savait surtout tirer parti des moindres choses, ce qui n'était pas un mince avantage, si l'on prend égard aux revenus si modiques de mon père.

» Ma mère connaissait le secret de varier ses plats ; chaque jour de la semaine apparaissaient une nouvelle soupe sur la table et des assaisonnements variés pour le bœuf, tels que de la moutarde, des radis, des betteraves, des raiforts, des concombres frais, et d'autres choses semblables ; les légumes changeaient aussi à tour de rôle.

» On nous habituait, du reste, à manger de tout : — On trouve çà et là, disait la mère, des enfants qui ne mangent ni bœuf, ni légumes, ni même de cette choucroute si bonne et si saine (¹) ; de pareilles habitudes indiquent une mauvaise éducation et sont parfois très-nuisibles.

» Cette bonne mère n'était pas cependant si absorbée par les soins pratiques du ménage, qu'elle ne prît une très-grande part dans l'éducation morale de ses enfants, et elle secondait en cela avec succès son mari. L'un et l'autre s'appliquaient à écarter d'eux tous les préjugés populaires qui faussent le jugement, à considérer toutes les choses avec calme, à les apprécier raisonnablement, à être justes et respectueux, et à être inaccessibles aux sentiments inférieurs, tels que la crainte ou la jalousie. »

La suite à une autre livraison.

MACAO.

Macao, qui appartient depuis l'an 1563 aux Portugais, est une jolie ville maritime dans l'île du même nom. Son étendue est de 3 100 hectares ; elle est unie au continent chinois par une étroite langue de terre. Les résidents européens (presque uniquement Anglais) de l'île de Hongkong et de Canton viennent en bateau à vapeur, aux mois d'été, jouir à Macao de la fraîcheur de la brise du nord et de la vue de la baie qui est très-pittoresque. Il s'y fait peu de commerce. Les églises sont nombreuses et très-fréquentées. Le soir, des carrosses et des chaises à porteur animent la promenade favorite du monde élégant, le vaste quai de la Praya-Grande, et les dames, vêtues de costumes aux vives couleurs chamarrés de rubans, s'as-

(¹) Le chanoine donne la recette pour faire une bonne choucroute : « Mettez, dit-il, dans un tonneau défoncé un lit de sel, recouvrez-le d'une couche de choux saupoudrée de genièvre et de carvi, et ainsi de suite, sel et chou, couche par couche, jusqu'à ce qu'il soit plein ; la dernière mise est de sel sur des feuilles entières. On recouvre d'une toile et l'on charge fortement le plateau de dessus, qui doit presser la choucroute : la fermentation s'établit ; les choux rendent leur eau. Il se forme, sur le tonneau, une saumure bourbeuse et fétide qu'on enlève et qu'on remplace jusqu'à ce qu'elle monte claire ; on peut alors manger la choucroute et l'exporter partout. »

soient à leurs balcons. Les voyageurs assurent que, pour la plupart, elles ont le teint jaune et des physionomies insignifiantes. L'instruction n'est pas en honneur à Macao. La richesse y est plus apparente que réelle. Le jeu est le principal divertissement ou plutôt la passion dominante de cette petite colonie.

La ville est divisée en deux parties inégales : la plus petite n'est habitée que par les Européens, qui sont au nombre d'environ cinq mille; dans l'autre partie, on compte, d'après les derniers documents, plus de soixante-dix mille Chinois. Quoique ces derniers soient les plus laborieux, ce sont aussi les plus misérables; du moins, ils ne cherchent point à dissimuler leur pauvreté. Si les maisons portugaises, badigeonnées de toutes les couleurs, ont un aspect assez gai et qui peut faire quelque illusion, beaucoup d'habitations de pêcheurs et de bateliers chinois sont plus sordides et plus délabrées que les cases des nègres en Afrique. Là, comme sur la rivière de Canton, on voit de malheureuses familles qui ne vivent que d'un peu de pêche et des débris de pain, de biscuit, de peaux d'oranges, rejetés des rues dans la mer.



Habitations pauvres dans le port de Macao (Chine). — Dessin de Tirpenne.

Pour beaucoup de voyageurs, le principal attrait de Macao est encore le jardin frais et verdoyant de Camoëns, qui est aujourd'hui une propriété particulière.

COMMENT SE PROPAGE LA MARÉE.

Voici une idée générale du mouvement des marées, tel qu'il est connu aujourd'hui :

L'onde qui apporte le flot sur les côtes de l'Europe vient de l'océan Atlantique. Elle atteint la côte ouest du Portugal deux heures environ après le passage de la lune au méridien de Greenwich, la côte de France une heure ensuite, le cap Land's une heure encore plus tard, donc quatre heures après le passage de la lune au méridien de Greenwich.

L'onde se propage ensuite dans la Manche et arrive au pas de Calais onze heures après le passage de la lune au méridien de Greenwich. Elle se propage également le long des côtes ouest d'Irlande et d'Écosse, et arrive aux Orcades avec un retard de neuf heures sur le passage de la lune.

Des Orcades, elle gagne la mer du Nord et atteint Peterhead douze heures après le passage de la lune au méridien de Greenwich, et Harwich douze heures plus tard encore.

Là elle rencontre l'onde qui s'est propagée dans le pas de Calais et qui est arrivée en avance de douze heures. Les marées de la mer du Nord sont produites par la combinaison de ces deux mouvements de propagation; de là vient leur irrégularité.

Ainsi donc, la marée se propage sur les côtes d'Europe de l'ouest vers l'est, c'est-à-dire en sens inverse du mouvement de la lune.

Le même phénomène se produit sur les côtes d'Amérique, dans le Pacifique. L'onde de marée arrive au cap Horn quatre heures et demie après avoir passé à Chiloé.

En Australie, elle se meut de l'est à l'ouest; elle arrive sur les côtes de la Nouvelle-Zélande avec un retard de six heures sur le passage de la lune au méridien de Greenwich, et en Australie avec un retard de dix heures.

Dans les parties centrales du Pacifique, les marées sont faibles et présentent quelques anomalies, ce qui fait qu'il est difficile de les relier toutes ensemble.

Dans l'océan Indien, le mouvement de propagation de la marée n'a pas encore été étudié.

L'inégalité diurne des marées ajoute à leur complication. Elle paraît être très-considérable sur les côtes ouest de l'Europe et les côtes est de l'Amérique du Nord; mais le maximum est loin d'avoir lieu au même moment dans les deux régions.

Le meilleur moyen de représenter le mouvement des marées et d'obtenir la forme de l'onde qui les propage est de faire passer des lignes courbes par toutes les localités où la pleine mer a lieu exactement au même moment; c'est ce qu'on appelle les « lignes d'équimarée. »

Ce qu'il faut enfin encore observer dans l'étude des marées, c'est l'influence des vents, des perturbations atmosphériques et même de la pression barométrique. Pour chaque millimètre de baisse ou de hausse du baromètre, il y a de 15 à 18 millimètres de changement de niveau. (¹)

LA FORCE.

La force se passe du temps et brise la volonté ; par cela même elle ne peut rien fonder parmi les hommes.

Mme DE STAEL.

DE LA MESURE DES DISTANCES

AU MOYEN DE LA VITESSE DU SON.

On est arrivé depuis peu à construire des instruments assez perfectionnés, qui permettent de mesurer la distance au moyen de la vitesse du son sans avoir de calcul à faire. M. le Boulangé a imaginé un petit tube en verre, rempli d'un liquide spécial dans lequel se meut un disque double. Au moment où l'on voit la lumière du coup de canon, on retourne le tube verticalement et on tourne l'oreille du côté d'où l'on attend le son ; quand l'oreille le perçoit, on rabat le tube horizontalement et on lit ensuite directement sur le tube la distance cherchée, qui est donnée en mètres. Le liquide est choisi de manière à ce que l'influence de la température sur lui soit exactement la même que cette influence sur la vitesse du son.

Plus récemment, un officier suédois, M. W. Unge, a inventé un autre mécanisme encore plus ingénieux et plus commode. C'est une espèce de montre dont le cadran est divisé en périphéries d'après les diverses températures. On place l'aiguille à la division zéro, et quand le coup part, on presse un bouton ; l'aiguille se met en marche : dès qu'on entend le coup, on cesse de presser le bouton, l'aiguille s'arrête, et on n'a plus qu'à lire la distance sur celle des circonférences qui correspond à peu près à la température de l'air ambiant.

LES CONFRÉRIES DE CHARITÉ

EN NORMANDIE.

Fin. — Voy. p. 69, 103, 154, 242.

La bienfaisance envers les pauvres est, dans les statuts des confréries, l'objet de prescriptions incessantes.

Ainsi, d'après les statuts d'Orbec, les revenus de la société doivent être divisés en trois parts, dont une doit être employée en aumônes.

» Le jeudi saint, disent les statuts de Notre-Dame de Louviers, échevin, prevôt et frères servants devront laver les pieds à douze pauvres, mais auront chascun des dits pauvres cinq deniers et un pain et chopine de breuvage selon leurs facultés, le tout au dépens de la dite charité. »

La mort d'un frère est aussi une occasion de faire l'aumône :

« A chascun frère trepassé, le jour de son enterrement, dit l'article 19 des statuts de la charité de Notre-Dame de la Couture de Bernay, l'on donnera jouxte la fosse six deniers de pain aux pauvres. »

(¹) *Revue maritime et coloniale.*

S'agit-il de dîner, les pauvres ne sont pas davantage oubliés :

« Est ordonné, dit l'article 21 des statuts de la charité de Saint-Germain de Louviers, que les frères de ladite charité et confrérie s'assembleront une fois l'an à dîner en l'église dudit Saint-Germain, le dimanche d'après la fête de saint Denis, en laquelle journée iront processionnellement en l'église Saint-Jean du dit Louviers, et feront pitance aux pauvres de l'Hôtel-Dieu du dit lieu. »

Il en est de même lors de l'élection de l'échevin :

« Le même jour (article 44 des statuts de la charité de Damville) on donnera à dîner à treize pauvres en la maison du dit échevin, leur repas se fera devant celui des frères, et le pain, le vin et la viande qu'on leur donnera à suffisance seront aux despens de la dite charité. »

Dans le cas ou l'un des frères devenait lépreux, il était, suivant les usages du temps, considéré comme mort, et recevait quoique vivant les honneurs funèbres :

« Item, dit l'article 20 des statuts de Notre-Dame de la Couture déjà cités, se il eschoit aucun des frères ou sœurs de la dite Carité estre ladrez et separez de la compagnie des sains, les XIV frères dessus dits seront tenus de le convoyer à la croix, campanelles et bannières, jusques au lieu où le curé de sa paroisse le convoiera, et se il lui plaît ainsois (¹) qu'il parte il aura une messe basse. »

Il en est de même si un frère devient mesel (art. 40) (²).

Voici maintenant une prescription non moins étrange que renferment les statuts primitifs de la confrérie de charité de la paroisse Sainte-Foi, à Conches.

L'article 33 de ces statuts portait que :

« Les échevin, prevost et frères servants sont tenus à faire sonner toutes les nuits les pates-nostres pour les trepassez, entre minuit et une heure, et à crier à haute voix :

« Entre vous, bonnes gens qui dormez, réveillez-vous,
» réveillez-vous, pensez que vous mourrez et priez Dieu pour
» les trépassez. » Le tout aux dépens de la charité. »

On rencontre dans les statuts d'Orbec une disposition qui a quelque analogie avec celle-ci, et qui put être plus facilement mise en pratique :

« Quant aucun frère ou sœur d'icelle charité, disent ces statuts, sera trespassé, le crieur sera tenu aler par la ville crier son trespassement, et chacun frère et sœur sera tenu sur serment dire pour la rédemption de l'ame du trespassé cinq fois Pater noster et Ave Maria, et les gens d'église De profundis et oraisons à leur dévotion, et ceux qui n'oront ce cry seront tenus dire ledict service au plus tôt que le trespassement viendra à leur connoissance. »

Les registres des charités renferment beaucoup d'autres renseignements dont quelques-uns sont très-précieux pour les histoires locales.

Dans celui de la charité de Sainte-Croix de Bernay on trouve une pièce de vers sur le passage par Bernay du comte de Montgommery, chef huguenot fait prisonnier à Domfront en 1574, et deux autres pièces, l'une sur une épidémie qui désola la ville de Bernay en 1590, et l'autre sur une autre épidémie qui eut lieu en 1650.

Voici la première, sur le passage du comte de Montgommery :

Ne treuve la postérité
Maulvais ce qui est recité
Cy apres : — Sachent toutes gents
Que l'an de grace mil cinq cents
Septante et quatre justement,

(¹) Avant.

(²) *Mesel*, en italien *miselle*, du latin *misellus*, chétif, étique. — La mesellerie était une espèce particulière de ladrerie. — Voy. le *Glossaire de la langue romane*, par Roquefort.

Propre jour du Saint-Sacrement,
Le dixième de juing, pour vray,
Par ceste ville de Bernay
Passa, bien hontex et marry,
Le comte de Montgommery,
A tout mal tres expert et prompt,
Qui tenoit fort dedens Domfront
Et chef des huguenosts étoit,
Lequel à Paris on menoit
Pour recepvoir pour son grand vice
Quelque sentence de justice,
Telle qu'il avoit merité.
La ville lors fut si troublée,
Voire et reçut un tel dommaige
A loger le grant équipaige
De gents de pied et de cheval
Qui menoient ce faux deloyal,
Qu'on ne peust faire d'eschevin;
Mais l'endemain, jour Saint-Ursin,
Guillaume Guérin, bon bourgeois,
Par la pluralité des voix,
Feust en ceste office posé;
Et mesme Claude Deshoysé
L'office de prevost receut,
Pourquoi Taurin Desportes eut
Congé avec un grant honneur,
Car il étoit bon serviteur.

A l'imitation des seigneurs et de même que les couvents et les corps de métiers, les charités avaient autrefois des armoiries.

Sous Louis XIV, d'Hozier délivrait des armoiries à plusieurs de ces confréries, qui payaient au fisc, il est vrai, pour cette cause, un droit de vingt-cinq à cinquante livres.

La plupart de ces armoiries représentaient un cœur enflammé, le plus souvent d'or ou d'argent, sur un champ qui variait et était tantôt de gueules, d'azur ou de sinople.

Certaines, telles que celles de Saint-Pierre et Saint-Paul au Neubourg, de Rugles, de la Ferrière-sur-Risle et de Condé-sur-Iton, portaient au lieu d'un cœur le mot *Charitas*, écrit en caractères majuscules d'or, d'argent, d'azur ou de gueules.

Les trois syllabes étaient posées ainsi l'une sur l'autre:

CHA
RI
TAS

Chez d'autres on remplacait ce mot par celui de Jésus écrit de la même façon.

Les confréries de charité ont toujours beaucoup aimé à se faire représenter en grand costume, avec tous leurs insignes et leurs ornements, sur les vitraux et sur les tableaux des églises.

On cite comme offrant de remarquables exemples de ce genre de représentations les verrières de Pont-Audemer, de Quillebeuf et de Saint-Jacques de Lisieux, et deux tableaux à l'huile, l'un dans l'église de la Couture près de Jury-la-Bataille, et l'autre dans celle de Thuit-Signol (arrondissement de Louviers); ce dernier tableau porte la date de 1680.

« Les confréries se font faire aussi des diplômes ou brevets de service en tête desquels on voit tantôt l'image d'un frère représenté en pied, revêtu de ses plus beaux ornements, tantôt toute la confrérie défilant processionnellement.

» Ces brevets, qui sont gravés sur cuivre ou sur bois ou simplement lithographiés, contiennent une attestation des services rendus par le frère ou le dignitaire auquel ils sont délivrés, signés par le curé de la paroisse et par l'antique, l'échevin ou le prévôt de la confrérie; ils portent le nom d'*agrès*.

» Certaines de ces estampes, qui ne sont point dans le commerce et qu'il est assez difficile de se procurer, remontent à une époque déja ancienne. Au bas de quelques-unes on trouve une pièce de vers faisant un acrostiche sur le nom du nouvel échevin élu dans l'année. [1]

» Beaucoup de confréries possèdent des ornements d'or ou d'argent qui témoignent de leur ancienne splendeur, notamment des croix qui sont de véritables chefs-d'œuvre de l'orfévrerie du dix-septième siècle. Ces croix sont généralement renfermées dans un étui qui est parfois lui-même un curieux échantillon de l'art du gaînier. »

Quelques-unes, telles que celles de Saint-Désiré de Lisieux et de Rocques, se servent de jetons d'argent qu'elles ont fait graver exprès.

Les charités conservent ces différents objets, ainsi que leurs registres et leurs archives, qui constituent leur trésor, dans un local qui leur est particulièrement affecté soit dans les dépendances de l'église, soit aux environs. Ce local, où ils tiennent chapitre, est connu sous le nom de chambrette.

Comme tous les corps religieux, les confréries possédaient des biens et avaient des richesses provenant des cotisations qu'elles imposaient à leurs membres, des taxes qu'elles percevaient et des dons qu'elles recevaient de la munificence des familles.

On voit dans l'Histoire du comté d'Évreux par Lebrasseur, que les frères de la ville d'Évreux firent reconstruire en pierre, à leurs frais, en 1521, la tour du clocher de Saint-Jacques, de l'hôpital ou de l'Hôtel-Dieu, qui était de bois et qui avait été entièrement consumée par le feu.

Dès avant la révolution, les confréries de charité commençaient à tomber en décadence et éprouvaient une certaine difficulté à se recruter.

En 1734, les choses en étaient venues à ce point pour la charité de Notre-Dame de la Couture, à Bernay, qu'elle n'avait plus pour tout adhérent que l'échevin et le prévôt. Pour remédier à ce mal, on imagina alors de contraindre chaque paroissien à faire à tour de rôle le service de la confrérie.

On prit à cet effet une délibération qui fut homologuée par le Parlement de Rouen. Mais la révolution vint qui emporta la sentence, la confrérie et le Parlement lui-même.

A la révolution, en effet, les confréries de charité, malgré leur utilité, leur esprit de fraternité et leurs principes démocratiques même, ne purent trouver grâce. Elles ne furent point formellement interdites, mais leurs immeubles et leurs rentes, confondus avec ceux des fabriques et des établissements hospitaliers, furent vendus.

Dépouillées de leurs biens, effrayées par les persécutions, la plupart des charités tombèrent en dissolution. Cependant quelques-unes, plus favorisées et se trouvant sans doute dans des pays moins agités, traversèrent l'orage révolutionnaire et en furent quittes pour changer seulement de nom.

Ainsi, le registre de la charité de Notre-Dame de Louviers constate que, le 29 septembre 1793, le *citoyen frère* Jean-François Lainé prenait une livrée vacante en remplacement du frère François Donné, parti sur les frontières. Il constate également qu'au siége de Noël de la même année on procédait à l'élection d'un échevin, et que, le 1er janvier 1797, le *citoyen* Louis-Pascal Liot faisait, pour son entrée en fonctions d'échevin, don d'une croix argentée à la société, qui avait pris le nom de *Société des frères de l'humanité*, nom qu'elle a conservé jusqu'en 1800.

Dans un arrêté pris par le préfet de l'Eure vers la fin de septembre 1801, pour organiser le service des inhumations, on voit qu'il invite les sociétés d'hommes volontai-

[1] M. Raymond Bordeaux, d'Évreux, qui a formé une collection très-remarquable de ces estampes, cite celle de la charité de Bourg-Achard, qui porte la date de 1640, et celle de la charité de Pitres, près de Pont-de-l'Arche, qui est datée de 1660. Il paraît que ces charités font tirer encore aujourd'hui des épreuves sur les anciennes planches qu'elles ont conservées.

rement dévoués à l'inhumation des défunts, c'est-à-dire les *confréries de charité*, là où elles existent encore, à donner l'exemple, et il leur impose, comme à toutes les personnes chargées de donner la sépulture aux morts, un costume consistant dans un manteau noir fendu, avec un chapeau rond rabattu, plus une médaille sur laquelle était écrit : « Honneurs funèbres », et une baguette noire à la main pour leur chef.

A propos de ce costume, les frères de la charité d'Évreux représentèrent au préfet qu'ayant des manteaux ainsi ouverts, il serait déagréable de voir les manches des habits de diverses couleurs, ce qui ferait une bigarrure « et donnerait risée aux méchants », et ils lui demandèrent la faveur de conserver l'usage de leurs anciennes robes, ce qui leur fut accordé; mais comme les anciens chaperons étaient bleus et que le préfet n'admettait que le noir, les frères firent faire leurs nouveaux chapeaux noirs.

Après le concordat, en 1804, l'évêque d'Évreux ayant fait un règlement pour organiser les confréries de charité, les frères de la charité du diocèse d'Évreux reprirent leurs chaperons tels qu'ils étaient avant la révolution, et y firent broder de nouveau les images de la sainte Vierge et des saints sous le patronage desquels chaque confrérie était placée.

Réorganisées sous la surveillance et la responsabilité des évêques, les charités n'ont pas tardé à donner lieu aux mêmes abus et aux mêmes scandales dont on s'était plaint jadis dès leur origine, et elles ont dû être l'objet de mesures sévères de la part des évêques, auxquels leur esprit de résistance, pour ne pas dire de turbulence, suscita parfois de graves difficultés, notamment dans le diocèse d'Évreux.

Aujourd'hui, peu soutenues dans beaucoup d'endroits, les charités tendent à disparaître, surtout dans les villes, où s'introduit chaque jour l'usage des chars et des employés salariés.

Malgré les reproches qui peuvent leur être adressés, on accordera des regrets à cette pieuse institution, fondée sur des principes de dévouement, et inspirée par des sentiments d'humanité et de véritable fraternité.

VERRE A BOIRE LE COUP DE L'ÉTRIER.

Dès le temps d'Homère, il était d'usage, à l'arrivée et au départ d'un ami ou d'un hôte, de répandre, en l'honneur des dieux, du vin dans la maison, et de lui présenter à boire en prononçant une formule consacrée.

Cette coutume s'est transmise d'âge en âge, et on la retrouve encore dans diverses contrées, surtout chez les populations rurales.

Le langage imagé du moyen âge avait donné des noms aux différentes boissons que l'on prenait dans certaines circonstances particulières et avec une sorte d'apprêt : à la cour et chez les grands, il y avait le *vin du coucher;* on buvait dans les repas le *coup du milieu*, — cette coutume existe encore en Champagne, — et c'est ainsi sans doute que le vin pris au départ, à une époque où l'on ne voyageait guère qu'à cheval, a été nommé le *coup de l'étrier*.

Le curieux verre, en forme de botte à l'écuyère, que

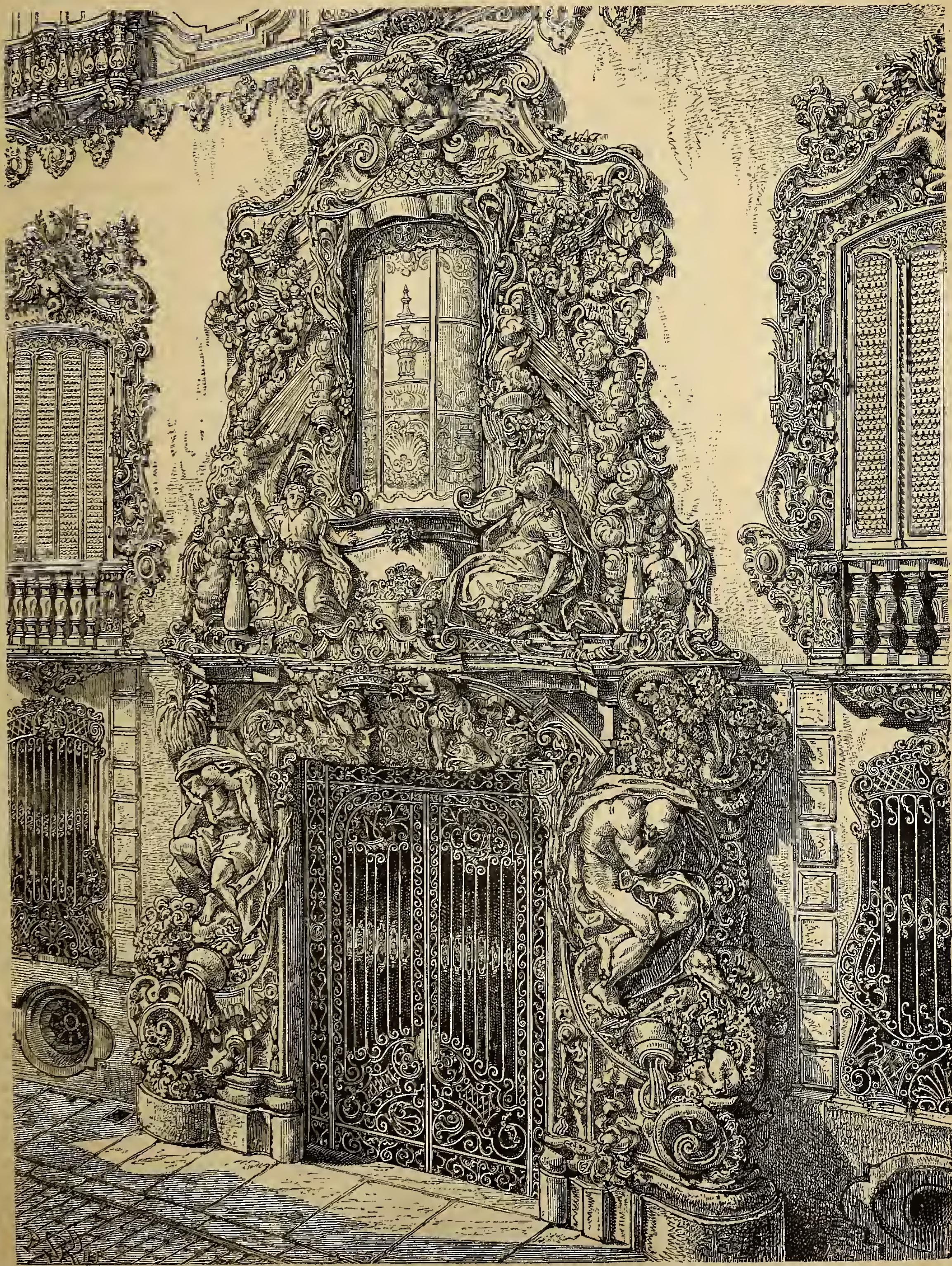


Collection A. Jubinal. — Le Coup de l'étrier, verre du seizième siècle. — Dessin d'Édouard Garnier.

représente notre gravure, était destiné à ce dernier usage. Il nous paraît dater du commencement du dix-septième siècle, et il a dû être fabriqué en Allemagne, où l'on a conservé pendant longtemps la coutume de faire des gobelets de cette forme; nous n'en connaissons pas d'autre exemplaire en verre, mais il n'est pas rare d'en rencontrer en faïence, provenant surtout des fabriques de Baireuth, en Bavière; ils sont assez richement décorés.

LA PORTE DE L'HOTEL DU MARQUIS DE DOS AGUAS,

A VALENCE.



Porte de l'hôtel du marquis de Dos Aguas, à Valence. — Dessin de Sellier, d'après une photographie de J. Laurent.

Malgré soi, et encore que le goût proteste, on ne peut s'empêcher de regarder avec intérêt ce fouillis de sculpture qui encadre la jolie porte et l'élégante fenêtre qu'on a sous les yeux. Il y a là de la verve, de la richesse, ou, pour mieux dire, de la prodigalité, et, il faut bien aussi le reconnaître, une sorte d'ostentation un peu extravagante. On s'arrête avec plaisir à y regarder de près une ou deux figures agréables et quelques détails d'une ornementation élégante. Ce ne sont point là des œuvres qui soient à dédaigner : elles expriment la manière d'être d'une époque et d'une civilisation. Ce style est, du reste, classé dans l'histoire des arts : on l'appelle *plateresque*, et cet art n'a jamais en aucun pays exercé plus de séduction qu'à Valence. L'éclat, le brillant, l'exubérant, ont toujours eu

le privilége de charmer et d'enthousiasmer les Valenciens. C'est chez eux qu'on a eu, croyons-nous, pour la première fois l'idée de couvrir de diamants le corps du Christ. On ne peut aller au delà, et du moment où l'on se plaisait à voir dénaturer de cette sorte la majesté divine et la beauté humaine, on ne peut s'étonner que les *plateros* n'aient pas tenu en grande estime la simplicité des artistes grecs ou le goût sobre de ceux des quinzième et seizième siècles.

L'hôtel que ce portail recommande à l'attention des voyageurs date du temps de Charles II ; il fut bâti, selon toute probabilité, pour l'opulent baron de Dos Aguas, D. Gines, chevalier de Calatrava, de l'antique famille des Perellos. Ce fut le fils de l'heureux habitant de Valence dont Franckeneau a tracé la courte biographie, et qui donna, vers l'année 1700, le grand arbre généalogique de sa maison sous le titre de : *la Calidad, servicios de la casa de Perellos.* Les Perellos étaient seigneurs de la petite ville de Benetuser et du château de Medrona. (1)

Jamais les artistes n'ont manqué à Valence, comme on peut s'en convaincre en feuilletant le grand répertoire de Cean Bermudez. En fait de peintres, de sculpteurs, de *plateros* habiles, peu de villes de l'Espagne peuvent le disputer à la patrie de Palomino et de Ribalta. La splendeur des églises y est sans égale.

La cathédrale de Valence, qui s'élève sur la place del Miguelete, date, par sa construction primitive, de l'époque romaine. Ses vicissitudes furent nombreuses : Publius et Cneius Scipion la consacrèrent à Diane ; les Goths la purifièrent et voulurent que le Christ y fût adoré ; puis les Arabes y introduisirent leur culte. Rodrigue de Bivar la plaça ensuite sous l'invocation de saint Pierre, jusqu'au moment où D. Jaime Ier, qui conquit définitivement le beau territoire de Valence, plaça sous l'invocation de sainte Marie le temple auguste qui avait subi de si grandes transformations. Malheureusement pour les archéologues, F. André de Albalat crut faire mieux encore : il ordonna de rebâtir l'église en l'année 1262. (2)

L'ART PLATERESQUE
ET LES *PLATEROS*.

Le mot espagnol *platero* signifie orfévre ; l'adjectif *plateresque* s'applique à un certain style d'orfévrerie, qui a longtemps prévalu en Espagne. Il exprime à la fois les merveilles accomplies au point de vue de l'art des orfévres et les abus qui en ont été faits. (3)

Quand l'Espagne eut reçu les immenses tributs payés en valeurs métalliques par les empereurs du Mexique et du Pérou, et les produits des mines d'argent du Potosi, les métaux précieux abondèrent en Espagne, et à Séville surtout. Les orfévres ou *plateros*, dont le nombre était considérable dans cette ville commerçante et artistique, eurent à produire une grande quantité d'œuvres durant de longues années, et à renouveler, pour satisfaire au goût régnant, les riches ornementations des églises et des monastères, qui, pour la plupart, dataient du règne d'Alphonse X, au treizième siècle.

Les artistes eurent le champ libre, et purent se livrer à toutes leurs fantaisies, l'or et l'argent, si abondants, n'étant comptés que pour peu de chose.

Cependant, à partir de l'année 1580, certaines règles, adoptées dans les divers ateliers des grandes villes, déterminèrent le poids et les degrés divers de développement qu'on devait donner aux vases sacrés et aux crosses d'évêques, aux candélabres, aux simples chandeliers, aux colombes liturgiques, et même aux objets les moins importants du culte. (1)

Léon de Laborde a dit de l'orfévre : « C'était le véritable artiste du moyen âge ; l'histoire de l'orfévrerie est à la sculpture ce que l'histoire de la broderie est à la peinture, une introduction et un complément ; elle l'est à plus juste titre parce que de l'atelier de l'orfévre sortirent tous les sculpteurs renommés et généralement tous les grands artistes. » (2)

Ces observations, vraies pour tous les temps et tous les pays, le sont particulièrement pour l'Espagne, où il est souvent assez difficile de distinguer l'orfévrerie de la sculpture.

Les *custodes*, par exemple, ornements du maître-autel qui doivent recevoir l'ostensoir, les grands retables métalliques, sortes de lambris qui doivent parer ces mêmes autels, furent rarement d'une bien grande dimension en France ; il en était tout autrement des *custodias*, destinées au même usage dans l'Aragon et dans les Castilles : quelques-unes d'entre elles n'avaient pas moins de seize à dix-sept pieds. Ce fut à l'occasion de ces véritables édifices composés de métaux précieux, que se déploya avec le plus d'extension, en Espagne, le génie des *plateros*.

D. Juan de Arfé y Villafañe aime à rappeler que son grand-père Henrique de Arfé, originaire, comme on sait, d'Allemagne, avait eu la gloire, au quinzième siècle, de doter la cathédrale de Cuenca de la merveilleuse *custodia* qui fit si longtemps l'admiration des Espagnols. Juan de Arfé, surnommé le Benvenuto de l'Espagne, se montra seul capable d'effacer la réputation paternelle ; il donna à son pays d'adoption un type de custodes si savamment étudié, qu'on le cite encore aujourd'hui dans les grands traités comme une des merveilles du genre. Au dire de M. Ch. Davillier, c'est même la plus grande pièce d'orfévrerie qui ait jamais été exécutée.

Toutefois, à l'époque où vivaient les Arfé, dont les travaux délicats commencèrent dans la ville de Léon, une famille, celle des Becerril, produisit aussi un grand nombre d'œuvres célèbres. Cette sorte de dynastie plateresque commence à Alonso, qui représente l'art du *platero* à Cuenca ; il travailla depuis l'année 1528 jusqu'en l'année 1573. Après lui, son fils Francisco Becerril, et un peu plus tard son petit-fils Cristobal Becerril, s'illustrèrent à leur tour. Ce fut à Cristobal que l'on confia l'exécution de l'admirable custodia de la bourgade d'Alarcon ; il mourut en 1584. Il y eut aussi un autre Francisco Becerril, mais moins connu. Le dernier représentant de la famille, Pedro Becerril, dont les travaux commencèrent en l'année 1551, est l'auteur des belles sculptures du grand retable de la cathédrale de Séville.

En même temps que ces deux familles célèbres, un nombre presque incroyable de *plateros* de talent produisirent des œuvres étincelantes qu'ont malheureusement détruites les guerres, les incendies et les révolutions.

Ce fut un Juan de Castellnou, à Valence, sculpteur et *platero*, qui exécuta la fameuse custode portée en procession

(1) G. Ernesti de Franckeneau equit. danic., *Bibliotheca hispanica historico-genealogica heraldica.* Lipsiæ, 1724, in-4°. Franckeneau est un pseudonyme de D. Juan Lucas Cortes.

(2) *Diccionario geográfico, estadístico, histórico de España y sus posesiones de ultramar*, por Pascual Madoz. Madrid, 1849, t. XV.

(3) En donnant, il y a quelques années, un article étendu sur Arfé y Villafañe, nous avons personnifié en quelque sorte dans un grand artiste ce que l'on appelait à cette grande époque le *style plateresque.* Voy. tome XL, 1872, p. 18 et 79.

(1) *Varia comensuracion para la escultura y architectura*, por Juan de Arphe y Villafañe. 5e édit., 1 vol. in-fol.

(2) Voy. le livret sur les émaux du Musée du Louvre.

dans les occasions solennelles par le corps du chapitre de la cathédrale valencienne. ([1])

Le corps entier des jeunes *plateros* de Séville, voulant faire preuve de sa fervente dévotion, en l'année 1580, s'adressa à un soldat, *el capitan Cepedu*, qui exécuta pour la confrérie un Christ dont l'originalité est restée célèbre. Fray Eugenio de la Cruz, le maître de Fray Juan de la Concepcion, associant son talent à celui de son compagnon hiéronymite, cisela les bronzes dorés de l'Escurial.

Disons en terminant qu'il y a des distinctions à faire entre les *plateros*. Le style des Arfé et des Becerril sut se contenir dans les règles d'un art élevé, élégant et majestueux dans sa magnificence; mais, vers la fin du dix-septième siècle, le bon goût se perdit dans la profusion. On reproduisit parfois sur les monuments l'ornementation par trop abondante qu'on avait admirée dans les églises et surtout sur les autels. La porte de l'hôtel du marquis de Dos Aguas en est un exemple.

INÉGALITÉ.

Il n'y a pas inégalité sociale parce que l'un est riche et que l'autre est pauvre; il y a inégalité sociale quand l'un est ignorant et que l'autre est instruit. Et, malgré toutes les révolutions, jamais celui qui ne sait rien ne sera l'égal de celui qui sait quelque chose. ([2])

PÊCHE A LA LIGNE EN MER.

Suite. — Voy. p. 271.

Plombs, balles, plombs tournants, etc. — Les plombs de fond, en mer, ne sont faits avec le métal dont ils portent le nom que lorsqu'on s'en sert pour pêcher à la ligne, à la canne, dans des endroits calmes. Dès qu'on veut faire descendre son amorce dans les courants qui seuls renferment certaines espèces et qui sont déterminés par les mouvements des marées, il faut avoir recours à des poids plus considérables. Un jour, en pêchant près du Goulet, passage qui amène dans la rade de Brest les eaux de la haute mer, nous attachâmes à notre ligne à main un biscayen de fonte de la grosseur d'une orange, et nous le vîmes flotter comme un bouchon, soutenu à 50 mètres à l'arrière du canot par l'eau qui passait en dessous.

La plupart du temps, les balles, plombs et autres poids sont remplacés par des pierres pour les cordes de fond; les pêcheurs marins donnent à ces pierres le nom de *câblières;* mais le pêcheur proprement dit se sert de plombs véritablement en plomb, et l'on a dû imaginer plusieurs systèmes pour les placer sans danger sur le trajet du fil, dans les pêches à soutenir. On a donc été tout naturellement conduit à imaginer le *plomb à tirage direct* (fig. 5). Ce



Fig. 5. — Plomb à tirage direct.

tronc de cône allongé est percé d'abord dans toute sa longueur, puis il porte des trous latéraux disposés sur le côté. Un brin de florence passe dans ces trous et se double en boucles empilées à chaque extrémité en face du trou central; de telle sorte que le plomb, au moyen de ses boucles, se place sur le trajet de la ligne à l'endroit qu'on juge le plus convenable, généralement entre la ligne et l'avancée.

Il est nécessaire de dire quelques mots des *plombs tournants*, destinés à faire tout à la fois l'office d'émérillons et de machines tournantes par suite de l'action de l'eau pendant la traction du bateau qui porte les pêcheurs. C'est surtout pour la pêche du maquereau que ces engins sont employés; cependant nous les avons essayés avec un grand avantage pour toutes espèces de poissons dont la pêche se fait *sous voile*. Chaque bateau est monté par six hommes ayant deux lignes à deux hameçons amorcés de drap rouge. Pour donner à ce leurre le mouvement qui en fait comme une esche animée sur laquelle se précipite le poisson, l'essentiel est qu'entraîné par le sillage du bateau, qui marche de toute vitesse avec le vent, il prenne un mouvement de rotation dans l'eau. D'ingénieux systèmes produisent cet effet.



Fig. 6. — Plomb tournant.

Par exemple, sur le trajet de la ligne, on place un plomb dont l'olive triangulaire est traversée par une tige de laiton courbé, si bien que l'eau frappant d'une manière continue et obliquement sur la ligne, la force à tourbillonner (fig. 6). Les pêcheurs ont également adopté le système représenté par la figure 7. A l'une des extrémités d'un plomb



Fig. 7. — Autre plomb tournant.

en forme de croissant, plat et très-allongé, est attachée la ligne; chacune des cornes du croissant est pourvue d'une boucle de ficelle solide, qu'un fort empilage poissé et verni maintient sur le plomb. L'avancée se monte à l'autre extrémité du plomb; elle se bifurque pour que chaque branche s'attache aux extrémités d'une petite traverse en baleine, couverte de même d'un empilage verni, qui retient une petite boucle à chaque bout. La forme du plomb en croissant donne *du faux* à la ligne, qui, dès lors, sous la traction du bateau, tourne sur elle-même et communique ce mouvement de rotation aux hameçons.

Hameçons. — C'est peut-être dans la forme, la matière et la taille des hameçons que l'on peut trouver le plus de

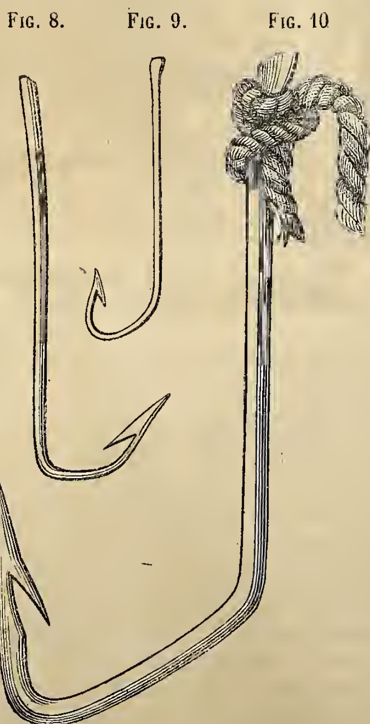
([1]) Voy. Cean Bermudez, *Diccionario de los mas ilustres profesores de las bellas artes en España*, 6 vol. in-12; — puis Antonio Ponz, *Viages artisticos en España*. 1771-1794, 18 vol. in-8.
([2]) Édouard Laboulaye, *Discours sur Horace Mann*

différence entre la pêche dans l'eau salée et la pêche dans l'eau douce. Cette différence n'est pas de celles que l'on doive approuver, car elle ne marque point de progrès; mais cette infériorité des hameçons de mer s'explique et se maintient parce que les poissons de mer, beaucoup moins délicats et moins difficiles à prendre que ceux des eaux douces, sont plus voraces, mieux armés de dents, et surtout sont plus lourds étant plus gros. Les hameçons de mer se font en fer étamé, les hameçons d'eau douce en acier bruni et verni. Les premiers sont garantis par leur étamage grossier de la rouille produite si facilement dans l'eau salée; mais tous les hameçons pourraient être traités de la même manière, et même mieux, au moyen d'un enduit qu'on inventerait facilement s'il en était besoin. Ces menus engins se font en fer, parce qu'ils ne se cassent pas sur les dents des poissons, ni sur les rochers : s'ils s'ouvrent ou s'ils se tordent, un coup de marteau les referme ou les redresse, et le marin trouve là, dit-il, une grande économie. Malheureusement, quelque vorace que soit le poisson, l'hameçon qu'on lui offre est tellement gros, en même temps si grossier, si mal apointi et pénètre si peu, qu'on manque souvent la proie.

Nous avons souvent protesté auprès des pêcheurs de profession de la mer contre ces manœuvres grossières et surannées, en leur prouvant que des hameçons modernes de bonne fabrique et *en acier*, bien faits, de forme soit anglaise, soit française, prenaient beaucoup mieux et beaucoup plus. Nous ne les avons pas convaincus, parce que leurs doigts inhabiles leur rendent très-difficile le maniement d'aussi petits instruments; mais nous sommes certains, par expérience, qu'il y a beaucoup de perfectionnements à opérer.

La figure 8 représente un hameçon, également en fer étamé, que l'on emploie en Norvége pour la pêche des forts poissons de mer; la longueur extraordinaire de sa

Fig. 8. Fig. 9. Fig. 10



Hameçons divers pour la pêche en mer.

hampe en fait un outil plus aisé à empiler et à manier pour des doigts souvent froidis par la bise ou le mauvais temps. On remarquera qu'il est extrêmement bas de pointe, et que la pointe est très en avant. La forme figure 9 est celle d'un hameçon français, à très-longue hampe aussi, dessiné de grandeur naturelle, qui est celui que les pêcheurs bretons emploient de préférence pour pêcher le maquereau. Le *dard* est bombé, la *languette* rentrée : forme défectueuse, puisque cette courbe touche les parois de la gueule avant que la pointe accroche.





Fig. 11. Fig. 12. Hameçon commun français. Fig. 13. Hameçon suisse.

L'hameçon figuré au numéro 10 est un hameçon français : on l'a dessiné de grandeur naturelle, tel qu'il est employé au Pollet, près de Dieppe, pour la pêche du congre, de la raie, etc. On le juge trop faible s'il s'agit de la morue, pour laquelle on prend un numéro double comme grosseur. Ces hameçons sont de bonne fabrication.

Les figures 11 et 12 représentent un hameçon de mer de la forme la plus commune, que l'on fabrique dans nos ports, en fer étamé. Il est de grandeur naturelle, et c'est un des plus petits numéros; les pêcheurs dédaignent volontiers ces hameçons parce qu'ils sont trop petits. Ils ont raison : en fer, ils ne sont ni assez *mordants*, ni assez roides, pour être d'un bon usage; nous avons fait ressortir (fig. 11) le grand *avantage* qu'on est obligé de leur donner pour leur procurer un peu d'*entrure*.

Nous représentons (fig. 13), un hameçon carré suisse, employé pour la pêche dans les grands lacs. Sa forme, toute semblable à celle des hameçons norvégiens, devrait être adoptée par nos pêcheurs en mer qui veulent améliorer leurs engins.

A la suite des hameçons simples, nous donnons (fig. 14)

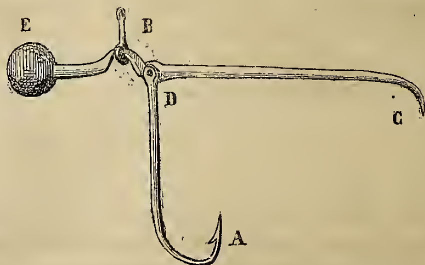


Fig. 14. — Hameçon-Flamm à contre-poids.

un exemple des hameçons mécaniques qui, dans ces dernières années, ont été inventés pour suppléer à l'insuffisance des hameçons ordinaires.

L'invention des hameçons *à contre-poids* et *à pince* est des plus ingénieuses, mais, en raison de la grosseur de l'appareil, on ne peut s'en servir que pour la capture des poissons de mer les plus voraces. D'un autre côté, comme ce sont aussi ces poissons qui se montrent les plus vigoureux et se défendent, en raison de leur volume et de leur force, assez énergiquement pour se décrocher souvent, il s'ensuit que l'invention porte précisément *sur le poids* pour lequel elle est faite (fig. 14).

En B est le point d'attache de la ligne. L'hameçon A est

esché comme d'habitude; E est un petit contre-poids lenticulaire en plomb; C, une pointe recourbée aiguë; D, une articulation de la hampe de l'hameçon sur le fléau coudé CBE. Tant que l'appareil flotte dans l'eau, il conserve la position que montre la figure 14; mais dès qu'un poisson a mordu à l'hameçon, il fait basculer la pièce CE en B; la pointe C forme *pince* et vient s'enfoncer dans le museau de l'animal; une fois l'animal dégagé, l'appareil reprend de lui-même sa position normale.

La suite à une autre livraison.

L'AMOUR MATERNEL CHEZ LES CHATS.

Comme nous avons l'habitude de ne considérer les êtres qui nous entourent, inanimés ou vivants, que par rapport à nous et aux avantages qu'ils peuvent nous procurer, nous définissons volontiers le chat un animal égoïste, sans attachement, infidèle et, à l'occasion, perfide. Qu'il nous délivre des souris qui nous gênent, c'est tout ce que nous attendons de lui, et si nous lui reconnaissons dans son jeune âge de la souplesse et de la grâce quand il joue avec quelqu'un de ses compagnons, si nous prenons un instant plaisir à le voir exécuter ses bonds et ses gambades, nous pensons lui avoir rendu pleine justice; nous sommes quittes envers lui.

Le chat possède cependant plusieurs qualités intéressantes, faciles à découvrir pour peu qu'on se donne la peine d'observer, et entre autres, à un éminent degré, l'amour maternel. Ce sentiment est si fort, si impérieux chez lui, ou du moins chez la femelle, qu'il la porte, en de certaines circonstances, à nourrir et à soigner comme ses propres



Frère et sœur, tableau d'Édouard Girardet. — Dessin de Henri Girardet.

petits de jeunes animaux appartenant à des espèces qui lui sont étrangères et même absolument antipathiques. Les exemples de ces singulières adoptions sont nombreux; nous en citerons deux ou trois dont l'autorité de ceux qui les rapportent rend l'authenticité incontestable.

Une jolie chienne épagneule avait eu d'une seule portée cinq petits. Comme on craignait qu'elle ne se fatiguât à les nourrir tous, on eut l'idée de lui en ôter deux pour les donner à une chatte qui venait de mettre bas, et à qui on enleva en même temps ses petits. La chatte accepta la substitution et se montra si bonne nourrice pour ses enfants adoptifs, que ceux-ci, au bout de peu de jours, devinrent plus forts que les trois autres petits chiens élevés par leur vraie mère. Dès qu'ils furent assez grands, on les donna. La pauvre chatte en fut inconsolable; pendant deux jours, elle n'eut pas un moment de repos et courut par toute la maison de la cave au grenier. Enfin, ayant trouvé moyen de pénétrer dans la chambre où la chienne nourrissait les petits qui lui avaient été laissés, elle crut voir en elle l'ennemie qui lui avait volé ses enfants et lui lança un coup de griffe. La bataille s'engagea et fut soutenue vigoureusement de part et d'autre; l'avantage resta pourtant à la chatte, qui prit un des petits et l'emporta. A peine l'eut-elle déposé en lieu sûr qu'elle revint pour en chercher un autre, dont elle parvint également à s'emparer après un nouveau combat. Un fait digne de remarque, c'est que, satisfaite de son succès, elle ne chercha pas à le pousser plus loin. On lui avait pris deux nourrissons, elle en avait reconquis deux; elle avait son compte.

White de Selborne raconte un fait non moins curieux et non moins honorable pour la race féline. Un de ses amis avait un levraut âgé de moins d'une semaine qu'un paysan lui avait apporté, et une chatte qui, à ce moment, fit ses petits. On se débarrassa de ces derniers. Le levraut fut élevé; il prenait fort bien le lait qu'on lui offrait dans une cuiller et prospérait; mais un beau matin il dispa-

rut; on supposa qu'il avait été croqué par quelque animal carnassier, chat ou chien. Cependant, quelques jours après, le maître de la maison, se promenant dans son jardin, aperçut de loin sa chatte qui venait vers lui la queue levée et miaulant doucement comme si elle eût appelé ses chatons. Mais ce ne fut pas un petit chat qui accourut à sa voix, ce fut le levraut qu'elle avait adopté, et qu'elle continua de nourrir de son lait jusqu'au moment où il put manger seul.

Le troisième exemple, que nous empruntons également à White, est peut-être encore plus extraordinaire. Une chatte qui vivait dans une ferme d'Angleterre et qui y croquait force rats et souris avait été récemment privée de sa progéniture, et, désolée, elle errait de tous côtés à la recherche de ses petits. Elle était encore en quête, lorsqu'un enfant, pour la régaler, déposa dans le panier où elle couchait une nichée de jeunes rats qu'il venait de trouver. La chatte revint, aperçut les rats; mais l'instinct maternel l'emporta sans doute sur l'appétit carnassier, car, au lieu de les dévorer, elle entra et s'installa tranquillement dans son panier à côté de ces petits êtres demi-nus et gémissants. Quand ceux-ci, pressés par la faim et trop jeunes d'ailleurs pour comprendre le danger qu'ils couraient, saisirent ses mamelles et se mirent à la téter, elle les laissa faire. Avant la fin de la journée, on la vit déjà s'occuper de leur toilette. De ce moment, elle les adopta et les éleva avec autant de soin que s'ils eussent été ses enfants.

LE JARDIN DE M. BAR.

Suite. — Voy. p. 290, 298.

V

On comprend que pour le jeune naturaliste la nécessité ne tarda pas à se faire sentir d'avoir à sa disposition des livres pour y puiser des renseignements utiles à la classification, à l'élevage de ses fleurs et de ses bêtes, comme aussi à la mise en ordre de ses diverses collections.

Les livres étaient donc pour lui, non pas un but, mais un moyen d'instruction. Il avait des livres, non en vue des livres eux-mêmes, mais en vue des choses, en vue de la nature qu'ils lui apprenaient à interroger. Il put avoir, grâce aux conseils de son père et aux cadeaux de sa mère, une bibliothèque très-bien composée, quoique très-modeste; mais il pouvait, à la bibliothèque de la ville, consulter les grands ouvrages de botanique et de zoologie, et puis il pouvait aussi consulter de très-précieux recueils chez l'excellent et savant professeur dont nous avons parlé.

— Voilà, dira-t-on, pour un si jeune observateur, des goûts bien exclusivement scientifiques! — Eh! vraiment oui, on peut, même à cet âge, préférer à tout la science; cela s'est vu quelquefois, mais il n'en était pas ainsi du petit Bar.

En effet, il ne prit pas seulement dans son jardin le goût des sciences, il y prit un sens très-juste et très vrai de la poésie : il m'a lui-même expliqué comment cela se fit.

Son jardin, situé, ainsi qu'on l'a vu, au fond d'une vaste cour, était appuyé contre un petit mur, en dehors et au pied duquel coulait une rivière; mais au delà de la rivière, il y avait une jolie vallée, des prairies, des sources limpides; au delà des prairies, de gracieux coteaux; sur ces coteaux, des bosquets, des gazons fleuris..... Et puis, par delà ces coteaux, un beau fleuve se dirigeant tranquillement vers la mer. Mais ne sortons point du frais paysage que de son jardin aperçoit M. Bar. La petite rivière, non loin de là, faisait tourner trois ou quatre moulins; quelques maraîchers et fleuristes s'étaient établis dans les prés voisins. Jardiniers et meuniers enlevaient au paysage sa mélancolie et rappelaient l'âme aux réalités, aux nécessités de la vie. Voir travailler est sain pour un jeune esprit, et je ne sais s'il est pour l'enfant un spectacle plus bienfaisant que celui de l'artisan à son œuvre.

Dès l'âge de quatre ans, une des joies du petit Bar avait été de voir tourner dans l'eau la roue des moulins. Il restait des heures entières au bord de la rivière en contemplation devant ce spectacle; et puis les meuniers le charmaient. Plus tard, il eut encore pour plaisir d'aller seul sur la colline entendre les bruits du soir. Bruits, parfums, paysage, pénétraient pour n'en jamais sortir dans les profondeurs de son âme. Plus tard, emporté ailleurs, il n'a cessé de les entendre, de les respirer et de les avoir présents devant les yeux. Et voilà pourquoi plus tard aussi en poésie il se passionna pour la Fontaine. Il retrouvait chez lui les chers paysages et les chers paysans. Par la même raison, en peinture ses maîtres préférés furent Claude Lorrain, Ruisdaël, etc., tous ceux, en un mot, qui lui rendaient le paysage. En musique, rien ne le charmait autant que Méhul, Weber, Beethoven (ce dernier surtout par la *Symphonie pastorale*). Il y retrouvait toutes ses harmonies du soir et du matin : le chant des oiseaux, le vent dans les grands arbres, les grondements de l'orage, les douces voix humaines, les chansons matinales.

Telle fut pour l'enfant l'influence des leçons reçues de son jardin ou plutôt reçues de la nature. Mais il avait fallu pour cela que son père l'aidât à combattre les railleries des autres enfants, qu'il y joignît ses propres encouragements, ses conseils, et qu'il se prêtât même à quelques-unes de ses fantaisies (si fécondes).

L'enfant était porté à aimer tout ce qu'il avait sous les yeux, et pour mieux aimer, il voulait toujours mieux connaître. La petite rivière qui coulait au pied de son jardin avait pour origine quatre ou cinq sources jaillissant dans un espace de 5 à 6 kilomètres. Ces sources, il les connaissait toutes et les avait cent fois visitées, examinées, admirées. C'était pour lui une promenade enchantée que d'aller de ces sources tout le long de la rivière jusqu'à l'endroit où elle se jette dans le fleuve. C'était en tout un parcours de 16 kilomètres; mais, arrivé au fleuve, il fallait laisser s'en aller les eaux de la chère rivière, sans les pouvoir suivre autrement que sur une carte de géographie. Que n'eût-il pas donné pour les suivre réellement jusqu'à la mer! Mais c'était par le fleuve un voyage de 150 kilomètres. Figurez-vous donc sa joie lorsqu'un jour son père lui proposa de descendre en bateau toute la vallée fluviale.

Il résulta de ce voyage, grâce à son attention aux choses, que l'enfant connut bientôt, avec la plus extrême précision, l'hydrographie de sa chère rivière, puis celle du fleuve qui recevait ses eaux, ce qui même ne tarda pas à lui rendre familière (en son ensemble du moins) toute l'hydrographie du globe.

Aussi le petit Bar, devenu homme, répétait-il souvent : « Il ne faut qu'aimer un peu pour vouloir apprendre beaucoup. »

VI

Voilà comment se fit l'éducation de notre petit héros, qui pourtant n'est pas devenu autre chose que le plus simple des hommes.

Ne me demandez pas de vous raconter son histoire, car ce héros singulier n'a pas eu d'histoire, ou du moins n'a pas eu d'histoire épique ou romanesque. Les jours se sont succédé les uns aux autres sans aventures; la vie a

suivi pour lui un cours régulier, sans surprises, sans catastrophes, sans agitations violentes. Cela vous étonne! Mais ne savez-vous pas que des milliers d'existences s'écoulent ainsi tranquilles, aimantes, laborieuses? Les livres, en racontant toujours les faits exceptionnels, nous habituent à voir le monde bien plus agité qu'il ne l'est. Les troubles, les perturbations sont le sujet de tous les chants poétiques, de tous les récits historiques, et, cela ne suffisant pas, l'imagination est venue encore y mêler ses chimères; mais le souvenir des âmes calmes qui ont passé sur la terre sans bruit et sans éclat, où pouvons-nous le retrouver? Elles se sont fait du silence un bonheur; puis avec le silence est venu l'oubli, et la postérité ne les a pas connues.

Qu'il serait sain pourtant, à l'heure où nous sommes, d'avoir au moins un soupçon de ce calme où se sont enfermées tant de créatures humaines, qui pour témoin de leur vie n'eurent et ne voulurent avoir que leur propre conscience.

Ces héros-là ont eu (qui pourrait le nier?) un rôle immense dans l'histoire; et l'histoire ne les a point cités.

Pour ne nous en tenir qu'à la plus faible moitié du genre humain, c'est-à-dire aux femmes, où sont-elles mentionnées dans les récits historiques, ces mères qui par milliers et millions vivent dans l'ombre, allaitant, caressant, élevant, formant sur leurs genoux le futur genre humain? Quelle action puissante de toutes ces femmes sur tous ces enfants, et quelle intarissable source de tendresse, d'affection, de bonheur! tout cela passe, tout cela fait la joie et la force du monde et sa perpétuité. Mais où cela trouve-t-il sa place dans l'histoire?

Voilà des réflexions bien graves et bien solennelles pour les lignes qui vont suivre.

Quel rôle a joué M. Bar dans le monde après cette enfance enchantée? Je le cherche, ce rôle, et ne le trouve pas; je ne vois dans sa vie rien pour l'histoire, rien pour le roman. M. Bar n'a été qu'un petit fabricant du plus humble de tous les produits. Écoutez néanmoins, mais écoutez avec indulgence pour celui qui raconte et pour celui qui est raconté.

Le petit Bar est maintenant un homme de cinquante-deux ans; il a eu lui-même des enfants, et il vit heureux au village entouré de ses petits-enfants. Mais comment en est-il arrivé là?

A dix-sept ans et demi, après le collége, il avait étudié un an ou deux la chimie; il était même devenu préparateur (ou *piston*, comme on disait alors) du professeur dont il n'avait été d'abord que simple auditeur. A force de manipuler toutes sortes de produits, il avait imaginé un vernis pour les cuirs, qui, bientôt adopté par la carrosserie, lui permit de se faire en peu d'années un joli revenu.

Il avait épousé une bonne et simple femme: quatre enfants étaient survenus. Tout cela formait une famille dont je voudrais pouvoir peindre la vie laborieuse et discrète. Quelques ouvriers étaient employés pour la préparation du vernis; mais tout se faisait sous la surveillance de M. Bar, c'est-à-dire que tout se faisait avec attention, avec scrupule et loyauté.

Rien de grandiose, pas d'éclat, pas d'animation fiévreuse. A six heures du matin, hiver, été, tout le monde au travail; mais en toute saison aussi, à quatre heures du soir, atelier, comptoir et magasin fermaient.

— Il faut, disait M. Bar, qu'ouvriers et maître aient quelque temps pour vivre. Cela, sans doute à cause de l'inévitable et cruelle concurrence, n'est pas possible en toute industrie; mais le *vernis Bar* fait une heureuse exception. Il faut en profiter.

L'inventeur du *vernis Bar* était donc, à partir de quatre heures, tout à son jardin, tout à ses collections; car il avait eu soin de ne pas s'installer dans une maison sans jardin. Du reste, où croyez-vous qu'il avait établi sa fabrique? Au bord de la rivière près de laquelle il avait passé son enfance, à quelques pas seulement de la maison paternelle. Et savez-vous quel placement il a fait des capitaux amassés dans la fabrication du vernis? Il en a acquis cette même maison paternelle, occupée maintenant par un jardinier rosiériste des plus habiles; il en acquis les trois moulins du voisinage tant contemplés et admirés dans son enfance; il en avait acquis dans le même voisinage deux vastes jardins maraîchers, puis une partie du coteau et des bosquets qui dominent la vallée. C'est sur ce coteau et dans ces bosquets qu'il a aujourd'hui sa demeure, champêtre et solitaire, d'où il aperçoit ces prés, ces jardins, ces moulins autrefois tant aimés, et qui lui sont devenus bien plus chers encore, aujourd'hui qu'ils lui appartiennent et qu'ils sont véritablement son œuvre et presque sa création; car moulins, prés et jardins ont reçu de lui des dispositions toutes nouvelles. Les moulins, quant à l'organisation intérieure, ont été complétement transformés: aussi ne trouveriez-vous pas dans toute la contrée quelqu'un qui s'entende mieux que M. Bar aux choses de la mécanique. Les sources où dans son enfance il a pêché tant d'épinoches, de vérons et de cabots, où il a tant cueilli de jolies fleurs, les voici maintenant par ses soins appliquées à l'irrigation des prairies et des jardins; il y a même créé, pour son usage personnel, un petit établissement de pisciculture qui ne laissse pas que de lui fournir chaque année, pour la famille et les amis, une centaine de belles truites et autant de grosses anguilles.

Du petit domaine où il habite les hauteurs du coteau, M. Bar voit au-dessous de lui s'étendre, verdoyer et prospérer tout un petit monde dont il a en sa garde les intérêts; car le voilà maire de Brumelpont; maire, c'est son titre officiel, mais il est réellement le conseil, l'arbitre, le directeur moral, le juge bienveillant et presque l'ami de tous ses administrés.

Brumelpont n'est qu'un pauvre village; mais ce village eut autrefois quelque importance comme situation militaire. On y voit encore les ruines d'une citadelle. L'église, qui conserve des parties romanes mêlées à des parties du plus pur gothique et à d'autres du gothique le plus fleuri et le plus tourmenté, offre comme un petit résumé de toutes les architectures qui ont régné en Europe du dixième siècle au dix-neuvième. Ajoutez que tout en haut du coteau, dans les bosquets acquis par M. Bar, se trouve un ancien camp romain parfaitement conservé.

Ajoutez encore que partout dans le sol, aussitôt qu'on le creuse, on trouve des poteries romaines, des médailles; on y trouva même l'an passé une jolie statuette de Mercure.

Sur l'ancien château, maintenant en ruines, il existe toutes sortes de traditions curieuses. Eh bien, celui qui sait le mieux ces traditions, celui qui a le mieux étudié l'histoire de Brumelpont, celui qui a compulsé tout ce qui reste des anciennes archives soit de l'église, soit de l'état civil, vous le devinez bien, c'est notre ami M. Bar. Il met à ses recherches archéologiques la même ardeur qu'à ses recherches sur les animaux et les plantes. A 4 ou 5 kilomètres de son domaine, il me faisait visiter dernièrement un coin de bois presque uniquement composé de buis.

— Le buis, me dit-il, ne croît pas naturellement dans notre région. A 25 kilomètres à la ronde, vous n'en trouveriez pas un. Eh bien, ceux-ci, je le soupçonne, sont les derniers vestiges d'une villa romaine. Les Romains ornaient de buis leurs jardins; ils le taillaient en temples et portiques. C'était un de leurs arbres préférés parmi les arbres d'ornement. Ceux-ci donc pourraient bien être les derniers rejetons d'ancêtres plantés par des Romains. C'est

d'ailleurs parmi ces buis qu'on a trouvé la statuette de Mercure. Nous sommes ici, n'en doutez pas, sur le territoire d'un ancien jardin romain. Et voyez comme le site avait été bien choisi ! L'habitation, placée vraisemblablement sur le sommet du coteau, dominait à la fois la grande et la petite vallée, celle où coule le fleuve et celle où coule la rivière.

Ainsi parlait M. Bar en redescendant du haut de la colline vers son habitation, qui, placée moins orgueilleusement que la villa romaine, se trouve à mi-côte et n'a vue que sur la petite vallée.

Le domaine du fabricant de vernis est d'ailleurs fort modeste; modeste même est le jardin, bien qu'on y trouve, comme autrefois dans le jardinet, l'aquarium et la ménagerie. Une serre a été ajoutée pour les plantes délicates. Mais M. Bar tient à n'en pas avoir plus qu'il n'en peut soigner lui-même, aidé, bien entendu, d'un jardinier qui travaille sous ses yeux. Il est vrai que tous chez lui ont le goût du jardinage, et que tous, y compris Mme Bar et les petits enfants, trouvent moyen d'y faire chaque jour quelque chose d'utile.

Le maître de ce domaine, au milieu de tous ces travaux, fait à sa manière l'éducation de ses petits-enfants, auxquels se joint, pour s'instruire avec eux, le fils du jardinier, un bel enfant de sept ans.

Voilà comment vit à la tête de sa famille et de sa commune l'excellent maire de Brumelpont.

La fin à une prochaine livraison.

LES CENTONS ANCIENS ET MODERNES.

Le vocabulaire de Papia dit que les grammairiens donnent le nom de centon à des vers ou parties de vers pris dans Virgile, Ovide, Horace ou Homère, de droite et de gauche, de manière à former un ensemble ou un sens complet. (1)

Le mot latin *centon* s'adapte bien à cette définition ; toutefois, Forcellini, dans son grand Dictionnaire, dit que dans le sens propre on appelait aussi centon la couverture que les Romains pauvres mettaient sur leur couche, et aussi les hardes rapiécetées dont ils se vêtaient parfois.

On fait remonter l'antiquité des centons jusqu'au temps des rhapsodes qui chantaient en public les vers d'Homère.

Saint Irénée cite un centon homérique de dix vers sur la descente d'Hercule aux enfers.

Letronne, dans son ouvrage *Sur les inscriptions grecques de l'Egypte*, indique des centons homériques antérieurs à l'ère chrétienne.

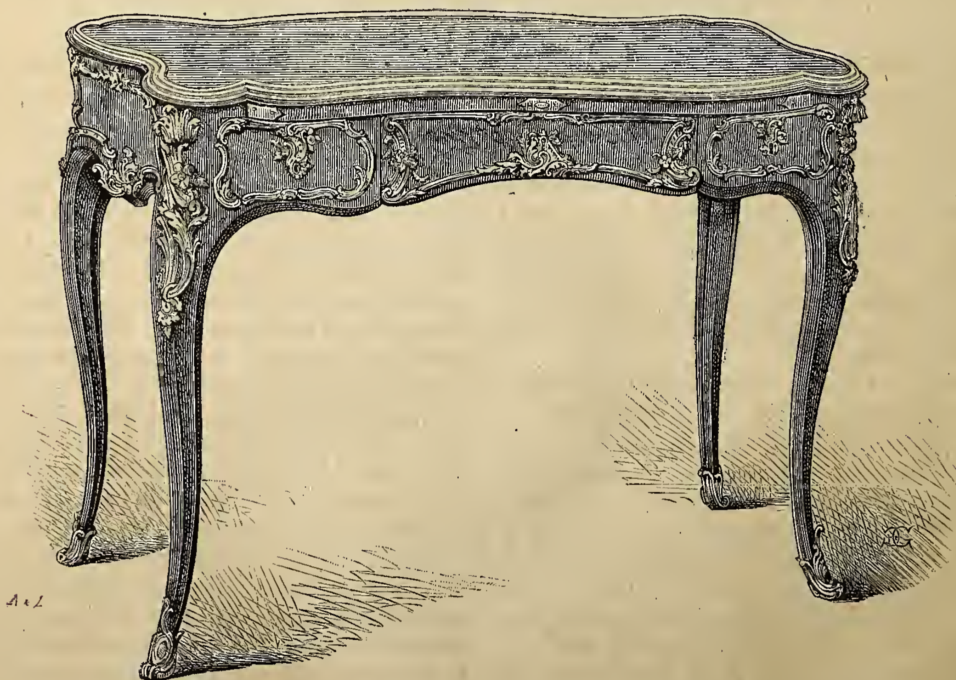
Chez les anciens, le grammairien Histié, et un certain Mavortius, que l'on appelait le nouveau Virgile, recueillirent des centons.

L'auteur de l'ouvrage que nous citons en note fait cette observation : « Il paraîtrait que la prosodie ou système de versification des langues modernes s'oppose à la composition du centon en vers. — A l'exception de l'italien, dont les formes ont tant de rapports avec le latin, et d'un seul exemple en anglais, je n'ai pu trouver de poésie centon ni en français, ni en allemand, ni en espagnol. »

(1) *Revue analytique des ouvrages écrits en centons depuis les temps anciens jusqu'au dix-neuvième siècle*, par un bibliophile belge. Londres, 1868, in-8 de 505 pages.

UNE TABLE DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

Les observations que nous avons faites au sujet de la table représentée dans notre dernier volume (t. XLIII, 1875, p. 40) étaient fondées. Le possesseur de cette table



Collection de M. Double. — Table de travail de style Louis XV. — Dessin d'Édouard Garnier.

reconnaît qu'on l'avait à tort annoncée sur le catalogue de l'Exposition au profit des Alsaciens-Lorrains comme ayant appartenu aux filles de Louis XV. C'est au petit meuble reproduit ici que cette attribution paraît convenir. Cette table en bois de rose viendrait, dit-on, du château de Bellevue. L'autre, qui est en acajou et de style Louis XVI, serait sortie du château de Versailles.

LE RETOUR DE LA PÊCHE.



Le Retour de la pêche, peinture d'Édouard Girardet. — Dessin de Henri Girardet.

— Pierre, regardez donc par la fenêtre; est-ce que les barques ne rentrent pas? demande la vieille Jeanneton, tout en écumant sa soupe, à un robuste marin de l'État qui fume sa pipe, assis sur un banc.

Voilà bien dix fois qu'elle lui fait la même question, à cinq minutes d'intervalle, et Pierre, ôtant sa pipe de sa bouche, lâche une bouffée et répond qu'aucune barque n'est en vue; puis, qu'on aperçoit quelques voiles à l'horizon; que les barques commencent à s'engager dans le chenal, mais qu'il ne reconnaît pas *la Blonde*, la barque de son cousin Jean-Marie.

— Est-ce qu'il va rentrer le dernier? dit avec inquiétude une jeune femme qui tient un petit enfant dans ses bras. Pourvu que ce ne soit pas mauvais signe?

— Mauvais signe! signe de quoi, par un temps pareil? Une mer douce comme un mouton! Non, non, cousine, vous n'avez rien à craindre; Jean-Marie aura trouvé un bon endroit, et il ne peut pas se décider à le quitter. Il faudra pourtant bien qu'il en prenne son parti, s'il veut profiter du flot pour rentrer. Allons, rassurez-vous, voilà *la Blonde* qui arrive là-bas; elle a mis toute sa toile.

— Vite le couvert, enfants! dit la grand'mère; nos hommes auront un fameux appétit.

Les petits s'évertuent à tout préparer; c'est à qui apportera les cuillers et les assiettes à la grande sœur pour qu'elle les range sur la table. Le chien fait autant de tours que ses jeunes maîtres, et le chat paresseux, couché en rond devant le feu, daigne lever la tête et marque par un long bâillement la satisfaction que lui causent ces préparatifs.

Pendant ce temps-là, Jeanneton, tout en taillant sa soupe, raconte au cousin Pierre, qui vient d'arriver d'un long voyage, que la maison a prospéré pendant son absence. La pêche a été bonne; Jean-Marie est un fameux pêcheur qui connaît les bons endroits; avec cela, dur au travail, et sobre, et économe, et rangé! Elle peut faire son éloge devant sa femme sans crainte d'être démentie : N'est-ce pas, Louise? Louise sourit et embrasse son nourrisson; on voit qu'elle est contente d'entendre dire du bien de son mari. La mère Jeanneton continue son histoire, et Pierre apprend qu'avec les profits de la pêche on a pu faire ajouter une chambre à la maison, et remettre *la Blonde* à neuf; sans compter qu'on a placé de l'argent à la caisse d'épargne. Depuis deux ans, Jean-Marie emmène son petit frère à la mer pour lui apprendre le métier et pour n'avoir point à payer un mousse; cela augmente les profits. Si la bonne chance continue, on ne sera pas en peine d'élever les enfants et de bien les placer tous les cinq.

— Papa! papa! crient les petits en s'élançant vers la porte, où Jean-Marie vient d'apparaître avec un air de bonne humeur. On l'entoure, on admire sa pêche, et le cadet des garçons se hisse sur la pointe des pieds pour le débarrasser de la cape mouillée qu'il rapporte sur son épaule, pendant que l'aîné, moitié audacieux et moitié poltron, présente le bout de son doigt aux pinces menaçantes des homards et le retire bien vite. Le chat lui-même a quitté le coin du feu, devinant qu'on va souper.

— C'est un fainéant, dit la grande fille; il aime bien le poisson, mais il attend qu'on le lui pêche.

— A table! dit la mère Jeanneton en apportant la soupière fumante; le travail est fini pour aujourd'hui. Le cousin Pierre nous racontera les histoires de ses voyages.

Le cousin Pierre ne se fait pas prier; mais il s'aperçoit que ses histoires ne produisent pas autant d'effet qu'il l'aurait cru. Pourquoi? Il cherche à le deviner, en regardant autour de lui. La chambre est bien close, il y fait bon; les gens ont l'air de trouver le dîner excellent, et de fait, le meilleur dîner n'est-il pas celui qu'on a gagné par son travail? Les enfants sont roses et frais, vifs et bien portants; le père de famille a pour chacun une caresse ou un mot d'amitié, et à la manière dont les deux femmes le regardent, on voit qu'elles se disent au fond de leur cœur, l'une : Quel bon fils! l'autre : Quel bon mari j'ai là! Pierre réfléchit, et voici la conclusion de ses réflexions : « Bah! des gens honnêtes qui s'aiment et qui sont heureux ensemble comme ceux-ci, ce n'est pas bien étonnant qu'ils ne se soucient guère de ce que j'ai vu chez les Chinois et chez les sauvages; ils ont mieux que ça chez eux. »

LES FOURMIS MOISSONNEUSES.

LA MOISSON. — FOURMIS INSPECTRICES. — ERREURS PUNIES. — LES GRENIERS. — CONSERVATION DES GRAINS. — RIVALITÉS ET GUERRE.

La Fontaine ne s'est pas trompé quand, se fiant à Ésope, il nous a présenté la fourmi comme un animal prévoyant, économe, faisant, durant la belle saison, des provisions pour ne pas se trouver à court dans les jours mauvais. Cette prévoyance des fourmis a été longtemps niée par les observateurs modernes, qui n'avaient étudié que les espèces vivant dans nos bois et dans nos champs; celles-ci, en effet, s'engourdissant dès les premiers froids, n'ont pas besoin de faire des provisions pour l'hiver et n'en font pas. Mais il est aujourd'hui prouvé qu'il y a dans le Midi et en Orient des fourmis qui, douées d'un instinct de prudence et d'économie, font d'amples récoltes de graines et les conservent dans leurs greniers. M. Charles Lespès avait déjà constaté ce fait chez les attes, qui habitent les côtes de la Provence : il les avait vues ramasser des graines et les déposer à mesure sur des feuilles, sur des pierres, où d'autres ouvrières venaient les prendre pour les porter au logis. Mais les mœurs de ces fourmis moissonneuses nous ont été depuis révélées plus complétement par un autre observateur, M. Traherne Moggridge, jeune Anglais qui, atteint d'une maladie mortelle, est venu achever sa courte vie à Menton, et qui a voulu employer ses derniers jours à d'intéressantes études d'histoire naturelle.

C'est dans un endroit désert, sur un terrain aride et nu, voisin de la ville de Menton, que M. Moggridge a rencontré de nombreuses colonies d'attes noires, et a été témoin de leurs manœuvres. Le sol est pierreux, sablonneux, hérissé çà et là de touffes de thym et de lavande, ainsi que de quelques pins tout rabougris. A peu de distance se trouve un vallon cultivé, et sur les bords poussent en abondance toutes sortes de plantes basses produisant des graines. Deux longues colonnes de fourmis moissonneuses cheminent en sens contraire; l'une marche rapidement, en bon ordre; le mouvement de l'autre est plus lent et irrégulier. C'est que les fourmis qui composent la première colonne vont à la récolte; elles ne portent rien, tandis que celles de la seconde en reviennent et sont chargées de lourds fardeaux. Chacune d'elles tient entre ses mandibules une graine quelquefois plus grosse que sa tête et qui l'empêche de voir son chemin. De temps en temps elles trébuchent, leur butin s'échappe et roule à terre, mais elles le ramassent et reprennent courageusement leur route.

Quand les attes ne trouvent pas assez de graines tombées, elles les cueillent elles-mêmes. On voit une fourmi grimper sur la plante, choisir une tige garnie de ses graines, la couper et l'emporter en redescendant en arrière, avec les plus grandes précautions. Si elle ne peut y réussir toute seule, une de ses camarades, qui voit son embarras, lui vient en aide. Souvent elles se partagent le travail : les unes font la cueillette; d'autres, restées à terre au pied de la plante, ramassent les fruits et les emportent. « Dans cette société si intelligente, dit M. Émile Blanchard, qui a résumé le travail de l'observateur anglais, il y a néanmoins des individus sots et ignorants. Des fourmis sans éducation, au lieu de choisir de bonnes graines, s'emparent de corps sans usage et rentrent fièrement à l'habitation, croyant avoir exécuté une belle besogne. Les malheureuses sont alors accueillies comme elles le méritent. Des inspecteurs, qui ne se laissent pas tromper, les forcent à sortir du nid au plus vite et à jeter au loin l'objet inutile. »

Désireux de vérifier un fait si extraordinaire, M. Moggridge s'est avisé de jeter sur le chemin des fourmis des grains de porcelaine grise ou blanche ressemblant à des semences. Il a vu des individus inexpérimentés se jeter avec empressement sur ces petites pierres, s'en emparer, et d'autres, plus capables, les leur arracher, les éclairer sur leur sottise. Désormais personne ne touchait plus aux grains de porcelaine.

M. Moggridge n'a pas borné sa curiosité aux mœurs des fourmis moissonneuses; il a étudié leurs habitations : « Les attes, dit d'après lui M. Blanchard, n'ont nul besoin de matériaux de construction; elles pratiquent simplement des galeries et des chambres souterraines, profitant parfois d'une ouverture accidentelle qui rend les premiers travaux plus faciles. Aux abords de la fourmilière, des amas de terre, de gravier, de fragments de racines provenant des déblais, des tas d'enveloppes de graines ou de capsules, enfin de tous les débris sans usage, dénoncent l'entrée de l'habitation. » Lorsqu'on a enlevé la couche de terre qui enveloppe les appartements, on demeure frappé de la grandeur du travail. « Sur une étendue qui souvent ne mesure pas moins d'un mètre, ce sont de longues galeries droites ou sinueuses et des chambres de formes et de proportions variables. Il y a plusieurs étages communiquant par des ouvertures verticales. La moisson faite, les greniers se trouvent abondamment pourvus. Voici des galeries pleines des graines noires et comme vernissées de l'amarante; plus loin, des chambre srichement approvisionnées de semences diverses, où dominent celles de la fumeterre et des véroniques. Vient-on à vider quelques-uns de ces greniers, on s'étonne, et une fois de plus on admire l'intelligence des laborieux insectes. Dans toutes les parties où circulent les fourmis, on ne voit que la terre bien tassée et des chemins semés de gravier; mais dans les endroits qui avaient reçu les dépôts de provisions, il y a sur le sol une couche de petits grains de silex et de brillantes paillettes de mica plus ou moins cimentés. Ainsi le fond est rendu à peu près imperméable. Pour être conservées, les substances alimentaires ne doivent-elles pas être mises à l'abri de l'humidité? Évidemment les fourmis en ont conscience. »

Un fait singulier qui frappa beaucoup M. Moggridge, c'est que les semences trouvées par lui dans plus de vingt fourmilières au mois de mai n'avaient pas germé, tandis que d'autres, aux alentours, étaient déjà en pleine végétation. Les conditions de chaleur et d'humidité étaient cependant les mêmes. Les fourmis ont donc un procédé pour empêcher la germination des graines dans leurs magasins, car ces graines, tirées hors du nid et semées ailleurs, se développent immédiatement; mais quel est ce procédé? on l'ignore. On les a vues, à de certaines heures, porter leurs provisions à l'air, les exposer au soleil, puis les remettre dans leurs greniers; mais il est douteux qu'un

moyen aussi simple ait pour effet de paralyser la vitalité des semences.

Il faut le dire, ces industrieuses petites bêtes, ces excellentes ménagères, qui savent si bien établir le travail, l'ordre et la paix dans leur cité, manquent absolument de scrupules à l'égard des autres colonies de fourmis, même appartenant à la même espèce. Quand elles se sentent les plus fortes, elles attaquent leurs voisines; elles les affaiblissent par des combats répétés, qui quelquefois se renouvellent chaque jour pendant six semaines; enfin, quand elles pensent les avoir mises hors d'état de résister, elles envahissent leur nid et le mettent au pillage, car elles se battent, non pour la gloire, mais pour le profit. En attendant la lutte décisive et la spoliation en grand, ce sont des escarmouches et des scènes de brigandage continuelles. Une troupe d'attes noires s'en allant à la provision rencontre une colonne ennemie chargée de butin; aussitôt elle se jette sur celle-ci et la dévalise. Une fois la récolte faite et les greniers remplis, la guerre cesse tout à coup entre les fourmis rivales; les membres des deux cités se rencontrent sans manifester la moindre hostilité; ils ont oublié le passé; on dirait qu'ils n'ont rien à se reprocher, qu'ils ne se connaissent pas. Le point d'honneur n'existe pas chez les fourmis.

LE VIOLON DE FER ET LE KALÉIDOPHONE [1].

Nous nous proposons de donner ici quelques explications sur la vibration transversale des tiges solides, et des instruments de musique à la construction desquels elle peut s'appliquer.

Si nous fixons dans un étau une longue tige de fer (fig. 1) et que nous promenions un archet à sa partie supérieure,

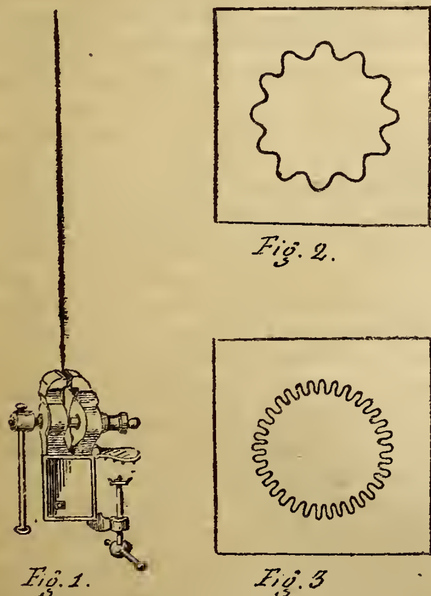


Fig. 1. — Fig. 2. — Fig. 3.

nous produirons un son musical. Recommençons la même expérience en réduisant la longueur de la tige à dix centimètres de longueur, nous entendrons un son musical assez grave. Si nous la raccourcissons encore, le son sera plus élevé. En continuant à la diminuer successivement de longueur, le son deviendra de plus en plus aigu. Nous n'insisterons pas sur ces principes fondamentaux de l'acoustique, mais nous ferons observer que l'on peut facilement construire un instrument de musique avec une série de tiges métalliques solidement fixées à une de leurs extrémités. Cet instrument, que l'on confectionne parfois pour les démonstrations des cours, et que tout le monde peut fabriquer, est connu sous le nom de *violon de fer*. Il se compose de plusieurs tiges de fer de différentes longueurs, implantées très-solidement à leur base et circulairement sur un plateau de bois massif. Un exécutant habile peut, à l'aide d'un archet, faire vibrer ces différentes verges et produire une musique assez agréable. Les boîtes à musique, où les sons se produisent par la vibration de petites languettes métalliques fixées par l'une de leurs extrémités, rentrent encore dans le même genre d'instruments musicaux.

Si l'on veut étudier les vibrations des verges, on peut employer l'ingénieuse méthode optique que M. Wheatstone a imaginée, et que M. Tyndall a popularisée dans ses cours de physique expérimentale à l'Institution royale d'Angleterre.

M. Wheatstone fixe au sommet d'une verge métallique, attachée verticalement par sa base dans un étau, une perle de verre très-légère et argentée à l'intérieur, de façon qu'elle forme un véritable miroir, sur lequel on fait tomber un faisceau de lumière qui, par réflexion, produit sur un écran un point très-brillant. Lorsque la verge est mise en vibration, ce point met pleinement en évidence le caractère propre de ses vibrations. Une aiguille à tricoter prise dans un étau, et sur la pointe libre de laquelle on a fixé à la glu marine une petite boule argentée, donne une idée suffisante de ce phénomène. Avec l'instrument plus complet de M. Wheatstone, qui a reçu le nom de *kaléidophone*, on obtient de cette manière de très-belles figures qui se produisent sur l'écran.

Fixons la verge horizontalement dans l'étau, dit M. Tyndall [1], et faisons tomber sur la perle argentée de son extrémité un faisceau de lumière électrique, qui nous donnera un point lumineux comparable au soleil par son éclat. Installons une lentille convergente sur le trajet du rayon réfléchi en avant de la perle très-éclairée. Écartons la verge et lâchons-la. Le point brillant décrit un ruban de lumière d'abord rectiligne, mais qui s'épanouit rapidement en ellipse, devient un cercle, redevient une ellipse, et finit par être encore une ligne droite, prête à se transformer de nouveau. Ces transformations successives viennent de ce qu'une verge ainsi fixée dans un étau ne vibre pas seulement dans la direction suivant laquelle on l'a lâchée, mais aussi perpendiculairement à cette direction. La courbe décrite résulte de la combinaison de deux vibrations rectangulaires. Il nous sera facile de constater qu'en même temps que la verge vibre tout entière, elle peut se diviser en segments vibrants. En l'attaquant convenablement au moyen d'un archet, nous amenons la figure projetée à représenter un cercle dentelé (fig. 2), résultant d'un certain nombre de petites ondulations superposées à la grande. La verge, en même temps, rend un son musical que nous n'entendions pas bien quand elle vibrait tout entière; c'est que ses oscillations étaient de fait trop lentes pour devenir sonores. Les vibrations qui produisent ces sinuosités, et qui correspondent à la première division de la verge, sont à peu près six fois et un quart plus rapides que les vibrations de la verge entière. Attaquons de nouveau avec l'archet: le ton de la note s'élève, les dentelures courent plus serrées les unes après les autres, formant sur l'écran un peigne lumineux circulaire (fig. 3), à dents plus petites et plus nombreuses, plus beau encore que le précédent; il résulte des vibrations de la seconde division de la tige, dix-sept fois et un tiers ($17\ ^{13}/_{36}$) plus rapides que les vibrations de la tige entière. Chaque changement de son survenu dans la tige se dessine ainsi sur l'écran.

(1) Voy., sur sir Charles Wheatstone, p. 222.

(1) *Le Son*, par John Tyndall. Paris, Gauthier-Villars. 1865.

Si on frappe la verge de fer près de son extrémité fixe, on obtient d'autres figures de vibrations dont nous représentons quelques spécimens (fig. 4), d'après Wheatstone, qui les a obtenues le premier. Si l'on éclaire les boules argentées avec deux foyers au lieu d'un seul, avec deux bougies, par exemple, on double les figures, et on a ainsi

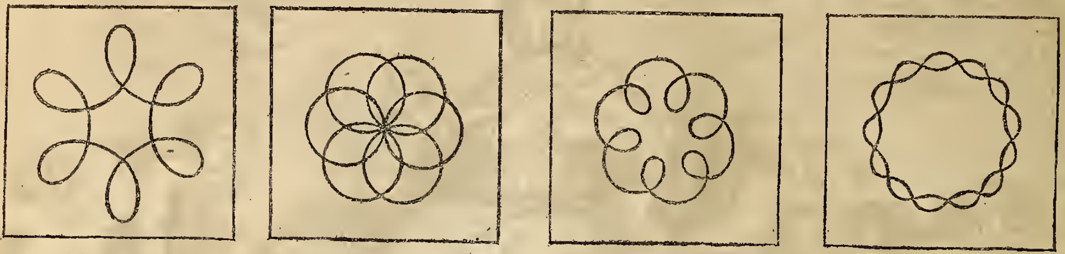


Fig. 4.

Différentes figures obtenues avec le kaléidophone de Wheatstone.

sur l'écran deux points brillants qui décrivent chacun sa ligne sinueuse, lorsque l'aiguille à tricoter exécute ses vibrations. Ces courbes forment des dessins remarquables, toujours changeant avec les sons produits, et qui varient à l'infini.

LES BOLLANDISTES.

Fin. — Voy. p. 273.

Les manuscrits amoncelés dans le cabinet de Rosweyde, les documents entassés dans les mansardes d'Anvers, avaient fini par former une collection remarquable, à laquelle on fit l'honneur d'une vaste salle élevée au-dessus du réfectoire de la docte communauté, salle qui prit le nom de *Musæum Bollandianum*.

Douze armoires, correspondant aux douze mois de l'année et divisées en un nombre de cases égal à celui des jours, contenaient les manuscrits et les pièces détachées relatives à chaque saint. Les murs étaient garnis de rayons chargés de livres et de manuscrits précieux qui faisaient l'admiration de Durand et de Martène, de Vossius et de Christine de Suède. Plusieurs collections précieuses s'adjoignirent en différents temps à ce fonds que les bollandistes ne cessèrent d'enrichir en y employant aussi bien leurs ressources patrimoniales que celles de la société.

Lors de la dissolution de la compagnie de Jésus, en 1774, les derniers bollandistes demeurèrent les gardiens de ces trésors qui n'étaient plus à eux; puis ils furent transférés, mais seulement en partie, dans l'abbaye de Caudemberg, qui leur offrait un asile, asile bientôt fermé.

En 1788, l'abbé de Tongerloo acquit du gouvernement, au prix de 20 000 florins, ce qui restait encore de livres et de manuscrits, et ses religieux prémontrés les utilisèrent en partie dans un dernier volume des *Acta*, qui parut au plus fort de la tourmente révolutionnaire, en 1794; ils avaient commencé l'impression du cinquante-quatrième volume lorsque, le 6 décembre 1796, ils furent obligés de se disperser.

Une partie des livres et des manuscrits bollandiens fut conservée par des fermiers et des pâtres flamands, qui pendant plus d'un quart de siècle les cachèrent dans leurs huttes.

Ce fut seulement en 1825 que ces débris furent découverts en partie et rachetés des deniers de l'État : on en fit deux parts, dont l'une fut envoyée à la Haye, l'autre à Bruxelles. La plupart des manuscrits entrèrent à la bibliothèque royale de cette ville, dans la section désignée sous le nom de bibliothèque de Bourgogne.

Napoléon Ier, dès l'année 1800, avait fait décréter une enquête : elle n'aboutit qu'à retrouver la trace des derniers bollandistes réfugiés çà et là dans de modestes postes et se souvenant à peine des feuilles remises à l'imprimeur au moment de leur expulsion.

Une tentative nouvelle faite par l'Institut de France, en 1810, n'eut pas une meilleure issue; le rapporteur du projet, M. de la Serna-Santander, déclara que deux choses manquaient pour la continuation : des actes et des hagiographes.

Le projet fut repris par les jésuites belges en 1836; deux ans plus tard, le jour de l'Annonciation, 25 mars 1838, un manifeste latin signé des pères Boone, Van der Moore, Coppens et Van Hecke, instruisit le monde savant de la reprise des *Acta*. Une liste de près de quatre mille biographies donnait une idée de la tâche acceptée par ces débutants.

Après dix années de travail, en 1847, un peu plus de deux siècles, après l'apparition du premier tome de Janvier (1645), parut le tome VII d'Octobre, le cinquante-quatrième de la collection.

Ce volume rattachait ensemble les deux générations des fils de Bollandus, car il comprend dix-neuf actes composés à Tongerloo et retrouvés par hasard; le reste est dû aux nouveaux bollandistes installés au collége Saint-Michel, à Bruxelles.

Depuis, six autres volumes ont successivement vu le jour, et deux autres ne tarderont pas à les suivre, sans suffire peut-être à épuiser le mois d'octobre. Car plus les *Acta* s'avancent, plus les matériaux abondent, plus la nécessité de reprendre en sous-œuvre les premiers mois de l'année devient évidente. Janvier formait trois volumes; Février deux; Septembre en a exigé huit; Octobre en compte déjà douze; nul ne pourrait indiquer les dimensions probables de Novembre et Décembre.

En somme, cet ouvrage, qu'un homme avait rêvé d'écrire *à ses moments perdus*, est devenu un des plus laborieux travaux de critique historique qui jamais aient été tentés.

A l'heure où nous écrivons, près de deux siècles et demi après que Jean Bolland en posa la première pierre, vingt-neuf continuateurs se sont couchés après lui dans la tombe et cinq sont encore debout, poursuivant leur œuvre au milieu des bruits de la lutte politique et religieuse.

Le travail dure depuis deux cent quarante-six ans, déduction faite de quarante-quatre années durant lesquelles il fut interrompu; mais si l'on additionne le temps que chaque bollandiste consacra à l'œuvre commune, on arrive à la somme énorme de six cent soixante-dix ans, et cela sans tenir compte du concours apporté aux bollandistes en titre par plus de dix écrivains qui ne collaborèrent qu'accidentellement aux *Acta*.

La collection des Actes comprend jusqu'à ce jour soixante volumes in-folio; mais il convient d'y rattacher un certain nombre d'ouvrages destinés à élucider ou à dé-



Un Frontispice des *Acta sanctorum* (Bibliothèque nationale). — Dessin de l'Hernault, d'après une ancienne estampe.

fendre quelques parties du travail, et même, pour être juste, des collections absolument étrangères à la vie des saints, mais sorties des *Acta* comme autant de dérivations de la source principale, telles que les *Annales d'Anvers*, publiées par D. Papebrock, en onze volumes in-folio, et les *Analecta Belgica* de Ghesquière, etc.

A diverses reprises les bollandistes ont dû quitter la plume pour reprendre comme leurs pères le bâton de pèlerin. C'est ainsi que Janning et Baertz parcoururent l'Autriche, la Bohême, la Hongrie; Cuypers, l'Espagne, etc.

Une immense correspondance s'ajoute encore à leurs travaux. On a compté que du Sollier écrivit à lui seul plus de douze mille lettres, et ce ne fut pas lui qui dut en écrire le plus; quelques-unes de ces lettres sont de véritables mémoires. Jamais les bollandistes n'ont refusé de fournir une copie, de donner un renseignement.

Duchesne, Chifflet, Labbe, Sirmond, leur doivent des chroniques entières, et le dernier des travailleurs est sûr de retrouver chez eux la même générosité et la même complaisance. Nous avons éprouvé nous-même jusqu'à quel point les nouveaux bollandistes ont gardé cette noble tradition de leurs pères, et avec quelle facilité ils ouvrent leurs portefeuilles et les salles de leur *Musæum* à tous les amis de la science.

Quelles heures délicieuses nous avons passées en fouillant cette bibliothèque reformée de toutes pièces en moins de quarante années, et qui comprend aujourd'hui près de 40 000 volumes, presque tous historiques ou se rapportant à l'histoire (*adjumenta historiæ*)! (¹)

Une salle tout entière est consacrée aux Vies des saints, à la collection des *Acta* munie de tables manuscrites, aux copies, aux indications se rattachant à leur continuation, aux martyrologes, fort nombreux, et à la bibliographie très-largement représentée en vertu de ce principe que « la connaissance des livres est la moitié de la science. »

Dans un cabinet voisin, les bréviaires, les rituels, les *ordo*, en un mot, la liturgie

Une troisième salle est affectée aux conciles et à la théologie. Dans celle-ci se trouve un exemplaire de la belle réimpression des *Acta sanctorum*, si heureusement réussie par M. Victor Palmé

La quatrième pièce, la plus vaste de toutes et recevant d'en haut une lumière abondante, renferme les histoires générales, provinciales, diocésaines, particulières, des empires, des royaumes, des églises des villes, des abbayes du monde entier; un grand nombre de ces ouvrages sont à la fois recommandables par leur valeur réelle et par leur rareté.

La France, dont les saints figurent pour près d'un quart dans la collection des *Acta*, occupe dans cette pièce plus de huit larges travées de onze rayons chacune. Nous y avons remarqué quelques-unes des publications de notre comité des travaux historiques; mais l'Angleterre et l'Allemagne ont été plus généreuses que nous. La première a expédié la collection complète de ses *Records;* la seconde fait parvenir, *gratis et franco*, à Bruxelles, chaque volume paru de la belle publication de Pertz, *Monumenta Germanica.*

Aux ressources accumulées par les continuateurs de l'œuvre de Bollandus, au prix de sacrifices qu'il est aisé de concevoir et dont la fortune personnelle des vaillants hagiographes a fait le fonds principal, il faut ajouter les richesses provenant de leurs ancêtres et déposées, comme nous l'avons dit, à la Bibliothèque royale de Bruxelles.

Mais quelle que soit l'importance de ces matériaux anciens, il ne faut pas perdre de vue l'immensité du travail à poursuivre. Dans le tome neuvième d'Octobre, que nous prenons au hasard, sur soixante et une Vies la bibliothèque de Bourgogne n'en a fourni que neuf ou dix. Il ne faut donc point s'étonner des arrêts et des lenteurs que la publication a parfois à subir.

L'âge et la maladie, la mort du plus valide et du plus jeune d'entre eux, ont surtout, dans ces derniers temps, paralysé les efforts laborieux des intrépides continuateurs; mais de jeunes recrues nous permettent d'espérer l'apparition prochaine d'un ou deux nouveaux volumes.

(¹) L'auteur de cet article est M. l'abbé Sauvage, aumônier du lycée de Dieppe, chargé l'année dernière d'une mission scientifique en Belgique.

LA PHOTOGRAMÉTRIE ET LE PANTOSCOPE. NOUVEAUX INSTRUMENTS.

La photogramétrie est l'art de lever des plans à l'aide de la photographie (¹). Elle consiste, en principe, à prendre en différentes stations des épreuves photographiques d'un pays; les lignes horizontales partant de ces stations donnent, par leur intersection, la position exacte de tous les points que l'on veut déterminer.

On prend à chaque station la photographie des objets visibles de tous les côtés de l'horizon. Pour cela, il suffit d'avoir six épreuves que l'on groupe autour du centre de la station, comme un hexagone régulier, et dont chacune représente ainsi un champ visuel de 60 degrés.

L'objectif qu'on emploie à cet effet est le pantoscope de Busch, dont la grande étendue angulaire embrasse 100 degrés environ (on n'emploie guère plus de la moitié). Il donne des images très-nettes; leur grand éloignement de l'objectif permet de n'avoir nullement à s'occuper de changer la position de la plaque photographique d'épreuve, une fois que l'objectif est en place; la distance du centre optique à la plaque reste invariable, et tous les objets, situés depuis une distance de l'instrument égale à cent fois la distance locale jusqu'à l'horizon, paraissent avec une précision suffisante.

LES PETITS PIEDS DES CHINOISES.

La coutume de déformer les pieds aux femmes chinoises va se perdant chaque jour. Un Mantchou ne veut pas prendre pour épouse une jeune fille dont les pieds sont déformés. La déformation est aussi de plus en plus condamnée par l'opinion, parce qu'elle exige un costume spécial et gêne les femmes dans leurs travaux. La moyenne des Chinoises subissant encore cette opération est environ de trois sur dix. (²)

LE NOUVEL ÉTALON DU MÈTRE.

Les besoins d'une précision de plus en plus grande dans les instruments que nous employons pour mesurer, ont déterminé les différents gouvernements de l'Europe à examiner si les prototypes d'après lesquels ont été confectionnées les mesures d'un usage courant peuvent être une base exacte encore aujourd'hui pour l'établissement des étalons métriques, dont tout État doit posséder au moins un exemplaire.

Une commission internationale, composée d'hommes éminents de tous les pays, MM. Struve, directeur de l'Observatoire de Pulkowa, Stas, Govi, Bosscha, le docteur Hirsch, le général Ibañez, le général Morin, Broch, Wild, Dumas, Péligot, Chisholm, s'est réunie, en 1870, en conférences officielles, à Paris, au Conservatoire des arts et métiers. Ces conférences sont la preuve évidente de l'extension considérable de l'usage du système métrique à la surface du globe : résultat auquel ont beaucoup contribué les expositions universelles qui, en multipliant chaque jour davantage les points de contact entre les peuples, les obligent à suivre une règle uniforme. Aujourd'hui, l'usage du système métrique est obligatoire dans un certain nombre

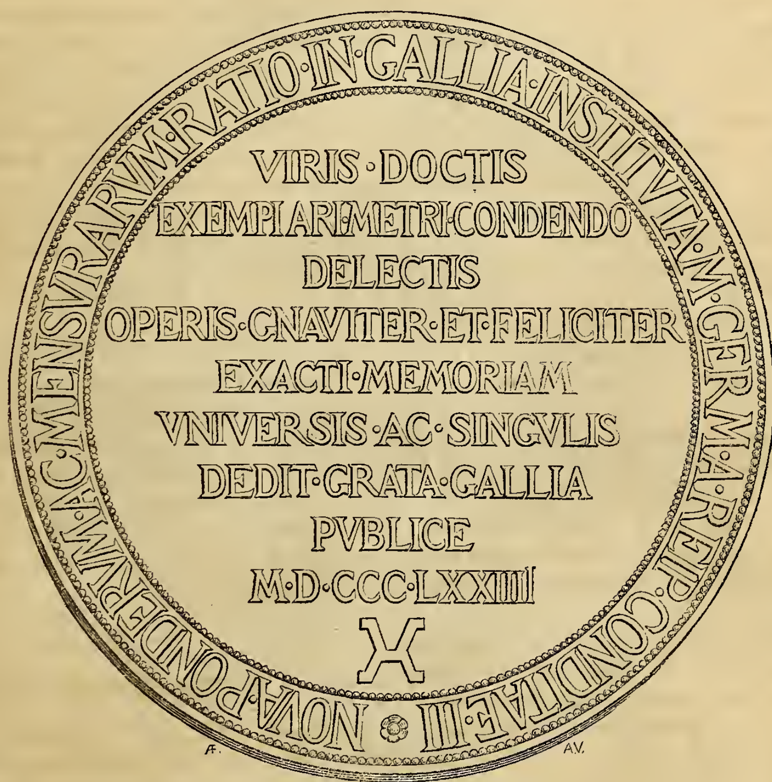
(¹) Voy. la Table de quarante années.
(²) Jules Arène.

d'États européens; chez quelques autres, en Angleterre, par exemple, il est facultatif.

Lorsque la Convention décréta l'adoption du mètre comme mesure linéaire, elle avait fait établir un mètre en platine par une grande commission scientifique, dont les membres s'étaient partagé la besogne. On avait décidé qu'on prendrait pour base la dix-millionième partie du quart du méridien. Il fallait donc mesurer ce méridien, ce qui est à peu près impossible, ou au moins en mesurer un arc, ce qui ne pouvait encore donner qu'une approximation. Berthollet, Haüy, Lavoisier, etc., furent chargés de fondre la règle de platine; Méchain et Delambre eurent la mission d'exécuter les travaux géodésiques.

Le mètre ne représente pas exactement la dix-millionnième partie du quart du méridien, et, à ce propos, on a émis le vœu, au sein de la commission internationale réunie en 1870, que le gouvernement français fît recommencer les opérations géodésiques de la Convention. On a été, toutefois, unanimement d'accord pour reconnaître qu'il n'y avait pas à cette opération une utilité immédiate, attendu que, dans l'usage, on a peu à se préoccuper de ce que représente le mètre en réalité. L'essentiel est d'avoir un étalon fabriqué avec assez de soin pour assurer son invariabilité, et d'après lequel on puisse en établir un nombre indéfini d'autres dans les mêmes conditions, de manière que, dans tous les pays faisant usage du mètre, il n'y ait qu'un type uniforme de mesures.

L'étalon de la Convention, déposé aux archives et connu sous le nom d'*étalon des archives* ou de *mètre à bouts*, est une règle de platine ayant la longueur d'un mètre *théorique* diminué de huit cent-millièmes, et ayant par conséquent des extrémités, des *bouts*. On en a fait une copie, déposée au Conservatoire des arts et métiers; celle-ci consiste dans une règle également en platine, mais d'une longueur indéterminée, sur laquelle on a tracé deux traits pour marquer la longueur exacte du mètre; les traits ayant



Revers de la médaille de la commission du mètre.

Traduction littérale de l'inscription. — Aux hommes savants choisis pour établir le modèle du mètre; à tous, à chacun, la France reconnaissante offrit publiquement le souvenir de l'œuvre résolûment et heureusement accomplie. — 1874.

Traduction de l'exergue. — Nouvel étalon des poids et mesures adopté en France, au mois de germinal de l'an 3 de la fondation de la République.

une certaine épaisseur, ce mètre, dit *mètre à traits*, n'offre point au savant le même degré de rigoureuse précision que le mètre à bouts.

La commission internationale a décidé que l'on s'assurerait de l'invariabilité de ce dernier depuis quatre-vingts ans. L'action de la chaleur et du froid, des variations atmosphériques, et mille autres influences, auraient pu déterminer des mouvements moléculaires dont la résultante eût altéré la longueur de cet étalon. Mais le respect est si grand pour ce prototype et le danger d'une altération si redoutable, qu'on ne devait pas le toucher ni le découvrir pour effectuer ces constatations. On dut recourir à des appareils d'optique qui, du reste, permirent d'atteindre à un degré de précision bien supérieur et bien plus rigoureux.

Le kilogramme étalon des archives ne représente peut-être pas non plus un kilogramme exact; il s'en faut, croyons-nous, de douze millièmes de milligramme; or, le progrès réalisé dans la construction des balances et dans leur sensibilité permet aujourd'hui de constater des variations d'un quarantième de milligramme. Il faut que les étalons actuels répondent aux besoins de précision qui se font sentir, même en dehors des travaux scientifiques. M. le docteur Hirsch, dans le cours de la discussion, a mentionné ce qui s'est passé en Russie à propos de la construction d'un grand pont. On n'a pu y utiliser des

câbles en fil de fer, parce que les piles sur lesquelles ils devaient reposer avaient été construites à une très-légère distance du point où elles l'eussent été si les calculs relatifs à la construction de ces piles et la fabrication des câbles avaient été faits avec la même règle.

La commission internationale s'est réunie pour la première fois en 1870 pendant la guerre, et la seconde fois en 1872; elle avait pour mission spéciale de choisir et de faire confectionner le prototype qui servirait à l'établissement des étalons destinés aux divers gouvernements. A cet effet, M. Tresca, du Conservatoire des arts et métiers, fabriqua une règle en platine iridié. Ce fut la commission de 1872 qui adopta définitivement les deux étalons du mètre et du kilogramme. Mais là ne se bornèrent point ses décisions. Elle fut amenée par la force des choses à demander et à décider la création d'un bureau international des poids et mesures à Paris, bureau qui relèverait du comité international permanent, dont les réunions doivent se tenir également à Paris, sous la présidence du président de l'Académie des sciences.

Chacun des membres de ce comité doit appartenir à une nationalité différente, et ce sont eux qui nomment le directeur du bureau, qui lui-même ne doit pas être de la même nationalité que le président et le secrétaire du comité. Les frais de ce bureau sont supportés en commun par les États contractants, et la convention est conclue pour douze ans, délai à l'expiration duquel chaque État redeviendra libre de se retirer du contrat, s'il le juge à propos.

Dix-sept États ont pris part à cette convention : la France, l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie, la Belgique, le Brésil, la Confédération argentine, le Danemark, l'Espagne, les États-Unis d'Amérique, l'Italie, le Pérou, le Portugal, la Russie, la Suède et la Norvége, la Suisse, la Turquie et le Venezuela. Le pavillon de Breteuil, dans le parc de Saint-Cloud, a été affecté par le gouvernement français à l'établissement de ce bureau international, et



Médaille de la commission du mètre, gravée par M. Chaplain. — Dessin de Féart.

c'est M. Govi, professeur de physique à Turin, qui doit en prendre la direction. Le budget annuel de ce bureau a été fixé à 75000 francs pour la période antérieure à la confection des prototypes destinés aux divers États contractants, et 50000 francs pour les années ultérieures, à supporter par chaque État proportionnellement à sa population, selon un coefficient déterminé par la convention du 20 mai 1875.

En mémoire de cette réunion scientifique et diplomatique, le ministre de l'agriculture et du commerce a fait frapper une médaille commémorative en bronze, véritable œuvre d'art, dont la composition fut confiée au graveur Chaplain. Les allégories que porte la face de cette médaille comprennent une figure principale, qui représente la Science montrant le nouvel étalon du mètre. Elle est entourée de l'Europe, de l'Amérique et de l'Asie. En haut de la médaille est figurée l'Europe assise, tenant une corne d'abondance et une épée, et appuyée sur un globe étoilé; à droite se trouve l'Asie, et à gauche l'Amérique. A droite de la figure qui personnifie la Science, on aperçoit le fourneau avec lequel on fond le platine; de l'autre côté, on voit une balance, un litre, un kilogramme et un cube.

En haut, dans l'exergue, on lit : POPULORUM CONCORDIÆ SACRUM : « Témoignage de la concorde des peuples », et dans le bas : PARIS, 1872, date de l'adoption de l'étalon. Enfin, dans le fond à droite : J. C. CHAPLAIN FECIT, MDCCCLXXIV.

L'inscription de la médaille a été rédigée par M. Egger, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

Cette médaille n'a été distribuée qu'aux personnes ayant pris une part quelconque aux travaux administratifs, scientifiques ou diplomatiques, qui ont eu pour résultat l'adoption du nouveau prototype.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 15. Le Gérant, J. Best.

LA RÊVERIE.



La Rêverie, peinture par Maignan. — Dessin de Duvivier.

Messire le duc dit un jour à Mme la duchesse : — Honni soit qui reste vassal pouvant devenir suzerain. Quant à moi, je ne saurais. Je pars donc, Madame, pour « conquester. »

Mme la duchesse répondit : — La volonté de Dieu soit faite et la vôtre, Monseigneur. Pour l'amour de moi, vous ménagerez votre vie.

— Pour l'amour de vous, Madame, je frapperai de si grands coups que vous aurez lieu d'en être fière. Quant à ma vie, elle est entre les mains de Dieu. Si chacun était maître de décider de son sort, je vous dirais : « Avant peu, vous serez ou la veuve d'un duc, ou la femme d'un roi. Quoi qu'il advienne, soyez patiente, et pas un seul jour ne doutez de moi. »

Mais l'attente est faite pour abattre les plus fiers courages, ou tout au moins pour les faire plier.

Mme la duchesse, sentant un jour que son courage défaillait, se départit de ses femmes, voulant que personne ne fût témoin de sa faiblesse.

Elle franchit le pont-levis, et alla s'asseoir près d'un vieux saule à la marge d'un pré. L'air était doux et tiède; on n'entendait que le chant des oiseaux et le bourdonnement des abeilles. Il régnait sur toute la campagne un calme profond, qui rendait plus poignantes les angoisses de Mme la duchesse.

Elle déroula lentement sa tapisserie; mais ses mains retombèrent sur son ouvrage, et elle se mit à rêver.

Pendant les longues heures de l'attente, son aiguille avait reproduit sur le canevas les scènes de guerre dont son imagination était obsédée, et où Mgr le duc avait acquis un grand renom.

Sous ce beau ciel de printemps, en présence de cette verdure renaissante, les scènes de violence lui faisaient presque horreur.

« Pourquoi tant guerroyer et tant conquester, se disait-elle avec amertume. La vie est-elle si longue qu'il faille encore l'abréger par l'absence, ou l'exposer à tant de hasards? Veuve d'un duc ou femme d'un roi! Que ces paroles sont terribles! C'est comme un vœu dont rien ne peut nous délier. Il serait si doux de vivre sans craindre, et si facile d'être heureux sans régner! »

Mme la duchesse rougit de ses propres pensées en entendant le galop d'un cheval. Un cavalier apparut au tournant du chemin, mit pied à terre et fléchit le genou devant Mme la duchesse.

Elle avait eu le temps de composer son visage et son maintien. Elle aurait voulu pouvoir crier : « Sa vie est-elle sauve? » Elle demanda avec un calme plein de dignité :
— Veuve d'un duc, ou femme d'un roi?

— Femme d'un roi, Madame; notre sire a « conquesté. » (1)

(1) Voy., sur Bayeux, t. XXVIII, 1860, p. 405.

ON NE DOIT PAS LAISSER
LE PLUS POUR LE MOINS.

A toute heure de votre vie, à tout endroit de votre chemin, rappelez-vous, grands et petits, cet adage du bon vieux temps : « On ne doit pas laisser le plus pour le moins. »

Mais quel est le plus, quel est le moins? L'important dans la vie est de savoir s'y reconnaître, de ne pas se tromper sur la vraie valeur des choses, et de ne pas oublier cet autre adage : « Tout ce qui reluit n'est pas or. »

— Prends garde, petit écolier, qui fais l'école buissonnière. La grande salle d'étude est sombre et enfumée, dis-tu, et la leçon est longue et ennuyeuse; il est plus doux d'errer dans le bois où chantent les oiseaux, où le soleil glisse ses rayons d'or entre les branches vertes. Tu te trompes, enfant; « tu laisses le plus pour le moins. » La nature est belle, sans doute, mais pour comprendre bien son langage, écoute d'abord longtemps la parole de ton maître. Il te dira quels secrets merveilleux sont cachés dans le brin d'herbe et dans la goutte de rosée, dans l'insecte qui bourdonne et dans le nuage qui passe; il te dira la grandeur et la bonté de Celui qui a fait toutes choses, et ton âme éclairée par la science saura bien mieux jouir de la beauté des œuvres de Dieu. Retourne à l'école, enfant : « Ne laisse pas le plus pour le moins. »

— Prends garde, jeune homme, qui entres dans la vie et qui hésites sur le choix d'une carrière. Celle-ci, dis-tu, est honorable, et mon esprit s'y déploierait à l'aise; je me plairais à ses travaux, et je sens que j'y suis propre. Mais quels commencements arides! que d'années à passer dans la médiocrité! quelle humble destinée pour longtemps, peut-être pour toujours! Combien cette autre carrière est plus séduisante : moins de travail, une vie animée, le séjour d'une grande ville avec sa gaieté et ses plaisirs. Et si la besogne manque de charme pour mon intelligence, j'aurai bientôt oublié l'ennui que j'y aurai trouvé... Prends garde, ami, « ne laisse pas le plus pour le moins. » Ce qui est le plus doux en ce monde, ce n'est pas le plaisir, c'est le devoir; ce qui importe, ce n'est pas d'échapper le plus souvent possible à ses occupations de chaque jour, c'est d'y trouver sa joie, l'aliment de son esprit et la paix de son cœur; ce n'est pas d'avoir à sa portée beaucoup de plaisirs, c'est de n'en avoir pas besoin. « Tout ce qui reluit n'est pas or » ; prends garde, ne choisis pas le plaisir à la place du bonheur : ce serait « laisser le plus pour le moins. »

LE DÉCOUPAGE ET LA MARQUETERIE.

Suite. — Voy. p. 183, 206, 224.

MARQUETERIE.

Le travail de la marqueterie exige un peu plus de soin que le découpage, plus de précision, plus de netteté dans le coup de scie; mais il n'est inabordable pour personne, et ses œuvres sont plus durables. En effet, tandis que les objets découpés sont souvent assez vite délaissés, on voit les amateurs rechercher tous les jours davantage les vieux meubles marquetés. On ne se rend pas compte généralement du procédé employé pour la marqueterie : pour beaucoup de personnes, elle est le produit de l'emporte-pièce; pour d'autres, celui de l'incrustation.

Mais, qu'on veuille bien y réfléchir, avec l'*emporte-pièce*, que pourrait-on faire de plus que reproduire indéfiniment le même dessin? Et puis, quel ne serait pas le prix de l'outil à l'aide duquel on exécuterait le dessin d'un panneau de bahut, d'un devant de lit? Et que de difficultés pour établir cet outil!

Ce n'est pas à dire que l'emporte-pièce ne puisse et ne doive être employé pour exécuter de petites rosaces ou des bouquets très-simples, mais aussi de peu de valeur.

L'*incrustation* ne peut pas davantage être un procédé habituel de la marqueterie. Il serait trop long et trop difficile de découper d'abord le dessin, puis, au moyen de ciseaux très-fins, de l'incruster dans un fond de bois, d'écaille ou de cuivre; cela présenterait un travail trop long.

Il faut en revenir au découpage, mais à un découpage d'une rigoureuse précision, qui ne laisse passer aucune irrégularité. Celui qui veut faire de la marqueterie doit être l'esclave du trait et le suivre aussi exactement que possible : une fois l'objet monté, le dessin ressortant en blanc sur un fond noir, ou en noir sur un fond blanc, fera apercevoir les moindres défauts; et qu'on ne compte pas sur la possibilité de les rectifier à la lime; tel le sujet est découpé, tel il restera.

La marqueterie comprend des genres très-variés :

1° Arabesques à deux teintes unies.

2° Arabesques à deux teintes ombrées.
3° Arabesques à plusieurs teintes.
4° Fleurs et oiseaux, bois de teintes unies.
5° Fleurs et oiseaux, bois de teintes ombrées.
6° Cuivre et bois.
7° Cuivre et écaille.
8° Ébène et ivoire.

Nous en pourrions nommer d'autres encore, tels que la nacre d'argent, la corne, etc.

Mais d'abord, qu'appelle-t-on *marqueterie* en général? On appelle ainsi une opération qui consiste à introduire une matière quelconque, bois, métal, écaille ou ivoire, dans une autre, de telle sorte que le dessin et le fond fassent corps ensemble et puissent être plaqués de la même manière qu'une feuille de placage ordinaire.

De cette définition il résulte que toute marqueterie comporte au moins deux bois ou deux corps différents (cuivre et bois, par exemple), dont l'un fait le fond et l'autre le dessin (fig. 1).



Fig. 1.

Pour incruster le dessin dans le fond d'une manière parfaitement exacte, le vrai moyen est de superposer l'une à l'autre deux planchettes de bois, par exemple, l'une claire et l'autre foncée, puis de découper les deux plaques ensemble, en ayant soin 1° de ne pas endommager par le coup de scie les parties qui doivent former le fond, 2° de recueillir avec soin tous les morceaux qu'enlève la scie, même les plus petits, fussent-ils de la grosseur d'une tête d'épingle.

Première opération. — Assemblage des feuilles de placage. — On pourrait réunir les feuilles de placage que l'on veut découper au moyen de fines pointes rivées, comme on l'a indiqué pour le découpage en double; mais ce procédé offre plusieurs inconvénients : on est exposé à faire fendre le placage; puis, si on opère sur des bois de teinte claire, le trou fait par la pointe laisse une marque.

On préférera donc un autre procédé, quoiqu'il soit un peu plus long; voici en quoi il consiste :

Après avoir débité les feuilles de placage de la dimension voulue (en laissant toujours une bonne marge), il faut avoir soin de placer un des morceaux, le plus foncé, sur une table bien unie; avec un petit pinceau, on fixe à la colle forte, mais par des points seulement et de distance en distance, des bandelettes de papier d'environ deux centimètres de largeur (fig. 2); lorsqu'elles sont toutes placées, il faut y poser de nouveau rapidement des points de colle forte, puis appliquer la seconde feuille de placage, mettre en presse, et laisser sécher.

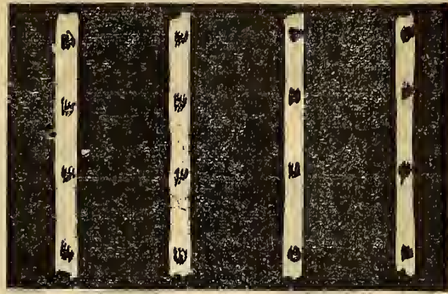


Fig. 2.

Si au lieu de deux feuilles on en doit superposer quatre ou cinq ou même plus, on commence par garnir chaque feuille de la quantité de bandelettes voulue, et ensuite on entreprend de les réunir en opérant comme ci-dessus. On comprend qu'il est nécessaire de mettre toute la célérité possible dans cette opération. Il est indispensable d'avoir de la colle forte assez claire, et surtout très-chaude. Il faut éviter avec grand soin de mettre de la colle à côté de la bandelette de papier, sinon, lorsqu'il s'agirait de dédoubler, on serait exposé à casser.

La marqueterie s'exécutant toujours en placage, c'est-à-dire en bois d'un millimètre environ, si on ne découpe que deux feuilles, on est exposé à casser le bois sous l'effort de la scie; d'un autre côté, si celle-ci ne rencontrait pas une résistance suffisante, il serait très-difficile de suivre exactement les contours du dessin. Pour parer à ces inconvénients, le meilleur moyen est de placer, en dessous des feuilles de placage, une planchette de bois blanc de trois ou quatre millimètres, suivant la puissance de la machine.

Nous disons la machine, attendu qu'il est sinon impossible, du moins beaucoup plus difficile de faire de la marqueterie avec le bocfil à main. En effet, pour ce genre de travail, ce qui est décisif, c'est que le coup de scie soit donné parfaitement d'*aplomb* (ce que peu d'amateurs seraient en état de faire à l'aide du bocfil à main), faute de quoi les morceaux de la plaque inférieure sont ou trop petits ou trop grands.

Si l'on se sert de la machine, on n'a pas à se préoccuper de cet inconvénient; toutefois, dans ce cas, il faut se mettre en garde contre certains appareils qui ne font pas descendre la scie *perpendiculairement.* Elle décrit une courbe très-légère, ce qui peut paraître un avantage, mais ce qui est nuisible, au contraire, surtout pour les angles, lorsque l'on découpe le bois à cinq ou six épaisseurs.

Il est facile de comprendre, d'ailleurs, qu'avec une scie à volant on est trop exposé à casser ces minces feuilles de placage, et que, lorsqu'on doit enlever une pièce de la grosseur d'une tête d'épingle, un coup de pédale en trop fait tout voler en éclats au dernier moment.

Deuxième opération. — Découpage de la marqueterie. — Lorsque l'assemblage des feuilles de placage est suffisamment sec, on colle le dessin comme nous l'avons indiqué pour le découpage, puis on perce un ou plusieurs trous pour introduire la scie, en ayant soin de faire ces trous dans un angle et jamais au milieu d'une ligne droite ou courbe, parce que la trace resterait visible.

Un ou plusieurs trous sont nécessaires, disons-nous; un seul suffit ou au plus deux, par exemple, pour l'encadrement placé sur un couvercle de boîte, formé par une série d'arabesques faisant corps et sans enlacement (fig. 3).

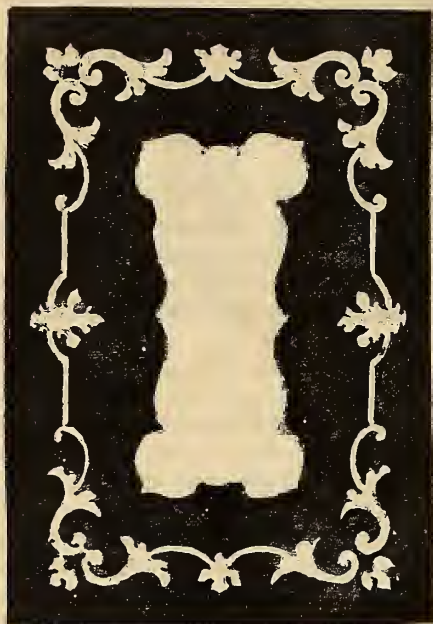


Fig. 3.

Il suffit d'un simple coup d'œil pour voir s'il faut percer un plus grand nombre de trous. On peut employer soit le foret droit ou drillé, soit les forets à crochets en usage dans l'horlogerie, soit enfin le tour. Il faut éviter d'employer des mèches trop fortes; les scies employées pour la marqueterie étant très-fines (n° 0 ou n° 1), le trou doit l'être également; si on possède une machine à coudre, on peut très-facilement utiliser les aiguilles cassées en les apointant sur la meule.



Fig. 4.

Ces préparatifs terminés, on procède au découpage, qui se fait de la même manière que le découpage simple, à cette seule différence près qu'en marqueterie il faut respecter aussi bien la partie formant le fond que le dessin, c'est-à-dire qu'il faut toujours pour les angles que la scie tourne sur place, opération que la finesse de la scie rend très-facile.

Ainsi qu'on l'a dit plus haut, on recueille avec soin les morceaux au fur et à mesure qu'ils sont découpés, et comme il arrive très-souvent que dans le dessin (un couvercle de boîte, par exemple) les quatre coins soient pareils, il est bon de diviser les morceaux par quarts, de les numéroter, et d'avoir autant de boîtes de grandeurs différentes où l'on place les découpages quand ils tombent à peu près à leur emplacement respectif.

On a déjà expliqué, en parlant du découpage, combien il importait d'étudier le dessin avant de commencer l'opération; cette observation s'applique à plus forte raison à la marqueterie, qui suit les dessins les plus délicats, tout en opérant sur des matières bien plus fragiles.

Si le dessin présente un corps avec quelques trous isolés, comme dans la figure 4, c'est par ces derniers qu'il faut commencer, passer ensuite au milieu et finir par le contour extérieur.

Il arrive souvent que des pièces très-fines ainsi découpées ne veulent pas sortir; il faut alors, après avoir retiré la scie, presser insensiblement avec une pointe, surtout dans les angles; l'opération est délicate et demande beaucoup de précautions.

Lorsque le dessin est fin et délicat, la scie en remontant soulève les feuilles de placage et peut les faire casser; comme il serait difficile de soutenir le bois suffisamment avec les doigts, on se sert d'une vieille lime plate très-mince ou même d'un simple morceau de métal, cuivre ou fer, de dix à quinze millimètres de largeur, que l'on maintient toujours très-près du dos de la scie.

La suite à une prochaine livraison.

LES PERSONNAGES DU THÉATRE JAVANAIS.

L'art théâtral javanais se divise en deux catégories distinctes au double point de vue des détails scéniques et de la nature des personnages qui figurent dans les pièces.

Les drames du premier genre, appelés *wayang poerwa*, sont tirés des grands poëmes de l'Inde, le *Mahâbhârata* et le *Râmâyana*, ou plutôt des imitations qui en ont été faites en kavi, langue savante, empruntée en partie au sanscrit, et dans laquelle ont été composés les principaux ouvrages de l'ancienne littérature javanaise. Toutefois, si Java est redevable à l'Inde antique des sujets de la plupart de ses représentations dramatiques, il faut reconnaître qu'au grand désavantage de l'art, l'imitation n'a porté que sur le fond commun aux œuvres théâtrales des deux contrées. Les Javanais, à dire vrai, non-seulement n'ont pas profité des progrès surprenants que les Hindous avaient su faire accomplir à l'agencement si complexe et si difficile du théâtre, tant au point de vue littéraire que scénique, mais ils semblent même les avoir ignorés; du moins, rien chez eux ne rappelle, même de loin, cette délicieuse idylle en action qui porte le nom de *Sakountalâ*, ni le drame si intéressant, si mouvementé et si pittoresque intitulé la *Mricchakatikâ* ou *le Chariot de terre cuite*, et qui prouve que, plus de mille ans avant Shakspeare, l'Inde avait trouvé la distribution, les ressorts et le style de notre drame moderne.

A Java, l'art dramatique n'est pas sorti de l'enfance, et la représentation des poëmes de l'Inde se fait à la manière des ombres chinoises. Un récitateur, appelé *dalang*, dissimulé derrière un châssis, fait jouer et parler les figures représentant les personnages du drame; ces figures sont toujours taillées en cuir de buffle et souvent peintes et dorées avec beaucoup de soin.

Notre premier dessin représente celle de Vikata (le Monstrueux). Vikata nous est connu par le *Râmâyana*, vaste poëme sanscrit de 48 000 vers, où sont retracées, comme le titre l'indique, les aventures de Râma, prince célèbre



Théâtre javanais. — Vikata, personnage du *Wayang-Poerwa.* [1]

de l'âge héroïque de l'Inde; il était de la race des rakshasas, sorte d'êtres fantastiques, malfaisants et hideux, qui habitaient Lankâ (Ceylan), et dont le roi, appelé Râvana, est l'antagoniste malheureux de Râma. D'après le *Râmâyana*, les rakshasas avaient de longs bras et des formes effroyables; les uns étaient prodigieusement gras et d'autres extrêmement maigres; ceux-là ressemblaient à des nains, tandis que ceux-ci étaient d'une taille énorme et munis d'une bosse; d'autres n'avaient qu'un œil et d'autres qu'une oreille; ceux-ci étaient pourvus de ventres comme des outres, ou bien de dents saillantes comme des défenses de sanglier, et de jambes crochues; d'autres, au contraire, étaient beaux et d'un aspect magnifique. Dans un autre passage, le poëte les dépeint comme ayant deux, trois ou quatre jambes, et des têtes de serpents, d'ânes, de chevaux ou d'éléphants. Ailleurs enfin, Vikata est nommé avec d'autres rakshasas qui portent tous, comme lui, des noms caractéristiques. Ce sont Ulkajihva (Langue-de-Feu), Dhûmâksha (Œil-de-Fumée), Virûpâksha (Œil-Informe), Phaghasa (le Vorace), Cukanâsa (Bec-de-Perroquet), Lomaharsha (Poil-Hérissé), Hrisvakarna (Oreille-Droite), etc. On voit que tous ces détails justifient et expliquent la forme d'ogre que revêt Vikata dans les pièces javanaises.

La deuxième figure représente Kamsa, roi de l'âge héroïque ou plutôt mythologique de l'Inde, dont l'histoire est racontée principalement dans le *Harivamsa*, long poëme roulant sur la généalogie des races royales des époques fabuleuses, et qui fait suite au *Mahâbhârata*.

Kamsa avait pour père Ougrasena, roi de Mathurâ, ville célèbre de l'Inde ancienne, située sur la Yamunâ; mais, en réalité, il était une nouvelle incarnation du daïtya (démon) Kalanemi, tué jadis par le dieu Vishnou. Ses actes ne répondaient que trop à cette sinistre origine. « Doué de toute la force d'un lion, dit de lui le *Harivamsa*, il se montre la terreur des princes, l'épouvante de tous les êtres; éloigné de la bonne voie et n'ayant au fond du cœur que de mauvaises intentions, pénétré d'un funeste orgueil, objet d'horreur pour ses propres sujets, ne remplissant aucun de ses devoirs de roi, fléau de ses États, il se laisse emporter par le feu de ses passions et a toujours le bras levé pour le mal. »

Ayant été informé par une prophétie qu'il périrait de la main d'un des enfants de Devakî, sa parente et l'épouse de Vasoudeva, il tue ses sept premiers nouveau-nés aussitôt qu'ils apparaissent à la lumière, dans des circonstances qui rappellent le mythe grec de Saturne dévorant ses enfants. Le huitième, qui est destiné à devenir le fameux Krishna, incarnation de Vishnou et l'une des divinités du second ordre les plus populaires de l'Inde, échappe au sort de ses aînés à l'aide du subterfuge qui sauva également la vie de Cyrus, si l'on en croit Hérodote. Un berger, dont la femme était accouchée d'une fille le même jour que Devakî, échange son enfant contre Krishna, qu'elle emporte chez elle et élève au milieu des bergers et des bergères. Kamsa, qui a fait périr à son tour le huitième enfant supposé de Devakî, celui dont il avait tout à craindre d'après la prophétie, s'inquiète pourtant au bout d'un certain temps de la gloire naissante de Krishna, qui a laissé soupçonner son origine divine et prévoir ses exploits futurs dès son enfance en dépit de l'obscurité de sa condition actuelle; il médite la mort du jeune héros, et imagine à cet effet de



Kamsa, personnage du *Wayang-Poerwa.*

donner à son peuple le spectacle d'une lutte d'athlètes à laquelle Krishna sera invité à concourir. Kamsa prend des

[1] On a pu voir ces figures et d'autres semblables à l'Exposition universelle de géographie qui a eu lieu dans une partie du palais des Tuileries en 1875.

dispositions qu'il croit infaillibles pour que Krishna y trouve la mort. Un éléphant furieux est placé à la porte du théâtre pour le mettre en pièces quand il se présentera, et s'il échappe au redoutable animal, les athlètes les plus adroits et les plus forts de la contrée l'attendront dans l'arène avec ordre de ne pas l'épargner. Au jour dit, tout le peuple est rassemblé dans la salle de théâtre magnifique que Kamsa a fait élever pour la circonstance et dans laquelle il occupe la place d'honneur. Krishna accourt; il dompte et égorge en un clin d'œil l'éléphant destiné à le mettre à mort. Entrant ensuite dans la salle de spectacle, il tue l'un après l'autre les deux lutteurs qui lui sont opposés, et, rendu furieux par les embûches auxquelles il vient d'échapper et par l'arrestation de Vasoudeva son père, que Kamsa a fait charger de chaînes, il se précipite sur son perfide ennemi, l'arrache de son trône et l'étrangle en présence de tout le peuple, joyeux d'être délivré de cet odieux tyran. Tels sont les principaux événements qui se trouvent retracés dans les pièces javanaises où figure le roi Kamsa.

Autres personnages du théâtre javanais.

Les autres compositions scéniques des Javanais s'appellent *wayang kelitik*, et sont tirées de leurs légendes nationales qui roulent principalement sur le prince Pandji; ce héros vivait au neuvième siècle de notre ère, et ses aventures, où la fable se mêle à l'histoire, ont été le sujet d'un vaste cycle de poëmes et de romans auxquels ont été empruntées les pièces dont il s'agit. La représentation se fait avec des poupées; ces poupées, qu'on fait jouer à la façon des marionnettes, sont affectées spécialement aux drames nationaux, et ne servent jamais dans les pièces dont le sujet repose sur des poëmes épiques de l'Inde ancienne.

LE PAYSAGE MORAINIQUE

Les traits fondamentaux, caractérisques du paysage lui sont imprimés par la structure géologique du sol.

Les roches sont l'ossature de la terre.

De même, le squelette des animaux, quoique dissimulé par les parties molles, détermine les formes extérieures sous lesquelles on devine la charpente qui les soutient. Dans le paysage, les eaux, la végétation, les fabriques, sont les parties extérieures et accessoires; le sol est le fondement immuable sur lequel elles reposent.

Chaque terrain a sa physionomie spéciale, que le géologue connaît et que le paysage doit reproduire. Les terrains granitiques ont des formes arrondies, sans cassures, sans escarpements; ce sont les ballons des Vosges, les bombements du Morvan, les ondulations du pays qu'arrosent les deux Sèvres, ou les extrémités du Finistère. Des vallées parcourues par de petits cours d'eau séparent ces croupes uniformes. Les terrains schisteux présentent de petites déchirures qui mettent à nu les feuillets dont ils se composent. Ces terrains ne séduisent pas l'artiste. Dans les Vosges, ce sont les grandes forêts de sapins, les vallées ombreuses, le costume pittoresque des habitants; en Bretagne, les grands aspects de la mer, les vastes horizons, les vieilles églises, les pèlerinages, souvenirs d'antiques croyances, qu'il reproduit de préférence. Mais dans les montagnes aux grands escarpements abrupts, aux cassures variées, aux longs talus d'éboulement, l'artiste est saisi par les beautés de la structure géologique du sol. Parmi les nombreux étages qui composent le terrain jurassique, c'est surtout l'étage néocomien qui a le privilége d'être reproduit sur la toile; c'est lui qui offre ces murs verticaux aux teintes variées, depuis le gris jusqu'au bistre et au jaune le plus vif. Déjà colorés par la nature, ils enchantent l'œil du peintre, qui trouve sur sa palette les éléments des tons harmonieux qu'il se plaît à reproduire.

Les terrains volcaniques de l'Auvergne et du Velay ont été moins étudiés; ils attendent leur paysagiste, qui trouverait dans les cratères des volcans éteints, les longues coulées de laves, les chaussées et les colonnades basaltiques, les motifs les plus hardis et les plus divers, aux environs du Puy, de Clermont et de Saint-Flour.

Les terrains crétacés de la Champagne et les dépôts tertiaires si peu accidentés des environs de Paris, de Londres et de Vienne en Autriche, sont les moins pittoresques de tous, et cependant des hommes de talent ont su poétiser ces petites collines et nous charmer en les fixant sur la toile.

En effet, la beauté d'un tableau dépend de la séduction que l'aspect de la nature a exercée sur l'artiste, et du talent avec lequel il reproduit cet aspect et nous fait partager l'impression qu'il a reçue. Quoi de plus insignifiant, quoi de plus uniforme que les dunes de la Hollande, monticules de sable accumulés par les vents, couverts d'une maigre végétation, dépourvus d'arbres, de fabriques et d'habitants? Cependant ce sont ces dunes monotones ondulant sous un ciel gris qui ont inspiré les chefs-d'œuvre de la peinture de paysage, les tableaux de Ruisdaël, d'Hobbema, de Cuyp et de Winants. Ainsi donc, comme on l'a dit, le sujet du tableau importe peu; le génie de l'artiste est tout, à la condition d'être toujours vrai. Les dunes des peintres hollandais sont de véritables dunes, auxquelles le peintre n'a rien ajouté. Le géologue les reconnaît immédiatement et peut étudier sur les tableaux de ces grands maîtres les effets du vent qui transporte et déplace les sables, comme le botaniste reconnaît sans hésitation les arbres que ces artistes ont représentés dans leurs peintures. Le buisson du tableau de Ruisdaël qui se trouve au Louvre, quoique noirci par le temps, est certainement un

buisson d'aubépine, et les dunes sont celles des environs de Harlem. En face de certains tableaux modernes, le botaniste, le forestier, les hommes habitués à reconnaître de loin, à leur port, à leur physionomie, les arbres qu'ils ont étudiés, hésitent et en sont à se demander à quelle flore exotique pourraient bien appartenir ces arbres qui bordent une prairie de la Picardie ou un champ des environs de Paris.

Comme le botaniste, le géologue reconnaît les terrains à leur aspect, à leur allure, à leur couleur; il a si souvent corrigé ses jugements en étudiant le sol de près et en reconnaissant son âge, et déterminé son nom au moyen des fossiles qu'il contient, que son œil le trompe rarement, et les géologues voyageurs en arrivent à faire presque la carte géologique d'un pays qu'ils traversent rapidement à cheval, en voiture et même en chemin de fer.

Un célèbre géologue suisse, M. Édouard Desor, vient de signaler aux artistes et aux géologues un nouveau genre de paysage bien caractérisé, le *paysage morainique*. On appelle moraines ces digues formées des débris et des blocs qui tombent constamment sur les glaciers des montagnes. Ces glaciers, semblables à des fleuves, progressent continuellement; les débris appelés *erratiques* dont ils sont chargés forment de longs convois qui finissent par arriver à l'escarpement terminal du glacier, d'où ils tombent et s'accumulent sous forme de digues transversales aux vallées (¹). D'un autre côté, les glaciers usent, arrondissent et polissent les roches qui occupent le fond et les parois des vallées dans lesquelles ils se meuvent. Or, ces glaciers n'ont pas toujours été relégués, comme ils le sont aujourd'hui, dans les hautes vallées des Alpes, de la chaîne scandinave, des Pyrénées, du Caucase, de l'Himalaya, etc. A une époque géologique relativement récente, ils sont sortis de ces vallées et se sont avancés dans les plaines de la France, de la Suisse, de la Lombardie, etc. Des montagnes plus basses où ils n'existent plus aujourd'hui, les Vosges, le Schwarzwald, les Cévennes, les montagnes de l'Écosse et de l'Auvergne, en étaient couvertes à cette époque et envoyaient des émissaires dans toutes les directions. La Scandinavie tout entière, l'Irlande, l'Angleterre, jusqu'à la latitude de Bristol, ont été longtemps ensevelies sous la glace. Les glaciers se sont retirés, mais ils ont laissé les moraines, les débris, les blocs erratiques, qu'ils avaient transportés. Les roches dures qui forment la charpente de la vallée portent l'empreinte de l'usure et du polissage qu'elles ont subi. Les moraines ont arrêté les cours d'eau qui existaient à cette époque; des lacs, des marais, des tourbières, se sont formés. L'ensemble de toutes ces modifications, de ces apports successifs sur le sol antérieur, lui imprime un caractère nouveau, un *facies* particulier qui ne ressemble à aucun autre, et auquel M. Desor applique la dénomination de paysage morainique. La gravure de la page suivante, si elle n'est pas un exemple très-heureusement choisi, peut néanmoins donner l'idée d'un paysage morainique. Il est situé dans les environs de Thun, dans le canton de Berne; on aperçoit dans le lointain la pyramide du Stockhorn, montagne calcaire préexistante à l'ancienne extension des glaciers, ainsi que les petites montagnes au-dessous qui sont composées de molasses tertiaires; mais les collines boisées du second plan sont des moraines déposées par l'ancien glacier de l'Aar, qui descendait par la vallée de Hasli, les bassins des lacs de Brienz et de Thun, et s'étendait jusqu'à Berne, où il a laissé ses dernières moraines. Le lac du premier plan est le *Gerzensee*, produit du barrage d'un cours d'eau par les moraines boisées qui le dominent.

(¹) Voy. t. X, 1842, p. 17, 63, 89; — t. XII, p. 183; — t. XV, p. 3, 135, 321.

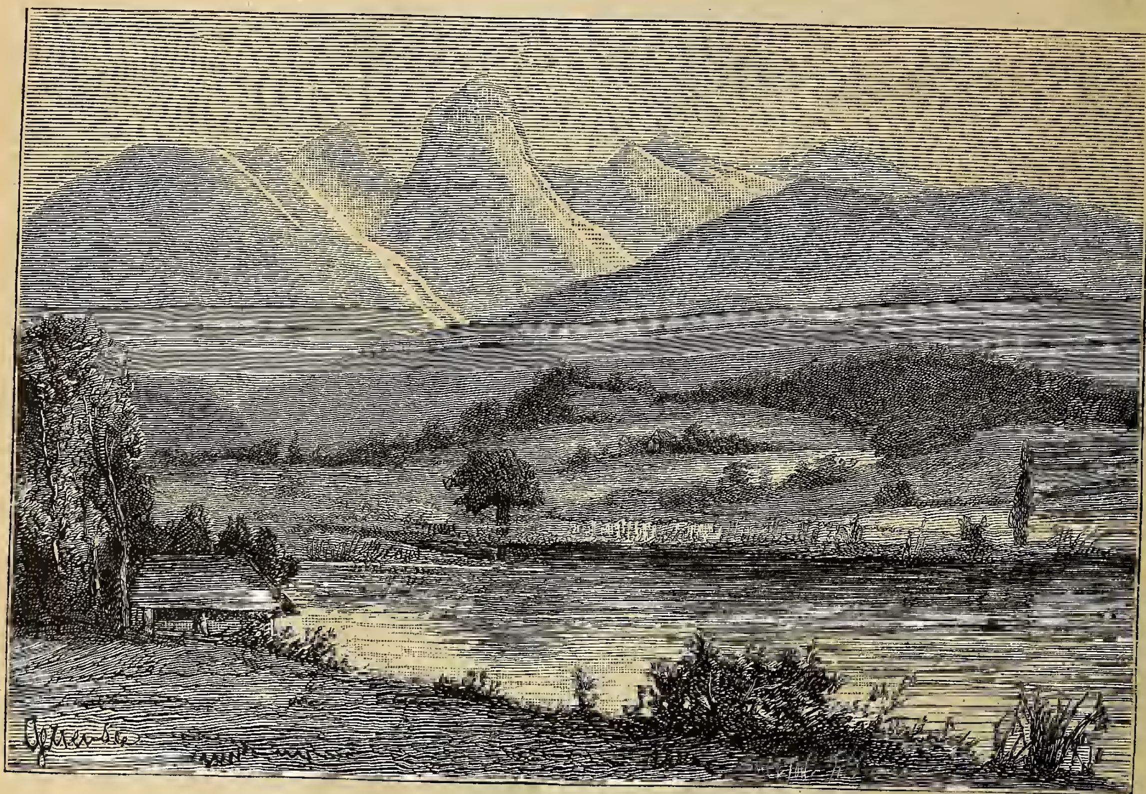
Le trait dominant du paysage morainique, c'est l'existence d'un grand nombre de petits lacs situés entre les moraines qui ont barré les cours d'eau. Un pays classique sous ce point de vue, c'est la Brianza, contrée de la Lombardie située au pied des Alpes, entre Côme et Lecco : elle est semée de petits lacs, dont les grands sont ceux de Pusiano et d'Oggionno. Ces lacs sont séparés par des rangées de collines couvertes de mûriers qui s'alignent parallèlement les unes aux autres : ce sont les anciennes moraines terminales des grands glaciers de la chaîne du Splügen, qui descendaient le long des deux branches du lac de Côme; celle qui aboutit à cette ville est entourée elle-même de moraines qui ont arrêté l'écoulement du lac. L'autre branche se termine à Lecco, où l'Adda s'est creusé son lit au milieu du terrain morainique, comme le Tessin en sortant du lac Majeur à Sesto-Calende et le Mincio près de Peschiera. La Brianza est semée de nombreux villages, des maisons de campagne des Milanais et de filatures de soie. Les environs de Turin offrent un autre exemple de paysage morainique : c'est la *Doria riparia*, depuis Tivoli jusqu'à Suze. Le glacier descendu du mont Cenis occupait jadis cette vallée : il a laissé dans le village même de Pianezzo un bloc erratique de serpentins haut de 25 mètres, long de 14 et large de 12 (¹). Ce bloc, connu sous le nom de *rocco di Pianezza*, est surmonté d'une chapelle; c'est un des plus gros blocs erratiques issus des Alpes. Non loin de là, les glaciers descendus du mont Blanc et du mont Rose ont été les affluents du glacier qui remplissait la vallée d'Aoste. Au débouché de la vallée, ils se sont étalés dans la plaine aux environs d'Ivrée, et ont formé un amphithéâtre morainique qui s'étend jusqu'à Caluso. Les moraines latérales de la Serra et de Brosso se réunissant à la moraine terminale qui forme un arc de cercle, les rochers arrondis, moutonnés par l'ancien glacier aux environs d'Ivrée, de nombreuses tourbières et les deux lacs de *Candia* et de *Viverone*, constituent un des paysages morainiques les plus grandioses qu'on puisse contempler en Europe. L'origine glaciaire de ces terrains a été reconnue dès 1847 par MM. Ch. Martins et Bartolomeo Gastaldi.

Revenons en France, et citons quelques exemples. Jadis, les glaciers réunis du mont Rose, du mont Blanc et de l'Isère ont envahi les départements de l'Ain, du Rhône et de l'Isère et se sont avancés jusqu'à Lyon. En fondant, ils ont déposé de nombreuses moraines aux environs mêmes de cette ville. Celle du plateau de Sathonay a donné naissance aux marais des Echets et aux innombrables petits lacs de la Bresse; dans les Vosges, les glaciers disparus ont laissé partout des traces de leur existence attestée par des roches polies et striées, des moraines et des lacs, tels que ceux de Blanchemer, des Corbeaux, de Retournemer, de Lispach, de Longemer et de Gerardmer. Ce dernier est si complétement barré par les moraines de Tholy, que son écoulement se fait en amont par son extrémité supérieure et se déverse près du village de Gerardmer, dans une gorge appelée la *Gauche de Valogne*.

Tandis que la plaine suisse est renommée par le nombre et la beauté de ses lacs, les Pyrénées n'en ont qu'un seul, placé au pied de la chaîne : c'est le petit lac de Lourdes, non loin de cette ville. La raison en est bien simple : les anciens glaciers ont déposé leurs moraines dans toute la plaine suisse, entre les Alpes et le Jura; de là de nombreux barrages qui ont arrêté les eaux courantes et donné lieu à la formation de lacs ou à l'agrandissement de ceux qui existaient déjà. Les lacs de Zug, de Sempach, de Waldeck et d'Halwyl rentrent dans la première catégorie; ceux de Genève, de Zurich et de Lausanne, dans la seconde. Sur le

(¹) B. Gastaldi, *Appunti sulla geologia del Piemonte.*

versant septentrional des Pyrénées, au contraire, un seul glacier s'est étendu dans la plaine; c'est celui qui, descendant du cirque de Gavarnie et du Vignemale, remplissait les vallés de Luz, d'Argelez et de Cauterets, et débouchait près de Lourdes dans la plaine. Une moraine a barré un ruisseau; un lac s'est formé, c'est celui de Lourdes, et, comme le lac de Gérardmer, ce petit lac se déverse en amont dans le gave de Pau. Le paysage morainique est ici des mieux caractérisés; la moraine terminale, composée de blocs erratiques, barre le lac en aval; les bruyères des collines environnantes en sont remplies, ainsi que les bois de châtaigniers. C'est le granite de Cauterets qui domine parmi ces blocs; la montagne de Beout, qui s'élève au-dessus de Lourdes, en est tellement chargée et ils sont si gros, qu'on les distingue du chemin de fer, entre Lourdes et Argelez. Le rocher même sur lequel on a bâti l'église monumentale qui surmonte la grotte miraculeuse était une roche moutonnée, polie et striée. Les alentours sont revêtus d'une épaisse couche de boue renfermant les cailloux rayés qui caractérisent les dépôts glaciaires. Les dernières moraines de l'ancien glacier d'Argelez sont coupées au village d'Adé par le chemin de fer qui conduit de Lourdes à Tarbes. La monographie de cet ancien glacier a été publiée en 1868, par MM. Ch. Martins et Ed. Collomb, dans le Bulletin de la Société géologique de France.



Exemple de paysage morainique. — Environs de Thun. — Le lac Gerzensee; — au fond, le Stockhorn.

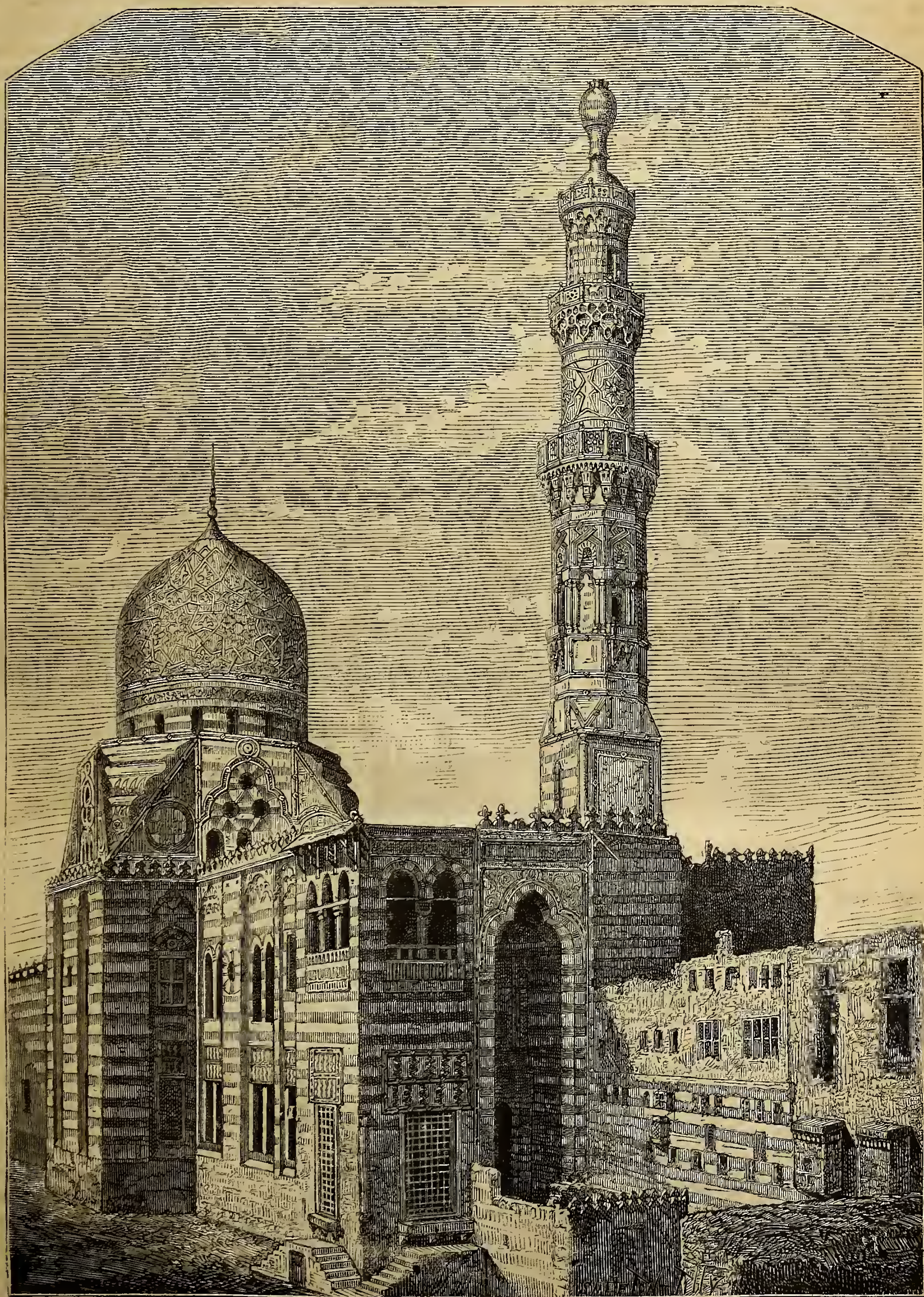
Si l'on considère une carte d'Angleterre, on remarque au nord, dans le comté de Cumberland, un district qui est parsemé d'un nombre prodigieux de petits lacs, et les poëtes qui les ont chantés sont connus sous le nom de *lakistes*. La plupart de ces lacs sont produits par des barrages morainiques, comme d'autres en Ecosse, en Irlande, en Scandinavie et en Finlande. Dans toutes ces contrées, le paysage morainique est plus ou moins accentué, et on le trouve jusque dans l'Amérique du Nord.

L'expression *paysage morainique* est heureuse, car la végétation même est modifiée par la présence du terrain erratique. Dans les tourbières on trouve des plantes polaires qui se sont établies dans cette station et y ont persisté depuis l'époque glaciaire. Souvent la nature minéralogique du sol étant changée par l'apport de matériaux étrangers, la végétation l'est également. Sur le revers méridional des Alpes, les derniers échelons sont composés de roches calcaires. Le châtaignier ne saurait y prospérer. Mais si de loin vous voyez une forêt de châtaigniers, vous êtes certain d'avance qu'elle a crû sur une ancienne moraine composée de blocs et des débris de roches cristallines, tels que les gneiss, les micaschistes, etc. L'accumulation de ces blocs erratiques s'oppose au défrichement du sol : toute culture serait impossible; mais sur ce terrain couvert de blocs énormes, les forêts s'établissent et se maintiennent. Telle est celle qui occupe les flancs de la montagne, entre Sallenche et Saint-Gervais en Savoie. Aussi est-ce souvent dans les forêts que le géologue doit chercher les preuves de l'ancienne extension des glaciers, car le cultivateur cherche à débarrasser son champ des blocs erratiques qui s'y trouvaient, et qui sont exploités actuellement par des ouvriers spéciaux, que le Piémont nous envoie.

Le paysage morainique étudié par les géologues et les botanistes mérite l'attention des artistes : celui qui fixerait sur la toile le petit lac de Lourdes entouré par ses collines nues, comme celles de l'Ecosse, ou ombragées de magnifiques châtaigniers, comme les pentes méridionales des Cévennes et de l'Apennin, avec la chaîne des Pyrénées comme fond du tableau, celui-là ne pourrait pas se plaindre que le modèle n'était pas digne de son pinceau, et avec moins de talent que ceux qui savent nous charmer en poétisant les prosaïques environs de Paris, il produirait le même effet par la grandeur de ses horizons lointains et l'originalité de ses premiers plans.

LA MOSQUÉE DE GAIT-BAY,

AU CAIRE.



La Mosquée de Gaït-Bây, au Caire. — Dessin de Sellier.

En sortant du Caire, on voit dans le désert cinq mosquées situées de distance en distance, à peu près en ligne droite, dans la direction du sud-ouest au nord-est. Celle dont nous donnons la représentation exacte, d'après une œuvre intéressante de M. A.-F. Mehren [1], porte le nom de mosquée de Gaït-Bây. Cette mosquée, dit Clot-Bey, peut être regardée comme le type le plus élégant de l'ar-

[1] Professeur d'arabe à l'Université de Copenhague.

chitecture arabe du quinzième siècle de notre ère; et quoiqu'elle soit d'assez petites proportions, elle mérite certainement d'être considérée comme le monument le plus parfait du Caire. Elle date de l'an 877 de l'hégire (1470 de Jésus-Christ). Elle est construite en pierres formant des assises régulières. Le dôme est recouvert de sculptures formant un réseau d'une rare élégance. Le minaret est d'une grâce charmante, et les ornements qui le décorent sont d'une exquise recherche.

Malgré sa beauté, cet édifice est pour ainsi dire abandonné. Il ne sert qu'aux habitants du désert, et on n'y trouve d'habitude que quelques gardiens qui vivent là dans une solitude à peu près complète, la population de l'ancien faubourg Kerafat ayant presque complétement disparu. Tout auprès, on voit encore le château qui fut autrefois la résidence du sultan Gaït-Bây.

Le haut portail de l'entrée principale de la mosquée porte, après un verset du Coran, l'inscription suivante :

« Cette madrasah a été élevée par ordre de notre seigneur El-Melik El-Aschraf Gaït-Bây; que Dieu éternise son règne et rende inébranlables les bases de sa puissance par la grâce de Mahomet et de sa famille. »

A la gauche du portail est placée la fontaine des ablutions (*sebil*). Le vestibule qui la renferme est fermé par des grilles ciselées; il sert aujourd'hui de salle d'école pour les petits enfants.

Autour des quatre murailles de la mosquée court une inscription tracée en lettres colossales. Après un verset du Coran, on y lit la phrase suivante :

« Cette madrasah bénie a été érigée par l'ordre de notre seigneur et roi, maître de nos nuques, le sultan régnant El-Melik El-Aschraf Aboul-Nassr Gaït-Bây, sultan des peuples et des rois, des pauvres et des indigents, le sauveur du monde et de la foi, notre maître et roi, le grand Imâm régnant, El-Melik El-Aschraf Gaït-Bây, que sa victoire soit glorieuse, dans le mois de ramaddan de l'an 887. »

Des inscriptions semblables sont répétées au-dessous de la première et au-dessus des portes.

On pénètre dans la chapelle sépulcrale du sultan par une porte placée vis-à-vis de l'entrée principale. Le tombeau est entouré d'une grille en bois ciselé. Dans l'angle opposé se trouve le sarcophage de la sœur de Gaït-Bây. Il ne porte aucune inscription. Une petite caisse, placée près de ces tombeaux, renferme deux pierres noires où l'on découvre les empreintes d'une main et d'un pied. Ce sont des reliques du prophète rapportées de la Mecque.

L'inscription tracée sur les murs de la chapelle se compose de versets du Coran, suivis de la mention suivante :

« Cette coupole bénie a été élevée par la grâce de Dieu et par ses riches dons sur notre maître et roi, maître de nos nuques, sultan de l'islam et des musulmans, destructeur des infidèles et des polythéistes, vivificateur de la justice du monde, le grand Imâm, le roi des rois et des peuples, le sultan régnant Melik El-Aschraf Aboul-Nassr Gaït-Bây, roi des deux mers et des deux continents, serviteur des deux sanctuaires, maître des Arabes et des Persans, le sultan El-Melik El-Aschraf Aboul-Nassr Gaït-Bây, etc. »

Le portail du château, qui est contigu à la mosquée, porte une inscription analogue, relatant avec la même pompe toute orientale les titres du sultan, à qui nous devons du moins reconnaître le très-réel mérite d'avoir élevé une des œuvres d'architecture les plus séduisantes que l'art arabe ait jamais produites.

LE JARDIN DE M. BAR.

Fin. — Voy. p. 290, 298, 310.

VII

C'est aujourd'hui que vraiment on a dans le jardin de M. Bar des spécimens de toutes les familles florales. L'annexion d'une serre au jardin a beaucoup servi pour cela. Aussi est-ce un vrai charme que de l'entendre causer botanique et jardinage. Un membre de la Société d'horticulture, dont il fait lui-même partie, me disait dernièrement :

— M. Bar n'a pas son pareil pour soigner et guérir une plante malade.

M. Bar, autrefois, pour les nécessités de sa fabrication et de son commerce, a dû faire d'assez fréquents voyages en France, en Belgique, en Allemagne. Mais, même dans ces voyages, il ne dérogea que rarement à l'excellente habitude de se réserver chaque jour deux ou trois heures de loisir : il les employait à visiter dans les environs des grandes villes les jardiniers et pépiniéristes habiles. Il avait ainsi constaté que le personnel agricole constitue en Europe une des classes les plus réellement instruites et les plus réellement méritantes. Ils vivent comme les paysans, les pieds dans des sabots; mais la tête habite les régions les plus élevées. Vous pouvez, avec eux, causer de toute science, et particulièrement de physiologie végétale. Quelques-uns vous étonneront par l'étendue de leurs connaissances, par la sûreté de leur jugement, par leur bon sens, par leur simplicité.

— Ce sont des âmes bien portantes, dit M. Bar, qui dans ses voyages a pu apprécier un grand nombre d'entre eux, avec lesquels il est resté depuis en perpétuel échange d'observations et de renseignements. Leurs rapports sont aujourd'hui plus que jamais fréquents. Quelques-uns de ces horticulteurs sont dans leur partie des écrivains de mérite; ils envoient à M. Bar leurs publications; il est ainsi tenu au courant de tous les progrès horticoles. Lui-même quelquefois adresse de courtes notices à des recueils spéciaux, qui se font un plaisir et un devoir de propager ses observations toujours instructives.

Notre ami, dans ses voyages, ne visitait pas seulement les jardins et les jardiniers, il visitait les collections de toutes sortes, mais plus particulièrement les collections relatives à l'histoire naturelle. Or il n'y a pas, en France, seulement les collections publiques, il y a des collections individuelles dont le nombre étonne; celles-ci sont presque toujours spéciales. Les uns ne s'attachent qu'aux oiseaux, d'autres s'en tiennent aux insectes, coléoptères ou lépidoptères. Quelques-uns recueillent uniquement les hélices terrestres, d'autres les hélices fluviatiles.

— J'ai toujours été confondu, disait M. Bar, du nombre prodigieux de familles et de variétés contenues dans chacune de ces catégories.

Il y a des collections locales de fossiles, des collections de minéraux, des collections de cailloux, et chacune de ces collections fournit au visiteur instruit et intelligent quelque renseignement utile. Les collections artistiques, les collections archéologiques et numismatiques, sont également nombreuses en France et partout.

M. Bar eut un jour l'occasion de visiter une collection composée uniquement de petits morceaux tout à fait informes de poterie romaine.

— Qu'est-ce que ceci? demanda-t-il.

— Oh! Monsieur, c'est la chose du monde la plus précieuse : chacun de ces fragments contient un nom de potier. J'ai là 357 noms propres que vous ne trouveriez nulle part ailleurs; j'attends pour les publier d'avoir complété les 400. Je travaille depuis quarante ans à cette collection.

Ailleurs, c'était une collection de pipes, et ce qui surprit M. Bar, ce fut de trouver dans cette collection la preuve que dans le moyen âge et même dans l'antiquité la pipe avait été connue. Les anciens fumaient-ils? que fumaient-ils? et dans quelles circonstances fumaient-ils? Cet usage n'était-il pas employé uniquement comme remède par la médecine d'alors contre certaines maladies? Dans tous les cas, la pipe ancienne, tout à fait semblable à nos pipes en terre, n'en différait que par l'extrême petitesse du fourneau. L'introduction du *petun* ou *tabac*, au seizième siècle, fut le signal d'une révolution dans la fabrication des pipes; le fourneau s'agrandit et l'habitude de fumer se propagea rapidement.

Un collectionneur de tabatières affirmait aussi à M. Bar que l'habitude de priser avait précédé de beaucoup l'introduction du tabac; mais on prisait d'autres poudres.

Notre voyageur avait donc rapporté de ses excursions en France et hors de France toutes sortes de souvenirs et de documents qui présentement font le charme et l'utilité de ses loisirs.

Outre son jardin, outre sa commune à administrer, outre ses propriétés à entretenir et à réparer, outre ses relations si diverses, il a encore, je l'ai dit, à diriger l'instruction de ses petits-fils. Mais il se plaît, comme il dit, à faire travailler ces enfants d'après nature.

Ces jours-ci, par exemple, il avait donné comme devoir d'écriture, d'orthographe et de style, la rédaction pure et simple de ce que chacun saurait sur un certain papillon qu'on avait attrapé la veille, et qui s'appelle le *minime à bandes*, ou scientifiquement le *Bombyx quercus* (bombyx du chêne). Les devoirs furent faits par trois naturalistes de sept, huit et neuf ans. Le prix fut emporté cette fois par le naturaliste de huit ans, qui se trouvait être le fils du jardinier. Voici très-fidèlement reproduit le *devoir* de l'enfant; je m'en tiendrai pour tout amendement à la correction de huit petites fautes d'orthographe.

LE *BOMBYX QUERCUS*
OU MINIME A BANDES.

« Le *minime à bandes* est un papillon très-nuisible qui pond ses œufs en lieu sûr et sec. Ces œufs, d'un brun foncé, éclosent vers les premiers jours d'août; les petites chenilles passent l'hiver; elles se cachent le plus souvent dans les haies touffues, sous les branches d'aubépine, où elles se tiennent fortement attachées. Ces chenilles sont très-peu velues et leurs poils sont très-courts.

» Avant les trois premiers changements de peau, la tête de la larve est bleue, ce qui peut la faire confondre avec un autre bombyx. Après le cinquième changement de peau, la tête est entourée de poils bruns très-longs, mais qui ne tardent pas à tomber. C'est à cette époque que la chenille exerce ses plus grands ravages, qui sont surtout commis pendant la nuit. Quand on veut se la procurer, soit pour la détruire, soit pour l'élever, il faut, dès le matin, secouer les haies d'aubépine, sous lesquelles on met un drap. On en récolte ainsi quelques-unes, mais rarement plus d'une douzaine, car ces chenilles ne vivent pas en société. Au moment de se chrysalider, la chenille du minime à bandes atteint la grosseur du petit doigt. Elle construit une coque composée d'un feutrage de quelques fils mêlés à son poil, ce qui forme une demeure très-dure.

» Cette coque n'est soutenue ni suspendue par rien : la chenille la laisse dans des feuilles sèches ou dans des tas de pierres en plein soleil.

» Les chrysalides éclosent au mois de juillet. Quand cette chenille vient de se chrysalider, elle est d'un vert foncé, mais bientôt elle devient brune; c'est, du reste, ce qui arrive à presque toutes les chrysalides de lépidoptères.

» Le mâle et la femelle sont bien différents : la femelle est jaune avec un point blanc sur chaque aile supérieure, tandis que le mâle est brun et a sur les ailes supérieures et inférieures deux bandes jaunes, ce qui lui a fait donner le nom de *minime à bandes; minime*, parce que son vêtement ressemble de couleur à celui des religieux de ce nom, et *à bandes*, à cause des deux bandes ci-dessus indiquées.

» Le mâle vole le jour avec une grande rapidité, sans savoir trop où il va. On en a vu se heurter violemment et presque se tuer contre les branches des arbres. Le nom latin de ce papillon, *Bombyx quercus*, signifie *bombyx du chêne*. Sa chenille néanmoins vit principalement sur le prunellier, le poirier, le cerisier, le pommier et, de préférence à tout, sur l'aubépine. La femelle pond de 150 à 200 œufs sur les feuilles ou sur les branches, d'où ils ne tardent pas à tomber, car elle ne sait pas, comme le bombyx disparate et tant d'autres, les attacher à l'endroit où elle les dépose.

» Pour attraper des mâles, il suffit d'enfermer des femelles; on les voit alors arriver de partout, et l'on peut aisément les saisir à la main. On peut dans les forêts se faire suivre par des nuées de *Bombyx quercus;* il suffit pour cela de fixer une femelle à son chapeau. »

— Voilà bien des fautes d'orthographe, dit M. Bar au jeune homme.

Puis, les ayant corrigées, il ajouta :

— Le reste n'est pas mal ; seulement ça manque de méthode et de forme. Il fallait me montrer d'abord le papillon mâle du *Bombyx quercus* avec son manteau brun de *minime* enjolivé de bandes jaunes ; puis, à côté de lui et en opposition, la femelle devait apparaître avec sa robe jaune piquée de points blancs. J'eusse ensuite parlé de l'œuf, puis de la chenille et de ses ravages, puis enfin de ses métamorphoses, de sa coque et de sa chrysalide. Les détails, au contraire, nous sont donnés là pêle-mêle, sans suite et sans ordre. Vous recommencerez tous le devoir.

VIII

Notre jardinier maire et maître d'école, comme on voit, ne manque pas d'occupation. Mais il a su se créer des occupations qui toutes, avec un côté utile, présentent un côté agréable. De même, la science ne lui est chère, dit-il, que parce qu'il y trouve des éléments de bonheur.

Chose singulière ! les frères de M. Bar ont fait une bien plus grande fortune que lui. Ils habitent aujourd'hui des châteaux princiers entourés de parcs et de jardins immenses. Pour soigner ces jardins et ces parcs, ils ont à leur service des horticulteurs habiles; mais, hélas! eux-mêmes ils ignorent jusqu'aux noms des arbres et des plantes qu'on y cultive. Qu'en résulte-t-il pour eux? c'est que, dans ces riches domaines, l'ennui les dévore ; c'est que, pour remédier à cet ennui, il faut vivre à grands frais, à grand bruit, en perpétuelles réceptions, et toujours hors de soi-même ; il faut être de ceux à qui la Fontaine disait :

Vous ne vous voyez pas, vous ne voyez personne.

Comment donc verraient-ils autour d'eux cette nature enchanteresse?

Pour se reposer, pour jouir quelques instants de la vie, pour retrouver tous les bons souvenirs, pour rentrer dans le calme, hors duquel il n'est pas de véritable bonheur, c'est encore, c'est toujours dans la maisonnette du maire de Brumelpont qu'on revient chaque année passer une semaine ou deux, et jamais l'on n'en revient sans dire :

— Est-il heureux, ce frère Bar !

On ne rit plus maintenant du petit jardin d'autrefois, ni des petites ménageries, ni des collections d'insectes, de

coquillages, de minéraux. Ces amusements féconds de l'enfance ont été pour Bar l'enchantement de toute sa vie. Le jardin où il vit aujourd'hui est encore, comparé à ceux de ses frères, un petit jardin, mais ce jardin, il l'a créé lui-même, il le soigne lui-même; ce jardin est son œuvre, il en est fier comme artiste et non pas seulement comme propriétaire, il s'y intéresse à tout ce qu'il y voit :

L'arbre qu'on a planté rit plus à notre vue
Que le parc de Versaille et sa noble étendue.

Ce jardin qu'il aime lui rend plus cher même le paysage qui l'entoure. Le village, le joli village de Brumelpont, à qui appartient-il comme à lui? Il en possède, comme superficie, le soixantième tout au plus : ce n'est rien; mais ce qui est tout, c'est de le connaître et de l'aimer, ce village, dans son passé, dans son présent, dans son avenir; car M. Bar se préoccupe de l'avenir de Brumelpont et comme maire, et comme chef d'une famille aimée et nombreuse.

Citoyen de son village plus que personne, plus que personne aussi notre vieil ami Bar est, par cela même, citoyen de sa patrie et du monde.

Qui ne plonge au sol sa racine
Sera par les vents emporté.

IX

Je n'ai pas raconté et ne voulais pas raconter la vie de M. Bar; je n'avais en écrivant ceci d'autre dessein que de montrer l'influence sur l'homme du petit jardin de l'enfant. M. Bar, d'ailleurs, n'a pas eu d'histoire, je l'ai dit en commençant. Il ne faudrait pas s'imaginer, toutefois, qu'il n'y ait eu, dans son existence toute simple, ni fautes ni malheurs. Les fautes, à la vérité, n'ayant pas été graves, n'ont pu être connues que de M. Bar lui-même; quant aux malheurs, il en a eu de toutes sortes : pertes de parents et d'amis, perte d'un de ses enfants, maladies, procès, etc.

Mais il a eu aussi de grandes joies : la paix, l'honneur et la prospérité dans sa famille. Il a été marié, nous l'avons vu, à une bonne et simple femme, qu'après trente ans il aime encore comme au premier jour et qui partage tous ses goûts, qui jardine avec lui, qui se plaît à surveiller une jolie basse-cour et qui s'est fait une réputation pour ses élevages de choix. Les enfants, établis à peu de distance de Brumelpont, ne manquent guère de s'y réunir tous en famille le dimanche; quelques amis sont invités à ces réunions cordiales. Celui qui écrit ces lignes a l'honneur, deux ou trois fois par an, d'y être admis; il ne parle donc pas ici par ouï-dire; il se contente d'exposer ce qu'il a vu.

Mais la conclusion de tout ceci, que peut-elle être, sinon qu'il y a plus de sagesse, plus de savoir, plus de vertus en ce monde qu'on ne le saura jamais; qu'il faut donc se bien garder de juger d'un pays ou d'un siècle seulement par les quelques hommes qui se sont mis eux-mêmes ou que le hasard a mis en évidence. Il y a certainement parmi ceux-là aussi de grands et nobles caractères; mais qu'il serait injuste de croire qu'il n'y a de cœurs d'or que parmi ceux qui brillent!

On doit cependant bien avouer que notre ami Bar brille dans son village; que même sa réputation commence à se répandre en dehors de Brumelpont; mais qu'est-ce que cela au prix de nos grandes renommées contemporaines?

Cette histoire de M. Bar est pourtant celle de bien d'autres habitants de la province. Que de gens, en effet, modestes et pleins de savoir, cultivent en paix leur jardin! C'est l'un de ces sages qui sur son carnet a écrit :

« Sois en tout et partout l'artisan de ton bonheur. Quand tu resteras à la maison, embellis ton foyer, cultive ton jardin. En route, emplis tes yeux, ton âme, du spectacle de la nature et des hommes. Es-tu pauvre, découvre hardiment les richesses que ton âme contient, jouis-en, tu en as le droit. »

HANS-CHRISTIAN ANDERSEN.

CONTEUR DANOIS.

« La vie est le plus beau conte qui soit, dit quelque part Andersen; elle m'a appris l'allégresse.

» O Père qui es aux cieux, que ta bonté est grande! Je sens ton haleine circuler dans mes veines; tu me soulèves, tu me guides, tu me combles de joie; ton sourire projette un doux éclat sur la souffrance elle-même; que la terre est belle! Qu'ils sont beaux, les enfants des hommes! J'existe, je tressaille déjà d'allégresse; que la joie est chose douce! Je repose sur la poitrine de l'éternité, et mon existence ne fût-elle qu'un instant fugitif, elle est assez longue pour recevoir un baiser de la bouche paternelle. »

Ces paroles, écho sincère du cœur d'Andersen, révèlent sa nature aimante et vibrante d'enthousiasme, et attestent que les épreuves de ses commencements n'avaient altéré en rien sa sérénité native.

Le père d'Andersen avait été contraint, par suite de revers de fortune, d'apprendre un métier, celui de cordonnier. Il était pauvre, à vingt-deux ans, lorsqu'il se maria; il dut confectionner lui-même les meubles les plus indispensables à son entrée en ménage. Il construisit, avec les débris du catafalque d'un riche défunt, son lit de noces, sur les draperies noires duquel, dit Andersen, « les cierges avaient laissé l'empreinte de leurs larmes. » La mère d'Andersen n'était pas d'une extraction bien relevée, car dans son enfance, battue et chassée souvent de la maison paternelle, elle avait connu, comme la petite marchande d'allumettes d'un des contes d'Andersen, les poignantes angoisses de la faim et du froid.

Ce fut dans cet intérieur plus que modeste et sous les courtines funèbres que, le 2 avril 1805, vint au monde cet enfant qui devait être plus tard une des figures originales de la littérature de notre siècle.

Nonobstant la gêne qui assaillait sans cesse le pauvre et vaillant ménage, il avait ses heures de gaieté, dont la vive impression devait revenir souvent attendrir l'âme sensible du poëte, et dont on retrouve la trace bien nette dans les deux contes qu'il écrivait dans les dernières années de sa vie, *le Trésor d'or* et *le Fils du portier*. Lorsqu'il fut en âge de travailler, on le fit entrer dans une fabrique d'où il ne sortait que pour aller à l'école des enfants pauvres. Dès qu'il sut lire, un voisin de son père lui prêta des livres, parmi lesquels étaient des comédies et des biographies d'hommes célèbres, et, malgré son dénûment, le jeune liseur rêvait déjà la célébrité.

Il avait douze ans lorsque son père fut subitement emporté. C'était un homme qui, par son caractère, ses mœurs et la tournure même un peu excentrique de son esprit (car il aimait à passer de longues heures en méditation au fond des bois), était bien au-dessus de son humble condition.

Andersen se trouva seul avec sa mère. La tendresse de cette mère laissa dans l'âme de son fils un profond souvenir que l'on retrouve dans le conte de l'*Histoire d'une mère*, et surtout dans celui du *Trésor d'or*. Non content de dévorer les ouvrages qu'on lui prêtait, le jeune garçon s'exerçait en outre à la lecture à haute voix et à la déclamation des principaux passages. Ce talent, cultivé dès son âge le plus tendre, il devait l'utiliser bien plus tard au profit des ouvriers qu'il conviait à des conférences avidement suivies. En attendant, il fondait sur la beauté de sa voix et son talent pour la déclamation les espérances les

plus ambitieuses et les plus vaines. Sa mère, qui n'avait, elle, rêvé pour son cher Hans qu'une honnête profession d'artisan, fondait en larmes chaque fois qu'il s'ouvrait à elle de son ardent désir de devenir acteur. Lorsque le jeune garçon eut réussi à amasser sans bruit, schelling par schelling, une somme de treize rixdalers (33 francs environ), la possession de ce trésor lui donna le courage de combattre les répugnances de sa mère : il lui annonça son projet bien arrêté de s'éloigner d'elle pour chercher la fortune et la célébrité à Copenhague.

La pauvre femme, voyant l'inutilité de ses larmes contre les aspirations vagabondes de son cher enfant, tenta alors



Hans-Christian Andersen. — Dessin d'Édouard Garnier, d'après une photographie.

une dernière épreuve. Comme elle connaissait son esprit impressionnable, elle lui promit de le laisser partir si telle était l'opinion d'une vieille sibylle dont tout Odensee ne parlait qu'avec une vénération superstitieuse. Elle lui fit promettre en retour de demeurer près d'elle et de poursuivre l'état de tailleur qu'elle lui avait fait embrasser, si la devineresse déclarait que son projet serait funeste. Cette vieille femme était un peu parente de la mère d'Andersen, et celle-ci comptait que cette circonstance lui ferait rendre un oracle favorable à ses vues. Elle eut recours à toutes les prévenances en son pouvoir; elle l'accueillit avec de vives démonstrations de respect, la fit asseoir sur son lit, et lui servit d'un excellent café dans sa plus belle tasse. La magicienne, sans recourir aux cartes, qu'elle consultait d'ordinaire avant de prédire l'avenir, plaça ses lunettes sur l'extrême bout de son nez crochu, fit signe majestueusement au jeune garçon de s'approcher d'elle, et lui prenant la main gauche, elle en regarda attentivement les lignes intérieures. Le cœur de la pauvre mère, pendant cette cérémonie, battait d'émotion. Enfin, d'une voix solennelle, la sorcière prononça cet oracle :

« Un jour, la ville d'Odensee sera illuminée en l'honneur de ce jeune homme ! »

La mère d'Andersen, subissant malgré elle l'ascendant de la vieille, se soumit à la destinée, et le laissa partir en lui donnant sa bénédiction.

Le voilà en route pour Copenhague, savourant son indépendance, donnant libre cours à ses rêves, à peine distrait de leur charme par la vue des plaines verdoyantes et le spectacle grandiose de la mer. Mais quand il toucha le rivage de Seeland, il se prosterna et pria Dieu de le prendre sous sa garde; car le sentiment religieux était un des traits de son caractère et devait toujours persister en lui.

Entré à Copenhague avec son mince bagage, qui tenait dans un mouchoir, il s'installa dans une auberge confortable, où il se fit servir sans compter tout ce dont il avait besoin. Peu de jours étaient écoulés qu'il voyait déjà le fond de sa bourse. Il avait dû reconnaître en même temps l'inutilité de sa seule lettre de recommandation : elle était adressée à une danseuse, qui le mit à la porte en le traitant de fou. Sans se rebuter, il alla se présenter au directeur du théâtre pour être admis dans sa troupe en la qualité et aux conditions qu'il lui plairait. Mais celui-ci le considéra sans l'interroger, et lui dit brusquement *qu'il était trop maigre.*

A bout de ressources, il se proposa comme apprenti à un tailleur. Cette bonne résolution dura à peine quelques heures. Il essaya de se faire menuisier; mais quelques propos grossiers révoltèrent ses instincts honnêtes et lui firent abandonner le nouveau patron qu'il avait choisi.

Alors il songea qu'il pourrait peut-être tirer parti de sa voix, qu'on trouvait si belle à Odensee, et il alla trouver le célèbre professeur de musique Siboni. Avant de l'introduire auprès de son maître, la servante de la maison voulut se faire donner par le jeune visiteur des explications sur l'objet de sa venue, et il ne fit pas difficulté de la mettre au courant de son histoire, qu'elle alla sur le champ rapporter à Siboni, chez qui des poëtes et des compositeurs étaient en ce moment réunis. Le jeune homme devint l'objet de l'intérêt de toute la compagnie : Weyse lui prit affectueusement la main, Baggesen lui fit une caresse, et Siboni l'invita à chanter. Après cette épreuve, il fut résolu unanimement qu'on devait protéger le jeune aventurier, lui enseigner la musique et essayer de le faire admettre à l'Opéra. Une collecte, faite par les soins de Weyse, rapporta soixante-dix écus, grâce auxquels le jeune garçon put se mettre au travail.

Mais la voix du jeune chanteur vint à muer, et on le pressa de retourner à Odensee. Il entra toutefois à l'école de danse et figura comme démon dans un ballet. Les privations que la modicité de ses appointements le forçait d'endurer ne purent vaincre sa volonté énergique; la vue de son nom imprimé sur l'affiche l'enthousiasma. « J'emportai, raconte-t-il, le bienheureux programme dans ma mansarde, et, enroulé dans ma couverture pour me préserver un peu du froid, je lisais et relisais mon nom imprimé. C'était de l'extase ! »

Il espérait toujours qu'il recouvrerait sa voix, et, en effet, elle lui revint, ce qui lui permit d'entrer dans les chœurs d'opéra. Mais, non content d'être acteur, il voulait devenir auteur, et auteur de tragédies. Le rejet de ses pièces, où l'inexpérience et la méconnaissance des règles de la grammaire éclataient d'une façon trop évidente, le fit renvoyer à la fois de l'école de danse et de l'Opéra.

La fin à une prochaine livraison.

LE LIVRE DES RÉCOMPENSES
ET DES PEINES.

Suite. — Voy. p. 282.

II. — ANECDOTES ET EXEMPLES.

Les maximes du *Kaning-p'ien* sont assurément fort sages; quelques-unes sont admirables, ainsi que leurs commentaires; mais on peut croire qu'elles ne sauraient suffire pour expliquer l'immense et perpétuelle popularité de ce livre religieux. Les anecdotes qui leur sont annexées sont très-probablement pour plus de moitié dans son succès.

Chacun des préceptes que nous avons cités est suivi d'un ou de plusieurs exemples destinés à en montrer l'application. Le nombre de ces historiettes s'élève à environ quatre cents : toutes ne sont pas intéressantes; il y en a beaucoup de banales; nous nous bornons à faire un choix parmi celles qui nous paraissent se recommander à l'attention, soit par quelque nuance morale particulière, soit par leur rapport avec des mœurs et des manières de sentir qui ne nous sont point familières.

Ce que peuvent les larmes d'un honnête homme.

Sous la dynastie des Ming, un favori de l'empereur, nommé Wang-tchin, avait entre les mains la puissance suprême, et tous les fonctionnaires publics étaient empressés à lui obéir. Un seul magistrat, Sié-kong, refusa une fois d'exécuter un ordre injuste. Wang-tchin, irrité, fit peser sur lui une fausse accusation, et le condamna à mort!

Le jour où devait avoir lieu l'exécution, le terrible ministre vit un vieux domestique qui avait toute sa confiance pleurer devant la cuisine en donnant les preuves de la plus vive douleur.

Wang-tchin lui en ayant demandé la cause :

— J'ai appris, répondit le pauvre homme, qu'aujourd'hui vous alliez faire périr Sié-kong.

— Quelle espèce d'homme est donc Sié-kong, reprit Wang-tchin, pour que tu pleures ainsi sur son sort?

Le domestique lui fit alors connaître, dans les plus grands détails, l'intégrité, le désintéressement et la bienfaisance de Sié-kong, qui le faisaient considérer par tous ceux qui étaient les témoins de sa vie comme l'un des hommes les plus sages de son siècle.

Wang-tchin, touché du récit de ce simple domestique, envoya aussitôt l'ordre d'épargner la vie de Sié-kong et de le mettre en liberté.

(On voit par le trait que nous venons de raconter, dit le commentateur chinois, à quel point un homme droit, un vrai sage, sans chercher aucune célébrité, peut devenir connu même d'un serviteur obscur, et s'attirer son respect et son affection. — Ne peut-on pas dire avec raison qu'à la vue d'un sage la bonté native de l'homme s'éveille d'elle-même, et se produit au dehors par d'heureux effets?)

Scrupule.

Un homme nommé Lun, se rendant à la capitale pour obtenir le grade de docteur, descendit dans une hôtellerie de la province de Chan-tong, et y passa la nuit.

Son domestique ramassa dans une cour un bracelet d'or et le cacha soigneusement sans en parler à son maître.

Étant partis, après qu'ils eurent marché pendant plusieurs jours, Lun dit à son domestique :

— Il nous reste encore un long voyage à faire avant d'arriver à la capitale, et nos provisions seront insuffisantes. Comment ferons-nous?

— Ne vous inquiétez pas, répondit le domestique.

Puis il lui montra le bracelet d'or, et lui expliqua comment il l'avait trouvé.

Lun fut aussi irrité qu'étonné, et voulut aller sur-le-champ reporter le bracelet à l'hôtellerie.

— Si vous retournez sur vos pas, dit le domestique, il est à craindre que vous ne manquiez le concours.

— Cet objet, dit Lun, a sans doute été perdu par la négligence de quelque servante. On ne manquera pas de lui infliger la question pour savoir ce qu'il est devenu. Et si elle est condamnée, à qui en sera la faute? J'aime mieux ne pas arriver à temps au concours que d'être cause qu'une personne innocente meure avant l'époque marquée par le destin.

Aussitôt il revint à l'hôtellerie.

Il apprit alors qu'une servante, ayant jeté un bassin plein d'eau, avait jeté en même temps le bracelet qui y était tombé.

La maîtresse avait frappé la servante jusqu'au sang, et celle-ci voulait se donner la mort.

De son côté, le mari ne cessait d'accabler sa femme de reproches et d'injures, en sorte que cette femme, poussée par la colère et le désespoir, était sur le point de se pendre.

Toute la maison retentissait de bruit et de vacarme. Lun, étant entré, tira de sa poche le bracelet et le rendit.

Ce fut une cause d'apaisement, et il sauva ainsi la vie à deux personnes.

Il partit, et se mit de nouveau en route pour la capitale, où il arriva le quatrième jour du second mois. Il se hâta de présenter sa composition aux juges du concours; il était encore temps, et il obtint le premier rang sur la liste des docteurs.

Ruse honnête

Il y avait un homme qui avait formé le projet de s'emparer du champ d'un de ses voisins. N'ayant pu y réussir, il ordonna secrètement à son domestique d'aller y semer de l'ivraie. Celui-ci dit à sa femme : « Si je sème de l'ivraie, je rendrai stérile le champ du voisin; si je n'y sème pas de l'ivraie, je désobéirai à mon maître. » Il fit cuire les graines d'ivraie et les sema. Le fils de son maître envoya quelqu'un pour voir s'il s'était acquitté de sa commission, et il reconnut que l'ivraie avait été semée.

Union des familles.

Au premier jour de chaque mois, Lieou-mouan-tang ne manquait jamais d'inviter ses parents à s'asseoir à sa table, et il leur disait :

— Si je vous réunis aujourd'hui, ce n'est point uniquement pour vous offrir un repas. Je désire que ceux d'entre vous qui ont les meilleures qualités exhortent les autres à les imiter, et que ceux qui ont commis des fautes apprennent à s'en corriger.

Si, par hasard, quelques parents avaient eu une querelle ensemble ou avaient conçu de l'animosité les uns contre les autres, il profitait de cette occasion pour les amener à faire la paix en buvant gaiement à la même table.

—

(Le commentateur réprouve, à ce propos, les parents qui se disputent à table et qui vont jusqu'à révéler mutuellement leurs fautes.)

Humanité dans la guerre.

Tsao-pin, qui vivait sous la dynastie des Song, commandait le corps d'armée chargé de châtier les rebelles. Jamais il ne permit de massacrer les vaincus. Quand il se fut emparé de Souï-tcheou, ses soldats voulaient exterminer tous les habitants de la ville. Tsao-pin s'y opposa. Il demanda aux femmes et aux filles qui se trouvaient prisonnières à quelles familles elles appartenaient, et les renvoya à leurs parents. Lorsqu'il se rendit maître de la province de Kiang-nan, il brûla des parfums et fit prêter à toute l'armée le serment de ne pas tuer un seul homme quand la ville serait prise. On ne saurait calculer le nombre de personnes qu'il sauva avant et après cette catastrophe.

Méchanceté punie.

Trois individus voyageaient avec un pauvre homme d'une intelligence bornée. Une pluie étant survenue, ils se retirèrent dans un creux de rocher pour s'y mettre à l'abri. Tout à coup ils virent un tigre courir droit sur eux. Ils poussèrent hors de la caverne le pauvre homme, pensant que le tigre se contenterait d'une victime et s'en irait. En effet, le tigre emporta l'homme à quelque distance et le déposa à terre; mais tout à coup le rocher, miné par l'orage, s'écroula. Le tigre, effrayé par le bruit, s'enfuit sans avoir fait de mal à l'homme qu'il avait emporté, et les trois autres voyageurs furent écrasés sous des masses de pierres.

Dévouement.

Kiu-pé était allé voir, dans un lieu fort éloigné, un de ses amis qui était malade. Il arriva qu'une troupe d'insurgés assiégeaient la ville du district qu'il habitait. Tous les gens de la maison s'enfuirent, et il n'y resta plus que le malade. Kiu-pé ne put se décider à l'abandonner comme les autres.

Les insurgés, étant entrés, virent Kiu-pé et lui dirent :

— A l'approche du gros de l'armée, tout le district est devenu désert. Comment avez-vous le courage de rester seul ici?

Kiu-pé répondit :

— J'ai dans cette maison un ami malade, et je n'ai point voulu l'abandonner. Je suis prêt à donner ma vie pour la sienne.

Les insurgés furent touchés de ce dévouement : ils firent retirer les soldats et s'en allèrent.

Modestie.

Tchin-kouan était doué d'un caractère doux et modeste. Quand il discutait avec les autres, il tâchait d'imiter tout ce qu'il voyait de bon en eux, et aimait encore davantage à les encourager au bien. Si un jeune homme prononçait une parole ou faisait une action qui fût digne d'être imitée, il la louait et cherchait à lui donner de la publicité, se disant en lui-même : — Il l'emporte sur moi.

Sage bienfaisance.

Chao, du département de I-ing-fa, avait amassé plusieurs milliers de boisseaux de riz. L'année étant stérile, quelques personnes lui conseillaient de vendre ses grains.

— Ce serait, dit Chao, profiter du malheur public.

D'autres personnes l'engagèrent à distribuer du riz cuit.

— Ce serait, dit-il encore, rechercher la popularité d'homme bienfaisant.

Il fit sortir tous les grains de ses greniers, et loua des ouvriers pour ouvrir une route de quarante lis (quatre lieues), depuis le district qu'il habitait jusqu'au lac Thaï-hou. Ensuite il creusa le lit de la rivière Li dans une étendue de huit lieues et fit communiquer la rivière Ngo-hoa-ki avec le lac Tchin-tsé.

Les habitants pauvres de la ville obtinrent ainsi avec du travail des moyens d'existence.

Chao, tout en secourant le peuple, avait fait construire des routes et des canaux, qui devinrent pour le pays une source de prospérité.

Charité.

Khin-ssé payait toujours généreusement les porteurs et les petits marchands.

— Ces pauvres gens, se disait-il, endurent les plus dures fatigues pour gagner seulement quelques mesures de riz. Comment aurais-je le cœur assez dur pour marchander leurs services? (¹)

Direction paternelle.

Feï-hong, membre de l'académie des Han-lin, jouait souvent avec un de ses collègues, et se plaisait à lui disputer l'avantage. Un jour il le frappa sur la joue en badinant. Son ami se fâcha. Feï se repentit de sa faute, et alla pendant plusieurs jours lui en demander pardon; mais ne l'obtenant pas, il cessa de chercher à le voir. Son père, en ayant été informé, fut très-mécontent. Il lui remit entre

(¹) Beaucoup de personnes, même bienfaisantes, cherchent toujours à acheter les choses au plus bas prix aux petits marchands, ou ne donnent que le moins possible de ces gratifications qu'on appelle « des pourboires. » Il faudrait cependant songer que payer un peu libéralement ce qu'on achète, ou les services, quand il s'agit de pauvres gens, c'est aussi faire de la charité, et sous la forme la moins pénible pour eux.

les mains une latte de bambou enveloppée, et l'envoya à la capitale où était alors son ami, en lui ordonnant d'aller se mettre à sa discrétion.

Feï entra dans la chambre de son ami; il s'accusa trois fois, puis, lui remettant la latte de bambou et la lettre de son père, demanda son châtiment.

Mais son ami courut à lui, et pleura amèrement en serrant sa tête entre ses mains.

Feï, rempli d'étonnement, lui demanda la cause de sa douleur.

— Hélas! dit le jeune homme, vous avez encore un père qui vous reprend et vous corrige. Je cherche une personne qui me rende le même service, et je ne puis la trouver.

Dès ce moment, ils continuèrent à s'aimer comme par le passé.

Amitié fraternelle.

Sous le règne de l'empereur Hong-wou, quelqu'un accusa Tching-chi d'avoir des intelligences avec l'ennemi. Un sergent du tribunal l'ayant arrêté, son frère cadet demanda à le remplacer.

— C'est moi qui suis le coupable, s'écria-t-il; comment pourrais-je souffrir que mon frère aîné soit puni pour moi?

— Je suis le chef de la famille, dit alors l'aîné; c'est moi qui dois porter la peine du crime. Mon frère cadet est innocent.

Les deux frères se disputaient ainsi à qui irait en prison. Hong-wou, informé de cette lutte de dévouement, dit :

— De tels hommes sont incapables de trahison.

Il leur donna des emplois.

Acte remarquable de tendresse maternelle d'un animal.

Un homme de la province de Ho-nan, nommé Pou-tching, prenait un grand plaisir à la chasse. Un jour il alla sur une montagne et perça d'une flèche un singe femelle. L'animal arracha la flèche au milieu des plus grandes souffrances. Il prit subitement son petit et l'allaita. Ensuite il cueillit plusieurs grandes feuilles, en forma une espèce de coupe qu'il remplit du reste de son lait et la plaça auprès de lui. Quelques instants après, il mourut en poussant des cris lamentables.

A ce spectacle, Pou-tching fut saisi d'un sentiment de douleur, et dès ce moment il renonça à la chasse.

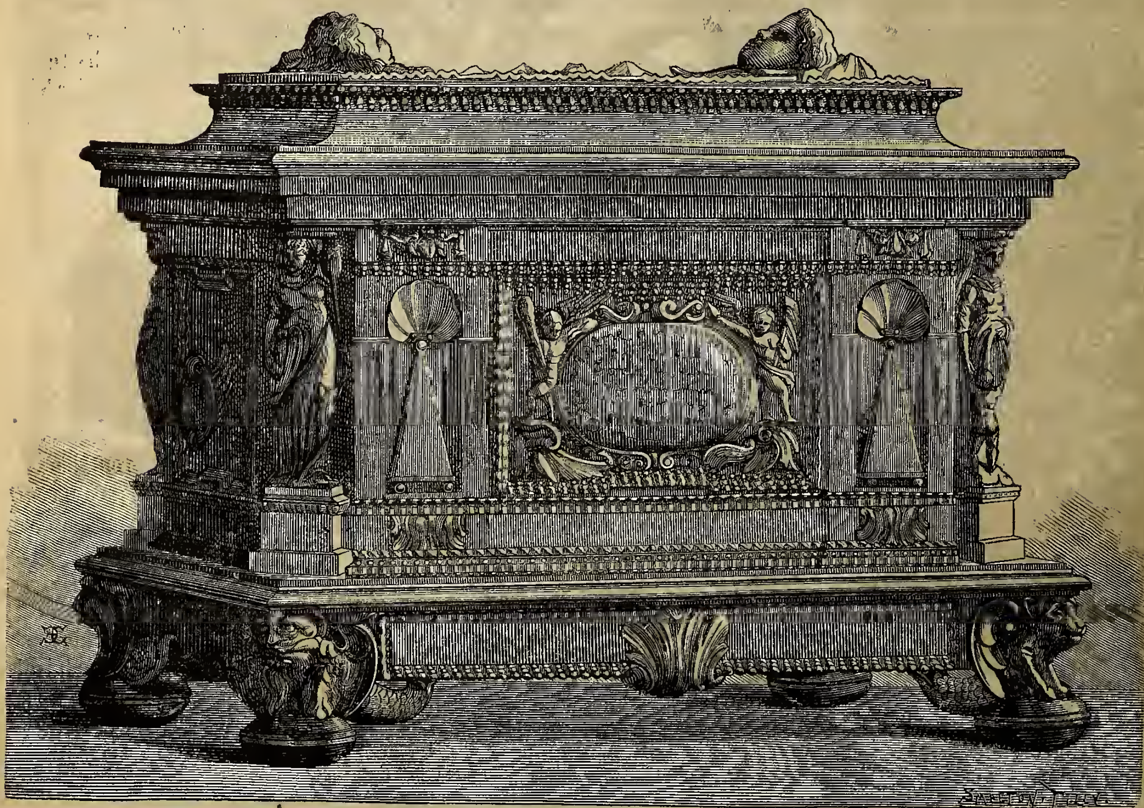
—

(Le commentateur insiste sur cette affection que les animaux éprouvent pour leur famille, et ajoute : — Les anciens disaient : « De grâce, ne tuez pas un oiseau âgé de trois printemps. Les petits, qui sont encore dans le nid, attendent le retour de leur père et de leur mère. » On peut en dire autant des quadrupèdes.)

La fin à une prochaine livraison.

COFFRET DE CORPORATION.

Ce coffret, en noyer sculpté, servait à conserver les titres et le trésor de la corporation des menuisiers à Strasbourg. Il est fermé par une serrure à deux clefs, placée au milieu d'un couvercle, que dérobe au regard un dessus à coulisses, terminé à ses deux extrémités par une tête d'ange. Sur l'une des faces principales sont représentés des outils de menuiserie : une équerre, un compas, un



Coffret de la corporation des menuisiers, à Strasbourg (dix-septième siècle). — Collection de M. Debenesse. — Dessin d'Éd. Garnier.

rabot, etc. Sur l'autre, un cartouche renferme une inscription en caractères gothiques allemands. Au centre sont les noms du président et des syndics de la corporation; au-dessous, la date de 1694, et tout autour une légende en allemand que nous traduisons : « L'honorable corps de métier des menuisiers. » (1)

(1) Album de l'Exposition rétrospective des beaux-arts de Tours. — Mai 1873.

UN FLOTTEUR DE LA SARINE

(SUISSE).



Un Flotteur de la Sarine. — Dessin de Théophile Schuler, d'après son tableau.

Ce métier de flotteur est un des plus rudes que l'on puisse imaginer. En Suisse, dans les montagnes, on n'a guère d'autres moyens de transport pour les troncs d'arbres que les cours d'eau. On les précipite dans les torrents les plus voisins des coupes. C'est un spectacle étrange que celui de ces grands sapins, dépourvus de leurs branches et de leur écorce, précipités les uns sur les autres avec un bruit de tonnerre, au milieu des blocs de rochers et des jets d'écume. D'instant en instant, un effort du courant en dégage quelques-uns qui vont un peu plus loin, et bientôt

s'enchevêtrent et s'arrêtent encore. Dans cet amoncellement on en voit qui se dressent tout droits et marchent debout jusqu'au moment où, arrivés au bord d'une cataracte, ils plongent, la cime en avant, dans le gouffre. On s'étonne pendant longtemps de ne pas les voir reparaître à la surface de l'eau : c'est que leur poids est énorme et que ces gouffres sont profonds.

Beaucoup de troncs restent en arrière, accrochés aux blocs de rochers, et il faut que les flotteurs viennent les dégager; mais bien souvent à peine peuvent-ils gagner un peu d'espace, car les torrents sont encombrés de pierres.

Ces hommes vigoureux, armés d'une pique recourbée, s'avancent dans l'eau, qui monte souvent jusqu'à leur ceinture, et il leur faut une grande énergie pour ne pas être renversés par les troncs et le courant. Ils travaillent quelquefois à deux pour offrir plus de résistance à la violence de l'eau et s'entr'aider au besoin. Leurs piques dirigent ou décrochent l'arbre arrêté ou couché en travers.

Ce métier n'est pas seulement rude et périlleux : il est funeste à la santé; les fluxions de poitrine emportent beaucoup de ceux qui s'y livrent; il faut une constitution d'une force exceptionnelle pour ne pas devenir tôt ou tard victime de ces luttes dans une eau extrêmement froide, souvent chargée de glace et de neige. Les flotteurs sont très-bien rétribués; ce n'est que justice.

Il y a des torrents qui sont si resserrés entre des rochers à pic, qu'il n'est pas possible de marcher le long du courant ou dans l'eau : on attache alors le flotteur sous les bras avec de fortes cordes. Il ne faut pas moins de quatre hommes robustes pour le descendre et le tenir suspendu, car les cordes, souvent très-longues, augmentent de beaucoup le poids du corps. A plus forte raison ne peut-on se servir de chaînes : le flotteur a d'ailleurs plus de confiance dans la corde.

LE BIEN.

Poursuivons la science suprême, qui est celle de faire le bien. *Conférence d'une dame à Cannes.*

LE MARQUIS DE TURBILLY,

AGRONOME DU SIÈCLE DERNIER.

Fin. — Voy. p. 275.

Après être parvenu à réformer en partie les habitudes de mendicité et de fainéantise qui réduisaient autour de lui les populations rurales à une condition aussi honteuse que misérable, le marquis de Turbilly ne manqua plus de bras pour l'aider dans ses travaux. (¹)

Après les défrichements vinrent les cultures et l'élevage des bestiaux. Il fit acheter dans le Poitou de fortes vaches. D'après un préjugé très-ancien, les paysans considéraient comme impossible d'acclimater les moutons à cause des marais et d'une certaine herbe. Il dessécha les marais, détruisit l'herbe, et forma un troupeau nombreux en peu de temps; il introduisit l'usage de parquer les moutons, tout à fait inconnu dans le pays. Il établit une pépinière d'arbres fruitiers, et planta des avenues de peupliers et de châtaigniers. Il fit venir de Bruxelles un plant d'ormeaux à larges feuilles, dont le bois convient au charronnage. Il améliora et perfectionna les charrues et autres ustensiles propres à l'agriculture : on lui doit notamment l'invention d'une sonde qui sert à connaître à fond le sol qu'on veut cultiver. (²)

(¹) On lira des détails curieux sur la mendicité au temps de Henri IV dans la notice sur Laffemas, par M. Paul Laffitte, que la *Revue des économistes* a publiée récemment.

(²) Le *Dictionnaire des arts et métiers* en donne la description.

Les chemins anciens étaient devenus impraticables, il les fit réparer et étendre.

Avec une activité infatigable, il multiplia sur son domaine les moyens de travail, les produits, les encouragements. Il propagea l'éducation des abeilles et celle des vers à soie en faisant venir de la graine du Dauphiné et de la Provence; il envoya sa soie à dévider à Tours. Il fit élever aussi des fours à chaux; il établit une manufacture de porcelaine et de poterie et une fabrique de savon. Il fonda des prix d'agriculture. Il accordait à ses fermiers une gratification de vingt francs par chaque arpent de terre qu'ils défrichaient.

En 1760, il fit paraître un *Mémoire sur les défrichements*, qui produisit une grande impression sur les esprits sérieux et attira leur attention sur lui. Voltaire le nomme dans son *Épître sur l'agriculture.*

Cet ouvrage, plein d'excellents conseils aux agriculteurs, contient aussi des observations critiques qui peuvent contribuer à nous faire mesurer aujourd'hui les progrès de l'agriculture depuis le siècle dernier.

« Après avoir exposé ce qu'il a su faire avec sa modeste fortune, dit M. Guillory, après avoir fait connaître les résultats que tant d'obstacles ne l'avaient point empêché d'obtenir, il demande, dans son mémoire, si le roi ne devrait point user de son pouvoir, de ses trésors, de tous ses moyens d'action, pour augmenter, comme il l'a fait lui-même, la valeur et le produit du sol en France; doubler les richesses de la patrie; assurer le bien-être de ses sujets, en accroître le nombre, et marcher vers un progrès incessant d'aisance et de bonheur.

» En donnant à la royauté ce conseil intelligent, il ose entrer plus avant dans la question même; et bientôt il en vient à traiter des points hardis. Les chasses réservées aux *plaisirs* du roi sont trop étendues; elles absorbent, surtout autour de la capitale, des terres qui seraient précieuses à l'agriculture : il faut les restreindre et supprimer les capitaineries où le roi ne va jamais. Le peuple, ajoute-t-il, acceptera d'en rembourser les charges. Il se plaint avec une amertume bien légitime que la moitié du sol en France soit laissée sans culture. Il demande pour l'agriculture, non-seulement une liberté bien entendue, mais encore une protection spéciale, des encouragements efficaces, et l'abolition des charges qui l'arrêtent dans son essor. La mendicité doit disparaître; il en a montré le moyen.

» Dès cette époque, l'émigration vers les villes tendait à dépeupler les campagnes; il veut que l'on conserve à l'agriculture les forces vives qui cherchent à l'abandonner. Il faut également faire refluer vers les campagnes les capitaux qui veulent se porter ailleurs. Le taux de l'argent est plus élevé en France que dans d'autres pays; il demande qu'on l'abaisse en donnant le plus de facilités possible pour la mise en valeur des terrains incultes. D'une autre part, la répartition des tailles est mauvaise, et le moyen de l'améliorer est d'établir des cadastres, aussi nécessaires dans les paroisses que les papiers terriers dans les seigneuries. Les exemptions et les priviléges sont trop facilement accordés aux habitants des villes; les cultivateurs en sont accablés; et de plus, mille droits féodaux et charges de toutes sortes viennent arrêter et paralyser leurs efforts ou leur bon vouloir. Veulent-ils enclore leurs champs? la loi ne tolère les clôtures qu'en les regardant comme un privilége qu'elle frappe d'un droit énorme. Cherchent-ils à écouler leurs produits? la circulation n'est pas libre, et des barrières trop resserrées viennent bientôt les entraver. Les droits seigneuriaux sont mal définis; les impôts n'ont rien de fixe, et les édits qui les concernent forment un chaos dans lequel on se perd; les anoblissements à prix d'argent sont trop faciles; plusieurs ne coûtent que vingt-cinq ou

trente mille livres, et rapportent davantage par les privilèges qu'ils confèrent. Le gibier, que la loi protège, ravage et anéantit les récoltes; les baux sont trop courts; les bestiaux sont trop rares; les fêtes sont trop multipliées, et leur nombre est tel qu'il entraîne l'oisiveté des campagnes pendant un tiers de l'année. Tant d'abus, tant d'obstacles veulent être détruits, tant de besoins satisfaits. La richesse du pays est dans le sol; il faut l'en faire sortir. Toutes les difficultés, il les soulève et les approfondit: ses vues sont pratiques, ses aperçus ingénieux, ses conseils nets et pressants.

» En terminant son ouvrage, le marquis de Turbilly recommande avec instance l'établissement dans les provinces du royaume de diverses sociétés d'agriculture, qui correspondraient avec une principale que l'on placerait à Paris. »

Tant de travaux avaient donné à M. de Turbilly des titres à la reconnaissance publique et à une célébrité durable. Il arriva cependant que, vers la fin de sa vie, non-seulement il perdit sa fortune, mais encore qu'on ne tarda pas à l'oublier.

Son ardeur pour les améliorations agricoles l'avaient entraîné à demander à l'État la concession d'espaces considérables de terrains incultes situés à peu de distance de son domaine. Le droit d'en disposer dans l'intérêt de l'agriculture lui fut accordé par un arrêt du 11 mars 1763. Mais le droit de l'État était douteux. Ceux qui se prétendaient les véritables propriétaires, plusieurs abbayes, l'Hôtel-Dieu d'Angers, etc., lui intentèrent des procès qui durèrent huit ans. Pendant ce temps, il avait négligé l'exploitation de ses terres et de ses fabriques: il avait été obligé d'emprunter; quelques gratifications qu'il obtint du roi ne purent conjurer sa ruine. Toutefois, ses créanciers, qui ne pouvaient lui refuser leur estime, lui laissèrent la jouissance de ses biens jusqu'à sa mort.

« Elle ne se fit pas attendre longtemps, dit M. Pierre Clément. Frappé au cœur par les déceptions qui avaient affligé les dernières années de sa vie, le marquis de Turbilly mourut à Paris, le 25 février 1776, âgé de cinquante-neuf ans. Cinq ans après, son château et les trois cents arpents de terre qui en dépendaient étaient vendus pour la somme de 276 000 livres à un Anglais, M. de Galway, dont les descendants l'habitent encore aujourd'hui.

» Dix ans plus tard, Arthur Young parcourait la France pour y étudier l'agriculture (¹). Arrivé dans l'Anjou, il demanda, pour aller la visiter, où était située la terre du marquis de Turbilly, dont le Mémoire était célèbre en Angleterre. Quelle ne fut pas sa surprise! Dans plusieurs villes, personne ne put répondre à sa question. Une vieille dame, qui l'entendit par hasard, le mit heureusement sur la voie, et il partit pour la paroisse de Volandry, où se trouvait la terre de Turbilly, dont il a laissé une longue description. « C'était, dit-il, un pauvre village, composé de » quelques maisons éparses, dans une vallée, entre deux » collines couvertes de bruyères. Le château est au milieu, » avec des avenues de beaux peupliers. Je ne puis exprimer » le désir inquiet que je sentis d'examiner les plus petits » détails de ces lieux; il n'y avait pas une haie, un arbre, » un buisson, qui ne m'intéressât. J'étais presque suffoqué, » lorsque je demandais comment un aussi grand cultivateur » s'était ruiné... »

Arthur Young apprit du moins avec satisfaction que ce n'étaient point des insuccès dans la pratique agricole qui avaient causé cette ruine, et il ajoute: « Ce qui diminua mes » regrets, c'est que, bien qu'il eût été marié, le marquis » de Turbilly n'avait pas laissé d'enfants, de sorte que ses » cendres reposent en paix sans que sa mémoire soit humiliée par une postérité indigente. » (²)

(¹) Voy. nos Tables.

(²) *Le Marquis de Turbilly*, par Guillory aîné. Paris et Angers, 1862.

IL N'Y A SI LONG JOUR

QUI NE VIENNE A LA NUIT.

Elle est longue et rude, la journée de travail! La bise glace les membres du laboureur, qui dirige le soc de la charrue en excitant son attelage de la voix et de l'aiguillon; le soleil brûle le visage du moissonneur, qui de sa lourde faucille couche entre les sillons les gerbes d'épis mûrs; les faneurs et les faneuses s'arrêtent par moments, épuisés de fatigue, pour essuyer la sueur qui ruisselle de leur front; l'ouvrier des villes, qui manie péniblement le marteau ou la hache, qui taille la pierre dure ou qui porte de lourds fardeaux; la pauvre ouvrière, qui use ses yeux et meurtrit ses doigts à piquer l'aiguille du matin au soir; tous, hiver comme été, comptent les heures qui s'écoulent, et répètent au fond de leur cœur: « Elle est longue et rude, la journée de travail! »

Mais le soleil trace dans le ciel sa route éblouissante; il monte, plane et redescend, et l'occident s'empourpre à son approche... il disparaît! Adieu, soleil, qui éclaires les travaux et les fatigues des enfants des hommes! Salut, nuit bienfaisante, qui leur apportes le repos! C'est après toi qu'ils ont soupiré, quand le fardeau dépassait leurs forces; c'est ta pensée qui les a soutenus et qui leur a donné du courage. Ils savaient que tu viendrais, que tu ne pouvais pas manquer de venir; et l'on supporte plus patiemment une peine qui doit prendre fin. Répare leurs forces épuisées, nuit consolatrice, toi le plus doux des bienfaits de Dieu, pour que demain en reprenant leur tâche ils se disent, confiants et pleins d'espérance: « Il n'y a si long jour qui ne vienne à la nuit! »

Elle est longue et rude, la bataille de la vie. Qui ne l'a pensé? Qui ne l'a dit? Qui n'a eu ses heures de découragement? Qui n'a cherché d'un œil désolé à pénétrer l'avenir impénétrable? Qui ne s'est, à certains moments, cru tombé dans un abîme de douleur dont il ne pourrait jamais sortir? Et tout passe pourtant, la douleur comme la joie. Pourquoi donc s'affliger comme ceux qui n'ont point d'espérance? Pourquoi se désespérer de la vie, comme si elle ne devait pas finir? Levons les yeux vers notre Père qui est aux cieux. N'a-t-il pas placé l'ange de la mort au soir de la vie, comme l'ange du sommeil au soir de la journée? Tu souffres? rassure-toi; ta souffrance ne durera pas toujours: « Il n'y a si long jour qui ne vienne à la nuit. »

LES GÉOGRAPHES.

ESQUISSE D'UNE HISTOIRE DE LA GÉOGRAPHIE.

Suite. — Voy. p. 146, 198, 230, 259.

Christophe Colomb (¹) s'était convaincu de la vérité que la terre est ronde, en étudiant principalement l'Image du monde du cardinal d'Ailly, et une lettre ainsi qu'une carte d'un mathématicien florentin, Toscanelli, alors illustre.

Il avait conclu de cette notion que l'on pouvait, suivant ses expressions mêmes, « chercher l'Orient par l'Occident. »

D'après ses calculs, la distance des îles Canaries aux premières îles d'Asie ne devait être que de onze cents lieues d'Espagne, et, par conséquent, il pouvait suffire pour atteindre le Cathay, le pays des épices, de cinq semaines de navigation directe.

Le grand homme ne soupçonnait pas qu'il pût exister un continent inconnu entre l'Europe et l'Asie, et il est mort sans le savoir, ayant toujours été persuadé, même

(¹) Voy., dans nos volumes précédents, un grand nombre d'articles sur Christophe Colomb, et le texte même de ses relations dans le t. III des *Voyageurs anciens et modernes*.

après son quatrième voyage, qu'il avait abordé à des terres asiatiques.

Il s'était embarqué au port de Palos, sur la côte d'Andalousie, le vendredi 3 août 1492, et ce fut seulement dans la nuit du 11 au 12 octobre suivant qu'il aborda à une des îles du groupe des Lucayes, au nord de l'île de Cuba. Les indigènes nommaient cette île Guanahani. Colomb fut persuadé qu'il était arrivé à un des archipels qui sont épars le long de la côte orientale d'Asie. Aussi désigna-t-il les habitants sous le nom d'Indiens, qui est resté aux descendants des indigènes américains. Il visita, dans cette première exploration, une partie des grandes Antilles, une petite partie de Cuba, et découvrit Haïti, qu'il appela Hispaniola ou petite Espagne.

A son deuxième voyage (1493-1496), Colomb continua la découverte et l'exploration des petites et des grandes Antilles.

Au troisième (1498), il découvrit l'île Trinidad et une partie de la côte des Perles, arrivant ainsi au continent méridional même du nouveau monde.

A son quatrième et dernier voyage enfin (1502), il découvrit la côte qui borde les territoires de Honduras, de Nicaragua, de Costa-Rica, de Veragua et de Darien.

Pendant le cours du troisième voyage de Colomb, Vasco de Gama étonnait de son côté le monde européen en mettant à profit la découverte du cap de Bonne-Espérance par Bartolomeo Diaz ([1]), en contournant le sud de l'Afrique et explorant les côtes de la mer jusqu'à Mélinde et Calicut (1497-98). Moins de vingt ans après, les pilotes portugais avaient relevé l'hydrographie des mers de l'Inde et de la Chine.

A la suite du grand nom de Gama, chanté par Camoëns, il faudrait citer Cabral, qui revit toute la côte orientale d'Afrique (1500); Tristan da Cunha, qui décrivit Madagascar (1506); Alfonso d'Albuquerque, qui explora le golfe Persique (1508); Ludovico de Barthema, qui navigua jusqu'aux Moluques; Lopez de Sequeira, qui atteignit Malakka (1509).

De ces découvertes portugaises on possède l'Histoire par Joaô de Barros, à laquelle il faut ajouter la description de Duarte Barbosa et la Mappemonde de Diego Ribero.

En même temps s'achevait l'exploration de l'Amérique.

Amerigo Vespucci ([2]) et Juan de la Cosa reconnaissaient toute la côte nord de l'Amérique méridionale, depuis le golfe de Para jusqu'au rio Magdalena (1499-1500).

La côte nord-est de l'Amérique du Sud, depuis le cap Saint-Augustin jusqu'à l'isthme de Panama, était explorée par Vincent Yanez Pinzon (1499-1500).

Ces deux voyageurs poussèrent plus avant leurs découvertes : Vespuce en 1501, 1503 et 1504 ; Pinzon en 1508.

Antérieurement (1497-98), deux Vénitiens, Jean et Sébastien Cabot, avaient découvert la côte de Labrador, Terre-Neuve ; ce qui a donné lieu à quelques écrivains de contester à Christophe Colomb la gloire d'avoir découvert le premier la terre ferme du nouveau continent. Mais on a objecté justement que la découverte de la première île des Antilles, en 1492, était celle de l'Amérique même.

Gaspar Cortereal, Portugais, vint en 1500, à la suite des Cabot, toucher au Labrador, et reconnut l'entrée du détroit d'Hudson.

La Floride fut explorée par Juan Ponce de Leon (1512). Les eaux du grand Océan furent vues pour la première fois, en 1513, des hauteurs de l'isthme de Darien, par Nuñez de Balboa ([3]).

([1]) Voy. t. IV, 1836, p. 6 et 7.
([2]) Nous avons expliqué comment le nom de ce navigateur fut donné au nouveau continent, sans qu'on ait à lui reprocher d'avoir été l'auteur de cette usurpation de titre.
([3]) Voy. notre t. X, 1842, p. 330.

Gonzalez de Avila pénétra dans l'intérieur de l'isthme en 1525. Grijalva reconnut le fond du golfe du Mexique, dont Fernand Cortez fit la conquête en 1519 et pendant les années suivantes.

De 1519 à 1522, Magellan, après avoir découvert le détroit qui porte son nom, traversa l'Océan, vit les îles Mariannes, l'archipel des Philippines. Son exploration est la première circumnavigation du globe, et il avait ainsi démontré positivement cette sphéricité de la terre qui, jusqu'à lui, n'avait pas encore été admise universellement même après les voyages de Colomb.

Les dates principales des découvertes qui se succédèrent ensuite au nouveau monde sont : — depuis 1524, le Mexique par Cortez et ses successeurs ; — 1524, le Pérou par les Pizarre ; — 1536, le Chili ; — depuis 1534, la Nouvelle-Grenade ; — 1541, l'Amazone, par Francisco de Orellana ; — 1535, le Rio de la Plata.

La suite à une autre livraison.

INFLUENCE DU CARACTÈRE.

Quand les moralistes, les prédicants, les philosophes, raisonnent sur les phénomènes de ce bas monde, et, contemplant la masse d'humaines misères, l'attribuent aux crimes qui depuis la chute de l'homme se sont frayé un chemin jusqu'à son cœur, ils négligent une petite cause de souffrance plus destructive du bonheur, plus apte à neutraliser les bienfaits de la Providence, que toutes les autres énormités de notre race déchue.

Cette haïssable perversité latente, qui brise la volonté et les cœurs, se rencontre souvent là où l'atrocité du vice est inconnue, où fleurissent même de hautes vertus.

La probité, la tempérance, l'honneur, une piété pratique, peuvent s'allier à un mauvais caractère; plus d'un être humain, jugé et condamné avec justice pour des actes coupables, n'a pas infligé à ses semblables la centième partie des angoisses causées par un mauvais caractère.

Que de fois chaque heure d'un jour radieux, dont le soleil s'est levé sur une famille prospère, joyeuse, bénie des dons de la santé de la fortune, a été empoisonnée, flétrie, par l'habituelle mauvaise humeur du chef!

Cependant toute la réprobation du monde se résume, en pareil cas, dans ces phrases bénignes : C'est un homme fatigant, ou bien : Pauvre femme, elle a un caractère désagréable. Fulminez vos foudres, professeurs de morale, contre l'égoïsme, la présomption indisciplinée qui engendre ce fléau domestique!... Montrez aux hommes, comme en un miroir, le hideux contraste qui existe entre une nature aigre, pervertie, acariâtre, et la douce image de Celui qui est venu prêcher la charité et l'amour! Faites cela, et vos prédications ne seront peut-être pas vaines.

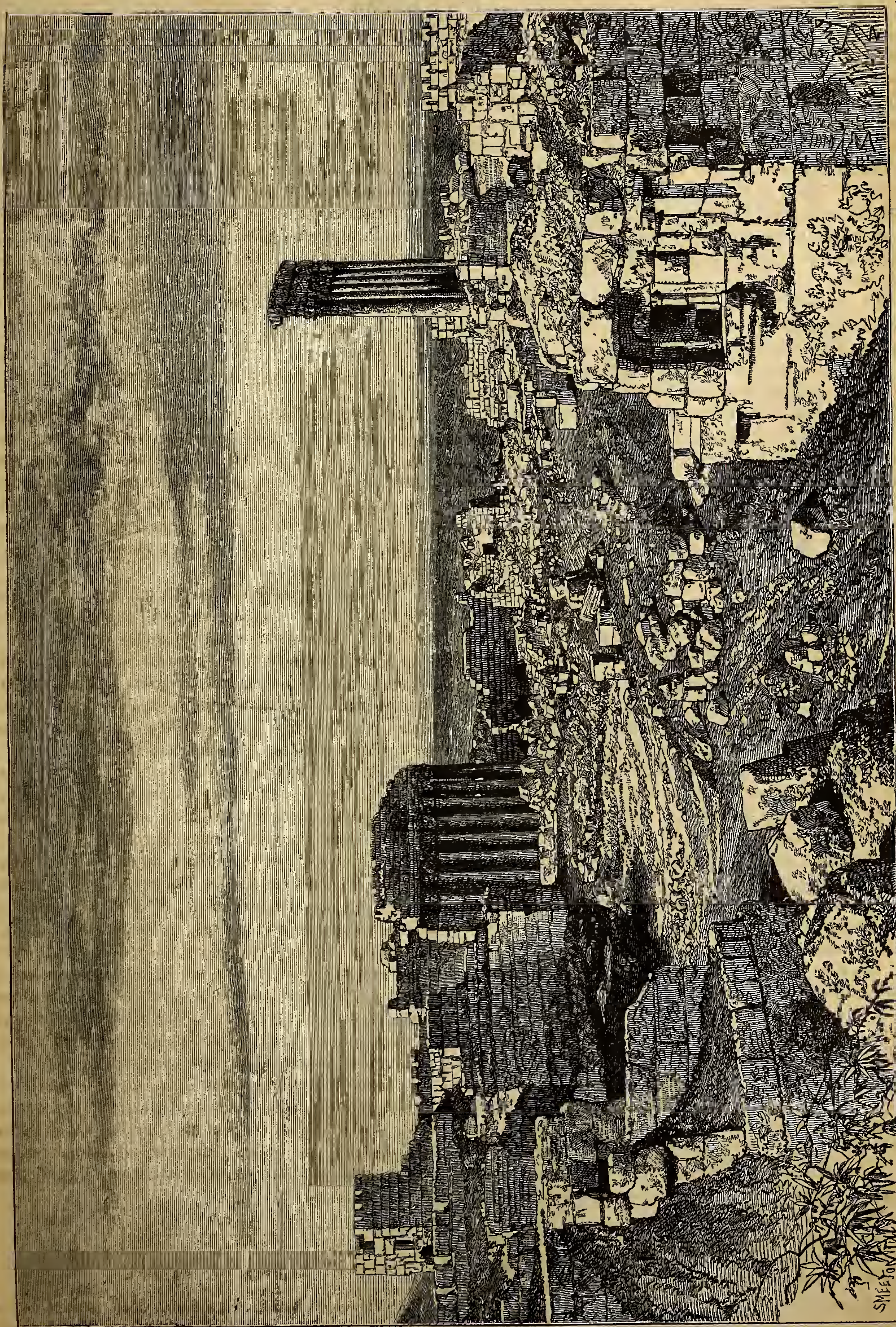
Comme élément de bonheur ou de malheur pour l'humanité, le caractère est infiniment plus important que les qualités supérieures. On peut avoir une fois par an l'occasion de faire une action généreuse, tandis que pendant chaque heure de notre vie, le caractère est à l'œuvre pour le bien ou le mal. ([1])

RUINES DE BALBEK.

Les ruines de Balbek ont été déjà décrites dans ce recueil ([2]); on a joint aux vues de plusieurs de ses monuments, magnifiques encore dans leur ruine, les témoignages de voyageurs exacts et savants et les impressions

([1]) Francis Trollope.
([2]) Voy. la Table de quarante années.

de ceux qui les ont considérés avec les yeux du poëte et de l'artiste. Voici, d'après une photographie, une nouvelle vue d'ensemble de ces ruines, qui en montre l'état actuel. On y reconnaît à leurs colonnades les restes des deux grands



Vue générale des ruines de Balbek. — Dessin de Thérond.

temples, celui du Soleil et celui de Jupiter, dont les six colonnes, portant leur entablement encore debout, dominent tout le plateau; on aperçoit l'autre temple à gauche, à un niveau plus bas, formant une masse imposante. Aux deux extrémités, à droite et à gauche, des créneaux sarrasinois qui surmontent les murs antiques rappellent le temps où

Héliopolis devenu Balbek (traduction du nom grec qui signifie la ville du Soleil) était une citadelle que se disputaient les Arabes et les Chrétiens.

PÊCHE A LA LIGNE EN MER.

Suite. — Voy. p. 271, 307.

Leurres. — Les poissons artificiels jouent un grand rôle dans les pêches à la ligne en mer. En rivière, il faut des circonstances exceptionnelles, des cascades, des chutes, des bouillons d'eau, pour que les poissons y soient trompés; mais en mer, ceux de toutes les espèces sont disposés à « donner au leurre », *pourvu qu'il remue.* Aussi les pêcheurs n'y mettent-il pas beaucoup de façon, et vraiment leurs poissons artificiels sont d'une naïveté incroyable. Nous n'en voulons pour preuve que ceux que représentent les figures 15, 16, 17 : ils remplissent parfaitement leur office. La morue, sur les bancs de Terre-Neuve, ne se prend le plus souvent qu'avec des poissons de plomb, leurres informes, traversés d'un hameçon gigantesque. Les pêcheurs les plus soigneux cachent sous un morceau de poisson la pointe de l'hameçon, mais la majeure partie des pêcheurs n'y regarde pas de si près... ni les poissons non plus! Dans le golfe de Gascogne, nous avons pris des thons en couvrant l'hameçon d'une sorte de sac en coutil à raies bleues, représentant, tant bien que mal, un poisson de 20 centimètres de longueur. Mis à la traîne du bateau, cet appât prenait à merveille. Pour le maquereau, nous avons vu amorcer avec un bout de gant, un morceau de peau, une pipe de terre, une cuiller; il faut seulement que le bateau marche vite, et que le leurre, par la traction, voltige dans l'eau. La plupart des poissons de mer sautent sur tout ce qui remue.

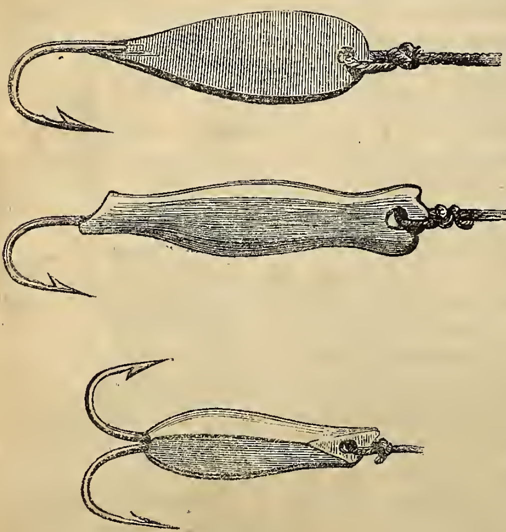


Fig. 15, 16, 17. — Leurres divers.

Mouches artificielles. — Toutes celles que nous avons indiquées pour la pêche en eau douce sont bonnes pour la pêche à la mouche en mer. Ce mode de pêche est tout à fait moderne : c'est le hasard qui a fait voir, il y a plusieurs années, à quelques Anglais, que, parmi les poissons des ports et des côtes, un certain nombre acceptent la mouche et s'y laissent parfaitement prendre. Dans ce nombre, nous pouvons indiquer, parmi ceux de nos pays : les mulets, certains gades côtiers, l'orphie, le pilono breton, etc., etc.

ACCESSOIRES.

Panier. — Nous n'avons rien à changer à ce que nous avons recommandé pour la pêche en eau douce; seulement, on peut sans forfanterie, il est même prudent de faire choix d'un panier plus grand, parce que les poissons que l'on peut prendre à la mer, même à la ligne, sont de taille plus considérable que ceux que l'on trouve dans les fleuves et rivières.

Sac.—Nous ferons pour le sac la même recommandation.

Portefeuille. — Celui dont on doit se servir à la mer n'offre aucune différence avec celui que nous avons décrit. Nous y renvoyons donc le lecteur.

Plioirs. — Destinés à porter des lignes beaucoup plus fortes et la plupart du temps plus longues, les plioirs en suivront tout naturellement les dimensions. L'un des plus simples et des plus usités est celui que nous avons représenté dans la figure 18, et qui porte le nom de *gandol.* La figure 19 montre un plioir anglais, à peu près de même forme, sur lequel on a pelotonné une ligne de fond montée d'un *libouret* (voy. plus loin).

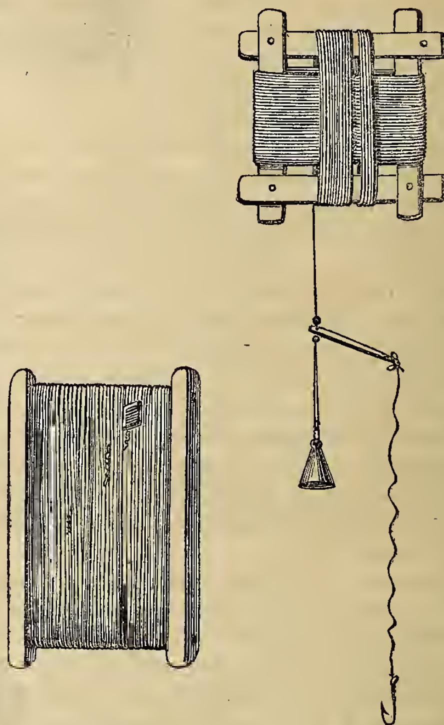


Fig. 18. — Gandol. Fig. 19. — Plioir anglais.

Dégorgeoirs. — L'emploi d'hameçons extrêmement petits pour prendre le poisson, non par les mâchoires mais par les parties charnues de l'œsophage ou de l'estomac, nécessite l'emploi d'un petit instrument appelé *dégorgeoir.* Quand le poisson est pris et qu'on le tient en sa main, on lui ouvre les mâchoires d'une main, et de l'autre on suit, au moyen du fil, la marche de l'hameçon que le dégorgeoir rejoint dans les profondeurs de l'estomac. Quand l'hameçon est pris entre les deux tiges de la fourche, on saisit le fil entre les mêmes doigts qui tiennent le dégorgeoir, et l'on enfonce le tout dans l'animal de manière à dégager l'hameçon, qui n'a à déchirer, dans cette direction, que la portion de chair comprise sous la languette du dard. On retire alors le tout avec précaution. Quelquefois on opère par un mouvement de torsion, mais si l'hameçon est passé derrière un muscle, un petit os ou un ligament, on risque de le casser : ce n'est pas une grosse perte, mais il est inutile de se priver d'un bon

instrument et de perdre du temps et de la peine à en monter un nouveau.

Pierre à aiguiser. — Le pêcheur doit examiner avec grande attention la pointe de son hameçon. Il arrive, en effet, souvent, que, soit par le frottement sur les pierres du fond ou de la rive, soit par suite d'un coup de poignet un peu fort, qui a ferré dans les os de la mâchoire, la pointe de l'hameçon s'émousse ou se brise à sa fine extrémité. Il est donc toujours prudent de se munir d'une petite pierre à aiguiser, à l'aide de laquelle cette pointe sera ravivée.

L'opération ne laisse pas d'être très-délicate quand l'hameçon est petit, mais on y réussit en agissant avec précaution. La pierre doit être assez mince sur son bord pour passer entre la petite et la grande branche de l'hameçon; la partie qu'il importe d'aiguiser est, en effet, celle qui s'étend de la pointe de l'hameçon à celle de la barbe. En l'aiguisant dans ce sens, on rejette en dehors *le morfil* de la pointe et on lui donne autant d'entrure et de vivacité qu'il se peut faire sans recourir à la meule.

La pierre à aiguiser se remplace avec avantage par une petite lime douce, très-usée, plus mince que la pierre et moins fragile; elle est d'un plus facile usage, mais elle offre l'inconvénient de se rouiller au milieu d'une foule d'objets ordinairement défendus avec moins de précaution contre l'eau.

Anneau à décrocher, grappin, catenière. — On donne ce dernier nom à un instrument de fer formé de trois crochets accolés par leur plus longue branche que l'on termine en anneau. Ce grappin sert d'ancre au pêcheur en canot pour s'accrocher au fond ou au rivage. Le grappin lui sert aussi, en le traînant avec une longue corde, pour retrouver les lignes de fond dont il a perdu les points de repère. On fait, pour le pêcheur en mer, un instrument destiné au même usage et formé d'une suite de grappins enfilés à la même chaîne.

Boîtes aux vers. — La conservation des vers de mer qui servent à la pêche à la ligne n'est pas beaucoup plus difficile que celle des vers de terre. Ces derniers même réussissent parfaitement pour la pêche de la plupart des poissons riverains et saxatiles de l'eau salée, ce qui supposerait qu'ils les connaissent et qu'ils en ont rencontré, sans doute, qui sortaient, par mégarde, dans l'eau salée. Le plus ordinairement, on pêche avec des *néréides*, genre d'annélides errants qui habitent les vases et les sables au bord de la mer, soit dans les ports, soit parmi les rochers. Ces

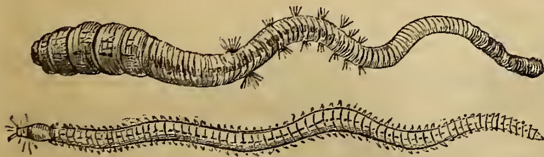


Fig. 20 et 21. — Gravettes ou pelouses.

animaux, représentés figures 20 et 21, sont de plusieurs espèces qui portent, sur nos côtes, différents noms : *capeleuses*, *pelouses*, *gravettes*, et sont parfaitement connues de tous les pêcheurs. On les maintient assez longtemps en vie en les enfermant dans une boîte de fer-blanc garnie de trous pour avoir de l'air, avec du sable humide d'eau de mer. Il est toujours bon d'emporter avec eux du sable dans lequel on les a trouvés : évidemment, celui-là leur convient parfaitement.

Boîte au vif. — Le nombre des espèces de poissons que l'on emploie en mer pour la pêche à la ligne est très-considérable; on pourrait même affirmer que si l'on n'avait pas découvert les pelouses ou gravettes, on n'eût employé que cela. Malheureusement, ces poissons n'ont pas la vie dure, et il est à peu près absolument impossible de les conserver en vie un temps convenable. Nous donnons (fig. 22) l'un des meilleurs, l'*équille;* le *lançon* lui ressemble. On peut employer également les *blaquets blancs*, que l'on prend dans les ports, les *pilonos*, sorte de petits spares,

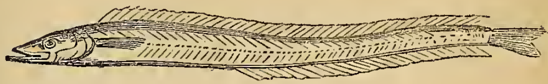


Fig. 22. — Équille.

les *sardines*, les *anchois*, *harengs*, *sprats;* mais tous ces poissons ont la vie fugitive. On aura donc le soin de les saler, et de munir la ligne d'émérillons qui feront paraître les esches vivantes.

On emploie aussi, sur l'hameçon, un grand nombre d'autres substances : les *crevettes*, les *crabes*, vivent assez longtemps dans l'eau de mer. Les coquillages sont commodes à emporter et se conservent dans le sable humide. On esche aussi avec le *pilot*, la *sèche vive*, le *poulpe*, les *moules*, le *foie de porc*, les poissons salés, etc.

Sac à poissons. — Pour le sac à poissons de mer, il n'est besoin que d'augmenter les proportions; on n'aura pas besoin de prendre d'aussi grandes précautions pour sa fermeture, parce que la plupart du temps les poissons pris meurent presque tous à leur sortie de l'eau. Aussi, excepté dans des cas très-rares, il ne faut pas songer à les conserver vivants dans l'eau de mer. On ne pourra que les mettre à l'eau dans le filet, pour les sauver de l'action du soleil, contre lequel le plus souvent, au bord de la mer, on n'a aucun abri.

Épuisette. — L'emploi de l'épuisette est le dernier terme de la lutte si émouvante qui s'établit entre le pêcheur et le poisson qu'il a ferré, et où le premier déploie contre le désespoir et l'instinct du second tout ce que la nature lui a départi de sang-froid, d'adresse et d'habileté. On doit de grands services à ce filet, mais ce secours s'achète par bien des ennuis. Dans la pêche sédentaire, l'épuisette n'est ni plus ni moins embarrassante qu'une seconde canne; dans la pêche ambulante, à la mouche naturelle ou artificielle, comment, — alors qu'on marche et qu'on agit sans cesse, — comment porter avec soi ce filet secourable, mais embarrassant?

Quelques pêcheurs placent leur épuisette au bord de l'eau sur une pierre, sur le sol; mais alors, quand le poisson est ferré, il faut le ramener vers le filet, ce qui n'est pas toujours facile, ou bien abandonner la ligne et le poisson pour courir à l'épuisette et revenir; pendant ce temps, le poisson fuit, entortille la ligne dans les herbes, les pierres, les pieux, les obstacles quelconques; il tire et se dégage au moment où vous revenez.

Et cependant, il ne faut pas abandonner l'épuisette.

Il sera toujours bon de monter ses lignes très-solidement, et de faire de même pour tous ses engins, et, à tout risque, d'enlever avec prudence, mais avec fermeté. Malheureusement, toutes les précautions peuvent être vaines : quand le temps est sec, quand le poisson est farouche et mord à peine, plus on augmente la force de ses montures, plus on diminue, — et en forte proportion, — ses chances de réussite.

PÊCHES PAR LE PÊCHEUR.

Pêche à la ligne flottante. — Cette pêche est proprement celle que l'on peut qualifier de *pêche à la canne*, car c'est la seule à peu près qui s'exécute avec cet instrument. Elle se fait du bord, et, autant que possible, d'un endroit qui domine le flot, tel que quai, jetée, rocher, etc., parce que

l'une des conditions de réussite est de lancer son esche assez loin pour qu'elle dépasse la bordure d'eau sans profondeur que l'oscillation des vagues fait fouetter continuellement contre le sable ou contre les obstacles. Le poisson de mer diffère en cela du poisson d'eau douce, que ce dernier s'avance littéralement jusqu'à effleurer les pierres de la rive; il se cache même souvent à leur abri; on peut donc le pêcher à une distance souvent moins grande que la longueur de la canne, en ayant soin de se dissimuler derrière quelques herbes, un arbre, un obstacle du bord. Le poisson de mer, au contraire, ne peut, — du moins dans nos mers du Nord, à ressac continuel, — aborder l'extrême rive. Outre que, sur beaucoup de points, la grève descend très-doucement, suivant une pente insensible, et par conséquent ne présente au bord aucune profondeur, la lame oscillante d'eau qui approche et recule sans cesse frapperait le poisson contre les obstacles ou les rochers. Le poisson, même celui du littoral, à moins que ce ne soit au milieu de rochers séparés par des intervalles d'une grande profondeur, se tient un peu plus loin du bord, là où l'eau sur laquelle roule la lame expirante est, en dessous, parfaitement tranquille et suffisamment profonde pour dissimuler à coup sûr les animaux qu'elle contient. Comment les poissons se rendent-ils compte de cela?... Nous n'en savons rien; mais le fait est indéniable et d'expérience certaine.

Il faut donc arriver à l'endroit que nous désignons : le pêcheur n'a pas trop de toute sa force, de toute son adresse, et de toute la longueur de sa canne pour y envoyer ses esches; c'est pourquoi, souvent, lorsque la pente insensible de la grève rend ce lancer trop difficile, il substitue à la pêche à soutenir à la main la pêche à la canne, celle-ci permettant d'envoyer facilement l'appât muni d'un plomb aussi loin qu'il a besoin. La pêche à la canne se traite absolument comme la pêche en eau douce : son triomphe est dans les ports, où elle sert à prendre les *mulets*, quand ils sont disposés à mordre, et aussi quelques *bars* de fond, quelques *congres*, et entre deux eaux, le long des rochers, toute la tribu des *vieilles* (labres, crénilabres, etc., etc.).

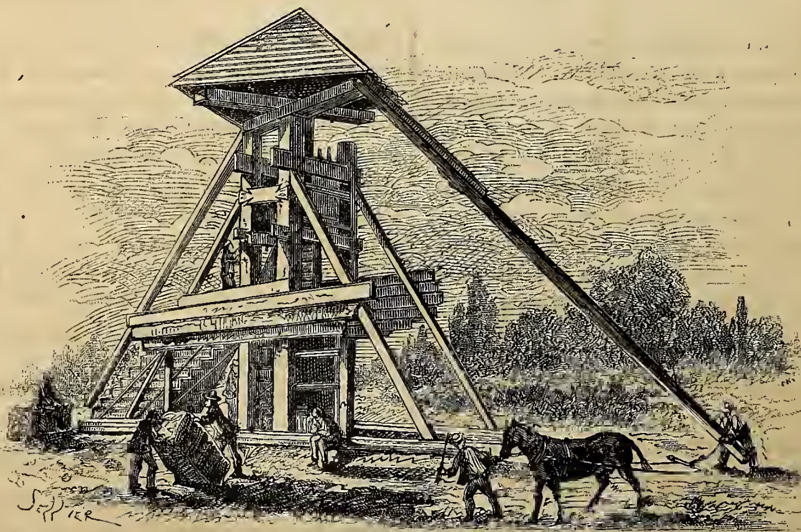
La suite à une prochaine livraison.

INDUSTRIE COTONNIÈRE.

CONCURRENCE AMÉRICAINE.

Il y a une trentaine d'années, les États-Unis d'Amérique ne retenaient pour leurs fabriques indigènes qu'une faible partie du coton produit par leurs provinces du Sud. La presque totalité des récoltes était envoyée en Europe, et l'Angleterre en prenait une part si considérable, qu'on eût été regardé comme un échappé du pays des chimères si l'on eût osé émettre le moindre soupçon sur la possibilité d'une concurrence américaine. Mais de l'autre côté de l'Atlantique, on marche toujours en avant. En 1873, les fabriques américaines travaillèrent de douze à treize cent mille balles de coton, représentant à peu près la moitié de ce que les provinces du Sud vendirent à l'Angleterre en cette même année.!

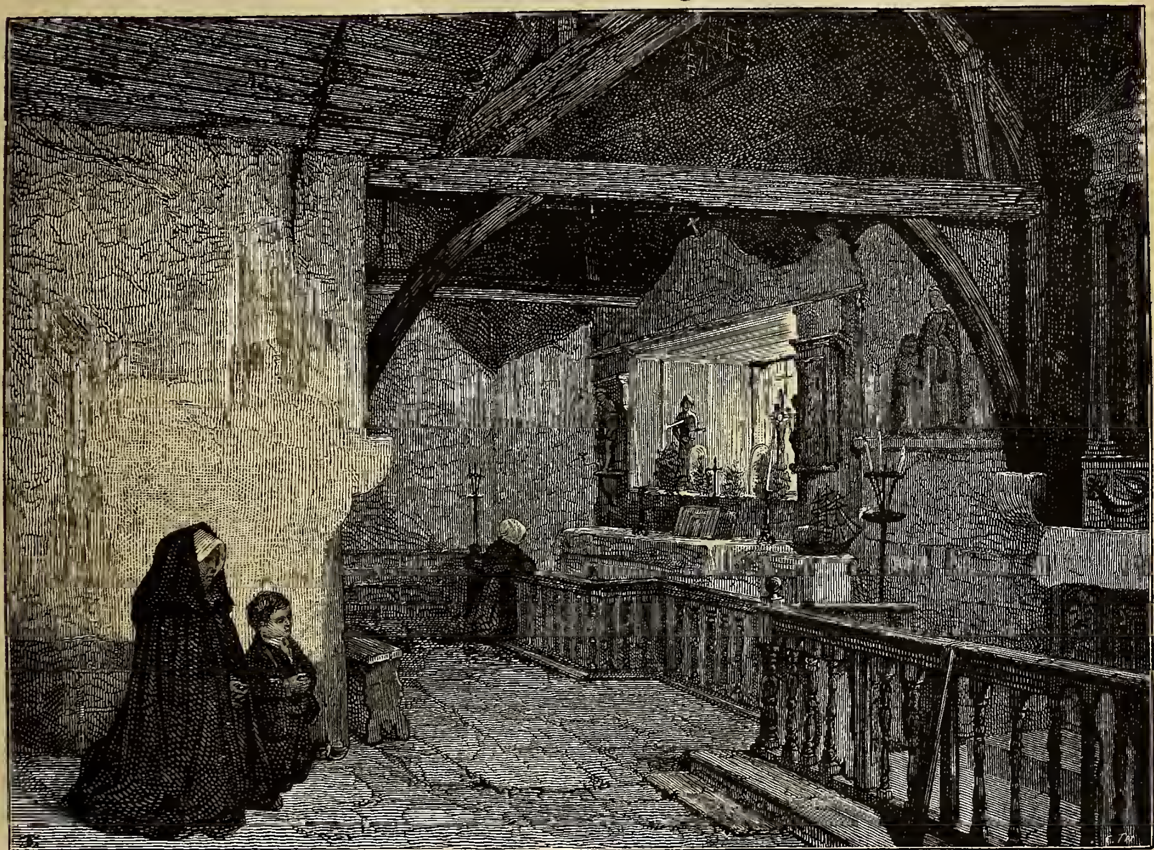
Ce serait une erreur de considérer cet énorme chiffre comme accidentel; il est le terme régulier d'un accroissement qui date de loin, car, depuis 1822, époque où fut fondé l'établissement de Lowell, la fabrication américaine n'a cessé de se développer. En 1831, les États-Unis possédaient 1 246 000 broches, consommant 215 000 balles de coton, et en 1860, il y en avait plus de cinq millions qui employaient plus de 900 000 balles. Si la guerre de sécession réduisit ce dernier nombre à 300 000 en 1862, la reprise se fit si rapidement, à la paix, qu'en 1868 on avait dépassé la consommation de 1860. L'accroissement a continué, comme nous l'avons dit ci-dessus, et l'on ne voit rien qui puisse entraver ce prodigieux essor. La concurrence américaine frappe d'ailleurs un double coup contre la fabrication anglaise. D'une part, elle achète la matière première chez elle-même, aux lieux où l'Angleterre achète également; et, d'autre part, elle livre ses produits ouvrés dans son propre pays, que l'Angleterre considérait comme le meilleur débouché pour ses fabriques. Ce n'est pas tout: l'Angleterre ne peut même concevoir l'espérance de puiser des éléments de lutte dans les cotons que les autres contrées peuvent produire; car nulle part encore on n'a pu obtenir en grand une qualité semblable à celle des cotons fins et longs des États-Unis.



Presse à coton américaine [1].

[1] Le transport du coton par mer serait onéreux si on le déposait dans l'intérieur des navires à l'état bouffant où il se trouve après la récolte. Il encombrerait, sans utiliser le tonnage entier. On le presse donc très-fortement dans les ballots. Du temps de l'esclavage, cette opération se faisait à grand renfort de nègres. On emploie maintenant des machines qui pressent mieux, à moins de frais et avec moins de fatigue pour les travailleurs.

CHAPELLE DE LA TRINITÉ-EN-PLOUHA
(COTES-DU-NORD).



Musée du Luxembourg, à Paris. — Chapelle de la Trinité-en-Plouha, par P. Chardin [1]. — Dessin d'Édouard Garnier.

On ne peut arrêter ses regards sans respect sur ce modeste sanctuaire où viennent prier les familles des pêcheurs. C'est l'intérieur d'une de ces anciennes chapelles seigneuriales que l'on construisait à peu de frais, à la suite soit d'un vœu personnel, soit d'un accord entre les propriétaires domaniaux du voisinage. L'architecture n'en est pas ambitieuse : on s'est contenté d'une simple nef; mais, quelle que soit la simplicité de ce petit oratoire, on ne saurait le confondre avec la foule banale des chapelles modernes de nos villages. Les détails sont intéressants, et l'on y sent vivre encore des traditions qui ont leur prix. Ces grands corbeaux de pierre saillants, qui supportent les chevrons de la charpente taillée à chanfreins et revêtue encore de sa vieille enluminure, les trépieds de fer forgé précieusement conservés, les fines ciselures encadrant les montants des ouvertures, tout reporte le souvenir à l'art du quinzième siècle.

Il y a peu de temps, on voyait encore à son ancienne place d'honneur la tribune des seigneurs de Kersalic. Leur manoir, situé près de là, au bas de la colline, a conservé sa jolie porte armoriée, et complète un des plus charmants paysages bretons que l'on puisse rencontrer; à côté, un *douez* irrégulier, le lavoir traditionnel, ombragé par de grands arbres, réfléchit la vieille croix de granit. Entre le manoir et cette pièce d'eau qu'alimente une source limpide, un antique chemin descend à la mer par de profonds et sinueux défilés couronnés de landes et de rochers, et fait brèche aux gigantesques falaises qu'assiégent et rongent sans cesse les vagues de la baie de Saint-Brieuc.

« Là, dans cette humble chapelle, nous dit un de nos correspondants, sous le vieux toit moussu, quand la tempête d'automne souffle sur les brisants de la côte et tord les branches des vieux arbres qui l'entourent, là souvent s'agenouille et prie la femme du marin, enveloppée de sa longue cape noire qui deviendra peut-être un manteau de veuve : sait-on bien si la mer en furie ramènera au foyer tous les pêcheurs de Terre-Neuve et de l'Islande? Pauvres gens, partis depuis six mois avec l'espérance de rapporter le prix d'une vache laitière ou le loyer d'un champ et d'une masure, et qui, peut-être, hélas! après avoir échappé aux dangers des mers lointaines, ne sauront pas éviter, au retour, ceux du cabaret prochain! »

DES CONVIVES JALOUX.

Huit célibataires conviennent de prendre leurs repas ensemble; mais comme ils sont tous très-*personnels* (mot honnête pour ne pas dire égoïstes), ils veulent une égalité parfaite dans les conditions de leur association. Chacun est jaloux d'avoir une part identique à celle des autres dans les avantages des repas et des positions à la table commune. En hiver, la proximité de la cheminée et l'éloignement de la porte d'où partent les vents coulis; en été, l'ombre et l'air frais de la fenêtre; le choix du meilleur morceau dans les plats qui feront la ronde en partant du même point; toutes ces circonstances et d'autres encore doivent faire varier le bien-être de chaque place à table, sans compter qu'il se trouve des convives dont le voisinage

[1] Ce tableau figurait à l'Exposition de 1874.

sera envié et à côté desquels chacun des autres pourra vouloir être toujours placé. Il fut donc convenu que l'on se mettrait successivement à table selon tous les arrangements qui pouvaient se faire entre huit individus : c'est-à-dire qu'il y aurait chaque jour un arrangement différent jusqu'à épuisement de toute la série, après quoi l'on recommencerait.

Quel ne fut pas l'étonnement, lorsqu'ils apprirent qu'il leur faudrait cent dix ans et quelques mois pour qu'ils prissent leurs repas tous les jours ensemble sans jamais se placer deux fois de la même manière.

On se rendra compte aisément de ce chiffre en commençant par trois personnes au lieu de huit : MM. A, B, C.

Elles peuvent se mettre à table de six manières différentes que voici : A, B, C; A, C, B; B, A, C; B, C, A; C, A, B; C, B, A. Il n'y a pas d'autre arrangement possible.

Survient un quatrième convive, D. Il pourra se placer en tête de chacun des arrangements précédents, puis entre les deux premières personnes, puis entre les deux dernières, et enfin à la queue. Ainsi, A, B, C deviendra *D*, A, B, C; A, *D*, B, C; A, B, C. *D*.

Ce qui donne quatre manières pour chacun des six arrangements ternaires : six fois quatre font vingt-quatre arrangements.

Une cinquième personne se présente, E. Elle pourra prendre successivement cinq positions différentes dans chacun des vingt-quatre groupes de quatre. Ainsi, A, B, C, D deviendra *E*, A, B, C, D; A, *E*, B, C, D; A, B, *E*, C, D; A, B, C, *E*, D; A, B, C, D, *E*. Cinq fois vingt-quatre font cent vingt arrangements.

Avec un sixième convive, F, prenant successivement six positions dans chacun des cent vingt-quatre arrangements précédents, on aura sept cent vingt manières différentes; avec un septième, G, on en aura sept fois sept cent vingt, ou 5 040; enfin, avec un huitième, H, prenant huit positions dans chacun des 5 040, on aura 40 320 manières différentes. Ce nombre, divisé par les 365 jours de l'année, aboutit bien aux cent dix ans et quelques mois qui ont stupéfait nos dîneurs.

Tout ce qui précède est élémentaire, mais peut intéresser beaucoup de personnes qui n'ont point fait d'études en mathématiques et qui ne se doutent pas de la croissance rapide du nombre des arrangements que l'on peut faire entre les objets, à mesure que s'accroît le nombre de ces objets. Ainsi, en admettant un neuvième convive, il faudrait 994 ans pour épuiser la série des arrangements à table. La vie des patriarches n'y aurait pas suffi. (1)

(1) On connaît aussi ce genre de problème par son application aux « douze apôtres », aux « grains de blé sur l'échiquier », etc.

LE DÉCOUPAGE ET LA MARQUETERIE.

Fin. — Voy. p. 183, 206, 224, 322.

LA MARQUETERIE.

Fin.

Troisième opération. — Montage de la marqueterie. — Le découpage étant terminé, on doit préparer les diverses pièces pour le montage, en commençant par l'encadrement.

Les feuilles de placage ont été réunies au moyen de bandelettes de papier fixées par des points de colle forte, il faut les séparer.

Pour cela, on emploie avec beaucoup d'avantage le couteau à palette du peintre, dont la lame est très-mince et flexible (fig. 5). On l'introduit avec précaution entre deux feuilles, on soutient avec la feuille supérieure en y appuyant la main gauche, et l'on opère comme si l'on coupait du papier.

Cette opération terminée, on place chaque encadrement sur une feuille de papier bien uni, que l'on a fixée aux quatre coins sur la table ou sur une planchette bien dressée. Il est bon d'avoir de la colle forte très-claire et d'en mettre quelques points sur chaque morceau avant de le placer sur le papier; cela pour deux raisons : d'abord, il est rare que le placage se maintienne parfaitement droit; sous l'action de la chaleur, il travaille facilement; le moindre point de colle le maintient en place.

De plus, si l'on ne colle pas, un faux mouvement peut faire glisser la feuille et déranger quelques pièces; si l'on veut remettre ces pièces en place, on en soulève d'autres (on ne se défend pas toujours d'un mouvement d'impatience), et l'œuvre est bien compromise.

Lorsque le pourtour extérieur, ou encadrement, est fixé, on saisit l'un et l'autre des petits morceaux avec des pinces appelées *bruxelles* (fig. 6), on met sur chacun une goutte de colle et on le pose à sa place, en introduisant le dessin blanc dans le fond noir et le dessin noir dans le fond blanc; en sorte que l'on obtient un double résultat : marqueterie fond blanc avec dessin noir et marqueterie fond noir avec dessin blanc.



Fig. 5.



Fig. 6.

Ce qui vient d'être dit s'applique à la marqueterie en général et au cas le plus simple. On verra plus loin la marche à suivre lorsque l'on opère non plus sur deux bois seulement, mais sur quatre ou cinq nuances.

Lorsque tous les morceaux sont à leur place, on prépare une feuille de papier de la dimension du sujet marqueté (s'il y a un encadrement, il est inutile que le papier le couvre); on enduit cette feuille de colle forte claire, puis, avec l'aide d'un ami, on la saisit aux quatre coins et on l'applique sur le découpage, en ayant bien soin de ne pas hésiter en la posant; dès qu'elle a touché, elle ne doit plus bouger, sans quoi, on le comprend aisément, toute la marqueterie serait désorganisée. On appuie fortement avec les doigts ou la paume de la main, afin que toutes les petites pièces se trouvent prises par la colle, surtout si les placages ne sont pas d'une épaisseur bien égale, ce qui arrive assez fréquemment. Dans ce cas, il est bon de retourner de suite la pièce marquetée, de la poser sur une face bien unie, et de recommencer à appuyer avec la main et les doigts de l'autre côté, de manière que tous les petits

morceaux affleurent bien du côté où a été collé le papier; car, ainsi qu'on le verra plus loin, c'est le beau côté, celui qui est destiné à être vu.

Après cette opération, on met en presse, au besoin entre deux feuilles de papier, pour empêcher que quelques bavures de colle n'adhèrent à la cale, et on laisse sécher. Une fois montée sur papier, la marqueterie peut se conserver des années avant d'être appliquée sur bois, pourvu qu'elle ne soit pas exposée à l'humidité.

Tout amateur qui veut faire de la marqueterie doit se munir d'un certain nombre de planchettes d'un à deux centimètres d'épaisseur, pour lui servir soit à mettre en presse, soit à plaquer; ces planchettes portent le nom de cales. Elles peuvent être faites en sapin, mais le chêne est préférable, et autant que possible d'un seul morceau.

Pour mettre en presse et pour plaquer, on se sert soit de petites presses à l'usage des menuisiers (fig. 7), soit d'une

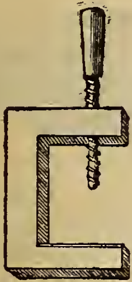


Fig. 7.

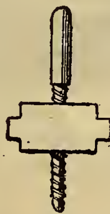


Fig. 8 bis.

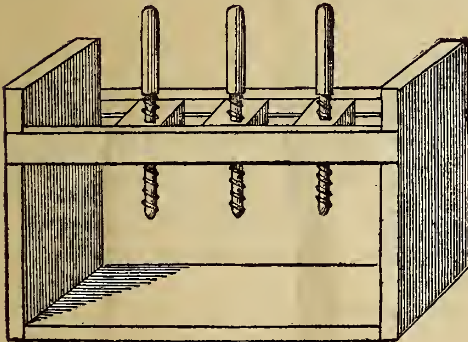


Fig. 8.

presse-châssis à coulisse d'un nouveau système (fig. 8), au moyen de laquelle on peut serrer des morceaux petits ou grands, à volonté.

Cette presse se compose d'une base en chêne de quatre centimètres d'épaisseur sur vingt de largeur et soixante-quinze de longueur. Aux deux extrémités se trouvent des montants de vingt-cinq centimètres de hauteur, réunis par des traverses ayant vingt-cinq centimètres de largeur et à la partie intérieure desquelles se fait une rainure.

Les vis en bois sont supportées par des écrous également en bois et à queue qui glissent dans ces rainures, et que l'on peut à volonté rapprocher ou éloigner.

On comprend facilement qu'avec trois presses de ce genre on peut coller de très-grands morceaux, en les plaçant entre deux cales, que l'on serre au milieu et aux deux extrémités.

Placage de la marqueterie. — Il faut laisser la marqueterie montée sur le papier en presse pendant plusieurs heures et au besoin pendant un jour; lorsque l'on est certain que la colle est bien sèche, on peut reprendre le travail.

On desserre les pièces et on enlève le papier du côté où il a été mis seulement quelques points de colle forte en montant. Pour cette opération, on peut se servir soit d'une fine râpe et du racloir, soit d'un petit rabot, que l'on appelle rabot à dent, en usage chez tous les ébénistes.

On comprend aisément que cette opération est très-délicate, et qu'il faut user de grandes précautions pour ne pas arracher quelques parcelles. Si l'on emploie le rabot à dent, il faut placer la marqueterie sur un banc de me-

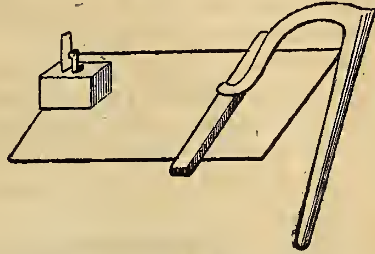


Fig. 9.

nuisier bien uni (fig. 9), la maintenir fixée par le valet avec une petite cale étroite, tenant toute la largeur, et donner les coups de rabot en allant contre la cale. La marqueterie se faisant toujours en placage, il faut éviter d'attaquer le bois et faire en sorte de n'enlever que le papier et les points de colle, attendu que, cette opération devant être recommencée lorsque la marqueterie sera plaquée, on s'exposerait à tout emporter.

S'il se trouve des bois plus épais, il faut, autant que possible, les ramener au niveau des autres, afin d'éviter qu'il se produise des cloches au placage.

Cette surface étant bien nettoyée, on remplace les petits morceaux que l'on a pu faire sauter ou qui ont été perdus en découpant, et il ne reste plus qu'à plaquer, ce qui se fait de la même manière que si l'on employait du placage uni.

Il suffira de quelques mots au sujet de cette opération, connue de beaucoup d'amateurs. Ceux qui désireraient des explications plus précises et plus détaillées pourront s'adresser à un ébéniste ou à un menuisier; il leur suffira d'avoir vu opérer une seule fois pour être en état de plaquer eux-mêmes.

On dispose les pièces de menuiserie que l'on veut plaquer, en faisant tous les ajustages; on y passe le rabot à dent, afin que la colle prenne mieux; on enduit de colle forte claire le bois et le placage, en ayant soin de se tenir, autant que possible, dans une chambre chaude, si c'est en hiver, et en tout cas en évitant les courants d'air. On applique la marqueterie sur la pièce de bois préparée, et on la fixe avec trois ou quatre petites pointes à placage pour qu'elle ne glisse pas sous l'effort des presses.

La colle soulève le placage par endroits; mais que l'on ne s'en préoccupe pas, que l'on ne craigne pas non plus de voir la colle sécher, l'opération suivante suffit à remédier à ces inconvénients.

On étend un morceau de papier (vieux journal) sur la marqueterie pour éviter des excédants de colle; puis on fait chauffer fortement, devant un feu bien flamboyant, une cale que l'on applique lestement sur la marqueterie, et l'on s'empresse de serrer aussi fortement que possible avec les presses simples ou les presses à châssis.

Une bonne précaution à prendre est de préparer d'avance les presses, en mettant les vis au degré voulu, de manière à ne pas perdre une minute.

On peut très-bien plaquer deux pièces d'un seul coup, c'est même ce qui se fait en général; il suffit pour cela que la cale soit bien dressée des deux côtés.

Il faut avoir soin, lorsque l'on place les presses, de serrer insensiblement, et en commençant toujours par le milieu de la pièce, de manière que l'excédant de colle forte sorte par les bords.

Comme pour la marqueterie montée sur papier dont il a été parlé plus haut, il faut laisser l'objet en presse pendant une nuit, afin que la colle soit bien sèche, et ne le reprendre que le lendemain, en ayant soin d'y passer d'abord le rabot à dent afin d'enlever le papier et la colle, puis, si l'on est bien outillé, y donner un coup de rabot très-fin; mais cette opération n'est pas sans danger. C'est pourquoi le plus souvent on se contente d'employer le racloir bien affilé.

On passe ensuite à l'huile de lin, ou mieux au saindoux, si dans la marqueterie se trouvent des bois clairs tels que l'érable, ou des bois teintés (l'huile donne une teinte jaunâtre qui dénature les couleurs); puis on ponce soit à la pierre ponce, soit au papier de verre, et l'on vernit au tampon comme il a été dit au chapitre premier, en employant du saindoux et du vernis à la gomme laque blanche.

ROULEAU A PATISSERIES
DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

On conserve dans nos musées des moules en terre cuite ou en bois, du quinzième et du seizième siècle, et qui servaient à faire des sortes de pastillages en relief sur les gâteaux. Les formes des gaufres, fort goûtées en France depuis le treizième siècle, étaient variées. A la cour de François Ier on avait des gaufriers en argent.



Rouleau à pâtisseries du dix-septième siècle.

On décorait les confitures sèches et les benbons en sucre avec autant d'art que les gâteaux. Dans la description d'un repas donné au quinzième siècle par le comte de Foix, nous trouvons mentionnées des confitures et sucreries « faites à façon de lyons, cygnes, cerfs et autres sortes; et sur chacune des pièces estoient les armes et devise du Roy. »

Le rouleau à pâtisserie que représente notre gravure montre que cette coutume subsista longtemps encore : il est en bois de buis gravé en creux, et donnait en relief des figures variées parmi lesquelles on remarque les armes de France et plusieurs personnages à cheval.

Les pâtissiers éclairaient le soir l'étalage de leurs boutiques avec des lanternes transparentes, — dites *lanternes vives*, — ornées elles-mêmes sur toute leur circonférence de figures variées, quelquefois grotesques et bizarres. Au dix-septième siècle, le poëte Régnier, faisant une peinture burlesque de certaine vieille, dit qu'elle ressemblait à

> . . . . une lanterne vive
> Dont quelque pâticier amuse les enfans,
> Où des oysons bridez, guenuches, éléfans,
> Chiens, chats, lièvres, renards et mainte estrange beste
> Courent l'une après l'autre. . . . .

COMMENT ON PEUT FAIRE NAITRE LE GOUT DES SCIENCES NATURELLES.

On nous demande le moyen d'inspirer à un adolescent le goût des sciences naturelles. Nous ne connaissons rien de meilleur que des promenades à la campagne avec une personne ayant droit à quelque degré au titre de botaniste, de géologue ou d'entomologiste. L'enfant s'intéresse immédiatement aux recherches de son guide : il veut faire des trouvailles; celui-ci lui donne des explications à sa portée, et le goût naît.

« Mon petit-fils, âgé de quinze ans (nous disait récemment un des premiers savants de notre époque, que nous consultions à ce sujet), me donne ce spectacle, quoiqu'il ait une organisation plus artistique que scientifique; il préférera, je crois, toujours son violon aux plantes ou aux fossiles les plus rares. Mais, quelque vocation que l'on se sente pour l'art ou pour tout autre but, il faut aussi étudier, comprendre et admirer la nature. »

LA FORTERESSE DE SÉGOVIE.

Quand Gil Blas se vit enfermé dans la tour de Ségovie, il tomba dans un profond désespoir. « Je m'affligeai, dit-il, sans modération, et mes yeux devinrent deux sources de larmes que le souvenir de ma prospérité rendait intarissables. » Le châtelain ou gouverneur du château essaya de le consoler. Il le tira de son cachot et lui donna pour logement une petite chambre qui était tout en haut de la tour, en lui adressant ces paroles :

« Vous verrez de votre fenêtre les bords fleuris de l'Erema et la vallée délicieuse qui, du pied des montagnes qui séparent les deux Castilles, s'étend jusqu'à Coca. Je sais bien que vous serez d'abord peu sensible à une si belle vue; mais quand le temps aura fait succéder une douce mélancolie à la vivacité de votre douleur, vous prendrez plaisir à promener vos regards sur des objets si agréables. »

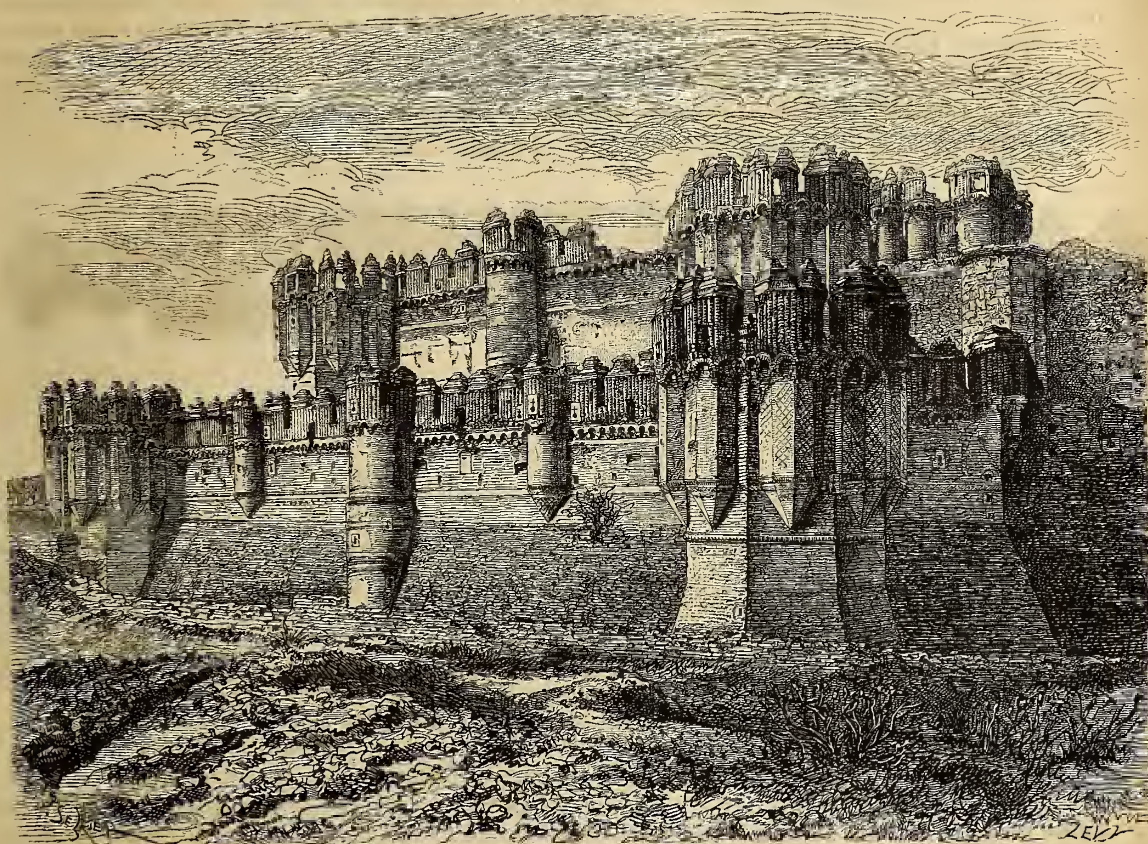
Gil Blas raconte que le lendemain, dès son réveil, il ouvrit la fenêtre et regarda dans la campagne dont le seigneur châtelain lui avait fait cette belle description :

« Je ne trouvai pas de quoi justifier ce qu'il m'en avait dit. L'Erema, que je croyais du moins égal au Tage, ne me parut qu'un ruisseau. L'ortie seule et le chardon paraient ses « bords fleuris », et la prétendue vallée délicieuse n'offrit à ma vue que des terres dont la plupart étaient incultes. Apparemment que je n'en étais pas encore à cette douce mélancolie qui devait me faire voir les choses autrement que je ne les voyais alors. »

Il ne paraît point que, par la suite, il soit revenu sur cette première impression, et un beau jour il se trouva très-heureux de sortir de la tour de Ségovie pour cheminer à dos de mule, avec son fidèle serviteur Scipion, dans la direction de Madrid.

La vue, pour être moins riante que ne le disait le gou-

verneur, était pourtant très-pittoresque. Ségovie, comme nous l'avons déjà dit ailleurs [1], s'élève sur un énorme rocher isolé entre deux vallées profondes, arrosées l'une par l'Eréma ou Eresma, l'autre par le Clamores (beau nom de torrent!). Le château, que l'on nomme l'Alcazar, est, ainsi que l'aqueduc romain, très digne d'arrêter l'attention des voyageurs. Il est situé à la pointe ouest de la ville, au-dessus du confluent des deux rivières. Rappelons que sa construction, qui a certainement beaucoup d'originalité et de style, comme on peut le voir par nos gravures, surtout par celle qui a précédemment représenté séparément la tour, date du règne d'Alphonse VI, au onzième siècle. Il a longtemps servi de prison d'État. On y remarque plusieurs appartements décorés de mosaïques et de peintures; dans la chapelle, on voit de belles arabesques; la salle *del Cordon* est ainsi nommée du cordon de saint François, que l'on y a sculpté autour; le grand salon, dont cinquante-deux statues des anciens rois d'Oviedo, de Léon et de Castille, en bois peint, de grandeur naturelle, ornent les lambris dorés; à leur suite figurent aussi



Vue générale de l'Alcazar de Ségovie. — Dessin de Sellier, d'après une photographie de J. Laurent.

le Cid et le comte Fernand Gonzalès. Cette salle, qui est d'un grand intérêt, sert aujourd'hui de bibliothèque à une école d'artillerie installée dans l'Alcazar depuis plus d'un siècle.

HANS-CHRISTIAN ANDERSEN,

CONTEUR DANOIS.

Fin. — Voyez page 332.

Il était bien temps que le sort se départît enfin de sa rigueur pour ce jeune homme. C'est au poëte Guldberg, déjà vieux alors, qu'Andersen dut de voir sa situation changer notablement, quoiqu'il ne fût pas encore au bout de ses épreuves. Guldberg, témoin de la lutte vaillante qu'il soutenait avec la destinée, lui fit don des honoraires d'un livre qu'il venait de publier, puis il l'admit chez lui, l'engagea à lire des ouvrages propres à l'instruire, lui prodigua les plus sages conseils sur l'art d'écrire, et poussa même la complaisance jusqu'à revoir ses manuscrits. A ce protecteur s'en adjoignit bientôt un autre, M. Collin, directeur de théâtre, lequel obtint pour Andersen une bourse dans le gymnase d'une petite ville, où le jeune homme allait puiser l'instruction régulière dont il avait tant besoin. Le jeune étudiant avait alors dix-neuf ans, et malgré l'embarras qu'il devait naturellement éprouver à s'asseoir sur les bancs avec des enfants de dix ans plus jeunes que lui, il aurait pris sa honte en patience n'eussent été les brutales humiliations dont se plaisait à l'abreuver le recteur de l'établissement, qui à toute heure lui faisait sentir le poids de sa pauvreté et de son isolement. Les mépris de cet homme redoublèrent quand il eut appris que son élève avait écrit un poëme intitulé *l'Enfant mourant*, un des chefs-d'œuvre d'Andersen, qui a fait le tour de l'Europe. — Que Dieu pardonne à cet homme, disait plus tard Andersen, comme je lui ai pardonné, d'avoir traité avec tant de barbarie l'orphelin sans défense qui lui était confié. Il a été jusqu'à me faire regretter, ce qui me semblait impossible, le temps où, ne gagnant que six francs par mois, je n'avais pas de feu pour me réchauffer, point de vêtements pour me couvrir!

En 1828, les portes de l'Université de Copenhague s'ouvrirent pour Andersen, et le succès qu'avaient déjà obtenu quelques-unes de ses poésies ne lui fit pas négliger les études sérieuses qu'il termina au contraire avec un grand succès. Admis alors dans quelques salons, patronné par plusieurs personnes d'un rang élevé, le jeune poëte suivit ses cours avec ardeur, avec joie, avec fruit; trois littérateurs célèbres

[1] Voy. t. XII, 1844, p. 385; — t. XL, 1872, p. 155.

dont les noms doivent être soigneusement notés, Œhlenschlæger, Œrstedt, Ingemann, le saluèrent poëte et, après avoir entretenu le roi de leur protégé, ils obtinrent pour lui un subside de voyage.

Les temps mauvais étaient désormais passés, et pour toujours; la vie s'ouvrait riante et féconde pour le jeune Andersen. Un recueil de poésies d'abord, puis le récit de son voyage à pied du canal de Holm à la pointe orientale d'Amager, avaient obtenu les suffrages du public; une édition du second ouvrage avait été épuisée en quelques jours.

Avec la subvention que lui fournit le roi, Andersen parcourut successivement la France, la Suisse, l'Italie, d'où il rapporta l'un de ses meilleurs romans, *Improvisatoren*, qui a été traduit en français. En Allemagne, il se lia avec Louis Tieck et Adalbert de Chamisso, l'auteur de *Peter Schlemyl.*

Dès lors le goût des voyages ne le quitta plus; il visita l'Orient, d'où il revint avec un livre brillant, *le Bazar du poëte;* l'Espagne, qu'il peignit en des pages enthousiastes et pittoresques. Mais quelque bonheur qu'il éprouvât à visiter ces pays du soleil, c'était avec une allégresse bien autrement vive que, comme les oiseaux voyageurs avec lui de retour dans le Danemark, il allait voir se déplisser les bourgeons des buissons, ondoyer les hautes herbes des fraîches prairies, que surtout il entendrait résonner la langue maternelle et les mélodies danoises.

Cette vie un peu nomade menée par Andersen fut une des causes qui l'empêchèrent de se marier; elle ne semble pas du moins avoir nui à sa fécondité littéraire, peut-être même l'excita-t-elle : en effet, à son livre des *Scènes de voyage* dans le Harz et la Suisse saxonne, publié en 1831, succéda celui des *Douze mois de l'année*, un roman en deux volumes intitulé bizarrement *O-T*, un *Simple violoneux* en huit volumes, les légères esquisses du *Livre d'images sans images* (Billedbog aden Billeder), qui parut en 1840, puis le drame fantastique d'*Ahasverus*. Cette série d'ouvrages de plus ou moins grande étendue fut entremêlée de nombreuses pièces de théâtre, comédies, tragédies, drames, vaudevilles, toujours accueillies avec faveur, d'articles de journaux, de recueils de poésies et surtout de recueils de contes délicieux pour les enfants. C'est à cette dernière sorte de production qu'il dut surtout sa célébrité et sa popularité en Angleterre, en Suède, en Norvége, en Suisse, en Allemagne, où il s'est fait de ses œuvres complètes plusieurs éditions.

Le caractère dominant, fondamental, chez le conteur danois, c'est une extrême, une exquise bonté, qui le portait toujours et sans cesse du côté des faibles, des petits et des opprimés, bien que par un étrange contraste il se montrât jaloux de plaire aux grands de la terre et fût naïvement ambitieux d'obtenir leurs regards et les distinctions dont ils disposent. Ces humbles et ces déshérités, tous ceux qui souffrent, étaient à proprement parler sa clientèle la plus familière, comme la plus nombreuse. Il était animé d'un tel besoin d'aimer pour encourager et réconforter, que sa sympathie ne s'adressait pas seulement aux hommes, mais aux animaux, ou même aux choses privées de vie; sous sa baguette magique le petit soldat de plomb, la balle, la toupie, l'aiguille, le schelling, le petit lapin, la marguerite, se meuvent, sentent, raisonnent, parlent.

Le conte de *la Petite Poucette* offre un spécimen des plus gracieux de cette disposition naïve de son cœur, de cette préférence pour les petits et les souffrants.

Une pauvre hirondelle blessée est tombée dans le palais souterrain d'une taupe où, transie de froid, elle est près d'expirer, quand une petite fille, grande en tout comme le pouce, et qui recevait l'hospitalité d'une vieille souris, avec laquelle elle était en visite chez la taupe, rencontra la moribonde à l'endroit où elle gisait. Pendant que les deux autres tournent le dos à l'hirondelle, à laquelle ils ont prodigué les railleries et les mépris que l'égoïsme leur inspire, Poucette se penche vers l'hirondelle et, écartant bien délicatement les plumes rigides qui couvrent sa tête, elle dépose un baiser sur ses yeux fermés. Puis, ne pouvant dormir, elle tresse la nuit un joli tapis de foin qu'elle va étendre sur l'oiseau mort, et lui met de chaque côté une touffe de coton, comme si elle craignait que l'humidité de la terre ne fît encore mal à ce corps inanimé. « Adieu! bel oiseau, dit-elle, adieu! Merci de ta belle chanson qui m'a tant réjouie pendant l'aimable saison d'été où je pouvais admirer la verdure et me réchauffer au soleil. » Mais voilà qu'appuyant sa tête sur la poitrine de l'oiseau, elle se lève effrayée; elle avait entendu un léger battement.

L'oiseau, qui n'était qu'engourdi, revient par la chaleur à la vie, et quand à l'automne suivant l'hirondelle vole vers la petite fille pour la remercier par des *quivit* affectueux avant son départ pour les pays chauds, l'enfant lui demande de l'emmener avec elle, et elle la transporte à travers les mers et les hautes montagnes jusqu'en Égypte, où elle fiance sa bienfaitrice avec le roi des génies des fleurs.

Andersen, après s'être penché avec une tendre sollicitude vers les humbles, se redressait ainsi et s'élevait aux plus hautes régions intellectuelles.

Quelle verve, par exemple, il déploie dans la peinture de la lutte des *Forces de la nature* avec la *Pensée humaine*, produisant les télégraphes, les chemins de fer, les percements d'isthmes ou de montagnes géantes; cette pensée humaine qui renverse successivement tous les obstacles et détrône les vieilles puissances! Quel hommage touchant ne rend-il pas au sculpteur danois Thorwaldsen! et c'est à lui encore qu'il songe quand, dans son roman de *Psyché*, il raconte les transports et les angoisses d'un jeune artiste devant le bloc de marbre auquel il vient de donner une âme immortelle.

Le Danemark, au mois d'avril 1875, avait fêté le soixante-dixième anniversaire d'Andersen avec le plus chaleureux enthousiasme. Le roi, à cette occasion, l'avait décoré et lui avait fait don d'une de ses œuvres traduite en quinze langues. Des députés venus de tous les points du Danemark avaient défilé devant lui en lui présentant leurs hommages et leurs vœux. Andersen, qui avait fait une maladie de deux années, savourait naïvement ces honneurs et les tributs d'amour dont il était l'objet, et il n'était pas sans se remémorer l'oracle de la sibylle d'Odensee.

Hélas! à bien peu de temps de là, — août 1875, — la mort conviait encore le Danemark à une solennité bien douloureuse. Toutes les classes de la population danoise eurent de nombreux représentants aux funérailles du conteur bien-aimé, de l'illustre écrivain, et la reine déposa sur son cercueil une couronne de lauriers entremêlés de lys.

Comme conclusion à notre courte biographie du poëte danois, nous voulons signaler un ravissant conte qui symbolise la première partie de la vie d'Andersen, depuis sa naissance jusqu'à son avénement à la renommée. Il y a là tout un résumé de sa manière poétique, familière et touchante.

Le Vilain petit Canard.

« Oui, vraiment, raconte Andersen dans *le Vilain petit Canard*, la campagne est bien belle. Les rayons du soleil éclairaient de tout leur éclat un vieux domaine entouré de larges fossés, et de grandes feuilles de bardane descendaient du mur jusque dans l'eau. Dans une de ces retraites formées par le feuillage luxuriant, une cane avait établi son nid et couvait ses œufs; et quand ils éclorent on entendit pi-pip! C'étaient les petits canards qui allongeaient

leur cou. Rap! rap! dit la cane; et la couvée répéta en faisant tout le bruit possible.

Mais un œuf était en retard, et l'angoisse de la mère était grande. Enfin il creva, et le petit qui en sortit était grand et laid. La cane en eut horreur, et ses frères le rudoyèrent tellement qu'il fut contraint de s'éloigner.

Alors commence pour le pauvre oiseau disgracié une odyssée douloureuse; insulté, battu, persécuté partout et par tous, il s'enfuit enfin au fond des bois.

Cependant, après les souffrances d'un hiver rigoureux, un magnifique soleil de printemps éclaire un beau jardin où les pommiers sont en pleine floraison, où le sureau embaumait l'air et inclinait ses longs rameaux verts.

Des profondeurs du bois sortirent trois beaux oiseaux blancs et magnifiques.

— Je veux aller les trouver, ces oiseaux royaux, dit le vilain canet; ils me tueront pour avoir osé, moi si laid, m'approcher d'eux, mais qu'importe! mieux vaut être tué par eux que mordu par les canards, battu par les poules, poussé du pied par une fille de basse-cour, que d'endurer les souffrances de l'hiver.

Alors il s'élança dans la pièce d'eau du jardin, vogua à leur rencontre et penchant un moment la tête, il attendit le trépas. Mais voilà que dans l'onde transparente il voit sa propre image : ce n'était plus un oiseau mal fait, d'un gris noir, laid et repoussant; il était un cygne lui-même.

» Il n'y a pas de mal à être éclos dans une basse-cour lorsque l'on sort d'un œuf de cygne.

» Désormais il se sentit joyeux de toutes ses tortures, de toutes ses peines; désormais, pour la première fois, il sentait tout son bonheur au sein de toute cette magnificence, — et les grands cygnes nageaient autour de lui et le caressaient de leur bec.

» De jeunes enfants vinrent au jardin et jetèrent du pain et des graines dans l'eau, et le plus petit d'eux s'écria : « En voilà un nouveau ! »

Et les autres enfants de pousser des cris d'allégresse. « Oui! oui! il y en a un nouveau! » Et ils dansaient sur les bords et battaient des mains. Ils coururent à leur père et à leur mère et revinrent avec des gâteaux, et ils dirent tous : « Le nouveau venu est le plus beau! Qu'il est jeune, qu'il est éclatant! » Et les vieux cygnes s'inclinèrent devant lui.

» Alors il se sentit heureux et replia sa tête sous son aile. Il ne savait quelle contenance faire; il était trop heureux. Mais il n'était pas fier, car un bon cœur ne le devient jamais. Il songeait en même temps comme il avait été persécuté, honni, et voilà qu'il les entendait tous dire qu'il était le plus beau de tous ces beaux oiseaux. Et le sureau inclinait ses branches vers lui, et le soleil l'entourait d'une lumière chaude et douce. Alors ses plumes se gonflèrent, son cou flexible se redressa et il s'écria dans la pleine joie de son cœur : « Comment pouvais-je rêver tant de bon-» heur, quand je n'étais encore qu'un *vilain petit canard !* »

L'emblème choisi par le bon Andersen sera accepté par la postérité, qui honorera et aimera toujours le pur et gracieux *Cygne d'Odensee.*

DIEU.

Les hommes naissent et meurent, ils se succèdent les uns aux autres; Dieu n'est point né, et il ne meurt point, il subsiste toujours.

Les hommes sont faibles et s'associent entre eux pour faire leurs travaux, ils ont besoin d'être plusieurs; Dieu n'a besoin du secours de personne, et il peut être seul. En effet, il n'y a qu'un seul Dieu.

On demandait à un enfant : Pourquoi vous semble-t-il qu'il ne puisse y avoir qu'un seul Dieu, quand vous voyez pourtant dans le ciel tant d'étoiles, sur la terre tant d'hommes, tant d'êtres de chaque espèce? « Parce que, répondit-il, Dieu remplit tout l'univers, et il n'y a pas place pour un autre. »

Oui, Dieu remplit tout l'univers et il n'y a pas place pour un autre. Tout ce qui existe, existe par lui et par lui seul; tout ce qui arrive est gouverné par sa puissance, par sa sagesse, par sa justice, par sa bonté. Il en a été ainsi dès le commencement du monde; il en sera ainsi à toujours : l'Eternel est celui qui est Dieu, et il n'y en a point d'autre.

MONTANDON.

CHARITÉ DU PAUVRE.

Le plus généreux des bienfaiteurs du pauvre, c'est encore le pauvre lui-même. Il trouve si simple, si naturel de partager son pain, de faire le prêt de son petit avoir, de consacrer sa veillée, sa nuit même à son frère dans l'adversité, qu'il serait tout étonné si on lui en faisait l'éloge.

Sur le terrain obscur des mêmes souffrances, des mêmes privations, s'épanouit souvent dans la plus lumineuse beauté et pureté, la fleur de la vraie bonté, de la bonté qui s'ignore elle-même. (1)

INSECTES UTILES.

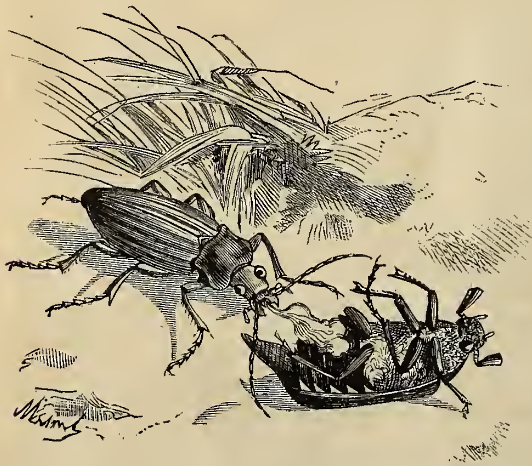
LE CARABE DORÉ.

Tout le monde connaît cet insecte de forme élancée, aux élytres d'un vert métallique, aux pattes et aux antennes jaunâtres, que, par les beaux jours d'été, on voit courir sur les chemins et dans les allées des jardins, et que l'on désigne communément sous les noms de *jardinière*, de *couturière*, de *sergent*, de *vinaigrier*, de *cheval d'or*. Les naturalistes l'appellent *carabe doré* et le rangent à côté d'autres espèces, au nombre d'une centaine environ, qui manifestent des intincts carnassiers, et qui se distinguent par leur corps oblong, leur tête dégagée, leurs pattes longues, leurs élytres soudées sous la ligne médiane et emboîtant étroitement l'abdomen. Ces carabes, dont les téguments, de consistance cornée, brillent souvent d'un vif éclat et sont ornés parfois de couleurs brillantes, sont particulièrement répandus dans l'Europe orientale et dans la Sibérie; mais dans notre pays même on en compte bien une quarantaine d'espèces, dont quelques-unes sont fort remarquables par l'élégance de leurs formes et la richesse de leur livrée. Le plus commun de tous, le carabe doré, a la tête pourvue de deux longues antennes, qu'il agite incessamment, de deux yeux ronds et saillants, au moyen desquels il distingue facilement les insectes dont il fait sa proie, et de mandibules fortes comme des tenailles, qui lui servent à mettre en pièces le corps de ses victimes. Son corselet, arrondi aux angles antérieurs, rétréci en arrière et légèrement excavé sur les côtés, est marqué d'un sillon médian, de petites fossettes latérales et de stries extrêmement fines qui, lorsqu'on y regarde de près, donnent à sa surface un aspect chagriné; comme la tête et en général toute la face supérieure du corps, il est d'un vert à reflets dorés. Les élytres, intimement unies sur la ligne médiane, sont de forme ovalaire, garnies extérieurement d'une sorte de rebord, d'une teinte cuivrée, et ornées chacune de trois côtes arrondies; elles brillent du même éclat que le corselet et sont comme lui marquées de stries transversales d'une délicatesse extrême. Ces étuis

(1) Extrait d'une conférence sur la *Bienfaisance*, faite à des dames par une dame. Cannes, 1875.

cornés, qui ne peuvent ni s'écarter l'un de l'autre, ni même se soulever, ne recouvrent pas, comme chez la plupart des coléoptères, des ailes membraneuses et transparentes, de sorte que ce carabe, si bien organisé pour la course, est, de même que ses congénères, absolument privé d'organes de vol. Toutes les parties inférieures du corps sont d'une teinte beaucoup plus sombre que le dos, mais offrent néanmoins, lorsqu'on les considère sous un certain jour, des reflets métalliques, verdâtres ou cuivrés; les cuisses, d'un ton rougeâtre, sont ovalaires; les jambes, grêles, sont pourvues à l'extrémité de deux épines, et les tarses, de cinq articles, longs et déliés, terminent ces organes admirablement conformés pour une locomotion rapide.

Depuis le printemps jusqu'à la fin de l'automne, on peut observer des carabes dorés courant isolément dans les sentiers, ou sur les talus exposés au soleil, et poursuivant sans relâche les chenilles et les larves nuisibles à nos récoltes. Un de ces terribles chasseurs rencontre-t-il sur sa route quelque hanneton qui vient d'éclore ou que le vent a fait tomber d'un arbre du voisinage, il ne craint pas de s'attaquer à cette proie d'une taille égale à la sienne; il la perce de ses mandibules puissantes, lui ouvre le ventre et lui arrache sans pitié les entrailles. En vain la malheureuse victime, surmontant son horrible souffrance, essaye d'échapper à son agresseur, le carabe ne lâche jamais prise, et force bientôt le pauvre insecte à tomber épuisé sur le sol. L'attaque est si brusque, si impétueuse, que le hanneton n'a presque jamais le temps de prendre son vol; sur le terrain, avec son corps pesant, sa démarche embarrassée, il est bientôt rejoint par le carabe taillé comme un cheval de course; quant à soutenir la bataille, il n'y peut songer, ses mandibules, conformées pour couper des substances végétales, n'étant pas de force à lutter contre les lames acérées qui arment la bouche de son ennemi.



Carabe doré dévorant un hanneton. — Dessin de Mesnel.

La larve du carabe doré, qui vit dans l'herbe, sous la mousse ou sous les feuilles sèches, est longue, aplatie, d'un brun foncé, luisant en dessus, avec le corps terminé par deux petites épines. Elle est munie de pattes bien développées, et se montre aussi carnassière que l'insecte parfait. Pour se transformer en nymphe, elle se cache sous une pierre, et, au bout de peu temps, la peau de la pupe se fendant le long du dos, il en sort un carabe dont les téguments, d'abord mous et d'un jaune terne, acquièrent peu à peu une consistance cornée et un éclat métallique.

Comme on le voit, le carabe doré, sous toutes les formes, sauf sous celle de nymphe, est un coléoptère carnassier, grand destructeur d'animaux malfaisants; il rend donc à l'agriculture des services signalés, et cependant non-seulement les promeneurs oisifs ou ignorants, mais les jardiniers eux-mêmes le détruisent avec un acharnement insensé. Ces derniers prétendent qu'il coupe les plantes avec ses mandibules, accusation que rien ne justifie, le régime du carabe ne consistant jamais en substances végétales; tandis que les autres donnent pour prétexte à leur aversion l'odeur répugnante que répand cet insecte lorsqu'il est inquiété. Le carabe, en effet, comme la plupart des insectes carnassiers, laisse suinter par la bouche une salive âcre et brûlante, et peut lancer, par la région postérieure, un liquide rappelant par son odeur le fromage gâté et renfermant, comme l'a reconnu le chimiste Pelouze, une forte proportion d'acide butyrique. Mais on conviendra que ces légers inconvénients pourraient être tolérés en considération de l'utilité manifeste des carabes, et que ces insectes si élégants de forme, si brillants de couleurs, devraient, à plus de titres encore que le crapaud, être placés sous la protection immédiate des amateurs de jardins.

Chaque région de l'Europe et de l'Asie tempérée possède des carabes qui pourraient être pour les agriculteurs de précieux auxiliaires. On trouve, par exemple, aux environs de Paris, outre le carabe doré, le carabe purpurin, aux formes élancées, aux élytres bordées de violet; le carabe *à chapelet*, d'un vert cuivreux et violacé, avec des lignes saillantes sur les ailes et trois séries de perles entre les sillons; le carabe enchaîné, d'un noir bleuâtre, aux élytres ovales, ornées d'une bordure pourprée et de points en relief dont l'assemblage dessine des chaînons; le carabe grillagé, le carabe des bois et le carabe des jardins, un peu moins communs que les précédents. Dans les Pyrénées, on rencontre le carabe splendide, dont les élytres polies ont des reflets bronzés fort agréables à l'œil; le carabe pyrénéen, décoré de ponctuations et de réticulations peu visibles, et le carabe rutilant, espèce de grande taille, méritant bien son nom par les teintes de cuivre rouge de sa tête, de son corselet et de ses ailes. En Allemagne vivent le carabe noduleux, aux couleurs sombres, aux élytres rugueuses, et le carabe perlé, d'un noir bronzé en dessus, avec des stries très-serrées et des points enfoncés et cordiformes; en Russie, le carabe aplati, au corps allongé, déprimé, d'un noir foncé; le carabe de Bœber, le carabe de Besser, le carabe marginal et le carabe perforé, couvert de ponctuations très-apparentes; en Sibérie, le carabe de Kruber, celui de Burnaschève et celui de Vietinghove, etc. Dans cette énumération, nous n'avons mentionné que des coléoptères appartenant au genre carabe proprement dit, mais nous aurions pu allonger beaucoup la liste en y comprenant des insectes placés par les entomologistes dans des genres voisins, tels que les procrustes et les calosomes, qui ont des mœurs presque identiques et qui, comme le carabe doré et ses congénères, pourraient, s'ils étaient suffisamment protégés, purger en peu de temps nos arbres fruitiers des chenilles et des hannetons qui les dévorent. La plupart de ces insectes, et entre autres le procruste chagriné, que l'on prend en automne sous les amas de sarments, et qui s'attaque non-seulement aux insectes nuisibles et à leurs larves, mais encore aux limaces et aux escargots, pourraient même, comme l'ont proposé quelques entomologistes, être introduits et conservés avec avantage dans les petits jardins clos de murs, où ils rendraient des services aussi certains que les hérissons et les crapauds; ils n'auraient d'ailleurs pas, comme ces animaux, l'inconvénient de bouleverser les plantations ou de choquer la vue par leur aspect repoussant.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 15. Le Gérant, J. Best.

LA NOTE A PAYER.



La Note à payer, tableau par Eugène Leroux. — Dessin de Jules Lavée.

Étant donné un petit cénacle de gourmets, composé de trois membres, l'un bilieux, l'autre lymphatique et le troisième sanguin, il y a cent à parier contre un que c'est le bilieux qui prendra en main la direction des affaires.

C'est lui qui composera le menu, c'est lui qui commandera les vins. C'est lui qui découpera, c'est lui qui fera la salade, et c'est lui qui discutera l'addition!

Le lymphatique, trop heureux de n'encourir aucune responsabilité, abdiquera par mollesse et par timidité; le sanguin l'imitera par insouciance.

Un petit groupe formé de ces trois éléments dînait tous les mardis, depuis quinze ans, au *Rocher de Cancale*.

Le gourmet bilieux était un conseiller-maître à la Cour des comptes. En sa qualité d'homme bilieux, il tracassait les gens de service; en sa qualité de gourmet émérite, il composait d'excellents menus, auxquels il faisait le plus grand honneur; en sa qualité de membre de la Cour des comptes, il épluchait la note avec une gravité professionnelle et avec une sévérité inexorable. Il est vrai que cette sévérité inexorable était toute platonique, et que jamais la note ne fut diminuée d'un centime. Il ne discutait point pour obtenir un rabais, mais pour le plaisir de discuter; la petite algarade du dessert était un supplément qu'il ajoutait au menu pour faciliter sa digestion.

La première fois que les trois dîneurs s'attablèrent au *Rocher de Cancale*, et que la fille de service rapporta au patron les observations de M. le conseiller-maître, le patron se prit la tête dans les mains, et se demanda ce qu'il y avait à faire.

Il se trouvait en présence de trois partis : rompre avec le monsieur irascible et le prier de chercher un autre restaurant, puisqu'il doutait de l'honnêteté du Rocher de Cancale; charger la note pour lui donner le plaisir d'en faire rabattre quelque chose; ou bien laisser stoïquement passer l'orage : bien faire et laisser dire!

Le premier parti était héroïque, mais un peu brutal; le second habile, mais peu honnête; et le troisième était honnête, mais hasardé. Ce fut cependant celui auquel il s'arrêta, et il fit bien.

Chaque mardi, avant même d'avoir humé sa tasse de moka, le conseiller bilieux se levait de sa chaise et tirait le cordon de sa sonnette.

Marton apportait la note.

Le conseiller bilieux la parcourait du regard, et commençait à froncer le sourcil.

— Nous connaissons cela, se disait Marton, qui, les yeux fixés sur le lambris d'en face, voyait le conseiller sans le regarder, et cachait son envie de rire sous un sérieux imperturbable.

D'un doigt irrité, il parcourait un à un les *item* de la note; tantôt grommelant sourdement, tantôt déclarant que le chablis ne valait pas celui de l'autre fois (pourquoi donc en avait-il bu presque une bouteille à lui tout seul?); les huîtres n'étaient pas absolument fraîches (il en avait mangé trois douzaines!).

— Voilà qui est trop fort! s'écria-t-il en allongeant la note vers le dîneur lymphatique; regardez-moi cela!

Le dîneur lymphatique était membre de l'Institut et professeur au Muséum. Toute sa vie il avait étudié des coquillages à la loupe.

Il tira sa loupe, et examina docilement l'*item* incriminé. D'une part, il n'entendait rien à la comptabilité, et il avait foi entière dans les lumières du conseiller-maître; il était donc tout disposé à trouver que son ami avait raison. D'autre part, il était discret et timide : il craignait d'offenser Marton. Il se bornait donc à écarquiller les yeux et à froncer le sourcil, comme s'il examinait une coquille microscopique récemment découverte.

— Vous ne dites rien de cela? s'écriait le conseiller irascible.

— Mais si, mon ami, reprenait le savant; il est certain que ces petits pois...

— Qui vous parle de petits pois? reprenait le conseiller irascible. Là, là, où est mon doigt... ce chapon rôti!

— Oui, oui, ce chapon rôti, évidemment; il était bon, mais il est cher, très-cher!... cependant...

Cependant Marton, toujours immobile, prenait en profonde pitié le vieux savant, mais elle le prenait en pitié de l'air le plus impassible et le plus convenable.

Toute cette comédie amusait prodigieusement le dîneur sanguin, qui était un peintre.

Renversé sur le dossier de sa chaise, les deux mains dans ses poches, le menton engouffré dans sa cravate, il regardait successivement le conseiller, le savant et Marton. Par habitude d'artiste, il prenait mentalement des croquis de ces trois têtes d'expression; ces croquis se transformaient par le travail de la pensée et de la réflexion, et un beau jour il les retrouvait au bout de son pinceau. M. le conseiller-maître, ainsi transformé, eut les honneurs du salon de peinture, dans le rôle d'un *esquire anglais*, devant qui les gardes amènent un braconnier; le savant fut transformé en un *bibliophile examinant une édition rare;* et Marton, singulièrement embellie, devint une *Clélie* très-présentable.

Le conseiller tenait le peintre pour un esprit léger, et ne lui montrait jamais la note; le savant le regardait d'un œil d'envie, parce qu'on ne le forçait pas d'examiner la note et de donner son avis. Quant à Marton, elle trouvait que ce monsieur pourrait, sans inconvénient, se dispenser de dévisager le monde, comme il le faisait. Mais, bah! elle en prenait son parti, parce qu'il paraît que tous les peintres font la même chose; c'est le métier qui veut cela!

Une fois qu'il avait joué son petit drame de la note à payer, M. le conseiller-maître se déridait et redevenait un conseiller très-amusant. Les trois amis s'en allaient après dîner égayer leurs esprits aux Champs-Élysées.

Un dîneur misanthropique et paradoxal, qui prenait ses repas solitaires au Rocher de Cancale, se disait à lui-même, en les voyant sortir bras dessus, bras dessous : « O gastronomie, voilà de tes coups! Tout sépare ces trois hommes, leurs professions, leurs habitudes et leurs caractères, et cependant, à force de manger à la même table, les voilà unis comme les doigts de la main; une si touchante union a été cimentée par un vice commun, la gourmandise! »

M. le misanthrope, atteint de dyspepsie, était sobre par pure nécessité. Son appétit eût-il été aussi robuste que celui des trois amis, personne ne serait venu s'asseoir à la même table que lui, parce qu'il avait l'âme basse et le cœur mal placé.

Non, ce n'était pas la gourmandise qui avait établi ces liens d'amitié solide entre le conseiller, le peintre et le savant. Ce n'est pas parce qu'ils mangeaient à la même table qu'ils étaient amis; mais c'est parce qu'ils étaient amis qu'ils mangeaient à la même table.

Nos amitiés ne sont pas durables quand elles ne sont fondées que sur nos faiblesses ou nos vices. Lorsque nous faisons le mal en commun, nous sommes des complices et non pas des amis. Or, les complices finissent toujours par avoir honte les uns des autres; le mépris ne tarde pas à les séparer.

Une amitié de quinze ans se fonde sur des qualités communes et sur une estime réciproque. Chacun des trois amis était assez distingué dans sa profession pour s'intéresser aux idées des deux autres. C'étaient d'honnêtes gens faits pour s'estimer, et de braves gens capables de fermer réciproquement les yeux sur leurs petits travers en faveur de leurs qualités. Si nous en étions réduits à ne vouloir que des amis parfaits, l'amitié ne serait qu'un mot.

Peut-être que nos trois amis étaient gourmands à leurs heures; alors tant pis pour eux! mais encore l'étaient-ils avec circonstances atténuantes.

CE QUE DOIT OBSERVER UN VOYAGEUR.

Le goût des voyages se répand de plus en plus. Si l'on s'aventure au loin, il est à désirer que ce ne soit pas pour faire seulement une promenade récréative, où l'on ne songe qu'à satisfaire une curiosité stérile : tout voyageur doit se proposer de rapporter dans sa patrie des notions nouvelles qui puissent contribuer aux progrès de la science. Pour faciliter les études et les recherches de ce genre, on a écrit en divers pays des espèces de manuels ou de guides qui indiquent sous une forme élémentaire et pratique les observations qu'il importe le plus de faire avec méthode. Un excellent recueil périodique, la *Revue maritime et coloniale* (1) a résumé une partie de ces conseils : en voici quelques-uns qui donneront une idée de leur utilité.

(1) Publiée sous la direction de M. Delarbre, conseiller d'État, directeur de la comptabilité générale du ministère de la marine, etc.

Ethnographie. — Toute observation sérieuse qu'on peut recueillir sur des peuplades peu connues est intéressante et utile pour la science, quelque insignifiante qu'elle paraisse au premier abord ; mais il faut procéder avec ordre. Le voyageur doit chercher à trouver l'origine, la raison d'être de tout ce qu'il voit, et se rendre compte des particularités et des anomalies.

Armes. — Les armes, leur usage et leur fabrication, lui donnent de suite une idée de l'industrie d'une peuplade ou d'une tribu.

Aucun groupe d'hommes, quelque arriéré, quelque dégradé qu'il soit, n'est dépourvu d'armes, car les armes servent à la fois à procurer les aliments et à la défense personnelle. Dans les pays froids, l'homme tue les animaux pour sa nourriture ; dans les pays chauds, où l'alimentation est fournie par les produits de la terre, il tue l'animal pour sa défense.

Les armes en usage sont souvent communes à plusieurs tribus dispersées de la même famille, et donnent donc un des moyens les plus simples d'identifier les peuplades, ou du moins de fournir des probabilités quant à leurs relations entre elles.

Ainsi, dans beaucoup d'îles de la Polynésie, les armes en pierre rappellent, par leurs formes et les procédés à l'aide desquels elles ont été fabriquées, les anciennes armes en pierre qu'on a retrouvées dans les îles de la Malaisie, à Java entre autres ; c'est une preuve de plus à ajouter à toutes les autres de l'origine malaise des races polynésiennes.

Certaines armes sont caractéristiques pour les peuplades qui s'en servent : ainsi le *boumerang* des Australiens, qui est un morceau de bois recourbé, long de 75 à 80 centimètres, et qui, après avoir été lancé, décrit une courbe avec une assez grande rapidité (1) ; ainsi le *tomahawk*, ou hache de pierre des Indiens de l'Amérique du Nord ; ainsi la hache en serpentine des Néo-Calédoniens ; ainsi les *bolas* des Indiens Pampas, etc.

Ce qui doit surtout attirer l'attention, c'est la matière avec laquelle sont faites les armes. Partout où l'usage et le travail des métaux sont encore inconnus, les armes ne sont faites qu'avec le bois, la pierre taillée, les os aigus des animaux, les arêtes des poissons. C'est la continuation de l'ancien âge de pierre. Mais quelque primitive que soit la fabrication, il n'en est pas moins vrai qu'elle exige encore une certaine adresse, et que certaines peuplades poussent fort loin l'art de travailler la pierre. Tandis que l'ancien âge de pierre, ou âge *paléolithique*, était caractérisé par l'absence complète de polissage, dans l'âge de pierre moderne, ou *néolithique*, on est arrivé à produire des œuvres presque artistiques.

On ne doit pas oublier d'observer comment font les indigènes pour détacher les pierres, soit par le choc, soit par la pression ; puis comment ils les rendent tranchantes par un frottement continu, comment ils les affilent et les aiguisent, et comment ils les réunissent à leurs manches.

Chez les peuplades où l'emploi des métaux s'est substitué à celui du bois ou de la pierre pour la fabrication des armes, il faut tâcher de se rendre compte de la manière dont les indigènes se procurent et travaillent les métaux, et particulièrement le bronze et le fer. Il importe de prendre note également des noms indigènes donnés aux métaux. Ainsi, on a remarqué que le nom qui est donné en Grèce à l'étain, *kassiteron*, rappelle le nom sanscrit *kast'hered*, d'où il résulte qu'on peut supposer que l'étain a été importé des Indes en Europe avant l'exploitation des mines de la Grande-Bretagne. Et, en effet, les mines d'étain de Tama-Malaga ont été célèbres dans les temps anciens.

(1) Voy. t. XVIII, 1850, p. 176.

Coutumes de guerre. — Quels sont les usages employés pour les déclarations de guerre ? Comment choisit-on les chefs des guerriers ? Quels sont les caractères de la guerre elle-même ? Y a-t-il des guerriers formant une classe à part, ou bien toute la tribu prend-elle les armes ? Enfin quelles sont les coutumes dans la manière de traiter les vaincus ? Ces dernières coutumes sont souvent un caractère de la race elle-même. Ainsi, l'usage de scalper employé chez les Indiens de l'Amérique du Nord ; la coutume d'amonceler à l'entrée des cases les têtes et les ossements des ennemis tués, chez la plupart des insulaires de la Polynésie, en Nouvelle-Calédonie entre autres, etc.

Habitations. — Il est très-rare de rencontrer des tribus sauvages n'ayant pas de demeure fixe, et encore presque toujours trouve-t-on alors que les indigènes dorment non pas sur le sable, mais dans les arbres, dont les rameaux entrelacés leur fournissent une espèce de hamac.

Dans les pays chauds, c'est presque toujours avec des roseaux tressés et des branchages que sont faites les habitations ; dans les pays plus froids, de simples cavernes et des anfractuosités de rochers servent quelquefois de demeure.

Souvent, pour se soustraire aux effluves et à l'humidité du sol, les indigènes élèvent leurs cases à l'aide de pieux et de perches, quelquefois à l'aide de maçonnerie, à une certaine élévation au-dessus de terre. Tel était le genre d'habitation aux îles Carolines et Philippines, et l'usage de ces habitations bâties au-dessus du sol commence à se répandre dans beaucoup d'îles de la Polynésie.

Le voyageur devra rapporter de petits modèles ou des dessins d'habitations de manière à bien en montrer le cachet architectural. Il devra noter également la position des habitations et des villages, leur proximité de l'eau, des forêts, de la mer, etc.

Ustensiles de ménage. — Il n'est pas de peuplade qui en soit absolument dépourvue ; car le besoin de conserver l'eau, le lait, la chair des animaux, nécessite l'emploi de vases. Ces vases sont plus ou moins ingénieux, plus ou moins artistiques. Tantôt ce sont de simples calebasses, tantôt de véritables paniers faits d'osier et de racines, tantôt des vases en bois creusé et poli. Chez les tribus les plus avancées, on obtient en séchant la terre une substance plastique qui permet de fabriquer des poteries d'argile.

Ce qu'il faut observer surtout, c'est la manière dont on travaille le bois. A défaut d'instruments tranchants, c'est presque toujours avec le feu qu'on abat les arbres et qu'on les façonne ensuite.

Le feu. — Comment obtient-on le feu ? Est-ce du choc de pierres siliceuses contre un corps dur ? Est-ce du frottement du bois contre le bois ? C'est dans la manière d'obtenir la flamme que les sauvages montrent souvent l'esprit le plus ingénieux. Dans plusieurs îles de l'Océanie, le feu s'obtient encore en faisant glisser rapidement, par un mouvement successif, un bâton sur un morceau de bois très-sec et excessivement léger placé par terre (1), quelquefois par deux roseaux frottant l'un contre l'autre.

Instruments de labour. — Dans les ustensiles sont naturellement compris tous les instruments qui servent au labourage. On ne trouve presque toujours que les procédés les plus imparfaits et les plus primitifs ; car, comme ce n'est que dans les pays chauds, là où le sol est très-fertile, que les sauvages demandent leur alimentation à la terre, il leur suffit, en général, de remuer la superficie de la terre avec un pic ou seulement une pierre pour la préparer à recevoir la semence.

Vêtements ; Parures ; Tatouage. — Les vêtements doi-

(1) Voy. t. XXXVI, 1868, p. 72.

vent faire l'objet de l'attention toute particulière du voyageur. Dans les pays froids, c'est la peau des animaux, tant terrestres que marins, qui les fournit, et le sauvage montre souvent assez d'habileté à se façonner des vêtements propres à le garantir du froid et de l'humidité : il va se servir jusque des intestins des baleines et des veaux marins pour en faire une matière complétement imperméable. Dans les pays chauds, les vêtements sont plutôt un moyen de s'orner qu'un effet du besoin de se couvrir, et la preuve, c'est que presque toujours l'indigène songe à préserver ses habits et non sa personne contre la pluie et les intempéries des saisons. Aussi les procédés de filage et de tissage sont-ils des plus imparfaits, et ce n'est pas là-dessus que doit se porter principalement l'attention du voyageur. C'est plutôt sur les objets de parure et leur fabrication, et en général sur tous les moyens employés par les peuples sauvages pour satisfaire au besoin de luxe qui est inné chez eux. On aura par là des traits tout à fait caractéristiques.

Tantôt, comme chez quelques tribus de l'Amérique du Sud, existe l'usage de s'insérer dans la lèvre inférieure et les oreilles de larges disques en bois; tantôt le luxe consiste uniquement dans l'allongement démesuré des oreilles; tantôt l'usage est de se pratiquer sur le corps des incisions profondes. Presque toujours, c'est la rareté seule d'un objet qui en fait un objet de parure; ainsi, le bois étant une chose très-précieuse dans les îles Aléoutiennes, le grand luxe pour les indigènes est de s'en faire des chapeaux.

De tout ce qui a trait à la parure, c'est l'usage de se tatouer le corps qui est le plus curieux à observer. Primitivement, les tatouages ne consistaient qu'en une application de couleurs plus ou moins brillantes; maintenant, chez la plupart des insulaires de la Polynésie, les marques sont ineffaçables. On pratique dans la peau soit des piqûres, soit de larges incisions, et on introduit par là la matière colorante. De la sorte, les indigènes arrivent à produire de véritables dessins des plus originaux.

Il ne faut pas manquer de se procurer les matières diverses qui servent à la coloration; elles sont tirées généralement du suc des plantes.

Aliments. — Dans les climats chauds, la nourriture végétale prédomine. Plus on remonte vers le Nord, plus on voit la viande entrer pour une forte proportion dans l'alimentation, plus aussi augmente la quantité d'aliments nécessaire pour apaiser la faim. Aussi les premières observations doivent-elles porter sur la quantité de nourriture, sur le nombre de repas, enfin sur l'influence de la nourriture sur la constitution.

Dans tous les pays chauds, le cercle des aliments est généralement très-borné; il y a presque toujours un aliment seul qui forme la base de la nourriture. En Asie, c'est le riz; dans les îles de la Malaisie, c'est l'igname et le sagou; dans les îles de la Polynésie, l'arbre à pain et le taro; dans l'Amérique du Nord, le maïs; dans l'Amérique du Sud, le manioc et la patate. Il ne sera donc pas difficile d'avoir des observations exactes et précises pour tout ce qui concerne la nourriture. Il faut songer que c'est souvent grâce aux plantes alimentaires en usage que l'on pourra avoir, pour beaucoup de peuplades lointaines, des indications qui mettront sur la voie de leur origine, de leurs migrations et de leurs relations avec d'autres peuplades.

Ce qu'il importe aussi de connaître, ce sont les procédés employés pour la culture de toutes ces céréales, la manière dont les indigènes font cuire les aliments, et les ustensiles employés à cet effet.

Cannibalisme. — Le voyageur devra recueillir des renseignements sur les habitudes de cannibalisme qui existent encore chez certaines peuplades d'Afrique et de la Polynésie. Bien souvent elles ne répondent pas autant qu'on le croit à des instincts de férocité. Dans la Nouvelle-Calédonie, par exemple, l'anthropophagie a plutôt pris sa source dans les nombreuses famines qui ont désolé des districts entiers et qui ont eu pour cause, soit l'imprévoyance des Kanacks, soit l'insuffisance de la récolte. Il y a aussi, dans certaines peuplades, la croyance qu'en dévorant son semblable on s'infuse les vertus guerrières qu'il possédait.

La fin à une autre livraison.

POLYPIERS.

LES GORGONES.

On comprend que les naturalistes aient longtemps pris certains polypiers pour des plantes marines. Composées d'une tige élancée et flexible, se divisant en plusieurs rameaux qui souvent supportent eux-mêmes des appendices disposés comme des feuilles, ces étranges productions ont tout à fait l'apparence de végétaux. Les observateurs les plus attentifs avaient bien remarqué, à la surface, de petits corps saillants, épanouis, étoilés, qui n'étaient autre chose que les polypes logés dans leurs cellules, véritables animaux pourvus de bras pour saisir leur nourriture et d'un estomac pour la digérer; mais ils crurent reconnaître en eux les fleurs de ces prétendues plantes pélagiennes, et y virent une analogie de plus confirmant leur opinion.

Les *gorgones* sont au nombre des polypiers qui peuvent le plus aisément être confondus avec des végétaux. Par leur forme, par leur port, elles ressemblent à d'élégants arbustes. Leur tige, dont l'axe est corné et non pierreux, reste souple et s'infléchit en courbes, en sinuosités gracieuses; elle se ramifie en branches qui tantôt s'étendent dans différentes directions et retombent comme des panaches, tantôt s'étalent régulièrement en raquette ou en éventail. ...

Parmi les gorgones, dont les espèces sont nombreuses, les deux plus remarquables par leur taille et par leur aspect sont la *Gorgonia pinnata* et la *Gorgonia verticillata*. La première, semblable à un petit arbrisseau, jette de tous côtés ses rameaux touffus et retombants : on dirait l'extrémité d'une branche de bouleau avec ses fines brindilles, quand l'hiver les a dépouillées de leurs feuilles, ou encore un saule pleureur en miniature. La *Gorgonia verticillata* est plus simple, plus rigide, mais d'un merveilleux dessin. Sa tige commence par un assez large empâtement au point où elle s'insère sur le rocher, puis elle se dresse sans ramifications, en diminuant progressivement de diamètre jusqu'à une certaine hauteur; alors elle s'épanouit en plusieurs brins, l'un vertical qui la continue, les autres horizontaux, élégamment courbés, tantôt simples, tantôt donnant naissance à des brins secondaires. Ces sortes de rameaux sont garnis latéralement d'appendices alternes et régulièrement espacés, d'une extrême délicatesse. Certaines plantes tropicales aux folioles linéaires, une plume qui serait ramifiée et dont les barbes seraient écartées les unes des autres, ou bien les fougères de nos bois, donneraient une idée de cette jolie gorgone. Quand on examine de près les appendices qui garnissent comme une double frange les différentes divisions du polypier, on remarque qu'ils sont tous hérissés d'aspérités; on dirait qu'ils sont composés de grains juxtaposés, ou de perles enfilées et serrées les unes contre les autres.

Souvent, comme dans le remarquable échantillon que reproduit notre gravure et que l'on peut voir dans les galeries du Muséum de Paris, la gorgone verticillée est encore embellie par la présence de plusieurs *astéries*, appartenant aux genres *euryale* et *ophiure*, qui enroulent autour

de ses rameaux, pour s'y fixer, leurs longs bras flexibles, écailleux comme une queue de lézard, entortillés comme les vrilles de certaines plantes grimpantes.

Quand les gorgones sont hors de l'eau et desséchées, elles sont ternes, brunes ou grises, d'un aspect pierreux, quelques-unes jaunes ou rougeâtres; mais lorsqu'elles sont fraîches et plongées dans leur milieu naturel, elles présentent les couleurs les plus vives et les plus variées. Elles



Polypiers de la Guadeloupe. — *Gorgonia pinnata.* — *Gorgonia verticillata.* — Madrépore palmé. — Dessin de Freeman.

forment, sur les fonds rocheux des mers tropicales, un véritable jardin qui peut lutter, pour la beauté des formes et des teintes, avec nos parterres les mieux fleuris.

Dans la mer des Antilles, près des côtes de la Guadeloupe et de la Martinique, on trouve communément un polypier pierreux dont la forme massive, aplatie, évasée, fait contraste avec les élégantes gorgones. On dirait un énorme champignon de pierre. C'est le *madrépore palmé*, vulgairement nommé *Char de Neptune*. Sa base se compose de plusieurs branches épaisses, tortueuses, semblables aux racines d'un vieil arbre. Au-dessus d'un collet rétréci, il s'étale en de vastes lames profondément échancrées, découpées irrégulièrement. Toute sa surface, en dessous comme en dessus, est rugueuse, hérissée de cellules en forme de tube; en outre, elle est toute bosselée en dessus de pics, de pitons coniques plus ou moins aigus. Quelque-

fois ces étranges végétations calcaires se développent en plusieurs étages superposés.

Les innombrables petits animaux qui construisent et habitent les polypiers jouent dans la nature un rôle important. Ils maintiennent la composition des eaux de la mer en absorbant les sels de chaux provenant du lavage continuel des terres, et ils en conservent la pureté en se nourrissant des imperceptibles matières organiques qui échappent aux poissons voraces. Ils font plus encore : par leurs constructions, qui s'accroissent sans cesse, ils prolongent, ils étendent les rivages des continents, ils agrandissent la terre ; ils créent même des îles, des archipels. Ce sont eux, dit Owen, qui ont bâti une barrière de récifs de 400 milles de longueur autour de la Nouvelle-Calédonie, et une autre, qui en a plus de 1 000, le long de la côte orientale de l'Australie ; masses énormes auprès desquelles les murs de Babylone et les pyramides d'Égypte ne sont que des jouets d'enfants, travaux gigantesques exécutés au milieu des flots de l'océan et en dépit des tempêtes qui anéantissent si rapidement les ouvrages les plus solides de l'homme. Lorsque ces bancs sous-marins arrivent à une hauteur telle qu'à la mer basse ils se trouvent presque à découvert, les polypes cessent de travailler. Alors les flots y jettent des débris de coquilles, des sables calcaires, qui s'accumulent et dépassent le niveau des plus hautes marées. Sur ces sables, des graines, apportées aussi par les vagues, germent et se développent ; des végétaux répandent leur ombre et leur fraîcheur sur un sol aride. Peu à peu des troncs d'arbres, charriés d'abord par les rivières des terres voisines, puis par les courants marins, s'arrêtent sur le rivage de l'île nouvelle et y apportent de petits animaux, tels que des insectes, des lézards ; des oiseaux de mer s'y posent et y font leurs nids ; des oiseaux de terre, poussés par les vents, viennent y chercher un refuge. Enfin l'homme arrive et se fait une patrie de cette terre fertile dont les polypes ont été, il y a des siècles, les premiers fondateurs.

MOYENS DE SÉCHER ET ASSAINIR
LES HABITATIONS HUMIDES (1).

On enlève à l'intérieur de la pièce que l'on veut assainir tous les enduits en plâtre des murs, dans les parties où ces murs sont humides ou salpêtrés ; puis on dégarnit avec soin tous les joints jusqu'à la demi-épaisseur des murs.

On fait ce travail par petites parties, si l'on craint d'ébranler la construction.

On mouille les murs ainsi dégarnis avec de l'eau, et cela à plusieurs reprises, et on sèche après chaque lavage au moyen des appareils, afin de dissoudre tout le salpêtre contenu dans les matériaux ; puis on nettoie ces murs avec de grosses brosses.

Lorsque ce travail de dégarnissage, de séchage, de nettoyage, a été fait avec le plus grand soin, les moellons ne contenant plus aucune humidité ni salpêtre, on chauffe de nouveau ces moellons et on les imbibe sur toutes les faces (au moyen d'une brosse) d'un liquide hydrofuge bouillant qui est promptement absorbé. On répète cette opération deux, trois ou quatre fois, jusqu'à ce que, la quantité absorbée étant égale à la quantité d'eau extraite, le moellon n'absorbe plus rien. Le liquide ainsi appliqué est un composé d'huile de lin, de résine, de litharge, d'ail et de paraffine ; on en emploie généralement 2 kilogrammes par mètre superficiel.

Il faut ensuite laisser sécher pendant plusieurs jours.

(1) Voy., t. XIII, 1845, les articles sur les causes de l'humidité dans les bâtiments, et sur les moyens d'en prévenir ou d'en faire cesser les effets, p. 369 et 398.

Lorsqu'on juge que la siccité est complète, on refait le jointoiement, en employant de préférence, à cet effet, le ciment de Portland ; puis on rétablit l'enduit du mur, mais en ayant soin d'arrêter cet enduit en plâtre à dix centimètres du sol. On remplace dans cette hauteur, qui est ordinairement celle de la plinthe, l'enduit de plâtre par un enduit hydrofuge, fait d'un mélange de bitume, de brai et de goudron, lequel permet, mieux que s'il était en ciment, de recevoir, sans se briser, les clous qui fixent la plinthe, et a surtout l'avantage d'empêcher l'humidité de remonter par l'enduit en plâtre ainsi isolé du sol.

Tout mur ayant ses deux faces à l'intérieur est nécessairement ainsi dégarni et regarni sur ces deux faces, de telle sorte que son soubassement est rendu imperméable dans toute son épaisseur.

Quant aux murs de face, on ne fait le plus souvent ce travail que sur la face intérieure, mais on a soin que l'enduit extérieur, s'il est en plâtre, ne descende pas jusqu'au sol, et que, dans les parties qui ont été atteintes par l'humidité, quelle que soit la hauteur, il n'y ait pas de peinture à l'huile extérieure. Par suite, l'action de l'air extérieur suffit pour empêcher que l'humidité, s'il s'en produit, s'étende, et que le salpêtre se forme.

En effet, si la précaution de ne pas descendre jusqu'au sol les enduits en plâtre recouvrant les murs était toujours prise, on éviterait presque toujours, dans les habitations, l'humidité provenant du sol, et, par suite, le salpêtrage ; car l'humidité du sol ne pénètre que très-difficilement les matériaux, généralement durs et plus ou moins hydrofuges, qui composent dans le bas la grosse construction des murs ; mais elle pénètre facilement le plâtre des enduits de ces murs, et ce plâtre sert de conducteur à l'humidité, puis au salpêtre, qui gagnent bientôt la grosse construction des murs eux-mêmes.

On estime que la dépense est de 8 à 10 francs au plus par mètre superficiel.

Les renseignements que nous venons de donner sont extraits d'un rapport approuvé par la Société d'encouragement pour l'industrie nationale, dans sa séance du 24 mars 1876 ; rapport fait par M. Paliard, au nom du comité des arts économiques sur les « Appareils pour sécher les habitations humides », proposés par M. Ligny.

VISIONS DU PASSÉ.
ANECDOTES.

La neige tombait à flocons pressés ; obscurcissant l'air, et s'étalant en un large tapis ouaté sur le pavé, elle assourdissait tous les bruits de la rue. Assise au coin du feu, je songeais aux temps écoulés, et, comme il arrive quand on touche au terme, je voyais se dresser, nets et vifs, les souvenirs de mon enfance et de ma vie, longs espaces sombres sur lesquels se détachaient quelques points lumineux. C'était d'abord un cortége de civières portant des mourants et des morts, funèbres débris de la guerre d'Espagne ; pauvres soldats qu'après la désastreuse capitulation de Baylen, signée par le général Dupont, en 1808, des parlementaires anglais s'étaient engagés à débarquer dans un port de France. Ils arrivaient, en effet, à la Rochelle, mais après quarante jours de mer, dans des vaisseaux mal gréés, mal approvisionnés, blessés pour la plupart, sans pansement et atteints du typhus. L'hôpital militaire d'Aufredy les recevait ; les salles étaient combles ; les sœurs grises (1) se multipliaient sans pouvoir suffire à tous : elles ne s'y épargnaient cependant pas. Je vois encore la figure de l'une d'elles que je connaissais

(1) C'était le nom populaire des sœurs de Saint-Vincent de Paul.

bien, car j'avais souvent accompagné une vieille parente dans ses visites au couvent, qui était l'hospice même. J'avais assisté aux récréations, aidé la sœur Élisabeth à cueillir des fleurs pour les bouquets de la chapelle. Elle avait vingt-deux ans; elle était belle, de cette beauté calme et sereine qui, comme les étoiles, n'a de contact avec la terre que par la douce lueur qu'elle envoie. Elle avait voulu consacrer à Dieu tous les dons qu'elle en avait reçus. Bien née, intelligente, riche, elle s'était faite servante du pauvre et du malade. En ces jours lugubres, son zèle fut infatigable. Debout jour et nuit au chevet des agonisants, elle priait pour eux et avec eux, dissipant les terreurs de la mort, éclairant d'une clarté divine le ténébreux passage de la vie à l'éternité. Intrépide entre les plus vaillantes, elle avait six fois remplacé ses sœurs, mortes à leur poste. Les infirmiers pâlissaient devant le mâle courage de cette femme frêle, qui marchait la première dans l'atmosphère infectée de miasmes putrides. Le dixième jour, elle chancela; le poison avait pénétré dans cette belle organisation : ce fut une défaillance passagère; elle lutta et triompha du spasme mortel. Elle y survécut douze heures, qui furent employées à consoler, à soutenir les âmes éperdues au bord de l'abîme qu'elle-même allait franchir, mais au delà duquel elle voyait et faisait voir les cieux. Elle mourut au plus fort de l'épidémie, qui, comme les dieux malfaisants de l'antiquité, semblait attendre cette pure victime pour s'apaiser. Les malades échappés au fléau disaient : « C'est la sœur Élisabeth qui nous sauve. Elle doit avoir tant de crédit là-haut! »

La scène change; quatre années ont passé sur la France; quatre années remplies d'éclairs et de tonnerre, de champs de bataille, de conquêtes; puis un immense linceul de glace et de neige a tout recouvert. Cependant le pays vit encore; il rassemble les épaves de ce terrible naufrage qui a couvert de nos morts les steppes de la Russie. Il les ranime, les réorganise, les lance de nouveau en défi aux ennemis. Ces braves se battent en héros; mais que peut la valeur contre la force brutale, écrasante, du nombre? La bataille de Leipsick, mieux appelée *la bataille des nations*, décide la défaite (¹). Le territoire est envahi; d'inquiétantes rumeurs circulent : habitants d'une ville forte du nord, nous voyons, un matin, défiler des cavaliers couverts de grands manteaux blancs; harassés de fatigue, couchés sur leurs chevaux, ils ne ressemblent guère aux brillantes troupes de la grande armée. A leurs visages mornes, à leur attitude affaissée, on pressent un grand désastre. Le maréchal Macdonald, qui les commande, ordonne une halte, fait appeler le commandant de la place et lui déclare qu'il n'y a plus à se faire d'illusion : on bat en retraite; l'ennemi approche. Déjà les convois de blessés, qui depuis la perte de la bataille affluaient dans le nord-est, y avaient apporté la sinistre vérité et ses affreuses conséquences. A Metz, les hôpitaux ne suffisant plus, on avait jonché de paille les églises et l'on y déposait les mourants et les morts. On réquisitionnait pour les transports les chevaux et les charrettes des paysans, et l'on racontait, chose horrible! qu'un d'eux, sommé par les blessés qu'il conduisait de les débarrasser du corps d'un camarade qui venait d'expirer, avait reconnu dans le cadavre son propre enfant, son fils dont il n'avait pas eu de nouvelles depuis un an! Aux environs de plusieurs villes, on avait établi des ambulances; quelques-unes avaient arboré le drapeau noir, car là encore sévissait le typhus, suite inévitable de longues souffrances, de blessures négligées. L'haleine pestilentielle des malades communiquait la contagion aux confesseurs, qui mouraient en remplissant les devoirs de leur pieux ministère. Du nombreux clergé de Mézières, deux prêtres seuls survécurent.

Il en fut de même à Charleville, à Rocroy, à Metz; tous les ordres religieux rivalisèrent de dévouement. Les sœurs de Sainte-Chrétienne, quoique vouées spécialement à l'éducation des enfants pauvres, allaient tous les jours offrir leurs services aux chirurgiens, aider aux pansements, assister aux opérations et soutenir le courage des amputés. La supérieure choisissait celles de ses filles qui devaient l'accompagner dans cette pénible tournée. Une jeune novice avait sollicité la faveur d'en faire partie. La supérieure refusait, alléguant la jeunesse de l'aspirante

— Vous ne pourriez pas supporter ce spectacle, mon enfant; au lieu de vous rendre utile, vous seriez un embarras, peut-être une entrave.

Mais la novice insistait. Vaincue par ses prières, la supérieure consentit à l'emmener un matin à la cathédrale de Metz convertie en une vaste ambulance. Elles s'arrêtèrent près d'un soldat à qui un chirurgien allait couper la jambe fracassée par un boulet. Une religieuse préparait des bandes, disposait les fils pour nouer les artères et prévenir l'hémorrhagie. Une autre soutenait la tête du blessé et murmurait à son oreille de douces paroles d'encouragement et d'espérance. La lame entra dans les chairs : le sang coula. La supérieure regarda la novice. Elle était d'une pâleur mortelle.

— Allez sous le portail, ma fille, lui dit-elle; allez prendre l'air.

Sœur Candide obéit et s'éloigna. L'opération terminée, le malade pansé, les sœurs se disposèrent au départ. La jeune novice manquait à l'appel. On la chercha dehors, dans la nef, dans le chœur; elle n'était nulle part. Restait la sacristie, où l'on déposait les morts. On l'y trouva debout; elle avait écarté le drap mortuaire et contemplait d'un œil fixe les visages mutilés et rendus hideux par d'effroyables blessures.

— Que faites-vous ici, mon enfant? s'écria la supérieure.

— Je tâche de m'aguerrir et de n'être plus lâche devant la souffrance.

Cette héroïque jeune fille a été, pendant toute sa vie, le modèle d'abnégation, de force d'âme, que promettait ce premier effort de volonté et de courage.

Ces deux exemples sont loin d'être isolés; je ne les cite que parce que j'en ai été, pour ainsi dire, témoin. Pour qui a vu à l'œuvre ces saintes femmes, dont le dévouement commence à l'aube et se continue la nuit pour recommencer le lendemain, il y aurait ingratitude et lâcheté à ne pas signaler à la reconnaissance publique ces infatigables bienfaitrices du pauvre.

(¹) 18 et 19 octobre 1813.

DIEU.

L'impossibilité où je suis de prouver que Dieu n'est pas, me découvre son existence. LA BRUYÈRE.

ASPECT DU PAYSAGE ANGLAIS

DÉCRIT PAR HAWTHORNE (¹).

LES ARBRES. — LES HAIES.

Les choses les plus agrestes en Angleterre sont plus d'à demi civilisées. Les arbres, par exemple, soit dans une haie, dans un parc, ou dans ce qu'on appelle forêt, n'ont rien de sauvage. Ils ne sont jamais inutiles; il y a un certain décorum dans le jet libre de leurs branches, qui pro-

(¹) Auteur américain.

longent leur ombrage plus loin que les arbres des autres pays. Ils sont grands, vigoureux, massifs, témoignant d'une vie déjà longue, et promettant beaucoup d'autres futures années. Tout cela les rattache à la race saxonne.

N'y eût-il rien à voir sur la route qu'une haie anglaise, cela suffirait au plaisir des yeux. Partout ailleurs on peut planter une haie; mais nulle part elle n'aura la riche et luxuriante variété de végétation qui s'accumule dans le type de la haie anglaise. Un botaniste y trouvera mille arbustes, mille herbes et plantes gracieuses que le faiseur de haies n'a jamais songé à y semer. Parmi elles croissent sauvages plusieurs de ces fleurs aimables, sœurs de celles que nos vieux pèlerins ont importées d'Angleterre en Amérique, par pur amour pour leur beauté et comme souvenir de la patrie. C'est un des traits touchants du caractère de ces hommes austères que les tendres vrilles de ces plantes grimpantes fussent si étroitement enlacées aux fibres de leurs cœurs, qu'ils aient senti le besoin de leur faire passer la mer avec eux, et de les acclimater dans la terre nouvelle.

Si la route n'a point de haie, ce qui est rare, la plus laide clôture de bois ou de pierres se couvre ici du travail de la nature. Cette soigneuse mère n'y laisse rien à nu; si elle ne peut fournir un vêtement, elle donne au moins la broderie. La palissade n'est pas plutôt construite qu'elle l'adopte, l'orne et se l'approprie, comme si elle en eût tracé le plan. Une petite pousse de lierre rampe au flanc du mur, s'y cramponnant avec ses mille vrilles; une pincée de la poussière de la route, humectée par la pluie, est devenue un sol fécond; une petite bruyère sort d'une autre crevasse. La mousse profonde, veloutée, verdoyante, s'étend sur le haut; là où rien ne veut croître, les lichens, s'attachant à la muraille, en diaprent le gris monotone de teintes jaunes et rouges; enfin toute une pépinière envahit la base du mur et adoucit l'aspérité de ses contours. A mesure qu'avec le temps apparaissent ces touches riantes, en apparence sans but, nous reconnaissons que la main bienfaisante du Créateur a daigné, par l'intermédiaire de son humble servante que nous appelons la nature, parer d'une grâce divine une institution aussi terrestre que la borne d'un enclos.

Comme grandeur, il y a de plus nobles sites dans beaucoup de pays; mais pour le pittoresque du plus petit objet qui gît sous sa douce ombre et sous son soleil, l'Angleterre n'a point d'égale.

JEU DE VOLANT JAPONAIS.

On peut croire que le jeu de volant a été importé d'Europe en Orient. Dans l'ouvrage de Jacques Stella : *les Jeux et plaisirs de l'enfance* (1657), le volant, sorte de bouchon muni d'une tige terminée par deux plumes, et la raquette en forme de petit battoir, qu'on y voit représentés et qui étaient en usage en France à cette époque, ont beaucoup d'analogie avec ceux que nous publions d'après la collection de M. Ed. Renart.

Dans le jeu japonais, le volant est formé par une longue tige mince de bambou, dont la base est fixée dans une sorte de graine dure, assez lourde, grosse comme une noisette, et à l'extrémité de laquelle sont liées quatre ou cinq plumes de différentes couleurs; une petite fleur artificielle occupe le centre.

Quant à la raquette, elle a la forme d'un battoir; elle est communément en bois de cèdre uni, et son peu d'épaisseur la rend très-légère.

L'art ingénieux des Japonais se plaît à enrichir et à orner ces petits instruments de figures peintes sur étoffes et habillées, pour ainsi dire, avec des morceaux d'étoffes de soie superposés; les fleurs sont peintes sur le bois et gouachées un peu en relief, comme dans presque toutes les peintures sur bois que font les Japonais.



Volant japonais; moitié de la grandeur.

Le manque d'élasticité et le peu de largeur de cette raquette rendent son emploi assez difficile, et il faut avoir



Raquette japonaise; un tiers de la grandeur.

une grande adresse et une certaine habitude de ce jeu pour pouvoir recevoir et renvoyer convenablement le petit volant.

L'HOSPITALITÉ SUISSE EN 1870.



La Suisse accueillant l'Armée française, sculpture par Falguière. — Dessin de Duvivier.

Si le malheur peut avoir une compensation, c'est dans le courage de celui qui le subit, c'est dans la charité de ceux qui s'efforcent de le soulager. La France, si malheureuse dans la guerre de 1870, a eu certainement sujet d'être fière d'un grand nombre de ses enfants, dont l'infatigable persévérance dans une lutte inégale, le dévouement sans bornes quoique souvent sans espoir, ne lui ont pas fait défaut. En même temps, une nation voisine, la Suisse, n'a voulu profiter de sa neutralité que pour secourir les victimes d'une guerre terrible avec une générosité qui est un impérissable titre d'honneur non-seulement pour elle-même, mais pour le genre humain.

Dès le commencement de la guerre, la Suisse prépara son œuvre d'assistance. Des comités de la Société internationale de secours aux blessés s'organisèrent à Genève, à Bâle. Au mois de décembre 1870, plus de quinze cents blessés français avaient déjà été soignés, guéris, pourvus de vêtements, de vivres, et renvoyés en France. Des quêtes,

des ventes publiques, des concerts, des conférences, avaient fourni des ressources; des associations de femmes charitables avaient donné leurs soins; les hôtels, les auberges, les maisons particulières, avaient offert une large et cordiale hospitalité. Plus tard, c'est grâce au zèle et aux efforts courageux des délégués suisses que les vieillards, les femmes et les enfants de Strasbourg assiégé furent emmenés et secourus. Un grand nombre des habitants de l'héroïque Belfort, exténués par de longues et cruelles privations, durent le premier morceau de pain qu'ils mangèrent, les vêtements dont ils se couvrirent, à la prévoyance des mêmes comités.

Mais c'est au moment où notre armée de l'est, se voyant perdue, fut obligée de demander asile à la Suisse, que celle-ci redoubla de dévouement et fit de véritables prodiges de charité. Il s'agissait de recevoir, de faire vivre 82 000 soldats et plus de 2 000 officiers, tous dans le dénûment le plus complet. Leur arrivée fut un spectacle navrant. Ils entrèrent par des chemins frayés dans une couche de neige épaisse de plusieurs pieds. Quelques régiments, mieux aguerris, moins épuisés, défilèrent en bon ordre; mais les autres n'étaient plus que des bandes d'hommes appartenant à tous les corps, dragons, lanciers, spahis, zouaves, mobiles, francs-tireurs, sans chefs, sans drapeaux, marchant au hasard. La plupart n'avaient plus de chaussures; les uns, les plus favorisés, avaient des sabots, des pantoufles; les autres avaient déchiré leurs habits usés, pendant en lambeaux, pour emmaillotter leurs pieds gelés ou blessés. Les chevaux, exténués, laissant tomber leur tête, trébuchaient, glissalent à chaque pas. Ils mouraient de faim; on les voyait ronger en passant l'écorce des arbres, mordre les roues des caissons et des canons, s'arracher avec leurs dents les uns aux autres les crins de la queue pour les manger. Dans les descentes, leurs jarrets affaiblis fléchissaient, et ils s'affaissaient pour ne plus se relever; beaucoup étaient culbutés et traînés par les fourgons auxquels ils étaient attelés. Derrière cette cohue venaient çà et là les traînards, blessés ou malades, s'arrêtant de temps en temps, appelant inutilement à leur aide, s'asseyant dans la neige, à bout de forces, pour attendre la mort.

Tels furent les hôtes que la Suisse accueillit et sauva. Les autorités fédérales et cantonales firent des miracles d'activité et d'intelligence pour organiser les secours, pour subvenir à la fois à tous les besoins. Ces 82 000 hommes furent distribués dans 175 dépôts, et logés, nourris, vêtus, payés. Les particuliers furent inépuisables en dons, en sacrifices. « Dès la première heure, pendant ce défilé lamentable, dit M. Marc-Monnier, à qui nous empruntons ces détails, la foule bordait les routes, les mains pleines de cigares, de vivres, de liqueurs; au val de Travers, où il n'y avait pas de locaux disponibles pour recevoir tant de gens, la population ouvrit toutes ses portes; les granges, les écuries, les maisons, furent remplies de Français. Il y aurait des volumes de traits touchants à citer. Ici, c'est une vieille blanchisseuse livrant son unique chambre à six hommes et passant la nuit dans sa cuisine à laver et à sécher leur linge pour le lendemain. Là, c'est une pauvre femme qui rencontre étendu sur la route un blessé dont les pieds gelés sont nus; elle ôte ses souliers et ses bas et les lui donne, puis se remet en chemin nu-pieds dans la neige : elle avait encore une heure à marcher pour regagner son logis. C'est ce fermier qui, à lui seul, loge chez lui pendant une nuit cinquante chevaux et sept cents hommes. Où cela s'est-il passé? A Fribourg, dans le val de Joux, dans le val de Travers, dans les vallées bernoises, partout.

» Neuchâtel a été particulièrement admirable. Cette ville si calme vit tout à coup ses rues envahies, encombrées de canons, de chars, de chevaux, d'hommes bariolés, tumultueux; sa population s'accrut en quelques heures d'un bon tiers. Elle ne s'effraya pourtant pas de ce débordement famélique : tous les établissements publics furent ouverts, et la foule entra pêle-mêle avec les maux sans nombre rapportés d'un si long chemin. Il s'agissait bien alors de terreurs, de délicatesses mondaines! Toutes les classes, les castes, les partis, les sectes même, coururent ensemble aux internés; tandis que des *gentlemen* en habit noir traversaient les rues, des bottes de paille sur le dos, les puritains faisaient des distributions de vin chaud dans les églises, et des femmes du monde, agenouillées devant ceux qui avaient le plus souffert de la marche, lavaient leurs pieds gelés, meurtris, saignants.

» L'exemple de Neuchâtel fut bientôt suivi partout. Les temples, transformés en ambulances ou en dortoirs, prêchaient la charité mieux qu'ils n'auraient fait par les plus éloquentes homélies. A Lausanne, depuis le premier jusqu'au dernier passage des internés, des groupes d'hommes et de femmes stationnaient sur les quais du chemin de fer, avertis d'avance du nombre de soldats valides, malades ou blessés qui devaient traverser la gare. Pendant les « cinq minutes d'arrêt », les portières étaient littéralement assaillies par de braves gens qui offraient en courant du pain, du vin, des tasses de soupe, des Bibles, des mouchoirs de poche. Le public voulut assister et prendre part à ces distributions; on établit alors un droit d'entrée à la gare : en payant ses vingt sous à la porte, on avait le droit d'aller tendre la main, une main toujours pleine, aux amis de la France. Il va sans dire que les vingt sous étaient aussi pour eux. Enfin, comme il y avait parmi ces hôtes de la Suisse, en certains endroits, 57 illettrés sur 100, des hommes zélés se dévouèrent de bon cœur pour leur apprendre à lire; d'autres leur faisaient des conférences. »

Et après de tels bienfaits, quand nos soldats, leurs chefs, les municipalités de nos grandes villes, les journaux, le gouvernement, l'Assemblée nationale, exprimèrent leur reconnaissance et celle de la France entière, les Suisses ne l'acceptèrent qu'avec modestie, avec réserve; satisfaits d'avoir rempli leur devoir, habitués à la simplicité, à l'humilité chrétienne, ils se défièrent de l'admiration; ils voulurent se tenir en garde contre l'orgueil. Dans un discours adressé aux officiers de l'armée fédérale, le vénérable général Dufour a dit : « Les éloges ne nous ont pas été ménagés, et il ne tiendrait qu'à nous de nous croire le premier peuple du monde. Ne nous glorifions pas trop cependant, et songeons plutôt à mériter ces éloges qu'à nous monter la tête en nous complaisant dans le bien qu'on dit de nous. »

De pareils faits appartiennent à l'histoire. Les arts, de leur côté, n'ont pas manqué de s'en emparer. La sculpture, à qui les sujets immortels reviennent de droit, a plusieurs fois exprimé, dans de nobles figures, la douleur de la France vaincue, mutilée; il lui appartenait de représenter la Suisse dans sa touchante mission de sœur de charité.

LE CHANOINE SCHMID.

SOUVENIRS DE SA VIE.

Suite. — Voy. p. 299.

Mon grand-père du côté paternel était maître d'école à Altenberg, village et château situés entre Dillingen, Heidenheim et Gingen. Chaque année, il nous venait voir une fois et restait de huit à quinze jours. Mon frère Joseph et

moi, nous aimions à l'entendre raconter de petites fables ou narrations adaptées à notre âge, toutes pleines de lions, d'ours et de loups. Il nous dessinait parfois quelques-uns de ces animaux; il avait aussi un talent tout particulier pour découper le papier en figures. Il pliait une feuille en quatre, et plus s'il le fallait, puis il coupait çà et là, ouvrait le papier, et nous offrait soit une rose, soit une étoile, et tout cela était bien beau pour nous.

Le respect et l'amour dont notre père entourait son père laissèrent une profonde impression dans notre âme. Il le présentait avec une joie visible à toutes les personnes qui nous visitaient, le plaçait à ses côtés à l'église, lui donnait la droite en marchant et de même aux stalles. Notre grand-père était toujours très-convenablement vêtu, il est vrai, mais il ne portait que des vêtements d'honorable artisan, tandis que mon père portait un habit fin couleur gris de perle ou rouge-brun, dont les boutons étaient couverts de fils d'or, des manchettes, une perruque poudrée et une bourse ; toutefois chacun admirait les égards du fils pour le père, et tous disaient : « Qui honore ainsi ses parents sera semblablement honoré de ses enfants. »

La plus jeune des sœurs de ma mère, nommée Catherine, était mariée à un orfèvre. C'était une femme simple, bonne, très-aimable, et de figure un peu plus allongée que ma mère. Elle nous aimait avec passion, venait souvent auprès de notre mère, et nous apportait toujours quelques friandises, comme des fruits, de la pâtisserie ou des biscuits. Elle raffolait des enfants, et avait elle-même l'âme tout enfantine. De temps à autre elle nous invitait et nous régalait avec de la pâtisserie, du pain blanc, et du lait chaud mélangé d'un peu de café. Elle y ajoutait quelques fruits : des fraises, des cerises, des pommes, des poires ou des prunes, suivant la saison. Aux fêtes de Noël et de Pâques, nous allions lui demander nos cadeaux et nos œufs rouges, sans parler du bon dîner qui nous attendait. Tante Catherine nous préparait alors une espèce de pâtisserie délicieuse nommée *gogelhopfen*, que nul autre à Dinkelsbühl ne faisait mieux qu'elle, et nous chargeait de *schneckennudeln*, sorte de bonbons composés de morceaux de pâte feuilletée longs et larges, roulés en forme d'escargot et mélangés de grains de raisins noirs ou de raisins de Corinthe. Ses caresses et sa gaieté étaient encore ce que nous recherchions avec le plus d'envie ; sa bonté nous allait droit au cœur.

Son mari, Burckhardt Albrecht, prenait aussi grand plaisir à nous voir. Les quatre murs de sa jolie boutique étaient tout couverts d'estampes représentant des histoires de la Bible. C'était un citoyen fort considéré : il avait obtenu le brevet de capitaine d'une compagnie de la garde civique introduite depuis longtemps dans les villes impériales. Son arme, que les officiers seuls portaient alors, était une hallebarde ou pertuisane d'acier bleui et damasquiné, dont la tige était de bois ébéné et parfaitement poli. Il la suspendait à la muraille parallèlement au plafond, comme un signe d'honneur en qui résidait toute sa gloire. Je le vois encore lorsque, une fois l'an, la garde civique paraissait en public, passer sur le front de sa compagnie, s'élevant sur ses pieds, parce qu'il était petit de taille, avec sa mine guerrière, son pas majestueux, et portant gravement par le milieu sa noble hallebarde. Nous autres enfants qui assistions à la revue, nous étions impatients de voir arriver monsieur notre cousin, qui était pour nous le plus beau des officiers et des soldats.

M. Albrecht était en outre un excellent orfèvre. Il fabriquait principalement, à cette époque, des tabatières de tombac dorées au feu, qui devenaient fort belles et ressemblaient beaucoup à de l'or. Il s'entendait aussi à la gravure, et pouvait, suivant les goûts des chalands, y dessiner d'élégantes enjolivures, comme, par exemple, une corbeille de fleurs, des armes ou des objets militaires, un écusson ou le portrait d'un monarque. Je me souviens encore que sur le couvercle d'une tabatière dont l'acheteur voulait faire présent à l'un de ses amis, astronome distingué, il grava tout le système solaire, et tout alentour de la tabatière les douze signes du zodiaque. Ce modèle de tabatière se vendit si bien, surtout en Autriche, qu'il n'en fabriquait jamais assez et occupait sans cesse deux ou trois ouvriers avec lui (¹).

Quoique réellement artiste en sa spécialité, M. Albrecht ne négligeait cependant pas les affaires de son ménage. Le dimanche, jour pendant lequel tout travail lucratif est interdit, excepté la cuisine, il préparait pour sa famille un magnifique plat de nouilles, espèce de pâte coupée pareille à du macaroni, mais si délicate, si succulente et si douce, que tous ceux qui en mangeaient la trouvaient délicieuse et avouaient n'en avoir jamais mangé de semblable.

Il était également passionné pour les jardins. Ayant acheté un petit enclos qui, autrefois, avait appartenu à notre aïeul Hartel, et se trouvait à l'intérieur des murs vers la porte de Rottenbourg, il le remplit de légumes et de fleurs. Bien que fort étroit, ce jardin ne laissait pas que d'être très-agréable. Albrecht aimait surtout les œillets, et quand, à l'époque où s'épanouissent ces fleurs, ses visiteurs admiraient son heureux savoir-faire, lui n'y voyait et n'y louait que la toute-puissance de Dieu.

Le seul frère de ma mère vivant encore à Dinkelsbühl, Joseph Hartel, jeune homme célibataire, s'occupait exclusivement d'articles de ferblanterie, quoiqu'il eût prouvé ses talents à travailler le laiton et le cuivre, qu'il dorait ou argentait à volonté. Je me rappelle encore parfaitement qu'il avait fabriqué la plus splendide enseigne pour son voisin de l'hôtel du Griffon. Lui-même avait dessiné et si heureusement exécuté ce majestueux oiseau, que tout le monde, admirant son œuvre, répétait que pas une auberge de la ville ne possédait une enseigne plus élégante que l'hôtel du Griffon doré. Plus tard, je vis encore une lampe d'église ciselée d'un fort beau travail qu'il avait faite ; les têtes d'anges surtout en étaient remarquables.

Ce frère de ma mère nous venait voir chaque jour, principalement en hiver. Il était toujours gai, d'une humeur fraîche et pleine de saillies heureuses. On se réjouissait à la maison quand arrivait le *cousin Joseph*.

Pour nous amuser, nous, les enfants de Catherine et ceux du voisinage, il avait, dans un coin de sa chambre, construit entre deux fenêtres une petite crèche de Noël. On y voyait une grosse montagne, des rochers, des bois, et çà et là quelques abris champêtres. Au sommet de la montagne s'élevait la cité de Bethléem. Durant le jour, lorsqu'il nous montrait la crèche, toutes les cheminées de la ville fumaient, et le soir toutes les fenêtres en étaient éclairées. Cette merveille était produite par un petit réchaud sur lequel brûlait de l'encens, ou par une petite lampe qu'il suspendait à l'intérieur des maisons : le tout était de fer-blanc et richement décoré de peinture à l'huile. En bas, dans la vallée, d'un côté s'étendait une verte prairie couverte de brebis et d'agneaux poussés par leur pâtre jouant du galoubet, de l'autre était un petit lac d'eau véritable du milieu duquel, comme un fil d'argent, jaillissait un élégant petit jet d'eau. Deux cygnes se promenaient sur le lac, et, chose merveilleuse ! on les voyait s'enfuir ou accourir selon qu'on leur présentait l'une ou l'autre extrémité d'une tige de fer. Ce prodige opéré par l'aimant, que nous ne connaissions pas, nous réjouissait beaucoup. Mais ce que nous préférions encore à tout cela, c'était le divin Enfant, Marie, Joseph, les bergers en prière et les rois

(¹) Exemple de ce que peuvent, dans chaque état, l'activité de l'esprit et la recherche de quelque progrès, si petit qu'il soit.

Mages. Aujourd'hui même, je me rappelle clairement et en détail ces admirables petits objets ; il est aussi fort probable que sans eux mon petit livre de *la Nuit de Noël* n'eût jamais paru. Au point de vue de l'art, il n'y avait rien là sans doute d'extraordinaire ; au point de vue de l'histoire et de la chronologie, il y avait même de grosses fautes. Ainsi, par exemple, les murailles de Bethléem étaient garnies de canons, le vénérable vieillard Siméon portait des besicles, les trois rois Mages avaient la poitrine décorée de l'aigle à deux têtes. Mais pour des enfants ce n'étaient pas de trop monstrueuses erreurs.

Après avoir appris, mon frère et moi, la lecture et l'écriture à l'école communale, nous reçûmes les premières notions de la langue latine du père Adrien, carme de Dinkelsbühl.

Ce bon religieux, notre parent, qui nous consacrait chaque jour par pure condescendance plusieurs heures de classe, passait pour un savant de première force. L'orgue du couvent lui était confié, et son talent musical se révélait surtout dans l'exécution des fugues. Son écriture était admirablement belle. La langue latine lui était familière. Toutefois sa méthode d'enseignement n'était rien moins que parfaite. Il s'en tenait à la vieille méthode du coup de poing toujours fort en usage. Pour les moindres fautes de langage qu'il nommait *bœcke* (bouquins) (¹), il nous administrait avec une baguette de coudrier deux vigoureux coups sur les mains, qu'il appelait dédaigneusement *tatzen* (pattes). Comme l'angoisse et la crainte des punitions nous faisaient commettre beaucoup plus de fautes que nous n'en eussions commis autrement, il imagina de nous réchauffer la plante des pieds comme font les Turcs. Il est vrai que le bon moine nous permit de garder nos *bottes*. Leurs semelles épaisses nous garantissaient alors de toute douleur, sans que pourtant elles nous empêchassent de hurler comme si les coups nous eussent assommés. — Ah ! ah ! disait-il, je vous tiens cette fois ! Je pense que ça ira mieux. — Et, en effet, les choses allèrent mieux, parce que nous ne redoutions plus sa maudite schlague, et que la crainte n'amoncelait plus faute sur faute ; mais lui n'alla guère mieux. Il recommença par nous cribler les mains de sa férule. Enfin, après bien des coups, des réprimandes et des larmes, beaucoup de temps s'écoula et rien ne se fit.

Ce qui est singulier, c'est qu'après nous avoir bien grondés et vertement tancés, il devenait tout joyeux. « Il est bien vrai, disait-il, que le royaume des cieux souffre violence. Je vous ai souvent appelés *morues*, non pas que vous n'ayez point de tête, comme ces poissons qui nous arrivent sans la leur, car avec des enfants sans tête il n'y aurait rien à faire ; mais je vous nomme ainsi, parce que les enfants comme les morues doivent être battus, frottés, rossés, pour qu'ils deviennent bons à quelque chose. » Puis il nous donnait de la bière, du pain, de la pâtisserie, des fruits et des confitures.

Quelques autres punitions qu'il nous infligea étaient on ne peut plus absurdes ; elles étaient cependant alors fort ordinaires dans les écoles. Ainsi, on nous obligeait fréquemment à nous tenir à la porte de la chambre, moi portant une tablette représentant un âne, et mon frère portant une férule dans sa main droite. Une autre fois, il nous ordonna de prendre chacun sur notre tête une grosse couronne de paille, et d'aller ainsi chez nous. Nous nous appliquâmes les couronnes sur le front, mais avant même d'être sortis du couvent, nous les recouvrîmes de nos casquettes, ayant bien soin de refouler la moindre paille, afin que personne ne vît rien. Nous fûmes, il est vrai, très-marris de ne pouvoir saluer les personnes que nous rencontrâmes en route ; les inclinations, les révérences seules, y suppléèrent tant bien que mal.

(¹) En allemand, « faire une lourde bévue » se traduit souvent, en style familier, par *einen Bock schiessen* (littéralement, tirer un bouc).

Malgré l'odieuse méthode de ce maître par trop zélé, pour ne rien dire de plus, et sa manière d'enseigner dont je ne reconnus que plus tard l'inefficacité désastreuse, nous apprîmes bien plus qu'on n'eût osé l'espérer. Un jour, deux ecclésiastiques de la campagne, deux vicaires, je crois, s'en vinrent rendre visite à mon père. Ma mère leur dit qu'il viendrait à midi, et elle les invita poliment à dîner avec nous. Étant sortie un instant de la chambre, les deux vicaires se dirent l'un à l'autre, en langue latine, qu'ils resteraient bien volontiers s'ils savaient que la bonne femme ne dût pas prendre trop de peine. Je les compris et je courus répéter leurs paroles à ma mère. Ma mère revint et leur demanda si son petit Christophe les avait réellement compris. Ils n'osèrent le nier et avouèrent avoir dit ce que j'avais entendu. Ce fut un beau triomphe pour ma mère de voir que j'eusse déjà l'intelligence du latin, et nos deux hôtes furent cordialement hébergés. *La suite à une autre livraison.*

L'ASCENSION DE MAHOMET.

La légende de l'ascension de Mahomet, propagée par lui-même, n'a jamais eu une valeur dogmatique absolue. Le Coran n'y fait allusion qu'en termes assez obscurs ou n'en parle explicitement qu'avec une extrême brièveté. Voici, du reste, les seuls passages qui se rapportent à ce fait miraculeux.

Sourate XVII, 1 : — « Louange à celui qui a transporté pendant la nuit son serviteur du temple sacré (de la Mecque) au temple éloigné (de Jérusalem), dont nous avons béni l'enceinte pour lui faire voir nos merveilles. »

Sourate XVII, 62 : — « Nous ne t'avons accordé la vision que nous t'avons fait voir que pour fournir un sujet de dispute aux hommes et pour les intimider ; mais cela ne fera que rendre leur perversité plus grande. »

Sourate LIII, 7-12 : — « Il s'est élevé au haut des airs et il a approché à la distance de deux arcs, ou même plus près, et Dieu a révélé à son serviteur ce qu'il lui a révélé ; et son cœur n'a pas imaginé ce qu'il a vu : iriez-vous donc disputer avec lui sur ce qu'il a vu ? »

D'après Aboulféda, auteur arabe qui a écrit la Vie de Mahomet, les savants ne sont d'accord ni sur l'époque, ni sur les conditions de son voyage au ciel. Les uns prétendent que ce voyage eut lieu avant la mort d'Abou-Taleb, son tuteur ; d'autres, qu'il ne l'accomplit que dans la douzième année de sa mission. Pour ceux-ci, le fait se passa dans la nuit du samedi, le 17 du mois de ramadhan, tandis que pour ceux-là, ce fut au mois de redjeb. Enfin, il y a discussion également sur la question de savoir si le prophète fut enlevé corporellement ou eut seulement une vision réelle. L'opinion la plus généralement adoptée, c'est qu'il alla corporellement au ciel ; d'autres croient pourtant que ce ne fut qu'une vision. D'après une ancienne tradition, Aïscha, la femme du prophète, aurait dit que le corps de son mari ne cessa pas d'être auprès d'elle et que son esprit seul fit le voyage. Quelques personnes prétendent aussi que le prophète alla jusqu'à Jérusalem avec son corps et de là en esprit au septième ciel.

Quoi qu'il en soit de ces assertions contradictoires, voici le résumé de la tradition à laquelle se rapporte notre gravure ; elle est tirée de Bokhari, célèbre auteur arabe qui a recueilli une quantité considérable de faits et de légendes concernant le prophète, et dont les ouvrages jouissent d'une très-grande autorité chez les musulmans.

Bokhari place ce récit dans la bouche de Mahomet lui-même :

« Une nuit, dit-il, pendant que j'étais endormi, l'ange Gabriel se présenta devant moi et me dit de le suivre ; en



Mahomet conduit au ciel par l'ange Gabriel, d'après une miniature persane. — Dessin de Féart.

même temps, il me prit par la main, et, me faisant monter sur une jument céleste appelée *Alborac*, c'est-à-dire l'Éclair, il me conduisit à travers les airs. Nous voyagions entre le ciel et la terre, et avec une telle rapidité, qu'en moins d'un instant nous nous trouvâmes sur le mont Sinaï. Là, nous nous arrêtâmes pour faire une prière ; après quoi, reprenant notre route, nous arrivâmes à Bethléem, patrie de Jésus, fils de Marie ; nous nous y arrêtâmes encore pour

faire une prière ; ensuite nous nous rendîmes à Jérusalem, sur l'emplacement du temple de Salomon. Après y avoir prié de nouveau, l'ange Gabriel me prit dans son giron, et, me couvrant de ses ailes, m'enleva jusqu'aux cieux. Nous parcourûmes successivement les sept cieux, saluant les archanges et les anges que nous rencontrions sur la route et conversant familièrement avec les prophètes qui m'avaient précédé. Arrivé enfin auprès du trône de Dieu, je m'avançai tout seul et m'en approchai à la distance de deux arcs, ou même encore plus près. Là, je vis des choses que la langue ne peut exprimer ni l'esprit concevoir. Après avoir joui quelque temps de l'entretien du Seigneur, je retournai vers Gabriel, et nous reprîmes le chemin de la Mecque. Ce long voyage eut lieu en si peu de temps qu'il eût été impossible de s'apercevoir de mon absence. »

Nous compléterons ces détails intéressants en empruntant à Gagnier, vieil auteur d'une Vie de Mahomet tirée des sources musulmanes, le portrait de l'archange Gabriel et de la jument Alborac.

« Le teint de l'archange était blanc comme la neige ; ses cheveux blonds, tressés d'une façon admirable, lui tombaient en boucles sur les épaules. Il avait un front majestueux, clair et serein ; les dents belles et luisantes et les jambes teintes d'un jaune de saphir. Ses vêtements étaient tout tissus de perles et de fil d'or très-pur. Il portait sur son front une lame sur laquelle étaient écrites deux lignes toutes brillantes et éclatantes de lumière. Sur la première, il y avait ces mots : *Il n'y a de Dieu que Dieu ;* et sur la seconde ceux-ci : *Mahomet est son prophète.* A cette vue, je demeurai le plus surpris et le plus confus de tous les hommes. J'aperçus autour de lui 70 000 cassolettes ou petites bourses pleines de musc et de safran ; il avait 500 paires d'ailes, et d'une aile à l'autre il y avait la distance de cinq cents années de chemin.

» Voici à peu près comment est faite la jument Alborac. Elle est plus grande qu'un âne et plus petite qu'un mulet. Elle est blanche et a une face humaine et des mâchoires de cheval. La crinière de son cou est de fines perles, tissue de marguerites et d'hyacinthes, et brodée de lumière. Ses oreilles sont d'émeraudes, ses yeux sont deux gros hyacinthes brillants comme les étoiles du firmament, et qui dardent des rayons vifs et perçants comme ceux du soleil. Sa tempe droite est parsemée de perles enchâssées, et la tempe gauche est flanquée de plaques d'or. Le cou, le poitrail et le dos sont tout hérissés de différentes sortes de pierres précieuses qui jettent de toute part un éclat comme les éclairs du firmament dans la vaste étendue des cieux, ou bien comme les éclairs étincelants, ou comme la flamme du feu. La queue est cousue d'émeraudes ; le crin en est d'une belle longueur ; elle s'en frappe à droite et à gauche les jarrets et les flancs. Elle a deux ailes comme celles d'un aigle, grandes comme le contour d'un grand bassin, tissues de perles, émaillées comme un pré et parsemées de pierres précieuses. Elle exhale de ses flancs une odeur agréable de musc et de safran. Elle a une âme telle que sont les âmes humaines. Elle entend et comprend ce que l'on dit ; mais elle ne peut parler ni répondre. Les courroies de sa bride sont de perles et de marguerites enfilées avec des pierres précieuses et des hyacinthes. Ses chaînes sont d'or et d'argent ; son frein est d'hyacinthe rouge. Ses deux ailes sont toutes brodées de lumière : elle s'en sert pour voler, de même que font les autres oiseaux dans l'espace qui est entre le ciel et la terre. »

SUR LA RECONNAISSANCE.

L'homme n'aime à remercier que l'homme vraiment bon ; il sait peu de gré du bien que lui fait le méchant qui a fait et qui fait du mal à beaucoup d'autres : ainsi s'explique souvent le manque de reconnaissance envers les hommes justes aujourd'hui, injustes demain.

Si Dieu, qui nous envoie mainte souffrance amère, reste cependant pour nous le Dieu vénéré, c'est que même dans ces amères souffrances, il se montre pour nous miséricordieux.

Attends donc de la reconnaissance, lorsque tu auras longtemps, par de bonnes actions, prouvé la pureté de ta volonté ; alors on te saura gré même du mal que tu feras souffrir.

Mais alors, comme Dieu, tu trouveras ta récompense dans l'acte même, et tu ne désireras aucune reconnaissance.

Léopold SCHEFER.

PÊCHE A LA LIGNE EN MER.

Suite. — Voy. p. 271, 307, 342.

PÊCHES PAR LE PÊCHEUR.

Suite.

Nous avons dit que les poissons de mer mordent avec une grande âpreté, mais quelques-uns d'entre eux cependant font exception ; et, au premier rang, il faut citer le mulet, dont le toucher est aussi délicat que celui des bars les plus rusés. Si l'on possède un bateau, on peut pêcher le *merlu* et le *lieu*, sortes de gades, comme on le fait en Bretagne toute l'année, et surtout aux mois d'octobre et de novembre. Le bateau rame lentement près des côtes : les lieus rôdent alors en belles troupes, cherchant après leur proie, souvent seuls, mais souvent aussi mêlés avec d'autres poissons, qui se font prendre en même temps qu'eux. Chaque pêcheur tient une canne courte dans chaque main, et traîne ainsi une seule amorce à chaque ligne. Ces beaux poissons nagent à peu de profondeur, mais avec une grande rapidité, et suivent le bateau jusqu'à ce qu'ils en soient tout près. La meilleure méthode est d'employer, dans les forts courants, à la traîne, sous petit vent ou sous aviron, la balance que montre la figure 32 (voy. *Pêche sans le pêcheur*).

En Angleterre, dans les ports, les lignes pour mulets sont montées de trois ou quatre hameçons (numéro 5). Les mulets mordent avidement à tout ce qui a la forme d'une esche : aussi en prend-on souvent trois ou quatre à la fois. La pêche de fond, qui n'est pas la moins bonne pour ce poisson, se fait en bateau. Si l'on emploie une flotte, il faut au moins deux hameçons, le premier à 15 centimètres du fond, le deuxième à 20 centimètres au-dessus du premier. On prend aussi le mulet à la marée montante avec des mouches artificielles moyennes, il y mord avec avidité.

Pêche à la ligne de fond. — Ce que nous avons dit à propos de la ligne de fond en eau douce s'applique parfaitement à la même pêche en mer. La pesanteur des plombs et l'espèce des appâts changent, voilà tout. On ne pêche généralement pas dans les pelotes avec l'eau salée, sans doute parce que les poissons attaquent beaucoup plus franchement ; l'on a tort, selon nous ; dans les endroits fermés, ports, havres, chenals, etc., et en se plaçant en bateau au-dessus des endroits profonds, on serait presque assuré de rapporter de beaux poissons.

La pêche de fond à soutenir à la main est la pêche la plus usitée dans l'eau salée : aussi l'a-t-on modifiée de plusieurs manières. Ce n'est pas ordinairement sur des fonds absolument nus que l'on a chance de rencontrer la plupart des poissons, mais au milieu des zostères et des algues qui forment de véritables prairies au fond des eaux.

Il a donc fallu placer l'esche de manière qu'elle pût être vue de la plupart des poissons qui passent entre les herbes, surtout à leurs parties supérieures. Que l'on pêche près ou loin, à pic ou la ligne couchée, le même système réussit : il consiste à établir un ou deux *quipots* le long de la corde.

A l'extrémité d'une solide cordelette de lin, de la grosseur d'une bonne paille de blé, on attache, en forme de 8, soit une pierre grosse comme le poing, soit un plomb de la taille d'une noix verte. Puis on fabrique deux quipots ; chacun se compose d'une petite baleine de parapluie de 15 centimètres de longueur attachée à angle droit sur la ligne, au moyen d'un fil ciré ou de soie poissée, de manière qu'elle ne se déplace pas. On pose le premier à 30 centimètres au-dessus du plomb et le second à 30 centimètres plus haut. A l'extrémité de chaque quipot, on fixe, au moyen d'une ligature d'empilage, une petite boucle en fil de fouet de 2 centimètres, dans laquelle s'attacheront les empiles des hameçons. On passe la boucle de la baleine dans la boucle de l'empile, puis l'hameçon dans la boucle de la baleine, on tire sur l'hameçon, les deux boucles se croisent, et tout tient.

On amorce les hameçons soit avec des vers, soit avec des morceaux de chair de crabe, soit avec du poisson, et l'on attache l'autre extrémité de la ligne ou corde autour de son poignet gauche. Cela fait, on *love* à ses pieds la ligne à terre, en commençant, bien entendu, par la partie la plus rapprochée du poignet gauche ; puis, arrivé à deux mètres environ du plomb, on saisit la ligne de la main droite et on lui imprime le mouvement d'une fronde, mais d'arrière en avant ; quand on a acquis une force d'impulsion suffisante, on lâche brusquement, au moment où le plomb remonte à côté du pêcheur ; sa pesanteur emmène la ligne en la déroulant, et les hameçons vont tomber aussi loin que la corde le permet. Le pêcheur tourne alors la corde autour de son doigt et attend l'attaque toujours très-sensible du poisson. Comme les espèces marines sont âpres à la prise, on laisse bien mordre, puis on répond par une petite et courte saccade pour ferrer et pour que l'hameçon se fixe bien dans la chair. Le pêcheur attire alors à lui sa proie avec précaution et emploie l'épuisette, s'il est besoin.

Il est nécessaire que nous donnions aussi quelques détails sur l'agencement de la ligne pour la pêche des poissons munis de dents. Ceux-ci sont très-nombreux en mer : nous prendrons pour exemple le bar ou la perche de mer, l'un des plus beaux et des meilleurs poissons de nos côtes. Il est toujours important, à nos yeux, que la ligne employée pour tous les poissons soit la moins grosse possible ; il faudra donc se procurer un bon cordonnet de soie, enduit à plusieurs couches d'huile siccative, après l'avoir soigneusement dévrillé dans l'eau douce et laissé sécher. Cette ligne doit être terminée par une avancée spéciale, faite non en florence ou racine, dont le luisant éloigne le poisson dans certains jours où même les espèces voraces sont défiantes, mais en crins blancs, tordus en douze ou seize brins en queue de rat. Cette avancée sera terminée soit par une corde filée menu, que l'on trouve chez les marchands d'ustensiles de pêche, soit par un fil de laiton mince bien flexible et bien recuit, soit, encore mieux, par trois ou quatre aiguillées de soie d'Alger plate, telle que les dames l'emploient pour la tapisserie. On la choisira blanche ou verte ; les fibres passent entre les dents des poissons et ils ne peuvent les couper.

Il faut placer sur l'avancée de crin, au-dessus de l'empile, un plomb suffisant pour retenir la ligne à fond et ne pas la laisser obéir au mouvement du flot qui tend à rouler tous les objets déposés sur le sol. Le bar marche souvent en troupe. Laissez mordre ; au coup tirant, ferrez sec ; ce poisson pèse beaucoup et se défend bien.

Toutes les fois que l'on pêche par les grands fonds, ou sous l'impulsion d'un vent assez fort, on doit avoir des quantités considérables de lignes à laisser filer. On pourvoit à cette opération au moyen de deux appareils fort simples, inventés par les Norvégiens, qui sont très-experts dans ce genre de pêche. Leurs lignes sont en crins tressés, et de préférence en crins noirs qui offrent plus de résistance. Cette ligne est roulée sur une sorte de dévidoir (fig. 23 et 24),

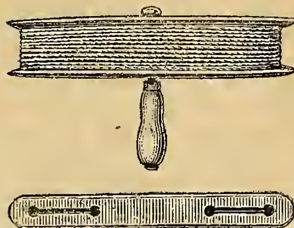


Fig. 23 et 24. — Dévidoir à main vu de côté et en dessus.

que l'on tient à la main par son manche. Comme le bateau marche avec rapidité, la ligne se dévide très-vite ; il faut donc qu'elle n'éprouve aucun temps d'arrêt, sans quoi elle se briserait : aussi la fait-on passer sur un petit appareil représenté figure 25. C'est une corne polie montée sur un

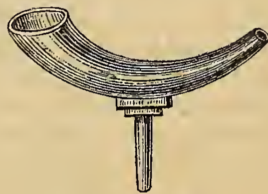


Fig. 25. — Glissoir pour la ligne.

pied de bois et fixée dans l'un des trous pratiqués sur le bord du bateau. Ce glissoir sert également pour retirer la ligne.

Pêche à la caille. — Le maquereau est un singulier poisson, qui, une fois sa promenade terminée, promenade dont la longueur varie chaque jour entre deux et six heures, se retire dans les grands fonds et disparaît.

Il n'est pas bien difficile de le faire lever de sa retraite ; quelquefois, lorsqu'il a faim et surtout lorsque le temps est âpre, la brise vive, il chasse, mord, et se laisse prendre assez facilement. Mais quand il fait beau temps, quand le soleil brille, il n'a pas faim ; alors il flâne, il ne faut pas songer à le prendre. Le mieux est donc de chasser le banc avant de pêcher le maquereau. Règle générale : il faut pêcher le maquereau avec la marée. Une bourriche ou panier conique en brins d'osier, dans lequel on empile toutes sortes de détritus de poisson, tel est l'instrument de la pêche à la caille. Une fois en bateau, on trempe de temps en temps son panier dans l'eau, quelques débris s'en détachent et les maqueraux attirés se lèvent. Alors commence une sorte de pêche à la ligne. Le maquereau mord âprement et à toutes esches qu'on lui présente : aussi en prend-on un grand nombre, pourvu que l'on se hâte, car il est essentiellement capricieux et peut disparaître d'un moment à l'autre.

Pêche à la mouche. — Nous n'avons rien à ajouter à ce que nous avons dit pour la pêche en eau douce.

Pêche à la fouane. — Il est évident que la pêche à la *fouane* ou *foënne* n'est point une pêche à la ligne ; mais, comme nous ne pouvons pas la faire entrer dans les pêches aux filets et aux engins dormants, nous la joignons ici. La foënne ou trident est un instrument d'une grande antiquité. Ce ne fut d'abord qu'une lance ; de nos jours, les chances de réussite ont augmenté, et la foënne

actuelle possède dix à quinze dents terminées en pointes aiguës, souvent barbelées et implantées sur une traverse de fer portant une douille dans laquelle s'emmanche une hampe de bois solide et léger; une corde est attachée au bout du manche et sert à ramener la foënne en main.

Pêche au feu, fastier, pharillon. — La lumière attire tous les animaux, et les poissons semblent avoir une prédilection particulière pour ce soleil factice. A peine les premières brindilles sont-elles allumées, que la mer semble s'animer auprès du bateau : des milliers de petits poissons

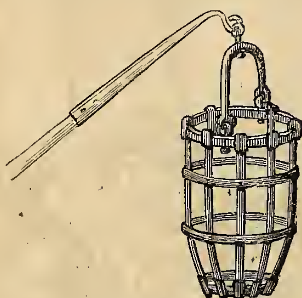


Fig. 26. — Pharillon.

fourmillent autour des pêcheurs, puis les grosses espèces sont elles-mêmes attirées; les mulets, les dorades, les officiers, se précipitent, et le pêcheur immobile, la foënne en arrêt, commence sa chasse. Il n'est pas jusqu'au bar, à la loubine, au squale, etc., qui ne se laissent fasciner; tous les poissons viennent au feu. La pêche à la foënne, très-profitable elle-même, devient toujours plus considérable lorsque le pêcheur prend le feu pour auxiliaire.

PÊCHES SANS LE PÊCHEUR.

Lignes de sable. — Ce que l'on fait en rivière au moyen des cordées ou des jeux s'exécute encore bien plus facilement en mer, et la pose des lignes de sable, que l'on nomme aussi petites câblières, est très-intéressante. Il faut choisir pour cette pose une grève sableuse; dans les endroits rocheux, où la pose de ces lignes rencontre des obstacles, les pêcheurs ont tourné les difficultés. Le moment le plus favorable pour mettre ces lignes à l'eau est à la basse mer; on les abandonne à elles-mêmes, et l'on revient les relever à la mer basse suivante. Il y a deux manières de faire ces lignes de fond, ou en cordées, ou en jeu. Les cordées ont une longueur moyenne de dix à quinze mètres, et l'on a plus de chances pour soi en tendant plusieurs de ces cordées, qu'une seule aussi longue qu'elles toutes réunies. Dix petites cordées de dix mètres rapportent toujours plus de poisson qu'une grande cordée de cent mètres.

Tous les trois mètres environ, on attache une empile de $1^{m}.40$, qui se fait très-bien en ficelle. On y ajoutera, suivant le poisson que l'on veut prendre, soit 40 centimètres de bonne florence forte, soit un margotin de crin en vingt brins, soit encore 20 centimètres de corde filée, spécialement affectée au poisson bien armé.

Pour la pêche au jeu, on creuse dans le sable, au moyen d'une petite houe à main, un sillon de 10 à 15 centimètres de profondeur et de la longueur de la corde dont on veut se servir. On a soin d'attacher à chaque extrémité deux fortes pierres qui la tiennent tendue, puis quelques autres plus petites sur son parcours. On recouvre la corde et les pierres de sable foulé au moyen des pieds; les empiles seules restent dehors, et chaque hameçon est esché soit de vers, soit de morceaux de poisson.

A 20 centimètres au-dessus de l'hameçon, on pose, sur la ficelle de l'empile (fig. 27), un petit corceron de liége qui, à mesure que l'eau de la marée monte, soulève l'esche et la met bientôt entre deux eaux : le poisson n'a plus absolument qu'à se faire prendre.

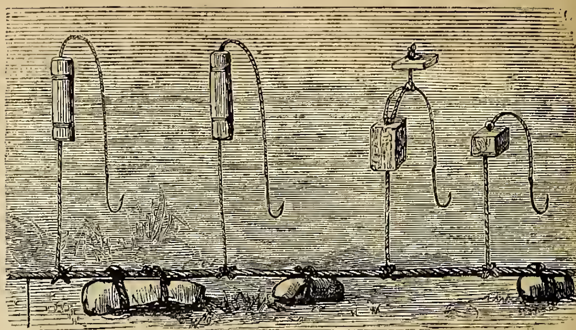


Fig. 27. — Lignes de sable.

Câblières ou lignes de fond. — Ces lignes, véritables engins de fond, se composent d'une bauffe ou maîtresse corde ABC (fig. 28), d'une longueur indéterminée. Ordinairement c'est une corde de chanvre bien dévrillée et tannée avec soin, grosse à peu près comme le petit doigt. Deux fortes pierres AC, ou câblières, calent la ligne sur

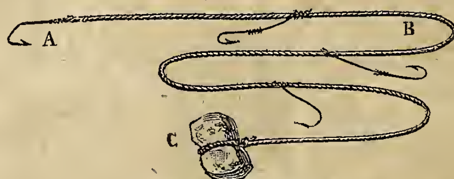


Fig. 28. — Petite câblière.

le parcours de laquelle sont empilés des hameçons, attachés par l'empile sur la bauffe et distants de $1^{m}.50$ à 2 mètres et souvent plus.

Pater-noster. — Cette pêche, dont nous avons parlé dans la *pêche en eau douce*, réussit surtout dans les eaux un peu tranquilles, par conséquent dans les ports ou autres endroits semblables. La figure 29 indique bien la forme générale de l'engin, un peu modifiée pour les fonds her-

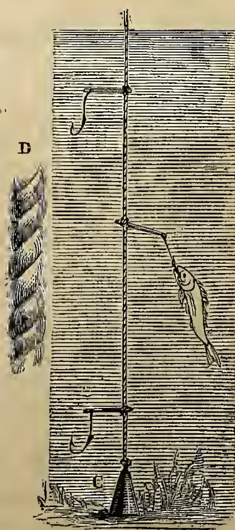


Fig. 29. — Pêche au pater-noster.

beux de la mer, et donne la grosseur, D, de la ligne qu'il est bon d'adopter. On remplace, dans les endroits où le fond est très-marécageux et plein d'herbes, l'esche du fond par un plomb C, ainsi que le montre la figure.

La fin à une prochaine livraison.

JEUX GYMNASTIQUES.



La Sortie du collége. — Dessin de Féart, d'après l'estampe de Saint-Aubin.

L'un saute, l'autre court; tous se meuvent, s'excitent.
De tant de mouvement que résulte-t-il? Rien!
Que de graves mortels souvent ainsi s'agitent,
Toujours fort empressés, sans produire aucun bien!

J'en demande pardon à l'auteur de cette moralité qui servait de légende à la charmante gravure de Saint-Aubin, mais je le soupçonne d'avoir ici confondu l'exercice salutaire pour le corps avec l'agitation maladive de l'esprit. Le mouvement, — je ne dis pas la turbulence, — qui est la loi générale des mondes semés dans l'espace, est aussi la condition essentielle de l'existence des êtres, soit immensément grands, soit infiniment petits, qui les habitent. Sans nous élever, à propos de jeux d'enfants, à des considérations qui ne seraient d'ailleurs que des redites pour les lecteurs du *Magasin pittoresque*, nous nous bornerons à rappeler qu'une branche moderne de l'éducation de la jeunesse est due à l'observation du besoin absolu d'activité musculaire pour favoriser le développement des facultés physiques de l'être humain : j'ai nommé la gymnastique.

Celle-ci, pratiquée chez les Grecs au point de vue seulement de la beauté plastique, fut adoptée par les Romains comme un moyen d'ajouter à la force de résistance du soldat, et d'assouplir en mouvements gracieux la *furia* des vainqueurs et les dernières révoltes de l'agonie des vaincus dans les luttes sanglantes des arènes.

Plusieurs siècles passèrent; pendant toute la durée du moyen âge la gymnastique fut abandonnée partout comme institution nationale. Néanmoins, elle se perpétua çà et là, de génération en génération, mais alors indisciplinée ou plutôt n'ayant plus pour règles que les conventions mutuelles des partenaires. On la retrouve florissante dans les campagnes, aux époques des fêtes connues sous le nom d'assemblées. Elle est tous les jours en activité parmi les écoliers, aux heures de la récréation comme après celles de l'étude. Toute partie de barres, de saute-mouton, de balle ou de marelle, commencée dans l'intérieur du collége, doit nécessairement se continuer à la sortie.

Jusque vers la fin du dix-huitième siècle, ces violents exercices, indispensables à la circulation du sang chez des adolescents maintenus pendant de longues heures sur les bancs de leur classe, ne constituaient encore qu'une gymnastique pour ainsi dire instinctive, quand Salzmann de Munich, — enfants, retenez bien ce nom, — conçut la pensée de fonder une école spéciale pour l'enseignement méthodique du mouvement corporel, en vue de l'accroissement des forces humaines.

Née en Allemagne où elle ne tarda pas à se propager, cette science, qui intéresse à la fois l'hygiène des enfants et des hommes, ainsi que leur moralisation, ne fut importée en France que dans la vingtième année de notre siècle. Admise seulement à titre d'essai, elle subit les lenteurs auxquelles la défiance soumet les idées utiles, et ce n'est que trente-quatre ans plus tard, c'est-à-dire en 1854, qu'on l'inscrivit comme exercice obligatoire dans le programme officiel de nos écoles publiques.

Remontant à cent vingt ans en deçà d'aujourd'hui, je relève la note suivante dans le mémorial de mon aïeul maternel :

« Notre atelier d'en bas, qui ouvrait sur la rue, avait pour vis-à-vis la grande porte des colléges réunis de Boncourt et de Navarre ; au matin, l'arrivée de messieurs les collégiens m'intéressait peu. Assis déjà devant mon établi, à peine levais-je les yeux pour les voir entrer lentement, un à un, presque tous sérieux et quelques-uns comme à regret. Je n'enviais nullement leur sort, bien que celui d'apprenti d'un maître aussi sévère que le mien ne fût pas des plus heureux ; mais le soir, quand venait le moment de la sortie du collége, aucune menace de mon patron ne pouvait m'empêcher de me distraire de mon travail et détourner mes regards du vitrage au travers duquel je voyais les externes de Navarre et Boncourt franchir bruyamment la porte ouverte et s'ébattre à qui mieux mieux en plein air comme des oiseaux hors de cage. C'est en hiver surtout que ce spectacle, si attrayant pour un prisonnier tel que moi, était le plus animé. Le besoin de réagir contre l'engourdissement gagné dans les salles d'étude multipliait les jeux ; on s'y livrait avec plus d'ardeur : ici s'établissait une glissade, où les poursuivants se succédaient de si près que le dernier arrivé, heurtant les talons de celui qui le précédait sur la piste, déterminait la chute de tous ceux qui glissaient devant lui ; ici une pierre levée invitait à jouer au roi détrôné ; c'était à qui le premier sauterait d'en bas sur cette pierre ; le plus agile s'y tenait déjà debout, défiant ceux qui l'assiégeaient pour l'en faire descendre. Attentif à tous les mouvements, j'étais en esprit avec ceux qui tombaient sur la glissade et avec ceux qui voulaient escalader la pierre. D'autres battaient la semelle pour se réchauffer, et moi, pauvre apprenti prisonnier, cloué sur mon tabouret, je sentais mes pieds se balancer en mesure, comme si le soulier d'un camarade eût dû venir à la rencontre du mien. Il en était parmi ces collégiens qui, à peine rendus à la liberté, s'isolaient aussitôt de leurs camarades et marchaient à grands pas, leur liasse de livres suspendue au bras, et les mains cachées dans leurs manches pour se garantir du froid. Ces derniers m'inspiraient peu de sympathie, je voyais en eux des sournois et des boudeurs, tandis qu'ils n'étaient peut-être que des enfants dociles pressés de rentrer à l'heure prescrite auprès de leurs mères, pour épargner à celles-ci une cause d'inquiétude. »

LE LIVRE DES RÉCOMPENSES
ET DES PEINES.

Fin. — Voy. p. 282, 334.

Bonne action récompensée.

Tsouï-weï n'était pas riche. Un jour, comme il passait devant le temple appelé Kaï-youenssé, il vit qu'une vieille mendiante, qui boitait, venait de renverser par mégarde une cruche de vin. Le marchand l'accablait de coups de bâton.

Tsouï-weï tâcha d'apaiser sa colère, et lui dit :

— Combien valait cette cruche de vin?

— Une once d'argent, répondit le cabaretier.

Aussitôt Weï, qui n'avait pas cette somme, ôta son habit et le donna au marchand comme dédommagement.

Quelque temps après, sur son chemin, il rencontra la vieille femme.

— Grâce à vous, dit-elle, j'ai échappé à de mauvais traitements qui pouvaient mettre ma vie en danger : je n'ai pas oublié ce bienfait. Je possède un secret infaillible pour guérir les goîtres. Voici un peu d'armoise du mont Youétsing ; je vous la donne. Lorsque vous rencontrerez une personne affligée d'un goître, vous n'aurez qu'à brûler quelques brins de cette armoise sur la tumeur, et elle sera guérie.

Plusieurs jours après, Tsouï-weï rencontra un bonze affligé d'un goître énorme. Il suivit la recette de la vieille femme et le guérit. Cette cure merveilleuse lui fit une telle réputation qu'on venait de tous côtés pour invoquer les secours de son art. Il devint riche en peu de temps.

Fortune imprévue.

Li-king, étant gouverneur du district de Técheou, avait fiancé sa fille avec un homme appelé Hin-ling, qui habitait un district voisin. Comme il était sur le point de la marier, il acheta une jeune fille pour la servir et l'accompagner.

Quand la jeune fille fut venue, elle se mit à pleurer amèrement.

Li-king lui en ayant demandé la cause, elle lui répondit :

— Lorsque j'étais jeune, mon père remplissait la même charge que vous. Mais, hélas ! j'ai perdu mes parents et j'ai été élevée dans la maison du secrétaire de mon père. Maintenant vous m'avez achetée comme servante pour votre fille, et désormais j'exécuterai ses ordres. Mais, en revoyant ces lieux que j'ai habités en des temps plus heureux, je ne puis m'empêcher de songer à mon père, et c'est de là que viennent les larmes que vous me voyez répandre.

Le gouverneur fit venir le secrétaire, qui confirma la vérité de ce récit.

Li-king fut ému de compassion.

Il ordonna à ses domestiques d'apporter à cette jeune fille de nouveaux habits et les ornements de toilette qui convenaient à son rang. Ensuite, il écrivit à Hin-ling pour le prier de différer son mariage.

Il ajouta : — J'ai acheté une servante qui se trouve être la fille de mon prédécesseur. Je veux la marier la première avec la dot de ma fille.

Hin-ling lui répondit : — Pourquoi, seigneur, seriez-vous seul juste et humain? Je vous prie de marier la fille de votre prédécesseur avec mon fils Ki.

De cette manière, ces deux jeunes filles trouvèrent chacune un époux dans la riche et vertueuse famille des Hin-ling.

Ne pas faire souffrir les animaux. — Intelligence et bonté d'un animal.

Sin-chun nourrissait dans sa maison un chien auquel il était très-attaché.

Or il arriva qu'un jour il s'endormit profondément dans un endroit rempli d'herbes touffues. Le gouverneur, qui était sorti pour chasser, vit ces plantes épaisses et y fit mettre le feu.

Le chien tira Sin-chun par ses habits et le secoua fortement sans pouvoir le réveiller. Alors il alla se plonger dans un ruisseau voisin, et, revenant près de son maître, se mit à se rouler autour de lui, et mouilla ainsi les herbes.

Cette humidité arrêta les progrès du feu. Mais le chien ne put éviter d'être atteint lui-même, et expira près de son maître.

A son réveil, Sin-chun, ayant compris la cause de la mort du pauvre animal, versa des larmes de reconnaissance, et l'emporta sur ses épaules. Il l'enveloppa dans un linceul et lui éleva un tombeau, que le gouverneur fit appeler *I-kiouen-tchong* (le tombeau du chien fidèle).

CE QUE DOIT OBSERVER UN VOYAGEUR.

Fin. — Voy. p. 354.

Boissons. — Les boissons chez les peuplades sauvages varient à l'infini. Dans l'Asie méridionale, c'est du riz qu'on extrait une boisson spiritueuse qui fait les délices des nègres; sur la côte de Malabar, dans les Philippines, dans les îles Carolines, on a divers procédés pour fabriquer le vin de palme; dans les Indes et le royaume de Siam, la séve de l'*areca catechu* fermentée avec du riz donne l'arak, etc.

De même que les boissons fermentées, les narcotiques sont devenus une nécessité pour le besoin d'excitation qui est inné chez l'homme. On en fait usage dans toutes les latitudes, dans tous les pays.

Instruments de travail; Moyens de transport; etc. — Quels sont les instruments de pêche employés? Quels sont les outils usuels? Quels sont les moyens de transport par terre? Quelle est la construction des navires et des barques? Comment les dirige-t-on? etc., etc.

La vie sociale; Naissances; Les adolescents. — Il faut observer principalement de quelle manière se passent les principaux actes de la vie : la naissance, le mariage, les funérailles, et quelles sont les cérémonies qui les consacrent.

Quelles sont les cérémonies à la naissance de l'enfant? Comment se donnent les noms aux nouveau-nés?

Un usage bizarre, par exemple, est la coutume d'arracher les dents incisives aux adolescents; cette coutume est pratiquée chez des peuplades fort éloignées les unes des autres, comme les Damaras sur la côte est d'Afrique et les insulaires de quelques îles de la Malaisie.

Condition des femmes. — Achète-t-on sa future? L'enlève-t-on de force, comme cela a lieu encore chez beaucoup de tribus de l'Amérique du Sud voisines de l'Amazone? Les mariages se font-ils dans le sein de la tribu ou bien en dehors de la tribu?

Dans les pays où est pratiquée la polygamie, y a-t-il des usages à cet égard, comme dans le royaume de Dahomey, par exemple, où le roi a mille épouses et les guerriers cent; comme dans beaucoup d'îles de la Polynésie, où le chef seul a plusieurs femmes, qui sont alors *tabou* (sacrées) pour tout le reste de la tribu?

La polygamie s'explique-t-elle par une réelle disproportion entre les deux sexes.

Chez toutes les peuplades arriérées, la femme est la propriété de l'époux, qui peut la vendre, la donner, à tel point que chez plusieurs peuplades le mot de mari n'existe pas et qu'il est remplacé par celui de propriétaire de la femme.

Dans ces conditions, l'existence de la femme est très-misérable et tout à fait inférieure. Presque toujours c'est elle qui est chargée des travaux pénibles, comme d'ensemencer, de sarcler, de récolter, de préparer les aliments, d'apporter l'eau et le bois, tandis que l'homme ne se consacre exclusivement qu'à la guerre et à la chasse. Ce mépris de la femme va au point que souvent la femme est parquée à part comme le bétail. C'est ce qu'on remarque en Nouvelle-Calédonie, où dans chaque village une ou deux cases sont exclusivement affectées aux femmes et aux enfants en bas âge.

Funérailles. — Par l'observation des funérailles, on peut se rendre compte, selon les rites qui les accompagnent, des idées qne se font les indigènes sur l'autre vie. Ainsi, chez beaucoup de peuplades, les funérailles sont accompagnées de grands repas : on s'imagine que l'âme du défunt y prend part.

Les procédés de sépulture sont également curieux à observer. Dans beaucoup d'îles de la Polynésie, on place encore les morts dans les cavernes. Examiner alors la position qu'on donne à leur corps, les vêtements dont on les enveloppe, etc.

Religion; Culte. — On ne considère pas comme probable qu'il y ait une seule race humaine privée complétement de toute croyance à l'existence d'êtres supérieurs, soit démons, soit divinités. Néanmoins, c'est ordinairement un naturalisme grossier qui fait le fond de la religion des races inférieures, et le fétichisme ou l'adoration des êtres et des objets de la nature qui constitue la seule pratique religieuse. Souvent cette adoration se porte sur des objets inanimés auxquels le sauvage prête une intelligence supérieure à la sienne. D'autres fois, c'est la crainte qu'inspirent aux nègres certains animaux, comme les caïmans, qui les a conduits à en faire des dieux.

Ce qu'il ne faut pas négliger, c'est d'observer les croyances qui ont trait à la transmigration des âmes, et de voir à quel point est développé l'instinct de l'immortalité de l'âme.

Quelles sont les offrandes avec lesquelles les indigènes croient acheter la faveur de leurs dieux? Ordinairement c'est aux esprits méchants qu'ils s'adressent de préférence, car ils redoutent plus la puissance des dieux malfaisants qu'ils ne comptent sur l'appui des bons esprits.

Chercher à connaître les noms qui sont donnés aux prêtres et voir s'il existe un corps ou plutôt une caste sacerdotale distincte. Il est rare que chez les peuplades sauvages il y ait des prêtres proprement dits; ce sont plutôt des magiciens, des sorciers conjureurs occupés à rompre la vertu des talismans, à exorciser les mauvais esprits; et, à ce sujet, on ne doit pas oublier de prendre soigneusement note de tous les sortiléges.

Institutions civiles et politiques. — Il n'est pas de peuplade qui n'ait au moins un semblant de gouvernement. Le besoin de s'entr'aider pour la défense commune a constitué la tribu de la réunion de toutes les familles, et dans chaque tribu il y a un chef dont l'autorité est plus ou moins absolue. Souvent les tribus ont des signes distinctifs qui servent aux membres de chaque tribu pour se reconnaître entre eux. Ce signe distinctif est ordinairement un fétiche. Chez les Indiens de l'Amérique du Nord, il prend le nom de *totem*, et ce *totem*, qui est en quelque sorte le symbole de l'ancêtre commun, est généralement un animal. Rien n'indique mieux la parenté originelle des tribus de l'Amérique du Nord que la généralité de l'usage des *totems*.

Castes. — Il faut observer s'il y a dans la tribu des castes diverses, si la caste inférieure ne se distingue pas de la caste supérieure par des différences caractéristiques, et surtout s'il y a mélange entre les castes.

Notions scientifiques. — Presque toutes les peuplades observent les phases de la lune et mesurent plus ou moins exactement le temps écoulé à l'aide du déplacement du soleil et de la lune dans le ciel. Quelques tribus ont des connaissances et des procédés en mécanique, par exemple, qui ont provoqué l'étonnement des voyageurs. [1]

OU EST LE BONHEUR?

« Et ne crois-tu pas qu'ils sont heureux là-haut? » disais-tu en regardant la plus belle des étoiles. Tu voulais

[1] Dumont d'Urville, *passim*.

dire : Là-bas, dans ce lointain, là réside le bonheur et doit se taire la tempête.

Je répondis : « Tiens tes regards levés sur ton propre cœur, et rends-le fort, et apprends que le lieu ne peut rien changer à notre essence. Tels nous sommes ici, tels nous serions là-haut.

» Notre pauvre monde, suspendu dans l'éther, est, lui aussi, vu de cette étoile, un globe lumineux paré d'une étincelante auréole.

» Et les gens de là-haut, dont le faible cœur se brise, lèvent leurs regards vers nous, et, souhaitant de vivre avec nous, soupirent : « Là-bas, il doit y avoir des heu« reux ! » (¹)

JÉRÉMIAS GOTTHELF
(ALBERT BITZIUS).

Voici un auteur de notre temps que nous aimons, et dont il nous est doux de recommander les œuvres et la mémoire à nos lecteurs (²).

Albert Bitzius, plus connu sous son pseudonyme de *Jérémias Gotthelf* (Dieu m'aide), était né en 1797, à Morat, où son père était pasteur.

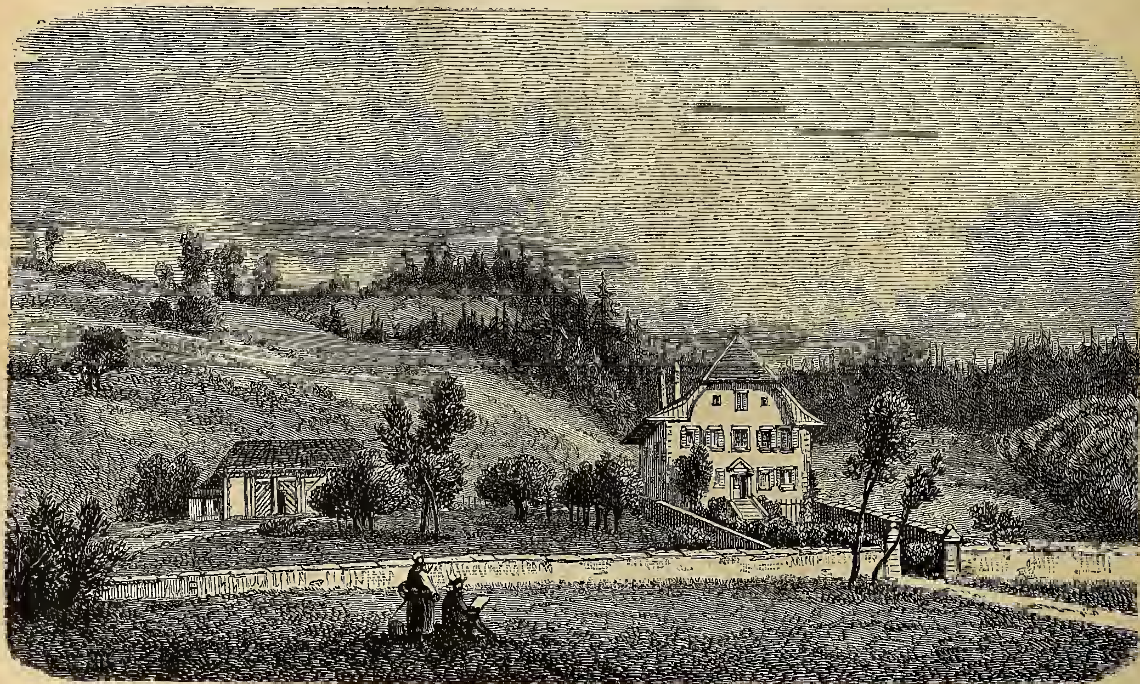
En 1804, le pasteur de Morat fut appelé à la cure d'Utzenstorf, grand et beau village de l'Emmenthal, à cinq lieues de Berne. C'est là que s'écoula toute l'enfance du jeune Albert, au milieu des joies de famille et des riches cultures.

Adolescent, il fit à Berne ses études classiques et universitaires : il se destinait à la carrière où il avait vu son père si utile et si aimé.

En 1820, il reçut la consécration et rentra comme vicaire chez son père, d'où, l'année suivante, il se rendit, pour deux ans, à l'Université de Gœttingen ; puis il reprit le vicariat d'Utzenstorf jusqu'à la mort de son père, en 1824.

Albert fut alors nommé au vicariat de Herzogenbuschee, et cinq ans après à celui de Lützelflüh, dans l'Emmenthal, où il vécut, honoré et paisible, jusqu'à son dernier jour.

Il avait consacré toutes ses forces, toute son ardeur,



Le Presbytère de Jérémias Gotthelf, à Lützelflüh. — Dessin d'Édouard Garnier.

toute sa bonne volonté, à la charité et à l'instruction morale du peuple.

Il fut l'inspirateur et pour ainsi dire l'âme d'une association qui, entre autres établissements d'éducation en faveur des enfants pauvres, fonda celui de Trachselwald, dans l'Emmenthal. L'inauguration de cette école, qui fut toujours pour lui l'objet d'une active sollicitude, eut lieu en 1835.

Il était persuadé qu'il ne suffit pas de donner aux enfants des connaissances élémentaires, mais qu'il faut surtout faire naître en eux le désir de la culture intérieure ; et ce n'était pas les enfants seuls qu'il avait en vue : l'ignorance est une enfance ; il se proposa d'écrire, pour tous ceux qui ont besoin d'un enseignement moral et qui sont disposés à le bien accueillir, des livres d'une lecture facile et agréable, qu'on peut entremêler à celle d'ouvrages plus sérieux. En un mot, il se fit conteur, où, si l'on veut, romancier.

En 1836, on publia son premier livre : *le Miroir des paysans*, par Jérémias Gotthelf.

« Je voudrais être, disait-il, le Jérémie des misères campagnardes, et, pourvu que Dieu m'aide (*Gott helf!*), ma tentative portera ses fruits. »

Après le *Miroir des paysans*, il écrivit et publia successivement une série de petits livres, tous empreints d'une grande moralité, et dont voici les titres principaux :

L'Inondation de l'Emmenthal ; — les Joies et souffrances d'un maître d'école (le plus remarquable peut-être de ses ouvrages) ; — Dursli le buveur d'eau-de-vie ; — le Paupérisme ; — Uli le valet ; — le Rêve de la Saint-Sylvestre ; — l'Ame et l'argent ; — Tableaux et légendes ; — Mot d'un Suisse aux Carabiniers ; — Anne Babi ; — le Fils de Tell ; — la Banqueroute ; — Jacob le compagnon ; — Kéthi la grand'mère ; — Les Oncles à succession ; — le Docteur Dorbach ; — Uli le fermier ; — la Fromagerie ; — les Tisseurs de soie ; — l'Esprit de

(¹) Alfred Meissner.

(²) Nous prenons pour guide, dans les lignes qui suivent, le traducteur des œuvres de Bitzius, M. Max Buchon, écrivain très-estimable, mort à la fin de 1869.

l'époque et l'Esprit bernois; — le Paysan endetté; etc.

Il avait commencé cette carrière d'auteur à l'âge de quarante ans.

Ajoutons que cette liste ne comprend pas tous les ouvrages de Gotthelf, et notamment les nouvelles, dont quelques-unes sont vraiment des œuvres du plus grand mérite; nous citerons, par exemple: la Veuve du pasteur [1], — la Visite, — Barthli, — la Mareili des fraises [2], etc., etc.

Il écrivit sans relâche pendant dix-sept ans, sans négliger aucun de ses devoirs de pasteur et de propagateur de l'enseignement.

A la vue de son portrait, on est d'abord un peu surpris de voir que ce moraliste sérieux et souvent si sensible, parfois même si pathétique, avait une physionomie qui peut paraître joviale, et, pour tout dire, un peu commune : mais on se persuade aisément que cette bonne humeur n'avait rien de vulgaire, et encore moins de trivial. La sérénité d'une belle conscience s'alliait en lui, comme ses écrits le prouvent, à une pitié forte et généreuse. Quand sa réputation se fut étendue en Suisse, il fut très-loué, mais aussi critiqué par quelques littérateurs : on lui reprochait le sans-gêne de ses procédés de composition. Bitzius s'en excusait en alléguant que, toujours préoccupé du but moral, il ne s'inquiétait pas des règles de l'art.

« A cet égard, dit M. Max Buchon, il ressemblait à un voyageur qui trouve dans le voyage en lui-même son plaisir le plus vif, et à qui le charme et les splendeurs de la route font complétement oublier la question de savoir où il arrivera, et où il passera la nuit. »

« Comme Franklin, dit un autre de ses biographes [1], Bitzius faisait de la moralité religieuse et domestique la base de la liberté politique. Comme Pestalozzi, il concentrait toutes ses préoccupations sur les pauvres et les ignorants; à cela près qu'il éclairait des inspirations de son imagination les mêmes questions que Pestalozzi discutait plus spécialement en pédagogue et en philosophe. »



Jérémias Gotthelf (Albert Bitzius). — Dessin d'Édouard Garnier.

Il portait dans son âme une tendresse sincère et profonde pour tous les êtres infirmes et souffrants, qui lui assure une des premières places dans la littérature de notre siècle.

On a dit encore de Bitzius : — « Il était doué et se conformait, sans le savoir, aux vraies lois de la composition. Tout est en proportion et au point de perspective dans ses récits. Il a du goût sous sa rude enveloppe, et, sans avoir l'air d'y toucher, il fouille le cœur humain avec aisance. Il est en même temps très-pieux et très-gai. [2] »

Gotthelf, âgé de cinquante-sept ans, mourut le 22 octobre 1854, entouré de sa famille, dans sa cure de Lützelflüh, où il avait été pasteur aimé et respecté pendant vingt-deux ans.

(1) Nous l'avons publiée dans notre XXXVIIIe volume (1870). Elle vient de l'être de nouveau, avec les deux suivantes, par M. Sandoz, sous le titre de *Au Village*. Nous ne saurions trop encourager cet excellent éditeur à donner suite à son projet de publier une édition complète des Œuvres de Bitzius.

(2) Voy. notre tome XXXV, 1867.

(1) M. Manuel, de Berne.

(2) Préface du livre intitulé : *Au Village*.

BASSIN DE LA SEINE.

Depuis plusieurs années, aux époques où règnent des pluies persistantes d'hiver, on lit dans les journaux des avis du genre de celui-ci : « La crue de la Seine, signalée hier 15, atteindra probablement, au pont d'Austerlitz, la cote 2m.50 le 18; on peut craindre pour la Marne, au per-

tuis Damery, une montée de 2 mètres; pour l'Aisne, à Pontavert, une montée de 3 mètres; pour l'Oise, à Venette, près de Compiègne, une montée de 2 mètres. » Quels précieux renseignements pour la population riveraine de ces cours d'eau, pour les mariniers, pour les négociants qui ont des marchandises à expédier ou déposées en ce moment sur les quais!

Les faits coïncident généralement d'une manière surprenante avec les indications. Les écarts, lorsqu'il y en a, sont assez faibles pour que l'utilité de l'avertissement ne soit pas sensiblement amoindrie dans la pratique. Aussi les ingénieurs des ponts et chaussées, de qui émanent les renseignements, prennent-ils une certaine apparence de sorciers qui eût pu être dangereuse il y a quelques siècles. Du temps de Numa, on les eût considérés comme étant en grande faveur auprès des nymphes des eaux. Aujourd'hui, la *science* et l'*observation* expliquent le sortilége des prédictions, et le culte que leur vouent les ingénieurs n'est pas moins passionné que celui des anciens Romains pour leurs poétiques déesses.

Les avertissements reposent sur la connaissance des lois ou plutôt des faits d'écoulement des eaux pluviales à la surface des divers terrains et sur les crues des petits affluents torrentiels de la Seine, dont les cotes sont journellement envoyées par la poste, ou par le télégraphe s'il y a lieu, au bureau du service central à Paris. Des stations météorogiques sont installées sur divers points de la partie supérieure du bassin. On y surveille les crues et l'on y relève régulièrement les hauteurs de pluie tombée, les températures, les pressions de l'air, etc., etc. — Lois ou faits d'écoulement des eaux pluviales, stations météorologiques, organisation du service hydrologique du bassin, prédictions et avertissements, tout est dû à M. Belgrand, actuellement inspecteur général des ponts et chaussées.

Ce fut en 1832 qu'une observation fine et judicieuse à propos d'un événement météorologique le mit sur la voie des études et des applications dont il a enrichi la science et la pratique de l'art de l'ingénieur. Il n'était encore qu'élève. Chargé de diriger dans le département de la Côte-d'Or la construction d'un petit pont sur la rivière de Brenne (1), à Vitteaux, il vit, après une forte pluie d'orage de moins d'une heure, les eaux ruisseler de toutes parts à la surface des coteaux qui bordent la vallée. En un instant, une crue énorme dépassa les parapets du pont qu'il construisait et qui en remplaçait un autre précédemment emporté par les courants. Souvent témoin de pluies aussi fortes, mais jamais d'un tel ruissellement des eaux pluviales, ni d'une crue aussi subite, il jugea que ce double phénomène tenait à la nature du sol. La Brenne, en effet, a son lit creusé dans un massif argileux *imperméable;* tout à côté règne la chaîne de la Côte-d'Or, formée de terrains calcaires très-*perméables;* et l'élève ingénieur put s'assurer que, dans la région argileuse, les eaux de pluie coulaient en abondance sous les ponts, tandis qu'elles ne mouillaient pas ou mouillaient très-peu les pieds de ceux qui étaient construits sur les routes de la région calcaire. Il trouvait ainsi en défaut la règle empirique enseignée à l'École des ponts et chaussées pour déterminer le débouché que les arches des ponts doivent offrir à l'écoulement des eaux dans les crues. Cette règle ne tenait compte que de l'étendue des versants et de la hauteur des collines situées aux bords des vallées. M. Belgrand jugea avec raison qu'il fallait joindre surtout à ces données celle de la nature géologique du sol; car les eaux s'écoulant très-rapidement sur les surfaces imperméables et pénétrant presque aussi vite dans l'intérieur des terrains perméables, il devenait évident que la même règle ne pouvait être applicable à l'un et à l'autre cas.

(1) Voy. au bas de la carte, auprès de Semur, cet affluent de l'Armançon.

Envoyé en mission sur d'autres points de France, l'ingénieur fut détourné de ses premiers aperçus jusqu'en 1836, où il eut la bonne chance d'être précisément chargé du service des ponts et chaussées dans les deux arrondissements de Châtillon-sur-Seine et de Semur, le premier où l'on trouve les terrains oolithiques *perméables*, le second presque entièrement couvert d'argiles ou de granites *imperméables*. Il eut donc la plus grande facilité pour reprendre sa thèse de 1832. Depuis lors, il ne l'a jamais abandonnée, et il n'a cessé d'accumuler observation sur observation, de constater exactement les faits, d'en chercher les explications, d'en prévoir les conséquences, et de poursuivre les applications. En 1846 et en 1852, il publia des mémoires appuyés par des notes très-détaillées, géologiques, agricoles, forestières, météorologiques, qui témoignaient de la persévérance de l'ingénieur, et démontraient qu'il avait philosophiquement embrassé le sujet dans toute l'étendue possible et n'avait laissé en dehors de ses études et de ses recherches aucune théorie ni aucune application.

M. Belgrand ne pouvait manquer d'être compris et apprécié par le corps savant auquel il appartient. Une administration attentive s'empressa de profiter de travaux si neufs, qui honorent à la fois et l'homme et la nation: aussi fut-il appelé à organiser, dans le bassin de la Seine, un service hydrométrique, qui se propage dans les bassins d'autres fleuves et même à l'étranger, avec les modifications que comportent les circonstances locales.

La carte dont nous sommes autorisés à donner la réduction est tirée de l'un des atlas qui accompagnent deux magnifiques volumes, publiés de 1869 à 1872, aux frais de la ville de Paris, et où M. Belgrand a résumé ses idées et ses travaux sur l'état antédiluvien et actuel du bassin de la Seine. Nous puiserons presque entièrement les éléments de nos articles dans ces deux volumes et dans les communications postérieures insérées soit dans les Annales des ponts et chaussées, soit dans les Annuaires de la Société de météorologie. Depuis 1866, M. Belgrand a fait adjoindre au service hydrométrique, exigeant un zèle à toute épreuve et des soins minutieux, M. l'ingénieur G. Lemoine, qui donne annuellement le résumé des observations, et discute les résultats avec une sagacité pleine de promesses pour l'amélioration de la science hydrologique. Nous lui ferons aussi des emprunts.

Le bassin de la Seine n'est point un pays plat comme le nord de l'Europe. Ce n'est point non plus un pays montueux, sauf à son origine où se trouvent les versants océaniens des monts Morvan et de la Côte-d'Or, Les sommets les plus élevés du premier dépassent à peine 900 mètres au-dessus du niveau de la mer, et ceux du second s'arrêtent à 610 mètres. Depuis le pied de ces hauteurs jusques aux côtes maritimes, on ne rencontre plus d'inégalités au-dessus de 200 mètres.

A une certaine époque géologique, la mer recouvrait tout le bassin, sauf le Morvan, et s'étendait bien au delà de l'emplacement de la France future; elle y a déposé des terrains très-variés, par suite sans doute des courants violents et en tous sens dus aux exhaussements qui ont produit le relief actuel de l'Europe occidentale. Plus tard, à mesure que les dépôts sédimentaires du bassin parisien s'élevaient de manière à former une sorte de golfe avec une tendance à le fermer, des masses d'eau douce s'entremêlaient en proportion croissante ou même alternaient avec les eaux salées et passaient parfois à l'état de lac; elles abandonnèrent aussi leurs dépôts spéciaux. Vinrent ensuite les grands phénomènes diluviens, résultat probable

du dernier et rapide soulèvement des Alpes, et qui, passant au-dessus du niveau de la Côte-d'Or, parcoururent le bassin avec une vitesse inouïe. Ils rasèrent les plateaux, creusèrent des vallées, mirent à nu des assises sédimentaires inférieures, laissèrent derrière elles des terrains de transport, limons, graviers ou sables, et donnèrent au bassin une surface telle à peu près qu'elle est modelée aujourd'hui, avec ses grandes érosions, ses fossés immenses. De là les variétés innombrables de terrains qui constituent la richesse agricole de cette partie de la France.

Toutes ces variétés de terrains peuvent se classer et se distinguer en deux grandes divisions, au point de vue du mode d'écoulement des eaux pluviales : les terrains *perméables* et les terrains *imperméables*. Cette distinction étant la base du régime des crues dans la Seine, qui est le grand collecteur du bassin, la carte hydrologique que nous donnons a été teintée sur tous les terrains *imperméables;* mais elle est à trop petite échelle pour que la gravure eût pu, sans confusion, indiquer, par des variations dans les hachures, les principales variations dans la nature des terrains géologiques; nous y suppléerons autant que possible dans le cours des descriptions.

Le massif *imperméable* le plus éloigné de Paris à l'origine du bassin se voit au sud-est de la carte, là où se lisent les noms de Semur, Avallon, Château-Chinon. Il renferme, au centre, les monts Morvan (Nièvre); à l'est, une partie de l'Auxois (*Aussois* ou *Aulsois*, arrondissements de Semur dans la Côte-d'Or et d'Avallon dans l'Yonne); à l'ouest, une partie du pays de Corbigny traversé par l'Yonne (arrondissement de Clamecy). Les monts Morvan sont formés de granite avec porphyre en quelques places; les portions de l'Auxois et du Corbigny sont des grès, des argiles et des marnes appartenant au *lias*, étage le plus bas de la grande formation jurassique, et dont l'imperméabilité surpasse celle de tous les terrains imperméables répandus dans le bassin de la Seine. — Ce premier massif est celui qui a l'influence la plus marquée sur les crues du fleuve à Paris. Il la doit aux monts Morvan. C'est la région du bassin où il pleut le plus abondamment. Il y tombe moyennement $1^{m}.800$ d'eau dans les lieux les plus élevés. Ce chiffre décroît en raison de la diminution de l'altitude et descend à un mètre. Le décroissement continue ensuite jusqu'à Paris, qui appartient à la zone minimum de pluie du bassin. A partir de Paris, la quantité de pluie augmente progressivement jusqu'au bord de la mer, sans être aussi considérable cependant que celle qui tombe vers la ligne de crête principale du Morvan, où l'on a constaté l'existence d'une zone très étroite, à la naissance de l'Yonne et de la Cure, qui reçoit trois fois plus d'eau que Paris.

La surface du granite du Morvan est de 1 685 kilomètres carrés, celle du lias est de 2 520. Dans ce dernier chiffre est compris celui du terrain *liasique* du petit massif imperméable de Langres, que l'on voit sur la carte à droite du Morvan. La rivière de *Marne* y prend sa source; la *Seine* prend la sienne entre le Langrois et le Morvan; l'*Yonne*, ainsi que ses principaux affluents torrentiels, dans les parties élevées de ce même Morvan.

La seconde surface imperméable du bassin commence, au nord, par une longue bande étroite qui part des frontières de la Belgique, se dirigeant vers le midi selon une ligne indiquée à peu près par les villes de Vervins, Rethel, Vouziers, Sainte-Menehould, Bar-le-Duc, Vassy, Bar-sur-Seine, Tonnerre et Joigny. Là elle s'étale en un massif d'une étendue presque égale à celle du Morvan, et au milieu duquel on lit le nom de Montargis; c'est le *Gâtinais*. Quant à la bande étroite, c'est au nord l'Argonne dans la Lorraine, et au sud-est la portion de Champagne dite Champagne humide.

L'Oise prend sa source à l'extrémité septentrionale; l'Aisne y naît vers le premier tiers, et s'y maintient en courant au nord jusqu'à Rethel, où elle se dirige à l'ouest jusqu'à son confluent avec l'Oise. La Champagne humide est coupée par les vallées à terrains de transport perméables des rivières Marne, Aube, Seine, Armançon, Serein, Yonne.

Deux natures de terrains se présentent dans cette seconde zone imperméable. Sur la bande étroite, ce sont principalement des sables imperméables et des argiles connues sous le nom de *grès vert,* dans lequel on trouve, surtout dans les Ardennes et en Lorraine, les nodules de phosphate de chaux, amendement agricole précieux, objet d'un grand commerce. On trouve aussi, sur le bord extérieur, des calcaires imperméables, et l'on rencontre généralement, contre le bord intérieur, avant d'arriver à la craie blanche si perméable de la Champagne pouilleuse, des craies marneuses demi-perméables qui font comme une transition. L'ensemble de ces sables, argiles et marne forme l'étage crétacé inférieur, appartenant aux terrains secondaires.

L'autre nature de terrain se trouve dans le Gâtinais, traversé par le Loing qui y naît. C'est une argile sableuse, sans pente, avec beaucoup d'étangs, et qui est d'une origine beaucoup plus récente que le grès vert.

La superficie du terrain crétacé inférieur, ou craie inférieure, occupe, en y comprenant, du côté de Beauvais, le lambeau imperméable du pays de Bray, 5 550 kilomètres carrés; celle des argiles du Gâtinais est de 3 700.

La troisième grande zone est marquée par les villes d'Épernay, Château-Thierry, Coulommiers, Melun, Corbeil, et se compose principalement des deux Bries, la champenoise et la française. Le massif est assez compacte à l'est, au sud-est et au sud de Paris. Il se continue par les plaines de Satory vers l'ouest, et s'amoindrit ensuite en bandes étroites jusqu'aux environs de Louviers. Le terrain est d'abord l'argile à meulières de Brie, puis l'argile à meulières plus récente des plaines de Satory. Sa contenance est de 4 910 kilomètres carrés. La Marne et la Seine traversent ou bordent cette zone; deux autres de ses cours d'eau secondaires, le grand et le petit Morin, ont une influence notable sur certaines crues de la Seine à Paris, à cause de leur proximité. Peu de pente dans la Brie; de nombreux étangs y servent de réservoirs aux eaux pluviales, lesquelles coulent lentement. Il en résulte que ce massif imperméable, considéré sous le rapport de l'écoulement des eaux et de leurs effets, présente un caractère particulier. Voici, en effet, ce qui se passe : après une sécheresse, les premières pluies n'ont pas d'influence sensible sur les cours d'eau de la Brie; mais, si elles se prolongent, la nappe des meulières finit par se gorger d'eau, et les mares se remplissent. C'est alors que la continuation ou le prompt renouvellement des pluies font monter énormément les rivières jusque-là si tranquilles, par exemple, le Grand-Morin, à Coulommiers. A partir de ce moment, le massif de la Brie se comporte comme les autres terrains franchement imperméables.

Signalons enfin deux lambeaux de terrains imperméables : l'un qui s'étend dans le nord-ouest de Beauvais, et d'où sortent l'Epte et l'Andelle; c'est le pays de Bray, à grès vert comme la Champagne humide; l'autre à l'extrémité occidentale de la carte, formé comme les plaines de Satory de terrains récents argileux à meulières, et dont la superficie occupe 1 025 kilomètres carrés.

En réunissant les contenances de tous les terrains im-

perméables, granite, lias, craie inférieure, argiles diverses du Gâtinais, de la Brie, des plaines de Satory, on arrive à 19 350 kilomètres carrés.

Les terrains perméables couvrent une superficie trois fois plus grande, 52 210 kilomètres carrés; savoir, 16 610 de craie blanche, 6 475 de sables calcaires, 4 420 de calcaire de Beauce et de sables de Fontainebleau, 11 880 de plateaux drainés par la craie, et enfin 5 875 de terrains de transport dans les vallées, surtout dans les terrains crétacés.

Sur les terrains imperméables, où l'eau ruisselle à la surface, tous les cours d'eau ont des crues violentes et de courte durée. *Or, par la manière dont les perméables sont disposés entre les imperméables dans le bassin de la Seine, ils amortissent les effets désastreux de ceux-ci.* Cette disposition saute aux yeux sur la carte, où les perméables sont représentés par les portions blanches.



Par suite de cette heureuse alternance entre les terrains perméables et imperméables, la pluie qui tombe à la surface des premiers, descendant jusqu'aux sources avant d'arriver au lit de la Seine, laisse généralement aux pluies qui tombent sur les imperméables le temps de passer avant elle-même dans le courant du fleuve collecteur. C'est ce qui limite la fréquence, la hauteur et la durée des grandes crues de la Seine. L'exception a lieu et le danger s'accentue lorsque les pluies de la saison froide sont persistantes et se prolongent assez pour saturer le sol perméable; car les eaux ruissellent alors à la surface des perméables comme sur celle des imperméables, et des désastres sont à craindre.

Le lecteur jugera par cet article que la science hydrologique inaugurée par M. Belgrand mérite une attention exceptionnelle. Il désirera certainement l'étudier de plus près.

LES OTARIES OU LIONS MARINS
DU JARDIN ZOOLOGIQUE D'ACCLIMATATION.



Otaries et Phoques du Jardin zoologique d'acclimatation, au bois de Boulogne. — Dessin de Freeman, d'après nature.

On a coutume de considérer les phoques comme disgraciés de la nature. Leurs mouvements à terre sont gênés; leur façon d'avancer en sautillant sur le ventre est tellement défectueuse qu'il semble que ces animaux ne doivent quitter les eaux qu'à regret. Il n'en est rien pourtant, et les phoques, à l'état de liberté comme en captivité, passent une grande moitié de leur existence hors de l'eau.

S'ils sont disgracieux à terre, ils sont loin d'être maladroits. Ils savent, en se donnant pour sortir de l'eau un puissant élan, en s'aidant de leurs membres imparfaits, en faisant des mouvements de reptation, atteindre des lieux qui au premier abord semblaient devoir leur être inaccessibles.

Nous avons vu autrefois, dans la grande pièce d'eau du Jardin zoologique d'acclimatation, quatre phoques qui prenaient d'assaut, si l'on peut ainsi dire, le bateau dans lequel se plaçait le gardien chargé de leur distribuer la nourriture. D'un élan, ils sautaient dans le bateau avec une légèreté tout à fait remarquable; mais l'agilité de ces phoques, quoique réelle et inattendue, n'est rien auprès de celle des otaries.

Les otaries sont des phoques moins empêtrés, qui, au lieu de se traîner sur le ventre par soubresauts, se meuvent sur quatre membres, bien imparfaits aussi, mais suffisants pour leur permettre les mouvements les plus rapides à terre, les plus inouïs dans l'eau, et les ascensions de rochers les plus difficiles. La soudaineté de leurs mouvements est absolument inattendue. A voir les otaries endormies, sur le radeau construit pour elles dans le bassin du Jardin zoologique d'acclimatation, à considérer ces animaux aux formes lourdes et ramassées, on éprouve le plus grand étonnement lorsque tout à coup, au réveil, ils s'allongent, deviennent minces et élancés, et se meuvent avec une pétulance qu'on ne saurait mieux comparer qu'aux mouvements désordonnés d'un jeune chien pris d'un accès de gaieté.

L'installation dans laquelle nous avons pu observer les otaries au Jardin zoologique d'acclimatation, est d'ailleurs très-bien faite pour que le public puisse étudier ces curieux animaux sous tous leurs aspects. C'est un grand bassin mesurant environ 12 mètres de diamètre et une profondeur de 2 mètres, adossé à un monticule décoré

d'un rocher qui surplombe de 2 ou 3 mètres le niveau de l'eau.

Le gardien paraît, les otaries se réveillent; obéissant à un signe, elles s'élancent dans l'eau, débarquent, gagnent en quelques foulées de galop le sommet du rocher où elles rejoignent le cornac. Le repas commence, et les poissons sont gloutonnement avalés; d'un geste, les animaux sont renvoyés au bain; ils se précipitent la tête la première du haut du rocher, — puis remontent, puis se jettent de nouveau, puis luttent de vitesse pour saisir encore les poissons qui leur sont jetés. — Comment des animaux si lourds peuvent-ils être si prompts? — C'est l'exclamation ordinaire du public qui assiste à ce curieux spectacle.

Les otaries dont nous nous occupons ici sont arrivées au Jardin zoologique d'acclimatation du bois de Boulogne au mois de juillet 1875; elles mesuraient alors : le mâle, 1m.20 de longueur; la femelle, 1m.50; aujourd'hui, l'un et l'autre ont grossi d'un tiers.

Ces otaries avaient été capturées dans les mers de Californie par les ordres de M. Woodward, qui s'est fait une réputation à San-Francisco en créant un Jardin zoologique très-important. — Le voyage d'Europe a été très-pénible pour ces animaux, surtout dans sa partie terrestre : de San-Francisco à New-York, par le *Transcontinental Railway*, les animaux durent être privés de bains, et ce fut pour eux une souffrance qui faillit leur coûter la vie.

Les otaries, comme les phoques, vivent en grandes troupes. On les rencontre dans l'océan Pacifique, mais les espèces ne sont pas les mêmes au nord et au sud de l'équateur. Dans l'un et l'autre hémisphère, on les désigne sous le nom de loups de mer et de lions de mer, et la chasse en est fort active. — Leur cuir est fort recherché, et leur graisse fondue donne une huile dont le commerce est très-lucratif.

Nous empruntons au récit d'un ancien capitaine au long cours, M. Alphonse Laborde, de Bayonne, le récit d'une *matanza*, — c'est-à-dire d'une tuerie de lions ou loups marins. — Quoique les faits rapportés par le voyageur auquel nous empruntons ces notes se soient passés dans les îles voisines du Chili, ils intéresseront nos lecteurs, car les otaries se chassent de la même façon dans l'un et l'autre hémisphère.

« Depuis le détroit de Magellan, dit M. Alphonse Laborde, jusqu'aux environs de Chiloé, province la plus méridionale du Chili, la côte est parsemée d'îles, d'archipels, de grands rochers, de canaux, de ports, de rades et de baies inhabités, fréquentés seulement par quelques baleiniers et par conséquent très-peu connus. On aperçoit dans le lointain le continent occidental de l'Amérique du Sud, dont les terres, fort élevées, sont la prolongation des Cordillères. Toutes ces côtes, d'un aspect sévère, sont très-boisées; c'est peut-être le motif qui les rend si pluvieuses. Les hommes ne fréquentent pas ces parages, et les animaux, surtout les amphibies, s'en sont emparés. Aussi les phoques y vivent-ils en quantités considérables. En côtoyant à certaine distance quelques-unes de ces îles, on est très-étonné de les voir mouvementées; cela provient de la quantité innombrable de phoques qui les couvrent et y grouillent.

» Le phoque, quoique sa bouche soit armée de fortes dents capables de couper bras et jambes, n'est pas un animal fort dangereux à terre, à cause de la difficulté de ses mouvements. Ses deux pattes de devant sont des nageoires, et celles de derrière sont encore presque des nageoires dont il se sert avec peine pour marcher. Elles posent sur terre à l'inverse de celles des autres animaux, c'est-à-dire que la paume de la main est tournée en l'air, et le dos de la main touche à terre, de sorte que l'animal se traîne plutôt qu'il ne marche.

» Les phoques ne se nourrissent que de poissons. Lorsqu'ils sont repus, ils viennent dans le jour se reposer, dormir ou digérer sur ces îles, recherchant les rares rayons de soleil qu'ils ne peuvent trouver au fond de la mer. Par toutes les latitudes, dans les mers du Sud, on trouve ces amphibies, mais nulle part en aussi grand nombre que dans le sud de Chiloé.

» De San-Carlos la pêche aux loups marins se fait avec des goëlettes de 35 à 40 tonneaux, construites avec du bois du pays. Elles sont en général montées par quinze ou vingt hommes d'équipage, et ont deux, trois et quatre embarcations de forme baleinière. Avant de partir, on charge en sel un tiers de leur cargaison pour saler le produit de leurs pêches. Quelques goëlettes, à l'imitation des baleiniers, ont un petit fourneau avec chaudière et embarquent quelques barriques vides pour recevoir l'huile provenant des phoques. Ainsi installées, elles se rendent dans les archipels.

» Généralement, c'est le matin, de bonne heure, que les embarcations quittent le navire, qui reste en panne ou bien mouillé. Tous les hommes dans les embarcations sont armés d'un très-gros bâton d'un mètre de long sur dix à douze centimètres de diamètre, plus d'un grand couteau dans un étui de cuir attaché à la ceinture. Ils s'approchent de la terre en ramant doucement, faisant le moins de bruit possible, afin de ne pas donner l'éveil aux phoques. — Ces animaux ont l'habitude de choisir et de se frayer à terre un chemin en pente, incliné vers la mer : c'est ce qu'on appelle une *cueva*. Ils tapissent jusqu'au sommet les deux côtes de la cueva. Toute l'île et le rocher sont pleins de cuevas et remplis de loups. Les pêcheurs mettent pied à terre, se distribuent chaque cueva pour deux hommes, et commencent, en montant ledit chemin, la *matanza*, en frappant fort avec leurs gros bâtons sur la tête de chaque phoque qu'ils rencontrent. Chaque coup donné sur la tête ne les tue pas, mais les étourdit pendant assez de temps pour les empêcher de fuir. Rendus au faîte de la cueva, les pêcheurs redescendent promptement, et alors, armés de leurs couteaux, ils éventrent tous ceux qu'ils ont déjà frappés.

» Pendant le carnage que nécessitent ces deux opérations et qui dure une heure ou plus selon le nombre des victimes, beaucoup de phoques réussissent à s'échapper, parce que, aussitôt la matanza commencée, on les entend gémir et grogner assez fort pour donner le signal à toute la troupe de s'enfuir; de là, pour ces pauvres bêtes, un sauve-qui-peut indescriptible : les unes se laissent rouler depuis le haut jusqu'en bas en forme de boule, ou en rouleaux allongés de toute la longueur; les autres, plus éloignées de la cueva, se traînent comme elles peuvent pour l'atteindre; mais les pêcheurs insensibles frappent à droite et à gauche, à tort et à travers, sur tous ceux qui donnent signe de vie.

» Avec trois embarcations et quinze hommes d'équipage, une matanza parvient quelquefois à tuer mille à douze cents phoques. »

LA VIE NE NOUS TROMPE PAS.

La vie n'est que d'un instant; mais cet instant suffit à entreprendre des choses éternelles : la vérité, le bien, les affections commencées qui doivent être continuées. Nous avons tort de lui demander ce qu'elle ne peut pas nous donner, parce qu'elle ne l'a pas, la durée; mais pendant qu'on se laisse aller à croire qu'elle durera, on pense, on agit, on aime, et c'est tout l'homme. Non, la vie ne nous trompe pas. Ernest Bersot. (1)

(1) Discours prononcé par M. Ernest Bersot, président de l'Académie des sciences morales et politiques, aux funérailles de M. Wolowski.

LES DERNIÈRES PENSÉES
D'UN VIEUX BOUQUINISTE.

I

J'ai vendu des livres pendant soixante ans, et j'en ai aujourd'hui soixante-dix-huit. Je devins bouquiniste d'une façon assez singulière. J'aimais à lire, et dans la maison de mon père, qui était un simple brouettier, je n'avais à ma disposition que l'Almanach de Mathieu Laensberg. C'est pourtant en lisant chaque année ce rogaton que j'avais pris le goût de la lecture. Je n'avais jamais été à l'école, et c'était mon père, le brouettier, qui, lorsqu'il n'avait rien à brouetter, m'avait appris tout ce que je savais, c'est-à-dire, écrire et un peu calculer. Quant à l'orthographe, c'était un luxe peu accessible, en ce temps-là, à de simples brouettiers.

J'aidais mon père à tirer sa brouette et je faisais quelques commissions dans le quartier. Je gagnais à cela une vingtaine de sous par jour. Et j'étais au beau milieu de ma seizième année.

Mon père, qui était grand fumeur et par-dessus le marché grand priseur, trouvait que je devais à mon âge connaître les joies de la pipe et de la tabatière. Il me laissait pour cela, sur *ma gagne*, quatre sous par jour. Mais je gardai l'argent et n'achetai ni tabac, ni pipe, ni tabatière, au grand étonnement de mon père. Je ne tardai pas de me voir, avec quatre sous par jour, à la tête d'un trésor considérable.

Je possédais trois francs! J'avais eu la patienee d'amasser cette somme en vue d'une acquisition princière. Il y avait au bout de notre rue un bouquiniste dont bien des fois l'étalage m'avait arrêté; j'avais même une fois ou deux, comme les messieurs de la ville, osé ouvrir quelques volumes et tout au moins en regarder les images. J'ouvris un jour l'histoire de l'admirable don Quichotte de la Manche, quatre volumes dont les gravures fixèrent tellement mon attention que je m'arrêtai à lire quelques pages du premier volume, et je pris un tel goût à l'histoire du vaillant chevalier, que de ce moment-là je résolus d'acquérir les quatre volumes, dont le prix était de trois francs.

Mes premières économies furent donc employées à l'acquisition du livre de Michel Cervantes.

Je le lus avec un inexprimable bonheur; et même j'en fis la lecture à mon père et à ma mère, ce qui dura plus de deux mois et causa un très-vif plaisir à toute la famille. Ma mère, qui était une honnête blanchisseuse et qui n'avait jamais fait ni entendu faire aucune lecture de ce genre, y prit le plus vif intérêt. Je l'entendis même un soir qui, tout bas, faisait remarquer à mon père comme je lisais bien.

Après le don Quichotte, j'achetai *les Mille et une Nuits*, puis *Robinson*, puis *l'Iliade* et *l'Odyssée* (traduction de Mme Dacier); puis un volume dépareillé de Boileau; deux comédies de Molière, *l'Avare* et *les Femmes savantes*, et finalement *la Henriade;* je me voyais à la tête de plus de vingt volumes. Et j'avais bien déjà englouti une dizaine de francs à ces magnificences bibliographiques. Ma mère en était effrayée, et moi aussi vraiment. L'acquisition de ces livres n'avait fait pourtant, en l'alimentant, qu'activer ma passion pour la lecture. Je méditais donc de nouvelles acquisitions, C'est alors que la pensée ingénieuse me vint de revendre ces vingt volumes pour en acheter d'autres. C'est précisément, je l'ai su depuis, ce qu'avait fait Franklin à mon âge. Malheureusement, je les revendis à perte, et je vis bien qu'en revendant encore les seconds et puis les troisièmes, je ne tarderais pas à ne plus rien avoir.

Je conçus alors un autre projet, qui consistait en ceci : amasser une cinquantaine de francs; aller, comme le brocanteur du bout de la rue, aux ventes publiques acheter quelques enchères de bouquins; organiser devant la maison paternelle un petit étalage, et voir si, tout en attendant les pratiques, il n'y aurait pas moyen de se délecter un peu à la lecture de quelques-uns de ces bouquins. Le bonhomme du bout de la rue vivait bien de ce métier-là; et même on le disait riche. Il avait de ses économies acheté son échoppe et deux maisonnettes à côté, dont il se faisait de belles rentes.

Ainsi fut dit, ainsi fut fait : j'achetai, à la première vente qui eut lieu, deux cent six volumes, plus un lot de brochures : le tout ne me revenait qu'à soixante-quatre francs.

Il me semblait qu'en revendant chacun de mes volumes douze ou quinze sous, après les avoir lus, je ferais une très-belle affaire. Mais, comme je venais d'étaler mes deux cent six volumes devant notre porte, passe un curé de campagne, grand bibliophile, qui, pendant la révolution, s'était fait, lui aussi, bouquiniste dans notre ville. Il s'arrête devant mes livres, examine attentivement l'un d'eux, intitulé : *la Pogotonomie, ou l'Art d'apprendre à se raser soi-même*, et me demande le prix. Je réponds sans hésiter : Quinze sous. Le prêtre me regarde, et, sans dire un seul mot, met de côté le petit in-douze.

Il examine ensuite deux petits in-octavo : *les Œuvres de M. de Cyrano Bergerac.* Amsterdam, 1709. Même demande, et je réponds : Trente sous. M. le curé là-dessus me dit :

— Mon petit, quinze sous et trente sous, cela fait quarante-cinq sous. Tu dois en être à ton noviciat. Le premier de ces volumes vaut, au plus bas mot, deux francs, et les deux autres cinq francs; cela fait sept, en voilà cinq; mais pour les quarante sous complémentaires, je veux, mon enfant, t'apprendre le métier. Fais-moi un catalogue bien exact de tes livres, apporte-le-moi demain; j'indiquerai en marge le prix de chacun d'eux. Tu as là des volumes qu'il ne faut pas laisser aller à moins de trois, quatre ou cinq francs. Tu en as, en revanche, une cinquantaine dont il faut se débarrasser le plus vite possible pour quatre sous et deux sous. Tu en as aussi une trentaine qui ne sont bons qu'au vieux papier. Mais de tout cela, en s'y prenant bien, il y a deux cents francs à faire.

Ce bonhomme de curé n'était autre que l'abbé Germain Barré, connu de tous les bibliophiles, et qui laissa à sa mort, il y a bientôt quarante ans, une admirable bibliothèque aujourd'hui dispersée par toute l'Europe.

Je fis ce que demandait M. Barré; et, tout le temps qu'il a vécu, je continuai de recevoir ses très-utiles conseils. Lorsqu'il mourut, j'étais devenu moi-même un bouquiniste en renom, et je fus un des principaux acquéreurs de sa bibliothèque. Je conserve même encore, en souvenir de lui, une quarantaine de volumes assez rares qui lui ont appartenu.

II

J'étais devenu donc un important bouquiniste, et j'avais vingt-cinq ans, lorsque je vis, ce qui n'est guère en usage, une jeune fille de dix-huit ans environ s'arrêter devant mon étalage et chercher. Ma surprise s'accrut en la voyant examiner avec soin, et l'un après l'autre, les quarante-quatre volumes d'un Buffon in-quarto, édition de 1749-1804.

— L'ouvrage est-il complet, Monsieur? me demanda-t-elle.

— Oui, Mademoiselle, et l'édition est fort estimée, malgré quelques imperfections dans les gravures.

— Quel en est le prix?

— Cent cinquante francs; et ce serait, pour l'acheteur, une très-bonne occasion.

Ma jeune cliente, à ce prix de cent cinquante francs, de-

vint toute rouge et fut prise d'une grande hésitation. Je m'en aperçus, et lui dis :

— Est-ce pour vous, Mademoiselle, que vous désirez acheter l'Histoire naturelle de Buffon?

— Oui, Monsieur; mais je ne désire me procurer cet ouvrage que pour l'offrir à mon père, après-demain 16 avril, jour anniversaire de la mort de M. de Buffon. Je sais que ce cadeau serait pour lui la plus grande des joies. Depuis bientôt quarante ans il désire l'avoir, et n'a osé jamais se permettre une si grosse dépense.

— Monsieur votre père s'occupe donc d'histoire naturelle?

— Il ne s'en occupe que comme un simple jardinier; mais il désire avoir ce livre par amitié pour M. de Buffon, chez qui il a été, dans sa jeunesse, aide-jardinier pendant dix ans.

— Eh bien, Mademoiselle, je serai si heureux moi-même et si honoré de contribuer avec vous au bonheur d'un ancien serviteur du grand naturaliste, que je rabattrai cinquante francs sur le prix de l'ouvrage.

— Je n'accepte qu'à moitié votre proposition, me dit la jeune fille avec un délicieux sourire. Je vous payerai tout de suite cent francs, et puis les cinquante autres vous viendront dix francs par dix francs chaque mois.

— Ce que vous voudrez, Mademoiselle, j'y consentirai du meilleur de mon cœur; mais voulez-vous bien me dire à quelle adresse il faut porter les volumes?

— Inutile; je les ferai prendre tout à l'heure. Quant à l'adresse de mon père, avec qui je demeure, je dois vous la donner, puisque je suis votre débitrice. La voici.

La jeune fille m'avait donné en effet l'adresse de son père : Jean Bruche, jardinier fleuriste dans un des faubourgs de la ville.

Un mois juste après cette vente, ma jeune cliente, que je n'avais pas revue, vint m'apporter dix francs, et il en alla ainsi exactement pendant cinq mois. Mais pendant ces cinq mois, j'allai moi-même plusieurs fois acheter des fleurs chez le père Jean Bruche, dont je fis la connaissance. C'était un fort honnête homme, habile et instruit en son métier d'horticulteur, et qui était on ne peut plus intéressant quand il parlait de son ancien maître M. de Buffon. J'appris par lui une partie des détails que le public a connus depuis, en lisant la correspondance et les papiers du grand naturaliste, publiés par M. Nadaud de Buffon.

C'est ainsi que je fus conduit à épouser Marie Bruche, avec laquelle j'ai vécu heureux quarante-trois années.

III

Je n'ai pas entrepris de raconter ma vie ni d'écrire mes Mémoires. Que serait, hélas! la vie d'un pauvre bouquiniste? Je veux seulement consigner dans ces pages les points importants de mon histoire, et puis, au bout de ma carrière, seul avec mes souvenirs et mes livres, recueillir mes propres pensées. — A quel meilleur exercice pourrais-je employer le peu de temps qu'il me reste à vivre, n'ayant même plus, à moitié infirme, la possibilité de me livrer à la promenade?

Nous avons eu trois enfants, un garçon et deux filles; les joies de la paternité, de la maternité, nous ont été connues; ce sont les plus grandes que l'homme puisse éprouver, et ce sont aussi, pour l'esprit, les plus fortifiantes. Là est l'achèvement, le complément, le couronnement de l'éducation, surtout pour la femme. Quant au père, il se produit en lui, à la vue de l'enfant sur les genoux de sa mère, un épanouissement de tout l'être que n'ont jamais connu ni même soupçonné les célibataires. Il est vrai que nous avons connu aussi les déchirements du cœur. Nos petites filles moururent à six ans, à onze ans.....

Notre fils, notre bien-aimé fils, est mort bravement, à vingt-trois ans, sous les murs de Paris. Sa mère ne lui a pas survécu.

Nous avons, pendant quarante ans, travaillé, elle et moi, avec courage et confiance, espérant que notre vie se continuerait au moins en ce noble fils...

Mais tout est fini. Deux familles, deux lignées avec lui se sont éteintes pour toujours... Il n'y aura plus pour l'excellent jardinier Jean Bruche, ni pour moi, aucune postérité. Eh! pourquoi donc ne suis-je pas mort au lieu de mon fils? Quelle fête ce serait de le voir revenir et de s'en aller à sa place! Mais ces regrets et ces vœux sont vains. Vis donc, puisque tu vis; et souviens-toi, puisque tu n'as plus rien de meilleur que tes souvenirs.

IV

Je voudrais donc consigner ici comment s'est faite à travers les livres ma chétive et irrégulière instruction.

Enfant d'un pauvre brouettier, je n'avais eu jusqu'à quinze ans, je l'ai déjà noté, d'autres leçons que celles de mon père, qui m'avait appris surtout, pour pousser la brouette, à bien placer la bretelle sur mes épaules. Pourtant, à force de lecture et d'attention, consultant aussi quelques grammaires et quelques dictionnaires, j'arrivai à connaître assez bien la langue; tout seul aussi j'appris l'arithmétique et même un peu de géométrie. Pour l'histoire, il ne fallait que lire, et c'est ce que je fis très-assidûment; et de même pour les autres branches du savoir. J'ai eu le bonheur de conserver toujours une très-vive curiosité d'esprit. Je ne sais sans cela dans quel anéantissement et quelles misères j'eusse pu tomber.

Il a pourtant manqué à l'accumulation des faits dans ma mémoire un peu de méthode et de mise en ordre. Mon instruction se faisait trop au hasard. Ceci a été cause de bien des retards, de bien des détours inutiles dans mon avancement. Un trop grand nombre de lectures ont été faites presque sans fruit, ou bien quelques-unes, qui eussent pu m'être très-profitables, ne l'étaient nullement par le manque de connaissances préparatoires à cette étude. Si bien qu'il m'a fallu faire toutes sortes de retours. C'est ainsi qu'il m'arriva de lire des livres d'astronomie sans savoir un mot des sciences mathématiques qui eussent pu seules me les faire bien comprendre; de telle sorte qu'il me fallait redescendre à cette science première pour remonter ensuite à l'astronomie. De même, je lus des livres de chimie avant les livres de physique, et je dus, comme pour l'astronomie, revenir sur mes pas, etc.

Me voilà aujourd'hui ne sachant à la vérité pas grand'-chose, et bien incapable de faire un cours de quoi que ce soit, ou de subir le plus petit examen; mais ayant pourtant, il me semble, la connaissance de beaucoup de faits vrais et quelques idées assez justes.

La suite à la prochaine livraison.

LA DIGUE ROMPUE.

La digue est rompue!... « De clocher en clocher, le tocsin s'agite et le canon d'alarme se fait entendre... Une désolation infinie descend sur les villages, les fermes, les étables. On entend retentir sur tous les tons de la douleur et de l'épouvante ces mots : — La digue est rompue!

» Les hommes craignent pour leurs foyers, pour leurs richesses rustiques, pour leurs provisions d'hiver, pour leur bétail; ils craignent pour eux-mêmes, ils craignent surtout pour leurs femmes et leurs enfants.

» Devant l'ennemi qui avance, sombre, irrésistible, iné-

vitable, on abandonne les habitations; on se réfugie sur les coteaux, dans des édifices bâtis sur des lieux élevés, tels que les églises et les moulins. C'est de là que le regard effaré des habitants s'étend sur les campagnes noyées, sur les villages où l'on a laissé des amis.

» Apercevez-vous là-bas cette maison où brille une petite lumière? Une ombre de femme se dessine sur la vitre éclairée. Cette femme a refusé de prendre la fuite; un glaçon énorme heurte la maison et l'emporte.

» De moment en moment passent, dans un tourbillon d'eau et de glace, des toits, des meubles, des cadavres d'animaux domestiques. Hélas! n'avez-vous pas vu flotter un berceau vide? Qu'est devenu l'enfant? qu'est devenue la mère?



La Digue rompue. — Dessin de Féart, d'après une estampe de Peter Nolpe, graveur hollandais du dix-septième siècle.

» Une pitié morne, taciturne, glacée comme le ciel, a d'abord engourdi les bras. Cependant tous les courages ne se laissent point abattre. Grand est le désastre, mais grand aussi est le dévouement, et l'homme se montre aussi ma-

gnanime que la nature est inexorable. Il est beau de voir, au milieu de ce fléau, des malheureux luttant avec sang-froid contre la grandeur du danger, non pour eux-mêmes, mais pour leurs semblables qu'ils ramènent à bord, tremblants, évanouis et sauvés. Le désespoir, la terreur, la joie, toutes les émotions de l'âme qui rendent l'homme fou, se croisent et se combattent au milieu de la confusion des éléments, comme si les lois du monde physique et du monde moral étaient à la fois bouleversées. »

Cette description a été faite, « d'après nature » (comme on le dirait d'un peintre), par un littérateur français, auteur du meilleur livre que nous connaissions sur la Hollande [1]; quoiqu'elle se rapporte à la rupture d'une digue en notre siècle [2], elle convient aussi à tous les autres désastres semblables qui, par malheur, ne se sont renouvelés que trop souvent depuis l'origine de l'histoire des Pays-Bas jusqu'à nos jours [3].

La gravure de Peter Nolpe, que nous reproduisons, est très-rare [4]; on la considère comme le chef-d'œuvre du maître : elle représente une des catastrophes du milieu du dix-septième siècle.

Nolpe, né à la Haye, en 1601, était peintre, mais, comme tel, il serait resté ignoré. On connaît de lui cinquante-six pièces. Il a gravé, d'après le peintre Peter Potter, huit scènes publiées d'abord sous le titre de « Huit Mois de l'année », puis sous ceux des « Quatre Saisons » et des « Quatre Éléments. » La plus remarquable de ces estampes est celle qui représente, au mois de mars, « une Tempête » : elle est d'un effet peut-être supérieur encore à celui de la « Digue rompue. » On lit, au-dessous, des vers hollandais, avec cette mauvaise traduction en français :

> A l'aise on peut vanter son art et son courage,
> Dos au feu, verre en main, loin des coups et de l'eau.
> L'art et le cœur se voit sur le haut du vaisseau,
> Au fort de la meslée et deux doigts du naufrage.

Ce quatrain pouvait être également inscrit au-dessous d'un « Combat de cavalerie » en août.

Trois des plus belles et des plus curieuses estampes de Peter Nolpe consacrent le souvenir du danger que courut un Maurice de Nassau-Siegen en passant sur un pont-levis. Ce prince, surnommé le Brésilien, parce qu'il avait été le capitaine général des possessions hollandaises au Brésil, tomba dans le fossé plein d'eau avec son cheval, et, quoiqu'il s'en fût retiré aussitôt sain et sauf, cet événement causa une grande émotion. Sur l'une des trois estampes, on le voit agenouillé et priant. Ce prince était un homme instruit. Il avait fondé un beau jardin à Clèves, et il a écrit deux volumes sur les animaux du Sud.

PÊCHE A LA LIGNE EN MER.

Suite et fin. — Voy. p. 271, 307, 342, 366.

PÊCHES SANS LE PÊCHEUR.

Fin.

Pêche au caoutchouc. — Ce moyen de pêche, qui est employé en eau douce pour les grosses carpes, a donné d'excellents résultats dans les rades et dans les mers sans marée pour la pêche des gros poissons de fond, congre, lieu, merlus, bar, etc.

Pêche au libouret. — Cet instrument, l'un des plus usités et des plus productifs de ceux dont on se sert en mer, n'est à proprement parler qu'une sorte particulière du *pater-noster*, où la disposition des hameçons est modifiée. Comme le *pater-noster*, le libouret doit être monté avec beaucoup de soin et de légèreté, ce qui n'exclut pas le choix de matériaux aussi solides que possible. Le libouret, tel qu'il est représenté par la figure 30, se compose d'une ligne verticale au bas de laquelle est attaché un plomb destiné à porter sur le fond. A une certaine hauteur au-dessus du plomb se pratiquent deux nœuds entre lesquels on place l'avalette A, portant les empiles et les hameçons. Cette avalette est formée d'une petite tige de *houx frêlon*, percée pour laisser passer la corde, et dont le bout est taillé en bouton afin de ne pas laisser échapper les empiles.

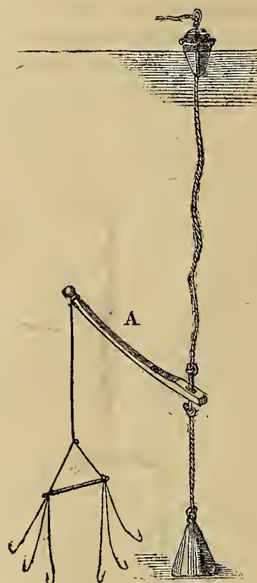


Fig. 30. — Pêche au libouret.

La partie supérieure de l'avalette tend à gagner la surface de l'eau, et par conséquent à soulever les hameçons et à les éloigner du fond. De cette manière, les poissons peuvent apercevoir les esches, qui flottent dans l'eau et ne sont plus cachées par les herbes.

La figure 31 représente une autre forme de libouret usitée en Angleterre, qui nous est fournie par Yarrell, et qui est utile pour pêcher sur les fonds de roches et sur le sable propre. On s'en sert pour pêcher en bateau, et

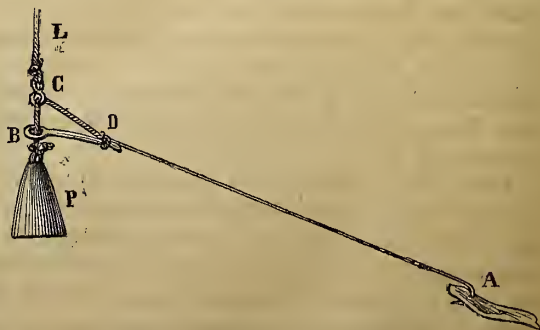


Fig. 31. — Pêche au libouret anglais.

[1] *La Néerlande et la vie hollandaise*, par Alphonse Esquiros, mort cette année même; il était depuis quelques mois sénateur. A la nouvelle de sa mort, un navire hollandais qui était dans le port de Marseille s'est pavoisé en deuil. La ville d'Amsterdam lui avait spontanément accordé le titre de citoyen.

[2] Mars 1855.

[3] Voy., sur les inondations en Hollande, notre tome Ier, 1833, p. 79, et notre tome X, 1842, p. 65.

[4] On en conserve un bel exemplaire dans la galerie de Florence qui traverse l'Arno.

alors on peut en poser plusieurs autour de soi en les éloignant assez pour que les empiles ne se mêlent pas. LC est la ligne ou bauffe qui part du bateau et que l'on tient à la main ; elle est attachée en C à la poignée de la plombée P, et cette anse BC porte en D une avalette dans laquelle la corde C passe en D pour aller en A porter l'hameçon et l'appât placé à découvert sur la pointe. Un émérillon placé entre D et A peut accélérer le mouvement de rotation de l'amorce et ajouter à la ressemblance de l'esche avec une proie vivante, et, par suite, accroître les chances de succès de la pêche.

Pêche aux couples. — Le grand couple est un engin qui rentre dans la catégorie des lignes de fond. Il se compose d'un morceau de fil de cuivre de 2 millimètres de diamètre, long de 50 à 80 centimètres, dont on aplatit les deux extrémités en lui donnant une légère courbure. Au centre de l'arc, on attache une plombée pesant 250 grammes, et à laquelle le couple tient par une anse de corde. Sur le même point d'attache, en dehors de l'arc, on forme une seconde anse de corde pour attacher la ligne, qui doit être en soie ou en cordonnet bien dévrillé.

Les habitants du Nord ont imaginé une sorte de balance volante ou de petit couple, dont nous donnons la figure (fig. 32), et qui se construit de la manière suivante : D est la

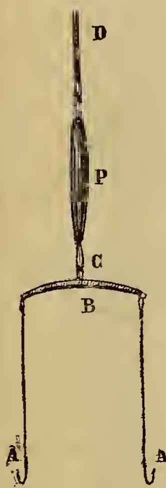


Fig. 32. — Plomb en olive et fléau norvégien.

ligne ou corde ; en P est un plomb en olive très-allongée, percé dans sa longueur, et traversé par une ligne de crin en vingt brins qui forme une boucle C bien empilée à chaque extrémité.

B est un petit morceau de baleine gros comme une plume, long de 20 centimètres environ, portant, au milieu, une anse empilée. B porte sur toute sa longueur une garniture solide, vernie et poissée, de fil de fouet fin, qui forme une boucle à chacune des extrémités de la petite baleine. Dans ces boucles sont passées celles des empiles des hameçons A, A.

Pêche à la fourquette. — La fourquette est un instrument qui sert à pêcher de fond les poissons plats. C'est une croix de fer peint ou de cuivre qu'on attache à une longue ligne, à l'autre bout de laquelle est placée une bouée qui flotte à la surface de la mer. Chaque branche de la croix est garnie d'empiles inégales en longueur, portant des hameçons tout eschés.

Cette pêche est très-productive ; on ne manque pas de prendre, entre les rochers, un bon nombre de poissons sédentaires. Nous pensons toutefois qu'il serait préférable de remplacer la croix par un cercle de même métal ; les empiles, mieux espacées, seraient moins sujettes à se mêler.

Pêche à l'archet. — L'archet se compose d'une baleine ou d'un jonc d'une longueur de $1^{m}.50$ environ, PBD (fig. 33) ; en M, on fait une ligature qui embrasse l'extrémité de la ligne de fond FC, qui traverse la courbe PB, et vient s'attacher à un plomb de fond qui fait caler le tout. Quelquefois on ajoute aux hameçons empilés A un autre hameçon E, à une certaine hauteur au-dessus de l'archet, et sur la ligne CF ; F est une bouée qui sert à retrouver et à retirer la ligne. Cette pêche est bonne surtout entre les rochers, dans les endroits où le sable a été accumulé sous les mouvements de la mer, et où ne se trouvent pas de trop grandes herbes dans lesquelles les hameçons pourraient se cacher.

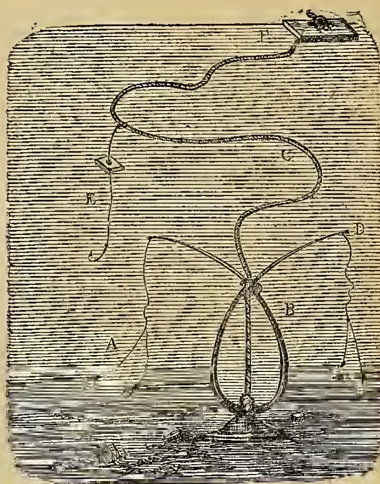


Fig. 33. — Pêche à l'archet.

Pêche à la couffe. — Système adopté surtout dans la Méditerranée. L'engin se compose d'un panier ou corbeille du pays que l'on emplit de lest et qu'on suspend par trois cordelettes à une bauffe suffisamment longue, attachée à une bouée, ou tenue d'un bateau. Cette pêche est certainement l'une des plus primitives que l'on puisse imaginer. Les empiles sont attachées tout autour du panier, que l'on

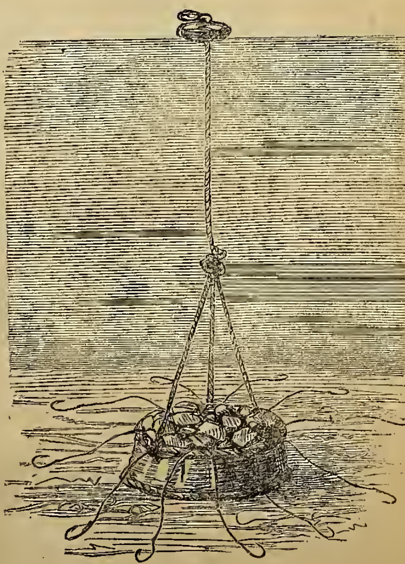


Fig. 34. — Pêche à la couffe.

pourrait remplacer par un cerceau de fer ou tout autre objet analogue. La proximité des esches du fond fait que cette pêche rapporte beaucoup de poissons plats (fig. 34).

Pêche à la balle. — Il nous reste à dire quelques mots

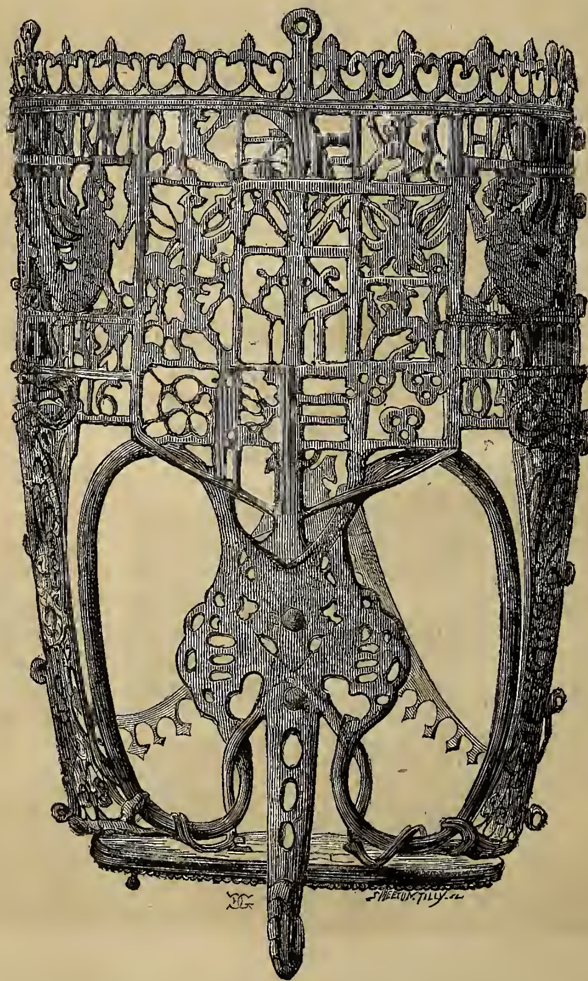
d'une des pêches les plus usitées en eau salée, et que l'on pratique en grand pour les gros poissons. L'engin se compose d'une maîtresse corde d'environ 3 mètres, à l'extrémité de laquelle on amarre un plomb ou un petit boulet de fer ; puis on garnit la maîtresse corde avec des *balnettes*. Cette pêche se fait en bateau : quand on a mis la corde à l'eau, elle prend immédiatement une position verticale ; mais si le bateau marche, la corde reçoit une direction oblique, et d'autant plus oblique qu'il marche plus rapidement. La difficulté est de bien calculer la longueur des balnettes et des empiles, afin que rien ne se mêle. Cette pêche se fait généralement avec trois lignes pour chaque bateau, en ayant soin de prendre les précautions ordinaires ; les pêcheurs se tiennent sur le même côté du bateau ; celui qui est le plus vers l'arrière jette le premier sa ligne à la mer et lui donne la plus grande longueur possible ; le second pêcheur jette sa balle devant lui et donne moins de corde ; enfin, le dernier, celui de l'avant, laisse filer sa corde à pic, et donne encore moins de corde que celui du milieu. C'est lui qui a le plomb le plus lourd, tandis que le plus léger est celui du pêcheur de l'arrière, car il faut que, dans l'eau, les trois lignes s'étagent sans se mêler.

Les pêcheurs sentent à la main les secousses des poissons qui ont mordu ; ils relèvent alors leurs balles en halant sur la bauffe, mais à petites brasses. Arrivés aux balnettes, ils les relèvent avec précaution. Il ne reste plus qu'à détacher le poisson, remettre les lignes en état, et filer de nouveau la balle à l'eau. Toute cette manœuvre demande une grande habitude.

MUSEROLLE ALLEMANDE
DU SEIZIÈME SIÈCLE.

Aux quinzième et seizième siècles on avait porté très-loin le perfectionnement de l'armure du cheval. Chaque membre de l'animal était recouvert d'une pièce de métal. Dans un tableau daté de 1480, conservé à l'arsenal de Vienne, le célèbre armurier de l'archiduc Maximilien, maître Albrecht, est représenté sur un cheval à *jambières articulées*.

La partie antérieure de la tête était préservée par le



Collection A. Jubinal. — Muserolle allemande du seizième siècle. — Dessin d'Édouard Garnier.

chanfrein, sorte de masque fait de métal ou d'une matière solide et résistante, qui partait des oreilles où il était rattaché à la *cervicale* au moyen de charnières, et descendait jusqu'aux naseaux qu'il recouvrait entièrement. Mais cette pièce de l'armure ne servait qu'à la guerre et dans les tournois. On avait adopté, pour ajouter à l'éclat du caparaçonnage dans les fêtes et les cérémonies, des *muserolles* en fer forgé et ciselé, dont notre gravure représente un curieux spécimen. Ces sortes de muselières, faites généralement avec beaucoup d'art, étaient finement découpées à jour, et portaient souvent des devises ; elles devaient servir également à empêcher les chevaux méchants de mordre leurs voisins. Si nous en croyons le *Diversorum gentium armatura equestris* (1617), toute la cavalerie allemande en était pourvue à la fin du seizième siècle.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 15. Le Gérant, J. Best.

UNE BOUTIQUE DE CHAUDRONNIER,

AU CAIRE.



Boutique de chaudronnier, au Caire. — Dessin d'Édouard Garnier, d'après une photographie de MM. Delié et Béchard (1).

Au Caire, les métiers sont encore répartis par *souks* ou quartiers spéciaux, affectés aux différentes branches de commerce ou d'industrie. Tels sont les souks des armuriers, des selliers, des bijoutiers, des drapiers, des confiseurs, etc., dont chacun a sa physionomie individuelle. Le *Souk-en-Nahasyn*, le quartier des chaudronniers, est un des plus intéressants. Le marchand, accroupi sur son *mastabah* ou estrade, est entouré de montagnes de cuivreries; ses bassins, ses aiguières, ses cafetières, ses lanternes ou *fanoust*, aux nobles et sveltes formes, pavoisent son échoppe, pendent de tous les côtés, s'entre-choquent avec un joyeux bruit de carillon, et resplendissent comme de l'or aux feux du soleil égyptien. Pour parler le langage du Coran, c'est « lumière sur lumière ! »

La chaudronnerie, la gravure d'ornement sur cuivre, ont toujours compté parmi les arts les plus parfaits de l'Orient. Aujourd'hui encore, c'est avec une promptitude

(1) Communiquée par M. Arthur Rhoné, auteur d'un ouvrage qui sera publié prochainement sous le titre de : *l'Égypte à petites journées.*

et une habileté merveilleuses que cinq ou six ouvriers se mettent à forger une de ces grandes pièces de cuivre qui rayonnent à la devanture de la boutique : chacun accompagne son travail d'un cri doux et cadencé qui répond aux autres; bientôt le rhythme s'accélère, il entraîne et coordonne si bien les mouvements, qu'au bout d'un instant le choc des marteaux ne forme plus qu'un roulement continu, qui sert de basse au murmure des voix.

Il en est de même de toutes parts : qu'une cange en naviguant sur le Nil vienne à *engraver* sa quille dans le lit du fleuve et cherche à reprendre sa course, qu'une *sakkieh* élève et abaisse son antenne pour puiser l'eau, qu'une pierre d'un temple antique dérobée à la surveillance de Mariette-Bey s'achemine en cachette vers une sucrerie en construction, toujours on entendra ces vieilles mélopées qui ont bercé à leur naissance tous les monuments et les métropoles de l'ancienne Égypte, et leur survivent encore!

Quelque maître de maison a-t-il demandé les services de l'orfévre ou du chaudronnier et de ses aides? En un instant la forge et tout son matériel, chargés sur un chameau ou sur un âne, viennent s'installer et se monter dans la cour de l'habitation; et là, chacun rapièce, fond ou forge jusqu'à extinction des besoins du ménage. N'y a-t-il pas dans ces usages primitifs un vivant témoignage des temps reculés qui ont légué aux archéologues de tous les pays les produits d'ateliers nomades de forge ou de fonte de bronze? Trésors plus estimables que l'or et l'argent, qui, en sortant de la terre où ils gisaient depuis des milliers d'années, nous ont fait connaître ce qu'étaient l'armurerie, l'outillage et le mobilier domestique d'époques si lointaines, qu'aucune mémoire humaine n'avait pu en garder le souvenir.

L'ÉCHELLE DE SAINT AUGUSTIN.

TRADUIT DE LONGFELLOW.

> Chaque fois que nous foulons aux pieds un vice, nous montons un échelon de l'échelle qui mène au ciel. (S. Augustin, 3e sermon *sur l'Ascension.*)

Saint Augustin, que ton idée est belle! Oui, de nos vices nous pouvons construire une échelle, à condition de fouler sous nos pieds toute œuvre de péché.

Les riens de la vie ordinaire, les petits événements de chaque jour, qui commencent avec l'heure et finissent avec l'heure, nos joies et nos tristesses : autant d'échelons pour monter toujours plus haut.

La bassesse de nos désirs et de nos desseins, qui nous poussent à ravaler le mérite d'autrui; les entraînements perfides de l'ivresse; les occasions de pécher contre la tempérance;

Le goût des choses basses et viles; la recherche du succès au mépris de la vérité; l'endurcissement du cœur qui mène à dédaigner les rêves de la jeunesse;

Toute pensée de péché, toute mauvaise action qui a sa racine dans une mauvaise pensée; tout ce qui entrave et arrête l'essor d'une noble volonté :

Tout cela, il faut d'abord le fouler aux pieds, si nous voulons, sur les glorieux champs de bataille qui donnent la renommée la plus pure, conquérir des droits à l'empire des empires.

Nous n'avons pas d'ailes pour prendre notre essor; mais nous avons des pieds pour gravir et grimper lentement, par degrés, aujourd'hui plus haut qu'hier, jusqu'aux nuages qui planent sur le sommet de notre vie.

Les puissantes pyramides de pierre, qui s'enfoncent comme des coins monstrueux dans le ciel du désert, quand en les voit de près et qu'on les connaît mieux, ne paraissent plus que de gigantesques escaliers.

Les montagnes lointaines, qui élèvent jusqu'au ciel leurs solides remparts, sont traversées par des sentiers qui nous apparaissent à mesure qne nous nous élevons plus haut.

Les sommets que les grands hommes ont atteints et où ils ont planté leur drapeau, ils ne les ont pas atteints d'un seul élan; seulement, pendant que les compagnons dormaient, ils étaient à la peine et grimpaient toujours plus haut dans la nuit.

Les deux pieds sur le fardeau qui longtemps avait fait plier nos épaules et avait rivé nos regards à la terre, nous commençons à voir ce que nous n'avions jamais entrevu, l'entrée du sentier qui mène aux destinées supérieures.

Le passé, tout irrévocable qu'il est, gardons-nous de l'appeler une ombre vaine, un temps absolument perdu, si, debout sur ses débris, nous atteignons à quelque chose de plus noble.

PENSÉE INDIENNE.

L'ivrogne, l'imprudent, le fou; l'homme accablé de fatigue, enflammé de colère ou rempli d'ambition, le lâche, l'impatient, ne connaissent pas de lois.

LES DERNIÈRES PENSÉES

D'UN VIEUX BOUQUINISTE.

Suite. — Voy. p. 379.

V

Les livres qui se vendaient, les livres qui ne se vendent plus : il y aurait sous ce titre un document intéressant à publier.

Les livres de fantaisie, d'imagination poussée jusqu'à la démence, jusqu'au renversement de la raison et de la conscience; les divagations en rime et en prose : voilà ce que nous vendions avec avantage autrefois. On préfère aujourd'hui des livres plus substantiels, plus instructifs, plus scientifiques, plus conformes à la réalité.

Les revirements de la vogue, en matière de livres, n'atteignent pas seulement les œuvres contemporaines, ils s'étendent aux écrivains des siècles passés.

Par exemple, pour le dix-septième siècle, et à ne parler que de la poésie, Racine est en hausse. Les chefs-d'œuvre de Corneille se vendent toujours bien; quant à ses œuvres complètes, elles n'ont, comme autrefois, qu'un très-petit nombre d'acquéreurs; on ne lit point ou on ne lit guère ses premières ni ses dernières œuvres, malgré les beautés réelles qu'y a signalées M. Jules Levallois dans son *Corneille inconnu.*

En remontant un peu plus haut pour les ouvrages qui ont repris faveur, je trouve Olivier de Serres. Les raretés bibliographiques n'ont jamais eu pour moi qu'un intérêt purement mercantile.

Ce ne sont pas les bons livres qui habituellement deviennent rares; et ce sont les bons livres que j'aime à lire.

Je me suis fait à moi-même une bibliothèque de tous nos classiques; je devrais dire de tous *mes* classiques, car je n'y en ai guère admis d'autres que ceux qui sont de mon goût, ceux que j'aime à lire. Si l'on en excepte la chanson de Roland, Joinville, la farce de Pathelin, Commines et Froissart, ma littérature ne remonte guère au delà du seizième siècle; mais, à dater de cette époque, je les possède tous, nos grands écrivains français, et je les possède non pas seulement dans ma bibliothèque, ce qui est très-bien, mais aussi dans ma mémoire, ce qui est encore mieux. Montaigne, Amyot, sont au nombre de mes préférés, quant à la prose; il y a en eux une saveur, une grâce, un doux laisser aller, un bonheur d'image et d'expression que la langue, tout en se perfectionnant, n'a pourtant pas

conservés. La phrase, si cela se peut dire, s'est affermie et simplifiée de charpente au dix-septième siècle, mais elle s'est aussi amaigrie et roidie. Quant aux poëtes, jusqu'à Louis XIII ils sont bien loin d'égaler les prosateurs. Ils étaient encore, pour le fond et la forme, dans des voies fausses. Il est aisé d'admirer Ronsard, quand on n'en cite que quelques extraits; mais celui qui se plonge dans ses œuvres complètes comprend combien ce malheureux poëte fut puni de n'avoir cherché sa langue que dans les livres. Ronsard, en effet, lit et relit les anciens : Homère, Pindare, Virgile; il étudie toutes leurs finesses, toutes leurs délicatesses de style, et, tant qu'il peut, refait des phrases grecques avec des mots français. Il ne savait pas qu'il eût bien mieux appris notre langue s'il eût daigné écouter un peu plus les bonnes gens qui l'entouraient. Malherbe fut plus clairvoyant, et comprit qu'il y avait à étudier le français sur la place Maubert.

La plupart des poëtes de ce temps-là ou même de l'époque qui suit immédiatement ont, comme Ronsard, beaucoup écrit pour laisser à peine quelques vers aujourd'hui lisibles; je pense à Remy Belleau, Passerat, Bertaud, Desportes. Il faut bien l'avouer, la poésie française ne sera sur ses jambes qu'après Malherbe et Régnier.

Enfin Malherbe vint...

On a ri de ce vers de Boileau, mais il en faudra toujours reconnaître la justesse : une ère nouvelle devait commencer avec Malherbe. Le fin Normand avait trouvé, en effet, « ce qui ne se trouve pas deux fois dans la vie d'un peuple »; il avait trouvé à la langue française les lois de la prosodie.

VI

Quelqu'un qui lirait ces réflexions croirait que je fais un cours de littérature; tel n'est pas mon dessein : causant avec moi-même, je ne veux que mettre en ordre mes propres souvenirs; volontiers j'écrirais en tête de ces pages ce que le sire de Brantôme écrivait à la fin de son *Discours* sur la reine d'Espagne, Elisabeth de France : « Il me plaist ainsi d'en retenir et resiouïr ma mémoire. »

Mon métier de bouquiniste m'a mis en rapport avec tout ou presque tout le personnel instruit de notre ville. J'ai pu ainsi apprécier bien des individualités singulières : il m'en est resté que bien peu d'hommes ont un esprit sain en toutes ses parties.

J'ai eu pourtant la bonne fortune, en ces dernières années, de compter parmi mes clients un ancien colonel d'infanterie auquel je n'ai pu découvrir ni infirmité ni défaillance morale. Entouré de sa femme, de sa fille, de son gendre et de ses petits-enfants, toujours calme, heureux, souriant, il se plaisait aux études philosophiques, et j'ai reçu de lui sur les tendances morales et intellectuelles de l'esprit humain des éclaircissements et des conseils très-utiles et très-sages. Peut-être eussé-je, sans lui, tourné un peu à la misanthropie, à la désespérance. Je lui dois, et ce n'est pas un petit bienfait, de descendre en paix les derniers degrés de l'existence.

VII

Plus j'avance en âge et plus je vis enfermé, me complaisant de plus en plus à n'avoir d'autre compagnie que celle de mes livres. Mais, relisant ce matin quelques fables de la Fontaine, où la campagne apparaît, çà et là, si délicieuse et si fraîche, j'ai compris combien ma vie a été diminuée de n'avoir pour milieu que les rues et places d'une ville. J'étais né d'ailleurs foncièrement citadin. Dans mon enfance et même dans ma jeunesse, ignorant absolument la campagne et les champs, je n'éprouvai pas le désir de les voir. Je ne sais même si j'oserais aujourd'hui me promener seul dans un lieu d'où je n'apercevrais ni hommes ni maisons. Il me faut, hélas! la ville, et le mouvement et les bruits de la ville. D'ailleurs, il ne m'est plus permis de songer à des promenades rustiques. Mon ancien colonel affirme pourtant que c'est pour l'esprit une irréparable lacune que de n'avoir jamais vu ni bois, ni rivières, ni champs, ni montagnes autrement que sur le papier. Sur le papier, tout cela paraît immobile et mort; mais dans la réalité, rivières, champs et forêts sont dans un travail incessant. Voilà, me disait-il tantôt, ce que ne pourra vous remplacer aucune lecture, eussiez-vous là tous les livres que vous avez vendus.

VIII

Comme bouquiniste, j'ai aimé les gros livres et les grands ouvrages, qui sont, avec les livres rares, les livres à bénéfice; mais, comme lecteur, j'aime les petits livres, et je trouve que nous n'en avons pas assez dans notre littérature.

Il m'est passé dans les mains bien des curiosités imprimées et manuscrites; mais parmi ces dernières, il en est une que je ne peux oublier. Je l'achetai, sans savoir ce que c'était, avec d'autres papiers, à la vente d'un médecin bibliophile : c'était la collection des pièces manuscrites échangées entre les chancelleries de Paris et de Florence à l'occasion de la fameuse tache d'encre faite par Paul-Louis Courier au manuscrit de Longus, à la bibliothèque des moines du mont Cassin. La lettre adressée par le pamphlétaire à M. Renouard, où tous les faits relatifs à cette *horrible tache* sont exposés de façon si plaisante, a dû paraître, à bien des lecteurs, un peu exagérée; Courier y reste au-dessous de la réalité. Il faut voir cela dans l'énorme dossier des pièces diplomatiques que j'ai possédées autrefois. Comment ce dossier avait-il pu venir en la possession du médecin dont j'ai parlé? Je l'ignore. Mais il est clair que ces pièces avaient dû être soustraites de quelque carton ministériel. Dans tous les cas, ces documents n'ont point été perdus. Un bibliophile célèbre, M. Leber, vit chez moi ce recueil et me l'acheta. Quelques années plus tard, M. Leber vendit sa bibliothèque à la ville de Rouen, où on la conserve encore, sous le nom de *Bibliothèque Leber*, dans une salle spéciale annexée à la Bibliothèque publique. C'est là que sont aujourd'hui ces pièces relatives au débat survenu entre les deux gouvernements de France et de Florence à propos d'un pâté. Courier lui-même n'a pas dû connaître ces pièces, qui certainement l'eussent bien diverti.

IX

Mon instruction s'étant faite au hasard, selon que tels ou tels livres passaient par ma boutique, j'ai eu l'occasion de me développer beaucoup plus du côté des lettres que du côté de la philosophie et des sciences; car les livres de littérature et de poésie sont toujours ceux qui circulent le plus. C'est de nos jours un malheur, mais un malheur qui a ses causes très-naturelles et très-légitimes. Les sciences auront joué en ce siècle un rôle que personne assurément ne songe à leur contester; mais ceux qui les enseignent n'ont pas eu toujours suffisamment conscience de leur mission; et puis ils n'ont pas su trouver encore la langue qui conviendrait : ils en sont où en était la poésie au temps de Ronsard. Ils s'obstinent à parler grec et latin. Il n'est pas douteux, cependant, que la science ne doive se résigner, comme l'a fait la poésie, à parler un langage humain. Qui voudra se rappeler l'épouvantable baragouin des botanistes il y a deux siècles pourra se rendre compte des progrès qui déjà ont été réalisés. On voit cela très-bien exposé dans l'*Introduction* placée par Rousseau en tête de son *Diction-*

naire des termes d'usage en botanique. Personne ne l'a surpassé dans la définition de la fleur:

« La fleur est une partie locale et passagère de la plante, qui précède la fécondation du germe, et dans laquelle et par laquelle elle s'opère. »

C'est à mon colonel philosophe, grand amateur de botanique, que je dois d'avoir été mis à même de comprendre la justesse de cette définition.

X

J'écris ces souvenirs comme ils me viennent, bien qu'en les écrivant je n'aie d'autre intention que de mettre pour ma propre commodité un peu d'ordre dans mes idées et dans ma mémoire.

Il y avait dans un quartier très-retiré de la ville un excellent homme employé dans une compagnie d'assurances, auquel j'avais souvent vendu des livres, et particulièrement des livres de géographie, dont il était très-amateur; il possédait même une assez jolie collection de cartes anciennes. Il passait dans tout son entourage pour un sage et pour un philosophe, et l'était en effet, avec une modestie, une douceur, une candeur, qui n'étaient surpassées que par son savoir et surtout par une parfaite connaissance des événements historiques survenus depuis un siècle. J'avais pris souvent grand plaisir à l'entendre. Il vivait seul, n'ayant jamais été marié, et je ne me souviens pas d'avoir connu un homme plus sérieux et plus austère.

A sa mort, on fit une vente de ses livres. J'en achetai une partie; et voilà qu'à plusieurs mois de là, examinant en détail un des lots acquis à cette vente, j'y trouve un cahier manuscrit solidement relié, écrit tout entier de la main du bonhomme. C'étaient des chansons inexprimablement mauvaises composées autrefois, et que, je ne sais pourquoi, il avait tenu à conserver. Il les avait, pour cela, en 1844, recopiées de sa plus belle écriture, avec son nom en belles majuscules. On y pouvait suivre le cours des années, et c'est pour cela peut-être qu'il les avait conservées; elles lui constituaient une sorte de mémorandum rimé. Mais comment rimé, juste ciel! et quelle poésie! Je ne pouvais et ne puis encore me figurer qu'un vieillard que j'avais connu si grave et si sage eût pu jamais passer son temps à ces insanités.

XI

J'aurais à écrire une jolie histoire sous ce titre: *Ce que l'on trouve dans les livres.*

On peut trouver dans les livres, en dehors de ce qu'y ont mis leurs auteurs:

D'abord des billets de banque.

J'en ai trouvé quatre ou cinq dans ma vie de bouquiniste, et je n'ai pas pu tous les remettre à leurs propriétaires légitimes, ne m'étant pas toujours rappelé d'où me venaient les livres qui les contenaient.

On trouve aussi, et même assez souvent, des lettres dans les livres. J'en conserve de curieuses.

Mais ce qui se rencontre le plus habituellement et ce qui m'a quelquefois intéressé, bien que je blâme fortement cet abus, ce sont les annotations et réflexions écrites en marge des livres par certains lecteurs. J'ai rencontré de ces notes qui témoignent d'une grande érudition; mais en revanche combien de ces réflexions étaient vaniteuses, ridicules et folles!

Il me vint, en 1865, la bibliothèque tout entière d'un ancien professeur (deux mille volumes environ); celui-ci n'avait pas seulement écrit en marge de ses livres toutes sortes de commentaires; il avait, sur une ou plusieurs feuilles collées en tête du volume, indiqué dans quelles circonstances, à quelle date, à quel prix, le livre lui était venu dans les mains. On eût pu, en réunissant tout cela, avoir un catalogue unique et les plus amusants. J'eus la négligence de ne pas recueillir au moins quelques-unes de ces indications; et des deux mille volumes du pauvre professeur se sont dispersés.

La fin à une prochaine livraison.

UN BAS-RELIEF DE MINO DA FIESOLE,
AU MUSÉE NATIONAL DU BARGELLO,
A FLORENCE.

Parmi les sculpteurs italiens de la fin du quinzième siècle, Mino da Fiesole est l'un des plus connus à cause du grand nombre de ses charmantes productions et des garanties qu'il a données à l'admiration intelligente par l'apposition de sa signature sur plusieurs de ses œuvres. Ses principaux titres à l'estime des amateurs et des historiens de l'art sont: le tombeau de l'évêque Salutati, à la cathédrale de Fiesole, et le retable qui lui fait vis-à-vis dans la même chapelle; le tombeau de Bernardo Giugni et du comte Ugo, à la Badia de Florence; dans la même ville, les pièces du Musée du Bargello; le tombeau de Paul II, dans les grottes vaticanes; le tabernacle destiné aux saintes huiles, à Sainte-Marie du Trastevere; le retable de la chapelle Baglioni, dans l'église de San-Pietro di Cassinense, à la porte de Pérouse; le buste d'Isotta de Rimini, au Campo-Santo de Pise; le buste de Diotisalvi Neri (signé), et deux charmantes figures de femmes chez M. Gustave Dreyfus, à Paris.

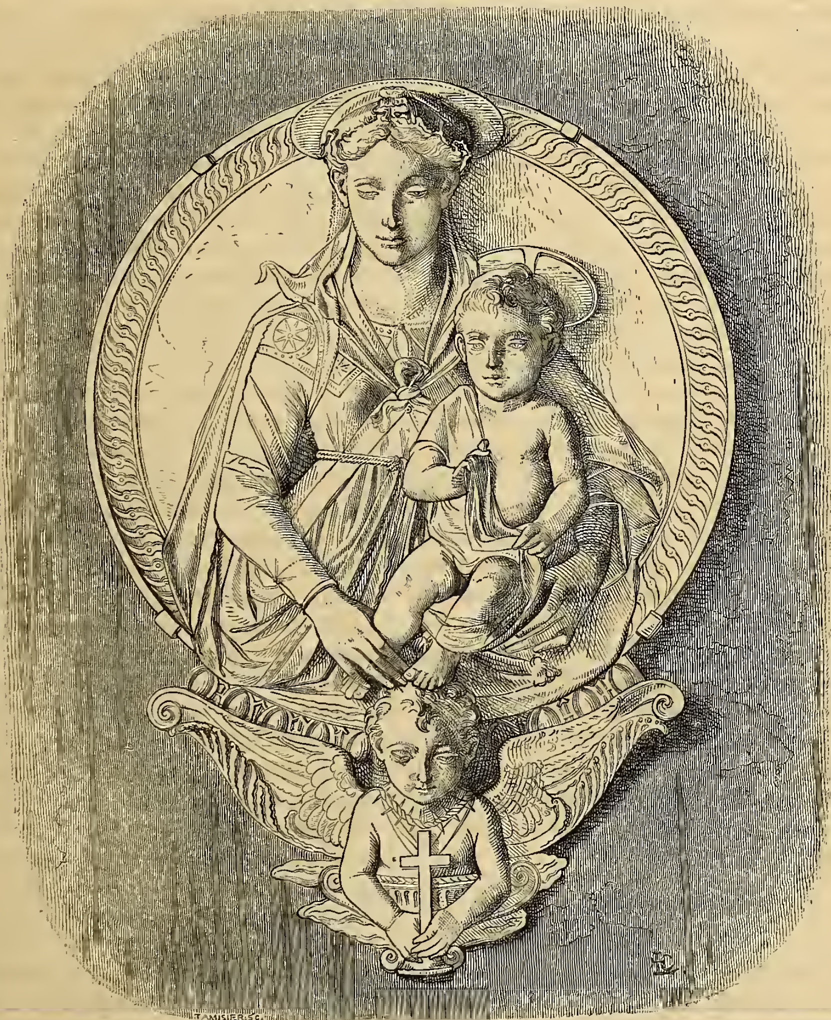
La manière du maître est assez facile à reconnaître: partout les femmes sculptées par Mino offrent des têtes souriantes, une grâce exquise, mais un peu superficielle, une simplicité non exempte de manière ni de monotonie. Cicognara, malgré son enthousiasme pour ce sculpteur, est le premier à signaler dans ses œuvres « una certa ma- » grezza di contorni e di stile » (une certaine maigreur de contours et de style). M. Perkins, dans son excellente Histoire de la sculpture italienne, résume ainsi son opinion sur Mino: « Malgré la grâce séduisante et le charme des œuvres de cet artiste, malgré leur fini extrême et leur grande délicatesse d'exécution, elles offrent une uniformité de type qui, si agréable qu'elle soit d'abord, finit par devenir monotone. Il en est toujours ainsi des œuvres qui, tout en ayant une certaine originalité, manquent de profondeur. »

Ainsi, d'un avis unanime, ce qui distingue le style de Mino, c'est l'absence d'émotion et d'enthousiasme, c'est la douce monotonie de ses tranquilles compositions, c'est le caractère superficiel donné aux visages qui ne sont pas des portraits. Toutes ses Vierges sont souriantes, pleines de fraîcheur et de décence; mais l'expression de leur physionomie est à fleur de peau, si je puis m'exprimer ainsi: le marbre n'en est pas pénétré. Le modelé de Mino est dur, sec et tendu. Son ciseau affecte un travail trop fini et trop précieux.

Je ne crois pas pouvoir trouver de meilleur spécimen de son talent que celui qui accompagne ces lignes. C'est le beau marbre exposé aujourd'hui au Bargello de Florence. L'œuvre n'est pas signée, je n'en connais pas la provenance; mais à Florence, où les termes de comparaison abondent, elle est attribuée à Mino avec la confiance la plus absolue. Aucun ouvrage, à mon avis, ne résume mieux les qualités et les défauts de l'artiste. Si jamais un document vient ébranler la foi des Florentins dans cette attribution, — car il faut s'attendre à tout quand on n'a pas de preuves positives appuyées par un document, — l'œuvre n'en restera pas moins un type absolu de l'école de Mino. En effet, si, par impossible, cette sculpture n'est

pas sortie directement du ciseau de cet artiste, elle émane incontestablement de celui d'entre ses élèves qui s'est le plus rapproché du maître, de celui qui a le mieux reproduit son idéal et ses procédés.

Outre le numéro 12 *bis* des sculptures de la renaissance, dont l'attribution n'a rien d'invraisemblable, le Musée du Louvre, depuis l'acquisition de la collection Campana, possède une excellente œuvre de Mino. Le *Magasin pittoresque* l'a déjà fait connaître à ses lecteurs en 1863, tome XXXI, page 225. Ce beau bas-relief de marbre était passé par les mains de Gigli avant d'appartenir au marquis Campana. Il a été attribué à un grand nombre d'artistes. L'opinion qui voit dans Antonio Rossellino l'auteur de cette sculpture paraît trop insoutenable pour avoir besoin d'être longuement combattue. Il suffit d'avoir été une fois à Florence et à Naples pour savoir que la manière d'Antonio Rossellino diffère beaucoup de celle de Mino aussi bien que de celle de la plupart des sculpteurs ses contemporains. L'auteur de l'article consacré par le *Magasin pittoresque* au bas-relief du Musée Campana avait,



Bas-relief de Mino da Fiesole, au Musée national du *Bargello*, à Florence. — Dessin de Chevignard.

dès 1863, entrevu la vérité ; mais il ne l'a pas affirmée, et n'a rien prouvé. Que le lecteur veuille bien rapprocher les deux images, et, —quoique le caractère des deux œuvres soit un peu amolli, comme cela arrive fatalement par l'interprétation d'une gravure, — il reconnaîtra que non-seulement les deux bas-reliefs sont empreints d'un même style, mais que les détails matériels sont de part et d'autre absolument identiques : même agencement du voile sur la tête, même disposition de l'écharpe sur le corsage, même rosette sur le devant de la poitrine (ce qui se retrouve chez presque toutes les femmes sculptées par Mino, et notamment dans les sculptures appartenant à M. Dreyfus), même forme d'étoile à huit rais (à Florence sur l'épaule de la Vierge, à Paris au-dessus de sa tête). Ajoutons qu'il y a encore identité dans le travail des deux marbres. Après cette comparaison, est-il téméraire d'avancer que le bas-relief du Louvre appartient probablement à Mino et certainement à son école? Combien de temps restera-t-il encore attribué à Antonio Rossellino?

INSTALLATION DU MAIRE DE BREST

AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

SINGULIER CÉRÉMONIAL.

La ville de Brest, avant le règne de Henri IV, avait déjà une mairie ; mais cette mairie n'avait pas grande puissance, la ville étant soumise à l'autorité du gouverneur. Henri IV, pour récompenser les Brestois de leur fidélité à sa cause, leur octroya droit de bourgeoisie, « à l'instar de ceux de Bourdeaux », et leur permit d'élire, pour assister le maire, deux échevins, qui devaient rester en place deux années. Le maire, qui primitivement avait été annuel, fut

ensuite nommé pour trois ans, et installé avec un pompeux cérémonial. Ce cérémonial fut définitivement réglé et arrêté par un acte passé le 6 décembre 1618, au rapport de maître Théaud, notaire royal, entre le gouverneur du château et les notables bourgeois de Brest.

Tous les trois ans, le premier dimanche de décembre, une grand'messe solennelle était célébrée en présence du gouverneur, et, « à l'endroit du prosne », deux bourgeois venaient au nom de leurs concitoyens supplier monseigneur le gouverneur de leur permettre d'élire un nouveau maire. Le gouverneur accordait la permission et assistait à l'élection. Quand il l'avait approuvée, le choix était irrévocable, et l'élu ne pouvait refuser, quand même il eût déjà été maire; et le gouverneur se chargeait de lui faire annoncer sa nouvelle dignité et de l'en complimenter. On préparait alors la cérémonie de la réception, qui se faisait le premier jour de l'an.

LA PROCESSION.

Ce jour-là, l'ancien maire, avec douze des principaux habitants, tous parés de leurs beaux vêtements, se réunissaient à l'église des Sept-Saints. Ils partaient de là en procession, le maire seul en avant, les autres deux à deux derrière lui, et ils s'en allaient chercher le nouveau maire en son logis. Ils le ramenaient à l'église, toujours en procession, les deux maires marchant les premiers et se donnant la main, en « soutane de soie, robe de velours à manches pendantes, toque de velours, et cordon d'or enrichi de pierreries. » Les compagnies des milices suivaient, et le cortége marchait au son des tambours, des trompettes et des violons. A la porte de l'église, le clergé, en ornements de fête, attendait le nouveau maire pour lui offrir l'eau bénite; le *Te Deum* était chanté, suivi d'une messe solennelle; puis le vieux maire conduisait le nouveau hors de l'église, devant le portail.

LA PIERRE DE LA MAIRERIE.

Là se trouvait une grande pierre plate et ronde, dite *pierre de la Mairerie*, et au milieu de cette pierre était un trou. Le nouveau maire mettait son talon dans ce trou, et restait ainsi, le bout du pied en l'air, pendant que l'ancien maire lui promettait obéissance au nom des habitants de la ville. Le nouveau promettait de bien servir la ville et le roi, et les deux maires s'embrassaient.

LA CHASSE DU ROI BRETHAUD.

Voilà le maire intronisé, quant à la ville; mais il lui fallait aussi l'investiture royale, et il se mettait en devoir d'aller la chercher. Pour commencer, le maire, et semblablement toute la compagnie, s'en allaient à la chasse du « Bérichot ou roy Brethaud », qui n'était autre qu'un roitelet, « lequel, par eux pris, à force et à course, suivant les anciennes coutumes », était porté prisonnier dans une cage, sur deux piques, par quatre des principaux habitants de la ville, jusqu'à la première porte du château.

Là, le gouverneur attendait le nouveau maire et sa harangue. Le maire, après une humble révérence, lui disait :

« Monseigneur, comme très-humbles et très-fidèles sujets du roy, nous sommes ici venus, suivant les anciens devoirs, jurer à Sa Majesté, entre vos mains, la continuation de notre obéissance, et à vous, Monseigneur, qui commandez en son absence, vous suppliant de nous faire l'honneur de nous maintenir et conserver en nos anciens droits et privilèges, et recevoir en hommage ce prisonnier qui, comme nous, attend la liberté telle qu'il vous plaira nous donner. »

Le gouverneur répondait au nom du roi, recevait la soumission de la ville, et promettait de lui conserver ses droits et libertés; et il ouvrait la cage et donnait la liberté à l'oiseau. En même temps, on tirait un coup de canon en signe d'applaudissement. Puis, les principaux habitants s'en allaient dîner avec le nouveau maire, et chacun payait sa part du festin : « un quart d'écu, valant seize sous tournois. »

LES SAUTEURS.

Le dîner fini, raconte le *Mercure galant* de décembre 1678, qui rend compte de l'élection d'un maire de Brest, « le dîner finy, on va à la mer jouir du divertissement des sauteurs : tous ceux qui sont mariez depuis trois ans, ou qui ont non-seulement fait bastir une maison, mais élever un pignon ou dresser quelque muraille, sont obligez de sauter trois fois à la mer. Il n'y a personne qui en soit exempt. Les plus considérables d'entre les bourgeois payent des gens qui sautent pour eux. Il a beau geler, comme il gèle ordinairement ce jour-là, les sauteurs ne laissent pas d'être en caleçon et en chemise, avec des escarpins blancs et des bas de toile. Celuy qui saute pour le roy a une couronne sur la teste. Le nouveau maire, suivy des échevins et de plusieurs autres officiers, se promène tout le jour par les rues avec des trompettes et des violons. L'heure de sauter estant venue, M. le gouverneur entre dans un des plus beaux navires du port. Les deux maires et le corps de ville l'accompagnent. Il y trouve les sauteurs qui s'y sont rendus auparavant. Le nouveau maire a un rôle, et, dans le mesme temps qu'il nomme ceux qui doivent sauter, on les voit qui s'élancent du navire. Il y a toujours quinze ou vingt chaloupes prestes pour les secourir, si quelqu'un d'eux se-toit en péril de se noyer. Ces sauteurs sont quelquefois au nombre de cinquante ou de soixante, et ce jeu attire les curieux de toutes parts. Après qu'ils ont tous sauté trois fois, ils se mettent dans des chaloupes. Elles sont armées de dix ou douze hommes, et vont viste comme un esclair. Il y a un rond au bout d'une perche qui sort par un sabord du navire. Cette perche est de douze ou quinze pieds, et c'est entre eux à qui pourra emporter ce rond. Les chaloupes vont si viste que la plupart tombent dans la mer. Celuy qui a ou plus d'adresse, ou plus de bonheur que les autres dans cette espèce de course, est récompensé d'un prix. Le rond emporté en décide. »

Le soir, souper et bal, qui se renouvelaient pendant trois jours : on passait une partie de la nuit à danser.

Telles étaient les cérémonies prescrites par acte notarié pour l'installation du maire de Brest. Pendant les trois années qu'il était en charge, il devait porter, aux fêtes et cérémonies publiques, un habit particulier : « accoutrement noir avec un court manteau à manche, et grand colet à rabats, et une toque ou bonnet de velours noir à la mode des maîtres des comptes. » Il se plaçait, à l'église, au « banc de la mairerie », et faisait peindre ses armes « au devant du dit banc, pour mémoire de la dignité qu'il aura possédée. » On lui portait le pain bénit le premier; il avait le premier rang partout, et il était exempt de toutes taxes et levées de deniers. Ce n'est pas tout : de « rigoureuses et exemplaires punitions » menaçaient quiconque serait assez hardi pour lui désobéir ou l'offenser.

LES JARDINS DE LA MER
DANS L'OCÉAN INDIEN.

Nous plongeons, dit Schleiden, dans le cristal liquide de la mer des Indes, et la vue des plus splendides enchantements nous rappelle les contes de fées de notre rêveuse enfance.

Là, d'étranges buissons portent sur leurs branches des

fleurs vivantes. Des masses serrées de méandrines, d'astrées, contrastent avec les développements feuillus et façonnés en coupes des *éplanaries*, les madrépores à ramifications diverses, qui tantôt montent en tiges branchues, et tantôt déploient la plus élégante combinaison de rameaux enlacés.

La richesse des couleurs surpasse tout ce qu'on peut imaginer : le vert le plus vif alterne avec le brun ou le jaune; les riches teintes violettes passent d'un rouge pâle au bleu-indigo. De brillantes *nullipores*, rosées, jaunes ou couleur de pêche, recouvrent tout ce qui meurt, et sont elles-mêmes entremêlées des plaques nacrées des *rétipores*, ressemblant aux plus délicates sculptures d'ivoire. A côté s'ouvrent et s'agitent les éventails jaunes et lilas des gorgones, perforés comme un treillis.

Le sable clair du fond est jonché des milliers de teintes et de formes étranges des oursins et des astéries. Les *flustres* et les *eschares* (polypier foliacé), qui affectent la forme de feuilles, adhèrent comme des mousses et des lichens aux branches des coraux, tandis que les patelles, rayées de jaune, de vert, de pourpre, se cramponnent aux troncs comme d'énormes cochenilles.

Pareilles à de gigantesques fleurs de cactus, étincelant des plus vives couleurs, les anémones de mer déploient leurs couronnes de tentacules sur les échancrures des rochers, ou, plus modestes, tapissent le sol plat d'un parterre de renoncules variées. Autour des pousses du corail se jouent les oiseaux de paradis de l'Océan, petits poissons brillant d'un éclat métallique, rouge, bleu, ou vêtus d'or vert, ou d'argent. Esprits des mers, les méduses, d'un blanc de lait ou bleuâtres, glissent doucement à travers ce monde enchanté. Ici, l'isabelle d'un vert d'or, la cognette rayée de bandes noires, jaunes ou vermillon, donnent la chasse à leurs proies. Là, le *banda* se déroule en serpent à travers le buisson, comme un long ruban d'argent moiré de teintes roses et azurées.

Puis viennent les fabuleuses sèches, ornées de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, mais de contours vagues, apparaissant et disparaissant, s'entre-croisant, marchant par groupes et se dispersant de la façon la plus fantastique; et tout ceci changeant avec la plus grande rapidité au milieu des jeux incessants de la lumière et de l'ombre, au gré de chaque souffle de vent ou de chaque légère ondulation de la surface des eaux.

Quand le jour baisse et que la nuit règne sur l'Océan, ce jardin enchanté s'illumine : des millions d'étincelles, de petites méduses, des crustacés microscopiques, dansent et brillent comme des lucioles. La plume marine ([1]), colorée de vermillon le jour, projette la nuit une lumière phosphorescente verdâtre. Chaque recoin de l'abîme s'éclaire. Les parties qui semblaient ternes et sombres, éclipsées par l'éclat de la lumière du soleil, sont maintenant radieuses, émettant des lueurs rouges, vertes, jaunes; et, pour compléter les merveilles de cette illumination, le disque d'argent, large de six pieds, du poisson-lune ([2]), se meut au milieu d'une masse de petites étoiles étincelantes.

La plus riche végétation d'un paysage du tropique ne déploie pas une aussi grande richesse de formes, et ne saurait lutter en vivacité et en variété de couleurs avec ce jardin des eaux, exclusivement peuplé d'animaux, non de plantes; car, de même que le riche développement de végétation des zones tempérées est en rapport avec la végétation de la mer, la multiplicité de la faune marine, dans la région des tropiques, correspond avec la magnificence de la faune terrestre. Tout ce qu'il y a de beau, de surprenant, d'extraordinaire, dans les nombreuses classes des poissons et des échinodermes, les méduses, les polypes, les mollusques de tous genres, se pressent dans les eaux chaudes et cristallines de l'océan tropical, se reposent sur des sables blancs, en tapissent les écueils, et, où la place est déjà prise, se cramponnent en parasites sur les premiers venus, ou nagent à travers les bas fonds et les profondeurs des éléments, tandis que la masse de la végétation occupe beaucoup moins d'espace.

([1]) Plotose, poisson oplophore.
([2]) *Orthagoriscus mola.*

Les mers polaires fourmillent de baleines, de veaux marins, d'oiseaux de mer, et d'innombrables êtres d'espèces inférieures, même là où toute trace de végétation a disparu sous la glace, et où la mer refroidie ne nourrit plus d'algues.

De même, dans la profondeur de la mer la vie végétale disparaît bien avant la vie animale : du fond des abîmes dans lesquels aucun rayon ne peut pénétrer la sonde nous ramène des infusoires vivants.

DANS LA NUIT.

Dans une splendeur auguste, ils sont là des milliers de voyageurs alertes, tout prêts pour le départ; et leur cercle, toujours plus éclatant, plus varié, va toujours s'élargissant. Et pourtant la ronde immense se déroule sereine et silencieuse, avec un calme divin. Les farouches tempêtes les taisent, étonnées, et les fleurs doucement inclinées la saluent.

Notre vieille mère la Terre s'est endormie, n'ayant plus pour habitants que les songes. Avec le regard vigilant du pasteur, la Lune surveille son troupeau d'étoiles; sous son pâle rayon reposent les vertes montagnes, les forêts; et dans les profondeurs de la vallée meurent les derniers murmures de la vie.

La Paix conduit la ronde céleste, l'Amour règle la danse des étoiles. Comme la poitrine s'élargit dans ce silence! Je respire bien à l'aise au milieu de telles splendeurs. Oh! qui donc connaîtra le chemin de ce pays? Qui pourra me fournir une barque légère? — Vain appel! nul esquif ne quitte le rivage, et devant moi s'étend la mer immense! ([1])

LES FLEURS DES CHAMPS.

« Soit, me disait un peintre avec qui je venais de visiter le jardin, très-habilement dessiné, très-coquettement paré, d'un de nos amis; soit, je reconnais, j'admire, si l'on veut, l'ordre, le soin, le luxe qui règnent ici. La pelouse est d'un ovale irréprochable, l'allée sablée qui la borde décrit une courbe heureuse, et le sentier qui la partage en deux parties inégales serpente avec grâce. Le gazon, touffu et ras, est d'un vert parfaitement uniforme; les corbeilles fleuries, rouges, roses, violettes ou blanches, les massifs de feuillages pourpres, bruns, argentés, opposent symétriquement leurs couleurs éclatantes; tout cela est joli, brillant, parfait. Maintenant, allons voir de vraies fleurs. »

Et comme je me récriais :

« Réellement, reprit-il, sont-ce des fleurs que nous avons vues? Ces géraniums, ces anthémis, ces pétunias, groupés en figures régulières, serrés les uns contre les autres en masses compactes, n'ont d'autre emploi que de produire des taches brillantes. Chacune de ces plantes a-t-elle une forme, un port, une beauté à elle? On n'en sait rien. De même les herbes de ce gazon, constamment coupées par la faux, foulées et nivelées par le rouleau, ne se proposent que d'imiter le plus parfaitement possible un tapis vert. On a devant soi une marqueterie, une mosaïque, que sais-je? quelque chose d'artificiel, d'immobile, de froid,

([1]) Christophe-Joseph Matzerath.

d'agréable sans doute pour ceux qui aiment à avoir les yeux éblouis, aveuglés, mais rien qui rappelle la campagne, qui reproduise la liberté, l'abandon et le charme de la nature. Si le propriétaire de ce jardin me priait d'en faire un tableau, je n'aurais qu'à barioler ma toile de couleurs crues, violemment heurtées, sans dessin, sans détails, sans nuances.

» Voyez, continua mon compagnon, qui m'avait entraîné du côté des champs et qui s'arrêta devant un terrain inculte où les plantes sauvages poussaient librement; voyez ces grandes marguerites, ces bluets, ces coquelicots; voilà de véritables fleurs. Arrachez-en au hasard une poignée, vous aurez un bouquet auquel vous ne voudrez rien changer. La nature s'est bien gardée de les trier et de les grouper séparément par espèces, elle les a jetées pêle-mêle de sorte qu'elles font mutuellement valoir leur coloris par le contraste. Encore ce contraste n'est-il jamais dur, il est adouci par toutes ces graminées qui interposent de tous côtés leurs épis d'un vert pâle. Et remarquez que, malgré leur abondance, ces plantes ne s'étouffent pas; il y a entre elles de l'espace, de l'air; l'œil pénètre, circule dans leur foule; on distingue les tiges et leurs ramifications, les feuilles et le dessin de leur contour; tout en contribuant à l'effet de l'ensemble, chacune garde sa personnalité, existe par et pour elle-même.

» Reconnaissez en outre combien les fleurs des champs,



Salon de 1876; Peinture. — Pavots, par Ph. Rousseau. — Dessin d'Edmond Yon.

moins opulentes, moins décoratives que celles des jardins, sont cependant plus jolies qu'elles quand on les examine de près. Elles ont une physionomie, et le plus souvent les autres n'en ont pas. Elles sont en général élancées, sveltes, élégantes. Fixez votre attention sur l'une d'elles, sur ce coquelicot, par exemple : n'est-il pas admirable avec sa tige si mince, si haute et si souple, ses feuilles étroites, rendues plus légères encore par leurs dentelures; ses boutons retombants, s'entr'ouvrant sous la pression des pétales chiffonnés qui les gonflent, et qui tout à coup se redressent pour s'épanouir; enfin ses fleurs, d'un écarlate incomparable, dont le cœur recèle une aigrette d'étamines noires? Et quand le coquelicot pénètre dans les jardins, il se transforme, il fait toilette, mais avec goût; il acquiert de la majesté sans roideur; il s'ennoblit sans renoncer à sa grâce première. Sa tige s'épaissit, se tient plus droite et plus fière; ses feuilles s'élargissent, en conservant leurs profondes découpures; sa verdure s'éclaircit et devient d'un glauque pâle; ses fleurs doublent, triplent de grosseur : les étamines ont changé leurs minces filets en pétales, mais en pétales étroits, dentelés, soyeux, légers comme des plumes; enfin il a fondu sa pourpre primitive en nuances infiniment variées, en rose, en violet, en mauve, en amarante : une plate-bande de pavots ressemble à une gerbe multicolore de feu d'artifice. Avec des pavots seuls, cueillis presque sans choix, on ferait un magnifique bouquet, et de ce bouquet j'aimerais à faire un tableau; je n'aurais qu'à copier : la forme, la couleur, les oppositions, l'harmonie, tous les éléments du pittoresque s'y trouveraient. On reproche à ces fleurs de ne pas durer, de s'effeuiller vite; c'est le défaut des roses, de tout ce qui est fin et délicat. Je tirerais parti de cette fragilité; une pluie de pétales jonchant les alentours de mon vase de pavots serait un agrément de plus. Les fleurs durables, les dahlias, les hortensias, qui ont la solidité et la rigidité du métal, ne m'offriraient certes pas cette ressource, ni aucune autre : aussi les laisserai-je à vos parcs et ne les admettrai-je jamais ni sur ma toile, ni même dans mon jardin. »

LA TOILETTE DES CANARDS.



Salon de 1876; Peinture. — La Toilette des canards, aux bords de la Cure (Yonne). — Tableau et dessin d'Adolphe Guillon.

Enfin! la fille de basse-cour a ouvert la porte; toute la bande défile et prend le petit chemin creux qui mène à la rivière. Cahin-caha, les canards s'en vont en silence, jouissant en idée des délices du bain. Seuls, quelques bavards marmottent je ne sais quoi sur la négligence de la fille de basse-cour qui a dormi trop tard, et sur les ornières du chemin qui les font trébucher; mais personne ne les écoute.

A l'endroit où le petit chemin creux débouche sur la berge, il y a une pente à gravir. Les plus lestes et les plus résolus la gravissent en courant; quelques gros imprudents qui veulent les imiter donnent du bec en terre, et deviennent la risée de tous les autres.

Xénophon (qu'on ne s'attendrait guère à voir dans cette affaire) raconte que les dix mille, arrivés au sommet du mont Tchéchès, poussèrent tous ce cri de délivrance : « La mer ! la mer ! » en apercevant à l'horizon la mer qui était le terme de leur expédition et de leurs aventures.

Les canards qui arrivent les premiers au sommet de la petite montée se dressent sur leurs pattes, battent des ailes et poussent de grands cris : « La rivière ! la rivière ! » Les autres, à mesure qu'ils arrivent, se dressent sur leurs pattes, déploient leurs ailes et crient : « La rivière ! »

Alors commence une vraie débandade. Comme des tirailleurs qui se dispersent, les canards, chacun de son côté, descendent tête baissée, aspirant d'avance la bonne odeur de l'eau ; ils sont fous de joie, ils s'éclaboussent, ils éclaboussent leurs voisins. Quatre ou cinq fois de suite, avec une vivacité qui n'est pas dans leur caractère, ils plongent leur cou dans l'eau et le retirent brusquement ; des perles liquides leur ruissellent sur le dos ; leur petite queue frisée s'agite et lance des gouttelettes. Des cris discordants, qui sont portés au loin en rasant la surface de la rivière et que renvoient les échos des grands aunes et des grands peupliers, apprennent aux pêcheurs et aux lavandières du voisinage que les canards sont en liesse, qu'ils trouvent l'eau délicieuse, plus délicieuse encore qu'hier.

Après ces enfantillages commence sérieusement la toilette. Chacun fait ses ablutions à sa manière, les uns en pleine eau, les autres sur le bord. On n'entend plus que des exclamations de plaisir ou des paroles d'encouragement ; de petites plumes folles voltigent à la surface de l'eau. Puis, un à un, les baigneurs reviennent sur la terre ferme pour se sécher.

Les *philosophes* se mettent la tête sous l'aile, comme les canards de Topffer ; pendant que la brise les caresse et que le soleil les réchauffe, ils roulent dans leur tête étroite des pensées si profondes qu'ils finissent par s'endormir. Mais leur assoupissement ne sera pas de longue durée : la faim les réveillera bientôt. S'ils ont dormi en sages, ils dîneront en canards, ce qui n'est pas peu dire. Les canes sérieuses discutent les dernières couvées ; les canes défiantes s'en vont par les buissons, cherchant quelque cachette où leurs œufs puissent être en sûreté, car on se trompe fort à la ferme si l'on croit qu'elles ne savent pas compter ; oui ! dans les nids de la canardière, leurs œufs disparaissent à mesure qu'elles les pondent, et cela n'est pas tolérable. Les canards sans cervelle flânent pour flâner ; les pantagruélistes courent aux bons coins, où abondent les larves et les nymphes des insectes, les vers, les vermisseaux, sans compter les petits poissons et les aubaines inattendues.

Ceux qui ont quelque prétention au titre de musiciens répondent par des cris peu mélodieux à la cadence rhythmée du battoir des lavandières. Les canards satiriques se moquent des pêcheurs à la ligne. Les curieux s'en vont à la dérive, d'une anse à une autre, admirant comme l'eau est brune sous les grands arbres et claire au soleil. Ceux-là font des voyages de découverte ; ils connaissent l'endroit où dansent les araignées d'eau et où sautent les grenouilles, parmi les feuilles de nénuphar largement étalées. Ils ont vu le martin-pêcheur s'élancer comme une flèche de pierreries d'une rive à l'autre ; ils ont vu l'hirondelle, dans son vol hardi, raser la surface de l'eau et enlever d'un coup de bec la mouche imprudente que les poissons convoitaient déjà. Que n'ont-ils pas vu ? Le soir, à la chambrée, ils reparlent entre eux de toutes ces belles choses, et se font imposer silence par les vieux canards goulus et somnolents.

Un jour que j'étais venu pêcher au bord de la rivière, je vis un petit garçon de huit ou neuf ans, assis sur le gravier de la rive. Il avait déposé près de lui un panier d'où sortait le cou d'une bouteille, et où l'on entrevoyait un morceau de pain et des livres ; il regardait les canards d'un air d'envie, et jouait machinalement avec des cailloux. Quand il entendit le bruit de mes pas, il saisit son panier et se leva vivement, comme un écolier pris en faute.

Je le fis causer, et il m'apprit naïvement qu'il trouvait les canards bien heureux de se baigner toute la journée et de n'aller point à l'école.

— Changerais-tu avec eux ? lui demandai-je en souriant.

— Oh ! mais oui ! me répondit-il sans la moindre hésitation.

— A la condition d'aller ensuite à la broche ou dans la casserole ?

— Oh ! mais non ! répondit-il avec vivacité.

J'allais lui faire une petite morale, mais le drôle, entendant sonner les trois quarts au clocher du village, détala lestement pour n'être point en retard.

Tout en pêchant, je me mis à réfléchir ; car que faire à la pêche, à moins de réfléchir, surtout quand « cela ne mord pas ! »

La morale que j'avais eu l'intention d'adresser à cet écolier paresseux, je me l'adressai à moi-même, pour qu'elle ne fût pas perdue.

Il m'est arrivé plus d'une fois d'envier le sort de quelqu'un de ceux qui m'entouraient. Ce sentiment d'envie n'a jamais résisté à une analyse un peu sérieuse.

Par exemple, j'aime beaucoup les beaux jardins et les parcs bien entretenus. Je me suis souvent surpris à me dire : « Voilà un parc qui ferait bien mon affaire ! » Et aussitôt je me posais cette question : « Accepterais-tu en bloc, avec le parc, la condition et la manière de vivre du propriétaire ? »

Non, je n'accepterais pas. Je sais que sa condition est élevée, mais je ne suis pas ambitieux ; je sais que sa vie est honorable et heureuse, mais ce qui le rend heureux me rendrait peut-être misérable, et sa fortune pourrait bien n'être qu'une servitude de tous les instants pour un homme qui a appris à vivre et à penser comme moi. Et, avec une grande magnanimité, je refusais le parc qu'on ne m'offrait pas.

Les canards sont faits pour manger, boire et dormir ; dormir, boire et manger, engraisser, s'il se peut, et subir l'épreuve de la broche et de la casserole. Cette dernière condition avait mis mon écolier en fuite.

L'homme est au monde pour faire le bien dans la mesure de ses forces, pour éclairer son esprit, ce qui le mène à améliorer son âme, et à la préparer pour une vie supérieure quand il aura quitté celle-ci. Ce programme est à la portée de tout le monde, et il est sans exemple qu'on ait manqué de le remplir faute d'un parc bien entretenu.

Lorsque, par un jour de grande chaleur et de grande poussière, je traverse en chemin de fer quelqu'une de ces petites vallées où poussent de grands arbres, à la marge d'une jolie rivière, le contraste est si grand que j'envie le sort des habitants de la vallée ; mais, entendons-nous bien, ce que j'envie c'est leur bonheur présent comparé à l'épreuve que je traverse ; je n'accepterais pas plus leur vie en bloc qu'ils n'accepteraient la mienne. Ils ont tous leurs intérêts, toutes leurs habitudes et toutes leurs affections au bord de cette rivière ; et moi j'ai à la ville tout ce qui peut rendre ma vie agréable pour moi-même et utile pour les autres. Qui m'empêche d'ailleurs d'aller de temps en temps vivre de leur vie, en passant une bonne journée à la campagne ? Rien ! La preuve, c'est que me voilà aujourd'hui, philosophant, une ligne à la main, au bord de la rivière.

Mais qu'ont donc ces canards ? Jamais ils n'ont été si

bruyants. L'un d'eux a découvert je ne sais quelle provende, et tous les autres le poursuivent pour en avoir leur part. Allons ! c'en est fait de la pêche pour aujourd'hui ; tout ce vacarme a effrayé le poisson à plus d'une demi-lieue en amont et en aval. Mais le cas était prévu, et ma journée n'est pas perdue pour cela. Voici, à l'ombre des grands arbres, une herbe bien épaisse, et j'ai toujours soin, quand je viens rôder par ici, d'apporter un bon livre.

BIBLIOTHÈQUES POPULAIRES.

A Brême, depuis trois ans, il n'a pas été créé moins de 86 bibliothèques, dont 4 grandes dans la ville même, 10 moyennes dans les villes, bourgs et villages des environs, et 72 destinées aux écoles de village, ainsi qu'aux sociétés ouvrières et militaires. Une somme de plus de 5 000 marcs (le marc vaut 1 fr. 25 c.) a été employée l'année dernière à ces œuvres, sans compter les dons et contributions reçus par la société.

Des conférences ont lieu également pendant tout l'hiver en trois endroits différents de la ville.

A Dresde, la municipalité a voté la fondation de trois bibliothèques populaires pour lesquelles il a été accordé un crédit de 3 000 marcs, avec une allocation annuelle de 1 350 marcs.

SAGESSE DIVINE.

Il est impossible de ne pas voir dans l'ensemble de la création une Sagesse infinie qui, imposant certaines lois élémentaires à la matière, les a déterminées de telle sorte que leurs conséquences les plus éloignées fussent en harmonie avec la conservation de la vie organique et avec le bonheur des êtres raisonnables qui, après tant de siècles, devaient peupler la surface des planètes. C'est surtout dans ces résultats inattendus que brille la Sagesse éternelle, en nous étonnant par l'étendue de ses conceptions et par la précision avec laquelle elle parvient à ses fins. (1)

UNE CONVERSATION ENTRE FOURMIS
SUR L'HOMME.

Un jour de pluie, quelques fourmis se reposant, après dîner, dans un de leurs petits salons, se mirent à parler des hommes : c'est, paraît-il, un des sujets qui reviennent le plus souvent dans leurs entretiens. La conversation fut assez vive sans être aucunement bruyante ; on sait qu'elles ne se communiquent leurs idées qu'en se touchant les unes les autres avec leurs antennes.

Une grosse fourmi, personnage important et d'humeur critique, fit plusieurs observations amères sur ce qu'il y a de défectueux dans notre système social.

— Remarquez, par exemple, dit-elle, combien il y a de pauvres parmi eux. Est-ce qu'on voit jamais pareille chose dans la société des fourmis? Est-ce qu'on rencontre un seul individu qui, dans notre république, n'ait point sa part du bien commun?

Une jeune fourmi trouva qu'on était sévère à notre égard, et, touchant son voisin de ses antennes, lui dit :

— En somme, il y a beaucoup de ressemblance entre les hommes et les fourmis. Ils se bâtissent des nids, des villes, comme nous ; ils sont maçons, charpentiers, comme nous. Ils ont des vaches, nous en avons ; des esclaves, nous en avons ; ils font la guerre, et nous aussi.

La grosse fourmi fit un signe de pitié et répliqua :

— Je ne sais pourquoi vous prenez le parti de l'homme. A quoi sert ce gros et lourd animal? Il n'est pas seulement bon à manger. On ne voit pas vraiment pourquoi il a été créé : on se passerait de lui à merveille.

— Tout au moins, objecta la jeune fourmi (la jeunesse est bienveillante), les hommes ont cela de commun avec nous qu'ils ont des idées et qu'ils peuvent les échanger entre eux.

— Ah! reprit d'un air de triomphe la vieille fourmi, je vous y attendais! Quelles pensées ont-ils? Je ne sais. Mais y a-t-il rien de plus horrible au monde que leurs voix? Quels sons! quel désordre ils jettent dans le silence! J'aime presque autant l'aboiement des chiens. Il suffirait de la nécessité où les hommes sont de faire tout ce bruit de paroles à propos de la moindre chose qu'ils ont à se dire pour prouver leur infériorité et surtout la pauvreté et la lenteur de leurs idées.

Une de nos amies eut le malheur, une fois dans sa vie, d'habiter quelque temps sous le plancher d'une des salles où ils s'assemblent pour parler, et elle me disait : «Vous ne sauriez croire quel tapage ils font sans pouvoir presque jamais arriver à s'entendre! Et, très-souvent, un d'entre eux fait avec sa bouche un brouhaha de deux et trois heures pour exprimer seulement une ou deux idées... si même ce sont des idées! »

A ces mots, toutes les antennes s'agitèrent en signe d'hilarité : la cause de l'homme était perdue.

On vit entrer d'ailleurs une jeune messagère très-agitée : il venait de se passer dans la forêt un événement grave. (1)

ORGUE PORTATIF ALLEMAND
DU SEIZIÈME SIÈCLE.

On eut de bonne heure l'idée de construire des orgues portatives (2). L'orgue, en effet, qui, malgré ses imperfections, rendait de si grands services dans la musique religieuse, fut appelé à jouer également un rôle important dans la musique profane et les fêtes civiles au moyen âge. Mais, pour ces dernières cérémonies, il avait besoin d'être transporté d'une place à une autre, attendu qu'il servait soit à jouer des airs ou des marches dans un cortége qui s'avançait, soit à accompagner des chœurs qui pouvaient être ambulants. Aussi chercha-t-on et parvint-on à lui donner des proportions commodes. On voit, par exemple, des orgues installées sur des chariots, avec le souffleur et l'organiste : le tableau du cortége de Maximilien (seizième siècle), par Albert Durer (3), nous montre le célèbre Hofhaimer jouant d'un orgue portatif de ce genre.

On en faisait d'une dimension encore plus petite : c'étaient de véritables orgues de chambre. On en trouve déjà des représentations sur les monuments figurés du dixième siècle. Ces instruments se composent, en général, d'un coffre sur lequel sont implantés les tuyaux d'un clavier, et d'une petite soufflerie. On jouait d'une main sur le clavier et l'on soufflait de l'autre. L'*harmoniflûte*, instrument tout à fait moderne, peut faire comprendre comment la même personne jouait et soufflait en même temps.

Il y avait des orgues qu'on portait en tenant leur coffre appuyé sur le bras et contre la poitrine : on en trouve plus d'une fois des représentations dans les miniatures qui ornent les manuscrits du moyen âge. La sainte Cécile de Raphaël, par exemple, tient un petit orgue de ce genre. Quelquefois ces orgues se posaient sur les genoux. On pouvait aussi, à

(1) Le R. P. Secchi, *le Soleil*.

(1) Imité de *Brevia*.

(2) Pour tout ce qui est de la théorie et de la construction de l'orgue en général, voy. notre tome XL.

(3) Tome XL, p. 404.

l'aide de crochets ou de poignées, y adapter des courroies, et les porter en bandoulière. Enfin on les plaçait tout simplement sur une table.

En dehors de la question musicale, ces orgues sont quelquefois de véritables objets d'art par les ornements, sculptures ou peintures, qui les enrichissent. Les orgues des manuscrits du moyen âge ont les formes les plus diverses et parfois les plus originales. Dans le tableau attribué à Wohlgemuth, que l'on conserve à la Pinacothèque de Munich, et qui représente une sainte Cécile, on voit un orgue portatif dessiné dans un joli style ogival. Quant à l'orgue reproduit par notre gravure, c'est certainement un des plus intéressants spécimens que l'on ait de l'art décoratif du seizième siècle appliqué aux instruments de musique. Il servait sans doute soit dans les appartements de quelque châtelain, soit dans la chapelle de son château. Ce qu'il faut remarquer, c'est le soin qu'on a eu de le disposer en équilibre, pour ainsi dire. La condition de la décroissance nécessaire des tuyaux donnait une forme triangulaire, incompatible avec un aspect symétrique. Le facteur a fort ingénieusement construit une façade rectangulalre, en remplissant le vide par un second triangle où sont le portrait et les armoiries du propriétaire. Des figures élégamment entourées de fleurs capricieuses et de feuillages en arabesques soutiennent et accompagnent gracieusement ces armoiries et ce portrait. Le couronnement,



Musée de Kensington, à Londres. — Orgue allemand portatif du seizième siècle. — Dessin d'Édouard Garnier.

élégant et sévère à la fois, est surmonté de pièces découpées et très-ouvragées; le même caractère se retrouve dans le coffre de la base, qui porte le clavier et le sommier et a quelque chose de discrètement et d'élégamment solide, en rapport avec les lignes et la configuration de l'ensemble

L'orgue était consacré à la musique religieuse. Aussi les volets qui servent à garantir le petit *buffet* sont-ils décorés de peintures dont les sujets sont empruntés à l'Ancien Testament : l'une représente Abraham renvoyant Agar avec son fils Ismaël; l'autre, le même Abraham se préparant à immoler son fils Isaac. Les personnages ont les costumes de convention que leur donnaient les artistes du temps, peu soucieux de la couleur locale et de la vérité archéologique.

Presque tous les anciens buffets, même dans les grandes orgues, étaient protégés par des panneaux du même genre qui restaient fermés tant que l'on ne se servait pas de l'instrument. On peut citer, comme exemple, le buffet d'orgue de la cathédrale de Perpignan, qui date des premières années du seizième siècle, et dont les volets peints représentent l'Adoration des mages, le Baptême de Jésus-Christ, et les quatre Évangélistes.

Quelquefois on dorait et rehaussait de filets noirs ou de couleur les tuyaux visibles du buffet. La menuiserie elle-même du buffet était peinte et dorée : telle était la décoration des grandes orgues de Strasbourg. Mais il faut avouer que ce bois doré et peint de couleurs vives produit un effet peu satisfaisant. La décoration des buffets d'orgue est certainement mieux entendue quand, plus sobre et plus sévère, elle s'harmonise avec les lignes et le style des édifices.

LA QUINTINYE.



Salon de 1876 ; Sculpture. — Jean de la Quintinye, par Cougny. — Dessin de Sellier.

Lorsque Louis XIV résolut de venir habiter Versailles, il voulut établir un potager d'une grandeur proportionnée aux besoins de la cour, et chargea de cette création la Quintinye, surveillant de l'ancien potager.

Jean de la Quintinye avait alors quarante-neuf ans. Né en 1626, dans une petite ville de l'Angoumois, Chabanais, il avait fait de fortes études au collége des Jésuites de Poitiers, et s'était fait recevoir avocat à Paris. Sa parole

vive, aisée, accentuée, sa phrase parfois un peu négligée, mais le plus souvent élégante et naïve, le firent bien vite distinguer parmi tous ses confrères. Et cependant il restait pauvre, car les clients tiennent bien plus à être défendus par un homme célèbre que par un homme de talent. Aussi accepta-t-il avec bonheur la proposition que lui fit Tamboneau, président en la Chambre des comptes, de venir chez lui comme précepteur de son fils.

Quelques années plus tard, il alla faire avec son élève un voyage en Italie. Nourri des auteurs anciens qui ont traité de l'agriculture, il remarqua avec le plus grand intérêt les progrès faits depuis par les jardiniers de Rome et de Florence, et, s'instruisant auprès d'eux, il ne tarda pas à s'éprendre de l'horticulture. Au retour, il obtint de Tamboneau la direction du jardin de l'hôtel, et là il fit diverses expériences qui l'amenèrent à découvrir qu'il était bon d'enlever le chevelu des racines des arbres que l'on transplante, et que dans la taille on doit couper hardiment la plupart des grosses branches, puisqu'elles ne portent pas de fruits.

Ce fut à cette époque qu'il entra en correspondance avec tous les savants de l'Europe et commença sa réputation. Le prince de Condé, charmé de son caractère franc, expansif, se l''attacha et apprit de lui les éléments de l'art horticole. Ce fut son influence, sans doute, qui fit obtenir, en 1667, à la Quintinye, la surveillance des cultures du potager fondé par Louis XIII à Versailles, sur l'emplacement où est aujourd'hui la Bibliothèque, et qui avait pour directeur Masson. En 1671, le roi venant très-fréquemment, il fallut l'agrandir, et la Quintinye reçut pour sa charge un traitement de 4 000 livres.

Le roi, en choisissant pour y établir le potager le vaste lit d'un étang comblé à l'aide des terres produites par le creusement de la pièce d'eau des Suisses, n'avait absolument consulté que ses commodités et sa fantaisie. Il était impossible de tomber plus mal, car ce terrain humide, froid, mauvais, était impropre à toute culture. La Quintinye le dit lui-même : c'étaient des terres « de la nature de celles qu'on voudrait ne trouver nulle part. » Enfin, à force de drainages et de travaux de toutes sortes, il parvint à les assainir et à les fertiliser; mais la dépense s'éleva, selon les calculs de M. le Roi (*Histoire des rues de Versailles*), à 1 477 231 livres.

Il serait trop long d'énumérer toutes les innovations qu'apporta la Quintinye aux méthodes horticoles alors en vogue pendant sa direction. Entre autres choses, il inventa l'art de la culture en espalier, et ce fut un de ses élèves, Girardot, qui transporta à Montreuil l'industrie plus tard si célèbre de la culture des pêchers : « J'ai pu, dit-il, à l'égard de certains fruits et légumes, en faire mûrir quelques-uns cinq et six semaines devant le temps, par exemple, des fraises à la fin de mars, des précoces et des pois en avril, des figues en juin, des asperges et des laitues pommées en décembre et janvier. »

La Quintinye avait, comme intendant des jardins royaux, 6 700 livres d'appointements. Le 25 août 1687, il reçut le titre de directeur général des jardins fruitiers des maisons royales. Sur le brevet, il était désigné sous ce nom : M. de la Quintinye, et, depuis ce temps, il porta la particule *de* devant son nom. Courtisan adroit, savant habile, causeur charmant, professeur clair, il fut toujours en haute faveur. Louis XIV se plaisait à apprendre de lui la taille des arbres fruitiers; il encouragea vivement tous ses travaux, et eut pour lui mille attentions. Il fut chargé de tracer les potagers de Chantilly, de Rambouillet, de Saint-Ouen, de Sceaux, de Vaux, pour Condé, Montausier, Boisfranc, Colbert et Fouquet. En Angleterre, où il avait fait deux voyages alors qu'il était chez Tamboneau, ses relations étaient nombreuses, et le roi Jacques II avait même fait tous ses efforts pour se l'attacher.

Il habitait Versailles depuis longtemps, car Louis XIV avait fait construire tout exprès pour lui, par Mansart, des bâtiments attenant au potager, et ce fut en cette ville qu'il mourut en 1688. Il fut enterré dans le cimetière Notre-Dame, et une plaque de marbre élevée à sa mémoire se voit dans une des chapelles de l'église. Lorsque sa veuve fut présentée au roi : « Madame, dit celui-ci, nous venons de faire une perte que nous ne pourrons jamais réparer. » Et il avait raison.

Il laissait un fils, ecclésiastique. Ce fils publia peu après un ouvrage qui avait occupé toute la vie de son père : l'*Instruction sur les jardins fruitiers*, en deux volumes in-4°. Cet ouvrage admirable, écrit avec clarté et dans un style naïf et agréable, mériterait bien d'être imprimé de nouveau et annoté. La Société d'horticulture de Versailles en avait formé le projet; nous ne savons si elle a renoncé à cette excellente idée.

En tête du livre est un portrait remarquable de la Quintinye, gravé par Vermeulen, d'après Richard.

A la suite du portrait viennent un poëme latin de Santeul sur Flore et Pomone, et une idylle de Perrault où cet académicien dit :

> Mais c'est peu que notre âge, illustre Quintinye,
> Ait profité des dons de ton rare génie. . . . .
> Tu veux, avec ta plume agréable et sçavante,
> Transmettre tes secrets à la race suivante,
> Et, les faisant passer à nos derniers neveux,
> Rendre tous les climats en tous les temps heureux.

On a d'autres éditions de l'*Instruction sur les jardins fruitiers*, mais elles sont toutes déparées par l'addition de chapitres apocryphes sur les fleurs, etc.

Les seuls écrits authentiques de l'illustre horticulteur, en dehors de ce grand ouvrage, sont deux lettres sur la *Culture des melons*, publiées en anglais dans les Transactions de la Société royale de Londres, et traduites en français par M. Armand Landrin (Société d'horticulture de Versailles, 1865).

Souhaitons une bonne réédition de ces travaux, mais sans trop l'espérer, car, jusqu'à ce jour, selon la pensée bien juste de notre auteur, « l'agriculture est une des plus belles sciences que l'homme puisse acquérir, et cependant il se trouve peu de maîtres pour l'enseigner, et surtout peu de disciples pour l'apprendre. »

VOLONTÉ.

Nous n'avons rien à nous que notre volonté; tout le reste n'est point à nous. La maladie enlève la santé et la vie; les richesses nous sont arrachées par la violence; les talents de l'esprit dépendent de la disposition du corps. L'unique chose qui est véritablement à nous, c'est notre volonté.

FÉNELON.

LES DERNIÈRES PENSÉES
D'UN VIEUX BOUQUINISTE.

Fin. — Voy. p. 379, 386.

XII

J'ai eu dans ma boutique, durant plusieurs mois, un Montaigne, édition Lefèvre, à deux colonnes (1834). Au bas de la page 90, où commence le chapitre *De l'Amitié*, quelqu'un, dans une heure de misanthropie, avait écrit :

« Je me suis permis ce beau luxe de l'amitié tant que » je pouvais être aux amis un atout dans leur jeu ; mais

» n'étant plus aujourd'hui qu'une mauvaise carte, il faut » s'abstenir. »

XIII

Mon métier, qui m'a permis de m'instruire au delà de ce que pouvait espérer le fils d'un brouettier, qui m'a permis d'observer les hommes, a été pour moi une source de joies. Je m'y suis complu, d'ailleurs, parce qu'il me permettait de satisfaire mon goût pour les livres et pour la lecture. Ce goût de la lecture et des livres est de ceux qui ne passent pas. Je le trouve en moi aussi vivace aujourd'hui qu'il y a soixante ans.

Difficilement rencontrerait-on quelqu'un qui ait moins que moi parcouru le monde; mais la lecture m'en a révélé l'étendue, la richesse, la variété immense.

Par la lecture, je n'ai pas été mis en rapport seulement avec tous les lieux, je l'ai été avec tous les temps, je pourrais presque dire avec tous les hommes, ou du moins avec ceux qui ont le mieux résumé en eux les pensées des autres hommes. Ce spectacle de la vie universelle a pu seul m'élever au-dessus des misères de ma vie individuelle. Je n'ai plus, dans ces dernières années, autant senti ma solitude. La contemplation de cette jeunesse éternelle du monde me fait oublier ma propre vieillesse; en voyant l'humanité s'avancer de progrès en progrès, j'oublie ma propre décadence.

La vieillesse, d'ailleurs, quand elle reste sage après une vie sage, est-elle aussi dénuée de charme qu'on le dit? C'est, pour l'esprit, l'âge du calme. Quel bienfait nouveau!

XIV

Un des meilleurs résultats qu'ait eus pour moi ce métier de bouquiniste, c'est de tenir en éveil à la fois toutes mes facultés mentales. Mon esprit ne s'est atrophié complétement en aucune de ses parties: un jour je m'occupais d'art; une autre fois, de chimie, de zoologie, d'anthropologie ou d'histoire; d'autres fois, plongé dans les plus anciens livres, je tâchais de me faire une idée des premières conceptions; puis j'essayais de suivre à travers l'histoire la marche, le développement et les métamorphoses de ces idées premières.

Grâce à ces libres études, j'ai pu devenir, non pas ce que de nos jours on appelle un docteur (jamais je n'eusse mis là mon ambition, n'ayant à être ni avocat, ni médecin, ni professeur); grâce, dis-je, à ces libres études, j'ai pu, non pas devenir un docteur, mais tout simplement, je crois, rester homme.

Plus j'ai vécu, plus je me suis loué de ce résultat, et plus j'ai connu combien il est bon, mais aussi combien il est rare, d'y parvenir.

Le jour où les docteurs seraient un peu moins docteurs et un peu plus hommes, leur science, elle aussi, tout naturellement, s'humaniserait, et tous alors viendraient, même les enfants et les femmes, s'y désaltérer, parce qu'ils y trouveraient une nouvelle source de vie et d'espérance.

Ce n'est pas que je songe à désapprouver les études spéciales, mais je voudrais que les spécialistes eussent, un peu plus qu'ils ne l'ont, l'esprit de généralité. Que dirait-on d'un maître de géographie qni ne voudrait apprendre à chacun que la géographie de son canton? Mais, objecterions-nous à ce spécialiste, le canton ne s'explique que par l'arrondissement, l'arrondissement que par le département ou par la province, et puis par tout l'ensemble du territoire national, qui lui-même ne peut être compris que si l'on a certaines données indispensables sur la géographie générale. Après cela, revenez au détail de votre village, ayez-en point par point la topographie présente à l'esprit, cela même vous fera mieux comprendre la géographie générale; et combien vous serez plus fort ainsi que si vous vous en étiez tenu à votre village, et cela sous le prétexte que vous n'avez d'intérêt et d'action que là! En vous spécialisant ainsi sur un coin, vous pourriez voir votre propre toit renversé par la tempête sans savoir de quelle contrée lointaine et par quelles voies vous est venu cet orage.

Mon colonel philosophe, à qui je faisais part de ces observations, ajoutait: Il ne faut pas d'ailleurs oublier que souvent un phénomène de physique, par exemple, ne peut avoir son explication que dans la science d'à côté, chimie ou physiologie. Et, ajoutait-il encore, que dirait-on d'un anatomiste qui ne voudrait prendre aucune idée de l'anatomie comparée?

XV

Je lis peu, je lis de moins en moins, depuis quelque temps; mais je n'en suis que plus attiré, que plus enchanté par mes livres. Assis au milieu d'eux, je les contemple, je les caresse du regard; j'en refais, sans les ouvrir, une sorte de lecture intérieure, dans laquelle leurs pensées et les miennes se confondent; je me sens avec eux une âme commune.

Vieux bouquiniste, je dois à mes livres non-seulement tout ce que je sais, mais tout ce que je possède. Si j'ai pu me faire pour mes dernières années de si heureux loisirs, c'est à eux que je les dois. Et puis, que de circonstances, que de choses, que d'hommes me rappellent ces dix mille volumes!

Dix mille volumes! Qui m'eût dit, quand j'achetai pour trois francs mon premier *Don Quichotte* en quatre volumes, que j'en arriverais à me faire une des meilleures bibliothèques de la ville?

Dix mille volumes! Il y en a là certainement neuf mille neuf cents qu'à mon âge je n'ouvrirai plus jamais. Ceux que j'aime à relire, s'ils vont au nombre de cent, c'est beaucoup; mais j'aime à vivre entouré de livres; j'aime aussi à voir mes auteurs bien-aimés entourés en quelque sorte de tout le genre humain; j'ai besoin de les voir régner, et l'on ne règne pas dans la solitude. Habitude de métier ou bizarrerie d'esprit, mes livres préférés, tout seuls sur une tablette, m'attristeraient; il me semblerait qu'eux-mêmes ils s'ennuient. Je me figure aussi qu'il y a pour eux plus d'honneur à voir qu'au milieu de tant d'autres écrivains, c'est eux toujours que de préférence on relit.

Oh! n'était que la place me manque, je ne m'en tiendrais pas à dix mille volumes!

XVI

Chose singulière! je ne suis pas sûr que ma vie de bouquiniste n'ait pas été le résultat de ma première lecture! Cette première lecture, ce fut *Don Quichotte*. Bien éloignée de moi était alors toute pensée de bibliothèque; mais la bibliothèque de don Quichotte fut pour moi toute une révélation. Je fus pris par cet inventaire, par ce catalogue, que font le curé et le barbier des livres du noble hidalgo. J'eus alors, moi aussi, l'idée d'une « chambre aux livres », car c'est ainsi que Michel Cervantes désigne la bibliothèque du chevalier de la Manche. Mais j'ai dépassé de beaucoup la réalisation de mon premier vœu. J'ai, non pas une chambrée, mais une maisonnée de livres: il n'est pas chez moi un petit coin où je ne les aie entassés; l'escalier même en est tapissé! et, n'importe où je me trouve, il en est toujours quelques-uns que je salue du regard et dont je me rappelle très-bien tout le contenu.

Si, au lieu d'un an ou deux tout au plus que je puis avoir encore devant moi, j'en pouvais espérer seulement une douzaine, j'aimerais à résumer les souvenirs de toutes mes

études; j'en ferais, en quelque sorte, mes impressions de voyage. Je ne sais si personne a fait cela ; mais il y faudrait, avec beaucoup de temps, beaucoup de talent. Les deux choses te manquent; abstiens-toi, mon ami.

Quitte le long espoir et les vastes pensées.

XVII

Mais quelle occasion cela m'eût été de les remuer tous les uns après les autres, mes chers volumes!

Quand les lirai-je maintenant?

— Eh! malheureux! tu arrives demain à la page qu'on ne tourne jamais... Songe que tu vas la lire, sans fatigue des yeux, cette page éternelle, avec ta femme et ton fils, avec tes filles, avec ton père et ta mère, avec le beau-père Bruche et son ancien maître Buffon, avec tous les auteurs de tous ces livres que tu as tant aimés!

Tu seras demain où ils sont, tu sauras demain ce qu'ils savent. Que tu sois entré dans ce monde en pleurant, d'accord ; pleurer (un grand poëte l'a dit) est ce qui convient au début de la vie ; mais à la fin que faut-il? Sourire, remercier et bénir.

VERRE DE CHARLEMAGNE.



Musée de Chartres. — Verre dit de Charlemagne. — Dessin d'Édouard Garnier.

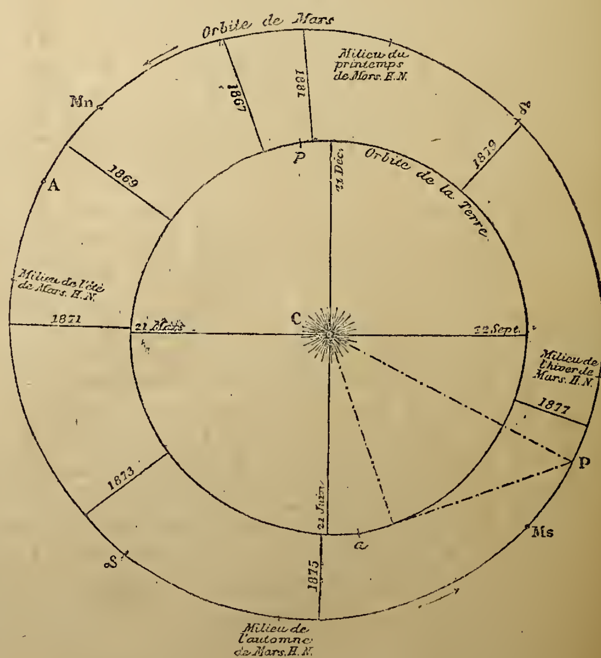
La belle coupe de verre en forme de calice que représente notre gravure appartient au Musée de la ville de Chartres; on la désigne communément sous le nom de *hanap de Charlemagne* (¹); elle n'a pas moins de 24 centimètres de hauteur, y compris le pied ou support en cuivre argenté, ciselé à sa partie supérieure et enrichi à sa base de godrons en bossage. Le milieu du vase est orné d'une large bande circulaire d'entrelacs dessinés par des filets dorés dont l'intérieur est rempli de petits points blancs et bleus en relief, formés par des émaux incrustés; au-dessus de cette bande règne une inscription en caractères arabes, dorés au milieu et colorés en rouge sur les côtés de leurs entailles, et, au-dessous, un cordon d'ornements courant en frise circulaire.

Suivant une tradition longtemps accréditée, rapportée par des historiens sérieux, et dont les modernes orientalistes ont seuls, dans ces derniers temps, démontré la fausseté, cette magnifique coupe aurait fait partie des présents envoyés par le calife Aroun-al-Raschid à l'empereur Charlemagne, et aurait été donnée par ce dernier à l'abbaye de la Madeleine de Châteaudun (Eure-et-Loir), qu'il avait fondée ou seulement restaurée. Quoi qu'il en soit, elle avait été conservée jusqu'à la révolution dans le trésor de cette abbaye. En 1798, le président du directoire du département la réclama à la municipalité de Châteaudun pour l'envoyer à la Bibliothèque nationale ; mais elle fut oubliée et resta à la Bibliothèque de la ville de Chartres jusqu'à la création du Musée en 1834.

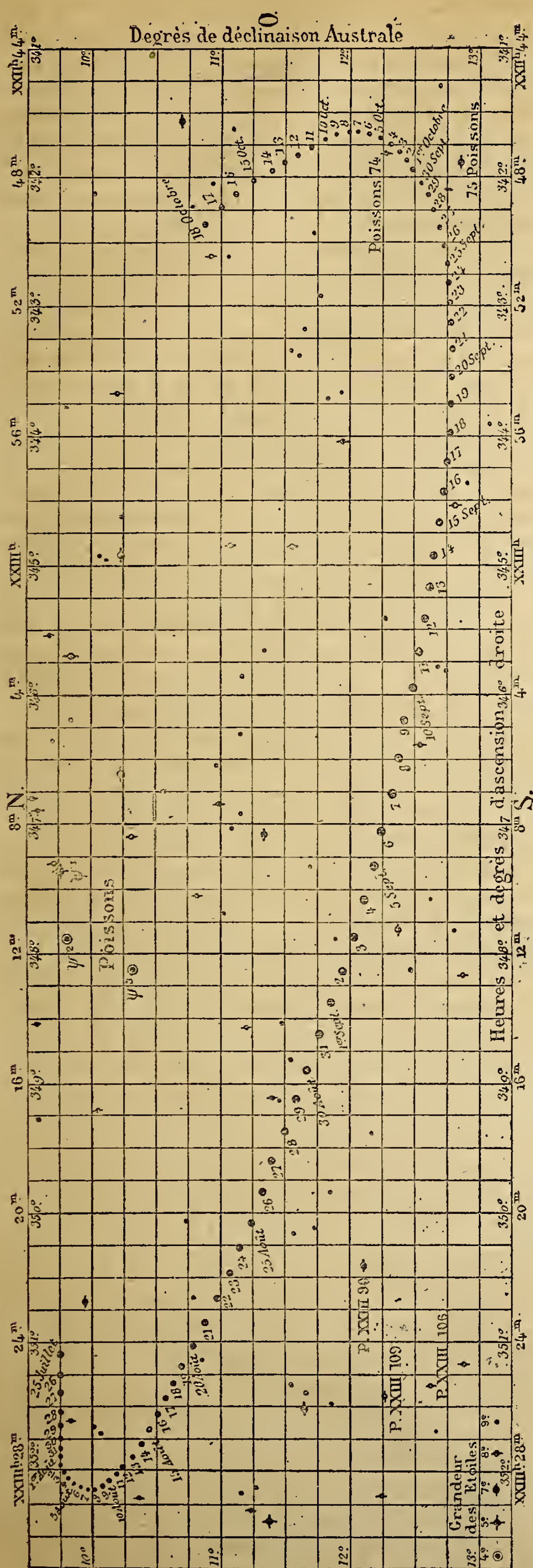
C'est d'après la forme des caractères composant l'inscription que plusieurs orientalistes ont prouvé que ce curieux verre ne pouvait remonter au delà du douzième siècle. M. Reinaud l'a ainsi traduite en 1821 : « Que sa » gloire soit éternelle et sa vie longue et saine ; que son » sort soit heureux, son siècle favorable et sa fortune par» faite. » Ce savant ajoute que quelque croisé appartenant au pays chartrain ou dunois l'aura rapporté d'Orient, comme tant d'autres monuments de ce genre épars dans les différentes villes de France, et il pense que ce fut sans doute soit après la prise de Damiette, soit à la première croisade de saint Louis.

(¹) On appelait *hanap* un verre à boire ou coupe réservée habituellement dans les repas au principal convive. Ces vases, d'après M. de Laborde, n'avaient pas de formes déterminées; on les fabriquait également de diverses matières, depuis le bois jusqu'à l'or, depuis le cristal jusqu'aux pierres précieuses.

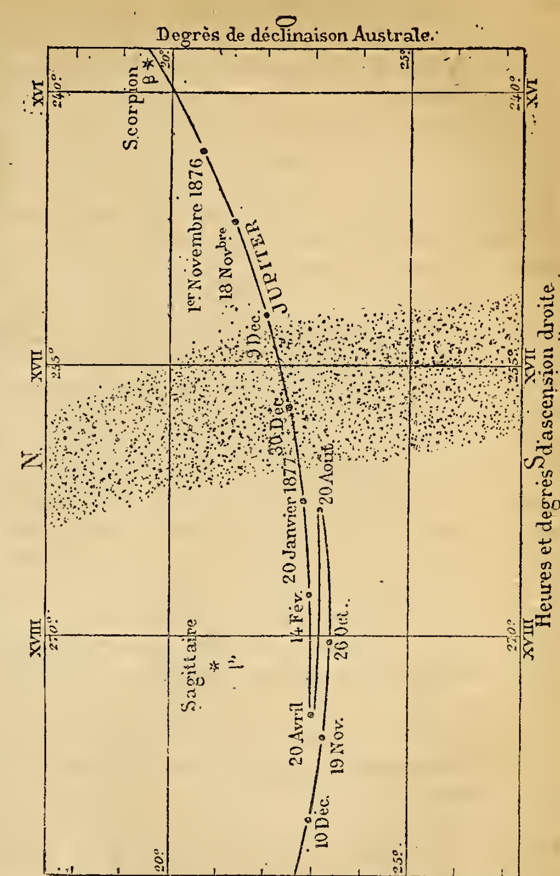
CONSEILS POUR L'ÉTUDE DU CIEL EN 1877.



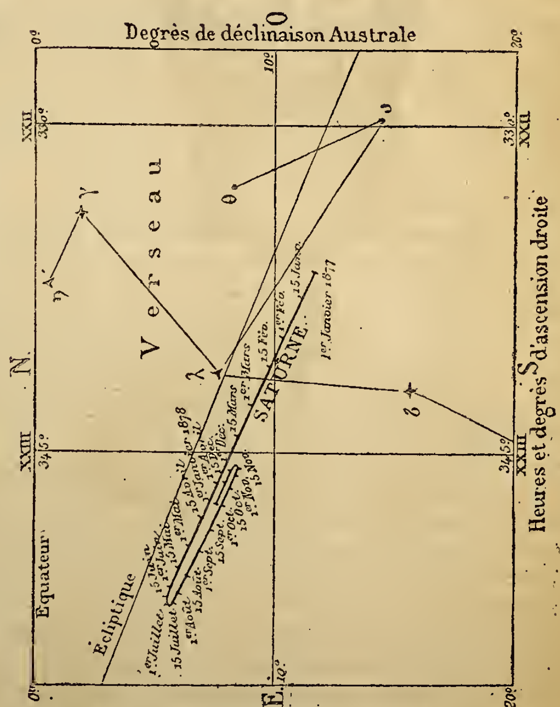
Chaque année présente son intérêt astronomique particulier. En dehors du cours habituel des choses, de la marche des saisons, des aspects mensuels des constellations, des mouvements constants de la Lune et du Soleil, des éclipses et des phénomènes généraux qui se renouvellent d'année



MOUVEMENT & POSITIONS DE MARS
pendant son opposition de 1877.



MOUVEMENT ET POSITIONS DE JUPITER
pendant l'année 1877.



MOUVEMENT ET POSITIONS DE SATURNE
pendant l'année 1877

en année, la combinaison des mouvements de la Terre avec ceux des planètes amène de temps en temps des situations spéciales, non-seulement utilisées pour les progrès de l'astronomie, mais encore intéressantes pour tous ceux qui aiment à se rendre compte de notre position dans l'univers, des lois qui régissent le monde, et des spectacles variés que nous offre la contemplation de la nature.

Cette année 1876 a été remarquable par le grand éclat dont Vénus a brillé au printemps, et par la rare proximité à laquelle cette planète s'est trouvée de la Terre,

ainsi que par l'occultation de la planète Saturne par la Lune, qui a eu lieu le 7 août, comme nous l'avions annoncé. L'année prochaine, 1877, offrira pour intérêt spécial le passage de la planète Mars en vue de la Terre, à la plus petite distance à laquelle elle puisse passer, coïncidence qui n'arrive que tous les quinze ans, et qui servira certainement aux astronomes à compléter la carte géographique de ce monde voisin. Cette même année 1877 verra aussi disparaître l'anneau de Saturne. En 1878, nous aurons un passage de Mercure devant le Soleil, etc.

Mais procédons par ordre, et calculons successivement les principaux phénomènes astronomiques de l'année 1877.

Il y aura cinq éclipses, trois de Soleil et deux de Lune.

La première sera une éclipse totale de Lune, qui arrivera le 27 février et sera visible en France. La Lune entrera dans la pénombre de l'atmosphère terrestre à 4 h. 43 m. du soir, et dans l'ombre de la Terre même à 5 h. 39 m. Elle sera totalement éclipsée à 6 h. 36 m. Milieu de l'éclipse à 7 h. 25 m.; fin de la totalité à 8 h. 13 m.; sortie de l'ombre à 9 h. 10 m., et sortie de la pénombre à 10 h. 6. m. La Lune se lèvera à 5 h. 29 m. du soir, c'est-à-dire dix minutes avant son entrée dans l'ombre de la Terre. L'éclipse totale sera donc visible à Paris. L'ombre de la Terre sera une fois et demie plus large que la Lune.

La seconde éclipse sera une éclipse partielle de Soleil, qui arrivera pendant la nuit du 14 au 15 mars, et sera par conséquent invisible en France.

La troisième sera encore une éclipse partielle de Soleil, également invisible en France, qui arrivera pendant la nuit du 8 au 9 août.

La quatrième sera une éclipse totale de la Lune, qui arrivera le 23 août et sera visible en France. Notre satellite entrera dans la pénombre de l'atmosphère terrestre à 8 h. 13 m. du soir, et dans l'ombre de notre globe à 9 h. 23 m. L'éclipse sera complète à 10 h. 28 m. Milieu de l'éclipse à 11 h. 21 m.; fin de l'éclipse totale à 12 h. 13 m.; sortie de l'ombre à 13 h.18 m.; sortie de la pénombre à 14 h. 28 m. La largeur de l'ombre de la Terre sera plus d'une fois et demie supérieure à celle de la Lune. Ce jour-là la lune se lèvera à 6 h. 56 m. du soir.

La cinquième et dernière éclipse de l'année sera une éclipse partielle de Soleil, arrivera pendant la nuit du 6 au 7 septembre, et sera invisible en Europe. Elle sera visible pour le cercle polaire austral.

La Lune passera devant plusieurs astres remarquables et les éclipsera. Le 30 janvier, elle arrivera, à 6 h. 24 m. du matin, devant la planète Uranus, l'éclipsera pendant 47 minutes et la quittera à 7 h. 11 m. Le 20 mars, elle l'occultera de nouveau. L'immersion de la planète derrière la Lune aura lieu à 11 h. 55 m. du soir; il sera intéressant de l'observer de plusieurs villes différentes, car il y en a pour lesquelles elle sera éclipsée et d'autres où elle ne sera que frôlée par la Lune; à Paris, elle passera à 1′.8 du bord de la Lune (l'épaisseur d'un cheveu pour ainsi dire).

Une autre occultation intéressante sera celle de l'étoile de première grandeur Régulus ou *Alpha* du Lion. La Lune passera tout contre elle le 3 janvier, à 2 h. 55 m. du matin (mêmes réflexions que pour Uranus), et repassera juste devant elle, l'éclipsant, le 27 février, depuis 1 h. 1 m. du matin jusqu'à 2 h. 6 m. Ce phénomène aura lieu, comme on le voit, la même nuit que l'éclipse de Lune.

On peut signaler aussi comme très-intéressantes à observer pour les amateurs d'astronomie les occultations de deux étoiles doubles: *Cappa* des Gémeaux, de 4e grandeur, devant laquelle la Lune passera le 28 janvier de 5 h. 29 m. à 6 h. 18 m. du matin, et le 23 mars de 11 h. 39 m. à 12 h. 23 m.; et la belle *Epsilon* du Bélier (même grandeur), qui sera occultée le 23 janvier de 4 h. 28 m. à 5 h. 41 m. du soir, le 19 février de minuit 50 m. à 1 h. 37 m., le 9 juin de 3 h. 57 m. du matin à 4 h. 35 m., le 2 août de 9 h. 51 m. du soir à 10 h. 39 m., et le 23 octobre de 4 h. 14 m. du soir à 4 h. 56 m. Signalons encore, en fait d'occultations d'étoiles brillantes, celle de *Rô* du Lion (4e grandeur), le 30 janvier, de 11 h. 1 m. à minuit 10 m., et le 26 mars de 8 h. 35 m. à 9 h. 41 m. du soir; — *Tau* du Scorpion (3e grandeur), le 6 mars, de 9 h. 23 m. du matin à 10 h. 31 m. (difficile à voir), le 28 avril de 2 h. 36 m. du matin à 3 h. 47 m., et le 20 juillet de minuit 7 m. à 1 h. 5 m.; — *Gamma* du Capricorne (3e grandeur), le 12 mars, de 5 h. 15 m. du matin à 5 h. 59 m.; — *Iota* du Verseau (4e grandeur), le 9 avril, de 2 h. 32 m. du matin à h. 35 m.; — *Tau* du Sagittaire (3e grandeur), le 30 mai, à 3 h. 54 m. du matin, rencontre près du bord de la Lune; et 17 Taureau (4e grandeur), ainsi que plusieurs autres Pléiades, le 20 novembre à 7 h. 30 m. du soir. Ce sont là les principales occultations d'étoiles par la Lune; les autres, ayant pour objet des étoiles de cinquième et sixième grandeur, sont moins intéressantes à observer.

Avant de quitter la Lune, remarquons que les plus grandes marées causées par son attraction auront lieu le 7 septembre (hauteur = 1.14), le 27 février (1.12), le 6 octobre (1.10), le 29 mars (1.07), le 9 août (1.05) et le 29 janvier (1.04). Il faut multiplier par ces nombres l'unité de hauteur de chaque part pour connaître l'élévation d'eau que la mer atteindra dans chaque endroit. Aux dates précédentes, la mer croisera au Mont-Saint-Michel, et le mascaret de Caudebec aura toute sa grandeur, surtout si le vent s'ajoute à la mer.

Examinons maintenant les configurations des planètes, et voyons quelles sont les époques où elles brilleront dans le ciel et se présenteront le mieux aux regards de l'habi tant de la Terre.

Commençons par la planète Mercure, la plus proche du Soleil. Cette grande proximité fait qu'elle n'est visible pour nous que lorsqu'elle forme un angle droit avec le Soleil et la Terre, soit qu'elle retarde le plus possible vers le coucher du Soleil, soit qu'elle précède le plus possible son lever. On n'aperçoit Mercure dans ces circonstances que pendant trois ou quatre jours, de sorte que l'occasion disparaît vite si l'on n'a pas soin d'en profiter. Ses plus grandes élongations du soir arriveront le 10 janvier, époque à laquelle il retarde de 1 h. 27 m. sur le Soleil; le 2 mai, époque à laquelle le retard est de 1 h. 20 m.; le 29 août, époque à laquelle son retard sera de 1 h. 37 m., et le 25 décembre, où son retard sera de 1 h. 26 m. C'est donc à ces dates qu'il faudra le chercher dans le crépuscule à l'occident, le soir, après le coucher du Soleil. Il brillera alors, à l'œil nu, comme une étoile de première grandeur; il offrira une belle phase dans une lunette. Ses plus grandes élongations du matin arriveront: le 20 février, époque à laquelle il précédera le Soleil de 1 h. 32 m.; le 20 juin, époque à laquelle l'avance sera de 1 h. 33 m., et le 11 octobre, où elle sera de 1 h. 18 m. C'est à ces dates qu'on pourra le trouver brillant le matin, à l'orient, avant le lever du Soleil.

Vénus, que nous avons perdue depuis le mois de juillet dernier comme « étoile du soir », et qui jetait alors tant d'éclat qu'elle portait ombre et qu'on l'a aperçue en plein jour, Vénus est actuellement « étoile du matin. » Elle se lève à 5 h. 30 m., c'est-à-dire plus de deux heures avant le Soleil. Sa distance au Soleil va diminuer petit à petit jusqu'au 6 mai, jour où elle passera derrière lui, devenant invisible par conséquent, et s'avancera vers son élongation du soir. A partir du mois de juin, on pourra la cher-

cher le soir à l'occident. Le 25, elle retardera déjà d'une heure sur le Soleil; le 21 juillet, de 1 h. 30; le 11 septembre, de 2 heures; le 20 octobre, de 2 h. 30 m.; le 15 novembre, de 3 heures. Sa plus grande élongation aura lieu le 11 décembre, époque à laquelle la belle planète se couchera 3 h. 18 m. après le Soleil. Octobre, novembre et décembre seront les meilleurs mois pour l'observer.

Comme nous l'avons dit plus haut, l'année 1877 sera une année exceptionnelle pour la planète Mars.

Pour nous rendre bien compte des rapports qui existent entre le mouvement de Mars et celui de la Terre, considérons la figure 1, sur laquelle ces deux orbites sont tracées à une échelle de proportion très-exacte (7 millimètres pour 10 millions de lieues). Le Soleil occupe un point voisin du centre. La Terre circule sur l'orbite intérieure, à la distance maximum de 25mm.9, c'est-à-dire de 37 000 000 de lieues. Mars circule le long de l'orbite extérieure, à la distance moyenne de 39mm.5, ou de 56 000 000 de lieues. Mais ni l'orbite de la Terre, ni celle de Mars, ne sont circulaires; celle de Mars, principalement, est fortement elliptique, attendu qu'à son périhélie (P) cette planète est à 56 130 000 lieues du Soleil, tandis qu'à son aphélie la distance est de 61 570 000: il y a plus de 10 000 000 de lieues de différence. Mars accomplit sa révolution autour du Soleil en 687 jours, et la Terre en 365, toutes deux dans le même sens (indiqué par les flèches), et elles se rencontrent sur une même ligne relativement au Soleil à des périodes irrégulières, dont la moyenne est de 2 ans 49 jours. Ces oppositions de Mars ont eu lieu : en 1867, le 10 janvier; en 1869, le 13 février; en 1871, le 19 mars; en 1873, le 27 avril; en 1875, le 19 juin. La prochaine arrivera en 1877, le 5 septembre.

Par suite de l'ellipticité des deux orbites, les distances de Mars à la Terre ne sont pas les mêmes à chaque opposition, ce qu'il est facile de voir par la figure. Ainsi, en 1869, par exemple, le plus grand rapprochement a été de 0.6772, c'est-à-dire de 25 000 000 de lieues, tandis qu'en 1877 il sera de 0.3766, c'est-à-dire de 14 000 000 de lieues.

Sur cette même figure on a marqué le milieu des saisons de l'hémisphère nord de Mars. On peut voir que cette année la planète se trouvera à la fois vers son périhélie (P) et vers le milieu de l'hiver de son hémisphère nord.

On pourra chercher Mars à partir du mois de mai. Le 1er janvier 1877, il se lève à 3 h. 53 m. du matin, trop tard par conséquent pour être observable; le 1er mars, il précède le Soleil de 4 h. 40 m.; sa quadrature arrivera le 24 avril, époque à laquelle il passera au méridien vers 6 heures du matin et se lèvera vers minuit. A dater du 15 mai, il se lèvera avant minuit, retardera peu à peu de semaine en semaine, et brillera comme une étoile rouge de première grandeur dans notre ciel du soir. Il passera au méridien : le 15 juin, à 4 h. 52 m. du matin; le 15 juillet, à 3 h. 42 m.; le 15 août, à 1 h. 48 m. Il sera exactement derrière la Terre, relativement au Soleil, le 5 septembre. Le 1er octobre, son passage au méridien aura lieu à 10 heures du soir; le 1er novembre, à 8 h. 16 m.; le 1er décembre, à 7 heures, et le 1er janvier 1878, à 6 heures.

On voit donc que c'est en août, septembre et octobre que ce monde voisin se trouvera dans les meilleures conditions pour être observé par l'habitant de la Terre. L'une de nos figures représente sa route pendant cette période. Il passera alors devant les petites étoiles de la constellation du Verseau. Le 27 juillet il rencontrera Saturne et passera à 3° 1/2 plus au nord.

Le cours apparent de Jupiter pendant l'année 1877 est tracé sur notre figure 3. Son opposition à la Terre arrivera le 19 juin. C'est donc à cette époque qu'il passe au méridien à minuit, et c'est en mai, juin et juillet, comme cette année, qu'il étincellera dans notre ciel du soir comme une radieuse étoile. De la constellation du Scorpion, où nous l'avons laissé, il entre dans celle du Sagittaire ; l'année dernière il a failli éclipser la belle étoile double *Bêta* du Scorpion. La seule étoile intéressante près de laquelle il passera en 1877 sera *Mu* du Sagittaire, encore en restera-t-il assez loin. Depuis plusieurs années, les astronomes observent avec une attention particulière les oppositions de cette planète; car on est fort occupé en ce moment de l'analyse de son atmosphère, de ses nuages, de ses changements météorologiques, ainsi que des variations d'éclat que ses quatre satellites paraissent subir.

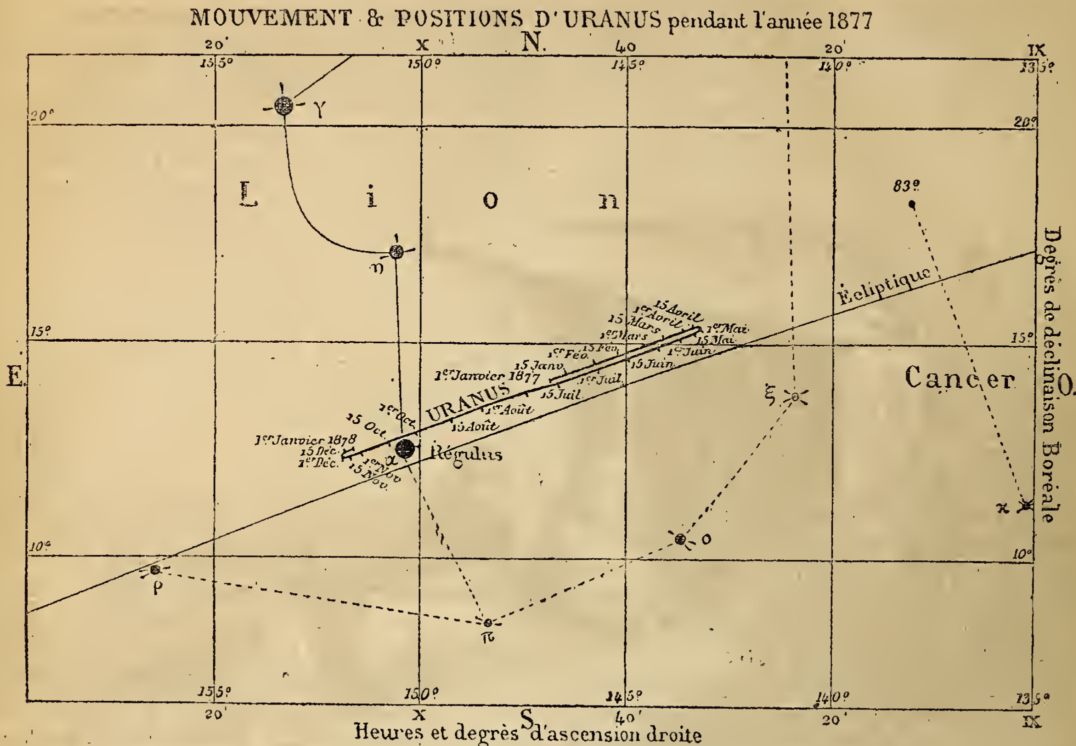
Saturne reste dans la constellation du Verseau, et passera en opposition derrière la Terre le 9 septembre. C'est donc aux mois d'août, septembre et octobre qu'il se trouvera dans les meilleures conditions d'observation, brillant comme une étoile de première grandeur vers le sud-est, à 9 heures du soir, en août et en septembre, et vers le sud en octobre. Cette planète est actuellement dans une période remarquable : ses anneaux se referment peu à peu, de telle sorte que nous ne les verrons bientôt plus que par la tranche, et comme ils sont très-minces, ils deviendront tout à fait invisibles. Cet effet est dû à la translation de Saturne sur son orbite. Toutes les demi-révolutions, c'est-à-dire tous les quinze ans, le plan de ses anneaux se trouve couché parallèlement aux rayons solaires, de sorte qu'ils ne sont plus éclairés que par la tranche et cessent d'être visibles. Ils deviennent invisibles également lorsque la Terre se trouve tout à fait dans le plan des anneaux, lors même que leur face, soit boréale, soit australe, est encore éclairée par le Soleil. Voici la valeur calculée de l'élévation de la Terre et du Soleil au-dessus du plan de l'anneau comme elle est vue de Saturne; cette élévation est actuellement au nord de ce plan, elle va devenir nulle, puis passera au sud :

Élévation de la Terre.		*Élévation du Soleil.*	
1er janvier 1877. . .	+ 7° 57′	1er janvier 1877. . .	+ 5° 53′
25 juin 1877	+ 0° 38′	1er juillet 1877 . . .	+ 3° 15′
1er janvier 1876. . .	+ 2° 57′	1er janvier 1878. . .	+ 0° 33′

On voit que les anneaux disparaîtront une première fois pour la Terre le 25 juin 1877, parce qu'alors la Terre sera à peine élevée au-dessus d'eux et les verra presque par la tranche. La Terre continuant son cours sur son orbite, qui n'est pas dans le plan de celle de Saturne, nous remontera ensuite encore un peu au nord; de sorte que les anneaux s'ouvriront un peu. Mais ils disparaîtront une seconde fois en janvier 1878, quoique nous soyons alors un peu au-dessus d'eux, parce que le Soleil arrivera à son tour dans leur plan et cessera d'éclairer leur surface boréale sans encore éclairer leur surface australe. Ils disparaîtront de nouveau pour la Terre le 1er mars 1878.

Terminons l'exposé des phénomènes astronomiques de l'année 1877 en ajoutant quelques indications sur la planète Uranus. Elle se lève en ce moment à 7 h. 55 m., et passe au méridien à 3 heures du matin. Son opposition arrivera le 10 février, époque à laquelle elle passera au méridien à minuit. Elle sera en quadrature le 10 mai, et passera alors au méridien à 6 heures du soir. Février, mars, avril, mai, sont donc les meilleurs mois pour la chercher. Elle ressemble à une petite étoile de sixième grandeur, à peine visible à l'œil nu, et se trouve dans la constellation du Lion, non loin de Régulus, comme on peut le voir par la petite carte que nous avons tracée de son cours. Le 8 octobre, elle passera au sud de Régulus, à la moitié seulement du diamètre de la Lune (à 16′); mais cette conjonction ne sera pas visible en France.

Nous n'avons rien à ajouter à ces descriptions. Il sera inutile de chercher des taches sur le Soleil en 1877 : il n'en aura qu'un petit nombre, et elles seront insignifiantes. Mais nous ne saurions nous lasser d'inviter toutes les personnes qui ont une lunette, même de faible puissance, à la tourner vers la Lune vers l'époque du premier



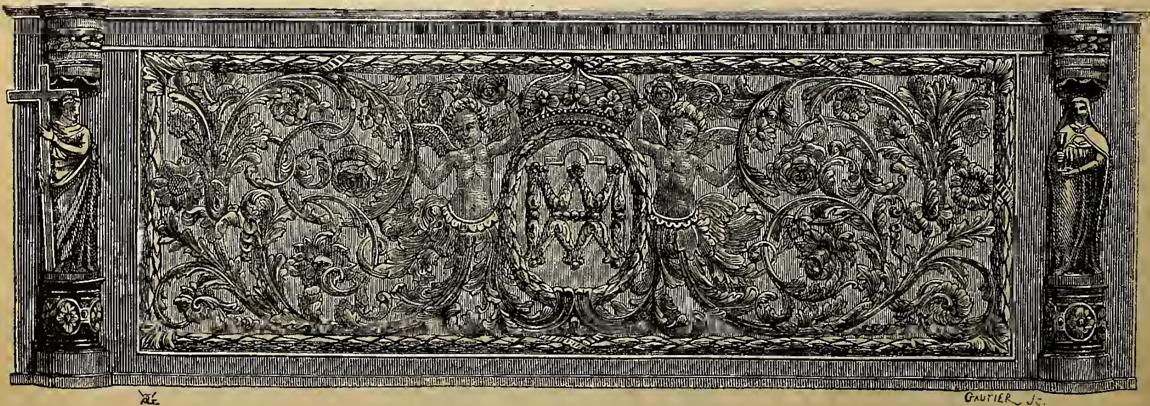
quartier : ils verront là des tableaux admirables qu'ils n'oublieront jamais et qui les transporteront dans la première sphère du beau ciel astronomique.

DE L'INFLUENCE DE LA CONVERSATION SUR LES ARTISTES.

L'influence de la conversation ordinaire sur le style des artistes est considérable. Il ne semble pas contestable que le ton moyen des causeries des gens du monde aux seizième et dix-septième siècles était plus élevé et plus instructif, comme motifs et comme développements, qu'il ne l'est en notre temps, où dominent les préoccupations scientifiques et industrielles. L'artiste, comme l'écrivain, est en quelque sorte le miroir ardent où convergent tous les rayons de l'esprit de la société où il vit. Combien n'a-t-il point plus de peine à s'élever au-dessus de préoccupations communes et égoïstes, n'étant soulevé que par son propre et seul élan vers l'amour du beau et du vrai !

PAREMENT D'AUTEL.

Avant d'appartenir à la fabrique d'Esves-le-Moutier, commune située au sud de Loches, ce parement d'autel, sculpté en bois et doré, avait été en la possession de l'église Saint-Saturnin de Tours. Le monogramme tracé au centre



Parement d'autel de l'église d'Esves-le-Moutier. — Dessin d'Édouard Garnier, d'après une photographie de M. G. Blaise.

paraît se rapporter à la reine Marie de Médicis, et serait du commencement du dix-septième siècle ; mais les statues de la Foi et de la Religion, ainsi que l'encadrement, paraissent devoir être des dernières années du règne de Louis XV. On admire l'ampleur et la délicatesse de toute la partie centrale. (1)

(1) Album de l'Exposition rétrospective des beaux-arts de Tours (mai 1873).

PETITS PATRES BRETONS.



Petits pâtres bretons. — Tableau et dessin de Henri Girardet.

Ils sont là, tout petits, dans la grande lande baignée de soleil où se dressent les pierres antiques qui ont vu passer tant d'hommes et tant de choses, tant de siècles et tant de civilisations diverses. A l'âge où les enfants des grandes villes jouent dans les ruisseaux, en répétant quelque refrain échappé de l'opérette à la mode, ceux-ci se rendent déjà utiles. Dès le matin, ils ont pris leur gaule, et, emportant pour leur repas quelques pommes et un morceau de pain noir, ils ont appelé leurs bêtes et sont partis, chacun de son côté, pour les conduire aux champs. Chèvres, vaches et brebis les connaissent, les suivent, et répondent à leur voix; elles ne s'écarteront pas, même quand le chien s'endormirait, lorsque l'enfant les aura établies dans la lande et sera allé s'asseoir à l'ombre.

La petite Tina s'est installée sous un dolmen : elle restera là des heures entières, et le temps ne lui semblera pas long. Tout ce qui l'entoure est si beau! La mer brille à l'horizon comme un miroir où glisse par moments quelque voile rouge inclinée; le ciel est bleu, et les nuages qui y passent changent à chaque instant de forme et de couleur : il n'y en a pas deux pareils, et on ne se lasse pas de les regarder. Tina écoute les insectes qui bourdonnent leur chanson parmi les genêts, l'alouette qui emporte la sienne bien haut dans le ciel, et l'envie lui vient de chanter aussi. Chanter quoi? Oh! elle n'aura que l'embarras du choix. Elle sait par cœur bon nombre de complaintes, de légendes et de cantiques en l'honneur des saints bretons; elle les a entendus aux pardons et aux veillées, et elle les a retenus, parce qu'elle les aimait. Lequel choisira-t-elle? Elle se souvient que ce sera bientôt la fête des enfants et qu'on y chantera le vieux cantique que saint Hervé a composé, il y a bien longtemps, pour les petits pâtres bretons.

— Voyons, si je ne l'ai pas oublié, se dit la petite Tina.

Et elle entonne le cantique où saint Hervé donne aux enfants de si sages conseils. Mais elle ne le chante pas longtemps seule ; à peine a-t-elle achevé cette strophe :

Le *Bénédicité* avant le repas, et les *Grâces* après, dites-les ; peut-être n'aurez-vous pas toujours à manger, si vous oubliez de les réciter,

qu'une autre voix commence la strophe suivante :

Ils les récitent bien, les petits oiseaux perchés dans les bois, sur les branches, pour un grain de blé, pour un petit ver; oui, pour une goutte de rosée, une toute petite goutte.

— Ah! c'est Hervé! se dit la petite fille; il doit bien savoir le cantique de son patron.

Et elle continue le chant, et la voix d'Hervé, qui lui répond, se rapproche de plus en plus. Il arrive et se jette sur l'herbe au moment où elle disait :

Pensez que Dieu vous regarde, comme le soleil, du haut du ciel; pensez que Dieu vous fait fleurir, comme le soleil les roses sauvages de Comana.

Elle lui sourit sans s'interrompre, et tous deux achèvent le cantique. Puis, ils causent de tout ce qui les intéresse : du cantique, qui est beau; de saint Hervé, qui protége les bergers; du petit agneau blanc, qui est si doux, et qui vient dormir sur les genoux de Tina quand il a assez bu le lait de sa mère; du bon chien, qui n'a pas son pareil pour garder les bêtes; et de la vache bigarrée, qui est la meilleure laitière du troupeau. Ils parlent aussi de la fête des enfants qui est proche : on s'y amusera tant! On n'y manquera de rien cette année : les récoltes sont bonnes et toutes les fermes sont riches. C'est la fermière du Vieux-Manoir qui prêtera la nappe blanche, et elle a promis des gâteaux à la mode de la ville; c'est la cuisinière du château qui lui a appris à les faire. Chaque maison donnera quelque

chose de bon : des fruits, du lait, de la crème, des crêpes. C'est ici même qu'on mangera, parce que c'est la plus belle lande du pays; ensuite, on dansera jusqu'au soir en chantant. Hervé et Tina se promettent de danser ensemble.

Mais le soleil s'abaisse et change la mer en un miroir ardent; il s'enfonce derrière l'horizon qui le dévore peu à peu; il disparaît. Tout à l'heure le vent promènera sur la campagne les notes plaintives de l'*Angelus;* il faut rentrer. Les deux enfants se lèvent et rappellent leurs bêtes que le chien rassemble, et tous reprennent le chemin du village, car saint Hervé l'a dit dans son cantique :

Quand vous allez garder vos troupeaux, prenez une gaule de saule, et le soir, quand il en est temps, ramenez-les, de peur du loup.

COLOSSES DE LA VÉGÉTATION.

BRÉSIL. — CALIFORNIE. — AUSTRALIE.

Le célèbre Gustave Wallis, qui, en 1863, parcourait les rives du rio Branco[1], parle entre autres curiosités d'un arbre colossal appartenant à la famille des bombacinées, qui durant une certaine époque était admise comme une subdivision des malvacées.

Les dimensions de ce colosse végétal, dit Wallis, effrayent l'imagination et sont encore supérieures à celles du célèbre baobab de la Sénégambie, de même qu'à la taille des araucarias des provinces du sud et aux dimensions des wellingtonias de la Californie et de la Sierra-Nevada.

L'arbre du haut rio Branco mesure 260 palmes de diamètre à sa tête, ce qui en donne 780 de circonférence, atteignant ainsi 50 700 palmes carrées de superficie. Sous son immense toit de verdure 10 000 hommes peuvent trouver un asile commode, et une famille entière de laboureurs pourrait, par son travail, pourvoir à sa nourriture sur le sol qu'il couvre.

Le *tuyuyu*, oiseau de l'Amérique méridionale, remarquable, on le sait, par sa taille, se pose souvent sur les rameaux de cet arbre gigantesque, qui porte le nom de *sumaumeira*, et est bien connu dans les deux provinces du Pará et des Amazones.

Le célèbre baobab de la Sénégambie, qui appartient à la même famille, a de diamètre, à sa sommité, 162 palmes, 576 de circonférence, et abrite une superficie de 27 300 palmes carrées.

Le professeur Brewer, de l'Académie des sciences de Washington, a mesuré en Californie un arbre étendu sur le sol, qui n'avait pas moins de 275 pieds de longueur. Un autre arbre avait vingt pieds de diamètre à 4 ou 5 pieds au-dessus de terre. Beaucoup d'arbres de Californie s'élèvent à la hauteur de 200 pieds sans que leur tronc donne naissance à aucune branche; à partir d'une certaine hauteur, ils s'entourent du feuillage le plus vif et le plus luxuriant.

M. Ferdinand Mueller, de Melbourne, le botaniste qui connaît le mieux la flore australienne, donne les curieuses indications suivantes :

« Dès que la foule des chercheurs d'or, dit cet observateur, sut ouvrir des routes à travers les gorges lointaines de nos montagnes, beaucoup d'individus se sont mis en quête de merveilles végétales offertes par certains arbres de l'Australie, et en particulier par ceux du district de Victoria. Nous avons sous les yeux des chiffres fabuleux en apparence, mais qui se basent sur des mesures prises avec le soin le plus scrupuleux.

» L'arbre que jusqu'à ce jour on regardait comme le plus élevé de nos forêts était le *karri* eucalyptus (*Eucalyptus colossea*), mesuré par M. Pemberton Walcott, dans une des gorges arrosées par la rivière Warren. Il avait de hauteur près de 400 pieds, et dans la concavité de son tronc pouvaient tenir à l'aise trois cavaliers. A ma demande, le docteur Beyle mesura, dans les défilés de Dandenong, un *Eucalyptus amygdalina* déjà gisant à terre. Cet arbre n'avait pas moins de 420 pieds de longueur. A dix milles anglais de Healsville, M. G. Klein a vu un arbre qui mesurait 480 pieds de haut. Dans le Dandenong, un *Eucalyptus amygdalina* a, suivant M. B. Hayne, les dimensions suivantes : longueur du tronc depuis la naissance au sortir du sol jusqu'au premier rameau, 295 pieds; diamètre du tronc à la hauteur du premier rameau, 4 pieds; longueur du tronc depuis la première branche jusqu'à l'endroit où l'arbre s'était rompu, 90 pieds; diamètre du tronc au point de la fracture, c'est-à-dire à 385 pieds du sol, 3 pieds.

» Enfin, dans la chaîne de montagnes qui s'élève derrière Berwick, près des sources des rivières Yarra et Latrobe, il existe un *Eucalyptus amygdalina* dont la hauteur est évaluée par M. G. Robinson à 500 pieds et la circonférence à 81 pieds à partir de 4 pieds au-dessus du sol. Le même M. Robinson a vu un *Fagus Cunninghami* de 200 pieds de haut sur 23 de large. »[1]

RAILLERIE.

Il suffit de médiocrement d'esprit pour se moquer avec succès des autres; mais il en faut beaucoup pour se bien railler soi-même. Certaine défaite de la dignité ne peut être alors sauvée que par la victoire d'un goût supérieur, ou la poésie discrète d'un malheur intime.[2]

INDIGENTS.

Les vrais indigents sont ceux qui cherchent en vain à maintenir leur indépendance par le travail. Ce sont les journaliers, l'homme et la femme de métier ou de peine, et, il faut le dire à regret, le petit employé de l'État ou du particulier, toute cette tribu humble et héroïque qui vit d'un travail insuffisant ou mal rétribué.

Le moindre accident, un arrêt dans les affaires, la maladie, l'augmentation de la famille, apportent bien vite la perturbation et la misère dans ces modestes intérieurs, qui ont droit non-seulement à la pitié, mais au respect et à la protection des classes privilégiées. C'est ce travailleur obscur qui déblaye en effet pour elles le sentier de la vie quotidienne, leur prépare, à la sueur de son front, le confort, la sécurité, les jouissances matérielles de la vie.[3]

CAROLINE HERSCHEL.

SA CORRESPONDANCE.

Lors de la séance de la Société astronomique de Londres, qui, en 1828, décernait à Caroline Herschel, sœur du célèbre sir William Herschel[4], la médaille d'or, le vice-président s'exprimait ainsi :

« Qui a participé aux travaux de sir William? Qui a bravé avec lui l'inclémence du temps? Qui a partagé ses privations?... Une femme; et cette femme était sa sœur. C'est miss Herschel qui, la nuit, lui servait de secrétaire;

(1) Sur les confins du Brésil. Après un cours de plus de cent lieues, il se jette dans le rio Negro.

(1) Voy. le chanoine Fr. Bernardino de Souza, *Lembranças e curiosidades do valle do Amazonas*. Pará, 1873, in-8.

(2) Louis Depret, *l'Album de Karl.*

(3) Extrait d'une conférence sur la *Bienfaisance*, faite à des dames par une dame. Cannes, 1875.

(4) Voy. la Table de quarante années.

elle dont la plume transmettait au papier les observations de l'astronome à mesure qu'elles sortaient de ses lèvres; elle qui notait les ascensions directes et les distances polaires des astres observés; elle qui, après avoir passé la nuit près du télescope, emportait à l'aube dans sa chambre les notes manuscrites, et le matin suivant en remettait à l'observateur une mise au net; elle qui traçait le plan des travaux de chaque veille; elle enfin qui a aidé l'illustre astronome à conquérir son impérissable nom. »

C'était strictement vrai; et cependant un éloge public, même juste, et commandé en quelque sorte par la circonstance, était si adverse à miss Herschel, qu'écrivant la même année à son neveu, elle lui disait :

« Je n'ai ni le temps, ni l'envie de m'étendre sur ce sujet, sinon j'en aurais long à dire à propos du maladroit discours du vice-président. Quiconque *fait ma part trop grande la fait trop petite à votre père,* et ne peut que me causer du déplaisir. »

Dans une lettre d'une date antérieure, elle disait au même :

« Vous me demandez si j'ai été satisfaite de la mention que vous faites de moi dans votre Mémoire. A vous parler franchement, je vous répondrai que non. Vous attachez trop de valeur à ce j'ai pu faire; en me louant trop, vous diminuez mon frère, car c'est lui qui a tout fait. Je n'étais qu'un simple outil que, faute d'un meilleur, il avait eu la peine d'aiguiser et d'adapter à ses vastes desseins. Un peu de louange est bien venue, et j'ai conscience de l'avoir méritée pour ma patience et ma persévérance, mais non pour mes talents ou mon savoir. »

Elle avait cependant découvert pour son propre compte plusieurs comètes, et fait d'utiles travaux dans les catalogues des étoiles; mais elle cessa toute observation peu après la mort de sir William.

Sa correspondance avec son neveu sir John Herschel, qui s'étend de 1822, époque de son retour dans le Hanovre, jusqu'en 1847, un an avant sa mort arrivée en 1848, abonde en souvenirs pleins d'intérêt et d'orgueil sur la renommée astronomique de son frère, et sur tout ce qui s'y rattache.

Elle se réjouissait de voir le fils continuer les travaux du père. Elle vécut assez pour recevoir une copie des observations faites par sir John Herschel au cap de Bonne-Espérance, complétant le tableau des nébuleuses [1].

Lorsque le roi de Prusse lui envoya une médaille d'or en l'honneur de son quatre-vingt-seizième anniversaire, Humboldt y joignit une lettre dans laquelle il lui annonçait la récente découverte de la planète Neptune. Elle ne répondit pas; le nouvel astre lui semblait peut-être un intrus venant troubler les limites posées au système solaire par le télescope d'Herschel. Son dévouement à la science était tout personnel : c'était la gloire de son frère qu'elle poursuivait dans les étoiles.

La tâche avait été ardue, car l'aîné des Herschel ne s'en fiait qu'à lui-même pour la fabrication de ses instruments : la plupart étaient faits par lui, ou sous sa direction immédiate, et sa sœur l'aidait dans ces difficiles travaux matériels, pour elle peu sympathiques. A Bath, en 1775, il prenait à peine le temps de manger dans les intervalles du polissage des miroirs; à Slough, il continua les mêmes occupations sur une plus grande échelle, fabriquant des télescopes pour la vente; ses poursuites astronomiques étaient coûteuses et ne rapportaient rien. Les opérations mécaniques de l'observatoire exigeaient non-seulement de rudes labeurs, mais exposaient à de fréquents dangers. Miss Herschel fut alitée six semaines à la suite d'une blessure qu'elle s'était faite en tombant, par une nuit noire, sur un énorme crochet dépendant de l'appareil à mouvoir le télescope. Elle dit dans son journal :

« Je pourrais dresser une longue liste des accidents qui auraient pu être fatals à mon frère et à moi. Faire des observations avec une si énorme machine n'est pas sans péril, surtout quand sa sûreté personnelle est la dernière chose qui préoccupe l'observateur. »

Elle écrivait un peu plus tard :

« Il me serait impossible de décrire en détail tout ce qui s'est passé autour de moi durant les deux années suivantes, car elles se sont écoulées au milieu d'un complet chaos d'affaires. Au jardin, dans les ateliers, fourmillaient les ouvriers, les travailleurs, charpentiers, mécaniciens, serruriers, allant et venant de la forge à la grande mécanique haute de quarante pieds; et pas une vis, pas un écrou, pas un boulon, qui n'ait été fixé, taraudé, sous l'œil de mon frère. Je l'ai vu, par un soleil ardent, étendu des heures entières sur la barre supérieure de la mécanique pendant qu'on ajustait et fixait les diverses pièces en fer du mouvement.

» A un moment donné, vingt-quatre hommes (se relevant par relais de douze) n'ont cessé de polir jour et nuit, William ne s'absentant pas d'une minute, et prenant ses repas sans s'accorder le temps de se mettre à table. »

Pendant les nuits d'hiver, l'encre gelait souvent dans l'encrier, et elle était obligée de noter les observations au crayon. Mais rien ne lassait sa patience et son dévouement.

Lors d'une excursion d'été que s'accorda William Herschell, sa sœur, restée à Slough, employa ses vacances à dépêcher quantité de travaux, entre autres le classement et le catalogue de la bibliothèque.

Écrivant à lady Herschel, en 1840, à la veille d'atteindre sa quatre-vingt-dixième année, elle rappelle les anciennes gloires du célèbre télescope de quarante pieds. Elle raconte comment toute une société de visiteurs chanta dans le tube le *God save the King :*

» Avant que la partie optique fût terminée, plusieurs personnes eurent la curiosité de parcourir le tube dans toute sa longueur. Le roi Georges III y entra, accompagné de l'archevêque de Cantorbéry. Ce grand dignitaire ayant quelque peine à avancer, le roi se retourna et lui donna la main, en disant :

» — Venez, monseigneur l'évêque, je vous montrerai le chemin du ciel. »

Un lien important rattache les observations des Herschel aux découvertes plus récentes de l'astronomie. Une lettre de sir John signale, en 1842, « la subite apparition de trois flammes violettes, ou couleur lilas, qui semblaient émerger des bords de la lune pendant une éclipse totale du soleil. » Ce sont les *proéminences couleur de rose,* qui depuis, interrogées par le spectroscope, nous ont livré quelques-uns des secrets, si longtemps ignorés, de l'atmosphère solaire.

[1] Voy. t. II. 1834, p. 266; — t. III, 1835, p. 10; — t. IV, 1836, p. 82.

ERRATA.

Tomes V (1837) et XV (1847).

Pérugin. — La vie du Pérugin, ses travaux, le caractère de son talent, ont déjà été appréciés dans ce recueil. Nous avons également reproduit le portrait de la salle du Change, à Pérouse, qui représente l'artiste parvenu à la maturité de l'âge, tandis que celui que nous donnons aujourd'hui, d'après un dessin de la collection des Offices, le montre dans toute la force de la jeunesse.

Le sujet pourrait paraître presque épuisé si nous n'avions à rectifier, dans notre tome XV, page 354, une double erreur à propos du tableau du Pérugin, *le Mariage de la Vierge.* Nous croyions alors cette œuvre perdue, et nous avancions, suivant en cela une opinion universellement admise, que le célèbre *Sposalizio* de Milan n'en était à peu près qu'une

admirable copie. Or ce tableau du Pérugin existe; tous ceux qui visitent l'ancienne capitale de la basse Normandie peuvent l'étudier au Musée municipal de Caen. D'un autre côté, la similitude des deux compositions se réduit à l'aspect général; elles offrent l'une et l'autre cet art tranquille et pondéré encore en faveur au commencement du seizième siècle, et les idées légendaires de cette époque sur la célébration du mariage judaïque. Raphaël a simplement emprunté au Pérugin l'épisode des baguettes rompues par les suivants de l'époux, tout comme le chef de l'école ombrienne l'avait imité d'artistes antérieurs.

Deux copies fidèles des tableaux de Caen et du Musée Brera, mises en regard, par les soins de l'État, dans une salle de l'École des beaux-arts de Paris, rendent maintenant la comparaison facile, et l'on constate à première vue combien le disciple dépasse le maître de toute l'aisance de son génie et surtout de ce sentiment inné de la grâce, suffisant, en dehors d'autres qualités transcendantes, pour le faire proclamer le premier des peintres.

Si la France a la bonne fortune de posséder une page aussi intéressante de l'histoire des arts, elle doit aussi se féliciter de voir, dans une des collections provinciales, l'un des plus remarquables tableaux de P. Perugino, peut-être même son chef-d'œuvre. Nous voulons parler



Collection de la galerie des Offices, à Florence. — Portrait du Pérugin dessiné par lui-même. — Dessin de Chevignard.

de *l'Ascension* du Musée de Lyon, que la ville tient de la générosité de Pie VII. En reconnaissance du bon accueil reçu des habitants lors de son passage en 1804, le pontife ne voulut pas se prévaloir du droit de reprise reconnu par les traités de 1815. Cette composition, formée de trois parties, comme presque tous les monuments de ce genre, ornait autrefois le maître-autel d'une église de bénédictins à Pérouse, *San Pietro fuori le Mura*. Malheureusement, un si bel ensemble a été dispersé : le gradin inférieur ou *predella* est au Musée de Rouen, le tableau central à Lyon, et le sommet cintré, représentant Dieu le Père entre deux anges adorants, a été assez ingénieusement adapté au banc d'œuvre de l'église Saint-Gervais de Paris. Il y a quelque chose de pénible dans cette mutilation d'un objet d'art. Espérons qu'un jour, par voie d'échange ou de transaction, l'administration lyonnaise pourra reconstituer dans son état primitif la précieuse peinture du Pérugin.

Tome XLIII (1875).

Page 65. — La clôture de chœur en bois de chêne représentée par la gravure de cette page se trouve non dans la cathédrale de Lisieux, mais dans celle d'Évreux. L'artiste avait commis une erreur involontaire en communiquant son dessin.

Quelques erreurs sont aussi à relever dans le texte.

Les évêques de Lisieux, par le fait de leur investiture, devenaient *comtes de Lisieux* (et non du Lieuvin). C'était uniquement à raison de cette qualité que, depuis le dixième siècle jusqu'à la révolution, ces prélats exercèrent une juridiction civile dans la ville et dans la banlieue de Lisieux, jamais au delà.

On ne peut pas dire que l'évêque Pierre Cauchon ait altéré dans son ensemble le caractère architectural de la cathédrale par les travaux qu'il y fit exécuter. Il se borna à remplacer par une chapelle de beaucoup plus grande dimension celle qui existait, au quinzième siècle, à l'abside de l'édifice, et qui était exactement semblable aux deux autres chapelles contiguës, de forme circulaire, qui subsistent encore.

Des trois tours de la cathédrale, une seule est complète : c'est l'une de celles qui surmontent la façade principale. La tour voisine, ainsi que la tour centrale, ne sont point achevées; elles sont couvertes d'un simple toit en charpente, à quatre pans, de forme ordinaire. Il n'existe aucune aiguille.

On ne voit dans la cathédrale ni ouvrages de hucherie, ni serrurerie ou tapisseries remarquables. Les fonts baptismaux et les confessionnaux sont modernes et n'offrent aucun intérêt artistique.

L'ancienne chaire épiscopale et le jubé, que l'un des évêques, le cardinal Leveneur, avait fait construire au commencement du seizième siècle, a été démolie au dix-septième par ordre de l'un de ses successeurs, Léonor II de Matignon. Quant à la chaire à prêcher actuelle, c'est une œuvre assez remarquable, mais entièrement moderne.

Page 236, colonne 1, ligne 43. — *Au lieu de* 10 grammes, *lisez* 1 gramme.

Page 316, colonne 1, lignes 10 et 11. — *Au lieu de* quatre-vingt-quatre ans, *lisez* quatre-vingt-deux ans. D'Aguesseau, né le 7 novembre 1668, est mort le 9 février 1751. — M. Jal cite l'acte de décès de sa femme, où ses quatre fils ont signé *Daguesseau* et non *d'Aguesseau*.

Page 323, colonne 2, ligne 12. — *Au lieu de* haches, *lisez* vaches.

Page 345. — La gravure de Méduse, d'après Léonard de Vinci, n'est pas placée dans son véritable sens.

Page 351, colonne 2, ligne 11. — *Au lieu de* 20 000 tonnes, *lisez* 20 000 000 de tonnes.

— Ligne 12. — *Au lieu de* 14 000 tonnes, *lisez* 14 000 000 de tonnes.

Tome XLIV (1876).

Pages 227 et 228. — En décrivant le *Scénographe,* dont l'inventeur est le docteur Candèze, nous avons omis d'avertir les lecteurs que pour faire apparaître l'image au moyen des vapeurs ammoniacales, après l'exposition, il est indispensable de ramollir préalablement la couche collodionnée en portant fortement l'haleine sur toute sa surface. Faute de cette précaution, rien n'apparaît.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 15. Le Gérant, J. Best.

TABLE PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

TABLE PAR ORDRE DE MATIÈRES.

AGRICULTURE ET HORTICULTURE.

ARCHÉOLOGIE, NUMISMATIQUE.

ARCHITECTURE, CONSTRUCTIONS.

BIBLIOGRAPHIE.

BIOGRAPHIE.

ENSEIGNEMENT.

GEOGRAPHIE, VOYAGES.

HISTOIRE.

INDUSTRIE.

INSTITUTIONS, STATISTIQUE, ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

LITTÉRATURE, ART, MORALE, PHILOSOPHIE.

MARINE, PÊCHE.

MŒURS, CROYANCES, COUTUMES, COSTUMES, AMEUBLEMENTS.

PEINTURE, DESSINS, ESTAMPES.

SCIENCES.

SCULPTURE, CISELURE, ORFÉVRERIE, FERRONNERIE.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 15. Le Gérant, J. Best.






UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 109784444